

The Library
of the
University of North Carolina



Endowed by The Dialectic
and
Philanthropic Societies

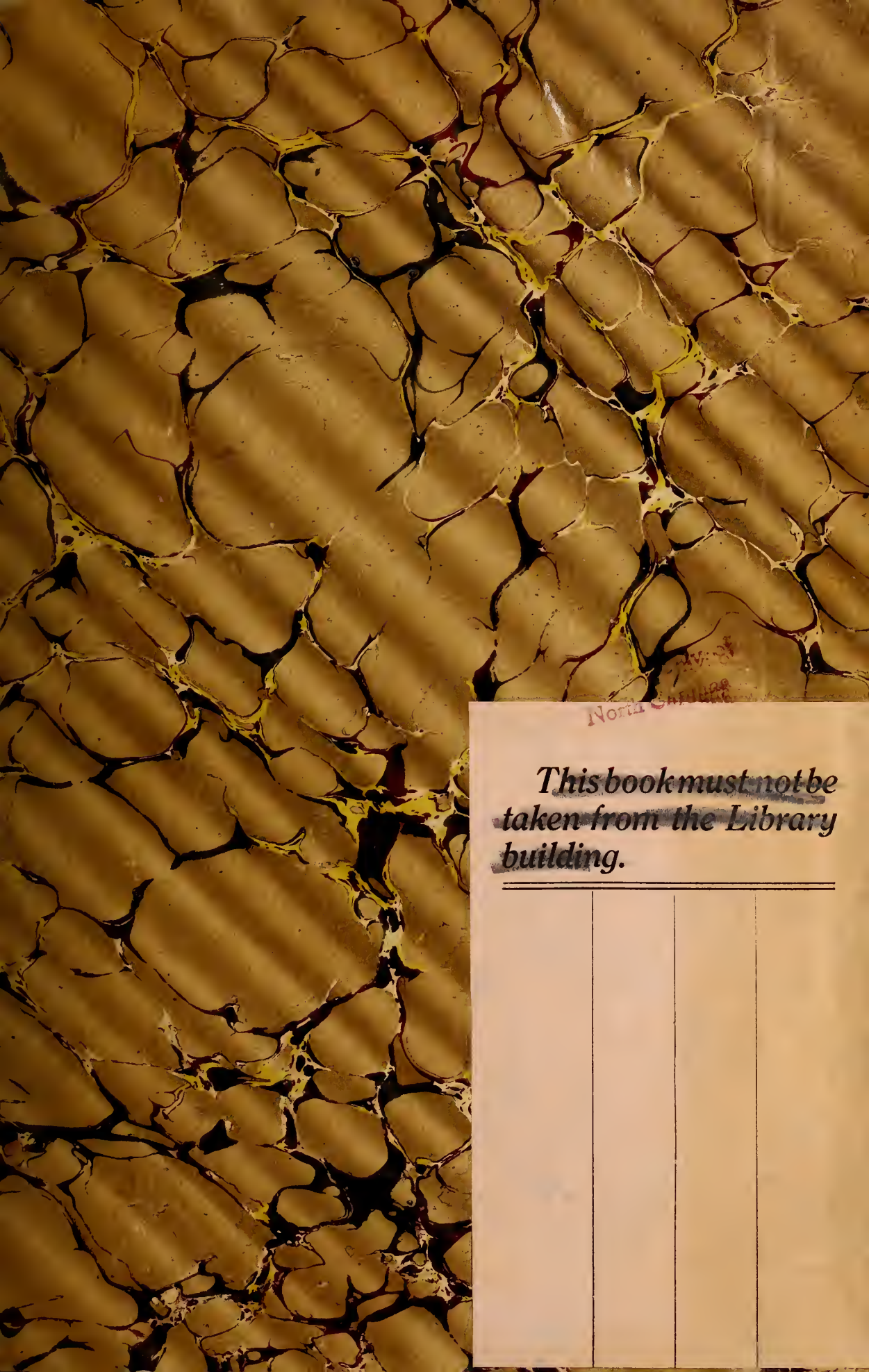
THE LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF
NORTH CAROLINA



ENDOWED BY THE
DIALECTIC AND PHILANTHROPIC
SOCIETIES

BUILDING 151 0001

CT143
.M5
t.12, c.2



North Carolina
July 27 1908

*This book must not be
taken from the Library
building.*

--	--	--	--



BIOGRAPHIE
UNIVERSELLE

ANCIENNE ET MODERNE.

XII.

18017-111
333233777

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

(MICHAUD)

ANCIENNE ET MODERNE,

OU

HISTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DE LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE TOUS LES HOMMES
QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRITS,
LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES.

NOUVELLE ÉDITION,

Publiée sous la direction de M. Michaud;

REVUE, CORRIGÉE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE D'ARTICLES OMIS OU NOUVEAUX ;

OUVRAGE RÉDIGÉ

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET DE SAVANTS.

On doit des égards aux vivants; on ne doit aux morts
que la vérité. (VOLTAIRE.)

TOME DOUZIÈME.



PARIS,

CHEZ MADAME C. DESPLACES,

ÉDITEUR-PROPRIÉTAIRE DE LA DEUXIÈME ÉDITION DE LA BIOGRAPHIE UNIVERSELLE,
RUE DE VERNEUIL, 52,

ET CHEZ M. MICHAUD, RUE DE LA PLAINE, 12, AUX TERNES.

1855

Library, Univ. of
North Carolina

Digitized by the Internet Archive
in 2014

AVIS DE L'ÉDITEUR.

La 2^e édition de la *Biographie universelle* (Michaud) reprend, pour ne plus l'interrompre, le cours de sa publication.

Elle doit compte au public et à ses souscripteurs des motifs impérieux qui ont déterminé cette suspension momentanée.

En 1852, M. Michaud et sa cessionnaire, madame C. Desplaces, eurent à défendre leur propriété contre les plus graves atteintes d'une contrefaçon.

Elle allait, dans sa réalité, jusqu'à la mise en question de la propriété elle-même.

Madame Desplaces aurait acheté ce qui n'était pas à M. Michaud, M. Michaud aurait vendu ce qui appartenait au domaine public.

Deux décisions judiciaires vinrent coup sur coup débouter de leurs réclamations et de leurs droits les légitimes propriétaires de la *Biographie* Michaud.

Si la Cour de cassation admettait la théorie et la jurisprudence nouvelles de ces deux décisions, la propriété de la *Biographie* avait cessé d'exister.

En face de ces conjonctures effrayantes, les éditeurs, doublement menacés dans la légalité de leur possession exclusive et dans leurs déboursés, crurent devoir au public et se devoir à eux-mêmes d'arrêter les dépenses considérables d'une publication dont la destinée devenait si incertaine, jusqu'à ce que la justice eût définitivement prononcé.

Aujourd'hui enfin les questions sont résolues et la contrefaçon a, deux fois, subi son châtiment.

Cette suspension du moins aura servi à rendre inattaquables et inviolables la situation et les droits de la *Biographie universelle*.

Il lui reste maintenant à réparer le temps perdu.

Composée de 40 à 42 volumes, contenant la matière de 3 volumes ordinaires in-8°, elle est déjà arrivée à peu près au tiers de son exécution totale.

Onze volumes en effet ont déjà paru ; elle met en vente son 12^e volume. Le 13^e est

135932

sous presse et sera publié dans le courant du mois de septembre prochain ; le 14^e sera achevé dans le courant de décembre. Ainsi , dans le dernier semestre de l'année de sa reprise, elle aura fait paraître trois volumes, ou un volume tous les deux mois.

Toutes les mesures sont arrêtées pour que cette publication importante se poursuive avec la même rapidité. L'éditeur prend l'engagement de publier avec exactitude de 5 à 6 volumes par an.

La 2^e édition de la *Biographie universelle* sera le recueil le plus complet de ce genre qui existe dans le monde. Elle doit réunir toutes les notions qui ont déjà paru dans la 1^{re} édition et dans son supplément. Ces notions seront revues, corrigées et mises, lorsqu'il y aura lieu, au niveau des découvertes récentes, refaites même toutes les fois que leur insuffisance ou leur imperfection le demandera. Les lacunes peu nombreuses qu'on y a signalées seront successivement comblées. Comme les ouvrages qui ont obtenu un grand crédit et une grande autorité auprès du public, et plus que tous, peut-être, la *Biographie universelle* a été l'objet de plusieurs traités critiques consacrés à indiquer les erreurs inséparables d'une si vaste entreprise. Toutes ces erreurs sont recueillies et seront redressées avec soin.

La 2^e édition de la *Biographie universelle* doit contenir en outre toute une importante partie d'articles neufs et inédits. Chaque jour, en effet, les coups de la mort agrandissent son domaine ; chaque jour l'appelle à moissonner parmi ces noms historiques, nos contemporains, dont l'étude nous attire d'autant plus qu'ils ont agi directement et personnellement sur nos esprits, sur nos passions ou sur nos destinées. La 2^e édition donnera les plus grands soins à cette partie essentielle et tout actuelle de sa tâche ; chaque volume se complétera de tous les noms échus à son cadre jusqu'au moment de sa mise en vente, et des mesures complémentaires seront prises pour que cette publication ne cesse de présenter le tableau complet de l'histoire de tous les hommes qui ont joué un rôle dans les événements modernes comme dans les temps écoulés.

On sait que la *Biographie universelle* a été rédigée, sous la direction des frères Michaud, par l'élite des savants, des artistes et des littérateurs qui ont illustré ce siècle. Il n'est pas un homme, ayant dû à ses œuvres un renom intellectuel dans notre époque, qui n'ait compté parmi ses rédacteurs ; il suffit, pour s'en convaincre, de jeter les yeux sur la liste de ses collaborateurs produite en tête de ses volumes.

Le même concours est assuré à la 2^e édition. Parmi tant de talents éminents qui ont fait la gloire et le succès de l'entreprise primitive, ceux qui survivent ont montré à lui continuer leur appui l'empressement le plus honorable pour elle.

Cette association, déjà toute formée, se fortifie encore des hommes plus jeunes, des écrivains nouveaux, que le mouvement des esprits et des idées fait surgir de nos jours. C'est par cette accession successive des générations de penseurs et d'écrivains que la *Biographie* s'est une première fois exécutée ; c'est par cette même tradition et ce même système qu'elle prétend se renouveler et se rajeunir, en restant elle-même.

Un comité de rédaction et de révision est chargé à la fois de distribuer le travail et de revoir tous les articles, en les soumettant à la critique des collaborateurs les plus compétents. Rien en un mot ne sera négligé, ni dans l'administration ni dans la rédaction, pour rendre l'œuvre actuelle digne de l'estime que sa devancière a conquise, et pour arriver à cette exécution rapide de la publication qui, l'éditeur le sait, est la première condition du succès.

L'administration, de son côté, s'est entièrement renouvelée ; elle saura justifier la confiance qu'elle sollicite par son exactitude et sa scrupuleuse fidélité à ses engagements.

Paris, 1^{er} juillet 1855.



LA BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

ET LA CONTREFAÇON.

En février 1852, la deuxième édition de la *Biographie universelle* publiait son 9^e volume suivi, dans le courant de la même année, du 10^e et du 11^e.

En même temps, la maison Firmin Didot frères entreprenait la publication d'un Dictionnaire biographique en 32 volumes, divisés par livraisons hebdomadaires.

La première livraison paraissait le 27 mars 1852. Le 19 mai suivant, sept livraisons avaient été publiées.

Dans ses prospectus, ses affiches, ses annonces, la maison Firmin Didot frères avait pris pour sa publication le titre qui était la désignation et la propriété de l'ouvrage de M. Michaud : *BIOGRAPHIE UNIVERSELLE ancienne et moderne*, en tête duquel elle ajoutait le mot : *nouvelle*.

Les premières livraisons s'étaient également répandues dans le public sous ce titre usurpé.

Les sept premières livraisons contenaient en outre 59 articles textuellement puisés dans la *Biographie Michaud* et dus à la plume de ses auteurs les plus célèbres.

A côté de ces emprunts textuels, la *Biographie Michaud* rencontrait, dans ces mêmes livraisons, un certain nombre de ses articles copiés avec plus de discrétion et moins de servilité, mais encore évidemment empruntés.

La cessionnaire de M. Michaud, Mme C. Desplaces, et M. Michaud lui-même, virent dans cette usurpation du titre, dans ces copies textuelles, dans ces plagats, les caractères manifestes de la contrefaçon partielle.

Mme Desplaces et M. Michaud durent poursuivre devant les tribunaux ce délit et cette atteinte à leur droit de propriété.

Le 19 mai 1852, MM. Didot frères furent assignés devant le tribunal de police correctionnelle de la Seine.

Ces usurpations multipliées n'étaient dans la *Biographie Didot* le résultat ni d'un accident, ni d'une erreur, ni de la distraction personnelle d'un ou plusieurs de ses rédacteurs. Elles étaient tout un système et la base même de la spéculation.

Dans un ouvrage de cette dimension et de cette importance, la composition du manuscrit est une des charges les plus onéreuses, l'une des difficultés les plus dispendieuses de l'opération.

La rédaction primitive de la *Biographie Michaud* a coûté de quatre à cinq cent mille francs. A ces conditions, rapprochées de son prix, la *Biographie Didot* était impossible avec une rédaction originale.

Son plan d'exécution lui fournit les moyens de composer et compléter un manuscrit à peu de frais.

Il devait être et il a été jusqu'ici, dans sa plus grande partie, une réimpression pure et simple, ou plus ou moins modifiée, des articles biographiques déjà publiés et appartenant soit au domaine public, soit au domaine privé.

Nous ne disons rien ici que la maison Didot n'ait constaté elle-même dans sa défense. Elle y reconnaît et avoue les reproductions nombreuses qu'elle a puisées dans plusieurs Biographies, Dictionnaires et Encyclopédies.

Dans le domaine public, elle trouvait plusieurs ouvrages biographiques d'un certain secours pour son système, entre autres ceux de l'abbé Feller et de Chaudon et Delandine. Il suffit de comparer les textes de ces ouvrages à ceux de la *Biographie Didot* pour avoir la démonstration des nombreux emprunts textuels qu'elle leur a faits.

La maison Didot était en outre propriétaire de plusieurs recueils tels que le *Dictionnaire historique* de M. Lebas, l'*Encyclopédie moderne*, etc.

Ces recueils contiennent un grand nombre de notices biographiques. La *Biographie Didot* leur a donné dans son sein un second asile et une nouvelle publicité.

Par ces combinaisons, la maison Didot se créait donc déjà deux éléments gratuits pour la composition de sa *Biographie* : d'abord, les reproductions puisées dans le domaine public, et ensuite les reproductions de ses propres publications antérieures.

Elle y ajoutait l'achat du droit de reproduire certains articles à copier dans d'autres publications qui ne lui appartenaient pas. Ainsi, disent MM. Didot eux-mêmes, ils avaient acheté à MM. Treuttel et Wurtz le droit de prendre pour leur biographie, les articles de l'*Encyclopédie des gens du monde*, écrits et signés par des auteurs de renom.

Quant au rôle réservé aux articles de M. Michaud dans cette espèce de recrutement, nous laisserons parler MM. Didot eux-mêmes :

« En mettant toutes ces ressources et beaucoup d'autres à la disposition de M. le docteur « Hoefer, MM. Didot l'autorisaient à se servir, selon qu'il le jugerait utile, mais toutefois « avec modération, de quelques-uns des articles tombés dans le domaine public par la mort « de leurs auteurs et l'expiration de tous leurs droits, soit dans la *Biographie* publiée par « MM. Michaud, soit dans les encyclopédies, etc. »

On a déjà vu que la *Biographie Didot* jugea utile de puiser dans la *Biographie Michaud*, pour ses sept premières livraisons, 59 articles et d'en plagier 22. Elle continua à juger utile, même après le procès engagé, d'en copier 277 et d'en plagier 47 dans les treize livraisons suivantes et ne s'arrêta pas là.

Ces articles étaient naturellement choisis parmi les plus estimés de la *Biographie Michaud*. Ils appartenaient à des écrivains tels que ceux-ci : Cuvier, Ginguené, Delambre, Clavier, Suard, Lally-Tollendal, Benjamin Constant, Dupetit-Thouars, Millin, Langlès, Jourdain, Malte-Brun, etc., etc.

Ainsi, le manuscrit de la *Biographie Didot* se trouvait composé d'avance et de lui-même. Le domaine public lui fournissait un premier tribut ; les ouvrages déjà édités et répandus dans le commerce par la maison Didot lui offraient une seconde moisson d'articles tout rédigés ; elle allait encore recueillir, les ciseaux à la main, dans l'*Encyclopédie* de MM. Treuttel et Wurtz, sans oublier l'*Encyclopédie Courtin*, avec laquelle elle avait fait un marché semblable ; et enfin, elle s'attribuait et exerçait le droit de se compléter et s'enrichir des articles de la *Biographie Michaud*, dans une mesure qui en principe n'absorbait rien moins que les quatre cinquièmes de son ensemble.

Que la *Biographie Didot* présentât cette récollection comme une œuvre originale, qu'elle pliantât sur cet amas de vieux matériaux l'enseigne de la nouveauté (1), qu'en sa préface même elle se fût vantée « d'avoir donné dans ses travaux la préférence, non pas aux travaux « de seconde main (c'est-à-dire aux articles tout faits) mais aux *documents primitifs, originaux* auxquels doivent puiser tous les biographes et les *travailleurs consciencieux*. » c'était affaire entre elle et le public ; les propriétaires de la *Biographie Michaud* n'y avaient rien à dire. Mais, qu'elle couvrit toute cette combinaison et l'accréditât dans le monde sous le titre appartenant exclusivement à l'œuvre concurrente, qu'elle s'appropriât ses travaux, qu'elle prétendit démembrer et démolir une des plus belles propriétés littéraires de notre temps pour s'en faire un instrument de sa spéculation et un élément de sa propre fortune, c'est ce qu'il était impossible à la *Biographie Michaud* de tolérer et pour son honneur et pour son intérêt.

Nous avons dû entrer dans tous les détails de cet exposé, parce qu'on a beaucoup parlé de spéculation dans ce procès ; et cette spéculation, ce n'était point celle de la *Biographie Didot* s'emparant des articles et du titre de la *Biographie universelle* ; c'était, chose étrange à dire, la spéculation de la *Biographie universelle* défendant son bien contre la *Biographie Didot*.

Certes, il reste dès à présent démontré que si jamais résistance fût légitime et nécessaire, ce fut la nôtre.

Devant la justice, le système de défense adopté par MM. Didot frères fut d'abord large et hardi. Ils contestèrent à M. Michaud sa propriété elle-même, le fruit légal de son travail. Ils entreprirent de faire tomber dans le domaine public, de son vivant, cette *Biographie universelle* à la création de laquelle il avait dépensé sa vie. Loin de désavouer leurs usurpations et d'en atténuer la gravité, ils les reconnaissaient, ils s'en glorifiaient ; ils n'avaient fait que ce qu'ils avaient le droit de faire ; ils n'avaient même usé que miséricordieusement de leur droit, et ils déterminaient le caractère de leurs prétentions sur la *Biographie universelle* en cette brève formule : *Feci, sed jure feci*.

Selon MM. Firmin Didot frères, la *Biographie Michaud* n'était que la rangée alphabétique d'une certaine quantité d'écrits partiels, individuels, indépendants les uns des autres, sans lien et sans connexité entre eux. Un plan, une idée, une création, il n'y en avait point en cet ouvrage, unique jusqu'ici dans les lettres, et qu'un des savants étrangers les plus compétents dans cette matière a nommé « l'un des plus beaux monuments de la littérature française (2). »

(1) MM. Didot, dans leurs prospectus et au procès, ont fait grand bruit d'un certain perfectionnement ajouté à leur *Biographie* et qu'ils prétendaient avoir imaginé. Il s'agissait de leurs *sources à consulter*. C'est une nomenclature placée à la suite de chaque article et fournissant l'indication des divers écrits, soit nationaux, soit étrangers, qui ont traité le même sujet.

Encore, en cette circonstance, ils se prévalaient des recherches et du travail d'autrui.

Ils puisaient la besogne toute faite dans l'ouvrage rempli d'érudition et de patience d'un Allemand d'un très-grand savoir, M. Oettinger.

Ce savant a publié en deux éditions, en allemand et en français, 1850 et 1854, un dictionnaire de *Bibliographie biographique universelle*, contenant, par ordre alphabétique, la liste de tous les noms qui ont été ou peuvent être l'objet d'une biographie, suivis de la désignation des ouvrages qui peuvent servir à l'histoire de chacun de ces noms.

Il donne aussi la bibliographie de toutes les biographies, soit générales, soit nationales, soit locales, qui ont paru dans toutes les langues, et quand il y a lieu, il les accompagne de ses propres réflexions.

Or, dans son édition de 1854, M. Oettinger revendique pour lui tout le mérite des sources à consulter de MM. Didot, et comme nous ne devons point nous borner à notre assertion, nous reproduisons dans son entier la note et la réclamation dont le savant fait suivre la mention de la *Biographie Didot*, t. 2, p. 1957.

« Une des plus faibles imitations de la *Biographie universelle* de Michaud, un pastiche fourmillant de toutes sortes de « fautes de noms et de dates. Le dernier volume va jusqu'au nom de Charost. Le monde littéraire ne perdrait rien si la « soi-disant *nouvelle Biographie* de MM. Didot s'y arrêtait. C'est un travail pour l'antichambre de la science. L'INDI- « CATION DES SOURCES À CONSULTER est la reproduction inexacte et corrompue des renseignements qui se trouvent « dans la première édition de notre BIBLIOGRAPHIE BIOGRAPHIQUE, que l'on exploite à chaque page sans avoir la « loyauté de la nommer comme source où l'on a puisé. »

(2) Oettinger, *Bibliographie biographique universelle*. Bruxelles, 1854, t. 2, p. 1955.

En conséquence chacun de ces écrits, c'est-à-dire chacun des articles de la *Biographie*, devait se détacher d'elle et tomber dans le domaine public à mesure que la mort venait éteindre les droits particuliers à chacun des auteurs auquel il était dû. Quant aux frères Michaud, MM. Didot leur refusaient, sauf leurs articles personnels, toute participation intellectuelle et littéraire dans cette œuvre, et ils ne leur reconnaissaient d'autre droit que celui de simples éditeurs.

Si ce système triomphait, le problème était résolu sur la ruine d'un vieillard et d'une femme, et la *Biographie Didot* pouvait se faire et allait se faire avec la *Biographie Michaud*.

Tel fut le terrain de la lutte, tel fut le grand principe débattu dans le procès. M. Michaud était-il simple éditeur ou était-il auteur de la *Biographie universelle*? En d'autres termes, la loi qui protège la propriété des écrits de tous les genres faisait-elle reposer cette propriété sur la tête de M. Michaud, ou individuellement et séparément sur la tête de chacun de ses collaborateurs, selon la part de collaboration distincte et indéfiniment divisible que chacun d'eux lui avait apportée.

Pour la première fois, peut-être, les tribunaux eurent à descendre dans toutes les profondeurs de la conception, de l'organisation, de l'exécution d'un si vaste ouvrage collectif; et de ces investigations, la *Biographie universelle* est sortie non-seulement intacte, mais encore plus forte, plus intrinsèquement connue, et dès lors, elle a le droit de l'ajouter, encore mieux appréciée.

Les débats ont prouvé, et la justice aujourd'hui est unanime à reconnaître :

Que le plan de la *Biographie universelle* avait été une idée que personne n'avait conçue et exécutée avant elle ;

Qu'elle était le produit de l'association la plus savante, la plus honorable, la plus choisie, qui eût distingué la rédaction d'un Dictionnaire universel, même à côté de l'*Encyclopédie méthodique* ;

Que l'œuvre exécutée a été le résultat du concours de toutes ces intelligences supérieures, délibérant entre elles, combinant l'ensemble et se partageant l'exécution des détails ;

Que cette exécution était elle-même le fruit d'une admirable distribution du travail, l'association étant organisée en groupes de savants, d'historiens, d'artistes et de littérateurs se partageant l'œuvre selon la spécialité des groupes, et ensuite selon la spécialité de chacun des membres de ces groupes (1) ;

(1) Voici cette distribution telle qu'elle a été présentée dans les débats et telle qu'elle est conservée dans les annales de la *Biographie universelle* :

Astronomie, Physique et Mathématiques. — Biot, Delambre, Lacroix, Maurice.

Géographie, Découvertes et Voyages. — Walckenaër, De Rossel, Malte Brun, Eyriès, Hennequin.

Histoire et Langues anciennes. — Clavier, Daunou, Boissonnade, Amar Durivier, Noël, Raoul-Rochette.

Histoire, Littérature et Langues orientales. — Silvestre de Sacy, Abel de Rémusat, de Saint-Martin, Klaproth, Audiffret.

Histoire et Littérature d'Italie. — Ginguéné, De Sismondi, De Angelis.

Histoire et Littérature de la France. — Fievé, Villemain, De Barante, Villenave, De Choiseul, Auger, Durozoir, Delaporte, De Saint-Surin, De Monmerqué, De Beauchamp, Beaulieu.

Histoire et Littérature de l'Allemagne et du nord de l'Europe. — Guizot, Stapffer, Ustéri, Gley, Marron, De Stas-sart, Depping, Duvau, Schœll, Cateau Calleville.

Histoire et Littérature de l'Angleterre. — Suard, Lally-Tollendal, De Sévelinges, Dezos de la Roquette.

Puis ces grandes divisions se subdivisent encore :

Artistes anciens et modernes. — Emeric David, Artaud, Castellan, Périès, Quatremère de Quincy, Landon, Ponce, Fabien Pillet.

Naturalistes. — Cuvier, Dupetit-Thouars, Desprès, Thiébaud.

Archéologie et Numismatique. — Visconti, Milin, Allier d'Auterouche, Sicard, Jacob, Tochon.

Médecine et Art de guérir. — Chaumeton, Adelon, Chaussier, Desgenettes, Percy, Laurent, Renaudin, Richerand.

Jurisconsultes et Magistrats. — Bernardi, Desportes, Fois-et.

Histoire ecclésiastique. — Cotteret, Lecuy, Picot, l'abbé Labouderie, Tabaraud.

Qu'aucun article n'a été accepté qu'il n'eût été rédigé spécialement et originalement pour la *Biographie universelle* ;

Que le travail de chacun était, après avoir été achevé, soumis au contrôle, à la critique et à la science de tous, et que ce n'était qu'après la multiplicité des retranchements, des additions, des remaniements et des vérifications de tout genre, qu'il était enfin admis à enrichir les pages du recueil ;

Que les frères Michaud, et spécialement M. Michaud jeune, survivant, ont eu la pensée et la conception de l'entreprise, ont formé le plan, ont organisé l'association, ont dirigé l'unité, ont réuni les matériaux, ont présidé à l'ordre et au travail de cette longue et laborieuse opération, et que soit par les forces de leur esprit, soit par le fardeau supporté des dépenses, soit par leur persévérance enfin, seuls ils l'ont conduite à son achèvement (1).

Voilà ce qu'ont successivement déclaré et constaté la Cour impériale de Paris, la Cour de cassation, la Cour impériale d'Orléans.

Voilà ce qu'ont aussi successivement proclamé, à tous les degrés de juridiction, tous les organes du Ministère public que la *Biographie universelle* a eu constamment l'honneur de voir à côté d'elle, appuyant toutes ses prétentions.

Devant le tribunal de police correctionnelle de la Seine, M. le substitut du procureur impérial DUPRÉ-LASALLE ;

Devant la Cour impériale de Paris, M. l'avocat général DE GAUJAL ;

Devant la Cour de cassation, deux fois M. l'avocat général PLOUGOULM ;

Devant la Cour impériale d'Amiens, M. le procureur général GASTEMBIDE, auteur d'un des traités les plus justement estimés sur la propriété littéraire ;

Devant la Cour impériale d'Orléans, une première fois M. l'avocat général LENORMAND ;

Et la seconde fois, M. l'avocat général GREFFIER.

Cette longue nomenclature donne l'idée de toutes les vicissitudes qu'ont eu à subir M. Michaud et sa cessionnaire, avant d'obtenir, contre leurs puissants adversaires, la consécration définitive de leur propriété et de leurs droits.

Réviseurs des articles et vérificateurs de la Biographie. — C.-M. Pillet, Gence, Beuchot, De Fortia, Lefebvre Miger, Plumbert, Weiss.

Plus tard, à ces collaborateurs vinrent se substituer, tant dans la première édition et son supplément que dans la deuxième édition, à mesure que la mort faisait des vides dans cette phalange :

G.-V. Leclerc, Campenon, Naudet, Guignault, Cousin, Fourier, De Prony, Parizot, Vignier, Michelet, Buchon.

Et dans une ligne moins active :

Arago, Chateaubriand, Baziin, de Bonaïd, de Féletz, Botta, Nodier, de Humboldt, Bergasse, Dacier, Esménard, Vander Bourg, De Gérando, Dussault, Laya, Delamalle, Maine de Biran, Peignot, Royer, Benjamin Constant, Tissot, De Laplace, Lenoir, Mme de Staël, Mme Vaanoz, Mme de Salm, Blanqui, le général Bardin, Amédée Pichot, Ch. Lesseps, Barthélemy-Saint-Hilaire, Balzac, Chaix-d'Est-Auge, Creusé de Lesser, Capefigue, Dupin (Ch.), le maréchal Dode de la Brunerie, l'abbé Dassance, Esquirol, Feuillet de Conches, Fétis, Geoffroy-Saint-Hilaire, Isid. Geoffroy-Saint-Hilaire, Gérnsez, De Lafage, Libri, Lacretelle, Letronne. Laurillard, Lasteyrie, Méricme, Mathieu, Ozanam, Portalis, Quatrefages, de Sacy, Victorin Fabre, Salvandy, etc., etc.

(1) M. l'avocat général de Gaujal, devant la Cour de Paris, s'exprimait en ces termes dans un remarquable réquisitoire qui restera, sur la part de M. Michaud comme auteur de la *Biographie* :

« M. Michaud a entrepris en 1810 la *Biographie universelle*. Ce n'était pas chose nouvelle qu'une biographie universelle. Des œuvres de ce genre avaient été précédemment publiées. Chaudon et Delandine venaient à peine d'achever celle qu'ils avaient commencée en 1766. Pour réussir dans une telle entreprise, il fallait faire mieux que ses devanciers. Or, M. Michaud a pleinement réussi : son œuvre a été acceptée par le monde savant et le public lettré comme une œuvre utile à tous, bien conçue, consciencieusement exécutée, digne de l'estime et du suffrage de tous.

« Il est évident que M. Michaud n'a pas obtenu ce résultat sans un effort personnel considérable. Son plus grand mérite, son premier élément de succès, a été de grouper constamment autour de lui, pendant vingt ans, les hommes les plus éminents dans les sciences et dans les lettres, de distribuer à chacun d'eux la tâche la mieux appropriée à son aptitude ou à son talent, de donner par leur signature comme par leur collaboration une incontestable valeur à l'œuvre elle-même, de s'approprier l'œuvre partielle en l'encadrant dans son œuvre d'ensemble, de constituer ainsi un véritable monument littéraire, difficile à mesurer dans sa puissance et dans son étendue, bien supérieur assurément à toutes les œuvres collectives publiées jusque-là, sauf, bien entendu, ces œuvres de science, de patience et de labeur consciencieux que nous ont léguées les corporations religieuses, et qui feront l'éternelle admiration comme l'éternel aliment du monde savant. »

En effet, à Paris, en première instance, le tribunal de police correctionnelle n'avait voulu, en M. Michaud, reconnaître qu'un éditeur.

Sur l'appel de Mme Desplaces et de M. Michaud, d'un côté, et de l'autre sur celui de M. le procureur impérial, dans l'intérêt de la loi violée, la Cour impériale de Paris, éclairée par des débats plus approfondis et plus complets, dut reconnaître MM. Michaud comme ayant conçu l'ouvrage, comme en ayant formé le plan, assemblé les matériaux, distribué le travail, comme ayant constitué l'association des savants et gens de lettres qui l'ont exécutée, comme ayant contrôlé, révisé ou fait réviser les notices partielles, comme les ayant fondues dans l'unité du plan et coordonnées à l'ensemble; mais elle ne trouva point dans toutes ces qualités les conditions constituant l'auteur légal d'un ouvrage collectif.

C'était une erreur de droit, c'était une dérogation manifeste aux principes et à l'esprit de la législation littéraire. L'erreur fut redressée par la Cour de cassation, sur le rapport remarqué de M. le conseiller Quenault, en un arrêt, désormais mémorable, destiné à faire loi dans la jurisprudence. L'arrêt de Paris fut cassé et les parties furent renvoyées devant la Cour impériale d'Amiens.

Devant cette Cour, l'attitude de MM. Didot frères se modifia sensiblement. Ils baissèrent de plusieurs tons le diapason du *fecit, sed jure feci*, et plaidèrent surtout que les 59 articles, objet de la poursuite pendante, ne formaient point, sur la totalité de la *Biographie Michaud*, une usurpation assez considérable pour constituer en elle-même le délit de contrefaçon.

Ils dissimulaient que ces usurpations n'étaient et ne pouvaient être que proportionnelles aux sept livraisons poursuivies; que les livraisons et les volumes suivants contenaient tant en copies textuelles qu'en articles plagiés près de 360 articles également usurpés, et qu'enfin le principe de cette usurpation en lui-même et la prétention des contrefacteurs n'affectaient pas seulement les articles dérobés, mais impliquaient l'expropriation de la partie la plus considérable, la plus essentielle et la plus précieuse de la *Biographie Michaud*.

Ils dissimulaient que l'origine et le but du procès étaient non point une dispute sur 59 articles, mais la dépossession et la ruine de Mme Desplaces et de M. Michaud.

Toutefois, malgré la parole indignée de M. le procureur général Gastembide, si indignée et si accablante que, pour la fuir, les prévenus quittèrent l'audience, la Cour d'Amiens les acquitta par le bénéfice des circonstances atténuantes qu'ils avaient invoquées.

Déféré à la Cour de cassation, cet arrêt fut à son tour cassé et la cause renvoyée devant la Cour d'Orléans.

Devant cette Cour et en désespoir de cause, pour nous servir des termes de l'arrêt qui les condamne, MM. Didot recoururent à un troisième système de défense.

A Paris, ils revendiquaient carrément le droit d'incorporer dans leur *Biographie* et de vendre à leur profit la plus grande partie de la *Biographie Michaud*.

A Amiens, ils plaidaient moins fièrement que leurs procédés d'emprunts, qualifiés pourtant par M. le procureur général du nom de *pillage* et de *piraterie*, n'avaient point les caractères suffisants de la contrefaçon.

A Orléans, après la clôture des débats, et dans un mémoire imprimé, ils cherchèrent à persuader à la justice que l'exemple de ces larcins leur avait été donné par la *Biographie universelle*, qu'ils y avaient été en quelque sorte autorisés par elle et qu'elle s'était permis envers ses devanciers les licences qu'ils s'étaient eux-mêmes permises envers elle.

De tous les coups, de toutes les atteintes, c'était celle que dut ressentir le plus vivement la

Biographie Michaud. C'était en quelque sorte, l'impliquer dans sa propre accusation, c'était la frapper dans son honneur et dans son autorité. Le plagiat et l'emprunt ne sont pas seulement à ses yeux des infractions à la probité littéraire, incompatibles avec la dignité des lettres ; ils sont encore le signe infailible des ouvrages médiocres, de l'avidité du lucre illégitime, des esprits impuissants à produire par eux-mêmes une œuvre capable d'appeler la faveur du public.

Pourtant, le mémoire qu'on présentait à la cour d'Orléans produisait une certaine quantité d'articles identiques, publiés à la fois dans l'œuvre des frères Michaud et dans le *Dictionnaire biographique* de Chaudon et Delandine ; et on en tirait cette logique conclusion : l'œuvre Chaudon et Delandine ayant paru avant celle de Michaud, Michaud, sans aucun doute, avait pillé Chaudon et Delandine.

Forte de sa propre conscience, la *Biographie universelle* avait la certitude de n'avoir copié personne. Cependant les pièces étaient imposantes et décisives ; les juges en étaient très-justement émus.

Les adversaires de MM. Didot recoururent aux écrits originaux, et ils n'eurent pas de peine à découvrir la plus triste des fraudes.

Plusieurs éditions avaient paru du *Dictionnaire Chaudon et Delandine* ; les unes antérieures, les autres postérieures à l'année 1811, époque où avaient été publiés dans la *Biographie universelle* les articles signalés. Or, ces articles ne figuraient dans aucune des éditions de Chaudon et Delandine antérieures à la publication de MM. Michaud. Ils se trouvaient, pour la première fois, dans l'édition de 1821, c'est-à-dire dans une édition de dix années postérieure au moment où ils avaient paru dans la *Biographie universelle*.

Les diverses éditions de l'un et de l'autre ouvrage furent présentées à la cour ; elle put se convaincre elle-même que l'emprunt existait en effet, mais qu'il avait été fait sur la *Biographie Michaud* et non par la *Biographie Michaud*, et que les contrefacteurs aux abois avaient très-sciemment tenté de surprendre la religion de la justice.

La Cour, blessée en quelque sorte dans sa probité, voulut à la fois constater par son arrêt et cette tentative et sa confusion.

Ce n'était point certes la seule fois que dans le cours de cette longue et pénible lutte, Mme Desplaces avait eu à redresser et rectifier les grièves erreurs de ses adversaires. Toute sa discussion fut remplie de combats de cette nature, et, à son honneur, ce témoignage lui a été rendu dans la solennité des audiences, que durant trois années entières, pas une de ses assertions, pas une de ses rectifications n'a pu être l'objet d'une contradiction. Ce qu'elle écrit ici, elle l'écrit en face de ceux qu'elle a si souvent elle-même contredits et démentis. Elle ne craint pas qu'ils la démentent.

Les lois de la morale sont inéluctables ; l'usurpation du bien d'autrui ne peut pas s'appuyer sur la vérité, et la vérité est la puissance et la défense du droit.

Toutefois nous n'eussions point parlé de cet incident, qui peut-être dans ce procès plein d'épisodes n'a pas eu plus d'intérêt que tant d'autres, s'il ne servait à constater pour le public un fait auquel nous attachons la plus haute importance. La *Biographie universelle*, dans son ensemble et ses détails, a été fouillée, confrontée, collationnée avec tout ce qui l'a précédée dans le même genre, par l'œil clairvoyant de ses ennemis les plus intéressés à enlever à sa rédaction son caractère d'originalité, de conscience et de probité. De tous ces efforts il n'est rien resté, sinon la preuve, judiciairement acquise et proclamée, que cet ouvrage si vaste, si divers dans ses matières, si laborieux dans son exécution, n'avait pas une seule page, n'avait pas un seul article qui ne fût directement émané, conformément à son programme et

à ses engagements, d'une création spéciale affirmée et garantie par le manuscrit et la signature du créateur.

On le voit, rien n'a manqué à cette discussion : nature et étendue de la propriété de la *Biographie universelle*, nature de la contrefaçon commise par MM. Firmin Didot frères, intégrité absolue et démontrée de la rédaction dans l'œuvre des frères Michaud.

Après cet examen large et approfondi, deux fois devant la Cour de cassation, trois fois devant des Cours impériales différentes ; après ces débats, vastes, passionnés et savants qui, ouverts en 1852, n'ont fini qu'en 1855 ;

MM. Didot frères et leur *Biographie* ont, par un premier arrêt de la Cour d'Orléans, daté du 10 juillet 1854, été *condamnés* comme *USURPATEURS DU TITRE* de la *Biographie universelle ancienne et moderne*, comme *SES CONTREFACTEURS* et comme *SES PLAGIAIRES*.

Pour première réparation ils furent condamnés à l'insertion de cet arrêt, à leurs frais, dans le *Journal de la Librairie*, dans le *Constitutionnel* et dans la *Presse*.

Et, le 12 février suivant, la même Cour, statuant sur la gravité de ce délit dans ses rapports avec les préjudices qu'il avait causés à la *Biographie universelle*, prononçait contre les contrefacteurs UNE CONDAMNATION A 45,200 FR. DE DOMMAGES-INTÉRÊTS, plus les intérêts de droit à dater du 19 mai 1852, au profit de Mme Desplaces, cessionnaire de M. Michaud.

Ces arrêts, et c'est là encore un des honneurs de la *Biographie universelle* dans cette affaire, ils ne sont pas seulement importants en ce sens qu'ils sauvegardent et consacrent les droits d'une propriété privée ; ils ont une portée plus haute et plus sociale ; ils ont déterminé et fixé dans la jurisprudence l'esprit et le but de la législation en ce qui concerne l'une des branches essentielles de la propriété littéraire et de l'industrie appliquée aux livres, en ce qui concerne les ouvrages du genre collectif. Par ces arrêts, en effet, les vieilles traditions de la jurisprudence se rallument au contact de l'interprétation nouvelle. L'homme d'intelligence et de labeur, qui aura consacré sa vie à doter la société d'un de ces grands monuments qui honorent une époque et résument une science dans son universalité, ne sera plus exposé à voir, de son vivant, le fruit de son travail et le produit de toute une existence livrés contre lui-même à la spéculation puissante, à l'exploitation du frelon littéraire ou industriel. Toute science, toute grande pensée, toute vaste entreprise, qui dans sa grandeur serait impuissante à se réaliser par un homme, et qui a besoin du concours et de l'association des intelligences ses pareilles ou ses supérieures pour aboutir au résultat qu'elle a conçu, est assurée désormais de la protection résolue de la loi, de sa définition claire, nette et souveraine. Le penseur, l'organisateur, le directeur de ces sortes d'ouvrages : en voilà l'auteur légal. Il n'est plus possible désormais de prétendre démolir son édifice pour s'en approprier les décombres ; l'ouvrage collectif rentre dans toutes ses conditions d'existence sous la protection de la loi tutélaire et les arrêts de cassation du 16 juillet 1853, de la cour d'Orléans du 10 juillet 1854 et du 12 février 1855, sont le nouveau Code qui assure à jamais aux ouvrages collectifs leur droit de cité et de propriété dans la république des lettres.

La *Biographie*, quoi qu'on en ait dit, ne pense point donc en cette circonstance avoir servi seulement ses intérêts personnels ; elle s'honore d'avoir fait triompher un principe de droit et d'intérêt public.

Dans le mouvement de l'esprit humain, les ouvrages collectifs, ces grands recueils consacrés à universaliser le droit, la médecine, les sciences naturelles, l'histoire des lettres, des arts, des événements, des grands hommes, jouent, certes, le rôle le plus important comme propagation des connaissances. Ils sont la science à la fois générale et concentrée, le conseil,

l'autorité, la lumière toujours présents ; la solution prête aux difficultés, aux incertitudes, à l'insuffisance même du savant ou de l'homme spécial. L'ouvrage collectif dans son association des idées, des talents et des spécialités diverses, est, certes, l'un des instruments les plus utiles de la civilisation et du progrès. La société a donc le plus vif intérêt à favoriser, à encourager ces sortes d'entreprises, et pourtant, elles présentent tant d'obstacles matériels, littéraires et moraux, que l'on compte les conceptions véritablement dignes de crédit et d'estime qui en soient sorties victorieuses ou achevées. Il s'agissait cette fois de décider si ces œuvres si difficiles et si chanceuses ne resteraient point, selon la loi, la récompense et la propriété de celui sans lequel elles n'existeraient pas ; si, du vivant de ce créateur, elles pouvaient tomber devant lui en poussière et en lambeaux, de façon à aller enrichir des résultats de ses sacrifices et de sa création des spéculateurs également étrangers et aux uns et aux autres. Ils s'agissait enfin de savoir si désormais les ouvrages collectifs devaient être une exception dans cette protection intelligente que les peuples civilisés accordent à toute œuvre de l'esprit. Nous ne craignons pas de le dire : cette question, c'était celle de la vie ou de la mort des œuvres collectives ; c'étaient les ciscaux remplaçant la plume, c'était le maraudeur substitué à l'organisateur ; si cette théorie eût triomphé, l'ouvrage collectif ne pouvait plus être une œuvre originale ; il n'était plus qu'une variété de la contrefaçon ou un département du plagiat. Grâce aux arrêts qui ont couronné le combat de la *Biographie universelle*, les principes et la loi sont rétablis dans leur moralité ; l'esprit reprend sa place contre la spéculation servile, et c'est pour cela que la *Biographie universelle* entend enregistrer et conserver dans ses annales les arrêts dont on vient de parler et qu'elle reproduit à la suite de ce récit.

Quant à la *Biographie universelle*, sous l'égide de ces arrêts, sa propriété est désormais à l'abri de toute contestation comme de toute atteinte ; ses droits sont irrévocablement fixés.

Par l'arrêt de cassation du 16 juillet 1853, M. Michaud est proclamé auteur de l'ensemble de son ouvrage et coauteur de ses diverses parties dans leurs rapports avec l'ensemble.

Par l'arrêt d'Orléans, du 10 juillet 1854, son droit, reconnu sur l'ensemble, est encore reconnu supérieur à celui de ses collaborateurs pour les parties de cet ensemble.

Par le second arrêt de la même Cour, du 12 février 1855, MM. Didot frères ont été condamnés à 45,200 fr. de dommages-intérêts pour réparation de l'atteinte qu'ils avaient portée à cette propriété.

Enfin, par un dernier arrêt du 17 mars suivant, la Cour impériale de Paris a reconnu à son tour à M. Michaud et à sa cessionnaire la propriété de l'ensemble et la copropriété de tous et de chacun des articles formant l'ensemble.

Le doute, désormais, n'est donc plus possible ; la justice a définitivement et souverainement tranché la question. Mme Desplaces, substituée aux droits de Michaud comme sa cessionnaire, a un droit à la fois individuel et exclusif et sur toutes les parties de la *Biographie universelle*, considérée comme œuvre collective, et sur chacun de ses articles considérés comme écrits partiels. Nul ne peut à l'avenir, sans violation de la propriété, détacher de l'ensemble une seule des parties, c'est-à-dire, une seule des notices dont il se compose, en vertu du double droit de M. Michaud et comme copropriétaire partiel et comme seul propriétaire du tout.

La *Biographie universelle*, ainsi que tous les ouvrages qui ont eu un grand retentissement et une grande valeur scientifique et littéraire, a été l'objet des plus nombreuses déprédations. De toutes parts, on a puisé chez elle comme dans un de ces réservoirs où

il est commode de s'approvisionner en raison même de leur abondance. Tant que son existence n'a pas été directement menacée, elle avait constamment poussé la tolérance jusqu'à ses plus extrêmes limites.

Dans le débat qu'elle vient de soutenir, et où elle a triomphé, on s'est fait une arme contre elle de cette tolérance. Désormais, elle est condamnée à rentrer dans les termes de la loi. Il lui a fallu trois ans de travaux, de combats et de dépenses pour faire prévaloir son droit dont la force et la clarté semblaient s'être obscurcies par la multiplicité des atteintes partielles qu'on y avait portées. Elle est contrainte à l'avenir de renoncer à toute tolérance. Elle poursuivra rigoureusement l'application de la loi contre toute publication qui usurperait, sans l'autorisation de ses propriétaires, ses articles, soit en masse, soit en détail, ou qui les ayant déjà usurpés par l'un ou l'autre procédé, continuerait à les mettre en vente après cet avis public et solennel.

Le procès dont nous venons de tracer une esquisse n'est pas le seul que MM. Didot frères nous aient obligés à leur intenter. Comme nous l'avons dit, même après la première instance, ils ont persévéré dans leurs usurpations, leurs emprunts textuels, leurs plagats. Pour ce second délit, un arrêt de la Cour impériale de Paris les condamne de nouveau correctionnellement à 300 fr. d'amende.

Cette seconde instance ne présente point des circonstances moins instructives que la première. Elle a donné naissance à des décisions qui ont aussi leur intérêt pour la jurisprudence littéraire et les droits des auteurs.

Elle fera l'objet d'un autre exposé que nous nous réservons de placer en tête de notre 13^e volume.

C'est à la conscience publique, en dernier ressort, qu'appartient le jugement moral des œuvres et des actes.

La *Biographie universelle* n'a aucune raison de craindre ce suprême jugement.



ARRÊTS.

Arrêt de la Cour de Cassation, chambre criminelle, en date du 16 juillet 1853, constatant en principe les droits de M. Michaud, en qualité d'auteur de l'ensemble de la Biographie Universelle et de coauteur de ses diverses parties dans leurs rapports avec l'ensemble.

« LA COUR,

« Sur le premier moyen relatif à la contrefaçon par l'usurpation du titre de la *Biographie universelle* : — Attendu qu'il résulte des motifs de l'arrêt attaqué que le titre de *Biographie universelle*, donné à l'un et à l'autre ouvrage, est une désignation générique usitée depuis longtemps; qu'en outre l'ouvrage publié par les frères Didot présente des énonciations spéciales qui le distinguent de celui des frères Michaud et qui suffisent pour prévenir toute confusion de la part des acheteurs; — Attendu que la décision de la Cour impériale de Paris sur ce premier chef de prévention est fondée sur des constatations et appréciations de faits qui échappent à toute censure : *rejette le premier moyen.*

« Mais sur les deuxième et troisième moyens relatifs à la contrefaçon par la reproduction textuelle dans la *Nouvelle Biographie* des frères Didot de 59 articles ou notices empruntés à la *Biographie universelle* des frères Michaud;

» Attendu qu'il résulte des motifs de l'arrêt attaqué que les frères Michaud ont conçu le projet d'un nouveau dictionnaire biographique; qu'ils ont rassemblé des matériaux et traité avec des savants et gens de lettres; qu'ils ont contrôlé ou fait contrôler les articles ou notices composés pour cet ouvrage;

« Attendu que l'arrêt attaqué a ainsi reconnu et constaté que la part prise par les frères Michaud à la création de la *Biographie universelle*, ouvrage collectif destiné à présenter un vaste assemblage de faits historiques et littéraires, comprenait tout à la fois la conception première de l'œuvre générale et son organisation, le choix des matériaux, la distribution des sujets aux savants et aux gens de lettres, enfin le contrôle sur tous les travaux partiels pour les combiner dans l'ensemble et les adapter au but commun;

« Attendu que les faits qui ont été constatés par l'arrêt attaqué et qui ne sont point détruits par ses appréciations doivent faire attribuer aux frères Michaud une part essentielle à la création de la *Biographie universelle*;

« Que le travail de l'esprit s'y trouve joint à l'entreprise de cette œuvre collective;

« Que cette participation dépasse le rôle d'un simple éditeur, et qu'elle emporte nécessairement avec elle en faveur des frères Michaud la qualité d'auteurs de l'ensemble et de coauteurs des différentes parties de la *Biographie universelle* dans leurs rapports avec l'ensemble;

« Attendu que les droits acquis en cette qualité aux frères Michaud et qui continuent d'exister dans la personne de Michaud jeune et au profit de sa cessionnaire, sont garantis par l'article 1^{er} de la loi du 19 juillet 1793, qui protège indistinctement les droits des auteurs d'écrits en tous genres, et par les lois postérieures qui se rattachent au même principe;

« Attendu que les frères Didot n'ont pu, sans porter atteinte à ces droits de Michaud, emprunter « à sa *Biographie* 59 articles ou notices pour les reproduire dans la *Nouvelle Biographie* qu'ils ont « publiée ;

« Attendu que si les auteurs qui ont signé ces 59 articles sont décédés depuis plus de vingt ans, « et si leurs œuvres sont tombées dans le domaine public, aux termes des lois de la matière, il ne « s'en suit pas que les articles par eux composés pour la *Biographie universelle* de Michaud, « puissent, au préjudice des droits de ce dernier, être reproduits dans un ouvrage du même genre « que le sien et destiné à lui faire concurrence ;

« Attendu qu'en refusant de voir dans ce fait, judiciairement reconnu et constaté à la charge des « frères Didot, une atteinte au privilège toujours subsistant de Michaud jeune, et par conséquent un « délit de contrefaçon, l'arrêt attaqué a formellement violé les articles 1^{er} et 2 de la loi du 19 juil-
« let 1793, 59 et 40 du décret du 10 février 1810, 425 et 429 du Code pénal ;

« Par ces motifs, la Cour casse et annule l'arrêt rendu par la Cour impériale de Paris, etc., etc.»

Premier arrêt de la Cour Impériale d'Orléans, rendu en date du 10 juillet 1854, condamnant la Biographie Didot comme coupable de contrefaçon de la Biographie universelle par usurpation du titre, copies textuelles et plagiat.

« LA COUR ,

« En ce qui touche l'usurpation du titre :

« Considérant qu'il est justifié que sur la couverture de chacune des six premières livraisons du dictionnaire historique publié par les frères Didot, en concurrence avec la deuxième édition de la *Biographie* Michaud, en même temps que dans les déclarations faites au bureau de la librairie ; dans des prospectus imprimés, dans des affiches placardées ; dans des insertions faites tant au *Journal de la Librairie* que dans neuf journaux de Paris, les prévenus ont annoncé leur dictionnaire sous le titre de *Nouvelle Biographie universelle ancienne et moderne* ;

« Considérant que le Code pénal punit comme contrefaçon toute édition en tout ou en partie d'un écrit, en contravention aux lois sur la propriété des auteurs, laissant aux juges le soin d'arbitrer dans quelles limites raisonnables doit se renfermer l'application de la loi à la reproduction partielle ;

« Considérant que le titre d'un écrit en forme une partie, souvent importante au point de vue littéraire, et toujours indispensable pour spécifier et individualiser l'ouvrage ;

« Qu'il n'est pas justifié que l'association de ces mots : *Biographie universelle ancienne et moderne* ait été employée en France pour former le titre d'un dictionnaire historique avant l'application qu'en ont faite les frères Michaud, en 1811, et l'appropriation qu'ils en ont faite par là à leur profit ; que les expressions consacrées jusque-là par l'usage pour désigner et définir ce genre d'ouvrage étaient celles de *Dictionnaire historique universel* ;

« Considérant que ce titre avait acquis en mil huit cent cinquante-deux, par le succès de la *Biographie* Michaud, une notoriété et une célébrité qui entraient dans la condition du placement facile d'une deuxième édition ;

« Considérant que le titre d'un ouvrage connu par un éclatant succès, en promettant tous les mérites de l'œuvre déjà appréciée, forme à lui seul comme le prospectus le plus complet, le plus éloquent, et dès lors le plus propre à exciter la curiosité et l'intérêt, aussi bien qu'à appeler la faveur du public ;

« Qu'évidemment c'est à raison des qualités et des avantages qu'ils regardaient comme attachés

à ce titre que les frères Didot se sont décidés à l'adopter plutôt qu'un autre ; mais qu'il ne pouvait devenir un élément de succès pour eux, sans qu'il y eût par cela même préjudice pour la dame Thoissnier Desplaces ;

« Que ce préjudice résultant de l'usurpation du titre *principal* était indépendant des *accessoires*, par lesquels les prévenus prétendent avoir différencié le titre général et complet de leur dictionnaire ;

« Que d'ailleurs, en offrant au public une *Nouvelle Biographie ancienne et moderne* avec l'indication qu'elle était publiée par les frères Firmin Didot, sous la direction du docteur Hæfer, les prévenus ont pu induire plus d'un lecteur à penser qu'il s'agissait d'une refonte et d'une réimpression par eux entreprise de la *Biographie* Michaud avec lequel ils pouvaient avoir traité ;

« Considérant qu'il résulte de tout ce que dessus, qu'il n'a pu être permis aux frères Didot de solliciter, pour un ouvrage qui devait nuire à la publication de la dame Thoissnier Desplaces, l'attention et la faveur des souscripteurs par l'emprunt même du titre qui était la propriété de l'entreprise rivale ; qu'ils n'ont pu le faire sans porter atteinte aux droits et aux intérêts de la plaignante ;

« En ce qui touche la reproduction dans les six premières livraisons de la *Biographie* Didot, de cinquante-neuf notices, chiffre auquel les conclusions prises devant la Cour ont réduit le nombre des articles incriminés ; comme copiés textuellement dans le premier volume de la *Biographie* Michaud ;

« Considérant en droit que la loi protège les publications de tous genres sans faire acception de l'effort plus ou moins énergique, et plus ou moins heureux de génie et d'intelligence que révèle la composition ;

« Considérant en fait qu'il ne peut être contesté et qu'il n'a pas été dénié en effet que les frères Michaud n'aient été, en 1811, les entrepreneurs et les créateurs du dictionnaire historique publié sous le titre : *Biographie universelle ancienne et moderne*.

« Que cet ouvrage constituait une œuvre collective, un ensemble, un tout, dont les notices portant des signatures individuelles n'étaient que des parties indivisibles ; qu'aucun autre nom que celui des frères Michaud n'était indiqué au public comme celui des créateurs et des organisateurs de l'œuvre collective ;

« Que ce fait avait bien longtemps avant la plainte acquis la notoriété la plus complète ; qu'indépendamment de la publicité que lui ont donnée les deux procès soutenus contre Prudhomme et contre Furne, par les auteurs de la *Biographie*, il a été en quelque sorte notifié solennellement au public, aux bibliographes et à la librairie par l'avis imprimé en 1828, en tête du cinquante-deuxième volume de la *Biographie* Michaud, et dans lequel celui-ci déclare que la *Biographie universelle* a été depuis plus de quinze ans continuée par lui seul ; que c'est par ses soins que fut d'abord formée l'association la plus honorable et la plus nombreuse qui ait jamais exécuté une entreprise littéraire ; que c'est par ses soins que le plan et le système de cet ouvrage ont été adoptés et que les résultats les plus satisfaisants ont été obtenus ;

« Qu'enfin sa part dans la création de la *Biographie universelle* a été tout récemment encore constatée et confirmée par l'addition aux titres des volumes de la deuxième édition, de ces mots : *sous la direction de M. Michaud* ;

« Considérant que les notices composant le dictionnaire historique par leur introduction et leur réunion dans ce recueil ont perdu le caractère et l'existence d'œuvres distinctes et individuelles pour devenir parties intégrantes et inséparables d'un tout dans lequel elles se sont absorbées ;

« Que la réunion de toutes ces notices dans un seul cadre a rendu au public un service littéraire et communiqué à l'ensemble un mérite particulier ; service et mérite que ces mêmes compositions livrées toutes séparément à la publicité n'auraient pu réaliser ;

« Considérant que dès lors l'entrepreneur et le créateur de ce recueil a, par ce fait seul, un mérite d'auteur de l'ensemble et non pas seulement de simple éditeur, et par suite un droit distinct et personnel, à raison de cet ensemble, droit supérieur à celui des écrivains signataires des notices qui n'ont fourni, chacun, que quelques-unes des parties de l'œuvre collective ; qu'il est donc juste et conforme à l'esprit de la loi de récompenser par un privilège d'auteur, la publication dont le créateur du recueil a enrichi la société ;

« Qu'au surplus le discours préliminaire placé en tête du premier volume de la *Biographie universelle*, révèle et permet de mesurer tout ce qu'une œuvre collective de cette nature, conçue dans de telles proportions, exigeait d'intelligence, de discernement et d'expérience littéraire et bibliographique, d'esprit de suite, d'organisation et de discipline ainsi que de fermeté et de persévérance dans le caractère; que, d'une part, la seule mise à fin de l'entreprise, indépendamment du plus ou moins de perfection de l'œuvre, a justifié que toutes les qualités de l'esprit avaient été, dans une plus ou moins large mesure, déployées dans ce grand travail de création; et que, d'autre part, les faits déjà rappelés ont manifesté que la pensée et la volonté nécessairement uniques qui y avaient présidé ne pouvaient être autres que la pensée et la volonté de Michaud jeune;

« Considérant qu'alors que le privilège pour l'œuvre collective dure encore, les articles dont les signataires sont décédés n'en continuent pas moins à faire partie inséparable du tout pour lequel ils ont été composés, et au préjudice duquel les auteurs n'auraient pu, de leur vivant, faire une disposition de leurs écrits de nature à lui nuire dans une mesure quelconque, que le domaine public n'a pu dès lors recueillir par leur décès un droit de concurrence préjudiciable qui n'avait jamais reposé sur leurs têtes, et à l'exercice duquel le privilège de l'auteur de l'ensemble continue à faire obstacle après le décès de ces écrivains;

« Que la première condition constitutive du délit de contrefaçon, la violation des lois sur la propriété des auteurs se rencontre ainsi dans l'espèce à l'égard de l'emprunt des cinquante-neuf articles;

« En ce qui touche la question de préjudice :

« Considérant que l'emprunt de ces cinquante-neuf notices dépasse la nature et l'étendue des citations permises; qu'en admettant même que quelques-uns des articles incriminés dussent être considérés comme ne constituant pas une reproduction textuelle et complète, le nombre des autres emprunts, dont quelques-uns si importants et si considérables, comme ceux par exemple d'*Adanson* et d'*Addison*, suffirait encore pour motiver et légitimer la plainte, en présence d'une contrefaçon qui pouvait et devait continuer dans les livraisons et les volumes suivants;

« Qu'évidemment on ne pourrait détacher matériellement et supprimer ces articles du recueil pour lequel ils ont été rédigés sans diminuer le prix et le mérite reconnu par l'opinion publique à cette collection, et sans nuire par suite à sa valeur vénale;

« Qu'il en est de même, jusqu'à un certain point, de la reproduction de ces articles dans un recueil de même nature que le premier, et destiné à lui faire concurrence; que cette reproduction, en effet, en plaçant ces articles dans la main des lecteurs par une autre voie que celle de la *Biographie universelle*, tend à diminuer également, dans une certaine mesure, pour le public, l'intérêt de curiosité et d'utilité pour les recherches qui s'attachaient au premier ouvrage; et par conséquent à diminuer la demande de ce livre, la facilité de son placement et par là les profits de sa mise en vente; que le préjudice s'aggrave surtout par cette circonstance que les emprunts, en réduisant les frais de la concurrence, permettent d'en assurer le succès par le bon marché du second ouvrage, fait en partie aux dépens du premier;

« Considérant qu'après avoir admis l'exactitude du reproche qui leur était adressé d'avoir copié textuellement les cinquante-neuf articles dont s'agit, les frères Didot ont, en désespoir de cause, essayé sans succès de se défendre en fait de ce reproche et vainement allégué que les articles de la *Biographie Michaud* étaient eux-mêmes puisés dans des ouvrages grecs, anglais ou italiens ou empruntés à d'autres dictionnaires historiques; puisque d'une part, les droits d'auteur sont protégés pour une traduction aussi bien que pour une composition originale, et que de l'autre, les vérifications ont fait connaître qu'un certain nombre des articles qu'on accuse les auteurs de la *Biographie Michaud* d'avoir empruntés à leurs devanciers ne se rencontrent point dans les premières éditions de ces biographies publiées en 1811, mais uniquement dans leur seconde édition postérieure à l'apparition de la *Biographie universelle* dans laquelle au contraire ces publications rivales ont elles-mêmes puisé;

« Qu'en reconnaissant d'un autre côté que quelques-uns des cinquante-neuf articles ont été réduits et ont reçu quelques autres modifications, on y constate toujours que le plus grand nombre des phrases ont été servilement copiées sur les notices de la *Biographie Michaud*;

« Qu'on rencontre ainsi le caractère essentiel de la contrefaçon et du plagiat préjudiciable, qui consistent à faire une concurrence à l'aide des résultats mêmes du travail d'autrui ;

« En ce qui touche les vingt-deux articles incriminés comme entachés de plagiat :

« Considérant que bien que les règles de la bonne foi commerciale fassent en général à un éditeur une loi de s'abstenir de toute espèce d'emprunt et de secours demandés à une entreprise rivale en cours d'exécution, à laquelle ont veut faire concurrence, et que l'on suppose dès lors paralyser plus ou moins complètement ; cependant les articles ci-dessus, isolés de l'usurpation du titre et de la reproduction des cinquante-neuf autres notices, ne présenteraient pas suffisamment les caractères de la contrefaçon ; mais que par les emprunts évidents, quoique partiels et plus ou moins déguisés faits à la *Biographie* Michaud, ces vingt-deux articles concourent à caractériser et à aggraver la contrefaçon résultant de deux autres éléments ;

« Considérant qu'il résulte de tout ce qui précède que par l'usurpation du titre de la *Biographie Michaud*, les plagiais commis dans vingt-deux articles et la reproduction volontaire de cinquante-neuf notices, les frères Didot ont commis le délit de contrefaçon puni par l'article 42 du Code pénal ;

« En ce qui touche la réparation du préjudice causé à la dame Thoisnier Desplaces :

« Considérant que ce préjudice résulte à la fois de l'usurpation du titre et de la reproduction du texte ;

« Mais qu'il y a lieu de distinguer entre le tort fait à l'entreprise Thoisnier Desplaces par le fait même de la concurrence par les frères Didot, concurrence qui était dans leur droit, et l'influence que la contrefaçon dont cette concurrence a été entachée a pu exercer sur le placement et le succès des deux publications rivales ;

« Qu'il est juste, dans tous les cas, d'employer la publicité pour réparer, autant que possible, le préjudice causé à la plaignante ;

« Et, quant aux autres réparations :

« Considérant que la Cour n'est point en mesure de statuer en pleine connaissance de cause à cet égard ;

« PAR TOUS CES MOTIFS :

« La Cour, statuant sur l'appel interjeté par la dame Thoisnier Desplaces du jugement du tribunal correctionnel de la Seine rendu le 12 août 1852,

« Infirme ledit jugement ;

« Décharge l'appelante des condamnations contre elle prononcées ;

« Statuant sur la plainte de la dame Thoisnier Desplaces en date du dix-neuf mai mil huit cent cinquante-deux, déclare la dite plainte fondée quant à l'usurpation du titre, au plagiat de vingt-deux articles, et la reproduction de cinquante-neuf notices, commis dans les six premières livraisons du dictionnaire historique publié par les frères Didot ;

« En conséquence, fait défense aux frères Didot de prendre le titre de *Biographie universelle ancienne et moderne* pour la publication de leur dictionnaire historique, ainsi que de reproduire par voie de plagiat ou de copie textuelle les notices de l'ouvrage dont Michaud est propriétaire, et dont la dame Thoisnier Desplaces a acquis le droit de publier une seconde édition ;

« Ordonne à titre de première réparation du tort causé à la dame Thoisnier Desplaces, que le présent arrêt sera, à la diligence de la plaignante, aux frais des frères Didot, et ce par une seule insertion, publié dans le *Journal de la Librairie* ainsi que dans les journaux le *Constitutionnel* et la *Presse*.

« Et avant de statuer sur les autres réparations du préjudice causé, demandées par les conclusions à fin de dommages-intérêts de la dame Thoisnier Desplaces ;

« Ordonne que celle-ci produira un état détaillé et circonstancié des dommages dont elle réclame la réparation, en distinguant la valeur du premier volume de l'édition contrefaite dont la confis-

cation n'a pu être opérée, et l'indemnité qu'elle prétendrait lui être due en dehors du prix de ce premier volume,

« Pour être ensuite par la Cour statué ce qu'il appartiendra, après avoir entendu les parties ;

« Donne acte à la dame Thoissier Desplaces de ce qu'elle entend se réserver tous ses droits et actions contre les frères Firmin Didot pour raison des faits de contrefaçon postérieurs à la plainte du dix-neuf mai mil huit cent cinquante-deux ;

« Et condamne les frères Firmin Didot à tous les dépens, etc., etc. »

Deuxième arrêt de la Cour impériale d'Orléans en date du 12 février 1855, déterminant les dommages-intérêts dus à madame Desplaces, cessionnaire de M. Michaud, et condamnant MM. Firmin Didot frères à lui payer 45,200 francs de dommages-intérêts, etc.

« La COUR,

« Vu l'état en trois articles présenté par la dame Thoissier Desplaces, en exécution de l'arrêt de la Cour du 10 juillet 1854, des dommages-intérêts dont elle réclame la réparation, ensemble les pièces produites à l'appui :

« Considérant que la dame Thoissier Desplaces, en décembre 1847, s'était rendue adjudicataire du droit de publier la deuxième édition de la *Biographie universelle ancienne et moderne* des frères Michaud, alors en cours d'exécution et devant former 40 volumes, dont 8 avaient déjà paru, ensemble d'un matériel de clichés et de 12,000 exemplaires des volumes déjà imprimés, et non encore vendus, qu'il s'agissait pour elle d'utiliser et d'écouler ;

« Que cette adjudication, faite au milieu de circonstances défavorables, avait eu lieu moyennant un prix et des charges s'élevant au total à un chiffre de 28,700 francs ;

« Qu'en outre cette adjudication imposait à la dame Thoissier Desplaces l'obligation de remplir vis-à-vis de Michaud jeune, aussi bien que vis-à-vis des souscripteurs acquis à l'édition et du public, les engagements considérables qui avaient pesé originairement sur Thoissier Desplaces, son mari, par suite du traité intervenu entre ce dernier et Michaud jeune en 1838 ;

« Qu'au mois de février 1852, après avoir triomphé d'une série de difficultés et d'obstacles renaissants, la dame Thoissier Desplaces commençait enfin la publication des volumes de la *Biographie* ;

« Considérant que c'est au moment de cette reprise d'une opération de librairie si ancienne et si considérable qu'a surgi tout à coup, environnée de la plus retentissante publicité, la concurrence des frères Firmin Didot par la publication d'un dictionnaire historique annoncé sous le titre dès longtemps approprié à l'entreprise des frères Michaud, de *Biographie universelle ancienne et moderne*, précédée du mot *nouvelle*, présentant dans ses six premières livraisons la reproduction textuelle de 59 notices empruntées à la *Biographie* éditée par la dame Thoissier Desplaces, et des traces de plagats commis dans 22 articles du même ouvrage ;

« Qu'enfin la publication Didot, qui devait se composer de 30 ou 32 volumes, était promise aux souscripteurs au prix de 5 fr. 50 c. le volume et de 100 fr. environ pour l'ouvrage complet, tandis que le prix de la *Biographie* Thoissier Desplaces était de 12 fr. 50 c. par volume, et celui de l'ouvrage entier d'environ 500 fr. ;

« Considérant que sans rechercher quel tort une concurrence permise et loyale, faite à des prix inférieurs, aurait pu causer à la publication de la dame Thoissier Desplaces, il y a lieu d'apprécier la

préjudice qui, dans la réalité des choses, est résulté pour cette dame de l'entreprise rivale des frères Didot, dans la condition et avec les caractères sous lesquels elle s'est produite ;

« Considérant qu'il demeure évident que les frères Didot ne se sont déterminés à promettre au public une *Biographie universelle* en 50 volumes au prix de 3 fr. 50 c. le volume, que par un double calcul, consistant à spéculer d'une part sur le crédit et la célébrité de ce titre de la publication Thoisnier Desplaces : *Biographie universelle ancienne et moderne*, et de l'autre sur l'économie considérable des frais de rédaction et d'achat de manuscrits obtenue au moyen de la reproduction textuelle qu'ils se proposaient d'opérer de la plus grande partie des notices de la *Biographie* Michaud ;

« Que l'offre d'une *Biographie universelle* complète au prix de 100 fr. au lieu de 500 fr. a dû porter immédiatement ses fruits en détachant de la publication Thoisnier Desplaces un grand nombre de ses anciens souscripteurs, qui trouvaient encore un avantage considérable à quitter l'ancienne *Biographie* pour la nouvelle ;

« Et en dirigeant nécessairement vers la publication Didot les nouveaux souscripteurs qu'aurait pu obtenir l'entreprise Thoisnier Desplaces ;

« Considérant qu'en général c'est dans la gratuité du manuscrit que consistent l'appât et le bénéfice de la contrefaçon, et qu'il reste démontré pour la Cour qu'au cas particulier c'est dans la contrefaçon projetée sur une aussi grande échelle qu'il faut chercher la raison de l'extrême bon marché, et par conséquent la cause principale de dommage ;

« Considérant qu'outre la perte de partie des souscripteurs existant en 1843, et de ceux que l'on aurait pu reconquérir ou acquérir plus tard, perte appréciable et indiquée par la comparaison du chiffre des souscriptions Thoisnier Desplaces, antérieures à la publication Didot, avec le chiffre auquel le total des mêmes souscriptions est tombé depuis cette publication, il existe une autre cause générale de préjudice qui ne peut être méconnue ;

« Qu'en effet, la nécessité de défendre sa propriété littéraire contre les entreprises des frères Didot a forcé la dame Thoisnier Desplaces de consacrer aux soins d'un procès, qui s'est prolongé pendant deux ans et neuf mois, le temps et les ressources que réclamait son entreprise industrielle ;

« Que de plus, le système de défense des frères Didot, en mettant en question pour le plus grand nombre des notices de la *Biographie* Michaud l'existence actuelle du privilège cédé à la dame Thoisnier Desplaces, c'est-à-dire la valeur et la réalité même de l'objet exploité par elle, a porté l'atteinte la plus grave à son crédit et a jeté dans le public commercial et littéraire la plus grande incertitude sur la continuation de l'entreprise, et finalement l'a réduite à suspendre sa publication ;

« Que la persistance des frères Didot dans la lutte, et l'avance qu'ils ont prise sur l'opération de la dame Thoisnier Desplaces par le placement rapide de leur édition au cours même du procès, semble avoir porté à l'avenir de l'édition compromise par leur concurrence un coup dont elle se relèvera difficilement ;

« Que cependant l'indemnité, quelle qu'elle soit, attribuée à la dame Thoisnier Desplaces la laissera sous le poids des obligations si considérables qu'elle a contractées et vis-à-vis de Michaud jeune et vis-à-vis des souscripteurs que son édition a conservés ;

« Qu'enfin l'influence des dommages ci-dessus relevés réagit nécessairement sur la valeur du fonds même de l'entreprise, et a opéré nécessairement sa dépréciation ;

« Considérant qu'il résulte pour la Cour des faits établis et des documents produits que l'évaluation des indemnités réclamées par la dame Thoisnier Desplaces sous l'article 3^e de l'état signifié, pour réparation des suites désastreuses de la contrefaçon et des torts qu'elle a soufferts soit dans son repos et sa considération, par les débats de plus en plus irritants de cette lutte si longue et souvent si pénible, doit être fixée à la somme de 35,000 fr.

« Considérant que les divers préjudices dont cette somme est destinée à procurer la réparation résultent des causes générales ci-dessus indiquées et des actes de la contrefaçon à son début, savoir :

« Le fait premier et principal de la concurrence entachée de contrefaçon et manifestée par les annonces de l'entreprise rivale et la publication des six premières livraisons ; le procès soutenu et les moyens de défense employés par les frères Didot ; sans qu'il puisse y avoir lieu pour la Cour saisie la première de l'appréciation du dommage, de se préoccuper des prétentions que la dame Thoissier Desplaces s'est réservé d'émettre ultérieurement, à raison des livraisons et des volumes postérieurs, ni d'une espèce de ventilation du préjudice et de l'indemnité aussi difficile à concevoir qu'à réaliser.

« En ce qui touche le premier chef de l'état des dommages-intérêts.

« Considérant qu'il n'y a pas lieu d'ajouter comme le fait la dame Thoissier Desplaces, au chiffre de l'indemnité totale à laquelle elle a droit, le produit évalué de la vente du premier volume de la publication Didot ;

« Qu'en effet, d'une part, aux termes de l'art. 429 du Code pénal, quand il n'y a eu ni saisie ni confiscation prononcée, l'indemnité *tout entière* doit être réglée par les voies ordinaires, c'est-à-dire abstraction faite de la valeur des objets qui auraient pu être saisis et qui ne l'ont pas été ;

« Que, d'autre part, le produit de la confiscation ne devant être abandonné à la partie lésée que pour l'indemniser *d'autant*, le cumul de ce produit avec une indemnité équivalente au préjudice total souffert, constituerait un double emploi évident.

« En ce qui touche le deuxième article de l'état :

« Considérant que, si en matière de taxe, le juge ne peut allouer au-delà des frais et honoraires légaux d'avoué et d'avocat, il n'en est pas de même lorsqu'il s'agit d'honoraires et frais extraordinaires réclamés à titre de dommages-intérêts ;

« Qu'au criminel les éléments des dommages-intérêts sont abandonnés à la conscience des magistrats, et qu'en cette matière où les faits impliquent toujours la mauvaise foi des délinquants, l'équité exige que ceux-ci subissent toutes les conséquences directes ou indirectes de leurs actes ;

« Considérant qu'il est juste dans l'espèce, d'ajouter aux réparations déjà fixées, une somme suffisante pour indemniser la dame Thoissier Desplaces des dépenses de toute nature que lui a occasionnées en dehors des frais légaux le soutien de sa plainte devant toutes les juridictions qui en ont successivement connu, et ce, dans la mesure de l'intérêt légitime et raisonnable de la défense ; sans quoi l'indemnité accordée ne réaliserait qu'imparfaitement la réparation exigée par l'équité et que l'arrêt se propose d'opérer ;

« Qu'il convient toutefois de modérer et d'arbitrer le détail de ce dernier article aux allocations suivantes :

« Premièrement, Impression et rédaction de mémoires ; quatre mille francs.	4,000 fr.
« Deuxièmement, Honoraires d'avocats et d'avoués en première instance, devant les Cours d'appel et la Cour de cassation ; cinq mille francs.	5,000 fr.
« Troisièmement, Frais de déplacement et séjour pour plusieurs voyages à Orléans et à Amiens ; douze cents francs.	1,200 fr.
« Total.	<u>10,200 fr.</u>

« En ce qui touche le chef des conclusions tendant à obtenir l'exécution provisoire du présent arrêt :

« Considérant qu'aucune loi ne donne aux juridictions correctionnelles le pouvoir d'ordonner l'exécution provisoire de leurs sentences et d'annuler ainsi l'effet suspensif du pourvoi en cassation ;

« Par ces motifs, la Cour statuant sur les conclusions de la dame Thoissier Desplaces, faisant suite à l'état de dommages-intérêts par elle produit :

« Condamne les frères Didot à payer aux époux Thoisnier Desplaces, dans les qualités qu'ils procèdent, la somme totale de quarante-cinq mille deux cents francs, pour les causes énumérées au présent arrêt et aux intérêts tels que de droit de ladite somme.

« Déclare les époux Thoisnier Desplaces non recevables dans leurs conclusions tendant à l'exécution provisoire du présent arrêt.

« Donne acte à telle fin que de raison à la dame Thoisnier Desplaces des réserves par elle reproduites dans ses dernières conclusions, relativement au droit de poursuivre par la voie criminelle, tous faits quelconques dont elle aurait à se plaindre de la part des frères Didot, autres que ceux qui ont motivé l'arrêt du 10 juillet 1854 et les dispositions du présent arrêt, et aussi, par la voie civile, la réparation du préjudice qui a pu ou pourra être causé à raison desdits faits.

« Condamne les frères Didot aux dépens, etc., etc. »



BIOGRAPHIE UNIVERSELLE.

D

DUPIN (JEAN), nommé aussi par quelques biographes *Durpain* ou *Durpin*, né dans le Bourbonnais en 1302, était moine de l'abbaye de Vaucelles, diocèse de Cambrai. Son existence, passée dans l'humble obscurité du cloître, n'est connue que par ses écrits. Il est auteur d'un ouvrage en vers et en prose, intitulé : *le Livre de Bonne Vie*, Chambéry, 1495, in-fol. goth. très rare ; il en existe une 2^e édition sous ce titre : *le Champ vertueux de Bonne Vie*, Paris, in-4^o, sans date, goth. L'auteur suppose qu'un chevalier nommé Mandevie, lui apparaît dans un songe, et lui fait passer en revue les différents états de la société. Aucun n'est épargné ; mais il paraît s'être attaché, surtout, à faire des désordres du clergé une peinture effrayante. On attribue au même auteur l'*Évangile des Femmes*, petit poème en vers alexandrins, conservé parmi les manuscrits de la bibliothèque impériale (N^o 7248, ancien fonds, et N^o 2, fonds de l'église de Paris). On ne doit pas confondre ce poème avec le *Livre des Connoilles* (quenouilles), connu aussi sous le titre d'*Évangile des Femmes*, ouvrage très rare, imprimé à Lyon en 1473, in-4^o, goth., dont l'auteur est resté inconnu. Jean Dupin mourut en 1372, suivant Lacroix du Maine, dans le pays de Liège, et fut enterré à l'abbaye des Guillemins, ou moines de Saint-Guil-laume.

W—s.

DUPIN (LOUIS ELLIES), docteur de Sorbonne et professeur de philosophie au collège royal, naquit le 17 juin 1657, d'une famille noble de Normandie. Il fut un des théologiens les plus érudits et en même temps l'un des savants les plus distingués de son temps. Mais cette érudition et les opinions qu'elles lui inspirèrent lui valurent une vie agitée, malgré la paix ordinaire de l'état religieux qu'il avait embrassé. Il eut du reste des adversaires et des défenseurs également illustres. Son père fut son premier maître, et bientôt s'en adjoignit d'autres, qu'il choisit parmi les plus habiles. Ce concours de soins fit faire au jeune Dupin des progrès rapides. Il avait à peine dix ans qu'il fut en état d'entrer en troisième au collège d'Harcourt. Il y eut pour professeur M. Laire, qui, prévoyant ce que pouvait

devenir un tel élève, le prit en affection et lui inspira un tel amour pour l'étude, qu'elle devint son unique plaisir, et l'occupation de tous ses moments. Après avoir fait sa philosophie dans le même collège, Dupin se détermina pour l'état ecclésiastique, et fit son cours en Sorbonne. Ce fut dès lors que, dans le dessein de se préparer à ses thèses, il s'adonna avec une ardeur extrême à la lecture des saints Pères, des conciles et des auteurs ecclésiastiques. Il prit le degré de bachelier en 1680, fit sa licence avec le succès qu'on devait attendre de ses connaissances déjà profondes, et reçut le bonnet de docteur en 1684. Ses lectures lui avaient fourni de nombreux matériaux. Fort de ces richesses, il conçut le projet d'une bibliothèque universelle de tous les auteurs ecclésiastiques. Il se proposa d'y donner l'histoire de leur vie, le catalogue, la critique et la chronologie de leurs ouvrages, un sommaire de ce qu'ils contiennent, un jugement sur leur style et leur doctrine, et le dénombrement des différentes éditions de leurs œuvres : c'était un plan immense ; Dupin sut y suffire. Non seulement il parvint à l'exécuter, mais on vit encore sortir de sa plume, presque coup sur coup, un grand nombre de livres sur toutes sortes de matières. Il était cependant détourné par d'autres occupations. On le nommait de presque toutes les commissions que la faculté de théologie formait dans son sein, soit pour ses propres affaires, soit pour celles sur lesquelles elle était consultée. Il faisait assidument ses leçons au collège royal. Il ne refusait le secours de ses conseils et de ses lumières à aucun des écrivains qui avaient recours à lui. Il composait des mémoires pour les uns, des préfaces pour les ouvrages des autres ; non seulement sa facilité et sa fécondité pourvoient à tout, mais il trouvait encore le temps de se livrer à la société, de cultiver ses amis et d'aller se délasser avec eux de son travail. Le 1^{er} volume de sa *Bibliothèque* parut in-4^o, en 1686. Il contenait les auteurs des trois premiers siècles. Dupin n'avait alors que vingt-neuf ans. Ce premier volume a été réimprimé avec des retranchements, des changements et des augmentations considérables. Les

autres volumes suivirent avec une extrême rapidité. L'ouvrage de Dupin trouva des critiques, et les jugements n'y étant pas toujours mesurés, ni même exempts d'erreurs, ne laissèrent pas que de leur fournir matière. Un des premiers qui se présenta fut dom Mathieu Petit-Didier, savant bénédictin de la congrégation de St-Vannes, qui depuis fut abbé de Senones, et que le pape nomma évêque de Macra. Il publia en 1691, sous le titre de *Remarques*, un volume d'observations sur les trois premiers tomes de la *Bibliothèque universelle*. Dupin y répondit dans son 5^e tome. En 1692 et 1696, dom Petit-Didier donna deux autres volumes de *Remarques*, et forma même, de ses élèves les plus instruits, une académie pour examiner les volumes de Dupin à mesure qu'ils paraîtraient. Les remarques du savant bénédictin déplurent à Dupin, qui se donna le tort d'y répondre avec amertume. Elles étaient néanmoins si justes, que Bossuet, quoiqu'il estimât Dupin et fût cas de ses laborieux travaux, crut ne pouvoir garder le silence sur les écarts dans lesquels l'avait entraîné la liberté, ou la légèreté de ses jugements. Ce prélat, dans l'acte de *tentative* de l'abbé Fagon, qu'il présidait au collège de Navarre, en 1692, s'éleva fortement contre l'inexactitude de Dupin, dans l'exposition de la doctrine du péché originel. Dupin répondit et ne se rétractait point. Bossuet crut alors pouvoir recourir à des moyens plus efficaces. Il adressa au chancelier Boucherat et à de Harlay, archevêque de Paris, un mémoire dans lequel il exposait différentes erreurs, ou contenues, ou favorisées dans la *Bibliothèque universelle*. Il en concluait la nécessité d'une rétractation formelle de la part de l'auteur, ou d'une censure rigoureuse. Dupin préféra le parti de la rétractation, et le grand Racine, dit-on, aida à l'y déterminer. Bossuet satisfait, et qui savait combien les talents et la plume de Dupin pouvaient être utiles à l'Eglise, lui rendit son amitié; mais l'auteur de la *Bibliothèque universelle* n'évita point la censure. Malgré la soumission de Dupin, l'archevêque de Paris rendit contre lui un décret, en date du 14 avril 1696, et son ouvrage fut supprimé par arrêt du parlement; mais il lui fut permis de le continuer en changeant le titre. Les erreurs qu'on lui reprochait, étaient d'affaiblir la piété des fidèles, en diminuant de la vénération due à la sainte Vierge; de favoriser le nestorianisme; d'ôter aux preuves de la primauté du Saint-Siège, une partie de leur force; d'attribuer aux Pères de l'Eglise des erreurs sur l'immortalité de l'âme, et de parler d'eux avec trop peu de respect. Ce ne fut pas la seule affaire qui vint troubler le repos de Dupin. Il s'était joint aux opposants à la bulle *Unigenitus*; il avait été, en Sorbonne, un des principaux instruments de ce qui y avait été fait contre elle, et il fut l'un des signataires du

cas de conscience. On l'exila à Châtelleraut, on lui ôta sa chaire du collège royal, et ce ne fut encore qu'à la condition d'une rétractation qu'il obtint son rappel; mais il ne recouvra point sa chaire. Clément XI, que sans doute on avait indisposé contre Dupin, remercia Louis XIV du châtement qu'il avait fait infliger à ce docteur, et lui donna dans son bref des qualifications d'une sévérité, qui, peut-être, outrepassa un peu ses fautes. Quoiqu'attaché aux personnes de ce parti, Dupin, d'après la facilité avec laquelle on obtint ses rétractations, ne peut passer pour un janséniste obstiné. Non seulement il ne méritait pas d'être traité avec cette rigueur; mais même, si l'on en croit le chancelier d'Aguesseau, il fut victime d'une opinion qu'il ne partageait pas. Sa vie était destinée à être troublée. Il avait formé une sorte de liaison avec Guillaume Wake, archevêque de Cantorbéry, et il entretenait un commerce de lettres avec ce prélat, homme éminent de l'église anglicane. Cette liaison avait commencé en 1718, par l'entremise de M. Beauvoir, chapelain de milord Stairs, ambassadeur à Paris. Cet ecclésiastique anglican avait eu occasion de s'entretenir avec Dupin, et la conversation s'était portée sur la possibilité et les moyens de la réunion de la communion anglicane à l'église romaine, en faisant des concessions de part et d'autre. M. Beauvoir avait informé l'archevêque de Cantorbéry des particularités de la conférence, et on s'était écrit plusieurs fois. Le régent fut informé de cette correspondance, sur laquelle on jeta des soupçons. D'ailleurs elle avait lieu à l'insu de la cour de Rome, que l'abbé Dubois, aspirant au cardinalat, voulait ménager. Il y eut ordre d'enlever les papiers de Dupin, et de les porter au palais Royal. Lafitau, évêque de Sisteron, dit s'y être trouvé alors. Si on en croit son rapport, Dupin dans les papiers qu'on examina, avançait « que les « principes de notre foi peuvent s'accorder « avec la religion anglicane; que, sans altérer « les dogmes, on peut abolir la confession auriculaire; ne plus parler de la transsubstantiation; anéantir les vœux de religion, retrancher le jeûne et l'abstinence du carême; se « passer du pape et permettre le mariage des « prêtres. » Si ce récit était exact, et que ces propositions fussent effectivement les sentiments de Dupin, il serait impossible de le disculper. On répandit à son sujet d'autres bruits calomnieux. Ses ennemis prétendirent, que non seulement c'était sa véritable doctrine, mais encore que sa conduite y était conforme, et qu'il était marié. Il est aujourd'hui généralement reconnu que ces imputations sont fausses, et que le rapport de Lafitau est exagéré. Il n'était question dans ces papiers que de projets de réunion, connus de l'archevêque de Paris de Noailles, du procureur-général Joli de

Fleury, et louables en eux-mêmes. Ladvocat, qui n'était point janséniste, dit positivement : « que les liaisons de Dupin avec Wake étaient « innocentes, et qu'il ne les entretenait que « pour l'honneur et l'avantage de l'Eglise. » C'est ce même zèle pour la réunion des églises dissidentes au catholicisme, qui porta Dupin, pendant le séjour du czar Pierre en France, à composer quelques mémoires propres à rapprocher les Russes de l'Eglise catholique. Mais quoi qu'on puisse dire de Dupin, on n'a point à lui reprocher d'opiniâtreté dans ses sentiments. S'il s'est laissé aller à des erreurs dans ses écrits, il les a retractés toutes les fois qu'il en a été requis, et à moins de ne vouloir pas être juste, il est impossible de ne point reconnaître en lui un savant éclairé, un théologien habile et un laborieux écrivain. « Sa plume « féconde, dit Nicéron (d'accord sur cela avec les critiques les plus judicieux), « embrassait « tous les genres de littérature. Il a été en « même temps interprète, théologien, cano- « niste, historien sacré et profane, critique, « philosophe même, et tout cela avec la même « facilité, quoique quelquefois aux dépens de « sa réputation.... Mais on ne peut du moins « lui refuser la louange d'avoir un goût excel- « lent, une grande exemption des préjugés « ordinaires, un esprit net, précis, méthodi- « que, une lecture immense, une mémoire « heureuse, une imagination vive, mais ré- « glée, un style léger et noble, un caractère « équitable et modéré, sans parti, sans vio- « lence, sans prévention, plein de ressources « dans les besoins, plus porté à la paix qu'à la « division, et propre à former des réunions « s'il y avait eu lieu d'en espérer quelqu'une « des communions étrangères. » Il fut l'ami de Rollin qui lui fit un épitaphe honorable. Il mourut à Paris le 6 juin 1719, à la fin de sa 62^e année, regretté de ses amis, des savants et du public. Ses principaux ouvrages sont : 1^o *Nouvelle Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques, contenant l'histoire de leur vie, le catalogue, la critique, la chronologie de leurs ouvrages*, Paris, 1698 et années suivantes, 61 vol. in-8^o (1), réimprimés en Hollande en 19 volumes in-4^o. Les critiques s'accordent à dire que le plan de cet ouvrage est excellent ; qu'il est écrit sans partialité et sans prévention ; que les jugements y sont souvent justes ; mais que la vitesse que l'auteur mettait dans son travail, l'a exposé à un grand nombre de méprises ; que les derniers volumes sont encore moins soignés que les premiers ; que souvent les vies y sont trop abrégées, et les faits discutés légèrement ; que les tables chronologiques offrent

des contradictions avec l'ouvrage, et que les catalogues des livres ne sont point exacts. (*voy. CEILLIER.*) Quelques ennemis de Dupin ont voulu lui disputer jusqu'au mérite de son plan, et faire de lui un plagiaire. Ils ont prétendu que les six premiers siècles n'étaient pas de lui, mais de Bassompierre, évêque de Saintes, dont le père de Dupin, attaché à ce prélat, les avait eus et donnés à son fils encore jeune. Le célèbre Arnould prit la peine de réfuter lui-même ce mensonge, et la gloire qui devait revenir à Dupin, de son ouvrage, lui resta. 2^o *Joannis Gersonii doctoris et cancellarii parisiensis Opera, quibus præfixa sunt gersoniana, et adjuncta aliorum hujus temporis scriptorum opera ac monumenta omnia, ad negotium Joannis Parvi spectantia*, Amsterdam, 1703, 5 vol. in-fol. Dupin regrette, pour la correction de cette édition, qu'elle n'ait point été faite sous ses yeux, n'ayant d'ailleurs rien négligé pour sa perfection. 3^o *Sancti Optati Aferi Milevitani episcopi, de schismate donatistarum libri septem, quibus accessere historia donatistarum, una cum monumentis veteribus ad eam spectantibus, nec non geographia episcopalis Africae*, Paris, 1700, in-fol. 4^o *Liber Psalmorum, cum notis quibus eorum sensus litteralis exprimitur*, Paris, 1691, in-8^o. Dupin en a donné une traduction française sous le titre de *Livre de Psaumes traduits selon l'hébreu*, Paris, 1691, et 1710, in-12. 5^o *Notæ in Pentateuchum*, Paris, 1701, in-8^o. Les notes, soit sur les Psaumes, soit sur le Pentateuque, sont courtes, claires, et ne laissent rien à désirer pour l'intelligence du texte. 6^o *Histoire de l'Eglise en abrégé, par demandes et par réponses, depuis le commencement du monde jusqu'à présent*, Paris, 1712, 4 vol. in-12. Il y en a une 2^e édition de 1714 ; elle a été traduite en italien. Cet ouvrage est estimé. 7^o *L'histoire profane, depuis son commencement jusqu'à présent*, Paris, 1714 et 1716, 6 vol. in-12 ; Anvers, 1717, 6 vol. in-12. Cette dernière édition fourmille de fautes. 8^o *L'Histoire d'Apollone de Thyane convaincue de fausseté et d'imposture* (sous le pseudonyme de Clairval), Paris, 1705, in-12. 9^o *De la Nécessité de la foi en Jésus-Christ pour être sauvé, où l'on examine si les païens qui ont eu la connaissance d'un Dieu, et qui ont moralement bien vécu, ont pu être sauvés sans avoir la foi en Jésus-Christ*, Paris, 1701, in-8^o ; l'auteur soutient la nécessité de la foi en Jésus-Christ. 10^o *Traité de la doctrine chrétienne orthodoxe*, Paris, 1703, in-8^o. C'est le commencement d'une théologie française que l'auteur se proposait de donner. 14^o *Traité de la puissance ecclésiastique et temporelle*, 1707, in-8^o. C'est un commentaire sur les articles du clergé de France. Dinouard en donna une édition revue et augmentée, Paris, 1767,

(1) Y compris 4 vol. des *Auteurs séparés de l'Eglise romaine*, 3 vol. de tables, 3 vol. de remarques de D. Petit-Didier, et 4 vol. de Critiques de Rich.-Simon, La collection s'élève à 61 vol., en y ajoutant la continuation de l'histoire du 18^e siècle, en 3 vol., par Goujet.

3 vol. in-12. 12° *Bibliothèque universelle des historiens*, publiée sous le pseudonyme de Clairval, Paris, 1707, 2 vol. in-12, réimprimée à Amsterdam, 1708, in-4°. Dupin y suit la même méthode que dans sa *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques*. Il est encore auteur de plusieurs autres ouvrages, dont on trouvera la liste dans Nicéron et dans le *Dictionnaire des anonymes* (1). Indépendamment de cela, cet infatigable écrivain travaillait au *Journal des savants*, avait eu part aux dernières éditions du *Dictionnaire* de Moréri, et y avait fait des corrections et des additions considérables. Il avait aussi revu le *Rationarium temporum* du P. Petau, imprimé en 1715, et l'*Histoire de Louis XIII* de Jacques Lecoigne (voy. J. BASNAGE DE BEAUVAL ET CHARLES). L—Y.

DUPIN (PIERRE), avocat du parlement de Bordeaux, né en 1681 à Tartas, était fils d'un notaire de cette ville, et avait exercé d'abord la profession de procureur. Les principales parties de la science du barreau lui furent aussi connues. Les magistrats et ses propres confrères avaient souvent recours à ses lumières. Il s'attacha moins à composer de nouveaux ouvrages qu'à perfectionner ceux de quelques autres juriconsults de sa province. Il donna : 1° une nouvelle édition du *Commentaire* d'Autonne, sur les *Coutumes générales de Bordeaux*, 1728, 1737, in-fol. ; 2° *Conférences sur toutes les questions traitées par Ferron*, dans son *Commentaire sur la Coutume de Bordeaux*, avec le *Commentaire* de Bernard Autonne, Bordeaux, 1746, in-4°. 3° *Traité sur les Peines des secondes Noces*, Paris, 1743, in-4°. Cet ouvrage lui appartient en entier. Dupin mourut à Bordeaux, le 22 novembre 1745, à 64 ans. B—r.

DUPIN (CLAUDE), né à Chateauroux, vers la fin du 17^e siècle, capitaine dans le régiment d'Anjou, et ensuite fermier-général, avait la réputation d'un homme instruit et laborieux. Il mourut à Paris, le 25 février 1769, dans un âge avancé ; on a de lui : 1° *OEconomiques*, Carlsruhe, 1745, 3 vol. in-4°. Cet ouvrage n'a été imprimé qu'au nombre de 12 à 15 exemplaires, pour être distribués à des amis. La rareté, ajoute Barbier, n'en fait pas le seul mérite. Rousselot

(1) Nous croyons utile de le donner, afin de compléter cet article : 1° *Dissertations préliminaires ou Prolégomènes sur la Bible*, Paris, 1701 ou 1726, 3 vol. in-8° ; Amsterdam, 1701, 2 vol. in-4°. 2° *Lettre sur l'ancienne discipline de l'Eglise, touchant la célébration de la messe*, Paris, 1708, in-12. 3° *Dissertations historiques, chronologiques, géographiques et critiques sur la Bible*, t. 1^{er} (et unique), Paris, 1710, in-8°. 4° *Analyse de l'Apocalypse*, Paris, 1714, in-12. 5° *Traité historique des excommunications*, Paris, 1715, 1719, 2 vol. in-12. 6° *Défense de la monarchie de Sicile contre les entreprises de la cour de Rome*, Amsterdam, 1716, 2 part. in-12. 7° *Mémoires historiques pour servir à l'histoire des inquisitions*, Cologne, 1716, 2 vol. in-12. 8° *Méthode pour étudier la théologie*, etc., Paris, 1716, in-12 ; une nouvelle édition parut en 1768, avec des augmentations par l'abbé Dinouard. 9° *Mémoires et réflexions sur la constitution Unigenitus de Clément XI*, Amsterdam, 1717 in-12. 10° *Censures et conclusions de la Faculté de théologie de Paris, touchant la souveraineté des rois*, Paris, 1720, in-4°. 11° *Histoire des révolutions d'Espagne* (terminée et publiée par l'abbé de Veyrac), Paris, 1730, 5 vol. in-12. 12° *Traité théologique et philosophique de la vérité*, Utrecht, 1731, in-12. (NOTE DE L'ÉDITEUR.)

de Surg y en a inséré plusieurs morceaux dans le *Dictionnaire des Finances* de l'*Encyclopédie méthodique*. 2° *Mémoire sur les Blés, avec un Projet d'édit pour maintenir en tout temps la valeur des grains à un prix convenable au vendeur et à l'acheteur*, Paris, 1748, in-4° ; réimprimé dans le *Journal économique* en février et en mars 1760, in-8°. 3° *Manière de perfectionner les Voitures*, Paris, 1753, in-8°. C'est par erreur que les rédacteurs de la *France littéraire* attribuent cet ouvrage à Dupin fils. 4° *Observations sur un livre intitulé : de l'Esprit des Lois*, Paris, 1757-58, 3 vol. in-8°. On assure que la préface est de madame Dupin, et que les PP. Plesse et Berthier ont eu part à la rédaction de l'ouvrage. Le projet de Dupin, dit Grimm, était de faire l'apologie de la finance contre Montesquieu, et de plus habiles y auraient pu échouer ; d'autres prétendent que c'est l'une des meilleures réfutations qui aient été faites de diverses parties de l'*Esprit des Lois*. L'auteur supprima lui-même son ouvrage, à la demande de madame de Pompadour, avec une telle exactitude qu'on a cru longtemps qu'il n'en existait plus que cinq à six exemplaires ; mais Delatour, qui en était l'imprimeur, a déclaré qu'il en restait encore trente dans la circulation. (1)—DUPIN (Madame), épouse du précédent, mourut dans sa terre de Chenonceaux, en 1800, âgée de près de 100 ans. Sa beauté, son esprit et sa politesse l'avaient rendue célèbre ; elle réunissait à sa table, une fois la semaine, Fontenelle, Marivaux, Mairan et d'autres académiciens ; le soin de surveiller l'éducation de son fils était confié à J. J. Rousseau, qu'elle employait aussi à transcrire ses manuscrits ; mais elle était si loin de soupçonner les talents de son secrétaire, qu'elle ne l'invita jamais à ses assemblées. Rousseau, que ce manque d'égards aurait pu blesser, conserva toujours un tendre attachement pour madame Dupin, et lui adressa une lettre pour se justifier d'avoir placé ses enfants à l'hôpital. Madame Dupin a composé quelques petits écrits de morale, et traduit plusieurs morceaux de Pétrarque. W—s.

DUPIN (CHARLES), né à Clamecy le 11 août 1731, porta d'abord pendant un an l'habit de la compagnie de Jésus, puis rentra dans le monde, et exerça divers emplois de finance et d'administration. Il se fit même recevoir avocat au parlement de Toulouse, et fut successivement secrétaire particulier de MM. de St.-Priest et de Balainvilliers, intendants du Languedoc. En 1777, il fut choisi par les états de cette province pour défendre les diocèses et communautés contre les prétentions du domaine, au sujet de certains droits. Ses principes religieux

(1) Voyez au sujet de cet ouvrage, une note assez curieuse que Barbier a consignée dans la dernière édition qu'il a donnée de son *Dictionnaire des ouvrages anonymes*. Voyez aussi la *France littéraire* de M. Quérard, t. 2 p. 624.

tournés vers le jansénisme ne le rendirent point défavorable aux idées dominantes en 1789; mais il demeura étranger aux excès révolutionnaires. Nommé, dès la première assemblée électorale de l'Hérault, procureur-général syndic du département, il occupa cette place jusqu'en l'an 4, époque à laquelle il devint membre de la cour de cassation. Après la révolution du 18 fructidor, il rentra dans la carrière financière et fut directeur de l'enregistrement et des domaines à Rouen, puis à Montpellier, où il mourut le 9 novembre 1808. On a de lui : *Instructions sur diverses questions relatives aux droits de contrôle, d'insinuation, de centièmes, dîmes, et autres*, Montpellier, 1787 et 1788, in-4°.

D—R—R.

DUPIN (CLAUDE-FRANÇOIS-ÉTIENNE, baron), parent éloigné du précédent, est auteur de plusieurs ouvrages de statistique très estimés. Il naquit à Metz, le 30 novembre 1767, d'une famille originaire de Donzy (Nièvre); et à l'âge de vingt ans il entra dans les bureaux de Corny (voy. ce nom), son oncle maternel, alors procureur du roi et de la ville de Paris. La révolution de 1789, dont il adopta les principes, trouva Etienne Dupin inspecteur des commis mouleurs de bois, et en même temps secrétaire d'un parquet dont son oncle était le chef. Lorsqu'en 1791, l'administration du département de Paris se constitua, il y fut attaché en qualité de chef du secrétariat. Le 11 novembre 1793, il devint secrétaire-général et conserva cette place jusqu'en 1797, ce qui prouve dans Etienne Dupin beaucoup de souplesse et de savoir-faire; car, bien que lié avec les principaux révolutionnaires, il n'était rien moins qu'exalté, et il usa plus d'une fois de son crédit pour arracher des victimes à l'échafaud (1). Lors des élections de l'an 6, il fut chargé par le Directoire de surveiller et de diriger les opérations électorales de Paris. Fidèle à sa mission, il donna le signal de la scission qui trappa de nullité les élections de l'assemblée de l'Oratoire, et fit prévaloir les choix de la minorité réunie à l'Institut. Ce zèle fut récompensé par l'emploi de commissaire du pouvoir exécutif près l'administration centrale (29 mai 1798). Il était même question d'élever Etienne Dupin au ministère de la police; mais le Directoire ayant été renversé par ce même système de scission qu'il avait introduit dans les assemblées électorales, son commissaire ne fut pas épargné; on le destitua le 9 juillet 1799. Au 18 brumaire, Dupin sortit de la retraite où il s'était caché pour échapper aux poursuites que réclamait contre lui Lesage-Sénault dans son journal. Un arrêté des consuls, du 27 décembre 1799, le réintégra d'abord au département de la Seine en

qualité d'administrateur. Compris, pour les Deux-Sèvres, dans la première organisation des préfectures, il conserva cette place jusqu'en 1813; et fut alors destitué par un décret impérial. Les treize années de son administration avaient été cependant marquées par une suite de mesures utiles. A son arrivée, ce département, si voisin de la Vendée, était encore agité par les dernières secousses de la guerre civile : Dupin acheva la pacification par sa prudence et sa fermeté; il créa à Niort une société d'agriculture, un athénée; il y fit construire des fontaines, des halles, une salle de spectacle, enfin un hôtel de préfecture; mais, tandis que la construction de ces hôtels coûtaient ailleurs jusqu'à 800,000 fr., la préfecture de Niort n'eut que 54,000 fr., et encore la plus grande partie de cette somme était le résultat des économies du préfet. Dupin améliora la race des bêtes à cornes par l'importation de vaches et de taureaux suisses; il commença le rétablissement des haras avant que le gouvernement s'en occupât; enfin il prit des mesures efficaces pour l'abolition de la mendicité. Ces services lui avaient valu successivement la croix de la Légion-d'Honneur (1804), puis celle d'officier de cet ordre (1^{er} septembre 1808), enfin le titre de baron (15 avril 1809). La disgrâce qui l'arracha à une préfecture (12 mars 1813), où il s'était fait chérir et estimer, ne fut pas de longue durée. Trois mois après, Napoléon le nomma maître des comptes, place qu'il conserva jusqu'à sa mort arrivée le 11 novembre 1828. En 1796, il avait épousé la veuve de Danton. Dupin était membre de l'académie celtique, dont il a enrichi le recueil de plusieurs lettres sur les antiquités de la France (t. 3, 1809). Depuis que cette académie est devenue société nationale des antiquaires de France, il a fourni à son nouveau recueil : 1^o *Mémoire sur le patois poitevin et sa littérature* (t. 1^{er}, 1817); 2^o *Notice sur Parthenay et sur la Gâtine du Poitou* (t. 3, 1821); 3^o *Notice sur quelques fêtes et divertissements populaires du département des Deux-Sèvres*. Il avait débuté, au fort de la révolution, par l'*Almanach du Républicain pour 1793*, Paris, 1793, en 2 cahiers in-12. Ces cahiers contenaient des notices biographiques sur plusieurs hommes illustres de l'antiquité et des temps modernes. Il devait y en avoir une pour chaque jour de l'année; mais Dupin s'étant aperçu que son associé, l'imprimeur Jacquin, mêlait à cette publication des déclamations dignes de l'époque, il exigea l'abandon de ce qui avait paru de cette manière, et ne consentit à continuer l'ouvrage que sous ce titre à la fois plus convenable et et plus exact : *Galerie historique et républicaine des hommes célèbres*, 1793. La seconde publication littéraire de Dupin lui faisait encore moins d'honneur. C'était un ouvrage érotique, qu'il donna sous ce titre : *la Prusse galante*,

(1) Dans ces temps orageux, il chercha des distractions dans l'étude des langues; et, s'étant lié d'amitié avec Le Brigant et La Tour-d'Auvergne, il se livra, sous leur direction, à la recherche des antiquités celtiques.

ou voyage d'un jeune homme à Berlin, traduit de l'allemand, Paris, sans date (1800), in-8°. Il est à remarquer qu'en 1805 cet ouvrage a été traduit et publié en allemand ; et ce n'était en effet que la traduction du livre original de Dupin. Hâtons-nous d'arriver aux publications qui l'ont placé au premier rang parmi ceux qui depuis trente ans ont concouru aux progrès de la science statistique en France : 1° *Statistique du département des Deux-Sèvres*, publiée par ordre du ministre de l'intérieur, Paris, an 9 (1801), in-8°. 2° *Mémoire sur la statistique du département des Deux-Sèvres*, adressé au ministre de l'intérieur, Niort, an 9 (1801). En tête du mémoire est une lettre de François de Neufchâteau, alors ministre, qui cite ce travail comme un modèle en ce genre, 3° *Dictionnaire géographique, agricole et industriel du département des Deux-Sèvres*, Niort, an 11 (1803); réimprimé en 1829. 4° *Mémoire statistique du département des Deux-Sèvres*, publié par ordre du gouvernement, Paris, an 12 (1804), in-fol. Ce mémoire, considérablement augmenté et modifié, fut présenté à l'Institut en 1822, et valut à son auteur le partage du prix Monthyon. 5° *Instructions du préfet des Deux-Sèvres pour les maires de ce département*, Niort, 1808 et 1812, 2 vol. in-4°. 6° *Histoire de l'administration des secours publics, ou Analyse historique de la législation des secours publics dans ses rapports avec les événements, le changement des mœurs, les progrès et les erreurs de l'esprit humain*, Paris, 1821, in-8°. 7° *Histoire de l'administration locale, ou Revue historique des divers changements survenus dans l'organisation administrative des villes et des communes, depuis le commencement de la monarchie jusqu'à l'avènement de S. M. Charles X*, Paris, 1829, in-8°. Cet ouvrage posthume est précédé d'une *Notice biographique* de l'auteur, par M. Gabriel Dupin son fils, et d'une préface de M. Dupin aîné, son parent (2). D—R—R.

DUPIN (SIMON-PHILIPPE), célèbre avocat français, de la même famille que le précédent, naquit à Varzy (Nièvre), le 7 octobre 1795. Il fut tenu sur les fonts de baptême par son frère aîné, M. André Dupin, qui avait treize ans de plus que lui. M. Charles Dupin, leur autre frère, avait dix ans de plus que Philippe. Leur père, M. Charles André Dupin, avait été avocat, juge, trois fois député de la Nièvre, puis avocat général à la cour de cassation (fonction qu'il ne paraît pas avoir acceptée), puis enfin sous-préfet de Clamecy. C'était un homme d'un rare mérite, bien propre à veiller avec une sévère attention à l'éducation de ses trois fils qui devaient répandre tant d'illustration sur son

nom. Philippe Dupin fut placé au collège de Varzy et il fit sa rhétorique à celui de Clamecy. Son père lui donna ensuite les premières notions du droit et l'envoya à Paris, vers son frère aîné, avec cette simple et touchante recommandation : *Fais pour lui ce que j'ai fait pour toi*. M. Dupin aîné accepta ce mandat honorable ; il envonna son jeune frère de l'amour le plus tendre et présida à toutes ses études de droit dans lesquelles il fit de rapides progrès. Il prit les grades de licencié et de docteur et fut inscrit sur le tableau des avocats en 1816, n'ayant encore que vingt-un ans. Philippe Dupin eut à lutter, comme tous les jeunes avocats, contre les difficultés des premières années passées au barreau. Mais il était doué d'un assez grand talent et d'un caractère assez énergique pour vaincre ces difficultés. Son frère aîné, d'ailleurs, était en position de lui procurer des affaires, aussi ces années d'épreuve ne furent-elles pas de longue durée. L'affaire qui commença à le faire connaître du public fut celle du faux comte de Sainte-Hélène, qu'il plaida en 1818. Deux ans après, il fut chargé de défendre le *Constitutionnel* devant le jury et le capitaine Dequevauvillers, compromis dans une conspiration militaire, devant la cour des pairs. Puis arriva la fameuse affaire Desgravières, qu'il plaïda devant la cour d'Orléans, et beaucoup d'autres qui ne tardèrent pas à le placer au premier rang du barreau. Philippe Dupin se fit remarquer par une logique vigoureuse, par une profonde connaissance du droit, par une verve inépuisable qui s'élevait souvent jusqu'à la plus noble éloquence. Il était homme d'affaires consommé en même temps qu'avocat brillant et homme d'esprit. Il avait beaucoup de goût pour les lettres et on l'écoutait toujours avec un vif intérêt. Investi de l'une des plus grandes clientèles du Palais, il joignait un travail opiniâtre à la fréquentation du monde et escompta ainsi la force du tempérament dont la nature l'avait doué. Nommé membre du conseil de l'ordre des avocats en 1830, il en devint bâtonnier en 1834, n'ayant pas encore atteint sa quarantième année. La vie politique aussi ne tarda pas à s'ouvrir pour lui. Dès 1830, le département de la Nièvre l'avait envoyé à la chambre des députés, mais il ne resta que peu de mois dans l'enceinte législative ; s'étant aperçu qu'il ne pouvait concilier le mandat de député avec la position si considérable qu'il occupait au barreau, il dut opter et il donna la préférence à la carrière de toute sa vie, à celle qui convenait si bien à la nature de son talent, et à laquelle il devait une si grande et si juste renommée. Ce fut dans cette période surtout, de 1830 à 1842, année où de nouveau il fut nommé député, que se place la vie si brillante et si occupée de Philippe Dupin comme avocat. Nous ne pouvons mentionner ici toutes les causes principales qu'il plaïda.

(1) Il a laissé manuscrits : une traduction des *Comédies* de l'Arioste ; un roman intitulé : *Valrée, légende australienne* ; et un *Abrégé de l'histoire de France par provinces*. Outre la *Notice* déjà citée, on peut, pour plus de détails, consulter la *Biographie de la Moselle*, par M. Brégin, t. 1, p. 403-16.

Nous n'en rappellerons que quelques-unes. Le maréchal Soult et M. Casimir Périer, tous deux ministres, avaient été diffamés par la *Tribune*, ils se portèrent partie civile et firent citer le journal devant la cour d'assises. Philippe Dupin, chargé de leur défense, eut à lutter contre les passions populaires déchainées jusque dans le sanctuaire de la justice. Il sut leur imposer par la force de son éloquence et par l'énergie de son attitude, et il obtint la condamnation du journal diffamateur. Dans le procès de la famille de Rohan contre M. le duc d'Aumale, à l'occasion du testament du duc de Bourbon, Philippe Dupin réfuta d'abominables calomnies répandues contre le roi Louis-Philippe et contre sa famille, et il termina ainsi sa péroraison en s'adressant aux juges : « Mais que parlé-je ici « de rois, de trône, de partis ? Un moment « encore, et vous allez entrer dans le sanc- « tuaire où les rangs disparaissent, où les titres « s'effacent, où la grandeur perd son empire. « La divinité qui y préside a sur les yeux un « bandeau qui ne lui permet pas d'apercevoir « ni l'éclat d'une couronne, ni les couleurs des « partis ; et les cris des passions qui s'agitent « au-dehors n'arrivent pas jusqu'à elle. » Philippe Dupin, indépendamment d'une innombrable clientèle parmi de simples particuliers, était avocat de la liste civile, membre du conseil privé du roi, président du comité consultatif de la ville de Paris, membre de celui de l'administration des hospices, avocat du ministère de l'instruction publique, etc. Comme nous l'avons déjà dit, Philippe Dupin rentra en 1842 à la chambre des députés ; ce fut le collègue électoral d'Avallon qui le chargea de l'y représenter. Il ne chercha pas à aborder la tribune dans les grandes luttes politiques qui s'agitaient alors ; il s'en tint modestement à son rôle de jurisconsulte, et prit part, soit comme rapporteur, soit comme orateur, aux lois d'affaires, proprement dites. Mais une vie si pleine ne devait pas tarder à s'éteindre. Dans le courant de l'année 1845, Philippe Dupin ressentit les premières atteintes de la maladie qui devait l'enlever si jeune au barreau dont il était l'ornement, à sa famille, à ses amis auxquels il était si cher à tant de titres. Les médecins lui conseillèrent d'aller redemander à l'air plus pur de l'Italie, des forces qui l'abandonnaient sur le sol de sa patrie. Il partit le 20 novembre, traversa Lyon, Nîmes, Montpellier, Avignon, Marseille, rencontrant partout les plus touchantes sympathies. Il entra en Italie par Nice, se rendit à Gênes, puis à Pise où il devait rendre le dernier soupir. Il y expira le 14 février 1846, âgé de moins de cinquante et un ans. Philippe Dupin s'était marié jeune ; il a laissé un fils et une fille de ce mariage. Les dépouilles mortelles de cet éminent avocat ont été rapportées à son lieu natal, où il a été inhumé en présence d'une foule immense de ses

compatriotes, de sa famille et d'une députation envoyée par le barreau de Paris. Philippe Dupin n'a pas eu le temps de publier autre chose que ses principales plaidoiries, de nombreux mémoires sur procès, des rapports, des discours (1). Nous connaissons cependant de lui un chapitre sur l'étude et l'application du droit criminel, dans les *Lettres sur la profession d'avocat*, par Camus, édition donnée par M. Dupin aîné, l'article Avocat dans l'*Encyclopédie du droit*, quelques articles dans des recueils de jurisprudence, particulièrement dans la *Thémis*, et une *Notice sur Andrieux* (1833) lue à la société philotechnique, dont il était membre (2). Plusieurs de ses plaidoyers ont été insérés dans les *Annales du barreau*, (t. 10, 2^e partie). A. T—r.

DUPIN (ANTOINE), conventionnel, né vers 1758 en Champagne, fut d'abord domestique d'un fermier-général ; puis employé dans les fermes du Soissonnais. Il embrassa la cause de la révolution avec chaleur. Élu, au mois de septembre 1792, député de l'Aisne à la Convention nationale, il vota dans le procès de Louis XVI, comme son collègue de députation, Condorcet, pour la peine la plus forte du Code pénal après la mort, c'est-à-dire pour les fers à perpétuité ; et Dupin motiva ainsi son vote : « Afin d'épargner des regrets à ce peuple généreux et sensible, que j'ai vu passer subitement du mépris à l'amour de son roi. » Sur la question de la ratification du jugement par le peuple, il se prononça pour la négative. « Je connais les pouvoirs que mes commettants m'ont donnés ; je ne crains pas que la responsabilité pèse sur ma tête : en conséquence, je dis non. » Au quatrième appel il rejeta le sursis. Lié avec les principaux Montagnards, il n'en suivit pas moins quelquefois les inspirations des Girondins, et protesta avec ceux-ci contre la révolution du 31 mai ; puis, cédant à la peur et aux sollicitations de plusieurs collègues, il rétracta cette protestation. Au mois d'août suivant il donna sa démission, qui ne fut point acceptée, et il continua toutefois de siéger dans

(1) Les principaux mémoires et plaidoiries publiés par Dupin sont : 1^o Consultation pour M. de Cartieu, Nantes, 1826, in-4^e de 8 pages ; 2^o Consultation pour M. Edouard Ducpetiaux, avocat à Bruxelles, traduit devant la cour d'assises, comme prévenu de crime en matière de presse, Paris, 1828, in-8^e de 16 pages ; 3^o Plaidoyer pour le libraire Barba, éditeur de M. de Roberville, roman de Pigault-Lebrun, Paris, 1829, in-8^e ; 4^o Souvenirs d'audience ou Résumé des plaidoiries prononcées devant la cour royale d'Orléans, pour madame veuve Desgravières, contre le marquis de Lauriston, Paris, in-8^e ; 5^o Plaidoyer pour M. Bohain, Paris, 1830 in-8^e de 18 pages. (Affaire du *Figaro* accusé d'outrages envers Louis-Philippe) ; 6^o Plainte en diffamation de M. Casimir Périer et de M. le maréchal Soult, Paris, 1831, in-8^e de 28 pages. (Affaire des fusils Gisquet) ; 7^o Procès relatif au testament du feu duc de Bourbon, Paris, 1832, in-8^e de 52 pages. 8^o Procès relatif aux papiers saisis chez l'ex-conventionnel Courtois, pour M. le duc Decazes, contre M. Courtois fils, Paris, 1833, in-8^e de 18 pages. 9^o Plaidoyer pour la défense de M. le général de Rigny devant le conseil de guerre séant à Marseille le 1^{er} juillet 1837, Paris, 1837, in-8^e de 32 pages. E. D—s.

(2) On a encore de Dupin 1^o Notice sur N. J. Ménilhou, Paris, 1826 in-8^e de 16 pages ; 2^o Notice sur Ant. Lemaître, Paris, 1822, in-8^e ; 3^o Notices historiques, critiques et bibliographiques sur plusieurs livres de jurisprudence française, remarquables par leur antiquité ou leur originalité, Paris, 1832, brochure in-8^e. E. D—s.

la Convention (1). Pour se soustraire au soupçon d'incivisme, il se mit à fréquenter la société des Jacobins, et n'en eut pas moins à répondre une dénonciation comme protecteur des nobles. C'est à la suite du rapport fait par lui, le 12 janvier 1794, que les biens des fermiers-généraux furent mis sous la main de la nation et que, le 5 mai suivant, vingt-huit d'entre eux, entre autres l'illustre Lavoisier, traduits devant le tribunal révolutionnaire, furent envoyés à l'échafaud. Parmi les accusations que leur ancien subordonné consigna dans son rapport, figurait celle d'avoir altéré le tabac râpé en le mouillant au delà de toute mesure pour faire des gains illicites. Si l'on en croit Mercier dans son *Nouveau Paris*, Dupin avait encore un rapport tout prêt sur les adjoints aux fermiers-généraux, lorsque le 9 thermidor le força de le supprimer. Ce qui peut porter à croire que, dans toute cette affaire, ce triste législateur ne fut qu'un instrument, et qu'il faisait le mal par peur plutôt que par goût, c'est que le 5 mai 1795 il fit une motion d'ordre sur les manœuvres employées pour perdre les fermiers-généraux, attribuant à Robespierre et à sa faction leur expropriation. Quant à ce qui le concernait, il exposa que son travail particulier se bornait à la révision de leurs comptes; mais que soumis aux comités du gouvernement, à qui Vadier l'avait dénoncé comme vendu à ces mêmes fermiers-généraux, il s'était vu contraint, pour sauver sa tête, de faire le rapport dont on l'accusait. Quoi qu'il en soit, Dupin, malgré son peu d'importance personnelle, se vit en butte à des haines, à des accusations diverses. On lui reprochait surtout de s'être approprié les dépouilles des fermiers-généraux dont il avait été chargé de faire l'inventaire. On lui imputait d'avoir enlevé au seul Cugnot de l'Épinay 100,000 francs en assignats et 95 louis en or. Les veuves et les enfants de ces mêmes fermiers-généraux portèrent contre lui une accusation devant la Convention, et Dupin, par une lettre insérée au *Moniteur*, demanda quelques jours pour établir sa justification, qui ne parut point. Après le 9 thermidor, Génissieux et Lesage (d'Eure-et-Loir) firent enfin décréter d'accusation Antoine Dupin. Incarcéré le 9 août 1795, il n'échappa aux périls d'une instruction criminelle (2) que par l'amnistie du mois de brumaire an 4. On peut croire que, ou les spoliations qu'on lui a reprochées ont été inventées par ses accusateurs, ou qu'il était bien prodigue, car il ne s'enrichit point; et en sortant de la Convention il fut obligé de solliciter dans les droits-réunis un emploi subalterne, qu'il exerça jusqu'en 1814. Bien que, dans le recensement des votes conventionnels, celui de Dupin n'eût

pas été compté pour la mort, il aurait été atteint en 1816 par la loi d'amnistie, si pendant les cent-jours il ne se fût abstenu de réparaître dans les affaires publiques et de voter l'acte additionnel. Il est mort vers 1829. C'est lui que dans son nouveau *Tableau de Paris*, Mercier traite de *valet d'Amar*. En effet, lié aux chefs de la Montagne et leur obéissant servilement, dépourvu de talents, à la fois ambitieux et timide, Dupin était de ces hommes qui approuvaient les proscriptions sans oser y prendre part. Il est juste cependant d'ajouter que, par une motion faite à la Convention le 15 janvier 1794, il préserva de la faux révolutionnaire trois adjoints aux fermiers-généraux (Sanlot, Lahaute et Bellelaye). Lui-même porta le décret à Fouquier-Tainville, heureux, dit-il, de lui arracher trois innocentes victimes. Enfin on a remarqué que l'accusation du tabac mouillé était un fait constaté par Lavoisier lui-même, et que cet illustre financier avait souvent reproché à ses avides confrères. D—R—R.

DUPIN DE FRANCUEIL (MARIE-AURORE, Madame), née en 1750, était belle-fille de Claude Dupin (*voy. ce nom*), fermier-général, et fille naturelle du maréchal de Saxe. Elle n'avait que six mois quand elle perdit l'auteur de ses jours, qui en mourant manifesta la volonté de l'adopter et de lui léguer ses biens; mais la maladie empêcha Maurice de signer un testament qui était tout prêt. Marie-Aurore fut, à l'âge de douze ans, reconnue en plein parlement fille du maréchal, frère naturel d'Auguste III, électeur de Saxe, qui fut père de madame la dauphine, Marie-Josèphe de Saxe. Cette princesse prit la jeune personne sous sa protection comme parente, et la fit élever à St-Cyr. Elle ne s'en tint pas là, et la maria au comte de Horn qui habitait l'Alsace. Marie-Aurore de Saxe fut reçue dans cette province en fille du héros de Fontenoy. Restée veuve très-jeune, et n'ayant recueilli de son époux que fort peu de richesse, elle se retira à Paris dans l'asile ouvert encore aujourd'hui à des infortunes plus ou moins illustres, comme à de petites fortunes, l'Abbaye-aux-Bois. Cette demi-séparation du monde n'empêcha pas la veuve du comte de Horn d'être remarquée, recherchée même. Belle, dans la fleur de l'âge, joignant à ses avantages naturels un esprit peu commun et une instruction qui, alors, n'était pas très-ordinaire dans son sexe, elle mérita aussi les éloges attachés, dans la justice de l'opinion publique, à une conduite sans reproche. Son cercle intime se composait des hommes les plus agréables de la cour, entre autres le maréchal de Richelieu, et de femmes aussi connues par les agréments de leur société que par l'élévation de leur rang. Il se trouva qu'elle inspira un sentiment très-vif à Dupin de Francueil, né d'un premier mariage du fermier-général déjà cité, et qui plus tard avait épousé Mademoiselle Fontaine,

(1) *Voy. le Moniteur*, séance du 12 août 1793.

(2) On poussa la sévérité jusqu'à faire mettre les scellés au domicile de sa belle-mère à St-Cloud; mais ils furent levés quelques jours après sur l'observation que Dupin, divorcé depuis deux ans, n'avait eu des lors aucun rapport avec sa belle-mère.

l'une des patronnes de J.-J. Rousseau. C'est ce Dupin de Francueil, homme d'esprit et de talents divers, que le philosophe de Genève a nommé dans ses *Confessions*, celui dont Madame de La Live d'Épinay nous a peut-être un peu trop entretenus dans ses mémoires, tableau indiscretement fidèle des mœurs faciles du 18^e siècle. Il était veuf d'une demoiselle de St-Julien, et alla, on ne sait trop pourquoi, avec Madame de Horn en Angleterre, pour consacrer leur union. Peu de temps après, étant devenu fermier-général de l'apanage du Berri, il emmena sa femme dans cette province, et elle se fit de véritables amis à Châteauroux où elle tenait une fort bonne maison. Madame Dupin resta veuve encore une fois en 1786. De son dernier mariage était né un fils, Maurice Dupin, qui, après avoir commencé une carrière brillante dans l'état militaire, mourut très-jeune d'une chute de cheval, à la Châtre, et fut rapporté à sa mère désolée, peu loin de cette ville. Il laissait une fille unique dont la réputation comme écrivain, surtout comme auteur de romans dans le genre à la mode du 19^e siècle, est devenue, on peut le dire, européenne, sous le nom de *George Sand*. Les soins tendres dont Madame Dupin de Francueil entourait cet enfant, et les peines qu'elle prit pour contribuer à l'instruire furent sa consolation; mais on a quelque raison de croire qu'étant aïeule et non mère de cette seconde *Aurore Dupin*, elle éprouva des contrariétés de famille dans l'éducation qu'elle désirait lui donner. Ni par caractère ni par position, la veuve de Dupin de Francueil ne pouvait acquérir dans le monde une existence tout-à-fait semblable à celle de la plus célèbre des dames Dupin, dont son mari n'était que le beau-fils; mais elle fut constamment aimée, considérée, et elle a laissé les meilleurs souvenirs dans la partie du Berri qu'elle habitait. Tenant à tant de personnes notables de son époque, elle nous a paru digne de figurer dans cette biographie parmi les femmes distinguées de la société du 18^e siècle. Elle est morte dans son château de Nohant près de la Châtre, le 26 décembre 1821.

L.—P.—E.

DUPIN-PAGER (ROMAIN), poète latin et français, né à Fontenay-le-Comte, vers la fin du 16^e siècle, était lié d'amitié avec Besly. Colardeau, Colletet, qui ont donné à ses vers des éloges peu mérités. Le recueil en fut imprimé à Paris, 1629, 2 parties, in-8^o; la 1^{re} contient les poésies françaises, et la 2^e les latines. Dreux du Radier, dans la *Bibliothèque du Poirou*, cite des fragments d'une ode de Dupin sur la prise de La Rochelle, en avertissant qu'il a choisi les strophes qui lui ont paru les plus belles. On ne saurait cependant rien imaginer de plus médiocre, le reste du recueil contient un poème sur l'*Hérésie*, divisé par stances, des odes et des vers amoureux; les poésies latines sont encore au-dessous des françaises, et on ne

peut pas en donner une idée plus défavorable.

W—s.

DUPINET (ANTOINE), sieur de Noroy, né dans le 16^e siècle, à Besançon, suivant Lacroix du Maine, ou plutôt à Baume-les-Dames, suivant Gollut, son compatriote. Il embrassa la réforme de Calvin, et s'en montra l'un des plus zélés défenseurs. Comme il ne trouvait pas dans sa province les secours dont il avait besoin pour se livrer avec succès à son goût pour l'étude, il se retira d'abord à Lyon, où il se lia étroitement avec Daléchamp, et ensuite à Paris, où il mourut vers 1584. On a de lui : 1^o *Exposition de l'Apocalypse de St-Jean*, Lyon, 1543, in-8^o. 2^o *Les Epîtres illustres de don Antoine de Guevara, traduites en français sur la version italienne de don Alphonse d'Ulloa, avec un Traité du même Guevara, des travaux et privilège des galères*, Lyon, 1560, in-4^o. Ce volume ne contient que la 3^e partie des épîtres de Guevara, la seule que Dupinet ait traduite (voy. GUEVARA). 3^o *L'Histoire naturelle de Plinie, traduite en français, avec un Traité des poids et mesures antiques, réduits à la façon des Français*, Lyon, 1542, in-fol., 1567, 1584, 1607, 2 vol. in-fol. : Genève, 1608, 2 vol. in-8^o; Paris, 1615, 1622, 2 vol. in-fol. Cette traduction a été pendant longtemps la seule qu'il y eût en français; le style en est simple et agréable quoiqu'un peu vieilli, et bien des personnes la préfèrent encore à celle qu'a donnée Poinset de Sivry. Falconet la trouve inexacte; mais on devra toujours de la reconnaissance à Dupinet, pour avoir osé le premier entreprendre la traduction d'un des ouvrages les plus importants de l'antiquité, et en même temps l'un des plus difficiles, à raison de la multiplicité des connaissances que doit réunir le traducteur. 4^o *Plants, Pourtraits et Descriptions de plusieurs villes et forteresses tant de l'Europe, Asie et Afrique, que des Indes et terres neuves*, Lyon, 1564, in-fol. 5^o *Taxe de la pénitencerie et chancellerie romaine, en latin, avec la traduction française et des annotations*, Lyon, 1564, in-8^o. Cette édition est rare et recherchée, elle a été réimprimée sous le titre de *Taxe des parties casuelles de la boutique du Pape*, Leyde, 1607, in-8^o. Il y a d'autres éditions de cet ouvrage, avec des notes de différents écrivains protestants. La taxe de la chancellerie romaine fut imprimée pour la première fois à Rome en 1474, in-4^o, par ordre du pape Sixte IV. Cette édition est si rare, que le savant P. Laire fit des recherches inutiles, pendant son séjour en Italie, pour en découvrir un exemplaire, et qu'il ne l'a citée dans son *Specimen typogr. roman.* (voy. LAIRE), que sur le témoignage de Maittaire et de Prosper Marchand. On trouve dans le *Dictionnaire* de Prosper Marchand des détails curieux sur cet ouvrage, et les traductions

qui en ont été faites en différentes langues. 6° *La Conformité des Eglises réformées de France et de l'Eglise primitive en police, cérémonies, etc.*, Lyon, 1565, in-8°, rare et recherchée. 7° *Les Secrets, Miracles de Nature*, de Lévin Lemnius, traduits en français, Lyon, 1566, in-8°. 8° *Les Commentaires de Pierre Mathiote sur l'Histoire des plantes de Dioscoride*, traduits en français, Lyon, 1566, 1577, 1580, in-fol.; avec *le Livre de l'Art de distiller*, Lyon, 1619, 1655 et 1680, in-fol. La traduction du même ouvrage, par Desmoulins, est plus estimée. 9° *Les Lieux communs de la Ste-Ecriture, par Wolfgang Musculus*, traduits en français, Lyon, 1577, in-fol. W—s.

DUPLANIL (J.-D.) Nous ne connaissons rien de la vie de ce médecin, nous savons seulement qu'il était docteur de la faculté de Montpellier, et médecin honoraire du comte d'Artois; il était né en 1740, il est mort le 7 août 1802, à Argenteuil près Paris. Duplanil a publié : 1° La traduction française de la *Médecine domestique* de Buchan; cette traduction a eu 5 éditions, dont la première a paru en 1775, Paris, 5 vol. in-12, et la dernière en 1802, 5 vol. in-8° (voy. BUCHAN). Duplanil ne s'est point borné au simple rôle de traducteur; indépendamment des notes nombreuses et importantes répandues dans les quatre premiers volumes, il est seul auteur du 5° volume, qui contient en forme de dictionnaire, la définition de tous les termes de médecine, la description anatomique des organes du corps humain, et une idée de leurs principales fonctions, le caractère des plantes médicinales, la composition des divers médicaments, un tableau des symptômes des maladies, des notes explicatives, etc. 2° La traduction française de divers traités du chirurgien anglais Clarc, sous ce titre : *Méthode nouvelle et facile de guérir la maladie vénérienne*, Londres et Paris, 1785, 1 vol. in-8°. Sa correspondance avec l'auteur lui a fourni les matériaux de plusieurs notes intéressantes, qu'il a ajoutées à l'ouvrage. 3° *Médecine du voyageur*, Paris, 1801, 3 vol. in-8°. Il est question des précautions à prendre dans les voyages de terre et de mer, des maladies auxquelles on est exposé en route, du régime propre à s'en garantir et des moyens de les combattre, enfin de l'utilité des voyages considérés comme remèdes dans les circonstances où les secours ordinaires de l'art sont infructueux. Cet ouvrage embrasse peut-être trop d'objets; mais on y reconnaît un médecin instruit et un bon praticien. Duplanil a laissé, de plus, un manuscrit en deux gros volumes in-fol., intitulé : *Clef des ouvrages qui composent ma bibliothèque, ou Livre de renvois à chacun d'eux, au moyen duquel on peut aller sur-le-champ au volume et souvent à la page, etc.* Ce travail curieux, que le libraire

Lamy, qui en était devenu propriétaire, se proposait de publier, a dû coûter à son auteur beaucoup de temps, de recherches et une patience à toute épreuve : il renferme près de 300,000 citations sous environ 50,000 articles, rangés par ordre alphabétique. Un bibliographe pourrait y trouver des choses utiles. R—D—N.

DUPLEIX (Scipion), conseiller d'État et historiographe de France, naquit à Condom, en 1569, d'une famille noble originaire du Languedoc. Il perdit ses parents étant encore fort jeune, et ne reçut pas moins une fort bonne éducation. Dès sa plus tendre jeunesse, il se livra aux sciences et aux lettres, qu'il cultiva toute sa vie. Présenté à la cour de la reine Marguerite de Valois, qui était alors à Nérac, il vint à Paris, en 1605, avec cette princesse, qui le fit maître des requêtes de son hôtel. Dupleix débuta dans la carrière des sciences par un Cours complet de philosophie qu'il publia en français, Paris, 1602, 2 vol. in-8°. C'était le premier ouvrage de philosophie publié dans cette langue; clair, méthodique, il était supérieur à ceux qui l'avaient précédé; aussi eut-il plusieurs éditions, toujours augmentées. Il en dédia une à son élève, Antoine de Bourbon, comte de Moret, fils légitimé de Henri IV, et dont il était précepteur; la dernière édition est de Rouen, 1640, 4 vol. in-8°. Ce cours est aujourd'hui totalement oublié. Dupleix s'adonna ensuite à l'histoire, et donna d'abord ses *Mémoires des Gaules depuis le déluge jusqu'à l'établissement de la monarchie française*, en 8 livres, Paris, 1619, in-4°, réimprimés depuis, à la tête de son *Histoire générale*. C'est son meilleur ouvrage pour le travail, les recherches et l'exactitude; Louis XIII lui en marqua sa satisfaction par le titre d'historiographe qu'il lui donna, en lui imposant l'obligation de travailler à l'histoire générale de France, jusqu'à son règne. Dupleix en fit paraître le 1^{er} volume en 1621, et les autres successivement en 1624, 1630, 1635 et 1643, 5 vol. in-fol. Les trois premiers volumes furent fort bien reçus du public. On y trouve de la netteté, de la méthode, mais aussi un style désagréable et qui a tous les défauts de son temps. L'étude assidue que Dupleix avait faite de la philosophie d'Aristote, qu'il traduisit presque toute en français pour la reine Marguerite, lui avait fait contracter dans son style une précision sèche et méthodique, qu'il transporta mal à propos dans son Histoire; de là les divisions et subdivisions, qui conviennent plus à un commentaire sur le maître des sentences qu'à une histoire. On lui a reproché des inexactitudes, et de n'avoir pas assez consulté les antiquités de Fauchet; mais on doit lui faire honneur d'avoir cité en marge les auteurs dont il s'est servi; précaution indispensable que l'on connaissait peu avant lui, et que les historiens modernes négligent trop aujourd'hui. Le 10^e

volume, qui contient les règnes d'Henri IV et de Louis XIII, lui attira deux adversaires qui ont répandu le fiel et l'aigreur dans leurs critiques; l'un est le maréchal de Bassompierre, qui, du fond de la Bastille, souffrait impatiemment que l'auteur comblât d'éloges le cardinal de Richelieu, son persécuteur; et l'autre, Matthieu de Mourgues, aumônier et créature de la reine-mère Marie de Médicis. Ils ne se contentèrent pas de relever les erreurs et les inexactitudes de Dupleix; ils attaquèrent encore son cœur et lui reprochèrent de s'être montré ingrat envers sa bienfaitrice, Marguerite de Valois, après sa mort, et d'avoir dévoilé les désordres de cette première femme d'Henri IV. Le maréchal, surtout, s'exprimait en termes fort injurieux. Dupleix répondit à l'un et à l'autre; mais la satire prévalut, et les biographes, se copiant tous les uns les autres, continuèrent à charger sa mémoire de qualifications odieuses. Bayle, seul, a fait l'apologie de Dupleix, dans son article Usson, et, après avoir dit que le maréchal de Bassompierre avait attaqué Dupleix en étourdi, il tire les moyens de défense de ce dernier, des devoirs de l'historiographe en titre, de la raison d'État, des ordres précis qui le forçaient à dire toute la vérité, et de la répugnance que Dupleix exprime lui-même, dans son Histoire, à dire de sa bienfaitrice un mal qui n'était que trop vrai et trop connu. Le reproche d'adulation envers le cardinal de Richelieu est plus fondé. Mais quel est l'historiographe qui n'encenserait pas un premier ministre tout-puissant, surtout si, comme le P. Lelong le raconte du cardinal, ce premier ministre avait la patience de lire l'ouvrage de Dupleix avant l'impression, et se donnait ensuite la peine d'en corriger lui-même les épreuves? Après la mort de Richelieu, Dupleix continua l'histoire de Louis XIII, et il est aisé de remarquer qu'il y parle de l'ancien ministre avec bien plus de liberté. Il se proposait même, suivant Sorel, de faire réimprimer la première partie de ce règne, et d'y faire beaucoup de changements, mais son grand âge l'empêcha de se livrer à ce travail. Il mourut à Condom, en mars 1661, âgé de 92 ans. C'était un écrivain laborieux et infatigable, qui conserva jusqu'à la fin, et sans la moindre incommodité, les facultés de l'esprit et du corps. Son portrait a été gravé par Michel Lasne, in-4° et in-8°. Le P. Colin, de l'Oratoire, a fait son oraison funèbre, Condom, 1661, in-4°. Outre les ouvrages cités, on a encore de lui : 1° *Les Causes de la veille et du sommeil, des songes, de la vie et de la mort*, Paris, 1613, in-12, Lyon, 1620, in-8°; 2° *La Curiosité naturelle, rédigée en questions*, Lyon, 1620, in-4°. Ces deux ouvrages avaient déjà été imprimés avec son Cours de philosophie. 3° *Inventaire des erreurs, fables et déguisements de l'inventaire général de l'histoire de France de Jean de Serres*, Paris, 1626,

1630, 1633, in-8°. 4° *La Responce à St-Germain, ou les Lumières de Mathieu de Morques pour l'histoire, esteintes, par Sc. Dupleix*, Condom, 1645, in-4°. Dupleix n'avait pas ménagé les historiens contemporains, et ce ne fut pas une petite cause de la sévérité avec laquelle il fut traité. 5° *Axiomata, sententia et regula juris, versibus reddita*, 1635, in-8°. 6° *In Institutionum Justiniani libros IV commentaria*, Paris, 1635, in-8°, fort peu connus. 7° *Histoire Romaine, depuis la fondation de Rome jusqu'en 1630*, Paris, 1638, 3 vol. in-fol., mal écrite, comme tout ce qui est sorti de sa plume. 8° *Obscuriores et rudiores Despauteri versus in grammatica lingua, in dilucidiores et elegantiores commutati*, Paris, 1644, in-4°. Cet essai, fait pour Louis XIV, ne réussit pas. 9° *Liberté de la langue française dans sa pureté*, Paris, 1651, in-4°. Ce livre est dirigé contre Vaugelas, et fit beaucoup de bruit lorsqu'il parut. 10° *Généalogie de la maison d'Estades*, Bordeaux, 1655, in-4°. — DUPLEIX (Scipion), frère aîné du précédent, était lieutenant-général du bailliage du Condomois. Magistrat sage, prudent, éclairé, dont la mémoire s'est toujours honorablement conservée dans sa patrie. On lui attribue les *Lois militaires touchant le duel*, en 10 livres, Paris, 1586, in-8°; 1602, in-4°; ibid., 1611, in-8°, avec quelques augmentations. — Le second frère de Dupleix se nommait François, et on a de lui : *Partitiones juris methodicæ heroico versu conscriptæ*, Paris, 1615, in-4°. C. T—y.

DUPLEIX (CÉSAR) était natif d'Orléans. Après la mort tragique d'Henri IV, les ennemis des jésuites les désignèrent publiquement comme les auteurs de l'assassinat dont Ravallac avait été l'instrument. Le P. Cotton, connu pour avoir été le confesseur du monarque, crut devoir justifier sa confiance en adressant à la reine-mère une lettre déclaratoire de la doctrine des jésuites, que l'écrivain rapprochait adroitement de celle du concile de Trente. Les sages de son ordre lui représentèrent que la publicité d'une telle lettre occasionnerait des réponses toujours propres à produire un éclat scandaleux. Le P. Cotton méprisa ces timides avis, et publia sa fameuse lettre déclaratoire. A peine en eut-on connaissance, qu'elle fut promptement suivie de la satire la plus amère qu'on eût jusqu'alors publiée contre les jésuites; elle porte pour titre l'*Anti-Cotton*, sans nom d'auteur ni d'imprimeur. Cet adroit mélange de sarcasmes et de raisonnements, fut dans la même année (1610), traduit en latin, vendu en foire de Francfort, et répandu dans l'Europe entière. Les jésuites se réunirent pour en publier la réfutation dans toutes les langues. On leur répondit, et l'*Anti-Cotton* produisit une guerre de plume qui perd aujourd'hui son mérite, mais que de part et d'autre on poussa dès-lors avec le plus grand

acharnement. Les contemporains varient sur le premier auteur de tant de débats théologiques et littéraires. Les uns attribuent l'*Anti-Cotton* à Pierre Du Moulin, d'autres à Daniel Tilenus; ceux-ci à Pierre du Coignet, ceux-là à Augustin Casaubon, plusieurs à des écrivains seulement connus par leur animosité contre les jésuites. Jean Dubois (*Joannes a Bosco*), auteur de la *Bibliothèque de Fleury*, obtint aussi les honneurs du soupçon. Tous se trompaient; le véritable père de l'*Anti-Cotton* était César Dupleix, seigneur de l'Ormoi et de Chilly, en Orléanais, qui, après avoir pris ses degrés dans l'université d'Orléans, s'était fait recevoir avocat et suivait à Paris le barreau. Dupleix, pour mieux se déguiser en publiant son ouvrage, renverse les lettres initiales de ses noms, en les annonçant par P. D. C. La Monnoye, dans son édition des *Jugements des savants*, de Baillet, a mis à profit les notes fournies par Jacques de Givès et Perdoux de la Perrière, qui tous deux avaient examiné de près le point contesté. Il pouvait ajouter que les détails minutieux dans lesquels entre l'auteur de l'*Anti-Cotton* sur un projet d'établissement des jésuites à Orléans, prouvent évidemment que les faits s'étaient passés sous ses yeux; d'ailleurs il soulève une partie du voile sous lequel il se cache, en avouant que sa morale et ses expressions sont plus celles d'un juriconsulte que d'un théologien. César Dupleix vécut obscur et tranquille jusqu'en 1641, époque de sa mort. L'*Anti-Cotton* a été réimprimé plusieurs fois sous tous les formats, et particulièrement lors de la suppression des jésuites. Il nous reste encore de Dupleix un plaidoyer en faveur d'un prêtre qui, pour justifier son mariage, citait les lois précédemment rendues en faveur du calvinisme. Le prêtre, cependant, perdit son procès. P—D.

DUPLEIX (JOSEPH MARQUIS), négociant, administrateur, guerrier, qui né sur les bords de la Seine, voulut être et fut, quelque temps, souverain près des rives du Gange, était fils d'un fermier-général du roi, directeur de la compagnie des Indes. Dès sa première jeunesse il annonça un génie méditatif, le mépris des arts aimables, et une passion violente pour les sciences exactes, surtout pour les mathématiques. Son père en conçut de l'alarme. Il craignit que les facultés de son fils, ainsi absorbées, ne l'entraînaient à l'oubli complet de sa fortune; il se hâta d'appliquer cette méditation profonde à des objets pratiques. Embarqué sur les vaisseaux des Malouins, le jeune Dupleix fit avec eux plusieurs voyages en Amérique et dans les Indes Orientales. L'esprit d'observation et de calcul lui était resté; il n'y avait de changé que l'objet de ses combinaisons. Ses progrès dans la science maritime et commerciale devinrent rapides et universels: présenté par son père aux directeurs de la Compagnie, il leur

donna une telle idée de lui dans plusieurs entretiens, que, malgré sa grande jeunesse, ils le firent partir pour Pondichéry, en 1720, avec la double qualité de premier conseiller du conseil supérieur, et de commissaire ordonnateur des guerres. Cette Compagnie elle-même était naissante alors, ou plutôt renaissante. C'était au mois de mai 1719 qu'un édit du roi l'avait fait sortir des cendres de trois compagnies, éteintes comme tant d'autres, celle de la Chine, celle du Sénégal et celle des Indes proprement dite. Dupleix naissait donc avec la nouvelle compagnie, qui ne devait guère lui survivre. Dès l'année suivante, il fut chargé par le gouverneur de Pondichéry (Le Noir) de la correspondance générale et de la rédaction des dépêches du conseil pour toutes les parties du monde. En remplissant cette mission, il devina comment on pouvait faire, de l'Inde à l'Inde, le commerce particulier, que personne ne faisait; unir l'intérêt du colon avec celui de la colonie, et marcher à sa fortune propre en travaillant à celle de l'Etat. Après dix années, ainsi employées, avec autant d'honneur que de profit, Dupleix fut nommé directeur du comptoir de Chandernagor, dans la nababie du Bengale, à quatre cents lieues de Pondichéry. Cet établissement, le seul qui ait jamais présenté l'apparence d'une utilité réelle pour la compagnie, était à l'arriérée de Dupleix dans l'état d'abandon le plus déplorable. La paresse, la licence, la misère semblaient en avoir banni le commerce pour toujours. Dès la seconde année de la nouvelle administration, il redevenait florissant. On vit sortir de terre plus de 2,000 maisons bâties en briques, pour remplacer de mauvaises cahutes de bois. Dupleix acheta successivement, pour son propre compte, jusqu'à 70 vaisseaux, qui allaient porter ses marchandises et celles de ses associés, non-seulement dans toutes les Indes, mais à la Chine, dans la Perse, dans la Tartarie et dans tout l'empire Mogol. Son exemple créa partout des imitateurs. Sa douceur envers les naturels du pays étendit ses liaisons; sa bonne foi dans les engagements doubla ses richesses par son crédit. Enfin, en 1731, Dupleix n'avait pas trouvé un bateau à Chandernagor, et en 1742 on y voyait de douze à quinze vaisseaux employés journellement au commerce: Dupleix avait acquis une fortune personnelle de plusieurs millions, et l'établissement public de la compagnie dans le Bengale était au plus haut point de prospérité. Alors la place de gouverneur de Pondichéry et de commandant-général des comptoirs français dans l'Inde vint à vaquer par la retraite de Dumas, sage et loyal administrateur; la réputation de Dupleix le porta aussitôt à ces places. Sa fortune fut pour quelque chose dans les motifs de sa nomination. La prospérité partielle de Chandernagor ne suffisait pas à couvrir le déficit de l'ensemble

des établissements de la compagnie. Le comptoir de Pondichéry devait plus de 5,000,000 d'arrêté. On voulait un gouverneur en état de faire des avances à la chose qu'il gouvernait; situation dangereuse pour les deux parties, parce qu'en pareil cas on arrive promptement à se croire trop de droits sur ceux à qui l'on prête, ou à se montrer trop dépendant de celui à qui l'on emprunte. Dupleix, en effet, par sa bourse et par son crédit, fit des envois à la Compagnie, lui équipa des vaisseaux, lui approvisionna des magasins, lui construisit même des fortifications. Mais il s'écarta insensiblement de cet esprit de sagesse et de modération, qui avait caractérisé son administration du Bengale. L'ivresse du pouvoir entra dans son âme. Ses qualités et ses défauts, son génie et sa vanité, son patriotisme et son ambition, se trouvèrent trop à l'étroit dans les bornes d'une régie mercantile. Il se persuada, et, préservé des excès, son nouveau principe pouvait être juste, que la Compagnie des Indes française, incapable de lutter avec la Compagnie anglaise par ses propres moyens, ne serait jamais puissance commerçante avec avantage, si elle ne devenait pas puissance territoriale. La déviation de ses anciennes maximes ne fut pas très remarquable pendant les trois premières années de son commandement général, quoique dès la seconde, il eût arboré les titres de *nabab*, d'*azary*, de *bador*, etc., soit que la cour de Dehli lui en eût réellement envoyé les diplômes, comme il l'a soutenu, soit qu'il les eût fabriqués lui-même à Pondichéry, comme les Anglais ont cru le prouver, et comme cela se pratiquait dans l'Inde sans le moindre scrupule. Ce fut en 1745 que Dupleix, ne faisant encore que soulever le voile qui couvrait ses vastes projets, montra cependant à découvert qu'il allait prendre part aux querelles des princes maures, ce qui devait l'entraîner à faire jouer comme eux tous les ressorts de la politique indienne, et à en courir comme eux toutes les chances. Pondichéry était situé dans la nababie d'Arcate, relevant de la soubabie du Dékhan, qui relevait elle-même de l'empire du Mogol, et en faisait partie. Deux princes maures se trouvaient alors compétiteurs pour cette nababie. L'un, Anavardikan, était en possession du trône sur lequel il avait été légitimement établi; l'autre, Chandasaëb, gémissait dans les fers, où il expiait, chez les Marates, l'assassinat de la reine et l'usurpation du royaume de Maduré. Dupleix ouvrit fastueusement des négociations avec le premier, et pour prix de son alliance lui promit la ville de Madras, si les armes françaises pouvaient la prendre sur les Anglais. Il pratiqua des intelligences secrètes avec le dernier, lui offrit de payer une partie de sa rançon, et de l'aider à conquérir la nababie d'Arcate, si, devenu nabab, il voulait assurer un territoire de quelque importance à la Compagnie des Indes française.

Sur ces entrefaites, la guerre ayant éclaté en Europe entre les Français et les Anglais, le célèbre la Bourdonnais, créateur des îles de France et de Bourbon, vint, en 1746, disperser les escadres anglaises dans les mers de l'Inde, s'empara de Madras, fit la garnison prisonnière, tira de la ville pour plus de quatre millions d'effets en nature, et lui en imposa plus de neuf en espèces pour sa rançon. Rien de si brillant, rien de si utile à la France ne s'était encore fait dans ces contrées, et de ces grands exploits naissaient encore des espérances non moins grandes. Les triomphes se changèrent en désastres, l'opulence en détresse, parce que la Compagnie des Indes française, ainsi que l'a dit Voltaire, n'a jamais su faire ni la guerre, ni la paix, ni le commerce; parce qu'il y avait opposition directe d'abord entre *messieurs de Paris* et *messieurs de Pondichéry*, ainsi qu'on s'exprimait dans cette dernière ville; puis entre Paris et Versailles, c'est-à-dire entre la Compagnie et le ministère; entre une moitié de la Compagnie et l'autre; entre les deux commissaires du roi, qui, établis pour réunir, ne faisaient que diviser; entre les instructions authentiques, dans lesquelles la Bourdonnais produisait la règle de sa conduite comme le titre de son pouvoir, et les instructions clandestines sur lesquelles, sans les montrer, Dupleix appuyait ses prétentions. L'abbé Raynal, dans son ouvrage si rempli d'erreurs de fait et de jugement, dit que « ces deux hommes devinrent les vils instruments d'une haine qui leur était étrangère. » Jamais rien de vil n'approcha de l'âme généreuse de la Bourdonnais, et l'orgueil seul de Dupleix l'eût mis au-dessus d'une basse envie. Mais l'un était jaloux de ses droits et esclave de sa parole, l'autre passionné pour son système et sacrifiant tout à sa politique. La Bourdonnais disait : « Madras est ma conquête, et je dois tenir la capitulation qui m'y a fait entrer. » Dupleix répondait : « Madras une fois pris devient une ville de mon gouvernement, et mes combinaisons seules doivent en disposer. — Vous connaissez les ordres que j'ai reçus du roi, » poursuivait le marin conquérant; « ils me défendent de garder aucune conquête. — Vous ne connaissez pas les instructions que j'ai de la Compagnie, » répliquait l'astucieux gouverneur : « elles m'autorisent à garder Madras. » L'armée et la flotte victorieuse se déclarèrent pour la Bourdonnais; le conseil de Pondichéry, ses employés et ses officiers pour Dupleix. La guerre civile fut dans Madras. Il y eut un ordre d'enlever la Bourdonnais mort ou vif, et on osa tenter de l'exécuter! On manœuvra ensuite pour le faire périr en mer; le hasard seul le sauva. Pour déterminer son retour aux îles, on lui avait promis d'exécuter sa capitulation avec les Anglais : sept jours après son départ, le 7 novembre 1746, un arrêt, aussi scandaleux que solennel, du conseil de Pondi-

chéry, cassa cette capitulation. Le gouverneur et le conseil anglais protestèrent vainement, ils furent entraînés à Pondichéry, où Dupleix les reçut en souverain qui triomphe avec orgueil. Le nabab Anaverdikan réclama la ville de Madras. Dupleix, qui ne la lui avait promise qu'avec la ferme intention de ne jamais la lui céder, défendit de lui en ouvrir les portes. Le nabab vint l'assiéger; le commandant nommé par Dupleix et les troupes laissées par la Bourdonnais la dégagèrent; mais le nabab français se trouva entraîné dans une première guerre avec son premier allié, qui, dès ce moment, se tourna du côté des Anglais. Dupleix échoua devant Goudelour, comme Anaverdikan devant Madras; il y échoua deux fois, se vengea de son mauvais succès en brûlant quinze aldées ou villages maures, exaspéra ses ennemis, ne se crut pas encore assez puissant pour braver leurs ressentiments, et acheta d'eux la paix à prix d'argent. Éveillés par l'ambition du gouverneur français, les Anglais envoyèrent dans l'Inde l'amiral Boscawen qui, avec 70 vaisseaux, dont 13 deligne, et 7,000 soldats, dont 4,200 européens, vint mettre le siège devant Pondichéry, et le 30 août 1746 ouvrit la tranchée, à 750 toises de la place. Ce fut l'époque la plus brillante de Dupleix: soit qu'il fallût lui imputer, ou non, la cause du danger que courait Pondichéry, sa défense le couvrit de gloire. Son génie, alors sans écart, lui créa tous les moyens dont il avait besoin. Il fut ministre et capitaine, ingénieur, artilleur, munitionnaire. Il enflamma et soutint le courage des assiégés, mit à profit toutes les fautes des assiégeants, qui en firent sans nombre, les tint tellement en échec qu'il eut toujours des batteries à plus de 150 toises de la place, les arrêta enfin jusqu'à la saison pluvieuse qu'on ne s'était pas encore accoutumé à braver dans l'Inde, et qui les força de lever le siège après quarante jours de tranchée ouverte. L'Asie retentit du nom de Dupleix. La France, qui avait déjà récompensé en lui les services du négociant, par le cordon noir, récompensa les exploits du commandant militaire par le grand cordon rouge et le titre de marquis. Pendant ce temps-là, le vainqueur de Madras, dont les soldats et les équipages avaient encore utilement contribué à la défense de Pondichéry, recevait un prix bien différent de sa valeur et de sa magnanimité. Plongé dans les cachots de la Bastille, sur les dénonciations de Dupleix et de son parti triomphant, il y subissait toutes les rigueurs d'un procès criminel qui devait, pendant trois ans, le tenir séparé même de sa famille, et causer sa mort le lendemain du jour où il aurait été déclaré innocent: c'est une chose bien sûre, qu'il faut oublier le nom de la Bourdonnais quand on veut être juste pour Dupleix. (Voy. MANÉ DE LA BOURDONNAIS.) La paix d'Aix-la-Chapelle vint, en 1748, mettre un terme à

la guerre en Europe, et semblait devoir la terminer également entre les comptoirs européens de l'Asie. Il fallut enfin rendre à la Compagnie anglaise cette ville de Madras dont on avait acheté si cher la possession usurpée, au lieu de tirer un si grand profit de sa rançon convenue. Dupleix, dans ce moment, acquit de grands droits auprès des ministres de sa cour et des directeurs de sa Compagnie. Ils étaient tous si honteux, et de leurs résolutions contraires, et de leurs subterfuges politiques relativement à la destinée de cette ville, qu'ils lui demandèrent comme une grâce de les prendre sur lui et de s'en faire seul responsable aux yeux des Anglais et du public. Cette circonstance, dont nous avons sous les yeux la preuve positive, et sur laquelle Dupleix n'a jamais pu s'ouvrir, eût adouci certainement, si elle eût été connue, plusieurs des jugements auxquels il a été en butte. Dépossédé de Madras et de ses dépendances, il voulut chercher ailleurs ce territoire qu'il avait résolu d'acquérir pour sa compagnie et pour lui. Ici commence un tissu d'aventures romanesques, où l'on vit se succéder et s'accumuler ce que la fortune a de plus éclatant et la détresse de plus hideux: nous ne pouvons les retracer que bien rapidement. Chandasaëb, sorti enfin de sa captivité, n'avait pas tardé à se former une petite armée. L'ancien soubab du Dékhan, le fameux Nisam Elmoulouk, meurt à l'âge de 104 ans. Son second fils, Nazerzingue, lui succède. Son barbier, devenu son gendre, et se faisant appeler Mouzaferzingue, prétend que c'est lui qui, par un testament de son beau-père, est appelé à le remplacer; et le fils et le gendre produisent chacun un firman du Mogol, qui leur donne l'investiture. Chandasaëb va trouver Mouzaferzingue, et lui dit: « Je vous reconnais soubab « du Dékhan, si vous me créez nabab d'Arcate. » Le marché se conclut: Dupleix leur prête de l'argent et des troupes. Anaverdikan vient défendre sa nababie d'Arcate contre cette espèce de triumvirs, leur livre la bataille d'Amour (23 juillet 1749), est tué dans le fort de la mêlée, à l'âge de 107 ans; Mouzaferzingue et Chandasaëb sont proclamés sur le champ de bataille; quatre-vingt-neuf aldées ou villages, avoisinant Pondichéry, sont donnés en toute souveraineté à Dupleix, qui les reçoit pour la Compagnie des Indes française. Bientôt ses deux protégés lui en font donner autant, du côté de Karikal, par le roi de Tanjaour. Cependant Nazerzingue, que Dupleix traitait d'usurpateur, parce qu'il voulait le détrôner, prouve la légitimité de son titre par la docilité avec laquelle tous les princes feudataires du Dékhan rejoignent son étendard. Il entre dans le Carnate, dépasse Arcate qui en est la capitale, et s'avance jusqu'à douze lieues de Pondichéry avec 300,000 combattants, 800 pièces de canon et 1,300 éléphants, tandis que Méhémet-Ali-Kan, fils d'Anaverdikan, avec

6,000 cavaliers, et le major Lawrence avec 600 Anglais, prenaient poste à Valdaour, à quatre lieues seulement de la capitale française. La terreur s'empare de tous les ennemis de Nazerzingue, treize officiers principaux de la troupe française déclarent publiquement qu'ils ne veulent pas être victimes de la démenie avec laquelle on les mène à la boucherie, et refusent de servir. L'armée entière se décourage, et il faut la ramener sous les murs de Pondichéry. Chandasaëb court s'y enfermer. Mouzaferzingue se livre à son oncle, qui, après avoir juré sur l'alcoran de ne pas attenter à sa liberté s'il se rendait volontairement, le jette dans les fers aussitôt qu'il le voit. Quel autre n'eût pas désespéré de son entreprise? Mais Dupleix, peu propre au tumulte des armes sur le théâtre même de l'action, avait dans le cabinet un courage d'esprit invincible. Il dompte extérieurement l'inquiétude qui le dévore, feint d'avoir appelé Chandasaëb pour concerter avec lui un plan d'opérations, dit qu'il a fait revenir l'armée pour montrer des intentions pacifiques au soubab avec lequel il veut traiter; parvient enfin à ouvrir une négociation avec le premier ministre tout-puissant de Nazerzingue, et obtient la permission d'envoyer deux députés au camp du soubab. Ils y séjournent huit jours, ne peuvent obtenir la nababie d'Arcate pour Chandasaëb, mais observent tout ce qui se passe autour d'eux. Ils découvrent dans l'armée de Nazerzingue des patanes et des chefs mécontents, tout prêts à conspirer contre lui. Ils remarquent que les maures se gardent mal dans leur camp, et que l'opium qu'ils fument avant le sommeil les plonge dans un engourdissement que la première heure de réveil ne suffit pas encore à dissiper. Ces députés étaient à peine de retour à Pondichéry, que Dupleix avait établi sa correspondance avec les mécontents de l'armée ennemie, et envoyé de nouvelles instructions à la sienne, déjà rentrée en campagne. Dans la nuit du 27 au 28 avril 1750, 300 Français, ayant à leur tête le brave Latouche, pénétrèrent dans le camp de ces 300,000 Maures, y font le carnage que ferait un loup dans une bergerie, et se retirent à la pointe du jour, ayant égorgé 1,200 hommes sans en perdre eux-mêmes plus de trois. Nazerzingue, à son réveil, voit une partie de son camp nager dans le sang, est épouvanté, se croit trahi, recule jusqu'aux murs d'Arcate, et ose à peine désormais former quelques entreprises insignifiantes. Dupleix, au contraire, se hâte de mettre en action la confiance ranimée de ses troupes. Le comte d'Auteuil, Latouche, Bussy sont dirigés sur divers points. Deux vaisseaux de la Compagnie, qui semblaient ne porter que des marchandises au Bengale, conduisaient un corps de troupes à l'extrémité de la côte de Coromandel. Mazulipatam, Trividi, Gingi, tombent au pouvoir des Français. La

première de ces trois places avait été surprise, la dernière emportée d'assaut, et Méhémet-Alikan, voulant reprendre la seconde, avait été complètement battu, et obligé de se réfugier dans Arcate. L'insolent et faible Nazerzingue, réveillé par tant de succès de son ennemi, et stimulé par les murmures de sa propre armée, se détermine enfin à reprendre l'offensive. Ses forces allaient encore à 85,000 hommes, 700 éléphants et 360 pièces de canon. Qu'étaient, en comparaison, les troupes réunies de Chandasaëb et de Dupleix, qu'il allait chercher à Gingi, pour leur livrer bataille? Les pluies surviennent, et, pendant deux mois, tiennent les deux armées dans une inaction forcée. Dupleix emploie tout ce temps à suivre de front deux négociations bien différentes, l'une avec Nazerzingue auquel il proposait un traité de paix, l'autre avec les patanes et les nababs conspirateurs, qui promettaient de trahir le soubab s'il y avait bataille. Certain du succès, par l'un ou l'autre de ces événements, Dupleix semblait laisser au hasard à décider. Tout à la fois il pressait les ministres de Nazerzingue de lui apporter le traité signé par leur maître, et ordonnait au commandant de l'armée française de marcher à l'instant où les patanes confédérés l'appelleraient. Ce jour arrive. Le 4 décembre 1750, ce même Latouche, dont nous avons vu l'exploit audacieux, sort de Gingi n'ayant avec lui que 800 européens, 3,000 cypaies, et 13 pièces de canon. Il sait par où il doit entrer dans un camp qui a six lieues d'étendue. Il marche droit au quartier de Nazerzingue. Il avait pour guide à ses côtés un des patanes conspirateurs, et pour but dans le lointain un drapeau blanc qu'il voyait flotter sur un éléphant. Il s'avancait ainsi, recueillant çà et là, les alliés sur lesquels il avait compté, semant la mort où il trouvait de la résistance, s'emparant de toute l'artillerie dont la moitié n'était pas même défendue. Nazerzingue, qui, la veille, avait envoyé à Dupleix le traité de paix signé, ne peut croire d'abord ce qu'on lui rapporte de son camp assailli par un commandant français. Convaincu de la vérité, il s'écrie dédaigneusement que « c'est la folle entreprise » d'une poignée d'Européens ivres, » ordonne à quelques-uns de ses officiers d'aller les tailler en pièces, à d'autres d'aller couper la tête à son neveu Mouzaferzingue et de la lui apporter. Il monte lui-même sur son éléphant, aperçoit quatre de ses nababs qui restaient dans l'inaction avec leurs troupes, et s'avance vers eux pour les gourmander. Le premier auquel il s'adresse lui répond par deux balles dont il lui perce le cœur. C'est la tête de l'oncle qu'on porte au neveu. De prisonnier chargé de fers, de rebelle et d'usurpateur condamné à mort, Mouzaferzingue se trouve soubab du Dékhan, souverain de 35 millions de sujets : proclamé

sur le champ de bataille, il y reçoit le serment de la même armée qui était venue combattre pour son rival ; et tous ces prodiges étaient l'ouvrage de Dupleix. Celui-ci, au reste, et nous ne devons pas omettre cette circonstance, a soutenu dans ses mémoires qu'aussitôt après avoir reçu le traité de paix signé par Nazerzingue, il avait écrit à Latouche de cesser tout acte d'hostilité, mais que sa lettre était arrivée trop tard, et que dans l'heure même où il l'écrivait, la bataille était engagée. Qu'il fût heureux dans sa combinaison ou servi par le hasard, toujours était-il vrai que l'issue de cette contestation terrible était celle qui répondait le plus à ses vœux secrets. A peu de chose près, la même révolution, qui venait de se faire dans la destinée de Mouzaferzingue et de Chandasaëb, s'était faite aussi dans celle de Dupleix. D'un danger incalculable il passait à une fortune immense, et après l'avoir acquise à tant de risques, il ne s'agissait plus pour lui que d'en jouir avec quelque modération. Les ennemis de Dupleix ont blâmé avec amertume l'éclat et le genre d'appareil qu'il déploya, lors de l'entrée et du couronnement de Mouzaferzingue à Pondichéry. Il n'était que conséquent. Les premiers pas faits dans la carrière qu'il s'était ouverte, les autres devaient suivre, et pour captiver l'esprit des Orientaux, il fallait parler la langue de leurs sens. Aux approches de la capitale française, Mouzaferzingue vit Dupleix venir à sa rencontre avec une cour aussi brillante que la sienne : il descendit de son éléphant, tendit la main à celui par qui seul il régnait, et tous deux entrèrent dans Pondichéry portés sur le même palanquin, et environnés d'une armée entière. Arrivés à la grande place, ils y trouvèrent, sous une vaste et magnifique tente, un trône resplendissant. Mouzaferzingue y fit asseoir à ses côtés l'homme auquel il devait de s'y asseoir lui-même. Au bruit de l'artillerie, au son des cloches et de tous les instruments guerriers, Dupleix proclama Mouzaferzingue soubab du Dékhan, lui présenta le *nazer*, et lui fit prêter serment de fidélité par tous les nababs et chefs militaires qui l'avaient suivi. Mouzaferzingue proclama Dupleix *monsud* et vice-régent, pour le Mogol, de tout le pays situé entre le Khrisna et le cap Comorin, environ deux cents lieues de côtes sur soixante de profondeur. Il lui donna en propre pour sa vie, et après lui à la compagnie, le fort de Valdaour avec toutes les aldées qui en dépendaient. Aux concessions territoriales il voulut joindre des largesses pécuniaires ; il annonça une distribution de 600,000 livres tournois de rente entre toutes les têtes de la famille Dupleix, une gratification de 1,250,000 pour la petite troupe d'officiers et de soldats qui lui avait valu la victoire, un don de parcellle somme au trésor de la Compagnie française, et pour dernier garant de tant de reconnaissance

et de faveurs, pour dernier signe d'une union indissoluble, Mouzaferzingue mit sur sa tête le chapeau de Dupleix, lui donna en échange sa toque et le *serpeau* complet, celui-là même que l'empereur Aureng-Zeyb avait donné au fameux Nizain. Dupleix revêtit à l'instant la robe, la ceinture, le sabre, la rondache et le poignard maures. Le soubab se couvrit, à son tour, de l'habit et de l'armure des Français. Les feudataires du Dékhan et du Carnate, les chefs maures et les officiers européens parurent se prosterner devant deux souverains à la fois. Chandasaëb reçut une nouvelle investiture de la nababie d'Arcate, non plus au nom de Mouzaferzingue qui en avait aliéné la suzeraineté, mais au nom de Dupleix, à qui elle avait été transférée, et Dupleix encore fut laissé maître de partager, à son gré, le trésor de Nazerzingue, estimé plus de 75 millions et déposé à Pondichéry chez le second du conseil. Qui n'eût cru que tant d'éclat, d'opulence, de pouvoir devait fixer sans retour et la grandeur de Dupleix et la fortune de la Compagnie dont il était l'administrateur en chef et le premier représentant ? Mais entre l'instabilité des gouvernements de l'Inde, l'inconséquence de la Compagnie française, l'ambition toujours croissante et les moyens toujours déclinants de Dupleix, la politique croisée de ses commettants, de ses protégés, de ses agents, il n'y avait pas là une cause apparente de prospérité, qui ne couvrit un principe réel de ruine ou de destruction. Mouzaferzingue crut n'avoir pas assez de toute l'armée de son prédécesseur réunie à la sienne pour prendre possession de ses États ; il sollicita et obtint de Dupleix un corps français qui devait le conduire jusqu'à Aurengabad sa capitale, à cinq cents lieues de Pondichéry. Au moment de partir, ce soubab qui venait de distribuer tant de millions, se trouva sans argent, et Dupleix lui prêta 500,000 francs. Après un mois de route, une sédition éclata dans son armée ; trois de ses nababs, se trouvant mal récompensés de l'assassinat de Nazerzingue, levèrent l'étendard de la révolte. Soutenu du détachement français, dont il avait bien senti tout le prix, Mouzaferzingue leur livra bataille avec une intrépidité européenne, blessa le premier et le mit en fuite, vit le second expirer sous ses yeux, tua de sa propre main le troisième, et ordonnait à ses trompettes de sonner la victoire, lorsqu'il reçut dans l'œil une flèche qui l'étendit raide mort. Bussy, qui commandait le détachement français, dépêcha en toute hâte vers Dupleix pour lui demander quel nouveau souverain il lui plaisait de mettre sur le trône du Dékhan. Dupleix, écartant le fils trop jeune de Mouzaferzingue, qu'il avait cependant appelé le soubab légitime, nomma un des frères de ce Nazerzingue qu'il avait qualifié d'usurpateur. Bussy, après cinq mois de marche, semés de combats toujours heureux, proclama dans

Aurengabad le soubab Salabetzingue, prince inexpérimenté, faible, soupçonneux, inconstant. Après l'avoir établi, il fallut le défendre et le surveiller. Un de ses frères, Gassendikan, vint lui disputer la couronne, et il fut tenté de la lui céder. Un chef marate, Bagirao, lui enleva plusieurs provinces, et il fut tout près de lui abandonner les autres. Sa mère et Bussy le préservèrent de sa propre faiblesse. Délivré de son frère par le poison que lui donna leur mère commune, des Marates par un traité que Bussy négocia, dans l'effusion de sa reconnaissance il donna quatre provinces à la Compagnie française : l'île de Divi, qui renferme la ville de Masulipatam, en était une. Il jura de nouveau une entière docilité à toutes les instructions de Dupleix. Celui-ci, à qui la position d'Arcate avait ouvert le chemin d'Aurengabad, songea bientôt à se frayer par Aurengabad une route à Déhli. « Mettez-nous en force, lui écrivait Bussy, » avant un an l'empereur tremblera au nom de « Dupleix. » Comment un homme du caractère de Dupleix, en recevant de pareilles lettres du Dékhan, eût-il eu égard à celles de la Compagnie de Paris, qui commençait alors à blâmer les mêmes opérations qu'elle avait louées ; qui avait voulu, mais ne voulait plus être puissance territoriale ; et qui prescrivait impérativement de faire rentrer dans les comptoirs français les troupes envoyées à Aurengabad ? Bussy lui-même en vint à demander au gouverneur de Pondichéry la même chose qui lui était ordonnée par la Compagnie. Il éprouva des vicissitudes, se montra dégoûté d'une lutte interminable contre le caractère du soubab, les intrigues de sa cour et les invasions de ses voisins, demanda *qu'on le fit sortir de ce labyrinthe*, et, ne l'obtenant pas, prétexta une maladie vraie ou supposée pour se retirer à Masulipatam. Des ordres sévères de Dupleix le renvoyèrent à Aurengabad. Il y trouva les affaires des Français perdues par son absence, les rétablit par son audace, subjuga de nouveau le soubab, se fit encore donner quatre provinces affectées spécialement à l'entretien de ses troupes, prétendit n'en avoir que plus d'embarras, peignit son armée comme un *dogue affamé prêt à le dévorer*, et renouvela ses instances pour *sortir du dédale*. Dupleix lui résista opiniâtrément ; il résistait ailleurs à des obstacles bien plus terribles. Il s'était hasardé à soutenir deux guerres à la fois, l'une dans le Dékhan, pour y faire un soubab, l'autre dans le Carnate, pour y faire un nabab. Des succès éblouissants avaient au moins rempli le cours et voilé les dangers de la première ; mais la seconde, à partir de la mort de Nazerzingue, avait été et continuait d'être un enchaînement de revers plus désastreux les uns que les autres. Les Anglais avaient adopté Méhémet Alikan pour nabab du Carnate, comme les Français Chandasaëb ; mais les protecteurs

de Méhémet Alikan étaient sincèrement et activement unis avec leur protégé dans toutes leurs combinaisons. Dupleix et Chandasaëb se trahissaient l'un l'autre ; le premier avait fait demander à la cour d'Aurengabad un paravana, et à celle de Déhli un firman qui le constituassent nabab en titre du Carnate, et Bussy, quelque part qu'il les eût pris, lui avait envoyé ces titres ; le second avait fait proposer, non seulement au Mogol, mais à son compétiteur Méhémet Alikan, de transiger sur leurs intérêts respectifs, et de s'unir ensemble pour exterminer ces ennemis de Mahomet, qui, partis d'un autre monde, étaient venus les asservir dans leur propre pays. Dupleix ne demandait pas mieux que de livrer aux hasards de la guerre le nabab qu'il n'avait créé que pour le supplanter, et Chandasaëb ne se souciait pas de seconder bien efficacement les armes de celui qui ne visait qu'à le dépouiller. D'un autre côté, les Anglais ne cessaient de recevoir les renforts les plus respectables ; rien n'était plus imposant que ce triumvirat de Saunders, de Lawrence et de Clive, qui à des soldats et à des employés dignes de leurs chefs, joignaient des alliés fidèles et puissamment intéressés à leur cause, tels que les rois de Tanjaour et de Maïssour, les Marates, le nabab de Velour et autres : Dupleix, sans alliés imposants dans le Carnate, ou ne recevait point d'Europe les renforts qu'il avait demandés, ou, suivant ses expressions, ne voyait arriver, sous le nom de recrues, *que la plus inepte et la plus vile canaille*, qui fuyait dans les combats, qui livrait ses places au lieu de les défendre. En 1754, c'est-à-dire à l'époque où Dupleix allait être enlevé à ses projets, et où le rêve de ses grandeurs allait s'évanouir, il avait échoué quatre fois devant Arcate qu'il avait voulu reprendre, sept fois devant Trichinapaly dont il eût dû s'emparer en 1749, et dont la prise alors eût terminé la guerre. Dans l'année 1752, il avait eu deux armées détruites, une troisième prise tout entière, et avec celle-ci s'était rendu Chandasaëb, à qui Méhémet Alikan avait fait trancher la tête dans le camp et à la honte du colonel Lawrence. Cette guerre désastreuse du Carnate prouvait peut-être plus que la guerre brillante du Dékhan, toutes les ressources du génie de Dupleix, la fécondité de son imagination et la fermeté de son âme. C'était quelque chose d'inconcevable que de le voir toujours se relever après avoir été si souvent terrassé, toujours espérer après avoir été si souvent déçu. Même en ayant tant besoin de la paix, il en était encore à ne vouloir lui sacrifier aucun des avantages qu'il avait obtenus soit pour sa compagnie, soit pour lui-même. Une négociation qu'il avait ouverte avec les Anglais, fut rompue parce qu'il exigeait, avant tout, qu'ils reconnussent son titre de *nabab et prince légitime de tout le territoire entre le Krishna et le cap Comorin*. Il finit par lutter ouvertement

contre la compagnie même dont il était l'agent. Lui envoyait-elle quelques poignées de soldats, en lui observant que c'était uniquement pour conserver? il en faisait aussitôt des noyaux d'armées pour conquérir. Lui faisait-elle passer des présents pour Salabetsingue? il annonçait qu'il les destinait au Mogol. Insistait-elle pour qu'il retirât les troupes qu'il avait dans le Dékhan? il répondait par le projet d'unir au Dékhan le royaume de Bengale, en enlevant celui-ci au nabab qui le possédait. C'est ainsi que dès l'année 1750, il avait écrit à la Compagnie : « S'il « vous faisait plaisir de vous emparer du royaume de Tanjaour, rien ne serait plus facile. « Ses revenus sont de 15 millions; quand vous « le voudrez, vous en serez possesseurs. » Enfin il en était venu à décliner l'autorité de la Compagnie, et à écrire que *le roi seul avait le droit de juger sa conduite*. Une telle situation, entre des commettants et un mandataire, était trop contre nature pour pouvoir durer. La crise approchait. L'ancienne réputation de Dupleix la retardait encore : une lettre du conseil de Pondichéry la décida. Suivant l'usage ordinaire, et favorisé plus qu'un autre par la distance des lieux, Dupleix, à chaque triomphe remporté, à chaque possession acquise, en avait, dans ses dépêches, exagéré les avantages, ou les avait au moins calculés sur une jouissance paisible, qui n'eût pas eu à redouter les dépenses et les vicissitudes de la guerre. A chaque revers, à chaque perte, il les avait cachés aussi longtemps, et atténués aussi habilement qu'il avait pu. Dans un espace de sept mois la Compagnie reçut à Paris un bilan du 30 juin 1752, qui lui annonçait que, *toutes ses dépenses payées, elle avait dans l'Inde un fonds d'avance de 24,110,418 livres*, et une lettre du 19 février 1753, où le conseil de Pondichéry lui mandait : « Loind'« voir un fonds d'avance, vous redeviez près de « 2,000,000. Ce vide nous a fait épuiser nos « ressources. On manque d'argent pour acheter « les cafés. Il n'y en a point pour les dépenses « courantes. On a été obligé d'emprunter, à « 20 pour 100, 300,000 roupies pour envoyer « l'*Hercule* et le *Fleury* charger des poivres à « la côte de Malabar. » A la lecture de cette dernière dépêche, les directeurs de la Compagnie et le conseil du roi restent confondus. Godeheu est choisi parmi les premiers pour aller dans l'Inde, avec le titre et les pouvoirs de commissaire du roi, interdire Dupleix, le renvoyer en Europe, le faire arrêter s'il résistait, vérifier les caisses et l'état de tous les comptoirs, conclure enfin avec les Anglais et les puissances du pays un traité de paix ayant pour première base la renonciation réciproque de tous les Européens aux titres, honneurs et principautés de l'Inde. Rendu à sa destination, Godeheu trouve : *Au trésor, rien. — A la caisse courante, 1,756 roupies. — A la monnaie, 7,196. — Les trois*

mille familles de tisserands qui étaient avant la guerre dans le voisinage de Pondichéry, réduites à trois cents; les douze cents de Villenour, réduites à deux cents. — A Chandernagor, aucune ressource. Moracin, gouverneur de Masulipatam, écrit au nouveau commissaire cinq jours après son arrivée : « Il ne tient qu'à vous « de voir à vos pieds le maître du Dékhan, et de « recevoir les hommages des peuples sur lesquels « on n'osait autrefois lever les yeux. » Le commissaire recueille des informations; il découvre que Moracin est obligé d'envoyer prendre par des soldats les marchands d'Yanaon, pour contracter avec eux : celui qui voyait les princes et les peuples à ses pieds, ne pouvait venir à bout des marchands de mouchoirs de Masulipatam. Bientôt on vérifie un bilan de ce même Masulipatam, qui, envoyé à la Compagnie, lui avait offert un produit net de 10,376,697 livres, et en dernière analyse, il se trouve que Masulipatam a coûté à la Compagnie, en pure perte, 757,656 roupies. Les quatre cirkars ou provinces obtenues de Salabetsingue, pour l'entretien des troupes françaises dans le Dékhan, étaient arriérées de 1,144,329 roupies, et Bussy devait, un jour, répéter de la Compagnie 15,259,608 livres d'avances faites pour elle. Environné de tant de ruines, qu'il fixait peut-être pour la première fois, Dupleix n'en vit pas moins en pitié le traité de pacification conclu par Godeheu avec le gouverneur de Madras; il soutint que Trichinapaly était aux abois lors de l'arrivée de son successeur; que si celui-ci s'en fût emparé avec les troupes qu'il amenait, la Compagnie française, triomphante sans retour, eût retrouvé sur-le-champ l'immense profit des possessions qu'elle avait si glorieusement acquises, et, quelque problématiques que puissent paraître ces assertions, ce que la Compagnie anglaise a fait depuis, fournit bien quelques arguments à ceux qui ont persévéré dans leur admiration pour le génie et les projets de Dupleix. Du reste, il se soumit avec docilité aux ordres envoyés de France. Il versa des pleurs de sensibilité et d'orgueil, en quittant cette presqu'île de l'Inde, où, depuis plus de trente années, il avait rendu le nom français si imposant, où il s'était élevé lui-même au rang des souverains, où il avait vu des médailles se frapper en son nom, et sortir de terre la ville de la victoire de Dupleix (Dupleix-Fateabad). Des douleurs plus amères encore l'attendaient à Paris. Il devait y réclamer en vain 13,000,000 qu'il soutenait avoir avancés pour le service de la Compagnie, soit de son argent soit de celui de ses parents ou amis. Il devait s'y traîner pendant neuf années de supplications en supplications, subir les délais, les chicanes, les évocations avec lesquelles on élude de rendre justice; languir dans l'indigence après avoir disposé des trésors de l'Inde, dans l'humiliation après avoir régné, se voir imputer la cause de tous ses mal-

heurs, et contester la gloire de ses succès. Il devait mourir enfin en 1763, sans avoir pu même obtenir un jugement sollicité depuis 1754, et mourir trois jours après avoir publié un mémoire où il rendait sans doute à ses ennemis amertume pour amertume, injure pour injure; mais dans lequel, même aujourd'hui, on ne peut pas lire sans un serrement de cœur, des phrases tracées par le désespoir qui remplissait le sien : « J'ai sacrifié ma jeunesse, ma fortune, « ma vie, à combler d'honneurs et de richesses « ma nation en Asie. .. De malheureux amis, « de trop faibles parents, des citoyens vertueux « consacrent tous leurs biens pour faire réussir « mes projets.....; ils sont maintenant dans la « misère. Je me sou mets à toutes les formes judiciaires; je demande, comme le dernier des « créanciers, ce qui m'est dû. Mes services sont « des fables, ma demande est ridicule; je suis « traité comme le plus vil des hommes.... Je « suis dans la plus déplorable indigence. Le peu « de bien qui me reste est saisi; j'ai été obligé « d'obtenir des arrêts de surséance pour n'être « pas traîné en prison! » — Oh! combien cette Compagnie des Indes française avait mérité sa chute!....

L—T—L.

DUPLESSIS. Voyez RICHELIEU.

DUPLESSIS (CLAUDE), naquit d'une famille noble du Perche. Son père était venu s'établir à Paris pour être plus à portée de donner à ses enfants une éducation convenable à leur naissance. Claude Duplessis, après s'être distingué dans ses études, embrassa la profession d'avocat. Les lumières qu'il y avait acquises par ses travaux le firent bientôt distinguer; et sans qu'il y eût, de sa part, ni brigue, ni intrigue, il fut choisi pour être du conseil de plusieurs grandes maisons. Colbert se conduisait par ses avis dans les affaires du roi et de l'Etat. L'estime générale dont il jouit ne lui fit rien perdre de sa modestie. Il communiquait ce qu'il avait acquis de lumières, avec beaucoup de désintéressement. Le peu de méthode qui régnait dans les commentaires qui existaient déjà sur la coutume de Paris, l'avait frappé de bonne heure. Il conçut le dessein de corriger ce défaut si essentiel, surtout dans les matières de droit, et il y réussit si bien, que son travail mérita de servir de modèle à tous ceux qui voudraient écrire sur les lois particulières de leur pays. Ses traités sur la coutume de Paris ont paru successivement avec des notes de Berroyer et de Laurière, Paris, 1699, 1702, 1709, 4 vol. in-fol.; 1726, 1754, 2 vol. in-fol. Duplessis est mort en 1683.

B—1.

DUPLESSIS (MICHEL-TOUSSAINT-CHRÉTIEN), naquit à Paris en 1689. Après des études plus solides que brillantes, l'exemple et la jeunesse l'entraînèrent un instant dans la carrière poétique, pour laquelle il n'était pas né. Dès qu'il eut publié son ode sur les *Athées*, il eut le bon

sens de s'apercevoir qu'il la composait *invita Minerva*. Duplessis devina mieux en se croyant destiné aux recherches historiques. Ce nouveau penchant, joint au désir de la retraite, lui fit sacrifier le projet d'entrer à l'Oratoire à celui de s'engager par des vœux solennels dans la congrégation de St-Maur. Ses vœux datent du 8 mars 1715. Il les prononça dans l'abbaye de St-Lucien de Beauvais. En 1723 il remplaça, comme bibliothécaire de la ville d'Orléans, dom François Meri, à qui nous devons une discussion critique et théologique, en réponse aux remarques que Le Clerc, prêtre de St-Sulpice, publiait sur le *Dictionnaire* de Moréri, édition de 1718. Dom Duplessis, son successeur, répondit à la confiance publique, moins encore par l'ordre qu'il mit dans la bibliothèque, que par les sages conseils qu'il donnait aux jeunes littérateurs de la province. Son mérite le fit connaître du duc d'Antin, alors gouverneur de l'Orléanais. Il profita de la faveur que lui accordait ce seigneur, pour obtenir, par son moyen, tous les livres qui s'imprimaient au Louvre aux dépens du roi. Par amitié pour ce savant religieux, l'abbé Hautefeuille enrichit la même bibliothèque de ses ouvrages et d'un grand nombre de traités, d'après lesquels il les avait travaillés. Dom Duplessis fut bientôt appelé à l'abbaye de St-Germain-des-Prés, pour seconder dans leurs recherches les savants auteurs de la *Gallia christiana*. Il n'oublia jamais la ville dont il avait été le bibliothécaire. Quand l'abbé Lebeuf réveilla l'attention des érudits sur le *Genabum* de Césaire, tandis que les uns penchaient pour Gien, Lancelot et Duplessis plaident avec succès pour Orléans. Ce fut ne pas le seul service que ce religieux rendit à la ville. Son premier calendrier date de 1736; dom Toussaint le fit précéder d'une description qui devait en être la préface. Son ami Polluche y joignit depuis des notes intéressantes, et leurs travaux réunis dirigèrent Beauvais de Préau lorsqu'il publia ses *Essais historiques* sur Orléans. Dans sa vieillesse, Dom Duplessis quitta l'abbaye de St-Germain, et se retira dans celle de St-Denis, où il mourut en 1767. Les auteurs de la *France littéraire*, comme les faiseurs de dictionnaires, se trompent en le faisant mourir trois ans plus tôt. Nous lui devons : 1° *Histoire de la ville et des seigneurs de Couci*, Paris, 1728, in-4°. 2° *Histoire de l'église de Meaux*, avec un volume de pièces justificatives, Paris, 1731, 2 vol. in-4°. Les curieux y cherchent un morceau très bien travaillé sur la naissance du calvinisme en France, dont l'auteur prétend que le diocèse de Meaux fut comme le berceau. Dans le même ouvrage, l'auteur eut la bonne foi de jeter des doutes sur l'origine d'une multitude de chartes, et d'exciter par là contre lui l'animosité de ceux qui prétendaient en soutenir l'authenticité. 3° *Description géographique et historique de la Haute-*

Normandie, qui comprend le pays de Caux et le Vexin, Paris, 1740, 2 vol. in-4°. Outre beaucoup d'étymologies curieuses, on trouve dans cette description, une des premières dissertations sur l'existence du royaume d'Yvetot. 4° *Nouvelles Annales de Paris jusqu'au règne de Hugues Capet*, et le *Poème d'Abbon sur le siège de Paris*, en 885, avec des notes, Paris, 1753, in-4° (voy. *ABNON*). 5° *Description de la ville et des environs d'Orléans*; dissertation où l'on montre que cette ville est le *Genabum* de César, Orléans, 1736, in-8°. 6° En 1744, Dom Duplessis publia sa justification, en réponse au mémoire que l'abbé Terrisse venait de publier sur l'origine de St-Victor en Caux. 7° Dans les journaux de Trévoux, ou dans le *Mercur* de France, des lettres et dissertations, par lesquelles il jetait un nouveau jour sur ses recherches, ou répondait aux objections de ses adversaires; telle que sa lettre sur la signification du mot *dunum* chez les *Celtes*: tandis que l'abbé Lebeuf le traduisait par montagne, Duplessis cherchait à prouver qu'il indiquait un lieu bas. 8° Relation en vers d'un voyage de Strasbourg à Dunkerque, Paris, 1738. On lui attribue une *Histoire de Jacques II, roi d'Angleterre*, Bruxelles, 1740, in-12.

P—D.

DUPLESSIS (JOSEPH-SIFRÈDE), peintre, naquit à Carpentras en 1725, d'un père qui après avoir exercé quelque temps la chirurgie avec succès, quitta cette profession pour s'adonner exclusivement à la peinture. Ce fut sans doute le même instinct, fortifié par l'attrait de l'exemple, qui inspira, de bonne heure, pour cet art au jeune Duplessis, un goût très vif, devenu dans la suite une véritable passion. Son père, qui le destinait à l'état ecclésiastique, le surprenait souvent occupé à peindre en secret au lieu de se livrer à d'autres études. Il craignit de contrarier la nature en s'opposant à un penchant qu'il ne pouvait vaincre lui-même, et finit par diriger ses premiers essais. Étonné de la rapidité des progrès de son fils, il crut devoir confier le développement de dispositions aussi heureuses au frère Imbert, peintre estimé, alors retiré à la Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon. Le frère Imbert ne tarda pas à reconnaître dans les nouveaux progrès de son élève un talent marqué. Après quatre ans d'une application soutenue, il lui parut assez fort pour faire le voyage d'Italie. Ce fut en 1745 que Duplessis partit pour Rome, précisément à l'époque où Subleyras venait de terminer son fameux tableau qui représente l'empereur Valère assistant à la messe de St-Basile, et tombant évanoui dans les bras de ses gardes. Duplessis entra dans l'école de cet habile maître. L'histoire, le portrait et le paysage, occupèrent tour à tour son pinceau. Il eut pour ce dernier genre une telle prédilection, que plusieurs de ses compositions lui obtinrent les suffrages de Vernet, qui

était alors à Rome. Ce grand peintre, le voyant un jour travailler à Tivoli, lui dit: Croyez-moi, adonnez-vous à ce genre pour lequel vous êtes né; vous y serez libre et indépendant, c'est le plus grand de tous les biens. Duplessis regretta plus d'une fois de ne pas avoir suivi ce conseil. Après quatre ans de séjour à Rome, il revint dans le Comtat, y exécuta quelques tableaux d'église et plusieurs portraits. Il passa ensuite à Lyon, où il travailla pendant quelques années. Duplessis avait vingt-sept ans quand il vint à Paris. Le besoin, bien plus que le goût, le décida pour le genre du portrait; il le peignit avec toute la force de son talent. Néanmoins ce ne fut qu'avec beaucoup de temps qu'il put acquérir une réputation digne de son mérite. Le portrait de l'abbé Arnaud, son ami et son compatriote, fut le premier ouvrage qui donna l'essor à la réputation de Duplessis. L'académie royale de peinture reçut Duplessis parmi ses membres, en 1774, sur la présentation des portraits d'Allegrain et de Vien. La révolution ayant détruit la fortune que cet artiste s'était acquise par ses travaux, il accepta une place de conservateur du musée de Versailles. Il en remplissait les fonctions lorsqu'il fut attaqué d'une paralysie dont il mourut le 1^{er} avril 1802. Duplessis est un des peintres français qui ont le mieux peint le portrait. Comme la plupart des grands maîtres, il opérait avec assez de peine; mais, revenant ensuite sur toutes les parties de son ouvrage, il parvenait à leur donner l'apparence de la facilité; en sorte que si les dessous étaient pincés, il savait les couvrir pour ne plus laisser voir que la manœuvre d'un pinceau aisé et gracieux. Duplessis ne prononçait jamais le nom du frère Imbert, son premier maître, qu'avec l'expression de la plus vive reconnaissance. « Je lui dois bien plus, répétait-il souvent, que les principes de mon art; je lui dois ceux d'une morale pure qui font le charme de l'honnête homme et le soutiennent dans les orages de la vie. » On regarde les portraits de Flancklin, de Thomas, de Marmontel, de l'abbé Bossut, de Gluck, de Necker et de madame Necker, comme les meilleurs ouvrages de Duplessis.

A—S.

DUPLESSIS (PIERRE), connu sous le nom de *chevalier Duplessis*, littérateur médiocre, était né, vers 1750, à St-Pierre de la Martinique, de parents d'origine juive. Envoyé jeune en France, où il fit ses études dans une école militaire, il reçut, en les terminant, un brevet d'officier à la suite, qui lui donnait une position dans le monde, en le laissant maître de ses loisirs. Se croyant un talent décidé pour le genre lyrique, il débuta par un opéra intitulé: *Pizarre, ou la Conquête du Pérou*. Cette pièce, dont la musique est de Candeille (voy. ce nom), était achevée dès 1775; mais, refusée plusieurs fois par le comité de lecture, elle ne fut admise à l'étude

qu'en 1785, d'après un ordre du baron de Breteuil, qui protégeait l'auteur. Malgré la beauté des décorations et la nouveauté du spectacle, représentée pour la première fois le 3 mai, elle ne fut jouée que neuf fois dans le courant de l'année. C'est à propos de cet opéra qu'un homme d'esprit, faisant allusion à l'origine de Duplessis, disait que c'était peut-être la première fois qu'un juif avait fait quelque chose sans intérêt. Le peu de succès de sa pièce n'empêchait pas Duplessis de juger ses confrères avec un ton fort tranchant. Un jour, il se permit de dire, au foyer de l'Opéra : « Je ne connais pas de plus mauvais poète lyrique que Guillard (voy. ce nom). — Ah ! lui répondit finement Chéron, « monsieur le chevalier, vous vous oubliez. » Sans abandonner la carrière dramatique, il composa des romans qui, suivant Barbier, trouvèrent des lecteurs. Les seuls dont on ait découvert les titres sont : 1° *Mémoires de sir John Wollap*, ses voyages dans différentes parties du monde, ses aventures extraordinaires, Paris, 1788-89, 6 vol. in-12. 2° *Honorine Derville, ou Confessions de madame la comtesse de B****, écrites par elle-même, Paris, 1789, 2 vol. in-12. 3° *Histoire du marquis de Soligny et de madame de Luzal, ou Lettres authentiques et originales trouvées dans un portefeuille à la mort de M. le maréchal de...*, Paris, 1790, 3 vol. in-12. Dans ce dernier roman, l'auteur fait la critique du système de Law et l'éloge de Necker, alors ministre des finances. A la manière dont Barbier parle de cet ouvrage, on présumerait qu'il regardait cette correspondance comme authentique (voy. son *Examen critique des Dictionnaires*, p. 275). Duplessis parvint, en 1791, à faire reprendre son opéra de *Pizarre*, qu'il avait réduit en 4 actes ; mais il n'eut pas plus de succès que dans sa nouveauté. Quoique sa carrière n'ait pas été longue, puisqu'il mourut vers 1800, il avait survécu bien des années à toutes ses productions. W—s.

DUPLESSIS. Voyez ARGENTRÉ.

DUPLESSIS-BELLIÈRE. Voyez ROUGÉ (Jacques de).

DUPLESSIS-MORNAY (PHILIPPE). Voyez MORNAY.

DUPLESSIS-PRASLIN. Voyez CROISEUL.

DUPONCET (le père), historien sur lequel on n'a que des renseignements incomplets, était né, vers 1660, dans la Lorraine. Ayant embrassé la règle de St-Ignace, après avoir régenté les basses classes, il professa à l'université de Pont-à-Mousson. Le 23 avril 1700, il prononça, dans l'église primatiale de Nancy, l'*Oraison funèbre* de ce duc Charles V, dont la moindre qualité, suivant Louis XIV, était celle de prince (voy. LORRAINE). Cette pièce, imprimée la même année à Pont-à-Mousson, in-8°, commença la réputation du P. Duponcet. Destiné par ses supérieurs à la chaire évangélique,

il trouva cependant le loisir de composer deux ouvrages, qui, bien accueillis du public dans la nouveauté, n'ont pas cessé d'être appréciés par les hommes de goût. Ce sont : l'*Histoire de Scanderberg*, Paris, 1705, in-12, et celle de *Gonzalve de Cordoue, surnommé le grand capitaine*, ibid., 1714, 2 vol. in-12. La vie de Scanderberg n'est point, comme on l'a dit, une simple traduction de l'ouvrage latin de Barlesio (voy. ce nom). Dans sa préface, le P. Duponcet avertit qu'il en a retranché les digressions inutiles, et qu'il y a ajouté tous les détails propres à instruire ou amuser le lecteur. W—s.

DUPONT (DENIS), en latin *Pontanus*, jurisconsulte, naquit à Blois, d'une famille noble, vers la fin du 15^e siècle, et exerça dans cette ville la profession d'avocat avec une telle réputation, que Charles Dumoulin, qui n'était pas prodigue d'éloges, l'appelle *Vir optimus et doctissimus, blesensis advocacionis decus*. Lorsque Louis XII, poursuivant l'œuvre de ses prédécesseurs, eut résolu de fixer par écrit toutes les coutumes et traditions orales que la mémoire des hommes ne pouvait plus conserver, ce fut Dupont qu'il chargea, avec trois de ses concitoyens, de rédiger les usages du Blaisois, pour former un corps de législation qui pût servir de règle constante aux juridictions du pays. Ce travail étant achevé fut soumis à l'assemblée des états de la province, où Dupont fut envoyé comme un des députés de la ville de Blois. Les rédacteurs de la Coutume avaient consacré, dans l'article 109, un droit de cens très-onéreux, contrairement à l'avis de Dupont, qui en demanda vivement la suppression à l'assemblée ; mais tous ses efforts furent infructueux, et l'article passa. Cependant la ville de Blois se hâta de recourir au parlement, et Dupont se rendit à Paris pour soutenir l'appel. L'instance dura douze ans ; enfin la lutte fut suivie d'une victoire complète, et, par arrêt du mois de juin 1535, le parlement statua que ce droit ne pourrait plus être perçu comme cens coutumier, mais dans le cas seulement où il serait fondé en titre. Dupont, après avoir rassemblé une immense quantité de matériaux, entreprit le commentaire de la Coutume, dont il était un des principaux auteurs. Il n'eut pas la satisfaction de voir publier son ouvrage. Ce ne fut que quelque temps après sa mort que, Pierre Dupont, son fils, élève d'Alciat, en fit paraître les neuf premiers chapitres, à Blois, en 1556 ; mais, selon toute apparence, la mort surprit aussi le fils avant qu'il pût faire imprimer la suite. Le manuscrit qui la contenait fut égaré, et ne se retrouva que cent vingt ans plus tard, dans la bibliothèque du chancelier Séguier. Ce magistrat le donna à l'imprimeur L. Billaine, qui mit au jour l'ouvrage complet, Paris, 1677, 2 vol. in-fol. Ce commentaire est écrit en latin, et digne en tout de la réputation de son auteur. Sous l'ancienne jurisprudence, il était cité fré-

quemment, dans les questions féodales surtout; et, de nos jours, MM. Merlin et Toullier n'ont pas dédaigné de s'appuyer quelquefois sur son autorité. On trouve, dans le t. 2, p. 192, une apologie curieuse du mariage et une critique du célibat et des célibataires, que Dupont voudrait voir, comme à Sparte, frappés d'une grosse amende. Du reste, il ne s'élève pas avec moins de force contre les unions mal assorties et les mariages d'argent. La maison qu'il avait fait construire et qu'il occupait à Blois, existe encore à peu près intacte; mais sa famille est éteinte. S—s—E.

DUPONT (GRATIAN), sieur de Drusac, lieutenant-général de la sénéchaussée de Toulouse, né en Languedoc au commencement du 16^e siècle, est auteur d'un ouvrage en vers intitulé : *Controverse des sexes masculin et féminin*, en 3 livres, suivi de la *Requête du sexe masculin contre le féminin*, Toulouse, 1534, in-fol.; 1536, in-16; Paris, 1540, même format, et 1541, in-8°. Ces différentes éditions sont également rares et recherchées. Dupont déclare, dans la préface, qu'il a eu pour but de donner aux jeunes gens des modèles de toute espèce de vers, et de dévoiler le caractère des femmes. Dans le 1^{er} livre, il établit qu'il n'est pas certain que les femmes aient été créées, comme l'homme, à l'image de Dieu. Dans le 2^e, il examine si un homme sage doit se marier, et il conclut par la négative. Dans le 3^e enfin, il donne l'histoire des femmes les plus célèbres par leurs vices ou leur méchanceté. Cet ouvrage, qui ne méritait que le mépris, attira de nombreux ennemis à l'auteur. Parmi les plus violents, on distingue François Arnaut, prêtre, qui fit imprimer à Toulouse : *l'Anti-Drusac, ou Livret contre Drusac, fait en l'honneur des femmes nobles, bonnes et honnêtes*. C'est un dialogue dont les interlocuteurs sont Euphrates et Gymnisus. Dolet l'attaqua aussi par des odes latines, dans lesquelles il ne lui épargne pas les injures. Duverdiér lui attribue encore *l'Art et Science de Rhetorique métrifié*, Paris, Vieillard, 1539, in-4°. Cet ouvrage est rare; mais, d'après l'idée qu'on a de l'auteur, on jugera que ce traité devait être peu propre à donner aux jeunes gens une idée de la véritable éducation. W—s.

DUPONT. Voyez PONTANUS.

DUPONT (NICOLAS), grammairien instruit, sur lequel on n'a que des renseignements incomplets, se fit recevoir, en 1698, avocat au parlement de Paris, et, sans négliger le travail du cabinet, chercha dans les lettres une utile distraction. Honoré de l'estime de l'abbé Bignon, ce fut à sa demande qu'il composa *l'Essai sur la manière de traduire les noms propres français en latin*, Paris, 1710, in-12. Ce petit ouvrage est fort curieux; suivant l'abbé Goujet, c'est un des livres qu'il faut lire au moins une fois (*Bibliothèque française*, t. 1, p. 219). On connaît encore de lui : *Examen critique du*

traité d'orthographe de l'abbé Regnier-Desmarais, Paris, 1813, in-12. Dans cet écrit, dit le même critique, il y a des remarques dont on peut profiter, et que Regnier n'aurait pas dû négliger. Au surplus, son système tend à rapprocher l'orthographe de la prononciation, et a déjà été réfuté plusieurs fois. W—s.

DUPONT (le comte JEAN), pair de France, né en 1736, se livra jeune au commerce, et fit, pour acquérir des connaissances, plusieurs voyages dans les pays étrangers. Il se trouvait, en 1755, à Lisbonne, et n'échappa que par miracle au désastre de cette ville. Deux poutres de la maison qu'il habitait, en se croisant au-dessus de sa tête, l'empêchèrent d'être écrasé par la chute des décombres. Plus tard, il établit à Paris une maison de banque, qu'il dirigea longtemps avec autant d'honneur que de délicatesse. Sa fortune considérable le fit porter, en 1793, sur la fatale liste des suspects; mais, oublié dans la prison, où il avait été jeté par ordre d'un comité révolutionnaire, il en sortit après le 9 thermidor, et devint plus tard administrateur de la caisse d'escompte. Après la journée du 18 brumaire, il fut nommé maire du 7^e arrondissement de Paris. En 1805, il complimenta l'empereur sur ses victoires en Allemagne. Par un décret du 15 août 1807, il fut créé comte et sénateur. Il faisait, en 1812, partie du grand conseil d'administration. Il adhéra, comme ses collègues, à la déchéance de Bonaparte, et fut nommé par le roi pair de France et commandant de la Légion-d'Honneur. N'ayant point siégé pendant les cent-jours, il fut, au second retour du roi, rétabli dans sa dignité de pair, et mourut à Paris, le 29 septembre 1819. Ses restes furent transportés dans son château de Tribaldou, près de Meaux. Son élévation, que ne justifiait aucun grand service, l'a fait comparer à ce Périgourdin longtemps officier municipal, puis membre de la garde nationale, dont les vertus civiles et administratives ont été célébrées si plaisamment par l'auteur de la *Gastronomie*, dans les notes du 2^e chant de ce poème. W—s.

DUPONT (LÉONARD PUECH), naturaliste et anatomiste, naquit à Bayeux, en 1795, de parents peu favorisés de la fortune. Après la mort de son père, il lui succéda dans un modique emploi chez le duc de Gaëte (Gaudin), alors ministre des finances. Dès sa plus tendre jeunesse, Dupont avait montré un goût décidé pour l'histoire naturelle. On le voyait courir dans la campagne, et réunir des insectes qu'il classait selon leurs espèces. Dans les moments de loisir que lui laissait sa place, il s'empressait d'aller au Jardin des Plantes pour entendre les professeurs de différents cours. Il étudia en même temps l'anatomie et la chirurgie; mais les événements de 1815 lui ayant fait perdre son emploi, il suivit, dans un voyage de découvertes entrepris aux frais d'une société savante, un M. Rit-

chie, agent du gouvernement anglais, parcourut avec lui l'intérieur de l'Afrique, et fut très bien accueilli par le pacha d'Égypte; mais il se brouilla avec Ritchie, qu'il avait cependant un jour, dans une excursion lointaine, délivré des mains des Bédouins. De retour en France, au bout de quinze mois, Dupont forma une collection de plus de 200 espèces inconnues d'oiseaux, de reptiles et d'insectes qu'il avait rapportés. Il s'occupa aussi de modeler en cire des figures anatomiques, dont la plupart furent achetées pour des cabinets étrangers. Parmi ces pièces aussi curieuses qu'utiles, on admirait surtout une série de modèles représentant l'état de grossesse dans toutes ses périodes, et une autre qui indiquait avec une effrayante vérité les divers caractères du mal vénérien. Dupont mourut à Paris en 1828, et un fait qui mérite d'être remarqué, c'est que, jusqu'à son dernier jour, il s'occupa à représenter les symptômes de sa propre maladie : « J'assiste, disait-il, à l'autopsie de mon cadavre. » Il était membre de l'Athénée des arts, et il s'était appliqué avec succès à la sculpture. Le Musée impérial possède de lui les bustes de Laplace et de Linné. P.—RT.

DUPONT DE L'ÉTANG (PIERRE COMTE), lieutenant-général, ministre et secrétaire d'État de la guerre, député, grand-aigle de la Légion d'Honneur et commandeur de l'ordre royal de St-Louis, naquit, le 14 juillet 1765 à Chabanaise dans l'Angoumois. Il prit le nom de de l'Étang pour se distinguer de son frère aîné, comte et lieutenant-général comme lui, et qui se fit connaître sous le nom de Dupont-Chaumont. Dupont de l'Étang entra fort jeune dans la carrière des armes. Il fut d'abord sous-lieutenant dans la légion française de Maillebois, au service de Hollande. Lorsque cette légion fut licenciée, il entra très jeune encore au même service, dans un régiment d'artillerie. Mais la révolution française venait d'éclater. Dupont fut rappelé en France. Un décret royal venait d'organiser l'armée française sur le pied de guerre, Dupont entra, avec le grade de capitaine, dans le régiment d'Auxerrois, d'où il passa dans le régiment de Brie. En 1792, il était aide-de-camp du maréchal de camp Théobald Dillon, commandant à Lille sous les ordres de Dumouriez. Il assistait à cette retraite opérée par Dillon de Tournay sur Lille, retraite ordonnée par Dumouriez et qui entraînait dans ses plans, mais qui fut changée en déroute par une panique des soldats. La défiance et l'indiscipline étaient, à cette époque, habituelles dans les armées de la France. Le corps de Dillon interpréta comme une trahison le mouvement rétrograde commencé sur Lille. Parmi les soldats, le plus grand nombre s'enfuit en désordre; quelques-uns se jetèrent sur leur général et le massacrèrent. Dupont, qui avait fait d'inutiles efforts pour rallier les fuyards, défendit courageusement son chef, fut blessé à la tête par

les soldats insurgés et laissé pour mort dans un fossé à côté du cadavre du malheureux Dillon. Après sa guérison il se rendit à Paris pour faire constater son existence et reçut des mains de Louis XVI la croix de l'ordre royal de St-Louis, prix de sa noble conduite. Dupont a dit lui-même, dans ses *Observations sur l'Histoire de France par l'abbé de Mongaillard* : « La gravité des circonstances donna un nouveau prix à cette récompense; cette décoration est la dernière qui soit sortie des mains augustes de Louis XVI; une distinction remarquable s'est jointe à cette faveur; l'Assemblée nationale a rendu un décret qui m'a dispensé de l'âge exigé par les lois pour recevoir la croix de St-Louis. » Attaché, en qualité de premier aide-de-camp à Arthur Dillon, frère du malheureux Théobald, et qui, plus malheureux encore, porta sa tête sur l'échafaud, Dupont se distingua dans l'affaire de la forêt de l'Argonne, et au passage des Islettes en Champagne. Il fut nommé chef d'état-major à l'armée de Belgique et placé sous les ordres de Houchard, qui venait de succéder à Custine. C'est d'après le conseil de Dupont que Houchard courut à marches forcées occuper le camp de Cassel, prévenant par-là le duc d'York qui méditait de faire une pointe sur Dunkerque. Nos places maritimes ainsi couvertes, Dupont se dirigea sur Menin et fit mettre bas les armes à un bataillon de grenadiers commandé par le prince de Hohenlohe. Cette affaire lui valut le grade de général de brigade; c'est en cette qualité qu'il assistait à la bataille de Hondtschoote : la victoire remportée par Houchard sur Freytag fut due, en partie, à ses habiles dispositions. Le succès appelait alors les dénonciations comme la défaite. Dupont fut signalé comme royaliste : sa vie fut menacée; il quitta le service et se tint à l'écart jusqu'en 1797. Carnot, qui ne l'avait pas oublié, le rappela alors et lui donna la direction du dépôt de la guerre. Elevé au grade de général de division le 2 mai 1797, Dupont fut un moment privé de ses fonctions à la suite du coup d'État du 4 septembre (18 fructidor) : mais il ne tarda pas à être réintégré. La journée du 9 novembre 1799 (18 brumaire) le trouva parmi les généraux dévoués à la fortune naissante du héros de l'Égypte et de l'Italie. Le 8 mars 1800, le premier consul rassemblait à Dijon cette armée de réserve qu'il destinait secrètement à la conquête de l'Italie : Dupont en fut nommé chef d'état-major général. Après avoir pris part à la bataille de Marengo, il fut chargé de régler avec Mélas les conditions de cette fameuse convention d'Alexandrie, par laquelle, à l'exception de Mantoue, l'armée française recouvrait tout ce que, depuis quinze mois, elle avait perdu en Italie. Puis il reçut le titre de ministre extraordinaire, avec mission de réorganiser la république cisalpine. Remplacé le 15 août par Jourdan, il prit le commandement de l'aile droite de l'armée d'Italie, marcha

sur la Toscane et y établit un gouvernement provisoire. Sa courte administration dans ce pays donna lieu à des accusations qui ont pesé, il faut le dire, sur la plupart des généraux français en Italie. Il est juste d'ajouter qu'en ce qui concerne Dupont, rien ne fut prouvé. Le premier consul était retourné en France, laissant à ses lieutenants le soin d'achever et d'organiser ses conquêtes. Le général autrichien Bellegarde occupait encore, avec 70,000 hommes, la ligne du Mincio : il s'appuyait, d'un côté, au lac de Garda, de l'autre, à Mantoue. Il fallait s'emparer de cette ligne, et rejeter l'ennemi en Autriche. Pour cela, Macdonald avait reçu l'ordre de franchir les Alpes avec l'armée des Grisons. Brune devait, de son côté, remonter au nord, donner la main à Macdonald, et de là tous deux se porteraient aux sources du Mincio et de l'Adige et feraient tomber ainsi toute la ligne défensive des Autrichiens qui s'étendait des Alpes à l'Adriatique. Le 15 décembre 1800, Macdonald passa le Splügen et arriva devant le Tyrol italien. Restait à Brune à forcer le passage du Mincio. Le 20 décembre, il enleva les positions autrichiennes en avant du fleuve. Le général Delmas commandait l'avant-garde, Moncey la gauche, Michaud la réserve : quant à Dupont, il avait le commandement de la droite. Le Mincio, grossi par les pluies, n'était point guéable, et les ponts de Borghetto et de Vallegio étaient solidement retranchés. Brune résolut de tenter le passage à la fois sur deux points, à Pozzolo et à Mozzembano, ce dernier seul devant être choisi pour l'attaque sérieuse. La grande attaque de Mozzembano et la diversion de Pozzolo furent indiquées pour la nuit du 24 au 25 décembre. Le 25 au matin, Dupont, chargé de ce dernier point, couronne d'artillerie les hauteurs de Molino-della-Volta, jette un pont, et, favorisé par le brouillard, porte de l'autre côté du fleuve la division Wattrain. Cependant, à Mozzembano, l'attaque a été remise et Dupont se trouve seul sur la rive gauche contre toute l'armée autrichienne. Bellegarde dirige des masses serrées contre le corps qui a franchi le Mincio. Dupont a fait prévenir Suchet, qui observait, entre Pozzolo et Mozzembano, le pont retranché de Borghetto. Suchet accourt. Quant à Brune, il se contente de remplacer devant Borghetto le corps de Suchet par la division Boudet. Dupont, s'inquiétant peu d'être soutenu, s'était engagé, avait enlevé Pozzolo et établi une nouvelle division sur la rive gauche, la division Monier. Appuyé à Pozzolo et au Mincio, sous la protection des batteries de Molino-della-Volta, il soutient une attaque formidable. Mais le nombre l'emporte, la division Monier est chassée de Pozzolo, et Dupont va être rejeté dans le fleuve, quand Suchet prend sur lui de lui détacher la brigade Clauzel et une partie de la division Gazan. Suchet appuie le passage de ces renforts par un feu meurtrier de la

rive droite. Dupont reprend l'offensivé : Pozzolo est disputé avec acharnement, pris et repris six fois. Le combat se prolonge tout le jour, et 6,000 hommes tombent des deux côtés. Le soir venu, Dupont était resté maître d'un point de la rive gauche. Le lendemain seulement Brune se décida à passer à Mozzembano : cette puissante diversion, faite à temps, eût évité une lutte sanglante et inutilement prolongée. L'honneur du passage et de la défaite des Autrichiens revint à Dupont, dont l'heureuse imprudence avait été si mal secondée. La victoire de Pozzolo livra à l'armée française la ligne de l'Adige. Dupont a raconté lui-même le fait d'armes de Pozzolo. On nous saura gré de donner cet échantillon de son style historique légèrement entaché d'emphase : « La victoire appelle mes troupes, l'occasion est décisive, et je maintiens le pont que j'ai fait jeter, dans la pensée que toute l'armée va accourir pour en profiter et opérer son passage. Après avoir pris sur moi la responsabilité de cette grande résolution, j'ai bientôt à lutter, sur l'autre rive du fleuve, contre toute l'armée de M. le comte de Bellegarde. La guerre n'a point de chances plus inégales. L'aile droite soutient seule, pendant sept heures, tous les efforts de l'ennemi. Appuyée ensuite par le corps du centre commandé par le lieutenant-général Suchet et par quelques régiments qui volent sur le terrain au bruit du combat, elle obtient un triomphe complet; le Mincio est forcé, et la bataille de Pozzolo est gagnée contre un ennemi trois fois supérieur en nombre. Toute l'Italie supérieure, des rives du Mincio jusqu'aux frontières de l'Autriche, est reconquise. » Bien que Bonaparte n'aimât pas les boucheries inutiles, le succès trop chèrement acheté de Pozzolo n'en était pas moins un brillant coup de main. L'empereur s'en souvint en 1804 : le 14 juin, Dupont fut nommé grand-officier de l'ordre de la Légion-d'Honneur. Le 8 avril 1805, une coalition nouvelle réunissait contre la France l'Angleterre, la Russie, l'Autriche, la Suède, Naples et la Sardaigne. Les troupes rassemblées au camp de Boulogne se mirent en mouvement vers le Rhin avec une mystérieuse rapidité, et une admirable armée s'y trouva tout à coup réunie à la fin de septembre, quand on la croyait encore sur les bords de l'Océan. C'était la *grande armée*. Dupont y commandait une division appartenant au 6^e corps sous les ordres du maréchal Ney. Tandis que le général autrichien Mack qui avait pris position à Ulm, sur le haut Danube, attendait les Français par la Forêt-Noire, ceux-ci passaient le Danube à Donauwerth, tournant ainsi les Autrichiens et les isolant des Russes campés près de Vienne sous le commandement de Kutusow. Pendant que Napoléon fermait aux Autrichiens la retraite du Tyrol et disposait tout pour une grande bataille sur l'Iller, la di-

vision Dupont gardait la rive gauche du Danube. Ce point semblait avoir peu d'importance, car on ne pouvait croire que Mack pût choisir un autre parti que celui de s'enfermer dans Ulm, ou de tenter la retraite par le Tyrol. Le maréchal Murat, chargé par Napoléon du commandement général des troupes laissées de ce côté, s'obstinait à laisser la faible division de Dupont dans cette position, qui allait devenir compromettante si Mack s'apercevait de cette faiblesse. L'armée autrichienne pouvait, en effet, s'échapper par là en écrasant les 6,000 hommes de Dupont. Celui-ci cependant se rapprochait d'Ulm : tout à coup, au village de Haslach, il se trouve en présence de 60,000 Autrichiens établis sur la colline du Michelsberg. Dupont n'a que trois régiments d'infanterie, deux de cavalerie et quelques pièces de canon. Mais, par un véritable trait de génie militaire, il comprend que s'il recule, il livre aux Autrichiens le secret de sa faiblesse : ils lui passent sur le corps et s'échappent. Attaquer, au contraire, c'est s'annoncer comme l'avant-garde d'un corps imposant. Dupont n'hésite pas. Avec ses 6,000 hommes, il se rue sur 25,000 Autrichiens commandés par l'archiduc Ferdinand. La baïonnette seule répond au feu de l'ennemi, qui se retire en désordre laissant quinze cents prisonniers. Deux fois encore la ligne autrichienne s'ébranle : deux fois elle est repoussée par deux régiments. L'archiduc, renonçant alors à une attaque de front, tâte les deux ailes de la petite armée. Sur la droite de Dupont, le village de Jungigen est pris et repris cinq fois. Après cinq heures de cette lutte inouïe, Dupont se retire sur Albeck, emmenant 4,000 prisonniers. Cette vigoureuse affaire arrêta les Autrichiens, qui allaient s'échapper par la Bohême. Le 13 octobre, Napoléon arriva à Ulm, reconnut d'un coup d'œil la faute faite en laissant la division Dupont isolée sur la rive gauche du Danube et, par ses ordres, le maréchal Ney établit les communications entre les deux rives dans la mémorable journée d'Elchingen. Dupont prit une part glorieuse à ce nouveau combat : il réussit à couper aux corps de Werneck le retour vers Ulm et contribua à enfermer définitivement l'armée de Mack dans la forteresse. Après la capitulation d'Ulm et l'invasion de la haute Autriche, la division Dupont, renforcée des Hollandais de Marmont, réunie aux divisions Gazan et Dumonceau, et placée sous le commandement du maréchal Mortier, fut chargée d'éclairer, sur la rive gauche du Danube, les routes de Bohême et de Moravie. Ce corps se trouvait dans les premiers jours de novembre, établi sur la rive gauche du fleuve. Il n'était pas même concentré, et Mortier, avec la division Gazan comptant à peine 5,000 hommes, rencontra, le 11 novembre, toute une armée russe à Dirnstein. Après un combat terrible, le maréchal était resté maître du terrain, avait

fait à l'ennemi 1,500 prisonniers et s'était avancé jusqu'à Stein : mais bientôt, enveloppé par des forces supérieures, il lui fallut essayer de se faire jour jusqu'à la division Dupont restée en arrière de Dirnstein. Mais Dupont a appris le danger du maréchal : il accourt, force les défilés et dégage la division Gazan, qui sans lui était perdue. Victorieuses, mais mutilées, les deux héroïques divisions allèrent à Vienne panser leurs blessures : c'est ainsi que Dupont perdit l'occasion d'assister à la victoire d'Austerlitz. La campagne de 1806 retrouva la division Dupont sous les ordres du maréchal Bernadotte. Après la défaite d'Iéna, le prince Eugène de Wurtemberg s'était porté sur Halle avec 18,000 hommes pour recueillir les débris de l'armée prussienne. Dupont fut chargé de détruire cette dernière ressource de l'ennemi. Le prince de Wurtemberg s'était posté derrière la ville, et on ne pouvait arriver jusqu'à lui qu'en forçant un long pont sur la Saale défendu par une formidable artillerie. Avec son entrain ordinaire, Dupont culbute les troupes qui défendent la tête du pont, échappe par une incroyable rapidité de mouvement aux terribles effets d'une décharge à bout portant, entre dans la ville avec les Prussiens qu'il y refoule et qu'il en chasse par l'autre extrémité. Puis, sortant de Halle, il attaque avec 5,000 hommes 12,000 Prussiens retranchés sur les hauteurs, et, secouru par la division Drouet, rejette sur l'Elbe la réserve prussienne décimée. Deux jours après, Napoléon arrivait en personne sur le terrain de ce brillant combat. Il jugea d'un coup d'œil les immenses difficultés d'un semblable coup de main et prononça ce bel éloge du général vainqueur : « J'eusse hésité à attaquer avec 60,000 hommes » Dupont se fit encore remarquer dans la campagne de Pologne. Placée à Braunsberg sous les ordres du maréchal Bernadotte, la division Dupont contribuait en juin 1807, à la forte occupation des cantonnements immenses de l'armée française entre la Passarge et la Basse Vistule. Le 14, jour de la bataille de Friedland, cette division formait, en avant de Posthenen, la tête du corps de Bernadotte, temporairement placé sous les ordres du général Victor. Pendant que le maréchal Ney pénétrait à travers les masses russes pour occuper les ponts de Friedland et jeter l'ennemi dans l'Alle, Dupont aperçoit une division d'infanterie prise entre deux feux, la division Bisson qui commence à faiblir : un désordre partiel peut amener une défaite générale ; Dupont ne prend conseil que de son inspiration militaire, arrive avec ses soldats éprouvés au secours de la division, arrête les Russes et permet aux soldats de Ney de se reformer. Les Russes sont refoulés vers ce gouffre que le doigt de Napoléon avait marqué comme le but de la victoire. Leur garde impériale tente un effort désespéré : elle fond à la baïonnette sur la division Dupont.

Mais celui-ci n'attend pas le choc, ils s'élance et accule les Russes au ravin, les rejette sur les faubourgs de Friedland qu'il tourne par la route de Kœnisberg, tandis que Ney y pénètre par la route d'Eylau. C'est au milieu de Friedland en flammes et dont les ponts coupés n'offrent plus de retraite à l'ennemi, que Ney et Dupont se rejoignent. Ce dernier avait, par son coup d'œil et par son énergique entrain, contribué au succès du plan de Napoléon, au gain de sa plus belle bataille. Jusque-là, Dupont avait eu cette mauvaise fortune de combattre loin des regards de l'empereur. Napoléon le tenait en grande estime, mais ne l'avait jamais vu à l'œuvre. Cette fois, il put le juger autrement que par les résultats : il lui donna sur le champ de bataille les titres de grand-aigle de la Légion-d'Honneur et de comte de l'Empire. Nous avons insisté sur les faits d'armes du général Dupont, et ce n'est que justice ; car un seul jour de malheur et de honte a plus compté dans sa vie et pèse encore plus aujourd'hui sur sa mémoire, que tant de brillantes journées. Rappelons donc ce qu'était Dupont, lorsque, après la paix de Tilsitt, il fut appelé à prendre part à la campagne d'Espagne. Soldat éprouvé par quatorze ans de service, officier hardi tout à la fois et savant, heureux et sagace, administrateur et organisateur habile, il avait attiré l'attention par ses coups d'éclat de Pozzolo, d'Albeck, de Halle, de Friedland. Parmi tant de généraux distingués, il s'était fait remarquer par une initiative ardente, téméraire peut-être, mais toujours justifiée par le succès. Le général Foy, dans son *Histoire de la guerre dans la Péninsule*, dit de lui : « Il n'y avait pas dans l'empire un général de division classé plus haut que Dupont. L'opinion de l'armée, d'accord avec la bienveillance du souverain, le portait au premier rang de la milice ; et quand il partit pour l'Andalousie, on ne doutait pas qu'il ne trouvât à Cadix son bâton de maréchal. » Et c'est là pourtant qu'il allait trouver la défaite et la honte. Le guet-apens de Bayonne venait de changer en haine ardente la passagère sympathie que le peuple espagnol avait ressentie pour Napoléon. Le 2 mai 1808, Madrid s'était soulevé, et la terrible répression exercée par le grand-duc de Berg avait encore exalté la fureur de la nation envahie. C'était avec 80,000 conscrits que l'empereur avait fait occuper l'Espagne, et 65,000 à peine étaient en état de porter les armes : le reste était déjà dans les hôpitaux. Sur ce nombre, Dupont, placé à la tête du deuxième corps d'armée, en commandait 18,000, avec lesquels il tenait la droite de Madrid, de Ségovie à l'Escorial. Deux régiments suisses placés à Talavera, trois autres à Tortose, Carthagène et Malaga faisaient nominalement partie de ses forces. Il devait les prendre en se dirigeant sur Cadix, où sa présence était appelée par de graves événements. Le 20 mai, la

double abdication arrachée à Charles IV et à Ferdinand VII avait mis le comble à l'indignation espagnole. Quatre jours après, les Asturies, cette Vendée de l'Espagne, donnaient le signal de l'insurrection. La Galice, Léon, la vieille Castille suivaient cet exemple. Le 26 mai, l'Andalousie se soulevait à son tour, et la junte de Séville, centralisant la résistance, déclarait la guerre à la France et ordonnait une levée en masse. En huit jours toute l'Espagne était en feu. La capitale frémissait, contenue par le maréchal Moncey, par toute la cavalerie de Murat et par les troupes de Dupont échelonnées de l'Escorial à Aranjuez et Tolède. Le point le plus important à préserver était d'abord Cadix, où étaient réunis sous les ordres de l'amiral Rosily, les débris de la flotte française échappés au désastre de Trafalgar. La ville était en pleine insurrection et menaçait de bombarder nos vaisseaux. Le général espagnol Castaños y réunissait 15 à 18,000 hommes de troupes régulières et organisait l'insurrection. A Jaën, à Cordoue, Augustin de Echavarrri armait les bandes de la Sierra-Morena et les contrebandiers de la côte, et occupait les défilés, route nécessaire du Midi. L'insurrection d'Estrémadure et de Grenade enlevait à l'armée française les trois régiments suisses de Malaga, de Carthagène et de Tarragone dont le général, Reding, prenait le commandement d'une armée improvisée. Enfin, on craignait de voir s'opérer à Cadix la jonction des Anglais aux Espagnols, événement qui eût assuré la perte de la flotte. Dupont reçut l'ordre de forcer les défilés de la Sierra-Morena et de se porter à marches forcées sur Cadix. Il partit de Tolède à la fin de mai, laissant sur la route de Madrid les divisions Frère et Védel, et emmenant la division Barbou, la cavalerie du corps d'armée, les marins de la garde et les deux seuls régiments suisses restés à l'armée française. La division Barbou comptait environ 12,000 hommes, dont 2,400 suisses, 2,600 hommes de cavalerie, 7 à 8,000 hommes de l'artillerie et du génie, et 5 à 600 marins. Dupont traversa les défilés sans résistance sérieuse. Le 3 juin, il était à Baylen. C'est là seulement qu'il apprit l'insurrection du Midi ; car il était parti, comptant trouver l'Andalousie tranquille et rallier les renforts suisses déjà passés à l'ennemi. Il fallait renoncer à ce supplément de forces, comme à une jonction possible avec Kellermann posté à Elvas, sur la frontière du Portugal. Cette situation inconnue au quartier-général, changeait les nécessités de la campagne : Dupont envoya demander à Madrid le reste de son corps d'armée. Cependant il ne croyait encore avoir à faire en Andalousie qu'une « promenade conquérante. » En attendant, il voulut frapper de terreur l'insurrection par un coup inattendu. Cordoue en était l'avant-garde. Dupont partit de Baylen dans la vallée du

Guadalquivir, culbuta, le 7 juin, Echavarri, qu'il trouva posté au pont d'Alcolea avec ses bandes indisciplinées, et se présenta devant Cordoue. Les rues étaient barricadées : il fallut enfoncer les portes, escalader les barricades ; il fallut poursuivre de rue en rue, de maison en maison, les défenseurs de la ville. La mitraille pleuvait des fenêtres et du haut des toits. Nombre de maisons durent être assiégées comme des forteresses. L'évêché servait d'arsenal et de quartier-général aux Espagnols. Ce fut le point le plus disputé. Les excès de la victoire furent en raison de la résistance. Beaucoup d'habitations particulières furent mises au pillage. C'est le premier reproche qu'ait mérité le général Dupont ; car, bien que ses parlementaires eussent été assassinés, bien que ses troupes fussent affamées, le viol, le vol, les excès de toute nature retombent en pareil cas sur le général qui n'a pas su les prévenir. Il est juste de dire que le pillage de Cordoue fut en partie effectué par les Espagnols eux-mêmes, et que le produit du butin ne monta pas en définitive à plus de six ou sept cent mille francs. Mais, bien que le général l'ait nié plus tard, des vases sacrés avaient disparu dans la lutte : ses propres ordres du jour en font foi. Quoi qu'il en soit, le sac de Cordoue, exagéré encore par la renommée, n'avait fait que redoubler la haine des Espagnols. Derrière Dupont, entre lui et Madrid, la ligne de communication se couvrait d'insurgés. Il attendait à Cordoue les renforts demandés, ignorant encore que, le 3 juin, la flotte française avait dû se rendre. Il l'apprit enfin, et, en même temps, il sut que par Séville s'avancait l'armée espagnole d'Andalousie, par Jaën l'armée de Grenade. Cette dernière marchait dans la direction de Baylen, tête des défilés de la Sierra-Morena. Dupont se vit forcé de rétrograder, pour n'être pas coupé de Madrid. Il partit de Cordoue, le 17 juin, encombré, ralenti par les voitures nombreuses portant les blessés et les bagages. Il avait été impossible d'abandonner aux fanatiques Espagnols les blessés du siège de Cordoue. Dupont n'avait laissé que ceux dont l'état était le plus grave, et les avait confiés à la parole des autorités et du clergé de la ville. Disons ici que l'odieuse accusation portée plus tard contre lui, et qui lui reprochait d'avoir sacrifié ses blessés, tombe devant les faits. Dupont s'établit à Andujar, position forte, mais qui n'était pas le point vrai à occuper pour garder les défilés de la Sierra. L'autorité de Berthier et de Napoléon lui-même, l'examen des lieux, les résultats du choix fait par Dupont permettent d'affirmer que sa place était à Baylen. Cependant le duc de Rovigo, envoyé à Madrid pour compléter l'œuvre de la déchéance, et introniser le roi Joseph, commençait à concevoir des craintes pour le corps de Dupont. Bien qu'ignorant les graves événements du sud, il avait détaché sur la Sierra

la division Vétel, forte de 6,000 hommes, et avait porté en avant la division Frère jusqu'à San-Clemente. Cette dernière, employée quelques jours après à appuyer le maréchal Moncey, fut remplacée par la division Gobert. Du 15 au 26 juin, Dupont resta sans nouvelles de l'insurrection à Andujar, faisant des détachements sur Jaën et observant les abords de Baylen. Sa position devenait critique. Isolé dans un pays ennemi, il avait peine à nourrir ses troupes, que la chaleur énervait et qu'affaiblissait chaque jour la maladie. Cependant la jonction de Vétel vint rendre quelque énergie à la division Barhou. Parti de Tolède le 19 juin, Vétel avait, le 20, avec 5,000 hommes et onze pièces de canon, culbuté dans la Sierra à Despenaperos les bandes d'Echavarri, avait communiqué avec Dupont et s'était établi à Baylen. Dupont avait ainsi 16,000 hommes, un peu trop disséminés : il est vrai sur sept lieues de terrain. La division Gobert vint porter ses forces à 20,000 hommes. Mais elle apportait de mauvaises nouvelles, la résistance prolongée de Saragosse et de Valence, le mouvement rétrograde de Moncey sur Madrid. Savary envoyait à Dupont l'ordre de tenir sur la ligne du Guadalquivir, mais de ne pas s'engager plus avant. Le 14 juillet, on apprit à Andujar l'arrivée de l'armée de Grenade sous Reding et de l'armée d'Andalousie sous Castaños. Ce n'étaient plus là des troupes méprisables : elles comptaient des volontaires organisés et disciplinés, et aussi un grand nombre de réguliers, dont trois régiments suisses. La première était de 15,000 hommes, la seconde de 20,000. Le 15 juillet, les Espagnols attaquent à la fois Andujar et la tête de pont de Vétel au bac de Menjibar, en avant de Baylen. Ces deux attaques, assez molles, sont repoussées : mais Dupont a fait demander des renforts à Vétel ; celui-ci s'exagère les dangers que court son général, il marche en toute hâte sur Andujar, se faisant remplacer à Baylen par Gobert avec une faible partie de sa division. Ici éclate la faute commise par le manque de concentration. On ignore à Andujar ce qui se passe à Baylen, à Baylen ce qui se passe à Andujar. Renforcé, le 16 au matin, par Vétel, Dupont reçoit avec 16,000 hommes l'attaque des Espagnols et les contient aisément. Mais, pendant ce temps, Reding a trouvé le bac de Menjibar défendu seulement par quelques compagnies : il les repousse, marche sur Baylen et rencontre le corps affaibli de Gobert, qui l'arrête et l'eût rejeté au-delà du fleuve, si Gobert n'était tombé, fusillé à bout portant par un volontaire espagnol. Dufour, qui remplace Gobert, se retire sur Baylen, et Reding renonce à l'y suivre. Mais ici se renouvellent les fautes qui découlent d'une faute première. Mal instruit de ce qui se passe, Dupont, qui a appris l'existence de partis espagnols du côté de Baeza et de Linarès, dans la Sierra, signale ces points à

Gobert, qu'il croit encore vivant. Dufour, que n'éclaire pas sa récente rencontre avec Reding, abandonne Baylen, court à la Caroline, et cherche l'ennemi dans la montagne. Alors seulement Dupont reçoit la nouvelle du combat malheureux de Menjibar : il s'inquiète et renvoie Védel à Baylen. Celui-ci y arrive le 17 au matin, n'y trouve qu'un faible détachement. On lui dit que Dufour s'est porté sur l'ennemi vers Linarès, que les Espagnols occupent les défilés. Védel croit l'armée tournée : il court sur les traces de Dufour. Le 18, Castaños reprend, mais assez mollement, son attaque sur Andujar, tandis que Reding menace sérieusement Baylen. Dupont, averti qu'une canonnade se fait entendre du côté de Menjibar, croit Védel sérieusement engagé et il se décide enfin à concentrer ses forces à Baylen. Il n'était plus temps. La division Barbon, seule restée avec Dupont, était réduite à 9,000 hommes environ, embarrassée par de nombreux bagages, par des malades plus nombreux encore, énervée par une chaleur tropicale, affaiblie par le manque de vivres et la dysenterie. Partie dans la nuit du 18, elle arrive péniblement à Baylen, où, au lieu de la division Védel, elle trouve l'avant-garde de Reding, soutenue de près par l'armée espagnole tout entière, 18,000 hommes environ. L'ordre de marche de la petite colonne de Dupont était singulièrement défavorable en pareille rencontre. Il avait fallu, Castaños restant sur les derrières, établir au milieu de la division les malades et les bagages. Le corps français se trouvait ainsi divisé en deux parties, dont la plus faible débouchait sur Baylen. On ne put donc s'engager que par fractions isolées contre des lignes compactes. L'artillerie ennemie était très supérieure en nombre et en calibre. La division Barbon se heurte héroïquement, mais inutilement contre les troupes masquées de Reding. Bientôt la désertion l'affaiblit encore : 1,500 Suisses passent à l'ennemi. On est au milieu du jour : depuis six heures on se bat avec acharnement, et 3,000 hommes à peine restent debout du côté des Français. Le reste est hors de combat ou couché sur le sol par la faiblesse, la fièvre, ou le désespoir. La plupart des officiers supérieurs sont blessés ; Dupont lui-même a été frappé de deux coups de feu. Quelques centaines d'hommes seulement ont conservé un reste d'énergie : ce sont les débris des marins de la garde et des cavaliers, vieilles troupes résistantes et disciplinées. Telle est la situation quand, pour dernier malheur, on apprend l'approche de Castaños qui arrive sur les derrières par la route d'Andujar. Alors Dupont perd toute espérance. Il veut au moins sauver les tristes restes de sa division, et il envoie un parlementaire proposer à Reding une suspension d'armes. Celui-ci accepte, mais il exige la ratification de Castaños. Le feu cesse et on

s'observe de part et d'autre, les Français dans un sombre abattement, les Espagnols dans le délire d'une joie haineuse. Que fait cependant Védel, dont la présence en temps utile eût fait tourner la chance de ce combat inégal ? Il a compris enfin qu'il court après un ennemi imaginaire ; il s'est assuré que les gorges de la montagne ne recèlent que des *cuadrillas* sans organisation. Il est reparti pour Baylen, le 19, en entendant le canon ; mais ses troupes, exténuées par tant de marches et de contre-marches, n'avancent que lentement. Bientôt le canon cesse de se faire entendre, et Védel retombe dans ses incertitudes premières. Ce n'est qu'à cinq heures du soir qu'il arrive près du lieu de l'action. Des hauteurs de Baylen, Védel aperçoit l'ennemi. Il fait ses dispositions pour l'attaquer, quand deux parlementaires, envoyés par le général Reding, viennent le prévenir qu'il a été conclu un armistice avec le général Dupont. Védel veut passer outre, mais il consent, sur les instances des parlementaires, à envoyer un de ses aides-camp près du général Reding pour s'assurer par lui-même s'il est vrai que des officiers de l'état-major du général Dupont soient auprès du commandant espagnol. L'absence de l'aide-camp se prolonge : alors Védel commence vivement l'attaque, s'empare des hauteurs de Baylen et va se rendre maître de la position de l'Ermitage, lorsqu'un aide-camp du général Dupont lui apporte l'ordre formel de ne rien entreprendre jusqu'à nouvel avis. Védel consent-il, à ce moment, la position du général Dupont ? Il l'a nié depuis, bien qu'il semble difficile de croire qu'il ne se soit pas renseigné auprès de l'officier porteur de l'ordre qui le paralysait. Quoi qu'il en soit, Védel assemble en conseil les officiers supérieurs au nombre de vingt-quatre. Vingt sont pour l'obéissance, quatre pour le combat. Védel croit devoir se résigner. M. Thiers pense, nous ne savons sur quels indices, que Védel put croire à une négociation secrète entre Dupont et Castaños ; ce dernier, homme modéré et prudent, n'ayant été entraîné que par les circonstances à la tête de l'insurrection. Quoi qu'il en soit, voici ce qui s'était passé. A la vue de la division Védel dont la première pensée avait été le combat, dont le premier effort avait été un succès, les Espagnols pleins de rage avaient cru à une ruse. Ils avaient ressaisi leurs armes et avaient entouré avec menaces la division Barbon. L'ordre porté à Védel par l'aide-camp de Dupont, avait été arraché à celui-ci, qu'on accusait de violer la trêve par une complicité coupable. Une fois de plus, Dupont manqua d'énergie. La situation n'était plus la même. Un effort désespéré pouvait lui faire jour à travers le corps de Reding pris à son tour entre deux feux. Le général Pryvé lui donna ce conseil vrai-

ment militaire; mais Dupont était démoralisé. Et d'ailleurs, soyons justes, combien parmi ses soldats eussent eu l'énergie d'exécuter un tel ordre? La suspension d'armes continua donc des deux côtés, et la nuit se passa, ajoutant encore aux souffrances et à la faiblesse des soldats français, privés de vivres. Le 20 au matin, le parlementaire expédié à Castaños, revint, portant un consentement. Castaños arrivait. Les premières conditions consenties furent celles-ci : les trois divisions Barbou, Védel et Dufour se retireraient sur Madrid; la division Barbou, seule vaincue, remettrait ses armes. Là en était la négociation, quand un événement nouveau vint aggraver la situation. Castaños reçut communication d'une dépêche saisie sur un envoyé du duc de Rovigo. Savary mandait de Madrid à Dupont que la physionomie de la guerre dans le nord exigeait la concentration de toutes les troupes françaises sur la capitale. Dès lors, pour Castaños, renvoyer les trois divisions à Madrid, ce n'était plus qu'exécuter le plan des Français. Les intentions du général espagnol durent être modifiées. Il exigea que la division Barbou se rendît prisonnière de guerre : les divisions Védel et Dufour rendraient aussi leurs armes, mais seulement jusqu'au port, où on les évacuerait par mer sur la France. La conclusion de la capitulation fut remise au 21. Dans la nuit, Védel put enfin se rendre un compte exact de la situation. Il fit alors offrir à Dupont de recommencer le combat et de le dégager; mais celui-ci, découragé, refusa, puis, se ravisant, fit tenir à Védel l'ordre de s'échapper et de gagner Madrid. C'était une dernière lueur de courage; car le départ de la division promise aux Espagnols serait infailliblement le signal du massacre de la division entourée. Sur ce dernier ordre, les divisions Védel et Dufour, celle-ci portée à quelque distance, opérèrent leur mouvement de retraite sur la Caroline et Sainte-Hélène. Elles étaient déjà parvenues à ce dernier point, quand les Espagnols, furieux de voir s'échapper leur proie, menacent la division Barbou d'un massacre. Alors, dernière faiblesse, Dupont envoie par deux fois un contre-ordre à Védel : celui-ci s'indigne d'abord; mais une seconde dépêche de Dupont l'a rendu responsable des conséquences d'une retraite; il assemble les officiers, en obtient un avis favorable à l'obéissance et revient. Tout est consommé. Le 22, Dupont signe cette déplorable capitulation de Baylen dont la tache obscurcit encore tant de victoires. On a voulu aggraver encore la honte de cet acte en lui donnant pour cause une triste sollicitude pour des bagages de provenance suspecte. Sans doute, des excès avaient été commis; mais, on l'a vu, le pillage de Cordoue n'avait pas produit des sommes assez importantes pour conduire un général comme Dupont à vendre son honneur. Voici, au reste, les articles de cette

capitulation dont les termes avaient paru révéler l'existence de richesses mal acquises. — Art. 3. Les troupes comprises dans l'article précédent (celles qui n'étaient pas sous les ordres immédiats du général Dupont) *conserveront généralement tous leurs bagages*. — Art. 8. MM. les officiers généraux supérieurs et autres conserveront leurs armes, *et les soldats leur sac*. — Art. 11. MM. les officiers généraux conserveront chacun *une voiture et un fourgon*; MM. les officiers supérieurs et l'état-major *une voiture* seulement, *SANS ÊTRE SOUMIS A AUCUN EXAMEN*. On s'engageait, dans l'art. 15, à prendre les mesures nécessaires pour découvrir les vases sacrés qui pouvaient avoir été enlevés à l'assaut de Cordoue. — Sans doute, il y a là des préoccupations fâcheuses et l'aveu pénible de faits graves; mais il faut se rappeler que, marchant dans un pays ennemi, dévasté, Dupont portait tout avec lui. Les bagages, c'était la vie même de l'armée. On sait le reste. La division Dupont fut conduite à San-Lucar et à Rota, par des chemins détournés, pour éviter les centres de populations fanatisées. Nos malheureux soldats, insultés, frappés, par les paysans, furent partout traités comme des bêtes sauvages. A Lebrija, les Espagnols égorgèrent soixante-quinze prisonniers. Les divisions Védel et Dufour furent dirigées sur Cadix, d'où on devait les embarquer pour Rochefort. Mais la junta de Séville refusa de reconnaître la capitulation : Castaños, qui avait recueilli le facile honneur de cette victoire, assumait la triste responsabilité de cette violation honteuse du droit des gens. Lord Collingwood et sir Hew Dalrymple s'associèrent à cette lâcheté et les malheureux Français de Baylen allèrent mourir de faim sur le rocher de Cabrera ou pourrir dans les pontons de l'Angleterre. Quant aux généraux français, leurs fourgons furent pillés à Ste-Marie : on n'y trouva que 310,000 francs. Ils ne purent eux-mêmes échapper à l'assassinat qu'en se réfugiant sur des barques qui les conduisirent à Cadix, d'où on les embarqua pour Toulon. La nouvelle de la capitulation de Baylen arriva comme un coup de foudre, et surprit les Français au lendemain d'une victoire. Cinq jours avant, le maréchal Bessières venait de balayer les bandes du général Cuesta devant Medina-del-Rio-Seco et il avait par-là forcé à la soumission les villes et les provinces de Léon, Palencia, Valladolid, Zamora et Salamanque. Mais Rio-Seco fut effacé par Baylen. L'orgueil national s'exalta chez les Espagnols, tandis que la faible administration de Madrid se prenait à désespérer de l'occupation. Il fallut abandonner Saragosse qui avait coûté si cher, évacuer Madrid et se retirer sur la ligne de l'Ebre. Le coup porta jusqu'au Portugal dont l'insurrection répondit aux nouvelles espérances de la Péninsule. Napoléon embrassa d'un coup d'œil toutes ces conséquences. Son indignation fut ter-

rible. Il parla d'abord de faire fusiller tous les généraux qui avaient pris part à la capitulation (voy. VÉDEL et MARESCOT). « Ce sont les fourches caudines de l'armée française, » s'écria-t-il. Mais bientôt la modération reprit un peu le dessus. A son arrivée à Toulon, Dupont avait été arrêté ainsi que les autres généraux impliqués dans la capitulation. Il fut d'abord question de le traduire devant la haute-cour impériale ; mais il ne put être donné suite à ce projet. Le prince archi-chancelier, Cambacérès, dans un rapport adressé à l'empereur, admit, il est vrai, la compétence légale de la haute-cour ; mais il déclara en même temps que sa convocation était impossible : 1° Parce que l'acte de constitution du 18 mai 1804 était incomplet dans la partie qui traitait de la haute-cour impériale, puisqu'on y annonçait qu'un sénatus-consulte particulier contiendrait le surplus des dispositions qui devaient régler l'organisation et l'action de cette cour ; que ce travail n'était point encore préparé ; qu'en conséquence, réunir la haute-cour, ce serait assembler un corps dont l'action n'était point entièrement réglée et qui serait arrêté à chaque pas par l'insuffisance de la loi ; 2° parce qu'en ajournant cette réunion jusqu'à ce que le sénatus-consulte eût été rendu, c'eût été s'exposer à juger d'après une loi nouvelle des délits antérieurs à l'existence de cette même loi. Cambacérès fit en outre observer que la qualité de l'un des prévenus ne permettait pas qu'il fût renvoyé devant les tribunaux ordinaires pour des faits réputés *crime d'Etat* ; il conclut donc à ce qu'il fût créé un conseil d'enquête, composé de grands dignitaires, qui se bornerait à soumettre à l'empereur un avis d'après lequel celui-ci prononcerait en connaissance de cause. C'était, au fond, un déni de justice. Le vaincu de Baylen réclamait un tribunal public, des juges réguliers. L'empereur irrité répétait à tout propos : « Un général ne doit pas capituler en rase campagne. » Et il notifiait de nouveau à Regnault de St-Jean-d'Angély sa volonté formelle de demander à une commission exceptionnelle un avis formulé, qui pût servir de base à un jugement sans juges. En conséquence, un conseil d'enquête se réunit le 17 février 1812, sous la présidence du prince archi-chancelier, Cambacérès. Cette juridiction sans nom, sans exemple, était composée de quinze membres : les princes de Neufchâtel et de Bénévot, les ducs de Massa, de Feltre, d'Istrie et de Conégliono ; les comtes de Cessac, de Lacépède, de Fermon, Boulay, Andréossy, Gantheaume et Muraire. Le rapport du grand procureur-général, comte Regnault de St-Jean-d'Angély, accusa le général, entre autres faits, d'avoir : 1° demandé et accepté, le 19 juillet, une trêve dont il n'avait réglé ni la durée, ni les conditions ; 2° exercé le même jour, sur les divisions Védel et Dufour une autorité qui ne lui appartenait plus ; 3° paralysé le général Védel qui eût sauvé ses troupes ;

4° appliqué à deux divisions libres et victorieuses une trêve conclue avant leur arrivée sur le champ de bataille ; 5° flotté du 19 au 20 dans une honteuse incertitude, ordonnant aux divisions Védel et Dufour, tantôt la reddition, tantôt la retraite ; 6° notifié, le 21, un traité signé seulement le 22, et par-là entraîné deux divisions dans sa perte ; 7° stipulé avec une attention honteuse la conservation des bagages, surtout ceux des généraux ; 8° d'avoir préféré ces bagages, fruit du pillage de Cordoue, aux malades laissés dans cette dernière ville. Telles étaient les charges rassemblées par le rapport du grand procureur-général. Et cependant Regnault de St-Jean-d'Angély était, au fond du cœur, favorable à l'accusé. Le général, après un long interrogatoire, rappela ses victoires passées, puis il discuta la légalité de la procédure et chercha à établir qu'il n'était point justiciable du Code pénal comme coupable de haute trahison. Le traité, selon lui, était indispensable et une défense plus longtemps prolongée n'eût abouti qu'à une effusion de sang inutile. J'ai, dit-il, avec 6,000 hommes, tenu tête, pendant dix heures, à un ennemi six fois supérieur en nombre. Ma division était réduite par le sang versé, par le défaut absolu de vivres, par l'épuisement, à l'impuissance de combattre. Resserrée et sans chemin de retraite, elle se trouvait dans le cas de troupes renfermées dans des lignes. La capitulation eût été avantageuse, « sans l'incident funeste de la lettre interceptée du duc de Rovigo, et si la division Védel eût mis à profit réel l'ordre de départ que je lui avais donné à temps. » Le général rejetait ainsi la responsabilité du malheur sur le général Védel, ajoutant « qu'il l'avait longtemps ménagé par délicatesse et qu'il eût dû dès le principe signaler à l'empereur ses nombreuses désobéissances. Les fautes du général Védel sont l'origine de tout. » Comment ne pas s'étonner, dès lors, que plus tard, le général Dupont, devenu ministre de la guerre, ait nommé ce même général Védel inspecteur-général d'armes dans la 8^e division militaire ? La défense de Dupont fut empreinte de cette éloquence un peu pompeuse que nous avons déjà signalée. On préférerait y trouver le langage simple et net d'un soldat. « Après quatre années de souffrances si pénibles, disait le général en terminant sa défense, je croirai n'avoir point souffert si l'assemblée prononce aujourd'hui, comme j'en ai l'espérance, fondée sur les lumières, la noblesse, l'équité qui les caractérisent, tant la justice est douce, tant l'honneur, lorsqu'il rentre dans ses droits, imprime une joie voisine sans doute des jouissances célestes, car elle surpasse de bien loin toutes celles de la terre. Cet honneur si puissant, et sans lequel la vie ne serait qu'un fardeau lugubre, veut que je laisse à ma fille un nom que cette haute

assemblée aura reconnu sans reproche. C'est l'héritage de l'âme, surtout dans une nation aussi sensible à l'estime, et que cette sensibilité rend idolâtre de la justice. J'attendrai donc, dans la confiance la plus profonde, la décision que l'assemblée va émettre sur moi. » Les opinions particulières exprimées par chacun des membres du conseil d'enquête furent généralement sévères. Il est à remarquer que les plus indulgents furent les militaires, Berthier, par exemple. Un des membres civils fut impitoyable; c'était le prince de Bénévent. Il déclara que le général, coupable de l'acte *honteux* de Baylen, avait perdu *à jamais* le droit d'être obéi, et s'était rendu incapable de servir la France. Et deux ans plus tard, ce même homme choisissait le général Dupont pour ministre de la guerre de la monarchie restaurée. Sur l'avis de la commission d'enquête, l'empereur rendit, le 1^{er} mars 1812, un décret où se trouvait l'article suivant : « Le général de division Pierre Dupont est destiné de ses grades militaires. Les décorations qui lui avaient été accordées lui sont retirées; son nom sera rayé du catalogue de la Légion-d'Honneur. Il lui est fait expressément inhibition et défense de porter à l'avenir l'habit militaire, de prendre le titre de comte, et de faire usage des armoiries que nous avons attachées à ce titre. Les dotations qu'il tenait de notre munificence seront mises sous le sequestre. Il sera transféré dans une prison d'état pour y être détenu jusqu'à nouvel ordre. » En même temps, l'Empereur ordonnait qu'il fût fait triple expédition de la procédure et des pièces y relatives, pour être déposées *cachetées*, l'une aux archives du gouvernement, l'autre aux archives de l'empire, et la troisième aux archives du sénat, afin d'assurer la conservation de ces actes et d'y avoir recours selon les circonstances. Le décret ne fut pas imprimé parmi les autres décrets et ordonnances. Que reste-t-il aujourd'hui de cette flétrissure? Sans doute une tache ineffaçable souillera dans l'histoire le nom du général qui ne sut pas mourir à Baylen; mais enfin, ce général n'avait-il pas été le héros de Pozzolo, d'Albeck, d'Halle, de Friedland? Celui-là même qui s'abandonna si tristement en Espagne, n'avait-il pas déployé au premier degré, dans ces occasions décisives, cette intelligente audace qui fait les grands capitaines? Que le Dupont de Baylen ne nous fasse pas oublier le Dupont de l'Allemagne et de l'Italie. Et d'ailleurs, la faute commise par lui ne fut-elle pas partagée par beaucoup d'autres, préparée par des fautes supérieures et fatales dont il ne peut être responsable? Il a payé pour tous, et il a résumé en un seul homme, en un seul fait une faute immense qui n'est pas la sienne, l'expédition d'Espagne. Nous avons tout dit, et les difficultés locales, et l'absence d'informations, et l'isolement funeste, et les rigueurs d'un climat excessif, et l'état de cette armée, composée d'enfants malades : la

postérité n'a pas encore prononcé en dernier ressort sur la capitulation de Baylen. Napoléon lui-même, éprouvé plus tard, lui aussi, par la mauvaise fortune, malheureux par ses fautes et par celles de ses officiers, a prononcé un mot qui est le premier acte d'une réhabilitation : « Dupont fut plus malheureux que coupable. » — La première chute de l'empereur rendit à Dupont sa liberté : jusque-là, il avait été renfermé dans le fort de Joux. Le gouvernement provisoire nomma Dupont commissaire du département de la guerre. C'était une faute, et il eût été à désirer pour le général qu'elle ne fût pas commise. Le nom de Dupont était associé à une honte nationale : l'armée, si mal disposée pour le gouvernement nouveau, vit dans ce choix une insulte. Dupont fut confirmé par le roi Louis XVIII dans ces fonctions, qui prirent le nom de ministère et secrétariat de la guerre (6 mai 1814). « Vous avez, en Espagne, dit le roi à son ministre, cédé à des forces supérieures, mais je ne vous en estime pas moins. » Une ordonnance royale cassa le décret impérial et prescrivit la destruction des trois exemplaires de la procédure. Un seul ne put être retrouvé alors, celui qui avait été destiné aux archives de la haute-cour impériale qui ne fut jamais organisée. C'est cet exemplaire qui a fourni à l'histoire les correspondances militaires de Dupont et les pièces de la procédure instruite devant le conseil d'enquête. L'administration de Dupont donna lieu à de graves reproches. Il exagéra, comme à plaisir, les tendances du nouveau gouvernement. La curée des grades était commencée : tous les partisans anciens ou nouveaux du régime royal s'improvisaient officiers, ceux-ci comme échappés au désastre de Quiberon, ceux-là comme anciens soldats de l'armée de Condé. L'uniforme était à la mode, et la plupart des courtisans se déguisaient en officiers supérieurs. Dupont ne refusait personne. En même temps, il renvoyait avec la demi-solde 14,000 jeunes officiers, braves, instruits, mais suspects : c'était créer à la royauté autant d'ennemis implacables. Pendant six mois, le ministre de la guerre épura ainsi les cadres d'une main, tandis que de l'autre il les inondait d'officiers improvisés et incapables. Il prodiguait la croix d'honneur, comme pour l'avilir. Enfin, des plaintes graves furent portées contre son administration à propos du marché des vivres de la guerre. Dupont donna sa démission et fut remplacé, le 3 décembre, par le maréchal duc de Dalmatie. Il eut pour consolation la croix de commandeur de l'ordre de St-Louis et le commandement de la 22^e division militaire. C'est dans ce nouveau poste qu'il apprit le débarquement du golfe Juan. Il adressa aussitôt au roi Louis XVIII la lettre suivante, en date du 15 mars 1815 : « Cet ambitieux, que la France a proscrit à jamais, et dont il a fait trop longtemps le malheur, vient pour

l'agiter et la désoler de nouveau; mais il va y trouver le prix de sa fureur et le terme de ses projets insensés. Suivi d'une poignée d'hommes égarés par la séduction, il ose insulter à l'armée française; il prétend la combattre, et en même temps il cherche à y semer la trahison; mais ses menaces et ses séductions seront vaines et impuissantes. Elle ne le connaît plus que comme un *rebelle* et un *traître*.... » On a fait de cette lettre un nouveau crime au comte Dupont, sans se rappeler combien de paroles semblables furent écrites et prononcées par des hommes qui n'avaient reçu de Napoléon que des bienfaits. L'empereur remonté sur le trône, se contenta d'exiler à quarante lieues de Paris le commandant de la 22^e division militaire. Le second retour du roi Louis XVIII replaça Dupont dans ses fonctions, et il fut, en outre, nommé membre du conseil privé. En septembre 1815, il fut élu député par le département de la Charente, et fit partie de la chambre *introyable* : il y vota avec la minorité. Réélu en 1816, il siégea au centre gauche, et prit part à la discussion du projet de loi relatif au recrutement de l'armée. A propos du titre 6, concernant l'avancement, il déclara qu'à ses yeux le droit à l'avancement consacré dans ce titre n'affaiblissait pas le droit royal et inviolable de placer et d'employer les officiers selon le degré de confiance qu'ils pourraient inspirer. « La fixité des emplois, ajouta-t-il, fondée sur le discernement du mérite et des individus, est un principe non moins juste que fertile en puissants effets sur l'esprit d'une armée. Les droits des talents et de l'expérience ne sont jamais méconnus sans danger, et ils sont toujours respectés d'un gouvernement qui ne sacrifie point les plus sacrées maximes à des vues secondaires et momentanées. Il fonde ses succès sur la confiance et sur l'habileté longtemps éprouvées dans les emplois les plus importants. Si les rangs où la capacité doit être plus développée étaient renouvelés sans cesse et dans un temps prématuré, l'émulation, le nerf de la gloire militaire, en recevrait une atteinte inévitable. » Entre autres amendements proposés, en cette occasion, par le comte Dupont, on remarqua celui-ci : « Le tiers des sous-lieutenances de la ligne sera donné aux sous-officiers, un tiers aux élèves des écoles militaires spéciales, et un tiers aux élèves des collèges royaux. Les deux tiers des grades et emplois de lieutenant et de capitaine, et la moitié de ceux de chef de bataillon ou d'escadron et de lieutenant-colonel, seront donnés à l'ancienneté. » Il prit encore la parole sur quelques projets de loi rentrant dans sa compétence militaire; mais il prit peu de part aux discussions politiques. Réélu en 1821, en 1824, en 1827, il vota le plus souvent avec le centre, quelquefois avec le côté gauche. Une ordonnance royale du 13 août 1832 l'admit à faire valoir ses droits à la retraite. Depuis lors, le comte Dupont vécut dans une sage

et laborieuse activité. Il mourut à Paris, le 9 mai 1840, âgé de 75 ans. Il a laissé des essais poétiques qui ne sont pas sans valeur, *la Liberté*, poème qui, en 1799, lui mérita la première mention au concours de l'Institut; un poème imité d'Ossian, *Cathelinnu, ou les amis rivaux*, 1801, un poème en dix chants sur *l'Art de la guerre*, 1838; enfin, une traduction assez estimée des Odes d'Horace, sans nom d'auteur. Ses ouvrages politiques, historiques ou militaires sont : 1^o *Observations sur l'Histoire de France de l'abbé de Montgaillard*; 2^o *Une opinion sur le nouveau mode de recrutement*, 1818, in-8^o; enfin des *Mémoires militaires* fort intéressants, mais encore manuscrits. A. F.—R.

DUPONT DE NEMOURS (PIERRE-SAMUEL), député à l'assemblée nationale, etc., naquit à Paris, le 14 décembre 1739. Il montra de bonne heure ce désir d'apprendre et cette conception vive et pénétrante qui expliquent la diversité remarquable de ses connaissances, et les succès qui lui étaient réservés dans presque toutes les branches de l'instruction humaine. Placé dès le plus bas âge dans une maison d'éducation, il y fit de brillantes études, et soutint à douze ans un exercice public avec beaucoup d'éclat. Au sortir du collège, son application parut s'accroître en raison de l'importance et de la multiplicité de ses études. Les sciences naturelles et philosophiques, la littérature, l'histoire et le droit public, eurent successivement part à ses méditations. On vit dès-lors aussi se développer en lui cet amour de la vérité et cette passion instinctive pour le bien qui formèrent les deux traits dominants de son caractère. Une secte célèbre s'appliquait alors, sous la direction du docteur Quesnay, premier médecin du roi, à rechercher les véritables sources des richesses des nations, à accroître ces richesses et à rendre l'administration publique moins onéreuse au peuple. Malesherbes fécondait des inspirations de sa belle âme les travaux de cette société; Turgot, d'Argenson, l'abbé Baudeau, Gournay, figuraient à la tête de ses membres, si connus sous le nom d'*économistes*. Le commerce, l'agriculture, les impôts, la police générale des grains, étaient les objets principaux de leurs études. L'idée dominante de leur système était d'appeler d'utiles encouragements sur l'agriculture, qu'ils considéraient, avec un grand ministre, comme la mère nourricière de l'État, et sur le commerce et l'industrie, dont ils aspiraient à voir briser les entraves : théorie simple en elle-même, mais féconde en applications, et à laquelle on ne saurait du moins contester le mérite d'avoir préparé cette importante science qui, sous le nom d'*Economie politique*, analyse aujourd'hui les fondements de la puissance et de la prospérité des États, et compare la nature et l'influence de leurs institutions publiques. Une telle association ne manquait d'aucun des

attraits qui pouvaient agir sur l'imagination ardente et sur l'esprit naturellement systématique du jeune Dupont. Il s'unit avec empressement aux travaux des économistes, et publia à Londres, en 1763, des *Reflexions sur l'écrit intitulé : Richesses de l'État*, in-8°. Cet opuscule, où les principes de la société étaient exposés avec beaucoup de talent, fit une grande sensation parmi ses membres ; ils s'empressèrent d'ouvrir leurs rangs à l'auteur, qui ne tarda pas à justifier ce choix par l'éclat et l'utilité de sa collaboration. Il rédigea plusieurs mémoires particuliers d'un grand intérêt, et coopéra activement au *Journal d'Agriculture* et aux *Éphémérides du citoyen*, ouvrage en 63 volumes (1772 et années suivantes), dont l'entreprise, commencée par l'abbé Baudeau et par le marquis de Mirabeau, fut, presque dès son origine, abandonnée en totalité à Dupont. Il publiait en même temps des mémoires sur le commerce des grains, sur la grande et la petite culture, et secondait efficacement les intendants de Soissons et de Limoges, qui s'efforçaient d'introduire des améliorations dans leurs généralités. Sa réputation fixa bientôt les regards du duc de Choiseul. Ce ministre essaya de se l'attacher par des offres brillantes ; mais il exigeait que le jeune économiste renoncât au patronage du docteur Quesnay, son maître et son ami. Blessé d'une telle exigence, Dupont n'hésita point à garder la position utile et indépendante qu'il occupait, et sacrifia sans balancer la fortune à l'amitié. Ce n'était pas seulement en France que les travaux de Dupont recueillaient d'honorables suffrages. Gustave III, roi de Suède, voulut le connaître personnellement, et le comprit dans la première promotion des chevaliers de l'ordre de Wasa, qu'il venait d'instituer. Le margrave de Bade le choisit pour conseiller aulique de légation, et ce fut pour ce prince que Dupont rédigea son *Tableau raisonné des principes de l'Économie politique* (1775). Stanislas Poniatowski, roi de Pologne, le nomma secrétaire d'un conseil d'instruction publique et gouverneur du prince Adam Czartoryski, son neveu. C'est à son séjour à la cour de Pologne qu'on doit les réflexions judicieuses que Dupont communiqua à l'Institut, à l'occasion de l'histoire de ce royaume par Rulhières, document important à consulter pour bien connaître les événements qui affligèrent alors cette malheureuse contrée. Des séductions toutes-puissantes sur son cœur l'arrachèrent bientôt à cette honorable existence. Turgot, son confident et son ami, venait d'être appelé au contrôle-général des finances. Dupont quitta tout pour se réunir à lui ; il coopéra aux travaux assidus de son ministère, l'aïda dans la réforme des nombreux abus qu'il avait entrepris de détruire, partagea ses illusions et ses dégoûts, et le suivit dans sa disgrâce, lorsqu'une opposition puissante eut

enfin réussi à ébranler la confiance qu'il avait d'abord inspirée à Louis XVI. Cette époque fut l'une des plus actives de la vie si pleine de Dupont. On lui doit deux ouvrages importants sur le ministère de Turgot : le premier est l'histoire sous forme de mémoires qu'il en publia en 1782 (2 vol. in-8°) ; l'autre est un recueil complet des opérations, des projets et des écrits de ce ministre, qu'il fit paraître en 9 volumes in-8°, de 1808 à 1811. Lors de la disgrâce de Turgot, Dupont, exilé par ordre verbal de Maurepas, s'était retiré dans une terre qu'il possédait en Gâtinais, et y avait fait avec un succès marqué l'essai de quelques procédés d'agriculture. C'est à lui que cette province est redevable de la culture des prairies artificielles. Son exil fut de courte durée. M. de Vergennes, ministre des affaires étrangères, le chargea de régler, de concert avec le docteur Hutton, agent confidentiel de la Grande-Bretagne, les bases du traité de reconnaissance des États-Unis, et de préparer le traité de commerce avec l'agent de l'Angleterre, qui était pour lors à Paris. Dupont fit imprimer, en 1788, sous le titre de *Lettre à la chambre de commerce de Normandie*, l'exposition complète des circonstances qui se rattachent à cette importante négociation. MM. de Calonne et d'Ormesson le chargèrent aussi de plusieurs travaux essentiels, en récompense desquels il reçut le brevet de conseiller d'État. Il fut nommé commissaire-général du commerce et organisa le bureau de la balance du commerce, établissement utile, qui réclama souvent ses soins. Lors de la réunion des notables, Dupont fut l'un des deux secrétaires-généraux de ces assemblées, dont les procès-verbaux ont été cités comme des modèles de rédaction. En 1789, le tiers-état du bailliage de Nemours l'élut à la presque unanimité député aux états-généraux, où nul n'apporta un esprit plus sage ni des vues plus pures. Il vota pour l'établissement de deux chambres et pour le *veto* suspensif, s'opposa vivement à ce que l'assemblée intervint dans la police de l'État, et combattit avec l'abbé Maury le projet du comité de constitution qui invitait le roi à prendre le commandement des troupes convoquées à la fédération du 14 juillet 1790, en rappelant que ce commandement était un privilège inhérent à la royauté. Il fit supprimer la gabelle, lutta sans succès contre la création des assignats, et prédia avec une sincérité qui faillit lui coûter la vie les conséquences de cette émission. Fidèle à ses principes, dans un rapport sur la disette des grains, il s'était déclaré pour la liberté absolue de cette branche de commerce. Dans la discussion sur les colonies, il défendit les gens de couleur, et demanda qu'on ne reconnût que deux états, la liberté et l'esclavage. Dupont présida deux fois l'assemblée nationale, et y remplit plusieurs fois les fonctions de secrétaire. La dispersion des membres de

cette assemblée n'enchaîna point son activité. Il prit une imprimerie à son compte, et ne cessa de combattre, dans un journal dont il se fit l'éditeur, les doctrines anarchiques dont les progrès aggravaient chaque jour les périls de la royauté. L'énergie avec laquelle il se prononça contre les événements du 20 juin 1792 attira sur sa tête de nouvelles persécutions. Au 10 août, Dupont se rendit au château des Tuileries, avec son fils, pour défendre le roi au péril de sa vie, et il accompagna l'infortuné monarque à l'assemblée. Ce fut dans ce trajet que Louis XVI lui adressa ces mémorables paroles : « M. Dupont, on vous trouve toujours où l'on a besoin de vous. » L'amitié courageuse de M. Harmand, depuis employé supérieur des finances, sauva Dupont des premières proscriptions révolutionnaires. Il réussit à le faire cacher dans l'observatoire du collège Mazarin, où deux misérables chaises composaient tout son mobilier ; où, malgré l'ingénieuse sollicitude de son bienfaiteur, il manquait quelquefois de pain et presque toujours d'eau. Pressé lui-même de rejoindre l'armée, M. Harmand fit part au savant Lalande de l'horrible situation à laquelle son absence allait livrer le philosophe proscrit. Il émut sans peine en sa faveur la compassion du célèbre astronome. Lalande accepta avec empressement la mission de pourvoir à la subsistance du prisonnier ; mais son dévouement fut inutile. Dupont parvint à se réfugier dans sa terre, aux environs de Nemours, où il demeura longtemps à l'abri des recherches. Cette période, si pleine d'angoisses et de dangers, ne fut point perdue pour les lettres et la philosophie. C'est au fond du réduit de l'observatoire Mazarin, que Dupont, frappé d'un mandat d'arrêt qui devait l'envoyer mourir à la Force, avait composé son *Oromasis*, petit poème en prose, où l'auteur, sans adopter aveuglément l'optimisme de Pope, oppose une morale plus consolante et plus élevée au pessimisme railleur de *Candide*. Ce fut au sein d'une retraite presque aussi incommode et non moins périlleuse, qu'il écrivit sa *Philosophie de l'Univers* (1796 et 1797, in-8°), ouvrage où l'on a justement relevé quelques écarts d'imagination, mais dans lequel on ne saurait trop louer une morale aimable et pure, une sensibilité profonde et des observations ingénieuses. Le morceau dans lequel l'auteur s'élève contre le suicide, le seul crime, dit-il, qui ne laisse aucune possibilité de retour à la vertu, ce morceau, rapproché de la situation presque désespérée où Dupont se trouvait alors, a fourni à ses biographes le sujet d'un juste hommage à la bienveillance et à la fermeté de son caractère. « Même « dans ce moment incompréhensible, dit l'auteur, où la morale, les lumières, l'amour « énergique de la patrie, ne rendent la mort, au « sortir des guichets ou sur l'échafaud, que plus « inévitable : où il semblerait permis de choisir

« entre les manières de quitter une vie qu'on « ne peut plus conserver, et d'enlever aux ti- « gres à face humaine l'exécrable plaisir de vous « promener les mains derrière le dos et de « boire votre sang ; oui, sur la charette fatale « même, et n'ayant de libre que la voix, je puis « encore crier *gare* à un enfant qui serait trop « près de la roue ; il pourra me devoir la vie, « peut-être la patrie lui devra son salut... » Peu de jours après celui où Dupont traçait ces belles lignes, il fut arrêté et conduit à la Force. La chute de Robespierre lui sauva la vie. Le retour passager du calme le ramena bientôt sur la scène politique. Il fut nommé par le département du Loiret, député au conseil des anciens, et s'y fit remarquer par plusieurs discours importants, et par des rapports sur divers objets d'administration publique. Il y défendit les pères et mères des émigrés, et contribua à faire rejeter la loi qui eût achevé de les dépouiller. Cette conduite le rendit de nouveau suspect aux terroristes ; il fut compris sur la liste de déportation dressée le 18 fructidor, et il aurait infailliblement expié son courage dans les déserts de Sinnamari, sans le crédit et l'influence d'un de ses collègues au Corps législatif et son confrère à l'Institut, Chénier, qui réussit à le faire passer pour octogénaire, quoiqu'il eût à peine soixante ans : il fut néanmoins arrêté ; ses presses furent brisées, et son imprimerie, riche surtout en caractères orientaux, complètement dévastée. Dupont n'osa pas braver plus longtemps l'animosité à laquelle il était en butte, et il se retira aux États-Unis avec les deux fils qu'il avait eus d'un premier mariage. Il fut accueilli avec tous les égards dus à son caractère, à ses talents et au service important qu'il avait rendu à cette république en prenant part, en 1782, aux traités qui avaient consacré son indépendance. Il se fixa dans le Jersey, près de New-York, se voua activement à l'agriculture, et prépara les moyens d'établir une colonie pour y recevoir ses amis persécutés, projet que les circonstances ne lui permirent pas de réaliser. Il traça un plan d'éducation nationale, sur la demande de Jefferson, alors vice-président (*Plan d'Éducation nationale dans les États-Unis d'Amérique*, Philadelphie, 1800 ; une 2^e édition fut publiée à Paris, 1812, in-8°), et communiqua à l'Institut de France une foule de mémoires sur l'économie publique et sur divers points d'histoire naturelle, de physique et de géographie. Dupont, qui avait fui sa patrie livrée aux orages révolutionnaires, tourna ses regards vers elle aussitôt qu'une main ferme y eut rétabli l'ordre et la sécurité. Il revint à Paris dans le courant de 1802, fut nommé secrétaire, puis président de la chambre de commerce, et reprit, dans la classe des inscriptions et belles-lettres de l'Institut, la place à laquelle il avait été appelé à l'époque de la réorganisation de ce corps. Sa vaine cessa pres-

que plus dès-lors d'appartenir aux sciences et à la philanthropie. Pénétré de l'opinion que Dieu, en donnant à tous les êtres animés la vie et les sensations, en a fait participer un assez grand nombre à l'intelligence, à la liberté et à la moralité qui suppose le raisonnement, il entreprit d'étudier ce qu'il appelait les *sciences, les institutions sociales, le langage des animaux*. Les résultats de ces études, déjà ébauchés lorsqu'il écrivait la *Philosophie de l'Univers*, furent consignés dans une série de mémoires qu'il lut à l'Institut, opusculs dans lesquelles Dupont se montre souvent la dupe d'une imagination brillante et féconde, et qui fournirent aux critiques le texte de plaisanteries piquantes, mais où l'auteur enchaîne avec beaucoup d'art et de séduction les divers éléments de son système, et ne cesse d'intéresser alors même qu'il ne parvient point à convaincre. Dupont mêlait des travaux plus solides et d'une utilité plus positive à ces délassements ingénieux ; des mémoires sur la liberté morale, sur le courage, sur les institutions religieuses et sur une foule d'objets d'économie publique, attestent la profondeur de ses méditations. Des dissertations littéraires pleines de goût, des notices biographiques sur plusieurs savants et hommes de lettres, tels que Quesnay, Thouret, Guibert, Lalande, Gudin, etc., remplissaient les loisirs d'une vie qui, privée de l'aliment des fonctions publiques, ne pouvait se résigner à demeurer inutile à la patrie. D'autres travaux recommandent encore le nom de Dupont à l'intérêt de tous les amis de l'humanité. Le premier, dès l'an 1786, il avait démontré, avec une logique entraînante, l'avantage des secours à domicile sur ceux qui sont donnés dans les hôpitaux, et il doit être, à ce titre, considéré comme le véritable fondateur de nos dispensaires. La société philanthropique fut redevable à ses efforts de perfectionnements essentiels. Ce fut du sein de ces paisibles et utiles occupations qu'il assista en 1814, à la destruction du régime impérial, pour lequel son âme sincèrement attachée à la liberté déguisait mal son peu de sympathie. Il accepta la place de secrétaire du gouvernement provisoire, qui prépara la restauration, et, malgré son âge avancé, il en remplit les fonctions avec zèle. Le 29 juin 1814, Louis XVIII le nomma conseiller d'état, puis chevalier de la Légion-d'honneur. Les événements de mars 1815 survinrent ; Dupont crut sa tranquillité menacée, et se rembarqua pour l'Amérique, où il se réunit à ses deux fils dans la Delaware. Ses infirmités, qui croissaient avec l'âge, ne l'empêchèrent point de reprendre sur cette terre étrangère le cours de ses laborieuses occupations, et de recueillir, pour les envoyer en France, des observations précieuses sur les institutions, les mœurs et les procédés agricoles des Etats-Unis. Bientôt, les atteintes de la goutte qu'il ressentait depuis long-temps devinrent

plus vives. Une chute qu'il fit au mois de décembre 1816, dans une rivière où il tomba tout habillé, en accrut l'intensité, et cette affection douloureuse, déplacée par les remèdes qu'il employa pour la guérir, s'étant portée sur les entrailles, l'enleva le 6 août 1817. Son courage et sa sérénité ne s'étaient pas démentis durant ses longues souffrances ; il employait ses heures d'insomnie à continuer une traduction de l'*Arioste*, fruit de ses trois exils, et dont il n'a publié que les trois premiers chants (Paris, juin 1812). Dupont de Nemours a été en général favorablement jugé par ses contemporains. Nul homme en effet ne sut mieux désarmer la critique par la franchise avec laquelle il exposait ses systèmes, et se faire pardonner sa supériorité ou les aberrations de son esprit, par la candeur et la simplicité de son âme. C'est à cette simplicité en quelque sorte native que Turgot faisait allusion, lorsqu'il disait qu'il ne serait toute sa vie qu'un jeune homme d'une brillante espérance. Dans les mémoires publiés récemment par Arnault, on lit que Dupont mourut âgé, mais non pas vieux. Il est certain en effet qu'il conserva jusqu'à sa mort la fraîcheur de son imagination et la vivacité piquante de son esprit. Parmi les portraits qui ont été tracés de son caractère, nous citerons celui que M. Lacroix a consigné dans son *Histoire du directoire* : « Aimable, enjoué, dit-il, éminemment « courageux, plein d'honneur, né pour le travail, « susceptible de beaucoup d'illusions et sur les « hommes et sur les événements, enclin à l'esprit « systématique, il croyait toujours marcher vers « un âge d'or que la raison enfanterait ; mais « l'injustice et le crime le rendaient bouillant « d'indignation. Il paya sans doute tribut à « l'erreur ; mais je n'ai pas connu d'homme « plus porté à sacrifier soit au bien public, soit « à l'amitié, les intérêts de sa fortune et ceux « même de sa gloire. » Dans une notice que M. Degérando a consacrée à la mémoire de Dupont, on trouve ce bel éloge de ses qualités privées : « Chéri dans la société où il portait le « charme d'un entretien toujours piquant et « aimable, expansif et original, se plaisant au « milieu des enfants, dévoué aux affections d'une « famille dont il était le modèle, le bonheur et « l'appui, il était partout essentiellement où il « y avait du bien à faire ; il y était infatigable « et serein tout ensemble, se faisant un devoir « de ce qui n'est que du zèle aux yeux du commun des hommes.... » Dupont avait épousé en secondes noces la veuve du célèbre Poivre, qui lui a survécu. Indépendamment de ses ouvrages mentionnés dans cette notice, on lui doit une foule d'opusculs dont les principaux sont : 1° *Du Commerce de la compagnie des Indes*, 1770, in-8°. 2° *Notice sur la vie de M. Poivre* (Philadelphie et Paris, 1780, in-8°). 3° *Considérations sur la position politique de la Fran-*

ce, de l'Angleterre et de l'Espagne, 1790, in-8°. 4° *Le Pacte de famille et les conventions subséquentes entre la France et l'Espagne*, 1790, in-8°. 5° *Rapport sur le droit de marque des cuirs*, Paris, an 12 (1804), in-8°. 6° *Sur la banquette de France, les causes de la crise qu'elle a éprouvée, les tristes effets qui en sont résultés et les moyens d'en prévenir le retour*, Paris, 1806, in-8°, avec cette épigraphe : *Noli me tangere*, ouvrage dont la circulation fut promptement interdite par le gouvernement. Les plans financiers de Dupont, développés dans plusieurs discours et opuscules, ont été consultés avec fruit pour l'organisation actuelle du trésor royal. 7° *Sur l'instinct*, mémoire lu à l'Institut, Paris, 1806, in-8°. 8° *Irénée Bonfils*, 1808, in-8°. 9° Une foule d'articles insérés dans le *Journal d'agriculture, les Nouvelles politiques, le Publiciste, la Revue philosophique, les Archives littéraires, l'Historien, le Mercure, la Bibliothèque française*, et dont la plupart ont été réunis sous ce titre : *Opuscules morales et philosophiques retirées de différents journaux* (sic), Paris, an 13 (1805) in-8°, rare. MM. Silvestre, Deleuze, Degérando et Dacier ont communiqué en 1818 et 1820, aux différentes sociétés dont Dupont de Nemours était membre, d'intéressantes notices sur la vie et les écrits de cet ingénieux et savant publiciste. B—ÉE.

DUPORT (FRANÇOIS), médecin, né à Paris vers 1540, joignit aux connaissances nécessaires pour l'exercice de sa profession, le goût de la littérature. Il latinisa son nom, suivant l'usage du temps, ce qui l'a fait confondre quelquefois avec François Portus, célèbre professeur en grec à l'académie de Genève, qui vivait à la même époque. On a de lui : 1° *de Signis morborum libri IV, cum annotationibus*, Paris, 1584, in-8°. 2° *Pestilentis luis demendæ ratio, carmine et soluta oratione*, Paris, 1606, in-8°, en latin et en français. 3° *Medica de cas ejusdem commentaris illustrata*, Paris, 1613, in-8°. Cet ouvrage, écrit en vers latins, a été traduit en vers français par Dufour, docteur en médecine, sous ce titre : *la Décade de médecine, ou le Médecin des riches et des pauvres*, Paris, 1694, in-12. Duport, après avoir publié ces ouvrages pour la connaissance et guérison des corps, comme il le dit lui-même, se crut obligé de travailler aussi à la guérison de l'âme. Ce fut ce qui l'engagea à composer un poème intitulé : *le Triomphe du Messie*, Paris, 1617, in-8°. Mais ses talents ne répondaient pas à la grandeur du sujet, et son ouvrage est, depuis longtemps, relégué dans la classe de ceux qui ne trouvent point de lecteurs. W—s.

DUPORT (JACQUES), théologien et savant helléniste anglais, né au commencement du 17^e siècle, mort en 1680, après avoir été professeur de grec, principal du collège de la Madelène, à Cambridge, et doyen de Péterborough. Le plus

considérable des ouvrages qu'il a laissés est intitulé : *Gnomologia Homeri cum duplici parallelismo ex sacra Scriptura et gentium scriptoribus*, Cambridge, 1660, in-4°. C'est un ouvrage plein d'érudition, et regardé, lorsqu'il parut, comme indispensable pour l'intelligence du poète grec. On a réuni ensemble et publié à Cambridge, 1676, in-8°, des opuscules grecs et latins de Duport, sous le titre de *Poetica Stromata*. On a aussi de lui des leçons sur les quinze premiers caractères de Théophraste, le cinquième excepté, imprimées dans l'édition des *Caractères* donnée par Needham. Ces leçons, attribuées, avant leur publication, au savant Stanley, qui a écrit les vies des philosophes grecs, furent reconnues alors pour être l'ouvrage de Duport, par des personnes qui les avaient entendu prononcer à l'université de Cambridge, pendant la grande rébellion. X—s.

DUPORT (GILLES), docteur en droit civil et canon, et protonotaire apostolique, né à Arles en 1625, suivit les écoles de droit. Après ses premières études, il entra dans la congrégation de l'Oratoire, à l'âge de vingt-deux ans, et y prit les ordres sacrés. Il enseigna les humanités d'abord au Mans, ensuite à Avignon, et sortit de la congrégation en 1660. Il mourut en 1690. Ses ouvrages sont : 1° *l'Histoire de l'église d'Arles, de ses évêques et de ses monastères*, 1690, in-12, réimprimée l'année suivante. Saxi, chanoine d'Arles, mort en 1637, avait donné la même histoire sous le titre de *Pontificium Romanum sive Historia primatum Arelatensis ecclesiæ*. L'ouvrage de Duport n'est qu'un abrégé de celui de Saxi, augmenté néanmoins de ce qui concerne les prélats qui, depuis l'impression du livre de Saxi, gouvernèrent l'église d'Arles. Duport y parle aussi du différend entre les archevêques d'Arles et ceux de Vienne au sujet de la primatie des Gaules. 2° *la Rhétorique française, contenant les principales règles de la chaire*, 1673, in-12. Cet ouvrage reparut en 1684, sous le titre suivant : *l'Art de prêcher, contenant diverses méthodes pour faire des sermons, des homélies, des prêches, de grands et de petits catéchismes, avec une manière de traiter les controverses selon les règles des saints Pères et la pratique des plus célèbres prédicateurs*. La matière n'y est qu'effleurée, et le titre promet plus que l'auteur ne tient. 3° *Les excellences, les utilités et la nécessité de la prière*, Paris, 1667. L—v.

DUPORT (ADRIEN), conseiller au parlement, en la chambre des enquêtes, et député aux états-généraux en 1789, par la noblesse de la ville de Paris, fut un des hommes qui se firent le plus remarquer dans les premières années de la révolution. Il était un des plus jeunes magistrats de sa compagnie, lors de la lutte qui, en 1787 et 1788, s'établit entre ce grand corps et le gouvernement de Louis XVI, et fut néanmoins un

de ceux qui, dans ces débats précurseurs d'un bouleversement terrible, contribuèrent le plus à paralyser les efforts de l'autorité royale, qu'il devait attaquer bientôt avec plus de violence et de succès encore, dans la grande assemblée dont il fut membre. S'il faut en croire les personnes les mieux instruites des intrigues d'alors, c'est chez lui, qu'avant la réunion des états, se rassemblaient les plus dangereux adversaires du gouvernement, et que déjà se combinaient les moyens de le renverser. L'anecdote suivante, rapportée plus tard par un ancien magistrat du parlement, qui connaissait particulièrement Duport, vient à l'appui de ce qu'on vient de dire. Ceux qui ont suivi les événements dans ces temps orageux, n'ont pas oublié le lit de justice tenu le 8 mai 1788, dans lequel le roi enjoignit au parlement de transcrire sur ses registres les édits bursaux, qui faisaient pousser des clameurs si hautes à la suprême magistrature. « Voici, dit M. Ferrand (1), en parlant de ces « lois, une anecdote qui peut paraître intéressante, parce qu'elle appartient à l'un des plus « violents moteurs de la révolution. Adrien « Duport, qui, certes, pendant l'assemblée constituante, a travaillé avec le plus de suite à « détruire pièce à pièce tout ce qui constituait « la monarchie, se trouva à côté de moi, en « sortant du lit de justice du 8 mai : *Eh bien*, « lui dis-je, *voilà donc ce grand secret!* sur « quoi il reprit tout à coup : *Ils viennent d'ouvrir une mine bien riche; ils s'y ruineront, « mais nous y trouverons de l'or.* La révolution, « qui avait toujours été dans son cœur, était « déjà dans sa tête. » Effectivement, la carrière fut à peine ouverte, qu'il se prononça pour les changements projetés, protesta contre les délibérations de son ordre, qui voulait maintenir l'ancienne composition des états-généraux, et se réunit au tiers-état avec quarante-six de ses collègues; parti que l'histoire désignera sous la dénomination de *minorité de la noblesse*, et où figurèrent les premières familles de France. En arrivant dans la nouvelle assemblée, Duport prit place parmi les plus ardents révolutionnaires, qui se groupaient à l'extrémité de la salle, à gauche du président. Les hommes qui formaient cette dangereuse ligue, n'étaient guère que trente à quarante, et ils vinrent cependant à bout de dominer le reste de l'assemblée, dont la très grande partie ne voulait que des réformes et point de révolution. Duport eut la plus grande part aux efforts qu'il fallut employer pour arriver à ce but. Il se lia particulièrement avec le jeune Barnave, dont les grands talents servaient au développement de ses pensées; avec La Borde-Méréville, le plus opulent propriétaire de France (*voy. BORDE*); avec le duc d'Aiguillon et plusieurs autres personnes du plus haut

parage, qui, par leurs moyens pécuniaires et la connaissance qu'ils avaient du caractère et des ressources des hommes de la cour et du parti opposé, étaient en état de les combattre avec le plus d'avantage. On dit combattre; car, au point d'exaltation et d'irritation où étaient les esprits, ou l'assemblée devait être dissoute par la force, ou elle devait asservir l'autorité royale; les chefs de la révolution, convaincus qu'ils ne seraient pas épargnés si la cour recouvrait toute sa puissance, n'avaient que la ressource de l'insurrection, pour se tirer du mauvais pas où ils s'étaient engagés. Il était sans doute facile de l'effectuer dans la capitale; tous les éléments étaient préparés, et on n'y attendait plus que le signal; mais on ne pouvait pas exciter avec autant de facilité le même mouvement dans les provinces, et une telle commotion, si elle n'eût pas été générale, au lieu de sauver l'assemblée, aurait pu l'ensevelir elle-même sous les décombres dont elle s'environnait chaque jour. Quel prétexte donner, d'ailleurs, à une révolution? Pour paralyser l'autorité royale, il fallait alors paraître prendre, aux yeux du peuple, les intérêts du monarque lui-même. Ce n'était donc que par des voies détournées qu'on pouvait arriver au but qu'on se proposait d'atteindre. Pour déterminer les Français à prendre les armes, Duport imagina de faire répandre dans tout le royaume, même dans les plus petits villages, que des brigands arrivaient en même temps de divers points pour les dévaster. Ses opulents associés fournirent l'argent nécessaire au succès de cette ruse. L'arrivée des prétendus brigands fut crue, chacun s'arma pour les repousser: il ne s'en présenta aucun, mais tout le monde resta sous les armes. Les événements qui se passaient à Paris en fournirent le prétexte. Dans plusieurs provinces, beaucoup de ces nouveaux soldats armés pour repousser des brigands imaginaires, répandirent bientôt le désordre et la destruction. L'assemblée retentissait chaque jour de plaintes et de réclamations, il fallait faire cesser ces violences, ou au moins paraître avoir l'intention de les faire cesser. Adrien Duport proposa de former un comité de quatre membres seulement, dans le sein de l'assemblée, qui serait chargé de lui rendre compte de toutes les affaires sur lesquelles il croirait utile d'appeler son attention. En créant une semblable institution, Duport présumait qu'il pourrait la diriger, et que par suite il maîtriserait les délibérations de l'assemblée, dont le comité deviendrait le régulateur. Ce comité, le premier de tous ceux qui usurpèrent depuis les fonctions administratives, ne fut cependant pas organisé d'après les vues de l'auteur. Le député Dandré, conseiller au parlement d'Aix, qui à beaucoup de jugement joignait une grande finesse d'esprit, exposa que le comité proposé inspirerait plus de confiance s'il était formé d'un plus grand nombre de per-

(1) Ministre d'Etat sous le roi Louis XVIII, note 4, sur la seconde partie de l'Eloge de madame Elisabeth.

sonnes, et il le fut effectivement de cette manière. Des députés de tous les partis furent appelés à le composer, et cette composition neutralisa les projets de Duport. Mais cet échec ne le déconcerta pas, et on le vit paraître en première ligne dans la nuit du 4 août, où il se montra favorable aux curés de campagne, et ensuite, lors des événements des 5 et 6 octobre 1789, lorsque le parti de la cour et celui de l'assemblée étaient de nouveau en présence, et que les défenseurs de l'autorité royale voulaient essayer encore de la rétablir dans ses droits. Une nouvelle insurrection se préparait à Paris, et la cour organisait à Versailles des moyens de résistance. On y avait fait venir le régiment de Flandre, et on avait imaginé de faire *fraterniser* les officiers de ce corps avec les gardes du roi, qui donnèrent, à cette occasion, un repas fameux dans les annales de la révolution. L'assemblée avait décrété une déclaration des droits de l'homme et du citoyen, avec plusieurs articles d'une constitution nouvelle, et demandait avec instance que le roi publiât la déclaration et acceptât les articles. La réponse critique que fit sa majesté, mais qu'il ne fit point contresigner par ses ministres, excita les plus violents murmures dans le parti révolutionnaire. Duport regretta que la lettre ne fût pas contresignée, et déclara qu'il aurait poursuivi le ministre qui devait en être responsable. Il dénonça ensuite le banquet des gardes-du-corps, où, dit-il, on avait pris la cocarde blanche et proféré les plus criminelles imprécations contre l'assemblée nationale. Son collègue Pétion et d'autres députés, dénoncèrent à peu près les mêmes faits; alors la fermentation devint extrême à Versailles même, où le peuple était peut-être encore plus mal disposé pour la famille royale que celui de Paris. On a dit que le soir on avait vu Duport parcourir les rangs du régiment de Flandre et en haranguer les soldats, qui, effectivement, abandonnèrent bientôt leurs officiers et se réunirent aux insurgés. Duport paraissait tellement ami de l'égalité politique, qu'il voulait que le bourreau même pût exercer les droits de cité dans toute leur plénitude. Il vota contre la sanction royale, même suspensive; le système qu'il professa dans les premières années de la révolution, semblait tendre à une constitution entièrement républicaine; mais il devait avoir des vues d'une nature toute différente. Il est vraisemblable qu'il était de l'avis d'un révolutionnaire fameux qui disait qu'on ne pouvait retourner à la monarchie qu'en traversant la république; mais il voulait, comme Duport, que cette monarchie lui dût son existence. Dans les délibérations où il n'était question ni de dénonciations violentes, ni d'exciter des mouvements populaires, Duport parlait sur les plus importantes questions, avec méthode et sagesse, et surtout avec une profonde sagacité. C'est ce qu'on vit dans les

sujets de simple législation, et notamment lorsqu'on discutait l'établissement de la procédure par jurés; il répondit à toutes les objections qui furent faites, avec un rare talent, et l'on peut dire que c'est à lui que la France est redevable de cette forme de procéder, à laquelle on peut reprocher des inconvénients, mais qui renferme aussi de bien grands avantages. Après le retour de Louis XVI du voyage de Varennes, Duport fut un des députés chargés de recevoir les déclarations du roi, et soit que ce prince lui inspirât de l'intérêt, soit qu'il aperçût peu le mouvement de la révolution, et que la faveur populaire allait abandonner son parti, il changea tout-à-coup de système, et ses amis et lui se déclarèrent les défenseurs du monarque dont ils avaient détruit l'autorité; on le vit même provoquer la révision des articles les plus populaires de la constitution. Il devint président du tribunal criminel de Paris, et en remplit les fonctions jusqu'au 10 août. Sous l'assemblée législative, il fut appelé plusieurs fois auprès du roi, avec Barnave et autres, pour aider le monarque de ses conseils; mais d'autres conseillers qui n'avaient pas les mêmes reproches à se faire, avaient aussi l'oreille du prince. Ces avis essentiellement différents, et inspirés par des intérêts différents, agirent en sens inverse sur l'opinion du roi, lui firent prendre de fausses mesures et ne contribuèrent pas peu à ses malheurs. On prétend qu'avant la révolution du 10 août, Duport donna à Louis XVI certains conseils qui l'eussent sauvé, s'il avait pu se déterminer à les suivre; mais leur violence l'épouvanta, et il aima mieux être lui-même victime que de répandre le sang de ses sujets. Duport prit la fuite après la journée du 10 août et fut arrêté à Melun. Il se sauva des prisons de cette ville à l'époque du 2 septembre 1792. Danton, qui lui avait des obligations, organisa une émeute contre les prisonniers, pour favoriser son évasion. Il n'eût pas osé le mettre en liberté par les voies ordinaires. Les individus qui s'étaient emparés du pouvoir, connaissaient ses moyens et voulaient absolument s'en défaire, et Danton se fût perdu en favorisant ouvertement celui qui avait été son protecteur. Duport revint à Paris avant la journée du 18 fructidor; mais il était déjà malade et fort affaibli; les événements le forcèrent à s'enfuir de nouveau chez l'étranger, et il mourut, sous un nom supposé, à Appenzell, en Suisse, au mois d'août 1798. Il avait fait une traduction de Tacite, qui ne s'est pas retrouvée. B—U.

DUPONT LE JEUNE (JEAN-LOUIS), qu'on a surnommé le *Viotti au violoncelle*, naquit à Paris le 4 octobre 1749. Il apprit d'abord à jouer du violon, mais il le quitta pour prendre des leçons de son frère aîné (Jean-Baptiste Dupont), un des meilleurs élèves de Berteau, sur le violoncelle; et il ne tarda pas à le surpasser. En

1773, l'ainé fit un voyage à Berlin, et son talent plut tellement au grand Frédéric, que ce prince l'engagea à demeurer à sa cour pour donner des leçons de violoncelle au prince royal, depuis Frédéric-Guillaume II, qui, comme on sait, mourut entouré de femmes, de musiciens, d'illuminés, et fut le jouet des uns et des autres. Duport, resté à Paris, ne trouva de rival que Janson, avec lequel il se plaisait à lutter dans les concerts, et surtout chez le baron de Bagge, dont la maison était le rendez-vous des virtuoses de l'époque. Dans les quatre derniers mois de sa vie, Voltaire eut occasion d'entendre Duport sur le violoncelle, et dans son admiration il lui dit : « Monsieur Duport, vous me faites croire « aux miracles, c'en est un grand de faire d'un « bœuf un rossignol. » Ce que cet artiste possédait au suprême degré, c'était l'expression. Toute sa vie il s'exerça dans sa chambre aux choses les plus difficiles pour mieux exécuter en public les choses les plus simples. Comme Viotti, avec lequel il jouait souvent, il avait l'art de *dramatiser* les traits difficiles, afin de faire mieux ressortir ensuite la suavité des morceaux de chant. Lorsque, dans un duo, les deux virtuoses exécutaient le même passage tour à tour, on ne savait auquel donner la palme; mais c'est dans les points d'orgue surtout qu'ils s'électrisaient par une foule de traits improvisés, qu'une même âme semblait inspirer. Nous en appelons aux souvenirs du petit nombre d'amateurs qui les ont entendus. Un jour, à un des concerts de la reine Marie-Antoinette, on attendait Viotti pour exécuter avec Crosdill, célèbre violoncelliste anglais, un duo concertant pour violon et violoncelle. Viotti n'arrivait pas : la reine paraissait s'en apercevoir, lorsque Duport, qui avait déjà joué une sonate, demanda à voir cette partie de violon. A peine eut-il entrevu le manuscrit, qu'il engagea Crosdill à commencer, et joua avec une telle supériorité, qu'on douta si Viotti en l'exécutant sur le violon, eût fait autant de plaisir. Lors de la révolution française, Duport fut appelé à Berlin pour partager les travaux de son frère. Il y resta jusqu'en 1806, où la puissance prussienne fut anéantie, et il suivit le roi à Königsberg. Revenu en France en 1807, il se fit entendre à Paris dans un concert de mademoiselle Colbran (depuis madame Rossini). Il reporta l'imagination des amateurs aux belles époques du concert spirituel. A près de soixante ans, il conservait encore tout le feu de la jeunesse. Justesse d'intonations, rondeur de sons, vivacité d'exécution, nuances d'expression parfaitement saisies, tout était admirable dans le jeu de ce grand artiste. Il semblait lutter de prestesse sur le violoncelle avec les plus forts violons : pour lui, la difficulté était une grâce de plus. En 1808, Duport, ruiné par la guerre de Prusse, et par des faillites, se disposait à quitter une seconde fois la France, lors-

que le roi d'Espagne, Charles IV, dont le séjour était fixé à Marseille, chargea Boucher, son premier violon, de lui choisir quelques artistes, pour sa musique particulière. Duport accepta la proposition d'en faire partie, et se rendit à Marseille, où il resta jusqu'en 1812. Charles IV préférant alors le séjour de Rome, Duport revint à Paris. C'est à cette époque qu'à la recommandation d'un célèbre compositeur, M. Paër, il fut admis d'abord dans la musique particulière de l'impératrice Marie-Louise, puis, à la Chapelle, comme violoncelle récitant, et enfin au Conservatoire, comme professeur. Sa personne et son talent parurent alors se rajeunir. Invité dans plusieurs sociétés qui se disputaient le plaisir de l'entendre, il composa, pour la chambre, des duos, des trios, des nocturnes, où les sons de son violoncelle se mariaient admirablement avec la harpe de Naderman, le violon de Lafont et le cor de Frédéric Duvernoy. En 1815, on supprima le Conservatoire, et Duport ne fut pas compris dans la nouvelle organisation; mais il resta attaché à la musique du roi. Enfin, à 70 ans, il fut attaqué d'une maladie bilieuse, qui, s'étant jetée sur le foie, l'emporta le 7 septembre 1819. F—LE.

DUPORT DU TERTRE (FRANÇOIS-JOACHIM), écrivain français, né à St-Malo en 1715, entra dans la Société des Jésuites, et professa quelque temps les humanités dans un de leurs collèges; mais, regrettant son indépendance, il rentra dans le monde, travailla aux feuilles périodiques de Fréron et de l'abbé de Laporte, et ne cessa de s'occuper de littérature et d'histoire jusqu'à sa mort, arrivée le 17 avril 1759. Il était de l'Académie d'Angers et de la société littéraire de Besançon. On a de lui : 1° *le congrès de Cythère* (traduit de l'italien d'Algarotti), Citère (Paris), 1749, in-12; 2° *Abrégé de l'Histoire d'Angleterre*, 1751, 3 vol. in-12; 3° *Almanach des beaux-arts*, 1752, in-12, continué les années suivantes, et perfectionné sous le nom de *la France littéraire*. 4° *Mémoires du marquis de Chouppes*, Paris, 1733, 2 parties in-12 (voy. CHOUPPES). 5° *Histoire des conjurations, conspirations et révolutions célèbres*, Paris, 1754 et années suivantes, 8 vol. in-12 (voy. DÉSORMEAUX). 6° *Bibliothèque amusante et instructive, contenant des anecdotes intéressantes et des histoires curieuses*, Paris, 1755, 3 vol. in-12; 1775, 2 vol. in-12. 7° *Projet utile pour le progrès de la littérature*, Paris, 1756, in-12. 8° *Ode à M. de Lowendal sur la prise de Berg-op-Zoom*. On croit que Duport du Tertre a aussi eu part à l'*Abrégé chronologique de l'histoire d'Espagne*, publié par Désormeaux en 1758. Z.

DUPORT-DUTERTRE (MARGUERITE-LOUIS-FRANÇOIS), né à Paris le 6 mai 1754, était fils du précédent. La profession de littérateur, à cette époque, n'était pas un moyen d'arriver à la fortune, et l'héritage de Duport ne fut pas considérable; mais en dédommagement la nature

lui avait donné des qualités très estimables. Reçu avocat en 1777, il parcourut la carrière du barreau avec la réputation d'un homme probe, juste et désintéressé; son caractère était doux, modeste; il avait de l'esprit sans prétention, aimait le travail et la solitude. Tel est l'éloge qu'en ont fait ceux qui l'ont connu dans ces temps de dénigrement, de fureur et de haine où il fut le plus en évidence. Séduit par une philosophie qui n'annonçait que bienveillance universelle et qu'amour de l'humanité, il en adopta les principes, mais n'en outra point les conséquences et resta fidèle aux premières idées qu'elle avait fait naître. Duport fut, en 1789, membre du corps électoral de Paris, dont les délibérations eurent une si grande influence sur la révolution du 14 juillet, et fut nommé lieutenant du maire lors de la formation de la première municipalité. L'archevêque de Bordeaux, Champion de Cicé, ayant quitté le ministère de la justice, la Fayette désigna Duport comme en état de remplir cette place, et le roi le nomma (20 novembre 1790). Dans ses nouvelles fonctions, alors presque entièrement paralysées par les désordres qui se reproduisaient chaque jour, le nouveau ministre mérita cependant, par ses qualités personnelles, la bienveillance particulière de Louis XVI. Lors du départ pour Montmédy, il vint apporter à l'assemblée le sceau de l'État, suivant l'ordre que lui avait laissé le roi. L'assemblée lui ordonna de le reprendre; il obéit et fut forcé de signer l'ordre d'arrêter son souverain. Dans l'hiver de 1792, le conseil des ministres s'étant divisé sur la question de savoir si la guerre devait être déclarée ou non au roi de Bohême et de Hongrie, Duport fut de l'avis du pacifique de Lessart, que les républicains envoyèrent à la haute-cour à Orléans. Brissot, le principal provocateur de cette guerre, voulut faire comprendre le ministre de la justice dans la proscription du ministre des affaires étrangères. N'ayant pu y réussir, il fit susciter contre lui un député du département de la Somme, nommé Saladin, qui le dénonça à l'assemblée avec le plus grand appareil, pour l'omission d'une formalité de justice, dont il le prétendit responsable; mais Beugnot, alors membre de l'assemblée, et son collègue Quatremère de Quincy, le défendirent avec beaucoup de force, et firent échouer le dénonciateur qui voulait que Duport, réellement innocent du délit qu'on lui imputait, fût décrété d'accusation et traduit à la haute Cour. La chute du ministre de Lessart ayant entraîné le renvoi de tout le ministère constitutionnel, Duport retourna dans sa modeste habitation qu'il n'avait pas cessé de visiter, lorsque ses fonctions voulaient qu'il occupât l'hôtel de la chancellerie, et continua d'y résider jusqu'à la terrible journée du 10 août 1792. Il fut alors décrété d'accusation, échappa pendant une année à la poursuite de ses proscriptionnaires,

mais fut enfin saisi et jeté dans les prisons de la Conciergerie à Paris, où le rédacteur de cet article s'est trouvé avec lui, sous les mêmes verroux, pendant environ cinq semaines. Il doit confirmer ici ce qu'il a dit plus haut des excellentes qualités de cet infortuné. Quoique sûr qu'il ne serait pas épargné, il montra constamment, dans ce lieu terrible, la résignation et la sérénité d'âme la plus parfaite. Jamais on ne le vit s'exhaler en plaintes, en imprécations contre ses persécuteurs, comme le faisaient souvent ceux qui partageaient son sort. Sa femme, dont il était tendrement chéri, venait passer près de lui la moitié de la journée, toutes les fois que les gardiens de la prison voulaient bien se laisser fléchir par ses supplications. Duport fut livré au tribunal révolutionnaire avec le jeune Barnave, pour plusieurs délits imaginaires, entre autres pour avoir gêné la liberté de la presse; mais surtout pour avoir, de complicité avec son co-accusé, conspiré en faveur de Louis XVI. Ils furent condamnés à mort l'un et l'autre le 28 novembre 1793, et exécutés le lendemain. Il a publié quelques ouvrages relatifs à l'ordre judiciaire; 1^o *Moyens d'exécution pour les jurés au criminel et au civil*, rédigés en articles, 1790, in-8^o. 2^o *Principes et plan sur l'établissement de l'ordre judiciaire*, 1790, in-8^o. Il a travaillé au *Journal de Deux-Ponts*, et on le regarde comme l'un des auteurs de l'*Histoire de la révolution par deux amis de la liberté*, 1790-1802, 20 vol. in-8^o. B—r.

DUPORTAIL (.....), ministre de la guerre en 1790, après la retraite du comte de la Tour du Pin-Gouvernet, que l'assemblée constituante déclara avoir perdu la confiance de la nation. Duportail avait servi dans l'arme du génie militaire, et y avait acquis la réputation d'un très bon officier. Employé dans la guerre d'Amérique, il s'attacha au marquis de la Fayette, contribua beaucoup à ses succès, et adopta comme lui les principes de liberté que l'insurrection américaine fit germer dans les têtes ardentes des jeunes nobles qui prirent part à cette expédition lointaine. De retour en France, avec le grade de brigadier dans les armées du roi, il fut envoyé dans le royaume de Naples, dont le souverain avait demandé à Louis XVI quelques officiers français pour l'instruction de ses troupes; mais s'étant presque aussitôt brouillé avec le général qui commandait les gardes suisses napolitaines, il revint en France, où il reprit son service et fut fait maréchal-de-camp. Arrivé au ministère par la protection alors toute-puissante du marquis de la Fayette, il compléta la révolution de l'armée, en permettant aux soldats de fréquenter les clubs et d'échanger ainsi l'habitude de la subordination contre l'esprit de révolte et de sédition qui devait tout bouleverser. Une pareille conduite n'honore certainement pas le ministère de Duportail, quoique ce soit à peu près

tout ce qui peut être remarqué dans sa carrière ministérielle. Le sort de son protecteur devait déterminer le sien ; il lui devait son élévation, il devait partager sa disgrâce ; aussi l'assemblée législative fut à peine formée, que tous les révolutionnaires anti-constitutionnels, républicains ou anarchistes, se liguerent contre lui. Les députés Lacroix et Couthon commencèrent l'attaque. On lui demanda compte de l'état des places frontières, qui étaient effectivement assez délabrées. Bientôt il fut mandé, interrogé par le président, à peu près comme un criminel, et sommé de répondre à une dénonciation des administrateurs du district de Château-Thierry, qui lui reprochaient d'avoir fait passer un bataillon de troupes de ligne par leur ville, sans les avoir prévenus du jour de son arrivée. Le ministre eut beau répondre que ce ne pouvait être qu'un oubli d'un simple commis de ses bureaux, on voulut que cet oubli fût un crime dont il devait être responsable. On lui en fit un autre du délabrement des places et de la faiblesse de leurs garnisons. Il se justifia en alléguant les désordres de la révolution, qui partout avaient comprimé l'action du gouvernement, détruit ses moyens, interrompu les travaux et disséminé les troupes qu'on n'avait pas encore eu le temps de réunir ; mais comme il fallait soutenir que la révolution n'avait produit que du bien, sa réponse ne fit qu'ajouter à sa culpabilité. Il sentit alors qu'on voulait au moins sa démission : il la donna le 3 décembre 1791, et rentra dans l'armée. Après le 10 août, l'abbé Fauchet le dénonça avec violence et le fit décréter d'accusation (*voy. FAUCHET*) ; mais il n'eut garde de se livrer aux juges qu'on venait de nommer, et il resta caché à Paris, pendant près de deux ans. Une loi qui frappait de mort ceux qui donnaient un asile aux proscrits, le força de quitter le sien pour ne pas compromettre ceux qui le lui avaient accordé, et il parvint à se sauver en Amérique, après avoir fait constater, par un acte notarié, les motifs qui l'obligeaient de s'éloigner de son pays. Le général Mathieu Dumas, qui avait connaissance de cet acte, le fit valoir au corps-législatif le 18 juin 1797, demanda que son nom fût rayé de la liste des émigrés, et qu'il eût la faculté de rentrer dans sa patrie. Cependant il ne put l'obtenir, quoique alors cette assemblée fût dans des dispositions contre-révolutionnaires (*voy. les Mémoires sur le 18 fructidor*). De nouveaux événements ayant permis aux exilés de revoir leurs foyers, Duportail quitta l'Amérique, mais il n'eut pas la consolation d'aborder en France ; il mourut dans la traversée, en 1802. B—u.

DUPPA (BRYAN), naquit en 1589, à Lewisham dans le comté de Kent, étudia à Oxford, voyagea pour son instruction, fut à son retour chapelain du prince Palatin, puis du comte de Dorset, par la protection duquel il obtint divers bénéfices. Le roi Charles 1^{er} le nomma en 1634

son chapelain, et en 1638 précepteur de ses fils. Il fut fait la même année évêque de Chichester, et fut en 1640 transféré au siège épiscopal de Salisbury ; mais les troubles l'en ayant chassé presque aussitôt, il suivit le roi qui le prit en grande affection, et qu'il consola souvent par ses visites et sa conversation durant l'emprisonnement de ce malheureux prince dans l'île de Wight. On croit qu'il l'aida dans la composition de l'*Ekikon Basilike* ; le 16^e et le 24^e chapitre de ce livre sont certainement de Duppa. Il fut chargé jusqu'à la restauration du soin de remplir les évêchés vacants. Après la mort de Charles 1^{er} il se retira à Richmond dans le comté de Surrey. A la restauration il fut nommé évêque de Winchester, grand-aumônier et l'un des commissaires chargés de renvoyer ceux des maîtres et associés de l'université d'Oxford qui avaient été substitués aux royalistes chassés par les parlementaires. Il s'occupait à bâtir un hôpital à Richmond en accomplissement d'un vœu fait durant l'exil de Charles II, lorsqu'il mourut, le 25 mars 1662, âgé de 73 ans, laissant une mémoire respectée, qui n'a été attaquée que par l'évêque Burnet, et, à ce qu'il paraît, avec peu de fondement. Quelques heures avant qu'il expirât, Charles II, prosterné auprès de son lit, vint recevoir sa bénédiction. L'hôpital qu'il avait commencé d'élever à Richmond a été achevé après sa mort avec les fonds qu'il avait consacrés à cet objet. On lit entre autres inscriptions sur la porte principale : « J'accomplirai les vœux que j'ai faits à Dieu au temps de mes malheurs. » On a de lui quelques sermons et d'autres écrits de dévotion. Il a publié un recueil des différentes pièces de vers composées en l'honneur de Ben Jonson. S—D.

DUPPA (RICHARD), écrivain anglais, né vers 1755, acheva ses études au collège de la Trinité d'Oxford, voyagea sur le continent, se livra successivement aux sciences les plus diverses et finit par se faire recevoir, en 1814, bachelier ès-lois au collège de la Trinité de Cambridge. Il se consacra ensuite au barreau, et s'y fit remarquer moins par la profondeur de son érudition jurisprudentielle que par la vivacité de son esprit et la variété de ses connaissances. La liste suivante de ses ouvrages pourra mieux que tout autre document faire apprécier à quel point son savoir était diversifié : 1^o *Journal des incidents les plus remarquables survenus à Rome lors de la subversion du gouvernement ecclésiastique en 1798*, Londres, 1799, deux éditions en un an. 2^o *Choix de douze têtes tirées du Jugement dernier de Michel-Ange*, Londres, 1801, très-grand in-fol. 3^o *Têtes tirées des peintures à fresque de Raphaël au Vatican*, 1803, in-fol. 4^o *Vie et œuvres littéraires de Michel-Ange Buonarroti, avec ses poésies et ses lettres*, Londres, 1806, in-4^o, 2^e édition, 1809 ; 3^e édition, 1816. 5^o *Éléments de botanique*, 1809, 3 vol. in-8^o 6^o *Bu-*

coliques de Virgile, traduits en anglais, avec notes, 1810. 7° *Recueil choisi de sentences tirées des auteurs grecs*, 1811, in-24. 8° Une édition des *Eglogues de Virgile* de Martyn, 1813. 9° *Sur l'auteur des Lettres de Junius*, 1814. 10° *Introduction au grec*, 1815. 11° *Observations sur le prix du blé dans ses rapports avec le commerce national et le revenu public*, 1815. 12° *Les Classes et les Ordres du système botanique de Linné illustrés par des exemples choisis*, 1816, 3 vol. in-8°. 13° *Vie de Raphaël*, 1816. 14° *Les Œuvres de Michel-Ange au trait, avec le plan, l'élévation et les coupes de l'église de St-Pierre de Rome*, 1816. 15° *Eclaircissements sur le lotos des anciens et le tamara de l'Inde*, 1816 (il n'en fit tirer que 30 exemplaires pour les distribuer à ses amis). 16° *Journal du voyage du docteur Johnson dans la partie septentrionale du pays de Galles en 1774*, avec des notes explicatives, 1816 (et dans la vie de Boswell par Croker). 17° *Mélanges d'observations et d'opinions sur le continent*, 1825. 18° *Voyages en Italie*, etc., 1828. 19° *Voyages sur le continent, en Sicile et dans les îles Lipari*, 1829. 20° *Maximes*, etc., 1830. Duppa mourut le 11 juillet 1831. P—OT.

DUPRAT (ANTOINE), cardinal-légat, chancelier de France, et principal ministre de François I^{er}, naquit à Issoire, en Auvergne, le 17 janvier 1463. Il était fils d'Antoine Duprat, sieur de Verrière, et de Jacqueline Boyer. Un frère de sa mère, Austremoine Boyer, fut successivement secrétaire des rois Charles VII, Louis XI et Charles VIII, et laissa plusieurs fils, dont l'un fut archevêque de Bourges et cardinal. Duprat suivit d'abord le barreau à Paris. En 1490, il fut nommé lieutenant-général du bailliage de Mont-Ferrand, devint, cinq ans après, avocat-général au parlement de Toulouse, puis maître des requêtes et président à mortier au parlement de Paris, et enfin premier président au même parlement en 1507. Dans les dernières années du règne de Louis XII, Duprat se dévoua sans réserve au comte d'Angoulême, et surtout à sa mère, Louise de Savoie, qui eut toujours un si grand ascendant sur l'esprit de ce prince. Louis XII s'étant remarié à Marie d'Angleterre, le comte d'Angoulême devint amoureux de la jeune reine ; « mais on lui fit apercevoir qu'il « s'exposait ainsi à se donner un maître. » Plusieurs auteurs font honneur à Duprat de ce sage conseil (*Abr. Chron. du présid. Henault*). Duprat reçut le prix de son dévouement à l'héritier présomptif. Peu de jours après l'avènement de François I^{er}, les sceaux furent ôtés à Etienne Poncher, homme instruit et vertueux, qui, selon le témoignage des historiens du temps, *les avait maniés sans reproche et les quitta sans regret*. Duprat lui succéda dans la dignité de chancelier, le 7 janvier 1515. Au mois d'août suivant, Duprat suivit le roi en Italie. Bientôt

la victoire de Marignan livra à François I^{er} la ville et le duché de Milan, et la terreur de ses armées divisa les membres de la ligue qui s'était formée contre lui. Le pape fit proposer une entrevue au roi, et la ville de Bologne fut choisie pour le lieu de leurs conférences. Léon X, forcé de céder au vainqueur et d'abandonner l'alliance de ses ennemis, songea à profiter de cette circonstance, pour obtenir l'abolition de la pragmatique sanction. Cette loi de l'Etat, que chacun regardait en France comme le *rempart* de nos libertés contre les entreprises de la cour de Rome, était en horreur à tous les papes, autant *que la plus pernicieuse hérésie* (1), parce qu'elle tendait à diminuer leur autorité et leurs revenus. Depuis plus de soixante ans qu'elle avait été établie, sous le règne de Charles VII, dans une assemblée composée des principaux personnages de la nation, les papes n'avaient cessé d'employer toute espèce de moyens pour la faire abroger. Léon X, qui avait depuis deux ans succédé au fougueux Jules II, mettait plus de modération, mais autant de persévérance que lui à poursuivre l'abolition de la pragmatique. Il espéra parvenir à son but dans la négociation qui allait s'ouvrir. Il apportait à cet objet une grande force de volonté, et le jeune vainqueur n'y mettait aucune importance. Impatient de repasser les monts et de jouir en France de la gloire dont il venait de se couvrir, François I^{er} s'en rapporta entièrement à son chancelier, et, d'après ses conseils, promit tout ce que le pape voulut. Après avoir passé trois jours seulement à Bologne, il en repartit le 15 décembre, laissant à Duprat le soin d'arranger définitivement cette importante affaire. Duprat fut bientôt d'accord avec le pape. Il fut convenu que la pragmatique sanction serait abrogée ; qu'en conséquence, le droit ancien d'élire aux évêchés et autres grands bénéfices vacants, cesserait d'appartenir aux églises de France ; que le roi y nommerait désormais ; mais que sa nomination aurait besoin d'être confirmée par des bulles du pape, qui ne seraient délivrées que moyennant le paiement d'une année de revenu du bénéfice. Ainsi, comme on l'a souvent répété, les deux parties contractantes se donnèrent réciproquement ce qui ne leur appartenait pas ; mais toutes deux trouveront de grands avantages dans ce sacrifice mutuel du droit des autres. Le pape augmenta ses revenus, et le roi sa prérogative. En effet, la nomination aux évêchés et abbayes lui assurait la soumission des principales familles du royaume, en les lui attachant par de nouvelles espérances. Elle lui donnait les moyens de récompenser, sans s'appauvrir, tous les genres de services, en accordant les bénéfices aux enfants et *aux parents de ceux qui se montraient le

(1) Qui deinceps fuisse pontifices romani non secus ac perniciosam heresim execrati sunt. (Rou. Gae).

plus dévoués à sa personne. On peut croire que ces motifs furent ceux qui décidèrent principalement le chancelier à stipuler ou à accepter des conditions contraires aux intérêts du peuple et au droit des églises de France; mais, en cette occasion, comme dans tout le reste de sa vie, il mêla très probablement au désir d'accroître l'autorité royale, les vues de son intérêt personnel. François d'Arbouze, sa femme, était morte depuis plusieurs années. Libre des engagements du mariage, il avait embrassé l'état ecclésiastique, et il put voir aisément ce que cette carrière lui promettait de richesses et de dignités, lorsqu'elles seraient toutes à la disposition d'un roi dont la faveur lui était assurée. Les articles accordés à Bologne servirent de base à la bulle connue sous le nom de *Concordat*; mais cette bulle ne fut signée à Rome, par Léon X, que plus de six mois après, et lorsque Duprat était depuis longtemps de retour en France. Elle n'en fut pas moins regardée comme son ouvrage aussitôt qu'elle fut connue. Le roi, qui prévoyait combien l'admission du concordat éprouverait de difficultés et soulèverait de haines et de réclamations, recula tant qu'il put l'instant où il devait être présenté à l'enregistrement des cours et recevoir son exécution; mais, après un silence de plus d'une année, il lui fut impossible de différer davantage. Il chargea Duprat d'apporter au parlement la bulle qui contenait le concordat, d'en exposer les motifs et les circonstances, et d'en ordonner la publication. Il se passa un assez long temps avant qu'elle fût enregistrée. Le clergé et les universités demandaient, avec plus de force que les parlements, la conservation de la pragmatique. Comme elle avait été autrefois l'ouvrage d'une assemblée des premiers de l'Etat, on disait de toutes parts qu'elle ne pouvait être détruite qu'avec les mêmes solennités. Duprat brava le mécontentement général, et empêcha le roi d'y céder. Il le poussa à un grand nombre d'actes arbitraires et inusités, et après une lutte qui dura plus d'une année, le concordat fut enregistré au parlement de Paris; l'exécution en fut encore éludée ou traversée dans les années suivantes; mais, à force de persévérance, Duprat finit par triompher de cette opposition si constante et si universelle. Les levées extraordinaires d'argent qu'on avait faites depuis le commencement du règne de François I^{er}, pour satisfaire à l'humeur prodigue de ce jeune roi, étaient entièrement imputées à Duprat, et l'avaient déjà rendu l'objet de la haine publique. Il devint encore plus odieux par l'établissement du concordat; mais il n'en conserva pas moins toute la confiance de son maître. En 1520, lors de l'entrevue des rois de France et d'Angleterre *au camp du Drap-d'Or*, et pendant presque toute l'année suivante à Calais, Duprat fut employé à des négociations avec le cardinal Volsey.

L'objet de ces conférences était de concilier les prétentions opposées de la France et de l'empereur Charles-Quint, par la médiation d'Henri VIII, roi d'Angleterre. Duprat y montra beaucoup de patience, et le ministre anglais beaucoup de perfidie. Toute négociation étant restée sans effet, la guerre commencée entre Charles-Quint et François I^{er} fut continuée avec acharnement en Flandre et en Italie, et les énormes dépenses qu'elle occasionnait, jointes aux profusions de la cour, jetèrent un grand embarras dans les finances. Duprat, par des créations et ventes d'offices, par l'établissement des premières rentes sur l'hôtel-de-ville de Paris, par des contributions exigées du clergé sous la forme d'emprunt, fournit une partie de l'argent dont on avait besoin. Pendant l'absence du roi, qui commandait en personne ses armées, tout le pouvoir était entre les mains de Louise de Savoie, sa mère, chargée, sous le titre de régente, de l'administration intérieure du royaume; elle ne suivit de conseils que ceux de Duprat, dont rien ne balançait la toute-puissance. Dans le procès qu'elle intenta au connétable pour la succession de Susanne de Bourbon, ce fut lui qui servit sa haine et conduisit toutes ses démarches. On sait quelle fut l'issue de ce procès (*voy. Charles de Bourbon*), et comment le ressentiment qu'en éprouva le connétable le rendit infidèle à son roi et à son pays. Après la fatale journée de Pavie (1525) et pendant la prison du roi, tous les malheurs de la France furent hautement reprochés à la régente et au chancelier. Les prédicateurs les en accusaient en chaire, et des billets affichés dans tous les quartiers de Paris répétaient les mêmes accusations. Cependant on doit convenir que, dans ces circonstances difficiles, la régente eut une conduite fort sage, et rendit de grands services à l'Etat. La plupart des puissances de l'Europe, conjurées contre la France, furent ramenées à de meilleures dispositions, et les négociations pour la délivrance du roi furent habilement dirigées. On ne pourrait sans injustice refuser à Duprat une part dans les éloges que mérita Louise de Savoie en cette occasion. Mais le parlement ne l'en regardait pas moins comme l'auteur de tous les maux publics; il nomma des commissaires pour informer contre lui, et voulait que le procureur général dénonçât ses malversations. Celui-ci s'y refusa, et cet orage, que la régente elle-même prit soin de détourner, n'eut aucune suite. Le roi, délivré de sa prison, vint tenir son lit de justice au parlement de Paris; il y fit enregistrer un édit, où, après avoir annulé toutes restrictions mises aux lettres de régence accordées à sa mère, il défendit au parlement de se mêler d'aucune affaire d'Etat, ni d'aucunes matières relatives aux évêchés et abbayes; déclara tout ce qui avait été *attenté* contre son chancelier pendant son absence *nu*, comme fait *par gens privés et sans jurisdiction*, et en ordonna la ra-

diation sur les registres. Il est peut-être curieux d'observer ici que, sous le règne de ce même roi, le chancelier Poyet fut soumis, quelques années après, à la juridiction du parlement, et que son procès lui fut fait, pour malversations dans son emploi, par ces mêmes hommes qualifiés auparavant de gens *privés*, et à qui on avait interdit toute espèce de juridiction contre la personne du chancelier (*voy. POYET*). C'est ainsi que, selon la différence des passions ou des intérêts qui ont fait agir nos rois, on trouve dans notre histoire, et souvent sous le même règne, des exemples contradictoires; et qu'il est aussi difficile de fonder sur les faits que sur les lois le véritable droit public de France aux diverses époques de la monarchie. Duprat, défendu par toute l'autorité du roi contre la haine nationale et contre les coups que le parlement avait essayé de lui porter, chargé en même temps des finances, et de tout ce qui regardait la justice et les négociations, joignant la faveur à la puissance et les richesses aux honneurs, vit encore ses dignités s'accroître de toutes les grâces que le pape pouvait répandre sur un ecclésiastique. Il fut nommé cardinal en 1527, et légat à *latere* en 1530. Pendant le temps de la prison du roi, il s'était fait donner par la régente l'archevêché de Sens et l'abbaye de St-Benoît-sur-Loire, et avait joint ces riches bénéfices à tous ceux dont il était déjà revêtu. Jusqu'au moment où il fut nommé légat, Duprat s'était montré tout à fait indifférent aux affaires de religion; mais, depuis cette époque, soit qu'il voulût marquer sa reconnaissance au pape par l'excès de son zèle, soit qu'il fût guidé par de nouvelles vues d'intérêt et de politique, il ne cessa de provoquer les mesures les plus rigoureuses contre les nouvelles opinions. Il réunit en un conseil provincial tous les évêques suffragants de sa métropole de Sens, et fit rendre dans ce concile plusieurs décrets de la plus atroce intolérance. Non content des lois par lesquelles il avait établi la peine de mort contre les sectateurs et les partisans de la religion réformée, il permit, ou selon quelques-uns, conseilla les raffinements barbares qui furent quelquefois ajoutés à leur supplice. Il mourut le 9 juillet 1535, en son château de Nantouillet, à l'âge de 72 ans passés, d'une phtiriasse, ou maladie pédiculaire. Son corps fut apporté dans sa cathédrale de Sens, et l'on remarqua qu'il y entraît pour la première fois. Il avait travaillé pendant toute la durée de son ministère à accumuler pour lui-même de grandes richesses et à rendre l'autorité du roi plus absolue et plus indépendante de nos formes légales et de tous les usages anciens. Il y réussit au-delà de tout ce qu'il pouvait espérer, et n'en fut pas plus heureux. Dans ses derniers moments, et au milieu des tourments de la plus affreuse maladie, il fut déchiré par le remords de sa conscience *pour n'avoir, dit Mézerai, jamais observé d'autre loi*

que son intérêt propre ou la passion du prince. « C'est lui, ajoute-t-il, qui a ôté les élections « des bénéfices et les privilèges des églises, qui « a introduit la vénalité des charges de judi- « cature, qui a appris en France à faire toutes « sortes d'impositions sans l'octroi des Etats, « qui a divisé l'intérêt du roi d'avec le bien pu- « blic, qui a mis la discorde entre le conseil du « roi et le parlement, etc... » En lisant cette espèce d'acte d'accusation contre la mémoire de Duprat, on ne peut nier que tous les chefs n'en soient vrais; cependant, le crime d'avoir ôté les élections aux églises, et celui d'avoir introduit la vénalité des charges de judicature, n'ont pas eu, à ce qu'il semble, des suites aussi fâcheuses qu'on le craignait et qu'on a coutume de le dire. Peut-être, aux premiers siècles de l'Eglise, les élections donnaient tout au mérite et rien à la faveur. Des dignités ecclésiastiques ne conféraient alors aucune richesse: et, ne pouvant être recherchées par des motifs d'avarice ou d'ambition, n'excitaient aucune brigue. Mais, dans le siècle où vivait Duprat, les élections étaient depuis longtemps corrompues par les passions et les intérêts humains; la plupart étaient contestées pour cause de simonie, et donnaient lieu à des procès scandaleux. Les églises, n'étant soumises dans leur choix à aucune condition, ni à aucune responsabilité, nommaient souvent des enfants de sept ou huit ans à des prélatures et à d'autres grands bénéfices, dans la seule vue d'enrichir leurs familles. Le concordat fit cesser cet abus révoltant, en exigeant que les sujets nommés par le roi aux évêchés et abbayes, fussent âgés au moins de vingt-sept ans, et gradués dans une université. La violation du droit des élections, quoique faite contre le vœu général, n'entraîna donc pas des inconvénients aussi graves que ceux qu'elle fit disparaître, et quand on en examine les résultats avec impartialité, on est forcé de convenir que le clergé de France ne fut ni moins régulier dans sa discipline, ni moins attaché à nos libertés, après le règne de François 1^{er} qu'auparavant. Des réflexions à peu près semblables s'appliquent à la vénalité des offices de judicature. Avant les premières ventes qui en furent faites par François 1^{er}, un trafic aussi honteux et plus préjudiciable n'avait lieu que trop souvent. Les ventes ne tournaient pas encore au profit du fisc, mais on achetait à deniers comptant le crédit des grands et des hommes en place par qui l'on obtenait des offices. « Quand « même les charges ne se vendraient pas par « un règlement public, a dit Montesquieu, l'a- « vidity des courtisans les vendrait de même. » Duprat ne fit que rendre profitable au trésor du prince un commerce qui, auparavant, enrichissait quelques particuliers. Il fit créer ces offices, et les distribua au nom du roi, moyennant une finance qui était reçue seulement à titre de prêt, et avec promesse de la rendre à la fin de la

guerre. Il prépara ainsi, peut-être sans le prévoir, l'établissement légal et nécessaire de la vénalité des charges de judicature : car, le prince, ne pouvant pas rendre l'argent qu'il avait reçu, fut forcé de permettre aux titulaires qui lui avaient prêté, de disposer de leurs offices comme ils voudraient. De là s'ensuivirent des ventes entre particuliers, et ensuite l'hérédité des offices des pères aux enfants. Mais cet ordre de choses ne devint universel et régulier que plus de soixante ans après la mort de Duprat. Jusqu'à l'édit de 1604, la vénalité était, pour ainsi dire, de fait bien plus que de droit. C'est par cette loi de Henri IV qu'elle a été vraiment établie et a pris les formes qui s'étaient conservées jusqu'à ces derniers temps. Si la vénalité est contre l'ordre naturel, comme il est impossible de le nier, elle peut donc au moins, dans une société déjà corrompue, avoir quelque chose d'utile, et se fonder sur des raisons d'Etat. L'hérédité, qui en est la suite, au lieu d'être considérée comme un vice de plus, lui sert pour ainsi dire de remède (1) : *elle destine chacun à son devoir*, et fait faire comme un *métier de famille*, et par le seul désir de ressembler à ses ancêtres, *ce qu'on ne peut plus entreprendre pour la vertu*. Elle donne au peuple des juges plus indépendants, et écarte l'influence qu'exerceraient les hommes puissants sur la distribution de la justice, s'ils pouvaient user de leur crédit pour remplir les tribunaux de leurs créatures. Aussi la vénalité n'a-t-elle pas produit les maux qu'on aimait à prédire lorsqu'elle commença à s'établir, et c'est dans les deux siècles qui ont suivi cette époque que l'histoire de la magistrature nous offre les plus nobles modèles de vertus publiques et privées, et que la science des lois a été le plus souvent unie dans les tribunaux à l'amour de la justice. Duprat, en montrant comment on pouvait sans pudeur, et avec impunité, tirer de l'argent du peuple par toutes sortes de *moyens très mauvais et tout à fait contraires aux lois et coutumes de France*, ouvrit une route qui n'a été que trop suivie, et ces inventions nouvelles furent le germe d'une partie des maux que la France a éprouvés dans les siècles suivants. Mais ce ne fut pas seulement pour établir des impôts qu'il se joua de nos formes anciennes; personne ne méprisa aussi ouvertement que lui tout ce qui, en quelque chose que ce fût, apportait quelque gêne à ses passions ou à celles du prince. Il ne se borna pas à ôter au parlement, autant qu'il le put, toute influence politique; il chercha sans cesse à lui faire perdre son indépendance et ses attributions comme corps judiciaire, soit en attirant au conseil du roi les procès les plus importants par des évocations dont il y avait jusqu'alors très peu d'exemples, soit en les faisant juger par

des commissions qu'il formait exprès. C'est ainsi que dans l'affaire de Semblançai (*voy. SEMBLANÇAI*), « le chancelier, dès longtemps mal mu contre ledit seigneur de Semblançai, et jaloux de « l'autorité qu'il avait sur les finances, mit le « roi en jeu contre lui et lui *bailla juges et « commissaires choisis* » (*Mémoires de du Bellay*). Ces commissaires étaient pris, comme le rapporte un historien contemporain, parmi les hommes que Duprat avait placés lui-même au parlement, et qu'il connaissait d'ailleurs comme lui étant complètement dévoués (1); afin que l'intérêt de ces commissaires répondît encore plus que leur dévouement de la condamnation des accusés, ils étaient associés le plus souvent au profit des confiscations qu'ils devaient prononcer. Duprat lui-même ne craignit pas de prendre part quelquefois à ces honteuses dépouilles. Il eut, nous dit-on, de la confiscation du connétable de Bourbon, *deux belles et bonnes terres*, la baronnie de Thiers et la seigneurie de Thory-sur-Allier. On trouve dans Chopin (*Trait. du Dom.*) un arrêt, de 1569, qui condamne le fils du chancelier Duprat à se désister de cette terre de Thiers au profit du duc de Montpensier, et annule ainsi, après quarante-deux ans de possession, le titre odieux qui avait conféré à un chef de la justice une portion des biens d'un prince du sang dont il avait été le juge. L'avidité insatiable de Duprat, qui le rendait si peu délicat sur les moyens d'acquiescer, le porta souvent à fatiguer le roi de ses demandes. Plus d'une fois François I^{er} lui témoigna qu'il en était importuné. A la mort de Clément VII, en 1534, il paraît que le chancelier-légitime conçut l'espérance de devenir pape. Plusieurs circonstances pouvaient faire croire alors qu'il serait facile au roi de faire tomber le choix du conclave sur un de ses sujets. On rapporte que Duprat vint le supplier de jeter les yeux sur lui, en l'assurant que cela n'entraînerait aucun sacrifice d'argent qui pût nuire à ses finances, puisqu'il avait 400,000 écus tout prêts pour acheter les voix. Le roi, étonné d'un pareil aveu de la part d'un ministre chargé du maniement de tous les revenus de l'Etat, et qui laissait souvent les troupes manquer de solde, lui demanda où il avait pris tant d'argent et lui tourna le dos sans faire d'autre réponse. Duprat avait fondé à l'Hôtel-Dieu de Paris une salle destinée à recevoir un grand nombre de pauvres malades. C'est celle qui a été connue sous le nom de salle du Légat jusqu'à l'incendie de l'Hôtel-Dieu en 1772. François I^{er} disait, à propos de cette fondation, que la salle du Légat était bien petite pour loger le grand nombre de pauvres qu'il avait faits. Dans plus d'une autre occasion, il s'exprima de manière à ne pas lais-

(1) Montesquieu, *Esprit des Lois*.

(1) *Judices adit e sua cohorte, hoc est quos ipse ad senatum promoverat, aut aliqui sibi filios ferebat* (EUTAPIE).

ser douter de l'opinion peu avantageuse qu'il avait du caractère de son chancelier. Il est donc permis de croire que Duprat, dont la faveur n'éprouva pendant vingt années aucune diminution, et qui, selon le témoignage des contemporains, *pouvait tout, osait tout*, ne fut pourtant ni aimé, ni surtout estimé de son roi. Duprat ne connut, en effet, d'autre principe de ses actions que l'intérêt actuel du prince. Aucun sentiment d'honneur ou de justice, aucune vue de bien public, aucun désir personnel de gloire ne le détournait de ce but. Il ne songea jamais à servir l'Etat, mais seulement son maître et sa propre fortune. Un tel ministre ne peut pas être celui que le souverain estime le plus ; mais c'est presque toujours celui qu'il préfère aux autres. Duprat, en se chargeant de la haine publique, empêchait qu'elle n'arrivât jusqu'au roi. On imputait au chancelier les levées extraordinaires, les mesures violentes et illégales ; et le roi, qui en recueillait le fruit, n'en était pas moins aimé de son peuple. Dans les négociations et dans la plupart des actes du cabinet, les formes du palais et les plus misérables expédients de la chicane furent souvent mis à la place de la dignité et de la bonne foi. Ainsi, Duprat fit faire par François I^{er} des protestations secrètes contre des traités qu'il venait de signer publiquement ; et, dans tout ce qui tenait à l'exécution du traité de Madrid, il lui suggéra des réserves et des subtilités peu dignes de la renommée de loyal chevalier. Cependant les contemporains, au lieu de chercher dans la conduite de François I^{er} quelque contradiction avec le caractère dont il aimait à se parer, n'y ont vu qu'une différence entre ses actions personnelles et les résolutions de son cabinet. François I^{er} eut donc à Duprat des obligations de plus d'un genre, et sans la détestable réputation de son ministre, la sienne serait venue à nous moins brillante et plus chargée de reproches. On a souvent répété que Duprat était très ignorant et ne savait pas le latin. Cette opinion est fondée sur un conte qui ne mérite aucune foi. Henri Estienne (*Apol. pour Hérodote*), dans un chapitre qu'il a intitulé de l'*Ignorance des gens d'église*, raconte que « le « cardinal-légat ayant lu une lettre du roi d'Angleterre, Henri VIII, à François I^{er}, dans laquelle, entre autres choses, se trouvaient ces « mots : *mitto tibi duodecim moloſſos*, il comprit que c'était un envoi de douze mulets ; « et, se fiant à cette interprétation, s'en alla au « roi demander sa part du présent... Le roi, « qui n'avait ouï parler comment d'Angleterre « on lui envoyait des mulets, fut esbahi de la « demande. On relut la lettre, et Duprat, pour « s'excuser, dit qu'au lieu de *moloſſos* (*dogues*), « il avait lu d'abord *muletos*, réparant ainsi sa « première ignorance par une autre. » Ceux qui ont lu le livre d'Henri Estienne, et qui connaissent ce bizarre amas d'anecdotes, sans goût et

sans vraisemblance, contre les *prêtres* et ceux qu'il appelle *messotiers*, rejetteront sans doute un conte qui n'est appuyé sur aucune autorité antérieure. Eh ! comment pourrait-on croire qu'un homme qui se distinguait au barreau, et qui remplit de grandes places dans l'ordre judiciaire, ait pu ignorer la langue dans laquelle on rendait encore la justice, et qui était de première nécessité pour toutes les études de droit ? On a remarqué, il est vrai, qu'il avait souvent montré de l'éloignement et une espèce de jalousie contre les gens de lettres, trouvant qu'ils le *primaient dans l'esprit du public et dans la faveur du roi* ; mais, quoiqu'il n'aimât point les lettres, et qu'il eût cru perdre son temps en recherchant la société de ceux qui les cultivaient, il n'en dut pas moins sa première élévation aux talents de l'esprit et à ses connaissances, parce qu'alors, dans les cours de magistrature, on ne s'élevait pas autrement. Le parlement de Paris, qui le connaissait bien et qui ne lui aurait pas plus ménagé les reproches d'ignorance que tous les autres, *accueillait* dans une de ses réponses à la régente, en 1525, « que le chancelier avait « une pénétration vive, des *connaissances très étendues* et un travail facile ; mais qu'on lui « souhaiterait plus d'esprit, plus d'amour pour « les lois, moins d'apreté pour ses intérêts et « surtout moins de partialité. » Le jugement de la postérité a été plus sévère que celui du parlement ; et la mémoire de Duprat est devenue odieuse, autant par le mal qu'on a fait en l'imitant, que par celui qu'il a fait lui-même. Il a été regardé comme un chef d'école, et on l'a rendu responsable de toutes les suites qu'on a attribuées à ses maximes perverses et à ses exemples encore plus dangereux. B—E. p.

DUPRAT (GUILLAUME), fils du précédent, évêque de Clermont, brilla par son éloquence au concile de Trente, d'où il amena en France des jésuites, pour lesquels il fonda à Paris le *collège de Clermont*, connu depuis sous le nom de collège de Louis-le-Grand, et les établit dans plusieurs endroits de son diocèse. Il avait une des plus belles barbes du royaume, et y était fort attaché. S'étant présenté un jour de Pâques à la porte du chœur de sa cathédrale pour y officier, il y trouva trois dignitaires du chapitre, dont l'un tenait des ciseaux, l'autre le livre des anciens statuts, et le troisième, un cierge allumé à la main, lui montrait du doigt ces mots : *Barbis rasis* ; tous les trois l'arrêtèrent en lui criant : *Révêrend père en Dieu, barbis rasis !* Le bon prélat fut obligé, pour sauver sa barbe, de s'enfuir à son château de Beauregard. Il prit la chose si fort à cœur qu'il en tomba malade, et ne put survivre à l'affront fait à sa barbe. Il mourut le 22 octobre 1560, âgé de 53 ans. — On croit que Pierre DUPRAT, cardinal archevêque d'Aix, mort en 1361, était de la même famille qu'Antoine DUPRAT. Il travailla en qualité

de légat à la paix entre Philippe de Valois et Edouard III; et il est auteur d'un livre intitulé : *de laudibus beate Mariæ virginis*, dont le manuscrit se conservait à la bibliothèque de St-Victor de Paris. T—D.

DUPRAT (PARDOUX), en latin, PARDULPHUS PRATEIUS, jurisconsulte oublié dans nos dictionnaires universels, est un des savants les plus remarquables du 16^e siècle, par ses travaux sur le droit romain. Il naquit vers 1520, à Aubusson, dans la Haute-Marche, d'une famille noble, qui a produit plusieurs hommes de mérite. Guillaume Duprat, son aïeul, s'était acquis la réputation d'un habile avocat. Pardoux suivit les leçons de J. Coras à Toulouse, et s'y fit recevoir docteur. Comme ses premiers ouvrages traitent de la pratique du notariat, on en a conclu qu'il avait exercé quelque temps la charge de notaire. Il nous apprend lui-même qu'il étudiait le droit depuis vingt ans, quand il mit au jour sa *Jurisprudentia vetus*. Cet ouvrage est daté de Lyon, 1559. Il résidait alors dans cette ville, et il continua d'y demeurer pour surveiller l'impression de ses écrits. On peut conjecturer qu'il mourut en 1569. Il est du moins certain qu'il ne vivait plus en 1570. Duprat avait beaucoup d'érudition : il se délassait de l'étude du droit par la culture des lettres, ainsi que le prouvent ses traductions et les vers grecs, latins et français, qu'il a mis à la tête de ses ouvrages. Indépendamment de quelques traités qui n'offrent plus aucun intérêt, et dont on trouve les titres dans la *Bibliothèque* de Duverdier, on a de lui : 1^o *Jurisprudentia vetus, sive Draconis et Solonis, nec non Romuli, ac XII tabularum leges collectæ interpretatæque*, Lyon, 1559, in-8°, édition rare et recherchée (voy. Camus, *Bibliothèque d'un avocat*), et dans le *Thesaur. juris romani*, d'Ever. Otton, t. 4, p. 383-479. 2^o *Jurisprudentie mediæ libri quatuor*, ibid., 1561, in-8°, et dans le *Thesaurus*, t. 3, p. 505-644. Duprat dédia cet ouvrage au chancelier de L'hôpital. 3^o *Justiniani tituli. Institut. de officio judicis illustratus; nec non veteris populi romani leges ordine alphabetico digestæ; et ad legem Juliam de fundo dotali commentatio*, ibid., 1566, in-8°, et dans le *Thesaurus*, t. 5, p. 459-528, avec des additions et des corrections de l'éditeur sur les lois romaines. 4^o *Lexicon juris civitis et canonici*, ibid., 1569, in-fol.; Venise, 1572. Duprat y promet, sous le mot NOVELLA, de compléter son travail sur le droit romain, en publiant la *Jurisprudentia novissima*; mais sa mort prématurée l'empêcha de tenir sa parole. C'est à Duprat que l'on doit la première édition des œuvres d'Alciat, Lyon, 1560, 4 vol. in-fol. (voy. ALCIAT). Enfin comme traducteur on a de lui : *Amas chrétien, ou Extrait de la poésie de Virgile, accommodé au vieil et nouveau Testament*, réduit en deux livres par Proba Falconia, et mis en vers frau-

çais par Nomophile (1) Marchois, Lyon, in-8°. « On ne saurait, dit avec raison La Monnoye, « dans les notes sur la *Bibliothèque* de Du- « verdier (voy. ce nom), passer à Pardoux Du- « prat, non plus qu'à Richard-le-Blanc, la ver- « sion qu'ils ont faite l'un et l'autre du centon « de Proba Falconia; rien n'étant plus ridicule « que de vouloir traduire un ouvrage qui n'est « point susceptible de traduction, et dont la « beauté ne peut subsister, qu'en le lisant dans « la langue originale, sans y déranger le moindre « mot » (voy. FALCONIA). — *Vers sentimentieux extraits des poètes grecs* et faits français, ibid., sans date, in-16. — *L'Institution de la vie humaine*, et la vie de Marc-Antoine, traduit du grec en français avec la *remontrance* d'Agapetus, évêque, à l'empereur Justinien : *De l'Office d'un empereur ou roi*, ibid., 1570, in-8°. Cette traduction fut publiée, après la mort de l'auteur, par Antoine Péronnet (*Bibliothèque de l'ancien domaine*). M. Joulletton, dans son *Histoire de la Marche*, t. 2, p. 86, attribue encore à Duprat la traduction en rimes françaises du *Plutus* d'Aristophane; mais il ne dit pas si cette version a été imprimée. On ne l'a trouvée indiquée dans aucun catalogue. W—s.

DUPRAT le jeune (JEAN), marchand à Avignon, embrassa la révolution de France avec ardeur, et fut nommé maire de sa ville, avant sa réunion à la France. Exclu momentanément par des commissaires du roi, il fut bientôt rappelé, et sa réinstallation fut un véritable triomphe populaire; nommé député à la Convention par le département des Bouches-du-Rhône, lors des élections qui suivirent la révolution du 10 août, il y professa les principes de son collègue et ami Barbaroux, l'un des hommes qui contribuèrent le plus au succès de cette journée (voy. DANTON). Dans le procès du roi, lorsqu'il fut question de savoir s'il y aurait appel au peuple de l'arrêt qui serait porté, le duc d'Orléans dit *non*. Duprat ayant été appelé, se tourna du côté du prince, et répondit avec une voix forte : « Puisque Philippe a dit *non*, moi je dis *oui*. » Il vota ensuite la mort et contre le sursis. Duprat avait un frère aîné encore plus révolutionnaire que lui, avec lequel il se brouilla : cette inimitié éclata plusieurs fois jusque dans le sein de l'assemblée; mais tout cela n'aurait aujourd'hui pour le lecteur aucun intérêt. Duprat fut décrété d'accusation le 3 octobre 1793, et condamné à mort le 29, avec Brissot, Vergniaux, Gensonné et autres. En 1795, des secours furent accordés à sa veuve et à ses enfants : il pouvait être âgé d'environ 36 ans (voy. BRISLOT, VERGNIAUX, GENSONNÉ). B—u.

DUPRÉ (JEAN), seigneur des Barres, poète français, né dans le Quercy, au 16^e siècle, d'une

(1) C'est-à-dire l'*Ami des lois*; allusion à la profession de jurisconsulte.

famille noble, se trouva à la bataille de Pavie, où il perdit son équipage. Il est auteur d'un poème intitulé : *le Palais des nobles dames, auquel a treze parcelles ou chambres, en chacune desquelles sont déclarées plusieurs histoires concernant les louanges des dames*, in-4°, goth., sans date. L'abbé Goujet conjecture que cette édition a paru vers 1534. Il y en a une seconde de 1539, petit in-8°, qui est encore assez recherchée. La marche de ce poème a une grande ressemblance avec celle de plusieurs autres ouvrages de la même époque. *Noblesse féminine* apparaît en songe à l'auteur, et lui ordonne de prendre la défense de son sexe. Elle lui fait parcourir le palais habité par les *Nobles dames*, et le poète complaisant loue toutescelles qu'il y aperçoit ; il apostrophe violemment Virgile, au sujet de Didon, pour avoir flétri l'honneur de cette princesse, par le récit de ses amours supposées avec Enée. Ce poème est d'ailleurs fort ennuyeux, et la lecture ne peut en être supportable que pour les personnes qui font une étude particulière des mœurs et de la langue.

W—s.

DUPRÉ (CHRISTOPHE), sieur de Passy, né à Paris vers le milieu du 16^e siècle, a publié un recueil de vers intitulé *Larmes funèbres*, Paris, 1577, in-4°. Il y déplore la perte d'une épouse adorée, qui venait de lui être enlevée à la fleur de son âge. Duverdiere en a imprimé un sonnet dans sa *Bibliothèque*, et cette petite pièce, qui respire une mélancolie touchante, suffit pour donner une idée avantageuse du talent de l'auteur. Dupré est au nombre des poètes qui ont fait des vers sur le tableau où Pasquier était représenté sans mains (*voy. PASQUIER*). W—s.

DUPRÉ (CLAUDE), en latin *Pratus* et *Pratianus*, sieur de Vau-Plaisant, conseiller en la sénéchaussée de Lyon, était né en cette ville, dans la première moitié du 16^e siècle, et vivait encore en 1614. On a de lui : 1^o *Dialogus, Belli tumultus, seu Pandora*, Lyon, 1569, in-4° ; petit poème, qui paraît avoir été fait lors de la troisième guerre civile sous Charles IX, qui a commencé après l'édit du 3 mars 1568. Cet opuscule était déjà très rare lorsque l'auteur en reproduisit des fragments dans son *Pratum* ; 2^o *Abrégé fidèle de la vraie origine et généalogie des Français*, Lyon, 1601, in-8°. Dupré a adopté la fable qui fait venir les Français des Troyens, et la suite des rois prétendus, qu'on leur a supposés en Germanie ; 3^o *Pratum Cl. Prati*, Paris, 1614, in-8°. C'est un recueil de différentes pièces de divers auteurs. Il est divisé en 4 livres : le 1^{er} contient des oraisons et épîtres latines, parmi lesquelles une a pour titre : *Epistola qua suadet philosophiam litteris gallicis esse illustrandam* ; rien n'indique que Dupré en soit l'auteur. Le 2^e livre contient des sentences, les unes en latin, les autres en français ; au 3^e livre sont des épigrammes, des épi-

mes, des élégies, soit en latin, soit en français, soit en italien ; le 4^e contient des épitaphes et autres poésies en latin et en vers français. Probablement c'est à cause de la variété des pièces et des auteurs, et par allusion à l'émail des prés, que Dupré a donné à son volume le titre qu'il porte ; mais il est peu piquant, quoiqu'un contemporain, sous le nom de Janus Emichenus Auvergnat, ait dit :

Vere novo tantum terrestria prata virescunt :
Sed tua continuo tempore prata virent.

Ce Claude Dupré paraît être différent d'un Lyonnais ayant les mêmes nom et prénom, et que Pernety fait auteur d'un livre des *Connaissances générales du droit*. Sans doute Pernety a voulu parler des *Gnoses generales juris*, Lyon, 1588, in-fol., ou des *Regulæ generales juris*, Lyon, 1589, in-8°, qui ont paru en effet sous le nom de *Claudius Pratejus* ; mais comment concilier la date de ces ouvrages avec la mort de l'auteur, que Pernety met en 1550 ?

A. B—T.

DUPRÉ (MAURICE), chanoine régulier de l'abbaye de St-Jean, dans la ville d'Amiens, ordre de prémontrés, né à Paris vers la fin du 16^e siècle, fut prieur-curé d'Olincourt, bénéfice dépendant de cette abbaye, et se rendit recommandable par sa piété, son grand savoir et ses nombreux écrits. Il s'était surtout appliqué aux recherches historiques, et peu de ses contemporains le surpassaient dans la connaissance de l'histoire, tant sacrée que profane. Ses seuls manuscrits, tous de sa main, sembleraient avoir dû employer la vie entière d'un homme, et pourtant il ne parvint point à un âge fort avancé. Sa réputation et son mérite, dans le genre qu'il avait adopté, étaient tels, que le fameux historiographe Duchesne fit ce qu'il put pour le retenir chez lui et l'associer à ses travaux, lorsqu'il vint à Paris pour y faire imprimer sa *Vie de de S. Norbert*. Le P. Sirmond, jésuite, et d'autres savants, venaient souvent le consulter. Le P. Dupré avait été obligé de quitter sa résidence d'Olincourt, l'Amiénois étant alors désolé par la guerre et les fréquentes courses et brigandages des Sterlachs, cavaliers allemands indisciplinés. Il s'était retiré à l'abbaye de St-Jean. Il y fut attaqué de la fièvre à la fin de septembre 1645, et y mourut dans de grands sentiments de piété, le 2 octobre suivant. On a de ce laborieux et infatigable religieux : 1^o *Annales breves ordinis præmonstratensis*, Amiens, 1645 ; 2^o *Vita Sancti Norberti ejusque translatio*, Paris, 1627 ; 3^o *Annales ecclesiæ Sancti Joannis, olim extra, nunc intra muros ambianenses*, in-fol., manuscrit ; 4^o *Annales ordinis præmonstratensis*, 3 vol. in-4°, manuscrits. C'est le grand ouvrage dont les *Breves Annales* citées ci-dessus sont extraites, 5^o un grand nombre d'autres manuscrits, qui étaient conservés dans la biblio-

thèque de l'abbaye de St-Jean, riche en ouvrages de tout genre, en médailles, en antiques et autres objets de curiosité, et l'un des ornements de la ville d'Amiens. L—r.

DUPRÉ (MARIE), nièce de Roland Desmarests, bon humaniste du 17^e siècle, annonça dès son enfance d'heureuses dispositions, que son oncle se fit un plaisir de cultiver. Elle apprit le grec, le latin, l'italien, la rhétorique et la philosophie. Elle se passionna pour le système de Descartes, au point d'en prendre la défense dans toutes les occasions, avec une chaleur qui lui mérita le surnom de *Cartésienne*. Elle composait facilement de petites pièces de vers très agréables, et elle était en commerce d'amitié et de littérature avec mesdemoiselles Scudéry et de la Vigne. Elle est l'auteur des réponses à *Chimène*, sous le nom d'*Isis*, insérées dans le *Recueil des vers choisis*, par le P. Bouhours. Vertron lui a adressé un madrigal sur sa modestie, et Jean de Verjus une ode latine imprimée au devant des lettres de Roland Desmarests (*voy. DESMARETS*); enfin Titon Dutillet a compris mademoiselle Dupré dans la liste des dames qui, sans avoir produit d'ouvrages remarquables, méritent cependant des éloges à raison de leur goût pour les lettres, et des encouragements qu'elles leur ont accordés. W—s.

DUPRÉ, inventeur d'un feu grégeois. *Voyez* CALLINIQUE, et MARCUS GRECUS.

DUPRÉ (JOSEPH), fils de Pierre Dupré, premier consul de Carcassonne et député aux États de Languedoc, fut lui-même député de Carcassonne à l'Assemblée constituante de 1789, où il soutint avec modération les principes de la Révolution. Maire de Carcassonne, en août 1792, il sauva par son habileté courageuse cette ville qu'une insurrection des campagnes voisines menaçait du pillage. Obligé de se cacher pendant la terreur, il fut, après le 9 thermidor, membre du conseil supérieur du commerce. Il est mort en 1823. On a de lui : 1^o *Mémoire pour les Manufactures de draps de la province de Languedoc*, Carcassonne, 1789, in-4^o. 2^o *Moyen d'exciter l'industrie nationale et de détruire la mendicité*, 1789, in-8^o. 3^o *Mémoire sur le commerce en général et celui du Languedoc*, Paris, 1790, de l'imprimerie nationale. 4^o *Mémoire sur la Traite des noirs*, 1790, in-8^o.

— DUPRÉ-LASALE (Auguste), fils du précédent, officier de la Légion-d'Honneur, inspecteur des manufactures, puis officier principal d'administration militaire, chargé du service de l'habillement des troupes, a pris une grande part à l'organisation moderne de ce service. Il est mort en 1845. Il a laissé : un bon traité *De la fabrication et de la teinture des draps pour l'armée française*, Paris, 1829, in-8^o, et un mémoire *De l'exportation et de l'importation des laines*, Lyon et Paris, 1816, in-8^o. Il avait aussi publié un recueil d'élégies, Paris, 1817, in-8^o. — Du-

PRÉ (Adrien), cousin germain du précédent, avait été, en 1807, attaché à l'ambassade du général Gardanne en Perse. Il est mort en 1832, consul général à Smyrne. Michaud l'aîné, dans le 3^e volume de la *Correspondance d'Orient*, lui a consacré un tribut d'éloges. On a de lui : *Voyage en Perse, fait dans les années 1807, 1808 et 1809*, etc., Paris, 1819, 2 vol. in-8^o, ouvrage utile au commerce et à la géographie. R—c—e.

DUPRÉ D'AULNAY (Louis), né à Paris vers 1670, après avoir rempli les fonctions de commissaire des guerres, fut nommé directeur général de l'administration des vivres, et mourut en 1758. Il joignait à des connaissances très étendues en administration, un esprit agréable et cultivé; il aimait les sciences, et se plaisait à en suivre les progrès; il avait été décoré de l'ordre de Christ de Portugal, et était membre des académies de Châlons et d'Arras. Le *Traité des subsistances militaires*, Paris, 1744, 2 parties en 1 volume in-4^o, est son principal ouvrage; c'est le résultat de plus de trente années d'expériences, de soins, d'application; aussi, pendant longtemps, on n'a rien eu de meilleur et de plus complet dans cette partie. On a encore de Dupré : 1^o *Dissertation sur la cause physique de l'électricité*, Paris, 1746, in-12; 2^o *Réception du docteur Hecquet aux enfers*, La Haye (Paris), 1748, in-12; 3^o *Réflexions sur la transfusion du sang*, Paris, 1749, in-12; 4^o *Aventures du faux chevalier de Warwick*, Londres (Paris), 1752, in-12. On lui attribue encore des *Lettres sur la génération des animaux*. W—s.

DUPRÉ DE SAINT-MAUR (NICOLAS-FRANÇOIS), maître des comptes, né à Paris vers 1695, sut concilier son amour pour les lettres avec les devoirs de sa place. Il s'appliqua dans sa jeunesse à l'étude des langues modernes, et contribua peut-être plus que personne à répandre en France le goût de la littérature anglaise. Le succès de sa traduction du *Paradis perdu* de Milton lui ouvrit les portes de l'Académie en 1733. Il se livra ensuite à des études plus sérieuses. La lecture des *some Considerations* de Locke lui donna l'idée de l'*Essai sur les Monnaies*, ouvrage utile, plein de recherches curieuses. On se fera une juste idée de la patience que suppose un pareil travail en réfléchissant que tous les calculs sont appuyés sur des pièces authentiques, et qu'il a fallu conséquemment déchiffrer, extraire et comparer une multitude de chartes, de comptes négligés des archivistes eux-mêmes, parce qu'ils n'offraient aucun intérêt apparent sous le rapport historique. L'utilité d'un semblable travail devait être sentie de trop peu de personnes, pour que l'auteur pût espérer d'être dédommagé par le succès; il le continua cependant avec la même activité, et mourut le 1^{er} décembre 1774, âgé de 80 ans. L'illustre Lamoignon de Malesherbes le remplaça à l'aca-

démie française. On a de Dupré : 1° *le Paradis perdu de Milton, traduit en françois, avec les Remarques d'Addison*, Paris, 1729, 3 vol. in-12, et réimprimé depuis un grand nombre de fois. On a de la peine à se persuader, sur le témoignage de Collé, que l'abbé de Boismorand soit le véritable auteur de cette traduction (voy. BOISMORAND). Mercier de St-Léger va plus loin encore que Collé ; il avance que Dupré n'entendait pas un mot d'anglais ; c'est le cas d'appliquer la maxime : qui prouve trop ne prouve rien ; Collé du moins laisse à Dupré le mérite d'avoir traduit *le Paradis perdu* mot pour mot, à l'aide de son maître de langue ; c'était lui faire une part assez mince pour qu'on ne dût pas la lui disputer ; mais l'assertion de Collé lui-même n'est étayée d'aucune preuve, et l'on trouve dans son journal tant d'anecdotes suspectes, qu'on ne court pas grand risque à mettre celle-ci du nombre. 2° *Essai sur les monnoies, ou Réflexions sur le rapport entre l'argent et les denrées*, Paris, 1746, in-4°. Cet ouvrage estimable est peu commun. 3° *Recherches sur la valeur des monnoies et sur le prix des grains avant et après le concile de Francfort*, Paris, 1762, in-12. L'auteur répond dans la préface aux critiques que Louis Dupuy, de l'académie des inscriptions, avait faites de quelques endroits de l'ouvrage précédent. Celui-ci n'offre pas moins d'intérêt. Le prix des denrées y est comparé de siècle en siècle depuis le commencement de l'ère actuelle, et on y démontre qu'il s'est élevé successivement dans la progression de 1 à 12. 4° *Les Tables de mortalité insérées par Buffon dans l'Histoire naturelle de l'homme*. « Ce sont les seules, dit ce grand écrivain, sur lesquelles on puisse établir les probabilités de la vie des hommes avec quelque certitude. » W—s.

DUPRÉAU (GABRIEL), en latin *Præteolus*, docteur en théologie, né en 1511 à Marcoussi, obtint une chaire de théologie au collège de Navarre, et se fit une réputation par le zèle avec lequel il combattit les erreurs de Luther, de Calvin et de leurs adhérents. Son style se ressent de la précipitation avec laquelle il composait ses ouvrages, et il paraît qu'il s'est plus attaché à briller par la sorte d'érudition alors en vogue, que par la force des raisonnements. Il était savant dans les langues, et ses écrits sur la grammaire latine peuvent encore être consultés avec fruit. Il mourut à Péronne, le 19 avril 1588, à l'âge de 77 ans. Les ouvrages de Dupréau peuvent se diviser en quatre classes : théologie, traductions, grammaire et histoire. On trouve une liste très étendue des premiers dans Lacroix du Maine et Duverdiér. Il a traduit du grec deux livres de Mercure Trismégiste ; du latin, deux traités : l'un, *des Devoirs d'un capitaine* ; l'autre, *du Combat en champs-clos*, par Cl. Cotereau, jurisconsulte, Poitiers,

1549, in-4°, et l'*Histoire de la guerre sainte, ou la Franciade orientale*, par Guillaume de Tyr, Paris, 1573, in-fol. (voy. GUILLAUME) ; de l'italien, *la Géomance*, de Catan, imprimée plusieurs fois. Les autres ouvrages de Dupréau sont : 1° *Commentarii ex præstantissimis grammaticis desumpti, majorique ex parte in gallicum sermonem conversi*, Paris, Buon, in-8°. 2° *Flores et sententiæ scribendique formulæ ex Ciceronis epistolis familiaribus desumptæ*, Paris, in-16. 3° *Sermo de jucunda Francisci II apud Remos inauguratione*, Paris, 1559, in-8°. 4° *Harangue sur les causes de la guerre entreprise contre les rebelles et séditionnaires qui, en forme d'hostilités, ont pris les armes contre le roy et son royaume*, Paris, 1562, in-8°. 5° *De vitis, sectis et dogmatibus omnium hæreticorum qui ab orbe condito ad nostra usque tempora proditi sunt Elenchus alphabeticus*, Cologne, 1569, in-fol. Ce recueil pouvait offrir un intérêt de curiosité avant la publication du *Dictionnaire des hérésies*, ouvrage très supérieur, s'il est permis de les comparer, non-seulement par le style, mais par l'esprit de critique et de discernement (voy. PLUQUET). 6° *Histoire de l'Etat et suites de l'Eglise, en forme de chronique générale et universelle*, Paris, 1585, 2 vol. in-fol. Il y a des exemplaires qui portent la date de 1604. On a encore de Dupréau des notes sur l'*Enfant prodigue*, comédie latine de Gnapheus (voy. FOULON). Le rédacteur des tables de la *Bibliothèque historique de France* s'est trompé en distinguant Dupréau de Præteole. W—s.

DUPUGET (EDME-JEAN-ANTOINE), né à Joinville, le 16 septembre 1742, appartenait à une ancienne famille noble de la Bresse : son père, avocat au parlement, occupait une fonction judiciaire à Joinville. L'oncle du jeune Dupuget (Joseph-Etienne Dupuget), officier supérieur d'artillerie, le fit entrer dans ce corps, où il se distingua pendant la guerre qui eut lieu en Corse. Il obtint de bonne heure la croix de St-Louis et le grade de maréchal de camp. Bientôt après, nommé inspecteur-général pour la partie militaire, dans les colonies, Dupuget y passa l'année 1784 et les deux suivantes. De retour à Paris, il fut nommé sous-gouverneur du dauphin. Ce fut à cette occasion que, le présentant à Louis XVI, le duc d'Harcourt dit à ce monarque : « Voici un des hommes les plus instruits de votre royaume ; je ne vous l'aurais pas présenté, si j'en avais connu un plus digne de l'emploi que Votre Majesté daigne lui confier. » Il reçut bientôt le titre de comte. A la mort de son élève, dont l'éducation lui fit beaucoup d'honneur, Dupuget se retira dans la ville d'Amiens, où il vécut tranquille et occupé de ses paisibles études jusqu'à la fin de 1793, époque à laquelle il fut arrêté comme suspect et retenu dans les prisons pendant plusieurs mois. Rendu à la li-

berté et à ses travaux, il se confina, avec sa famille, dans sa maison de campagne d'Hargicourt, où il passa plusieurs années. Toujours avide d'instruction, il se rendit à Paris pour y suivre des cours scientifiques, surtout ceux de l'école des Mines. Ce fut dans cette ville qu'il mourut le 14 avril 1802. Dupuget était membre et associé de plusieurs sociétés savantes, telles que l'Institut, la société d'agriculture de Paris, etc. Il s'était beaucoup occupé de la minéralogie de St-Domingue. Il rapporta le baobab au jardin des Plantes, et enrichit le Muséum de plusieurs morceaux d'histoire naturelle très curieux. Quoiqu'il eût composé un assez grand nombre d'ouvrages, il n'a fait imprimer que quelques Mémoires dans le *Journal des Mines*. Les archives de l'Etat doivent posséder de lui plusieurs savants rapports, sur les objets dont il s'était occupé pendant son inspection des colonies d'Amérique. D—B—S.

DUPUIS (MATHIAS), né en Picardie, entra dans l'ordre des frères prêcheurs, au couvent du noviciat général, en 1641, et fut envoyé, en 1644, comme missionnaire à la Guadeloupe et dans les autres possessions françaises : il y resta jusqu'en 1650. De retour en France, il demeura quelque temps à Caen, et passa ensuite à Langres, et quelques années après à Orléans, où il est mort. On a de lui : *Relation de l'établissement d'une colonie française dans l'île de la Guadeloupe, et des mœurs des sauvages*, Caen, 1652, in-8°. Les manuscrits du P. Raimond Breton (voy. BRETON), ne furent pas inutiles à Dupuis, dont le petit ouvrage n'est ni bien écrit, ni exempt des préjugés de parti, dit la *Bibliothèque historique de la France*. A. B—T.

DUPUIS (CHARLES), graveur, né à Paris en 1685, fut élève de Duchange. Ses talents le firent recevoir à l'académie très jeune. Appelé en Angleterre à plusieurs reprises, il y exécuta divers ouvrages. La manière de Charles Dupuis est large, sa touche savante, sans être heurtée : son genre est agréable. Sa meilleure estampe est, sans contredit, son *Mariage de la Vierge*, d'après Vanloo. Il a gravé divers sujets pour la galerie de Versailles, d'après Lebrun. On met au nombre de ses bons ouvrages le portrait de madame Boucher, peint en *Vestale*, par Raoux ; la *Terre* et l'*Air*, d'après L. de Boulougue, *St-Jean dans le désert*, d'après Carle Maratte, estampe qu'il a gravée pour le recueil de Crozat ; *Alexandre Sévère faisant distribuer du blé aux Romains*, et *Protée Philadelphie*, accordant la liberté aux Juifs, et les portraits de Coustou et de Largillière, qu'il a faits pour sa réception à l'académie. Ch. Dupuis est mort à Paris, en 1742. P—E.

DUPUIS (NICOLAS-GABRIEL), né à Paris en 1695, fut élève de Duchange, comme son frère, et épousa la fille de cet artiste. Nicolas Dupuis fit aussi plusieurs voyages en Angleterre. Il avait

commencé par graver des planches d'ornements, destinées à l'impression des toiles peintes. Extrêmement modeste, et ayant conservé l'atelier de son père, qu'il faisait diriger par un maître compagnon, il n'osait pas prétendre à l'académie, lorsqu'il reçut une lettre du secrétaire de cette compagnie, avec invitation de se présenter. Nicolas Dupuis gravait avec beaucoup de goût ; il savait donner à son burin la souplesse de la pointe. Son estampe d'après Vanloo, représentant *Enée sauvant son père de l'incendie de Troie*, en est une preuve : cette planche, ébauchée entièrement au burin, a l'air d'être préparée à l'eau-forte. Son style est pur et correct, ses plans sont annoncés franchement, et ses formes en quelque sorte sont modelées. Tous ses ouvrages ont un caractère. Son portrait de M. de Tournehem, qu'il fit pour sa réception à l'académie, est une de ses bonnes productions. Son *St-François* et son *St-Nicolas*, d'après Pierre ; son *Adoration des rois*, pour le recueil de Crozat, d'après Paul Véronèse ; ainsi que la *Pastorale*, d'après le Giorgion ; la *Vierge* et l'*Enfant-Jésus*, d'après Annibal Carrache, qu'il a gravés pour la galerie de Dresde ; la figure pedestre de Louis XV, exécutée à Rennes par Lemoine, et la statue équestre que le même a faite pour Bordeaux, sont gravées avec sentiment et correction. Obligeant, loyal, généreux, d'un commerce doux et aimable, il fut chéri de tous ceux qui le connurent. Il mourut à Paris, en 1771. P—E.

DUPUIS (CHARLES-FRANÇOIS), membre de l'Institut, naquit à Tryé-Château, entre Gisors et Chaumont, de parents pauvres, le 26 octobre 1742. Son père, qui était instituteur, lui enseigna les mathématiques et l'arpentage. Le jeune Dupuis était déjà en état de tirer parti de ses nouvelles connaissances, quand le duc de la Rochefoucault, qu'il eut occasion de connaître, le prit sous sa protection, lui donna une bourse au collège d'Harcourt, et fit prendre une nouvelle direction à ses études. Dupuis sut reconnaître en peu d'années tant de bienfaits, par les progrès les plus rapides. Il n'était âgé que de vingt-quatre ans, quand il fut nommé pour professer la rhétorique au collège de Lisieux : les loisirs que lui laissaient ses fonctions furent employés à faire son cours de droit ; il se fit recevoir avocat au parlement le 11 août 1770. Il fut chargé, par le recteur de l'Université, de prononcer le discours d'usage pour la distribution des prix ; ce fut encore Dupuis qui fut chargé de faire, au nom de l'Université, l'oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche. Ces deux ouvrages, qui furent imprimés dans le temps, commencèrent sa réputation littéraire : on y remarqua une latinité pure et élégante. Les mathématiques, qui avaient été l'objet de ses premières études, devinrent pour lui l'objet d'une plus sérieuse application, il suivit pendant plu-

sieurs années le cours d'astronomie de Lalande, avec lequel il se lia d'une amitié étroite. Ici se rattache le premier anneau de la nouvelle chaîne de travaux, d'efforts et de recherches qui jetèrent Dupuis dans une autre région du monde littéraire, et lui procurèrent une espèce de célébrité qu'il aurait difficilement obtenue de l'enseignement scolastique. En 1778, il exécuta un télégraphe, d'après l'idée qu'en avait donnée Amontons, et il réussit au point qu'il pouvait correspondre avec M. Fortin, son ami, qui, du village de Bagneux, où il avait une maison de campagne, observait avec un télescope les signaux que Dupuis lui faisait de Belleville, et lui apportait ou lui envoyait le lendemain sa réponse. Ils s'écrivirent de cette manière, chaque année, pendant la belle saison, depuis 1778 jusqu'au commencement de la révolution. Dupuis détruisit alors sa machine, dans la crainte qu'elle ne le rendit suspect. Cette découverte ne fut pas d'abord accueillie comme elle le méritait; ce ne fut que plusieurs années après qu'on en reconnut l'importance (*voy. CHAPPE*). Dupuis avait conçu, à peu près à la même époque, son système sur l'origine des noms des mois grecs. Ce travail fut pour lui l'objet d'un Mémoire étendu sur les constellations. Il avait été frappé de la bizarrerie des figures par lesquelles on représentait, sur les plus anciens planisphères, les groupes d'étoiles appelés constellations; il avait pareillement remarqué que ces groupes n'offrent à l'œil aucune forme analogue à leur représentation; et il en avait conclu que la configuration réelle de ces constellations ou astérismes n'avait pu être l'origine des figures et des noms qu'on leur a donnés dès la plus haute antiquité. Dupuis avait cherché à deviner cette énigme, du moins pour les constellations zodiacales. Il imagina que cette représentation du ciel, pendant le cours de l'année, avait dû correspondre à l'état de la terre et aux travaux de l'agriculture dans le temps et dans le pays où ces signes avaient été inventés, de sorte que le zodiaque était pour le peuple inventeur une sorte de calendrier à la fois astronomique et rural. Il ne s'agissait plus que de chercher le climat et le temps où la constellation du capricorne avait dû se lever avec le soleil, le jour du solstice d'été, et l'équinoxe du printemps arriver sous la balance. Dupuis crut reconnaître que ce climat était celui de l'Égypte, et que la correspondance parfaite entre les signes et leur signification y avait existé environ quinze ou seize mille ans avant le temps présent, et qu'ellen'avait existé que là; que cette harmonie avait été troublée par l'effet de la précession des équinoxes: il ne balança pas à remonter à ces temps reculés, et à attribuer l'invention des signes du zodiaque aux peuples qui habitaient alors la Haute-Égypte et l'Éthiopie. Telle est la base principale sur laquelle Dupuis avait établi son système

mythologique. On avait souvent vu peupler le ciel aux dépens de la terre; mais personne, du moins parmi nous (1), n'avait entrepris de montrer que c'était au contraire le ciel seul qui avait peuplé la terre de cette multitude d'êtres imaginaires que l'oubli de leur origine symbolique avait métamorphosés en princes, en guerriers, en héros, et que la simple théorie des levers et des couchers d'étoiles, représentées dans les planisphères sous la figure d'hommes ou d'animaux, était l'origine de ce nombre immense de faits merveilleux, d'aventures chimiques qui étonnent dans la mythologie, et dont on demanderait en vain raison à l'histoire. Se croyant bien assuré des guides qu'il s'était choisis pour le conduire dans ce labyrinthe hiéro-astronomique, Dupuis s'y enfonça sans s'inquiéter des difficultés qu'il aurait à vaincre pour en sortir. De l'explication assez plausible d'un grand nombre de fables, il se laissa entraîner à des vues et à des applications beaucoup plus générales sur le système entier de la théogonie et de la théologie des anciens. Si tant d'hommes, de princes, de héros prétendus, ont été créés par l'astronomie, ne doit-on pas aussi trouver dans les astres les premières idées de ces dieux dont les noms sont encore ceux des planètes, et est-il naturel de penser que le ciel les ait empruntés à la terre? L'homme, ignorant les règles et surtout les causes du mouvement des astres, ne dut-il pas être porté à leur supposer un principe de vie et d'intelligence, et les regarder comme des êtres divins? Persuadé qu'il avait trouvé dans le ciel l'origine de toutes les erreurs de la terre, la clef de tous les mystères de l'antiquité, de toutes les difficultés des premiers âges de l'histoire, Dupuis s'empressa de faire connaître sa découverte; il publia plusieurs parties de son système dans le *Journal des Savants*, des mois de juin, d'octobre et de décembre 1777, et de février 1781, et il en fit hommage à l'Académie des inscriptions; il rassembla ensuite ces explications restées éparses dans les journaux et en forma un seul corps d'ouvrage qu'il publia d'abord dans l'*Astronomie* de Lalande, et ensuite séparément en 1 volume in-4° (1781), sous le titre de *Mémoire sur l'origine des Constellations et sur l'explication de la Fable par l'astronomie*. Ce mémoire, qui donnait une nouvelle direction aux recherches de l'érudition, fut réfuté par Bailly dans le 5^e volume de son *Histoire de l'Astronomie*, mais il n'en marqua pas moins la place de Dupuis par-

(1) Le système hiéro-astronomique, qui rapporte au soleil, à la lune et aux autres astres, la plupart des divinités des anciens, n'appartient pas à Dupuis, comme il s'est efforcé de le faire croire. On le retrouve dans les ouvrages de plusieurs auteurs de l'antiquité; Macrobe, entre autres, lui a donné d'assez grands développements dans ses *Saturnales*. Quant à l'influence des paronattellons (c'est-à-dire des levers ou couchers héliaques ou cosmiques et simultanés de plusieurs constellations) sur la composition des mythes anciens, on peut reprocher à Dupuis d'avoir souvent donné trop d'extension à l'exactitude des faits, pour justifier ses hypothèses, et ses explications mythologiques induisaient souvent en erreur un astronome peu exercé.

mi les savants. Condorcet le proposa au grand Frédéric pour la chaire de littérature au collège de Berlin, en remplacement de Thiébault, qui avait donné sa démission. Dupuis avait accepté les propositions du monarque philosophe, quand la mort de ce prince rompit ses engagements ; mais la chaire d'éloquence latine, qui vint à vaquer dans le même temps au collège de France, par la mort de Bejot, lui fut donnée : nommé en 1788 membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en remplacement de Rochefort, il s'occupa à donner de nouveaux développements à son système, se démit de sa place de professeur de rhétorique au collège de Lisieux, fut nommé par les administrateurs du département de Paris, l'un des quatre commissaires de l'instruction publique, chargés de faire l'inventaire des contrats, fondations, bourses, revenus, monuments publics et bâtiments des collèges de la capitale. Les orages révolutionnaires dont Paris était devenu le théâtre, obligèrent Dupuis à aller chercher un asile à Evreux. Nommé membre de la Convention par le département de Seine-et-Oise, il s'y fit remarquer par la modération de sa conduite et de ses discours (1). Elu secrétaire de l'Assemblée en l'an 3, et membre du conseil des Cinq-Cents en l'an 4, ses travaux dans ces deux assemblées confirment l'opinion qu'ont gardée de Dupuis toutes les personnes qui l'ont connu, qu'il avait été placé hors de sa sphère en entrant dans les affaires politiques de son pays. Il fut un des quarante-huit membres qui formèrent le noyau de l'Institut. Porté trois fois sur la liste pour être directeur, trois fois il avait été mis au ballottage ; mais le général Moulin l'emporta sur lui au 3^e tour de scrutin. Après le 18 brumaire, Dupuis fut élu par le département de Seine-et-Oise, membre du corps législatif, en devint président, et fut nommé par le tribunat et le corps législatif candidat au sénat. Ici finit sa carrière politique. Il avait publié en 1794 son grand ouvrage intitulé : *Origine de tous les Cultes, ou la Religion universelle*, 3 vol. in-4^o et un atlas, ou 12 vol. in-8^o ; (nouvelle édition publiée par Anguis, Paris, 1835-1837, 13 vol. in-8^o). Quoique d'un format et d'un nombre de volumes différents, ces deux éditions n'en forment qu'une seule : il n'y a de différence que dans la justification, qui est beaucoup plus longue dans l'in-4^o que dans l'in-8^o. L'ouvrage dans le premier format est imprimé à doubles colonnes, dans le second, il ne l'est que sur une colonne. Cet ouvrage, annoncé depuis si longtemps, et qui n'est pour le fond que

la suite et le développement du système dont Dupuis avait jeté les bases dans son *Mémoire sur l'explication de la Fable par l'Astronomie*, produisit des sensations très différentes ; il souleva, comme l'auteur l'avait prévu, les partisans de l'érudition et de la critique historique et littéraire. Les esprits religieux lui reprochèrent de saper les fondements de la religion chrétienne ; les incrédules, d'un autre côté, crurent y trouver des arguments irréfragables contre les ennemis de l'incrédulité. Cet ouvrage fut un livre de parti que les uns défendirent avec acharnement, que les autres réfutèrent avec avantage, et qui bientôt, abandonné par les deux partis, tomba faute d'éloges et de critique pour le soutenir ; sort ordinaire de tous les ouvrages, ou trop superficiels, ou trop pesants pour se maintenir dans l'estime des bons esprits. Vainement l'auteur essaya-t-il de le réhabiliter dans l'admiration des partisans de son système, en publiant un *Abrégé de l'Origine des Cultes*, Paris, 1798, 1 vol. in-8^o (1) : cet abrégé eut le même succès que le grand ouvrage ; il manqua de lecteurs. Fait sans discernement, il est moins l'analyse de l'ouvrage, que la copie de quelques pages prises comme au hasard dans les douze volumes : ce sont les anneaux désunis d'une chaîne rompue et sans suite. M. Destutt de Tracy a publié un autre abrégé du même ouvrage beaucoup plus méthodique que celui de Dupuis. Son système, dépouillé de cet échafaudage d'érudition ramassée à si grands frais, y paraît à nu et dans toute la simplicité d'une hypothèse réduite aux termes les plus précis (2). Ce second abrégé n'a pas eu un meilleur succès que le premier. On prétend que Dupuis prévoyait lui-même tous les ennemis que lui ferait dans le parti religieux la publication de son livre, et qu'il avait résolu de brûler son manuscrit ; mais que sa femme, pour prévenir cet acte de faiblesse, avait été obligée de soustraire pendant longtemps à ses recherches le fruit de tant de veilles et de combinaisons. Ce fait est consigné dans l'épître dédicatoire de l'auteur à sa femme. L'abbé Leblond, qui connaissait son caractère naturellement timide, alla au club des cordeliers annoncer l'*Origine des Cultes* comme un ouvrage dont la publication intéressait l'esprit humain. Agasse fut invité en conséquence à imprimer en toute diligence l'*Origine des Cultes*, et tenu à rendre compte au club des progrès de l'impression. Peu s'en fallut qu'il ne fût regardé comme un mauvais citoyen parce que l'impression de l'ouvrage n'avancait pas assez vite au gré de l'abbé Leblond, qui n'était

(1) Ce fut surtout dans le procès de l'infortuné Louis XVI, qu'il fit connaître la droiture de son âme. Refusant aux députés la qualité de juges, il vota pour la détention, comme mesure de sûreté, puis pour le sursis. « Je souhaite, dit-il, que l'opinion qui obtiendra la majorité des suffrages fasse le bonheur de tous mes concitoyens, et elle le fera si elle peut soutenir l'examen sévère de l'Europe et de la postérité, qui jugeront le roi et ses juges. » Dupuis ne dut qu'à l'opinion peu avantageuse que ses collègues avaient de ses lumières l'impunité d'un discours si hardi.
D. L.

(1) Ouvrage réimprimé plusieurs fois, notamment : Paris, 1820, in-8^o ; ibid., avec une dissertation sur le zodiaque de Denderah, 1822 et 1823, in-18. Cette dernière édition fut saisie l'année même de sa publication, et condamnée à être lacérée.

(2) On trouve encore un exposé très lumineux et très détaillé du système de Dupuis dans le *Parallèle des Religions*, du P. Brunet. Ce système y est mis en comparaison avec ceux des autres mythologiques.

pas fâché de voir publier par un autre des opinions dont il ne faisait parade qu'au besoin. C'est sous les auspices de la tourmente révolutionnaire que parut l'*Origine des Cultes*, qui, dans le principe, devait faire partie de l'*Encyclopédie méthodique*, et que l'imprimeur n'avait d'abord acquise que pour cet usage. Sans entrer dans un examen détaillé du système de Dupuis et des bases sur lesquelles il est établi, nous devons dire que, malgré les erreurs et les défauts qu'on y remarque, on ne peut nier, sans être injuste, que l'auteur n'ait quelquefois montré une sagacité, une pénétration et une finesse d'esprit peu communes dans ce genre de critique qui fait servir l'allégorie à l'explication des choses obscures et presque inexplicables. Sans doute il aurait dû se défier d'une méthode tranchante et universelle, comme on se défie d'un remède propre à guérir tous les maux, et employer avec discrétion la baguette magique de l'allégorie explicative. Plusieurs personnes s'attachèrent à réfuter cet ouvrage, tant en France qu'en Hollande et en Italie; mais toutes ces réfutations ont eu le même sort que l'ouvrage; elles sont tombées dans l'oubli. L'ouvrage que Dulaure a publié sous ce titre : *des Cultes qui ont précédé l'idolâtrie*, 1 vol. in-8°, peut être considéré comme une introduction nécessaire au livre de Dupuis. Ses autres ouvrages consistent en deux mémoires sur les *Pélasges* insérés dans les tomes 2 et 3 (1798) de la collection de l'Institut (classe de littérature ancienne); dans l'un il essaye de prouver par la réunion de tous les faits et de toutes les autorités qu'il a pu recueillir, que les Pélasges étaient une nation puissante qui, par les armes, la navigation et le commerce, avait formé des établissements et étendu ses ramifications dans presque toutes les parties de l'ancien monde; dans l'autre mémoire, qui n'a pour bases que des conjectures plus ou moins vraisemblables, il se propose de faire voir que cette nation, sortie originairement de l'Ethiopie, s'était d'abord répandue sur les côtes de l'Afrique, dans la Cyrénaïque, la Libye, etc., et que de là elle avait envoyé des colonies qui, dans les temps antérieurs à l'histoire, avaient civilisé la Grèce, l'Italie, l'Espagne, et plusieurs autres contrées. Nous avons encore de Dupuis une *Dissertation sur le Zodiaque de Tentyra*. La glorieuse expédition des Français en Egypte venait de mettre les savants à portée de connaître, avec exactitude, plusieurs des monuments de la science sacrée et de l'astronomie des anciens Egyptiens. Des zodiaques sculptés sur les plafonds ou sur les murs de quelques temples, parurent, à Dupuis, fournir une preuve irrécusable d'une de ses premières hypothèses. La série des signes sur l'un de ces zodiaques commence par le lion, et sur l'autre par la vierge. Or, ces signes avaient dû nécessairement, selon lui, être équinoxiaux ou

solsticiaux à l'époque où ces zodiaques furent tracés, et il en résulte qu'ils l'ont été bien des siècles avant les temps historiques, ce qui confirme l'explication qu'il donne du zodiaque, et la haute antiquité qu'il lui assigne. Visconti fit voir dans une note que Larcher inséra dans sa traduction d'Hérodote (2^e édition, t. 2), que l'année vague des Egyptiens expliquait parfaitement la disposition des signes dans les zodiaques de Tentyra, sans qu'il soit nécessaire de recourir à une époque si étrangement reculée, où le lion ou la vierge étaient des signes équinoxiaux ou solsticiaux (1). Dupuis n'en tint aucun compte. Il publia son explication du zodiaque de Tentyra, dans la *Revue philosophique* du mois de mai 1806 (2), et reproduisit les mêmes opinions dans son *Mémoire explicatif du zodiaque chronologique et mythologique*, qu'il donna au public dans la même année, 1 vol. in-4°, avec figures. Cet ouvrage, dans lequel il compare les zodiaques des Grecs et des Egyptiens avec ceux des Chinois, des Perses, des Arabes, etc., et s'efforce de prouver qu'ils sont originairement les mêmes, présente la même doctrine qu'il avait développée dans l'*Origine des Cultes*, et n'en est, à proprement parler, qu'un corollaire ou un appendice. Dupuis avait lu, à la 3^e classe de l'Institut, un long *Mémoire sur le phénix*. Il avait cru voir, dans cet oiseau merveilleux, le symbole de la grande année composée de 1461 années vagues, et appelée période sothiaque ou caniculaire, parce que la canicule en ouvrait et en fermait la marche. Ce mémoire n'a point été imprimé, mais il a été réfuté par Larcher, dans un autre mémoire sur le même sujet, et qui doit entrer, ainsi que celui de Dupuis, dans la collection de l'Institut. C'était dans la lecture du poëme de Nonnus, qu'il avait eu le projet de traduire en vers français, et dont il y a même un fragment d'imprimé dans le *Nowel Almanach des Muses* (année 1805), que Dupuis avait puisé l'idée de son système astronomique. On pourrait même dire que l'*Origine des Cultes* n'est qu'un long commentaire de ce poëme. Dupuis, décédé à Is-sur-Til, le 29 septembre 1809, a laissé en manuscrit un ouvrage sur les cosmogonies et les théogonies, qui devait servir comme de pièces justificatives à son *Origine des Cultes*; un travail considérable sur les hiéroglyphes égyptiens, dont l'abbé Leblond allait répétant partout que Dupuis avait enfin trouvé l'explication; des lettres sur la mythologie, adressées à sa nièce, et une traduction

(1) Il est prouvé que l'année vague des Egyptiens avait commencé par le signe de la vierge, sous le règne d'Auguste; par le signe du lion, sous le règne de Tibère; et, en effet, l'inscription grecque qui se lit encore aujourd'hui au-dessus de la porte du temple de Tentyra, atteste que cet édifice fut restauré sous Tibère. Les temples d'Egypte, ordinairement très anciens, n'ont été achevés, pour la plupart, particulièrement pour ce qui a rapport à la sculpture des hiéroglyphes, qu'après de longs intervalles. On en voit même où les hiéroglyphes ne sont tracés qu'à moitié, d'autres où ils ne sont qu'ébauchés. V—1.

(2) 1^{re} imprimée séparément sous le titre de *Dissertation sur le zodiaque de Denderah*, Paris, 1822, 1 vol. in-18, avec 2 planches.

des discours choisis de Cicéron. Des personnes bien instruites prétendent que ce fut à la suite d'une conversation que Volney avait eue avec Dupuis, qu'il composa son ouvrage intitulé *les Ruines*. Dupuis était membre de la Légion-d'Honneur. Né pauvre, il est mort sans fortune, laissant pour tout héritage à sa veuve la réputation d'un homme probe et d'un savant paradoxal. Dacier, secrétaire perpétuel de la 3^e classe de l'Institut, a prononcé son éloge. Sa veuve a publié une notice historique sur sa vie et ses écrits.

● A—s.

DUPUY (CLAUDE), fils de Clément; avocat au parlement de Paris, naquit dans cette ville en 1545. Il perdit son père avant d'avoir atteint l'âge de neuf ans; mais sa mère le fit élever avec soin et le fit étudier sous Turnèbe, Lambin et Dorat; Cujas lui enseigna le droit. Ayant achevé ses études, il voyagea en Italie, où il se lia d'amitié avec la plupart des savants. Revenu dans sa patrie, il fut reçu conseiller au parlement en 1576. La droiture de son esprit, la bonté de son jugement, une érudition profonde, une raison supérieure, le firent regarder comme l'un des membres les plus illustres de sa compagnie. Il fut l'un des quatorze juges envoyés dans la Guienne, à la suite du traité de Fleix, en 1580. Pendant la révolte de la ligue, il alla se joindre à la partie du parlement qui tenait ses assemblées à Tours. Ses confrères rendirent hommage à ses rares talents en le comprenant dans la députation qu'ils envoyèrent à Henri IV. Revenu dans ses foyers, Dupuy mourut en 1594. Divers savants qui s'honoraient de son amitié, lui ont consacré des éloges écrits en diverses langues. Rencaulme, son parent, les a rassemblés dans un recueil qui est intitulé : *Amplissimi viri Claudii Puteani Tumulus*, Paris, 1607, in-4^o.

R—T.

DUPUY (JEAN), minéralogiste, était né, vers le milieu du 16^e siècle, dans le bourg d'Aspet, généralité d'Auch. Il avait été fréquemment employé par le baron de l'Arboust à la recherche des mines dans ses domaines; mais la minéralogie ne l'occupait pas exclusivement, puisqu'il s'était fait recevoir docteur en droit, et qu'en 1600 il remplissait la charge de lieutenant principal en la juderie de Rivière. A cette époque, de nouvelles recherches de mines ayant été ordonnées, elles furent poussées avec beaucoup d'activité par les soins de Jean de Malus, maître en la monnaie de Bordeaux. Ce fut sur les renseignements qu'il tenait de Malus que Dupuy rédigea : *Recherche et découverte des mines des montagnes Pyrénées*, Bordeaux, 1601, in-12. Cet opuscule, devenu très rare, a été réimprimé par Gobel, dans le 1^{er} volume des *Anciens minéralogistes de la France*, pages 99-148. Dupuy promet, dans l'avant-propos, l'*Histoire naturelle des Pyrénées*; mais elle n'existe qu'en manuscrit. Il avait le projet d'écrire de la

Transmutation des métaux, livre où il « n'aurait pas été question de faire de l'or sans or, « mais qui aurait été un excellent ouvrage de métallurgie. » Voy. les *Anciens minéralogistes*, t. 2, p. 81-98.

W—s.

DUPUY (HENRI), plus connu sous le nom d'*Erycius Puteanus* que sous son nom flamand, *Van de Putte*, naquit à Venlo, dans la Gueldre, le 4 novembre 1574. Il fit ses humanités à Dordrecht, sa philosophie à Cologne, et vint ensuite étudier le droit à Louvain, sous le célèbre Juste Lipse, avec lequel il contracta une étroite amitié. Le désir d'entendre les savants professeurs dont s'honorait alors l'Italie, l'engagea à en visiter les principales académies. Il s'arrêta à Milan pendant quelques mois, et à Padoue, où Pinelli (voy. Jean-Michel PINELLI) lui donna un logement dans sa propre maison. L'année suivante (1601), il accepta une chaire d'éloquence à Milan, et il fut nommé, presque en même temps, historiographe du roi d'Espagne. Deux ans après, il reçut le diplôme de citoyen romain, et fut agrégé docteur à la faculté de droit. De si flatteuses distinctions le déterminèrent à se fixer en Italie, et il épousa, en 1604, Marie-Madelaine-Catherine Turria, d'une famille considérée de Milan. Cette alliance lui procura de nouveaux appuis. Cependant, la chaire de belles-lettres de Louvain lui ayant été offerte après la mort de Juste Lipse (1606), il saisit avec empressement cette occasion de se rapprocher de son pays et de sa famille. Il remplit cette place pendant quarante ans; mais ce ne fut ni avec le même succès, ni avec la même réputation que son prédécesseur. Dupuy était un homme d'une vaste lecture, mais de peu de jugement. Il connaissait bien les mœurs et les usages des anciens, mais c'était à cela que se bornait tout son savoir; il ne brillait point par l'esprit de critique, et il paraît avoir été incapable de concevoir le plan d'un ouvrage d'une certaine étendue. Chaque année il faisait paraître quelques nouveaux opuscules, et son désir d'en accroître le nombre était si grand, qu'il a fait imprimer jusqu'à un recueil des attestations qu'il délivrait à ses élèves. Un trait pareil n'annonce pas autant de modestie que le prétendent les continuateurs de Moréri. Colomiez rapporte qu'un jour, Moret, fameux imprimeur d'Anvers, reprochait à Dupuy qu'il ne mettait au jour que de petits livres. Celui-ci voulut se justifier par l'exemple de Plutarque. Croyez-vous donc, lui répliqua Moret, que vos livres, que je ne puis débiter, soient aussi bons que ceux de Plutarque? L'apostrophe était piquante, mais en partie méritée. Dupuy semble avoir voulu copier en tout Juste Lipse, à qui il ressemblait, dit-on, de figure; mais il lui est resté inférieur sous tous les rapports. C'était, d'ailleurs, un homme pieux, obligeant, disposé à rendre service; il se faisait chérir de ses élèves par sa douceur et par son zèle pour leur in-

struction, et de ses concitoyens par les bons offices qu'il leur rendait dans toutes les circonstances. L'archiduc Albert le nomma l'un de ses conseillers, et lui confia le gouvernement du château de Louvain. Il mourut en cette ville le 17 septembre 1646, âgé de 72 ans. Nicolas Vernulaeus prononça son oraison funèbre. Sa vie a été publiée par Milser et son portrait a été gravé. Bayle lui a consacré, dans son Dictionnaire, un article qui renferme des particularités très curieuses. Les ouvrages de Dupuy se divisent en 6 classes : éloquence, philologie, philosophie, histoire, politique et mathématiques. On en compte jusqu'à 98, dont on trouve la liste dans le tome 17 des *Mémoires* de Nicéron. Les ouvrages de philologie ont été la plupart insérés dans le *Thesaur. antiquit. Roman. et græcar.*, de Grævius. On se bornera à citer ici ceux qui peuvent donner lieu à quelques remarques. 1^o *de Usu fructuque librorum bibliothecæ Ambrosianæ*, Milan, 1605, in-8^o. C'est un discours sur l'utilité des bibliothèques publiques, et non pas un catalogue de la bibliothèque ambrosienne, comme on le dit dans le *Dictionnaire universel*. On retrouve ce discours dans les différentes éditions du recueil intitulé : *Suad. et orationes selectæ*, par le même auteur. 2^o *Comus sive Phagesiposia cimmerica, de luxu somnium*, Louvain, 1608, in-12; Anvers, 1611, in-8^o; Oxford, 1634, in-12; traduit en français par Nicolas Pelloquin, sous ce titre : *Comus, ou banquet dissolu des Cimmériens*, Paris, 1613, in-12. La traduction est plus recherchée que l'original. 3^o *Historiæ insubricæ libri VI, qui irruptiones Barbarorum in italicam continent ab anno 157 ad annum 973*. Cette histoire a eu plusieurs éditions. Rodolphe Godefroi Knichen en donna une avec des notes et des additions, Louvain, 1630, in-fol., réimprimée à Leipsick, in-fol., et encore depuis. Elle est très superficielle; l'archiduchesse Isabelle en témoigna cependant sa satisfaction à l'auteur par le don d'un collier d'or. 4^o *Pietatis thaumata in Prothemum parthenicum unius libri versum et unius versus librum, stellarum numeris sive formis 1022 variatum*, Anvers, 1617, in-4^o de 48 pages. Cet ouvrage, dont le titre singulier peut donner une idée de l'affectation du style de Dupuy, roule entièrement sur un vers retourné en 1022 façons. Le voici :

Tot tibi sunt dotes, virgo, quot sidera cælo. (1).

5^o *Bruma sive chimonopægnion de laulibus hienis, ut ea potissimum apud Belgas*, Munich, 1619, in-8^o, recherché pour les jolies gra-

Ce vers, imaginé par le P. Banhuys, jésuite de Louvain, peut réellement se retourner de 3,312 manières, comme l'a démontré Jacq. Bernoulli dans son *Ars conjectandi*; mais Dupuy, voulant suivre l'allégorie indiquée par le vers même s'en est tenu à 1022, nombre des étoiles fixes dans tous les catalogues des anciens astronomes. Les amateurs de semblables bagatelles citent le vers suivant de Th. Lusius :

Cruz, for, frans, lis, mars, mors, nox, puz, sors mela, styx, vis qui peut former 39,916,800 combinaisons différentes.

vures de Sadeleur. 6^o *Circulus urbanianus sive linea apkemepine compendio descripta*, Louvain, 1632, in-4^o. Cet ouvrage est copié presque en entier de celui de Bergier, intitulé : *le Point du jour*; mais il n'y est pas cité. 7^o *Belli et pacis Statera*, Louvain, 1633, in-4^o. Cet ouvrage, dans lequel Dupuy expliquait avec franchise les véritables intérêts de la politique espagnole, pensa lui faire des affaires sérieuses. On le manda à Bruxelles pour rendre compte de ses principes, mais il sortit de cette épreuve avec honneur. Gaspard Baërle publia, contre le *Statera*, l'*Anti-Puëanus*, satire violente, qui ne fit de tort qu'à son auteur, parce qu'elle paraissait au moment où Dupuy se trouvait sous le poids d'une accusation, et que d'ailleurs il avait raison sur tous les points, ainsi que les événements le prouvèrent. 8^o *Auspicia bibliothecæ publicæ Lovaniensis*, Louvain, 1639, in-4^o. On trouve à la suite le catalogue des livres de la bibliothèque de Louvain. W—s.

DUPUY (CHRISTOPHE), fils de Claude, naquit à Paris vers l'année 1580. Il fit ses études à Tours, sous la direction de son père, et les acheva dans la capitale. Le cardinal de Joyeuse, qui l'avait nommé son protonotaire, l'emmena à Rome. Pendant son séjour dans cette ville, il eut occasion de rendre un service à M. de Thou, dont la première partie de l'Histoire venait de paraître, et que la congrégation de l'Index voulait condamner en la mettant au nombre des livres dangereux. Il n'attendait que l'occasion de son retour pour embrasser l'état religieux. Aussitôt qu'elle se présenta, il la saisit, et ne revint que pour se faire recevoir parmi les chartreux de Bourg-Fontaine. Il ne serait jamais sorti de son monastère si le cardinal Barberini, qui connaissait tout son mérite et qui l'estimait particulièrement, n'eût obtenu une obédience pour que Dupuy se rendit à Rome, où il obtint la charge de procureur-général de son ordre, et celle de prieur *in urbe*. Il aurait reçu de plus grandes marques de considération du pape Urbain VIII, si ses frères n'eussent pas pris une grande part à une nouvelle édition des *Libertés de l'Eglise gallicane*. Dupuy mourut à Rome le 28 juin 1654. Il est auteur du *Peroniana*, qui a été imprimé en 1669, in-12, par les soins de Daillé fils. R—r.

DUPUY (PIERRE), frère puîné du précédent, naquit à Agen, le 27 novembre 1582. Le jeune Dupuy, passionné pour l'étude, travaillait avec tant d'assiduité, que jeune encore il était devenu savant dans les langues latine, française, et principalement dans la connaissance du droit et de l'histoire. Ses talents et son bon esprit lui concilièrent l'estime et l'amitié du président de Thou, qui était son parent, et de Nicolas Rigault. C'est avec celui-ci, et son frère Jacques, qu'il publia les éditions de l'*Histoire* du président de Thou, qui parurent en 1620 et en 1626.

Cet ouvrage fut vivement attaqué, et c'est pour le défendre que, de concert avec Rigault, il composa un écrit intitulé : *Mémoires et Instructions pour servir à justifier l'innocence de messire François-Auguste de Thou*, etc., qui ont été réimprimés, en 1734, à la fin du 45^e volume de la traduction de cette Histoire. Pierre Dupuy fut successivement nommé conseiller du roi en ses conseils et garde de sa Bibliothèque. Ayant suivi Thumeri de Boissise, que le roi avait envoyé en mission dans les Pays-Bas et dans la Hollande, il renouvela l'amitié que son père avait entretenue avec les savants de ces contrées. Revenu en France, Dupuy fut chargé de travailler à la recherche des droits du roi et à l'inventaire du trésor des chartes; puis il fut nommé de la commission pour justifier les droits du roi sur les trois évêchés (Metz, Toul et Verdun). Ces différents travaux lui facilitèrent les moyens de composer cette énorme quantité d'ouvrages et de mémoires dont on trouve les titres dans la *Bibliothèque historique* de Fontette : en voici les principaux : 1^o *Traité des droits et des libertés de l'Eglise gallicane, avec les preuves*, 1639, 3 vol. in-fol. L'auteur fit paraître, en 1651, une édition des *preuves* en 2 volumes in-fol. Il avait également composé une *Apologie pour la publication des preuves*, qui est restée en manuscrit. Le commentaire sur le même sujet a été publié par Lenglet Dufresnoy, Paris, 1715, 2 vol. in-4^e, avec quelques autres pièces de divers auteurs. 2^o *Traité concernant l'histoire de France, savoir la Condamnation des templiers, l'Histoire du schisme d'Avignon, et quelques Procès criminels*, Paris, 1654, in-4^e; Bruxelles, 1702, in-12; réimprimés sous le titre d'*Histoire de la condamnation des templiers*, nouvelle édition, augmentée de l'*Histoire des templiers* de Gurtler, et autres pièces curieuses sur le même sujet, publiées par Jacques Godefroy, Bruxelles, 1713, 2 vol. petit in-8^e; ibid., 1751 et 1757, in-4^e, fig.; 3^o *Traité de la majorité de nos rois et des régences du royaume, avec les preuves*, Paris, 1655, in-4^e. On y trouve un petit traité sur le parlement de Paris. 4^o *Histoire des plus illustres favoris anciens et modernes*, Leyde, 1659, in-4^e et in-12; on n'y trouve que cinq français. 5^o Des traités séparés des droits du roi sur les provinces de Bourgogne, de l'Artois, de Bretagne, des trois évêchés, de Flandre, de Lorraine, de plusieurs royaumes, duchés et comtés, dont le nombre serait trop long à détailler. Ces différentes productions parlent assez en faveur de Dupuy, qui cessa de vivre le 14 décembre 1651, dont Henri de Valois prononça l'oraison funèbre, et dont la vie, écrite par Nicolas Rigault (Paris, 1652, in-4^e), a été insérée dans les *Vitæ selectæ*, Londres, 1681, in-4^e. — Pierre Dupuy trouva dans son jeune frère, Jacques Dupuy, un collaborateur instruit. Ce dernier, qui était prieur de St-Sauveur, fut

également garde de la Bibliothèque du roi, et, indépendamment de ce qu'il aidait son frère dans ses ouvrages, il en publia une grande partie. Il mourut le 17 novembre 1656. Jacques Dupuy rendit son nom immortel dans la Bibliothèque du roi par le legs qu'il fit des livres que lui et son frère avaient rassemblés, au nombre de 9,000 volumes imprimés, et d'environ 300 volumes d'anciens manuscrits. On a particulièrement de Jacques : 1^o l'Index des noms propres qui se trouvent latinisés dans l'*Histoire* de de Thou, Genève, 1614, in-4^e, réimprimé sous cet autre titre : *Resolutio omnium difficultatum*...., Ratisbonne, 1696, in-4^e. 2^o *Catalogus bibliothecæ thuanæ, ordine alphabetico digestus*. 3^o La 4^e édition des *Instructions et missives des Rois de France et de leurs ambassadeurs au concile de Trente*, Paris, 1654, in-4^e. Ce qui augmente cette édition a été tiré des mémoires de Pierre Dupuy : c'est la meilleure. Son portrait a été gravé par Nanteuil, ainsi que celui de son frère. R—T.

DUPUY (N.), écrivain français du 18^e siècle, secrétaire au congrès de Ryswick, a publié les ouvrages suivants : 1^o *Caractères, sentiments et entretiens sur deux personnes, dont l'une parle mal et écrit bien, et l'autre parle bien et écrit mal*, 1693, in-12. 2^o *Dialogue sur les plaisirs, sur les passions, sur le mérite des femmes*, 1717, in-12. 3^o *Instructions d'un père à sa fille, tirées de l'Ecriture Sainte*, 3^e édition, 1707, in-12. 4^o *Instructions d'un père à son fils*, 1731 et 1784, in-12. 5^o *Réflexions sur l'Amitié*, 1728, in-12. 6^o *Essai hebdomadaire sur plusieurs sujets intéressants*, Paris, 1730, in-12. 7^o *Mythologie, ou Histoire des dieux, des demi-dieux et des plus illustres héros de l'antiquité païenne*, 1731, 2 vol. in-12. Quelques biographes attribuent à Dupuy : *les Amusements de l'amitié, rendus utiles et intéressants, recueil de lettres écrites de la cour, vers la fin du règne de Louis XIV*, Paris, 1729, in-12; 3^e édition, Halle, 1770, in-8^e. Selon Barbier, cet ouvrage est de l'abbé de Varennes. C. T—Y.

DUPUY (JEAN COCHON), premier médecin de la marine à Rochefort, naquit à Niort en 1674, et mourut en 1757. Il a publié : 1^o *Histoire d'une enflure du bas-ventre très-particulière*, La Rochelle, 1698, in-12. 2^o *Manuel des opérations de chirurgie*, Toulon, 1726, in-12; de plus, quelques observations insérées dans les *Mémoires* de l'Académie des sciences de Paris, dont il était correspondant. — Gaspard COCHON DUPUY, son fils, qui devint également premier médecin de la marine à Rochefort, naquit dans cette dernière ville, en février 1710, et mourut en janvier 1788. Il était docteur de la Faculté de Paris, et professeur d'anatomie à Rochefort. Comme son père, il passa la plus grande partie de sa vie dans les hôpitaux de la marine, et jouit longtemps de l'estime publique. Ses ser-

vices lui avaient mérité le cordon de St-Michel. Il n'a laissé aucun écrit. — *Bertrand Dupuy*, médecin de la Faculté de Toulouse, né dans le diocèse de Comminges, a traduit de l'anglais de Daniel Coxé un ouvrage intitulé : *Nouvelles Observations sur le pouls intermittent*, Amsterdam et Paris, 1761, in-12. Il a ajouté à l'original une préface en forme de lettre, et des notes critiques et judicieuses. R—D—N.

DUPUY (Louis), secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, naquit dans le Bugey le 23 novembre 1709, d'une des plus anciennes familles de ce pays, mais qui avait perdu ses titres, et ceux même de ses biens patrimoniaux, pendant les guerres civiles de la ligue. Quoique l'aîné de douze enfants, le jeune Dupuy fut destiné par son père à l'état ecclésiastique. Il fit avec un succès distingué ses études au collège de Lyon; et lorsque l'époque des études théologiques fut arrivée, il eut la gloire de voir les deux séminaires se disputer un sujet déjà célèbre : il se décida pour celui des jésuites, sur l'offre que lui fit le supérieur de cette maison, de lui remettre la moitié de la pension pour acheter des livres. A vingt-six ans, il vint à Paris au séminaire des Trente-Trois, où il fut successivement maître de conférences, bibliothécaire et second supérieur. Il lui fallait, pour entrer dans les ordres, les dispenses nécessaires quand l'on passe d'un diocèse dans un autre; il les demanda à l'archevêque de Lyon, qui motiva son refus positif sur le désir de conserver pour son diocèse un sujet tel que Dupuy. Cette circonstance le détermina à renoncer pour toujours à l'état ecclésiastique. Rendu tout entier aux sciences et aux belles-lettres, il chercha à se rapprocher des hommes qui les cultivaient avec le plus de distinction. Il fut accueilli et goûté de l'académicien Fourmont, qui jouissait alors d'une grande réputation, et dont la maison était le rendez-vous des gens de lettres et de tous les savants étrangers. Ce fut sous ses auspices et à sa recommandation, que Dupuy se trouva chargé de la rédaction presque entière du *Journal des Savants*, qu'il dirigea pendant trente ans. On y distingue de notre académicien une foule de dissertations et d'extraits, où la critique la plus judicieuse et le goût le plus sûr s'unissent à la variété des connaissances en tout genre. Il savait l'hébreu, le grec et assez de mathématiques pour se faire à cette époque une réputation par elles, s'il s'y fût livré tout entier. Mais, fidèle à son plan de varier ses études et d'entremêler ses occupations, il passait alternativement des lettres aux sciences, et revenait bientôt des sciences aux lettres, qui paraissent avoir été son goût de préférence. On disait assez ingénieusement de lui qu'il était la moyenne proportionnelle entre l'Académie des sciences et celle des inscriptions. En 1768, le prince de Soubise lui offrit la direction de sa bibliothèque. Dupuy l'ac-

cepta avec empressement, et présida vingt ans à ce vaste et magnifique dépôt; mais le dérangement de la fortune du prince l'ayant forcé au sacrifice de ses livres, il fit annoncer au bibliothécaire le parti qu'il avait pris de les vendre. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour Dupuy, et le frappa d'une strangurie, qui, après sept ans de souffrances, le conduisit enfin au tombeau le 10 avril 1795. Il avait été reçu, en 1756, à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dont il fut bientôt après nommé secrétaire perpétuel, fonction qu'il remplit avec zèle et assiduité jusqu'à l'âge de 72 ans. Sa longue carrière fut laborieusement partagée entre les sciences et les lettres; et il a laissé, sur l'une et l'autre de ces deux routes si opposées, des monuments capables de préserver son nom de l'oubli. Le P. Brumoy avait laissé, dans son *Théâtre des Grecs*, une lacune importante à remplir : Dupuy s'en chargea, et traduisit en entier les quatre pièces de Sophocle dont le jésuite n'avait donné que l'analyse et quelques extraits; ce sont : l'*Ajax*, les *Trachiniennes*, l'*OEdipe à Colone* et l'*Antigone*. Cette traduction parut en 1762, in-4°, ou 2 vol. in-12; elle se fait lire avec intérêt, et les notes qui l'accompagnent annoncent une étude raisonnée de la langue et des beautés de l'original. Les travaux de l'homme de lettres ne nuisirent point aux fonctions du secrétaire de l'Académie; Dupuy publia six volumes des *Mémoires* de cette compagnie (de 36 à 41), et y prononça, suivant l'usage, l'éloge de plusieurs de ses confrères. Parmi ses productions mathématiques, on distingue des *Observations sur les infiniment petits et les principes métaphysiques de la géométrie*; une édition du *Fragment d'Anthémius sur des paradoxes de mécanique*, avec une traduction française et des notes, Paris, 1777, in-4°, le texte grec y est corrigé d'après quatre manuscrits. On y trouve une explication curieuse du *Miroir d'Archimède et de ses effets* (voy. ANTHEMIUS et ARCHIMÈDE); mais ce sujet a été mieux traité depuis par Peyrard, dans son *Miroir ardent*, Paris, 1807, in-4°. La collection de l'Académie renferme également de Dupuy plusieurs mémoires intéressants; nous citerons seulement les suivants : *sur l'Etat de la Monnaie romaine*; — *sur la Valeur du denier d'argent au temps de Charlemagne*; — *sur la manière dont les anciens allumaient le feu sacré dans leurs temples*; — *sur les voyelles de la langue hébraïque et des langues orientales qui ont une liaison intime avec elle*, etc. A—D—R.

DUPUY (ANDRÉ-JULIEN), comte et pair de France, naquit le 1^{er} avril 1753, à Brioude (Haute-Loire), et devint, en 1775, conseiller au Châtelet de Paris. Il se fit bientôt remarquer, et, à la recommandation d'Angran d'Alleray, fut appelé à l'intendance-générale de l'île de France sur le rapport du ministre de la ma-

rine La Luzerne, en 1789. Il conserva cet emploi dix ans, et s'y maintint pendant la guerre de la révolution, malgré les attaques multipliées des Anglais, et quoique privé de tout secours de la métropole. Le gouvernement consulaire le rappela à la fin de l'année 1800, au grand regret de la colonie, et l'envoya, en 1802, comme secrétaire de légation, au congrès d'Amiens, où se négociait la paix avec l'Angleterre. Le 26 mars de la même année, Dupuy vint présenter le traité à Bonaparte, qui le nomma conseiller d'Etat attaché à la section de la marine; plus tard, en 1804, commandant de la Légion-d'Honneur, puis sénateur en 1805, et comte en 1807. Il adhéra à la déchéance de l'empereur en 1814, et fut appelé à la pairie, nommé chevalier de St-Louis, et enfin gouverneur civil des établissements français dans l'Inde. Il partit en 1816 pour Pondichéry. On lui a reproché à cette seconde époque de son administration, un peu de faiblesse et de condescendance pour les Anglais. En 1826, sous le ministère de M. de Villèle, il fut rappelé de nouveau et remplacé par M. des Bassins, neveu du ministre. A son retour en France, il continua de siéger à la chambre des pairs, et mourut à Paris dans le mois de janvier 1832. Il avait été fait grand-officier de la Légion-d'Honneur en 1817. — DUPUY (J.-B.-G.-H.), homme de loi et juge au tribunal de Montbrison, fut député du département de Saône-et-Loire à l'Assemblée législative en 1791, puis à la Convention nationale, où il vota la mort de Louis XVI sans appel et sans sursis à l'exécution. Obligé de sortir de France en 1816, par suite de la loi contre les régicides, il se réfugia en Suisse et mourut quelques années plus tard.

M—D J.

DUPUY-DEMPORTES (JEAN-BAPTISTE), littérateur du siècle dernier, embrassa plusieurs genres dans ses travaux, et publia des traductions et quelques productions légères. On a de lui : 1° *Parallèle de la Semiramis de Voltaire avec celle de Crébillon*, Amsterdam, 1748, in-8°. 2° *Des Lettres sur Catilina, Venise suivée, les Amazones, et Cénie*, tragédies; 3° *Le Souper poétique*, Amsterdam (Paris), 1748, in-8°. 4° *Histoire générale du Pont-Neuf, en six volumes in-folio, proposée par souscription*, Londres (Paris), 1750, in-8° de 16 pages. Cette plaisanterie est ingénieuse et piquante. 5° *Mémoires de Gaudence de Lucques*, avec les remarques de Rhedi, 1753, in-12, 4 parties. 6° *Histoire du ministère de Robert Walpole*, Amsterdam (Paris), 1764, 3 vol. in-12. 7° *Morale des Princes*, traduite de l'italien de Comazzi, La Haye (Paris), 1754, 2 vol. in-12. 8° *Traité historique et morale du blason*, 1754, 1 vol. in-12. 9° *Le Gentilhomme cultivateur, ou Cours complet d'Agriculture*, tiré de l'anglais, de Hill, misérable compilation, Paris, 1761 et années suivantes, 8 vol. in-4° ou 16 vol. in-

12. 10° *Le Gentilhomme maréchal*, aussi tiré de l'anglais, de J. Barthelet, chirurgien, Paris, 1756-58, 2 vol. in-12. 11° *Le Printemps*, comédie en 1 acte, non représentée, Paris, 1747, in-12.

D. L.

DUPUY DES ISLETS (le chevalier), littérateur, naquit, vers l'année 1770, à St-Domingue, où sa famille, d'une ancienne noblesse, avait des propriétés considérables. Il était, avant la révolution, cheval-léger de la garde du roi. Sa position, d'accord avec ses sentiments politiques, lui imposa la loi d'émigrer en 1791. Il fit toutes les campagnes de l'armée des princes, passa ensuite en Angleterre, et revint en France en 1801. Sa parenté avec Joséphine lui procura une pension sur les fonds de la police, destinés à l'encouragement des lettres. La révolution l'avait entièrement dépourvu de son patrimoine. Il devint un des collaborateurs de la *Gazette de France*, dont il rédigea le feuilleton dramatique pendant quelques années; mais ses articles, lourds et sans mesure, eurent peu de succès. Dès ce moment, il grossit le nombre de ces anciens royalistes qui, sans abandonner les sentiments et les opinions de l'émigration, affectaient un enthousiasme sans bornes pour Napoléon. Renonçant à la poésie élégiaque que jusqu'alors il avait cultivée, il s'éleva jusqu'à la poésie lyrique, et rima des chants pindariques sur les victoires de l'empereur. Plus d'un lecteur fut tenté de le renvoyer à l'*Almanach des Muses* (1) et au cahier de romances. Son dithyrambe sur la naissance du roi de Rome se termine par ces vers :

Le bronze a retenti : quel charme involontaire
Saisit mes sens ? Il naît cet enfant précieux,
Il naît, et d'un cri glorieux
Il frappe de nos rois l'asile héréditaire.
D'un héros immortel, immortel rejeton,
France, il semble sourire à ton joyeux tonnerre;
Et, du berceau chargé des destins de la terre,
Il révèle Napoléon.

On peut encore citer de Dupuy des Islets un chant lyrique dédié à S. M. l'empereur et roi, mis en musique et présenté à S. M. l'impératrice et reine par Garat (voy. ce nom). Le poète commençait ainsi :

Honneur au monarque guerrier,
L'amour et l'espoir de la France, etc.

Néanmoins, dès le commencement de 1813, l'enthousiasme de Dupuy des Islets commença à chanceler avec la fortune de Napoléon; et, dans les bureaux de rédaction de la *Gazette*, il prenait peu de soin de dissimuler ses véritables sentiments. Aigre et mordant en ses discours, un jour il osa répliquer au censeur impérial qui lui avait dit : « Vous portez votre tête bien haut : — Monsieur, je n'ai jamais porté que la mien-

(1) Les vers de Dupuy des Islets, insérés dans l'*Almanach des Muses* sont quelquefois gracieux, mais souvent aussi d'une fadeur digne de l'abbé Cotin; témoin ces vers adressés à mademoiselle Dolia (artiste à l'Opéra), en 1813 :

J'aime ces grands yeux noirs en amende tendus,
Prédicateurs charnants des plaisirs défendus.

« ne, » allusion d'autant plus cruelle qu'elle reposait sur une odieuse calomnie. Dès les premières semaines de la restauration, Dupuy des Islets fut nommé chevalier de St-Louis et promu au grade de major de cavalerie. Alors sa muse fut toute aux Bourbons. Il composa d'abord une romance très agréable, intitulée la *Vertu couronnée*, et dédiée à madame la duchesse d'Angoulême; il adressa à MONSIEUR, lieutenant-général du royaume, une cantate en l'honneur de S. M. Louis XVIII, dans laquelle le poète dépassait toute mesure, aussi bien que dans ses dithyrambes en l'honneur de l'empereur déchu. On en jugera par cette strophe finale :

Prince anglais, qui veillas à l'espoir de la France,
Jouis de son bonheur, il est ta récompense.
Vivent François, Guillaume et tous les souverains,
Dont l'amitié fidèle affermit nos destins !
Célébrons Wellington et le noble Alexandre, etc.

L'anecdote suivante prouve qu'en toute occasion, Dupuy des Islets déployait le même caractère. Le 16 juin 1816, jour de la Fête-Dieu et de l'entrée de madame la duchesse de Berri, quelques gouttes de pluie faisaient craindre que les processions ne fussent pas favorisées par le temps : « Rassurez-vous, dit-il, ce sont les lar-
« mes des bonapartistes. » Les journaux ont beaucoup vanté, en 1820, des stances adressées à cette princesse, à l'occasion de la naissance de *Monseigneur le duc de Bordeaux*, et intitulées *la Jeune veuve*. On doit dire que cette pièce est d'une extrême fadeur, et qu'un sujet si touchant avait assez mal inspiré le poète. Dupuy des Islets est mort en 1831. Ses poésies fugitives ont paru séparément dans divers recueils, entre autres l'*Almanach des Muses*, le *Souvenir des ménestrels* de Laffité, et les *Hommages poétiques*. Il a publié en outre les *OEuvres poétiques de Boileau*, avec des *Notes de Lebrun* et les *OEuvres de J.-J. Rousseau*, avec les *notes* du même. On lui a attribué une brochure qui fut écrite sous les inspirations de la police et sous le voile de l'anonyme, intitulée : *Examen critique du poème de la Pitié, de Jacq. Delille, précédé d'une Notice sur les faits et gestes de l'auteur et de son Antigone*, Paris, an 11 (1803), in-8°, avec cette épigraphe : *Point de pitié pour la pitié*. L'auteur ayant eu la maladresse de révéler dans cet écrit des particularités qui s'étaient passées dans l'intérieur de Delille, lorsqu'il y était admis, on le reconnut aisément; mais tout mauvais cas est niable, et Dupuy des Islets n'est jamais convenu de ce méfait. En 1820, il concourut à la rédaction d'un recueil périodique intitulé l'*Observateur*, dont les premières livraisons ont paru sous le titre de *Défense des colonies*.

D—R—R.

DUPUY-DU-GREZ (BERNARD), avocat au parlement de Toulouse, qui doit être regardé comme le fondateur de l'Académie royale de peinture de cette ville, fut un des hommes les

plus savants du 17^e siècle. Il s'appliqua particulièrement à l'étude de l'histoire et des arts, publia en 1699 un *Traité de la peinture*, et mourut le 18 août 1720, âgé de 80 ans. Il laissa un grand nombre d'ouvrages manuscrits dont plusieurs contiennent de savantes remarques sur l'histoire ancienne, et les autres sont relatifs à l'histoire de Toulouse, depuis la fondation de cette ville, jusqu'à la mort du président Duranti. Il avait établi, en 1694, une école publique pour le dessin : il y faisait exposer, à ses frais, un modèle vivant, réunissait chez lui les artistes les plus habiles, et distribuait aux élèves des prix consistant en des médailles représentant Pallas appuyée sur son égide, et portant sur le revers cette inscription : *TOLOSÆ Pallad. præmium graphices privato sump. datum. ann. 1697*. L'école établie par Dupuy-du-Grez devint le berceau de l'école royale de peinture, sculpture et architecture de Toulouse. Cammas, un des meilleurs peintres toulousains, mit, avec Rivals et Crozat, beaucoup de zèle à soutenir cet établissement, et lui donna plus de consistance et plus d'éclat. En 1726, les capitouls se chargèrent de la dépense des prix, et le roi accorda des lettres patentes pour l'érection de l'école en académie.

V—VE.

DUPUYTREN (le baron GUILLAUME), naquit à Pierre-Buffière, petite ville du Limousin, le 3 octobre 1777, et non 1778, comme l'ont dit quelques-uns de ses biographes induits en erreur par Dupuytren lui-même, qui s'était fait plus jeune d'une année pour éluder les lois alors si rigoureuses de la conscription militaire. Aucun chirurgien français n'a joui d'une réputation aussi étendue, aucun n'a laissé en mourant une fortune plus considérable. Pour arriver à ce double but, aucun ne s'est servi avec plus de bonheur et d'adresse, et des dons qu'il avait reçus de la nature, et des moyens de publicité que fournit aujourd'hui la presse quotidienne. Né de parents peu aisés, et chargé d'une nombreuse famille, Dupuytren fut amené à Paris vers l'âge de douze ans et mis sous la protection du principal du collège de la Marche, où il termina ses études classiques, et resta jusqu'en 1794. La ruine de tous les établissements consacrés à l'instruction publique l'ayant forcé d'en sortir, sa situation fut un moment pénible; mais bientôt le besoin de former des médecins et des chirurgiens pour le service des armées amena, dès 1795, la création de l'école de médecine de Paris. Dupuytren, qui depuis une année, suivait la pratique des hôpitaux et s'y livrait à l'étude de l'anatomie, fut attaché au nouvel établissement comme prosecteur, puis en 1801, en qualité de chef des travaux anatomiques, et enfin comme professeur à la place de Sabatier, mort en 1811. Dans cet intervalle, il obtint au concours, en 1803, la place de chirurgien en second de l'Hôtel-Dieu de Paris, bientôt après celle de membre du con-

seil de salubrité établi près la préfecture de police, et enfin, en 1808, celle d'inspecteur-général des études dans l'université impériale. La restauration lui fut encore plus favorable que l'empire : dès 1815, il succéda, chose jusqu'alors sans exemple, au chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu Pelletan, évincé de ses fonctions, et laissant le champ libre à son jeune et actif collaborateur. En 1816, Dupuytren fut créé chevalier de St-Michel et baron ; puis, en 1820, il reçut avec MM. Boyer et Richerand le titre de chirurgien-consultant du roi, dont il devint le premier chirurgien à l'avènement de Charles X, et bientôt après il remplit à l'Académie des sciences la place que le baron Percy laissa vacante. Tant de distinctions honorifiques et surtout un si grand nombre de fonctions lucratives désignaient Dupuytren à la confiance publique ; celle-ci lui fournit un moyen de plus pour accroître rapidement sa fortune et sa renommée, marchant l'une et l'autre d'un pas égal. Jusqu'au moment où, par la démission forcée de Pelletan, Dupuytren devint chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, sa réputation avait à peine dépassé les limites des écoles, où quelques travaux anatomiques intéressants et de brillants concours l'avaient fait connaître comme un anatomiste laborieux, et surtout avaient mis en évidence le talent remarquable du professeur, talent dans lequel il n'a été égalé par aucun de ses contemporains, et qui fut incontestablement la cause principale de sa célébrité. Une fois placé en première ligne sur ce vaste théâtre des infirmités humaines, Dupuytren sut s'y poser en homme habile ; et, par une activité soutenue jointe à un mérite peu commun, il ne tarda pas à acquérir un nom populaire, le faisant répéter chaque jour aux cent voix de la renommée et donnant un démenti à l'antiquité, qui rangeait la chirurgie parmi les arts muets (1). Les élèves se pressaient en foule à ses visites et à ses leçons, attirés et retenus par l'éloquence du professeur, et les procédés du chirurgien, toujours différents des pratiques usitées, de telle sorte qu'il semblait enseigner une chirurgie toute nouvelle : *faire autrement* était sa devise. Tel est en effet, si l'on y prend garde, le véritable caractère de sa pratique chirurgicale et la principale cause de ses succès ; c'est en faisant autrement, sinon mieux, que ses maîtres, qu'il a paru un moment les surpasser. Quelques exemples choisis entre mille vont nous en fournir la preuve. A la dilatation graduée du canal nasal, au moyen d'un séton introduit de bas en haut et grossi chaque jour, procédé généralement employé depuis Desault, Dupuytren substitue la canule de Foubert, dont Pellier avait depuis moins de vingt ans renouvelé l'usage, donnant sans hésiter son nom à la canule et au

procédé. Au traitement des fractures du col de fémur par l'extension du membre, il substitue la méthode anglaise, la demi-flexion, qu'il appelle sa méthode. Ses confrères traitent avec un succès constant les fractures du péroné, en soutenant le pied en dehors au moyen de l'attelle externe de l'appareil ordinaire des fractures de la jambe ; Dupuytren arrive au même but en tirant le pied en dedans ; vainement lui dit-on qu'il vaut mieux opposer une résistance passive aux causes du déplacement, que lutter avec effort contre l'action des muscles qui tendent à le produire, il n'en persiste pas moins à développer avec complaisance la supériorité de sa méthode. Le débridement, dans l'opération de la hernie, s'effectue à l'aide d'un long bistouri falciforme, c'est-à-dire à tranchant concave ; Dupuytren imagine un instrument à tranchant convexe, oubliant ou feignant d'oublier que, dans cette partie délicate de l'opération, c'est à ménager les organes qu'il faut surtout s'attacher et non à effectuer une division prompte et facile des tissus ; que c'est dans ce but que J.-L. Petit avait inventé son bistouri *lime* et que plusieurs autres chirurgiens proposaient d'opérer le débridement par dilatation plutôt que par incision. Pour arriver par la taille périnéale aux calculs urinaires renfermés dans la vessie de l'homme, les chirurgiens ont jusqu'à ce moment suivi trois directions. Si l'on néglige en effet d'assez légères différences, on voit que les lithotomistes ont successivement pratiqué, d'abord une incision transversale, puis une incision verticale, et enfin une incision oblique par rapport au col de la vessie. On pratiquait exclusivement l'opération de la taille suivant la méthode oblique ou latéralisée ; et, d'accord soit sur la direction qu'il fallait suivre, soit sur les parties qu'on devait inciser pour arriver au siège du calcul, les chirurgiens différaient seulement entre eux par l'instrument dont ils faisaient usage pour entamer le col de la vessie, ceux-ci se servant de gorgeret, ceux-là du lithotome caché, tandis que d'autres s'en tenaient au bistouri ordinaire diversement modifié, lorsqu'en 1806 M. Chaussier, professeur, et plusieurs élèves de l'école de médecine de Paris proposèrent de revenir à l'incision transversale, faisant voir qu'en cela consistait véritablement la méthode de Celse mieux expliquée ou mieux comprise. Béclard fit en 1813, de ce point de chirurgie, le sujet de sa thèse inaugurale, et pratiquait avec succès cette méthode qu'il nommait bilatérale, lorsque dix ans plus tard, en 1824, Dupuytren ignorant, s'il eût fallu l'en croire, tant de travaux publiquement exécutés dans une école dont il faisait partie, lut, à la section de chirurgie de l'Académie royale de médecine, un mémoire où il ne craignit pas de se donner pour le premier opérateur qui eût bien compris le passage de Celse et taillé suivant sa méthode. L'étonne-

(1) *Maluit et multas agitare inglorius artes*, dit Virgile de Iapis (Enéide, liv. 12, vers 397).

ment fut si général et les réclamations si vives qu'il renonça à publier ce travail déjà en partie imprimé et pour lequel il avait fait graver une suite de plaques magnifiques. Elles ont paru depuis sa mort; car il a légué ce mémoire inachevé à MM. Sanson et Bégin, lesquels, accomplissant religieusement un dernier devoir, ont mis au jour le mémoire format in-folio, avec figures, Paris, 1835. La réunion immédiate dans les cas de plaies pénétrantes de la poitrine était un point de doctrine fixé et comme consacré par l'assentiment unanime des chirurgiens français. Dupuytren crut devoir s'en écarter lorsque le duc de Berri fut frappé d'un poignard et perdit la vie. Loin de réunir les bords de la plaie, il l'agrandit; la classe de chirurgie de l'Académie témoigna son improbation et proposa, pour sujet de prix, la détermination de la méthode préférable dans le traitement des plaies pénétrantes de la poitrine (*voy. BRIOT*). Irrité de trouver dans ses collègues des contradicteurs et des juges, il s'employa activement dès lors à détruire l'organisation primitive de l'Académie, en faisant ordonner la fusion ou plutôt la confusion des trois grandes sections en lesquelles ce corps savant fut d'abord partagé. Professeur disert, facile, ingénieux, doué d'une activité infatigable, faire répéter son nom, en y accolant l'épithète du premier, du grand, de l'habile chirurgien de l'Hôtel-Dieu, était sa plus grande affaire comme sa plus douce jouissance. Elle le consolait de ses infortunes domestiques, dont la publicité n'était peut-être pas pour lui sans charmes. Cette passion de la renommée allait jusqu'à lui faire attacher son nom à la recette d'une lotion contre la gale, ou d'une pommade destinée à faire pousser les cheveux, et sur le défi d'y ajouter un onguent pour la brûlure, il répondit par une nouvelle distinction des divers degrés de la brûlure. Ils étaient selon lui au nombre de six, et la leçon où il développait avec complaisance cette doctrine, avec toute la grâce et toute la facilité de son élocution, était pour lui l'occasion d'un véritable triomphe. Toutefois il y aurait une grande injustice à méconnaître que, dans le cours d'une pratique de vingt années, sur un théâtre si fécond en faits intéressants, Dupuytren n'ait fait faire des progrès à la thérapeutique chirurgicale. Son *entérotome*, substitué aux autres moyens de détruire l'éperon formé par l'adossement des deux bouts de l'intestin dans les anus artificiels, est un instrument ingénieux et le plus propre à remplir l'indication que Desault a la gloire d'avoir le premier établie. Il en est de même de son procédé pour les résections de la mâchoire inférieure. Si l'on joint à ces deux perfectionnements réels de la thérapeutique chirurgicale, un certain nombre de remarques pathologiques judicieuses et propres à éclairer l'histoire des maladies, on aura fait connaître ses titres les plus

solides et peut-être ses seuls véritables droits à une renommée durable. Malheureusement ses préceptes, et surtout le dangereux exemple de ses succès, ont créé une école qui, comme son fondateur, adoptant pour maxime : *Il importe surtout de faire autrement*, a complètement fourvoyé l'art, en le poussant hors des voies d'un perfectionnement progressif et illimité. Déjà les méthodes de Dupuytren sont surannées pour ses successeurs, et la chirurgie de la restauration se trouve traitée avec le mépris qu'il professait pour celle de l'empire. Cet insatiable besoin de renommée dont il fut tourmenté, lui inspira dans ses derniers jours l'heureuse idée de consacrer 200,000 francs à l'institution d'une chaire d'anatomie pathologique, dans le sein de la Faculté de médecine de Paris. Le doyen de cette école, M. Orfila, a su, en administrateur habile, tout en remplissant les intentions du donateur, employer une partie de cette somme à établir, dans le local de l'ancien chapitre des cordeliers, un musée d'anatomie pathologique auquel il a donné le nom de Dupuytren. Une constitution robuste promettait à celui-ci de jouir longtemps de sa renommée et d'une fortune laborieusement acquise, lorsqu'en 1830 un nouveau règlement pour le service des hôpitaux de Paris, supprimant désormais le titre et les fonctions de chirurgien en chef, le réduisit à partager avec ses subordonnés un service dont il avait depuis bien des années la direction suprême. Vivement contrarié, Dupuytren retint en trop grand nombre les malades jusque-là confiés à ses soins, et redoubla d'activité. L'administration lui rendit bientôt, ainsi qu'à ses collègues, placés depuis longtemps à la tête des principaux hôpitaux de la capitale, le titre dont on les avait privés, mais sans l'autorité qui jusqu'alors y était jointe. Une légère attaque d'apoplexie vint le frapper au milieu d'une leçon qu'il eut le courage de ne pas interrompre; il fut néanmoins forcé de suspendre ses fonctions et fit un voyage en Italie : le rétablissement fut incomplet. Il reprit néanmoins à son retour la direction d'un service trop étendu pour un seul homme. Fatigué et couvert de sueur à la suite d'un pansement pénible, Dupuytren éprouva en faisant sa leçon un refroidissement, bientôt suivi d'un épanchement pleurétique dont les progrès, vainement combattus, l'enlevèrent le 8 février 1835. Il laissa en mourant à sa fille unique une fortune de quatre millions, dont la moitié était due au placement avantageux de son argent par les conseils de M. James Rothschild, son banquier, son malade, son ami et son exécuteur testamentaire. Il aurait généreusement offert le tiers de sa fortune à Charles X exilé, s'il fallait en croire M. le docteur Pariset, l'un de ses panégyristes; mais en remontant à la source de cette anecdote, à bon droit suspecte, on s'est bientôt convaincu qu'elle n'avait aucun fondement : c'était une de ces ru-

meurs adroitement propagées et qui n'étaient pas inutiles à sa renommée et à ses succès. Dupuytren n'a publié aucun ouvrage, si l'on en excepte deux thèses, la première imprimée en 1803, sous le titre de *Propositions sur divers points d'anatomie, de physiologie et d'anatomie pathologique*, et la seconde, en 1812, pour le concours à la chaire de médecine opératoire vacante par la mort du professeur Sabatier. Vainement ses disciples l'engageaient à imprimer ses leçons : Dupuytren savait trop bien que les discours les plus goûtés ont souvent peu de succès à la lecture ; aussi ne fit-il que prêter son nom aux éditions récentes de la médecine opératoire de Sabatier, et à la publication de plusieurs ouvrages annoncés comme extraits de ses leçons sur les plaies d'armes à feu et sur quelques autres points de chirurgie (1). On a publié un *Essai historique sur Dupuytren*, par Vidal (de Cassis), suivi des discours prononcés sur sa tombe par MM. Orfila, Larrey, Bouillaud, Royer-Collard et Tessier, et du *procès-verbal de l'ouverture de son corps*, orné de son portrait, Paris, 1835, in-8°. MM. Brière de Boismont et Buet ont fait hommage, le 20 avril de la même année, à l'Académie des sciences, des *Leçons orales du professeur Dupuytren*, écrites sous sa dictée, et qu'ils venaient de mettre au jour.

R—c—D.

DUQUERIE. Voyez CALLARD.

DUQUESNE (ABRAHAM), un des plus célèbres héros de la marine française, naquit à Dieppe, en 1610. Son père, très habile homme de mer, et qui, par son mérite, était parvenu au grade de capitaine de vaisseau, s'appliqua à développer les talents qu'il découvrit en lui. Le jeune Duquesne profita des leçons données par un tel maître ; mais, sentant que pour la carrière qu'il se proposait de parcourir, la théorie ne suffisait pas, il voulut y joindre la pratique ; parcourut les ports de France, chercha, dans les conversations avec les marins les plus expérimentés, à acquérir de nouvelles lumières, fit plusieurs voyages sur des vaisseaux marchands, et ne négligea aucune occasion de s'instruire dans toutes les parties de son art. Il s'était fait connaître, dès 1637, comme un des officiers de la marine doués de plus de valeur et de talents. A cette époque, on jeta les yeux sur lui pour commander un vaisseau dans la flotte qui, après avoir battu celle des Espagnols le 15 mai, les chassa des îles de Lérins. Pendant que Duquesne était occupé dans cette glorieuse expédition, il apprit la mort de son père tué par les Espagnols, à bord de son vaisseau avec lequel il escortait un convoi qui venait de Suède en France. Duquesne jura une haine implacable aux Espagnols ; l'occasion de la leur faire sentir

ne tarda pas à se présenter. Dans le combat livré près de Gattari, son vaisseau attaqua celui de l'amiral espagnol, le força de reculer, et fixa sous le pavillon français, la victoire qui allait lui échapper. Dans l'expédition de la Corogne, en 1639, Duquesne, emporté par son ardeur, devança la flotte française avec les vaisseaux qu'il commandait. Quoique blessé d'un coup de mousquet, il resta à son poste, foudroya les bâtiments ennemis, et ne se retira que quand la tempête l'y contraignit. Au combat devant Tarragone, en 1641, où la victoire resta incertaine, Duquesne anima si bien les Français par son exemple, qu'on lui fut redevable de la vigoureuse défense qui sauva leur flotte, et deux ans après il fut blessé en se signalant au combat du cap de Gates, où les Espagnols furent battus par le duc de Brézé. Les troubles de la minorité de Louis XIV empêchèrent que l'on ne poussât avec vigueur la guerre par mer contre les Espagnols. Duquesne, que l'inactivité fatiguait, obtint la permission d'aller servir chez le roi de Suède, qui avait demandé du secours à la France. Nommé vice-amiral de la flotte suédoise, il attaqua avec tant de vigueur la flotte danoise, rangée devant Gothembourg, qu'elle prit la fuite, et qu'après cet échec, l'armée de terre leva le siège de cette place. Christian IV, roi de Danemarck, vint en personne livrer bataille à la flotte suédoise ; l'action fut terrible et dura deux jours. Duquesne s'empara du vaisseau-amiral, et eût pris le roi, si ce prince, blessé à l'œil d'un éclat de bois, n'eût pas été obligé de se faire transporter à terre. Il remporta encore d'autres avantages signalés sur les Danois, jusqu'au moment où la médiation de la France ramena la paix entre les deux nations. Lorsqu'en 1650 les Espagnols, profitant des troubles de la France, envoyèrent des vaisseaux au secours de Bordeaux, qui avait levé l'étendard de la révolte contre le roi, on ne put, faute de marine, s'opposer à leur projet. Duquesne arma à ses frais une escadre ; et tandis qu'il marchait à la rencontre des Espagnols, il rencontra une flotte anglaise, dont le commandant fit dire à Duquesne de baisser pavillon. « Le pavillon français ne sera jamais » déshonoré tant que je l'aurai à ma garde, ré- » pondit Duquesne ; le canon en décidera, et » la fierté anglaise pourra bien aujourd'hui cé- » der à la valeur française. » Les Anglais, quoique supérieurs en nombre, furent obligés de prendre la fuite, après un combat meurtrier. Duquesne se fait radoubber, arrive à l'embouchure de la Gironde, en ferme l'entrée aux Espagnols, et Bordeaux est forcé de capituler. Anne d'Autriche, sentant l'importance du service rendu par Duquesne, lui fit don du château et de l'île d'Indret, près de Nantes, en attendant qu'on le remboursât de ses dépenses, et le nomma chef d'escadre. Pendant la paix, Duquesne visita les ports de France pour se per-

(1) Les *Leçons orales de clinique chirurgicale faites à l'Hôtel-Dieu de Paris* par Dupuytren ont été recueillies et publiées par MM. Biere de Boismont et Marx, Paris, 1831-1833 ; 2^e édition, ibid., 1839, 6 vol. in-8°.

fectionner dans l'art de la navigation. Dans la guerre qui éclata en 1672, il se couvrit de gloire dans les combats qui se donnèrent dans la Manche, et notamment dans celui où le comte d'Estrées, uni au prince Robert, amiral anglais, combattit Ruyter et Tromp, le 30 mai 1673. Lorsque la France envoya du secours à Messine, Duquesne contribua à la défaite des Espagnols, sous les murs de cette ville, et fut ensuite envoyé par le duc de Vivone à Versailles, pour demander des renforts, si on voulait la conserver. Louis XIV fit équiper à Toulon une flotte considérable, et comme il s'agissait d'aller combattre Ruyter, il nomma Duquesne et l'éleva au rang de lieutenant-général. Ce choix, désiré par tous les marins, leur inspira une ardeur nouvelle. Duquesne aperçut la flotte hollandaise près de l'île de Stromboli, le 7 janvier 1676. Le gros temps et le vent contraire ne permirent d'attaquer que le lendemain. L'avantage fut pour les Français. Un calme les empêcha d'en profiter, et permit aux galères espagnoles, mouillées à Lipari, de venir remorquer les vaisseaux hollandais, dont la plupart étaient désarmés. Les deux armées ayant chacune reçu des renforts, le 9 elles restèrent en présence sans s'attaquer. Duquesne, sachant que Messine avait besoin d'un prompt secours, et voyant la difficulté qu'il y aurait à lui en porter, parce que la flotte ennemie occupait l'entrée du Phare, se décida à faire le tour de la Sicile, et arriva à Messine par le sud, préférant ainsi l'occasion d'être utile à cette ville à celle de cueillir de nouveaux lauriers. Louis XIV, instruit par le duc de Vivone des exploits et de la belle manœuvre de Duquesne, lui écrivit de sa main pour lui en témoigner sa satisfaction. Ruyter, voyant son objet manqué, avait voulu retourner en Hollande, mais il reçut l'ordre de rester dans les parages de la Sicile, et au mois d'avril il vint devant Messine. Dans le même temps, les Espagnols s'avancèrent par terre. Dans le conseil de guerre tenu par le duc de Vivone, Duquesne et Tourville furent d'avis d'attaquer la flotte des ennemis. Duquesne ajouta qu'il se chargeait de l'opération et qu'il en répondait. Dès le lendemain, il alla mouiller le long de la côte, fit tirer sur les troupes de terre, et le 22 avril se trouva en présence de Ruyter, par le travers de Catane. Il remporta sur lui une victoire complète. La nuit l'empêcha de poursuivre les Hollandais, qui se retirèrent à Syracuse. Au point du jour, il fit voile vers ce port, et se mit en ordre de bataille; mais ce fut inutilement qu'il les provoqua au combat. Ruyter avait été mortellement blessé dans l'action; il mourut le 29. Son cœur fut mis à bord d'une frégate, qui, malgré ses précautions, tomba entre les mains des Français. Le capitaine hollandais, amené devant Duquesne, lui présenta son épée. Duquesne la refusa, et lorsqu'il eut appris le sujet de son voyage, il

passa sur la frégate, entra dans la chambre, et s'approchant de la boîte où était le vase qui renfermait le cœur de Ruyter, il leva les mains au ciel en s'écriant : « Voilà les restes d'un grand homme; il a trouvé la mort au milieu des ha-sards qu'il a tant de fois bravés. » Puis, se tournant vers le capitaine, il lui dit : « Votre mission est trop respectable pour qu'on vous arrête. » Il lui donna un passeport. Un autre combat, livré le 2 juin, ajouta à la gloire des Français et à la réputation de Duquesne, qui ensuite croisa dans la Méditerranée et la purgea des pirates. Lorsqu'il vint à Versailles rendre compte au roi de ses opérations, ce prince, après lui avoir témoigné combien il était satisfait de voir un homme qui faisait tant d'honneur à la marine française, lui dit : « Je voudrais bien, Monsieur, que vous ne m'empêchiez pas de récompenser les services que vous m'avez rendus comme ils méritent de l'être; mais vous êtes protestant, et vous savez quelles sont mes intentions là-dessus. » Duquesne, de retour chez lui, rapporta ce discours à sa femme, qui lui dit : « Il fallait lui répondre : « oui, sire, je suis protestant, mais mes services sont catholiques. » Cependant le roi érigea en marquisat, sous le nom de Duquesne, la terre du Bouchet, près d'Etampes, et lui en fit don après la conclusion de la paix. Duquesne fut du nombre des officiers appelés à la cour pour donner leur avis sur l'organisation de la marine; et dans les conférences qui furent tenues, il sacrifiait généreusement son opinion quand il croyait que celle d'un autre valait mieux. En 1684, il eut le commandement de la flotte chargée d'aller mettre à la raison les Tripolitains, et les deux années suivantes il alla bombarder Alger; mais forcé, en 1683, par le manque de munitions et l'approche de la mauvaise saison, de retourner en France, il ne partit qu'après avoir mis ce repaire de pirates dans l'impossibilité de répandre, de quelques années, l'effroi parmi les chrétiens, et ramena un grand nombre d'esclaves. Les vaisseaux qu'il laissa devant Alger bloquèrent si étroitement ce port, que les habitants demandèrent la paix, et ne l'obtinrent de Louis XIV qu'en souscrivant aux conditions imposées par Duquesne. Les Génois avaient encouru l'indignation de ce monarque; Duquesne bombarda leur ville, et ce fut là que se terminèrent ses exploits. Il se retira dans le sein de sa famille, qui était alors à Paris, et y mourut le 2 février 1688. Son fils aîné, Henri Duquesne, fit porter son cœur à Aubonne, terre située dans l'état de Berne, dont il était baron, et où il s'était retiré, et lui fit ériger un tombeau sur lequel on grava son épitaphe. Duquesne avait la taille avantageuse et l'air robuste; ses yeux grands et vifs, son regard plein de feu, annonçaient l'homme de courage et de génie. La France n'avait pas eu avant lui d'homme de mer aussi habile, ni qui se fût dis-

tingué par des exploits aussi glorieux. Parvenu à une vieillesse extrême, il témoignait encore le désir de retourner aux combats. « Monsieur Duquesne, lui dit Louis XIV, un homme qui a servi aussi longtemps et aussi utilement que vous, doit se reposer. Ceux qui vont commander dans la marine suivront vos leçons et vos exemples : ce sera encore vous qui conduirez mes flottes. » On ne peut que gémir de ce que ce grand monarque ait cru sa conscience intéressée à ne pas élever Duquesne à la seule dignité militaire qui lui manquait, et que cette même opinion ait empêché qu'on élevât en France un tombeau à celui qui avait acquis à ce royaume l'empire de la mer. — *Abraham Duquesne*, second fils du précédent, se signala sur mer en plusieurs occasions. Il commanda, en 1660, l'expédition aux Indes, dont de Challes a écrit la relation (*voy. CHALLES*). Ce livre contient peu de choses relatives à la géographie. L'auteur y raconte en détail tous les événements de la traversée. On y trouve des anecdotes amusantes ; mais l'humeur satirique s'y fait trop souvent sentir.

E—s.

DUQUESNE (ARNAUD-BERNARD D'ICARD), docteur de Sorbonne, vicaire-général de Soissons, aumônier de la Bastille, était né à Paris, et après être entré dans l'état ecclésiastique, s'y occupa de manière à se concilier l'estime et la confiance de Christophe de Beaumont, alors archevêque de cette ville. Ceux qui ont connu l'abbé Duquesne s'accordent à rendre justice à ses mœurs, à son assiduité infatigable au travail, à sa piété, à son zèle pour la religion, qualités qui dans sa personne s'unissaient aux vertus domestiques et sociales. Sa place d'aumônier de la Bastille lui donnait occasion d'exercer sa charité envers les prisonniers qui y étaient détenus, et l'avait lié intimement avec l'infortuné chevalier de Launay qui en était gouverneur, et qui périt si misérablement en 1789, après la prise de cette forteresse. L'abbé Duquesne a plusieurs fois attesté que ces prisonniers étaient traités beaucoup plus humainement que ne le croyait le public. On lui doit les ouvrages suivants, parmi lesquels il y en a dont il n'est que l'éditeur : 1° *Retraite spirituelle ou Entretiens familiers selon l'esprit de saint François de Sales et de sainte Chantal*, Paris, 1772, in-12. La dernière édition est de Lyon et Paris, 1843, in-12. 2° *L'Evangile médité et distribué* pour tous les jours de l'année, Paris, 1773, 12 vol. in-12, souvent réimp., notamment : Paris, 1778, 8 vol. in-12 ; Avignon, 1817, 8 vol. in-12 ; Paris, 1821, Lyon, 1822, Nancy, 1829, 8 vol. in-12. Il en existe une traduction espagnole, imprimée à Paris, 1836, 12 vol. in-18. Cet ouvrage, composé d'après un plan nouveau, jouit d'une réputation méritée. Il offre non-seulement la suite de l'histoire évangélique, et la concorde des quatre

évangiles, mais encore un bon commentaire sur le texte, et des développements du sens littéral et du sens spirituel. De bons juges le regardent comme un livre non moins utile aux pasteurs qu'aux fidèles. Le plan et la matière appartiennent au P. Giraudeau jésuite. Les infirmités de ce religieux ne lui ayant pas permis de les mettre en œuvre, l'archevêque de Paris les confia à l'abbé Duquesne, qui employa plusieurs années à ce travail. 3° *L'Ame unie à Jésus-Christ dans le St-Sacrement de l'autel ; ouvrage posthume de madame Poncet de la Rivière, veuve Carcado, précédée de l'éloge de sa vie*. L'abbé Duquesne n'en est que l'éditeur. 4° *L'année apostolique, ou Méditations pour tous les jours de l'année, tirées des Actes et des Epîtres des apôtres, et de l'Apocalypse de St Jean, pour servir de suite à l'Evangile médité*, Paris, 1791, 12 vol. in-12 ; Metz, 1803, 8 vol. in-12 ; Liège, 1804, 12 vol. in-12. Cette dernière édition est plus correcte. Ce livre complète l'explication du Nouveau-Testament. Ce sont le même plan, les mêmes divisions, la même manière de traiter le sujet que dans l'*Evangile médité*. Cet ouvrage appartient en entier à l'abbé Duquesne, et c'est sur les nombreuses demandes qui lui en furent faites, et que lui avait attirées le succès de l'*Evangile médité*, qu'il se détermina à cette longue et pénible entreprise, laquelle, comme la première, ne laisse rien à désirer pour la solidité et pour l'édification, mais bien pour le style, qui est en général assez peu soigné. Les deux ouvrages ont été traduits en italien. 5° *Les grandeurs de Marie, ou Méditations pour chaque octave des fêtes de la Ste Vierge*, Paris, 1791, 2 vol. in-12 · Lyon, 1820 ; Avignon, 1823 ; Paris, 1825 ; ibid., 1833 ; Avignon, 1834, 2 vol. in-12. L'abbé Duquesne, dont la santé s'affaiblissait, souhaitait ardemment de terminer cet ouvrage, dont le 1^{er} volume était imprimé. Il en demandait la grâce à Dieu, et il eut cette satisfaction. Le 2^e volume et la préface se trouvèrent achevés le 19 mars 1791. L'abbé Duquesne avait été administré quelques jours auparavant, et il continua d'y travailler. Il mourut le 20 du même mois à l'âge de 59 ans.

L—y.

DUQUESNOY (FRANÇOIS), plus connu sous le nom de François Flamand, naquit à Bruxelles en 1594. Fils d'un sculpteur, il reçut de son père les leçons de son art, et n'avait pas encore quitté cette école lorsqu'il fut chargé d'ouvrages pour sa ville natale. La manière dont il s'en acquitta lui mérita la protection de l'archiduc Albert, qui lui accorda une pension pour faire le voyage d'Italie. Il avait à peine atteint l'âge de vingt-cinq ans, lorsque, par la mort de son bienfaiteur, il se vit obligé de travailler pour sa subsistance. Il fit de petites figures en ivoire et en bois, et des têtes de saints destinées à orner des reliquaires. Il était dans cette situation lors-

qu'il se lia avec le Poussin, infortuné comme lui, et comme lui embrasé de l'amour de l'art. Tous deux employaient le moins de temps qu'il leur était possible aux travaux qui les faisaient vivre, et donnaient le reste à de savantes études. Duquesnoy fit des modèles et de petites figures en marbre qui furent admirées : et, ce qui est singulier, pendant que le Poussin cherchait à porter dans ses tableaux le style des statues antiques, Duquesnoy tâchait de donner à la sculpture l'aimable mollesse des tableaux du Titien, et ce fut par l'étude des ouvrages de ce peintre qu'il surpassa tous les sculpteurs dans l'art de traiter les enfants. Il se fit bientôt, pour cette partie de l'art, une grande réputation, et fut chargé de modeler les groupes d'enfants qui accompagnent les colonnes du maître-autel de St-Pierre. Malgré les obligations qu'il eut aux tableaux du Titien, il ne négligea pas la nature, et l'on sait qu'il fit un grand nombre d'études d'après les enfants de l'Albano. L'envie, forcée de l'applaudir, se plaisait à répéter qu'il n'avait de talent que dans un petit genre, et qu'il serait incapable de réussir dans de grandes choses. Il confondit les envieux en faisant la *St-Suzanne* qui était placée à Notre-Dame de Lorette. On y admire la noblesse de l'attitude, la beauté de la tête, une douce expression de pudeur et de piété, une belle et savante manière de draper. Il mit beaucoup de temps à cette figure, il en recommença plusieurs fois les modèles, qui tous étaient le fruit d'une profonde étude. Par sa figure de *St-André*, placée dans la basilique de St-Pierre, il effaça la figure de St-Longin que fit en même temps le Bernin, qui osait le mépriser, et qui disait qu'au lieu d'un apôtre, il ne ferait qu'un gros enfant. Cette statue, haute de 22 palmes, et fruit laborieux de cinq ans d'études, est une des plus belles de la Rome moderne. Les proportions sont élégantes; la tête, élevée vers le ciel, exprime la plus tendre dévotion, et est pour les artistes un objet d'admiration et d'étude; la draperie est d'un grand goût. Un moine qui fréquentait l'atelier de Duquesnoy, prétendit que ce sculpteur lui avait obligation du mérite de cette figure, et qu'il lui avait fait réformer des défauts choquants qui déparaient le premier modèle. Dès lors Duquesnoy prit l'usage de travailler sans témoins. Si Duquesnoy n'a fait qu'un petit nombre d'ouvrages capitaux, c'est que son travail était le fruit des plus profondes réflexions, et d'une étude répétée de la nature et de l'antique. Il faisait plusieurs modèles, non-seulement du corps, des bras, des mains, des jambes, des pieds, et surtout des têtes, mais encore des masses de plis de draperies. Peu d'artistes ont moins produit de grands ouvrages et se sont fait une plus grande réputation. Quelqu'un lui disait qu'une figure à laquelle il travaillait était assez terminée : « Vous le croyez ainsi, répondit-il le statuaire, parce que vous n'avez pas sous

« les yeux le modèle que j'ai dans l'esprit, et « dont mon ouvrage doit être une copie fidèle. » Duquesnoy voyait des sculpteurs médiocres comblés de récompenses, et il languissait dans la misère. Il allait passer en France avec le Poussin; un traitement honorable lui était assuré; déjà il avait reçu l'argent de son voyage, et il faisait les apprêts de son départ, lorsqu'il mourut, empoisonné, dit-on, par son frère, en 1646, à l'âge de 52 ans. (voy. l'art. suiv.) A—s.

DUQUESNOY (JÉRÔME), frère du précédent, naquit à Bruxelles en 1602, et exerça longtemps la sculpture à Rome, d'où Philippe IV, roi d'Espagne, l'appela à Madrid. Il le nomma son sculpteur en 1645. Cet artiste excellait à retracer les anges et les chérubins, et peut-être la fatale passion qui le conduisit à l'échafaud lui inspira-t-elle ses plus beaux chefs-d'œuvre. On voit encore à Gand le magnifique mausolée qu'il éleva, en 1654, pour l'évêque Antoine Triest, et dans l'église de Ste-Gudule, à Bruxelles, les statues en pierre, plus grandes que nature, des apôtres Thomas, Barthélemy, Mathias et Paul. M. Diériex, dans ses Mémoires sur la ville de Gand, dit avoir examiné aux archives de cette ville le procès criminel qui fut intenté à Duquesnoy. Une erreur de date qui s'est glissée dans sa note, et le doute que quelques personnes ont émis sur l'exécution de la sentence de mort prononcée contre ce sculpteur, ont engagé M. Van Lokeren à parcourir tout le dossier et à en extraire tout ce qu'il contenait d'intéressant. On y voit que Jérôme Duquesnoy, arrêté à Gand, au mois d'août 1654, fut poursuivi d'office par les échevins, pour crime contre nature, ainsi que ses deux complices, Toussaint Desomère, fils d'un savetier, et Jacques de Clerq, enfant de chœur à l'église St-Nicolas. L'accusé, après avoir nié toutes les charges, adressa au roi une requête dans laquelle, en qualité d'architecte et d'ingénieur de la cour, il déclina la compétence des magistrats de Gand. Mais ce moyen fut rejeté, et, par dépêche du 22 septembre, les magistrats furent autorisés à poursuivre et sentence le prévenu. En conséquence, après le mûr examen de l'affaire, et sur l'avis des échevins J. Van Hamme, J. Penneman et Parmentier, il fut condamné à être étranglé et brûlé ensuite. Ce fut dans les tourments du supplice qu'il avoua que, dix ans auparavant, il avait empoisonné son frère par jalousie. Voy. le *Messenger des sciences et des arts de la Belgique*, 1833, livr. ch. p. 462; et le t. 2 de la *Gloire belge*, par M. Le Mayeur, p. 94. R—F—G.

DUQUESNOY (ADRIEN-CYPRIEN), député aux états-généraux en 1789, par le tiers-état du bailliage de Bar-le-Duc, était avocat et syndic de Lorraine et Barrois avant la révolution. Dans les premiers temps de l'Assemblée constituante, on le vit siéger dans le parti appelé *Palais-Royal*, professer, comme les députés de ce parti,

les opinions les plus révolutionnaires, et cependant prendre quelquefois, à la même époque, un ton beaucoup plus modéré : il paraissait suivre la direction de Mirabeau, et n'agir avec le Palais-Royal que dans le système du député de Provence. En général, Duquesnoy avait un talent assez remarquable : il contribua puissamment à la division du royaume par départements, en soutenant que l'esprit de province était funeste aux intérêts de l'Etat, et que l'Assemblée ne devait rien négliger pour le faire disparaître. Lorsqu'on proposa de diviser le corps législatif en deux chambres, Duquesnoy se rangea de l'avis de ceux qui, dans les deux partis extrêmes, voulaient qu'il n'y en eût qu'une. Les partisans des deux chambres alléguaient en vain l'autorité de Montesquieu, qui prétend que les grands corps sont les plus solides appuis des Etats monarchiques. Le député lorrain discuta cette opinion, crut avoir prouvé que Montesquieu s'était trompé, rejeta les corps intermédiaires et la balance des pouvoirs, et vota pour qu'il n'y eût qu'une seule Assemblée. Dans le cours de cette grande discussion, il prétendit que l'Assemblée ne devait pas donner la dénomination de gouvernement monarchique au nouvel ordre de choses que ses commettants, disait-il, l'avaient chargé d'établir. Les mots *monarchie*, ou gouvernement *monarchique*, étaient, à son avis, de vieux mots représentatifs de vieilles idées qui ne pouvaient pas avoir de rapport avec le nouveau système : néanmoins il ne parla pas de république. Lors de la discussion sur le droit de paix, il demanda qu'il fût exercé concurremment par le pouvoir exécutif et par le pouvoir législatif. Lors de l'insurrection de Nancy, il blâma la conduite de la garnison, prononça ensuite un long discours sur l'état de l'armée, et déclara que les insurrections des régiments étaient alimentées par des distributions d'argent faites par des partis dont le système était d'entretenir le désordre. A cette époque il prit les intérêts du duc d'Orléans, qui écrivit de Londres à l'Assemblée, pour lui demander qu'elle fît cesser son absence forcée chez l'étranger ; et, sur sa motion, le duc eut la faculté de revenir prendre sa place parmi ses collègues. Quoique paraissant attaché au gouvernement constitutionnel, Duquesnoy fut peu favorable au roi, et se mêla souvent parmi ceux qui forcèrent ce prince à rendre des décrets qui ne pouvaient lui plaire : il voulut alors, par exemple, le 23 décembre 1790, qu'on exigeât du monarque la sanction de la constitution civile du clergé ; cependant il devint royaliste, même avant la fin de la session, et se chargea avec Regnault de St-Jean-d'Angely, son collègue à l'Assemblée, de la rédaction d'un journal intitulé : *l'Ami des Patriotes*, dont le ministère faisait les frais, et qui se continua jusqu'au 10 août 1792. Après la session de l'Assemblée constituante, il de-

vint maire de Nancy ; mais on ne tarda point à le poursuivre : son nom fut trouvé dans l'armoire de fer, parmi ceux des personnes qui devaient être employées à servir Louis XVI, et il fut décrété d'arrestation le 5 décembre 1792. Il vint cependant à bout d'obtenir la révocation de cette mesure, mais fut poursuivi une seconde fois, pour avoir coopéré à la dissolution du club de Nancy, l'un des plus violents de tous ceux qui ont pesé sur la France. Il fut ensuite arrêté et traduit au tribunal révolutionnaire, mais lorsque le jour de son jugement arriva, la révolution du 9 thermidor avait donné une direction nouvelle aux opinions et aux événements : un autre tribunal révolutionnaire était établi ; mais il acquitta Duquesnoy, qui ne se fit plus remarquer jusqu'après le 18 brumaire, époque à laquelle il chercha à se placer dans le nouveau gouvernement. Lucien Bonaparte, encore fort jeune, ayant été nommé par son frère, ministre de l'intérieur, Duquesnoy fut mis pendant quelque temps auprès de lui, pour l'aider de ses conseils et lui servir de guide dans une carrière qui lui était peu connue. Duquesnoy avait voyagé pendant plusieurs années en Suisse et en Allemagne, et les connaissances qu'il avait acquises sur toutes les parties du commerce et de l'administration, le firent choisir pour remplir les fonctions de membre du conseil de commerce. Il établit lui-même une fabrique intéressante pour l'industrie française, mais qui finit par absorber toute sa fortune. Il fut ensuite nommé maire du 10^e arrondissement de la ville de Paris, où il s'était fixé. Il est mort à Rouen, en janvier 1808, encore dans la force de l'âge. Duquesnoy était plein de zèle pour tout ce qui tenait à l'utilité publique. On a de lui : *Memoire sur l'éducation des bêtes à laine, et des moyens d'en améliorer l'espèce*, Nancy, 1792, et ibid., 1797, in-8°. Il a publié un *recueil de mémoires sur les hospices et les établissements d'humanité*, traduits de l'allemand et de l'anglais, 1799-1804, 39 numéros formant 15 volumes in-8°. Il a traduit de l'allemand, *l'Aperçu statistique des Etats de l'Allemagne*, par Hoeck, Paris, an 9 (1801), in-fol. ; et de l'anglais, *l'Histoire des Pauvres, de leurs droits et de leurs devoirs*, par Th. Ruggles, Paris, an 10 (1802), 2 vol. in-8°. Il a publié à ses frais, la traduction des deux premiers volumes des *Recherches asiatiques, ou Mémoires de la société établie au Bengale*, traduits de l'anglais par A. Labaume. Paris, imprimerie impériale, 1805, in-4° avec figures, et quelques-uns des *Essais* de Rumford. B—u.

DUQUESNOY (E. D. F. J.), député à l'Assemblée nationale législative en 1791, et en 1792 à la Convention par le département du Pas-de-Calais, et prenant la qualification de cultivateur à Bouvigny-Boyeffles, où il était né en 1748, était moine avant la révolution. Comme un très

grand nombre de religieux ou autres ecclésiastiques qui désertèrent l'autel pour la tribune populaire, Duquesnoy embrassa la cause de la révolution avec ardeur. Le 30 mai 1792, il dénonçait un dépôt de six mille habits de gardes du roi qu'il supposait exister aux Invalides, et le 15 août suivant il provoquait le premier la loi des suspects en demandant que toutes les personnes soupçonnées d'incivisme fussent emprisonnées jusqu'à la paix. Au mois d'octobre de la même année il fut envoyé dans le département du Nord pour y préparer les esprits à la mise en accusation du roi; de retour à Paris, il vota la mort de Louis XVI, sans appel et sans sursis. Pendant la discussion, il avait demandé que les votes sur les trois questions posées dans ce grand procès fussent prononcées à haute voix, pour que les amis de la royauté pussent être connus. Envoyé à l'armée du Nord, en qualité de représentant du peuple, il s'y signala par ses exagérations révolutionnaires; puis, passant à l'armée de la Moselle, il y marcha à la tête des colonnes républicaines, et montra la même fougue de caractère qui lui avait fait commettre bien des excès. Absent à l'époque du 9 thermidor, Duquesnoy rentra à la Convention après la chute de Robespierre, accusa aux Jacobins ceux qui avaient abattu l'homme du peuple, de n'avoir agi ainsi que pour se mettre à sa place, et attaqua avec vivacité comme calomniateurs les députés qui écrivaient ou agissaient contre les jacobins. En 1795 cependant, une sorte de réaction parut un moment se produire dans Duquesnoy; il nia avoir été le partisan de Robespierre; mais malheureusement pour lui, il prit une part active à l'insurrection du 1^{er} prairial (20 mai 1795), qui coûta la vie au député Féraud et qui termina aussi la carrière de Duquesnoy. Il fut arrêté avec les principaux chefs de cette grande émeute, livré avec eux à une commission militaire et condamné à mort le 16 juin 1795. Lorsqu'on lui annonça son arrêt, il dit avec calme : « Je désire que le sang que je vais répandre soit le dernier sang innocent qui sera versé. » Et il se poignarda en criant : *Vive la République!* On le transporta tout sanglant dans la prison, où il expira. — Son frère fut général pendant la révolution; il fut d'abord employé à l'armée de Sambre-et-Meuse, où, en 1793, il commandait une division sous les ordres du général Jourdan, et s'y distingua par sa valeur, particulièrement à Vatignies et aux journées des 15 et 16 octobre, dont le succès lui fut dû en grande partie. Sa division était désignée dans l'armée sous le nom de *la Colonne infernale*. Il fut ensuite envoyé avec un corps de 20,000 hommes contre les royalistes de la Vendée, s'y fit de nouveau remarquer par sa valeur, battit plusieurs fois le général Charrette, et contribua beaucoup à terminer la guerre. Destitué après

le 9 thermidor an 2 (27 juillet 1794), il vécut dans l'obscurité, et finit par mourir, en 1796, dans l'hôtel des Invalides, où il avait été admis par suite de ses nombreuses blessures. Z.

DURAFORT. Voyez DURFORT.

DURAM (ANTONIO FIGUEIRA), naquit à Lisbonne. Dès son enfance il montra les dispositions les plus rares pour la haute poésie; malheureusement, au lieu de cultiver sa langue maternelle, il appliqua son talent à la poésie latine, et son nom et ses ouvrages sont restés et resteront obscurs. Il n'avait pas encore atteint sa seizième année, qu'il avait composé un poème épique en trois livres, dont St Ignace est le héros. Le père du jeune Duram voulait qu'il sût faire autre chose que des vers, et qu'il joignît à ce talent agréable et brillant des connaissances plus solides et plus utiles. Il l'envoya à Coïmbre pour y étudier la philosophie et la jurisprudence. Duram obéit, non sans un peu de peine, et espérant bien pouvoir revenir quelque jour à ses études favorites. C'est à ce changement d'existence et à ces espérances secrètes que font allusion les beaux vers qui terminent l'*Ignatiade*:

Hæc super Ignati gestis comitumque canebam,
Cum me secretas rerum cognoscere causas
Ire jubet genitor quare mea fistula lauro
Pendebit, quo plena sonet, viresque tacendo
Acquirat, possimque novos haurire liquores.

Duram était à peine de retour à Lisbonne, après s'être distingué dans les cours qu'il avait faits à Coïmbre, qu'il fut obligé de partir pour le Brésil, où le roi l'envoyait en qualité d'auditeur. Rien ne convenait moins à ses goûts qu'une telle place et un tel séjour; mais il venait de se marier, il était pauvre, et ne put refuser. Sa santé ne résista pas à ce nouveau climat; il mourut, en 1642, dans la ville de St-Louis de Maragnan, à peine âgé de 25 ans. L'*Ignatiade*, publiée à Lisbonne en 1635, a été réimprimée dans le 5^e volume du *Corpus illustrium Poetarum Lusitanorum*. Gallegos dit que les trois livres de l'*Ignatiade* sont égaux aux trois livres de la *Proserpine* de Claudien : l'éloge n'est pas aussi grand qu'il a voulu, ou qu'il aurait dû le faire; car Duram avait dit de lui :

Gallegos doctæ rarissima fama Minervæ est;
Divisum imperium Phœbus et ille tenent.

Ces éloges de contemporains à contemporains amusent presque toujours la postérité. A la suite de l'*Ignatiade*, on trouve, sous le titre de *Laurus Parnaseæ*, un recueil de vers latins sur différents sujets et dans des genres différents, des églogues, des épîtres, des épigrammes; et un autre poème intitulé *Templum æternitatis*: c'est un panégyrique des professeurs de l'Université de Coïmbre. Duram a fait sur lui-même ces vers trop présomptueux :

Durabunt tua carmina, ô Figueira?
Aut Ignatiados decus manebit
Semper perpetuus memor per annos?

*Alasane tuos futura versus
Laudabit studio tuo benigna ?
Vive perpetuus, Figueira, in annos :
Vatem nanque mori vetat Thalia.*

Il est bien sûr que, malgré la Muse, Duram est mort, même en Portugal, et qu'il ne doit qu'à notre grande exactitude la place qui lui est ici donnée. B—ss.

DURAMEAU (Louis), né à Paris en 1733, et mort à Versailles le 4 septembre 1796, fut professeur à l'Académie de peinture, peintre de la chambre et du cabinet du roi, et garde des tableaux de la couronne. Son tableau de réception à l'Académie est au plafond de la galerie d'Apollon, au Musée du Louvre ; il représente l'*Été*. Durameau cultiva la peinture historique avec succès pendant une grande partie du dernier siècle ; il entendait bien la composition pittoresque, et quoique ses tableaux ne soient pas exempts du mauvais goût qui semblait égarer alors nos meilleurs artistes, ils méritent d'être cités encore de nos jours ; ceux qui représentent la *Continence de Bayard*, et un *passage de l'Histoire de St Louis*, étaient placés, avant la révolution, dans la chapelle de l'Ecole militaire et sont regardés comme les meilleurs ouvrages de Durameau. Levasséur a gravé deux compositions de ce peintre : *Herminie sous les armes de Clorinde*, et *le retour de Bélisaire dans sa famille*. Les tableaux que Durameau a peints dans sa vieillesse sont si loin du mérite de ses autres ouvrages, qu'ils semblent être d'une autre main ; le coloris en est sale, sans vérité ; il est aussi crû de ton que les couleurs sur la palette, avant leur mélange. A—s.

DURAND (GUILLAUME), poète français du 12^e siècle, était né à Montpellier, d'une famille noble. Il s'appliqua d'abord à l'étude de la jurisprudence, et Jean de Nostradamus assure qu'il avait composé plusieurs ouvrages de droit qui ne contribuèrent pas moins que ses poésies à le faire jouir d'une grande célébrité. Son amour pour l'étude ne put le préserver des atteintes d'une passion funeste qui abrégua sa vie. Dans un voyage en Provence il vit une dame, de la maison de Balbi, d'une beauté ravissante, et éprouva pour elle un sentiment auquel la contrainte donna de nouvelles forces. Un évanouissement de plusieurs heures ayant fait répandre le bruit de la mort de cette dame, Durand, accablé de douleur, mourut en demandant d'être inhumé dans le tombeau de celle qu'il avait tant aimée. Cependant les secours de l'art ayant rappelé la dame à la vie, on ne put lui cacher la mort de Durand, et elle en conçut un chagrin si vif, qu'elle demanda à entrer dans un monastère, où elle termina ses jours. On place la mort de Durand vers 1172. Cependant la ressemblance des noms l'a fait confondre, par plusieurs biographes, avec Guillaume Durand le *Spéculateur*, qui vivait plus d'un siècle après. Jean Nostradamus, dans ses *Vies des plus célèbres et*

anciens poètes provençaux, et Taisand, dans ses *Vies des Jurisconsultes*, ont tellement embrouillé ce qui concerne l'un et l'autre, qu'on craindrait d'allonger cet article de la liste de leurs erreurs. W—s.

DURAND ou DURANTIS (GUILLAUME), surnommé le *Spéculateur*, naquit à Puy-Moisson, diocèse de Riez (1), vers 1232, d'une famille distinguée. Ses parents l'envoyèrent étudier le droit d'abord à Lyon, sous Henri de Suze, depuis cardinal d'Ostie, et ensuite à Bologne, où il fit dans cette science de rapides progrès. Après avoir pris ses degrés dans cette dernière ville, il y donna des leçons publiques, ensuite à Modène, et avec une telle réputation, que Clément IV le fit venir à Rome, et, voulant l'y fixer, le nomma chapelain et auditeur de rote. Grégoire X, successeur de Clément, ayant assemblé un concile à Lyon en 1274 pour délibérer sur les moyens de faire cesser le schisme des Grecs, Durand y assista, et fut l'un des prélats chargés d'en rédiger les actes. A son retour en Italie, il fut nommé gouverneur du Patrimoine de St-Pierre. Pendant son administration, les habitants de Forlì et des provinces voisines s'étant révoltés contre l'autorité du saint-siège, Durand, après avoir épuisé tous les moyens de persuasion pour les faire rentrer dans le devoir, les y contraignit par la force ; mais la violence qu'il avait été obligé d'employer excita contre lui une haine universelle, et ce fut pour s'y soustraire qu'il repassa en France. Echard pense que c'est à cette époque que Durand entra dans l'ordre de St-Dominique ; mais ce fait est assez généralement regardé comme une fable, et l'on peut croire que le désir d'ajouter au catalogue des écrivains de son ordre un homme du mérite de Durand, a rendu le P. Echard peu difficile sur les preuves. On a dit qu'en rejetant l'opinion d'Echard, il existe dans la vie de Durand une lacune difficile à remplir ; mais l'objection tombe, si l'on observe qu'il fut pendant ce temps le doyen de l'église de Chartres. Durand fut nommé en 1287 évêque de Mende, et Boniface VIII lui offrit l'archevêché de Ravenne en 1295. Il refusa cette nouvelle dignité par attachement pour son clergé ; mais, à la prière du pape, il consentit à se rendre à Rome l'année suivante, fut chargé d'une mission importante pour l'île de Chypre, et mourut à son retour, le 1^{er} novembre 1296. Son corps fut inhumé dans l'église de Ste-Marie de la Minerve, où on lit son épitaphe. Durand avait composé plusieurs ouvrages estimés de son temps, mais qui ne sont plus recherchés que des curieux. On en donnera la liste exacte : 1^o *Reperitorium aureum juris*, Venise, 1496, in-fol. Il y a des éditions qui portent le titre de *Brevia-*

(1) Les Languedociens prétendent qu'il était de Puimisson, près de Béziers, et citent son épitaphe comme supposant qu'il était de ce diocèse. Cette prétention, dont on voit déjà des traces dans les *Recherches de Pasquier* (t. 9, p. 34), est développée dans une réclamation insérée dans le *Bulletin de la Société des arts de Montpellier*, par M. Pettavin secrétaire de l'Académie de Toulouse. B—t.

rium aureum. 2° *Speculum judiciale*, Strasbourg, 1473; Bologne, 1474, 4 parties en 1 volume in-fol. C'est cet ouvrage qui lui mérita le nom de *Spéculateur* et de *Père de la pratique*. Les éditions en sont très nombreuses; mais celles qu'on vient d'indiquer sont les seules recherchées. 3° *Commentarium in sacro-sanctum Lugdunense concilium secundum, sub Gregorio X celebratum anno 1274, et constitutiones ejus decretales*, Fano, 1569, in-4°. Simon Majolus, qui a tiré cet ouvrage de la poussière des bibliothèques, l'a orné d'une préface et de la vie de l'auteur. 4° *Rationale divinarum officiorum libris octo distinctum*, Mayence, Jean Fust et Pierre Schoeyffer de Gernsheim, 1459, in-fol. (voy. Fust). Tous les exemplaires en sont imprimés sur peau de vélin, et sont très recherchés. On a cru longtemps que cet ouvrage était le second imprimé avec une date certaine, mais c'est tout au plus le troisième, puisque les deux éditions du *Psautier*, 1457 et 1459, sont antérieures. On a donné une foule d'éditions de cet ouvrage dans le 15^e siècle, le 16^e, et il a été réimprimé au moins deux fois encore dans le 17^e. Les plus recherchées, après l'original, sont celles d'Augsbourg, 1470, in-fol.; de Rome, 1473 et 1477; d'Ulm, 1473 et 1475. L'édition la plus récente que l'on connaisse est celle de Lyon, 1672, in-4°. On attribue encore à Durand les ouvrages suivants, restés manuscrits : *Commentaria in Gratiani Decretum*; *Commentarium in Nicolai tres constitutiones*; *Statuta pro clericali mimatensis instructione*. Le premier est cité par Majolus, et il est fait mention des deux autres dans l'épithaphe de Durand. W—s et B—I.

DURAND (GUILLAUME), neveu du précédent, lui succéda dans l'évêché de Mende, en 1296, assista au concile œcuménique de Vienne, en 1311, fut l'un des prélats chargés d'examiner la conduite des templiers, et mourut en 1328. On lui doit : *Traetatus de modo generalis concilii celebra di*, Lyon, 1531, in-4°; Paris, 1545, 1617 et 1635, in-8°, et enfin dans un recueil de pièces sur le même sujet, publié par Faure, docteur de Sorbonne, Paris, 1661, in-8°. Cet ouvrage est estimé. Durand l'avait composé à l'occasion du concile de Vienne. Philippe Probatus, jurisconsulte de Bourges, a pris soin de l'édition de 1545, qu'il a dédiée aux Pères du concile de Trente; mais il attribue l'ouvrage à Guillaume Durand, l'auteur du *Speculum*, et c'est une erreur qu'il est d'autant plus essentiel de relever, qu'elle a été copiée plusieurs fois. W—s.

DURAND (NICOLAS). Voyez VILLEGAGNON.

DURAND (GUILLAUME), conseiller du roi au présidial de Senlis, né dans cette ville (à Paris, suivant Colletet), mort en 1585, a paraphrasé en vers français les *Satires* de Perse, Paris, 1575 et 1586, in-8°. L'épître dédicatoire, adressée à Pierre Chevalier, évêque de Senlis, est datée de

1567, ce qui peut faire supposer une édition antérieure à celles qu'on vient de citer. Sélis n'a pas compris Durand dans le nombre des traducteurs de Perse dignes de quelque attention; cependant le soin qu'il a pris d'éclaircir, par des notes, les passages les plus obscurs, n'a pas été inutile à ceux qui ont travaillé sur le même auteur. Il avait déjà publié à Paris un ouvrage dédié au roi Henri III et intitulé : *Enechiridion ou Manuel discours*. C'est un discours en rime sur les maux que, par le changement et la vicissitude des temps, les Israélites reçurent de la main de Dieu. Duverdier attribue encore à Durand une *Élégie adressée à Henri de Lorraine, duc de Guise*, Paris, 1569, in-4°; mais il en copie le titre d'une manière si peu exacte, qu'on ne sait si l'original était latin ou français, et si Durand en est l'auteur ou seulement le traducteur. Colletet s'exprime d'une manière plus précise; car il dit que Guillaume Durand composa une *élégie latine*, traduite de certains vers français, sur les *Poitevins descendus par Henri de Lorraine*, imprimée à Paris en 1569. W—s.

DURAND (BERNARD), né à Chalon-sur-Saône, vers 1560, fut reçu avocat au parlement de Bourgogne en 1584. Ce que rapporte Papillon du séjour de Durand à Clermont ne mérite aucune confiance. La préface de la première édition des *Origines* de cette ville n'est pas de Bernard, mais de Bertrand Durand, imprimeur de l'ouvrage. La ressemblance des noms a trompé Papillon, uniquement occupé de découvrir de nouveaux titres littéraires à ses compatriotes. Bernard Durand, après quelques années de séjour à Dijon, revint dans sa patrie, où il exerça sa profession avec succès. Il fut nommé maire en 1616, et mourut le 21 janvier 1621. On a de lui : 1° *Présentation des lettres octroyées aux P. Mineurs pour l'établissement d'un couvent à Chalon-sur-Saône*, Lyon, 1597, in-8°. Cette pièce, suivant Papillon, renferme des choses curieuses pour l'histoire. 2° *Défense pour la préséance de la ville de Chalon en l'assemblée des états de Bourgogne*, Lyon, 1602, in-4°. 3° *Privileges octroyés aux habitants de Chalon par les rois de France et les ducs de Bourgogne*, Chalon, 1604, in-4°. Ces deux pièces ont été réimprimées dans l'*Illustre Orbandale* du P. Bertaud. 4° *Instituts ou Droit coutumier du duché de Bourgogne*. Cet ouvrage était resté manuscrit. Joseph Durand, petit-fils de l'auteur, en donna une édition avec des notes, Dijon, 1697, in-12; la dernière est de 1735, même format. Boubier en parle avec éloge. Durand avait encore laissé manuscrits, suivant le P. Jacob, un traité de l'*Excellence de la langue hébraïque*; un autre des *Magistrats*; quatre livres des *Choses sacrées et divines*; cinq livres de la *Police de France*, et un *Recueil d'arrêts du parlement*. — DURAND (Bernard), son petit-fils, receveur du clergé, né à Chalon en 1631, mort en 1726,

a publié une *Description en vers français des bains d'Aix en Savoie*, sans date, in-4°. W—s.

DURAND (JOSEPH), autre petit-fils de Bernard, maire de Chalon, naquit en cette ville en 1643. Après avoir fréquenté le barreau à Dijon pendant quinze années, il fut pourvu de la charge d'avocat-général au parlement, et la remplit pendant vingt-huit ans. En récompense de ses longs services, il obtint des lettres de conseiller d'honneur en 1709, et mourut en 1710, à l'âge de 67 ans. « Il avait, dit Papillon, l'esprit vif » et pénétrant, une éloquence aisée et naturelle, « des expressions mâles et vigoureuses. » Les conclusions qu'il a données dans des causes d'un intérêt public sont encore estimées. On a de lui : un *Mémoire pour justifier que les héritages du duché de Bourgogne sont présumés de franc-alleu*, inséré dans la *Coutume* de cette province, par Taisand. Il a laissé manuscrit un *Recueil d'arrêts du parlement, de 1681 à 1701*. On en conservait une copie dans la bibliothèque du président Bouhier (voy. plus haut l'article Bernard DURAND). W—s.

DURAND (LAURENT), né à Ollioules, près Toulon, en 1629, mort à La Ciotat, près Toulon, en 1708, fut aumônier des religieuses Bernardines de La Ciotat et du Bon-Pasteur de Toulon. On a de lui : les *Cantiques de l'âme dévote, divisés en 12 livres*, Marseille, 1693, in-12 (1). Cet ouvrage a fait dire que Durand était plus pieux que poète. Les femmes du peuple savent par cœur ces cantiques. Le plus célèbre, qui passe pour le chef-d'œuvre de l'auteur, est connu sous le nom de *Cantique de Joseph*, et commence par ces mots :

Permettez qu'avec franchise
Je vous dise, etc.

Dans les innombrables réimpressions des cantiques de Durand, on en trouve quelques-uns qui ne sont pas de lui. On attribue au P. Surin, jésuite, le cantique intitulé : *le Désert de la foi*. Durand a laissé en manuscrit des *Maximes chrétiennes avec des réflexions morales sur la passion de Jésus-Christ*, tirées des Saints Pères et de la *Vie des Solitaires*. A. B.—T.

DURAND (CATHERINE BÉDACIER, née), morte à Paris en 1736, dans un âge avancé. Cette dame écrivait avec une facilité presque égale en vers et en prose ; son style est déparé par des expressions trop familières, mais il ne manque pas de naturel, ni même d'une certaine élégance. On trouve dans ses romans cette sorte d'intérêt qui naît d'une suite d'événements extraordinaires, enchaînés avec art, et dont on ne prévoit pas la fin ; mais on n'y remarque nulle peinture des mœurs, nulle connaissance de la marche des passions. On doit rappeler ici que madame Du-

rand remporta le prix de poésie à l'Académie française en 1701, pour une ode sur ce sujet : *Le roi n'est pas moins distingué par les vertus qui font l'honnête homme que par celles qui font les grands rois*. Il est presque inutile d'ajouter que cette pièce est excessivement médiocre, et qu'à peine on y remarque quelques strophes qui puissent justifier, sinon le jugement, du moins l'indulgence de l'Académie. Les œuvres de cette dame ont été recueillies à Paris en 1737, 6 vol. in-12. On y trouve : 1° *la Comtesse de Mortane*, Paris, 1699 ; la Haye, 1700, 2 parties in-12. Si l'on en retranchait un tiers, dit Lenglet-Dufresnoy, avec quelques termes un peu trop populaires, ce serait un de nos plus jolis romans. 2° *Les Petits Soupers d'été*, Paris, 1699 et 1733, 2 parties in-12. 3° *Mémoires secrets de la cour de Charles VII*, Paris, 1700, 2 parties in-12 ; 1734. On ne doit point étudier dans un roman l'histoire de ce règne intéressant. 4° *Le Comte de Cardonne, histoire sicilienne*, Paris, 1702, in-12. 5° *Les belles Grecques, ou l'Histoire des plus fameuses courtisanes de la Grèce*, Paris, 1712 ; Amsterdam, 1745, in-12. L'ouvrage ne tient pas ce que le titre promet. Les seules courtisanes dont on trouve les vies sont : Rhodope, Aspasic, Laïs et Lamia. 6° *Henri, duc des Vandales*, Paris, 1714, in-12. 7° *Mélanges de poésies et onze comédies proverbes*. On attribue encore à madame Durand *les Aventures galantes du chevalier de Thémicourt*, Lyon, 1706, et Bruxelles, in-12, et *l'Histoire des amours de Grégoire VII, du cardinal de Richelieu, de la princesse de Condé et de la marquise d'Urfé*, Cologne, 1700, in-12. L'auteur de ce dernier ouvrage a eu la hardiesse d'annoncer, dans la préface, qu'il n'y a rien de fabuleux dans ses récits ; mais Bayle a pris soin de prémunir les lecteurs contre cette assertion vraiment coupable (*Dictionnaire historique*, article GRÉGOIRE VII, note i). W—s.

DURAND (LÉOPOLD), bénédictin, né à St Mihiel, en Lorraine, le 29 novembre 1666, fut pourvu d'un canonicat à l'âge de huit ans ; mais ne se sentant aucune vocation pour l'état ecclésiastique, il le résigna à son frère. Il prit ensuite ses degrés en droit à Pont-à-Mousson, et exerça la profession d'avocat à Metz, puis à Paris. Doué d'un goût très vif pour les arts, il consacra tous ses loisirs à l'étude de l'architecture, et il y avait fait des progrès très remarquables, lorsqu'il forma le projet de passer le reste de ses jours dans la retraite. En conséquence, il se rendit à l'abbaye de Munster, en Alsace, et il y prit l'habit de St-Benoît le 11 février 1701, à l'âge de 37 ans. Ses supérieurs ne tardèrent pas à connaître les talents du sujet qu'ils venaient d'acquiescer, et ils les employèrent au profit des différentes maisons de l'ordre. C'est à Dom Durand qu'on doit le plan du château de Commercy, et ce fut lui qui en surveilla la construction. En

(1) Recueil connu aussi sous le titre de *Cantiques de Marseille*, et qui a été très souvent imprimé, avec et sans le nom de l'auteur, depuis la 1^{re} édition, qui est de 1678, in-12, jusqu'à nos jours.

visitant les travaux, il fit une chute dont il resta incommodé toute la vie. Il mourut à St-Avoid le 5 novembre 1749. Il avait composé un *Traté des bains et des eaux de Plombières*. Dom Calmel le fit imprimer avec des additions, Nancy, 1749, in-8°. Les gravures qui accompagnent cet ouvrage ont été faites sur les dessins de Dom Durand. Il a laissé un grand nombre de plans, de projets restés sans exécution, et plusieurs ouvrages importants par le sujet, dont on trouve la liste dans la *Bibliothèque de Lorraine*. W-s.

DURAND (ETIENNE), juriconsulte, né à Réthel, le 6 janvier 1667, exerça la profession d'avocat dans cette ville, où il se fit estimer par ses lumières et sa probité. On lui doit : *la Coutume du bailliage de Vitry en Perthois, avec un commentaire, une Description abrégée de la noblesse de France, et un Indice alphabétique des villes, bourgs et villages régis par la coutume de Vitry*, Châlons, 1722, in-fol. Le commentaire, beaucoup plus étendu que celui de Saligny, a le mérite d'offrir l'exposé de ses opinions, qui sont quelquefois discutées avec sagacité et combattues victorieusement. L'indice alphabétique fait connaître plusieurs particularités intéressantes qui concernent cette partie de la Champagne nommée le Perthois. Ce travail coûta quatorze années d'études et de recherches à son auteur. Le *Dictionnaire des anonymes* attribue à Durand une *Introduction au barreau, ou Dissertation sur les choses principales qui concernent la profession d'avocat*, Paris, 1686, in-12. Mais l'abbé Bouilliot (*Biographie ardennaise*), t. 1, p. 393, pense que cet ouvrage ne peut être de l'avocat réthelois, puisqu'il n'avait que dix-sept ans lors de sa publication. Il présume qu'un autre Durand, greffier du domaine de Réthel, en 1669, doit être regardé comme l'auteur de ce livre. Par la même raison, on ne peut admettre avec la *Bibliothèque de droit* de Camus (1), qu'Etienne Durand ait composé une conférence de la Coutume de Paris, qui se trouve à la suite de celles de *Montargis, appelées anciennement de Lorris*, 1676, in-24, souvent réimprimée. Il y a lieu de croire que cet ouvrage est d'un autre juriconsulte portant le même nom. Etienne Durand mourut à Réthel, le 28 février 1735. Il nous fait connaître lui-même (2) « que son aïeul, « Etienne Durand, échevin-gouverneur de « Réthel, en 1680, combattit et perdit la vie « pour exempter cette ville du sac et du pillage « dont elle était menacée par une troupe de « Polonais rebelles aux ordres du roi. » L—m—x.

DURAND (DAVID), ministre protestant et membre de la société royale de Londres, naquit vers 1681, à St-Pargoire en Languedoc, et mourut à Londres le 16 janvier 1763. Reçu ministre à Bâle, à l'âge de vingt-deux ans, puis nommé,

en Hollande, chapelain d'un régiment de protestants languedociens réfugiés, son malheur le conduisit en Espagne avec sa troupe. Là il fut reconnu pour hérétique par des paysans, qui le destinèrent charitablement à être échaudé tout vif. Le duc de Berwick le délivra; il parvint à se sauver à Montpellier, puis à Genève, ensuite à Rotterdam, où il se lia d'amitié avec Bayle. Vers 1714, il se rendit à Londres, et fut nommé ministre de l'église française de la Savoie; il en exerça les fonctions jusqu'à l'âge de 82 ans, qu'il mourut. Durand était fort sensible à la louange; mais, quoique, de son temps, il dût passer pour un homme très instruit, ses ouvrages ne peuvent, dans aucun genre, occuper le premier rang. Son style, en général, est inégal et sans force; ses poésies sont médiocres, ses sermons, ses histoires, sans couleur; et ses travaux sur Pline ont été de beaucoup surpassés de nos jours. Ils consistent en deux volumes in-fol. 1° *Histoire de la peinture ancienne, extraite du 35^e livre de l'Histoire naturelle de Pline, avec le texte latin corrigé sur les manuscrits de Vossius, et sur la première édition de Venise; éclairci par des remarques nouvelles*, Londres, Bowyer, 1715, in-fol., rare. Malgré les travaux postérieurs de Falconnet, cette histoire est encore à faire. 2° *Histoire naturelle de l'or et de l'argent, extraite du 33^e livre de Pline, avec le texte corrigé sur les manuscrits de Vossius, éclairci par des remarques nouvelles, outre celles de J.-F. Gronovius*, Londres, Bowyer, 1729, in-fol., rare. Cette traduction est suivie d'un *Poème sur la chute de l'homme et sur les ravages de l'or et de l'argent*. 3° *C. Plinii Historiæ naturalis ad Titum imperatorem præfatio, ex manuscriptis et veteri editione recensita et notis illustrata*, Londres, Robert, 1728, in-8°. Durand en publia, en 1734, une traduction française. Il avait annoncé, par souscription, l'*Histoire de la sculpture*, également tirée de Pline; cet ouvrage n'a point été publié. Ses autres principales productions sont : 4° *La vie et les sentiments de Lucilio Vanini*, Rotterdam, 1717, in-12; dirigée, comme de raison, contre l'accusé d'athéisme. 5° *La Religion des Mahométans, tirée du latin d'Adrien Reland, avec une profession de foi mahométane*, La Haye, 1721, in-12. C'est le meilleur ouvrage de Durand. 6° *Sermons choisis sur divers textes de l'Ecriture-Sainte*, Rotterdam, 1711, in-8°, Londres, 1728, in-8°. Ces deux éditions sont rares, mais la dernière l'est encore davantage. 7° *Histoire du 16^e siècle, avec la Vie de de Thou*, Londres, 1725-1732, 7 vol. in-8°. 8° *Onzième et douzième volumes de l'Histoire d'Angleterre de Rapin Thoyras*, La Haye, 1734; Paris, 1749, in-4, très inférieurs à ceux de l'auteur primitif. 9° *Académiques de Cicéron, traduits en français avec le texte latin*, Londres, 1740,

(1) 4^e édition donnée par M. D. pin, p. 228 et 600.

(2) Coutume du bailliage de Vitry, p. 224.

in-8°, extrêmement rare. 10° Un *Eloge de Périzonius* ; une *Notice sur Pierre de Valentià* ; l'*Abbé Petit Maître, ou la Servanteraisonnable*, imité d'Erasmus ; une édition des *Aventures de Télémaque*, avec la vie de Fénelon et les imitations des poètes latins et grecs ; ces dernières fournies par Fabricius, Hambourg, 1731, 2 vol. in-12, etc. Barbier, qui, le premier en France, a bien fait connaître David Durand, a publié sur sa vie et ses ouvrages une notice très exacte, insérée d'abord au tome 4 de la 8° année du *Magasin Encyclopédique*, et dans le *Dictionnaire des anonymes*, puis imprimée séparément avec des augmentations, Paris, 1809, 23 pages in-8°. D. L.

DURAND (JACQUES), peintre, né à Nancy, en 1699, fut d'abord élève de Léopold Durand (voy. plus haut l'article Léopold Durand), et ensuite de Nattier, dont il vint chercher les leçons à Paris. Revenu dans sa patrie, Durand la quitta de nouveau pour aller à Rome se perfectionner dans son art. Les ouvrages qu'il envoya de cette capitale des arts à Nancy, lui méritèrent la protection du grand-duc Léopold, qui lui accorda la pension qu'il faisait aux artistes envoyés et entretenus à Rome à ses frais. Il travailla dans cette ville pendant huit ans, sous les maîtres les plus habiles de cette époque. A son retour dans sa patrie, il fit pour plusieurs églises de Nancy des travaux qui furent admirés et ajoutèrent à sa réputation. Plusieurs villes lui demandèrent un grand nombre de tableaux, parmi lesquels il faut distinguer ceux qu'il fit pour l'église des Jésuites de l'Université de Pont-à-Mousson. Durand composait facilement ; son dessin ne manque pas de correction, et son coloris a de l'éclat. Il mourut à Nancy en 1767. A—s.

DURAND (FRANÇOIS-JACQUES), prédicateur que les protestants comparent à Massillon, en le plaçant toutefois dans un rang très inférieur, naquit, en 1727, à Semalé, près d'Alençon, de parents pauvres, mais qui s'imposèrent des sacrifices pour lui procurer les avantages d'une bonne éducation. Il compléta ses études à Paris, et il y passa, dit-on, quelque temps dans la société de l'abbé Poule. Son dessein était d'embrasser l'état ecclésiastique ; mais, en étudiant la théologie, il sentit ses croyances ébranlées, et se rendit, en 1755, à Lausanne, où il ne tarda pas à faire profession de la religion réformée. Chargé de donner des leçons de latin aux étudiants français qui fréquentaient le séminaire, il suivit en même temps les cours de l'Académie, et fut admis au ministère évangélique vers le mois de janvier 1760. Il fut alors nommé lecteur en philosophie, joignit à cette place celle de diacre de l'église de Lausanne, et s'acquitta, parmi ses co-religionnaires, la réputation d'un grand prédicateur. Appelé, en 1768, à Berne, pour y prendre la direction du nouveau séminaire, il cumula pendant dix-sept ans, avec ces

fonctions, celles de pasteur de l'église française. Ses talents et le zèle qu'il avait déployé dans cette double carrière furent récompensés, en 1787, par sa nomination à la chaire d'histoire ecclésiastique de l'Académie de Lausanne. Il passa bientôt à la chaire d'histoire civile, et enfin à celle de morale chrétienne, qu'il remplit jusqu'à la fin de sa longue existence. Durand mourut au mois d'avril 1816. 1° *Aglaé philosophe*, Lausanne, 1755, in-12, ouvrage diffus, qui n'eut aucun succès. 2° *Abrégé des sciences et des arts*, ibid., 1762, in-12, souvent réimprimé dans un temps où les bons livres élémentaires étaient très rares. 3° *L'Esprit de Saurin*, ibid., 1767, 2 vol. in-12 : c'est un extrait des sermons de ce célèbre prédicateur. Suivant Barbier, l'abbé Pichon s'est approprié cet ouvrage (voy. PICHON). 4° *Sermons sur les solennités chrétiennes*, ibid., 1767 : Avignon et Paris, 1776, 3 vol. in-8°. 5° *L'Année évangélique, ou Sermons pour tous les dimanches et fêtes de l'année*, Lausanne, 1780, 7 vol. in-8°, auxquels il faut joindre un *Supplément*, en 2 volumes imprimés en 1792 ; ces sermons ont été traduits en allemand et en anglais. 6° *Statistique élémentaire, ou Essai sur l'état géographique, physique et politique de la Suisse*, Lausanne, 1796, 4 vol. in-8°. Les changements survenus peu de temps après dans l'organisation de la Suisse, ont vieilli cet ouvrage. Il renferme cependant beaucoup de documents curieux et peut encore être utilement consulté. 7° *Discours patriotique* prononcé dans la cathédrale de Lausanne, le 26 juillet 1798, Lausanne, 1798, in-8°. 8° *Le Bon fils ou la Piété filiale*, ibid., 1805, 2 vol. in-12, roman moral que les critiques ont surnommé le *Télémaque bourgeois*. 9° *Sermons nouveaux*, Valence, 1809, 2 vol. in-8° ; publiés par M. Armand Delille, l'un des élèves de Durand, qui les a fait précéder d'une notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur alors vivant. W—s.

DURAND (URSIN). Voyez MARTÈNE.

DURAND (JEAN-BAPTISTE-LÉONARD), né en 1742, à Uzerches (Correze), fut d'abord consul de France à Cagliari, et ensuite attaché au ministère de la marine. Les intéressés de la Compagnie du Sénégal le désignèrent, en 1785, pour aller gérer leurs affaires en Afrique. Il partit du Havre le 13 mars, et arriva à sa destination le 10 avril suivant. Pendant son administration, il chercha à donner de l'extension au commerce de la Compagnie, et à cet effet fit faire par terre un voyage à Galam, afin de profiter de cet essai pour éviter le voyage par eau, toujours accompagné de dangers imminents pour la santé de ceux qui l'entreprennent, et qui d'ailleurs ne peut avoir lieu qu'à une époque déterminée de l'année. Il conclut avec les rois et les chefs des tribus de la rive droite du Sénégal, des traités pour régler le commerce de la gomme, qu'eux seuls vendaient aux Français, et les pré-

sents que l'on avait coutume de leur faire annuellement pour s'assurer cette traite. Il prenait de même beaucoup de mesures pour monter en grand l'établissement de la Compagnie, qui de son côté trouva que Durand ne mettait peut-être pas assez d'économie dans sa gestion. Rappelé en 1786, il quitta l'île St-Louis, le 24 juillet. Le 12 septembre suivant on s'aperçut que le navire avait fait fausse route, et qu'au lieu d'entrer dans la Manche il était entré dans le canal de Bristol. Le temps était affreux, le navire fut brisé sur les rochers de la rade de Tenby, à la côte méridionale du pays de Galles. Durand et ses compagnons d'infortune furent accueillis avec la plus généreuse hospitalité par le capitaine Trollop, de la marine royale anglaise, qui habitait un château voisin. Depuis son retour en France, Durand remplit diverses places dans l'administration. Il était allé rejoindre en Espagne un général de ses amis; c'est dans ce pays qu'il est mort vers la fin de 1812. On a de lui : *Voyage au Sénégal dans les années 1785 et 1786*, Paris, 1802, in-4°, ou 2 vol. in-8°, et un atlas. L'auteur avait passé trop peu de temps au Sénégal, et y avait été trop occupé de la gestion des affaires qui lui étaient confiées, pour pouvoir donner une grande latitude à ses observations. Son livre contient peu de détails neufs; on y trouve beaucoup de choses empruntées à Labat et à d'autres écrivains qui ont donné des relations du Sénégal et des pays voisins. Durand a au moins la bonne foi de convenir de ces emprunts. Ce que son ouvrage offre de plus intéressant est la relation du voyage de Rubault son agent, de l'île St-Louis à Galam, par terre. On regrette néanmoins que la route d'un lieu à un autre y soit simplement désignée par le nombre d'heures de marche, ce qui ne peut faire connaître que la distance approximative, et que la position respective des lieux ne soit pas indiquée d'après les points de l'horizon. Il en résulte que cet itinéraire perd beaucoup de l'importance qu'il pourrait avoir pour la géographie. On peut porter sur l'atlas le même jugement que sur le livre. Les cartes et les planches sont la plupart tirées d'autres auteurs; quelques-unes des dernières sont entièrement étrangères au voyage de Durand, et par conséquent inutiles. Les cartes offrent la trace du voyage du Sénégal à Galam, par terre, et celui des routes de Mungo-Park, et d'autres voyageurs. Cet atlas contient aussi les textes, français et arabe, des traités conclus au Sénégal entre Durand et les Maures. Le texte arabe a été revu par Silvestre de Sacy, qui en a suivi l'impression et y a joint des notes pour l'éclaircir et en rendre la lecture plus facile, E—s.

DURAND (JEAN-BAPTISTE-VINCENT), chevalier, puis baron, général français, naquit, en 1753, à Besançon, d'une famille honorable. Lieutenant en second à l'école de La Fère, il

obtint, en 1781, la permission d'aller servir aux Etats-Unis, et il s'y distingua dans la guerre de l'Indépendance, principalement aux sièges d'Yorktown et de St-Christophe. S'étant embarqué, pour revenir en France, sur le vaisseau la *Ville de Paris*, commandé par l'amiral de Grasse, il prit part aux divers combats que les Anglais livrèrent à la flotte pendant la traversée, reçut une blessure, et fut fait prisonnier avec l'équipage. Nommé capitaine dans le régiment de Metz-artillerie, il eut sous ses ordres Pichegru, dont il apprécia les talents, et qu'il contribua beaucoup à faire avancer. En 1791, il rejoignit l'armée du prince de Condé, sur les bords du Rhin, et fit les campagnes de 1792 et de 1793, dans le régiment de Hohenlohe. Au combat de Berstheim, le 2 décembre 1793, un boulet de canon lui enleva la main gauche et deux doigts de la droite. A peine rétabli, Durand reprit son service, et continua de donner dans toutes les occasions des preuves de valeur. Le prince de Hohenlohe ayant obtenu sa retraite, au mois d'octobre 1798, son régiment prit le nom de chevalier Durand, et fit avec distinction la campagne de Suisse en 1799 et celle d'Allemagne en 1800. A sa rentrée en France, ses talents comme administrateur lui valurent la confiance du préfet J. Debry, qui le nomma membre du conseil municipal de Besançon, puis directeur du dépôt de mendicité. Il en remplit les fonctions jusqu'en 1814, époque où il fut nommé par le roi maréchal-de-camp, commandant la ville de Besançon. Il perdit momentanément cette place en 1815; mais il fut réintégré sur la demande expresse des principaux habitants, qui n'avaient qu'à se louer de sa modération et de son affabilité. Lors de son admission à la retraite, il reçut, avec le titre de lieutenant-général honoraire, celui de commandeur de l'ordre de St-Louis. Il mourut dans sa terre, à Serres, près de Besançon, le 21 octobre 1829. Durand a laissé manuscrit le *Journal* de ses campagnes en Amérique, du 5 avril 1781 au 12 avril 1782. W—s.

DURAND (JEAN-NICOLAS-LOUIS), professeur d'architecture à l'Ecole polytechnique, naquit à Paris le 18 septembre 1760. Fils d'un pauvre cordonnier, il paraissait destiné lui-même à l'exercice de quelque profession obscure; mais un homme bienfaisant, ayant remarqué ses dispositions, le fit admettre au collège Montaigu, pour y commencer ses études. Puni trop sévèrement pour une faute légère, il quitta bientôt le collège, et entra chez un sculpteur, ami de son père, qui se chargea de lui donner des leçons de dessin; ce fut alors que se révéla sa vocation pour l'architecture. Son premier protecteur l'ayant placé chez l'architecte Panseron, il passa dans le cabinet de Boulée (*roy.* ce nom), architecte du roi, qui l'employa comme dessinateur, avec un traitement de 1200 livres. Cette

somme suffisait à ses besoins et à ceux de sa mère, restée veuve ; il ne lui en fallait pas davantage, et Boulée ne put jamais le faire consentir à recevoir un traitement plus considérable (1). Il fréquentait les cours de l'Académie royale d'architecture : il y remporta le second prix en 1780, sur le projet d'un collège, gravé dans le recueil de Prieur. Trop occupé de la théorie de son art pour pouvoir se livrer à la pratique, il fit cependant construire, en 1788, dans la rue du Faubourg-Poissonnière, une maison dont il a dessiné la façade et le plan dans le 2^e volume de ses *Leçons d'architecture*, et que Legrand a jugée assez remarquable pour la reproduire dans la *Description de Paris et de ses édifices*, t. 2, p. 209. Les concours ouverts, en 1793, par la Convention, pour la construction de divers monuments publics, fournirent à Durand les moyens d'étendre sa réputation. Sur onze projets qu'il avait présentés avec Thibaut, son ami le plus cher et son associé, quatre furent couronnés : un *Temple décadaire*, un autre à la *félicité publique*, une *maison commune*, enfin une *fontaine avec lavoir*. Ces quatre projets sont gravés dans le recueil de Destournelles. Durand, nommé bientôt après professeur d'architecture à l'Ecole polytechnique, ne s'occupa plus que des moyens de donner des notions exactes de cet art aux élèves, dans le court espace de temps qui leur est assigné pour l'étudier. C'est dans ce but qu'il composa les trois ouvrages indiqués à la fin de cet article, et qui suffirent pour lui assurer une place distinguée parmi les architectes contemporains. Il est à remarquer que Durand, professeur depuis 1794, n'obtint qu'en 1820 la croix de la légion d'honneur. Cet artiste mourut à Thiais, près de Paris, le 21 décembre 1834. Il était membre de plusieurs académies étrangères. On a de lui : 1^o *Recueil et parallèle des édifices de tous genres, anciens et modernes, remarquables par leur beauté, par leur grandeur et par leur singularité, et dessinés sur une même échelle*, Paris, an 10 (1800), grand in-fol. de 86 planches. Le texte explicatif de cet ouvrage est de Legrand (voy. ce nom) ; 2^o *Précis des leçons d'architecture données à l'Ecole polytechnique*, Paris, 1802-05, 2 vol. in-4^o avec 64 planches. Cet excellent ouvrage a été réimprimé plusieurs fois. 3^o *Partie graphique des cours d'architecture faits à l'Ecole royale polytechnique depuis sa réorganisation, précédée d'un sommaire relatif à ce nouveau travail*, Paris, 1821, in-4^o avec 34 planches. Le *Journal des lettres et des beaux-arts*, 1835, t. 1, p. 101, contient une *Notice historique sur la vie et les ouvrages* de Durand, ornée d'un portrait par A. Rondelet, un de ses élèves. Une autre notice, extraite du *Moniteur*,

du 6 janvier 1835, a été réimprimée séparément.

W—s.

DURAND DE MAILLANE (PIERRE-TOUSSAINT), avocat au parlement d'Aix, naquit à St-Remi, en Provence, le 1^{er} novembre 1729, et se fit connaître par divers écrits sur des matières de droit canonique et de jurisprudence, où il n'est pas toujours exact et impartial. Il favorise beaucoup les prétentions d'une partie de la magistrature, prétentions que l'on revêtait du nom de libertés de l'église gallicane, et qui en étaient plutôt l'exagération et l'abus. Nommé député de la sénéchaussée d'Arles aux états-généraux, Durand de Maillane eut occasion de réduire ses principes en pratique. Il fut élu dès le commencement avec d'autres avocats, pour former le comité ecclésiastique qui enfanta la constitution civile du clergé et les autres réformes religieuses. Durand de Maillane prit une part très active à ces opérations : devant faire un rapport sur la pétition d'un comédien (Talma), qui se plaignait qu'un curé lui eût refusé la bénédiction nuptiale, il fut le premier qui proposa de soustraire le mariage à l'autorité de l'Eglise, de n'y voir qu'un contrat civil, et de charger désormais les officiers municipaux de recevoir ce contrat. Les principes de ce rapport furent attaqués dans plusieurs écrits, entre autres : *les Vrais principes sur le mariage, opposés au rapport de Durand de Maillane*, par l'abbé Barruel, 1790, in-8^o de 43 pages ; *le Masque se lève*, par Rougane, ancien curé d'Auvergne, in-8^o de 23 pages, et *Lettre de M. Durand de Maillane*, in-8^o de 33 pages. Ce fut sur le rapport de Durand de Maillane et de Martineau que la constitution civile du clergé fut rédigée ; et le premier il en entreprit la défense dans une *Histoire apologétique du comité ecclésiastique de l'Assemblée nationale*, 1791, in-8^o. Le volume est divisé en 3 parties, dont la 1^{re} trace les opérations du comité ; la 2^e est dirigée contre l'*Exposition des principes*, publiée par les évêques, et la 3^e contre les brefs de Pie VI. On trouve dans cet écrit les idées et le langage du parti qui, depuis quatre-vingts ans, mettait le trouble dans l'Eglise, et méditait d'en abattre l'autorité. Après le voyage du roi à Varennes, Durand de Maillane opina pour que ce prince fût jugé par les départements. Son opinion imprimée se trouve dans le *Journal du Creuset*, n^o 60 ; et plus tard, dans son discours sur le jugement de Louis XVI, il dit que son opinion, en 1791, avait été la même que celle de Robespierre dont les principes révolutionnaires qu'il avait su si bien soutenir ont été constamment les mêmes jusqu'à la chute du trône. Durand de Maillane fut élu à la Convention par le département des Bouches-du-Rhône. Lors du procès du roi, il le déclara coupable, et vota pour l'appel au peuple ; il se trouvait absent comme malade lors de la question du sur-sis ; et, quant à la peine, il déclara qu'il ne pou-

(1) Ne voulant pas que le désintéressement de l'art se pût tourner à son préjudice, « Boulée convertit son traitement en une rente annuelle » dont Durand a joui jusqu'à sa mort. » (Notice de M. Rondelet.)

vait prononcer comme juge, mais seulement comme législateur, et opina en cette qualité pour la détention de Louis jusqu'à la paix, époque à laquelle ce prince serait banni pour ne jamais rentrer en France, sous peine de mort. Nous ne voyons point d'ailleurs que Durand de Maillane ait pris part aux excès de la révolution. Il employa tous ses soins à la Convention nationale et au comité de législation dont il était membre en 1795, pour faire rayer de la liste fatale ses compatriotes les Toulonnais fugitifs, et plusieurs autres émigrés: d'ailleurs il parla peu dans la Convention, et il réclama contre le plan d'éducation proposé par Chénier. Envoyé à Toulon dans le mois de mai 1795, avec son collègue Ronyer, les habitants de cette malheureuse ville eurent à se louer de leur humanité et de leur courage. Depuis, il fut membre du conseil des anciens. Après le 18 fructidor an 5, il fut accusé d'avoir favorisé la rentrée des émigrés, et on le conduisit dans la prison du Temple; mais un jugement du tribunal criminel du département de la Seine, du 25 février 1798, ordonna sa mise en liberté. Le 20 germinal an 6 (9 avril 1798), on fit imprimer dans le *Moniteur* une pièce trouvée dans ses papiers. Durand de Maillane avait averti, à la suite de sa signature, qu'il la signait sans la juger et comme étrangère à son affaire. Dix jours après (19 avril), on lut dans le *Moniteur*, à l'appui des faits avancés dans cette pièce, une lettre de Rousseau, membre du conseil des anciens, et depuis sénateur (mort en 1814), dans laquelle ce député attribuait positivement aux chefs de l'émigration, et particulièrement au prétendant, tous les assassinats du tribunal révolutionnaire. Ces deux pièces et trois autres ont été réimprimées clandestinement en 1814, sous ce titre : *Extraits du Moniteur* (in-8° de 32 pages sans nom d'imprimeur). Pour cette réimpression quatre personnes, entre autres M. Auguis, depuis député, furent traduites devant les tribunaux et condamnées en novembre 1814, à cinq ans de prison. Cette peine fut ensuite commuée et réduite à quelques mois. Après le 18 brumaire, Durand de Maillane fut président du tribunal civil de Tarascon; puis conseiller au tribunal d'Aix, où il resta jusqu'en 1809. Ayant alors obtenu sa retraite, il mourut conseiller honoraire le 15 août 1814. Les ouvrages qu'il avait publiés avant la révolution sont : 1° *Dictionnaire du droit canonique et de pratique bénéficiale, conféré avec les maximes et la jurisprudence de France*, Avignon, 1761, 2 vol. in-4°; Lyon, 1770, 4 vol. in-4°; 1772, 5 vol. in-4°, et 1787, 6 vol. in-8°. Ce n'est qu'une compilation indigeste et sans ordre, qui eut beaucoup plus de succès qu'elle n'offre d'utilité réelle : l'auteur n'y a presque rien mis du sien. 2° *Institutes du droit canonique, traduites en français* (du latin de Lancelot), et adaptées aux usages présents, Lyon, 1770, 3 vol. in-12. Le pape Paul IV avait

fait composer par Lancelot de Pérouse (1) les *Institutes du droit canonique*. Durand de Maillane, à l'exemple de Claude Ferrière, ou plutôt pour remplir le plan de celui-ci, traduisit l'ouvrage de Lancelot et y ajouta des notes. L'*Histoire du droit canonique* forme le 1^{er} tome de l'ouvrage. 3° *Les libertés de l'Eglise gallicane prouvées et commentées suivant l'ordre et la disposition des articles dressés par Pierre Pithou et sur les recueils de Dupuy*, Lyon, 1770-76, 5 vol. in-4°. Ces ouvrages, et surtout le dernier, doivent être lus avec précaution, l'auteur ayant pris pour guides des recueils constamment désavoués par le clergé, et ayant renchéri même sur ses modèles. 4° Une édition du *Parfait notaire apostolique et procureur des officialités, contenant les règles et les formes de toutes sortes d'actes ecclésiastiques* (voy. Brunet). On a encore de Durand de Maillane un rapport fait au nom du comité ecclésiastique sur les fondations et patronages laïques, 1790, in-8°, et une *Réponse au mémoire de Fréron sur le Midi*, le 7 thermidor an 4 (1796), in-8°. On lui a attribué la *Coutume de Montargis avec les notes de Dumoulin*. Cet ouvrage est de Durand, avocat au parlement de Paris.

P—c—t.

DURAND DE SAINT-POURÇAIN (GUILLAUME), de l'ordre des frères prêcheurs, né en Auvergne, fut maître du sacré palais, évêque du Puy en 1318, et de Meaux en 1326; on croit qu'il mourut en 1332. On a de lui : 1° *In Sententias theologicas Petri Lombardi commentariorum libri quatuor*, 1508, in-fol.; 1515, in-fol. : cette édition fut donnée par le docteur J. Merlin; l'ouvrage a été réimprimé plusieurs fois, et entre autres avec des corrections par divers auteurs, Lyon, 1569, in-fol.; Venise, 1586, in-fol. 2° *De Origine jurisdictionum sive de jurisdictione ecclesiastica et de legibus*, Paris, 1506, in-4°. 3° *Statuta synodi diocessane ainiensis, anni 1320*, imprimés dans l'ouvrage du P. Gissey intitulé *Discours historique de la dévotion à Notre-Dame du Puy en Velay*, Lyon, 1620, in-8°; il avait fait un traité de *Statu animarum sanctarum postquam resolutæ sunt a corpore*; il y réfutait les sentiments du pape Jean XXII sur la béatitude des élus jusqu'au jour du jugement; cet ouvrage est perdu, ou du moins resté manuscrit. Durand de St-Pourçain, « né avec « un génie vif et subtil, dit le *Dictionnaire* « *historique des auteurs ecclésiastiques*, voulut « parler et écrire de lui-même, et, quoique do- « minicain, il s'éloigna souvent des opinions de « St Thomas. » On l'appela le docteur très résolutif, parce qu'il avança beaucoup de sentiments nouveaux. C'est une de ses opinions qui a fourni le sujet de l'ouvrage intitulé : *Durand*

(1) Jean Paul Lancellotti, mort en 1591, professeur fameux dans son temps, appelé le Tribonien de Pérouse, Jacobilli, O'dino et Taisand lui attribuent par erreur un traité de *substitutionibus*, Lyon, 1529, in-8°, dont l'auteur est Lancelot Polit, plus connu sous le nom d'Anbroise Catharin (voy. CATHARIN).

commenté (voy. CALLY). — DURAND-DURANDELLO, ou DURANDELLE, suivant quelques auteurs parent et même neveu de Durand de St-Pourçain, était son contemporain et son confrère dans l'ordre de St-Dominique. Il était né à Aurillac, et a défendu la doctrine de St Thomas contre les attaques de son parent. Son ouvrage commençait par ces mots : *Sedens adversus fratrem tuum loquebaris*, et était intitulé : *Durandellus super quatuor libros Sententiarum contra corruptorem Thomæ*. Il n'a pas vu le jour. Il en existait un manuscrit dans la bibliothèque de St-Victor; d'autres manuscrits sont intitulés : *Solutiones ac Responsiones ad reprobationes rationum sancti Thomæ*. A. B.—t.

DURAND-FAGE. Voyez FAGE.

DURAND-MOLARD (MARTIN), né à Châtillon-sur-Chalaronne, en 1771, fit ses études à Bourg en Bresse, et son cours de philosophie au séminaire de St-Irénée à Lyon, d'où il sortit au mois d'août 1790. S'étant rendu à Paris aussitôt après, il y prit part, sous les auspices de son compatriote Cerisier, à la rédaction du journal intitulé *Gazette universelle*, qui fut proscrite comme royaliste après la journée du 10 août 1792. Obligé de renoncer à ce travail pour échapper aux persécutions révolutionnaires, il reparut après la chute de Robespierre, et fut chargé par le ci-devant abbé Poncelin (*voy. ce nom*), de la rédaction du *Courrier républicain*, journal qui, depuis le 9 thermidor, n'ayant conservé de républicain que le titre, était une des feuilles les plus ardentes à poursuivre les jacobins. Quelque temps avant le 13 vendémiaire, Durand-Molard écrivit avec force contre le projet formé par les meneurs de la Convention de se perpétuer en place, à l'abri de leur constitution dite de l'an 3. Il fit, avec Richer-Sérisy et Delalot, partie du comité que la section Lepelletier avait créé dans son sein, afin de résister à la tyrannie conventionnelle. Après la défaite des sections de Paris dans la journée du 13 vendémiaire, il fut condamné à mort par contumace, par la commission militaire séant au Théâtre-Français, comme ayant provoqué le rétablissement de la royauté. En 1797, Dandré, alors commissaire du roi à Paris, le mit à la tête du journal *l'Europe politique et littéraire*, dévoué à la cause royale. Il fut, à ce titre, compris dans le décret de déportation du 18 fructidor. Réfugié à Lyon pendant la fameuse campagne de Suwarow en 1799, il y fit paraître quelques écrits royalistes, et notamment une brochure ayant pour titre *Antidote à la proclamation du Directoire, ou le Directoire et le peuple, dialogue*, dans lequel l'auteur s'attachait à prouver, contre l'assertion des gouvernants, que les Français des divers partis non-seulement n'avaient rien à redouter du retour des Bourbons, mais qu'ils ne pouvaient retrouver le repos et le bonheur que sous leur gouvernement. Après le 18 brumaire,

Durand obtint un emploi d'inspecteur dans les administrations militaires. En 1802, il passa à la Martinique, et y fut nommé secrétaire-général de la préfecture; place qu'il remplit jusqu'en septembre 1807. Pendant son séjour dans cette île, il s'occupa d'une nouvelle édition du recueil des ordonnances coloniales, connu sous le titre de *Code de la Martinique*, dont le 1^{er} volume parut en 1807, à St-Pierre-Martinique, édition qui a été continuée depuis sur les notes et manuscrits qu'il avait rassemblés et extraits des archives coloniales. A la signature de la paix en 1814, Durand publia une brochure intitulée : *Essai sur l'administration des colonies françaises*. Il y exposa les inconvénients du pouvoir partagé entre le gouverneur et l'intendant, et la nécessité d'une autorité unique dans les mains du gouverneur. A la fin de la même année, il se rendit de nouveau à la Martinique, et il y remplit encore pendant plusieurs années les fonctions de secrétaire-général de la préfecture. Revenu à Paris en 1827, il y réclama vainement du gouvernement des Bourbons une récompense de ses anciens services. N'ayant pas même pu obtenir la croix de la Légion-d'Honneur, il se retira à Nantes, où il mourut en 1831. M—n j.

DURANDE (JEAN-FRANÇOIS), médecin français, membre distingué de l'académie de Dijon, sa patrie; se trouvant nommé professeur de botanique, il chercha à propager le goût de cette science parmi ses concitoyens, par des livres utiles. Il en fit d'abord sentir les avantages dans le discours par lequel il fit l'ouverture de ce cours le 2 mai 1774, et qui a été imprimé dans le *Journal de Physique* de la même année. Il en développa ensuite les principes dans ses *Notions élémentaires*, Dijon, 1781, in-8°, avec une grande carte synoptique pour développer le système qu'il avait adopté. Il en fit enfin l'application aux plantes des environs dans sa *Flore de Bourgogne*, Dijon, 1782, 2 vol. in-8°. Parmi les plantes dont il donna le catalogue, il s'en trouve de curieuses; il a aussi cherché à faire connaître ceux qui l'avaient précédé dans la recherche des plantes de ce pays. Il donna entre autres le catalogue des plantes des environs de Cluni, rangées sur une méthode particulière par Desmoulins, qui était lié avec lui et avec Commerson. Durande est aussi auteur (en société avec Maret et Guyton de Morveau) des *Eléments de chimie rédigés dans un nouvel ordre*, 1778, in-8°. Il a publié un *Mémoire sur l'abus de l'encrelissement des morts*, etc., Strasbourg, 1789, in-8°; et des *Observations sur l'efficacité du mélange d'éther sulfurique et d'huile volatile de térébentine dans les coliques hépatiques, produites par des pierres biliaires*, 1790, in-8°. Ce dernier ouvrage a été traduit en allemand. Il fit paraître en outre, dans le recueil de l'académie de Dijon, trois mémoires *sur la Coralline articulée; sur les Plantes as-*

tringents indigènes, et sur un nouveau *Moyen de multiplier les arbres étrangers*. années 1782 et 1783 ; enfin, dans le *Journal de Physique* de 1788, il donna les moyens d'extraire de l'huile du grand chardon, ou *onopordon*. Durande est mort le 23 janvier 1794. D—P—s.

DURANDI (JACQUES), poète italien, naquit en 1739, au bourg de Santia, province de Verceil. Sa mère se plaisait à lui faire apprendre dès sa plus tendre enfance des morceaux choisis des meilleurs poètes dramatiques de l'Italie, et il mettait à les réciter un feu et une sensibilité prodigieuse. C'était alors un usage presque général en Piémont, pour les jeunes gens de bonne famille, de revêtir l'habit clérical et de ne le quitter qu'après avoir terminé leurs premières études, et lorsqu'ils passaient à l'Université. Durandi fut reçu docteur en droit en 1762. Ses parents désiraient qu'il entrât dans la carrière du barreau ; mais les leçons dramatiques de sa mère avaient éveillé en lui le sentiment de la poésie, et il détestait le barreau et la chicane. Déjà avant d'être docteur il s'était essayé en publiant l'*Ariana abbandonata*, petit poème qui eut un brillant succès et le fit connaître du père Agnesi, savant chronologiste et bon poète, qui lui donna des leçons et l'aïda de son expérience et de ses lumières. En 1766, Durandi publia quatre volumes d'Opéras, qui presque tous furent joués sur le théâtre royal de Turin. Il faut avouer que jusqu'à lui les opéras italiens n'étaient qu'un tissu de lieux communs, barbarement versifiés ; Durandi, nourri des anciens poètes, écarta du théâtre italien tout ce mauvais goût. Cependant le P. Agnesi l'engagea à des travaux plus graves, et par ses avis Durandi publia cette même année un écrit intitulé : *Uell' Antica Condizione del Vercellese, e dell' antico borgo di Santia*, qu'il dédia au duc de Chablais, dernier fils du roi Charles-Emmanuel. Trois ans après, il publia encore deux ouvrages historiques. Dès lors le gouvernement, appréciant ses talents, songea à se l'attacher, en l'appelant au parquet du procureur du roi, qui le chargea d'importants travaux sur les matières féodales. Nommé en 1774, substitut de ce magistrat, Durandi fut, en 1782, promu aux fonctions de conseiller à la cour des comptes. Ayant été décoré de la croix de St-Maurice et St-Lazare, il fut nommé avocat patrimonial de cet ordre. Attaché aux principes monarchiques, il refusa de servir pendant l'occupation des Français ; et, sollicité par des personnes influentes d'accepter une place à la cour impériale de Turin, il répondit qu'il ne le pouvait pas, et qu'il se considérait toujours comme le sujet des rois sardes. De 1800 à 1814, ayant toujours vécu dans la retraite, il publia un grand nombre d'ouvrages ; et il se consolait des malheurs de sa patrie en étudiant l'histoire de ses grands hommes. En 1814, lors de la restauration, l'an-

cienne magistrature ayant été rétablie, Durandi fut nommé président de la chambre des comptes ; mais, accablé d'infirmités, il demanda sa retraite, et mourut le 28 octobre 1817. Ses écrits sont : 1^o *Ariana abbandonata, idillio pastorale*, Turin, 1759, 2^o *Opere drammatiche*, Turin, 1766, 4 vol. in-8°. 3^o *Dell' Antica Condizione del Vercellese, e dell' antico borgo di Santia*, Turin, 1766, 1 vol. in-4°. 4^o *Dell' Antica Città di Pedona, Caburro, Germanicia, e dell' Augusta de' Vagienni, con illustrazioni di alcuni punti dell' antica storia, e geografia*, Turin, 1769, in-8°. 5^o *Saggio della storia degli antichi popoli d'Italia*, ibid., 1769, in-4°. Cet ouvrage a donné à M. Micali l'idée de celui qu'il a publié avec tant de succès sur les peuples qui ont habité l'Italie avant les Romains. 6^o *Dell' Antico Stato d'Italia e della Gallia antica*, ibid., 1772, in-8°. 7^o *Degli Antichi Cacciatori Polentini in Piemonte, e della condizione de' cacciatori sotto i Romani contro l'opinione di Goebel ; colle epoche de' re Lombardi emendate, ed osservazioni topografiche sul Piemonte antico*, ibid., 1773, in-8°. 8^o *Il Piemonte cispadano antico, ovvero memorie per servire alle notizie del medesimo, ed alla intelligenza degli antichi scrittori, diplomi e documenti che lo concernono, con varie discussioni di storia, e di critica diplomatica, e con monumenti non più divulgati*, ibid., 1774, in-4°. 9^o *Elogio del presidente Antonio Fabro*, ibid., 1781, in-8°. 10^o *Elogio d'Arrigo di Serra, cardinale, vescovo d'Ostia*, ibid., 1784, in-8°. 11^o *Saggio di scoperte geografiche dei moderni viaggiatori nell'interno dell' Africa, ed illustrazione e supplemento al viaggio di sir James Bruce alle sorgenti del Nilo*, ibid., 1801, in-8°. 12^o *Notizia dell' antico Piemonte Transpadano, ossia la marca di Torino altrimenti detta d'Italia*, ibid., 1803, in-4°. 13^o *Della Marca d'Ivrea tra le Alpi, il Ticino, l'Amalone ed il Po, per servire alla notizia dell' antico Piemonte Transpadano*, ibid., 1804, in-4°. 14^o *Dissertazione sopra i colici, rotoli, ed altre antiche pergamene di pubblici archivi del Piemonte*, ibid., 1805, in-4°. 15^o *Osservazioni sopra alcune recenti scoperte geografiche fatte nell' Africa settentrionale, e singolarmente sopra il paese dei Garamanti*, ibid., 1806, in-4°. 16^o *Della popolazione d'Italia circa l'anno di Roma 526, dedotta dalla quantità di truppe fornita dai Romani, e loro alleati per la guerra gallica-cisalpina*, ibid., 1806, in-4°. 17^o *Idillii, e Discorsi intorno a' genii della poesia e del canto venerati dai nostri antichi, come da Greci Apollo e le Muse*, ibid., 1808, in-8°. 18^o *Ricerche sopra l'età in cui la fede ed il culto delle Muse si trasportò dal Monte Olimpo in sul Parnaso, sull' Elicon, e Pindo, vera epoca della civiltà e prima coltura letteraria*

della Grecia, ibid., 1809, in-4°. 19° *Dell' Origine del diritto regale della caccia*, ibid., 1809, in-4°. 20° *Dell' Antica Contesa de' pastori di Val di Tanaro e di Vald'Arozia, e dei politici accidenti sopravvenuti*, ibid., 1810, in-4°. 21° *Schiarimenti sopra la carta del Piemonte antico dei secoli di mezzo*, ibid., 1810. 22° *Memoria sopra Enrico, conte d'Asti, e della occidentale Liguria e dipoi Duca del Friuli sotto Carlo Magno*, ibid., 1811, in-4°. Durandi, peu de temps avant de mourir, fit présent de ses livres à la bibliothèque de Verceil. Persuadé que les ouvrages inachevés nuisent à la réputation de leurs auteurs, il brûla plusieurs manuscrits, que son âge l'empêchait de revoir. Z.

DURANS, poète français qui florissait vers l'an 1300, est auteur d'un conte intitulé *les Trois Bossus*, inséré dans le recueil des *Fabliaux* de Barbazan, et traduit en prose dans la collection de Legrand d'Aussy. Fauchet a cité ce conte dans son livre de *l'Origine de la langue et de la poésie française*, mais il n'en donne pas un extrait assez détaillé, comme on l'a dit dans le *Dictionnaire universel*, puisque l'article n'a que trois lignes. On voit cependant que le manuscrit dont s'est servi Fauchet, différait, du moins pour le dénouement, de celui d'après lequel Legrand a fait sa traduction. Legrand dit que les imitations de ce conte sont assez nombreuses, mais qu'il ne peut en citer aucune, parce que la liste s'en trouvait parmi les papiers qu'on lui a égarés. Cet aveu de Legrand n'empêche pas que dans le nouveau dictionnaire on assure positivement qu'il indique les différentes imitations, tant en prose qu'en vers, faites d'après le conte dont il s'agit. W—s.

DURANT (GILLES), sieur de la Bergerie, avocat au parlement de Paris, était né à Clermont vers 1550. Après avoir terminé ses études, il prit ses degrés en droit, et parut au barreau, où il ne tarda pas à se faire remarquer parmi ses confrères. Antoine Mornac loue son rare savoir et son éloquence. Loysel dit qu'il fut du nombre des avocats chargés de réformer la coutume de Paris. Cependant, à l'en croire lui-même, il ne se sentait que de la répugnance pour sa profession, et il aurait refusé la fortune la plus brillante s'il eût fallu l'acquérir par ce moyen. Il acheta une maison près Paris; et il y passait tous les moments qu'il pouvait dérober aux affaires. C'est là qu'il se livrait à son penchant invincible pour la poésie, et que, suivant l'usage des poètes contemporains, il célébrait les charmes de ses maîtresses imaginaires. Pendant les troubles de la Ligue, il se montra toujours fidèle au parti du roi. On croit même qu'il eut part à la *Satyre Menippée*, ouvrage qui fut très-utile à Henri IV, par le ridicule dont il couvrit ses ennemis. Durant mourut en 1615, âgé d'environ 65 ans. Ses poésies ont été imprimées sé-

parément, Paris, 1587, in-8°, et 1594, in-12. Elles ont été souvent réunies à celles de Bonnefons son ami (voy. BONNEFONS). Le recueil de Durant contient des poésies amoureuses, l'imitation de la *Pancharis* de Bonnefons, des odes, des sonnets, des élégies, des chansons et la traduction de quelques psaumes. Chacun connaît ses *Vers à ma commère sur le trespas de l'âne tigreur*; c'est un chef-d'œuvre de fine plaisanterie et de naïveté; il y a de la grâce dans ses imitations de la *Pancharis* et dans ses poésies galantes. Dreux-du-Radier le regarde comme un de nos meilleurs poètes avant Malherbe. On peut cependant lui reprocher l'usage trop fréquent des diminutifs et l'emploi des mots composés, mis en vogue un moment par Ronsard, dont l'excessive réputation a été très funeste à notre littérature. — L'abbé d'Artigny a confondu Durant avec un auteur du même nom, rompu vis, le 16 juillet, en 1618, pour avoir publié contre le roi un libelle intitulé *Riposo-graphie* (1). Pierre Boitel, témoin oculaire du supplice de Durant, rapporte qu'il demanda pardon au roi, son bienfaiteur, et mourut avec assez de fermeté. Deux jeunes Florentins de la maison des Patrices furent exécutés après lui, pour avoir traduit son ouvrage en italien. W—s.

DURANT (JACQUES), en latin *Caselius*, du nom d'une terre qu'il possédait près de Riom, était né dans cette ville vers 1560. Il étudia le droit à l'Université de Bourges, sous Cujas; mais son goût l'entraînait vers les lettres, et sa fortune lui permettait de s'y livrer. Dans le temps que la peste ravageait l'Auvergne, il se retira à Cassel, et là, seul, oubliant les dangers qui l'environnaient, il s'appliqua à mettre en ordre les observations que lui avait fournies une lecture assidue des auteurs anciens. Il les publia sous le titre de *Variorum Lectionum libri* 2, Paris, 1582, in-8°. Jean Gruter les a insérées dans le tome 3 de son *Thesaurus criticus*. Durant promettait une suite à cet ouvrage, mais elle n'a point paru, et c'est une perte. Il avait aussi composé des poésies latines dans le genre érotique. On cite entre autres une pièce intitulée : *de Amoris Imperio*, qu'il avait dédiée à Bonnefons son ami. Durant était également lié avec Courtin, Turnèbe, Bochel, etc. On croit qu'il mourut, en 1605, dans un âge peu avancé. W—s.

DURANT (dom MARC), chartreux, né à Aix, dans le 16^e siècle, est auteur d'un poème intitulé : *la Magdaliade, ou Esquillon spirituel pour exciter les âmes pécheresses à quitter leurs vanités et faire pénitence à l'exemple de la très-sainte pénitente Magdeleine*, Tours, 1622, in-12. Ce poème est divisé en 5 chants; on ne peut rien imaginer de plus médiocre sous le rapport littéraire. Il est dédié à dom Bruno d'Alfringues, par une épître qui

(1) La *Riposo-graphie* a été supprimée avec un tel soin qu'il n'en reste aucune trace.

contient l'éloge du fondateur de l'ordre des chartreux. L'abbé de Marolles avait connu dom Durant dans son extrême jeunesse. « Ce religieux, dit-il, qui est mort fort âgé, était d'un naturel jovial et grand amateur de nouvelles. Il ne fut jamais une âme plus sincère et plus cordiale que la sienne, ni un homme plus soigneux de s'acquitter de toutes les obligations de son ordre très austère; et quand il voyait que j'avais goût à la poésie, jusqu'à celle de son poème, il était ravi et disait de moi mille choses obligantes, quoique je ne fusse qu'un enfant. » W—s.

DURANTE (CASTOR), médecin italien, né à Guaklo, mort à Viterbe en 1590. Il paraît qu'il jouit pendant sa vie d'une grande considération, car il fut médecin du pape Sixte V; et il publia plusieurs ouvrages qui eurent aussi beaucoup de vogue, mais qui sont maintenant oubliés : 1^o *de Bonitate et Vitio alimentorum centuria*, Pesaro, 1565, in-4^o. Il reproduisit cet ouvrage en italien, à Venise, sous ce titre : *Il Tesoro della sanità*, Venise, 1586, in-8^o. C'est une compilation, sous forme alphabétique, des propriétés attribuées aux différents aliments; chaque article commence par des vers latins pris dans la *Cœna* de J. B. Fiera. 2^o *Herbario nuovo con figure che rappresentano le vive piante che nascono in tutta Europa, et nell' Indie*, etc., 1 vol. in-fol., avec 879 figures en bois, représentant autant de plantes, Rome, 1583, in-fol., souvent réimprimé jusqu'en 1718; traduit en espagnol, 1667, in-4^o; l'*Hortulus sanitatis* de Pierre Uffenbach (Francfort-sur-le-Mein, 1609, in-fol.), en est la traduction allemande. C'est encore une compilation alphabétique, prise de tous les ouvrages précédents, tant pour le texte que pour les figures. Les vers latins même lui ont été disputés, quoique Durante les eût donnés comme de lui. On a dit qu'ils étaient copiés de Fiera, mais c'est une méprise. On a confondu cet ouvrage avec le précédent; dans celui-ci les vers sont tous hexamètres, tandis que ceux de Fiera sont élégiaques. Il paraît certain que Durante cultivait la poésie latine. On a publié une de ses épigrammes contre le tabac, dans un ouvrage d'Evrard à Utrecht. Il publia enfin, *Tractatus de usu radicis Mechoacan*, Anvers, 1587, in-8^o. Un libraire de Venise rassembla toutes les figures de Durante, sous ce titre : *Theatrum plantarum, animalium, piscium, et petrarum*, 1656. Ce médecin botaniste avait aussi entrepris une traduction de l'*Eneïde* in *ottava rima*, dont il publia le 6^e livre à Rome, en 1566 et le 4^e à Viterbe, en 1569, in-4^o. Haym ne cite que le 4^e livre dans la *Biblioteca italiana*, supposant qu'il a été imprimé deux fois à Rome, puis à Viterbe; mais c'est une erreur. Castor est encore auteur d'un poème sur les couchés de la Ste Vierge : *del Parto della Vergine libri tre ad imitazione del Sanna-*

zaro, Rome, 1573, in-4^o, fig., rare. Plumer lui avait consacré un genre sous le nom de *Castorea*, mais Linné l'a changé en *Duranta*. Il comprend des arbustes de l'Amérique équatoriale, qui font partie de la famille des gastiliers. — DURANTE (*Pietro*), poète, né comme le précédent à Gualdo, et sans doute de la même famille, est auteur de *Libro d'arme e d'armerie, chiamato Leandro, nel quale si tratta delle battaglie e gran fatti delle Baronie di Franza*, Venise, 1634, in-8^o, goth., rare. Ce poème, en 24 chants, in *sist. rima*, fait partie de la classe nombreuse des romans en vers composés sur les héros de la cour de Charlemagne, et dont l'*Orlando* de l'Arioste est le chef-d'œuvre. Il a été réimprimé, Venise, 1549, in-4^o, avec des figures en bois, *ibid.*, 1563, in-8^o; Vérone, sans date, in-4^o, sans indication de ville et sans date, in-8^o. Toutes ces éditions sont rares et recherchées. Le poème de Durante a été traduit en français ou plutôt imité par A. de Nervèze, sous ce titre : *les Aventures de Léandre*. Paris, 1608, 2 vol. in-12. D—P—et W—s.

DURANTE (FRANÇOIS), célèbre compositeur italien et l'un des chefs de l'école napolitaine, naquit non pas à Naples, comme le suppose de l'Aulnaye dans la première édition de la *Biographie*, et M. Fétis (*Biog. univ. des musiciens*), mais à Fratta-maggiore, dans le diocèse d'Aversa. Ces auteurs se trompent également en disant qu'il vit le jour en 1693, et Mazzarella (*Biografia degli uomini illustri del regno di Napo'i*) est également dans l'erreur lorsqu'il le fait naître en 1686; la date véritable de sa naissance est le 15 mars 1684. Ses parents, qui étaient de condition inférieure, parvinrent à le faire entrer non au conservatoire de St-Onuphre, comme l'ont pensé plusieurs biographes, mais à celui des Pauvres de Jésus-Christ, où l'on recevait les fils de familles indigentes de l'âge de sept à quinze ans. Durante y étudia la grammaire et la musique, dont les éléments lui furent enseignés par des maîtres inconnus; il reçut ensuite des leçons de chant et de contrepoint de Gaëtan Greco, excellent maître de l'ancienne école. Il est à croire ou que l'élève manquait de voix ou qu'il avait peu de goût pour le chant; car il s'adonna bientôt tout spécialement à l'étude du clavecin et de l'orgue; on ignore aussi qui lui enseigna ces deux instruments. Ses progrès le firent bientôt nommer répétiteur, et il paraît être resté attaché au conservatoire des Pauvres jusqu'en 1715, année où il fut nommé professeur de clavecin à celui de St-Onuphre, dont Alexandre Scarlatti avait la direction musicale. La plupart des biographes, adoptant le sentiment exprimé dans le *Dictionnaire des musiciens* de Choron et Fayolle, disent que Durante alla pendant cinq ans étudier à Rome le chant et le contrepoint sous Pitoni (M. Fétis dit par erreur Petroni) et sous Pasquini, opinion que Baini admet aussi sans discussion; mais Sigismondo,

dans ses *Memorie dei compositori del regno di Napoli*, publiés par Villarosà, a rejeté cette supposition, en observant qu'il n'était aucunement vraisemblable que Durante ait jamais été en mesure de faire un pareil voyage, qui aurait dû avoir lieu avant 1710, époque à laquelle il accomplissait sa vingt-sixième année; la situation gênée du jeune répétiteur, qui du reste a duré toute sa vie, ne lui permettait guère un semblable déplacement, et tout porte à croire que cette erreur est née d'une confusion de noms. En 1718, il obtint la direction musicale du conservatoire où il avait été instruit, et ce fut la première période de son enseignement, pendant laquelle il eut pour élèves Pergolèse, Duni, Traetta, Vinci, Terradeglias, Iomelli et plusieurs autres moins connus. Selon Villarosà, il quitta cette direction pour se rendre à Vienne, où il était appelé par l'empereur Charles VI. Au dire de Mazzarella, il aurait fait un long séjour en Allemagne, et se serait surtout arrêté à Wittenberg; cette circonstance, sur laquelle d'ailleurs on ne fournit ni preuves ni détails, ne paraît aucunement admissible : Wittenberg, petite ville forte de la Prusse, premier siège des protestants, où il n'y avait ni cour souveraine, ni établissement musical de quelque importance, n'aurait pu retenir un compositeur éminemment et uniquement religieux, qui n'a jamais écrit que pour l'église catholique et n'eût consenti à aucun prix de travailler pour une autre communion. Ce voyage d'Allemagne reste en tout cas environné d'incertitudes et d'obscurités; ce qui donne le plus lieu d'y croire, c'est qu'on ne voit pas comment Durante aurait quitté la direction du conservatoire des Pauvres, où il eut pour successeur François Feo ou Di Feo, qui paraît avoir occupé cet emploi jusqu'à l'année où l'archevêque de Naples, Spinelli, transforma cet établissement en séminaire diocésain. Deux ans plus tard, nous retrouvons Durante, alors âgé de cinquante-huit ans, acceptant la direction du conservatoire de Loreto, devenue vacante par le départ de Nicolas Porpora. Il occupa jusqu'à sa mort cette place, qui lui valait par mois 10 ducats ou 42 fr. 50 c., et c'est en recevant de tels émoluments qu'il forma ses élèves de la seconde période, parmi lesquels on compte Piccinni, Sacchini, Guglielmi, Paisiello, l'abbé Speranza, etc. De tels élèves, qui brillèrent d'un si vif éclat sur tous les théâtres de l'Europe, contribuèrent autant que ses compositions à donner à son nom et à son école une immense renommée. De plus, cette école se trouva en rivalité avec celle de Leonard Leo, autre grand compositeur qui dirigeait le conservatoire de la Pietà. La principale différence qui séparait les deux écoles était la manière de traiter la quarte : Durante voulait qu'elle fût regardée comme dissonnance, et, comme telle, préparée et résolue; Leo laissait à

cet égard et à divers autres une plus grande latitude. Ces innocentes disputes étaient d'une extrême utilité, en ce qu'elles entretenaient une émulation continuelle entre les deux écoles, et, quel que fût l'enseignement de chacun des deux maîtres, les succès de leurs élèves étaient les mêmes; car la sévérité de l'un n'excluait pas de sages et profitables libertés, et l'indulgence de l'autre ne souffrait jamais ces licences fréquentes et déplacées dont on a fait depuis un si déplorable et si continuel abus. Durante fut marié trois fois; son premier mariage aurait rendu bien malheureux un homme d'un caractère moins égal, moins résigné et, s'il faut dire le mot, moins stoïque que n'était le sien. Cette épouse, d'une humeur atrabilaire, était une véritable Xantippe, dont il supportait les bizarreries et les injures avec une patience toute socratique. Le pire est que tout ne se bornait pas là; cette misérable femme avait au plus haut degré la passion de la loterie, et tout l'argent de la maison n'y suffisait pas; elle forçait le pauvre compositeur à travailler jour et nuit, ne lui laissant pas même la liberté de prendre le repos le plus indispensable. On raconte qu'un jour, ayant fait une courte absence, sans doute pour quelque cérémonie où il faisait exécuter de la musique dans les environs de Naples, à son retour il trouva que sa femme avait vendu à vil prix toutes ses compositions d'église (1), dans la vue de satisfaire à sa détestable passion; sans s'emporter le moins du monde, sans même reprocher à son indigne compagne une action aussi désastreuse pour lui, il se remit tranquillement à remplacer ce qu'il avait perdu, et l'art y gagna de nouveaux chefs-d'œuvre. Chose singulière, quand la mort le délivra d'une société si peu attrayante, il en éprouva, tout en conservant sa sérénité ordinaire, la plus vive et la plus sincère douleur. Quelque temps après, il épousa sa servante, qui, en dépit de son premier état, le dédommagea amplement de tout ce qu'il avait souffert, par sa conduite irréprochable, sa déférence, son économie et sa tendre affection, à laquelle Durante répondait par une confiance absolue. Il ne jouit pas longtemps de ce bonheur domestique et perdit sa nouvelle compagne. Le chagrin qu'il en éprouva fut plus vif encore et mieux fondé que celui qu'il avait ressenti à la mort de la première; mais son caractère ne se démentit point. Malgré l'état de gêne où il vivait, il voulut honorer la mémoire de cette seconde épouse en lui faisant faire un service des plus magnifiques, auquel concoururent en grand nombre les plus habiles chanteurs et instrumentistes de Naples, et assistèrent des per-

(1) Comme alors la musique ne se gravait à Naples que dans des cas fort rares, chaque compositeur évitait de laisser prendre des copies de ses ouvrages d'église tant qu'ils étaient dans leur nouveauté, afin de pouvoir ainsi faire exécuter, dans les différentes églises où il était appelé, des morceaux nouveaux pour l'auditoire. On conçoit dès lors quel dommage pouvait causer à un compositeur la perte subite d'ouvrages d'une utilité journalière.

sonnages distingués de tout état : il voulut lui-même battre la mesure dans cette triste circonstance. Le besoin de n'être pas seul, ses deux mariages ne lui ayant pas donné d'enfants, lui en fit contracter un troisième. Ce fut encore sa servante qu'il épousa, et il n'eut point à s'en plaindre; car, jusqu'à ses derniers instants, elle eut de lui le plus grand soin et conduisit sagement sa maison. Ayant toujours travaillé pour l'église, à l'exception d'un petit nombre de pièces en musique de chambre, bornant en général ses relations à ses confrères, ses élèves et les églises ou couvents pour lesquels il travaillait, n'ayant jamais écrit une ligne pour le théâtre, doué de vertus privées qui n'étaient pas propres à le mettre en vue, il fut de son vivant bien moins connu hors de son pays que ne l'étaient ses élèves; il n'eut dans son pays ni places lucratives, ni faveurs ou pensions souveraines, ni distinctions honorifiques. M. Fétis (*Biog. des Music.*, art. MAJO) s'est trompé en supposant qu'il était maître de la chapelle palatine avant 1727; ce ne fut qu'en 1745 qu'il obtint *au concours* ce poste, devenu vacant par la mort de Leo; ses concurrents étaient Joseph de Majo, François Velluti, Charles Cotumaci, Antoine Vallara, Michel Valentini, Nicolas Conforto; Joseph Marchitti et Nicolas Sala; les pièces des concurrents furent envoyées à Bologne à Jacques Perti, qui, alors âgé de 85 ans, chargea le P. Martini, son élève, de l'examen et du rapport : il conclut en faveur de la composition de Durante (1). Peut-être Durante avait-il été antérieurement organiste de cette même chapelle. Il mourut à Naples, le 13 août 1755, âgé de 71 ans (2). Les vertus privées de ce grand musicien étaient si connues de tout le monde, que, même pendant sa vie, il vécut entouré du respect de ses concitoyens. Il se montra constamment plutôt le père que le maître de ses élèves; la droiture de son cœur et sa simplicité en toutes choses le mirent à l'abri des haines et des jalousies. Cette simplicité se manifestait dans toutes ses habitudes et jusque dans la forme de ses habits, toujours des plus ordinaires et à la grâce desquels il ne tenait nullement. Son extrême bonté ne s'annonçait pas au premier abord; car il ne put jamais entièrement se dépouiller d'une certaine grossièreté de manières qui perçait en dépit des efforts qu'il faisait pour se montrer aimable. Comme il était à Naples le meilleur claveciniste de son temps, souvent on l'engageait à jouer dans les réunions; il ne se faisait point prier, exécutant sur-le-champ des pièces à quatre parties merveilleusement travaillées, mais qui ne duraient jamais moins de trois quarts d'heure,

(1) L'auteur de cet article a eu entre les mains l'original du Rapport de Martini.

(2) Beaucoup de faits relatifs à Durante sont environnés d'obscurité, et il aurait fallu, pour établir autant que possible la vérité de ce qui est exposé dans cet article, se livrer à des discussions étendues que le plan de la Biographie ne supportait pas.

en sorte qu'au plaisir qu'il avait causé dans les premiers instants, succédait inévitablement la satiété et la fatigue. Ce manque de tact était d'autant plus sensible que les efforts de pensée qu'il faisait pour donner à son exécution toute la perfection possible, lui faisaient monter le sang au visage, qui paraissait bientôt vivement coloré et inondé de sueur, à tel point qu'il était obligé, pour se remettre, de demander *un verre de vin*. Heureusement ce défaut d'usage n'excluait et n'altérait aucune des qualités de cet excellent homme, et ses ouvrages n'y perdaient rien de l'estime qui, dès leur origine, les a classés à un si haut degré. Ils se composent principalement, comme on vient de le dire, de pièces destinées à l'église; car Durante n'écrivit jamais pour le théâtre, soit par scrupule religieux, soit qu'il se sentit peu de dispositions pour le genre dramatique. A voir ses partitions, on pourrait même croire qu'il ne fréquentait point les spectacles, et que les compositions dramatiques nouvelles, y compris celles de ses élèves les plus distingués, lui demeuraient inconnues. Lorsque ceux-ci eurent transporté à l'église ces mêmes formes de la cantilène et cette même expression des sentiments dont ils faisaient usage dans leurs compositions théâtrales, il ne les imita point, se réglant à cet égard sur l'école romaine, qui fut la dernière à conserver à la musique d'église un style à elle propre. En ce genre il est, dit Choron, le plus classique de tous les maîtres du 18^e siècle, et c'est lui qui a réellement fixé la tonalité moderne; personne jusqu'à lui n'a mieux connu l'art de poser le ton, de conduire la modulation et d'établir une harmonie bien conforme au sens de la phrase musicale. De plus, il excella à reproduire une pensée, à la faire passer dans différents tons et à la faire exécuter par les différentes voix sans jamais fatiguer l'auditeur, qui, à chaque fois qu'elle reparait, désire qu'elle reparaissent encore; les artifices qu'il emploie pour captiver ainsi ceux qui l'écourent sont d'un succès si certain, qu'il ne prend pas même la peine de trouver un motif neuf et original; il se contente du premier qui se présente à son esprit et qui tout à coup s'anoblit sous sa plume de telle sorte qu'il en tire sans effort un parti prodigieux. Les phrases purement expressives ne se rencontrent qu'accidentellement dans ses productions, mais elles sont si heureusement placées qu'elles y produisent un effet extraordinaire. Les parties ont toujours un chant heureux, en se renfermant dans une étendue convenable; en un mot, si ses compositions ne brillent pas par cette faculté d'inventer des motifs heureux et nouveaux qui caractérise d'autres compositeurs de l'école napolitaine, s'ils manquent de cette spontanéité qui produit certains morceaux entièrement conçus et écrits d'un seul jet, ils se distinguent au plus haut degré par une conduite mélodique et harmonique au-

dessus de tout éloge. Ce n'est donc que sous le rapport du fini de ses travaux que l'on a pu comparer Durante au célèbre peintre Léonard de Vinci; mais c'est avec pleine raison qu'au milieu du siècle passé Rousseau le proclamait *le plus grand harmoniste de l'Italie et du monde*. — La plus grande partie des compositions de Durante est demeurée manuscrite. Les deux établissements qui en possèdent les collections les plus nombreuses sont le collège royal de musique à Naples et notre conservatoire de musique à Paris; mais elles sont l'une et l'autre incomplètes. Voici les principales parmi celles qui ont été conservées; elles sont toutes écrites soit *a Cappella*, c'est-à-dire avec un simple accompagnement de basse chiffrée, soit avec le quatuor et quelquefois des cors et des hautbois : 1^o *La cerva assetata, ossia l'anima nelle fiamme desiderosa della gloria*, oratorio, 1719. Durante avait sans aucun doute écrit d'autres compositions en ce genre, alors fort cultivé à Naples, mais les titres mêmes en sont perdus. 2^o *MESSES* : cinq messes à quatre voix, parmi lesquelles on distingue la messe *alla Palestрина*, que Choron a fait graver à Paris. On a critiqué cette messe, comme ne reproduisant point le style du grand maître de l'école romaine, sans songer que telle n'avait point été l'intention du compositeur napolitain, qui ne s'était proposé autre chose que d'écrire une messe pour les voix seules, sans accompagnement; quatre messes à cinq voix : la messe de Noël, dite *Pastorale*, se chante encore à Naples; deux *Credo*, l'un à cinq, l'autre à quatre; messe à neuf voix; deux messes des morts, l'une à quatre, l'autre à huit voix, compositions excellentes à tous égards. 3^o seize psaumes ou *Magnificat* de différents styles, à 4, 5 et 8 voix. 4^o six grandes antiennes à 1, 2, 4 et 5 voix. 5^o *Hymnes*, au nombre de quatre, à 4 et 5 voix. 6^o treize motets pour diverses voix et dans différents genres. 7^o *Te Deum* à cinq voix. 8^o quatre litanies de la Vierge à 4 voix et une à 2 voix; cette dernière a été gravée, et l'on a aussi publié quelques fragments des litanies en *fa mineur*. Ces dernières et d'autres en *sol mineur* sont des chefs-d'œuvre. 9^o *Miserere* à 5 voix. 10^o une Lamentation à 4 voix. 11^o *Protestisti me Deus*, à 5 sur le plain-chant, pour le concours de la chapelle papale, 1745. 12^o quelques cantates à voix seules. 13^o *Quindici madrigali a soprano e alto, composti su di alcune cantate di Alessandro Scarlatti*, gravés à Paris, chez Carli (1), travail précieux et plein d'intérêt pour l'étude, Durante y a merveilleusement disposé en duo des pièces qui paraissent peu susceptibles de modification. 14^o *Solfeggi a due voci soprano e basso*; id. *a due bassi*; id. *a basso solo*; id. *a soprano e alto*. 15^o *Studio di parlimenti*. 16^o *Partimenti da*

(1) Les planches en ont été détruites et les exemplaires sont extrêmement rares, le tirage n'ayant été fait qu'à très petit nombre.

potessi diminuire in più maniera. Ces deux articles sont d'excellentes basses sur lesquelles l'élève doit traiter un accompagnement; elles ont en le plus grand succès dans toute l'Italie. 17^o *Regole per ben sonare il cembalo*. — *Maniera di ben sonare il cembalo*; je crois que ces deux titres appartiennent à un même ouvrage qui a sans doute pour auteur quelque élève de Durante. 18^o *Sonate per cembalo divise in studj e divertimenti*; ces sonates, composées de six études et de six divertissements, sont dédiées à Jacques d'Arragon, son élève; elles ont été gravées à Naples, et sont traitées avec une remarquable élégance de style. Il est à regretter que Durante n'ait pas plus souvent écrit en ce genre, où, avec un caractère tout différent, il ne se montre pas inférieur à ce qu'il est dans la musique d'église. Un plus grand nombre de pièces semblables aux sonates de Durante aurait, au 18^e siècle, mis l'Italie en état de disputer à l'Allemagne la supériorité dans la composition instrumentale. — François Durante ne doit pas être confondu avec deux compositeurs de même nom, l'un et l'autre plus anciens que lui. *Octave DURANTE*, né à Rome vers 1580, devint maître de chapelle de la cathédrale de Viterbe, et publia en 1608 des *Arie divote a voce sola*, où il s'était surtout appliqué à rendre le sens des paroles par l'emploi convenable des ornements du chant alors en usage. — *Sylvestre DURANTE*, également né à Rome, devint en 1645 maître de chapelle de Sta-Maria in Trastevere; il était en outre attaché à la musique du château St-Ange et mourut à l'âge de 54 ans. On a imprimé de lui, en 1651, 1662 et 1664 des Messes et des Psaumes à plusieurs voix.

J. A. DE L.

DURANTI (JEAN-ETIENNE), fils d'un conseiller au parlement de Toulouse, exerça d'abord avec succès la profession d'avocat pendant quelques années. Capitoul en 1563, puis avocat général au même parlement, il en fut enfin nommé premier président en 1581, par le roi Henri III. Les partisans de la ligue ne purent parvenir à ébranler la fidélité de Duranti pour son souverain; de là la haine qu'ils lui jurèrent. Le meurtre des Guises aux états de Blois, en 1589, fut l'occasion qui la fit éclater. Des prédicateurs factieux se déchaînèrent contre Duranti. La population furieuse l'assaillit au moment qu'il sortait du palais. Il dut son salut à la vitesse de ses chevaux. Il se réfugia à l'hôtel de ville, et après trois jours il passa dans le couvent des dominicains, où il était gardé par des soldats. Cet asile ne put le mettre à couvert de la rage de ses ennemis. Il y fut assailli de nouveau par la populace, excitée par ceux qui croyaient s'assurer l'impunité, en la rendant complice de leur rébellion. Duranti, intrépide au milieu du danger, crut en imposer à ces furieux avides de son sang, en paraissant revêtu des marques de sa dignité. On le tua d'un coup

d'arquebuse, le 10 février 1589. Son cadavre fut en proie à tous les outrages. Après l'avoir traîné par les rues, on finit par l'attacher à un infâme gibet. Dans le même temps, Jacques Daffis, son beau-frère, avocat général, qui s'était retiré dans une campagne près de Narbonne, en fut arraché; une lettre qu'il écrivait au maréchal de Matignon et à Guillaume Daffis, son frère, premier président à Bordeaux, par laquelle il les informait des agitations de Toulouse et les priait d'accourir au secours des fidèles sujets du roi, ayant été interceptée, il fut traduit à Toulouse et égorgé à la porte de la prison. Duranti fut enterré secrètement le lendemain de son assassinat, dans l'église des cordeliers. Il n'eut d'autre drap funéraire que la toile d'un portrait de Henri III, qu'on avait suspendu au même gibet que lui. Sa famille lui fit, dans la suite, élever un tombeau; et l'on raconte que cent ans après, ayant voulu changer ce tombeau de place, on trouva le portrait du roi, dont on avait enveloppé son cadavre, sans aucune altération. L'assassinat de Duranti paraît avoir fait une grande impression dans un siècle fécond en catastrophes de ce genre. Le président de Thou, après l'avoir raconté, remarque que Duranti s'était conduit avec plus d'intégrité que de sagesse, en montrant trop de condescendance pour le peuple. « Tous ceux « qui, comme lui. » ajoute de Thou, « croient « trouver un appui dans la faveur populaire, « finissent toujours par en être la victime. » Trois ans après, la ville de Toulouse, libre du joug des factieux qui l'avaient asservie, fit à Duranti des obsèques solennelles. Son buste fut placé parmi ceux des illustres Toulousains. On ne crut cependant ce meurtre expié qu'après les lettres d'abolition qu'Henri IV en accorda en 1596. Duranti a composé un volume de questions; mais son principal ouvrage est : *de Ritibus Ecclesiæ catholicæ libri 3*, Rome, 1591, in-fol. et in-8°; Paris, 1624, 6^e édition, in-8°. « Un « peu d'érudition, un peu de morale, dit Camus; en tout peu de chose. » On a contesté cet ouvrage à Duranti, pour l'attribuer à Danes, évêque de Lavaur (*roy. DANES*); mais c'est à tort. Duranti l'avait composé à l'imitation d'un ouvrage du même genre, de Guillaume Durand, évêque de Mende, dont il se prétendait parent (*voy. DURAND*). L'éloge de Duranti, par Baragnon, couronné aux jeux floraux, a été imprimé en 1770, in-12. B—1.

DURANTI (le comte DURANTE), orateur et poète distingué, naquit à Brescia, en 1718. Sa famille était riche et d'une ancienne noblesse de ce pays. Il annonça dès l'enfance les plus heureuses dispositions, et obtint toujours les premières places à l'université de Bologne, où il acheva ses études. Il était doué d'une mémoire prodigieuse, et retenait tout ce qu'il avait lu ou même écouté avec attention une seule fois.

L'archi-prêtre Podavini lui ayant un jour récité un sonnet de sa composition, le jeune Duranti se mit à rire, et lui dit qu'il voulait sûrement se moquer de lui, qu'il se rappelait fort bien que ce sonnet était imprimé dans un recueil du 16^e siècle. L'abbé lui protesta qu'il l'avait composé lui-même depuis fort peu de temps. « Dites copié, répliqua Duranti; je l'ai non- « seulement lu dans le recueil que je vous dis, « mais comme il m'avait beaucoup plu, je l'ai « retenu tout entier; » et pour preuve, il le récita sans hésiter d'un bout à l'autre. L'abbé Podavini, bien sûr de l'avoir fait, ne savait pourtant comment s'y prendre pour prouver qu'il n'était pas un imposteur; Duranti, après l'avoir laissé quelque temps dans cet embarras, l'en tira enfin, en lui disant la vérité, et le dédommagea, par ses éloges, du tourment qu'il lui avait causé. Il se fit bientôt connaître lui-même par des poésies pleines d'esprit et de goût. Ses épîtres satiriques en tercets ou *terza rima*, où il prit pour modèle les satires enjouées et sans fiel de l'Arioste, le placèrent parmi les plus heureux imitateurs de ce grand poète. Dans un âge plus avancé, il le fut aussi de l'ingénieux Parini, et composa dans le genre des deux célèbres poètes, *il Mattino* et *il Mezzo Giorno*, un poème en vers libres ou non rimés, qu'il intitula *l'Uso*, l'Usage. Il le divisa en 3 parties, et peignit le héros moderne qu'il y célèbre ironiquement, dans les trois états de jeune homme, de mari et de veuf, pourvu dans tous les trois, des vices et des ridicules les plus dangereux et les plus en usage dans le monde. Ses sonnets et ses autres poésies lyriques furent bientôt célèbres dans toute l'Italie. Il se lia d'amitié avec les poètes les plus connus de cette époque, surtout avec Bettinelli et Roberti, qui en étaient encore à leurs premiers essais. Duranti voulut aussi, mais avec moins de succès, s'élever au style tragique : il publia en 1764, à Brescia, une tragédie de *Virginie*, dédiée au duc de Savoie; et en 1774, à Turin, un *Attilius Regulus*, dédié au grand-duc de Toscane. Quoiqu'il fût d'un caractère fort doux et d'une grande pureté de mœurs, sa jeunesse ne fut pas exempte de passions. Marié de très bonne heure, son attachement à ses devoirs ne l'empêcha point d'éprouver les tourments d'un amour que sa raison désapprouvait. Ne pouvant y résister autrement que par l'absence, il quitta sa patrie, où ses concitoyens l'avaient élevé à la première magistrature, et voyagea pendant plusieurs années en Italie, s'arrêtant surtout dans les villes où la culture des lettres était le plus en honneur : Venise, Bologne et Florence furent celles où il se fixa le plus longtemps. En 1750, une affaire malheureuse, dans laquelle il tua en duel un homme de qualité, le força de se réfugier dans la principauté de Castiglione *delle Stiviere*, où sa famille avait quelques domaines; il y resta

caché, pénétré des regrets les plus sincères, et ne trouvant de consolation que dans l'étude, jusqu'au moment où la grâce qu'il obtint lui permit enfin de retourner dans sa ville natale. Ayant fait, pendant ses voyages, quelque séjour à la cour de Turin, il avait reçu du roi Charles-Emmanuel l'accueil le plus flatteur. Il lui dédia le recueil de ses poésies lyriques; et la manière dont cet hommage fut reçu l'engagea même à se fixer auprès de ce roi, ami des lettres, qui lui donna le titre de gentilhomme de sa chambre, et le décora de l'ordre de St-Maurice et de l'ordre de St-Lazare. Il fut dans la même faveur auprès de Victor-Amédée III, successeur de Charles-Emmanuel. Le progrès de l'âge le dégoûta enfin des plaisirs et des grandeurs de la cour; il alla chercher dans sa patrie et dans le sein de sa famille le repos littéraire, dont il sentait le besoin. Ce fut là qu'il écrivit son poème de l'*Usage*. Peu de temps après, il fut frappé d'une attaque d'apoplexie mortelle, à sa délicieuse maison de campagne de Palazzolo, et y mourut le 24 novembre 1780. Il joignait des vertus solides aux charmes du caractère, aux qualités brillantes d'un homme du monde, et à des talents rares pour la poésie et pour l'éloquence. Il donna dans plusieurs circonstances des preuves de son talent oratoire; on a imprimé de lui : 1° *Orazione in morte del savio ed onorato cavaliere il signor Paolo Uggeri, Bresciano*, Brescia, 1747. Ce chevalier était son beau-père, et si l'on en croit cet éloge funèbre, il était doué de toutes les vertus. 2° *Orazione in morte del cardinal Angelo Maria Quirini, vescovo di Brescia*, insérée dans un recueil de lettres sur la mort de ce cardinal, Brescia, 1757. 3° *Per la giusta promozione del Em. cardinale Giovanni Molino, vescovo di Brescia*. Ce discours fut prononcé à l'ouverture de la séance académique, où le nouvel évêque fut reçu et fêté par tous les beaux esprits que la ville de Brescia possédait alors. 4° *Orazione della nel pieno general consiglio della città di Brescia a favore della supplica de' miserabili abitanti di Bragolino*, Brescia, 1780. Le bourg de Bragolino avait été réduit en cendres par un incendie; les malheureux habitants demandèrent au gouvernement de Brescia des secours que le discours du comte Duranti et surtout son éloquente péroraison leur firent obtenir. Le recueil de ses poésies lyriques, qu'il dédia au roi de Sardaigne, est intitulé : *Rime del conte Durante Duranti, patrizio Bresciano*, etc., Brescia, *Gian-Maria Rizzardi*, 1755, in-4°, avec le portrait de l'auteur, une vignette sur le frontispice, qui le représente offrant à Pétrarque, son maître, l'hommage de ses poésies; et plus loin, le portrait du roi Charles-Emmanuel, au-dessous duquel est un bas-relief qui exprime, dans le goût antique, la protection que ce prince accordait aux lettres. Ce recueil, dont l'édition est belle et soignée, ren-

ferme d'abord les huit épîtres satiriques dont on a parlé; en tête de chaque épître est une vignette gravée, dont le sujet se rapporte à quelque trait remarquable de l'épître. Le reste du volume contient des sonnets, au nombre de cent, et deux seules odes ou *canzoni*. Il y a de l'exagération à dire, comme on l'a fait dans des éloges de ce poète, qu'on voit briller dans ses sonnets l'élégance pathétique de Pétrarque, la gravité du Bembo, la vigueur de Dante et l'unité d'Angelo di Costanzo, mais on voit du moins que ces grands maîtres furent ses modèles, et qu'il fit des efforts, souvent heureux, pour en approcher. G—É.

DURANTI DE BONRECUEIL (JOSEPH), né à Aix, d'un conseiller au parlement de Provence, le 8 juillet 1662, entra dans la congrégation de l'Oratoire, et y professa les humanités. Il se retira ensuite à Paris, et y mourut le 10 mai 1756, au séminaire de St-Magloire, dans un âge avancé. On a de lui : 1° *les Œuvres de St Ambroise sur la virginité, traduites en français avec des notes et une dissertation préliminaire sur les vierges*, 1729, in-12. Cette traduction est estimée, et la dissertation du traducteur est curieuse. 2° *Les Panégyriques des martyrs, par St Jean Chrysostome, avec un Abrégé de la vie de ces mêmes martyrs*, 1734, in-8°. 3° *Les Lettres de St Ambroise, traduites en français sur l'édition des bénédictins, avec des notes historiques et critiques*, 1741, 3 vol. in-12. 4° *Les psaumes de David, expliqués par Théodoret, St Basile et St Jean Chrysostome*, 1741, 6 vol. in-12, réimprimés en 7 volumes in-8°. 5° *Lettres de St Jean Chrysostome*, 1732, 2 vol. in-8°. 6° *L'Esprit de l'Eglise dans la récitation de l'office de complies*, Paris, 1734, in-12. A. B—T.

DURANTIS. Voyez DURAND (GUILLAUME).

DURANTON (.....), né à Massidon, en 1736, avocat à Bordeaux, avant la révolution, fut procureur-syndic du département de la Gironde, lors de la première formation des nouvelles administrations, ce qui ferait croire qu'il n'était pas aussi lourd et aussi borné que le prétend madame Roland dans ses mémoires (*voy. ROLAND*). A cette époque les élections étaient très libres, et les spirituels Bordelais n'eussent pas choisi un sot pour une place aussi importante que celle de procureur-syndic de leur département. Au surplus, on ne parle ici de Duranton que parce qu'il fut pendant quelques mois, en 1792, ministre de la justice sous Louis XVI. Il succéda à Duport-Dutertre, et fut porté au ministère par les députés de la Gironde, ses compatriotes, c'est-à-dire, par le parti républicain. Pendant le peu de temps qu'il fut en place, il s'y comporta avec beaucoup plus de modération que ses collègues. Forcé de quitter le ministère, il se retira dans sa famille et tâcha prudemment de se faire oublier; mais il ne put y parvenir :

arraché de chez lui par les terroristes, et livré à la commission révolutionnaire de Bordeaux, il fut condamné à mort le 20 décembre 1793, « comme convaincu d'avoir, pendant son ministère, partagé les principes contre-révolutionnaires de Louis XVI. » B—u.

DURAO (JOSE DE SANTA-RITTA), un des plus grands poètes de la langue portugaise, naquit à l'Infecionnado, paroisse de la ville de Marianna, province de Minas-Geraes, au Brésil. Reçu docteur en droit à l'université de Coïmbre (Portugal), il préféra à la vie du monde la solitude du cloître, et fut reçu dans l'ordre des frères de St-Augustin. Ses sermons commencèrent sa popularité; mais ses opinions en faveur des jésuites lui aliénèrent les sympathies du marquis de Pombal, ministre de Joseph I^{er}, roi de Portugal, qui l'avait protégé jusque-là. Personne n'ignore la part qu'a prise ce grand homme d'Etat à l'expulsion de la compagnie de Jésus. Durao, ne se croyant pas en sûreté en Portugal, se réfugia en 1762 en Andalousie. Malheureusement pour lui la guerre était commencée entre l'Espagne et le Portugal, et un Portugais en Espagne ne laissait pas d'être suspect; mis en prison, il ne fut relaxé qu'en 1763, à la paix conclue par le traité de Paris du 10 février. Durao quitta alors l'Espagne pour l'Italie. Il séjourna à Rome, et déclare avoir conservé de cette ville les plus doux souvenirs. Il s'y était mis en rapport avec les littérateurs italiens de son époque, les Casti, les Parini, les Verri, les Valsecchi, les Pindemonti, les Cesarotti, les Alfieri, et sous ce beau ciel, et dans cette contrée qui, aujourd'hui et de tout temps, semble consacrée à l'exil, il commença à écrire son beau poème du *Caramuru*, ou la découverte de Bahia, qui ne fut cependant terminé et publié qu'en 1781, après son retour en Portugal. En 1771, Durao rentra à Lisbonne, se présenta candidat à une place de professeur de théologie à l'université de Coïmbre, reformée par les Brésiliens Ramos Continho et son frère, Francisco de Lemos, évêque de Coïmbre et comte d'Arganil; il obtint cette chaire et l'occupait jusqu'à sa mort, qui eut lieu à Lisbonne en 1783. Outre le poème du *Caramuru*, Durao a laissé beaucoup de poésies et de travaux littéraires. Mais, en Portugal et au Brésil, on ne lit aujourd'hui que le *Caramuru*, ouvrage d'une haute portée et d'un mérite supérieur. — Nous avons déjà fait une longue analyse de ce poème dans le *Plutarque Brésilien* (1); nous ne la répéterons pas avec autant de développement, mais nous en donnerons une brève analyse. Le héros de ce poème est le Portugais Diogo Alvarès, jeté sur les côtes du Brésil à la suite d'un naufrage, en 1508 ou 1509. Le poète décrit la terreur que

l'arme à feu inspire aux Indiens et la manière dont son héros se fait accueillir par les Tupinambas de Bahia, comme ami et allié, se préservant ainsi du sort effroyable réservé à tous les Portugais parmi ces peuplades anthropophages. Avant que Fenimore Cooper (*voy.* ce nom) eût étonné l'Europe par ses admirables romans, qui peignent si bien les mœurs et la vie des Indiens de l'Amérique, Durao avait déjà raconté dans son poème du *Caramuru* de magnifiques scènes du Nouveau-Monde, et décrit les usages et les guerres de ces tribus nomades que l'Européen a rencontrées dans ses conquêtes. — Malheureusement pour lui, il écrivait en portugais, et il ne fut connu en Europe qu'en 1823 ou 1824, par une traduction française de M. de Monglave. Mais ce poème contient tant de beaux détails; il dessine si bien cette nature du Brésil si riche et si splendide, et la vie de ses habitants primitifs, leurs mœurs et leurs aventures, que sa lecture est pleine d'attraits. Nous comprenons que Durao ait conduit à Paris, dans un navire français, son héros et la belle Paraguassée, sa maîtresse, et les ait mariés devant la cour de Henri II et de Catherine de Médicis; ces romanesques épisodes sont l'âme du poème; mais ce que nous ne pouvons laisser sans critiques, c'est que quelques historiens du Brésil et du Portugal, comme Rocha Pitta, Jaboatao, Vasconcellos et Brito Freire, aient pris au sérieux ces jeux de l'imagination et les acceptent comme de l'histoire. Il est certain au contraire que, depuis 1508 ou 1509, époque du naufrage de Diogo Alvarès à Bahia, ce personnage ne quitta plus le Brésil sous le surnom de Caramuru ou l'homme de feu, surnom que les Indiens lui avaient donné à cause de ses armes; il ne cessa de rendre aux Portugais les plus grands services et de leur concilier les Indiens. Il se maria même à Bahia avec une indienne Paraguassée, et en eut une nombreuse postérité; il aida entre autres, selon le témoignage de Pero Lopes et de Gabriel Soares, les Indiens Pereira Continho et Homé de Soura, l'un à obtenir des tribus la cession du Brésil, l'autre à y établir le premier le gouvernement de la métropole. Le poème du *Caramuru* est un des plus estimés de la langue portugaise. Après Camoëns, Corte-Real et le Brésilien Basilio da Gama, la place appartient à Durao et à Guevedo, auteur d'*Alfonso Africano*. Durao est un des poètes les plus illustres du Brésil. Le *Caramuru* abonde en épisodes charmants ou touchants. Nous citerons celui de la belle Moéma, qui, amoureuse du Caramuru et le voyant s'embarquer pour la France, se jette à la nage pour le suivre et périt dans les flots; celui du combat de plusieurs tribus d'Indiens, décrivant les chefs et les armes, et reproduisant leurs chants de guerre; la description d'une Aldée ou Toba de Tupinambas, tableau plein de naturel et de magnificence. La popularité de Durao n'a

(1) Le rédacteur de cet article, M. Pereira da Silva, député au Brésil, est auteur du *Plutarque Brésilien*, qu'on peut consulter pour avoir plus de détails sur Durao. E. D—s.

cessé de s'accroître depuis qu'il est connu, et son nom est un de ceux dont s'honore le plus aujourd'hui la littérature portugaise. P. D. S.

DURAS (JACQUES-HENRI DE DURFORT, duc DE), issu de la maison de Durfort, considérée comme la première de Guienne, par son ancienneté et son illustration, raquit le 9 octobre 1626. Un de ses ancêtres avait épousé la nièce du pape Clément V, qui lui apporta la terre de Duras. Devenus sujets des rois d'Angleterre, plusieurs seigneurs de ce nom se distinguèrent à leur service, et l'un d'eux (Gaillard de Durfort), fut pair du royaume d'Angleterre sous Edouard VI. Un autre fut le digne compagnon de Bayard, et mourut à la bataille de Pavie, à côté de son roi. Deux autres seigneurs de la même maison furent tués au même poste dans la même journée. L'aïeul de Jacques-Henri (Symphorien de Durfort), l'un des chefs du parti protestant, fut tué devant Orléans en 1563. Jacques-Henri, qui est le sujet de cet article, commença sa carrière militaire en qualité de capitaine du régiment du maréchal de Turenne son oncle. Il combattit avec distinction à Mariendal, lors de la surprise de l'armée française par le général Mercy, et il ne se distingua pas moins à la bataille de Nortlingen, à la prise de Landau et à celle de Trèves. Devenu mestre de camp du régiment de Turenne, il perdit cet emploi en 1651, parce qu'il se déclara pour le prince de Condé, qui le fit lieutenant-général. Le duc rentra au service du roi en 1657, et il y fut également lieutenant-général, et servit en cette qualité avec beaucoup de distinction en Italie et en Flandre. Il commanda les troupes qui accompagnèrent le roi dans son voyage des Pays-Bas, en 1671, et il eut ensuite une grande part à la conquête de la Franche-Comté. Louis XIV lui donna pour récompense le gouvernement de cette province et de celle de Bourgogne. Ce prince l'avait nommé, en 1672, capitaine de la seconde compagnie de ses gardes ; il le créa maréchal de France en 1675, et duc et pair en 1689. Le duc de Duras mourut doyen des maréchaux de France le 12 octobre 1704, avec la réputation de l'un des plus honnêtes et des plus véridiques seigneurs de son temps. L'anecdote suivante fera suffisamment connaître son caractère sous ce dernier rapport. Lorsque Villeroi partit pour remplacer Catinat dans le commandement de l'armée d'Italie, tous les courtisans, le voyant dans la plus haute faveur, s'empressaient de le féliciter, de lui annoncer les plus grands succès. « J'attendrai votre retour, lui dit froidement le « maréchal de Duras, pour vous faire compli- « ment. » Ses deux frères n'acquirent pas moins de célébrité, et il est assez digne de remarque que dans un siècle si fécond en grands hommes, la maison de Duras en ait offert à la fois trois, qui doivent être mis en première ligne. — *Gai Alphonse DE DURFORT*, duc de Lorges, frère puîné

du précédent, fut également capitaine des gardes du corps, pair et maréchal de France. Hume dit qu'il hérita en grande partie des talents de son oncle Turenne. Il servit en qualité de lieutenant-général dans l'armée de ce grand homme, lorsqu'il fut tué, et il sauva alors par sa présence d'esprit l'armée du roi, consternée de cette perte. Il déploya de grands talents à Altenheim, et pendant plusieurs années il tint l'ennemi en échec avec des forces très inférieures ; gagna la bataille de Pfortzheim, où il fit prisonnier le duc de Wurtemberg, en 1692, et obligea ensuite les impériaux à lever le siège d'Ebersbourg. Dans l'année suivante, il força Montecuculli à repasser le Rhin avec précipitation, au moment où cet habile général se préparait à envahir l'Alsace. Le roi érigea en duché la terre de Quintin, et le fit maréchal de France un an après son frère. Le duc de Lorges mourut le 22 octobre 1703. C'était un excellent guerrier, et St-Simon, qui n'est pas bien disant, en fait l'éloge dans ses mémoires. — Le troisième frère fut Louis, appelé d'abord comte de Durfort, qui passa en Angleterre après avoir servi longtemps en France. Charles II le fit lord sous le nom de baron de DURAS. Envoyé ambassadeur extraordinaire du roi d'Angleterre à la cour de France, à l'époque de la paix de Nimègue, comblé des bontés de Louis XIV, il retourna en Angleterre, où, ayant épousé la fille de lord Sundes, il fut élevé à la dignité de comte (sous le titre de *carl of Feversham*), vice-roi d'Irlande, premier écuyer de la reine veuve de Charles II. Il fut fait généralissime des armées du roi Jacques II, et défit complètement le duc de Montmouth, à la bataille de Sedgemore, où il le fit prisonnier. Il avait sous ses ordres le fameux Churchill, depuis duc de Marlborough. On trouve à Blenheim des lettres dans lesquelles ce dernier se vante d'avoir été l'élève de Turenne et de Feversham. Ce seigneur mourut sans enfants, chevalier de l'ordre de la Jarretière, étant le second de son nom qui eût été honoré de cette décoration, remarque particulière dans la noblesse française. — *Jean-Baptiste DE DURFORT*, duc de Duras, fils de Jacques-Henri, né le 28 janvier 1684, entra d'abord aux mousquetaires, et obtint après la mort du duc de Duras, son frère aîné, en 1697, le régiment de cavalerie dont il était mestre de camp. Il servit en 1701 sous le maréchal de Boufflers, à l'armée de Flandre. En 1702, il était au combat de Nimègue, à la tête de son régiment, où il pensa perdre la vie en pressant si vivement les Hollandais qu'il leur enleva un étendard. Il se trouva en 1703, à la prise de Tongres, et dans la même année combattit à Ekeren. Nommé brigadier en 1704, le 3 juillet suivant il défit un parti de 400 hommes sortis de Montméliant. En 1705, 1706 et 1707, et jusques et compris 1712, le duc de Duras continua à servir avec la plus grande distinction,

l'Allemagne, la Flandre et l'Espagne furent tour à tour le théâtre de ses combats et de sa gloire. En 1719, il était à la prise de Fontarabie, à celle de St-Sébastien, à celle du château d'Urgel et au siège de Roses. Le roi le nomma lieutenant-général en 1720, et commandant de la Guyenne en 1722. En 1744 il se trouva au siège de Kehl; l'année suivante il força les ennemis dans leurs retranchements d'Ellingen, et commanda en Franche-Comté; il était à Philipsbourg à côté du maréchal de Berwick, lorsque ce général eut la tête emportée d'un boulet qui renversa en même temps un gabion, dont le piquet blessa le duc de Duras. Philipsbourg ayant capitulé, Duras marcha sur Worms, qui se rendit peu de jours après, et à son retour il obtint le gouvernement du Château-Trompette. L'année suivante il fut encore employé à l'armée du Rhin : le roi le nomma maréchal de France dans la promotion du 11 février 1741, et lui confia le gouvernement général de la Franche-Comté et celui de Besançon, en 1755, après la mort du duc de Tallard. Il avait épousé en 1706, Angélique-Victoire de Bournonville, dame d'honneur de mesdames Victoire, Sophie et Louise de France. Il mourut à Paris le 8 juillet 1770, dans sa 87^e année. — *Emmanuel-Félicité* de DURFORT, son fils, né le 19 décembre 1715, duc de Duras, pair et maréchal de France, premier gentilhomme de la chambre du roi, chevalier de ses ordres et de la toison-d'or, gouverneur de la Franche-Comté, un des quarante de l'Académie française, fit sa première campagne comme aide de camp de Villars, en Italie; se trouva à toutes les guerres du règne de Louis XV; fut blessé à l'affaire d'Eltingen, où il se distingua à la tête du régiment d'Auvergne. Il était aide de camp du roi à Fontenoy; fit toutes les guerres de sept ans comme lieutenant-général. Nommé ambassadeur en Espagne (1752), il y montra beaucoup d'habileté, et déploya une grande magnificence. Choisi par le roi pour aller commander en Bretagne, au milieu des troubles qu'avait fait naître l'affaire de la Chalotais, il y concilia les esprits en conservant l'autorité du roi. Plein de valeur, de grâces et d'instruction, c'était le vrai modèle d'un grand seigneur. Témoin des commencements de la révolution, il en prévint les conséquences, et après avoir donné les conseils sages et vigoureux que lui dictait son dévouement éclairé pour le roi, il mourut à Versailles le 6 septembre 1789, âgé de 74 ans, heureux de n'avoir pas vu les affreux attentats qui se succédèrent si rapidement après cette époque. — *Emmanuel-Céleste-Augustin* de DURFORT, duc de Duras, son frère, pair de France; nommé général en chef des gardes nationales de Guienne, en 1790, usa de toute son influence pour s'opposer aux désordres et aux excès révolutionnaires dans cette province, et spécialement à Bordeaux, où il eut

le bonheur de sauver beaucoup d'individus, jusqu'à ce qu'en butte à toutes les dénonciations, il eut lui-même peine à s'échapper. Après avoir suivi les étendards des princes français, en Allemagne, à la tête d'une partie des gentilshommes de Guienne, il passa en Angleterre, et mourut en 1800 (*voy.* DURFORT et LORGES). M—d j.

DURAS (CLAIRE LECHAT DE KERSAINT, duchesse de), auteur de deux romans agréables, était fille du comte de Kersaint, amiral et député à l'assemblée législative, puis à la convention (*voy.* ce nom). Elle naquit vers 1779. Après la mort de son père, que ses concessions aux révolutionnaires n'empêchèrent point de monter sur l'échafaud, et qui avait donné à sa fille une instruction forte, elle émigra en 1793 avec sa mère, et passa plusieurs années en Allemagne, en Suisse et en Angleterre. Ce fut à Londres qu'elle épousa le duc de Duras, avec lequel elle rentra en France en 1800. Le temps de son exil avait été fructueusement employé par elle pour perfectionner son instruction; elle dut, aux observations que lui avaient fournies des mœurs et une société autres que celles de sa patrie, cet esprit fin et délicat qui la distinguait. Amie de Madame de Staël, elle partageait en politique la manière de voir de cette femme célèbre. A la restauration, les dignités dont fut revêtu son mari, pair de France, premier gentilhomme de la chambre, etc., lui donnèrent à la cour de Louis XVIII une haute position, dont elle parut digne par son esprit. Le salon de la duchesse de Duras réunissait les sommités sociales de l'époque, confondues avec des notabilités politiques et littéraires. On peut juger par là de l'intérêt et du charme des conversations, dont la maîtresse de la maison tenait le dé avec une grâce d'abandon qui lui assignait le milieu entre la grande dame et la femme de lettres. Du reste, on y faisait une certaine opposition sans base et sans but déterminé : car la duchesse était grande amie de Chateaubriand, dont elle avait embrassé avec ardeur le système politique. Favorable à la méthode de l'enseignement mutuel, elle faisait partie de la société de l'enseignement élémentaire, et fonda, à ses frais, pour un certain nombre d'enfants, une école primaire où cette méthode était appliquée. Son zèle se signala par l'appui qu'elle prêtait à divers établissements de charité : elle était présidente de la société de bienfaisance. Sans l'avoir trop désiré, elle prit rang dans le monde littéraire par la publication successive de deux romans *Ourika* et *Edouard*. *Edouard* avait d'abord été imprimé à cent exemplaires pour un petit cercle d'amis. Les éloges d'enthousiasme qui furent prodigués à cet essai engagèrent l'auteur à publier son *Ourika*. Cet ouvrage, déjà connu à la cour, fut imprimé, aux frais de l'État, à l'Imprimerie royale (1824, in-12), et ne fut pas destiné au commerce. Le succès en fut

prodigieux ; et l'auteur ne tarda pas à en donner, pour le public, une 2^e édition, qui fut vendue au profit des pauvres (Paris, même année, in-12). Chateaubriand, le *Journal des Débats*, et jusqu'au *Constitutionnel*, se mirent à la tête des prôneurs de ce chef-d'œuvre d'une duchesse. Le peintre d'*Atala*, Gérard, consacra aussi sa palette à la beauté idéale d'*Ourika*. Les vaudevillistes, les traducteurs s'en emparèrent (1) ; et les marchandes de modes mirent *Ourika* en collerettes et en bonnets montés. A vrai dire, ce roman est du marivaudage très spirituel, et c'est avec raison que Louis XVIII a dit de l'héroïne, qui, comme on sait, est une négresse esclave livrée avec toute la candeur de l'innocence à un sentiment d'amour pour un homme qui jamais ne pourra être son époux : « C'est une *Atala* de salon. » La 2^e édition d'*Edouard* (Paris, 1825, 2 vol. in-12) eut aussi du succès. Le fond du sujet est analogue à celui d'*Ourika*. Fils d'un avocat distingué, le héros est de même victime d'un amour pur et délicat, mais auquel l'inégalité des conditions oppose un obstacle invincible. On peut croire que la duchesse de Duras, si universellement encouragée par les journaux, n'allait pas s'en tenir à ces deux productions, lorsqu'une douloureuse maladie l'enleva prématurément dans le mois de janvier 1828, à Nice, où elle s'était rendue dans l'espoir de rétablir sa santé. Outre les ouvrages déjà cités, on a de cette dame : 1^o *Pensées de Louis XIV, extraites de ses ouvrages et de ses lettres manuscrites*, Paris, F. Didot, 1827, in-16 ; 2^o *Reflexions et prières inédites*, Paris, 1839, in-18.

D—R—R.

DURAZ (CHARLES DE). Voyez CHARLES III.

DURAZZO, famille illustre de Gènes. Jacques de Durazzo, qui fut doge de Gènes en 1573, apaisa pour un temps les dissensions entre les anciens et les nouveaux nobles, qui firent cependant ensuite éclater une guerre civile. Dans les temps qui ont suivi, la famille Durazzo a donné plusieurs doges à la république, plusieurs prélats et plusieurs cardinaux à l'Eglise. S. S—r.

DURBACH (ANNE-LOUISE), plus connue sous le nom de son second mari, d'après lequel elle fut vulgairement appelée KARSCHIN, naquit le 1^{er} décembre 1722 dans un village de la Silésie, situé entre Zullichau, Crossen et Schwiebus, où son père exerçait la profession de brasseur et de cabaretier. Jusqu'à l'âge de sept ans, elle ne reçut pas la moindre éducation ; abandonnée à elle-même, elle passait sa vie sous les tables auprès desquelles les paysans s'assemblaient pour boire. A cette époque, elle eut le bonheur de plaire à son grand-oncle maternel, qui était venu visiter sa mère. Cet homme, ancien fer-

mier, mais qui n'était pas sans instruction, emmena avec lui la jeune Dürbach à Tirschtigel, petite ville de Pologne, où il s'était retiré. Pendant les trois années qu'elle vécut dans la maison de ce parent, elle apprit à lire et à écrire. Comme elle eut bientôt dévoré le petit nombre de livres allemands que renfermait la bibliothèque de son bienfaiteur, ce vieillard, charmé de ses dispositions, eut un jour l'idée de lui montrer les éléments de la langue latine. Elle y fit des progrès rapides ; mais ces études furent interrompues par sa mère, qui, étant devenue veuve et s'étant remariée, reprit chez elle sa fille du premier lit, pour servir de bonne aux enfants qu'elle aurait de son second mari. Pendant six ans, elle n'eut d'autre occupation que de garder ses petits frères et sœurs, sans trouver la moindre occasion de satisfaire son goût pour la lecture. Lorsqu'on n'eut plus besoin de ses services dans la maison, on lui confia la garde de quelques vaches. Le hasard lui fit connaître un petit berger qui, autant qu'elle, aimait la lecture, mais qui savait se procurer quelques livres, qu'il prêta à sa jeune compagne. Elle lut avidement tous ces romans ridicules dont se composait alors presque exclusivement la littérature allemande. Elle avait seize ans, lorsqu'un autre hasard fit tomber entre ses mains un recueil de poésies diverses ; elle fut très étonnée de voir qu'on pouvait exprimer en vers d'autres idées que celles qui faisaient le sujet des cantiques luthériens. Dès ce moment son génie poétique s'éveilla. Un an après, elle fut mariée à un tisserand en drap de Schwiebus, homme avare et brutal, qui la rendit très malheureuse. Incapable de l'attention qu'exige la conduite d'une maison, et continuellement distraite par les images que lui présentait sa fantaisie, elle excita fréquemment la colère de son mari, dont les brusqueries la décourageaient tout-à-fait. Le roi de Prusse s'étant rendu maître de la Silésie, le divorce, défendu sous la domination autrichienne, fut permis ; Hirsckorn (c'était le nom du tisserand) en profita pour se débarrasser de sa femme, qui lui était devenue odieuse. Il la fit consentir à une séparation après onze ans de mariage, pendant lesquels elle lui avait donné plusieurs enfants. Expulsée de la maison, elle se réfugia dans un village, où elle accoucha d'un fils dont elle était enceinte, et où elle tomba dans la plus affreuse misère. Dans l'espoir d'améliorer son sort, elle épousa, à l'âge de vingt-huit ans, un tailleur nommé Karsch, qui s'établit d'abord à Fraustadt, petite ville de la Grande-Pologne, habitée par des Allemands ; mais ce mariage ajouta à ses peines. Karsch était un fainéant et un ivrogne, qui dépensait tout ce que sa femme gagnait par son talent poétique, surtout depuis que, fixée à Glogau, elle eut des occasions plus fréquentes d'en tirer parti, soit en célébrant le héros du jour,

(1) Deux traductions de ce roman parurent en espagnol en 1824 et 1825, savoir 1^o *Ourika, novela traducida del frances, por la señorita D. Ozania de Esmerari*, Paris, 1824, in-16 ; 2^o *Ourika la negra sensible, o los efectos de una educacion equivocado ; suceso verdadero ; traduccion del frances por S., etc.*, Paris, 1825, in 12.

soit en chantant les petits événements domestiques qui n'intéressaient que les habitants de Glogau, ou la garnison prussienne qui y était placée. Enfin, la fortune se lassa de lui être contraire. Ses amis trouvèrent le moyen de la faire séparer de son mari. Un riche particulier, le baron de Koltwitz, ne voulant pas qu'un talent distingué, comme celui qu'il crut reconnaître en madame Karsch, croupît dans la médiocrité, la conduisit à Berlin, où elle excita une espèce d'enthousiasme général. Elle fut introduite dans les meilleures maisons, comblée de présents et d'amitiés : le roi même, qui faisait peu de cas des muses allemandes, voulut la voir. Il lui promit d'avoir soin d'elle; cependant ses bienfaits ressemblèrent plutôt à des aumônes qu'à des largesses dignes d'un grand prince. Ramler, poète regardé comme classique, et les philosophes Sulzer et Mendelssohn, donnèrent à madame Karsch des conseils pour cultiver son génie naturel; mais elle ne sut pas profiter de leurs avis, ni se soumettre aux règles de l'art et aux principes du goût. Gleim, célèbre poète de Halberstadt, auprès duquel elle passa quelques années, qu'elle a toujours regardées comme les plus heureuses de sa vie, ne parvint pas à la convaincre de la nécessité de mieux soigner sa diction. Ce poète, qui lui avait inspiré une véritable passion, qu'il ne partagea pas, fit un choix parmi les ouvrages de son amie, et les publia, en 1764, en 1 volume in-8°. La vente de cette édition la mit en possession d'une somme assez considérable, qui lui servit à monter sa petite maison; mais son défaut d'ordre et d'économie ne lui permit guère de sortir de l'indigence. Pour gagner de l'argent, elle abusa de la facilité de sa verve, et prodigua son talent dans toutes les occasions. Aussi tout ce qu'elle composa depuis cette époque se ressent de la précipitation avec laquelle elle travaillait; dans les dernières années de sa vie, elle ne s'éleva guère au-dessus de la classe des rimeurs les plus insipides. Elle mourut à Berlin, le 12 octobre 1791. Sa fille, qui avait été mariée à un M. de Klenke, publia, après la mort de sa mère, une collection de ses œuvres posthumes en 1 volume in-8°, qui ne put pas relever sa réputation. La nature avait doué madame Karsch d'un génie original, d'une imagination vive et riante, d'une profonde sensibilité, et surtout d'une facilité extraordinaire; elle sut aussi bien exprimer des idées fortes que des sentiments délicats; mais elle n'a peut-être pas produit un seul ouvrage dont la critique puisse être satisfaite. Tous pèchent par le plan et par le défaut de correction. On peut présumer que cet auteur n'ira pas à l'immortalité. — L.

DURDENT (RENÉ-JEAN), un des écrivains les plus féconds de l'époque, né à Rouen, vers 1776, se destina d'abord à la peinture, fut au nombre des élèves de David, et fit même un voyage à Rome pour perfectionner ses études;

mais il ne persista point dans cette carrière, où la médiocrité de son talent lui promettait peu de succès, et se consacra tout entier au métier moins pénible de la littérature. Doué d'une incroyable facilité et d'une instruction variée, il était à la fois poète, traducteur, romancier, critique, publiciste, etc., dans un degré médiocre, mais pourtant supportable. Les libraires recherchaient sa plume, toujours prête à tout faire, et plusieurs journaux lui ouvrirent leurs colonnes; mais le bas prix auquel il mettait le produit de ses veilles le fit bientôt descendre au dernier degré de la littérature. Durdent était homme à demander sur un manuscrit une avance de 20 sous pour aller boire sur le comptoir du marchand d'eau-de-vie; et cependant, avec des habitudes si basses, il avait toujours un ton doux, convenable, et cette politesse affectueuse qui ne peut partir que d'un bon fonds. Aussi, à la *Gazette de France*, où, de 1810 à 1819, il se trouva le collaborateur d'hommes non moins distingués par leur position sociale que par leurs écrits, fut-il toujours traité avec égards: on aimait son caractère; on plaignait ses dégradantes faiblesses. Rien n'était plus varié, plus instructif que sa conversation : c'était une encyclopédie vivante. Sans aucune opinion politique bien décidée, il s'abandonnait à l'esprit du moment; et le même motif qui l'avait engagé, sous l'empire, à louer avec exagération le grand homme, lui inspira, sous la restauration, quelques écrits royalistes empreints de cette même exagération; et, nous pouvons le dire, lui personnellement n'avait aucune opinion, mais bien celle du libraire qui le salariait. Il est mort d'excès alcooliques, le 30 juin 1819, dans un état voisin de la misère, occupant, rue de la Calandre, dans le plus sale quartier de Paris, un véritable taudis. Il a pourtant laissé une fille mariée à un gentilhomme suédois, et qui fut, dit-on, une femme fort distinguée. On a de lui, en fait de poèmes : 1° *Austerlitz ou l'Europe préservée des barbares*, poème historique en 2 chants, 1806, in-8°. 2° *Sésostris, époux et père*, poème pour la naissance de S. M. le roi de Rome, Paris, 1811, in-4°. 3° *Ode sur les événements du mois de mai 1816*, Paris, 1816 : tirée à 50 exemplaires; mais imprimée dans la *Gazette de France* du 29 mai. En fait de traductions de l'anglais : 1° *Les Orphelines de Werderberg*, par G. Lewis, 1810, 4 vol. in-12. 2° *Le Tombeau mystérieux ou les Familles de Hénarez et d'Almanza*, 1810, 2 vol. in-12. 3° *Fanny ou Mémoires d'une jeune orpheline*, 1812. 4° *Batailles de Leipsick, depuis le 14 jusqu'au 19 octobre 1813*, ou récit des événements mémorables qui ont eu lieu dans cette ville et aux environs, pendant les cinq journées, le tout originairement écrit en allemand, traduit de l'anglais de M. F. Shobert, sur la 8^e édition, et accompagné de *Notes*. 1814, in-8°. 5° *Mémoi-*

res historiques de mon temps, par sir William Wraxall, traduit sur la 2^e édition, 1817, 2 vol. in-8°. 6° *La Main mystérieuse*, 1819. Outre ses traductions de romans, Durdent en a composé plusieurs : 1° *Adriana, ou les Passions d'une jeune Italienne*, 1812, 3 vol. in-12. Ce roman eut beaucoup de succès dans le temps; il a été traduit en hollandais en 1813. 2° *Abisbelle et Rosemonde, ou les Châtelaines de Grentemesnil*, 1813, 3 vol. in-12. 3° *Cinq Nouvelles*, 1813, 2 vol. in-12. 4° *Clémentina, ou le Cigisbéisme*, 1817, 2 vol. in-12. 5° *Quatre Nouvelles : Lisimore, ou le Ministre écossais; Thérèsia, ou la Péruvienne; Lyeoris, ou les Enchantements de Thessalie; Eudoxie et Stephanos, ou les Grecs modernes*, 1818, 2 vol. in-12. 6° *Mémoires de St-Félix, ou Aventures d'un jeune homme pendant la révolution*, 1818, 3 vol. in-12. Ce roman politique a pour but d'attaquer les opinions et la manière d'être des révolutionnaires. L'auteur va souvent trop loin; il manque le but en le dépassant. 7° *Le Renégat de Palerme*, anecdote sicilienne, suivie de *Tché-Ly, Sigismond et Béranger, Elise et Adolphine*, anecdote chinoise, languedocienne et parisienne, 1818, 2 vol. in-12. Durdent a publié les compilations historiques suivantes : 1° *Beautés de l'histoire grecque, ou Tableau des événements qui ont immortalisé les Grecs*, 1812, in-12; 2° édition, 1816, in-12; 7° édition, 1836, in-12. 2° *Époques et faits mémorables de l'histoire de France*, depuis l'origine de la monarchie jusqu'à l'arrivée de Louis XVIII dans sa capitale, 1814, in-12, 2° édition, 1815, in-12. 3° *Époques et faits mémorables de l'histoire d'Angleterre*, depuis Alfred le Grand jusqu'à ce jour, 1815, in-12. 4° *Époques et faits mémorables de l'histoire de Russie*, depuis Rurik, 1815, in-12. 5° *Beautés de l'histoire de Portugal*, Paris, 1816, in-12. 6° *Beautés de l'histoire de Turquie*, Paris, 1816; 2° édition sous ce titre : *Beautés de l'histoire turque*, 1819, in-12. 7° *Beautés de l'histoire des trois royaumes du Nord*, Suède, Danemark et Norvège, avec un *Aperçu* des mœurs et usages, des sciences et des arts, 1816, in-12. 8° *Beautés de l'histoire des chevaliers de St-Jean de Jérusalem, appelés ensuite chevaliers de Rhodes et de Malte*, 1820, in-12. Ces diverses compilations, qui ont eu dans leur temps du succès, ont contribué à répandre des connaissances historiques, superficielles à la vérité, mais suffisantes pour les gens du monde, alors que la science de l'histoire était si légèrement cultivée. Littérairement parlant, on a eu raison de blâmer ce titre de *Beautés* donné à des récits qui retracent trop souvent des crimes atroces; mais l'invention n'en était pas au pauvre Durdent, qui en cela ne fit que se conformer aux directions du libraire. En fait d'écrits et d'histoires de circonstance, on a encore de ce fécond

écrivain : 1° *Campagne de Moscou en 1812*, ouvrage composé d'après la collection des pièces officielles de 1814, in-8°, 3 éditions. 2° *Cent-dix Jours du règne de Louis XVIII, ou Tableau historique des événements politiques et militaires, depuis le 20 mars jusqu'au 8 juillet 1815, jour de la rentrée du roi dans sa capitale*, 1815, in-8°, deux éditions. C'est un récit banal, sans anecdotes particulières, et qui n'apprend rien. 3° *Histoire critique du sénat dit conservateur*, depuis son origine, en l'an 8, jusqu'à sa dissolution en avril 1814, 1815, in-8°. 4° *Histoire de la Convention nationale de France*, 1817, 2 vol. in-12; 2° édition, 1833, 2 vol. in-12. Ces deux derniers ouvrages sont moins des histoires que des factums accusateurs, dépourvus d'ailleurs de toutes recherches critiques. 5° *Histoire de Louis XVI*, suivie d'un appendice contenant la liste alphabétique de tous les régicides, avec de courtes notices sur la plupart d'entre eux, 1817, in-8°; 2° édition, 1833, in-8°. Durdent a composé aussi plusieurs écrits sur les arts : 1° *Promenades de Paris, ou Collection des vues pittoresques de ses jardins publics*, 1^{er} cahier, 1812, in-4°. Cet ouvrage n'a pas été continué. 2° *Galerie des peintres français du salon de 1812, ou Coup d'œil critique sur les principaux tableaux et ouvrages de sculpture, architecture et gravure*, 1812, in-8°. Dans cet écrit, on reconnaît un élève de la bonne école. La critique s'y montre bienveillante et modérée. 3° *Vues et description du jardin du Palais-Royal*, publiées par Guérin et Schwartz, Paris, 1813, in-4°. 4° *Vues et description du Jardin des Plantes*, Paris, 1813, in-4°. Pour la publication de ces deux textes, Durdent a gardé l'anonyme. 5° *L'École française de 1814, ou Examen critique des ouvrages de peinture, sculpture, architecture et gravure, exposés au salon du Musée royal des arts*. On ne peut citer de Durdent qu'un seul ouvrage de critique littéraire; il a pour titre : *Histoire littéraire et philosophique de Voltaire*, 1818, in-8° et in-12. Ce livre, écrit sous l'inspiration des idées de l'époque, est loin d'être un panégyrique : on le donnait en prix dans certains établissements d'instruction publique, lorsqu'il était de mode d'anathématiser partout Voltaire. Durdent a publié des *Narrations françaises, ou Choix des meilleurs morceaux dans tous les genres, tirés de nos plus célèbres prosateurs*; recueil propre à faire connaître aux jeunes gens les beautés de la langue française, ainsi que le génie et le style des écrivains qui l'ont illustrée, 1812, in-12. Cette indication des ouvrages de cet infatigable écrivain en comprend trente-quatre, sans parler d'une *Histoire de la Vendée* qu'il a laissée en partie manuscrite. Nous ne nous flatons pas d'avoir rien omis. On lui a attribué sans fondement le *Pèlerin de la croix*, traduit de l'anglais, 1806, 3 vol. in-12; la *Religieuse et sa*

filles, traduit de l'anglais, 2 vol. in-12; mais ces deux ouvrages sont de M. D. y; *les Beautés de l'histoire d'Espagne*, 1814, in-12, ouvrage de madame Dufrénoy. Durdent a fourni des articles à la *Gazette de France*, au *Mercure étranger*, à la *Biographie universelle*, enfin à la *Biographie des jeunes gens*, publiée sous le nom d'Alphonse de Beauchamp. Qui se souvient aujourd'hui de Durdent et de ses ouvrages? personne, excepté ceux qui l'ont connu; puis encore certains dramaturges et romanciers, qui ont trouvé fort commode de s'approprier quelques situations de ses romans.

D—R—R.

DUREAU DE LAMALLE (JEAN-BAPTISTE-JOSEPH-RENÉ), membre de l'Institut et du corps législatif, naquit le 21 novembre 1742, à St-Domingue, dont son grand-père avait été nommé gouverneur, en récompense de ses services militaires pendant la guerre de la succession. Resté orphelin dès le plus bas âge, le jeune Dureau fut envoyé en France à peine âgé de cinq ans, et entra à sept au collège du Plessis, où il fit d'excellentes études, couronnées par des succès brillants, qui ont laissé d'honorables souvenirs dans les fastes académiques. Ces préludes heureux ne sont pas toujours, il est vrai, des garanties pour l'avenir; ils en devinrent pour Dureau de Lamalle. La nature avait fait beaucoup pour lui; mais il sentit ce qu'il lui restait à faire pour répondre dignement à ses faveurs, et il le fit. Au lieu donc de dissiper dans les plaisirs, qu'une grande fortune rend plus faciles et plus séduisants encore, le temps précieux de sa jeunesse, il songea à perfectionner, par le travail, des études qu'il ne regardait que comme à peine ébauchées; et bientôt la connaissance approfondie et l'étude comparée des principales langues de l'Europe, achevèrent de développer en lui le goût et la connaissance des langues savantes. Sa maison ne tarda pas à devenir le rendez-vous de tout ce que Paris comptait alors d'hommes célèbres dans les sciences et dans les lettres. Là se trouvaient habituellement réunis d'Alembert, La Harpe, Marmontel, Champfort, Suard, etc., et surtout Delille, l'un des premiers et des plus honorables amis de Dureau de Lamalle. Il était impossible qu'un commerce de cette nature n'exercât pas une influence salutaire sur un homme tel que le traducteur de Tacite et de Tite-Live; qu'il ne l'avertît secrètement de ses forces, et ne lui inspirât pas le désir d'entrer à son tour dans la carrière des lettres. Le premier fruit de cette noble émulation fut une traduction du *Traité des Bienfaits* de Sénèque, 1776, 1 vol. in-12. La Harpe en rendit compte avec sa franchise ordinaire, et se plut à y reconnaître un talent qui ne demandait qu'à être plus heureusement et plus glorieusement employé. Il le fut bientôt, et Dureau conçut le plus hardi peut-être de tous les projets que puisse former un écrivain fran-

çais, celui de traduire Tacite. J.-J. Rousseau et d'Alembert l'avaient infructueusement tenté, et leurs essais, en ce genre, sont à peine dignes de leur plume: d'Abblancourt ne paraît pas même avoir soupçonné la difficulté de l'entreprise. Plus exacts, mais dénués de chaleur, d'énergie et de caractère dans l'expression, La Bletterie et Dotteville n'avaient laissé que des copies imparfaites de l'un des plus grands peintres de l'antiquité. Tant de motifs, capables de décourager un homme moins sûr de ses forces, ne firent que ranimer celles de Dureau de Lamalle; et après seize années d'une lutte continuelle avec un modèle aussi désespérant, il fit paraître en 1790, la 1^{re} édition de sa traduction de Tacite. L'époque n'était guère favorable aux productions littéraires; et le nouvel ordre de choses et d'idées qui occupait alors la France entière, les troubles qui l'agitaient de toutes parts, semblaient condamner les beaux-arts à l'inaction, ou du moins au silence. Il n'y eut cependant qu'une voix sur le mérite de la traduction nouvelle, et sa supériorité sur toutes celles qui l'avaient devancée ne fut pas contestée un moment. Un accueil aussi distingué, et que les circonstances rendaient plus honorable encore, fut pour le traducteur de Tacite une espèce d'invitation à poursuivre la carrière où ses premiers pas avaient été un triomphe. Dureau entendit cette noble provocation, et y répondit quelques années après, en donnant sa traduction de Salluste, qui, sans prendre immédiatement sa place dans l'opinion publique, à côté du Tacite français, fut néanmoins jugée supérieure à celles qui existaient alors. Il y avait infiniment plus loin de Salluste à Tite-Live, que du peintre de Tibère et de Néron, à l'historien de Catilina et de Jugurtha. Il existe en effet dans le style de ces deux écrivains une espèce d'analogie qu'il n'est pas impossible de saisir; et le succès de la première traduction était pour la seconde d'un heureux présage; mais l'abondance continue de Tite-Live, l'harmonie imposante de son style, le luxe même de ses expressions, et l'étendue surtout de l'entreprise, tout rendait ici la tâche du traducteur beaucoup plus difficile, et lui supposait une constance inébranlable et un talent que rien ne pouvait décourager. Les lettres françaises se virent cependant au moment de perdre ce grand et dernier monument élevé à leur gloire par Dureau de Lamalle. La mort le surprit lorsqu'il n'avait terminé encore que la 1^{re} décade, les trois premiers livres de la 3^e et les deux premiers de la 4^e. Mais heureusement pour Tite-Live, et pour l'honneur des lettres, Dureau trouva dans Noël un continuateur digne d'associer ses travaux aux siens, et la traduction complète du grand historien de Rome parut successivement, accompagnée du texte latin soigneusement revu, en 15 volumes in-8°, 1810 et années suivantes. On oublia dès-lors que Vigenère,

Duryer et Guérin, avaient autrefois traduit Tite-Live, et il ne fut plus question que de Dureau de Lamalle et Noël. On a aussi donné, en 1808, une nouvelle édition du Tacite, en 5 volumes in-8°, avec le texte latin qui manquait dans la première, le tout revu et corrigé avec le plus grand soin, par le digne fils du traducteur, auteur lui-même d'une traduction en vers de l'*Argonautique* de Valérius Flaccus, commencée par son père. Les fonctions civiles vinrent quelquefois suspendre les travaux littéraires de notre célèbre académicien. Placé d'abord à la tête du conseil général de son département, il fut successivement nommé membre du corps législatif en 1802, et de l'Institut en 1804. Il mourut dans sa terre de Landres (Orne), le 19 septembre 1807.

A—D—R.

DURELL (JEAN), naquit en 1626, à St-Helier, dans l'île de Jersey. Il reçut sa première instruction à Oxford. Les désordres de la guerre civile l'ayant engagé à passer en France, en 1642, il acheva ses études classiques à Caen, d'où il alla étudier la théologie à Saumur. Retourné, en 1647, à Jersey, il contribua de tous ses moyens à conserver cette île au roi, le plus longtemps qu'il put ; mais lorsqu'en 1651, elle fut enfin soumise par les troupes du parlement, il fut de nouveau forcé de se retirer en France, où il reçut les ordres sacrés. Il dirigea quelque temps l'église protestante de Caen, en l'absence de son ministre, Samuël Bochart, qui était allé en Suède ; et fut ensuite, pendant plus de huit ans, chapelain du duc de la Force. Étant retourné en Angleterre par la restauration, sa fidélité fut récompensée par de riches bénéfices. D'ailleurs, étant connu personnellement de Charles II, il serait sans doute parvenu à l'épiscopat ; mais il mourut en 1683, âgé de 57 ans. On a de lui : 1° *Theoremata philosophiæ rationalis, moralis naturalis et supernaturalis*, etc., 1644, in-4°. 2° *Coup d'œil sur le gouvernement et le culte public des églises réformées d'Angleterre, et le culte public, tel qu'il est établi par l'acte d'uniformité*, 1662, in-4°. 3° *Défense de l'Eglise d'Angleterre contre les injustes et impudentes accusations des schismatiques*, 1669, in-4°. 4° Plusieurs autres ouvrages de dévotion et de controverse. Louis du Moulin, l'un de ses antagonistes, a vanté sa douceur et sa politesse dans la dispute ; les puritains, contre lesquels est dirigée sa *Défense de l'Eglise d'Angleterre*, ont pu en juger autrement.

S—D.

DURER (ALBERT), célèbre peintre de l'école allemande, naquit à Nuremberg, le 20 mai 1474, et fut destiné par son père, habile orfèvre, à suivre la même profession ; mais les progrès qu'il fit dans les arts du dessin furent si prompts, qu'à peine sorti de l'enfance, il était déjà plus habile que son père (1). Hupse Martin l'initia

aux secrets de la peinture, et Michel Wolgemuth lui apprit à graver. Son ardeur pour le travail était extraordinaire ; il devint en peu de temps un bon peintre et un bon graveur. Mais ce n'était pas assez pour lui ; destiné par la nature à faire connaître à ses contemporains une perfection qui n'avait point encore eu de modèles, il se livra sans relâche à l'étude. Moins avide de succès précoces que d'une gloire durable, il préparait dans le silence les ouvrages qui devaient lui assigner une place si glorieuse parmi les grands maîtres de son pays. Il quitta sa ville natale en 1490, pour entreprendre ses voyages suivant l'usage d'alors. On ne sait pas positivement quelles furent les provinces et les villes qu'il visita ; mais Scheurl nous apprend qu'en 1492, il vint à Colmar, où les trois frères de Martin Schongauer, artistes célèbres à cette époque, l'accueillirent avec empressement. L'opinion de Sandrart, de Doppelmayr, de d'Argenville et de plusieurs autres biographes, suivant laquelle Durer aurait fait vers ce temps-là un voyage dans les Pays-Bas et à Venise, est décidément erronée, et ne paraît être fondée que sur la méprise qui leur a fait confondre ses premiers voyages avec ceux qu'il fit plusieurs années après. De retour à Nuremberg en 1494, âgé seulement de vingt-quatre ans, il épousa la fille d'un habile mécanicien de cette ville. Ce fut en 1506 qu'il fit un voyage à Venise, où il peignit plusieurs tableaux pendant un séjour de huit mois qu'il y fit. De Murr a publié, dans le tome 10^e de son *Journal des Beaux-Arts*, huit lettres écrites par Albert Durer pendant qu'il était à Venise, à son ami Bilibald Pirkheymr. Ces lettres contiennent plusieurs anecdotes intéressantes. De Venise, Durer alla à Bologne, et peu de temps après revint à Nuremberg. C'est en 1520 qu'il entreprit, accompagné de sa femme, le voyage des Pays-Bas. Il est donc faux que, d'après le conseil de son ami Pirkheymr, il ait fait ce voyage sans sa femme, même à son insu, et afin de se soustraire pour quelque temps aux inégalités de son caractère difficile, ainsi que Sandrart nous le raconte. Il fut de retour de ce voyage au mois de juillet 1524. Durer a lui-même écrit un journal très détaillé de ce voyage. Ce journal a été publié par de Murr dans le 7^e volume de son *Journal des Beaux-Arts*. Durer avait vingt-sept ans quand il mit au jour sa première gravure. C'était la copie d'une estampe d'Israël de Mayence, représentant les Grâces, avec un globe dans le ciel, sur lequel on lit son nom, avec la date de 1497. Quelques personnes ont prétendu

Maximilien I^{er}, archevêque d'Autriche, qui la destinait à orner l'église de St-Pierre de Rome, dont Jules II jetait alors les fondements. La mort de ce pontife ayant dérangé ce projet, la croix demeura dans l'oratoire de l'archiduchesse Marguerite, fille de Maximilien, d'où elle passa à Anvers environ l'an 1630. Ce chef-d'œuvre de délicatesse, peut-être unique en son genre, est une croix latine en argent de 18 pouces de hauteur, représentant toutes les actions de la vie de Jésus-Christ, en 52 sujets en relief, qui offrent plus de 1,200 figures (voy. le *Journal de l'Empire* du 21 juin 1811).

(1) Un monument précieux du talent d'Albert Durer dans l'orfèvrerie, est la *Croix maximilienne*, ainsi nommée parce qu'il la fit par ordre de

qu'Albert avait antérieurement publié d'autres gravures ; mais quand on considère, d'une part, qu'aucune des gravures qu'on lui attribue ne porte de date, et qu'on voit d'un autre côté le soin que ce maître a toujours pris de marquer sur chacun de ses ouvrages l'année dans laquelle il avait été fait, nous pensons que cette allégation manque de preuves. Albert, livré à lui-même, et cédant aux heureuses inspirations de son génie, s'était fait une manière de peindre et de graver qui ne ressemblait à rien de tout ce qu'on avait vu jusqu'alors en Allemagne ; aussi sa grande réputation commença-t-elle avec ses premiers ouvrages ; admirés et recherchés de tout le monde, ils ne tardèrent pas à le faire connaître de l'empereur Maximilien I^{er}, qui l'appela à sa cour, occupa alternativement son burin et son pinceau, et fut si content de l'un et de l'autre, qu'il anoblit Albert et lui donna pour armoiries trois écussons sur un champ d'azur, deux en chef et un en pointe. Ces armes passèrent depuis à toutes les communautés de peinture de l'Europe. Il peignit pour ce prince une *Adoration des Mages* ; une *Vierge avec plusieurs anges qui la couronnent de roses* ; *Adam et Eve*, de grandeur naturelle : le *Supplice de plusieurs martyrs*. Ce dernier tableau porte la date de 1508. Albert s'y représente lui-même, tenant un petit drapeau sur lequel on voit son nom. Après la mort de Maximilien I^{er}, Albert continua à être le peintre de la cour. Charles-Quint aimait sa figure aimable, ses manières nobles, sa conversation spirituelle et enjouée. Ferdinand, roi de Bohême et de Hongrie, l'avait admis à sa familiarité, et se plaisait dans ses entretiens. Lié d'amitié avec Erasme, Mélancthon, Raphaël, Lucas de Leyde et autres hommes célèbres de son temps, il fit leurs portraits et leur donna le sien. Marc-Antoine et Marc de Ravenne, les deux plus célèbres graveurs de l'Italie à cette époque, et qu'il employa à multiplier par la gravure ses sublimes compositions, ne purent, malgré le sentiment secret de jalousie qu'ils éprouvèrent à la vue des belles gravures de Durer, s'empêcher de partager l'admiration générale. Marc-Antoine, surtout, fut frappé de leur mérite ; elles firent sur lui le même effet que les peintures de Michel-Ange sur Raphaël ; il en étudia l'esprit, parvint à le saisir, et en fit des copies qu'il marqua du chiffre du maître allemand, et les vendit pour des originaux. C'est à ce sujet que quelques biographes racontent qu'Albert Durer, instruit de la supercherie de Marc-Antoine, partit pour Venise, et porta plainte contre lui au sénat de cette ville, mais qu'il n'en put rien obtenir, sinon que le graveur italien ne marquerait plus ses planches du chiffre de l'artiste allemand. Né avec un génie heureux, initié dans le secret de tous les arts, Albert Durer, peintre, graveur, sculpteur et architecte, surpassait dans

toutes les parties des arts les artistes de l'Allemagne, et Vasari, qui ne donnait ordinairement ses éloges qu'aux peintres de son pays, dit de lui qu'il aurait égalé les plus grands maîtres d'Italie s'il avait eu la Toscane pour patrie, s'il avait pu étudier à Rome les ouvrages de l'art pour donner à ses figures autant de beauté et d'élégance qu'on y découvre de vérité et de finesse. Quant à la gravure au burin, il y mit plus de dextérité dans la coupe du cuivre, et plus d'aisance dans le maniement de l'outil. On doit encore à son esprit industrieux le perfectionnement de la gravure en bois et en clair-obscur, ainsi que de la gravure à l'eau-forte. Les Italiens ont prétendu que le Parmesan l'avait trouvée vers 1530 ; ce qui implique contradiction avec ce que dit Sandrart, qui cite parmi les estampes à l'eau-forte d'Albert Durer le petit *Ecce homo*, de 1515 ; le *Christ sur la montagne des Oliviers*, de 1516 ; les *Anges de la passion* et le *Grand canon*, de 1518. Il est vrai qu'il ajoute que toutes ces gravures sont trop bien exécutées pour être le premier essai d'un art qui ne fait que de naître, et qu'il pense que si Durer en est l'inventeur, il faut qu'il l'ait exercé longtemps avant 1515. Il résulte de ce que dit Sandrart, et encore plus de l'inspection des estampes à l'eau-forte d'Albert, que si l'honneur de la découverte ne lui appartient pas, la gloire de l'avoir perfectionnée ne saurait lui être contestée, et il demeure bien démontré que le Parmesan ne la connut que plusieurs années après qu'elle fut pratiquée en Allemagne, et que, jusqu'alors, il s'était contenté de faire exécuter ses dessins en bois et en clair-obscur. On a prétendu qu'Albert Durer, las enfin d'être en butte aux désagréments de toute espèce dont le caractère difficile et l'humeur acariâtre de sa femme semblaient se complaire à l'accabler, avait entrepris plusieurs voyages sous différents prétextes, mais toujours pour aller chercher ailleurs une vie moins contrariée et un travail plus tranquille. Nous avons vu que ce ne fut point ce motif qui le conduisit en Hollande, auprès du fameux Lucas de Leyde, qui n'imprimait pas une marche moins sûre et moins rapide que lui aux progrès de la gravure dans son pays. Nous apprenons, par une lettre qu'il écrivait de Venise à son ami Pirkheymer, que c'était contre son gré qu'il avait épousé cette femme, dont l'humeur acariâtre avait fait le tourment de sa vie : qu'il avait été forcé à ce mariage par ses parents. C'était, du reste, une fort belle femme ; si le portrait gravé par Durer nous a fidèlement transmis ses traits. Albert, de retour dans sa ville natale, fut nommé membre du conseil de Nuremberg, en reconnaissance des précieux ouvrages de peinture dont il avait enrichi cette ville. Il y mourut le 6 avril 1528, à l'âge de 57 ans. On trouva, à la mort d'Albert Durer, un grand nombre de dessins à la plume, qui était sa manière ordinaire de s'expri-

mer sur le papier. Il la maniait finement ; ses lachures sont de tous sens et peu croisées ; ses têtes sont belles, ses portraits sont pointillés de différents traits pour imiter les plis de la chair. Ses draperies boudinées, le détail de son paysage, et un certain goût sec répandu partout, sont des signes certains auxquels il est facile de le reconnaître. Ses dessins, quoique composés d'une manière plus spirituelle que ses gravures, ont toujours le même faire. Ses principaux ouvrages de peinture, outre ceux que nous avons déjà cités, sont : *un Christ mourant, avec tous les instruments de la passion ; un Crucifiement, avec plusieurs martyrs dans le lointain* : il a placé dans ce tableau le portrait de son ami Bilibald Pirkheymer, et il s'est peint lui-même sous la figure du porte-enseigne : ce tableau est dans la galerie impériale de Vienne ; *un Portement de croix*, que le sénat de Nuremberg donna à l'empereur d'Autriche. Albert y a représenté, dans plusieurs figures, les portraits des conseillers de cette ville. On voit à Francfort, à Milan, à Nuremberg, à Dusseldorf et à Munich, un grand nombre de tableaux peints par Durer. Il finissait tous ses ouvrages avec une propreté surprenante, et jamais homme n'a plus produit. Les premiers tableaux que nous connaissons de lui sont *le portrait de sa mère*, et celui qu'il a fait d'après lui-même, à l'âge de trente ans, peint en 1500 ; il est placé dans la galerie de l'empereur, à Prague. Mais l'ouvrage qui est considéré comme le chef-d'œuvre d'Albert, en peinture, est le fameux tableau où il a représenté Notre-Seigneur sur la croix, environné d'une gloire ; on voit au-dessous du Christ et dans le bas du tableau un groupe de papes, de cardinaux et d'empereurs, etc. Les peintres y ont aussi représenté, tenant un petit tableau sur lequel on lit : *Albertus Durer, Noricus, factebat anno de Virginis partu 1511*. Cette précieuse composition fait un des principaux ornements de la galerie de Vienne. On trouve dans tous ses ouvrages une imagination féconde, une touche savante, une exécution soignée, un dessin correct. Il ne laisse à désirer qu'un meilleur choix dans les objets de la nature, une expression plus noble dans ses figures, moins de raideur dans son goût de dessin, plus d'abandon et de facilité dans sa manière de peindre, et enfin une observation plus judicieuse de la perspective aérienne dans la rupture des couleurs. On admire ses paysages pour l'agrément et la singularité de leurs sites, et ses portraits pour la vérité de leurs attitudes. Le costume n'était pas observé de son temps ; il habille ordinairement ses figures à l'allemande, à l'exception de quelques vierges, qui sont assez bien ajustées. Sa manière de peindre les têtes a été imitée par plusieurs maîtres d'Italie, et particulièrement par François Ubertini, André del Sarto et Jacques Pontorme. Durer n'eût peut-

être été surpassé par aucun peintre s'il eût pu connaître l'Italie et l'antique. Dessinateur précis, il lui manqua seulement de savoir que les modèles offerts par la nature ne sont pas toujours ceux de la beauté. Il eût excellé dans la partie de l'expression, s'il y eût joint plus souvent la noblesse à la vérité. Pour lui accorder tout le tribut d'estime qu'il mérite, il faut se rappeler que de son temps un grand nombre d'artistes avaient successivement lutté, en Italie, contre la manière gothique des premiers restaurateurs de l'art, et que lui seul, en Allemagne, rassemblait ses efforts contre la raideur de cette manière qui s'opposait à la beauté des formes, à la justesse des mouvements, à la vérité de l'expression. Albert a gravé lui-même plusieurs de ses tableaux, entre autres celui qui représente *Adam et Eve, debout*. C'est une des plus belles gravures de ce maître. Si nous le considérons maintenant comme graveur, nous voyons qu'il a toujours gravé d'après ses propres dessins. Comme praticien, il est admirable, non-seulement pour le siècle où il a vécu, mais même pour tous les siècles, par la finesse et la variété de ses travaux, par la netteté et la couleur de son burin. Quoique l'art ait acquis depuis sa mort trois siècles d'expérience, on ne pourrait aujourd'hui graver mieux, ni peut-être aussi bien, l'estampe de *St Jérôme*, qu'il a publiée en 1514. Le saint, assis devant son pupitre, et plongé dans l'étude des Ecritures, a un caractère de tête digne des plus grands maîtres d'Italie. Une foule d'objets entrent dans la composition de cette estampe, et tous ont le caractère qui leur est propre. Raphaël ornait son cabinet des estampes que Durer lui envoyait. Le Guide en faisait un si grand cas, que souvent il les mettait à contribution et leur a fait plus d'un emprunt. C'est même avec raison que quelques personnes lui ont reproché d'avoir trop souvent imité son style de draperies. Il nous reste à parler des pièces gravées en bois, qui portent le chiffre de Durer, ainsi que la part que ce maître peut y avoir eue. Si l'on fait attention au grand nombre de tableaux que Durer a peints, et dont le fini précieux a dû nécessairement prendre beaucoup de temps ; si l'on considère le nombre non moins grand des estampes qu'il a gravées d'un burin aussi délicat que soigné ; si l'on sait combien il a laissé de dessins faits de sa propre main ; enfin, si l'on calcule combien de temps il a employé pour composer ses ouvrages littéraires, et combien d'autre temps il a dû employer à ses voyages, on ne pourra croire qu'il lui soit resté assez de loisir pour graver le nombre prodigieux de tailles de bois qui portent son nom, d'autant plus que la gravure en bois est un travail très lent, qu'il est presque purement mécanique, et par conséquent incompatible avec la fougue du génie, le haut talent et les occupations nobles d'un maître tel que Durer. S'il

avait gravé lui-même en bois, il est probable que ce fait nous aurait été transmis avec certitude par les biographes qui se sont étendus avec une espèce de complaisance sur toutes les circonstances de sa vie. Durer y paraît toujours comme peintre, comme dessinateur, comme éditeur de gravures en bois, mais jamais comme graveur en bois. Jean Neudorffer, son contemporain, dit expressément que Jérôme Resch, qui s'appelait communément Hieronymus, et qui a été graveur de lettres et de coins de monnaie, a gravé en bois la plus grande partie des dessins d'Albert Durer. Or, si, suivant Neudorffer, Jérôme Resch a gravé la plus grande partie des dessins d'Albert, il est naturel de croire que toutes les pièces qui se distinguent par leur belle exécution n'appartiennent pareillement qu'au graveur en bois qui a donné des preuves de son habileté par le char de triomphe, reconnu pour le plus bel ouvrage en bois de l'œuvre du Durer; et que toutes les autres pièces viennent de différents graveurs qui vivaient à la même époque, et qui, à ce qu'il paraît, se sont disputé l'avantage de faire des tailles de bois sur les dessins d'un maître qui remplissait toute l'Allemagne de sa réputation. De là, sans doute, la grande inégalité qu'on remarque dans les gravures en bois marquées du chiffre de Durer. Il y en a même plusieurs qui portent des marques plus ou moins certaines des noms des graveurs qui les ont exécutées. Il en résulte que la part que Durer a eue aux tailles de bois qu'on lui attribue, ne consiste que dans les dessins qui sont de sa main, ou bien dans quelques traits qu'il a lui-même quelquefois esquissés sur la planche. Le passage suivant, extrait du journal de voyage de Durer, confirme ce fait : « Les seigneurs de Rogendorff m'ont invité à table; j'ai dîné une fois chez eux, et j'ai dessiné leurs armoiries en grand, sur une planche de bois, afin qu'on puisse les tailler. Ensuite j'ai dessiné, pour M. de Rogendorff, ses armoiries sur bois; il m'a donné sept aunes de velours en récompense. » Ce que nous avons dit pour établir, contre l'opinion commune (voy. BURGMAYER), qu'Albert Durer n'avait jamais gravé en bois, doit s'appliquer à plusieurs autres peintres dont nous avons des tailles de bois marquées de leurs chiffres, mais dont ils n'ont fourni que les dessins. Ils auraient cru déroger à leur talent en se livrant à un travail purement mécanique, et auquel ils n'employaient pour l'ordinaire que des cartiers et des graveurs de moules, qui étaient facilement devenus graveurs en bois. Plusieurs planches du Triomphe de l'empereur Maximilien I^{er}, conservées à la bibliothèque impériale de Vienne, nous fournissent une preuve matérielle de ce que nous avançons. Ces planches, qui sur le côté gravé portent le chiffre de Hans Burgmayer, sont marquées au dos du nom d'un graveur en bois et d'une date. La plupart des planches gravées par Durer portent la date de

l'année où elles ont été gravées, et le chiffre de son nom, A. D. On a de lui 104 pièces en taille-douce. Son œuvre, en comprenant les gravures en bois qu'on lui attribue, est d'environ 450 pièces; mais si l'on ajoutait les morceaux gravés d'après ses inventions et les copies, il y en aurait plus de 1250. Le garde-meuble possède trois tentures de tapisseries d'après ses dessins. La première est l'*Histoire de St Jean*, la deuxième la *Passion de Notre-Seigneur*, et la troisième représente les *différents états de la vie humaine*. Le Musée du Louvre possède cinq tableaux de Durer; deux portraits, l'un d'homme, l'autre de femme; *Jésus nouveau-né, adoré par les anges et les bergers*; une *adoration des rois*; *différentes actions de Jésus-Christ*, représentées sur le même tableau : on y voit l'entrée triomphante dans Jérusalem, la descente de croix, les saintes femmes au sépulcre, la descente aux limbes et l'ascension. Albert Durer avait formé plusieurs élèves, et surtout ces graveurs en petit, si connus parmi les amateurs sous le nom de petits-maîtres (voy. ALDEGREYER, ALTDORFER, BEHAM, PENZ et TAURINI). Durer ne s'était point borné à la simple pratique de son art, il en connaissait les règles par la théorie; il a composé plusieurs ouvrages sur la géométrie, la perspective, l'architecture civile et militaire et les mathématiques en général, dans leur rapport avec les arts du dessin en particulier. Son *Traité des proportions du corps humain* a été traduit dans toutes les langues de l'Europe; la première édition de l'original parut en 1525, la traduction latine en 1532, et la version française parut sous ce titre : *Les quatre livres d'Albert Durer, peintre et géométrien, de la proportion des parties, et pourtraicts des corps humains, traduits par L. Meigret*, Paris, 1557; Arnheim, 1613, in-fol. Les autres ouvrages d'Albert sont : 1^o *Traité géométrique des mesures, avec le compas et la règle*, en allemand, Nuremberg, 1525. 2^o *Quelques instructions sur la fortification*, en allemand, Nuremberg, 1527. Ces deux ouvrages ont été traduits en latin. Les principaux ouvrages que Durer a enrichis de ses dessins et de gravures exécutées sous sa direction, sont : 1^o *Arc triomphal de l'empereur Maximilien I^{er}*, grand in-fol. Cet ouvrage, entièrement gravé en bois d'après les dessins d'Albert Durer, et sous sa direction, est composé de 92 planches de différentes dimensions, qui, jointes ensemble, formeraient un tableau de dix pieds et demi de hauteur sur neuf de largeur. 2^o *Char triomphal de Maximilien I^{er}*. On a souvent confondu cet ouvrage avec le précédent. C'est une erreur d'autant plus grossière, que le *Char triomphal* ne consiste qu'en huit morceaux, joints en largeur et gravés en 1522; mais il est regardé comme le chef-d'œuvre de l'art de la gravure en bois. 3^o *Passio Domini nostri Jesu*, ex

Hieronimo Paduano, per fratrem Chelidonium collecta, 1510, in-fol. Ce volume contient 12 estampes gravées en bois, d'après Albert Durer, avec un texte latin imprimé au verso; les premières épreuves sont sans texte. 4° *Passio Christi ab Alberto Durero Norimbergensi effigata*, 1509 et 1510, petit in-4°. Cette suite, que l'on nomme petite Passion, est composée de 37 pièces gravées en bois; elle a été réimprimée à Nuremberg, *cum varii generis carminibus*, etc., ainsi que le porte le titre. Les mêmes planches ont encore servi, selon Heineken, à une édition imprimée à Venise en 1612 avec un titre et un texte italien, par Moritio Moro. On a aussi une Passion gravée sur le cuivre, en 16 plaques, par Durer lui-même, de 1508 à 1513. C'est une suite beaucoup plus précieuse que les précédentes, et dont on a fait plusieurs copies. 5° *Apocalypsis, cum figuris*, 1598, grand in-fol., suite de 16 pièces gravées sur bois, d'après Albert Durer. 6° *Epitome in divæ parthenices Mariæ historiam, ab Alberto Durero Norico per figuras digestam, cum versibus annexis Chelidoni*, Nuremberg, 1511, in-fol., suite de 20 estampes en bois. La 1^{re} édition est sans date. Il existe différents catalogues, tant des estampes de Durer gravées sur cuivre, que des pièces exécutées en bois, d'après ses dessins. Mais aucun de ces catalogues ne mérite une entière confiance. Celui de G.-W. Knorr, inséré dans son *Histoire générale des Artistes*, imprimée à Nuremberg en 1759, in-4°, est fait sans ordre, sans connaissance, sans goût. Le catalogue des estampes gravées sur cuivre, publié en 1778 par H.-S. Husgen, est écrit dans un mauvais allemand, souvent intelligible et rempli d'erreurs; plusieurs articles importants y sont omis, tandis que plusieurs pièces insignifiantes y sont décrites avec un détail déplacé. Le catalogue des gravures en bois, que Heineken nous a donné dans ses *Neueste Nachrichten*, est beaucoup mieux rédigé; mais on y chercherait en vain plusieurs des pièces qui font le plus d'honneur au burin d'Albert, tandis qu'on y trouve l'indication de gravures ou qui n'ont jamais existé, ou qui ne sont mentionnées que dans le catalogue de Knorr. On peut encore reprocher au catalogue de Heineken de n'avoir donné que des détails vagues sur des pièces qui méritaient une description précise. Un anonyme a publié, en 1805, à Dessau, un catalogue des gravures de Durer sur cuivre et en bois; mais ce n'est qu'une compilation très peu exacte et peu estimée. Le portrait d'Albert Durer a été gravé par plusieurs maîtres habiles; ceux d'Hollar et de Louis Kilian sont les plus recherchés. Durer a lui-même gravé plusieurs fois son portrait; le premier porte la date de 1509. La vie d'Albert a été écrite en allemand par H.-Conr. Arend, Gosslar, 1728, in-8°.

A—s.

DURESNEL. Voyez RESNEL (du).

DURET (Louis), l'un des plus célèbres médecins de son temps, naquit en 1527 à Bagé, petite ville de la Bresse, qui appartenait alors au duc de Savoie, et il eut pour père Jean Duret, gentilhomme et seigneur de Montanet en Piémont. Il quitta de bonne heure la maison paternelle, tombée dans la pauvreté par suite de procès, et vint à Paris, où il s'adonna avec ardeur à l'étude des langues anciennes sous la direction des savants professeurs qui occupaient alors les chaires du collège royal. Ses rapides progrès le firent bientôt connaître, et il donna la première preuve de ses talents en formant l'éducation d'Achille de Harlay, qui avait été confiée à ses soins. Duret, s'étant décidé, vers l'âge de dix-neuf ans, à embrasser la médecine, prit pour patron l'habile et savant Houllier. Elevé, en 1552, au grade de docteur, il commença presque aussitôt, à l'exemple de son maître, de Fernel, de Sylvius et autres hommes célèbres d'alors, à professer la médecine, sans que la pratique la plus étendue et la plus assujettissante fût jamais pour lui un obstacle ou un prétexte qui le détournât des pénibles fonctions de l'enseignement. Il sut trouver le temps nécessaire pour se livrer tout à la fois aux devoirs de professeur du collège royal, qu'il remplit pendant dix-huit ans (depuis 1568 jusqu'en 1586); aux obligations que lui imposait sa charge à la cour, en qualité de médecin ordinaire des rois Charles IX et Henri III; à une pratique sans bornes, et enfin à l'éducation de ses enfants. Enseigner, prodiguer ses soins aux malades, méditer Hippocrate, commenter les ouvrages de son maître Houllier, et confier au papier le fruit de son expérience et de ses méditations, telles étaient les occupations de Duret. Une vie aussi active et aussi laborieuse porta une atteinte profonde à son tempérament, et avança ses jours, en déterminant une maladie de langueur. Il avait prévu et même annoncé sa fin, qui arriva le 22 janvier 1586, à l'âge de 59 ans. Henri III l'aimait particulièrement, et avait pour lui une estime dont il lui donna les preuves les plus signalées : « Si j'avais un fils, lui disait souvent ce prince, je le confierais à vos soins. » Lorsque Duret maria sa fille, non-seulement le roi honora de sa présence la cérémonie religieuse et le repas de noces, mais encore il fit présent à la jeune mariée d'une valeur de plus de 40,000 livres en vaisselle d'or et d'argent, et gratifia le père d'une pension de 400 écus d'or, réversible sur ses enfants jusqu'à la mort du dernier. Duret assistait à tous les repas de son souverain, ce qui a fait croire qu'il était son premier médecin; et cette erreur, commise par Antoine Teissier, a été copiée par le P. Nicéron, par l'abbé Pernety, et par l'abbé Goujet (*Hist. du coll. roy.*), Duret avait une mémoire prodigieuse; il savait par cœur toutes les œuvres

d'Hippocrate, et aimait à rapprocher ses observations de celles de ce prince de la médecine, pour lequel il professait une vénération singulière, comme l'atteste la nature même des écrits qu'il nous a laissés et qui sont au nombre de trois : en voici les titres : 1^o *Adversaria in Jac. Hollerii libr. de Morbis internis*, Paris, 1567, in-8^o. Duret a étendu ici la doctrine de son maître et y a ajouté ses propres observations : ce commentaire, vrai traité de pathologie interne, est terminé par une série de théorèmes, espèces d'aphorismes, qui n'ont pas toujours le mérite d'être fondés sur l'expérience, et dont plusieurs même se ressentent manifestement des théories erronées qui régnaient dans le 16^e siècle. 2^o *Interpretationes et Enarrationes in magni Hippocratis coacas prænotiones*, gr.-lat., Paris, 1588, etc., in-fol.; Strasbourg, 1633, in-8^o; Genève, 1665, in-fol.; Leyde, 1737, in-fol., excellente édition; Lyon, 1784, in-fol. C'est le plus considérable et le plus important des ouvrages de Duret, qui y consacra trente années de sa vie : il a été publié par les soins de Jean Duret, son fils, qui y mit la dernière main et le dédia à Henri III. Cette production consiste d'abord en une version, qui exprime plutôt le sens que les paroles mêmes d'Hippocrate, puis en un commentaire étendu où l'auteur rétablit des passages entiers du texte grec, éclaircit ceux qui sont obscurs ou douteux, et s'efforce de concilier les plus difficiles et qui paraissent le moins d'accord; travail d'autant plus ingrat, qu'il s'applique à un écrit que ses nombreuses imperfections ont fait regarder par la plupart des hellénistes et des praticiens savants, tels que Galien, Foès, Mercuriali, etc., comme apogryphe et postérieur au vieillard de Cos, quoiqu'en plusieurs endroits il porte évidemment le cachet hippocratique. Rappelons toutefois, pour montrer l'importance de ce commentaire, que Frédéric Hofmann en conseillait la lecture à ses disciples, et que Boerhaave disait que c'était un « livre inestimable, dans lequel Hippocrate est « en quelque sorte expliqué par un second Hippocrate. » 3^o *In magni Hippocratis librum de Humoribus purgandis, etc., Commentarii, editi a Petro Girardet*, gr.-lat., Paris, 1631, in-8^o; *iterum recensuit Justus Godofredus Günz*, Leipsick, 1745, in-8^o. Ce dernier écrit de Duret, qui, comme le précédent, n'a été publié qu'après sa mort, est une bonne paraphrase de plusieurs des livres d'Hippocrate qui sont rangés dans la classe des illégitimes. Passionné pour tout ce qui portait le caractère de la médecine de Cos, l'auteur semble avoir pris à tâche de la faire admirer jusque dans ses productions les moins parfaites, ou celles que l'on regarde avec raison comme données par les disciples d'Hippocrate après sa mort, ou par des copistes peu fidèles. Outre ces ouvrages, Duret avait fait un commentaire sur les six premières sections

des aphorismes d'Hippocrate; mais cet écrit est perdu. Considéré sous le rapport littéraire, Duret est remarquable par un style constamment pur et fidèle aux règles de la langue latine, qu'il parlait aussi avec une rare facilité; il possédait si parfaitement le grec, qu'il a corrigé un grand nombre de passages d'Hippocrate mal entendus des traducteurs, ou tronqués par de maladroits copistes : l'arabe même ne lui était point étranger; il lisait Avicenne dans sa langue naturelle. Si nous l'envisageons comme praticien, nous voyons en lui un des plus fidèles observateurs de la nature, un médecin qui, profondément nourri de la doctrine d'Hippocrate, savait comme le divin vieillard de Cos, prévoir et attendre les crises, était ennemi de la pharmacie des Arabes, et aussi éloigné de l'aveugle empirisme que des vaines subtilités qui dominaient de son temps dans les écoles. Il répétait souvent ce mot, qui devrait être présent à la mémoire de tout médecin philosophe : *Bona est inter medicos opinio non dissensio, pessima voluntatum*. Quoique l'astrologie fût fort en vogue dans le siècle de Duret, il sut se garantir de la contagion, et ne croyait pas plus aux rêveries des astrologues, qu'aux amulettes, aux pratiques supersticieuses, aux années climactériques, etc. Enfin, en voulant seulement marcher sur les traces d'Houllier son maître, on peut dire qu'il l'a laissé bien loin derrière lui. *L'Éloge de Duret*, par J.-B.-L. Chomel (Paris, 1765, in-12), a été couronné par la Faculté de médecine de Paris.

R—D—N.

DURET (JEAN), fils du précédent, naquit à Paris en 1563, et fut élevé en grande partie par les soins de son père. Reçu docteur le 4 septembre 1584, il succéda à celui-ci dans la chaire de médecine au collège royal, en 1586, place dont il se démit quatorze ans après, en faveur de Pierre Seguin, pour se livrer tout entier à l'exercice de son art. Etant encore jeune médecin et célibataire, Duret fit une cure brillante qui décida son mariage : il sauva la vie à la fille d'un président de la chambre des comptes, affectée d'une maladie très grave, et cette demoiselle, pénétrée d'une tendre reconnaissance, la lui témoigna par le don de sa main. Devenu ligueur fameux, Duret eut la confiance de Charles de Bourbon, cardinal de Vendôme, et il partagea cet esprit de fanatisme qui s'était emparé de tant de têtes à cette époque si désastreuse pour la France. Il disait en parlant du massacre de la St-Barthélemy, que la saignée était bonne en été comme au printemps. Il entra dans la conspiration de Mantes, qui avait pour but de tuer les maréchaux de Biron et de Bouillon, et de se saisir de la personne du roi. Instruit de ce noir dessein, qui n'eut pas d'exécution, Henri IV ne pardonna jamais à Duret, qui d'ailleurs avait dit en présence de Davy Duperron, devenu depuis cardinal, qu'il fallait

faire avaler au roi des *pillules césariennes* (vingt-trois coups de poignard dont César fut percé au milieu du sénat). Aussi, quoique protégé de Marie de Médicis, dont il possédait toute la confiance, Duret ne put jamais obtenir la place de premier médecin : « Dites à Duret, répondit le roi à ceux qui lui en parlaient, qu'il se contente que je le laisse vivre, et que je sais bien le mal qu'il m'a voulu procurer il y a longtemps. » En 1608, la faculté le destitua de son droit de régence, pour avoir négligé de présider à son tour, et avoir consulté avec Duchesné et Turquet de Mayerne. Deux ans après, il fut nommé premier médecin de la reine. Il mourut à Paris, d'une attaque d'apoplexie, le 31 août 1629, à l'âge de 66 ans. C'était un homme d'esprit, un médecin savant, un praticien habile, et quelquefois aussi un confrère peu indulgent. A l'exemple de son père, pour qui il avait la plus grande vénération, il détestait le charlatanisme, et faisait la guerre aux rêveries astrologiques de son temps. Malgré l'opinion du parlement contre la saignée dans la petite-vérole, il conseillait ce moyen : *Domini de parlamento*, disait-il, *nil intelligunt de re nostra*. Les travaux littéraires de Jean Duret sont peu étendus ; nous avons seulement de lui : 1° *Un commentaire sur les cinquante-huit dernières prénotions coaques*, lequel termine le grand ouvrage de son père, dont il fut aussi l'éditeur, et qu'il dédia au roi Henri III. On trouve dans ce commentaire le complément de la doctrine de Louis Duret, et le même attachement pour la médecine hippocratique ; 2° *Advis sur la maladie*, Paris, 1619 et 1623, in-8°, petit ouvrage concernant les préservatifs et la curation de la peste, et entrepris à l'occasion des maladies contagieuses qui ravageaient assez souvent la capitale. R—D—N.

DURET (CLAUDE), né à Moulins, avocat, et ensuite président au présidial de cette ville, mourut le 17 septembre 1614, dans un âge peu avancé. Claude Feydeau, docteur en théologie, son ami, prononça son oraison funèbre dans laquelle on apprend que Duret, « par ses doctes livres imprimés, par ses disertes harangues et « par ses honnêtes desportements, plaisait au « roi Henri IV. » Il était ami d'Olivier de Serres, qu'il cite avec de grands éloges dans son *Histoire des plantes*, et de Du Bartas, dont il a commenté la *Seconde Semaine*. On a de Duret : 1° *Discours des causes et effets des décadences et mutations des empires*, Lyon, 1594, in-8°. 2° *Discours de la vérité des causes et effets des divers cours, mouvements, flux, reflux et salines de la mer Océane, mer Méditerranée et autres mers de la terre*, Paris, 1600, in-8°. 3° *Histoire admirable des Plantes et Herbes esmerveillables et miraculeuses en nature, mesmes d'aucunes qui sont vrais zoophytes, ou plant-animaux, avec leurs pourtraits au*

naturel, Paris, 1605, in-8°. Cet ouvrage rare et curieux est orné de figures en bois. L'auteur y montre une grande érudition, mais peu de jugement et point de critique. Il traite de l'arbre de vie du paradis terrestre, d'un autre dont les feuilles se changent en oiseaux si elles tombent sur terre, et en poissons si elles tombent dans l'eau. On y trouve réuni tout ce que les voyageurs et les botanistes anciens et modernes avaient rapporté de plus singulier sur les plantes : dans le nombre il se trouve beaucoup de faits qui ont été confirmés depuis ; mais il en est beaucoup d'autres qui ont été relégués parmi les fables les plus absurdes. L'auteur n'en a supposé aucun ; il n'a que le tort de les mettre tous sur la même ligne. Il en est de même des figures, qu'il a toutes copiées, excepté celle du *borameis*, ou agneau de Scythie, qui est le fruit de son imagination. 4° *Trésor de l'histoire des langues de cet univers*, Cognac, 1613, ou Yverdun, 1619, in-4°. Cet ouvrage n'a eu qu'une seule édition, et les exemplaires ne diffèrent que par le frontispice. Il ne parut que trois ans après la mort de l'auteur, et ce fut Florimonde Berger ou Bergier, son épouse, qui en remit elle-même le manuscrit à Pyrame de Candolle pour l'imprimer. Claude Feydeau en fit la préface, qui n'est autre chose qu'un panegyrique de Duret. Le frontispice annonce l'histoire de 53 langues ; mais dans ce nombre sont comprises les langues des animaux et des oiseaux. L'ouvrage est divisé en 89 chapitres. L'auteur traite d'abord de l'origine des langues, et la fixe au miracle de la tour de Babel ; il parle ensuite de l'hébreu, du grec et du latin ; ce qu'il dit des langues modernes de l'Europe est très superficiel. Le chapitre de la langue française est le plus court de tout le volume ; mais Duret y annonce le projet d'en écrire à part. On trouve dans cet ouvrage des choses très singulières : par exemple, au chapitre 87, l'auteur dit que les Hébreux écrivent de droite à gauche, pour imiter le mouvement du premier ciel ; les Grecs et les peuples modernes, de gauche à droite, en suivant le mouvement du second ciel ; et les Indiens de haut en bas, parce que la nature a donné aux hommes la tête haute et les pieds bas. Dans un autre chapitre, intitulé *des premiers Livres du monde*, il parle d'un volume composé par l'ange Raziel, gardien d'Adam, que les Juifs du Levant possédaient encore de son temps. Le chapitre relatif aux langues des animaux ne remplit pas son titre ; mais il y raconte comme une chose certaine, que sous le règne de Henri II on voyait à la cour un perroquet qui récitait distinctement plusieurs psaumes en français. Ces exemples suffisent pour prouver que Duret manquait entièrement de critique, et que Reiske n'avait pas tort de qualifier l'ouvrage de rhapsodie ; mais on ne saurait nier en même temps qu'il n'y ait beaucoup de

savoir, de lecture, et au travers de contes ridicules, des choses vraiment curieuses. W—s.

DURET (JEAN), et non *François*, comme on l'a dit dans le *Dictionnaire universel*, où d'ailleurs il a deux articles sous chacun de ces noms, naquit, vers 1540, à Moulins, d'une famille de robe, originaire du Lyonnais. Il mérita la réputation d'un savant jurisconsulte, fut pourvu de la charge d'avocat du roi au présidial, qu'il remplit avec distinction, et mourut au commencement du 17^e siècle. On n'a pu découvrir si c'est de lui que parle l'Estoile, dans son *Journal de Henri IV*, en ces termes : « Le mardi 28 juin 1605 mourut à Paris M. Duret, avocat à la cour, mon voisin et ami, regretté de tous ceux du palais pour son bel esprit et éloquence. » On a de Jean Duret plusieurs ouvrages de droit et de pratique, devenus inutiles par les changements qu'a éprouvés le régime des tribunaux, mais dont quelques-uns prouvent qu'il avait fait une étude particulière de l'histoire de France; on ne citera que les principaux : 1^o *Paraphrase sur le style de la Sénéchaussée du pays de Bourbonnais*, Lyon, 1571, in-8^o. 2^o *Traité des peines et amendes, extrait des anciennes loix de Solon, Dracon, etc., avec la pratique française*, Lyon, 1570, 1583 et 1588, in-8^o. Les dernières éditions sont augmentées; celle de 1588 est marquée rare dans plusieurs catalogues. 3^o *Harmonie et Conférence des magistrats romains avec les officiers français, tant laïcs qu'ecclésiastiques*, Lyon, 1574, in-8^o. L'abbé Garnier a profité des recherches de Duret, dans son *Traité de l'origine du gouvernement français*. 4^o *Commentaire sur la Coutume du duché de Bourbonnais*, Lyon, 1580, in-fol. — Un autre Jean DURET a publié des *Commentaires sur la Coutume de l'Orléanais*, Orléans, 1609, in-4^o. W—s.

DURET (NOËL), astronome, né à Montbrison en 1590, était parent du précédent. Il professa les mathématiques à Paris, obtint le titre de cosmographe du roi, fut pensionné par le cardinal de Richelieu, et mourut vers 1650, après avoir publié plusieurs ouvrages, dont aucun n'a obtenu un succès remarquable. On a de lui : 1^o *Nouvelle Théorie des planètes, conforme aux observations de Ptolémée, Copernic, Tycho, Lansberge, et autres excellents astronomes, tant anciens que modernes*, Paris, 1635, in-4^o. 2^o *Primi mobilis doctrina, duabus partibus contenta, ephemeris ab anno 1638 ad annum 1642*, Paris, 1638, in-4^o. 3^o *Première partie des tables Richeliennes, avec une brève partie des planètes selon Képler, pour le méridien de Paris*, lat.-fr., Paris, 1639, in-fol. 4^o *Supplément des tables Richeliennes*, Londres, 1647, in-fol. 5^o *Ephemerides motuum coelestium Richeliane, ab anno 1637 ad annum 1651, ex Lansbergii tabulis; Isagoge in astrologiam, etc.*,

Paris, 1641, in-4^o. Pernety lui attribue encore (Voy. *les Lyonnais dignes de mémoire*, t. 1^{er}, p. 208), un *Traité de la géométrie et des fortifications régulières et irrégulières*, Paris, 1643, in-4^o. — On ne doit pas confondre cet astronome, comme l'a fait König (*Biblioth. vetus et nova*) avec Noël DURET, de la même famille, cordelier, professeur de théologie à Paris, et auteur de l'*Admiranda Opera ordinum religiosorum in universa Ecclesia Deo militantium*, le Puy, 1647, in-fol. W—s.

DURET (JEAN), carme-déchaussé sous le nom de *Michel Ange de Ste-Françoise*, né à Lyon, le 24 janvier 1641. Il ne dut qu'à ses vertus et à ses talents les places distinguées qu'il a occupées successivement dans son ordre. Il mourut le 29 janvier 1725. On a de lui la *Vie de Sœur Françoise de St-Joseph, carmelite*, Lyon, 1688, in-4^o. Elle est assez bien écrite, et est dédiée à la duchesse de Savoie. — DURET (Pierre-Claude), petit-neveu du précédent, mort le 13 juin 1729. Il a composé une *Histoire des voyages aux Indes orientales*, in-4^o (1), quelques livres de dévotion, entre autres la *Vie de Ste Thérèse*, Lyon, 1718, in-12; celle de *St Jean de la Croix*, Lyon, 1727, et celle de *St Bonaventura*. — DURET (Edme-Jean-Baptiste), religieux bénédictin de la congrégation de St-Maur, né à Paris, le 18 novembre 1671, mort dans l'abbaye de St-Riquier, le 23 mars 1758. Il avait été associé pendant deux ans aux travaux littéraires de dom Mabillon. C'est lui qui a été le réviseur des principaux ouvrages de piété de dom Morel. Nous lui devons encore l'édition du *Traité de la Prière publique*, de l'abbé Duguet, des trois premières volumes des lettres et des autres ouvrages de cet homme célèbre, ainsi que la traduction du *Christiani cordis gemitus Soliloquia*, de Hamon, qu'il fit paraître sous le titre d'*Entretiens d'une âme avec Dieu*, Avignon (Paris, Lottin), 1740, in-12. C. T—Y.

DURET (PIERRE-JEAN), né à Noyers, en Bourgogne, le 31 janvier 1771, était fils de Pierre Duret, lieutenant-général du bailliage de cette ville, et d'Angélique-Louise Vauvilliers, fille de Jean Vauvilliers, professeur de grec au collège royal de France. Après avoir fini ses études chez les doctrinaires de Noyers et d'Avallon, il fut placé au trésor royal par le crédit de M. du Tremblay, ami de son oncle Vauvilliers, lieutenant de maire de la ville de Paris, et qui avait remplacé Jean Vauvilliers, son père, dans la chaire de grec du collège royal. Il fut d'abord employé au secrétariat-général de cette administration, jusqu'en 1805, époque où Barbé-Marbois, alors ministre, le chargea de diverses

(1) Cet ouvrage, que Pernety ne désigne pas avec plus de précision, paraît n'être que le *Voyage de Marseille à Lima, et dans les autres lieux des Indes occidentales*, par le sieur D., Paris, 1720, in-8^o. Le Duret, auteur de ce livre, se qualifiait bachelier et chirurgien à Bourg-en-Bresse. Au reste, Labat regarde ce voyage comme imaginaire.

missions pour les vérifications des caisses et de la comptabilité de certains receveurs-généraux et particuliers des finances. Il s'acquitta de ces missions avec tant de zèle et d'activité, qu'à l'organisation définitive et permanente de ce genre de service, en 1807, il y figura un des premiers en qualité d'inspecteur-général. En 1810, Duret fut chargé en Hollande d'une recette extraordinaire et d'une comptabilité importante : il y mérita l'approbation du gouverneur et l'estime particulière de l'archi-trésorier (Lebrun), gouverneur de ce pays nouvellement réuni à l'empire. Au milieu de 1811, il reprit ses fonctions d'inspecteur-général, et fut, peu de temps après, nommé chevalier de la Légion d'Honneur. En 1818, Roy, ministre des finances, l'attacha à l'administration centrale, en qualité de premier commis, chargé des régies financières et de la rédaction du budget. Ce fut pour Duret un nouveau théâtre encore plus propre au développement de toute sa capacité administrative; il y demeura six ans, et fut nommé, le 27 décembre 1823, administrateur des contributions indirectes. Cette place ayant été supprimée après la révolution de 1830, il fut admis à la retraite. Duret n'était pas resté étranger à la littérature; il lui avait consacré ses loisirs au début de sa carrière administrative. Sous le consulat, il avait fait représenter une petite comédie ayant pour titre *la Dédaigneuse*, et dans laquelle mesdemoiselles Mézeray et Mars, les acteurs Caumont, Molé, St-Fal, remplirent les principaux rôles. Celui de la *Dédaigneuse* fut joué avec beaucoup de naturel par mademoiselle Mézeray; le sujet de la pièce est tiré de la fable de La Fontaine intitulée *la Fille*; elle est bien écrite, mais le défaut d'intrigue et de comique de situation l'a empêchée de rester au théâtre. Duret publia, en 1802, une espèce de poème héroï-comique en 4 chants, dans lequel il peignait les aventures burlesques d'un habitant de sa ville natale, et toutes les mystifications que la femme, le fils du héros du poème et le héros lui-même avaient essayées durant leur voyage et leur séjour à Paris. Cet opuscule a pour titre : *Voyage de l'avocat Mignon de Noyers à Paris, lors des fêtes de la Fédération*, Paris, an 10 (1802), in-8°. On y trouve des situations plaisantes et décrites avec gaieté. Duret a laissé inédits divers ouvrages, entre autres une tragédie en 5 actes et en vers, intitulée *Sophocle*. Il est mort le 15 septembre 1836.

G—R—D.

DUREUS. Voyez DURY.

DUREY DE NOINVILLE (JACQUES-BERNARD), fils de Pierre-François Durey, écuyer, naquit à Dijon, le 3 décembre 1683, fut reçu conseiller au parlement de Metz en 1726, et président au grand conseil en 1731. Cette dernière place ayant été supprimée en 1738, Durey s'adonna à la littérature. Il avait, en 1733, fondé un prix

à l'académie des inscriptions et belles-lettres, et il avait été, la même année, reçu dans cette compagnie avec le titre, unique alors, d'associé libre. Il est mort le 20 juillet 1768. On a de lui : 1° *Histoire du théâtre de l'Académie royale de musique en France, depuis son établissement jusqu'à présent*, Paris, 1753, in-8°; 2° édition, augmentée, ibid., 1757, 2 parties in-8°. Ce livre, étant anonyme, a été attribué par quelques personnes à Travenol, violon de l'Opéra. L'auteur fixe l'introduction de l'opéra en France à 1645, sous le cardinal Mazarin. Après l'historique de l'opéra, il en donne les réglemens, puis des notices sur les auteurs, musiciens, acteurs et actrices les plus célèbres de ce théâtre. Dans quelques exemplaires, à la fin du volume, on trouve un *Catalogue de quelques livres qui traitent de l'opéra, etc., et qui ont rapport à l'histoire du théâtre de l'Opéra*; 2° *Dissertation sur les bibliothèques, avec une table alphabétique tant des ouvrages publiés sous le titre de Bibliothèques, que des catalogues imprimés de plusieurs cabinets de France et des pays étrangers*, Paris, 1758, in-12. 3° *Table alphabétique des dictionnaires en toutes sortes de langues et sur toutes sortes de sciences et d'arts*, Paris, 1758, in-12. Ces deux derniers ouvrages sont presque toujours reliés ensemble : le temps les a rendus incomplets. Haillot de Couronne en avait préparé et annoncé une nouvelle édition, que la mort l'a empêché de publier. 4° *Almanach nouveau pour l'année 1762, avec une dissertation sur les calendriers, les almanachs, etc.*, Paris, 1762, in-16. 5° *Recherches sur les fleurs de lis, et sur les familles qui avaient droit de les porter dans leurs armes*, Paris, 1755, in-12, et à la fin du tome 5 du *Dictionnaire généalogique*. 6° *Histoire du conseil et des maîtres des requêtes de l'hôtel du roi, depuis le commencement de la monarchie française jusqu'à présent* (1753), insérée dans les *Mémoires de l'académie des inscriptions*, t. 27. Il avait laissé en manuscrit des *Mémoires sur les traités et ambassades à la Porte*, recueillis en plusieurs volumes in-fol., qui ont été achetés pour le dépôt des affaires étrangères.

A. B—T.

DUREY D'HARNONCOURT (PIERRE), receveur général des finances, et frère du précédent, est mort le 27 juin 1765, après avoir publié : 1° *Dissertation sur l'usage de boire à la glace*, Paris, 1763, brochure in-12. En toute saison l'auteur buvait à la glace. 2° *Mélange de maximes, de réflexions et de caractères, avec une traduction des Conclusions d'amour de Scipion Maffei, avec le texte à côté*, Paris, 1755 et 1763, in-8°. — Son fils, DUREY DE MORSAN (Joseph-Marie), né en 1717, après avoir achevé ses études, ne recevant de son père, riche à cinq millions, qu'une pension de 600 livres, eut recours aux usuriers, et dérangea sa fortune à un

tel point qu'il fut forcé de s'expatrier. Il se réfugia d'abord à Neuchâtel, puis alla à Madrid, « où, dit Barbier, il ramassa beaucoup de matériaux et un grand nombre d'anecdotes sur l'administration et sur la vie privée du cardinal Alberoni. » Il les refondit et leur donna le titre de *Testament politique du cardinal Jules Alberoni*. Dans un voyage qu'il fit en Hollande, Durey de Morsan montra son manuscrit à Maubert de Gouvest, qui, tout en disant que ce travail ferait fortune, n'en donna que vingt écus, et le publia avec ses initiales (M. D. G.), Lausanne, 1753, in-12. Durey de Morsan mourut à Genève en 1795. On a encore de de lui : 1° *Discours de réception à l'académie de Nancy*, Paris, 1757, in-4°. 2° *Traité succinct de morale, ou Lois immuables*, 1778, in-12. 3° *Moyens de lire avec fruit, traduit de Sacchini*, 1785, in-12. 4° *Anecdotes pour servir à l'histoire de l'Europe*, Paris, Duchesne, 1757, in-8°. 5° Quelques ouvrages dramatiques : *le Voyage de l'Amour, la Statue animée, les Amours du docteur Lanternon*; on ne trouve aucune mention de ces pièces ni dans le *Catalogue de Pont de Veyle*, ni dans le *Dictionnaire des Théâtres*, par Lérès. Il avait fait un *Procès du diable*; Bioernstahl, qui en parle, dit que cet ouvrage n'était pas encore imprimé. Enfin il travaillait en 1773 à une *Vie de Voltaire*. Il demeurait alors à Fernay, et avait dans sa chambre un portrait de J.-J. Rousseau placé au-dessous d'un crucifix, et au bas il avait écrit ce distique :

*Anle meos oculos pendet tua, Rufe, tabella :
Pendentis colitur sic mihi forma Dei.*

Un jour qu'il était absent, Voltaire entra par hasard dans sa chambre, et ayant aperçu les deux vers, il effaça sur-le-champ le dernier, et y substitua celui-ci :

Sed cur non pendet vera figura viri?

Durey n'eut pas de peine à reconnaître la plume caustique de Voltaire; mais il se tut, et ne fit pas semblant d'avoir remarqué le changement fait à son distique.

A. B.—T.

DUREY DE MEINIÈRES (JEAN-BAPTISTE-FRANÇOIS), était fils de J.-B. Durey de Viercourt, président au grand conseil, et frère de Durey de Noinville. Durey de Meinières fut président de la deuxième chambre des enquêtes au parlement de Paris. Il obtint sa retraite en 1758, et mourut le 27 septembre 1787. Il avait épousé, en secondes noces, une femme connue par plusieurs ouvrages (voy. BELOT). « Le président de Meinières avait consulté, dit J.-S. Bailly, les registres du parlement, et en avait fait un dépouillement général; des recueils, des extraits, des dissertations, des tables raisonnées sur toute espèce de matières, historiques, politiques, critiques, formaient plus de cent

« volumes in-folio. » Desessarts dit que ces manuscrits ont passé dans la bibliothèque de Branville, ci-devant procureur du roi au Châtelet. Depuis, ils ont été vendus publiquement et disséminés. Durey de Meinières coopérait aux *Mémoires secrets* (voy. BACHAUMONT); il y fournissait des articles concernant le parlement, la magistrature et les lois. Il a laissé : 1° *Indication sommaire des principes et des faits qui prouvent la compétence de la puissance séculière pour punir les évêques coupables de crimes publics, et pour les contenir dans l'obéissance qu'ils doivent aux lois, et dans la soumission qu'ils doivent au roi*, en France, 1655 (1755), in-12 de 86 pages. 2° avec Le Paige, *Histoire de la détention du cardinal de Retz*, Vincennes, 1755, in-12. — DUREY DE SAUVOY (Joseph), marquis du Terrail, maréchal de camp et fils d'un troisième frère de Durey de Noinville, est auteur des ouvrages suivants : 1° *le Masque, ou anecdotes particulières du chevalier ****, Amsterdam, 1751, in-8°; Londres, 1782, in-16; 2° *la Princesse de Gonzague*, La Haye (Paris), 1756, in-12: ce sont deux romans; 3° *Lagus, roi d'Égypte*, tragédie en 5 actes, imprimée (Paris, 1754, in-12), mais non représentée. En 1764, de concert avec madame de Crussol d'Uzès de Montausier, son épouse, il fonda un prix annuel de 400 livres à l'académie de Dijon, et cette disposition a permis de mettre en fonds communs la somme qu'on prélevait sur les pensions des académiciens, pour les prix ordinaires. Il est mort le 12 juin 1770. Le marquis Duterrail était, disent les *Mémoires secrets*, « fils d'un trésorier à l'extraordinaire des guerres, et, par des arrangements de famille, avait pris le nom distingué de sa mère, issue du chevalier Bayard. » Il avait composé plusieurs pièces de théâtre, qui sont restées manuscrites, mais qu'il faisait jouer sur son magnifique théâtre à Épinay.

A. B.—T.

DUREY DE MEINIÈRES (madame). Voyez BELLOT.

DURFÉ. Voyez URFÉ (Honoré d').

D'URFEY (THOMAS ou TOM), auteur dramatique anglais, naquit de protestants français réfugiés à Exéter, vers le milieu du 17^e siècle. Il était destiné au barreau; mais quelques succès dans la carrière plus séduisante de la littérature légère, lui firent abandonner de bonne heure une étude pour laquelle il n'avait aucun goût. Son talent pour la poésie et les agréments de son esprit lui firent un grand nombre d'amis. Attaché par principes à la cause royale, il composa contre le parti opposé des odes et des satires qui lui gagnèrent la faveur de Charles II. L'auteur du *Guardian*, n° 67, dit « qu'il se souvient d'avoir vu plus d'une fois ce monarque appuyé sur l'épaule de d'Urfev, et fredonnant une chanson avec lui, » car d'Urfev joignait au talent de composer des chansons celui de les

chanter avec une grâce particulière, et surtout beaucoup de gaîté. Il jouit également d'une certaine faveur à la cour de Guillaume III, dont il avait le secret de dérider la grave physionomie. Il donna au théâtre anglais un grand nombre de comédies fortement intriguées et écrites avec assez de facilité, mais où règne une extrême licence, qui, en leur assurant un succès momentané dans un siècle dissolu, les a fait exclure de la scène lorsque les bonnes mœurs eurent repris une partie de leur empire. Malgré ces succès, Durfey, qui n'avait jamais eu de disposition à l'économie, se trouva vers la dernière partie de sa vie dans une sorte de misère. « Ce-
« lui qui avait, dit Addison, composé plus
« d'odes qu'Horace et environ quatre fois au-
« tant de comédies que Térence, se vit en butte
« aux importunités d'une espèce de gens, qui,
« après lui avoir depuis longtemps fourni toutes
« les commodités de la vie, ne voulaient pas,
« comme on dit, se laisser payer de chansons. »
Menacé de la prison, Durfey trouva un bien-
faiteur dans Addison, qui lui obtint le produit
d'une représentation des *Sœurs intrigantes*
(comédie de D'Urfey). Il mourut en 1723, dans
un âge avancé, après avoir fait l'amusement des
sociétés les plus brillantes, depuis le commen-
cement du règne de Charles II, jusque vers la
fin du règne de George I^{er}. On a de lui 31 pièces
de théâtre, tant tragédies que comédies, publiées
de 1676 à 1721, et nombre de petits poèmes,
notamment des ballades et des sonnets, dont une
grande partie se trouve imprimée dans un re-
cueil en 6 volumes in-12, intitulé : *Riez et en-
graissez, ou Pilules pour chasser la mélan-
colie*. S—D.

DURFORT (HECTOR DE), que les Italiens ap-
pellent *Astorgio* ou *Astor* de Durafort, était
comte de Romagne, et général de l'Eglise au
milieu du 14^e siècle. Pendant le séjour des
papes à Avignon, les Etats de l'Eglise s'étaient
partagés entre un grand nombre de petits princes
qui ne reconnaissaient plus l'autorité du saint-
siège. Clément VI voulut, en 1350, les ramener
à l'obéissance, et il en donna la commission à
Astorgio de Durafort, son parent, qu'il nomma
comte de Romagne. Mais Durafort, dans cette
commission, ne déploya d'autre habileté que
celle d'ourdir des trahisons; il laissa en paix ses
ennemis, pour tourner ses armes contre ses alliés,
et fit arrêter avec perfidie Jean de Pepolo, seigneur
de Bologne, qui était venu dans son camp con-
férer avec lui, et par ses artifices maladroits il
attira à l'Eglise l'inimitié des Visconti, puis-
sants seigneurs de Milan, et les guerres les plus
dangereuses que le saint-siège ait eu à soute-
nir. — DURFORT (Galthard de), fut l'un des ba-
rons nommés pour la réduction de la Guyenne,
par le traité du 12 juin 1461. Il signa la même
année la capitulation de la ville de Bordeaux;
rendit, en 1452, hommage à Charles VII pour

sa terre de Duras, et se retira l'année suivante
en Angleterre. où le roi Henri VI lui donna
le gouvernement de Calais, et le fit chevalier
de l'ordre de la Jarretière. Le roi de France,
mécontent de cette conduite, confisqua ses
biens, qui furent partagés entre le comte de
Dampmartin et le seigneur Dulau. Charles, duc
de Bourgogne, le fit son chambellan en 1470,
et le roi d'Angleterre lui accorda le même titre.
Edouard IV, voulant le dédommager de la perte
de ses biens et l'attacher à sa personne, lui fit
don de la seigneurie d'Esparre en Guienne;
mais Louis XI l'ayant rappelé en France, le ré-
tablit dans ses biens en 1476, et il resta fidèle
à ce souverain jusqu'à sa mort, qui arriva
l'an 1487 en Bourgogne, où il combattait pour
lui. — DURFORT (George de), fils du précédent
et d'Anne de Suffolck, était surnommé *le cadet
de Durfort à la grande barbe*. Le roi Louis XII,
voulant se l'attacher, lui accorda 400 livres de
pension en 1507; aussi continua-t-il à servir
ce prince avec zèle, particulièrement à la ba-
taille d'Aignadel en 1509, et à celle de Ravenne
en 1512, où il commandait 1000 hommes de
pied. Il fut gouverneur de Henri d'Albret, roi
de Navarre, et mourut l'an 1525, sans postérité
de Jaquette Dupuy-Dufour, qu'il avait épousée
en 1518. B. M—s.

DURFORT. Voyez DURAS et LORGES.

DURFORT-BOISSIÈRES (ALPHONSE-SAR-
RAIN-MARC-ARMAND-EMMANUEL-LOUIS, comte
de), naquit le 19 janvier 1753. Après avoir été
successivement officier au régiment de Chartres-
cavalerie, guidon et enseigne de gendarmerie
et colonel en second des chasseurs des Pyrénées,
il obtint le grade de maréchal-de-camp en mars
1791. Au mois d'avril de la même année,
Louis XVI et Marie-Antoinette étaient réduits
à la nécessité de faire connaître au comte d'Ar-
tois leur véritable situation, ainsi que l'état
général des affaires en France; ils désiraient que
ce fût avec plus d'exactitude et de détail qu'il
n'était prudent et possible de le tenter par let-
tres, dans des circonstances aussi critiques. Dé-
terminés à charger de cette mission une per-
sonne dont le dévouement et la fidélité ne fus-
sent nullement douteux pour le prince français,
ils jetèrent les yeux sur le comte Alphonse de
Durfort, qui n'hésita pas à accepter une telle
marque de confiance. Il mit par écrit les diffé-
rentes questions qu'il présumait que le comte
d'Artois ne manquerait pas de lui adresser, et,
dans un entretien qu'il eut avec le roi et la
reine, ils lui donnèrent de la même manière
leurs réponses. Aussitôt le comte de Durfort
partit pour la Suisse, et n'y trouvant pas le frère
du roi, il courut après lui dans les Etats de Ve-
nise. Il était autorisé à s'ouvrir d'abord avec
de Calonne sur l'objet si important de son voyage.
Cet ex-ministre avait bien préparé les voies
au comte d'Artois auprès du frère de la reine

de France, l'empereur Léopold, qui voyageait en Italie avec son autre sœur, la reine de Naples. Avant une entrevue promise en conséquence au prince, et qui devait avoir lieu le 20 mai à Mantoue, le comte de Durfort alla trouver son altesse royale à Vicence, et l'accompagna au rendez-vous assigné. L'empereur, à la suite de la conférence, où tout avait été discuté et pesé, assura de vive voix Durfort de sa ferme volonté pour l'exécution du plan dont il allait le rendre porteur. Le comte devant, le lendemain, se diriger vers Paris, la nuit fut employée à faire trois copies du plan convenu avec Léopold. Celle qui était destinée pour le roi fut écrite avec du lait, par de Calonne, et ne pouvait être lue qu'en tamisant dessus de la poudre de charbon. Cette copie fut confiée au mandataire de Louis XVI, qui emporta aussi la minute de ce plan corrigée par l'empereur. Il lui était expressément recommandé d'en apprendre tous les articles par cœur, avant d'arriver à la frontière, en cas que des circonstances imprévues l'obligassent à déchirer celle des copies dont il était chargé. Il s'en tint au parti de brûler uniquement la copie écrite avec du lait, et cela en présence d'un aide-de-camp du comte d'Artois, qui, le lendemain de son départ, l'avait rejoint à Bâle, pour l'avertir qu'une lettre de Madame Elisabeth venait d'informer le prince, son frère, qu'on était instruit en France du voyage entrepris par lui, comte Alphonse de Durfort, et de l'affaire qui en était l'objet; que, par suite, il serait certainement arrêté. Il prit sur lui de garder la minute qui était aussi dans son portefeuille. Il avait eu raison de conjecturer que les alarmes qu'on avait données à Madame Elisabeth étaient sans fondement réel; car il se retrouva à Paris le septième jour après son départ de Mantoue, sans avoir été retenu, fouillé, ni questionné nulle part. Il se rendit au château avec toutes les précautions nécessaires, fut accueilli par le roi et la reine comme il le méritait, et leur remit le plan qui est relaté textuellement dans les *Mémoires de la fin du règne de Louis XVI*, par Bertrand-Moleville. Quelques articles seulement donnèrent lieu à une discussion détaillée. Le roi ayant demandé si l'on ne serait pas bien content qu'il revînt à la déclaration du 21 juin 1789, le comte répondit que l'intention de l'empereur et ses propres paroles étaient : « Que Sa Majesté reprit le « plus grand pouvoir.....; que le roi de France « était le monarque qui avait le plus fait en faveur « de son peuple, et que ses sujets, au lieu de « sentir ses bienfaits, l'avaient comblé d'outrages « et d'ingratitude. » Bertrand-Moleville atteste qu'à l'occasion d'une des propositions de Léopold, la reine dit avec chaleur : « Si l'on peut « sortir de Paris, il faut tout tenter; mais on « n'ira qu'à la frontière, car un roi ne doit ja- « mais sortir de son royaume. » L'auguste et

malheureux couple royal voulut que le comte Alphonse écrivît à de Colonne qu'il ne fallait pas que le duc de Polignac résidât à Vienne comme intermédiaire de la correspondance avec le souverain de ce pays, parce qu'il y avait lieu de craindre que ce choix ne fût encore crier le public, à raison de l'ancienne animosité qui existait contre le nom de Polignac. L'issue désastreuse du voyage de Varennes, auquel le conseil et les instances du baron de Breteuil avaient déterminé leurs majestés, rendit impossible l'exécution du plan tout différent, adopté par l'empereur. Le comte de Durfort, qui avait été chargé encore par Louis XVI et par Marie-Antoinette, d'aller instruire de leur départ de Paris l'archiduchesse gouvernante des Pays-Bas, était porteur d'une lettre où la reine disait à sa sœur : « J'aime beaucoup les Durfort; vous « marquerez à cette famille en toute occasion « votre reconnaissance et attention. » Le comte Alphonse avait fait les campagnes de 1792, 1793 et 1794 à l'armée des princes, et celle de 1795 sous lord Moira. Retiré en Angleterre, il saisit et s'occupa de faire naître toutes les occasions de servir la cause à laquelle il était dévoué. La considération dont il jouissait dans la province de Guyenne, où il avait possédé de grandes propriétés, le mit en mesure d'y entretenir des relations utiles. En 1810, il présenta aux ministres de Louis XVIII et à ceux du roi d'Angleterre, une personne envoyée de Bordeaux. *L'Exposé fidèle des événements de Bordeaux*, par M. Rollac, cet envoyé, prouve d'une manière authentique la part qu'eut le comte Alphonse de Durfort à tout ce qui prépara la journée du 12 mars 1814, si féconde en résultats de la plus grande importance pour la France et pour l'Europe. Le comte de Durfort rentra en France en 1814; après la restauration, il fut promu au grade de maréchal-de-camp, le 22 juin de cette année; en 1815, il suivit le roi à Gand, revint avec lui à Paris et fut admis à la retraite du grade de lieutenant-général, après quarante-six ans de service. Une maladie violente l'assailit tout à coup chez une des petites-filles de Malesherbes. Ce fut là qu'il mourut, au château de Montgraham, près Nogent-le-Rotrou, le 28 août 1822.

L—P—E.

DURGET (PIERRE-ANTOINE), membre de l'Assemblée constituante, était né, en 1745, à Vesoul, d'une famille honorable de la bourgeoisie. Avocat au barreau de Besançon, il prit une part très active aux débats de son ordre avec le parlement (*voy.* Louvor). Il fut, en 1788, l'un des rédacteurs des cahiers du bailliage d'Amont. A la réunion des états à Vesoul pour l'élection des députés, il combattit vivement les prétentions de quelques-uns des membres du clergé et de la noblesse, qui avaient protesté contre les derniers édits du roi, et demanda que ceux qui refusaient de se rétracter ne fussent point admis à

donner leurs suffrages. Élu député pour le tiers-état, il vit sur-le-champ les dangers qui menaçaient le trône, et fut du très petit nombre des membres de son ordre qui se rallièrent franchement à la cause royale. L'un des premiers, il provoqua la poursuite des auteurs des journées des 5 et 6 octobre à Versailles, et demanda que les députés qui seraient inculpés fussent mis sous bonne et sûre garde, en attendant la décision du Châtelet, saisi de l'affaire. Il signa toutes les protestations de la minorité, et, dès que la session fut terminée, crut devoir se retirer en Allemagne. Quoique alors âgé de près de cinquante ans, il n'hésita pas à rejoindre le corps de Condé, dans lequel il fit plusieurs campagnes, donnant l'exemple de la patience et du respect pour la discipline. Après que le comte d'Artois eut pris le titre de régent du royaume, Durget fut employé dans diverses missions de confiance. Il ne revint en France qu'en 1814, à la suite de Louis XVIII, qui récompensa son dévouement en lui faisant expédier des lettres de noblesse, avec cette belle devise : *Deo et regi fides impavida*. Nommé chevalier de St-Louis et de la Légion-d'Honneur, il fut fait, en 1815, chevalier de Malte, et se retira dans sa ville natale, avec le modeste traitement de chef de bataillon en retraite. Durget mourut à Vesoul, le 21 novembre 1817.

W—s.

DURHAM (JACQUES), théologien écossais, né en 1620 dans le Lothian oriental, mort à Glasgow, en 1658, âgé de 38 ans. Il jouissait d'une fortune assez considérable, et ce ne fut qu'à la sollicitation de quelques amis qui connaissaient ses talents et désiraient de les faire connaître, qu'il entra dans la carrière ecclésiastique, où il se distingua par son éloquence dans la chaire, par sa modération à une époque orageuse, et par ses vertus privées. Son application à l'étude, et son assiduité à visiter les malades et à remplir les fonctions de son état, abrégèrent vraisemblablement ses jours. On a de lui un *Traité sur le Scandale*, un *Commentaire sur les Révélations*, des sermons et autres écrits de théologie.

X—s.

DURHAM (JOHN-GEORGE LAMBTON, comte de), pair du Royaume-Uni, ambassadeur d'Angleterre en Russie, gouverneur-général des deux Canadas et lord du sceau privé, naquit, le 12 avril 1792, d'un père chef d'une famille ancienne, honorée, riche, mais plébéienne. Les Lambton remontaient, par leur généalogie, au 12^e siècle, par leurs souvenirs, à la conquête normande. Depuis longtemps la famille possédait, dans le comté de Durham, des propriétés immenses, dont le principal revenu consistait en mines de houille, et, depuis le 17^e siècle, ses chefs représentaient le comté de Durham à la chambre des communes. Le père de John-George Lambton avait dû à la possession de ces grands biens et à l'autorité de ces traditions,

une influence considérable : il avait été appelé, lui aussi, à représenter le comté dans la chambre des communes. Ses débuts dans la carrière parlementaire avaient eu lieu sous les auspices de Fox, dont il resta toujours l'ami et le partisan fidèle. John-George Lambton hérita, très jeune encore, du siège en même temps que des doctrines libérales de son père, mort en 1797. Il fut élu aux Communes en 1813. Son éducation avait été soigneusement continuée par les soins de sa mère et de son beau-père, Charles-William Windham, et il avait suivi avec distinction les cours d'Eton et de Cambridge. Le parti whig, depuis longtemps écarté du pouvoir, puisait alors dans sa longue opposition cette énergie pleine de rancune qui caractérise les opinions comprimées, les ambitions ajournées : le jeune Lambton fut pour ses amis politiques une acquisition précieuse. Il avait, à vrai dire, plutôt un tempérament qu'un talent politique. Sa nature intérieure se reflétait exactement dans son habitude grêle, malade, bilieuse. Un grand air, noble et froid, un teint olivâtre, la gravité concentrée de l'Espagnol de race annonçaient chez lui la passion tout à la fois et la réserve : on sentait qu'un tel homme était capable de dévouement comme de rancune, et qu'il devait apporter une même suite, une même ardeur dans l'amitié comme dans la haine. Mais un peu de faiblesse native se trahissait par les explosions subites de violence que déterminait en lui la résistance. Digne, d'ailleurs, jusque dans la colère, il respectait toujours les autres et lui-même. C'est le 12 mai 1814 que Lambton parla pour la première fois aux Communes ; c'était à propos d'une motion d'enquête faite par les whigs, et présentée par Wynne, sur la cession de la Norvège à la Suède. Lambton encouragea la résistance du peuple norvégien aux décisions de la Sainte-Alliance, et signala la cession comme violant toutes les lois divines et humaines, les traditions historiques, les affinités de race et le vœu national. 71 voix appuyèrent la motion, qui fut rejetée par 229 voix. Dans cette occasion, comme dans cent autres, Lambton attaqua avec violence la politique du cabinet tory. S'il se distinguait de ses alliés, ce fut par un redoublement de véhémence, de passion convaincue, de tenacité tout anglaise dans les accusations incessamment reproduites. On le voit, en 1815, flétrir comme « une tache » sans exemple dans l'histoire de la Grande-Bretagne la complicité de la diplomatie anglaise dans l'annexion du territoire et de la ville de Gènes à la Sardaigne, huit mois après la solennelle promesse faite par lord William Bentinck de rétablir l'ancienne constitution. Lors du débarquement de Napoléon au golfe Juan, l'attitude du gouvernement ayant excité la défiance de la population de Londres, le ministère, effrayé de l'agitation menaçante qui se manifestait,

tait par des émeutes journalières, crut devoir protéger le parlement par des forces imposantes : Lambton protesta, au nom de la liberté de discussion. En 1816, il s'élève contre l'énormité des charges publiques, et accuse le gouvernement d'exagérer les besoins du fisc, dans le seul but de maintenir les Bourbons de France et d'Espagne, « ces exécrables tyrans. » Il harcelle de ses motions virulentes l'administration de lord Castlereagh, crie au gaspillage et à la concussion si l'on augmente le traitement de Canning, ambassadeur à Lisbonne, repousse avec indignation la demande de dotation faite en faveur des princes royaux, et signale dans la remise en vigueur de l'*alien bill* un acte de complicité morale du gouvernement anglais avec le gouvernement « tyrannique » de Louis XVIII (voy. GOURGAUD). Le 16 août 1819, les excitations des orateurs populaires amènent l'émeute et le massacre de Peterloo : le chartisme naissant débute par de sinistres violences, et provoque des répressions terribles. Lambton s'associe aux démagogues, aux Horne Tooke, aux Hunt, aux Burdett, pour rejeter sur le gouvernement tout l'odieux de cette déplorable affaire. En 1820, il blâme le système d'espionnage adopté par le ministère. En 1821, radical avant le radicalisme, il propose un plan de réforme parlementaire d'une singulière largeur pour l'époque. Il ne s'agissait de rien moins que de substituer à la septennalité des parlements la durée triennale, de *défranchiser* les bourgs au profit des grandes villes et d'étendre le droit électoral à tous les habitants d'une même maison. Ce n'était pas la première fois que s'agitait en Angleterre cette question brûlante. Déjà, en 1780, le duc de Richmond réclamait des parlements annuels et le suffrage universel, pendant que cent mille hommes entouraient, menaçants, l'abbaye de Westminster. Au mois d'avril 1793, Charles Grey (depuis lord Grey), présentait aux Communes une pétition du *club des Amis du peuple* en faveur de la réforme, et, quatre ans après, en 1797, le même Charles Grey apportait au parlement un plan de réforme très radical. Le nouveau projet de 1821 fut rejeté à une immense majorité : c'est seulement en 1831 que le fameux bill de réforme, repoussé, mais sérieusement discuté par les chambres, en reproduisit les principes essentiels. On voit quelle était dès lors la situation très personnelle de Lambton dans le parti whig : il y exerçait cependant une influence véritable, qui tenait à des circonstances spéciales. Après un premier mariage, il avait, en 1816, épousé la fille de lord Grey (voy. ce nom), chef reconnu du parti whig. A l'avènement du ministère Canning, lord Grey et son gendre soutinrent l'administration nouvelle, sans aspirer à en faire partie. De 1784 à 1827, les whigs n'avaient réussi qu'une seule fois à s'emparer du pouvoir ; en-

core n'avaient-ils pu le conserver longtemps : l'administration, présidée par Fox en 1806, affaiblie par la mort de son chef illustre, n'avait pas eu, entre les mains de lord Grenville, assez de force pour résister à la retraite de lord Sidmouth. En 1809, lord Grey et lord Grenville avaient dû renoncer à constituer une administration nouvelle, et une autre tentative faite, en 1812, par le prince régent, pour former un ministère whig avait également échoué. Mais, en 1827, un esprit nouveau animait et transformait les partis. Canning s'efforçait de pousser l'aristocratie dans une voie nouvelle, et, tout en repoussant comme elle les réformes politiques, il l'initiait à ce noble rôle qui consistait à présider avec intelligence aux réformes commerciales nécessitées par les développements de l'industrie moderne. Aussi Canning avait-il fait appel aux whigs, ses alliés naturels, sur ce terrain difficile. La mort de Canning ajourna la réalisation de ces vastes projets. Le cabinet éphémère de lord Goderich reçut des whigs le même appel désintéressé ; mais le successeur de Canning fut impuissant à continuer l'œuvre qui lui avait été léguée. Au moment de quitter le pouvoir, lord Goderich crut devoir à ses alliés un témoignage de reconnaissance : il créa Lambton baron de Durham. Ce testament politique ouvrit, en 1828, au fils du plébéien Lambton la chambre des lords, où il siégea sans éclat jusqu'à l'avènement d'un ministère whig, en 1830. L'administration de lord Goderich avait été remplacée par un ministère tory ; mais le duc de Wellington et sir Robert Peel, chefs de ce cabinet, avaient dû céder à la toute-puissance de l'opinion, et, en 1829, les tories du ministère avaient cherché auprès des whigs un appui contre les tories du parlement pour faire triompher le bill d'émancipation des catholiques. La mort de George IV, l'avènement d'un nouveau roi moins contraire aux innovations politiques, et surtout le contre-coup des révolutions de France et de Belgique précipitèrent la chute du cabinet tory. Les whigs revenaient enfin au pouvoir, non plus, comme en 1827, en seconde ligne, mais en triomphateurs présidés par leur ancien chef, par l'ami de Fox, par lord Grey. Lord Durham entra dans cette administration comme lord du sceau privé. La vieillesse honorée de lord Grey présidait en apparence aux actes du nouveau cabinet ; mais l'incontestable influence prise par le gendre sur le beau-père, et le caractère absolu de lord Durham avaient donné créance à cette opinion, que tous les actes du ministère dans lesquels on reconnaissait une certaine empreinte d'énergie et de libéralisme, devaient être attribués à l'inspiration de lord Durham. Aussi vit-on sans grande surprise ce dernier s'associer à sir James Graham, à lord John Russell et à lord Duncannon dans la rédaction d'un bill de réforme. Ce projet de 1831

n'était au reste, nous l'avons dit, qu'une reproduction assez exacte du plan de réforme proposé en 1821 par Lambton. Il faudrait même remonter plus haut pour retrouver la trace des premiers efforts de lord Durham. Dès l'année 1816, un représentant du bourg de Southwark, Colvert, ayant présenté aux Communes, au nom du lord-maire, des aldermen et du common-council de Londres, une pétition en faveur de la réforme parlementaire, George Lambton avait soutenu avec chaleur la cause des réformistes. Un principe essentiellement révolutionnaire avait été introduit dans le bill de 1831 par lord Durham lui-même, et n'avait pas peu effrayé ses collaborateurs : c'était le vote au scrutin secret pour les citoyens domiciliés dans une maison d'un loyer annuel de vingt livres sterling. Ce ne fut, dit-on, qu'à grand-peine que les collègues de lord Durham obtinrent de lui l'abandon de cette disposition radicale du secret des votes, dont l'effet naturel eût été la création rapide en Angleterre d'une classe moyenne indépendante de l'aristocratie. On sait le sort du bill de 1831 : les communes le repoussèrent ; mais son auteur principal n'eut pas la bonne fortune de participer à la discussion de son œuvre. Un malheur domestique, la perte de son fils aîné, le jeta dans un tel état d'épuisement physique et moral, qu'il dut pendant près d'une année se tenir à l'écart de la vie politique. Les violences malades et l'irritabilité naturelle de son tempérament s'augmentèrent encore pendant cette crise. Lord Durham prit pourtant quelque part aux débats qui précédèrent le rejet du second bill de réforme par la chambre haute, dans les premiers mois de 1832. Pour triompher de l'opposition parlementaire, le ministère de lord Grey avait prononcé la dissolution du parlement, et le nouveau bill avait passé aux Communes à une immense majorité. Mais lord Durham ne reconnaissait plus là son œuvre, et il ne pouvait s'empêcher de protester contre les concessions aristocratiques introduites dans son plan primitif. Il eût voulu, pour faire triompher ses opinions radicales, obtenir de lord Grey quelques mesures violentes, comme une fournée de pairs. Mais lord Grey se refusa à céder à de semblables exigences, et il s'ensuivit entre lord Durham et le ministère un refroidissement marqué. Les sympathies du parti radical pour le seul ministre resté fidèle à la réforme s'en accrurent d'autant, et lord Durham se trouva porté à la tête du libéralisme anglais. Mais les froissements que cette position nouvelle occasionnait dans l'administration, une vieille haine tout à coup ranimée entre lord Durham et l'évêque d'Exéter, les accusations calomnieuses, les inventions irritantes de la presse tory, toutes ces causes, et par dessus tout l'état déplorable de sa santé, forcèrent lord Durham à s'éloigner de nouveau de la scène

politique. Ses efforts, toutefois, n'avaient pas été inutiles. A la faveur de quelques tempéraments, un troisième bill avait obtenu, en 1832, une faible majorité dans la chambre haute, à la seconde lecture. En comité, il est vrai, l'opposition de l'aristocratie se réveilla plus violente que jamais. Mais la retraite momentanée du cabinet whig décida le triomphe de la réforme, et, après quelques efforts inutiles tentés par le duc de Wellington pour reconstruire une administration tory, lord Grey reentra victorieux au pouvoir, à la suite d'une véritable ovation populaire. La chambre des lords dut céder et voter la réforme ; mais c'est alors qu'apparurent les difficultés de la situation. Les anciens whigs, lord Grey, lord Stanley, se trouvaient dépassés par un parti jeune, nombreux, hardi, celui des anciens réformistes ; promoteurs de la réforme, ils se sentaient embarrassés de la victoire. Leurs instincts d'autorité se réveillaient, et ils cherchaient à se retenir sur la pente radicale où ils se sentaient entraînés. Les radicaux se retournèrent bientôt contre leurs alliés de la veille, et la fraction la plus ardente du ministère, à la tête de laquelle était placé lord Durham, fit cause commune avec eux contre leurs collègues. De là le dissentiment qui contribua à éloigner lord Durham de l'administration active. En 1832, il accepta une mission extraordinaire et spéciale à St-Petersbourg, mission dont l'objet aurait été de proposer à l'empereur Nicolas la médiation pacifique de l'Angleterre en faveur des Polonais. Cette mission bizarre n'eut, bien entendu, aucun résultat. Lord Durham fut accueilli avec la distinction que commandait son caractère. L'empereur alla le recevoir en personne à Cronstadt, et l'ambassadeur revint, comblé d'égards, sans avoir rien obtenu. Il reprit sa place de lord du sceau privé, et retrouva toutes les difficultés qu'il avait rencontrées dans le ministère avant son ambassade. Lord Brougham, qui, à cette époque, représentait dans l'administration une sorte de torysme modéré, réussissait chaque jour davantage à entraîner l'administration dans un courant contraire aux instincts de la multitude. Cette politique de compression aboutit, en 1833, au bill de coercition pour l'Irlande (*coercion-bill*). Lord Durham ne voulut pas accepter la responsabilité d'une semblable mesure, et, au mois de mars 1833, il donna sa démission, rentrant dans la vie privée avec le titre de comte, que le roi lui fit accepter. S'il reparut, en 1834, à la haute chambre, ce fut pour combattre le renouvellement du *coercion-bill*, et préparer ainsi la chute prochaine du ministère whig dépopularisé. Lord Grey, âgé de soixante-quatorze ans, n'était plus que le chef nominal du cabinet. Les Stanley, les Richmond, les Graham, avaient disparu de la scène ; les John Hobhouse, les Spring-Rice étaient, dans le gouvernement, comme une avant-garde du

parti réformiste. Lord Durham, lui, voyait chaque jour grandir son influence dans le parti radical, et on le désignait hautement comme chef de l'administration future. Un incident remarquable contribua encore à dessiner cette situation de chef de parti. Dans l'été de 1834, lord Durham assistait, à Edimbourg, à un banquet donné par les réformistes à lord Grey. Lord Brougham, avec son intempérance ordinaire, saisit cette occasion pour accuser le gendre de lord Grey de pousser à l'excès les principes du libéralisme, et de compromettre par son imprudente ardeur la cause des sages réformes. Lord Durham se leva et fit cette réponse ferme, nette et habile : « Mon noble et savant « ami lord Brougham a bien voulu donner « quelques avis, qu'il croit fort sages, à une « certaine classe de personnes que pour mon « compte je ne connais pas, mais qui, selon « lui, désirent trop vivement effacer les anciens « abus, et en pressent la destruction avec une « impatience malade. Je dois l'avouer, je suis « de ceux qui ne voient pas sans regret qu'on « laisse vivre une heure de plus, après l'avoir « découvert, un abus généralement proclamé « tel. Cependant je veux bien qu'on réfléchisse « et qu'on délibère avant de les corriger ; je « veux bien qu'on y apporte toutes les précau- « tions recommandées par nos gouvernants et « par mon noble ami lui-même, mais à une « seule condition, c'est que toutes les mesures « de redressement et de réforme soient d'ac- « cord avec les principes que nous cherchons « tous à faire triompher. Ce sont les transac- « tions, les compromis, les demi-mesures que « je condamne, et non le mûr examen des ré- « solutions à prendre. Ce que je ne veux pas, « c'est que l'on amoindrisse, que l'on énerve, « que l'on mutilé les réformes, comme il sera « impossible que cela n'ait point lieu, si l'on « essaie de concilier des opinions inconcilia- « bles et de ménager des adversaires qu'on ne « saurait gagner. Transiger ainsi sur les choses « avec les ennemis de nos principes, c'est leur « donner sur nous l'avantage, c'est les faire « triompher de notre inconséquence, c'est les « provoquer à dire que nous abandonnons nos « alliés et nos opinions, c'est leur permettre « d'attribuer les mécontentements que crée une « pareille tactique à la décadence et à la ruine « des idées libérales. Je proteste hautement « contre cette politique ; je la crois dangereuse « et funeste, parce qu'elle décourage et aliène « les dévouements les plus enthousiastes et les « plus sincères, parce qu'elle fait naître dans le « cœur de nos ennemis des espérances qui ne « peuvent se réaliser, et parce qu'elle fournit « des armes à ceux qui ne sauraient en user « que pour combattre nos plus chers intérêts. » Lord Brougham était vaincu. Dans cette route du progrès révolutionnaire, la popularité aban-

donne aussi vite celui qui s'arrête que celui qui recule. Telle était la position de lord Durham ; mais sa mauvaise santé l'empêcha d'en profiter. Après la dissolution du ministère de lord Grey, arrivée le 9 juillet 1834, pendant l'administration de lord Melbourne et de sir Robert Peel, il ne put prendre part aux travaux du parlement. En 1836, sa santé, de plus en plus chancelante, et aussi sa fortune immense entamée par des prodigalités excessives, lui firent une nécessité d'accepter de nouveau un poste diplomatique en Russie. Sa seconde mission ne donna pas plus de résultats que la première. Lord Durham revint en Angleterre à l'époque du couronnement de la reine Victoria I^{re}. L'influence qu'il exerçait depuis longtemps sur la duchesse de Kent, mère de la jeune souveraine, semblait le désigner à l'avance pour les plus hautes fonctions. Une lettre qu'il rendit publique et qu'il adressait à un de ses amis politiques, fut comme l'annonce de son élévation nouvelle. Cette lettre contenait sous les formes les plus réservées, tout un programme d'administration. Extension de la franchise électorale, vote au scrutin secret, triennialité des parlements ; ces principes du projet de réforme de 1831, étaient de nouveau affirmés par lui. Mais l'homme d'Etat semblait avoir compris qu'on ne brusque pas les réformes les plus utiles et que la précipitation n'engendre que des révolutions, non des institutions durables. A son tour lord Durham allait apprendre à ses dépens qu'on ne s'arrête pas à son gré dans la route révolutionnaire. Comme il avait dépassé lord Brougham, il fut à son tour dépassé par un petit nombre de radicaux qui suspectèrent bruyamment son libéralisme et lui firent un crime de sa modération. De là une scission dans le parti radical, scission habilement exploitée par le ministère. Des troubles graves survenus au Canada, donnèrent au cabinet un prétexte pour se débarrasser d'un dangereux compétiteur. Une révolte avait éclaté dans les deux provinces canadiennes. Les troupes de la métropole avaient fait une campagne d'hiver contre les insurgés. Ceux-ci ne voulaient rien moins que la séparation d'avec la Grande-Bretagne et l'établissement d'une république indépendante. Cette prétention avait d'autant plus de gravité que l'Union américaine ne dissimulait pas ses sympathies pour la révolte. C'est dans ces circonstances que le gouvernement anglais investit lord Durham du commandement général des possessions britanniques dans l'Amérique du Nord, avec un luxe de titres et de pouvoirs extraordinaires qui donnaient à cette mission le caractère d'une dictature. Lorsque lord Durham entra dans le St-Laurent et put se rendre à Québec, l'insurrection était déjà vaincue. Dans le Bas-Canada, les troupes anglaises, après quelques échecs partiels, avaient eu le dessus. Dans

la province supérieure, Toronto, la capitale, avait été un moment au pouvoir des révoltés; mais l'autorité britannique avait été rétablie par les milices loyalistes. La lutte était terminée : mais les passions opposées fermentaient encore : de nombreux prisonniers attendaient leur jugement, et les vainqueurs réclamaient une répression terrible. Lord Durham n'était pas homme à se faire l'instrument de ces impitoyables rancunes, et il est juste de dire que le ministère n'avait pas entendu lui imposer la triste tâche de froides exécutions. Lord Durham eut bientôt reconnu que les torts n'étaient pas tous du côté des révoltés. Le mécontentement qui venait de se manifester par une explosion terrible, avait sans doute dépassé de beaucoup les limites d'une résistance légale : mais les intérêts de la population coloniale avaient été si imprudemment négligés, qu'il ne fallait pas s'étonner si la constitution avait été accusée d'impuissance. Lord Durham eut d'abord à réorganiser l'administration. Il n'y avait pas à songer à rétablir purement et simplement cette constitution dont l'exercice avait abouti au refus du bill de subsides et à l'insurrection armée. Il fallait refaire de toutes pièces et sur des bases nouvelles une représentation nationale, ménager le juste orgueil de la colonie, garantir toute liberté et toute sécurité à la population catholique et française, comme aux citoyens anglais d'origine et protestants. Le gouverneur-général apporta dans la répression une grande réserve. Quelques exécutions eurent lieu, mais n'atteignirent que des meurtriers. Quant aux plus influents parmi les criminels d'Etat accusés de haute trahison, la plupart avaient réussi à sortir du territoire anglais. Vingt-quatre accusés de cette catégorie, parmi lesquels le célèbre Papineau, furent, par ordonnance rendue le 28 juin 1838 par lord Durham en conseil spécial, condamnés à la déportation aux Bermudes. Toutes poursuites furent abandonnées contre les autres prévenus. C'était là une conduite à la fois humaine et habile. Mais l'esprit de parti réussit à la dénaturer de l'autre côté de l'Atlantique. Les ennemis personnels de lord Durham, et ils étaient en grand nombre, contestèrent la légalité de ces mesures. Resté à la tête du parti radical, lord Brougham avait facilement ameuté les radicaux contre un homme qui acceptait du gouvernement une mission aussi importante. Les rôles étaient intervertis, et lord Durham semblait avoir passé dans le camp ennemi. On se contenta d'abord de censures de détail, d'aigres insinuations : mais quand fut connue à Londres l'ordonnance conciliatrice du 28 juin, les jurisconsultes livrèrent un assaut général à la position de leur ennemi. Aidé de lord Lyndhurst et de lord Ellenborough, lord Brougham proposa d'annuler par un bill l'ordonnance comme entachée d'illégalité. Un vote de censure fut

obtenu dans les deux chambres. Lord Durham, sentant son autorité diminuée par le succès de ces manœuvres, indigné d'ailleurs de la mollesse avec laquelle le ministère l'avait soutenu, prit la résolution de se retirer. Il revint à Londres à la fin de novembre 1838, découragé, malade, et mourut moins de deux ans après, le 28 juillet 1840, à Cowes, dans l'île de Wight. Dans toute sa carrière politique, lord Durham a donné le rare spectacle d'une unité que peuvent seule expliquer la conscience la plus sévère unie à une passion vraie, bien que souvent excessive, de la liberté. Par sa tenacité tout anglaise, par son inaltérable fidélité aux doctrines de sa jeunesse, il a contribué plus qu'aucun autre homme d'Etat à assurer le paisible triomphe de ces réformes dont l'accomplissement a épargné à la Grande-Bretagne les révolutions qui ne fondent que sur des ruines. Beaucoup eurent plus de génie, aucun plus de suite et de caractère.

A. F.—R.

DURICH (FORTUNAT), savant barnabite, docteur en théologie, naquit à Turnau en Bohême en 1730, et non pas en 1733 ou 1735, comme on l'a prétendu. Il fut professeur de théologie et de langue hébraïque à l'université de Prague, et co-recteur dans son monastère. Après la suppression de son ordre en Bohême, il se retira à Vienne, et quelques années après à Turnau, son lieu natal, où il mourut le 30 août 1802. Les ouvrages qu'il nous a laissés sont : 1° *Euiychii Benjamin Transalpini Dissertatio philologica de vocibus Hhartyminim et Belathem.*, Exod., 7, 11. s. l., 1763, in-fol. 2° *De templi Salvatoris et monasterii fratrum minimorum S. Francisci de Paula veteris Pragæ Specimen historicum*, Prague, 1771, in-8°. 3° *Dissertatio de slavo-bohemica sacri codicis versione*, ibid., 1777, grand in-8°. 4° *Bibliotheca slavica antiquissimi dialecti communis et ecclesiasticæ Slavorum gentis*, Vienne, 1795, grand in-8°. Il a été l'un des principaux collaborateurs de la dernière édition de la Bible bohémienne, donnée par les barnabites de Prague.

L.—D.

DURIT (MICHEL), avocat au présidial d'Orléans, sa patrie, mort en 1598, sans qu'on sache bien précisément l'année de sa naissance, est connu par un livre qui, dans le temps de la ligue, fit un certain bruit, et intitulé : *Michaelis Ritii optimus Francus, sive de fide gallica, ad Franciscum Balzacum Antracium*, Paris, Thiéry, 1589, in-8°. Cet ouvrage fut fait à l'occasion du meurtre des Guises. Il obtint la même année les honneurs de la traduction, et parut sous le titre de *la Vie d'Entrague le bon Français, ou de la fidélité des Gaulois*, in-8°. Durit y fait de vifs reproches à François de Balzac d'Entragues, d'affaiblir les moyens d'une association dont il avait été l'un des premiers appuis. Il y a dans ce livre, dit le P. Lelong, des cir-

constances curieuses qui appartiennent à l'histoire du temps, et qu'on ne trouve que là. P—D.

DURIVAIL. *Voyez* RIVAL.

DURIVAL (NICOLAS LUTON), secrétaire de l'intendance de Lorraine, greffier du conseil d'Etat du roi Stanislas, et enfin lieutenant de police à Nancy, était né à Commercy, le 12 novembre 1723. Après avoir fait de bonnes études, il fut placé dans les bureaux de l'intendance, et s'appliqua entièrement à acquérir les connaissances nécessaires à un administrateur. Frappé de l'imperfection des ouvrages qui existaient sur la topographie de la Lorraine, il forma le projet d'en rédiger une qui, s'éloignant également de la sécheresse des nomenclatures et de la prolixité des histoires particulières, contiendrait des notices exactes sur les villes, bourgs et villages de cette province. Il publia différents essais, pour mieux connaître si son projet serait goûté, et pour demander des secours aux personnes éclairées, et fit enfin paraître, après vingt années de travail et de recherches, la *Description de la Lorraine et du Barrois*, que l'on regarde, avec raison, comme un modèle des ouvrages de ce genre. Durival était membre de l'académie de Nancy depuis 1760, et il a communiqué à cette compagnie un grand nombre de mémoires sur des objets d'utilité publique. Sa place de lieutenant de police ayant été supprimée en 1790, il fut nommé administrateur municipal. Quoiqu'il eût occupé pendant la plus grande partie de sa vie des emplois lucratifs, il était demeuré pauvre, et il fut compris dans le nombre des savants auxquels la Convention accorda des secours en 1795. Il mourut le 21 décembre de la même année à Heillecourt, près de Nancy. On a de Durival : 1° *Table alphabétique des villes, bourgs, villages et hameaux de la Lorraine et du Barrois*, Nancy, 1748, in-8°. Cette table fut réimprimée l'année suivante, avec des additions, et une troisième fois en 1766. L'abbé Expilly l'a insérée dans son *Dictionnaire géographique de la France*, en donnant de justes éloges à l'auteur. 2° *Mémoire sur la Lorraine et le Barrois, suivi de la Table alphabétique des villes, bourgs, etc.*, Nancy, 1753, in-4°. Il en avait fait imprimer l'année précédente un petit nombre d'exemplaires pour les distribuer à ses amis. Henriquez a inséré en entier la table alphabétique dans son *Abrégé chronologique de l'Histoire de Lorraine*, dont elle forme le 2° volume, sans en nommer l'auteur. 3° *Coutume particulière à la Bresse, village de Lorraine*, Nancy, 1754, in-8°. 4° *Mémoire sur la clôture des héritages, le vain pâturage et le parcours en Lorraine*, ibid., 1763, in-8°. 5° *Principes sur le pacage, le vain pâturage et le parcours*, ibid., 1766, in-8°. 6° *Introduction à la description de la Lorraine et du Barrois*, ibid., 1774, in-8°. 7° *Description de la Lorraine et du Barrois*,

Nancy, 1778-79-83, 4 vol. in-4° : le 4° volume est devenu plus rare que les autres, les exemplaires qui restaient chez le libraire ayant été vendus à un épiciers pendant la révolution. On peut regarder cet ouvrage comme le fruit de toutes les études de Durival; les faits y sont présentés avec méthode, le style en est agréable, et les nombreuses indications sont d'une exactitude scrupuleuse. L'introduction, formant le 1^{er} volume, est une histoire complète de Lorraine, depuis Reinier au Long Cou, premier duc bénéficiaire de Lorraine (959), jusqu'à la mort de Stanislas. Sonnini a inséré dans sa *Bibliothèque physico-économique* trois mémoires de Durival : 1° *Considérations sur les plantations de la Lorraine* (juin 1809). 2° *Théorie de Léopold 1^{er}, duc de Lorraine, pour la construction et l'entretien des routes* (octobre même année). 3° *Comparaison des effets du régime actuel des haussées avec ceux qui résultent des procédés de la théorie de Léopold 1^{er}* (novembre même année). W—s.

DURIVAL (JEAN-BAPTISTE LUTON), frère du précédent, fut après lui secrétaire des conseils d'Etat et des finances de Stanislas, duc de Lorraine, puis, en 1766, devint premier secrétaire des affaires étrangères, sous le ministère du duc de Choiseul; en 1777, il fut envoyé en Hollande en qualité de ministre de France. Il était né à St-Aubin, le 4 juillet 1725, et mourut à Heillecourt le 14 février 1810. On a de lui : 1° *Essai sur l'Infanterie française*, 1760, in-12. 2° *Détails militaires*, 1758, in-12. 3° *le Point d'honneur....* 4° *Histoire du règne de Philippe II*, traduite de l'anglais de Watson, Amsterdam, 1777, 4 vol, in-12 : il fit cette traduction avec le célèbre Mirabeau. Il a fourni des articles à l'Encyclopédie méthodique, pour l'Art militaire, et a laissé quelques opuscules inédits. — DURIVAL (Claude), frère des précédents, fut, comme eux, secrétaire des conseils d'Etat et des finances de Stanislas. Né à St-Aubin, en 1728, il est mort à Heillecourt le 2 mars 1805. On a de lui : 1° *Mémoires et Tarifs sur les grains*, Nancy, 1757, in-4°. 2° Un mémoire sur la culture de la vigne, couronné en 1776 par l'académie de Metz, et imprimé, Paris, 1777, in-8°. 3° *Equation des tributs*, Nancy, 1768, in-8°. Z.

DURIVIER (JEAN), graveur en médailles, né à Liège en 1687, et mort à Paris en 1761, s'est rendu recommandable dans la gravure; son goût pour cet art l'amena à Paris, où il étudia sous les meilleurs maîtres. Son mérite ne tarda pas à le faire connaître, et les distinctions les plus flatteuses devinrent en peu de temps la récompense de ses travaux. Il fut nommé graveur du roi, obtint un logement au Louvre, et fut reçu à l'académie de peinture et de sculpture. C'est le graveur qui a le mieux trouvé la ressemblance de Louis XV. Delille a consacré quatre vers à la mémoire de cet habile

artiste, dans le 7^e chant du poème de l'*Imagination* :

Durivier, c'est à toi de tenter ces travaux ;
Et si, dans nos remparts, des Vandales nouveaux
Brisent des monuments que le bon goût adore,
Ton burin immortel les fera vivre encore.

A—s.

DUROC, DUC DE FRIOUL, naquit à Pont-à-Mousson en 1772, et fit d'assez bonnes études à l'Ecole-Militaire de cette ville. Son père, qui était notaire, le destinait au même état ; mais la révolution vint lui ouvrir une carrière qui le flattait davantage. Il entra à l'école de Châlons comme élève d'artillerie ; et, après avoir été nommé lieutenant en 1792, il émigra, et passa plusieurs mois en Allemagne. Revenu à l'école de Châlons, il fut dénoncé comme royaliste et fut très près d'être arrêté comme émigré. Sorti de ce mauvais pas, il devint aide de camp du général Lespinasse, et fit en cette qualité les premières campagnes de la révolution. Ce fut par son ancien camarade, Marmont, qu'il devint aide de camp de Bonaparte, en 1796. Il se rendit alors en Italie avec ce général, se distingua au passage de l'Isonzo, en 1797, accompagna Napoléon en Egypte, et fut blessé d'un éclat de bombe au siège de St-Jean d'Acre. Il fut du petit nombre des amis dévoués que Bonaparte ramena en France avec lui. Dès que ce général se fut emparé du pouvoir par la révolution du 18 brumaire, il confia à Duroc les missions les plus importantes, et l'envoya successivement à la cour de Berlin, à celles de Stockholm, de Vienne et de St-Petersbourg, dans les circonstances les plus délicates. Ce favori s'acquitta toujours au gré de son maître de ces missions difficiles. Celui-ci eut toujours en lui une entière confiance ; il le combla de bienfaits, et voulut l'avoir toujours auprès de sa personne. Pendant toute la durée de sa puissance, à Paris et dans ses voyages, c'est toujours à Duroc que furent confiés les soins nombreux regardés comme nécessaires à la sûreté de la personne impériale : spectacles, promenades, valets, cuisine, tout dans l'intérieur était soumis à sa surveillance et à son inspection. D'un caractère froid, discret et réservé, personne n'était plus propre que lui à de pareils détails. Dépouvé de toute énergie, il ne pouvait être qu'un instrument passif, et il ne prit jamais l'initiative du mal ; mais naturellement dur et insensible, il l'exécuta toujours ponctuellement ; et s'il n'a pas ordonné une mauvaise action, il n'a pas empêché, il n'a pas même retardé un seul crime ; c'était au reste le seul moyen de rester dans la faveur impériale, et sous ce rapport rien ne dut manquer aux vœux de Duroc. Pendant quinze ans il fut constamment le confident des plus grands projets et des plus petites intrigues ; il fut même souvent le ministre complaisant des plaisirs les plus secrets de son maître. Sa carrière militaire fut

peu remarquable : cependant, en 1805, il remplaça un instant dans le commandement des grenadiers de l'armée d'Allemagne le général Oudinot, qui avait été blessé, et cet honorable emploi, accordé à un favori, choqua les prétentions de quelques généraux qui y avaient des droits plus réels. Duroc était plus propre à servir dans l'intérieur du palais que sur le champ de bataille ; cependant il a eu l'honneur d'y mourir le 22 mai 1813, à Wurtschen, où il fut tué d'un boulet de canon, quoiqu'il se tint alors fort loin de la mêlée. Bonaparte a rapporté, dans son bulletin de cette bataille, une conversation fort remarquable qu'il dit avoir eue avec son favori dans ses derniers moments. Si l'on en croit ce bulletin, Duroc dit à son maître « qu'il l'attendait dans le ciel, mais qu'il désirait que ce ne fût que dans trente ans, afin « qu'il pût achever le bonheur de la France. » Le fait est que Duroc expira presque subitement, et qu'il put à peine proférer quelques paroles. Ce général avait obtenu des faveurs et des titres de toute espèce ; il était président à vie du collège électoral de la Meurthe, grand officier de l'empire, grand maréchal du palais, duc de Frioul, etc., etc. Tous les souverains de l'Europe l'avaient à l'envi décoré de leurs ordres, et il en avait reçu les plus riches présents. Son corps, embaumé, fut apporté à Paris, et déposé dans l'église des Invalides. M. Villemain avait été chargé par le ministre de l'intérieur de prononcer son oraison funèbre, dans une pompeuse cérémonie que Bonaparte voulait consacrer à sa mémoire, mais, qui, d'abord retardée par les circonstances de la guerre, n'a jamais eu lieu.

M—D. j.

DUROCHER. Voyez GUÉRIN.

DUROI (HENRI). Voyez DUROY.

DUROI (JEAN-PHILIPPE), médecin de Brunswick, né en 1741, et mort en 1786, se fit connaître comme naturaliste par des observations botaniques sur quelques espèces particulières de roses et de saules, qu'il publia dans sa thèse inaugurale (Helmstedt, 1771). Fixé près de la famille des Veltheim, il entreprit de faire connaître les services qu'ils rendaient à leur pays par l'introduction et la naturalisation de beaucoup d'arbres et d'arbustes étrangers, surtout de l'Amérique septentrionale, qu'ils cultivaient sur leurs propriétés d'Harbke, près de Helmstedt. Ce fut en publiant leur histoire rangée par ordre alphabétique, sous ce titre : *die Harbkesche Wilde Baumzucht*, Brunswick, 1771-72, 2 vol. in-8°, avec 6 planches. On y trouve des notions précieuses sur l'introduction de plusieurs de ces plantes. C'est un ouvrage très estimé. J.-Frédéric Joss en a donné une 2^e édition en 1795. Linné le fils avait dédié à Duroi un genre sous le nom de *Duroia* ; mais il a été réuni depuis au genre *Genipa*. D—P—s.

DUROLLET ou **DUROULLET** (le bailli, et

suivant d'autres le marquis), est le nom sous lequel est connu un auteur dramatique du 18^e siècle. Il paraît qu'il était commandeur de l'ordre de Malte. Il mourut en 1786. C'était un homme de beaucoup d'esprit, mais un médiocre auteur : son mérite aujourd'hui est d'avoir excité le chevalier Gluck à se faire connaître, et d'avoir été son collaborateur. Les ouvrages de Durollet sont : 1^o *les Effets du caractère*, comédie en 5 actes et en vers, jouée sans aucun succès au Théâtre-Français, le 3 février 1752, et non imprimée. 2^o *Iphigénie en Aulide*, tragédie-opéra, en 3 actes, Paris, 1774, in-8^o ; ou ibid., 1777, 1782, in-8^o. C'est le premier ouvrage français dont Gluck ait fait la musique. 3^o *Alceste*, opéra en 3 actes, imité de l'italien, Paris, 1776, in-4^o ; souvent réimprimé, notamment, 1779, in-4^o, Paris, 1786, 1797, 1802, in-8^o. 4^o *Lettre sur les drames-opéras*, Amsterdam et Paris, 1776, in-8^o. 5^o *Les Danaïdes*, tragédie lyrique en 5 actes, Paris, 1784, in-4^o ; et remise en 4 actes, par Desaugiers, Paris, 1817, in-8^o. Cette pièce est imitée de l'italien de Casabigi. Durollet a eu part aux *Mémoires pour servir à l'histoire de la révolution opérée dans la musique*, par Gluck, publiés en 1781. A. B.—r.

DUROSNEL (ANTOINE - JEAN - AUGUSTE-HENRI, comte), général de division, pair de France, aide de camp de l'empereur Napoléon et du roi Louis-Philippe, naquit à Paris le 9 novembre 1771, d'un chef du bureau de la cavalerie du ministère de la guerre. Il se destina de bonne heure à la carrière militaire, gagna ses premiers grades dans les guerres de la révolution, et, en 1792, à l'âge de vingt et un ans, devint aide de camp du général d'Harville. Nommé colonel du 16^e de chasseurs à cheval, le 27 juillet 1799, Durosnel se distingua successivement à Mœskirch, où il enfonça et détruisit une force triple de la sienne (5 mai 1800) ; à Hohenlinden, où il protégea le flanc gauche de Moreau, et contribua à la plus célèbre des victoires remportées par ce général en chef ; à Austerlitz, où sa valeur lui valut le grade de général de brigade (24 décembre 1805) ; à Iéna, où, par une charge impétueuse, il dégagait l'Empereur, un moment trop exposé (14 octobre 1806). Ensuite, détaché sur l'Oder, Durosnel fut chargé d'intercepter les convois ennemis, et il y acheva la désorganisation de l'armée prussienne. Les services rendus par Durosnel attirèrent l'attention sur lui ; en 1808, l'Empereur le nomma gouverneur de l'Ecole militaire de ses pages. Employé en 1809 dans la campagne contre l'Autriche, Durosnel fut, le 16 avril, élevé au grade de lieutenant-général. Il se distingua bientôt après à la bataille d'Essling (22 mai) ; il y est blessé, tombe dans une embuscade de 25 hussards, est fait prisonnier, et passe pour mort jusqu'à l'amnistie du 12 juillet, qui le rend à la liberté et à sa patrie. Le 30 juin 1810,

Durosnel fut nommé aide de camp de l'Empereur. En 1812 il fut chargé de surveiller, comme aide major général, toute la cavalerie française. En 1813, il fut nommé gouverneur de la ville de Dresde, après la prise de cette ville, et y resta jusqu'à la capitulation. En 1815 enfin, Napoléon l'appela au commandement en second de la garde nationale de Paris, sous ses ordres immédiats, et il conserva ce commandement jusqu'au commencement du mois de juin, époque à laquelle il fut remplacé par le maréchal Masséna. Pendant la restauration, le comte Durosnel resta en non-activité ; la révolution de 1830 le rendit à la vie publique. D'abord député et président du conseil général de Seine-et-Marne, il devint bientôt aide de camp du roi Louis-Philippe, dont il conserva la confiance jusqu'à la chute de ce prince. Rendu une seconde fois à la vie privée par la révolution de 1848, Durosnel est mort dans la retraite un an après, le 5 février 1849. Il avait reçu la décoration de l'ordre de l'Éléphant de Danemark et celle du Lion de Bavière. Il avait été nommé comte et pair de France par l'Empereur. Il était chevalier de St-Louis et grand-croix de la Légion-d'Honneur. L'Eloge du comte Durosnel a été inséré, par le général comte Philippe de Ségur, dans le *Journal des Débats* du 11 février 1849. E. D.—s.

DUROSOI (BARNABÉ FARMIAN DE ROSOI, connu sous le nom de), naquit à Paris en 1745, et s'adonna aux lettres. « Avec des talents au-dessous du médiocre, il n'a pas craint, dit Sabatier de Castres, de s'attacher à ce qu'il y a de plus difficile. La morale, la métaphysique, l'histoire, la tragédie, n'ont point effrayé sa plume, ou pour mieux dire, il a traité tous ces genres avec les derniers excès du mauvais goût. » Ce jugement, quelque sévère qu'il paraisse, n'a été contredit par personne. Palissot avant dans un vers, accolé Durosoi à Blin de Saintmore, ne manqua pas de prévenir, dans une note, que « Blin est à Rosoi ce que l'honnête est à la mendicité. » Le 12 mai 1770, Durosoi avait été mis à la Bastille pour deux ouvrages, qui étaient, dit-on, *les Jours* (dont l'auteur est l'abbé Remy) et *le Nouvel Ami des hommes*. Il y resta jusqu'au 21 juillet de la même année ; mais cette détention ne lui donna aucune importance dans le monde. Il ne cessa de prouver combien est mal fondé ce propos commun, qu'un mauvais ouvrage suppose toujours de l'esprit ; « car, dit La Harpe, ceux de M. Durosoi supposent le contraire. » La révolution arriva, et Durosoi se mit dans les rangs des royalistes. Il rédigeait la *Gazette de Paris* (qu'il ne faut pas confondre avec le *Journal de Paris*). Lorsque Louis XVI, ramené de Varennes, fut retenu dans le château des Tuileries, Durosoi eut la généreuse idée d'engager les partisans du roi de s'offrir pour ses otages. Il

se présenta un assez grand nombre de personnes dont il commença à donner la liste dans sa feuille, et qui offraient de se constituer prisonniers et cautions solidaires de Louis XVI, sous la condition que ce prince obtiendrait sa liberté. C'est cette circonstance qui a fait naître l'ouvrage (rédigé par Boulage) intitulé : *les Otages de Louis XVI, et de sa famille*, Paris, 1814, in-8°. Cependant, les circonstances devenant de plus en plus difficiles, Durosoi craignit de compromettre les jours de ceux qui s'offraient pour otages, et cessa d'en donner la liste; lui-même fut arrêté après le 10 août 1792, traduit au tribunal criminel, condamné à mort le 29 août 1792, et exécuté le même jour aux flambeaux. « Il laissa, » dit la *Biographie moderne*, une lettre cachetée, dans laquelle il disait qu'un royaliste « comme lui était digne de mourir pour son roi » et pour sa religion le jour de la St-Louis. Il « montra le plus grand sang-froid, demandant » que sa mort fût utile au genre humain, et « qu'on fit sur lui l'expérience de la transfusion » du sang. » Durosoi prouva qu'une extrême médiocrité d'esprit n'est pas incompatible avec une certaine dignité de caractère. On a de lui : 1° *Mes dix-neuf ans, ouvrage de mon cœur*, Kusko (Paris), 1762, in-12. On y trouve *Caliste*, comédie en 2 actes. 2° *Lettres de Cécile à Julie*, Amsterdam et Paris, 1764, in-12, et Paris, 1769, 2 vol. in-12. 3° *Clairval philosophe, ou la Force des Passions*, La Haye (Paris), 1765, 2 vol. in-12. 4° *Les Sens*, poème en 6 chants, Paris, 1766, in-8°. L'auteur y a trop négligé le sens commun et la décence. 5° *Le Génie, le Goût et l'Esprit*, poème en 4 chants, Amsterdam et Paris, 1766, in-8°, qui fit voir que l'auteur ne possédait aucune des qualités qu'il voulait célébrer. 6° *Œuvres mêlées* (en vers et en prose), 1769, 2 vol. petit in-8°, contenant des fables, des épîtres, des contes, des chansons, etc. 7° *Essai philosophique sur l'établissement des écoles gratuites du dessin pour les arts mécaniques*, 1769, in-8°. 8° *Annales de la ville de Toulouse*, Toulouse, 1771 et années suivantes, 5 vol. in-4°. « Compilation des » plus minces annalistes, dit l'abbé Sabatier, « bigarrée de différents styles, farcie de ré- » flexions parasites, constamment exprimées « avec une emphase ridicule et une mortelle » pesanteur. » Cet ouvrage valut cependant à l'auteur le titre de citoyen de Toulouse. 9° *Le Joyeux Avènement*, poème, Paris, 1764, in-8°. 10° *Dissertation sur le drame lyrique*, La Haye (Paris), 1775, in-8°. 11° Beaucoup de pièces de théâtre; savoir : *les Décus français, ou le Siège de Calais*, tragédie, 1765, in-8°; — *Azor, ou les Péruviens*, tragédie, 1770, in-8°: ces deux pièces n'ont pas été représentées; — *Richard III*, tragédie jouée en 1781, imprimée, Paris, 1782, in-8°; — *Henri IV, ou la bataille d'Ivry*, drame lyrique en 3 actes, musique de

Martini, 1774, in-8°, qui eut quelque succès, et a été repris, avec quelques changements, et réimprimé en 1814; — *la Réduction de Paris sous Henri IV*, drame lyrique en 3 actes, musique de Bianchi, Paris, 1775, in-8°. Durosoi y fait si mal parler Henri IV, que Laharpe dit à cette occasion, « qu'il est scandaleux que la po- » lice laisse ainsi traîner sur les tréteaux d'Ar- » lequin, de grands noms profanés par d'im- » beciles barbouilleurs. » L'espèce d'obstination avec laquelle Durosoi semblait avoir pris à tâche de déshonorer la mémoire d'un héros cher aux Français, en le travestissant de la manière la plus ridicule dans ces deux pièces, « lui valut, » dit Palissot, le nom de Ravailac second. » Cependant, en 1783, Durosoi, en supprimant les ariettes, et en y ajoutant une intrigue romanesque, reproduisit sa *Réduction de Paris* sous le titre de *la Clémence de Henri IV*, imprimée en 1791, Paris, in-8°; dans la préface de cette pièce, Durosoi parle d'une *Histoire de Henri IV* par l'abbé Brizard, en 3 volumes, qui n'a pas vu le jour; — *les Mariages samnites*, opéra en 3 actes, musique de Grétry, 1776, in-8°; — *les Deux Amis, ou le Faux Vieillard*, opéra en 3 actes, 1779, in-8°; — *Pygmalion*, opéra en 1 acte, musique de Bonesi, joué en 1780, imprimé in-8°; — *les Trois Roses, ou les Grâces*, opéra en 3 actes, 1778, in-8°, représenté à Versailles en 1777; — *le Siège de Mézières*, comédie lyrique en 3 actes, dont le héros est Bayard, jouée en 1788, imprimée in-8°; — *l'Amour filial*, comédie en 2 actes, mêlée d'ariettes, musique de Ragué, jouée en 1786, non imprimée. Sabatier de Castres attribue à Durosoi la *Dissertation sur Corneille et Racine, suivie d'une Epître en vers*, 1773, in-8°. Barbier attribue à Durosoi le *Vrai ami des hommes*, Amsterdam, 1772, in-12; réimprimé, Riom, 1796, in-8°, comme ouvrage posthume de Thomas. — C'est à Jean-Baptiste Durosoi, docteur et professeur en théologie au collège royal de Colmar, conseiller ecclésiastique du prince-évêque de Bâle, né à Belfort, le 10 février 1726, et mort le 22 avril 1804, que l'on doit la *Philosophie sociale, ou Essai sur les devoirs de l'homme et du citoyen*, 1783, in-12; réimprimé par la Société catholique de la Belgique, Louvain, 1822, in-8°. A. B—r.

DUROURE (JOACHIM DE BEAUVOIR), dit le *brave Brison*, fils de Rostaing de Beauvoir Duroure, baron de Beaumont, et de Jeanne de Caires, dame d'Entraignes, naquit, en 1577, d'une illustre et ancienne maison du Viennois, établie dans le Gévaudan et le Vivarais, qui a produit une branche Duroure ou de La Rovère en Italie, dont plusieurs historiens, et notamment Moréri, ont trop légèrement avancé qu'étaient Sixte IV et Jules II (1). La nature avait

(1) Les maisons de La Rovère et Duroure ont également un chéa, dans leurs armes.

fait Joachim Duroure pour la guerre et le commandement. Dès l'âge de dix-huit ans, il rejoignit l'armée de Lesdiguières en Savoie, dans le régiment de René de la Tour-Gouvernet, baron de Privas, vicomte de Chambaud, protestant zélé et chef intrépide, qui ne tarda pas à le remarquer et à l'admettre dans sa confiance. De là le penchant qui se déclara bientôt chez lui pour la religion réformée, et son abjuration ouverte, laquelle, condamnée par sa famille, lui fit payer plus tard une grande célébrité par de grands malheurs. De retour en Vivarais, avec son frère Chabrilles, après s'être fait un nom près des compagnons de Lesdiguières, par ses actions en Savoie et en Provence, il fut reconnu comme chef des huguenots de sa province, et, à la mort de Henri IV, il reçut, en cette qualité, de la régente Marie de Médicis, une lettre par laquelle cette princesse, qui le savait aussi sincère royaliste que sectaire ardent, lui recommandait les intérêts du roi son fils en Vivarais. Cette lettre est encore en original dans les archives de sa famille. Pendant les années 1612 et suivantes, il fut député au synode de Privas, ainsi qu'aux assemblées de Grenoble, Sommières, Châtellerault et Saumur. En 1614, une alliance qu'il contracta, contre le vœu de ses parents, avec la fille du baron de Privas, Marie de la Tour-Gouvernet, le rendit maître de cette place alors importante; mais cette union fut courte, stérile et fatale. Sa femme étant venue à mourir, il conçut pour sa belle-mère une passion furieuse, et fut entraîné à la pensée de l'épouser par les ministres calvinistes, jaloux d'empêcher cette dame, en s'alliant avec le vicomte de Lestranges-Hautefort, catholique déterminé qu'elle aimait, d'enlever à leur parti une de ses principales places de sûreté. La baronne de Privas épousa secrètement Lestranges, et lui livra son château fortifié. Alors Brison prit les armes, assiégea Privas et l'emporta de vive force en octobre 1620, avant l'arrivée des renforts que les ducs de Montmorency et de Ventadour envoyaient contre lui. Une première guerre civile suivit cette action, qui s'étendit bientôt, par l'instigation des ministres, à toute cette partie du Midi, en se liant aux opérations des réformés de Nîmes et de Montpellier, comme à celles du duc de Rohan vers Montauban et la Rochelle. En 1621, les consuls de Nîmes appelèrent Brison dans leurs murs, et lui décernèrent le gouvernement militaire du parti; mais la jalousie du duc de Rohan et celle des consuls le forcèrent à résigner un poste où l'intrigue avait plus d'empire que le courage, après avoir toutefois assuré ses droits les armes à la main. Retourné dans les montagnes, théâtre de ses précédents exploits, il s'empara de Soyons, de Beauchastel et du Pouzin, places qui, commandant la navigation du Rhône, lui permirent de tenir en échec, avec 6,000 hommes seule-

ment, pendant les sept années que durèrent en trois reprises les guerres huguenotes de ce règne, toutes les forces de Lesdiguières et des autres généraux des armées royales dans ces contrées. Enfin, le 27 juillet 1626, il fit, à part, avec le connétable, une paix avantageuse, et fut nommé à cette occasion maréchal-de-camp et gentilhomme de la chambre. Rohan ne lui pardonna jamais sincèrement cette soumission, bien que, deux ans auparavant, il lui eût donné l'exemple d'une paix séparée. Brison demeura fidèle à son traité, quoi qu'on ait pu dire, et s'il prit encore les armes, en 1627, sur les ordres exprès de Rohan, qui avait besoin de faire diversion à l'expédition contre La Rochelle, il fut aisé de voir que, loin de pousser la guerre avec vigueur, étant éclairé désormais sur les véritables desseins du duc, qui étaient la soif de la souveraineté, il ne se servit de son autorité que pour contenir les siens, se bornant à garantir à la religion la conservation de Privas. Cette conduite l'ayant rendu suspect aux religionnaires, il fut assassiné d'un coup de mousquet, près de Privas, le 4 janvier 1628, à la sortie d'un temple où il venait de tenir sur les fonts de baptême l'enfant d'un de ses capitaines. Sa mort fut le signal de la décadence de son parti en Vivarais; et, lorsqu'en 1629, après la prise de La Rochelle, Louis XIII vint en personne assiéger Privas, accompagné du cardinal de Richelieu, l'intrépide Monthrun, qui commandait la place pour le duc de Rohan avec Chabrilles, frère de Brison, ne put que retarder à son préjudice la reddition de cette ville malheureuse, reddition que Chabrilles eut le tort de favoriser secrètement. Ainsi finirent des troubles qui n'avaient plus d'objet pour la religion réformée, puisque l'édit de Nantes était de nouveau garanti. Brison avait une réputation de chef habile, loyal et courageux, qu'a consacrée le surnom de *Brave*, sous lequel il est encore désigné dans l'histoire.

L—P—E.

DUROURE (SCIPION DE BEAUVOIR-GRIMOARD, comte), cousin du précédent et chef de sa maison, naquit au château de Banne, en Vivarais, le 10 mars 1611. Son père, capitaine de cent hommes d'armes, avait embrassé, dans le Languedoc, la cause de Henri IV, et avait reçu de ce prince, le 4 janvier 1608, pour récompense, des lettres-patentes qui érigeaient la baronnie du Roure en comté. Neveu d'Anne d'Ornano, la sœur du maréchal de ce nom, gouverneur de Gaston d'Orléans, il fut élevé près de ce prince, dont il devint plus tard l'un des premiers chambellans, avec le comte d'Arquien et les seigneurs d'Aubusson et de Monthrun, et obtint, en 1651, le gouvernement du Pont-St-Esprit, après avoir été longtemps gouverneur de Montpellier. Il se distingua de bonne heure dans la carrière des armes, notamment en 1628 et 29, au siège de La Rochelle. Entré, en 1632, dans le régi-

ment des cheveu-légers-Duroure, qu'avait levé son père, il fut un moment entraîné avec Louis, son frère aîné, dans la rébellion du duc François de Montmorency, à laquelle on sait que Gaston ne fut pas étranger; mais le comte Duroure, étant bientôt rentré dans l'ordre, et ayant alors puissamment contribué à pacifier la partie du Bas-Languedoc où il exerçait le plus d'influence, Scipion passa comme capitaine dans un régiment d'infanterie de son nom, que son frère eut la commission de lever et de commander en Italie, sous le maréchal de Créquy, dans la guerre contre l'empereur et le roi d'Espagne. Après la mort de ce frère, qui fut tué, le 23 juillet 1635, au siège de Valence, Scipion devint colonel du régiment Duroure, et s'y fit remarquer au combat du Tésin et à la bataille de Montbaldon, en 1637, où le maréchal de Créquy battit le marquis de Léganez et le duc de Modène. Son général, qui était son parent et son protecteur, ayant été tué devant Brême, en 1638, il sut se concilier l'estime du maréchal de la Mothe-Houdancourt et du vicomte de Turenne, par sa conduite brillante à la prise de Quiers, et, en 1639, au ravitaillement de Casal, affaire qui commença la grande réputation de Turenne. En 1640, l'armée d'Italie se trouvant commandée par le comte d'Harcourt-Lorraine, son cousin-germain, il vit sa fortune militaire s'accroître rapidement, et sut la mériter par des actions d'éclat aux batailles de Casal et de Turin, ainsi qu'à la prise de cette dernière ville. Il fut successivement nommé, de 1644 à 1661, grand-bailli du Vivarais à la mort du comte de Tournon, lieutenant-général commandant dans le Bas-Languedoc, lieutenant-général des armées du roi, conseiller d'Etat et chevalier des ordres. Commissionné à l'âge de trente-neuf ans, en 1650, comme lieutenant-général pour servir en Flandre, sous le maréchal Du Plessis-Praslin, il se distingua à la bataille de Réthel, où Praslin eut l'honneur de vaincre Turenne, alors rebelle. Après la paix, il tint, au nom du roi, les états de Languedoc, dont il était d'ailleurs baron, et reçut à Montpellier le jeune roi Louis XIV, la reine-mère et le cardinal Mazarin, dans le voyage qu'y fit la cour avant de se rendre au-devant de l'infante Marie-Thérèse, dont le mariage mit le sceau à la paix des Pyrénées. Depuis cette époque, Scipion, devenu comte Duroure après la mort de son père, ne quitta plus sa province, où il fit aimer et respecter le gouvernement du roi, jusqu'en 1669, qu'étant venu faire sa cour à Paris, il y mourut fort regretté.

L—P—E.

DUROURE (LOUIS-PIERRE-SCIPION DE BEAUVOR-GRIMOARD, comte), deuxième fils du précédent, eut ce rapport de destinée avec son père qu'il devint l'aîné de sa famille par la mort de son frère Jacques, tué, en 1664, à la bataille de Raab en Hongrie, et qu'il commanda comme lui

un régiment de son nom. Il est à remarquer que dix des siens périrent à la guerre, de l'an 1622 à l'an 1763. Le roi, ayant accordé au jeune Duroure les charges et gouvernements que son père avait en Languedoc, ne tarda pas à lui donner d'autres témoignages de sa faveur en le mariant, au Palais-Royal, avec mademoiselle Du Guast d'Artigny, fille d'honneur de Madame Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans. Ce monarque honora de sa présence les noces des époux, qui se firent à l'hôtel de Créquy en considération d'Anne Duroure, comtesse de Créquy-Canaples, mère du premier duc de ce nom. Ce fut à cette fête, burlesquement chantée par Loret dans sa gazette n° 9, rubrique du 16 janvier 1666, que fut représenté pour la première fois l'*Antiochus* de Thomas Corneille. Louis XIV y dansa un ballet. En 1670, les paysans du Vivarais s'étant insurgés sous la conduite d'un partisan hardi, à l'occasion des nouveaux impôts, le comte Duroure marcha contre eux avec des troupes de la maison du roi, les atteignit au nombre de 4,000, au bourg de Ville-Dieu, près d'Aubenàs, les défit complètement, assisté du marquis de Castries, aussi lieutenant-général en Languedoc, et les soumit, en sachant allier, ainsi que l'a attesté d'Aguesseau alors envoyé sur les lieux, une sage modération à une juste fermeté. Il servit ensuite d'une manière brillante, sous le duc de Luxembourg, à la tête des régiments Duroure, infanterie et cavalerie, dans la guerre qui finit, en 1678, par la paix de Nimègue. Il se distingua surtout en 1673, à l'affaire près de Naarden, où Gassion et lui culbutèrent une partie de la cavalerie du prince d'Orange. Après la paix, il se rendit dans la province de son commandement, où il tint quatre fois les états au nom du roi, et fut harangué par Fléchier, comme on peut le voir dans les œuvres de ce célèbre orateur. Ses emplois, la guerre qu'il eut à soutenir, pour sa part, contre les Camisards, la nécessité où il était, même après la soumission de Cavalier, de contenir par sa présence les protestants des Cévennes, aigris par l'édit de 1685, le retinrent alors presque toujours en Languedoc. Son goût pour les lettres, qu'il cultivait avec succès (1), lui faisait d'ailleurs préférer l'habitation de ses terres. Cet amour de la retraite devint un besoin à la suite des chagrins domestiques dont il eut à souffrir, notamment quand il perdit son fils aîné, tué à 22 ans en 1690, à la bataille de Fleurus, peu après son mariage avec mademoiselle de Caumont-la-Force. La veuve de ce fils, par ses liaisons suspectes avec monseigneur (le grand dauphin), ne put que contribuer à le dégoûter de la cour, où il ne reparut plus guère que pour porter au roi les cahiers des états du Languedoc. Il mourut dans son château de Bar-

(1) On croit qu'il est l'auteur d'un petit livre sans pagination, imprimé en 1683, in-12, et qui est intitulé: *Abregé de la vraie philosophie, etc.*, par Duroure, à Paris, chez l'auteur.

jac en 1733, âgé de près de 88 ans. — Son petit-fils, *Louis-Claude-Scipion*, marquis Durooure, marié à Victoire de Gontaut-Biron, sœur du dernier maréchal de ce nom, fut aussi lieutenant-général des armées du roi, et de la province de Languedoc, et se distingua pendant les guerres de la fin du règne de Louis XIV. — *Denis-Auguste*, fils de ce dernier, fut l'un des menins du dauphin, père de Louis XVI, Louis XVIII et Charles X, et lieutenant-général, après avoir fait avec honneur la guerre de sept ans et celle de Corse. Il était, comme ses pères, gouverneur du Pont-St-Esprit. Il est mort à Paris, en 1814. L—P—E.

DUROURE (LOUIS-HENRI-SCIPION, GRIMOARD-BEAUVOIR), comte de Florac, de la même famille, mais d'une autre branche que les précédents, naquit à Marseille en 1763. Sa mère était fille unique du comte de Catherlugh, pair d'Irlande; et sa grand-mère maternelle était sœur du célèbre lord Bolingbroke. Il passa une partie de sa jeunesse en Angleterre, où il mena une vie très déréglée, et fut obligé de prendre la fuite après avoir tué d'un coup de pistolet son médecin, dont il avait enlevé la femme. Il se rendit alors en Provence, où son père lui avait laissé une fortune considérable. Déjà il en avait dissipé une partie lorsque la révolution commença; il accourut à Paris, et s'y montra très ardent révolutionnaire. L'un des fondateurs du club des Jacobins, il prit beaucoup de part à toutes les entreprises qui furent dirigées contre la cour, et principalement à celle du 10 août 1792. Devenu aussitôt après l'un des membres de la fameuse Commune, il eut plusieurs fois la triste mission de garder la famille royale au Temple, et signa le 21 janvier 1793 comme vice-président du conseil-général, le visa du testament de Louis XVI. Il racontait, dans les dernières années de sa vie, d'une manière originale et piquante, les conversations qu'il avait eues alors avec ce prince. Dans le mois de novembre 1792, il fut chargé d'examiner la conduite ministérielle de Roland, et fit un rapport contre lui. Après avoir joué un rôle très actif à la révolution du 31 mai 1793, qui assura le triomphe de Robespierre, il fut chargé d'écrire l'histoire apologetique de cette journée funeste. On ignore s'il s'est acquitté de cette tâche difficile; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il n'a jamais rien fait imprimer sur ce sujet. Scipion Durooure n'était pas à Paris à l'époque du 9 thermidor, et il échappa par son absence à la mort dont furent frappés presque tous ses collègues de la Commune. Il essuya ensuite des persécutions nombreuses et qui achevèrent sa ruine. Revenu dans la capitale, il y concourut, avec Antonelle, à la rédaction du *Journal des hommes libres*, que l'on appelait le *Journal des tigres*, et il fut associé à toutes les intrigues du parti des démagogues. En 1799, il était un des coryphées du club du

Manège : après le 18 brumaire, il fut inscrit sur la liste de proscription que les consuls révoquèrent bientôt. C'était un homme assez spirituel et qui ne manquait pas de savoir; mais sa loquacité était fatigante. Ce qu'il y a d'assez bizarre, bien que ce ne soit pas sans exemple, c'est qu'affichant le *sans-culottisme* le plus ridicule, il tenait beaucoup à son titre de comte, et aurait trouvé très mauvais que l'on contestât la noblesse de son origine. Scipion Durooure mourut, en décembre 1822, à Londres, où il était allé pour recueillir un héritage considérable avec son fils naturel, qui mourut peu de jours après dans la même maison : on a pensé qu'ils avaient été empoisonnés. Durooure a publié cinq éditions du *Maître d'anglais*, ou *Grammaire raisonnée par W. Cobett*, enrichi de nouveaux chapitres, *de nouvelles tables*, et *augmenté de notes critiques explicatives*. Toutes ces notes et explications, données selon les vues et les opinions de Durooure, mécontentèrent fort l'auteur, qui réclama dans les journaux contre cet abus (voy. COBETT). Durooure ne tint aucun compte de ces réclamations; et il finit même par publier l'ouvrage sous son propre nom. Dans la préface de la 4^e édition, imprimée en 1810, Durooure annonçait une traduction des *Oeuvres philosophiques* de Bolingbroke, qui n'a pas paru. Il a fourni des notes à la traduction du *Traité des pouvoirs et des obligations des jurys* de Richard Phillips, par Comte, Paris, 1819, in-8°. M—Dj.

DUROY, ou DEROY ou REGIUS (HENRI), naquit à Utrecht, le 29 juillet 1598. Après avoir étudié la médecine et s'être fait recevoir docteur, il exerça sa profession dans sa ville natale, où son habileté lui valut une chaire qu'il remplit pendant plus de quarante ans, jusqu'à sa mort, arrivée le 10 février 1679. Lié d'amitié avec Renier, qui enseignait la philosophie à Utrecht, il apprit de ce dernier le système de Descartes, qu'il embrassa avec une telle passion, que les ennemis du philosophe français attaquèrent violemment le professeur en médecine, et faillirent lui faire perdre sa chaire. Mais ayant voulu, pour augmenter sa réputation et son crédit, s'approprier la doctrine de Descartes, et en faire l'application à la théorie de la médecine, Duroy mit dans son plagiat si peu de délicatesse et de discernement, qu'il s'attira l'indignation et le mépris de Descartes; ce qui porta ce médecin à abjurer publiquement le cartésianisme, en laissant toutefois subsister dans ses ouvrages la plus grande partie des idées de son maître. Si Duroy a eu des torts graves envers Descartes, on ne peut lui refuser le mérite d'avoir défendu avec force la découverte de la circulation du sang contre les attaques peu mesurées de Primerose. Voici les ouvrages que Duroy a publiés. 1^o *Spongia pro eluendis sordibus animadversionum Jacobi Primerosii*

in theses ipsius de circulatione sanguinis, Leyde, 1640, 1656, in-4°. 2° *Physiologia, sive cognitio sanitatis*, Utrecht, 1641, in-4°. 3° *De hydrophobia*, ibid., 1644, in-4°. 4° *Fundamenta physices*, ibid., 1647, 1661, in-4°; c'est ce livre qui brouilla Duroy avec Descartes, parce que le premier fut accusé d'avoir inséré dans son ouvrage une copie presque entière du *Traité des Animaux*, du second. 5° *Fundamenta medicinæ*, ibid., 1647, in-4°; réimprimé sous ce titre : *de Arte medica et causis rerum naturalium*, ibid., 1657, 1664, 1668, in-4°. 6° *Horus academicus ultrajectinus*, ibid., 1650, in-8°. 7° *Philosophia naturalis*, Amsterdam, 1651, 1654, 1661, in-4°; publié en français à Utrecht, en 1686, in-4°. 8° *Praxis medica medicationum exemplis demonstrata*, Amsterdam, 1657, in-4°; Utrecht, 1668, in-4°. Ce traité a cela de remarquable, que l'histoire de chaque maladie est éclaircie par des faits particuliers (voy. CRAANEN.) 6° *Explicatio mentis humanæ*, Utrecht, 1659, in-4°. La plupart des ouvrages de Duroy portent l'empreinte de la philosophie cartésienne. R—D—N.

DUROY (.....), homme de loi, fut nommé juge au tribunal de district de Bernay, département de l'Eure, lors de la formation de l'ordre constitutionnel judiciaire, député suppléant à l'Assemblée nationale législative, et membre de la Convention, où il siégea parmi les plus ardents révolutionnaires, et vota la mort du roi sans délai. Après les événements du 31 mai 1793, il poursuivit vivement les députés que ces événements avaient frappés, et particulièrement son collègue Buzot, dont il demanda la mise en accusation, quoiqu'il appartint à la même députation que lui. A son retour d'une mission de deux ou trois mois dans son pays, pour y comprimer ceux qu'on appelait fédéralistes, il s'étonna du changement qu'il voyait dans l'Assemblée, et surtout du luxe que développaient déjà quelques-uns de ses collègues, que, d'après les opinions qu'il leur avait entendu manifester, il avait crus de véritables Spartiates. « J'estime plus, dit-il à cette occasion, ceux qui n'ont pas voté la mort du tyran que ceux qui l'ont condamné pour en mettre un autre à sa place. » Il se plaignit en même temps de la destitution de plusieurs officiers qui, dit-il, pour être nés nobles, n'en étaient pas moins sans-culottes. Resté fidèle à Robespierre, il ne cessa de se plaindre des persécutions qu'on faisait souffrir aux jacobins de ce parti; il se mit à la tête des révoltés du 1^{er} prairial an 3 (mai 1795), et fut désigné par eux pour faire partie du comité du salut public qu'ils établirent, mais qui n'exista que quelques heures. Les insurgés ayant été dispersés, Duroy fut arrêté avec plusieurs de ses collègues et traduit à une commission militaire qui le condamna à mort; il se poignarda lorsqu'on lui

lut son arrêt, et cependant il ne put s'arracher la vie. On le conduisit à l'échafaud tout couvert de son sang; il montra le plus grand calme, ne témoignant d'autre regret que de s'être porté un coup mal assuré. B—U.

DUROZOIR (CHARLES-FRANÇOIS), né à Paris, en 1774, entra de bonne heure à l'école Polytechnique; en 1779, il était admis avec le numéro premier à l'Ecole des Mines. Il a publié avec M. Héron de Villefosse une *Histoire de la révolution française*, par une société d'auteurs latins, 1800, in-8°. Cet ouvrage, faussement attribué à M. Chambry, annonce une connaissance approfondie des auteurs latins et obtint une grande vogue dans les premières années du consulat. Durozoir mourut en 1803, épuisé par le travail et laissant beaucoup de travaux inachevés qui lui auraient assuré un rang distingué parmi les érudits sans sa mort prématurée. A. F—L—T.

DUROZOIR (CHARLES), littérateur, frère du précédent, né à Paris le 15 décembre 1790, fit ses premières études à Ste-Barbe. Son amour du travail et les heureuses dispositions que chacun lui reconnaissait, engagèrent sa famille à le faire concourir pour l'obtention d'une demi-bourse au Prytanée français (lycée impérial). Il subit les épreuves avec succès et fut admis dans cet établissement où il termina ses études. Son père, avocat au parlement de Paris, caissier de la Comédie italienne et intendant des biens de la maison de Duras, voulut d'abord lui faire suivre la carrière du barreau. Bien que manifestant un goût prononcé pour les lettres, le jeune Durozoir se livra donc pendant quelque temps, et par obéissance, à l'étude des lois et de la procédure; mais la Providence lui ayant fait rencontrer alors M. de Lacretelle, dont il suivait le cours d'histoire à la Faculté des lettres, il s'attacha à lui et devint son secrétaire. On était à l'époque des grandes guerres de l'empire. Durozoir dut bientôt, comme tous les jeunes gens, payer sa dette à la patrie. Homme de plume, plutôt qu'homme d'épée, il espérait toutefois, en se rendant à l'armée, y trouver un emploi qui convînt à ses goûts. Il ne le rencontra pas tout d'abord; mais, grâce à la recommandation de Lacretelle, qui veillait sur lui avec une bonté toute paternelle, il fut enfin admis dans les bureaux d'un ordonnateur des armées. Après les désastres de nos troupes, Durozoir revint à Paris, et il dit lui-même quelque part qu'il fut l'un des premiers dans la capitale, à demander le rétablissement des Bourbons et à saluer leur retour dans le journal la *Gazette de France*, où il écrivait. Il était alors cruellement éprouvé, et cette époque fut sans contredit la plus difficile de sa vie. Outre que sa santé s'était profondément altérée dans les camps, il était sans argent, et se fût vu réduit à la plus affreuse misère, si la main qui l'avait déjà soutenu, ne fût

de nouveau venue à son aide. Il fut recueilli et secouru par de Lacretelle et par la mère d'un de ses anciens condisciples de Ste-Barbe. Son protecteur, pour lui créer quelques ressources, le présenta alors au journal *l'Indépendant*, dans lequel il commença à écrire. C'est en 1815 qu'il fit paraître son premier ouvrage intitulé : *Le Dauphin, fils de Louis XV et père de Louis XVI, de Louis XVIII, etc.* C'était un livre de circonstance. Cependant, l'auteur, en y témoignant de son affection et de son dévouement pour les Bourbons, parle avec toute l'ardeur d'une conviction sincère, et ce serait se tromper, selon nous, que de ranger cette publication parmi celles qu'inspirèrent seuls l'esprit de réaction qui se fit sentir en 1815 contre les institutions impériales et l'engouement intéressé qui entraînait auprès des Bourbons le plus grand nombre de ceux qui naguère se courbaient devant l'Empereur. Nous en disons autant d'un autre volume : *Louis XVIII à ses derniers moments, etc.*, conçu dans les mêmes idées et tout plein aussi d'expressions d'attachement pour l'ancienne dynastie. La foi politique de Durozoir était, sans nul doute, de plus vieille date et puisée à plus noble source. Mais s'il fut plus sincère que la plupart des écrivains de ce temps, il ne fut pas toujours plus juste qu'eux envers les hommes et les choses qui avaient existé en France depuis vingt-cinq ans. En 1817, il fut nommé examinateur des livres près la direction de la librairie, dépendante d'abord du ministère de la police générale, puis de celui de l'intérieur, et conserva cette place jusqu'en 1822, époque à laquelle elle fut supprimée. Déjà depuis 1818, et probablement sur la recommandation de de Lacretelle, Royer-Collard l'avait appelé à professer l'histoire au collège Louis-le-Grand. Il devint en 1820 titulaire de cette même chaire, et le 20 décembre 1823, il ouvrait, comme suppléant de de Lacretelle, le cours d'histoire ancienne à la Faculté des lettres de Paris. C'est à cette position élevée dans la carrière de l'enseignement, dont ses études d'ailleurs le rendaient digne, que les conseils éclairés et la persévérante sollicitude de son maître, l'avait enfin fait monter. Exemple consolant à enregistrer, honorable pour Durozoir, honorable surtout pour l'académicien distingué, qui d'un pauvre jeune homme presque abandonné, a su faire un homme instruit et un homme utile ! Durozoir n'oublia jamais la dette qu'il avait contractée envers de Lacretelle. C'est à lui qu'il dédia en 1826, son *Histoire ancienne* (1). Cet ouvrage, dont le premier volume seul a paru, devait, d'après le plan de l'auteur, en renfermer trois. Composé en vue de la jeunesse des collèges, il fut approuvé par le

conseil de l'université et recommandé pour l'enseignement de l'histoire ancienne dans les écoles publiques. Tout en jetant un regard approfondi sur les questions importantes que présente l'origine de la plupart des peuples de l'antiquité, Durozoir n'a cependant pas fait de son livre un amas de science indigeste. Recueillir avec soin les opinions les plus probables émises par des auteurs consciencieux, substituer rarement ses propres hypothèses à celles des maîtres, apprécier enfin les faits de façon à en tirer toujours le sujet de réflexions morales, tel est le dessein qu'il semble s'être proposé et qu'il a fidèlement suivi. L'*Histoire de la république romaine* publiée en 1828, de concert avec son collègue, M. Dumont, lequel s'était chargé d'écrire l'histoire de l'empire, est moins complète. Durozoir s'est efforcé d'y renfermer beaucoup de faits dans peu de phrases. Ce n'est qu'un livre élémentaire, mais très utile encore à ceux qui veulent avoir de saines idées sur l'histoire des Romains. Ces publications furent suivies de la traduction de Salluste, qui a paru dans la collection des auteurs latins de Panckoucke. Ce n'était pas une chose facile que celle de rendre dans notre langue le plus concis peut-être des historiens romains, et, au dire même des anciens, l'émule de Thucydide. Durozoir s'en est acquitté avec succès. Sans doute, dans bien des circonstances, il est resté au-dessous de son modèle ; mais, en constatant sa défaite, on comprend les efforts qu'il a tentés et l'on doit lui en savoir gré. Il a aussi réussi, après de patientes recherches, à restituer aux érudits un grand nombre de fragments de Salluste qu'il a reliés entre eux, recomposant en quelque sorte la grande histoire dont la perte est si regrettable. Enfin, faisant droit pour ainsi dire à la requête de l'Empereur qui disait à Ste-Hélène de la conspiration de Catilina « que c'était plutôt quelque nouvelle « faction à la façon de Marius et de Sylla, qui, « ayant échoué, avait accumulé sur son chef « toutes les accusations banales dont on les accable en pareil cas, » Durozoir, par quelques opéras pleins de sens, nous présente ce personnage sous un jour nouveau et plus favorable. A cette traduction, Durozoir ajouta celle de Florus, qu'il accompagna de commentaires et de notes, et c'est sous sa surveillance que furent publiées, dans la collection Panckoucke, les œuvres de Sénèque le philosophe. La plupart des annotations sont de lui. Ces travaux, trop persévéramment continués, forcèrent Durozoir à interrompre son cours au collège Louis-le-Grand, et, à partir de 1830, il ne publia plus aucun livre. Il rédigea seulement depuis de nombreuses notices pour la *Biographie universelle* et pour la *Biographie des jeunes gens*, publiée par Alph. Beauchamps. Sa santé se dérangea de nouveau en 1843 ; il quitta le collège et se retira à Goussainville (Seine-et-Oise), où il mourut

(1) En 1827, lorsque Lacretelle, à cause de sa noble conduite à l'Académie française, fut privé de la place de censeur dramatique, Durozoir publia le 6 janvier dans le *Journal des Débats* une lettre qui lui fait beaucoup d'honneur et qui faillit le faire destituer comme son maître.

le 13 septembre 1844. Durozoir était sincèrement religieux. Il avait appris, par sa propre expérience, de quel secours la religion est à l'homme au milieu des traverses de la vie. C'est à cette source et à l'école du malheur qu'il sut puiser, ce semble, la noblesse et la chaleur du cœur qui distinguent ses écrits et qui préviennent en sa faveur. Disciple des bons maîtres de la langue, son style est élégant et facile : ses ouvrages se font remarquer par une sobriété de bon goût qui n'est pas la sécheresse, et en dehors des affaires de la politique contemporaine, par une rectitude de jugement et une impartialité qui avertissent le lecteur qu'il a affaire avec un écrivain consciencieux (1). — Voici la liste des ouvrages qu'a publiés Durozoir : 1° *Le Dauphin fils de Louis XV et père de Louis XVI et de Louis XVIII, ou Vie privée des Bourbons, depuis le mariage de Louis XV, en 1725, jusqu'à l'ouverture des Etats-Généraux en 1789*, etc. Paris, Emery, 1815, in-12, avec portrait. 2° *Description géographique, historique et routière d'Espagne*, contenant des traits sur tous les lieux remarquables et les particularités les plus intéressantes de l'histoire de cette monarchie, Paris, Pillet aîné, 1823, in-8°, orné d'une carte lithographiée. 3° *Discours d'ouverture du cours d'histoire ancienne*, prononcé le 20 décembre 1823, Paris, Pillet aîné et A. Bertrand, 1824, in-8° de 28 pages. 4° *Discours* prononcé le 12 novembre 1824, aux funérailles de M. de Guerle, censeur des études au collège Louis-le-Grand. Paris, imprimerie de Gratiot, 1824, brochure in-8°. 5° *Eloge historique et religieux de Pie VI*, avec l'histoire religieuse de l'Europe sous son pontificat, accompagné de pièces officielles et de documents authentiques et précédé d'un discours préliminaire sur les papes qui ont régné pendant le 18^e siècle, Paris, A. Bertrand, 1825, in-8° (2). 6° *Louis XVIII à ses derniers moments*, précédé des exemples édifiants de la mort des princes de la famille des Bourbons, et suivi d'un précis anecdotique et chronologique sur Louis XVIII et Sa Majesté Charles X, les funérailles de Louis XVIII et son oraison funèbre prononcée par Mgr l'évêque d'Hermopolis. Ou-

vrage dédié à la jeunesse française, Paris, Pillet aîné, 1824, in-12. Ce livre n'est pas, à proprement parler, un livre d'histoire ; c'est un récit anecdotique de la vie des princes de Bourbon jusqu'à Charles X, dont Durozoir s'est d'ailleurs fait l'historiographe en publiant : 7° la *Relation historique, pittoresque et statistique du voyage de S. M. Charles X dans le département du Nord*, Paris, A. Belin, 1828, in-fol. 8 lithog. 8° *Histoire ancienne*, tome 1^{er}, Paris, L. Colas, 1826, in-8°. 9° *Traduction de l'histoire romaine de Florus*, accompagnée de commentaires et de notes, 1829. 10° *Notice sur les historiens de la Flandre* et particulièrement sur Froissard, Monstrelet et Commynes, ouvrage couronné par l'Académie de Cambrai. Cambrai, imprimerie de Bertrand, 1828, in-8° de 128 pages. 11° *Précis de l'histoire romaine depuis la fondation de Rome jusqu'à l'empire*, Paris, L. Colas, 1828, in-8° ; 9^e édition, Paris, 1844, in-8°. 12° *Œuvres de Salluste* ; Traduction nouvelle avec notice, observations et commentaires. 13° *Œuvres de Sénèque le philosophe*, traduites par MM. de Vatimesnil, Alfred de Wailly, etc., et publiées par Ch. Durozoir. Chaque traité est précédé d'un sommaire historique et critique. Les notes sont précieuses à consulter. 14° *Tableau chronologique des rois de France*, Paris, Chanson, 1820, une feuille in-plano. La 2^e édition de 1821, la 3^e de 1822, la 4^e de 1826 ont paru sous le titre de *Chronologie des rois de France, avec portraits et des notes historiques*. 15° *L'abbé de La Salle et l'institut des frères des écoles chrétiennes depuis 1651 jusqu'à nos jours* (anonyme), Paris, Lebrun, 1842, in-18, avec un portrait. 16° Avec M. Savagner : *Abrégé de l'histoire de Carthage*, Paris, Parent-Desbarres, 1843, in-12. Durozoir a de plus fourni de nombreux articles au *Journal général de France*, à *l'Indépendant*, à la *Gazette de France*, au *Messager des chambres*, aux *Annales politiques*, au *Journal des mœurs*, au *Bon français*, à *l'Etoile*, à la *Biographie des demoiselles* de madame Dufrénoy, au *Dictionnaire de la conversation* (nous signalerons entre autres un article remarquable sur la duchesse de Berry, fille du régent), au *Moniteur*, au *Journal des Débats*, au *Kepsake des hommes utiles*, etc. Plusieurs de ces articles, et entre autres les morceaux intitulés *De l'Histoire*, et *Aperçu historique sur la Grèce ancienne*, ont été tirés à part. Durozoir enfin a été l'un des collaborateurs les plus assidus de la *Biographie des hommes vivants*, et de la *Biographie universelle* et de son supplément. Parmi les notices qu'il y a fournies, il faut remarquer celles qu'il a écrites sur la plupart des Romains célèbres, et parmi les Français, celles de Raynal, Richelieu, l'abbé Terray, Turgot, Vergennes, l'abbé Voisenon, Voiture, Volney, etc.... Il a pris en dernier lieu une part active à la publication des pre-

(1) Quoique attaché de cœur à la dynastie des Bourbons, Durozoir, par suite d'un noble sentiment d'honneur et d'indépendance, s'est toujours tenu en dehors du parti ultra-royaliste, et il éprouva même pour cette raison quelques persécutions de la part des zélés. C'est ainsi qu'en 1815, il se prononça dans le *Journal général* contre la majesté de la chambre, surtout à l'occasion du rapport de M. Corbière sur la loi d'amnistie, et contre la donation du clergé sans autorisation du gouvernement. La droite fut si mécontente de ses articles, qu'elle demanda qu'à l'avenir il fût exclu de la salle des séances ; quelques membres même voulaient son exil, et M. Chillet son incarcération ; il ne fallut pas moins que la haute influence de MM. Lainé, Maine de Biran, Hyde de Neuville, etc., pour le sauver. M. Decaze, ministre de la police, se contenta de lui défendre de signer les analyses de la chambre et de parler des comités secrets ; Durozoir ne pouvant faire ainsi abandon de son indépendance d'écrivain, n'hésita qu'après plusieurs injonctions. Il s'était fait aussi une réputation redoutable par ses plaisanteries mordantes et ses redoutables boutades contre les députés ministériels. A. F.—L.—T.

(2) Le genre bâtarde de l'Eloge historique qui domine dans ce travail lui a beaucoup servi ; il est écrit purement, mais d'un ton trop déclamatoire et manque, par suite même du plan, de l'esprit de critique qui d'ordinaire se fait remarquer dans les autres ouvrages de Durozoir. A. F.—L.—T.

miers volumes de la 2^e édition de la *Biographie universelle*. Il y a révisé et corrigé de nombreux articles, et fourni beaucoup d'autres entièrement nouveaux, parmi lesquels nous citerons ceux de Barnave, Beaumarchais, de Bonald, Armand Carrel, Charles X, Chauveau-Lagarde, maréchal Clauzel, etc. A. P.—H.—T.

DURPAIN ou DURPIN (JEAN). *Voyez* DUPIN.

DURRIUS (JEAN-CONRAD), célèbre professeur allemand, était né à Nuremberg en 1625. Il eut pour maître Jean Gravius, habile instituteur, qui lui inspira un goût très vif pour les lettres. Après avoir terminé ses études, il se rendit à Altdorf, où il fut reçu maître ès-arts. Il soutint ensuite des thèses publiques à Iéna et à Helmstædt avec un grand succès. Les magistrats de Rintelen lui offrirent une chaire de logique; mais il préféra la place d'inspecteur des pauvres étudiants à Altdorf. En 1654, il fut chargé d'enseigner la morale, et l'année suivante il donna un cours de poésie; enfin, en 1657, il fut nommé professeur de théologie, et en remplit les fonctions jusqu'à sa mort, arrivée, non en 1667, comme le disent plusieurs biographes, mais en 1677, ainsi que l'assure Kœnig (*Bibliotheca vetus et nova*), et qu'on le verra dans la suite de cet article. On a de Durrius : 1^o *De Recondita veterum Sapientia in poetis*, Altdorf, 1655, in-4^o. Cette dissertation est excellente, au jugement de Struvius. Elle a été réimprimée avec l'ouvrage suivant, auquel elle sert d'introduction; 2^o *Institutiones ethicæ*, ibid., 1665, in-8^o. 3^o *Ethica paradoxmatica*, Iéna, 1670, in-8^o. Struvius parle avec éloge de cet ouvrage, où les préceptes sont appuyés d'exemples bien choisis. 4^o *Compendium theologiæ moralis*; cet abrégé a eu plusieurs éditions; l'une des meilleures est celle d'Altdorf, 1698, in-4^o, à laquelle on a joint une dissertation de Jean-Michel Langius, *de Origine et Progressu theologiæ moralis systematicæ*; 5^o *Oratio adversus Spinosam*, Iéna, 1672, in-4^o (voy. JEAN THOMASIVS). 6^o *Epistola ad Georg. Sigismund. Führerum de Joanne Fausto*; Schellhorn a inséré cette lettre dans ses *Amœnitates literariæ* (t. 5, pages 50-80); elle est datée d'Altdorf, le 18 juillet 1676, et prouve sans réplique qu'on a mal connu l'époque de la mort de Durrius. Il cherche à établir dans cette lettre que Jean Faust, magicien, dont les aventures sont très fameuses en Allemagne, est un personnage imaginaire, et que toutes les fables qui le concernent doivent être rapportées à Jean Fust, l'un des inventeurs de l'imprimerie, que les moines, dit-il, se sont attachés à décrier, parce qu'il les privait de leurs bénéfices sur la copie des manuscrits. On a encore de Durrius : *Notæ in Isagogen Piccarti*; *Dissertationes de eversione christianismi per hypotheses et dogmata Socinianorum*; *Animadversiones in li-*

bros normales, et d'autres écrits moins importants.

W—s.

DURST, roi d'Ecosse, succéda à son père Finnan, dont il commença par chasser tous les amis qui lui reprochaient sa vie désordonnée. Les anciennes chroniques racontent que Durst s'abandonna à tous les excès de la dépravation, et qu'après avoir fait servir sa femme, fille du roi des Bretons, à assouvir les désirs de ses compagnons, il la répudia. Les grands tramèrent une conspiration contre Durst, qui, ne voyant de sûreté nulle part, puisqu'il était également odieux à ses sujets et aux étrangers, eut l'air de vouloir se corriger de ses vices. Il se réconcilia d'abord avec sa femme, appela les grands auprès de sa personne, leur promit d'oublier le passé, et de ne se conduire que par leurs conseils; enfin, il fit emprisonner les hommes les plus vicieux, comme pour les réserver aux châtiments qu'ils méritaient. Tandis que l'on célébrait cette réconciliation par des festins et toutes sortes de divertissements, Durst fit massacrer tous ses ennemis rassemblés dans la salle du banquet. Cette atrocité excita un soulèvement général; et ce prince barbare, n'ayant plus pour appui que les compagnons de ses méchancetés, fut tué dans un combat, vers l'an 95 avant J.-C., après neuf ans de règne. E—s.

DURSTELER (GÉRARD), naquit en 1678, dans le comté de Zurich, où son père était pasteur. Il embrassa l'état ecclésiastique, et fut curé lui-même à Horgen. En 1741, il se retira à Zurich pour travailler avec plus d'aisance aux compilations immenses qu'il avait entreprises. Il s'occupa pendant toute sa vie à dresser les *Généalogies des familles nobles et patriciennes de Zurich*. Plus ses découvertes répondaient à ses recherches, et plus il étendait le plan de son ouvrage. C'est à ses travaux infatigables qu'on doit un ouvrage manuscrit, en 18 volumes in-fol., qui est une source de lumières pour la connaissance des familles anciennes et modernes, existantes ou éteintes, ou qui se sont expatriées. Il a aussi dressé les *Tables généalogiques des familles patriciennes de Berne*, et de quelques centaines des plus illustres familles des autres cantons suisses. Il a recueilli de même toutes les pièces qui concernent la guerre civile de 1712, et ce recueil forme encore 12 volumes in-fol. Les plus remarquables de ses autres ouvrages sont : l'*Histoire de la guerre civile de 1656*; — celle des *Révoltes des paysans, en 1646 et en 1653*; — l'*Histoire des revers que les sujets protestants de Locarno eurent à essuyer*; — les *Vies des plus illustres Zurichois, et de quelques réformateurs*; — les *Annales des Consuls de Zurich*, en 8 volumes in-fol.; — l'*Histoire diplomatique des abbayes, couvents et ordres religieux de la ville et du canton de Zurich, jusqu'à la réformation*, etc. L'ensemble de ces matériaux, précieux pour l'his-

toire, se trouve conservé à la bibliothèque de la ville de Zurich. Les Dictionnaires historiques de Bâle et le Dictionnaire suisse de Leu, lui doivent un grand nombre d'articles. Il s'est distingué par des vertus sociales, par l'aménité de son caractère et par une grande complaisance. Il mourut en 1766. U—I.

DURUFLÉ (LOUIS-ROBERT-PARFAIT), auteur de poésies qui ne sont pas sans mérite, naquit à Elbeuf le 28 avril 1742. Déjà connu par des prix qu'il avait remportés aux académies de Marseille et de l'Immaculée Conception de Rouen, il concourut à l'Académie française en 1773, et fut vaincu par Laharpe. Sa défaite ne fit que mieux remarquer son talent. La pièce couronnée était une *Ode sur la navigation*, que Fréron compare à l'ouvrage de Duruflé, intitulé : *Épître à un ami malheureux*. Il démontre que la première pièce est bien inférieure à la seconde. Laharpe, on le sait, n'est guère estimé comme poète. Voltaire disait : *Il sait chauffer le four, mais il ne sait pas cuire*; et cependant Laharpe a remporté, durant plusieurs années, le prix de poésie à l'Académie française. L'auteur de cet article parlait un jour à Suard de la médiocrité des pièces couronnées. *Ce que nous demandons aux concurrents, répondit l'académicien, ce n'est pas de la poésie, mais le ramage poétique*. Cet aveu est précieux, et doit être pris en considération par les concurrents aux prix de poésie de l'Académie française. Duruflé a travaillé au *Journal encyclopédique*, depuis 1769 jusqu'en 1793. Il est mort cette dernière année, dans une maison de campagne près de Rouen. Avant 1789, il était d'une société de gens d'esprit qui avait succédé au *Caveau*, et qui comptait, parmi ses membres, Chamfort et Rivarol. On a retenu ce mot de Duruflé sur le *Mariage de Figaro*: *Si Beaumarchais châtie les mœurs en riant, il les châtie trop, car il les blesse*. Voici la liste de ses ouvrages : 1° *Le Triomphe de l'Eglise sur l'Hérésie*, ode, 1770, in-8°, pièce couronnée en 1769 par l'Académie de l'Immaculée Conception; 2° *Épître à un ami malheureux*, 1773, in-8°. Fréron, en rendant compte de cette pièce, avait mis dans le titre de l'article : *Pièce qui a concouru au prix de poésie fondé pour M. de Laharpe*; 3° *Le Siège de Marseille par le connétable de Bourbon*, 1774, in-8°. 4° *Le Messie*, ode, 1776, in-8°. 5° *Sentiments d'un cœur pénitent*, stances, 1776, in-8°. 6° *Servilie à Brutus après la mort de César*, Paris, 1777, in-8°. F—LE.

DURUTTE (JOSEPH-FRANÇOIS), général français, né à Douai, le 14 juillet 1767, d'une famille commerçante assez riche pour lui donner une éducation soignée, s'enrôla, en 1792, dans le troisième bataillon du Nord, et se signala presque immédiatement après sous les murs de Menin et de Courtrai, et à la bataille

de Jemmapes. Il fut nommé lieutenant, puis capitaine en récompense de sa conduite à l'assaut du fort Klundert (1793). Major de tranchée au siège de Williamstadt, il reçut le brevet d'adjudant-général, qu'il refusa, ne croyant pas l'avoir suffisamment mérité. Chef d'état-major d'une division, il se couvrit de gloire à Hondschote. En 1794, il était chef d'état-major du corps de Michaud, lorsque la ville d'Ypres lui ouvrit ses portes. D'autres succès non moins importants le firent désigner par Moreau comme sous-chef d'état-major de l'armée du Nord; mais il passa bientôt aux ordres de Souham, dans l'Over-Yssel, la Frise, la Zélande, d'où il dirigea l'avant-garde de Bruné et de Daendels dans la Nord-Hollande, en 1799. Il mérita le titre de général de brigade par sa conduite à la bataille de Beverwick et au combat de Castricum. Sous Moreau, il se signala encore à Moeskirck, à Biberach, à Hohenlinden. A la paix de Lunéville, il prit le commandement du département de la Lys; et Bonaparte, malgré son antipathie pour les militaires de l'armée du Rhin, le créa général de division. Appelé au commandement du camp de Dunkerque, sous les ordres de Davoust, il fut désigné par ce maréchal au chef de l'Etat comme l'ami de Pichegru et de Moreau; et ces dénominations furent admises sans examen. Durutte était à Bruges quand Napoléon exigea pour son élévation au souverain pouvoir l'assentiment de l'armée. Fidèle à sa conscience, il voulait signer *non*, n'ignorant pas que l'exil en serait la suite; mais tous les chefs de sa division déclarèrent qu'ils suivraient son exemple, et il eut la générosité de ne pas entraîner leur perte. En 1805, il commandait à Toulouse, lorsque Davoust, qui lui en voulait, lui fit donner le commandement de l'île d'Elbe, menacée, disait-on, par les Anglais et par les Russes. Cet exil dura trois ans, après lesquels Durutte entra en Italie sous les ordres du prince Eugène. Débloquer Venise, ouvrir les portes de Trévise à l'armée française, enlever le fort de Malborghetto, battre, à St-Michel, le corps de Giulay, et contribuer au gain de la bataille de Raab, sont de brillants faits d'armes qui méritaient place dans les bulletins de la grande armée. Un oubli scandaleux enveloppa Durutte; on alla jusqu'à en désigner d'autres pour ces mêmes faits. Le prince Eugène en fut tellement indigné, qu'il ne voulut pas que le bulletin de la bataille de Raab fût distribué à son armée. Durutte se vengea de ces injustices en cueillant de nouveaux lauriers à Wagram. Le titre de baron en devint la stérile récompense. Quand Napoléon décréta la réunion de la Hollande à la France, Durutte fut nommé gouverneur d'Amsterdam. Chargé ensuite d'organiser la trente-deuxième division et d'armer la côte, depuis le Texel jusqu'à l'Iade, il sut concilier les exigences de sa position avec la di-

gnité d'un peuple vaincu. Il se fit estimer par une conduite analogue dans le Mecklembourg et dans la Poméranie, à tel point que le roi de Prusse, à qui l'empereur voulait imposer un gouvernement étranger dans sa propre capitale, demanda qu'on lui envoyât Durutte. Ce fut pendant cette administration difficile qu'il s'empara, en pleine paix, de la forteresse de Spandau, désirée ardemment par Napoléon, et que le descendant de Frédéric eut l'air d'abandonner de plein gré, pour ménager sa dignité. Malgré cet affront, Guillaume offrit à Durutte des indemnités qu'il n'accepta pas, et lui fit don de son portrait quand il quitta Berlin. Après avoir organisé à Varsovie la trente-deuxième division de la grande armée, Durutte passa le Bug, se réunit au septième corps, et marcha avec Schwarzenberg sur la Bérésina. C'est lui qui neutralisa le succès obtenu par Sacken, le 15 novembre 1812, à Wolkowisch. Arrivé sur le Bug, après une marche longue et périlleuse, il séjourna à Varsovie pour essayer, conjointement avec l'abbé de Pradt, de rétablir l'ordre et de réveiller le moral affaibli des troupes ; mais une affreuse épidémie faisait de la Pologne un vaste tombeau. Obligé de fuir, Durutte s'enfonce dans les marais, et arrive à Kalisch, où il arrête Winzengérode ; il sauve une division saxonne, et assure la retraite du septième corps. Quand Durutte, à la tête d'une division qui n'avait rien perdu de son artillerie, et qui marchait avec ordre, eut pénétré dans Glogau, ce fut parmi les soldats de la garnison un cri d'admiration et d'espoir. Arrivé le 9 mars 1813 à Dresde, il y recueillit un corps de Bavares, et fit, de l'Elbe à la Sala, une retraite de quarante lieues qui peut être considérée comme un chef-d'œuvre de discipline, de prudence et de valeur. Entré, dans l'ordre le plus parfait, à Iéna, le 1^{er} avril 1813, il rejoignit le prince Eugène dans le Hartz, et s'établit à Elbengrode avec les 30,000 hommes qui lui restaient. 6,000 recrues et une division saxonne renforcèrent considérablement son armée. Il coopéra à la diversion décisive faite par le prince Eugène au moment de la bataille de Lutzen, se distingua dans les champs de Bautzen, et alla camper sur les frontières de la Saxe et de la Bohême : c'est là qu'il reçut le titre de comte. A peine les hostilités eurent-elles recommencé, que sa division soutint le choc de la cavalerie ennemie à Wistock et fit un carnage horrible à Grosseeren. A la bataille de Dennewitz, livrée le 6 septembre 1813, à la landwehr prussienne et aux Suédois, Durutte essuya un échec qui ne l'empêcha pas de combattre bientôt après à Leipsick, où, se trouvant isolé par la défection des Saxons, enveloppé par l'armée suédoise et par le corps de Winzengérode, il réussit à soutenir seul le choc de toutes ces forces. A Freybourg, il sauva, après un combat très vif, presque toute l'artillerie de

l'armée, il arriva sous les murs d'Haguenau assez à temps pour seconder Marmont, attaqué par les Prussiens. Quand ces deux généraux eurent effectué leur retraite sur Metz, Durutte prit le commandement de la troisième division, et le blocus de Metz devint bientôt pour lui un nouveau titre de gloire. Cette ville, encombrée de 8,000 malades, n'ayant pour défenseurs que ses propres citoyens, sans matériel, sans approvisionnements, avec des fortifications délabrées, n'était pas même, sur certains points, à l'abri d'un coup de main. En moins de quinze jours, les remparts furent garnis de canons et de palissades, les magasins remplis. Une garde nationale, forte de 4,000 hommes, partagea le service de la place avec les militaires sortis des hôpitaux, et bientôt le gouverneur se sentit assez fort pour hasarder des sorties et entretenir, malgré 40,000 hommes qui le cernaient, des communications libres entre Luxembourg, Thionville, Sarre-Louis, Sarrebruck, Longwy, Sedan, Verdun, Montmédy, Bitche, etc. Il avait le projet de prendre en flanc l'armée des alliés qui couvrait la Champagne, mais plusieurs chefs ne le secondèrent pas. Quelqu'un ayant alors dit à Napoléon que Metz s'était rendu, il demanda avec vivacité à l'un de ses aides de camp : « Qui commandait cette ville ? » C'est Durutte, lui dit-on. « Je n'ai jamais fait de bien à cet homme-là : Metz est toujours à nous. » Effectivement, les troupes étrangères n'y entrèrent point. Quand l'empereur eut abdiqué, Durutte adhéra aux actes du sénat, et Louis XVIII le confirma le 29 mai dans son commandement de la troisième division. Il le créa chevalier de St-Louis le 27 juin, grand-officier de la Légion-d'Honneur le 23 août ; et personne mieux que lui ne fit respecter l'autorité royale : mais tout changea aussitôt après le retour de l'île d'Elbe. « L'apparition de Napoléon, dans les circonstances présentes, est un malheur, dit-il à haute voix devant son état-major ; ce pendant il n'y a pas à balancer : le pays est menacé d'une nouvelle invasion ; notre devoir est de vaincre ou de mourir. » Peu de jours après, ceignant l'épée d'or que Metz reconnaissante lui avait donnée, il marchait à la tête de la quatrième division du premier corps formant l'avant-garde de la grande armée. A Waterloo, il reçut un coup de sabre qui lui fit une large cicatrice à la figure, et un autre lui abattit le poignet droit. Déjà blessé d'un coup de feu au siège de Williamstadt, d'une balle à l'oreille au combat d'Oost Capelle, il obtint sa retraite après le second retour du roi. Etant chef d'état-major au siège d'Ypres, en 1794, il y avait épousé mademoiselle de Meezemacker, appartenant à une famille considérée de la Flandre. C'est là qu'il passa les dernières années de sa vie, entouré d'une population qui l'aimait ; c'est aussi là qu'il succomba, le 18 août

1827, aux cruelles atteintes d'une longue maladie. M. Mouton, chef de bataillon, a publié une Notice sur le général Durutte. Z.

DURVAL (JEAN-GILBERT), poète du 17^e siècle, fut le témoin des premiers succès de Corneille, et eut l'orgueil de croire qu'il pourrait en obtenir de pareils en s'écartant des règles auxquelles s'était soumis ce grand homme. Il s'élevait surtout contre l'obligation imposée aux poètes dramatiques de choisir une action renfermée dans les bornes de vingt-quatre heures, et il ne voulut pas s'y assujétir. On a de lui : 1^o *les Travaux d'Ulysse*, tragi-comédie en 5 actes, tirée d'Homère, Paris, 1631, in-8^o. L'auteur a placé, à la suite, trois odes intitulées : *l'Automne, la Matinée et le Parfait Ami*, qui, sans être très bonnes, valent pourtant mieux que sa tragédie. 2^o *Agarithe*, tragi-comédie en 5 actes, Paris, 1636, in-8^o. 3^o *Panthée*, tragi-comédie en 5 actes, tirée de Xénophon, Paris, 1639, in-4^o. Il en annonçait plusieurs autres qui n'ont pas paru. Le style de ces pièces est faible, sans couleur, mais ne manque pas de naturel. La conduite en est, comme on le devine, très irrégulière, et les détails parfois peu décents. On en trouvera l'analyse dans la *Bibliothèque du Théâtre-Français de la Vallière*. Beauchamps attribue encore à Durval la *Prise de Marsilly*, comédie tirée de *l'Astrée*, mais on ne sait si elle est imprimée. W—s.

DURVILLE. Voyez DUMONT.

DURY (JEAN), en latin *Duræus*, théologien écossais, travailla avec beaucoup de zèle à la réunion des luthériens et des calvinistes. Son projet fut approuvé par ses supérieurs, protégé par Laud, archevêque de Cantorbéry, par Biddell, évêque de Kilmore, et par le docteur Hall, évêque d'Exéter. Il commença à publier son projet en 1634, et assista la même année à la fameuse assemblée des évangéliques à Francfort. La même année encore, les églises réformées de Transylvanie lui envoyèrent un avis sur son plan; puis il entra en négociation avec les théologiens de Suède et de Danemark, avec les universités d'Allemagne, etc. Sans se dégoûter par les contradictions qu'il eut à éprouver en divers endroits, Dury publia en 1661, à Amsterdam, le résultat et les pièces de sa négociation dans un ouvrage intitulé : *J. Duræi irenicorum tractatum Prodromus, in quo præliminares continentur tractatus, 1^o de pacis ecclesiasticæ remoris e medio tollendis; 2^o de concordie evangelicæ fundamentis sufficienter jactis; 3^o de reconciliationis religiosæ procurandæ argumentis et mediis; 4^o de methodo investigatoria ad controversias omnes, sine contradicendi studio et præjudicio pacifice decidendas, cui præmittuntur collectorum inter protestantes consiliorum pacificorum harmoniæ, prope diem, Deo permittente, adornandæ et in lucem edendæ....* En 1662, Dury alla voir à Metz

Paul Ferry, fameux ministre de cette ville, fortement partisan de la réunion, et auteur d'un catéchisme qui fut réfuté par Bossuet. Les deux conciliateurs eurent de fréquentes conférences sur cet article. En 1674, Dury commença à s'apercevoir qu'il lui serait impossible de réussir dans son dessein, suivant la méthode qu'il avait adoptée jusque-là. Alors il en imagina une nouvelle pour réunir non-seulement les luthériens et les calvinistes, mais encore les chrétiens de toutes les communions; c'était par une nouvelle explication de *l'Apocalypse*. Ce fut dans ce dessein qu'il publia la même année en français, à Francfort, un livre intitulé : *Manière d'expliquer l'Apocalypse par lui-même, comme il conviendrait d'expliquer toute l'Écriture pour en avoir la véritable intelligence*. L'ouvrage est dédié à la princesse Sophie, régente de l'Etat de Hesse, qui lui avait donné une retraite tranquille dans ses Etats, avec tous les moyens d'y vivre commodément et de travailler à poursuivre son projet. Dury était un fort honnête homme, rempli de zèle, mais un peu illuminé. T—D.

DURYER (ANDRÉ), né à Marcigny en Bourgogne, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, occupa la place de consul de France à Alexandrie d'Égypte, et se livra avec ardeur et succès à l'étude de l'arabe et du turc. On sait qu'il vécut vers le milieu du 17^e siècle, qu'il habita longtemps en Orient; mais on ignore l'époque précise de sa naissance et de sa mort. Deux certificats délivrés par les consuls de Marseille, et un firman ou ordre du Grand-Seigneur, portent à croire qu'il quitta son consulat peu avant l'an 1630, qu'il résida quelque temps à Constantinople pour les affaires de France, et enfin qu'il repassa en France vers la même année 1630. On a de cet orientaliste les ouvrages suivants : 1^o *Rudimenta grammatices lingue Turcicæ*, Paris, 1630 et 1634, in-4^o : dans la préface de ce volume, datée du mois d'avril 1630, Duryer présente sa grammaire turque comme la première qui ait été publiée; ce qui n'est point exact. Mégiser avait donné en Allemagne, en 1612, ses *Institutiones lingue Turcicæ*, in-8^o; mais Duryer ne les connaissait probablement point, et d'ailleurs sa grammaire était bien préférable à celle de Mégiser, qui n'offrait point de caractères orientaux et fourmillait d'erreurs. Duryer annonçait dans la même préface la publication prochaine d'un dictionnaire turc-latin, qui devait être accompagné d'un recueil de diplômes, d'actes et de lettres familiaires; mais ce dictionnaire n'a jamais paru. Il se trouve parmi les manuscrits de la Bibliothèque impériale. 2^o *Gulistan, ou l'Empire des Roses, composé par Saadi, prince des poètes turcs et persans*, Paris, 1634, in-8^o : dans ce volume, Duryer donne des extraits seulement des huit livres dont se compose le *Gulistan*. On présume qu'il a fait cette traduction d'après

une version turque. 3° *L'Alcoran de Mahomet, traduit de l'arabe en françois, par le sieur Duryer, sieur de la Garde Malezair*, Paris, 1647, in-4° : cette traduction, malgré ses nombreux défauts, obtint un grand succès. Elle fut réimprimée en Hollande dès 1649, et depuis on en a fait plusieurs éditions; elle a même été traduite en anglais, en hollandais et en allemand d'après la version hollandaise. Voyez sur ces versions la *Biblioth. arab.* de Schnurrer. Parmi les réimpressions de cet ouvrage de Duryer, on doit distinguer celle d'Amsterdam, 1770, 2 vol. in-12, avec figures, à laquelle on a ajouté la traduction du discours préliminaire placé par Sales en tête de sa traduction anglaise de l'*Alcoran*. J—N.

DURYER (PIERRE), né à Paris en 1605, d'une bonne famille, fut, en 1626, pourvu d'une charge de secrétaire du roi, dont il fit ressource en 1633, s'étant marié à une fille qui n'avait rien. Son revenu ne suffisant pas à l'existence de sa famille, il accepta la place de secrétaire de César, duc de Vendôme. Les ouvrages dont il s'occupa lui ayant fait quelque réputation, il fut, en 1646, reçu à l'Académie française, en concurrence avec Pierre Corneille qui demeurait à Rouen. Ce fut cette circonstance qui fit donner la préférence à Duryer, dont la résidence était à Paris. Duryer eut dans les derniers temps de sa vie, le titre d'historiographe de France, avec une pension sur le Sceau; mais il était toujours obligé, pour subvenir aux besoins de sa famille, de se mettre aux gages des libraires. Pendant un temps même, il alla, par économie, demeurer hors de Paris, encore plus loin que les Picpus. « J'allai le voir une fois en « compagnie, dit l'auteur du *Menagiana*, il « nous régala de cerises cueillies dans un petit « jardin qu'il avait. » Dans les lettres attribuées à Furetière, on trouve des détails sur la pauvreté de Duryer. Baillet (*des Jugements des Livres*, partie 2°, chap. 10), parle « de G. Xy- « lauder, L. Dolce, J. Baudoin, P. Duryer, et « plusieurs autres écrivains mercenaires....., « qui, pour sauver et conserver leur vie, ont « bien voulu flétrir et perdre leur réputation, « les uns par nécessité de faire des traductions « à 30 sols ou à un écu la feuille, les autres de « faire des vers à 4 francs le cent, quand ils « étaient grands, et à 40 sols, quand ils étaient « petits. » On a avancé que Duryer avait eu recours à l'un et à l'autre de ces expédients. Comme on ne connaît pas de lui d'autres ouvrages en vers que ses tragédies, on a lieu de croire qu'il ne s'était pas mis poète à l'entreprise; c'est bien assez d'y avoir été traducteur. On varie sur la date de la mort de Duryer; les uns la mettent en 1656, les autres au 6 novembre 1658. A l'appui de cette dernière, on lit, dans l'avis du *Libraire au Lecteur*, du tome 2 de la traduction de Sénèque, imprimé en 1658,

ces mots : « L'impitoyable mort nous l'ayant « enlevé ces jours derniers, d'entre les bras, « et ne lui ayant pas laissé voir l'impression « achevée. » On a de Duryer : 1° dix-huit pièces de théâtre imprimées, dont sept tragédies : *Lucrèce*, 1638; *Clarigène*, 1639; *Alcionée*, 1640; *Saül*, 1642; *Esther*, 1644; *Scévole*, 1647; c'est le chef-d'œuvre de l'auteur : Marmontel l'a fait réimprimer dans les *Chefs-d'œuvre dramatiques*, 1773, in-4°, t. 1^{er} et unique, et *Thémistocle*, 1648, dans laquelle aucun personnage ne meurt; neuf tragi-comédies, *Argénis et Poliarque*, première journée, 1630; *Argénis*, seconde journée, 1631 (dans ces deux pièces on retrouve tout le roman de Barclay); *Lysandre et Caliste*, 1632; *Alcimédon*, 1635; *Cléomédon* (1635); *Bérénice*, 1645, *Nitocris*, 1650, in-4°; *Dynamis*, reine de Carie, 1653; *Anaxandre*, 1655; une comédie, les *Vendanges de Suresne*, 1636; et une pastorale, *Amaryllis*, 1651. La *Bibliothèque du Théâtre français* lui attribue aussi deux pièces qui sont restées manuscrites, *Arétaphile* (1648), et *Clitophon et Leueippe* (1622). Maupoint, dans sa *Bibliothèque des Théâtres*, lui attribue encore *Alexandre et Tarquin*, tragédies, et les *Capitifs*, comédie. Lérès croit que ces cinq dernières pièces sont de Duryer père. 2° Beaucoup de traductions, savoir : 1° *Traité de la providence de Dieu*, traduit du latin de Salvien, 1634, in-12. 2° *Isocrate, de la louange de Busire, avec la louange d'Helène*, traduit par Giry, 1640, in-12. 3° Les *Psaumes de D. Antoine, roi de Portugal*, 1645, in-12. 4° *Histoire de la guerre de Flandre*, traduite du latin de Strada, 1644-49, 2 vol. in-fol. 5° Les *Histoires d'Hérodote*, 1645, in-fol. 6° Les *Suppléments de Freinshemius*, à la tête de la traduction de Quinte-Curce, par Vaugelas, 1653, in-4°. 7° La *Vie de St Martin*, par Sévère Sulpice. 8° Les *Décades de Tite-Live, avec les Suppléments de Freinshemius*, 1652, 2 vol. in-fol. 9° Les *Histoires de Polybe, avec les fragments*, 1655, in-fol. 10° L'*Histoire de M. de Thou, des choses arrivées de son temps*, 1659, 3 vol. in-fol., ne contenant que la moitié de cette histoire. Cassandre avait promis de continuer cette traduction; il ne l'a pas fait. 11° Les *Métamorphoses d'Onide, avec de nouvelles explications historiques, morales et politiques*, 1660, in-fol. 12° Les *Œuvres de Cicéron*, 1679, 12 vol. in-12. Cette traduction est celle qui contient le plus d'ouvrages de Cicéron traduits de la même main : comme elle renferme la majeure partie des œuvres de l'orateur romain, on l'appelle quelquefois complète, ce qui n'est pas rigoureusement exact; car on y chercherait vainement le traité des *Lois*, la *Lettre politique à Quintus*, les *Vrais Biens* et les *Vrais Maux*, les *Lettres à Atticus*, la *Divination*, etc. Les 12 volumes de Duryer contiennent : 1. 1^{er}, la *Rhétorique du meilleur*

genre d'Orateurs; Oraisons pour Muréna, pour Quintius, pour Sextus Roscius d'Améria; t. 2^e, Oraisons pour Roscius, comédien, pour Fontéius, A. Cécina, la loi Manilia, A. Cluentius Avitus, trois Oraisons contre P. Servilius Rullus; t. 3^e, l'Oraison pour C. Rabirius, quatre Catilinaires; l'Oraison pour L. Flaccus, celles pour C. Sylla, pour Archias, après son Retour au sénat, pour sa Maison; t. 4^e, les oraisons touchant les Devins, pour Plancius, P. Sextius, contre Vatinius, pour M. Caelius Rufus, touchant les Provinces consulaires; t. 5^e, celles pour Balbus, contre L. Calpurnius Pison, pour Milon, C. Rabirius Postume, Marcellus, Ligarius, Déjotarus, pour la Paix, et les Paradoxes; t. 6^e, les quatorze Philippiques. On attribue à Racine et à Boileau la traduction de la seconde; t. 7^e, 8^e et 9^e, les *Épîtres familières*, traduites par Goudouin; et les *Offices* traduits, ainsi que les *Lettres de Brutus à Cicéron*, par Sorcau; t. 10^e, les *Tusculanes*; t. 11^e, de la *Nature des dieux*, la *Consolation de la mort de Tullie*; t. 12^e, les *Dialogues de la Vieillesse et de l'Amitié*, le traité des *Orateurs illustres*, dont la traduction est de Giry, le *Songe de Scipion*; t. 13^e, les *Œuvres de Sénèque*, de la traduction de Malherbe, continuées par P. Duryer, t. 2^e, 1658; t. 1^{er}, 1659, in-fol. La Monnoie sur Baillet, cite une édition de 1667, 14 vol. in-12. Le 1^{er} volume de l'édition in-fol. contient la traduction des *Bienfaits* et les *Épîtres*, par Malherbe; le 2^e, qui est le travail de Duryer, renferme les traités de la *Providence*, de la *Vie heureuse*, de la *Colère*, de la *Clemence*, du *Repos* et de la *Tranquillité*, de la *Constance*, de la *Brièveté de la Vie*, *Consolation à Marcia*, à *Helvia*, à *Polybius*, des *Questions naturelles*. C'est sans doute la mort de Duryer qui l'a empêché de traduire l'*Apocoloquinto*, apothéose satirique de Claude (voy. LESFAN- GUES). « La moins mauvaise des traductions de « Duryer est, dit Baillet, celle des œuvres de « Cicéron, quoiqu'il y ait passé plusieurs en- « droits qu'il n'a point entendus, surtout dans « les oraisons, et que, pour se tirer d'affaires, « et pour empêcher le vide, il y ait mis à la place « de petits galimatias propres à éblouir et à « embarrasser les jeunes gens : les autres ver- « sions qu'il a faites des anciens auteurs, ne « sont que de vieilles traductions qu'il a rac- « commodées à sa fantaisie, et surtout celles « d'Hérodote, de Polybe, d'Ovide, de Tite-Live, « de Sénèque, sans s'être voulu donner la peine « de voir les originaux. » — Isaac DURYER, père de Pierre, fut secrétaire de Roger de Bellegarde; mais, ayant quitté ce seigneur, il fut réduit à prendre un emploi de commis au port St-Paul (Paris), et mourut dans l'indigence. Il est aussi auteur de quelques ouvrages qui sont : 1^o le *Mariage d'Amour*, pastorale en 5 actes et en

vers, 1610, in-8^o; 1621, in-8^o, 2^o les *Amours contraires*, pastorale, 1610, in-8^o; la *Vengeance des Satyres*, pastorale en 5 actes et en vers, 1614. Plusieurs auteurs ont attribué par erreur la première de ces pièces à P. Duryer. « Elles se trouvent toutes les trois, dit la *Biblio- « thèque du Théâtre Français*, dans un vo- « lume intitulé : le *Temps perdu et les gaietés « d'Isaac Duryer*, dont il y a eu deux édi- « tions, l'une en 1609, l'autre en 1624. » Lér- ris (*Dict. des Théâtres*, p. 572) le regarde comme auteur des cinq pièces attribuées à Pierre.

A. B.—T.

DUSAIX (ANTOINE). Voyez SAIX.

DUSART (CORNEILLE), peintre, né à Har- lem en 1665, est regardé comme celui des élèves d'Adrien Van Ostade qui a le plus approché de sa manière. Il épiait toutes les actions des villa- geois et des gens du peuple, qu'il rendait d'une manière singulière et plaisante. Il mourut en 1704. Ses tableaux sont très recherchés des amateurs, qui les estiment d'autant plus, qu'ils les prennent souvent pour des ouvrages de son maître. Dusart a aussi gravé, d'après ses propres dessins, et l'on joint quelquefois à son œuvre d'autres estampes gravées par J. Gole, d'après les dessins de Dusart.

A.—S.

DUSAULCHOY (JOSEPH-FRANÇOIS-NICOLAS), littérateur, né le 21 février 1760, à Toul, descendant du médecin qui sauva la vie à Louis XIV, en 1658, après la bataille des Dunes. Ayant achevé ses études avec succès, il s'établit en Hollande, où il fut attaché quelque temps à la rédaction de la *Gazette d'Amsterdam*, et dirigea les éditions de plusieurs ouvrages que leurs au- teurs jugeaient prudent de confier à des presses étrangères. De retour en France il fut placé dans les bureaux du trésorier extraordinaire des guer- res, et continua de cultiver la littérature. Comme la plupart des hommes de son âge, il embrassa les principes de la révolution avec enthousiasme, devint l'un des rédacteurs du *Courrier national*, et fut, en 1790, le fondateur du *Républicain*, journal qui n'eut qu'une existence éphémère. Un article injurieux à M. Talon, membre de l'assemblée constituante, qu'il inséra dans le premier numéro de cette feuille, et que Camille- Desmoulins reproduisit dans ses *Révolutions de France et de Brabant*, les amena l'un et l'autre devant la cour du Châtelet, chargée alors de la répression des délits de la presse. Ils furent con- damnés à se rétracter publiquement et à payer une amende de 1,200 livres applicables aux pau- vres de Paris; mais cet arrêt ne fut pas exécuté. Dusaulchoy, que cette circonstance avait lié avec Desmoulins, devint son collaborateur; mais, dès 1791, il publia seul la *Semaine politique et lit- téraire*, annoncée comme la suite des *Révolu- tions du Brabant*, quoique rédigée dans des prin- cipes infiniment plus modérés. Bientôt Dusaul- choy se réunit à André Chénier, à Suleau, etc.,

pour la défense de la monarchie constitutionnelle, attaquée chaque jour avec une nouvelle violence, par ceux-là même qui venaient de jurer de la maintenir. Sous la terreur il fut du nombre des écrivains mis en arrestation; mais, ayant eu la prudence de ne pas faire de réclamations intempestives, il fut oublié jusqu'après le 9 thermidor. A sa sortie de prison, il publia une brochure intitulée : *Mon agonie à Saint-Lazare sous Robespierre*, qui eut quatre éditions en huit jours. Quelque temps après, il fut chargé par une compagnie hollandaise de la direction du *Batave*, feuille quotidienne. Un pamphlet intitulé : *Donnez-nous nos myriagrammes et f.... le camp*, qu'il publia vers la fin de 1796, ayant été considéré comme une provocation au renversement du Directoire, il fut traduit devant les tribunaux; mais Michaud l'aîné, qui s'était chargé de sa défense, parvint à le faire acquitter. Il entra quelque mois après dans les bureaux du ministre de la police générale, qui lui confia la surveillance des journaux. A la réorganisation de ce ministère sous le consulat, Fouché le nomma chef de la division des émigrés; et l'on sait que Dusaulchoy fut un de ceux qui favorisèrent leurs réclamations avec le plus de zèle et de désintéressement. Ayant perdu sa place en 1802, il s'associa avec Lavalée, Villetterque et Landon pour la rédaction du *Journal des arts, des sciences et de la littérature*, dont il devint plus tard le seul propriétaire, et qu'il abandonna pour travailler au *Courrier de l'Europe*, incorporé depuis au *Journal de Paris*. L'un des fondateurs, en 1813, de la société lyrique des *Soupers de Momus*, il en fut élu président perpétuel. Homme d'esprit et de talents, Dusaulchoy aurait pu se faire une réputation plus grande que celle dont il a joui; mais la littérature ne fut jamais pour lui qu'une ressource pour soutenir une assez pénible existence jusqu'à l'âge de 70 ans. Il eut au *Journal de Paris* la mission fatigante de rendre compte des débats parlementaires. Après avoir obtenu une modique pension de 1,500 fr., il mourut dans une modeste retraite au faubourg St-Denis, le 25 juillet 1835. Outre les opuscules déjà cités, on a de lui : 1° *Etrennes aux uns et aux autres par lequel un qui a fait connaissance avec eux*, 1789, in-8°. 2° *Almanach du peuple*, 1792, in-18. 3° *La Confédération générale des fideles, et leur réunion au tombeau de Louis XVI*, 1797, in-8°. 4° *Les Triomphes des armées françaises*, 1801, in-8°. 5° *La Paix*, ode, 1802, in-8°. 6° *Histoire du couronnement de Napoléon*, 1805, in-8°. Le discours préliminaire est de La Vallée (voy. VALLÉE). 7° *Les Victoires des armées françaises*, 1808, in-8°. 8° *Le Rappel des dieux, ou le conseil céleste*, scènes lyriques à l'occasion de la naissance du roi de Rome, 1814, in-8°. 9° *Epître à Esmenard*, 1811, in-8°.

10° *Le Censeur, ambigu littéraire, critique moral et philosophique*, 1817, 2 vol. in-12. 11° *Les Soirées de famille*, recueil philosophique (avec Charrier), 1817, 3 vol. in-12. 12° *La Romance et le Portrait, ou la fausse soubrette*, comédie en 1 acte et en prose, 1817, in-8°. 13° *Mosaïque historique, politique et littéraire*, 1818, 2 vol. in-12. 14° *Epître à un prétendulibéral*, 1820, in-8°. 15° *Mahomet III, ou les Captifs vénitiens*, mélodrame en 3 actes, joué au théâtre de la Porte-St-Martin, 1820, in-8°. 16° *Le Protégé de tout le monde*, comédie en 1 acte (avec Desprez), 1822, in-8°. 17° *Percy-Mallory, ou Orqueil, honneur, infamie*, roman traduit de l'anglais de Hook, 1824, 4 vol. in-12. 18° *Les Nuits poétiques, épanchements religieux et philosophiques, épîtres, amours, deuil*, Paris, 1825, in-18. Ce petit volume suffirait pour donner une idée du talent facile et gracieux de Dusaulchoy. M. de Pongerville en a rendu compte dans la *Revue encyclopédique*, t. 29, p. 265. La *Revue de Lorraine*, t. 1^{er}, p. 279, dit que Dusaulchoy a laissé des manuscrits précieux. W—s.

DUSAULX. Voyez DUSSAULX.

DUSAUSOIR (JEAN-FRANÇOIS), membre du Lycée de Paris, de la société libre des belles-lettres, de l'Athénée, etc., est moins connu par ses propres ouvrages que par les traits que Colnet lui a décochés dans quelques-unes de ses satires. Il avait près de soixante ans quand il débuta dans la littérature par un intermède, *la Fête de J.-J. Rousseau*, qui fut représenté, sans grand succès, en 1794. Quoique fort désintéressé, dit-on, à leur égard (1), il se constitua le défenseur des femmes dans une *Epître à leurs détracteurs* (1799), écrite avec assez de facilité, mais que ses amis et ses confrères eurent le tort d'exalter comme un chef-d'œuvre. Il n'en fallut pas davantage pour exciter Colnet (voy. ce nom), qui livra le *fade Dusausoir* à la risée publique dans sa satire intitulée : *La fin du 18^e siècle*. Le rimeur sexagénaire repoussa cette attaque, mais bien mollement, dans son *Epître à un jeune homme qui veut embrasser le genre de la satire*; et Colnet, auquel il avait demandé grâce pour ses *cheveux blancs*, lui promit, dans la *Guerre des petits dieux*, de respecter à l'avenir son repos :

Dors, mon cher Dusausoir, aux doux sons de ta lyre,
Je ne veux plus troubler ton innocent délire;
Exerce sur des riens tes sublimes talents,
On n'est pas criminel pour manquer de bon sens.

Dusausoir, qui n'avait pas lieu d'être satisfait d'une pareille indulgence, répondit encore à son censeur par une pièce intitulée : *Bonsoir, je vais dormir*, etc., que Colnet a négligé de recueillir dans le 5^e volume des *Satiriques du 18^e siècle*. La paix faite avec son spirituel adversaire, il continua à s'abandonner à sa manie

(1) Voy. le *Martyrologe littéraire*, p. 125.

de rimer; mais c'est à tort que, dans les biographies contemporaines, il est surnommé le poète des circonstances. En effet, il n'existe pas une seule pièce de Dusausoir sur les événements qui se sont succédé en France depuis la convocation des états-généraux jusqu'à la restauration. Si, depuis, il a célébré la double rentrée des Bourbons, le mariage et la mort du duc de Berri, ainsi que la naissance du duc de Bordeaux, c'est qu'il était attaché sincèrement à la famille royale. On serait seulement en droit de lui reprocher de n'avoir pas loué dans de meilleurs vers les objets de son culte. Ce poète médiocre, né le 30 janvier 1737 à Paris, y mourut le 21 décembre 1822. Indépendamment des morceaux indiqués dans cet article, et dont aucun ne mérite une mention plus spéciale, on a de lui : 1° *le Bois de Boulogne*, poème, suivi de notes, Paris, 1801, in-8°. 2° *Lettres amoureuses d'Emilie et Sainval*, suivies de quelques poésies fugitives, ibid., 1802, in-12. 3° *Olympie à Byrène*, héroïde, 1814, in-8°. 4° *Opuscules et vers*, 1817, in-8°. 5° *Poème sur le luxe*, considéré comme source de la corruption des mœurs, 1818, in-8°, tiré seulement à cent exemplaires. 6° *Montgeron*, poème suivi de *l'Ermitage de Chalandray*, et de *l'Orage*, idylle, 1819, in-8°.

W—s.

DUSCH (JEAN-JACQUES), naquit à Zelle, dans le pays de Lunébourg, en 1725. Frédéric V, roi de Danemark, sur la présentation du comte de Bernstorff, le nomma professeur de belles-lettres au collège d'Altona. Il fut ensuite nommé directeur du collège, professeur des langues anglaise et allemande, puis de philosophie et de mathématiques. Il mourut le 18 décembre 1783. Il essaya ses talents dans les différentes parties de la poésie; il a surtout excellé dans le genre didactique. Il possédait à un haut degré l'art d'animer et d'égayer la sécheresse des sujets tirés de la physique, de la morale et de la philosophie, par le charme de sa diction et par l'intérêt de ses épisodes. Ses *Lettres pour former le goût d'un jeune homme*, suffiraient seules pour établir sa réputation. Il y donne en peu de mots la théorie de chaque genre dans la poésie; il en présente des exemples tirés des meilleurs auteurs latins, français, anglais et allemands; il entre dans le détail de leur plan, fait remarquer leurs beautés et leurs défauts: c'est un ouvrage classique pour les maîtres et les élèves. Nous avons aussi de Dusch quelques romans, entre autres: *Charles Ferdinand*, 2^e édition, 1785, 3 vol., et *la Pupille*, 1795, 2 vol. Voici les plus importants, parmi les ouvrages de Dusch; il n'a écrit qu'en allemand: 1° *Mélanges dans les différents genres de poésie*, Iéna, 1754, in-8°: on y distingue surtout les *Sciences*, poème didactique en 8 chants. 2° *Trois Pièces en vers*, par l'auteur des *Mélanges*, Altona et Leipsick, 1756, in-4°. 3° *Le Petit Chien*, Al-

tona, 4° *Le Temple de l'Amour*, Hambourg et Leipsick, 1757, in-8°. 5° *Descriptions pour tous les mois de l'année*, ibid., 1757-1760, en 4 volumes in-8°. 6° *Lettres pour former le cœur*, Leipsick, 1759, en 2 volumes in-8°: contrefait à Vienne, réimprimé à Leipsick en 1772, et traduit en français, hollandais, danois, hongrois et suédois. 7° *Lettres pour former le goût d'un jeune homme*, Leipsick et Breslau, 1764-1773, en 6 volumes in-8°; contrefait à Vienne, et réimprimé à Leipsick et Breslau en 1773-1779; 8° *Œuvres complètes en vers*, Altona, 1^{er} et 3^e volume in-8°, 1765 et 1767; le 2^e volume n'a point paru, non plus que le 4^e et le 5^e. Tous ces ouvrages sont en vers. G—v.

DUSÉJOUR. Voyez DIONIS.

DUSILLET (ANTOINE), vaillant capitaine, issu d'une famille honorable, dans laquelle les talents et le patriotisme se sont perpétués jusqu'à ce jour, naquit en 1599, à Dôle, alors capitale de la Franche-Comté. Entré jeune au service, il avait le grade de sergent-major (lieutenant-colonel), et faisait partie de la garnison de Dôle, lorsque cette ville fut assiégée par les Français, en 1636. Ce siège lui fournit l'occasion de signaler sa brillante valeur. Une fois, à la tête de soixante hommes, tombant à l'improviste sur les assiégeants, il les chassa des retranchements qu'ils avaient élevés, et détruisit tous leurs travaux. Quoique couvert de blessures, dont quelques-unes étaient très graves, il n'en continua pas moins de prendre la part la plus active à la défense de la place, se trouvant toujours au poste le plus dangereux. A demi écrasé par la chute d'une porte que battait le canon des assiégeants, dès qu'il fut en état de tenir une épée, il reparut dans les rangs de ses compatriotes, que son exemple excitait à faire leur devoir. Ce ne fut qu'après la levée du siège qu'il consentit à prendre enfin du repos; mais, affaibli par ses nombreuses blessures, il ne put rétablir sa santé, et mourut en 1642. On conserve dans sa famille le journal qu'il a laissé des événements arrivés dans la province depuis 1623. Boyvin (*voy.* ce nom), dans son *Histoire du siège de Dôle*, loue beaucoup sa valeur.—DUSILLET (*Carle*), frère du précédent, né le 24 novembre 1602, avait embrassé comme lui la profession des armes, et commandait en 1638 le château de Rahon, près de Dôle. Quoiqu'il n'eût que cinquante hommes à sa disposition, Carle ne laissait pas d'inquiéter les Français avec sa petite troupe, de les gêner dans leurs marches et même d'attaquer leurs convois. Assiégé par le duc de Longueville et sommé de se rendre, il rejeta toute capitulation, soutint l'assaut, et, pris sur la brèche, fut pendu le 17 avril par ordre du féroce vainqueur. Le lieu même où ce héros avait subi son supplice fut érigé par le roi d'Espagne, Philippe IV, en un fief héréditaire qui a subsisté, sous le nom de *Fief de la place*, jusqu'à la révolution. —

DUSILLET (Madame *Adrienne-Madeleine*), de la même famille, née en 1690, à Dôle, fille d'un conseiller à la chambre des comptes, entra fort jeune à l'abbaye des Bernardines, connue sous le nom des dames d'Onans. Sans rien relâcher des devoirs que lui imposait son état, elle cultiva ses heureuses dispositions pour la littérature, et se fit par son esprit et l'enjouement de son caractère une réputation qui ne tarda pas à franchir l'enceinte de l'abbaye. Chérie et respectée de toutes les personnes qui la connaissaient, elle passa des jours paisibles dans la retraite, et mourut le 28 février 1770; elle avait composé plusieurs ouvrages, entre autres des lettres et des fables, qu'on la pressa vainement de publier, et dont on ne connaît plus de copies. La bibliothèque de Dôle possède son *Histoire de l'abbaye des dames d'Onans*, in-4° de 296 pages, que l'on dit fort intéressante. W—s.

DUSOMMERARD (ALEXANDRE). Le sentiment du beau dans les arts n'est donné qu'à un petit nombre d'esprits d'élite, et dans notre pays, qui a produit tant de grands artistes, il est trop souvent faussé par la tyrannie de la mode. On doit de la reconnaissance aux hommes qui résistent aux entraînements de la foule, et qui, par leur persévérance, parviennent à réformer ses jugements irrélâchés. A ce titre, Dusommerard a bien mérité de ses contemporains, car personne plus que lui n'a contribué à rendre aux arts du moyen âge l'estime qui leur est due. Il naquit en 1779 à Bar-sur-Aube. Soldat volontaire à 14 ans, il prit part à la lutte généreuse de la France contre l'étranger. Rarement l'éducation des camps développe le goût des arts : il fallait qu'il fût inné chez Dusommerard, pour qu'au milieu des fatigues et des dangers de la guerre, la vue des chefs-d'œuvre de l'Italie ait décidé de sa vocation. Au commencement du siècle, l'antiquité grecque et romaine avait conservé ou retrouvé son prestige, mais le moyen âge et même la Renaissance passaient pour des temps de barbarie, et, sous le nom de *gothique*, on confondait dans un dédain général les plus beaux ouvrages créés dans notre France pendant une période de plus de soixante années. Dusommerard ne partageait pas les préjugés de son époque. Un des premiers, il distingua les caractères de cet art méprisé; il en comprit les beautés; il en pénétra, pour ainsi dire, les secrets. Il fallait une grande sagacité de critique, et un talent d'observation très subtil pour deviner les lois de cette archéologie encor inexplorée. C'était le temps où l'on regardait l'octogone de Montmorillon comme un temple de druides, et où l'on montrait au Musée de l'artillerie une cuirasse du 16^e siècle pour l'armure de Roland. Dusommerard observa les rapports intimes qui existent entre les arts et l'industrie. Non-seulement il s'initia à la vie intime et aux mœurs de nos aïeux en étudiant leurs meubles, leurs ustensiles, leurs procédés

de fabrication, mais encore il reconnut qu'il a existé à toutes les époques des ouvriers modestes, dignes du nom d'artistes, et dont les productions révèlent le goût et quelquefois le génie. Découvrir leurs ouvrages, en faire ressortir les qualités, les proposer comme des modèles à nos fabricants, devint pour Dusommerard une constante préoccupation. Rendu à la vie civile et attaché à la Cour des comptes, d'abord en qualité de référendaire, puis de conseiller, il employa tous ses loisirs et la plus grande partie d'une fortune modeste à réunir, classer et publier une collection d'objets d'art du moyen âge et de la Renaissance. Chaque jour son cabinet s'enrichissait de meubles, de vases, d'ustensiles de toute espèce qu'il arrachait aux destructeurs; car, pendant longtemps, il fut presque le seul qui s'occupât à Paris de recueillir ces curiosités si recherchées aujourd'hui. Peu à peu il eut des imitateurs, et bientôt des envieux. Personne ne visitait cette riche collection sans perdre quelques préjugés, sans gagner quelque instruction utile. Toujours prêt à répondre aux questions des gens de goût, et même à celles des curieux indiscrets, Dusommerard faisait les honneurs de son cabinet avec une politesse exquise, et, sans avoir l'air de professer, il donnait des leçons d'archéologie pratique qui intéressaient et qu'on n'oubliait point. On sait avec quelle déplorable insouciance les administrations municipales de Paris ont laissé détruire tant de monuments qui faisaient la gloire de notre capitale. L'hôtel de Cluny, seul reste des palais du moyen âge, autrefois si nombreux à Paris, dut sa conservation à Dusommerard, qui vint y établir son domicile et y placer sa collection comme une espèce de sauvegarde. C'est là qu'il termina son grand ouvrage, les *Arts au moyen âge* (Paris, 1838-1846, 5 vol. in-8°, avec atlas), résumé de ses voyages, de ses longues études, de ses immenses lectures. On peut regretter que l'auteur n'ait pas adopté un plan plus didactique; mais Dusommerard, par un sentiment de modestie exagérée, n'a pas voulu enseigner ce qu'il savait mieux que personne. Il s'est borné à exposer ses impressions personnelles, à décrire les monuments qu'il a vus, à signaler à l'attention leurs singularités, leurs caractères, leurs défauts et leurs beautés. Bien loin de faire rentrer des faits choisis dans une théorie quelconque, il s'est appliqué surtout à rassembler des observations exactes, et ce n'est qu'avec une certaine timidité qu'il y joint parfois des considérations très élevées sur l'art et l'archéologie. Il avait prélué à ce grand travail par une notice sur la ville de Provins (*Vues de Provins*, sans nom d'auteur, 1822, 1 vol. in-4°). Ce fut une des premières applications de la lithographie à la description des monuments. Des explications intéressantes accompagnent des planches qui représentent les nombreuses anti-

quités de Provins. Bien que destinées surtout aux gens du monde, elles renferment d'utiles renseignements historiques et archéologiques. On lui doit également une description et une notice historique sur l'hôtel de Cluny et les Thermes, qui attirèrent l'attention publique sur ces deux monuments (1). Entouré d'une famille nombreuse et unie, recherché et aimé de tout le monde, Dusommerard ne connut qu'une pensée pénible, c'est qu'après lui sa collection pourrait être dispersée et perdue pour le pays. Il avait refusé les offres avantageuses d'un ambassadeur d'Angleterre, espérant que tôt ou tard le gouvernement français formerait un musée national de toutes les productions des arts et de l'industrie. Ce vœu ne devait être exaucé qu'après sa mort. Les chambres, avec un honorable empressement, votèrent des fonds pour l'acquisition de son cabinet et de l'hôtel de Cluny, et le ministre de l'intérieur voulut que le directeur de ce nouveau musée fût un fils de Dusommerard, instruit par ses leçons et compagnon de ses voyages et de ses travaux archéologiques. — Tout en se consacrant à la réhabilitation du moyen âge, Dusommerard n'était point insensible aux efforts de l'art contemporain. Il aimait les artistes, et était heureux de les encourager et de les soutenir à leurs débuts. Habile à découvrir le talent ignoré, il parvint souvent à le signaler à l'attention du public, si difficile à captiver. Un seul trait peindra cet excellent homme. Il avait acheté à un de nos meilleurs peintres, encore inconnu, un tableau auquel personne n'avait fait attention. Dans le cabinet de Dusommerard, il fut remarqué. Un financier voulut l'avoir, parce qu'il le voyait chez un connaisseur, et offrit de le payer le double de ce qu'il avait coûté. Dusommerard accepte le marché avec empressement, reçoit l'argent et court aussitôt le porter à l'artiste. « Gardez tout, lui dit-il; quand vous aurez le temps, vous me ferez une copie. » La vie de Dusommerard est pleine de semblables traits. Il mourut à Paris le 19 août 1842, à la suite d'une douloureuse maladie. Il consacrait ses journées aux devoirs de son emploi et ses nuits à ses études chéries. Sa forte constitution succomba à l'excès du travail, et il fut enlevé à 63 ans, au moment même où il venait d'achever son grand ouvrage.

M—ÉE.

DUSOUHAIT. Voyez SOUHAIT (DU).

DUSSAULT (JEAN-JOSEPH), naquit le 1^{er} juillet 1769, à l'École militaire de Paris, où son père demeurait en qualité de médecin. Peut-être dut-il à cette origine le goût qu'il conserva toujours pour la médecine et le talent de bien parler et de bien écrire sur les premiers principes et les théories générales de cette science,

qu'il n'avait jamais cultivée (1). Placé dans la célèbre école de Ste-Barbe, où il avait obtenu une bourse au concours, il y fit de brillantes études, et obtint d'éclatants succès dans les compositions générales de tous les collèges de l'université qui terminaient l'année scolastique. Il perfectionna ses excellentes études par la meilleure et la plus sûre de toutes les méthodes, celle de l'enseignement. Il enseignait ce qu'il avait bien appris, et que, si jeune, il possédait déjà si bien. Maître d'études d'abord à Ste-Barbe, puis au collège du Plessis, la révolution qui, à cette époque, bouleversait tout, ne respecta pas ses utiles et paisibles occupations; après l'avoir chassé de la première de ces deux écoles, elle le chassa de la seconde, et le laissa sans place, sans emploi et sans fortune. Dussault dut en chercher une dans un esprit cultivé et dans un talent non encore éprouvé, mais que des premiers essais firent bientôt distinguer. Toutefois il ne put se faire remarquer qu'après le 9 thermidor (juillet 1794); jusque-là les Furies, non les Muses, présidaient aux pages sanglantes qu'il était permis de publier. Trop souvent même, ces divinités infernales avaient inspiré le journal intitulé *l'Orateur du peuple*, auquel il coopéra d'abord avec Fréron; mais son premier mérite, et il était grand à cette époque, fut d'y faire entendre des accents d'humanité, de raison et de justice. Il s'y éleva souvent avec énergie contre les excès et les crimes qui souillèrent la révolution. Par ses véhéments articles et son éloquente indignation, il contribua peut-être autant que l'abbé Morellet à faire restituer les biens des condamnés, quoiqu'il n'en ait pas partagé la gloire avec lui. On oublia trop dans la suite les services qu'il rendit à cette époque, pour ne se souvenir que des principes du journal auquel il avait consenti de coopérer, et de quelques concessions qu'il avait faites à l'esprit du temps, et sans lesquelles il était alors difficile d'écrire, impossible surtout d'écrire sans danger. Nous ne dissimulons pas toutefois qu'il est des concessions qu'on ne doit jamais faire, et que Dussault n'aurait point faites si son caractère eût été plus ferme et ses principes plus arrêtés. Vers le même temps, il publia quelques écrits politiques : des *Fragments historiques* sur la Convention; une *Lettre au citoyen Louvet*, et une autre *Lettre au citoyen Rœderer*, qui eut une sorte de retentissement, non-seulement à Paris, où naissent et meurent les productions légères qu'inspirent les passions politiques du moment, mais en France et dans les provinces. Une question, en effet, d'une haute importance, non-seulement politique, mais morale et religieuse, en était le sujet : Rœderer avait hautement proclamé que le *décadi*, jour de fête et de repos,

(1) *Notice sur l'hôtel de Cluny et sur le palais des Thermes*, avec des notes sur la culture des arts, principalement dans les 13^e et 16^e siècles, Paris, 1834, in-8°.

(1) Voir dans ses *Annales* son article sur les *Maladies du cœur*, ouvrage du célèbre Corvisart, ainsi que quelques autres articles sur différents livres de médecine.

établi par le calendrier républicain, l'emporterait infailliblement sur le *dimanche* consacré par la religion chrétienne, et le ferait incessamment disparaître et oublier, ou, pour nous servir de ses propres expressions, que le *décadi mangerait le dimanche*; Dussault soutint la cause du dimanche, et prédit son triomphe. Il rattacha à ce sujet important d'autres questions intéressantes, notamment un gracieux éloge de Madame Elisabeth et de douloureux regrets sur le sort de cette anguste victime. Dans tous ces premiers écrits, le rhéteur se montre un peu trop sans doute : on y voit trop que l'écrivain, quoique déjà habile, est récemment sorti des banes de l'école. L'amplification y domine; il y a trop de mots et de développements de la même idée, et c'est un défaut dont son goût, d'ailleurs si pur, ne se corrigea jamais entièrement. Toutefois, soit le courage de la pensée, soit l'artifice du style, le firent remarquer d'un juge difficile, qui accordait rarement son suffrage, Laharpe, à qui Dussault adressa aussi une longue lettre politique. Mais quelques critiques du *Cours de littérature*, que recommença un peu plus tard Laharpe, brouillèrent ces deux écrivains. Nous passerons rapidement sur la coopération de Dussault au *Véridique*, journal qui lui dut sa vogue, mais qui n'eut qu'une courte durée, et dont les auteurs furent condamnés à la déportation après la journée du 18 fructidor : c'est dire assez qu'il combattait la tyrannie du Directoire. Mais bientôt après fut fondé le *Journal des Débats*. C'est là désormais qu'est la vie de Dussault, c'est là qu'il a fait sa véritable réputation, c'est de là qu'il tire toute sa renommée. Il fut attaché à la rédaction de ce journal dès les premières feuilles qui parurent en janvier 1800, et avant tous les autres rédacteurs qui ont plus ou moins contribué à son succès, même avant Geoffroy. Il est incontestable que le rôle que joua la critique à cette époque, la direction qu'elle prit, l'influence qu'elle exerça, sont des parties assez essentielles de l'histoire littéraire du 19^e siècle. Il est donc utile, pour bien apprécier le mérite d'un des plus célèbres et des plus féconds journalistes du commencement de ce siècle, de jeter un coup d'œil, non-seulement sur l'état de la critique alors, mais sur l'état même de la société et la disposition des esprits. La révolution qui avait renversé les fondements de la monarchie, bouleversé les lois sociales, détruit la plupart des fortunes particulières, avait porté un plus grand désordre encore dans toutes les idées morales et intellectuelles : les plus fausses doctrines sur la philosophie, la religion, la littérature, étaient proclamées, et régnaient audacieusement sur la foule subjuguée. Le vrai seul dans tous les genres n'avait plus d'interprètes ni de défenseurs. Un grand écrivain, l'auteur du *Génie du Christianisme*, ne tarda pas à être l'un

et l'autre, et jeta un grand éclat sur toutes ces doctrines sociales, qu'un petit nombre d'années avait suffi pour faire oublier, méconnaître, mépriser, bafouer. Les écrivains du *Journal des Débats*, Dussault entre autres, l'avaient un peu précédé dans cette honorable carrière, l'y secondèrent avec zèle, et la continuèrent avec ardeur. Si la critique eut de grandes difficultés à surmonter, elle eut aussi de grands avantages. Les esprits, fatigués des doctrines anti-sociales et anarchiques, accueillirent avec intérêt celles qui les ramenaient aux lois immuables de l'ordre et du goût; le despotisme leur interdisant presque tout autre sujet de méditation et de pensée, ils se portèrent avec ardeur vers les travaux et les discussions littéraires qui devinrent pour eux plus que jamais une occupation générale et un attrait universel. La critique, s'emparant de ce goût et en profitant avec assez d'habileté, donna à ces discussions une étendue qui ne reconnut presque pas de limites, et qu'elle ne leur avait pas donnée jusque-là. Elle prononça ses arrêts sur les littératures de tous les âges et de tous les peuples, réformant ou reproduisant les arrêts déjà prononcés. Rien n'était usé ni rebattu pour des lecteurs qui, pendant la tourmente révolutionnaire, n'avaient rien appris ou avaient tout oublié. On put donc leur parler de tout et de tous, des anciens comme des modernes. Ainsi, tandis qu'à d'autres époques la critique était pour ainsi dire réduite à la censure ou à l'éloge des écrivains contemporains, celle qui prit son origine en 1800, et s'étendit dans les années suivantes, cita à son tribunal tous les écrivains et toutes les littératures, mêla à ses discussions importantes des questions plus graves encore, et devint ainsi un cours de principes littéraires, souvent de principes moraux, politiques, religieux, développés à l'occasion d'une foule d'ouvrages anciens, modernes, français, étrangers. Dans ces temps qui succédaient à des années de désordres, elle parut d'autant plus piquante qu'elle fut plus pure, plus raisonnable, plus vraie : le vrai dans tous les genres, oublié de tous, était une nouveauté pour tous. Dussault fut un des premiers et des plus habiles à saisir cette heureuse disposition des esprits et à en profiter. De nouvelles éditions reproduisaient-elles les beaux ouvrages des siècles d'Auguste, de Louis XIV et de Louis XV; des traductions nouvelles reproduisaient-elles des chefs-d'œuvre de l'antiquité; quelques productions marquées au coin du talent honoraient-elles notre littérature actuelle : Dussault, le plus souvent chargé d'en rendre compte, montrait dans de graves articles, dignes de ces graves sujets, toute la pureté de son goût sévère, toute la richesse de son élocution pure, correcte, abondante, quelquefois même trop abondante; il avait, en effet, moins de fécondité dans les idées que dans les développements d'une même idée. L'impuis-

sance d'égaliser les grands modèles faisait-elle méconnaître leur supériorité, et tracer de nouvelles règles, de nouvelles poétiques, et sacrifier les hautes renommées, gloire de notre littérature, à des rivalités étrangères : Dussault vengeait l'antiquité, vengeait la France sa plus digne émule, et combattait avec force et talent tous les sophismes des novateurs littéraires. On l'a accusé d'avoir été trop exclusif dans ce système et d'avoir exagéré des principes bons en eux-mêmes. Ce reproche peut être fondé jusqu'à un certain point, s'il n'est pas lui-même exagéré et ne cache pas trop de penchant pour de malheureuses innovations. Admirateur des grands écrivains de l'antiquité et du siècle de Louis XIV, il sembla vouloir trop déshériter l'esprit humain de toute espérance de succès ou de progrès hors des voies qu'ils avaient suivies avec tant de bonheur et de gloire. Avouons du moins qu'il aurait eu pour excuse de cette opinion décourageante les tristes essais qu'on avait faits en s'écartant de cette glorieuse route. On lui a reproché aussi quelques paradoxes, entre autres celui par lequel il proscriit toute traduction, discussion qu'il prolongea trop, dans laquelle il commença par avoir raison, et finit par avoir tort, en exagérant de vrais principes. Il donna à de médiocres ouvrages des éloges complaisants et peu justes, c'est un tort dont ne peut guère se défendre entièrement un critique, et il est certain que Dussault ne s'en est pas toujours défendu. Parfois aussi, mais plus rarement, il a été trop sévère envers des écrivains distingués, étant plus frappé des défauts de leurs ouvrages que des beautés qui les rachètent et les compensent. Enfin son style pur, correct, orné, souvent même brillant, est aussi quelquefois un peu guindé, et manque de facilité, d'abandon, de variété. Dussault, qui, pour quelque mécontentement particulier, avait suspendu pendant deux ans sa longue coopération au *Journal des Débats* (de 1803 à 1805), la cessa définitivement à la fin de septembre 1817. Il était encore dans toute la force de l'âge, et avait toute la maturité du talent; mais, naturellement peu laborieux, se livrant avec délices aux charmes du repos ou au doux passe-temps des esprits paresseux, la lecture, la causerie avec des hommes aimant comme lui les lettres, et agitant avec lui des questions littéraires, sorte de discussion où il se montrait toujours avec avantage, ne dédaignant même pas des conversations plus frivoles, il continuait ainsi la vie avec insouciance et nonchalance, fuyant les travaux plus sérieux, et s'abstenant de tout ouvrage qui aurait demandé de la persévérance, des études, des réflexions longues et soutenues, quoiqu'il en annonçât souvent le projet. Ce fut dans ces années de loisir qu'il rassembla la plus grande partie des articles qu'il avait insérés dans le *Journal des Débats*, ou plutôt qu'un ami, Eckart, les

rassembla sous sa direction : il y attacha une spirituelle et élégante préface, sous la forme de *Lettre à l'éditeur*. Il donna à cette publication le titre d'*Annales littéraires*. Nous avons jugé ce recueil, en faisant connaître le mérite des articles qu'il renferme. Il se composa d'abord de 4 volumes in-8°, publiés en 1818. Un 5^e fut publié en 1824, peu de mois avant la mort de l'auteur. Ce 5^e volume contient aussi des articles de journal, et il y en avait déjà bien assez dans les quatre autres, d'autant mieux que ceux qui sont dans ce supplément ne sont pas à beaucoup près les meilleurs, mais quelques autres pièces terminent ce volume. On y trouve cette lettre à Roederer dont nous avons déjà fait connaître le sujet et le mérite, et la lettre à Laharpe, que nous n'avons fait qu'indiquer. Elle ne vaut pas la première : elle est aujourd'hui sans intérêt et même souvent assez obscure, tant l'auteur veut y exprimer ses idées avec finesse. Elle est d'ailleurs d'une fatigante prolixité pour dire peu de choses. De malignes critiques, insérées dans un journal, de quelques locutions employées par un auguste personnage dans la relation d'un voyage à Bruxelles et à Coblenz, inspirèrent à Dussault une autre lettre, où le courtisan peut paraître un peu, mais où l'homme d'esprit et de goût paraît encore davantage. Il y a des considérations sur la langue aussi justes que bien exprimées. L'auteur, dont un des principaux mérites est la correction et l'exactitude grammaticales, combat par de bonnes et ingénieuses raisons ce purisme minutieux qui rend le style raide, lourd, guindé, qui dénature la langue en proscrivant d'heureux gallicismes; il demanderait même grâce pour quelques incorrections euphoniques, et qui donnent à la phrase un tour plus léger et plus facile. Cette lettre est adressée à M. Villemain. Un libraire ayant conçu le dessein de publier les oraisons funèbres de nos plus grands orateurs sacrés, Dussault se chargea de la partie littéraire de cette publication, qui devait composer quatre volumes. Il donna ses soins aux trois premiers, et les enrichit d'un discours sur l'oraison funèbre, de notices sur Bossuet, Fléchier, Mascaron, Bourdaloue, Massillon, le P. de La Rue, et sur tous les personnages qui sont l'objet des oraisons funèbres de ces illustres orateurs. Le 4^e volume a été publié par M. Théry. Il y a sans doute peu de vues neuves dans ces divers morceaux littéraires, mais les idées reçues y sont habilement développées, et revêtues d'un style pur, correct, et qui n'est dépourvu ni d'élégance ni d'éclat; on relit avec plaisir ses jugements sur d'immortelles compositions, déjà si souvent jugées. Camarade, rival et toujours ami de Lemaire, Dussault ne resta pas tout-à-fait étranger à la collection des *Classiques latins* publiée par ce savant professeur. Il donna ses soins à l'édition de Quintilien, et la fit précéder d'une préface latine; le style en est nombreux

et périodique. Peut-être y reprendrait-on une recherche d'ornements convenus, et d'une élégance au moins équivoque, que les modernes latinistes ont substituée aux grâces naturelles et véritables de l'idiome latin. C'est un luxe factice qu'on peut reprocher à tous nos nouveaux humanistes latins, et il est encore étonnant que Dussault ait si facilement écrit dans cette langue dont il avait perdu l'habitude, et dans laquelle, depuis plus de trente ans, il n'avait pas eu occasion de composer. C'est une grande preuve de la solidité de ses études. On doit encore à Dussault deux notices sur deux personnages bien différents : l'une, sur la célèbre actrice mademoiselle Dumesnil; l'autre, sur l'abbé Barruel. La première fut insérée dans une collection de vies et de mémoires des actrices célèbres; la seconde fut mise à la tête des *Helvétiques, ou Nouvelles provinciales*, le principal ouvrage de l'abbé Barruel. Cet écrivain âpre et dur y est jugé avec bienveillance; toutefois, Dussault ne balance pas à rejeter la plupart des récits de l'abbé Barruel, sur les Illuminés et les Francs-Maçons, et à regarder l'Histoire du jacobinisme comme une sorte de roman. Enfin, l'article sur Juvénal, dans la *Biographie universelle*, est de Dussault et digne de ce critique distingué. Il devait faire celui de Rousseau (Jean-Jacques); la mort ne lui permit pas d'accomplir la promesse qu'il en avait faite, et on doit le regretter; c'eût été sans doute un très bon article. Dussault avait fait une étude particulière de cet éloquent écrivain; dans sa jeunesse, il imitait même trop visiblement les formes du style de l'auteur d'*Emile*, jusqu'à ce qu'un goût plus formé lui eût appris qu'il ne faut imiter personne et être soi. En 1818, Dussault obtint la décoration de la Légion-d'Honneur; en 1821, il se présenta à l'Académie française pour y succéder à Fontanes; un jeune et redoutable rival, M. Villemain, ne lui laissa qu'un très petit nombre de voix. S'il eût vécu, il eût peut-être dans la suite été plus heureux. L'année précédente, en 1820, il avait été nommé l'un des conservateurs de la bibliothèque de Ste-Geneviève; ce ne fut que quatre ans plus tard qu'il alla prendre possession d'un logement dans cet établissement public, et il ne l'occupait que quatre mois; il y mourut, le 14 juillet 1824, à l'âge de 55 ans. Sa constitution physique, délicate dans sa jeunesse, s'était raffermie avec l'âge, était même devenue forte et vigoureuse, et semblait lui promettre une plus longue carrière; mais, dans ses dernières années, une extrême obésité, qui se manifesta surtout dans les parties abdominales, annonça l'altération de sa santé. La maladie qui le conduisit au tombeau fut longue et douloureuse; les médecins la déclarèrent mortelle quatre mois avant sa mort, et cependant les facultés de l'esprit ne dépérissaient point en lui, et cette vie de l'intelligence trompait quel-

quefois ses amis étonnés, et leur donnait quelques lueurs d'espérance bientôt éteintes. Parmi ces amis se trouvait un pieux et spirituel ecclésiastique, l'abbé Borderies, depuis évêque de Versailles, qui tourna facilement ses pensées vers les consolations de la religion et les idées sérieuses d'un immortel avenir. Dussault parut pénétré de ces sentiments religieux, et termina sa carrière avec beaucoup de calme et de résignation. Nous ne remettrons point sous les yeux des lecteurs la liste des ouvrages et opuscules de Dussault; nous les avons tous mentionnés et appréciés dans le cours de cet article. Un seul a été omis, et nous allons en dire un mot. Soit que les critiques de Dussault fussent trop amères, soit que l'amour-propre de Chénier fût trop irritable, celui-ci ne put supporter le compte qui était rendu, dans le *Journal des Débats*, du cours de littérature qu'il professait à l'Athénée dans l'hiver de 1805 à 1806. Chénier voulut donner à cette querelle une solution qui n'est nullement littéraire. Dussault en appela au tribunal de la raison : ce devrait être le meilleur, sans doute, et même le seul; il n'en est point ainsi aux yeux du public; la cause était donc difficile, mais le plaidoyer fut bon; sa *Lettre à Chénier* est d'un esprit adroit, qui n'est dénué ni de souplesse ni de ressources. On conçoit cependant qu'il ne l'ait pas recueillie parmi les autres lettres et opuscules qui terminent le 5^e volume de ses *Annales littéraires*. F—z.

DUSSAULX (JEAN), littérateur français, sera plus connu de la postérité à ce titre et comme membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et ensuite de l'Institut, qu'en sa qualité de membre de la convention nationale. Né à Chartres, le 28 décembre 1728, d'une famille de robe, il fit ses premières études à la Flèche, et les termina, avec distinction, à Paris aux collèges du Plessis et de Louis-le-Grand. Ayant obtenu une place de commissaire de la gendarmerie, il fit, avec son corps, les campagnes de Hanovre dans la guerre de Sept ans, sous le maréchal de Richelieu. Son corps étant revenu à Lunéville, il y acquit l'estime du roi Stanislas. Dès l'âge de vingt-un ans, il avait été reçu à l'Académie de Nanci sans autre titre que sa traduction de Juvénal dont il avait terminé le manuscrit. De retour à Paris, les conseils du professeur Guérin déterminèrent son goût pour la littérature : il retoucha sa traduction et la publia en 1770. Cet ouvrage commença sa réputation et lui ouvrit, en 1776, la porte de l'Académie des Inscriptions. Il fut aussi nommé secrétaire ordinaire du duc d'Orléans. Ce titre suffisait à son ambition. Cet homme, simple comme la nature, ne rampait jamais auprès des grands. Un jour, il se rend à Versailles sur l'invitation du P. Menou, jésuite. Une affaire importante l'y appelait : on devait lui confier l'é

ducation de quelques enfants qu'un trône attendait. Le jésuite lui fait part des intentions de leur père, et ajoute : « Quels sont vos principes? — Ceux de la justice. — Qu'enseignerez-vous? — Le respect des lois et l'amour de l'humanité. » Le P. Menou avait le tact sûr; il réfléchit et reprend la parole : « Quelle est votre demeure à Paris? — Rue du Dauphin. — Eh bien! regagnez votre rue du Dauphin; l'air de ce pays ne vous convient pas du tout. » Dussaulx l'entendit et revint à Paris, où il continua de se livrer à ses travaux littéraires. Le désir impatient de réformer tous les abus, et d'arriver à une perfection imaginaire, lui fit d'abord embrasser avec chaleur les principes de la révolution; mais sa droiture et sa probité naturelle le firent toujours ranger dans la classe des modérés. Nommé député suppléant de Paris à l'assemblée législative, le 6 juin 1792, il proposa, quelques jours après, de décréter que le ministre Servan, renvoyé par le roi, emportait les regrets de la nation. Dans la séance du 22 août, il parla fortement contre la destruction des monuments des arts, et, il en était temps, car il était déjà question d'abattre la porte St-Denis. Au 2 septembre, lorsque des officiers municipaux vinrent avertir que le peuple voulait enfoncer les portes des prisons, et qu'un moment après Fauchet eut annoncé que deux cents prêtres venaient d'être égorgés dans l'église des Carmes, le président de l'assemblée nomma six commissaires, pris dans son sein, pour aller parler au peuple et rétablir le calme. Dussaulx fut du nombre, et, avant de sortir de la salle, il remit à un jeune volontaire, qui allait marcher à la frontière, un fusil qu'il regrettait de ne pouvoir porter lui-même à cause de sa vieillesse. Le lendemain, il fut encore un des six membres nommés par l'assemblée pour calmer l'effervescence de la populace qui menaçait le Temple, asile et prison de Louis XVI. Le 5 janvier 1793, il défendit l'arrêt du département de la Haute-Loire, qui ordonnait la formation d'une garde départementale pour protéger la convention contre l'influence des sections de Paris. À la trop mémorable séance du 15, il vota en ces termes : « Du fond de ma conscience, je vote l'appel au peuple : je crois qu'on peut être très bon patriote sans tuer son ennemi par terre. Je demande que le ci-devant roi soit détenu pendant la guerre, et banni à la paix. » Le sursis lui parut de toute justice. Après le 31 mai, Billaud-Varennes demanda, mais inutilement, la mise en accusation de Dussaulx. Celui-ci fut enfin arrêté le 3 octobre, comme opposant au 31 mai; mais il rentra à la convention avec les soixante-treize, et le lendemain il protesta, au nom de ses collègues, qu'ils avaient tous laissé dans leur prison le souvenir du passé. Il est assez remarquable que lorsque le comité de salut public voulut l'envoyer à la

mort, ce fut Marat qui obtint sa grâce, en le dépeignant comme un vieux radoteur incapable de devenir dangereux. Le 6 avril 1795, Dussaulx demanda qu'il fût élevé un autel expiatoire du sang français injustement répandu. Il fut président du conseil des anciens en juillet 1796, et en janvier 1797 il proposa de modifier le serment de haine à la royauté, en y ajoutant les mots *en France*. Il se prononça fortement contre le rétablissement des loteries. Il sortit du conseil en mai 1798. A la séance du 27 avril, il avait pris congé de l'assemblée par un discours dont le conseil ordonna l'impression. « Depuis neuf ans, disait-il, que je suis dans les fonctions publiques, ennemi des factieux, étranger à tous les partis, je n'ai plaidé qu'en faveur de la justice et des mœurs.... J'ai la douce satisfaction de pouvoir dire que mes mains sont aussi pures que mon cœur, etc. » Il survécut peu à sa retraite, étant mort le 16 mars 1799, après une maladie longue et douloureuse. Voici la liste de ses ouvrages : 1^o *Satires de Juvénal, traduites en français*, Paris, 1779, in-8^o; *ibid.*, 1792, 1796, même format; Paris, 1803, 2 vol. in-8^o, avec le texte latin à côté, et l'éloge historique de Dussaulx, par Villetterque (1) : c'est la meilleure traduction en prose que nous ayons de ce poète. Le parallèle entre Horace et Juvénal, que le traducteur a mis en tête, quoique un peu long et trop en faveur du dernier, est fort loué par Laharpe, qui l'a inséré dans son *Cours de littérature*. 2^o *Mémoires sur les Satiriques latins*; 1^{er} mémoire, *Horace*, lu à l'Académie des inscriptions, le 11 avril 1777, et inséré dans le tome 43 de la collection de cette société. La traduction de la première épître d'Horace, qui forme comme une suite de ce travail, et qu'il avait lue dans une des séances suivantes, n'a pas été insérée dans les volumes de cette collection. 3^o *Lettres et Réflexions sur la fureur du jeu, auxquelles on a joint une autre Lettre morale*, Paris, Lecomte, 1775, in-8^o de 172 pages; 1777, in-8^o; traduit en hollandais, 1791, in-8^o. 4^o *Discours sur la passion du jeu dans les différents siècles*, lu à l'Académie à la séance publique de Pâques, 1775. On y trouve un curieux fragment d'un édit de l'empereur de la Chine (*yong-tching*), contre les jeux de hasard (2). 5^o *De la Passion du jeu, depuis les temps anciens jusqu'à nos jours*, 1779, in-8^o; traduit en hollandais, 1791, in-8^o. L'auteur y a refondu, dans un ordre différent, et avec de plus grands développements, le sujet des deux ouvrages précédents. Un style haché, inégal, ten-

(1) Traduction réimprimée plusieurs fois depuis. La meilleure édition est de Paris, 1830 et 1833, 2 vol. in-8^o. Elle a été revue et corrigée par Jules Pierrot, et fait partie de la *Bibliothèque latine-française* publiée par le libraire Panckoucke.

(2) On sait que, malgré la sévérité des édits, le peuple est si passionné, à la Chine, pour les jeux de hasard, que, dans les nécessités de poche, on trouve presque toujours deux petits dés, auxquels le commerce de l'énuie sert de corréctif.

dant souvent à la prétention; une division en une multitude de chapitres, tantôt longs, tantôt fort courts, ont nui au succès de cet ouvrage, qu'on s'accorde à trouver bon, mais que personne ne lit. 6° *Vie de l'abbé Blanchet*, insérée à la tête des *Apoloques et Contes orientaux* de ce dernier, Paris, 1784, in-8°. 7° *De l'insurrection parisienne et de la prise de la Bastille; Discours historique prononcé par extrait dans l'assemblée nationale*, Paris, Debure, 1790, in-8° de 285 pages. 3° *Lettre au citoyen Fréron*, 1796, in-8°. 9° *Voyage à Barrège et dans les Hautes-Pyrénées, fait en 1788*, Paris, 1796, 2 vol. in-8°. L'auteur a trop affecté la manière de Sterne; et quoiqu'il n'ait pas entièrement négligé de décrire les phénomènes de la nature qu'il avait sous les yeux, l'enthousiasme qui percé d'un bout à l'autre de son ouvrage en a empêché le succès. 10° *De mes Rapports avec Jean-Jacques Rousseau, et de notre correspondance, suivie d'une notice très essentielle*, Paris, an 6 (1798), in-8°. En faisant hommage au conseil des anciens de cet ouvrage, où l'on trouve des anecdotes assez piquantes, l'auteur dit: « J'ai lieu de croire qu'on y verra que je « n'ai cherché qu'à expliquer Rousseau et non « à l'inculper; que je n'ai pas manqué la moindre occasion de célébrer ce grand homme à « qui je dois la plus belle partie de mon existence morale... Je n'ai guère montré l'infortuné Jean-Jacques qu'aux prises avec lui-même..., ne cessant de lutter contre un caractère de plus en plus exaspéré par une méfiance « aussi active qu'involontaire. » On a des *Mémoires sur la vie de J. Dussaulx, publiés par sa veuve*, Paris, Didot, an 9 (1801), in-8°. Cet ouvrage, assez volumineux, n'a pas été mis dans le commerce. Z.

DUSSEK (JEAN-LOUIS), compositeur de musique instrumentale et fameux pianiste, né à Czaslau, en Bohême, en 1760, d'une famille qui a donné d'excellents organistes à l'Allemagne. Dès l'âge de treize ans, il composa une messe solemnelle, et il en avait à peine vingt lorsqu'il se fit entendre à La Haye, où les bienfaits du stallholder le retinrent pendant quelques années; il partit ensuite pour le nord de l'Europe, profita, durant son séjour à Hambourg, des conseils du célèbre Emmanuel Bach, et se fixa pendant deux ans près du prince Charles Radziwil, en Lithuanie. A son retour, il séjourna peu de temps à Berlin, et vint enfin à Paris, qu'il ne quitta qu'au commencement de la révolution; il en partit pour aller en Angleterre, qu'il habita jusqu'en 1800, époque à laquelle il alla revoir son père en Bohême, et vint enfin se fixer à Paris, près du prince de Bénévent, auquel il a été attaché jusqu'à sa mort, arrivée dans le courant de 1812. Dussek a publié, à différentes époques et dans divers pays, des Oeuvres pour le piano, au nombre de soixante, et

qui consistent en concertos, symphonies concertantes pour deux pianos, sonates, duos, fantaisies. Parmi ces productions, il estimait principalement les œuvres 10, 14, 35, *les Adieux à Clémentine*, et le *Retour à Paris*: cette dernière pièce jouit d'une grande réputation en Angleterre; mais Dussek ne fut pas aussi heureux dans deux essais qu'il fit pour l'opéra de Londres. Il existe encore de ce compositeur une *Méthode* pour le piano-forté, imprimée d'abord en allemand, traduite ensuite et augmentée par l'auteur; enfin, on connaît de lui quelques oratorios en allemand. Dussek ne jouissait pas d'une moindre réputation, comme virtuose, sur le piano; mais comme on ne le connaissait guère que dans quelques sociétés, on le détermina à se faire entendre en public, et il eut un très grand succès dans les concerts qu'il donna à l'Odéon, quelque temps avant sa mort. P—x.

DUSSERRE-FIGON (JOSEPH-BERNARD), naquit à Avignon le 20 août 1724, d'après la *France littéraire* de 1769, où en 1728 d'après Barbier, (*Examen critique des dictionnaires historiques*), et entra dans l'institut des jésuites. Après la suppression de la société, il fut attaché à l'église St-Roch, à Paris. La révolution l'ayant forcé de s'expatrier, il passa en Toscane, et mourut à Florence le 22 mai 1800. Il s'était fait une réputation par ses talents pour la chaire. Les panégyriques et autres discours qu'il a publiés, avec des notes, se distinguent par un style pur et même élégant : 1° *Panégyrique de madame de Chantal*, prononcé dans l'église de la visitation à Paris, à St-Denis et à Meaux, pour la cérémonie de la canonisation, l'an 1772, Paris, 1780, in-8°. 2° *Panégyrique de Ste Thérèse*, prononcé dans l'église des carmélites de St-Denis, ibid., 1783, in-8°. 3° *Discours pour la fête séculaire de la maison de St-Cyr*, prononcé le 27 juillet 1786, ibid., 1786, in-8°. 4° *Oraison funèbre de Louise-Marie de France*, ibid., 1788, in-8°. 5° *Discours pour la fête de la Rosière*, prononcé dans l'église de Surène, le 30 août 1789, ibid., 1789, in-8°. Pendant son séjour en Italie, Dusserre-Figon prononça plusieurs discours qui furent accueillis avec faveur; mais ils n'ont pas été imprimés. P—rt.

DUSSIEUX. Voyez USSIEUX.

DUSSON (JEAN), marquis de Bezac et vicomte de St-Martin, entra comme capitaine dans le régiment de Turenne, en 1672, et après avoir été major du régiment royal de dragons, passa, en 1680, comme colonel, dans le régiment de Touraine, infanterie, et fut nommé successivement inspecteur général des troupes françaises, gouverneur de Furnes et maréchal-des-camps. Après avoir eu plusieurs commandements, il obtint le brevet de lieutenant-général, en 1696, et la grand'croix de l'ordre de St-Louis en 1701. Louis XIV le nom-

ma envoyé extraordinaire en Allemagne, et le chargea de commander en chef les troupes des princes ses alliés; mais son projet n'ayant pu être exécuté, il reentra en France et continua à paraître avec distinction dans les armées du roi. Il servait comme lieutenant-général à la bataille d'Hochstet lorsque l'armée impériale commandée par le comte de Stirum fut défaite. Ses infirmités l'ayant ensuite obligé à se retirer, le roi lui donna le commandement de la ville de Nice, d'où, pour cause de maladie, il se fit bientôt transporter à Marseille, où il mourut au mois de septembre 1705. — DUSSEX (François), d'une maison illustre du comté de Foix, était fils de François Dussex, seigneur de Bourepauz et de Comnac, et de Bernardine de Faure. Entré dans la marine française, en 1671, il passa par différents grades et fut fait, en 1683, intendant-général de la marine et des armées navales, avec le rang de chef d'escadre. Il se trouva en cette qualité au bombardement de Gènes en 1684. L'année suivante le roi le nomma lecteur de sa chambre et ensuite envoyé extraordinaire en Angleterre. Il y fut encore comme plénipotentiaire, en 1687 et en 1688, et y conclut un traité chacune de ces années. En 1690 il servit dans les campagnes de la Manche comme lieutenant-général de la marine française, et fit en la même qualité les campagnes de 1691 et 1692. Le roi content de ses services lui accorda une pension et le nomma son ambassadeur extraordinaire en Danemark, où il conclut un traité le 11 mars 1693, et un autre dans le mois d'avril suivant. Après être retourné de nouveau dans ce royaume, il fut envoyé en Hollande comme ambassadeur extraordinaire. De retour de cette mission, le roi lui donna la charge de chevalier d'honneur au parlement de Toulouse, et peu d'années après il fut nommé conseiller de la marine, lors de l'avènement de Louis XV au trône. Enfin il mourut le 12 août 1719. B. M.—s.

DUSUAU (FRANÇOIS-EMMANUEL-FRÉDÉRIC, comte DE LACROIX), né à la Nouvelle-Orléans le 1^{er} janvier 1801, était fils du chevalier François Dusau de Lacroix, fondateur et président de la banque d'état de la Louisiane, issu d'une famille noble du Dauphiné, et chassé de ses propriétés de St-Domingue par les funestes effets de la révolution. Le jeune Dusau fut confié, à l'âge de quatorze ans, aux soins de l'évêque Dubourg, qui l'amena en France, et le plaça dans la célèbre institution de l'abbé Liautard. Le nouvel élève répondit à tout ce qu'avaient fait espérer des facultés déjà remarquables : il se distingua par des études brillantes. Plus tard il entra dans les bureaux du département des affaires étrangères, pendant le ministère du baron de Damas, se plaça, par ses talents et son activité, au premier rang des élèves de l'école diplomatique formée par ce ministre, à l'instar de celle qu'avait instituée Torcy vers la fin du règne

de Louis XIV, et devint secrétaire du cabinet du ministre sous le prince de Polignac. Frédéric de Lacroix le suivit aux Tuileries dans les journées de juillet 1830, et le 28, il en reçut une mission difficile qu'il remplit avec courage. Après la révolution il se retira du ministère, toutefois sans abandonner la cause à laquelle il s'était voué : seulement il la servit activement sous un autre drapeau, sous celui qui avait ombragé ses premiers jours (1). Il fit, dans l'intérêt de la légitimité espagnole, plusieurs voyages en Angleterre, en Hollande, en Italie et en Portugal, et fut assez heureux pour donner l'hospitalité à Don Carlos, lors de son passage à Paris. En témoignage de sa satisfaction pour ses diverses missions, ce prince l'avait décoré, de sa main, de l'ordre de Charles III. Frédéric de Lacroix trouvait au milieu de graves et importantes occupations le temps de concourir à la rédaction du *Bénévateur* et de fournir des articles politiques à la *Quotidienne*, et des morceaux de littérature légère à des revues ou à des feuilles quotidiennes consacrées à ce genre. Il avait publié, en 1834, une traduction estimée de l'ouvrage du colonel Hamilton, sur les *Hommes et les Mœurs de Etats-Unis*. Il avait jeté le plan de plusieurs ouvrages importants que sa mort prématurée, arrivée le 1^{er} septembre 1836, l'a empêché d'accomplir.

G—R—D.

DUTEIL (le baron JEAN-PIERRE), né, en 1722, dans le Dauphiné, d'une ancienne famille, entra au corps d'artillerie en qualité de surnuméraire, à l'âge de neuf ans, et fit successivement la guerre d'une manière très distinguée en Italie, en Flandre et en Allemagne. Ce fut surtout à la bataille de Crevelt, en 1758, où l'un de ses oncles, colonel d'artillerie, fut tué, qu'il se fit remarquer. Il y commandait une batterie dont la plupart des canonniers furent tués à leurs pièces, qui fut entièrement démontée, et que cependant il parvint à sauver en présence des Prussiens victorieux. Le roi lui accorda une pension pour cette action d'éclat : déjà il était capitaine et chevalier de St-Louis. Il devint ensuite major, puis colonel du régiment de La Fère, artillerie, en 1776, et enfin maréchal de camp en 1784. Lorsque la révolution commença, Duteil était sans contredit un des officiers généraux les plus instruits de l'armée française. Il commandait à Auxonne, et le prince de Condé, qui l'estimait particulièrement et comme l'un de ses compagnons d'armes, était allé plusieurs fois le visiter dans cette place. Plein d'honneur et de dévouement à la monarchie, il se montra dans toutes les occasions fort opposé au nouvel ordre de choses. Il envoya dès le commencement à l'armée des princes ses quatre fils, tous officiers, et dont l'un périt les armes à la main, le 22 décembre 1793, au combat de Berstheim.

(1) Frédéric de Lacroix était né en 1801 : son pays natal était encore à cette époque soumis à la souveraineté du roi d'Espagne.

Lui-même, forcé de rester en France, par ordre exprès du roi, donna à ce prince des preuves multipliées de dévouement, notamment à Dijon, où il réussit par la sagesse de ses mesures à apaiser une sédition dans laquelle se trouvaient gravement exposés le marquis de La Tour-du-Pin et l'intendant Amelot. Louis XVI nomma Duteil lieutenant-général et inspecteur d'artillerie en 1791 ; mais la chute du trône, autant que son âge avancé, l'obligea bientôt à se retirer du service. Depuis longtemps suspect au parti révolutionnaire, il fut arrêté en 1793, et traîné dans les prisons de Lyon, où la commission militaire et révolutionnaire le condamna à mort, le 22 février 1794, comme *traître à la patrie*. Agé de plus de 72 ans, ce respectable vieillard marcha au supplice avec fermeté. Louis XVIII, pour honorer la mémoire du baron Duteil, rendit, en 1819, une ordonnance par laquelle son fils puîné, ancien colonel d'artillerie, qui avait servi avec beaucoup de distinction au siège de Lyon en 1793, et dont la femme avait été condamnée à mort dans la même année, par le tribunal révolutionnaire de Paris, fut autorisé à porter le titre de baron, lui et sa descendance.

M—dj.

DUTEIL (le chevalier JEAN), lieutenant-général, frère du précédent, naquit dans le Dauphiné en 1738, et, comme lui, fut très jeune officier d'artillerie. Il était, en 1785, lieutenant-colonel du régiment de Metz. Ayant adopté les principes de la révolution, il fut promu au grade de colonel en 1790, et, l'année suivante, à celui de maréchal de camp. Il était général de division en 1793. lorsqu'on lui donna le commandement de l'artillerie qui devait faire le siège de Toulon, occupé par les Anglais. Cet emploi lui ayant inspiré quelque répugnance, il le quitta pour aller commander l'artillerie des Alpes. Il n'est pas sans importance de faire remarquer que cette circonstance fut une des premières causes de l'élévation de Bonaparte, puisque ce fut ce jeune officier que les représentants du peuple appelèrent pour remplacer Duteil dans le commandement de l'artillerie de siège. J. Duteil avait un commandement dans l'Ouest contre les Vendéens en 1794. Obligé ensuite de s'éloigner du service comme noble, ce général ne put y rentrer que sous le gouvernement consulaire. Alors il fut nommé commandant de la place de Lille, puis de celle de Metz. Ayant obtenu sa retraite en 1813, il alla habiter le village d'Ancy-sur-Moselle, où il mourut le 25 avril 1820. Il est auteur de : 1° *Manœuvres d'infanterie pour résister à la cavalerie et l'attaquer avec succès*, Metz, 1782, in-8°, avec planches. 2° *Usage de l'artillerie nouvelle dans la guerre de campagne; connaissance nécessaire aux officiers destinés à commander toutes les armes*, Metz, 1788, in-8°, et de plusieurs autres ouvrages de tactique.

M—nj.

DUTEMS (JEAN-FRANÇOIS HUGUES, plus connu sous le nom DE), docteur de Sorbonne, naquit à Reugney en Franche-Comté, le 6 août 1745. Après avoir fait ses premières études à l'université de Besançon, il se rendit à Paris, fit ses cours de théologie en Sorbonne, et fut, après les preuves ordinaires, admis dans cette maison en qualité de membre de la société qui la composait. Il avait terminé sa licence à l'âge de vingt-trois ans. Il reçut quelque temps après le bonnet de docteur. Le prince Ferdinand de Rohan, archevêque de Bordeaux, et ensuite de Cambrai, charmé du mérite de Dutems, le nomma l'un de ses vicaires généraux, et lui donna un canonicat dans son église. L'abbé Dutems n'avait point borné ses études à la théologie ; les connaissances qu'il avait acquises dans l'histoire et la morale, lui en firent obtenir la chaire au collège royal. Il en prit possession en 1782. La révolution le priva de l'aisance dont il jouissait et le condamna à l'exil. Il se trouvait à Paris pendant les funestes journées de septembre 1792. Le danger qu'il y courait lui fit prendre le parti de s'en éloigner, il obtint un passeport, fut arrêté à Dole comme ecclésiastique insermenté, et quelques jours après déporté en Suisse. Il se retira en Italie, où il passa près de dix années, partageant ses loisirs entre l'étude et la pratique des devoirs de la religion. Il ne revint à Paris qu'à la fin de 1801. Par suite du refus de serment et de sa déportation, il avait perdu sa chaire au collège royal. Il trouva à son arrivée d'autres sujets de regrets. Il avait laissé en différentes mains des livres, des effets à son usage et même de l'argent. Il ne put rien recouvrer. Quoique dépourvu de toute fortune, il ne voulut demander ni accepter aucune place : il préféra vivre de sa plume dans une honorable indépendance. Tout entier à son travail, il ne s'en distrayait que par quelques promenades, où on le rencontrait plus que modestement vêtu. L'abbé Dutems avait un caractère noble, généreux, de l'esprit, des connaissances étendues, un beau talent pour écrire. Il joignait à cela de la douceur, de l'affabilité ; il était obligeant, bon parent, excellent ami. Dans les derniers temps, il en avait rassemblé un petit nombre pensant comme lui, auxquels il s'était borné. Il supporta avec résignation une maladie longue et douloureuse, et mourut le 19 juillet 1814, à l'âge de 66 ans. On a de lui : 1° *Eloge de Pierre du Terrail, appelé le chevalier Bayard, sans peur et sans reproche*, Paris, 1770, in-8°. 2° *Panégyrique de St Louis, prononcé devant les membres de l'Académie française*, Paris, 1781, in-8°. 3° *Le Clergé de France, ou Tableau historique et chronologique des archevêques, évêques, abbés et abbesses du royaume*, Paris, 1774-75, 4 vol. in-8°. Ce n'est pas simplement un abrégé de la *Gallia christiana*; quoique travaillant sur le même plan, Dutems a corrigé plusieurs er-

reurs échappées aux auteurs de ce grand ouvrage, l'a continué jusqu'à 1774, et a ajouté sur quelques métropoles des pièces importantes, encore inédites. Il a su se faire une méthode qui lui est propre, en composant sur chaque métropole et les suffragants qui en dépendent, comme un ouvrage particulier, qu'il a semé de traits historiques, pleins d'intérêt et d'anecdotes piquantes. On doit regretter que Dutens n'ait pas eu le loisir de terminer ce travail ; les quatre volumes qui ont paru contiennent les métropoles d'Aix, Alby, Arles, Auch, Avignon, Besançon, Bordeaux, Bourges, Cambrai, Embrun et Lyon. 4° *Histoire de Jean Churchill, duc de Marlborough*, Paris, de l'imprimerie impériale, 1808, 3 vol. in-8°, avec des figures, des plans et des cartes ; ouvrage remarquable par la pureté et la facilité du style, par l'esprit de recherche qui y règne, par la vie que l'auteur a su donner à ses écrits, et par son impartialité. Quelques personnes pensent qu'il eût été plus parfait encore, si les circonstances n'eussent exigé des sacrifices, sans lesquels on ne l'aurait point admis à l'impression ; il passe pour avoir été commandé par le gouvernement : cela n'est point exact. La vérité est qu'en 1802 le premier consul désira que la vie de Marlborough, par Lédard, fût traduite de l'anglais. M. Madgett, interprète de la marine et des colonies, se chargea de ce travail ; mais soit que le temps lui manquât, ou qu'il eût besoin d'une plume plus exercée que la sienne dans notre langue, il s'adressa à l'abbé Dutens pour revoir sa traduction, quand elle serait faite. Après quelques mois, il fut convenu qu'il valait mieux traiter le sujet à neuf, et tout le poids du travail tomba sur Dutens. Il paraît que depuis, M. Madgett a revendiqué l'ouvrage, quoiqu'il n'y ait eu d'autre part que d'en avoir sollicité et obtenu l'impression aux frais du gouvernement, et d'avoir fait quelques extraits de Lédard ; Dutens et, depuis sa mort, un de ses neveux ont repoussé ces prétentions. 5° *Histoire de Henri VIII*, restée manuscrite. On doit à l'abbé Dutens beaucoup d'articles très bien faits du *Répertoire de jurisprudence* et du *Journal des Débats*. W—s et L—r.

DUTENS (LOUIS), né à Tours, le 15 janvier 1730, de parents protestants, vint à Paris en 1748, et y composa une tragédie (*le retour d'Ulysse à Ithaque*), qu'il présenta au comédien Lanoue, en le priant de la faire recevoir au théâtre. Lanoue lut la pièce et la rendit au jeune auteur, en lui conseillant d'y travailler encore quelques mois. Irrité de ces conseils, l'auteur va à Orléans, y fait jouer sa pièce, qui est couverte d'applaudissements ; mais bientôt le poète aperçut lui-même tous les défauts de son ouvrage, et renonça à un genre pour lequel il sentait qu'il n'était pas né. Il revint à Paris, où il continua cependant de cultiver la poésie ; mais le

défauc d'argent le força de retourner chez ses parents. Il était encore incertain sur le choix d'un état, quand une circonstance le décida à s'expatrier. Une de ses sœurs fut enlevée de chez leur père, à l'âge de douze ans, et mise dans un couvent par ordre de l'archevêque du diocèse. Dutens alla en Angleterre. Avant de quitter la France, le hasard lui procura la connaissance de miss Betty Pitt, sœur du lord Chatham. Elle lui donna une lettre pour son frère ; mais après un assez court séjour à Londres, ne trouvant aucun emploi, il revint en France dans sa famille. Il n'y avait pas longtemps qu'il était de retour, quand il fut rappelé à Londres par un de ses oncles, pour accompagner un seigneur anglais qui devait voyager. Dutens s'empresse de partir. Peu après son arrivée, le seigneur anglais changea de résolution, mais du moins lui procura une place d'instituteur dans une maison particulière. Le père de l'élève était un homme très instruit, et qui aurait voulu que son fils possédât les mêmes connaissances que lui ; mais Dutens n'avait pas toutes ces connaissances. Le père imagina d'enseigner ce qu'il savait à Dutens, qui l'apprendrait bien plus promptement. Ce fut ainsi que le maître apprit le grec et les mathématiques ; il s'appliqua en même temps aux langues orientales, à l'italien et à l'espagnol. Au bout de trois ans, son élève mourut. Une sœur de cet élève était sourde et muette, Dutens en entreprit l'éducation. L'écollère s'enflamma pour le maître, qui crut de son devoir et de sa délicatesse de quitter la maison. Upton, depuis lord Templeton, proposa sur ces entrefaites à Dutens de partir en qualité de chapelain et secrétaire du ministre d'Angleterre à Turin. Ce ministre, ou envoyé extraordinaire, était Stuart de Mackensie, frère de lord Bute. Dutens partit avec lui au mois d'octobre 1758. Dès les premiers temps de son arrivée à Turin, il eut occasion de connaître le célèbre Lagrange. Lorsqu'en 1760, Mackensie retourna en Angleterre prendre possession de la charge de secrétaire d'état pour les affaires d'Ecosse, le secrétaire d'ambassade resta à Turin en qualité de chargé d'affaires, titre qu'il conserva jusqu'à l'arrivée d'un nouvel envoyé extraordinaire, G. Pitt, depuis lord Rivers. Dutens repartit pour Londres en mai 1762, et s'attacha sans aucun titre à lord Mackensie. Lord Bute se retira du ministère après la paix de 1763, mais, avant sa retraite, il avait, sur la recommandation de son frère, accordé à Dutens une pension de deux mille écus. G. Pitt, ayant envie de revenir en Angleterre, désira être remplacé par Dutens, qui repartit pour Turin en qualité de chargé d'affaires. Ce fut pendant cette seconde mission qu'il entreprit l'édition complète des *Œuvres de Leibnitz*, et qu'il écrivit son ouvrage sur les découvertes des anciens. Il quitta Turin pour aller prendre possession d'un

prieuré que le duc de Northumberland lui procurait dans le nord de l'Angleterre, et s'attacha dès lors à ce duc. Il accompagna lord Algonmon, son fils, dans ses voyages en France, en Italie, en Allemagne, en Prusse, en Hollande. Il vint à Paris en 1774, fut, en 1775, nommé académicien libre de l'Académie des inscriptions. Pendant son absence, une gazette anglaise annonça sa mort. Il avait beau écrire que la nouvelle était fautive, son homme d'affaires s'obstinait à ne croire que la gazette. Dutens retourna donc en Angleterre en 1776. Il accompagna M. et madame Mackensie dans un voyage qu'ils firent à Naples peu après. A son retour, il se retira à la campagne, résolu de renoncer au grand monde; mais lord Mountstuart, fils aîné de lord Bute, fut nommé envoyé extraordinaire à Turin. Dutens, lui ayant écrit une lettre de félicitation, reçut en réponse une invitation de l'y accompagner. Il refusa d'abord; enfin il accepta, et se trouva même, pour la troisième fois, chargé d'affaires pendant une courte absence de Mountstuart. Quelques désagréments ou quelques refroidissements qu'il éprouva, le déterminèrent à quitter Turin. Il alla à Florence, à Rome. Il était à Paris en juin 1783, et de retour à Londres en mai 1784. Le revenu de son riche prieuré d'Elsdon, et un legs considérable que lui fit Mackensie, le mirent à même de passer la dernière partie de sa vie dans l'aisance et dans la société des grands. Il est mort le 23 mai 1812. Il était membre de la société royale de Londres, et avait le titre d'historiographe du roi de la Grande-Bretagne. Il a été éditeur et auteur. Au premier titre, on a de lui : 1° *G. H. Leibnitzii opera omnia, nunc primum collecta, in classes distributa, præfationibus et indicibus exornata*, Genève, 1769, 6 vol. in-4°. Ce n'était pas une petite entreprise que de recueillir tous les opuscules de Leibnitz. Plusieurs savants allemands avaient eu ce projet, mais y avaient renoncé. Quand Voltaire eut connaissance de l'entreprise de Dutens, il écrivit : « Les écrits de Leibnitz sont épars comme « les feuilles de la sibylle, et aussi obscurs que « les écrits de cette vieille. » Rien ne découragea le nouvel éditeur, qui fit circuler ses prospectus et obtint des secours de beaucoup de savants. Il espérait que Lagrange ferait la préface des œuvres de mathématiques; Lagrange ne la fit pas. Il s'adressa à d'Alembert, qui refusa aussi de la faire. Dutens prit alors le parti de la composer lui-même, et cette préface eut l'approbation de Lagrange, de d'Alembert, présage du succès universel qu'elle obtint; plusieurs opuscules de Leibnitz ont été cependant omis dans l'édition de Dutens. 2° *Longi Pastoralia de Daphnide et Chloe, græce*, Paris, Debure, 1776, in-12. 3° *Manuel d'Epictète, traduit par M. Dacier*, 1775, in-18. Dutens a fait réimprimer cette traduction comme la meilleure que

l'on ait de ce livre; dans un très petit nombre d'exemplaires, la préface est signée de l'éditeur. Dutens est auteur des ouvrages suivants : 1° *le Caprice poétique*, 1750, in-16, recueil de poésies. 2° *Recherches sur l'origine des découvertes attribuées aux modernes* (sans nom d'auteur), 1766, 1 vol. in-8°; Paris, 1776, 2 vol. in-8°; Londres, 1796, 1 vol. in-4°; et sous le titre de : *Origine des découvertes attribuées aux modernes*, etc., Paris, 1812, 2 vol. in-8°. Cette dernière édition est augmentée d'un article sur les voûtes. Jusqu'alors on ne contestait pas aux modernes la supériorité sur les anciens dans les arts et les sciences. Dutens entreprit de prouver que, dans ces matières aussi, les anciens avaient des connaissances dont les modernes ont cru ensuite faire la découverte. Cet ouvrage, plus rempli d'érudition que de critique, fut goûté du public, mais déplut aux philosophes; et Condorcet a traité assez rudement Dutens dans la *Seconde Lettre d'un théologien à l'auteur des Trois Siècles*, 1774, in-8°. 3° *Poésies*, 1767, in-12; 1777, in-8°. 4° *Le Tocsin*, Rome, 1769, in-12, réimprimé sous le titre de . *Appel au bon sens*, Londres, 1777, in-8°, puis dans les *Œuvres mêlées* de l'auteur, et encore, avec les deux titres, en 1798, in-8°. C'est un ouvrage antiphilosophique, où Voltaire et Rousseau, sans être nommés, sont assez clairement désignés, et sont peu ménagés. Dutens n'avait pas mis son nom à cet opuscule; mais les personnes intéressées surent bientôt, comme cela arrive toujours, qui en était l'auteur. Aussi, dans une visite qu'il fit à Voltaire, le philosophe de Ferney lui en parla-t-il; puis, à propos des rois, ajouta, suivant le rapport de Dutens : « Voilà, Mon-
« sieur, ceux contre qui il faudrait sonner le
« tocsin. » Dutens remarque malignement que ce fut peu de temps après cette entrevue que Voltaire mit au jour son opuscule intitulé : *le Tocsin des rois*; mais il est bon de remarquer que cet opuscule, loin d'être contre les rois, est au contraire une exhortation qu'il leur adresse de se réunir pour chasser enfin les Mahométans de l'Europe. 5° *Explication de quelques médailles de peuples, de villes et de rois, grecques et phéniciennes*, 1773, in-4°; 2° édition, Londres, 1776, in-4°, avec figures. 6° *Explication de quelques médailles du cabinet de Duane*, 1774, in-4°. 7° *Troisième dissertation sur quelques médailles grecques et phéniciennes, où se trouvent des observations pour servir à l'étude de la paléographie numismatique*, 1776, in-4°. En publiant cette dissertation, Dutens fit en même temps réimprimer les deux ouvrages précédents, et cette édition est beaucoup plus complète que les précédentes. Tout ce que Dutens a composé sur les médailles s'y trouve réuni, et il a profité de cette réimpression pour faire, dans les deux premières dissertations, des changements et des corrections qu'il avoue lui-même

devoir aux lumières de ses amis. Il a surtout profité des observations de l'abbé Barthélemi, qui avait fait une étude particulière de la langue et des monuments phéniciens. On ne peut que louer le zèle de Dutens, qui, en s'occupant de la publication de ce genre de médailles, a excité l'émulation des savants, et a concouru lui-même, par ses recherches, à propager le goût de cette science : mais il faut convenir aussi que cet auteur a plusieurs fois proposé des explications un peu forcées et des conjectures hasardées, qu'un jeune numismate doit se garder d'adopter avec trop de sécurité. Les ouvrages de Pellerin, de Barthélemi, d'Eckhel, etc., corrigent plusieurs erreurs, et il est bon de les consulter pour juger du mérite des explications données par Dutens, soit sur le type, soit sur les légendes des médailles. 8° *Logique, ou l'art de raisonner*, Paris, 1773, in-12; 1777, in-8°, réimprimé dans les *Œuvres mêlées*. 9° *Du Miroir Ardent d'Archimède*, 1775, 1777, in-8°. 10° *Des Pierres précieuses et des pierres fines, avec les moyens de les connaître et de les évaluer*, Paris, 1776, in-18; Londres, 1777, in-8°; Florence, sans date, in-8°; Paris, 1783, in-12. 11° *Itinéraire des routes les plus fréquentées, ou Journal d'un voyage aux principales villes d'Europe*, 1775, in-8°; 1777, in-8°; édition augmentée d'un itinéraire de l'Espagne, rédigé sur les observations de M. de Voglie, 1783, in-8°; 1788 in-8°; 1791, in-8°. C'est un manuel commode et instructif que Dutens améliorait à chaque édition. 12° *Lettres à M. D. B. (Debure) sur la réputation du livre de l'Esprit, par J.-J. Rousseau*, Londres, 1779, in-12. On y trouve quelques lettres d'Helvétius et de J.-J. Rousseau. 13° *De l'Eglise, du pape, de quelques points de controverse, et moyens de réunir toutes les églises chrétiennes*, Genève, 1791, in-8°; réimprimé plusieurs fois, et pour la dernière, sous le titre de *Considérations théologiques sur les moyens de réunir toutes les églises chrétiennes*, 1798, in-8°. Dutens propose d'assembler, pendant la vacance du siège de Rome, un concile où l'on rédigerait un symbole de foi, d'après les décisions des conciles des six premiers siècles de l'Eglise. On rejetterait, comme innovation, tout ce qui ne s'y trouverait pas. 14° *Œuvres mêlées*, Genève, 1784, in-8°. Sous ce même titre on a recueilli presque tous les ouvrages de Dutens, Londres, 1797, in-4°. 15° *L'Ami des étrangers qui voyagent en Angleterre*, Londres, 1787, in-12; 1789, in-8°; réimprimé sous le titre de *Guide moral, physique et politique des étrangers*, etc., 1792, in-8°; et sous le premier titre, 1794, in-8°; 1803, in-12. 16° *Histoire de ce qui s'est passé pour le rétablissement d'une régence en Angleterre*, Londres et Paris, 1789, in-8°. 17° *Table généalogique des héros de roman*, in-4° (sans date), composé de 11 tableaux; 2° édition augmentée, Londres,

1796, in-4°. 18° *Mémoires d'un voyageur qui se repose*, Paris, 1806, 3 vol. in-8°; les deux premiers volumes contiennent la vie de l'auteur jusqu'en 1789, écrite en style de roman; le 3° volume porte le titre de *Dutensiana*, et est un recueil de réflexions, anecdotes, bons mots, dont quelques-uns ont déjà place dans les deux premiers volumes. L'auteur avait déjà employé une partie de ces matériaux dans un ouvrage anonyme qu'il avait publié quelques années auparavant, sous le titre de *Correspondance interceptée*. Il avait fait imprimer, en 1782, une 1^{re} édition de ses *Mémoires*, en 3 volumes in-8°; mais ayant fait réflexion qu'il y était question de beaucoup de personnages vivants, il mit au feu tous les exemplaires de cette édition. La lecture de ces *Mémoires*, se fait avec plaisir, quoiqu'on y trouve quelquefois des tournures ou expressions étrangères. C'est Dutens qui est auteur du *Catalogue des médailles* qu'on trouve dans les *Voyages de Swinburne*. On trouve un mémoire de lui dans le recueil de l'Académie des inscriptions et belles-lettres; enfin il avait publié un petit écrit sur le Masque de fer. Il a au reste parlé de ce personnage dans ses *Mémoires* (5^e partie, chapitre 6^e), et croit qu'il n'est autre que le comte Girolamo Magni, secrétaire d'Etat du duc de Mantoue. — DUTENS (Michel-François), frère de Louis, né à Tours, en 1732, mort en juin 1804, resta en France, et s'adonna au commerce, qu'il exerça avec distinction à Tours. Il est connu par des *Principes abrégés de peinture*, 1779, in-12, réimprimés avec des augmentations, Paris, 1804, in-8°. Z.

DUTENS (JOSEPH-MICHEL), ingénieur français, né à Tours le 15 octobre 1765, était fils de Michel-François Dutens, et neveu de Louis Dutens, historiographe du roi de la Grande-Bretagne (voy. l'article précédent). Entré le 14 décembre 1783, à l'âge de dix-huit ans, à l'école des ponts et chaussées, il en sortit quatre ans après sous-ingénieur dans la généralité de Metz, et fut successivement employé en cette qualité dans le département de la Moselle, dans celui de la Meuse, puis, en 1793, dans celui de l'Eure. Après être resté neuf années dans ce département, il fut nommé, en 1802, ingénieur ordinaire attaché au canal de l'Oureq; le 18 mai 1805, ingénieur en chef du département du Léman, où il dirigea la partie de route du Simplon qui longe le lac de Genève; puis, en 1807, ingénieur en chef à l'occasion du décret du 16 novembre sur la navigation du Cher. Dans cette position, il conçoit et fait approuver son projet du canal du Berri, dont les événements aujourd'hui n'ont empêché l'exécution jusqu'en 1812, et dont il continua de diriger les travaux, en 1816, alors qu'il venait d'être nommé (5 mai) ingénieur en chef du département de la Nièvre. Le talent déployé par Dutens dans les fonctions successives qui lui avaient été confiées avait appelé sur lui

l'attention du gouvernement, qui, en 1818, le chargea de se rendre en Angleterre pour examiner le système de petite navigation employé dans ce pays; à son retour, il fut nommé inspecteur divisionnaire des ponts et chaussées. — En même temps que Dutens remplissait ses fonctions d'ingénieur avec talent, il s'adonnait, avec un succès égal, à la littérature et à l'étude de l'économie politique. Dès l'an 8, il publiait un écrit sur l'instruction publique : *Moyen de nationaliser l'instruction en France*, Evreux, 1^{er} floréal an 8 (21 avril 1800); l'année suivante, un ouvrage de statistique : *Description topographique de l'arrondissement communal de Louviers*, Evreux, 1801, 1 vol. in-8°; puis, en 1804, ses premières études en économie politique sous le titre d'*Analyse raisonnée des principes fondamentaux de l'économie politique*, Paris, 1804, 1 vol. in-8°. Dans cet ouvrage, Dutens analyse rigoureusement les principes fondamentaux de la science de l'économie politique, et de cette analyse il arrive à conclure que la puissance et la richesse d'un peuple sont en raison directe de l'instruction et des lumières de ce peuple. En 1810, la classe de la langue et de la littérature française de l'Institut mit au concours l'éloge de Montaigne; Dutens se mit sur les rangs et obtint une mention honorable (1812); toutefois il ne fit imprimer son éloge qu'en 1818 : *Discours sur Montaigne*, Paris, 1818, Firmin Didot, 1 vol. in-8°. « Dans cet écrit, d'après un de ses biographes, Dutens croit devoir examiner plus particulièrement la philosophie de Montaigne, qui, suivant lui, a été plus connu jusqu'à ce jour par l'originalité et le bonheur de ses expressions, que par le fonds des idées qui constituent sa doctrine, et il fait voir que, n'employant le plus souvent que les arguments du scepticisme, les seules armes dont il pouvait se servir contre les maximes absolues du dogmatisme, et les fureurs du fanatisme qui agitaient dans ce moment et couvraient de sang la France, la philosophie de Montaigne se résout, en dernière analyse, dans la philosophie de l'expérience qu'embrassèrent peu de temps après lui Bacon et Locke. » En 1819, après son voyage en Angleterre, Dutens publia le résultat de ses recherches dans un ouvrage intitulé *Mémoire sur les travaux publics de l'Angleterre*, suivi d'un autre mémoire sur l'esprit d'association et sur les différents modes de concession, et de quinze planches, avec une carte générale de la navigation intérieure, indiquant les deux systèmes des grands et des petits canaux de ce royaume, Paris, 1819, 1 vol. in-4°. Ce mémoire se divise en deux parties; dans la première, il traite de l'exécution des travaux publics; dans la seconde, de l'administration de ces travaux. Dutens y décrit les avantages de la petite navigation, qui n'était encore à ce mo-

ment que très inexactement connue en France. Dix années après, il complétait ce travail par son *Histoire de la navigation intérieure de la France*, Paris, 1829, 2 vol. in-4°, avec carte. A partir de ce moment, Dutens paraît ne s'être plus occupé que d'études sur l'économie politique, et, en 1835, il publia *Philosophie de l'économie politique, ou nouvelle exposition des principes de cette science*, Paris, Aillaud, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage, le plus important de ceux qui sont dus à la plume de Dutens, se divise en 4 livres, qui traitent : le 1^{er}, de la production des richesses en général; le 2^e, de leur distribution; le 3^e, des échanges et des divers genres de commerce; le 4^e, de la consommation des richesses. Dutens s'attache à y défendre les principes de Quesnay. Il fut, à ce sujet, l'objet d'attaques assez vives, et il répondit à ces attaques en faisant paraître successivement : 1^o *Défense de la philosophie de l'économie politique contre les attaques dont cet ouvrage a été l'objet dans les numéros de janvier et mars 1836*, de la Bibliothèque universelle de Genève, suivie de notes sur diverses questions de cette science, Paris, 1837, in-8°, et 2^o *Appendice à la Défense de la philosophie de l'économie politique, comprenant quelques observations sur deux passages de l'Histoire de l'économie politique, par M. Blanqui*, Paris, Aillaud, 1839, in-8° de 52 pages. L'ouvrage de Dutens, malgré les attaques dont il fut l'objet, fut apprécié par le monde savant, et il valut à son auteur son entrée à l'Académie des sciences morales et politiques, en qualité de membre libre, le 6 avril 1839. En 1842, Dutens fit paraître son dernier ouvrage : *Essai comparatif sur la formation et la distribution du revenu de la France en 1815 et 1835*, Paris, Guillaumin, 1842, in-8°. — Dutens était membre libre de l'Académie des sciences morales et politiques, membre correspondant des Sociétés des sciences, belles-lettres et arts de Rouen, Clermont-Ferrand et Abbeville, et membre honoraire de la Société de physique et d'histoire naturelle de Genève. Il avait été créé chevalier de la Légion-d'Honneur le 5 août 1814, et officier le 1^{er} mai 1833. Il est mort le 6 août 1848.

E. D—s.

DUTERTRE (JEAN-BAPTISTE), religieux dominicain, naquit à Calais en 1610, et reçut au baptême le nom de Jacques. Il servit d'abord dans la marine hollandaise, navigua en divers pays, et alla même au Groënland. Il entra ensuite dans les troupes de terre, et assista à la prise de Maestricht en 1633. Échappé à de nombreux dangers, il vint à Paris, entra dans l'ordre des dominicains en 1635, et prit le nom de Jean-Baptiste. Sa piété, ses talents, sa connaissance des affaires, le firent choisir, en 1640, pour aller en mission dans les Antilles. Il y passa dix-huit ans, pendant lesquels il fit des

voyages en France pour les affaires spirituelles des nouvelles colonies. Non content de prêcher la foi, il donna d'utiles conseils, travailla efficacement à maintenir la paix et l'ordre, et nota soigneusement tout ce qui se passait de remarquable et tout ce qu'il voyait de curieux ; ce qui, après son retour en France, le mit à même de publier l'histoire des îles qu'il avait visitées. Il fut tiré de sa solitude en 1656, par un M. de Cerillac, qui, ayant dessein de former un établissement en Amérique, invita Dutertre à aller dans ce pays conclure, avec Duparquet, l'achat de l'île de la Grenade (*voy. DUPARQUET*.) Toutes les représentations de Dutertre pour détourner Cerillac de son dessein ayant été vaines, il céda ; mais son voyage commença sous de malheureux auspices. A peine sorti de la rivière de Nantes, le navire sur lequel il était embarqué fut pris par les Anglais et mené à Plymouth. Dutertre obtint, par le moyen de ses amis, et sa liberté et des lettres-patentes de Cromwell pour qu'on lui restituât ses effets. « Mais, dit-il, on ne sait ce que c'est que rendre en ce pays-là. Mes voleurs, voyant que j'étais las d'un si ennuyeux séjour, et prêt à tout abandonner, retinrent les lettres et n'en parlèrent qu'après mon départ. » Pour éviter de nouveaux empêchements du même genre, Dutertre s'embarqua au Texel. Il aborda heureusement à la Martinique, puis après être allé examiner la Grenade, il termina l'affaire de l'acquisition avec le propriétaire, et débarqua à Flessingue à la fin de 1657. Conformément à la promesse qu'il avait faite à Cerillac, il partit du Havre avec lui pour l'Amérique. Une tempête affreuse obligea le navire de relâcher en Angleterre. Le mauvais état de l'entreprise, fit prendre à Dutertre le sage parti de revenir en France avec des religieux qui le suivaient. Il fut, dans la suite, envoyé au couvent de Tulle, où il s'occupa de refondre son ouvrage et d'y ajouter les nouveaux documents qu'ils s'étaient procurés. Rappelé à Paris, à la maison de la rue St-Jacques, il y mourut en 1687. On a de Dutertre : 1^o *Histoire générale des îles St-Christophe, de la Guadeloupe, de la Martinique et autres de l'Amérique, où l'on verra l'établissement des colonies françaises dans ces îles, leurs guerres civiles et étrangères, et tout ce qui se passe dans le voyage et retour des Indes*, Paris, 1654, 1 vol. in-4^o. On trouve, à la fin de ce livre, une traduction en caraïbe de quelques prières de l'Eglise. 2^o *Histoire générale des Antilles habitées par les Français, divisée en deux tomes, et enrichie de cartes et de figures*, Paris, 1667—1671, 4 vol. in-4^o. Cet ouvrage est le même que le précédent, mais considérablement augmenté. C'est le premier qu'un Français ait publié sur la totalité de nos îles en Amérique. Il contient le récit de tout ce qui s'est passé dans l'établissement des colonies françaises dans les Antilles, depuis

1625 jusqu'à la paix de Breda en 1667. On y trouve aussi l'histoire naturelle de ces îles, des renseignements curieux sur les sauvages, les créoles et les nègres. Le privilège des deux derniers volumes porte que cette suite a été lue par Mézerai, et Dutertre dit, dans l'avis au lecteur, qu'il a consulté tous les mémoires et les documents publics et particuliers (*voy. BRETON*), et qu'il a fait plusieurs voyages aux ports de Normandie pour s'assurer de la vérité des faits qu'il a dessein de raconter. On ne peut d'ailleurs qu'ajouter foi à tous ses récits ; car il n'avance jamais rien que l'on puisse raisonnablement révoquer en doute. On reconnaît avec plaisir, en lisant son livre, un homme doué du talent de bien observer, d'un jugement sain, d'un esprit juste. Labat n'a pas rendu justice à l'ouvrage de son confrère Dutertre. Le jugement qu'il en porte dans la préface de son *Voyage aux îles de l'Amérique*, est beaucoup trop sévère, quoiqu'il commence par dire que cet ouvrage était admirable dans le temps qu'il a été écrit. Les événements que rapporte Dutertre ont, à la vérité, perdu une partie de leur intérêt. On en lit cependant le récit sans ennui. Il raconte avec candeur, impartialité et gravité ; qualité qui a quelquefois manqué à Labat. Dutertre n'a pas non plus parlé aussi superficiellement des productions de la nature, que Labat le veut bien dire. Il en traite dans un détail suffisant, mais sans prolixité, et son livre a souvent été mis à contribution par les auteurs qui ont écrit sur l'histoire naturelle. 3^o *La Vie de Ste Austreberte, vierge, première abbesse de l'abbaye de Pavilly, près de Rouen, tirée de l'ancien manuscrit de Sainte-Austreberte de Montreuil sur mer*, Paris, 1659, in-12. E—s.

DUTERTRE. *Voyez* DUPOIT.

DUTHEIL (JEAN-GABRIEL DE LA PORTE), né, vers l'année 1683, d'une ancienne et noble famille originaire du Poitou, était fils d'un brigadier des gardes-du-corps qui avait épousé une des filles de Blondel, premier secrétaire du marquis de Torcy, ministre des affaires étrangères. Après avoir fait de bonnes études au collège Mazarin, le jeune Dutheil fut placé lui-même, en 1701, en qualité de secrétaire, auprès du comte Marcin, ambassadeur à Madrid, et successivement attaché en la même qualité aux généraux commandant les armées de Louis XIV en Espagne. Il obtint, en 1708, par le crédit de son oncle, la faveur d'être admis dans les bureaux de M. de Torcy, et mérita, par son application et l'étendue de ses connaissances, le choix que cet habile ministre fit de lui, en 1714, pour assister au congrès d'Utrecht en qualité de secrétaire d'ambassade ; il devint une des chevilles ouvrières de cette grande négociation qui termina la guerre de la succession. Après la conclusion des divers traités de 1712 et 1713, Dutheil demeura chargé des affaires du roi auprès

des Provinces-Unies jusqu'à la fin de 1713, où il remit la correspondance entre les mains du marquis de Châteauneuf. Il fut ensuite secrétaire des plénipotentiaires français au congrès de Bade, où fut négociée la paix avec l'Allemagne. De retour à Versailles, Dutheil reprit ses travaux auprès du marquis de Torcy, et concourut au développement du plan formé dès l'avènement au ministère par le marquis de Croissy, père de Torcy (1680), pour la conservation des originaux des traités, des conventions, des dépêches et en général de tous les documents politiques, dans un dépôt (1) où les diplomates pussent toujours retrouver et consulter ces actes et les savantes traditions de leurs prédécesseurs. A la mort de Louis XIV, le régent ayant substitué au ministère des affaires étrangères un conseil particulier qui en avait les attributions sous la présidence du maréchal d'Uxelles, ce dernier, que sa présence au congrès d'Utrecht, comme chef de l'ambassade de France, avait mis à portée de connaître Dutheil, engagea le régent à le nommer premier commis de ce conseil par adjonction aux sieurs Pecquet et Fournier, jusqu'alors seuls premiers commis des affaires étrangères sous le marquis de Torcy. Le conseil des affaires étrangères ne subsista que jusqu'en septembre 1718 : le régent rétablit des secrétaires d'état pour chaque département ministériel, et donna à l'abbé Dubois celui de la politique, Dutheil conserva son emploi sous ce ministre, et sous MM. de Morville, de Chauvelin et Amelot, qui lui succédèrent. Il eut, dans le cours de ces ministères, diverses missions : la première, en 1716, auprès du duc de Lorraine, qui proposait à la France d'entrer dans une alliance avec la cour de Vienne de préférence à toute autre ; la deuxième, en 1718, à Madrid, à l'occasion de la quadruple alliance ; la troisième, en 1733, auprès de la même cour pour aider le comte de Rottembourg, alors ambassadeur du roi en Espagne, dans les arrangements politiques et militaires de la guerre qui commençait. Au mois de décembre 1735, Dutheil se rendit à Vienne, avec le titre de ministre plénipotentiaire, pour y traiter de la paix générale au nom de Louis XV et de ses alliés, tant par rapport aux affaires de Pologne et d'Italie que pour tout ce qui pourrait paraître intéresser le repos de l'Europe. Par des articles préliminaires (3 octobre 1735), le sieur de La Beaune avait obtenu pour Stanislas, beau-père de Louis XV, la reconnaissance du titre de roi de Pologne et la promesse de la cession du duché de Lorraine en sa faveur, lorsque le duc serait mis lui-même en possession du grand-duché de Toscane. Une pareille cession conditionnelle et éventuelle de

la Lorraine, ne mettant pas le roi en état d'y placer son beau-père, lors de la conclusion de la paix, on avait songé à Dutheil pour faire changer cette disposition. Il agit avec tant de sagesse et d'habileté, que, dès le 11 avril suivant, il obtint le changement désiré, par les articles séparés d'une convention sur l'exécution des articles préliminaires, et qu'enfin il signa, le 28 août 1736, avec les ministres de l'empereur Charles VI, une autre convention pour la cession et la remise du duché de Lorraine au roi de Pologne Stanislas. Après ces négociations, Dutheil reprit, à Versailles, ses fonctions de premier commis des affaires étrangères, dont le ministère, vacant par la disgrâce du garde des sceaux Chauvelin, venait d'être mis entre les mains d'Amelot. Ce dernier ayant été congédié le 26 avril 1744, le roi, qui s'était rendu en Flandre pour être à la tête de ses armées, crut devoir administrer lui-même ce département, dont les affaires furent traitées, sous l'inspection du maréchal de Noailles et du comte d'Argenson, par les premiers commis Dutheil et Ledran. Dutheil, comme le plus ancien, recevait immédiatement les ordres et la signature du roi pour les expéditions des deux bureaux. A son retour à Paris, Louis XV nomma pour secrétaire d'Etat des affaires étrangères le marquis d'Argenson, frère aîné du comte, qui avait alors toute la confiance du monarque. Ce nouveau ministre, quoique ayant été fait conseiller d'Etat dès le temps de son père, le garde des sceaux d'Argenson, en 1720, avait depuis vécu dans la retraite et dans l'obscurité. Il s'était fait sur la politique et sur l'administration du royaume des idées spéculatives ; et, sa manière de voir dans le cours des affaires actuelles ne s'accordant pas avec celle de Dutheil, celui-ci fut obligé, le 9 décembre 1745, de permuter sa place de chef d'un des bureaux politiques avec celle de chef du dépôt des affaires étrangères, dont l'abbé de La Ville, alors ministre à La Haye, était le titulaire. Il ne garda que six mois cette place ; le marquis d'Argenson l'en priva, le 23 juin 1746, par des motifs d'animosité peu dignes d'un ministre à l'égard d'un vieillard qui avait rendu de si grands services. Le marquis de Puysieux, successeur du marquis d'Argenson, ne tarda pas à rappeler Dutheil aux affaires ; un congrès s'étant formé, en 1748, à Aix-la-Chapelle, pour le rétablissement de la paix, le comte de St-Séverin, ambassadeur de France, et le comte de Sandwick, ambassadeur d'Angleterre, signèrent, le 30 avril 1748, des articles préliminaires ; mais, peu instruits des traités précédents et des modifications à y faire, en les rappelant pour les mettre en harmonie avec les circonstances actuelles, les plénipotentiaires se virent forcés de signer, à plusieurs reprises (le 21 et 31 mai, 8 juillet et 2 août), diverses déclarations et conventions tendant à rectifier les

(1) Commencé à Versailles, ce dépôt fut transféré à Paris dans la tour du Louvre sous la minorité de Louis XV, reporté ensuite à Versailles et annexé au département des affaires étrangères, dont il a partagé le sort et les déplacements avant et depuis la révolution.

articles, soit dans les dates, soit dans l'énonciation de ceux des traités antérieurs qu'il convenait de rappeler et de confirmer. Il en résulta une telle confusion que, les plénipotentiaires ne s'entendant plus, la négociation du traité définitif demeura comme suspendue. Le conseil du roi, à qui d'ailleurs il n'avait pu échapper que le comte de Sandwich avait pris, dans le cours de la négociation, une sorte de supériorité sur l'ambassadeur de Sa Majesté, ne vit d'autre remède que d'envoyer Dutheil à Aix-la-Chapelle, en l'adjoignant au comte de St-Séverin, avec le même titre d'ambassadeur extraordinaire et ministre plénipotentiaire. Le marquis de Puitsieux l'ayant muni de ses instructions, il arriva au congrès le 5 septembre, et s'y conduisit avec tant d'habileté et en si bonne intelligence avec le comte de St-Séverin, que le traité définitif fut signé le 18 du mois d'octobre suivant. De nouveaux incidents relatifs à l'Italie et spécialement à la république de Gènes ayant arrêté l'échange des ratifications avec la cour de Vienne, Dutheil fut seul chargé de cette négociation incidente : il conclut, le 26 décembre 1748, avec le comte de Kaunitz, une convention qui mit fin à toutes difficultés entre les deux souverains. Ce fut la dernière transaction politique à laquelle il prit part. Après avoir passé plus de quarante ans de sa vie soit dans les travaux utiles, mais obscurs et ignorés des bureaux, soit dans des missions d'éclat, où sa modestie semblait lui dissimuler l'importance de sa coopération, ce contemporain du grand siècle mourut à Paris le 17 août 1755. Louis XV lui avait donné à diverses époques des marques de sa satisfaction, d'abord en 1737, en le nommant secrétaire de son cabinet; puis, en 1744, en le choisissant pour secrétaire des commandements du dauphin, et, en 1746, en lui donnant le même emploi auprès de Mesdames. Il avait aussi été fait chevalier de St-Lazare. Son fils a acquis une juste célébrité comme helléniste (*voy. PORTE-DUTHEIL.*)

G—R—D.

DUTHEIL (NICOLAS-FRANÇOIS), né vers 1760, était avant la révolution employé à l'intendance de Paris, et fut nommé, le 26 juillet 1789, commissaire du roi pour remplacer provisoirement M. de Berthier, lorsque cet administrateur eut été assassiné par la populace. Quand toutes les branches de l'ancienne administration furent supprimées en 1790, Dutheil émigra et se rendit auprès des frères de Louis XVI, qui lui confièrent, en 1792, une mission pour communiquer avec ce prince, alors détenu au Temple. On a dit que Dutheil était parvenu à remplir cette périlleuse mission, et qu'après avoir été arrêté, il réussit à se sauver miraculeusement; mais on ne trouve dans aucune relation, ni dans aucune pièce de ce temps-là des preuves d'un pareil fait, et nous le croyons inexact, bien que Dutheil, qui ne disait pas

toujours vrai, ait cherché lui-même à y faire croire. On pense que c'était pour cette mission qu'il avait obtenu des princes la croix de St-Louis : il la portait dans les dernières années de sa vie, bien qu'il n'eût jamais été militaire; à moins qu'on ne l'eût considéré comme tel lorsqu'il accompagna, en 1795, le comte d'Artois à l'Île-Dieu, ce qui certes ne pouvait guère être compté pour une campagne. Il revint à Londres avec ce prince, et fut chargé, conjointement avec le duc d'Harcourt, de la plupart des affaires de la maison de Bourbon auprès du gouvernement anglais. Il les dirigea même entièrement après la mort de l'évêque d'Arras, et fut désigné souvent dans les journaux français, notamment à l'occasion des conspirations de George et de St-Régent, comme l'un des ennemis les plus actifs et les plus dangereux du gouvernement impérial. Bonaparte l'avait porté sur la liste des vingt émigrés dont la proscription devait être maintenue, et il avait demandé plusieurs fois son éloignement au ministère anglais sans pouvoir l'obtenir, Dutheil étant initié dans des secrets importants, et rendant chaque jour aux Bourbons et au gouvernement anglais des services du plus haut prix. Il ne revint en France qu'après la restauration; et ce qui parut fort étonnant à ceux qui avaient connu son zèle pour la cause du roi, c'est qu'il resta alors sans emploi et presque sans ressources. N'ayant plus rien de tant d'argent qui avait passé par ses mains, il vécut très mal dans un petit entresol que Delarue, son ancien ami, devenu archiviste de France, lui donnait à l'hôtel Soubise. Il mourut dans ce réduit en 1822, si pauvre, que ses amis furent obligés de se cotiser pour faire les frais de ses modestes funérailles. M—D j.

DUTILLET (JEAN), sieur de la Bussière, greffier du parlement de Paris; protonotaire et secrétaire du roi, est le premier auteur qui ait examiné l'histoire de France par les titres authentiques; il a ouvert et frayé la route à ceux qui l'ont suivi. Il fut chargé par Henri II de faire des recherches dans le trésor des chartes. « Par « son commandement, dit-il, j'entrepris de « dresser par formes d'histoires, et ordres des « règnes, toutes les querelles de la troisième li- « gnée avec ses voisins, les domaines de la cou- « ronne par provinces, les lois et ordonnances « depuis la Salique par volume, et par recueil « séparé ce qui concerne la personne et la mai- « son royales, et la forme ancienne du gouver- « nement des trois états et ordres du gouverne- « ment de ce royaume. » Dutillet rapporte qu'il présenta au roi six volumes manuscrits, dont quatre des guerres de la France et de l'Angleterre; un des lois et ordonnances, et un concernant les rois de France et leur maison. C'est sans doute ce recueil que Lacroix du Maine cite sous ce titre : *La France ancienne, du gouvernement des trois estats, en l'ordre de la jus-*

tice de France, avec les changements qui y sont arrivés, 6 vol. in-fol. ; on ignore ce que ce manuscrit est devenu. Henri II avait promis de payer les frais des travaux de Dutillet ; mais cette promesse resta sans exécution, et après sa mort les troubles de l'État empêchèrent de la remplir. « Je fus abandonné, dit Dutillet, et reproché de mes aides que j'avais longtemps nourris et entretenus, partie du mien, partie d'espérance de ladicte récompense ; et j'ai seul continué, tant que j'ai pu, partie de mon entreprise, et la plus nécessaire. » (*Épître dédicatoire à Charles IX.*) Dutillet se montra intègre et habile dans la charge de greffier qui était depuis longtemps dans sa maison, et que ses descendants ont conservée jusqu'à J. F. Dutillet, qui fut reçu en 1689. Il y a eu aussi dans sa famille plusieurs conseillers et maîtres des requêtes (1). Dutillet faisait peu de cas de l'élégance et de la pureté du style, et il ne pouvait guère l'acquiescer en compulsant les registres du parlement, les chartiers des églises, et le trésor des chartes. Il n'estimait, écrivait-il lui-même à Charles IX, que l'exactitude dans les faits, et il s'auto-ironisait de ce mot de Démosthènes : *Assez éloquent est celui qui donne un bon conseil*, sans songer que Démosthènes était le plus éloquent de tous les Grecs. Dutillet mourut le 2 octobre 1570, avec la réputation méritée d'un des plus savants hommes de son siècle. On a de lui les ouvrages suivants : 1° *Sommaire de la guerre faite contre les Albigeois*, Paris, 1590, in-8°, ouvrage rare et estimé, extrait du trésor des chartes. 2° *Mémoire et avis sur les lib-ri-és de l'église gallicane*, 1594, in-8°. Ce traité curieux fut composé en 1551 ; il a été réimprimé dans le recueil des *Libertés*. 3° *Recueil de guerres et de traités de paix, de trêves, alliances, etc., d'entre les rois de France et d'Angleterre, depuis Philippe 1^{er} jusqu'à Henri II*, Paris, 1588, in-fol. 4° *Recueil des rangs des grands de France*, Paris, 1602, in-4°. 5° *Mémoires et recherches touchant plusieurs choses mémorables pour l'intelligence de l'état et les affaires de France*, Rouen, 1577, in-fol. ; Troyes, 1578, in-8° ; Paris, 1586, in-fol. Cet ouvrage fut traduit en latin sous ce titre : *Joannis Tulii commentarium et disquisitionum de rebus gallicis libri duo*, Francfort, 1579 et 1596, in-fol. L'auteur de cette traduction s'est déguisé sous le nom de *Lotariusphiloponus*. L'ouvrage a été réimprimé sous le titre de : *Recueil des rois de France, leur couronne et maison, ensemble le rang des grands, etc.*, Paris, 1589, in-fol. ; 1602, 1607, 1610 et 1618, in-4°. L'édition de 1618, divisée en 3 parties, ou tomes, reliés ordinairement

en un seul volume, est la plus estimée, c'est un des livres les plus nécessaires pour l'histoire de France. Le manuscrit original, écrit sur vélin, orné d'un grand nombre de portraits en miniature, fut présenté par l'auteur à Charles IX, et se trouve à la bibliothèque de Paris. 6° *Discours sur la majorité du roi très chrétien* (François II), *contre les écrits des rebelles*, Paris, 1560, in-4°, réimprimé dans *Dupuy* ; on en trouve un extrait dans la *Bibliothèque du droit français* de Bouchel. Ce discours, quoique publié sous le nom de Jean Dutillet, évêque de Meaux, frère du greffier, est généralement attribué à ce dernier. 7° *Institution du prince chrétien*, Paris, 1563, in-8°. 8° *Discours sur la séance des rois de France en leurs cours de parlement*, dans le *cérémonial* de Godefroy. 9° *Procès-verbal de l'entrée de très haut, très excellent et très puissant prince, le roi très chrétien, Henri, II de ce nom, dans sa bonne ville et cité de Paris, le 16^e jour de juin 1549* dans le tome 1^{er} du *Cérémonial*. Jean Dutillet laissa plusieurs autres ouvrages qui n'ont point été imprimés. V—VE.

DUTILLET (JEAN), frère du précédent, évêque de St-Brieuc et ensuite de Meaux, mort le 19 novembre 1570, un mois et demi après son frère, acquit beaucoup de réputation par ses ouvrages. Il avait un troisième frère nommé Louis, chanoine d'Angoulême et curé de Clai en Poitou. Ce dernier embrassa les erreurs de Calvin, qui avait été son précepteur, et qui composa, à sa prière, de courtes exhortations chrétiennes, qu'il lisait aux prônes de sa paroisse, afin d'accoutumer peu à peu le peuple à la nouvelle doctrine. Louis étant sorti du royaume avec Calvin, l'évêque de Meaux alla le chercher jusqu'en Allemagne, lui fit rompre, par ses exhortations, tout commerce avec les novateurs, et le ramena à la religion de ses pères. Les principaux ouvrages de Jean Dutillet sont : 1° *Parallelæ de vitis ac moribus paparum cum præcipuis ethnicis*, Amberg, 1610, in-8°. 2° *Traité de l'antiquité et de la solennité de la messe*, Paris, 1567, in-16. 3° *Traité sur le symbole des apôtres*, ibid., 1566, in-8°. 4° *Réponse aux ministres*, 1566, in-8°. 5° *Avis aux gentilshommes séduits*, ibid., 1567, in-8°. 6° *Traité de la religion chrétienne*, Paris, Guill. Martin, in-12. 7° Une édition des *Œuvres de Lucifer de Cagliari*, Paris, 1568, in-8°. 8° *Præcipuæ Constitutiones Caroli magni*, Paris, 1548, in-8°. Cette édition n'a pas été achevée. 9° *Chronicon de regibus Francorum, à Pharamundo usque ad Henricum II*, Paris, 1543, in fol. ; ibid., 1548, in-4° et in-8° ; Francfort, 1501, in-fol. ; se trouve aussi à la fin de l'*Histoire de France* de Paul Emili, édition de Vascosan, 1550, in-fol. La même *Chronique*, traduite en français, Paris, 1549, 1550, in-8° ; la même, avec une continuation jusqu'en 1604,

(1) Louis DUTILLET, dit de Boislusier, fils de Jean Dutillet, greffier, et de Jeanne Brianon, fut reçu conseiller de grand' chambre au parlement de Paris, le 28 juin 1572, et mourut en 1603. Voy. aussi TROUX-DUTILLET, auteur du *Parnasse français*.

dans le *Recueil des rois de France*, 1618, in-4°. Cette chronique, succincte et bien ordonnée, dressée sur des mémoires exacts, est encore estimée; elle n'allait que jusqu'en 1547. La traduction est si fort augmentée, qu'on peut la regarder comme un autre ouvrage. V—VE.

DUTILLET. Voyez TITON.

DUTILLOT. Voyez FELINO.

DUTOIR (ETIENNE-FRANÇOIS), né à Riom dans la Basse-Auvergne, en 1711, s'occupa successivement de physique, de religion, fut correspondant de l'Académie des sciences, et mourut dans sa ville natale en 1784. Nous avons de ce savant : 1° *Vita Christi et concordia evangelistarum*, Riom, 1782 et 1820, in-12; Mayence, 1784, même format. 2° *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et concorde des évangélistes*, Paris, 1787, in-42 : cet ouvrage est dédié à madame Louise, religieuse carmélite. 3° *Essai sur l'aimant, où l'on explique son attraction avec le fer, la direction de l'aiguille aimantée vers le nord, sa déclinaison et son inclinaison*, pièce de 64 pages qui a concouru pour le prix et l'a partagé (*Mémoires de l'Académie des sciences*, année 1746). 4° *Recherches sur l'électricité*, recueil des savants étrangers de l'Académie des sciences, 1750, t. 1^{er}, p. 345. 5° *Explication de deux phénomènes de l'aimant*, t. 1^{er}. 6° *Mémoire sur la manière dont la flamme agit sur les corps électriques*, 1755, t. 2, p. 246. 7° *Exposition d'une théorie sur le renouvellement de l'air dans l'eau, et sur la désunion des parties de matières solubles opérée par les dissolvants*, t. 2, p. 477. 8° *De la Nécessité d'isoler les corps qu'on électrise par communication, et des avantages qu'un corps convenablement isolé retire du voisinage des corps non électriques*, t. 2, p. 516. 9° *Sur le tourbillon magnétique*, 1760, t. 3, p. 233. 10° *Sur l'Électricité en moins*, t. 3, p. 244. 11° *Discussion d'une question d'optique*, t. 3, p. 514. 12° *Recherches sur le phénomène des anneaux colorés*, 1763, t. 4, p. 285. 13° *Addition au Mémoire intitulé : Discussion d'une question d'optique*, t. 4, p. 499. 14° *Observation sur un banc de terre crétacée et de pierres branchues, qui est aux environs de Riom* (au marais d'Oranche, à une lieue et demie de Riom), 1768, t. 5, p. 54. Ce mémoire, qui n'a que 12 pages, est intéressant pour la géologie du Puy-de-Dôme. 15° *Deux mémoires sur la Diffraction de la lumière*, 1768 et 1784, t. 5 et 6. L'Académie parle avec éloge des connaissances et de la capacité de l'auteur. 16° *Mémoire pour établir que le point visible est vu dans le rayon qui va de ce point à l'œil*, 1784, t. 6, p. 241. 17° *Mémoire sur le strabisme*, 1784, t. 6, p. 470. Dutoir a enrichi de nouveaux phénomènes et de nouvelles explications des matières déjà traitées par Grimaldi, Newton, Bernoulli, Mairan et autres savants.

18° *Expériences sur les tubes capillaires*, avec des suites et un supplément, 1778, 1779 et 1780, *Journal de physique*. 19° *Expériences relatives à l'adhésion des corps solides sur les fluides*, 1780, 1782, même *Journal*, et des *Errata*, dans celui de 1786, p. 290. Ces travaux étaient estimés de Rozier et de Mongez. Dutoir donnait souvent sur le calcul et sur divers sujets des documents importants. L—B—E.

DUTREMBLAY DE RUBELLES (le baron ANTOINE-PIERRE), fabuliste, naquit à Paris le 25 avril 1745, d'une ancienne famille de robe qui s'était distinguée à la chambre des comptes et à la cour des aides. Destiné à la magistrature, il étudia la jurisprudence, devint conseiller-auditeur de la chambre des comptes en 1765, puis conseiller-maître en 1785. Les grâces de son esprit et la bonté de son cœur lui avaient gagné la bienveillance et l'amitié particulière du premier président Nicolaï, qui l'accueillait comme un membre de sa famille, et qui voyait d'ailleurs en lui un des plus habiles financiers de sa compagnie. Les illusions de 1789 arrivèrent : Dutremblay fut du nombre des belles âmes qu'elles abusèrent un instant : il devint en 1791 membre du directoire du département de Paris, qui avait pour président le duc de la Rochefoucauld. Trois mois après, il fut nommé par Louis XVI commissaire de la trésorerie; et, sur sa proposition, cet établissement prit le nom de trésorerie nationale. Ce fut alors qu'il déposa au comité des domaines de l'Assemblée nationale un ouvrage manuscrit, en 9 volumes, qu'il avait composé pour son usage, intitulé le *Code des régies de l'administration domaniale*. La sévérité de ses principes l'engagea à renoncer à sa place sous le gouvernement révolutionnaire; seulement il resta attaché à la trésorerie comme simple commis avec un traitement de 4,000 fr. Quelques années après, il fut employé à l'armée d'Italie dans une attribution financière supérieure. Lors du rétablissement de la loterie sous le directoire (septembre 1797), il en devint un des administrateurs, puis, lorsque le gouvernement consulaire chercha à s'entourer de notabilités estimables, Dutremblay ne pouvait manquer d'être appelé à un emploi considérable. Admis d'abord au nombre des administrateurs de la caisse d'amortissement, il fut nommé ensuite directeur général de cette caisse, à laquelle celle des consignations venait d'être réunie. Il fut confirmé dans ses fonctions sous la restauration avec un traitement de 20,000 fr. (ordonnance du 29 mai 1816). La même année le gouvernement lui donna une nouvelle marque de confiance en l'appelant à présider le collège électoral de l'arrondissement de Secaux. Dutremblay n'était pourtant rien moins qu'un homme politique; uniquement voué à sa spécialité, il prenait peu de part et même peu d'intérêt aux discussions parlementaires. En sa

qualité nouvelle de directeur de la caisse d'amortissement, il assista plusieurs fois tant à la chambre des députés qu'à celle des pairs, au rapport qui, d'après la législation financière de 1817, devait être fait au nom de la commission de surveillance de cette caisse. Le 23 décembre 1817 fut entendu le premier rapport de cette commission. Le rapporteur (M. Roy) annonça qu'une ordonnance du 6 juin dernier avait accordé, après cinq ans de service, la retraite à Dutremblay, dans les termes les plus honorables. Néanmoins Beugnot, qui lui avait été donné comme successeur, n'ayant pu accepter à cause de son titre de ministre d'état, Dutremblay conserva la direction de la caisse d'amortissement jusqu'au 20 juillet 1818, qu'il l'a remit entre les mains de M. Jules Pasquier, nommé à la place de Beugnot. La croix d'officier de la Légion-d'Honneur, le titre de baron, et une pension réduite à la moitié par des charges personnelles (car il ne s'était pas enrichi pendant un demi-siècle passé dans les plus hauts emplois des finances), voilà ce que Dutremblay emporta dans sa retraite. Il est mort le 24 octobre 1819, en sa maison de campagne de Rubelles près Melun. Allié à la famille de La Fontaine par une de ses aïeules qui avait épousé le fils unique du fabuliste, il a doublement justifié ce titre de gloire en composant des fables pleines de grâce et de finesse, et en plaidant avec chaleur auprès de Louis XVIII, dans un apologue allégorique, la cause du jeune de Marson de La Fontaine, arrière-petit-fils de ce grand homme, à qui ce monarque accorda une pension de 1500 fr. qui le tira de la misère. Dans les réunions littéraires qui avaient lieu chez lui une fois par semaine, Dutremblay récitait ses fables avec un inexprimable charme de bonhomie. Le recueil en a été publié pour la première fois en 1801, puis en 1806, sous le voile de l'anonyme. La 3^e édition est de 1810, et la 4^e de 1818, sous ce titre *Apologues de A. P. Dutremblay*, in-18. Cette dernière édition contient 133 fables ou contes; elle est précédée d'une épître dédicatoire du vénérable auteur à ses petits-enfants. Dans leur reconnaissance pour la mémoire de leur aïeul, ils ont publié en 1822 une 5^e édition (non destinée au commerce); elle est très-augmentée et précédée d'une Notice sur la vie de Dutremblay, avec son portrait fort ressemblant. On a dit avec raison que cet écrivain sans prétention, mais non point sans talent, se rapprochait de La Fontaine par la simplicité de ses mœurs et l'aménité de son caractère; seulement il ne l'imita jamais dans le laisser-aller de sa vie privée. Ses apologues, facilement versifiés, portent l'empreinte d'une philosophie douce et bienveillante; on y remarque une justesse d'observation qui est le mérite essentiel de ce genre. Dutremblay s'est aussi délassé de ses travaux administratifs par quelques bluettes dramati-

ques. Il a donné au théâtre des Troubadours (avec Lefèvre) : *A bas les diables*, comédie-vaudeville en un acte, 1799; *Le bureau d'adresse*, comédie-vaudeville en un acte, 1800 (avec Cadet-Gassicourt); *Deux et deux font quatre*, comédie-vaudeville en un acte, 1800, etc. Il a laissé manuscrit un recueil de contes. Enfin il avait composé pour son usage un *Dictionnaire analytique par ordre de matières des actes les plus importants de la législation française* depuis les établissements de St Louis. Ce travail était fort avancé lorsque la révolution de 1789 força son auteur à l'interrompre. Il a été déposé au ministère des finances, où, dit-on, on le continue.

D—R—R.

DUTROCHET (RENÉ-JOACHIM-HENRI DU TROCHET ou), célèbre physiologiste et physicien, est né le 14 novembre 1776, à Néon, village du Poitou, qui fait aujourd'hui partie du département de l'Indre. Fils aîné de parents nobles et riches, il avait vu le jour dans un château seigneurial, et il semblait destiné à y passer doucement sa vie. Il en fut tout autrement. Dès la première enfance de Dutrochet, il fallut l'éloigner de la demeure paternelle, et par une circonstance trop caractéristique de l'état de la médecine à cette époque pour que nous puissions l'omettre ici. Dutrochet était né avec un pied-bot, et les médecins ayant été inutilement consultés, on n'eut d'autre ressource que de confier l'enfant aux soins d'un *guérisseur* dont la renommée était grande par tout le pays. Ce *guérisseur* était le bourreau. L'étrange orthopédiste, comme l'appelle Dutrochet dans une notice manuscrite que nous avons sous les yeux, justifia sa réputation : la guérison fut complète, et elle fut durable; si bien que le père de Dutrochet, officier au régiment du roi, put songer à le faire aussi entrer au service. Mais la révolution éclata, et tout l'avenir de Dutrochet fut changé. Son père ayant émigré, le château de Néon et presque toutes les propriétés de la famille furent confisqués et vendus comme biens nationaux, et c'est par ses propres efforts que Dutrochet dut s'ouvrir une carrière. Il porta d'abord ses vues vers la marine. Il demanda, et il obtint, en 1799, son embarquement, comme timonier novice, sur un bâtiment de l'Etat qui allait mettre à la voile à Rochefort. Mais Dutrochet était à peine en cette ville, que ses résolutions changèrent. Un corps royaliste combattait encore à cette époque dans le Maine, et deux frères de Dutrochet y servaient comme officiers. Appelé par eux, et croyant de son devoir de venir partager les périls des derniers défenseurs de la cause royale, il gagna leur camp, et prit les armes, mais pour les déposer presque aussitôt, et avant même de s'en être servi une seule fois : le 18 brumaire, et l'amnistie qui suivit l'installation du gouvernement consulaire, avaient mis fin à la résistance. Dutrochet, un instant ma-

rin sans avoir navigué, puis soldat sans avoir combattu, revint près de sa famille, et plus de deux années s'écoulèrent pour lui dans une existence paisible, mais, comme il l'a dit lui-même, vide et inutile. Il n'était pas homme à l'accepter longtemps. Il prit le parti de venir à Paris en 1802, pour y commencer, déjà âgé de vingt-six ans, l'étude de la médecine. Docteur en 1806, médecin militaire en 1808, et envoyé à Madrid en cette qualité, il y vint à la suite du nouveau roi Joseph Bonaparte, et pendant un an exerça sur divers points de l'Espagne sa bien-faisante profession. Il n'eut bientôt que trop d'occasions d'y faire ses preuves. La guerre avait amené à sa suite un fléau plus cruel qu'elle-même. Un hôpital militaire, improvisé à Burgos dans un couvent de dominicains, était devenu, après quelques mois, le foyer d'une épidémie typhoïde des plus meurtrières : il fut placé sous la direction de Dutrochet. Presque sans médicaments et sans matériel, sans aides qui pussent le seconder efficacement, ne sachant parfois où trouver des bras pour enlever les morts du milieu des vivants, le jeune médecin en chef, à force de zèle, de fermeté, de sang-froid, de dévouement, sut assurer le service de l'hôpital, relever les esprits, arracher au fléau de nombreuses victimes, et mériter l'estime et la reconnaissance des chefs de l'armée. Heureux de se sentir si utile à ses semblables, Dutrochet put croire, à cette époque, qu'il avait enfin trouvé sa véritable voie. Il devait cependant changer encore une fois de carrière. Le typhus l'atteignit à son tour, et non-seulement sa guérison fut difficile ; mais lorsqu'elle fut enfin obtenue, sa constitution se trouva si affaiblie, qu'il dut rentrer en France avec un congé de convalescence. Mal remis encore à l'expiration de ce congé, il se décida, en 1809, à se démettre de son emploi, et il vint se fixer dans une maison de campagne qu'habitait sa mère en Touraine, aux environs de Château-Renault. Là, dit Dutrochet dans la notice manuscrite déjà citée, « là, je me livrai » pour la première fois à l'étude de la nature ; « c'était commencer bien tard, car j'avais trente- » quatre ans ; mais j'y avais été préparé par mes » études médicales ; c'est la médecine qui m'a » introduit dans l'histoire naturelle. » Tout le reste de la vie de Dutrochet appartient aux sciences, dont plusieurs branches l'ont tour à tour ou simultanément occupé. Celles qui lui doivent le plus sont l'embryogénie animale, la physiologie végétale et la physique. Dans la première de ces branches, on citera toujours, comme marquant une date importante pour la science, un mémoire sur les enveloppes du fœtus, présenté en 1814 à l'Académie des sciences. Dutrochet y commença dès-lors d'une main sûre cette démonstration de l'analogie des produits de la génération chez les vivipares et les ovipares, qui a été si heureusement complétée depuis par Dutrochet lui-même dans ses

travaux ultérieurs, par MM. Serres et Coste, toujours empressés de reconnaître ce que la science doit à leur devancier, et par plusieurs anatomistes illustres de l'Allemagne. En physiologie végétale, Dutrochet a exécuté une suite si considérable de travaux, il s'est montré dans presque tous observateur si sagace, expérimentateur si habile, qu'il est à peine quelques fonctions des plantes sur lesquelles il n'ait jeté du jour : son nom est ici pour jamais associé à celui de l'illustre Duhamel Du Monceau (*roy.* ce nom). Dans ses recherches sur la physique, Dutrochet ne s'est occupé que d'un petit nombre de questions, et les résultats auxquels il est arrivé n'ont pas toujours été sanctionnés par les auteurs venus après lui. Mais il a enrichi cette science, en 1826, d'une découverte capitale, celle du phénomène qu'il a désigné et que tout le monde connaît aujourd'hui sous le nom d'*endosmose* ; « nouvelle action physique qui est incontestablement, disait Dutrochet, le principe de tous les mouvements végétaux. » Si des restrictions sont ici nécessaires, la découverte de l'*endosmose* n'en reste pas moins d'une grande importance pour la physiologie végétale, et aussi pour la physiologie animale. Elle est aussi l'une de celles qui marquent le mieux la direction générale des travaux de Dutrochet, et le but qu'il se proposait : direction et but qu'il a indiqués à plusieurs reprises, mais jamais peut-être avec autant de netteté que dans les lignes suivantes, écrites en 1835 (note inédite) : « L'admission d'une différence essentielle et » fondamentale entre les lois physiques et les » lois psychologiques m'a toujours paru contraire » à une saine philosophie. Les êtres vivants » doivent être considérés comme des laboratoires » dans lesquels la nature opère des phénomènes » et confectionne des substances qui ne peuvent » avoir de durée que sous l'influence des causes » particulières qui ont présidé à leur production. La vie se compose de phénomènes physiques et chimiques spéciaux qui doivent se » rattacher à la physique et à la chimie générale. Il faut donc chercher à découvrir quels » sont les phénomènes spéciaux de la physique » et de la chimie auxquels le mouvement vital » doit son existence. Je pense avoir fait le premier pas dans cette voie par la découverte de » l'*endosmose*. » Dutrochet était donc *anti-vitaliste*. Si ses doctrines à cet égard ont été jugées trop absolues, si plusieurs de ses hypothèses n'ont pas été admises, il n'y a qu'une voix sur la valeur des résultats où elles l'ont conduit : il a souvent réussi, parce qu'il le cherchait toujours, à ramener les phénomènes complexes de la physiologie animale et végétale à leurs causes ou à leurs lois physiques et chimiques. Dès 1819, l'Académie des sciences s'était empressée d'admettre Dutrochet au nombre de ses correspondants ; deux fois, en 1820 et 1822, elle avait décerné de solennelles récompenses à ses tra-

vaux : s'il n'est devenu qu'en 1834 membre titulaire d'un corps où sa place était depuis longtemps marquée, c'est que le pieux dévouement dont il a toujours entouré la vieillesse de sa mère, lui permit à cette époque seulement de venir habiter Paris. Il y est mort le 4 février 1847, après avoir ajouté de nombreux mémoires à ceux qu'il avait composés en Touraine de 1809 à 1831. — Les travaux de Dutronchet ont été réunis par lui-même en 1837, sous ce titre : *Mémoires pour servir à l'histoire anatomique et physiologique des végétaux et des animaux*, 2 vol. in-8°, avec un atlas de 30 planches gravées. En tête de cet important recueil, l'auteur a inscrit ces paroles : « Je considère comme non avenu tout ce « que j'ai publié précédemment sur ces matières, « et qui ne se trouve point reproduit dans « cette collection. » — Il a publié depuis plusieurs mémoires et notes, insérés dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences* et dans d'autres recueils scientifiques; et un ouvrage ayant pour titre : *Recherches physiques sur la force épipolique*, 1 vol. in-8°, 1^{re} partie, Paris, 1842; 2^e, mars 1843. I. G. S.-H.

DUTRONCHAY. Voyez TRONCHAY.

DUTRONCHET (ETIENNE), né à Monthebrison, au commencement du 16^e siècle, fut d'abord secrétaire de Jean d'Albon de St-André, qui, en récompense de ses services, lui fit obtenir la place de trésorier du domaine, dans le Forez. Il remplit cette place pendant vingt années, sans cesser d'être attaché à St-André, dont il avait mérité toute la confiance, et qu'il accompagna, en 1537, au siège de Thérrouane. Après la mort de son protecteur, Dutronchet fut desservi près du maréchal St-André, son héritier; mais il se justifia des imputations calomnieuses qu'on lui avait faites et resta son secrétaire jusqu'en 1558. Il se démit alors volontairement de cet emploi, pour se livrer avec plus de calme à son goût pour l'étude; mais il ne jouit pas longtemps du repos qu'il se promettait. En 1562, sa maison de Monthebrison fut pillée par les protestants; on le jeta lui-même dans une prison; et il aurait infailliblement péri; s'il ne fût parvenu à s'échapper avec quelques-uns de ses compagnons d'infortune. Il se tint caché durant les troubles et ne reparut que lorsque le danger eut cessé. Il s'occupait de réparer les pertes qu'il venait d'éprouver, lorsqu'un édit supprima sa charge de trésorier du domaine. Ses réclamations restèrent sans effet, et ce ne fut qu'en 1567 qu'il obtint une place de secrétaire de la reine-mère; mais ses appointements, son unique ressource, lui étaient mal payés, et il éprouva, avec sa famille, toutes les horreurs de la misère. Dans cette situation, le baron de Ferals, ambassadeur à Rome, lui fit offrir la place de son secrétaire, Dutronchet accepta. Après avoir langué à Rome pendant près de quinze ans, il y mourut vers 1585. On a de lui : 1^o *Lettres missives et familières*, Paris, 1569, in-4°. Ce recueil a eu plusieurs éditions in-16. On y trouve des détails importants pour l'histoire du temps, mais le style en est si mauvais et les faits y sont entremêlés de tant de réflexions parasites, que la lecture en est presque insupportable. Duverdier et l'abbé Goujet ont accusé Dutronchet de plagiat. Il s'est effectivement approprié en entier une élégie de St-Gelais, sans avoir pris presque aucune précaution pour déguiser ce larcin. 2^o *Finances et trésor de la plume française contenant diverses lettres missives*, Paris, 1572, in-8°. 3^o *Lettres amoureuses avec 70 sonnets traduits de Pétrarque*, Paris, 1575, in-16. 4^o *Discours académiques florentins appropriés à la langue française*, Paris, 1576, in-8°. Duverdier a inséré dans sa *Bibliothèque* le troisième, dont les interlocuteurs sont le temps, l'actif et le factieux. 5^o *Discours satirique en vers macaroniques, à l'imitation de ceux de Merlin Cocaie*. Il avait composé cet ouvrage à Rome, et Duverdier dit l'avoir vu manuscrit. Dutronchet avait pris pour devise : *En heur content se dit*, anagramme d'Estienne Dutronchet. Ronsard disait que Dutronchet était un mauvais auteur, mais un excellent écrivain. En effet, son écriture était très-belle. Gilles Corrozet l'a placé dans son *Parnasse des poètes français*. W-s.

DUTRONE DE LA COUTURE (JACQUES-FRANÇOIS), docteur en médecine, né en 1749, mort à Paris le 13 juillet 1814, est connu par les ouvrages dont voici les titres : 1^o *Précis sur la canne et sur les moyens d'en extraire le sel essentiel, suivi de plusieurs mémoires sur le sucre, sur le vin de canne, sur l'indigo et sur l'état actuel de St-Domingue*, Paris, 1790, 1791, 1801, in-8°, avec planches. Cet ouvrage, regardé comme le meilleur qu'on ait sur la canne à sucre, est divisé en deux parties : l'histoire de la canne à sucre, sa culture, l'analyse de ses sucres occupent la première; la seconde est consacrée à la théorie de la manipulation et à la cristallisation du sucre. 2^o *Vues générales sur l'importance des colonies, sur le caractère du peuple qui les cultive, et sur les moyens de faire la constitution qui leur convient*, 1790, in-8°. 3^o *Lettre à M. Grégoire*, Paris, 1814, in-8°. Cet ouvrage anonyme, annoncé dans le *Journal de la Librairie* sous le n° 836, est un véritable salmis d'idées et de raisonnements bizarres et inintelligibles; il est douteux que l'auteur lui-même ait compris ce qu'il voulait dire. 4^o *Inviolabilité, principe et fin de la société et du commerce de l'homme, etc.*; Paris, an 8 (1800), in-8°. A. B.-T.

DUTTLINGER (JEAN-GEORGES), naquit, le 13 avril 1788, à Lembach, près de Stuhlingen. Entré à la chambre des députés du grand-duché de Bade dès 1819, il se fit remarquer par son talent à la tribune, s'acquies de la réputation,

et, en 1821, reçut le titre de conseiller aulique. Depuis 1819 jusqu'à sa mort, il ne cessa de faire partie de la chambre, et y vota avec l'opposition libérale. Nommé membre de la commission législative en 1827, il proposa un projet de loi sur les formes de la procédure civile, et fit triompher les grands principes de la publicité des audiences et du débat oral. En 1830 (31 décembre), le grand-duc Léopold le créa conseiller intime de seconde classe. Il n'en continua pas moins à rester dans les rangs de l'opposition libérale, mais il s'y fit remarquer par sa réserve et sa modération. En 1838, il contribua de sa parole et de ses votes à l'adoption du projet de loi relatif à la construction du chemin de fer de Mannheim à la frontière de Bâle. En 1841, Duttlinger, qui, depuis 1823, n'avait cessé d'être nommé vice-président de la chambre des députés, en fut élu président; mais il ne jouit pas longtemps de ce nouvel honneur; la mort l'enleva dans le courant de la session, le 12 août 1841. Duttlinger a publié; on lui doit des *Recherches sur les origines du droit badois*, Carlsruhe, 1822, 1 vol., qui ne manquent pas d'étude et d'observation. Il a été l'un des principaux rédacteurs des *Archives de jurisprudence et de législation du grand-duché de Bade*, Fribourg, 1829-1835, 4 vol. Il a travaillé en outre à l'*Indépendant*, qui fut supprimé par la diète en 1832, et à la *Gazette de la Diète*. Z.

DUVAIR (GUILLAUME), garde des sceaux, était fils de Jean Duvair, gentilhomme d'Auvergne, maître des requêtes ordinaires de l'hôtel du roi; il naquit à Paris, le 7 mars 1556. Des maladies qu'il éprouva dans sa jeunesse ne lui permirent pas de profiter des leçons de ses maîtres; mais son tempérament s'étant fortifié, il se livra à l'étude avec beaucoup d'ardeur, et fit des progrès rapides dans les langues anciennes. Son père ne lui avait laissé d'autre fortune qu'une prébende de l'église de Meaux, et il embrassa l'état ecclésiastique. Il fréquenta ensuite le barreau, où Despeisses et Mangot s'efforçaient de faire naître le goût de la véritable éloquence, et leurs conseils contribuèrent à le former. Duvair fut pourvu, en 1584, d'une charge de conseiller au parlement; il sut se tenir dans la ligne de ses devoirs pendant les troubles de la ligue, et mérita par là la confiance de Henri IV. Il apaisa la révolte de Marseille, et parvint à faire rentrer cette ville sous l'obéissance du roi. Il fut ensuite envoyé ambassadeur en Angleterre, et, à son retour, nommé premier président au parlement de Provence. Il montra dans cette place un grand zèle pour le maintien des libertés de l'Eglise gallicane, et eut à ce sujet, avec l'archevêque d'Aix, plusieurs discussions que la cour décida toutes contre le prélat (1). Il se lia d'une étroite amitié

avec le savant Peiresc, et puisa dans ses entretiens le goût des médailles et des antiques. Chéri pour la douceur de ses mœurs, estimé pour ses lumières, respecté pour son exacte probité, Duvair, exempt d'ambition, coulait des jours paisibles, lorsque Louis XIII jeta les yeux sur lui pour remplacer Sillery dans la garde des sceaux. Les courtisans mirent tout en œuvre pour traverser ce projet. On chercha à effrayer Duvair par la peinture des difficultés qu'il éprouverait dans ses fonctions; le parlement, sous différents prétextes, retarda l'enregistrement de ses lettres de nomination. Il était facile de prévoir que Duvair ne pourrait pas se maintenir longtemps à la place où la volonté seule du roi l'avait élevé. A peine fut-il installé, qu'on chercha tous les moyens de le perdre. Ses qualités furent montrées comme autant de vices et de ridicules; on l'accusa de dureté, d'avarice, d'ingratitude; parce qu'il ne prononçait pas légèrement sur des questions importantes, on le présentait comme un homme incapable; enfin, après avoir été abreuvé de dégoûts et d'humiliations, il se vit obligé de remettre les sceaux, six mois après les avoir reçus. Il se retira alors au couvent des Bernardins, pour attendre la fin de l'orage amassé sur sa tête, et s'y livra aux exercices de la religion avec la ferveur d'un chrétien qui n'attend que d'elle des consolations. Cependant la cour continuait d'être agitée par des intrigues: les plus grands seigneurs du royaume s'étaient réunis pour s'opposer aux projets ambitieux du maréchal d'Ancre. La fin tragique de ce favori rétablit tout à coup la tranquillité, et le roi se hâta de rappeler Duvair pour lui confier une seconde fois les sceaux. Si l'on s'en rapporte à quelques mémoires du temps, Duvair changea de conduite à cette époque: instruit par l'expérience du passé, il chercha à ménager adroitement ceux dont il avait senti le pouvoir, et sacrifia les principes qu'il avait professés jusqu'alors au désir de son avancement et de celui de sa famille; mais on doit remarquer que ces mémoires ont été rédigés par des ennemis connus de Duvair, et que par cette raison on ne doit pas y avoir trop de confiance. L'anecdote suivante, dont l'authenticité est garantie, prouvera du moins qu'il n'avait rien perdu de sa fermeté lorsqu'il s'agissait de défendre les prérogatives de sa place. Les ducs et pairs venaient avec peine que Duvair prit le pas sur eux au conseil; ils résolurent de s'en plaindre au roi. Ce fut le duc d'Espernon qui porta la parole avec beaucoup de vivacité; Duvair, qui était présent, répliqua avec autant de force que de modération. « Vous êtes un impudent, dit le duc en s'adressant à Duvair.

(1) Michault rapporte dans la Vie de Duvair une anecdote peu connue, et qui semble prouver qu'on savait en Espagne les projets formés contre la vie d'Henri IV, longtemps avant leur exécution. Peiresc reçut

au commencement de 1610, un almanach composé par Jérôme Ollier, bénéficiaire de Barcelone, et imprimé au mois de novembre précédent. Parmi quelques prédictions insignifiantes, on y trouvait l'annonce d'un grand malheur, dont toutes les circonstances se rapportaient évidemment à Henri IV. Duvair en instruisit aussitôt le roi, qui le remercia de son zèle, et ne fit aucune attention à ce pronostic, qui se vérifia trop cruellement.

« — Vous, répondit le garde des sceaux, vous « êtes ce que vous êtes.—Eh! bien, poursuivit « d'Espernon en s'adressant au duc de Guise, vous « allez sur mer contre les pirates, tandis qu'il faut « chasser les pirates de terre. » Le roi mit fin à cette discussion, et peu de jours après le conseil prononça en faveur de Duval. D'Espernon, outré, abandonna la cour et se retira dans son gouvernement de Metz. Duval avait été sacré évêque de Lisieux en 1617. Il accompagna le roi en 1620, dans le voyage qu'il fit en Normandie; l'année d'après, il le suivit au siège de Clerac. Les fatigues dérangèrent sa santé; atteint d'une fièvre épidémique, il fut obligé de s'arrêter à Tonneins, et y mourut le 3 août 1621. Son corps fut transporté à Paris, et inhumé dans l'église des Bernardins. Il avait lui-même composé l'épithaphe qu'on lisait sur son tombeau. Molière prononça son oraison funèbre. Son ami Peiresc fut un de ses légataires. Barclay, Petau et Pasquier lui avaient dédié quelques-uns de leurs ouvrages. Duval, malgré les occupations que lui donnaient ses différentes charges, n'avait jamais cessé de cultiver les lettres. Les écrits qu'il a laissés se divisent en quatre classes : traités de piété, traités philosophiques, traités et actions oratoires, et arrêts prononcés en robe rouge. Le recueil en a été publié plusieurs fois; l'édition la meilleure et la plus complète est celle de Paris, 1641, in-fol. On y distingue : 1° *Traduction françoise d'Épictète*, dont le savant Casaubon loue la fidélité. 2° *Traité de l'éloquence françoise, et des raisons pourquoi elle est demeurée si basse*. Cet ouvrage a été copié par Chevalier de Ste-Croix, dans son *Tableau de l'Orateur françois*. L'abbé Goujet en a donné une bonne analyse dans sa *Bibliothèque*, t. 2. 3° Des traductions de quelques discours de Démosthènes et de Cicéron. Elles se font remarquer, dit Huet, par l'élévation et la dignité du style, et on peut dire qu'après Malherbe, notre langue n'avait point alors de meilleur écrivain. On conserve ses *Lettres à Henri IV*, ses *Négociations*, etc. W—s.

DUVAL (ROBERT), chanoine de Chartres, naquit à Rugles, vers la fin du 15^e siècle. Les biographes ne donnent aucun détail sur sa vie. Nous savons seulement qu'il est auteur d'un abrégé de Plin, dédié à René, évêque de Chartres, 1 vol. in-4°, chez Durand Gerlier, 1520. Cet ouvrage fut écrit *ad corrupti sermonis latini emendationem*. Duval fut éditeur du livre de Morien Romain, ermite de Jérusalem, qui a pour titre : *de Transfiguratione metallorum*, Paris, 1559, 1 vol. in-4°. Son nom est à la dernière page. Il est encore auteur d'un ouvrage qui a longtemps été en grande estime parmi les alchimistes. Cet ouvrage a pour titre : *de Veritate et Antiquitate artis chemice*, Paris, 1561. Ce sont les titres des alchimistes qu'il faudrait discuter avant de les recevoir.

Duval avait aussi écrit un *Traité des dispositions nécessaires pour mourir saintement*. Il mourut à Rugles en 1567. A—s.

DUVAL (PIERRE), né à Paris au commencement du 16^e siècle, était savant dans les langues anciennes, et cultivait la poésie avec quelque succès. François 1^{er} le chargea de surveiller l'éducation du dauphin, et le récompensa de ses soins en le nommant à l'évêché de Séez, vers 1539. Ce prélat assista au concile de Trente, et mourut à Vincennes en 1564. Vauquelin lui dédia ses *Foresteries*, ouvrage écrit d'un style peu décent; il s'aperçut trop tard de la faute qu'il avait commise, et y ajouta encore en cherchant les moyens de la réparer. On a de Duval : 1° *le Triomphe de vérité, où sont montrés infinis maux commis sous la tyrannie de l'Ante-Christ, tiré de Mapheus Vegeus, et mis en vers*, Paris, 1552, in-12. 2° *De la Grandeur de Dieu, et de la Cognoissance qu'on peut avoir de lui par ses œuvres*, Paris, 1553, 1555, in-8°. 3° *De la Puissance, Sapience et Bonté de Dieu*, Paris, 1558, in-8°, et 1559, in-4° : ces ouvrages ont eu plusieurs éditions. Duval avait publié dès 1547, par ordre du roi, une traduction du dialogue de Platon intitulé *Critès* : elle fut réimprimée en 1582, avec un commentaire de Jean Le Masle, d'Angers. — DUVAL (Pierre), autre poète du 16^e siècle, n'est connu que par un ouvrage assez rare, intitulé : *le Puy du souverain d'amour, tenu par la déesse Pallas, avec l'ordre du lict nuptial*, Rouen, 1543, in-8°. Il avait trouvé dans son nom ces deux anagrammes : *vrai prélude*, et *le vrai perdu*. Cette seconde combinaison est la plus heureuse, suivant Lacroix du Maine, parce qu'elle donne une idée juste de l'auteur et de son livre. W—s.

DUVAL (JEAN), docteur en médecine, né, selon quelques biographes, à Pontoise, et, selon les autres, à Issoudun, vers le milieu du 16^e siècle, a traduit en français le *Dispensaire de Jean-Jacques Wecher*, et y a ajouté un grand nombre de notes de sa composition, Genève, 1609, in-4°. Jean Duval est auteur d'un livre intitulé : *Aristocratia humani corporis*, Paris, 1615, in-8°. F—r.

DUVAL (JACQUES), médecin à Rouen, né à Evreux, vivait à la même époque que le précédent. Il a joui, dans son temps, d'une grande réputation, que n'ont point justifiée les ouvrages qu'il a laissés. Ce sont : 1° *Hydrothérapeutique des fontaines découvertes aux environs de Rouen*, Rouen, 1603, in-8°. 2° *Méthode nouvelle de guérir les catarrhes et toutes les maladies qui en dépendent*, Rouen, 1611, in-8°. 3° Le plus important de ses ouvrages, qu'on lit avec curiosité, et souvent avec intérêt, quoiqu'il contienne beaucoup de puérilités, a pour titre : *des Hermaphrodites, accouchements des femmes, et traitement qui est requis pour les relever en santé et bien élever leurs enfants, où sont expliqués la figure du laboureur et verger*

du genre humain, signes de pucelage, défloration, conception et belle industrie dont use nature en la promotion du concept et plante prolifique, Rouen, 1612, in-8°. Ce livre renferme une opinion qui trouva un redoutable adversaire dans le savant anatomiste Riolan. Duval, d'après les rêveries de quelques rabbins, y admet l'hermaphrodisme comme une chose réelle, et soutient qu'Adam possédait cette singulière organisation. 4° *Réponse au discours fait par le sieur Riolan contre l'histoire de l'hermaphrodite de Rouen*, Rouen, 1615, in-8°. F—R.

DUVAL (JEAN-BAPTISTE), orientaliste et antiquaire, était natif d'Auxerre. En 1600, il se livra à l'étude de l'arabe sous Etienne Hubert, professeur au Collège royal; et, ayant eu l'occasion d'aller à Rome en 1608, il y fit connaissance de J. B. Raimondi, qui lui fit présent de quelques livres arabes, et l'engagea à se fortifier dans cette langue. Duval entretenait aussi des liaisons fort étroites avec Jean Hesronite et Gabriel Sionite, maronites très savants. Quoi qu'il en soit, sa réputation comme orientaliste est très médiocre; mais il paraît qu'il avait acquis une grande connaissance des médailles et des antiquités, et avait recueilli un grand nombre d'objets, ayant voyagé en Italie et en Syrie. Le roi lui accorda le titre de secrétaire-interprète de son cabinet pour les langues orientales. Il mourut à Paris en novembre 1632. On a frappé en l'honneur de ce savant une médaille qui a été gravée et décrite dans le *Mercure* de juin 1742, et dont on trouve la description dans Moréri. Duval cultiva aussi la poésie latine avec succès, et fit dans sa jeunesse de longues pièces de vers sur différents sujets. On lui doit une édition de Cassiodore, Paris, 1600, 2 vol. in-8°, et plusieurs ouvrages dont on trouve le détail dans la *Gallia orientalis* de Colomiez, et dans Papillon; nous mentionnerons seulement : 1° *L'Ecole françoise pour apprendre à bien parler et écrire selon l'usage du temps*, Paris, 1604, in-12. 2° *Apothéose, ou Oraison funèbre de M. Hier. de Gondy*, Paris, 1604, in-8°. Les bibliographes qui ont parlé de Duval paraissent n'avoir pas connu cette pièce. 3° *Recueil de poésies latines*, Paris, 1616. L'auteur d'une lettre insérée dans le *Mercure* de juin 1742 dit que ce recueil contient environ deux cents épîtres sous différents noms, cinquante-trois épitaphes et quelques épigrammes. La première des pièces qui le composent, intitulée *Apologia pro Alcorano*, est un badinage où Duval s'égaie aux dépens du livre sacré des musulmans. 4° Une nouvelle édition, corrigée pour le texte et augmentée de plus de deux cents médailles, des *Imagines imperatorum et augustorum* d'Enée Vico, Paris, 1619, in-4°, et la traduction italienne du discours sur les médailles, du même auteur. 5° *Dictionarium latino-arabicum Davidis regis, quo singulæ ab*

eo usurpatæ dictiones ita enunciantur, ut concordiam Psalmorum constituant, et grammaticam ac dictionaria latino-arabica suppleant, Paris, 1632, in-4°. C'est un dictionnaire latin-arabe, dans lequel on ne trouve aucun mot arabe; Duval a simplement extrait, du psautier arabe-latin de 1614 et 1619, tous les mots latins, en les plaçant dans l'ordre alphabétique, et en indiquant le psaume et le verset où ils se trouvent. On peut, au moyen de cette méthode, composer et écrire en arabe. Pour donner un exemple de l'utilité de son livre et de la manière d'en faire usage, l'auteur imagine une lettre écrite par David à Bethsabée, où le roi-prophète déclare ses amours avec dignité et retenue; elle est suivie de la réponse de Bethsabée, qui s'excuse avec modestie, et trouve d'autres beautés beaucoup plus dignes qu'elle des hommages du roi. Ces deux lettres suffisent pour prouver la tournure d'esprit de Duval, homme moins érudit que singulier dans ses goûts. Duval a fourni à la *France métallique* de J. de Bie plusieurs médailles et explications, ainsi que ce célèbre graveur l'avoue dans sa préface. J—N.

DUVAL (ANDRÉ), de la maison et société de Sorbonne, né à Pontoise le 15 janvier 1564, fut reçu docteur de la faculté de théologie de Paris en 1594. Henri IV ayant établi deux chaires royales de théologie positive en 1598, Duval et Philippe de Gamaches furent nommés pour en être les premiers professeurs. Quoi qu'en dise Baillet, on ne peut guère contester à Duval la science suffisante pour remplir une de ces places. Il fut aussi choisi pour celle de l'un des trois supérieurs généraux des carmelites en France. Duval penchait vers l'ultramontanisme. Son attachement à cette opinion de la cour de Rome l'avait rendu agréable à Maffei Barberin, alors nonce en France, et depuis pape sous le nom d'Urbain VIII. Maffei l'employait dans l'occasion, et l'avait chargé de lui découvrir un théologien qui consentit à écrire en faveur de la puissance du pape contre les Vénitiens, qui ne voulaient pas l'admettre sans restriction. Il arriva que, sur ces entrefaites, on proposait une nouvelle édition des œuvres de Gerson, où le pouvoir pontifical est réduit à ses justes bornes. Duval en avertit le nonce, qui eut le crédit de faire retarder la publication de l'ouvrage. André Duval fut un des plus grands adversaires du syndic Richer, qui défendait courageusement les libertés de l'Eglise gallicane, et que son caractère ardent fit aller trop loin. Si l'on en croit Baillet, les procédés de Duval furent poussés jusqu'à la persécution. Ce même Baillet accuse Duval d'avoir, sous de spécieux prétextes, attiré Richer dans la maison du P. Joseph, capucin, et confidant intime du cardinal de Richelieu, où, de force, et par la crainte de deux assassins introduits dans la chambre pour l'effrayer, on lui fit signer une déclaration contraire à ses

sentiments; violence qui causa à Richer un extrême chagrin et précipita sa mort. Si, d'un autre côté, on en croit les écrivains du parti opposé, Duval était un savant plein de mérite. En convenant qu'il était un des plus terribles adversaires du fameux syndic, tandis qu'ils parlent de celui-ci comme d'un homme opiniâtre et brouillon, ils représentent Duval sous les traits d'un théologien distingué, et d'un défenseur zélé de l'orthodoxie, contre une doctrine qui n'allait à rien moins qu'à la subversion des vrais principes et à la destruction totale de l'Eglise. Duval mourut le 9 septembre 1638, sénateur de Sorbonne et doyen de la faculté de théologie. Il est auteur des ouvrages suivants : 1° *Commentaire sur la Somme de St Thomas*, 2 vol. in-fol. 2° Divers écrits contre Richer, et notamment *Elenchus libelli de ecclesiastica et politica Potestate*. 3° *Vie de la sœur Marie de l'Incarnation, religieuse carmélite*, Paris, 1621, in-8°. 4° *Le feu d'Héli, pour tarir les eaux de Siloë*, 1603. Cet écrit est contre le ministre Du Moulin. 5° *De suprema Romani pontificis in Ecclesiam Potestate*, 1614, in-4°. 6° *Les Vies de plusieurs saints de France et des pays voisins*, jointes par René Gauthier à sa traduction française des *Fleurs des vies des Saints*, du jésuite espagnol Ribadeneira, Paris, 1608, in-fol., souvent réimprimé. L—Y.

DUVAL (GUILLAUME), cousin du précédent, né à Pontoise, vint de bonne heure à Paris, où il se livra avec ardeur à l'étude, et suivit les plus habiles professeurs de l'université de cette ville. Il parcourut le cercle de toutes les connaissances alors cultivées, étudia le latin et le grec, la philosophie, la jurisprudence, la théologie, les médecine, les belles-lettres, composa avec facilité des poèmes, des odes et des discours en vers et en prose, et, après avoir été longtemps indécis sur le choix de sa carrière, il fit d'Aristote l'objet constant de ses recherches et de ses études, et se dévoua uniquement à la philosophie : dès l'âge de vingt-deux ans il professa au collège de Calvi, qu'on nommait alors la petite Sorbonne, puis au collège de Lisieux; sa réputation était telle, que le nombre de ses écoliers s'élevait à six cents. Après six ans de professorat dans ce dernier collège, l'archevêque de Sens le fit nommer, en 1606, à la place de lecteur et professeur en philosophie au Collège royal, vacante par la mort de V. Rassard; mais cette nomination éprouva de grandes contradictions, et Duval fut privé de son traitement, mais continua ses leçons. Enfin, le cardinal Duperron, appréciant son mérite, et voulant réparer le tort qui lui avait été fait, le fit pourvoir de la chaire de J.-M. d'Andoïse, lecteur royal en philosophie, mort vers la fin de 1613. Louis XIII voulut que les deux chaires fussent réunies en faveur de Duval, et qu'il jouît des doubles droits et traitements qui y étaient attachés. Les lettres-patentes don-

nées pour cette réunion portent la date du 25 janvier 1613. Malgré ses travaux sur la philosophie, Duval ne cessa point de cultiver la médecine, et se fit recevoir docteur à la faculté de Paris, en 1612 ou 1613; il en devint doyen en 1640, et mourut à Paris, le 22 septembre 1646. Il était doyen des professeurs royaux depuis deux ans. « C'était, dit l'abbé Goujet, un homme savant et extrêmement laborieux, mais qui manquait de goût et écrivait d'une manière détestable en français, et sans aucune délicatesse en latin. Si nous devons l'en croire, il commença le premier à enseigner aux écoles royales l'économie, la politique, la science des plantes : celle-ci en 1610 et celle-là en 1607. » Outre quatre discours latins (1), imprimés et prononcés en la grand'chambre du parlement et à la cour des aides, au nom de la faculté, et au Collège royal, on a encore de ce savant : 1° *Spelunca Mercurii, sive panegyricus DD. J. Davy Duperron, etc.*, 1611, in-8°. Dans cette harangue singulière, prononcée en 1610 devant le cardinal Duperron, et hérissée de citations, Duval passe en revue toutes les montagnes et toutes les cavernes dont il est parlé dans l'histoire. Dans l'autre moitié, il fait l'éloge des professeurs royaux, et loue le cardinal Duperron, entremêlant le tout d'emblèmes tirés de la fable et des poètes anciens. Si cette déclamation fait honneur à l'érudition de Duval, elle donne une idée très désavantageuse de son goût et de son style. 2° *Aurea catena sapientie*. 3° *Schediasma iatrologicum de voce*. Duval cite lui-même ces deux ouvrages, que nous n'avons point vus. 4° *In Phytologiam, seu doctrinam de plantis præfatio parænetica*, Paris, 1614, in-8°. 5° *Phytologia, sive Philosophia plantarum*, ibid., 1647, in-8°. 6° *Historia monogramma, sive picturalinearum sanctorum medicorum et medicarum in expeditum redacta brevium; adjecta est series nova sive auctarium desanctis præsertim Gallie, qui ægris opulantur certosque percurant morbos*, etc., Paris, 1643, in-4°; on a plusieurs ouvrages sur ce sujet (voy. A. Bzovius et Ch. B. Carpzov). François Cancellieri a publié *Memorie di S. Medico, martire e cittadino di Otricoli, con le notizie de medici e delle medicine illustri per santità*, Rome, Bourlié, 1812, in-12. 7° *Le Collège royal de France*, Paris, 1644, in-4°; c'est l'histoire de ce célèbre établissement, depuis sa fondation jusqu'au temps où vivait Duval. Cet ouvrage, quoique très-imparfait, fort mal écrit et plein de digressions inutiles, singulières ou comiques, contient, de l'aveu de Goujet, des recherches et des faits curieux; mais il est tombé dans l'oubli depuis le *Mémoire historique et littéraire sur le Collège*

(1) C'est dans un des discours de G. Duval (*Oratio Eucharistica*) que se trouve, en parlant de l'immensité de Dieu, cette h. Il pense : *Sphæra intelligibilis, cujus centrum ubique, circumferentia nullibi*, définition sublime, dont on a mal à propos fait honneur à Pascal. Comenius l'avait déjà employée avant ce dernier.

royal de France (voy. GOUJET). 8° *Aristotelis Opera omnia græce et latine, doctissimorum virorum interpretatione et notis emendatissima. G. Davallius Regis Christianiss. consiliarius et medicus tertio recognovit, synopsis analytica adjecit, novis disquisitionibus, notis et appendicibus illustravit cum tribus indicibus*, Paris, 1619, 4 vol. in-4°. Cette édition des œuvres d'Aristote a été réimprimée plusieurs fois ; la dernière édition, qui est aussi la meilleure, est de 1628, 2 vol. in-fol. ; on a refait des titres avec la date de 1653. Duval présenta cet ouvrage au roi, qui lui conféra, comme un témoignage d'estime, une pension et le titre de conseiller, médecin ordinaire de sa majesté. La *Synopsis analytica* est écrite avec beaucoup de méthode et de clarté : elle est divisée en quatre parties, qui commencent chacune un volume. Les traductions latines sont de divers auteurs, revues la plupart par l'éditeur, qui a donné aussi de grands soins à la correction du texte. Les index et les notes sont de Duval. Il est bon d'observer que la dernière édition ne contient pas l'*Auctarium ad synopsis notas exponens selectiones*. Voyez au surplus, sur cet auteur, le *Mémoire historique* de l'abbé Goujet sur le Collège de France, t. 2, p. 234. J—N.

DUVAL (JEAN), évêque de Babylone, naquit à Clamecy en Nivernais, l'an 1597, et vint de bonne heure à Paris, où il acheva ses études par les soins de J.-B. Duval, son proche parent. Duval fit de grands progrès dans le grec. En 1615, il entra dans l'ordre des carmes déchaussés, et prononça ses vœux sous le nom de Bernard-de-Ste-Thérèse. Une nouvelle carrière s'offrit alors à son zèle religieux : il apprit le turc, le persan et l'arabe, et se rendit à Bagdad, siège auquel il fut élevé en 1658. Ce fut pendant son séjour en cette ville qu'il se perfectionna dans la connaissance des langues orientales : l'abbé Lebeuf rapporte, dans ses *Mémoires sur la ville d'Auxerre*, que l'on conservait en manuscrit, à Paris, un dictionnaire de ces langues, et 50 volumes de sermons composés par Duval, dans la bibliothèque du séminaire des Missions-Étrangères, dont ce prélat est regardé comme l'un des fondateurs : il mourut à Paris le 10 avril 1669, et fut inhumé chez les carmes déchaussés. Le même abbé Lebeuf dit qu'on préparait une Vie détaillée de J. Duval ; nous pensons qu'elle n'a jamais paru. J—N.

DUVAL (JEAN), prêtre, né à Paris au commencement du 17^e siècle, annonça dans sa jeunesse un talent distingué pour la chaire ; il prêcha à Port-Royal, en 1622, avec le plus grand succès, et obtint une chapelle au collège de Scéz. Étranger, par son état, à toutes les intrigues, il prit cependant parti dans les troubles de la Fronde, et publia, contre le premier ministre, plusieurs pièces de vers qui lui auraient sans doute attiré des désagréments, s'il en eût

été connu pour l'auteur. Il tomba, sur la fin de sa vie, dans une mélancolie profonde, ne prenant plus aucun soin de sa personne, et restant souvent plusieurs jours sans manger. Il mourut dans cet état, dont on ignore la cause, le 12 décembre 1680, et fut inhumé dans l'église St-Severin. Duval passait pour un bon théologien, il possédait bien les Sts Pères, et parlait avec beaucoup d'agrément ; mais la bizarrerie de son caractère et son extérieur trop peu soigné, quoiqu'il eût un revenu suffisant, éloignaient les personnes qui auraient voulu profiter de ses connaissances. On donne la liste des ouvrages qui lui sont généralement attribués ; mais on sait qu'il en avait composé un plus grand nombre : 1° *Soupirs français sur la paix italienne*, Paris, 1649, in-4°. 2° *Triolets du temps, selon les visions du petit-fils de Nostradamus*, Paris, même année et même format. 3° *Le Parlement burlesque de Pontoise*, Paris, 1652, in-4°. 4° *Le Calvaire profané, ou le mont Valérien usurpé par les Jacobins réformés de la rue St-Honoré, adressé à eux-mêmes*, Paris, 1664, in-4° ; Cologne, 1670, in-12. C'est un poème d'environ 2,000 vers sur la prise de possession du mont Valérien par les Jacobins, qui employèrent la violence pour en chasser les ermites. Il y eut plusieurs personnes de tuées et de blessées dans cette espèce de siège. Le roi, mieux instruit, rendit l'ermitage à la congrégation qui le possédait. 5° *La Sorbonne au Roi, sur de nouvelles thèses contraires à la vérité*. W—s.

DUVAL (PIERRE), géographe royal, né à Abbeville en 1618, était neveu de Nicolas Sanson. Il cultiva et enseigna avec succès la science cultivée par son oncle, et mourut en 1683. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Voici les principaux : 1° *Recherches curieuses des Annales de France*, Paris, 1646, in-8°. 2° *Abrégé du monde*, première partie, ibid., 1648, in-12 ; seconde partie, ibid., 1650, in-12. 3° *Tables géographiques de tous les pays du monde*, ibid., 1651, in-12. 4° *Description de l'évêché d'Aire en Gaseogne*, ibid., 1651, in-12. 5° *Mémoires géographiques*, ibid., 1651, in-12. Ils furent contrefaits à Lyon. 6° *Le Voyage et la description de l'Italie, avec la relation du voyage fait à Rome par le duc de Bouillon en 1644*, ibid., 1656, in-12. 7° *Le Monde, ou Géographie universelle, contenant la description, les cartes et les blasons des principaux pays du monde*, ibid., 1658, in-12. Ce livre a eu six éditions jusqu'à celle de 1688, 2 vol. in-12. 8° *L'A. B. C. du monde*, ibid., 1658, in-12, plusieurs fois réimprimé. 9° *La Sphère, Traité de géographie, qui donne la connaissance du globe et de la carte*, ibid., 1659, in-12, réimprimé plus de six fois sans compter les copies de Lyon. La dernière édition, dédiée à mademoiselle Crozat, parut par les soins du P. Placide, en 1704, in-12. 10° *Alphabet de la*

France, ibid., 1659, in-12, a eu au moins cinq éditions jusqu'en 1682. 11° *La France depuis son agrandissement par les conquêtes du roi, avec les cartes et les blasons des provinces*, ibid., 1691, 4 vol. in-12. Cet ouvrage de Duval est celui qui a conservé le plus de réputation. Les cartes qui s'y trouvent sont très nettes. Il comprend aussi la description des dix-sept provinces des Pays-Bas et le livre précédent. 12° Beaucoup de cartes, des tables chronologiques, etc. On distingue dans le nombre un recueil intitulé : *Diverses Cartes et tables pour la géographie ancienne, pour la chronologie et pour les itinéraires et voyages modernes*, Paris, 1665, in-4° oblong. Ce qu'il contient de plus intéressant pour nous, est la partie qui donne les routes de plusieurs voyageurs du 16^e siècle. Duval n'a pas des vues neuves en géographie ; aussi ses ouvrages sont-ils aujourd'hui peu en vogue. Il eut de son temps assez de réputation, et il la mérita, parce qu'il est exact et clair. Ses cartes ont été effacées par celles qui ont paru depuis lui ; mais comme il était laborieux et avait recours aux meilleurs documents, elles furent utiles à l'époque où elles parurent. Il a été l'éditeur du *Voyage* de Pyrad.

E—s.

DUVAL. Voyez PLACIDE.

DUVAL (FRANÇOIS), littérateur, presque inconnu (1), naquit, vers 1690, à Tours, d'une famille honorable. Son père y remplissait la charge d'assesseur au présidial, et il nous apprend lui-même qu'il avait l'avantage d'être uni par les liens de la patrie et du sang à dom Ursin Durand (2). Le père de Duval mourut en 1701, laissant, au sortir de l'enfance, son fils, sans appui et presque sans fortune. Il avait eu l'occasion de se rendre utile au duc de Mazarin, qui possédait des biens immenses en Touraine. Le duc, par reconnaissance, se chargea de l'éducation du jeune orphelin, et le plaça dans le collège où il faisait élever son petit-fils, l'abbé de Richelieu. Duval étant en rhétorique composait déjà de petits *Discours* (3) et des vers latins qui lui valurent les éloges et les encouragements de ses professeurs. Au sortir du collège, il suivit les leçons de la faculté de droit, et reçut le grade de licencié : son projet, suivant toute apparence, était d'entrer dans la magistrature ; mais il ne put se décider à quitter Paris pour aller dans le fond de quelque province exercer un emploi subalterne, et il sacrifia toutes les espérances qu'il pouvait concevoir au plaisir de passer sa vie dans la société des beaux-esprits et des littérateurs. Il cite parmi ceux qui l'admettaient à leur intimité : La Mothe, Crébillon,

Destouches, l'abbé Nadal (1), l'abbé Grenan, dont il imita l'*Ode sur le vin de Bourgogne* (2), l'abbé Asselin, etc. Exempt de toute ambition, il ne désirait qu'un modeste emploi dont le traitement pût mettre de niveau ses revenus avec ses dépenses. Ses amis sollicitèrent pour lui la place de conservateur ou, comme on disait alors, de garde des manuscrits de la bibliothèque du roi ; mais ils ne purent alors la lui faire donner. Ils échouèrent également en le présentant à l'Académie des inscriptions (3). Cependant, à force de sollicitations et d'instances, ils réussirent à l'attacher au garde des sceaux, probablement avec le titre de bibliothécaire (4). Cette place était sans doute assez mal payée, puisqu'elle ne l'empêcha pas de chercher encore des ressources dans la culture des lettres. Il s'établit le correspondant de quelques grands seigneurs, qui, passant une partie de l'année dans leurs terres, étaient bien aises d'être informés des nouvelles de la cour et des ouvrages qui paraissaient. On sait qu'il faisait aussi le métier d'éditeur. Le hasard lui ayant fait tomber entre les mains un manuscrit des *Mémoires de Henriette d'Angleterre*, par madame de La Fayette, il en retoucha le style, qu'il trouvait vieilli, et l'envoya, grossi d'une longue préface, en Hollande, pour le publier. Six mois après, son libraire lui manda qu'un autre éditeur avait obtenu le privilège pour l'impression de cet ouvrage et qu'ainsi son travail devenait inutile. Duval réclama son manuscrit, auquel il attachait beaucoup de prix ; mais il ne put jamais en obtenir la restitution de son honnête voleur (5). Le P. Tournemine lui conseillait d'entreprendre la traduction de l'*Histoire de Florence*, par le Pogge. Ce travail lui sembla trop long pour quelqu'un qui se devait à plus d'un objet (6), et il y renonça. Duval, dont les connaissances étaient assez variées, mais superficielles, disparut, vers 1730, de la scène littéraire, sur laquelle il n'avait jamais brillé d'un grand éclat ; et, soit qu'à cette époque il ait quitté Paris, soit qu'une mort prématurée l'ait conduit au tombeau, on ne trouve pas de lui la moindre trace, ni dans les journaux, ni dans les écrits contemporains. On connaît de Duval : 1° *Mémoires historiques de la révolte des Cévennes*, Paris, 1708, in-12, reimprimés avec des changements et des corrections, en 1712, sous ce titre : *Histoire nouvelle et abrégée de la révolte des Cévennes* ; en 1713, sous celui d'*Histoire de l'enlèvement des*

(1) C'est probablement à Duval qu'est adressée la lettre de Nadal sur les *Réflexions critiques* de La Mothe, *Œuvres* de Nadal, t. 1, p. 196.

(2) On peut voir cette imitation dans ses *Lettres*, t. 1, p. 386.

(3) Il eut dix-neuf voix pour être reçu. *Lettre à Hurdon*, t. 2, p. 103.

(4) « Je ne finirai pas, dit-il à l'abbé de Choisy, sans vous remercier de ce que vous avez fait en ma faveur auprès de monseigneur le garde des sceaux, et surtout de l'attention flatteuse que vous avez eue à m'initier dans mes fonctions. » T. 1, p. 463.

(5) *Lettre à l'abbé Nadal*, t. 2, p. 105. « Nous ne devons pas craindre, lui écrivait-il, de confier nos peines à nos véritables amis ; ainsi jugez de la classe où je vous mets par les secrets dont je vous fais l'aveu. »

(6) *Lettre au P. Tournemine*.

(1) Barbier a donné, dans son *Examen critique des dictionnaires*, un article à François Duval ; mais il se contente d'y indiquer les titres de ses ouvrages, sans faire connaître l'écrivain.

(2) *Lettres curieuses*, t. 2, p. 158, sur ce savant bénédictin (voy. MARTÈNE).

(3) Le *Discours entier* qu'il composa à la louange de Louis XIV se trouve dans ses *Lettres*, t. 1, p. 236.

fanatiques dans les Cévennes, et enfin, en 1725, à la suite des *Lettres* dont on parlera tout à l'heure, sous celui d'*Essai historique sur la révolte des Cévennes, commencée en 1702 et finie en 1705*. Ces quatre éditions, étant anonymes, et offrant entre elles de très-grandes différences, ont été prises par les journalistes et les bibliographes pour autant d'ouvrages différents. 2° *Nouveaux Choix de pièces de poésie*, Nancy et Paris, 1715, 2 vol. petit-in-8°. Ce recueil est accompagné d'une préface assez longue, dit Barbier, et assez bien raisonnée, dans laquelle l'éditeur présente des considérations sur la poésie en général et sur les vers français en particulier. A l'exemple de Rangouze (*voy.* ce nom), Duval a multiplié les épîtres dédicatoires à la tête de ce recueil. On n'en compte pas moins de quatre, qu'il a réimprimées dans ses *Lettres*, t. 2, p. 75 et suivantes. 3° *Lettres curieuses sur divers sujets*, Paris, 1725, 2 vol. in-12; des exemplaires, avec la rubrique d'Amsterdam, portent au frontispice : *Par M... de l'Académie française*. L'auteur a parsemé ces lettres de vers latins et français fort médiocres, et de divers opuscules de sa composition, tels qu'un petit traité sur les devises en latin; des éléments de logique et de métaphysique; un discours sur la science du salut, le voyage du comte Ericeyre, son naufrage à l'île Bourbon; on y trouve quelques particularités curieuses, et, par cette considération, elles ne méritent pas l'oubli où elles sont tombées.

W—s.

DUVAL (VALENTIN JAMERAY, connu sous le nom de), conservateur des livres et des médailles du cabinet impérial de Vienne, était né en 1695, à Artonay, village de Champagne. Il perdit son père à l'âge de dix ans, et fut obligé, pour subsister, de se mettre au service d'un paysan. Une espièglerie le fit renvoyer, et il se décida à quitter son lieu natal, pour ne point être à charge à sa mère. C'était au commencement du cruel hiver de 1709. Il marchait au hasard depuis plusieurs jours, sollicitant vainement du pain et un asile contre la rigueur de la saison, lorsqu'à toutes les peines qu'il endurait se joignit un violent mal de tête. Un pauvre berger des environs de Montglat, touché de compassion à la vue de cet enfant, le recueillit et lui permit de se coucher dans le lieu où il tenait renfermés ses moutons. La petite-vérole dont Duval était atteint ne tarda pas à se déclarer, et pendant près d'un mois que dura cette affreuse maladie, il ne prit d'autre nourriture qu'une espèce de bouillie de pain bis. Il se rétablit enfin par les soins d'un bon curé du voisinage, et continua sa route en se dirigeant vers l'Orient, persuadé que c'était le moyen de se rapprocher du soleil et conséquemment d'éviter le froid. Il passa deux années à Clezantine, village au pied des Vosges, gardant les troupeaux d'un fermier. Étant venu ensuite à l'ermitage de la Rochette, l'ermite nommé Palémon, frappé

de l'intelligence qu'annonçaient ses questions et ses réponses, lui proposa de le prendre avec lui et de partager ses travaux. Duval accepta avec reconnaissance. Ses idées, qui avaient jusqu'alors manqué de justesse, commencèrent à se fixer, et la lecture des livres qui composaient la bibliothèque de l'ermite, les tournèrent vers la dévotion. Au bout de quelque temps, il fut obligé de quitter la Rochette. Muni d'une lettre qui rendait un témoignage avantageux de sa conduite, il s'achemina vers l'ermitage Ste-Anne, situé près de Lunéville. Il y fut accueilli avec bonté par les solitaires qui l'habitaient, et reçut la charge de faire paître cinq à six vaches qui formaient leur petit troupeau. Un des solitaires lui apprit à écrire. Son goût toujours croissant pour la lecture, lui fit épuiser en peu de temps toutes les ressources de l'ermitage en ce genre. Il songea à les augmenter par le produit de la chasse, seul moyen qu'il eût de se procurer de l'argent. Une circonstance heureuse vint l'aider à accroître sa collection de livres. En parcourant la forêt qui joignait l'ermitage, il trouva un cachet en or. Ce bijou appartenait à Forster, célèbre jurisconsulte anglais, qui se présenta pour le réclamer. Duval ne consentit à le lui rendre qu'après qu'il l'eut *blasonné*. La vivacité qu'il avait mise dans cette petite discussion, les connaissances qu'il annonçait dans des sciences très-étrangères à sa condition, intéressèrent Forster. Il engagea Duval à venir le voir pendant qu'il resterait à Lunéville, lui fournit des livres, des cartes de géographie, et lui donna des conseils sur la manière de s'en servir. La passion de Duval pour l'étude prenait chaque jour de nouvelles forces; les difficultés que devait éprouver son instruction tant qu'il demeurerait à Ste-Anne, le tourmentaient. Un jour qu'il était assis au pied d'un arbre, dans la forêt, les yeux attachés sur une carte et paraissant absorbé dans ses réflexions, il est abordé par un inconnu qui lui demande ce qu'il fait. « J'étudie la géographie. — Est-ce que vous y entendez quelque chose? — Mais je ne m'occupe que des choses que j'entends. — Et où en êtes-vous? — Je cherchais la route de Québec. — À quel but? — Pour y aller continuer mes études à l'université de cette ville. — Il en est de plus à portée de vous, et je puis vous en indiquer une. » Au même moment Duval est entouré par le cortège des princes de Lorraine, qui revenaient de la chasse. On lui fait mille questions; on est enchanté de ses réponses, et on finit par lui proposer de continuer ses études au collège des jésuites de Pont-à-Mousson. Duval demande quelques jours pour réfléchir sur cette proposition, et déclare enfin qu'il n'accepte qu'à la condition de rester libre sur le choix d'un état. Ses progrès furent aussi rapides qu'on devait l'espérer. Il s'appliqua de préférence à la géographie, à l'histoire et aux anti-

quités ; et ses maîtres déclarèrent bientôt qu'ils n'avaient plus rien à lui apprendre. Une passion violente qu'il ressentit à la vue d'une jeune personne, faillit l'arrêter dans la carrière qu'il était destiné à parcourir. Il avait lu dans St Jérôme, que la ciguë avait la propriété de tempérer les feux de l'amour ; il en mangea, et cette imprudence pensa lui coûter la vie. Sa santé en fut affaiblie singulièrement ; mais sa jeunesse le sauva, et après quelques mois de souffrances, il reprit ses études avec une nouvelle ardeur. Le duc de Lorraine, qui s'était déclaré son protecteur, mena Duval à Paris en 1718. Il lui permit de continuer son voyage par les Pays-Bas et la Hollande. A son retour il le nomma son bibliothécaire et fonda pour lui une chaire d'histoire à Lunéville. Les cours qu'il donna eurent le plus grand succès. Au nombre des étrangers de distinction qui les fréquentèrent, se trouva le fameux lord Chatam, et Duval lui prédit qu'il serait un jour l'un des plus grands orateurs du parlement d'Angleterre. Les présents que Duval recevait de ses élèves, et les économies qu'il faisait sur son traitement, lui permirent bientôt de satisfaire au premier besoin de son cœur, à la reconnaissance qu'il conservait pour les ermites de Ste-Anne. Il employa une somme considérable à faire reconstruire leur maison sur un plan agréable et commode ; il leur acheta en outre des terres d'un revenu suffisant pour les dispenser de recourir aux charités de leurs voisins. Un certain nombre d'arpents était destiné à une vaste pépinière, dont les produits devaient être distribués gratuitement aux habitants des villages dans une distance de quelques lieues. Enfin, Duval fut toujours en correspondance avec le frère Zozime, l'un de ces bons ermites ; et les lettres qu'il lui écrivait sur des objets d'agriculture ou d'économie domestiques, ne seraient pas le moins intéressant de ses ouvrages, si on parvenait à en faire un recueil complet. Le duc de Lorraine Léopold, le bienfaiteur de Duval, étant mort en 1729, son fils, le duc François, échangea cette province contre la Toscane. Duval, malgré les instances qu'on lui fit pour le fixer à Lunéville, suivit le prince à Florence et continua de rester à la tête de sa bibliothèque, qui y fut transportée. Lorsque le duc François monta sur le trône d'Allemagne par son mariage avec Marie-Thérèse, Duval demeura en Italie : il en visita les principales villes avec le plus grand soin. La vue des précieux restes d'antiquité qu'elles renferment, réveilla en lui le goût de cette science, et il s'occupait à réunir des médailles et d'autres objets de curiosité, quand le nouvel empereur le nomma directeur du cabinet qu'il avait le dessein de former à Vienne. Duval se rendit aux vœux de son protecteur, en 1748. Il eut un logement au palais impérial, et chacun à l'envi, pour plaire à l'empereur, s'empessa de lui procurer toutes les commodités imaginables. Duval conservait au mi-

lieu des cours, son amour pour l'indépendance ; aussi les ordres les plus positifs avaient été donnés pour qu'on ne le gênât en aucune manière. Vêtu simplement et toujours d'un habit de la même couleur, partageant son temps entre l'étude, la promenade et la société de quelques amis instruits, sa vie était aussi douce qu'uniforme. Il se rendait chaque jour dans le cabinet de l'empereur, pour lui rendre compte de ses découvertes dans la numismatique, ou de ses projets d'acquisition ; mais il en sortait sans attendre qu'on le congédiât. Un jour qu'il se retirait assez brusquement : « Où allez-vous ? lui dit l'empereur. — Entendre chanter la Gabrielli, sire. — Mais elle chante si mal. — Je supplie votre V. M. de dire cela tout bas. — Et pourquoi ne le dis-je pas tout haut ? — C'est qu'il importe à V. M. d'être crue de tout le monde, et qu'en disant cela elle ne le serait de personne. » L'abbé de Marcy, qui était présent à cette conversation, dit à Duval : « Savez-vous bien que vous avez dit là une grande vérité à l'empereur ? — Tant mieux, répondit le philosophe, je souhaite qu'il en profite. » Il répondait souvent aux questions qu'on lui faisait, « Je n'en sais rien. » Un ignorant lui dit un jour : « L'empereur vous paie pour le savoir. — L'empereur, répliqua le bibliothécaire, me paie pour ce que je sais ; s'il me payait pour ce que j'ignore, tous les trésors de l'empire ne suffiraient pas. » Duval fut désigné, en 1751, pour la place de sous-précepteur de l'archiduc Joseph II. Il refusa cet honneur par des motifs qui augmentèrent encore la bienveillance de l'empereur pour lui. L'année suivante, l'altération de sa santé, causée par l'excès du travail, le mit dans la nécessité de faire un second voyage à Paris. Il y fut accueilli avec la distinction la plus flatteuse, et reçut des témoignages d'estime, en particulier de l'abbé Barthélemy et de Duclos. En revenant, il passa à Artonay, racheta la chaumière de son père, et à la place fit construire une maison commode, qu'il donna à la commune pour servir de logement à l'instituteur. Il se rendit ensuite à l'ermitage de St-Joseph de Messin, habité par le frère Marin, ce solitaire qui lui avait appris les éléments de l'écriture, et, ne le trouvant pas aussi beau qu'il l'aurait désiré, il donna une somme pour le rebâtir, ce qui fut fait en 1759. De retour à Vienne, Duval reprit ses occupations chéries. Une vie sobre, active et endurcie par les fatigues, le fit parvenir à un âge avancé. Cet homme respectable mourut le 3 septembre 1775, à 82 ans. Il donna, par son testament, 11,000 florins, dont le revenu devait être employé à doter, chaque année, trois filles pauvres de la ville de Vienne, et fit d'autres dispositions bienfaisantes. Il conserva jusqu'au dernier moment une gaieté inaltérable, fruit d'une conscience pure et d'une dévotion éclairée. Le chevalier de Koch, son ami, a écrit sa Vie. On a de Duval : 1° Nu-

mismata cimeli cæsarei regii austriaci vindobonensis quorum rariora iconismis, cætera catalogis exhibita, Vienne, 1754—55, 2 vol. in-fol., rare. Frœlich et Khell ont eu la plus grande part à la rédaction de ce catalogue. 2° *Monnaies en or et en argent qui composent une des parties du cabinet de l'empereur*, Vienne, 1759-69, 2 vol. in-fol. 3° *Œuvres de Duval, précédées des Mémoires sur sa vie, par le chevalier Koch*, St-Petersbourg (Bâle), 1784, 2 vol. in-8°; Paris, 1785, 3 vol. in-18. Ce recueil contient différents fragments des mémoires que Duval avait rédigés lui-même sur divers événements de sa vie; sa correspondance avec mademoiselle Anastasie Socoloff, dame d'honneur de l'impératrice de Russie, et quelques petites pièces en prose. On reproche à Koch d'avoir plus consulté son amitié que son goût dans la forme de cette édition. La longue correspondance avec mademoiselle Socoloff n'a pas d'objet assez piquant pour le public, et ne comporte pas un intérêt assez grand pour son étendue. On y trouve des plaisanteries d'habitude, des idées sombres qui reviennent sans cesse, et qu'on répète dans ses lettres sans s'en apercevoir, quand on écrit à plusieurs mois de distance, mais qui ne peuvent être supportées dans une lecture suivie. Les fragments des mémoires ont été traduits en allemand, par Kayser, Ratisbonne, 1784, in-8°, et la correspondance par Samuel Baur, Berlin, 1793, in-8°. Duval a laissé en manuscrits un *Traité sur les Médailles*, et les *Aventures de l'étourderie*, roman philosophique, dont le chevalier Koch annonçait la publication. M. Bruand, conseiller de préfecture à Besançon, conservait dans son cabinet une partie de la correspondance de Duval avec le frère Zozime, et des copies de plusieurs lettres à ses amis d'Italie, sur des objets d'érudition. W—s.

DUVAL (PIERRE) naquit, en 1730, à Bréauté, village de Normandie, au pays de Caux. Après avoir fait ses études à Paris, il donna de si bonne heure des preuves de sa grande capacité, qu'il obtint, à l'âge de vingt-deux ans, la chaire de philosophie au collège d'Harcourt. Il fut ensuite successivement nommé bibliothécaire du collège de Louis-le-Grand, professeur du collège d'Harcourt et recteur de l'université : il eut même deux fois le rectorat (1777 et 1786), et l'on a remarqué qu'il était le premier Normand qui eût été élevé à cette dignité. Duval administra pendant longues années le collège d'Harcourt avec une prudence consommée et une bonté vraiment paternelle. En 1789, les chagrins que lui donna la révolution commencèrent d'affaiblir sa santé, et, sur sa demande, on lui donna pour coadjuteur M. Daireaux, l'un des membres les plus distingués de l'université, et qui fut depuis proviseur du lycée Charlemagne. Sa santé s'altérant de plus en plus, il offrit sa démission en 1790, et fut remplacé par son coadjuteur. Ses dernières

années furent languissantes et douloureuses. Dénoncé en 1792, par un domestique infidèle, au club des Cordeliers, comme n'ayant point obéi au décret qui ordonnait de porter l'argenterie à la Monnaie, il se vit contraint de se priver de la ressource qu'il s'était ménagée pour sa vieillesse. Le dénûment dans lequel il se trouva, la crainte d'être arrêté comme signataire des pétitions des 20,000 et des 10,000, l'affectèrent au point d'obliger sa famille de le faire transporter, en 1795, chez un de ses frères, à Gueberville, dans le pays de Caux; il y mourut le 20 mai 1797, âgé de 67 ans. Ecclésiastique exemplaire et tolérant autant qu'homme aimable et de bonne compagnie, il jouit dans son temps d'une considération méritée, et eut des amis dans le monde. On a de lui : 1° *Essai sur différents sujets de philosophie*, Paris, 1767, in-12. Il y réfute l'opinion de Buffon sur le sens de la vue, celle de d'Alembert sur les lois du mouvement, et les sophismes de Montesquieu et de Jean-Jacques en faveur du suicide. Il s'occupe ensuite d'une importante question, savoir : si la certitude métaphysique et morale équivaut à la certitude géométrique, et si elle est de nature à produire la conviction. Duval ne doute point que l'on ne puisse donner aux principes de la métaphysique et de la morale la même évidence qu'à ceux de la géométrie. 2° *Réflexions sur le livre intitulé Système de la Nature*, Paris, 1770, in-12. 3° *La Nouvelle Philosophie à vau-l'eau, ou la Philosophie du temps, confondue par la présence du roi*, dialogue moral, Amsterdam (Paris), 1775, in-8°. B—ss et N—L.

DUVAL (PIERRE-JEAN), négociant au Havre, naquit en cette ville en 1731. Il joignit à l'activité et aux connaissances nécessaires à son état une probité intacte et un jugement sain, qui le firent souvent choisir pour arbitre dans les affaires épineuses. L'Académie d'Amiens ayant proposé, en 1758, cette question à résoudre : « Quels sont les moyens de naviguer dans les mers du Nord avec le même avantage que les peuples voisins, et par là augmenter le commerce? » Duval obtint le prix, et publia le résultat de ses recherches sous ce titre : *Mémoire sur le commerce et la navigation du Nord*, Amiens, 1760, in-12. Il développe dans cet écrit les avantages qui résulteraient pour la France de faire par elle-même le commerce du Nord, dont elle laisse le profit aux autres nations, qui portent dans ces contrées les produits de son sol. On reconnaît que l'auteur était parfaitement instruit du sujet qu'il a traité, et pénétré des vrais principes de l'économie politique. Cet écrit fait regretter que les occupations de Duval ne lui aient pas laissé le temps de s'exercer sur d'autres questions du même genre. La petite ville d'Harfleur, près du Havre, est redevable à Duval de l'établissement d'une raffinerie de sucre qui a ranimé ce lieu si déchu de ce

qu'il fut au moyen âge. Duval, après avoir occupé les emplois municipaux de sa patrie, fut, en 1790, porté, par le suffrage de ses concitoyens, à la place de maire, dont ses principes religieux l'engagèrent à se démettre vers la fin de la même année. Il mourut le 22 janvier 1800. C'est à M. de Gasquet, gendre de Duval, et propriétaire à Lorgues, en Provence, que l'on est redevable d'avoir découvert la manière de multiplier les oliviers par la voie du semis, opération regardée auparavant comme impossible par les agronomes qui avaient traité spécialement de la culture de cet arbre précieux, parce qu'elle avait toujours été entreprise sans succès. La Société d'agriculture de Paris a rendu hommage à la découverte de M. Gasquet par l'envoi d'une médaille d'argent.

E—s.

DUVAL. Voyez EPRÉMÉNIL.

DUVAL (FRANÇOIS-RAIMOND), général français, né en Picardie, le 29 juillet 1736, d'une famille bourgeoise, entra fort jeune au service dans un régiment d'infanterie, et fit, comme simple soldat, les campagnes de la guerre de sept ans en Allemagne. Doué de tous les avantages extérieurs et d'une valeur éprouvée, il devint officier et chevalier de St-Louis; ce qui était le maximum de l'avancement auquel un simple bourgeois pût alors aspirer dans l'armée. Ayant obtenu sa retraite, il vivait à Montreuil-sur-Mer d'une modique pension, lorsque la révolution commença. S'en étant déclaré partisan, et s'étant prononcé avec beaucoup de chaleur dans la société populaire de cette ville, il fut nommé, en 1791, commandant de l'un des premiers bataillons de volontaires nationaux que forma le département du Pas-de-Calais. Ce bataillon ayant été employé à l'armée du Nord dès le commencement de la guerre, Duval s'y fit remarquer et fut bientôt nommé maréchal de camp, puis lieutenant général. Il commandait, en cette qualité, une division de l'armée de Dumouriez, en Champagne, dans la mémorable campagne de 1792, et le général en chef eut beaucoup à se louer de sa bonne tenue et de ses manières distinguées. Sa taille et sa chevelure blanche étaient véritablement imposantes, et Dumouriez assure que sa présence seule donna au prince de Hohenlohe, avec qui il eut plusieurs conférences, une idée des officiers républicains toute différente de celle qu'avait d'abord le général prussien. Duval fut encore employé sous Dumouriez dans l'invasion de la Belgique, et il eut, après Moreton de Chabillant, qui avait abusé de son pouvoir, le commandement de Bruxelles, où il se conduisit avec beaucoup de sagesse et de modération. Après la retraite, il alla commander à Lille, où il se trouvait lorsque Miackzinski fut arrêté. Il est probable qu'en présence des commissaires de la Convention, il fut, contre ses vœux, le témoin et peut-être l'instrument impassible de cette arrestation,

que son attachement au général en chef dut lui faire regretter. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ayant eu le bonheur d'obtenir de la municipalité de Lille un certificat de bonne conduite dans cette occasion, il échappa aux proscriptions qui atteignirent bientôt la plupart des généraux de cette armée. Contraint ensuite, par son âge et ses longs services, de prendre du repos, il sollicita sa retraite, et se rendit à Montreuil, où il mourut quelques années plus tard. M—d j.

DUVAL (CHARLES-FRANÇOIS-MARIE), conventionnel, né à Rennes le 22 février 1750, était avocat dans la petite ville de la Guerche lorsque la révolution commença. Il s'en déclara l'un des plus chauds partisans, et fut nommé, en 1790, juge au tribunal de son district, puis député du département d'Ille-et-Vilaine à l'Assemblée législative, où il ne se fit remarquer que par une violente dénonciation contre Bertrand-Moleville, qu'il prononça à la tribune dans la séance du 22 février 1792, et qu'il termina par la proposition de déclarer formellement que ce ministre n'avait pas la confiance de l'Assemblée. Il prit ensuite une grande part à la révolution du 10 août, dont plus tard (en 1794), il publia l'apologie sous ce titre : *Révolution du 10 août, ou Récit historique des principaux faits qui l'ont précédée, accompagnée et suivie*, in-8° de 32 pages. Ce morceau était extrait d'un journal intitulé *le Républicain*, que Duval rédigeait. Nommé par le même département député à la Convention nationale, il s'y montra encore plus ardent révolutionnaire, et vota en ces termes dans le procès de Louis XVI : *Comme organe de la loi, je prononce la mort*. Il se déclara ensuite contre l'appel au peuple et contre le sursis. S'étant lié de plus en plus avec le parti de la Montagne, il concourut de toutes ses facultés à la révolution du 31 mai 1793, que son compatriote Lanjuinais avait combattue avec tant d'énergie; et, quelques jours après, il dénonça à la tribune le suppléant Gilbert, pour être venu à Paris agir contre le parti de la Montagne et avoir ensuite rendu un compte *perfidé* des événements dans le département d'Ille-et-Vilaine, où il était retourné. Devenu l'un des coryphées du club des Jacobins, Duval fut élu secrétaire, puis président de cette société, et enfin chargé par elle de rédiger sous ses auspices le *Journal de la Montagne*, l'une des feuilles les plus violentes de cette époque. Dans la journée du 9 thermidor, ainsi que tous les partisans de Danton, il se déclara contre Robespierre, et se fit remarquer dans le parti thermidorien, au point qu'il fut question de le nommer au comité de salut public qui remplaça celui qui venait d'être renversé. Mais il ne fut pas longtemps d'accord avec ce parti, et il s'aperçut bientôt que la réaction allait atteindre tous ceux qui avaient pris part au gouvernement de la terreur. Alors il alla

porter ses alarmes aux Jacobins, où il parla longuement sur les dangers qui menaçaient les sociétés populaires, et il concourut avec son compatriote et son ami Vatar à la rédaction du *Journal des hommes libres*, que l'on appelait aussi le *Journal des tigres*. Étant passé au Conseil des cinq-cents, en 1795, après la dissolution de la Convention nationale, Duval ne se fit remarquer dans cette nouvelle assemblée que par une dénonciation contre Merlin de Thionville, qu'il accusa de s'être enrichi en vendant à l'ennemi les places de Mayence et Manheim. Il cessa d'être député en 1796, et refusa un consulat en Turquie, qui lui fut proposé par le Directoire. Il continua avec Antonelle et Vatar à rédiger le *Journal des hommes libres*. C'était la seule feuille qui osât exprimer des opinions favorables au gouvernement de la terreur. Duval se mêlait en même temps à toutes les intrigues de ce parti contre le gouvernement directorial; mais il sut à propos disparaître de la scène après le triomphe de Bonaparte au 18 brumaire, et ne tarda même pas, comme beaucoup de ses amis, à offrir ses services au gouvernement consulaire. Son ancien collègue Français de Nantes, devenu le Mécène du nouvel Auguste, lui donna, dans sa nombreuse administration des droits-réunis, une place de chef de bureau qui n'était guère qu'une sinécure. Alors le fougueux démocrate, le réformateur des abus de l'ancien régime, trouva fort bon de diriger, d'ordonner des visites dans les caves et dans les greniers, même dans les poches de ses concitoyens. Il composait en même temps pour son Mécène d'assez mauvais vers, qui ont été publiés après sa mort, et que des gens qui trouvent beau tout ce qui appartient à de pareils hommes ont fort admirés. Charles Duval, obligé de sortir de France en 1816, par la loi contre les régicides, se réfugia à Huy dans le pays de Liège, où il est mort en août 1829. Comme il n'avait pas été formellement destitué de son emploi aux droits-réunis, ses héritiers réclamaient, après sa mort, l'arrière de son traitement; et cette demande fut accueillie dans le mois de septembre 1835, par une décision du conseil d'État. Duval avait publié une espèce d'apologie du 9 thermidor sous ce titre : *Projet de procès-verbal des séances des 9, 10 et 11 thermidor*, présenté au nom de la commission chargée de cette rédaction, imprimé par ordre de la Convention nationale, Paris, de l'imprimerie nationale, in-8° de 140 pages. Courtois qualifie cet écrit : « *Ouvrage qui, malgré ses défauts, renferme des détails extrêmement précieux. On ne doit attribuer qu'à l'inexactitude de quelques faits le rejet qu'en a fait la Convention.* » (Voy. p. 31 du *Rapport fait au nom des comités de salut public et de sûreté générale, sur les événements du 9 thermidor an 2, précédé d'une préface en*

réponse aux détracteurs de cette mémorable journée, prononcé le 8 thermidor an 3, la veille de l'anniversaire de la chute du tyran, par E.-B. Courtois.) M—D J.

DUVAL (JEAN-PIERRE), ancien ministre de la république, était avocat à Rouen avant la révolution, et, comme la plupart de ses confrères, en adopta les principes, mais avec toute la modération et la prudence de son caractère. Nommé député à la Convention nationale par le département de la Seine-Inférieure, il y vota, dans le procès de Louis XVI, pour l'appel au peuple, la réclusion, le bannissement à la paix et le sursis à l'exécution. Du reste, il prit rarement la parole, et se contenta d'appuyer de ses votes le parti de la Gironde, qui succomba dans la journée du 31 mai 1793. Décrété d'accusation à la suite de cette révolution, Duval réussit à se soustraire aux poursuites, et ne reparut au sein de la Convention que lorsque les soixante-treize députés proscrits par la Montagne y furent rappelés après le 9 thermidor. Quand cette longue session conventionnelle fut terminée, Duval entra par le sort au conseil des cinq-cents, où il ne resta que jusqu'en 1797. Établi alors dans la capitale, et montrant beaucoup de zèle pour le gouvernement directorial, il fut nommé, au mois d'octobre 1798, après le départ de Lecarlier, ministre de la police générale par le crédit de Merlin de Douai, dont il était notoirement la créature; et il s'acquitta avec beaucoup de zèle et de soumission de ces fonctions, alors fort pénibles pour un homme de bien, surtout quand il s'agit de poursuivre les émigrés rentrés, contre lesquels une loi terrible venait d'être prononcée. Duval adressa aux autorités départementales, pour l'exécution de cette loi, une circulaire très sévère, et d'après laquelle il fut difficile que ces malheureux pussent échapper à la mort, en présence des commissions militaires qui les jugeaient, et qui en envoyèrent un grand nombre au supplice, même dans la capitale, où le général Moulins et l'adjudant Laborde les poursuivaient à outrance. Ce fut ainsi que périrent, avec beaucoup d'autres, le marquis d'Ambert, le comte de Rocherotte et Alexis (1). Duval avait alors une grande influence; après la révolution du 30 prairial an 7 (1799), il fut en concurrence avec Sieyès pour remplacer Rewbell au Directoire, et celui-ci ne l'emporta que de quelques voix. Il perdit cependant son portefeuille avant le 18 brumaire, et fut remplacé par Fouché. S'étant montré favorable à l'élévation de Bona-

(1) Alexis, qui avait été administrateur du département du Var, s'était vu forcé de fuir en Italie après la journée du 31 mai. Inséré alors sur la liste des émigrés, il revint néanmoins en France après le 9 thermidor, et se tint quelque temps caché dans la capitale, où il travailla à la rédaction d'un journal. Reconnu bientôt par Marquely, son compatriote, il fut arrêté d'après la dénonciation de ce député, et traduit devant une commission militaire qui le condamna à mort. Il fut fusillé dans la plaine de Grenelle; et ce fut l'adjudant Laborde qui le mena au supplice et qui lui banda les yeux. Il mourut avec beaucoup de courage.

partie, il entra au corps législatif sous le gouvernement consulaire; il en fut même un des premiers présidents. En 1803, il accepta une place de commissaire général de police à Nantes; ce qui causa quelque surprise de la part d'un homme qui avait tenu le portefeuille de ce ministère. Deux ans plus tard, il passa comme préfet dans les Basses-Alpes; et il administra ce département pendant dix ans, sous le gouvernement impérial, avec beaucoup de sagesse et de modération. Maintenu dans ses fonctions par le roi en 1814, il s'y trouvait au commencement de mars 1815, lorsque Bonaparte traversa cette contrée en revenant de l'île d'Elbe. Les ministres de ce temps-là, qui ne savaient à quoi s'en prendre du malheur causé par leur impéritie, l'accusèrent d'abord d'avoir laissé passer Napoléon, lorsqu'il aurait pu l'arrêter, et l'abbé de Montesquiou lui écrivait ainsi : « Hâtez-vous, monsieur le préfet; sonnez le » tocsin, et tâchez du moins de fermer la retraite » à celui à qui vous n'avez pu disputer le pas- » sage. Un second malheur serait un crime. Le » roi, qui vous connaît et vous estime, compte » sur vous... » Ces instructions arrivèrent trop tard sans doute, et Duval ne sonna pas le tocsin. Bonaparte, qui eut probablement des motifs pour être plus content de lui que l'abbé de Montesquiou, le nomma, dès qu'il fut arrivé à Paris, préfet de la Charente, et cette place lui fut conservée jusqu'au retour du roi, qui envoya alors pour le remplacer M. Creuzé de Lessert. Depuis ce temps, Duval vivait retiré dans une terre aux environs de Poitiers, où il est mort en 1849. M—D j.

DUVAL (Dom JACQUES-ÉTIENNE). Voyez MORICE de BEAUBOIS.

DUVAL. Voyez VALLA (Nicolas).

DUVAL (AMAURY PINEUX), né à Rennes le 28 janvier 1760, fut de bonne heure un des avocats les plus distingués du parlement de Bretagne. Un mémoire qu'il publia pour un de ses clients, jeune homme qui, dans un accès de jalousie, avait tiré un coup de pistolet sur son rival, eut dix éditions. Malgré de si brillants débuts, Amaury quitta le barreau pour la science. En 1785, il vint à Paris, et fut nommé secrétaire de l'ambassadeur de France à Naples. Là, son goût pour les beaux-arts ne pouvait que se développer, et il profita de son séjour en Italie, cette terre si riche en antiquités, pour amasser les matériaux d'un grand ouvrage sur l'archéologie. Lorsque la révolution de 1789 éclata, Amaury suivit son ambassadeur à Paris, mais retourna peu après à Naples, et bientôt nous le voyons comme secrétaire attaché à la légation de la république française à Rome. Il assista au massacre de l'infortuné Basseville, son protecteur, et courut lui-même d'assez grands dangers (1793). Après un court voyage à Malte, il quitta complètement la diplomatie pour se

donner tout entier à ses études favorites : avec Champfort et Ginguené, ses compatriotes, il créa la *Décade philosophique*, journal qui fut plus tard réuni au *Mercure de France*, et qu'il dirigea jusqu'en 1814. Trois fois lauréat de l'Institut, couronné à Rouen et à Lyon, il fut nommé en 1808 chef du bureau des beaux-arts au ministère de l'intérieur; en 1811, membre de l'Institut, et de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1816. Voici la liste de ses principaux ouvrages : 1° *Mémoires pour des affaires criminelles*. 2° *Relation de l'insurrection de Rome en 1793 et de la mort de Basseville*, Naples, 1793. 3° La traduction du *Voyage de Spallanzani dans les Deux-Siciles et les Apennins*, 1796. 6 vol. in-8°, en collaboration avec Toscan, bibliothécaire du Muséum d'histoire naturelle. 4° *Observations sur les spectacles*. 5° *Des sépultures chez les Anciens et les Modernes*, ouvrage couronné par l'Institut, 1801. 6° *Précis de la méthode d'éducation de Pestalozzi, avec des Observations*, 1804, in-8°. 7° *Paris et ses monuments*, 25 livraisons, 3 vol. in-fol. 8° *Les Fontaines de Paris, anciennes et modernes*, 1813, in-fol. 9° *Le Mercure étranger, ou Annales de la littérature*, 4 vol. 10° *Collection des moralistes français, avec commentaire et notices*, Paris, 1820, 15 vol. 11° *Dissertations et Notes sur le théâtre des Latins*, en collaboration avec son frère Alexandre, 15 vol. 12° *Notes et Additions aux Mémoires sur Naples par le comte Orloff*, Paris, 1820, 5 vol. in-8°. 13° *Opuscule sur la cession de Pargua aux Turcs*. 14° avec Daunou : la continuation de l'*Histoire littéraire de la France*, commencée par les bénédictins. 15° *Lettres, écrites de Rome, sur la science des Antiquités*, 1 vol. in-8°. 16° *Monuments des arts du dessin chez les Anciens et les Modernes*, recueillis par Denon, et expliqués par Amaury Duval, 1829, 4 vol. in-fol. Duval coopéra aussi à la rédaction de l'*Athenæum* et de l'*Abeille*; dans sa jeunesse, il avait cultivé la poésie, et fait imprimer, de 1780 à 1784, dans les Almanachs des Muses, quelques pièces fugitives assez gracieuses, entre autres celle intitulée les *Amours des bonnes gens*. Amaury Duval mourut le 12 novembre 1838. A. F—L—T.

DUVAL (ALEXANDRE-VINCENT PINEUX), frère du précédent, naquit à Rennes le 6 avril 1767. Si une vie agitée, pleine d'incidents, passant par les phases les plus opposées, celle d'un Gil Blas qui resterait toujours honnête homme, pouvait servir d'apprentissage à l'homme de génie, Duval, comme Rousseau, mais dans un rang plus relevé, étudia à cette école pratique. Marin, soldat, secrétaire des Etats de Bretagne, architecte du domaine, acteur, exilé, Duval essaya toutes les positions, et dans ces essais successifs, son esprit judicieux amassa des trésors d'observation, qui devaient plus tard

enrichir ses écrits : ses aventures donnent la clef de son talent, et sont le meilleur commentaire de ses œuvres. Au collège de Rennes où il étudiait, Duval se trouva le condisciple d'Elleviou, l'artiste du Théâtre-Italien, et de Corbière, le ministre de la Restauration. Bientôt son humeur indépendante, un des signes caractéristiques de notre forte et saine race bretonne, lui causa des désagréments qui amenèrent une interruption dans ses études. Remuant et aventureux, en même temps qu'impatient de tout frein, Duval voulut aller tenter la fortune au loin : muni d'une pacotille que lui avaient fournie ses parents, il se rend à Brest ; mais avant qu'on eût levé l'ancre, trompé par un faux ami, il a dissipé son petit trésor, et se trouve sans ressources. C'était l'époque où les colonies anglaises se séparèrent de la mère-patrie (1780). La jeune Amérique venait de jeter dans le monde ce cri puissant de liberté qui ébranla les deux hémisphères ; Duval ne put résister à l'enthousiasme général, et le marchand se fit soldat. On disait autrefois : « Point de guerre sans Gaulois ; » la devise s'est modifiée sans changer de nature ; dans l'histoire moderne, on dira : « Point de lutte pour la liberté sans Français. » Duval servit dans la marine, en qualité de volontaire d'honneur, sous les commandants de Grasse et La Mothe-Piquet, noms illustres dans nos fastes maritimes. A son retour, n'ayant pas de position, il s'occupa à jouer la comédie dans les sociétés ; et avec Elleviou, alors élève en médecine, l'étudiant en droit Moreau (le futur vainqueur de Hohenlinden) et une douzaine d'autres jeunes gens, il mena une vie assez dissipée pendant plusieurs années. Pour l'arracher à ces désordres, ses parents le firent entrer dans le corps du génie des ponts et chaussées. Cette existence régulière, dans une ville de province, ne pouvait convenir à son caractère impétueux ; il lui fallait un théâtre plus vaste : Paris l'attirait avec une force invincible. A l'insu de sa famille, il sollicita et obtint la place de secrétaire de la députation de Bretagne. Ses fonctions furent de courte durée ; en 1788, les troubles de cette province, avant-coureurs de la révolution de 1789, amenèrent le rappel des députés ; Duval, encore une fois forcé de changer de carrière, travailla comme ingénieur, au canal de Dieppe. Devenu plus tard élève de l'école des Beaux-Arts, il obtint bientôt une place d'architecte dans les bâtiments des domaines du roi : mais il n'avait pas fini de compter avec les caprices de la fortune ; la révolution de 89 lui enleva sa position ; quittant alors Versailles, il vint s'installer définitivement à Paris. Pendant quelque temps, en compagnie de Gérard, de Gros, d'Isabey, et pour le compte du célèbre graveur Messard, il fut occupé à dessiner les portraits des députés de l'Assemblée constituante, esquisses prises en un quart d'heure, à six francs par tête. En

1790, à bout de ressources, il s'engagea comme acteur au théâtre du Palais-Royal (depuis le théâtre de la République) ; sa destinée ne devait pas l'y laisser tranquille. Lorsque la France répondit à l'insolente déclaration de Pilnitz par un cri de guerre, le jeune soldat de la liberté américaine ne pouvait manquer de voler, plein d'une patriotique ardeur, à la défense de nos frontières menacées ; il entra dans le bataillon des artistes de toutes les académies du Louvre, qui marchait aux combats, précédé d'une enseigne à la romaine ; corps glorieux, pépinière féconde d'où sortirent une foule d'hommes de mérite en tout genre : le général Lejeune, J.-B. Say économiste, Gay, etc. Soldat de Dumouriez, Duval prit sa part des belles campagnes de l'Argonne, de Jemmapes, de Valmy, et ne quitta les armes que lorsque le sol de la patrie fut affranchi des armées ennemies ; il revint à Paris et rentra comme acteur au Théâtre-Français du faubourg St-Germain. Incarcéré quelques mois aux Madelonnettes avec le reste de la troupe, il continua après son élargissement sa vie d'acteur, et remplit pendant onze ou douze ans, d'une manière assez ordinaire, les rôles d'utilité ; grâce à ces occupations, il avait pu étudier l'art scénique et suppléer ainsi à des études littéraires que sa jeunesse vagabonde l'avait empêché de faire. Il résolut d'écrire pour le théâtre. Après cette course hâletante à la recherche d'une position, Duval en avait enfin trouvé une qui semblait lui assurer le repos ; elle devait cependant être aussi remplie de péripéties que son passé. Avant de le suivre dans les divers incidents de sa vie dramatique, arrêtons-nous pour étudier l'état du théâtre à cette époque. Avec Molière, et, après lui, avec Regnard, Dancourt, Dufresny, Lesage, Piron, Gresset, qui s'étaient partagé entre tous le manteau du maître enlevé à la terre, la comédie propre, l'étude du caractère, la comédie typique, si on pouvait se servir de ce mot, avait disparu. Destouches, La Chaussée, La Noue, Marivaux, Collin-d'Harleville, y avaient substitué la comédie sentimentale, jargon de galanterie, expression du langage et des mœurs d'une société raffinée, quoique se rapprochant déjà des opinions de la bourgeoisie ; Beaumarchais, plus tard, avait fait école à lui seul ; la verve révolutionnaire du hardi frondeur de l'ancienne société avait enfanté la comédie-pamphlet ; mais Figaro était un tour de force qui ne pouvait pas être renouvelé ; et Beaumarchais lui-même, avec tout son esprit, avait succombé à la tâche : le Figaro de *la Mère coupable* n'est qu'un bronillon ; le Figaro du *Barbier de Séville* et de *la Folle Journée*, au contraire, est le génie de l'intrigue personifiée, un type bien frappé, un idéal qui a pris forme humaine, qui porte un nom, qui vit de la vie réelle, qu'on reconnaît, qu'on coudoie dans le monde, qu'on peut montrer du doigt, comme

Tartuffe, comme Séide de *Mahomet*, comme l'avocat Patelin, etc., et toutes ces autres créations à jamais immortelles qui ont eu l'honneur insigne d'enrichir d'un mot nos vocabulaires. Après ces diverses tentatives, il fallait donc un genre qui, pour être approprié au peuple, ce nouveau venu à la vie publique, parlât plus au cœur qu'à l'esprit. La comédie n'avait que des cadres tout tracés; toujours les mêmes procédés; on travaillait d'après des traditions de planche ou de coulisse; rien de nouveau, pas d'originalité: le théâtre avait besoin d'être rajeuni. Duval comprit ce besoin, écrivit dans ce sens, et par là obtint des succès durables. Son grand mobile fut l'intérêt; mais, loin de tomber dans le larmoyant, cet écueil du genre, il sut conserver des notes d'une bonne et franche gaieté, dont Picard seul avec lui possédait le secret; chez eux, l'enjouement ou la vivacité des détails compensait le sérieux du sujet. Duval est l'intermédiaire entre les grands maîtres de l'art et la nouvelle école dramatique. S'il n'a point l'unité de plan des premiers, leur logique vigoureuse, l'élégance et la correction de leur style, leur génie cosmopolite ou pour mieux dire universel, il a en revanche une grande entente de la scène, un dialogue vrai et naturel, plein de charmes; son théâtre est une école de tous les bons sentiments de l'homme privé et du citoyen, et plus d'une fois il obtint le triomphe du poète dramatique, qui, selon la singulière et pittoresque expression du poète anglais Cowper, consiste à voir « un amphithéâtre de visages humides » garnir les gradins de la salle de spectacle. — Les premières pièces de Duval se ressentent du goût peu épuré qui régnait à l'époque de ses débuts; aussi ne les jugea-t-il pas dignes d'entrer dans ses œuvres complètes: *le Maire* (1791); — *le Dîner des peuples* (1792), satire bouffonne, imitée des *Chevaliers d'Aristophane*; — *la Reprise de Toulon* (1794); — *Andros et Almona, ou le Philosophe français à Surate* (1794), avec *le Défenseur officieux* (1795), dont le produit le tira d'une gêne horrible qui était venue attrister les premiers jours de son mariage. Son répertoire commence réellement avec *la Vraie bravoure* (1793), comédie en un acte, dirigée contre l'affreux préjugé du duel, et faite en collaboration avec Picard, ainsi que *les Suspects* (1795), petite comédie assez ingénieuse. Les habitants d'un village éloigné de la capitale, peu au courant de la révolution, ayant appris que, dans une ville voisine, plusieurs hommes considérables avaient été désignés comme suspects, voulurent aussi avoir les leurs, bien convaincus que la qualité de suspect était une place honorable de la magistrature; on peut reprocher à cette pièce le caractère ridiculement chargé du citoyen Gracchus Courantin, commissaire de la république. — *Les Héritiers* (1596), composés sur une pensée

de La Bruyère: « Ah! combien de testateurs « regretteraient en mourant et leur vie et leurs « biens, s'ils pouvaient voir après leur mort « les figures de leurs héritiers! » Ce sont des héritiers avides qui se découvrent au prétendu défunt sans le connaître. Cette pièce a fourni le mot devenu proverbe: « Grand scandale dans Landernau! » Ce fut encore une pensée morale qui donna naissance à *la Jeunesse de Richelieu, ou le Lovelace français* (1796). A cette époque, la corruption de la jeunesse dorée faisait craindre aux âmes honnêtes le retour des mœurs qui avaient amené la décadence de la monarchie. Duval résolut de mettre un miroir fidèle sous les yeux de ces jeunes débauchés. C'était en même temps venger la morale, outragée tant de fois par la classe privilégiée, lorsqu'elle pouvait impunément tout ce qu'elle voulait. Richelieu s'introduit, sous le nom de son valet de chambre Lafosse, chez le tapissier Michelin, séduit sa femme, âme honnête, mais faible; par un raffinement de débauche, le séducteur se joue de la tendresse et de la réputation de sa victime, en la faisant se rencontrer chez lui avec une rivale, et il la poursuit de sa présence, comme d'un remords vivant, jusqu'à ce qu'elle expire. C'est la peinture du vice dans tout son cynisme: cette pièce, pleine d'intérêt, émeut, touche, attendrit; la pitié que l'on éprouve pour les tristes victimes de Richelieu se change en horreur contre le criminel. Ce fut le premier ouvrage important de Duval; malheureusement pour lui, le consul Bonaparte, qui cherchait à rallier autour de sa personne l'ancienne aristocratie, en interdit bientôt la représentation. — *La Manie d'être quelque chose, ou le Voyage à Paris* (1796), comédie en 3 actes, imitée d'une pièce anglaise (*le Voyage à Londres*). Il y a une scène charmante, celle où deux valets, déguisés, Rafin en homme d'Etat, M. de la Rafinière, et le caporal Brigade en général La Brigadière, se trouvent en présence par suite d'incidents, et, pour ne pas être découverts, cherchent mutuellement à s'éblouir par de grands mots qui sont autant de bévues: l'oreille de l'âne passe sous la peau du lion. Cette scène, qui est d'un excellent comique, fit suspendre, par le comité de salut public, la pièce, après la sixième représentation, sous prétexte que l'habit de général était avili par ce travestissement. — *Le Souper imprévu, ou le Chanoine de Milan* (1796), comédie bouffonne en un acte. Le comique qui résultait du contraste d'un homme d'église et d'un homme d'épée, aux prises pour un souper, obtint le plus grand succès; plus d'une fois cette pièce dérida le général Bonaparte à la Malmaison; mais le premier consul, sous prétexte qu'elle outrageait la religion dans ses ministres, en défendit la représentation. Me Gay la remania, et en fit, avec Paër, un opéra-comique sous le titre du *Maître de Chapelle*; elle est loin d'avoir la

verve de la première production ; l'éloge qu'on y fait du macaroni contribua beaucoup à répandre en France l'usage de cet aliment. — *Le Château d'Udolphe, ou Montoni* (1797), drame sombre, du genre de ceux de nos théâtres du boulevard, avec fantômes, traitres, empoisonnements, assassinats, emprunté en grande partie au roman du même nom d'Anne Radcliff ; on y trouve deux charmantes romances de l'aimable auteur des *Deux Jaloux* et de la *Sérénade*, M^e Gail. Toutes ces pièces avaient déjà valu à Duval une certaine réputation, lorsque le *Prisonnier, ou la Ressemblance* (1798) vint lui donner la vogue la plus grande. On peut regarder cette petite pièce comme ayant fait revivre les beaux jours d'Hèle, de Sedaine, de Favart, et ramené en France le talent gracieux de l'opéra comique, qui ne pouvait trouver de place au milieu des grandes et terribles tragédies de l'époque. La musique était de Della Maria, ainsi que celle du *Vieux Château* et de l'*Oncle valet*. Cette pièce fit une révolution musicale. A cette musique savante et chromatique, qui, par le bruit de l'orchestre, écrase les voix sans parler ni aux sens, ni à l'esprit, ni au cœur, succéda une musique vive, tendre, gaie, naïve, brillante, toujours vraie et parfaitement adaptée aux paroles et aux situations. — *Les Projets de mariage*, scènes amusantes, situations originales, dialogue vif, spirituel, plein de verve, d'entraîn sur ce thème si rebattu au théâtre, un quiproquo par suite de déguisement ; lorsque Duval eut trouvé sa fable, il éprouva, en écrivant cette pièce tout d'un trait, une joie si vive, que, sautant comme Perrette la laitière, et renversant en même temps son encrier, peu s'en fallut que sa pièce n'eût le sort du pot au lait. C'est un marivandage plus vrai, et par cela même plus gracieux, que celui de l'auteur du *Legs* et des *Jeux de l'Amour et du Hasard*. — *Le Trente et Quarante* (1799), remarquable par la vérité des caractères, surtout celui de Valcourt, cet officier mauvais sujet, créé exprès pour Elleviou, qui fit la fortune de la pièce. — *Les Tuteurs vengés* (1799), pièce dans le genre de l'ancien répertoire, roulant sur des valets fripons, n'obtint qu'un mince succès. — *La Maison du Marais* (1800), opposition entre les mœurs simples de ce quartier et celles de la jeunesse dorée de la Chaussée d'Antin. — *Maison à vendre* (1800), charmante comédie, musique délicieuse de Dalayrac. — *Edouard en Ecosse, ou la Nuit d'un proscrit* (1802), drame historique en 3 actes, dont le sujet est emprunté au Siècle de Louis XV de Voltaire, et à un épisode d'un roman de Pigault-Lebrun. Lors de la représentation de la pièce, la censure, toujours ombrageuse, fit d'abord quelques difficultés ; mais la protection de Maret (depuis duc de Bassano) et de Chaptal, ministre de l'intérieur, en triomphèrent. La représenta-

tion ramena les orages ; le but de Duval, en écrivant cette pièce, était de montrer, le lendemain de la révolution, que le malheur a toujours droit au respect, que les haines politiques ne doivent jamais étouffer la générosité et faire violer les lois de l'hospitalité ; on voulut y voir une intention politique. D'abord, Fouché, ministre de la police, défendit ces paroles d'Edouard : « Je ne bois à la mort de personne. » Il semble qu'on avait le pressentiment de la triste application que les partis pourraient en faire plus tard ; l'acteur y substitua un jeu énergique, en brisant son verre, lorsqu'on porte un toast à la mort du prétendant. Les royalistes paraissaient prendre un vif intérêt au succès de cette œuvre, comptant en faire une machine d'opposition et un signe de ralliement ; Bonaparte, qui assistait à la seconde représentation, voyant les applaudissements affectés de M. de Choiseul et de ceux de son parti, défendit la pièce ; Duval se retira à Rennes, pour laisser à la colère de Bonaparte le temps de se calmer. Le sort de Dupaty, envoyé sur les pontons de Brest (*voy.* DUPATY) pour avoir, dans une comédie satirique, donné une leçon aux prétentions altières de plus d'un parvenu de la nouvelle cour, ce sort effrayait Duval, et il résolut de s'y soustraire en fuyant la France avec son *Edouard*. Cette pièce, traduite en allemand par Kotzebue, et de l'allemand en français par le fils de madame de Staël, fut jouée partout avec succès ; l'Allemagne, la Suisse rendirent à Duval avec usure les applaudissements dont l'avait privé un pouvoir ombrageux. En Russie, l'œuvre et l'auteur jouirent d'une faveur particulière : le malheur et l'injustice dignement supportés impriment toujours à la victime un cachet de noblesse et de grandeur ; le chêne qu'a sillonné la foudre devient presque l'objet d'un culte superstitieux. Revenu à Paris en 1803, Duval, d'après les conseils de son frère Amaury, chef de bureau de la section des beaux-arts, fit une pièce de circonstance, *Guillaume le Conquérant*. Il s'agissait alors d'exciter la France contre l'Angleterre, que Bonaparte songeait à attaquer. Duval ne se prêta à ce désir que dans l'espoir d'obtenir l'autorisation supérieure pour la représentation de son *Edouard* ; mais, trop indépendant pour subir cette loi du succès sous laquelle tant d'âmes molles se rangent, il ne sut qu'échauffer le patriotisme et non louer le futur maître de la France. Malgré l'accueil bienveillant du public, et malgré l'ardeur belliqueuse de sa chanson de Roland, la pièce fut défendue après la première représentation, et l'intervention de Joséphine seule le sauva de toute suite fâcheuse. — *Shakespeare amoureux* (1804) ne fut qu'un cadre pour faire briller l'admirable talent dramatique de Talma. — *Le Tyran domestique* (1805), mal accueilli des critiques, et surtout de l'irascible Geoffroy,

mérite cependant quelques éloges. — *Le Menuisier de Livonie, ou les Illustres voyageurs* (1805) eut un très grand nombre de représentations tant à Paris qu'en province; il y a un rôle de juge, espèce de Brid'oison, assez amusant. — *La Jeunesse de Henri V* (1806), charmante comédie tirée d'une pièce obscène de Mercier (*Charles II en mauvais lieu*). Duval sut éviter ce dangereux écueil, et amuser le public de la situation embarrassante d'un jeune prince, à qui on a volé la bourse, et qui est retenu dans une auberge en otage pour sa dépense. La censure, l'ennemie constante de Duval, l'obligea à changer le titre primitif de *Charles II*, comme rappelant trop la restauration; de là les nombreux anachronismes qui se trouvent dans cette pièce. — *Le Chevalier d'industrie* (1809), portrait frappant d'un de ces chevaliers d'industrie d'autrefois, qui, dit Duval, « se confondaient alors avec la noblesse, et souvent même en faisaient partie ». — En 1808, sur la proposition de Picard, son ami, Duval fut appelé à la direction du théâtre Louvois, alors théâtre de l'Impératrice, puis à l'Odéon, auquel on avait réuni l'Opéra-Buffa-Italien. Cette direction fut pour Duval une source de tracasseries et de chagrins continuels; il eut même le malheur de se brouiller un instant avec son ami Picard; ils se firent une petite guerre de pamphlets; mais, après une loyale et franche explication devant un conseil de trois académiciens, ils se réconcilièrent, et leur intimité ancienne n'en éprouva aucune altération. Parmi les principales pièces que Duval donna à son théâtre, il faut citer *le Faux Stanislas* (1809), aventure du voyage du roi de Pologne, beau-père de Louis XV, comédie en 3 actes; il y a un rôle amusant de financier, nouveau Turcaret, dont la sotte fatuité est plaisamment punie; nous nommerons encore *la Fille d'honneur* (1818), comédie en 5 actes et en vers, une des meilleures de notre auteur. Duval a en outre composé un assez grand nombre de pièces qui, pour différentes causes, n'ont pas été représentées : *Christine, ou la mort de Monaldeschi*, tragédie en 5 actes, une de ses premières compositions, faite en collaboration avec Corbigny. — *Struensée, ou le Ministre d'Etat*, composée dans le genre des théâtres étrangers, mais toujours avec les trois unités. — *L'orateur Anglais, ou l'Ecole des députés*; elle est précédée de réflexions sur la comédie qui offrent beaucoup d'intérêt. — *La Princesse des Ursins, ou les Courtisans*, mise à l'index par la censure en 1820, reparut en 1826 réduite à 3 actes au lieu de 5. — *La Courtisane, ou les Dangers d'un premier choix*, imitée de la *Sara Sampson* de Lessing. Des titres si nombreux à l'estime publique avaient appelé Duval à remplacer Legouvé à l'Institut en 1812; en 1816, il fut nommé membre de l'Académie française. Duval

a publié lui-même ses œuvres en 9 volumes (1812-25). Elles contiennent 49 pièces, dont une tragédie, un grand opéra, huit drames ou mélodrames, vingt-trois comédies et seize opéras comiques. C'est rappeler presque quarante-neuf succès; car quatre ou cinq chutes à peine couvrent de quelque ombre cette brillante carrière. Chaque pièce est précédée d'une longue notice, d'ordinaire très curieuse, et dont la réunion pourrait former 2 volumes de vrais mémoires historiques et littéraires; l'intérêt qu'il a su donner à ce genre de travail, habituellement si fastidieux, fait regretter que sa santé l'ait empêché de livrer au public le recueil de ses souvenirs et de ses voyages, comme il en avait formé le projet. Si nous examinons le mérite littéraire, Duval peut être mis sur la même ligne que Picard; comme lui, même fonds de gaieté, même *vis comica*, et s'il lui est inférieur comme puissance d'observation, profondeur philosophique, il a l'avantage sous le rapport de l'invention, du génie dramatique. Tous deux eurent le mérite d'avoir pris une route nouvelle, attaqué les ridicules de l'époque et de la bourgeoisie, d'avoir, en un mot, *démarqué* la comédie. Depuis la publication générale de ses œuvres, Duval a encore composé : *le Misanthrope du Murais, ou le jeune Breton*, histoire des temps modernes, 1822; *le Testament*, comédie en 3 actes et en prose, 1836 : c'est un second trait contre les héritiers; *le Théâtre-Français depuis cinquante ans, ou Lettre à M. Montalivet*, ministre de l'intérieur, 1838; une notice sur O. Perrin, dans la Galerie chronologique et pittoresque de l'histoire ancienne; des notices dans la Galerie des Femmes célèbres, et dans le livre des Cent-et-Un, tome IV, le portrait de *l'apprenti journaliste*. Outre la censure, Duval eut encore un ennemi implacable avec lequel il ne conclut jamais de trêve, ce fut le romantisme. Duval prit une vive part à la lutte qui s'engagea depuis 1820 entre les deux écoles classique et romantique, et les succès de cette dernière lui causèrent de si vifs chagrins, qu'ils altérèrent, dit-on, sa santé (1). Alexandre Duval mourut le 9 janvier 1842, à l'âge de 63 ans; depuis onze ans, il remplissait avec zèle et bienveillance les fonctions d'administrateur de la bibliothèque de l'Arsenal. Il a été remplacé à l'Académie française par M. Ballanche, qui y a prononcé son éloge.

A. F—L—T.

DUVAL (HENRI-CHARLES PINEUX); frère des précédents. né à Rennes en 1770, fut d'abord placé dans l'administration des Etats de Bretagne. En 1793, canonnier volontaire, il servit contre les Vendéens insurgés; après la journée du 31 mai, journée si fatale aux Girondins, il fit partie des

(1) Alexandre Duval a particulièrement manifesté son aversion pour le romantisme dans une lettre adressée à M. Victor Hugo : *De la Littérature romantique*, Paris, 1823, in-8° de 47 pages. Il reproche amèrement à M. Victor Hugo d'avoir perdu l'art dramatique et ruiné le théâtre français par des doctrines perverses et par des moyens condamnables. (Voy. le *Journal des savants*, février 1833, p. 121.) E. D—S.

troupes départementales qui marchaient contre Paris, lorsqu'elles furent vaincues à Pacy-sur-Eure par l'armée de la Convention ; il fit aussi partie de la courageuse députation des Rennois au farouche proconsul de Nantes, Carrier. En 1797, secrétaire de Ginguéné à l'ambassade de Turin, puis sous-chef du bureau des beaux-arts, à l'intérieur, ayant dans ses attributions les théâtres. En 1816, M. de Vaublanc le mit à la réforme. Il a laissé : 1° *Essai sur la critique*, Paris, 1807, in-8°. 2° *Eloge de Duplessis-Mornay*, Paris, 1809, in-8°, couronné par l'athénée de Niort. 3° *De la vraie philosophie*, discours couronné par l'Académie de Montauban, Paris, 1814. 4° *Le Procès*, opéra-comique, en un acte et en prose, 1815. 5° Avec Durdent, *Choix d'anecdotes anciennes et modernes*, recueillies des meilleurs auteurs, contenant les faits les plus intéressants de l'histoire en général, etc., suivi d'un précis sur la révolution française, par Bailly, 1824, 4 vol. in-8°. 6° *Gambadoro, ou le Jeune aventurier*, histoire publiée d'après des manuscrits du 18^e siècle, 1825, 4 vol. in-12. 7° *Du courage civil, de ses différents caractères*, etc. ; discours mentionné honorablement par l'Académie française, août 1836, in-8° de 80 pages. 8° Divers mémoires couronnés par des sociétés savantes. 9° *Histoire de Charles VI*, 1842, 2 vol. in-8°. En outre, Henri Duval fut un des coopérateurs de son frère, Aman y dans plusieurs de ses publications, à la Décade en particulier. Il mourut en janvier 1847. Il avait épousé la fille du célèbre statuaire Houdon, et se trouvait ainsi le beau-frère de M. Raoul Rochette (1). A. F.—L.—T.

DUVAL (HENRI-AUGUSTE), savant médecin, né à Alençon, le 28 avril 1777, était membre de plusieurs sociétés savantes, et aurait acquis une haute réputation, si une mort prématurée ne l'eût enlevé à la science, le 16 mars 1814. On a de lui : 1° *Démonstrations botaniques, ou Analyse du fruit considéré en général*, Paris, 1808, in-12. C'est un extrait des leçons de Richard, à la Faculté. 2° *Dissertation sur le Pyrosis ou fer chaud*, thèse soutenue à la Faculté de médecine de Paris, et qui renferme beaucoup de recherches et de notions utiles. On a encore de H.-A. Duval, sous le voile de l'anonyme, un petit supplément à la *Double flore parisienne* de Dupont (voy. DUPONT). Il a laissé quelques essais manuscrits, et une traduction des ouvrages d'Arétée de Cappadoce, traduction qu'il n'a pas eu le temps d'achever. Z.

DUVAL-LE-ROY (NICOLAS-CLAUDE), né à Bayeux vers 1736, devint, par ses connaissances profondes dans les sciences mathématiques, premier professeur des écoles royales de navigation. Il fut aussi secrétaire de l'Académie de marine

de Brest, correspondant de l'Académie des sciences, et ensuite de l'Institut. Il a contribué, par ses leçons, à former dans la marine de l'Etat un grand nombre d'officiers instruits, et est mort à Brest le 6 décembre 1810. On a de lui : 1° *Traité d'optique*, par Smith, traduit de l'anglais, Brest, 1767, in-4°, fig. 2° *Supplément au Traité d'optique* de Smith, Brest, 1784, in-4°. Indépendamment de ce Supplément, qui contient beaucoup de vues neuves, Duval avait fait des augmentations considérables au traité qu'il avait traduit, et sa traduction est plus recherchée que celle de Pézénas. 3° *Supplément au Traité d'optique de Newton*, traduit par Coste, Brest, 1783, in-4°. 4° *Eléments de Navigation*, Brest, an 10 (1802), in-8°. 5° *Instructions sur les baromètres marins*, Brest, 1784, in-12. 6° *Traduction d'un manuscrit portugais sur le mariage des prêtres*, Brest, 1789, in-8°. 7° Tous les articles de mathématiques pures de la partie de marine dans l'*Encyclopédie méthodique*. Il a aussi écrit plusieurs mémoires qui font partie de ceux de l'Académie de marine, dont il n'a paru qu'un volume imprimé en 1773. E—s.

DUVAL SANADON. Voyez SANADON.

DUVAL-PYRAU (l'abbé), membre de plusieurs académies et sociétés littéraires, était, au milieu du 18^e siècle, conseiller de la cour du langdgrave et prince de Hesse-Hombourg. On lui doit : 1° *Accord de la religion et des rangs*, Francfort, 1775, in-8°. 2° *Catéchisme de l'homme social*, Francfort, 1776, in-8°. Cet ouvrage a été la même année traduit en allemand. 3° *Aristide*, Iverdun, 1777, in-8°. Cet ouvrage a été traduit en allemand la même année, Leipzig, in-8°. 4° *Journal et anecdotes du voyage du comte de Falkenstein en France*, Francfort, 1777, in-8°. Cet ouvrage a été traduit en allemand, même année, même format. 5° *Agatis*, Iverdun, 1778, in-8°. 6° *Eloge de Nicolas Sahlgren*, commandeur de l'ordre de Wasa, et directeur de la compagnie des Indes, Francfort, 1778, in-4°. « L'auteur, dit Barbier, « a imité « d'une manière assez heureuse, dans ce mor- « ceau, la forme que Thomas a donnée à son « éloge de Marc-Aurèle. Ce n'est pas en son « nom qu'il fait le panégyrique du vertueux « Sahlgren ; c'est un suédois qui le prononce « aux Indes-Orientales, en présence d'un grand « nombre de ses compatriotes et d'Indiens qui « l'interrompent quelquefois par leurs soupirs, « ou pour rendre témoignage à la vérité de ses « récits. » 7° *Le patriotisme en action, ou Eloge historique de Jonas Alstromer*, conseiller de la chambre royale de commerce de Suède, etc., Berlin, 1784, in-4°. L'abbé Duval-Pyrau a en outre traduit de l'italien, 1777, in-8°, l'*Educacion virile*, donnée en peinture par quatre tableaux inventés par M. Rivière. Z.

DUVAU (AUGUSTE), l'un des collaborateurs de cette Biographie, naquit à Tours le 15 jau-

(1) La Biographie des contemporains de Rabbe, et la France littéraire de Quérard, ont confondu à tort Henri Pineux Duval et Henri-Louis-Nicolas Duval ; c'est ce qui explique pourquoi dans leur liste bibliographique ils attribuent au premier des ouvrages qui sont du second.

vier 1771, d'une famille appartenant à la noblesse de cette province. Il fit ses études avec distinction dans les collèges de la capitale. A peine les avait-il achevés, qu'il suivit son frère aîné, officier de marine, sous les drapeaux de l'armée que les princes français réunissaient sur les bords du Rhin. Après la courte et stérile campagne de cette armée, le jeune Duvau, qui pensait avoir satisfait à ce que l'honneur exigeait, s'éloigna du théâtre de la guerre civile, et demanda aux sciences et aux lettres la consolation de son exil et les ressources que des lois cruelles ne lui permettaient pas de tirer de sa patrie. Wantant apprendre complètement la langue allemande, il se confina dans un village de la Westphalie, et il parvint, en peu d'années, à parler cette langue si difficile avec la même facilité que sa langue maternelle; mais à l'approche des troupes républicaines, Duvau dut quitter son asile et se réfugier en Saxe. A cette époque, Mounier, ancien député aux états généraux de 1789, forcé aussi de fuir le sol natal, fonda au château du *Belvédère*, non loin de Weimar, un institut destiné à compléter l'instruction de jeunes gens voués aux affaires publiques, et principalement à la diplomatie. Duvau fut au nombre des professeurs, et resta auprès de Mounier jusqu'au moment où les Français émigrés purent revoir leur pays. Il y rentra en 1802; toutefois il en ressortit peu de mois après, pour accompagner, dans ses voyages, un fils du sénateur Perrégaux. Duvau le conduisit d'abord à Leipsick, où il publia le résultat de ses observations sur l'état moral de la France (1). C'est une chose remarquable qu'un ouvrage écrit par un Français en allemand: il règne d'ailleurs dans celui-ci un esprit de sagesse et de modération qui peint et honore le caractère de l'auteur. De Leipsick, Duvau se rendit à Genève, où il fut accueilli par les hommes les plus éclairés, qui développèrent son goût pour l'étude de la nature. En 1805, la tâche qu'il avait acceptée était terminée; il s'établit à la campagne, dans le voisinage de Tours: mais au bout de quelques années, le fils de Mounier, qui avait été son disciple, l'appela à Paris, et, en suivant cet ami, il devint d'abord chef du bureau de traduction du cabinet impérial, puis chef du secrétariat de l'intendance des bâtiments de la couronne. Il exerça les fonctions de ce dernier emploi jusqu'au commencement de 1830. C'est alors qu'il renonça aux affaires pour se retirer dans sa propriété en Touraine. Le roi, qui l'avait déjà nommé chevalier de la Légion-d'Honneur, lui accorda une pension qui assurait son aisance; mais cet homme estimable ne jouit pas longtemps d'un repos acquis par de longs et utiles travaux. Il n'avait pas d'enfant: un neveu qu'il regardait comme son fils, et qu'il instruisait lui-même, avait été enlevé par une mort prématurée,

tandis que sa femme était sur le point de succomber à une maladie aussi longue que douloureuse. Ces épreuves altérèrent sa santé; il ne put supporter le chagrin qu'il ressentit de la nouvelle révolution de son pays. Ses affections étaient froissées, et les calamités dont l'Europe avait si longtemps souffert lui semblaient reprendre leur cours. Une lésion du foie faisant de rapides progrès, il succomba le 8 janvier 1834. Duvau avait mérité, par l'aménité de ses mœurs et l'amabilité de son esprit, des amis nombreux et fidèles. Pendant son séjour à Weimar, il s'était particulièrement lié avec Wieland, dont il traduisit les *Nouveaux Dialogues des dieux*, Zurich, 1796, in-8°. Il traduisit également alors l'*Art de prolonger la vie*, du célèbre médecin Hufeland, Berlin, 1798, 2 vol. in-8°. A sa rentrée en France, il consacra tous ses loisirs aux sciences naturelles. Un mémoire, lu à l'Académie des sciences, renferme de curieuses *Observations sur les pucerons* (1). Il lut, à la même Académie, un autre mémoire sur le genre *Veronica*. La botanique était la science qu'il cultivait de prédilection; aussi s'était-il chargé de rédiger, pour la *Biographie universelle*, les notices des hommes qui se sont fait un nom dans cette branche de l'histoire naturelle. A partir de la lettre H, un grand nombre de ces notices lui appartient; elles sont le fruit de recherches sérieuses, approfondies, et non point de simples extraits de biographies antérieures. C'est à la suite de lectures assidues et d'études comparées qu'il a fait connaître les travaux des différents botanistes, et assigné à chacun sa part aux progrès de la science. On doit particulièrement remarquer les articles de l'Ecluse, de Jussieu, de Lobel, de Morison, de Plumier, de Tournefort; mais, en même temps, Duvau, dont les connaissances étaient aussi variées qu'étendues, avait été appelé à s'occuper des littérateurs de l'Allemagne. Ses articles sur Jacobi, Lessing, Musæus, Opitz, Schiller, Weisse, Wieland, sont des monuments de son érudition, ainsi que de sa critique éclairée autant qu'impartiale. Il ne s'est, d'ailleurs, point arrêté aux hommes illustrés par les sciences et les lettres: les notices de plusieurs personnages politiques, de plusieurs guerriers, sont également sorties de sa plume. Nous citerons entre autres, La Motte-Piquet, Wallenstein et Piccolomini. Dans tous ces articles, qui exigeaient des recherches si diverses, Duvau a fait preuve d'un amour de la vérité, d'un zèle pour la science, d'un respect pour tous les sentiments nobles et élevés, dont les amis des lettres doivent lui garder reconnaissance. Il a laissé, en outre, plusieurs ouvrages manuscrits, notamment toute la partie botanique d'un Dictionnaire biographique consacré spécialement aux naturalistes. M. Kunth a dédié à la mémoire d'un savant, qui aurait été plus

(1) Le titre de l'ouvrage est: *Wie fand ich mein Vaterland wieder?* Comment ai-je retrouvé ma patrie? Leipsick, 1803.

(1) Ce mémoire est imprimé dans la Collection du Muséum d'histoire naturelle, année 1828.

connu sans sa rare modestie, un nouveau genre de la famille des térébinthacées (1). M—r.

DUVAUCEL (CHARLES), né à Paris le 5 avril 1734, s'appliqua de bonne heure à l'étude de l'astronomie, et travailla longtemps avec Lalande. Il adressa à l'Académie des sciences quelques mémoires, insérés en 1768, dans le t. 5 des *Mémoires de mathématiques et de physique* présentés à cette compagnie, dont il devint correspondant le 24 mai 1776. On trouve dans ce volume le calcul des éclipses, que Duvaucel entreprit à la sollicitation de Lalande, pour satisfaire la curiosité de Louis XV, et dont le résultat fut que, depuis 1767 jusqu'à 1900, aucune éclipse totale de soleil ne serait visible à Paris. *L'Art de vérifier les dates*, édition de 1783, contient la dernière partie du travail de Duvaucel sur les éclipses, servant de complément aux tables que Lacaille et Pingré avaient déjà fournies pour les premières éditions. En 1790, Duvaucel fut élu maire d'Evreux, et donna sa démission en 1792. Il mourut dans cette ville en 1820. Depuis 1803, il était correspondant de l'Institut. P—r.

DUVAUCEL (ALFRED), naturaliste, né à Paris en 1793, fit preuve dès l'enfance de beaucoup de vivacité, de mémoire et d'ardeur au travail. Le mariage de sa mère avec l'illustre Cuvier donna un but fixe à des idées qui eussent peut-être erré sans direction et sans fruit. Livré dès lors à l'histoire naturelle, il en étudia les trois branches avec un grand succès, et devint surtout habile en zoologie. A l'exemple de son beau-père, il apprit le dessin, cet instrument essentiel du naturaliste; il apprit aussi les langues modernes, particulièrement l'anglais. La paix, rendue au monde par les grands événements de 1814 et de 1815, commençait à reporter sur des matières pacifiques l'énergie de la jeunesse européenne. C'est de cette belle époque que datent les nombreuses explorations scientifiques auxquelles la civilisation depuis vingt ans a dû tant de conquêtes, et de ces conquêtes qui ne dépouillent personne, dont personne ne dépouille. Cuvier fut un des premiers à signaler au monde savant la voie nouvelle qui s'ouvrait à la science, et à provoquer par sa haute influence les encouragements du gouvernement et l'audace des naturalistes; et Duvaucel fut un des premiers à répondre à cet appel. On eût dit au reste que toute sa vie, depuis qu'il avait Cuvier pour père et pour guide, avait été dirigée vers cette mission scientifique, et toute sa vie est effectivement dans son voyage : une fois parti, il ne revint pas. Ayant quitté, en décembre 1817, cette France qu'il ne devait plus revoir, il débarqua en mai 1818, à Calcutta, et y trouva un jeune naturaliste, Diard, qui l'avait précédé de quelques mois. Reconnaisant l'impossibilité de vivre vraiment dans la retraite et pour l'étude dans

cette capitale de l'Inde anglaise, ils se fixèrent à Chandernagor, et s'accommodèrent dans cette ville française d'une petite maison dont ils transformèrent toutes les chambres en Musée, sauf une qui leur resta pour y coucher. Bientôt les salles se peuplèrent, les unes de squelettes ou d'animaux empaillés, les autres d'êtres vivants qui formèrent une ménagerie. Leur chasse, celle des gens qu'ils employaient, les dons de quelques radjahs dont ils se procurèrent la connaissance, étaient les sources de cette richesse zoologique, qu'ils augmentèrent encore en établissant autour d'un bassin dans leur jardin plusieurs oiseaux aquatiques ou de rivage, et à laquelle ils ajoutèrent tous les végétaux indous qu'ils purent cultiver. On venait de Calcutta et des environs voir leurs galeries. Ils passèrent ainsi de six à sept mois pendant lesquels ils rassemblèrent des échantillons d'à peu près tout ce qui se trouvait d'animaux à trente lieues à la ronde, sans cesse empaillant, dessinant, décrivant, classant, et à deux fois différentes faisant au Muséum du Jardin des Plantes de riches envois : nous signalerons entre autres celui d'un jeune bouc de Cachemire qui fut débarqué en France avant le troupeau de chèvres cachemiriennes de Ternaux, et ceux du faisan cornu, d'un squelette de dauphin du Gange, d'une tête de bœuf du Tibet disputée aux chakals, etc., etc. Ayant ainsi épuisé le pays, les deux voyageurs se disposaient à visiter en détail l'intérieur du Bengale et à pousser jusqu'à Patnah, lorsque Rafflès, tout récemment nommé gouverneur de Bencoulen et chargé de diverses missions pour les îles du détroit de Malacca, leur proposa de les emmener pour qu'ils explorassent les pays dans lesquels l'envoyaient ses instructions, et qu'ils fissent de l'histoire naturelle tandis qu'il ferait, lui, de la diplomatie. Ils y consentirent aux conditions suivantes : 1° partage égal du fruit commun de leurs recherches entre le gouverneur d'une part, les deux savants de l'autre; 2° remboursement par la compagnie des Indes de tous les frais de chasse, pêche, empaillage, etc.; 3° formation à Bencoulen d'une ménagerie en grand. En revanche, ils s'obligeaient, indépendamment de leurs travaux comme observateurs, à fournir leurs soins, leurs dessins et leur rédaction à la description que le dignitaire anglais avait le projet de publier des contrées à explorer et à régir. Cette convention, l'inégalité des contractants et les prétentions scientifiques que révélait le gouverneur impliquaient une désunion prochaine. On partit à la fin de 1818, et les vaisseaux anglais touchèrent successivement à Poulopinang, à Carimour, à Singapour, à la côte d'Achem, à Padie, à Touloumaoué, à Malacca. Les deux amis ne furent pas également heureux partout. L'île Carimour est si touffue qu'ils ne purent y pénétrer; seulement ils y virent les traces d'un cerf et d'un

(1) Furana, Kunth, *Annales des sciences naturelles*, t. 2, p. 330.

ours. A Singapour, où ils se rendirent deux fois, les aides-de-camp du prince malais-anglais, que l'homme d'Etat venait en apparence soutenir et au fond lier plus étroitement à la puissance britannique, répondaient naïvement et sans défiance aux questions politiques de Bencoulen, mais trouvaient fort suspectes les demandes qu'on leur adressait relativement aux animaux et aux produits de leur pays. A Achem, Diard, qui comme l'infortuné Marion croyait à la bonté naturelle des hommes peu civilisés, fut cerné lui et ses domestiques par deux cents Malais, et ne sauva sa vie qu'en laissant là non-seulement armes et bagages, mais encore tous les fruits de sa chasse. Cependant, à force de soins et de persévérance, grâce à l'argent de la compagnie des Indes, et à la position favorable d'un haut fonctionnaire anglais, ils firent une ample et belle récolte. C'est dans ce voyage qu'ils se procurèrent pour la première fois le dugong, dont ils envoyèrent le dessin et la description au Muséum. Mais déjà le gouverneur les avait gagnés de vitesse, et la description, lue à la chambre royale de Calcutta, fut insérée avec le dessin par Everard Home dans les *Transactions philosophiques* de 1820 (t. 2). D'autres nuages encore s'élevaient ; et, lorsqu'on fut à Bencoulen, la désunion devint si forte qu'il fallut se séparer. Restait à faire le partage de la collection si péniblement acquise. En dépit du traité qui stipulait division par moitié, le gouverneur s'adjudgea la part du lion et ralla la plus belle comme la majeure partie des objets recueillis, avec copie de toutes les notes, descriptions, dessins. Le tout fut immédiatement dépêché en Angleterre, et constata en quelque sorte qu'à des Anglais appartenaient les découvertes. Les deux Français avaient tout simplement tiré les marrons du feu. Après cette mésaventure et après avoir envoyé à Calcutta ce qu'on jugeait à propos de leur laisser, les deux amis se séparèrent ; et, tandis que Diard allait explorer Batavia, Bornéo, la Péninsule transgangétique, Duvaucel se rendit à Padang, d'où il revint à Chandernagor, avec vingt-quatre grandes caisses d'animaux empaillés et de squelettes, entre autres ceux de quatre rhinocéros, du tapir de Sumatra et d'une foule de singes, de reptiles, de cerfs, d'axis. Il songea un instant à reprendre la route de France ; puis différant l'exécution de ce projet, il résolut d'explorer le Sylhet, et, muni de lettres de recommandation de lord Hastings, s'embarqua sur l'Hougli suivi de quatre hommes ; vit successivement Hougli, Gouptipara, Patoli, Courbaria, sur la rivière de Cossimbazar, et Plassey ; entra dans le Gange le 19 août 1820, après avoir ainsi dévié un peu de la route directe, séjourna neuf jours à Bekka, où la simple exhibition du sceau de lord Hastings le fit accueillir avec distinction, et, remontant le Bonhrampoutre, parvint enfin à Sylhet. Le gouverneur, auquel il présenta ses lettres de recommandation, mit à

sa disposition une maison, une voiture, une paire d'éléphants, et lui fit l'offre d'une chasse au tigre pour le lendemain. Plus insatiable à mesure qu'il récoltait davantage, Duvaucel voulut ensuite visiter les montagnes de Cossia et de Gentya. Mais l'Angleterre ne possédait point encore ces contrées, il fallait la permission du rajah. Deux aunes de drap rouge pour faire un manteau appuyèrent sa demande. On lui répondit gracieusement, et lorsqu'il arriva, le roi vint lui faire cortège jusqu'à la fameuse caverne du Diable, qui était surtout l'objet de sa curiosité. Duvaucel la parcourut entièrement et même se fit descendre jusqu'à quatre-vingt-dix pieds de profondeur dans un des précipices dont elle est semée. Une pierre qu'il y laissa tomber ne rendait de son qu'au bout de douze secondes. L'excursion de Duvaucel dans les montagnes ne lui produisit pas tout ce qu'il avait espéré de richesses minéralogiques ou géologiques ; mais il fut content de son récolte en zoologie. De retour au Sylhet, il y continua ses recherches jusqu'au mois de décembre, époque à laquelle il revint à Calcutta souffrant et malade de ce que l'on appelle la fièvre des bois. Il eut beaucoup de peine à se débarrasser momentanément de ce mal dangereux, et il profita d'un intervalle de santé pour aller visiter le Gondelour. Mais ses forces faiblirent dans cette nouvelle excursion : il rebroussa vers Madras, s'alita dans la maison de l'écuyer avocat-général Herbert-Crompton, et y mourut à la fin d'août 1824. La science doit une larme à cette fin prématurée, avancée aussi peut-être par les tracasseries et les jalousies sans nombre dont fut assiéé Duvaucel dans ses périlleuses opérations. Les nombreuses pièces dont il a enrichi les galeries zoologiques du Muséum, et dont beaucoup appartiennent à des espèces jusqu'alors inédites, sont des monuments de son passage dans la science. S'il eût vécu, il eût fait davantage et il eût écrit. Ce qu'on a de lui se borne à des descriptions d'animaux qu'il envoyait, à la correspondance fort exacte qu'il tenait avec l'administration du Muséum (on conçoit que ni celle-ci ni celles-là n'aient été imprimées), et à un mémoire sur le *Sorex glis*, publié en commun avec Diard. Le *Sorex glis*, dont le nom indique bien et la forme extérieure et la véritable nature, est un petit quadrupède de Penang, de Singapour et des îles voisines. Il ressemble tellement à l'écureuil que les deux amis le prirent d'abord pour cet animal ; mais ils ne tardèrent pas à remarquer que c'est un insectivore.

P—OT.

DUVAURE, né en Dauphiné, à la fin du 17^e siècle, fut d'abord militaire, et gagna même la croix de St-Louis. Après s'être retiré du service, il suivit la carrière du théâtre avec quelques succès. *Le Faux savant, ou l'Amateur précepteur*, comédie en 5 actes, qu'il fit jouer au Théâtre-Français en 1728, eut quatre représen-

tations ; il la réduisit ensuite en 3 actes, et elle fut jouée ainsi le 13 août 1749 : ce fut alors seulement qu'on l'imprima. Il présenta aux comédiens français le *Gentilhomme campagnard* : on ignore ce qu'est devenue cette pièce. Duvaure avait donné au Théâtre-Italien, l'*Imagination*, comédie en vers et en prose, non imprimée, et qui fut jouée le 11 octobre 1756. Sur la fin de ses jours, cet auteur se retira aux environs de Crest, petite ville du département de la Drôme, et mourut en 1778, âgé de 83 ou 84 ans. L'éditeur de la nouvelle édition de la *Bibliothèque du Dauphiné*, dit que l'un des fils de Duvaure « a fait recevoir au théâtre deux comédies de « son père, de qui il se propose de publier un « recueil de poésies ». Ces ouvrages n'ont pas vu le jour.

A. B.—r.

DUVENEDE (MARC VAN), peintre, né à Bruges, vers l'an 1674. Il voyagea fort jeune en Italie, resta deux ans à Naples et quatre à Rome, où il étudia sous Carle Maratte. De retour dans sa ville natale, il y exécuta quelques tableaux d'église : ils plurent, et on lui en demanda d'autres. Un mariage avantageux le mettait à portée de mériter de nouveaux suffrages, en travaillant avec encore plus d'assiduité : il préféra une vie oisive, et son talent s'en ressentit. Attaqué de la goutte, il mourut en 1729, âgé d'environ 55 ans. Les tableaux de ce peintre sont dans la manière de son maître, mais d'un mérite inégal. Ceux qu'il fit à son retour d'Italie, offrent, selon Descamps, un bon goût de dessin, une manière large, facile et forte. Toutefois, dans son *Voyage de Flandre et de Brabant*, le même écrivain regarde comme des productions parfaites deux de ces tableaux : une *Ste Claire avec de jeunes filles qui lui demandent l'habit de son ordre*, et un *Martyre de St Laurent*. Le Musée du Louvre ne possède rien de cet artiste.

D—r.

DUVERDIER (ANTOINE), seigneur de Vauprivas, né à Montbrison en Forez, le 11 novembre 1544, fut conseiller du roi, et élu sur le fait des guerres, aides et tailles, au pays de Forez, homme d'armes de la compagnie du sénéchal de Lyon, contrôleur-général de la même ville, et gentilhomme ordinaire de la chambre du roi. Il mourut à Duerne le 25 septembre 1600. Voilà tout ce qu'on sait de sa vie. Dans sa jeunesse il avait cultivé la poésie, mais de ses opuscules poétiques il n'a publié que quelques pièces très médiocres qu'il a insérées dans son grand ouvrage. Il avait, dit Scaliger, une belle bibliothèque en italien, français, espagnol, grec et latin, et il savait tous ses livres. Il a donné lui-même la liste de ses ouvrages ; il suffira de citer : 1° la *Prosopographie, ou Description des personnes insignes*, etc., avec les effigies d'aucuns d'iceux, et braves observations de leur temps, années, faits et dits, Lyon, 1573, in-4°. Il augmenta cet ouvrage de trois fois davantage et la nouvelle édition publiée par Claude Duverdier,

son fils, qui y fit une légère continuation, parut à Paris, 1603, 3 vol. in-fol. C'est une misérable rapsodie, dans laquelle cependant on trouve quelques particularités sur les savants de son temps, qui ne sont que là, mais qui sont en fort petit nombre. 2° *Les Diverses Leçons d'Antoine Duverdier, suivant celles de P. Messie*, Lyon, 1576, in-8°; Paris, 1583, in-16, contenant chacune 5 livres ; la 3° édition est de 1584, in-16, elle est augmentée d'un livre. L'édition de 1592 est augmentée d'un 7° livre. Enfin l'édition de Tournon, 1605, contient de plus trois discours sur le deuil, l'honneur et la noblesse, trouvés dans les papiers de l'auteur. Les *Leçons* sont le fruit des lectures de Duverdier, et les extraits qu'il a faits des divers historiens grecs, latins et italiens. Il les fit à l'imitation de P. Messie, auteur espagnol ; et depuis un nouvel imitateur a paru : c'est Louis Guyon, sieur de la Marche. 3° *Le Compsentique, ou Traits facétieux*. Il y a lieu de croire que cet ouvrage existe puisque Duverdier lui-même le cite comme imprimé chez Jean d'Ogerolles, 1584, in-16 ; mais aucun bibliographe ne l'a vu, et Nicéron et La Monnoie disent que tout ce qu'on peut en voir consiste en un petit nombre de contes imprimés en 13 feuillets in-16, en 1592, à la suite des *Escratignes dijonnaises* de Tabourrot. 4° *La Bibliothèque d'Antoine Duverdier, contenant le catalogue de tous les auteurs qui ont écrit ou traduit en français, avec le supplément latin, du même Duverdier, à la bibliothèque de Gessner*, Lyon, 1585, in-fol., reimprimé avec Lacroix du Maine, son contemporain et son rival, par les soins de Rigoley de Juvigny, qui a inséré ses notes et celles de La Monnoie, du président Bouhier et de Falconnet, sous ce titre : *les Bibliothèques françaises de Lacroix-du-Maine et de Duverdier*, nouvelle édition, 1772, 6 vol. in-4°. La *Bibliothèque* de Duverdier remplit les tomes 3 à 6 de cette édition. Colomiez et Baillet donnent la préférence à Lacroix du Maine sur Duverdier. C'est de ce dernier, au contraire, que La Monnoie fait le plus de cas. L'un et l'autre ont des articles qui leur sont particuliers. Les deux ouvrages sont rangés par ordre alphabétique des noms de baptême. La nomenclature de Duverdier est plus étendue, mais aussi il y a admis les auteurs grecs, latins, italiens, dont il connaissait des traductions françaises ; à la fin de chaque lettre il a, non-seulement comme Lacroix du Maine, donné place aux auteurs dont les noms propres ne sont exprimés que par leur première lettre, mais encore aux livres anonymes. Très souvent aussi Duverdier donne des extraits ou fragments des auteurs, malheureusement ces extraits sont assez mal choisis, ou du moins ennuyeux. A la suite de sa *Bibliothèque française*, Duverdier a donné un *Supplementum epitomes Bibliothecæ Gesnerianæ* (voy. GESSNER). L'édition de Duverdier donnée par Rigoley laisse encore beaucoup à dé-

sirer; la bibliothèque impériale en possède un exemplaire dont les marges sont chargées de notes et corrections de Mercier de St-Léger. Le P. Lelong et quelques personnes attribuent à Duverdier la *Biographie et la Prosopographie des rois de France jusqu'à Henri III*, Paris, 1583-1586, in-8°; mais on a lieu de douter que cet ouvrage soit de Duverdier, parce qu'il n'en a fait lui-même aucune mention dans la liste qu'il a donnée, en 1585, de ses travaux, liste dans laquelle il a fait entrer des ouvrages qui étaient alors et qui sont restés manuscrits, tels qu'une traduction des œuvres de Sénèque, etc., etc. C'est par erreur que Saxius (*Onomasticon lit.*, t. 3, p. 568) indique le *Dictionnaire historique* de Bayle comme contenant un article sur Antoine Duverdier : ce n'est ni de lui ni de Claude son fils, mais d'un troisième personnage, que parle le philosophe de Rotterdam (voy. V. CARTARI).

A. B.—r.

DUVERDIER (CLAUDE), fils du précédent, naquit vers 1566, voulut être auteur, fut mauvais poète et plus mauvais critique, gouverna mal les grands biens que lui laissa son père, et se ruina. Il traîna une vie obscure jusqu'à sa mort arrivée en 1649. On a de lui : 1° *Discours* (en vers) *contre ceux qui, par les grandes conjonctions des planètes, qui se doivent faire, ont voulu prédire la fin du monde devoir lors advenir*, 1583, in-8°. 2° *Le Luth*, petit poème; *Rien*, poème : Antoine Duverdier a inséré ces deux pièces dans sa *Bibliothèque*, et donné le titre de six autres que Claude avait composées. 3° *Peripetasis epigrammatum variorum latina oratione soluta expressorum*, 1581, in-8°. On trouve dans ce volume quelques autres poésies de C. Duverdier, et une traduction latine du discours ou du dialogue de Catherine des Roches, sur la pauvreté et la faim. 4° *In Auctores pene omnes antiquorum potissimum censiones et correctiones*, 1586, in-4°; 1609, in-4°, titre fastueux sous lequel il n'a donné qu'une déclamation de jeune homme. Ses remarques portent sur environ deux cents auteurs; il reproche à Virgile de ne pas parler latin; il ne ménage pas son propre père, et le blâme d'avoir publié sa *Bibliothèque* : *Laboris hac in re inesse satis, dit-il, quamvis industriae parum, nemo est qui neget*. Gaspar Scioppius a fait sur les *Censiones* de C. Duverdier, des notes qui n'ont pas été imprimées séparément, mais qu'on trouve dans le volume de Raphaël Eglin, sous le titre de *Cutulli rasta Carmina*, 1605, in-12; et encore dans la 1^{re} partie de la *Nova Collectio librorum rariorum*, Hall, 1709, in-8°. A. B.—r.

DUVERDIER (GILBERT SAULNIER), l'un des plus féconds écrivains français, a été confondu avec Claude et même avec Antoine Duverdier; il est probable cependant que ce dernier était mort lorsque Gilbert vint au monde. On ignore de quel pays il était; on sait seulement qu'il

fut historiographe de France, et que ses travaux nombreux le conduisirent à l'hôpital. Vers l'an 1676, il obtint pour lui et sa femme, un asile à la Salpêtrière, et il y est mort en 1686. Bayle n'a pas su ses prénoms; Joly le reconnaît pour l'auteur d'ouvrages historiques; mais il a pensé que c'est à un autre Duverdier que l'on doit les romans que l'on a sous ce nom. Il doute que le même auteur ait pu écrire pendant plus de 60 ans. Ce n'est pas le génie que Duverdier mettait dans ses compositions qui a pu avancer ses jours; et plus d'un auteur médiocre a fourni une très longue carrière. Quoi qu'il en soit, les ouvrages historiques de Duverdier sont : 1° *Voyage de France, ou Description géographique du royaume, pour l'instruction des Français et des étrangers*, 1639, in-8°, souvent réimprimé (1). 2° *Vies des cardinaux de Bérulle, de Richelieu et de La Rochefoucauld*, à la suite de l'*Histoire des cardinaux illustres*, du P. Albi (voy. ALBI). 3° *L'Exacte description de l'état présent de la France*, 1654, in-12, réimprimé sous le titre de : *le Vrai Etat de la France*, 1656, in-12. 4° *Histoire de notre temps sous Louis XIV*, commencée par Claude Malingre et continuée par Duverdier, 1655, 2 vol. in-12. « Voici, dit « Lenglet-Dufresnoy, un attelage fort bien as- « sorti. Jamais mauvais écrivains n'ont été si « bien joints. Ce sont de méchants recueils « sur ce qui est arrivé en France depuis 1643 « jusqu'en 1645. » 5° *Lettres choisies*, 1655, 2 vol. in-12. 6° *Abrégé de l'histoire de France*, 1651, 2 vol. in-12; 4^e édition, 1660; nouvelle édition, 1667, 3 vol. in-12, réimprimée en 1676 et 1686. 7° *Abrégé de l'histoire des Ottomans*, 1662, in-12; ouvrage dont J.-B. de Roccolles parle avec éloge, et que Struvius (*Biblioth. hist. de 1705*) recommande, en l'attribuant à Antoine Duverdier. 8° *Abrégé de l'histoire d'Espagne*, 1663, 2 vol. in-12; 1684, 3 vol. in-12, que Struvius (*Biblioth. hist. de 1705*) donne à Michel Duverdier. 9° *Abrégé de l'histoire sainte*, 1664, in-12. 10° *Mémoires des reliques qui sont dans le trésor de St-Denis*, 1665, in-12. 11° *Abrégé de l'histoire d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande*, 1667, 3 vol. in-12. 12° *Abrégé chronologique de l'histoire romaine*, 1670, 8 vol. in-12. 13° *L'histoire entière d'Alexandre le Grand, tirée d'Arrien, Plutarque, Justin, Joseph, Quinte-Curce et Fréinsheimius*, 1671, in-12. Les romans qu'on a sous le nom de Duverdier sont : 1° *le Temple des sacrifiées*, 1620, in-8°, reproduit sous le titre de : *les Sacrifiées amoureux*, in-8°, inconnu à Lenglet-Dufresnoy et à Joly. 2° *La Nymphé solitaire*, 1624, in-8°. 3° *La Diane française*, 1624, in-8°. 4° *Le Roman des romans, ou la Conclusion de l'Amadis, du Chevalier du Soleil, et autres romans de che-*

(1) Suivant Barbier, le véritable auteur de cet ouvrage est le jésuite Claude de Varenne. Duverdier en a seulement donné une nouvelle édition, revue et augmentée; elle a été suivie de plusieurs autres.

valerie, 1626, 7 vol. in-12. Le comte de Tres-san n'a pas dédaigné de le mettre à contribution, ainsi qu'on le voit par le titre de son *Histoire du chevalier du Soleil*, traduction libre de l'espagnol, et la conclusion tirée du roman de Du-verdier, Paris, 1780, 2 vol. in-12. 5° *Les Amours et les armes des princes de Grèce*, 1628, in-8°. 6° *Les Esclaves, ou l'Histoire de Perse*, 1628, in-8°. 7° *Les Amants jaloux, ou le Roman des dames*, 1631, in-8°. 8° *Le Chevalier hypocondriaque*, 1632, in-8°. 9° *Suite de Rosalinde*, 1648, in-8°. *Rosalinde* est un roman de B. Morando. 10° *La Sibylle de Perse*, 1632, in-8°. 11° *La Bergère amoureuse, ou les Véritables amours d'Achante et de Daphné*, 1621, in-8°. 12° *L'Amour aventureux*, 1623, in 8°. 13° *La Floride*, 1625, in-8°. 14° *La Parthenice de la cour*, 1624, in-8°; 1625, in-8°, sans doute d'après *la Parthenice, ou Peinture d'une invincible chasteté*, par J.-B. Camus, évêque de Belley, qui avait paru en 1624, 2 vol. in-8°. Ces deux derniers romans étaient inconnus à Lenglet-Dufresnoy, qui n'a indiqué que vaguement les trois précédents.

A. B.—T.

DUVERDIER (PIERRE PEINEAU), oratorien, naquit à Tonneins, en avril 1721. Il fut supérieur du collège de Vendôme de 1768 à 1774, et plus tard assistant du général de sa congrégation. Il eut une grande part à l'ouvrage publié par Jacques Gandin (*voy. ce nom*), et qui a pour titre : *Inconvénients du célibat des prêtres, prouvés par des recherches historiques*, Genève (Lyon), 1781, in-12, ouvrage que Mirabeau détermina le libraire Lejay à réimprimer sous cet autre titre : *Recherches historiques sur le célibat ecclésiastique*, Paris, 1790, in-8°. Le canoniste Maulrot en donna la même année une réfutation intitulée : *la Discipline de l'Eglise sur le mariage des prêtres*, in-8°. Les connaissances étendues de Duverdier le firent rechercher dans la haute société; il leur dut d'être nommé évêque de Mariana, en Corse, et il fut sacré le 7 avril 1782. Il mourut en 1789.

E—K—D.

DUVERGER DE HAURANNE, *voyez* SAINT-CYRAN.

DUVERGIER DE HAURANNE (JEAN-MARIE), publiciste et député, naquit à Rouen, le 21 mars 1771, d'une famille originaire de Bayonne. Il comptait parmi ses grands-oncles le fameux de Hauranne, abbé de Saint-Cyran, si connu dans l'histoire du jansénisme. Destiné à la profession maritime, il servit sur les vaisseaux de l'Etat, en 1793 et 1794, et assista au fameux combat naval de prairial. Il quitta bientôt après le service pour embrasser la profession de négociant; et, tout en augmentant son patrimoine par d'heureuses spéculations, il mérita l'estime de ses concitoyens, qui l'éurent plusieurs fois juge au tribunal de commerce de Rouen. Il était aussi membre de la chambre de commerce, administrateur des hospices et chef de bataillon de la

garde nationale de cette ville, lorsqu'au mois de septembre 1815, il fut nommé député. Attaché loyalement à la dynastie, il n'en fut pas moins un des chefs de cette minorité de 1815, qui rompit avec la majorité royaliste pour soutenir le ministère, et qui fit prévaloir un ordre de choses qui était plutôt ministériel que monarchique constitutionnel. Dès ce moment, Duvergier de Hauranne se vit en butte aux attaques des libéraux et des royalistes. Membre de la commission chargée de l'examen du projet de loi d'amnistie, il fut l'un des trois commissaires qui ne partagèrent pas l'avis de leurs six autres collègues formant la majorité. Il combattit les amendements proposés par M. Corbière, rapporteur, entre autres le bannissement des régicides, et les catégories, qui, sur la demande de Duvergier, furent repoussées par la question préalable; en un mot, il insistait pour le maintien du projet présenté par les ministres. Le 31 janvier 1816, il parla contre la proposition de confier exclusivement au clergé l'instruction publique; et le 5 mars, dans la discussion de la loi électorale, il s'attacha à réfuter le système de M. Royer-Collard, qui prétendait que le droit d'élire des députés émanait de la charte, et ne lui était pas antérieur. Il s'éleva également contre la proposition d'exclure les patentés du droit électoral. Quelques jours après, dans son opinion sur le budget, il combattit la consolidation de l'arriéré comme une cause de ruine pour l'Etat, et demanda que l'on renvoyât aux conseils généraux des départements le soin de régulariser la répartition de la contribution de 100 millions exigés pour les frais de la seconde invasion. Dans le comité secret du 19 avril, il s'opposa à ce que la tenue des registres de l'état civil fût rendue aux curés, et avança qu'il fallait profiter de ce que la révolution, malgré ses excès, avait produit d'utile et de conforme à la raison. Le 23 du même mois, dans un autre comité secret, il s'opposa, dans des termes très positifs, à ce qu'on rendit au clergé ses biens non vendus en y joignant une dotation de 51 millions de rentes. Après la session, il fut appelé par le roi à faire partie de la commission chargée de préparer le budget de 1817, et de poser les bases du crédit public. Il fut, vers le même temps, nommé adjoint au maire de Rouen. Lors de la dissolution de la chambre de 1815, il présida le collège électoral de Neuchâtel, et fut réélu député par son département (octobre 1816). Il avait été pendant la session de 1815, membre du comité administratif de la chambre; il en fut alors nommé questeur, et continua à soutenir les lois présentées par les ministres, abordant souvent la tribune et parlant aussi volontiers sur les matières d'ordre constitutionnel que de finances et de douane. Cependant il improvisait difficilement, et ses discours, sans manquer de force ni de logique, brillaient rarement de l'éclat du talent

mais, imperturbable au milieu des murmures, il finissait par l'emporter sur l'impatience de son auditoire, et l'on peut dire que, jusqu'à la session de 1818, il ne sortit de la chambre aucune loi à laquelle il n'eût mis la main. Il fit adopter, en 1817, l'amendement en vertu duquel les collèges électoraux nommaient leurs bureaux définitifs. Durant cette même session, il dénonça l'introduction des jésuites en France, qu'il soutint se faire furtivement. En 1818, dans la discussion de la loi de recrutement, il ne se montra pas plus favorable au clergé, en s'opposant à l'exemption du service militaire demandée pour les Frères de la doctrine chrétienne. Il se prononça fortement pour le mode d'avancement proposé dans le projet du gouvernement. Du reste, il vota toutes les lois d'exception demandées par les ministres. Non content de soutenir leurs mesures à la tribune, il publia, en octobre 1818, sur les élections, une lettre adressée à Benjamin Constant, qui y fit une réplique vigoureuse dans la *Minerve*. En 1819, Duvergier de Hauranne défendit l'ancien ministre Corvetto, dont les opérations étaient vivement attaquées. Etant sorti de la chambre en 1819, il ne fut point ré-élu. Nommé de nouveau par le collège départemental de la Seine-Inférieure, à la fin de 1820, il reprit sa place sur les bancs ministériels jusqu'à la chute du ministère Richelieu, sans prendre aux discussions une part aussi active que dans les précédentes sessions. En 1821, lorsque le ministre des finances vint proposer à la chambre l'adoption de trois douzièmes d'impôts, Duvergier de Hauranne s'éleva fortement contre ces lois provisoires, et proposa de sortir enfin d'un pareil état de choses. Sa tendance vers l'opposition fut encore plus marquée le 27 janvier 1822, dans la discussion du projet de loi sur les délits de la presse et sur les journaux; il fit tous ses efforts pour mitiger les rigueurs de la législation proposée. Durant la même session, il s'éleva contre le tarif des douanes sur les matières premières, et fit prévaloir les vues les plus utiles sur la réforme du régime colonial, et sur les négociations de commerce alors engagées avec les nouvelles républiques d'Amérique. En 1823, il se prononça fortement en comité secret contre la guerre d'Espagne; dans le cours de la session, il revint plusieurs fois sur l'*inopportunité et l'injustice* de cette expédition, et se plaignit de ce qu'aucune communication des négociations avec les cortès et avec l'Angleterre n'avait été faite à la chambre. Il ne parla pas avec moins de véhémence contre la mesure qui arrachait à leurs chaires, malgré leur inamovibilité, les professeurs les plus distingués de l'école de médecine de Paris; enfin il fit distribuer à ses collègues son opinion imprimée contre l'expulsion du député Manuel (*voy. ce nom*). A la fin de 1823, la chambre ayant été dissoute, le ministère qui, trois fois avait favorisé l'élection de

Duvergier de Hauranne, employa tous ses moyens pour faire échouer sa candidature. Il obtint pourtant au grand collège de son département 500 voix sur 950; mais par une bizarre combinaison cette majorité ne suffit pas. Condamné ainsi à n'être plus que spectateur de la machine gouvernementale, Duvergier de Hauranne se dédommagea de ce repos forcé en publiant quelques brochures politiques, dont voici les titres: 1° *Coup d'œil sur l'Espagne*, Paris, 1824, in-8°: trois éditions en une seule année. 2° *De l'égalité des partages et du droit d'aînesse*, 1826, in-8°. 3° *De l'ordre légal en France*, 1825, 1^{er} vol.: 1828, 2^e vol. in-8°; 4° *Du jury anglais et du jury français*, 1827, in-8°. 5° *Lettres sur les élections anglaises et sur la situation de l'Irlande*, Paris, 1828, in-8°. Pendant sa carrière législative, Duvergier de Hauranne avait publié trois autres brochures: 1° *Discussion sur la loi des journaux* (session de 1816), Paris, 1817, in-8°; 2° *De l'organisation municipale*, 1818, in-8°; 3° *Réponse à M. Benjamin Constant*, 1818, in-8° de 8 pages. Quant aux diverses opinions de ce député, depuis 1815 jusqu'en 1823, elles ont été imprimées, soit par ordre de la chambre, soit aux frais de leur auteur. Son *Discours improvisé sur le projet d'adresse au roi*, au commencement de la session de 1823, et son *Opinion et Réplique sur l'Université et l'école de Médecine*, prononcées dans la séance du 10 avril 1823, font assez connaître que Duvergier de Hauranne appartenait alors à la nuance la plus prononcée du côté gauche. De tous ses écrits, l'*Ordre légal* est le plus important; il embrasse toutes les parties de notre droit public et administratif. Duvergier de Hauranne est mort à Paris le 20 août 1831.

D—R—R.

DUVERNE (PIERRE), né à Dijon, dans le 17^e siècle, est auteur d'un ouvrage en vers, intitulé: *les Veilles curieuses contenant cinq cent huit auteurs et des choses dont ils ont traité*, Dijon, 1647, in-4°. C'est un livret qui n'a d'autre mérite qu'une assez grande rareté. Les noms propres y sont défigurés par des fautes d'impression et les faits rapportés d'une manière trop superficielle. On peut voir une très bonne notice sur ce poète par l'abbé de St-Léger, insérée dans le *Magasin Encyclopédique*, 3^e année, t. 4, p. 217.

W—S.

DUVERNET (THÉOPHILE IMARIGÉON), plus connu sous le nom de l'abbé), écrivain qui doit toute sa réputation à ses rapports avec Voltaire, était né vers 1730, à Ambert en Auvergne, de parents pauvres. Venu, comme tant d'autres, à Paris pour y chercher une ressource dans l'exercice de ses talents, il s'y lia avec les encyclopédistes, et dut à leur protection la place de précepteur du comte de St-Simon. A la suppression des jésuites il fut nommé principal du collège de Vienne. Déjà connu de Voltaire, auquel il avait été recommandé par d'Alembert, il reçut

de lui, à cette occasion, une lettre (16 avril 1765), où le philosophe félicite les habitants de Vienne d'avoir à la tête de leur collège un homme si propre à former de bons élèves. Voltaire l'encouragea en même temps à poursuivre le projet qu'il avait conçu d'écrire l'*Histoire des jésuites*. « Vous rendrez, lui dit-il, un grand service aux hommes, en leur faisant connaître les religieux qui les ont trompés et qui les ont fait battre en les trompant.... Le discours d'un grand philosophe géomètre, qui daigne être de mes amis, est une excellente préface à l'ouvrage que vous préparez. » Duvernet, envoyé de Vienne comme principal au collège de Clermont, obtint bientôt après, par le crédit de la famille de St-Simon, un bénéfice simple, avec une rente sur l'Hôtel-de-Ville de Paris. Il était de retour dans cette capitale en 1771; mais alors il avait abandonné l'*Histoire des jésuites* pour celle de Voltaire, « qui l'engageait à faire un petit tour à Ferney, où il serait à portée de lire beaucoup de choses ». (Lettre du 8 octobre.) Le patriarche lui indiqua les différentes personnes dont il pourrait apprendre des particularités sur sa vie, et lui adressa plusieurs documents par Christin, qui fit à cette époque un voyage à Paris, dans l'intérêt des mainmortables de St-Claude; mais bientôt l'indiscrète étourderie de son historiographe lui donna des inquiétudes. Il écrivit, le 6 avril 1772, à Laharpe : « Si par hasard M. d'Alambert voyait M. l'abbé Duvernet, il me ferait grand plaisir de l'engager à modérer son zèle, qui d'ailleurs ne lui procurerait ni prébende ni prieré. » Ce n'était pas que Voltaire prit un bien vif intérêt à la fortune de son futur historien. Redoutant l'effet que pourrait produire dans le public la *Lettre d'un théologien à l'auteur des Trois siècles* (Sabatier), il contribua tant qu'il put à répandre le bruit qu'elle était de Duvernet, afin de détourner les soupçons du véritable auteur (Condorcet), et lui attribua également les *Remarques* contre les *Trois siècles* insérées mensuellement dans le *Journal encyclopédique*, sans trop se soucier de ce qui pourrait en résulter pour celui qu'il chargeait de ses propres peccadilles. En 1781, Duvernet publia, sous le patronage du comte d'Ar gental, la *Correspondance de Voltaire* avec son trésorier, l'abbé Moussinot. La même année parut un pamphlet assez gai qu'il avait, comme il le dit lui-même, imité du *Barbon* de Balzac, intitulé : *M. Guillaume, ou le Disputeur*. Ce pamphlet, dirigé contre Linguet, d'Epréménil et Sabatier, lui valut les honneurs de la Bastille. Il avait cependant eu la précaution d'y intercaler l'éloge du roi et même celui de la reine, mais les ministres alors n'entendaient pas raillerie, et quelques traits assez vifs contre leurs opérations furent punis par trois semaines environ de détention, suivant Duvernet lui-même (*Avant-propos de la Vie de Voltaire*, édition

de 1797). L'abbé Duvernet à peine sorti de la Bastille y fut renfermé de nouveau, pour avoir dit un mot sur le ministère de Maurepas dont chaque opération lui paraissait une ineptie (1). » Il y était depuis cinq mois lorsque M. Amelot étant entré dans sa chambre pour lui annoncer sa liberté, au lieu de recevoir ce bienfait avec respect et reconnaissance, Duvernet crut devoir lui dire des vérités utiles. C'était encore là du courage; aussi, loin de lui ouvrir les portes de la Bastille, comme il l'annonçait, le ministre l'y laissa encore sept mois (*Avant-propos*). Ainsi donc, il ne recouvra sa liberté que dans le courant de 1782. Soupçonné d'avoir eu part aux pamphlets que l'inspecteur de police Jacquet distribuait lui-même contre la cour, Duvernet, malgré ses dénégations, fut exilé la même année en Auvergne (*voy. la Police dévoilée*, par Mannel). Il avait achevé sa *Vie de Voltaire* à la Bastille; mais son manuscrit fut saisi par la police; et, n'ayant pu le recouvrer, il se décida à faire imprimer son ouvrage sur une copie informée restée dans ses papiers. Cette *Vie de Voltaire* eut, lors de sa publication, une très grande vogue. Elle fut attribuée assez généralement au marquis de Villette. Le bruit courut aussi que Lally-Tollendal (*voy. ce nom*) y avait travaillé. Laharpe, qui partageait cette opinion, conjecture que les phrases déclamatoires sont de l'abbé Duvernet, et que tout ce qu'il y a de bon est de Lally-Tollendal (*voy. la Correspondance littéraire*, t. 5, p. 70). La révolution, que Duvernet avait appelée de tous ses vœux, ne lui fut rien moins que profitable. Privé de son bénéfice, il fut obligé, à son retour d'Ambert, de se reléguer dans une cellule de la maison des Carmes, où il s'occupait à préparer une nouvelle édition de la *Vie de Voltaire*, lorsqu'il mourut en 1796. On cite de lui les ouvrages suivants : 1^o *Réflexions critiques et philosophiques sur la tragédie au sujet des Lois de Minos*, Amsterdam et Paris, 1773, in-8^o. Cet opuscule est dédié à Thomas. Grimm paraît disposé à croire que Voltaire en est le véritable auteur, quoiqu'il y soit mis au-dessus des Racine, des Corneille, des Sophocle et des Euripide (*voy. Correspondance*, 2^e édition, t. 8, p. 236). 2^o *Monsieur Guillaume, ou le Disputeur*, 1781, in-8^o. 3^o *L'intolérance religieuse*, 1782, in-8^o. 4^o *Vie de Voltaire*, 1786, in-12 et in-8^o, sous la rubrique de Genève (Paris), 1797, in-8^o; traduit en allemand et en anglais. Cet ouvrage, écrit d'un ton léger et prétentieux, est très inexact, au jugement des biographes et des éditeurs de Voltaire. M. Louis Dubois en a signalé plusieurs dans le tome 1^{er} de l'édition des œu-

(1) Barbier ne donne pas le titre de ce pamphlet; un passage de *M. Guillaume*, p. 31, peut faire conjecturer que cet opuscule n'était pas le coup d'essai de Duvernet dans ce genre, mis à la mode par Voltaire. « Quand, dit-il, Terray nous mangeait, j'eus le courage de dire qu'il était un voleur public, que son administration était un vrai brigandage, » etc.

vres de Voltaire, Paris, Delangle, 1824, in-8°. Duvernet était à la Bastille pour une diatribe contre Maurepas, quand il composa la *Vie de Voltaire*. Le lieutenant de police Lenoir crut devoir en empêcher la publication ; mais elle se fit malgré lui. Le clergé porta plainte à Louis XVI par l'organe du garde des sceaux. Ce monarque répondit : *Je ne veux point me mêler de cela ; si Duvernet a tort, on doit le réfuter, c'est l'office des évêques*. L'auteur, qui rapporte lui-même cette anecdote, rapporte aussi que la dernière édition est le fruit de son séjour en Auvergne pendant la terreur qui persécuta sa vieillesse. 5° *Rudebec et Rabacche*, in-8°, « pamphlet, dit Manuel (*Police dévoilée*), « où la raison prenait le masque et les grelots » de la folie pour parler plus à son aise de « l'excommunication des comédiens et du céli- » bat des prêtres, de l'état des protestants, etc. » 6° *Les Divers de monsieur Guillaume*, avec l'histoire de son enterrement, Paris, 1788, in-12. 7° *Les Devotions de madame de Betzamooh et les pîruses fictées de monsieur de St-Oignon*, 1789, in-8° ; reproduit en 1793. 8° *La Retraite, les sensations et les confessions de madame la marquise de Mont-Cornillon*, histoire morale, 1790, in-8°. 9° *Histoire de la Sorbonne*, dans laquelle on voit l'influence de la théologie sur l'ordre social, Paris, 1790, 2 vol. in-8° ; traduit en allemand, Strasbourg, 1791-92, in-8°. Si l'on en croit l'auteur, cet ouvrage, achevé dès 1779, fut saisi par la police, et le manuscrit enfermé à la Bastille, où il resta jusqu'à la destruction de cette forteresse. Il ne faut pas y chercher de l'impartialité ni des vues vraiment philosophiques. Cependant on y trouve quelques aveux remarquables. C'est ainsi qu'il reconnaît, (t. 1, p. 354) que toutes les accusations de meurtres et d'empoisonnements dont on a chargé les jésuites sont, *aux yeux du sage*, dénuées de preuves suffisantes, et que la plupart même sont sans fondement. Champfort en a donné dans le *Mercur* une longue analyse, qu'Auguis a reproduite dans son édition des œuvres de cet écrivain. Voltaire lui a adressé un grand nombre de lettres qu'on peut voir dans l'édition de Beuchot. Duvernet faisait à l'égard de Voltaire ce que Brossette avait fait à l'égard de Boileau ; il prenait la mesure d'un commentaire, et les lettres du philosophe ne sont guère que des réponses aux différentes questions de l'abbé. Il a eu part à l'ouvrage intitulé : *les Joueurs et monsieur Dusaulx*, 1781. L—B—E et W—s.

DUFVERNEY (JOSEPH-GUICHARD), célèbre anatomiste, naquit à Feurs, en Forez, le 5 août 1648. Après avoir étudié la médecine à Avignon pendant cinq ans, et s'y être fait recevoir docteur, il vint à Paris, où il se livra avec ardeur à l'enseignement de l'anatomie. Ses talents dans cette science ne tardèrent pas à lui faire une ré-

putation, qui fut surtout augmentée par la manière éloquente dont il professait. « C'était, dit » Fontenelle, un feu dans les expressions, dans » les tours, et jusque dans sa prononciation, qui » aurait presque suffi à un orateur. » Il s'exprimait avec tant de grâce, que les plus fameux comédiens allaient l'entendre pour acquérir à son école le talent de parler en public. Aussi mit-il en quelque sorte l'anatomie à la mode ; les courtisans et les gens du monde assistaient à ses leçons, les uns par goût, les autres par curiosité : plusieurs portaient même dans leurs poches des pièces osseuses, desséchées et préparées par l'illustre professeur. En 1676, Duverney entra dans l'Académie des sciences, qui ne comptait encore que dix années de création, et qui, à cette époque, s'occupant de l'histoire naturelle des animaux, envoya notre anatomiste en Basse-Bretagne, puis à Bayonne, pour y disséquer des poissons. Cette étude nouvelle, jointe à celle d'autres animaux, acquit à Duverney de grandes connaissances en anatomie comparée. Nommé, en 1679, professeur d'anatomie au Jardin royal, Duverney vit bientôt accourir à ses leçons une foule d'auditeurs français et étrangers, attirés par son savoir et par son éloquence. Quoique l'enseignement et les travaux du cabinet lui prissent presque tout son temps, il trouvait encore celui de fréquenter les hôpitaux et de donner des consultations aux malades : mais il évitait la pratique ordinaire de la médecine, pour n'être point distrait de ses autres occupations. Devenu très âgé et infirme, il travaillait encore avec assiduité ; rien ne lui coûtait, lorsqu'il s'agissait du progrès de l'histoire naturelle ; c'est ainsi que, pour découvrir les allures et la conduite du limaçon, il se couchait sur le ventre, restait sans mouvement, et passait ainsi des nuits dans les endroits les plus humides du Jardin royal. Cet homme laborieux mourut le 10 septembre 1730, âgé de 82 ans, dans les sentiments d'une fervente piété. Il légua par son testament, à l'Académie, toutes les pièces anatomiques qu'il avait préparées, et qui étaient en grand nombre et d'une rare perfection. Duverney avait entretenu une correspondance avec les plus grands anatomistes de son temps, Malpighi, Ruysch, Bidloo, Boërhaave, dont il accueillait les disciples avec les manières les plus obligeantes. Nous avons de Duverney : 1° *Traité de l'organe de l'ouïe*, Paris, 1683, 1718, in-12, fig. ; traduit en latin, Nuremberg, 1684, in-4° ; Leyde, 1730, in-12 ; en allemand, Berlin, 1732, in-8°. Les planches de la 1^{re} édition, gravées par Sébastien Leclerc, sont très belles. Ce traité, qui fut classique pendant longtemps, renferme non-seulement la structure et les usages de toutes les parties de l'oreille, mais encore des maladies auxquelles cet organe est sujet ; il est, de plus, enrichi de la découverte de plusieurs objets qui jusqu'alors avaient échappé aux recher-

ches des anatomistes. 2° *Traité des maladies des os*, Paris, 1751, 2 vol. in-12; traduit en anglais, Londres, 1762, in-8°. 3° *Œuvres anatomiques*, Paris, 1761, 2 vol. in-4°. Ces derniers ouvrages de Duverney n'ont été publiés qu'après sa mort par les soins de Senac, son disciple. Outre ces productions, Duverney a donné, parmi les mémoires de l'Académie et dans le *Journal des Savants*, des observations sur la circulation du sang dans le fœtus et dans les amphibiens, sur plusieurs maladies extraordinaires, etc. : on lui doit aussi la découverte des sinus occipitaux postérieurs, qui ont retenu le nom de *Sinus de Duverney*. Enfin, cet habile anatomiste avait entrepris un travail sur les insectes, et avait promis de joindre à son ouvrage un traité des quatre autres sens : il paraît que le temps lui manqua, ou que ses infirmités mirent obstacle à ses projets. R—D—N.

DUVERNOY (JEAN-GEORGES), célèbre anatomiste, né en 1691, à Montbéliard, que devait illustrer la naissance de Cuvier, était le cinquième des neuf enfants de Joseph-Jérémie Duvernoy, apothicaire et conseiller municipal. Après avoir achevé ses premières études avec succès au gymnase de sa ville natale, il alla suivre à Bâle les leçons de la Faculté de médecine, et reçut en 1710 le doctorat, sur une *thèse* dans laquelle il avait développé les causes de l'hystérisme. De Bâle il se rendit à Paris pour y perfectionner ses connaissances sous les plus célèbres professeurs. Il y fréquenta les cours d'anatomie de Duverney; de botanique de Jussieu et de Vailant, tous deux élèves de Tournefort, et de chimie de Lémery. Peu de temps après son retour à Montbéliard, le duc Léopold-Eberard le nomma son physicien pour la seigneurie de Riquevire et le comté de Horbourg; mais une telle place ne pouvait guère lui convenir; aussi, dès 1715, il accepta le titre de professeur extraordinaire en médecine à l'université de Tubingue, et il y fit l'année suivante l'ouverture de son cours par une *dissertation* sur l'accouchement naturel, qui fut très applaudie; et dès ce moment il eut le plaisir de voir ses leçons très fréquentées. Au nombre de ses élèves, il eut l'honneur de compter le célèbre Haller, qui soutint, en 1725, sous sa présidence, sa thèse pour le doctorat, et qui, dans toutes les occasions, a rendu la justice la plus complète aux talents de son maître, à son ardeur infatigable pour les recherches, ainsi qu'à son noble désintéressement. Appelé la même année pour remplir à l'Académie alors récente de St-Petersbourg, la double chaire d'anatomie et de chirurgie, Duvernoy sut trouver le loisir de rédiger plusieurs mémoires importants, entre autres de l'*Anatomie de l'éléphant*, qui sont disséminés dans les recueils de cette compagnie, t. 4 à 16. Il se démit de sa chaire en 1746, obtint une pension pour prix de ses utiles travaux, et vint avec sa

famille habiter Kirchheim dans le Wurtemberg. C'est là qu'il mourut en 1759. Outre les thèses et les mémoires que nous n'avons pu qu'indiquer, on a de Duvernoy : *Designatio plantarum circa Tubingensem arcem florentium cum sede sive loco eorum natali, characteres generico*, etc., Tubingue, 1722, in-8°. Cet ouvrage, où les plantes sont décrites et classées d'après le système de Tournefort, n'est plus consulté depuis longtemps. On trouve des détails intéressants sur les premières années de Duvernoy dans *Erlangeres, Wurtemberg*, par J.-J. Moser, et dans l'*Histoire de l'université de Tubingue*, par Boek, etc. — M. Georges-Louis DUVERNOY, doyen de la faculté de Strasbourg, de la même famille mais d'une autre branche, a publié sur l'*Hystérie* une curieuse dissertation, 1801, in-8°; elle est très rare. W—s.

DUVERNOY (JEAN-JACQUES) pasteur protestant, naquit le 18 avril 1709, à Etupes, dans la principauté de Montbéliard. Fils du ministre de ce village et destiné par son père à suivre la même carrière, après avoir achevé ses études classiques, il fut envoyé au séminaire de Tubingue, où il fréquenta les cours de philosophie et de théologie. Au sortir des écoles il accepta la place de lecteur du grand maréchal marquis de Dourlach. De retour à Montbéliard en 1736, il y fut nommé correcteur du gymnase, et remplit en même temps les fonctions de prédicateur. En 1745, il fut fait pasteur de l'église allemande. Neveu par sa mère de Nardin, ministre à Blamont, il avait à son exemple adopté les principes des Herrnhuters ou frères Moraves, et ne cachait point son attachement pour cette secte. Il fit, en 1754, réimprimer les sermons de son oncle, précédés d'une Vie de l'auteur, dans laquelle il fait l'apologie de sa doctrine et déverse le blâme sur ceux qu'il nomme ses persécuteurs. Un arrêt du conseil de régence supprima la *Vie de Nardin*, mais elle n'en fut recherchée qu'avec plus d'empressement par tous les disciples de Zinzendorf (voy. ce nom), déjà nombreux dans le Montbéliard et les pays voisins. Les opinions religieuses de Duvernoy ne nuisirent point à son avancement, puisqu'il fut nommé dans la suite sur-intendant des églises de la principauté. C'était un homme instruit et fort laborieux. Il mourut à Montbéliard en 1805. On a de lui des traductions de plusieurs ouvrages allemands : des *Lettres de controverses*, du chancelier Pfaff aux jésuites Seedorf et Scheffmacher; de la *Géographie* de Hubner (voy. ce nom), Bâle, 1557, 6 vol. in-8°; des *Faits mémorables de Frédéric le Grand, roi de Prusse*; de l'*Abrégé historique des livres de l'Ancien-Testament*, par Risler, 1799, 3 vol. in-8°, etc. Il a traduit de l'anglais de Wilcock : *le Miel déculant du rocher qui est Christ, ou Brière exhortation*, etc., Strasbourg, 1772, in-12. Il fut le réviseur de la traduction de son collègue Paur, ministre à

Clairegoutte, de l'*Abrégé de l'histoire du luthéranisme*, par Seckendorf (voy. ce nom), et il y joignit l'*Abrégé de l'histoire des églises esclavonnes et vaudoises, depuis les premiers siècles du christianisme jusqu'à la réformation*, Bâle, 1785, in-8°. Ce volume a pour épigraphe ces deux mots latins : *Diu verno*, anagramme de Duvernoy ; enfin, outre des pièces de circonstance, des cantiques, etc., on connaît de lui : des *Recueils de sentences de l'Ecriture sainte*, à l'usage des frères Moraves ; *Abrégé de la saine morale fondée sur la religion*, mis en rimes, Bâle, 1803, in-8°. — Son fils, Jacq.-Christ. DUVERNOY, né à Montbéliard le 25 novembre 1740, mort en 1799 à Barby, où il remplissait depuis un grand nombre d'années les fonctions du pastorat, a publié en allemand une *Vie du comte de Zinzendorf*, Barby, 1793, in-8°, et l'*Abrégé de ses discours sur les quatre évangélistes*, ibid., 1796, 6 vol. in-8°. W—s.

DUVET (JEAN), graveur français, connu sous le nom de *Maitre à la licorne*, parce qu'il se plaisait à mettre cet animal dans la plupart de ses compositions, a aussi été appelé *Danet* par plusieurs auteurs. Le fait est que lui-même a marqué son nom *Joannes Dwet* sur plusieurs de ses planches, et qu'il ne l'a jamais écrit autrement. L'inscription qu'on lit au bas de l'une des gravures de Duvet, où cet artiste s'est représenté assis à une table, ayant un livre ouvert devant lui, nous apprend qu'il avait été orfèvre à Langres ; qu'en 1555 il était âgé de 70 ans, par conséquent qu'il était né en 1485, et non vers 1510, comme le disent presque tous les auteurs qui ont parlé de cet artiste. Par le soin que Duvet a pris de marquer sur chacune de ses estampes l'année dans laquelle elle a été faite, nous savons qu'il gravait encore à l'âge de 70 ans ; mais cela devient moins étonnant quand on examine sa manière de graver, qui n'est qu'un assemblage pittoresque de divers traits le plus souvent disposés sans ordre et sans soin. C'est sans doute cette négligence dans les tailles qui a fait croire à quelques personnes que Jean Duvet n'avait pas gravé sur cuivre, mais sur un métal moins dur. Quelques-uns ont dit que c'était l'étain qu'il employait. Quoi qu'il en soit, son œuvre se compose de 45 pièces qui ne sont pas moins remarquables par la bizarrerie de leur composition que par leur exécution vraiment singulière. Cependant, quelque grossier qu'en paraisse aujourd'hui le travail, elles sont fort recherchées des amateurs, et méritent de l'être. Ce sont les premiers essais de l'art de la gravure en France, et à ce titre ils doivent tenir une place honorable dans le cabinet des amateurs ; la plus remarquable représente *Adam et Eve*, mariés par le Père éternel en habit sacerdotal, accompagné de la cour céleste. Duvet marquait ordinairement ses estampes d'un J et d'un D.

A—s.

DUVEYRIER (HONORÉ-NICOLAS-MARIE), avocat distingué et homme politique, naquit, le 6 décembre 1753, à Pignans (Var). Après avoir fait ses études à Paris, au collège du Plessis, il devint élève de l'école militaire de Perpignan ; mais, son peu de fortune ne lui permettant pas d'entrer dans le corps du génie, arme qu'il préférait, il se rendit de nouveau à Paris, et étudia le droit et les affaires chez son parent, M. Teissier, avocat au Parlement. Ses débuts au barreau furent heureux et lui valurent la protection et l'amitié du célèbre Gerbier et de M. Dambray, alors avocat général. Nous ne mentionnerons pas les diverses causes importantes qui, de 1783 à 1789, furent confiées au jeune avocat ; nous constaterons seulement que ses succès lui attirèrent une brillante clientèle. Il se fit notamment remarquer dans l'affaire Kornmann et Beaumarchais. En 1788, lorsque le parlement de Paris fut exilé à Troyes, Duveyrier composa à la prière de Lefèvre d'Amécourt, conseiller de grand'chambre, un pamphlet intitulé *la Cour plénière*, héroï-tragi-comédie en 3 actes et en prose, qui fut publiée sous le nom de l'abbé de Vermond. Cet écrit, d'une satire fine et mordante, eut un grand succès de circonstance. On l'attribua à Falconnet, à Beaumarchais, à Palissot, à Laharpe, et à plusieurs autres beaux-esprits du temps. Duveyrier toutefois ne s'adonna pas à la littérature ; bientôt après, la carrière politique s'ouvrit pour lui. En 1789, il fut secrétaire et président du district de St-Etienne-du-Mont, membre du corps électoral, et succéda à Bailly comme secrétaire de cette assemblée, puis membre du comité permanent de l'Hôtel-de-Ville. Au mois de mars 1790, il publia un travail sur la situation de la caisse d'escompte, et au mois de septembre de la même année, il fut envoyé à Nancy, en qualité de commissaire du roi, en même temps que Cahier de Gerville, pour apaiser les troubles qui avaient éclaté dans cette ville. Peu après, quand Duport-Dutertre devint garde des sceaux, Duveyrier fut nommé directeur du sceau, titre qu'il abandonna pour celui de secrétaire du sceau, et qui fut converti en celui de secrétaire général du département de la justice, lors de l'organisation du ministère de la justice par l'Assemblée constituante. Le 19 juin 1791, sur la proposition du garde des sceaux, Duveyrier fut chargé par Louis XVI d'aller à Worms notifier au prince de Condé le décret du 10 du même mois, par lequel l'Assemblée législative invitait ce prince à rentrer en France dans le délai de quinze jours, ou à s'éloigner des frontières en s'engageant à ne rien entreprendre contre la constitution et la tranquillité de l'Etat, s'il ne voulait être déclaré rebelle par l'Assemblée, déchu de tout droit à la couronne, et responsable des hostilités qui pourraient être dirigées contre la frontière française. Le roi lui remit en même

temps une lettre qu'il adressait directement au prince de Condé, pour lui conseiller de se soumettre à l'ordre de l'Assemblée législative. Trois jours après le départ de Duveyrier pour Worms, Louis XVI cherchait à gagner la frontière et était arrêté dans sa fuite. Ce fait, dont les conséquences ont été si graves, rendit sans objet la mission de Duveyrier, dont les jours même furent en danger. Il revint en France par le Luxembourg, et fut arrêté par l'armée royaliste. On s'étonnait que la lettre du roi dont il était porteur invitât le prince de Condé et les émigrés à rentrer en France, tandis que Louis XVI lui-même cherchait à s'éloigner. Après être resté vingt-cinq jours en prison, Duveyrier fut rendu à la liberté par suite de l'intervention du gouvernement des Pays-Bas, qui prit des précautions pour assurer sa rentrée en France. De retour à Paris, il rendit compte de sa mission à l'Assemblée nationale. Il se plaignit d'avoir été mal reçu par les émigrés, particulièrement par le marquis de Bouillé qui les commandait, et d'avoir été retenu prisonnier à Luxembourg par les Autrichiens, en représailles de ce qu'on avait arrêté en France des officiers de l'empereur. Au mois d'avril 1792, lorsque Duport-Dutertre et ses autres collègues (*voy. DUPORT-DUTERTRE*) se retirèrent du ministère, Duveyrier quitta ses fonctions de secrétaire du sceau. Le 10 août de la même année, il fut nommé député à la commune de Paris par la section des piques; mais le soir même il fut accusé d'incivisme, et remplacé par Robespierre, qui, le 24 du même mois, le fit arrêter et, avec Billaud-Varennes, le décréta d'accusation. Devant ces deux terribles adversaires, Duveyrier succomba malgré une défense habile. Incarcéré à la prison de l'Abbaye, il eut le bonheur d'en sortir la veille même des massacres du 2 septembre, grâce à un heureux stratagème de l'acteur Dugazon. Duveyrier resta caché jusqu'au mois de février 1793; à cette époque le ministre Garat le nomma membre de la commission chargée de veiller dans le Nord aux approvisionnements de l'armée. Il se trouvait en Danemark lors de la révolution du 31 mai, à laquelle il adhéra par lettre. Duveyrier ne rentra en France qu'après un séjour de trois ans et demi à Copenhague, à Stockholm, à Hambourg. Il reprit alors pendant quelque temps sa profession d'avocat. Bientôt après (1797) il était administrateur général des hôpitaux militaires avec le juif Mayer-Lazare, Collombelle, Lejoyant, Paré, etc. Cet emploi le conduisit en Italie, où il devint administrateur général des finances à Rome, secrétaire du général Macdonald qu'il suivit à Naples, puis secrétaire de la commission directoriale, nomination dont il fut redevable au commissaire du directoire, Abrial, qui se trouvait à Naples. Duveyrier rentra en France au mois d'août 1799.

Après le 18 brumaire, il fut appelé au tribunal lors de la création de ce corps. Au mois de février de l'année suivante, il y appuya le projet de clore la liste des émigrés. Le 30 décembre suivant, il y fit un rapport sur le projet de loi relatif à l'établissement de tribunaux spéciaux. En 1802, il se distingua dans la discussion du Code civil et vota pour le consulat à vie. Il devint secrétaire du tribunal le 23 décembre 1803, en 1804 vota pour que le premier consul fût déclaré empereur, et le 11 septembre 1807 fut chargé par le tribunal de porter au Corps législatif l'adhésion du premier de ces corps au Code de commerce. Lors de la dissolution du tribunal, Duveyrier fut nommé président du tribunal d'appel de Montpellier, puis ensuite premier président de la Cour impériale au même siège. Il remplit ces fonctions jusqu'au commencement de 1816; à cette époque, il fut destitué par suite de la réaction politique qui signala les premières années de la seconde restauration. En 1819, il reçut le titre de premier président honoraire de la cour de Montpellier. Dès lors il vécut entièrement dans la retraite jusqu'à sa mort, qui est arrivée à Maffliers (Seine-et-Oise), le 25 mai 1839. L'éloge de Duveyrier a été prononcé à la Cour royale de Montpellier par M. de Saint-Paul, avocat général, le 7 novembre 1839.

E. D—s.

DUVIEUGET (. . .), poète du 17^e siècle, n'est connu que par un ouvrage intitulé : *Diversités poétiques*, Paris, 1632, in-8°. On y trouve des odes, des sonnets, quelques épîtres et une tragédie : *les Aventures de Policandre et de Bazolie*. L'analyse de cette pièce est dans la *Bibliothèque du Théâtre-Français* (t. 2, p. 362-65). C'est, au jugement du rédacteur, l'un des plus ennuyeux drames et des plus mal écrits qu'il ait jamais lus.

W—s.

DUVIGNAU (PIERRE-HYACINTHE), avocat au parlement de Bordeaux, est plus connu par l'acte de courage qui le conduisit à l'échafaud que par ses productions littéraires, dont le nombre est cependant considérable. Lors de la création des tribunaux criminels, en 1791, il fut nommé greffier de celui de la Gironde. La députation de ce département ayant cherché à retenir, sur le penchant de l'abîme, le char de la révolution, qu'elle avait elle-même lancé avec trop de rapidité, fut bientôt en butte aux attaques des Montagnards, dont la formidable puissance prenait, de jour en jour, de nouveaux accroissements. La ville de Bordeaux, croyant venir en aide à ses représentants, envoya des commissaires à la Convention nationale, pour réclamer une espèce d'inviolabilité de tous les membres qui la composaient et l'achèvement de la Constitution. Cette démarche accéléra la perte des Girondins et des commissaires bordelais. Duvignau surtout, qui avait porté la parole, au nom de ses concitoyens, de la manière la

plus énergique, et qui avait été jusqu'à dire que la garde nationale de Bordeaux était prête à marcher sur Paris, pour y rétablir l'ordre légal, fut dès-lors désigné au fer des bourreaux. Quelque temps après son retour dans sa ville natale, il fut livré, comme conspirateur, à une commission militaire qui le condamna à mort, le 8 thermidor an 2 (26 juillet 1794), la veille du jour où tomba Robespierre. Il était âgé de 40 ans. Les ouvrages qu'il mit au jour eurent peu de succès : 1° *Discours qui a obtenu l'accessit de l'Académie de Besançon, sur cette question* : Le luxe détruit-il les mœurs et les empires? Genève et Paris, 1783, in-8°. 2° *Discours sur la profession de procureur*, Bordeaux, 1784, in-8°. 3° *Eloge historique d'Armand de Gontaut, baron de Biron, maréchal de France sous Henri IV*, Genève et Paris, 1786, in-8°. 4° *Poésies diverses*, Genève, 1776, in-8°. 5° *Ode sur la mort de J.-J. Rousseau*, qui a remporté le prix de l'Académie de La Rochelle, Bordeaux, 1786, in-12. 6° *Suzette*, comédie en prose, représentée à Bordeaux, 1774, in-8°. 7° *Hommage aux acheteurs de la Dindonnière*, Bordeaux, 1783, in-8°. 8° *Observations sur le droit des procureurs aux charges municipales*, 1789, in-4°. 9° *Lettre d'un habitant de Guyenne sur les administrations provinciales*, 1787, in-12. 10° *Entretien d'un citoyen et d'un militaire*, Londres, 1788, in-12. Duvignau a publié en outre un assez grand nombre d'écrits relatifs à l'administration des états de la province de Guyenne, et aux questions politiques qui s'agitèrent dans les premières années de la révolution. La *Pétition des Bordelais à la Convention nationale*, dont il est l'auteur, a été imprimée à Bordeaux, en 1793, in-4°.

L—M—X.

DUVIQUET (PIERRE), critique français, né à Clamecy en 1766, de parents pauvres mais alliés à la famille des Dupin (voy. ci-dessus), était écolier au collège de Lisieux et avait obtenu un prix et un accessit au concours, lorsque, par une délibération du bureau du collège de Louis-le-Grand (1), du 7 décembre 1781, il fut nommé boursier en cet établissement à l'occasion de la naissance du dauphin, fils de Louis XVI. Il se fit recevoir docteur agrégé en l'Université de Paris, et prit l'habit ecclésiastique. Il était au commencement de la révolution maître de quartier dans ce même collège qui l'avait vu terminer ses études avec éclat, lorsque des raisons particulières l'obligèrent de quitter ses fonctions. Alors il embrassa le barreau, se rendit à Orléans, y prit ses grades en 1790, et vint exercer la profession d'avocat à Clamecy sa patrie, où l'on venait d'établir un tribunal de première

instance. Ce fut à cette époque qu'il épousa une riche veuve, mère d'un fils qui s'est distingué dans la diplomatie sous l'Empire, et dans la législation sous la Restauration (M. Bogue de Faye). Ce mariage commença à donner à Duviquet une importance qui, soutenue de son mérite personnel, aurait pu le conduire loin, si l'insouciance de son caractère et l'abandon avec lequel il se livrait aux penchants d'une riche et forte nature, n'eussent nui à sa considération personnelle, et fini par mettre obstacle à son avancement. Il fut, en 1791, nommé membre du directoire du département de la Nièvre et substitut du procureur-général. Nourri de la lecture des anciens, imbu des idées républicaines dont l'éducation des collèges remplissait l'esprit de la jeunesse, Duviquet avait admis la révolution et ses principes, moins la tendance farouche que prétendait lui donner Robespierre, son ancien condisciple, et qui fut toujours son ennemi personnel. Dans l'exercice de ses fonctions, le substitut de Clamecy fit preuve de modération. Il se montra fort opposé à la révolution du 31 mai 1793, perdit sa place et fut obligé de se cacher à Nevers. Sa retraite ayant été découverte, il fut arrêté. Avant de se rendre en prison, il obtint d'être présenté au conventionnel Fouché, alors en mission. Duviquet ne le connaissait point; mais il savait que cet ex-oratorien avait été professeur au collège de Juilly, et fit valoir auprès de lui ses titres universitaires. C'était prendre le farouche proconsul par son faible : Fouché, qui dans tous les degrés de sa haute fortune aimait toujours à se rappeler sa paisible existence classique, s'intéressa à son jeune confrère, et il déclara aux satellites du comité qu'il allait débarrasser la Nièvre de la présence d'un modéré, en le faisant partir comme soldat pour l'armée des Alpes. Dès le lendemain Duviquet, muni de sa feuille de route, se rendit à Lyon, où Fouché lui avait donné l'ordre de l'attendre. Quelques jours après, le proconsul arriva dans cette ville, manda Duviquet et le nomma secrétaire-général de la trop fameuse commission temporaire. Duviquet fit comme tous les révolutionnaires par peur, il ne montra aucune modération; et durant cette époque de sa vie, bien qu'il dût en coûter à son cœur naturellement facile et bon, son langage et sa conduite furent toujours en harmonie avec les fonctions qu'il remplissait. Lorsque les pouvoirs de la commission de Lyon furent expirés, il se rendit à Grenoble avec le grade d'adjutant-général, dont les fonctions l'occupèrent moins que celles d'accusateur militaire que ses talents le mettaient à même de remplir, quelque étranger qu'il fût à l'armée. Après la chute de Robespierre, Duviquet put revenir dans sa patrie. Aubert du Bayet qui l'avait connu à Grenoble, étant devenu ministre de la guerre, l'appela auprès de lui et engagea le ministre de

(1) Le bureau du collège de Louis-le-Grand était alors chargé de l'administration générale de l'Université de Paris. Nous avons eu sous les yeux le registre imprimé où se trouve la délibération qui concerne Duviquet, lequel y est nommé Du Viequet.

la police Merlin (de Douai) à le choisir pour secrétaire-général. Merlin, ayant été transféré trois mois après au ministère de la justice (1796), lui conféra l'emploi analogue dans son nouveau département. Nommé député de la Nièvre au conseil des Cinq-Cents, en mars 1798, Duviquet se montra zélé partisan du Directoire, tout en exprimant en maintes occasions ces sentiments révolutionnaires que l'on confondait alors avec le patriotisme. Il s'opposa fortement à ce que la nomination aux places vacantes du tribunal de cassation fût attribuée au pouvoir exécutif. Il demanda que les marchands fussent contraints à ouvrir leurs boutiques les dimanches; et, rappelant que sous l'ancien régime on tenait ouvertes, ce jour-là, « celles du Palais-Royal, re-
« paire des vices et de la prostitution, » il ajoutait : « Ceux qui l'habitent aujourd'hui sont-ils
« plus religieux que leurs prédécesseurs ? » La circonstance la plus fâcheuse de la carrière législative de Duviquet est la part qu'il prit à la discussion qui s'éleva le 12 floréal an 7 (1^{er} mai 1799), au sujet du naufrage de quelques émigrés jetés à Calais par la tempête. Contrairement à l'opinion de son collègue Labrousse, il demanda que ces émigrés fussent jugés selon toute la rigueur des lois. Qu'on nous permette de citer ici les paroles d'un biographe qui écrivait du vivant même de cet ex-député : « Ce tort
« trop réel, et sur lequel il paraît que M. Du-
« viquet a depuis longtemps passé condamna-
« tion, est tellement opposé à la douceur de son
« caractère..., qu'il fut généralement attribué
« à une suggestion étrangère et puissante de
« laquelle il était difficile de se défendre. » On peut penser qu'il s'agit de Fouché ou de Merlin. Après la chute de celui-ci, Duviquet le défendit dans le conseil des Cinq-Cents et vota contre sa mise en accusation. Déchu de son emploi de secrétaire-général, il fut exclu du corps législatif après la révolution du 18 brumaire (9 novembre 1799), et ruiné par la suppression de l'*Ami des lois*, journal dont il était propriétaire et rédacteur avec l'ex-conventionnel Poulthier. Alors il s'estima heureux de retourner à Clamecy avec le titre de commissaire du pouvoir exécutif près le tribunal civil. En 1806, des raisons purement domestiques l'engagèrent à donner sa démission; et il revint à Paris exercer la profession d'avocat à la cour de cassation. Il était question de l'appeler au parquet de cette cour, lorsqu'une nouvelle disgrâce vint atteindre Duviquet, qui se vit réduit à professer dans un pensionnat de jeunes gens. A l'organisation de l'Université impériale, tout ce qu'il put obtenir, malgré le zèle d'amis puissants, se réduisit au titre d'agrégé près le lycée Napoléon (aujourd'hui lycée Henri IV), sans fonctions actives et avec la chétive rétribution de 400 francs par an. Bientôt s'ouvrit pour lui une nouvelle carrière. Le critique Geoffroy mourut dans les premiers mois de 1814. Les

propriétaires du *Journal des Débats*, obligés de lui chercher un successeur, jetèrent les yeux sur Duviquet; c'était une opinion générale, que Geoffroy, malgré sa partialité et ses négligences, ne pourrait être remplacé. L'étonnement fut grand quand on vit apparaître un nouveau venu qui, prenant dès l'abord un style à lui, simple, correct, facile, plein de convenance et de bon goût, connaissait le théâtre aussi bien que Geoffroy, et pouvait en parler avec autant d'autorité. Moins railleur et moins ironique que son devancier, il était surtout moins prévenu contre le 18^e siècle, et ne se crut pas obligé, comme Geoffroy de dénigrer Voltaire en toute occasion. Imbu des bonnes doctrines classiques, sachant citer à propos et sans pédantisme, il ne fut pas injuste non plus envers l'école poétique du 19^e siècle; et il sut encourager et applaudir nos jeunes écrivains, autant que pouvait le permettre son goût aussi prudent que sévère. On a dit avec raison qu'il était « de la race de ces vieux
« critiques (1), plus difficiles à remplacer chaque
« jour, qui avaient pris leur art au sérieux et qui
« s'étaient préparés longtemps à l'avance par de
« longues et fortes études (2). » Duviquet eut d'autant moins de peine à se conformer aux opinions monarchiques du *Journal des Débats*, qu'il était déjà revenu lui-même en politique à des principes de modération. Tous ceux qui l'ont connu dans les vingt dernières années de sa vie peuvent attester que personne n'était plus éloigné de l'esprit persécuteur et réactionnaire. Si pendant les cent-jours il se crut obligé de signer l'acte additionnel, c'était, disait-il, *avec espoir d'amélioration*. Indépendamment de ses articles *spectacles*, il se plaisait à rendre compte des solennités du concours général. Pendant quelques années, à ses fonctions de rédacteur, il joignit celle de directeur du *Journal des Débats*, dont l'existence s'était en quelque sorte identifiée avec la sienne. Cependant le moment vint où le poids de l'âge se fit sentir; d'un autre côté les théâtres se multipliaient, et il était physiquement impossible qu'un seul homme de lettres suffît à l'examen de toutes les pièces nouvelles. On donna un jeune collaborateur (M. Lesourd) à Duviquet, qui ne se réserva que les grands théâtres. Enfin en 1830, « fatigué de cette lit-
« térature au jour le jour, et voulant avant de
« mourir jouir un peu de ce repos littéraire et

(1) Le critique doit s'attendre à beaucoup d'inimitiés et d'imputations fâcheuses. Aussi a-t-on prétendu que Duviquet, qui rappelait l'abbé Desfontaines par sa science et par son goût ferme et sûr, avait bien d'autres ressemblances avec ce prédécesseur de Fréron. La médisance n'avait même pas attendu qu'il fût attaché au *Journal des Débats* pour le déchirer sous ce rapport. En effet, dans le *Tribunal d'Apollon*, petit recueil où tous les auteurs vivants en l'an 7 ont leur part de blâme ou d'éloges, voici l'article consacré à Duviquet : « Il nous a fallu une grande connaissance des livres et de grandes recherches pour déterminer une ode de cet ex-écolier du collège Louis-Le-Grand; une ode? » oui; une ode intitulée: *l'Education publique*, et une *Épître d'un instituteur à la mère de son élève*. Le nom du citoyen Duviquet nous rappelle celui d'un certain Ange Politien, qui avait une singulière manière d'éduquer ses élèves, non pas que nous voulions établir de comparaison entre ces deux grands hommes. Duviquet a été représenté tant du peuple, et s'est distingué par son patriotisme. »

(2) Discours de M. J. Janin aux obsèques de Duviquet.

« philosophique qu'il avait vainement appelé « toute sa vie, Duviquet déposa la plume... et « retourna comme il le disait lui-même, à ses « bons livres (1). » Il mourut cinq ans après, le 30 août 1835. Quand la maladie vint l'avertir qu'il fallait songer à la mort, il était à Clamecy ; mais il ne voulut pas finir éloigné des amis dont les attentions bienveillantes et délicates avaient rendu si heureuse son insoucieuse vieillesse, et il se fit transporter à Paris. Comme écrivain, Duviquet a peu produit, et la liste de ses ouvrages ou plutôt de ses publications est assez courte. On a de lui : 1^o *Vers sur la paix*, 1784, in-8^o. 2^o *Ode sur l'éducation publique*, suivie d'une *Épître* (voy. la note ci-dessus), 1786, in-12. Ces deux pièces furent publiées sous le nom de l'abbé Du Viquet. 3^o *Coup d'œil sur les causes et les conséquences de la guerre actuelle avec la France*, traduit de l'anglais de lord Erskine, 1797. Dans la collection des classiques latins, publiés par Gosselin, Duviquet a donné un excellent commentaire d'Horace en latin. Il a eu part au *Dictionnaire historique* commencé par le général Beauvais. Il a publié en société avec M. Dupont, une édition de Marivaux, enrichie de commentaires et de notices. En 1825, il a lu à la société des bonnes-lettres, dont il était un des fondateurs, un *Discours sur la distinction du genre classique et du romantique*. Enfin il est auteur de la *Notice sur M. Boulard, ancien notaire*, imprimée en tête du catalogue des livres de la bibliothèque de ce savant amateur. D—R—R.

DUVIVIER (CLAUDE-RAPHAËL), ingénieur civil, naquit, en 1774, à Charleville, où son père, officier de cavalerie, se trouvait en garnison. Ayant achevé ses études au collège d'Angers, il y soutint, en 1788, ses thèses de philosophie avec un tel succès que, par une distinction toute spéciale, le jeune lauréat fut conduit en triomphe à l'Hôtel-de-Ville, où ses thèses restèrent déposées. Admis, l'année suivante, à l'école des Ponts-et-Chaussées, il s'y fit remarquer par son application, et sut, grâce à son heureux caractère, se préserver de tous les écarts si communs aux jeunes gens, surtout dans les temps de troubles. Il sortit de l'école après un concours brillant, et fut aussitôt nommé professeur de mathématiques. A l'organisation de l'école Polytechnique, il y fut placé comme répétiteur. Nommé, en 1797, ingénieur, il fut chargé de diriger, sous les ordres de Boutard, la construction du pont de Nemours. En 1803, Cretet, alors directeur-général, lui confia les travaux préliminaires du pont de Bonpas sur la Durance, et le succès avec lequel il s'acquitta de cette tâche difficile lui valut le titre d'ingénieur en chef. Nommé, dans les premiers mois de 1809, ingénieur du département de la Vendée, il se

trouva chargé de la direction des travaux immenses projetés à la Roche-sur-Yon, dont, à raison de sa situation centrale, le gouvernement voulait faire le chef-lieu du département. Des sommes considérables furent dépensées en pure perte dans ce village ; mais la faute ne peut en être attribuée à l'ingénieur, qui se montra toujours sage dans ses plans et fort économe des deniers publics. En 1814, il reçut du roi la croix de la Légion d'Honneur ; il conserva la place d'ingénieur en chef, et s'occupa des moyens de dessécher les marais de la Vendée, en redressant le cours des rivières qui traversent le département. Ce travail important était fort avancé lorsqu'une maladie aiguë l'enleva le 9 novembre 1821. Le *Moniteur* du 22 décembre suivant contient une notice sur Duvivier. M. Mahul l'a réimprimée en partie dans son *Annuaire nécrologique*. Le seul écrit que l'on cite de cet ingénieur est un *Mémoire sur l'équilibre des voûtes*, in-8^o. W—s.

DUVIVIER (FRANCIADÉ-FLEURUS), lieutenant-général français, né à Rouen le 7 juillet 1794, entra à l'école Polytechnique en 1812. Il en sortit avec le grade de sous-lieutenant d'artillerie, et fit en cette qualité la campagne de 1814. Capitaine dans la même arme en 1825, il fut envoyé par le gouvernement près du bey de Tunis qui avait demandé à la France des officiers capables pour l'instruction de ses troupes. De retour dans son pays en 1830, il fut dirigé sur l'Afrique. Duvivier, nommé presque à son arrivée commandant du bataillon des zouaves qu'on venait de former à Alger, trouva bientôt l'occasion de se signaler sur cette terre dont nous commençons la conquête. A cette époque l'occupation française était encore trop récente et trop restreinte, pour que le fanatisme religieux des Arabes habitant les montagnes voisines d'Alger, ne rendît pas douteuse la soumission des tribus. Au mois de novembre 1830, le maréchal Clauzel (voy. ce nom) avait dû s'avancer jusqu'à Médéah, situé dans les montagnes du petit Atlas, à quelques journées de marche d'Alger. La résistance que lui avaient opposée les tribus avait été vive. Dès que le maréchal eut regagné son quartier-général, après avoir laissé une garnison dans sa conquête, l'autorité française fut ouvertement méconnue à Médéah. Au commencement de 1831, le général Berthezène, après avoir fait une excursion dans les montagnes situées à l'est de Métidjah, pour disperser diverses tribus qui interceptaient les approvisionnements et égorgeaient les voyageurs, jugea nécessaire de diriger une nouvelle expédition sur Médéah. Il partit en conséquence pour cette ville le 25 juin avec 5,000 hommes et une batterie d'artillerie de montagnes. Devant les rigueurs de la guerre dont elles étaient menacées, plusieurs tribus firent leur soumission ; celles qui s'y refusèrent virent incendier leurs récoltes et leurs campe-

(1) Discours de M. J. Janin

ments. Après avoir ravitaillé Médéah, le général Berthezène fit reprendre à ses troupes la route d'Alger. La retraite n'était pas sans difficultés. L'armée avait à franchir de longs défilés, et quarante tribus au nombre d'environ 12,000 hommes établis sur le sommet des montagnes, cherchaient à arrêter sa marche. Le col de Téniah présentait surtout des dangers sérieux. Les soldats étaient obligés de passer un à un. La plus grande partie de l'armée cependant était dégagée sans avoir eu à subir de pertes considérables, lorsque le capitaine d'une compagnie de l'arrière-garde fut tué. Sa troupe, serrée de près et attaquée avec acharnement par l'ennemi, se débânda. Une terreur panique s'empara du bataillon tout entier et se communiqua bientôt au reste de l'armée. Les soldats, n'écoulant plus la voix de leurs chefs abandonnaient déjà leurs blessés. Une défaite dans une pareille circonstance était un désastre. Duvivier en calcule les conséquences. Entouré de quelques hommes à peine, il se précipite au-devant des Arabes, rallie son bataillon de zouaves, et un corps de volontaires parisiens. Avec eux il fait face à l'armée ennemie entière, recule pas à pas et protège seul ainsi la retraite des troupes qui, après s'être réunies à la ferme de Mouzaïa, purent regagner Alger sans être de nouveau sérieusement inquiétées. Ce brillant fait d'armes valut à Duvivier la croix d'officier de la légion d'honneur. — Nommé en 1833 lieutenant-colonel de la légion étrangère, Duvivier fut appelé au commandement de Bougie après la prise de cette ville, qu'il sut, malgré la faiblesse de sa garnison, protéger pendant cinq mois contre les attaques continuelles des Kabyles. A cette époque on formait à Bone le corps des spahis. Les talents de Duvivier comme administrateur étaient connus, l'organisation lui en fut confiée, et il s'acquitta avec succès de cette tâche difficile. Nommé au commandement de Ghelma, lorsqu'il fut décidé par le maréchal Clauzel que cette place serait occupée d'une manière permanente, puis colonel en 1837, Duvivier fut promu au grade de maréchal de camp le 15 septembre 1839. En cette qualité il commanda la province de Tittery, où il sut acquérir une influence considérable sur l'esprit des Arabes. Rappelé en 1841, il reçut en 1846 le grade de lieutenant-général. Deux ans après éclatait la révolution de 1848. Duvivier mit son épée au service de la République naissante. Le gouvernement provisoire qui connaissait ses talents, lui confia l'organisation et le commandement de la garde nationale mobile, dont la formation venait d'être décrétée. L'effectif de cette garde nouvelle devait être de vingt-quatre bataillons. Composée presque exclusivement de jeunes gens de 16 à 25 ans, n'ayant aucune habitude de la discipline militaire, commandés par des chefs qu'ils avaient nommés eux-mêmes à l'élection, la garde mo-

bile présentait des éléments divers. Il fallait non-seulement l'organiser comme corps mais aussi l'instruire militairement. Le général Duvivier s'acquitta de sa tâche avec le plus grand succès. La garde mobile fut promptement équipée et instruite. Quatre mois à peine après sa création, elle résistait à la plus terrible des insurrections qui eût jamais éclaté à Paris. — Aux élections du 23 avril 1848, le général Duvivier fut nommé représentant du peuple à l'Assemblée nationale par 182,000 électeurs du département de la Seine. L'Assemblée nouvelle devait se réunir le 4 mai; le 2, Duvivier, jugeant son commandement d'un corps armé incompatible avec son mandat de représentant, donna sa démission de commandant-général de la garde mobile, et fut remplacé par le général Tambour. — Le 23 juin 1848, dès dix heures du matin, les barricades se dressaient dans Paris. Le général Cavaignac se prépara à combattre l'insurrection avec énergie. Trois quartiers-généraux furent établis, l'un à la Porte Saint-Denis sous les ordres du général Lamoricière, l'autre à la place de la Sorbonne sous ceux du général Damesme (*voy. ce nom*), le troisième à l'Hôtel-de-Ville sous ceux du général Bedeau. Ce dernier, dans la soirée du 23, dégageda les quais St-Michel, du Petit-Pont, et l'entrée des rues St-Jacques et La Harpe, et concentra l'insurrection dans les environs du Panthéon et dans le quartier St-Marceau. Il venait d'enlever diverses positions des insurgés sur ce point, lorsqu'il fut malheureusement blessé et forcé de se retirer. Duvivier fut appelé à le remplacer. En prenant son commandement, Duvivier se transporta d'abord à l'Hôtel-de-Ville, menacé et entouré de tous côtés. Dans la nuit du 23 au 24, il détruit une barricade redoutable élevée à l'entrée de la rue Plancher-Mibray. Le 24, il fait occuper par la troupe les petites rues avoisinant l'Hôtel-de-Ville; puis, au prix des pertes les plus cruelles, il s'empare de l'église St-Gervais, où les insurgés s'étaient fortifiés, et de la rue St-Antoine qui avait été hérissée de barricades. De ce côté l'insurrection s'était retranchée dans le faubourg St-Antoine. Le lendemain, 25, Duvivier se préparait à attaquer la rue Rambuteau et les rues avoisinantes, encore occupées par les insurgés, quand il fut blessé au pied et forcé de se retirer. Le général Perrot lui succéda dans le commandement. La blessure de Duvivier, légère en elle-même, s'aggrava par suite de la saison. Son état empira bientôt, et il mourut le 8 juillet. Par un décret du 12 du même mois, l'Assemblée nationale décida que le corps du général Duvivier serait déposé aux Invalides. — Duvivier a écrit divers ouvrages où il a consigné le résultat de ses études et de ses observations. Ce sont : 1^o *Essai sur la défense des Etats par les fortifications*, Paris, 1826, in-8^o. 2^o *Observations sur la guerre de la succession d'Espagne*,

Paris, 1830, 2 vol. in-8°. 3° *Recherches et notes sur la portion de l'Algérie au sud de Guelma*, depuis la frontière de Tunis jusqu'au mont Aures compris, indiquant les anciennes routes romaines encore apparentes, avec cartes sur matériaux entièrement nouveaux, Paris, 1841, in-4°. 4° *Solution de la question d'Algérie*, Paris, 1841, in-8°. 5° *Algérie; quatorze observations sur le dernier mémoire du général Bugeaud*, Paris, 1842, in-8°. La brochure du général Bugeaud est intitulée : *l'Algérie : Des moyens de conserver et d'utiliser cette conquête*. On doit encore à Duvivier plusieurs autres brochures moins importantes; nous citerons : 6° *Ports en Algérie, réponse à M. Thiers*, Paris, in-18. 7° *Algérie, Réponse à l'examen publié par M. le docteur Guyon, membre de la Société scientifique d'Afrique, sur les quatorze observations*, Paris, 1843, in-8°. 8° *Discours au peuple sur les fortifications de Paris*, Paris, 1844, in-32. 9° *Abolition de l'esclavage, civilisation du centre de l'Afrique; projet pour y parvenir*, Paris, 1845, in-8°. 10° *Lettre à M. Desjobert sur l'application de l'armée aux travaux publics*, Paris, 1845, in-8°. Il a été de plus l'un des collaborateurs de *l'Histoire des villes de France*, et du *Journal des sciences militaires*. Enfin, Duvivier travaillait au moment où la mort l'a enlevé à un vaste ouvrage où son érudition et une patience infatigable s'efforçaient de reconstruire la langue phénicienne avec les débris d'une antiquité perdue. Dès 1846, Duvivier avait publié une brochure in-8° sur les inscriptions phéniciennes et libyques. Cette brochure n'était que le prélude de l'ouvrage plus important que la mort ne lui a malheureusement pas permis d'achever.

E. D—s.

DUVOISIN (JEAN-BAPTISTE), évêque de Nantes, né à Langres le 19 octobre 1744, était enfant lorsque son père mourut. Cette perte mit sa famille dans une situation pénible. Il fit ses premières études au collège de Langres, tenu par les jésuites. À l'âge de quatorze ans, il avait déjà fait une année de philosophie et soutenu des thèses avec distinction. Montmorin, évêque de Langres, témoin des succès de son jeune diocésain, et instruit de son inclination pour l'état ecclésiastique, se fit un devoir de lui en ouvrir la carrière. Il plaça, à ses frais, le jeune Duvoisin à la petite communauté de St-Sulpice, où il suivit les cours de philosophie et de théologie, et fut bientôt jugé capable d'enseigner ces deux sciences, dont il fut chargé de faire des conférences au séminaire de St-Nicolas-du-Chardonnet. Après avoir soutenu sa tentative pour le baccalauréat, il se présenta à la maison de Sorbonne et n'eut pas de peine à se faire agréer à cette société savante. L'abbé Duvoisin avait à peine vingt-trois ans, lorsqu'en 1768 il commença son cours de licence. Il le fit d'une

manière si brillante, qu'il y obtint le *premier lieu*, ordinairement disputé par des concurrents d'un mérite distingué, et qui lui fut donné aux applaudissements mêmes de ses rivaux. Peu de temps après, on le choisit pour occuper une chaire de Sorbonne. Il devint successivement promoteur de l'officialité de Paris, censeur royal, chanoine d'Auxerre, grand-vicaire et chanoine de Laon. Alors la ville de Laon, et plus encore le château d'Anisy, maison de campagne de l'évêque, devinrent son séjour presque habituel. Il était à Laon au commencement de la révolution. Il en fut déporté, avec presque tous les autres ecclésiastiques, vers le commencement de septembre 1792. Lui et ses compagnons d'exil s'embarquèrent pour l'Angleterre, d'où il vint rejoindre l'évêque de Laon à Bruxelles. L'invasion de la Belgique par les troupes françaises força bientôt les réfugiés de quitter cette ville. L'abbé Duvoisin se retira à Brunswick, où, après avoir épuisé ce qui lui restait de moyens, il trouva dans ses talents les ressources qu'ils offrent à l'homme laborieux et instruit. Il ne s'était pas seulement occupé de théologie, il avait cultivé les lettres et n'était point étranger aux sciences exactes. En donnant des leçons de celles-ci, en ouvrant des cours de littérature, et en composant quelques ouvrages, il se procura suffisamment de quoi fournir à ses besoins. Le duc de Brunswick, informé de son mérite, conçut pour lui une estime particulière et lui en donna des marques flatteuses. Lorsqu'il fut question du rétablissement du culte, en 1802, l'abbé Duvoisin revint en France. Peu de temps après son retour, il fut nommé à l'évêché de Nantes, où sa conduite sage et conciliante eut bientôt éteint les divisions, rapproché les esprits, et sut lui gagner tous les cœurs. Ces succès et son mérite, qui ne tardèrent point à se faire connaître, attirèrent sur lui les regards de Napoléon, et parurent par la suite lui avoir valu sa confiance. Le cours que prirent les affaires ecclésiastiques prouve néanmoins que cette confiance n'alla pas jusqu'au point de porter le chef de l'Etat à suivre les conseils de ce prélat, duquel ceux qui l'ont le mieux connu et qui ont vécu dans son intimité, savent qu'on ne peut sans injustice suspecter les principes. Duvoisin fut un des quatre évêques nommés pour résider près du pape pendant sa captivité à Savone et à Fontainebleau. Si quelques soupçons avaient été conçus contre lui au sujet de cette mission, ou de la faveur dont il paraissait jouir, ils devraient être détruits par une sorte de testament de mort, qu'il dicta au moment d'expirer. « Je « supplie, y disait-il, l'empereur de rendre la « liberté au Saint-Père le pape; sa captivité « trouble encore les derniers instants de ma « vie. J'ai eu l'honneur de lui dire plusieurs « fois combien cette captivité affligeait toute la « chrétienté, et combien il y avait d'inconvé-

« nient à la prolonger. Il serait nécessaire, je « crois, au bonheur de S. M. que S. S. retour-
« nât à Rome. » A quoi croira-t-on, si ce n'est
aux paroles d'un évêque mourant et qui, dans
ce moment terrible, n'a plus rien à ménager
que sa conscience? Dans la société, Duvoisin
était doux, gai et aimable. Son penchant
le portait à une plaisanterie fine, mais inno-
cente, et qui ne blessait jamais. Sa conver-
sation était instructive et nourrie du fruit de
ses nombreuses lectures. Sa fortune, toujours
demeurée médiocre, même dans le commence-
ment de son épiscopat, mais dont il avait su se
contenter et même faire un noble usage, était
depuis peu de temps améliorée. Il venait d'être
comblé d'honneurs lorsque la mort l'enleva ino-
pinément, au grand regret du clergé et d'un
grand nombre d'amis. Il mourut d'une fluxion
de poitrine, après soixante heures seulement de
maladie, le 13 juillet 1813. Il est auteur des
ouvrages suivants : 1^o *Dissertation critique sur
la vision de Constantin*, Paris, 1774, in-12.
L'auteur y prouve que cette vision, telle qu'elle
est rapportée par Eusèbe, est un des faits les
mieux attestés de l'histoire ecclésiastique. 2^o *L'Autorité des livres du Nouveau-Testa-
ment contre les incrédules*, Paris, 1775, in-12.
3^o *L'Autorité des livres de Moïse établie et
défendue contre les incrédules*, Paris, 1778, in-
12. L'abbé Duvoisin y démontre que Moïse est
auteur du *Pentateuque*; qu'il est historien vé-
ridique et fidèle; que ce livre n'a point éprouvé
d'altération, au moins assez importante pour
qu'on puisse prétendre qu'il ne nous est pas
parvenu tel qu'il est sorti de la plume de Moïse,
et enfin que Moïse fut législateur inspiré. 4^o *Es-
sai polémique sur la religion naturelle*, Paris,
1780, in-12. Ce que l'auteur se propose dans
cet ouvrage, c'est de rassembler toutes les gran-
des vérités morales que l'on peut découvrir par
les lumières de la raison, et d'en faire voir l'in-
suffisance pour éclairer complètement l'homme
sur ses véritables devoirs. Il montre que les re-
ligions ne sont point indifférentes, qu'il doit y
en avoir une véritable, et qu'il ne peut y en
avoir qu'une qui le soit; d'où résulte l'import-
ance de l'examen pour la découvrir et s'y atta-
cher. 5^o *De Vera Religione ad usum theologiae
candidatorum*, Paris, 1785, 2 vol. in-12. Ce
sont les leçons qu'avait dictées l'abbé Duvoisin
dans les écoles de Sorbonne, tandis qu'il y pro-
fessait. 6^o *Examen des principes de la révolu-
tion française*, 1795, in-8^o. 7^o *Défense de
l'ordre social contre les principes de la révo-
lution française*, 1798, in-8^o. Ce livre, peu
connu en France, où peut-être il y en a à peine
quelques exemplaires, a été composé en Alle-
magne, et imprimé à Londres par les soins de
l'abbé de la Hogue, à qui l'auteur en avait en-
voyé le manuscrit. Dans aucun de ses ouvrages
l'abbé Duvoisin ne montre mieux que dans ce-

lui-ci son talent et sa logique pressante. Il y
discute avec autant de sagacité que d'impartia-
lité les principes qui ont servi d'éléments à
notre révolution. Il y fait voir qu'il ne pouvait
en découler que des notions incomplètes de droit
naturel et civil, lesquelles étaient aussi immo-
rales que séditionnelles et subversives de tout ordre
public; et quoiqu'à l'époque où il écrivait rien
ne promit encore d'heureux changements, d'a-
près la lassitude du peuple, les excès où l'on était
tombé et la nature des choses, il ose le prédire.
Ce livre, on le conçoit, était rare en France. Il
en a été donné une nouvelle édition à Paris en
1829, in-8^o. 8^o *Démonstration Evangelique*,
in-12, imprimé deux fois à Brunswick en 1800;
réimprimé à Paris en 1802 et 1805. A cette
4^e édition se trouve ajouté un *Traité sur la to-
lérance* (1). On sait qu'il y a une *Demonstratio
Evangelica* du savant Huet, évêque d'Avran-
ches. C'est un livre de la plus haute et de la
plus profonde érudition. Duvoisin a travaillé
sur un autre plan. Son but est de défendre la
religion contre ses agresseurs modernes, et de
prémunir les fidèles contre leurs sophismes. Ce
sujet étant d'un intérêt général, il fallait, sur-
tout dans un moment où les attaques étaient si
multipliées, se mettre à la portée des lecteurs
de toutes les classes, et le principal était d'être
entendu. Dans la *Défense de l'ordre social*,
l'auteur avait déjà posé ses principes sur la to-
lérance. Il les développe dans l'*Essai* avec un
peu plus d'étendue, et l'on y trouve tout ce qui
peut se dire de plus raisonnable sur ce sujet. Il
y blâme la contrainte en matière de religion, et
parce qu'elle est contraire à la liberté indivi-
duelle, et parce qu'elle ne ferait que des hypo-
crites. Il croit cependant qu'une tolérance uni-
verselle et illimitée mènerait à l'extinction de
toute religion. On remarque dans tous les ou-
vrages de l'évêque de Nantes un écrivain exercé
et maître de son sujet, un bon logicien, un
théologien habile et sans préjugés. Son style,
précis et clair, ne manque pourtant pas, quoi-
que simple, de l'élégance que le genre comporte,
et même de chaleur, surtout dans la *Défense de
l'ordre social*. L'évêque de Nantes soutient ses
opinions avec force, mais toujours avec modé-
ration, et toujours de bonne foi. Quoiqu'il ait
prouvé qu'il pouvait écrire avec succès sur d'au-
tres matières (2), il a pourtant, en général, pré-
féré de consacrer son temps et ses veilles au
bien de la religion. Avant la révolution, il avait
été chargé, par le clergé de France, de com-
pulser tous les conciles et synodes tenus dans
les Gaules, pour en extraire ce qui concernait la
discipline de l'Eglise gallicane. On ignore jus-
qu'où a été poussé ce travail, dont il n'a rien
paru. Ce prélat est mort à un âge où ses talents

(1) Une nouvelle édition in-12 en a été faite à Avignon en 1834.

(2) Il a donné une traduction du *Voyage* de Mungo-Park; c'est la meilleure.

pouvaient être encore d'une grande utilité à l'Eglise. Quelques préventions que de fâcheuses circonstances aient pu faire concevoir, on ne pourra nier qu'il n'ait servi la religion utilement, et qu'il ne la serve longtemps par ses savants et judicieux écrits. Z.

DUVOISIN-CALAS (ALEXANDRE), auteur de romans, de chansons et de pièces de théâtre, était, par sa mère, petit-fils de Calas. Il servit d'abord dans les armées comme officier d'état-major, et obtint ensuite une place dans l'administration des droits-réunis. Envoyé à Chimay, en Belgique, comme receveur, il fut admis au nombre des acteurs qui figurèrent sur le théâtre de société que M. et madame de Caraman avaient établi dans leur château (*voy.* CHIMAY), et où se firent entendre les premiers essais dramatiques d'un de nos compositeurs les plus ingénieux et les plus féconds (M. Auber). Des revers de fortune l'ayant forcé de se démettre de son emploi, il vint se fixer à Paris et publia, en 1813, un roman intitulé : *Wilhelmina, ou l'Héroïsme maternel*, histoire hongroise, 2 vol. in-12. Ses autres ouvrages dans ce genre sont : 1° *Adolphe de Valdeheim, ou le Parricide innocent*, Paris, an 10 (1802), in-12. 2° *Firmin, ou le Frère de lait*, anecdote française, Paris, 1803, 2 vol. in-12. Sans être fortement intrigués, ces romans offrent de l'intérêt et sont recommandables d'ailleurs par leur but moral. Duvoisin-Calas mourut, le 20 février 1832, à Chartres, où il s'était rendu pour faire représenter une pièce dont il avait puisé le sujet dans des souvenirs de famille. Il y joua lui-même le principal rôle; mais *la Veuve Calas chez Voltaire, ou un Déjeuner à Ferney en 1765*, esquisse dramatique en 1 acte et en vers, imprimée au Mans en 1832, in-8° de 48 pages, ne trouva qu'un public glacé. Le chagrin qu'il en conçut ne contribua pas peu à avancer le terme de ses jours. On lui doit encore un *Chansonnier des Casernes, ou Nouveau recueil de chansons militaires*, Paris, 1822, in-8°.

L—M—X.

DYANNIÈRE. *Voyez* DIANNYÈRE.

DYBVAD (GEORGE-CHRISTOPHE), d'abord professeur de mathématiques et ensuite de théologie à l'Université de Copenhague, né en Danemark dans la province (*Stift*) d'Aarhuus, quitta sa patrie de bonne heure et devint, en 1569, instituteur à Wittenberg, où il tint des cours publics. En 1575, il commença à donner des leçons publiques sur la théologie dans la ville de Copenhague, et trois ans après il devint professeur de mathématiques dans la même capitale, où il fut nommé en 1590 professeur et docteur en théologie. Deux dissertations ou thèses, publiées par lui (*de Juramento*, en 1605 et *de Sabbatho*, en 1607), et dans le quelles il mécontenta à la fois le clergé et le gouvernement, le firent traduire devant le consistoire, qui le condamna à

la perte de son emploi le 11 avril 1607. Il mourut dans la misère le 30 octobre 1612. Parmi les nombreux ouvrages publiés par Dybvad, nous citerons : 1° *Commentarii Breves, in lib. II. Copernici*, Wittenberg, 1569, in-8°. 2° *Tractatus de mensurationibus geometricis*, ibid., eod., in-8°. 3° *Oratio de æterna filii Dei divinitate et essentia*, ibid., 1571, in-4°. 4° *Oratio de humanitate Jesu Christi habita Witebergæ ante prælectionem epistolæ Ignatii*, ibid. 1572, in-4°. 5° C. PLINII SECUNDI *Naturalis historiae* lib. II, Hafn (Copenhague), 1571. 6° *Propositiones aliquot mathematicæ*, Hafn, 1577, in-8°. 7° *Practica præcipuæ doctrinæ triangulorum planorum expositio*, ibid., eod., in-8°. 8° *Quæstiones in cap. 1, Geneseos*, ibid., eod., in-8°. 9° *De Iridis generatione*; ibid., 1578, in-8°. 10° *Doctrina meteorologica*, ibid., 1578, in-8°. 11° *Commonefactio de iis quæ insalubria sunt*, ibid., 1579, in-8°. 12° *Theses, quibus magicæ superstitionis vanitas et scelus detegitur*, ibid., 1605, in-4°. 13° Sa dernière thèse qui a été mentionné plus haut a pour titre : *Theses quibus exponitur præceptum de sanctificando sabbatho*, ibid., 1607.

D—z—s.

DYBVAD (CHRISTOPHE), fils du précédent, né à Copenhague, voyagea comme son père dans l'étranger, et s'attacha particulièrement à l'étude des mathématiques et de la médecine. Reçu docteur en médecine, il devint ensuite chanoine du chapitre de Lund. S'étant exprimé verbalement et par écrit avec une très grande liberté contre la noblesse et contre la forme du gouvernement danois qu'il trouvait trop aristocratique, il fut traduit devant le consistoire, qui, par jugement du 22 décembre 1620, le déclara déchu de tous les privilèges ecclésiastiques et le livra aux tribunaux royaux qui le condamnèrent à la prison perpétuelle. Enfermé d'abord dans la tour bleue (*Blæue Taarn*) à Copenhague, il fut transféré le 27 janvier 1621 dans la prison de Callundborg, où il fut asphyxié par la vapeur du charbon de terre qu'on avait imprudemment allumé dans sa chambre. On doit à Chr. Dybvad : 1° *Lucii Annæi Senecæ sententiæ dictæ, et Sententiæ e Senecæ tragædiis collectæ*, Hanovre, 1507, in-8°. 2° *Decarithmia, ou Comptes des dîmes*, Lugd. Batav., 1602. 3° *Demonstratio numeralis in Geometria Euclidis*, ibid., 1603, in-4°. 4° *Demonstratio linealis*, ibid., 1603, in-4°. 5° *Demonstratio in Arithmeth. rationalium et irrationalium Euclidis*, Arnheim, in-4°. 6° *Problema de arcuum descriptione ex triangulorum apicibus*, Hafn (Copenhague), 1606, in-4°. 7° *Errores qui concernunt regnum Daniæ*. Ce dernier écrit qui motiva l'action des tribunaux danois contre Dybvad, se trouve dans Pontoppidan. *Annal.* III, 716-23. Jens Worm lui attribue un autre ouvrage intitulé *Observationes politicæ*, qui pourrait bien être le même que le précédent. — Un autre DYBVAD (Eric-Christophe), frère du précédent du côté

paternel, né dans la province d'Aarhuus, se livra avec tant d'ardeur à l'étude de l'astronomie et des mathématiques, que l'excès de travail détruisit complètement sa santé et le fit mourir dans la fleur de son âge. On connaît de lui deux ouvrages assez estimés : 1° *De Elementorum mixtione*, Copenhague, 1581, in-8°, et des almanachs pour plusieurs années. D—z—s.

DYCK (FLORIS VAN), peintre, naquit à Harlem en 1577. L'historien Schrévélius, en citant plusieurs autres peintres à l'huile et sur verre, qu'il ne fait que nommer, dit : « Si vous cherchez un peintre qui sache imiter parfaitement toutes sortes de fruits, adressez-vous à Floris Van Dyck ; il peut, par son art, tenter les friands et tromper les oiseaux, tant il sait bien rendre sur la toile ou sur le bois ce qu'il a voulu représenter. » Cet écrivain a grand tort de ne point parler des talents de ce peintre pour l'histoire. Ses tableaux historiques ne sont pas moins remarquables que ceux où il a peint des fruits ; mais leur extrême rareté, même en Hollande, est sans doute la cause de cet oubli. Nous ne connaissons en France que deux tableaux de cet habile maître ; ils justifient pleinement les éloges que ses contemporains lui ont donnés ; on voit dans l'un *Agar présentée à Abraham*, et dans l'autre *Agar chassée* ; ils font tous deux partie de la collection du Musée du Louvre. A—s.

DYCK (ANTOINE VAN), célèbre peintre de l'école flamande, naquit à Anvers en 1599. Son père, qui était peintre sur verre, lui donna les premiers principes du dessin, et le plaça ensuite chez Henri Van Palen, qui avait vu l'Italie et avait étudié l'antique. Van Dyck avait déjà fait de grands progrès sous ce maître, quand il sollicita et obtint l'honneur d'être admis dans l'école de Rubens. On raconte qu'en l'absence de ce maître, les élèves obtenaient d'un domestique de confiance la permission d'entrer dans le cabinet. Leur objet était d'étudier dans ses tableaux, différemment avancés, sa manière d'ébaucher et de conduire ses ouvrages jusqu'au fini. Mais les jeux se mêlent toujours aux écarts de la jeunesse ; un jour, dans leur badinage, ces élèves se poussaient mutuellement, l'un d'eux, on dit que c'était Diépenbeke, tomba sur un tableau dont Rubens venait de finir des parties de chair. Il effaça le bras d'une Magdeleine, la joue et le menton d'une Vierge. La consternation est dans l'école ; chacun se croit déjà chassé, et Rubens n'était pas un maître qu'on pût remplacer par un autre. Il restait encore trois heures de jour ; une voix s'élève et propose que le plus habile d'entre eux tâche de réparer le dommage : tous applaudissent, tous choisissent unanimement Van Dyck. Plus il craint la colère du maître, plus il fait d'efforts pour se montrer s'il se peut son égal. Le lendemain Rubens entre dans son cabinet accompagné de ses élèves. Il regarde

l'ouvrage qu'il croit avoir fait la veille, et s'arrêtant sur les parties réparées par Van Dyck : « Ce n'est pas là, dit-il, ce que j'ai fait hier de moins bien. » Cependant, en regardant de plus près, il reconnaît sur son tableau le travail d'une main étrangère, et l'avou qu'il obtient ajoute encore à l'idée qu'il s'était faite du talent de Van Dyck. On prétend qu'il devint jaloux de ce jeune peintre, et lui conseilla d'abandonner l'histoire pour le portrait. D'autres disent que, pour l'éloigner, il lui conseilla de faire le voyage d'Italie ; mais on sait qu'il donna ce conseil à tous ses élèves d'une grande espérance ; on sait aussi que Van Dyck continua de peindre l'histoire longtemps après avoir quitté l'école de Rubens ; on sait que lorsqu'il partit pour l'Italie, il crut ne pouvoir mieux acquitter sa reconnaissance qu'en donnant à Rubens trois tableaux d'histoire ; on sait enfin que le maître, loin de se montrer alors jaloux de son élève, décora de ses tableaux les principales pièces de ses appartements, et qu'il se plaisait à les faire remarquer comme les plus beaux morceaux de sa collection. Van Dyck étudia les grands coloristes de Venise. Déjà digne lui-même d'être compté entre les grands maîtres, il ne dédaigna pas de copier des ouvrages du Titien et de Paul Véronèse. Il travailla à Rome et à Gènes, où il fut persécuté et déprisé par des peintres ses compatriotes, moins jaloux de son talent qu'offensés de ce qu'il ne partageait point leur vie crapuleuse. Il revint enfin dans patrie, où il se fit admirer par un tableau d'une grande composition, qui représente *St Augustin en extase*. Les chanoines de Courtray lui demandèrent un tableau pour le maître-autel de leur collégiale. Il fit un Christ attaché sur une croix, et choisit le moment où les bourreaux, après avoir cloué leur victime à cet instrument de supplice, l'élevaient pour le planter en terre. Le chapitre accourut quand l'artiste apporta son ouvrage, et tous les chanoines prononcèrent unanimement que la peinture était détestable, et le peintre un misérable barbouilleur. Ils se retirèrent après avoir porté cet arrêt. Van Dyck, resté seul, fit placer son tableau, et eut beaucoup de peine à en obtenir le paiement. Cependant quelques amateurs, passant par Courtray, virent le tableau avec admiration : leur récit attira les curieux des différentes villes de la Flandre, et les bons juges décidèrent que c'était le chef-d'œuvre de Van Dyck. Leur jugement a été ratifié par la postérité. Les chanoines, obligés de soumettre leur opinion à celle des connaisseurs, demandèrent au peintre deux autres tableaux ; mais il leur rendit justement l'injuste mépris qu'ils lui avaient témoigné. Ses désagréments que lui causa la jalousie de ses rivaux lui furent plus sensibles. On répandit qu'il ne savait pas même manier la brosse ; la délicatesse de son exécution était donnée pour petitesse de ma-

nière, et la finesse de son pinceau pour mesquinerie. Fatigué de ces tracasseries, il abandonna des travaux commencés, et se rendit à La Haye où il peignit le prince d'Orange, toute sa famille, les seigneurs de la cour, les ambassadeurs, les plus riches négociants, et même les étrangers, qui faisaient exprès le voyage de La Haye pour avoir leur portrait de sa main. Il passa en Angleterre, où il fit quelques tableaux dignes de lui, mais où il trouva peu d'occupation; en France, où il paraît qu'il fut à peine remarqué, et revint à Anvers où son premier ouvrage fut un crucifix pour les capucins de Dendermonde, qu'on regarde comme un chef-d'œuvre. Il fit encore plusieurs tableaux d'histoire, et passa une seconde fois en Angleterre, où il était mandé par Charles I^{er}, prince ami des arts. Surchargé de demandes, il fut dès-lors obligé de se borner au genre du portrait. Ce ne fut donc pas la jalousie de Rubens, mais les circonstances qui l'enlevèrent au genre de l'histoire. Il y renonça même si peu, qu'il fit un second voyage à Paris pour obtenir les peintures de la galerie du Louvre; mais il y trouva le Poussin qui était venu de Rome pour cette entreprise, et retourna à Londres. C'était le seul amour du genre qu'il préférerait, et non celui du gain, qui l'avait attiré en France; car il ne pouvait nulle part gagner plus qu'en Angleterre: cependant il ne put s'y enrichir. Il y tenait table ouverte, avait un nombreux domestique, ouvrait sa bourse à ses amis ou à ceux qui se donnaient pour tels; et, augmentant ses dépenses en cherchant à les réparer, il donna dans les prestiges des alchimistes. Dupe de ces imposteurs, il vit s'évaporer dans les creusets l'or que lui procuraient ses ouvrages. Il épousa la fille du lord Ruthven, comte de Gorée, d'une illustre maison d'Ecosse; mais son épouse ne lui apporta en dot qu'une haute naissance et de la beauté. Il mourut de phthisie en 1641, âgé de 42 ans, et, malgré l'excès de ses profusions, sa veuve recueillit une somme considérable des débris de sa fortune. On ne peut comprendre qu'un artiste qui est mort si jeune ait laissé un si grand nombre de tableaux. Accablé d'ouvrage en Angleterre, il se fit, dans les derniers temps, une manière expéditive et plus négligée: il ébauchait un portrait le matin, retenait à sa table la personne qui se faisait peindre, et terminait l'après-dînée. Quant aux accessoires, il ne faisait que les tracer au crayon, chargeait des peintres qu'il entretenait de les avancer sur la toile, et les finissait en quelques coups. On dit même que souvent il se contentait de dessiner les portraits sur papier de demi-teinte, les faisait ébaucher, et les terminait avec peu d'ouvrage. Ce ne sont point ces tableaux faits à la hâte qui lui ont mérité sa haute réputation. Si l'on ne place pas Van Dyck, considéré comme peintre d'histoire, au même rang que Rubens, on avoue qu'il

l'a surpassé par la délicatesse des teintes, par la belle fonte des couleurs, et qu'à tout prendre il l'a quelquefois égalé. S'il n'avait pas la même abondance de génie, il avait des expressions plus fines, un meilleur caractère de dessin, plus de vérité dans la couleur. Par la réunion des belles parties qu'il possédait, il aurait peut-être surpassé son maître s'il n'avait pas été trop souvent distrait du genre de l'histoire, qu'il peignait d'une grande manière. Considéré comme peintre de portraits, on ne peut lui refuser le premier rang après le Titien; encore le Titien ne conserve-t-il cette supériorité que pour les têtes; car Van Dyck l'emporte par l'élégance des accessoires. Il les exprimait avec la plus grande vérité, mais en conservant toujours la plus grande manière: il accusait le caractère de tout ce qu'il voulait représenter, sans tomber dans cette manœuvre froide qu'on a crue quelquefois appartenir au genre du portrait, comme si tous les genres ne se proposaient pas également l'expression des apparences de la nature. Ses attitudes sont toujours simples, et elles plaisent toujours parce qu'elles sont naturelles. On sent qu'il y a dans ses têtes autant de vérité que d'art: elles vivent, elles expriment. On ne peut se lasser d'admirer la collection des artistes de son temps, dont il s'est plu à faire gratuitement les portraits, hommage qu'il rendait à l'art en perpétuant les traits de ceux qui l'honoraient. Quelques-uns ont été gravés à l'eau-forte par lui-même, les autres par les plus habiles graveurs du temps. Parmi ses eaux-fortes, on recherche surtout son *Christ au roseau*, son portrait, ceux du Titien, d'Erasmus, de Snyders, de Breughel, etc. Ces gravures sont touchées avec vigueur et finesse, et vont à l'effet. Le musée du Louvre possède plusieurs tableaux de Van Dyck et un grand nombre de portraits. Le *St Sébastien*, dont le dessin est d'une correction si pure, le coloris d'une magie si bien entendue, suffit pour rendre témoignage aux talents de l'auteur. Le tableau de *St Augustin en extase* a été gravé par P. de Jode; le *Couronnement d'épines*, admirable production, par Bolswert, *Jésus élevé en croix*, par le même. On connaît le pinceau de Van Dyck, et ses compositions suffisent pour prouver qu'il a plus d'une fois égalé Rubens. Descamps, dans la vie de Van Dyck, indique les sujets de 77 tableaux d'histoire de ce peintre, qui en a fait bien davantage. On sait que tous les tableaux de son bon temps sont bien terminés, et le grand nombre de ses ouvrages prouve qu'un fini convenable n'exclut pas une manœuvre facile, et est bien différent du léché.

A—s.

DYCK (PHILIPPE VAN), né à Amsterdam en 1680, est regardé par les Hollandais comme le dernier de leurs grands peintres. Arnold Boonen, son maître, se plut à cultiver ses heureuses dispositions; Van Dyck fit des progrès rapides

dans son art; il ne voulut cependant quitter son maître que lorsque ses ouvrages lui eurent assigné à lui-même un rang distingué parmi les peintres de son temps. Modeste autant qu'habile, il ne manquait à ton talent que le sentiment de ses forces; la crainte de se voir éclipsé par ses confrères l'engagea à se retirer à Middelbourg en 1710; ses tableaux furent partout admirés et recherchés avec empressement; ceux qu'il peignait dans le goût de Miéris et de Gérard Dow étaient mis à côté des tableaux de ces deux grands maîtres. Van Dyck, encouragé par tant de succès, vint s'établir à La Haye, où ses ouvrages l'avaient mis depuis longtemps en grande réputation, et fit différents voyages dans les principales villes de la Hollande. Il esquisait pendant ces courts pèlerinages plusieurs tableaux, qu'il terminait avec un soin extrême quand il était rentré dans son atelier. Sa vie était partagée entre l'exercice de son art et la recherche des meilleurs tableaux qu'il était chargé de rassembler pour différents amateurs. Le prince Guillaume de Hesse, qui faisait alors sa magnifique collection, avait remis à Van Dyck le soin d'en faire le choix; ce prince avait pour son peintre une affection toute particulière; les états de Hollande lui donnèrent aussi plusieurs preuves de leur admiration pour ses talents, en le chargeant des travaux de peinture les plus importants qui furent exécutés à cette époque. Le nombre des portraits et des tableaux de cabinet peints par Van Dyck est fort considérable. Le dessin de ce peintre est sans manière et sans finesse; ses portraits, surtout ceux qu'il a peints en petit, sont d'une vérité frappante; peu de maîtres se sont attachés à imiter la nature avec autant de fidélité; les sujets de ses autres ouvrages sont bien choisis, bien composés et d'une exécution très soignée; la couleur en est bonne et bien distribuée. Van Dyck, entièrement occupé de son art et des devoirs de la vie, fut admiré comme peintre, estimé comme citoyen; il fut nommé deux fois diacre de l'église réformée, emploi qu'il remplit avec exactitude jusqu'à sa mort, arrivée le 15 février 1752.

A—s.

DYER (SIR JAMES), jurisconsulte anglais, né vers 1511 à Roundhill, dans le comté de Somerset, fut élevé à Oxford, et étudia le droit dans le collège de Middle-Temple à Londres. Après s'être distingué comme avocat, il fut nommé orateur de la chambre des communes dans le parlement rassemblé au mois de mars 1552, et, en 1556, l'un des juges du tribunal des Plaids-Communs, d'où il passa l'année suivante au tribunal du Banc-du-Roi. Sous le règne d'Elisabeth, il fut élevé, en 1560, à la place de premier juge de la cour des Plaids-Communs, qu'il occupa pendant vingt-quatre ans, avec un caractère d'intégrité et surtout de modération que faisaient ressortir davantage la rudesse et

la violence que portaient dans ce sanctuaire de la justice quelques-uns de ses collègues. Il mourut à Stanton, dans le comté de Huntingdon, en 1581. On a de lui un recueil de rapports, qui a été publié vingt ans après sa mort, en 1601, et réimprimé en 1606, 1621, 1672 et 1688. Cette dernière édition, qui est la meilleure, a pour titre : *Rapports de diverses matières et décisions choisies des révérends juges et sages de la loi*, etc. Ces rapports sont très estimés en Angleterre pour la concision et la solidité, et sir Edward Coke les recommande particulièrement aux étudiants. On a aussi de Dyer une *Léçon sur le statut de Henri VIII concernant les testaments*, etc. Sa disposition toujours calme et égale en faisait, dit Camden, un juge intègre dans toutes les causes; ses lumières et sa pénétration, un digne interprète des lois de son pays.

X—s.

DYER (JEAN), poète anglais du second ordre, né en 1700 à Aberglasney, dans le comté de Caer-Marthen, étudia à l'école de Westminster sous le docteur Freind. Son père, homme distingué dans la profession de solliciteur, le destinait à entrer dans la carrière des lois. Après sa mort, Dyer, qui avait du goût pour la peinture, prit un maître et se mit ensuite à voyager dans le midi du pays de Galles, en vivant de son pinceau; mais son talent en ce genre ne pouvait tout au plus que lui procurer de quoi subsister. Il manifesta, en 1727, un talent plus réel comme poète, dans son poème intitulé *la Colline de Groggar*. « Le style de ce poème, » dit Johnson, « n'est pas très correct; mais les » scènes qu'il décrit sont si agréables, les images » en sont si douces à l'âme et les réflexions de » l'écrivain si conformes au sentiment général » ou à l'expérience des hommes, que, quand on » l'a lu une fois, on veut le relire encore. » C'est un des poèmes descriptifs les plus goûtés en Angleterre, et il a été imprimé dans un grand nombre de recueils. Après avoir publié cet ouvrage, Dyer parcourut l'Italie pour se perfectionner dans la peinture. Ses fréquentes excursions dans les campagnes de Rome et de Florence animèrent son imagination, et ce fut là, sans doute, qu'il composa la plus grande partie des *Ruines de Rome*, poème en vers blancs, qu'il fit imprimer à son retour en Angleterre, en 1740. Cet ouvrage est écrit dans le même style que le précédent, mais plus animé et plus varié; on y trouve plusieurs morceaux de la plus belle poésie, bien qu'à le considérer dans l'ensemble, et selon l'observation de Johnson, le titre promette plus que l'ouvrage ne tient. L'auteur, dont la santé délicate ne s'accommodait pas d'une vie errante et active, prit ensuite les ordres, et épousa à peu près vers le même temps une dame nommée *Ensor*, « dont » la grand-mère, dit-il lui-même, était une » Shakespeare, descendante d'un frère du Sha-

« *kespeare de tout le monde.* » Il obtint quelques petits bénéfices dans les comtés de Leicester et de Lincoln, publia en 1757, son poème de *la Toison*, en 4 chants, et mourut, l'année suivante, généralement estimé. Le plus considérable de ses ouvrages est ce poème de *la Toison*, mais ce n'en est pas le plus généralement lu. Akenside en faisait beaucoup de cas, et cela se conçoit; Johnson, qui ne pouvait souffrir la campagne, le critique sévèrement, et cela se conçoit encore. *La Colline de Gronuar, les Ruines de Rome, la Toison*, et quelques autres poésies de Dyer, avec une notice sur la vie de l'auteur, ont été réimprimées en 1761, en 1 vol. in-8°. Il est à remarquer que M. Bell, éditeur d'une collection des poètes anglais, a placé à la tête des poésies de Jean Dyer un portrait qui n'est pas le sien, mais celui de Samuel Dyer, peint par Reynolds. Les propriétaires de l'édition des poètes anglais de Johnson ont commis la même erreur. Samuel Dyer était un jeune homme plein d'esprit et de talent, que le goût de la dissipation empêcha de se faire un nom dans les lettres, et que le libertinage conduisit à une mort prématurée. Le docteur Johnson et plusieurs autres littérateurs distingués s'efforcèrent en vain de l'arracher à son indolence. La seule chose qu'il ait achevée, c'est la traduction en anglais des vies de Périclès et de Démétrius Poliorcète de Plutarque, et la révision de l'ancienne traduction des *Vies parallèles* de Plutarque par différentes mains. Il était très recherché dans les sociétés de Londres pour son originalité, et fort adonné aux plaisirs de la table. « Il avait, dit sir John Hawkins, dans sa Vie de Johnson, un palais exquis, et avait perfectionné son goût pour les aliments et les boissons à un tel degré de raffinement, que je le trouvais un jour dans un accès de mélancolie occasionné par la découverte qu'il venait de faire qu'il n'aimait plus les olives. » On présume qu'il a lui-même avancé sa mort. X—s.

DYKMAN (PIERRE), savant antiquaire suédois, mort à Stockholm en 1718. Il a écrit dans la langue de son pays plusieurs ouvrages, entre lesquels nous remarquons : *de la Manière de compter des anciens Suédois et Goths*, Stockholm, 1686; *des Douze Charles qui ont régné en Suède*, ibid., 1708; *Observations historiques sur les monuments runiques*, Stockholm, 1723. C—au.

DYNAMIUS, né à Bordeaux dans le 4^e siècle, l'un des professeurs de l'école célèbre de cette ville, fut obligé de s'expatrier sur une accusation d'adultère. Il se retira en Espagne, vers 360, et donna des leçons d'éloquence à Lérida; mais, dans la crainte d'y être poursuivi, il changea son nom en celui de Flavinius. On peut conjecturer qu'au talent de la parole, il joignait les grâces de la figure, puisque, pauvre et fugitif, il fit cependant un mariage très avantageux.

Il désira jouir de sa fortune dans sa patrie, mais il fut forcé d'en sortir une seconde fois, et mourut à Lérida vers 370. Ausone parle de Dynamius de manière à inspirer pour lui de l'intérêt; il a consacré à sa mémoire la 24^e pièce de son livre intitulé : *Commemoratio professorum Burdigalensium*. W—s.

DYNAMIUS, issu d'une famille gauloise, naquit à Arles vers le milieu du 6^e siècle. Conduit à la cour d'Austrasie, où son père occupait un emploi, il y fut instruit dans les lettres et se livra à la poésie avec succès. On n'a point conservé les vers de Dynamius; mais Fortunat, évêque de Poitiers, en parle avec éloge dans une épître qu'il lui adresse; cette pièce est la 11^e du 6^e livre des œuvres de Fortunat. Il fut pourvu, à l'âge de trente ans, de la charge de gouverneur de la province de Marseille, et reçut le titre de patrice. Sa conduite ne fut pas telle qu'on devait l'espérer d'un homme dont l'esprit était cultivé; son orgueil et son avarice le rendirent odieux. L'évêque Théodore s'étant permis de lui faire des représentations, il l'exila et s'empara des revenus de son siège; les places et les dignités cessèrent d'être le partage du mérite et furent vendues à l'encan. Des plaintes contre Dynamius furent portées au roi d'Austrasie, mais il refusa de les écouter. Cependant l'âge sembla apporter quelque changement à son caractère; il se montra plus accessible et dota différents monastères des richesses qu'il avait si mal acquises. Sa docilité aux conseils du pape Grégoire, et son zèle pour la conservation du patrimoine de St Pierre, lui méritèrent la bienveillance du pontife, et achevèrent de le réconcilier avec les peuples. Sur la fin de sa vie, il se démit de ses emplois et entra dans un monastère, où il termina ses jours dans l'exercice des vertus chrétiennes. Il avait épousé Euchérie, dont il eut deux fils. L'aîné, nommé Evance, fut tué en se rendant à Constantinople, où il était envoyé par Childebert; l'histoire ne dit rien du second. Dynamius mourut, en 601, à l'âge d'environ 50 ans. De tous les ouvrages qu'il avait composés, il ne reste que les vies de St Marius, abbé de Bodane ou Bevon, et de St Maxime, évêque de Riez. La vie de St Marius, abrégée par un anonyme, a été imprimée dans les *Acta* de Bollandus, au 27 janvier, et dans le 1^{er} volume des *Acta Sanctorum Ord. S. Benedicti*. Celle de St Maxime, dans le recueil de Surin au 27 novembre, et plus correctement dans la *Chronologie de Lérins*, par Barali, Lyon, 1613, in-4°. On ne doit y chercher ni critique dans les faits, ni méthode dans leur disposition, deux qualités inconnues dans le siècle auquel ces productions appartiennent. W—s.

DYNTER (EDMOND). Voyez DINTER.

DYNUS. Voyez DINI et DINO.

DYSTER (BENJAMIN), Finlandais, qui d'abord avait été orfèvre, et qui vivait dans la mi-

sère, essaya à Upsal, où il séjournait, de se faire passer pour Charles XII, roi de Suède. Arrêté et envoyé en prison à Stockholm, il adressa, en 1725, une proclamation aux Dalécarliens pour invoquer leur secours. Traduit alors en jugement, il fut condamné à mort; le roi mitigea la sentence, en ordonnant que le coupable serait mis au carcan en trois endroits, avec sa proclamation à la main, et enfermé le reste de sa vie. Benjamin Dyster mourut dans la prison de Danviken, et ceux qui l'avaient secondé furent passés par les verges. Il ne paraît pas que Dyster ait jamais eu un parti. C—AU.

DZÉHEBI (MOHAMMED BEN AHMED), l'un des docteurs les plus célèbres et l'un des écrivains les plus féconds qu'ait produits l'islamisme, naquit à Damas, le 3 de rébi 2^e 673 (6 octobre 1274); il était Turcoman d'origine. Dzéhébi commença ses études à Damas, et voyagea beaucoup pour les perfectionner : il visita Baalbek, l'Égypte, Naplouse, Alep et la Mecque, prit des leçons des plus habiles docteurs, et en reçut des diplômes qui constataient sa science. L'étude des traditions prophétiques, celle du Coran et l'histoire littéraire et politique partagèrent ses instants, et, dans ces différentes parties, il acquit une vaste érudition. Dzéhébi occupa la place de khatib, ou prédicateur, de Kafer Bathna, où il demeura quelque temps; ensuite il enseigna les Hadits au tombeau d'Alsali, à Damas : il quitta cet emploi pour diriger l'école de traditions fondée par Thaher, et se livra à la composition, à la lecture et à l'enseignement. Ce docteur mourut à Damas, en 748 (1347). Aboulmahacen lui a consacré un très long article dans sa biographie. Ses ouvrages sont très nombreux, et ont pour objet l'histoire, la critique du Coran, les traditions ou la philologie. Nous indiquerons seulement ici son grand ouvrage connu sous le titre de *Tarikh el-islam* (Chronique de l'islamisme) : c'est un dictionnaire historique des écrivains musulmans, divisé par siècles; il commence à l'an 1^{er} de l'hégire, et finit en 744 de la même ère. La Bibliothèque impériale en possède deux volumes parmi ses manuscrits arabes, sous le n^o DCCCLXII : l'un va de l'an 301 de l'hégire à l'an 370 inclusivement; l'autre, de l'an 581 à 620. La bibliothèque de Leyde et la bibliothèque Bodléienne en possèdent aussi des volumes. Le cadi Chohbah a fait un supplément à ce dictionnaire. Voyez aussi Casiri, *Bibliotheca Arab. Hisp. Ecur.*, t. 2, p. 333. J—N.

DZIALINSKI (XAVIER), général polonais, nonce du palatinat de Posen à la diète de quatre ans, fut membre de la députation qui prépara la constitution du 3 mai 1791. En 1794, il fut très actif dans les conseils qui précédèrent à Varsovie l'insurrection du 17 avril. Dénoncé à Igelstrom, il fut, avec quelques autres chefs du complot, jeté dans les fers. On prétend même

que l'ambassadeur russe donna à l'un de ses officiers l'ordre d'égorger ces prisonniers; mais ils furent épargnés. L'insurrection ayant éclaté, le régiment qui portait le nom de Dzialinski tomba sur les Russes, et en fit un grand carnage. Quand ils furent chassés de la ville, Dzialinski fut mis en liberté; Kosciusko le nomma membre du conseil suprême établi à Varsovie. Après les événements d'octobre et de novembre 1794, Dzialinski se retira dans ses terres. Les Prussiens l'y arrêrèrent et le firent renfermer dans la forteresse de Glogau. Au mois de mars 1795, l'impératrice Catherine, à qui on l'avait livré, l'envoya en Sibérie. Il fut rappelé par Paul 1^{er}, quand ce prince fut monté sur le trône. Dzialinski se voyait à peine en liberté, lorsque le chagrin et les fatigues mirent fin à sa carrière en 1798. G—R.

DZONDI (CHARLES-HENRI), médecin allemand, né à Oberwinkel, village de Saxe, le 25 septembre 1770, était fils d'un pasteur nommé Schundenius, nom qu'il changea par la suite en celui de Dzondi. Ayant perdu son père à l'âge de quatorze ans, il alla continuer ses humanités au gymnase d'Altembourg; de là il se rendit à Wittemberg, où il apprit et enseigna la théologie, sur laquelle il soutint des examens à Dresde, en 1793; mais, s'en étant dégoûté, il revint à Wittemberg pour étudier la philosophie et la médecine. Il y reçut le grade de docteur en philosophie, et publia, à cette occasion, une dissertation inaugurale intitulée : *Vindiciæ antiquitatis carminum Ossiani*. Il donna dans cette ville des leçons sur la logique, l'anthropologie, la physiologie, et sur les poésies d'Ossian, et y remplit, en 1800, les fonctions de bibliothécaire de l'université; deux ans après, il suivit les cours de clinique de Kreyssig et Seiler, et se livra à l'étude de l'anatomie comparée. Il fut bientôt en état de professer lui-même les différentes branches de la médecine, et, en 1806, pendant la guerre qui désolait l'Allemagne, il fut nommé chirurgien, puis médecin en chef d'un hôpital militaire, où il y avait jusqu'à 800 malades de l'armée française. En 1810, Dzondi se rendit à Vienne pour se perfectionner dans la connaissance des maladies des yeux, sous le professeur Beer, et dans la science des accouchements en assistant aux leçons de Boer. Il était encore dans cette capitale lorsqu'on lui offrit à la fois la place de professeur de chirurgie et directeur de la clinique chirurgicale à l'université de Halle, et celle de professeur d'accouchements à Wittemberg. Dzondi préféra la chaire de Halle, dont il prit possession en 1811. Ayant acquis une grande facilité pour parler la langue française, il se lia intimement avec les employés que le gouvernement français avait alors en Saxe, ce qui, joint à des rivalités de profession, lui donna beaucoup d'ennemis, parmi lesquels on compta surtout le professeur

Meckel. En 1813, il fut poursuivi judiciairement sur diverses accusations injustes : on lui ôta même sa place de professeur, dans laquelle il fut réintégré plus tard. En 1817, il présenta une apologie de sa conduite, et continua avec zèle ses travaux scientifiques et ses cours de clinique, malgré la haine et l'envie qui ne cessèrent de le poursuivre. Il mourut des suites d'une attaque d'apoplexie, le 1^{er} juin 1835, laissant la réputation d'un médecin éclairé, mais qui ne fut pas exempt d'idées bizarres et systématiques. Ses écrits sont : 1° *Supplementa ad anatomiam potissimum comparatam*, Leipsick, 1806, in-4°. 2° *Commentarius sistens novam complexionis et temperamentorum theoriam*, ibid., 1806, in-4°. 3° *De vi corporum organica*, ibid., 1808, in-4°. 4° *De Inflammatione aphorismorum libri 2*, Halle, 1814-1831, in-8°. 5° *Essais sur le perfectionnement de la médecine*, ibid., 1816, in-8° (en allemand). 6° *Sur les Brûlures et sur un moyen sûr de les guérir promptement et sans douleur*, ibid., 1816, in-8°; 2° édition, 1825, in-8° (allemand). Le remède que conseille principalement Dzondi contre les brûlures est l'application de l'eau froide. 7° *Histoire abrégée de l'Institut clinique chirurgicaletophthalmologique de Halle*, ibid., 1818, in-8° (allemand). 8° *Esculape, journal destiné au perfectionnement de toutes les branches de la médecine*, t. 1 et 2; ibid., 1821, 1822, in-8° (allemand); ce journal n'a pas été continué. 9° *La Machine à vapeur, ou Instruction sur un nouveau procédé pour employer la douche de vapeur pour la guérison des maladies*, Leipsick, 1821, in-4° (allemand). 10° *Des Scorries de la peau et de l'irritation qui en résulte, source de beaucoup de maladies*, Halle, 1821, in-8° (allemand). 11° *Sur la Contagion, les miasmes et les poisons*, ibid., 1822, in-8° (allemand). 12° *Eléments de chirurgie*, ibid., 1824, in-8° (allemand). 13° *De colligendo, conservando, disponendo et suspiciendo Museo anatomico-pathologico*, ibid., 1824, in-4°, fig. 14° *Nouvelle Méthode assurée de guérir la maladie vénérienne dans toutes ses*

formes, ibid., 1826, in-8° (allemand). La méthode que Dzondi préconise ici avec tant d'assurance, a été aussi employée en France. Elle consiste à administrer le deutochlorure de mercure en pilules à dose toujours croissante, en commençant par un cinquième de grain et s'élevant graduellement jusqu'à un grain et demi en vingt-quatre heures : quand le remède cause des accidents, on a recours à l'opium. 15° *Du Croup et des moyens d'en préserver les enfants et de les guérir*, Halle, 1827, in-8° (allemand). 16° *Pathologiae inflammationis Adumbratio*, ibid., 1829, in-8°. Dans ses écrits sur l'inflammation, Dzondi s'est toujours montré grand partisan des idées de Bichat sur la différence des tissus du corps humain. 17° *De quibusdam Methodis et Instrumentis chirurgicis a se inventis*, ibid., 1826, in-8°, fig. Dans ce petit écrit, l'auteur parle de vingt-un procédés nouveaux ou instruments chirurgicaux inventés ou perfectionnés par lui. 18° *Ergo polypi narium nequaquam extrahendi*, ibid., 1829, in-8°. 19° *De faciliiori et tutiori lithotomiae instituendae calculique extrahendi Methodo*, ibid., 1829, in-8°. 20° *Qu'est-ce que le rhumatisme et la goutte?* ibid., 1829, in-8°. 21° *De Fistulis tracheæ congenitis*, ibid., 1829, in-8°. 22° *De similitudine inter epiphoram et diabetem*, ibid., 1830, in-8°. 23° *Des Fonctions du voile du palais dans la respiration, la parole, le chant, la déglutition, le vomissement, etc.*, ibid., 1831, in-4°, fig. (allemand). 24° *Comment on peut reconnaître la luxation spontanée à son origine et la guérir sans le cautère actuel*, ibid., 1833, in-8°, fig. (allemand). 25° *Observationes ophthalmologicae*, ibid., 1834, in-8°. On trouve un grand nombre de mémoires ou d'articles du professeur Dzondi dans les journaux de médecine de Hufeland, de Græfe et de Rust; dans les gazettes d'Iéna et de Halle, et dans le Dictionnaire d'anatomie et de physiologie de Pierer et Choulant. L'*Almanach médical* pour 1836, publié à Berlin, contient une notice sur ce médecin.

G—T—R.

E

EACHARD (JEAN), théologien anglican, né vers 1636, d'une bonne famille du comté de Suffolk, et élève de l'université de Cambridge, est auteur de plusieurs écrits pleins d'originalité, d'esprit et de gaieté. Le premier, publié sous le voile de l'anonyme en 1670, a pour titre : *Recherches sur les motifs et les occasions du mépris pour le clergé et la religion*, ou *Lettre à R. L.* Il trouve la source de ce mépris dans le choix des jeunes gens consacrés à l'Eglise, dans l'éducation qu'ils reçoivent et dans les motifs peu nobles qui déterminent nombre de parents à destiner leurs enfants au saint ministère. On remarque dans ce pamphlet, qui a été souvent imprimé, un mélange très piquant de gravité et de plaisanterie qui en fit la fortune, et attira une attention générale. L'auteur s'attache à tourner en ridicule la manière des prédicateurs de son temps, et les exemples d'absurdité et de galimatias qu'il cite sont tirés des sermons mêmes de son père, ce qui ne donne pas une haute opinion de sa piété filiale. Quelques écrivains ayant pris la plume pour lui répondre, il répliqua dans une seconde lettre à R. L., intitulée : *Quelques observations, etc.*, écrite sur le même ton que la première. Il fit paraître en 1671 un *Examen de l'état de nature de Hobbes, en un dialogue entre Philante et Timothée*; et peu de temps après *Quelques opinions de M. Hobbes considérées dans un second dialogue entre Philante et Timothée*. Dans ces deux écrits, Eachard était un auteur au-dessous du médiocre. Après avoir fait concevoir de grandes espérances de son talent comme prédicateur, celui qui traitait si sévèrement les sermons des autres, ne se montra qu'un lourd et ennuyeux sermoneur. « J'ai connu, dit le docteur Swift, des hommes assez heureux à manier le ridicule, qui sur de graves sujets étaient parfaitement dépourvus de talent et d'esprit. Le docteur Eachard, de Cambridge, qui a écrit le *Mépris du clergé*, en est un exemple remar-

« quable. » Nommé en 1675 maître du collège de Catherine-Hall, à Cambridge, Eachard s'occupait le reste de sa vie à en faire reconstruire les bâtiments presque tombés en ruines. Il fut créé, en 1676, docteur en théologie par une ordonnance royale, et mourut en 1697. Il parut en 1774 une édition de ses œuvres en 3 volumes in-12, précédés d'une notice sur sa vie. X—s.

EADMER. Voyez EDMER.

EALRED. Voyez AELRED.

EANDI (JOSEPH-ANTOINE-FRANÇOIS-JÉRÔME), professeur de physique à l'université de Turin, naquit à Saluces le 12 octobre 1735. Son père, notaire dans la même ville, mourut en 1751, après avoir dérangé sa fortune, ce qui nuisit aussi à celle de Joseph; mais il avait fait de bonnes études, et il trouva une ressource dans des leçons qu'il donna pour vivre, ayant abandonné la jouissance des biens qui lui restaient à sa mère et à ses sœurs. Il existait alors, au collège des Provinces (1), à Turin, une école normale établie pour former vingt-quatre professeurs, savoir : dix-huit de grammaire et de rhétorique, et six de philosophie; on n'admettait aux places gratuites que des ecclésiastiques destinés, selon leur capacité, après trois ans d'études, aux collèges royaux dans les villes de province. Eandi obtint au concours, en 1756, une des trois bourses vacantes, et il étudia les littératures italienne, latine et grecque sous les célèbres professeurs Bartoli et Chionio; puis il se livra, sous la direction du physicien Beccaria, à l'étude des nouvelles théories de l'électricité découvertes par ce savant avec son ami Franklin. Par suite de la rapidité de ses progrès dans les sciences, Eandi fut nommé, en 1757, répétiteur de géométrie au même collège, place d'honneur qui était convoitée par l'élite de chaque classe; car elle portait de droit l'élève à la chaire de professeur en province ou à l'université. Le père Beccaria associa à ses travaux le jeune Eandi, qui subit, en 1761, son examen de professeur de philosophie. Cependant il resta au collège en la même qualité jusqu'en 1770, époque à laquelle il fut destiné aux écoles royales de Savillan, et nommé directeur spirituel, charge qui lui donna le goût de l'art oratoire au point qu'il fut appelé à prêcher le sermon du Saint-Suaire, en présence du roi, à

(1) De ce collège, au rapport du dote André, sont sortis La Grange, le chimiste Berthollet, l'anatomiste Malacarne, le polyglotte de Rossi, l'historien Denina, le typographe Bodoni, dont chacun suffirait pour donner de la réputation à une ville.

Turin. Il composa, dans le même temps, un ouvrage sous le titre de *Ragione e religione*, Turin, 1772, in-8°. En 1776, il fut désigné professeur suppléant du P. Beccaria, et il le remplaça dans ses leçons jusqu'à sa mort, en 1781. À cette époque, l'abbé Canonica, professeur de géométrie, passa à la chaire de physique, et Eandi à celle de géométrie. Selon l'ancien usage, le nouveau professeur prononça son discours de réception en latin, et il y démontra l'utilité de l'étude de la géométrie conjointement avec celle de la logique pour le progrès des sciences. Devenu membre du collège des Beaux-Arts dans la classe de philosophie, il composa une *Notice historique sur les études du père Beccaria*, 1783, in-8°, qu'il dédia au comte de Balbe, légataire des manuscrits du restaurateur de la physique et du propagateur des nouvelles théories sur l'électricité. En 1788, Eandi remplaça l'abbé Canonica dans la chaire de physique, et l'Académie des sciences le nomma membre de la section de physique, où il lut un *Essai sur les erreurs de quelques physiciens à l'égard de l'électricité*. Sur sa proposition, on adopta une méthode d'enseignement uniforme dans les provinces pour la théologie et la philosophie, et il rédigea dans ce but : *Elementa geometriæ et physicæ ad Subalpinos*, ouvrage qui fut imprimé par ordre du roi en 1793, Turin, 3 vol. in-8°, et dans la rédaction duquel il se fit aider par son neveu, le professeur Vassalli (*voy.* ce nom.). Il a encore publié des Sermons, des Panégyriques, des Discussions de principes politiques, etc. Quand les Austro-Russes envahirent le Piémont, les malheurs des circonstances firent tomber Eandi dans un état de marasme et de mélancolie auquel il succomba, le 1^{er} octobre 1789, à Turin, ayant institué Vassalli son héritier, avec l'obligation de prendre son nom. Ce dernier a inséré, dans le tome 6 des *Mémoires* de l'Académie de Turin, une *Notice* sur la vie et les ouvrages d'Eandi. G—G—Y.

EARL (JEAN), théologien anglais, né à York en 1630, fut d'abord chapelain et précepteur de Charles V. Il fut successivement doyen de l'église de Westminster, évêque de Worcester, et enfin de Salisbury, et mourut le 12 novembre 1695. On a de lui en anglais, sous le nom d'Edouard Blount, un livre intitulé : *Microcosmographia*, Londres, 1628, in-8°, et une traduction du livre anglais intitulé : ΕΙΚΩΝ ΒΑΣΙΛΙΚΗ, *Icon regia*, La Haye, 1649, in-12 (*voy.* CHARLES I^{er}). C. T—Y.

EARLOM (RICHARD), dessinateur et graveur anglais, né dans le comté de Sommerset vers 1728, est l'un des plus habiles graveurs en manière noire des trois royaumes, fertiles en artistes de ce genre. Il a gravé aussi un grand nombre de planches à l'eau-forte et au pointillé. Dans tous les genres que cet artiste a traités,

il a surpassé, ou au moins égalé ses rivaux. C'est à tort que quelques auteurs lui attribuent un recueil de 200 paysages d'après les dessins de Claude Lorrain; cet ouvrage est de Robert Earlom. L'œuvre en manière noire de Richard est très considérable et fort recherché des amateurs, surtout les épreuves avant la lettre. On distingue particulièrement, dans le nombre de ses gravures en ce genre, l'*Académie de Londres*, d'après Zoffany; la *Sorcière*, d'après Teniers; l'*Exposition du salon de Londres*, d'après Brandoïn; *Agrippine abordant à Brindes avec les cendres de Germanicus*; *Angélique et Médor*, d'après West; la *Forge*, d'après Wright; le *Portrait du duc d'Aremberg*, d'après Van Dyck; les *Fleurs* et les *Fruits*, d'après Vanhuisum; la *Vierge au lapin*, d'après Carracci; le *Sacrifice d'Abraham*, d'après Rembrandt; la *Madeleine chez le pharisien*; une *Sainte-Famille*; *Silène ivre* et la *Femme de Rubens*, d'après ce maître; les *Deux Avares*, d'après Quin-Messis; le *Roi d'Angleterre et sa Famille*, d'après Zoffany, et la *Vierge dite la Zingarina*, d'après le Corrège. L'effet et surtout l'harmonie que cet artiste a su mettre dans ses ouvrages, dont la plupart sont d'une très grande dimension, le moelleux, le fondu et le velouté de ses tons, les rendent très recommandables. P—E.

EBBESEN (NIELS ou NICOLAS), seigneur jutlandais, mort en 1340. Après le règne malheureux de Christophe II, le royaume de Danemark avait presque perdu son existence politique. Les puissances voisines et les grands vassaux s'en étaient partagé les lambeaux; la Scanie s'était soumise aux Suédois, le duc de Sleswick s'était rendu indépendant; le comte Jean de Holstein possédait par hypothèque la Zélande; le comte Gérard, de la même maison, tenait en gage le Jutland et la Fionie. Il restait à la famille royale quelques châteaux dans l'île de Lolland, et l'obéissance précaire de l'Esthonie, tristes débris d'anciennes conquêtes. Le fils aîné de Christophe ayant échoué dans une tentative pour s'emparer du pouvoir, et étant même devenu le prisonnier du comte Gérard, il existait un interrègne formel. Les maux politiques étaient accompagnés de calamités physiques; la disette et la peste ravageaient les provinces déjà épuisées par tant de petits tyrans. L'interdit lancé par le pape contre tout le royaume, à cause de l'emprisonnement d'un évêque, semblait marquer du sceau de la réprobation divine une nation qui allait disparaître. De tous ces ennemis, le comte Gérard était le plus redoutable; unissant à la cruauté et à la perfidie des vues étendues en politique, il cherchait à se former une principauté contiguë, en échangeant le Jutland contre le Sleswick. Mais ces échanges arbitraires des provinces, données en hypothèque et non pas cé-

dées, réveillèrent enfin l'indignation des nobles et des paysans jutlandais. Ils refusèrent le tribut ; ils s'insurgèrent et mirent le siège devant les châteaux-forts du comte Gérard. Alors ce prince irrité entre à la tête de 10,000 hommes dans la province, répand partout l'effroi et le carnage, brûle les églises, les couvents, et s'établit avec 4,000 hommes à Randers, ville presque centrale. Ebbesen, seigneur de Norre-riis, fut accusé de s'être mis à la tête d'une confédération de nobles ; le comte le manda, en lui accordant un sauf-conduit. Il se présenta à la cour du tyran. Invité à lui prêter foi et hommage, il s'y refuse, en déclarant qu'il ne saurait voir son souverain dans un simple usufroitier. Gérard insiste : « Jurez, lui dit-il, ou « exilez-vous ; ou bien attendez-vous à être « pendu. — Je vous déclare la guerre, répon- « dit Ebbesen ; je vous jure que je vous com- « batrai personnellement partout où je pour- « rai vous joindre. » Le comte le laissa partir sans daigner faire attention à une menace qu'il regardait comme l'effet de la jactance. Ebbesen cependant revint peu de jours après à la tête de soixante hommes ; les Holsténois, trompés par l'obscurité, ou livrés au plaisir, le laissent arriver jusqu'au château ; il monte dans l'appartement du comte, qui, en s'éveillant, voit briller devant ses yeux l'épée de son ennemi ; il s'abaisse aux excuses les plus humbles ; il prodigue les promesses les plus flatteuses ; Ebbesen lui plonge l'épée dans le cœur, et fait subir le même sort à ceux qui l'entouraient. Il repart sur-le-champ avec sa petite troupe, et fait rompre le pont de la ville derrière lui. Les Holsténois, consternés par la mort de leur chef, se virent bientôt assaillis par tout un peuple en fureur. Ebbesen les poursuit, les disperse, les immole. Les fils du comte Gérard marchèrent avec un corps d'armée au secours du château de Skanderborg, assiégé par Ebbesen. Ce patriote obtint sur eux une victoire complète ; il périt dans le combat, mais il eut un successeur, et le roi Waldemar le Restaurateur acheva l'expulsion des tyrans. La vie d'Ebbesen offre quelques obscurités que le manque de matériaux nous empêche d'éclaircir. Les historiens holsténois le traitent de régicide ; les Danois le comparent à Brutus. Il nous paraît supérieur au meurtrier de César ; le comte Gérard n'était ni son bienfaiteur, ni son maître légitime ; il ne l'immola qu'après lui avoir déclaré la guerre, et cette action n'eut point, comme celle de Brutus, des suites funestes ; au contraire, elle fraya le chemin au retour du souverain légitime ; elle prépara le rétablissement du royaume. L'action d'Ebbesen a été célébrée par plusieurs poètes danois ; elle est le sujet d'une tragédie par M. Sander, et d'une ode par l'auteur de cet article (1).

M—B—N.

(1) Ce fut le 1^{er} avril 1340 que Niels Ebbesen, gentilhomme jutlandais, eut l'audace de pénétrer pendant la nuit, accompagné seulement de

EBBON (SAINT), 29^e évêque de Sens, né à Tonnerre, en Bourgogne, vers la fin du 7^e siècle, d'une famille illustre, se consacra à Dieu, dans le monastère de St-Pierre-le-Vif. Il en fut élu abbé après la mort d'Agilinc, et, peu de temps après, succéda à St Gueric, son oncle, évêque de Sens. On rapporte que les Sarrasins s'étant avancés vers sa ville épiscopale, dans l'intention d'en faire le siège, le prélat demanda à Dieu de semer la division dans le camp des ennemis, et que les Sarrasins, après s'être entr'égorgés, furent contraints de s'éloigner. St Ebbon se retira sur la fin de sa vie dans un ermitage au village d'Arce. L'époque de sa mort n'est pas certaine, la Chronique de St Pierre la place au 27 août 750. L'église célèbre sa fête le même jour. La vie de St Ebbon, par un anonyme, est imprimée au tome 2 des *Acta sanctorum Sti Benedicti*. On la trouve aussi dans la collection des Bollandistes, avec des notes de Jean Stilting.

W—s.

EBBON, 31^e évêque de Reims, né de parents pauvres, dut moins son élévation à ses talents qu'à un caprice de la fortune. Il imitait sa mère, fut choisie pour nourrice de Louis surnommé *le Débonnaire*, et ce jeune prince, par reconnaissance de ses soins, fit d'Ebbon le compagnon de ses études. Ebbon embrassa l'état ecclésiastique, fut pourvu de riches bénéfices et parut avec éclat, en 814, au concile de Noyon. Louis, parvenu au trône, le nomma à l'évêché de Reims, alors vacant. Ebbon obtint la confirmation des privilèges dont avaient joui ses prédécesseurs. Il assista au concile de Thionville, en 822, et peu de temps après fut envoyé en Danemark, par le pape Pascal, pour annoncer les vérités de l'Evangile aux peuples de cette contrée. Sa mission fut couronnée d'un plein succès. Il retourna une seconde fois en Danemark pour aider de ses conseils le roi Heroldt, que menaçait un parti puissant ; et une troisième fois, avec le titre de légat, dans tous les pays du Nord. En 833, Louis le Débonnaire fut arrêté par ordre de son fils Lothaire, et traduit devant une assemblée convoquée à Compiègne (*roy. Louis I^{er} et Lothaire*). Ebbon, comme évêque de Reims, présidait cette assemblée. Méconnaissant ce qu'il devait à son roi et à son bienfaiteur, il prononça

47 soldats, suivant les uns, et de 67 suivant d'autres, dans le château de Randers où se trouvait Gert ou Gérard, comte de Holstein, dont les troupes s'élevaient à plus de 4,000 hommes. Niels Ebbesen ne put évidemment surmonter tous les obstacles qui s'opposaient à la réussite de ses projets qu'avec l'aide de trahisons subornées par lui, et c'est ce que suppose en effet l'historien danois Gustav Ludvig Baden dans son Histoire du royaume de Danemark (*Danemark Riges Historie*, t. 1, p. 320). Parvenu avec sa petite troupe jusqu'à la chambre à coucher du comte, Niels Ebbesen égorga ce prince ainsi que son chapelain et son chambellan, couchés tous trois dans le même lit, suivant les usages du temps. Les mêmes moyens qui avaient favorisé son entrée, facilitèrent sa libre sortie avant que l'éveil eût été donné aux soldats qui gardaient le château ; mais il périt deux ans après (1342), dans un engagement entre les Jutlandais et les Holsténois. L'action d'Ebbesen a été jugée diversement, on doit le penser, par les compatriotes du comte Gérard qui ont surnommé celui-ci le *Grand*, et par les écrivains danois qui comparent son meurtrier à Mutius Scévola en appelant Gerhard un tyran (*roy. Gerhard*).

D—z—s.

lui-même la sentence qui le déclarait déchu du trône et le confinait dans un cloître; il refusa d'entendre sa justification et poussa la dureté, à son égard, jusqu'à lui arracher les marques de la royauté pour le revêtir d'un cilice. La riche abbaye de St-Waast devait être le prix de son infamie; mais les divisions de Lothaire et de ses frères replacèrent Louis sur le trône, au moment où il venait d'en descendre, et Ebbon fut enfermé dans le monastère de Fulde. Il fut conduit, en 835, au synode de Thionville, où il déclara à haute voix, en présence de tous les évêques, que les crimes dont il s'était rendu coupable envers son souverain le rendaient indigne de continuer les fonctions de l'épiscopat; il répéta cette déclaration par écrit, et fut remené dans un monastère où il resta jusqu'à la mort de Louis le Débonnaire. Lothaire, dont Ebbon avait si bien secondé les projets, lui rendit l'évêché de Reims; mais, son clergé ayant refusé de lui obéir, il fut obligé d'aller à Rome demander au pape une nouvelle institution canonique; il ne put l'obtenir, et Lothaire, n'espérant pas le maintenir dans la possession de ce siège malgré son clergé, lui accorda en dédommagement plusieurs bénéfices considérables. Il paraît, cependant, que Lothaire n'estimait point Ebbon, et qu'il cherchait l'occasion de l'éloigner, en lui proposant une mission dans la Grèce. Ebbon la refusa, et s'enfuit près de Louis de Bavière, qui l'accueillit et lui donna même l'évêché de Hildesheim. Il mourut trois ans après, dans cette ville, en 851. On n'a conservé d'Ebbon que quelques écrits peu importants. Le principal est l'*Apologie* qu'il composa pour se justifier d'avoir repris ses fonctions épiscopales; on trouve cette pièce dans le *Spicilege* de D. d'Achery, dans le tome 7 des *Conciles* de Labbe, et dans le *Recueil des historiens de France*, de D. Bouquet. On lui attribue encore : *Narratio clericorum remensium de depositione duplici Ebbonis*, insérée dans les *Scriptorum historia francorum*, de Duchêne. La vie d'Ebbon a été écrite par Hinemar, son successeur. — EBBON, moine allemand, vivant au 12^e siècle, est auteur d'une *Vie de St Othon*, évêque de Bamberg et apôtre de Poméranie, mort en 1139. Elle est imprimée dans les *Acta sanctorum*, au tome 1^{er} du mois de juillet. Le 4^e livre, qui contient les détails de la canonisation du saint évêque, passe pour être l'ouvrage d'un écrivain plus récent.

W—s.

EBED JESU, ou ABD IESCHOUA, surnommé *Bar Brika* (le fils de Brika, ou du béni), métropolitain nestorien de Tsoba et de l'Arménie; naquit vers le milieu du 13^e siècle, dans la ville de Djeziret ibn Omar (en syriaque Gozarta), en Mésopotamie. Il fut d'abord évêque de Sindjar (en syriaque Schigar) et d'Arabie. Vers l'an 1286, laballaha, patriarche des Nestoriens, le créa métropolitain de Tsoba, ou Nisibe; il occupa ce siège pendant environ trente-

deux ans, et il mourut au commencement du mois de novembre de l'an 1318 (1630 de l'ère des Séleucides). Il est auteur d'un catalogue en vers des écrivains syriens, dont Abraham Echellensis a le premier publié le texte accompagné d'une version latine, à Rome, 1653, 1 vol. in-8^o. Ce livre a depuis été réimprimé dans le 3^e volume de la *Bibliothèque Orientale* d'Assemani, avec un long Commentaire. Ce catalogue contient l'indication sommaire des ouvrages de près de 200 écrivains syriens qui sont tous inédits, à l'exception de ceux de St Ephrem et des actes des martyrs de Perse écrits vers la fin du 4^e siècle, par St Maouta, évêque de Tagrit. Ebed Jesu a encore composé plusieurs pièces de vers en syriaque, sur des sujets religieux; elles sont restées en manuscrit dans la bibliothèque Vaticane. Abraham Echellensis, Fauste Nairon, et le savant Renaudot, ont confondu cet écrivain avec un autre Ebed Jesu, patriarche des Nestoriens, qui vint à Rome, en 1562, abjura ses erreurs et se réunit à l'église romaine.

S. M—N.

EBEL (JEAN-GODEFROI), médecin, membre de plusieurs sociétés savantes, dont le nom est dans la bouche comme les ouvrages sont dans les mains de toutes les personnes qui voyagent en Suisse, naquit à Zullichau, en Prusse, d'une famille de marchands, le 6 octobre 1768. Du gymnase de sa ville natale, et de celui de Neuruppin, qui passait alors pour le meilleur de la monarchie prussienne, dont il fut un des élèves les plus distingués, Ebel se rendit, à peine âgé de seize ans, à l'université de Francfort-sur-l'Oder, où il étudia la médecine et l'histoire naturelle avec beaucoup d'ardeur. La thèse qu'il soutint pour se faire recevoir docteur en médecine, dans l'année 1789, a pour sujet le système nerveux du cerveau dans l'homme et dans les animaux. Cette analyse comparée, fruit d'observations consciencieuses et propres à Ebel, a été imprimée avec quelques planches, et conserve encore aujourd'hui une certaine valeur subjective, en donnant la première preuve de l'esprit fin et observateur qui caractérisa Ebel dans tout le reste de sa vie et de sa carrière scientifique. Après avoir passé l'année 1789 à Vienne, où il augmenta considérablement les connaissances et l'expérience qu'il avait déjà acquises en médecine, Ebel se mit à voyager, pour continuer ses études et se perfectionner dans son art : c'est ainsi qu'il séjourna quelque temps à Francfort-sur-le-Mein; c'est dans le même but qu'il vint en Suisse, pays qu'il aimait déjà sans le connaître. La première ville où il s'arrêta fut celle de Zurich, où il forma dès son arrivée des liaisons intimes que ni l'éloignement ni les vicissitudes de la fortune ne rompirent jamais. Trois années entières employées à parcourir la Suisse dans tous les sens, et plus particulièrement les contrées alpêtres, à observer les mœurs

et les usages des montagnards, lui suggérèrent l'idée de publier sur ce beau pays un ouvrage dans lequel il fût envisagé autrement qu'il ne l'avait été jusqu'alors. Cet ouvrage, c'est son *Anleitung, auf die nützlichste und genussvollste art die schweitz zubereisen*, connu en France sous le titre plus concis de *Guide du Voyageur en Suisse*, et dont la 1^{re} édition date de 1793. Ce livre, traduit dans plusieurs langues vivantes, copié, imité, contrefait dans toute l'Europe, où il se trouve généralement répandu, doit être rangé au nombre des productions les plus importantes qui soient sorties de la plume d'Ebel; il a d'ailleurs mérité son succès prodigieux par l'intérêt qu'il inspire, par la peinture animée et vraie de la nature et des habitants de la Suisse. Aucun écrivain avant Ebel n'avait offert au voyageur une description physique et statistique des cantons de la Suisse aussi complète et aussi intéressante; et son livre a contribué puissamment à augmenter le nombre des voyageurs qui viennent chaque année la visiter. Ebel exerça la médecine à Francfort-sur-le-Mein, de 1793 à 1796. Alors il revint à Zurich. Il accompagna en France son ami Oelsner, mort depuis quelques années à Paris, où Ebel séjourna jusqu'en 1801. Occupé dans cette capitale d'études politiques et scientifiques, il se lia avec les hommes les plus remarquables de cette époque, notamment avec l'anatomiste Sommering, qui l'aïda dans ses observations et ses recherches sur l'anatomie comparée. Pendant la première année de son séjour en Suisse, Ebel traduisit et publia en allemand les ouvrages d'Emmanuel Sieyès, alors fort en vogue. Cependant les mesures violentes contre la république helvétique, que suggérait au Directoire une basse cupidité, trouvèrent dans Ebel un juge sévère, un surveillant actif. On peut lire dans le *Républicain suisse*, 3^e vol., p. 98, 99 et 160, et dans une autre feuille périodique, le *Guide*, qui se publiait en 1819, des fragments de lettres qu'Ebel écrivait à ses amis en Suisse, peu de temps avant la prise de Berne, et dont nous citerons ici quelques lignes : « Un même désir anime Bonaparte et les cinq potentats, celui de détruire l'aristocratie de la Suisse; il ne s'agit pas actuellement de la fortune d'un parti, mais de l'indépendance ou de la servitude de votre pays. » Et dans une autre lettre du 19 décembre 1797 : « Ce n'est ni à Paris ni à Rastadt que vous devez chercher votre salut; il est dans vos mains : si vous ne vous comportez pas en hommes, si vous n'accomplissez pas vous-mêmes la réforme de votre état politique, vous serez dans quelques mois les esclaves des proconsuls et des commissaires français. Ce sont mes dernières paroles, je ne vous écrirai plus à ce sujet, j'ai dit maintenant tout ce que j'avais à dire : qui veut comprendre, comprenne. » Cet appel si courageux au patriotisme suisse, ces conseils si francs et si énergi-

ques ne furent pas écoutés. On jugea comme le produit d'une imagination exaltée les remontrances d'Ebel; et des lettres que la conviction la plus vraie, que l'intelligence la plus élevée avaient dictées, ne lui valurent que les menaces d'une arrestation. Ses opinions, en effet, ayant été révélées par l'indiscrétion de l'amitié à quelques Suisses qui habitaient alors Paris et poussaient eux-mêmes à la ruine de leur patrie, Ebel fut dénoncé dans les clubs comme instigateur de la résistance des Suisses, et il eût été inmanquablement jeté en prison, si la prise et le pillage de Berne, en justifiant ses prévisions, n'eussent empêché toutes mesures de violence contre lui. L'événement avait donné gain de cause à Ebel, personne désormais en Suisse n'osa plus douter de l'excellence de ses intentions, de la perspicacité de ses vues, et le 7 mars 1799, le conseil législatif de la république helvétique, séant à Berne, accorda par un décret les droits de bourgeoisie à Ebel, pour reconnaître les services par lui rendus à la Suisse, sans qu'il fit la moindre démarche à ce sujet. Après la chute de cette république et le rétablissement de l'autorité cantonnale, il fut inscrit, le 17 juillet 1805, sur le registre des bourgeois du canton de Zurich, et enfin, en 1820, le grand conseil lui accorda le droit de bourgeoisie. Ebel passa en Suisse l'année 1801; il y vit sa mère pour la dernière fois, et habita l'Allemagne de 1801 à 1810. Pendant ces années, il donna la 2^e et la 3^e édition de son *Guide du Voyageur*, dont la 4^e devait être publiée, d'après les intentions mêmes d'Ebel, par la société des naturalistes du canton de Zurich, auquel il avait légué en mourant tous les matériaux qu'il avait rassemblés pour cet objet. De 1798 à 1802, il commença la publication d'un ouvrage intéressant, malheureusement resté inachevé, sous le titre de *Tableau des montagnards de la Suisse*, Leipsick, 2 parties in-8^o (en allemand). Ce tableau moral et politique, présenté avec art et fidélité, est borné aux cantons d'Appenzel et de Glaris. Ce fut également pendant son séjour en Allemagne qu'Ebel acheva son ouvrage sur la structure de la terre (en allemand), Zurich, 1808, dont il a publié plus tard un abrégé sous ce titre : *Idées sur l'organisation du globe terrestre et sur les changements violents qu'a subis sa surface*, Vienne, 1811, in-8^o. Les vues que renferment ces ouvrages, les conclusions tirées par Ebel d'un certain nombre d'observations plus ou moins exactes ont été admises par les uns et rejetées par les autres, comme cela arrive nécessairement dans les ouvrages de cette nature. Cependant les faits géognostiques qu'Ebel a le premier révélés doivent être considérés comme une acquisition pour la géologie. Conduit par l'idée, extrêmement judicieuse d'ailleurs, que, dans l'histoire naturelle des Alpes, comme dans les autres parties de cette science,

le principe de la classification ne devait pas reposer sur les caractères peu apparents que la nature semble avoir elle-même négligés, mais uniquement sur ceux qu'elle manifeste à nos yeux, il reconnut que les chaînes de montagnes formaient les véritables unités naturelles dans le système des montagnes des Alpes, et les considéra avec raison sous cet aspect. Malheureusement, le désir de généraliser lui fit trop souvent admettre comme vrais des faits qui ne l'étaient pas, et la richesse de son imagination broda quelquefois sur un fond qui n'était pas la véritable trame. On doit consulter sur cet ouvrage la critique sévère qu'Escher (*voy.* ce nom) en a faite dans le tome 1^{er} de l'*Alpina*. Le dernier ouvrage d'Ebél, qui, à partir de 1810, habita constamment la Suisse jusqu'à sa mort, est le texte français et allemand du *Voyage pittoresque par les nouvelles routes du canton des Grisons*, dont les vues ont été dessinées par Meyer, 1826 et 1827. Ebél aimait les beaux-arts; les conseils et le secours de sa bourse ne manquèrent jamais aux jeunes gens qui annonçaient d'heureuses dispositions, soit pour la sculpture, soit pour la peinture; nous ne nommerons que le sculpteur Imhof, du canton d'Uri, qu'il recommanda au célèbre Danneker, et auquel il facilita le voyage de Rome. Eloigné de sa famille, Ebél en avait retrouvé une dans celle du marchand Escher, de Zurich, qu'il avait connu en 1801 aux bains de Pfäfers, et dans la maison duquel il vécut aimé et estimé. De 1813 à 1815, il rendit de nouveaux services à sa patrie d'adoption; son nom, respecté à l'étranger, ses liaisons intimes avec un grand nombre de personnages en France, lui firent obtenir ce qui aurait été refusé à d'autres. Ce qu'il fit dans l'année désastreuse de 1817, pour le soulagement de ses concitoyens, est resté couvert du voile que lui-même y a jeté, car il ne recherchait pas les applaudissements de la multitude. La conscience intime du bien qu'il avait fait lui suffisait; toutes les personnes qui ont pu le connaître ont apprécié la grandeur, la pureté de son âme et l'élévation de son esprit. Jusqu'en 1828, Ebél avait joui d'une santé parfaite; longtemps il avait pu gravir les montagnes les plus escarpées; mais, à partir de cette année, il sentit que ses forces diminuaient sensiblement, et au commencement du printemps de 1830 les premiers symptômes d'une hydropisie de poitrine se manifestèrent; les remèdes les plus prompts, administrés par des mains intelligentes et amies, ne purent l'arrêter. Soit qu'il méconnût le danger qui le menaçait, soit qu'il désirât inspirer de la confiance à son médecin et à ses amis qui l'entouraient de soins affectueux, Ebél conserva le calme le plus parfait. Dans les derniers jours qui précédèrent sa mort, on le vit rouler un morceau de cristal de roche dans sa main : « Vous voyez, dit-il, que cette roche est dure,

« limpide et transparente. » C'est la seule allusion qu'il se soit permise pour rappeler que lui aussi il avait été ferme et pur. Le 7 octobre 1830, à cinq heures du soir, sorti tout d'un coup de son assoupissement ordinaire, il parla ainsi à son médecin : « Je sens qu'il s'est fait en moi un grand changement et que ma fin est prochaine; j'ai encore plusieurs choses à mettre en ordre, et je dois le faire dès ce moment. » Alors, avec sa présence d'esprit ordinaire, il dicta ses dernières volontés, les accompagna le lendemain de quelques éclaircissements verbaux, et le même jour, à huit heures du soir, il expira. On peut consulter sur la vie et les ouvrages d'Ebél : 1^o La *Notice* publiée par la bibliothèque de la ville de Zurich, 1833, in-4^o. 2^o La *Gazette d'Augsbourg*, d'octobre 1830. 3^o La *Gazette littéraire*, novembre 1830. 4^o Enfin le *Nouveau nécrologe des Allemands*, 8^e année, Ilmenau, 1832, in-8^o. N—D.

EBELING (JEAN-THIÉRI-PHILIPPE-CHRISTIAN), médecin de la ville de Parchim, dans le Mecklembourg, né à Lunébourg en 1753, mort le 12 janvier 1795, s'est fait connaître par un grand nombre de traductions dont il a enrichi la littérature de son pays. Il a traduit du français les Voyages de Sonnerat en Guinée (Leipsick, 1777, in-4^o); et de l'anglais, quelques ouvrages de Pennant, de Cullen, de Clerk, de Hamilton, de Sinclair, etc. Il a aussi donné, en société avec son frère, une traduction des Voyages de Beniowski. — Son père, *Jean-Juste EBELING*, surintendant à Lunébourg, où il mourut le 2 mars 1783, n'est connu que par quelques ouvrages théologiques ou scholastiques, de même que *Christian EBELING*, professeur à Rinteln, où il mourut le 3 septembre 1716, et *Frid. EBELING*, pasteur à Halberstadt, mort le 23 mai 1785. — *Jean-George EBELING*, maître de chapelle à Berlin, et professeur de musique à Stettin, a laissé quelques pièces de musique imprimées dans ces deux villes, de 1662 à 1669. C. M. P.

EBELMEN (JACQUES-JOSEPH), ingénieur en chef des mines, chevalier de la Légion d'Honneur, administrateur de la manufacture de Sèvres, professeur à l'Ecole des Mines et au conservatoire des Arts et Métiers, membre de la société d'Encouragement, naquit à Beaumes-Dames le 10 juillet 1814. Il commença ses humanités en 1822, et, après une suite non interrompue de succès, termina sa rhétorique à la fin de 1828, à peine âgé de 14 ans. Il fit ses études de mathématiques élémentaires au collège Henri IV, et celles de mathématiques spéciales au collège de Besançon. Admis à l'Ecole Polytechnique en 1831, il se trouva l'un des plus jeunes élèves de sa promotion, et se fit remarquer par cette facilité de conception et cette solidité de jugement dont il donna tant de preuves par la suite. Ebelman sortit de l'Ecole l'un des premiers, et prit rang, en 1833, dans

le corps des mines. A la suite de brillants examens, il quitta en 1836 l'Ecole des Mines, premier de sa promotion, et fut envoyé à Vesoul pour y remplir les fonctions d'ingénieur ordinaire. Ses remarquables travaux et ses études chimiques au laboratoire de Vesoul furent bientôt distingués et le firent nommer, le 18 décembre 1840, adjoint au professeur de docimassie de l'Ecole des Mines, M. Berthier. Au commencement de 1841, Ebelen fut attaché à la commission des *Annales des Mines* comme secrétaire adjoint, et, vers la même époque, nommé répétiteur de chimie à l'Ecole Polytechnique. A la demande de M. Brongniart, bon juge du savoir et du talent, une décision du roi Louis-Philippe, du 5 avril 1845, appela Ebelen à la manufacture de Sèvres avec le titre d'administrateur adjoint. Un arrêté ministériel du 16 décembre 1845 le nomma professeur titulaire de docimassie à l'Ecole des Mines. Il fut fait chevalier de la Légion-d'Honneur par ordonnance royale du 26 avril 1846, puis élevé, le 25 juin 1847, à la 1^{re} classe de son grade d'ingénieur ordinaire. Quelques mois plus tard, le 14 octobre 1847, à la mort du savant illustre qui l'avait désigné pour son collaborateur à la manufacture de Sèvres, Ebelen devint, par décision royale, seul administrateur de cet établissement tout à la fois scientifique et artistique. Un décret du 8 mars 1852 lui conféra le grade d'ingénieur en chef des mines. — Les commencements de la carrière d'Ebelen furent marqués par des succès; sa facilité à apprendre, sa mémoire extraordinaire le placèrent continuellement au premier rang. Plus jeune de trois ou quatre ans que tous ses condisciples, il fut constamment à leur tête. Son goût prononcé pour les sciences naturelles se manifesta dès son jeune âge; déjà, avant d'entrer à l'Ecole Polytechnique, il avait, en minéralogie et en chimie, des connaissances étendues, que les meilleurs élèves possédaient rarement d'aussi bonne heure. A peine installé dans sa résidence de Vesoul, il suivit avec ardeur sa vocation et préleva par de remarquables travaux docimastiques et chimiques aux brillantes recherches qui, plus tard, l'ont conduit au premier rang dans la science. Ses premiers travaux portent ce cachet de netteté et d'originalité qui caractérise toutes ses belles découvertes dans le domaine de la minéralogie et de la métallurgie; et, en lisant les premières notices, les premiers mémoires d'Ebelen, il était facile de préjuger l'avenir scientifique qui lui était réservé et qui lui avait été prédit dès l'Ecole Polytechnique. Pendant la période de 1837 à 1841, étant ingénieur de l'arrondissement minéralogique de Vesoul, il publia, dans les *Annales des Mines*, un grand nombre d'analyses chimiques et de mémoires sur des questions métallurgiques. Il résolut, par des expériences précises et de la

plus grande clarté, la question, fort controversée à cette époque, des modifications qu'éprouvait, en descendant dans les hauts fourneaux, le bois en nature dont on se servait en remplacement d'une partie du charbon; il expliqua ainsi les principales circonstances de l'allure des hauts fourneaux. Il donna dans son *Mémoire sur la chaleur de combustion du carbone et de l'oxyde de carbone*, une preuve de la netteté et de la puissance de son esprit. Il déduisit, en effet, des recherches de Dulong (*voy. ce nom*) sur la chaleur de combustion, ce résultat qui présente un grand intérêt théorique et une grande importance par ses applications à la théorie des fourneaux, savoir: l'abaissement considérable de température et l'absorption de chaleur latente qui ont lieu dans la transformation de l'acide carbonique et de l'oxyde de carbone. Cette série de belles recherches accomplies en province en quatre années, et dans les rares moments de loisirs dérobés à ses devoirs administratifs, devaient conduire Ebelen sur un plus vaste théâtre. C'est à Paris, au milieu des savants qui l'aimaient, avec les ressources des laboratoires de l'Ecole des Mines, de l'Ecole Polytechnique et de la manufacture de Sèvres, qu'Ebelen conçut et exécuta depuis les grands travaux qui l'ont illustré. — Il s'appliqua d'abord à continuer ses expériences métallurgiques, et il fit de ses recherches *sur la composition et l'emploi des gaz des hauts fourneaux* l'objet d'un second mémoire (1841, *Annales des Mines*). Il détermina, au moyen de plus de quarante analyses, les changements successifs de la composition de la colonne gazeuse, et il en déduisit une théorie complète des phénomènes qui se passent dans les hauts fourneaux, ainsi que l'évaluation de la valeur calorifique des gaz en plusieurs régions de la hauteur. Ce grand travail donna lieu à un rapport à l'Académie des sciences, où il reçut le plus bienveillant accueil. Le savant rapporteur, M. Chevreul, justifiait la longueur de son rapport par l'importance du sujet, les difficultés qu'il présentait, l'habileté avec laquelle elles avaient été surmontées et la précision des résultats obtenus. La réputation d'Ebelen comme savant métallurgiste avait pris naissance lors de la publication de son premier mémoire sur les gaz; elle reçut un vif éclat de ce second travail et des recherches qui le suivirent. — Excité par les encouragements de l'Académie, Ebelen publia successivement, en 1843 et 1844, des *Recherches sur la composition des gaz d'affinerie*, — *sur la Production et l'emploi des gaz combustibles dans les arts métallurgiques*, — *sur la Carbonisation du bois*, — *sur la Composition des gaz des foyers métallurgiques*, — *sur la Carbonisation du bois en meule*, — *sur les Générateurs à gaz*. Il fit connaître, en 1851, de nouvelles études *sur la Composition des gaz des hauts fourneaux*

et sur la théorie de ces appareils. Il publia quelque temps après ses *Recherches sur la composition des gaz qui se dégagent des fours à coke*. Ces divers travaux furent soumis successivement à l'Académie des sciences, et valurent à leur auteur les éloges les plus flatteurs de la part de ce corps savant. Dans ses recherches sur les feux d'affinerie, Ebelmen expliqua toutes les circonstances de la transformation de la fonte en fer, et parvint enfin à découvrir la théorie de cette opération si simple en apparence, si compliquée en réalité. Il est remarquable de voir avec quelle sagacité il a analysé ces phénomènes complexes. Ses travaux sur la composition des gaz des foyers métallurgiques où l'on emploie le coke, justifèrent les conclusions théoriques de ses premières recherches sur les fourneaux au charbon de bois. Des conclusions du plus haut intérêt viennent pour ainsi dire au-devant de ce savant investigateur, et chaque pas qu'il fait porte la lumière dans ces questions délicates. Ses études sur la carbonisation du bois en meule, ses observations sur la composition des gaz des fours à coke, complétèrent l'histoire chimique de la carbonisation. Cette grande série de recherches métallurgiques, poursuivie pendant plusieurs années avec autant de persévérance que de talent, sera toujours citée comme un des premiers exemples où la science du physicien et du chimiste a concouru avec le savoir de l'ingénieur à éclairer et à approfondir un des sujets les plus importants de la métallurgie. Il est regrettable que le temps n'ait pas été donné à Ebelmen de soumettre à une révision générale l'ensemble des travaux qu'il a successivement publiés, de les coordonner dans un ouvrage spécial de manière à donner du développement à quelques explications théoriques. C'eût été sans contredit l'un des plus beaux monuments de la science métallurgique. Tout en poursuivant sans relâche les expériences que nous venons d'indiquer et ses admirables recherches sur la formation des cristaux dont nous allons bientôt parler, Ebelmen s'occupait de travaux nombreux et variés qui ont été pour la plupart insérés dans les *Annales de physique et de chimie* et dans les *comptes-rendus de l'Académie*. — A peine nommé répétiteur à l'Ecole Polytechnique, il cédait au charme qui attire tous les jeunes chimistes vers l'étude de la chimie organique. Il n'y a fait qu'une apparition, mais si brillante et si féconde, que, tant que la chimie organique sera cultivée, les éthers siliciques et boriques, leurs propriétés extraordinaires, la découverte de l'hydrophane artificielle qui en dérive, demeureront liés au nom d'Ebelmen, leur inventeur. Jusqu'à présent, nous avons vu Ebelmen résolvant les plus hauts problèmes de la métallurgie, traitant avec succès de grandes questions de chimie organique, produisant artificielle-

ment, par voie humide, des minéraux siliceux. Nous allons le suivre sur un nouveau terrain ; nous le verrons s'élever de l'analyse de quelques terres et de quelques roches aux considérations les plus neuves sur les grandes causes qui peuvent troubler la composition de l'air atmosphérique, et appliquer d'une manière brillante, et toujours avec la même simplicité, la science chimique à l'histoire géologique du globe. Nous voulons parler des mémoires qui ont pour titre : *Recherches sur les produits de la décomposition des espèces minérales de la famille des silicates* (1845); — *Recherches sur la décomposition des roches* (1848); — et enfin *Recherches sur les altérations des roches stratifiées sous l'influence des agents atmosphériques et des eaux d'infiltration* (22 décembre 1851). C'est le dernier travail qu'il fut donné à Ebelmen de présenter à l'Académie. Il y posa des principes d'une fécondité remarquable pour l'explication d'un grand nombre de faits dans la constitution des terrains du globe. Presque toutes les roches d'origine ignée renferment de l'alumine et donnent par conséquent un résidu argileux quand elles se décomposent sous l'influence de l'atmosphère. Ebelmen montre que l'on ne saurait attribuer à l'argile des terrains stratifiés une autre origine que l'entraînement mécanique des résidus provenant de l'altération et de la décomposition des roches ignées. Bientôt il pousse jusqu'aux dernières limites les résultats de son travail analytique, et, les jugeant avec sa profondeur habituelle, aborde et résout une question des plus importantes pour l'histoire naturelle du globe, à savoir les rapports qui existent nécessairement entre les phénomènes de l'altération des roches et la composition de l'air atmosphérique. Les diverses bases qui se séparent de la silice par la décomposition des roches ignées déterminent en effet, en se peroxydant et en se carbonatant, la précipitation, la minéralisation de l'oxygène et de l'acide carbonique. Ce dernier élément surtout est absorbé en grande quantité, et un calcul bien simple montre qu'une faible épaisseur de roches plutoniques décomposées suffirait pour la précipitation et l'absorption complètes de l'acide carbonique contenu dans l'atmosphère. Or, les couches argileuses des terrains stratifiés accusent la décomposition de masses immenses de roches plutoniques, et par conséquent la précipitation de quantités d'acide carbonique hors de toute proportion avec celles qui existent actuellement dans l'air. Ce résultat s'explique sans qu'il soit nécessaire d'admettre que l'air ait eu, aux diverses époques géologiques, une composition très différente de celle qu'il présente aujourd'hui. Ebelmen voit, en effet, dans les phénomènes volcaniques, la principale cause qui restitue à l'atmosphère l'acide carbonique que la décomposition des roches en précipite conti-

nuellement; il insiste sur ce fait intéressant, *que la formation des roches ignées est accompagnée du dégagement d'un gaz que précipitera et que fixera ensuite la destruction des mêmes roches*. Tous les faits qu'Ebellen a consignés dans ses mémoires font, comme il le dit lui-même dans son style clair et concis, ressortir la liaison intime que tous les grands phénomènes de la nature ont les uns avec les autres. — « La chaleur centrale, ajoute-t-il, cause première de toutes les actions volcaniques, paraît indispensable à l'entretien de la vie organique à la surface. Supprimez les phénomènes volcaniques, et bientôt l'acide carbonique de l'air aura disparu. Cette vie intérieure du globe terrestre, rendue manifeste par les mouvements de sa croûte solide, par les déchirements du sol, par ces violentes éruptions de gaz et de matières en fusion, serait une des conditions essentielles du maintien de la vie à sa surface. Quand Saussure eut démontré par ses belles expériences cette admirable loi de la nature en vertu de laquelle le carbone passe de l'atmosphère dans les végétaux pour être bientôt restitué à l'état d'acide carbonique, soit par leur décomposition, soit par les animaux qui s'en nourrissent, on crut que cette rotation du carbone assurait la permanence de la composition de l'air atmosphérique. On voit maintenant qu'il faut faire intervenir dans la question des phénomènes d'un tout autre ordre, et que les éléments minéraux de la croûte terrestre courent aussi, par des réactions inverses les unes des autres, à la production de cet équilibre dans l'action des plantes qui lui rendent l'oxygène que l'homme et les animaux lui ont enlevé. Eh bien! ce balancement imaginaire n'est plus qu'un phénomène de détail passant inaperçu à côté des sources d'altération purement géologiques qu'Ebellen a découvertes et dont il a calculé les effets. C'est par masses immenses que les roches qui se désagrègent sans cesse pour former les terrains de transport, enlèvent, par leur fer, son oxygène à l'air, qu'elles en soutirent l'acide carbonique par leur chaux. La terre y rejette, au contraire, des masses non moins grandes d'acide carbonique par ses volcans; elle lui en restitue des quantités non moins considérables par une foule de combustions lentes qui se passent à sa surface. L'air est donc un élément géologique changeant sans cesse et déterminant sans cesse les changements que la surface du globe subit. Ebellen a laissé ainsi une trace profonde dans l'histoire de l'air et dans celle de la physique du globe. Tous ces

brillants travaux eussent suffi sans contredit à la gloire d'Ebellen; mais il lui était donné d'aller plus loin encore et de faire une de ces découvertes qui perpétuent un nom dans la postérité. Le monde savant s'étonna tout à coup à la lecture faite, le 8 novembre 1847, à l'Académie des sciences, d'un *Mémoire (1) sur une nouvelle méthode pour obtenir des combinaisons cristallisées par la voie sèche, et sur ses applications à la reproduction des espèces minérales*. C'est qu'en effet Ebellen venait de faire une découverte du premier ordre en imaginant une méthode propre à obtenir, par la voie sèche, à l'état de cristaux parfaits, des composés semblables à ces corps naturels que nous connaissons sous les noms génériques de *pierres siliceuses*, de *pierres gemmées* et de *pierres précieuses*; corps remarquables, comme on sait, par leur insolubilité dans l'eau et les autres liquides neutres et par leur extrême résistance à toute cause qui tendrait à en altérer la composition. La méthode imaginée par Ebellen est d'une grande simplicité. Quand on soumet à la température ordinaire ou à des températures peu élevées l'eau tenant en dissolution certains sels, l'évaporation de cet eau donne naissance, la plupart du temps, à des combinaisons cristallisées. Pourquoi n'en serait-il pas de même de substances qui se volatilisent à de très hautes températures, et qui ont la propriété, quand elles sont en fusion, de dissoudre la plupart des oxydes métalliques? Ebellen avait à sa disposition les fours à porcelaine de Sèvres, qui produisent de très hautes températures; il ne douta pas un seul instant qu'en y plaçant des corps fusibles, tels que l'acide borique, le borate de soude, l'acide phosphorique, avec des proportions de certains oxydes calculées d'avance, il ne parvint, par suite de l'évaporation lente du dissolvant, à produire des combinaisons cristallisées exactement comme on obtient des cristaux d'alun en faisant évaporer l'eau qui tient ce sel en dissolution. Le succès dépassa toutes ses espérances, et l'on comprend aisément l'effet que produisit ce travail, si l'on considère la simplicité des moyens à l'aide desquels la synthèse chimique a été assez puissante pour produire un grand nombre de cristaux naturels qui ne l'avaient jamais été auparavant dans les laboratoires. Ebellen commença ses recherches par la reproduction d'une grande famille de minéraux isomorphes entre eux (à l'exception de la cymophane), cristallisant généralement en octaèdres réguliers, et qui sont formés par la combinaison d'un sesquioxyde et d'un protoxyde, équivalent à équivalent. Le spinelle blanc, le spinelle rose, le spinelle noir, le fer chromé natif, qui tous cristallisent en octaèdre, furent reproduits, ainsi que la cymophane, qui affecte la forme du prisme rhomboïdal droit. Il obtint

(1) Voir les *Annales de Physique et de Chimie*, 3^e série, t. 22 (1848).

l'émeraude en cristaux hexagonaux, incolores ou verts, le péridot en longs prismes à six faces biselés. En se servant du borax comme dissolvant, il réussit à obtenir le corindon hyalin en tables hexagonales. De plus, dans le cours de ces recherches, il prépara des corps isomorphes avec les précédents et qui n'ont pas encore été rencontrés dans la nature, l'aluminate de cobalt, celui de manganèse, des chromites de fer, de magnésie, de manganèse, cristallisés tous en octaèdres, des aluminates de baryte et de chaux. Tous ces minéraux obtenus par la synthèse ont été soumis à l'analyse chimique, aux observations cristallographiques et physiques les plus minutieuses, et leur identité avec les minéraux naturels est sortie victorieusement de toutes ces épreuves; ils ont même composition chimique, même densité, même forme cristalline, même dureté, mêmes propriétés optiques. Ebelmen s'est demandé s'il était permis d'espérer qu'on arriverait à reproduire les pierres fines comme le spinelle, le cymophane, le corindon, sous un volume assez notable pour qu'on pût en tirer parti. Toutes ses expériences avaient été faites dans le four à porcelaine, appareil dont on élève lentement la température jusqu'au blanc naissant, en arrêtant le feu au moment précis où la température a atteint une certaine limite. Dans ces conditions, l'évaporation de l'acide borique ne peut guère avoir lieu que pendant les cinq à six dernières heures de cuisson; aussi n'a-t-il pu opérer généralement que sur quelques grammes de mélange. Il pensa qu'en employant une masse plus considérable de matière et en effectuant l'évaporation du dissolvant dans un appareil entretenu pendant longtemps à une haute température, comme les fours à rechauffer le fer par exemple, on arriverait à reproduire des cristaux plus volumineux, et par conséquent à faire des applications industrielles de cette méthode de cristallisation. Cette prévision était conforme à toutes les analogies. Il poursuivit son œuvre avec cette persévérance qui toujours lui avait procuré le succès; et trois ans environ après son premier mémoire, le 3 mars 1851, il lut à l'Académie des sciences un nouveau mémoire *sur des combinaisons cristallisées*. Les résultats dont il rendit compte vinrent compléter et étendre ceux déduits de son précédent travail. En modifiant les conditions de l'expérience, il avait obtenu des cristaux sinon plus nets, du moins de dimensions bien plus considérables que les premiers. Il avait étendu et varié ses expériences sur l'emploi des divers dissolvants de la voie sèche, et préparé ainsi quelques nouvelles combinaisons cristallisées analogues à des espèces minérales connues et paraissant fournir des types auxquels on doit rapporter la composition de ces espèces.—Dans ses premiers essais, il s'était principalement servi d'acide borique comme dissolvant; les ex-

périences avaient été faites à la chaleur des fours à porcelaine de Sèvres, et les conditions étaient loin d'être favorables pour obtenir des cristaux un peu volumineux. Il se servit cette fois des fours à feu continu employés pour la cuisson des boutons. Les mouffles dans lesquelles s'opère cette cuisson sont constamment chauffés à la chaleur du blanc naissant. Cette température est peut-être inférieure à celle à laquelle on arrive dans les fours à porcelaine, mais l'expérience a prouvé qu'elle était parfaitement suffisante pour le but proposé. Il refit, en effet, tous les cristaux qu'il avait précédemment reproduits; ces cristaux avaient 3 et 4 millimètres de côté, et il put en étudier les angles au goniomètre. Il refit même des minéraux qui n'avaient pu être obtenus dans les fours de Sèvres. En poursuivant la reproduction de ces beaux minéraux, il découvrit de nouvelles combinaisons, les magnésoborates, dont la constitution chimique est fort remarquable. Ces travaux ont tous une grande portée, et l'on peut dire qu'Ebelmen a tracé une voie nouvelle dans l'étude de la minéralogie et de la géologie. En même temps qu'il reproduisait tous les minéraux de la famille des spinelles, Ebelmen avait, dès 1847, commencé des études semblables sur la cristallisation des silicates infusibles à la température de nos fourneaux, et avait donné quelques exemples de ces cristallisations. Depuis lors, il étendit ses expériences à un grand nombre d'autres silicates, et il avait entrepris une grande série de recherches sur cette matière quand la mort est venue le surprendre au milieu de ces intéressants travaux. Parmi les silicates, il refit le péridot magnésien en cristaux de plusieurs millimètres de longueur, d'une admirable netteté, transparente, identique, pour la forme cristalline, avec le péridot du Vésuve. Il réalisa le bisilicate de magnésie, qui n'est pas encore connu à l'état de pureté, mais qui serait le type des pyroxènes, des brouzites, des diallagés. Il effleura l'étude des silicates de zinc. Il obtint l'alumine en cristaux transparents et très nets. Au lieu de la silice, il employa comme fondant le carbonate de baryte, le carbonate de soude, la chaux, l'oxyde de manganèse, l'oxyde de cerium. La substitution de ces fondants à la silice le conduisit à la découverte de ce fait d'une haute importance minéralogique, que des corps tout à fait étrangers à l'espèce chimique qui cristallise peuvent cependant se mélanger en forte proportion avec elle sans en changer la forme, mais en modifiant seulement la couleur et l'aspect extérieur des cristaux. L'alumine, en cristallisant au milieu du borate de manganèse, se laisse en effet imprégner par ce dernier corps, que les acides peuvent enlever sans que la forme des cristaux soit altérée et sans qu'ils se désagrègent. C'est donc un simple mélange comparable à ceux qu'o-

Haüy a tant de fois cités comme exemple, et par là Ebelmen nous enseigne avec quelle réserve on doit discuter le résultat des analyses des minéraux même cristallisés quand il s'agit de déterminer leur formule véritable ; combien il est probable qu'un grand nombre d'entre eux contiennent en mélange des matières tout à fait étrangères à la substance même des métaux, de sorte qu'on est exposé à faire entrer dans le calcul de leur formule chimique des éléments qui ne lui appartiennent pas, faute d'en connaître le véritable rôle. En recourant aux phosphates alcalins comme dissolvant, Ebelmen a produit de magnifiques cristaux d'acide titanique ressemblant au titane aciculaire renfermé dans les cristaux de quartz. Il a fait aussi cristalliser par le même procédé l'acide niobique et l'acide tantalique ; mais il n'a fait qu'effleurer à peine l'étude de ces corps qui, dans sa pensée, doivent donner, à de hautes températures, des combinaisons douées d'une grande stabilité. — Ebelmen présentait encore, le 12 mai 1851, à l'Académie, une nouvelle série de recherches sur le même sujet. Cette fois, ce n'est plus de fondants acides qu'il se sert, il emploie les fondants alcalins, les carbonates de potasse et de soude. Comme l'acide borique, ces corps présentent la triple propriété d'être liquides à des températures qu'on obtient aisément dans nos fourneaux, de dissoudre un grand nombre d'oxydes métalliques, et enfin de se volatiliser en entier dans des vases ouverts à des températures un peu supérieures à celle de leur fusion. On varie les résultats en se servant de silicates chargés d'un grand excès d'alcali. C'est ainsi que Ebelmen obtient en cristaux le *péridot magnésien*, qu'il avait déjà recueilli autrement, le *titanate de chaux*, le *titane rutile*, en prismes d'un beau rouge et sous la même forme que le rutile de la nature ; puis la *glucine* en cristaux, dont il démontre l'isomorphisme avec l'alumine et qui ont toute la dureté du corindon. Dans une continuation des mêmes recherches, Ebelmen a recours à des réactions nouvelles. Une de ses dernières communications à l'Académie (17 novembre 1851) fait connaître un mode de précipitation par voie sèche tout à fait comparable à la précipitation par voie humide. Il pénètre plus encore qu'il ne l'a fait jusque-là dans le domaine de la géologie, et ce travail qui l'occupait au moment de sa mort se rattache aux grands phénomènes de la constitution des roches. Ebelmen fait agir la chaux en gros fragments sur le borate de magnésie ; il précipite celle-ci et fait naître des cristaux cabo-octaèdres semblables à la *periklase* de la sommal. Il produit ainsi, et avec autant de facilité, des cristaux de protoxyde de nickel, de cobalt, de manganèse, de fer oxydulé. Il fait réagir la chaux sur une silicate d'oxyde de titane et d'alcali entièrement vitreux ; la matière prend un aspect

cristallin ; il la soumet à l'action des acides et isole de la masse un sable cristallin qui n'est autre que le minéral connu sous le nom de *perowskite*. Une réaction semblable lui donne des combinaisons cristallines analogues aux minéraux connus sous le nom de *tantalite* et de *pyrochlore*. — Ebelmen se contenta d'indiquer ces premières applications par voie sèche ; il les considéra comme un point de départ pour de nouvelles expériences. Quel parti eût tiré sa vaste intelligence de ces nouvelles applications, s'il lui eût été donné de les continuer ! En terminant cette communication, il signale l'intérêt que présentent les phénomènes de la précipitation par voie sèche au point de vue géologique. Les observations établissent, en effet, que les masses de matières éruptives qui ont traversé à diverses époques les terrains stratifiés, ont exercé sur eux une action des plus énergiques, qui ne saurait être expliquée par l'action de la chaleur seule, et dont on a exprimé l'effet par le mot *métamorphisme*. On a remarqué en outre que la plupart des espèces minérales de formation ignée appartiennent à ces zones de contact entre les roches éruptives et les terrains où elles sont insinuées. Des gîtes métallifères importants, et qui n'affectent pas la forme des filons ordinaires, existent souvent le long de ces lignes de jonction. Telle est, par exemple, le mode de gisement le plus fréquent du fer oxydulé. Si des roches calcaires se sont trouvées un long espace de temps en contact avec des roches silicatées à l'état de fusion, il a dû se produire, outre la fusion et la cristallisation du carbonate de chaux, des réactions entièrement comparables à celles qu'Ebelmen a découvertes. Les dégagements si abondants d'acide carbonique qui accompagnent partout l'activité volcanique ne semblent-ils pas indiquer la réaction réciproque des roches silicatées en fusion sur les matériaux calcaires, et par conséquent la continuation du phénomène *métamorphique* à l'époque actuelle ? Au milieu de ces immenses travaux, Ebelmen trouvait encore le temps de traiter une foule de questions soit à la société d'Encouragement, soit comme membre de diverses commissions officielles du jury de l'Exposition de l'industrie en 1849 et de l'exposition de Londres. A l'Ecole des Mines, il remplissait avec une grande distinction ses fonctions de professeur, et, fidèle aux traditions de M. Berthier, il donnait tous ses soins à son cours de docimasia. Le cours sur les arts céramiques qu'il fit au Conservatoire des Arts et Métiers a excité un vif intérêt. La mort d'Ebelmen laisse au Conservatoire une lacune difficile à remplir. Sa parole nette et élégante faisait de ce cours tout pratique une instruction pleine d'attrait. La première partie surtout était entièrement neuve ; elle était comme le résumé des travaux d'Ebelmen sur les silicates, sur la décomposition des roches, sur la théorie

de la cuisson et la conduite des fours. — Administrateur de la manufacture de porcelaine de Sèvres, Ebelmen, en continuant l'illustre Brongniart, imprima aux travaux une direction intelligente et active. Il entra franchement dans la voie des progrès les plus récents au double point de vue de l'industrie et de l'art. Le procédé de coulage connu déjà n'avait été ni suffisamment étudié ni sérieusement appliqué. Sous la direction d'Ebelmen, ce procédé est arrivé à un rare degré de perfection, et l'on a pu, après avoir vaincu toutes les difficultés, fabriquer des pièces d'une grande légèreté, d'une pureté de forme et d'une élégance irréprochables, dans des dimensions jusqu'alors réputées impossibles. — C'est également sous la direction d'Ebelmen que, dans la cuisson de la porcelaine dure, on est arrivé à substituer complètement la houille au bois; la solution de ce problème a créé pour la manufacture une économie de plus des deux tiers sur la valeur du combustible. C'est encore à lui qu'on devra la rénovation de la fabrication de la porcelaine, cette poterie si estimée des artistes. La fabrication des émaux sur métal lui est redevable d'une impulsion toute nouvelle. Il a enrichi cet art de l'application des émaux de grandes dimensions sur plaques de tôle. — Ses travaux sur les fourneaux métallurgiques ont jeté un nouveau jour sur la théorie de la cuisson dans les fours à porcelaine, et en ont fait comme une science exacte et un art de précision. — Au point de vue de l'art, il avait su s'entourer d'hommes d'un talent éprouvé. Sans être exclusif, son goût était toujours pur, ses appréciations justes et délicates. Chacun peut se souvenir du succès obtenu par les produits de la manufacture de Sèvres à l'exposition du Palais-Royal, en 1850. — Administrateur éminemment consciencieux et juste, Ebelmen a emporté les regrets des nombreux employés et agents de tout grade placés sous ses ordres. Tel fut Ebelmen dans sa double carrière scientifique et administrative. Il a acquis dans la science une gloire impérissable; il a inscrit son nom parmi les plus utiles dans l'histoire des hautes industries métallurgiques; il a jeté de vives lumières sur les relations de l'atmosphère avec les phénomènes géologiques; il a concouru par de brillantes recherches aux progrès de la chimie organique, et s'est illustré par une de ces découvertes, la reproduction des pierres précieuses, qui, à elle seule, suffirait à la gloire d'un savant. On peut affirmer qu'Ebelmen n'a joui que d'une faible partie du renom que ses travaux lui mériteront aux yeux de la postérité. Un jugement sain et droit, une grande finesse d'esprit, une intelligence prompte et vive, une étonnante rapidité de conception, une lucidité et une profondeur de vues remarquables, une prodigieuse mémoire, distinguaient cette nature privilégiée. Dans chacune de ses recherches,

Ebelmen saisissait dès l'abord le grand côté de la question; il atteignait à une solution neuve, originale, féconde en résultats, sans hésitation et avec une simplicité de moyens qu'égalait seul l'éclat de la découverte. — Aux dons de l'intelligence et de l'esprit, Ebelmen joignait les plus heureuses qualités du cœur. Il avait cette bonté, cette douceur, cette simplicité qui sont le propre des âmes élevées, — un caractère ferme et modéré et une modestie égale à son talent. Ebelmen est mort le 31 mars 1852, avant d'avoir accompli sa 38^e année ! La mort l'a enlevé au milieu de ses travaux, au moment où, dans toute la puissance de son intelligence, dans toute la maturité de son talent, il touchait aux plus hautes, aux plus difficiles solutions. Sa mémoire sera précieusement gardée dans le corps des ingénieurs des mines, qu'il a illustré; le temps ne saurait l'effacer du souvenir de ceux qui admirent les plus belles facultés de l'intelligence unies aux plus nobles qualités du cœur. S—GE.

EBER (PAUL), né à Ritzingen en Franconie, le 8 novembre 1511, reçut sa première éducation de son père, qui l'envoya ensuite à Anspach continuer ses études. Paul étant quelque temps après tombé malade, Jean son frère alla le chercher, et, malgré les ordres de son père, crut devoir le ramener à pied. Ils n'avaient fait que la moitié du chemin, que la fatigue empêcha Paul d'aller plus loin. Cependant un boucher qui passait à cheval consentit à y laisser monter Eber. Jean et le boucher suivaient à pied, lorsque le cheval renversa son cavalier et le traîna pendant près d'un quart de mille, et cependant Paul n'eut qu'une légère blessure à la tête : on en cacha à son père la cause, mais quelques jours après survint une enflure au col, et malgré tous les remèdes, Paul resta le col tordu, et devint bossu; il avait alors treize ans. En 1525, son père l'envoya à Nuremberg, où il eut pour maître Jean Ketzmann et Joachim Camerarius, et se distingua entre tous ses condisciples. Il alla à Wittemberg, et comme il avait une très belle écriture, Melanchthon l'employa d'abord comme secrétaire; bientôt l'amitié la plus étroite les unit, et Melanchthon n'entreprenait plus rien sans avoir consulté Eber, ce qui fit appeler ce dernier *Répertoire de Melanchthon*. Après avoir tenu pendant quelque temps école chez lui, Eber fut nommé professeur de grammaire, puis appelé à professer presque toutes les parties de la philosophie. Il fut aussi, en 1541, envoyé avec Melanchthon au colloque de Worms. Après la mort de Jean Forster, en 1556, il obtint la chaire d'hébreu; en 1558 il devint premier pasteur de l'église de Wittemberg. Il mourut en revenant d'Altenbourg, le 10 décembre 1569. C'était un homme très savant et d'une conduite irréprochable. C'est à ses qualités et à sa difformité que l'on a fait allusion dans ce distique :

Hic jacet Pauli contractum corpus Eberi,
Qui studuit facere et dicere recta aliis.

On a de Paul Eber : 1° *Expositio Evangeliorum dominicalium*. 2° *Calendarium historicum*, Wittemberg, 1551, in-4°. Les événements n'y sont pas racontés dans l'ordre chronologique, mais rapportés au jour où ils ont eu lieu, en suivant l'ordre du calendrier. 3° *Historia populi Judaei à reditu Babylonico ad Hierosolymæ excidium*; cette histoire a été traduite en français sous ce titre : *Etat de la religion et République du peuple judaïque*, etc., Genève, 1561, in-8°; *ibid.*, 1563, in-8°. Des hymnes sacrés (en allemand).

A. B.—T.

EBERARD, duc de Frioul, vivait au 9^e siècle. L'empereur Lothaire, petit-fils de Charlemagne, investit, avant 848, Eberard du duché de Frioul, l'un des plus importants parmi les grands fiefs d'Italie. Il le chargea en même temps de réprimer les incursions des Slaves, avec lesquels son gouvernement confinait. Eberard épousa Gisèle, fille de l'empereur Lothaire. Il est probable qu'il mourut en 867, laissant quatre fils. Unroc, l'aîné, ne lui survécut pas longtemps; mais Bérenger, le second, après avoir été duc de Frioul, fut roi d'Italie et empereur.

S. S.—I.

EBERHARD ou EVRARD, de Béthune dans l'Artois, surnommé *Gréciste*, à cause du titre d'un de ses livres, vivait en 1124 ou 1212 : voilà tout ce qu'on sait de sa personne. Aucun bibliothécaire d'ordres religieux ne l'ayant mentionné, on a lieu de croire qu'il était laïc, ou du moins ecclésiastique séculier. Il a laissé : 1° *Græcismus, de figuris et octo partibus orationis; sive grammaticæ regulæ versibus latinis explicatæ*. C'est un ouvrage de grammaire, dans le genre du Donat, et dont on faisait autrefois usage dans la plupart des écoles de France, d'Allemagne, des Pays-Bas. La 1^{re} édition serait celle de Lyon, 1483, in-4°, avec un commentaire de Jean-Vincent Metulinus, qu'on croit n'être autre que Quillet, ou Quillot, professeur de belles-lettres à Poitiers; mais il est possible que l'indication de 1483 soit une faute, et qu'il faille lire 1493. Il est certain du moins qu'il en existe une édition de Paris, 1487, in-fol., que Mercier de St-Léger dit avoir vue. On en donna une édition à Lyon, en 1490, in-4°. Prosper Marchand en cite une d'Angoulême en 1493, mais dont il n'indique pas le format, et que Mercier de St-Léger regarde au moins comme douteuse. 2° *Anti-hæresis* : ouvrage de controverse contre les Vaudois des Pays-Bas, que l'on appelait en flamand *piples* ou *piphles*. Sur 28 chapitres que contient l'ouvrage, 24 sont consacrés aux piples. Quelques personnes pensent que ce traité est d'un autre Eberhard, qui aurait été non-seulement contemporain, mais encore concitoyen du Gréciste. J. Gretser fit imprimer l'*An-*

ti-hæresis, dans un recueil qu'il intitula : *Trias Scriptorum adversus Valdensem sectam*, Ingolstadt, 1614, in-4° : ce recueil a été reproduit dans le tome 12 des *J. Gresteri opera omnia*, et encore dans les éditions de la *Bibliotheca patrum*, données à Cologne et à Lyon. C'était d'après un manuscrit qu'il tenait du P. Rosweyde, que Gretser avait donné son édition. 3° Plusieurs ouvrages qui sont restés manuscrits, et que possédaient différentes bibliothèques, ainsi que l'indiquent Valère André, Foppens, Paquot, etc. — Plusieurs écrivains ont porté le nom d'EBERHARDUS, et sont mentionnés par J.A. Fabricius, dans sa *Bibliotheca latina medicæ et infirmæ ætatis*.

A. B.—T.

EBERHARD le Barbu, premier duc de Wurtemberg. Voyez WURTEMBERG.

EBERHARD (CHRISTOPHE), aumônier général des armées russes, sous le général Weide, dans l'expédition sur la Moldau, en 1711, crut avoir trouvé, en société avec le diacre Chr. Semler, un procédé sûr et facile pour la détermination des longitudes sur terre et sur mer : il le présenta en 1717, au czar Pierre, alors à Amsterdam. Après divers voyages faits en Angleterre, en Russie, etc., le roi de Danemark le nomma vice-président à Altona, pour y achever ses expériences. Rappelé en Russie par le czar, il fut envoyé au Kamtschatka, où l'on devait équiper un bâtiment pour reconnaître les côtes d'Amérique. La mort du czar survenue inopinément, fit échouer cette expédition, et Eberhard revint en Allemagne. Il mourut à Halle, en 1730, âgé de 75 ans. On a de lui : 1° *Specimen theoriæ magneticæ, quo ex certis principiiis magneticis ostenditur vera et universalis methodus inveniendi longitudinem et latitudinem*, Leipsick, 1720, in-4°, fig., édition faite sans la participation de l'auteur, et traduite en allemand la même année. 2° *Etat des prisonniers suédois en Russie* (en allemand). — Son fils, Jean-Paul EBERHARD, habile architecte, et professeur de mathématiques à Göttingue, né à Altona le 25 janvier 1723, est mort en 1795, après avoir publié : 1° *Description d'une nouvelle planchette*, etc. (en allemand), Halle, 1753, in-8°, avec 4 planches. 2° *De transportatore novoque ejusdem usu*, Göttingue, 1754, in-4°. 3° *Essai sur l'art de la guerre, et Recherches sur les causes de la grande supériorité de l'attaque sur la défense*, traduit du français en allemand, *ibid.*, 1757, grand in-8°, avec 8 planches. 4° *Description des environs de Göttingue*, avec deux petites cartes, 1760, in-8°.

C. M. P.

EBERHARD (JEAN-PIERRE), docteur en médecine, naquit dans la ville d'Altona en 1727, et mourut à Halle le 17 décembre 1779. Il embrassa l'étude de toutes les sciences médicales, et y joignit celle des mathématiques. Les vastes connaissances qu'il avait acquises, le firent appeler, dès l'âge de vingt-six ans, à professer les mathématiques, la physique, et ensuite la mé-

decine, à l'université de Halle. Il a beaucoup écrit, et ses ouvrages sont composés dans un excellent esprit. On trouve dans la plupart, des vues d'un intérêt général. Eberhard écrivit en langue allemande : voici la traduction des titres de ses principales productions : 1° *Traité sur l'origine des perles*, Halle, 1750, in-8°. 2° *Principes élémentaires de physique*, ibid., 1753, in-8°. 3° *Mélanges d'histoire naturelle, de médecine et de morale*, ibid., 1759, 3 vol. in-8°. 4° *Divers traités de mathématiques appliquées*, ibid., 1786, 3^e édition, in-8°. Ces traités sont relatifs à l'optique, à la gnomonique, à la construction des moulins et des machines nécessaires à l'exploitation des mines. F—R.

EBERHARD (JEAN-AUGUSTE), philosophe distingué, et un des meilleurs écrivains de l'Allemagne, naquit le 31 août 1739, à Halberstadt, où son père remplissait les fonctions de maître de chant et d'instituteur à l'école de St-Martin. Après avoir étudié à l'université de Halle, il entra comme précepteur dans la maison du baron Von der Horst, qu'il suivit à Berlin, lorsque ce seigneur fut attaché à l'administration des Etats prussiens. La société de M. Van der Horst, homme d'Etat très distingué, et celle des personnes qui se rassemblaient chez lui, ne contribuèrent pas peu à former son goût et à développer son talent. Nommé pasteur de la maison de travail (Arbeitshaus), il reprit avec ardeur ses études théologiques. Les progrès de la philosophie et d'une connaissance plus approfondie de l'antiquité, et l'exemple de Frédéric le Grand, avaient ébranlé le système des idées reçues en cette science, et tout ce qui approchait ce monarque ou vivait dans son atmosphère, était entraîné vers les opinions nouvelles. Trop versés dans l'histoire de l'esprit humain pour ne pas savoir que chaque génération a sa livrée, et qu'il faut la faire porter aux principes les plus salutaires, quand on veut leur conserver toute l'influence qu'ils méritent, les philosophes religieux de l'Allemagne se hâtèrent de placer les dogmes fondamentaux de la révélation sous l'égide des doctrines philosophiques les plus accréditées ; les théologiens protestants, de leur côté, crurent devoir faire quelques pas à la rencontre d'auxiliaires aussi estimables. Si Eberhard doit être rangé parmi ceux qui trop avides de gagner quelques esprits superbes, ou mettant un trop haut prix aux suffrages de métaphysiciens absorbés par de vaines spéculations, oublièrent trop ces besoins de tous les peuples et de tous les degrés de civilisation, que l'Evangile du Christ à tous prévus, tous embrassés, il faut lui rendre la justice de dire que sa conduite lui fut dictée par les motifs les plus louables, et que, si la révolution théologique qu'il provoqua ou dont il donna au moins le signal par son *Apologie de Socrate* (1772) dépassa bientôt le but qu'il s'était proposé, il se tint toujours dans les bor-

nes qu'il s'était fixées lui-même en entrant dans cette carrière, et dans lesquelles il tâcha plus tard de ramener par son *Amyntor* (1782) les hommes qu'une ardeur inconsidérée, l'amour-propre et la contagion d'une hardiesse innovatrice conduisaient au déisme pur. Quoi qu'il en soit, comme son *Apologie de Socrate* a eu une influence aussi décisive sur les destinées de son auteur que sur les études néologiques en Allemagne, nous ne pouvons nous dispenser d'entrer dans quelques détails sur un livre dont le style élégant et pur, en opérant un changement dans la manière d'écrire des théologiens luthériens, a placé en même temps Eberhard au premier rang des écrivains de son pays. Semler venait, dans son *Institutio ad liberalem eruditionem theologicam*, dans ses *Historiæ eccles. selecta capita*, et dans ses *Recherches sur le canon* (en allemand), de porter le flambeau d'une critique hardie dans l'histoire de l'Eglise des premiers siècles. Excité par les travaux de son maître, Eberhard avait lui-même, depuis son établissement à Berlin, repris l'étude de cette partie de l'histoire ecclésiastique, et cherchait l'occasion de faire servir son talent, comme écrivain, à répandre les idées de Semler, et à amener une réforme dans celles du public sur le même sujet. La controverse provoquée par le *Bélisaire* de Marmontel, la lui présenta. (Voy. TURGOR.) Parmi les défenseurs des décisions de la Sorbonne, un ministre calviniste d'Amsterdam (Pierre Hofstede), s'était signalé par un prolix commentaire sur la maxime de quelques Pères de l'Eglise (*que les vertus des païens n'étaient que des vices brillants*), et par les efforts qu'il avait faits pour ternir celle de Socrate. C'est, en apparence, pour venger la mémoire de ce philosophe, qu'Eberhard prit la plume contre le ministre hollandais ; mais sa *Nouvelle Apologie de Socrate* embrassait, en effet, l'ensemble des dogmes du christianisme sur la corruption de l'homme, sur la grâce, sur la rédemption et sur les conditions du salut. Partant des principes de la philosophie de Leibnitz sur tous ces points, et en particulier sur la définition de la justice divine que Wolf avait adoptée et développée, et qui faisait consister cet attribut de Dieu dans l'exercice d'une sage bonté, Eberhard, dans cet ouvrage (vers la fin du livre, p. 359 et suivantes), y met en scène Socrate se défendant contre les inculpations de l'Anytus Batave ; mais ce n'est là qu'un cadre, et le but de son avocat était d'opérer sur ces doctrines un changement absolu dans les opinions de ses compatriotes : il l'atteignit en grande partie. Car c'est de la publication de cet écrit, plus encore que de celle des ouvrages de Teller et de Steinbart, que date l'ère de la théologie moderne du nord de l'Allemagne protestante, théologie que ses adhérents croient être le

christianisme pur ramené à ses vérités essentielles et primitives, tandis que ses adversaires ont tâché de la flétrir en la qualifiant de néologie, de socinianisme, de déisme, etc. Ernesti, qui parlait avec mépris des connaissances d'Eberhard, en philologie sacrée et profane, lui conseillait de s'occuper un peu moins du salut des païens, et d'étudier un peu mieux leurs écrits. Parmi les antagonistes que son *Apologie de Socrate* suscita à Eberhard, il vit avec étonnement entrer en lice contre lui Lessing, qui s'était longtemps plu à harceler les théologiens, mais dont la sagacité ne pouvait s'accommoder des contradictions où tombaient les novateurs. Il tâcha de prouver à Eberhard l'incohérence de ses idées sur le sort de l'homme dans une autre vie (*voy.* Mélanges tirés de la Bibliothèque de Wolfenbüttel, n° 7, p. 201 et suivantes, en allemand); après lui avoir fait observer que Socrate lui-même avait soutenu le dogme des peines éternelles (dans le *Gorgias* de Platon, t. 4, p. 169 de l'édition de Deux-Ponts), il s'écriait : « O mes amis, ne nous tar- guons pas de plus de pénétration que Leibnitz, ni de plus de philanthropie que Socrate ! » Cette plaisanterie piqua Eberhard au vif (*voy.* p. 10 et 398, édition de Francfort, de la 2^e partie de l'*Apologie* de Socrate), et concourut, avec d'autres attaques, à lui faire rédiger une suite à son ouvrage : elle parut en 1778. Il y brille un talent non moins distingué que dans la première partie; mais s'il eut tout lieu d'être content de l'accueil que sa nation fit à son *Apologie de Socrate*, il eut à déplorer l'obstacle qu'elle mit à son avancement dans le ministère de l'église. Il désirait ardemment rester à Berlin et y obtenir une place supérieure dans l'ordre ecclésiastique. Dans cette espérance il s'était d'abord soumis à desservir deux chétives cures, dont l'une lui rapportait cinquante écus d'empire (environ 200 francs), l'autre (celle de Stralow, village habité par de pauvres pêcheurs, et distant de la ville d'un mille d'Allemagne) le mettait en jouissance d'un traitement fixe de huit écus, dans lesquels se trouvait compté le prix d'une paire de bottes que le pasteur était censé devoir user au bout de deux ans de courses de Berlin à Stralow. On lui avait promis un dédommagement après deux ans de service; mais ce ne fut qu'après six ans de fonctions dans ces places aussi pénibles que mal payées, qu'il fut nommé prédicateur à Charlottenbourg, et encore fallut-il que le grand Frédéric intervint directement pour lever les difficultés que les préventions nées de son *Apologie de Socrate* opposaient à sa nomination. Ceux même qui admiraient son ouvrage et qui approuvaient ses principes, blâmèrent Eberhard de l'avoir publié; mais ses principes finirent par devenir plus familiers, et aujourd'hui on voit dans l'Allemagne protestante, le pasteur, le professeur,

qui montent en chaire pour prêcher l'évangile au peuple et pour former des ministres futurs, jeter dans leurs livres le doute sur les doctrines reçues en théologie, ou ébranler les principes et la vérité des faits sur lesquels repose la foi chrétienne, sans que le public y trouve rien à redire : tant est grande la révolution que les écrits d'Eberhard et des théologiens de son parti ont produite, en quelques années, dans les opinions des classes supérieures de la société ! Voyant que son Socrate mettait une barrière insurmontable à son avancement, il sentit la nécessité de chercher des ressources dans une autre carrière. Sa place ne suffisait plus à ses besoins; il s'était marié, et lorsqu'en 1778 on lui offrit la chaire de professeur de philosophie à Halle, que la mort de G. Fr. Meyer venait de rendre vacante, il ne crut pas, malgré son peu de goût pour l'enseignement académique, devoir refuser une place honorable et plus adaptée à sa position : il avait été jugé digne de la remplir sur un traité philosophique de la *Théorie de la faculté de penser et de sentir*, qui, en 1776, avait remporté le prix proposé sur cette question par l'académie de Berlin. Le zèle qu'il apporta à remplir ses nouvelles fonctions est suffisamment attesté par la foule d'écrits didactiques sur toutes les parties de la philosophie, qu'il publia dans le cours de sa longue carrière académique; tous sont aussi recommandables par le fond que par la forme. Modèles de précision, de clarté, de correction, et de toute l'élégance que comporte le genre, ils ont, comme ses ouvrages plus étendus, contribué à former le goût de la nation allemande, à assouplir sa langue et à la rendre propre à exprimer toutes les nuances d'idées et de sentiments. Eberhard et Platner, successeur de Wolf, étaient en Allemagne les plus fermes soutiens du système philosophique de Leibnitz, lorsque celui de Kant vint le bannir des écoles. La nouvelle philosophie n'eut, dans son début, aucun adversaire plus courageux et plus adroit qu'Eberhard. Il publia, de 1787 jusqu'en 1795, un journal uniquement destiné à combattre le kantisme, et à prouver que son analyse des facultés humaines n'offrait pas des bases plus solides, des résultats plus certains que celle qui avait été ébauchée par Leibnitz et perfectionnée par ses sectateurs. Il s'attacha surtout à contester la nature purement idéale des notions du temps et de l'espace, qui, selon Kant, ne sont que des formes inhérentes à notre faculté d'apercevoir, des conditions auxquelles son activité est subordonnée, sans que les objets concourent en rien à leur génération. Quel que soit le jugement qu'on doive porter sur le succès de ses efforts, toujours est-il remarquable qu'entre tous ses antagonistes, Kant le jugea seul digne d'une réponse directe (*voy.* KANT). Et l'histoire littéraire n'appellera-t-elle pas l'attention du phi-

losophe sur le spectacle extraordinaire que présente une nation prenant, à des questions de la plus haute métaphysique, un intérêt assez vif pour que plusieurs feuilles périodiques, consacrées uniquement à leur discussion, pussent être accueillies et se soutenir simultanément pendant un assez grand nombre d'années? Soit lassitude, soit dépit de voir un système souvent exposé, dans un langage barbare, qu'il croyait faux et nuisible aux bonnes études, s'emparer de plus en plus des esprits dans toutes les classes lettrées, Eberhard résolut de chercher un délassement utile dans d'autres travaux; et cette détermination enrichit la littérature allemande d'un ouvrage excellent qui remplit une de ses lacunes de la manière la plus heureuse pour la nation, et la plus glorieuse pour son auteur. Six volumes d'un recueil de synonymes, embrassant toutes les parties de la langue allemande, parurent successivement de 1793 jusqu'en 1802, et réunirent tous les suffrages, même ceux des sectateurs de Kant les plus intolérants. S'ils avaient refusé à Eberhard la profondeur et la force de tête dans les discussions métaphysiques, ils furent contraints de reconnaître dans ses Synonymes, un littérateur plein de goût, un esprit aussi pénétrant que juste; mais toute la nation admira la sûreté de son coup d'œil, la finesse de ses aperçus, l'heureux choix et la prodigieuse variété des citations qui appuient des décisions déjà motivées par toutes les raisons que peut fournir une connaissance approfondie de la langue et de ses meilleurs écrivains. L'ouvrage est précédé d'un discours préliminaire où les limites de toute synonymie dans les mots et les règles qui doivent guider le littérateur dans ce genre de recherches, sont déterminées avec plus de netteté que n'avaient fait jusqu'alors les grammairiens, soit indigènes, soit étrangers. Le lecteur qui ne peut recourir à l'original, trouvera un extrait des idées d'Eberhard, sur cette matière, dans l'introduction intéressante que M. Guizot a placée en tête du *Dictionnaire universel des synonymes de la langue française*, publié en 1809, Paris, Maradan, 2 vol. in-8°. Lorsqu'il eut conduit à une heureuse fin ce long travail sur les synonymies d'une langue qu'il avait tant contribué lui-même à épurer, à polir, à enrichir, Eberhard entreprit de faire la revue de ses richesses, en lui associant le tableau de celles de l'étranger, dans un cours de rhétorique et de poétique joint à la théorie générale des beaux-arts. Cet ouvrage, devenu classique en Allemagne, parut de 1803 à 1805, en 4 volumes, sous le titre de *Manuel d'esthétique pour les lecteurs d'un esprit cultivé dans toutes les classes de la société*. Les derniers travaux d'une vie laborieuse, et toute consacrée à la recherche de la vérité, furent un retour vers l'objet de ses premières méditations. La lecture du *Génie du*

christianisme l'avait intéressé; mais son illustre auteur n'avait pas présenté la religion chrétienne du côté qu'Eberhard aimait surtout à la considérer, et qui lui semblait le plus propre à lui gagner les esprits éclairés. Il avait déjà développé, dans son *Amyntor*, l'excellence de la morale évangélique et du caractère de son auteur (p. 220-243); mais il pensait à en faire honneur à la nature humaine, au lieu de la dériver d'une source divine. Il voulut prouver, par un long commentaire historico-psychologique sur l'état politique et moral des contemporains du fondateur du christianisme, que cette religion était née du choc, du concours et d'une fusion, pour ainsi dire, de la culture intellectuelle des Grecs avec la culture morale des peuples de l'Asie, des lumières de la Grèce avec l'enthousiasme et la profondeur de sentiment qui caractérisent les Orientaux; idée plus subtile que vraie et qui disparaît au flambeau d'une saine critique, ainsi que tous les autres vains essais qu'on a tentés de nos jours pour expliquer l'origine de ce législateur sérieux, mesuré et ingénu, dont l'âme fut calme, transparente et profonde comme l'éther, et qui ne ressemble à aucun des grands hommes dont l'histoire nous a transmis l'image. Dans l'introduction à son ouvrage sur *l'esprit du Christianisme primitif* (Halle, 1807-1808, en 3 volumes in-8°), Eberhard s'épuise en conjectures sur les causes qui, en peu d'années, ont fait passer la nation française d'une admiration sans réserve pour la spirituelle frivolité de Voltaire à un goût bien prononcé pour les beautés sombres et austères des écrits de Chateaubriand. Ses raisonnements là-dessus portent presque tous à faux, et ne sont guère propres à faire espérer qu'il ait rencontré juste dans l'explication d'un phénomène qui date de près de 2000 ans, tandis qu'il se trompe si grossièrement sur ce qui est arrivé de son temps et presque sous ses yeux. Le caractère d'Eberhard a été peint en peu de mots par un de ses collègues. « La douceur, dit-il, la bonté en formaient le fond. Ses mœurs étaient simples, son esprit indulgent, sa probité sévère. Il n'eut jamais d'ennemis et ne sut point haïr. Il était un ami sûr et constant. Lorsqu'il apprit, le 6 janvier 1786, la mort de Moses Mendelssohn, il était au moment de commencer une leçon académique; vainement s'efforça-t-il d'articuler, les sanglots étouffaient sa voix, et il fut obligé de quitter l'auditoire. Sa mort fut conforme à sa vie. La veille encore, le 6 janvier 1809, jouissant en apparence d'une bonne santé, il avait fait un souper frugal avec sa digne épouse (née Conrad), et avec un médecin français de ses amis qu'il logeait dans sa maison. La conversation avait été fort animée et avait roulé sur quelques points de la philosophie de Leibnitz. On se sépara à l'heure ordinaire; vers minuit, on crut l'entendre respirer

avec beaucoup de difficulté; sa femme et son ami accourent; il tourne vers eux ses yeux mourants, les salue tendrement de la main, et expire. Dans cet instant où tous les masques tombent, il n'en eut point à quitter. Les mêmes sentiments qui avaient fait le charme de sa vie, en adoucirent les derniers moments. » Son nom, ses écrits, ne mourront qu'avec la littérature, dont ils sont un des plus beaux ornements. Son style, formé sur les meilleurs modèles de l'antiquité et des temps modernes, est cependant singulièrement approprié au génie de la langue allemande. Clair sans jamais être fade, élégant sans recherche, il offre cet heureux mélange de la raison et de l'imagination, du sentiment et de la pensée, qu'il avait recommandé lui-même, dans un de ses premiers écrits, comme le régime le plus salutaire à l'âme, et comme le guide le plus sûr dans le chemin de la vérité. Ses connaissances étaient très variées; il possédait bien les langues savantes, la plupart des langues modernes, et parlait le français avec une pureté rare dans un étranger. Il était bon musicien. On trouve un article instructif de lui sur la *mesure* dans les suppléments au dictionnaire de Sulzer. Il était membre de l'académie royale de Berlin, et avait en 1805 obtenu le titre de conseiller intime de S. M. prussienne. En 1808 la faculté théologique de Halle lui présenta un diplôme de docteur en théologie, en citant comme motif de cet honneur ses ouvrages sur le salut des païens et sur l'esprit du christianisme. Il est mort sans laisser de postérité. Il ne nous reste plus qu'à jeter un coup d'œil rapide sur les plus importants de ses nombreux écrits, en suivant l'ordre chronologique, ils ont tous été publiés en allemand.

1^o *Nouvelle apologie pour Socrate, ou Examen de la doctrine touchant le salut des païens*, par M. J. A. E., à Amsterdam, 1773, in-8°. C'est le titre de la traduction française (par Dumas), de l'ouvrage que nous avons fait connaître, et qui parut pour la première fois à Berlin en 1772, in-8°. Le second volume fut imprimé en 1778.

2^o *Théorie de la faculté de penser et de celle de sentir*, mémoire couronné en 1776, ibid., in-8°.

3^o *Morale de la raison*, ibid., 1781, in-8°.

4^o *Préparation à la théologie naturelle*, Halle, 1781, in-8°.

5^o *Amyntor, histoire en forme de lettres*, Berlin, 1782, in-8°.

Ce roman, qui sert d'enveloppe à une suite de réflexions sur l'excellence de l'Evangile, devait, dans l'intention d'Eberhard, qui se flattait toujours d'obtenir de l'avancement dans le ministère de l'église à Berlin, effacer l'impression défavorable que son Apologie de Socrate avait laissée dans l'esprit de ses supérieurs.

6^o *Théorie des belles-lettres et des beaux-arts*, Halle, 1783, in-8°.

7^o *Mélanges*, 1 vol., ibid., 1784; 2 vol. in-8°, 1788, in-8°.

8^o *Histoire générale de la Philosophie*, ibid., 1787, in-8°, 2^e édi-

tion augmentée, 1796.

9^o *Magasin philosophique* (ouvrage périodique ainsi que le n^o 10, l'un et l'autre principalement consacrés à servir de dépôt aux écrits polémiques des adversaires de la philosophie de Kant), 4 vol. (1788-1791), chacun de 4 parties, in-8°.

10^o *Archives de la philosophie*, 1792-1795, 2 vol. in-8°, chacun de 4 cahiers.

11^o *Sur les formes de gouvernement et leur amélioration*, Berlin, 1793 et 94, 2 parties in-8°.

12^o *Esquisse de métaphysique*, Halle, 1794, in-8°.

13^o *Essai d'un Dictionnaire universel des synonymes de la langue allemande*, Halle, 1795-1802, 6 vol., in-8°.

14^o *Sur le dieu de M. le professeur Fichte et sur l'idole de ses adversaires*, Halle, 1799, in-8°.

15^o *Essai d'un éclaircissement sur l'état de la question dans la dispute entre M. Fichte et ses antagonistes*, ibid., in-8°. Ces deux écrits sont une apologie d'un philosophe dont il ne goûtait pas le système, mais qu'il crut devoir défendre, lorsqu'on lui eut intenté une accusation d'athéisme, pour avoir dit que Dieu ne différerait pas de l'ordre moral établi dans l'univers, et que ces deux termes étaient synonymes.

16^o *L'Esprit du Christianisme primitif*, Halle, 1807-1808, 3 vol. in-8°. Il y a de plus un grand nombre d'articles de lui dans presque tous les journaux littéraires d'Allemagne qui parurent de son temps, surtout dans la *Bibliothèque universelle allemande* de son ami M. Fr. Nicolaï. On peut en voir le détail dans Mensel et dans la Notice que ce même M. Nicolaï a publiée en mémoire de son ami sous le titre de *Gedächtnisschrift auf Johann August Eberhard*, Berlin, in-8°, ornée de son portrait gravé par Chodowiecki, qui se trouve aussi en tête du 37^e volume de la *Bibliothèque universelle allemande*.
S—r.

EBERHARD (JEAN-HENRI), jurisconsulte allemand, et bibliothécaire au gymnase de Cobourg, naquit en 1743 à Hochstædt (dans le comté de Hanau), où son père était ministre. Après avoir enseigné le droit public et féodal à Herborn, il fut nommé en 1767, professeur et conseiller à Cœthen, où il mourut le 28 août 1772, à peine âgé de 29 ans. Outre plusieurs dissertations et opuscules de circonstance, on doit à ce laborieux professeur : 1^o *Mélanges d'Herborn* (*Herbornsche vermischte Beyträge*), Herborn, 1767, in-8°, 8 nos. 2^o *Dictionnaire critique de jurisprudence*, Francfort, 1769-71, in-8°. 3^o *Notices hebdomadaires de Cœthen*, in-4°, depuis le 1^{er} juillet 1769 jusqu'au 12 mai 1771. 4^o *Trois Dissertations pour l'éclaircissement du droit germanique*, Francfort, 1775, in-8°. Tous ces écrits sont en allemand. C. M. P.

EBERHARD (AUGUSTE-GOTTLÖB-CHRISTIAN), un des plus agréables conteurs allemands, naquit en 1769, à Belzig, dans la partie de la Saxe qui dépend actuellement de la Prusse. Il perdit son père à l'âge de douze ans et fut élevé par la

famille de Madaï. On lui fit d'abord étudier la théologie; mais, ne se sentant aucune vocation pour l'état ecclésiastique, il la quitta pour la médecine; il s'occupait en même temps de beaux-arts, pour lesquels son goût s'était développé presque avec fureur à la suite d'une visite dans les galeries de tableaux de Richter et de Winkler à Leipsick. Plein d'ardeur, il trouvait encore le temps de dérober quelques heures à des études aussi sérieuses et aussi vastes, pour s'exercer comme écrivain; il fit à la même époque quelques essais en prose et en vers, mais sans aucune intention de les publier. Ayant trouvé l'occasion d'en insérer quelques-uns dans un journal littéraire, le succès de son conte *la Corbeille de fleurs d'Ida* l'engagea à persévérer dans la carrière des lettres: chacune de ces nouvelles était payée trois louis la feuille: avec l'argent qu'il en recueillit, il fit, en 1793, un voyage à Mayence, et visita les bords du Rhin d'Oppenheim à Neuwied. A son retour, il publia *Ruse pour ruse, ou l'Influence d'un baiser*, qui se trouve dans le premier volume de ses œuvres complètes. Il abandonna ensuite ces travaux pour d'autres plus relevés. Des études médicales et purement scientifiques l'occupèrent pendant quelque temps; il prit une part active aux recherches pathologiques de Meckel aîné, et à celles de Reil sur le système nerveux et sur le cerveau. Ses mémoires à ce sujet sont généralement estimés. A la suite d'un voyage dans la Suisse saxonne, il revint à ses travaux favoris, la littérature, et publia les *Ouvres complètes d'Esope Lafleur*, 1796. Becker se l'attacha pour la rédaction de son *Almanach* et de ses *Récréations*. De 1803 à 1807, il donna 4 volumes de contes, *Esquisses à la plume d'Ernest Scherzer, ou le Raïlleur*, Halle, 1805. A l'occasion des cours de Gall à Halle, il publia *Les doctrines et les actes d'Ischariote Krall*, 1807. Tous ces ouvrages eurent un grand succès, et plusieurs de ses contes furent imprimés jusqu'à dix et quinze fois. Nous devons encore citer de lui: *Salena*, recueil mensuel, 8 vol., Halle, 1812-16, entrepris avec son ami Auguste Lafontaine, l'auteur de *Blanche et Mina*; *Les Roses fugitives*, Halle, 1817; sa charmante nouvelle de *Jeannette et les Poussins*, en dix parties, Halle, 1822, qui a eu un grand nombre d'éditions et fut traduite en latin; enfin un grand poème en vers hexamètres, *Le premier homme et la terre*, Halle, 1828 et 1834. C'est un poème sur la création, qui, sans valoir le *Paradis perdu* de Milton, ne manque cependant ni de dignité ni de mérite; le style en est à la fois simple, noble et animé. En 1835, Eberhard fit un voyage en Italie, à la suite duquel il écrivit sous le titre de: *l'Italie telle qu'elle est*, une réfutation de l'ouvrage de Nicolai: *l'Italie telle qu'elle est réellement*, plutôt que la relation de son propre voyage. Après la mort du célèbre Vater, Eber-

hard se chargea de la rédaction de ses *Annales de la dévotion domestique*, livre d'édification très connu en Allemagne, et qui ne paraissait que chaque année, un peu avant le jour de l'an; il avait pour collaborateurs dans cette œuvre madame Elise de Recke, Tiedge, Gæpp, l'auteur du poème *le Rédempteur*, et quelques autres écrivains distingués. Eberhard s'était réservé comme lot les prières, qui se distinguent par la douce onction dont elles sont remplies. Au milieu de tous ses travaux, il avait encore à diriger une grande librairie établie à Hambourg, sous la raison sociale Renger et Cie. Il se fit remarquer dans cette profession par l'énergie qu'il déploya dans sa lutte pour réprimer la contrefaçon littéraire en Allemagne, ce brigandage organisé et souvent impuni de la propriété littéraire; mérite d'autant plus grand, que la destruction de cet abus nuisait à ses intérêts comme libraire-éditeur. Son établissement fut détruit en grande partie en 1842, par suite du vaste incendie qui dévora presque toute la ville de Hambourg. Eberhard perdit dans cet incendie une partie de sa fortune, qui cependant resta encore considérable. De ce moment, il quitta entièrement le commerce pour se retirer à Dresde, où il mourut au mois de mai 1845. Il avait légué par testament presque toute sa fortune à l'Académie royale de Dresde, dont il avait été pendant longtemps l'élève. Ses *Ouvres complètes* ont été publiées à Halle, en 20 volumes, 1830-31. A. F.—L.—T.

EBERLIN (DANIEL), aventurier allemand, était né à Nuremberg. Il fut dans sa jeunesse capitaine dans un régiment que le pape envoya en Morée contre les Turcs. La campagne finie, il revint dans sa ville natale, et y exerça les fonctions de bibliothécaire. Son humeur inconstante l'entraîna à Cassel, où son talent pour la musique le fit choisir pour maître de chapelle de la cour. Il quitta en 1676 cette ville pour Eisenach, où il fut gouverneur des pages, maître de chapelle, secrétaire intime, inspecteur général de la monnaie, administrateur d'un district. Ennuoyé de ce séjour, il alla s'établir banquier à Hambourg et à Altona; mais au bout de quelque temps, il revint à Cassel, et y mourut capitaine des milices. Ses trios de violon, imprimés à Nuremberg en 1675, prouvent qu'il était d'une grande force sur cet instrument, et très habile dans le contrepoint. E—s.

EBERSPERGER (JEAN-GEORGE), habile artiste et graveur en géographie à Nuremberg, capitaine de la bourgeoisie de la même ville, naquit à Lichtenau en 1695. Après avoir appris la gravure à Nuremberg, et avoir fait quelques voyages pour se perfectionner dans cet art, il fut mis à la tête de la fabrique de cartes de géographie établie à Nuremberg par J. B. Homann en 1702. Jean-Christophe Homann, fils

de ce dernier, étant mort sans enfants en 1730, laissa cet établissement à Jean-Michel Franz et à Ebersperger; celui-ci continua de le diriger avec succès sous le nom d'héritiers Homann. Ebersperger avait des connaissances étendues en architecture et un talent particulier pour la mécanique, et il a perfectionné plusieurs machines et instruments pour graver en fabrique. Il mourut à Nuremberg le 11 août 1760. C. M. P.

EBERT (JACQUES), hébraïsant allemand, et professeur de théologie à l'université de Francfort-sur-l'Oder, dont il fut même recteur pendant les années 1584, 1593 et 1605, naquit, en 1549, à Sprottau en Silésie, et mourut le 5 avril 1614. Ebert acquit une rare habileté en hébreu, et composa même des vers dans cette langue. Voici les titres de ses ouvrages : 1° *Historia juramentorum*, Francfort, 1588, in-8°. 2° *Institutio intellectus cum elegantia*, ibid., 1597. 3° *Electa hebræa 750 à libro Rabbinico Mihchar Happheninim, sive selectarum gemmarum excerpta, et lat. translata; notis verò illustrata a Theod. Ebert*, ibid., 1630, in-12. 4° Quelques quatrains en vers hébreux, qui se trouvent à la suite des *Poëmata hebraica*, de Th. Ebert. J—N.

EBERT (THÉODORE), fils du précédent, se livra comme son père à l'étude de la langue hébraïque, et la professa dans la même université, dont il fut deux fois recteur, en 1618 et 1627. Ses ouvrages, assez recherchés de son temps, sont presque oubliés aujourd'hui. Nous citerons seulement les suivants : 1° *Des Dissertations* touchant la logique, la rhétorique, la physique et l'éthique, écrites en latin, Francfort, 1613, in-4°. 2° *Vita Christi tribus decariis rhythmorum quadratorum hebraicorum*, ibid., 1615, in-4°. 3° *Animadversionum psallicarum centuria*, 1619, ibid., in-4°. 4° *Manuductionis aphoristicæ ad discursum artium sectiones XVI*, ibid., 1620, in-4°. 5° *Chronologia præcipuorum linguæ sanctæ doctorum ab O. C. ad suam usque ætatem*, ibid., 1620, in-4°. 6° *Eulogia jurisconsultorum et politicorum qui linguam hebraicam et reliquas orientales excoluerunt*, ibid., 1628 : cet ouvrage contient cent éloges. 7° *Poëmata hebraica*, Leipsick, 1628, in-8°. 8° *Juvenilis philosophia*. 9° *Speculum morale*, in-4°. Théodore Ebert mourut en 1630. J—N.

EBERT (JEAN-GASPAR), savant philologue et bibliographe silésien, fit une étude particulière de l'histoire littéraire de sa patrie, et tâcha de l'illustrer par les ouvrages suivants : 1° *Peplum bonorum ingeniorum Goldbergensium*, Oels, 1704, in-8°, contenant le précis de la vie de cent écrivains ou littérateurs de la ville de Goldberg, la plupart fort obscurs, un distique latin en l'honneur de chacun, et un pareil hommage à cent autres savants illustres du même genre, qui, sans être natifs de

Goldberg, y ont passé une partie de leur vie. 2° *Das croffnete cabinet des gelehrten Frauenzimmers*, c'est-à-dire, *Galerie des femmes savantes*, Leipsick, 1706, in-8°, ouvrage plus détaillé, plus exact et mieux écrit que celui que Paullin avait publié sur le même sujet; il est par ordre alphabétique, et ne comprend guère que les savantes allemandes. 3° *Leorinum eruditum in quo viri quos protulit Leoberga Silesiorum scriptis et eruditione celebres breviter delineantur*, Breslau, 1714, 1717, in-4° : c'est le portrait de cent personnes nées à Lowenberg en Silésie. 4° *Cervimontium litteratum*, Breslau, 1726, in-8°, contenant les éloges de cent littérateurs de Hirschberg, avec des distiques, etc. L'auteur y fait de grandes recherches sur les ouvrages inédits et sur la distinction des noms homonymes de beaucoup d'auteurs peu ou point connus. Cet ouvrage, de même que le *Peplum Goldbergensium*, porte sur le titre *Centuria prima*. L'auteur, accoutumé à compiler les beaux esprits par centaines, espérait donner une deuxième centurie de chacun; mais ce projet est demeuré sans exécution. On sent bien, à cette fécondité, qu'il ne faut pas s'en rapporter aveuglément à ses éloges. — Adam Ebert, né en 1686 à Francfort-sur-l'Oder, y fut professeur en droit; mais s'appliqua par goût à l'étude des langues étrangères, voyagea dans le midi de l'Europe, et en rapporta les meilleurs livres, dont il voulait enrichir sa patrie par des traductions. C'était un esprit original. Après avoir visité les différentes universités d'Espagne, et fait connaissance avec les plus beaux esprits qui y étaient alors, il trouva plaisant de faire courir le bruit de sa mort, et de recueillir les oraisons funèbres et pièces de vers faites sur son trépas. Il laissa cette curieuse collection à l'université de Francfort, avec d'autres manuscrits. Il mourut dans sa patrie, sans avoir été marié, le 24 mars 1735. Le seul de ses ouvrages qui ait conservé quelque importance est la relation de son *Voyage par l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre, en France, en Espagne et en Italie*. Il la publia en allemand, sous le nom d'Aulus Apronius, Villefranche (Francfort s. O.), 1723, in-8°, ibid., 1724, édition augmentée. — David-Frédéric Ebert, bibliothécaire et professeur de langues orientales au gymnase académique de Stettin, né à Colberg en 1740, mort le 15 mars 1789, a publié : 1° *Historia bibliothecæ templi collegiati B. Mariæ dicati*, Stettin, 1784, in-fol. 2° *Notice chronologique et biographique des recteurs de l'école du grand conseil à Colberg, depuis 1548 jusqu'à présent*, insérée dans les *Archives poméranienes*, n° 2, 1783 (en allemand). C. M. P.

EBERT (JEAN-ARNOLD), né à Hambourg, en 1723, est surtout connu par le mérite de ses traductions, et par son talent pour conserver la

couleur originale des ouvrages qu'il a traduits en allemand. Il étudia d'abord à Leipsick, fut nommé, en 1748, conseiller de cour à Brunswick, et gagna l'amitié du duc, qui le nomma chanoine de St-Cyriac. Il occupa pendant longtemps une chaire de professeur à l'institut du Carolineum à Brunswick, et enseigna publiquement la langue anglaise, dans laquelle il était très versé. Il a donné une traduction des *Nuits d'Young*, qui est extrêmement estimée et aussi remarquable par sa fidélité que par son éloquence. Elle est accompagnée de notes très considérables, Leipsick, 1790-95, 5 vol. in-8°. Il a aussi écrit et publié une traduction de la tragédie de *Léonidas*, de Glover, Hambourg, 1778, in-8°. Il a composé aussi, en allemand, quelques épîtres et quelques morceaux de poésies lyriques. Son épître à Conrad Arnold Schmidt est son ouvrage poétique le plus estimé; il a été imprimé séparément, Brunswick, 1772, in-8°. On trouve dans le recueil de poésies lyriques de Ramier quelques-unes des meilleures pièces d'Ebert. On a de lui deux volumes de poésies imprimés à Hambourg, en 1789 et 1793, in-8°. Il mourut à Brunswick, le 19 mars 1795, âgé de 72 ans. G—r.

EBERT (JEAN-JACQUES), mathématicien et philosophe, né à Breslau en 1737, fut lié dans sa jeunesse avec Geller et Ernesti. En 1764, il voyagea en Allemagne et en Italie, devint gouverneur du fils du ministre d'État Teplof à St-Petersbourg, puis en 1769 vint occuper la chaire de professeur de mathématiques à Wittemberg. Il s'acquit une grande réputation par la manière dont il enseigna cette science ainsi que la philosophie, et rendit de grands services à plusieurs familles par la surveillance qu'il exerça sur les élèves confiés à ses soins. Quoique d'une santé très délicate, sa modération et sa tempérance le firent vivre jusqu'à un âge très avancé; son caractère égal, sa gaîté, sa modestie, sa bonté, lui gagnèrent l'amitié de ses contemporains. Il mourut le 18 mars 1805. Ses ouvrages, consacrés particulièrement à l'instruction de la jeunesse, et tous écrits en allemand, se font remarquer par leur profondeur et leur clarté; on y reconnaît la touche d'un homme dont le goût a été épuré et ennobli par l'étude des belles-lettres. Ils donnent en même temps une preuve incontestable de l'activité de leur auteur, qui n'avait guères, pour les composer, que le temps qu'il déroba à son sommeil, parce que ses journées étaient remplies par les visites nombreuses qu'il recevait et par ses occupations habituelles. Ses principaux écrits sont : 1° *Leçons de philosophie et de mathématiques pour les hautes classes*, Francfort et Leipsick, 1773, in-8°; 4° édition, 1790. 2° *Abrégé des principes de logique*, 5° édition, Francfort et Leipsick, 1790. 3° *Abrégé des principes de physique*, Leipsick, 1775; 4° édition, 1803. 4° *Le-*

çons de physique pour la jeunesse, Leipsick, 1776-78, 3 vol. in-8°; 1793-96, ibid. 5° *Éléments des principales parties de la philosophie pratique*, Leipsick, 1784, in-8°. 6° *Entretien sur les principales merveilles de la nature*, 1^{er} volume, Leipsick, 1804, in-8°. 7° *Loisirs d'un père consacré à l'instruction de sa fille*, Leipsick, 1795, in-8°. 8° *Journal pour l'instruction des jeunes dames*, avec figures, de 1794 à 1801. Ces deux livres eurent le plus grand succès. Ebert a aussi publié les *Nouvelles littéraires de Wittemberg*, pour les écrits nouveaux, de 1778 à 1785; et de 1801 à 1804, la nouvelle feuille hebdomadaire de Wittemberg dirigée auparavant par S. C. Tittius. Il a encore donné des éditions de plusieurs livres, et l'extrait de l'introduction complète à l'algèbre par Euler, avec des éclaircissements et des additions, Francfort, 1789. E—s.

EBERT (FRÉDÉRIC-ADOLPHE), bibliographe distingué, naquit le 9 juillet 1791, à Taucha, près de Leipsick. Il fit ses études sous la direction de son père, Samuel Ebert, homme de mérite et aumônier de la fondation de St-Georges, qui lui inspira le goût des lettres. En 1806, le jeune Ebert fut nommé aide-sous-bibliothécaire à la bibliothèque de l'hôtel-de-ville de Leipsick. Dans ce modeste emploi, il eut à lutter contre les atteintes de la misère. En 1808, il commença, à Leipsick, l'étude de la théologie, qu'il continua à Wittemberg, et qu'il quitta, sur les conseils de Dippold, pour se livrer aux études historiques. Ses cours universitaires terminés, Ebert débuta dans le monde littéraire par deux ouvrages intitulés : l'un, *Écrit sur les bibliothèques publiques et en particulier sur les bibliothèques des universités allemandes*, Fribourg, 1811; l'autre, *Hierarchiæ in religionem ac literas commoda*, Leipsick, 1812. L'année suivante, 1813, Ebert s'occupa de l'organisation de la bibliothèque académique de Leipsick; puis, en 1814, il fut nommé secrétaire de la bibliothèque de Dresde. La même année il écrivait : *Vie et mérites de Frédéric Taubmann*, Isenburg, 1814, bientôt suivi de *Torquato Tasso*, d'après Ginguené, Leipsick, 1819; *Éducation d'un bibliothécaire*, ibid., 1820, et *Histoire et description de la bibliothèque royale de Dresde*, ibid., 1822. Il avait de plus donné, sous le pseudonyme de Gunther : *Tableau de la grande bataille des peuples dans les plaines de Leipsick*, Isenburg, 1814; *Histoire de la guerre des Russes et des Allemands contre les Français*, ibid., 1815; *Vie de Napoléon Bonaparte*, ibid., 1817. La bibliothèque de Dresde était vaste et riche; Ebert voulut utiliser les ressources qu'elle lui offrait en s'efforçant d'élever la bibliographie à la hauteur d'une science. Il entreprit en conséquence un *Dictionnaire bibliographique universel*. Sa réputation, déjà bien établie, s'accrut encore par la publication

de cet ouvrage important, et, en 1823, il eut à choisir entre la place de bibliothécaire en chef et professeur à Breslau, et celle de conservateur de la bibliothèque des ducs de Brunswick à Wolfenbüttel. Il préféra ce dernier emploi. Rappelé à Dresde en 1825, en qualité de directeur de la bibliothèque de cette ville, il fut nommé, en 1828, conservateur de la bibliothèque du roi et conseiller aulique. Dans les diverses positions qu'il a occupées, Ebert a fait faire des pas rapides à la science de la bibliographie. Outre les ouvrages d'Ebert cités plus haut, nous indiquons un *Essai sur la connaissance des manuscrits*, Leipsick, 1825-27, 2 vol. C'est une suite de son *Education d'un bibliothécaire*. Le 2^e volume de cet ouvrage a pour titre particulier : *Bibliotheca quælibet byzantinæ codices græci et latini classici*. Il publia en outre : *Périodes du développement intellectuel dans la haute Saxe au moyen âge*, Dresde, 1825, et *Traditions relatives à l'histoire, à la littérature et à l'art des temps passés et présents*, 1825-27, et enfin son *Dictionnaire bibliographique universel*, Leipsick, 1820-1830, 2 vol. in-4^o. Il a pris part aussi à la rédaction de plusieurs journaux et recueils, et particulièrement à la rédaction de la grande encyclopédie allemande d'Ersch et Gruber. Il est mort au mois de novembre 1834. Z.-D.

EBION. Comme le nom d'*Ebion* veut dire en hébreu, pauvre et misérable, Eusèbe et plusieurs autres ont cru qu'Ebion n'avait pas existé, et que les Ebionites n'ont été ainsi nommés, que parce qu'ils faisaient parade de leur misère et avaient des sentiments vils sur la personne de Jésus-Christ. Il paraît cependant beaucoup plus certain qu'Ebion a été un personnage réel, dont le nom a donné lieu à plusieurs allusions peu honorables pour ses sectateurs. Disciples de Cérinthe, Ebion propagea et amplifia les erreurs de ce célèbre hérésiarque. Il prêcha en Asie, même à Rome, et infecta aussi de ses opinions l'île de Chypre. Attachés aux observances du judaïsme, les ébionites se baignaient fréquemment, ne se laissaient toucher par personne, et se livraient à mille pratiques superstitieuses. Ils niaient la divinité de Jésus-Christ, attribuant de faux écrits aux Apôtres, entre autres à St Matthieu et à St Jean ; ayant composé eux-mêmes de faux actes, où ils mêlaient quantité de fables. Le respect que leur avait inspiré St Jacques le Mineur, évêque de Jérusalem, les avait portés d'abord à vanter la virginité ; mais depuis, ils dédaignèrent cette vertu, et se laissèrent aller aux plus infâmes débauches. C'est contre ces hérétiques et contre Cérinthe, leur premier maître, que St Jean, de retour de Pathmos, composa son admirable évangile. C.—r.

EBKO, ECCO, ou plutôt EYKE DE REPKOW, dynaste saxon du pays d'Anhalt, vivait dans la première moitié du 13^e siècle. Les années de sa naissance et de sa mort sont inconnues ; on croit

qu'il a été membre du tribunal impérial en Saxe, qui était présidé par un comte Hoyer de Falckenstein. A cette époque l'étude du droit romain se répandit en Allemagne, les empereurs favorisèrent l'introduction de ce droit ; ils voyaient avec plaisir que les jeunes gens fréquentassent les écoles de Bologne, d'où ils rapportèrent des principes favorables à la puissance absolue qui était l'objet de l'ambition de ces princes. Les patriotes commencèrent à craindre que cette nouvelle jurisprudence n'allât remplacer les lois nationales qui contenaient les principes de la liberté germanique, mais qui jusqu'alors ne s'étaient conservés que par l'usage et la tradition. Les diverses races dont se composait la population de l'Allemagne s'étaient unanimement fondues en deux peuples principaux, ayant chacun sa législation particulière ; les peuples du nord de l'Allemagne régis par le droit saxon, et ceux du midi qui vivaient sous les lois Souabes. Le seigneur de Repkow conçut l'idée de préserver de l'oubli les coutumes saxonnes. Il en fit un recueil qu'il appela *Sachsenspiegel* (Miroir des Saxons). Un décret du pape Innocent III, qui y est cité, prouve que le recueil fut fait après l'année 1215 ; aucun fait n'indique une date postérieure. On croit communément qu'Ebko de Repkow rédigea d'abord sa collection en latin, et qu'à la sollicitation du comte de Falckenstein, il la traduisit ensuite en allemand : cette opinion se fonde sur une préface en vers, qui se trouve en tête du texte allemand que nous possédons ; mais il n'est pas prouvé que ce morceau soit de lui. Ce qui est certain, c'est que l'original latin, s'il a existé, s'est perdu, et que le texte allemand a été par la suite traduit tant en latin qu'en allemand moderne. Le Code des Saxons, rédigé par Repkow, est un monument précieux pour l'histoire du moyen-âge ; non-seulement il fut introduit dans tout le nord de l'Allemagne, mais plusieurs nations de race Slave, telles que les Lusaciens, les Bohémiens et les Polonais, l'adoptèrent ; il a été le modèle des autres recueils du même genre qui ont été faits en Allemagne, notamment du *Schwabenspiegel*, ou droit Souabe, sous l'empire duquel le midi de l'Allemagne a longtemps vécu. La cour de Rome a plusieurs fois manifesté son mécontentement du travail de Repkow, parce que ce jurisconsulte a inséré dans son recueil diverses coutumes contraires aux prétentions des papes. Grégoire XI et ensuite le concile de Bâle ont signalé quelques-uns de ces articles, que les canonistes appellent *articuli reprobati* : le *Sachsenspiegel* a été imprimé plus de vingt fois ; la plus ancienne édition connue est celle de Bâle, de 1474 ; le titre dit que le texte dont on s'est servi a été revu par feu l'évêque de Neubourg. L'édition la plus complète et la plus authentique a été donnée par Gartner à Leipsick en 1732 en volume in-fol. Le seigneur de Repkow est aussi l'au-

teur du *Droit féodal saxon*, dont un manuscrit conservé à la bibliothèque de Leipsick, a été publié par Schilter (Strasbourg, 1696), ainsi que d'une petite chronique qui va depuis le commencement du monde jusqu'à l'empereur Guillaume de Hollande. Ce dernier ouvrage ne nous est parvenu que dans une traduction allemande. S—L.

EBLÉ (JEAN-BAPTISTE), général d'artillerie, l'un des plus célèbres de l'armée française, naquit, en 1758, à St-Jean-de-Rorbach, en Lorraine. Fils d'un officier du régiment d'Auxonne, du nombre de ceux que l'on appelait alors officiers de fortune, parce qu'ils n'étaient pas nobles, il fut inscrit, dès l'âge de neuf ans, comme canonnier, sur le contrôle du même corps. Elevé avec beaucoup de soin et destiné dès l'enfance à la carrière de son père, il fut bientôt l'un des meilleurs sous-officiers de cette arme. Devenu lieutenant en 1785, il fut envoyé à Naples, sous les ordres de Pommereul, pour y former l'artillerie de ce royaume sur le modèle de celle de France. Il était parvenu dans ce pays au grade de capitaine, et il devait y obtenir plus d'avancement encore; mais la révolution de France, dont il adopta les principes avec beaucoup de chaleur, le ramena dans sa patrie en 1792, et il fut confirmé dans son grade de capitaine. Employé dès le commencement à l'armée du Nord, il fut mis à la tête d'une compagnie d'artillerie à cheval, fit toutes les campagnes de cette époque sous Dumouriez, sous Pichegru et sous Jourdan, et se distingua particulièrement à Hondschoote et Wattignies. Devenu général de brigade à la fin de 1793, il commanda l'artillerie de l'armée du Nord; et, par son activité et son savoir, il contribua beaucoup à introduire dans cette partie si importante de nos forces militaires un ordre et une méthode jusqu'alors inconnus. Il distribua également les munitions et les pièces dans chaque division, et prépara ainsi la suppression nécessaire des pièces de bataillon, qui fut adoptée plus tard. Eblé dirigea ensuite les sièges d'Ypres, de Nieuport, de Bois-le-Duc, de Nimègue, de Graves, et il eut une grande part à la conquête de la Hollande, où son artillerie traversa si miraculeusement sur la glace les plus larges fleuves. Appelé, en 1795, à l'armée du Rhin par Moreau, qui avait su l'apprécier, il fit sous ce général cette campagne du Palatinat si remarquable par son début, et plus remarquable encore par la retraite qui la termina. Au commencement de l'année 1797, il soutint, pendant deux mois, dans le fort de Kehl, les efforts de toute l'armée autrichienne commandée par l'archiduc Charles. Il se rendit ensuite en Italie, et il commanda, sous Championnet, l'artillerie de l'armée qui devait envahir un royaume dont il avait lui-même autrefois préparé les moyens de défense. Cette facile conquête était à peine achevée, qu'Eblé revint en

Allemagne, où la confiance de Moreau le plaça encore une fois à la tête de son artillerie, et où il eut part à la brillante campagne que termina la victoire de Hohenlinden. À la paix de Lunéville, il fit rentrer dans les arsenaux de France la plus belle artillerie qu'on eût jamais conquise sur nos ennemis; et, ce qui est encore plus rare, il remit au trésor public des sommes considérables, provenant de la vente des objets d'artillerie pris aux Autrichiens. En 1803, il passa à l'armée de Hollande, puis à celle de Hanovre, et devint gouverneur de Magdebourg après la bataille d'Iéna. De là il se rendit à Cassel, où le nouveau roi Jérôme le nomma son ministre de la guerre et colonel-général de ses gardes du corps. Cette position ne pouvait pas lui convenir longtemps; il la quitta pour rentrer au service de France, et fut aussitôt employé sous Masséna en Portugal, où il dirigea le siège de Ciudad-Rodrigo, et la construction très difficile d'un pont de bateaux à Santarem. Appelé, en 1812, à la grande armée de Russie, il fut nommé commandant en chef des équipages de pont, et il rendit de très grands services au passage du Dniester, et surtout dans la retraite à celui de la Bérésina, où Napoléon fut sauvé par l'habileté et la présence d'esprit qu'Eblé mit à dresser un pont de bois dans une seule nuit, au milieu des glaces et sous le canon de l'ennemi. Obligé de rester pendant trois jours auprès de ce frère édifice, que les glaçons et la foule des fuyards brisaient à chaque instant, Eblé répara plusieurs fois les accidents qui survenaient sans cesse. Ayant reçu l'ordre d'y mettre le feu dès que l'armée serait passée, il retarda autant qu'il put l'exécution de cet ordre, et sauva par là un grand nombre de malheureux qui auraient péri sur l'autre rive. Mais la fatigue qu'il éprouva et l'excès du froid l'avaient frappé si vivement, qu'il mourut peu de jours après à Königsberg, au moment où Napoléon le nommait inspecteur général et commandant en chef de l'artillerie de la grande armée. M—D j.

EBN. Voyez IBN.

EBNER (ERASME), naquit à Nuremberg en 1511. Melancthon, ami de son père, le mena aux diètes de Spire et d'Augsbourg, en 1529 et 1530, et par ses entretiens développa en lui le goût des belles-lettres. Ebner, au retour de ses voyages en France et en Italie, devint sénateur de Nuremberg. Il représenta cette ville à la convention de Smalkalde, et lui forma une bibliothèque publique avec les livres retirés des couvents supprimés. Il servit utilement sa patrie et la cause des réformés, tant dans les diètes d'empire et celles de cercles, que dans les conférences relatives à la religion. Il consentit, en 1554, à entrer au service de Philippe II, roi d'Espagne; mais, en 1569, il fut nommé conseiller aulique du duc Jules de Brunswick, par le père duquel il avait précédemment été

employé. Il chercha vainement à se retirer pour se livrer entièrement à l'étude; il fut obligé de rester à la cour, et mourut en 1577. On lui doit la fondation de l'université de Helmstædt, et une découverte précieuse en minéralogie qu'il fit dans le Hartz en 1553, c'est que la cadmie mêlée avec le cuivre donnait du laiton; jusqu'alors on la jetait comme une scorie inutile. On trouve des épigrammes latines d'Ebner parmi celles de Melanchthon. E—s.

EBNER (JEAN-PAUL), surnommé d'*Eschenbach*, né à Nuremberg le 13 juillet 1611, étudia la jurisprudence à Tubinge, et accompagna, en qualité de secrétaire, dans diverses légations en Italie, le comte de Windischgretz, envoyé impérial. De retour dans sa ville natale, il fut nommé sénateur et curateur de l'université d'Altorff. Il mourut le 14 juillet 1691. Dans ses voyages, il recueillit un cabinet de médailles antiques, qui a été un des premiers qu'on ait formés en Allemagne. Il a aussi laissé divers ouvrages écrits en latin, tels que *Zelus Gallie; Cenotaphium legionis francicæ pedestris; Sol Tirolis oriens et occidens*, etc. S—L.

EBOLI (ANNE DE MENDOZA, princesse DE), épouse de Rui-de-Gomez de Silva, favori de Philippe II, inspira, en 1570, à ce monarque une passion violente. Son mari était trop bon courtisan pour mettre obstacle aux inclinations de son souverain. Cette belle épouse influa sur les affaires politiques. Antoine Perez, secrétaire d'Etat, fut en même temps le rival et le confident du roi; Philippe, dans la suite, découvrit le mystère, et voulut envelopper dans la même vengeance une maîtresse infidèle et un ami ingrat. Perez n'évita l'échafaud qu'en se sauvant en France, et la princesse d'Eboli perdit sa liberté. B—P.

EBROIN (EBERWIN), maire du palais sous Clotaire III, Thierry I^{er} et Thierry III, est fameux dans nos annales par son atrocité. L'illustre Bathilde lui en imposa quelque temps par l'ascendant de ses rares qualités; mais le ministre hypocrite et ambitieux sut bientôt se débarrasser d'une surveillance trop vertueuse pour n'être pas incommode à un méchant. Devenu maître de tout par la retraite de cette reine, il parut ce qu'il était, un guerrier violent, un ministre perfide, un despote cruel, un ravisseur avide et insatiable, le persécuteur de tous les gens de bien et l'effroi de son maître. Après la mort de Clotaire, il mit Thierry sur le trône; mais la haine qu'on avait pour le ministre rejaillit sur le roi. On donna la couronne à Childéric II, et Ebrouin fut rasé et confiné dans le monastère de Luxeuil. Echappé de sa prison à la mort de Childéric, il forme un parti, fait assassiner Lendecic, que Thierry remonté sur le trône avait créé maire du palais; il a l'audace de supposer un fils à Clotaire III, qu'il fait couronner sous le nom de Clovis III, ravage, pille et saccage les

provinces qui refusent de reconnaître ce fantôme de monarque, force le faible Thierry à lui remettre la charge de maire du palais, et exerce mille cruautés sur ses ennemis. Les Neustriens, accablés de son joug affreux, désertaient leur pays; l'Aquitaine se détacha de la France; l'Austrasie refusa de le reconnaître, et se nomma deux maires du palais, Pépin d'Ilérystal et Martin, petit-fils de St Arnulphe, qu'il eut le bonheur de vaincre à la bataille de Leucofao. Enfin un seigneur nommé Hermanfroi, qu'il menaçait de la mort, après l'avoir dépouillé de ses biens, le tua en 681. Cette homme était très habile dans l'art de nuire. On ne peut lui refuser une activité redoutable, une valeur toujours funeste, et le secret de faire-tomber ses ennemis dans les pièges qu'il leur tendait. S'il eut St Ouen pour ami, il persécuta d'autres saints (voy. LÉGER (St)). T—D.

EBULO (PIERRE D'), poète latin et chroniqueur sicilien de la fin du 12^e siècle, nous a laissé, en assez mauvais vers latins, une relation des affaires de cette île sous Tancrède et l'empereur Henri VI. Cette pièce, curieuse pour l'histoire de ce temps, était restée inédite jusqu'en 1746, que Samuel Engel, bailli d'Echalens, la publia avec de savantes notes critiques et historiques, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Berne, sous ce titre : *Petri d'Ebulo, carmen de motibussiculis*, Bâle, 1746, in-8^o, fig. C. M. P.

ECCARD (J.-G.). Voy. ECKHART.

ECCELIN DE ROMANO. Voyez ROMANO.

ECHELLENSIS. Voyez ECHELLENSIS.

ECCLES (AMBROISE), critique irlandais, élevé au collège de Dublin, se distingua parmi les commentateurs de Shakespeare par son goût et son savoir. Il ne se proposait pas moins que de transposer en plusieurs endroits les scènes des pièces de Shakespeare de l'ordre dans lequel les avaient transmises ses prédécesseurs; mais il a justifié la hardiesse de cette entreprise par le succès qui a couronné son travail. Il donna successivement, sous le voile de l'anonyme, des éditions du *Roi Lear* et de *Cymbeline*, 1795, et du *Marchand de Venise*, 1805. Il a consacré un volume séparé à chacune de ses pièces, qui est accompagné des notes et des éclaircissements des autres commentateurs, des remarques d'Eccles, d'essais critiques et historiques par divers auteurs, etc.; la mort interrompit ses travaux à Crouroe, en Irlande, en 1808. X—s.

ECCO DE REPGOW. Voyez EBKO.

ECDICE, père, selon Sozomène, de l'empereur Avitus, qui, pour se consoler de la perte de cette dignité, se fit évêque, était un seigneur gaulois originaire de Nîmes, et résidait près de cette ville au commencement du 5^e siècle. Il n'est connu que par une action horrible. Edobie, autre seigneur gaulois, menant un secours à Constantin, l'un des tyrans des Gaules enfermé dans Arles, est défait par Constance, gé-

néral de l'empereur Honorius. Le vaincu cherche un asile chez Ecdice; mais, la crainte du ressentiment du vainqueur, ou l'espoir d'une récompense, l'emportant sur les droits de l'hospitalité ou de l'amitié, Ecdice fait couper la tête au malheureux Edobic, et court l'offrir à Constance. Ce guerrier indigné le chassa de sa présence. V. S—L.

ECDICE, ECDICIUS ou HECDICIUS, fils de l'empereur Avitus, et frère de Papianille, femme de Sidoine Apollinaire, commandait la cavalerie dans les Gaules, sous l'empire d'Anthémius. Il défendit, en 471, la ville de Clermont contre les Goths, et les obligea d'en lever le siège. Sidoine (Epist., lib. 2) rapporte qu'Ecdice traversa le camp des Goths en plein jour, suivi de dix-huit soldats, et rentra dans la ville avec sa petite troupe; après avoir tué ou blessé tous ceux qui avaient voulu s'opposer à sa retraite. Il fut nommé patrice par l'empereur Julius Nepos; et Sidoine observe qu'il reçut ce titre tôt pour son âge, mais tard pour les services qu'il avait rendus. Pendant une famine qui désola les Gaules, Ecdice fit loger et nourrir à ses frais plus de 4,000 personnes. Grégoire de Tours (Hist. lib. 2) rapporte qu'une voix fut entendue, qui assura à Ecdice la protection du ciel en récompense de sa charité; et l'abbé de Marolles s'étonne que, d'après ce miracle, il n'ait pas été mis au rang des saints. Ecdice se retira à Rome près de l'empereur Népos, et l'histoire ne fait plus mention de lui depuis cette époque. M. Teillard de Beauvesin lut à l'académie de Clermont, en 1760, un mémoire sur la vie d'Ecdice, et on en trouve l'extrait dans le Mercure d'avril de l'année suivante. W—s.

ECHARD (JACQUES), né à Rouen le 22 septembre 1644, entra en 1660 dans l'ordre de St-Dominique à Paris, et mourut le 15 mars 1724. On a de lui : 1° *Sti Thomæ Summa suo auctori vindicata, sive de V. F. Vincentii bellocensis scriptis dissertatio, in quâ quid de speculo morali sentiendum aperitur*, 1708, in-8°. 2° *Scriptores ordinis prædicatorum recensiti*, 1719-1721, 2 vol. in-fol. Le P. Quetif, qui avait commencé cet ouvrage, étant mort en 1698, ne laissa que 800 articles et des matériaux. Echard profita de ce travail et de la *Bibliotheca Belgo-Dominicana* de Guilbert de Lahaye, qui était manuscrite, et dont il ne fit presque que changer le style. Echard s'occupait sans relâche de son objet, et avait fait de son côté des recherches nombreuses. Les écrivains sont rangés par ordre chronologique dans cet ouvrage, qui vient jusqu'en 1720. Les écrivains étrangers à l'ordre, et qu'on lui donnait, sont rejetés à la fin de chaque siècle; à la suite de l'ouvrage on trouve *Sacrum Gynæceum dominicanum, seu sorores ordinis prædicatorum quæ scriptis claruerunt*. Le second volume est

terminé par des tables par noms, prénoms et pays des auteurs, et enfin par une ample table des matières, suivie d'un supplément. J. Et. Kappius, dans les *Acta eruditorum* de 1720, p. 153 et 441, et dans ceux de 1722, p. 474, a relevé quelques erreurs d'Echard. Dom Liron, dans les *Singularités historiques*, t. 3, p. 369, indique quelques omissions; mais cette Bibliothèque n'en est pas moins estimée. Prosper Marchand dit qu'elle est excellente en son genre, et qu'on ne la pourrait assez louer. Il ajoute ailleurs que l'ouvrage est plein de recherches curieuses et intéressantes. David Clément met Echard au-dessus d'Antonio, pour l'exactitude et la solidité. Lenglet Dufresnoy dit que l'ouvrage est bien fait, estimé des connaisseurs, mais cependant peu lu et peu recherché; et ce jugement est très judicieux. 3° *Lettre à M. l'abbé Leclerc*, imprimée dans les *Nouveaux mémoires*, etc., de d'Artigny, t. 5. Echard y défend l'opinion qu'il avait émise dans l'ouvrage précédent, tome second, p. 341, relativement à Jean Hennuyer, évêque de Lisieux, qu'il soutient ne pas avoir été de l'ordre des Frères prêcheurs. A. B—T.

ECHARD (LAURENT), historien anglais, né en 1671, à Barsham, près de Beccles, dans le comté de Suffolk, était fils d'un ecclésiastique, et proche parent de Jean Eachard (voy. EACHARD). Après avoir achevé ses études à Cambridge, il entra aussi dans les ordres. Il publia, en 1699, in-8°, *Histoire romaine, depuis la fondation de Rome, jusqu'à l'établissement de l'empire par Auguste*. Il continua ensuite cette histoire jusqu'à Constantin; l'ouvrage entier a été réimprimé en 1707, en 3 ou 5 volumes in-8°, et est assez estimé. Daniel de la Roque et Guyot Desfontaines en ont donné une traduction française, Paris, 1728-1742, en 16 volumes in-12, et Avignon, 1802, 12 vol. in-12, y compris la continuation (par l'abbé Guyon), jusqu'à la prise de Constantinople, qui parut en 10 volumes in-12, en 1736. Son *Histoire générale ecclésiastique, depuis la naissance du Christ, jusqu'à l'établissement du christianisme sous Constantin*, publiée en 1702, in-fol., fut très bien accueillie des protestants, et fut imprimée pour la 6^e fois en 1712, en 2 volumes in-fol. Cet ouvrage valut quelques bénéfices à son auteur, mais il a été bien surpassé par celui de Mosheim, sur le même sujet. En 1707, Echard publia son *Histoire d'Angleterre, depuis l'invasion de Jules-César, jusqu'à la fin du règne de Jacques 1^{er}*, en 1 volume in-fol., qui fut suivi, en 1718, de deux autres volumes qui portent cette histoire jusqu'à la révolution. Cet ouvrage jouit longtemps d'une grande réputation; il est écrit avec méthode et avec clarté, mais non sans quelques fausses interprétations dictées par l'esprit de parti, et qui attirèrent à l'auteur de sévères censures de la part de J. Old-

mixon et du docteur Edm. Calamy. On ne lit plus guère aujourd'hui cette histoire d'Angleterre, que devait aisément faire oublier l'ouvrage bien supérieur de Hume. On a aussi de L. Echard une Histoire de la révolution de Guillaume III, en 1 volume in-8°, des traductions, en assez mauvais style, de quelques comédies de Plaute et de Térence; un Recueil de *Maximes et Discours moraux et théologiques*, tirés des ouvrages de l'archevêque Tillotson, 1719, in-8° et *l'Interprète du Gazettier ou du Nouvelliste*, publié en français sous le titre de *Dictionnaire géographique*, Paris, 1747, in-8°, qui est aujourd'hui le plus connu de ses ouvrages: il a eu beaucoup d'éditions, et paraît avoir été le premier recueil complet qui ait paru en ce genre. Il a été traduit, ou plutôt imité en français, sous le nom de Vosgien (voy. LADVOCAT) (1). Echard, depuis longtemps valétudinaire, allait prendre les eaux de Scarborough, dans l'espérance de se rétablir, lorsqu'il mourut dans sa voiture, le 16 août 1730. X—s.

ECHELIUS. Voyez EICHEL.

ECELLENSIS (ABRAHAM), savant maronite, natif d'Eckel, ainsi que l'indique le surnom sous lequel il est connu, vint étudier à Rome, y prit les degrés de docteur en théologie et en philosophie, y professa le syriaque et l'arabe, sa langue naturelle, et vint à Paris vers 1630, appelé par le roi pour concourir à l'édition de la Polyglotte de Le Jai. Il retourna à Rome en 1642, revint à Paris en 1645, et alla enfin s'établir à Rome avant 1653. Il paraît que ses démêlés avec de Flavigny, Gabriel Sionita et quelques autres hébraïsants, le portèrent à retourner en Italie. Il y mourut en 1664, dans un âge très avancé. Cet habile orientaliste prend dans ses ouvrages les titres de professeur de langues orientales, professeur d'arabe et de syriaque, quelquefois d'arabe seulement, et celui de secrétaire interprète du roi pour les mêmes langues; mais nous ignorons à quelle époque précise il les obtint. Voici la liste de ses ouvrages: 1° *Linguae syriacae sive chaldaicae perbrevis institutio*, Rome, 1628, in-24. 2° *Synopsis propositorum sapientiae arabum inscripta speculum mundum representans, ex arabico sermone latini juris facta*, Paris, 1641, in-4°. Cet ouvrage est l'abrégé d'un plus grand, intitulé: *Présent du sultan*; mais Echellensis n'en nomme point l'auteur. Le bibliographe Hadji Khalfa parle d'un abrégé de philosophie intitulé: *Speculum mundi*, écrit en persan, et qu'il attribue au cadi Mir Hossein Almehédév; peut-être est-ce la version arabe de cet abrégé qu'Echellensis a traduit. Au surplus, Henri Opitz a redonné à Iéna, en 1672, in-4°, le commencement de cet ouvrage. 3° *Sti Antonii magni epistola viginti*, Paris, 1641, in-8°. 4° *Concilii Niceni præ-*

fatio, una cum titulis et argumentis canon. et constit. ejusdem, quæ hactenus apud orientales nationes extant, nunc prim. ex arab. in lat. versi et notis illustr., ibid., 1645, in-8°. 5° *Sti Antonii magni regulæ, sermones, documenta, admonitiones, responsiones et vita duplex*, ibid., 1646, in-8°. 6° *Semita sapientiae, sive ad scientias comparandas methodus*, 1646. Cet ouvrage, traduit de l'arabe, a pour auteur Borhaneddin. Reland a publié le texte, accompagné de la traduction de Echellensis et d'une autre faite par Rostgaard, à Utrecht, en 1709, sous le titre de *Enchiridion studiosi* (voy. BORHANEDDYN). 7° *De proprietatibus et virtutibus medicis animalium, plantarum, ac gemmarum, tractatus triplex Habdarrahmani asiaticensis ex arab. lat. fact.*, Paris, 1647, in-8°. C'est la traduction d'un extrait de l'ouvrage de Soyouhy (voy. ce nom). 8° *Chronicon orientale, nunc primum latinitate donatum; cui accessit supplementum historiæ orientalis*, Paris, 1653, in-fol. Echellensis entreprit cette chronique à l'invitation du chancelier Seguier, à qui il l'a dédiée. Dans son supplément, il traite de l'histoire des Arabes avant Mahomet, de leurs mœurs, de leurs coutumes, etc. Cramoisy a donné une nouvelle édition de cet ouvrage en 1685, in-fol., pour accompagner la Byzantine. 9° *Catalogus libror. chaldæorum, tam ecclesiast. quam profanorum autore Hebed-Jesu, latinitate donatus et notis illustratus*, Rome, 1653, in-8°. 10° *Abr. Echellensis et Leon. Allatii concordantia nationum christianarum orientalium in fidei catholicæ dogmate*, Mayence, 1655, in-8°. 11° *De origine nominis Papæ, necnon de illius proprietate in romano pontifice, adeoque de ejusdem primatu contra Joannem Seldenum anglum*, Rome, 1660. 12° *Eutychius vindicatus, sive responsio ad Seldenii origines*, ibid., 1661, in-4°. 13° *Apollonii Pergæi conic.*, libri 5, 6, 7. *Paraphraste Abulphato Asphanensi et Archimedis assumptorum libri, ex arab. lat. versi*, Florence, 1661, in-fol. (voy. APOLLONIUS.) 14° *Epistola ad J. Morinum de variis Græcorum et Orientalium ritibus*. Cette lettre se trouve dans la *Fides ecclesiæ orientalis* de Richard Simon, Londres, 1671. 15° *Diverses lettres au père Morin, publiées dans les Antiq. eccl. orient.* de Richard Simon, Londres, 1682, in-8°. 16° Nous avons dit que Abr. Echellensis avait été appelé à Paris pour travailler à la bible polyglotte de Le Jai; il y fournit le livre de Ruth, en syriaque et en arabe, avec une version latine, et le 3° livre des Machabées en arabe, et il revit les textes arabe et syriaque, ainsi que les versions latines publiées par Gabriel Sionita. Ce fut la publication de ce travail qui lui attira des censures amères de V. de Flavigny, professeur d'hébreu au collège royal, et de G. Sionita. Echellensis les repoussa avec plus de vivacité

(1) D'après Barbier, l'abbé Vosgien serait réellement l'auteur de ce travail. E. D—s.

qu'il ne convenait, dans les trois lettres qu'il publia à Paris, en 1647, sous le titre d'*Epistolæ apologeticæ*. Ces lettres ne demeurèrent point sans réplique (voy. FLAVIGNY). J—N.

ECHINUS. Voyez ERIZZO.

ECHION, peintre grec, a vécu dans la 107^e olympiade, 352 ans avant J.—C. Pliny le range à côté d'Apelles, de Mélanthius et de Nicomaque, et cite plusieurs de ses meilleurs ouvrages, tel qu'un *Bacchus*, la *Tragédie* et la *Comédie*, le couronnement de *Sémiramis*, etc. Ses tableaux étaient recherchés dans toutes les villes de la Grèce, et Cicéron le nomme également avec les peintres qui portèrent l'art au plus haut degré de perfection; mais dans quelques éditions on trouve le nom d'Aétion, au lieu de celui d'Echion, et peut-être doit-on le regarder comme le même artiste qui peint les *Noces d'Alexandre et de Roxelane* (voy. AÉTION). Il paraît aussi qu'Echion fut sculpteur, et travailla de concert avec Thérimaque. L—S—E.

ECKARD (JEAN), avocat, agent d'affaires, homme de lettres et l'un des collaborateurs de la *Biographie universelle*, naquit à Versailles en 1761. Ses principales publications sont : 1^o *Mémoires historiques sur Louis XVII, roi de France et de Navarre*, avec des notes et pièces justificatives, Paris, 1816, 1817, in-8^o, avec portrait. Dans cet ouvrage, Eckard s'est appliqué à prouver la fausseté de diverses opinions accréditées sur la mort de ce jeune prince. Quelques personnes pensaient, entre autres choses, que le corps du dauphin avait été ouvert en présence du chirurgien Dussault, et que ce dernier était mort le lendemain empoisonné par les agents de la Convention, pour avoir dit qu'on avait hâté la fin de Louis XVII. Eckard démontre la fausseté de cette opinion, en prouvant que la mort de Dussault précéda de huit jours celle du dauphin. 2^o *Une lettre sur l'éducation du dauphin, attribuée à Louis XVI : Est-elle authentique ? ou Observations sur les Recueils de lettres, publiés en 1803 et 1817, sous le nom de ce prince*, Paris, 1819, in-8^o. Cette question est à présent résolue. On sait que cette prétendue correspondance de Louis XVI est l'ouvrage de Babié et de Joubert de la Platière. 3^o *Notice sur le manuscrit original de la relation des derniers événements de la captivité de Monsieur, frère de Louis XVI*, Paris, 1823, brochure in-8^o. Cette notice est suivie de variantes, de notes historiques et d'une lettre de M. le comte d'Avaray à son ami sur le voyage de Louis XVIII de Mittau à Mémel, en 1801. 4^o *Lettre à M. Alexis Dumesnil, éditeur des Mémoires de Sénart ou Sénard*, Paris, 1824, brochure in-8^o. 5^o *Notice sur J.-B.-C. Hanet-Cléry, dernier serviteur de Louis XVI, et sur le Journal du Temple*, suivie de quelques autres notices, par l'auteur des *Mémoires historiques sur Louis XVII*, Paris, 1825, in-8^o. Cette

notice n'a été tirée qu'à 100 exemplaires. 6^o *Question d'état civil et historique : Napoléon Bonaparte est-il né Français ?* Paris, 1826, in-8^o de 32 pages. Eckard résout la question affirmativement et fixe au 15 août 1769 la date de la naissance de Napoléon. 7^o *La vérité établie sur quelques-uns des principaux événements du 9 thermidor an 2 (27 juillet 1794)*, Paris, 1828, in-8^o de 44 pages. 8^o *Recherches historiques et critiques sur Versailles ; Biographie sommaire des personnes illustres, célèbres, remarquables, etc., nées dans cette ville, suivie d'une notice concernant l'ancienne cour de justice de la maison de nos rois*, Versailles, 1834, in-8^o, avec un portrait; cet ouvrage, qui n'a été tiré qu'à 100 exemplaires, a eu en 1836 une 2^e édition, qui contient quelques additions. Eckard a donné lui-même à la fin du volume la liste de ses productions littéraires publiées ou restées manuscrites. 9^o *Appendice aux Recherches historiques et biographiques sur Versailles ; Note supplémentaire à un écrit qui a pour titre : Question d'état civil et historique : Napoléon Bonaparte est-il né Français ?* Versailles, 1835, in-8^o de 44 pages. 10^o *Etats, au vrai, de toutes les sommes employées par Louis XIV, 1^o aux créations de Versailles, Marly et de leurs dépendances ; 2^o aux augmentations du Louvre, etc., pensions ou gratifications aux gens de lettres, depuis 1661 jusqu'en 1710*. Le tout extrait d'un travail fait sous les ordres de Colbert, et dont le manuscrit inédit est à la bibliothèque du roi, Versailles et Paris, 1836, in-8^o de 72 pages. Eckard a donné plusieurs autres petites publications peu importantes; il a été, en outre, avec Lucet, l'éditeur des *Hommages poétiques sur la naissance du roi de Rome*, 1811; avec Sérieys, celui des *Lettres inédites de madame la marquise de Chastelet*, 1818, et du *Supplément à la correspondance de Voltaire avec le roi de Prusse et avec différents personnages célèbres*, 1818. Il a publié avec le journaliste Dussault les *Annales littéraires, ou choix chronologiques des principaux articles de littérature insérés par Dussault dans le Journal des Débats*, 1818. — En 1839, Eckard demeurait à Paris rue Villedot; le 14 décembre, il sortit de chez lui à six heures du soir et ne reparut plus. Son cadavre, entièrement dépouillé, fut retrouvé six semaines après dans la Seine, et on n'a jamais su si sa mort avait été le résultat d'un suicide ou d'un guet-apens. E. D—S.

ECKARD. Voyez ЕСКНАРТ.

ECKART, abbé d'Uringen dans le diocèse de Wurtzbourg, sous l'empereur Conrad III, vers 1160, fut d'abord chanoine et écolâtre de Worms, bénéfices qu'il quitta pour entrer dans l'abbaye d'Hirsaugen, ordre de St-Benoît, renommée alors par sa régularité. Eckart en fut tiré pour être le premier abbé d'Uringen, où

il se rendit célèbre par son exactitude à remplir ses devoirs de supérieur et de religieux, et par son application aux études ecclésiastiques. On le dit auteur des ouvrages suivants : 1^o *Libellus de expeditione sacra hierosolimitana*, ouvrage écrit en 1117, à la prière d'Erchambert, abbé de Corvey ; il est inséré dans l'*Amplissima collectio veterum scripturum*, t. 5. 2^o Un traité intitulé : *Laterna monachorum*, dont Trithème seul fait mention. 3^o Une *Chronique* que Browar a fait imprimer, et que les pères Martène et Durand accusent Conrad, abbé d'Ursperg, de s'être appropriée (1). 4^o Des *Sermons*, des *Homélies* et des *Lettres* adressées à Ste Hildegarde et à d'autres personnages célèbres du temps. Fabricius admet deux Eckart, tous deux abbés d'Ursperg, et qu'il distingue par les dénominations d'Eckart l'ancien et d'Eckart le jeune : il attribue au premier, que Dupin appelle *Egehard*, le *Laterna monachorum*. — Les biographes font mention de plusieurs autres personnages du même nom, tous moines de St-Gall : le premier vivait à la fin du 11^e siècle ; le second florissait en 1040, auteur d'un poème héroïque intitulé : *Gesta Waltharii*, et d'un autre ouvrage de *Casibus monasterii Sancti-Galli* ; le troisième, aussi moine de St-Gall, et surnommé le *Petit*, auteur de la *Vie de Nother le Bègue*, vivait sous Innocent III et Frédéric II. — Deux autres Eckart sont de l'ordre de St-Dominique, et sont morts en 1339. Un dernier, enfin, était chanoine régulier de St-Victor, et auteur de plusieurs ouvrages de spiritualité, que le P. Gourdan, chanoine régulier de la même maison, a traduits. L—r.

ECKARTSHAUSEN (CHARLES D'), né au château de Haimbhausen, en Bavière, le 28 juin 1752, dut le jour à la passion désordonnée du comte Charles de Haimbhausen pour Marie-Anne Eckart, fille de l'intendant de son père. Rien ne fut négligé pour l'éducation de cet enfant chéri dont la naissance avait coûté la vie à sa mère. Après avoir fait ses premières études au collège de Munich, il se rendit à l'université d'Ingolstadt pour y suivre les cours de philosophie et de droit : ses efforts furent couronnés de tout le succès désirable. A peine était-il de retour, que son père lui procura le titre de conseiller aulique. La place de censeur de la librairie qu'il obtint en 1780, lui fit, malgré la droiture et la bonté de son caractère, des ennemis acharnés ; mais la bienveillance de l'électeur Charles-Théodore le soutint contre toutes les cabales, et ce prince, afin de le rapprocher de sa personne, le nomma conservateur des archives de la maison électorale en 1784. Néanmoins il fréquenta peu la cour ; la nature ne l'avait pas doué de cette force d'âme qui rend l'homme supérieur à l'injustice des préjugés. L'illégitimité

de sa naissance lui avait inspiré, dès l'âge le plus tendre, une mélancolie habituelle et beaucoup d'éloignement pour le monde ; mais cette espèce de misanthropie lui rendait plus chers sa famille et ses amis, comme il le disait souvent lui-même. Il partageait son temps entre ces douces affections, les devoirs de ses emplois et la culture des lettres. Les ouvrages qu'il a publiés sont au nombre de 79, et roulent sur toutes sortes de matières : sciences, beaux-arts, théâtre, politique, religion, jurisprudence, histoire ; il embrasse tout. Son drame du *Préjugé de la naissance*, par lequel il débuta dans la carrière (1778), offre d'heureuses situations et de l'intérêt. *Raguel, ou l'Enfant de la nature*, mérite à peu près le même éloge, et sa comédie du *Bouffon de cour* abonde en traits comiques, bien qu'ils ne soient pas tous également de bon goût. Au surplus, le véritable titre d'Eckartshausen à une réputation durable est un petit volume intitulé : *Dieu est l'amour le plus pur*, traduit dans presque toutes les langues vivantes (1), et qui, depuis 1790, compte près de soixante éditions en Allemagne (2). Ce livre, auquel pourtant l'on serait en droit de reprocher quelques idées trop mystiques, respire un charme dont on ne peut se défendre : c'est le langage et l'âme de notre Fénelon. Si l'auteur savait parler avec éloquence des devoirs de l'humanité, nous ajouterons qu'il savait encore mieux en donner l'exemple. Chaque mois il consacrait religieusement le produit de ses économies à secourir l'indigence. Les prisonniers de guerre, les blessés surtout, étaient l'objet de ses soins constants. On le vit un jour se dépouiller d'une partie de ses vêtements pour en couvrir de malheureux soldats français qu'on dirigeait par l'Allemagne sur la Hongrie, en janvier 1795, malgré les rigueurs de la saison. Après une vie passée tout entière dans la pratique des vertus, Eckartshausen attendit avec résignation sa dernière heure, annoncée par des souffrances très-vives, et il mourut, à Munich, le 13 mai 1803, laissant un fils de sa troisième femme, Thérèse Weiss, et quatre filles de son second mariage avec Gabrielle de Wollter. Sa première femme, Geneviève de Guikereux, fille d'un capitaine français, était morte, dès l'année 1780, en mettant au monde l'unique fruit de leur union. ST—r.

ECKEBERT ou ECHEBERT (*Eckbertus*

(1) L'auteur de cet article en a donné une traduction française, plusieurs fois réimprimée, et dont il existe de nombreuses contrefaçons. On a traduit également en français un autre ouvrage d'Eckartshausen, la *Nuée sur le sanctuaire, ou Quelque chose dont la philosophie orgueilleuse de ce siècle ne se doute pas*, Paris, 1819, 1 vol. in-16.

(2) Cet ouvrage a eu plusieurs éditions en France. Nous mentionnons entre autres : une édition publiée par Thiériot, 1832, in-32. — Autre édition : Langlumé et Peltier, 1837, in-32 avec 2 gravures et un frontispice. — Autre édition : Belin-Leprieux, 1840, in-32. — Autre édition : Maisson, 1841, in-32 (édition catholique, revue, corrigée et ornée de vignettes). — Enfin une édition en portugais, sous le titre de : *Deos é todo puro amor, preces e orações quotidianas, vertidas em portuguez pelo C. Lopes de Moural, natural da Bahia*, Paris, Aillaud, 1838 et 1843, in-32. E. D—s.

(1) Cette inculpation, si elle était fondée, ne pourrait tomber sur l'abbé d'Ursperg (voy. BURCHARD, abbé d'Ursperg, et GONRAD DE LICHTENFELD).

Scaunogiensis), chanoine de Bonn, diocèse de Cologne, ayant quitté ce bénéfice pour entrer dans l'ordre de St-Benoît, devint abbé de St-Florin de Schonau, au diocèse de Trèves. Il était frère de Ste Elisabeth, abbesse d'un monastère du même nom, fondé par Hidelin, à quelque distance de celui qui était habité par des hommes, et il florissait en 1170. On a d'Ecke-
bert les ouvrages suivants : 1° *De laude Crucis*. 2° *Soliloquium, sive meditationes et stimulus amoris*. Dom Bernard Pez, bénédictin de l'abbaye de Mülk, a fait imprimer ces livres dans le t. 7 de sa Bibliothèque ascétique. 3° *Sermones XIII adversus errores Catharorum, hæresim manichæorum renovantes*. Ces cathares étaient des hérétiques de son temps. 4° *Trois livres des Révélations ou Visions de sa sœur*, et un Recueil de lettres de la même sainte. Quelques savants soupçonnent Ekebert d'avoir composé ces révélations. Il est certain du moins qu'elles sont écrites avec peu de critique. Ekebert mourut en 1145, année qui est aussi celle de la mort de sa sœur, nommée dans le martyrologe romain au 18 juin, quoiqu'elle n'ait jamais été béatifiée. L—r.

ECKER (JEAN-ALEXANDRE), médecin, né à Trinitz en Bohême, en 1766, fut d'abord employé comme chirurgien dans les armées autrichiennes, et devint ensuite professeur à l'université de Fribourg en Brisgau, où il enseigna la chirurgie, l'art des accouchements, la médecine légale, et où il eut la réputation d'un bon praticien. J.-P. Frank parle de lui avec éloge dans la préface de la sixième partie de son ouvrage : *De curandis hominum morbis*. En 1807, le grand-duc de Bade le nomma son conseiller privé. Il mourut le 5 août 1829. On a de lui : *Mémoire sur les causes qui peuvent rendre dangereuses ou mortelles des plaies légères faites par des instruments tranchants ou contondants*, Leipsick, 1794, in-4° (en allemand). 2° *Description et usage d'une nouvelle carte du monde en deux hémisphères*, Vienne, 1794, in-8° (allemand). Il a traduit en allemand, avec des notes, la *Nosographie* du professeur Pinel (Tubingue, 1799, 2 vol. in-8°). Cette traduction est faite sur la 1^{re} édition du *Nosographie* français. G—r—n.

ECKHARD (TOBIE), savant philologue et littérateur saxon, né à Juterbock en 1662, mort le 13 décembre 1737, était recteur du gymnase de Quedlinbourg, et contribua beaucoup à la réputation qu'acquît de son temps cet établissement littéraire. Nous n'indiquerons ici que ses principaux ouvrages : 1° *De disputationibus academicis*, Wittemberg, 1691, in-4°. 2° *Memoria Quedlinburgi docti renovata*, Quedlinbourg, 1712, in-fol. 3° *Notices des Bibliothèques de Quedlinbourg* (en allemand), *ibid.*, 1715, in-4°. Ces bibliothèques sont au nombre de sept. 4° *Codices MSS Quedlinburgenses*,

ibid., 1723, in-4°. 5° *Conjecturæ de codice græco quo usus est Lutherus in conscribenda germanicâ (bibliorum) interpretatione*, Halberstadt, 1722, in-8°. 6° *De doctis musagetis Ducibus Brunsvic. Luneburg.*, Quedlinbourg, 1713, in-fol. 7° *De meritis comitum Stolbergensium in rem litterariam*, *ibid.*, 1719, in-4°. 8° *Non christianorum de Christo testimonia*, *ibid.*, 1725, in-4°. Ouvrage curieux et plein d'érudition, mais moins exact peut-être que celui que Bullet a publié depuis sur le même sujet (*voy.* BULLET). Eckhard donne de très grands détails sur les sibylles et sur les prétendus fragments qui nous restent de leurs oracles. 9° *De templo Cappadociæ Comano*, Halberstadt, 1721, in-4°. 10° *Les Vies de Frid. Et. Kettner, de Gerhard Meier, d'Albert de Stade, de J.-G. Leuckfeld, de F. Guil. de Posadowsky et de Joach. Quensted*, 1722-1733, in-4° et in-fol. 11° *Observationes philologicæ ex Aristophani Pluto, dictioni novi fœderis illustrandæ inservientes*, Quedlinbourg, 1733, in-4° (*voy.* sa Vie écrite par son fils).—CHRISTIAN-HENRI ECKHARD, fils du précédent, né à Quedlinbourg, en 1716, fut professeur d'éloquence, de poésie et de jurisprudence à Iéna, et directeur de la société latine de la même ville, où il mourut le 20 décembre 1751. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Vita Tobie Eckhardi*, Iéna, 1739, in-4°. 2° *Introductio in rem diplomaticam, præcipuè germanicam, in quâ regulæ idoneæ vera diplomata à falsis secernendi exponuntur*, *ibid.*, 1742, in-4°. Cet ouvrage, n'étant point accompagné de figures, a été effacé par ceux que Baring, Gatterer, etc., ont publiés sur la même matière. J.-C. Blasche en a donné une nouvelle édition augmentée, *ibid.*, 1753, in-4°. 3° *Commentatio de C. Asinio Pollione, iniquo optimorum latinitatis auctorum censore*, *ibid.*, 1743, in-4°. Dissertation curieuse et estimée, *lectu dignissima*, dit Jugler. C. M. P.

ECKHARD (PAUL-JACQUES), né le 6 décembre 1693, à Juterbock, en Thuringe, où son père exerçait le métier de fourreur, étudia sous son oncle (Tobie Eckhard), à Quedlinbourg, et ensuite à l'université de Wittemberg, fit avec succès quelques éducations particulières, et se dévota ensuite aux fonctions du ministère évangélique dans sa patrie, où il mourut le 6 mars 1753. Il a publié : 9° *Duo perantiqua ex agro juterbocensi eruta monumenta*, Wittemberg, 1754, in-4°. C'est la description de quelques armes antiques et de médailles slaves, en argent, trouvées à Juterbock en 1728 et 1732, avec plusieurs recherches historiques. Le même ouvrage fut aussi publié en allemand. 2° *Histoire ecclésiastique des Wendes* (ou Slavons de Lusace), *ibid.*, 1739, in-8° (en allemand), et d'autres ouvrages moins importants.—GEORGE-LOUIS ECKHARD, habile peintre de portraits, né

à Hambourg en 1769, mort dans la même ville, le 6 juin 1794, est l'auteur de la *Notice des artistes de Hambourg, pour servir de supplément au Dictionnaire de Fuessli*. Cet ouvrage, qui passe pour assez bien fait, parut sous le voile de l'anonyme, à Hambourg, 1794, petit in-8° (en allemand). C.M.P.

ECKHARD (JEAN-FRÉDÉRIC), savant philologue et littérateur saxon, né à Quedlinbourg en 1723, recteur du collège de Frankenhausen en 1748, directeur et bibliothécaire de celui d'Eisenach depuis 1758, en exerça les fonctions jusqu'en 1793, et mourut le 10 décembre de l'année suivante. On peut voir, dans le Dictionnaire de Meusel, le détail de ses ouvrages, au nombre de quatre-vingt-douze, qui ne sont que des programmes ou dissertations académiques. La plupart offrent de l'intérêt pour la philologie ou l'histoire littéraire, nous indiquerons seulement les principaux : 1° *De ædificatione et oratione sepulchrorum a scribis et phariseis instituta*, Iéna, 1746, in-4°. 2° *De Νολωνοριζ Deorum veterum, unius Dei teste*, Frankenhausen, 1753. 3° *De elegantiorum litterarum studiis inter christianos, tempore Juliani*, Eisenach, 1764, in-4°. 4° *Notice d'un livre rare intitulé : Summa Magistratia*, ou Pisanella, ibid., 1771, in-4°. 5° *Notices de quelques livres rares du 15^e siècle, qui sont dans la bibliothèque du collège d'Eisenach*, ibid., 1775, in-8°. 6° *Sur les batteries flottantes employées par César dans la guerre civile* (1), ibid., 1783, in-4°; et Supplément, 1784, in-4°. 7° *Sur J.-P. Erich, savant littérateur d'Eisenach*, ibid., 1789, in-4°. 8° *Des bibliothèques chez les Romains*, ibid., 1790, in-4°. Ces cinq derniers ouvrages sont en allemand. 9° *Exercitatio critica de editione librorum apud veteres*, ibid., 1777, in-4°. 10° *Flavius Josephus de Joanne Baptistâ testatus*, ibid., 1785, in-4°, et plusieurs autres dissertations sur le même historien, dont il traduisit la vie du grec en allemand, Leipsick, 1780, in-8°. Eckhard a aussi fourni des articles à quelques journaux littéraires d'Allemagne. C.M.P.

ECKHART ou ECKARD (JEAN-GEORGE D'), en latin, *Eccardus*, savant historien, naquit à Duingen, dans le duché de Brunswick, le 7 septembre 1674. Après avoir terminé ses études d'une manière très brillante, il accompagna en Pologne le comte de Flemming, en qualité de secrétaire. Leibnitz lui procura ensuite une chaire d'histoire à Helmstädt. L'offre d'un traitement plus considérable le déterminà à quitter cette chaire pour une autre à l'université d'Han-

novre. Les besoins de sa nombreuse famille allant toujours croissant, il se vit obligé de contracter des dettes, et, pour apaiser ses créanciers, de leur abandonner la plus grande partie de ses appointements. Sa situation l'inquiétait; chaque jour la rendait plus embarrassante encore. Enfin il partit secrètement d'Hanovre et arriva à Cologne, où, quelques mois après, il abjura le luthéranisme. Cette conduite fut jugée différemment par les catholiques et par les luthériens. Eckhart exposa les motifs de sa conversion dans une lettre au cardinal Passionei, imprimée avec les *Acta apostolica legationis Helvetice*, 1723. Le pape ressentit une joie très vive en apprenant qu'un homme d'un si rare mérite était rentré dans le sein de l'église, et il chargea son légat, en Allemagne, de lui procurer une place. On lui donna le choix d'être employé à Vienne, à Passau ou à Wurtzbourg. Il se décida pour cette dernière ville, où il réunit les fonctions de conseiller épiscopal, d'historiographe, d'archiviste et de bibliothécaire. Il fut anobli par l'empereur, et mourut au mois de février 1730. Les ouvrages d'Eckhard sont nombreux et estimés, pour les recherches, la méthode et la saine critique. On se contentera de citer les principaux. 1° *Programma de antiquissimo Helmstadii statu*, Helmstädt, 1709, in-4°. 2° *Historia studii etymologici lingue germanicæ hactenus impensi*, Hanovre, 1711, in-8°. 3° *De imaginibus Caroli magni et Carolomani in gemmâ et nummo judaico repertis disquisitio*, Lunebourg, 1719, in-4°. Cette dissertation curieuse et savante est dédiée à l'académie des Inscriptions. 4° *Leges Francorum, salicæ et Ripuariorum, cum additionibus Regum et Imperatorum variis*, Francfort, 1720, in-fol. Ce recueil est très estimé. 5° *Origines Habsburgo-Austriacæ*, Leipsick, 1721, in-fol. Eckhart y prouve, par des titres authentiques, que les maisons d'Autriche et de Lorraine ont la même origine. 6° *Historia genealogica principum Saxonie superioris*, ibid., 1722, in-fol.; 7° *Corpus historicum mediæ ævi, à tempore Caroli magni usque ad finem sæculi xv*, ibid., 1723, 2 vol. in-fol. Cette collection, dit Longlet-Dufresnoy, est très curieuse et très bien digérée. On n'y trouve point répété ce qui est dans les autres. 8° *Dissertatio quæ Colmaricæ, Argentorati aliorumque Alsatiæ et Germaniæ locorum antiquitates quedam breviter exponuntur*, Wurtzbourg, in-4°. 9° *Commentarii de rebus Franciæ orientalis et episcopatus Wiceburgensis*, ibid., 1729, 2 vol. in-fol. Ouvrage très savant. 10° *De origine Germanorum eorumque vetustissimis migrationibus ac rebus gestis*, Gottingue, 1750, in-4°. C. L. Scheid fut l'éditeur de cet ouvrage, non moins rempli de savoir que les autres productions du même auteur, mais auquel on reproche le manque de méthode. On doit encore à Eckhart

(1) Cette curieuse dissertation est intitulée : *Spuren Schwimmender Batterien bey dem Julius Cæsar von dem bürgerlichen Kriege*. B. 1, C. 25. Au livre 1^{er} *De bello civili*, il est question de vaisseaux d'une construction particulière, de bateaux couverts à l'épreuve des traits, de pontons d'osier recouverts en cuir, etc. Il faut voir dans la dissertation même d'Eckard, publiée en 1783, comment il y trouve l'origine des batteries flottantes qui faisaient alors le sujet de toutes les conversations (voy. D'Anjou).

l'édition des *Collectanea etymologica* de Leibnitz, qu'il orna d'une savante préface, et de plusieurs dissertations en allemand ou en latin, imprimées dans les *Acta eruditorum* de Leipsick, et dans les *Mémoires* de l'Académie de Helmstedt (voy. SCHANNAT). — *Melchior-Silvestre* ECKARD est auteur d'un ouvrage intitulé : *Ethica Christiana*, Ulm, 1651, in-8°. — *Tobie* ECKARD a publié : 1° *Programma de Salomone ante et post regnum sapiente*, Quedlinbourg, 1708, in-4°. 2° *Programma de nominibus scholarum latinis*, ibid., 1732, in-4°. W—s.

ECKHARTH (FRÉDÉRIC), occupe un rang distingué parmi les paysans lettrés dont les Allemands ont fait plusieurs biographies particulières. Son père, jardinier et tisserand à Scheibe, en haute Saxe, lui fit apprendre à lire et à écrire, dans la petite école de son village, et ses moyens d'instruction semblaient devoir se borner là, mais sa passion pour l'étude y suppléa. Après avoir employé sa journée aux plus rudes travaux de la campagne, il passait une partie des nuits à lire les livres qu'il pouvait se procurer ; il n'eut d'abord à sa disposition que des ouvrages de théologie, et il les dévorait avec une telle avidité qu'il eût passé au travers des flammes, disait-il, pour s'en procurer un qu'il n'eût pas encore lu. Il ne menait jamais ses bestiaux à la pâture, sans avoir un livre avec lui, et des voyageurs le rencontrèrent plusieurs fois, avec étonnement, gardant les vaches, un gros volume in-folio entre les bras. Sa mémoire se meubla insensiblement de connaissances étendues. Il prit l'habitude de faire, le soir, des extraits de ses lectures de la journée ; enfin il devint auteur, et on lui doit les ouvrages suivants, tous en allemand : 1° *Miroir historique des avarès*, Pirna, 1717, in-8°. 2° *Histoire curieuse*, Zittau, 1731, in-8°. 3° *Vie de Jean Hubner, recteur à Hambourg*, Hambourg, 1731, in-4°. 4° *Récréations historiques*, publiées par feuilles détachées, de 1731 à 1735. 5° *Journal historique*, de 1734 à 1735, in-4°. 6° *Suites funestes de l'abus de l'eau-de-vie*, 1735, in-8°. 7° *Chroniques, ou Descriptions historiques des villages d'Eckersberg et Olbersdorf, de Pethlau, du petit Schoenau, de Hartau, de Herwigsdorf, près de Zittau*, chacune en 1 volume in-4°. Malgré leur style rude et inégal, ces ouvrages montrent un gros bon sens et renferment des choses intéressantes pour l'histoire. L'auteur mourut dans son village, le 30 avril 1736, laissant deux fils héritiers de son goût pour l'étude. — L'aîné *Gotthelf-Traugott* ECKHARTH, né à Herwigsdorf le 20 janvier 1714, publia l'histoire de la vie de son père (1736, in-4°, sans indication de lieu), et la *Chronique d'Herwigsdorf*, que ce dernier n'avait pu achever ni publier, Zittau, 1736, in-4°. On lui doit encore : 1° *Journal*

historique de l'an 1736, ibid., in-4°. 2° *Journal historique européen*, de 1741 à 1761, ibid., in-4°. 3° *Chroniques de Bertzdorf et de Drausendorf*, 1749 et 1752, in-4°. 4° *Incendie de la ville de Zittau*, Lobau, 1737, in-4°. L'auteur, plus pauvre encore que son père, ne fut toute sa vie que simple journalier. Il mourut en 1761. — Son frère, *Théophile* ECKHARTH, tisserand à Neu-Eybau, s'est aussi fait connaître par quelques poésies. C. M. P.

ECKHEL (JOSEPH-HILAIRE), célèbre numismate, naquit le 13 janvier 1737 à Enzesfeld, village situé près d'Ens, dans l'Autriche supérieure. Son père, qui était attaché au comte de Sinzendorf, lui fit donner une éducation libérale chez les jésuites, et le jeune homme, par ses progrès dans les lettres, fixa bientôt l'attention de ses maîtres, qui l'engagèrent dès l'âge de quinze ans à s'enrôler dans leur société. Ses talents pour les lettres se développèrent si heureusement dans le cours de ses études, qu'il fit à Léoben, qu'après un petit nombre d'années on l'envoya enseigner le latin à Vienne dans le collège Thérésien, et la rhétorique à Steyer. Peu après, il fut nommé professeur d'éloquence dans l'université de Vienne. L'ardeur qu'il avait pour la belle littérature le porta à en cultiver les différentes parties ; il s'exerça en prose et en vers, dans les langues anciennes et dans sa langue maternelle ; mais son affection particulière pour les auteurs classiques, et ses connaissances dans les langues savantes, lui inspirèrent de bonne heure un goût décidé pour les études de l'antiquité, et particulièrement pour la numismatique, dont il avait sous les yeux un grand nombre de monuments dans le cabinet même des jésuites. On lui en confia la garde après la mort du père Khell, l'un de ses confrères, dont la conversation et l'exemple, ainsi que ceux du père Froelich, autre numismate non moins célèbre de la même société, avaient contribué à le déterminer dans ce choix de ses études. La riche collection de médailles réunies dans la bibliothèque de l'empereur, et les cabinets de plusieurs amateurs distingués, attirèrent bientôt toute son attention. La comparaison des monuments étendit et fortifia les connaissances du nouvel antiquaire, et lui fit acquérir peu à peu ce coup d'œil et, s'il est permis de s'exprimer ainsi, ce tact qui abrège et facilite l'examen des monuments mêmes et donne à l'homme instruit cette justesse de jugement qui fait le complément de la science. La numismatique, qui tient à l'archéologie par les types des médailles, et à la paléographie par leurs légendes, avait, depuis la renaissance des lettres, fixé l'attention de plusieurs savants qui avaient reconnu la liaison intime de cette science avec la philologie et l'histoire. Mais le grand nombre de monuments numismatiques qui sont parvenus et qu'on ne cesse encore de découvrir chaque jour, la diver-

sité des siècles et des pays auxquels ils appartiennent, la variété des caractères et des langues employées dans leurs légendes, ont donné à cette étude une si vaste étendue, et ont nécessité pour la parcourir tant de secours de différents genres, qu'à la fin du 18^e siècle on n'avait pas encore osé la réduire à un seul système, et la renfermer dans un seul corps de doctrine; les livres élémentaires de Jobert et du père Zaccaria étant plus propres à faire sentir les difficultés de l'entreprise, qu'à en préparer la réussite. Ezechiel Spanheim avait à la vérité soumis à des considérations générales, et éclairé par des remarques savantes, presque toutes les branches de la numismatique; mais son grand ouvrage (*De usu et præstantiâ numismatum*), très propre à relever le prix de cette science, ne l'est pas également à porter la lumière sur tous les objets qu'elle embrasse; et d'ailleurs un grand nombre de monuments, ignorés de son temps, ont répandu depuis un nouveau jour sur une multitude d'endroits obscurs, et ont fait découvrir dans ce bel ouvrage plusieurs fautes et encore plus de lacunes. Trois antiquaires français avaient mieux mérité que tous les autres de la science des médailles, et on peut dire avec vérité que si leurs travaux n'avaient pas précédé ceux de Joseph Eckhel, celui-ci n'aurait jamais pu atteindre cette perfection à laquelle il s'est élevé. Ces trois antiquaires sont Vaillant, Pellerin et l'abbé Barthélemy; le premier avait mis plus d'ordre et plus d'ensemble dans la numismatique, surtout dans la partie qui concerne les suites des rois, des princes et des empereurs; le mérite du second s'est particulièrement signalé à l'égard des médailles *autonomes*, c'est-à-dire de celles qui, sans nom de prince ni d'empereur, ont été frappées par les villes et par les états de l'antiquité, et ne sont pas moins utiles à la géographie qu'à l'histoire; le troisième, plus savant que les deux autres, s'est distingué principalement par ses travaux sur la paléographie des médailles. Tels sont les principaux secours qui s'offraient à Eckhel lorsqu'il méditait la grande entreprise d'embrasser, dans un seul ouvrage, toute la doctrine numismatique. Il pouvait encore tirer parti d'un nombre immense de recherches partielles dues aux études d'un grand nombre de savants. Le champ qu'il se proposait de parcourir lui présentait, au premier coup d'œil, deux grandes parties bien distinctes: d'un côté les médailles romaines, et de l'autre celles de tout le reste du monde ancien. Il était naturel de commencer par celles-ci, et de s'occuper ensuite des médailles romaines; c'est ce que fit Eckhel; il n'hésita point à suivre pour les médailles des villes l'ordre géographique de Pellerin; mais il le perfectionna en plaçant après les médailles autonomes de chaque ville celles que cette même ville avait fait frapper sous l'autorité des empereurs romains ou de

ses rois. Hardouin a été le premier qui ait fait usage de cette méthode; mais, au lieu de disposer ses catalogues dans l'ordre géographique, il avait adopté celui de l'alphabet. Il est incroyable combien ce simple changement d'ordre, introduit par Eckhel, a donné de facilité pour l'explication des types, des emblèmes et des légendes que l'on rencontre sur les médailles des villes anciennes. Pour les médailles romaines, on avait traité séparément de celles qui ont été frappées sous la république et de celles qui l'ont été sous le règne des empereurs; mais le désordre et la confusion s'étaient glissés dans presque tous les ouvrages où l'on traitait, avec une certaine étendue, de ces dernières, c'est-à-dire, des médailles impériales. En vain Ocon et Mezzabarba avaient voulu les ranger suivant l'ordre des fastes et de la chronologie. Des difficultés qui semblaient insurmontables décourageaient les numismates. Ces difficultés naissaient la plupart du mélange des monuments apocryphes avec les monuments authentiques. Dès que le goût pour l'antiquité et pour les monuments commença à revivre en Europe, plusieurs habiles graveurs, séduits par l'appât d'un vil profit, s'adonnèrent à contrefaire les monuments numismatiques (*voy. CAVINO*). Un grand nombre d'amateurs y furent trompés, et les cabinets se remplirent de ces monuments supposés, qui passèrent dans les ouvrages des antiquaires trop crédules. Il y eut aussi des faux-monnoyeurs chez les peuples anciens; la quantité de pièces fausses fabriquées par eux est énorme, particulièrement de pièces d'argent, dont un grand nombre ne sont que fourrées. Ces médailles, qui ne sont pas toujours des copies fidèles de la bonne monnaie du temps, nous présentent souvent des particularités qui répugnent à la chronologie et à l'histoire. Faute d'avoir usé d'une critique éclairée dans le choix des monuments, les médailles qui auraient dû être le guide le plus sûr dans le dédale souvent obscur de la chronologie, étaient devenues la source de quelques systèmes si pleins d'absurdités et de contradictions, qu'ils faisaient le désespoir des savants. La critique d'Eckhel a surmonté ces difficultés; il n'a admis dans ses ouvrages que des monuments authentiques; il a signalé avec exactitude les médailles des faux-monnoyeurs anciens; celles qui étaient suspectes ou que les modernes avaient contrefaites; celles enfin qui sont imaginaires et n'ont jamais existé que sur des catalogues. Le soin qu'il a pris de décrire avec fidélité et précision les empreintes et les légendes des médailles impériales du côté de la tête, particularité que ses prédécesseurs avaient négligée, a donné un plus haut degré de perfection et de justesse à son travail sur cette classe de médailles, qui est la plus nombreuse. Avant de commencer l'exécution du grand ouvrage qu'il s'était proposé comme le but de ses travaux constants, Eckhel avait senti

qu'il avait besoin d'une connaissance plus vaste des monuments numismatiques que celle qu'il avait pu acquérir dans son pays. Il obtint de ses supérieurs la permission de faire en 1772, pour atteindre ce but, le voyage d'Italie, où il examina, autant qu'il lui fut possible, les nombreux cabinets qui s'y trouvent épars. Pierre-Léopold d'Autriche régnait alors sur la Toscane : il voulut que le cabinet des Médicis profitât de la visite de l'antiquaire, son compatriote. Le docteur Coechi, qui avait alors la direction de la galerie de Florence, ne chercha point, par une basse jalousie, à traverser les vues du prince, et il fut permis au jésuite voyageur de faire l'essai de son nouveau classement sur une des plus belles et des plus riches collections de l'Europe. De retour à Vienne, en 1774, il s'y trouva prévenu par la bienveillance et la protection de Léopold, auprès de sa mère l'impératrice Marie-Thérèse. Cette souveraine l'avait nommé directeur du cabinet des médailles et professeur d'antiquités. La suppression des jésuites, opérée peu de mois auparavant, et ce nouvel emploi permirent à Eckhel de se livrer entièrement à ses études favorites ; et le bel ouvrage *Numi veteres anecdoti*, publié à Vienne en 1775, 2 part. in-4°, fut le premier fruit de ses voyages et de ses loisirs. Dans cet excellent recueil, il a fait connaître plus de 400 médailles inédites, la plupart autonomes, et les a accompagnées d'explications savantes, telles qu'on n'en avait vu dans aucun autre recueil du même genre, si l'on en excepte les médaillons de Ph. Bonarotti ; mais les explications d'Eckhel, moins abondantes à la vérité, et moins détaillées que celles du numismate florentin, prouvent une critique plus sûre et une connaissance plus profonde des langues anciennes. La nouvelle édition du catalogue du cabinet numismatique de Vienne (imprimé à Vienne en 1779, 2 vol. in-fol. en latin), rangé suivant la méthode introduite par lui, et augmenté d'un grand nombre de monuments qui ne s'y trouvaient point à l'époque de la première édition, soignée par Froelich et par Khell, fut encore un heureux résultat de son zèle pour faire jouir le public des richesses dont il était dépositaire. Cependant ces différents travaux ne lui faisaient point perdre de vue l'ouvrage, d'une tout autre importance, qu'il méditait depuis longtemps, et dont il publia, en 1786, un fragment dans lequel il traite des médailles d'Antioche de Syrie, in-4°. Le public put juger, par cet essai, combien la science des médailles serait redevable au professeur de Vienne, s'il réussissait à donner à chaque partie du plan immense qu'il s'était fait, le degré de perfection qu'on admirait dans cet article détaché. Comme le cabinet impérial contenait, outre les médailles, une collection très précieuse de pierres gravées antiques, le directeur crut également de son devoir de faire mieux connaître

cette autre classe de monuments confiés à sa garde. Il en fit un choix et en publia, en 1788, à Vienne, les dessins gravés avec netteté, en 12 planches, et accompagnés de quelques éclaircissements écrits en français. Il préféra sans doute notre langue comme la plus familière aux amateurs, pour lesquels l'ouvrage semble principalement destiné. Aussi les explications en sont-elles rédigées de manière à ne point fatiguer les gens du monde par trop d'érudition ou par des recherches trop abstruses. Le premier volume de l'ouvrage *De doctrinâ numorum*, ou *de la science des médailles*, que nous avons indiqué précédemment en parlant du traité des médailles d'Antioche sur l'Oronte, et qu'on attendait avec impatience, parut enfin à Vienne en 1792. Les autres volumes se succédèrent rapidement, et le 8^e et dernier fut publié en 1798. (Les prolégomènes en ont été traduits en français par M. Du Mersan, dans sa *Numismatique d'Anacharsis*, et reproduits dans les *Éléments de numismatique de la Bibliothèque populaire*.) Ce bel ouvrage, dans lequel l'auteur a embrassé la numismatique tout entière, en a disposé les différentes parties dans le meilleur ordre, les a soumises à la critique la plus savante et la plus ingénieuse, et a dissipé les ténèbres dont plusieurs étaient encore couvertes, a mis le comble à sa gloire littéraire ; mais il n'a pas eu le temps d'en jouir : il mourut le 16 mai 1798, peu de jours après la publication de son dernier volume, et avant que l'opinion des savants, toujours un peu lente à se manifester lorsqu'il s'agit de juger des ouvrages aussi solides et aussi profonds que celui d'Eckhel, eût pu justifier dans son esprit cette satisfaction intime qui est le prix, sinon le plus brillant, du moins le plus sûr et le plus flatteur des grands travaux littéraires. Tant que les bonnes études et le goût de l'antiquité, de ses écrivains et de ses monuments seront en honneur, l'ouvrage *De la science des médailles* sera le flambeau qui éclairera cette vaste région des connaissances. Des découvertes nouvelles pourront compléter et enrichir l'ouvrage d'Eckhel ; on pourra remarquer et corriger quelques fautes qui lui sont échappées dans les détails ; mais la perfection du plan général ; l'étendue des recherches, la justesse de la critique, le choix et la sobriété dans les citations, rendront à jamais ce livre précieux pour ceux qui aiment à s'instruire profondément dans un genre de connaissances si intimement lié à l'histoire, et si propre à exciter une docte curiosité. On ne cessera d'admirer la sage distribution que l'auteur a faite des matières, distribution par laquelle, pour éviter les redites et donner des aperçus plus généraux, il a placé, dans des prolégomènes et dans des traités, joints à chaque partie de l'ouvrage, l'examen des questions difficiles et les recherches qui forment

l'ensemble de la théorie numismatique. Cette lecture, attachante par l'intérêt du fond, l'est encore par la clarté et les grâces du style, qui est si coulant et si naturel, que l'ouvrage, pour tout lecteur qui entend le latin, lui semble écrit dans sa langue maternelle. On regrettera peut-être que l'auteur n'ait point eu l'occasion ou le loisir de se familiariser un peu avec les arts et les monuments de la sculpture ancienne. Ces connaissances auraient souvent porté à un plus haut degré la justesse de ses conjectures, et même celle de ses expressions : elles auraient rendu son travail encore plus intéressant par les secours que l'histoire de l'art et la numismatique se prêtent réciproquement ; enfin elles auraient laissé moins d'incertitude dans les jugements de l'auteur relativement aux portraits des princes et des hommes illustres. Il est à regretter aussi que les collections visitées par Eckhel n'aient été que médiocrement riches en médailles appartenant aux suites des rois. S'il avait visité à Paris le cabinet de la Bibliothèque, il aurait pu donner à cette branche de la numismatique tout le développement que je me suis efforcé de lui donner dans mon ouvrage de l'iconographie grecque. Le caractère moral d'Eckhel était aussi aimable et bienfaisant que son esprit était éclairé : on peut voir dans l'éloge historique de ce savant, par Millin (*Magasin Encyclopédique*, 5^e année, 1799, t. 2, p. 458), quelques traits de sa bonté et de son désintéressement. La notice de M. Millin, traduite en latin par M. Hohler, a été reproduite, avec le portrait de ce savant, dans l'ouvrage intitulé : *Addenda ad Eckhelii Doctrinam numorum veterum, ex ejusdem autographo posthumo* (Vienne, 1826, in-4°), par M. Steinbuchel, son élève, qui lui a succédé dans la place de garde du cabinet des médailles de Vienne. Dans les disputes littéraires, Eckhel ne s'emporta jamais. Attaqué très âcrement par Pellerin, que son grand âge rendait trop irascible et incapable de garder aucun ménagement envers ceux qui osaient n'être pas de son avis, il ne répondit qu'avec décence et douceur. Outre les ouvrages qu'on a indiqués dans le cours de cet article, Eckhel a publié, en différentes occasions, plusieurs opuscules dont voici le catalogue : 1° *Odæ duæ quum Josephus II et Josepha Bavarie princeps nuptiis jungerentur*, Vienne, 1765, in-4°. 2° Un Poème en allemand sur le départ de la princesse Marie-Charlotte, Vienne, 1768, in-8°. 3° Un Discours dans la même langue sur le voyage de Joseph II en Italie, Vienne, 1770, in-8°. 4° *Explication grammaticale des prophéties d'Haggée* (*Magasin Encyclopédique*, 2^e année, t. 2, p. 461). 5° *Sylloge prima numorum anecdotorum thesauri Cesarei*, Vienne, 1786, grand in-4°. Cet intéressant ouvrage n'est qu'une espèce d'appendice à celui qui a pour titre : *Numi veteres anecdoti*. Les mé-

dailles qu'il y publie sont gravées sur dix planches. Le titre *Sylloge prima* fait entendre que l'auteur avait le projet de donner une suite à cet ouvrage ; mais il n'a pu le faire. 6° Un *Traité élémentaire de numismatique allemande, à l'usage des Ecoles*, Vienne, 1786, grand in-8°. V—r.

ECKHOF (CONRAD), un des plus illustres acteurs de la scène allemande, naquit à Hambourg, en 1722, d'un soldat de la ville qui était moucheur au théâtre. C'est par ce moyen que se développa son goût pour l'art dramatique, auquel il se consacra entièrement dès l'âge de vingt ans, et qu'il continua de professer avec distinction dans plusieurs sociétés dramatiques. En 1775, il obtint la direction du théâtre de Gotha, et il la conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 16 juin 1778. Il exerçait son talent avec passion ; aussi son exemple et son zèle contribuèrent beaucoup à perfectionner l'art de la scène en Allemagne. Il excellait surtout dans la tragédie, qu'il jouait avec beaucoup de vérité et de simplicité. On l'a surnommé le *Roscius* de l'Allemagne. Il avait des connaissances, était poète et a écrit dans sa langue avec autant de clarté que d'élégance. Aussi distingué par son talent que par ses vertus et sa bonne conduite, il a laissé dans sa patrie un souvenir recommandable. Il écrivit plusieurs comédies, entre autres *l'Isle déserte*, comédie en 2 actes, 1762, et une traduction de *l'Ecole des Mères*, 1753, in-8°. Il a aussi eu part à la traduction, en vers rimés allemand, du *Philosophe marié* de Destouches. G—r.

ECKHOUT. Voyez ECKHOUT.

ECKIUS ou ECHIUS (JEAN), professeur et chancelier de l'université d'Ingolstadt, l'un des plus célèbres controversistes du 16^e siècle, naquit en Souabe l'an 1486. Il s'était déjà fait connaître avantageusement par un *Traité* de la prédestination, lorsqu'il entra en lice avec Luther, sur les thèses duquel il publia des notes en 1518. Il se signala l'année d'après contre Luther et Carlostadt dans les conférences de Leipsick, dont l'avantage lui est assuré par les actes imprimés dans les œuvres de Luther, et dont le résultat fut de confirmer le duc George de Saxe dans la foi catholique. Il se trouva, en 1530, à la diète d'Augsbourg, et, en 1541, à celle de Ratisbonne. Dans la première, il fut choisi avec d'autres théologiens pour disputer contre les luthériens et pour réfuter leur confession de foi ; dans la seconde, il montra moins de condescendance que ses collègues, Gropper et Pflug, pour se prêter aux projets de conciliation ; il écrivit même contre le livre de la concorde attribué au premier, et qui avait été approuvé par les princes catholiques. Eckius mourut à Ingolstadt, en 1543, avec la réputation d'un homme plein de zèle, d'érudition, de facilité, de mémoire et de pénétration. On a de

lui des ouvrages estimés sur les matières de controverse qui s'agitaient alors; on fait surtout cas de son *Manuel de controverse*, dont il y a un grand nombre d'éditions; un bon *Commentaire* sur Aggée, Seligenstadt, 1536; des *Homélies*, etc. — Il y avait, dans le même temps, un célèbre juriconsulte, appelé *Léonard Eckius*, qui mourut à Munich, le 17 mars 1550, âgé de 70 ans. Il avait eu la confiance de plusieurs princes d'Allemagne, en particulier celle de Charles V, qui l'employa utilement dans plusieurs affaires importantes. Sa réputation était telle, qu'on disait communément, que *ce qui était conclu sans l'avis d'Eckius était concln en vain*, et que, même après sa mort, lorsqu'il se présentait quelque affaire difficile qu'on ne pouvait pas débrouiller : *Si Eckius était là, disait-on, il éclaircirait le fait en trois mots.* T—D.

ECKLES (SALOMON), musicien anglais, s'enuya de contribuer aux plaisirs de ses compatriotes, et, pour en faire amende honorable, se jeta à corps perdu dans les rêveries du quakerisme en 1658. Le premier résultat de son zèle religieux fut de vendre ses livres et ses instruments, comme étant des objets de perdition; mais, peu satisfait de cette démarche, il les racheta et les brûla sur la place publique, pour qu'ils ne contribuassent à la damnation de personne. Il composa ensuite un *Dialogue* fort maussade sur l'inanité de la musique, qui fut imprimé en 1667. Bientôt le fanatisme, que l'on a reproché quelquefois aux gens de sa secte, s'empara de lui. Voulant prouver aux incrédules la prééminence de sa religion, il proposa sérieusement de réunir dans un même lieu les personnages les plus recommandables de chaque secte, et de les y tenir enfermés pendant sept jours, livrés à la prière et s'abstenant de manger. Ceux qui seraient sortis victorieux de cette lutte d'un nouveau genre, auraient été les véritables élus. Personne ne répondit à son appel. Une autre fois, il entra dans une assemblée de catholiques, portant sur la tête un brasier dans lequel brûlait du soufre, pour leur présenter une image frappante du feu éternel auquel il les vouait. Ses folies le firent mettre au cachot, mais il n'en devint pas plus sage. Il recouvra sa liberté, prêcha de nouveau, s'enfuit en Irlande, et finit par être déporté dans la Nouvelle-Angleterre, où il mourut vers la fin du 17^e siècle, après avoir, dit-on, abjuré ses erreurs (Voy. *l'Histoire des quakers*, par le P. Catrou, livre 3. D. L.

ECKSTEIN (FRANÇOIS D'), médecin hongrois, né vers 1769, et mort le 7 décembre 1834, avait été professeur de chirurgie et d'accouchements à Pesth, premier chirurgien des hôpitaux de l'insurrection hongroise noble, en 1809 et 1810, puis, en 1825, professeur titulaire et directeur de l'Institut pratique de

chirurgie. On lui doit : 1^o *Casus chirurgie tres in publicum artis sue specimen descripti*, Pesth, 1803. 2^o *Relatio officiosa generalis de nosocomiis pro nobili insurgente militiâ Hungariæ anno 1809 erectis et administratis*, Bade, 1810. 3^o *Akologie*, 16 tableaux en allemand, Bade, 1822, et Leipsick, 1823, sous le titre d'*Exposition descriptive des instruments, ligatures et machines qui ont été ou sont le plus fréquemment en usage dans la chirurgie tant ancienne que moderne*. 4^o Des articles dans le *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales* de Berlin. P—OT.

ECLUSE. Voyez LÉCLUSE.

ECLUSE DES LOGES (PIERRE-MATHURIN DE L'), docteur de Sorbonne, né à Falaise en 1715, remporta un prix à l'Académie française, en 1741, par un discours sur cette maxime : *Il n'y a point de hasard pour un chrétien*. Trois ans après, il prononça le panégyrique de St Louis en présence de cette compagnie. L'édition que l'abbé de l'Ecluse a donnée des *Mémoires de Sully* a plus contribué à le faire connaître que tous les ouvrages sortis de sa plume : elle fut imprimée à Paris, sous la rubrique de Londres, 1745, 3 vol. in-4^o ou 8 vol. in-42. On sait que quatorze ans après s'être retiré de la cour (c'est-à-dire en 1625), Sully s'occupa de ses *Economies* ou *Mémoires*. Il en fit, neuf ans après, imprimer sous ses yeux les 1^{re} et 2^e parties, dans lesquelles on trouve le récit de ce qui s'est passé de 1570 à 1610. C'est sur cette partie seulement que l'Ecluse a fait son travail. Dans l'ouvrage rédigé par Sully, c'est un des secrétaires de Sully qui est censé porter la parole, et qui raconte à Sully lui-même ce que Sully a fait; de sorte que c'est à la seconde personne que parle l'auteur. Cette forme inusitée avait beaucoup d'inconvénients; par exemple, lorsque dans ce récit survenait un discours adressé à quelques personnes ou à quelque assemblée, c'est à la seconde personne aussi qu'il est imprimé, ce qui, dans l'esprit du lecteur, même le plus attentif, met quelquefois de la confusion. On peut reprocher au travail de Sully de manquer d'ordre; le style en a vieilli; il est, en général, lent, surchargé de parenthèses ou de phrases incidentes, et quelquefois obscur. L'abbé de l'Ecluse fit parler Sully à la troisième personne, comme César dans ses *Commentaires*; il mit de l'ordre dans les récits, et revit le style, ou, pour mieux dire, fit une nouvelle rédaction. Il divisa son ouvrage en 29 livres, auxquels il en ajouta un trentième, dans lequel on expose le *Projet politique appelé communément le grand dessein de Henri IV*. Enfin, comme dans les vingt-neuf livres il a conduit le lecteur jusqu'à la retraite de Sully, il termine son édition par un *Supplément à la vie du duc de Sully depuis sa retraite*. Le nouvel éditeur, dit Drouet, a

mis ces Mémoires en meilleur français et en meilleur ordre ; mais s'ils ont gagné du côté de la forme, ils ont bien perdu du côté de la fidélité. L'abbé Sabatier le loue, au contraire, de la sagacité avec laquelle il redresse, toutes les fois que l'occasion s'en présente, les erreurs dans lesquelles Sully a été entraîné par l'esprit de parti. L'abbé Montempois publia des *Observations sur la nouvelle édition des Mémoires de Sully, principalement pour ce qui concerne les jésuites, dans lesquelles on rectifie plusieurs faits qui les concernent sous le règne de Henri IV, roi de France, altérés dans cette nouvelle édition*, 1747, in-12, réimprimées avec des augmentations et une préface, par Goujet ; 1762, in-12. Malgré les critiques élevées contre l'abbé de l'Ecluse, depuis son édition, on n'a plus réimprimé les *Mémoires de Sully* dans leur ancienne forme. L'abbé Beau-deau, qui avait annoncé en 1775 une édition du texte ancien, fut obligé de renoncer à cette entreprise après la publication des deux premiers volumes, tandis qu'il existe plusieurs réimpressions faites soit en France, soit en Angleterre, d'après l'édition de l'Ecluse. On doit distinguer surtout la réimpression de Londres, 1778, 10 vol. in-12, qui, outre les *Observations* de Montempois, contient : 1° *l'Esprit de Sully* (par mademoiselle de St-Waast) et *l'Esprit de Henri IV* (par Prault). On a publié, en 1814, une réimpression de l'Ecluse, Paris, Costes, 6 vol. in-8° (*voy. SULLY*). L'abbé de l'Ecluse mourut à Paris, vers 1783. W—s.

ECOLAMPADE. *Voyez* OECOLAMPADE.

ECQUEVILLY (ARMAND-FRANÇOIS, comte, puis marquis d'), lieutenant-général, pair de France, naquit, en 1747, d'une famille noble de Champagne. Ayant, suivant l'usage, embrassé jeune la profession des armes, il fut fait, en 1774, mestre de camp du régiment royal cavalerie, qu'il commanda dix-sept ans. Il fit, en 1784, un voyage à Berlin, où le comte d'Esterno, son beau-frère, était ambassadeur de France, et il n'eut qu'à se louer de l'accueil qu'il reçut du grand Frédéric. Maréchal de camp en 1788, il émigra dans les premiers jours de 1791, et passa le reste de l'année à Bruxelles ; mais, sur le bruit qu'un armement se préparait sur le Rhin, il s'empessa d'aller offrir ses services au prince de Condé. Ce prince, alors à Bingen, lui confia par une attention délicate le commandement d'un escadron du Royal, formé presque en entier des officiers de son ancien régiment. D'Ecquevilly se signala dans l'affaire du 2 décembre 1792 à Berstheim ; et dans toutes les occasions ne cessa de donner des preuves de sa valeur. Au mois de juillet 1794, il remplaça le baron de Fumel dans le poste de maréchal général des logis de la cavalerie du corps de Condé. L'année suivante, il reçut du grand-maître de Malte (Rohan de Polduc) la

croix de commandeur. Lorsque Louis XVIII vint visiter le corps de Condé dans ses cantonnements, d'Ecquevilly défendit avec vivacité, contre le comte d'Avaray, le droit des gentilshommes de garder la personne du roi, droit qui leur procurait, quand ils étaient de service, l'honneur de dîner avec Sa Majesté (*voy. Campagnes du corps de Condé*, t. 2, p. 14). Il suivit, en 1797, ses compagnies d'armes dans la Volhinie, où l'empereur Paul I^{er} venait de leur assigner un asile, et se rendit à St-Petersbourg avec le prince de Condé, qui l'honorait d'une affection particulière. Après la dislocation du corps des émigrés, il se retira chez un de ses parents à Tyrnaw dans la Hongrie. De retour en France, en 1814, avec la famille royale, il fut fait lieutenant-général et pair du royaume. Il suivit Louis XVIII, en 1815, à Gand, et revint après la seconde restauration reprendre sa place à la chambre des Pairs. Il présidait la commission militaire qui condamna, le 25 juin 1816, à la peine de mort, le général Gilly (*voy. ce nom*). Directeur général du dépôt de la guerre, il prit, dans la session de 1817, la défense du ministre de la guerre, obligé de concilier, avec la plus stricte économie, le respect pour les droits acquis sur les champs de bataille par tant de braves guerriers ; il saisit cette occasion de venger les soldats de l'armée de Condé, des outrages des journalistes et des pamphlétaires qui ne les désignaient que sous le nom de *Voltigeurs de Louis XIV*. La direction générale du dépôt de la guerre ayant été supprimée, par une ordonnance du 8 octobre de la même année, d'Ecquevilly fut fait inspecteur général du corps des ingénieurs-géographes et président du comité qui remplaçait la direction supprimée. Il se proposait, en 1818, de prononcer à la chambre des pairs un court éloge du prince de Condé ; mais, prévenu par le comte de Damas, il eut devoir garder le silence : toutefois son discours fut imprimé dans le *Moniteur*. Au mois de décembre même année, il fut atteint par l'ordonnance qui mettait à la retraite tous les officiers-généraux âgés de plus de cinquante-cinq ans. Créé marquis en 1820, il obtint, l'année suivante, la grand-croix de St-Louis. Il mourut, le 19 septembre 1830, dans sa 83^e année. Il avait publié : *Campagnes du corps sous les ordres de S. A. S. monseigneur le prince de Condé*, Paris, 1818, 3 vol. in-8°, ornés du portrait du prince, d'un *fac-simile* de son écriture et du plan de l'affaire de Berstheim. C'est un journal qu'il avait rédigé secrètement et qu'il ne destinait point à l'impression. Il est écrit avec plus d'impartialité que ne pouvait le faire espérer la position de l'auteur ; et s'il eût rejeté de son ouvrage toutes les dénominations créées par les partis, et qui ne servent qu'à les perpétuer, il aurait mérité de voir ratifier par ses lecteurs l'application qu'il se fait dans la

préface (p. 7) du *neque Otho, neque Vitellius*, de Tacite. W—s.

EDDY (J.-H.), géographe, né à New-York, en 1784, devint sourd à l'âge de douze ans, et chercha dès-lors, par la culture des sciences et des lettres, à se consoler d'un état d'infirmité qui le privait des agréments que l'on trouve dans la conversation. Le latin, le français, les mathématiques et l'histoire, même la botanique et la minéralogie, devinrent les objets de ses études. Mais ce fut à la géographie qu'il s'appliqua spécialement, et l'ardeur avec laquelle il s'y livra altéra sa santé et abrégéa ses jours : une mort prématurée vint le frapper, le 22 décembre 1817, à l'âge de 35 ans. Il était membre des sociétés d'histoire naturelle et de littérature de New-York. Outre un grand nombre d'articles scientifiques qu'il fit insérer dans des journaux, on a de lui des cartes géographiques très estimées, notamment celle de l'état de New-York, à laquelle il avait travaillé pendant quatre ans, et qu'on regarde comme la meilleure qui ait encore paru. Il s'occupait depuis longtemps d'un atlas général de l'Amérique, et l'on regrette beaucoup que la mort l'ait empêché de terminer cet important ouvrage. P—ar.

EDEBALI (CHEIKH), que les Turcs appellent aussi par corruption *Dibalig*, naquit dans la Caramanie, en 606 de l'hégire (1210-11 de J.-C.). Après y avoir fait ses premières études, il alla se perfectionner en Syrie, et suivit les cours des cheikhs les plus célèbres en théologie et dans les autres sciences. Possesseur de grandes richesses, et doué d'un caractère extrêmement libéral, il revint fonder dans sa patrie un tekké (monastère), dont il se constitua le cheikh. La réputation de sa piété et la variété de ses connaissances s'étant répandues dans toute l'Asie mineure, sa retraite devint bientôt le rendez-vous de tous les dévots musulmans. Othman, le fondateur de l'empire turc, lui rendait de fréquentes visites; ce fut là que ce guerrier vit le songe qui lui prédisait un grand empire; Edebali le lui expliqua, et lui donna en mariage sa fille, Bala Khatoun, dont la beauté avait déjà captivé le cœur de ce jeune prince (voy. OTTMAN). Edebali mourut en 726 de l'hégire (1326 de J.-C.), âgé de près de 120 ans; sa fille et son gendre Othman le suivirent de bien près au tombeau; la première un mois, et le second quatre mois après sa mort. R—s.

EDELINCK (GÉRARD), né à Anvers en 1649, fut appelé en France par Colbert; il avait fait ses premiers pas dans la carrière sous la direction de Corneille Galle le jeune. Contemporain des derniers élèves de l'école de Rubens, ses ouvrages se sentent de la vigueur et de la touche énergique de ces artistes célèbres. Plus soigné, plus méthodique qu'eux dans ses travaux, il n'est pas moins savant; si sa marche est plus calculée, son burin plus suave, plus argentin,

ses estampes n'y perdent rien, soit pour le dessin ou pour la couleur. Edelinck, déjà célèbre lors de son arrivée en France, s'y perfectionna encore à l'aide des avis des Pitau et des Poilly. Sa *Sainte Famille*, d'après Raphaël, par laquelle il débuta en France, est un chef-d'œuvre qui, de bonne heure, lui acquit une grande réputation. Cette estampe, fort recherchée des amateurs, s'est vendue avant la lettre, en Allemagne, dit-on, 3,000 francs; celle de la *Madeleine*, d'après Lebrun, également avant la lettre, est montée jusqu'à la somme de 1,000 francs. Cette estampe, ainsi que sa *Famille de Darius* et son *Christ aux Anges*, d'après le même, augmentèrent encore sa réputation. Edelinck a gravé un grand nombre de thèses, d'après Lebrun, beaucoup de sujets d'histoire, parmi lesquels on distingue *St Charles Borromée*, aussi d'après Lebrun; *Moïse* tenant les tables de la loi, d'après Champagne; le *Combat des quatre Cavaliers*, d'après Léonard de Vinci; la *Vierge* connue sous le nom de *la Coureuse*, d'après le Guide; une seconde famille de *Darius*, d'après Mignard : cette estampe a été terminée par P. Drevet. Edelinck a gravé aussi un grand nombre de morceaux d'après le Corrège, Piètre de Cortone, Coypel, de Troy, Vivien, Jouvenet et autres maîtres. Indépendamment de tous ces chefs-d'œuvre, on a de lui une multitude de portraits, plus parfaits les uns que les autres. Nous citerons ceux de Lebrun, de Desjardins, de Rigaud, de Colbert; ceux de Louis XIV, de Fagon, du prince de Galles, du duc de Bourgogne, du duc de Noailles, de Santeul et d'Arnauld d'Andilly. Mais ceux de Champagne et de Dilgerus surtout sont parfaits : le premier était son morceau de prédilection. Ce qui est le plus étonnant, c'est que, parmi la multitude d'ouvrages émanés de son burin, on n'en trouve pas un de médiocre. Né sans ambition, Edelinck demanda au roi, qui lui témoignait sa satisfaction de l'un de ses ouvrages, la grâce d'être reçu marguillier de sa paroisse, dignité réservée alors aux marchands et aux procureurs. Mais tant de travaux glorieux, un talent si rare ne pouvaient rester sans récompense aux yeux d'un prince juste appréciateur du mérite. Louis XIV le nomma chevalier de l'ordre de St-Michel, lui accorda le titre de graveur de son cabinet, titre auquel il joignit une pension et un logement à l'hôtel royal des Gobelins. L'académie de peinture l'admit aussi au nombre de ses conseillers. Un grand nombre d'hommes élevés en dignités, ou célèbres par leur mérite personnel, attachèrent un grand prix à avoir leurs portraits gravés par Edelinck, et le travail facile de cet artiste lui permit souvent de leur accorder cette satisfaction. Très peu de graveurs ont produit un aussi grand nombre d'ouvrages. Edelinck termina sa carrière le 2 avril 1707. Un burin brillant et moelleux, une touche large et savante, un des-

sin coulant et correct, caractérisent toutes les productions de cet artiste célèbre. Dans ses ouvrages, la pureté et la régularité des hachures ne nuisent point à leur souplesse, et ses estampes ont une suavité et un accord si parfait, qu'elles semblent des tableaux. Dans les estampes de ce maître, les tailles sont variées au degré seulement où elles doivent l'être pour faire sentir la différente nature de chaque objet, mais toujours sans altérer ni le trait ni la forme, et sans détruire l'harmonie générale. Audran, quoique dans un autre genre, est le seul graveur qui puisse être mis en parallèle avec lui. Depuis plus d'un siècle qu'Edelinck est mort, quoique la France ait produit beaucoup d'habiles graveurs, l'on peut dire qu'il n'a point encore été remplacé. — *Jean EDELINCK* et *Gaspard EDELINCK*, ses frères, ont gravé aussi quelques morceaux : le *Déluge*, d'après Alexandre Véronèse, est de la main de Jean. On prétend que Gérard a beaucoup travaillé dans cette planche. — *Nicolas EDELINCK*, fils de Gérard, a gravé à Venise, la *Vierge et l'Enfant Jésus*, d'après le Corrège; *Vertumne et Pomone*, d'après J. Ranc, et divers autres sujets. P—E.

EDELMAN (JEAN-FRÉDÉRIC), né à Strasbourg, le 6 mai 1749, a fait graver quatorze œuvres consistant en sonates et concertos pour le clavecin. En 1782, il donna à l'Académie royale de musique : *Ariane dans l'île de Naxos*, qui obtint beaucoup de succès. Il périt en 1794 avec son frère, sur l'échafaud, où il avait envoyé plusieurs victimes, et notamment le baron de Dietrich, son bienfaiteur. F—LE.

EDELMANN (JEAN-CRISTIAN), fameux esprit-fort saxon, naquit à Weissenfels en 1698, et étudia la théologie à Iéna. S'il fut longtemps indécis entre différentes sectes religieuses, il se montra toujours l'adversaire du christianisme. Le comte Zinzendorf le garda pendant un an auprès de lui; mais Edelmann, n'ayant pu sympathiser avec les hernhutes, dont il se moquait, alla travailler pendant quelque temps à la traduction de la Bible que J.-Fr. Haug publiait à Berlebourg, et il traduisit quatre des épîtres de St Paul. Il publia un livre intitulé : *Vérités innocentes* (1), dans lequel il cherchait à prouver le peu d'importance de toutes les religions. Les contradictions qu'il éprouva de tous les côtés augmentèrent encore son acharnement. Il rejeta non-seulement le sacrifice de Jésus-Christ, mais aussi sa doctrine, et fit de la raison une divinité. Il prétendait que cette raison était une portion essentielle de Dieu, dont elle ne différait en rien : qu'ainsi l'âme était une partie de la divinité, et non-seulement celle des hommes, mais aussi celle de tous les animaux. Aussi pendant très longtemps il se priva de manger de la viande, afin, disait-il, de ne manger au-

cune portion de la divinité. Sommé un jour à Neuwied, par le consistoire, de publier sa profession de foi, il abjura ouvertement et sans ambages non-seulement le christianisme, mais toute forme possible de religion. Il fit la même déclaration, et d'une manière aussi explicite, dans une réponse à M. Haremborg, ministre protestant, qui l'avait attaqué : *Réponse à la première épître de St Haremborg*. Sa doctrine est le panthéisme le plus complet, tel que l'entendent de nos jours MM. Louis-André, de Fuerbach et Stirner. Ses principaux écrits sont : *Moïse démasqué*, 1740, in-8°; *Christ et Bélial*, 1741, in-8°; *la Divinité de la Raison*, 1742, in-8°. Ces ouvrages, tous en allemand, ont été imprimés (à ce qu'on croit) à Berlebourg, sans date. Les deux ouvrages d'Edelmann; *Moïse démasqué* et *Divinité de la Raison*, ont une analogie frappante avec le livre de Strauss sur Jésus-Christ. Comme lui, il affirme que l'Evangile et la Bible ne contiennent que mythes et symboles; que Jésus-Christ, débarrassé de toutes les légendes acceptées par la crédulité et qui défigurent son histoire, est simplement la Sagesse, l'éternelle Raison, selon les paroles de l'apôtre Jean, éclairant tout homme venant en ce monde; il conclut enfin, avec la philosophie hégélienne, que le Christ n'est autre chose que l'Humanité personnifiée. Après s'être fait chasser de Neuwied, de Brunswick, de Hambourg, etc., il obtint enfin la permission de vivre à Berlin, à condition de ne plus rien écrire et de rester tranquille (1). Il y mourut dans l'obscurité, le 15 février 1767, âgé de 69 ans. J.-Henri Praktje a publié une *Notice sur la vie, les ouvrages et la doctrine d'Edelmann*, Hambourg, 1753, in-8°; 2° édition, augmentée, 1753, in-8°, en allemand. On y trouve aussi la notice des ouvrages écrits pour le réfuter. — Edelmann était presque oublié, lorsqu'en 1839, M. Elster compara dans ses *Souvenirs* les opinions religieuses d'Edelmann et celles de Strauss; après examen, Strauss s'honora d'Edelmann comme d'un ancêtre, et dès lors l'auteur de *Moïse* fut l'objet de l'attention des philosophes et des théologiens allemands. En 1849, le docteur Klose a publié, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Hambourg, l'*Autobiographie d'Edelmann* (Edelmann's Selbstbiographie), Berlin. 1 vol. — « Edelmann, tel qu'il se montre à nous dans ses confessions, dit M. St-« René Taillandier, dans ses excellentes *Etudes sur les auteurs d'Outre-Rhin*, Edelmann « est un cœur naturellement pieux, qui, ne « trouvant pas dans les écoles théologiques du « temps la satisfaction de ses instincts, à la fois « mystiques et raisonneurs, rompit peu à peu « avec l'Eglise, et, de doute en doute, de négation en négation, fut conduit au panthéis-

(1) *Unschuldige Wahrheiten*, en 19 numéros, publiés de 1735 à 1743, in-8°.

(1) Son dernier livre, paru à Berlin, 1759, est un *Dictionnaire des livres penseurs*.

« me radical ; dans les révoltes de son esprit, « il est facile de voir les impatiences d'un amour « mystique mal dirigé. » G—r et A. F—L—r.

EDEMA (GÉRARD), peintre hollandais, que l'on croit né vers 1666, dans la province de Frise. Étant passé à Surinam dans l'intention d'y dessiner des insectes et des plantes, il abandonna ce genre, qui lui parut trop borné, et se mit à dessiner des vues, des arbres, etc. Parcourant ensuite les colonies anglaises de l'Amérique, il y fit un nombre considérable de dessins, peignit même quelques tableaux, et vint à Londres avec sa collection. L'attrait que ses tableaux, d'ailleurs bien touchés et d'une bonne couleur, avaient pour les Anglais, les lui fit vendre très avantageusement ; mais l'amour du vin nuisit à la fortune de l'artiste, et même abrégé ses jours. On ne sait pas précisément en quelle année il mourut ; mais il est certain qu'il était alors encore jeune. D—r.

EDENIUS (JORDAN), docteur en théologie et professeur à Upsal, né en 1624. Pendant qu'il faisait ses études à Upsal, il soutint, en présence de la reine Christine, une thèse pour prouver que l'hébreu était la langue la plus ancienne, et Stiernhielm se mit sur les rangs pour soutenir que c'était la gothique. La reine trouva cette discussion si intéressante, qu'elle ordonna de faire le recueil des arguments allégués pour et contre, et de le conserver avec soin. Edenius fit ensuite un voyage en Angleterre, et se lia avec les savants les plus distingués. Retourné dans sa patrie, il fut nommé, en 1659, pour enseigner la théologie à Upsal, et, en 1661, il obtint le titre de docteur. Il mourut en 1666, laissant plusieurs ouvrages, entre lesquels nous remarquons : *Dissertationes theol. de Christ. relig. veritate*, Abo, 1664 ; *Epitome historiae ecclesiasticae*, publié à Abo en 1681, par l'évêque Gezelius. C—AU.

EDER (GEORGE), théologien catholique allemand, né à Freysingen en 1524, fut onze fois recteur de l'université de Vienne, et obtint toute la confiance des empereurs Ferdinand et Maximilien II, pour les affaires ecclésiastiques. Il mourut le 19 mai 1586, après avoir publié, tant en latin qu'en allemand, un grand nombre d'ouvrages, la plupart de controverse, dont quelques-uns peuvent encore être consultés avec fruit pour l'histoire du 1^{er} siècle de la Réformation. Nous n'indiquons ici que les principaux : 1^o *Catalogus rectorum et illustrium virorum archi-gymnasii Viennensis*, Vienne, 1559, in-4^o, qui forme une histoire complète de l'université de Vienne, depuis l'an 1237. J. Littcu l'a continuée jusqu'à 1644 ; Paul de Sorbait jusqu'à 1670, et un anonyme jusqu'à 1693. Cet ouvrage est aussi quelquefois cité sous le titre de *Calendarium Ederianum*. 2^o *Oeconomia Bibliorum, seu Partitionum theologicarum libri quinque, quibus sacre Scrip-*

turae dispositio in tabulis exprimitur, Cologne, 1568, in-fol., plusieurs fois réimprimé. 3^o *Evangelische Inquisition*, etc., c'est-à-dire Recherche évangélique de la vraie ou de la fausse religion, Dillingen, 1573, in-4^o, 1^{re} partie. Cet ouvrage déplut à l'empereur Maximilien II, qui en fit confisquer les exemplaires, et témoigna son indignation à l'auteur. Il permit cependant l'impression de la 2^e partie, sous ce titre : *Das Guldene Fliess...*, etc., c'est-à-dire la *Toison d'or, ou Forme de la primitive Eglise, prophétique et apostolique*, Ingolstadt, 1579, in-4^o. 4^o *Malleus Hæreticorum*, 2^e édition, ibid., 1580, in-8^o. 5^o *Mataologia Hæreticorum, seu Summa hæreticarum fabularum*, ibid., 1581, in-8^o. — Wolfgang EDER, religieux augustin, de Vienne, a publié, dans le 16^e siècle, quelques ouvrages ascétiques, et a traduit en allemand la *Vie de St François de Sales*, par Maupas du Tour, Munich, 1674, in-4^o. C. M. P.

EDGAR, 12^e roi d'Angleterre, de la dynastie saxonne, était fils d'Edmond 1^{er}. Il fut placé sur le trône, à l'âge de seize ans, par les Anglais révoltés contre son frère Edwy. On lui donna d'abord la souveraineté des provinces du Nord. La mort de son frère le mit, en 959, en possession de toute la monarchie. Malgré sa grande jeunesse, il montra une grande capacité pour gouverner. Il prit de si sages mesures, en entretenant, dans le nord de son royaume, des corps de troupes disciplinées pour contenir les Northumbriens et les Écossais, en soutenant une marine puissante à laquelle il ordonna de faire de temps en temps le tour de ses états, qu'il put, sans s'exposer à la moindre insulte de ses voisins turbulents, suivre ses inclinations pacifiques, et maintenir une police exacte dans ses états. Il sut tellement contenir dans le devoir tous les petits rois des îles voisines, qu'on rapporte, qu'étant à Chester, et voulant aller par eau à une abbaye célèbre, il obligea huit de ces rois tributaires à ramer, pour conduire sa barque sur la rivière de Dée. Edgar eut la prudence de s'attacher St Dunstan, qu'il favorisa dans ses projets de faire remplir les places de l'Eglise par le clergé régulier. Il consulta, pour les affaires ecclésiastiques, et même pour la plupart des affaires civiles, les évêques qui étaient les amis de St Dunstan ; mais son caractère ferme l'empêcha de se laisser dominer par ces prélats. De cette manière, il sut conserver la paix intérieure. Edgar ayant comblé les moines de faveurs, ils lui ont prodigué les éloges les plus pompeux pour ses vertus privées. Il est vrai qu'il fut brave et ami de la justice ; mais ses mœurs furent très dépravées. Il enleva d'un convent Editha eu Wilfrida, qui y était religieuse, et eut recours à la violence pour la faire consentir à ses désirs. Pour le punir de ce crime, St Dunstan le condamna à rester sept ans sans porter sa couronne. Il eut encore une maîtresse

appelée Elfrède, qui conserva son empire sur son cœur jusqu'à son mariage avec Elfride. Celle-ci était fille unique et héritière d'Olgar, comte de Devonshire. Elle avait d'abord été mariée à un gentilhomme, confident d'Edgar, nommé Ethelwold. Envoyé par le roi pour s'assurer, par le témoignage de ses yeux, si ce que l'on racontait de la beauté surprenante d'Elfride était réel, il en était devenu éperduement amoureux. Il fit au roi un rapport tout contraire à la vérité, et obtint son consentement pour demander lui-même la main d'Elfride, dont il représenta que l'immense fortune compensait pour lui l'irrégularité de ses traits. Mais bientôt Edgar, instruit de la perfidie d'Ethelwold, alla s'en convaincre par lui-même. La vue d'Elfride alluma dans son cœur la plus vive passion et le désir de se venger d'Ethelwold. Il le poignarda de sa propre main, dans une partie de chasse, et épousa publiquement Elfride peu de temps après. Les historiens remarquent qu'Edgar attira un grand nombre d'étrangers en Angleterre et les y fixa par ses bienfaits; ce qui contribua, quoi qu'ils en disent, à polir les mœurs de ses sujets. Enfin ce royaume lui doit l'inappréciable bienfait de la destruction des loups. Il commença par faire donner assiduellement la chasse à ces animaux voraces, et lorsqu'il vit qu'ils se retiraient dans les montagnes du pays de Galles, il changea le tribut d'argent imposé par Adolstan aux princes gallois, en un tribut annuel de trois cents têtes de loups. Edgar mourut en 975, à l'âge de 33 ans. Il eut pour successeur son fils Edouard, né d'un premier mariage avec Ethelfrède, fille du comte Odmer. Elle était morte après deux ans de mariage, en 963. Quelques auteurs ont prétendu, mais à tort, que cette union n'avait pas été reconnue pour bien légitime. E—s.

EDGAR ATHELING (c'est-à-dire vraiment noble), prince anglo-saxon, était fils d'Edouard, que Canut I^{er} avait envoyé, avec son frère, hors d'Angleterre (*voy. CANUT*) pour les faire périr. Edgar naquit en Hongrie. Son père, ayant été appelé en Angleterre comme héritier présomptif de la couronne, par Edouard le confesseur, mourut peu de temps après son arrivée, en 1057. Au décès d'Edouard, en 1065, Edgar, trop jeune encore, ne put faire valoir ses droits au trône; il fut à peine question de lui, et il n'y eut plus aucune tentative pour l'opposer à Harald. Ce monarque conçut si peu d'inquiétude du caractère d'Edgar, qu'il le nomma comte d'Oxford. Cet honneur lui fut confirmé par Guillaume le Conquérant, qui affecta de le traiter avec toute la tendresse qu'il se piquait de conserver au neveu d'Edouard son bienfaiteur. Cependant Edgar, en garde contre les caresses de Guillaume, se laissa persuader, en 1068, par des seigneurs mal intentionnés pour le roi, de s'enfuir en Ecosse avec ses deux sœurs, Mar-

guerite et Christine. Ces illustres fugitifs furent bien accueillis par Malcom III, qui bientôt après épousa Marguerite. L'année suivante, Edgar parut en Angleterre et parvint à soulever le Northumberland. Son parti vaincu, il fut poursuivi, et se retira de nouveau en Ecosse. Mais, las de mener une vie futive, et n'espérant aucun succès d'une nouvelle tentative, il se soumit de lui-même, en 1070. Guillaume le recut avec bonté et lui assigna un revenu considérable. Depuis ce moment, Edgar vécut tranquille à la cour. Il accompagna Guillaume dans un voyage en Normandie, en 1083, et obtint de lui la permission d'aller en pèlerinage à la Terre-Sainte. Sous le règne de Guillaume le Roux, il commanda, en 1097, une petite armée qui alla rétablir, sur le trône d'Ecosse, Edgar son neveu. Il mourut dans un âge très avancé, après avoir mené une vie peut-être plus heureuse que s'il eût occupé le trône auquel sa naissance l'appelait. En lui s'éteignit la ligne masculine des rois anglo-saxons; mais cette maison régna par la suite sur l'Angleterre. Marguerite, sœur d'Edgar, eut de Malcom, entr'autres enfants, Mathilde, qui, lors des troubles survenus à la mort de son père, fut amenée en Angleterre. Henri I^{er}, fils de Guillaume le Conquérant, et qui monta sur le trône en 1100, épousa Mathilde. Cette alliance lui concilia l'amitié de ses sujets anglo-saxons, flattés de voir le sang de leurs princes uni à celui de leurs nouveaux souverains. Mathilde eut une fille du même nom, mariée en secondes nocces à Geoffroi, comte d'Anjou, père de Henri II, premier roi de la maison des Plantagenet. E—s.

EDGAR, roi d'Ecosse, neveu du précédent, était fils de Malcom III. A la mort de son père, en 1093, Edgar son oncle le fit venir en Angleterre avec ses cinq frères pour les dérober aux embûches de Donald VIII. Ce roi ayant pour la seconde fois mécontenté ses sujets (*voy. DONALD VIII*), ils mandèrent à Edgard de venir s'asseoir sur le trône qui lui appartenait, et que dès qu'il se montrerait sur la frontière du royaume, un puissant parti se déclarerait en sa faveur. Ces promesses ne furent pas vaines; Donald fut abandonné dès qu'Edgar parut en 1097. Celui-ci fit la paix avec Guillaume le Roux, et conclut le mariage de Mathilde sa sœur, avec Henri, successeur de Guillaume. Son règne fut paisible; il se fit chérir de ses sujets, et mourut en 1107. Il eut pour successeur son frère Alexandre I^{er}. E—s.

EDGEWORTH. *Voyez* FIRMONT.

EDGEWORTH (RICHARD LOVELL), savant anglais, parent de l'abbé Edgeworth (*voy. FIRMONT*), naquit à Bath en 1744. Sa famille était établie en Irlande depuis 1583, et comptait parmi les bonnes maisons de moyenne noblesse du comté de Langford; le village où était leur demeure s'appelait de leur nom Edgeworthstown. Lovell y

passa ses premières années ; puis, après avoir été successivement en Angleterre et en Irlande dans diverses écoles de premier et de second degré, il fut placé par son père à l'université d'Oxford. Les études littéraires n'avaient pour lui que peu d'attrait ; en revanche il réussissait parfaitement dans les sciences physiques et dans les arts d'agrément (1). Tout son temps, comme on le devine bien, ne se passait pas dans l'érudite cité d'Oxford, et il faisait de fréquentes excursions aux environs, notamment à Black Bourton, chez un ami de son père. Il s'y prit bientôt de belle passion pour une des demoiselles de la maison, et, bien que parfois tenté d'y moins songer, surtout lorsqu'il se rendait à Bath, où, comme beau danseur, il trouvait toujours riant accueil, il finit par se mettre en route avec la jeune miss pour l'Ecosse, et il en revint marié. Cet hymen prématuré (car Edgeworth n'avait encore que dix-neuf ans) ne fut pas heureux : il s'aperçut que les goûts de sa femme sympathisaient peu avec les siens, et qu'elle n'avait pas plus de dispositions pour les lettres et les sciences que de dot. Il s'ennuya bientôt du port d'Edgeworthstown, où tous deux ancrèrent après un peu de bourrasques de la part du père, et prit avec sa femme la route de l'Angleterre avec le dessein d'étudier le droit ; mais, une fois à Londres, il s'occupa moins activement de suivre les cours et les plaidoiries de Lincoln's Inn que d'assister à des expériences physiques et de les répéter. Il se mit surtout avec un zèle extrême à la mécanique, et bientôt il y devint assez habile pour être remarqué. De retour à la maison paternelle, il continua ses études chéries, et qu'il n'interrompit que de loin en loin par des visites à Birmingham, à Soho, voulant ainsi unir aux principes de la théorie la vue des objets et de la pratique. Divers modèles et appareils qu'en 1763 et 1769 il offrit à la Société pour l'encouragement des arts, et qui lui valurent la première année la médaille d'argent, la seconde la médaille d'or, témoignent assez de ses progrès et de ses talents. La mort de son père, en 1770, lui laissa la liberté de suivre ses goûts. C'est alors qu'il vint en France. Il ne visita pas seulement la capitale. Etant à Lyon, au moment où tout le monde s'occupait du projet de Perrache pour détourner le cours de la Saône et pour reculer son embouchure dans le Rhône, beaucoup en deçà du point où elle s'opère, il fit sur le plan de cet ingénieur quelques observations critiques qui semblèrent assez fondées pour que les

(1) Il avait sept ans, lorsqu'un événement accidentel tourna son esprit vers la science. Un ami de madame Edgeworth, Deane, vint lui apporter, à Dublin, une petite machine électrique, espérant que l'électricité la guérirait de sa paralysie. Quand il voulut électriser, il fut surpris de voir que sa machine ne produisait pas d'effet. Le petit Edgeworth lui fit observer que le fil d'arcueil qui servait de conducteur au fluide, s'appuyait contre un gond de la table. Deane embrassa l'enfant, et lui donna la permission de venir tous les jours dans son laboratoire. Edgeworth y conçut cet amour pour la science qu'il conserva jusqu'à sa mort.

entrepreneurs recherchent ses conseils et lui confiaient une section importante du travail. Edgeworth se tira fort bien de tout ce dont il fut chargé. Mais l'entreprise devait manquer, et manqua. Une inondation subite, causée par la fonte des neiges, grossit les eaux du Rhône, qui, se répandant au-dessus de ses bords, emportèrent tous les ouvrages commencés. Edgeworth assurait que, grâce à l'avis que lui avait donné un vieux berger, il avait prédit ce malheur et fait de son mieux pour l'empêcher. Intrépide autant que prudent, il eut du moins la satisfaction de conserver à la compagnie une quantité d'instruments et d'outils précieux qui sans lui étaient perdus. Il revint en Angleterre en 1772, et alternant depuis ce temps entre le séjour d'Edgeworthstown et celui des diverses villes irlandaises et anglaises, où l'appelaient ses goûts scientifiques et l'envie de voir ses amis, il partagea son temps entre l'éducation de ses enfants, l'amélioration de ses propriétés et l'étude de la mécanique, à laquelle il joignait quelquefois des travaux littéraires. En 1785, il fut nommé membre de l'Académie royale d'Irlande. En 1798, le bourg de Johnstown le nomma son représentant au parlement d'Irlande. Sa manière de voir le rangeait dans le parti conservateur. Auparavant même et quand plus jeune il appuyait l'opinion de la réforme parlementaire, il ne marchait qu'à pas comptés dans cette voie, et s'opposait à toute mesure qui pouvait préparer un appel à la force : c'est ainsi qu'en 1782 il empêcha que lord Bristol n'allât à la tête de la convention militaire de cent soixante membres du corps des volontaires, tous en uniforme, présenter à la chambre des communes de Dublin une pétition contre la représentation actuelle. De plus en plus antipathique aux doctrines du mouvement, Edgeworth, en 1798, lors de la descente des Français, avait formé ses tenanciers et leurs voisins en un corps d'infanterie, lequel, il est vrai, n'avait pas d'armes, mais qu'il ne fit pas moins marcher ; et il contribua par sa fermeté à préserver Longford de l'attaque des Français. Son château, qu'il laissait sans défense, faillit tomber au pouvoir des Irlandais insurgés ; mais un des rebelles, jadis son obligé, empêcha ce malheur. Dans le parlement, Edgeworth s'exprima contre l'union de l'Irlande à l'Angleterre, et proclama que la véritable manière d'attacher le premier des deux pays au second, c'était de donner à tous ses enfants une sage et libérale part d'éducation. Son opposition fut très goûtée des masses, et il eut les honneurs de la popularité. En 1802, il vint en France, où il eut des rapports avec beaucoup de savants et notamment avec Picotet, Dumont et quelques autres enfants de Genève, ville alors française. Il eut le bon esprit de quitter l'empire de Bonaparte avant la rupture du traité d'Amiens. Moins avisé,

l'aîné de ses fils fut un de ceux sur lesquels tomba la mesure générale d'arrestation, étendue à tous les sujets britanniques sous la main du premier consul, et il dut rester en France jusqu'aux événements de 1814. L'activité d'Edgeworth augmentait avec son âge. Membre de la commission d'éducation depuis 1806, il était un des travailleurs les plus assidus; la mécanique occupait toujours beaucoup de ses instants, et, depuis plusieurs années, il y joignait l'agronomie. Sous tous ces points de vue, on doit le classer parmi les hommes qui furent utiles à leur pays, et dont les efforts pacifiques introduisirent inévitablement à la longue des améliorations matérielles et morales plus solides souvent que celles qui sont imposées violemment, brusquement, et par la volonté de fer d'un grand homme. Ces améliorations portent principalement sur trois sujets : l'éducation, les transports, la mise en culture des terrains abandonnés. Il avait lui-même accru beaucoup ses revenus en défrichant des bruyères et en consolidant d'anciennes tourbières qui formaient une portion considérable de ses terres. La commission nommée, en 1809, pour constater la nature et les dimensions en surface des marais à tourbe de l'Irlande, accepta volontiers l'offre d'Edgeworth de participer à ses travaux, et le résultat de l'examen qu'il fit de 35,500 acres de semblables marais fut que presque tous étaient susceptibles de culture, conclusion qui fut aussi portée sur la moitié des 2,230,000 acres étudiés par la commission. Plus tard, il s'occupa spécialement des transports. Dans son essai sur cette matière, il se prononce contre le système si ridicule de l'accumulation de charges énormes sur une même voiture, ainsi que contre les voitures à deux roues. Parlant des vrais principes de la statique, principes qui, démontrés par la science, ont été confirmés par l'expérience, il fait voir que la base de toute économie importante dans les transports, c'est la répartition des poids, c'est-à-dire l'augmentation du nombre de roues dans les voitures, du nombre des voitures sur les routes. Quant à l'élévation des dépenses par suite du nombre plus grand de véhicules, il la calcule; puis, la balançant avec la triple diminution de frais d'entretien des routes, de frais de réparation ou de rénovation des véhicules, de frais pour achat de chevaux, il arrive, sans même mettre en ligne de compte l'immense économie de temps, à prouver que le chiffre des dépenses tant publiques que particulières pour les transports par terre, peut être presque immédiatement réduit de deux cinquièmes, ou, ce qui revient au même, qu'avec pareille dépense on peut produire deux tiers en sus de mouvement. Ce besoin d'une production plus forte avec des moyens plus simples et moins pénibles est aussi ce qui domine dans les écrits d'Edgeworth sur l'éducation. Primitivement il avait

donné en plein dans les idées de Jean-Jacques Rousseau : un de ses enfants avait été élevé suivant les principes de l'illustre Genevois, et s'engagea dans la marine : c'eût été sans doute un intrépide officier s'il n'eût été frappé par la mort en Amérique, à l'âge de vingt ans; mais, bien que n'ayant aucun reproche à lui faire, Edgeworth avait senti qu'Emile est trop absolu. Il modifia ses idées, et ne s'en trouva que mieux. Du reste, quoiqu'il n'eût jamais tenu pension, il devint un véritable praticien d'éducation, la douzaine d'enfants que lui donnèrent ses quatre femmes le mettant à même de multiplier les expériences et les observations. Jamais, il est vrai, il n'aborde les hauts problèmes qui planent au-dessus de tout le système de l'éducation; mais, dès qu'il aborde un sujet, sa lucidité, sa méthode, son bon sens, sa tendance à l'utilité pratique, laissent peu à désirer, et on ne quitte point le livre sans avoir profité. Tel est surtout le mérite de son *Education professionnelle, ou Education relative aux diverses professions*. A tous ces titres de recommandation près de la postérité, Edgeworth eût bien voulu en joindre un autre, celui d'inventeur du télégraphe. Il s'occupa, en effet, beaucoup de signaux lors de la menace de l'invasion française en Irlande, et il prétendit en avoir déjà trouvé plusieurs dès 1767. Mais comme il fut un peu tardif à faire connaître ses travaux et son système, ou plutôt des velléités de travaux et le canevas d'un système, et que d'ailleurs il n'osa pas formuler nettement ses prétentions à la priorité, nous croyons que Chappe n'a point ici besoin d'être défendu. Edgeworth mourut dans sa terre le 13 juin 1817. On a de lui : 1° *Eclaircissements sur la poésie pour l'instruction de la jeunesse*, Londres, 1802, in-8°. 2° *Lectures poétiques*. 3° *Essai sur l'éducation pratique* (avec sa fille, miss Maria Edgeworth). 4° *De l'Education relativement aux diverses professions*, Londres, 1809, in-4°. 5° *Lettre à lord Charlemont sur le télégraphe*. 6° *Essai sur la construction des routes et des voitures*, Londres, 1813, in-8°. 7° *Essais sur les taureaux irlandais* (avec miss Maria), in-12. On sait qu'en Angleterre on nomme taureaux ces balourdises qui souvent échappent à l'inexpérience ou à la timidité en présence des gens du grand monde. Les spirituels auteurs cherchent à justifier leurs compatriotes des imputations de maladresse et de grossièreté qu'on leur a trop complaisamment prodiguées, et à montrer au contraire combien il y a chez eux de finesse d'esprit, de saillie et de vivacité. 8° Divers morceaux, 1° dans les *Transactions philosophiques* (sur la résistance de l'air, t. 73, 1783; description d'un météore, t. 74, 1784); 2° dans les *Transactions de l'académie royale d'Irlande* (Essais sur les ressorts et les rouages des voitures, t. 2, 1788; Essai sur le télégraphe, t. 6, 1795); 3° dans le

Monthly Magazine (sur la gravure du bord d'3 billets anglais, t. 12, 1804), dans le *Journal de Nicholson* (Essai sur les routes à rail, t. 1^{er}, 1801); Description d'un hodomètre pour les voitures, t. 15, 1806; *Remarque* sur la machine à forer de M. Ryan, t. 15, 1806; sur la construction des théâtres, t. 23, 1809; sur les communications télégraphiques, t. 26, 1810; sur la navigation aérienne, t. 46, 1816, et quelques autres (1). On trouve des détails curieux sur Edgeworth dans les *Memoirs of Richard Lovell Edgeworth, esq., begun by himself and concluded by his daughter*, 1820, 2 vol. in-8°, Londres, et dans le recueil biogr. allemand intitulé : *les Contemporains (Zeitgenossen*, t. 21, p. 107-170.) — Son fils, *William Edgeworth*, s'est distingué comme ingénieur. On lui doit le projet d'une ligne de route de Belfast à Antrim en Irlande. Il est mort à Edgeworthstown en 1829. P—OT.

EDGEWORTH (MARIA), romancière et moraliste irlandaise, fille du précédent, naquit en 1770, dans le comté d'Oxford. Elle annonça de bonne heure pour la littérature d'heureuses dispositions que son père se plut à diriger et à développer. Sa confiance, sa vénération pour sir Richard Lowell Edgeworth rappelle celle de madame de Staël pour M. de Necker; elle ne faisait rien sans le soumettre d'abord à son examen, et plusieurs fois du reste, surtout au commencement de sa carrière littéraire, l'expérience de sir Richard la fit sortir victorieuse des difficultés dans lesquelles elle s'était engagée : aussi lorsque celui-ci mourut, miss Maria, comme si son inspiration s'était éteinte avec la vie de son père (1817), fut plusieurs années sans oser écrire, se contentant de travailler, par piété filiale, à des mémoires qu'il laissait inachevés (2); elle se décida cependant plus tard à reprendre la tâche à laquelle elle s'était consacrée, et devint par ses ouvrages, la providence des enfants de la grande Bretagne, des Etats-Unis et de la France, lorsque, grâce aux traductions de mesdames Swanton-Belloc, Adélaïde Montgolfier, Eugénie Nihoiet, Elisa Woïart, etc., ses écrits y furent connus. De tout temps, un grand nombre d'écrivains distingués et de profonds penseurs ont dirigé leurs puissantes méditations vers l'éducation de l'enfance, et pour ne prendre que dans les temps plus modernes en France, Charron, Montaigne, Rabelais, Rollin, Bossuet, J.-J. Rousseau, ont

écrit des pages remarquables sur ce sujet, mais aucun d'eux n'a rien trouvé de vraiment pratique; un seul fut plus heureux, Fénelon, l'auteur de l'Education des filles : il doit ce bonheur à une nature privilégiée; car, homme par la vigueur de la pensée, il se rapproche de la femme par la délicatesse du sentiment. En effet, par suite de la supériorité de leur organisation sous le rapport des facultés affectives, les femmes seules sont aptes à comprendre et à donner cette éducation faite sur les genoux de la mère, qui exige peu de théorie, mais beaucoup de soins, une petite science, mais un grand dévouement, cette éducation du cœur qui ne s'efface jamais, et que rien ne peut suppléer. « La mère, a dit le plus éloquent orateur chrétien de notre époque, le dominicain Lacordaire, « la mère a reçu de « Dieu à l'égard de son enfant une sorte d'in- « faillibilité morale, elle ne se trompera pas « dans ce qu'elle doit lui inspirer, lui dire « dans le lait moral qu'elle doit verser dans son « sein. » L'éducation commence au berceau, la femme est donc naturellement la première institutrice : son affection a quelque chose de tendre dont la nôtre est privée; condamné par sa nature à la lutte, obligé à chaque instant de déployer de la vigueur, l'homme en conserve malgré lui une certaine rudesse, qui effraie le tendre élève, et éloigne sa sympathie, intermédiaire nécessaire dans toute éducation, indispensable surtout avec le jeune enfant. De bonne heure les soucis ont dépouillé le front de l'homme et l'ont couvert de rides; en général, il n'a rien de cette séduction attrayante, lot ordinaire de la femme, dont la voix seule est une caresse, le sourire une récompense, la beauté une promesse de bonté. En passant par les lèvres d'une mère le reproche perd toute son âpreté et se tempère; les encouragements prodigués adoucissent ce qu'ont de pénible les premiers devoirs; aussi serait-il à souhaiter que l'organisation de la société put permettre à la mère de toute classe, dans tout rang, de donner à ses enfants cette éducation première qui consiste à éveiller l'intelligence, et à la diriger vers le beau et le bon. C'est pour venir en aide à celles qui se dévouent à cette tâche, que Maria Edgeworth a écrit ses ouvrages, après avoir concouru avec son père à l'éducation de ses frères et de ses sœurs. Elle débuta en 1798 par l'*Éducation pratique*, traduction libre par Ch. Pictet; Genève, 1801, 2 vol.; c'est le modèle du genre; il ne faut cependant pas se fier entièrement au titre; l'éducation qui y est décrite n'est praticable que dans les situations favorables et privilégiées où se placent les auteurs. Néanmoins quand on le compare au livre en vogue à l'époque, à l'*Emile* de Rousseau, on sent qu'on quitte de la fiction pour quelque chose qui approche la réalité; le traité du philosophe genevois est un « brillant roman d'éducation » celui des pédago-

(1) L'Essai sur la construction des routes et des voitures a été traduit sur la 2^e édition, et augmenté d'une notice sur le système de Mac-Adam, etc.; suivi de considérations sur les voies publiques de France, Paris, 1827, in-8° de 33 feuilles, 2 tableaux et 4 planches. — Richard Lowell Edgeworth avait commencé d'écrire ses *Mémoires*. Ils ont été achevés par sa fille miss Maria, et publiés en 1820, Londres, 2 vol. in-8°. Ils sont instructifs et intéressants, surtout la première partie.

(2) *Mémoires du défunt Richard Lowell Edgeworth, commencés par lui et finis par sa fille*, 2 vol. in-8°. Ils furent traduits en français, sous les yeux de miss Maria, pendant un voyage qu'elle fit à Paris (1820). Rien de plus intéressant que la peinture de l'intérieur de cette nombreuse famille (M. Edgeworth eut 18 enfants de quatre femmes différentes), de ce foyer domestique « avec sa gravité douce et sa grâce solide », vrai sanctuaire de l'étude et des vertus privées.

gues irlandais ne demande qu'un heureux concours de circonstances pour se renouveler. Cet ouvrage fut suivi de : *Education familière* ou *Série de lectures pour les enfants depuis le premier âge jusqu'à l'adolescence*, 12 vol. traduits par madame Sw. Belloc. On ne peut trop louer le talent avec lequel l'habile institutrice saisit le plus petit événement pour donner d'importantes leçons ; la légèreté naturelle des enfants lui fournit l'occasion de les varier à l'infini ; avec elle, tout est texte à sages conseils. C'est ainsi, par exemple, qu'un pari fait entre deux enfants lui sert à montrer que le goût des paris doit conduire à l'amour du jeu, si les paris roulent sur des choses de hasard, ou à l'amour de la victoire, au lieu de l'amour de la vérité, si les paris reposent sur des choses d'opinion et de jugement. Ce livre fut d'autant mieux accueilli, que l'Angleterre possédait dans ce genre les seuls écrits du docteur Watts et ceux de MM. Aikin Barbauld lorsque Rich. Edgeworth commença ses petits récits avec le secours de sa seconde femme, Honora Sneyd. La mort de celle-ci vint interrompre leur projet, et Edgeworth en abandonna bientôt l'exécution à sa fille Maria. Frank et Rosemonde, Henry et Lucie, Marie et Georges seront les types éternellement vrais de l'enfance aux mille aspects « variés et ondoyants, » comme dirait Montaigne. Défauts et qualités, ombres et lumières, rien ne manque au tableau, tout y est dans une juste proportion, et avec une habileté d'exécution qui laisse peu à désirer. Nous citerons encore : *Contes moraux pour les jeunes garçons*, — *pour les jeunes filles* (moral Tales), — *Contes populaires* (popular Tales), — *les Jeunes industriels*, qui font suite à *l'Education familière*, — *le Théâtre pour les jeunes personnes* (Comic Dramas for young persons), — *Garry Owen* — et enfin *Orlandino*, son dernier ouvrage, qu'elle vendit au profit des pauvres Irlandais pendant la famine de 1847. Indulgente et tendre pour le jeune enfant, dont les défauts ont, en quelque sorte, un charme plein de naïveté et de grâce qui les empêche de trop se faire sentir, elle est en général plus sévère pour la jeunesse et l'adolescence, époque redoutable où les germes de nos vices s'enracinent profondément avec tant de rapidité et s'épanouissent d'une manière si fatale pour le reste de la vie ; sous cette sévérité, cependant, on sent combien elle aime les jeunes gens, avec quel amour elle cherche à lire dans leur cœur ce livre si curieux et si intéressant. Ces petites histoires de miss Edgeworth sont toutes fort instructives, et venaient à propos dans la pénurie de livres pour le jeune âge. Nous ne parlons pas des Contes de madame d'Aulnoy, de madame Murat, de mademoiselle Caumont de la Force, qui, publiés au commencement du 18^e siècle, rappellent ceux de Perrault, mais avec moins de simplicité. Le Traité

de Fénelon est destiné aux parents ; les livres de madame la marquise de Lambert (*Avis d'une mère à son fils — à sa fille*), faits spécialement pour ceux à qui ils sont adressés, ne peuvent être utiles qu'à l'âge où on va faire son entrée dans le monde. Ceux de madame de Genlis, destinés aussi à un âge assez avancé, dégoutent peu à peu, par leur tournure souvent trop romanesque, d'une lecture solide et sérieuse, et prédisposent au goût si funeste des romans. Il ne restait donc que des livres qui, par un singulier hasard, étaient ou traduits, ou imités de l'anglais : Berquin avec son *Ami des enfants*, et *Sandfort et Merton*, ou le *Magasin des enfants* de madame Leprince de Beaumont, encore ce dernier a-t-il le défaut de faire une trop large part aux contes des fées. Le moindre inconvénient des autres était leur niaiserie ou l'ennui qu'ils causent ; un style grossier et incorrect, qui habitue l'enfant à des expressions populaires ou triviales, à un langage et à des coutumes de mauvaise compagnie. L'exemple de miss Edgeworth engagea des femmes de mérite à travailler pour la jeunesse ; son appel fut entendu ; c'est donc à son initiative que nous devons cette nombreuse bibliothèque du jeune âge : les Contes de madame Guizot, de madame Laflitte ; les ouvrages de madame Amable Tastu, madame de Saussure, Nicolas Bouilly, etc. Si le mérite de l'instituteur se juge par le résultat, si extirper du cœur de l'enfant l'égoïsme naturel à l'homme, pour y faire germer à la place la charité et la fraternité évangélique, est le plus noble but que puisse se proposer le moraliste, le trait suivant, emprunté à une touchante préface de madame Sw. Belloc, la digne amie de Maria Edgeworth, nous dispensera de louer davantage ses ouvrages. En 1847, l'année de la famine, lorsque la misère de l'Irlande était à son comble, malgré le typhus qui décimait la population, miss Edgeworth, n'avait jamais cessé d'habiter le pays ; elle s'efforçait, de concert avec sa famille, de porter remède à tant de maux, s'occupant surtout des enfants et des femmes, plus faibles et plus abandonnés. Au lieu d'aumônes, elle donnait du travail, et relevait ainsi le courage et la dignité humaine d'êtres, que paralysait la souffrance. Un jour elle reçut des États-Unis, cent quarante-neuf tonnes de farine et plusieurs quintaux de riz. C'étaient des enfants de Boston, ses lecteurs assidus, qui, mettant en commun leurs petites épargnes, avaient ouvert une souscription, et lui en expédiaient le produit : *A miss Edgeworth, pour ses pauvres*. « Rien, dans le cours de ma longue existence, disait-elle, ne m'a plus touchée que cet envoi. » C'était au bout de la carrière, la couronne qui récompense celui qui a lutté jusqu'à la dernière heure ; miss Maria pouvait dès lors s'endormir tranquille sur l'oreiller de la mort, elle n'aurait point passé inutile sur la terre, elle ne mour-

rait pas tout entière. — Dans miss Edgeworth romancière, on retrouve encore l'institutrice, seulement, le théâtre est agrandi; ce ne sont plus de petites scènes d'enfants, des jeux puérils, des conseils bienveillants de parents ou d'amis; c'est la vie dans sa réalité, le monde avec ses passions, l'expérience et ses rudes leçons; à l'époque de miss Edgeworth, deux théories dans le genre romantique se disputaient le sceptre, l'une, la théorie de la terreur, dont le point de départ avait été le *Château d'Otrante*, d'Horace Walpole, et qui avait eu son apogée dans les productions de Lewis et surtout d'Anne Radcliffe, avec ses manoirs en ruine, ses trappes souterraines, ses vieilles tapisseries flottantes, ses cadavres pourris dans leur linceul, se relevant tout à coup; en un mot, tout son appareil de fantasmagorie littéraire; l'autre, l'école sentimentale de miss Anna Seward et des autres écrivains du même genre, dont les romans sont remplis d'héroïnes à grands sentiments, soupirant à la clarté de la lune, cherchant constamment dans les nuages l'être idéal qu'elles ont rêvé; ce ne sont qu'attractions sympathiques, syncopes subites, chants du rossignol dans des bocages délicieux, sons lointains et harmonieux des harpes s'échappant d'un château, etc., et autres moyens d'action aussi puissants. Miss Edgeworth, dédaignant tout cet art tourmenté, prit place à la suite de Richardson, dans cette école morale qu'un ingénieux critique français a appelée le *roman-sermon*, retraçant les passions et les caractères tels qu'ils se montrent dans la vie privée, les drames de la famille. Les jugements des plus habiles critiques anglais, comme Allan Cunningham, Jeffrey, des plus sévères, comme Gifford, sont unanimes à cet égard. — Les œuvres de miss Edgeworth, loin d'encourager le vice, même sous la forme la plus agréable et la plus élégante, contiennent quelques-unes des plus fortes leçons de morale qui se trouvent chez aucun écrivain. On apprend d'elle, non par des maximes générales et des exemples extraordinaires, mais par la réalité même et de l'aveu des acteurs, de quelle manière on doit se conduire dans les circonstances difficiles. Elle s'occupe toujours à présenter des situations possibles, ingénieuses, non inventées, mais judicieusement choisies; parmi les diverses routes qui se présentent à nos yeux, elle nous montre celle qui conduit au bonheur par la vertu. La moralité est le principe et la vie de chacun des romans de miss Maria; c'est la sève vitale qui parcourt toutes les branches de l'arbre, se développe en boutons et mûrit avec les fruits; elle ne fait qu'un avec la fable de l'ouvrage; comme la tunique du centaure Nessus, on ne peut l'enlever sans déchirer le corps auquel elle est unie. Mais c'est la morale pure et franche du cœur, et non pas celle des casuistes, celle

de ces Anglais froids et flegmatiques, de ces Anglaises à collets montés, dont l'opinion a stigmatisé, sous le nom de Cant, la vertu étudiée, et contre lesquels Byron ne trouvait jamais assez de paroles de colère et d'indignation. — Dans ses romans, miss Edgeworth se propose surtout pour but l'éducation de sa chère Erin, « cette perle des îles; » elle a révélé à l'Europe l'Irlande, comme plus tard Walter Scott, dont elle eut la gloire d'avoir éveillé le génie, lui révéla l'Ecosse. Fixée depuis 1782 dans les domaines d'Edgeworthstown (comté de Longford, à 20 milles de Dublin), elle avait eu le temps et les occasions d'étudier le caractère du paysan irlandais, par suite des relations de toute nature qu'avait son père avec ses tenanciers, comme landlord (seigneur du pays) et comme juge de paix; aussi leurs premiers ouvrages, faits en commun, sont-ils la reproduction exacte et fidèle de ce caractère. Tel est, par exemple, *l'Essai sur les facéties irlandaises, ou Coq-à-l'âne irlandais* (Essay on Frish bulls), 1801, in-8°; le Plaidoyer d'une pauvre veuve contre son propriétaire, et la défense de celui-ci, cités par Campbell comme des modèles d'éloquence populaire, sont, au dire de Maria Edgeworth, des tableaux d'après nature, des événements vrais mis en récit. Elle continua la même tâche dans *le Château de Rackrent* (Castle Rackrent), 1802, in-8°. « Ce conte hibernien, malheureusement inédit pour la France, a dit un biographe, car son cachet d'originalité irlandaise le rend intraduisible, est un mirage de la nature même. C'est l'Irlande de 1782, demi-civilisée, demi-barbare, l'Irlande daguerriotypée par le soleil de l'esprit. » *Belinda*, 1802, in-8°, est aussi un roman de la vie réelle. A l'apparition de ces divers ouvrages, on fut fort surpris de voir que miss Edgeworth avait abandonné complètement le jargon à la mode, ces types de convention, viveurs, enfants trouvés, séducteurs, etc., pour introduire des caractères ordinaires, qui parlent et agissent comme on le fait habituellement dans les diverses circonstances de la vie. En 1804, elle donna *la Griselda moderne*, 1 vol. in-8°; en 1806, *Léonora*, 2 vol. in-12; le choix du sujet n'est pas des plus heureux; c'est un mari loyal et honnête qui succombe, malgré lui, aux séductions d'une femme perdue, et qui plus tard, déchiré de remords, obtient son pardon de l'épouse qu'il a outragée. En 1809, elle commença la série de ses remarquables *Contes de la vie fashionable* (Tales of fashionable Life), qui rapportèrent 100,000 francs à leur auteur, 6 vol. in-12. On y remarque particulièrement *l'Histoire de lord Glenlawn, ou l'Ennui*, étude consciencieuse de ce travers incommode, *Alméria, ou les misères d'une vie fashionable*; la sécheresse de cœur et l'égoïsme où elle conduit y est parfaitement tracée; *Vivian*, ou les

niaux de la faiblesse de caractère, de l'indécision d'esprit ; *Emilie de Coulanges*, ou peinture de la vie et des mœurs d'une Française à la mode, d'une reine d'une saison ; *l'Absent*, un de ses meilleurs romans : ce fut une pensée nationale qui le fit entreprendre ; elle y montre vivement les maux qui résultent, pour sa malheureuse patrie, de l'absentéisme des lords irlandais, de cette coutume funeste d'aller dépenser en Angleterre ou sur le continent les revenus fournis avec tant de peine par leurs misérables tenanciers, et qui amèneraient un peu d'amélioration dans le sort des pauvres Irlandais, si on les dépensait sur les lieux qui les ont produits. Miss Edgeworth et son père luttèrent toute leur vie de paroles, d'écrits, et qui mieux est, d'exemple contre ce système d'aspiration qui a épuisé l'Irlande. En 1822, M. Lowe estimait les revenus annuels anglais dépensés à l'étranger à 100 millions de francs ou 4 millions de livres sterling. C'est pour combattre la même maladie, cette fièvre du Midi qui brûle tous les peuples du Nord, que le czar s'est réservé seul le droit d'autoriser le séjour des seigneurs russes à l'étranger. — *Madame de Fleury* — *Le Créancier* — *l'Intrigante* (Manœuvring). L'accueil fait à ces contes du grand monde l'engagea à entrer plus hardiment, plus au vif dans ce sujet. En 1814, elle publia *Patronage*, 4 vol. in-12, traduit par Cohen en français, sous ce titre : *les Protecteurs et les Protégés*. C'est la peinture satirique de la dépendance qu'entraîne le patronage d'un grand, « système maudit deux fois, dit-elle avec une grande énergie d'expression, une fois en donnant, une fois en recevant. » *Harrington*, 1817, 2 vol. in-12, destiné à combattre les préjugés contre les juifs. — *Ormond*, 1817, 2 vol. in-12. — *Forester, ou l'Ami de l'indépendance*, suivi d'*Angelina*, 1821, 2 vol. in-12, traduit d'abord par Benj. Laroche, et une seconde fois par madame Eugénie Niboyet ; Enfin *Hélène*, qui parut en 1834, 3 vol. : il y a trois traductions françaises, une publiée à Genève et deux à Paris ; la meilleure est celle de madame Belloc. Cet ouvrage, fait à 66 ans, conserve toute la fraîcheur de la jeunesse unie à l'expérience de l'âge mûr ; il est dirigé contre le mensonge, et en montre tous les développements, les diverses gradations ; les caractères sont tracés avec force, nature et vérité, entre autres celui de lady Davenant. — On pourrait peut-être faire à miss Maria le même reproche qu'aux drames de Johanna Baillie, d'avoir trop spécialisé ses ouvrages, en faisant de chacun de ses romans le sujet exclusif d'étude d'un caractère ; cédant à défaut, il est vrai, se laisse moins apercevoir dans le roman que dans le drame, qui, demandant surtout de l'action, ne peut se prêter aussi facilement au développement des caractères, à l'analyse minutieuse des passions ; d'ailleurs, l'habileté qu'elle déploie, l'intérêt qu'elle sait exciter,

rendent moins sensible la monotonie qui, sous une plume peu exercée, serait la suite inévitable de ce plan. Miss Edgeworth, en effet, se fait remarquer par l'originalité et la fertilité de ses inventions. Elle ne répète jamais ses incidents, ses caractères, ses plans, ses dialogues, et cependant peu de romanciers ont écrit plus qu'elle. Ses œuvres ne contiennent pas moins de vingt volumes d'une impression compacte. Son talent de romancière a quelque rapport avec celui de madame de Souza, qui, par un singulier hasard, publiait à la même époque ses premiers romans en Angleterre. Comme l'auteur de *Charles et Marie*, d'*Adèle de Sénange*, d'*Eugène Rothelin*, elle abonde en observations fines, exprimées sous une forme ingénieuse, en même temps simple et délicate. Toutes deux ont plutôt en partage la grâce et le goût que l'éclat et la force ; toutes deux ont retracé avec bonheur les mœurs des classes élevées de la société, quoiqu'on puisse reprocher à miss Edgeworth un peu d'exagération dans ses portraits. En revanche, son talent a quelque chose de plus large, de plus étendu que celui de madame de Souza, qui semble avoir toujours besoin d'un demi-jour, et ne pouvoir dépasser le seuil du salon où elle fait agir ses personnages. Maria Edgeworth a gagné à se mêler au peuple d'Irlande, à vivre au grand air de la vie du propriétaire-fermier. — Une existence calme et tranquille comme celle de miss Edgeworth ne peut pas être féconde en événements ; constamment occupée de l'éducation de ses frères et de ses sœurs, ou à procurer quelques soulagements à ses pauvres tenanciers ; c'est ainsi que la famille avait fondé sur les terres du domaine des ouvriers pour ceux qui étaient sans travail, une banque de prêt qui avançait jusqu'à 5,000 fr. par semaine : les intérêts, fixés au plus bas taux, servaient à l'entretien d'une école primaire dont la maîtresse recevait 30 louis par an. De temps en temps, sa retraite était honorée de la visite des esprits les plus distingués de la Grande-Bretagne, avec lesquels elle était en relation ; c'est ainsi qu'elle reçut quinze jours Walter Scott chez elle, et qu'elle passa autant de temps chez lui, à Abbotsford. Quelquefois aussi elle s'éloignait pour aller voir quelque membre de la famille que les circonstances de la vie avaient éloigné du toit paternel ; mais elle se hâtait de revenir vers le nid ; c'était là seulement qu'elle se sentait vivre ; partout ailleurs elle végétait. Maria Edgeworth fit deux voyages à Paris, mais dans des circonstances bien différentes. Dans le premier, qui eut lieu vers 1802, elle fut obligée de se retirer à Passy, pour échapper aux tracasseries de la police du premier consul, qui voyait en elle une affidée des Bourbons, parce qu'un de ses parents, l'abbé Firmont d'Edgeworth, avait été confesseur de Louis XVI et de Marie-Antoinette ; la seconde fois, en 1820,

elle fut reçue avec tous les égards dus à son mérite. Miss Maria ne voulut jamais permettre qu'on fit son portrait, préférant, disait-elle, l'idéal que pouvaient se figurer ses lecteurs à la prosaïque réalité; elle refusa également l'autorisation pour la publication de ses lettres intimes et une biographie détaillée. Elle mourut en 1849, à l'âge de 80 ans. Sa fin fut le soir d'un beau jour. « Le pur milieu dans lequel elle avait vécu, « ces générations renouvelées autour d'elle, « cette perpétuelle jeunesse épanouie sous ses « yeux, et qui semblait lui avoir communiqué, « en échange de ses tendres avis, ses grâces et « son charme juvénile, lui créaient une atmosphère de printemps qui semblait défier la « vieillesse et la mort. » A. F—L—T.

EDITHE (Ste), fille d'Edgar, roi d'Angleterre, et de Wilfrida (*voy. EDGAR*), fut élevée dans le monastère de Wilton par sa mère, qui lui inspira de bonne heure l'amour de la retraite. Elle prit l'habit de religieuse à l'âge de quinze ans, des mains du saint évêque Elthwold, et se consacra dès ce moment à l'exercice des devoirs les plus pénibles de la vie monastique. Sa charité pour les pauvres était immense; elle leur prodiguait les consolations, leur procurait des secours et les soignait même dans leurs maladies. Elle refusa plusieurs riches abbayes, préférant continuer d'obéir à sa mère plutôt que de commander ailleurs. Après la mort de son frère Edouard, assassiné par les ordres d'Elfride, sa belle-mère, on lui offrit la couronne d'Angleterre; mais elle persévéra dans la résolution de passer sa vie loin du monde. Ste Edithe mourut vers l'an 934, à l'âge de 23 ans, et fut inhumée dans l'église qu'elle avait fait bâtir sous l'invocation de St Denis. On célèbre sa fête le 16 septembre. Un moine nommé Goscelin ou Gosselin a écrit sa vie; elle a été publiée par Surius, par Mabillon et enfin dans les *Acta Sanctorum* des Bollandistes. Mabillon remarque que trois autres princesses du nom d'Edithe ont embrassé la vie religieuse à la même époque, et que la conformité du nom laisse une grande incertitude sur les faits qui peuvent concerner l'une d'elles particulièrement. W—s.

EDME ou EDMOND (St), fils d'Edouard Rich et de Mabile, naquit en Angleterre, dans la petite ville d'Abington, près de la Tamise, à environ deux lieues d'Oxford. Son père se retira du monde de bonne heure, et se fit religieux à Everham; sa mère, qui était d'une haute piété, continua l'éducation de ses nombreux enfants. Edmond et Robert son frère furent envoyés à Paris pour y faire leurs études. Mabile mit dans leur paquet deux cilices, leur recommandant de les porter deux ou trois fois la semaine. Etant allé en Angleterre recevoir les derniers adieux d'une mère aussi sainte, Edmond revint à Paris continuer ses études, enseigna les humanités et les mathématiques dans un des col-

lèges de cette ville, sans cesser de se livrer à tous les exercices de la piété; il assistait toutes les nuits à matines, à St-Merry. Il fallut faire violence à son humilité pour lui conférer le grade de docteur. Les prédications qu'il fit dans la capitale de la France produisaient le plus grand effet. On distingue parmi ceux qu'il convertit Guillaume Longuépée, comte de Salisbury, et Etienne qui devint depuis abbé de Clairvaux et fonda à Paris le collège des Bernardins. Ayant quitté la France, il se retira à Oxford, et fut trésorier de l'église de Salisbury; il continua ses prédications. Le pape, informé des succès de notre saint, le chargea de prêcher la croisade. Quelques années après, Grégoire IX, d'accord avec le clergé et le peuple de Cantorbéry, l'appela, à son insu, sur le siège de cette ville. Edmond, surpris autant qu'affligé de cette nouvelle, fit tout ce qu'il put pour éviter une telle dignité; il l'accepta enfin par obéissance et fut sacré le 2 avril 1254. Les vertus qu'il montra comme archevêque ne le mirent point à l'abri des persécutions. Henri III, roi d'Angleterre, exigeant de ses sujets et des ecclésiastiques en particulier, des impôts exorbitants, pour réparer ses finances, laissait en outre vaquer les bénéfices, afin de s'en approprier les revenus. Grégoire IX envoya à notre saint une bulle qui l'autorisait à pourvoir aux évêchés et aux autres bénéfices, après six mois de vacance. Henri III fit révoquer cette bulle; le pape pourvut lui-même aux bénéfices et nomma jusqu'à trois cents italiens. Edmond, ne voulant point tolérer de semblables abus, vint secrètement en France; il fut très bien accueilli à la cour de St Louis, qui reçut, avec sa famille, la bénédiction du saint prélat. Edmond se retira à l'abbaye de Pontigny, et alla, pour changer d'air, et à cause de sa mauvaise santé, au couvent de Soissy, près de Provins, où il mourut le 16 novembre 1242. Son corps fut transféré à Pontigny, qui a été appelé depuis St-Edme ou St-Edmond de Pontigny. On a de ce saint plusieurs ouvrages : un livre des *Constitutions*, divisées en 36 canons, dont la meilleure édition est celle que Wilkins a donnée dans sa collection des *Conciles d'Angleterre et d'Irlande*; le *Speculum Ecclesie* (Miroir de l'Eglise), imprimé dans le tome 3 de la *Bibliothèque des Pères*; plusieurs manuscrits contenant des prières, des dissertations sur les sept péchés, sur le décalogue, sur les sept sacrements. C—T.

EDMER, ou EADMER, savant bénédictin anglais, de la congrégation de Cluni, disciple de St Anselme, archevêque de Cantorbéry, vivait vers la fin du 11^e et au commencement du 12^e siècles. Il était abbé du monastère de St-Alban lorsque Alexandre 1^{er}, roi d'Ecosse, l'appela auprès de lui en 1120, pour l'élever au siège épiscopal de St-André; mais le lendemain de son élection, il s'éleva un différend entre lui et ce

prince, jaloux de ses prérogatives. Edmer ne voulait être sacré évêque que par l'archevêque de Cantorbéry; le roi prétendait que l'évêché de St-André ne dépendait que de lui seul. Les choses s'aggravèrent tellement qu'Edmer retourna en Angleterre après avoir renvoyé à Alexandre son anneau pastoral. Il ne tarda pas à se repentir d'avoir ainsi abandonné son siège; il écrivit en 1122, pour y rentrer des lettres de soumission au roi, mais inutilement; le roi se montra inflexible. On a peu de détails du reste de la vie d'Edmer; il mourut, selon Fabricius, l'an 1137. Il a écrit un grand nombre d'ouvrages, dont quelques-uns ont été conservés, entre autres une histoire de son temps, de 1066 à 1122, sous le titre de *Historia novorum*. Cet ouvrage intéressant et qui, au jugement du lord Lyttleton (*Vie de Henri II*), n'est pas dépourvu d'élégance dans le style, a été publié avec des notes par Selden, Londres, 1623, in-fol., et a été réimprimé en 1675 avec les œuvres de St Anselme, par le bénédictin Gerberon. On peut voir dans Fabricius (*Bibl. med. et inf. lat.*) les titres des autres ouvrages d'Edmer; les plus importants sont les *Vies* de St Anselme, de St Dunstan, de St Wilfrid et autres. On les trouve dans le St Anselme de dom Gerberon, dans Mabillon (*Act. Bened. sæc. III*), et dans l'*Anglia sacra* de Warthon.

X—s.

EDMOND (St), roi des Est-Angles, dans la Grande-Bretagne, fut, à l'âge de quinze ans, placé sur le trône de ses ancêtres, le jour de Noël 855, et se montra le modèle des bons rois, par son amour pour la justice, par son aversion pour les flatteurs, par la pureté de ses mœurs, sa piété et sa charité inépuisable envers les pauvres. Il y avait quinze ans qu'il rendait ses sujets heureux, lorsque deux princes danois, Hinguar et Hubba, vinrent fondre sur ses états, malgré la foi des traités antérieurs qui devaient en garantir la sûreté, et y commirent toutes sortes d'excès. Edmond, d'abord vainqueur à Thetfort, fut obligé de céder à des forces supérieures, et de se replier vers son château de Framlingham, dans la province de Suffolk. Là il reçut des barbares plusieurs propositions qu'il refusa d'accepter, parce qu'elles étaient contraires à la religion et aux intérêts de ses sujets. Investi à Hoxon, sur la Waveney, il fut fait prisonnier, chargé de chaînes et conduit à la tente du général ennemi. Il rejeta encore, malgré les tourments et les outrages, les propositions qui lui avaient été faites, et fut condamné par Hinguar à perdre la tête; ce qui arriva le 20 novembre 870. Les barbares abandonnèrent son corps sur la place et allèrent enterrer sa tête dans un bois; mais elle a depuis été retrouvée et exposée avec le corps à la vénération publique, à St-Edmundsbury. Les rois d'Angleterre, et en particulier Henri VI, ont témoigné un grand respect pour St Edmond, qui est qualifié mar-

tyr, et dont le nom, malgré la réforme, se trouve encore dans la nouvelle liturgie anglicane.

C—T.

EDMOND I^{er}, neuvième roi d'Angleterre, de la dynastie saxonne, était l'aîné des fils légitimes d'Edouard l'Ancien, et succéda à son frère Adelstan en 941. Les commencements de son règne furent troublés par les Northumbriens, qui guettaient sans cesse l'occasion de se révolter. Edmond leur imposa tellement en se présentant dans leur pays à la tête d'une armée, qu'ils eurent recours aux soumissions les plus humbles pour le fléchir, et pour gage de leur obéissance offrirent d'embrasser le christianisme. Edmond, se défiant de cette conversion forcée, transféra ailleurs une colonie de Danois établis dans cinq villes de Mercie, parce qu'ils profitaient toujours des moindres troubles pour introduire les rebelles ou les étrangers dans le cœur du royaume. Il ôta aussi la principauté de Cumberland aux Bretons, pour la donner à Malcolm, roi d'Ecosse, à condition de lui en faire hommage, et de protéger le Nord contre les incursions des Danois. Les vertus, l'habileté, la puissance, la tempérance d'Edmond, lui promettaient un règne long et heureux. Tout à coup un accident funeste mit fin à son existence. Un jour qu'il célébrait une fête dans le comté de Gloucester, en 946, indigné de voir assis, à une des tables un scélérat nommé Léof, banni pour ses crimes, il lui ordonna de sortir. Ce misérable refusa d'obéir. Edmond, irrité, se jeta inconsidérément sur lui et le saisit aux cheveux. Léof tira un poignard et frappa Edmond qui mourut à l'instant, jeune encore et dans la sixième année de son règne. Il eut pour successeur son frère Edred, parce que les enfants mâles qu'il laissa étaient encore en bas âge. Ce fut sous le règne d'Edmond que la peine capitale fut infligée pour la première fois. Ce prince, ayant remarqué que les amendes étaient des punitions trop douces pour les hommes convaincus de vol, parce qu'ils n'avaient généralement rien à perdre, ordonna que, dans les bandes de voleurs, le plus vieux serait pendu. Cette loi fut regardée comme excessivement sévère.

E—s.

EDMOND II, surnommé *Côte-de-Fer*, quinzième roi d'Angleterre, de la dynastie saxonne, succéda à son père Ethelred II, en 1016, dans un moment où l'Etat était attaqué par les Danois et déchiré dans l'intérieur. Durant la vie de son père, il s'était signalé par sa valeur contre les ennemis du royaume. Après avoir réuni des troupes, il marchait à leur tête avec Edric, duc de Mercie, son beau-frère, lorsqu'il eut avis que celui-ci cherchait à se saisir de sa personne pour le livrer aux Danois ou pour le faire périr. Edric, voyant ses projets découverts, passa chez les ennemis. L'armée se dissipa. Edmond, bien loin de se laisser décourager par ce revers,

leva de nouvelles forces, et n'ayant pu recevoir de secours de son père qui n'osa pas sortir de Londres, il passa l'Hummer et s'avança vers le nord de l'Angleterre. Mais les habitants de plusieurs comtés refusèrent de se joindre à lui contre l'ennemi commun, qui saccageait les comtés voisins. Le refus d'Ethelred rendit inutiles les préparatifs d'Edmond. Ce prince, privé de tous les moyens de contenir ses soldats, les voyait commettre presque autant de dégâts que les ennemis. Après avoir fait vers le nord quelques expéditions infructueuses, il revint à Londres; son père venait de mourir. Une partie de la noblesse se déclara pour lui, une autre, et presque tout le clergé allèrent rendre leurs soumissions à Canut, roi de Danemark. Edmond pensa que le meilleur moyen de sauver le royaume était de marcher aux ennemis. Il les défit à Gillingham, dans le Dorsetshire. Cet avantage lui donna les moyens d'augmenter ses troupes. Déterminé à décider dans une affaire générale du sort de la couronne, il présenta la bataille aux ennemis à Sherastan, dans le Gloucestershire. La fortune s'était déclarée pour lui, lorsque le traître Edric coupa la tête d'un homme qui ressemblait beaucoup à Edmond, la mit au bout d'une pique, et la montrant aux Anglais, leur cria de songer à la retraite puisqu'ils avaient perdu leur roi. Ce stratagème produisit l'effet qu'il en attendait. Cependant Edmond, instruit de la fuite de ses soldats, ôta son casque, se vit voir à eux, et les ramena au combat; mais tout ce que sa valeur et son activité purent faire, fut de laisser la victoire incertaine. Il alla ensuite dans le Wessex pour recruter son armée. Edric vint l'y trouver, et obtint le pardon de ses crimes. Bientôt il donna une nouvelle preuve de sa perfidie en passant dans les rangs ennemis dès le commencement d'une action qui eut lieu à Assington, dans le comté d'Essex. L'inépuisable Edmond rassembla encore une armée. De nouveaux combats attestèrent sa valeur et son inépuisable fécondité en ressources; mais les Danois et les Anglais étaient également fatigués et épuisés par une guerre sanglante. Les deux rois se trouvaient, chacun avec leur armée, sur les bords opposés de la Saverne, et allaient encore tenter le sort des armes. Quelques auteurs ont écrit qu'Edmond proposa à Canut de terminer leurs différends par un combat singulier, et que le monarque danois refusa. Quoi qu'il en soit, on les obligea d'en venir à un accommodement. Ils conclurent un traité par lequel ils partagèrent le royaume. Canut se réserva la partie du nord, celle du midi fut laissée à Edmond. Ce dernier ne survécut qu'un mois à la paix. Il fut assassiné à Londres, vers la fin de novembre 1017, par deux chambellans que l'on supposa corrompus par le traître Edric. Le chemin au trône fut ainsi ouvert à Canut. Le surnom de *Côte-de-Fer* fut donné à Edmond autant pour

son intrépidité que pour sa force corporelle. Il était grand, bien fait, d'un caractère aimable et digne de vivre dans des temps plus heureux. Il laissa deux enfants en bas âge (*voy. CANUT.*). E—s.

EDMOND PLANTAGENET DE WOOD-STOCK, comte de Kent, était fils d'Edouard I^{er}, roi d'Angleterre. Quelques différends s'étant élevés entre ce pays et la France, en 1324, son frère, Edouard II, l'envoya à Paris, pour tâcher d'accommoder ces difficultés. Le comte de Kent convint d'un traité; mais Edouard refusa de le ratifier, puis il chargea son frère du commandement de la Guienne, attaquée par les Français. Il lui donna cependant si peu de troupes, que, n'osant tenir la campagne, le comte de Kent se renferma dans la Réole, où il fut enfin obligé de capituler. Mené à Paris, il y était encore lorsqu'Isabelle, femme d'Edouard, sut l'engager à favoriser l'invasion qu'elle projetait en Angleterre. Comme Edmond était vertueux, mais faible et crédule, elle n'eut pas de peine à lui persuader que l'unique but de son entreprise était l'expulsion des Spencer, favoris du roi. Le comte de Kent, à son arrivée en Angleterre, engagea le comte de Norfolk, son frère aîné, à entrer dans le complot, et lorsque la reine débarqua, ils la joignirent avec toute leur suite. Le comte de Kent, secondé par des renforts, poursuivit ensuite vivement Edouard jusqu'à Bristol; puis il concourut à prononcer la déchéance, et lorsque le prince de Galles fut déclaré roi, le comte de Kent eut par là la régence. Cependant le rôle qu'il avait joué dans la déposition de son frère, lui inspira des remords; il se joignit au parti qui, mécontent de la reine, publia contre elle un manifeste. On prévint une rupture ouverte; mais Isabelle et Mortimer, comte de la Marche, son favori, gardèrent contre les mécontents un vif ressentiment. Ils choisirent pour leur victime le comte de Kent, qui ne prenait pas assez de soin de cacher le chagrin qu'il ressentait de tout ce qu'il voyait. Pour le perdre, ils imaginèrent un piège si extraordinaire, qu'il a fallu dans Edmond une grande simplicité d'esprit pour s'y laisser prendre. Quoiqu'il eût assisté en personne aux funérailles d'Edouard II, on vint à bout de lui persuader que ce prince vivait encore, et que le bruit de sa mort n'avait été publié que pour prévenir les mouvements que ses partisans pourraient exciter. Alors le comte de Kent résolut de tirer son frère de sa captivité. N'ayant pu obtenir de son prétendu gardien la permission de le voir, il remit à ce dernier une lettre dans laquelle il assurait Edouard qu'il allait travailler à lui procurer la liberté. Cette lettre, portée à la reine, lui servit à accuser le comte de Kent auprès du roi, en lui exagérant le danger que lui faisaient courir les intrigues de son oncle. Dès qu'elle eut obtenu le consen-

tement d'Edouard, elle fit arrêter le comte. Les barons, vils instruments des volontés de la reine, le condamnèrent en parlement, le 19 mars 1329, à perdre la vie et les biens. Isabelle et Mortimer, craignant la clémence d'Edouard pour son oncle, pressèrent l'exécution de l'arrêt, et dès le lendemain ils firent mener le prisonnier au supplice. « Mais, dit Hume, il était « si généralement chéri du peuple, et l'on plaisait si douloureusement son malheureux « sort, que si l'on avait aisément trouvé des « pairs pour le juger, on eut beaucoup de peine « à lui trouver un bourreau, et la nuit vint « avant que l'on pût y réussir. » La confiscation des biens d'Edmond alla enrichir le fils cadet de Mortimer, et contribua à fortifier la haine qui éclata enfin contre cet insolent favori. Un des griefs qu'on lui imputa alors, fut d'avoir, par ses perfides machinations, fait perdre la vie au comte de Kent, dont la mémoire fut réhabilitée.

E—s.

EDMOND DE LANGLEY, d'abord comte de Cambridge, et ensuite duc d'York, tige de la maison de la Rose-Blanche, était le quatrième fils d'Edouard III. Durant la vie de son père, il montra beaucoup de bravoure dans la guerre contre la France, et durant la minorité de Richard II, son neveu, il fut, conjointement avec le duc de Lancastre, son frère, chargé provisoirement de l'administration des affaires. Malgré son caractère indolent et son peu de génie, il ne put échapper aux soupçons de Richard, qui lui supposa de mauvais desseins contre sa personne. Il se retira de la cour avec le duc de Lancastre, acte de prudence qui lui évita peut-être le triste sort de son autre frère, le duc de Gloucester. Son caractère l'empêcha de se donner les mouvements nécessaires pour s'opposer à la puissance arbitraire dont Richard s'était emparé, et ce prince, qui avait reconnu que son oncle ne pouvait pas être pour lui un homme dangereux, lui laissa la régence du royaume quand il partit pour l'Irlande. Lorsque le duc d'York eut reçu la nouvelle du soulèvement effectué par son autre neveu, le duc de Lancastre, qui venait de débarquer en Angleterre, il suivit le conseil imprudent qui lui fut donné de quitter Londres, ce qui ruina les affaires du roi dans cette ville. Une armée de 40,000 hommes, qu'il rassembla assez promptement à St-Albans, lui fut peu utile pour défendre les intérêts de Richard. Il la trouva sans zèle pour sa cause, sans amour pour sa personne, et plus disposée à passer du côté des rebelles qu'à les combattre. Il écouta donc volontiers les propositions du duc de Lancastre, et les deux armées se réunirent. Dans le parlement qui fut ensuite ouvert à Londres, en 1399, on suivit l'avis qu'il ouvrit, et qui était que Richard résignât sa couronne, que le parlement procédât à sa déposition, et qu'enfin le trône, déclaré

vacant, fût adjugé au duc de Lancastre. Edmond fut fidèle à ce prince, déclaré roi sous le nom de Henri IV, bien loin de prévoir que la rivalité de leurs deux maisons remplirait l'Angleterre de troubles et de carnage. Il mourut en 1402. Il laissa de sa femme Isabelle, fille de Pierre, roi de Castille, Edouard, homme abominable, tué à la bataille d'Azincourt, et Richard, grand-père d'Edouard IV et de Richard III.

E—s.

EDMONDES (sir THOMAS), habile négociateur anglais, naquit à Plymouth dans le Devonshire. Un de ses parents, contrôleur de la maison d'Elisabeth, l'introduisit à la cour; et le secrétaire d'état, sir Francis Walsingham, ayant eu occasion d'apprécier sa sagacité et ses talents, procura sa nomination à diverses ambassades. Cette carrière ne fut pas d'abord favorable à sa fortune. Elisabeth pensait, sans doute, que le mérite personnel de son ambassadeur n'avait pas besoin d'être relevé par l'éclat de la représentation. Le traitement d'Edmondes, lorsqu'il résidait à la cour de France, n'excédait pas vingt shellings: de sorte qu'il fut plus d'une fois obligé d'avoir recours à la bourse d'un de ses compatriotes, pour suffire même à son entretien. On voit par une lettre qu'il écrivait, à cette époque, au lord trésorier, qu'il n'avait pas le moyen de se donner un habit décent pour se présenter dans la bonne compagnie. C'est à la suite de cet humble exposé que la reine lui accorda l'emploi de secrétaire pour la langue française. En 1599, il fut envoyé à Bruxelles, auprès de l'archiduc Albert, gouverneur des Pays-Bas, avec des instructions pour traiter de la paix, et fut un des commissaires désignés pour conclure le traité de Boulogne. Il fut nommé ensuite l'un des secrétaires du conseil privé. Jacques I^{er} le créa chevalier, et l'employa également dans plusieurs négociations difficiles. Il le fit conseiller privé, en 1616 contrôleur, et en 1618 trésorier de sa maison. Sir Thomas Edmondes représenta l'université d'Oxford dans les deux premiers parlements assemblés sous le règne de Charles I^{er}. Après une dernière ambassade en France, où il apporta, en 1629, la ratification royale du traité de paix récemment conclu avec Louis XIII, il se retira entièrement de la scène des affaires publiques. Il mourut en 1639. On a fait l'éloge de son caractère, intégral, ferme et courageux, fait pour soutenir la dignité du souverain qui l'employait. Telle était la crainte qu'avait inspirée à la cour de France l'expérience de son habileté dans les négociations, que les ministres employaient tous leurs moyens pour empêcher qu'il ne fût nommé ambassadeur près de cette cour, et avaient, dans cette vue, l'adresse de lui faire donner d'autres emplois. C'est ce qu'atteste une lettre adressée alors par un ministre de France à un ambassadeur français en Angleterre. Sir Thomas Edmondes montra beaucoup d'énergie dans le par-

lement ; mais ses principes sévères ne firent , à ce qu'il paraît , qu'aigrir la faction ; et il est vraisemblable qu'il n'aurait fait qu'ajouter , par sa ruine , au nombre des victimes de la guerre civile , s'il n'avait pas eu le bonheur de mourir peu de temps avant cette triste époque de l'histoire. Le recueil que le docteur Birch a publié , en 1749 , in-8° , sous le titre de *Vue historique des négociations entre les cours d'Angleterre , de France et de Bruxelles* , de 1592 à 1617 , est une suite d'extraits de 12 vol. in-fol. , des lettres et papiers de sir Thomas Edmondes. On trouve aussi plusieurs de ses lettres dans le *Mémorial des affaires d'état* , publié par Edm. Sawyer , Londres , 1725 , 3 vol. S—D.

EDMONDES (sir CLÉMENT) , fils de sir Thomas Edmondes , et né vers 1566 , occupa divers emplois dans l'état , tels que ceux de maître des requêtes et de clerc du conseil , et fut créé chevalier en 1617. Politique et militaire également habile , il était aussi versé dans les sciences et dans les arts. Il mourut en 1622. On a de lui des *Observations sur les commentaires de César* , en 3 parties , publiées successivement à Londres , in-fol. , en 1600 et 1609 ; réimprimées en 1677 , précédées d'une Notice sur la vie de César , et suivies d'un 8^e commentaire par Hirtius Pansa. X—S.

EDMONDS (ELISABETH) , hôtelière à Chester en Angleterre , s'est rendue célèbre pour avoir sauvé de leur perte les protestants d'Irlande sous le règne de Marie. Cette princesse avait chargé le docteur Cole , catholique fongueux , de porter en Irlande l'ordre de chasser les protestants de cette île. Cole , arrivé à Chester , fit venir , à l'auberge où il était descendu , le maire de cette ville , et frappant de la main sur une boîte qu'il lui montra : « Voici , lui dit-il , un ordre de « notre gracieuse souveraine , pour débarrasser « l'Irlande des hérétiques. » La curiosité avait porté Elisabeth Edmonds , protestante zélée , à venir à la porte de la chambre écouter ce qui s'y disait. Lorsque Cole reconduisait le maire , elle se glissa dans l'appartement , ôta de la boîte la lettre patente de la reine , et lui substitua un jeu de cartes , sur lequel elle retourna le valet de trefle. Cole aborda heureusement à Dublin le 4 octobre 1558 , alla tout de suite au château , fit convoquer le conseil , et après avoir , dans un discours étudié , préparé l'assemblée à l'objet de sa mission , il remit la boîte , annonçant qu'elle contenait les ordres de la reine. Le secrétaire du conseil ouvre la boîte , et n'y trouve qu'un vieux jeu de cartes , avec le valet de trefle par dessus. La surprise fut générale ; Cole protestait qu'il avait reçu la lettre de la propre main de la reine ; il ne pouvait concevoir comment une métamorphose si singulière s'était opérée. « C'est bon , c'est bon , dit le vice-roi , « retournez en Angleterre , chercher une autre « lettre patente ; en attendant , nous mêlerons

« les cartes. » Cole , de retour auprès de Marie , obtint de nouveaux ordres et les garda mieux ; mais tandis qu'il était à Holyhead à attendre un vent favorable , on apprit la mort de la reine , et l'avènement au trône de sa sœur Elisabeth. Alors Cole rebroussa chemin , se doutant bien que sa lettre patente était comme non avenue. La veuve Edmonds ne commença à parler de sa supercherie , qu'après la mort de Marie ; bientôt la nouvelle s'en répandit partout. Lord Fitzwalter , vice-roi d'Irlande , passant par Chester à son retour en Angleterre , apprit de l'hôtelière Edmonds toutes les particularités de l'aventure , et les raconta à la reine , à qui le tour plut si fort , qu'elle accorda à cette femme une pension annuelle de 40 livres sterling. E—S.

EDMONSTONE , peintre , né en 1795 , à Kelso , en Ecosse , devait le jour à d'honnêtes artisans. Voué d'abord à des occupations manuelles , il sut trouver du temps pour l'étude du dessin , qu'il aimait de passion , puis pour celle de la peinture , et finalement il se mit à même de lutter contre ses rivaux plus favorisés de la fortune. Les premières productions qu'il hasarda dans Edimbourg lui valurent , avec les applaudissements publics , l'utile patronage du baron Hume et des amis de ce seigneur. Les louanges auxquelles ceux-ci se livrèrent eurent du retentissement ; et lorsque , en 1819 , il se rendit à Londres , il y reçut un accueil très encourageant. Il alla travailler pendant quelque temps dans l'atelier d'Harlowe , où il fit encore des progrès , et où il fut considéré comme un des jeunes artistes dont il était permis d'avoir les plus flatteuses espérances. Sentant l'impossibilité de les réaliser sans un voyage en Italie , Edmonstone se déroba aux applaudissements , prématurés peut-être , de Londres , en s'embarquant pour le continent. Il visita successivement Rome , Naples , Florence , Venise. Le zèle avec lequel il se livrait et à ses travaux habituels et à toutes les études relatives à son art , fut couronné des plus heureux succès. Parmi les ouvrages qu'il produisit pendant son séjour en Italie , on admira dans Rome même son beau tableau du *Baisement des chaînes de St Pierre* , qu'il envoya plus tard à Londres pour la galerie britannique. De retour en Angleterre , à la fin de 1832 , il continua de se placer parmi les artistes les plus distingués ; et il se serait élevé aux premiers rangs , si une mort prématurée , mais trop prévue , ne l'eût enlevé aux beaux-arts dans sa 40^e année. Il expira , le 21 septembre 1834 , à Kelso , où il s'était rendu pour jouir de l'air natal. Depuis son retour d'Italie , Edmonstone avait achevé le charmant tableau de la *Musc blanche* , et les portraits de *trois enfants de l'hon. sir Cust* , sans compter d'autres ouvrages de moins grande dimension , et quelques copies. Il saisissait les ressemblan-

ces avec assez de talent, pour qu'il pût se promettre une prompte réussite dans la carrière lucrative des portraits; mais son goût le portait de préférence vers les ouvrages d'imagination, et c'est à cette branche supérieure de l'art que, sauf exception, il consacrait toutes ses facultés. Ce qui distingue la manière d'Edmonstone, outre une grande finesse de coloris et la facilité à idéaliser, c'est ce quelque chose de suave, c'est cette espèce de calme harmonieux qui rappellent le Corrège. Effectivement le Corrège était son peintre de prédilection, et peu d'artistes ont mieux reproduit ses qualités qu'Edmonstone. Ainsi que l'Albane, il aimait beaucoup les enfants; et il n'y a guère qu'une ou deux de ses compositions où l'on ne voie pas quelque enfant être un des objets dominants du tableau.

P—OT.

EDOUARD, l'ancien, septième roi d'Angleterre de la dynastie Saxonne, était fils d'Alfred-le-Grand, auquel il succéda en 900. A peine monté sur le trône, il se le vit disputer par Ethelwald, son cousin germain, et fils d'Ethelbert. Ethelwald, intimidé par les forces considérables qu'Edouard mena contre lui, s'enfuit en Normandie. Il passa ensuite dans le Northumberland, dont les peuples se déclarèrent en sa faveur. Les Danois se joignirent aussi à lui, et l'Angleterre fut menacée d'être de nouveau déchirée par ces troubles cruels dont la valeur et la prudence d'Alfred venaient à peine de la délivrer. Les rebelles saccagèrent plusieurs provinces de l'occident, et se retirèrent pour éviter la rencontre d'Edouard qui s'avancait contre eux à la tête d'une armée formidable. Ce prince ne voulant pas avoir fait des préparatifs inutiles, alla répandre parmi les Estangles la même désolation qu'ils avaient portée dans ses provinces. Rassasié de vengeance et chargé de butin, il ordonna de faire retraite; mais les peuples de Kent, avides de pillages, restèrent derrière lui: cette désobéissance, peu étonnante dans ce siècle de confusion, fut par la suite, heureuse pour Edouard. Les Danois éprouvèrent de la part de ce corps une résistance vigoureuse; ils achetèrent l'avantage de garder le champ de bataille, par la perte de leurs plus braves officiers, et entre autres par celle d'Ethelwald. Edouard, délivré de ce dangereux concurrent, fit la paix à des conditions très favorables. Il restait à soumettre les Northumbriens qui, secondés par les Danois dispersés dans la Mercie, infestaient continuellement le cœur du royaume. Edouard les défait à Tattenhal dans le Staffordshire où ils s'étaient avancés, croyant toutes les forces de ce prince embarquées sur la flotte qu'il avait envoyée pour les attaquer par mer. Il reprit le butin dont ils s'étaient emparés, et les poursuivit jusque dans leur pays. Tout le reste de son règne fut une suite de victoires sur les ennemis

du royaume. Il s'occupa aussi de mettre les villes en état de défense, soumit plusieurs colonies de Bretons, s'empara du Northumberland, et força les Ecossais à lui donner des marques d'obéissance. Il avait été secondé dans ses exploits glorieux par sa sœur Ethelflede veuve d'Ethelbert comte de Mercie (*voy. ETHELFLEDE*). Edouard finit ses jours en 925. Il avait été aussi vaillant et aussi puissant qu'Alfred, mais il lui fut bien inférieur en savoir. On lui attribue cependant la fondation de l'université de Cambridge. Il eut de ses deux mariages quatre fils et sept filles. Ogine, la seconde, épousa Charles-le-Simple, roi de France, et Adélaïde, la quatrième, Hugues-le-Grand, comte de Paris. Elle mourut sans postérité. Les fils légitimes d'Edouard étant trop jeunes pour régner, il eut pour successeur Adelstan son fils naturel.

E—S.

EDOUARD-LE-MARTYR, âgé seulement de quinze ans, remplaça sur le trône d'Angleterre son père Edgar, mort l'an 974. Ce ne fut pas sans difficulté qu'il parvint à s'y asseoir. Il était né d'un premier mariage du feu roi avec la fille du comte d'Ordmer; mais Edgar avait épousé, en secondes noces, Elfrida fille d'Olgar, comte de Devonshire, l'homme ambitieux, hardie, altérée de pouvoir, et capable de tout pour assouvir ses criminelles passions. Il n'y eut pas de ressorts qu'elle ne fit jouer pour annuler le premier mariage d'Edgar, et mettre la couronne sur la tête du fils qu'elle lui avait donné, d'autant plus qu'elle eût régné elle-même sous le nom de cet enfant à peine parvenu à sa 7^e année. Edouard fut défendu par sa possession, par le testament de son père, par son âge, par le vœu de la noblesse, par la terreur qu'inspirait le caractère d'Elfrida, surtout par le respect attaché à celui du saint archevêque Dunstan, qui, certain de trouver dans Edouard un protecteur de la vie religieuse et de l'ordre monastique, se hâta de lui donner l'onction sainte dans l'église de Kingston, et dès-lors la question fut décidée irrévocablement. D'interminables querelles entre le clergé séculier et régulier, - de fausses accusations, de fausses apologies, de faux miracles, remplirent ce règne qui ne dura que quatre ans, et, comme l'a dit Humie, la vie de ce monarque n'eut de remarquable que sa mort. Dans l'aimable innocence de la jeunesse la plus pure, et aussi incapable de soupçonner le mal que de le commettre, Edouard avait pardonné à l'égarement d'une mère tout ce qu'avait osé Elfrida pour lui ravir la succession au trône. Il ne pouvait pas croire qu'elle se souvint de ce qu'il avait consenti à oublier. La veuve de son père obtenait de lui des marques de respect, et son frère enfant était l'objet de ses plus tendres caresses. Un jour qu'il chassait dans une forêt du Dorsetshire, il s'égara. Après avoir longtemps erré, seul, accablé de lassi-

tude, tourmenté par la soif, il aperçut un château, reconnut celui de la reine sa belle-mère, et se hâta d'y arriver. Elle le vit venir de loin, sans suite, au milieu des bois, dans un séjour solitaire, où personne n'obéissait qu'à elle; jamais encore elle ne l'avait rencontré ainsi. Elle alla le recevoir à la porte du château. Il demande impatiemment à étancher sa soif. On lui présente une coupe, et dans l'instant où il la portait à ses lèvres, un serviteur d'Elfrida le poignarda par derrière. Le mouvement qu'il fit en se sentant frapper enfonça son épéon dans le flanc de son cheval. L'animal hors de lui s'emporta à travers la forêt. Le roi affaibli par la perte de son sang tomba étendu sur la terre; un de ses pieds resta engagé dans l'étrier; le cheval se précipita plus violemment encore; le malheureux prince expira traîné, déchiré: on le découvrit à la trace de son sang, et on l'inhuma sans pompe à Wareham. La coupable Elfrida recueillit le fruit de son crime. Elle vit son fils Ethelred régner pour le malheur de l'Angleterre. Elle bâtit des monastères, crut qu'elle expiait son parricide, ne put pas même faire ajouter foi à ses remords, vécut et mourut objet de mépris et d'horreur. Pour Edouard, sa jeunesse, sa pureté, sa fin tragique, la commisération des peuples et les éloges des moines le firent inscrire parmi les saints sur le rôle des martyrs, et la croyance générale s'établait qu'il s'opérait des miracles sur son tombeau.

L—T—L.

EDOUARD LE CONFESSEUR, neveu d'Edouard-le-Martyr, et fils de cet Ethelred à qui un crime de sa mère avait valu le sceptre (*voy.* l'article précédent), fut couronné roi par les Anglo-Saxons en 1041, lorsqu'après la mort de Hardi-Canut, fatigués du joug des Danois, ces peuples voulurent revenir à leurs souverains naturels. Edmond-Côte-de-Fer, né du premier mariage d'Ethelred, et mort sur le trône en 1017, après ne l'avoir occupé qu'un an, avait laissé des fils qui avaient pour eux le droit de primogéniture, mais qui, relégués au fond de la Hongrie, n'offraient point à la nation anglaise le défenseur immédiat dont elle avait besoin. Edouard lui-même avait eu un frère aîné, nommé Alfred, avec lequel il était accouru de Normandie en Angleterre; mais l'ambitieux comte Godwin, gendre du grand Canut, désespérant de pouvoir, comme il s'en était flatté, usurper la couronne pour lui-même, voulut du moins la faire tomber à celui des deux frères qu'il lui serait plus facile de subjuguier. Alfred annonçait un caractère ferme: Godwin le fit assassiner; Edouard montrait une douceur voisine de la faiblesse: Godwin le fit déclarer roi, et lui donna en mariage sa fille Editha, créature accomplie, dont la poésie et l'histoire ont célébré à l'excès les perfections, mais doublement malheureuse et d'être née d'un tel père, et de se

voir liée à un époux qui ne put jamais s'accoutumer à être le gendre de l'assassin de son frère. Edouard, en effet, parut d'abord répondre à l'idée qu'avait conçue de lui Godwin. Il commença par être surnommé *le Simple*, parce qu'on l'avait entendu dire « qu'il eût mieux aimé passer sa vie dans l'obscurité, que d'acheter un trône » par l'effusion du sang humain: genre de *simplicité* dont l'exemple au moins n'était pas contagieux, et qui, avec le mépris des courtisans, pouvait bien aussi attirer les bénédictions du peuple. La simplicité, tout à la fois puérile et funeste, qu'on peut vraiment reprocher à ce prince, c'est l'idée bizarre de se vouer au célibat en étant marié, et de laisser le trône sans héritier, ce qui le livrait aux étrangers, dont précisément on avait voulu se garantir en remettant le sceptre à Edouard. Du reste, ce monarque ne fut ni sans valeur, ni sans sagesse, ni même sans quelques mouvements de fermeté. Il eut à essuyer, de la part des Gallois et des Ecossais, quelques guerres qu'il soutint avec honneur et bonheur. Il fit des réglemens dignes d'être loués de son vivant et conservés après lui. Plusieurs historiens datent de son règne les fondemens de ce qu'on appelle en Angleterre *la loi commune*. En diminuant pour le peuple le fardeau des impôts, il fit rentrer dans le domaine de la couronne les concessions qu'en avaient extorquées plutôt qu'obtenues la tyrannie des grands et l'insolence des vainqueurs. Il avait cru faire un partage convenable et utile des fonctions publiques, en distribuant aux Anglais natifs les emplois militaires ou civils, et en plaçant dans l'église des sujets normands dont il avait connu le mérite, qui étaient infiniment plus éclairés que le clergé anglais, et qui pour le maniement des affaires avaient la plus grande part à sa confiance. Godwin en conçut une violente jalousie, et se mit à dénoncer le nouveau torrent de faveurs qui se r'ouvrait pour les étrangers. Une des villes dont il était gouverneur, Douvres, insulta le comte de Boulogne, qui était venu rendre visite au roi, son beau-frère. Il y eut un combat de la populace avec la suite du comte, et beaucoup de sang répandu. Godwin reçut du roi l'ordre d'aller châtier les coupables, refusa d'obéir, fut menacé par Edouard, et ne laissa pas échapper cette occasion de se révolter. Entre lui et ses fils il avait accumulé les gouvernemens de neuf provinces; il leva bientôt une armée formidable. Celle du roi le fut davantage. Par attachement pour sa personne, par respect pour la justice, par haine contre le rebelle, tous les grands vassaux vinrent se rallier autour du trône menacé. Edouard voulut joindre à la force des armes l'autorité de la loi. Le grand conseil de la nation fut assemblé; Godwin et ses fils y furent cités comme coupables de rébellion. Bientôt abandonnés de presque tous leurs partisans, ils s'enfuirent les

uns en Irlande, les autres en Flandre. Là ils équipèrent des vaisseaux, formèrent une flotte en les réunissant, vinrent menacer l'Angleterre, furent dispersés une première fois, réparurent quand on les croyait réduits à l'impuissance d'agir, entrèrent dans tous les ports méridionaux, et, sans avoir rencontré un seul obstacle, arrivèrent devant Londres, où ils jetèrent le trouble et la consternation. Le roi seul voulait encore leur tenir tête. Des conseils intervinrent qui négocierent un accommodement. Godwin se soumit et livra des otages de sa fidélité. Edouard pardonna, et congédia ses évêques Normands. L'autorité royale reçut une atteinte, mais les horreurs de la guerre civile furent épargnées à la nation, et le trépas de Godwin qui, peu de temps après, mourut subitement à la table du roi, ne lui laissa pas le temps de se porter aux excès qu'il avait projetés. Harold, le second de ses fils, aussi puissant que son père, non moins ambitieux, mais plus doux, plus moral, plus délicat sur les moyens, s'insinua dans les bonnes grâces d'Edouard, auquel il voulait succéder. Le monarque vieillissant, faible, irrésolu, tantôt voulait appeler les fils du frère qu'il avait en Hongrie, tantôt favorisait les vues du duc de Normandie, dont il était le parent, et dont il avait été l'hôte. Il ne sut point se décider entre eux. Il ne voulait pas de Harold, ne fit rien de ce qui était nécessaire pour l'écarter, et l'eut pour successeur immédiatement après sa mort. Ce fut le 5 janvier 1066, qu'agé de 65 ans, et après un règne de vingt-cinq, Edouard-le-Confesseur expira dans l'exercice de toutes les vertus religieuses, et au milieu des regrets de son peuple, qui révérait la piété, aimait la douceur, et bénissait la justice de son roi. Ce suffrage universel de toute une nation, pleurant le souverain qui, pendant vingt-cinq ans, l'avait rendue heureuse et meilleure, est sans doute un garant plus sûr des vertus et de la sainteté d'Edouard, que les légendes monachales qui nous le représentent prophétisant dans un endroit, guérissant les écrouelles dans un autre (1); et le pape Alexandre III eût pu faire reposer sur la foieule de ce premier garant, la canonisation du monarque anglais, sans qu'elle en devînt moins respectable. On regrette cependant de trouver, parmi tant de bons sentiments et de bons exemples, l'extrême sévérité avec laquelle Edouard traita, non-seulement sa malheureuse épouse, dont l'éloignait une antipathie trop puissante, mais Emma sa propre mère. Le mauvais génie de Godwin était encore là. Emma, veuve d'Ethelred, et devenue femme de Canut, avait négligé les enfants de son premier mari pour ceux du second. Edouard en conservait un ressentiment difficile à maîtriser, et Godwin ne songeait

qu'à aigrir ce ressentiment au lieu de le calmer, parce que l'union de la mère et du fils lui paraissait nuisible à son crédit: cela est si vrai qu'après la fuite de Godwin et de ses fils, Edouard, laissé à lui seul, se rapprocha aussitôt de sa mère, et même de sa femme, qu'il fit revenir du monastère où il l'avait reléguée. Les moines du temps ont écrit très sérieusement, et le P. Dorléans a répété de même, qu'Emma, dénoncée par Godwin, comme coupable d'un commerce criminel avec l'évêque de Winchester, avait demandé à se justifier par l'épreuve du feu, que publiquement et impunément elle avait marché pieds nus sur des barres de fer toutes rouges, et qu'il n'avait rien moins fallu que ce miracle pour prouver l'innocence de l'accusée, et ramener Edouard au respect qu'il devait à sa mère. Nous observerons encore, en finissant cet article, que plusieurs historiens, Larrey, Littleton et autres nous paraissent avoir été trop peu justes envers Edouard. Larrey s'exprime avec une singulière naïveté, lorsqu'après avoir qualifié perpétuellement ce prince d'imbécille, il nous dit: « Toute l'obligation que lui eut la nation anglaise, ce fut d'avoir régné avec douceur, diminué les impôts, dressé ou recueilli « de bonnes lois, et introduit dans tout le « royaume une vie tranquille et commode. » Prions Dieu d'accorder souvent de tels *Imbécilles* aux nations, et abonnons-nous à leur devoir pour toute obligation un règne doux, des impôts légers, de bonnes lois, et une vie commode et tranquille.

L—T—L.

EDOUARD, 1^{er} du nom dans la dynastie des Plantagenet (car la ligne saxonne des monarques anglais offrait déjà plusieurs Edouard), naquit en 1240. Il fut élevé à l'école du malheur. Son père Henri III, le plus doux des hommes, et le plus méprisable des rois, était devenu le tyran de son pays, pour s'être laissé tyranniser lui-même par ses ministres et ses favoris, surtout par des étrangers qui blessaient l'orgueil, dévoraient la substance, et opprimaient la liberté du peuple anglais. Ces fiers barons, qui avaient pris les armes pour faire signer la grande charte au roi Jean, les reprirent pour la faire observer par le roi Henri. Ils les posèrent, après avoir obtenu du monarque une promesse réitérée d'être fidèle à ses engagements. De promptes violations suivirent cette nouvelle promesse. Alors se forma contre le roi une ligue puissante, qui eut pour instigateur et pour chef Simon de Montfort, comte de Leicester, beau-frère de Henri, et fils du fameux comte de Montfort, héros de la croisade contre les Albigeois. Un parlement se tint à Oxford en 1258: la nation anglaise elle-même l'a flétri, depuis, du nom de *Parlement insensé*. Vingt-quatre commissaires y furent nommés; douze par le roi, douze par les barons, et on les investit d'un pouvoir sans bornes, pour assurer l'exécution de la grande

(1) Il est le premier roi d'Angleterre qui ait touché les écrouelles (roy. André DUCLOS), et cet usage n'a été abandonné que des siècles plus tard.

charte, réformer les abus et régler l'état. Le roi jura sur l'Evangile de maintenir leurs ordonnances : bientôt il fallut que chaque citoyen prêtât le serment de s'y soumettre; on l'exigea du prince héritier de la couronne, il résista longtemps, mais fut obligé de céder. Ce jeune Edouard atteignait alors sa 18^e année, et déjà brillaient en lui cette mâle fermeté, cet esprit vif et ce jugement solide, qui devaient le distinguer si éminemment dans la suite de sa vie. La piété filiale était la vertu dominante de son cœur. Il en avait les sentiments et les illusions. Chérissant dans son père la bonté naturelle de l'homme, il rejetait les déloyautés du souverain sur ses conseils, mais s'attachait d'autant plus lui-même à se faire de la franchise une habitude de caractère, un devoir d'honneur et un principe de politique. Le conseil des vingt-quatre, après avoir débuté par quelques actes spécieux de justice et de popularité, après avoir rendu à la nation le service de créer les premiers éléments d'une chambre des communes, n'avait pas tardé à manifester des vues d'ambition personnelle, et le projet d'une longue usurpation de tous les pouvoirs de l'état. Leurs excès devenant de jour en jour plus alarmants, ces mêmes députés des provinces, qu'ils avaient introduits dans le parlement avec une toute autre intention, supplièrent le prince Edouard de disperser ce conseil d'usurpateurs, et de prendre sur lui la réformation de l'état. Edouard répondit que, sans doute, il avait juré par contrainte l'observation des réglemens d'Oxford, mais qu'il l'avait jurée. Cependant il fit dire aux vingt-quatre qu'il les somrait de remplir promptement l'unique et temporaire mission pour laquelle ils avaient été institués, sans quoi il était prêt à verser tout son sang pour satisfaire les desirs de sa nation, défendre le trône de son père, et faire rentrer dans le devoir tout citoyen oppresseur et tout sujet rebelle. Les conjurés furent effrayés. La division se mit entre eux. Ceux qui, parmi les barons, n'avaient formé que le vœu légitime de voir observer loyalement la grande charte; ceux qui, parmi les vingt-quatre, avaient conçu l'espoir coupable de devenir les membres indépendants d'une oligarchie absolue, frémirent de se voir les instruments aveugles du comte de Leicester, universellement soupçonné de ne songer à rien moins qu'à s'emparer de la couronne. Le personnage de la ligue le plus important après lui, le comte de Gloucester, se jeta dans les bras du roi. Henri réconcilié avec une partie des barons, soutenu par le peuple et dégagé par le pape des serments qu'il avait prêtés à Oxford, parla et agit en maître. Le prince Edouard ne reconnut à aucune autorité le droit de le délier de ses promesses, dit qu'il les remplissait en se déclarant pour le maintien rigoureux de la grande Charte, et, par ce scrupule, cette noblesse et cette loyauté,

acquiesça d'autant plus d'influence pour faire triompher l'autorité légitime de la couronne. Leicester, obligé d'ajourner au moins ses vastes desseins, se retira en France, d'où il épia une nouvelle occasion de réveiller la discorde dans son pays. Elle ne se présenta que trop tôt, et il n'avait que trop de talent pour la faire naître lui-même. Du fond de sa retraite, il trouva le moyen de renouer une nouvelle conspiration, plus redoutable que l'ancienne, avec les barons mal affectionnés, parmi lesquels se rangea même un prince du sang, avec la populace des villes et surtout celle de Londres, avec Leolyn, prince de Galles, qui envahit le territoire anglais à la tête de 30,000 hommes, et porta le fer et le feu sur les terres du roi, du prince et des barons fidèles. Edouard courut à sa rencontre, le battit partout, le rejeta derrière ses montagnes, et allait l'y poursuivre, lorsqu'il lui fallut faire face à un autre ennemi. A peine arrivé à Londres, et déjà général d'une armée de factieux et de bandits, Leicester trouva plus sûr de tromper la candeur que d'affronter le courage du jeune prince. Il sut l'attirer à une conférence, où il eut la perfidie de le faire prisonnier. Le roi, au désespoir, n'eut plus d'autre idée que d'acheter la liberté de son fils, en signant de nouveau les articles d'Oxford. Pour cette fois, Edouard, qui venait d'être victime de la trahison, ne se crut pas obligé d'épargner les traîtres, et les hostilités recommencèrent. Vainement le cri général du peuple demandait la paix. Vainement le souverain de la France, le plus éclairé en même temps que le plus religieux des rois, St-Louis enfin, choisi pour arbitre entre Henri et ses barons, sut, par l'arrêt le plus équitable et le plus sage, préserver également et placer dans un juste équilibre l'autorité royale et les droits nationaux: Leicester et ses complices appelèrent de cette décision à leur épée, répandirent partout la révolte et la dévastation, promirent eux-mêmes à leurs partisans les terres des royalistes, et firent promettre le ciel par leurs évêques à qui mourrait pour leur cause. Le roi, le prince, les barons fidèles armèrent de leur côté, et malheureusement rendirent fureur pour fureur, et ravages pour ravages. Tout se disposa enfin pour une bataille décisive, et elle se livra dans les plaines de Lewes le 14 mai 1264. Edouard avait fait la disposition de l'armée royale. Il avait placé le corps de réserve sous les ordres du roi son père, le centre de l'armée sous ceux de son oncle Richard, roi des Romains, et il s'était réservé le commandement de l'avant-garde. Déjà il était vainqueur. Il avait enfoncé et chassé du champ de bataille les milices de Londres qui occupaient le poste d'honneur dans l'armée rebelle; mais Edouard n'avait encore que vingt-quatre ans. Emporté par son ardeur et par le ressentiment d'outrages inouis qu'avait fait essuyer à la reine, sa mère, la ville

de Londres, il poursuivit les vaincus, les massacrant sans pitié pendant l'espace de quatre milles. A son retour sur le champ de bataille, il vit avec horreur le sang des siens ruisselant autour de lui, son corps d'armée et son corps de réserve entièrement détruits, son père et son oncle prisonniers de Leicester. Digne par son intrépidité d'arracher la victoire aux mains qui la tenaient de son imprudence, il voulut recommencer le combat, harangua sa troupe, et ne put ranimer des cœurs glacés par le spectacle qui les environnait : il fallut capituler. Édouard s'offrit en otage avec son cousin Henri d'Allemagne, pour que la liberté fût rendue à son père et à son oncle. Nous avons vu tout à l'heure le père acheter la liberté de son fils par une soumission entière aux rebelles ; ces vertus de famille adoucissaient au moins la barbarie dont les mœurs de ce siècle étaient encore empreintes, et dont nous verrons bientôt qu'Édouard lui-même ne sut pas toujours se préserver. Le comte de Leicester fit conduire au château de Douvres les deux princes qui venaient de se livrer à lui ; mais au lieu de rendre une liberté entière aux deux rois, comme il s'y était engagé par la capitulation, il les traîna de place en place ; de manière qu'il eut réellement quatre prisonniers royaux au lieu de deux. Il employa la présence, le nom, les ordres prétendus de Henri, à le dépouiller de toute son autorité, à désarmer ses défenseurs, et à remplacer les dépositaires de sa confiance par les complices de la rébellion. Et cependant, comme s'il eût été de la destinée de l'Angleterre que même les artifices de la tyrannie devinssent pour elle des principes de liberté, Leicester acheva de lui composer les éléments d'une bonne chambre des communes, en ajoutant encore des députés des bourgs aux chevaliers des comtés qu'il avait appelés au parlement. Mais cette autorité naissante, et presque étonnée de naître, était bien loin du terme qu'elle devait atteindre un jour ; et croyant en avoir assez fait pour séduire le peuple, Leicester viola impunément tous les articles de la capitulation de Lewes, rejeta la médiation française et celle de la cour de Rome ; concentra le pouvoir en apparence dans les mains de trois commissaires, en réalité dans les siennes, et l'exerça avec un despotisme effréné, une cruauté ombrageuse et une insatiable rapacité. Sa popularité d'un jour fit place à une haine aussi persévérante qu'universelle. Toute la nation, moins ses complices, s'indigna d'être opprimée, et tourna ses regards vers son jeune prince, dont la chaîne était raccourcie ou allongée selon que son tyran voulait opprimer ou tromper. Enfin Édouard, captif depuis un an, parvint à s'échapper. Sa mère, ses oncles, l'amour et la haine des peuples l'environnèrent sur le champ d'une puissante armée. Il courut détruire celle qui commandait, à Kenilworth, le

fils de Leicester, et le surprit lui-même à Evesham, sur les bords de l'Avon, le 4 août 1265. Ce jour-là Édouard fut habile autant que courageux. Tous les historiens rapportent que le comte de Leicester, reconnaissant une armée de royalistes dans ce qu'il avait pris d'abord pour une armée de son fils, et la voyant arriver sur lui de toutes parts, s'écria : « Par St-Jacques, « ces gens-là viennent en belle ordonnance ; ils « l'ont appris de moi ; » et désespérant déjà de la victoire, il ajouta : « Dieu ait pitié de nos « âmes ! car nos corps sont à eux. » Il n'en fit pas moins ses dispositions en grand capitaine, mais il lui vint une pensée atroce, celle de placer le vieux roi, son prisonnier, dans sa première ligne, sous une armure vulgaire, en sorte que le père pût périr par les coups du fils. Cette barbarie retomba sur celui qui l'avait commise. Le vieux monarque blessé cria aux soldats du prince : « Je suis Henri de Winchester, « ter, votre roi ! » En un instant ce cri est répété par toute l'armée. Édouard vole, arrache son père de la mêlée, revient s'y précipiter, et dans les transports de son amour furieux, sème devant lui l'épouvante et la mort. Tout s'enfuit ou périt. Leicester demande quartier, ne l'obtient pas, tombe percé de coups ainsi que deux de ses fils ; Édouard est vainqueur, et Henri se retrouve roi. Il restait à soumettre des villes et des forts : Édouard les soumet ; à vaincre un Adam Gordon, le baron le plus orgueilleux, le champion le plus redoutable, et qui avec sa troupe, aussi déterminée que lui, tenait encore toutes les forêts du Hampshire : Édouard va le trouver, saute par-dessus les retranchements de son camp, le défie à un combat singulier, le blesse, le démonte, lui donne la vie, et en fait son ami. A partir de ce moment la clémence des vainqueurs assura les fruits de la victoire : Henri, redevenu fidèle à la loi, vit renaître la fidélité de ses sujets. En 1270 l'Angleterre était tellement pacifiée qu'Édouard alla chercher un nouveau genre de gloire à la Terre-Sainte. Arrivé devant Tunis, il apprit avec douleur la mort du saint roi de France dont la voix l'avait appelé, et près duquel il se faisait un honneur de combattre. Il alla descendre au port d'Acre au milieu des acclamations des croisés. Pendant deux ans il signala son nom et celui de sa patrie par des exploits aussi brillants qu'inutiles. Les Sarrasins, dont il était la terreur, voulurent s'en défaire par un assassinat : il tua ses meurtriers, mais fut blessé au bras en les combattant. Si l'on en croit quelques historiens, frappé d'un fer empoisonné, il dut sa guérison au dévouement conjugal d'Éléonore de Castille qui l'avait rendu père dans la ville d'Acre. Rappelé en Angleterre par Henri III, dont la vieillesse débile ne pouvait maîtriser les discordes renaissantes, Édouard apprit en Sicile que son père avait cessé de vivre. La douleur de cette perte le rendit

presque insensible à celle de son enfant qui venait de lui être enlevé. Le roi de Sicile lui en témoigna son étonnement, et il lui répondit : « On répare la perte d'un fils, mais non celle d'un père. » — Nous avons parcouru la plus belle partie peut-être de la vie d'Edouard I^{er}, au moins la plus pure. Prince royal, il n'avait rien fait qui ne fût digne d'éloges : monté sur le trône, il en mérita beaucoup encore, mais il ne fut pas non plus à l'abri de beaucoup de reproches ; tant ce pouvoir souverain est environné d'écueils, presque inévitables pour celui qui, menacé de si grands dangers, n'en peut être défendu que par son caractère, et non par les institutions. Jamais règne ne s'ouvrit plus honorablement. Dès que le nouveau roi eut été proclamé, le nom d'Edouard, absent, eut plus de pouvoir pour comprimer les troubles, que n'en avait eu la présence de Henri. Tout était en commotion, et tout devint si tranquille que le monarque anglais, avant de rentrer dans son île, employa presque une année à parcourir la France, à y briller à la cour ou dans les tournois, et à régler l'administration de ses provinces françaises. Rendu enfin aux vœux des Anglais, et couronné dans Westminster le 19 août 1274, il se concilia tous les cœurs ou enchaîna toutes les malveillances par la modération, la justice et la vigilance dont il fit la base de son gouvernement. Henri III avait dit aux barons : « Puisque vous violez la grande charte, je la violerai aussi. » Edouard leur dit : « Je serai la grande charte, et vous l'observerez comme moi. Je serai juste envers vous, et vous le serez envers vos vassaux. » Il purifia les tribunaux infectés de corruption, délivra les provinces inondées de brigands, rétablit l'économie dans les dépenses, l'ordre dans les recettes, l'égalité dans les taxes, la pureté dans les monnaies. Des commissions extraordinaires allèrent rechercher les crimes, punir les coupables, et, leur destination remplie, disparurent pour ne plus se remontrer. Le clergé fut imposé comme les laïcs. Les juifs coupables d'usure, de fausse monnaie, de délits sans nombre, en reçurent la peine : Londres seul en vit pendre 280, accumulation de supplices, qui, même étant juste, eût dû répugner à l'humanité, mais qu'il faut imputer aux préjugés du temps plus qu'au caractère du roi. Tout cela, Edouard le fit avec et par le consentement et avis d'un parlement, auquel nous voyons qu'il appela de chaque comté quatre chevaliers, et de chaque ville quatre citoyens : ainsi continuait à se former la chambre des communes. A la session de 1276, Edouard confirma de nouveau la charte des libertés, ainsi que celle des forêts, et il les fit publier dans tout le royaume, en ordonnant la stricte observation de l'une et de l'autre. Jusque-là, l'esprit d'ordre et de justice avait présidé à tous les actes du gouvernement

d'Edouard. L'esprit de conquête s'empara de lui, et son pouvoir s'en accrût, mais sa gloire en souffrit. Au moins n'ambitionna-t-il pas des acquisitions lointaines, et sa première conquête, utile à ses peuples, eût pu n'être que glorieuse pour lui, s'il n'eût pas abusé de sa victoire. Depuis 800 ans les Gallois, restes des anciennes peuplades britanniques, conservaient au cœur de l'Angleterre leur indépendance nationale, avaient des princes de leur race, étaient les auxiliaires nés de tous les ennemis et de tous les factieux qui s'armèrent successivement contre les dynasties anglaises, saxonne ou normande. Léolyn, qui gouvernait alors cette principauté antique, était appelé l'Annibal des Anglais. Forcé de se reconnaître vassal de Henri III, nous l'avons vu se révolter contre son suzerain, et entrer dans toutes les ligue du comte de Leicester. Sa paix avait été faite en même temps que celle des barons ; mais il avait refusé récemment de venir au couronnement d'Edouard, ne voulant pas lui prêter serment et hommage. Il n'en fallait pas davantage, selon la loi des fiefs, pour autoriser le seigneur suzerain à prendre les armes contre son vassal réfractaire. Deux frères de Léolyn, se prétendant dépouillés par lui, vinrent solliciter la protection d'Edouard, qui se garda bien de la leur refuser. Avec eux il franchit ces remparts de montagnes, où aucune armée anglaise n'avait encore osé pénétrer. Léolyn trahi par ses frères, investi par des forces irrésistibles et pressé par la faim, se rendit à discrétion. Soit pitié, soit pudeur, Edouard lui laissa, encore cette fois, une ombre de souveraineté réduite à quatre baronies, et du reste lui imposa pour lui et ses sujets, des conditions qu'il leur était évidemment impossible de supporter longtemps. L'insulte se joignit à la dégradation ; de jour en jour les outrages et les vexations se multiplièrent. Les Gallois coururent aux armes. Edouard satisfait d'avoir un prétexte pour en finir, revint dans ce pays dont on lui avait montré les chemins, avec une armée qui devait tout écraser. Léolyn fut tué combattant pour son trône et pour son peuple. Son frère David qui s'était reconcilié avec lui, prit le titre de prince, luttait encore pour la liberté de sa patrie, erra bientôt de caverne en caverne, et de déguisement en déguisement, fut enfin trahi et livré à Edouard, qui au lieu d'honorer en lui un prince malheureux, un vaillant guerrier et un généreux patriote, le fit enchaîner comme un esclave, pendre comme un vil malfaiteur, et écarteler comme un traître. Ce n'était pas assez d'une si horrible cruauté. Entièrement dénaturé par l'insolence de la victoire et par les ombrages de l'ambition, Edouard, celui qu'on appelait, non sans raison, le *Justinien* de l'Angleterre, fit rassembler tous les Bardes du pays de Galles et les condamna tous à mort,

dans la crainte que leurs chants n'enflammasent l'ardeur belliqueuse des jeunes Gallois, et en célébrant la gloire des pères ne fissent rougir les enfants de leur apparent esclavage (1). Après ces actes de férocité, Edouard partagea toute la principauté en comtés et en baronies sur le modèle de l'Angleterre, il promit aux Gallois de leur donner un prince de leur pays, et fit venir la reine, qui était enceinte, dans le château de Caernarvon. Elle y accoucha d'un fils, que son père nomma *prince de Galles*, et c'est à partir de cette époque que ce titre a toujours appartenu à l'héritier de la couronne d'Angleterre. Pendant les trois années qui suivirent cette réunion, le conquérant avait disparu dans Edouard; nous retrouvons le roi sage et bien-faisant, jaloux du bonheur et gardien des libertés de son peuple, assemblant quelque fois trois parlements dans une année pour y porter les lois et y rendre les décisions nécessaires à la prospérité de l'état et aux droits des individus. Ces lois étaient intitulées : *Statut fait par le roi et son conseil dans le parlement tenu à....* observation digne de remarque pour qui veut suivre la marche des parlements britanniques. En 1284, Edouard, sensible à l'honneur d'être choisi pour arbitre entre Philippe-le-Bel et Alphonse, roi d'Arragon, dans leur querelle pour le trône de Sicile, passa en France où il resta trois ans. Son séjour eût été même plus long : mais son grand trésorier ayant convoqué un parlement en 1289, et lui ayant demandé un subside pour les dépenses du roi en France, le parlement répondit, par la bouche du comte de Gloucester son orateur : « qu'il n'accorderait rien que lorsqu'il verrait le roi présent en » personne. » Le trésorier ne put que lever une faible taille sur les villes et les bourgs qui étaient dans le domaine personnel du roi; il fallut qu'Edouard revint. À son retour il trouva les tristes fruits de sa longue absence, dans un temps où le caractère personnel des souverains avait un effet plus direct et plus général qu'aujourd'hui sur tous les objets d'ordre public. L'administration de la justice surtout était retombée dans l'état de corruption d'où Edouard s'honorait avec raison de l'avoir tirée. Il se hâta d'assembler un parlement devant lequel furent traduits tous les juges. Une proclamation autorisa tous les sujets du roi qui avaient à se plaindre de ses officiers, à produire leurs griefs, avec la certitude que pleine justice leur serait rendue. Excepté deux ecclésiastiques, tous les autres juges, au nombre de treize, et parmi

eux les trois présidents du *Banc du Roi*, des *Communs plaidés*, et de l'*Echiquier*, furent convaincus de prévarications et d'extorsions, déposés, condamnés à des amendes dont l'énorme total montait à 100,000 marcs : ils les payèrent, et par cela seul prouvèrent qu'ils avaient mérité de les subir. Leurs successeurs s'obligèrent, par serment, à ne recevoir des parties ni argent, ni présents : ils purent seulement accepter un *déjeuner*, exception bizarre. On a retranché depuis, non-seulement ce *déjeuner*, mais jusqu'aux visites : un juge anglais n'entend parler aujourd'hui des parties et des procès qu'il juge, que quand il est assis sur son tribunal, et l'administration de la justice en Angleterre est ce qu'il y a de plus pur sous le ciel. Un troisième parlement tenu la même année (1290), demanda instamment au roi, et obtint l'expulsion totale des juifs, au nombre de 16,160. Pour dédommager la couronne des taxes que lui payait cette colonie hébraïque, le clergé donna un dixième, les laïques un cinquième de tous leurs biens mobiliers, tous le quinzième de leurs revenus. Après avoir ainsi rempli ses coffres, et de la *mammone d'iniquité*, et des dons gratuits de la fidélité, Edouard, désormais en état de soutenir une guerre dispendieuse, tourna ses regards vers cette conquête de l'Ecosse, qui depuis longtemps était l'objet de ses secrètes pensées ; *événement le plus intéressant de son règne*, a dit Hume, mais événement où il abjura le plus toutes les vertus qu'il avait pratiquées dans l'intérieur de ses états héréditaires, justice, bonne foi, noblesse, humanité, tout excepté une constance et une valeur qui, portées à cet excès d'aveuglement et de férocité, changent de nom et deviennent des crimes. Un moyen plus doux s'était d'abord présenté à lui pour amener l'union des deux royaumes. Alexandre III, qui venait de mourir sur le trône d'Ecosse, avait laissé pour unique héritière en ligne directe sa petite fille, Marguerite de Norwège, encore enfant. Edouard l'avait demandée en mariage pour son fils, et les régents d'Ecosse y avaient consenti. La fatalité voulut que cette jeune princesse mourut. Les Ecossais, effrayés des douze compétiteurs qui réclamaient la couronne, choisirent Edouard, sur la réputation de sa justice, pour être leur arbitre, et il résolut d'être leur oppresseur. Il supposa des titres pour attribuer à la couronne d'Angleterre une suzeraineté qu'elle n'avait jamais eue sur celle d'Ecosse. En intimidant ou en subordonnant les divers compétiteurs, il les réduisit à reconnaître tous cette suzeraineté mensongère. Armé de cette reconnaissance, et maître de leurs places frontières, il choisit parmi les concurrents celui qu'il jugea le plus capable de lui livrer la liberté de sa patrie (*roy. BAILLEUL*). Ayant encore trop de ce fantôme de roi, qui ne devait

(1) Ce massacre a inspiré à Gray un de ses plus beaux ouvrages, une ode vraiment Pindarique. Il y introduit un Barde Gallois, qui, du haut d'un rocher battu par des flots écumants, voue à la destruction l'impitoyable roi, lui prédit tous les malheurs des Plantagenets, et termine ses imprécations prophétiques en se précipitant lui-même dans l'abîme des tourments, qui le dérobent aux glaives teints du sang de ses frères ;

*Ruin seize thee, Ruthless king !
Confusion on thy banner wait, etc.*

que passer, il l'abreuva d'humiliations, le cita six fois à la barre du parlement anglais, l'obligea d'y comparaître en personne, voulut évidemment l'exciter à une insurrection, pour avoir lieu de prononcer la forfaiture du vassal et la confiscation du royaume. Bailleul se souleva en effet, désavoua ses honteuses concessions, et proclama l'indépendance de sa couronne. Un événement fortuit enchaîna d'abord le ressentiment d'Edouard. La première étincelle de toutes les guerres qui devaient si souvent embraser l'Angleterre et la France, s'alluma par hasard. Un matelot normand et un matelot anglais se prirent de querelle. Chacun fut soutenu par des camarades de sa nation, et la mer se trouva couverte de corsaires avant que les rois s'en mêlassent. Les Français perdirent une bataille navale; Philippe le Bel menaca de confisquer et bientôt confisqua la Guienne. Edouard souleva les Flamands contre Philippe; Philippe soutint les Ecossais contre Edouard. Celui-ci, qui n'avait compté que sur une guerre, et qui s'en trouvait deux à soutenir, n'hésita pas sur celle dont il devait se réserver la conduite. Il envoya des lieutenants en Guienne, et alla lui-même noyer l'Ecosse dans des fleuves de sang, pour la soumettre à un joug de fer. Il réduisit le roi nominal, qu'il lui avait donné, à une abdication, le dernier acte de sa lâcheté; le traîna prisonnier à Londres; emporta la couronne, le sceptre, tous les *insignia* de la royauté d'Ecosse, et surtout cette fameuse pierre attachée encore aujourd'hui sous le siège où l'on couronne, dans l'église de Westminster, des rois de la Grande-Bretagne; cette *pierre du destin*, appelée en latin *saxum fatale*, et en langue du pays, *jaïns-fail*; que, dans la légende héroïque de ces peuples, les anciens Scots avaient apportée d'Irlande en Albanie, au 4^e siècle, et qui, dans leur croyance superstitieuse, devait les faire régner partout où elle serait placée au milieu d'eux (1). L'Ecosse conquise, Edouard voulut aller se venger de la France. Pour tant d'entreprises il fallait multiplier les subsides et les parlements. Les évêques et les barons commençaient à supporter impatiemment tant de taxes. Le roi avait besoin de rabaisser les seigneurs en élevant les communes : de là les progrès de ces dernières. Dans la convocation de 1295, Edouard avait posé en principe, que les chevaliers des comtés, les députés des villes et ceux des bourgs étaient partie intégrante du parlement. « Il est juste, » avait-il dit, que tous approuvent ce qui regarde l'intérêt de tous, et que le danger commun soit repoussé par de communs efforts. » Dans le parlement de 1296, le clergé, à qui l'on demandait le cinquième de ses biens-meubles, répondit qu'une bulle récente du pape (le fameux Boniface VIII), lui défendait, sous

peine d'excommunication, de payer aucune taxe qui n'eût pas été consentie par le souverain pontife. Le roi répliqua que qui ne partageait pas les charges de l'état, ne méritait pas d'en être protégé. Il frappa de l'excommunication civile ceux qui lui opposaient l'excommunication spirituelle; tous les ecclésiastiques furent mis hors la loi; ils *offrirent un don*, au lieu de *payer une taxe*, et le roi ne disputa pas sur les mots. Cependant des vexations arbitraires suivirent les contributions légales. Après les sacrifices pécuniaires le service personnel fut exigé. De grands personnages osèrent résister, entre autres le comte de Norfolk, maréchal d'Angleterre. « Pardieu ! seigneur comte, vous marcherez ou vous serez pendu, » dit le roi en fureur. — « Pardieu ! seigneur roi, je ne marcherai ni ne serai pendu, » répliqua le comte et ce fut lui qui dit vrai; et l'autorité royale resta compromise pour s'être engagée injustement. Prêt à partir, Edouard voulut se réconcilier avec tous les ordres de son royaume, excusa sa conduite par ses besoins, promit qu'à son retour il réparerait toutes les brèches faites à la grande charte. A peine fut-il en Flandre, que le comte maréchal et les barons, qui, comme lui, avaient refusé de marcher avant le redressement des griefs, déclarèrent illégal le dernier impôt, et *au nom de toute la communauté du royaume* défendirent aux officiers du trésor de le percevoir. La régence ne connut d'autre remède que de convoquer un parlement au nom du prince de Galles (10 novembre 1297). Les barons s'y rendirent à la tête d'une armée, établirent une chaîne de postes, ne commirent aucun désordre, et délibérèrent. L'archevêque de Contorbéry se porta pour médiateur. Un acte fut dressé, qui confirmait la grande charte et la fortifiait. Par cet acte, le roi s'engageait lui et ses successeurs à ne lever aucune taxe, à n'imposer aucune charge *sans le consentement commun et la volonté libre des archevêques, évêques, prélats, comtes, barons, chevaliers, bourgeois et autres hommes libres du royaume*. « Tout ce qui aurait pu dans le passé, ou pourrait à l'avenir être contraire à aucun article de la déclaration actuelle, était pour toujours et d'avance déclaré nul et de nul effet. Les barons étaient absous de toute inculpation, soit pour leur refus de suivre le roi en Flandre, soit pour les moyens par lesquels ils étaient arrivés à la résolution de ce jour. Le roi consentait, pour lui et ses héritiers, que deux fois par an les évêques lussent dans leurs cathédrales, et fissent lire dans toutes leurs paroisses le présent acte, en excommuniant publiquement tous ceux qui chercheraient, de quelque manière que ce fût, à en atténuer la force. Enfin les barons et autres, clergé ou laïcs, devaient signer cet acte après le roi, en jurant l'observation, et se la garantir mutuellement. » Telle fut

(1) *Scoti quocunque locatum
Invenient lapidem, regnare tenentur ibidem.*

cette seconde charte, si importante dans l'histoire du gouvernement anglais, qu'au lieu de nous reprocher trop de détails dans notre exposition, nous craindriions plutôt de les avoir trop abrégés. Le prince de Galles et le conseil du roi n'hésitèrent pas à donner leur approbation. Ils jurèrent aux barons une réconciliation entière, et ceux-ci jurèrent d'être aux ordres du roi dès qu'il aurait signé. La nouvelle charte lui fut envoyée. Ses secrétaires d'Etat lui écrivirent que son honneur et sa sûreté exigeaient qu'il la renvoyât promptement signée et scellée. Après trois jours de délibération il la fit signer et sceller par une commission. La joie fut générale en Angleterre. De nouveaux subsides furent votés libéralement, et les barons marchèrent contre l'Ecosse. Un héros s'était rencontré en Ecosse, semblable en tout à ceux de l'antiquité : une âme de feu dans un corps de géant ; une force surnaturelle jointe à un courage indomptable ; l'amour de la patrie, la haine de l'oppression, le mépris de la mort, poussés au dernier degré (*voy. WALLACE*). D'une poignée de fugitifs et de vagabonds ramassés dans les bois, il s'était fait le premier noyau de l'armée avec laquelle il avait entrepris la délivrance de son pays. Les nobles et le peuple étaient venus s'y rallier de jour en jour, et il marchait de succès en succès. Il en vint à écraser l'armée royale d'Edouard commandée par le comte de Warren, s'empara des villes, passa les garnisons au fil de l'épée, chassa le dernier anglais hors de la Péninsule, et proclama par son armée *Régent d'Ecosse pendant la captivité du roi Bailleul*, il porta dans les provinces septentrionales de l'Angleterre la même dévastation dont son pays avait été le théâtre. Edouard frémit de fureur lorsque la nouvelle de cette révolution lui fut portée en Flandre, où son plus grand succès avait été d'arrêter les victoires de Philippe le Bel, de conclure avec lui une trêve de deux ans, et de remettre leur querelle à l'arbitrage du pape. Il se hâta de retourner en Angleterre, apaisa tous les murmures à force de concessions et de promesses, leva une armée de 100,000 hommes Anglais, Gallois, Irlandais, et marcha contre ce qu'il appelait les rebelles d'Ecosse. Jamais ceux-ci n'avaient eu besoin de se tenir plus étroitement unis, et l'esprit de faction, un fol orgueil, une basse envie, semèrent la discorde parmi eux. Quelques grands supportaient impatiemment qu'un simple gentilhomme, pour avoir été le libérateur de leur patrie, en fût devenu le régent. Toujours prêt à s'immoler au bien public, Wallace abdiqua la régence, et ne fut plus même que le commandant de sa troupe dans la nouvelle armée qui se forma. Deux grands, Cumyn de Badenoch et Jacques Stuart, furent les généraux en chef et perdirent le 22 juillet 1298 cette terrible bataille de Falkirk qu'Edouard se hâta de leur livrer en apprenant leurs dissensions ;

cette bataille où l'orgueilleux Cumyn ne donna point, où le valeureux Jacques Stuart fut tué, et où l'effroyable carnage de 50,000 Ecossais eût éteint la dernière espérance de leur pays si Wallace n'eût su, à travers la déroute générale, faire une retraite honorable à la tête des braves qui lui restaient, et fermer le nord de l'Ecosse au redoutable vainqueur, maître désormais de toutes les provinces méridionales. Ce vainqueur, après avoir cantonné son armée, revint à Londres tenir un parlement. Là il communiqua les articles de pacification réglés entre lui et Philippe le Bel, par la décision non pas du pape Boniface VIII, mais de « Victor Caiétan, amiable compositeur et arbitre de tous les différends survenus entre les deux rois. » Par ces articles la Guienne était rendue au roi d'Angleterre ; le roi de France donnait en mariage sa sœur Marguerite à Edouard devenu veuf, et sa fille Isabelle au prince de Galles. Les deux monarques avaient d'abord voulu stipuler quelque chose pour leurs alliés respectifs, puis avaient trouvé plus court de s'en faire le sacrifice mutuel. L'Anglais avait trop envie de l'Ecosse pour ne pas concevoir que le Français eût un égal désir de la Flandre : Edouard abandonnait donc les Flamands à Philippe, qui lui abandonnait les Ecossais. Le parlement anglais approuva le traité, puis demanda immédiatement au roi de confirmer en personne les chartes qu'il avait confirmées par commission. Edouard, au moins incertain, éluda, différa, sortit de Londres sans en avoir prévenu le parlement, dit aux députés qui le suivirent, que *l'air de la ville lui faisait mal*, et que, s'ils voulaient y retourner, ils y recevraient réponse à leur requête. Ils la reçurent en effet, mais la confirmation désirée finissait par ces mots : *sous toujours le droit de la couronne* ; les seigneurs rompirent la session avec un mécontentement qui menaçait. On voulut sonder les dispositions du peuple. Les shériffs eurent ordre de faire lecture des chartes en place publique. Les chartes elles-mêmes furent couvertes d'applaudissements, et la réserve le fut de malédictions. Edouard fit dire aux lords qu'il les ajournait après Pâques, et leur accorderait alors tout ce qu'ils désiraient. Un nouveau parlement s'ouvrit le 3 mai 1299. Le roi voulait encore ajourner la grande question jusqu'après la St-Michel. Il offrait de diminuer les impôts, pour prix de la condescendance qu'on lui montrerait. Il avait gagné une partie des lords ; mais les autres insistaient d'autant plus, que le conseil éludait davantage. Des grands officiers de la couronne, le comte de Warwick, le lord Beauchamp, parlaient d'aller dans leurs provinces, et l'on ne doutait pas que ce ne fût pour les soulever. Le roi se rendit au parlement, ordonna une lecture publique de la grande charte et des articles additionnels, demanda à l'archevêque de Cantorbéry *s'il y manquait*

encore quelque chose, parce qu'il était prêt à l'ajouter, confirma le tout sans réserve; y fit apposer immédiatement le grand sceau, et autorisa le clergé à excommunier quiconque se permettrait la moindre infraction de ces lois fondamentales. C'était ainsi, à peu de chose près, que devait s'obtenir, à une distance de trois siècles, la fameuse *pétition de droits*: il y a en Angleterre des époques de liberté qui se rejoignent, comme ailleurs des époques de servitude. Les Ecossais, n'étant pas encore remis des derniers coups qui leur avaient été portés, essaieraient de devoir à la négociation ce qu'ils ne pouvaient pas encore recouvrer par la victoire. Ils implorèrent la médiation de la France et de Rome. Philippe leur obtint une trêve de six mois. Boniface écrivit à Edouard pour qu'il eût à retirer ses troupes de l'Ecosse, et à faire partir pour Rome des procureurs chargés d'y exposer le fondement de ses prétentions. Mais en repoussant avec toute justice celles du monarque anglais, le pape en élevait une pour lui-même, à laquelle on ne s'était pas attendu. Le roi et le pontife rivalisaient de chimères comme d'ambition. Leur controverse existe, et il est difficile de décider lequel était plus raisonnable, de Boniface réclamant la suzeraineté de l'Ecosse au nom de l'apôtre St-Pierre, ou d'Edouard l'exercant au nom de Brutus le Troyen, qui, du temps de Samuël, l'avait acquise aux rois d'Angleterre. Edouard voulut que cette question fût traitée dans son parlement. Il y appela cette fois de nouveaux députés, qui devaient choisir dans leur sein les universités d'Oxford et de Cambridge: addition qui avait alors pour objet d'opposer une barrière de plus aux invasions de la cour de Rome, et qui, maintenue depuis, comme un hommage rendu à la science et aux lettres, compléta la représentation parlementaire telle qu'elle existe aujourd'hui. Le parlement répondit au pape: « Que toutes les nations « savaient que de tout temps le royaume d'An- « gleterre avait eu d'abord une domination « absolue, et ensuite un droit de supériorité « sur celui d'Ecosse; qu'en aucun temps le siège « de Rome n'y avait eu aucun titre; que surtout « le roi d'Angleterre ne devait soumettre aucun « de ses droits temporels au jugement du pape; « et que, quand il le voudrait, son parlement « ne le permettrait pas. » Cette lettre, composée d'assertions fausses, de dénégations vraies, et de principes incontestables, ne répétait pas au moins l'histoire du *Troyen Brutus*. Sept comtes, quatre-vingt-seize barons et un châtelain la signèrent, pour toute la communauté dudit royaume d'Angleterre, ce qui prouve que les députés des communes n'avaient encore au parlement qu'une voix suppliante, ou tout au plus consultative; mais il suffisait qu'ils y fussent pour être sûrs d'y arriver à la place qui leur appartenait. Le roi désira, l'an-

née suivante (1302), faire un voyage en France, pour y traiter, disait-il, d'une paix définitive entre les deux pays: le conseil en fit la proposition au parlement, qui la rejeta tout d'une voix. La présence d'Edouard n'était que trop nécessaire. Les Ecossais avaient repris courage. Wallace était rentré en campagne, Cumyn avait été nommé régent. Le Nord, resté indépendant, vint délivrer le Midi; Cumyn, Wallace, Frazer, remportèrent sur les Anglais trois victoires en un jour; toutes les forteresses méridionales ouvrirent leurs portes au régent; Edouard eut à recommencer la conquête de l'Ecosse. Il la recommença: il mit deux ans à l'achever; écrasa ce malheureux pays par la marche combinée de ses troupes de terre et de mer; le traversa d'un bout à l'autre en conquérant furieux; ravagea les terres après les avoir baignées du sang de leurs possesseurs; abrogea toutes les lois, détruisit tous les monuments, brûla tous les livres, anéantit tous les dépôts d'actes publics ou privés; voulut enfin éteindre jusqu'au nom écossais, et tout cela s'appelait de la gloire. Wallace survivait, et ce nom seul rendait encore incertaine la conquête d'Edouard. Tout fut mis en œuvre pour découvrir la retraite du héros, pour acheter par un crime le pouvoir d'en commettre un autre. Un ami perfide vendit l'héroïque Wallace au féroce conquérant. Celui qu'Edouard, vainqueur ou vaincu, aurait, dans ses belles années, comblé d'honneurs après l'avoir combattu, fut envoyé à Londres chargé de chaînes, et périt à Tower-Hill du supplice des parjures et des traîtres, lui qui, n'ayant jamais fait de serments qu'à sa patrie, n'avait respiré que pour la défendre. Quelque chose non d'aussi cruel, mais de plus honteux peut-être, allait achever de souiller la gloire d'Edouard, et de rendre même douteuses plusieurs des vertus qu'on avait souvent admirées en lui. Il se croyait enfin sûr de posséder l'Ecosse; il avait reçu les soumissions de la noblesse et même du régent Cumyn; il gardait près de lui, comme otages, les chefs ou les héritiers des premières familles du royaume conquis; enfin il avait fait passer dans le parlement anglais de 1305, une *ordonnance royale pour l'établissement de la terre d'Ecosse*. Soit que ce triomphe de la force le rendît impatient de toute espèce de frein mis à son pouvoir, ce qui dégraderait moins son caractère; soit qu'il eût nourri depuis longtemps ce dessein dans le secret de ses pensées, ce qui lui ôterait tout droit à l'estime, il reconnut tout à coup au pape ce même pouvoir qu'il lui avait refusé étant prince royal. Il se fit délier par Clément V du serment qu'il avait prêté d'observer les chartes constitutionnelles, et de ne pas inquiéter ceux qui les avaient présentées à son acceptation. La bulle portait qu'en montant sur le trône, le roi avait fait un serment antérieur à tous les autres, et qui les ab-

sorbait tous, celui de maintenir les prérogatives de sa couronne. En conséquence, Edouard commença par établir une enquête sur ce qu'il appela les pratiques séditeuses des barons pendant son séjour en Flandre. Le comte Maréchal, pris au dépourvu, s'en remit à la miséricorde du roi, le fit son héritier, et obtint son pardon. D'autres furent condamnés à de grosses amendes, qu'ils payèrent. L'archevêque de Cantorbéry, qui n'avait fait que le rôle de médiateur entre le prince et les barons, fut tellement troublé de s'entendre accuser de lèse-majesté par la bouche même de son souverain, qu'il se jeta aux pieds d'Edouard, lui présenta le *pallium* et lui demanda sa bénédiction. Ce fut quelque chose de bien singulier que d'entendre le roi lui répondre : *Oubliez-vous votre caractère? n'est-ce donc pas à vous de bénir et à moi d'être béni?* Edouard le mit à la discrétion du pape, qui, pendant tout le règne, le suspendit de son *office* et de son *bénéfice*. Les Ecossais ne laissèrent pas au roi le loisir nécessaire pour suivre toutes ces belles procédures. La mort de Wallace leur avait mis la rage dans le cœur. Le peuple idolâtrait sa mémoire. Les grands, qui n'enviaient plus sa puissance, déploraient son malheur et regrettaient ses services. Du rang de ces derniers sortit un autre héros, un fils du compétiteur de Bailleul (*voy.* Robert Bruce), qui partit de la cour même d'Edouard pour aller chasser d'Ecosse les Anglais, et se faire sacrer roi dans l'abbaye de Scone, comme l'avaient été ses ancêtres. Edouard envoya d'abord contre lui un corps de vieilles troupes qui lui arrachèrent difficilement une première victoire, et sur lesquels il reprit bientôt son ascendant. Edouard courut le combattre en personne. Avant de quitter Londres il avait fait emprisonner la mère et pendre les trois frères de Bruce. Chemin faisant il fit exécuter, comme traîtres et rebelles, des prisonniers de guerre, tels que le comte d'Athol, le chevalier Frazer, le chevalier Séton, et il se repaissait de l'idée de mettre tout à feu et à sang, dès qu'il serait entré sur le sol de ce peuple pauvre, fier et indomptable. Il n'y entra pas. La mort l'arrêta dans les murs de Carlisle. Ses derniers moments furent partagés entre des devoirs religieux, des conseils à son fils, et des vœux de haine et de vengeance contre ses ennemis. Il ordonna au prince de ne laisser respirer les Ecossais que quand ils seraient subjugués pour jamais. *Faites porter mes os devant vous, lui dit-il, et il n'en soutiendront pas la vue.* Des historiens écossais prétendent que, dans son agonie, il donna l'ordre de mettre en croix tous ces jeunes héritiers qu'il avait enlevés à leurs familles pour s'en faire des otages. Ainsi expira le 7 juillet 1307, dans la 69^e année de son âge et la 35^e de son règne, un roi qui, jusqu'à la fin, déploya les plus grandes qualités; que la nature avait formé pour les plus grandes vertus,

et qui brilla longtemps par elles; mais que l'ambition égara et que le pouvoir corrompit. Ceux qui ne placent la grandeur que dans l'exagération de la puissance et dans les abus de la force, ceux qui, éblouis par l'éclat de la gloire militaire, ne calculent pas ce qu'elle coûte aux nations, victorieuses ou vaincues, ceux-là sans doute jugent ce prince moins sévèrement que nous. Mais n'est-ce donc pas assez de célébrer la victoire injuste, sans pardonner à la victoire féroce? L'agresseur qui envahit, s'arrogea-t-il encore le droit de punir l'opprimé qui se défend? et le guerrier qui tue hors du champ de bataille, qui tue un ennemi désarmé, un rival vertueux et malheureux, ne devient-il pas autre chose qu'un guerrier? La conquête du pays de Galles peut se défendre et même se louer. On peut dire qu'elle fut provoquée, rapide, justifiée par un prompt succès et une immense utilité. Qu'on retranche ici de la victoire ce qui en fut l'abus, et il sera possible de n'y voir qu'un grand exploit également salutaire et glorieux. Mais toutes les horreurs dont nous avons vu plus tard l'Espagne devenir le théâtre, n'ont rien eu de plus affreux que ce qui s'est passé en Ecosse pendant les trois invasions d'Edouard 1^{er}, depuis l'iniquité de l'entreprise, et l'atrocité des moyens, jusqu'aux désastres de l'événement. Ce que les admirateurs prévenus d'Edouard ont dit de plus spécieux pour l'excuser, c'est qu'il a vécu dans un temps où le droit de conquête ne paraissait pas même susceptible d'un doute; où les devoirs de nation à nation étaient ignorés, et où celui-là obtenait des éloges sans réserve, qui, n'importe par quels moyens et aux dépens de quel étranger, faisait le bien de la société dont il était ou le chef ou le membre. St-Louis du moins fut une exception glorieuse à ces mœurs inhospitalières, à cette politique inhumaine, et à cette ignorance de la justice universelle, qui seule est la justice; mais il n'en est pas moins certain que, considéré seulement dans l'administration intérieure de son royaume, Edouard mérita les respects et l'amour qu'il obtint de ses sujets anglais. Ils lui durent le premier lien de toutes sociétés, la distribution impartiale de la justice, la collection et le perfectionnement des lois, l'épuration des tribunaux existants, l'institution inappréciable des juges de paix; ils lui durent et l'Angleterre lui doit encore sa liberté civile et sa liberté politique. La première fut un don pur de sa volonté bienfaisante; la seconde ne fut peut-être que le résultat de ses calculs personnels. La fin de son règne a rendu plus que douteux si, en introduisant les communes dans le parlement, il avait entendu travailler pour ses peuples ou pour lui; s'il avait voulu poser une borne à son propre pouvoir, ou mettre un frein à celui des barons. Lorsqu'après avoir si souvent juré l'observation des chartes constitutionnelles, on le voit se faire délier de ses serments par le pape,

comment ne pas craindre qu'il n'eût fait main-basse sur toutes ces chartes, s'il fût revenu triomphant de sa dernière expédition d'Ecosse? Mais enfin ses projets, quels qu'ils fussent, ont été ensevelis dans son tombeau, et les actes qu'il avait jurés sont restés existants. Ce sera toujours une des grandes époques de l'histoire, qu'un règne duquel datent, en Angleterre, la confirmation définitive de la grande charte, le supplément des articles additionnels, surtout l'établissement de la chambre des communes, c'est-à-dire la fixité des principes et des instruments de cette constitution, qui devait avoir une telle influence sur le caractère du peuple anglais, qui devait le rendre tout à la fois capable et digne du rôle qu'il a joué depuis en Europe et qu'il joue aujourd'hui dans le monde entier. « Les « remèdes les plus salutaires sont souvent ex-
« traits des poisons, a dit lord Lyttleton, et quel
« qu'ait été dans Edouard le caractère de l'hom-
« me, comme roi il a rendu à son pays des ser-
« vices infinis. » Cette distinction ne nous semble pas juste. L'homme privé, dans Edouard, eut des vertus sans mélange. Nous avons vu le dévouement de sa piété filiale; il porta la piété conjugale au même degré. La douleur qu'il ressentit de la mort de sa première femme, Eléonore de Castille, fut si forte, qu'elle suspendit pendant plusieurs mois les projets de son ardente ambition sur l'Ecosse. Des monuments de cette douleur se voyent encore aujourd'hui à Northampton, Geddington, Waltham, etc. Peut-être fut-il un père trop indulgent. Il fallut que l'évêque de Litchfield lui fit des remontrances sévères sur le danger des liaisons du prince de Galles avec Gaveston, pour le déterminer à affliger son fils et à bannir ce favori pernicieux. Les avis et instructions que, dans son dernier jour, il donna à ce même fils, les promesses qu'il exigea de lui sont autant de preuves de sa sollicitude paternelle. Il fut bon maître et ami généreux; éclairé dans sa dévotion et réglé dans ses mœurs. Ce fut donc l'homme public et par conséquent le roi qui eut des torts et plus que des torts. Mais l'abbé Velly l'a trop noirci, comme le P. Doriéans l'a trop flâté. Ses vertus et ses vices publics se balancèrent : des milliers d'hommes furent heureux, et d'autres milliers furent malheureux par lui.

L—T—L.

EDOUARD II, roi d'Angleterre, fils du précédent, naquit à Caernarvon, dans le pays de Galles, le 25 avril 1284. Il existe, au sujet des circonstances qui accompagnèrent sa naissance, une tradition recueillie par les moines, et rapportée par les historiens modernes : ceux-ci cependant la regardent comme peu certaine. Les premiers racontent qu'Edouard I^{er} voyant la répugnance des Gallois, qu'il venait de subjuguier, à obéir aux Anglais, leur promit de leur donner un prince de mœurs irréprochables, né

parmi eux, et qui ne parlerait pas d'autre langue que celle de leur pays. Les Gallois ayant témoigné leur joie et juré d'obéir à ce prince, Edouard investit de la principauté son second fils qui venait de naître à Caernarvon, dont il eut le nom. Quoi qu'il en soit, le jeune Edouard est le premier fils aîné d'un roi d'Angleterre qui ait porté le titre de prince de Galles; mais ce ne fut qu'en 1301 qu'il lui fut accordé. Pendant la vie de son père, Edouard ne laissa pas entrevoir de penchants vicieux; il était doux, mais faible et aimant les plaisirs; il s'abandonnait entièrement aux suggestions de Gaveston, l'un de ses favoris (voy. GAVESTON), qui le porta à commettre des excès contre l'évêque de Litchfield et Coventry. Edouard I^{er} punit cet écart de son fils en le faisant mettre dans la prison publique, et ensuite il fit bannir Gaveston du royaume, par l'avis du parlement. Il voulut, de plus, que le prince s'engageât, par serment, à ne jamais rappeler ce favori, et il lui renouvela cette injonction à son lit de mort. Edouard, pour son malheur, fut sourd à ce sage conseil. Il succéda à son père le 7 juillet 1307. Sa belle taille, sa figure agréable, son port majestueux, prévenaient favorablement les Anglais; aucun monarque n'était monté sur le trône sous des auspices aussi favorables. Il commandait une armée victorieuse et prête à marcher à de nouveaux exploits, son peuple était uni, aucun rival ne lui disputait ses droits. Il est vrai que l'esprit remuant de ses sujets, résultat de la forme de la constitution encore peu fixe, exigeait dans le monarque des Anglais un mélange d'adresse et de fermeté qu'Edouard ne possédait pas. Ses premières actions firent mal augurer de sa conduite future. Dédaignant les derniers avis de son père, il ne fit que se montrer en Ecosse, puis revint sur ses pas, congédia son armée, et aussi ennemi de toute application sérieuse qu'incapable de s'y livrer, il ne s'occupa que de ses plaisirs, et se hâta de rappeler Gaveston; il le créa comte de Cornouaille, lui fit épouser sa nièce, sœur du comte de Gloucester, et parut n'apprécier le pouvoir suprême, qu'autant qu'il le mettait en état de combler d'honneurs l'objet de ses affections. Son père l'avait, de son vivant, fiancé à Isabelle, fille de Philippe le Bel, roi de France, et lui avait, en mourant, recommandé d'accomplir promptement ce mariage. Ce fut le seul de ses avis qu'il suivit. Il alla à Paris pour épouser Isabelle, et faire hommage à Philippe du duché de Guienne, laissant Gaveston régent du royaume, avec des pouvoirs plus étendus qu'on ne les donnait ordinairement; et, à son retour avec la reine, il continua de donner à ce favori tous les témoignages d'un attachement passionné dont on murmurait universellement. Isabelle, née avec un caractère impérieux, supportait impatiemment que Gaveston exerçât sur l'esprit du faible Edouard un empire qu'elle se

croyait seule en droit d'obtenir (*voy. ISABELLE DE FRANCE*). Ce mignon lui devint odieux ; elle vit avec plaisir la noblesse former contre lui une ligue puissante. Un parlement fut convoqué à Westminster en 1308 : on y demanda le bannissement de Gaveston. Edouard fut obligé d'y consentir ; mais en acquiesçant à cette décision il marqua son aveugle tendresse pour son favori. Au lieu de le renvoyer dans sa patrie , il le nomma vice-roi d'Irlande , l'accompagna jusqu'à Bristol , et, avant de s'en séparer , lui fit don de terres considérables en Angleterre et en Gascogne. Bientôt , ne pouvant plus résister au chagrin que lui causait l'éloignement de Gaveston , il gagna , par ses largesses , les hommes qui lui étaient le plus opposés , obtint en cour de Rome la dispense d'un serment , prêté par le favori , de ne jamais reparaitre en Angleterre , le rappela , et alla au devant de lui jusqu'à Chester , où il lui prodigua les marques de sa tendresse. Il se munit au parlement d'un acte qui l'autorisait à le rétablir dans toutes ses places ; enfin son affection insensée pour Gaveston alla jusqu'à l'extravagance. Celui-ci devint de nouveau un horreur aux grands du royaume , qui , enfreignant les usages reçus et la défense expresse du roi , entrèrent au parlement , escortés d'une suite nombreuse de gens armés , et , se voyant maîtres de l'assemblée , ils présentèrent une requête , équivalente à un ordre , pour demander qu'Edouard leur transférât toute l'autorité de la couronne et du parlement. Ce prince fut donc forcé de signer , en 1310 , une commission par laquelle il autorisait les prélats et les barons à nommer douze personnes qui auraient pouvoir , jusqu'à la St-Michel de l'année suivante , de dresser des ordonnances pour l'administration du royaume et des réglemens pour sa maison. Les barons signèrent à leur tour une déclaration par laquelle ils reconnaissaient ne devoir ces concessions qu'à la volonté libre d'Edouard , et s'engageaient à tenir la main à ce que les pouvoirs des douze expirassent au terme fixé. Plusieurs de leurs ordonnances furent vraiment sages ; mais ce qui déplut principalement à Edouard , fut l'article qui concernait l'éloignement de ses pernicioeux conseillers , et le bannissement de Gaveston à perpétuité. Cependant sa faiblesse le porta à sanctionner tout ; mais en même temps il fit une protestation secrète contre ces même ordonnances , et , arrivé à York , où il était délivré de la crainte des barons , il rappela Gaveston. Alors les barons renouèrent leur ligue ; le clergé s'y associa , et le peuple entier se déclara contre le roi et son favori. Thomas , comte de Lancastre , petit-fil de Henri III , chef de la ligue , prit les armes et marcha sur York. Le roi en était parti pour Newcastle ; il l'y poursuivait. Edouard n'eut que le temps de s'enfuir à Tinnmouth , où il s'embarqua avec Gaveston , et fit voile pour Scarborough. Il laissa

son favori dans cette forteresse , et retourna vers York , dans l'espérance d'y pouvoir lever une armée pour faire face à ses ennemis. Il était dans les environs de Berwick , lorsqu'il apprit que les mécontents avaient fait trancher la tête à Gaveston. Il jura , dans sa fureur , d'immoler à sa vengeance tous les grands qui avaient eu part à cette scène sanglante ; mais sa faiblesse ordinaire lui fit écouter des propositions d'accommodement. Il accorda le pardon aux barons , à condition qu'ils se jetteraient publiquement à ses genoux. La paix intérieure , qui fut la suite de cet arrangement , permit à l'Angleterre de s'opposer aux progrès des Ecossois (*voy. BRUCE*). Edouard rassembla des troupes dans toutes ses possessions , et entra en Ecosse à la tête d'une armée de 100,000 hommes , à ce que disent les historiens de ce pays ; mais ce nombre paraît prodigieusement enflé. Edouard perdit , le 24 juin 1314 , la sanglante bataille de Bannockburn , près de Stirling , et n'échappa qu'avec peine en se réfugiant à Dunbar , dont le comte de March lui ouvrit les portes , et se rendit par mer à Berwick. Cette défaite , disent les historiens , répandit une telle consternation parmi les Anglais , que , pendant plusieurs années , on remarqua que malgré la supériorité du nombre , ils n'osaient pas tenir ferme en présence des Ecossois. De nouvelles calamités vinrent se joindre à ce désastre ; une famine affreuse , et les maladies qui en sont ordinairement la suite , ravagèrent l'Angleterre ; les Gallois se révoltèrent ; le comte de Lancastre et les barons de son parti qui avaient refusé de suivre Edouard dans son expédition d'Ecosse , insistèrent sur l'exécution de leurs ordonnances. La situation déplorable du roi le força de souscrire à ce qu'ils exigèrent ; Lancastre fut mis à la tête du conseil. Les Ecossois ravageaient le nord de l'Angleterre ; on soupçonna Lancastre d'être d'accord avec eux. Cependant le roi , toujours malheureux dans le choix de ses favoris , avait accordé toute son affection et sa confiance à Hugues Le Despenser ou Spenser , jeune anglais d'une naissance illustre , mais d'un caractère aussi vicieux que Gaveston. Lancastre et ses partisans jurèrent la perte de Spenser , que le roi avait marié à sa nièce. On dit que Spenser , pour agrandir les biens immenses que sa femme possédait sur les frontières du pays de Galles , persuada au roi de commettre une injustice. Une guerre civile fut le résultat de cette imprudence. Les mécontents levèrent une armée , mandèrent au roi d'éloigner ou de faire arrêter Spenser , et lui signifèrent qu'en cas de refus , ils renonceraient à son obéissance , et de leur propre autorité se vengeraient de son ministre. Sans attendre une réponse à cet insolent manifeste , ils ravagèrent les terres de Spenser et celles de son père , marchèrent sur Londres , et demandèrent au roi le bannissement des Spenser. Ils étaient absents

tous deux. Le roi répondit que le serment qu'il avait fait à son couronnement d'observer les lois, ne lui permettait pas de consentir à la condamnation de deux hommes qu'on n'accusait d'aucun crime, et qui n'étaient pas à portée de se justifier. Les mécontents entrèrent dans Londres, se rendirent au parlement, et à force de menaces et de violences, lui arrachèrent une sentence d'exil perpétuel, et de confiscation de biens contre les Spenser. Cette assemblée eut le nom de *parlement des bandes blanches*, à cause de certaines marques blanches que les partisans des mécontents portaient pour se reconnaître. Ils exigèrent ensuite du roi une amnistie pour leur procédure illégale, et la ratification de tout ce qu'ils avaient fait. Bientôt la personne et l'autorité d'Edouard devinrent tellement méprisables, que personne ne les respecta plus. Le propriétaire du château de Leed en refusa l'entrée à la reine, dont quelques-uns des gens furent tués quand ils se présentèrent. Vivement offensée de ne pouvoir obtenir justice de cet affront, qui excita néanmoins un mécontentement général, Isabelle persuada à Edouard de prendre les armes pour châtier l'offenseur. Ce succès obtenu, le roi donna un libre cours à ses vengeances, et rappela Spenser. Lancastre, qui avait reçu des renforts d'Ecosse, fut défait à Bucton sur le Trent, en 1322, et conduit à Edouard, qui le fit décapiter pour expier le supplice de Gaveston. Plusieurs autres barons portèrent leur tête sur l'échafaud; une partie de leurs dépouilles alla enrichir les Spenser, qui devinrent de plus en plus l'objet de l'exécration générale. Le roi, enorgueilli des avantages remportés sur les mécontents de son royaume, crut l'occasion favorable pour fonder sur l'Ecosse. La disette le força d'en sortir; son armée fut battue et poursuivie jusqu'à York par Robert Bruce, qui consentit à conclure avec l'Angleterre un trêve de treize ans. Edouard, débarrassé de tous ses ennemis, ne put goûter le repos. La reine s'était brouillée avec les Spenser. Dans un voyage qu'elle fit en France, en 1324, pour apaiser des difficultés survenues entre son mari et son frère Charles le Bel, au sujet de la Guienne, elle s'était liée à Paris avec plusieurs barons anglais fugitifs et ennemis des Spenser, et entre autres avec Mortimer, jeune gentilhomme des environs du pays de Galles. Il fit de tels progrès dans son cœur, qu'il l'entraîna dans la conspiration formée contre le roi. Pour mieux réussir elle attira adroitement à Paris Edouard son fils, et lorsque les Spenser seraient bannis. Aidée des troupes du comte de Hollande, soutenue par les propres frères du roi, elle débarqua le 24 septembre 1326, sur la côte de Suffolk, et fut bientôt rejointe par un grand nombre de mécontents. Edouard essaya de ré-

veiller quelques sentiments de fidélité dans le cœur des citoyens de Londres; ce fut en vain : la haine contre les favoris était trop forte. Le soulèvement gagna toute l'Angleterre. Le roi, poursuivi jusqu'à Bristol, où il ne trouva pas ses sujets aussi bien disposés qu'il l'avait espéré, passa chez les Gallois. Son attente y fut aussi trompée; il s'embarqua pour l'Irlande; les vents le repoussèrent sur les côtes du pays qu'il voulait quitter. Réduit à se cacher dans les montagnes, il fut bientôt découvert, arrêté avec le jeune Spenser et un petit nombre de serviteurs fidèles. On le conduisit au château de Monmouth, et on lui envoya demander le grand sceau du royaume, après quoi on l'enferma dans le château de Kenilworth. Les deux Spenser, et quelques personnes attachées au roi, furent mises à mort. Ce malheureux monarque fut déposé le 14 janvier 1327, dans un parlement tenu à Westminster. On élut roi, à sa place, Edouard, prince de Galles, déjà déclaré régent du royaume. Une députation fut envoyée à Kenilworth pour demander à Edouard la résignation de sa couronne, parce que le prince de Galles avait déclaré qu'il ne l'accepterait jamais durant la vie du roi son père, sans son consentement exprès. Les menaces et la crainte arrachèrent le consentement du monarque, « qui, dit Rapin Toyras, « parut devant les députés « vêtu de deuil, et marquant par sa contenance le trouble dont il était agité. Leur vue « fit une telle impression sur son esprit, qu'il « tomba dans une défaillance dont il eut peine « à revenir. Quand il fut informé du sujet de « leur commission, il montra un abattement « qu'on ne pouvait voir sans pitié, témoigna de « l'affliction de la haine de ses sujets, ajoutant « que, si sa douleur pouvait recevoir quelque « soulagement c'était par la considération des « bontés qu'ils avaient pour son fils, dont il les « remerciait, et qu'il se soumettait à tout ce « qu'on exigeait de lui. » Du fond de sa prison il écrivait quelquefois à la reine pour la prier d'en adoucir les rigueurs. Pour tromper le peuple, elle lui envoyait de petits présents; mais elle refusa toujours d'aller le voir, et ne permit jamais au roi, son fils, d'aller rendre quelques devoirs à son père. Toutes ces circonstances, si odieuses en elles-mêmes, firent ouvrir les yeux au peuple. La pitié pour le monarque détroné commença à remplacer la haine. On reconnut qu'il avait été trop sévèrement puni. Henri, comte de Lancastre, à qui sa garde était confiée, partagea bientôt ce nouveau sentiment. La reine le soupçonna de songer à rendre la liberté à Edouard. On lui en ôta la garde pour la donner à lord Berkeley, et aux chevaliers Mautravers et Gournay. Ces deux derniers, connus pour leur caractère brutal, le conduisirent à Coff, à Bristol, et enfin au château de Berkeley. On raconte que, dans ce voyage, ils poussèrent l'indignité jus-

qu'à faire apporter pour raser Edouard de l'eau froide et tirée d'un fossé bourbeux. Le roi en ayant demandé d'autre qu'ils refusèrent, il lui échappa quelques larmes, et il s'écria qu'en dépit de leur insolence il serait rasé avec de l'eau chaude et propre. Les moyens indirects de conduire Edouard au tombeau paraissant trop lents à Mortimer, alarmé de la tendance de l'opinion publique, les deux surveillants qui lui étaient vendus, reçurent ordre de hâter la fin de ce prince. Suivant le rapport des historiens, ils profitèrent du temps où Berkeley, tombé malade, était hors d'état de remplir sa place. Le 21 septembre ils vinrent au château de Berkeley, se saisirent d'Edouard et le jetèrent sur un lit, lui mirent un coussin sur le visage pour étouffer ses cris, l'assujétirent sur le lit au moyen d'une table qu'ils renversèrent sur son corps, et au travers d'un tuyau de corne lui enfoncèrent un fer rouge dans les entrailles. Quoique cette précaution empêchât qu'il ne restât sur le corps du roi des marques de violence, les cris aigus que lui arracha ce supplice horrible révélèrent le crime aux gardes et à tous les domestiques du château. Mautravers et Gournay, devenus en exécution au genre humain, furent contraints, après la chute de leurs protecteurs, de fuir hors du royaume. Gournay arrêté à Burgos, trois ans après, fut livré au sénéchal de Guienne et embarqué pour l'Angleterre, mais il fut décapité pendant la traversée. Mautravers, après s'être caché plusieurs années en Allemagne, obtint sa grâce d'Edouard III. Peu de princes ont été d'un caractère aussi doux et d'un génie aussi borné que le fut Edouard II. Forcé de se reposer sur d'autres du fardeau de l'administration, son indolence, et son défaut de sagacité lui firent presque toujours faire de mauvais choix, causes de toutes ses infortunes. Edouard eut de sa femme Isabelle, Edouard III, un autre fils, mort jeune, et deux filles; Jeanne épousa David Bruce, roi d'Ecosse, et Eléonore, Renaud, duc de Gueldre.

E—s.

EDOUARD III, roi d'Angleterre, fils du précédent et d'Isabelle de France, naquit le 15 novembre 1313. Il n'avait que douze ans lorsque sa mère, qui s'était rendue en France, auprès de son frère Charles-le-Bel pour arranger des difficultés survenues entre ce monarque et Edouard II, au sujet de la Gienne, proposa que son mari cédât à son fils, la souveraineté de cette province, et que ce jeune prince vint à Paris en faire l'hommage dû par un vassal à son Seigneur; mais Isabelle cachait le véritable motif de sa demande, qui était de se faire un appui du nom de son fils pour accomplir les projets qu'elle méditait contre son mari. Le piège ne fut pas aperçu, ni même soupçonné, par le roi d'Angleterre, ni par le jeune Spenser qui le gouvernait, ni par aucun des membres du conseil: et le jeune Edouard passa en France.

Lorsque le temps d'exécuter ses desseins fut arrivé, Isabelle débarqua en Angleterre en 1326 avec son fils. Les grands, voyant le prince de Galles dans l'armée de sa mère, se crurent à l'abri des proscriptions, et tous se rangèrent sous ses drapeaux. Après la déposition d'Edouard II, prononcée par le parlement en 1327, le jeune Edouard, déjà déclaré régent, fut proclamé roi sous le nom d'*Edouard III*. Trompé par les larmes feintes que sa mère répandit en cette occasion, et cédant à la générosité de son caractère, Edouard fit le vœu solennel de n'accepter jamais la couronne tant que son père vivrait. L'obstacle que cette résolution apportait aux desseins de la reine fut bientôt levé par le parti qu'ils prirent d'arracher au malheureux Edouard II une abdication formelle de la couronne en faveur de son fils. Dès que les commissaires furent de retour avec cet acte authentique, Edouard III fut de nouveau proclamé et couronné. L'administration du royaume fut confiée à un conseil de régence, composé de douze personnes; mais dans le fait, Mortimer, amant de la reine, eut toute l'autorité. On aurait pu croire que la noblesse, habituée à la licence par la faiblesse du roi détrôné, profiterait de la minorité de son successeur pour exciter des troubles, mais les premières secousses vinrent du dehors. Le roi d'Ecosse, encore animé de ce génie martial qui sous le règne d'Edouard II avait relevé sa nation, crut l'occasion favorable pour hasarder une invasion en Angleterre, et menaça les provinces septentrionales avec une armée de 25,000 hommes. La régence d'Angleterre, après avoir vainement essayé de faire la paix avec l'Ecosse, leva une armée d'environ 60,000 hommes, y joignit des troupes étrangères, et le jeune roi, animé de l'amour de la gloire, marcha avec ces forces nombreuses à la rencontre de l'ennemi. Les généraux écossais, après avoir ravagé les provinces voisines de leur pays, s'étaient retirés, Edouard eut beaucoup de peine à les découvrir, et quand à la fin il se trouva vis-à-vis d'eux, leur position était si avantageuse, qu'il reconnut avec chagrin qu'il ne pourrait les attaquer sans exposer son armée à un danger évident. Avidé de gloire et de vengeance, Edouard leur fit vainement proposer deux fois d'essayer la fortune des armes en rase campagne. Il attendit aussi inutilement l'occasion de les accabler avec ses forces supérieures: toujours ils conservèrent l'avantage du terrain, même en changeant de position. Douglas, l'un des deux, après avoir, avec 200 soldats déterminés, pénétré par surprise jusqu'à la tente du roi, ne se retira qu'après avoir perdu la plus grande partie de son monde, et dans la même nuit toute l'armée écossaise effectua sa retraite sans avoir fait d'autre perte. Edouard fut au désespoir de se voir si cruellement déçu dans l'espérance qu'il avait conçue de se signaler dès

sa première campagne à la tête d'une si belle armée. Les preuves de génie et de courage qu'il donna dans cette campagne causèrent beaucoup de joie en Angleterre, et elles furent regardées comme les présages certains d'un règne glorieux. Le mécontentement général tomba sur Mortimer, qui avait sans cesse entravé l'ardeur belliqueuse du roi. On murmura du traité de paix qu'il avait conclu avec les Ecossais, et qui fut scellé par le mariage de David, fils du roi d'Ecosse, avec Jeanne, sœur d'Edouard. La paix, quoique approuvée par le parlement, n'avait paru ni nécessaire ni honorable. La haine que l'on portait à Mortimer, prit de là une nouvelle force. Les princes du sang s'unirent si étroitement contre lui, qu'il s'en inquiéta; mais leur désunion le mit bientôt à même de choisir parmi eux une victime, et cette victime fut le comte de Kent (*voy. EDMOND*). Le supplice de l'oncle du roi ne le satisfait pas encore; il persécuta plusieurs grands, et leurs dépouilles contribuèrent à grossir sa fortune, déjà immense. Cependant l'orage grondait contre lui; une circonstance imprévue le fit éclater. Edouard qui prétendait du chef de sa mère avoir des droits à la couronne de France, échue à la ligue collatérale des Valois, en vertu de la loi salique, fut sommé en 1329 par Philippe VI de venir lui rendre hommage de la Guienne. Il aurait bien voulu le refuser; mais son conseil et sa mère étant d'un avis opposé, il partit pour la France, après avoir fait une protestation par laquelle il se réservait tous ses droits à la couronne de ce royaume. Pour se dédommager de cette humiliation, il parut à la cour de Philippe avec un éclat imposant; et après avoir rendu son hommage, il convint avec Philippe de conditions propres à lever les doutes relatifs au dernier traité entre la France et l'Angleterre. Il est vraisemblable que ce fut dans ce voyage qu'on l'instruisit de diverses particularités qui commencent à lui donner des soupçons sur la conduite de sa mère. Bientôt il apprit tout ce qui s'était passé depuis la déposition de son père. Supportant déjà avec impatience le joug de Mortimer, Edouard, parvenu à sa 18^e année, voulut le secouer; mais, entouré des agents de l'audacieux ministre, il avait besoin de mettre dans ses démarches de la prudence et du mystère. S'étant concerté avec quelques barons, il fut introduit la nuit par un souterrain dans le château de Nottingham, où la reine résidait avec Mortimer. Tous deux furent arrêtés. La reine fut enfermée pour le reste de ses jours dans le château de Bising, et Mortimer fut pendu (*voy. ISABELLE de FRANCE et MORTIMER*). Edouard, après avoir pris en mains les rênes du gouvernement, s'appliqua avec beaucoup de soin et de sagesse à corriger les abus; et bientôt le gouvernement, après s'être fait respecter dans l'intérieur, fut redouté par les états voisins. Edouard, qui ne

cherchait qu'une occasion favorable aux desseins de son esprit ambitieux, la trouva bientôt. Il avait stipulé, par le dernier traité avec l'Ecosse, que les nobles de chaque royaume qui possédaient des domaines dans l'autre en obtiendraient la restitution. L'exécution de cette clause avait toujours été différée par Robert Bruce, qui venait de mourir. Les nobles anglais s'adressèrent dans leur mécontentement à Edouard Bailleul, fils de celui qu'Edouard 1^{er} avait placé sur le trône d'Ecosse (*voy. Edouard de BAILLEUL*), et l'engagèrent à profiter de la minorité du fils de Robert Bruce pour faire valoir ses droits à la couronne. De puissants motifs s'opposant à ce qu'Edouard III se déclarât ouvertement contre son beau-frère en faveur de Bailleul, il se contenta d'encourager ce dernier, lui permit de lever des troupes dans le nord de l'Angleterre, et approuva la conduite des nobles qui se disposaient à prendre part à cette entreprise. La fortune se déclara d'abord pour lui; mais ensuite, repoussé et même poursuivi jusqu'en Angleterre dans l'état le plus déplorable, Bailleul jugea que l'aide d'Edouard lui était indispensable pour ressaisir sa couronne. Il lui offrit donc de lui en renouveler l'hommage. Edouard, jaloux de recouvrer une prérogative dont le traité conclu par Mortimer l'avait privé, accepte l'offre de Bailleul, rassemble une armée, marche en Ecosse, et s'empare de Berwick. Douglas, régent du royaume, lui livre bataille le 19 juillet 1333, à Habidown-Hill, au nord de cette ville, est tué dès le commencement de l'action; son armée est mise en déroute, elle perd près de 30,000 hommes. Edouard laisse un corps de troupes considérable à Bailleul et il retourne en Angleterre. Les Ecossais furent si indignés de voir leur roi céder à Edouard toute la partie de leur pays située au sud-est d'Edimbourg, et même le château de cette ville, qu'aussitôt que les troupes anglaises furent rentrées dans leur patrie, ils se révoltèrent contre Bailleul et le chassèrent. Edouard marcha de nouveau en Ecosse, les habitants à son approche se retirèrent dans les montagnes, le laissant détruire et ravager les terres de ceux qu'il appelait rebelles. Il ne fut pas plutôt parti qu'ils reprirent possession de leur pays. Edouard reparut et obtint les mêmes succès. Quoiqu'il parcourût tout le pays plat sans éprouver de résistance, les Ecossais étaient moins disposés que jamais à se soumettre, et au milieu de toutes leurs calamités, l'espoir d'un secours promis par la France soutenait leur courage; la guerre étant au moment d'éclater entre ce royaume et l'Angleterre, ils avaient lieu d'espérer que la puissance qui les opprimait depuis si longtemps serait obligée d'employer ailleurs une grande partie des forces employées contre eux. Ils respirèrent en effet; Edouard venait de diriger son ambition vers un objet plus éclatant. L'idée

de faire valoir ses prétentions à la couronne de France, ne semblait plus l'occuper, lorsque Robert d'Artois, prince français, mécontent de la sentence de la chambre des pairs, qui l'avait condamné au bannissement, se réfugia en Angleterre. Il y fut accueilli par le roi, qui l'admit dans ses conseils et lui accorda sa confiance. Robert travailla aussitôt à réveiller dans l'esprit d'Edouard les prétentions de ce prince sur la couronne de France. Edouard fut d'autant plus disposé à prêter l'oreille aux insinuations de Robert, qu'il avait à se plaindre de Philippe de Valois, qui retenait quelques places en Guienne et avait encouragé les Ecossais à soutenir leur indépendance. De nouveaux incidents vinrent encore ajouter au ressentiment des deux monarques, au point de les rendre sourds à toutes les propositions d'accommodement qui leur furent présentées par le pape. Edouard, ébloui d'ailleurs par l'espoir de conquérir la France, fit tous les préparatifs d'une si grande entreprise. Il commença par engager dans ses intérêts le comte de Hainaut son beau-père, le duc de Brabant et plusieurs princes d'Allemagne; il chercha ensuite à gagner le fameux Artevelle, brasseur à Gand, qui exerçait un pouvoir absolu sur les Flamands (*voy. ARTEVELLE*). Cet homme, enorgueilli des avances du roi d'Angleterre, l'invita à passer dans les Pays-Bas. Edouard, avant d'entamer cette grande affaire, affecta de consulter le parlement, obtint son approbation, et, ce qui lui fut au moins aussi utile, le don de 20,000 sacs de laine dont le produit, payé par les Flamands, lui devait fournir les moyens de s'assurer de ses alliés d'Allemagne. Dès qu'il fut en Flandre, il prit par le conseil d'Artevelle, le titre de roi de France, pour lever les scrupules des Flamands qui, vassaux de ce royaume, auraient refusé de concourir à une invasion du territoire de leur suzerain. Il avait déjà obtenu à Coblentz, de l'empereur Louis de Bavière, le titre de vicair de l'empire, qui l'autorisait à faire marcher les princes allemands. Louis, poussant la condescendance plus loin, avait condamné Philippe de Valois à restituer à l'empire les villes et les domaines qui en relevaient, et il avait en même temps adjugé au roi d'Angleterre les provinces d'Aquitaine, de Normandie et d'Anjou, comme faisant partie des anciens domaines de cette couronne; enfin il lui avait donné la totalité du royaume de France, comme succession de sa mère Isabelle. Des rivalités implacables, des contestations longues et sanglantes ont été le résultat de ces ridicules concessions. Edouard entra en France, en 1339, à la tête d'une armée de 50,000 hommes, presque tous étrangers, et campa dans les plaines de Vironfosse, près de Capelle. Philippe marcha à lui avec des troupes beaucoup plus nombreuses. Les deux armées restèrent en présence pendant

plusieurs jours, et les monarques s'envoyèrent réciproquement des défis. A la fin Edouard se retira en Flandre et licencia son armée après avoir contracté des dettes énormes, anticipé sur ses revenus, et engagé tous ses bijoux, ainsi que ceux de la reine. Il se donna en quelque sorte en nantissement à ses créanciers, puisqu'il ne partit pour l'Angleterre qu'avec leur permission, et sur sa parole d'honneur de revenir en personne s'il n'acquittait pas ses dettes. Comme il était d'un caractère trop entreprenant pour se laisser décourager par ces premiers obstacles, il ne songeait qu'aux moyens de rétablir son honneur par des opérations plus heureuses. Il convoqua donc un parlement, et ayant consenti à accorder une nouvelle confirmation des chartes favorables à la liberté des sujets, et promis de remédier à quelques abus dans l'exécution des lois, il obtint le don d'un neuvième sur toutes choses, et d'autres subsides importants. Philippe, instruit des préparatifs immenses qui se faisaient en Angleterre et dans les Pays-Bas, équipa une flotte considérable, et la posta à la hauteur de l'Ecluse pour intercepter Edouard à son passage. Une bataille navale livrée le 14 juin 1340 anéantit la flotte de Philippe. Ce succès important augmenta l'influence du roi d'Angleterre sur ses alliés, qui se hâtèrent d'assembler leurs forces et de les joindre aux siennes. Il s'avança encore une fois contre la France, à la tête de 100,000 hommes, et il assiégea Tournay. Philippe parut à la tête d'une armée encore plus nombreuse. Edouard, après avoir perdu plus de trois mois devant la place, envoya un cartel à Philippe, et il lui offrit de vider leur querelle par un combat singulier, ou par un combat de cent contre cent. Philippe répondit qu'Edouard lui ayant rendu hommage pour le duché de Guienne, il ne lui convenait nullement d'adresser un défi à son seigneur suzerain. De telles bravades, bonnes tout au plus à éblouir le peuple, ne pouvaient qu'accroître les ressentiments des deux monarques; heureusement la comtesse douairière de Hainaut, sœur de Philippe et belle-mère d'Edouard, interposa ses bons offices, et une trêve mit fin aux hostilités. Edouard, honteux de se voir abandonné par l'empereur et par la plupart de ses alliés, et fatigué des importunités de ses nombreux créanciers, fut obligé de s'y dérober en passant furtivement en Angleterre. Le parlement profita du mauvais état des affaires du roi pour exiger de lui des concessions exorbitantes qui furent ratifiées solennellement, mais Edouard déclara, par une protestation secrète, qu'aussitôt que les circonstances le permettraient, il révoquerait de sa propre autorité l'acte qu'on lui avait arraché. En effet, à peine eut-il touché le subside, qu'il publia un édit par lequel, de l'avis de son conseil et de quelques barons, il abrogea ce statut; au bout de deux ans ses affaires et son influence

étaient si bien rétablies qu'il obtint la révocation légale de cet acte. Ses tentatives contre la France lui avaient fait essuyer tant de désagréments, et il voyait si peu d'apparence de succès qu'il y aurait sans doute renoncé, si les troubles survenus en Bretagne pour la succession de ce duché, n'eussent ouvert une perspective plus favorable à ses vues ambitieuses. (*Voy.* CHARLES de Blois; Jean comte de MONTFORT). Tandis que Charles de Blois, reconnu par ses états, sollicitait l'investiture du duché à la cour de France, Montfort, son compétiteur, s'emparait de plusieurs places, et engageait un grand nombre de barons dans ses intérêts. Mais, prévoyant qu'il ne parviendrait pas à faire déclarer Philippe en sa faveur, il passa en Angleterre, et il détermina Edouard à recevoir en qualité de roi de France l'hommage de la Bretagne, et à s'allier avec lui pour soutenir leurs prétentions; mais la tentative de Montfort fut malheureuse. Il tomba entre les mains de Philippe qui le fit enfermer dans la tour du Louvre. Alors Edouard envoya du secours à la comtesse de Montfort qui défendait courageusement la cause de son mari. Il passa lui-même en Bretagne en 1342; trois sièges qu'il entreprit à la fois, disséminèrent trop ses troupes, de sorte que, voyant approcher le duc de Normandie, fils de Philippe, avec une forte armée, il accepta la médiation des légats du pape, et conclut, en 1345, une trêve de trois ans. Cette trêve ne dura pas si longtemps; les deux monarques ayant rejeté l'un sur l'autre le reproche de l'infraction, les historiens des deux nations diffèrent entre eux sur ce point important. Mais ce qui paraît le plus probable, c'est qu'Edouard, en consentant à la trêve, n'avait eu d'autre objet que de se tirer d'une position critique, et qu'il fut ensuite peu jaloux de tenir sa parole. Sous prétexte de mauvais traitements exercés par Philippe contre des seigneurs bretons partisans de Montfort, il obtint des secours de son parlement, et envoya son neveu Henri, comte de Derby, commencer les hostilités en Guienne. Bientôt, instruit que les progrès des Français faisaient courir des dangers à cette province, il s'embarqua à Southampton pour aller la secourir. Sa flotte était de mille voiles, il menait avec lui la principale noblesse de son royaume, le prince de Galles son fils, et une armée de 30,000 hommes. Les vents contraires l'empêchant d'arriver en Guienne, il se laissa persuader par Geoffroy d'Harcourt, transfuge français, de changer la destination de son entreprise. Il débarqua donc à Cherbourg en 1346, saccagea la Normandie, et, longeant la rive gauche de la Seine, envoya des détachements porter l'alarme jusqu'à Paris. Il voulut passer la Seine à Poissy; mais l'armée française occupait la rive opposée; et le pont était rompu. Après différentes marches il parvint à tromper ses ennemis, fit passer son armée sur un

point qui n'était pas gardé, et marcha rapidement vers la Flandre; mais, en approchant de la Somme, il se trouva dans le même embarras dont il venait de sortir. Tous les ponts sur cette rivière étaient ou coupés, ou fortement gardés. Une armée commandée par Godefroi de Fay était campée sur la rive opposée. Philippe s'avancait derrière lui avec 100,000 hommes. Dans cette extrémité, un paysan lui indique un gué au-dessous d'Abbeville; il le passe et défait Godefroi de Fay, qui était accouru pour s'opposer à cette tentative. A peine son arrière-garde était de l'autre côté de la rivière que Philippe arrive, la marée qui montait l'empêche de suivre les Anglais; il est obligé de remonter jusqu'au-dessus d'Abbeville. Ce retard donne le temps à Edouard de prendre une position avantageuse et d'attendre tranquillement son ennemi. Il espérait que l'ardeur de Philippe l'entraînerait dans quelque faute; son attente ne fut pas trompée. La bataille de Crécy, donnée le 26 août, fut un triomphe pour l'armée anglaise. Edouard, posté sur une éminence avec un corps de réserve, laissa tout l'honneur de la journée au prince de Galles (*voy.* EDOUARD, dit le Prince Noir). La bataille dura depuis trois heures après midi jusqu'au soir. La perte des Français s'éleva à 36,000 hommes: celle des Anglais fut peu considérable (1). Edouard, après avoir remercié son fils d'un si glorieux exploit, montra une rare prudence par la manière dont il sut profiter de la victoire. Voyant que la conservation de ses possessions en France exigeait surtout qu'il s'assurât un accès facile dans ce royaume, il borna son ambition à la conquête de Calais, et se présenta avec son armée devant cette place, qu'il se proposait de réduire par la famine. Pendant ce siège, qui dura près d'un an, les armes anglaises étaient en même temps victorieuses en Guienne, en Bretagne et en Angleterre. David Bruce s'était avancé jusqu'à Durham. Philippine, femme d'Edouard, n'hésita pas à aller à sa rencontre avec une armée commandée par lord Percy. Arrivée à Nevill-Cross, Philippe parcourut les rangs de ses soldats, les exhorta à bien faire leur devoir, et ne quitta le champ de bataille qu'au moment où l'on allait en venir aux mains. L'armée écossaise mise en déroute perdit 15,000 hommes; le roi fut fait prisonnier, et Philippine, l'ayant fait enfermer à la tour de Londres, alla joindre son époux devant Calais. Cette ville, réduite par la famine à la dernière extrémité, demandait à capituler. Edouard, irrité de sa résistance, ne voulut d'abord accorder aucune capitulation qui pût mettre les habitants à couvert de la vengeance qu'il leur réservait. Cependant il finit par se borner à

(1) Le fait des canons employés par les Anglais à la bataille de Crécy, ne se trouve dans aucun auteur de ce temps-là, ni anglais, ni français; il est rapporté par le seul Villani, auteur italien, que cette qualité d'étranger peut faire soupçonner d'avoir été mal instruit d'un fait sur lequel les deux nations intéressées ont gardé le silence.

exiger que six des principaux habitants vinssent nu-pieds, nu-tête, et la corde au cou, lui rendre les clefs de la ville et se mettre à sa discrétion. Ces conditions plongèrent les Calaisiens dans la consternation ; ils ne prenaient aucune résolution. A la fin Eustache de St-Pierre, dont le nom mérite d'être immortalisé, se dévoua le premier. Cinq autres suivirent son exemple ; ils parurent devant Edouard, qui, vaincu par les prières de sa femme, leur fit grâce de la vie. Le généreux dévouement d'Eustache de St-Pierre a été mis avec succès sur la scène française (voy. BELLOY). En prenant possession de Calais, Edouard ordonna à tous les habitants d'évacuer la ville, et il la peupla d'Anglais ; précaution d'une politique bien cruelle, mais à laquelle l'Angleterre a dû longtemps la conservation de cette place importante. Une nouvelle trêve, conclue en 1348, par l'entremise des légats du pape, fit cesser les hostilités, mais, pendant leur suspension, Edouard fut sur le point de perdre Calais, par la trahison d'un Italien auquel il en avait donné le commandement. Instruit du complot, le roi appela le traître à Londres, et après lui avoir fait confesser son crime, il lui fit grâce de la vie, à condition de faire retourner son projet contre l'ennemi. La veille du jour fixé pour l'exécution, Edouard arriva secrètement à Calais, et fit ses dispositions pour bien recevoir les Français, qui, surpris eux-mêmes au moment où ils croyaient surprendre la garnison, échouèrent dans leur tentative. Le roi combattit à pied et corps à corps avec Eustache de Ribamont, chevalier français, qu'il fit prisonnier. La valeur de son antagoniste le charma tellement, qu'à souper, après lui avoir donné les plus grands éloges, il lui passa au cou un cordon de perles, et le renvoya sans rançon. Rien d'ailleurs ne troubla la trêve, durant laquelle Edouard, pour s'attacher davantage les seigneurs anglais et pour exciter leur émulation guerrière, institua, en 1347, l'ordre de la jarretière. Les historiens ne sont pas d'accord sur l'origine de cet ordre. Cependant on a généralement adopté un conte vulgaire, mais qui n'est appuyé sur aucune autorité ancienne : c'est que dans un bal donné à la cour, la maîtresse d'Edouard, que l'on suppose être la comtesse de Salisbury, laissa tomber sa jarretière. Edouard, en la ramassant, aperçut quelques courtisans sourire, comme s'ils ne croyaient pas qu'il dût cette faveur à un simple hasard ; alors il dit : *Honni soit qui mal y pense* ; mots devenus la devise de l'ordre, institué en mémoire de cet événement. Cette origine, toute frivole qu'elle paraisse, n'est pas incompatible avec l'esprit du temps. Mais tandis que la cour d'Angleterre célébrait par des fêtes les triomphes de son roi, et qu'elle offrait, au milieu des divertissements, le spectacle d'une galanterie chevaleresque, les ravages de la peste vinrent

porter la désolation dans le royaume et dans le reste de l'Europe. Ce fléau terrible, qui moissonna plus d'un quart des habitants des pays où il se répandit, eut plus de part que l'esprit de concorde à maintenir et à prolonger la trêve entre la France et l'Angleterre. Philippe de Valois ne vit pas la fin de cette trêve ; et son successeur Jean la renouvela en 1350 jusqu'en 1354. Dès qu'elle fut expirée, Edouard, toujours prêt à profiter des troubles de la France, ne laissa pas échapper l'occasion de ceux qui furent excités par Charles-le-Mauvais ; il envoya le prince de Galles en Guienne, alla débarquer à Calais, ravagea ce pays ouvert, et poussa ses incursions jusqu'à Hesdin. Jean éluda constamment le combat. Il envoya défier Edouard, qui ne répondit pas à ses provocations, et repassa en Angleterre pour défendre ce royaume contre une invasion des Ecosseis. A son approche ils abandonnèrent Berwick, qu'ils avaient surpris, et, se cachant dans leurs montagnes, lui laissèrent dévaster le pays jusqu'à Edimbourg. Pendant cette expédition, Edouard, apprenant que les troubles qui agitaient la France venaient de s'accroître par la détention du roi de Navarre, envoya le duc de Lancastre en Normandie, pour y soutenir les partisans de ce prince. Cette guerre fut en général désavantageuse aux Français mécontents ; mais un événement d'une bien plus haute importance, arrivé dans une autre partie de la France, réduisit cette monarchie à deux doigts de sa perte, et la mit en combustion. Une victoire remportée près de Poitiers, en 1356, par le prince de Galles, fit tomber dans ses mains le roi Jean, et un grand nombre des Français les plus distingués qui combattaient près de lui. On rapporte que, lorsqu'Edouard reçut la première nouvelle de cette victoire, il dit à ceux qui étaient auprès de lui, que la satisfaction qu'il éprouvait d'un succès aussi glorieux n'était pas à comparer à celle que lui causait la conduite généreuse de son fils. Quoiqu'il refusât à Jean le titre de roi de France, il s'avança à sa rencontre, l'accueillit comme un prince voisin, qui serait venu exprès lui rendre visite, le logea dans un palais et lui laissa toute la liberté qu'il pouvait souhaiter. La fortune semblait, à cette époque, prendre plaisir à combler Edouard de ses faveurs les plus insignes, car deux rois, ses ennemis les plus dangereux, étaient ses prisonniers. Bientôt, voyant que la conquête de l'Ecosse n'était pas plus avancée par la captivité de son souverain, et que Robert-Stuart, neveu et héritier de Robert-Bruce, mis à la tête du gouvernement, était encore en état de résister, il consentit à rendre la liberté à Stuart, pour 100,000 marcs sterling de rançon. Les troubles survenus en France offraient à Edouard une occasion favorable d'envahir ce royaume ; mais, indépendamment de ce que la

trêve conclue pour deux ans par son fils, après la bataille de Poitiers, lui liait les mains, et qu'il ne pouvait aider les mécontents qu'en secret, l'état des finances et des forces militaires de l'Angleterre à cette époque, ne lui permettait pas de faire des entreprises longues et des efforts constants. En conséquence, il profita d'une conjoncture si avantageuse pour négocier avec son prisonnier, qui, ennuyé de sa détention, convint d'un traité par lequel il cédait en toute souveraineté à l'Angleterre toutes les provinces qu'avaient possédées Henri II et ses deux fils. Mais le dauphin et les états généraux rejetèrent, en 1359, un traité si déshonorant, qui eût démembré et ruiné la France. Edouard, choqué de ce refus, changea tout à coup de manières avec le roi Jean; il le confina dans le château de Sommerston, et ensuite le fit transférer à la tour de Londres. Ayant, à l'expiration de la trêve, amassé quelque argent, il effectua une nouvelle invasion en France. Le dauphin ne voulut pas hasarder les risques d'une bataille, il mit les villes en état de défense, et abandonna les campagnes à la fureur d'Edouard, qui porta le ravage jusqu'à Reims. Jaloux d'entrer dans cette ville, pour s'y faire couronner roi de France, il l'attaqua et l'assiégea. N'ayant pu réussir à la prendre, il se vengea de cet échec en pillant plusieurs petites villes de Bourgogne; mit le Nivernais à contribution, et dévasta le Gatinais et la Brie. Après une marche longue et destructive pour la France et pour ses propres troupes, il parut aux portes de Paris, prit ses quartiers au Bourg-la-Reine, et étendit son armée dans les villages voisins. Rien ne put faire changer au prudent et sage dauphin le plan qu'il s'était tracé; alors Edouard fut obligé, pour faire subsister son armée, de se jeter sur la Beauce et sur le Maine, toujours accompagné du cardinal de Langres, légat du pape, qui le sollicitait continuellement de mettre des bornes à son ambition. Ce prélat lui fit voir que malgré ses victoires, il n'était pas plus avancé, pour obtenir la couronne de France, que le jour auquel il avait commencé les hostilités, et que bien loin d'avoir gagné un seul partisan dans le royaume, la continuation des hostilités n'inspirait aux Français qu'un sentiment unanime de haine et de vengeance implacable contre lui. Ces motifs persuadèrent à Edouard de se relâcher sur les conditions de la paix. Il envoya ses fils, aidés de commissaires anglais, tenir des conférences avec le dauphin et ses conseillers, à Brétigny, village près de Chartres. En peu de jours les négociateurs conclurent un traité, signé le 8 mai 1360, par lequel la liberté fut rendue au roi Jean, moyennant une rançon de trois millions d'écus d'or. Edouard renonça pour toujours à ses prétentions à la couronne de France, et aux provinces de Normandie, du Maine, de Touraine et d'Anjou.

On lui confirma la possession de la Guienne et des provinces voisines, et on lui céda Calais, le Ponthieu, et quelques villes dans ces cantons. En conséquence de cette paix, Jean fut conduit à Calais, Edouard y arriva peu de temps après lui, et tous deux ratifièrent le traité le 24 octobre. Quand Jean parut, Edouard l'accompagna l'espace d'un mille, et ils se séparèrent avec toutes les démonstrations d'une amitié réciproque. Pour en donner au roi de France une preuve manifeste, Edouard lui permit d'emmener son fils Philippe, pris avec lui à la bataille de Poitiers, et celui de tous ses enfants qu'il affectionnait le plus. La paix étant ainsi solidement établie entre les deux couronnes, Edouard fit avec son parlement plusieurs sages règlements pour l'administration de ses États; érigea l'Aquitaine en principauté souveraine en faveur du prince de Galles, et confirma de nouveau la grande chartre. Tandis qu'il jouissait ainsi du repos, il apprit que Jean se disposait à venir à Londres. Dès qu'il sut qu'il était débarqué à Douvres, il envoya vers lui les princes ses enfants, avec une suite nombreuse de gentilshommes, pour le recevoir et le conduire à Londres, où il lui rendit tous les honneurs dus à son rang. Les rois d'Ecosse et de Chypre, qui se trouvaient alors à Londres, augmentèrent l'éclat de cette réception. Jean mourut trois mois après son arrivée, au grand regret du roi d'Angleterre, qui avait une estime singulière pour sa bonne foi. Peu d'années après, la fortune sembla se lasser de favoriser Edouard. Il eut le chagrin de perdre Lionel, son second fils. Ses conquêtes, achetées au prix de tant de sang et de trésors, lui échappèrent. Charles V, roi de France, alléguant avec raison que les renonciations stipulées par le traité de Brétigny, n'avaient pas été échangées, voulut tirer raison de ce que le prince de Galles cité à comparaître à la cour des pairs, comme duc de Guienne, n'avait pas obéi, et fonda d'abord sur le Ponthieu, qui donnait une entrée aux Anglais dans le cœur de la France. Abbeville lui ouvrit ses portes. Les autres villes suivirent cet exemple. Les provinces du Midi favorisaient chaque jour les efforts des généraux de Charles, pour les soustraire à la domination anglaise. Edouard irrité de tant d'infractions faites au traité de Brétigny, menaça de livrer à la mort tous les otages français qui étaient en sa puissance, mais après y avoir réfléchi plus mûrement, il s'interdit une vengeance si cruelle. Il assembla, en 1370, un parlement, qui lui accorda de gros subsides. De l'avis de ce même parlement, il reprit le vain titre de roi de France. Il tâcha ensuite d'envoyer des secours en Guienne; mais toutes ses tentatives par terre et par mer furent infructueuses. De deux armées qu'il fit passer en France, par Calais, l'une fut battue et dispersée par Duguesclin, l'autre fut si harrassée de fatigues, qu'elle arriva à Bordeaux

réduite à moitié. Enfin, pressé par le mauvais état de ses affaires, il fut contraint, en 1375, de conclure une trêve avec l'ennemi qui lui avait enlevé toutes ses possessions, excepté Bordeaux, Baïonne et Calais. La fin de ses jours fut marquée par d'autres mortifications. La mort lui avait enlevé depuis cinq ans sa femme, avec laquelle il avait passé quarante ans dans l'union la plus parfaite. Une femme d'esprit, Alix Pierce, captive alors le cœur d'Edouard, et prit un tel ascendant sur son esprit, qu'elle lui fit prodiguer, dans des dépenses frivoles, les sommes amassées pour la guerre. Le peuple, déjà accablé d'impôts et qui n'était plus ébloui par la gloire de son souverain, murmura. Le roi pour remplir ses coffres épuisés, s'adressa au parlement, qui n'accorda de subsides qu'en se plaignant avec aigreur de la mauvaise conduite des ministres, et en demandant l'éloignement d'Alix et du duc de Lancastre, sur lequel, le roi son père, par un effet trop naturel de la vieillesse et des infirmités, se reposait trop aveuglément des soins de l'administration. Tous les esprits étaient exaspérés contre le duc. On voyait avec douleur le prince de Galles dépérir sensiblement. L'idée de sa mort prochaine faisait craindre que son fils Richard, encore mineur, n'eût tout à craindre, pour ses droits au trône, de l'ambition de son oncle et de la faiblesse de son aïeul. On ne douta point que le prince de Galles, frappé de ces considérations, n'eût fait demander, par le parlement, l'éloignement du duc. Edouard rassura le peuple et le prince, en déclarant son petit-fils Richard héritier et successeur de sa couronne. Peu de temps après il fit publier, pour célébrer la cinquantième fête anniversaire de son avènement à la couronne, une amnistie générale qui répandit beaucoup de joie parmi tout le peuple; mais à ces transports succéda bientôt une tristesse non moins universelle, lorsque l'on apprit la mort du prince de Galles, arrivée le 8 juin 1376. Quoiqu'Edouard s'attendît à cette perte, il pleura amèrement ce fils auquel il devait une grande partie de l'illustration de son règne, et prit à tâche d'honorer sa mémoire en conférant le titre de prince de Galles à Richard. Ce fut aussi sans doute pour apaiser le mécontentement qui se manifestait de ce qu'il avait rappelé Alix Pierce, le duc de Lancastre, et tous ceux qu'il avait été obligé d'éloigner, et pour faire perdre au duc tout espoir de lui succéder. Edouard ne survécut qu'un an à son fils. Abandonné d'Alix, de tous ses courtisans, et n'ayant pour le consoler, à sa dernière heure, qu'un simple prêtre qui se trouva là par hasard, il expira dans son château de Sheen, aujourd'hui Richmond, le 21 juin 1377. Il avait régné 50 ans et en avait vécu 65. Edouard était d'une taille grande et bien proportionnée, son air noble et imposant inspirait le respect. Ses manières affables et obligeantes,

sa bienfaisance, sa générosité firent chérir sa domination; sa valeur et sa prudence assurèrent ses succès dans les expéditions militaires qui jetèrent un si grand éclat sur son règne, et dirigèrent contre l'ennemi de l'État cet esprit inquiet et turbulent des grands du royaume, cause de tant de troubles, sous les règnes des princes faibles. Les guerres qu'il entreprit, quoiqu'en général heureuses et marquées par des succès éclatants, ne furent pas d'ailleurs toujours fondées sur des motifs de justice et d'utilité. Aussi son administration intérieure lui méritait-elle plus d'éloges que ses victoires. L'Angleterre dut, à la sagesse et à la vigueur de son gouvernement, un long intervalle de paix et de tranquillité. La chambre des communes commença sous son règne à acquérir une importance réelle. Une loi équitable, rendue dans la 25^e année du règne d'Edouard, définit et restreint les cas de haute-trahison, jusqu'alors vagues et incertains. Un autre statut établit avec précision la liberté personnelle et la sûreté des propriétés. Malgré ces bonnes lois et les fréquentes confirmations de la grande charte, données par Edouard, ce prince régna arbitrairement. Il exerça les prérogatives de la couronne d'une manière vexatoire, afin de se procurer de l'argent pour ses guerres. Le parlement faisait sans cesse des remontrances, qui servaient au moins à empêcher que les pratiques arbitraires ne dégénéraissent en usages reçus. Edouard sut résister aux prétentions de la cour de Rome. Il supprima le tribut auquel Jean Sans Terre s'était soumis envers le pape. Menacé en 1367, d'être cité pour défaut de paiement, il renvoya l'affaire au parlement. Les deux chambres décidèrent d'une voix unanime, que Jean n'avait pu, sans le consentement de la nation, assujétir son royaume à un souverain étranger. Il paraît d'ailleurs que, dès cette époque, les Anglais étaient mal disposés pour la puissance de la tiare, quoiqu'attachés au fond à la religion. Malgré la tranquillité générale dont l'Angleterre jouit sous ce règne, les lois relatives à la police étaient assez souvent enfreintes, les routes n'étaient pas toujours sûres. Le commerce de l'Angleterre, alors florissant, est redevable à Edouard de quelques encouragements. Ce monarque essaya d'introduire et de perfectionner les manufactures de laine, en attirant et protégeant des manufacturiers étrangers, et en défendant par une loi expresse à ses sujets de porter d'autres étoffes que celles de fabrique anglaise; mais d'un autre côté il ruina la marine et la navigation, en s'emparant arbitrairement des vaisseaux pour ses fréquentes expéditions. En 1361, se trouvant dans la cinquantième année de son âge, il la célébra par un jubilé, avec les pratiques usitées en pareil cas chez les anciens juifs. Il abolit à cette occasion l'usage de la langue française dans les tribunaux et dans tous les actes publics, usage qui remon-

taît à la conquête. C'est à ce prince que l'on doit la construction du château de Windsor. Il fit le premier essai d'un établissement des postes en plaçant des relais à la distance de vingt milles l'un de l'autre, pour être plus promptement informé des événements de la guerre qu'il avait avec les Ecossais. Ce plan fut étendu et rendu d'une utilité plus générale sous *Richard III*. Edouard eut de Philippine de Hainaut douze enfants, dont quelques-uns moururent avant lui. Ceux qui parvinrent à l'âge d'homme furent : 1° Edouard, prince de Galles; il ne laissa qu'un fils qui monta sur le trône après son aïeul; 2° Lionel, duc de Clarence, qui finit ses jours en Italie, ne laissa d'Elisabeth de Burgh, sa première femme, qu'une fille nommée Philippine, mariée à Edmond Mortimer; ce fut de cette princesse que la branche d'York fit dériver ses droits à la couronne. Lionel épousa en secondes noces, Violante, fille du duc de Milan, et n'en eut pas d'enfants. 3° Jean de Gand, ainsi nommé du lieu de sa naissance, fut créé duc de Lancastre; c'est de lui qu'est issue la branche de ce nom, qui, dans la suite, parvint à la couronne. 4° Edmond de Langley, duc d'York. 5° Thomas de Woodstock, duc de Buckingham, et ensuite de Gloucester. 6° Isabelle, fille aînée d'Edouard, épousa Enguerrand de Coucy, comte de Bedford. 7° Jeanne, premièrement accordée avec le duc d'Autriche, et ensuite avec Pierre le Cruel, avant qu'il fût roi, mourut à Bordeaux en allant en Espagne. 8° Marie, qui épousa Jean de Montfort, duc de Bretagne, et mourut en 1363. 9° Marguerite, qui fut mariée à Jean Hastings, comte de Pembroke.

E—s.

EDOUARD IV, roi d'Angleterre, était fils de Richard, duc d'York, que la faiblesse d'Henri VI et le mécontentement de la nation enhardirent à faire valoir les droits que sa mère avait au trône, et à lever contre la maison de Lancastre, l'étendard de la rose blanche. Edouard, né en 1441 (*voy. RICHARD*), porta d'abord le nom de comte de March, et fut élevé au milieu des dissensions civiles. En 1459, le fameux comte de Warwick, pour le soustraire aux poursuites des partisans du roi, l'emmena dans son gouvernement de Calais, où Edouard, par représailles des cruautés que l'on exerçait sur les amis de son père, fit trancher la tête à douze prisonniers du parti contraire. L'année d'après il accompagna Warwick en Angleterre. Ils furent joints, à leur arrivée dans le comté de Kent, par plusieurs personnes de distinction, et marchèrent à Londres au milieu des acclamations du peuple. La capitale leur ouvrit ses portes. Edouard, ayant appris que la reine Marguerite s'avancait vers lui, partit à la tête de 25,000 hommes, pour la combattre avant qu'elle eût assemblé des forces plus considérables. Les lords Warwick et Cobham étaient ses lieute-

nants. Il défait l'armée royale à Northampton, le 19 juillet. Lorsqu'il apprit la mort de son père, défait et tué à la bataille de Wakefield, le 24 décembre, il était dans le pays de Galles, où il réunissait des forces pour marcher à son secours. Bien loin d'être découragé par cette funeste nouvelle, il résolut, en prenant le titre de duc d'York, d'achever le dessein formé par son père, ou d'y perdre la vie. Il battit le comte de Pembroke à Mortimercross, près de Hereford, dispersa ses troupes, et fit trancher la tête à sir Owen Tudor, frère de son adversaire. La nouvelle de la défaite de Warwick à St-Alban, ne l'empêcha pas de continuer sa marche vers Londres. Il ramassa les débris de l'armée de Warwick, obligea Marguerite à se retirer vers le nord, entra dans la capitale aux acclamations des citoyens, qui, depuis plusieurs années, penchaient pour son père; et plus audacieux que lui, aspira ouvertement au trône. Warwick demanda au peuple, rassemblé dans une vaste plaine, s'il voulait Edouard pour roi. La multitude donna son consentement par un cri unanime. Une réunion de personnages de distinction confirma ensuite cette élection populaire, et le 5 mars 1461 Edouard fut proclamé roi d'Angleterre à Londres et dans les environs. Edouard, alors dans sa vingtième année, était un des plus beaux hommes que l'on pût voir. Il avait un caractère convenable aux circonstances dans lesquelles il se trouvait. « Hardi, actif, entreprenant, dit Hume, la dureté de son cœur et l'inflexibilité de son esprit le rendaient inaccessible à tous les mouvements de compassion qui auraient pu l'attendrir et l'empêcher de poursuivre la vengeance la plus sanglante contre ses ennemis. » Peu de jours après avoir pris la couronne, il fut obligé de marcher contre une armée de 60,000 hommes rassemblée par Marguerite. Il la rencontra à Taunton, dans l'Yorkshire, et quoiqu'il n'eût que 40,000 soldats, il remporta une victoire complète qui assura son titre de roi bien mieux que l'élection tumultueuse à laquelle il le devait. Après avoir séjourné quelque temps à York, pour assurer les frontières du côté de l'Ecosse, où Marguerite s'était réfugiée, il retourna à Londres, se fit couronner, et convoqua un parlement qui reconnut ses droits au trône, et proscrivit tous les partisans de la maison de Lancastre, dont plusieurs portèrent leur tête sur l'échafaud. Cependant Marguerite, ayant obtenu des secours de Louis XI, effectua une descente dans le nord de l'Angleterre. Son armée fut battue à Hexham le 15 mars 1454; elle s'enfuit dans les Pays-Bas; Henri VI fut pris et conduit à la Tour de Londres. L'emprisonnement de cet infortuné monarque, l'expulsion de Marguerite, le supplice des hommes les plus considérables du parti de Lancastre, ayant délivré Edouard de toute inquiétude, il s'aban-

donna sans réserve à son penchant pour les plaisirs. Il vivait avec ses sujets, et particulièrement avec les habitants de Londres, de la façon la plus familière. Les grâces de sa figure, ses manières galantes, qui sans le secours de son rang lui auraient suffi pour plaire aux femmes, facilitèrent ses succès auprès d'elles; la cour offrait le spectacle de fêtes continuelles. Un genre de vie si agréable, un accès si facile auprès de la personne d'Edouard, le firent universellement aimer. Cependant ses penchants amoureux devinrent funestes à son repos et à la stabilité de son trône. N'ayant pu faire sa maîtresse d'Elisabeth Woodville, veuve d'un partisan de la maison de Lancastre, il l'épousa secrètement en 1464 (*voy. ELISABETH WOODVILLE.*) Quelque temps auparavant cédant aux représentations de Warwick, qui lui conseillait de se marier, il l'avait envoyé en France demander la main de Bonne de Savoie, belle-sœur de Louis XI, espérant que cette alliance lui assurerait l'amitié de cette puissance, seule capable de soutenir son rival. La proposition était acceptée, le traité était conclu, il ne restait qu'à recevoir la ratification d'Edouard, lorsque le secret de son mariage éclata. Warwick, justement outragé, repassa en Angleterre la rage dans le cœur. L'élévation subite des parents de la nouvelle reine mécontentait tous les grands. Warwick sut profiter de ces dispositions pour gagner à son parti le duc de Clarence, frère du roi. Une conspiration formidable se forma de toutes parts contre Edouard, qui, de son côté, pour se procurer des soutiens au dehors, maria sa sœur à Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne, et signa une ligue avec le duc de Bretagne. Mais quelque vaste plan qu'Edouard eût formé sur ces alliances, les troubles intérieurs de son royaume le détruisirent bientôt. Une sédition, qui éclata dans le nord, au commencement d'octobre 1469, amena la guerre civile et toutes ses horreurs. Le sang anglais ruissela sur les champs de bataille et sur les échafauds. Warwick et le duc de Clarence eurent d'abord l'air de travailler à apaiser les troubles; mais en 1470, ayant reçu une commission du roi pour lever des troupes, ils les levèrent en leur propre nom, et publièrent un manifeste contre le gouvernement. Un échec essuyé par leur parti déconcerta tellement leurs mesures, qu'ils licencièrent leur armée et se réfugièrent à Calais (1). Complots, stratagèmes, négociations, tout fut employé de part et d'autre pour se

(1) Rien n'est si incertain dans l'histoire d'Angleterre, que le détail de ces guerres. Les auteurs, peu nombreux, diffèrent entre eux sur plusieurs événements, et ceux sur lesquels ils s'accordent presque tous sont incroyables et contredits par les documents publiés. Presque tous les historiens assurent, par exemple, qu'Edouard fut fait prisonnier vers ce temps-là par Clarence et Warwick, qu'il fut confié à la garde de l'archevêque d'York, frère du comte, qui, lui ayant permis de prendre le divertissement de la chasse, lui fournit ainsi l'occasion de s'évader, et que ce monarque chassa ensuite les rebelles du royaume. Mais la fausseté de cette histoire est prouvée dans Rymer, où l'on trouve que, pendant toute cette période, le roi exerça son autorité et régna sans interruption (Humes).

renforcer et enlever des partisans à son adversaire. Edouard, se croyant en sûreté, parce qu'il s'était secrètement réconcilié avec le duc de Clarence, et que l'escadre du duc de Bourgogne gardait la mer, ne faisait aucun préparatif contre Warwick. Il était occupé à réprimer une révolte dans le nord, lorsqu'il apprit que Warwick, débarqué à Dartmouth, s'avancait à la tête de 60,000 hommes. Les deux armées se trouvèrent en présence près de Nottingham, où, par la trahison du marquis de Montaigu, frère de Warwick, qui jouissait de toute sa confiance, Edouard fut sur le point d'être surpris la nuit dans sa tente. Il n'eut que le temps de monter à cheval, et de fuir, avec une suite peu nombreuse, à Lynn en Norfolkshire. Il s'y embarqua à l'instant sur un vaisseau prêt à faire voile, courut, dans sa traversée, le risque d'être pris par des pirates, et aborda heureusement en Hollande. Son beau-frère, le duc de Bourgogne, le reçut assez froidement. Warwick, devenu maître du royaume onze jours après son débarquement, remplaça Henri sur un trône qu'il n'enlevait point. Cependant le duc de Bourgogne, qui avait d'abord paru vouloir, comme la fortune, changer de sentiment pour Edouard, se voyant menacé par les armes réunies de la France et de l'Angleterre, résolut de fournir quelques secours à son beau-frère, mais assez secrètement pour ne pas aigrir le gouvernement anglais. Edouard, maître d'une petite escadre qui portait 2,000 hommes, mais sûr des partisans qu'il conservait dans ses États, aborda, le 25 mars 1471, après neuf mois d'absence, à Ravenspur en Yorkshire. Son armée ne tarda pas à se grossir; il fut reçu dans York, et se vit bientôt en état de marcher sur Londres, où plusieurs commerçants, qui jadis lui avaient prêté de l'argent, ne voyant pas de moyen d'être payés s'il n'était pas rétabli sur le trône, agirent en sa faveur pour lui faire ouvrir les portes de la ville: on ajoute même que les jolies femmes, dont il avait su gagner les bonnes grâces, ne furent pas en cette occasion, inutiles au succès de sa cause. Alors Edouard, devenu l'agresseur, se vit en état d'aller au-devant de Warwick, qui s'était avancé jusqu'à Barnet. Une sanglante bataille y fut livrée le 14 avril. La victoire se déclara pour Edouard, que son frère Clarence avait rejoint; Warwick y perdit la vie. Le même jour que se donna cette bataille décisive, Marguerite abordait à Weymouth avec son fils; elle marcha vers le Gloucestershire. Chaque jour voyait grossir son armée; mais l'actif Edouard lui porta les derniers coups, le 4 mai, à Tewksbury, sur les bords de la Saverne. Prise et menée devant le vainqueur avec son fils, elle fut ensuite confinée dans la tour: son fils fut massacré presque à la vue du roi (*voy. EDOUARD fils d'Henri VI*), Henri périt dans sa

prison. La plupart des principaux partisans de la Rose rouge ayant terminé leurs jours dans les combats ou sur l'échafaud, Edouard était tranquille possesseur du trône. Un parlement ratifia, comme à l'ordinaire, tous les actes du vainqueur, et reconnut son autorité. Alors Edouard se livra tout entier aux plaisirs et à la dissipation; la cour imita son exemple : cet esprit de galanterie servit à tempérer parmi les Anglais l'âpreté que leur caractère avait contractée dans le temps des factions. Mais tout à coup l'espoir d'une conquête étrangère vint tirer le roi de sa léthargie. Il conclut avec le duc de Bourgogne une ligue, dont le but était de faire une invasion en France, et de réclamer la couronne de ce pays, ou au moins la Normandie et la Guienne. Il aborda effectivement à Calais en 1475 avec une armée nombreuse; mais le duc de Bourgogne manqua à ses engagements; l'adroit Louis XI se délivra d'Edouard en lui payant une somme convenue, et en s'engageant à lui faire une pension annuelle. Les deux monarques eurent ensuite, une entrevue sur le pont de Pequigny, convinrent de mariages entre leurs enfants, et signèrent une trêve en 1475. Louis gratifia de pensions plusieurs seigneurs anglais, et défraya généreusement la plus grande partie de l'armée anglaise à Amiens. Ce traité fit peu d'honneur aux deux monarques, il dévoila surtout l'imprudence et la légèreté d'Edouard, qui se hâta de retourner à Londres, pour dissiper avec ses maîtresses l'argent qu'il avait arraché à Louis XI. Le seul objet qui partageait l'attention qu'il donnait à ses plaisirs, était le soin d'augmenter les rovenus de la couronne, considérablement diminués par les dépenses ou la négligence de ses prédécesseurs. Quelques-uns des moyens qu'il employa pour y parvenir, et que nous ne connaissons pas, furent de son temps regardés comme oppressifs. La postérité lui reproche pourtant moins ce grief, que l'acte de tyrannie dont il se rendit coupable dans sa propre famille. Il traitait depuis quelque temps avec beaucoup de froideur le duc de Clarence, qui l'avait aidé à ressaisir sa couronne. Clarence cria à l'ingratitude. Les intrigues de son autre frère Richard, duc de Gloucester, et de la reine, aigrirent les soupçons du roi contre lui, et envenimèrent ses paroles et ses actions. Edouard, le sacrifiant à sa jalousie, le fit condamner à mort par un parlement vendu à ses caprices. (*Voy. GEORGE*, duc de Clarence). Edouard passa le reste de ses jours dans la débauche et à former de vains projets, entre autres, celui de marier chacune de ses filles avec un souverain : aucune de ces alliances ne s'effectua. Celle qui devait avoir lieu entre sa fille aînée et le Dauphin ne s'accomplit pas, parce que Louis XI trouva son avantage à promettre son fils à Marguerite, fille de Maximilien. Edouard, malgré le charme de la mol-

lesse dans laquelle il était plongé, fit des préparatifs pour se venger de cet affront. Louis tâcha de parer le coup, en excitant Jacques, roi d'Ecosse, à déclarer la guerre à l'Angleterre. Le duc de Gloucester entra en Ecosse à la tête d'une armée, prit Berwick, et força les Ecosseis à faire la paix et à céder cette forteresse. Ce succès encouragea le roi à s'occuper plus sérieusement du projet de guerre contre la France. Tandis qu'il en faisait les préparatifs, il fut attaqué d'une maladie dont il mourut le 9 avril 1483. Ce prince eut plutôt de beaux dehors que de grandes qualités; il fut brave et actif, mais adonné à tous les vices. Il faut cependant se défier un peu de tout le mal que les historiens ont dit des princes de la maison d'York; comme ils ont écrit sous le règne des Tudor, qui prétendaient représenter la maison de Lancastre, leur témoignage n'est pas toujours impartial. Une chose remarquable dans la vie d'Edouard, c'est que ses succès, comme on l'a vu, semblèrent tenir du prodige, et qu'il fut toujours victorieux dans les batailles qu'il livra en personne. Il laissa deux fils : Edouard, prince de Galles, et Richard, duc d'York, tous deux enfants, et cinq filles, dont l'aînée épousa Henri VII; les autres furent mariées à des seigneurs anglais : une se fit religieuse. Ses maîtresses les plus connues furent Jane Shore, femme d'un bourgeois de Londres, et Elisabeth Lucy, à laquelle on prétend qu'il avait donné sa foi avant son mariage, et dont il eut deux bâtards. D'autres historiens ont avancé qu'il avait été secrètement marié à Éléonore Talbot, fille du comte de Shrewsbury, et veuve de lord Butler. Ce fut sur ce motif que Richard III fit déclarer illégitimes les enfants d'Edouard et d'Elisabeth Woodville. E—s.

EDOUARD V, fils du précédent, était né, en 1470, dans l'abbaye de Westminster, où sa mère s'était réfugiée lorsque le roi, son époux, fut obligé de s'enfuir de l'Angleterre pour échapper aux poursuites de ses ennemis. Edouard IV avait, pendant les dernières années de son règne, tenu en respect les deux factions rivales qui divisaient la cour, et composées, l'une des parents de la reine, l'autre, de toute l'ancienne noblesse. Mais, lors de sa dernière maladie, n'ignorant pas les troubles qu'elles pouvaient exciter sous la minorité de son fils, il assembla les principaux personnages des deux partis, leur recommanda la paix et l'union, et leur annonça que Richard, duc de Gloucester son frère, alors absent, aurait la régence. A peine Edouard eut-il les yeux fermés que les jalousies des deux factions éclatèrent de nouveau. Chacune députa auprès du duc de Gloucester pour briger sa faveur. Richard, déjà tourmenté par une ambition effrénée, feignit d'abord, et prodigua à la reine les protestations de son zèle. Le jeune roi résidait, à la mort de

Ludlow sur les frontières du pays de Galles, où il avait été envoyé pour que sa présence contînt les Gallois et rétablît le calme dans leur pays, où l'on avait récemment remarqué de la fermentation. La personne du prince était confiée au comte de Rivers, son oncle maternel. Celui-ci, lorsqu'il apprit la mort d'Edouard IV, partit pour Londres avec son pupille. Craignant, en approchant de Northampton où Richard était déjà arrivé, que cette ville ne fût trop petite pour contenir tant d'équipages, il fit prendre les devants au roi, l'envoya par un autre chemin à Stony-Stratford, et alla rendre ses devoirs à Richard, auprès duquel il s'excusa de cet arrangement. Il en fut bien accueilli, et partit avec lui le lendemain 1^{er} mai pour rejoindre Edouard; mais en entrant à Stony-Stratford, il fut arrêté avec sir Richard Gray, un des fils de la reine, et deux autres seigneurs. Le roi, saisi de douleur et d'effroi en voyant cet acte de violence, commis sur des parents si proches qui l'avaient élevé avec tant de soin, ne put retenir ses plaintes ni ses larmes. Gloucester, se jetant à ses genoux, lui fit les plus fortes protestations de fidélité et d'attachement pour sa personne, l'assura qu'il n'avait rien fait que pour sa sûreté, et dit tout ce qu'il jugea le plus propre à dissiper les frayeurs et à sécher les larmes du jeune prince, désormais dénué de tout appui. On lui rendit dans la route tous les honneurs dus à un souverain, afin de fasciner les yeux du peuple. Cela servit à calmer les habitants de Londres, qui, à la nouvelle de ce qui s'était passé, avaient conçu des soupçons contre le duc de Gloucester, et commençaient à murmurer. Lorsque Edouard approcha, le peuple sortit en foule pour le recevoir. Ce jeune prince entra dans la ville, le 4 mai, accompagné d'un grand nombre de seigneurs, Richard marchait derrière lui la tête nue. On logea Edouard au palais de l'évêque, afin de marquer aux bourgeois la confiance que l'on avait en eux et de faire voir qu'on ne pensait qu'à sa sûreté. Cette conduite dissipa tous les soupçons. Richard, voulant demeurer maître de la personne de son neveu, se fit nommer protecteur du roi et du royaume. Ensuite, sous prétexte de faire assister le duc d'York au couronnement de son frère, il réussit à le tirer des mains de la reine, réfugiée avec lui à Westminster : et lorsqu'il eut ainsi en sa puissance les deux princes, qui ressentaient une vive joie de se trouver ensemble, il les envoya loger à la Tour, afin, disait-il, de les écarter de tout danger; c'était d'ailleurs la coutume de ces temps que les rois allassent en cérémonie, de la Tour à Westminster la veille de leur couronnement. Celui d'Edouard fut fixé au 22 juin. Mais à cette époque Richard fit déclarer ses deux neveux

bâtards, et prit le titre de roi. Depuis ce moment on n'entendit plus parler des deux princes. La plupart des historiens racontent que Richard étant à Gloucester, expédia à Brakenburi, gouverneur de la Tour, l'ordre de faire mourir les deux princes. Ce brave homme refusa d'obéir. Alors Richard, s'étant assuré du dévouement de Jacques Tyrrel, écrivit à Brakenburi de remettre au porteur de sa lettre les clefs et le gouvernement de la Tour pour une nuit. Tyrrel entra la nuit, avec ses suppôts, dans la chambre où dormaient les jeunes princes. Quelques écrivains ont prétendu que la vue de ces deux innocentes victimes le fit d'abord hésiter; mais qu'endurci par l'habitude du crime, il surmonta ce premier mouvement et les étouffa sous des oreillers. D'autres ont rapporté qu'il fit entrer trois de ses agents dans la chambre des princes, et leur commanda d'exécuter leur commission pendant qu'il garderait les dehors; que ces monstres étouffèrent ces enfants avec des oreillers et montrèrent leurs corps nus à Tyrrel, qui ordonna de les enterrer au pied de l'escalier, dans une fosse qu'ils creusèrent sous un monceau de pierres. Edouard était alors âgé de treize ans et avait porté le titre de roi pendant deux mois et douze jours; son frère Richard n'avait que neuf ans. Toutes les circonstances de leur assassinat furent avouées sous le règne suivant par les auteurs mêmes, qui, cependant, ne furent jamais punis de leurs crimes. On ajoute qu'en 1694, sous le règne de Charles II, comme on faisait quelques changements dans cet endroit de la Tour, on trouva, sous un monceau de pierres, des ossements qui, par leurs proportions, correspondaient à ceux d'enfants de l'âge d'Edouard V et de son frère. On en conclut que c'étaient ceux de ces deux princes. Charles II les fit déposer à Westminster, dans un tombeau de marbre sur lequel on grava une inscription qui rappelait leur triste fin. Telle était l'opinion généralement adoptée sur la catastrophe qui termina les jours d'Edouard V et de son frère, lorsque Horace Walpole publia son *Règne de Richard III, ou Doutes historiques sur les crimes qui lui sont imputés*. Il y cite des documents originaux et authentiques, desquels il résulte que tout ce récit n'est pas parfaitement avéré. Une de ces pièces fait penser qu'Edouard assista, ou dut assister, au couronnement de son oncle; Walpole ajoute que lors de l'accession d'Henri VII, il ne fut fait aucune enquête sur l'assassinat des deux princes, et qu'il ne fut pas mentionné dans l'acte du parlement qui condamna Richard, quoique c'eût été le plus grave et le plus odieux de ses crimes. Aucune poursuite ne fut faite contre les prétendus assassins que onze ans après, lorsque Perkins parut, et l'on ne mit même aucune régularité dans les poursuites. Le sort final des deux fils d'Edouard IV reste donc encore un

problème assez difficile à résoudre. (*voy. ELISABETH WOODVILLE et RICHARD III.*) E—s.

EDOUARD VI, roi d'Angleterre, fils d'Henri VIII et de Jeanne Seymour, qui mourut peu de temps après l'avoir mis au monde, naquit le 12 octobre 1538. Il venait d'entrer dans sa cinquième année à la mort de son père, le 29 janvier 1547. N'ayant pas assez vécu pour atteindre à sa majorité, qui était fixée à dix-huit ans, on pense bien que l'histoire de son règne est moins celle de ses actions que celle de ce qu'ont fait ses gouverneurs et ses ministres. Dès qu'Henri VIII eut rendu le dernier soupir, le conseil députa le comte de Hartford, oncle maternel d'Edouard, et sir Thomas Brown, pour aller notifier sa mort au jeune roi et pour le mener à Londres. Il était alors avec sa sœur Elisabeth à Hartford, d'où les députés le conduisirent à Endfield. Ce fut là qu'ils l'informèrent de la mort du roi et qu'ils le saluèrent comme leur souverain. Ensuite ils l'accompagnèrent jusqu'à la Tour de Londres, où il fut reçu par le conseil en corps, qui le fit proclamer le 31 janvier. Henri avait nommé seize régents du royaume. Le testament parut défectueux en ce point, puisque ce grand nombre de personnes qui avaient part à l'administration, ne pouvait qu'entraver la marche des affaires. En conséquence, le comte de Hartford fut nommé protecteur du royaume, avec la clause expresse qu'il ne pourrait rien faire sans le consentement des autres régents, et gardien de la personne du roi, à la conservation duquel il était le plus intéressé. Edouard fut couronné le 20 février. Le parti protestant était dominant à cette époque. Le protecteur, qui fut bientôt après créé duc de Sommerset, prit grand soin d'inculquer à son pupille les principes de la religion protestante, et il y réussit tellement, que le jeune roi concourut avec le plus grand zèle à toutes les mesures capables d'établir et de consolider la réforme. Le règne d'Edouard fut d'ailleurs rempli de troubles dans l'intérieur, et en général malheureux. Le protecteur voulut introduire la réforme en Ecosse, et marier la jeune reine Marie Stuart à Edouard, deux choses auxquelles les Ecosseis s'opposaient fortement. En conséquence, le protecteur mena une armée en Ecosse, et y remporta des avantages; mais il ne sut pas profiter de sa victoire, ne vint pas à bout de ce qu'il désirait, et Marie fut envoyée en France, où elle fut fiancée au dauphin. Pendant l'absence du protecteur, son autorité fut attaquée par son propre frère, le grand amiral. Ce dernier, convaincu de haute trahison, et condamné à mort par un parlement, fut exécuté. D'un autre côté, des soulèvements éclatèrent dans plusieurs parties du royaume. Ils étaient provoqués, et par les changements qui s'opéraient dans la religion, et par le tort que faisait au petit peuple l'usage adopté par les grands

propriétaires d'enclorre leurs propriétés pour nourrir des bestiaux. Ces troubles finirent heureusement sans effusion de sang. Cependant le duc de Sommerset s'était fait des ennemis si puissants, qu'il fut déclaré indigne d'être protecteur, accusé, condamné et envoyé à l'échafaud : de sorte que le jeune roi eut la douleur d'être obligé de signer l'arrêt de mort de deux de ses oncles. Le caractère de ce prince lui rendait de semblables actes de sévérité extrêmement désagréables; car, Crammer le pressant de signer l'arrêt qui condamnait au feu, pour crime d'hérésie, une pauvre fanatique nommée Jeanne Bocher, il résista longtemps. Enfin, vaincu par les importunités de l'archevêque, il signa en répandant un torrent de larmes, et lui dit que ce crime retomberait sur sa tête. Il était d'ailleurs animé d'un si grand zèle contre le catholicisme, que l'ont eut beaucoup de peine à l'engager à permettre à sa sœur Marie de suivre sa religion, et qu'il déplora amèrement, et l'obstination de cette princesse, et sa propre impuissance de ne pouvoir la corriger. Après la déposition de Sommerset, Dudley, duc de Northumberland, avait été mis à la tête de l'administration. Il fit la paix avec l'Ecosse et avec la France, qui, profitant des troubles de la minorité, avait attaqué le Boulonnais, et sut se le conserver par le traité. Le nouveau régent gouvernait le roi et le royaume avec un égal despotisme, dont il donna bientôt des preuves signalées. Edouard avait eu successivement, en 1555, la petite-vérole et la rougeole; après le rétablissement de sa santé, il avait visité quelques provinces. On supposa que la fatigue de ce voyage lui avait fait contracter une toux qui alarmait beaucoup. Elle devint si opiniâtre, que tous les secours de la médecine furent inutiles, et que plusieurs symptômes de consommation se manifestèrent. L'inquiétude fut générale quand on vit diminuer graduellement les forces et l'embonpoint du roi. L'attachement que l'on avait pour lui, et la haine que l'on portait aux Dudley firent remarquer que le roi dépérissait à chaque moment depuis celui où l'on avait mis Robert Dudley auprès de sa personne. Edouard voyait approcher la mort sans crainte. Le duc de Northumberland profita de l'état de langueur du roi pour lui persuader d'exclure de la succession au trône les princesses Marie et Elisabeth, et de nommer Jeanne Grey héritière de la couronne. Les symptômes de la maladie d'Edouard s'aggravèrent ensuite par l'effet des remèdes que lui donna une femme ignorante qui avait promis de le guérir. On se remit entre les mains des médecins; ils ne purent arrêter les progrès de la maladie, à laquelle il succomba le 6 juillet 1553, dans la 16^e année de son âge et la 7^e de son règne. Ce jeune prince fut vivement regretté, parce qu'il donnait les plus grandes espérances. Il était doux, affable, ap-

pliqué, laborieux; il avait l'esprit très juste, et une mémoire excellente. On avait confié son éducation à deux des hommes les plus savants de ce temps, sir John Cheke et sir Anthony Cooke, qui, profitant de ses heureuses dispositions, lui firent faire des progrès rapides, et travaillèrent à le rendre capable de bien gouverner son royaume. Cardan, qui le vit à l'âge de quatorze ans, en parle comme d'un prodige. Son témoignage est d'autant moins suspect, que c'était après la mort de ce prince qu'il publiait ses louanges, en Italie même, où la différence d'opinions rendait sa mémoire odieuse. On prétend qu'il tira son horoscope et qu'il lui prédit un long règne accompagné de grandes prospérités; mais cette fois les règles de son art se trouvèrent en défaut. On trouve beaucoup de particularités curieuses sur Edouard dans l'histoire de la réformation par Burnet. Cet écrivain a puisé une partie de ces détails dans un journal tenu par Edouard lui-même, et dont on conservait le manuscrit dans la fameuse bibliothèque du chevalier Cotton. Ce fut sous le règne d'Edouard que la réforme commencée sous Henri VIII fit les plus grands progrès et prit de la consistance (*roy.* DUDLEY, duc de Northumberland, et SEYMOUR, duc de Somerset).

E—s.

EDOUARD, prince de Galles, nommé le *Prince-Noir*, d'après la couleur de son armure, un des hommes de son temps qui déploya le caractère le plus héroïque, naquit en octobre 1330 d'Edouard III, roi d'Angleterre, et de Philippine de Hainaut sa femme. Il n'avait que quinze ans lorsque son père, dans l'invasion qu'il fit en France en 1346, l'emmena avec lui, et dès qu'ils furent débarqués, l'arma chevalier de sa main. Le jeune prince se montra digne de cet honneur par la bravoure qu'il montra à la bataille de Créci, livrée le 26 août, et dont toute la gloire rejaillit sur lui, puisque son père se tint en observation, pour porter des secours aux corps qui en auraient besoin. Le prince, à la tête du premier corps d'armée, combattit avec une valeur qui, tout en enflammant le courage de ses troupes et en excitant l'admiration des généraux anglais, leur causa de l'inquiétude pour sa personne, à cause du grand nombre des ennemis. Ils envoyèrent dire au roi, suivant le rapport de Froissard, historien contemporain, que le prince de Galles était serré de près et avait besoin de secours. La première question du roi fut de demander si le prince était tué ou blessé. On lui répondit que non. « Dites à mes généraux, reprit-il, que tant que mon fils vivra, ils ne me demandent point de secours; car il faut qu'il ait tout l'honneur de cette journée, et qu'il se montre digne d'être chevalier. » Cette réponse, rapportée au prince, l'anima d'une nouvelle ardeur. Il se fit jour à travers les Français

prêts à l'envelopper, ce qui décida la victoire en sa faveur. Edouard, après la bataille, se jeta dans les bras de son fils, en s'écriant : « Mon brave fils, persévérez à fournir votre noble carrière; vous êtes mon fils, car vous vous êtes conduit vaillamment aujourd'hui, et vous vous êtes montré digne de la couronne. » On compta le roi de Bohême parmi les morts de l'armée française. Il avait pour cimier trois plumes d'autruche, avec cette devise en allemand : *Ich dien* (je sers). Le prince l'adopta en mémoire de cette grande victoire, et ses successeurs ont continué à en décorer leurs armoiries. Il accompagna son père dans toute la campagne, ratifia en 1354 un traité avec les Écossais, et fut investi peu de temps après du duché de Guienne. Son père l'envoya bientôt dans cette province avec ordre de commencer les hostilités contre la France. Le prince se mit en campagne en 1355, fit une irruption en Languedoc, dévasta le pays, surprit Carcassonne et Narbonne, fit un grand butin et se retira à Bordeaux. Le désordre des affaires de France empêchant que l'on ne prit les mesures nécessaires pour s'opposer à ses incursions, il se remit en marche l'année suivante à la tête de 12,000 hommes. Après avoir ravagé l'Agénois, le Quercy et le Limousin, il entra dans le Berri, et fit des tentatives infructueuses sur les villes d'Issoudun et de Bourges. Il parut que son intention était de passer en Normandie; mais il trouva tous les ponts sur la Loire rompus et les passages soigneusement gardés. Cette circonstance, jointe à la nouvelle de l'approche du roi de France à la tête d'une armée de 60,000 hommes, lui fit prendre la résolution de retourner en Guienne. Le prince avait perdu quelques jours devant le château de Romorantin. Le roi Jean avait, de son côté, tellement hâté sa marche, que les deux armées se trouvèrent en présence à Maupertuis près de Poitiers. Le prince, convaincu alors que la retraite lui était devenue impossible, se prépara au combat avec le courage d'un jeune héros et la prudence du général le plus consommé. Cela ne l'eût pourtant pas tiré du péril extrême où il était, si le roi de France eût su profiter de ses avantages. L'armée anglaise commençait à souffrir de la disette. Le prince était si persuadé de sa mauvaise situation, qu'il écouta les propositions d'accommodement de deux légats du pape, et promit d'accepter toutes les conditions qui ne compromettraient ni son honneur ni celui de l'Angleterre. Il offrit de restituer toutes les conquêtes faites pendant cette campagne et la précédente, et s'engagea à ne pas servir de sept ans contre la France. Jean exigea qu'il se rendit prisonnier avec cent personnes de sa suite. Le prince rejeta ces conditions avec indignation et déclara que, quelque fût le sort qui l'attendait, l'Angleterre ne serait jamais obligée de payer sa rançon. Le retard causé par cette négociation,

les sages dispositions qu'il prit, l'ardeur irréflechie du roi Jean procurèrent à l'armée anglaise une victoire dont les Français se croyaient assurés. Ce fut le 19 septembre 1356 que se donna cette bataille de Poitiers, si funeste aux armes françaises, si glorieuse pour le Prince-Noir. Un grand nombre des seigneurs les plus qualifiés de la France y périt autour du roi, qui fut fait prisonnier. Si la victoire signalée qu'Edouard venait de remporter fait honneur à sa bravoure et à ses talents militaires, sa conduite noble, modeste et généreuse envers son prisonnier, lui ont acquis une gloire encore plus belle. Il sortit de sa tente pour aller au-devant de lui, le reçut avec les plus grands égards, lui paya le tribut d'éloges dus à sa valeur, et n'attribua sa propre victoire qu'au hasard de la guerre. Durant le repas du roi, il se tint debout derrière sa chaise et refusa constamment de s'asseoir, disant modestement qu'étant sujet, il connaissait trop bien la distance du rang du monarque au sien. Tous les autres prisonniers furent également bien traités. Leur nombre était si considérable que leur rançon, quoique modérée, et le butin fait sur le champ de bataille, enrichirent l'armée anglaise. Le Prince-Noir remercia ses troupes victorieuses avec des expressions qui leur attribuaient tout l'honneur, mena son prisonnier à Bordeaux, et n'ayant pas de forces suffisantes pour pousser ses avantages plus loin, il conclut avec la France une trêve de deux ans, dont il avait même besoin pour mener le roi en Angleterre sans obstacle. Il fut reçu dans sa patrie avec une allégresse extrême, refusa tous les honneurs qu'on voulut lui rendre et se crut assez illustré par ceux qu'on rendit au roi prisonnier. Quand ils firent leur entrée dans Londres, Jean, magnifiquement vêtu, était monté sur un superbe coursier blanc; le prince, habillé simplement et monté sur une petite haquenée noire, était à côté de lui. Trois ans après, il accompagna son père dans son expédition en France et conclut avec le Dauphin le traité de Brétigni. Edouard, pour donner à son fils des marques publiques de son estime et de son affection, érigea pour lui en principauté souveraine, sous le nom de Principauté d'Aquitaine, la Guienne et plusieurs provinces voisines, cédées par le dernier traité, et il l'en investit solennellement, à la charge de la redevance annuelle d'une once d'or à l'Angleterre. Le Prince-Noir avait en conséquence fixé, en 1363, sa résidence à Bordeaux; il y tenait une cour vraiment royale, aimé et respecté de ses sujets, heureux d'être gouvernés par un si grand prince. Il y était depuis trois ans sans exercer sa valeur et même sans apparence de pouvoir la déployer de longtemps, lorsque Pierre-le-Cruel, roi de Castille, chassé du trône par son frère naturel, Henri de Transta-

mare, vint implorer sa protection et son secours pour rentrer dans ses États. Le Prince-Noir, ennuyé probablement d'une longue inaction, promit son secours au roi détrôné, obtint le consentement d'Edouard, leva une armée de 30,000 hommes et entra en campagne en 1367. Le premier coup qu'il porta à Henri fut de lui débaucher ces troupes de mercenaires, connues sous le nom de *grandes compagnies*. Quoiqu'elles servissent en cette occasion sous Duguesclin, la plupart avaient tant de respect pour le nom d'Edouard, sous qui elles avaient porté les armes, qu'elles vinrent se ranger sous ses drapeaux. Henri, dont les forces, malgré cette défection, étaient encore infiniment supérieures à celles du prince de Galles, l'attaqua près de Najara, petite ville de Navarre. Il fut défait. Pierre vint, après la bataille, se jeter aux genoux du prince et le remercier. Edouard se hâta de le relever et lui dit en l'embrassant, que c'était à Dieu seul qu'il était redevable de la victoire. On ajoute qu'il empêcha Pierre d'exécuter le projet barbare de massacrer tous les prisonniers. Il avait terminé cette périlleuse entreprise aussi glorieusement que celles où il s'était précédemment engagé; mais il eut lieu de se repentir d'avoir prêté son secours à un monarque indigne d'être associé à ses destinées. Pierre refusa de payer aux troupes anglaises les sommes convenues et de leur fournir des vivres. Une maladie contagieuse, suite de la disette, enleva beaucoup de soldats au prince, qui, craignant d'en perdre davantage, fut obligé de retourner en Guienne, après avoir vendu sa vaisselle pour satisfaire aux besoins les plus pressants de son armée; mais cette éclatante et funeste expédition entraîna des résultats encore plus fâcheux. Le prince gagna en Espagne une maladie dont il ne put se rétablir. Les dettes qu'il avait contractées pour fournir aux préparatifs de la campagne, et à la paye de son armée, le mirent à son retour dans la nécessité d'imposer de nouvelles taxes sur ses sujets : une partie de la noblesse ne s'y soumit qu'avec répugnance, une autre s'y refusa constamment. Cet incident ranima l'antipathie naturelle des habitants contre les Anglais, que toutes les belles qualités du prince n'avaient pu ni vaincre ni affaiblir. Ils se plaignirent, leurs remontrances furent mal reçues. Ils s'adressèrent alors au roi de France, comme seigneur suzerain. Charles V envoya sommer le prince de comparaître à la cour de Paris. « Oui, » répondit fièrement le prince, j'irai à Paris, « mais ce sera à la tête de 60,000 hommes. » Le dépérissement graduel de sa santé, et la révolte des principales villes de sa souveraineté, l'empêchèrent d'exécuter cette menace. Son dernier exploit fut la prise de Limoges. Dans cette expédition il était obligé de se faire porter en litière. Enfin, se voyant entièrement hors

d'état d'agir, il prit la résolution de retourner en Angleterre, espérant que l'air natal rétablirait sa santé. Il eut, avant son départ, le chagrin de voir mourir Edouard, son fils aîné, qui entraînait dans sa septième année, et à son arrivée dans sa patrie, celui de trouver son père dominé par une femme artificieuse et par le duc de Lancastre son frère. Il ne put penser sans inquiétude qu'il allait laisser le jeune Richard, son fils, à la merci d'un oncle ambitieux, qui pourrait se servir de son crédit pour lui enlever la couronne. On suppose que ces craintes lui firent rechercher pour son fils la protection du parlement, qui demanda au roi l'éloignement du duc de Lancastre. Après avoir langué encore quelque temps, le prince de Galles mourut le 8 juin 1376, dans la 46^e année de son âge. « Il laissa, dit Hume, une mémoire immortalisée par de grands exploits, par de grandes vertus, par une vie sans tache. Sa valeur et ses talents militaires furent les moindres de ses mérites : sa politesse, sa modération, sa générosité, son humanité lui gagnèrent tous les cœurs. Il était fait pour illustrer non seulement le siècle grossier dans lequel il vivait, et dont les vices ne l'atteignirent point, mais encore le siècle le plus brillant de l'antiquité ou des temps modernes. » Quoique l'on s'attendit à sa mort depuis longtemps, la nouvelle en causa un deuil extrême chez les Anglais. Le parlement voulut, pour témoigner la douleur que lui causait la perte d'un si grand prince, assister en corps à ses funérailles, qui se firent à Cantorbéri, où il avait choisi sa sépulture. Edouard, affaibli par l'âge, pleura ce fils qui avait répandu tant d'éclat sur son règne; le roi de France, lui donna des marques de son estime, en lui faisant faire à Paris un service solennel auquel il assista. Le Prince-Noir avait épousé, en 1361, Jeanne, fille du comte de Kent, décapité au commencement du règne de son père; elle était sa cousine et veuve du comte de Holland. On l'appelait communément la Belle, à cause de sa parfaite beauté. Elle lui donna deux fils, dont un seul survécut et monta sur le trône d'Angleterre, sous le nom de Richard II.

E—s.

EDOUARD, prince de Galles, fils unique de Henri VI et de Marguerite d'Anjou, naquit le 13 octobre 1453. Les partisans de la maison d'York répandirent le bruit que ce prince n'était pas le fils du roi, et qu'à l'accouchement de la reine, qui avait mis au monde un enfant mort, on en avait substitué un autre. Lorsqu'en 1463 son père eut été emprisonné par le parti d'York, qui avait placé la couronne sur la tête d'Edouard IV, il s'enfuit en France avec sa mère. En 1470 la chance tourna, le parti d'York fut renversé, le jeune Edouard épousa la fille du comte de Warwick, auparavant l'ennemi juré de sa maison, mais qui venait de re-

mettre Henri sur le trône. L'année d'après, une nouvelle révolution rétablit les affaires de la maison d'York. Edouard IV défit le parti de Lancastre à Barnet. Le jour même où cette décisive bataille se donna, Marguerite débarquait à Weymouth avec son fils. Une nouvelle bataille, donnée à Tewksbury, sur les bords de la Saverne, ruina entièrement le parti de Lancastre. « Marguerite et son fils, dit Hume, furent faits prisonniers et conduits au roi, qui demanda au prince, d'une manière insultante, comment il osait tenter d'envahir ses États? Le jeune Edouard, plus fier de sa naissance qu'abattu de sa situation présente, répondit qu'il était venu recouvrer son propre héritage. Edouard, aussi impitoyable que peu généreux, lui donna un coup de son gantelet au visage. Les ducs de Clarence et de Gloucester, le lord Hastings et sir Thomas Grey prirent ce mouvement du roi pour le signal de la mort du prisonnier; ils l'entraînèrent dans l'appartement voisin où ils l'assassinèrent eux-mêmes. » Ainsi périt, à l'âge de dix-huit ans, le 4 mai 1471, Edouard, dernier rejeton de la maison de Lancastre. Il semble que le Ciel ait voulu, par cette mort funeste, faire expier à ce jeune prince, qui donnait les plus grandes espérances, l'usurpation de son bisaïeul. Shakespear a, dans la 3^e partie d'Henri VI, mis sur la scène la catastrophe du prince de Galles, son fils.

E—s.

EDOUARD PLANTAGENET, comte de Warwick, fils de Georges, duc de Clarence, et d'Isabelle Neville, fille du fameux comte de Warwick, naquit en 1445. Edouard, qui avait ordonné la mort du père en 1478, fit élever le fils avec soin et le créa comte de Warwick, en mémoire de son aïeul maternel, mais il ne voulut point lui rendre le titre de duc de Clarence, de crainte que ce nom ne rappelât le souvenir du prince infortuné qu'il avait sacrifié à sa jalousie. A peine Richard III fut-il sur le trône, que, regardant son neveu comme un compétiteur dangereux, puisqu'il était fils de son frère aîné, il le fit enfermer dans le château de Sherifflutton en Yorkshire; cependant, à l'exception de la liberté, il lui fit accorder tout ce qu'il pouvait désirer. Lorsque Henri VII fut parvenu à la couronne, le comte de Warwick avait lieu d'espérer quelque adoucissement dans son sort; mais le nouveau roi, intimement convaincu de l'insuffisance de ses propres droits au trône, quoiqu'il affectât de dire qu'ils étaient incontestables, donna ordre, le 24 août 1485, deux jours après avoir vaincu Richard, d'amener à la tour de Londres le malheureux Edouard, qui, malgré son extrême jeunesse, lui causait de vives inquiétudes, et de l'y tenir étroitement renfermé. Cette sévérité excita l'indignation générale. On plaignait hautement la jeunesse et l'innocence du prisonnier. On redoutait pour lui une cata-

strophe pareille à celle des fils d'Edouard IV, enfermés comme lui dans la Tour, et massacrés par ordre de leur oncle Richard III, dont on mettait la conduite en parallèle avec celle de Henri. On disait que Richard avait été moins cruel que lui envers le comte de Warwick. Tout à coup le bruit se répand, en 1486, que ce jeune prince s'était échappé de la tour. Un imposteur prend son nom (*voy. SIMNEL*). Henri, voyant la joie que causait généralement la nouvelle de la délivrance du comte de Warwick, pensa qu'il lui importait de désabuser le peuple. D'après une délibération prise avec son conseil, il fit promener le prince un dimanche dans les principales rues de Londres, le fit conduire en procession à St-Paul, où il resta exposé aux regards du peuple, et voulut que plusieurs gens de condition attachés à la maison d'York, et qui connaissaient parfaitement la personne d'Edouard, l'approchassent et s'entretenissent avec lui. Cet expédient produisit son effet en Angleterre; mais en Irlande on soutint que le comte de Warwick montré au peuple était supposé, et on se déchaîna vivement contre le roi, qui avait fait servir la religion à une comédie de ce genre. Ramené dans sa prison, Edouard y passa tranquillement ses tristes jours jusqu'en 1499, que le désir de sortir de sa captivité lui fit prêter l'oreille à un projet de fuite qui devait s'exécuter en égorgeant Digby, lieutenant de la tour. Le complot avait été ourdi par Perkin Warbeck, enfermé dans la même prison qu'Edouard, parce qu'il s'était fait passer pour un fils d'Edouard IV (*voy. PERKIN*). Le comte de Warwick, séparé depuis son enfance du commerce des hommes, était dans un état de simplicité qui le rendait susceptible de toutes sortes d'impressions. La crainte d'une fin cruelle, qu'il pouvait avoir à redouter de l'ombrageux Henri, jointe au désir si naturel de recouvrer sa liberté, l'engagèrent à consentir au projet que lui communiquèrent des domestiques du lieutenant de la Tour, gagnés par les artifices de Perkin. L'entreprise ne put échapper à la vigilance du roi : on crut même assez généralement qu'il l'avait fait suggérer pour attirer Perkin et Warwick dans le piège, et avoir un prétexte de les faire mourir. Quoique l'exécution de deux des domestiques de Digby semblât justifier le roi de cet artifice, le public fut confirmé dans ses soupçons, quand on vit dans le même temps un imposteur, nommé Wilford, fils d'un cordonnier, se donner pour le comte de Warwick. Ce jeune homme fut pendu; mais un moine qui l'avait instruit à jouer son rôle obtint sa grâce : ce qui fit présumer que celui-ci n'était qu'un instrument que le roi avait employé, afin que cet événement, qui avait encore failli troubler le repos de l'État, lui servît en quelque sorte à justifier sa rigueur envers le malheureux prince. Edouard, mené devant la chambre des

pairs, fut accusé, non d'avoir voulu se sauver, car n'étant pas retenu pour aucun crime, cette tentative devenait inutile, mais d'avoir, conjointement avec Perkin, comploté contre le roi et le gouvernement. Ayant avoué qu'il avait donné consentement au projet formé par Perkin et les domestiques de Digby, il fut condamné à être décapité, et subit son jugement le 20 décembre 1499. Ainsi périt, à l'âge de 24 ans, après avoir été prisonnier quinze ans, le dernier rejeton mâle de la maison de Plantagenet, qui depuis 1154, occupait le trône d'Angleterre. Ce fut une tache ineffaçable pour le règne de Henri, que de faire périr ce jeune prince par la main du bourreau. Cet acte de cruauté lui aliéna tous les cœurs. Il tâcha vainement d'affaiblir l'atrocité de ce crime, en partageant ce qu'il avait d'odieux avec son allié Ferdinand d'Arragon, qui, disait-il, avait positivement déclaré qu'il ne consentirait pas au mariage de sa fille Catherine avec Arthur, prince de Galles, tant qu'il existerait un héritier de la maison d'York. Le public, dit Hume, ne ressentit que plus d'indignation, en apprenant que ce jeune prince était sacrifié, non pas à la sévérité des lois, mais à la politique raffinée et cruelle de deux monarques inhumains. Bacon rapporte que, suivant l'opinion générale, lorsque Henri VIII fit divorce avec Catherine d'Arragon, cette princesse s'écria qu'elle n'avait commis aucun crime; mais que c'était un juste jugement de Dieu sur elle, de ce que son premier mariage avait été fait dans le sang. Le comte de Warwick eut une sœur, Marguerite, qui épousa Richard Pole, comte de Salisbury. Elle fut mère du célèbre cardinal Pole, et porta sa tête sur l'échafaud en 1541. E—s.

EDOUARD (CHARLES) STUART, dit le *Prétendant*. *Voy. STUART*.

EDOUARD I^{er}, roi de Portugal, fils de Jean I^{er}, lui succéda en 1433, mit de l'ordre dans les finances épuisées par de longues guerres, rétablit la discipline relâchée sous le règne précédent, convoqua les états-généraux, abrégea les procédures et fit des lois somptuaires. Il demanda inutilement au pape, en 1436, le droit de conquête sur les îles Canaries. Frustré dans ses espérances à ce sujet, Edouard fit assiéger Tanger en Afrique; mais cette expédition eut une issue très malheureuse. L'armée portugaise fut entièrement défaite, et l'infant Ferdinand, frère du roi, ayant été fait prisonnier par les Maures, mourut dans une longue et dure captivité. Forcé de renoncer aux conquêtes étrangères, Edouard donna tous ses soins à l'administration de son royaume, soulagea le peuple et encouragea le commerce. La peste ayant porté ses ravages à Lisbonne et dans les provinces, le roi ne put échapper à ce terrible fléau : il en fut attaqué dans la ville de Tomar, en ouvrant, dit-on, une lettre, et

mourut, le 17 septembre 1438, à 37 ans, après un règne de cinq ans, qui ne fut qu'un tissu de disgrâces. Ce malheureux prince était digne cependant par ses vertus d'un meilleur sort. Il laissa la régence du royaume à Eléonore d'Arragon sa femme. Edouard protégea les sciences et les lettres; il les cultiva lui-même, et composa un *Traité* sur la fidélité qu'on doit apporter au commerce de l'amitié; il fit aussi, avec le savant D. Juan de Regras, célèbre jurisconsulte, un *Code* sur l'administration de la justice. B—P.

EDOUARD DE BRAGANCE, infant de Portugal, servit avec gloire dans les armées de l'empereur Ferdinand III, et parvint par son mérite au grade de lieutenant-général. Jean IV, son frère, n'étant encore que duc de Bragance; mais après la révolution qui mit le sceptre dans la main de ce prince, (1640) la cour de Madrid, qui redoutait les talents d'Edouard pour la guerre, sollicita son arrestation auprès de Ferdinand III. L'empereur hésita d'abord; mais cédant ensuite aux instances de l'Espagne, il fit arrêter le prince Edouard à Ratisbone, en 1641, et le livra lâchement aux Espagnols. En vain la diète protesta contre cette violence, dont toute l'Europe fut indignée. On transféra le malheureux Edouard au château de Milan, où il fut traité avec autant de dureté que d'injustice; il supporta son infortune avec beaucoup de courage et de grandeur d'âme, et mourut en 1649, empoisonné, selon les Portugais, et de chagrin, selon les Espagnols, au bout de huit ans d'une dure prison, dans la 44^e année de son âge. Le roi son frère avait tenté, par toute sorte de moyens, de lui procurer la liberté, mais toujours inutilement (1). D—T.

EDOUARD. Voyez GUELDE et SAVOIE.

EDRED, 10^e roi d'Angleterre, de la dynastie saxonne, fils d'Edouard l'Ancien et d'Edgive sa seconde femme, monta sur le trône en 946, après la mort de son frère Edmond. Son règne fut, comme celui de ses prédécesseurs, agité par les révoltes des Danois-Northumbriens. Edred les fit rentrer dans le devoir, mit des garnisons dans leurs villes les plus considérables, avec un gouverneur anglais chargé de veiller sur leurs moindres mouvements. Il obligea aussi Malcolm, roi d'Ecosse, de lui renouveler son hommage pour les provinces qu'il tenait en Angleterre. Edred laissa la direction principale des affaires à St-Dunstan, depuis archevêque de Cantorbéry, auquel on peut reprocher de s'être un peu trop mêlé des choses du monde. Edred n'était cependant pas sans talent ni sans goût pour la vie active. Son

(1) On a publié sur cet événement tragique : 1^o *Manifeste pour dom Edouard, infant de Portugal, traduit du latin*, Paris, 1643, in-8^o; 2^o *le Prince vendu, ou Contract de vente de la personne du prince libre et innocent, etc.*, traduit de l'Espagnol, Paris, 1643, in-4^o. Dans ces deux ouvrages, on fixe l'époque de l'accord passé entre les rois de Hongrie et de Castille au 25 juin 1642, et l'on indique pour prix de cette odieuse vente la somme de 40,000 rixdales. DL.

amour de la justice et sa bonté pour les malheureux, le firent chérir de ses sujets. Il mourut en 955. Ses enfants étaient dans un âge si tendre, qu'Edwy, son neveu, fils d'Edmond, leur fut préféré pour lui succéder. E—s.

EDRIC, duc de Mercie, surnommé *Streon*, est fameux dans l'histoire d'Angleterre, par le rôle odieux qu'il a joué sous le règne des rois saxons. Edric était d'une naissance obscure, mais son éloquence, ses manières aisées et affables, son esprit insinuant, lui donnèrent le moyen d'acquérir de grandes richesses, avec lesquelles, disent quelques historiens, il acheta les hautes dignités auxquelles il parvint. Lorsqu'en 1007, le roi Ethelred convoqua un conseil pour délibérer sur les mesures à prendre contre les Danois, que leurs succès de l'année précédente rendaient chaque jour plus redoutables, Edric, auquel le roi avait donné en mariage sa fille, et d'autres grands malintentionnés, opinèrent pour acheter la paix. Les taxes qu'il fallut lever pour faire face à cette dépense, exaspérèrent le peuple déjà épuisé. Edric fut surtout en butte à l'animadversion générale. On l'accusa hautement de partialité pour les Danois, de pen d'affection pour son pays; mais ses manières flatteuses gagnèrent tellement l'esprit d'Ethelred, que, loin de prêter l'oreille aux accusations que l'on élevait contre Edric, il le nomma son ambassadeur auprès des Danois. On dit que le perfide Edric leur découvrit la faiblesse de son pays, et fut ainsi le principal instrument de sa ruine. L'année suivante les machinations du frère d'Edric forcèrent un officier de distinction, parmi les Saxons, à prendre la fuite et à s'adonner à la piraterie. Lorsqu'ensuite ces Danois, qui s'étaient avancés inconsidérément dans le pays, allaient être cernés par l'armée d'Ethelred, Edric vint à bout de persuader à ce prince de changer de résolution, et les ennemis échappèrent. Ethelred, après être remonté sur le trône, tenait une assemblée des grands du royaume. La désunion régnait dans le conseil; Edric, pour augmenter la confusion, fit assassiner deux nobles Danois, fils d'un homme très puissant. Canut, pour les venger et profiter du triste état de l'Angleterre, fit une descente en 1015 et s'avança dans l'intérieur du pays. La conduite de la guerre fut confiée à Edmond, fils du roi, et à Edric. Celui-ci mit aussitôt tout en œuvre pour s'emparer de la personne d'Edmond et le livrer aux Danois. Cette trahison fut découverte, Edric passa chez les ennemis avec un certain nombre de soldats qu'il entraîna et quarante grands bâtiments. Canut, guidé par Edric, traversa la Tamise, entra en Mercie, mit tout à feu et à sang. Durant la bataille de Sherastan, Edric, voyant plier les Danois, coupa la tête d'un officier qui ressemblait à Edouard, et la montrant aux Anglais leur cria qu'il était inutile de combattre, puisque leur roi était

mort. Cet affreux stratagème avait produit une partie de l'effet que le traître en attendait, lorsqu'Edmond se fit voir et rallia ses troupes. Après cette affaire, Edric obtint son pardon du généreux et trop confiant Edmond, et lui jura fidélité; mais il prouva par toute sa conduite qu'il ne songeait qu'à consommer la ruine de sa patrie. Ensuite, au milieu d'une action, il passa à l'ennemi. Il finit par faire assassiner son légitime souverain par deux hommes infâmes, parce qu'il craignait que l'union des deux rois ne lui fût fatale. Il se hâta d'aller lui-même en porter la nouvelle à Canut, qui eut horreur d'une action si atroce. Ce prince dissimula néanmoins, parce qu'il crut avoir encore besoin du traître, et lui promit de l'élever au dessus de tous les autres seigneurs du royaume. Edric fut ravi de cette promesse; mais, voyant que la récompense tardait à venir, il eut l'insolence de reprocher publiquement à Canut qu'il ne l'avait pas payé de ses services, et notamment de celui qu'il lui avait rendu en le délivrant d'Edmond. Canut, bien aise de trouver un prétexte de se défaire d'Edric, dont il craignait la puissance et abhorrait la scélératesse, lui répondit avec indignation, que puisqu'il s'avouait coupable du crime affreux dont jusqu'alors il n'avait été que soupçonné, il méritait la mort. Il donna ordre en même temps de décapiter Edric et de jeter son corps dans la Tamise. On ajoute qu'il fit ensuite mettre la tête de ce traître sur l'endroit le plus élevé de la Tour de Londres, afin de dégager la parole qu'il lui avait donnée. E—s.

EDRIS, arrière petit-fils d'Ali, gendre de Mahomet, par Hocéïn, est le fondateur de la dynastie des Edrisites, qui a régné en Afrique pendant deux cent deux années lunaires et cinq mois (*voy.* HAÇAN, l'édrisite). Pour bien connaître l'histoire de ce personnage, il faut se rappeler que les Ommiades parvinrent, par la ruse et le crime, à enlever le califat à la postérité d'Ali. Devenus odieux par leur tyrannie, méprisés pour leurs vices ou leur faiblesse, ils furent précipités du trône et remplacés par les Abbassides, qui descendaient de la maison du prophète en ligne collatérale, tandis que les Alides descendaient en ligne directe de Mahomet par Fathimeh, sa fille. Tant que les Ommiades régnèrent, les enfants d'Abbas et d'Ali vécurent en bonne intelligence; mais lorsque les premiers eurent pris possession du califat, à l'exclusion des Alides, la désunion se mit entre eux, et les Abbassides devinrent pour leurs propres parents des ennemis plus redoutables et plus cruels que les Ommiades. Ce fut sous Almansor que cette inimitié éclata: ce grand politique, qui mettait l'intérêt de sa dynastie avant la justice et l'humanité, persécuta cruellement les Alides; car il prévit que, tant qu'ils existeraient, ils feraient valoir la légitimité de

leurs droits au trône et susciteraient des troubles dans l'empire. En effet, il est peu d'années qui ne nous en présentent quelqu'un sollicitant la faveur et l'appui des peuples, et cherchant à se former un parti. Parmi les Alides, sept frères, Mohammed, Yahya, Soléïman, Ibrahim, Isa, Ali et Edris, se distinguèrent par leurs efforts et leurs succès. Mohammed se révolta dans l'Hedjaz, sous le règne d'Almansor, qui envoya contre lui de nombreuses troupes, et après avoir battu et détruit son armée, le força à fuir en Nubie. Le premier reparut à la Mecque après la mort de ce khalife, et s'y fit un nouveau parti plus considérable que le premier. Non content de régner en Hedjaz, il envoya ses frères en différentes provinces, en Khorâçân, en Egypte, en Afrique, pour appeler les peuples à le reconnaître pour imam (*voy.* ALI). Le khalife Méhdi, effrayé des progrès de sa puissance, dirigea contre lui une armée de 30,000 cavaliers: Mohammed se mit en devoir de se défendre. Les deux armées se rencontrèrent à Feddj, près de la Mecque, le 8 de dzoulhédjah 169 (1^{er} juillet 784 de J.-C.), et se livrèrent un des plus sanglants combats dont l'histoire des Arabes fasse mention. Mohammed périt dans la mêlée. Edris, son frère, qui fait l'objet de cet article, échappa, à la faveur de son déguisement. Il se dirigea vers l'Afrique, vint au Caire, où il séjourna quelque temps. Poursuivi dans sa retraite par les Abbassides, il s'enfuit à Barcah, y prit les vêtements de son fidèle esclave Rachid, qui se chargea du rôle de maître, et il s'enfonça avec lui dans l'intérieur de l'Afrique. Après avoir essuyé bien des fatigues, il arriva à Tremecen, de là il se rendit à Tanger; il pensait trouver des partisans; mais, s'étant trompé dans ses espérances, il retourna sur ses pas et vint s'établir à Walily, capitale du pays montagneux de Zerhoun, au commencement de rébi 1^{er} 172 (août 788 de J.-C.). Après avoir vécu six mois en simple particulier dans cette ville, l'hôte qui lui donnait l'hospitalité assembla ses frères et les familles d'Arouba, tribu très puissante, et leur déclara l'origine d'Edris, en les engageant à embrasser son parti. Tous d'un commun accord le reconnurent pour imam. Cette cérémonie eut lieu le vendredi 4 de ramadhan 172 (6 février 189 de J.-C.). Les tribus de Zenata, de Zouaga, de Zouara, de Lamaya, de Laouta, de Sedrata, de Gayata, de Nafza, de Miknasa et Gomara, imitèrent l'exemple des Arouba et choisirent Edris pour leur chef religieux et temporel. En peu de temps cet Alide devint très puissant et mit sur pied une nombreuse armée, avec laquelle il conquiert le pays de Tamesna et de Tadra: la plupart des peuples qui les habitaient professaient le judaïsme, le christianisme ou l'idolâtrie; ils embrassèrent de gré ou de force la religion de Mahomet: il en fut de même pour les autres peuplades qui

avoisinaient l'état naissant d'Edris. En 173, la ville de Tremecen et ses dépendances tombèrent en son pouvoir. Haroun Al-réchyd, qui régnait alors à Bagdad, ayant appris les succès d'Edris, s'en alarma et voulut en détruire les fruits ; mais l'espace de pays qui les séparait et la nature de ce pays, où l'on ne trouvait ni vivres, ni eau, s'opposaient à la marche d'une armée. Yahya le Barmécide lui conseilla d'employer la ruse et la perfidie pour se débarrasser de cet ennemi, conseil qui fut agréé par Haroun. Yahya envoya donc à Walily un de ses esclaves nommé Soleïman, doué d'esprit, de finesse et de ruse, en le chargeant de donner la mort à Edris, de quelque manière que ce fût. Soleïman se rendit donc à la cour d'Edris, se présenta à lui sous le titre d'ancien serviteur de son père, de partisan des Alides, gagna ses faveurs, sa confiance, son amitié, et l'empoisonna, après avoir longtemps déguisé son véritable dessein sous un feint dévouement. Edris expira dans d'horribles convulsions au commencement de rebî 2^e 177 (juillet 793 de J.-C.), après avoir régné en Mauritanie sept ans et sept mois : le fidèle Rachid était absent lorsque cet événement arriva. Soleïman prit la fuite. Rachid, à son retour, soupçonna facilement le meurtrier et se mit à sa poursuite. Il l'atteignit au passage d'une rivière, le frappa de son sabre et le blessa sans pouvoir le tuer. Edris ne laissait point d'enfant, mais une esclave africaine grosse de sept mois. Rachid rassembla le peuple et lui demanda s'il voulait le charger du gouvernement de l'empire jusqu'à ce que l'esclave fût accouchée : « Si elle met un fils au monde, dit-il, « vous le choisirez pour imam et vous lui con- « serverez la même fidélité qu'à son père ; si « c'est une fille, vous donnerez la couronne à « celui d'entre vous que vous en jugerez digne. » Cette proposition fut acceptée, et l'esclave étant accouchée d'un fils, les peuples de Mauritanie le reconnurent pour prince : on le nomma Edris. Rachid prit soin de son éducation, et lorsqu'il eut atteint l'âge de douze ans, il voulut lui faire prêter serment par toutes les classes du royaume, mais Abd-allah, fils d'Aglah, gouverneur d'Afrikiah, séduisit ses serviteurs et fit assassiner cet habile ministre : telle fut la fin d'un homme qui, de la classe la plus basse, s'était élevé par sa fidélité, sa droiture et ses grandes qualités, à la première charge d'un état, dont il avait même été en quelque sorte le fondateur. J—N.

EDRIS, fils et successeur du précédent, naquit à Walily le 3 de redjeb 177 de l'hégire (14 octobre 793). Rachid, ministre de son père et régent du royaume, le fit instruire dans les connaissances cultivées de son temps. Ce ministre ayant été assassiné, Abou-Khaled-Yézyd lui succéda. Ce fut lui qui fit prêter serment à Edris par toutes les tribus des Berbers, le 1^{er} vendredi de rebî 1^{er} 188 (23 février 804). Edris

signala son règne par la fondation de la ville de Fez et par de nouvelles conquêtes ; il prit les villes de Tabis et d'Aghmah, et parcourut en vainqueur le pays des Mesamédéh. Ce prince mourut d'accident le 22 de djoumadi 2^e 273 (7 septembre 828), à l'âge de 38 ans. Il laissa douze enfants mâles, dont l'aîné, Mohammed, lui succéda. L'historien de la ville de Fez trace ainsi son portrait : « Edris était doué d'une « grande éloquence et très versé dans les belles- « lettres ; il connaissait parfaitement le livre de « Dieu (l'alcoran), et se conformait à ce qu'il « permet ou défend. Sa science dans le droit « était aussi très étendue, et à ces qualités il « joignait l'équité, le courage, la piété, la libé- « ralité et une rare justesse d'esprit ; aussi eut- « il la jouissance paisible de son royaume : bien « plus, il devint un monarque puissant, et eut « une cour nombreuse, fréquentée par les « ambassadeurs de toutes les villes et de tous « les pays. » J—N.

EDRISI, célèbre géographe arabe, naquit à Tetouan, dans le Magreb, en Afrique, vers l'an 493 de l'hégire (1099 ans après J.-C.). Il était mahométan, et même schérif, et descendait des princes d'Afrique de la famille d'Edris, qui, vers l'an 919 après J.-C., furent dépouillés de leur souveraineté par Mahadi Abdallah le Fatimite. Il étudia à Cordoue, et vécut ensuite à la cour de Roger, roi de Sicile, pour lequel il fabriqua une table ronde, ou planisphère en argent, du poids de 800 marcs, qui malheureusement ne nous est pas parvenue, et sur laquelle il avait fait graver, en arabe, tout ce qu'il avait appris des diverses contrées de la terre. Il composa un livre de géographie pour servir d'explication à cette table, vers l'an 548 de l'hégire (1153 ans après J.-C.). Voilà ce qu'on sait sur ce personnage, qui jouit également d'une grande faveur sous le successeur de Roger. Son ouvrage ne nous a été longtemps connu que par un abrégé imparfait et tronqué, publié à Rome en arabe, en 1592, et traduit en latin, 1619. De plus, le docteur Vincent a fait graver un planisphère joint à un manuscrit de cet abrégé que possède la bibliothèque Bodléienne à Oxford, et l'a inséré dans son mémoire sur le Périphe de la mer Erythrée. C'est d'après ces faibles restes que nous pouvions juger du travail d'Edrisi, dont P.-Amédée Jaubert ne devait publier une version complète en français, que de 1836 à 1840. Les extraits que nous possédions avaient cependant suffi pour donner une idée assez exacte de l'état de la géographie chez les Arabes, et de l'étendue de leurs connaissances au II^e siècle. On voyait, d'après le planisphère de Vincent, que les noms des villes, des contrées, et leur situation respective, étaient assignés d'après des itinéraires de voyageurs contemporains dans toutes les parties du monde ; mais que leur système géographique était, sous un point de vue

général, le même que celui de Strabon, rectifié, quant à la mer Caspienne et au nord de l'Europe, par les idées de Ptolémée, dont les Arabes avaient traduit l'ouvrage dans leur langue, et aussi par leurs propres découvertes, qui leur donnaient quelques notions intéressantes sur plusieurs contrées orientales, et surtout sur la Chine et la Tartarie Chinoise. Il suffit de comparer ce planisphère avec quelques autres qui ont été composés par des géographes chrétiens et d'Occident, depuis Edrisi jusqu'au commencement des courses maritimes des Portugais à la fin du 15^e siècle, tels que celui qui a été gravé dans le recueil des historiens des croisades publié par Bongars, celui de la bibliothèque Borgia, la carte manuscrite collée sur bois de la bibliothèque Impériale de Paris, le planisphère d'Andréa Bianco, inséré par Formaleoni dans l'Essai sur la navigation des Vénitiens, celui de Fra-Mauro dans la bibliothèque de Saint-Marc à Venise, et même le globe de Martin Behaim à Nuremberg, pour être convaincu que pendant trois siècles et demi les géographes de l'Europe n'ont fait que copier, avec des variations peu importantes, la carte d'Edrisi; et que même les additions faites à cette carte, d'après la relation de Marc Polo, n'ont amené aucun changement remarquable au système général qu'on avait reçu des Arabes, puisqu'on retrouve dans toutes ces cartes les mêmes défauts que dans les leurs, avec les mêmes noms, le rempart de Gog et de Magog, et les autres fables qui avaient cours au moyen âge; l'abrégé de l'ouvrage d'Edrisi témoignait qu'aucune des nations chrétiennes d'Occident n'était assez avancée dans les sciences et les lettres pour en composer un qui pût rivaliser avec celui-ci. Edrisi, pour décrire le monde entier, à l'exemple de tous les auteurs arabes, partage en sept climats les terres connues de son temps. Il divise chacun de ces climats en dix parties ou régions, et décrit ensuite chaque région en particulier, dans le même ordre, et en procédant toujours d'occident en orient. L'abrégé qu'on a fait de cet ouvrage ne renferme guère que les itinéraires de ces différentes régions. Les distances y sont marquées avec soin, soit en mesures réelles, soit en nombre de stations ou de courses, selon les renseignements plus ou moins précis que l'auteur s'était procurés. Il avait seulement ajouté au relevé des distances qui lui avaient servi à construire sa carte, des détails sur les habitants et les productions des pays qu'il décrivait: l'abréviateur avait presque partout supprimé cette partie importante de l'ouvrage; il avait même retranché en entier la deuxième section du deuxième climat, et la quatrième section du troisième climat. Toutefois, malgré ces mutilations, l'abrégé d'Edrisi renfermait encore plus de détails positifs sur l'intérieur de l'Afrique et de l'Arabie, qu'on n'en trouve dans les géographes

modernes, qui, aujourd'hui, en savent moins sur ces contrées qu'Edrisi et les auteurs arabes où il a puisé. D'après ce que nous venons de dire, on conçoit la haute importance de l'ouvrage de ce géographe, soit qu'on le considère sous le rapport de l'histoire de la science, dont il a été en quelque sorte la base pendant plus de trois siècles et demi, soit qu'on l'envisage par l'utilité dont il peut être pour ses progrès futurs. Aussi, P. Amédée Jaubert a-t-il rendu aux lettres et à l'érudition un service signalé en restituant dans toute sa pureté le texte de ce livre précieux, d'après deux manuscrits de la Bibliothèque impériale, et en publiant une traduction complète de l'ouvrage, sous les auspices de la Société de géographie de Paris. Il ne faudrait pas croire cependant qu'Edrisi soit le représentant le plus parfait de l'école de Bagdad; M. Lelewel, dans sa *Géographie du moyen âge*, a très bien fait observer (tome II, pages 94 et 99) que l'auteur arabe a mis à contribution les voyageurs de toutes les nations, en négligeant la partie mathématique de leurs travaux, c'est-à-dire l'énumération des longitudes et des latitudes géographiques. Déjà en 820, sous le règne d'Almamoun, le *Rasm-al-ardh* (*Tracé ou description de la terre*) avait reproduit le système de Ptolémée avec de notables améliorations; les corrections portaient principalement sur les pays voisins de Bagdad, c'est-à-dire sur le centre des États musulmans. L'Arabie, le golfe Persique, les contrées arrosées par le Tigre et l'Euphrate, la Perse proprement dite, les côtes méridionales de la mer Caspienne, avaient reçu une délimitation plus exacte. Deux siècles plus tard, en 1025, Albirouni avait rectifié les longitudes du pays de Roum, du Mawaralnahar ou Transoxiane et du Sind; il avait fait, en un mot, pour l'Orient, ce que le *Rasm-al-ardh* avait accompli pour les provinces du milieu. Edrisi ne paraît pas avoir employé ces précieux documents; il ne cherche pas à corriger l'erreur de ses devanciers sur l'étendue de la Méditerranée, il laissera ce soin à Aboul-Hassan, de Maroc, qui en 1230 complètera la carte arabe, en réformant les longitudes des villes d'Afrique et d'Espagne et par la substitution du méridien de la coupole d'Arine à celui des îles Fortunées, donnera à son nouveau classement toute la perfection désirable. (*Voyez* l'article que nous avons publié dans le Bulletin de la Société de géographie, 1851, t. 2, p. 32.) Il nous reste à indiquer les éditions qu'on a données et les travaux dont Edrisi a été l'objet. 1^o l'édition imprimée à Rome, en arabe, en 1592, avec les types des Médicis, portait le titre de *Délasement des esprits curieux*, mais par une ruse trop ordinaire aux libraires d'alors comme à ceux d'aujourd'hui, pour faire croire que c'était un ouvrage nouveau, on changea peu après ce

titre pour un autre ainsi conçu : *De la géographie universelle, ou Jardin fleuri, où toutes les régions du globe, les provinces, les îles et les villes, ainsi que leurs dimensions sont décrites* (1). Deux maronites, Gabriel Sionite et Jean Hesronite, publièrent, d'après le manuscrit même qui avait servi à l'édition du texte arabe, et qui, de la bibliothèque de St-Germain-des-Prés, a passé à celle du roi, la traduction latine de cet abrégé, sous ce titre : *2° Geographia Nubiensis, id est accuratissima totius orbis in septem climata divisi descriptio*, Paris, 1619, in-4°. On ignorait encore le nom de l'auteur de cet ouvrage, et en raison des détails où il est entré sur l'Afrique, on le nommait *Géographie de Nubie*. Cette édition, de 1619, est très inexacte, l'éditeur (Sionite) en convient lui-même, dans une lettre à Schickard, rapportée par M. Schnurrer, et en rejette la cause sur l'original dont il a fait usage, et qu'il dit être rempli de fautes. Ce reproche est confirmé par ceux de nos orientalistes qui ont consulté ce manuscrit. 3° Dans les *Pélerinages de Purchass*, il y a plusieurs fragments traduits d'Edrisi. Londres, 1625, t. 2. 4° *Edrisi Africa*, de M. Hartmann, Göttingue, 1796, in-8°. C'est le travail le plus important qui ait été entrepris sur Edrisi. Le même savant s'était aussi proposé de donner *Edrisi Hispania*, mais il n'en a paru que deux cahiers; Marbourg, 1802 et 1803. Le 1^{er} traite de l'Espagne en général, de ses noms, de ses frontières, de ses montagnes; le 2^e de ses fleuves. 5° *Descripción de España, de Xerif Edrisi conocido por el Nubiensi, y notas de Josef Antonio Condé*, Madrid, 1799, in-8°. Le texte arabe accompagne la traduction de cette partie de l'ouvrage relative à un pays qu'Edrisi paraissait avoir décrit d'après ses propres observations. 6° La portion qui concerne la Sicile, une des plus importantes de l'ouvrage d'Edrisi, puisque c'est le pays où il écrivit sa géographie, a été aussi publiée en arabe et traduite en latin par M. Rosarii Gregorio, dans son ouvrage intitulé : *Rerum arabicarum quæ ad historiam siculam spectant*, etc. Palerme, 1790, in-fol. François Tardia, de Palerme, avait déjà publié, dans le tome 8, des *Opuscoli di autori siciliani* (1764, in-4°), une *Descrizione della Sicilia cavata da un libro arabico di scierif el Edrisi*; mais quoique l'éditeur ait prétendu que la traduction italienne a été faite à Rome, en 1632, par le P. Macri d'après le texte arabe, il est facile de se convaincre qu'elle n'est faite que sur la version latine. 7° *Dissertation sur la carte d'Edrisi*, par Bredow, t. 9, p. 197, des *Ephémérides Géographiques*. Bredow reproduit la carte que

le docteur Vincent avait fait graver, et entreprend de prouver que cette carte ne nous donne pas le véritable système d'Edrisi, mais que c'est une ancienne carte grecque modifiée par les arabes. Sa principale raison est que dans cette carte un bras du Danube se jette dans l'Adriatique, erreur qui ne se trouvait pas dans l'ouvrage de Ptolémée, que les Arabes connaissaient. Mais Pomponius Mela avait aussi adopté cette idée d'Hipparque. Quoiqu'elle eût été combattue par des auteurs antérieurs, il n'est pas étonnant qu'Edrisi l'ait reproduite. Sur beaucoup de points son ouvrage diffère de celui de Ptolémée, et cela tient aux sources plus ou moins exactes qu'il a consultées. Quant aux fleuves, aux lacs et aux montagnes, qu'on trouve dans cette carte, et dont il n'est pas fait mention dans l'extrait imprimé en 1592, cela prouve qu'elle avait été dressée sur l'original et sur un texte complet. Hartmann, dans la préface de son *Edrisi Africa*, cité plus haut, a publié des fragments d'un des manuscrits de cet auteur, qui se trouve à la bibliothèque Bodléienne; ces fragments indiquent que, si ce manuscrit n'est pas l'ouvrage entier d'Edrisi, c'est au moins un abrégé moins tronqué que celui qui a été publié. Un autre manuscrit de cet auteur, qui était dans la bibliothèque de l'Escurial, a été brûlé en 1671. 8° La traduction de P. Am. Jaubert, qui remplace heureusement les extraits donnés jusqu'à ce jour, forme les tomes 5 et 6 du *Recueil de Voyages et de Mémoires*, publiés par la Société de géographie (1836-1840). Ce sera toujours un des plus précieux monuments de la littérature orientale. Il a existé plusieurs auteurs arabes qui portent aussi le nom d'Edrisi et qui ont été confondus à tort avec ce géographe, dont le nom était, à ce qu'il paraît, *Abou Abdallah Mohammed ben Mohammed al-Edrisi*. On peut citer parmi les auteurs qui paraissent avoir appartenu à la race d'Edris, Alscherif-Djemaleddin-Mohammed-Ben-Abdal-Aziz, auteur d'un livre sur les pyramides d'Egypte et sur les hiéroglyphes, et Ali-ben-Maimoun-al-Hossain qui composa un traité de gnomonique. W—R et S—D—T.

EDRICUS. Voyez ETHRYG.

EDWARDS (RICHARD), auteur anglais, né en 1523 et élevé à Oxford, est regardé comme un des plus anciens écrivains dramatiques de sa nation. On a conservé de lui trois pièces de théâtre, dont la première est en date de 1562, ainsi que des poésies qui ont été publiées après sa mort, avec celles de quelques autres auteurs, dans un recueil intitulé : *Paradis de devises ingénieuses* (a Paradise of dainty devices), 1578. Il passait de son temps pour un grand poète et un excellent musicien. Il mourut en 1566, après avoir composé dans les derniers moments de sa vie une petite pièce de poésie intitulée *le Glas d'Edwards ou la Cloche de mort*. X—s.

EDWARDS (THOMAS), théologien anglais,

(1) Cette édition de 1692 a longtemps été fort rare, une quantité d'exemplaires n'ayant été retrouvés et mis en vente que vers la fin du 18^e siècle. Un journal allemand de Helmstedt, cité par M. Schnurrer (*Biblioth. arab.*), parle d'une autre édition imprimée dans le *Kisroan* en caractères syriaques.

naquit en 1599, et fut élevé à l'université de Cambridge. Il se fit connaître et persécuter de bonne heure pour des opinions tendantes au puritanisme : et lors des premiers troubles de la guerre civile, il s'attacha avec chaleur au parti parlementaire ; mais lorsque les indépendants commencèrent à prendre le dessus, il les attaqua avec autant de violence qu'il en avait mis à attaquer les royalistes. C'est contre eux que sont dirigés ses principaux écrits : 1° *Raisons contre le gouvernement indépendant des congrégations particulières*, Londres, 1644, in-4° ; 2° *Antropologia*, Londres, 1644, in-4° ; 3° *Gangrena*, imprimé en 3 parties, in-4° ; Londres, 1645 et 1646. On a aussi de lui un traité intitulé : *la Dernière et meilleure ressource de Satan jetée à bas ou Traité contre la tolérance*, Londres, 1647, in-4° ; ouvrage bien digne du temps où il fut écrit. On ne sait rien de plus de la vie d'Edwards, si ce n'est qu'ayant cherché en Hollande un refuge contre le ressentiment des indépendants, après l'usurpation de Cromwell, il y mourut en 1647. X—s.

EDWARDS (JEAN), théologien anglican, fils du précédent, naquit à Hertford en 1637, et fut élevé à Londres à l'école des *Marchands-tailleurs*, d'où il passa à Cambridge en 1653. Étant entré dans les ordres, il se fit de la réputation comme prédicateur. Lorsqu'en 1665 la peste fit ses ravages à Cambridge, il quitta son collège, où il avait une place d'associé, pour aller porter des secours et des consolations aux malheureux habitants. Jouissant par lui-même d'une certaine aisance, il refusa différentes fois des bénéfices considérables, exprimant le désir qu'on les accordât à de pauvres ministres qui en avaient plus besoin que lui, et il n'accepta que la cure peu lucrative de St-Pierre de Colchester, qui offrait un champ plus vaste à son zèle patriotique. Plusieurs raisons l'engagèrent par la suite à quitter cette ville. On compte parmi ces raisons le peu de sympathie qui existait entre lui et les autres ecclésiastiques. La susceptibilité de caractère dont il avait hérité de son père et ses principes outrés de puritanisme, lui suscitérent fréquemment des querelles et des dégoûts qui l'empêchaient de rester longtemps dans une même situation. Vers 1699 il revint se fixer à Cambridge, et sa santé fort altérée ne lui permettant plus de se livrer à la prédication, ce fut principalement alors qu'il composa les nombreux ouvrages qu'on a de lui. Il mourut en 1716, âgé de 79 ans. Ses ennemis ont rendu justice à son savoir et à ses vertus, et ne lui ont reproché qu'un penchant aux sévérités du calvinisme, qu'il portait jusqu'à la bigoterie. Il prétendait, ainsi que les anciens puritains, qu'il y a une connexion intime entre l'arminianisme et la religion romaine. On a dit de lui qu'il était le Paul, l'Augustin, le Bradwardin, le Calvin de son siècle, et il

passait pour un excellent écrivain ; mais ses ouvrages, composés dans un style scolastique, sont presque oubliés aujourd'hui. De tous ceux qu'il a laissés, tant imprimés qu'inédits, nous ne citerons ici que son *Prédicateur*, en 3 parties, 1705 et 1706, et sa *Theologia reformata*, en 3 volumes in-fol. Il est remarquable que l'auteur de tant d'ouvrages n'avait pour bibliothèque que la Bible et quelques livres élémentaires. La bibliothèque de l'Université lui fournissait les livres classiques et des saints Pères, et il s'abonnait avec les libraires pour la lecture des productions modernes. X—s.

EDWARDS (THOMAS), ingénieux écrivain anglais, naquit en 1699, d'un avocat de Londres, qui le destinait à sa profession. Il étudia le droit à Lincoln'sinn ; mais une difficulté à s'exprimer, et son goût pour les belles-lettres le détournèrent de se montrer souvent au barreau. En 1744, quelque temps après que Warburton eut donné son édition de Shakespeare, Edwards, qui avait fait une étude particulière de ce créateur du théâtre anglais, publia quelques critiques sur cette édition, et il y ajouta, en 1747, un *Supplément à l'édition de Shakespeare de M. Warburton*. Cet ouvrage, réimprimé en 1748, sous le titre de *Règles de critique*, fait également l'éloge de l'esprit, de la sagacité et de l'érudition de son auteur, et a joui d'une grande célébrité. Il avait pris pour texte un mot dit en passant par Warburton, d'un projet de *Règles de critique*, projet qu'il avait ensuite abandonné, le croyant rendu inutile par ses notes sur Shakespeare. Edwards feint de vouloir exécuter le projet de Warburton, et établit un certain nombre de règles de critique, justifiées par des exemples tirés des notes mêmes de Warburton, et qui les présentent sous le jour le plus ridicule. Il a exécuté de même un projet d'*Essai de glossaire*, aussi conçu et abandonné par Warburton. Le grave commentateur de Shakespeare, qui n'était pas homme à endurer en silence des critiques beaucoup trop plaisantes pour ne le pas choquer, prit occasion d'une nouvelle édition qu'il donna de la *Dunciade* de Pope, pour y traiter Edwards, dans une des notes dont il accompagna cette édition, avec toute la rudesse d'invective qui lui était habituelle. Edwards, qui aurait dû s'attendre à cette représaille, eut le tort de s'y montrer extrêmement sensible, prit pour un sarcasme sur sa naissance (*descent*), ce qui n'était qu'une métaphore obscure et grossière, et s'en plaignit amèrement. Alors, satisfait probablement de l'effet de sa vengeance, Warburton se tut. Edwards jouissait de quelque fortune ; il était aussi estimé pour son caractère que pour ses talents, et fut lié avec plusieurs des hommes les plus distingués de son temps, entre autres avec Akenside et Richardson. Ce fut pendant une visite qu'il était allé rendre à ce dernier à

Parson's Green, qu'il mourut, en 1757, âgé de 58 ans. On a de lui, outre les ouvrages déjà mentionnés : 1^o environ cinquante Sonnets, écrits avec correction, mais sans verve et sans chaleur; quelques-uns ont été insérés dans les recueils de Dodsley, de Pearch et de Nichols. 2^o *Le Procès de la lettre Y*, badinage d'esprit où sont discutés les principes de l'orthographe anglaise, et qui se trouve, ainsi que les sonnets précédents, dans la 7^e édition des *Règles de critique*, publiée en 1765. 3^o Un *Traité* sur la prédestination. X—s.

EDWARDS (GEORGE), naturaliste anglais, peintre et auteur d'un ouvrage célèbre d'Ornithologie, naquit le 3 avril 1694, à Stratford, petit village du comté d'Essex. Ses parents, qui le destinaient au commerce, le mirent en apprentissage chez un marchand de Londres; mais la bibliothèque d'un savant médecin, qui venait de mourir dans la maison de son maître, ayant été déposée dans sa chambre à coucher, cette circonstance décida son goût pour l'étude. Son apprentissage étant terminé, il se mit à voyager pour s'instruire; parcourut la Hollande, puis la Norvège, et trouva, dans cette âpre contrée, une hospitalité qu'il eût cherchée en vain chez des peuples habitant des climats plus doux. Etant en France, vers 1720, il fut près d'aller faire un voyage forcé en Amérique, en exécution d'un édit portant l'ordre d'arrêter tous les vagabonds pour les transporter au Mississipi, qu'on voulait peupler. De retour en Angleterre, il s'attacha principalement à l'étude de l'histoire naturelle, et s'occupa, pour subsister, à exécuter, d'après nature, des dessins coloriés de toutes sortes d'animaux. Ces travaux lui procurèrent de l'argent et des protecteurs. Sir Hans Sloane lui fit obtenir, en 1733, la place de bibliothécaire du collège des médecins. Il publia, en 1745, in-4^o, le premier volume de son *Histoire des Oiseaux*, renfermant 52 planches coloriées, avec des explications en anglais et en français, les trois autres volumes parurent en 1748, 1750 et 1751. Le dernier contient aussi 16 planches de serpents, de poissons et d'insectes. L'ouvrage entier contient 210 planches dans les quatre volumes. Edwards, avec la bonne foi de la piété et la simplicité d'un savant, l'a dédié à Dieu, en conservant dans cette dédicace toutes les formes d'une dédicace ordinaire. Ce bel ouvrage, fait à l'imitation de celui d'Eléazar Albinus, mais beaucoup plus soigné, eut un succès qui passa les espérances de l'auteur, et lui valut, en 1750, la médaille d'or de sir Godfrey Copley, que la société royale adjuge chaque année, le jour de la St-André, à l'auteur de la découverte ou de l'ouvrage le plus utile. Cette société lui ouvrit son sein en 1757; celle des antiquaires et plusieurs compagnies savantes de l'Europe lui conférèrent le même honneur. En 1758, 1760 et 1764, Edwards donna, en 3 vo-

lumes in-4^o, ornés de 151 planches (Londres), la continuation de son *Histoire des Oiseaux*, sous le titre de *Glanures d'histoire naturelle*, avec une traduction française (par J. Duplessis et Edm. Barker). L'ensemble de ces deux ouvrages contient plus de 600 sujets d'histoire naturelle; oiseaux, poissons, insectes, plantes, etc.; les espèces y sont distribuées dans chaque volume à peu près selon l'ordre observé par Willughby; les descriptions n'en sont pas très détaillées, et les traits remarquables d'histoire naturelle n'y sont pas en grand nombre; on pourrait désirer aussi, soit dans les figures, soit dans le texte, plus d'exactitude pour les petits caractères qu'offrent les becs, les pieds, et d'autres parties. Néanmoins, comme les couleurs en sont vraies, et que plusieurs objets n'ont point été représentés ailleurs, cette collection est indispensable pour les naturalistes. On a aussi d'Edwards des mémoires insérés dans les *Transactions philosophiques*, et des *Essais* publiés en 1770, et tirés principalement des préfaces et des introductions de ses ouvrages. Enfin on lui doit la seconde édition de l'*Histoire naturelle de la Caroline*, etc. (voy. CARESBY). Il mourut octogénaire, le 23 juillet 1773, après avoir souffert avec une résignation peu commune, pendant ses dernières années, les douleurs de la pierre et d'un chancre qui le priva de l'usage d'un de ses yeux. Il avait été l'ami de plusieurs savants célèbres, entre autres du docteur Méad et de Linné. Ce dernier a composé ou plutôt perfectionné un index général des œuvres d'Edwards, qui a été imprimé avec les mémoires insérés par lui dans les *Transactions philosophiques*, et d'autres écrits, 1776, in-4^o. Quelque temps avant sa mort, Edwards avait vendu au lord Bute la collection de ses dessins, au nombre de 900, généralement plus remarquables par l'exactitude de l'imitation que par ce qu'on appelle les beautés de l'art. — EDWARDS (Jean) a publié *the British Herbal*, Herbar d'Angleterre, contenant 100 planches coloriées, représentant les plus belles plantes et les plus utiles qui croissent en plein air en Angleterre, avec leurs caractères botaniques et une courte notice sur leur culture, Londres, 1770, in-fol., avec 50 pages de texte. C—v—r.

EDWARDS (JONATHAN), théologien anglo-américain, né en 1703, à Windsor, dans le Connecticut, étudia au collège Yale, où il obtint, en 1724, une place d'instituteur (tutor). Il avait été admis, deux ans auparavant, à exercer le ministère ecclésiastique, et avait commencé à prêcher parmi les presbytériens de New-York. Le docteur Stoddard, son grand-père maternel, ministre d'une congrégation à Northampton, l'engagea, en 1726, à venir partager ses travaux. Edwards, entré peu après en fonction, fut généralement aimé, et vécut fort tranquille jusqu'en 1744, que le refus qu'il fit

de recevoir à la communion les personnes qui ne donneraient pas des preuves satisfaisantes de leur conversion, et le droit qu'il prétendit s'arroger de soumettre à des censures ecclésiastiques les jeunes gens adonnés à des lectures et à des conversations obscènes, lui suscitèrent l'animosité publique, et offensèrent nombre de familles considérables dans la ville. Il essaya de justifier sa conduite, mais ce fut en vain. Il fut destitué en 1750, dans une réunion des membres de sa congrégation, où vingt seulement votèrent en sa faveur, et deux cents contre lui. Chargé d'une famille nombreuse, il se trouva alors dans une situation assez critique, qu'il supporta avec beaucoup de courage. Il passa, en 1751, en qualité de missionnaire, à Stockbridge, dans la province de Massachussets-Bay, où il resta six ans, également estimé des Anglais et des Américains. Il fut choisi, en 1757, président du collège de New-Jersey, de Princeton; mais il mourut quelques mois après son arrivée en cette ville, en 1758, des suites de l'inoculation, à laquelle on l'avait engagé à se soumettre, à cause des ravages que faisait en ce moment la petite-vérole dans le pays. C'était un homme modeste, humain et bienveillant, auquel on ne peut reprocher qu'une piété un peu ardente. Calviniste rigide, il s'est montré un des plus habiles défenseurs de quelques-uns des principes de l'école de Genève. Ses écrits prouvent beaucoup d'érudition, de profondeur et de jugement. Outre un grand nombre de manuscrits, on a de lui divers ouvrages imprimés, dont voici les principaux : 1^o *Tableau fidèle de l'œuvre surprenante de Dieu dans la conversion de plusieurs centaines d'âmes dans la province de Northampton*, Londres, 1737; et Boston, 1738, in-8^o; 2^o *Traité concernant les affections religieuses*, 1746; 3^o *Vie de David Brainerd, missionnaire en Amérique*, 1749, in-8^o; 4^o *Examen exact et sévère de l'idée généralement adoptée de nos jours sur cette liberté de volonté que l'on suppose être essentielle à l'être moral* (moral agency), 1754, in-8^o; ouvrage regardé comme une des meilleures défenses de la nécessité philosophique; 5^o *Défense de la grande doctrine du péché originel*, 1758, in-8^o; 6^o un Recueil posthume de *Sermons sur différents sujets*, 1765, in-8^o. X—s.

EDWARDS (THOMAS), théologien anglais, né à Coventry, en 1729, et élevé à l'école gratuite (free) de son pays natal et à l'université de Cambridge, montra de bonne heure beaucoup d'ardeur pour l'étude des langues savantes et de la littérature sacrée, et se fit connaître, avant l'âge de vingt-six ans, par une traduction anglaise des *Psaumes*, d'après l'original hébreu, avec des notes judicieuses où il se propose particulièrement de développer et de défendre le système hébraïque de l'évêque Hare.

La corporation de Coventry le nomma, en 1758, maître de l'école de cette ville. Il fut choisi vers le même temps recteur de l'église de St-Jean-Baptiste de Coventry, qu'il quitta, en 1779, pour le riche vicariat de Nuneaton, dans le comté de Warwick. Il y mourut, en 1785. Il fut aussi estimé pour son caractère que pour ses talents. Dans sa jeunesse, il avait fait, sans le secours d'aucun maître, de grands progrès dans la musique, et jouait fort bien de plusieurs instruments; mais il abandonna ensuite cet exercice, se faisant un scrupule de donner à ses plaisirs un temps qui pouvait être consacré à des études sérieuses et utiles, et à la défense de la religion. On a de lui, outre sa traduction des *Psaumes* : 1^o *Preuves que la doctrine de la grâce irrésistible n'a aucun fondement dans les livres de l'Ancien Testament*, 1759; ouvrage écrit avec beaucoup de candeur et d'habileté critique, et qui, moins peut-être par ce qu'il établit que par ce qu'il renverse, doit être regardé comme un des plus importants qui aient été donnés sur la controverse élevée entre les arminiens et les calvinistes. 2^o *Prolegomena in libros veteris testamenti poetices*, etc.; *subjicitur metricæ Lowthianæ confutatio*, etc., in-8^o, 1762. Le docteur Lowth, contre qui cet ouvrage était dirigé, y répondit dans une note de la deuxième édition de ses *Prælectiones de sacra poesi Hebræorum*. Edwards répliqua dans une lettre : *Epistola ad Robertum Lowthium*; une nouvelle réponse fort étendue du docteur Lowth termina cette controverse, où il eut pour lui le suffrage des gens instruits. 3^o *Sur l'absurdité et l'injustice de la bigoterie religieuse et de la persécution; leur parfaite opposition au caractère et à la conduite du Christ et de ses apôtres, et leurs funestes conséquences*. 4^o *Des qualités les plus essentielles pour l'interprétation juste et exacte du Nouveau Testament*. Ces deux ouvrages parurent en 1766, in-8^o. 5^o *Duæ dissertationes in quarum prior probatur, variantes lectiones et menda, quæ in sacram scripturam irrepserunt, non labefactare ejus auctoritatem in rebus quæ ad fidem et mores pertinent: in posteriore verò, prædestinationem paulinam ad gentilium vocationem in totam spectare*; 1768, in-8^o. 6^o *Selecta quædam Theocriti Idyllia recensuit, variorum notas adjecit, suasque animadversiones, partim latinè, partim anglicè, scriptas immiscuit Thom. Edwards*, 1779, in-8^o. Les notes de ce recueil sont fort estimées et peuvent être très utiles aux étudiants. X—s.

EDWARDS (BRYAN ou BRIAN), écrivain anglais, naquit, en 1743, à Westbury, dans le Wiltshire. Il était l'aîné de six enfants, qui ayant perdu leur père en bas âge semblaient destinés à connaître l'indigence, si leur oncle maternel, résidant à la Jamaïque et jouissant

d'une grande fortune, ne fût venu à leur secours. Brian, au sortir d'une école de Bristol, dirigée par un ministre *dissenter*, à qui on avait expressément défendu de lui apprendre ni grec ni latin, et qui avait strictement observé cette injonction, entra, par l'ordre de son oncle, dans une maison d'éducation française de la même ville, où il n'apprit guère que le français. En 1759, un autre parent qu'il avait à Londres, membre du parlement, vivant dans l'opulence et dans le grand monde, l'appela auprès de lui; mais ne trouvant pas dans son caractère indépendant la docilité qu'il exigeait, il le fit bientôt après passer à la Jamaïque. Ce fut une des plus heureuses circonstances de sa vie. Brian trouva dans son oncle toute l'affection, toute la sollicitude d'un père. Son éducation imparfaite fut recommencée. Un ecclésiastique, homme d'esprit et de savoir, fut spécialement chargé de lui enseigner les langues anciennes; mais le maître, qui avait du talent pour la poésie, s'attacha à en inspirer le goût à son élève, et cela n'est pas difficile dans la jeunesse. Les études classiques en souffrirent; Brian Edwards avouait lui-même qu'il ne comprit jamais bien les auteurs latins, ce qui ne l'empêchait pas de traduire, en vers, des odes d'Horace, que les journaux des colonies imprimèrent, ainsi que d'autres pièces de vers de sa composition. La lecture des comédies de Molière, qu'il entendait beaucoup mieux, formait sa principale récréation; mais il paraît qu'il se livra, dans la suite, à des études d'un ordre plus sévère. Son oncle lui laissa vraisemblablement une partie de sa fortune; car on le voit, en 1784, possesseur d'une plantation de sucre; et c'est à ce titre qu'il fit paraître une brochure intitulée : *Réflexions sur les dernières opérations du gouvernement, relativement au commerce des îles des Indes occidentales avec les Etats-Unis de l'Amérique septentrionale*, 1784, in-8°. Il y réclamait contre un projet tendant à borner aux bâtiments anglais les relations des deux pays. Ce pamphlet fut remarqué comme l'ouvrage d'un bon esprit et d'un bon écrivain. Nommé membre de l'assemblée de l'île de la Jamaïque, il prononça, le 25 novembre 1789, un discours éloquent, où il s'élevait contre les propositions de M. Wilberforce sur la traite des nègres. Ce discours a été imprimé, en 1790, in-8°. Edwards était à Spanish-Town au mois de septembre 1791, lorsqu'il y apprit la nouvelle de la révolte des noirs à St-Domingue; la curiosité le porta à s'y rendre : il n'arriva, au Cap Français, que pour voir les environs de cette ville semés de débris; nous ignorons à quelle époque il revint en Angleterre, mais il y devint membre du parlement, et y plaida avec force la cause des colons. Il publia, en 1793, l'*Histoire civile et commerciale des colonies anglaises dans les Indes occidentales*, en 2 volumes

in-4°, dédiée au roi d'Angleterre. Cet ouvrage eut un débit rapide, et l'auteur en donna une 2^e édition l'année suivante. Il s'y montre successivement et avec avantage, naturaliste, politique, commerçant, partout humain et philosophe, quoique patriote un peu ardent. Il avait bien observé et il présente bien ses observations. Son style est élégant, pittoresque et animé. Il y a introduit quelques morceaux de poésie, particulièrement un *Hymne à la Vénus noire*, composé par un ami d'Edwards; cet hymne est accompagné, dans la 3^e édition, d'une gravure représentant le *Voyage de la Vénus noire d'Angola aux Indes occidentales*. On trouve dans le 3^e livre l'histoire de cet odieux commerce des hommes dont les Portugais donnèrent le funeste exemple en 1442; mais l'auteur, en déplorant le sort des esclaves, s'attache aussi à justifier les colons des accusations de cruauté atroce qui ont été si souvent répétées contre eux. S'il blâme l'émancipation soudaine et illimitée, il paraît avoir été inspiré en cette occasion par sa philanthropie autant que par ses lumières et son expérience. En général ce sujet est traité dans son ouvrage avec plus d'impartialité qu'on n'en devait naturellement attendre d'un homme très intéressé à la continuation de cet odieux trafic. Il parvint, malgré une opposition puissante, à faire adopter une loi qui réprimait la cruauté exercée envers les esclaves de la Jamaïque, et qui leur assurait des jugements plus équitables. La société royale de Londres l'admit au nombre de ses membres, mais on ne nous apprend pas en quelle année. Brian Edwards fit paraître, en 1796, un volume in-8°, intitulé : *Conduite du gouvernement et de l'assemblée de la Jamaïque à l'égard des nègres marons; précédé d'un tableau contenant des observations sur le caractère, les mœurs et la manière de vivre des marrons, et des détails sur l'origine, les progrès et le terme de la guerre entre eux et les habitants blancs*; il donna la même année une *Description historique de la colonie française de l'île de St-Domingue*, comprenant le *Récit des calamités qu'ont éprouvées ce pays depuis l'année 1789; avec des réflexions sur leurs causes et sur leurs conséquences probables; et le détail des opérations militaires de l'armée anglaise dans cette île jusqu'à la fin de 1794*, in-4°, avec une carte de l'île. Cet ouvrage a été traduit en français (Paris, Blanchard, 1813, in-8°). Edwards prédisait, dès lors, le sort de la colonie; il retrace des atrocités dont il pouvait dire avec trop de vérité : *Quæque ipse miserrima vidi*; quelques-unes des scènes de carnage qu'il décrit s'étaient passées sous ses propres fenêtres pendant son séjour au Cap Français. Cette description de St-Domingue a été réimprimée à la suite de la 3^e édition corrigée et augmentée de l'*Histoire civile et com-*

merciale des colonies anglaises, édition qui parut, après la mort de l'auteur, en 1801, en 3 volumes in-8°. On trouve aussi dans cette édition un *Voyage fait dans les diverses îles des Barbades, St-Vincent, Antigua, Tabago et la Grenade, dans les années 1791, et 1792 par sir William Young, etc.*, et les trois premiers chapitres d'une *Histoire de la guerre dans les Indes occidentales, depuis son origine en février 1793*. La mort qui le surprit, le 16 juillet 1800, l'empêcha de donner la suite de ce dernier ouvrage qui présente un intérêt puissant; mais ce n'est pas là qu'il faut aller prendre une idée avantageuse de la nation française; on voudrait, en le lisant, pouvoir douter de la véracité de l'historien, et croire qu'il nous a calomniés. Peu de temps avant de mourir il écrivit, pour être imprimées à la tête de l'édition posthume de ses ouvrages, quelques pages sur les détails de sa vie, mais qui laissent beaucoup à désirer, et auxquelles malheureusement son éditeur n'a rien osé ajouter, par un motif de respect pour sa mémoire. La 3^e édition de l'*Histoire des colonies anglaises* est ornée du portrait de Brian Edwards et de 22 cartes géographiques ou autres planches gravées. Quelques mots de l'éditeur nous font supposer qu'il eut part à la compilation des Voyages de Mungo Park. X—s.

EDWARDS (WILLIAM-FRÉDÉRIC), naquit à la Jamaïque le 6 avril 1776. Son père, riche planteur et Anglais de nation, étant venu peu de temps après se fixer à Bruges, ce fut dans cette ville que le jeune William fut élevé. Il y fit de brillantes études, interrompues seulement par un séjour assez court au collège de Hackenay, près de Londres. Ces premiers succès le firent nommer conservateur de la bibliothèque publique de Bruges, place qu'il remplit pendant quelques années. Dès cette époque il s'occupa d'histoire naturelle et publia un travail sur la flore du département de la Lys. La Flandre faisait alors partie de la France. Anglais d'origine, Flamand par la volonté de son père, William Edwards était devenu Français et le resta toute sa vie. Dans le seul but de s'instruire, et nullement pour se faire un état, William Edwards avait commencé à Bruges ses études médicales. En 1808, il se rendit à Paris pour les compléter, et six ans après seulement, en 1814, il prit le titre de docteur. Déjà il avait présenté à l'Académie des sciences un mémoire anatomique important sur la *structure de l'œil*. Sa thèse fut, en quelque sorte, une suite de ce premier travail; elle traitait de l'*inflammation de l'iris et de la cataracte noire*. Cette thèse, véritable mémoire original, appela sur son auteur l'attention des praticiens et des physiologistes. Un an après, en 1815, il épousa madame Thilos, veuve d'un médecin, et ce mariage le fixa décidément à Paris. A partir de cette

époque, les travaux de William Edwards se succédèrent rapidement. Pendant deux ans, il s'occupa de chimie, et présenta à l'Académie des sciences, en 1817, en commun avec M. Chevillot, un mémoire sur le *caméléon minéral*, qui, sur le rapport de MM. Gay-Lussac et Thénard, fut inséré dans le *Recueil des savants étrangers*. Dans les années suivantes, parurent successivement les mémoires relatifs à l'*influence que la température exerce sur l'économie animale*, à l'*influence vivifiante de l'air* et à la *transpiration*. Ces mémoires méritèrent, en 1820, le prix de physiologie fondé par Monthon. L'année suivante, un nouveau travail ayant pour objet la *respiration et l'influence des saisons sur l'économie animale*, fut jugé digne de la même récompense. Trois autres mémoires, également importants, se succédèrent en 1822 et 1823. Ce sont ceux qui ont pour objet l'*exhalation et l'absorption de l'azote*, la *production de l'acide carbonique dans la respiration* et le travail intitulé: *Vue générale des altérations de l'air dans la respiration*. En 1824, William Edwards réunit ces divers mémoires à ses *recherches sur la chaleur animale* dans un ouvrage d'ensemble, intitulé: *De l'influence des agents physiques sur la vie*, Paris, 1824, in-8°. Enfin il publia seul une série de recherches sur la *contraction musculaire*, sur les *Infusoires* et, en commun avec MM. Balzac et Cottin, diverses expériences sur l'*alimentation* et sur la *germination*. Ces travaux si nombreux, si importants de physiologie expérimentale, n'avaient pas empêché William Edwards de s'occuper de l'étude des langues, étude pour laquelle il avait toujours eu un penchant décidé. Il était devenu un érudit profond un linguiste éminent, et la nature des questions que cet ordre d'idées devait soulever dans un esprit essentiellement philosophique, peut expliquer comment il abandonna presque subitement la direction première de ses travaux pour s'engager dans une voie nouvelle, qu'il devait suivre jusqu'à sa mort. A la suite d'un voyage fait, en 1826, en France et dans le nord de l'Italie, la distinction et la filiation des diverses variétés que présente notre espèce, devinrent pour William Edwards le sujet de préoccupations constantes. Sa *Lettre à M. Amédée Thierry, sur les caractères physiologiques des races humaines* (Paris, 1829, in-8° de 54 pages), fut le premier indice de ce changement. Bientôt, grâce à l'ardeur qu'il apporta dans ces études difficiles et jusque là fort peu cultivées, William Edwards leur donna une impulsion puissante. Il réunit quelques amis dévoués: avec leur aide il fonda la Société ethnologique de Paris, qui prit un accroissement rapide, et a publié deux volumes de mémoires importants. Cet exemple trouva des imitateurs à l'étranger: L'Angleterre et les

Etats-Unis eurent aussi leurs Sociétés ethnologiques, qui toutes regardèrent comme un devoir de s'adjoindre le savant qui avait pris l'initiative et créé celle de Paris. Placé à la tête de ses collègues en qualité de président, William Edwards voulut leur servir d'exemple sous tous les rapports. Non content de traiter à diverses reprises les questions soulevées par l'étude physiologique des races humaines, il se préoccupa aussi de celles qui sont du ressort de la linguistique, et fut ainsi conduit à rechercher les étymologies des langues indo-germaniques. Aussi, lorsque l'Académie des inscriptions et belles-lettres demanda de déterminer les caractères propres des idiomes vulgairement connus sous le nom de celtiques en France et dans les îles Britanniques, il se trouva tout prêt à répondre. Son mémoire ou plutôt son livre sur ce sujet fut couronné en 1830. Ce travail, resté trop longtemps inédit, a été publié après la mort de l'auteur par les soins de son frère (1), Paris, imprimerie royale, 1844, in-8°. Il fut suivi de plusieurs autres, parmi lesquels nous citerons le mémoire relatif à l'*influence réciproque des races sur le caractère national*, et un travail sur les *Gaels*, dont la mort vint interrompre la rédaction et qui n'a été publié qu'en fragments. L'ensemble des travaux que nous venons d'énumérer désignaient William Edwards comme un des savants dont la place était marquée dans le premier corps scientifique de France; mais peut-être aussi la diversité de ces travaux eût-elle entraîné quelques hésitations dans le choix de celle des classes de l'Institut qui aurait eu à l'appeler dans son sein. Heureusement la réorganisation de l'Académie des sciences morales et politiques fournit une occasion naturelle de résoudre cette difficulté. Le 29 décembre 1832 il fut élu au premier tour de scrutin, en même temps que MM. Broussais, Droz et Mignet. Il remplit dignement la tâche que lui imposait sa nouvelle position. Pendant dix ans il ne cessa de prendre aux travaux de ses collègues une part active, tantôt par des travaux originaux, parmi lesquels nous citerons son mémoire sur *la langue des anciens Gaulois*; tantôt par des rapports dont les principaux portent sur un *système de langue musicale*, sur *le magnétisme*, sur *l'ethnographie* de Prichard, sur les *Fellatas* de M. d'Eichthal, et sur divers autres travaux d'anthropologie. Cependant, ces études si diverses et si constantes avaient altéré sa santé, et le 23 juillet 1842, William Edwards mourut à Versailles, âgé de 66 ans. Après avoir rapidement esquisé l'histoire d'une vie si constamment et si diversement occupée, il nous resterait à donner une idée des résultats qu'elle a légués à la science. Mais,

pressés par l'espace et obligés de choisir, nous ne pouvons parler que de deux ouvrages, où sont exposées des doctrines générales en physiologie et en ethnologie. Le titre seul du *Traité de l'action des agents physiques sur la vie*, est une espèce de profession de foi. Il suffit pour démontrer qu'aux yeux de William Edwards, la vie est tout autre chose que la chaleur, la lumière ou l'électricité. En un mot, qu'elle est parfaitement distincte de toutes les forces physico-chimiques qui concourent à la production des phénomènes vitaux. Cette distinction, trop souvent oubliée, ne fait que rendre plus curieuse la recherche de la part d'action qui revient à chacune d'elles dans l'accomplissement de ces phénomènes, et c'est cette recherche qui fait l'objet du livre dont il s'agit. L'auteur passe en revue toutes nos principales fonctions, et, faisant varier les conditions dans lesquelles chacune d'elles s'accomplit, il détermine, avec toute la rigueur que comportait à cette époque la méthode expérimentale, la nature et l'intensité des modifications. Partout, d'ailleurs, la question est envisagée au point de vue réellement scientifique et dans toute sa généralité. W. Edwards ne songe pas à l'homme seul; chaque série d'expériences porte sur les quatre classes des animaux vertébrés. L'auteur voulait même étendre ses recherches à diverses familles d'invertébrés; mais ce travail, entrepris de concert avec M. Audouin, paraît ne pas avoir été poussé bien loin. Parmi les résultats principaux que renferme le *Traité des agents physiques*, nous citerons principalement ce que W. Edwards nous a appris relativement à la production de la chaleur chez les jeunes animaux, à l'exhalation de l'acide carbonique pendant la respiration, dans un milieu dépourvu d'oxygène, à l'influence exercée par une quantité très faible de bouillon mêlée à la gélatine sur les propriétés de cette dernière. Le premier de ces travaux montre qu'en venant au monde, les jeunes animaux à sang chaud reproduisent à des degrés divers ce qui se passe chez les animaux à sang froid; et ce résultat, appliqué plus tard à l'étude de l'homme, par MM. Milne Edwards et Villermé, a conduit ces auteurs à expliquer la plus grande mortalité des enfants pendant l'hiver, à indiquer les moyens de la prévenir. Les expériences de W. Edwards sur l'exhalation de l'acide carbonique par le poumon, démontrèrent que la théorie de la respiration, proposée par Lavoisier, et généralement adoptée, était inconciliable avec les faits; elles montrèrent la nécessité de recherches nouvelles, et provoquèrent les beaux travaux de Magnus, qui ont définitivement établi la théorie aujourd'hui admise. Enfin, le mémoire sur la gélatine démontra que cette substance, impropre à la nutrition, lorsqu'on l'employait toute seule, insuffisante quand on l'associait au pain seule-

(1) M. Henri Milne Edwards, professeur au Jardin-des-Plantes et à la Faculté des sciences, a été nommé membre de l'Institut (Académie des sciences) quelques années après William.

ment, devenait un aliment parfaitement nourrissant par son association avec une très petite quantité des principes les plus sapides de la chair musculaire. On voit que ces divers résultats ne s'appliquent pas seulement à un point circonscrit de la science, mais qu'il y a en eux un caractère de généralité; qui a conduit plus tard, soit W. Edwards lui-même; soit d'autres savants, à des découvertes nouvelles. La *lettre* à M. *Aniédée Thierry* présente à un haut degré ce caractère. L'auteur y pose les fondements de l'étude physiologique des races humaines, et démontre ensuite, par des exemples, la vérité de ses principes: W. Edwards établit d'abord que les races ont des caractères fixes, et qu'elles peuvent se propager sans s'écarter notablement du type primitif pendant une suite de siècles qui embrasse à peu près la totalité des temps historiques. Il examine ensuite jusqu'à quel point le mélange des races, le nombre relatif des représentants de chacune d'elles, l'esclavage, etc., peuvent influer sur les caractères distinctifs fondamentaux. De cet examen, il résulte pour lui qu'il doit être possible de retrouver encore aujourd'hui les descendants directs de toutes les grandes nations connues dans l'antiquité. Dans cette recherche on doit tenir compte avant tout des caractères fournis par la forme et les proportions de la tête et des traits du visage. Appliquant ces données à l'étude ethnologique des populations qu'il vient d'observer dans le centre, le nord et l'est de la France, en Suisse et dans le nord de l'Italie, il montre qu'il existe en France deux types principaux, et, d'accord avec M. Thierry, que ses études historiques avaient conduit au même résultat, il voit dans les représentants de ces deux types les descendants des Celtes et des Belges distingués par César. Les premiers sont pour lui des Galls ou Gaels, les seconds des Kimris. Il fait voir que ces derniers existent encore de nos jours en Angleterre, contrairement à l'opinion qui faisait disparaître entièrement l'ancienne population de ces contrées devant l'invasion saxonne. Il distingue aussi deux types bien différents chez les anciens Grecs, deux chez les Italiens de nos jours, deux dans les troupes autrichiennes qui occupent le royaume Lombardo-Vénitien. Enfin, dans un soldat magyare, il retrouve un descendant des Huns d'Attila, présentant encore tous les caractères qui firent de ces peuples l'effroi des populations contemporaines. Ajoutons, en terminant, que les études ethnologiques confirment chaque jour les résultats de ce travail remarquable, et nous font sentir davantage ce qu'il y avait de perspicacité et de justesse d'observation dans l'esprit de W. Edwards.

A. Q—f—s.

EDWIGE. Voyez HEDWIGE (Ste.).

EDWIN, roi de Northumberland, est digne

d'être distingué de ces princes barbares et obscurs qui régnèrent sur les états de l'heptarchie. Il était fils d'Aella, roi de Deirie. Encore enfant quand il perdit son père, il fut chassé de son royaume, par Adelfrid, roi de Bernicie, époux d'Acce, sa sœur. Quoique fugitif, Edwin causait de vives inquiétudes à l'usurpateur. Il trouva enfin un asile à la cour de Redwald, roi des Estanges, où sa valeur, son affabilité, sa douceur; le firent généralement chérir. Cependant Redwald, en butte aux sollicitations continuelles des émissaires d'Adelfrid, qui lui demandaient de faire périr Edwin, ou de le leur livrer, le menaçait de la guerre en cas de refus, commença à balancer entre les droits de l'honneur et les conseils de la politique. Il retint même le dernier ambassadeur d'Adelfrid, pour avoir le temps de se décider. Edwin, quoique informé de l'irrésolution de Redwald, n'en persista pas moins à rester en Estanglie. Cette noble confiance mit la reine dans ses intérêts; elle peignit des couleurs les plus vives à son époux l'infamie dont il se couvrirait, s'il livrait à une mort certaine un prince infortuné qui était venu se réfugier entre ses bras. Redwald se déterminait à prévenir les desseins hostiles d'Adelfrid, il l'attaqua. Adelfrid périt en combattant, et Edwin monta sur le trône de Northumberland. Il fut le plus grand prince de l'heptarchie de son temps. Il eut un ascendant marqué sur les autres royaumes, et veilla tellement à ce que la justice fût administrée exactement dans ses états, que, selon l'expression des historiens, il passa en proverbe qu'une femme ou un enfant pouvait porter à toute heure une bourse d'or dans la main, sans craindre de la perdre par la ruse ou la violence. Il était tellement chéri de ses sujets, que le roi de Wessex, son ennemi, ayant envoyé un assassin pour attenter à ses jours, Lillus, officier de l'armée d'Edwin, se plaça entre son maître et le perfide qu'il vit lever le poignard, et reçut le coup mortel. La modération d'Edwin fut remarquable dans ces temps de barbarie. Il refusa la couronne que vinrent lui offrir les Estanges après s'être défait de Redwald leur roi, et les engagea à la donner au fils de ce prince. Edwin, après son avènement au trône, avait épousé Ethelburge, fille d'Ethelbert, roi de Kent. Cette princesse, fille de la pieuse Berthe (*voy. ETHELBERT*), suivit l'exemple de sa mère, et opéra la conversion de son époux et de son peuple à la religion chrétienne. Après un règne de 17 ans, Edwin périt avec son fils d'Otfrid, en 653, dans une bataille contre le roi de Mercie, et le roi des Bretons. E—s.

EDWIN (JEAN), comédien anglais, célèbre par la singularité de son caractère, naquit à Londres en 1749. Il s'attacha à l'étude de la musique, et son éducation fut d'ailleurs très négligée. Son inclination pour le théâtre se ma-

nifesta dès l'enfance. Un petit emploi qu'il obtint dans le bureau des pensions de l'Echiquier, et qui ne l'occupait que deux heures chaque jour, servit son goût favori en lui laissant le loisir de s'y livrer. En 1765, le comédien Lée Lewes lui fit contracter un engagement pour le théâtre de Manchester, où il remplit avec succès, à l'âge de seize ans, des rôles de vieillards. Ce n'est pas la moins remarquable de ses singularités qu'il repré senta les vieillards dans sa jeunesse, et les jeunes gens dans un âge plus avancé. Sa réputation l'appela bientôt sur le théâtre de Dublin; mais il n'eut pas lieu de s'en féliciter, du moins sous le rapport des avantages pécuniaires. Il fut souvent obligé de recourir à la ruse pour obtenir le paiement de son traitement. On raconte que, lorsqu'il devait remplir quelque rôle important, il se rendait dans la maison d'un sergent, qui était probablement d'accord avec lui, et qu'il écrivait de là au directeur comme s'il eût été détenu pour dettes; il réussit ainsi plusieurs fois à arracher quelques guinées de son directeur. Etant revenu en Angleterre, il parut avec distinction sur le théâtre de Bath et sur ceux de Hay-Market et de Covent Garden à Londres. Il se distinguait surtout dans les rôles de voleurs, de paysans, de constables, et dans des rôles originaux des farces de M. O' Keefe, qui semblaient faits exprès pour lui. Sa manière, qu'il avait imitée d'un acteur nommé Ned Shuter, se rapprochait du genre bouffon. Il était regardé comme le meilleur chanteur d'opéra buffa qui existât de son temps dans son pays. Mais son extérieur commun lui interdisait les rôles qui demandaient de la noblesse dans le maintien; en 1780, s'étant hasardé à jouer à Dublin celui de lord Trinket dans la *Femme jalouse*, le chef-d'œuvre de Colman, qui était présent, lorsqu'il vint à prononcer ces mots : « Sur mon honneur je fais » ici une figure bien ridicule, » quelques plaisants crièrent tout haut : « ah ! c'est bien vrai. » Le lendemain d'une représentation à laquelle son nom seul, mis sur l'affiche, attira une affluence de spectateurs extraordinaire, il partit pour Paris avec son ami Lee Lewes. Edwin revint à Londres quelques jours après. Ayant abandonné, pour se marier le 13 juin 1790, une femme avec laquelle il vivait depuis vingt ans dans la plus grande intimité, le public, lorsqu'il reparut sur la scène, lui fit connaître, par des sifflets, son mécontentement de cette conduite. Il est possible, quoiqu'on ne l'ait pas dit, que le sentiment de cet acte de sévérité, dans un homme assez susceptible, ait contribué à accélérer sa mort, arrivée le 31 octobre de la même année. Edwin portait dans la société une disposition taciturne, un extérieur peu prévenant, et était en général d'un commerce peu agréable. Il avait une extrême vanité, que les applaudissements du public avaient encore

exaltée, et se croyait nécessaire au bonheur de la nation. Mais il était désintéressé, généreux, sensible, et les bizarreries de sa conduite avaient quelque chose de piquant qui les faisait excuser. Un de ses amis (John WILLIAMS) a publié, sous le nom d'Antoine Pasquin, un ouvrage intitulé *Excentricities, etc. Singularités de Jean Edwin, recueillies parmi ses manuscrits, et enrichies de plusieurs centaines d'anecdotes originales*; c'est l'ouvrage d'un homme d'esprit et de savoir; mais il est écrit, en quelques endroits, d'un style peut-être trop emphatique, et on est un peu choqué d'y voir les noms des plus grands hommes de la Grèce et de Rome rappelés à l'occasion d'un comédien. Cet ouvrage a été imprimé pour la 2^e fois à Londres, 1791, 2 vol. in-8°. — Une sœur d'Edwin, Mistriss WILLIAMS, a été fort en vogue à Londres pour ses prétendues connaissances dans la divination, qui attiraient chez elle des dames de la plus haute distinction. X—s.

EDWY, onzième roi d'Angleterre, de la dynastie saxonne, et fils d'Edmond 1^{er}, succéda à son oncle Edred en 955. Ses heureuses qualités donnaient les plus grandes espérances; il eût été adoré de son peuple, si, dès les commencements de son règne, il ne se fût pas trouvé engagé dans une malheureuse affaire contre les moines, dont ses vertus ne purent fléchir l'animosité. Il conçut une vive passion pour Elgiva, princesse du sang royal, et l'épousa, malgré les représentations de ses ministres et son degré de parenté, qui, d'après les canons de l'Eglise, était un empêchement au mariage. Le ressentiment profond des obstacles que les prélats avaient de leur côté mis à cette union, fit qu'il s'opposa de tout son pouvoir à la faveur que son prédécesseur avait accordée aux moines. Cette conduite lui fut fatale. Le jour de son couronnement, il venait de se retirer dans l'appartement où la reine était avec sa mère, lorsque St-Dunstan, suivi d'Odon, archevêque de Cantorbéry, força la porte, et accablant les deux époux des reproches les plus amers, repoussa le roi dans la salle du banquet. Edwy, à l'instigation d'Elgiva, chercha l'occasion de se venger d'une aussi grave insulte. Il ordonna à St-Dunstan de rendre compte de l'administration des finances qu'il avait gérées sous le règne d'Edred. Le ministre refusa, affirmant que les dépenses avaient été ordonnées par le feu roi. Edwy l'accusa de malversation et le bannit du royaume. Les partisans de St-Dunstan déclamèrent contre l'impiété du roi et de la reine, et après que les esprits eurent ainsi été aigris, Odon envoya une troupe de soldats dans le palais du roi, d'où la reine fut arrachée. On lui brûla le visage avec un fer rouge, pour détruire sa beauté fatale au repos de l'état, et on la traîna en Irlande, où elle devait finir ses jours dans l'exil. A peine guérie de ses blessures,

elle revenait en Angleterre, lorsqu'un parti aposté par Odon l'enleva. On poussa la barbarie jusqu'à lui couper les jarrets; elle expira peu de jours après, à Glocester, dans des douleurs affreuses. Les Anglais, au lieu d'être indignés d'une inhumanité aussi révoltante, reprochèrent à leur monarque sa désobéissance aux lois ecclésiastiques, et se soulevèrent contre lui. Edgar, le plus jeune de ses frères, fut placé sur le trône et mis en possession des provinces du nord. Edwy, accablé par tant de revers, mourut de chagrin, après un règne de quatre ans. On peut croire que le caractère d'Edwy a été noirci par les moines, seuls auteurs que l'on ait à consulter sur son règne. Ils le peignent comme un homme entaché de tous les vices. Les grâces de sa personne lui firent donner le nom de Beau.

E—s.

EDZARDI (ESDRAS), habile hébraïsant, naquit à Hambourg le 28 juin 1629, d'un ministre protestant. Il commença ses études dans cette ville, les continua à Leipsick et les acheva à Wittemberg. Edzardi voyagea beaucoup dans le dessein de perfectionner ses connaissances. Il vint à Bâle en 1650, où il profita des leçons de Buxtorf. Après avoir parcouru la Suisse, il habita successivement Strasbourg, Giessen, Rostock, Gripswald, etc. A Rostock il soutint des thèses publiques et prit le degré de licencié en théologie. Après avoir longtemps voyagé, il rentra dans sa patrie, et s'y livra à l'enseignement de l'hébreu et des autres langues orientales. En peu de temps il acquit une grande réputation, et vit se réunir autour de lui des auditeurs de toutes les parties de l'Allemagne. En vain lui offrit-on les emplois les plus honorables et les plus avantageux, rien ne put l'arracher à son genre de vie. Edzardi avait un but auquel toute autre considération cédait : il voulait conserver sa liberté pour travailler à convertir les juifs et à appeler les chrétiens à sa religion, il était protestant. Il convertit, dit-on, un grand nombre des premiers, mais ne put séduire les seconds. Ce savant mourut à Bâle le 1^{er} janvier 1708. Nous ne connaissons de ses ouvrages imprimés que des thèses intitulées : *De præcipuis doctrinæ christianæ capitibus adversus judæos et photianianos*. On conserve dans la bibliothèque de l'université de Bâle plusieurs de ses lettres manuscrites, adressées à Buxtorf.

J—N.

EDZARDI (SÉBASTIEN), fils du précédent, naquit en 1673 à Hambourg, voyagea à 18 ans en Hollande et en Angleterre; de là il alla à Wittenberg, où il fut nommé *Magister* en 1695, adjoint à la faculté de philosophie en 1696, et enfin professeur de logique et de métaphysique au gymnase de Hambourg en 1699. Après la mort de son père (1708), il entreprit aussi de convertir à la religion luthérienne les juifs qui abondaient à Hambourg. Mais comme

il n'y mit pas le même zèle, il n'eut pas les mêmes succès. Il ne possédait pas les langues orientales aussi bien que son père, mais il avait des connaissances beaucoup plus étendues. Il faisait son bonheur des discussions polémiques; du reste, il y apportait des sentiments d'aigreur et de colère qui le rendirent grossier et caustique. On a de lui plusieurs écrits de ce genre, en allemand et en latin, contre Leclerc, Breithaupt, Weissmann, et surtout contre les calvinistes. On en peut trouver le catalogue dans le *Dictionnaire des Savants* de Thiessen à Hambourg, t. 1, p. 148. Cinq de ses productions ont été brûlées à Berlin en 1705 par la main du bourreau. Il mourut à Hambourg le 10 juin 1736, âgé de 63 ans.

S—L.

EDZARDI (JEAN-ESDRAS), frère aîné du précédent, naquit à Hambourg; après y avoir fait ses études, il visita les plus célèbres universités d'Allemagne et de Suisse, professa à Rostock, et fut fait ensuite ministre de l'église de la Ste-Trinité, à Londres. Il y mourut en 1713, et laissa un bel ouvrage sur l'histoire ecclésiastique d'Angleterre. — EDZARDI (Georges-Eléazar), deuxième frère du précédent, né à Hambourg le 22 janvier 1661, obtint, en 1685, la chaire de grec et d'histoire dans sa patrie, et la remplit avec honneur pendant trente-deux ans, jusqu'à ce qu'on le nomma, en 1717, professeur des langues orientales; il mourut le 23 juillet 1727. C'était un illustre philologue qui, entre différents programmes, a publié en latin, avec des notes, plusieurs traités talmudiques.

C. T—Y.

ECKHOUT (GERBRANT VAN DEN), peintre, naquit à Amsterdam le 19 août 1621 d'un orfèvre. Il fut placé dans l'école de Rembrandt, saisit bien sa manière, et fit, en grand comme en petit, un nombre considérable de portraits remarquables par la vigueur du coloris. On assure que celui du père du jeune artiste étonna Rembrandt lui-même. Quelque lucratif que fût ce genre pour van den Eeckhout, il préférerait celui de l'histoire, qu'il peignit avec succès, puisque, selon Descamps, ses compositions sont riches et remplies de jugement, et qu'il avait le talent très rare de marquer les différents caractères sur les physionomies. Le même biographe cite comme deux de ses plus beaux tableaux d'histoire : *Jésus-Christ au milieu des Docteurs* et *l'Enfant Jésus dans les bras du vieillard Siméon*. Il les avait vus en Hollande. L'électeur palatin et plusieurs amateurs hollandais possédèrent aussi des productions de Gerbrant van den Eeckhout. La fidélité qu'apportait ce peintre à imiter la manière de Rembrandt, ne lui permit pas d'éviter les défauts de ce célèbre artiste. Comme lui, il manquait de correction dans le dessin et d'exactitude dans le costume de ses personnages historiques. Il modifia sa manière en faisant ses fonds plus

clairs que ceux des tableaux de son maître. Gerbrant van den Eeckhout mourut célibataire le 22 juillet 1674, à 53 ans. Ses ouvrages sont peu connus en France. D—T.

ECKHOUT (ANTOINE VAN DEN), peintre, naquit à Bruges, vers le milieu du 17^e siècle. Il fit avec Louis de Deyster, son ami et depuis son beau-frère, le voyage d'Italie; et peignit de concert avec lui des tableaux dont Deyster faisait les figures et Eeckhout les fruits et les fleurs. Lorsqu'il acheta, deux ans après son retour dans sa patrie, la charge de conseiller orateur à la prévôté ecclésiastique, il n'en fut pas moins assidu à peindre, et on recherchait ses tableaux tout nombreux qu'ils étaient. Les agréments dont il jouissait dans sa patrie ne purent l'y retenir, il voulut revoir l'Italie, et, avant d'y arriver, il périt par une mort funeste. S'étant embarqué, il vint par hasard à Lisbonne, où ses ouvrages ne furent pas moins estimés qu'ailleurs. Sa figure, son éducation, son esprit, contribuèrent encore à ses succès. Ils furent tels, qu'après un séjour de deux ans dans cette ville, il y épousa une fille de qualité, fort riche; mais un jour qu'il se promenait dans son carrosse, il reçut un coup de feu dont il mourut aussitôt. Sa famille ne put parvenir à connaître les auteurs de ce lâche attentat, dont on soupçonna des rivaux jaloux de son bonheur. Van den Eeckhout, mort ainsi malheureusement en 1695, devait avoir alors quarante et quelques années. Les tableaux de cet artiste étaient dans le goût de ceux des peintres de fleurs d'Italie, et il se servait habituellement des nombreuses études qu'il avait faites dans ce pays. D—T.

EFFEN (JUSTE VAN), né à Utrecht, le 21 avril 1684, était fils d'un officier réformé, qui n'avait d'autre fortune qu'une modique pension. Il perdit son père au moment où il venait de terminer ses études, et ce malheur le laissa l'unique soutien de sa mère et d'une sœur plus jeune que lui. Quelques personnes, qui prenaient intérêt à Van Effen, le firent agréer au baron de Welderen, pour gouverneur de son fils. Cette place le mettait à l'abri du besoin; mais il ne pouvait soulager sa famille, comme il l'aurait désiré, et c'est à quoi il résolut de faire tourner son goût pour la littérature. Le premier ouvrage qu'il publia fut le *Misanthrope*, espèce de feuille périodique dont le *Spectateur* d'Addison lui avait fourni le modèle et qui eut un succès remarquable. Il travailla ensuite avec quelques-uns de ses amis, au *Journal littéraire de la Haye*, l'un des écrits de ce genre où l'on trouve le plus d'érudition, de saine critique et surtout d'impartialité. Il accompagna en Suède, en 1719, le prince de Hess Philippsthal qui avait promis de prendre soin de sa fortune; abandonné par son protecteur, il revint à la Haye, plus pauvre que quand il en était parti, et recommença à travailler aux journaux. Une que-

relle littéraire que lui suscita Camusat, lui causa un vif chagrin, et pour le faire cesser, il se retira à Leyde, avec un jeune homme dont il surveillait l'éducation. Il se livra dans cette ville à de nouvelles entreprises littéraires, qui lui procurèrent quelque argent, mais accrurent peu sa réputation. Le comte de Welderen, envoyé par les états généraux en Angleterre, prit Van Effen pour secrétaire, et à son retour de cette mission, lui procura la place d'inspecteur des magasins de Bois-le-Duc; il la remplit pendant huit ans et mourut en cette ville le 18 septembre 1735. On ne trouve dans aucun dictionnaire la liste complète des ouvrages de Van Effen, presque tous anonymes; c'est ce qui nous a déterminés à donner quelque étendue à celle-ci. 1^o *Le Misanthrope*, la Haye, 1711 et 1712, 2 vol. in-8^o; il en parut une 2^e édition, en 1726, augmentée de la *Relation du voyage de l'auteur en Suède*. 2^o *Journal littéraire*, la Haye, 1715 et années suivantes (voy. BARRE DE BEAUMARCHAIS); Van Effen y travailla jusqu'en 1718 et plusieurs volumes sont entièrement de sa rédaction. 3^o *La Bagatelle ou Discours ironiques où l'on prête des sophismes ingénieux au vice et à l'extravagance, pour en mieux faire sentir le ridicule*, Amsterdam, 1718 - 1719, 3 vol. in-8^o; Lausanne, 1743, 2 vol. in-12. Cet ouvrage n'eut pas le même succès que les précédents. 4^o *Le nouveau Spectateur français*; il n'en a paru que 28 numéros, dont quatre sont employés à l'examen des ouvrages de Houdard de la Motte, qui le remercia de son impartialité. 5^o *Le Spectateur hollandais*, Amsterdam, 1731 - 1735, 12 vol. in-8^o, en hollandais, et par cette raison peu connu en France. 6^o *Parallèle d'Homère et de Chapelain*. Ce petit ouvrage, dans lequel Chapelain est mis fort au-dessus d'Homère, a été inséré dans les différentes éditions du *Chef-d'œuvre d'un inconnu* (voy. SAINT-HYACINTHE). On l'a aussi imprimé séparément, la Haye, 1714, in-8^o. Les lettres initiales qu'on voit sur le frontispice l'avaient fait attribuer à Crousaz, professeur à l'académie de Lausanne. 7^o *Les Aventures de Robinson Crusoe*, traduit de l'anglais de Dan. de Foë, Amsterdam, 1720 et 1721, 3 vol. in-12 (voy. FOË). Cette traduction eut un grand succès; St-Hyacinthe passe pour y avoir eu part. 8^o *Le Comte du Tonneau*, traduit de l'anglais de Swift, la Haye, 1721, 3 vol. in-12. 9^o *Pensées libres sur la religion, l'Eglise et le bonheur de la nation*, traduit de l'anglais de Mandeville, la Haye, 1722, 2 vol. in-12, réimprimées plusieurs fois. (Voy. MANDEVILLE.) 10^o *Le Mentor moderne*, traduit de l'anglais d'Addison, Amsterdam, 1723, 3 vol. in-12. L'original contient 175 discours; Van Effen n'en a traduit que 146. Les 29 autres, qui sont de Stéele, traitent d'objets politiques que le traducteur jugea sans intérêt. 11^o *Histoire métallique des dix-sept provinces*

des Pays-Bas, traduite du hollandais de Van Loon, la Haye, 1732, 5 vol. in-fol. Les deux premiers volumes sont les seuls qu'ait traduits Van Effen; les trois autres l'ont été par l'abbé Prévost. On attribue encore à cet infatigable écrivain *les Petits Maîtres*, comédie en 5 actes et en prose, Amsterdam, 1719, in-8°. *Essai sur la manière de traiter la controverse*, Utrecht, 1730, in-8°. Enfin il a eu part au *Journal historique, politique et galant*, commencé en 1719, et dont il n'a paru que quatre numéros; et on trouve plusieurs morceaux de lui dans la *Bibliothèque française* (de du Sauzet), et dans le *Je ne sais quoi* de Cartier de Saint-Philippe. W—s.

EFFIAT (ANTOINE-COIFFIER, marquis d'), maréchal de France, etc., naquit en 1581. Il était petit-fils de Gilbert II, chevalier de l'ordre du roi, décoré de cet ordre sur le champ de bataille de Cérisolles, en 1544, puis tué à la bataille de Moncontour, et fils de Gilbert III, lieutenant pour le roi dans la Basse-Auvergne, tué en 1589 à la bataille d'Issoire. Antoine Coiffier, resté ainsi orphelin dès son bas âge, fut tendrement chéri par son grand-oncle maternel, Martin *Ruscé* de Beaulieu, alors secrétaire d'état, qui lui donna une grande partie de ses biens, sous la condition de prendre le nom et les armes des *Ruscé*. Il obtint, après la mort de cet oncle, la place de général réformateur des mines et minières de France, et s'étant bientôt fait remarquer par le cardinal de Richelieu, il fut successivement employé à la guerre, dans l'administration, dans les ambassades, et partout il confirma l'opinion qu'il avait fait concevoir de sa capacité. En 1616 il fut fait premier écuyer de la grande écurie; en 1617 capitaine des chevaux-légers de la garde du roi. Il se distingua alors en plusieurs occasions, notamment au siège de la Rochelle, où il servait comme maréchal de camp, et fut fait en 1620 chevalier des ordres. En 1624 il se rendit à Londres en qualité d'ambassadeur extraordinaire, pour négocier le mariage de Henriette de France avec Charles I^{er}. Peu de temps après son retour, il fut nommé surintendant des finances, et c'est en cette qualité qu'il présenta, en 1626, à l'assemblée des notables, l'état des finances du royaume (1). En 1629 il exerça, par commission, l'emploi de grand maître de l'artillerie, et n'ayant pas été, à la fin de la campagne, fait maréchal de France, comme il s'y attendait, il quitta la cour et se retira dans ses terres; mais bientôt, rappelé par le roi, il fut envoyé, en 1630, comme lieutenant général, pour commander en Piémont, où il se distingua aux combats de Veillane, de Cari-

guan et à la prise de Saluces. Le 1^{er} janvier 1631 il fut nommé maréchal de France, et, l'année suivante, le roi lui confia le commandement de l'armée d'Alsace; mais, attaqué d'une fièvre inflammatoire au moment où il marchait sur l'électorat de Trèves, il succomba le 27 juillet 1632, à l'âge de 51 ans, dans le village de Luzellstein, en Lorraine. Etant mort au moment où un grand commandement allait lui fournir l'occasion de déployer ses talents militaires, on ne sait pas jusqu'où il aurait porté sa réputation dans cette carrière; mais il laissa celle d'homme habile dans tous les emplois qu'il exerça, et celle d'homme libéral et bien-faisant dans la province qu'il habitait. Il rebâtit presque en entier le bourg d'Effiat (en Auvergne); y fonda une église, un hôpital, puis un collège, qu'il confia aux pères de l'Oratoire, pour y élever à ses frais douze gentilshommes nés dans les provinces d'Auvergne, de Bourbonnais et d'Anjou, dont il était gouverneur: ce collège, devenu célèbre, n'a cessé d'exister qu'à la révolution. Le maréchal d'Effiat laissa quatre enfants, qui ont plus ou moins figuré dans l'histoire: 1^o MARTIN COIFFIER, dont le fils, ANTOINE COIFFIER, marquis d'Effiat, chevalier des ordres, premier écuyer de Monsieur, a été impliqué par quelques historiens dans l'affaire de la mort singulière de Madame, duchesse d'Orléans. 2^o HENRI COIFFIER, marquis de Cinq-Mars, grand écuyer de France à 19 ans, et décapité à 22 ans (*voy. Cinq-Mars*). 3^o CHARLES COIFFIER, abbé d'Effiat, connu par ses liaisons avec Ninon de l'Enclos. 4^o MARIE COIFFIER, mariée d'abord à Gaspard d'Alègre, dont elle fut séparée d'une manière assez étrange, pour épouser le maréchal de la Meilleraye. Il nous reste du marquis d'Effiat divers écrits, pour l'histoire tant militaire que financière et politique du règne de Louis XIII. 1^o *L'état des affaires des finances, présenté en l'assemblée des notables*, par le marquis d'Effiat, surintendant d'icelles, 1626, t. 12 du *Mercur françois*. 2^o *Discours de son ambassade en Angleterre*, etc., ib.; 3^o *Lettres du marquis d'Effiat sur les finances*, dans les factums du sieur Sagüez, in-4^o; 4^o *Les heureux progrès des armées de Louis XIII en Piémont*; depuis juillet 1630; dans le *Recueil de diverses révolutions*, Bourg-en-Bresse, 1632; 5^o *Mémoires concernant les dernières guerres d'Italie, depuis 1625 jusqu'en 1632*, Paris, 1662, 1 vol. in-12; 1669, 1682, 2 vol. in-12; 6^o Plusieurs mémoires manuscrits et recueils de lettres conservés dans diverses bibliothèques. Z.

EGASSE DU BOULAY. *Voyez BOULAY.*

EGBERT, ECBERT ou ECKBERT, archevêque d'York, fut un des plus illustres prélats de son siècle. Issu du sang royal, il était frère d'Eadbert, qui, après avoir régné glorieusement sur les Northumbres, pendant plus de

(1) Rien ne prouve mieux la sagesse de l'administration du marquis d'Effiat, que le taux de l'intérêt, qu'il avait trouvé au denier 10, et qu'il réduisit au denier 25. Le grand Colbert ne put le porter qu'au denier 20.

vingt ans, abdiqua un pouvoir dont il n'avait usé que dans l'intérêt de ses peuples, et vint goûter à l'ombre des autels une paix qu'il n'avait pas connue sur le trône. Egbert, le cadet, destiné dès son enfance à l'état ecclésiastique, entra de bonne heure dans un cloître, où il puisa, sous la direction de maîtres habiles, avec l'amour des vertus chrétiennes, le goût des saintes lettres, qu'il cultiva toute sa vie avec ardeur. Il sortit de sa retraite en 732, pour occuper le siège épiscopal d'York, où l'avait appelé le vœu du peuple et du clergé. C'est alors que le vénérable Bède (voy. ce nom), son ami, lui adressa cette lettre, sur les devoirs d'un prélat chrétien, restée l'un des monuments historiques les plus curieux de l'époque, parce qu'elle contient un tableau fidèle de l'Etat de l'église, dans ces temps reculés. Quelques auteurs disent qu'Egbert reçut le *pullium* du pape Zacharie, en 735; mais si c'est ce pontife qui lui envoya le signe de la dignité métropolitaine, ce ne put être au plus tôt qu'en 741, puisque cette année est celle de son avènement à la chaire de St-Pierre. Egbert remplit avec zèle tous les devoirs que lui imposait son rang dans la hiérarchie ecclésiastique; il fit fleurir la discipline dans son diocèse, et ne négligea rien pour y propager le goût de l'étude. Il avait formé en faveur des jeunes élèves une bibliothèque remarquable pour le temps, et dont le célèbre Alcuin (voy. ce nom), son disciple, fut ou dut être le premier conservateur. En 758, il admit son frère Eadbert au nombre de ses clercs, en lui donnant la tonsure, et mourut en 767. On a de cet illustre prélat : 1° *Dialogus de ecclesiastica institutione*. Ce dialogue, publié par Jacq. Warée, Dublin, 1664, in-8°, et par Henri Warton, avec quelques opuscules de Bède, Londres, 1693, in-4°, a depuis été réimprimé dans les diverses éditions des conciles. 2° *Constitutiones ecclesiasticæ*. Cette compilation, faite par Egbert ou d'après ses ordres, est divisée en 4 livres; les copies n'en sont pas rares en Angleterre; mais on n'en a publié que des fragments plus ou moins étendus. Le tome premier du *Recueil* des conciles d'Angleterre, par Spelman, en contient un long extrait sous ce titre : *Egberti edictis et canonibus sanctorum Patrum capitula* 145. Le P. Morin (voy. ce nom) a reproduit cet extrait dans les *Antiqui pœnitentiales*, à la suite de son traité sur l'administration du sacrement de pénitence dans les premiers siècles de l'Eglise. Précédemment, Antoine Augustin (voy. ce nom) avait publié dans ses *Canones pœnitentiales*, mais en l'attribuant à Bède, un autre fragment de l'ouvrage d'Egbert, sous ce titre : *de Remedio peccatorum capitula* 15. Spelman avait recueilli ce fragment; mais David Wilkins (voy. ce nom) ne s'est pas contenté de rassembler, dans son édition des conciles

d'Angleterre, les extraits déjà publiés de la collection d'Egbert; il en a donné 15 chapitres inédits, après avoir revu les autres sur les manuscrits avec le plus grand soin. C'est donc là qu'il faut chercher les règles de la discipline d'Angleterre au 8° siècle. Quoi qu'en dise Barbier dans son *Examen des dictionnaires*, p. 303, l'art. *Egbert*, dans Moréri, n'est propre qu'à jeter dans l'erreur ceux qui, sur son témoignage, le liraient avec confiance. W—s.

EGBERT, roi de Westsex, qui finit par réunir en sa personne tous les Etats de l'héptarchie, eut pour père Alchmond, descendant en ligne directe de Cerdic, fondateur de ce royaume. Le trône était occupé, depuis 784, par l'usurpateur Brithric, qui n'appartenait que de loin à la maison royale. Ce roi conçut une vive jalousie contre Egbert, que ses qualités brillantes rendaient l'idole du peuple. Egbert, sentant le danger de sa position, se retira secrètement en France. Il y fut favorablement accueilli par Charlemagne. Son séjour à la cour de ce monarque devint la source de sa gloire et de sa prospérité. « Familiarisé avec les mœurs françaises, dit Hume, il porta dans son pays les « vrais trésors de la nation, la plus célèbre, « selon Guillaume de Malmesbury, de toutes « les nations occidentales, par sa valeur et son « urbanité, et il apprit à polir la rudesse et la « barbarie du génie saxon. » Un accident fit périr Brithric en 799. Egbert fut aussitôt appelé pour monter sur le trône de ses ancêtres. Il tourna ses armes contre les Bretons de Cornouaille et du pays de Galles, et les défit dans plusieurs batailles; mais il fut interrompu dans sa conquête par l'invasion de Bernulf, roi de Mercie. Les Merciens étaient sur le point d'établir leur autorité souveraine sur toute l'héptarchie. Il ne restait d'Etat libre que celui de Westsex, bien inférieur en étendue à la Mercie. Egbert marcha contre les Merciens, et remporta sur eux une victoire si complète à Ellendum en Wiltshire, qu'il porta un coup mortel à leur puissance. Il entra en personne dans leur pays, du côté d'Oxford, envoya dans le royaume de Kent une armée sous les ordres de son fils aîné Ethelwolf, qui en expulsa le roi tributaire. Le royaume d'Estsex fut conquis avec la même facilité. Les Estangles, indignés du joug Mercien, se mirent sous la protection d'Egbert. Le roi de Mercie, qui marcha contre eux, fut défait et tué; son successeur eut le même sort. Egbert pénétra sans peine dans le cœur du royaume de Mercie et le subjuguait. Persuadé que des moyens de douceur soumettraient sûrement les Merciens, il consentit qu'un de leurs compatriotes gardât le titre de roi, dont il conserva réellement l'autorité. L'anarchie de Northumberland lui facilita la conquête de ce royaume. Il accorda aussi à ce pays un roi tributaire. Ce fut ainsi que les exploits heureux et la politique

prudente d'Egbert parvinrent, en 827, à réunir tous les Etats de l'heptarchie en un seul royaume, qui avait à peu près la même étendue que ce que l'on appelle aujourd'hui l'Angleterre proprement dite. Cinq ans après ce grand événement, les Danois, qui, depuis 873, avaient fait plusieurs descentes en Angleterre, essayèrent d'autres expéditions du même genre. La première fois ils se rembarquèrent impunément avec le fruit de leur pillage; mais l'année suivante ils furent attaqués par Egbert, à Charmouth dans le Dorsetshire. Malgré la perte énorme éprouvée par Egbert, qui fut obligé de faire retraite et se sauva avec peine, les Danois virent qu'ils devaient s'attendre à une résistance vigoureuse de la part d'un prince si vaillant; ils firent donc alliance avec les Bretons de Cornouaille, et deux ans après entrèrent avec eux dans le Devonshire. Egbert les tailla en pièces à Hengesdown, ou Hengist-Hill. Pendant que l'Angleterre était en proie aux inquiétudes de nouvelles invasions, Egbert, qui seul était capable de la préserver de ces calamités, mourut en 837, laissant la couronne à son fils Ethelwolf. C'est Egbert qui a donné le nom d'Angleterre à l'ensemble des royaumes réunis sous son sceptre. E—s.

EGÈDE (JEAN), que l'on peut appeler l'apôtre moderne du Groenland (*Groenland*) (1), né le 31 janvier 1686, dans la paroisse de Trondenes, située dans le Nordland, portion de la Laponie norvégienne, appartenait à une famille pauvre. Son père exerçait dans cette province les fonctions de *sorenskriver* ou magistrat, et sa mère était également fille d'un magistrat norvégien. Après avoir été nommé en 1707 pasteur de la paroisse de Vaagen, dépendant avec tout le Nordland du diocèse de Drontheim (*Trondhiem*), Egède épousa la même année, Gertrude Rasch. A cette époque, le Groenland, découvert par les Islandais vers l'an 877, et où des colonies norvégiennes, qu'on assurait avoir été très florissantes, s'étaient successivement établies et avaient fondé un grand nombre d'églises et de monastères, semblait tout à fait abandonné. La pêche de la baleine attirait encore sur la côte occidentale quelques rares navires de la mère-patrie; mais les glaces flottantes avaient complètement envahi la partie orientale de cette contrée, où l'opinion générale plaçait l'*OEsterbygd*, ou l'établissement oriental le plus

florissant des anciennes colonies norvégiennes, qu'une vaste étendue de mer inabordable séparait de l'Islande. Tous les récits qu'on faisait à ce sujet et auxquels le jeune et enthousiaste Egède ajoutait foi, étaient avidement recueillis par lui (1). Ils enflammèrent son imagination et lui firent concevoir l'idée de convertir à la foi chrétienne les idolâtres habitants de la côte occidentale, et d'apporter des secours religieux à ses anciens compatriotes qu'il croyait exister sur la côte opposée. Le plan qu'il dressa à cette occasion pour l'instruction et la conversion des Groenlandais, et l'offre qu'il faisait d'aller en personne coopérer à cette bonne œuvre, reçurent l'approbation de l'archevêque de Trondhiem, d'où ressortissait le Groenland, et il ne fut pas moins bien accueilli par l'évêque de Bergen. Ces deux prélats s'empressèrent de le recommander au roi de Danemark, Frédéric IV; mais les embarras et les dépenses de la guerre dans laquelle ce souverain était alors engagé contre la Suède, ayant fait négliger le projet d'Egède, celui-ci, qu'aucun obstacle ne pouvait arrêter, dédaignant les railleries dont on l'accablait et les bruits qu'on faisait circuler contre lui, chercha à obtenir de simples négociants les secours et l'appui que le gouvernement ne lui accordait pas. Mettant son principal espoir dans la protection divine, il n'hésita point, quoiqu'il fût sans fortune et déjà père de deux enfants, à résigner le pastoralat de Vaagen et à se rendre à Bergen, pour y stimuler le zèle des négociants de cette principale place de la Norvège, en s'efforçant de leur prouver qu'en même temps que par des prédications et des instructions religieuses il s'efforcerait de convertir à la foi chrétienne les idolâtres groenlandais, et d'améliorer le sort spirituel des anciens colons, leurs intérêts matériels ne seraient pas négligés, et qu'ils pourraient faire des échanges avantageux avec les naturels et obtenir en outre, comme les Hollandais, des bénéfices considérables de la pêche de la baleine. De même que le gouvernement, la plupart de ces négociants furent sourds à sa voix. Mais la mort de Charles XII, tué devant Frédérickshald, le 11 décembre 1718, ayant permis d'espérer que la paix ne tarderait pas à être rétablie entre le Danemark et la Suède, Egède se rendit en toute hâte à Copenhague, et dans une audience que Frédéric IV lui accorda, il parvint à obtenir, pour les négociants de Bergen, l'autorisation de former une com-

(1) Dans le tome 3 des Mémoires historiques sur le Groenland (*Groenland's Historiske mindesmærker*), la Société des antiquaires du nord de Copenhague a donné, en 1845, un aperçu chronologique de l'histoire ancienne et moderne du Groenland, qui semblerait prouver que ce pays a eu, antérieurement à Egède, une longue série d'évêques, dont plusieurs, suivant M. C. Pringel, ne se sont jamais rendus dans leur diocèse, et qui étaient pour ainsi dire des évêques *in partibus*. Ce pays a été visité, postérieurement à ce missionnaire, par Paul de Lowenhorst, par le lieutenant Christian Thstrup Egède, par C. A. Rothe, tous trois de 1785 à 1787, à la recherche de la côte orientale; par K. L. Riesecke, de 1806 à 1813; par John Ross, en 1818, par W. Scoresby le jeune, en 1822, par le capitaine danois W. A. Graah, de 1829 à 1830, et enfin par O. V. Kielsen, lequel, parti pendant cette dernière année de la colonie d'Helsingborg, a fait un voyage dans l'intérieur.

(1) Les personnes les plus compétentes sont convaincues aujourd'hui que l'*OEsterbygd*, ou établissement oriental de l'ancien Groenland, était situé, ainsi que le *Vesterbygd*, ou établissement occidental, sur les côtes occidentales et méridionales. Nous citerons, parmi ceux qui ont défendu cette opinion, H. P. Eggers, dans sa Dissertation *Om den sande beliggenhed af Groenlands Osterbygd*, couronnée en 1793 par la Société d'économie domestique de Copenhague (*Landhuus - Holdning - Selskabets Skrifster*); le capitaine Graah, dans la relation de son voyage d'exploration à la recherche de l'*OEsterbygd*, etc., opinion que ne partage pas le *Conversation's Lexicon*, traduit dans l'*Encyclopédie des gens du monde*, où l'on suppose gratuitement que l'un de ces anciens établissements était dû aux Norvégiens, et l'autre aux Danois.

pagnie du Groenland avec la promesse de certains privilèges. Il s'écoula encore quelque temps avant que ce projet fût mis à exécution, par suite d'obstacles sans nombre qui ne purent décourager Egède et qu'il parvint à vaincre par ses exhortations et surtout en souscrivant à l'entreprise pour une somme de 300 rixdales (environ 900 francs) qui composait à peu près toute sa fortune. Dans les premiers mois de 1721, une petite compagnie groenlandaise fut constituée à Bergen, au capital de 8 à 10,000 rixdales (24 à 30,000 francs), avec lequel il acheta un navire qui reçut le nom de *l'Espérance* (*Haabet*) et devait hiverner dans le Groenland. On en frêta en même temps deux autres, dont une *Hourque* destinée à faire la pêche et une galiote, qui devait être consacrée à porter en Danemark l'annonce de l'heureuse arrivée d'Egède et de ses compagnons. L'expédition mit à la voile le 31 mai 1721; bientôt la hourque ayant touché sur le *Statenhuk*, pointe méridionale du Groenland, et fait de fortes avaries, fut obligée de retourner en Europe pour les réparer. Les deux autres navires, qui avaient manqué plusieurs fois de se perdre au milieu des glaces flottantes, atteignirent enfin heureusement Imeriksok et trouvèrent ensuite un bon port d'hivernage et un lieu de radoub à l'île qui fut appelée *Haabet*, du nom du navire à bord duquel se trouvait Egède. Celui-ci fonda une petite *loge* ou colonie qui prit plus tard le nom de *Godthaab* (Bonne espérance) et fut transportée sur le continent. Egède, qui avait reçu le titre de chef de l'établissement et de directeur des missions auquel le roi avait attaché un traitement annuel de 300 rixdales (900 francs), employa les deux premières années de son séjour dans le Groenland à visiter les environs de *Baals Revier* et à entretenir des relations avec les naturels, dont il ne tarda pas à apprendre la langue. Ses manières affables lui firent bientôt obtenir leur confiance, et leur bonheur devint l'objet de ses constants efforts, quoiqu'il n'eût pas tardé à s'apercevoir qu'ils ne pouvaient être les descendants des Européens, qui, 300 ans auparavant, avaient habité ce pays. Il les instruisit dans les préceptes du christianisme et en fit baptiser un assez grand nombre, sans négliger toutefois les intérêts de la compagnie confiée à ses soins. Dans l'été de 1723, le collège des missions et les directeurs de la compagnie lui ayant transmis les ordres du roi et son désir d'obtenir, par tous les moyens possibles, des informations sur la côte orientale où l'on supposait qu'avaient été formés les premiers établissements des colons norvégiens, depuis longtemps perdus de vue, il s'empressa, quoique la saison fût avancée, d'entreprendre à cet effet un voyage d'exploration. Convaincu, comme presque tous ses contemporains, que l'*OEsterbygd* ou établissement de l'est, existait ou avait existé dans la partie orientale du pays et

que ce qu'on appelait le détroit de Frobisher, placé à cette époque sur toutes les cartes du Groenland vers le 62° de latitude septentrionale, traversait cette contrée, il pensa qu'en le suivant on prenait le plus court chemin pour atteindre la colonie sur laquelle le roi désirait des renseignements. Le 9 août, Egède se mit en route avec deux sloops et arriva au point où, suivant les cartes, devait se trouver l'embouchure occidentale du détroit de Frobisher. Il fut confirmé dans sa croyance de l'existence de ce détroit, lorsque à la latitude indiquée, non-seulement il atteignit une masse énorme de glaces flottantes, placées le long de la côte, mais qu'il vit également une sorte de golfe ou canal (*bugt eller Revier*), également encombré de glaces, s'étendre à une grande distance dans l'intérieur des terres (1). Il lui parut qu'il n'était pas invraisemblable que toute cette glace vint par ce détroit de la côte orientale; mais les Groenlandais qui l'accompagnaient lui apprirent que ce canal n'était autre qu'un golfe très-bien connu, pénétrant profondément dans les terres et près duquel ils se rendaient fréquemment dans l'été pour y chasser les rennes (2). Ils l'informèrent en même temps que les glaces flottantes venaient certainement de la côte orientale, non à travers quelque détroit, mais par le sud, aux environs de la pointe *Statenhuk*. Par un vent de terre elles s'arrimaient, suivant eux, dans toutes les anses et dans tous les golfes, le long de la partie méridionale de la côte occidentale. Trompé dans ses espérances de trouver une route qui le conduisit directement à la côte orientale, en traversant le continent du Groenland, Egède se dirigea vers le sud, jusqu'à ce qu'il eût atteint l'île de Nennortalik. Son intention était de suivre la côte et d'arriver ainsi de l'autre côté du cap; mais son équipage refusa d'aller plus loin, la saison lui paraissant trop avancée, parce que les jours étaient devenus plus courts, que le temps était tempétueux et enfin parce qu'ils manquaient de vivres suffisants pour entreprendre un tel voyage. Egède se vit donc forcé de retourner sur ses pas, le 26 août, après avoir trouvé, près d'un endroit appelé *Kakortok*, une ruine remarquable, qui prouvait que les Islandais avaient fait anciennement des constructions dans ce lieu, où l'on a découvert plus tard beaucoup de restes de ces temps reculés; il était de retour à *Godthaab* le 13 septembre. Après une autre excursion faite par Egède, avec des baleiniers, on fonda, en 1724,

(1) M. le professeur Rafn suppose que c'est le golfe profond de glace (*den dybe Iseford*) de *Sermeliarsuk*, situé à environ 12 milles au sud de la colonie de *Frederikshaab*. (*Groenlands Historiske Mindesmærker*, 5e Bind, p. 729, note.)

(2) Jean Egède est le premier qui a relevé cet erreur géographique; il a fait disparaître le détroit de Frobisher sur la carte originale du Groenland qui accompagne son ouvrage si connu, et traduit en plusieurs langues portant pour titre: *Det Gamle Groenlands nye Pørlustration*, Copenhague 1741, in-4°. (Voir à la fin de l'article.)

sur l'île Nepisene, une nouvelle loge, abandonnée la même année et peu après brûlée par les Hollandais, qui, eux aussi, se livraient à la pêche de la baleine dans les eaux du Groenland. Les pertes éprouvées par la compagnie des armateurs de Bergen l'ayant déterminée à se dissoudre, le gouvernement danois ne voulant abandonner, ni la mission du Groenland, ni la colonie établie dans ce pays, continua, pendant les sept années qui s'écoulèrent de 1727 à 1733, à soutenir la mission et à entretenir, pour son compte et à ses frais, des relations maritimes entre le Danemark et le Groenland. A la mort de Frédéric IV, cependant (octobre 1730) les plans et les projets adoptés par ce prince, relativement au Groenland, avaient été presque entièrement abandonnés par Christian VI, son successeur. Effrayé des énormes dépenses qu'entraînaient, sans résultats avantageux, les établissements formés dans cette contrée lointaine et inhospitalière, il donna l'ordre d'embarquer et de ramener dans leur patrie tous les colons. Egède eut cependant la faculté de rester dans le pays avec les hommes qui consentiraient à partager son sort. On promit dans ce cas de lui laisser des vivres pour un an, mais en l'informant qu'il ne devrait plus s'attendre à aucun autre secours ou appui du gouvernement. Le zélé missionnaire, dont on avait justement prévu les intentions, n'hésita pas un instant; abandonné par les deux prêtres qui l'avaient jusque-là aidé dans ses fonctions ecclésiastiques, il parvint à déterminer huit à dix matelots à rester avec lui et avec sa famille. Guidés par ses conseils et soutenus par son active intelligence, les nouveaux colons avaient trouvé moyen de pourvoir à tous leurs besoins, tandis que leur protecteur continuait à catéchiser les naturels, lorsqu'un navire danois aborda à Godthaab le 20 mai 1733. Il apportait, avec des provisions de toute espèce, un rescrit du roi adressé à Egède, lui annonçant une allocation annuelle de 2,000 rixdales (6,000 francs) pour l'entretien de la mission et l'intention du roi, non seulement de rétablir les relations commerciales avec le Groenland, mais de les accroître. Ce fut peu de mois après la réception de ces heureuses nouvelles, qu'une terrible épidémie, la petite vérole, fit d'affreux ravages parmi les naturels surtout. Depuis la fin du mois d'août 1733, jusqu'au mois de juin de l'année suivante, qu'elle dura, Egède, sa digne femme et les trois frères moraves que le roi lui avait envoyés, consacrerent tous leurs instants à donner des soins aux malades, qu'ils ne quittaient jamais, ni nuit, ni jour (1). Vers la fin de 1735, Jean Egède perdit sa femme, la fidèle compagne de tous ses travaux. Sa piété, sa résignation aux décrets de la Providence l'empêchèrent seuls de succomber à sa douleur; mais accablé lui-même

(1) Cette épidémie a été la plus désastreuse de toutes celles de même nature qui ont affligé le Groenland.

d'infirmités, il se détermina après un séjour de quinze années au Groenland, à s'embarquer le 9 août 1736, pour retourner dans sa patrie, avec son plus jeune fils, Nicolas, ses deux filles et les restes mortels de sa femme. Arrivé heureusement à Copenhague, le 24 septembre, il séjourna pendant quelques années dans cette capitale, où il obtint la création d'un séminaire groenlandais. Il s'y occupait de l'instruction de plusieurs candidats missionnaires auxquels il faisait connaître la rude contrée à laquelle il avait voué son existence, ainsi que la langue de ses habitants; et de la publication des ouvrages dont nous donnerons ci-après les titres. Le gouvernement l'avait nommé, en 1740, surintendant de la mission du Groenland. Marié en secondes noces avec la fille du commissaire des guerres, Jacob Asbak, il se retira, en 1751, avec elle, chez son beau-fils, à Stubbekioebing, chef-lieu de l'île de Falster, où il mourut, le 5 novembre 1758, à l'âge de 72 ans, laissant de son premier mariage deux fils dont nous parlerons plus bas. On doit à Egède : 1° *Court exposé de la mission au Groenland* (en danois), Copenhague, 1737, in-4°. 2° *Relation (Omstændelig og udforlig) sur l'origine et les progrès de la mission groenlandaise* (en danois), Copenhague, 1738, in-4°; traduit en allemand, Hambourg, 1748, in-4°; au titre de l'ouvrage original on a ajouté, dans la traduction : « où l'on décrit la nature du pays et la manière de vivre des habitants. » « La description du Groenland, par Egède, dit M. Eyriés, fait bien connaître cette contrée glaciale. On y trouve son histoire depuis le temps de sa découverte, des détails très-curieux sur les habitants du pays et des notices intéressantes sur les diverses productions de la nature. L'auteur raconte dans sa préface tous les efforts qu'il a faits pour venir à bout de son dessein. Le tome 29 de l'*Histoire des voyages* offre un extrait de l'ouvrage de Crantz sur le Groenland, où sont détaillés les travaux d'Egède. On ne peut s'empêcher d'admirer la constance et le zèle ardent qui lui ont fait braver tous les dangers pour aller résider dans une région où il courait souvent le risque de mourir de faim, d'être abandonné par le gouvernement de Danemark ou attaqué par les naturels, et enfin de succomber à l'intempérie du climat. » 3° *Nouvelle exploration de l'ancien Groenland (nye Perustration)* (en danois) ou *Histoire naturelle du Groenland*, Copenhague, 1741, in-4°. Une première édition de cet ouvrage avait déjà paru en 1729, mais sans la participation de l'auteur; il paraît que la seconde a été revue et augmentée par son fils, Paul Egède. La première édition fut traduite en allemand, Francfort, 1730, in-8°; la seconde l'a été en anglais, Londres, 1745, in-8°; en hollandais, Delft, 1746, in-4°; en français, par M. D. R. P. (M. Desroches-Parthenay), Copenhague et Genève, 1763, in-12, sous ce

titre : *Description et histoire naturelle du Groenland*, avec cartes et figures. C'est d'après cette version qu'une autre traduction allemande fut faite par Krünitz, Berlin, 1763, in-8°. 4° *Elementa fidei Christianæ Groenlandicæ*, Copenhague-Berlin, 1742, in-8. C'est le premier ouvrage imprimé en langue groenlandaise; il a été traduit en latin. 5° Quelques psaumes traduits en langue groenlandaise, et insérés dans le *Catéchisme groenlandais*, Copenhague, 1756, in-8°. On a publié sur Egède plusieurs ouvrages, dont nous citerons les suivants : 1° *Vie de Jean Egède*, par J.-J. Lund, Copenhague, 1778, in-4°. 2° *Jean Egède et Gertrude Rasch*, dans le tome 2 de la *Vie des hommes célèbres* de P.-T. Wandall, Copenhague, 1794, in-4°. 3° *Vie de Jean Egède*, par M. Petersen, Copenhague, 1839. On trouve aussi de curieux renseignements sur la vie et les travaux de cet homme remarquable et sur le pays auquel il avait consacré son existence, dans le tome 3 des *Mémoires historiques du Groenland* (*Groenlands Historiske Mindesmærker*), publié par la société des antiquaires du Nord de Copenhague, déjà cités; ainsi que dans notre notice sur les découvertes faites en Groenland, insérée dans le *Bulletin de la société de géographie*, 2° série, t. 3, p. 333, 396, et t. 4, p. 41. D—z—s.

EGÈDE (PAUL, POUL), fils aîné du précédent, né en 1708 dans le Nordland, accompagna en 1721 son père et le reste de sa famille dans le Groenland, et lorsqu'il connut assez bien la langue de ce pays, il se rendit en 1728 en Danemarck pour y terminer ses études, et y accompagner quelques Groenlandais envoyés à Copenhague pour y apprendre des métiers, mais qui moururent tous de la petite vérole. Après avoir étudié la théologie, il fut ordonné prêtre et quitta la capitale du Danemarck où il était resté six ans, et retourna en 1734 au Groenland, où il exerça également pendant six ans les fonctions de missionnaire, d'abord à Godthaab et ensuite à Christianshaab. Il se rendit ensuite en 1740 à Copenhague, où il fut l'année suivante nommé prêtre de Vartov. En 1761, il obtint le titre de professeur de théologie naturelle, et d'inspecteur et prévôt de la mission du Groenland, et en 1779 celui d'évêque de cette mission que son père avait également portée. Paul Egède mourut en 1789. Il avait été marié trois fois. On a de lui : 1° *Continuation des relations concernant la situation de la mission du Groenland de 1734 à 1740*, Copenhague 1741, in-4°. Ce livre, écrit en danois, renferme des particularités curieuses sur le pays dont il y est question. Il prouve le zèle et la persévérance de l'auteur pour la conversion des groenlandais au christianisme, tant durant son séjour dans le Groenland que depuis son retour en Danemarck. On y voit aussi les tentatives faites par les Danois jusqu'en 1786, pour retrouver le Groenland

oriental. 2° *Mémoires (Efterretninger) sur le Groenland*, d'après un journal tenu de 1721 à 1788, Copenhague, 1788, in-8°; cet ouvrage a été traduit en allemand, Copenhague, 1790, in-8°. 3° *Dictionarium Groenlandicum danico-latina*, Copenhague (*Hafniæ*), 1750, in-8°; c'est le premier dictionnaire groenlandais qui ait été publié. 4° *Grammatica groenlandico-danico-latina*, Copenhague (*Hafniæ*), 1760, in-8°. 5° *Catéchisme groenlandais* (en danois), Copenhague, 1756, in-8°. 6° *Les quatre Évangélistes*, traduits en groenlandais, Copenhague, 1744, in-8°, publié avec les Actes des apôtres, Copenhague, 1758, in-8°. 7° *Nouveau Testament*, traduit en groenlandais, Copenhague, 1766, in-8°. 8° *Imitation de Jésus-Christ*, traduit en groenlandais, Copenhague, 1787. 9° *Rituel pour le service des églises de la mission danoise au Groenland*, en groenlandais et danois, Copenhague, 1783, in-8°. 10° *Sur la possibilité de la découverte de l'OEsterbïgd (Groenland oriental)*, mémoire en danois inséré dans la *Minerva*, en 1787. Boucher de la Richarderie, dans sa *Bibliothèque des Voyages*, lui attribue une *Description d'un voyage dans le Groenland, pendant les années 1786 et 1787* (en danois), Copenhague, 1789, in-8°. Cet ouvrage, qui a eu une seconde édition en 1796, est de Christian Thestrup Egède, son fils, mort en 1804. D—z—s.

EGÈDE (NICOLAS, NIELS), frère du précédent, naquit en 1710, dans le Jutland, et en 1721, il suivit également son père dans le Groenland. Lorsqu'il eut reçu quelques notions de la langue groenlandaise, il fut employé d'abord comme catéchiste. Puis il embrassa la carrière du commerce et s'établit en 1734 à Godthaab. Ayant, deux ans après, accompagné son père en Danemarck, il retourna en 1738 au Groenland. Fixé comme négociant dans la colonie d'Holsteinborg, il se livra avec ardeur et quelques succès à la pêche de la baleine que le gouvernement le chargea de surveiller. Les services rendus par Nicolas Egède le firent nommer en 1764 capitaine d'infanterie, et le roi lui accorda en 1775 la médaille du mérite, et le gratifia d'une montre d'or ornée de brillants. Il quitta de nouveau le Groenland en 1782 pour se rendre à Copenhague, mais il y était à peine arrivé depuis six semaines, qu'il y mourut le 31 août, à l'âge de 72 ans. Niels Egède avait épousé Éléonore, fille du capitaine de marine Bruun dont il ne paraît pas avoir laissé d'enfants. Il a publié en langue danoise la *Troisième continuation des relations sur le Groenland de 1740 à 1743*, en un volume in-4°, Copenhague, 1744. Un autre Egède qui portait le prénom de Pierre, et était neveu du premier apôtre moderne du Groenland, né en Norvège comme son oncle, fut d'abord missionnaire dans la colonie groenlandaise de Jacobshavn. Il devint en 1760, prêtre de la paroisse de Fedt et Røling, dans le diocèse d'Agershuus

et ensuite prévôt de Romerigüe. Nous ignorons l'époque de sa naissance, mais on sait qu'il mourut en 1789.

D—z—s.

EGENOD (HENRI-FRANÇOIS), habile juriconsulte, né à Orgelet en 1697, combattit quelques-uns des principes établis par le célèbre Dunod dans son commentaire sur la coutume de Franche-Comté ; mais il montra dans ses observations, d'ailleurs judicieuses, tant de respect et de déférence pour le savant professeur, qu'elles lui méritèrent son amitié. Dunod lui inspira le goût des recherches historiques, et l'engagea à consacrer ses loisirs à éclairer l'origine de différents usages qui se sont conservés dans la province. Egenod avait composé dans ce dessein plusieurs mémoires intéressants, dont on regrette la perte. Ce savant modeste et laborieux mourut à Bezançon le 3 février 1783. Il était doyen de l'ordre des avocats, et avait rempli avec distinction plusieurs charges municipales. On a de lui : 1° *Dissertation sur cette question : Si la coutume du comté de Bourgogne est souche en successions* (Bezançon), 1723, in-42 ; 2° *Mémoire où l'on examine quel a été le gouvernement politique de Bezançon sous l'empire d'Allemagne, et quelles ont été les raisons particulières de la devise de cette ville* (UTINAM), de ses armoiries et de celles de ses quartiers ou bannières. Cet ouvrage, couronné par l'Académie de Bezançon en 1761, est conservé dans les registres de cette compagnie ; 3° *Dans quel temps les abbayes de Saint-Claude, de Luxeuil et de Lure ont-elles joui des droits régaliens, et jusqu'où s'étendaient ces droits ?* Ce mémoire obtint un accessit au concours de la même académie en 1762 ; 4° *Recherches sur l'histoire de Bezançon*, manuscrit.

W—s.

EGENOLF (CHRÉTIEN), libraire de Francfort, qui a été utile à la botanique en faisant dessiner d'après nature et graver en bois une suite de plantes, qui servirent à plusieurs ouvrages dont il fut l'éditeur ; d'abord à une édition de Cuba, donnée en 1533, par Eucharius Rhodion. Il les fit paraître ensuite sans texte, en 1536, sous ce titre : *Herbarum imagines vivæ*, petit in-4°. Il s'y trouve trois cent quatre-vingt figures environ, avec des noms latins et allemands, qui se ressentent souvent de la barbarie d'où l'on sortait ; mais il n'y a pas une plante qui ne soit très-reconnaissable. Ces figures sont cependant inférieures à celles de Brunsfels, dont une partie les a précédées d'une année. Egenolf augmenta successivement cette collection en faisant copier les planches de Fuchs, de Tragus et de Mathiöle, qui parurent après, et servirent aux nouvelles refontes de Cuba, données par Dorsten en 1540, et par Lonicer en 1551 et 1560. Elle fut appliquée aussi à une édition de la version latine de Dioscoride par Ruel en 1549. C'est la première fois qu'on s'est hasardé de désigner aussi positivement les plantes des anciens. On pense bien que cette tentative n'est pas heureuse, car ce n'était pas dans les plantes les plus communes du centre de l'Allemagne, que l'on pouvait trouver celles de la Grèce.

Fuchs critiqua très-durement Egenolf, dans la préface de son *Histoire des Plantes*. Celui-ci répondit sur le même ton dans l'opuscule suivant : *Adversus illiberales Fuschii calumnias responsio*, Francfort, 1544, in-4°.

D—P—s.

EGERTON (THOMAS), grand chancelier d'Angleterre, était fils de sir Richard Egerton, et naquit à Ridley, dans le Cheshire, en 1540. Il étudia à l'université d'Oxford, et passa ensuite au collège de jurisprudence de Lincoln'shire, où il devint professeur, et l'un des douze gouverneurs de cette compagnie. Son entrée dans la carrière du barreau fut marquée par des succès éclatants. Le talent qu'il montra en plaidant une cause contre la couronne, fixa l'attention de la reine Elisabeth. « Il ne plaidera plus contre moi, » dit-elle, et elle le nomma, en 1581, solliciteur général, puis en 1592 *attorney* général, en le créant vers le même temps chevalier ; en 1593 maître des rôles, et trois ans après garde des sceaux et membre du conseil d'Etat. Sa sagesse et son habileté se signalèrent dans les circonstances les plus délicates. Il fut employé dans plusieurs négociations, et particulièrement dans celle du traité avec la Hollande, en 1598. Il fut l'ami du comte d'Essex. Antoine Bacon appelait cette amitié *l'alliance de Mars et de Pallas*. Lorsqu'Essex, comme entraîné par sa mauvaise étoile, se révolta contre sa souveraine, Egerton fit tous ses efforts pour le ramener à la prudence ; c'est lui qui, accompagné de quelques autres seigneurs, fut envoyé pour connaître l'objet du rassemblement tumultueux d'hommes armés qui s'était formé dans l'hôtel d'Essex. Egerton leur commanda de mettre bas les armes et de se séparer, sous peine d'être déclarés rebelles ; mais sa modération ne put ramener ces hommes égarés, et bientôt les menaces et les vociférations les forcèrent de chercher un refuge dans les appartements, où le comte le fit enfermer et garder, lorsqu'il sortit pour essayer, pour la seconde fois, de soulever la cité. Egerton fut délivré pendant l'absence du comte (*voy.* Essex). Il avait eu la douleur de perdre dans une même année (1599), sa femme et son fils aîné. Il épousa cependant l'année suivante Alice, comtesse douairière de Derby, qui protégea Spenser, et inspira à Milton un chant pastoral intitulé *les Arcadiens*, qui faisait partie d'un divertissement exécuté à Hartfield par diverses personnes de la famille de la comtesse. Egerton fut créé baron d'Ellesmere sous le règne de Jacques 1^{er}, et fut élevé à la place de grand-chancelier d'Angleterre ; il présida, en qualité de grand sénéchal, aux procès des lords Cobham et Grey de Wilton, qui étaient accusés de haute trahison. Elu en 1610 chancelier de l'université d'Oxford, il s'opposa de tout son pouvoir aux progrès qu'y faisaient alors le catholicisme et le puritanisme. En 1615, le lord chef de la justice, Coke, attaqua, avec sa violence naturelle, comme illégale, l'interposition de la cour de chancellerie dans une affaire de droit commun, qu'il prétendait être exclusivement de son ressort.

Egerton était alors accablé par l'âge et la maladie, mais cette attaque n'était pas faite pour ébranler sa grande âme. On a dit de lui qu'il *était toujours plus fort lorsqu'il était provoqué*. Le roi fit juger en sa présence cette cause, qui fut décidée en faveur du chancelier. On a supposé même que cette affaire contribua beaucoup à avancer la disgrâce de lord Coke, qui perdit sa place la même année. La santé d'Egerton était sensiblement altérée ; il conserva néanmoins jusqu'à la fin de sa vie la force de son caractère. Il prit part au jugement du comte et de la comtesse de Somerset, convaincus de l'empoisonnement de sir Thomas Overbury, et il refusa constamment d'apposer le grand sceau au pardon que le roi était disposé à accorder au coupable. On peut remarquer, à l'honneur de ce prince, que ni cette opposition courageuse, ni les représentations que lui faisait lord Ellesmere, sur sa prodigalité scandaleuse envers ses favoris, n'affaiblirent l'affection qu'il avait pour son chancelier. Des infirmités croissantes avertissaient le sage Egerton de résigner sa place : il écrivit à cet effet au roi deux lettres très-curieuses. Jacques lui envoya son secrétaire avec un message, portant « qu'il « serait lui-même son suppléant, et qu'il ne dispo- « serait pas du sceau tant que sa seigneurie vivrait « pour porter le titre de chancelier. » Non seulement il l'éleva, en 1616, à la dignité de vicomte Brackley, mais il l'envoya vers lui, quelque temps après, François Bacon et le duc de Buckingham, pour lui annoncer l'intention où il était de lui conférer le titre de comte de Bridgewater (1), avec une pension. Egerton, qui n'avait jamais été fort ambitieux, et qui était alors sur son lit de mort, répondit « que tout cela n'était plus pour lui que vanité. » Ce mot pouvait être une grande leçon pour Bacon, son protégé et son successeur, dont la cupidité a souillé le grand caractère. Ce ne fut que peu de jours avant sa mort que le roi reçut de lui les sceaux, en fondant en larmes, au rapport de Camden. Thomas Egerton mourut à Londres, le 15 mars 1617. Son extérieur et son maintien avaient une noblesse et une gravité remarquables, et l'on rapporte que beaucoup de personnes allaient au tribunal qu'il présidait, exprès pour le voir. Voici un trait qui peint bien sa scrupuleuse intégrité. Lorsqu'on lui présentait une pétition qui lui paraissait blesser la justice, il disait, en s'adressant au pétitionnaire : « Vous voulez que je mette la « main là ; eh bien ! j'y mettrai les deux mains, » et il déchirait la pétition. Il était éloquent dans ses discours, et dans la manière de les prononcer. Nous avons vu de lui quelques lettres remplies d'esprit, de grâce et de raison, semées de citations

latines d'un choix très-heureux, et placées avec goût. On lui a reproché, mais, à ce qu'il paraît, avec bien peu de fondement, d'avoir été du nombre des flatteurs de Jacques. Il distingua et encouragea le mérite du docteur John Williams, qu'il nomma son chapelain, en 1611, et qu'il recommanda au roi. C'est à lui qu'il laissa ses manuscrits, où l'on a supposé que ce théologien, qui devint par la suite archevêque d'York, avait puisé les connaissances profondes qu'il a montrées sur la politique et la législation. Le docteur Williams les apprit, dit-on, par cœur, et les donna ensuite au roi ; mais ils n'existent plus aujourd'hui. On a d'Egerton : 1° *Un Discours prononcé à la cour de l'échiquier dans l'affaire des Postnati* (les individus nés en Ecosse, après sa réunion à l'Angleterre), Londres, 1609, in-4° ; 2° *Privileges et prérogatives de la haute-cour de chancellerie*, Londres, 1641 ; 3° *Observations concernant l'office de lord chancelier*, Londres, 1631, in-8°. On lui a attribué quelques autres écrits. Francis-Henri Egerton (*voy. ce nom*), après avoir donné, pour le 3^e volume de la nouvelle *Biographia Britannica*, une Vie du chancelier Egerton, fit réimprimer dans le 6^e volume un article augmenté par le même personnage. Ce travail a été imprimé à part à Paris, et en anglais, sous le titre de *A Compilation of various authentick evidences, etc.*, 1812, in-fol. de 17 feuilles. Il en existe une traduction française imprimée sous ce titre : *Compilation de plusieurs actes authentiques et autorités historiques servant à faire connaître la vie et le caractère de Thomas Egerton, lord Ellesmere, lord vicomte Brackley, lord grand chancelier d'Angleterre, etc., et l'esprit du temps pendant lequel il a été lord garde du sceau et lord chancelier, avec une vie de Jonh Egerton, évêque-prince et comte palatin de Durham ; on y ajoute une notice abrégée sur Francis Egerton, duc de Bridgewater*, Paris (sans date), grand in-4° de 120 pages. X—s.

EGERTON (JEAN), évêque de Durham, et fils d'un évêque d'Hereford, naquit à Londres, en 1721, et fit ses études à l'école d'Eton et à l'université d'Oxford. Ayant reçu les ordres de l'évêque de Worcester, Benjamin Hoadley, son père le nomma, en 1745, ministre de Ross dans son diocèse, et après avoir occupé quelques autres bénéfices, il fut élevé, en 1757, à l'évêché de Bangor, transféré de là, en 1768, à l'évêché de Lichfield et Coventry, et en 1774 à celui de Durham, sans aucune sollicitation de sa part, ayant même, quelque temps auparavant, refusé la primatie de l'Irlande. Peu de prélats firent plus de bien que lui dans leur diocèse. Il parvint, par son esprit de conciliation, à rapprocher presque aussitôt des esprits divisés avant son arrivée dans le comté. Nous ne nous appesantirons pas sur les bienfaits que les revenus considérables de son évêché lui donnèrent les moyens de répandre, et dont le détail ne comporte pas, surtout hors de son pays, cet intérêt que produit plus sûrement le récit des malheurs

(1) Le titre de comte de Bridgewater fut donné à son fils Jean Egerton en 1617. Scroop Egerton, quatrième comte de Bridgewater, fut créé, en 1720, duc de Bridgewater. Il fut marié à Elisabeth, fille du fameux duc de Marlborough, distinguée par sa beauté, et sur laquelle Pope a écrit des vers admirables dans son *Épître* au peintre Jervas, qui avait fait son portrait. Cette famille illustre a été souvent l'objet des chants des plus grands poètes anglais. Ce fut au château de Ludlon, devant John Egerton, duc de Bridgewater, que Milton fit représenter son *Comus* en 1634.

des hommes et des nations. Il avait un esprit éclairé, vigilant ; il était d'un commerce agréable, généreux et délicat dans ses procédés, sensible à l'infortune, ce qui encouragea fréquemment à surprendre sa bonne foi ; il avait cependant l'adresse d'éconduire les importuns, comme on peut en juger par le trait suivant. Avant qu'il fût parvenu à l'épiscopat, un homme, qu'il connaissait à peine, lui ayant demandé cavalièrement quel héritage son père lui avait laissé ? Egerton lui répondit : « Pas autant que j'attendais. — Quelle était la « fortune de sa femme ? — Moins que l'on ne dit. « — Ce que valait son bénéfice de Ross ? — Plus « que je n'en retire. » On n'a conservé de lui que trois sermons, prêchés en 1757, 1761 et 1763. Il mourut à Londres le 18 janvier 1787. X—s.

EGERTON (François), duc de Bridgewater, marquis de Brackley, baron d'Ellesmere, naquit en 1726. Son père, Scroop Egerton, le premier qui ait porté le titre de duc de Bridgewater, avait obtenu de George II, en 1732, un acte qui l'autorisait à creuser un canal navigable depuis Worsley, l'un de ses domaines, dans le comté de Lancastre, jusqu'à Manchester ; mais, sans doute, effrayé de la difficulté de l'exécution, il n'avait pas osé la tenter. François Egerton, devenu de bonne heure, par la mort de son père et de ses frères, possesseur des biens de la famille, résolut de tenter l'exécution de ce projet. Le domaine de Worsley était prodigieusement riche par ses mines de houille ; mais les frais énormes qu'aurait occasionnés le transport par terre du produit de leur exploitation jusqu'à Manchester, qui était éloigné de huit milles de Worsley, avait empêché jusque-là d'en tirer un parti avantageux. La construction du canal exigeait des avances pécuniaires considérables, mais ses revenus étaient immenses ; elle présentait des difficultés que les hommes de l'art jugeaient insurmontables. Heureusement il existait alors en Angleterre un homme, né dans une condition obscure, privé du bienfait de l'éducation, qui savait à peine écrire, mais dont le génie hardi et inépuisable en ressources, s'était manifesté dans la construction de divers ouvrages de mécanique, dans lesquels cependant il n'avait pas encore développé toutes ses forces. (*Voy. BRINDLEY.*) Il examina le terrain, et jugea que l'exécution du canal était possible. Le duc s'en rapporta à sa décision, sollicita et obtint du parlement, malgré une opposition opiniâtre dans les deux chambres, en 1758, un acte d'autorisation pour creuser un canal navigable de Salford, près de Manchester, jusqu'à Worsley. Il fit d'abord creuser, à Worsley Mill, un vaste bassin, pour y réunir les bateaux chargés du charbon de ses houillères, et qui devait servir de réservoir au canal qui y prendrait sa source. Le succès qui accompagna les premiers travaux répondit aux doutes, aux objections et aux clameurs qui s'étaient aussitôt élevés, et engagea le duc à étendre son plan en faisant passer le canal de Worsley sur la rivière d'Irwell près de Bartonbridge

jusqu'à Manchester. Le parlement lui accorda, l'année suivante, un nouvel acte à cet effet. Il était curieux de voir des barques couvertes, renfermant des forges, et des ateliers de tailleurs de pierre et de maçons, flotter sur le canal, et suivre la progression des travaux. Un de ces bateaux était réservé à l'habitation du duc de Bridgewater. Lorsque Brindley proposa de construire un aqueduc qui devait commencer à Bartonbridge, se prolonger sur des prairies dans un espace de plus de deux cents verges, et qui, parvenu à la rivière d'Irwell, s'élèverait à quarante pieds au-dessus du niveau de cette rivière, on tâcha de détourner d'un projet qui paraissait extravagant le propriétaire, qui, par bonheur, était encore dans un âge que la confiance accompagne. Par l'exécution de cet aqueduc, l'Angleterre eut le spectacle unique d'une suite de barques flottant sur un canal à quarante pieds au-dessus d'une rivière couverte de navires voguant à pleines voiles. Le duc de Bridgewater résolut de prolonger encore le canal de Long-Fordbridge jusqu'à la rivière de Mersey. Il est surprenant que lorsqu'il sollicita, pour cet objet, un nouvel acte du parlement, il y rencontra la même opposition que la première fois. Il en triompha cependant, et vit terminer, après cinq années, ce grand ouvrage auquel son nom est resté attaché. Les mines de houille de Worsley sont renfermées dans l'intérieur d'une montagne fort étendue. Un passage souterrain, percé dans cette montagne, au niveau du canal, sert à la sortie des bateaux. Un voyageur qui a visité ce passage en fait la description suivante : « Vous entrez en bateau « dans le passage souterrain, muni de chandelles « allumées. Vous avancez ainsi sur le canal jus- « qu'au lac qui se trouve à l'ouverture de la mine, « à trois-quarts de mille de distance. Les deux « portes à bascule placées en cet endroit, se re- « ferment dès que vous êtes introduit, pour em- « pêcher l'air d'entrer en trop grande abondance, « lorsque le vent souffle, et vous avancez alors à « la lumière de vos chandelles qui répandent une « lueur livide, qui sert seulement à rendre les té- « nèbres visibles (1). Mais cette lueur sombre de- « vient plus effrayante encore par l'écho solennel « de ce lac souterrain, qui rapporte des sons di- « vers et discordants. Tantôt vous êtes frappé par « le bruit déchirant des machines qui, par un « moyen ingénieux, font tomber le charbon dans « les bateaux ; tantôt vous entendez le bruit « d'une explosion ; ce sont des rocs que l'on fait « sauter, et qui ne pourraient céder à aucune « autre force que celle de la poudre. Peut-être « vos oreilles seront diverties aussitôt après par « les chants bruyants des ouvriers des deux sexes, « qui trompent ainsi leurs fatigues. Lorsque vous « êtes parvenu au cœur de la mine, une scène « nouvelle s'offre à votre vue. Vous voyez des « hommes et des femmes à peu près dans le pre-

(1) *Visible darkness*, (Expression de Milton).]

« mien état de nature, diversement occupés à la « lueur d'une torche pâissante ; les uns tirent le « noir minéral des entrailles de la terre ; les autres « le chargent sur des chariots, que d'autres traî- « neut pour en décharger le contenu dans les ba- « teaux. » Les ramifications du canal souterrain se sont tellement étendues, qu'en 1802 il y avait plus de dix-huit milles de navigation intérieure en activité. Ce sont aujourd'hui les mines de houille de Worsley qui approvisionnent de combustible Manchester et les villes environnantes. L'exécution du canal coûta au duc de Bridgewater plusieurs centaines de mille livres sterling ; sans y comprendre des sommes considérables pour lesquelles il souscrivit, afin de concourir à la progression de ce système de navigation intérieure dont il avait été le promoteur, et qui a procuré au commerce anglais une communication sûre, facile et peu coûteuse entre les ports de Londres, de Liverpool, de Bristol et de Hull. On voit dans l'*Histoire de la navigation intérieure*, etc., par J. Phillips (1803, in-8°, 4^e édition), que depuis 1759, année où fut commencé le canal du duc de Bridgewater jusqu'en 1803, le parlement d'Angleterre avait passé cent soixante-cinq actes pour l'entreprise et le perfectionnement des canaux navigables. On y cite le projet d'un tuyau à construire sous la Tamise depuis Gravesend jusqu'à Tilbury. Le duc fut amplement dédommagé des frais de son entreprise, en ne parlant même que des avantages pécuniaires qu'il en a recueillis ; sa fortune était immense dans ses dernières années. La somme qu'il payait, chaque année, pour sa portion dans la taxe du revenu (*income tax*), s'élevait seule à 110,000 livres st. Lors de la négociation de l'emprunt patriotique, connu sous le nom de *Loyalty loan*, il y souscrivit pour une somme de 100,000 livres st., qu'il paya immédiatement. La société pour l'encouragement des arts, des manufactures et du commerce de Londres, lui décerna, en 1800, une médaille d'or comme un témoignage de sa haute considération pour l'utilité et la perfection de ses travaux. Quoiqu'il ait quelquefois pris part aux débats de la chambre des pairs, sa vie politique ne présente point d'événements remarquables. Il mourut le 8 mars 1803. N'ayant jamais été marié, et ne laissant point d'enfants, le titre de duc de Bridgewater s'éteignit avec lui. Le titre de comte passa au général J. W. Egerton, fils de l'évêque de Durham. Nous n'avons pas prétendu donner ici une description complète des détails qui pourraient faire apprécier avec justesse les difficultés et le mérite des diverses parties du canal. On peut lire sur ce sujet un peu aride, les *Annales des arts et manufactures*, ainsi qu'une *Description du plan incliné souterrain du duc de Bridgewater*, par l'hon. F. H. Egerton (*voy. l'article suivant*), Paris, 1803, in-8°, avec figures ; description pour laquelle la société d'encouragement de Londres a décerné, en 1800, des remerciements à l'illustre auteur. Il nous paraît cependant qu'il ne rend ni aux talents,

ni au caractère de Brindley la justice qu'il mérite et qu'il a d'ailleurs généralement obtenue. X—s.

EGERTON (FRANCIS-HENRY), comte de Bridgewater, naquit le 11 novembre 1736. Il descendait (et l'on verra qu'il s'en souvint avec orgueil toute sa vie) de Thomas Egerton, chancelier d'Angleterre sous Jacques 1^{er} (*voy. ce nom*). Fils cadet de Jean, évêque de Durham (*voy. ce nom*), et d'Anne-Sophie, fille de Henri Grey, duc de Kent, il fut destiné à l'état ecclésiastique, fit de bonnes études à Eton et à Oxford, fut nommé prébendaire de Durham, recteur de Withchurch, dans le comté de Salop ; il se vit encore pourvu d'une autre cure considérable, et, selon l'usage de l'église anglicane, il conserva dans l'étranger, jusqu'à sa mort, tous ces riches bénéfices sans en remplir les fonctions. En 1793, il fit imprimer, dans la *Biographia britannica*, une vie du chancelier Egerton, en anglais, que plus tard il reproduisit en français. En 1796, il donna une savante édition de l'*Hippolyte* d'Euripide, avec des notes *variorum*, auxquelles il en ajouta beaucoup de sa façon, et qu'il fit imprimer à Oxford. Depuis, il publia à Paris, sous le titre d'*Addenda et corrigenda*, plusieurs cahiers, dont un de 92 pages in-4°, que les amateurs réunissent à l'*Hippolytus*, seul ouvrage de Francis-Henri Egerton qui soit recherché des savants. En 1800, il adressa à la Société pour l'encouragement des arts, des manufactures et du commerce à Londres, qui la fit imprimer dans ses *Transactions*, une *Description du plan incliné souterrain* du canal de Bridgewater. La Société vota des remerciements à l'auteur, et en même temps décerna une médaille d'or à Francis Egerton, duc de Bridgewater (*voy. l'article précédent*). Dans les premières années du 19^e siècle, le prébendaire de Durham quitta sa patrie pour ne plus la revoir. Il voyagea en Italie, s'arrêta à Florence, et vint enfin se fixer à Paris. Il jouissait d'un revenu considérable, évalué à 20,000 livres sterling. Il logea successivement ses fastueux pénates à l'hôtel Langeron, à l'hôtel Richelieu, et enfin au grand hôtel de Noailles, que l'archi-trésorier occupait sous l'Empire, et dont sir Francis fit l'acquisition quand l'Empire fut tombé avec ses grands dignitaires. Bon helléniste, savant, mais sans méthode et sans idées bien ordonnées ; d'une humeur très-singulière, et d'une originalité peu commune ; écrivant en grec, en latin, en anglais, et même assez mal dans notre langue, il ouvrit sa maison et sa table aux savants, aux littérateurs, aux imprimeurs, aux artistes nationaux et étrangers. Mais le prébendaire de Durham ne recevait jamais d'Anglais chez lui, c'est-à-dire qu'aucun Anglais ne venait le visiter. Ce fait remarqué donna cours à des bruits fâcheux : on disait que sir Francis s'était vu contraint de quitter l'Angleterre, et qu'il ne pouvait y repaître. Il est certain qu'il ne revit jamais le ciel de sa patrie ; on prétendait que la cause de cet exil volontaire ou forcé était un travers pour lequel les Anglais ont une aversion qui s'est moins

facilement affaiblie dans le nord que dans le midi de l'Europe. Cependant, quoique rejeté par ses compatriotes, sir Francis, qui, sur le titre de ses publications, s'intitulait *l'honorable*, même le *très-honorable*, était aussi fier d'être Anglais qu'aucun Anglais puisse l'être. Son ostentation était remarquable. Dans l'antichambre était un vestiaire pour ses gens, grande livrée, chasseurs, jockeys, etc. Chaque valet avait son numéro et son armoire. Non-seulement toute la vaisselle, argent et vermeil, était aux armes, mais aussi les carafes, les verres, les couteaux, les flambeaux, les porcelaines portaient l'écu des Egerton. Il avait confié la renommée de ses diners à un homme de bouche qui avait une célébrité gastronomique, Viard, auteur du *Cuisinier royal*. Un laquais servant se plaçait derrière chaque convive. La magnificence des services avait toujours pour contraste un plat de pommes de terre entières, cuites à l'eau dans leur simple appareil, et un plat de bœuf salé d'Irlande, dont après l'éloge très-national de l'amphytrion, on acceptait une tranche par courtoisie ; un premier dessert se composait exclusivement de cinq plats de fromage, dont le chester était le plus vulgaire ; venait ensuite un beau dessert à la française. Un chien noir, assez laid, mais favori de sir Francis, avait été mené ou traîné dans la salle à manger, par une chaîne d'argent rattachée à un collier d'or ou de vermeil aux armes ; le bout de la chaîne se trouvait fixé au siège du patron, et quand la bête se montrait indocile ou inintelligente, elle était soudain enlevée en l'air, pendue à la chaîne, et secouée avec une violence qui pouvait faire craindre l'étranglement. Lorsque sir Francis voulait montrer quelques-unes de ses richesses littéraires, si le livre qu'il cherchait ne venait pas d'abord sous sa main, il jetait rudement sur le parquet les volumes voisins, sans s'inquiéter s'il gâterait de magnifiques reliures en maroquin ou en cuir de Russie. On avait peine à suivre sa conversation ; car, outre qu'il parlait assez mal le français, il avait sur la langue un pénible embarras, reste fâcheux d'une précoce paralysie. Il rendait ses visites soigneusement ; mais, peu ingambe, il était rare qu'il descendit de sa riche voiture, derrière laquelle étaient un grand chasseur, un *groom* et un laquais à livrée. Il faisait remettre chez le portier sa carte gravée, sur laquelle il avait pris soin d'écrire les mots *en personne*. Quelques traits de générosité honorèrent sa vie. En 1816, dans une visite qu'il fit à l'auteur de l'*Hermès romain* (M. Barbier de Vémars), il le pria de l'inscrire au nombre des souscripteurs, et laissa en or, sur son bureau, le prix de vingt abonnements (voyez dans le 7^e numéro du *Mercur latin*, une épître de remerciement, quittance en monnaie de poète). — Le duc de Bridgewater était mort célibataire en 1803. Le général W. Egerton, fils aîné de l'évêque de Durham, avait hérité de l'immense fortune du duc, et de ses titres de noblesse, comme comte de Bridgewater, mais non du titre ducal,

qui s'était éteint par la mort du titulaire. Le général W. Egerton mourut sans enfants, en 1823, et alors ses titres et ses biens passèrent à sir Francis, son frère puîné, qui se trouva jouir, et qui jouit bien tristement, de plus de 70,000 livres sterling de rente. Il eut, dans les dernières années de sa vie, un procès singulier avec un célèbre dentiste de Paris : il avait refusé de payer pour un râtelier le prix exorbitant qui lui était demandé, et l'artiste vit, par arrêt, réduire singulièrement ses prétentions. L'âge n'avait fait qu'accroître les étranges caprices du riche insulaire, ennuyé des hommes et de lui-même. Les savants, les littérateurs et les artistes s'étaient insensiblement retirés. Les commensaux et les convives du comte de Bridgewater avaient fini par être, outre quelques jeunes familiers obscurs et complaisants, des chiens qui, revêtus d'habits français, étaient placés à table. Ces favoris étaient promenés sur les boulevards ou au bois de Boulogne, dans une élégante voiture aux panneaux armoriés, mollement étendus sur de magnifiques coussins, traînés par des chevaux de race pur sang, et servis par des laquais à grande livrée. Infirme et presque impotent, le comte de Bridgewater, recherchant au moins l'image des plaisirs de la chasse, faisait lâcher dans le jardin de son hôtel plusieurs douzaines de lapins, de pigeons et de perdrix, et, soutenu sous le bras par un de ses valets, il faisait feu au hasard sur cet amas de gibier parisien, abattait sans peine, mais non sans satisfaction, plusieurs pièces, et les faisait servir avec orgueil sur sa table, comme produits de l'adresse du chasseur. Succombant enfin à ses longues infirmités, le comte de Bridgewater mourut dans son hôtel, le 12 février 1829. Son testament ne pouvait manquer d'offrir des traits singuliers : des legs considérables furent assignés à plusieurs de ses familiers et à tous ses valets, mais à la condition que ces legs seraient nuls si le testateur mourait par le meurtre ou par le poison. Le bruit courut que les chiens du noble anglais avaient aussi obtenu une large part dans ses magnificences testamentaires ; mais il paraît que les chiens furent oubliés. D'autres dispositions avaient un but louable, et le devoir d'un biographe est de ne pas choisir entre le pour et le contre, mais d'enregistrer l'un et l'autre fidèlement. On rapporte que le vieux comte légua une somme de 8,000 livres sterling (environ 200,000 francs, pour être répartie, au jugement de la Société Royale de Londres, en deux égales parts, à l'auteur et à l'éditeur du meilleur ouvrage sur la *Puissance, la sagesse et la bonté de Dieu, démontrées par les merveilles de la création*. Si le fait est exact, il faudrait remarquer, comme empreint de bizarrerie, ce partage égal d'une somme de 200,000 francs entre l'auteur et le libraire : car il n'aurait été imposé à celui-ci d'autre condition que celle de tirer l'ouvrage à 1,000 exemplaires. On dit encore que, peu de temps avant sa mort, le comte de Bridgewater avait composé un livre sur le même sujet,

et qu'il l'avait fait imprimer magnifiquement, à un petit nombre d'exemplaires. Mais aucun biographe ne paraît avoir connu cette production; et d'ailleurs son auteur l'aurait jugée sagement peu digne d'atteindre le but qu'il s'était proposé, puisqu'il voulut fonder un prix pour celui qui serait plus heureux que lui. — Il avait formé une riche collection d'autographes. Il acheta, de l'abbé de Tersan, tout ce que cet amateur en avait réuni dans le cours d'un demi-siècle. Mais plus tard, il ne prisait et ne recherchait que ce qu'il appelait les personnages diplomatiques. L'auteur de cet article était chez lui un jour que Joachim Lebreton, alors secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, prêt à s'expatrier pour le Brésil, vint lui proposer l'achat d'un recueil de lettres de Voltaire, Rousseau, Buffon, etc. « Non, dit sir Francis; moi je » donnerais pas un sou de Voltaire, pas un sou de » Racine!... Je ne veux plus que des diplomates » dans mon collection (1). » Cette collection réunie en volumes, il ne la gardait point en France, et la faisait passer en Angleterre, où il se proposait d'établir un musée d'autographes. On lit dans la biographie compacte des contemporains que le comte de Bridgewater avait recueilli, en Italie et en France, un grand nombre de lettres et de manuscrits qu'il légua au *British Museum*, avec 50,000 livres sterling pour augmenter cette collection, et les intérêts de 7,000 livres sterling pour le traitement du bibliothécaire chargé de la conservation et de l'exhibition. Mais les journaux du temps (1829) donnent une version différente et plus conforme à ce qu'on a souvent entendu dire à sir Francis. « Il légua, est-il dit, tous ses manuscrits à la maison d'Asbridge, autrefois château royal, souvent habité par la reine Élisabeth: ce château, depuis des siècles, est la résidence des comtes de Bridgewater. Sir Francis Egerton assigne un revenu perpétuel de 200 livres sterling au bibliothécaire, avec permission de prendre ou laisser prendre *gratis* et indistinctement des copies ou *fac-simile* pour des recherches historiques, littéraires, diplomatiques, légales, judiciaires et scientifiques. Il assure 1,000 livres sterling pour continuer d'enrichir cette collection. Il légua également au château d'Asbridge toutes ses richesses littéraires » (2). C'est donc dans le château d'Asbridge qu'est conservée la collection du noble lord. Déjà, en 1814, il la citait lui-même sous le titre d'*Asbridge collection mss. Francis Henry Egerton*, vol. 33, dans la publication qu'il fit à cette époque d'une lettre écrite par

la seigneurie de Florence au pape Sixte IV en 1478. — Le 23 février, près d'un mois après la mort du comte de Bridgewater, ses déponilles mortelles, placées dans un corbillard attelé de quatre chevaux, furent mises en route pour Calais, avec un cortège composé de dix personnes, dont faisaient partie un des exécuteurs testamentaires, le secrétaire du noble lord, et M. Dyk, homme de lettres anglais. De Calais, le corps fut transporté en Angleterre, pour être remis à la famille Bridgewater; et c'est ainsi que, mort, Francis-Henri Egerton trouva un tombeau dans sa patrie, d'où, vivant, il avait été forcé de s'exiler. — Ses ouvrages n'ayant pas été mis dans le commerce, les biographies n'ont pu en donner une liste bien exacte; en voici la série: 1° EURIPIDIS *Hippolytus Stephanephoros*, *græce cum scholiis, versione latina, variis lectionibus*, WALCKENARI notis integris ac selectis aliorum, quibus suas adjunxit Franciscus-Henricus EGERTON; *Oxoniae, Clarendon*; 1796, grand in-4°; belle édition, tirée à un petit nombre d'exemplaires, donnés tous en présent par l'auteur, et dont un a été vendu, à Paris, cent quarante-neuf francs (voyez le numéro 7). 2° *Vie de Thomas Egerton*, grand-chancelier, etc.; Paris, 1812, in-4°, en anglais et en français; c'est la réimpression, avec une traduction, de la même vie que l'auteur avait fait insérer, en 1793, dans le 5^e et le 6^e volume de la *Biographie britannique*. On y trouve une notice sur le duc de Bridgewater. Déjà, en 1807, sir Francis avait fait réimprimer cette vie du chancelier, à Paris, avec la notice sur le duc son parent. Il l'a reproduit encore en 1828, suivie de *Lettres inédites* sur l'époque, Paris, in-4° de 508 pages. 3° *A Compilation of various authentic evidences and historical authorities, tending to illustrate the life and character of Thomas Egerton, chancellor of England*; Paris, P. Didot, 1812, in-fol. L'auteur a fait imprimer dans cette *Compilation* (titre fort bien trouvé) tout ce qu'il avait recueilli, à grands frais, de *dépêches* de rois, de ministres, d'ambassadeurs et autres personnages illustres, concernant les affaires d'Angleterre, pendant les règnes d'Élisabeth et de Jacques 1^{er}. Sir Francis croyait toutes ces lettres inconnues, et ne voulait publier que de l'inédit; mais un assez bon nombre se trouvaient déjà imprimées dans d'autres recueils, par exemple, dans les *Mémoires de Villeroy* où se trouvent cinq *despêches* de Henri IV à la reine Élisabeth, à Jacques VI, à M. de Beauvoir et à M. de Bouillon, lors vicomte de Turenne. 4° *Description du plan incliné souterrain exécuté par Francis EGERTON, duc de BRIDGEWATER, entre le bief supérieur et le bief inférieur de son canal souterrain dans les mines de charbon de terre de Walden-Moor, dans le Lancashire, par le très-honorable François-Henri EGERTON, etc., etc.*; Paris, au bureau des *Annales des arts et manufactures*, imprimerie de Chaaigneau, 1812, in-8°, avec le plan et la coupe du plan incliné. Cette description avait été publiée en Angleterre (1800); sir Francis

(1) Mais il regardait sans doute le fameux Marat comme un personnage diplomatique, car en même temps il offrait à l'auteur de cet article vingt-cinq guinées pour un billet que le demagogue avait écrit dans sa baignoire, ayant encore dans son sein le poignard de Charlotte Corday.

(2) « Ce château, l'une des plus magnifiques habitations de l'Angleterre, à trente milles (40 lieues) de Londres, construit d'après les dessins de l'architecte Wyatt, a coûté au moins 17 millions de francs, et cela sans comprendre la bibliothèque, qui est d'un grand prix. Il est au milieu d'un domaine de sept mille arpents de terre cultivée sans compter les bois et des plaines de bruyère. Les gazons, les plantations d'Asbridge sont cités en Angleterre, et les peintres viennent de loin esquisser ses sites pittoresques. »

la retravailla et la data de Paris, le 2 avril 1812. 5° *Comus, masque de Milton, représenté au château de Ludlow, en 1634, devant John EGERTON, comte de Bridgewater, lord président du pays de Galles*, avec une traduction littéraire (en vers français, par M. DE LA BINTINATE, et en vers italiens par Gaetano POLIDORI DA BRENTINA); Paris, P. Didot, 1812, in-4°. Il y a plusieurs éditions de la version italienne sous ce titre : *Il como, favola boscareccia di MILTON*; la 3^e a été imprimée chez Didot, 1812, in-4°. Toujours préoccupé de l'illustration de sa famille et du soin d'en rechercher partout les monuments, sir Francis n'oublia pas le petit poème de *Comus*, peu connu en France, mais qui avait un grand mérite aux yeux du noble Anglais, car Milton l'avait composé pour être récité par les membres des deux sexes de la famille Egerton. Par une conception bizarre, sir Francis exigea des deux traducteurs que chaque vers anglais fût reproduit littéralement, ligne pour vers, c'est-à-dire comme on n'a jamais traduit : « J'ai engagé, dit-il, deux personnes dont les talents littéraires sont connus à faire ces deux traductions; je les ai revues avec soin, afin qu'elles fussent littérales et exprimassent le véritable sens de l'auteur. Dans ce but, je me suis permis de faire des mots composés; j'en ai même créé de nouveaux. On trouvera que le français et l'italien ne sont pas bien purs (sir Francis y avait mis bon ordre); l'on y découvrira aussi de nombreux défauts (pouvait-il en être autrement?); je désire-rais qu'on ne les imputât qu'à moi seul. » (Ce désir a dû être rempli.) Or, voici un échantillon de ce malheureux travail imposé à deux littérateurs, et auquel l'éditeur ajouta le sien.

Avant que cet espion babillard d'Orient,
L'aube délicate des hauteurs indiennes,
Commence à poindre par son soupirail,
Et découvre au soleil bavard
Nos solennités cachées, etc.

5° *Aperçu historique et généalogique*. C'est la réimpression, avec additions, des articles insérés dans la *Biographie universelle*, sur la famille Egerton et sur James Brindley, architecte du fameux canal de Bridgewater. 7° *A fragment of an ode of SAPHO from Longinus : also an ode of Sapho from Dionysius Halicarn.*; edited by the honorable Francis-Henry EGERTON, etc., etc.; Paris, Eberhard, 1815, in-8°. Ce fragment est accompagné de beaucoup de notes. L'auteur nous apprend, dans une postface, qu'il travaillait alors à rallumer dans Paris l'amour des langues orientales, qu'il s'était proposé de publier *Analecta quædam Orientalia*; et, à l'exemple des rois de la terre, ou du moins d'un recteur d'université, il termine ainsi son admonition : DABAM Lutet. Parisior. Fæminæ Calendæ MDCCXV; il donne encore cette date en anglais; 1 st. March., 1815. 8° *Addenda and corrigenda to the edition of the Hippolytus Stephane-phoros*, etc.; Paris, 1813-1816, 3 cahiers in-4° de 4, 20 et 92 pages. Il a dans le travail de ces notes une

érudition diffuse et confuse. 9° *The first part of a Letter to the Parisians and the french nation*, etc.; Paris, P. Didot, 1819, in-8°. 10° *Première partie d'une lettre aux Parisiens et à la nation française, sur la navigation intérieure, contenant une défense du caractère public de sa Grâce Francis Egerton, feu duc de Bridgewater, et renfermant aussi une notice et des anecdotes sur M. James Brindley*, traduction faite sur la 2^e édition; Paris, Chaignieau, 1819, in-8°. 11° *The second part of a Letter*, etc.; Paris, Didot, 1820, in-8°. 12° *Deuxième partie d'une lettre*, etc.; Paris, 1826, in-8°. Les deux lettres sont réunies dans cette édition. La seconde commence à la page 65. 13° *Note (c) indiquée à la page 113 de la Lettre aux Parisiens*; Paris, in-8°. 14° La même note en anglais, in-8°. Les deux lettres ont été aussi réimprimées par Jules Didot, 1824-1825, in-8°. 15° *Lettre inédite de la seigneurie de Florence au pape Sixte IV*, 21 juillet 1478; Paris, P. Didot, 1814, in-4°. 2^e édition, 1824, in-4°. Cette lettre n'a été ni connue de Roscoe, ni publiée par Fabroni; elle tomba dans les mains de sir Francis pendant son dernier voyage en Italie. Il nous apprend qu'ayant conçu des doutes sur l'authenticité de cette pièce, il consulta les savants : *Je me suis fait faire*, dit-il, *un rapport*. Ce rapport est imprimé en français, mais l'auteur n'est pas nommé. Francis Egerton a joint à la lettre une dissertation sur Sixte IV, et des notes en italien. 16° *Coningsby, histoire tragique*, Paris, Paschoud, 1819, in-12. Cette histoire n'est qu'un roman bien inconnu. 17° *An Address to the people of England*; Paris, Jules Didot, 1826, in-8°. 18° *Familly Anecdotes*, in-fol. C'est encore un recueil de traits historiques sur la famille Egerton. 19° *Extrait du numéro 44 du Monthly Repertory de Galignani*, etc., in-8°. 20° 6 planches gravées, contenant les plan et élévation du bel hôtel de Noailles; Paris, mai 1816, atlas. Sir Francis avait annoncé des mémoires sur sa vie, qu'il déclara ensuite avoir jetés au feu, dans une Note contenant de nombreuses observations (strictures) sur des personnages publics contemporains, Paris, 1825, in-8°. Dans cette note il parle de nouveaux mémoires comme étant sous presse, et devant former 3 vol. in-8°. Les curieux peuvent regretter que ces mémoires n'aient pas été publiés. La Note dans laquelle ils sont annoncés est pleine de fiel. L'auteur s'y déchaîne contre la littérature périodique et contre la noblesse de nouvelle date; il ne veut pas que les écrivains vendent aux libraires leurs ouvrages, oubliant qu'ils n'ont pas comme lui 70,000 livres sterling de revenus. Tant que vécut Francis Egerton, il refusa d'élever sur son terrain bordant la rue de Rivoli, une façade en harmonie avec les autres bâtiments. Cet hôtel de Noailles a été démoli, plus tard, pour faire place à une nouvelle rue et à des édifices nombreux. D'après l'habitude qu'avait Francis Egerton de ne faire tirer ses productions qu'à petit nombre, pour être distribuées et non vendues, de les remanier souvent

dans des réimpressions, quelquefois sans date et même sans nom d'imprimeur, il est devenu très-difficile de donner aujourd'hui une série complète de tous ces écrits et de leurs diverses éditions. Francis Egerton écrivait souvent sur les envois des éditions nouvelles, ces mots : N. B. *Copies corrigées ; les premières sont à brûler*. Et il manquait rarement de faire apposer sur les exemplaires donnés en présent ses armes en timbre rouge, avec la couronne de comte et le manteau ducal. — V—VE.

EGESIPPE. Voyez HÉGESIPPE.

EGG (JEAN-GASPARD), naquit à Ellikon, village du canton de Zurich, en 1738, et mourut en 1794. Agronome instruit et greffier de son district, il fut le modèle rare d'un paysan utile et bienfaisant dans sa sphère. Le nombre des institutions précieuses qu'il a fondées pour l'avantage de sa commune et de son district, et pour les progrès de l'agriculture et de l'industrie, est infiniment considérable ; on n'en citera que la culture des biens fonds communaux négligés jusqu'alors, l'assurance contre les épizooties, un plan géométrique du territoire de sa commune qu'il a levé, et l'instruction pour la culture de la vigne, à laquelle la société économique de Zurich a décerné le premier prix. Il fut du petit nombre des cultivateurs sensés et instruits, dont cette société se servit pour répandre de meilleurs principes d'agriculture dans le pays, et auxquels elle fut redevable de ses grands succès. Egg fut en outre d'une parfaite probité et un excellent père de famille. (*Vie de J. G. Egg, écrite par son fils et publiée par la société physique de Zurich*, Zurich, 1793, in-8°, en allemand). U—1.

EGGELING (JEAN-HENRI), célèbre antiquaire allemand, naquit à Brémen le 23 mai 1639. Il perdit son père étant encore fort jeune ; mais ce malheur n'interrompit point le cours de ses études. Après les avoir terminées dans les écoles d'Helms-tædt et de Leipsick, il visita la Suisse, l'Italie, l'Espagne, la France, et de retour dans sa patrie en 1676, fut admis au collège dit des anciens en qualité de professeur d'histoire. Il fut député à la cour de Vienne pour solliciter une décision sur quelques objets qui divisaient les magistrats et les bourgeois ; il s'acquitta de cette mission avec tant de prudence, et sut si bien se concilier par là l'estime générale, qu'il fut élu secrétaire du grand conseil en 1679. Il remplit cette place d'une manière distinguée, et mourut le 15 février 1743, à l'âge de 74 ans. On a de lui plusieurs ouvrages très-estimés : 1° *De Numismatibus quibusdam abstractis Neronis cum Car. Patino per epistolas disquisitio*, Brémen, 1681, in-4° ; 2° *Mysteria Cereris et Bacchi in vasculo ex uno onyche*, Brémen, 1682, in-4°, inséré dans le tome 7 du *Thes. antiq. græc.* de Gronovius. Joachim Feller critiqua ces deux ouvrages avec beaucoup d'aigreur et d'emportement. Eggeling lui répondit par les deux suivants. 3° *Discussio calumniarum Fellerianarum*, Brémen,

1687, in-4° ; 4° *Abstersio Fellerianarum calumniarum atque acerbissimarum injuriarum, quas contra personam, honorem et opuscula hactenus inedita, omni charitate sequestrata, plusquam cynica procacitate enixus est Joach. Fellerus*, Brémen, 1689, in-4° ; 5° *De orbe stagneo Antinoi epistola*, ibid., 1691, in-4° ; il cherche à y prouver qu'Antinous avait été athlète ; 6° *De miscellaneis Germaniæ antiquitatibus dissertationes*, ibid., 1694-1700, 3 parties in-4°. C'est le plus estimé des ouvrages d'Eggeling. Le catalogue des médailles qu'il avait rassemblées, a été publié à Brémen en 1714, in-8°. Théodore Hasæus, pasteur en cette ville, se proposait de publier une édition des œuvres d'Eggeling, dans laquelle il aurait inséré plusieurs morceaux encore inédits. Ce projet est resté sans exécution. W—s.

EGGENFELD (CHRYSOSTOME ou JEAN-CHRYSOSTOME), né en Autriche ou en Bavière, conseiller d'État du duc de Meklenbourg, ayant encouru la disgrâce de son maître, fut, en 1666, mis en prison, d'où il ne sortit qu'après la mort du duc, en 1672. Sa captivité avait été très-dure : Placcius (*De scriptoribus pseudonymis*, n° 438) rapporte les vers et les inscriptions que le prisonnier avait écrits avec un charbon sur les murs de sa prison. Eggenfeld alla en Belgique, puis à Utrecht, et s'adonna tout entier à la lecture des Pères ; il paraît même qu'il avait composé différents ouvrages théologiques. Il quitta depuis la Belgique, alla à Vienne, puis à Brinn en Moravie. Maastricht, qui fut en correspondance avec Eggenfeld, dit qu'il mourut dans un âge avancé. Morhof lui donne la qualité de jésuite ; mais il n'est pas fait mention de lui dans la *Bibliotheca scriptorum societatis Jesu* ; il avait cependant, avant ses malheurs, publié, sous le nom d'*Amandus verus* : 1° *Imperium politicum ex sacra regum historia descriptum ad normam hodiernæ politicæ administrationis et exemplis utriusque imperii illustratum*, 1661, in-12. 2° *Triumphans anima, sive philosophica demonstratio immortalitatis animæ*, 1661, in-12. 3° *Nova detecta veritas sive animadversio in veterem ratiocinandi artem Aristotelis*, 1661, in-12. A. R—T.

EGGER (BRANDOLF), né à Berne, occupa un bail-lage, et mourut en 1731. Il a mis les généalogies de toutes les familles bernoises en règle. Cet ouvrage est conservé aux archives de Berne, et a été muni de l'autorité souveraine. C'est d'après lui que, jusqu'à la révolution de 1793, on décida les différends qui s'élevaient sur les cas du droit de bourgeoisie, et il a été de la plus grande importance sous l'ancien gouvernement. Egger laissa plusieurs fils, dont l'un obtint, en 1728, la chaire de philosophie, et mourut en 1736. Il s'est fait connaître par son traité, *De viribus mentis humanæ contra Huetium*, Berne, 1733, in-8°. U—1.

EGGERS (JACOB VON), fils d'un boulanger, originaire du Holstein qui se trouvait à Dorpat, lorsque les Russes en firent le siège. Son père venait de mourir, lorsqu'il naquit dans cette ville,

le 14 décembre 1704, et il avait à peine quatre ans, lorsque Marguerite Krüger, sa mère, fut transportée à Archangel avec un grand nombre d'habitants de Dorpat. En 1713, elle se rendit à Ustjug-Welik, où elle se remaria avec Knut Gabriëlsson Sparre, noble suédois. A Totma, ville du même gouvernement d'Archangel, qu'elle habita ensuite avec son mari et le jeune Eggers, se trouvaient de nobles français et plusieurs officiers suédois qui entreprirent l'éducation de celui-ci. Ils lui enseignèrent outre le latin, le français, l'italien et le suédois, les éléments des mathématiques et du dessin, en le fortifiant dans l'allemand, sa langue maternelle, Eggers avait appris également la langue russe, et il la possédait si bien qu'il obtint un emploi d'écrivain dans la chancellerie de Wologda. Tous les moments dont il pouvait disposer étaient employés à l'étude des mathématiques qu'il aimait passionnément. A la paix, il se rendit avec ses parents à Stockholm, passa ensuite au service français où il étudia tout ce qui concerne la science des fortifications, et visita les principales forteresses de la France et du Brabant. Après un séjour de quelques années en Suède, il fut en 1734 joindre à Dantzig, en qualité d'ingénieur, le roi de Pologne Stanislas, qui lui donna une compagnie dans les dragons de sa garde. L'année suivante, on le voit en Suède, d'où il passe à Cassel comme capitaine d'artillerie. De 1736 à 1740, il voyagea dans l'Europe méridionale, d'abord avec le comte Adam de Horn, puis avec le comte Friese parent du comte de Saxe. Cette dernière année, il était major dans l'armée saxonne avec laquelle il combattit en Bohême, et assista en 1741 à la prise de Prague. En 1747, Eggers servait en qualité d'officier supérieur dans l'armée française, qui, sous les ordres du maréchal de Loevendahl, prit d'assaut la fameuse place de Berof-Zoom. Rentré au service de Saxe, il le quitta définitivement vers 1758 avec le titre de général major, pour rentrer en Suède, où le roi Gustave III lui donna le cordon de ses ordres et l'agrége en 1772 à l'ordre de la noblesse, faveur dont il jouit peu de temps étant mort à Stockholm le 12 janvier 1773. Jacob von Eggers mérite de voir son nom conservé par la postérité, non-seulement par les profondes connaissances et les services militaires dont il donna souvent des preuves, et qui furent appréciés par les hommes les plus compétents, mais aussi par les ouvrages qu'il a laissés et par ceux qu'il avait préparés et qui sont restés manuscrits, et qui lui ouvrirent les portes de l'Académie des sciences de Stockholm. Eggers aimait passionnément les livres, et la bibliothèque qu'il avait formée à Stockholm était aussi remarquable par le nombre des ouvrages qu'il y avait réunis, que par le bon choix qu'il avait fait. Il y avait ajouté une collection considérable des meilleures

cartes, dont plusieurs, dressées par lui sur le terrain, étaient destinées à suivre les opérations militaires. Il était fort libéral, et la bibliothèque du comité des fortifications de Stockholm lui doit une partie des trésors qu'elle possède, et l'Académie des sciences de cette capitale, à laquelle Eggers appartenait, inaugura avec pompe le buste de ce général quelle avait reçu de lui. On lui doit : 1^o Une traduction en allemand, faite en 1747 du *Dictionnaire militaire* d'Aubert de la Chesnaye, dont il a donné une nouvelle édition revue et considérablement augmentée, publiée à Dresde en 1751 : et une seconde en 2 tomes, Dresde, 1752. 2^o *Journal du siège de Berg-op-Zoom*, imprimé en français en 1747, traduit en allemand, Amsterdam et Leipsick, 1750, in-12, et qui a eu plusieurs éditions. Ce journal est accompagné de plans et de cartes dessinés et dressés par l'auteur. 3^o *Dictionnaire de l'ingénieur, de l'artilleur, du marin*, Dresde, 1757, 2 vol. grand in-8^o. 4^o *Bibliothèque militaire*, c'est un catalogue raisonné des livres concernant l'art de la guerre, qui composaient la majeure partie de sa riche bibliothèque, achetée peu après sa mort par l'impératrice Catherine II. Son éloge a été publié en allemand sous ce titre : *Ehrengedächtnis der fr. fac. von Eggers*, Dantzig, 1774, in-4^o. D—z—s.

EGGERS (HENRI-FRÉDÉRIC D'), professeur de philosophie au *Carolinum*, ou gymnase de Brunswick, en 1749, fut depuis nommé à diverses places de magistrature et d'administration dans les États de Holstein et de Danemarck, et mourut le 22 août 1798. Il était né à Meldorf, dans le Dithmars méridional, en 1721. Ses principaux ouvrages sont : 1^o *Epistola gratulatoria de ritu veterum romanorum jureconsultos variis de rebus consulendi*, Léna, 1742, in-4^o. 2^o *Dissertatio inauguralis logico-mathematica, in qua ad geometriam generatim applicatur theoria de ordine quo definitiones systema compositurus formare atque ponere debet*, ibid., 1745, in-4^o. 3^o *Commentatio philosophica de sapienti justitiam administrandi ratione Sinensibus usitata*, ib. id. in-4^o. C. M. P.

EGGERS (HENRI-PIERRE D'), fils d'un conseiller de conférence, administrateur du comté de Rantzau, naquit le 29 septembre 1751 à Segeberg dans le Holstein. Après avoir occupé différents emplois dans l'administration de la poste allemande à Copenhague, il devint en 1808 directeur de la poste danoise à Hambourg. Il se retira du service en 1816 avec le titre de conseiller d'Etat, et mourut à Copenhague le 19 mars 1836. On doit à Eggers : 1^o Un mémoire fort intéressant sur la véritable situation de l'établissement oriental du Groenland (Om Groenlands Osterbygdssande Beligenhed), qui est accompagné de deux cartes, et a obtenu un prix de la Société d'économie domestique de Copenhague qui l'a fait imprimer dans le recueil de ses écrits. Ce mémoire a été traduit en allemand, Kiel, 1794.

2^e *Extrait du journal de A. Arctander sur le Groenland*, publié en 1793, avec des notes dans le journal hebdomadaire *Samlerem*. D—z—s.

EGGERS (CHRISTIAN-ULRICH-DITLEWON), diplomate, savant et laborieux écrivain danois, né à Itzehoe, petite ville du Holstein, le 11 mai 1758, était fils d'un conseiller de Conférence, administrateur du comte de Rantzau. Après avoir commencé ses études à Altona, il les termina aux universités de Kiel, Leipsick, Halle et Goettingue. En 1783, il se rendit à Copenhague, entra l'année suivante au collège de commerce, fut nommé en 1785 professeur extraordinaire de jurisprudence près de l'université de la capitale, et en 1790, membre de la direction de la caisse de crédit. Il était en 1788, professeur de droit public à l'Université de Copenhague. A la rupture du congrès de Radstad, où il avait été envoyé en 1797, en qualité de conseiller de légation auprès du ministre de Danemarck, il voyagea en Allemagne et en Suisse, et à son retour en 1800, il passa dans le collège des finances comme député, et devint en 1802 procureur général près la chancellerie allemande. A son retour de Vienne, où il avait été consulté sur plusieurs lois importantes, le roi de Danemarck le nomma baron du royaume, puis chevalier et enfin commandeur de l'ordre de Danebrog. En 1810, il avait le titre de conseiller de conférence, et en 1813, il exerçait les fonctions de président du duché de Holstein. Nous ignorons l'époque de sa mort. Il a publié un très-grand nombre d'ouvrages sur le droit public, l'histoire, les finances, etc., presque tous en allemand; quelques-uns ont été écrits en latin.

D—z—s.

EGGESTEYN (HENRI), imprimeur à Strasbourg dans le 15^e siècle, fut, à ce qu'on croit, le disciple et l'associé de Jean Mentel, ou Mentelin. Quelques-unes de ses éditions sont encore recherchées, ou comme *éditions princeps*, ou comme monuments chronologiques de l'art. On distingue surtout : 1^o *Gratiani decretum cum apparatu Barth. Brixiensis*, 1471, in-fol., qui non-seulement est l'édition *princeps* de cet ouvrage, mais, dit M. Lasserne Santander : « le premier livre imprimé à « Strasbourg avec date. » 2^o *Clementis V constitutiones cum apparatu J. Andreae*, 1471, in-fol. Il avait déjà paru à Mayence trois éditions de ces constitutions; l'une d'elles est même antérieure de onze ans à celle d'Eggesteyn, qui, toutefois, est le second ouvrage typographique de cet imprimeur, avec date certaine. 3^o *Justiniani institutiones juris cum glossa, accedunt consuetudines feudorum*, 1472, in-fol. C'est la 2^e édition des *Institutes* dont l'édition *Princeps* avait paru à Mayence dès 1468.

A. B—T.

EGGS (JEAN-IGNACE), capucin, sous le nom du Père Ignace de Rhinfeld, naquit dans cette ville, en 1618. Sa piété et ses connaissances le firent choisir pour aller en mission en Orient. Il servit

d'abord comme aumônier à bord d'un des vaisseaux de la flotte vénitienne, qui, sous la conduite de Laurent Marcelli et d'Alexandre de Borro, remporta plusieurs avantages sur les Turcs, et s'empara des îles Mételin et de Stalimène. Le père Eggs s'acquitta de ses fonctions avec tant de zèle, qu'il convertit et baptisa plus de 600 Mahométans prisonniers. Après des commencements si heureux, il partit pour l'Asie Mineure, où il nota soigneusement tout ce que cette contrée offre de plus remarquable. Ensuite il accompagna Octave, comte de la Tour et Taxis, dans son voyage à la Terre Sainte, séjourna trois mois à Jérusalem, et fut reçu avec lui chevalier du St-Sépulcre. Durant tout le reste de sa vie, il ne se servit plus que du sceau de cet ordre. De retour dans sa patrie, après une absence de dix-huit mois, il rédigea ses observations, et en publia le résultat en allemand, sous ce titre : *Relation du voyage de Jérusalem, et description de toutes les missions apostoliques de l'ordre des capucins*, Constance, in-4^o. Le débit de ce livre fut si considérable qu'on le réimprima à Fribourg en Brisgau, en 1666, et à Augsbourg, en 1699. Le P. Eggs avait rapporté de ses voyages des antiquités et toutes sortes de curiosités, qu'il donna à des couvents et à des bibliothèques. Il consacra le reste de sa vie à l'étude et aux missions chez les protestants. La douceur de son caractère le faisait chérir universellement. Il mourut à Lauffenbourg le 1^{er} février 1702. E—s.

EGGS (RICHARD), jésuite, né à Rhinfeld en 1621, était fils de Rodolphe Eggs, grand veneur de cette seigneurie. Il annonça dès sa première jeunesse d'heureuses dispositions pour la poésie : à l'âge de quatorze ans il composa, sur le martyre de saint Ignace, évêque d'Antioche, une pièce de vers latins qui lui mérita des éloges et l'amitié des PP. Balde et Biderman, ses professeurs. Après avoir terminé ses études, il entra dans la société, et enseigna les belles-lettres à Munich et à Ingolstadt, avec un grand concours d'auditeurs. Il composait de petits drames qu'il faisait représenter par ses élèves, à l'époque des concours annuels, et dans lesquels, suivant l'usage, il jouait lui-même le principal rôle, mais avec un talent surprenant dans un homme de sa profession. La tragédie de *Léonide, père d'Origène*, est citée, par les biographes allemands, comme un chef-d'œuvre; mais on doit être en garde contre ce sentiment de bienveillance, naturel à des compatriotes, qui paraît leur avoir dicté ce jugement. Le P. Eggs ne donnait à la littérature qu'une partie de ses loisirs; il en consacrait le reste à la prédication. L'excès du travail lui causa une phthisie dont il mourut à Munich en 1659, âgé seulement de trente-huit ans. On remarque parmi ses manuscrits : *Poemata sacra*; *Epistolæ morales*; *Comica varii generis*. Sa vie a été écrite en latin par le P. Léonce Eggs, son parent, dont on va parler. — Eggs (Léonce), jésuite, né à Rhinfeld, le 19 août 1666, cultiva la poésie latine avec succès. Il accompagna, au siège

de Belgrade, en qualité d'aumônier, les fils de l'électeur de Bavière, et mourut au camp devant cette ville, le 16 août 1717. On a de lui : 1° *Compositiones morales et asceticæ*. C'est un choix de morceaux tirés d'ouvrages français et latins. Les éditions en ont été très-multipliées en Allemagne. 2° *Opera moralia*. 3° *Œstrum ephemericum poeticum*, Munich, 1712, et réimprimé plusieurs fois depuis. Cet ouvrage est formé d'autant d'élégies qu'il y a de jours dans l'année, dont le sujet est pris dans les psaumes. Il le publia sous le nom de *Genesius Gold*, qui est l'anagramme du sien. Le Père Eggs a laissé manuscrits : *Elogia, Epigrammatica, Inscriptiones, Exercitationes scholasticæ et theatrales*. — Eggs (George-Joseph), né à Rhinfeld, vers 1670, chanoine doyen de l'église St-Martin de cette ville, mort vers 1750, est auteur des ouvrages suivants : 1° *Purpura docta, seu vitæ cardinalium scriptis illustrium*, Munich, 1714-29, 4 vol. in-fol. Cette édition est la meilleure d'un ouvrage estimable pour les recherches et l'exactitude, mais qui n'est point cependant exempt d'erreurs ni de partialité, défaut dont au surplus un ecclésiastique ne pouvait guère se défendre en traitant un pareil sujet ; 2° *Tractatus de quatuor novissimis*. 3° *Tractatus de morte sancta obunda*. 4° *Elogia præclarorum virorum*. 5° *Rythmi de passione Christi*. 6° *Les Vies*, en latin, des PP. Ignace et Léonce Eggs. La plupart de ces ouvrages, imprimés en allemand, sont très-peu connus en France.

W—s.

EGIDIO ou EGIDIUS. Voy. GILLES.

EGIL ou EIGIL, scalde ou poète islandais, du 10^e siècle, s'illustra par plusieurs faits d'armes dans les guerres qui ensanglantaient l'Ecosse et le Northumberland, où des princes anglais, danois et norvégiens se ravissaient, tour à tour, leurs petits États. Dans un combat, Egil tua un fils d'Eric, roi de Norvège, surnommé *Blodæxe* ou *Hache-Sanglante*. Ce tyran, chassé de sa patrie, séjourna alors dans le Northumberland avec une petite troupe. Attiré par de fausses nouvelles, Egil tombe dans les mains de ce prince, qui le fait amener devant lui, et ordonne sa mort. Le scalde demande à racheter sa vie par un chant improvisé. Le roi consent à une épreuve. Aussitôt Egil chante une ode très-longue sur les exploits d'Eric, ode remplie d'images fortes et de sentiments bellicieux. Le roi lui accorda sa grâce, soit par une suite de ce respect pour la poésie, si général parmi les anciens Scandinaves, soit pour se faire une réputation parmi les guerriers islandais, au service des princes anglais. On cite quelques autres exemples de scaldes qui, dans un cas semblable, obtinrent leur grâce par le même moyen. (Voy. *Loccen. Antiqu. sueogoth.*, liv. 2, chap. 15, *Stephani*, notes sur Saxon, p. 13, etc.) Mais le chant d'Egil seul a été conservé. Il est connu sous le titre de *Hufud Lausnar*, c'est-à-dire rachat de la tête. On en trouve une version latine, avec des explications dans la *Litteratura Danica antiquissima* (Amster-

dam, 1636), d'*Olaus Wormius*. Le savant suédois Vérélius, dans sa *Runographie*, reproche à Wormius d'avoir emprunté, sans la citer, sa version de Biorn, islandais ; mais cette accusation tombe lorsqu'on voit Stéphanus, dans ses notes sur Saxon, citer une strophe de la traduction de Biorn, entièrement différente de celle de Wormius. Beaucoup d'autres fragments poétiques d'Egil sont conservés dans la *Saga*, ou Relation historique qui porte son nom et qui raconte ses exploits divers, avec des détails minutieux, mais précieux pour l'histoire des mœurs et des usages. Cette relation qu'on intitule indistinctement *Eigla* ou *Eigils-Saga*, a été imprimée en islandais, avec une version latine, notes et index, à Hrapsey, en Islande, 1782, in-4°. Cette édition, faite aux dépens du grand historien danois, M. de Suhm, a été achetée tout entière par la commission pour les manuscrits islandais, à Copenhague, qui a longtemps négligé de la faire achever et publier. Nous ignorons, au moment où nous écrivons, si cette négligence a eu un terme (1). Il existait une traduction danoise, en vers, de l'*Eigils-Saga*, imprimée à Copenhague, 1758, in-8°, et réimprimée à Berghen, en Norvège, 1760, 1770, même format. L'une et l'autre éditions sont d'une rareté excessive. On trouve des extraits de cette *Saga*, en islandais et en latin, dans les *Antiquitates Celto-Scandicæ* de Johnstone.

M—B—N.

EGILL, guerrier scandinave du 7^e ou 8^e siècle, à qui on attribue une aventure presque semblable à celle de Guillaume Tell. Un tyran lui ordonne d'abattre d'un coup de flèche une pomme placée sur la tête de son propre fils ; Egill prend trois flèches, en met une sur la corde, et abat heureusement la pomme. Le prince lui demande à quoi il destinait les deux autres flèches. « Si, répondit « Egill, la première eût atteint mon fils, la « deuxième était pour toi et la troisième pour « moi. » *Wilkina-Saga*, publiée par Peringskiöld, Stockholm, 1715, p. 64). L'éditeur prétend que cette *Saga* a été apportée vers l'an 1240 d'Espagne en Norvège ; elle est certainement très ancienne. Un autre trait presque semblable est rapporté par Saxo, écrivain antérieur à l'époque où vivait le héros suédois. L'historien danois attribue les rôles à Harald aux dents bleues, roi de Danemarck, mort l'an 991, et à Palna-Toke, le Lycurgue du Nord, le législateur de la république de Jonsborg. Il est certain que Palna-Toke tua le roi d'un coup de flèche ; mais Saxo n'indique pas le motif pour lequel le roi l'avait obligé à abattre de la même manière une pomme placée sur la tête de son fils. Ce dernier trait a fourni matière à un écrit curieux et rare : *Guillaume Tell, fable danoise*, par M. Freudenberger, ministre de l'évangile suisse. Le fils du célèbre Haller dit, dans sa *Bibliothèque suisse*, que le canton d'Uri fit brûler cet écrit par la main du bourreau ; mais le canton

(1) L'*Eigils-Saga* a été publiée à Copenhague en 1809. M—N—D.

aurait mieux fait de le réfuter, en produisant quelque document historique pour prouver l'anecdote attribuée à Tell. J. A. E. Balthasar, dans sa *Défense de Guillaume Tell*, ne put invoquer que des traditions; néanmoins le canton d'Uri le récompensa par deux médailles d'or. Plusieurs critiques depuis ces discussions n'ont voulu voir qu'une fable dans toutes ces histoires. L'auteur de cet article, qui fait profession de chérir et de respecter les traditions, penche à voir, dans ce récit conservé chez les Suisses, les Scandinaves et les Visigoths d'Espagne, un reste de l'histoire primitive de ces peuples à l'époque où, sous le nom de Suèves, ils n'en faisaient qu'un seul. (Voy. FREUDENBERGER et TELL.) M—B—N.

ÉGINE (PAUL D'). Voy. PAUL.

ÉGINHARD ou ÉGINARD, historien célèbre du 9^e siècle, était né, suivant les critiques les plus judicieux, dans la France orientale (1). Sa famille n'est point connue, et ceux qui ont prétendu qu'elle était noble, mais pauvre, n'en ont donné d'autre preuve que l'accueil qu'Éginard reçut à la cour de Charlemagne. Il fut instruit dans les lettres par le savant Alcuin, qui prévint les succès de son disciple, et le recommanda aux bontés de l'empereur. Admis à partager les leçons que recevaient les jeunes princes, il justifia par ses progrès l'opinion qu'on avait conçue de son mérite. Charlemagne se l'attacha ensuite en le nommant son secrétaire; il le chargea en outre de la surintendance des bâtiments, place importante, et qui, le rendant le dispensateur des grâces que l'empereur accordait aux savants, le mit dans la possibilité d'accroître ses connaissances par des rapports fréquents avec tous les hommes instruits. Éginard eut, dit-on, un attachement très-vif pour Emma ou Imma, l'une des filles de Charlemagne; et ce prince, mettant le comble à ses bontés pour son favori, la lui accorda en mariage. Il est certain qu'Éginard épousa une personne considérable de la cour de Charlemagne. Des manuscrits anciens lui donnent le titre de gendre de ce prince, et dans une lettre à l'empereur Lothaire, il le nomme son neveu : *neptitas tua*. Cependant Emma ou Imma n'est point portée dans la liste qu'Éginard a laissée lui-même des enfants de Charlemagne, et dom Bonquet a réuni les raisons les plus fortes pour prouver qu'elle n'est point la fille de ce prince. Toutes les circonstances dont les écrivains postérieurs ont orné le récit des amours d'Éginard, doivent être regardées comme inventées à plaisir, et ne méritent aucune croyance. Ils racontent qu'Éginard se rendait, toutes les nuits, dans la chambre d'Emma, pour l'entretenir de son amour; qu'une nuit que les amants étaient ensemble, il tomba une quantité de neige assez considérable,

et que, dans la crainte que la trace de ses pas ne découvrit leur intrigue, Emma chargea son amant sur ses épaules et le reporta jusqu'à son appartement. Ils ajoutent que Charlemagne vit de sa fenêtre ce manège amoureux; que le lendemain il manda l'audacieux secrétaire, et qu'après l'avoir obligé à avouer son amour pour Emma, il consentit à leur union. Cette fable offre des invraisemblances si frappantes qu'il est inutile de les indiquer; mais on ne doit pas oublier qu'elle a été le sujet de vers très-agréables, et d'un ponce-tableau de M. Camus. Après la mort de Charlemagne, Éginard passa au service de Louis le Débonnaire, qui lui confia l'éducation de son fils Lothaire. L'âge et l'expérience lui ayant inspiré de l'éloignement pour la cour, il obtint la permission de la quitter, et se démit de ses emplois. Emma, qu'il ne regardait plus que comme une sœur chérie, embrassa la vie monastique; Vussin, leur fils, suivit cet exemple. Éginard entra lui-même dans le monastère de Fontenelle, qu'il gouverna pendant sept années. Il en remit l'administration, en 823, à Ansegise son ami, et se retira à l'abbaye de St-Pierre, puis à St-Bavon de Gand. Ratlair, son secrétaire, lui ayant adressé de Rome, en 827, des reliques des martyrs saint Marcellin et saint Pierre, il les déposa dans son château de Mulinheim, qu'il convertit en une abbaye qui prit le nom de Selingstadt. Il en sortait quelquefois pour aller à la cour, où sa présence et ses conseils étaient nécessaires; mais c'est à tort qu'on l'a accusé d'avoir pris part aux troubles dont Louis le Débonnaire fut la victime. On voit au contraire, par ses lettres, qu'il ne négligea rien pour empêcher l'exécution de l'odieux complot tramé contre ce malheureux prince par ses propres enfants. Éginard partagea ses dernières années entre l'étude et la pratique de toutes les vertus chrétiennes. La mort de son épouse lui causa un chagrin très-vif, et qui abrégé ses jours. On place la mort d'Éginard à l'année 839. Sa fête se célébrait le 20 janvier, au monastère de St-Vandrielle; cependant l'église ne l'a jamais reconnu pour saint. Éginard a laissé plusieurs ouvrages assez importants pour mériter d'être cités avec quelques détails : 1^o *Vita et gesta Caroli Magni*, Cologne, 1521, in-4^e, rare. Le comte Herman de Nuenare prit soin de cette édition; et on le soupçonna d'en avoir rajeuni le style; mais on sait maintenant qu'il avait suivi exactement le manuscrit; l'ouvrage a été réimprimé, Bâle, 1532, ibid. 1551; dans le recueil de *Beatus Rhenanus*, Cologne, 1564, in-12; Francfort, 1584, in-fol.; dans la collection de Reuber, Genève, 1610, in-4^e, avec des notes de Goldast; Hanau, 1613; dans le recueil de Freher, Leipsick, 1616, in-4^e; Francfort, 1631, avec un commentaire de George Helwich; Paris, 1636; dans le second volume des *Auctores coetani* de Duchesne, 1643; dans les *Acta sanctorum* de Bollandus, au 28 janvier, avec des notes de l'éditeur; Strasbourg, 1644, avec l'*Histoire de Charlemagne*, publiée par Jean-Joach. Frantzius,

(1) La France orientale s'étendait depuis la Bourgogne jusqu'au voisinage de la mer du Nord ou de Frise, et comprenait tout ce qui est entre le Rhin et l'Escaut, c'est-à-dire, l'Alsace, la Lorraine, les pays de Treves, de Cologne, le Brabant, la Hollande, et les campagnes de Reims et de Châlons.

et une préface de Jean-Henri Boecler; Helmstedt, 1667, in-4°, avec des notes de Jean-Henri Bessel; Francfort, 1707; dans la collection d'Heineccius, Utrecht, 1744, in-4°. Cette édition, due aux soins de Herm. Schmincke, est la plus estimée; le texte a été collationné sur cinq manuscrits différents, et l'on y a joint les notes de Bessel, de Bollandus et de Goldast. L'éditeur y a ajouté, en outre, plusieurs pièces curieuses. Jean-Christophe Johanni publia de nouveau l'ouvrage d'Eginard sur l'édition de Reuber, avec des variantes pour celle de Schminck, Francfort, 1726, in-fol.; mais un incendie brûla, la même année, le magasin, de sorte que les exemplaires doivent en être très-rare; Groningue, 1755, in-8°, avec des notes de Nicolas Heerkens, et enfin Helmstedt, 1805, in-4°, avec de courtes notes de M. Bredow. Dom Bouquet a également inséré dans le tome 5 de sa *Collection des historiens de France*, la *Vie de Charlemagne*, avec des notes. Cette vie a été traduite plusieurs fois en français. L'auteur de la première traduction est resté inconnu; l'ouvrage a été aussi traduit par Elie Vinet, Poitiers, 1538, in-8°; par Léonard Pournas, Paris, 1614, in-12; et par Cousin, dans son *Histoire de l'empire d'Occident*. Longchamp remarque que la vie de Charlemagne, par La Bruère, n'est qu'une traduction proluxe de celle d'Eginard (1). Elle a été traduite en allemand par Jean-Augustin Egenolf, Leipsick, 1528, in-12. On peut juger par le grand nombre d'éditions et de traductions qu'on vient de citer, de quelle estime jouit ce petit ouvrage; il est divisé en deux parties; la première contient l'histoire des guerres entreprises par Charlemagne; la seconde fait connaître ce grand prince dans sa vie intérieure, au milieu de sa cour et de sa famille. Vossius pense qu'Eginard avait pris Suétone pour modèle, et il ne le trouve pas inférieur pour le style. 2° *Annales regum Francorum Pipini, Caroli Magni, Ludovici Pii ab anno ch. 741. ad ann. 829*. On trouve ces annales à la suite de la vie de Charlemagne, dans la plupart des éditions indiquées ci-dessus. Pierre Pithou les inséra dans son recueil d'historiens de France, Paris, 1588, et Marquard Freher dans le sien, Francfort, 1613; mais ils les attribuent à un moine nommé Adhemar. André Duchesne a, le premier, démontré qu'Eginard en est le véritable auteur, et tous les critiques, à part Lecoite, se sont rangés à son avis. 3° *Eginhardi epistolæ*. On n'en a conservé que 62; mais le manuscrit qui a servi à la première édition en contenait d'autres que le temps a rendues illisibles (2). On trouve ces lettres dans le recueil des historiens de France, par Duchesne, t. 2; dans l'*Eginhardus vindicatus* de Jean Wein-

kens, et enfin dans la collection de dom Bouquet. Elles renferment des particularités intéressantes sur la personne d'Eginard, et le récit de quelques événements dont il avait été le témoin. 4° *De translatione SS. martyrum Marcellini et Petri*, inséré dans les *Acta sanctorum* de Surius et de Bollandus, au 2 juin. Cet ouvrage a été mis en vers par Weinckens. 5° *Breviarium chronologicum ab orbe condito ad ann. chr. 809*. C'est un abrégé de la chronique de Bede. Lambecius l'a inséré dans ses *Commentaria Bibl. Cæsar. vindobonensis lib. 2, cap. 5*. (Voy. WEINKENS) (1). W—s.

ÉGINTON (FRANÇOIS), artiste anglais, l'un de ceux qui ont le plus contribué au perfectionnement de l'art de la peinture sur le verre, dans le 18^e siècle. La pratique de cet art avait été presque entièrement perdue, et il est certain que les anciens ouvrages de ce genre qu'on rencontre dans les églises, l'emportent de beaucoup par la beauté et la vivacité des couleurs sur la plupart des productions modernes; mais c'est surtout l'effet du défaut d'encouragement. La méthode des premiers artistes consistait à rassembler, avec symétrie, des verres de différentes couleurs; c'était une espèce d'ouvrage en mosaïque. C'est, à ce qu'il paraît, à des peintres français qu'on a dû l'idée de peindre sur le verre *par apprêt*, c'est-à-dire en y appliquant des couleurs métalliques, qu'on y incorpore ensuite par l'action du feu. (voy. CLAUDE de Marseille et COUSIN.) Eginton a laissé un grand nombre d'ouvrages qui prouvent un talent très-distingué, et parmi lesquels on remarque particulièrement deux *Résurrections*, sur le dessin de sir Jos. Reynolds, et que l'on voit à la cathédrale de Salisbury et à Lichfield; le *Banquet donné par Salomon à la reine de Saba*, d'après un tableau d'Hamilton, au château d'Arundel; *Saint Paul converti et recouvrant la vue*, dans l'église St-Paul, à Birmingham; le *Christ portant sa croix*, d'après Morales, dans l'église de Wansted, au comté d'Essex; l'*Amé d'un enfant en présence du Tout-Puissant*, d'après un tableau de Peters, dans une chapelle à Great Barrs, dans le comté de Stafford. On lui doit aussi la restauration de peintures anciennes à Oxford et ailleurs. Le nombre de ses grands ouvrages se monte à près de cinquante. Il est mort le 26 mars 1805. Quelques femmes ont aussi cultivé, en Angleterre, de nos jours, et avec succès, l'art de la peinture sur verre. X—s.

ÉGIZA, 31^e roi des Visigoths en Espagne, élu à Tolède en 687, persécuta les Juifs, qui conspirèrent contre ses jours; mais leurs complots ayant été découverts, le roi, dans une assemblée générale de la nation, fit renouveler et mettre à exécution

(1) M. D. (Denise) a donné l'*Histoire de Charlemagne par Eginard*, traduction nouvelle, Paris, 1812, in-12.

(2) M. A. Teulet, a enrichi de dix autres lettres restées jusqu'alors inédites, une édition des *œuvres complètes*, d'Eginard, qu'il a réunies pour la première fois, et traduites en français, Paris, 1840-1845, 2 vol. in-8°. M. Teulet a joint à cette publication qui a obtenu une médaille à l'Académie des inscriptions et belles lettres, des notes pour l'intelligence du texte, les variantes des différents manuscrits et une table générale des matières. E. D—s.

(1) On trouve dans la collection de Duchesne une petite pièce de *Eginhardo Caroli Magni notario et ejus scriptis*. Millevoye a composé un petit poème intitulé: *Emma et Eginhard*, ou la *Vengeance de Charlemagne*, imprimé d'abord à la suite de *Belzunce*, Paris, Giguët et Michaud, 1808, in-18, et réimprimé dans ses *Poésies diverses*, Paris, F. Didot, 1813, 2 vol. in-18. M. Plancher-Valcour a fait représenter en 1807, sur le théâtre de la Gaîté, un mélodrame en 5 actes, intitulé: *Eginhard et Emma*, imprimé la même année, in-8°.

les décrets portés contre eux. Attentif à veiller à la sûreté de l'empire, ses flottes repoussèrent celles des Sarrasins, qui, sous son règne, menaçaient déjà les côtes de l'Andalousie. Il fit ensuite la paix avec les Vascons et les Francs, après une guerre sanglante, mais courte. Ce prince mourut à Tolède en 700. Il avait associé à la royauté son fils Vitiza, en lui abandonnant la Galice pour l'accoutumer à régner. Egiza, sans être un conquérant, sut se rendre redoutable à ses voisins, et il se fit aimer de ses sujets par sa modération et sa prudence.

B—P.

EGIZIO (MATHIEU), naquit à Naples le 23 janvier 1674, d'une famille estimée, originaire de Gravinia. Après ses premières études, il étudia le grec sous Grégoire Messerio, célèbre professeur, puis la philosophie qu'il appliqua à l'étude de la médecine, et enfin le droit, dans lequel il fit de si grands progrès qu'en très-peu de temps il obtint le bonnet de docteur. Egizio, s'étant fait des protecteurs, fut nommé agent des fiefs que possédait le prince Borghèse. Il fut bientôt créé auditeur général du duché de Matalona, et se conduisit si bien dans cette place que, pour reconnaître les services qu'il avait rendus, on le nomma secrétaire de la ville. Sa réputation, qui prenait chaque jour un accroissement nouveau, parvint auprès du prince Della Torella, que le roi des Deux-Siciles envoyait à l'ambassade de France. Ce prince présenta Egizio pour être secrétaire d'ambassade en 1733. Louis XV fut si content des manières d'Egizio qu'il lui fit présent d'une chaîne d'or avec une médaille qui, d'un côté, représentait le monarque, et, de l'autre, contenait le motif de la donation. De retour à Naples, le roi Charles de Bourbon le nomma bibliothécaire de la bibliothèque royale, ensuite, en 1745, l'honora du titre de comte pour lui et ses descendants. Egizio mourut la même année. Ce qui a le plus contribué à la réputation de ce savant, ce fut la connaissance profonde qu'il avait acquise dans l'explication des monuments antiques. L'empereur Charles VI le chargea d'expliquer un bronze qui contenait une défense du sénat pour la célébration des bacchanales, et qui lui avait été donné par le prince del Trido. Egizio composa à cette occasion un savant commentaire sous ce titre : *Senatus consulti de Bacchanalibus sive aneae vetustae tabulae Musei Caesarei Vindobonensis explicatio*, Naples, 1729, grand in-4°, fig. Il a été inséré dans le supplément donné par Poëni au *Trésor des antiquités grecques et romaines*. Cet ouvrage, qui obtint l'assentiment général de tous les antiquaires, lui valut de la part de l'empereur une collection de médailles et de médaillons d'or. Il en avait recueilli un grand nombre, ainsi que des inscriptions, et se proposait d'en publier l'explication. Il n'eut pas le temps d'achever cet ouvrage, dans lequel il comptait faire de nombreuses corrections sur le recueil de Gruter. Egizio a encore laissé : 1° *Lettera in difesa dell'iscrizione per la statua equestre di Filippo V*, Naples, 1706,

in-4°; 2° *Memoriale cronologico della storia ecclesiastica*, traduit du français de G. Marcel, Naples, 1713; 3° *Opere varie di Sertorio Quattromani, con annotazioni*, ibid., 1714, in-8°; 4° *Serie degli Imperatori Romani*, 1736; 5° *Lettre amiable d'un Napolitain à M. l'abbé Lenglet du Fresnoy, par laquelle il est prié de corriger quelques endroits de sa Géographie touchant le royaume de Naples*, Paris, 1738, in-12; id. traduit en italien, Naples, 1750, in-8°. Cette Lettre est écrite d'un ton si honnête, qu'elle valut au critique l'amitié de l'auteur critiqué; 6° Plusieurs dissertations (*Opuscoli*) recueillies en un volume in-4°, Naples, 1751, in-4°; on y trouve une courte notice sur sa vie. On trouve aussi l'éloge de ce savant dans l'*Histoire littéraire d'Italie*, par Tiraboschi.

R—T.

EGLIN (TOBIE). Son nom de famille était proprement *Goetz*; il le changea contre celui d'*Eglin*, qu'il traduisit quelquefois en *Iconius*. Il occupa plusieurs cures dans le canton de Zurich, sa patrie, dans la Turgovie et dans les Grisons; il mourut à Coire en 1574. Ses poésies ont été publiées par Eglin (Raphaël), son fils, désigné aussi sous le nom d'*Iconius*, qui naquit à Frauenfeld en Turgovie, en 1559, et mourut à Marburg le 20 août 1622. Raphaël fit ses études à Coire, à Zurich, à Genève et à Bâle. A de beaux talents il joignit, dès son jeune âge, une grande légèreté d'esprit. Un charlatan d'Italie l'engagea à quitter Genève pour le suivre à Bâle, et quoiqu'il ne soit pas resté longtemps avec ce docteur, et qu'il revint à Beze, duquel il fut estimé, il paraît néanmoins que des germes de ce commerce sont restés, dont le développement lui est devenu funeste plus tard. En 1583, le gouvernement des Grisons l'appela pour organiser les écoles à Sonders. Il fit paraître, l'année suivante : *Via ac ratio scholæ Rhetorum*, Poschiavo, 1584, in-4°. Il fut chassé des Grisons, en 1586, par les catholiques. Après avoir été maître d'école pendant quelque temps à Winterthour, il fut rappelé à Zurich, où il occupa successivement plusieurs charges ecclésiastiques. Il y établit les disputes de théologie, qui ont été conservées depuis, et en 1598 il présenta un mémoire pour l'établissement du chant de l'église, qui fut introduit peu après. S'étant jeté dans l'alchimie, les dettes qu'il contracta lui firent abandonner sa patrie en 1605. Sa destitution fut prononcée, et en 1607 il obtint la place de professeur en théologie à Marburg. Ses écrits nombreux sont des poésies, des ouvrages de théologie sur la prédestination, des brochures polémiques contre *Aulery* et autres, des ouvrages de grammaire, de logique, quelques livres mystiques et d'autres, dont il serait inutile de donner la liste. Un des plus curieux est sa *Conjectura halieutica*, Zurich, 1598, in-4°; réimprimée à Hanau, 1611, in-4°. Il y donne gravement l'explication des caractères mystérieux qu'on avait cru voir sur deux harengs pêchés en Norvège le 4 novembre 1587, et sur un troisième, pêché en Poméranie le 21 mai 1596. Il ne manque pas d'y

voir une belle explication de Daniel et de l'Apocalypse, et des prophéties fort claires sur l'Eglise militante. Deux pseudonymes, oubliés par Placcius dans son *Theatrum*, avaient déjà traité le même sujet ; l'un sous le nom d'*Ananilles Serancurio*, et son frère sous le nom d'*Antipas Francus*, avaient donné une explication telle quelle des deux harengs prophétiques de Norwège. U—1.

EGLINGER (SAMUEL), né à Bâle en 1638. Il se voua à la médecine et aux mathématiques sous de très-habiles maîtres, et avec beaucoup de succès. Il étendit ses connaissances dans les voyages qu'il fit en Italie et en France. En 1665 il obtint la chaire de mathématiques à Bâle. Il a donné plusieurs dissertations de médecine, et il mourut le 27 décembre 1673. — EGLINGER (Nicolas), né à Bâle en 1645, mort dans la même ville, le 1^{er} août 1711, se voua à la médecine, et augmenta ses connaissances dans les différents voyages qu'il fit en France, en Angleterre, en Allemagne et dans les Pays-Bas. Il occupa les différentes chaires de médecine établies à Bâle, et fut un grand praticien. Il n'a publié que des dissertations, de même que son fils *Christophe*, médecin et professeur de rhétorique à Bâle, mort en 1733. V—1.

EGLOFF (Louise), femme poète suisse, naquit en 1803, à Bade (Argovie), et y mourut le 3 janvier 1834. Elle était presque complètement aveugle depuis les premières années de sa naissance, et elle passa deux ans à peu près à l'institut des aveugles de Zurich. Bien des poètes ont été aveugles, mais aveugles-nés le fait est rare. Sous ce rapport, Louise Egloff est un phénomène à part. Toutefois qu'on ne se hâte pas tant de crier à l'extraordinaire, à l'impossible. Pas de poésie, dit-on souvent, sans imagination, pas d'imagination sans images précises sur lesquelles brode cette fée de notre intelligence, et pas d'images sans la vue. Ces raisonnements sont plus spécieux que solides. Le mot d'images, lorsqu'on parle psychologie, ne doit pas être pris à la lettre : il signifie tout simplement une impression produite sur l'âme par les objets à l'aide des sens ou quelque chose de fort voisin de cette impression. Sans doute, quand ces impressions arrivent en même temps par les yeux et par d'autres voies, elles sont bien plus puissantes, plus pittoresques, plus chaudement colorées, mais elles existent sans ces conditions. Et d'autre part, dans notre état de civilisation, avec les idées que le monde moderne doit au christianisme, avec cet immense développement intellectuel et moral que des relations sociales multipliées ont introduit dans notre Occident, lorsque l'on vit tant par la tête et par le cœur, il est un monde de pensées internes tout aussi rempli de merveilles, tout aussi riche d'épopées et de drames en germes que cet univers matériel auquel se cramponne la poésie plastique : toute la différence, c'est que celle-ci est comprise par tout le monde, depuis la modiste jusqu'à l'académicien, tandis que l'autre n'est accessible que pour des intelligences ou des âmes

d'élite. Et n'est-ce pas surtout lorsqu'elle nous promène au travers des profonds labyrinthes de ce monde interne, ou lorsqu'elle devine le monde externe qui semble lettre close pour elle, que l'imagination mérite surtout le nom d'imagination ? Tel est le rare mérite des poésies de Louise Egloff. Ce sont, dans toute la force du terme, des poésies intimes, remplies de charme et de grâce ; le style est simple, pur, facile, la versification élégante : en les lisant, on reconnaît sans peine le sexe de l'auteur, et la connaissance de cette circonstance ainsi que celle de sa cécité rend cette lecture plus touchante ; mais les vers n'ont pas besoin de cette double recommandation à l'indulgence pour plaire. Voici le titre de l'ouvrage : *Poésies de Louise Egloff, aveugle*, Bade, 1823. Il faut y joindre un dernier poème qui a paru dans le *Compte rendu de l'institut des aveugles pour 1819-1820*, par d'Orell, Zurich, 1821. P—or.

EGLOFFSTEIN (AUGUSTE-CHARLES, baron d'), général, naquit le 15 février 1771, au château d'Egloffstein en Franconie. Privé de son père dès l'âge de deux ans et demi, il fut de bonne heure destiné au service militaire sous les auspices d'un oncle maternel, général prussien, aux yeux duquel rien n'était aussi sublime que le grand art de la guerre. Admis en 1784, en qualité de cadet, dans un régiment d'infanterie que commandait son oncle à Berlin, Egloffstein, grâce à l'exagération même que ce militaire apportait dans ses idées sur la discipline, sur le matériel et sur le moral de tout ce qui faisait partie de l'armée, devint un parfait officier. Le général de Thuna (c'était le nom de cet oncle) avait pour principe qu'un soldat n'a point ou doit sembler ne point avoir d'affection ; que nul incident ne doit produire sur lui d'impression visible. Dans les épreuves auxquelles il soumit son neveu pour le tremper, il alla jusqu'à lui donner la fausse nouvelle de la mort de sa mère ; et les vives démonstrations de douleur que ne put dissimuler le jeune homme furent de sa part le sujet de graves reproches. A la mort du général de Thuna, en 1787, Egloffstein était second lieutenant du régiment de Lichnow. Il fit en cette qualité les campagnes de 1793 à 1794, en Pologne, sous le commandement du comte de Schwerin, et y montra de la bravoure et du sang-froid, notamment à Kamion. Il fit ensuite partie des renforts que la Prusse envoyait à l'armée du Rhin, à propos de la guerre contre la France. En passant par Weimar il attira l'attention du duc Charles-Auguste, qui s'occupait alors de former le contingent qu'il devait joindre aux forces prussiennes et qui manquait de bons officiers. Egloffstein, sur l'agrément du ministre de la guerre prussien, passa au service du duc de Saxe-Weimar en qualité de premier lieutenant (1795), se comporta dans la campagne sur la Lahn et sur le Rhin de manière à mériter les éloges du général saxon de Lindt, et fut nommé capitaine au bout de l'année 1796. La paix de Bâle l'avait dès lors rendu au repos ; et,

bien que le fracas des armes retentit de nouveau en Allemagne, il ne fut plus, jusqu'en 1806, que le spectateur bénévole et juge éloigné des événements militaires. Il profita de ses loisirs pour se familiariser, ce que sans doute son oncle n'eût pas fait, avec la littérature, et pour visiter la Suisse et la France (1803 et 1806). Il venait alors d'obtenir le grade de major. La guerre, qui tout à coup éclata entre Napoléon et la Prusse, lui fit reprendre brusquement le chemin de Weimar. Il arriva au corps d'armée du prince de Hohenlohe à Iéna, la veille même de la bataille, ne put trouver son régiment, qui effectivement était en avant d'Auerstadt, n'en fit pas moins un service très-actif le 14 octobre près du prince, et reçut une blessure qui lors de la retraite des débris de l'armée prussienne le força de rester à Magdebourg. Lorsqu'il fut guéri, les cinq corps saxons avaient accédé à la confédération du Rhin, et devaient fournir à la France une brigade de 2,800 hommes d'infanterie. C'est Egloffstein que le duc de Saxe-Weimar chargea de s'entendre à Berlin avec le duc de Frioul, pour l'organisation de sa part du contingent; et bientôt il le nomma colonel et commandant de la brigade. Habitué par les leçons de son oncle à l'obéissance passive la plus stricte, Egloffstein fut sans doute moins ébahi que ne l'eussent été bien d'autres de cette révolution subite, qui d'auxiliaire des Prussiens et d'ennemi des Français le faisait auxiliaire des Français et ennemi des Prussiens; et ceci moins de cinq mois après l'ouverture de la guerre. Cependant la moitié ou peu s'en faut de sa brigade déserta, tandis qu'il était avec elle sous les ordres du général français Loyson; et quelques reproches lui furent adressés à cet égard par cet officier, alors chargé de faire le siège de Colberg. Egloffstein prit part à la prise de cette place que défendait Gneisenau. Il fut ensuite dirigé sur Usedom et sur Wollin pour occuper ces deux îles, ce qui se fit sans avoir d'autres ennemis à combattre que des maladies opiniâtres qui décimèrent son corps de troupes, et un incendie fortuit qui mit en cendres son camp à Tramm, et détruisit la plus grande partie de ses bagages. Revenu à Weimar à la fin de 1807, il s'occupa de réparer ses pertes en hommes et en matériel, et d'introduire dans l'État le système français de conscription; puis à peine libre de ces soins, il dut, sous les ordres du général Rouyer, agir à Passau contre les Autrichiens (1809), et après la suspension d'armes de Znaim couvrir le flanc droit du maréchal Lefebvre, qui courait en Tyrol écraser la formidable insurrection organisée par Chasteler et Hofer. La brigade saxonne souffrit beaucoup dans cette expédition, surtout les 4 et 5 août, lorsque, après avoir franchi les défilés jusqu'à Oberau, le général Rouyer battit en retraite sur Stertzing, laissant pour arrière-garde les forces que commandait Egloffstein. La position était à peine tenable, et bientôt Egloffstein vit les communications avec Oberau coupées par la foule des Tyroliens. Mais il avait fait assez

longtemps bonne contenance pour que le général Rouyer n'essuyât pas de grosses pertes; il avait fait filer son artillerie et une partie de ses hommes, et, bien que blessé à l'épaule, il eut encore le bonheur de se rendre à Stertzing avec moitié de ce qui lui restait; toutefois il fut obligé pour en venir là de sacrifier le bataillon weimarien qui, après une résistance courageuse, fut pris tout entier par les Tyroliens. Le maréchal Lefebvre donna les plus grands éloges aux sages dispositions et au sang-froid d'Egloffstein dans ces deux journées, qui lui avaient coûté pourtant un millier de combattants; et Napoléon, en passant en revue à Schoenbrunn la brigade remise en partie au complet, lui fit présent de deux canons, et décora son chef de la croix de la Légion d'honneur. Le 19 mars suivant, la brigade saxonne se trouvait à Barcelone, d'où elle fut envoyée tantôt au siège d'Hostalrich, tantôt dans d'autres directions, suivant les besoins de la guerre. Elle eut part au combat de Cartatéo. Mais les maladies, les privations, les fatigues étaient encore plus funestes pour elle que les armes des Guérillas. Egloffstein revint en 1811, avec un peu plus de 200 hommes et l'expectative d'en recouvrer encore 400 épars dans les hôpitaux français. En 1812, lors des préparatifs de l'expédition de Russie, il eut le commandement d'une des deux brigades de la division princière aux ordres du général Carra-Saint-Cyr, marcha sur Stralsund et en prit le commandement, désarma la garnison suédoise neutre de cette place et l'envoya en France comme prisonnière de guerre, puis, après un séjour de trois mois dans la Poméranie, rejoignit la division à Dantzig. Celle-ci s'attendait à filer sur Smolensk et même avait reçu des ordres à cet effet, lorsqu'un contre-ordre la fit rester à Königsberg, où s'organisait un grand corps de réserve. Bientôt l'armée française fut en pleine retraite. Le corps de réserve s'avança vers Vilna. Egloffstein était le 3 décembre à Mietniki, et le 4 à Ochmiana. Une portion de sa cavalerie escorta Napoléon jusqu'à Vilna, une autre fut donnée au maréchal Ney: le reste de la brigade, devenant alors partie du corps du général Gratien, forma l'arrière-garde: c'est dire assez combien il eut à souffrir des fréquentes attaques des Russes et de l'état des routes non moins que du froid. Arrivé enfin après de grosses pertes et de grandes fatigues à Dantzig, où commandait Rapp, il contribua sous cet ami de Napoléon à la belle défense de la place. La capitulation, en le faisant prisonnier de guerre, lui rendit la liberté de combattre pour sa patrie; et en 1814 il fit la campagne de France comme commandant la brigade de Thuringe et d'Anhalt, laquelle était adjointe au 3^e corps d'armée de la confédération. Ses opérations se bornèrent d'abord à des marches et contre-marches et au blocus de Valenciennes, de Condé. Il fut ensuite chargé de l'occupation de Tournay, et il défendit cette ville contre des forces très-imposantes. Cet exploit lui valut de

l'empereur Alexandre l'ordre de St-George de quatrième classe. En 1815, il eut part à la bataille de Neuwied, ainsi qu'au siège de Mézières et de Montmédy, eut le commandement de Charleville et de la rive gauche de la Meuse, reçut les éloges publics du roi de Prusse ; et en 1816, il devint grand-eroix de l'ordre du Faucon-Blanc. Enfin deux ans après, lors de la refonte de tout le système militaire dans le grand-duché de Saxe-Weimar, Egloffstein, nommé inspecteur-général, fut le principal agent de cette réorganisation, dont les résultats furent de donner à l'État des troupes mieux exercées et plus nombreuses, et de former une espèce de milice. C'est au milieu de ces soins qu'il mourut, le 15 septembre 1834. Son souverain, dont il était aimé, le chargea quelquefois de missions honorifiques plutôt que diplomatiques. C'est ainsi qu'il alla féliciter Nicolas I^{er} à St-Petersbourg, lors de son avènement au trône, et qu'il porta au roi de Prusse la nouvelle de la concession de la main d'une princesse de Weimar faite au prince Guillaume.

P—OT.

EGLY (CHARLES-PHILIPPE MONTHEAULT (1) D^r), né à Paris le 28 mai 1696, de parents honnêtes, mais peu fortunés, exerça d'abord la profession d'avocat. Il fut ensuite attaché comme secrétaire à M. de Baussan, maître des requêtes, intendant de Poitiers et d'Orléans. D'Egly employait ses loisirs à l'étude, et quelques opuscules qu'il fit imprimer dans les journaux donnèrent une idée avantageuse de son talent. Il exécuta, à son retour à Paris, le projet qu'il avait formé d'écrire l'*Histoire des rois de Sicile de la maison de France*. Cet ouvrage estimable lui ouvrit les portes de l'Académie des inscriptions, où il remplaça l'abbé Bannier en 1741. Dès lors il partagea son temps entre ses devoirs d'académicien et la rédaction du *Journal de Verdun*, dont il se trouvait chargé depuis la mort de La Barre (voy. BARRE). Cependant quelques chagrins dérangèrent sa santé naturellement faible ; il perdit la vue en 1745, et une maladie longue et douloureuse termina ses jours le 2 mai 1749. Bougainville prononça son éloge à l'Académie. On a de d'Egly : 1^o *Les Amours de Clytophon et de Leucippe*, traduit du grec d'Achille Tatius, Paris, 1734, in-12, plusieurs fois réimprimé. Le traducteur a supprimé avec soin tous les morceaux trop libres qui se trouvent dans l'original ; cette version mérite, sous ce rapport, la préférence sur celle de Duperron de Castéra, qui parut la même année ; mais elle ne lui est guère supérieure par le style (2). 2^o *Histoire des rois des Deux-Sicules de la maison*

(1) Dans une dissertation particulière Chardon-la-Rochette a essayé de prouver que le vrai nom de cet académicien était *Montheault*. Dans le *Journal de Verdun*, dont il a été pendant onze ans principal rédacteur, il est appelé *Moncheault* (1750, janvier, p. 60), et *Monehaut* (tables, préf. p. 21) ; mais dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions* (t. 25, H., p. 309), il est appelé *Montheault*, et c'est l'orthographe la plus généralement suivie.

(2) On a attribué la traduction d'Egly à l'abbé Desfontaines ; dans la réimpression qu'on en fit à Paris, chez Jansen, 1796 (an 4), in-18, on dit un peu trop affirmativement et inconsidérément que *Degli* (car c'est ainsi qu'on l'a écrit) n'est que le pseudonyme de Desfontaines.

de France, Paris, 1741, 4 vol. in-12. Cet ouvrage reçut l'accueil le plus favorable et le méritait. Le style en est pur, la marche claire et rapide, et les causes des événements y sont développées avec une sagacité peu commune. Il essuya quelques critiques de la part de l'abbé Desfontaines, et d'Egly lui répondit dans le *Journal de Verdun* (juillet, 1741). 3^o *La Callipédie*, traduite du latin de Quillet, Paris, 1749, in-8^o. Cette traduction est au-dessous du médiocre, mais on peut croire qu'elle n'était point destinée à l'impression. 4^o Des *Mémoires* lus à l'Académie des inscriptions, entre autres un sur les *Scythes*, qui a fourni à Fréret l'idée de ses savantes recherches sur les nations Scythiques et Sarmatiques.

W—S.

EGMOND (CHARLES D^r), né à Grave, le 9 novembre 1467, était fils de cet Adolphe, duc de Gueldre, que l'ambition rendit si coupable envers son père (voy. ADOLPHE). Le duc de Bourgogne s'étant emparé de Nimègue en 1473, emmena le jeune Charles à Gand, où il le fit élever avec le plus grand soin. Charles avait reçu de la nature un courage inflexible et un esprit fécond en ressources ; et peut-être ne lui a-t-il manqué qu'un rôle plus important pour le rendre tout à fait digne d'être comparé à Annibal ou au roi de Pont. Il fit sa première campagne, à l'âge de dix-sept ans, sous la conduite d'Eugilbert de Nassau, général habile ; et en 1485, il assista aux sièges d'Ath et d'Oudenarde, où il trouva l'occasion de signaler sa valeur. En 1487, il fut fait prisonnier dans une rencontre près de Béthune, et conduit à Abbeville, où il demeura sous la garde du duc de Bourbon, jusqu'à ce que les états de Gueldre eussent promis de payer sa rançon. Aussitôt après sa délivrance il se rendit à Nimègue, où les principaux seigneurs lui prêtèrent serment de fidélité le 28 mars 1492. Avec leur secours, il chassa les garnisons allemandes qui occupaient la Gueldre, et prit des mesures pour résister à Frédéric, qui prétendait que ce duché était échu à l'empire par la mort de Renaud IV, en 1423. Sur ces entrefaites, Maximilien monta sur le trône ; le nouvel empereur fit déclarer par des commissaires que Charles n'a aucun droit sur la Gueldre, marche contre lui à la tête d'une puissante armée, prend Ruremonde, et vient mettre le siège devant Nimègue ; mais il est obligé de le lever pour retourner en Allemagne, où sa présence devenait nécessaire. La guerre recommence en 1497. Les habitants de Nimègue prennent les armes les premiers ; leur exemple est suivi par ceux des autres villes, et les Allemands sont forcés de demander eux-mêmes une trêve : elle est conclue pour deux ans, et violée au bout de quelques mois par Maximilien, que les troubles de l'Allemagne obligent de rétrograder pour la seconde fois. Charles profite de cette circonstance pour augmenter ses forces. L'Autriche, désespérant de le vaincre, lui fait des offres pour l'engager à renoncer au titre de duc de Gueldre, et dans le même temps réussit à le priver de ses alliés. Charles, contraint de dis-

simuler, promet d'accompagner en Espagne l'archiduc Philippe, reçoit 3,000 florins pour les frais de son voyage, s'enfuit, à l'aide d'un déguisement, et repart tout à coup au milieu de ses États. Il rassemble ses troupes, auxquelles viennent se joindre quelques corps français, et soumet les villes qui s'étaient déclarées pour Philippe. L'année suivante (1507), il profite habilement de l'incertitude que la mort imprévue de ce prince laisse dans toutes les mesures, entre dans le Brabant, s'empare de plusieurs villes dont le pillage enrichit ses soldats, pénètre jusqu'en Hollande, et se retire avec un riche butin. Le traité si connu de *Ligue de Cambrai*, arrêta Charles dans l'exécution de ses projets; privé des secours qu'il recevait de la France, ce prince n'inspirait plus la même crainte. La souveraineté de la Gueldre devient le sujet de nouvelles négociations; mais, comme les précédentes, elles traînent en longueur et ne donnent aucun résultat. Les habitants d'Utrecht se révoltent en 1511 contre Frédéric de Bade, leur évêque, et implorent la protection de Charles, qui se met à leur tête et obtient des succès. Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, veut l'arrêter dans sa marche. Une armée, composée d'Autrichiens et d'Anglais, investit Venloo, où Charles s'était retiré. Le siège se pousse avec vigueur. Les Anglais tentent trois fois l'assaut, sont repoussés avec perte et fuient sur leurs vaisseaux. Charles bat les Autrichiens, entre en Hollande, brûle un des faubourgs d'Amsterdam, détruit la flotte dans la rade, et revient prendre position à Utrecht; l'année suivante (1514) il prend Groningue et ravage la Frise. Une trêve est ménagée par la France, entre le duc de Gueldre et ses ennemis. Il part à la tête de 22,000 hommes pour rejoindre François 1^{er} en Italie, apprend à Lyon la bataille de Marignan, tombe malade de regret de ne s'y être pas trouvé, et reprend le chemin de ses États menacés par l'Autriche. La guerre continue dans la Frise, et pendant sept ans, Charles lutte avec avantage contre les forces qu'on lui opposait. Enfin, les habitants de la Frise s'étant soulevés, et Utrecht ayant ouvert ses portes à Charles-Quint, ce courage indomptable fut obligé de se soumettre. Charles s'engagea, par un traité du 3 octobre 1528, à faire hommage à l'empereur pour la Gueldre et ses dépendances. Sa haine contre l'Autriche s'accrut encore par cette violence, et comme il n'avait point de successeur, il engagea, en 1538, les États de Gueldre à se donner à la France. Les habitants refusèrent d'accéder à cette proposition, et le contraignirent même à abandonner la Gueldre au duc de Clèves, en se réservant une pension de 42,000 florins. Il éprouva un chagrin si vif d'avoir consenti à cette disposition, qu'il en mourut le 30 juin de la même année, à Arnheim. Il était âgé de 71 ans, et en avait passé quarante-six dans des guerres presque continuelles contre l'Autriche.

W—s.

EGMOND (LAMORAL, comte d'), prince de Gavre,

baron de Fiennes, etc., un des principaux seigneurs des Pays-Bas, naquit en 1522 (1), suivit Charles-Quint dans son expédition d'Afrique en 1544, fut nommé chevalier de la Toison d'Or en 1546, avec l'empereur Maximilien, Cosme de Médicis grand-duc de Florence, Albert duc de Bavière, Emmanuel Philibert duc de Savoie, Octave Farnèse duc de Parme, et ce terrible duc d'Albe qui signa dans la suite son arrêt de mort. Nommé général de cavalerie sous Philippe II, il commanda et se couvrit de gloire aux célèbres batailles de St-Quentin en 1557, et de Gravelines, en 1558. Par sa naissance, par ses talents, par ses services, il ne le cédait à personne, pas même au duc d'Albe. Il avait épousé à Spire, en présence de l'empereur Charles-Quint et de Philippe II, alors roi de Naples, Sabine, comtesse palatine, duchesse de Bavière. Père tendre, époux adoré, ami fidèle, il était estimé en Europe par ses vertus militaires, et cher à tous les Flamands. Il avait reçu de la nature toutes les qualités qui charment le peuple, imposent aux égaux et plaisent aux supérieurs. Il prit part aux troubles qui s'élevèrent dans les Pays-Bas. Cependant il ne négligea rien pour porter à la paix et à la modération la duchesse de Parme, gouvernante de ces provinces, et les seigneurs confédérés contre l'inquisition et la cour de Madrid. Il prêta même entre les mains de la gouvernante le serment « de soutenir la religion romaine, de punir les sacrilèges et d'extirper l'hérésie. » Mais ses liaisons avec le prince d'Orange et les confédérés le rendaient toujours suspect à Philippe II. Le duc d'Albe ayant été envoyé dans les Pays-Bas, les troubles éclatèrent avec la même violence qu'il employait pour les réprimer. On faisait circuler des libelles, on répandait de l'argent pour soulever le peuple. Albe pensa qu'il était temps d'exécuter les grandes mesures qu'il avait projetées, et d'assurer son pouvoir par la chute des têtes les plus élevées. Il fit amener à Bruxelles, et exécuter, le même jour, Gilbert et Théodore de Batenbourg, qui avaient été pris l'année précédente en traversant le Zuyderzée, Pierre d'Andelot et quinze autres seigneurs. Le lendemain, il fit conduire à l'échafaud Jean de Montigny, de Villiers, de d'Huy, Quintin Benoît et Corneille de Nieuwen, orateur qui s'était acquis une grande réputation. Dix compagnies d'Espagnols et une troupe de cavalerie avaient conduit à Bruxelles les comtes d'Egmond et de Horn, qui étaient, depuis neuf mois, prisonniers dans la citadelle de Gand. Les chevaliers de la Toison d'Or, les États de Brabant, l'empereur Maximilien, les villes libres d'Allemagne, les électeurs, la duchesse de Parme elle-même avaient sollicité auprès de Philippe et de son lieutenant la grâce de ces deux seigneurs. Marie de Montmorency,

(1) Le comte d'Egmond descendait d'une famille qui régna sur la Gueldre depuis 1423, jusqu'en 1558. On ignorait le lieu de sa naissance. L'auteur de cette note l'a découvert dans son interrogatoire manuscrit. Egmond était né au château de la Hamalde en Hainaut.

sœur du comte de Horn, et Sabine de Bavière, femme du comte d'Egmond, avaient fait inutilement retentir l'Europe de leur douleur. Le duc d'Albe, qui prenait le titre de lieutenant-gouverneur, capitaine général pour le roi, et juge souverain du conseil criminel, rendit, le 4 juin 1568, une sentence de mort contre le comte d'Egmond comme « convaincu « d'avoir commis des crimes de lèse-majesté, en fa- « vorisant et étant complice de la ligue et abomi- « nable conjuration du prince d'Orange et d'autres « seigneurs de ces Pays-Bas; ayant aussi pris en sa « sauvegarde et protection les gentilshommes con- « fédérés, et rendu de mauvais services en son « gouvernement de Flandre, de concert avec les sé- « ditieux et rebelles de la sainte Eglise apostolique « romaine, et de Sa Majesté. Considéré, en outre, « tout ce qui résulte dudit procès, Son Excellence « déclare ledit comte avoir commis crime de lèse- « majesté et de rébellion, et, comme tel, devoir « être exécuté par l'épée, et sa tête mise en lieu « haut et public, afin d'être vue de tous, et qu'elle « soit là tant que autrement en soit ordonné par « sadite Excellence...; commandant que nulle « personne soit osée de la ôter, sous peine de « mort; et confisque pour le fisc et chambre « royale tous et quelconques de ses biens, meu- « bles et immeubles, droits et actions, fiefs et « héritages, etc. » La sentence du comte de Horn, prononcée le même jour, était conçue à peu près dans les mêmes termes; l'une et l'autre furent rédigées en français. L'évêque d'Ypres avait été mandé à Bruxelles par le duc d'Albe, pour assister les deux comtes à leurs derniers moments. Ce vertueux prélat, nommé Martin Rithove, se prosterna aux pieds du duc, et le supplia, les larmes aux yeux, de révoquer ces sentences de mort. Mais le lieutenant de Philippe, depuis longtemps ennemi du malheureux Egmond, se montra inflexible, et le prélat ne songea plus qu'à consoler cette illustre victime. Dès qu'il eut appris à d'Egmond qu'il était condamné : « Voici une sentence « bien rigoureuse, dit le comte. Je ne pense pas « d'avoir tant offensé Sa Majesté pour mériter un « tel traitement. Néanmoins, je le prends en pa- « tience, et prie le Seigneur que ma mort soit une « expiation de mes péchés, et que ma chère « femme et mes enfants n'encourent aucun blâme « ni confiscation; car mes services passés méri- « tent bien qu'on me fasse cette grâce. Puisqu'il « plaît à Dieu et au roi, j'accepte la mort avec « patience. » Il écrivit sur-le-champ en français la lettre suivante à Philippe II : « Sire, j'ai en- « tendu ce matin la sentence qu'il a plu à Votre « Majesté faire décréter contre moi; et combien « que jamais mon intention n'ait été de rien trai- « ter ni faire contre la personne ni le service de « Votre Majesté, ni contre notre vraie, ancienne « et catholique religion, si est-ce que je prends en « patience ce qu'il plaît à mon bon Dieu de m'en- « voyer. Et si j'ai, durant ces troubles, conseillé « ou permis de faire quelque chose qui semble

« autre, ce n'a toujours été qu'avec une vraie et « bonne intention, au service de Dieu et de Votre « Majesté, et pour la nécessité du temps. Pour- « quoi je prie Votre Majesté me le pardonner, et « avoir pitié de ma pauvre femme, de mes enfants et « serviteurs, vous souvenant de mes services pas- « sés; et sur cet espoir, m'en vais me recomman- « der à la miséricorde de Dieu. — De Bruxelles, « prêt à mourir, le 5 juin, etc. » Egmond écrivit ensuite une lettre fort touchante à sa femme; et, après s'être préparé à la mort, il demanda qu'on ne différât pas plus longtemps son exécution, craignant que, troublé par ses sentiments et ses affections, son âme ne tomba dans le désespoir. On le conduisit à midi sur la place publique, avec un appareil militaire, sombre et lugubre; dix-neuf compagnies d'infanterie étaient sous les armes : il était vêtu de noir, sans fers et sans liens. Il monta sur l'échafaud qui était couvert d'un drap noir, et sur lequel on avait dressé un petit autel funèbre, avec une croix d'argent. Egmond jeta lui-même son manteau, prit le crucifix dans ses mains, se mit à genoux sur un carreau de velours noir, et reçut la mort avec courage. Il était âgé de 46 ans. On jeta sur son corps un drap noir, et l'on fit monter sur l'échafaud le comte de Horn. En traversant la place, il avait salué quelques personnes de sa connaissance. Apercevant le corps de son ami, il demanda si c'était là le comte d'Egmond; on lui répondit : *c'est lui*. « Nous ne nous sommes « pas vus l'un l'autre, dit-il en s'adressant au « peuple, depuis que nous avons été entraînés dans « les prisons. Apprenez, par notre sort, quelle est « la mesure de l'obéissance que vos maîtres exi- « gent de vous. » Horn avoua qu'il était coupable devant Dieu; mais il refusa constamment de reconnaître qu'il eût offensé le roi. Il conjura les assistants de joindre leurs prières aux siennes, fit des vœux pour leur bonheur, et, s'étant déshabillé lui-même, il présenta sa tête au bourreau (*voy. Horn*). La conspuration était générale; on n'entendait sur la place publique que des sanglots et des gémissements. On vit plusieurs personnes baiser l'échafaud avec respect, et tremper leurs mouchoirs dans le sang du comte d'Egmond. L'envoyé de France à la cour de Bruxelles, présent à ce triste spectacle, écrivit à Charles IX : « J'ai vu « tomber la tête de celui qui a fait trembler deux « fois la France. » Ainsi finit cette tragédie qui devait coûter tant de sang et tant de larmes à l'Espagne et aux Pays-Bas; qui fut comme le signal d'une révolte générale que suivirent trente ans d'une guerre cruelle, et qui se termina par la perte que la maison d'Autriche fit sans retour des sept Provinces-Unies. Sabine de Bavière mourut, sans avoir été consolée, le 19 juin 1598 (1). —

(1) *Le procès criminel* du comte d'Egmond se trouve dans le supplément de la traduction de Strada, Amsterd. (Bruxelles) 1729, 2 vol. in-12. — Alex. Barbier, *Diction. des anon.* nos 44, 585 et 4557, dit que selon les uns ce supplément a été publié par Jean Godefroy, et suivant les autres par Jean Du Bois, procureur général à Malines. — J. F. Foppens qui avait commencé une *Bi-*

EGMOND (Philippe, comte d'), fils de Lamoral, chevalier de la Toison d'or, prit pour devise : *Nil mihi tollit hyems*. Il épousa Marie de Horn, et resta fidèle à Philippe II, qui l'envoya au secours de la ligue, à la tête de 1,800 lances. Lorsqu'il entra dans Paris, il interrompit le magistrat qui, en le complimentant, mêlait à ses louanges celles de son père : « Ne parlez point de lui, s'écria ce fils dé-naturé, il méritait la mort : c'était un rebelle. » Paroles d'autant plus étranges, qu'il parlait à des rebelles, et que c'était leur cause qu'il venait défendre. Il joignit ses troupes à celles de Mayenne, et fut tué, en 1590, à la bataille d'Ivry. Il n'était âgé que de 32 ans, et ne laissa point de postérité. La famille d'Egmond, divisée en plusieurs branches, a eu dans son sein neuf chevaliers de la Toison-d'Or : Guillaume d'EGMOND, frère d'Arnould, duc de Gueldre, mort le 19 février 1483; Floris d'EGMOND, comte de Buren, dont la devise était : *sans faute*, mort le 14 octobre 1539; Jean, comte d'EGMOND, qui épousa la princesse Françoise de Luxembourg, comtesse de Gavre, et mourut à Milan, le 19 avril 1528; Maximilien d'EGMOND, comte de Buren, général des armées de Charles-Quint, dans les guerres contre François I^{er}, mort à Bruxelles, au mois de décembre 1548; il ne laissa qu'une fille, première femme de Guillaume de Nassau, prince d'Orange. De Thou loue sa fidélité et sa magnificence, et dit qu'il était grand dans la guerre et dans la paix. On rapporte qu'André Vésale lui ayant prédit l'heure de sa mort, il rassembla ses amis à un festin, leur distribua de riches présents, se remit au lit, et mourut à l'instant même qui avait été marqué. Un vers de son épitaphe semblerait confirmer l'anecdote de la prédiction de Vésale; le voici :

Voce, vale, Intrepida dixit moriturus amicus.

Lamoral d'EGMOND, qui fait le sujet de cet article; Philippe d'EGMOND, son fils, tué à la bataille d'Ivry; Charles, comte d'EGMOND, autre fils de Lamoral, épousa Marie de Lens, baronne d'Aubignies, prit pour devise : *undique illæsum*, resta attaché à la cause du prince d'Orange, et mourut à La Haye, le 18 janvier 1620; Louis, comte d'EGMOND, qui mourut à St-Cloud en France, le 27 juillet 1654; Philippe d'EGMOND, qui fut nommé chevalier par Charles II, roi d'Espagne. La postérité de Lamoral s'est éteinte dans la personne du comte d'EGMOND (Procope-François), mort à Fraga en

Arragon, le 15 septembre 1707, à l'âge de trente-huit ans. Il était général de cavalerie en Espagne, et brigadier des armées françaises. V—ve.

EGMOND de NYENBOURG (JEAN-GILLES), gentilhomme des Pays-Bas, fit vers 1720 un voyage à la Terre Sainte et dans l'Asie mineure. Le manuscrit de sa relation étant tombé dans les mains de J. G. Heymann, celui-ci la fonda avec celle d'un voyage fait dans les mêmes pays de 1700 à 1709, par un Jean Heymaun qui était probablement son père, et le publia en hollandais sous ce titre : *Voyages dans une partie de l'Europe, de l'Asie mineure, des îles de l'Archipel, de la Syrie, de la Palestine, à la Terre-Sainte, en Egypte au mont Sinai, etc.*, par J. G. Egmond et J. Heymann, Leyde, 1757 et 1758, 2 vol. in-4°. En mêlant ensemble les deux relations, l'éditeur a rendu quelquefois un peu louches certains faits dont parle celui des deux voyageurs qui est antérieur à l'autre. Les événements ont changé entièrement ce que ce dernier avait vu. Il en résulte que tout est fort embarrassé, à raison du défaut de date pour trouver la solution des difficultés causées par la disparate des deux relations. On trouve dans chacune des observations sur les mœurs et les coutumes des orientaux; mais on voit que les auteurs étaient peu instruits en histoire naturelle et dans la science économique; leurs remarques sur la politique sont des plus communes. La relation du voyage commence au Texel, et se termine par l'Egypte. On trouve dans cette relation plusieurs citations d'inscriptions copiées avec peu de soin. E—s.

EGNAZIO (JEAN-BAPTISTE), savant littérateur du XVI^e siècle, naquit vers 1478, à Venise, de parents pauvres. Son vrai nom était Jean-Baptiste Cipelli; il le changea, selon l'usage de son temps, quand il commença de se faire connaître. Après avoir fait de bonnes études sous d'habiles maîtres il ouvrit, dès l'âge de dix-huit ans, à Venise une école particulière de belles-lettres. La réputation qu'il s'y fit, donna de la jalousie au célèbre Marc-Antoine Sabellico, qui était depuis longtemps professeur public de belles-lettres dans la même ville. Celui-ci lançait à tout propos des traits contre son jeune rival. Egnazio, au lieu de lui répondre, écrivit une critique sanglante des travaux de Sabellico sur quelques anciens auteurs, et la publia en 1502, sous le titre de *Racemationes*. Il fit ensuite de nouveaux commentaires sur les mêmes auteurs que Sabellico avait commentés. Enfin il ouvrit une école publique, à peu de distance de celle que tenait son adversaire. Cette guerre littéraire dura jusqu'en 1506, époque de la mort de Sabellico. Celui-ci se repentit alors d'avoir attaqué le premier, et d'avoir longtemps poursuivi injustement Egnazio; il le fit appeler à ses derniers moments, lui demanda pardon, et pour gage de leur réconciliation, lui remit entre les mains un ouvrage qu'il laissait manuscrit, et qu'il le chargea de publier. Egnazio ne se borna pas à prendre ce soin; il voulut encore, aux funérailles de Sabellico

blibliothèque historique des Pays-Bas, laquelle est restée manuscrite, affirme que le supplément a été imprimé à Bruxelles, chez Pierre Poppens et qu'il est tiré de papiers appartenant au conseiller Wynants. Jean Godefroy aura pu surveiller l'impression, cette conjecture n'a rien qui répugne. Mais quant à Jean Du Bois, on a pris le procureur général du grand-conseil et du conseil des troubles, lequel instruisit en 1568 les procès des comtes d'Egmond et de Horn, pour la personne qui en donna les pièces au public, cent soixante et un ans plus tard, c'est-à-dire en 1729, l'erreur est manifeste. Egmond est le héros d'un drame en prose de Goethe, drame plein d'imagination et d'intérêt, mais où l'auteur a si peu ménagé la vérité historique qu'on ne pourrait le représenter au Pays-Bas, sans se mettre en contradiction avec tous les souvenirs. Brantôme fait la relation du supplice d'Egmond, d'après le rapport de Moutdoucet, ambassadeur de France à Bruxelles. R—G.

prononcer son oraison funèbre. Ce discours est celui de tous les ouvrages qui lui fait le plus d'honneur, et il est à regretter qu'il se soit perdu. Déjà il avait reçu de la république les droits de citoyen de Venise, et le titre de Notaire; il avait embrassé l'état ecclésiastique et obtenu plusieurs bénéfices. Il accompagna en 1515, à Milan, les quatre procureurs de St-Marc qui allèrent, au nom de la république, complimenter François I^{er}. Ayant fait présenter à ce monarque un panégyrique en vers latins qu'il avait composé en son honneur, il reçut de lui une belle médaille d'or. Dans ce panégyrique, il s'était permis plusieurs traits injurieux contre Charles-Quint; l'empereur s'en plaignit au pape Paul III, ennemi des Français et de leur roi. Ce pontife fit agir vivement contre le panégyriste, qui n'échappa à la persécution que par le grand crédit dont il jouissait à Venise. En 1520, la chaire publique d'éloquence étant devenue vacante, elle lui fut donnée sans qu'on exigeât de lui de nouvelles preuves, quoiqu'il eût un grand nombre de concurrents. Ses leçons attirèrent bientôt une foule d'auditeurs, non-seulement de Venise, mais des autres villes d'Italie et même des pays étrangers; on en comptait chaque jour jusqu'à cinq cents et davantage. Les sénateurs les plus respectables allaient l'entendre, et le consultaient même dans des affaires importantes. Il était doué d'une mémoire surprenante et d'une présence d'esprit qui n'était jamais en défaut. Un jour qu'il prononçait un discours public, le légat apostolique arriva lorsqu'il était près de finir; il reprit son discours depuis le commencement, et ce qui étonna le plus ses auditeurs, c'est qu'il en changea entièrement toutes les parties. Devenu vieux, il demanda sa retraite; mais le sénat, jaloux de conserver un tel professeur, aimant mieux augmenter ses honoraires, qui furent portés à 200 ducats d'or. On dit qu'il conservait tant de vivacité qu'ayant eu des querelles très-animées avec Robortel, il tira un jour son épée, et s'élança contre lui pour l'en frapper. Quelques auteurs affirment ce fait, d'autres le nient. Il faudrait, pour qu'il fût vrai, qu'un professeur, un prêtre, un prieur, marchât alors à Venise, l'épée au côté. D'autres, au lieu d'épée, parlent d'un coup de baïonnette, ce qui paraît encore moins croyable. Egnazio obtint enfin, en 1549, le repos qu'il désirait, et conserva tous ses appointements en retraite. Il n'en jouit que quatre ans, étant mort le 4 juillet 1553, âgé de 75 ans. Il dut sa grande réputation à son professorat et à son érudition plus qu'à ses ouvrages. Cependant on a de lui : 1^o *Abrégé de la vie des empereurs, depuis Jules César jusqu'à Maximilien*, Venise, 1516; 1588, in-8^o, ouvrage assez estimé, pitoyablement traduit en français par l'abbé de Marolles, dans son *Addition à l'Histoire romaine*, 1664, 2 vol. in-12; 2^o *Traité de l'origine des Turcs*, qu'il publia par ordre du pape Léon X, 1539, in-8^o, 3^o *Panégyrique de François I^{er}*, en vers héroïques, imprimé à Venise,

1540; 4^o *Exemples des hommes illustres de Venise*, etc., Venise, 1554, in-4^o. Ce livre, qui ne fut imprimé qu'après la mort de l'auteur, est dans le même genre que celui de Sabellico, dont Egnazio avait été l'éditeur, et qui est aussi intitulé *Exemples*. Il laissa plusieurs harangues ou discours publics, qui sont restés inédits, et un assez grand nombre de lettres, éparses dans quelques recueils. Tous ces ouvrages sont en latin. Egnazio fut principalement occupé à corriger et à éclaircir par des commentaires les anciens auteurs. Les meilleurs éditions qu'on lui doit avec des notes sont celles des Epîtres de Cicéron, des Césars de Suétone, et des Œuvres d'Ovide. Il fut, dans ce genre, d'un grand secours à Alde l'Ancien. G—É.

EGON. Voyez FURSTENBERG.

EHRENSTROEM. Voyez EHRENSTROEM.

EHINGEN (GEORGE D'), issu d'une famille noble de Souabe, naquit dans la première moitié du xv^e siècle, de Rodolphe d'Ehingen, qui mourut en 1467, âgé de quatre-vingt-dix-neuf ans. George fréquenta, dans sa jeunesse, la cour de Sigismond Albert, duc d'Autriche, et celle de Ladislas, roi de Bohême. Il fit, en 1455, une campagne contre les Turcs dans l'île de Rhodes. L'année suivante, la dévotion le conduisit à la Terre Sainte; il parcourut ensuite la France, l'Espagne, le Portugal, servit avec distinction le souverain de ce pays contre les Mores de Fez, revint par le Portugal en Espagne, combattit contre les Mores de Grenade, et alla en 1477 en Angleterre. Il avait écrit en allemand la relation de toutes ces courses; mais elle n'a été imprimée que cent cinquante ans après sa mort, sous ce titre : *Itinéraire, c'est-à-dire Relation historique des voyages faits pour la chevalerie, il y a cent cinquante ans, par le feu seigneur George d'Ehingen, dans dix royaumes différents*, Augsbourg, 1600, in-fol. Cette relation est très-succincte; car en y comprenant toutes sortes de détails relatifs à la famille de l'auteur, elle ne contient que quatre feuilles d'impression. Ce qu'on y trouve de meilleur sont les portraits des princes dont Ehingen a visité la cour, et qu'il a fait dessiner avec beaucoup de soin. E—s.

EHINGER (ÉLIE), savant théologien protestant, né, en 1573, dans la principauté d'Œtting en Bavière, exerça d'abord en Autriche les fonctions du ministère évangélique. Les Luthériens ayant été obligés de sortir de cet archiduché, il fut, en 1603, fait recteur à Rotenbourg sur la Tauber, et, en 1617, à Augsbourg. Il s'appliqua particulièrement à la recherche et à la collation des anciens manuscrits grecs et latins. Nommé conservateur de la bibliothèque publique d'Augsbourg, il en disposa les livres dans un nouvel ordre, et en publia le catalogue d'après son système de classification. Il était en correspondance avec la plupart des savants d'Allemagne et même des pays étrangers. On a conservé des lettres qui lui étaient adressées par André Schott et Peiresc, par lesquels on voit qu'Ehinger avait fourni au premier des copies

plus correctes de différents manuscrits, et au second des recherches sur les poids et mesures en usage parmi les Hébreux. Ehinger, chassé deux fois d'Augsbourg, comme ministre protestant, se retira, en 1633, à Ratisbonne, où il fut recteur d'une école de belles-lettres, et où il mourut le 28 novembre 1633. Jacques Brucker a donné la vie de ce savant en latin, Augsbourg, 1724, in-8°. Indépendamment d'un grand nombre d'ouvrages de théologie, tant en latin qu'en allemand, il a publié : 1° *Apostolorum et SS. conciliorum decreta, gr. lat.*, Wittemberg, 1614, in-4°. Cette édition, faite sur un manuscrit d'Augsbourg, est plus complète que celle qu'avait donnée Dutillet, évêque de Meaux, en 1540, in-4°; elle a en outre l'avantage de renfermer une version latine des anciens conciles, et des notes d'Osiander. 2° *Quæstiones theologicæ et philosophicæ Cæsarii S. Gregorii Nazianzeni fratris, gr. et lat.* Augsbourg, 1626, in-4°. 3° *Poggii, de infelicitate principum*, Francfort, 1629, in-8°. La préface et les notes sont d'Ehinger. 4° *Catalogus Bibliothecæ reipublicæ Augustanæ, variarum linguarum secundum facultates divisæ*, Augsbourg, 1633, in fol. Ce catalogue est rare, mais on ne doit pas croire qu'il n'ait été imprimé qu'à 100 exemplaires; les titres des livres y sont rapportés avec exactitude, et les tables placées à la fin en rendent l'usage très-commode. On trouvera d'autres ouvrages sur la bibliothèque d'Augsbourg, indiqués aux articles HENISCH, HOESCHEL, REISER et Jérôme WOLF. 5° *Relatio S. Marci evangelistæ corpus in insula Augia divite, vulgo REICHENAU episcopatus Constantiensis quiescere*. Cet opuscule se trouve dans un recueil de pièces du même genre, publié par Georges Dorsche, Strasbourg, 1641, in-12. 6° *De Fidelitate servanda in auctoribus citatis dissertatio*; elle est imprimée dans les *Amenitates* de Schelhorn, t. 2, p. 530 — 552. Ehinger y relève des citations inexactes faites par Gratian, Bellarmine et d'autres écrivains; mais il s'attache surtout à Carranza, à qui il reproche l'ignorance la plus absolue de la langue grecque. 7° *Thesaurus antiquitatum ecclesiasticarum*, Francfort, 1662, in-4°. C'est Lenglet Dufresnoy qui attribue cet ouvrage à Ehinger; mais la date fait craindre quelque erreur de la part d'un écrivain dont l'exactitude n'est pas le premier mérite. W—s.

EHLERS (MARTIN), professeur de philosophie à Kiel, né à Nortorf, dans le Holstein, le 6 janvier 1732, fut nommé recteur à Segeberg en 1760, à Oldenbourg en 1769, à Altona en 1771, et alla enfin, en 1776, professer la philosophie à Kiel, où il est mort le 9 janvier 1800, âgé de 68 ans. Il a consacré une partie de sa vie à perfectionner les méthodes d'enseignement dans les écoles publiques, et l'Allemagne lui doit plusieurs institutions utiles, résultat des méditations d'un philosophe ami de l'humanité. Ses ouvrages sont ceux d'un homme qui se consacre à la recherche de la vérité. Plein d'enthousiasme pour la vertu, il s'occupe dans ses

œuvres philosophiques de prouver qu'une bonne conduite est le moyen le plus sûr d'être heureux. Toutes ses pensées sont celles d'un sage; on y trouve une foule de vérités importantes, présentées avec clarté et simplicité. Son style est facile et agréable. On lui reproche cependant des périodes un peu trop longues. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Recueil de petits traités sur l'enseignement des écoles publiques et l'éducation en général*, Flensburg, 1776, in-8°, en allemand, ainsi que les suivants. 2° *Considérations sur la moralité de nos jouissances et de nos plaisirs*, ibid., 1790, 2 vol. in-8°. C'est son ouvrage le plus remarquable. Il y a joint une introduction en forme de discours académique, qui est fort estimé. 3° *Quelques portraits pour les bons princes et ceux qui se consacrent à l'éducation des enfants des rois*, à Kiel et Hambourg, 1786, 2 vol. in-8°. L'amour de la vérité faisait le principal trait de son caractère, et lui a valu l'estime et le respect de tous ses contemporains. G—T.

EHRENBERG (JEAN D'), noble allemand, fit en 1556 un voyage à la Terre-Sainte, et en écrivit la relation qui parut imprimée à Francfort-sur-le-Mein, 1584 et 1602, in-fol.; ibid. 1629, 2 vol. in-fol., dans le Recueil allemand des voyages à la Terre-Sainte. E—s.

EHRENHEIM (FRÉDÉRIC-GUILLAUME, baron d') ministre suédois, dont le père avait le titre d'assesseur, et la mère portait le nom de Brita-Eléonore Montgomery, naquit le 29 juin 1753, dans la terre de Brobyen Sudermanie, et reçut les premiers éléments de son éducation dans la maison paternelle, puis à l'université d'Upsal, où il subit avec éclat tous les examens que l'on exigeait alors pour l'admission à la chancellerie royale. Il y entra en 1775, et passa l'année suivante comme simple copiste aux archives du royaume. Son zèle et son habileté le firent bientôt remarquer; dès l'année 1782, il fut nommé second secrétaire du cabinet des affaires étrangères, et se fit particulièrement estimer de son chef, le comte Cheffér, qui le recommanda au roi Gustave III, lequel le nomma, en 1785, secrétaire de légation à la cour de Saxe, où il fut chargé d'affaires deux ans après. En 1790, envoyé avec les mêmes titres à la cour de Danemarck, il y reçut en 1794 la commission de ministre, et fut décoré de l'ordre de l'Étoile-Polaire. Ce fut dans ces fonctions qu'il développa surtout les talents diplomatiques qui l'ont distingué dans toute sa carrière, et qui lui méritèrent particulièrement l'estime du comte Bernsdorff. Il retourna, en 1797, dans sa patrie, et fut nommé, la même année, ministre plénipotentiaire à la cour de Copenhague. Rappelé bientôt à Stockholm, il y fut chancelier de la cour et chargé du portefeuille des affaires étrangères. Le cabinet de Stockholm reprit alors une partie de la prépondérance qu'il avait eue jadis dans les affaires de l'Europe, à l'avènement de Gustave-Adolphe, et le baron d'Ehrenheim fut nommé membre du conseil général et commandeur de

l'Etoile-Polaire. Il assista, en 1800, à la diète de Norrköping en qualité de chancelier de la cour, et y fut nommé président de la chancellerie, le 28 mai 1801. Nommé en 1803 chef de l'administration des postes, sous le secrétaire d'État Franc, il rendit dans cette place beaucoup de services aux savants et aux gens de lettres, en faisant venir pour eux des journaux et des livres français qu'il leur eût été impossible de se procurer d'une autre manière. Plein d'estime pour lui, le roi Gustave le créa baron (*friherre*) en 1805, et le nomma toujours un des membres de la régence pendant les voyages qu'il fit hors du royaume. Mais ses sages avis ne furent pas toujours écoutés. Du reste il lutta avec beaucoup de fermeté contre les événements qui amenèrent le renversement du trône de Gustave, et se montra dans toutes les occasions fort attaché à son souverain. Sa déclaration du 11 mars 1808, à l'occasion de l'entrée des Russes en Finlande, et la réponse non moins remarquable à la déclaration de guerre du Danemarck du 21 mars, même année, sont un témoignage non équivoque de son énergie et de son dévouement à son souverain. Ce fut en conséquence de ce dévouement qu'aussitôt qu'il vit le jeune Gustave-Adolphe précipité du trône, il se hâta de renoncer à toute fonction publique, sans que les instances de Charles XII^e pussent l'y rappeler, soit qu'il crût qu'une nouvelle organisation demandait aussi de nouveaux ressorts, soit que, fidèle à ses principes, ou fatigué de la vie politique, il désirât s'éloigner des cercles brillants de Stockholm et des faveurs de la cour, pour se livrer entièrement aux sciences qu'il avait toujours aimées, et dont la culture ne peut guère s'accorder avec les exigences du grand monde et les orages de la politique. Il composa dans sa retraite un ouvrage sur la *Physique générale et sur la météorologie*, remarquable à la fois par la profondeur des idées, l'étendue des connaissances scientifiques, et où il a su réunir à ces qualités celles d'un style dont la clarté, la précision et la simplicité l'ont placé au rang des bons auteurs classiques. Jouissant de la vénération publique, comme homme d'État, d'Ehrenheim se faisait aimer dans la vie privée par la droiture de son caractère et la noblesse de ses sentiments. Son extérieur grave le fit quelquefois soupçonner de raideur et d'âpreté ; mais sous ces dehors sévères il cachait un cœur sensible et une bienveillance aimable. Le trait suivant prouve assez à quel point il portait la générosité. A la suite d'un traité conclu entre la Suède et l'Angleterre, le cadeau destiné en pareille occasion au chef du cabinet devait être, comme à l'ordinaire, une tabatière dont le prix était fixé à 1000 livres sterling : d'Ehrenheim pria le ministre de Suède à Londres de vouloir bien insinuer qu'à la place de cette boîte enrichie de diamants, on lui envoyât le montant de sa valeur en argent, et il ajoutait à la lettre qui contenait cette demande : « Dans le cas où le cabinet britannique s'étonnerait

« d'une démarche si peu usitée, je vous autorise à « trahir mon secret en disant à M. Canning (alors « secrétaire des affaires étrangères) que la pro- « vince de Bobus éprouve une disette de blé abso- « lue, et que je voudrais employer cette somme « pour le soulagement de sa misère. » Canning, en effet, trouva cette demande extraordinaire ; mais en ayant appris le motif : « M. d'Ehrenheim est donc « bien riche, dit-il pour faire un don pareil ? » — Non, reprit le ministre suédois, il est absolument sans fortune. « C'est beau, s'écria Canning, et je « vous promets que sa demande sera exaucée ; « mais, à mon tour, j'exige de vous la même fa- « veur, et je vous prie de joindre le montant de la « boîte qui me revient de votre gouvernement à « la somme que M. d'Ehrenheim destine à la pro- « vince de Bobus. » Ce trait honore également les deux diplomates. Le baron d'Ehrenheim passa les huit dernières années de sa vie à la campagne dans une petite propriété nommée Skareda, dans le gouvernement de Jönköping, se livrant exclusivement aux lettres, et il termina ses jours le 2 août 1828. N'ayant pas été marié, il ne laissa aucun héritier de son nom, et avec lui s'est éteinte la famille des barons d'Ehrenheim. Le ministre des affaires étrangères, comte de Wetterstedt, son élève, prononça sur sa tombe un éloge historique qui a été imprimé. On peut juger de son désintéressement par la modeste pension de 2000 rixdallers (environ 4000 francs), qu'il demanda en quittant les fonctions publiques. Cette somme suffit à son existence, et il en employait encore une partie au soulagement des pauvres. Le baron d'Ehrenheim tient une place distinguée parmi les savants de la Suède. Ses principaux écrits sont : 1^o *Réductions en physique*, Stockholm, 1822, in-8^o. 2^o *Fragments de l'histoire de la météorologie*, ibid., 1822, in-8^o. 3^o *Traité sur les changements des climats*, ibid., 1824, in-8^o. 4^o *Remarques météorologiques*, insérées dans le tome 9 des *Nova acta regie societatis scientiarum Upsaliensis*. 5^o *Tessin et Tessiniana*, Stockholm, 1827, 2 vol. 6^o *Apologie de ce dernier ouvrage*, ibid., même année. 7^o Un dernier poème intitulé : *Bildningsgövan, Philosophém*, Stockholm, 1817. Ce poème, publié dans un temps d'hésitation et d'incertitude pour la poésie suédoise, eut d'abord peu de vogue, mais il ne tarda pas à être justement apprécié. Le baron d'Ehrenheim était membre de l'Académie des belles lettres, d'histoire et des antiquités, et de celle des sciences, de la société des sciences d'Upsal, et de l'Académie d'agriculture de Stockholm. Les mémoires de ces sociétés, dont il fut souvent élu président, renferment plusieurs traités de sa composition.

BL—M.

EHRENMALM (ARVID), savant suédois, fut envoyé, en 1741, avec le baron de Cederhielm, pour visiter le Lappmark, ou province lapone d'Ahsele. A son retour il publia en suédois sa relation, intitulée : *Voyage dans le Nordland oriental et dans le Lappmark d'Ahsele, fait en 1741*, Stockholm,

1742, 1 vol. in-8°, avec une carte. Les voyageurs partirent d'Upsal au mois de juin, traversèrent les villes du Nordland jusqu'à Hernösand, où ils s'embarquèrent sur l'Augermannna. Arrivés à la paroisse d'Absele, ils prirent des Lapons pour guides, en continuant à remonter l'Augermannna, à cause des cascades qui interrompent fréquemment le cours de ce fleuve. Enfin, parvenus à Tettsio, ils furent obligés de faire à pied le reste du voyage au milieu d'un pays où, suivant les expressions de l'auteur, on ne voit que des montagnes âpres et arides, sans aucune trace d'industrie humaine, et où l'on n'entend, même au milieu de l'été, que le bruit des cataractes qui se précipitent de tous côtés du haut de rochers affreux. On était au milieu du mois d'août, les voyageurs se trouvaient au centre des montagnes de Kuttso. La nature n'offrait plus à leur regard que la perspective d'un hiver éternel. Des brouillards glacés rendaient leur marche pénible et dangereuse. La gelée se faisait déjà sentir, il tombait de la neige, les lacs allaient se couvrir de glaces, la trace des chemins s'effacer, les Lapons s'enfoncer dans leurs huttes. Tout retard pouvait devenir funeste, on hâta le retour. Ehrenmalm et ses compagnons revinrent à Upsal avec la satisfaction d'avoir reconnu, non pas des terres à conquérir, mais un pays assez grand à peupler, à défricher, à cultiver. Ils avaient fait les observations nécessaires pour dresser une carte depuis Absele jusqu'au terme de leur voyage dans les montagnes. Elle fut jointe à la relation, composée par Ehrenmalm pour être présentée à l'Académie des sciences de Stockholm. Cette relation contient des détails curieux sur les pays que les voyageurs ont traversés d'Upsal à Hernösand, sur la partie de la Laponie qu'ils ont visitée, et sur les mœurs des Lapons. Les individus de cette nation n'habitaient pas la partie méridionale de la province d'Absele, quoiqu'elle fût désignée en entier d'après leur nom. La relation d'Ehrenmalm, traduite en allemand, a été imprimée à la suite de la description de la Laponie suédoise, par Hoegstroem, Copenhague, 1748, 1 vol. in-8°. On en trouve une traduction française faite par M. de Keralio, dans le volume 19 de l'*Histoire des Voyages*. Cette traduction, purement écrite pêche quelquefois contre l'exactitude. E—s.

EHRENPREUS (CHARLES, comte de), sénateur de Suède, naquit dans la ville d'Orebro, le $\frac{18}{29}$ janvier 1692, et fit ses études à Upsal. Sa naissance était assez obscure, mais ses talents l'élevèrent aux premières dignités. Etant entré dans le département de la chancellerie, il eut ordre d'accompagner Charles XII, et il fut employé par ce prince, comme secrétaire à Bender. Revenu en Suède, il devint successivement membre de la cour de justice de Stockholm, sénateur, comte et chevalier des ordres du roi. En 1746, Ehrenpreus concourut comme commissaire au traité de commerce avec l'Espagne, et l'année suivante au traité d'alliance conclu entre la Suède, la France et la Prusse. Il

mourut sans enfants le 21 mars 1760. Le comte d'Ehrenpreus cultiva et protégea les sciences et les arts. Etant devenu membre de l'Académie des sciences de Stockholm, il présenta à cette société plusieurs mémoires, et lut dans une séance publique un discours sur l'utilité des arts en général. Il enrichit aussi le musée d'Upsal de plusieurs objets intéressants, qu'il avait rassemblés dans ses voyages, et l'on peut le regarder comme un des principaux promoteurs des institutions scientifiques et littéraires formées en Suède depuis la mort de Charles XII. C—AU.

EHRENSCHILD (CONRAD-BIERMANDE), ministre danois, natif de Bâle, qui s'appelait proprement *Conrad Bierman*. Son père fut curé d'Eimeldingen, près de Bâle, où le fils naquit en 1629. Il fit ses études à Strasbourg, et de là se rendant à l'université de Giessen, il fut engagé, à Francfort, à suivre l'ambassadeur français, d'Anvangers, dont la mission fut de pacifier le nord. A Copenhague, il entra au service de la cour, et devint ministre d'Etat et chevalier. Il se trouva, à Abo en Finlande, à la tête des relations extérieures du Danemarck, sous Frédéric III et Christian V. Il mourut en 1698. U—1.

EHRENSKIO (NICOLAS), amiral suédois, né à Abo, en Finlande en 1674, entra de bonne heure dans la marine, mais ses premières actions ne sont pas connues. On sait seulement qu'en 1714, il commandait comme contre-amiral une flotte de vingt vaisseaux de ligne et quelques frégates, dans les eaux de Finlande, lorsque Pierre I^{er} parut dans les mêmes parages avec trente vaisseaux de ligne, quatre-vingts galères, cent chaloupes canonnières et 20,000 hommes à bord. L'amiral Apraxin avait le commandement en chef, le czar, sur l'avis, à ce qu'on prétend, du sénat, s'en étant désisté pour servir comme contre-amiral. Les deux flottes se rencontrèrent au mois d'août, à la hauteur des îles Aland, et le combat s'engagea. Les Suédois, quelque inférieurs qu'ils fussent en force, se défendirent pendant trois heures, et endommagèrent plusieurs bâtiments de la flotte russe avant que celle-ci obtint la victoire. Le czar s'était attaché principalement au vaisseau que montait l'amiral Ehrenskio, et parvint à s'en emparer. Cette victoire, la première que les Russes remportaient sur mer, fut célébrée à St-Petersbourg de la manière la plus solennelle. Pierre I^{er} se rendit ensuite au sénat, tenant l'amiral suédois par la main, et demanda aux sénateurs s'ils le trouvaient digne maintenant de commander en chef? Il n'y eut qu'une voix pour applaudir le monarque et le proclamer vice-amiral. Ehrenskio fut traité avec distinction par le vainqueur, qui rendit justice à ses talents et à son courage. Il n'obtint cependant la liberté de retourner en Suède, qu'à la conclusion de la paix, en 1721. Lorsqu'il partit de St-Petersbourg, Pierre lui fit présent de son portrait richement orné. Peu après son retour, Ehrenskio fut nommé vice-amiral et

directeur de l'amirauté à Carlsrona, où il mourut à la fin de 1728. Il avait des connaissances profondes en physique, en géométrie, en astronomie. Pendant son séjour à St-Petersbourg, il fit plusieurs instruments, parmi lesquels on distingua surtout un astrolabe universel, dont il parut une description dans les *Acta litteraria Sueciae*, 1723. C—AU.

EHRENSTEEN (EDOUARD), secrétaire d'Etat et chancelier de la cour en Suède. Il naquit en 1620, à Locknevi en Ostrogothie, où son père Philippe Bononius était pasteur. Après avoir terminé ses études à Upsal, il quitta la Suède en 1648 pour visiter une partie de l'Europe avec les deux jeunes barons Kevenhüller, dont il avait fait l'éducation. A son retour à Stockholm au mois de novembre 1653, il obtint une place dans la chancellerie, et fut nommé l'année suivante secrétaire du roi Charles-Gustave, et il accompagna ce prince dans ses expéditions militaires. Lorsqu'il eut obtenu des lettres de noblesse, il prit le nom d'Ehrensteen. Après la mort de Charles-Gustave, il eut part aux négociations qui amenèrent la paix d'Oliva, en 1660, et quelque temps après il fut envoyé comme ambassadeur extraordinaire en Angleterre et en Hollande. Outre les places de secrétaire d'Etat et de chancelier, il remplit pendant quelque temps celle de président de la cour supérieure de Wismar, qui était alors le premier tribunal des possessions de la Suède en Allemagne. Il mourut à Stockholm le 30 juin 1686. Remarquable comme homme d'Etat, il l'est également comme écrivain. On a de lui : *Disput. de forma substantiali*, Upsal, 1642 ; *Oratio in natales Christinae reginae*, Stockholm, 1648 ; *In diem coronationis ejusdem*, Utrecht, 1650 ; *Epistola responsoria ad Polonicum legatum Christoph. Pizimicki de orat. ad regem Sueciae habita*, Stettin, 1653 ; *Declaratio qua Ordinum generalium injuria, residenti Apellom illata, vindicatur*, Amsterdam, 1657. C—AU.

EHRENSTRAHLE (DAVID), né le 14 juillet 1693, à Malmoe en Suède, sous le nom de *Nehrman*, qu'il quitta lorsqu'il fut anobli en 1746 pour prendre celui d'Erenstrahle, qui veut dire *rayon d'honneur*. Après avoir professé le droit à l'université du Lund, il fut nommé, en 1749, secrétaire de révision, et mourut le 6 mai 1769. Il est surtout connu en Suède par les ouvrages qu'il publia, tant en latin qu'en suédois, sur la jurisprudence du pays. Ces ouvrages répandent beaucoup de jour sur les lois civiles et criminelles, et ont été utiles pour la rédaction du Code suédois. C—AU.

EHRENSTRAL (DAVID-KLOCKER D'), peintre de la cour de Suède. Il était né à Hambourg en 1629, et avait été employé comme secrétaire par les ambassadeurs de Suède, qui négocièrent le traité de Westphalie. Son goût et son talent pour le dessin s'étant développés, la reine Marie-Eléonore, veuve de Gustave-Adolphe, le fit voyager en Italie, où il s'appliqua avec succès à la peinture, sous la direction de Piètre de Cortone. En 1661, il fut nommé

peintre de la cour de Suède, et fit un grand nombre de portraits, de dessins et de tableaux. Parmi ces derniers, on distingue celui du *Couronnement de Charles XI*, qui se trouve au château de Drottningholm, et celui du *Jugement dernier*, placé dans l'église de St-Nicolas à Stockholm. On a aussi d'Ehrenstral plusieurs figures d'animaux peintes avec assez de vérité. En 1674, ce peintre reçut de Charles XI, qui l'estimait beaucoup, des lettres de noblesse. Il mourut en 1698. Quelques années auparavant il avait fait imprimer en suédois une *Description de ses tableaux*. C—AU.

EHRENSTROEM (Johan-Albert), né en Suède, le 28 août 1762, était employé dans le corps du génie, quand il fut choisi par Gustave III, pour être secrétaire de son cabinet. Il fut bientôt nommé colonel, puis héros d'armes de l'ordre des Séraphins. Après la mort tragique de Gustave III (*voy. ce nom*), le duc de Sudermanie avait été nommé régent. Au mois de décembre 1793, quelques seigneurs de la cour furent accusés d'avoir voulu faire déclarer Gustave-Adolphe majeur avant l'époque déterminée par les lois, et par le testament même de Gustave III. D'après l'accusation, Ehrenstroem était l'un des chefs de cette conspiration, dont le baron d'Armfeldt était l'âme (*voy. Armfeldt*). Ce dernier, en ce moment à Naples, où il avait été envoyé chargé d'une mission diplomatique, était protégé par la reine de Naples, Caroline d'Autriche, qui ne voulut pas permettre son extradition. Toutes les rigueurs du prince régent retombèrent donc sur ses complices. Ehrenstroem fut condamné à mort. Sa barbe rousse, qu'on ne lui avait pas coupée pendant neuf mois de prison, et son maintien fier lui donnaient un air imposant et farouche. Arrivé au lieu de l'exécution, il se mit à lire avec le plus grand sang-froid les inscriptions affichées sur l'échafaud. Il était déjà entre les mains de l'exécuteur quand on lui apporta sa grâce. Sa peine avait été commuée en un emprisonnement à vie dans la forteresse de Karlstein, où il fut immédiatement conduit. Cet emprisonnement dura jusqu'au jour où le jeune roi Gustave-Adolphe monta sur le trône. A cette époque, le sort d'Ehrenstroem fut adouci comme celui de tous les Suédois qui avaient pris part à la conspiration. Il obtint une pension, et dès lors vécut dans la retraite jusqu'à l'époque de sa mort, arrivée le 15 avril 1847. Les pièces de son procès, qui n'a pas été révisé, ont été imprimées à Stockholm en plusieurs volumes. Z.

EHRENSVARD (JEAN-JACOB), naquit en Allemagne en 1666, il s'appela d'abord Scheffer, nom qu'il changea plus tard. Entré dès son jeune âge dans l'armée suédoise, il y fut employé dans l'artillerie. Il suivit le roi Charles XII dans toutes ses campagnes, et s'y fit distinguer par ses talents et sa bravoure. Il avait le grade d'en-

seigne à Narva (1701), et devenu lieutenant en 1704, il combattit et fut fait prisonnier à la funeste bataille de Pultava. Étant parvenu à recouvrer sa liberté, il atteignit Stockholm au commencement de 1710, et fut fait immédiatement capitaine commandant du corps d'artillerie; envoyé dans la Scanie, envahie en ce moment par les Danois, il prit part à la bataille donnée près d'Helsingborg. Ehrensvärd suivit en 1718, comme lieutenant-colonel, l'armée suédoise dirigée contre la Norvège, et fut témoin de la triste fin du roi Charles XII, sous les murs de Frédérikshäll. Il a laissé sur cet événement des informations curieuses dans le journal, resté manuscrit, écrit par lui sur les opérations de cette campagne. Charles XII, pour récompenser les services d'Ehrensvärd avait annobli en 1717, cet officier qui était en 1719 colonel d'artillerie, commandant la forteresse de Carlsten et mourut en 1731. Il avait laissé de son premier mariage avec Anne-Marguerite, fille d'Auguste Marheim, commissaire de la banque, annobli en 1693 sous le nom de Mannerheim, plusieurs enfants dont le plus connu est le suivant. D-z-s.

EHRENSVARD (AUGUSTE COMTE D'), feld-maréchal de Suède, fils du précédent, naquit le 29 septembre 1710 à Fullero, dans le Vestmanland, et fut élevé à Upsal, où il s'attacha plus spécialement à l'étude des mathématiques, dont il fit l'application aux différentes parties de la tactique, lorsqu'il fut entré dans la carrière militaire. Il composa même sur l'attaque et la défense des places fortes, quelques ouvrages présentant des vues nouvelles. Mais ce qu'il l'a surtout immortalisé en Suède, c'est le plan qui donna de la création d'une flotte composée de bâtiments de transport, de chaloupes canonnières pour le débarquement des troupes et la défense des côtes. Il présenta ce plan aux états du royaume vers le milieu du dernier siècle. L'esprit de parti le fit accueillir peu favorablement; mais Ehrensvärd ne se laissa point décourager, et à force de persévérance, il parvint à son but. Son plan fut approuvé et mis à exécution. La nouvelle flotte reçut le nom de *Flotte des détroits* ou *Flotte de l'armée*. Elle a rendu les plus grands services dans plusieurs occasions importantes, et principalement dans la guerre de 1788. Après avoir organisé ce nouvel établissement, Ehrensvärd proposa la construction d'un bassin, où les bâtiments seraient abrités et réparés. Il indiqua le port de Sveaborg en Finlande, et donna le plan des travaux. Le bassin fut creusé dans des rochers granitiques et entouré de fortifications. Les fortifications de la place de Sveaborg, qui est à juste titre surnommée la *Gibraltar de la Baltique*, étoient autant par la hardiesse de l'entreprise que par la solidité de l'exécution. Le nom d'Ehrensvärd est tracé en très-grands caractères sur l'un des rochers où le bassin a été creusé. A l'époque de la guerre de sept ans, Ehrensvärd fut pendant quelque temps chargé du commandement en chef

de l'armée suédoise. Il est mort le 4 octobre 1772, quelque mois après avoir été nommé feld-maréchal. Il avait épousé en 1739 Catherine-Elisabeth, fille du Lagman Adlerheim, dont il eut un fils, Charles-Auguste Ehrensvärd (voy. l'article suivant). Les écrits qu'il a laissés sur l'art militaire sont estimés; parmi eux nous citerons: 1° *Sur l'emploi et le jet des bombes*, Stockholm, 1741; 2° *Discours sur l'éducation des jeunes gens qui se destinent à l'état militaire*, 1743; 3° *Discours sur la force maritime de la Suède*, etc., 1766. Il a aussi inséré différents mémoires dans les *Mémoires de l'Académie des sciences* de Stockholm, et dans d'autres recueils scientifiques. C—AU et E. D—s.

EHRENSVARD (CHARLES-AUGUSTE), fils du précédent, né le 17 mai 1745, fut élevé par son père, et servit sous ses ordres en Poméranie; il l'aida dans la construction de la forteresse de Sveaborg, et fut nommé amiral en 1788, lorsqu'éclata la guerre de Finlande. Vaincu le 24 août 1789 à la bataille navale de Svenskund, il résigna le commandement en chef qui lui avait été confié par Gustave III. Après la mort de ce prince, il fut appelé en 1792 avec le titre d'amiral général à la direction supérieure de la marine suédoise, mais il n'y resta que peu de temps. Charles-Auguste Ehrensvärd cultivait les beaux arts avec ardeur. Il avait fait en 1780-84 en Italie et dans plusieurs autres pays, un voyage dont il donna la relation en suédois, Stockholm, 1786, avec planches. L'édition qu'il en donna lui-même ne fut tirée qu'à 50 exemplaires, mais elle a été réimprimée. On lui doit de plus la *Philosophie des beaux-arts*, ouvrage de mérite. L'auteur s'y passionne pour l'antique, et dans son enthousiasme pour les œuvres des anciens, n'apprécie pas avec assez de justice peut-être l'art moderne. On a d'Ehrensvärd un grand nombre de dessins remplis de goût et d'originalité. Il est mort le 21 mai 1800 à Orebræ, en se rendant à la diète de Norrkoeping. Il avait épousé Louise-Sophie Sparre, dame d'honneur de la princesse Sophie-Albertine, dont il avait eu un fils, mort colonel en 1832; elle se maria en deuxième nocces au général-lieutenant Isaac Lars Silfversparre. — Charles-Frédéric EHRENSVARD, frère du précédent né en Suède, en 1770, servait dans l'artillerie lorsqu'il fut en 1792, accusé d'avoir conspiré avec Anckarstroem et plusieurs autres, contre Gustave III. Il fut condamné à mort, mais sa peine fut commuée par le prince-régent, depuis Charles XIII, en celle d'un exil perpétuel. Il se retira en Danemark, s'y occupa avec succès de travaux littéraires et d'économie politique et rurale et remporta plusieurs prix académiques; il est mort vers 1820, à Copenhague. E. D—s.

EHRET (GEORGES-DENIS), artiste allemand qui s'est rendu célèbre par son habileté à peindre les plantes: il naquit dans le margraviat de Bade,

vers 1740, et mourut en Angleterre en septembre 1770. Fils d'un simple jardinier du prince de Bade-Dourlach, son éducation avait été très-négligée; mais un goût naturel le porta à dessiner de lui-même toutes les plantes qu'il rencontrait, et il en avait déjà rassemblé cinq cents de cette manière, sans qu'il se doutât de ce que valait cette collection; ce fut le hasard qui le lui apprit : à son grand étonnement, le docteur Trew, célèbre médecin et botaniste de Nuremberg, qui en avait eu connaissance par un de ses amis, frappé de la vérité avec laquelle elle était exécutée, lui proposa de l'acheter, et il lui en donna 4,000 florins, prix double de celui que le jeune homme demandait en hésitant. Ehret, maître d'une pareille somme, dominé par la présomption et l'inexpérience de son âge, se crut riche à jamais : il se mit à voyager; mais bientôt il vit la fin de son trésor. Excité par le besoin, il se fixa quelque temps à Bâle, et y exerça son art avec quelques succès; mais dès qu'il eût un peu remonté ses finances, il se trouva de nouveau entraîné par le goût des voyages; il s'arrêta successivement à Montpellier, à Lyon, enfin à Paris, où son talent fut apprécié et mis en œuvre par le célèbre Bernard Jussieu. Celui-ci l'employa quelque temps à peindre les plantes du jardin du roi, en continuant la superbe collection des vélins commencée par Robert, sous les auspices de Gaston d'Orléans. Il passa de là une première fois en Angleterre; mais n'y obtenant pas le succès qu'il avait espéré, il vint en Hollande, où il fut accueilli par Clifford, qui l'occupa à dessiner les plantes de son jardin. Jusque-là Ehret n'avait cherché qu'à rendre l'ensemble des objets qu'il peignait; mais un nouveau commensal, que la générosité de Clifford fixa près de lui, lui ouvrit une nouvelle carrière et le rendit plus utile à la science : ce fut le célèbre Linné. Le botaniste fit remarquer au peintre les différentes parties qui composent les fleurs, et lui en faisant sentir l'importance, il lui apprit à ne plus les négliger; par ce moyen il fut un des premiers initiés dans le système du naturaliste suédois. Pour payer l'hospitalité dont ils avaient joui, l'un employa son génie et l'autre son talent pour élever un monument éternel de leur reconnaissance : ce fut par la composition de l'*Hortus Cliffortianus*, qui parut en 1737, un des plus beaux ouvrages de botanique qui aient encore paru (*voy. Clifford*). Ehret repassa en Angleterre vers 1740. Bientôt ses talents, mieux appréciés, lui acquirent de nombreux protecteurs, qui le fixèrent le reste de sa vie dans ce pays. De ce nombre fut la duchesse de Portland et le célèbre docteur Mead. Il fit pour eux des collections de plantes où l'on admire le travail de son pinceau. Mais Sloane le produisit d'une manière plus utile pour la science : ce fut en lui laissant dessiner les figures de plusieurs Mémoires qui parurent dans les transactions de la société royale. Au milieu de ces travaux, il n'oublia pas celui qui l'avait tiré de son obscurité, le docteur Trew; il

peignit pour lui les plantes les plus rares qui se trouvaient alors en Angleterre, et il les lui fit passer successivement au nombre de 300. Trew entreprit de les faire graver, et les fit paraître par décurie : la première parut en 1750, grand in-folio; la dixième et dernière en 1773; mais elle fut publiée, ainsi que les deux précédentes, après la mort du docteur, par les soins de Vogel : elles furent gravées et enluminées par Haid. C'était l'ouvrage le plus magnifique qui eût encore paru, et en même temps le plus soigné du côté des détails de la fructification; en sorte qu'il satisfaisait à la fois les amateurs de peinture et de botanique. Il n'a été surpassé que dans ces derniers temps, lorsqu'en France on s'est avisé de suppléer à l'enluminure par le tirage en couleur. Ehret, devenu botaniste, recherchait toutes les occasions d'être utile à la science. C'est ainsi qu'il dessina toutes les figures de la *Flore de la Jamaïque*, par Brown. Ce travail lui coûta sûrement beaucoup à entreprendre; car il n'avait pour modèle que des échantillons de plantes sèches. Ellis ayant entrepris son *Histoire des Corallines*, Ehret l'accompagna dans une tournée qu'il fit sur les côtes, pour fixer par son pinceau les découvertes de ce savant. Admis dans la société royale de Londres, il enrichit ses *Transactions* par la description et la figure de quelques plantes curieuses qui fleurissaient pour la première fois en Angleterre, l'*Pophrys lilifolia*, le *no-lana* et l'*Parbutus andrachné*. Il fit passer aussi quelques Mémoires à la société des Curieux de la Nature, à Nuremberg, et ils parurent dans le tome 2 de ses *Actes nouveaux*, en 1751. Ehret commença aussi à publier une suite de plantes et de papillons mêlés ensemble, gravés par lui-même; il en parut quinze de 1748 à 1759 : elles sont très-recherchées par les connaisseurs. Suivant l'usage de Londres, il faisait des expositions de ses tableaux dont il retirait des émoluments, et il enseignait les principes de son art. Malgré cela, il paraît que pendant longtemps il ne retirait de ses talents que les moyens de subsister; mais il commençait à être plus favorisé de la fortune, et entrevoyait le moment où il jouirait d'un sort plus indépendant, lorsque la mort le surprit au milieu de ses travaux et de ses espérances. Le docteur Trew lui avait consacré, sous le nom d'*Ehretia*, un genre qui comprend plusieurs arbres et arbustes intéressants qui ne croissent que dans les pays équatoriaux; il appartient à la famille des borraginées.

D—P—s.

EHRHARDT (SIGISMOND-JUST), laborieux théologien protestant, né en 1733 à Gemund dans l'évêché de Wurtzbourg, exerça d'abord les fonctions de ministre dans quelques hameaux de la Franconie. Obligé de quitter ce pays par le zèle des Etats catholiques, il se retira sur les terres du roi de Prusse, occupa quelques places et fut chargé de diverses éducations particulières. Nommé, en 1774, pasteur à Beschina, dans la principauté de Wohlau, en Silésie, il y mourut le 6 juin 1793,

après avoir publié, tant en latin qu'en allemand, une vingtaine d'ouvrages dont on peut voir le détail dans le *Dictionnaire de Meusel*. Voici les principaux : 1° *Histoire abrégée, et apologie de l'ordre des francs-maçons*, Cobourg, 1752, in-8°. 2° *Dissertation sur l'origine et les antiquités de la ville de Smalkalde*, Schlensing, 1756, in-4°. Il publia ce morceau comme un fragment d'une histoire ecclésiastique et littéraire de la réformation, dont il s'occupait. 3° *Relation historique de la persécution exercée par le prince-évêque de Wurtzbourg contre les luthériens*, Halle, 1763, in-4°, plusieurs fois réimprimée. 4° *Le vieux et le nouveau Custrin, fragment historique*, Glogau, 1769, in-4°. 5° *Nouveaux mémoires diplomatiques pour éclaircir l'histoire de l'ancien droit de la Basse-Saxe*, Breslau, 1772-74, in-4°, 5 numéros. 6° *Presbytérologie de la Silésie évangélique*, Liegnitz, 1780-90, 4 parties, in-4°. 7° *Mémoire sur les idiotismes usités en Silésie*, et un grand nombre d'autres articles, dans l'ouvrage périodique intitulé : *Journal von und für Teutschland*. Tous ces ouvrages sont en allemand. Il a aussi travaillé à la *Gazette littéraire universelle de Léna*, et autres ouvrages périodiques, et a laissé en manuscrit d'autres écrits importants sur l'histoire du luthéranisme. C. M. P.

EHRHART (BALTAZAR), médecin allemand, qui vivait à Memmingen dans le milieu du 18^e siècle, se livra particulièrement à l'étude des plantes, et chercha à faciliter les moyens de les reconnaître et à les rendre utiles ; il se fit connaître d'abord par une thèse inaugurale sur un genre de pétrifications : *De Belemnitis suevicis dissertatio*, Leyde, 1724, in-4°. Elle reparut augmentée avec une figure et une nouvelle préface, Augsburg, 1727 ; ensuite il se mit à faire des herbiers qu'il vendait à un prix fort modéré, et il en publia le catalogue, avec le détail des procédés qui lui avaient paru les meilleurs pour dessécher et conserver les plantes, ce qui forme l'ouvrage suivant : *Mantissa botanologicæ juvenillis*, Ulm, 1732, in-8°, il en donna la suite sous ce titre : *Continuatio syllabi plantarum quarum specimina sicca botanophilis offeruntur*, Memmingen, 1746, in-fol. Il y fait mention entre autres de 36 plantes alpines assez rares. Il donna le catalogue des plantes qu'il avait rencontrées dans le Tyrol, dans un Mémoire qui parut dans les transactions de la société royale de Londres, no 458, année 1739. Cherchant plutôt à être utile qu'à briller, il ne dédaigna pas de se charger d'une édition de l'ouvrage de botanique, ou plutôt de matière médicale, le plus ancien qui eût paru depuis la découverte de l'imprimerie, de l'*Hortus sanitatis* ; mais, comme on peut le voir aux articles CUBA, LONICER, DORSTEN, RHODION, EGENOLF et UFFENBACH, l'ouvrage avait pris, sous chacun de ses auteurs, des formes entièrement nouvelles qui le mettaient successivement à peu près au niveau des connaissances du moment. On ne peut donc pas dire qu'Ehrhart remplit exactement cette tâche ; cependant il y fit de nombreuses additions, et si il

resta en arrière, du côté de la science, il recueillit avec soin tout ce qu'on avait découvert de positif sur les vertus et les usages des plantes, depuis la première publication de ce livre. Il s'adonne ensuite entièrement au projet qu'il avait formé de rendre ses connaissances utiles à toutes les classes de la société, c'est dans ce but qu'il publia d'abord une *Instruction sur l'histoire des plantes usuelles*, Memmingen, 1752, in-4° (en allemand) ; mais en 1753 il commença à publier, dans la même langue, un ouvrage plus étendu sous le titre d'*Histoire économique des plantes*, dans lequel elles sont classées suivant l'ordre des mois de leur apparition, et leur lieu de naissance. Dans le premier volume, après avoir exposé l'utilité de la botanique d'une manière agréable, il passe en revue les plantes qui croissent spontanément, sujet qu'il continue dans les trois volumes suivants, c'est-à-dire jusqu'au quatrième, qui parut en 1756. Ce fut aussi le terme de la vie d'Ehrhart, mais comme il avait laissé ses matériaux prêts, l'ouvrage fut continué par Philippe-Frédéric Gmelin, sur le même plan ; cependant, dans le septième il se trouve la description d'un voyage dans la partie inférieure des Alpes, et l'énumération des plantes qu'on y trouve, enfin le donzième et dernier volume, qui parut en 1761, contient la table générale. Cet ouvrage, qui dans le fond n'est qu'une compilation, fournit cependant une lecture agréable, par la manière dont il est rédigé. Dans les *Ephémérides des curieux de la nature*, Ehrhart a donné un mémoire sur la manière d'agir du gui, et dans l'*Oeconomische Nachricht*, t. 8, des éclaircissements sur 78 plantes données par Orthius comme nuisibles (1). D—P—s.

EHRHART (FRÉDÉRIC), naquit en 1747, à Holdarban, village du canton de Berne, où son père était curé. Il montra, dès sa plus tendre jeunesse, un grand amour pour les plantes et pour l'histoire naturelle. Ayant perdu son père, et se trouvant sans fortune, il choisit l'état de pharmacien ; il étudia cet art à Nuremberg, et servit ensuite dans diverses pharmacies de l'Allemagne, et ensuite à Stockholm et à Upsal. Il cultiva la botanique, et sut mériter l'estime du célèbre Linné, dont il suivit les cours, ainsi que ceux de ses collègues de la faculté de médecine à l'université d'Upsal. C'est peut-être le seul Suisse qui ait étudié à Upsal. Il parcourut une partie de la Suède et du Danemark, revint à Hanovre chez le savant pharmacien Andreade, dont il fut l'ami intime. En 1778, Charles Linné, le fils, le chargea de l'édition du *Supplément du Système végétal de Linné le père*, qui parut quelques années après par les soins d'Ehrhart à Brunswick. Il commença dès lors à publier dif-

(1) Outre les ouvrages mentionnés plus haut, on doit encore à Ehrhart : *Explication physique d'une opinion nouvellement établie sur l'origine des pétrifications qui se rencontrent dans la terre, comme on les trouve décrites dans l'ouvrage de L. Moro, avec des observations* (il est question ici du livre de Moro, qui a pour titre : *Sopra i crostacci dei monti*, etc.). Memmingen, 1744, in-4° (en allemand). Adelung, Meusel et Baader ont inséré le nom d'Ehrhart dans les différents ouvrages qu'ils ont publiés sur les écrivains allemands. N—D.

férants herbières, ou collections de plantes sèches, choisies et distribuées par familles. Ces herbières, dont il n'y a qu'un nombre peu considérable d'exemplaires, sont recherchés pour leur netteté et précision. De 1787 à 1792, il a donné sept volumes de *Fragments sur l'Histoire naturelle*, etc., in-8° (en allemand), qui contiennent une grande quantité d'excellentes notices et d'observations, surtout pour la partie de la botanique. Le gouvernement d'Hanovre l'avait nommé en 1780, botaniste du jardin d'Herrenhausen, lui avait assigné une petite pension, et l'avait chargé de préparer la *Flore* des États de l'électorat. Il employa quelques années pour visiter à cet effet toutes les parties de l'électorat, et pour rassembler les matériaux de sa *Flore*. Des tracasseries qu'on lui suscita, quand il demanda le libre usage de la bibliothèque de Göttingue, ont empêché la publication de la *Flore*. En 1787, Ehrhart reçut le diplôme de botaniste de S. M. britannique. Sa très-modique pension ne fut point augmentée; il demeura depuis près des jardins de Herrenhausen, dont il donna les catalogues annuels. Simple dans ses habitudes, probe et loyal, il obtint et il mérita une grande estime. Il mourut en 1795. Il a lui-même donné des notices sur sa vie, dans le 49^e cahier des *Annales de Botanique*, publiées par l'auteur de cet article. Thunberg lui a consacré, sous le nom d'*Ehrharta*, un genre de la famille des Graminées, remarquable par le nombre six de ses étamines. U—1.

EHRMANN (MARIAMNE), née de BRENTANO, à Rapperschwyl, en Suisse, près du lac de Zurich, le 25 novembre 1755, éprouva toutes sortes de vicissitudes. Elle perdit ses parents fort jeune, et fut élevée par les soins de son oncle. D'abord gouvernante dans une maison illustre, elle la quitta pour se marier. Mais, bientôt après, abandonnée par son mari, elle alla à Vienne, où elle se fit comédienne, sous le nom de mademoiselle *Sternheim*. Après avoir parcouru divers théâtres, elle renonça à cet état à Strasbourg, et s'y maria avec Théophile Ehrmann, homme de lettres et géographe. Elle alla s'établir avec lui à Stuttgart, en 1788, et y mourut le 14 août 1795. Elle a écrit plusieurs ouvrages agréables, destinés principalement à l'instruction des personnes de son sexe. Son style est clair et facile; ses réflexions sont toujours justes, souvent neuves, et prouvent qu'elle connaissait bien les hommes. Tous ses écrits sont pleins d'une excellente morale, et l'on y peut remarquer une grande solidité de principes. Nous citerons entre autres, 1^o *Amélie, histoire véritable*, Berne, 1787, 2 vol., in-8°. 2^o *La Solitaire des Alpes*, Zurich, 1793-94. 3^o *Les Heures de récréation d'Amélie*, Stuttgart, 1790-92. 4^o *Le bureau d'Amélie*. G—T.

EHRMANN (FRÉDÉRIC-LOUIS), professeur de physique à Strasbourg, où il est mort au mois de mai 1800, est inventeur des lampes à air inflammable. On lui doit plusieurs ouvrages utiles. 1^o La

Description et l'usage des lampes à air inflammable de son invention, Strasbourg, 1780, in-8°. Il a traduit cet écrit en allemand. 2^o *Des Ballons aérostatiques, et de l'art de les faire*, Strasbourg, 1784, in-8°. 3^o *Traduction*, en allemand, des *Mémoires de Lavoisier*, 1787. 4^o *Essai d'un art de fusion à l'aide de l'air, du feu ou air vital*, traduit de l'allemand par Fontallard, Strasbourg, 1785, in-8°, fig. Il y décrit l'appareil par lequel, au moyen d'une lampe d'émailleur, dont la flamme est activée par un jet de gaz oxygène, on peut fondre les métaux les plus réfractaires et brûler le diamant. 5^o *Éléments de Physique*. Ils peuvent être très-utiles à ceux qui veulent pénétrer dans cette science, et ils y trouveront une notice des principaux ouvrages qu'ils doivent consulter. — EHRMAN (Jean-Chrétien), médecin de Strasbourg, né en 1710 dans cette ville, où il y est mort le 16 août 1797, a publié une dissertation ou thèse sur le cumin, 1732, in-4°. Il rendit service aux amateurs de botanique de son pays, en publiant en 1742, l'*Histoire des plantes de l'Alsace*, par Mappi, qui était restée inédite pendant quarante ans, depuis la mort de l'auteur. — Un autre Jean-Chrétien EHRMANN, fils du précédent, né à Strasbourg en 1740, médecin à Francfort-sur-le-Mein, a publié à Bâle et soutenu une thèse *De Colchico*, 1772, in-4°. — EHRMAN (Projectus-Joseph), né à Redesheim (Hautes-Alpes), le 24 janvier 1738, a donné une dissertation de *Cicutâ*, Strasbourg, 1763, in-4°. Il avait soumis cette plante à l'analyse chimique, et avait fait des expériences sur son efficacité dans différentes maladies; il y a joint la figure de la ciguë d'Afrique. D—P—s.

EICHEL DE RAUTENKRON (JEAN), en latin *Eichelius*, littérateur et jurisconsulte allemand, né en 1622, d'une famille noble de Franconie, fut en 1662 professeur de morale et de droit à l'université de Helmstædt, et après avoir été revêtu de divers autres emplois, mourut le 2 août 1688. Ses travaux sur le droit romain l'ayant entraîné à des recherches historiques sur Justinien et sur Procope son historien, il entreprit de réfuter les *Anecdotes* publiées sous le nom de ce dernier en 1624, par Nic. Alemanni, avec une version latine et des notes qui tendent à établir l'authenticité de cet écrit scandaleux (voy. ALEMANNI). Quoique Thomas Rive en 1626, et Gab. Trivor en 1631 eussent déjà pris la défense de Justinien contre ce libelle, Eichel crut devoir approfondir davantage ce point de critique historique, et publia une nouvelle édition de cet ouvrage satirique sous ce titre : *Ανεκδοτα seu historia arcana Procopii, Nicolao Alemanno defensore primum prolata, nunc falsitatis convicta*, Helmstædt, 1654, in-4°. On y trouve le texte grec et la version latine d'Alemanni, divisés pour la première fois en paragraphes (au nombre de 371), et des notes critiques très-savantes, dans lesquelles il s'efforce de prouver, par le témoignage des auteurs contemporains, que la plupart de ces anecdotes sont calomnieuses. Il

publia la même année une nouvelle édition du livre de Thomas Rive, sous ce titre : *Imperatoris Justiniani defensio adversus Almannum, auctore Th. Rivio*, Helmstedt, in-4°, et cet ouvrage se joint ordinairement au précédent. Ce recueil est recherché, parce que les notes d'Eichel n'ont pas été reproduites dans le Procope de l'édition du Louvre, 1662, qui fait partie de la *Byzantine*. Le savant Chr. Thomasius avait annoncé une nouvelle édition des *Anecdotes*, avec les notes d'Alemauni et celles d'Eichel discutées de nouveau; mais cet ouvrage n'a pas vu le jour. On doit encore à Eichel : 1° *De interpretatione juris, liber singularis*. 2° *Disert. de fundamentis peripateticorum*; il y compare la morale d'Aristote à celle des Stoïciens et des philosophes plus modernes. 3° *De Aucupio ejusque jure*, et plusieurs autres opuscules moins importants. Il a aussi donné des éditions de plusieurs ouvrages de jurisprudence, dont la plupart n'intéressent que l'Allemagne. C. M. P.

EICHHOF (CYPRIEN) vivait vers la fin du 17° et le commencement du 18° siècle. Sans avoir beaucoup voyagé, il a écrit plusieurs itinéraires et guides de voyageurs, et a le premier donné à ces sortes d'ouvrages le nom de *Délices*. On a de lui : 1° *Deliciæ Italiæ seu index viatorius ab urbe Roma ad omnes Italiæ civitates*, Ursel, 1604, in-4°, avec cartes. 3° *Deliciarum Germaniæ tam superioris quam inferioris index indicans itinera ex Augusta-Vindelicorum ad omnes civitates et oppida tam in superiori quam inferiori Germania*, ibid., in-4° oblong. 3° *Deliciæ Hispaniæ et index viatorius, indicans itinera ab urbe Toledæ ad omnes in Hispania civitates et oppida*, ibid., 1604, in-4° oblong. 4° *Liber insignium aliquot itinerum cum ex Augusta-Vindelicorum, tum aliis Europæ, Asiæ, et Africæ civitatibus, oppidisque maxime nonnullis ad alias celebres civitates oppidique*, etc., ibid., 1606, in-4° oblong. On trouve dans les *Délices* de l'Allemagne, non-seulement l'indication des routes d'Augsbourg aux principales villes de ce pays, mais aussi à celles de l'occident, du nord et de l'orient de l'Europe continentale; et, de plus à Constantinople, à celles de l'Asie Mineure, de la Syrie, de la Palestine et de l'Egypte. Indépendamment du nom des villes et de leur distance respective, Eichhof traite aussi de leur antiquité, des curiosités naturelles, des monuments, des arts. L'auteur dit que son ouvrage sera utile aux voyageurs, comme le fil d'Ariane le fut à Thésée. Le n° 4 offre les itinéraires des principales villes et îles de la partie du monde ancien, située à peu de distance de la Méditerranée, à partir de la frontière occidentale de l'Allemagne. Cet ouvrage contient les mêmes détails que les autres livres d'Eichhof; tous sont ornés de petites cartes semblables à celles que l'on faisait à cette époque, et gravées avec assez de netteté : Leurs suites forment des atlas complets. Les livres d'Eichhof sont assez exacts;

les détails qu'ils donnent sur les villes ont une étendue convenable, et ont probablement été une source d'instruction passablement abondante pour les écrivains qui sont venus après lui. A la suite des *Délices* de l'Allemagne, on rencontre assez souvent les *Deliciæ Galliæ*, par Mathieu Quad, graveur de Cologne, Francfort, 1603, in-4° oblong. C'est un simple recueil d'itinéraires qui donne les distances des villes sans aucune description. E—s.

EICHHORN (JEAN-CONRAD), entomologiste prussien, né à Dantzic en 1718, exerça dans sa patrie les fonctions de pasteur évangélique, et mourut le 17 septembre 1790. Il s'occupait surtout d'observations microscopiques, et en publia le résultat dans un ouvrage allemand intitulé : *Wasserthiere*, etc., c'est-à-dire *Animaux aquatiques de Dantzic et des environs, qu'on ne peut apercevoir à la simple vue*, Dantzic, 1775, in-4°, avec 8 planches en taille douce. On l'a fait reparaitre avec un nouveau frontispice sous la rubrique de Berlin, 1781. Fuessli ayant fait quelques observations peu favorables à cet ouvrage, l'auteur en publia un supplément avec une réponse à cette critique, Dantzic, 1783, in-4°, fig. C. M. P.

EICHHORN (JEAN-GODEFROI), un des plus célèbres orientalistes d'Allemagne, naquit le 16 octobre 1752, à Doerrenzimmen dans la principauté de Hohenlohe-Oehringen. En 1775, il devint professeur de littérature orientale à Iéna, et fut pendant quelques années recteur de l'école d'Ohrdoun. Il reçut, en 1783, du duc de Saxe-Weimar le titre de conseiller de cour. En 1788, il entra à l'université de Gœttingue avec la qualité de professeur de philosophie et le titre de conseiller de la cour britannique. En 1811, il professa la théologie dans cette université, dont il avait été repoussé jusqu'alors, et deux ans après il fut nommé directeur de la société royale. Personne n'a été plus fécond que ce savant; ses publications se succédaient sans relâche, et attiraient la plus vive attention. Il fit partie de la société asiatique de Paris, dès sa formation en 1822, mais il n'a jamais correspondu avec elle par lettres; seulement il lui envoyait quelques-uns de ses ouvrages à mesure qu'il les faisait imprimer. Il n'a cessé d'être sur la liste qu'à l'époque de sa mort, arrivée le 23 juin 1827. Ses publications historiques, bibliques et critiques sont très-nombreuses, et il serait impossible d'en donner le catalogue complet; nous nous bornerons aux plus remarquables. Elles sont écrites en latin ou en allemand; on les trouve difficilement à Paris : 1° *De antiquis historiæ Arabum monumentis*, Gotha, 1775, in-8°. 2° *De rei nummariæ apud Arabos initiis*, Gotha, 1776, in-4°. 3° *Histoire du commerce des Indes-Orientales, avant Mohomet*, Gotha 1775, in-8°. 4° *Introduction à l'Ancien Testament*. Cet ouvrage a eu trois éditions; la troisième est en 5 volumes in-8°. L'auteur l'a envoyée à la société asiatique de Paris. Eichhorn a porté aussi

loin que ce soit les conséquences de l'exégèse, c'est-à-dire de ce système d'interprétation qui multiplie les plus dangereux paradoxes et qui tend à ébranler les fondements sur lesquels repose l'origine de la révélation chrétienne. Il a dépassé les idées libérales de ses contemporains, comme ceux-ci avaient dépassé celles de leurs devanciers, surtout des premiers réformateurs qu'ils ont laissés bien loin derrière eux. Quelques-uns de ceux qui avaient favorisé cette critique audacieuse s'aperçurent avec peine des excès dont elle se rendait coupable, et regrettèrent d'avoir percé la digue qui retenait ce torrent dévastateur.

5° *Introduction aux livres apocryphes de l'Ancien Testament*, Leipsick, 1793, in-8°. 6° *Introduction au Nouveau Testament*, ibid., 1804-1814, 3 vol. in-8°. 7° *Commentarius in Apocalypsim Joannis*, Göttingue, 1791, 2 vol. in-8°. Eichhorn voit dans ce livre divin un drame, un poème. C'est la ruine du judaïsme représenté par la Jérusalem terrestre, et de la gentilité sous l'emblème de Rome, capitale de l'empire; c'est l'exaltation du christianisme, ou de la Jérusalem céleste, sur les débris du judaïsme et de l'idolâtrie. Il y a d'abord, dit-il, le prologue adressé aux chrétiens dans les sept églises d'Asie, le préambule, et puis le drame en 3 actes. Acte 1^{er}, Jérusalem assiégée et prise, ou le judaïsme vaincu par la religion chrétienne. Acte 2, Rome assiégée et prise, ou la gentilité vaincue par la religion chrétienne. Acte 3, la Jérusalem céleste descend du ciel, ou description de l'éternelle félicité, épilogue. En lisant ce passage de la préface, on a une idée complète du système de l'exégèse d'Eichhorn : *Adhibuit quidem in his et similibus locis et scenis instruendis et ornandis et in suos usus convertit copias tam a prophetis antiquioribus quam a Judæis recentioribus paratas, magnumque inventorum, commentorum, notionum et fabularum apparatus quem aliorum arti et ingenio debebat; sed non adhibuit tantum sed bene etiam et sapienter, eleganter, præclare, egregie adhibuit, ut poetam decet magnis animi et ingenii dotibus et judicio subacto instructum; nec adhibuit tantum quod illi alii præiverant, sed invertit etiam, elaboravit, exornavit, amplificavit, mutavit, multoque cultu nobilitavit, ut majori arte elaborata, ornatior, elegantior et exquisitior procederet oratio*. D'après cela, il ne faut pas s'étonner qu'il commente l'Apocalypse comme s'il commentait une pièce d'Aristophane ou de Térence.

8° *Traduction de Job en allemand*, Göttingue, 1824, in-8°. C'est le dernier ouvrage qu'il ait envoyé à société asiatique. 9° *L'Homme de la nature*, ou *Histoire d'Haï Ebn-Joktan*, roman oriental d'Abn-Jafar-Ebn-Jofaïl, traduit de allemand en l'arabe, Berlin et Stettin, 1783, in-8°. 10° *Histoire de la littérature, depuis son origine jusqu'à nos jours*, Göttingue, 1805-1810. Bien qu'Eichhorn ne soit pas le seul auteur de cet important ouvrage et qu'il ait eu pour collaborateurs les professeurs de Göttingue, il en a cependant été le fondateur, et

on lui doit la rédaction des trois premières parties, 4 vol. in-8°, et de la cinquième, qui forme l'*Histoire des langues modernes*, 2 vol. in-8°. L'ouvrage ne paraît pas avoir été terminé. 11° *La Révolution française, coup d'œil historique*, 1797, 2 vol. in-8°. 12° *Histoire générale de la civilisation et de la littérature*, Göttingue, 1796-1799, 2 vol. in-8°. 13° *Histoire universelle*, Göttingue, 1818-1820, 5 vol. in-8°, 3^e édition. 14° *Histoire des trois derniers siècles*, Hanovre, 1817-1818, 3^e édition, 6 vol. in-8°. 15° *Antiqua historia, ex ipsius veterum scriptorum græcorum narrationibus contexta*, 1814, in-4°. 16° *Répertoire de littérature biblique et orientale*, Leipsick, 1779-1786, 18 fascicules, ou cahiers in-8°. 17° *Bibliothèque générale de littérature biblique*, Leipsick, 1787-1801, 10 gros volumes in-8°. C'est une suite du *Répertoire*, ouvrage périodique, précieux pour la *Bibliographie*. 18° *Histoire du 19^e siècle*, servant de complément aux deux premières éditions de son *Histoire des trois derniers siècles*, 1817, in-8°. 19° *Les Prophètes hébreux*, Göttingue, 1816-1820, 3 vol. in-8°. 20° *Origine et histoire de l'illustre maison des Guelfes*, depuis 449 jusqu'à 1054, Hanover, 1817. 21° *Histoire littéraire*, Göttingue, nouvelle édition, 1813-1814, 1^{re} et 2^e partie in-8°. Eichhorn a été jusqu'à sa mort un des principaux rédacteurs des *Annonces*, ou journal de Göttingue, qu'il a enrichi de ses savants articles. On lit une notice sur Eichhorn, par J.-R.-G. Boyen, dans le 5^e n° du 2^e volume du *Magasin universel pour les prédicateurs*. Les journaux littéraires d'Allemagne lui ont tous consacré des articles plus ou moins honorables.

L—B—E.

EICHHORN (CHARLES-FRÉDÉRIC), célèbre jurisconsulte allemand, fils du précédent, naquit le 20 novembre 1781, à Iéna, où son père était alors professeur de théologie. Celui-ci ayant été appelé à Göttingue par George III, c'est dans cette ville que le jeune Eichhorn acheva ses études premières. Dès sa jeunesse il se distingua par son intelligence précoce. A dix-sept ans, il commença sa carrière de jurisconsulte, en suivant les cours de Putter, Runde et surtout ceux de l'illustre Hugo. Reçu docteur en droit à l'âge de vingt ans, en 1801, il manifesta l'intention de se consacrer à une carrière académique; mais la justesse de son esprit lui fit voir bientôt que la théorie sans la pratique ne suffisait point, et ainsi il se décida, à se rendre à Vienne et à Wetzlar. Il séjourna surtout dans cette dernière ville, siège du tribunal suprême de l'empire germanique (*Reichskammergericht*) et se rendit ensuite à Ratisbonne, où il assista aux dernières délibérations de la diète de l'empire. En 1803, il retourna auprès de son père, à Göttingue, s'y fit inscrire sur la liste du corps enseignant (où, d'après l'expression allemande, il s'y *habilita*). Sa carrière, brillamment commencée dans le Hanovre, y fut de courte durée: car déjà en 1805 le roi de Prusse l'appela à l'université de Francfort-sur-l'Oder. C'est là

qu'il commença la publication de son œuvre principale (*Deutsche Staats-und Rechtsgeschichte*) dont la première édition parut en 1808. Après la fondation de la nouvelle université de Berlin, il fut transféré à la capitale, et c'est là qu'il enseigna, pendant près de trente ans, le droit germanique public et qu'il fut nommé membre de l'Académie de Berlin. Il quitta plus tard cette résidence, ainsi que le professorat et entra dans la carrière de la magistrature, qu'il parcourut encore avec distinction jusqu'à sa mort, arrivée à Cologne, le 4 juillet 1854. Outre un grand nombre de petits écrits publiés dans les *Annales de la jurisprudence historique* (*Zeitschrift für geschichtliche Rechtswissenschaft*), fondées, en 1815, par Eichhorn de Savigny et Goëschen, et dans les *Mémoires de l'Académie royale de Berlin*, on doit à Eichhorn l'*Histoire de l'état et du droit germaniques* (*Deutsche Staats-und Rechtsgeschichte*). C'est son œuvre capitale; elle est encore classique, et a eu huit éditions. L'étude du droit germanique a été puissamment aidée par son Introduction du droit civil commun germanique (*Einleitung des gemeinen deutschen Privatrecht*), dont la 1^{re} édition parut en 1823, et qui est à sa 5^e édition. En 1831 et 1833, il publia en outre : *Éléments du droit ecclésiastique* (*Grundsätze des Kirchenrechts*, etc., etc.). Charles-Frédéric Eichhorn est le créateur de la science du droit allemand, et l'un des chefs de l'école de jurisprudence dite *historique*. C'est lui qui, le premier, a présenté le droit germanique dans son développement, et qui a fait voir les bases du droit en vigueur dans l'histoire de la jurisprudence allemande. Il a combattu victorieusement l'opinion des jurisconsultes romanistes qui ne voyaient dans le droit civil d'Allemagne qu'un développement et souvent une aberration de la loi romaine; il a consulté les sources et prouvé qu'à côté de cette base classique un autre élément indigène a concouru, indépendamment de ce premier, à la formation du droit actuellement en vigueur. Ainsi il est remonté à l'origine de l'état germanique et a suivi son développement jusqu'à notre époque. Il donne un aperçu du droit allemand dans quatre périodes différentes; en commençant aux temps les plus anciens, il établit ensuite le droit des Germains après la grande migration des peuples jusqu'au partage de l'empire de Clovis. La seconde époque va jusqu'en 888, la troisième jusqu'à la réforme (1517). Il la subdivise par l'époque de l'avènement de Rodolphe de Hapsbourg (1273). La dernière s'étend depuis la réforme jusqu'à 1815, époque où l'auteur n'avait pas encore achevé ce travail remarquable. O—T.

EICHHORN (HENRI), médecin allemand, né à Nuremberg à la fin du dernier siècle, et mort en 1832, à la fleur de l'âge, était depuis deux ans professeur particulier de médecine à Gœttingue.

Sa mort prématurée a été une perte réelle pour la science. Dans les ouvrages qu'il a publiés, et qui sont presque tous relatifs à la variole et à la vaccine, il a montré un esprit de recherche et d'observation et des vues ingénieuses, mêlées cependant souvent à des idées systématiques et hasardées. Voici la liste de ses écrits : 1^o *De l'obliquité postérieure de la matrice dans son état de grossesse et de vacuité*, dissertation inaugurale, Nuremberg, 1823, in-8^o (en allemand). 2^o *Nouvelles découvertes sur la préservation de la petite-vérole chez les vaccinés, et sur la physiologie pathologique empirique de cette maladie, avec quelques remarques sur le traitement des autres exanthèmes fébriles*, Leipsick, 1829, in-8^o (en allemand). 3^o *Mesures que les gouvernements d'Allemagne doivent prendre pour prévenir complètement la variole, avec quelques règles pratiques que doivent suivre les médecins pour préserver les vaccinés de la variole pendant toute leur vie*, Berlin, 1829, in-8^o (en allemand). 4^o *Manuel sur le traitement et la préservation des exanthèmes fébriles contagieux, tels que la variole, les fièvres scarlatine et pétéchiiale, la rougeole, d'après les principes de la physiologie pathologique empirique*, Berlin, 1831, in-8^o (en allemand). On trouve une analyse de cet ouvrage dans les *Annales littéraires de la médecine* du professeur Hecker. Le rédacteur reproche à l'auteur de n'avoir point tenu les promesses qu'annonce le titre de son livre, vu qu'il n'a parlé que comme en passant de tout ce qui ne concerne pas la variole et la vaccine. Il lui reproche aussi d'avoir un ton peu convenant envers les autres écrivains, et d'être moins complet dans la partie thérapeutique que dans la partie pathologique. Cependant il avoue que l'auteur a jeté une vive lumière sur le sujet qu'il a traité, et qu'on lui doit de la reconnaissance pour ses efforts. Eichhorn a inséré quelques mémoires dans des recueils périodiques d'Allemagne. Ils traitent tous de la variole, de la vaccine et des affections de la peau, objet spécial de ses études. G—T—R.

EICHLER. C'est le nom d'une famille d'artistes d'Augsbourg, distingués par leurs talents. Henri Eichler vint de Lippstadt, en Misnie, s'établir à Augsbourg. Il était simple menuisier; mais le talent qu'il déploya à faire la chaire de l'église de Ste-Anne à Augsbourg, ainsi que plusieurs autres ouvrages difficiles, lui mérita d'être reconnu comme un habile artiste. Il mourut à Augsbourg en 1719, âgé de quatre-vingt-deux ans. — Son fils, Godefroi Eichler, né à Augsbourg, en 1677, fut un peintre célèbre. Il étudia à Rome dans l'école de Carle Maratte. Il alla de là à Vienne avec Kupetzky, y resta pendant près de cinq ans, voyagea encore en Allemagne pendant quelques années, et revint se fixer dans sa patrie. Là il peignit le portrait, et même de grands tableaux de famille. Il composa aussi un ouvrage qui orne l'autel d'une des églises d'Augsbourg, et qui lui valut une place parmi les peintres d'histoire. Eichler obtint dans sa patrie le titre de peintre de

la cour, et fut nommé, en 1742, directeur de l'académie de peinture d'Augsbourg. Il fut malheureux et pauvre les dernières années de sa vie, et mourut le 8 mai 1757, âgé de 82 ans. — Son fils, nommé aussi *Godefroi Eichler*, naquit à Augsbourg en 1745, suivit les traces de son père, et se distingua surtout pour les gravures en taille-douce. Il voyagea aussi pendant longtemps, et s'arrêta à Vienne et à Nuremberg. De retour dans sa patrie, il y travailla le reste de sa vie. Il avait beaucoup lu, et avait des connaissances exactes et étendues en peinture. On a encore un grand nombre de portraits de sa main. Il excellait surtout dans la gravure hachée, ou manière noire, et plusieurs connaisseurs conservent encore de lui de très-beaux ouvrages en ce genre. Il mourut à Augsbourg en 1770. — *Élie Eichler*, professeur et bibliothécaire à Gœrlitz en Laisace, où il mourut le 23 février 1751, âgé de 63 ans, est connu dans l'histoire littéraire et la bibliographie par deux programmes ou dissertations académiques : *De bibliothecis publicis, sigillatimque fundatore bibliothecæ Gorlicensis Joh. G. Milichio*, Gœrlitz, 1734-37. in-fol. G—T.

EICHMANN. Voyez DRYANDEB.

EICHNER (ERNEST), fameux musicien, est un des meilleurs bassons qui aient paru, et celui qui a perfectionné le plus cet instrument. Il fut d'abord maître de concert à la cour du duc de Deux-Ponts, et y donna en 1770, ses premières symphonies, qui furent imprimées à Paris. Il quitta cette cour la même année, malgré les instances qu'on fit pour le retenir. Il passa de là en Allemagne, et séjourna pendant trois ans à Londres, où la supériorité de son talent lui valut les plus grands succès. En 1773, il quitta Londres pour se rendre auprès du prince royal de Prusse à Potsdam ; il y passa le reste de sa vie, qu'il consacra à la composition, et il mourut à Potsdam, au commencement de l'année 1776. Les ouvrages qu'il a composés pour divers instruments sont extrêmement répandus en Angleterre, en Hollande et en Allemagne. Ils sont goûtés pour leur simplicité, et la facilité qu'ils offrent aux commençants. Ils consistent en symphonies, concerts, quatuors, trios et solos, et forment une collection assez considérable. Z.

EICK (JEAN et HUBERT VAN). Voyez EYCK.

EIDOUS (MARC-ANTOINE), né à Marseille, fut un traducteur infatigable, mais souvent peu exact et surtout peu élégant. Il servit quelque temps en Espagne comme ingénieur, et revenu en France, consacra tous ses moments à la littérature. Il a traduit du latin et de l'anglais en français plus de quarante ouvrages différents qui ont vu le jour, et en a encore laissé en manuscrit. La plus importante de ces traductions est celle du *Dictionnaire de médecine*, à laquelle Diderot a pris part. Eidous a aussi travaillé au *Dictionnaire encyclopédique*. On peut voir la liste de plusieurs ouvrages qu'il a fait passer en notre langue, dans la *France littéraire*

de M. Ersch, et dans le *Dictionnaire des anonymes*, par Barbier. Ce dernier observe que l'*Histoire des principales découvertes faites dans les arts et les sciences*, Lyon, 1767, in-12, quoique désignée sur le titre comme *traduite de l'anglais*, est indiquée dans le privilège comme étant de la composition du sieur Eidons. E—s.

EIMMART (GEORGE-CHRISTOPHE), homme distingué par la variété de ses connaissances, naquit à Ratisbonne le 22 août 1638. Son père lui inspira de bonne heure du goût pour la peinture, et se chargea de lui en donner les premières leçons. Eimmart quitta ensuite Ratisbonne pour aller étudier les mathématiques à Iéna. Rappelé par la mort de son père, il travailla exclusivement à la peinture pendant quelques années, et quitta de nouveau sa patrie pour venir se fixer à Nuremberg, en 1660. C'est là qu'il fit preuve de talents en traitant avec succès tous les genres relatifs à son art. On a de lui une suite de portraits d'hommes et de peintres célèbres, des tableaux d'histoire, des arcs de triomphe dont l'invention atteste autant de goût en architecture que dans le dessin, et plusieurs sujets d'histoire naturelle, tels que plantes, oiseaux, etc. L'académie de peinture de Nuremberg honora son mérite en l'appelant, en 1674, aux fonctions de directeur. Charles XI, roi de Suède, voulut aussi l'attirer auprès de lui ; Eimmart résista, mais il n'en fut pas moins sensible à la proposition flatteuse du monarque, auquel il dédia plusieurs de ses tableaux, et des estampes qu'il avait gravées lui-même. Après une carrière aussi brillante dans les beaux-arts, on ne s'attend guère à trouver encore Eimmart parmi les astronomes de son temps. Il eut une fille (Marie-Claire EIMMART), distinguée par ses connaissances, qui l'aidait dans ses observations et ses calculs. Ils ont dessiné ensemble, avec beaucoup d'élégance et en manière noire, des figures d'éclipses, des comètes, des taches solaires et lunaires et 235 phases de lune. L'activité d'Eimmart était étonnante : il publia peu d'ouvrages, mais il a laissé en manuscrit près de 57 volumes, renfermant beaucoup d'observations astronomiques qui n'ont point été imprimées, des observations et des lettres de plusieurs astronomes célèbres, et un grand nombre d'observations météorologiques. La plupart de ces volumes sont in-folio et plus de 50 sont consacrés à l'astronomie. Parmi ceux qui ont été imprimés, on cite son *Iconographia nova contemplationum de sole, in desolatis antiquorum philosophorum rudibus concepta*, Nuremberg, 1701, in-fol., que l'auteur dédia à Louis XIV. Eimmart fut encore artiste mécanicien : il a inventé et exécuté plusieurs instruments astronomiques, et entre autres une sphère armillaire représentant le système de Copernic, dont il était ardent défenseur. Il a publié la description de cet instrument sous le titre de *Sphæra armillaris*, etc., in-4°, Altorf, 1695. Eimmart mourut à Nuremberg le 5 janvier 1703, laissant ses instruments et ses ma-

nuscrits à son gendre (Jean-Henry Muller). De là, les instruments sont allées à la bibliothèque de l'université d'Altorf ; et les manuscrits, après avoir passé par les mains de Murr et du professeur Huberti, sont enfin tombés au collège des jésuites de Polocz, en Lithuanie. N—T.

EINAR, ou plutôt EINARSEN (HALFDAN), savant islandais, fils d'Einar Halfdansen, prévôt du district (Syssel) de Skaftefel, en Islande, et de Gudene Sivert, dont le frère était l'évêque Jon Arnesen, naquit le 20 janvier 1732. Après avoir terminé ses premières études à l'école de Skalholt, il se rendit, en 1750, à Copenhague, où il soutint, en 1752, son examen de philosophie, et, en 1754, celui de théologie. Il retourna cette même année en Islande, avec l'évêque Gisle Magnusen, dont il épousa la fille, en 1766. Il fut fait, en 1755, recteur de l'école latine de Holm, et, en 1779, prévôt du chapitre de cette bourgade qui a le titre d'évêché. Il y mourut en 1784, avec la réputation d'un bon littérateur et d'un homme fort instruit dans l'histoire et les antiquités du Nord. Il a été l'éditeur de quelques poésies des anciens Scaldes, a traduit en latin quelques ouvrages nationaux, a fourni quelques articles à la collection de Gissur et au Dictionnaire de Worm, et composé en islandais un abrégé d'histoire ecclésiastique, mais le plus important de ses ouvrages est, sans contredit, sa *Sciographia historiae litterariae Islandicae*, Copenhague, 1777, in-8° (1). Dans ce livre, vraiment curieux, on voit avec étonnement que l'Islande, cette terre désolée, cette *ultima Thule*, couverte de neige la moitié de l'année, a une littérature aussi variée qu'étendue. Le nombre des écrivains islandais mentionnés par Halfdan Einar est de quatre cent cinq, et il est loin de les indiquer tous, n'ayant voulu citer que ceux dont il avait vu les ouvrages, ou sur lesquels il avait des notes exactes et positives. Il a rangé son travail par ordre de matières ; mais une table alphabétique des noms des écrivains, qui le termine, facilite les recherches. Les livres liturgiques, les chroniques et anciennes poésies occupent la plus grande partie de cette Bibliographie. On y remarque une petite Grammaire hébraïque, où les règles de la prononciation de cette langue sont réduites en vers islandais. Parmi les nombreuses poésies nationales on distingue une tragédie de *Susanne*, en 20 scènes et en vers islandais. Une partie des ouvrages indiqués par Halfdan sont encore manuscrits, mais on en trouve des copies dans plusieurs des bibliothèques du Nord ; les autres sont imprimés, soit à Copenhague, soit dans l'île même, où l'imprimerie fut introduite dès l'an 1531, par les soins de Jean Arneri, dernier évêque catholique de Holm. Jean Mathiæ, pasteur ou curé suédois, y

imprima, dans la maison épiscopale, les *Breviaria ad usum ritumque sacrosanctae ecclesiae Holensis*. L'impression fut achevée le 1^{er} mai 1534. Lors de l'introduction du luthéranisme en Islande, la typographie fut transportée au village de Breidabólstad, où l'on imprima plusieurs ouvrages de 1559 à 1570. Gudbrand Thorlacius, curé de ce village, ayant été fait évêque de Holm en 1571, y rapporta l'imprimerie, l'augmenta considérablement, et la laissa, par testament, à son église, où elle n'a pas cessé depuis d'être en activité. On trouve d'autres imprimeries établies en Islande : à Nupufell dès 1678, à Skalholt en 1686, à Hrapsey, en 1774, etc. Gunnarus Pauli a composé une *Historia typographica Islandica* ; mais elle n'était pas encore publiée en 1777. Halfdan Einar donne aussi, d'après un manuscrit inédit de Torfæus, un catalogue, par ordre chronologique, de tous les anciens scaldes ou poètes scandinaves, jusqu'à l'époque de la réunion de la Norvège au Danemark, à la fin du 14^e siècle. Le nombre s'en élève à cent soixante-quatre. Le premier, dont on ait conservé quelques vers est Starkad (ou Stark-Odder) l'Ancien, qui est antérieur au règne de Hiarno, poète lui-même, et que les chroniques danoises font régner vers l'an 21 de l'ère vulgaire. — EINARSEN (GISSUR), premier évêque luthérien de Skalholt, né vers 1508 d'une famille distinguée d'Islande, avait été élevé par les soins d'Ogmund Paulson, dernier évêque catholique de cette bourgade, lequel, après l'avoir fait voyager à ses frais en Allemagne, l'ordonna prêtre à son retour, et le choisit pour son successeur. Gissur avait reçu à Wittemberg les leçons de Luther et de Melancthon, et il contribua beaucoup à introduire en Islande la nouvelle réforme. Ce ne fut pas cependant sans contradictions ; et après sa mort, arrivée à Skalholt en 1548, son successeur, Jon Arnesen, fit exhumer son corps dans l'église où on l'avait enterré, jugeant qu'il devait être privé de la sépulture ecclésiastique. Gissur avait traduit en islandais les Proverbes de Salomon, et cette traduction fut publiée par Gudbrand Thorlacius, Holm, 1580, in-8°. On a aussi de lui une lettre *sur le culte des images et des reliques* insérée dans les transactions de la société scientifique de Copenhague, où l'on trouve également la plupart de ses écrits qui n'ont pas été imprimés. — MARTIN EINARSEN, évêque de Skalholt est auteur d'une collection d'hymnes en islandais imprimée à Copenhague en 1555, in-8° ; il est mort en 1570. — ODDUR ou ODDO EINARSEN, né en 1539, était fils d'Einar Sigurdson, fameux poète islandais ; ayant achevé ses études à Copenhague, et étudié l'astronomie sous Tycho Brahé, il fut nommé évêque de Skalholt en 1589, et y mourut en 1630. Il avait composé beaucoup d'ouvrages ascétiques ou historiques, et laissé diverses traductions ; mais la plus grande partie périt dans un incendie qui consuma la maison épiscopale l'année même de sa mort. Il reste de lui une traduction islandaise des Ordon-

(1) Jens Worm, qui paraît avoir été son ami, lui attribue, dans son *Forsog til et Lexicon over Danske etc.*, une *Historia litteraria Islandica*, imprimée en Copenhague en 1777, in-8°, qui paraît être le même ouvrage, ainsi que la publication du *Speculum Regale (Konge-Speil)* en ancien norvégien, en danois et en latin qui a paru avec des observations du professeur Eriksen, à Soroe, 1768 in-8°.

nances de Christian IV, pour les églises de Danemarck et de Norvège, Holum, 1635; sept Sermons sur la Passion, Holum, 1670, et une traduction islandaise du Recueil de prières de Jean Habermann ou Avenarius, Holum, 1576, souvent réimprimée. Resenius cite encore de lui un *Tractatus de Islandia*. — Jean EINARSEN, recteur de l'école de Skalholt, et ensuite de celle de Holum, où il mourut, en 1707, d'une petite vérole qui fit alors de grands ravages, a traduit en prose et en vers islandais un grand nombre d'ouvrages : les *Primitiva græca* de G. Pasor, l'*Argenis* de Barclay, etc. C. M. P.

EINARSSON (BALDWIN), fils d'Einar Johnsson, administrateur d'Islande, naquit en 1801 dans l'amt septentrional (*Nordamt*) de cette île, et fut envoyé par ses parents à Copenhague afin d'y compléter son éducation. Après avoir terminé avec distinction ses examens de droit, au printemps de 1831, il étudia à l'École polytechnique de la capitale de Danemarck, et pendant le cours de ses études comme après les avoir terminées, il fit paraître dans différents recueils scientifiques plusieurs écrits remarquables, tous relatifs à son île natale, de 1751-1754. Le travail excessif auquel il se livrait, affaiblit sa santé, et il mourut à Copenhague, à peine âgé de 32 ans, le 9 février 1833. On lui doit : 1° *Armann à Alþingi, eda almennur Fundur islendinga*, etc., etc. Copenhague, 1829-32 (en Islandais); 2° Réponse provisoire à la réponse du professeur Rask contre l'annonce de la traduction, par le professeur Rafn du *Jomsvikinga et Knyttlinga*, dans le *Maanedskrift for Literatur*, Copenhague, 1831. Réplique contre la réplique du professeur Rask, (en danois) avec un appendice; 3° *Sur les états provinciaux du Danemarck, spécialement en ce qui concerne l'Islande*, Copenhague, 1832; Einarsson a en outre inséré dans le *Maanedskrift for Literatur*, un compte rendu du mémoire de H. Finsen : *Sur la diminution de la population de l'Islande par suite d'années stériles*, et dans le *Juridisk Tidsskrift des remarques sur l'ancienne loi islandaise Graagaasen*, etc. D—z—s.

EINSIEDEL (FRÉDÉRIC-HILDEBRAND D'), grand-maître de la cour de Weimar et président de la cour supérieure de justice des princes saxons, né en 1750, à Lumpzig, près d'Altenbourg, château de sa famille, fut page à la cour du duc de Weimar, et se livra à l'étude des lettres avec la plus vive ardeur sous la direction du célèbre professeur Musæus. Après avoir terminé ses études à l'université d'Iéna, il fut nommé membre de la régence à Weimar et ensuite assesseur de la cour de justice à Iéna; mais il donna sa démission en 1775, et fut nommé grand-maître de la cour de la duchesse Amélie. Ses liaisons intimes avec Wieland, Goethe, Herder, etc., ces hommes distingués qui formaient le cercle de la duchesse Amélie, et les loisirs de son emploi, ranimèrent son goût pour les belles-lettres et le décidèrent à publier les contes intitulés : *Jarmora, la Lune passante, le*

Gargon prudent, le Duel, la Princesse au nez long, le Labyrinthe, Arselun-Bagschin, la Vallée des Aramandes, etc. Le théâtre de famille, établi alors par la cour ducal, lui donna beaucoup d'occupation et le décida à arranger ou à traduire plusieurs pièces. Il accompagna la duchesse dans son voyage en Italie, et s'instruisit, sous la direction de Reifenstein et Hirt, dans les arts et les antiques. Revenu de ce voyage de deux ans, il commença une traduction libre en vers des *Comédies* de Térence et de Plaute, qui lui a mérité les applaudissements de tous les savants, Leipsick, 1808, 2 vol. On a représenté plusieurs des comédies de Térence au théâtre de Weimar d'après cette traduction, et même, pour compléter l'illusion, avec les masques des anciens. Après la mort de la duchesse Amélie, Einsiedel devint grand-maître de la cour de la grande duchesse régnante, et lors de l'organisation de la cour supérieure de justice des princes saxons à Iéna, en 1816, il en fut nommé président. Einsiedel fut le premier qui entreprit la traduction des tragédies du célèbre poète espagnol Caldéron, dont plusieurs furent jouées au théâtre de Weimar sous la direction de Goethe, entre autres *Zénobie la grande; la Vie est un songe*. Il a de plus publié sous le voile de l'anonyme des *Eléments d'une Théorie de l'art théâtral*, Leipsick, 1797. Il est mort le 9 juillet 1828. Z.

EINZINGER D'EINZING (JEAN-MARTIN-MAXIMILIEN), jurisconsulte et notaire impérial à Munich, né à Passau en 1725, mort le 14 septembre 1798, a publié en allemand, 1° le *Livre Bava-rois, recherches historiques et héraldiques sur les tournois et les anciens paladins de ce pays*, Munich, 1762, in-4°. 2° *Etat physique actuel de l'Electorat de Bavière*, ibid., 1767, in-8°. Il en donna la suite sous le titre d'*Etat politique*, etc., en 1777. 3° *Démonologie, ou Traité systématique de la nature et de la puissance du Diable*, Augsbourg, 1775, in-8°. 4° *Examen critique de la question si les Bava-rois descendent des Gaulois Boïens ou des Lombards*, Ingolstadt, 1778, in-4°, et plusieurs autres morceaux sur les antiquités bava-roises. 5° *La Prise de Jérusalem en 1099, drame héroïque original, en 4 actes*, Munich, 1790, in-8°, et autres ouvrages, dont on peut voir le détail dans le Dictionnaire de Meusel. C. M. P.

EIOUB-ENSARI (ABOU), l'un des saints les plus vénérés des Othomans. C'était un des compagnons de Mahomet, le prophète-législateur, et il périt au premier siège de Constantinople par les Arabes, sous Constantin Pogonat, en 668. Son tombeau fut découvert près du faubourg des Blaquernes, à l'époque de la conquête et de la prise de cette fameuse ville par Mahomet II. Un scheik, qu'il avait à sa suite, fit tomber ce hasard au profit de la religion musulmane, en y ajoutant le merveilleux. Sur la foi d'un songe dont il alla solennellement rendre compte au conquérant, le scheik Ashams Addin se fit suivre d'une foule nombreuse qui, creusant dans le lieu qu'il indiquait, trouva

une grande tombe, avec cette inscription : « Ici est « la sépulture d'Eioub-Ensari, l'ami constant, le « conseiller de Dieu, dont l'aide nous soit à jamais « propice. » Pour que le prodige fût complet il s'y rencontra une source d'eau. Le lieu fut depuis ce moment consacré : Mahomet II y éleva un tombeau et une mosquée qui reçurent le nom d'Eioub, ainsi que le faubourg qui ne tarda pas à environner ces deux édifices. Asham-Addin y ceignit le sabre impérial à Mahomet II, et tous les sultans ses successeurs observèrent depuis cette cérémonie, qui leur tint lieu de sacre et de couronnement. L'hommage que les musulmans des deux sexes rendent à Eioub-Ensari est accompagné d'offrandes en argent, en bois d'aloès, en ambre gris, et surtout en cire blanche. C'est encore une recherche plus religieuse de dévotion, que de boire dans la source d'eau dont on a formé un puits dans l'intérieur de la chapelle sépulcrale. Près de la tête d'Eioub, on voit un étendard couvert d'un drap vert, symbole de la condition de ce saint fameux, qui avait été enseigne du prophète, et l'était du calife Moavias 1^{er}, lorsqu'il mourut devant Constantinople, assiégée par son fils, le prince Yezid, en 668.

S—Y.

EISEMAN. Voyez EISENMANN.

EISEN (CHARLES-CHRISTOPHE), né à Nuremberg, le 26 mai 1649, étudia la médecine dans les universités de Iéna, de Strasbourg et de Bâle. Ce fut à cette dernière qu'il obtint le doctorat en 1673. Aggrégé, deux ans après, au collège des médecins de Nuremberg, il se rendit, en 1680, à Culembach, avec le titre de médecin-physicien. Il y mourut de phthisie, le 3 février 1690, ne laissant que de minces opuscules dignes à peine d'être cités : *De melancholico et maniaco patiente ; de menses suppressione, eorumque per aurem sinistram excretionem*; *De comate somnolento*, Bâle, 1679. Z.

EISEN (CHARLES), dessinateur, né à Paris, fut élève de François Eisen, son père, peintre de genre, né à Bruxelles en 1700, et mort à Paris en 1777. Charles Eisen s'appliqua avec succès à la composition de petits sujets destinés à orner les ouvrages de littérature. Parmi ses nombreuses productions, exécutées presque toutes à la mine de plomb, nous citerons une partie des figures des métamorphoses d'Ovide, édition de Basan; les petites vignettes et culs de lampes qui ornent celle des Baisers de Dorat, qui ont beaucoup contribué au succès de cet ouvrage; et surtout les figures de l'édition des *Contes de Lafontaine*, dite des fermiers-généraux. Si les productions d'Eisen sont en général trop maniérées, et dénuées d'un certain effet, le goût, la grâce et la prodigieuse variété qu'il savait y répandre, rachètent en quelque sorte ces défauts. Eisen a peint aussi quelques tableaux qui ne sont pas dénués de mérite; il est mort à Bruxelles le 4 janvier 1778, dans un état voisin de l'indigence.

P—E.

EISEN (JEAN-GEORGE), né à Polsingen, dans le pays d'Anspach, le 19 janvier 1717, étudia en

théologie, alla en Livonie, en 1741, et y fut pasteur pendant quelque temps. En 1742, il fut fait aumônier d'un régiment de dragons en Russie, et, en 1743, pasteur à Torma. Mais, tourmenté du besoin de se livrer à des découvertes utiles, il quitta sa place en 1773, et fut nommé, en 1776, professeur des sciences économiques à Mietau. Il ne demeura pas longtemps dans cette nouvelle place : le comte de Tzernicheff le manda auprès de lui et lui donna un traitement de 400 ducats. Il se fixa donc à Léropoltz, où il mourut, le 15 février 1779, âgé de 62 ans. Il avait une tête active; on lui doit plusieurs écrits utiles, et, par ses soins, l'inoculation de la petite-vérole s'étendit considérablement. Il est surtout connu pour avoir trouvé une méthode commode et économique pour sécher toutes sortes de légumes et les transporter au loin. Il a écrit aussi quelques ouvrages théologiques, dans lesquels il s'est souvent livré à son goût décidé pour les paradoxes et les opinions nouvelles. Son principal ouvrage théologique est intitulé : *Le Christianisme d'après la saine raison et la Bible*, Riga, 1777, in 8^o, en allemand ainsi que son *Philanthrope*, journal commencé en 1777, qui n'a pas été continué, et ses autres opuscules d'utilité publique. *L'Art de sécher les légumes*, Riga, 1772, in-8^o, a eu plusieurs éditions et a été traduit dans toutes les langues du nord, en anglais et en espagnol. Quoique son procédé soit principalement applicable à la cuisine russe, il renferme plusieurs détails d'une utilité générale et incontestable, surtout pour la marine. — Jean-Godefroi EISEN, frère du précédent, exerça aussi les fonctions du ministère évangélique, après avoir fait les campagnes de la guerre de sept ans, comme aumônier du régiment de dragons d'Anspach. Il mourut le 10 février 1793, âgé de 70 ans, après avoir publié en allemand plusieurs ouvrages de théologie et de morale; le plus intéressant est un *Parallèle des églises et des maisons de force, sous le rapport de l'amélioration des hommes*, Nuremberg, 1778, in 8^o.

G—T.

EISENBECK (EMÉRAN), jurisconsulte et conseiller de la république de Ratisbonne, naquit en 1572, et mourut en 1618. Outre diverses dissertations qui traitent du droit féodal, il a laissé des poésies latines dont on faisait cas lorsque ce genre de littérature était en vogue. Il en composa une partie pendant la maladie qui affligea les dernières années de sa vie. Frappé de paralysie, il perdit l'usage de ses membres et de l'organe de la voix, sans que ses facultés intellectuelles parussent en souffrir. Dans cet état il dictait ses ouvrages à un secrétaire qui, placé à côté du lit du malade et ayant devant lui une table où les caractères de l'alphabet étaient tracés, tâchait de deviner les mots qu'il fallait écrire, en montrant successivement les lettres qui devaient y entrer. Le malade marquait son approbation ou sa désapprobation par un signe de tête, seul mouvement dont il fût le maître.

S—L.

EISENGREIN (GUILLAUME), ou *Eysengrein*, né dans le 16^e siècle, à Spire, obtint un canonicat à la cathédrale de cette ville, et mourut vers 1570. On a de lui : 1^o *Chronologicarum rerum urbis Spiraë Nemetur Augustæ*, à Chr. nato. ad annum 1563, *gestarum, libri XVI* ; Dilingen, 1564, in-8^o. Cette chronique contient beaucoup de fables et d'absurdités ; 2^o *Catalogus testium veritatis*, ibid., 1565, in-4^o. C'est une liste peu exacte des controversistes romains ; son but était de l'opposer à celle que Francowitz venait de publier des controversistes protestants ; mais il n'avait ni l'érudition, ni l'esprit de critique, ni le talent de son adversaire : aussi son ouvrage est-il tombé dans l'oubli, tandis que celui de Francowitz est toujours recherché des curieux, 3^o *Centenarii XVI, Rerum memorabilium adversus Historiam ecclesiasticam Magdeburgensem*, Ingolstadt, 1566, in-fol. Ouvrage dirigé également contre Francowitz et les autres centuriateurs de Magdebourg. Ce volume ne contient que le *Centenarius I^{us}*. Vogt croit que la continuation, ou le 2^o Centenaire, a paru sous ce titre : *Opus de Romanis Pontificibus, adversus Historiam Magdeburgensem*, Munich, 1568, in-f. W—s.

EISENHART (JEAN-FRÉDÉRIC), juriconsulte distingué, naquit en 1720, à Spire, où son père était archiviste et secrétaire de la chancellerie. Il fit ses études à Helmstædt, fut licencié en 1746, obtint en 1755 une chaire de professeur ordinaire, fut nommé, en 1759, conseiller à la cour du duc de Brunswick-Lunebourg ; en 1763, membre de la faculté de droit à Helmstædt, et président de la société allemande de la même ville ; il y mourut le 10 octobre 1783. Il était très-versé dans la jurisprudence et s'est acquis une assez grande réputation par ses profondes connaissances dans le droit germanique. Aussi a-t-il laissé un grand nombre d'ouvrages. En voici les principaux : 1^o *Opusculs allemands*, (*Kleine deutsche schriften*), Erfurt, 1751-53, deux parties, in-8^o ; 2^o *Institutiones historæ juris literariæ. Accessit Car. Conradi de fatis scholæ juris civilis Romanæ oratio*, Helmstædt, 1752, in-8^o ; ibid., 1736, in-8^o, augmenté ; 3^o *Institutiones juris Germanici privati*, Halle, 1753, in-8^o, troisième édition, augmentée ; ibid., 1774, in-8^o ; 4^o *Specimen bibliothecæ juris Cambialis*. A la tête des *Elementa juris Cambialis* d'Heineccius, Francfort et Leipsick, 1756, in-8^o ; idem, augmenté, Nuremberg, 1764, in-8^o ; 5^o *Principes du droit allemand, par demandes et réponses, avec des notes*, Helmstædt, 1759, in-8^o ; 6^o *Traité du droit romain, dans les divers états qui ont composé ce vaste empire*, Francfort et Leipsick, 1760, in-4^o ; 7^o *Recueil de quelques causes importantes*, Halle et Helmstædt, 1767-77, 40 parties in-8^o. Ces trois derniers ouvrages sont en allemand ; 8^o *Opuscula juridica varii argumenti*, Halle, 1771, in-4^o ; 9^o Un grand nombre de dissertations académiques, dans le nombre desquelles nous citerons seulement : *Disputatio de vestalibus et jure vestali populi romani*, Helmstædt, 1752, in-4^o. Eisenhart

connaissait à fond toutes les diverses branches du droit ancien et moderne. Son style est clair et précis, ses discussions sont vives et animées, et font preuve d'autant de sagacité que de justesse dans l'esprit. Aussi est-il extrêmement recherché et consulté en Allemagne. Il a donné, en outre, plusieurs excellentes éditions de divers ouvrages de droit, revues par lui avec beaucoup de soin, et a concouru à la rédaction de plusieurs journaux littéraires. On lui doit aussi des traductions (anonymes) de plusieurs tragédies françaises, en allemand. — Son aïeul, Jean EISENHART, professeur de droit à Helmstædt, après avoir enseigné successivement dans la même université, l'histoire, la poésie et la morale, a aussi laissé un assez grand nombre d'ouvrages sur la jurisprudence, tous en latin, et peu consultés aujourd'hui. Il était né en 1643, dans la Vieille Marche de Brandebourg, et mourut à Stein, le 9 mai 1707. G—T.

EISENMANN (GEORGE-HENRI), docteur en médecine, né à Strasbourg le 18 novembre 1693, mort dans la même ville le 16 septembre 1768. Il fit de brillantes études, et se montra avec un égal avantage dans celles des belles-lettres, de la philologie, des mathématiques, de la philosophie et de la médecine. Il soutint, pendant sa licence, deux thèses qui firent juger favorablement de ce qu'il deviendrait par la suite. Avant de prendre le bonnet de docteur, Eisenmann alla visiter plusieurs universités de France, de Hollande et d'Allemagne, où il puisa de nouvelles connaissances. De retour dans sa patrie, il continua à cultiver les sciences naturelles ; et la chaire de physique, devenue vacante, en 1733, lui fut confiée. Cette occupation ne put le distraire de ses études médicales. Il enseignait, dans des leçons publiques, l'anatomie et la médecine avec autant de succès que la physique. En 1756, il fut élu à la chaire de pathologie, et se consacra, jusqu'à sa mort, à l'enseignement de cette branche importante de la médecine. Quoique ce médecin ait enseigné l'anatomie avec distinction, il n'a point fait faire de progrès à cette science. Il répétait dans ses leçons tout ce que contenait l'excellent traité de Winslow, qu'il savait par cœur. La mémoire prodigieuse dont il était doué contribua beaucoup aux succès éclatants qu'il obtint dans la carrière de l'enseignement. Il joignait à cette mémoire un esprit judicieux, mais peu inventif. Il n'a publié que ses *Tabulæ anatomicæ quatuor uteri duplicis observationem rariorem sistentes*, Strasbourg, 1752, grand in-fol. Le même ouvrage a été traduit en français et publié à Strasbourg, sous le même format et dans la même année. F—R.

EISENMENGER (JEAN-ANDRÉ), savant philologue, naquit à Mannheim, en 1654. Il fit ses études à Heidelberg, et son zèle pour l'hébreu fut si agréable à l'électeur Charles-Louis, qu'il lui promit de le faire voyager à ses frais dans les pays étrangers, et surtout en Orient. Il l'envoya d'abord en Hollande et en Angleterre, pour qu'il se perfec-

tionnât encore dans l'étude de cette langue. La mort de l'électeur, arrivée en 1680, l'empêcha de terminer le grand voyage qu'il venait d'entreprendre. Lors de la prise et de la destruction de Heidelberg en 1693, il se rendit avec la cour de l'électeur à Francfort sur le Mein, et y obtint la charge d'archiviste. Lorsque l'électeur palatin, Jean Guillaume, eut appris qu'il avait le projet de mettre au jour son ouvrage du *Judaïsme dévoilé*, il le nomma professeur de langues orientales à Heidelberg, en 1700, et c'est là qu'Eisenmenger mourut, le 20 décembre 1704, d'une attaque d'apoplexie. La publication de son ouvrage du *Judaïsme dévoilé*, Francfort, 1700, 2 vol. in-4°; Königsberg, 1711, 2 vol. in-4°, excita de vives rumeurs. Les juifs obtinrent successivement trois mandats impériaux contre son livre, et le roi de Prusse le fit imprimer à ses frais. Eisenmenger y avait travaillé pendant dix-huit ans. Il y déploya des connaissances très-étendues; mais on lui reproche de s'être montré trop passionné et souvent injuste dans ses accusations. Eisenmenger avait beaucoup travaillé à un *Lexicon orientale harmonicum*, que sa mort l'empêcha de publier.

G—r.

EISENSCHMID (JEAN-GASPARD), célèbre mathématicien, naquit à Strasbourg, le 15 novembre 1656. Son père, simple potier d'étain, jouissait d'une grande considération et avait même exercé des charges municipales; en mourant il laissa à son fils l'exemple de ses vertus, et de bons parents qui prirent soin de son éducation. Le jeune Eisen Schmid eut terminé, en peu d'années, le cours de ses études classiques. Il fut admis, en 1673, à suivre les leçons de l'Université, et trois ans après, il soutint une thèse *De umbilico terræ*, avec un succès qui présagea ceux qu'il obtiendrait dans la suite. Après avoir pris ses degrés en philosophie, il s'appliqua à la médecine, par le désir d'avoir un état qui le rendit indépendant, mais il ne négligea pas les mathématiques pour lesquelles son penchant était déjà décidé. En 1681, il fut agrégé au collège des médecins de Strasbourg; il se rendit, la même année, à Paris où il se lia d'une étroite amitié avec Duvernay et Tournefort; il visita ensuite les plus célèbres universités de France, d'Italie, d'Allemagne, et revint à Strasbourg en 1684. Il y reçut le bonnet de docteur en médecine et se maria peu après. Une chute très-grave qu'il fit, en 1696, le priva de la faculté de marcher et l'obligea de renoncer à l'exercice de sa profession. Toutes ses idées se reportèrent dès lors vers l'étude des mathématiques. L'académie des Sciences de Paris se l'associa en 1699. Il entretenait une correspondance très-suivie avec la plupart de ses confrères; Cassini, Lahire, Reland étaient au nombre de ses amis. Eisen Schmid mourut, à Strasbourg, le 4 décembre 1712, à la suite d'une maladie qui lui avait ôté les forces sans lui ôter le goût de l'étude ni la possibilité de s'y appliquer. On trouve plusieurs mémoires de ce savant sur différents objets de mathématiques, d'astro-

nomie ou de médecine, dans le recueil de l'Académie des sciences, et dans les journaux de Paris et de Trévoux. On a encore de lui : 1° *Diatribè de figura telluris elliptico-sphæroide*, Strasbourg, 1691, in-4°. « C'est, dit Lalande, cet ouvrage qui occasionna la dispute sur le prétendu allongement de la terre, laquelle n'a cessé qu'en 1736. » 2° *Introductio nova ad tabulas manuales logarithmicas J. Kepleri et J. Bartschii*, ibid., 1700, in-8°, en tête des tables de Képler et de Bartsch. 3° *De ponderibus et mensuris veterum Romanorum, Græcorum, Hebræorum, nec non de valore pecuniæ veteris*, ibid., 1708, 1737, in-8°, avec figures; ouvrage savant et un des meilleurs qui eût encore paru en ce genre. Il est calculé avec beaucoup de précision, mais ses mesures sont en général un peu trop fortes, car il donne au pied romain 1324 parties et 1/2 du pied de roi divisé en 1440, tandis que toutes les recherches postérieures le fixent à peu près à 1306 ou 1307.

W—s.

EISINGA (EISE), chevalier du Lion-belgique, conseiller d'État, mourut le 27 août 1828, à Franeker, en Frise, âgé de 84 ans. Il était connu depuis un demi siècle pour avoir inventé et construit un planétaire, considéré comme une des curiosités du pays, et qui mérite de l'être par sa merveilleuse grandeur et son ingénieux mécanisme. Le professeur Van Swinden fit imprimer à Franeker une description de cette machine, écrite en hollandais, 1780, in-8°. M. Jacques Schellema n'en a pas parlé d'une manière moins avantageuse dans un article de 52 pages inséré dans la seconde partie, deuxième livraison, de ses mélanges historiques et littéraires, *Geschieden Letterkundig Mengelwerk*, 1818. Six ans après, en 1824, on publia à Franeker, chez T.-J. Timistra, une 2^e édition de la brochure de Van Swinden avec le portrait d'Eisinga et le planétaire représenté en 3 planches, le tout d'après les dessins de K.-J. Sannes, ami particulier d'Eisinga. On y a ajouté quelques notes de la main même de celui-ci et une introduction en 34 pages, par le révérend J. Brouwer. Le gouvernement des Pays-Bas a acheté ce planétaire dont M. Idsaard Ebinga Van Humalda a fait peindre l'inventeur par Vander Kooi. Enfin, M. J.-W. De Crane a consacré à sa mémoire une notice nécrologique dans le *Messenger des arts et des lettres*, 1823, t. 2, p. 152-153; on peut consulter aussi, de ce recueil périodique, les années 1826, tome 2, page 395, et 1827, tome 2, page 338.

R—f—g.

EISLER (TOBIÉ), pieux enthousiaste protestant, né à Nuremberg en 1683, s'appliqua d'abord à la jurisprudence, et fut pendant sept ans secrétaire de cabinet de la duchesse donairière de Saxe-Eisenach. Revenu dans sa patrie en 1713, il abandonna le droit pour se livrer à la première instruction des enfants, et se lia d'une amitié particulière avec le fameux visionnaire Tennhardt. Après divers voyages entrepris pour des établissements philanthropiques, il fonda en 1733 à Helmstædt une école

particulière pour les pauvres enfants. Le duc de Brunswick favorisa ce projet, et y joignit bientôt une école pour les pauvres filles. Tout le bien produit par le zèle d'Eisler n'empêcha pas son piétisme et son attachement à Tennhardt de lui susciter de nombreux adversaires et de le faire passer pour un fanatique. Il mourut le 8 octobre 1753, après avoir publié en allemand 47 ouvrages ou opuscules, dont Meuser donne le détail. Nous citerons seulement : 1° *Règles fondamentales et remarques sur l'orthographe allemande et sur les homonymes*, Nuremberg, 1718, in-8°, fig. 2° *Le Christianisme actuel confondu par les Turcs et les païens*, Budingen, 1720, 2 parties in-8°. 3° *Description de l'école des pauvres de Helmstædt, avec une notice abrégée des principaux établissements de charité du même genre*, Helmstædt, 1737, in-8°. Il en publia une deuxième en 1742, in-8°. C. M. P.

EIZAC BARÉCH, ou BARUCH, fils d'un célèbre rabbin, mort à Constantinople en 1664, a laissé, sous le titre de *Semence bénite*, des discours sur le Pentateuque, qui ont été bien reçus des docteurs de sa nation, et réimprimés en divers lieux. La 2^e partie contient une explication littérale du Cantique des cantiques, du livre de Ruth, d'Esther et de l'Ecclésiaste. La 3^e partie, publiée ensuite, est de son neveu. J—N.

EKAMA (CORNEILLE), naquit le 31 mars 1773, à Paesens, village de la Frise, sur le bord de la mer. Son père, Jean Ekama, était un respectable ministre dont il eut à peine le temps de recevoir quelques leçons. Il entra dans sa septième année lorsque ce digne instituteur fut enlevé à sa compagnie et à ses deux enfants. Henriette-Léonie Posthuma, chargée seule du soin de sa famille, se retira à Doccum, dont l'école était dirigée par son parent Jean-Guillaume De Crane, à qui elle confia le jeune Corneille, son fils unique. Celui-ci étudia sous ce maître à Doccum et ensuite à Enkhuisen, et quand De Crane fut appelé à Franeker, pour y enseigner l'histoire et la littérature, il le suivit dans cette ville, où il se fit inscrire parmi les étudiants en philosophie, pendant le cours de l'année 1790. Là, il eut encore pour professeur, dans les facultés de philosophie et des sciences physiques et mathématiques, Verschuier, Wassembergh, Chaudoir et Tholen. Son premier précepteur avait remarqué en lui un penchant décidé pour l'étude de la nature, une adresse particulière pour tout ce qui tient à la mécanique et un talent pour la peinture peu communs dans un enfant. Il l'exhorta donc à consacrer spécialement une année aux mathématiques, à la physique et à l'astronomie, et ce conseil, d'accord avec les dispositions de son élève, fut suivi sans objection. Les progrès d'Ekama répondirent à son zèle : toutefois il ne négligea pas la théologie et fut un des auditeurs les plus assidus de J. Van Voorst. En 1796, il fut admis parmi les candidats au saint ministère, et, le 9 octobre de la même année, nommé pasteur d'Elkerzée, dans l'île de Schouwen. Pénétré du sentiment de

ses devoirs, il s'appliqua à remplir scrupuleusement toutes les obligations du sacerdoce, mais dans ses moments de loisir il revenait avec délices aux mathématiques et aux sciences naturelles. Le voyage qu'il faisait deux fois par an à Franeker, pour aller saluer ses anciens professeurs et ses amis, le fortifiait encore davantage dans ce goût. Il y avait alors à Zierickzée une société destinée à encourager la culture des mathématiques et de la physique. Pleine d'estime pour le savoir et le caractère du nouveau pasteur, elle l'admit dans son sein, et le détermina à donner pendant l'hiver quelques leçons sur les objets de sa prédilection. Le 17 mai 1800, à la demande de Chaudoir, l'université de Franeker lui conféra le grade de maître-ès-arts et de docteur en philosophie, *honoris causâ*; distinction flatteuse qui ne s'accorde en général qu'à un mérite éprouvé. Les magistrats de Zierickzée lui offrirent simultanément le titre de lecteur honoraire de physique et de navigation, et, à cette occasion, il prononça en hollandais, le 30 mai 1803, un discours sur l'utilité de la science nautique dans un gouvernement bien réglé. Cette fonction, qui n'était pas purement nominale, le retenait à Zierickzée quatre jours de la semaine; le reste de son temps il le consacrait à son troupeau. Il fut choisi vers cette époque pour secrétaire de la commission zélandaise d'agriculture, à Middelbourg. Le 27 février 1803, les magistrats de Zierickzée, voulant s'attacher plus étroitement un homme si habile et si laborieux, le proclamèrent lecteur effectif d'astronomie, de navigation d'anatomie et de physiologie. En conséquence, il se vit obligé de renoncer à la prédication évangélique. La réputation qu'il s'acquit, comme professeur, engagea les curateurs de l'université de Franeker à l'appeler à une chaire où le savant Van Zwinden avait brillé pendant dix-huit ans, et que venait d'abandonner Chaudoir. Il se mit dès ce moment à enseigner la logique, la métaphysique et l'astronomie, et prononça le 1^{er} juin 1809, son discours inaugural sur la Frise considérée comme fertile en mathématiciens : *De Frisia, ingeniorum mathematicorum imprimis fertili*. Il s'acquitta avec distinction de son emploi jusqu'en 1811, qu'un décret impérial supprima l'université de Franeker. Ce changement, qui causa une sensation pénible dans le pays, loin de nuire à Ekama lui fournit l'occasion de paraître sur un plus grand théâtre. Il ne tarda pas, en effet, à être nommé professeur ordinaire de mathématiques et d'astronomie à l'université de Leyde. Privé de sa mère et de sa sœur, il épousa en 1818 Susanne-Cornélie Le Poole, dont il eut trois enfants auxquels la mort le ravit le 24 février 1826. Ekama amassait des connaissances plutôt pour les transmettre aux autres par la parole que par écrit. Aussi a-t-il laissé peu d'ouvrages. En 1803, il envoya à la société pour l'utilité générale (*tot nut van't algemeen*) une nouvelle solution du problème de H. Aeneas, et en 1823 il composa, comme recteur, un discours *De insigniis qui in*

scientia astronomica facti sunt, progressu n fundamētis, a summis in re mathematica et astronomica, viris, partim decimo-sexto maxime decimo septimo seculo, jam præcipue jactis, discours qui se trouve imprimé dans les annales de l'université de Leyde. En 1812, il fut élu membre de la première classe de l'Institut d'Amsterdam. Il appartenait également aux sociétés savantes de Middelbourg, Harlem, Utrecht, Rotterdam, et faisait partie du comité chargé, au ministère de la marine, de la rédaction de l'*Annuaire nautique*. Le *Messenger des lettres et des arts* (*Kuns-en Letterbode*), auquel il avait communiqué plusieurs articles, contient, dans son numéro du 17 mars 1826, des vers latins de M. S. Speyert van der Eyk sur la mort d'Ekama : cette espèce d'hommage encore usitée en Hollande, pays de franche et naïve érudition, paraîtrait en France une vieillerie de mauvais goût. M. L. Suringar, en déposant le rectorat de l'université de Leyde, le 8 février 1827, a parlé d'Ekama avec toute la considération que le défunt méritait.

R—F—G.

EKEBERG (CHARLES-GUSTAVE), navigateur et savant suédois, naquit le 10 juin 1716, près de Stockholm, dans la résidence seigneuriale de Djursholm, d'un père attaché (*Fralse-Kämrer*), à la maison des comtes Brahe. A l'âge de onze ans, il fut envoyé à Upsal, et après y avoir consacré trois années à son instruction, il entra chez un apothicaire de Westeras, où pendant six autres années il s'attacha avec ardeur, non-seulement à l'étude de l'histoire naturelle et de la chimie, mais à celle de la médecine, que les apothicaires exerçaient à cette époque. Ses connaissances spéciales le firent nommer médecin d'un navire destiné pour l'Espagne, et comme il s'était aussi appliqué à se mettre au courant de tout ce qui concerne le maniement des pièces et la navigation, il put faire deux autres voyages dans la Méditerranée comme artilleur et comme pilote. Cette variété de talent, cette ardeur pour le travail, et ce zèle si actif manifestés par un aussi jeune homme, Ekeberg avait à peine alors 25 ans, ayant été signalés devant l'amiral Ankarkrona, directeur de la Compagnie des Indes, celui-ci fit accorder à Ekeberg, en 1742, la place de quatrième pilote à bord du navire de la compagnie *Drottningen*. Ce début ne fut pas heureux, car le navire toucha sur un rocher des côtes de Norvège, et il ne put pas arriver à sa destination en Chine avant 1744 ; dans l'intervalle, le premier capitaine étant mort, et celui qui venait après lui ayant déserté, il en résulta qu'Ekeberg remplit pour son début les fonctions de second. A son troisième voyage à Canton de 1751 à 1754, il exerçait les fonctions de premier pilote, et l'amiralité le nomma lieutenant de vaisseau en 1756, puis deux ans après capitaine. Ce fut pendant l'un de ses nombreux voyages en Chine, où il s'occupait de botanique, tout en veillant aux intérêts de

la compagnie commerciale dont il était l'agent, et qu'il contribua grandement à faire prospérer, qu'il recueillit et envoya à Linné avec lequel il était en relations intimes 14 plants de thé qui périrent en route au grand désespoir de l'illustre naturaliste. La femme d'Ekeberg, qui allait rejoindre son mari en conserva heureusement un plan quelle avait enveloppé avec soin et placé sur ses genoux lequel a fleuri dans le jardin botanique d'Upsal où on l'avait planté. Le botaniste Sparrman, qui l'avait accompagné dans le voyage qu'il fit en 1764, sur le navire *Stocckholm*, donna à une autre espèce d'arbre ayant quelque ressemblance avec le chêne rapporté du cap de Bonne-Espérance par Ekeberg, le nom de *Ekebergia Capensis*, dont le genre a été réuni depuis au *Trichilia*. Nommé capitaine-lieutenant en 1767, Ekeberg était en 1771 commandeur-capitaine dans un voyage qu'il fit à Terre-Neuve ayant deux vaisseaux sous ses ordres ; six ans plus tard, quoique sa santé fût altérée, et que le repos lui eût été prescrit, il accepta néanmoins le commandement de la *Sophia-Magdolena* que la compagnie des Indes orientales envoyait dans les mers du midi, et dont le capitaine Chapman venait de mourir subitement. Ce fut pendant ce voyage qu'Ekeberg reçut par la poste à Cadix, une lettre par laquelle le roi lui annonçait sa nomination dans l'ordre de Wasa, distinction à cette époque assez rarement accordée. C'était son dixième voyage au royaume du Milieu, et ce fut le dernier. Retiré dans sa propriété d'Altomta dans l'Upland, il y passa cinq ans uniquement occupé d'agriculture, et employant l'habileté qu'il avait acquise dans l'art médical à secourir les malheureux qui réclamaient ses soins. Ce fut dans cette retraite qu'il termina sa carrière, le 4 avril 1784. Ekeberg, que l'Académie des Sciences de Stockholm avait admis au nombre de ses membres en 1761, jouissait dans sa patrie et à l'étranger d'une grande réputation comme marin, comme observateur, et comme celui qui connaissait le mieux les mers de Chine. Le géographe anglais Dalrymple le consultait souvent sur les résultats de ses excursions dans ces parages. Il fut un des premiers qui fit connaître la cause de la phosphorescence de la mer sous les tropiques, et Linné, auquel il apporta souvent des produits de ses recherches, et entre autres la *scolopenda phosphorea*, professait une grande estime pour son savoir dans les différentes branches de l'histoire naturelle. D'un autre côté, le monde commerçant appréciait à un tel point ses connaissances nautiques et sa rare expérience, que les primes d'assurance sur les navires, commandés par lui, étaient toujours très-inférieures à celles qu'on exigeait pour les autres bâtiments. Le docteur Sparrmann, savant botaniste, qui l'avait accompagné dans son voyage de l'Afrique méridionale, a composé son éloge nécrologique d'a-

près le désir de l'Académie des sciences de Stockholm qui l'a inséré dans ses mémoires, en 1790. Ekeberg a laissé d'Hedvig Erlandt, qu'il avait épousée en 1744, deux filles et un fils, Nicolas-Gustave, qui embrassa la profession d'architecte. On a d'Ekeberg : 1° *Mémoire sur l'économie rurale des Chinois*, Stockholm, 1757, déjà imprimé en 1754 dans les mémoires de l'Académie des sciences de Suède, traduit en allemand, à la suite des voyages d'Osbeck. 2° *Voyage aux Indes orientales, exécuté dans les années 1770 et 1771*, dans une lettre au secrétaire de l'Académie des Sciences, Stockholm, 1773, accompagné de tableaux gravés de sa propre main. 3° Huit mémoires adressés à l'Académie des Sciences de Stockholm et insérés dans son recueil, savoir : 1. *Sur le métal Tutenague (Eutanego)*; 2. *Sur une aurore boréale en 1757*; 3. *Sur l'île Fernando-Noronha*; 4. *Sur la préparation du Soja en Chine, etc.*; 5. *Sur la préparation de l'huile en Chine*; 6. *Sur la manière pratiquée en Chine, pour faire éclore des œufs de canes dans les fours*; 7. *Observations sur l'aiguille aimantée, et description du détroit de Banka, avec une carte*. Ekeberg a publié plusieurs autres mémoires dans le *Journal de la société patriotique*, etc. Il a levé plusieurs cartes hydrographiques, peint des portraits et appris en Chine à peindre sur verre. *Discours sur les courants marins*, 1768. D—z—s.

EKEBLAD (CLAUDE le Jeune (1) comte d'), sénateur et diplomate suédois, issu d'une ancienne famille de Suède qui fait remonter son origine à *Ingebyorn* d'Orebro, vivant en 1300, dont le fils fut en 1352 gouverneur de la Dalécarlie. Claude le jeune eut pour mère Hedvig Morner, fille du lieutenant général Jean George Morner, l'un des seigneurs du royaume. Il naquit à Elbingen le 30 mars 1708, reçut sa première éducation dans la maison de son père et la perfectionna à Upsal et à Abo. Après l'avoir terminée dans les universités étrangères, il entra dans la carrière diplomatique, on l'envoya pour son début au congrès de Soissons où il fut employé dans la chancellerie des comtes Charles de Sparre et du président baron Gedda, ambassadeurs et conseillers du royaume de Suède qui se trouvait dans des rapports équivoques et difficiles avec les autres puissances de l'Europe depuis la mort de Charles XII. A la clôture du congrès, le comte de Sparre ayant été chargé d'une mission en Angleterre, Ekeblad l'y suivit, et resta attaché pendant quelques années à la légation de Suède dans ce pays. A son retour dans sa patrie, en 1730, il fut d'abord nommé chambellan, puis conseiller

de chancellerie (1741), et s'étant fait distinguer parmi les membres du parti des *chapeaux* (2), on l'envoya en qualité de ministre plénipotentiaire en Espagne et ensuite en France, où il resta jusqu'en 1744. Rappelé en Suède, Ekeblad devint en 1747, conseiller de la chancellerie du royaume, chargé en même temps de la direction des affaires étrangères. Ce fut sous son ministère que la Suède conclut des traités de paix avec la Prusse en 1747, avec le Danemark en 1756, avec la France en 1754, 1757 et 1760, avec la Russie en 1759, et enfin avec l'Autriche en 1757 et en 1760. Aux importantes fonctions confiées à Ekeblad depuis 1747, il joignit celles de grand maréchal (*Ofverste-Marsskalk*), auxquelles il fut appelé, et qu'il exerça en 1751 aux funérailles de Frédéric I^{er}, et au couronnement d'Adolphe Frédéric. Ce fut en qualité de président de la chancellerie, poste éminent auquel il fut appelé en 1762, après la retraite du baron de Hopken, son ami, qu'Ekeblad signa un traité de paix avec le Maroc, et des traités de subsides avec la France. Il se retira des affaires suivant les uns, ou il en fut éloigné, suivant d'autres, lorsque les intrigues de l'Angleterre et de la Russie eurent fait triompher momentanément en 1766, le parti des *bonnets*. Mais en 1769, après quelques débats orageux à la diète convoquée à Norkopping, le parti des *chapeaux* ayant obtenu l'avantage, Ekeblad rentra dans les affaires publiques; il ne paraît cependant pas qu'il y ait pris une part bien active, jusqu'à sa mort arrivée le 9 octobre 1771. Ekeblad était membre de l'Académie des sciences de Stockholm, de l'Académie des belles-lettres et de la Société des sciences d'Upsal et chancelier de l'Académie d'Abo. Il avait eu de son mariage avec Eva de la Gardie, fille du sénateur de ce nom, un fils, Claude Jules, parvenu dans l'armée suédoise au grade de général-major. L'éloge d'Ekeblad a été lu dans des séances publiques de l'Académie des belles-lettres par le baron Hopken, et de l'Académie des sciences de Stockholm, par M. Stockenström. D—z—s.

EKKARD (FRÉDÉRIC), savant et laborieux écrivain danois, né le 6 décembre 1744, à Friderichsort en Slesvig, commença ses études au gymnase d'Altona. Employé de 1775 à 1781 à la bibliothèque de Gottingue, il entra en 1784 à la grande bibliothèque de Copenhague dont il devint secrétaire en 1790, et dont il se retira avec une pension en 1814. Il avait 75 ans lorsqu'il mourut le 1^{er} novembre 1819. La première publication d'Ekkard que nous connaissions, est le *Catalogus bibliothecæ Joh. Sam. Augustini*, Copenhague, 1786. Ses autres principaux ouvrages sont : 1° *Bibliothecæ Lorkianæ*, part. 3, Copenhague, 1787; 2° *Bibliothecæ*

(1) Il est appelé Claude le jeune (*den Claes Yngre*), pour le distinguer de son père nommé Claude le vieux (*den äldre*), général major et gouverneur de la Nerike et du Vermland, élevé par le roi à la dignité de conseiller du royaume et de comte, et mort le 23 février 1837.

(2) Après la mort de Charles XII deux factions de la Diète de Suède divisèrent et, par leurs intrigues et leur vénalité, affaiblirent singulièrement ce pays. L'une, celle qu'on appela des

Chapeaux (*Hatterna*), était dévouée à la France, et l'autre celle des *Bonnets* (*Mëssernd*), montrait un extrême dévouement pour la Russie.

Thottianæ, t. 3, p. 4-II, ibid. 1790; 3° *Bibliotheca Theodori Holmskjöld*, ibid., 1794, 4° *Sur la littérature, les universités, les bibliothèques et les journaux scientifiques*, etc., Copenhague; 5° *Quelques mots sur les journaux politiques et sur le nouveau journal de Copenhague*, ibid., 1788; 6° *Manuel complet sur les connaissances utiles au peuple et sur sa littérature* (comprenant différentes parties publiées à Copenhague en 1788, 89, 90, etc.); 7° *Plan d'une institution pour les filles pauvres*, ibid., 1789; 8° *Inventaire classificatif des ouvrages les plus récents et les plus utiles, et des écrits peu volumineux qui ont paru depuis 1789*, Copenhague, 1794, en danois; 9° *Sur la vie et les écrits de l'historiographe Suhm*, etc., etc., Copenhague, 1799, en allemand; 10° *Sur l'Islande et sur ses habitants*, Copenhague, 1813-15, avec des cartes et des plans. Outre les ouvrages ci-dessus, Ekkard a inséré un grand nombre de mémoires et d'articles dans les journaux danois et allemands. D—s.

EKSTROM (DANIEL), célèbre mécanicien suédois, naquit au mois de novembre 1741, près de la forge (*Jernbruk*) d'Eksag, en Sudermanie, où son père travaillait comme ouvrier. Il perdit sa mère de bonne heure, et fut placé chez une tante mariée avec un jardinier de Stockholm. Tout en se livrant aux travaux d'horticulture qui lui fournissaient les moyens de gagner sa vie sans être à charge à sa famille, le jeune Ekstrom montra une grande prédilection pour la mécanique. Aussi, d'après ses désirs, crut-on devoir le placer en apprentissage chez un fabricant d'instruments nommé Rosenberg, qui passait pour le meilleur du pays. Le temps passé par Ekstrom dans les ateliers de ce fabricant, fut fort bien employé. Il s'y fortifia dans la pratique; mais comme il était devenu aussi habile que son maître et qu'il désirait se perfectionner davantage, il quitta Rosenberg et se rendit à Jonkopping où il obtint un emploi dans la fabrique royale d'armes de cette ville. Après s'y être fait distinguer pour la perfection de son travail, il voulut sortir de la classe vulgaire des ouvriers et s'instruire dans les mathématiques et la physique, qu'il ne pouvait apprendre à Jonkopping. Il quitta en conséquence cette ville et se rendit à Stockholm, ne possédant aucune espèce de ressources pécuniaires et porteur seulement d'une lettre d'introduction de son ancien patron Rosenberg, pour Ch. Nordencreutz, directeur de l'établissement géodésique de la capitale, et pour un M. Faggot, qui jouissait, à ce qu'il paraît, de quelque crédit. Nordencreutz et Faggot, tous deux passionnés pour les bons instruments, et reconnaissant combien leur disette était grande en Suède, accueillirent parfaitement le jeune et habile ouvrier. Le premier lui fit accorder des émolu-

ments par le bureau topographique, et le second lui procura, faveur inappréciable aux yeux d'Ekstrom, l'enseignement gratuit des mathématiques. Avec le secours de ses deux protecteurs, Ekstrom put se rendre à Upsal et entrer dans une école pratique de mécanique, et se fortifier dans les mathématiques. En 1735, il avait fait tant de progrès et acquis une telle réputation, que le bureau géodésique le nomma son fabricant d'instruments, et qu'il en construisit aussi pour Anders Celsius. Ce célèbre astronome, de retour d'un grand voyage qu'il venait de faire en Angleterre où il avait connu l'habile artiste Graham, conseilla à Ekstrom d'aller à l'étranger pour y étudier les nouvelles méthodes adoptées pour la fabrication des instruments; et de son côté Faggot lui fit accorder en 1738 une somme annuelle par les états du royaume. Ekstrom eut ainsi les moyens de suivre les conseils de Celsius. Il se rendit à Londres où il se présenta chez Graham avec une lettre de recommandation de l'astronome suédois qui, pour le faire mieux accueillir, l'avait chargé d'acquérir de l'artiste un de ses meilleurs instruments et d'en acquitter le prix. Cette recommandation et la précaution prise par Celsius devinrent inutiles, car dès la première visite, le jeune Suédois inspira une telle estime au savant mécanicien anglais, que celui-ci lui accorda son amitié et le mit en relation avec les plus habiles fabricants de Londres, et avec les savants les plus distingués. Ekstrom visita plus particulièrement ces derniers, surtout ceux qui possédaient des collections d'instruments. Il se rendit souvent aussi à l'Observatoire de Greenwich et suivait assidûment les cours de Desagulier, sur la physique expérimentale. Après un séjour d'une année à Londres, Ekstrom vint à Paris où il ne resta que quelques mois, et il fut de retour en Suède dans le courant de 1744. Désormais fixé dans sa patrie, il y construisit une immense quantité d'instruments de mathématique et de physique, non-seulement pour les différents établissements publics de la Suède, tels que l'Observatoire d'Upsal, l'Académie et l'Ecole des Cadets, etc., mais aussi pour le roi Adolphe Frédéric, grand amateur de mécanique, pour la Société des sciences de Saint-Pétersbourg et de Copenhague; pour l'Académie de Greifswald et pour plusieurs États d'Allemagne. D. Antonio de Ulloa, célèbre marin espagnol, que ses travaux au Pérou avaient rendu excellent connaisseur des instruments astronomiques, venu en Suède en 1751, déclara qu'il n'en avait vu aucun qui fût supérieur à ceux qui sortaient des mains d'Ekstrom; il lui en commanda plusieurs pour le nouvel Observatoire de Cadix et le roi de Suède, qui avait été très-satisfait des instruments qu'Ekstrom avait fabriqués pour lui, récompensa le mérite de cet artiste en le nommant direc-

teur de la fabrique royale d'instruments de mathématique avec un traitement de six mille rigsdaler, somme énorme pour le temps et pour le pays. Ekstrom, passionné pour la lecture, avait formé une collection des meilleurs ouvrages sur la physique et la mécanique, qu'il étudiait pendant les loisirs que lui laissait l'exécution des travaux dont il était chargé. Il était occupé d'un travail que lui avait demandé l'Académie des sciences de Stockholm, qui l'avait admis dans son sein dès 1742, lorsqu'il tomba malade, et mourut avant de l'avoir terminé, le 30 juin 1755, dans la 44^e année de son âge, sans avoir été marié. Il était seulement fiancé avec une fille du savant Elvius, qui épousa plus tard le professeur Stromer. Ekstrom légua à l'État par son testament son atelier d'instruments, sous la condition qu'il serait placé sous l'inspection de l'Académie des sciences, qui fit frapper une médaille en son honneur. L'astronome Vargentin lut en 1758 son éloge dans la séance annuelle de cette Académie dont les transactions contiennent, outre plusieurs mémoires et notes d'Ekstrom, la description des instruments perfectionnés par cet habile artiste.

D—z—s.

ELAGABALE. Voyez HELIOGABALE.

ELBÉE (GIGOT D), général vendéen, naquit à Dresde, en 1752; son père, ayant épousé une Saxone, s'était fixé dans ce pays et il y mourut. D'Elbée vint en France et s'y fit naturaliser en 1757. Il entra fort jeune dans un régiment français de cavalerie, où il était lieutenant. Les personnes qui l'ont connu à cette époque le peignent comme un homme de mœurs plus réglées et plus scrupuleuses que ne le sont communément les jeunes officiers. Sa fortune, son caractère, sa capacité, ne lui donnaient, du reste, aucune distinction parmi ses camarades. En 1783, il donna sa démission, se maria et vécut dès lors retiré à la campagne, près de Beaupréau en Anjou. Vers la fin de 1791, il suivit l'exemple de beaucoup de gentilshommes et quitta la France. Mais, après la loi qui ordonnait aux émigrés de rentrer dans le royaume, il revint paisiblement à son domicile. Le 13 mars 1794, les paysans des environs de Beaupréau, qui avaient pour lui de l'affection et du respect, ayant refusé d'obéir aux lois sur le recrutement, et s'étant soulevés, vinrent lui demander de se mettre à leur tête. Sa femme était accouchée la veille, il était auprès d'elle, et n'avait contribué en rien à la révolte spontanée des habitants; mais il consentit, sans aucune résistance, à les commander. Sa troupe fut bientôt jointe par celles de M. de Bonchamp, de Cathelineau et de Stofflet. Ils eurent d'abord des succès, prirent beaucoup de munitions et quelques canons, et chassèrent du pays les détachements des troupes républicaines. Une colonne sortie d'Angers les fit ensuite recu-

ler; mais M. de Larochejaquelin ayant remporté un avantage signalé aux Aubiers, se réunit à eux, et l'armée vendéenne qui commençait à devenir formidable, marcha sur Bressuire. M. de Lescure, qui était prisonnier, fut délivré; tout le pays se souleva, et la guerre civile prit de ce moment un grand caractère. Cette grande armée vendéenne, qui pouvait alors réunir plus de 40,000 combattants, n'avait pas un commandant. Bonchamp, Lescure, Larochejaquelin, Cathelineau, Stofflet et d'Elbée, marchaient chacun à la tête des paysans de leur canton. La troupe de d'Elbée était nombreuse et fort dévouée; elle se composait de gens des environs de Beaupréau et de Chollet. Il en était fort respecté et exerçait sur eux une influence complète par sa piété, son courage constant et tranquille. C'était là tout son mérite; il n'avait aucune habitude des hommes, du monde, ni des affaires. Son amour-propre se blessait facilement et s'emportait sans propos. Il avait un mélange de prétention et de politesse difficile et cérémonieuse. Il n'était pas sans ambition, mais faute d'expérience de la société, elle n'avait ni but précis, ni étendue. Dans les combats, il ne savait qu'aller en avant, ne prenait aucune disposition militaire, et répétait aux soldats : *Mes enfants, la Providence nous donnera la victoire*. Sa dévotion était bien réelle; mais comme il avait remarqué que c'était un moyen de s'attacher les paysans et de les animer, il ne croyait jamais en montrer assez et tombait dans une affectation quelquefois risible. Il avait cousu de saintes images sous son habit. Sans cesse il faisait des exhortations, des espèces de sermons aux soldats, et surtout leur parlait toujours de la Providence; au point que les paysans, bien qu'ils respectassent fort tout ce qui tenait à la religion, et qu'ils aimassent beaucoup d'Elbée, l'avaient, sans y entendre malice, surnommé *le général la Providence*. Mais en tout, c'était un si honnête homme et si courageux que tout le monde, dans l'armée, avait pour lui de l'attachement et de la déférence. De Bressuire on marcha sur Thouars, qu'on investit et qui se rendit à la colonne de d'Elbée. Puis on alla attaquer Fontenay; cette tentative n'eut point de succès. D'Elbée fut blessé à la cuisse et demeura quelques semaines sans suivre l'armée. Pendant ce temps, la seconde attaque sur Fontenay réussit, et de succès en succès, on arriva jusqu'à Saumur, qui fut pris. Ce fut là l'époque de la prostérité et des plus grandes espérances des vendéens. C'est à ce moment que, sur la proposition de M. de Lescure, Cathelineau fut reconnu généralissime par les chefs assemblés. D'Elbée, que sa blessure avait retenu, n'arriva que deux jours après cette nomination qu'il approuva fort. De Saumur on marcha par Angers, sur Nantes, où l'on échoua avec assez de perte. Cathelineau mourut

des blessures qu'il avait reçues dans cette affaire. On songea à le remplacer; comme la nature de cette guerre donnait à ce commandement en chef fort peu de réalité, et qu'une armée formée de la sorte ne pouvait pas avoir une discipline exacte, les principaux chefs n'attachèrent pas une grande importance à cette affaire. D'Elbée, au moyen de quelques petites manœuvres, se fit nommer presque à l'insu d'une grande partie de l'armée. On s'était occupé en même temps de choisir quatre généraux de division, parmi lesquels on ne comprit même pas Charette. Une telle élection ne changea rien à l'état des choses, chacun conserva le même commandement et le même pouvoir : mais on ne contesta pas à d'Elbée son titre de généralissime, d'autant que pour se le faire pardonner, il montra une politesse et une déférence plus obséquieuses que jamais. Vers la fin de juillet, on marcha vers le bas Poitou, et l'on perdit la bataille de Luçon. Le 12 août, toutes les forces des armées vendéennes se réunirent pour venger cet échec et attaquer de nouveau Luçon. L'issue ne fut pas plus heureuse. On reprocha beaucoup à d'Elbée de n'avoir donné aucun ordre, de n'avoir pas fait une disposition pour exécuter le plan d'attaque dont on était convenu. *Mes enfants, alignez-vous donc par-ci, par-là, sur mon cheval*, était disait-on, le seul commandement qu'on lui eût entendu proférer pendant l'action. Au mois de septembre, la guerre devint plus terrible et plus désastreuse pour les vendéens. Après une défense héroïque, après avoir fait éprouver aux républicains des défaites entières (*voy. BONCHAMP.*), l'armée fut enfin complètement battue à Chollet; d'Elbée y fut blessé à mort. On le transporta d'abord à Beaupréau. Il était dans un tel état de souffrance, qu'on ne put lui faire suivre l'armée, comme à Lescure et à Bonchamp, ainsi que lui, mortellement blessés. On le cacha pendant quelques jours; puis, après que les Vendéens eurent passé la Loire et que l'armée républicaine se fut mise à leur poursuite, un frère de Cathelineau rassembla environ 1,500 Angevins, et conduisit à l'armée de Charette, avec cette escorte, d'Elbée, sa femme, son beau-frère, et les officiers blessés qui étaient restés dans le pays. Charette les envoya à l'île de Noirmoutier, dont il s'était emparé, et qui semblait le plus sûr et le plus tranquille refuge. Trois mois après, les républicains attaquèrent Noirmoutiers et le prirent. Ils y trouvèrent d'Elbée, que ses blessures tenaient encore entre la vie et la mort. Quand les soldats entrèrent dans sa chambre, il leur dit : « Oui, voilà d'Elbée, « voilà votre plus grand ennemi; si j'avais eu « assez de force pour me battre, vous n'auriez « pas pris Noirmoutier, ou vous l'eussiez du « moins chèrement acheté. » Les républicains le gardèrent cinq jours, l'accablant d'outrages

et de questions. L'interrogatoire en règle qu'il subit existe encore. Ses réponses sont pleines de franchise et de modération. « Je jure sur « mon honneur, dit-il, que malgré que je désirasse sincèrement et vraiment un gouvernement monarchique, réduit à ses vrais principes et à sa juste autorité, je n'avais aucun projet particulier, et j'aurais vécu en citoyen paisible sous tout gouvernement qui eût assuré ma tranquillité et le libre exercice de la religion que j'ai toujours professée. » Il assura même qu'à ces conditions, il s'efforcera de pacifier le pays. Mais on voit clairement que cette offre n'avait d'autre but que de sauver la vie à ses malheureux compagnons. Enfin, lassé de cette agonie : « Messieurs, dit-il, il est temps que cela finisse, faites-moi mourir. » Il ne pouvait se tenir debout. On l'apporta dans un fauteuil sur la place publique, et on le fusilla. Sa femme, qui pouvant se sauver, n'avait pas voulu le quitter, s'évanouit en voyant porter son mari au supplice. Un officier républicain la soutint et montra de l'attendrissement. Ses supérieurs menacèrent de faire tirer sur lui, s'il ne laissait tomber cette malheureuse femme, qui fut aussi fusillée. M. d'Hauterive, frère de madame d'Elbée, et de Boisy son beau-frère, périrent de même. On remplit une rue de Vendéens fugitifs et d'habitants de l'île, qu'on soupçonnait de leur être favorables, et tous furent massacrés, au nombre d'environ 1,500. Ce fut dans les premiers jours de janvier 1794. D'Elbée a laissé un fils unique. A.

ELBENE (D') *Voyez DELBENE.*

ELBEUF ou ELBOEUF, marquisat, érigé en duché le 24 mars 1582, en faveur de CHARLES I^{er}, petit-fils de Claude, duc de Guise (*voy. GUISE*). Charles naquit en 1556. Son caractère et ses goûts le rendaient peu propre à figurer dans les troubles qui agitèrent le règne de Henri III. Rien ne prouve qu'il ait pris part aux projets ambitieux des princes de sa maison, ni même qu'il en ait eu connaissance. Cependant à l'issue des États de Blois, il fut arrêté sur de simples soupçons et conduit au château de Loches, où il resta sous la garde du duc d'Épernon, jusqu'en 1591. Les ouvrages satiriques du temps le représentent comme un homme d'un esprit médiocre, insouciant et fort adonné aux plaisirs de la table. Il mourut en 1605. — CHARLES II, son fils, né en 1596, mort en 1657, avait épousé Catherine-Henriette, fille légitime de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées. Sa femme voulut jouer un rôle dans les intrigues de la cour sous le ministère de Richelieu : elle fut exilée en 1631, et le duc d'Elbeuf déclaré criminel de lèse-majesté. Il parvint cependant à rentrer en faveur, et obtint le gouvernement de Picardie. Le cardinal de Retz n'en a pas fait un portrait avantageux dans ses Mémoires. — EMANUEL-MAURICE, petit-fils du précédent, né en

1677, passa au service de l'empereur d'Allemagne, en 1706, et obtint un commandement de cavalerie dans le royaume de Naples. Il rentra dans le duché d'Elbeuf en 1719, par des lettres d'abolition, et mourut en 1763, dans sa 86^e année. Pendant son séjour à Naples, il avait épousé l'unique héritière de la maison de Salza. Tandis qu'il faisait travailler à des embellissements dans son château de Portici, on trouva, à une certaine profondeur, des marbres précieux. Le prince fit continuer les fouilles, et la quantité d'objets qui furent le fruit de ce travail, donna lieu à de nouvelles recherches, qui amenèrent enfin la découverte d'Herculanum. Par la mort de ce prince, le titre de duc d'Elbeuf passa dans la maison d'Harcourt (*voy. Harcourt.*) W—s.

ELBURCHT (JAEN VAN), surnommé *Petit Jean*. On a sur ce peintre fort peu de détails. Il naquit à Elbourg, près de Campen, s'établit à Anvers, et fut admis, en 1535, dans la communauté des peintres de cette ville. Descamps dit que cet artiste entendait bien la figure, le paysage, et représentait bien une mer orageuse. Il cite quatre tableaux de Van Elburcht, placés dans l'église Notre-Dame d'Anvers. L'un d'eux représente la *Pêche miraculeuse*, et se trouve fort convenablement placé à l'autel de la chapelle des marchands de poisson. Les trois autres, d'une plus petite proportion, sont placés au-dessous. Ce sont : *un Christ sur la croix, avec la Vierge, St-Jean et la Madelaine; St-Pierre à genoux devant Jésus-Christ, sur les bords de la mer; et Jésus-Christ dans la bergerie*. Ils ne sont pas sans mérite, mais on y désirerait un dessin plus coulant et un pinceau moins sec. L'année de la mort de Van Elburcht est inconnue. D—r.

ELCANO (JUAN SEBASTIAN DE) *voyez* CANO (Sebastien del.)

ELCI (le chevalier, puis comte ANGE D'), philologue toscan, était originaire de Sienne et naquit à Florence en 1764. Noble et riche, au lieu de suivre la carrière des armes, du barreau ou de la diplomatie, il s'abandonna exclusivement à son goût pour la littérature. Il savait à fond les langues classiques, et jeune encore il prit place parmi les hellénistes renommés. A ces études de prédilection, il joignit celle de l'anglais et du français, pour comparer, disent ses biographes, nous pourrions dire pour sacrifier, les chefs-d'œuvre modernes aux anciens. Admirateur outré du vieil âge, de ses idées, de ses formes, Elci n'avait que des sarcasmes pour les temps modernes. Nul plus que lui n'était le chevalier du *Damnosa quid non imminuit* d'Horace, et il croyait très-sérieusement que la génération actuelle n'a fait que corrompre l'œuvre des générations précédentes. Ne lui parlez pas de la comédie de Molière, de l'essor de l'industrie, des conquêtes de la navigation, des immenses progrès qu'ont faits les sciences phy-

siques et les mathématiques. Molière? ila copié Aristophane! L'industrie? est-ce que les anciens n'avaient pas le Byssus! La navigation? hélas! oui : *nequicquam Deus absceidit prudens Oceano dissociabili terras!* Les mathématiques? qu'est-ce que cela prouve? Ainsi boudant contre le moderne, Elci aurait été infidèle à lui-même si, lorsque le ricochet de la révolution française vint secouer le vieil édifice italien, il eût été neutre ou modéré. Il quitta Milan aussitôt que l'avant-garde de Bonaparte vint prendre poste dans cette ville; il quitta Florence lors du coude que le rusé général fit sur Florence, pour y surprendre les marchands anglais; il quitta Venise quand le coq gaulois chanta devant Venise; il alla se fixer dans la métropole du *statu quo*, dans la flegmatique *Vindobona*. Là, marié à la comtesse de Zinzendorf, il passa paisiblement sa vie entre les objets de son choix, la rédaction de ses ouvrages philologiques et la conversation des savants, les éditions magnifiques ou rares et les manuscrits de la bibliothèque de Vienne. Il y en avait pourtant alors de bien beaux à la bibliothèque impériale de Paris! Mais en homme qui ne transige point avec sa conscience, il n'eut pas même la tentation de visiter ces richesses mal acquises par l'usurpateur de tant de couronnes et de tant d'*editio princeps*. Lui-même, il avait une collection de livres superbe, soit pour la pureté des textes, soit pour la rareté des éditions. Sa belle suite d'incunables surtout était réputée supérieure à celle du comte Rewiczki, et ne cédait par le choix des volumes, par la beauté des exemplaires, par la conservation et la richesse des reliures qu'à celle de lord Spencer. A la chute de l'empire napoléonien, Elci revit l'Italie, mais sans l'habiter constamment; il revenait dans cette ville qui, vingt ans auparavant, avait été son asile, et c'est là qu'il mourut, le 20 novembre 1824, avec la réputation du premier helléniste que possédât l'Autriche, depuis la mort du baron Aloys de Locell. Son principal ouvrage, comme philologue, est son édition de Lucain (*Lucani Pharsalia. curante Angelo Illycino*), Vienne, 1814, grand in-4^o, avec 12 gravures de Wächter et Leupold. C'est un livre magnifique, qui le dispute aux Bodoni et aux Didot, et c'est un chef-d'œuvre de critique : l'auteur a mis à contribution, pour épurer son texte, deux manuscrits du 12^e siècle, à peine connus avant l'usage qu'il en a fait, et en a tiré les plus heureuses corrections, les conjectures les plus lumineuses. La versification avait aussi de temps à autre charmé ses loisirs, et l'on publia après sa mort des opuscules poétiques de sa façon, tant en italien qu'en latin, sous le titre de *Poesie italiana e latine inedite*, Florence, 1827, in-8^o. Les plus remarquables de ces morceaux sont des satires. L'auteur s'y livre à son pessimisme contre les opinions, les événements, les œuvres

modernes, et s'y montre fort partial ; mais souvent aussi il frappe juste, et ne laisse pas que d'amuser lorsqu'on ne lit que peu de temps. A la longue, en revanche, il fatigue : toujours courant après l'épigrammatique et l'incisif, il devient monotone ; visant à la concision de Perse, il tombe parfois dans l'obscurité. Ses poésies latines n'ont ni les mêmes qualités ni les mêmes défauts, et, nous sommes forcés de l'avouer, cette fois il reste prouvé que le moderne ne vaut pas l'antique : Santeul n'est pas le rival de Pindare ; Elci n'est pas le rival de Santeul. Elci logua ses incunables à la bibliothèque laurentienne de Florence : le grand-duc régnant a fait ajouter au bâtiment qui la contient un pavillon exprès pour loger ces précieux volumes. P— or.

ELDAD, surnommé *Danita*, parce qu'il était de la tribu de Dan, est l'auteur, vrai ou supposé, d'une *Lettre* où il traite des dix tribus qui sont au delà du fleuve *Sabbation*, de leur puissance, de leur empire, de leurs rites et coutumes et de leur manière de faire la guerre avec leurs voisins. Cet auteur nous apprend qu'il habitait sur la rive du fleuve merveilleux le *Sabbation* ou *Sambation* (1). Le désir de visiter ses frères répandus dans les régions du globe, le porta à quitter ce lieu et à voyager. Il partit avec un autre juif de la tribu d'Aser, et s'embarqua. A peine était-il en mer que son bâtiment fut pris par des Ethiopiens à face noire, et qui pis est anthropophages. Ces sauvages le prirent, l'attachèrent par le cou et l'emprisonnèrent dans un réduit étroit, lui donnant beaucoup de nourriture, afin que, de maigre qu'il était, il devînt gras et digne de leur appétit. Mais une troupe d'autres Ethiopiens vint fondre sur ces anthropophages et délivrer Eldad. Il suivit les vainqueurs dans leur pays. Ceux-ci ne mangeaient point les hommes, et étaient adonnés à la pyrolâtrie. Après l'avoir gardé quatre ans avec eux, ils le conduisirent dans la terre d'Atzin, où un juif l'acheta. Eldad navigua quelque temps, débarqua, puis tomba dans la tribu d'Issacher, établie en la montagne d'Abyssi, où elle vivait indépendante, quoique la montagne fit partie de l'empire des Mèdes et des Perses. Nous ne pousserons pas plus loin l'analyse de cette lettre, que Bartolucci (*Bibl. Rabbin.* t. 4, p. 100 et suivantes) a réfutée dans tous ses points. Elle fut sans doute écrite par un imposteur qui aura pris le nom d'Eldad, et l'aura composée pour accroître parmi les siens les récits fabuleux de quelques rabbins touchant le fleuve *Sabbation* et les tribus, et augmentant l'espoir de leur délivrance. Cette lettre fut imprimée pour la première fois à Constantinople, en 1518, in-4°. Depuis il en a été fait plusieurs réimpressions à Venise, 1544 et 1605, in-8°. Guebrard l'a traduite peu fidè-

lement en latin, et l'a publiée sous ce titre : *Eldad Danius de Judæis clausis, eorumque in Æthiopia imperio*, Paris, 1563 ; cette traduction dont Bartolucci a relevé les erreurs, a été réimprimée dans la *Chronographia Hebræorum*, du même Guebrard. Enfin il a paru une nouvelle édition du texte hébreu, à Isny, en 1722, in-12. Eldad vivait vers le commencement du 12^e siècle. J— n.

ELDON (LORD JOHN SCOTT), lord chancelier d'Angleterre. D'une famille probablement originaire d'Ecosse, comme son nom l'indique, William Scott, père de lord Eldon, était établi à Newcastle dans le Northumberland, et y exerçait le commerce lucratif de *coal-fitter* ou facteur aux charbons. Le futur chancelier naquit le 4 juin 1751, et reçut le prénom de John ; il était le huitième enfant, de treize qu'eurent ses parents. John Scott fit ses premières études à l'école élémentaire de Newcastle, dirigée par le révérend Hughes Moises, excellent maître, aimé de ses élèves, justice que lui rend lord Eldon, le plus célèbre de tous, dans ses *Réminiscences* (*Note-book*), espèce de journal rétrospectif écrit en 1827, où il nous apprend néanmoins que ce révérend instituteur donnait le fouet aux enfants de tout âge avec une véritable passion : « Je le subis, » dit-il, « un jour, moi dix-septième ; heureusement que lorsqu'il vint à moi, sa main s'était fatiguée sur mes seize camarades. » Le facteur aux charbons destinait le jeune John à lui succéder dans sa profession qui était fort lucrative ; mais par les conseils de Hughes Moises, son fils aîné William avait été envoyé à l'université d'Oxford, où il était devenu un des lauréats d'University-college, et puis un des membres du sénat universitaire. William réclama John, promettant, si son père le lui confiait, de lui faire obtenir les mêmes honneurs sous sa tutelle scolaire. John partit donc avec l'intention de concourir pour une des bourses (*scholarships*) réservées aux étudiants nés dans le diocèse de Durham. Lord Eldon racontait volontiers une anecdote qui, selon lui, exerça une grande influence sur son caractère et sa fortune en lui fournissant une maxime qui devint sa règle de conduite pendant toute sa vie. « Lorsque je quittai Newcastle pour me rendre à Oxford, » dit-il, « je fis le voyage dans une voiture publique, que la rapidité de sa marche (rapidité relative comme de raison) avait fait surnommer *the Fly*, la Mouche. Cette diligence mettait alors quatre jours et trois nuits à parcourir la route de Newcastle à Londres. Grâce à la modération de cette vitesse, les accidents étaient en quelque sorte impossibles. Sur les panneaux on lisait cette devise latine : *Sat cito si sat bene* (c'est toujours assez tôt, quand c'est assez bien). L'impression que fit cette inscription sur mon esprit ne s'est jamais effacée, d'autant plus que quelques circonstances du trajet continuèrent à l'y graver encore plus pro-

(1) Des Rabbins ont cru que ce fleuve n'est autre que la rivière *Sabbatique* dont parle Joseph, et qui aurait été transportée en Ethiopie.

fondement. J'avais pour compagnon de voyage un quaker qui fit arrêter la voiture à l'auberge de Taxford, et qui, appelant la servante, lui donna un demi-shilling (six pence ou 60 centimes). — Ma fille, lui dit-il en la tutoyant en vrai membre de la secte des Amis, il y a deux ans que je passai la nuit dans cette auberge ; t'en souviens-tu ? Non... Eh bien ! moi, je m'en souviens ; j'oubliai le matin en partant de te donner la petite gratification d'usage ; la voici. — Ami, lui demandai-je à mon tour, avez-vous lu la devise inscrite sur les panneaux de notre diligence ? — Non, me répondit-il. — Lisez-la donc, Ami, répliquai-je, car donner *aujourd'hui* six pence à cette pauvre fille, ce n'est ni assez tôt ni assez bien, ni *sat cito* ni *sat bene*. » A mon arrivée, je trouvai mon frère qui m'attendait au *Cheval blanc*, dans Fetter-lane, Holborn, qui était alors l'hôtel des étudiants d'Oxford et où l'on était assez bien. Nous allâmes ensemble au théâtre de Drury-lane. Quand à la fin du spectacle nous voulûmes sortir, la pluie tombait par torrents. Les fiacres étaient rares alors et l'on se servait encore de chaises à porteurs. Nous en primes une, mon frère et moi ; à l'angle de la rue de Fetter-lane et de Fleet-street, une rixe s'éleva entre nos porteurs. Dans la lutte qui s'ensuivit notre chaise fut renversée, et nous tombâmes avec elle. Ceci, pensai-je en moi-même, est plus que *sat cito*, ce n'est certainement pas *sat bene*. En un mot, j'appliquai toujours dans ma carrière professionnelle et judiciaire, comme dans ma vie privée, cette maxime de la voiture publique de Newcastle, *sat cito, si sat bene*. C'est l'impression qu'elle avait produite sur moi, qui me fit plus tard tant réfléchir, on a même dit trop réfléchir, avant de prononcer un jugement, et mes souvenirs du passé ne m'autorisent pas à prétendre qu'en songeant à *sat cito, si sat bene*, je me sois en effet suffisamment rappelé *sat bene, si sat cito*. » — Dès la seconde année de ses cours, John Scott réalisait par ses succès les espérances de son frère, quoiqu'il trouvât aussi le temps de se livrer aux récréations et aux exercices quelquefois peu classiques des contemporains, entre autres au braconnage, souvenir qu'il rappela en souriant plus tard, lorsque, parvenu à la présidence de la chambre des lords, il donna la parole à lord Abingdon pour développer une motion sur les lois de chasse (*game laws*). L'ambition la plus sérieuse du jeune étudiant le faisait aspirer à entrer dans les ordres ecclésiastiques, et à jouir des revenus que le grade de *socius* ou *fellow* garantissait aux célibataires dans les collèges des deux grandes universités anglaises. Il n'était pas resté insensible aux charmes de l'autre sexe, mais aucune beauté d'Oxford ne l'avait fait penser au « bonheur dans le mariage, » quand étant allé passer ses vacances de 1771 à Newcastle, il y vit pour la

première fois Elisabeth Surtees, fille d'un riche banquier de sa ville natale, et en devint éperdument amoureux. Cette jeune personne, âgée de dix-sept ans, répondit à la passion qu'elle inspirait. En vain son père s'y opposa ; en vain il l'éloigna momentanément de Newcastle ; les deux amants s'étaient juré une fidélité à toute épreuve, et Elisabeth consentit à se laisser enlever pour aller recevoir furtivement la bénédiction conjugale sur la frontière d'Ecosse. Les deux pères se montrèrent d'abord presque également irrités ; mais celui du jeune homme s'adoucit le premier, et, quoique celui de la jeune fille eût compris toute la famille du ravisseur dans son indignation, il finit aussi par pardonner. Si John Scott, qui se croyait réduit à accepter l'offre qu'un ami lui fit de l'associer à son commerce d'épicerie, n'obtint pas précisément une dot digne de la fille d'un banquier, il pouvait du moins se croire assez riche pour aspirer à une profession libérale. Par un acte du 9 janvier 1773, M. Surtees garantit à sa fille une somme de mille livres sterling, portant intérêt à cinq pour cent jusqu'au jour du paiement, et M. Scott assura à son fils, de la même manière, deux mille livres. Les époux furent alors remarqués à l'église, en présence des deux familles, et ils partirent pour Oxford, d'où le futur chancelier écrivait à cette époque : « J'ai maintenant deux cordes à mon arc. » D'après les usages de l'Université, une année de grâce est accordée au fellow qui se marie ; si pendant ces douze mois, un bénéfice (*living*) devient vacant, il peut l'accepter et prendre les ordres ; telle était la première corde de John Scott. La seconde, il la devait aux conseils et à l'appui de son frère. Il se fit inscrire sur les registres du Middle-Temple, décidé à embrasser la carrière du barreau dans le cas où aucun bénéfice ne deviendrait vacant durant l'année de grâce. M. (depuis sir Robert) Chambers, ami des deux frères Scott, élevé comme eux à l'école de Newcastle et à University-college, était à cette époque le principal de New Inn Hall et le professeur de législation. En cette qualité, il avait le droit de se faire remplacer. Il choisit John Scott pour son suppléant, et lui donna des appointements de soixante livres par an avec le logement qui lui était réservé à New Inn Hall. John Scott n'avait qu'à lire les manuscrits de Chambers, dont il ne pouvait souvent pas comprendre le sens, ainsi qu'il nous l'apprend dans ses *Réminiscences-anecdotes*. Il n'eut pas toutefois cette mortification le jour de son entrée en fonctions. La leçon, qui semblait choisie expresse pour lui, portait sur les statuts 4 et 5 du règne de Philippe et Marie : *De l'enlèvement des jeunes filles par les jeunes gens*. Le fils aîné de John Scott naquit dans New Inn Hall, avant la fin de l'année de grâce. Quand les douze mois expirèrent, aucun bénéfice n'étant devenu vacant, il dut renoncer en conséquence à ses premiers projets d'avenir

et s'adonner tout entier à l'étude du droit. John Scott ne quitta définitivement Oxford qu'en 1775. A cette époque, il vint à Londres continuer ses études judiciaires, dans lesquelles il avait déjà fait de grands progrès. Sa santé s'altéra par l'excès du travail. Un médecin de ses amis en conçut de vives inquiétudes. Il se levait à quatre heures du matin, se nourrissait à peine, et, pour chasser le sommeil, il veillait avec une serviette mouillée autour de sa tête. Un soir, en 1774, il arriva à Birmingham, en compagnie d'un de ses amis nommé Cookson, qui commettait aussi des excès de travail. Ils revenaient de Newcastle où ils étaient allés voter à une élection générale. Il était onze heures : leur figure pâle et maigre causa une telle émotion à la cuisinière de l'hôtel, qu'elle insista, malgré un premier refus, pour leur servir quelque chose de chaud. « Je suis sûre, leur dit-elle, que si vous ne mangez rien avant de vous mettre au lit, je ne vous reverrai jamais. » « Combien je me mépriserais, écrivait John Scott à un de ses amis de collège, en parlant de sa jeune femme si, après avoir persuadé à une si aimable personne de faire en ma faveur une démarche si imprudente, je ne supportais pas joyeusement tous les travaux et toutes les privations que je dois m'imposer pour elle ! » A Londres, il s'était logé dans *Cursitor-street*. Vers la fin de sa vie, passant dans cette rue avec son secrétaire, il s'arrêta et lui dit : « Ce fut là mon premier perchoir. Que de fois j'en suis descendu pour aller au marché voisin, avec une pièce de six pence à la main, acheter des melettes pour mon souper ! » *Nil magnum absque labore*, telle était alors sa devise. Méprisant les manuels et les leçons toutes faites, puisant aux véritables sources, il construisait sur de larges et solides bases l'immense édifice de ses connaissances. Informé de tous ces faits, M. Duane, procureur en renom (*conveyancer*), lui offrit une place gratuite dans son étude. John Scott s'empressa de l'accepter. Ayant obtenu de son patron la communication d'une riche collection de précédents manuscrits, il en copia trois volumes in-folio de sa propre main ; en un mot, rien ne le rebutait. « La généreuse conduite de M. Duane, écrivait-il à son frère, m'a délivré d'une grande partie de mes soucis ; j'ai loué une petite maison à peine suffisante pour moi et ma petite famille, qui me coûte de loyer et d'impositions 60 guinées. J'ai acheté des livres pour plus de 200 guinées... » Quinze jours avant sa mort, il disait à un de ses amis, en parlant des services que Duane lui avait rendus : « Les connaissances que j'acquis dans son étude me furent d'une utilité infinie quand j'exerçai les fonctions de chancelier. » Pendant plusieurs années, le pauvre étudiant de Middle-Temple eut, sans aucun doute, des moments pénibles à passer ; mais en 1775, le banquier

donna à sa fille l'usufruit d'une nouvelle somme de 1,000 livres, et, à sa mort, qui eut lieu en 1776, le facteur aux charbons de Newcastle légua à son fils une somme de mille livres. En outre, William Scott, son fils aîné, qui avait hérité de son père de 25,000 livres, se montra toujours un excellent frère. Au mois de janvier 1776, John Scott ayant terminé son stage, fut admis à plaider ; mais il continua pendant plusieurs mois de passer une partie de ses journées dans l'étude de M. Duane. Sa correspondance prouve que les clients venaient rarement le déranger de ses occupations favorites : « Quand je fus admis au barreau, écrivait-il à sa nièce, Bessy (Elizabeth) et moi nous pensâmes être délivrés de tous nos embarras. Les affaires allaient venir en masse, et nous aurions bientôt fait fortune ; aussi la première année conclûmes-nous un marché entre nous. Tout l'argent que je recevrais durant les onze premiers mois devait être pour moi, mais je lui abandonnais entièrement ce que je gagnerais le douzième. Insensé que j'étais ! comment avais-je pu faire un traité aussi déraisonnable ? J'avais donné ma parole, il fallait la tenir. Quel fut le résultat ? le devineriez-vous ? Onze mois s'écoulèrent sans que je reçusse un shelling ; le douzième me rapporta une demi-guinée pour honoraires et déboursés. Bessy n'eut que neuf shellings. » Vers la fin de cette année, Bessy, qui ne le quittait jamais un seul instant, même pendant ses plus longues veilles, commença à s'effrayer de sa maigreur et de sa pâleur ; elle exigea qu'il vît le docteur Heberden. En entendant prononcer le nom de J. Scott, le médecin s'écria : « Est-ce vous qui avez remporté le prix au concours d'Oxford ? — Oui, monsieur, répondit le malade. — En ce cas, répliqua Heberden, je ne vous prendrai aucun honoraire pour l'avis que je vais vous donner. Voyagez, allez passer trois semaines à Bath, et si les eaux vous occasionnent une attaque de goutte, je réponds de votre santé. » John Scott obéit, l'attaque de goutte espérée eut lieu, et à dater de cette époque sa constitution subit une heureuse révolution. Pendant quelques années, John Scott suivit les assises que les douze juges d'Angleterre vont tenir périodiquement dans les quatre circuits ou départements qui forment la division judiciaire de l'Angleterre. Comme tous les débutants du barreau, il espérait y trouver la chance de quelque affaire au criminel pour faire sa réputation, mais ces voyages, qui sont assez dispendieux, ne lui procurant que des clients obscurs, il y renonça, quoique la bourse de son frère aîné, mieux garnie que la sienne, lui fût généreusement ouverte. Il ne commença à être connu qu'en 1788. Ayant plaidé devant la Cour des rôles une question de droit qui a depuis fixé la jurisprudence sur la matière, au sortir de l'audience, il se sentit frapper sur l'épaule par

un vieux praticien, M. Foster, qui lui dit : « Jeune homme, vous venez de gagner votre pain et votre beurre pour le reste de votre vie. » Comme cette prédiction tardait encore à s'accomplir, John Scott allait accepter les fonctions de *Recorder* ou archiviste à Newcastle, lorsque l'indisposition d'un confrère déjà ancien lui valut la chance d'être chargé de plaider l'affaire de l'élection de Clitheroe. Il s'en acquitta avec tant d'éclat que les causes affluèrent désormais dans son étude, et en 1783, devenu un des avocats du conseil du roi (charge qui donne le privilège de porter une robe de soie), il gagnait annuellement 3,000 livres sterl. (75,000 fr.). Ce fut cette année-là qu'il reçut du lord chancelier Thurlow, qui l'avait remarqué depuis le procès Clitheroe, l'offre de représenter à la chambre des communes le bourg pourri de Weobly, dépendant de lord Weymouth. John Scott accepta la candidature sans vouloir prendre aucun engagement politique, soit avec le patron du bourg, soit avec les électeurs. Il harangua ceux-ci du haut des hustings et se fit applaudir : « Nous l'aurions nommé rien que pour le plaisir de l'entendre, » s'écriaient-ils. Le nouveau membre du parlement était logé chez le vicaire du bourg, nommé M. Bridges. Cet ecclésiastique était père d'une fille encore enfant. « Elle épousera un jour un ecclésiastique, dit-il à John Scott. Quelque chose me dit que le roi vous confiera tôt ou tard le sceau de l'État. Promettez-moi que, lorsque vous serez lord chancelier, vous accorderez à mon gendre un des bénéfices qui dépendent de la grande chancellerie. » John Scott n'était pas de ces avocats quise croient nés ministres. « Ma promesse ne vaut pas deux shillings, mon cher hôte, répondit-il, en riant, je vous en préviens, mais je vous la donne pour ce qu'elle vaut. » Nous verrons que le révérend vicaire n'eut pas tort de l'accepter. — L'élu de Weobly fit à la chambre un début qui lui valut les compliments de Pitt et de Fox ; mais son second discours dans lequel il se surpassa lui-même, lui attira les sarcasmes de Sheridan. Il eut le bon esprit de convenir que Sheridan n'avait pas eu tort de tourner en ridicule son style trop déclamatoire et trop fleuri pour la langue des affaires, et il s'en corrigea. Il sut aussi ne pas négliger le barreau pour la politique, et continua à accroître considérablement sa fortune. On a quelque peine à expliquer comment, à cette date, il éprouvait des accès d'amer découragement, dont les traces se retrouvent dans sa correspondance et son journal. Le succès, hélas ! ne suffit pas toujours au bonheur. — L'île de Man, si fameuse par ses contrebandiers, ayant été menacée dans ses privilèges, choisit John Scott pour les défendre : « Il avait lu, dans Coke, que les habitants de l'île ne mendient jamais. Faisant allusion à cette phrase du vieux légiste, il dit dans sa plaidoirie : Je ne

mendie pas les droits de mes clients, je les réclame ! » Un vieux contrebandier, enchanté de cette phrase, le prit à part après l'audience et lui dit : « Jeune homme, je donne à ma fille une dot de cent mille livres sterling ! Elle est à vous, si vous voulez l'épouser. — Je vous remercie, répondit l'avocat, je suis marié, et ma femme ne m'a apporté qu'une petite dot, mais c'est justement pour cela que je tiens à elle. » En effet, John Scott était toujours amoureux de sa chère Bessy. Ce n'est pas non plus dans son heureux intérieur qu'on aurait pu trouver la cause de ses accès de tristesse. — Les honneurs de la magistrature militante devaient bientôt l'en distraire. En 1788, lord Mansfield ayant donné sa démission de président de la cour du Banc du roi, lord Kenyon lui succéda, et les fonctions d'avocat général (*solicitor general*) furent confiées à John Scott qui fut en même temps créé chevalier. Pitt eut à s'applaudir de ce choix, quand Georges III ayant été atteint d'aliénation mentale, une loi de régence dut être présentée au parlement. Les Whigs, trompés par les gages qu'ils croyaient tenir du prince de Galles, voulaient lui conférer immédiatement sans réserve aucune toutes les prérogatives de la royauté. M. Pitt et sir John Eldon maintinrent dans la discussion les vrais principes de la monarchie constitutionnelle, et le roi, ayant tout à coup recouvré la raison, apprécia comme M. Pitt le nouveau *solicitor general* par la lecture qu'il fit des débats. Sir John Scott aurait pu dès cette époque recevoir les sceaux à la place de lord Thurlow à qui ils furent redemandés. Il crut ne pas pouvoir le faire sans manquer à la reconnaissance envers ce magistrat, et il voulait même se démettre des fonctions de *solicitor general* qu'il ne garda qu'avec l'agrément de celui-ci. L'année d'après il succédait à sir Archibald Macdonald en qualité de procureur général (*attorney general*). Ce nouveau grade lui donnait 10,000 livres sterling d'émoluments annuels. Aussi il put acheter en 1792 la terre d'Eldon, dans le comté de Durham, moyennant une somme de 22,000 livres sterling. — La crise de la révolution française eut alors son contre-coup en Angleterre. La magistrature se vit appelée à réprimer des conspirations, des séditions et les délits de la presse démocratique. Horne Tooke, Hardy et leurs complices comparurent devant les tribunaux défendus par un avocat puissant, le célèbre Erskine. Sir John Scott soutint en quelque sorte corps à corps la lutte contre un tel adversaire qui avait de son côté les passions de la multitude et ces haines de conspirateur qui ne marchaient pas le crime. Il parla pendant neuf heures ; sa plaidoirie parut un peu longue, et elle ne put décider le jury à condamner les accusés ; mais un discours si rempli de preuves éclaira tous ceux qui le lurent sur les dangers qui menaçaient la vieille société anglaise. Il de-

vint évident qu'une minorité factieuse pactisait avec les révolutionnaires du continent, et que, sans une résistance énergique, elle pouvait, comme les Jacobins français, s'imposer à la nation par l'audace et par la terreur. Cependant les débats du procès avaient naturellement attisé l'irritation populaire, et l'attorney général aurait pu en être victime sans une généreuse intervention. — « Quand les jurés quittèrent leur banc, raconte-t-il lui-même dans ses *Réminiscences*, la foule ouvrit ses rangs devant eux et les salua comme les sauveurs de leur pays. Je me préparais à partir : M. Garrow me dit : « Monsieur l'attorney, ne passez pas devant ce grand individu qui se tient debout à l'extrémité de la table. Pourquoi donc ? demanda M. Law, qui marchait derrière nous. — Il est resté à la même place pendant tout le procès, répliqua M. Garrow, les yeux constamment fixés sur l'attorney général. — Je passerai devant lui, dit M. Law. — Et je vous suivrai, » ajoutai-je aussitôt. Au moment où nous nous approchâmes de lui, cet individu se retira en arrière. Quand j'entrai dans ma voiture, la foule se précipita contre les portières en s'écriant : « C'est lui, jetez-le dehors. » M. Erskine, dont on avait dételé les chevaux pour le traîner en triomphe, déclara alors qu'il ne partirait pas sans l'attorney général. Moi-même je m'adressai aux individus qui me menaçaient : « Si vous me massacrez, leur dis-je, pensez-vous qu'il n'y aura plus d'attorney général ? Demain matin, avant dix heures, je serais remplacé par un autre attorney peut-être moins favorablement disposé pour vous que moi. » En cet instant une voix s'écria du sein de la foule : « Laissez-le tranquille, laissez-le tranquille ! » A ces mots, la multitude s'écartant me permit de regagner ma demeure. En arrivant dans Gower-street, j'aperçus devant la porte de ma maison le même individu qui m'avait si fixement regardé pendant toute la durée du procès. Je n'avais pas d'autre alternative ; je marchai droit à lui : « Que me voulez-vous ? lui demandai-je. — N'avez aucune crainte, me répondit-il ; j'ai assisté à dessein à toutes les audiences ; je connais ma force, et j'étais résolu à vous protéger contre toute attaque. Vous avez été autrefois très-bon pour mon père. Loué soit Dieu, vous êtes maintenant en sûreté dans votre domicile ! Le ciel vous bénisse et vous protège ! » En achevant ces mots, il disparut. En 1799, les services de l'attorney général regurent leur récompense. Nommé président (chief justice) de la cour des plaids communs, sir John Scott fut élevé à la pairie, avec le titre de baron Eldon. Une année auparavant, son frère, William, avait été nommé juge de la cour de l'amirauté et conseiller privé. Lord Eldon voulut adresser à sa vieille mère la première lettre signée de son nouveau nom. « Je sens, » lui écrivit-il, « ma chère mère, que,

grâce à la protection de la Providence, je dois le double honneur que le roi m'accorde à une vie passée en conformité de ces principes de vertu, que la bonté de mon père et de ma mère m'inculqua dès mon bas âge, et que les soins affectueux de mon frère, sir William, ont développés en moi. J'espère que Dieu me fera la grâce de me fournir les moyens de remplir mon devoir dans la position à laquelle je viens d'être élevé. Je vous écris dans une certaine agitation d'esprit ; mais je suis pressé d'exprimer mon amour et mon devoir à ma mère, et mon affection à mes sœurs, en signant pour la première fois, votre aimant et affectueux fils, ELDON. » — A cette date (1790), les douze Grands Juges de l'Angleterre devaient encore se distinguer de leurs concitoyens, même lorsqu'ils ne siégeaient pas dans leurs cours, par un costume particulier. A la ville, ils étaient toujours vêtus de noir de la tête aux pieds, et ils portaient une perruque magistrale. Lady Eldon, qui conserva pendant toute sa vie une haute admiration pour la beauté physique de son mari, trouva que cette odieuse perruque le défigurait tellement qu'elle le supplia de s'en débarrasser. Mais comment se soustraire aux impérieuses obligations d'une si ancienne coutume ? Lord Eldon alla trouver le roi. « Sire, lui dit-il, je suis affligé de violents maux de tête chroniques ; ma perruque contribue à en hâter le retour et à en augmenter l'intensité. Accordez-moi l'autorisation de ne la porter que sur mon siège de magistrat. D'ailleurs c'est une mode récente. — Non, non, répondit en souriant Georges III, pas d'innovations sous mon règne. Si vous voulez porter vos barbes, vous pouvez renoncer à vos perruques. Sinon, non. » Lord Eldon dut donc céder à la volonté de son souverain, et lady Eldon eut la douleur de lui voir porter perruque jusqu'en 1831, où la perruque des présidents de la cour des plaids communs fut mise de côté, ainsi que maint autre débris d'un autre âge. Dans ses nouvelles fonctions, lord Eldon accrut encore sa réputation d'éminent jurisconsulte, si bien qu'au bout de deux ans personne ne trouva extraordinaire que le roi lui remît le grand sceau d'Angleterre. Pendant tout le temps que dura un nouvel accès de la maladie de Georges III, lord Eldon cumula les fonctions de lord chancelier et celles de président de la cour des plaids communs, responsabilité imposante vis à vis le pays et le souverain quand il fallait épier les courts moments lucides où celui-ci pouvait encore comprendre et régler les affaires urgentes. — Lord Eldon défendit loyalement le ministère Addington dans la chambre des lords. C'est à tort qu'on l'a accusé d'avoir trempé dans une intrigue qui devait ramener Pitt au ministère au moyen d'une coalition. Les coalitions lui répugnaient. Aussi, en 1806, à la

mort du grand ministre, il ne voulut pas entrer dans le cabinet connu sous le nom de *All-talents* (cabinet de tous les talents). Il résigna les sceaux, quoique le roi refusât de les reprendre de sa main et lui dit : « Non, non, mettez-les sur le sofa. » Le ministère whig ne survécut pas longtemps à M. Fox, qui avait lui-même suivi de près son illustre rival dans la tombe. La question de l'émancipation des catholiques fut la cause où le prétexte dont le roi, protestant intraitable, se servit pour dissoudre une administration qui avait eu cependant pour elle la majorité électorale. Lord Eldon, plus tory que le roi lui-même et partageant ses idées en religion au point de vue constitutionnel, s'assit de nouveau sur le sac de laine. Le découragement s'était encore emparé de lui et, cette fois, par suite d'une de ces douleurs trop réelles qui nous détachent, non-seulement des honneurs, mais même de la vie; il avait perdu son fils aîné. Georges III fut obligé de faire appel à tout son dévouement pour le décider à garder les sceaux, lui disant qu'il y allait de la conservation de son trône et qu'il entendait n'avoir plus jamais d'autre chancelier que lui. Lord Eldon ne pensait pas que sa faveur pût durer au delà du règne de Georges III. Car le fils n'avait pas à son égard le même sentiment que son père et Georges IV lui avoua même plus tard *qu'il avait été celui de tous ses sujets qu'il haïssait le plus*. Mais une fois investi de la souveraine puissance comme prince régent, le prince de Galles, passant tout à coup d'un parti à l'autre, reconnut d'ailleurs qu'il avait eu tort d'accuser lord Eldon de chercher à lui nuire dans l'esprit du roi, donna toute sa confiance aux ministres torys et insista surtout pour que lord Eldon conservât ses hautes fonctions au moment où le lord chancelier se préparait à la retraite et se faisait peindre avec les insignes qu'il pensait n'avoir à porter que peu de jours encore. Lord Eldon se redit sans doute pour réveiller son ambition, ce qu'il avait écrit en 1806, au moment d'entrer dans le cabinet de lord Portland : « Une seule pensée me satisfait, c'est celle que je pourrai être utile à quelques amis. » En effet, intègre d'ailleurs comme juge, consciencieux dans ses arrêts, n'ayant à se reprocher que quelques inexactitudes et une certaine indécision qui prolongeait démesurément la procédure des grandes causes plaidées en chancellerie, lord Eldon cédait quelquefois trop facilement à la recommandation de la faveur ou aux complaisances de l'amitié dans la distribution des emplois et des bénéfices qui dépendaient de son patronage. Un soir, on lui annonce la visite d'un inconnu qui, refusant de dire son nom, avait déclaré qu'il ne sortirait pas sans l'avoir vu. Le chancelier le fait introduire dans son cabinet de toilette et reconnaît le prince régent qui venait demander pour un de ses protégés

la place importante de maître de chancellerie. Comment résister à un pareil protecteur ? Il se faisait, dit-on, solliciter plus longtemps, quand le mérite n'était pas appuyé par un haut dignitaire ecclésiastique ou un pair titré. Mais ses amis avaient aussi du crédit par eux-mêmes. « Un matin (c'est lui qui parle), un domestique m'annonce une jeune et jolie femme. — Faites-la entrer, dis-je. La jeune et jolie femme entre en souriant, me fait force révérences et me déclare qu'elle voit bien que je ne la reconnais pas. — Vous avez raison, lui dis-je, mais aidez un peu ma mémoire. — Vous souvenez-vous du vicaire de Weobly, de sa petite fille et de la promesse que vous lui fîtes ? — Parfaitement, et c'est vous qui êtes cette petite fille, je suppose ? — Oui, mylord. — Et vous avez épousé un ecclésiastique ? — Pas encore, répondit-elle en rougissant, mais j'en épouserai un bientôt, si vous daignez, mylord, lui conférer un bénéfice. — Sans doute, revenez dans quelques jours. » Elle revint après avoir laissé le nom de l'heureux mortel qu'elle avait choisi pour profiter de la protection du lord chancelier, si elle le trouvait fidèle à sa parole. Lorsqu'elle revint, lord Eldon lui remit la nomination de son fiancé au rectorat de Stanton. Malheureusement le dénouement de cet épisode est plus triste que le début. Une fois recteur, le fiancé refusa pendant deux ans d'épouser celle à qui il devait sa fortune, et l'ayant épousée malgré lui, il la désola par son indigne conduite. Veuve, mais sans ressource, la fille du vicaire de Weobly eut une seconde fois recours à la mémoire du lord chancelier, qui la fit admettre dans une maison de refuge fondée à Bath pour les veuves indigentes de l'Eglise anglicane. — Comme magistrat suprême, lord Eldon eut dans le cours de sa vie à prononcer des arrêts qui eurent un grand retentissement et sont encore diversement jugés, entre autres ceux qui enlevèrent à M. Wellesley Pole et au poète Shelley la tutelle de leurs enfants, au premier pour cause d'inconduite, au second pour cause d'athéisme. On a critiqué aussi les sentences par lesquelles il protégeait le plagiat d'un ouvrage, tel que le *Wat Tyler* de Southey ou le *Cain* de lord Byron, sous prétexte que l'un était un poème démocratique et l'autre un poème contraire aux traditions bibliques. Pour atténuer les reproches adressés à lord Eldon dans l'exercice de ses hautes fonctions judiciaires, peut-être faut-il laisser parler ses adversaires eux-mêmes. Un jour, dans une affaire qui avait longtemps occupé la cour, les plaidoiries des avocats étant achevées, lord Eldon prit la parole et résuma la discussion d'une manière si lucide, si raisonnable, que tous les assistants l'écoutaient avec admiration. Mais, à leur grande surprise, ils l'entendirent déclarer, en terminant, qu'il emportait les pièces dans son cabinet, et qu'il prononcerait son arrêt un

autre jour. Sir Samuel Romilly se retourna alors vers un de ses confrères assis derrière lui : « Cette conduite n'est-elle pas fort extraordinaire ? lui dit-il ; jamais jugement plus satisfaisant n'a été rendu par un juge, et pourtant le chancelier n'ose pas se décider à le prononcer. C'est d'autant plus étrange, que, quelque temps qu'il mette à étudier un dossier, il en revient presque toujours à sa première impression. »

« Aucun magistrat, disait lord Erskine à la chambre des lords, en parlant de lord Eldon, n'a mis au service des plaideurs une connaissance plus parfaite de tous les principes et de toutes les formules des lois de son pays ? Aucun n'est plus capable de juger promptement les affaires qui lui sont soumises... Que de fois cependant il s'arrêta en chemin, pour examiner et réexaminer !... et pourquoi ? Il obéit alors au plus juste et au plus louable de tous les motifs. Il aime mieux quelquefois s'exposer à se faire accuser d'inexactitude et d'indécision que de compromettre par une précipitation irréfléchie les droits du plus infime des plaideurs dans le plus insignifiant des procès. »

Lord Eldon se justifiait lui-même en disant : « Mes prédécesseurs avaient, je le sais, admis en principe qu'un magistrat n'est tenu de connaître d'une affaire que ce que les avocats jugent convenable de lui communiquer. Quant à moi, j'ai toujours pensé et agi autrement ; et je déclare sur serment que, si j'avais jugé souvent d'après les plaidoiries ou les mémoires des conseils, j'aurais disposé de grands biens en faveur de certains individus qui n'y avaient pas plus de droits que moi ; aussi cette pensée me consolait-elle toujours des accusations amères dont j'ai été poursuivi pendant ma longue carrière de magistrat. »

Il faut dire aussi que l'augmentation toujours croissante de l'arrière tenait plus encore aux vices constitutifs de la cour de Chancellerie qu'au caractère et aux habitudes du chancelier. Depuis que lord Eldon a cessé d'exercer ces fonctions, des lois nouvelles ont débarrassé la cour de Chancellerie de toutes les affaires de banqueroute et d'aliénation mentale, et pourtant l'activité et l'habileté de ses successeurs n'ont pu réduire à moins de mille le nombre des procès en instance. Le nombre d'affaires portées devant la cour suprême d'Équité tend sans cesse à s'accroître. Au commencement du règne de Georges III, les propriétés qui s'y trouvaient engagées pouvaient s'estimer 4,700,000 livres sterling. Cette somme serait aujourd'hui élevée à 33,000,000. A l'époque où lord Eldon était avocat aux conseils de la couronne, il n'avait que quatorze collègues. Aujourd'hui il en compterait cinquante-neuf. Enfin, à mesure que les causes et les avocats augmentaient en nombre, les plaidoiries s'allongeaient. Dans l'affaire de la pairie Berkeley, lord Eldon siégea trente-quatre jours, et dans celle de Roxburgh il siégea

pendant trente-six jours de suite, sans donner le plus léger signe d'impatience ou d'ennui. L'attention avec laquelle il écoutait les plaidoiries les plus longues et les plus fatigantes faisait toujours l'admiration des habitués de la cour de Chancellerie. Jamais, en aucune circonstance, avocats, sollicitors, plaideurs, n'eurent à lui reprocher une figure boudeuse, un mot désobligeant, des manières dures et grossières ; ses plus grands ennemis rendaient eux-mêmes une justice éclatante à sa patience, à sa politesse et à son aménité. « S'il a un défaut, disait sir Samuel Romilly, c'est de trop craindre d'être injuste. » Enfin aux avocats qui enviaient à lord Eldon sa haute fortune et ses honneurs, il aurait pu dire ce qu'il écrivait à sa nièce (miss Forster) pour lui raconter la journée d'un chancelier d'Angleterre : « Je suis tenté, vraiment, de me regarder comme un être extraordinaire, quand je pense à tout ce que j'ai fait. Non, non, croyez-le bien, ma vie n'aura pas été celle d'un oisif et je veux vous faire l'histoire d'une de mes journées. J'avais la goutte au gros orteil, on me porta dans ma voiture et de ma voiture sur mon siège de chancelier. J'y demeurai assis tout le jour et je rendis un jugement difficile. Le soir, je me fis transporter à la chambre des lords, où je siégeai jusqu'à deux heures du matin. Je me préparais à sortir, lorsque quelques pairs s'approchèrent de moi et me dirent tout bas que la chancellerie s'attendait à me voir prendre la parole. Je leur répondis que je me sentais incapable de me tenir debout ; ils insistèrent, et, grâce à leur secours, je me traînai, clopin clopant, jusqu'à la place d'où j'avais l'habitude de prononcer mes discours. C'était une question importante : j'oubliai ma goutte et je parlai pendant deux heures sur la paix d'Amiens. La séance levée, on me reporta chez moi, et, à six heures du matin, je me préparai à me mettre au lit. J'y avais à peine placé ma pauvre jambe gauche, que je me rappelai que j'avais des papiers importants à examiner ; je me relevai, me habillai et gagnai péniblement mon cabinet. Mon examen achevé, je me fis conduire de nouveau à la Cour, où j'avais un autre jugement non moins difficile à rendre que celui de la veille. De la Cour j'allai à la chambre des lords, et ce ne fut qu'au milieu de la seconde nuit que je parvins à me coucher. Ce sont là de rudes épreuves, je vous assure. » — Mais c'était son opinion d'ultra-tory bien plus que l'exercice de ses fonctions judiciaires qui suscitait à lord Eldon des inimitiés difficiles à contenir. Lord Byron et Thomas Moore ne l'ont pas épargné dans leurs satires. Les caricaturistes l'ont cruellement défiguré sous cette perruque si odieuse à sa chère Bessy ; la presse quotidienne se vengeait des procès qu'il lui faisait intenter toutes les fois qu'elle donnait prise à la loi. Il ne s'inquiétait guère

heureusement de ces attaques personnelles, quoiqu'il ne se dissimulât pas qu'elles avaient aussi leur danger pour la constitution. Mais les dernières années de sa carrière avaient en réserve pour lui des déceptions bien amers. Il vit successivement les catholiques romains triompher par le bill de l'émancipation religieuse, les whigs et les radicaux par le bill de la réforme parlementaire. La mort de lord Liverpool (1822) ayant ouvert la porte du cabinet à M. Canning, lord Eldon remit les sceaux à lord Lyndhurst. L'avènement du cabinet Wellington semblait devoir le rappeler à la chancellerie et il fut un peu surpris d'apprendre que le duc se privait, en le laissant à l'écart, d'un collègue aussi zélé que lui pour les privilèges de l'Eglise anglicane et de l'aristocratie. Mais c'est que lord Wellington lui-même sentait bien qu'il ne pouvait défendre le trône et l'autel qu'en faisant certaines concessions, qui paraissaient des énormités inconstitutionnelles à celui que l'on appelait l'homme fossile de la vieille Angleterre. Il lutta comme simple pair dans la chambre haute, alla conjurer le roi de rester immuable, crut l'avoir persuadé, en le voyant pleurer, puis quand il apprit que Georges IV, malgré le serment de son sacre, sanctionnait les lois fatales conquises par l'opposition, il exhala ce cri de désespoir : « Dieu sauve l'Angleterre et son Eglise ! » Les révolutions de la politique continentale n'affligèrent guère moins sa vieillesse, quoiqu'en parlant de la révolution de 1830, il la considérât comme moins grave que le vote du bill de réforme parlementaire. Le trône de Louis XVI, occupé par le fils de Philippe-Egalité, n'était qu'un pendant à la révolution glorieuse de 1688, mais le bill de réforme, selon lui, détruisait de fond en comble l'édifice de la constitution anglaise. Hélas ! en vieillissant, l'homme politique ne pouvait être longtemps consolé par les félicités de l'homme privé : Sa compagne bien-aimée le devança au cercueil. Son frère William (devenu lord Stowell), resté le meilleur de ses amis, mourut aussi ; il ne lui resta plus que sa fille, lady Banks et son petit-fils, lord Encombe, qui lui procura un dernier hommage public. Lord Encombe le représentait au banquet de la célébration triennale de l'anniversaire de la naissance de M. Pitt et il en était le président. Lord Wellington se leva pour porter un toast au jeune président, et dit : « Nous avons tous conservé les souvenirs les plus respectueux et les plus tendres de lord Eldon. L'obligation de l'honorer et de l'aimer nous est imposée à tous par notre Constitution même. » Lord Eldon avait 87 ans lorsqu'il fut atteint de sa dernière maladie. Il vit approcher sa fin avec le calme d'une résignation toute chrétienne. Le 13 janvier, au matin, son docteur dit en entrant dans sa chambre que la matinée était froide. — Peu

m'importe, dit lord Eldon, à moi qui pars pour un autre climat. » Il expira ce jour-là, sans agonie. Sa grande fortune s'était continuellement accrue par une économie, qu'on ne trouvait pas digne de l'hospitalité d'un grand chancelier d'Angleterre et qui s'expliquait par les goûts de sa femme, aimant peu le monde et la représentation. Dans les legs de son testament, on retrouva avec plaisir quelques-uns de ces traits caractéristiques qui prouvent que les grandeurs des plus hautes positions et les préoccupations de la politique n'étouffent pas toujours les tendres instincts du cœur. Les pauvres comme les domestiques avaient part à ses largesses. Il légua à sa fille ses chevaux et son chien favori, Pincher, à la condition que les chevaux jouiraient du droit de paître librement les gazons d'Encombe et que le chien aurait pour sa nourriture une rente de 8 livres sterling. Pincher avait été le chien du fils toujours regretté de lord Eldon ; Pincher avait pleuré la mort de son jeune maître, se refusant longtemps à quitter la chambre où il avait cessé de vivre. Lord Eldon repose à Encombe, à côté de lady Eldon, sa Bessy chérie. Inférieur à son frère, lord Stowell, par l'imagination, l'esprit, l'éloquence, il a laissé la réputation d'un jurisconsulte érudit remarquable par une riche mémoire, une mâle simplicité, un bon sens pratique et une lucidité d'expression qui suppléaient en lui aux qualités d'un ordre plus élevé, moins nécessaires au juge qu'à l'avocat. Quant à ses opinions politiques, s'il fut trop ennemi des innovations et du progrès, éternelle loi de la civilisation, il eut du moins le mérite de se montrer conséquent à ses principes et de ne jamais se dégrader par ces capitulations de conscience qui trop souvent permettent aux ambitieux de trahir impunément les partis auxquels ils doivent leur fortune. — M. Horace Twiss a publié en deux volumes in-8° la vie de lord Eldon et de son frère, lord Stowell. Des articles biographiques très-étendus sur ces deux frères parurent successivement dans la *Revue d'Edimbourg*, la *Quarterly* et les divers magazines mensuels. La *Revue Britannique* en a reproduit des extraits traduits par M. A. Joanne, 3^e série, tome 23. Nous avons puisé dans ces divers documents.

A. P—C—T.

ELDON (Le second LORD ELDON), comte d'Eldon, vicomte Encombe et petit-fils du précédent, né le 10 décembre 1805 et mort le 18 septembre 1853, dans sa quarante-neuvième année. Son père mourut quinze jours après sa naissance et le laissa unique héritier des titres et de la fortune du lord chancelier. Il était à l'école de Westminster quand la mort de son père mit en question s'il devait prendre le titre de lord Encombe : — texte d'une longue discussion. — Il termina ses études à l'université d'Oxford, entra au parlement en 1829, mais il n'y rentra pas

après la dissolution de 1831. En 1842 il fut nommé président du club Pitt (voy. l'article précédent). Plus libéral de ses riches revenus que son père, il donna 300 livres sterling pour aider l'université d'Oxford à acquérir les dessins de Raphaël et de Michel Ange, de la collection de sir Thomas Laurence. Malheureusement sa raison se déranger en 1853, et il fut interdit par une décision judiciaire. Il avait épousé, en 1831, l'honorable Louisa Duncombe, décédée en 1852, et dont il eut six filles, avec un fils qui lui succéda. A. P.—C.—T.

ELÉAZAR, en hébreu ELHAZAR (*auxilium Dei*). L'écriture et Josèphe signalent un grand nombre de juifs de ce nom; nous allons faire connaître les principaux d'entre eux. ELÉAZAR, fils d'Aaron, et son successeur au pontificat, qui resta dans sa famille jusqu'au temps d'Héli. Il fut enterré à Gabaath, lieu appartenant à Phinéas, son fils (voy. Josué, chapitre 24). — ELÉAZAR, fils d'Abinadab, qui fut sanctifié pour être gardien de l'arche du Seigneur (Rois, livre 1, chapitre 7). — ELÉAZAR, fils d'Ahod, un des trois braves de David qui traversèrent le camp des Philistins pour aller chercher à ce prince, épuisé par la fatigue des combats, de l'eau de la citerne de Bethléhem. Dans une bataille livrée aux Philistins par les Israélites, ces derniers, effrayés, prirent la fuite de toutes parts : Eléazar seul soutint le choc des ennemis, et en fit un si grand carnage, « que sa main, dit l'écriture, demeura collée à son épée (voy. Rois, livre 2, chapitre 23, et paralip., chapitre 2). » — ELÉAZAR, fils de Saura, surnommé Abaron, ou Auran, de la famille des Machabées. Judas, livrant bataille à Antiochus Eupator, Eléazar aperçut dans l'armée de ce dernier, un éléphant plus grand et plus richement enharnaché que les autres; il crut que cet éléphant portait le roi, et se faisant jour à travers les ennemis, il parvint jusqu'à l'animal, lui ouvrit le ventre avec son glaive, et périt écrasé (voy. Machab., livre 4, chapitre 6). — ELÉAZAR, autre contemporain des Machabées, souffrit le martyre sous Antiochus Epiphane. En vain ce prince voulut le faire renoncer à son culte, et lui donner à manger de la viande de porc. Il aima mieux périr que de violer sa foi. — ELÉAZAR, fils d'Onias 1^{er}, et frère de Simon dit le Juste, succéda à ce dernier dans la grande sacrificature, qu'il exerça pendant dix-neuf ans. On prétend que ce fut lui qui envoya à Ptolémée-Philadelphie les soixante-douze interprètes qui firent la version des livres sacrés, connue sous le nom de Version des Septante, environ 277 ans avant J.-C. (voy. Aristote). Ptolémée lui rendit les Juifs qui étaient retenus captifs dans ses États. — Josèphe parle encore d'un autre ELÉAZAR, magicien, qui délivrait les possédés par la vertu d'une herbe enfermée dans un anneau. Le démon, en signe d'obéissance, devait renverser une cruche

pleine d'eau, placée à côté du patient. D. L.

ELÉAZAR de Garmiza ou de Worms, auteur hébreu, disciple de Judas, fils de Kalonymos, appartenait à une famille de juifs allemands très-célèbre. Il vivait en 1240, et a laissé plusieurs ouvrages, dont quelques-uns ont été imprimés. Voici les principaux : 1^o *Le Livre du Droguiste*, qui traite de l'amour de Dieu, de la pénitence, des choses licites ou défendues, etc., Fano, 1505, in-fol. Ce traité a été réimprimé plusieurs fois. 2^o *Guide du Pêcheur*, Venise, 1543, in-4^o; et Leyde, 1691, in-12. Il en existe encore d'autres éditions. 3^o *Commentaire sur le livre de Jezira*. Dans les diverses éditions le texte se trouve uni au commentaire. 4^o *Commentaire sur le Cantique et le livre de Ruth*, publié sous le titre de *Vin aromatique*, Dublin, 1608, in-4^o. Il n'a paru que cette partie du commentaire d'Eléazar, qui embrassait les cinq *Meghilloth*. Parmi ses ouvrages manuscrits on distingue un *Traité de l'Ame*, cité par Pic de la Mirandole, dans son livre contre les astrologues, un *Commentaire cabalistique sur le Pentateuque*, un *Traité de l'unité de Dieu*, et divers écrits cabalistiques, dont on trouve la nomenclature dans Volf, *Bibl. hébr.*, et dans le *Dizionar. storico degli ebrei*, de M. de Rossi. Ce rabbin fut maître du célèbre Nachmanide. J.—N.

ELECTUS DE LAUFFENBOURG, capucin, exerça longtemps les fonctions de missionnaire dans l'Orient, et à son retour en Allemagne, il s'adonna au ministère de la parole. Consumé par ses travaux apostoliques, il mourut à Rottembourg, le 2 mai 1627. On a de lui, en allemand : *Chronique de la Suisse pendant qu'elle dépendait de l'Autriche antérieure*; *Relation de sa mission dans l'Archipel*. Ces deux ouvrages sont restés manuscrits. E.—S.

ÉLÉONORE DE GUIENNE, d'abord reine de France, ensuite reine d'Angleterre, était fille de Guillaume IX, dernier duc d'Aquitaine. Guillaume IX, en partant pour le pèlerinage de St-Jacques en Gallice, la déclara héritière de ses États, à condition qu'elle épouserait le prince Louis, fils de Louis le Gros, roi de France. Les états d'Aquitaine, ayant appris la mort de Guillaume, firent connaître ses dernières volontés à Louis le Gros, qui envoya son fils à Bordeaux, où le mariage projeté fut célébré avec une grande pompe. Eléonore apportait en dot au prince Louis cette belle partie de la France maritime, qui, sous les noms de Poitou, de Saintonge, de Gascogne et de pays des Basques, s'étend depuis la basse Loire jusqu'aux Pyrénées. A peine venait-elle d'épouser l'héritier de la couronne de France (l'an 1137), que la mort de Louis le Gros fit monter le prince Louis sur le trône. Les premières années de son règne furent brillantes; Eléonore, qui avait augmenté le royaume de son époux, ajoutait à l'éclat de la nouvelle cour par sa présence. La reine Eléonore

se trouva au concile de Vézelay, où St Bernard prêcha la seconde croisade ; elle reçut la croix des mains du saint abbé, et contribua beaucoup à enflammer par son exemple le zèle des chevaliers et des barons. La reine partit pour l'Orient, avec son époux, au commencement de l'été 1147, et fit remarquer sa beauté et les grâces de son esprit à la cour de Constantinople. Après avoir supporté avec résignation les fatigues d'un voyage périlleux à travers l'Asie mineure, elle arriva à Antioche, où elle fut reçue avec de vives démonstrations de joie par son oncle, Raymond de Poitiers. Raymond, qui avait envie de retenir l'armée de Louis le Jeune pour faire la guerre aux princes musulmans ses voisins, s'efforça de séduire le cœur d'Eléonore et de l'entraîner dans ses projets. La reine, touchée des prières de ce prince, subjuguée par les hommages d'une cour voluptueuse et brillante, et si on en croit les historiens, par des plaisirs et des penchans indignes d'elle, sollicita vivement le roi son époux de retarder son départ pour Jérusalem ; comme elle ne put y réussir, elle annonça hautement le projet de se séparer de Louis VII et de faire casser son mariage, sous prétexte de parenté. Raymond lui-même jura d'employer la force et la violence pour retenir sa nièce dans ses États. Enfin, le roi de France, outragé comme souverain et comme époux, résolu de précipiter son départ, fut obligé d'enlever sa propre femme et de la ramener la nuit dans son camp. Parmi la foule des chevaliers et même des musulmans qui, au rapport de l'histoire, attirèrent dans Antioche les regards d'Eléonore, en citait un jeune Turc dont elle avait reçu des présents. « Dans ces choses-là, dit ingénieusement Mézerai, on en dit souvent plus qu'il n'y a ; mais aussi il y en a souvent plus qu'on en dit. » Quoi qu'il en soit, Louis VII ne put oublier son déshonneur, et cessa d'avoir des égards et de l'attachement pour la reine. De son côté, Eléonore traitait son époux avec la fierté la plus insultante, et se plaignait d'avoir épousé un moine plutôt qu'un roi. Louis consulta plusieurs fois l'abbé Suger sur le parti qu'il devait prendre ; le sage abbé de St-Denis conseilla toujours à son maître de dissimuler ses outrages, et surtout de n'en point venir à un divorce, qui ne pouvait être que funeste à la France. Tant que Suger vécut, Louis le Jeune suivit ses conseils ; mais après sa mort, le roi ne s'occupa plus que de rompre des liens qui lui devenaient chaque jour plus odieux. Le divorce, qui était désiré également par les deux époux, fut enfin prononcé en 1152, dans le concile de Beaugency. Eléonore quitta le royaume, le dépit et la vengeance dans le cœur. Plusieurs princes aspiraient à sa main, mais elle préféra celui qui pouvait faire la guerre à l'époux qu'elle venait de quitter, et fit tomber son choix sur Henri, duc de Normandie, connu depuis sous le nom d'Henri II, roi d'Angleterre.

Ce mariage fit passer sous la domination du monarque anglais les riches provinces de l'Aquitaine. Eléonore était plus âgée que son nouveau mari, qui en l'épousant, n'avait consulté que son ambition ; elle ne tarda pas à le tourmenter par les transports de sa jalousie, et porta le trouble et la discorde à la cour d'Angleterre, comme elle avait porté le scandale à la cour de France : la tendresse d'Henri II pour la belle Rosemonde et pour plusieurs autres femmes de sa cour, avait poussé jusqu'à l'excès le dépit et l'humeur vindicative d'Eléonore. Enfin la reine résolut de se venger des infidélités de son époux, et semant partout les soupçons et la haine, elle trouva le moyen de diviser la famille royale et d'armer les fils contre leur père. La Normandie, l'Aquitaine et l'Angleterre furent remplies de troubles et ravagées par une guerre impie. Eléonore s'était préparé un asile dans le royaume de Louis, qu'elle avait longtemps menacé de sa vengeance, et qui était devenu son allié depuis qu'elle ne songeait plus qu'à se venger des infidélités de son dernier époux. Au moment qu'elle se disposait à quitter l'Angleterre, déguisée en homme, Henri, averti de ses intrigues, donna ordre de l'arrêter, et la fit enfermer dans une étroite prison. La captivité d'Eléonore dura depuis 1173 jusqu'à 1188, époque où Richard Cœur de Lion succéda à son père et monta sur le trône d'Angleterre. Le premier usage qu'elle fit de sa liberté fut de détourner Richard du mariage projeté avec Alix, princesse de France, pour lui faire épouser Bérengère, princesse de Navarre. Pendant la 3^e croisade, qui retint son fils en Orient, Eléonore fut chargée du gouvernement de l'Angleterre, et lorsque Richard, à son retour, fut fait prisonnier en Allemagne, elle implora tour à tour le pape, l'empereur Henri V, Philippe-Auguste, et tous les princes chrétiens, pour obtenir la liberté du héros malheureux de la guerre sainte. Quelques années après la délivrance de Richard, elle se retira à Fontevraud, et mourut dans cette abbaye en 1203, âgée de plus de 80 ans. On trouve trois de ses lettres au pape Célestin III, parmi celles de Pierre de Blois : on croit même qu'elles lui furent dictées par cet auteur. L'histoire de cette princesse, publiée en 1692, in-12, à Rotterdam, par Larrey, sous le titre de *l'Héritière de Guyenne*, contient plusieurs faits hasardés, et ne doit être lue qu'avec circonspection. M—D.

ELEONORE DE GUZMAN, maîtresse d'Alphonse XI, roi de Castille, célèbre par sa beauté, ses aventures, une faveur de vingt ans et sa fin tragique, était veuve de D. Juan de Velasco, et fille de D. Pedro Nuñez de Guzman. Elle passait pour la plus belle personne de l'Espagne ; ses richesses et son esprit relevaient l'éclat de ses charmes. Eléonore inspira au roi de Castille l'amour le plus violent, sans pouvoir néanmoins adoucir son caractère impitoyable qui lui avait

fait donner le surnom de *Vengeur*. Dès que le roi en fut épris, il ne garda plus de mesure dans sa famille ni envers le public : il en agit avec Eléonore comme si elle eût été reine. Constance de Portugal, épouse du roi, n'en avait que le nom ; Eléonore en avait l'éclat, le crédit et les honneurs. Alphonse fut tenté bien souvent de répudier la reine pour épouser sa maîtresse. Ce fut elle qui inspira, en 1332, l'idée d'instituer l'ordre de la Bande. Il fallait être noble, avoir servi dix ans, faire profession de politesse et de galanterie, pour être admis au nombre des chevaliers. Le but d'Eléonore était de réformer les mœurs farouches de la noblesse castillane : elle avait l'art de gouverner le roi, et en était fière. Au milieu des troubles et des malheurs d'un règne agité, le roi de Castille ressentit la joie la plus vive de la naissance de deux fils jumeaux que lui donna Eléonore. Ces deux princes étaient Henri de Transtamare, qui fut depuis roi, et Frédéric, grand maître de St-Jacques. On reproche à Eléonore d'avoir noirci et perdu à la cour, par ses intrigues, Martinez d'Oviedo, grand maître d'Alcantara. Aigri contre la favorite, il se révolta, fut pris et périt dans les supplices. A la mort du roi de Castille, arrivée en 1350, Eléonore fut exposée à la vengeance de la reine, qui s'empara du gouvernement : elle brûlait de la punir de l'indifférence et du mépris qu'avait eus pour elle le feu roi. En vain les jeunes princes, fils d'Eléonore, prirent les armes pour sauver leur mère : elle fut arrêtée à Séville, en 1351, et étranglée dans le palais de la reine, sous les yeux de cette princesse et du jeune roi son fils, Pierre le Cruel.

B—P.

ELEONORE TELLEZ, reine régente de Portugal, fille de Martin-Alphonse Tellez de Nunès, était mariée à D. Juan d'Acunha, lorsque Ferdinand, roi de Portugal, en devint éperdument amoureux. Ce prince l'ayant demandée à son mari, qui la lui céda, rompit aussitôt les engagements qu'il avait contractés avec l'infante de Castille, et après avoir fait casser le mariage d'Eléonore, il l'épousa lui-même pour la placer sur le trône. Tout le royaume gémit de ce lien inégal. Le peuple de Lisbonne se souleva ; mais les chefs des révoltés furent punis de mort. Eléonore fut proclamée reine de Portugal en 1371. Dès ce moment le roi ne fut plus que le jouet de cette femme ambitieuse, qui abusa de sa faiblesse pour gouverner impérieusement. Sa conduite attira sur elle tous les regards : maîtresse de tout, mais observé du peuple et méprisée des grands, un instant pouvait lui enlever le fruit de ses intrigues, par la mort du roi, qui était d'une santé faible. Eléonore, qui avait acquis le trône par ses charmes, voulut s'en assurer la possession par ses libéralités. Après avoir élevé sa famille aux premières dignités, elle prodigua aux grands les honneurs et des bienfaits au peuple. Mais, ne

pouvant dissimuler longtemps la perversité de son âme, elle occasionna, par de noirs artifices, la mort de sa propre sœur Marie, que l'infant D. Juan avait épousée en secret, et dont elle craignait la concurrence au trône ; pleine d'ombrage et guidée par une adresse perfide, elle sut inspirer à ce prince un faux soupçon d'infidélité qui le porta à poignarder sa femme. Au mépris de ce qu'elle devait au roi, que sa passion aveuglait, Eléonore éleva au faite des honneurs et du pouvoir D. Juan Andeiro, gentilhomme castillan, qui devint son amant et son favori. En 1383, elle parut avec éclat à la cour de Castille, où elle conduisit l'infante Béatrix, sa fille, qui épousa D. Juan, roi de Castille. Peu de temps après, Ferdinand mourut, et déféra la régence à Eléonore, qui prit les rênes du gouvernement, dont elle partagea la puissance avec Andeiro, son favori. Cependant l'infant D. Juan, grand maître d'Avis, ayant formé un parti, résolut d'ôter la régence à Eléonore ; il entra avec ses partisans dans le palais royal, et poignarda Andeiro dans les bras de la reine. Le peuple ayant fait éclater sa joie à l'occasion de ce meurtre, Eléonore ne se crut point en sûreté à Lisbonne, et en sortit pour se retirer à Alenquer. Ce fut alors que, se tournant vers la ville, elle s'écria : *O ingrate et perfide ! fuisse le Ciel que je puisse te voir embrasée !* d'Alenquer elle passa à Santarem. Le royaume fut divisé, et Lisbonne livrée à l'anarchie. Eléonore, toujours inconsolable du meurtre d'Andeiro, et brûlant de se venger, pressa vivement le roi de Castille, son gendre, d'accourir promptement en Portugal pour s'y faire reconnaître héritier du royaume, le roi Ferdinand étant mort sans enfants mâles. Elle attira ce prince à Santarem, et se dépouilla imprudemment, en sa faveur, de son autorité, espérant qu'il la vengerait du peuple de Lisbonne ; mais elle ne tarda pas à se repentir d'avoir appelé les Espagnols à son secours. Le roi de Castille, son gendre, craignant ses artifices et les effets de son ambition trompée, la fit arrêter et conduire dans le monastère de Tordesillas, près de Valladolid, où, dévorée de chagrins et de remords, elle resta enfermée jusqu'à sa mort, arrivée vers 1405.

B—P.

ELEONORE DE CASTILLE, reine de Navarre, fille de Henri II, roi de Castille, épousa, en 1375, Charles III, dit *le Noble*, roi de Navarre, en exécution du traité de paix conclu entre les deux couronnes. Galante, inquiète et ambitieuse, Eléonore se brouilla bientôt avec le roi son époux, et se retira en Castille, où elle était recherchée et adorée des plus grands seigneurs du royaume. Benavente, Villena, Gijon, Transtamare, tous princes du sang, formaient sa cour et la suivaient partout. Naturellement intrigante, elle se mit à la tête d'un parti puissant qui s'éleva contre son neveu, Henri III, roi de Castille ; mais ce prince étant venu l'assiéger

dans le château de Roa, elle fut réduite par la force des armes et renvoyée ensuite au roi son époux. C'était la plus dure mortification à laquelle cette princesse pût être condamnée. Charles-le-Noble, qui la demandait avec instance, la reçut à Tudela, en 1395, et jura sur les Evangiles, en présence des ambassadeurs castillans, de ne point attenter à ses jours. Il la traita, en effet, avec beaucoup de générosité et d'égards ; il lui confia même la régence du royaume, en 1403, pendant son séjour à la cour de France. Eléonore lui donna huit enfants. Elle mourut à Pampelune, en 1416, avec la réputation d'une des femmes les plus spirituelles et les plus aimables de son siècle. B—P.

ELEONORE D'AUTRICHE, reine de France, était sœur aînée de Charles-Quint, et naquit à Louvain, en 1498. Elle n'avait que huit ans lorsqu'elle perdit son père, l'archiduc Philippe d'Autriche. Elevée à la cour de son frère, elle en faisait l'ornement. Frédéric II, frère de l'électeur palatin, qui vint à cette cour en 1514 et 1515, conçut pour Eléonore une vive passion, et la princesse n'y fut pas insensible ; mais leur intrigue fut découverte à Charles-Quint, et ce prince, d'après les conseils de Chièvres, jugea plus convenable aux intérêts de sa politique d'éloigner de sa cour le jeune prince palatin, et de marier sa sœur au roi de Portugal. C'était Emmanuel, dit le *Grand* et le *Fortuné*, qui avait vu cette monarchie s'élever, sous son règne, au plus haut point de gloire et de puissance ; mais il était déjà âgé, infirme, bossu, et pouvait à peine se soutenir sur ses jambes. Le mariage fut conclu, et, malgré sa répugnance, Eléonore l'épousa en 1519. Elle vécut assez heureuse à la cour de Lisbonne ; mais son séjour n'y fut pas long. Emanuel étant mort le 15 décembre 1521 et la laissant mère de deux enfants, la jeune veuve revint à la cour d'Espagne. Le prince palatin fit encore quelques démarches pour obtenir la main de cette riche douairière. Charles-Quint, de son côté, eut l'idée de la faire épouser au connétable de Bourbon, en érigeant pour eux en royaume la Provence, qu'il comptait l'aider à conquérir, s'il ne pouvait les faire régner à Naples ; mais la victoire de Pavie, et la captivité de François I^{er} firent éclore d'autres projets ; après bien des négociations, deux princesses (Marguerite d'Autriche, tante de Charles-Quint, et Louise de Savoie, mère de François I^{er}), procurèrent la paix à la chrétienté, et une 3^e en fut le lien. La liberté fut rendue au roi de France par le traité de Cambrai (14 janvier 1526), dont la première clause fut le mariage d'Eléonore avec ce monarque, déjà veuf de la reine Claude. Divers incidents en retardèrent l'exécution, et le mariage ne fut célébré que le 4 juillet 1530. Arrivée à la cour de France, où elle fut reçue par des fêtes magnifiques, tous les poètes du temps célébrèrent à l'envi cette

alliance. Une des meilleures pièces qui furent faites en cette occasion, est le quatrain suivant, qui se trouve dans les poésies de Th. de Bèze :

Nal Helena vidit Phœbus formosius ipsa.
Te, Regina, nihil pulchrius orbis habet.
Utraque formosa est ; sed re, tamen, altera major :
Illa scriit lites, Heleonora fugat.

La reine ne trouva pas auprès du jeune et galant François I^{er} le bonheur qu'elle avait goûté à Lisbonne. Il est vrai qu'elle était de toutes les fêtes de la cour, et servait d'ornement aux parties que le roi faisait à Fontainebleau ou à St-Germain ; mais ce prince la délaissait souvent pour ses maîtresses, dont le crédit réduisait celui d'Eléonore à peu de chose. Elle employa le sien, tant qu'elle put, à maintenir l'union entre son frère et son mari, ou à rapprocher ces deux puissants monarques. La lecture et les exercices de piété faisaient son occupation la plus ordinaire, la chasse et la pêche lui servaient de délassement. C'est sans preuves que le président Hénault a supposé qu'elle avait engagé le connétable de Montmorency de décider le roi à se contenter de la parole de Charles-Quint, sans exiger de promesse par écrit, lorsque traversant la France pour réduire les Gantois révoltés, il se confia à la loyauté d'un rival qui avait tant à se plaindre de lui. Eléonore n'eut point d'enfants de son second mariage. Devenue veuve une seconde fois (1547), elle se retira d'abord dans les Pays-Bas, et ensuite (1556) en Espagne, où elle mourut à Talavera, près de Badajoz, le 18 février 1558. Son corps fut porté à l'Escorial. On trouve de curieux détails sur les premières années de cette princesse, dans Hubert Thomas, *Annales de vita Frederici II palat.* C. M. P.

ELEUTERE, élu pape l'an 177, après la mort de saint Soter, était Grec de nation et originaire de l'Epire. Il eut à combattre les erreurs de Valentinien. Le roi de la Grande-Bretagne, Lucius, lui envoya demander des missionnaires pour l'instruire dans la doctrine catholique. Il vécut sous Marc-Aurèle, et mourut en paix sous l'empire de Commode, l'an 192, après avoir gouverné l'Eglise avec beaucoup de sagesse pendant quatorze ans environ. L'Eglise l'honore comme martyr, ainsi que quelques-uns de ses prédécesseurs, moins pour avoir souffert que pour avoir combattu pour la foi. Il eut pour successeur saint Victor I^{er}. D—s.

ELEUTHERE, eunuque et chambellan de l'empereur Héraclius, fut nommé par ce prince à l'exarcat de Ravenne ; les habitants de cette ville venaient de massacrer Lémigius, leur exarque ; Eleuthère punit de mort les meurtriers et rétablit le calme dans la ville ; mais une autre révolte l'appela bientôt dans la Campagne. Jean de Compsa, homme puissant et ambitieux, s'était emparé de Naples ; Eleuthère assiégea la

ville et s'en rendit maître. Jean de Compsa fut tué en combattant. Mais Eleuthère se révolta bientôt lui-même, et, pour s'assurer la possession de l'Italie, il marcha vers Rome à la tête d'une armée. Ses soldats, qui le haïssaient, se soulevèrent contre lui près de Cantiano en Ombrie. Ils se jetèrent sur lui, l'assommèrent et envoyèrent sa tête à l'empereur Héraclius, en 617.

L—S—E.

ELFLEDE. Voyez ETHELFLEDE.

ELGER. Voyez ELLIGER.

ELGIN (THOMAS BRUCE, comte d') et de Kincardine, plus connu sous le nom de Lord), l'un des seize pairs héréditaires d'Écosse, dont la famille fait remonter son origine à Robert Bruce, compagnon de Guillaume le Conquérant, naquit le 20 juillet 1766. Il n'avait pas encore atteint l'âge de cinq ans lorsqu'il succéda au titre de pair et de comte par la mort de son frère aîné, arrivée en 1771. Après avoir terminé son éducation, Elgin entra dans la carrière diplomatique. Envoyé en 1790 auprès de la cour de Vienne pour complimenter l'empereur Joseph II sur son avènement au trône et pour suivre quelques négociations secrètes, relatives à la coalition projetée contre la révolution française, il fut ensuite chargé de représenter la Grande-Bretagne près de la gouvernante des Pays-Bas autrichiens. Il se trouvait en 1792 à Bruxelles, lorsque les Français pénétrèrent dans les Pays-Bas. Forcé de se retirer à La Haye, il retourna à son poste à la suite des revers éprouvés par le général Dumouriez. On assure que, dans ses dépêches, Elgin exagérait tellement les succès des armées autrichiennes en dissimulant leurs revers, et qu'il fut si souvent déçu dans ses calculs, qu'on finit par ne plus ajouter foi en Angleterre à tout ce qui venait de cette source. Après une courte résidence à Berlin (1795), Elgin fut envoyé vers la fin de 1799 en qualité d'ambassadeur extraordinaire à Constantinople où il fit son entrée le 23 novembre en grand appareil. Les journaux français prétendirent en 1800 qu'il avait été rappelé pour n'avoir pu prévenir les résultats de l'occupation de l'Égypte; du reste, il fit tous ses efforts pour empêcher que la paix fût rétablie entre la France et le Grand seigneur qui le décora de l'ordre du Croissant. Rentré dans la vie privée, Elgin visita la Grèce en amateur passionné de l'antiquité; et le gouvernement anglais ayant refusé d'agréer les propositions qu'il lui avait soumises de faire lever et dessiner les principaux monuments de cette contrée, Elgin exécuta ces travaux à ses frais, avec le concours de plusieurs artistes distingués, parmi lesquels on doit citer Tita Lusiori, Balestra, Ittar et le peintre Kalmark Fædor Ivanowitch, auxquels la Porte accorda la permission de séjourner à Athènes. Grâce à ses efforts et aux sacrifices qu'il s'imposa, Elgin parvint à réunir une im-

mense et précieuse collection de statues, de bas-reliefs, de colonnes et de chapiteaux, et outre les sculptures en marbre, il en rassembla plusieurs en bronze, ainsi que des camées et une grande quantité de monnaies grecques. Les résultats obtenus furent consignés dans un écrit intitulé : *Memorandum on the subject of the Earl of Elgins pursuits in Greece*, publié à Londres en 1811, dont la seconde édition qui parut en 1815 a été traduite par Barrère sous le titre d'*Antiquités grecques, ou notices et mémoires sur les recherches faites en Grèce, dans l'Ionie et dans l'archipel grec en 1799 et années suivantes*. Bruxelles, 1820, in-8°. En 1814, Lord Elgin fit transporter sa riche collection en Angleterre, mais un des navires chargé de nombreux bas-reliefs ayant échoué près de l'île de Cérigo, on parvint à en sauver seulement un petit nombre de caisses. L'acquisition des chefs-d'œuvre rapportés par le comte d'Elgin, et dont les frais de transport avaient fort altéré sa fortune, ayant été proposée par lui au gouvernement anglais, une commission du parlement, chargée de les examiner, lui offrit d'abord 35 mille livres sterling (environ 875,000 fr.), quoique les connaisseurs en estimassent la valeur à plus du double. Nous ignorons quel fut le prix définitif de ces importantes reliques déposées en ce moment au Muséum britannique de Londres sous le nom de marbres d'Elgin (*Elgin marbles*). Suivant Canova, les principaux morceaux composent tout ce que l'art a produit de plus parfait, même aux plus beaux temps de la Grèce; outre les fragments de quatorze statues considérées comme des chefs-d'œuvre, on y trouve plus de soixante reliefs du Parthenon, une statue colossale du temple de Thrasyllé, etc., et une multitude de vases, d'urnes, des inscriptions de toute espèce. La conduite de Lord Elgin dans cette circonstance a été jugée bien diversement; tandis que les uns pensent que les amateurs des arts lui doivent une vive reconnaissance pour avoir préservé d'une destruction imminente, et soustrait au vandalisme des Turcs les restes précieux de l'antiquité qu'ils ne cessaient de mutiler en les employant aux plus vils usages, et dont ils n'auraient bientôt laissé aucune trace; d'autres l'accusent lui-même de vandalisme. Suivant eux, il s'est montré cent fois plus vandale que les Turcs, en enlevant non-seulement des statues, des bustes, des pièces détachées, mais surtout en portant une main sacrilège sur des édifices même dont il avait consommé la dégradation et accéléré la ruine totale, et en détachant les ornements les plus beaux des temples et des autres constructions. Corniches, bas-reliefs, frises, entablements, rien n'a été épargné par lord Elgin, ajoutent ses adversaires, et le marteau destructeur de l'amateur anglais, a plus fait en deux ans pour démolir les créations du génie de nos maîtres dans les arts que la stupide

barbarie des Turcs en plusieurs siècles (1). Ce qu'il y a de plus déplorable, disent-ils encore, c'est qu'en dégradant les plus beaux monuments de l'architecture, il a fait un tort irréparable aux artistes qui voudraient les étudier, car les morceaux dont les édifices ont été dépouillés perdent la plus grande partie de leur fini, et par conséquent de leur utilité comme modèles dès qu'ils sont déplacés; au lieu de décorer un monument et d'en compléter l'architecture, ils sont étalés dans un musée comme dans l'atelier du sculpteur. Les propres compatriotes de lord Elgin ne l'ont pas mieux traité que les étrangers; Clarke, dans sa relation de ses voyages en diverses parties de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, l'appelle un sacrilège indigne. Suivant Adolphus Slade, officier de la marine anglaise, dans son ouvrage sur la Grèce et la Turquie, lord Elgin, loin de rendre service aux beaux arts, leur a fait plus de tort que l'action lente du temps ne leur en aurait causé en deux siècles. On préférerait toujours, ajoute cet officier, un fragment brisé sur le temple que le bas relief le plus parfait à Londres. A Londres, ce n'est qu'un morceau de marbre, admirablement sculpté, il est vrai, mais voilà tout; aucun accessoire ne vient compléter le tableau ou remplir le vide causé par le temps ou la violence. A Athènes, une tête, un bras, possédait une éloquence entraînante; là l'imagination achève facilement ce qui manque, en un clin-d'œil elle replace chaque membre, chaque trait de la physionomie. Au parlement même, lord Elgin fut fortement blâmé, lorsqu'il fut question de faire l'acquisition des dépouilles de la Grèce apportées par lui en Angleterre, et lord Byron surtout l'a attaqué avec une extrême virulence dans son *Childe-Harold*. Lord Elgin est mort le 17 novembre 1841, après avoir été marié deux fois; c'est de son second mariage avec Elisabeth Townshend Oswald qu'est né le 28 juillet 1811, James Bruce, comte d'Elgin, qui lui a succédé comme pair d'Ecosse et pair d'Angleterre. On peut consulter : 1° *Outlines of the Elgin marbles*, par Edwin, Lyon, Londres, 1816; 2° *The Elgin marbles from the temple of Minerva at Athens*, Londres, 1816; 3° *Laurence, — Elgin marbles from the Parthenon at Athens*, Londres, 1813, in-fol.; 4° *La Grèce et la Turquie*, par Adolphus Slade, officier de la marine anglaise. D—z—s.

ELHUYAR Y DE SÚVISA (D. FAUSTO DE), savant chimiste et minéralogiste espagnol, né

à Logroño le 11 octobre 1757, manifesta de bonne heure un goût très-prononcé pour l'étude des sciences exactes et naturelles. Après avoir reçu une bonne éducation dans sa patrie, il se rendit à Paris pour la perfectionner. Ses remarquables progrès dans la chimie et la minéralogie fixèrent sur lui l'attention de la Société de Biscaye, qui le chargea de l'enseignement de ces sciences dans l'école (*seminario*) de Vergara, dont la création était toute récente. Pour remplir convenablement un si honorable emploi, et afin de compléter son instruction, Elhuyar se rendit à l'école théorique pratique de Freyberg, en Saxe, et il passa plus de trois ans à visiter les célèbres et antiques mines de ce pays, ainsi que celles de Bohême et de Hongrie. De retour à Vergara en 1781, il ouvrit sa chaire où il professa avec beaucoup de zèle jusqu'en 1785, que le gouvernement le chargea de la reconnaissance géognostique des frontières de la Navarre, afin d'y rechercher des mines de fer pour la nouvelle fabrique de fonte de l'artillerie qu'on projetait. Il fut à cette occasion agrégé à l'expédition de démarcation, placée sous la direction du maréchal de camp D. Ventura Caro. Pendant son séjour à Vergara, Elhuyar publia l'analyse chimique du minéral appelé *Wolfram*, dans lequel il découvrit un nouveau métal auquel il donna le nom de *Tungstene*, reconnu et admis comme tel par tous les chimistes et minéralogistes modernes (1). Cette découverte confirma les espérances qu'avaient fait concevoir ses premiers travaux, et la réputation laissée par lui en France et en Allemagne, et il fut placé dès ce moment au rang des hommes les plus distingués de l'Europe scientifique. Le gouvernement espagnol s'occupait alors des moyens de donner de l'impulsion aux différentes branches de l'industrie dans les vastes domaines de la monarchie. L'importance des mines de la Nouvelle-Espagne et la recherche des meilleurs moyens pour en faciliter l'exploitation avaient fixé particulièrement l'attention du comte de Floridablanca, placé à cette époque à la tête des affaires de l'Etat, lorsqu'on apprit en Espagne les résultats merveilleux produits par l'emploi du mercure récemment introduit en Hongrie par le conseiller Born. Elhuyar fut chargé d'aller étudier en Allemagne les avantages de cette découverte, afin de la faire adopter dans les riches mines d'Amérique, s'il reconnaissait qu'elle fût véritablement utile. Il se rendit d'abord en Hongrie et passa deux années entières à l'étudier et à en suivre l'application, aussi bien dans les mines de ce royaume que dans celles de la Styrie, de la Carinthie, de la Carniole et de la principauté de Salsburg; et écrivit ensuite un traité sur la théorie de l'amalgamation adopté dans ces pays,

(1) Si les Turcs en effet ont commis de nombreuses dégradations, n'est-ce pas à eux qu'on doit la conservation de la plupart des monuments d'Athènes, d'Argos, de Constantinople? Et a-t-on oublié ces paroles de Mahomet II à ses soldats, après la prise de Constantinople en entrant dans l'église de Ste-Sophie: « Je vous abandonne les femmes et l'or; mais les temples, les marbres et les colonnes m'appartiennent. » On doit reconnaître toutefois que si les Ottomans ont obéi avec trop d'exactitude à la première partie de l'allocation de leur Souverain qui favorisait leurs grossiers penchants, ils ont violé beaucoup trop souvent ses dernières prescriptions.

(1) Voir une dissertation sur ce métal dans la minéralogie d'Haüy.

traité que l'auteur lui-même de la découverte rendit public, quoique la théorie nouvellement établie, différât de celle qu'il avait publiée antérieurement. Elhuyar se livrait à des travaux laborieux dans la première fabrique de cette nature établie à Schemnitz, lorsque au mois de juillet 1786, il reçut une communication du ministère des Indes qui lui annonçait que le roi lui avait conféré la charge de directeur général du corps royal des mines de la Nouvelle-Espagne, et l'invitait à revenir immédiatement en Espagne pour aller sans délai prendre possession du poste qu'on lui confiait en Amérique. Ce poste important, et que don Fausto Elhuyar n'avait aucunement sollicité, lui était confié d'après la haute idée qu'on avait conçue de ses talents et quoiqu'il eût pour concurrents des hommes qui s'étaient fait distinguer dans les carrières scientifiques et parmi lesquels on citait son propre frère, D. Juan Elhuyar, nommé depuis directeur des mines de Santa Fé de Bogota, D. Eugenio Izquierdo, D. Francisco Angulo et quelques autres. Le temps qu'Elhuyar resta encore en Allemagne après sa nomination, fut employé par lui à rechercher les moyens les plus propres à atteindre le but qu'il se proposait et à engager au service de sa patrie un certain nombre d'habiles mineurs allemands afin qu'ils pussent l'aider dans ses travaux, et former les mineurs de la Nouvelle-Espagne aux bonnes méthodes suivies en Europe. Il en décida vingt-cinq à le suivre, parmi lesquels se trouvait un homme particulièrement distingué, Sonnenchmit, auteur d'un traité sur l'amalgamation en Amérique, dont le mérite était généralement reconnu. Au moment de quitter l'Allemagne où Elhuyar laissait un haut souvenir de ses talents, de son instruction et de sa probité, le gouvernement espagnol crut devoir exprimer à l'empereur sa reconnaissance pour les faveurs qu'il lui avait accordées, et se montra libéral envers quelques allemands qui lui avaient été utiles, et en particulier envers le baron de Born, auquel il fit remettre une lettre de change de 6,000 florins, sous le spécieux et délicat prétexte d'améliorer sa situation, alors peu favorable. Avant de rentrer en Espagne, Elhuyar épousa une demoiselle allemande, d'une famille distinguée, fille du conseiller Aulique Raab, homme célèbre qui avait profité de l'estime particulière dont il jouissait auprès de l'impératrice Marie-Thérèse, pour obtenir l'abolition de l'esclavage en Bohême. Ayant reçu à Madrid les témoignages les plus signalés de considération, Elhuyar s'embarqua pour la Nouvelle-Espagne sur la frégate la *Venus*; et le 4 septembre 1788 il prit possession et commença à exercer les fonctions de directeur du corps des mines et de président de son tribunal. L'administration précédente avait laissé introduire beaucoup d'abus; avant de les corriger, Elhuyar étudia minutieusement le

pays, ainsi que l'établissement important confié à ses soins, et ce ne fut qu'après avoir mérité quelque temps sur les meilleurs moyens à employer pour rétablir sa prospérité, qu'il proposa au gouvernement un plan qui obtint son approbation et qui fixa l'organisation et les règles du tribunal et de la direction des mines. Il serait trop long de raconter ici tout ce que fit Elhuyar pour l'accomplissement des devoirs qui lui étaient imposés; et les preuves nombreuses qu'il donna de son bon esprit et de son désintéressement. Nous dirons seulement qu'il visita les mines royales les plus importantes de Zacatecas, Guanajato, Sombrecete, Bolaños, Real del Monte, Regla, Pachuca, etc., qu'il y répandit les bons principes de la science, y généralisa les méthodes les plus avantageuses et qu'il termina par son influence quelques graves questions qui divisaient depuis longtemps les membres du tribunal, au grave préjudice des intérêts des mines; qu'il se distingua enfin par l'économie apportée par lui dans l'administration des fonds publics confiés à sa charge. Nous ajouterons qu'il parvint à force de soins et de persévérance à fonder en 1792, avec l'approbation du gouvernement, l'école Royale des mines dans laquelle il introduisit l'enseignement des sciences auxiliaires et propres à cette branche du service public. En vain le prompt accomplissement de ses désirs fut-il arrêté dans cette circonstance par le manque de maîtres, d'instruments, de machines, de livres, de modèles, le zèle ardent d'Elhuyar vint à bout de vaincre toutes les difficultés qui auraient été insurmontables pour tout autre. Cette école fut établie, des cours s'ouvrirent, et comme il n'y avait point de professeur qui put enseigner la chimie, il se chargea lui-même de ce soin et fit un cours de cette science, sans négliger pour cela les obligations que lui imposaient ses devoirs comme directeur général et sans solliciter la plus légère récompense, exemple de désintéressement qui n'a certainement pas de très-nombreux imitateurs. Avec le temps, Elhuyar parvint à établir un laboratoire complet de chimie, d'excellentes collections minéralogiques, un riche cabinet de physique, et à réunir une multitude de modèles construits à Mexico même avec la plus grande exactitude avec les plus beaux bois du pays. Il avait depuis quelque temps recueilli des notions sur la position des mines de la Nouvelle-Espagne et sur les trente-sept districts dans lesquels elles étaient divisées, et s'occupait à faire construire, à l'usage du collège suprême appelé *Tribunal de Minería*, une carte détaillée sur laquelle les exploitations les plus intéressantes fussent marquées (1). Ces éminents services lui acquirent une si grande

(1) Humboldt, *Essai politique sur le royaume de la Nouvelle Espagne*, t. 1, pp. 7, 102 et 423; t. 2, p. 235 et t. 3, p. 226.

réputation dans la Nouvelle-Espagne, que dans les Juntas générales de 1797, les députés voyant que le terme des neuf ans pour lesquelles Elhuyar avait été nommé approchait, et reconnaissant la nécessité de ses efforts et de ses connaissances spéciales, adressèrent au roi une supplique pour demander une prolongation en sa faveur. En se rendant aux désirs de cette corporation, le gouvernement espagnol qui avait accordé auparavant à Elhuyar les honneurs de ministre de la junte royale de commerce, des monnaies et mines, déclara qu'il accordait cette prolongation, quelque contraire quelle fût aux prévisions des lois et règlements spéciaux des mines. Pendant les années suivantes, Elhuyar continua d'améliorer toutes les branches de son service; il perfectionna en particulier la méthode de dessèchement des mines; établit et améliora la machine de la colonne d'eau de Morand del Monte, en inventa une autre différente, plus simple et d'une plus facile application que celles dont on faisait usage en Europe, et qui après avoir été essayée en grand, fut placée dans les mines de Jesus del Real del Monte. Les travaux spéciaux qui lui étaient confiés, n'occupaient pas seulement les instants d'Elhuyar, il dirigea aussi son attention sur l'importante affaire du monnayage, et écrivit sur ce sujet un Mémoire qui lui mérita l'approbation générale, et a été publié à Madrid en 1818. L'universalité de ses connaissances, sa sévère raison, son caractère bienveillant, égal et sociable, et sa rare probité, lui firent constamment obtenir l'amitié et l'estime des vice-rois, qui, tous, en faisaient le plus grand cas. Le gouvernement se proposait de lui conférer les importantes fonctions de surintendant de la maison royale des monnaies que les troubles politiques survenus dans les colonies espagnoles l'empêchèrent seules de remplir. Outre le Mémoire précédent, Elhuyar en a écrit également un autre sur l'état des mines de la Nouvelle-Espagne à différentes époques, dans lequel il démontre son influence sur les progrès respectifs de l'industrie et de la population de ces pays. Ce Mémoire qui fut publié plus tard en Espagne, est plein de renseignements statistiques et d'excellents principes économiques. Les Espagnols ne furent pas les seuls qui apprécieraient le mérite d'Elhuyar; tous les étrangers qui eurent occasion de le connaître, parmi lesquels nous nous bornerons à citer le baron Alexandre de Humboldt, le comblèrent d'éloges. Cet illustre voyageur témoigna son extrême surprise en voyant l'école Royale des mines de Mexico, qui n'avait, suivant lui, rien à envier aux établissements semblables d'Europe et pendant son séjour dans la Nouvelle-Espagne, il contracta des relations amicales avec Elhuyar, qui lui fournit beaucoup de données intéressantes dont il se servit pour écrire son *Essai politique* sur ce royaume. Aussi rend-il pleine-

ment justice au mérite distingué du savant espagnol, auquel il prodigua des éloges, en reconnaissant son génie créateur et ses grands talents. Les événements qui bouleversèrent la Nouvelle-Espagne et la séparèrent en définitive de la Péninsule, forcèrent Elhuyar à rentrer en Espagne, n'ayant pour toutes ressources que la dot de sa femme et ses propres collections minéralogiques. C'était tout ce qu'il avait pu conserver de sa fortune, après trente-trois années de services tant en Espagne qu'en Amérique, après avoir refusé, par pur patriotisme et par loyauté, non-seulement les offres d'Iturbide, mais les propositions qui lui furent faites plus tard par quelques négociants anglais, de rester à la tête des mines de la Nouvelle-Espagne, dont ils avaient acquis des maîtres actuels du pays le droit de continuer l'exploitation. Peu de temps après son arrivée à Madrid, Elhuyar ayant eu l'occasion de fixer l'attention de don Luis Lopez Ballesteros, à cette époque chef du ministère des finances, sur l'avantage qui résulterait pour l'Espagne de l'extension qu'il serait convenable de donner à l'exploitation des mines de la Péninsule, ce ministre le chargea de visiter celles d'Almadén, de Rio tinto et de Guadalcanal. Nommé ensuite membre de la junte (*du Fomento*), il fut invité à donner les directions nécessaires à ses travaux. Le Mémoire qu'il présenta alors au gouvernement sur la formation d'une loi organique destinée à régir l'exploitation des mines du royaume, et dans lequel il développa toutes les idées que lui avaient suggérées sa longue expérience et sa connaissance des lieux, déterminèrent le ministère à faire rendre le décret du 4 juillet 1825, dans lequel les vues et les propositions d'Elhuyar furent consignées. Ce ne fut cependant qu'après avoir eu à surmonter de puissants obstacles, qu'il parvint à obtenir ce succès et à donner une notable impulsion à l'exécution d'un projet qui intéressait à un haut point la richesse publique. Nommé directeur général des mines, et puis membre du suprême conseil des finances de *Hacienda*, Elhuyar n'épargna aucun soin pour mettre en pratique la nouvelle législation dont l'adoption était due à ses efforts. Il organisa l'administration des mines, réunit tous les éléments nécessaires pour l'enseignement, en faisant dans le pays et à l'étranger l'acquisition des riches collections et des objets que possède actuellement l'école spéciale du corps des ingénieurs civils; et institua en même temps des cours de chimie. Elhuyar voulut que les jeunes gens qui montraient du goût et des dispositions pour les sciences physico-mathématiques, allassent apprendre, les uns dans les mines de la Péninsule et les autres dans les pays étrangers, surtout en Saxe, la science et la pratique du travail des mines et les moyens de tirer le meilleur

parti de leurs produits. Cet homme si distingué, semblait approcher du moment où les plans qu'il avait conçus allaient être réalisés, lorsqu'une attaque d'apoplexie foudroyante l'enleva à la science et à sa patrie, le 6 janvier 1833. D—z—s.

ELIÆSEN (POVEL), en latin, *Elie Paulus*, nommé ordinairement Povel *Vendekaabe* ou l'inconstant, à cause de ses fréquents changements de religion, naquit à Varberg, dans le Halland, de 1480 à 1490. Après avoir été moine carmélite à Elseneur, puis à Copenhague, il devint professeur de théologie de l'université de cette dernière ville. Il fut un des premiers qui firent connaître les écrits de Luther, mais sur les représentations des évêques de Roeskilde et d'Aarhus, il revint au catholicisme. Plus tard il manifesta des opinions luthériennes qu'il prêcha même à Roeskilde, où il fut *lector* et prêtre de paroisse. Olivarius a publié un *Commentaire sur la vie et les écrits* de Paul Eliæsen; Munter lui a consacré quelques pages dans son *Histoire de la réformation*, et Sommelius lui donne une place dans son *Lexicon Eruditorum scanensium*. Le premier ouvrage qu'on connaisse de lui est l'*Institutio cathetica ou avant-goût du petit catéchisme de Luther en Danemark*, publié à Copenhague en 1526, in-12, réimprimé dans la même ville en 1571 et 1578, in-8°, et sous le même format, en 1631, dans la traduction des ouvrages de Luther, par Resenius. Tous les autres ouvrages d'Eliæsen sont consacrés à la théologie et à des discussions théologiques. Nous ignorons le lieu et l'époque de sa mort. D—z—s.

ELIAN. Voyez ELIEN.

ELIAS DE BARJOLS, prêtre provençal, naquit à Payols en Agenois, vers la fin du 12^e siècle. Son père, simple marchand, et non pas gentilhomme, comme l'a dit Nostradamus, voulut lui faire embrasser le commerce; mais, lié avec un certain Olivier, jongleur, il s'associa avec lui pour exercer le même métier, qui lui parut préférable au négoce. Dès lors les deux aventuriers se mettent à parcourir le pays et à visiter les châteaux. Ils arrivent chez Alphonse II, roi de Provence, qui les prit à son service, les maria, et, pour se les attacher encore davantage, leur donna des terres à Barjols, dans le diocèse de Riez. Il ne reste de cet Elias que sept Chansons qui se trouvent parmi les manuscrits de la bibliothèque impériale, et que l'on croit avoir été adressées à Garsende de Sabran, veuve d'Alphonse, dont le poète aurait été amoureux. On ignore la suite des aventures de ce jongleur; il est seulement certain qu'il fit profession, en 1222, chez les Hospitaliers de St-Benoît d'Avignon, qu'on appelait aussi les *Frères Pontifes*, ou faiseurs de ponts. L'objet de leur institution était de construire des ponts, des chapelles, et de servir les malades dans les hôpitaux. On ne doit nullement ajouter foi à ce que Nostradamus rapporte d'Elias de Barjols,

auquel il attribue un poème intitulé : *Guerra dels Baussencs*.

R—r.

ELIAS LEVITA, fils d'Acher, l'un des plus habiles critiques et grammairiens qu'aient eus les juifs, naquit, selon les uns, en Italie, et selon les autres, en Allemagne, parce qu'il prend sur le titre de ses ouvrages la dénomination d'*Achenazy, allemand*; dénomination qui peut n'indiquer que son origine. Le fait est qu'Elias naquit en Italie en 1472, et fit des études brillantes. Il cultiva d'abord la grammaire et l'écriture avec tant d'ardeur et de succès, qu'il s'acquît bientôt une grande réputation. On doit avouer que les circonstances le favorisèrent. Paraissant dans un temps où les docteurs, obligés de recourir aux sources, aux textes originaux de l'écriture, étaient ramenés à l'étude de la langue hébraïque, étude qui était même de mode alors, Elias fixa leurs regards et leur attention par sa doctrine et ses ouvrages. En 1504 il enseignait à Padoue, et y composa pour ses écoliers l'exposition de la Grammaire de Moïse Kimchié. Cette ville ayant été prise et saccagée en 1509, il perdit tout son avoir, et se retira à Venise, où il demeura trois ans. En 1512, il alla à Rome, et y fit la connaissance du cardinal Gilles. Ce prélat le prit sous sa protection, le logea chez lui, et fournit à tous ses besoins. Elias passa ainsi treize années de sa vie, pendant lesquelles il fit divers ouvrages pour son protecteur. Le fameux sac de Rome, arrivé en 1527, le priva une seconde fois de ce qu'il possédait, et le força à se retirer à Venise. En 1540, sur l'invitation de Fagius, il se rendit à Isny, où il publia quelques ouvrages, et revint à Venise, où il mourut en 1549, à l'âge de 77 ans. Il nous apprend, dans un de ses ouvrages, que des princes, des cardinaux, des évêques, et même le roi de France, lui firent des offres très-avantageuses pour l'attirer près d'eux; mais il les rejeta toutes. Avant de mourir, ce savant homme eut la satisfaction de voir ses ouvrages recherchés, lus, imprimés plusieurs fois, traduits et estimés des juifs comme des chrétiens. « Elias, dit le savant biographe des auteurs hébreux, M. de Rossi, « ne fut pas seulement habile grammairien et « critique, mais bon poète, ainsi que le prouvent « ses poésies imprimées. Il était doux, humain, « honnête et vrai. Sa complaisance envers les « chrétiens, auxquels il enseignait l'hébreu et « communiquait ses connaissances, lui attira les « reproches et la haine de plusieurs rabbins. « Son habileté dans cette langue et ses ouvrages « lui méritèrent le titre de *medakdek*, le *grammairien*. Ceux qui veulent connaître à fond la « langue hébraïque, dit Richard Simon, doivent « lire les *Traité*s du rabbin Elias Lévi; ils « sont pleins de réflexions utiles et importantes, « et absolument nécessaires pour posséder l'intelligence du texte sacré. » Il porta aussi les surnoms de *Tisbita* et de *Bachur*, ce qui a fait

croire faussement à Wolf qu'il vécut célibataire. Il eut plusieurs femmes et des enfants. Ses fils moururent de son vivant, et il témoigna dans ses ouvrages le regret de n'en avoir aucun pour perpétuer son nom. Voici la liste de ses principaux ouvrages : 1° *Commentaire sur la Grammaire de Moïse Kimchi* : il fut imprimé pour la première fois à Pesaro, en 1508, sous le nom du rabbin Benjamin, fils de Juda; réimprimé plusieurs fois, et traduit en latin par Munster. 2° *Le Choix*. C'est une excellente grammaire hébraïque, composée pour le cardinal Gilles; elle a eu plusieurs éditions, et Munster l'a traduite en latin et commentée. 3° *La Composition* : traité dans lequel sont expliqués les mots irréguliers du texte sacré. L'édition première, la plus rare, est de Rome, 1516, Munster l'a également traduite en latin. 4° *Le Bon Goût, Traité des Accents*, Venise, 1538. L'année suivante, Munster en a donné une nouvelle édition, à la suite de laquelle il a joint un extrait de cet ouvrage, écrit en latin. 5° *Massorah (de la Massore)*, Venise, 1538, in-8°, et Bâle, 1539. Ces deux éditions sont très-rares. Il en a paru deux autres en 1769 et 1771 à Sulzbach. Ce traité a pour objet la critique du texte sacré, et les auteurs qui en ont écrit. L'édition de Bâle contient un abrégé latin de l'ouvrage par Munster, et une traduction entière de la troisième préface. Les trois préfaces, qui se font lire avec intérêt, ont été traduites par Nagel, dans ses *Dissertations diverses* publiées à Altorf. Cet ouvrage est celui qui fit le plus de bruit et fonda la célébrité d'Elias, à cause de la doctrine qu'il émet et soutient touchant les points voyelles; cette doctrine a été suivie dans la suite par plusieurs philologues catholiques et protestants. On a réimprimé, sous le titre de *Fractions des Tables*, la dernière partie de cet ouvrage, qui traite des abréviations. Semler a traduit l'ouvrage entier en allemand, et l'a publié avec des notes à Hale, en 1772. 6° *Lexique chaldaïque, targumique, talmudique et rabbinique*, Isny, 1541, et Venise, 1560, in-fol. 7° *les Chapitres d'Elias, ou Traité des lettres, de leur prononciation, des voyelles, des lettres serviles et gutturales, des noms, etc.*, Pesaro, 1520. Munster l'a traduit en latin, et publié à Bâle en 1527. 8° *Tisbi ou Dictionnaire choisi*, dans lequel on explique 712 mots appartenant à diverses langues, employés par les rabbins, et qui ne se trouvent point dans les lexicographes, Bâle, 1557 et 1601; et avec la version latine de Fagius, Isny, 1541. On a encore d'Elias Lévi divers petits Traités de grammaire imprimés à Isny, à Venise, etc., dont on peut lire la nomenclature dans le *Dizion. stor. degli aut. Ebr.* de M. de Rossi, t. 1, p. 108 et suivantes. La bibliothèque impériale possède un Traité de ce savant rabbin, intitulé : *Livre des Souvenirs*, et qui contient des règles et des observations touchant la Massore. L'au-

teur dit, dans une de ses préfaces, qu'il avait employé vingt années à le composer, et qu'il l'avait envoyé à Paris pour l'y faire imprimer. J—N.

ELIAS (MATTHIEU), peintre, naquit au village de Peene, près Cassel, en 1658, de parents très-pauvres. Sa mère subsistait du métier de blanchisseuse et ne possédait qu'une vache dont son fils était le gardien. Corbeen, peintre estimé, passant un jour près de leur demeure, aperçut une fortification en terre avec de petites figures; c'était l'ouvrage d'Elias, dont l'intelligence et l'aimable physionomie intéressèrent l'artiste, qui, du consentement de sa mère, l'emmena chez lui à Dunkerque et le plaça au nombre de ses élèves. Ses progrès furent tels que, pour mettre le comble à sa bienfaisance, Corbeen l'envoya se perfectionner à Paris, lorsqu'il fut parvenu à sa vingtième année. Elias se montra digne des soins de son protecteur. Il lui envoyait fréquemment de ses ouvrages en témoignage de reconnaissance. S'étant marié à Paris, il fit un voyage à Dunkerque, pour y voir son maître, et peignit alors dans cette ville un *Martyre de Ste-Barbe*. De retour à Paris, il fut nommé professeur à l'Académie de St-Luc, et composa quelques thèses. Etant devenu veuf, il revint à Dunkerque où il fit encore plusieurs tableaux, tels que *les Portraits en pied des principaux membres de la confrérie de St-Sébastien*, dans un seul tableau; un *Baptême de Jésus-Christ*, où il introduisit, par un de ces anachronismes qui, pour être communs, ne sont pas moins répréhensibles, *St-Louis en prières*. Il se préparait à retourner à Paris, lorsque les sollicitations de ses compatriotes le retinrent à Dunkerque. Il y peignit entre autres un *Vœu du corps de la ville à la Vierge*, morceau remarquable en ce qu'il s'y montra coloriste plus vrai et plus vigoureux qu'à son ordinaire. Il plaça son portrait dans cette vaste composition. Les villes de Menin, Ypres, Cassel et Berg St-Winoc possédèrent aussi de ses ouvrages. Descamps, qui avait personnellement connu Elias, donne les plus grands éloges à la douceur de son caractère, et à la pureté de ses mœurs. Il mourut le 22 avril 1741, à 82 ans. D—T.

ÉLIGAGARAY (l'abbé DOMINIQUE). Né vers 1760, dans le diocèse de Bayonne, Eligagaray embrassa l'état ecclésiastique, fut, dès l'âge de vingt-deux ans, professeur de philosophie à Toulouse, et en 1790, official de la Basse-Navarre. Les décrets de l'assemblée nationale, relatifs à la constitution civile du clergé, lui fournirent l'occasion de publier un écrit en faveur des droits de l'Église. Mais bientôt, forcé de s'expatrier, il alla chercher un asile en Espagne, et ne reentra en France que sous le Directoire. Après la création de l'université impériale, il fut nommé recteur de l'Académie de Pau, professeur de philosophie, doyen de la faculté des lettres, enfin proviseur du lycée

établi dans cette ville; et son activité suffit à l'exercice simultané de ces différentes fonctions. Le cardinal Maury, qui l'estimait, et qui précédemment lui avait envoyé des lettres de grand vicaire de Montéfiase dont il était évêque, l'appela auprès de lui lorsqu'il eut été nommé archevêque de Paris par Napoléon. L'abbé Elicagaray n'accepta pas cette offre; ses opinions orthodoxes sur les affaires de l'Eglise à cette époque ne pouvaient plus être en harmonie avec celles du cardinal, qui s'était mis en opposition flagrante avec le saint Père. En 1815, pendant les cent-jours, Elicagaray accompagna la duchesse d'Angoulême à Bordeaux, s'embarqua avec elle pour Londres, et lui servit d'aumônier jusqu'à son retour en France. Alors il reprit ses fonctions de recteur de l'Académie de Pau; et en 1816, l'abbé Frayssinous ayant donné sa démission de membre du conseil royal de l'instruction publique, qui n'avait plus que le titre de commission, désigna et fit agréer pour son successeur l'abbé Elicagaray. La duchesse d'Angoulême et M. Lainé, alors ministre de l'intérieur, eurent aussi beaucoup de part à cette nomination, qui n'était pas une faveur, puisque Elicagaray avait passé par tous les grades universitaires; mais, comme il professait sur l'instruction publique des opinions bien différentes de celles de la majorité de la commission, il n'exerça que fort peu d'influence sur la direction des études. Le moment arriva où MM. Corbière et Frayssinous devinrent successivement chefs du corps enseignant. Il fut même question de l'abbé Elicagaray pour ce poste élevé, on aime à croire que, dans des circonstances aussi difficiles, la modestie bien entendue de cet homme vénérable, mais d'une portée médiocre, l'aurait engagé à ne pas accepter. Au mois de mars 1821, le *Journal des Débats*, rendant compte d'un discours prononcé par Frayssinous, lui avait prêté cette phrase : « L'éducation, pour être religieuse, doit être, *autant que possible*, confiée à des hommes religieux. » Elicagaray s'empressa de publier, dans cette feuille, une lettre pour attester que Frayssinous n'avait admis dans cette proposition aucune restriction qui pût l'affaiblir ou la modifier; et il ajouta « qu'on ne peut pas plus admettre qu'une éducation religieuse soit donnée par des maîtres irréligieux qu'on ne peut soutenir, suivant la judicieuse observation de Benjamin Constant, qu'une république puisse être sagement gouvernée par des hommes monarchiques. » Une telle polémique n'était peut-être pas dans toutes les convenances de la part d'un haut fonctionnaire comme l'abbé Elicagaray : aussi en recueillit-il des fruits assez amers, lorsqu'au mois de juin 1821 il alla, accompagné de M. Daburon, inspecteur général, faire la tournée annuelle dans les collèges des départements méridionaux. Cette mission lui

attira bien des déboires. Un journal d'opposition imprimé à Marseille, le *Caducée*, publia sous le nom d'Elicagaray un discours incohérent, burlesque, empreint d'un royalisme extravagant, comme ayant été prononcé par lui le 5 juin au collège de cette ville. Cette allocution dans laquelle on lui faisait dire que l'administration devait avoir deux poids et deux mesures selon les sentiments religieux des individus, fut désavouée formellement par Elicagaray dans une lettre insérée au *Journal des Débats* du 20 juillet. « En développant devant les professeurs et « devant les élèves des sentiments religieux et « monarchiques, écrivait-il, je n'ai ni attaqué « la Charte, ni soutenu l'arbitraire, ni provoqué « la désobéissance aux lois, ni fait l'éloge de « l'ignorance, ni compromis l'Université. » Malgré ce désaveu, ce prétendu discours n'en fut pas moins réimprimé plusieurs fois à Paris, à Marseille, à Carcassonne avec une caricature représentant l'abbé tenant des poids et une balance. Ce fâcheux incident ne fut pas le seul qu'on eût réservé à l'abbé Elicagaray pendant cette pénible inspection. A Montpellier, une allocution adressée par lui à la Faculté de médecine fut interrompue par quelques brouillons, au moment où il prononçait ces paroles : « Le « roi veut que dans ses écoles on joigne aux « études une conduite chrétienne et des sentiments monarchiques. » Elicagaray imposa silence aux perturbateurs par la fermeté avec laquelle il répéta ces paroles, en y ajoutant une admonestation pour le petit nombre de mauvais sujets qui se permettait de l'interrompre. De retour à Paris, il se laissa dominer par le chagrin que lui avaient causé des scènes si violentes et les attaques des journaux. Il mourut le 22 décembre 1822. Il était décoré de la Légion d'honneur, chanoine honoraire de Paris, grand vicaire de Reims, et administrateur de l'hospice des Quinze-Vingts. M. Laurentie, alors inspecteur à l'Université, prononça un discours sur sa tombe.

D—R—R.

ELICHMANN (JEAN), savant médecin du 17^e siècle, naquit en Silésie, et pratiqua la médecine à Leyde, où il mourut en 1639. Saumaise assure qu'il savait seize langues. Il s'était principalement occupé de la littérature orientale, et prétendait que l'allemand avait une origine commune avec le persan, hypothèse déjà présentée par Juste-Lipse, qui a été plusieurs fois renouvelée depuis avec quelque fondement. « Elichmann, au dire de Saumaise, était l'homme « de l'Europe qui connut le mieux le persan. Il « avait entrepris de grands travaux de littérature orientale, parmi lesquels on distinguait « les matériaux d'un dictionnaire arabe et persan, très-ample. Il s'était beaucoup occupé « des traductions arabes des auteurs grecs, et « prétendait, à l'aide de ces traductions, rétablir « les textes grecs altérés, ou faire connaître des

« auteurs dont les ouvrages ne sont point venus « jusqu'à nous. Une mort prématurée ne lui a « point permis de mettre la dernière main à « aucun de ces travaux. » On lui doit seulement une lettre arabe sur l'utilité de cette langue pour ceux qui cultivent l'art de guérir, Iéna, 1636 ; une dissertation *De fatali vitæ termino secundum mentem orientalium*, Leyde, 1639. En 1640, parut sa traduction latine et arabe du tableau de Cébès, avec l'original grec, et une préface longue et intéressante de Saumaise. On ne sait sur quel fondement Jocher, dans son *Gelehrten Lexicon*, dit qu'Elichmann est l'auteur de la *Grammaire persane* publiée par L. de Dieu. Jocher ne cite que Bayle, et ce dernier ne dit pas un mot qui appuie cette assertion. J—N.

ÉLIE, fameux prophète, que Dieu suscita surtout contre l'idolâtrie, naquit à Theshé, ou Thishé, ville du pays de Galaad, située au delà du Jourdain. Achab et Jézabel, son épouse, attiraient sur Israël toutes sortes de malédictions, à cause de leur impiété. Elie leur prédit une longue sécheresse, et se retira ensuite dans le désert sur les bords du torrent de Carit. L'eau du torrent s'étant desséchée, il alla chercher un asile à Sarepta, petite ville des Sidoniens. Ce fut dans cette ville qu'une pieuse veuve voulant lui faire un pain du peu de farine qu'elle avait encore, Elie multiplia miraculeusement ce peu de farine, et bientôt après ressuscita le jeune fils de la veuve, en se mettant trois fois sur l'enfant et se mesurant à son petit corps. Cependant la famine désolait la capitale du pays d'Israël ; le prophète résolut d'aller trouver Achab, qui le prévint et lui reprocha d'être un perturbateur : « C'est vous-même, dit Elie, qui avez « troublé Israël, lorsque vous avez abandonné « les commandements de Dieu. » En même temps l'homme de Dieu demande au roi d'envoyer sur le mont Carmel 850 faux prophètes qui appartenaient au culte de Baal et d'Astarté : pour lui, il s'y rend seul de son côté. Un peuple nombreux s'assemble ; Elie lui reproche avec amertume ses incertitudes dans le service du Seigneur ; le feu du ciel va déclarer quel est le Dieu véritable. Les faux prophètes crient après leurs idoles, et leurs idoles ne les entendent pas, et leur victime n'est pas consumée. Elie invoque le Tout-Puissant, et le feu céleste dévore tout à la fois le bois, l'holocauste et jusqu'à la pierre du sacrifice. Tous les faux prophètes furent égorgés. Jézabel, furieuse de la mort des prophètes de ses faux dieux, voulut faire périr Elie. Il se mit donc en fuite, se retira à Bersabée, s'avança ensuite jusque dans l'Arabie Pétrée, où l'excès de la fatigue lui fit désirer de mourir. Un ange du ciel lui apporta un pain cuit sous la cendre et un vase d'eau. Ayant bu et mangé, il marcha pendant quarante jours et quarante nuits ; il arriva jusqu'à la montagne d'Horeb, qui n'est, à proprement parler, qu'une partie

du mont Sinaï, et qui était aussi appelée la montagne du Seigneur. C'était là que Dieu avait apparu à Moïse dans un buisson ; Elie vint y habiter une caverne, emportant avec lui, comme dit l'Écriture, le zèle du Seigneur et la loi de l'holocauste. Un souffle divin lui ayant annoncé que l'Éternel était à l'entrée de sa demeure, il se couvrit le visage de son manteau, et reçut l'ordre d'aller répandre l'onction sacrée sur Hazaël, pour être roi de Syrie ; sur Jehu, pour être roi d'Israël ; sur Elisée, pour être prophète. Elie ayant donc quitté la montagne d'Horeb, alla en Éphraïm, où il trouva Elisée qui labourait la terre, avec douze paires de bœufs ; il lui jeta son manteau sur les épaules, et lui déclara les volontés du Seigneur. Achab avait pris la vigne du vertueux Naboth, que Jézabel avait fait périr ; Elie reçoit l'ordre d'aller trouver ce prince coupable ; il lui annonce que les chiens lécheront son sang, dans le lieu même où celui de Naboth a été répandu, et dévoreront les restes épars de sa criminelle épouse. Achab s'humilia par les larmes du repentir ; les maux dont il était menacé furent réservés au règne de son fils. Celui-ci, nommé Ochosias, non moins impie que son père, consultant aussi les idoles, envoya plusieurs fois des gens armés pour se saisir de la personne d'Elie ; ils étaient tous, à la voix du prophète, consumés par le feu du ciel. L'humiliation seule du dernier des envoyés d'Ochosias arrêta la colère céleste ; Elie alla avec lui trouver son maître pour lui annoncer sa mort prochaine. Bientôt il sut lui-même qu'il allait être enlevé à la terre. Elisée, quoique non instruit de cette séparation prochaine, ne pouvait plus cependant s'éloigner de l'homme de Dieu ; il le suivait partout, à Béthel, à Jéricho et vers le Jourdain. Le manteau d'Elie ayant touché les eaux, ouvrit un passage aux deux prophètes ; ils allèrent au delà du fleuve. Là, Elisée conjura son maître de lui laisser son esprit. Elie s'éleva vers le ciel, dans un tourbillon, laissant tomber son manteau qui fut ramassé par Elisée, et les prophètes de Jéricho reconnurent que sur lui s'était reposé l'esprit d'Elie. Ceci arriva l'an 892, avant la naissance de Jésus-Christ. Huit ans après la disparition de ce prophète, on remit de sa part à Joram, roi de Juda, des lettres qui lui reprochaient ses crimes. Ce fait marqué dans les Écritures, est interprété diversement : quelques-uns croient que ces lettres avaient été écrites avant l'enlèvement d'Elie ; d'autres ont dit que Joram ne les avait reçues qu'en songe. Les rabbins, dans leur *Seder Olam* (la suite des siècles), assurent qu'Elie est actuellement occupé à écrire les événements de tous les âges du monde. Elie est, sans contredit, un des plus grandes personnages de l'ancienne loi ; il est loué dans plusieurs endroits des divines Écritures : « Quelle gloire, ô Elie, dit l'auteur

« de l'Ecclésiaste, ne vous êtes-vous pas acquise « par vos miracles ! » Le Sauveur dans l'Evangile, nous avertit que le prophète Elie est déjà venu en esprit dans la personne de Jean. Les Musulmans croient qu'Elie habite un jardin délicieux, dans un lieu retiré, où se trouvent l'arbre et la fontaine de vie, qui entretiennent son immortalité. Quelques mages de Perse ont cru que leur maître Zoroastre avait été disciple de ce grand prophète. C—r.

ELIE, ELIAS ou HELIE (PAUL), né à Vardberg, dans le Halland, vers 1480. Après avoir terminé ses études, il entra dans l'ordre des Carmes à Elseneur. La lecture des écrits de Luther fit une impression très-forte sur l'esprit du jeune religieux ; et ayant été chargé, en 1517, d'expliquer l'Ecriture sainte au collège de Copenhague, il laissa voir qu'il n'était pas éloigné de partager les opinions de ce chef de la Réforme. Enhardi par l'approbation des principaux seigneurs que la curiosité attirait à ses leçons, il cessa bientôt de se contraindre, et professa publiquement les principes du luthéranisme. Quelques années après il se repentit du scandale qu'il avait donné, et crut pouvoir le réparer en écrivant, avec un zèle outré, contre ceux qu'il avait contribué à égarer. Dans le même temps le roi, qui estimait les talents d'Elie, le chargea de traduire en danois un ouvrage qu'on soupçonne être le *Prince de Machiavel* ; Elie y substitua l'*institution d'un prince chrétien* d'Erasmus. Le roi, offensé de cette hardiesse, lui ordonna de sortir de Copenhague, où il obtint ensuite la permission de revenir. Cette punition ne ralentit pas sa ferveur ; elle semblait croître, au contraire, par les dangers auxquels elle l'exposait. A l'issue d'une conférence tenue au château de Copenhague, en 1526, des soldats l'insultèrent, quelques-uns même des plus furieux se jetèrent sur lui et l'auraient mis en pièces, si on ne l'eût arraché de leurs mains. Après tant de travaux entrepris pour le maintien de la foi chrétienne, tant de persécutions essayées pour cet objet, Elie parut revenir aux principes de Luther. On assure même qu'il les enseigna de nouveau à Roskild, où il mourut vers 1536. Son inconstance lui a fait donner, par les protestants, le surnom de *Wetterfahne*, girouette. On a de lui plusieurs ouvrages de controverse, peu connus et peu dignes de l'être, et des traductions en danois : 1° du livre de la vertu, par saint Athanasie, 1528, in-8°. 2° des *Psaumes de David*, 1528, in-8°. 3° de *L'institution d'un prince chrétien*, par Erasmus, Roskild, 1534, in-8°. Christian Olivarius a publié la vie d'Elie, en latin, Copenhague, 1744, in-8°. W—s.

ELIE DE BEAUMONT (JEAN-BAPTISTE-JACQUES), né à Carentan, en Normandie, au mois d'octobre 1732, mort à Paris le 10 janvier 1786. Il fut reçu avocat en 1752. Quelques causes

plaidées sans succès, par défaut d'organe, l'obligèrent de renoncer à la plaidoirie. Il fut bien dédommagé de cet échec par l'effet que produisirent ses mémoires ; celui pour les *Calas*, surtout, lui fit une réputation immense en France et dans toute l'Europe. Un zèle ardent, actif, infatigable, qui croissait avec les difficultés, et que rien ne pouvait décourager, beaucoup d'imagination, de chaleur et d'esprit ; l'art de tirer d'une cause tous les moyens qu'elle pouvait fournir ; l'art, peut-être plus rare, de les mettre dans tout leur jour en les réunissant dans un corps de preuves ; tels étaient les principaux titres d'Elie de Beaumont à la confiance publique. Il y joignit une facilité prodigieuse, qui éclatait dans tous ses écrits. Ses mémoires, souvent remplis d'élégance, étaient encore remarquables par cet intérêt de style qui tient à d'ingénieuses idées facilement exprimées, et qui se compose d'un mélange de chaleur, de justesse et de clarté. La multitude d'affaires dont il a été surchargé pendant ses vingt dernières années, ne lui a pas permis de mettre autant de correction dans les ouvrages de sa vieillesse. Elie de Beaumont portait dans le monde beaucoup de simplicité et de bonhomie. Dans un petit cercle d'amis, il se livrait sans réserve ; alors peu de personnes avaient une gaieté plus piquante et plus franche, et racontaient avec plus d'esprit et d'originalité ; mais le seul aspect d'un homme malveillant le déconcertait. Il manquait absolument de cette espèce de force qui fait qu'on se raidit contre les dégoûts ou les préventions de son auditoire. Comme tous les hommes qui ont beaucoup d'imagination, il était sans cesse tourmenté par la sienne : si une idée triste venait tout à coup l'assaillir, tout son éclat s'éteignait à l'instant, et il n'était plus possible de tirer de lui un seul mot. Aussi y a-t-il eu peu d'hommes sur l'esprit desquels on ait porté des jugements plus divers. Elie de Beaumont était propriétaire de la terre de Canon en Normandie, où il établit en 1777 une fête champêtre connue sous le nom de *Fête des bonnes gens* (1), qui a fourni à l'abbé Lemonnier le sujet de son ouvrage intitulé : *Fêtes des bonnes gens de Canon et des rosières de Briquibec et de St-Sauveur-le-Vicomte*, 1778, in-8°, avec figures. Parmi les mémoires d'Elie de Beaumont, les curieux recherchent surtout : 1° *Mémoire du sieur Grudon contre Ramponneau*, réimprimé avec les *Causes amusantes* ; 2° *Mémoire au sujet des caves forcées et des vins pillés, des chanoines de la Ste-Chapelle*, 1760, in-4°. 3° *Défense de Claudine Rouge*, 1770, in-4° ; 4° *Mémoire pour les Calas*, 1762, in-4°. C'est à l'occasion de ce mémoire, qui fit beaucoup de bruit, que Vol-

(1) C'est aussi lui qui fit le fonds (500 livres) du prix proposé par l'Académie de Bordeaux, sur la manière de tirer parti des landes de Bordeaux, quant à leur culture et à la population. Le mémoire de M. Diesby remporta le prix en 1776.

taire s'écrie : « Voilà un véritable philosophe : « il venge l'innocence opprimée ; il n'écrit pas « contre la comédie ; il n'a point un orgueil ré-
« voltant. » Mais Voltaire ajoute : « Je voudrais
« bien qu'avec une âme si belle, si honnête, «
« cet homme eût un peu plus de goût, et qu'il
« ne mît pas dans ses mémoires tant de pathos
« de collège. » Un *Choix des Plaidoyers et Mé-
moires* d'Elie de Beaumont, a été publié avec
une notice par Dupin, Paris, 1824, in-8°. Ce
Choix des Pluidoyers et Mémoires a été extrait
des *Annales du Barreau français*, et n'a été tiré
qu'à 20 exemplaires. T—D.

ELIE DE BEAUMONT (ANNE-LOUISE MORIN-DUMÉNIL, épouse du précédent), née à Caen en 1729, donna les *Lettres du marquis de Roselle*, Paris, 1764, 2 vol. in-12, très-souvent réimprimées. Ce roman a eu assez de succès pour que M. Desfontaines de la Vallée donnât au public les *Lettres de Sophie et du chevalier de ****, pour servir de *Supplément aux Lettres du marquis de Roselle*, 1765, 2 parties in-12. Les *Anecdotes de la cour et du règne d'Edouard II, roi d'Angleterre*, parurent en 1776, in-12. Madame de Tencin n'en ayant fait que les deux premières parties, madame Elie de Beaumont suppléa la troisième. « Cette troisième partie, dit La Harpe, n'est pas, à beaucoup près, aussi bien « écrite que les deux premières : on sent que « c'est une main toute différente ; mais les ca-
ractères annoncés dans la première partie sont « soutenus dans la troisième, et les événements « se dénouent à peu près aussi bien qu'il était « possible en travaillant sur un plan donné. » Madame Fortunée Briquet rapporte qu'après la mort de madame de Beaumont, on ne trouva plus le même feu dans les ouvrages de son mari. Quoi qu'il en soit de cette remarque, madame Elie de Beaumont mourut près de trois ans avant son mari, le 12 janvier 1783. A. B—T.

ELIE DE LA POTERIE (JEAN-ANTOINE), docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, né vers 1732, mourut le 23 mai 1794 à Brest, où il exerçait les fonctions de premier médecin de la Marine. Il était frère d'Elie de Beaumont, et comme lui il s'était dévoué aux intérêts de l'humanité. Très-jeune encore, il avait étudié avec zèle les sciences naturelles et embrassé la profession de médecin, plus analogue à ses goûts que le barreau. Son activité égalait ses connaissances, et sans les devoirs multipliés de sa place il aurait beaucoup et judicieusement écrit, comme il avait beaucoup étudié et beaucoup observé. Toutefois il a laissé une foule de mémoires, d'observations, de dissertations et de rapports sur la médecine, la chimie, le service des hôpitaux, etc. ; quelques-uns de ces ouvrages ont été publiés dans les Mémoires de la faculté de médecine et dans ceux de la société royale, dont il était membre. Il mit au jour, en 1784 : 1° *L'Examen de la doctrine*

d'Hippocrate sur la nature des êtres animés, sur les principes du mouvement et de la vie, sur les périodes de la vie humaine, pour servir à l'histoire du magnétisme animal, Brest, 1784, in-8°. Cet ouvrage, très-savant et bien écrit, où le système de Mesmer fut apprécié à sa juste valeur, fut très-bien accueilli de Buffon, qui y vantait la force de l'éloquence réunie à la justesse du discernement (lettre du 10 avril 1785). 2° *Les Recherches sur l'état de la médecine dans le département de la marine*, qui parurent en 1791, in-4° de 53 pages. 3° *Les Recherches sur l'état de la pharmacie*, 1791, in-4° de 109 pages, renferment beaucoup de détails savants et curieux sur l'histoire de ces deux sciences, sur les académies et les institutions qui ont pour objet l'éducation et l'instruction, et déterminent les véritables principes de l'art de guérir, en offrant des aperçus piquants sur ses progrès. Il avait commencé vers la fin de 1792 un ouvrage étendu sur la politique ; ses nombreuses occupations en ralentirent la composition, et la mort survenue à la suite d'une fièvre gangreneuse l'empêcha de le terminer. D—B—S.

ELIEN (CLAUDE), Grec de nation, vivait sous le règne de l'empereur Adrien, à qui il dédia un ouvrage sur la tactique grecque, qui a été imprimé plusieurs fois ; la meilleure édition est la suivante : *Cl. Aeliani et Leonis imperatoris tactica ; gr. lat. cum notis Sixti Arcerii et Jo. Meursii*, Leyde, Elzevir, 1613, in-4°. Cet ouvrage a été traduit, avec Polybe, par Louis de Machault, Paris, 1615, in-fol., et par Bouchaud de Bussy, Paris, 1757, 2 vol. in-12. Il l'avait déjà été avec Vegèce Frontin et Modeste, Paris, 1536, in-fol., gothiques, avec un grand nombre de figures en bois. La *Bibliothèque française* de Duvergier, édition de Rigoley de Juvigny, t. 4, p. 577, attribue cette traduction à un nommé Nicole Volkir ou Volskir, seigneur de Seronville, né à Bar-le-Duc, qui a laissé plusieurs ouvrages en prose et en vers. Cet auteur se donnait le surnom de *Polygraphe*, et c'est sous cette qualité qu'il se désigne sur le frontispice de la traduction dont il s'agit. C—R.

ELIEN (CLAUDE), demeurait à Rome sous les règnes d'Héliogabale et d'Alexandre Sévère. Il se livra par goût à l'étude de la langue grecque, et y fit d'assez grands progrès pour mériter le titre de sophiste, qu'on regardait alors comme honorable. Il n'avait écrit qu'en grec ; il nous reste de lui les ouvrages suivants : 1° *De natura animalium libri XVII ; gr. lat., cum notis diversorum et Abr. Gronovii*, Londres, 1644, 2 vol. in-4°. — *gr. lat., cum notis Jo. Gottl. Schneideri*, Leipsick, 1784, in-8°. Comme M. Schneider est en même temps savant naturaliste et habile critique, on fait le plus grand cas de cette édition. 2° *Variae historiae ; gr. lat. cum commentario Jac. Perizonii*, Leyde, 1701, 2 vol. in-8°, — *cum notis J. Schaefferi et Johan,*

Kuhnii, Strasbourg, 1713, in-8; — *gr. lat. cum notis variorum*, curante Abr. Gronovio, Amsterdam, 1731, 2 vol. in-4°. La première édition, donnée par Camille Perusco (Rome 1545, in-fol.), ne contenait que le texte grec. Cet ouvrage n'est qu'une compilation, souvent curieuse, mais qui serait bien plus importante si Elien avait cité ses sources. C'est le plus ancien des *Ana*, et peut-être l'un des meilleurs. Ces histoires diverses, avec Héraclide de Pont et Nicolas de Damas, forment le premier volume de la bibliothèque grecque, publié par le docteur Coray aux dépens des frères Zozima. Ce volume a paru sous le titre de *Prodomus*, à Paris, Firmin Didot, 1805, in-8°. La préface et les notes sont en grec. La traduction française qu'en a donnée Formey, Berlin, 1764, est moins estimée que celle que B.-J. Dacier a fait paraître en 1772 (Paris, in-8°), avec des notes pleines de goût et d'érudition. 3° *Cl. Æliani epistolæ rusticæ XX*; elles se trouvent dans la collection de ses OEuvres, publiées en grec et en latin par Conrad Gessner, Zurich, 1556, in-fol.; dans la collection intitulée: *Epistolæ Græcicæ mutuae*; gr., lat., Genève, 1606, in-fol. On ignore si notre Elien est le même que celui dont parle Suidas, qui était né à Préneste en Italie, et était grand prêtre de quelque divinité. Il avait fait un Traité sur la Providence, dont Suidas rapporte beaucoup de fragments. C—n.

ELIEZER, fils d'Elias, l'allemand, médecin et rabbin de Crémone, sous Philippe II, fut forcé d'abandonner cette ville, et se retira à Constantinople, où il obtint la direction de la synagogue de l'île de Naxo. Il quitta cette île pour venir en Pologne, et obtint le même emploi dans la synagogue de Posen. Il mourut à Cracovie en 1586. Les juifs le regardent comme un des hommes les plus savants de son siècle, et qui n'était étranger à aucune branche des connaissances humaines. On a de ce rabbin: 1° *Commentaire sur le livre d'Esther*, Crémone, 1576, et Hambourg, 1711: il a été réimprimé de nouveau à Offembach. 2° *Histoire de Dieu*, ouvrage dans lequel est exposée l'histoire du Pentateuque, Venise, 1583, et Cracovie, 1584. J—n.

ELIKOUM I^{er}, prince de la race des Orpélians, en Géorgie, fils aîné de Libarid II. En l'an 1167, George III, roi de Géorgie, jaloux de la grande puissance de la famille Orpélienne, et craignant qu'elle ne tentât de mettre sur le trône son neveu Temna, qu'il avait dépouillé de la couronne, à cause de sa jeunesse, fit un grand armement pour détruire le prince de cette famille, qui s'était déclaré le protecteur du jeune roi. Ivane II, qui était alors chef des Orpélians, se prépara à résister au roi George, et il envoya son frère Libarid, avec ses fils Elikoum et Ivane, pour demander du secours à l'atabek Eldikouz, sultan de l'Aderbaïdjan; pendant ce voyage, le roi de Géorgie vainquit Ivane, le prit et le fit mou-

rir avec tous ceux de sa race qui se trouvèrent auprès de lui. Après ce désastre, Elikoum se fixa à la cour d'Eldikouz, qui le traita avec la plus grande distinction, et le fit grand atabek de la ville de Hamadan, puis gouverneur pour douze ans des villes de Rei, Ispahan et Kazwin. Eldikouz promit encore à Elikoum de lui donner sa fille en mariage, et de lui céder une partie de ses Etats, s'il voulait abandonner la religion chrétienne; mais ce dernier ne voulut pas accepter cette dernière proposition. Malgré ce refus, l'atabek lui conserva toujours son amitié, et même, vers la fin de sa vie, en 1172, il lui céda la possession d'une partie de l'Arménie, située vers la ville de Nakhidchevan, et il le fit tuteur de son fils Pahlavan. Il périt longtemps après, dans une expédition que ce prince fit contre la ville de Gandsak, ou Gandjah, en Arménie. De sa femme Khatoum, nièce d'Etienne, archevêque de Siounik'h, Elikoum eut un fils, nommé Libarid, qui lui succéda. S. M—n.

ELIKOUM II, prince des Orpélians, fils aîné de Libarid III. Vers l'an 1226, il succéda à son père, dans la souveraineté des provinces de Siounik'h et de Vaiots Dsor, que le roi de Géorgie, Lascha George, avait rendue à sa famille. Il gouverna assez tranquillement ses États jusqu'à ce que les Mogols, vainqueurs de Djelal-eddin, sultan de Kharizm, vinrent attaquer la Géorgie. Elikoum se renferma dans le fort de Hraschkaperd, et résista assez longtemps aux attaques des Mogols; mais à la fin il écouta les propositions de leur général, Arslan Nevian, et il s'allia avec ces conquérants. Après ce traité, Arslan Nevian lui rendit tous les pays qu'il possédait avant la guerre, et y ajouta même d'autres possessions, pour qu'il en jouît à perpétuité. Elikoum joignit ensuite ses forces à celles des Mogols, et il les accompagna, ainsi que la plupart des autres princes géorgiens, dans l'expédition qu'ils firent en Syrie. Il mourut pendant le siège de Miasfarekin, en 1243, empoisonné, dit-on, par Avag, atabek de Géorgie, qui avait contre lui une violente haine. Il avait épousé la fille d'un noble géorgien, nommé Grigor Mardsetsi; il en eut un fils appelé Pouirthel, qu'il laissa en bas âge. Elikoum eut pour successeur, dans sa souveraineté, son frère Sempal II. S. M—n.

ELINAND. Voyez HELINAND.

ÉLIO (FRANÇOIS-XAVIER), né le 4 mars 1769, dans la citadelle de Pampelune, commandée par son père, appartenait à une famille distinguée de la Navarre, dont les chefs portaient le titre de marquis de Vésolla. Entré fort jeune au service militaire, avec la protection du général O'Reilly, il se distingua d'abord à Oran et à Ceuta dans quelques rencontres avec les Barbaresques, et fit la campagne de Roussillon en 1794, comme aide-de-camp de Diégo Godoi, frère du favori. Après quelques campagnes insignifiantes, Elio fut envoyé

en 1805 à Buénos-Ayres, pour prendre le commandement des troupes espagnoles réunies contre les Anglais. La défense de Buenos-Ayres et la retraite de l'armée anglaise avaient commencé sa réputation militaire, lorsque la nouvelle des événements de 1808 parvint dans le Nouveau-Monde. Elio, ayant entravé les manœuvres d'un émissaire français que le vice-roi fut accusé d'avoir protégé sous main, reçut un ordre de la junte de Cadix qui lui enjoignait de s'embarquer pour cette ville où ses services étaient réclamés. Malgré l'opposition du peuple de Montévidéo, il obéit et ne connut qu'en débarquant en Europe la fausseté de cet ordre supposé. Pendant son voyage il avait été au contraire nommé capitaine-général du Chili. Rejeté ainsi sur le théâtre des principaux événements, Elio prit à Murcie le commandement d'une division de l'armée du centre sous les ordres du général Blake ; mais deux mois après la junte le renvoya en Amérique, où le mouvement contre la métropole se propageait, et en janvier 1811 il reparut à Montévidéo. Pendant son absence l'émancipation des colonies espagnoles avait fait de rapides progrès, et déjà l'insurrection s'étendait dans toute la contrée. Elio se vit forcé de se renfermer dans Montévidéo avec une poignée de soldats, et bientôt, après quelques négociations sans succès, il déclara la guerre au nouveau gouvernement de Buénos-Ayres. Le bombardement de cette ville, exécuté avec audace, amena un traité de paix ; mais, au moment où Elio allait tenter de recueillir les fruits d'une pacification dont la sincérité devait lui paraître douteuse, des ordres pressants le rappelèrent en Espagne, où, dans l'état critique des affaires, l'attendait le commandement de l'armée et de la ligne de défense établie à l'île de Léon. Nommé peu de temps après son arrivée général en chef des troisième et quatrième corps d'armée destinés pour la Catalogne et le royaume de Valence, il exécuta, après l'évacuation de Madrid, une savante retraite par les montagnes de Cuença. Dans la campagne de 1813, il se distingua surtout par les combats de Castalla et d'Ordal. Au moment de la restauration de Ferdinand VII, à laquelle il prit une part très-active, Elio fut nommé gouverneur et capitaine-général de Valence et de Murcie. Il déploya dans ce poste un dévouement inflexible aux prérogatives de la royauté. Les anciens ennemis de l'invasion impériale s'étaient divisés en deux partis, le parti constitutionnel et le parti royaliste pur. L'Espagne fut bientôt sillonnée de conspiration et de sociétés secrètes qui devaient aboutir en 1820 à l'insurrection victorieuse de l'île de Léon. Elio combattit énergiquement ces symptômes. Le 2 janvier 1819, il est averti par un officier de la garnison qu'un complot s'ourdait contre sa vie dans un café où les conspirateurs étaient réunis. Elio s'y rend accompagné du dénonciateur et de quelques soldats. En entrant il aperçoit le colonel en retraite Vidal, qui lui était signalé comme le chef du complot, et l'épée à la

main, il le somme de se rendre. Loin d'obéir le colonel Vidal se met en défense et blesse à la main Elio, qui le traverse de son épée. Les autres conjurés se joignent à cette résistance, mais la force armée arriva plus nombreuse et ils furent tous arrêtés. Un seul s'était tué d'un coup de pistolet. Les prisonniers furent immédiatement livrés à un conseil de guerre et exécutés le 21 janvier. Vidal fut pendu. Les complices au nombre de douze, sous-officiers, soldats, négociants et laboureurs furent fusillés par derrière comme traîtres. Les condamnés ne firent pas de révélations, mais Elio, pensant par les papiers trouvés sur eux que ce complot avait de nombreuses ramifications, fit faire à Valence des arrestations nombreuses parmi toutes les classes de cette province. Dans ces entrefaites l'insurrection de l'île de Léon éclata et triompha, et Elio fut à Valence même arrêté et jeté dans un cachot. Il fut mis en jugement comme ayant conseillé au roi le rétablissement du pouvoir absolu, et condamné à mort par le juge de première instance. Mais ce jugement contraire à toutes les lois en vigueur fut cassé pour vice de forme. Elio cependant ne fut pas mis en liberté. Trop de haine était accumulée contre lui. Un événement nouveau détermina son sort. Le 30 mai 1822, un détachement d'artillerie entrant dans la citadelle de Valence où Elio était prisonnier, pour tirer les salves d'usage à l'occasion de la fête du roi, se souleva, grossi d'autres individus réunis dans la forteresse au nombre de soixante-dix-huit. Le commandant du détachement fut déposé. On mit à sa place un soldat d'artillerie et les insurgés proclamèrent pour leur général Elio en poussant des cris contre la constitution. Le mouvement fut bientôt et rapidement comprimé ; les insurgés n'avaient pas de vivres, et la citadelle se trouva promptement entourée et attaquée par le régiment de Zamora, et la milice nationale, à laquelle s'étaient adjoints les officiers en activité et en retraite présents à Valence, et même les officiers du régiment d'artillerie dont un détachement s'était insurgé. Elio s'était enfermé dans une basse-fosse pour se soustraire au pouvoir dangereux qui lui était offert. Après un court assaut où les insurgés seuls perdirent un homme, les miliciens pénétrèrent dans la citadelle, cherchant partout Elio. C'en était fait de lui si le gouverneur Garcia de la Chica ne l'eût soustrait à leurs recherches. Le bruit de son assassinat se répandit même dans toute l'Espagne, et un député de Valence, nommé Salva, tenta de l'excuser à la tribune, par le motif de l'exaspération *trop fondée* des patriotes. Les ministres rendirent aux Cortès extraordinaires un compte succinct des événements de Valence, en annonçant que le calme était rétabli ; mais le père d'une des victimes de l'exécution du 21 janvier 1819, Beltran de Lis, s'écria que le sang versé demandait bien plus de sang, et dès ce jour la perte d'Elio fut jurée. Ce malheureux général, compris dans le procès intenté aux soldats d'artillerie, fut traduit devant des juges mili-

taires; le commandant-général se démit de son emploi pour ne point participer à un résultat trop probable; son successeur prétextait une maladie, et le défenseur choisi par l'accusé n'osa se présenter devant les juges. Eliot plaida lui-même sa cause, la peine de mort fut prononcée contre lui le 28 août, et il fut condamné au supplice de *la Garrotte*. Le commandant par intérim hésitait à confirmer la sentence; mais un mouvement populaire éclata: un frère de Beltran de Lis vint à la tête de la populace demander le supplice, et les ordres de l'exécution furent donnés sur la demande formelle de la municipalité. On remarqua que l'échafaud fut dressé sur une promenade publique dont Valence était redevable au général. Eliot mourut avec courage le 7 septembre 1822. Le discours qu'il prononça devant ses juges a été imprimé en 1823. L'effet produit par cette défense, à peu près improvisée, ne se soutient pas à la lecture, mais rien n'est plus touchant que la lettre adressée par Eliot à sa femme, la veille de son supplice; plusieurs recueils l'ont reproduite. Les journaux espagnols ont aussi publié une relation de ses derniers instants faite par un prêtre qui l'avait accompagné à l'échafaud. Après la contre-révolution de 1823, le titre de marquis fut donné par Ferdinand VII à Bernard Eliot, fils du général. B—V—E et Z—D.

ELIOT (THOMAS). Voyez ELYOT.

ELIOT (GEORGE-AUGUSTE), lord Heathfield, baron de Gibraltar, était le plus jeune des neuf fils de sir Gilbert Eliot, de Stobbs, dans le comté de Roxburgh, en Ecosse: sa famille, d'origine normande, remonte au temps de la conquête. Eliot naquit vers l'an 1718, il reçut dans la maison paternelle les premiers éléments de l'éducation, et fut mis de bonne heure à l'université de Leyde, où il fit des progrès rapides, et apprit à parler avec élégance et facilité le français et l'allemand. Son père, qui le destinait à l'état militaire, l'envoya ensuite à l'école royale du génie, à la Fère. Ainsi, ce fut chez les Français qu'Eliot reçut des connaissances qui depuis ont contribué à lui faire acquérir sa renommée, et l'ont aidé à combattre avec succès les armes de la France et de son alliée. Eliot revint à dix-sept ans chez son père, qui le fit aussitôt entrer dans le 23^e régiment d'infanterie, ou fusilier royal Gallois; il passa dans le corps des ingénieurs à Wolwich, et se distingua par ses progrès jusqu'au moment où le colonel Eliot, son oncle, le plaça comme adjudant du second régiment des grenadiers à cheval. Eliot donna toute son attention à la discipline de ce corps, qu'il rendit un des plus beaux de la grosse cavalerie européenne, et passa avec lui en Allemagne, dans la guerre de 1740 à 1748. Il fut blessé à la bataille de Dettingen. Parvenu au grade de lieutenant-colonel, il résigna sa commission d'ingénieur. Il avait rendu de grands services à sa patrie en cette qualité, et prouvée, suivant l'observation de son biographe anglais, qu'il

était un digne élève de Belidor. Il fut ensuite aide de camp de George II, qui, en 1759, lui fit quitter le second régiment de grenadiers à cheval pour lever et former le premier régiment des cheval-légers, appelé, de son nom, régiment d'Eliot. Il fut, aussitôt après, désigné pour prendre part à l'expédition contre les côtes de France (à St-Cast), puis passa en Allemagne, où il ne cessa de se signaler. On l'en retira pour l'envoyer à la Havane; son habileté aidée le général en chef à s'emparer de cette place, vaillamment défendue par Louis de Velasco, qui en était gouverneur. Lorsqu'à la paix son corps fut passé en revue par le roi, ce prince demanda à Eliot ce qu'il pouvait faire pour ce régiment qui s'était si vaillamment conduit. Il répondit que ce corps de braves s'enorgueillirait d'obtenir de Sa Majesté le titre de régiment royal. Le roi ayant ensuite voulu donner à Eliot une marque personnelle de sa satisfaction, celui-ci répondit que l'approbation donnée à sa conduite par son souverain, était pour lui la plus précieuse des récompenses. Il fut nommé, en 1775, commandant en chef en Irlande, mais il ne fit que paraître dans cette île; ayant vu que les fonctions qu'il aurait à remplir seraient sans cesse entravées, il demanda son rappel, afin de ne pas être obligé de déranger la marche des choses dans ce pays. Alors on l'envoya commander à Gibraltar, et ce fut un heureux choix pour le salut de cette importante forteresse. Son extrême vigilance, la discipline sévère qu'il y établit, l'extrême sobriété dont il donna l'exemple, qui bientôt fut suivi, les préparatifs judicieux qu'il fit pour se défendre, l'habileté avec laquelle il employa les moyens qui étaient à sa disposition, le mirent à même de braver, pendant plusieurs années, avec une poignée d'hommes, les efforts réitérés des armées espagnoles et de leurs alliés les Français. La vigueur des attaques qu'il eut fréquemment à essuyer eût suffi pour épuiser toute autre troupe conduite par un autre général. Toujours prudent et réfléchi, Eliot ne détruisait pas, par une sortie prématurée, des travaux qui devaient coûter à l'ennemi du temps, de la persévérance, de la dépense; il attendait tranquillement qu'ils se fussent approchés du corps de la place; alors, saisissant le moment favorable, il portait la destruction dans leurs ouvrages. Jamais il n'employa ses munitions à des affaires de vaine parade ou à des attaques insignifiantes; jamais l'apparence de la sécurité ne le détourna un moment de son assiduité à maintenir la plus exacte discipline: à visiter chaque jour tous les postes de la place; jamais l'espoir d'obtenir un succès hasardeux ne lui fit sacrifier les jours de ses soldats. Pendant trois ans les yeux de l'Europe entière furent fixés sur le rocher de Gibraltar, investi, attaqué par des armées formidables, défendu par un chef brave et déterminé, qui

avait su inspirer ses sentiments aux hommes qu'il commandait. Ce fut surtout dans la fameuse journée du 13 septembre 1782 qu'Eliot donna les preuves les plus signalées de ce sang-froid et de cette intrépidité si nécessaires à l'homme entouré de périls imminents (*voyez* Arçon). Son humanité ne fut pas moins remarquable après ce jour si heureux, si glorieux pour lui, si funeste à ses ennemis, qui avaient réuni tous les moyens d'attaque imaginables pour emporter enfin cette forteresse depuis tant d'années en butte à leurs coups. Il fit retirer de la mer et du milieu des bâtiments enflammés, les soldats ennemis dévoués à une mort certaine. Sa conduite le fit dès lors placer parmi les guerriers les plus habiles, et son nom fut cité partout avec éloge et admiration. La paix vint lui permettre enfin de se reposer. Il en reçut la nouvelle avec joie, et lorsqu'il revint dans sa patrie, les acclamations du peuple, les remerciements qui lui furent adressés par le parlement, lui prouvèrent combien ses compatriotes savaient apprécier l'importance de ses services. Le roi le nomma chevalier du bain, le 14 juin 1787, le créa pair; enfin, lui donnant un titre qui rappelait le rocher témoin de ses exploits, il lui permit de prendre les armes de la forteresse qu'il avait si vaillamment défendue. Ce lieu était sans cesse présent à sa mémoire, il voulait aller y finir ses jours. Une attaque de paralysie l'engagea à prendre les eaux d'Aix-la-Chapelle; il devait ensuite s'embarquer à Livourne pour Gibraltar, mais une seconde attaque mit fin à sa vie le 6 juillet 1790. Son corps fut rapporté en Angleterre, et inhumé dans sa terre de Heathfield, dans le comté de Sussex, où on lui a élevé un monument. E—s.

ELIOTT (JEAN), ministre anglican dans le 17^e siècle, et missionnaire auprès des sauvages de l'Amérique septentrionale, traduit de l'anglais, dans la langue des nations indiennes, une Bible qui fut imprimée à Cambridge en 1663, gros in-4°. Outre la version des psaumes en prose, il en fit une autre en vers, qu'on trouve à la fin du volume. Cette Bible est de la plus grande rareté. Il y en a une à la bibliothèque impériale, celle du duc de la Vallière en renfermait une autre, et on en connaissait une troisième à la bibliothèque des Pères de l'oratoire de la Rochelle. Le Nouveau Testament avait été imprimé en 1661 et dédié au roi Charles II. T—D.

ELIPAND. *Voyez* FÉLIX D'URGEL.

ELISABETH (STE), épouse de Zacharie, et mère de Jean-Baptiste, était de la race d'Aaron. Un ange étant venu annoncer à Zacharie qu'Elisabeth, malgré son grand âge, enfanterait un fils, elle conçut le précurseur du Messie, et cacha sa grossesse pendant cinq mois. Un mois après, Marie, sa parente, traversa les montagnes et vint à Hébron visiter Elisabeth : « D'où

« me vient, dit Elisabeth, ce bonheur, que la « mère de mon seigneur vienne ainsi vers moi ? « Car aussitôt que votre voix a frappé mes « oreilles, mon enfant a tressailli de joie dans « mon sein. » Marie resta encore avec Elisabeth pendant trois mois, c'est-à-dire jusqu'à la naissance de Jean-Baptiste; ce fut sa mère qui lui donna le nom de Jean, et Zacharie, qui était muet, écrivit ce même nom sur des tablettes. Les Orientaux croient qu'Elisabeth sauva miraculeusement son fils lors du massacre des enfants du pays de Bethléem, et qu'elle se retira ensuite dans le désert, où elle termina ses jours, et où Jean-Baptiste se forma à cette vie austère qui lui mérita la gloire d'être pris pour le Messie lui-même. C—T.

ELISABETH DE HONGRIE (STE.), fille du roi André II, naquit en 1207, et épousa, en 1221, le landgrave de Thuringe, Louis IV, dit le *Saint*, avec lequel elle avait été élevée, d'après l'arrangement fait par leurs parents, qui avaient arrêté ce mariage lorsqu'ils étaient encore au berceau. La cour de Marbourg, où résidait le landgrave, offrit alors à l'Allemagne le spectacle de la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Le pieux Louis laissait à son épouse la plus grande liberté de se livrer à son goût pour la retraite, la prière et les mortifications, au point que son directeur, Conrad de Marbourg, était quelquefois obligé de modérer son zèle pour les austérités. Elle avait des heures réglées pour le travail des mains, qu'elle employait ordinairement à carder ou filer de la laine pour habiller les pauvres. Son revenu était, à la lettre, leur patrimoine. Tous les jours on distribuait à sa porte des provisions à tous ceux qui se présentaient, dont le nombre s'élevait quelquefois jusqu'à neuf cents; et comme les plus infirmes ne pouvaient gravir le roc escarpé sur lequel est situé le château de Marbourg, elle fit bâtir au pied de ce rocher un hôpital pour les recevoir. Elle fonda d'autres hôpitaux et des maisons de travail, et faisait élever un grand nombre d'orphelins et d'enfants abandonnés. L'austérité de sa vie et surtout son humilité, portée à un point qui semblait peu compatible avec son rang, faisaient la censure du faste de la cour. Aussi son mari, mort à Otrante en 1227; au moment où il s'embarquait pour la croisade avec l'empereur Frédéric II, l'ayant laissée veuve avec trois enfants au berceau, une cabale violente se forma contre elle à la cour pour la priver de la régence, sous prétexte qu'elle aurait dissipé en aumônes tout le domaine de l'État. Henri Raspon, frère de Louis, fut nommé régent, et poussa la dureté jusqu'à chasser la princesse du château avec ses enfants, en lui refusant les choses les plus nécessaires, et défendant à toutes les personnes de la ville de les recevoir, sous peine d'encourir son indignation. Elle supporta ce mauvais traitement avec une

patience admirable, se rendit dans une église où elle fit chanter un *Te Deum* en actions de grâces de ce qu'elle avait été jugée digne de souffrir. Après avoir erré quelques jours sans pouvoir trouver d'asile convenable, elle se retira vers l'évêque de Bamberg, son oncle, qui lui donna une maison commode auprès de son palais. L'année suivante, le corps du landgrave Louis ayant été rapporté en Thuringe, lorsque la pompe funèbre passa à Bamberg, les principaux barons qui l'accompagnaient furent touchés de la vertu et des malheurs d'Elisabeth, et de la dureté de son beau-frère. Ils promirent à la pieuse veuve d'agir en sa faveur et de lui faire rendre justice, la régence lui appartenant de droit, suivant la coutume du pays. Mais elle renonça de bon cœur au gouvernement, et ne demanda que son douaire et la conservation des droits de son fils au landgraviat. Elle retourna donc à Marbourg, et quoique sa tranquillité y fût encore troublée par de nouvelles persécutions, elle y passa le reste de ses jours dans la pratique des vertus chrétiennes et religieuses. Elle y mourut à l'âge de vingt-quatre ans, le 19 novembre 1231, laissant un fils (Herman II, landgrave de Thuringe, mort sans postérité en 1241) et deux filles, dont l'aînée (Sophie) épousa, en 1239, Henri II, duc de Brabant; et l'autre (Gertrude), abbesse d'Aldenberg, ordre de Prémontré, mourut en 1297, et fut canonisée par le pape Clément VI. La vie de sainte Elisabeth, par Thierrri de Thuringe (que l'on croit être le même que Thierrri d'Apolda, biographe de saint Dominique), se trouve dans les *Lectiones antiquæ* de Canisius. Il faut y joindre un fragment publié par Lambecius, dans le tome 2 du Catalogue de la bibliothèque de Vienne. Le détail de ses vertus et de ses miracles a aussi été écrit par son confesseur (*roy.* CONRAD de Marburg). Dans nos temps modernes, M. le comte de Montalembert a publié une *histoire de sainte Elisabeth de Hongrie*, Paris, 1836. Elle a été canonisée en 1235, par le pape Grégoire IX, et l'Eglise célèbre sa fête le 19 novembre. Les femmes du tiers-ordre de St-François, érigé en ordre religieux longtemps après la mort de la sainte, l'ont choisie pour patronne, et on leur a quelquefois donné le nom de religieuses de Ste-Elisabeth.

C. M. P.

ELISABETH (STE), reine de Portugal, née en 1271, était fille de Pierre III d'Aragon, et de Constance, fille de Mainfroi, roi de Sicile. Dès son enfance elle préféra les pratiques de dévotion aux études, aux délassements convenables à son rang. A douze ans elle épousa Denis I^{er}, roi de Portugal (*voy.* DENIS). Ce fut plutôt un mariage de convenance qu'une union resserrée par les liens de l'amour. Le grand prince, à qui les Portugais décernèrent le titre de père de la patrie, laissa à sa femme la liberté de se livrer à son goût pour les mortifications. Les agiographes rap-

portent qu'elle jeûnait une grande partie de l'année, et qu'elle ne vivait que de pain et d'eau les vendredis et les samedis. Une conduite si étrangère aux usages du trône pensa lui être funeste. Elle avait, dit-on, un page favori, confident de ses plus secrètes pensées, et distributeur de ses aumônes. Un camarade de ce page, jaloux de la faveur dont il jouissait, le dénonça au roi comme ayant avec la princesse un commerce criminel. Le monarque irrité fait venir un chausfournier, et lui commande de jeter dans son four celui qu'il enverra lui demander si ses ordres sont exécutés. Le page accusé reçoit ensuite la fatale commission. Il obéit; mais, passant devant une église, il y entre, entend une messe, puis une seconde, puis se livre à la prière. Le temps s'écoule; le roi, impatient, envoie le délateur au chausfournier pour apprendre le succès de sa ruse. Le rustre, trompé, prend ce page et le jette dans le four. Ainsi périt l'accusateur au lieu de l'accusé. Elisabeth avait eu de Denis deux enfants: Alphonse, qui succéda à son père, et Constance, qui fut mariée à Ferdinand IV, roi de Castille. Alphonse ayant formé contre son père une conspiration, Elisabeth fut accusée de favoriser ses projets, et en conséquence exilée. Elle s'établit depuis médiatrice entre le père et le fils; mais son opposition constante aux vues grandes et libérales de Denis, et ses mœurs plus cénobitiques qui faisaient la satire continuelle de celles de la cour, ne permirent jamais qu'il régnât entre les deux époux une intime confiance. Après la mort de Denis, arrivée en 1325, Elisabeth prit l'habit du tiers-ordre de St-François, et se retira au monastère des Clarisses, qu'elle avait fait bâtir à Coïmbre. Elle y passa le reste de ses jours dans de continuelles mortifications, et mourut le 4 juillet 1336. Elle fut béatifiée par Léon X, en 1516, et canonisée par Urbain VIII, en 1625. Sa fête est célébrée le 8 juillet. Les agiographes de cette princesse sont nombreux, mais on doit les lire avec circonspection. On compte parmi les principaux, Pierre Perpigniani, Jean Carillo, Jacques Fuligati, Jean Antoine de Vera y Zuniga et François Freira, tous jésuites, à l'exception de Carillo.

D. L.

ELISABETH, fille de Wladislas Lokietek, roi de Pologne, épousa en 1319 Charobert, roi de Hongrie, dont elle eut trois fils: Louis, qui depuis fut roi de Hongrie et de Pologne; André, le malheureux époux de Jeanne, reine de Naples; et Étienne, duc de Dalmatie et de Slavonie. Elisabeth pensa périr par un événement que Dlugosz raconte de la manière suivante: « La princesse, dit cet historien, était assise à table, au château de Wizgrad sur le Danube, le 18 mai 1330, avec le roi son mari et les princes ses fils, Louis et André. Félicien, un des plus puissants magnats du royaume, lequel se trouvait dans la salle, tire un poignard, qu'il tenait caché sous ses vêtements,

« se jette sur la reine, à qui il coupa quatre doigts « de la main droite, avec laquelle elle cherchait à « garantir sa tête; le roi, en défendant son épouse, « fut blessé légèrement au bras gauche : de là « Félicien se précipite sur les deux jeunes princes; « leurs gouverneurs le désarment, et la garde étant « arrivée, il fut haché en pièces. » Voici, à ce que l'on raconte, la cause qui porta ce malheureux à cette action exécrable : « Le jeune prince Casimir, qui depuis monta sur le trône des Polonais, « se trouvait à la cour de Hongrie près de la reine « Elisabeth, sa sœur; il devint éperdument amoureux d'une jeune personne, nommée Claire, qui « était fille de Félicien et dame d'honneur de la « reine. Le prince tomba malade; il découvrit à la reine sa sœur les causes de sa maladie. Cette « princesse, qui aimait tendrement son frère, vint « avec Claire, sous prétexte d'apporter à Casimir « une boisson qu'elle lui avait préparée. Sortant « quelque temps après, elle pria Claire de rester « jusqu'à ce qu'elle-même rentrât. Se trouvant « seul avec Claire, Casimir lui découvrit sa passion; ses prières, ses larmes furent inutiles : « il lui fit violence. Quelques mois après, elle découvrit à son père la honte dont on venait de « couvrir sa famille. Ne pouvant se venger sur Casimir, qui était parti pour retourner en Pologne, Félicien résolut d'immoler la reine et ses « enfants à son ressentiment : il périt en voulant « exécuter ce dessein exécrable; son fils fut arrêté « et attaché à la queue d'un cheval indompté. La « garde, après avoir mis le père en pièces, se « précipita dans les appartements de la reine; on « arracha Claire du milieu des femmes : on lui « coupa le nez, les lèvres, les oreilles, et on « l'exposa en cet état au peuple. » Du temps d'Elisabeth, les Piastes, desquels elle descendait, cessèrent de régner en Pologne; elle eut une part très-active à ce grand événement. Casimir, son frère, n'ayant point d'enfants mâles, Elisabeth, qui avait beaucoup d'ascendant sur son esprit, lui représenta qu'il devait penser à se donner un successeur puissant par lui-même, tel que serait son neveu, fils d'Elisabeth, et qui, après la mort de son père, devait monter sur le trône des Hongrois; que les princes de Mazovie, de Cujavie et de Silésie, lesquels formaient en Pologne les branches collatérales de la maison des Piastes, étaient trop faibles pour pouvoir repousser les attaques des voisins puissants qui entouraient la Pologne, et pour contenir l'ambition des grands dans l'intérieur : elle flatta le prince; elle le fit inviter au congrès qui se tint à Wizgrad en 1338. Casimir goûta le projet de sa sœur; il le fit approuver par les états du royaume, et tout ce qui tenait à cette affaire importante ayant été enfin arrêté dans le congrès que les rois Casimir et Louis (qui avait succédé à Charles son père) tinrent en 1355 à Bude, Elisabeth, munie des pleins pouvoirs du roi son fils, se rendit à la diète convoquée à Zantoch, où, en présence de Casimir, elle reçut pour Louis

le serment de fidélité de la nation polonaise. Casimir étant mort en 1370, Louis nomma Elisabeth régente du royaume de Pologne. Cette princesse s'abandonna aux conseils perfides de ses flatteurs; les plaintes contre son administration se firent entendre si haut, elles devinrent si générales, que le roi son fils, en 1378, la rappela en Hongrie; pour la dédommager, il lui assigna de riches domaines dans la Dalmatie. Une année n'était pas encore écoulée, et Elisabeth avait réussi à faire changer les résolutions de Louis; elle revint en 1379 en Pologne, avec les mêmes pouvoirs qu'auparavant. « Cette princesse, dit Naruszewicz, avait déjà atteint sa quatre-vingtième année, et elle se livrait, à cet âge, à toutes les folies de la jeunesse. « On n'entendait au château de Cracovie que « chants, que jeux, que musique; les affaires « étaient abandonnées au caprice de ses favoris. Le « jour de St-Nicolas, ils s'éleva une dispute entre les « Hongrois de sa garde et quelques habitants de « Cracovie. Un gentilhomme polonais fut blessé; « ce fut comme un signal donné dans toute la « ville : on tombait sur les Hongrois partout où « on les rencontrait; on les égorgeait sans distinction d'âge ni de sexe; on les arrachait des maisons, des caves où ils allaient se cacher. On avait « annoncé à la princesse que deux de ses pages, « issus d'une des premières familles de Hongrie, « avaient eu le bonheur d'échapper à la fureur « des assassins, qu'ils s'étaient réfugiés en lieu « sûr; on les avait découverts, et le lendemain on « eut la cruauté de venir les égorger sous les fenêtres du château même. Ayant passé quelques « jours enfermée, pleurant et dévorée par les plus « vives inquiétudes, Elisabeth s'enfuit de Cracovie, déguisée et suivie d'un petit nombre de domestiques. Elle revint en Hongrie, où elle mourut au mois de décembre 1381. » On lui attribue la recette de la composition de l'eau aromatique de romarin, qui, de son nom, est encore appelée *Eau de la reine de Hongrie*. G—r.

ELISABETH WOODVILLE, reine d'Angleterre, était fille de sir Richard Woodville, créé depuis lord Rivers, et de Jacqueline de Luxembourg, duchesse douairière de Bedford. Elle fut, dans sa jeunesse, demoiselle d'honneur de Marguerite d'Anjou, femme d'Henri VI, et mariée à l'âge de seize ans, en premières noces, à sir John Gray de Groby, dont elle eut plusieurs enfants. Son mari, qui servait dans le parti de Lancastre, fut tué, en 1461, à la seconde bataille de St-Alban. Ses biens furent confisqués. Elisabeth, n'ayant dans cette triste conjoncture que la maison paternelle pour asile, se retira dans la terre de Grafton, que sir Richard possédait dans le Northamptonshire. Un jour qu'Edouard IV chassait dans les environs, en 1464, il vint rendre visite à la duchesse de Bedford. L'occasion parut favorable à Elisabeth pour demander au roi la restitution des biens de son mari, et pour le prier d'avoir pitié de ses enfants. Vivement ému de voir à ses pieds une si belle femme

en pleurs, Edouard la releva en l'assurant qu'il aurait égard à l'objet de sa sollicitation. La conversation de cette femme charmante acheva la conquête que ses attraits avaient commencée. La passion du roi s'accroissait à chaque moment. Il devint à son tour le suppliant d'Elisabeth, et lui fit entendre que, moyennant un tendre retour de sa part, il n'aurait rien à lui refuser ; mais les transports, les serments d'un roi, jeune, aimable, pressant, ne purent ébranler Elisabeth. Tant de résistance irrita les desirs d'Edouard, accoutumé à trouver un accès plus facile dans le cœur des femmes auxquelles il adressait ses hommages. Sa passion l'emporta jusqu'à offrir sa couronne et sa main à la personne qui par sa beauté et par sa vertu lui en paraissait le plus digne. Agréablement surprise de cette proposition, Elisabeth l'accepta avec des sentiments de respect et de reconnaissance qui achevèrent de gagner le cœur du monarque. Comme il voulait pourtant garder des ménagements avec la duchesse d'York, sa mère, il se décida, avant de terminer, à lui communiquer son dessein. Surprise d'une résolution aussi précipitée, la duchesse adressa à son fils les représentations les plus capables de l'en détourner. Il fut sourd à ses remontrances : vola à Grafton où le mariage fut célébré si secrètement, que les ordres donnés pour préparer le couronnement de la nouvelle reine, en divulguèrent seuls le secret. La surprise des grands et du peuple fut extrême de voir le roi marié avec une de ses sœurs, dans le temps qu'il faisait négocier, par Warwick, à la cour de France, son mariage avec la princesse de Savoie, et que ce mariage était déjà arrêté. A la surprise des grands succéda leur jalousie, de voir toutes les grâces et les faveurs accordées aux parents et aux amis de la reine ; mais ce mécontentement fut peu de chose en comparaison du dépit que conçut Warwick d'avoir été ainsi joué. Il revint en Angleterre la rage dans le cœur, et médita ses projets de vengeance qu'il parvint à exécuter en 1470. Edouard, poursuivi par cet homme devenu son ennemi implacable, fut contraint de quitter le royaume. Elisabeth, instruite de sa fuite, se retira dans l'asile de Westminster, où elle fut suivie d'un très-grand nombre de partisans de la maison d'York. Ce fut là qu'elle accoucha d'un prince auquel on donna le nom d'Edouard, et qui naquit héritier d'un grand royaume, tandis que son père le perdait. Après qu'Edouard fut remonté sur le trône, Elisabeth, qui n'avait rien perdu de son empire sur son cœur, continua à n'en profiter que pour assurer la fortune de sa famille. Cette conduite excita le mécontentement de la nation, qui lui reprochait d'ailleurs un luxe immodéré. Parmi les grands qui nourrissaient contre elle une haine invétérée, le duc de Clarence, frère du roi, ne prenait aucune peine pour dissimuler ses sentiments. Elisabeth, de son côté, manifestait pour lui une aversion qui fut encore augmentée lorsque dans les sanglants débats qui précipitèrent mo-

mentanément Edouard du trône, elle vit son père, et un de ses frères, entraînés à l'échafaud par le parti dans lequel Clarence s'était jeté. Les historiens prétendent, que, profitant de quelques broutileries, survenues entre les deux princes, elle s'unit au duc de Gloucester, autre frère du roi, pour faire prononcer la mort de Clarence. Edouard mourut en 1483. Elisabeth, qui, pendant la vie de son époux, avait profité de l'ascendant qu'elle avait sur son esprit, pour éloigner de la cour l'ancienne noblesse, et y placer des hommes qui lui devaient leur élévation, espérait par cette conduite et par son indulgence pour les fréquents écarts d'Edouard, conserver son crédit tant qu'il vivrait, et si elle lui survivait, s'assurer le gouvernement sous le nom de son fils, quand ce jeune prince monterait sur le trône ; mais, par une fatalité assez ordinaire aux projets les mieux combinés, ce furent toutes ses précautions qui causèrent sa ruine et celle de sa famille. Dès qu'Edouard eut les yeux fermés, les deux partis qui s'étaient formés à sa cour, et qu'il tâcha de réconcilier avant de mourir, oublièrent les protestations d'amitié qu'ils venaient de se prodiguer mutuellement, et chacun songea aux moyens de gagner l'avantage sur l'autre. La reine dépêcha un émissaire au comte de Rivers, son frère, qui était avec le jeune roi dans le pays de Galles, pour qu'il levât un corps de troupes afin d'escorter le prince jusqu'à Londres, et le protéger contre les desseins de leurs adversaires. L'opposition qu'elle trouva à l'exécution de cette mesure, et la crainte d'exciter une guerre civile, lui firent contremander les ordres qu'elle avait donnés. Ce premier faux pas de la reine excita la jalousie des grands et du duc de Gloucester, qui virent bien qu'Elisabeth avait voulu les exclure de l'administration, et gouverner de concert avec sa famille et ses créatures. Gloucester profita des dispositions où il vit l'ancienne noblesse, pour s'emparer de la personne d'Edouard V, et faire arrêter le comte Rivers, et d'autres partisans de la reine. Elisabeth ne fut pas plutôt instruite de ces événements, que se voyant privée du secours de son frère et de son fils, elle se réfugia une seconde fois dans l'asile de Westminster, avec son second fils, le duc d'York et ses cinq filles, espérant trouver dans ce refuge la même sûreté dont elle y avait joui autrefois contre les fureurs de la maison de Lancastre. Rotheram, archevêque d'York, alla la trouver, et chercha à la consoler dans son affliction extrême, en lui communiquant un message amical de lord Hastings, un des seigneurs du parti opposé. « Ce que vous me dites me présage quelque malheur, s'écria-t-elle, car Hastings est celui qui cherche à me faire périr moi et mes enfants. » Alors le prélat, voulant lui donner quelque espérance, lui dit qu'il n'y avait rien à craindre pour la personne du roi, puisque le duc d'York était hors de la puissance de ceux qu'elle regardait comme ses ennemis. Mais le duc de Gloucester ne tarda pas à annoncer qu'il emploierait

tous les moyens, même les plus violents, pour que le duc d'York fût réuni à son frère. Les deux archevêques allèrent donc pour persuader à Elisabeth d'envoyer son jeune fils à la cour. Elle résista longtemps à leurs représentations, à leurs prières, à leurs supplications, car elle regardait la vie du roi comme plus assurée, tant que son frère serait dans un asile qui lui semblait inviolable; mais, ne trouvant personne de son avis, et sachant que le conseil menaçait, en cas de refus, d'en venir à la force, elle fit amener son fils aux prélats, et, comme frappée d'un pressentiment funeste sur le sort qui attendait cet enfant, elle l'embrassa tendrement et l'arrosa de ses larmes, lui dit tristement adieu, et le remit entre les mains des deux prélats, avec les marques de la plus vive douleur. Elle ne revit plus ses deux fils. Le duc de Gloucester se fit proclamer roi, sous le nom de Richard III, et les fit déclarer bâtards; une mort violente mit fin à leurs jours ainsi qu'à ceux du comte de Rivers et de ses compagnons d'infortune. Elisabeth était encore dans son asile de Westminster, avec ses filles, déplorant ses infortunes, lorsque la mère du comte de Richemond lui envoya son médecin, pour lui confier le projet formé par quelques mécontents, d'élever le comte son fils sur le trône d'Angleterre, et lui dire surtout que toute l'espérance du succès consistait dans l'union des deux familles d'York et de Lancastre, par le mariage de la princesse Elisabeth, fille aînée de la reine, avec le comte de Richemond. La reine donna son consentement à tout, et ajouta qu'elle souhaitait que le comte s'engageât, par serment, d'épouser Elisabeth, ou Cécile sa sœur cadette, si l'aînée mourait avant le mariage. Le comte se conforma à cette demande, le jour de Noël 1483, dans la cathédrale de Rouen, et tous les Anglais présents lui jurèrent serment de fidélité. Richard, instruit de ce projet de mariage, chercha à le rompre. Il parvint à persuader à Elisabeth qu'il souhaitait vivre en bonne intelligence avec elle, reconnut qu'elle avait été traitée trop rigoureusement, lui promit de s'intéresser au sort des frères qui lui restaient, de prendre soin de ses filles, et de les marier suivant leur rang. Enfin il lui fit insinuer que son dessein était d'épouser la princesse Elisabeth, dans le cas où sa femme, dont la santé était languissante depuis la mort de son fils, viendrait à mourir. La reine, vaincue par toutes ces considérations, ennuyée de vivre dans son asile, qui était réellement une prison, et croyant que le complot du comte de Richemond était manqué par la mort du duc de Buckingham, son principal soutien, remit ses cinq filles à Richard. Sur sa demande, elle se prêta même à écrire à son frère pour l'engager à quitter le parti opposé à ce prince. Walpole dans son ouvrage sur Richard III, cherche à expliquer ces faiblesses en faisant considérer que probablement Richard prouva à Elisabeth qu'il n'avait pas assassiné ses deux fils et que la mort de son frère et de son fils du

premier lit, était l'ouvrage de Hastings. Il ajoute qu'un acte du Parlement ayant déclaré la nullité de son mariage avec Edouard IV, et par conséquent l'illégitimité des enfants qui en étaient issus, l'espoir de voir sa fille s'asseoir sur le trône du prince régnant, dut doublement séduire sa vanité. Cette défaillance d'un cœur féminin oubliant les plus sanglants outrages sous l'attrait de ces royales amorces a fourni à Shakespeare une de ses profondes scènes dans son drame de *Richard III*. Après la fin tragique de ce monarque, Elisabeth crut avoir des droits à la reconnaissance du comte de Richemont, dont elle avait la première favorisé les projets et qui, devenu roi sous le nom de Henri VII, avait, accomplissant son serment de Rouen, épousé sa fille aînée. Mais ce prince, qui avait la prétention de ne devoir ses droits au trône qu'à lui-même, la négligea. Quand Elisabeth vit son crédit absolument tombé à la cour, sa fille traitée durement, tous ses amis dédaignés, elle conçut la plus vive animosité contre Henri, et résolut de lui faire éprouver tout son ressentiment. Elle encouragea l'imposture de Simmel, qui voulut se faire passer pour le comte de Warwick, fils du duc de Clarence; quelques personnes même conjecturèrent qu'elle avait, avec d'autres partisans de la maison d'York, ourdi cette trame pour éprouver l'attachement de la nation à la famille d'Edouard IV. Les soupçons de Henri le portèrent à assembler un conseil composé de ses plus intimes confidents, pour les consulter sur la conduite à tenir envers sa belle-mère. Par suite de ces délibérations, Henri fit arrêter Elisabeth en 1486, confisqua tous ses biens, et l'enferma pour le reste de ses jours dans le convent de Barmondsey. Comme il ne voulait pas faire connaître au public la cause véritable d'un traitement si rigoureux, il fit courir le bruit que c'était en punition d'avoir, malgré la convention secrète de lui donner sa fille en mariage, livré cette princesse et ses sœurs à Richard III. Mais ce crime, si c'en était un, devait être oublié depuis longtemps. Aussi la nation resta-t-elle persuadée que le roi, ne voulant pas accuser formellement sa belle-mère de tremper dans une conspiration contre lui, cachait sa vengeance ou ses précautions sous l'apparence d'un grief ancien et connu. On ne fut que trop confirmé dans ce soupçon quand on vit Henri continuer à traiter cette reine infortunée avec la même rigueur jusqu'à sa mort, arrivée en 1488. Comme personne n'ignorait qu'elle avait été un des principaux instruments de l'élévation de Henri au trône, on le taxa de dureté et d'ingratitude, ce qui rend très-probable, dit Bacon, la supposition qu'il y avait quelque chose de plus contre elle, mais que le roi, par raison d'État, ne voulut pas publier. Peu de femmes ont offert un exemple plus frappant des vicissitudes de la fortune. Née dans un rang qui ne devait pas lui faire concevoir l'idée de monter sur le trône, elle ne s'y assit et ne jouit pendant assez longtemps de tous les avantages de la grandeur que pour éprouver

ensuite les revers les plus affreux. Enfin l'élévation de sa fille fut la cause des malheurs qui empoisonnèrent la fin de ses jours. Elle fut enterrée à Windsor, auprès du roi son époux. C'est à elle que l'on doit le complément de la fondation du collège de la reine à Oxford, commencé par Marguerite, femme d'Henri VI.

E—s.

ELISABETH D'ANGLETERRE, reine d'Angleterre, était fille d'Edouard IV et d'Elisabeth Woodville. Elle naquit au commencement de 1466, et fut dans son enfance promise à Charles VIII, alors dauphin. L'on a prétendu que le chagrin et le dépit de voir Louis XI manquer à la parole qu'il avait donnée à cet égard, hâtèrent la fin d'Edouard IV. Cette assertion est peu probable; mais il est plus certain qu'Edouard, pour se venger de Louis, avait le dessein de lui faire la guerre quand il fut surpris par la mort. Lorsque les grands, mécontents de Richard III, commencèrent à comploter sa ruine, et jetèrent les yeux sur Henri, comte de Richemont, pour l'élever au trône d'Angleterre, ils songèrent, pour corroborer les droits de ce dernier, à lui faire épouser Elisabeth, afin que cette union des deux familles de Lancastre et d'York étouffât tous les germes des guerres civiles. Elisabeth, reine douairière, alors renfermée avec ses filles dans l'asile de Westminster, accepta avec empressement les propositions qu'on lui fit pour Elisabeth. Plusieurs historiens ont avancé que Richard, instruit de ce qui se tramait, s'occupa d'empêcher ce mariage, jeta les yeux sur Elisabeth pour l'épouser; qu'en conséquence, après être parvenu à la faire sortir avec sa mère et ses sœurs de l'asile de Westminster, dès que la reine son épouse fut morte, en 1484, il lui offrit sa main, qu'elle réjeta avec horreur; enfin, que ne voulant pas, à cause des conjectures alors peu favorables pour lui, user de violence, mais croyant ne devoir pas lui laisser la liberté de se choisir un époux, il l'avait fait enfermer dans le château de Sheriff-Hulton, dans l'Yorkshire. Avant que Walpole, dans son *Règne de Richard III*, attaquât l'authenticité de ce récit, Tindal, dans ses *Remarques sur Rapin-Thoyras*, avait déjà fait observer que Buck, dans son *Histoire de Richard III*, cite une lettre originale écrite de la main d'Elisabeth, et adressée au comte de Norfolk. Elisabeth le prie de s'entremettre de son mariage avec le roi, dont elle parle dans les termes les plus passionnés; ajoute qu'elle est à lui de cœur et de pensée; finit par observer que la plus grande partie du mois de février est déjà passée, et témoigne la plus vive impatience de voir arriver le mois d'avril. Or, les médecins avaient déclaré que la reine, dont la santé était languissante, ne vivrait pas jusqu'au mois d'avril. Une chronique du temps rapporte qu'à la fête de Noël 1484, on fut choqué de voir la reine et sa fille vêtues toutes deux de robes royales. Toutes ces circonstances

et celles que nous avons rapportées à l'article précédent (*voy. ELISABETH WOODVILLE*) donnent peu de vraisemblance à cette opinion de Walpole que Richard, instruit du projet d'union entre Elisabeth et le comte de Richemont, n'aurait point cherché à le rompre par des espérances qu'il aurait données à la jeune princesse et à sa mère. Cette politique était parfaitement conforme au caractère astucieux du monarque, et il avait sans doute le plus grand intérêt à empêcher une alliance qui unissait contre lui les partisans des deux malheureux fils d'Edouard et ceux de la maison de Lancastre. Est-il croyable en outre que la jeune Elisabeth eût osé s'expliquer aussi ouvertement sur ses prétentions, dans une lettre adressée à l'un des confidents de Richard, si elle ne s'y fût crue autorisée dans une mesure plus ou moins grande? On comprend dès lors que craignant son dépit après l'avoir ainsi compromise aux yeux de son rival, et voyant commencer l'exécution des complots tramés contre lui, Richard ait pris la sage précaution de l'enfermer sous bonne garde au château de Sheriff-Hulton. A peine Henri se fut-il emparé du trône, que ne croyant pas à propos de laisser Elisabeth dans une province éloignée, il la fit prier de venir à Londres auprès de sa mère. Cependant, comme son dessein n'était pas d'appuyer ses droits au trône sur son mariage avec cette princesse, il ne l'épousa que le 18 janvier 1486, après s'être fait couronner. La joie que le peuple témoigna en cette occasion fut bien plus vive que celle qu'il avait manifestée à la première entrée de Henri dans Londres, ou à son couronnement. Cette marque de l'affection universelle pour la maison d'York blessa vivement Henri. Malgré la beauté et les qualités aimables d'Elisabeth, il se conduisit envers elle avec une froideur marquée, peut-être se rappela-t-il toujours la lettre au comte de Norfolk. Il différa deux ans entiers de la faire couronner, quoiqu'elle fût déjà accouchée d'un fils, et probablement il n'y eût jamais consenti, s'il n'eût cru porter du préjudice à ses intérêts en se refusant constamment à cette cérémonie, dont le délai prolongé causait un mécontentement général. Après avoir donné quatre enfants à son mari, qui ne cessait de la regarder comme une rivale dangereuse, Elisabeth, abreuvée de chagrins, mourut le 14 février 1502, en couche d'une fille nommée comme elle, qui ne lui survécut pas longtemps. Elle fut enterrée à Westminster, dans la magnifique chapelle que son époux avait fait construire.

E—s.

ELISABETH DE BOSNIE, reine régente de Hongrie, fille d'Etienne, roi de Bosnie, épousa Louis le Grand, roi de Hongrie et de Pologne. Déclarée régente du royaume et tutrice de Marie sa fille, après la mort de ce prince, en 1382, elle confia les rênes du gouvernement à Nicolas Garo, palatin de Hongrie. Ce ministre

impérieux réprima les grands, et occasionna une révolte : on prit les armes de toutes parts. Charles de Duraz, roi de Naples, profitant de ces désordres, usurpa la couronne de Hongrie, et fit jeter Elisabeth et sa fille dans une étroite prison. Mais le palatin Garo, qui regardait Charles de Duraz comme un tyran, le fit assassiner, et délivra aussitôt la reine et sa fille. Elisabeth, ayant voulu ensuite parcourir les diverses provinces du royaume avec son fidèle ministre, tomba entre les mains de Giornard, gouverneur de la Croatie, partisan de Charles de Duraz, qui, pour venger la mort de ce prince, fit tuer le palatin Garo, son meurtrier, et noyer Elisabeth, après l'avoir fait enfermer dans un sac, en 1386. Il se contenta de resserrer sa fille Marie dans une dure prison ; mais Sigismond, marquis de Brandebourg, auquel cette princesse avait été promise, vint la délivrer et l'épousa, après avoir fait périr son persécuteur par le dernier supplice. B—P.

ELISABETH, reine d'Angleterre, naquit le 7 septembre 1533, du roi Henri VIII, et de la fameuse Anne de Boulen, que ce tyran voluptueux avait épousée en secret, avant même d'avoir fait prononcer son divorce avec Catherine d'Aragon, et qu'il épousa publiquement le 20 mai 1533, dix-sept jours après le divorce prononcé, et trois mois et demi avant la naissance d'Elisabeth. Lorsqu'après avoir répudié sa première femme, Henri eut fait décapiter la seconde, pour en épouser une troisième, il déclara également illégitimes, également incapables de régner, et sa fille Marie, née du premier, et sa fille Elisabeth, née du second mariage. Le troisième lui donna un fils (Edouard VI) qui, en venant au monde, coûta la vie à sa mère (Jeanne Seymour). On vint dire au roi que la reine ou son enfant étaient dans un danger mortel et inévitable : « Sauvez le fruit, répondit brutalement le barbare » époux, on ne se donne point des enfants à son gré, et l'on trouve autant de femmes qu'on en veut. » En effet, il en trouva encore trois, Anne de Clèves, Catherine Howard et Catherine Parr. La première fut répudiée, la seconde décapitée, la troisième, tout près de l'être, dut son salut à une heureuse adresse qui suivit un heureux hasard : aucune de ces trois ne devint mère. Menacé d'une fin prochaine, l'époux homicide ne voulut cependant pas mourir père dénaturé. Il fit un testament pour régler la succession au trône ; révoqua la clause d'incapacité prononcée contre ses deux filles ; ne laissa point le parlement révoquer la clause d'illégitimité ; mais ordonna qu'Edouard, Marie, Elisabeth, régneraient successivement, à défaut de postérité du premier et de la seconde. Edouard, âgé alors de neuf ans, mourut à quinze, après une minorité remplie de troubles et de scènes sanglantes : la destinée de l'Angleterre reposa sur les deux têtes de Marie et d'Elisabeth. La fille de Catherine d'Aragon devait être catholique par conviction, et la fille d'Anne de Boulen protestante par calcul ;

il était clair que la lutte des deux religions allait décider des destins du peuple anglais ; que les monuments de l'histoire seraient aux ordres du parti vainqueur, et que le fanatisme triomphant resterait en possession de diffamer exclusivement le fanatisme qui aurait succombé : c'est une réflexion qu'il ne faut pas perdre de vue quand on veut suivre dans leur règne, et juger avec impartialité les deux filles de Henri VIII. Marie régna la première, et s'abandonna aux conseils de Gardiner, évêque catholique de Winchester, qu'elle tira de prison pour en faire son chancelier et son premier ministre. Elisabeth, formée par le docteur protestant Parker, à qui Anne de Boulen l'avait recommandée en mourant, laissa d'abord pénétrer son penchant pour la réforme. Déjà inquiétée sous le règne d'Edouard par l'ambitieux duc de Northumberland, elle le fut bien davantage sous celui de Marie, par l'ambitieux et fanatique Gardiner. Au milieu des sanglantes persécutions que ce dernier suscita contre les partisans de la réforme, il ne cessait de répéter à la reine que ce n'était pas seulement les membres du protestantisme qu'il fallait couper, mais sa tête qu'il fallait abattre, et que si l'on ne sacrifiait pas Elisabeth, le rétablissement de la vraie religion ne serait que momentané. On voulut impliquer la jeune princesse dans la conspiration de Wiat, et peut-être avait-elle donné lieu à quelque soupçon. Elle fut arrêtée et conduite à la Tour, le 11 mars 1554, âgée alors de vingt-un ans. Mais quoique Wiat et ses complices eussent placé sur elle leur principale espérance, ils déclarèrent sur l'échafaud qu'elle avait ignoré leur révolte. Elle-même, interrogée par le conseil, se défendit avec une présence d'esprit et une fermeté qui en imposèrent. Enfin, par une circonstance bizarre, elle eut pour protecteur décidé ce Philippe d'Espagne, que Marie avait choisi pour époux. Plus ambitieux encore que superstitieux, et encore plus ennemi de la France qu'ami de Rome, Philippe ne voulait pas, si les deux sœurs venaient à mourir sans enfants, que la jeune reine d'Ecosse, héritière du sceptre britannique, le réunît à celui du dauphin de France, son époux désigné. Elisabeth sortit de la Tour. On lui proposa d'épouser le duc de Savoie ; elle se garda bien de consentir à cet exil mal déguisé. Peut-être aurait elle été plus tentée de répondre aux empressements d'un seigneur anglais (Courtenay, comte de Devonshire), dont la royale origine était encore embellie par tous les dons de la nature, et que la reine Marie avait recherché en vain avant de prendre Philippe II pour époux. Elisabeth repoussa cette séduction, soit qu'elle craignît d'irriter une trop puissante rivale, soit que déjà elle ne voulût pas dépendre, même quand elle avait besoin d'être protégée. Quoi qu'il en soit, n'ayant pu ni la perdre, ni l'éloigner, ses ennemis l'humilièrent. Le parlement, aussi servile pour Marie qu'il l'avait été pour son père, et qu'il devait l'être pour sa sœur, avait ouvert sa première session en déclarant valide et

indissoluble le mariage de Catherine d'Arragon, nul et illégal le divorce de Henri. Alors Anne de Boulen n'avait plus été qu'une concubine. Elisabeth reçut ordre de céder le pas à des parentes éloignées du feu roi, attendu que, quoique du sang royal, elle n'était pas née en légitime mariage. Bientôt on la confina dans le château de Woodstock, où elle fut étroitement gardée, tandis que le comte de Devonshire était traité de même dans le château de Fotheringhay. A tant de vexations et d'outrages, Elisabeth opposa une fierté muette et une résignation courageuse. Rendue encore à la liberté par la protection de Philippe, elle s'imposa une vie retirée, dans une campagne dont l'accès n'était ouvert qu'à un très-petit nombre d'amis. Dans sa retraite, comme dans ses donjons, elle employa utilement les jours de son infortune et les loisirs de sa solitude, tantôt à se pénétrer de cet esprit de prudence, de réserve et de discrétion dont elle avait tant besoin, tantôt à cultiver les fruits et à augmenter les trésors de sa première éducation. Histoire, philosophie, politique, éloquence, poésie, musique, rien ne fut étranger à ses études et à ses succès, de tout ce qui peut orner l'esprit, fortifier le caractère, animer ou embellir la vie publique et privée. Outre l'anglais, elle écrivait parfaitement le grec, le latin, le français, l'italien; et des autres langues de l'Europe, aucune ne lui resta entièrement inconnue. Elle porta tout cela sur le trône, en 1558, et elle y portait en même temps un extérieur majestueux et agréable, des yeux vifs et brillants, un teint d'une blancheur éclatante, enfin, malgré quelques imperfections, que l'œil, a-t-on dit, n'avait pas le temps de saisir, un ensemble de beauté répandu sur toute sa personne, et dont elle n'était pas médiocrement vaine : nous verrons cette vanité produire de grands et de terribles effets; ainsi, l'historien et le biographe doivent également la remarquer. Ce fut le 17 novembre 1558, qu'expira la reine Marie. Le parlement était en séance. Les communes s'occupaient d'un bill portant « défense de rien imprimer sans la permission du roi Philippe et de la reine Marie, expédiée sous le grand sceau d'Angleterre : premier exemple, dit le *Journal parlementaire*, d'une restriction mise à « la liberté de la presse. » La discussion fut interrompue par un message des pairs, qui requérait la chambre des communes tout entière de se rendre à leur barre. C'était pour y apprendre la mort de la reine Marie, et pour concourir avec la chambre haute à proclamer la reine Elisabeth. Pas une voix ne s'éleva dans tout ce parlement catholique pour contester ce qui avait été réglé par le testament de Henri VIII. Le nouveau règne fut annoncé; le parlement se trouva dissous; le bill inquisitorial disparut avec les communes qui l'agitaient, et avec le prince inquisiteur dont la royauté précaire venait de s'évanouir. L'avènement d'Elisabeth excita une joie universelle dans tout le royaume. Les malheureux protestants, dont le

sang ruisselait sur les échafauds; les catholiques sages et humains, qui gémissaient de voir leur religion dénaturée par la fureur et souillée par le meurtre; les Anglais, jaloux de leur liberté, que tourmentait la seule idée de voir un trône britannique partagé par un prince espagnol; et cette classe de grands dont l'ambition espère toujours dans un changement de pouvoir, et cette portion de peuple que son inconstance rend amie de toute nouveauté, accueillirent avec des transports et des acclamations universels leur nouvelle reine, qui, de son côté, ne parla de ses sujets, ou à ses sujets, qu'avec un langage d'amour. Sa marche de Hatfield à Londres fut une marche triomphale. Elle entra en souveraine toute-puissante dans cette même tour où elle avait été détenue prisonnière et accusée. Avec la solennité dont elle devait marquer tous ses discours, et avec l'importance qu'elle savait attacher à sa personne, elle remercia publiquement l'Être suprême de l'avoir « sauvée, « comme Daniel, de la fosse aux lions. » N'ayant plus rien à craindre des instruments subalternes de la vexation qu'elle avait essuyée, elle affecta pour eux une clémence facile, et professa un oubli absolu de toutes les injures. Etablie dans son palais, elle s'occupa aussitôt et des affaires de l'intérieur et de celles du dehors. La première qui devait l'occuper, la grande affaire de son règne, était celle de la religion nationale. L'Angleterre allait-elle rester catholique ou redevenir protestante? telle était la question sur laquelle il fallait se prononcer sans perdre de temps. L'évêque Gardiner avait précédé Marie dans le tombeau; le cardinal Pole y était entré avec elle : c'étaient les moyens de crainte et les moyens de persuasion qui manquaient à la fois au catholicisme; car l'évêque chancelier s'était fait redouter même par ceux de sa croyance, et le cardinal légat s'était fait révéler et chérir même des protestants. Il y avait bien un évêque Bonner plus cruellement superstitieux que Gardiner; et l'archevêque d'York, à qui les sceaux avaient été remis, possédait plusieurs des qualités du cardinal Pole : mais le premier n'était que haïssable, et aucun mélange de vénération ne venait tempérer et, pour ainsi dire, sanctifier la terreur qu'il inspirait; le second avait le mérite réel de pratiquer la vertu, mais n'avait pas l'heureux don de la faire aimer. Elisabeth ne paraissait rien moins que décidée. Depuis sa première jeunesse, où elle avait manifesté du penchant pour la réforme, elle s'était repliée sur elle-même, et, soit incertitude, soit artifice, avait étendu sur ses sentiments secrets le voile d'un doute impénétrable. On l'avait vue suivre publiquement le culte pratiqué par Marie. A en croire Sanders, appelée par sa sœur mourante, elle lui avait promis deux choses : l'une de payer ce que Marie avait emprunté à ses sujets pour les guerres de Philippe; l'autre, de ne jamais laisser renverser la religion catholique qui venait d'être rétablie. Entre Sanders, qui assure ce fait, et Burnet qui le nie, on cherchera vain

l'impartialité d'un côté ou de l'autre; mais c'est une chose incontestable qu'Elisabeth laissa dans le conseil privé treize membres que sa sœur y avait appelés, tous appuis zélés du catholicisme, et n'y introduisit que huit protestants. Ce qui est plus décisif et non moins certain, c'est qu'immédiatement après la mort de Marie, Elisabeth écrivit au chevalier Carne, ambassadeur d'Angleterre à Rome, et lui ordonna de notifier son avènement au pape. Assis sur le trône pontifical, le cardinal Pole eût sauvé pour jamais la religion catholique en Angleterre : Paul IV la perdit sans retour. Avec une hauteur aussi révoltante que ses prétentions étaient insensées, il osa répondre à l'ambassadeur d'Elisabeth, qu'il la trouvait bien hardie de s'être déclarée, de sa seule autorité, souveraine de l'Angleterre, qui était un fief du Saint-Siège; que sa naissance d'ailleurs l'écartait du trône, tant que les sentences rendues par Clément VII et Paul III, contre le mariage d'Anne de Boulen, ne seraient pas révoquées : que si Elisabeth voulait lui demander grâce et se soumettre à ce qu'il lui plairait d'ordonner, les trésors de sa miséricorde paternelle ne resteraient pas fermés à de telles supplications; mais que jusque là il n'avait rien à entendre d'elle ni de ses ambassadeurs. En blâmant ici le pontife avec toute la sévérité que méritent un tel oubli de ses devoirs et un tel abus de son ministère; il est cependant juste d'observer que les divers potentats européens ont trop souvent reproché à la cour de Rome des attentats dont ils étaient plus responsables qu'elle. Ainsi, dans la circonstance présente, la France, qui voulait que sa jeune dauphine fût reine d'Angleterre ainsi que d'Ecosse, qui même lui en faisait prendre le titre, pressait ardemment Paul IV d'excommunier avec solennité la fille d'Anne de Boulen, de la déclarer illégitime et incapable de régner : au gré de cette puissance, le pontife était encore trop modéré, puisqu'il différait. L'Espagne, d'un autre côté, adressait au Saint-Siège des demandes d'un genre bien opposé. Philippe, veuf de Marie, voulait devenir l'époux d'Elisabeth, et avec non moins d'ardeur il sollicitait du pape une dispense pour se marier avec sa belle-sœur, et la reconnaissance de son titre de reine, pour que par elle et avec elle il régnât sur l'Angleterre comme sur l'Espagne. Le pontife savait que le monarque espagnol avait adressé ses vœux directement à la reine, et s'abusait jusqu'à croire possible qu'Elisabeth achetât sa couronne et un mari au prix d'un acte de soumission à l'autorité sacerdotale du siège de Rome. Mais comment pouvait-on espérer qu'en épousant son beau-frère, elle voulût elle-même consacrer le mariage de Catherine d'Arragon, annuler celui de sa propre mère, et n'être reine que par la création d'un pape et la protection d'un mari? Elle remercia Philippe de son appui généreux dans les temps passés, lui proposa pour l'avenir les nœuds d'une bonne et solide amitié, mais éluda ses poursuites amoureuses. Quant au pape, « il veut tout perdre, dit-elle,

« pour me faire gagner beaucoup » et elle n'hésita plus. Son ambassadeur reçut l'ordre de quitter Rome. Elle choisit parmi les protestants de son conseil, pour garde des sceaux, Nicolas Bacon, jurisconsulte aussi distingué que son fils devait être grand philosophe, mais l'un des agents de Henri VIII, et enrichi par lui des dépouilles de l'Eglise; pour secrétaire d'Etat, Guillaume Cécil, avide des mêmes dépouilles; homme dont tous les partis ont dû reconnaître les grands talents, mais dont l'esprit de parti seul a pu défendre les principes; prêt à jouer tous les rôles et à parler tous les langages; protestant persécuteur sous Henri et sous Edouard, catholique superstitieux sous Marie; créature de Sommerset et confident de Dudley; serviteur de Pole, après avoir été l'instrument de Cranmer; revenu à son premier symbole dès qu'il pénétra que ce serait celui d'Elisabeth, et fidèle à elle seule, parce qu'il la vit, seule, fixer la fortune. Le premier soin dont elle le chargea fut de diriger les élections pour le nouveau parlement qu'elle avait convoqué. Sans en attendre la réunion, et en vertu de sa seule prérogative, qu'elle était aussi disposée à étendre, qu'on l'était peu à la restreindre, elle ordonna de tels changements dans les formes extérieures du culte, que tous les évêques catholiques, moins un seul, refusèrent d'officier à son sacre. Un seul lui suffisait. On a imprimé qu'au milieu même de cette solennité (15 janvier 1539) immédiatement après avoir reçu l'onction sainte, Elisabeth dit à ses filles d'honneur qui lui présentaient le manteau royal : « Ne m'approchez pas; cette huile puante vous ferait mal au cœur. » Des auteurs catholiques et protestants ont publié à l'envi cette anecdote, les uns croyant, par ce blasphème, rendre la reine odieuse, les autres voulant, par ce *bon mot*, rendre la cérémonie méprisable. Les écrivains sages des deux communions se sont accordés à reléguer cette anecdote parmi les fables imprimées. En retournant de l'abbaye de Westminster à son palais, la reine, moins surprise qu'elle ne le parut, fut arrêtée tout à coup par un enfant, qui, sous le personnage allégorique de la Vérité, descendit à elle du haut d'un arc de triomphe, et lui présenta une Bible. Elle prit le livre dans ses mains, le pressa sur son cœur, comme pour s'en pénétrer. Elisabeth savait qu'à une page de ce livre était l'onction sainte donnée au roi Saül par le grand-prêtre Samuel : comment se serait-elle laissée aller à blasphémer publiquement et le livre qu'elle allait poser sur son cœur, et la consécration du diadème qui venait d'être placé sur son front? Ceux qui ont tant aimé à l'en accuser, avaient un reproche plus vrai et plus grave à lui faire, celui d'avoir voulu être sacrée par un évêque catholique, suivant le rit romain, et d'avoir juré au pied des autels le maintien de cette même religion dont elle méditait le renversement, et que, dans dix jours, elle allait mettre en pièces avec une inconcevable rapidité. Le 25 janvier 1539, s'ouvrit le parlement destiné à opérer cette grande

révolution. Le 9 février, les deux chambres déclarèrent Elisabeth *reine de droit divin*, et *légitimement issue du sang royal*. Le 18, la chambre haute déclara la reine *gouvernante suprême de l'Eglise ainsi que de l'Etat*. Le 22 mars, cette déclaration eut l'assentiment des communes; et la révolution fut faite. On annula toutes les lois religieuses de Marie; on rétablit toutes celles de Henri VIII et d'Edouard VI. Un *serment de suprématie spirituelle de la couronne* fut imposé à quiconque avait le moindre rapport avec le gouvernement, mais, avant tout, aux évêques et au clergé; et pour fonder son Eglise, pour faire exécuter ses décisions, la reine fut autorisée à former cette cour arbitraire de haute commission, que devait si cruellement expier le plus vertueux de ses successeurs. Que la chambre des communes, entièrement renouvelée depuis le dernier parlement, votât de pareilles lois, elle n'était pas du moins en contradiction avec elle-même; mais que, dans la chambre haute, qui n'avait pas changé, deux pairs laïques seuls eussent joint leurs protestations à celles du banc épiscopal, et que tous les autres eussent voté par acclamation sous Elisabeth, précisément le contraire de ce qu'ils avaient voté de même sous Marie, c'était un excès d'impudence que, même aujourd'hui, l'on a encore peine à concevoir. Tous les évêques, à l'exception d'un seul, refusèrent le serment, et aimèrent mieux sacrifier leur fortune qu'abandonner leur foi. Sur neuf mille trois cent quatre-vingt-six ecclésiastiques du second ordre, il n'y eut que cent quatre-vingt curés et quatre-vingt-quinze bénéficiers qui suivirent l'exemple des évêques. Elisabeth n'était pas encore persécutrice; elle se contenta de destituer les réfractaires, en témoignant même son estime à plusieurs d'entre eux. Elle récompensa et mit à profit la docilité des autres. La séparation d'avec Rome se trouva consommée. A travers toutes ces lois qu'accompagnait une grande libéralité de subsides, ceux qui décrétaient les unes et accordaient les autres, honteux de l'instabilité qu'entraînaient toutes ces successions collatérales de la couronne, songèrent qu'ils étaient encore menacés d'une nouvelle métamorphose, si la reine catholique d'Ecosse restait héritière présomptive de la reine protestante d'Angleterre. Une grande députation des communes vint demander à Elisabeth de se donner à elle-même un appui consolateur et à l'empire britannique des héritiers directs. Elle répondit: « que depuis longtemps elle eût joui des honneurs du mariage, si les instances des plus puissants monarques eussent pu ébranler ses résolutions; mais qu'elle était persuadée que Dieu l'avait mise dans ce monde pour s'y occuper de lui seul et de sa gloire divine; qu'elle ne voulait pas que les soins terrestres de l'hymen la détournassent de sa céleste mission, et que quand le fardeau de l'administration publique d'un royaume venait de s'y joindre, il serait trop inconsidéré d'y ajouter encore les embarras domestiques du mariage. » « Ou plutôt, » reprit-elle en montrant l'an-

neau d'or mis à son doigt le jour de son couronnement, « je suis déjà mariée : « l'Etat est mon « époux, les Anglais sont mes enfants : voici mon « anneau nuptial, et je suis surprise que vous « l'ayez si tôt oublié. Au moins, poursuivit-elle, « je vous sais gré de n'avoir pas été jusqu'à me « nommer un époux; une telle proposition eût « été trop indigne et de moi, en qui réside la ma- « jesté d'une souveraineté absolue, et de vous, « trop sages pour oublier que vous êtes nés mes « sujets. Au surplus, si de nouvelles inspirations « de la divine Providence me portent jamais à « changer ma vie en y associant celle d'un autre, « comptez sur un choix dont la république n'aura « rien à craindre. Si je persiste, reposez-vous sur « cette Providence du soin de diriger mes conseils « et les vôtres, et de me donner un successeur plus « précieux pour vous peut-être qu'un fils qui, né « de moi, pourrait après tout dégénérer comme « tant d'autres. Jusqu'à présent, tout ce que je « désire pour ma mémoire et pour ma gloire, c'est « qu'on inscrive sur mon tombeau : *Ici repose Eli- « sabeth, qui vécut et mourut reine et vierge.* » Nous avons cru devoir citer au moins une partie de ce discours, rapporté tout entier par Camden, parce qu'il est caractéristique. Après quelques actes de réhabilitation accordés par la reine à des familles dont les auteurs avaient été condamnés soit par son père, soit par son frère ou sa sœur, Elisabeth mit fin à la première session de son premier parlement (mai 1559). En six mois elle avait établi la légitimité de son titre, l'état de sa mère, la religion de son père, l'indépendance de son sceptre et celle de sa personne. Elle avait terminé par une paix honorable la guerre dans laquelle Philippe II avait engagé l'Angleterre contre la France. Pour jouir d'une sécurité complète, il ne lui restait plus qu'une seule inquiétude à écarter; mais celle-là était vive: elle tenait au voisinage de l'Ecosse, à la naissance et à la religion de sa reine, à l'union de cette jeune princesse avec le dauphin de France, à l'ambition et à la puissance des Guise, dont Marie Stuart était la nièce, et dont sa mère, régente d'Ecosse, était la sœur. L'Ecosse avait bien été comprise dans la paix faite avec la France; mais malgré le traité et malgré les plaintes de Throckmorton, ambassadeur d'Elisabeth, le dauphin et la dauphine continuaient d'obéir à l'ordre du roi leur père, en écartelant dans leur écusson les armes d'Angleterre. Henri II mourut (10 juillet 1559); François II et Marie Stuart s'intitulèrent roi et reine de France, d'Ecosse, d'Angleterre et d'Irlande; ils firent passer des troupes françaises dans le second de ces quatre royaumes, avec le but de réprimer et d'abattre le parti presbytérien. La *Congrégation de Jésus* (nom que s'était donné à elle-même cette ligue de fanatiques) rugit à l'idée d'être vaincue par la *Congrégation de Satan*, la *prostituée de Babylone* et l'*antechrist de Rome*: elle envoya des ambassadeurs à Elisabeth, *gouvernante de l'Eglise sous le Christ*, et lui demanda des soldats à opposer

aux armes françaises. Elisabeth hésita, dit-on, par économie : Cécil la détermina, et cette fois il eut raison. Sans les titres imprudents qu'on avait fait arborer par Marie, la reine d'Angleterre n'eût eu rien à dire en voyant la reine d'Ecosse employer une force légitime pour dompter des sujets rebelles ; mais dans la circonstance actuelle, une armée française ne pouvait pas entrer dans Edimbourg sans menacer Londres. Une fois résolue d'agir, Elisabeth voulut que son action fût prompte et efficace : elle conclut une alliance avec la Congrégation d'Ecosse ; envoya une armée de terre rejoindre celle des presbytériens, soutint l'une et l'autre par une puissante flotte, enferma les Français dans Leith, les força de capituler, et les fit sur-le-champ transporter en France sur ses vaisseaux. Deux traités passés, l'un entre les commissaires d'Angleterre et de France, l'autre entre Elisabeth et la Congrégation, stipulèrent que le roi et la reine de France quitteraient les armes et les titres de souverains d'Angleterre ; qu'un Ecossais seul pourrait occuper des places en Ecosse ; que sur vingt-quatre personnes présentées par les Etats, Marie en choisirait sept, les Etats cinq, et que cette commission de douze serait chargée de toute l'administration pendant l'absence de Marie ; que la reine d'Ecosse ne pourrait faire ni la paix ni la guerre sans le consentement des Etats, et que ceux-ci seraient convoqués de droit, immédiatement après la ratification du traité. Rassurée désormais contre un danger qu'elle avait reporté à sa rivale, chérie en Angleterre, puissante en Ecosse, redoutée en France, admirée de l'Europe, Elisabeth vit se renouveler de toutes parts les demandes pour obtenir sa main. Philippe II n'y prétendait plus ; il s'était uni avec une sœur du roi de France. Mais le roi de Suède, le duc de Holstein, oncle du roi de Danemarck, l'archiduc Charles, second fils de l'empereur Ferdinand, Casimir, fils de l'électeur palatin, le comte d'Arran, héritier présomptif de la couronne d'Ecosse après Marie, et recommandé par la Congrégation, se mirent sur les rangs. Quelques seigneurs anglais, même de simples gentilhommes, enhardis par l'illustration de leur origine ou de leurs talents, par le charme de leur esprit ou de leur beauté, le comte d'Arundel, lord Robert Dudley, le chevalier Pickering ne craignirent pas d'aspirer à partager le trône et le lit de leur souveraine. Elisabeth distribua entre ces rivaux, selon ce qui convenait à chacun d'eux, et des signes de reconnaissance qui attestaient les jouissances de sa vanité, et des refus qui ne pouvaient blesser la leur, tant ils étaient accompagnés de regrets ou d'indulgence, de grâce ou de bonté. Mais si un mari pouvait faire craindre un maître, un favori n'était qu'un esclave de plus : le cours des favoris commença, et le trône de la virginité devint le siège de la galanterie. Le premier aspirant préféré fut Robert Dudley que nous venons de nommer : il était le plus jeune des fils de ce duc de Northumberland qui, après la mort d'Edouard VI,

avait voulu exclure du trône les deux filles de Henri VIII, pour y faire asseoir sa propre belle-fille, la malheureuse Jeanne Grey. Par une de ces bizarreries du sort, Dudley qui, après le supplice de son père, avait été rétabli dans les honneurs de sa famille par la reine Marie, avait été aussi enfermé par elle dans la Tour de Londres en même temps que la princesse Elisabeth, et leur première connaissance datait de ce séjour. Rien n'est plus singulier que de voir Camden, dans la même page, vanter « la rare clémence de la reine comblant « d'honneurs celui dont le père avait voulu la perdre, » puis ne pouvoir s'expliquer la *brûlante faveur* de cette même reine pour ce même favori, que par une attraction nécessairement attachée à des fers qu'on a portés en commun, ou par l'influence secrète des astres sur deux êtres nés le même jour, à la même heure, sous la même constellation. Ce qu'il y avait de fâcheux et ce qui est prouvé par le témoignage unanime de tous les historiens, même de Hume, si partial pour Elisabeth, c'est que ce favori, dans un des plus beaux corps sortis des mains de la nature, recelait, avec une profonde ineptie, tous les vices les plus bas et les plus odieux. Tel était l'homme que choisissait la reine d'Angleterre pour premier objet de son affection, à qui elle avait donné l'ordre de la Jarretière dès la première année de son règne, qu'elle devait bientôt créer comte de Leicester, et qu'en attendant elle faisait son principal ministre. A la vérité elle eut soin qu'il ne disposât que des grâces, et que Bacon et Cécil gardassent le département des affaires. Nous touchons à un événement aussi heureux pour Elisabeth qu'imprévu pour tout le monde, qui vint tout à coup la rendre maîtresse absolue de sa destinée : à partir de cette époque, il ne tenait qu'à elle d'augmenter de jour en jour, surtout de conserver sans trouble et sans tache son bonheur et sa gloire. François II et Marie Stuart refusaient de ratifier le traité d'Edimbourg, par la raison que dès le lendemain de sa conclusion préliminaire, la Congrégation, à laquelle on avait promis un parlement, avait cru pouvoir le convoquer elle-même sans l'intervention de sa souveraine. Ce parlement avait proscriit d'emblée la religion catholique, et, entre autres lois pénales, infligé pour une messe dite ou entendue, la confiscation de tous les biens, et une peine corporelle au choix des juges ; pour deux messes, le bannissement à perpétuité, et pour trois la mort. En France, la conjuration d'Amboise, à laquelle Elisabeth n'était point étrangère, et où l'on ne s'était proposé rien moins que l'arrestation des princes lorrains et du roi lui-même, avait échoué. Tous les ressentiments et toutes les forces des deux gouvernements réunis menaçaient donc les rebelles d'Ecosse et leur protectrice, lorsque François II mourut tout à coup le 4 décembre 1560, après dix-sept mois de règne et 18 ans de vie. Marie Stuart, voyant ses liens avec la France rompus, et n'ayant plus d'ordres à

recevoir que d'elle-même, fit disparaître de son écusson les armes d'Angleterre, et, prête à retourner en Écosse, crut pouvoir demander passage à travers les États de sa cousine germaine Élisabeth. Elle essuya un refus. Ce n'était plus une rivale de puissance que craignait Élisabeth ; c'était une rivale de beauté, et sa coquetterie était encore plus haineuse que son ambition. Élisabeth osa bien plus qu'interdire l'entrée de ses États à la reine d'Écosse : elle sema la mer de vaisseaux pour intercepter celui qui allait rendre cette princesse à ses sujets, et lorsqu'à la faveur d'un brouillard épais, Marie eut abordé dans son royaume, Élisabeth sut l'y environner aussitôt de pièges et de trahisons, dont sa rivale devait tôt ou tard être la victime, il y eut cependant une réconciliation apparente entre les deux cousines. Pendant quelque temps Élisabeth travailla lentement à ourdir la trame qui devait envelopper ses voisins de tant de troubles et de calamités. Alors son habileté mieux dirigée faisait fleurir et briller son royaume par la culture, la navigation, le commerce, l'économie dans les finances, l'abondance dans les magasins, la discipline dans les armées, la création de chantiers, la construction de vaisseaux. Elle méritait d'être appelée la restauratrice de la marine anglaise, la souveraine des mers du nord ; et ces titres, cette souveraineté qui devait un jour s'étendre si loin, compensaient pour les Anglais de ce siècle plus que des torts, plus que des vices : l'orgueil satisfait leur faisait supporter même la liberté blessée. Catherine Grey, sœur de l'infortunée Jeanne, avait épousé secrètement Seymour, comte de Hartford, fils du duc de Sommerset, qui avait été protecteur pendant la minorité d'Édouard VI. Elle devint grosse, et sans autre crime que son mariage et sa grossesse, uniquement parce qu'elle perpétuait une race qui pouvait, un jour, avoir un droit éventuel à la couronne, Élisabeth fit enfermer à la tour la comtesse enceinte. Son mari, alors en France, revint déclarer son mariage et réclamer sa femme : il fut jeté dans la même prison qu'elle, et la reine fit juger par son archevêque de Cantorbéry que l'union était illicite, l'enfant qui allait naître illégitime, ses père et mère dignes de punition. La voie de l'appel leur était ouverte : Élisabeth interdit l'appel. Un jurisconsulte aussi courageux que savant, Jean Halles, prouva la légitimité du mariage, l'état de l'enfant, le droit des époux : Élisabeth fit emprisonner le patron ainsi que les clients. Il y avait défense de laisser les deux époux communiquer ensemble : ils achetèrent de leurs gardes la liberté de se voir ; la comtesse devint encore mère ; Élisabeth, pour ce nouveau délit, fit condamner le comte par sa chambre étoilée à une amende de 15,000 livres sterling, cassa les officiers de la tour, et prit cette fois des mesures si justes que, pendant neuf années, ces malheureux époux eurent le tourment de se sentir enfermés l'un près de l'autre, sans pouvoir même espérer de se voir. Alors la comtesse

succomba sous le poids de sa douleur. Près d'expirer, elle envoya demander à la reine la liberté de ses enfants et de leur père, quand elle ne pourrait plus en jouir, et elle mourut sans savoir qu'elle l'avait obtenue. Hume appelle tout cela une *sévérité excessive* ; il ne manquait plus que d'appeler du nom de clémence la vie laissée au père et aux enfants. Et cependant il y eut un parlement cette année, et aucun de ses membres n'imagina de demander compte, ni au garde des sceaux ni au secrétaire d'État, de ces emprisonnements arbitraires, de cette grande charte violée, de cette justice intervertie, de cette persécution meurtrière ! Le parlement, au contraire, devint persécuteur lui-même, en étendant le serment de la suprématie spirituelle de la reine ; en statuant que celui qui refuserait deux fois de le prêter serait coupable de trahison. Un subside fut accordé à la reine, qui en avait grand besoin, parce qu'ennemie en tout lieu de la religion catholique, elle s'était confédérée avec les calvinistes de France, leur avait envoyé de l'argent avec des troupes, et s'était fait livrer le Havre pour lui tenir lieu de Calais, enlevé à sa sœur. Enfin le parlement la pressa de nouveau on de se marier, ou de régler qui lui succéderait sur le trône. Revenir sur un point aussi délicat, quand elle s'en était expliquée aussi nettement, lui parut une offense. Son humeur éclata : elle accusa la trop grande jeunesse d'une partie des députés, dit qu'elle était bien sûre que parmi eux les graves personnages ne la soupçonneraient pas d'oublier un si grand intérêt, et exprima le *désir que les jeunes têtes prissent exemple de leurs anciens*. Instruite cependant que les communes étaient blessées de cette réponse, elle leur en fit une plus douce, mais toujours évasive, lorsqu'à la clôture de la session, l'orateur de la chambre lui dit emphatiquement : « que parmi « les grands législateurs on avait compté jusqu'ici « trois femmes : la reine Palestina, qui, avant le « déluge, avait réglé tout ce qui était relatif à la « guerre ; la reine Cérès, qui avait établi des « peines pour réprimer les malfaiteurs ; et la « reine Marie, femme de Bathilaus, mère du roi « Stilicus, dont les lois avaient eu pour objet la « conservation des hommes bons et vertueux. Éli- « sabeth était la quatrième femme, qu'on joint « drait désormais aux trois autres. Ces trois autres « avaient été mariées ; il fallait donc que la qua- « trième le fût aussi. » La pétition de la chambre avait donné de beaucoup meilleures raisons que son orateur. La reine n'en voulut écouter aucune, et le parlement fut prorogé pendant quatre années. Les événements se pressèrent dans cet intervalle. Le Havre, qu'Élisabeth prétendait garder pour le roi de France contre les Guise, fut repris par le roi de France et les Guise. Calais fut définitivement perdu pour l'Angleterre. La paix se fit entre les deux puissances, à des conditions moins honorables qu'Élisabeth n'était accoutumée à les obtenir, et, pour comble de disgrâce, les troupes qu'elle

avait envoyées aux calvinistes français rapportèrent avec elles une peste qui, dans Londres seul, enleva 20,000 citoyens en moins d'une année. Cependant l'Écosse demandait aussi à sa reine de se marier. Bonne et facile, entourée de traîtres et de persécuteurs, Marie Stuart sentait plus que personne combien, dans son périlleux veuvage, elle avait besoin d'un guide et d'un défenseur au dedans et au dehors. Ses oncles lorrains négocièrent pour elle plusieurs mariages dans les premières maisons souveraines de l'Europe : Élisabeth les fit tous échouer. Elle alla jusqu'à faire espérer sa main à cet archiduc Charles à qui elle l'avait refusée, et à qui elle ne voulait pas la donner, dans la crainte qu'il ne demandât celle de Marie. Elle exprima fortement le désir que la reine d'Écosse, puisqu'elle voulait se marier, s'unît du moins à un Anglais, pour faire de son hymen le lien des deux royaumes. Elle lui proposa son favori pour époux, lui promit, à ce prix, de la reconnaître pour son héritière, et eut l'air de ne créer Dudley comte de Leicester que pour ce grand hymen. Comme elle trompait tout le monde, Leicester se crut délaissé, accusa Cécil et Bacon d'avoir voulu l'éloigner, et leur en fit de vives querelles. La reine d'Écosse crut devoir se soumettre à la nécessité, et accepta la proposition. Alors Élisabeth rassura Leicester, dont elle n'avait jamais songé à se séparer, et ne voulut plus le donner à Marie dès que celle-ci eut consenti à le prendre. Marie écrivit des plaintes amères, reçut des réponses hautaines, envoya un ambassadeur à Londres pour voir s'il n'était donc pas un moyen possible d'établir un rapprochement durable entre les deux souveraines. Melvil, c'était le nom de cet ambassadeur, découvrit bientôt qu'autant Marie Stuart était sincère dans son désir d'une paix amicale, autant la fille de Henri VIII était fausse et perfide dans toutes ses démonstrations d'amitié pour sa rivale, qu'elle détestait encore plus comme femme que comme reine. On peut voir et dans les Mémoires de Melvil lui-même, et dans l'Histoire de Hume, à quel point Élisabeth, pendant le cours de cette négociation, trahit le secret de ses petitesse, de sa vanité, de son envie; comme elle épuisa les recherches de la parure, les costumes des différentes nations, tous les artifices des coquettes vulgaires, pour faire impression sur l'ambassadeur; et à l'idée du triomphe qu'anticipait son orgueil se joignait sûrement l'arrière pensée de rendre ce ministre infidèle aux intérêts de sa souveraine. Melvil revint à Edimbourg avec ses tristes découvertes. Le vœu général des Écos-sais indiqua pour époux à Marie un Stuart, lord Darnley, fils de ce comte de Lénnox que les commotions politiques avaient porté en Angleterre, et qui, allié à la couronne de ce dernier royaume, en était après Marie le plus prochain héritier. La reine d'Écosse se rendit au vœu de ses sujets, et contracta ce mariage qui devait lui être si funeste. Tout le temps qu'il s'était traité, Élisabeth l'avait encouragé : elle voulut le rompre, dès qu'elle le

vit près de se conclure; elle s'emporta et s'oublia quand elle le vit conclure. Elle s'en prit à la mère et à un frère du lord Darnley, qui étaient restés à Londres; les fit enfermer à la Tour; confisqua tous les biens qu'avait en Angleterre la maison de Lénnox; excita une insurrection parmi les grands d'Écosse; leur mit les armes à la main contre leur souveraine; les désavoua quand ils furent vaincus; leur promit en secret sa protection, s'ils voulaient déclarer publiquement qu'elle n'avait point trempé dans leurs complots; les chassa de sa présence, comme des scélérats, dès qu'ils lui eurent accordé cette déclaration : et ses panégyristes ont dit, et les échos ont répété : *la Magnanime Élisabeth!* Marie Stuart eut un fils. Ce n'est pas ici le lieu de dire au milieu de quelles horreurs naquit cet enfant. Un ambassadeur écos-sais vint en porter la nouvelle à Élisabeth. L'audience finie, restée seule au milieu de ses femmes, la tête appuyée sur sa main, et avec l'accent d'une douleur menaçante, elle s'écria : « La reine d'Écosse est mère, et moi je suis un arbre stérile ! » Quel secret obstacle empêchait donc la reine d'Angleterre de devenir ce qu'elle regrettrait tant de ne pas être? Son parlement, enfin rassemblé après six prorogations, lui renouela ses instances à cet égard; et, cette fois, la demande était commune aux deux chambres. L'une et l'autre ne retentissaient que des mots de *mariage* et de *succession*. On y accusait ouvertement la reine de ne compter pour rien le bonheur de son pays, et la destinée de tout ce qui devait lui survivre. On faisait avec effroi l'énumération de ceux qui se porteraient pour ses héritiers, si elle mourait sans en avoir désigné un. Les ministres, et notamment Cécil étaient traités de conseillers pernicieux. Le duc de Norfolk, le comte de Pembroke, le favori lui-même, qui voulait encore plus qu'il n'avait, osèrent dire que si la reine refusait encore de prendre un époux, le parlement devait lui nommer un successeur. Une promesse équivoque, apportée par les ministres, en réponse aux pétitions des chambres, ne satisfit point. Paul Wentworth (nom destiné à figurer dans les annales parlementaires), ne craignit pas de prononcer que la reine, en s'obstinant à ne pas régler sa succession, avait tout à la fois provoqué la colère du ciel et aliéné les cœurs du peuple. Une délibération commune fut annoncée entre des commissaires des deux chambres. Élisabeth leur envoya une demande expresse de s'occuper plus longtemps de cet objet. Wentworth mit en délibération : « Si des ordres ou des défenses envoyés par la reine, n'étaient pas une infraction des libertés et privilèges de la chambre ? » question qui n'en serait plus une aujourd'hui, et qui alors donna lieu à quinze heures de débats. L'orateur des communes, mandé par la reine, leur apporta le lendemain un nouvel ordre positif, qui commandait le silence. Il ne fut pas plus obéi que le premier. Enfin, la fière Élisabeth, qui entendait la voix de la nation s'unir de toutes

parts à celle de ses représentants, sentit qu'il fallait parler un autre langage que celui du pouvoir absolu. Elle fit annoncer par l'orateur qu'elle révoquait ses deux ordres; mais qu'elle désirait que la chambre n'insistât pas sur cette question pour le moment. Cet acte de condescendance produisit un effet magique, celui que produit presque toujours la puissance qui cède à la raison. Il ne fut plus question dans la chambre que de félicitations mutuelles et d'actions de grâces pour la reine. On vota un subside bien plus fort que celui qu'elle avait demandé. Elle en remit une partie, ne voulant pas être vaincue en générosité, et disant qu'elle aimait mieux voir cet argent dans la bourse de ses sujets que dans la sienne. Cependant, pour prévenir le retour d'un nouveau conflit, elle vint en personne au parlement, non pas le proroger, mais le dissoudre, et avec des expressions d'aigreur, qui témoignèrent trop la peine quelle avait eue à se vaincre. Pendant cinq ans, depuis 1566 jusqu'en 1571, elle n'assembla plus de parlement. De cette période sortirent en Écosse les événements extraordinaires qui devaient mettre Marie au pouvoir d'Élisabeth, et les rendre peut-être aussi coupables l'une que l'autre. Nous renvoyons à l'article de MARIE STUART les détails de sa conduite et de sa destinée dans l'intérieur de son royaume; ses affreux malheurs et ses fautes énormes; l'horreur de ses tourments et le crime, sinon de sa vengeance, au moins de sa faiblesse. Alors nous aurons à montrer le don de sa main, de son cœur, et de sa couronne, payé par la plus basse et la plus noire ingratitude; son vieux serviteur de confiance, poignardé à ses pieds, en présence et par ordre de son époux, quand elle était grosse de plusieurs mois; cet époux meurtrier, meurtri à son tour par un ambitieux, qui, dans l'excès de son audace, enlève, subjugue, épouse et déshonore la veuve du roi qu'il vient d'assassiner; des nobles qui, soit comme provocateurs, soit comme instruments du crime, ont, par un manifeste signé d'eux tous, commandé ou servi cet hymen coupable, et qui prennent les armes pour le punir; la clameur des peuples, excitée par celle des factieux; le couple dénoncé, ne sachant plus où arrêter ses pas ni où reposer sa tête; l'infâme Bothwel, l'oppresseur et le corrupteur de sa souveraine, obligé de fuir pour jamais sur le continent, et sa misérable victime, femme profanée, reine avilie, veuve sacrilège, mère dévouillée, traînée en criminelle sur les routes, abdiquant sa couronne dans un donjon, abandonnant son pouvoir et son enfant à un frère naturel, ennemi envenimé de l'un et de l'autre, secourue et délivrée pendant quelques instants, mais ne comptant encore quelques défenseurs autour d'elle que pour les voir dispersés sans retour, et réduite enfin à n'espérer de refuge que dans les États de son envieuse rivale et de sa perfide ennemie. A cette dernière circonstance se rattache le fil historique que nous avons à suivre aujourd'hui. Dès qu'Élisabeth avait su Marie emprisonnée dans un châ-

teau d'Écosse, par ses propres sujets, elle s'était portée pour arbitre entre la royale captive et les rebelles confédérés. Comme femme, elle avait témoigné, peut-être senti, quelque compassion pour une rivale si humiliée qu'elle ne pouvait plus être enviée. Comme reine, et s'adressant à des factieux qu'elle prétendait pousser ou retenir à son gré, elle leur avait fait dire par son ambassadeur Throcmorton : « Qu'apparemment ils ne se proposent pas de réformer, et encore moins de punir l'administration de leur souveraine; que la prière et les remontrances étaient la seule défense permise contre les actes injustes de l'autorité suprême, et que si elles n'étaient pas écoutées, il ne restait plus à des sujets fidèles qu'à implorer le Tout-Puissant, qui change comme il lui plaît le cœur des rois : » doctrine commode pour le despotisme d'Élisabeth, et qui, jusqu'à cette dernière époque, n'avait jamais été nécessaire à l'administration juste, sage et tolérante de sa rivale. Mais ce droit de juger Marie, qu'Élisabeth refusait aux sujets de cette princesse, elle se l'arrogeait à elle-même. Pendant le peu d'instants où la reine d'Écosse avait rompu ses fers, révoqué son abdication, et rassemblé encore une armée, Élisabeth, pour qui l'incertitude des événements venait de renaître, s'était encore offerte à son amie pour médiatrice; elle voulut être juge, dès qu'elle sut Marie fugitive sur le territoire anglais. Dans le conseil secret qu'elle se hâta de tenir, sa profonde sensibilité fut bientôt obligée de céder à la politique plus profonde encore de Cécil. Il fut arrêté que cette même Providence, qui ne permettait aux Écossais que l'humilité des prières pour se défendre des injustices de leur reine, permettait à Élisabeth la violation de l'hospitalité, tous les abus de la force, tous les mensonges de l'hypocrisie, pour ensevelir dans une prison perpétuelle son égale, sa parente, sa sœur, son amie, à qui elle ne pouvait reprocher aucune offense, et qui n'était pas sa justiciable. Marie vit accourir autour d'elle une foule d'espions titrés, qui, sous prétexte de lui rendre des hommages et des soins, la gardaient à vue, suivaient ses pas, notaient ses discours, interrogeaient ses regards et jusqu'à son maintien. On commença bientôt à la transférer de lieu en lieu, parce qu'il fallait encore déguiser sa prison, et que les ombrages attachés à la tyrannie faisaient toujours craindre que dans le séjour actuel il n'y eût des moyens d'évasion pour la victime. Carlisle était une cité trop populeuse, Bolton un château trop écarté; le Cumberland était trop voisin des Écossais, l'Yorkshire trop rempli de catholiques : partout la reine d'Écosse séduisait trop par les charmes de sa personne et de son caractère, intéressait trop par ses malheurs, persuadait trop son innocence. Elle avait demandé à voir la reine d'Angleterre; Élisabeth exprimait le même désir, mais, pour l'honneur de toutes deux, voulait que Marie, avant cette entrevue, fût purgée de cette accusation calomnieuse que lui intentaient les rebel-

les, d'avoir trempé dans le meurtre de son époux, avant d'en épouser le meurtrier. La reine d'Écosse répliqua qu'elle soumettait volontiers sa cause à l'arbitrage de sa bonne sœur. Cette bonne sœur prit acte de cette soumission pour établir un procès contradictoire, et manda les accusateurs de Marie, à la tête desquels était le régent d'Écosse, ce comte de Murray, frère naturel de la reine, le plus invétéré, le plus ingrat et le moins scrupuleux de ses ennemis. Marie, qui n'avait souscrit qu'à un arbitrage compatible avec sa dignité, se récria contre l'idée de la traduire pêle-mêle avec des sujets rebelles, devant le tribunal d'une puissance étrangère. On lui répondit que ce n'était pas à elle, mais à eux qu'on allait demander des comptes, et que la reine d'Angleterre voulait non l'accusation, mais la justification de son amie. Trompée par cette explication, Marie nomma des commissaires pour conférer avec ceux d'Élisabeth. Le régent d'Écosse vint d'Édimbourg avec d'autres commissaires de l'enfant royal, dont il s'était fait le tuteur et dont Marie était la mère. Les délégués d'Élisabeth prirent le maintien de juges, et les autres plaident devant eux. Dans les premières séances la cause de Marie triompha tellement, qu'Élisabeth fut aussi embarrassée de la justification de sa bonne sœur, qu'elle s'en était montrée avide. Le régent d'Écosse dit aux commissaires anglais, hors de séance et sous le secret, qu'il ne lui serait pas impossible de produire les plus fortes preuves contre la reine sa sœur, s'il pouvait être sûr qu'une fois convaincue elle serait punie, et qu'on n'aurait jamais rien à craindre de ses ressentiments. Aussitôt les conférences furent transférées d'York à Westminster. Élisabeth, qui ne s'était pas cru permis de recevoir la reine d'Écosse tant que le procès était pendant, eut, sans le moindre scrupule, une longue conférence avec le comte de Murray. Elle cassa sa première commission, en créa une nouvelle où son favori et tous ses ministres furent joints aux trois membres de l'ancienne. Là, Murray accusa positivement la reine d'Écosse d'avoir été complice de son amant Bothwell, dans la destruction du roi son époux ; et pour le prouver, il produisit ces lettres, ces poésies plutôt licencieuses qu'amoureuses, sans signature, sans dates, sans adresses, mais prétendues écrites de la main de la reine, et prétendues prises sur un domestique de Bothwell ; objet de controverse depuis plus de deux siècles, et que nous tâcherons d'apprécier à leur juste valeur dans l'article directement consacré à Marie Stuart. Il suffit de dire ici qu'à la première nouvelle de cette accusation, Marie, après avoir récusé la seconde commission d'Élisabeth, requit : 1° la communication immédiate de toutes les pièces qui venaient d'être produites contre elle ; 2° la faculté de venir se défendre elle-même devant Sa Majesté anglaise, son conseil, sa cour et tous les ministres étrangers. 3° enfin, la détention de tous ses accusateurs, pour qu'ils pussent lui être confrontés, et notamment de Murray, qu'elle

pouvait convaincre d'avoir été le premier artisan de la mort du roi. « Ces demandes sont justes, » dit le duc de Norfolk, qui avait été président de la commission d'York ; et Sussex, Arundel, le grand amiral Clinton, le comte de Leicester lui-même furent de son avis. « Tant que Norfolk vivra, » dit Élisabeth avec colère, « la reine d'Écosse ne manquera pas d'avocats. » Par réflexion cependant elle avoua qu'elle aussi trouvait ces demandes justes, et promit d'y penser. Pen de jours après, le 16 janvier 1569, au lieu d'accorder ce qui était juste pour tous, elle proposa ce qui était le meilleur, disait-elle, pour sa bonne sœur ; non pas un jugement, mais un accommodement : « Sa bonne sœur devait haïr la conduite des Écossais, qui, de leur côté, n'aimaient pas son gouvernement. Ne valait-il pas mieux pour elle déposer sur la tête de son fils une couronne qui la fatiguait, et passer en Angleterre des jours tranquilles, libre des soins et à l'abri des orages d'une telle royauté ? » Marie répondit : « Plutôt mourir ; mes dernières paroles seront celles d'une reine d'Écosse ; » et elle redemanda communication des lettres supposées qu'on lui imputait, liberté de se défendre publiquement et de confondre ses calomniateurs face à face. Pour toute réponse, Élisabeth renvoya Murray gouverner l'Écosse ; lui prêta 5,000 livres sterling pour son voyage, outre des présents dont la valeur resta ignorée ; le laissa emporter les originaux de ces fameuses lettres, dont on n'a plus connu que des copies, et dont on ignore aujourd'hui jusqu'à la langue primitive ; arrêta en Angleterre le duc de Chatellerauld, qui voulait ôter la régence à Murray ; commit enfin le comte de Salop à la garde de la reine d'Écosse, et la fit transférer au château de Tutbury, dans l'intérieur du comté de Stafford. Il y a là sans doute plusieurs circonstances qu'ont omises Hume et Robertson ; mais il n'y en a pas une qui ne soit incontestable. Ce qui a encore été omis, c'est que, malgré tous les genres de rivalités qui pouvaient pervertir son jugement, Élisabeth était loin de croire à la vérité de ces lettres et de ces poésies « tant controversées » (Camden l'assure positivement) (1) ; c'est qu'avant le départ de Murray et de ses adhérents, la reine d'Angleterre leur fit déclarer officiellement par Cécil, « que ce qu'ils avaient produit ne suffisait par pour que Sa Majesté prit une opinion désavantageuse de sa bonne sœur ; » c'est qu'Élisabeth elle-même écrivit à Marie pour la consoler, pour l'assurer qu'elle ne doutait point de son innocence. » Et Marie n'en restait pas moins prisonnière ! et en lui faisant espérer un meilleur sort dans l'avenir, Élisabeth l'exhortait, pour le présent, « à supporter avec patience une détention qui, en cas d'événement, la rapprochait de ce trône d'Angleterre dont elle devait hériter un jour ! » *dérision atroce*, il faut

(1) Epistolis vero et carminibus... Elisabetha vix fidem adhibuit, licet muliebris æmulatio, quæ illum sexum transversissimum agit, intercesserit. (CAMDEN, pag. 144, ed. Lugd.)

bien le dire avec le plus vertueux des historiens (4), mais qui nous avertit d'être au moins méfiants là où tant de haine n'a pas pu rendre Elisabeth crédule. Une telle injustice était de celles qui, une fois commises, condamnent à en commettre beaucoup d'autres. Il devait en résulter des soupçons chimériques et des peines injustes, des conspirations réelles et des condamnations justes peut-être, mais toujours odieuses quand le délit a été provoqué par l'autorité qui le punit. Le duc de Norfolk, le plus grand seigneur et l'homme le plus accompli de l'Angleterre, avait été en effet touché des malheurs, du courage et de la beauté de Marie Stuart. Le perfide comte de Murray, qui s'en était aperçu, et qui, pour retourner dans son pays, avait à traverser les vastes domaines du duc et de ses puissants amis, lui avait suggéré l'idée de prétendre à la main de la reine d'Écosse, après la dissolution du funeste mariage qu'elle avait contracté avec Bothwell. Norfolk était veuf, et son âge se rapportait à celui de Marie; l'un avait une fille qui pouvait être destinée au jeune prince dont l'autre était mère. Ce double mariage devait rendre à Marie son trône et son fils; à l'Écosse, sa tranquillité et la garantie de sa nouvelle Église, puisque Norfolk était protestant; aux deux royaumes, le moyen de fonder une alliance durable entre Elisabeth, dont le consentement était regardé comme nécessaire, et Marie, qui désirait depuis si longtemps cette bonne intelligence avec sa cousine. Norfolk fut aisément persuadé. Les amis de la reine et ceux du duc applaudirent; même parmi les amis d'Elisabeth, les plus intimes entrèrent avec chaleur dans un projet si propre à finir de si fâcheuses divisions. Ce fut le comte de Leicester qui écrivit à la reine d'Écosse pour l'exhorter à cette union, pour lui en proposer les articles, et l'on peut croire que les intérêts d'Elisabeth n'y étaient pas lésés. Marie consentit avec dignité, et signa une espèce de contrat. Elle écrivit à ses agents d'Écosse, comme Norfolk et ses amis à leurs vassaux anglais, qu'on se gardât d'inquiéter Murray dans sa marche et dans son retour. A peine fut-il arrivé dans Edimbourg, qu'il dépêcha un courrier à Elisabeth pour lui révéler comme un complot ce qui devait lui être proposé comme une conciliation. Le duc de Norfolk fut mis à la Tour. Trois autres pairs furent prisonniers dans leurs maisons. Les comtes de Northumberland et de Westmoreland, coururent lever dans le nord une armée de vingt mille hommes. Ces deux derniers étaient catholiques: ils publièrent, dans leur manifeste, le désir d'obtenir, avec la liberté de leurs amis, celle de leur religion; ils avaient ouvert une correspondance avec ce fameux duc d'Albe, le gouverneur et le fléau des Pays-Bas, en avaient reçu des promesses, mais n'eurent pas le temps de voir arriver les secours. Vaincus sans combattre, ils se sauvèrent en Écosse, d'où West-

moreland put gagner la Flandre. Northumberland livré à Murray, le fut par lui à Elisabeth, qui le réserva pour un grand exemple. Plus de huit cents personnes périrent par la main du bourreau. La procédure prouva que Norfolk s'était toujours opposé à toute ligue avec des étrangers, et du fond de sa prison avait envoyé à ses vassaux l'ordre de se battre pour sa souveraine contre ses amis. Elisabeth lui accorda sa liberté, en exigeant de lui sa parole de rompre avec la reine d'Écosse. Norfolk promit, fut entraîné par son penchant, espéra d'autant plus pouvoir rétablir Marie sur son trône, que Murray avait péri par un assassinat. Il crut enfin la promesse par laquelle il s'était lié à l'infortunée Marie, plus sacrée que celle qui lui avait été imposée par l'impérieuse Elisabeth, et cette fois il admit la nécessité d'être aidé par des étrangers, non à ébranler le trône d'Angleterre, mais à relever celui d'Écosse. L'ardente vigilance et l'habile espionnage de Cécil devenu lord Burleigh, découvrirent les nouveaux projets de Norfolk. Un de ses domestiques livra ses papiers. Accusé de haute trahison par ordre de la reine, il fut condamné, exécuté et pleuré de toute l'Angleterre, à commencer par ses juges, dont le président sanglotta en lui prononçant sa sentence. Deux amis qui avaient voulu le délivrer, périrent comme lui. Northumberland, qui attendait encore la mort, la reçut dans York. Entre la sentence de Norfolk et son exécution, le glaive était resté quatre mois suspendu sur sa tête. Elisabeth voulait paraître livrée à de violents combats, avant de frapper une tête si chérie et si respectée. Elle se fit arracher l'ordre de mort par des remontrances de son conseil, des adresses de ses communes, des sermons de ses prédicateurs. Alors elle tenait son quatrième parlement. Le troisième n'avait duré que deux mois, quoique ayant à délibérer sur de graves circonstances. Le pape Pie V, après d'inutiles essais pour gagner Elisabeth, avait fulminé successivement contre elle, et sa bulle d'excommunication et celle de déchéance qui déliait ses sujets du serment de fidélité. Un enthousiaste, nommé Felton, avait osé afficher ces bulles aux portes du palais, et maître de rester inconnu, avait intrépidement provoqué et subi le supplice qui l'attendait. Elisabeth sans doute eût été plus fondée à s'indigner de ces actes de la cour de Rome, si, de son côté, elle n'eût pas, à sa manière, délié les Écossais, et tant d'autres, de leurs serments de fidélité envers leurs souverains; mais enfin, munie d'armes plus efficaces que les foudres du Vatican, elle voulut que son parlement de 1571 leur donnât encore plus de force, et elle eut pleine satisfaction. Ce qu'il y eut de crimes, de trahison créées dans cette session, peut à peine se concevoir. Ce fut trahison non plus seulement de convertir, mais d'être converti à la foi catholique; trahison d'appeler la reine *hérétique* ou *infidèle*; trahison de dire que le choix de son successeur ne pouvait pas être déterminé par un acte du parlement. Enfin, la peine de confisca-

(4) Gaillard, *Rivalité de la France et de l'Angleterre*, t. 9, p. 106.

tion, jointe à une prison perpétuelle, fut portée contre quiconque aurait écrit deux fois, même sans le publier : « que personne pût succéder à la « reine, autre que la *postérité naturelle*, issue de « son corps. » Cette extravagance de désigner exclusivement pour héritière possible de la reine, une postérité qu'elle n'avait pas, cette affectation de dire *postérité naturelle*, en écartant le mot *légitime*, réclamé par plusieurs voix, fit croire dans toute l'Angleterre que le favori avait en réserve quelque enfant qu'il voulait porter sur le trône, comme *issu* de la reine, si elle venait à mourir ; mais ces mêmes communes, si dociles sur ce point aux volontés d'Elisabeth, lui parurent insolentes quand elles voulurent prendre l'initiative sur des questions ecclésiastiques. Un de leurs membres, Strickland, pour avoir proposé une réforme de la liturgie, fut mandé par le conseil et reçut ordre de s'absenter du parlement. Il fut réclamé par sa chambre. Un Carleton, un chevalier Arnold, un Yelverton, noms qui doivent être conservés, posèrent les grands principes « qu'un membre de la « chambre des communes n'était plus un homme « privé ; que la représentation nationale, à laquelle « il appartenait, ne devait pas le laisser arracher « de son sein ; qu'il n'y avait pas un seul objet « d'intérêt public qui ne pût être pris en considé- « ration par une chambre où résidait une telle « plénitude de pouvoir, que tout jusqu'au droit à la « couronne était déterminé par elle, et qu'oser le « nier était un crime de haute trahison (Elisabeth « était battue ici par ses propres armes) ; qu'enfin « la reine ne pouvant faire des lois à elle seule, ne « pouvait, par la même raison, les annuler à elle « seule ; » et la conclusion de ces principes était que la chambre devait envoyer chercher son membre absent. En vain les ministres voulurent défendre ce coup d'autorité. En vain il se trouva un de leurs agents assez servile pour aller chercher dans les temps anciens sous Henri IV, un évêque, sous Henri V l'orateur même des communes, emprisonnés pour des opinions trop hardies ; les ministres craignirent de laisser prendre les voix, rompirent la séance, et Strickland reparut le lendemain. La reine, d'autant plus impérieuse qu'elle avait cédé une fois, fit signifier sévèrement à la chambre des communes, la défense expresse de se mêler des affaires ecclésiastiques ; et le subsidie accordé, vint dissoudre le parlement. Celui qu'elle convoqua l'année suivante (1572) ne tarda pas à la satisfaire. Nous l'avons vu demander le supplice du duc de Norfolk. Il ne s'en tint pas là. Un comité pour les affaires de la reine d'Ecosse, fut composé de quarante-six membres des communes, et de cinq pairs, dont deux ecclésiastiques. Le 28 mai, les deux chambres représentèrent : « que non- « seulement la justice, mais l'honneur et la sûreté « de la reine voulaient qu'on procédât criminelle- « ment, et sans le moindre délai, contre la reine « d'Ecosse, coupable de trahison au dernier de- « gré. » Elisabeth approuva, remercia, mais, pour

des raisons à elle connues, décida qu'il valait mieux différer, sans y renoncer, l'ouverture de ce procès, et néanmoins pressa la conclusion d'autres bills précurseurs de cette grande iniquité. Le parlement en passa deux. L'un déclara coupable de trahison quiconque entreprendrait de délivrer une personne emprisonnée par ordre de S. M., ou de s'emparer d'une maison royale. L'autre statuait que si Marie, dite reine d'Ecosse, offensait la loi d'Angleterre, il serait procédé contre elle dans les formes reçues contre la femme d'un pair du royaume. Elisabeth sanctionna le premier de ces bills, qui lui suffisait, ajourna le second, dont elle n'avait pas besoin, et prorogea le parlement, qu'elle ne devait plus rassembler que dans trois ans. Elle était devenue despote si absolue, qu'à partir de cette époque, Camden fait à peine mention des simulacres de parlement qui se montrèrent. « Il semblait (a dit naïvement un autre his- « torien), que cette héroïque personne voulût « montrer à ses sujets qu'elle n'avait pas besoin « d'eux pour les gouverner. » Cependant elle ne cessait d'exciter des troubles dans cette malheureuse Ecosse, dont elle détenait la malheureuse reine. Le comte de Lénox, régent après Murray, avait été assassiné comme lui. Le comte de Marr, successeur de Lénox, ami de sa patrie et de la liberté, ayant vainement cherché à contenir les partis l'un par l'autre, et à conserver l'indépendance du trône écossais pour quiconque devait s'y asseoir, était mort de chagrin de voir le bouleversement de son pays. Elisabeth était parvenue à le faire remplacer par le comte de Morton, complice de Bothwell, dans l'assassinat du feu roi, et qui était destiné à expier son crime par le dernier supplice. Un brave guerrier, Kirkaldie, restait fidèle à Marie et tenait encore pour elle le château d'Edimbourg. Elisabeth le fit assiéger par des troupes anglaises, le réduisit à se rendre, et le fit livrer à une populace furieuse, qui le traîna sur l'échafaud. Lidington, son second, qui, de persécuteur de Marie, était devenu son défenseur, se tua lui-même, et pendant que les meurtres se perpétuaient en Ecosse, les échafauds en Angleterre, la guerre civile et religieuse en Irlande, Philippe II et le duc d'Albe inondaient du sang des protestants les provinces espagnoles et flamandes ; Catherine de Médicis et Charles IX enfantaient la résolution d'égorger, dans une seule nuit, tous les protestants de France. Pour les attirer dans le piège que sa mère leur avait préparé, Charles IX affecta de rechercher l'alliance d'une reine protestante, et il porta la dissimulation jusqu'à faire demander la main d'Elisabeth pour son frère, le duc d'Alençon. Non moins fausse et non moins perfide que Charles, mais bien plus astucieuse et plus hypocrite, Elisabeth parut écouter cette proposition, et dans le même temps elle fournit des secours d'hommes et d'argent aux protestants français proscrits et soulevés contre leur prince, par le massacre de leurs frères. L'horreur que cette affreuse journée

de la St-Barthélemy excita en Angleterre, est exprimée avec force dans le rapport que l'ambassadeur de France fit bientôt de sa première audience. « Une sombre douleur, dit-il, était peinte sur tous les visages. Le morne silence de la nuit régnait dans toutes les pièces de l'appartement royal. Les dames et les courtisans étaient rangés en haie de chaque côté, tous en grand deuil, et quand je passai au milieu d'eux, aucun ne jeta sur moi un regard de politesse, ni ne me rendit mon salut. » L'indignation générale que ce massacre avait attirée sur tous les catholiques, fit d'abord espérer à la reine qu'en renvoyant Marie Stuart en Ecosse, pour y être jugée publiquement, et à condition que la sentence serait exécutée sans délai, elle se déferait d'une rivale en rejetant sur les sujets de Marie tout l'odieux de cette infâme procédure; mais le comte de Marr, alors régent, avait repoussé avec tant de force une proposition aussi ignominieuse qu'elle n'osa la renouveler. Ne voulant pas rompre toute liaison avec la France, Elisabeth consentit alors à laisser entamer une nouvelle négociation pour son mariage avec le duc d'Alençon, devenu duc d'Anjou. Un agent de ce prince, qui fut chargé de pénétrer les secrets de la cour de Londres, découvrit que le comte de Leicester, qui passait pour l'amant favori de la reine, et qui se flattait de l'épouser, avait une autre femme (*voy. DUDLEY*), et il s'empressa de faire à Elisabeth une aussi importante révélation. Cette princesse, dissimulant toujours, parut fort irritée contre son favori. Le duc d'Anjou cependant, obligé d'aller ouvrir la campagne en Flandre, attendait de la reine d'Angleterre un secours d'argent. Malgré sa sévère économie, Elisabeth ne put se dispenser de lui envoyer une somme de 300,000 écus, avec laquelle il réussit à faire lever le siège de Cambrai. Les états le nommèrent gouverneur des Pays-Bas. Il mit son armée en quartier d'hiver, et il passa en Angleterre. Elisabeth alla au-devant de lui, et l'on crut généralement que le mariage allait se conclure (*voy. ANJOU*). Après de longues négociations, que l'irrésolution vraie ou simulée de la reine rendait interminables, le prince se retira très-mécontent (1582), maudissant les caprices d'Elisabeth, accusant hautement la bassesse de ses inclinations. Cependant l'infortunée Marie Stuart, dont une rigoureuse détention avait altéré la santé, apprit qu'au milieu des troubles que sa persécutrice ne cessait d'exciter en Ecosse, le jeune roi Jacques était retenu captif par les principaux seigneurs du royaume; elle écrivit à Elisabeth la lettre la plus énergique et la plus touchante, afin de demander justice pour elle et protection pour son fils. « Si je pouvais, disait-elle, consentir à descendre de la dignité royale où la Providence m'a placée, ou me départir de mon appel à l'Etre suprême, il n'y a qu'un seul tribunal auquel j'en appellerais contre tous mes ennemis; ce serait à la justice, à l'humanité de Votre Majesté; à cette bonté indulgente

qu'elle serait naturellement portée à exercer en ma faveur, si elle n'était influencée par les suggestions de la malveillance, etc. » Marie ne put rien obtenir, mais Jacques ayant été délivré par le colonel Stuart, commandant du château de St-André, Elisabeth envoya auprès de lui Walsingham, en qualité d'ambassadeur, avec la mission secrète d'étudier le caractère et la capacité du jeune roi. Une brillante facilité d'expression, une instruction précoce distinguaient déjà le fils de Marie Stuart. La haine d'Elisabeth parut d'abord désarmée par ces heureuses dispositions, et elle montra pour ce prince des égards que l'on n'avait point espérés; mais l'ambition et la haine reprirent bientôt leur empire; Elisabeth ne pouvait pas plus supporter l'idée d'avoir un successeur que celle de se donner un maître; elle fit donc par la suite tous ses efforts pour empêcher le mariage de Jacques, par le seul motif que Jacques était son héritier présomptif. Elle essaya même de le faire enlever par son ambassadeur Wotton, et elle ne manqua pas de désavouer ce ministre quand le complot fut découvert. Lorsque le jeune prince prit ensuite la ferme résolution d'épouser la fille du roi de Danemarck, il ne put triompher des obstacles que lui opposait sans cesse la reine d'Angleterre, qu'en déployant une énergie dont on ne l'avait pas cru capable. Mais pendant qu'Elisabeth se livrait à ses secrètes passions, le pape Pie V l'avait excommuniée, comme on l'a vu plus haut; Sixte V avait été jusqu'à délier ses sujets du serment de fidélité: des fanatiques conspirèrent contre ses jours, et il n'en fallut pas davantage pour faire accuser tous les catholiques d'être leurs complices. Les jésuites surtout furent poursuivis à outrance (*voy. CAMPIAN*), et les persécutions recommencèrent avec une nouvelle fureur. Quiconque était convaincu d'avoir assisté une fois à la messe était puni d'un an de prison et de 100 marcs d'amende. L'oubli des pratiques les plus minutieuses de l'Eglise anglicane était puni d'une amende de 20 livres par mois. Si l'on tenait des propos contre la reine, on était condamné pour la première fois au pilori, pour la seconde à perdre les oreilles; la récidive était félonie, et elle entraînait la peine de mort. Ce statut est de la session de 1582. Dans le même parlement, les communes, ayant ordonné un jeûne et des prières publiques, reçurent une sévère réprimande par un messenger de la reine, comme ayant osé empiéter sur la prérogative royale et sur ses droits de suprématie. La chambre fut obligée de demander pardon. Dans le discours qu'Elisabeth tint à la fin de la session de 1584, elle poussa plus loin l'intolérance: « Trouver quelque chose à blâmer dans le gouvernement ecclésiastique, est se rendre coupable de calomnie contre elle (la reine), puisque Dieu l'ayant constituée chef suprême de l'Eglise, aucune hérésie, aucun schisme ne pourrait s'introduire dans le royaume sans que ce fût par sa permission ou par sa négligence. » Elle établit ensuite une

commission ecclésiastique chargée de réformer toutes les hérésies, de prononcer sur toutes les opinions en matières religieuses, et de punir les délinquants, avec pouvoir d'employer dans leurs inquisitions toutes sortes de mesures, même l'emprisonnement et la torture!... Le parlement tout entier était consterné et accablé par la tyrannie; dès que l'un de ses membres essayait de résister, il était aussitôt enlevé et emprisonné. Cependant de nouvelles conspirations se formèrent, un plan d'invasion et d'insurrection fut organisé par l'ambassadeur espagnol; mais la trame fut découverte. Mendoza reçut ordre de sortir du royaume. Philippe II repoussa avec hauteur un message qui lui fut adressé pour excuser cette violence, et pour le prier d'envoyer un autre ministre. Ces conspirations tendaient presque toutes à la délivrance de Marie Stuart; plusieurs lettres qui lui étaient adressées furent interceptées. Enfin l'affection des catholiques pour cette princesse, et jusqu'à la haine qu'ils portaient à sa rivale, amenèrent la catastrophe que les intrigues d'Elisabeth préparaient depuis si longtemps. Antoine Babington, riche propriétaire dans le Derbyshire, et zélé catholique, apprit qu'un fanatique, nommé Savage, s'était engagé par serment à tuer Elisabeth. En Angleterre, comme en France, la doctrine du tyrannicide n'avait que trop de partisans. Babington encourage l'exaltation de Savage; mais il croit que l'entreprise n'est praticable qu'en y admettant dix autres conjurés, et c'est ainsi que Walsingham est informé de tout par un de ses espions. Cet espion, nommé Pelly, n'entre dans la conspiration que pour trahir ses associés. Elisabeth, prévenue du complot, ordonne qu'on attende pour le déjouer le moment de l'exécution; et lorsque les conjurés sont près de frapper, ils sont arrêtés et mis à la Tour, à l'exception d'un seul qui avait pris la fuite. On se servit du prétexte de l'indignation générale et du cri public pour hâter leur jugement et leur supplice. La conjuration en elle-même est encore un problème, et il est avéré, dit Gaillard, « que Marie Stuart n'y eut aucune part; » mais pour la faire périr avec quelque apparence de justice, il fallait bien supposer qu'elle avait conspiré contre les jours de la reine. Une association s'était formée, deux ans auparavant, pour protéger les jours d'Elisabeth (voy. DUDLEY); les souscripteurs s'engageaient, par les serments les plus solennels, à défendre la reine, à venger sa mort et toute injure commise contre elle; à exclure même du trône tous prétendants en faveur desquels aucune violence aurait été commise contre Sa Majesté. La reine d'Ecosse avait elle-même demandé à signer l'association, à laquelle des gens de toutes les classes venaient en foule donner leur signature. A la publication de cette prétendue correspondance, la fédération jeta les hauts cris, et répandit la haine la plus violente et la plus sanguinaire contre Marie. Transférée de château en château, cette malheureuse reine est enfin amenée

dans la forteresse de Fotheringay (comté de Northampton). Sans cesse interrogée, menacée, elle fut traitée avec plus d'indignité que le dernier criminel; son implacable ennemie essaya même plusieurs fois de la faire assassiner. On poussa la cruauté jusqu'à lui refuser un avocat pour la défendre, et un ministre de sa religion pour lui en administrer les consolations. Ce fut le 18 février 1587, que se termina cette sanglante tragédie (voy. MARIE STUART). Les intercessions du roi de France en faveur de sa belle-sœur, les remontrances, les instances, les menaces même du roi d'Ecosse en faveur de sa mère, avaient été sans effet ou n'avaient obtenu qu'une réponse évasive. Mais, dès que le crime fut consommé, la reine affecta le plus violent désespoir, et elle bannit de sa présence plusieurs de ses conseillers; Burleigh même se crut perdu et demanda la permission de se démettre de toutes ses places (voy. CECIL). Le Secrétaire d'état Davison fut destitué, mis à la Tour pour un temps illimité, et condamné à une amende de 10,000 livres sterling (1). Elisabeth écrivit au roi Jacques, pour lui exprimer sa profonde douleur, et ce prince parut y croire. Philippe II, provoqué depuis longtemps par les entreprises des armateurs anglais, résolut de tirer vengeance d'un attentat qui semblait autant dirigé contre la majesté royale que contre la religion catholique. Dès l'an 1578, Drake avait ravagé les côtes du Pérou. Elisabeth avait ordonné, il est vrai, d'indemniser les négociants espagnols qu'on avait le plus maltraités, mais voyant que Philippe avait saisi cet argent et l'employait à solder les troupes du prince de Parme qui s'étaient réunies aux rebelles d'Irlande, elle fit cesser ces restitutions. En 1585, prévoyant que la rupture avec l'Espagne serait inévitable, elle fit attaquer de nouveau les colonies d'Amérique. St-Domingo et Carthagène des Indes furent mis à contribution, et d'autres places furent brûlées. On croit que c'est au retour de cette expédition que l'on doit l'introduction de l'usage du tabac en Angleterre. L'année suivante Drake insulta Lisbonne et les côtes d'Espagne, et détruisit à Cadix une flotte entière de bâtiments de transport chargés de vivres et de munitions. Excité par tant d'injures et de provocations, animé d'ailleurs du zèle le plus ardent pour la religion, Philippe résolut d'envahir l'Angleterre. Il fit équiper la flotte la plus formidable qu'on eût encore vue sur l'Océan. Cette flotte, qui fut nommée l'*invincible Armada*, était composée de 152 vaisseaux; elle portait 22,000 hommes de débarquement, et elle devait encore prendre à bord 23,000 hommes de troupes aguerries qui se trouvaient en Flandre sous les ordres d'Alexandre Far-

(1) Rapin Toiras, Hume, Robertson n'ont point hésité à regarder Davison comme un fidèle serviteur, que, suivant sa coutume, Elisabeth avait sacrifiée à sa politique. Camden rapporte de lui une lettre apologétique adressée à Walsingham, et qui offre plusieurs caractères d'in vraisemblance. Il existe au Musée britannique deux copies de cette pièce; mais il a été reconnu qu'aucune des deux n'est originale. (Voy. l'*Histoire d'Angleterre*, de M. de Bertrand Moleville, t. 3, p. 167, note 1).

nèse. 12,000 Français, campés sur les côtes de Normandie, n'attendaient que cette occasion pour passer la Manche. Les retards ordinaires à tous les grands préparatifs, surtout à ceux de la cour de Madrid, firent que l'*Armada* n'appareilla de Lisbonne que le 1^{er} juin 1588. Cette attaque semblait devoir anéantir la puissance de l'Angleterre. Elisabeth la vit sans effroi, médita sa défense avec calme, parcourut son royaume, enflamma tous ses sujets. Cette époque fut celle de sa véritable grandeur. Elle n'avait pas 15,000 matelots; la seule ville de Londres arma, à ses frais, 38 bâtiments, dont le plus fort était de 300 tonneaux. La reine en équipa 34, dont un seul, le *Triumph*, de 1,100 tonneaux, portait 40 pièces de canon. Le reste de la flotte ne montait qu'à 42 navires de bas bord et incapables d'essuyer le choc des immenses vaisseaux espagnols. Mais les bâtiments anglais, légers et d'une manœuvre facile, étaient conduits par Drake, Hawkins et Frobisher, les premiers marins de l'Europe, sous le commandement général de Charles Howard. Les Hollandais équipèrent, de leur côté, une flotte de 90 voiles, qui, croisant depuis l'Escaut jusqu'au Pas-de-Calais, empêcha l'armée de Flandre de se mettre en mer. Tout sembla conspirer à la destruction de l'*Invincible Armada*. A peine avait-elle doublé le cap Finistère, qu'une tempête la dispersa; plusieurs vaisseaux furent sur le point de périr par l'ignorance des pilotes et la maladresse des matelots. Un forçat anglais étant parvenu à briser les fers de ses compagnons, s'empara du bâtiment qui les portait, en attaqua deux autres, et les conduisit dans un port de France. Le reste de l'escadre, après s'être radoubé à la Corogne, remet à la voile, prend le cap Léopard pour celui de Ram, près de Plymouth, attaque et poursuit en vain quelques divisions de l'escadre anglaise, laisse enlever, par Drake, deux galions qui portaient le trésor de l'armée; et, voulant mouiller sur les côtes de France, y est poursuivi par des brûlots anglais qui en détruisent une partie et dispersent le reste. Ralliés devant Gravelines, attaqués avec fureur par les divisions anglaises réunies, les débris de la flotte ne songèrent plus qu'à la retraite. Mais de nouveaux désastres les attendaient. Leur ligne était trop serrée; une horrible tempête fit aborder ces lourdes masses les unes contre les autres, plusieurs vaisseaux coulèrent bas, et tous souffrirent de grandes avaries. Medina Sedonia, qui commandait cette expédition, fit alors la revue de ses forces, et il ne se trouva plus avoir que 120 voiles. Il se décida au retour en doublant les Orcades; une troisième tempête poussa la flotte entre les côtes d'Irlande, et 27 navires sont encore fracassés. Les malheureux qui purent gagner la terre à la nage, furent impitoyablement massacrés par ordre du vice-roi (1), sous prétexte qu'ils pouvaient se joindre aux catholiques irlandais mécontents et disposés à la révolte. Les débris de cette fameuse *Ar-*

madu parvinrent enfin à gagner les ports d'Espagne, où deux grands galions furent encore la proie des flammes. Ainsi se termina cette malheureuse expédition qui avait coûté, suivant de Thou, 120 millions de ducats, et dont, selon le même historien, il ne revint que 33 vaisseaux; mais les Anglais conviennent eux-mêmes qu'il en échappa 46. Parmi les moyens qu'avait employés la reine pour exalter le patriotisme de ses sujets et animer tous les esprits pour la défense commune, il faut compter la publication d'un journal, intitulé le *Mercure anglais* (*English Mercury*) le premier papier-nouvelles qui ait paru en Angleterre (1). On a comparé aux triomphes des Romains les fêtes par lesquelles ce succès fut célébré à Londres, et l'on a cité la médaille frappée à cette occasion, avec la légende *Dux famina facti*. Si la reine parut oublier un moment ce qu'elle devait à la fortune, ou pour parler exactement (dit Sainte-Croix) à la providence divine, le doyen de St-Paul osa le lui rappeler dans un sermon prêché devant elle, où il avait pris pour texte le verset du psaume 126 : *Nisi Dominus custodierit civitatem*. Elle sentit l'allusion et profita de la leçon : une nouvelle médaille présentait des vaisseaux fracassés par la tempête, avec l'inscription : *Afflavit Deus et dissipantur*. Il est vrai que l'enthousiasme produisit par ces avantages fut tel qu'au parlement convoqué le 4 février 1589, la reine obtint à la fois un secours de deux subsides et de deux quinziesmes, ce qui n'était jamais arrivé, mais on était persuadé qu'elle avait épuisé ses finances pour la défense commune. Le peuple anglais ne rêvait plus qu'expéditions contre l'Espagne. 20,000 volontaires s'enrôlèrent sous les drapeaux de Drake et de J. Norris pour aller rétablir sur le trône de Portugal Dom Antonio, prieur de Crato, qui prétendait avoir un parti puissant dans ce royaume; Elisabeth ne donna que 60,000 livres, et elle ne fournit que cinq vaisseaux pour cet armement, qui n'eut d'autre résultat que de prendre Cascaes, piller Vigo et s'emparer de soixante bâtiments dont il fallut restituer une grande partie aux villes anséatiques. Aucun parti en Portugal ne parut disposé à prendre les armes pour Dom Antonio, et une maladie contagieuse qui se mit parmi les Anglais, les força bientôt à se retirer; ils ne s'enrichirent pas, mais la perte qu'ils causèrent à l'ennemi fut immense. Les expéditions de Drake et Hawkins contre l'Amérique, en 1595, du comte d'Essex contre Cadix, en 1596 (*voy. DRAKE et ESSEX*), eurent un succès plus déci-

(1) On conserve encore au Musée britannique un Numéro de ce journal, daté du 23 juillet 1588, imprimé en lettres romaines et non gothiques, et on observe que les Numéros suivants contiennent quelques annonces de livres, et peuvent passer pour le plus ancien des journaux littéraires. (*Voy. la Vie de Thomas Ruddiman, par George Chalmers, 1794, in-8°*.) Quant à la publication d'un journal politique, la France peut réclamer l'antériorité de plus d'un demi-siècle; car on conserve à la bibliothèque impériale un bulletin de la campagne de Louis XII en Italie (1509), in-8° de 8 pages, gothique, commençant ainsi : « C'est la tres noble et tres excellente victoire du roy nostre sire Loys douziesmes de ce nom qu'il a heue moyennant l'ayde de Dieu sur les Venitiens. » (N° in-4°, L., 607.)

(1) Grotius n'a pas rougi d'approuver cette barbarie. (*De jure belli et pacis*, t. 3, p. 4.)

sif, et la supériorité maritime de l'Angleterre sur l'Espagne fut dès lors assurée. La crainte de voir les Espagnols s'établir en France fut un des principaux motifs des secours qu'Elisabeth fournit à Henri IV contre la ligue, même après son abjuration; car, dès 1590, elle l'avait puissamment assisté d'hommes et d'argent. Ce renfort avait permis de marcher immédiatement sur Paris, et il contribua au succès des campagnes suivantes. En affectant, quatre ans après, de paraître fort mécontente de son changement de religion, Elisabeth conclut avec lui un nouveau traité, et Norris, à la tête des forces qu'elle envoya en France, eut beaucoup de part à la prise de Morlaix, de Quimper et de Brest, dont les garnisons étaient espagnoles. Dans un voyage que Henri fit à Calais en 1601, la reine d'Angleterre vint jusqu'à Douvres; mais quelques difficultés qui survinrent l'empêchèrent d'avoir une entrevue avec celui de tous les souverains qu'elle estimait le plus. Sully se rendit à Douvres déguisé, et ce ministre rend compte, dans ses Mémoires, de l'entretien qu'il eut avec la reine. Il y exprime son étonnement de ce qu'elle avait conçu pour l'équilibre des puissances et l'abaissement de la maison d'Autriche, le même plan qu'Henri IV. La mort de Philippe II, en 1598, avait délivré l'Angleterre du plus dangereux de ses ennemis. Ce prince n'avait cessé d'entretenir des troubles dans l'Irlande. Un corps de 700 hommes, italiens et espagnols, qu'il avait envoyé dans cette île dix-huit ans auparavant, avait été forcé de se rendre à discrétion; le général anglais, embarrassé de tant de prisonniers, avait fait passer au fil de l'épée tous ces étrangers et fait pendre environ 1500 Irlandais. L'insurrection, comprimée un moment, n'avait pas tardé à se ranimer, par les promesses continuelles du roi d'Espagne, et les secours effectifs qu'il y envoyait de temps en temps. Elisabeth qui depuis lors n'opposait guère à ces troubles que des palliatifs, résolut enfin d'agir avec vigueur; elle y envoya son favori le comte d'Essex avec des pouvoirs très-étendus, et dépensa des sommes considérables pour cette expédition que l'incapacité du nouveau général fit échouer. Sa hauteur et ses imprudences le conduisirent au point de lever l'étendard de la rébellion contre sa souveraine. Il porta sa tête sur un échafaud, et la douleur que la reine éprouva de s'être vue obligée à une telle rigueur contre un homme qui lui avait été si cher, la jeta dans une profonde mélancolie. Deux ans après, lorsque la comtesse de Nottingham, au lit de la mort, avoua l'infidélité dont son mari l'avait forcée à se rendre coupable, en l'empêchant de transmettre à la reine le fatal anneau, témoignage du repentir d'Essex et gage de la clémence de sa souveraine (voy. Essex), Elisabeth ne fut plus maîtresse de retenir son émotion. « Dieu peut vous pardonner, dit-elle à la comtesse mourante, pour moi je ne le pourrai jamais. » Dès ce moment, le coup fatal était porté; à peine consentit-elle à prendre quelque nourriture; elle re-

fusa tous les remèdes, disant qu'elle ne désirait plus que la mort. On ne put la déterminer à se mettre au lit. Assise sur des coussins, un doigt sur la bouche, les yeux fixés à terre, pendant dix jours elle sembla ne prêter d'attention qu'aux prières que récitait auprès d'elle l'archevêque de Cantorbéry. A la fin, sur les instances de son conseil, elle désigna le roi d'Ecosse pour son successeur (voy. JACQUES I^{er}), tomba dans un sommeil léthargique et expira le 3 avril (nouveau style) de l'an 1603. Elle avait 70 ans et elle en avait régné plus de 44, avec un éclat et une gloire que deux siècles n'ont pu effacer. Son caractère offre le mélange, peut-être unique, des plus nobles qualités d'un sexe, unies à tous les faiblesses de l'autre. Son nom réveille encore chez les Anglais l'enthousiasme du plus ardent patriotisme. Le despotisme auquel Henri VIII avait habitué ses sujets, fut à peine remarqué dans Elisabeth, parce qu'on le crut toujours dirigé vers le bien de l'Etat. Sa fausseté ne sembla qu'un raffinement de politique; la vanité puérile qui jusque dans ses dernières années la portait à vouloir passer pour la plus belle femme de l'Europe, ne semblait qu'un petit ridicule effacé par ses grandes qualités. Melvil, qui fut envoyé à la cour de Londres en 1564, chargé d'une mission diplomatique de Marie Stuart, donne, dans ses Mémoires, de singuliers détails sur l'inquiète curiosité avec laquelle la reine d'Angleterre s'informait des moindres particularités de la beauté de sa rivale. L'adroit courtisan, interrogé laquelle des deux était la plus belle, éluda cette question délicate en disant qu'Elisabeth était la plus belle personne de l'Angleterre et Marie la plus belle de l'Ecosse. On lui demanda ensuite laquelle était la plus grande; il répondit que c'était sa maîtresse: « elle est donc trop grande, dit la reine, car je suis exactement de la taille qui convient le mieux à une femme. » Dans un âge plus avancé, elle poussa cette prétention jusqu'à défendre par un édit exprès, qu'on gravât son portrait, jusqu'à ce qu'un peintre habile en eût peint un duquel elle fût parfaitement satisfaite et qui pût servir de modèle à tous les autres. « Ne voulant pas, disait-elle, que par des copies infidèles, je puisse être représentée avec des imperfections dont, par la grâce de Dieu, je suis exempte. » Cette coquetterie n'était-elle qu'une ruse de sa politique? Sa répugnance pour le mariage ne tenait-elle qu'à la crainte de se donner un maître ou de partager son autorité? Une conformation vicieuse lui faisait-elle du célibat une loi impérieuse, qu'elle n'eût pu violer sans perdre la vie, comme l'ont dit quelques historiens? Ce sont des questions qu'il est maintenant difficile de résoudre, s'il est vrai qu'on ait strictement exécuté l'ordre qu'elle donna, dit-on, que son corps ne fût pas ouvert ni même examiné après sa mort. Les deux principes de sa politique, dont elle ne se départit jamais, étaient de se concilier l'affection de ses sujets protestants, et d'occuper ses ennemis dans leurs propres Etats. Sa

maxime favorite était que l'argent se trouvait mieux placé dans la poche de ses sujets que dans son échiquier; aussi jamais, sous aucun règne, on ne vit autant d'efforts et de sacrifices de l'intérêt particulier, soit pour défendre l'État ou le venger, soit pour tenter de nouvelles découvertes ou étendre le commerce de la nation. C'est presque entièrement à leurs frais que Cavendish, Raleigh et Frobisher entreprirent leurs mémorables expéditions. Plutôt que de solliciter de nouveaux subsides (1), Elisabeth, quand elle avait besoin d'argent, préféra souvent aliéner des domaines de la couronne, vendre des monopoles, créer des compagnies exclusives et privilégiées, ou même prendre d'autres mesures qui nuisirent souvent au commerce; mais son économie et le bon ordre qu'elle mit dans ses finances, lui donnèrent le moyen de payer les dettes de ses deux prédécesseurs sans augmentation de taxes. Elle rétablit le titre de la monnaie, altéré sous les règnes précédents, fournit tellement ses arsenaux et augmenta tellement la marine anglaise, qu'on lui a donné le titre de *Restauratrice de la gloire navale* et de *Reine des mers septentrionales*. Qu'était cependant cette marine, si on la compare au point où elle est parvenue depuis? En 1578, elle envoya 15 bâtiments à la pêche de Terre-Neuve: à la mort d'Elisabeth, elle se composait de 42 vaisseaux, dont quelques-uns de 40, 50 tonneaux, on moins encore; les deux plus forts étaient de 1,000 tonneaux et de 500 hommes d'équipage. Un trait à ajouter au caractère d'Elisabeth, c'est que l'arbitraire et la sévérité de sa justice ne l'empêchaient pas quelquefois de montrer la clémence la plus généreuse. Une Ecossaïse (Marguerite Lambrun) attachée au service de Marie Stuart, avait vu son mari expirer de douleur en apprenant la fin cruelle de cette princesse. Déterminée à venger la mort de l'un et de l'autre, Marguerite se rend à la cour, déguisée en homme, et munie de deux pistolets, épiant l'occasion d'assassiner la reine et de se tuer ensuite elle-même, pour échapper au supplice. Mais elle se jette dans la foule, avec trop de précipitation, et laisse tomber un de ses pistolets: on l'arrête; Elisabeth veut l'interroger elle-même, est frappée de l'audace de ses réponses, et lui dit froidement: « Vous avez donc cru faire votre devoir et satisfaire à ce qu'exigeait de vous l'amour que vous aviez pour votre maîtresse et pour votre mari? » mais que pensez-vous que soit maintenant mon devoir envers vous? — Je répondrai franchement à Votre Majesté; mais est-ce comme juge ou comme reine qu'elle me fait cette question? — C'est comme reine. — Elle doit donc me faire grâce. — Mais quelle assurance me donnez-vous que vous n'abuserez pas de cette grâce pour attenter encore à mes jours? — Ma-

(1) Le revenu ordinaire d'Elisabeth était de 500,000 livres. Pendant quarante-quatre ans de règne, elle reçut du parlement vingt subsides et trente-neuf quinzèmes, en tout environ 3 millions; ce qui faisait, année commune, environ 67,500 livres sterling.

« dame, une grâce accordée avec tant de précaution n'est plus une grâce; Votre Majesté peut agir comme juge. » Elisabeth, se retournant vers quelques courtisans de sa suite, s'écria: « Depuis trente ans que je suis reine, je n'ai encore trouvé personne qui m'ait donné une pareille leçon. » Elle accorda la grâce sans réserve, malgré l'opposition du président de son conseil, et, sur la demande de l'Ecossaïse, elle la fit conduire en sûreté jusque sur les côtes de France. On a vu plus haut que, dans sa jeunesse, Elisabeth avait orné son esprit par l'étude des langues et la culture des arts agréables. Elle avait un goût particulier pour la musique bruyante, et pendant ses repas, un concert de douze trompettes et de deux timbales, avec les fifres et les tambours, faisait retentir la salle. Elle avait d'ailleurs la prétention d'exceller sur le clavecin; et lorsqu'elle reçut l'ambassadeur Melvil, en 1564, ayant appris que Marie Stuart jouait de cet instrument, elle donna ordre à lord Hunsdon de conduire l'ambassadeur, sans affectation, dans une pièce d'où il pût l'entendre jouer elle-même. Melvil, comme transporté par l'harmonie ravissante de ces accords, ouvrit la porte, et la reine, affectant d'être piquée d'avoir été surprise ainsi, n'oublia cependant pas de lui demander s'il croyait que la reine d'Ecosse fût plus forte qu'elle sur cet instrument. Elisabeth ne cessa jamais de charmer ses loisirs par la culture des belles-lettres. Un jour, dans une conversation avec Soffrey de Calignon, qui fut depuis chancelier de Navarre, elle lui fit voir une traduction latine qu'elle avait faite de quelques tragédies de Sophocle et de deux harangues de Démosthènes. Elle lui permit même de prendre copie d'une épigramme grecque qu'elle avait composée, et lui demanda son opinion sur quelques passages de Lycophron qu'elle lisait alors, avec l'intention, disait-elle, d'en traduire quelques parties. On a même prétendu qu'elle avait traduit Horace en anglais, et que cette traduction, imprimée, a été, de son temps, fort recherchée en Angleterre. Ce qui est certain, c'est que dans un âge fort avancé, elle répondit très-vivement en latin à un ambassadeur polonais qui, la haranguant dans cette langue, avait laissé percer des prétentions exagérées. Elle se plaignit ensuite, en causant avec ses favoris, de ce qu'on l'avait forcée à *déroutiller son vieux latin*. Camden a donné, en 1615, le premier volume des *Annales rerum anglicarum et hibernicarum regnante Elisabetha* (voy. CAMDEN); Le caractère de la reine Elisabeth, par Edmond Bohus, et les *Remarques* de Robert Naunton sur ses principaux favoris, parurent en anglais, en 1641. Ce dernier ouvrage a été traduit en français par Jean Le Peletier (Rouen, 1683, in-12), et insérée à la suite des *Mémoires* de Walsingham, Lyon et Cologne, 1695. On y trouve, sur ce règne, des anecdotes curieuses, ainsi que dans les *Mémoires* de Melvil, publiés en anglais, 1683, in-fol., et traduits en français par G. D. S., La Haye, 1694, in-12;

refondus et augmentés par l'abbé de Marsy, Edimbourg (Paris), 1745, 3 vol. in-12. Leti donna en italien, en 1693, une *Vie d'Elisabeth* qu'il traduisit en français l'année suivante, Amsterdam, 2 vol. in-12 : c'est peut-être le moins mauvais ouvrage de cet infatigable romancier. Duncan Forbes donna, en 1740, les *Transactions publiques* du règne d'Elisabeth, en anglais. Thomas Birch fit imprimer, en 1754, les *Mémoires of the reign of the Queen Elizabeth* (voy. BIRCH), et il soigna l'édition des *Papiers d'état* du même règne, publiés par Murden, 1759, in-fol., en anglais. Enfin mademoiselle Keralio a fait paraître une *Histoire d'Elisabeth, reine d'Angleterre, tirée des écrits originaux anglais, notes, titres, lettres, et autres pièces manuscrites qui n'ont pas encore paru*, 1786-87, 5 volumes in-8°.

L—T—L.

ELISABETH de Valois, reine d'Espagne, fille de Henri II et de Catherine de Médicis, naquit à Fontainebleau le 13 avril 1545. Elle eut pour parrain le roi d'Angleterre, Henri VIII, et fut promise à son fils, Edouard VI, qui mourut avant d'avoir atteint sa majorité. Philippe II, roi d'Espagne, songea d'abord à cette princesse pour l'infant don Carlos (voy. ce nom) ; mais devenu veuf, pendant la négociation, par la mort de Marie d'Angleterre, sa seconde femme, il demanda pour lui-même Elisabeth, et l'obtint. Ce mariage fut célébré, le 22 juin 1559, dans l'église Notre-Dame de Paris. Le fameux duc d'Albe, qui représentait Philippe dans cette cérémonie, trouva, dit Brantôme, « la « princesse extrêmement agréable et advenante, « et dit qu'elle ferait bien oublier au roi d'Espagne les regrets de ses dernières femmes, de « l'anglaise et de la portugaise. » Antoine de Bourbon, roi de Navarre, le cardinal de Bourbon, son frère, et le prince de la Roche-sur-Yon, furent désignés pour l'accompagner jusqu'à la frontière. Elisabeth fut bien triste pendant tout le voyage, « demandant le long du chemin, lorsqu'elle voyait « quelque beau château ou qu'on lui présentait « quelque chose de gentil : Y a-t-il d'aussi belles « maisons en Espagne ? y a-t-il de cela en Espagne ? Arrivée à Roncevaux, où elle fut remise « entre les mains des commissaires espagnols, « elle se pâma dans les bras du roi de Navarre. » (*Chronologie novenaire* de Cayet.) La réception de Philippe ne fut guère propre à la rassurer. « J'ay, dit Brantôme, ouï dire à une de ses dames « que la première fois qu'elle vit son mari, elle se « mit à le contempler si fixement que le roi lui « demanda : *Que regardez-vous ? Si j'ai des cheveux blancs ?* » Depuis, ajoute Brantôme, on augura mal pour elle. On a dit que don Carlos ne put voir la princesse qui lui avait été destinée un moment, sans éprouver un vif sentiment de jalousie contre son père ; et qu'Elisabeth, de son côté, ne fut point insensible à l'amour que lui témoignait le jeune prince. « La reine conserva tous « jours une grande affection pour les Français, « lesquels, quand ils arrivaient en Espagne, étaient

« accueillis d'elle avec un visage si benin, depuis « le plus grand jusqu'au plus petit, qu'onques « nul ne partit d'avec elle, qui ne se sentit très-« honoré et très-content. » Brantôme, à son retour d'Afrique, en 1564, ayant passé par Madrid, fut reçu par la reine et présenté au roi, « qui lui fit faire bonne chère. » Elisabeth le chargea de témoigner à la reine sa mère tout le plaisir qu'elle aurait à revenir en France ; telle fut la première cause de l'entrevue de Bayonne, qui eut lieu en 1565. Charles IX, qui, dès l'année précédente, avait, avec la reine Catherine, visité plusieurs provinces de son royaume, arriva le 6 juin à Bayonne. « Elisabeth y fit son entrée le lendemain sur une « haquenée superbement et richement harnachée « d'une garniture de perles toute en broderie, « qu'on disait valoir plus de cent mille écus. » Elle était accompagnée du duc d'Albe et de plusieurs autres grands seigneurs. Les protestants crurent que la réunion de Bayonne cachait le projet d'une ligue contre eux entre les princes catholiques, et formèrent alors une alliance avec la reine d'Angleterre et les princes allemands (*Mémoires* de Castelnau, livre 6). Au bout d'un mois Elisabeth reprit tristement le chemin de Madrid ; elle venait de voir pour la dernière fois sa mère et son frère, qu'elle aimait tendrement. Sans croire à son amour pour don Carlos, il est facile d'imaginer qu'elle dut être très-sensible à la fin tragique de ce malheureux prince. Enceinte lors de cette catastrophe, Elisabeth n'y survécut que peu de temps, puisqu'elle mourut le 3 octobre 1568, à l'âge de 23 ans. « Elle fit, dit Brantôme, une fort belle fin « et d'un courage fort constant, abandonnant ce « monde et désirant fort l'autre. On parle, ajoutant « te-t-il, fort sinistrement de sa mort pour avoir « été avancée. » De Thon (*Histoire*, liv. 43) repousse l'odieux soupçon qu'Elisabeth ait été empoisonnée par l'ordre de Philippe. Voltaire (*Essai sur les mœurs*, chapitre 43), en admettant que la mort de cette princesse fût l'effet d'un crime, l'attribue, non à la jalousie, mais à la politique (1). Elisabeth laissait deux filles : Isabelle-Claire-Eugénie (voy. ce nom), mariée à l'archiduc Albert et gouvernante des Pays-Pas ; et Catherine, femme de Charles-Emmanuel, duc de Savoie. Brantôme a, dans ses *Vies des dames illustres*, donné celle d'Elisabeth de Valois, « princesse la meilleure « qui ait été de son temps et autant aimée de tout « le monde. » On en a déjà cité plusieurs passages dans cet article. Les suivants feront, mieux que tout ce qu'on pourrait dire, connaître la beauté de cette princesse, son esprit et son caractère généreux. « Sa taille était très-belle, et cette taille elle « l'accompagnait d'un port d'une majesté incomparable.... Elle avait un beau savoir comme la

(1) Suivant Voltaire ou ses annotateurs, Elisabeth aurait fait échouer le projet, formé par Philippe, d'enlever Henri IV encore enfant et sa mère Jeanne de Navarre pour les livrer au tribunal de l'inquisition. Philippe eut en effet l'idée de faire enlever Jeanne, non en 1564, comme le dit Voltaire, mais en 1569, un an après la mort d'Elisabeth, (Voy. PHILIPPE).

« reine sa mère l'avait bien fait étudier par M. de « Saint-Etienne son précepteur, qu'elle a toujours « aimé et respecté jusqu'à sa mort. Elle aimait fort « la poésie et à lire. Elle parlait bien, avec un très- « bel air, tant français qu'espagnol, et y avait une « fort bonne grâce. Elle avait appris l'espagnol en « trois ou quatre mois... Elle ne porta jamais une « robe deux fois, et puis les donnait à ses femmes « et à ses filles, et Dieu sait quelles robes, si riches et si superbes que la moindre était de trois « à quatre cents écus. » W—s.

ELISABETH D'AUTRICHE, reine de France, née le 5 juin 1554, était fille de l'empereur Maximilien, et de Marie d'Autriche, fille de Charles-Quint. L'éducation qu'elle reçut fut telle qu'on pouvait l'attendre de la sagesse de son père et de la piété de sa mère; aussi passait-elle pour la princesse la plus vertueuse et la plus accomplie de son temps. Son mariage avec Charles IX avait été projeté de bonne heure par Catherine de Médicis, dont les Lettres, publiées par Le Laboureur, dans ses additions aux Mémoires de Castelnau, prouvent que les négociations étaient déjà commencées pour cet objet en 1561. Philippe II s'y opposa longtemps, craignant que cette alliance ne mit la France trop avant dans l'amitié de Maximilien, alors roi des Romains, et dont sa politique avait besoin. Enfin, au bout de neuf ans, la reine mère l'emporta sur les intrigues de l'Espagne; la demande fut faite avec beaucoup de solennité, le duc d'Anjou alla jusqu'au delà de Sedan pour recevoir la reine, et Charles IX alla l'attendre à Mézières. Impatient de voir plus tôt son épouse, le roi se déguisa et se mêla dans la foule pour l'examiner à son aise, pendant que le duc d'Anjou, qui était dans le complot, dirigeait les regards d'Elisabeth de son côté, sous prétexte de lui faire admirer l'architecture du château de Sedan. Il fut enchanté de sa bonne mine, et revint l'attendre à Mézières, où les épousailles se firent le lendemain, 26 novembre 1570. L'acte fut rédigé en latin : la reine ne parlait qu'espagnol, et le duc d'Anjou n'avait pu s'entretenir avec elle que par l'intermédiaire du chancelier Chiverni, qui leur servit d'interprète. Les fêtes qui eurent lieu à cette occasion furent les plus brillantes qu'on eût vues depuis bien longtemps; les diamants et les pierreries furent étalés avec profusion. Le manteau royal de velours violet, à fleurs d'or, que portait la reine, avait une queue de vingt aunes de long. Enfin, Charles IX combla de riches présents les princes et seigneurs allemands, voulant leur donner une haute idée de la puissance et des ressources d'un royaume agité depuis un demi-siècle de guerres continuelles, tant étrangères qu'intestines. On déploya la même magnificence lorsque la reine fit son entrée à Paris, le 29 mars 1571, « De manière, dit La Popelinière, « que tel portait le quart, tel portait le tiers, et « tel le tout de son revenu sur ses épaules. » Ce faste n'en imposait pas à Maximilien. En faisant ses adieux à Elisabeth, il lui avait dit, au rapport

de Brantôme : « Ma fille, vous allez être reine du « royaume le plus beau et le plus puissant qui « soit au monde.... Mais je vous croirais bien « plus heureuse si vous le trouviez aussi entier et « aussi florissant qu'il a été autrefois. Il a bien « perdu de sa force et de son éclat; il est divisé, « désuni : si le roi votre époux est maître d'une « partie, les grands sont maîtres de l'autre : et « les guerres de religion y ont fait d'étranges ravages. » L'événement ne justifia que trop ces inquiétudes paternelles. La vertueuse reine, toujours tenue éloignée des affaires par la politique de Catherine de Médicis, eut plutôt l'estime que l'amour de son mari, dont le cœur était déjà engagé (*voy. TORCHET*), et elle ne comptait à la cour d'autres partisans que ceux que le mérite et la vertu peuvent se faire. Le roi ne tarissait pas sur ses éloges; il disait hautement « qu'il pouvait se « flatter d'avoir, dans une épouse aimable, la « femme-la plus sage et la plus vertueuse, non « pas de la France ou de l'Europe, mais du monde « entier. » Il était néanmoins aussi réservé avec elle que la reine-mère; aucun projet ne lui était confié, au point que, le jour de la St-Barthélemy elle n'apprit qu'à son réveil ce qui s'était passé dans cette nuit funeste, et ce qui se passait encore. « Hélas! dit-elle soudain, le roi mon mari le sait-il? » et comme on lui eut répondu que c'était lui-même qui en avait donné l'ordre : « O mon « Dieu! s'écria-t-elle, quels conseillers sont ceux- « là qui lui ont donné tel avis? Mon Dieu! je te « supplie et te requiers de lui pardonner, car si « tu n'en as pitié, j'ai grand'peur que cette offense ne lui soit pas pardonnée. » Aussitôt elle demanda ses heures et se mit à prier Dieu (*Brantôme*). Entièrement occupée de ses exercices de piété, et du soin de plaire au roi, elle n'eut presque aucune part à tout ce qui se passa en France pendant le règne tumultueux de Charles IX. Sensible aux écarts de son mari, qu'elle aimait et qu'elle honorait extrêmement, jamais elle ne lui montra ce chagrin jaloux qui aigrit souvent le mal et n'y remédie jamais. Sa vertu ne se démentit pas un moment. Ses soins et sa tendresse pour lui éclatèrent de la manière la plus touchante pendant la dernière maladie du roi, et ce prince la recommanda au roi de Navarre, dans les termes les plus forts. Demeurée veuve à l'âge de vingt-un ans (1573), Elisabeth alla voir sa fille, qui était élevée au château d'Amboise, et partit pour se retirer à Vienne, auprès de son frère, l'empereur Rodolphe, qui venait de succéder à Maximilien II. Quoique recherchée en mariage par Philippe II, son oncle et son beau frère, alors veuf de sa quatrième femme, rien ne put la déterminer à se prêter aux projets d'une nouvelle alliance. Elle passa le reste de ses jours dans le monastère de Ste-Claire, qu'elle avait fait bâtir à Vienne, et y était l'exemple des religieuses même. On lui avait assigné pour son domaine les duchés de Berri et de Bourbonnais, et les comtés de Forez et de la Mar-

che. La plus grande partie du revenu qu'elle en tirait était employée en présents et gratifications qu'elle faisait aux personnes de mérite de ces provinces. Elle ne voulut jamais y permettre la vente des offices de judicature, mais les faisait conférer aux plus dignes, s'en rapportant pour l'ordinaire au choix de Busbecq, son agent en France. Elle fit bâtir à Bourges un collège de Jésuites. Elle partageait en trois parties ses autres revenus : un tiers était pour les pauvres, un tiers pour l'entretien de sa maison, et de l'autre elle dotait de pauvres demoiselles qui ne pouvaient trouver un établissement digne de leur naissance. Marguerite de Valois, réduite à une espèce d'indigence dans le château d'Usson, trouva, dans la générosité de sa belle-sœur, des ressources qui la mirent en état de soutenir sa petite cour. Elisabeth lui abandonna la moitié de ses revenus de France, et lui envoya, dit Brantôme, deux ouvrages de sa composition ; l'un était un livre de piété, l'autre traitait de ce qui s'était passé en France sous le règne de Charles IX et le sien ; mais il ne paraît pas que ces deux écrits aient été imprimés. Elisabeth mourut âgée de 37 ans, le 22 janvier 1592 ; sa fille unique, Marie-Elisabeth de France, était morte avant l'âge de 6 ans, le 2 avril 1578.

C. M. P.

ÉLISABETH STUART, reine de Bohême, née en 1596, était fille de Jacques 1^{er}, roi d'Angleterre et d'Anne, fille de Frédéric II, roi de Danemarck. Elle fut mariée, en 1613, à l'électeur palatin Frédéric V (voy. ce nom). A cette occasion, Jacques fit revivre l'ancien usage qui autorisait les rois d'Angleterre à lever sur leurs sujets une espèce de don gratuit pour subvenir aux frais du mariage de leur fille aînée. Cette contribution volontaire produisit environ 5,000,000 ; mais les fêtes qui durèrent près de trois mois et dont rien n'égalait la magnificence, coûtèrent quatre fois cette somme au trésor royal. Les deux époux quittèrent Londres, le 4 mai, pour revenir dans leurs États où ils vécurent tranquillement quelques années. Les états de Bohême ayant, en 1619, prononcé la déchéance de Ferdinand II (voy. ce nom), offrirent la couronne à Frédéric, qui, tout en la désirant, hésitait à l'accepter. Mais Elisabeth, plus ambitieuse, et surtout douée d'un caractère plus ferme que son mari, lui dit : « Époux de la fille d'un roi, « peux-tu trembler devant une couronne que l'on « t'apporte volontairement ? Quant à moi, j'aime-
« rais mieux ne manger que du pain à la table
« d'un roi que de vivre dans la délicatesse à la ta-
« ble d'un électeur. » Ces mots décidèrent Frédéric : il signa son acceptation en répandant des larmes, et fit peu de temps après son entrée triomphante à Prague. Elisabeth avait dû compter que son père l'aiderait à se maintenir sur un trône environné d'écueils ; mais Jacques ne tint aucune de ses promesses ; les autres alliés naturels de Frédéric lui manquèrent également. Forcé de se défendre seul contre un ennemi puissant, la bataille de Prague, livrée le 8 novembre 1620, lui fit

perdre avec le trône de Bohême ses États héréditaires. Elisabeth, alors enceinte, voulut partager tous les dangers de son mari ; elle le suivit dans le Brandebourg, où elle accoucha, le 27 décembre, à Custrin, d'un fils qui fut nommé Maurice par le prince d'Orange. Dès qu'elle fut rétablie, elle gagna la Hollande avec Frédéric ; tous deux y trouvèrent à la cour du stathouder, leur proche parent, un asile et les soins qu'exigeait leur position malheureuse. Cependant les princes protestants d'Allemagne, qui n'avaient pas su défendre Frédéric, armaient pour le remettre sur le trône de Bohême. L'un d'eux, le duc Christian de Brunswick (voy. ce nom), prince aussi galant que brave, se déclara le champion d'Elisabeth ; il reçut d'elle un gant qu'il mit à son chapeau, jurant de ne le point ôter avant d'avoir rétabli Frédéric dans ses États, et rentra bientôt en Allemagne, portant sur ses drapeaux cette devise : Tout pour Dieu et pour elle. Après quelques campagnes où il eut plus de succès que de revers, Christian mourut en 1626. Frédéric lui-même mourut en 1632, laissant Elisabeth dans une position difficile, mais qui n'était point au-dessus de son courage. Cette princesse se dévoua tout entière à l'éducation de ses filles, et sut trouver, dans la culture des lettres et de la philosophie, des consolations qui l'aiderent à supporter sa mauvaise fortune. A la paix de Westphalie, son fils Charles-Louis fut réintégré dans une partie des États de son père. Elisabeth vint alors habiter le Palatinat, d'où elle se rendit en Angleterre avec son neveu Charles II, en 1660. Elle mourut à Londres le 13 février 1662, et fut inhumée à Westminster dans le tombeau de Henri son frère, mort en bas âge. Elle avait eu de son mariage avec Frédéric treize enfants, parmi lesquels nous citerons : Elisabeth (voy. ce nom), princesse célèbre par son savoir ; Louise-Holandine, qui se fit catholique et mourut abbesse de Montbrison ; Edouard, qui se fit aussi catholique, et fut le mari d'Anne de Gonzague (voy. ce nom), connue dans l'histoire de la cour de France sous le nom de princesse palatine ; Sophie, mariée à Ernest-Auguste, duc de Brunswick, électeur de Hanovre, dont le fils, à la mort de la reine Anne, monta sur le trône d'Angleterre, sous le nom de Georges 1^{er}. Miss Benger a publié les *Mémoires d'Elisabeth*, en anglais, Londres, 1825, 2 vol. in-8° : c'est, une de ces compositions, où l'auteur, en cherchant à donner à l'histoire l'intérêt d'un roman, s'attache moins à dire la vérité qu'à créer des scènes vraisemblables, d'après le caractère connu des personnages. W—s.

ÉLISABETH de France, reine d'Espagne, fille de Henri IV et de Marie de Médicis, naquit à Fontainebleau le 22 novembre 1602. La reine, qui aurait préféré un fils, témoigna beaucoup de peine en voyant ses desirs trompés ; mais Henri « prit
« gaiement son parti de ce mécompte, disant qu'il
« n'avait point faute de moyens, Dieu merci, de
« pourvoir sa fille, et que beaucoup d'autres de-
« meureraient là, si la sienne y demeurait. »

(*Voy. le Journal de l'Estoile*). Par le traité qu'il conclut quelque temps après avec Charles-Emmanuel, duc de Savoie, Elisabeth fut promise au prince de Piémont; mais, après la mort de Henri, Marie de Médicis sembla prendre à tâche de s'éloigner en tout des vues de ce grand prince. Aussitôt qu'elle fut déclarée régente du royaume, elle s'empessa de communiquer à son conseil le projet du double mariage qu'elle venait d'arrêter avec le roi d'Espagne Philippe III. En vain Sully tenta de ramener la reine à des idées plus conformes à la politique de la France; le traité, signé dans les derniers jours de 1611, fut rendu public le 25 mars de l'année suivante. A cette occasion des fêtes magnifiques furent célébrées tant en France qu'en Espagne (1). L'extrême jeunesse des deux époux força de renvoyer la conclusion du mariage à quelques années. Enfin Elisabeth dut se rendre aux vœux des Castillans. Dans le chemin elle tomba malade; et la petite vérole s'étant déclarée, elle fut obligée de s'arrêter à Poitiers pour attendre son rétablissement, qui fut assez prompt. Elle fut mariée le 18 octobre 1615, dans la cathédrale de Bordeaux, par le cardinal de Sourdis; ce fut le duc de Guise qui, dans cette cérémonie, tint la place de l'enfant. La fille de Henri IV avait hérité d'une partie des vertus de son père; mais ni la beauté d'Elisabeth, ni ses qualités plus précieuses encore ne purent fixer le cœur de son volage époux. Devenu roi, en 1621, sous le nom de Philippe IV (*voy. ce nom*), il abandonna la direction des affaires à son ministre Olivares, et se livra tout entier à son goût pour les plaisirs. Elisabeth, quoique sans pouvoir et sans crédit, sut mériter l'estime et l'affection de ses sujets. Lorsqu'en 1640 l'Espagne, attaquée par la France, perdait le Portugal et pouvait craindre que la révolte de la Catalogne ne s'étendit à d'autres provinces, la reine fit à la fidélité des Castillans un appel qui fut entendu. Une armée de 50,000 hommes, levée et organisée par ses soins dans l'espace de quelques semaines, permit à Philippe de faire tête à ses ennemis. La reine alors entra dans l'appartement de Philippe, les yeux baignés de larmes et tenant son fils par la main : Voilà, lui dit-elle, notre seul fils; il est « menacé de devenir le plus pauvre gentilhomme » de l'Europe, si vous n'éloignez le ministre qui a « mis la monarchie à deux doigts de sa ruine. » Le renvoi d'Olivares fut aussitôt décidé; mais cette mesure ne put rendre à l'Espagne la supériorité qu'elle avait depuis longtemps perdue. Elisabeth mourut le 6 octobre 1644, pleurée de tous les Espagnols et de Philippe, qui rendit, mais trop tard, justice à ses grandes qualités. Elle laissait deux enfants, don Carlos, qui ne lui survécut que de quelques années, et Marie-Thérèse, qui, plus tard, monta sur le trône de France, par son mariage avec Louis XIV. Voltaire, dans son *Essai sur les*

mœurs, dit qu'Elisabeth aimait passionnément la comédie, et qu'elle y menait son grave mari. On a la *Vie* de cette princesse, en espagnol, par Michele, Madrid, 1644, in-4°. Son *Portrait* est gravé dans le même format.

W—s.

ÉLISABETH-CHRISTINE de Brunswick-Wolfenbuttel, impératrice d'Allemagne, née le 28 avril 1691, était fille de Louis-Rodolphe de Blankenburg et de Christine-Louise, princesse d'Oettingen. Son aïeul paternel, Antoine-Ulrich, duc de Brunswick (*voy. ce nom*), partisan zélé de la maison d'Autriche, accueillit avec empressement le projet de marier Elisabeth à l'archiduc Charles (*voy. ce nom*), qui disputait alors à Philippe V le trône d'Espagne. La différence des religions était un obstacle à cette union; mais il fut levé par la déclaration des théologiens de l'université d'Helmstadt, que la princesse pouvait faire son salut dans la communion catholique. Elisabeth résistait encore; Ulrich acheva de la décider en lui promettant d'embrasser lui-même le catholicisme, promesse qu'il accomplit en 1710. Elle fit, le 4^{er} mai 1707, son abjuration entre les mains de l'évêque de Bamberg. Son mariage avec l'archiduc fut célébré le 23 avril 1708, à Vienne; et le 13 juillet elle s'embarqua dans le port de Vade près de Gênes, sur un des bâtiments de la flotte qui portait des hommes et des munitions à son mari. Des revers venaient d'obliger Charles à se réfugier dans la Catalogne, seule province qui se fût déclarée franchement en sa faveur. Elisabeth fit, le 1^{er} août, son entrée à Barcelone, avec toute la pompe que les circonstances pouvaient permettre; mais son époux, dont, au premier moment, elle avait gagné l'affection, ne cessa de lui en donner des marques. Lorsque Charles fut, en 1714, obligé, par la mort de son frère Joseph, de retourner précipitamment en Allemagne pour y faire valoir ses droits à l'empire, il établit Elisabeth régente de la Catalogne. Élu empereur, il voulut conserver le vain titre de roi d'Espagne, et la régente ne put quitter Barcelone qu'en 1713. Charles vint à sa rencontre jusqu'à Lintz; et l'année suivante il la fit couronner reine de Hongrie à Presbourg. Elisabeth survécut dix ans à son époux; elle mourut le 21 décembre 1750. De son mariage étaient nées l'impératrice Marie-Thérèse (*voy. ce nom*), mère de Marie-Antoinette; et Marie-Anne, gouvernante des Pays-Bas, femme de Charles de Lorraine, frère de l'empereur François 1^{er}, connu dans la guerre de 1745 sous le nom de prince Charles.

W—s.

ÉLISABETH FARNÈSE, reine d'Espagne, fille unique d'Odoard II, prince de Parme, naquit le 25 octobre 1692. Comme elle était d'un caractère fort vif, sa mère, pour en réprimer l'impétuosité, la faisait renfermer quelquefois dans un grenier du palais. Saint-Simon dit même qu'elle l'éleva dans une parfaite ignorance de toutes choses, ne la laissant approcher de personne. Une éducation si peu libérale était plus propre sans doute à fortifier ses défauts naturels qu'à développer en elle le germe

(1) Il existe un grand nombre de descriptions de ces fêtes, dont on trouve l'indication dans la *Bibliothèque historique de la France* du P. Lelong.

d'aucune vertu. Aussi fut-elle altière, ambitieuse, inquiète, dévorée du besoin de commander, et sacrifiant tout pour parvenir à ce but. Mais un sens droit, un esprit à la fois vif et juste, suppléaient en elle à la connaissance du monde et des affaires; et, lorsque la passion ou la défiance ne l'égarèrent point, on admirait son adresse à saisir le vrai côté des choses. Elisabeth ne paraissait guère appelée à de hautes destinées, lorsque la mort de Marie-Louise de Savoie laissa Philippe V en proie à un tempérament de feu, et dominé par la princesse des Ursins. On crut d'abord que cette femme impérieuse occuperait auprès du souverain la place de la sœur reine, et sans doute elle-même en conçut l'espoir. Mais Philippe parut offensé du soupçon, et la princesse pensa ne pouvoir mieux conserver son crédit, qu'en cherchant dans toutes les cours de l'Europe une épouse à son maître. Alberoni (*voy.* ALBERONI), envoyé de Parme en Espagne, fut employé pour cette affaire, et déterminait le choix de la favorite sur la fille d'Odoard, en la lui peignant comme dépourvue d'esprit, de talents et de volonté. Le mariage fut célébré par procuration à Parme, le 15 août 1714. Elisabeth part aussitôt pour Madrid, traverse une partie de la France, où Louis XIV lui fait rendre les plus grands honneurs, trouve à Pampelune Alberoni, puis, à Xadraque, la princesse des Ursins, revêtue du titre de sa camarera mayor. Elle lui fait l'accueil le plus froid, et, saisissant quelques paroles indiscretes échappées à la camariste : « Qu'on me « délivre de cette folle, » dit-elle à ses gardes; et sur-le-champ elle donne l'ordre de la conduire en France. Tout porte à croire que cette mesure avait été concertée par lettres entre elle et Philippe. Ce dernier l'attendait à Guadalaxara : il lui donne la main au sortir du carrosse, la conduit à la chapelle, y reçoit la bénédiction nuptiale, et s'enferme aussitôt avec elle. Libre du joug pesant d'une femme acariâtre et surannée, il prend avec joie les chaînes de l'hymen, et se livre impétueusement à des plaisirs devenus des besoins par une longue privation. Porté naturellement à la mélancolie, dévot, scrupuleux à l'excès, faible et timide, paresseux d'esprit, content de la vie la plus triste, la plus isolée, n'ayant d'autre passe-temps que de tirer sur des bêtes qu'on faisait défiler devant lui, ce prince éprouva toute sa vie le besoin de se laisser mener. Elisabeth, plus intéressée que tout autre à le bien connaître, eut peu de peine à saisir les traits de son caractère, et se servit habilement de ces lumières pour s'assurer un empire absolu. Philippe ne connut jamais d'autre femme que la sienne. Des refus, adroitement ménagés, arrachaient toujours au monarque ce qu'il avait résolu de ne point accorder. Du reste, en changeant de patrie, Elisabeth ne fit que changer de prison, et jamais esclavage ne fut pareil au sein. Le roi ne la quittait pas un moment de la journée, pas même pour tenir ses conseils, et le court instant du lever et de la chaussure était le seul qu'elle eût de li-

bre. Étrangère dans son royaume, et haïe des Espagnols, qu'elle détestait, elle fut toujours livrée à la cabale italienne, et ne vit que par les yeux d'Alberoni. Redoutant la triste condition de veuve, et l'isolement dans lequel elles vivent, elle ne se vit pas plutôt mère, qu'elle résolut d'assurer à ses fils des États indépendants, qui pussent lui servir de retraite en cas de veuvage, et elle n'épargna rien pour parvenir à ce but. Lorsque après la chute d'Alberoni, le roi se fut décidé à descendre du trône, elle s'opposa tant qu'elle put à cette résolution. Elle fut alors obligée de céder aux scrupules de Philippe; mais, à la mort de Louis I^{er}, elle réunit toutes ses forces pour faire reprendre au faible monarque les rênes du gouvernement, ou plutôt pour s'en ressaisir elle-même. Elisabeth survécut vingt ans à son époux, et mourut en 1766, âgée de 74 ans. Elle avait eu sept enfants de Philippe V : 1^o Don Carlos, né en 1716, duc de Parme en 1751, roi de Naples en 1754, et d'Espagne en 1759, mort en 1788 (*voy.* Charles III). 2^o Marie-Anne-Victoire, née en 1716, accordée à Louis XV en 1721, mariée en 1729 à Joseph, prince de Brésil, depuis roi de Portugal. 3^o François, né en 1717, mort au berceau. 4^o Don Philippe, né en 1720, duc de Parme en 1749, mort en 1765. 5^o Marie-Thérèse-Antoinette-Raphaëlle, née en 1726, première femme du Dauphin, père de Louis XVI, qu'elle épousa en 1745, et dont elle n'eut qu'une fille qui ne survécut que deux ans à sa mère, morte en 1746. 6^o Louis-Antoine-Jacques, né en 1727. 7^o Marie-Antoinette-Ferdinande, née en 1729, mariée en 1750 à Victor-Amé III, duc de Savoie, depuis roi de Sardaigne, morte en 1785. On peut consulter pour l'histoire d'Elisabeth : *Memoirs of Elisabeth Farnesia*, Londres, 1746, in-8^o; *Mémoires pour servir à l'histoire d'Espagne, sous le règne de Philippe V*, traduits de l'espagnol du marquis de St-Philippe, par Mandave, Amsterdam (Paris), 1756, 4 vol. in-12, etc.

D. L.

ELISABETH, princesse palatine, fille de Frédéric V, roi de Bohême et d'Elisabeth d'Angleterre, naquit le 26 décembre 1618. Elle annonça dès son enfance d'heureuses dispositions pour les sciences, que sa mère cultiva avec le plus grand soin. Elle apprit le latin et les langues modernes, s'appliqua à la philosophie, et conçut tant d'estime pour Descartes, qu'elle lui fit proposer de venir se fixer à Leyde pour lui donner des leçons. Ses progrès, sous cet habile maître, furent très-rapides; et Descartes, dans la dédicace de ses *Principes de philosophie*, assure qu'il n'avait trouvé personne que cette princesse qui fût parvenu à l'intelligence parfaite de ses ouvrages. Elisabeth fut recherchée en mariage par Wladislas IV, roi de Pologne; mais elle refusa d'entendre à aucune proposition d'établissement, dans la crainte d'être détournée, par là, de sa passion pour l'étude. Cette résistance aux projets que sa mère avait pour elle, lui fit encourir sa disgrâce. Elle se retira en Allemagne, où elle obtint, sur la fin de ses jours, l'abbaye lu-

thérienne d'Hervorden, qui devint, par ses soins, la première école du cartésianisme. Elle y mourut en 1680, à l'âge de 61 ans. Cette princesse avait beaucoup de respect pour la religion catholique ; cependant elle fit constamment profession, du moins en apparence, du calvinisme, dont lequel elle était née. On dit que la reine de Suède, Christine, avait conçu une telle jalousie contre elle pour l'estime que lui portait Descartes, qu'elle ne pouvait souffrir d'en entendre parler d'une manière avantageuse. W — s.

ELISABETH-CHARLOTTE de Bavière. *Voyez* CHARLOTTE.

ELISABETH PETROWNA, fille de Pierre le Grand et de Catherine I^{re}. Elle naquit en 1709, au moment où son père touchait au faite des succès et de la gloire. Catherine, peu avant sa mort, avait réglé la succession, en vertu de la loi de Pierre le Grand, qui laissait au souverain régnant le droit de nommer son successeur : Pierre, fils du malheureux czarewitch Alexis, devait hériter du trône ; s'il venait à mourir sans enfants, le testament de Catherine appelait à la succession Aune, fille aînée de Pierre, mariée au duc de Holstein ; après Anne, était nommée la princesse Elisabeth. Mais ces dispositions ne furent exécutées qu'en partie : Pierre parvint à régner à la mort de Catherine ; étant mort lui-même peu après, sans laisser de postérité, les grands et le sénat choisirent Anne, duchesse douairière de Courlande, fille d'Iwan, et nièce de Pierre I^{er}. Cette princesse disposa de la succession en faveur du jeune prince Iwan, fille d'Anne, sa nièce, mariée à Antoine Ulric de Brunswick, et qui, à la mort de l'impératrice, ayant exilé le fameux Biren, se fit proclamer régente pendant la minorité de son fils. Elisabeth avait observé tous ces événements avec le plus grand calme ; ayant un caractère peu actif, étant portée au plaisir plutôt qu'à l'ambition, elle semblait être indifférente à tous les projets politiques. Cependant elle ménageait les gardes, et choisit même plusieurs amants parmi les officiers de ce corps. La régente ainsi que son époux, qui avait le commandement des troupes, se livrait à une confiance aveugle, et ne prenait aucune précaution pour mettre le gouvernement à l'abri de ces révolutions qui avaient éclaté si souvent en Russie. Il se forma un parti pour Elisabeth, pour la fille de Pierre le Grand, au nom duquel se rattachaient tant d'illustres souvenirs. La princesse ne se montra point contraire aux efforts qu'on faisait pour la conduire au trône, et s'abandonna aux conseils de Lestocq, chirurgien d'origine française, homme inquiet et ambitieux, qui cherchait à jouer un rôle. Le marquis de la Chétardie, ambassadeur de France, dont la figure distinguée et les manières agréables avaient captivé Elisabeth, s'intéressa vivement à sa cause, et ne vit dans la révolution qu'on méditait, que l'occasion d'assurer un allié à la France. Ce qui contribua, dans le même temps, à faire sortir Elisabeth de son indolence, fut le projet qu'eut la régente de lui faire

épouser le prince Louis de Brunswick, nommé duc de Courlande ; projet qui contrariait la résolution d'Elisabeth de rester indépendante et de ne point se marier. La Chétardie noua de nouvelles intrigues, et il mit la princesse en relation avec la Suède, dans ce moment très-mécontente du cabinet de St-Petersbourg. Le parti dominant à la diète fit déclarer la guerre aux Russes, et une armée suédoise fut transportée en Finlande. La conspiration eût pu être facilement découverte et déjouée : Lestocq était léger, indiscret, et la régente fut avertie plusieurs fois ; mais elle avait les yeux couverts du bandeau de l'illusion, et se laissait entraîner par la bonté naturelle de son caractère. La princesse, qui méditait sa perte, n'eut pas de peine à la rassurer par des protestations et des larmes hypocrites. Cependant les conjurés eurent des inquiétudes, et Lestocq pressa l'exécution du projet. S'étant rendu chez Elisabeth, et ayant trouvé sur sa table une carte, il y dessina une roue et une couronne, et dit à la princesse : « Point de milieu, « Madame, l'une pour vous, ou l'autre pour moi. » Cette observation frappante décida Elisabeth ; tous les conjurés furent prévenus, et dans quelques heures la conspiration allait éclater. L'époux de la régente, averti du danger, proposa des mesures de sûreté ; mais Anne persistait dans sa confiance, et refusa d'ajouter foi aux rapports. Le 6 décembre 1741, à minuit, Elisabeth, accompagnée de Lestocq et de Woronzow, se rend à la caserne des grenadiers préobajewski ; elle leur fait part de son dessein ; ils jurent de la suivre et de mourir pour elle. La princesse se met à leur tête, et se rend au palais ; trente soldats ayant pénétré dans l'appartement où couchaient, dans le même lit, la régente et son époux, leur ordonnent, au nom d'Elisabeth, de se lever et de les suivre ; on leur laisse à peine le temps de prendre des vêtements, et la régente demanda en vain à parler à Elisabeth. Le jeune Iwan était plongé dans le sommeil ; on respecta quelque temps le repos de l'innocence. Quand il se fut réveillé, il poussa des cris à la vue des soldats. Sa nourrice, fondant en larmes, le prend dans ses bras et veut le défendre ; mais les soldats s'en emparent et l'emmènent. La régente, son époux et Iwan sont transportés au palais d'Elisabeth ; en même temps on arrête le maréchal Munich, le comte son fils, Osterman, Golofkin et plusieurs autres. Le jour même de la révolution, Elisabeth déclara, par un manifeste, qu'en sa qualité de fille et héritière de Pierre I^{er}, elle avait pris possession du trône, et chassé les usurpateurs. Elle promit d'abord de renvoyer Anne, son époux et ses enfants en Allemagne ; mais elle changea ensuite de résolution : Anne et le prince Antoine Ulric furent transportés dans une île de la Dwina, près de la mer Blanche ; Iwan fut enfermé dans le château de Schlüsselbourg. Une commission ayant été nommée pour juger ceux qu'on avait arrêtés le jour de la révolution, le maréchal Munich fut condamné à être écartelé, Osterman à périr du supplice de la

roue, Golofkin, Loevenvold et Mengden à avoir la tête tranchée. Leur crime principal était d'avoir été dévoués à la régente, et la sentence fut aggravée pour donner occasion à Elisabeth de se montrer clémente et généreuse ; elle leur fit grâce de la vie, et les exila en Sibérie. Le chirurgien Les-toeq devint premier médecin de la cour, président du Collège de médecine, et reçut le titre de conseiller privé. Il voulut entrer au conseil ; mais il essuya un refus, et tomba même, quelque temps après, en disgrâce (1). Mais il était parvenu à faire nommer chancelier Bestuchef, qui avait été ministre sous l'impératrice Anne, et qui prit bientôt un grand ascendant. Les Suédois avaient commencé la guerre sous les auspices d'Elisabeth, et ils comptaient sur la reconnaissance de cette princesse ; mais elle fit peu attention à leurs demandes et à leurs manifestes. S'étant décidée à continuer la guerre, elle rassembla ses généraux. L'hetman des cosaques du Don, appelé avec les autres, lui dit : « Madame, si l'empereur votre père eût suivi mes conseils, les Suédois ne nous feraient plus la guerre aujourd'hui. — Et que fallait-il donc faire ? demanda l'impératrice. — Quand les Russes ont pénétré dans la Suède, répondit l'hetman, il fallait amener ici la populace suédoise, et égorger le reste. » Elisabeth voulant lui faire sentir la barbarie de sacrifier tant de victimes : « Eh ! Madame, dit l'hetman, ils sont bien morts sans cela. » Les Suédois mal dirigés, et recevant des ordres contradictoires d'un gouvernement divisé en factions, avaient eu des revers dès la première campagne. Attaqués par le général Lascy, ils reculèrent jusqu'à Helsingfors, et furent réduits à capituler. Le roi de Suède, Frédéric de Hesse-Cassel, était avancé en âge, et n'avait point d'enfants. Les députés de la diète, pour faciliter la paix, proposèrent d'assurer la succession au trône à Charles-Pierre Ulric, de la maison de Holstein-Gottorp, et dont la mère était fille de Pierre I^{er} ; mais l'impératrice venait de le désigner pour son successeur en Russie. Le choix des députés tomba ensuite sur Adolphe-Frédéric, d'une branche cadette de la même maison de Holstein-Gottorp, et l'impératrice entra en négociation. Elle eût pu garder toute la Finlande, mais elle crut devoir se montrer plus modérée, et par l'intervention de la France la paix fut conclue dans la ville d'Abo, en 1743, à des conditions moins dures. La Suède ne perdit qu'une très-petite partie de la Finlande, et peu après elle fit avec la Russie une alliance défensive. La paix extérieure était nécessaire à Elisabeth ; son trône semblait encore chanceler, et une conspiration se formait contre elle. Cette conspiration était principalement dirigée par le marquis de Botta, alors envoyé de la reine de Hongrie à Berlin, et qui l'avait été auparavant à St-Petersbourg. Les plus remarquables des conjurés

étaient Lapoukin et sa femme, distinguée par l'esprit et la beauté, madame Bestuchef, belle-sœur du chancelier, et sœur de Golofkin, relégué en Sibérie, le chambellan Lillienfeldt, et le lieutenant Lapoukin. Ils espéraient d'être appuyés par la reine de Hongrie et par le roi de Prusse, beau-frère du prince Antoine Ulric, qui languissait dans les prisons, avec Anne son épouse ; mais les conjurés, qui n'avaient ni prudence ni fermeté, furent trahis. Elisabeth se montra d'autant plus irritée, qu'elle était jalouse de la beauté de madame Lapoukin, et qu'elle la regardait comme une rivale dangereuse. Elle condamna cette femme aimable et spirituelle, son mari, son fils, et madame Bestuchef à recevoir le *knout*, à avoir le bout de la langue coupée, et à être exilés en Sibérie. La reine de Hongrie désavoua son ministre, le fit enfermer quelque temps dans une forteresse (*voy. Botta*), et se rapprocha d'Elisabeth en gagnant le chancelier Bestuchef ; mais l'impératrice conserva les plus fortes préventions contre le roi de Prusse. La guerre, occasionnée par les prétentions de plusieurs puissances à l'héritage de l'empereur Charles VI, fixait l'attention de l'Europe. Louis XV, qui était entré dans cette guerre malgré lui, comme auxiliaire, désirait de la voir finir : il s'adressa à Elisabeth, et demanda sa médiation. Il fit retourner à St-Petersbourg le marquis de La Chétardie, qui avait joui de la bienveillance de la souveraine, et qui avait contribué à son élévation ; mais Bestuchef, contraire à la France, était tout-puissant, et peut être le marquis s'était-il rendu coupable de quelques indiscretions. Il eut ordre de partir dans vingt-quatre heures, et fut conduit sous escorte jusqu'à la frontière, comme un prisonnier d'État ; mais d'autres intérêts changèrent la face des affaires. La France et l'Autriche s'allièrent en 1756. Le roi de Prusse se déclara pour l'Angleterre, lorsqu'il eut eu connaissance des plans de l'Autriche et de la Saxe : Elisabeth qui persistait dans ses préventions contre lui, entra dans les projets des puissances qui voulaient l'abaisser ; mais le grand-duc Pierre était très-attaché à Frédéric, et les généraux, les ministres, crurent devoir ménager l'héritier du trône. Le feld-maréchal Apraxin entra dans le royaume de Prusse à la tête d'une armée, s'empara de la ville de Mémel, et défit le général Lehwald, près de Gros-Jaegersdorf. On s'attendait à le voir avancer ; mais il se replia vers la Courlande, et fit prendre à ses troupes les quartiers d'hiver. Bestuchef fut accusé de lui avoir écrit une lettre pour l'engager à retarder les opérations. Le général fut rappelé et mis en jugement, mais il mourut peu après. Bestuchef, dépouillé de ses charges, eut ordre de partir pour la Sibérie. Le général Fermor remplaça Apraxin. Il prit Königsberg, Custrin, et gagna près de cette ville une bataille sur les Prussiens. Peu après il demanda sa retraite, alléguant l'affaiblissement de sa santé, mais ayant principalement pour but de ne pas déplaire au grand-duc, en combattant le héros dont

(1) Enfermé en 1748, dans la forteresse d'Oustioug-Weliki, remis en liberté par Pierre III, à son avènement au trône, il mourut dans l'obscurité le 23 juin 1767 ; il était né à Celle en 1692.

ce prince était l'admirateur. Le commandement fut donné à Soltikof, qui reçut l'ordre de se concerter avec les généraux de l'impératrice-reine. Le roi de Prusse voulut empêcher la jonction des armées, mais il ne put y parvenir. Soltikof se réunit à Laudon, et le 12 août 1759, fut livrée la sanglante bataille du Kunersdorf; Frédéric eut l'avantage pendant plusieurs heures; mais les Russes excitèrent son impatience par leur attitude imperturbable, et leur constance à revenir à la charge. L'armée prussienne fut ébranlée, et prit la fuite. Soltikof gagna vingt-six drapeaux, deux étendards, près de deux cents canons, et des munitions de toute espèce. Cependant cette victoire n'eut point de résultats, parce que les Russes et les Autrichiens ne pouvaient s'entendre sur les opérations. Le général russe Tottleben entra dans Berlin, mais il ne put s'y maintenir. Le siège de Colberg n'eut point de succès. Bouthourlin qui commanda en 1761, fit peu de progrès. Romanzof fut plus heureux et s'empara de Colberg. Elisabeth ne renonçait pas au projet de pousser la guerre contre Frédéric, mais sa santé était languissante pendant plusieurs années; le 29 décembre 1761, elle mourut à l'âge de 52 ans, après vingt années de règne. Pierre monta sur le trône, et le roi de Prusse se vit délivré d'un de ses plus redoutables ennemis; la Russie devint son alliée, et la paix fut conclue. Elisabeth fonda l'université de Moscou et l'académie des beaux-arts de St-Petersbourg; elle fit aussi travailler au code de lois commencé sous le règne de Pierre I^{er}, mais ce code ne fut point achevé. Elisabeth avait fait le serment que sous son règne aucun de ses sujets ne serait puni de mort; mais elle laissa subsister des supplices plus cruels peut-être que la mort même, le knout, la torture, et l'usage barbare de couper les oreilles et la langue. Elle versait des larmes sur les malheurs de la guerre, et des flots de sang coulèrent pendant une partie de son règne sur le théâtre des combats. Douce, clémente, généreuse, elle était en même temps trop indolente pour se livrer au travail, pour lutter contre les abus, et pour mettre un frein aux passions de ses ministres. L'amour était son penchant dominant. Elle disait à ses confidentes : « Je ne suis contente que lorsqu'on me aime. » Elle avait l'ambition de passer pour la plus belle femme de son pays, et quelque modération qu'elle eût dans le caractère, elle était très-susceptible sur ce point. Elle ne put pardonner à Frédéric les railleries qu'il s'était permises, et madame de Laponkin expia cruellement le tort de passer pour plus belle que l'impératrice. Les amants d'Elisabeth furent traités avec une munificence qui approcha quelquefois de la prodigalité, et la souveraine descendait avec eux à des intrigues peu dignes de son rang. Au milieu de la vie voluptueuse qu'elle menait, l'impératrice avait des terreurs superstitieuses qu'elle apaisait par les pratiques de la dévotion. En résumant son règne, on trouve qu'il fut glorieux pour la Russie,

et que la douceur qui en fut le caractère dominant contribua aux progrès de la civilisation. Les Russes ont donné à la fille de Pierre I^{er} le surnom de *Clémentine*, et ils chérissent sa mémoire. Les détails les plus intéressants sur la vie et le règne d'Elisabeth, se trouvent dans l'*Histoire de la Russie moderne*, par Leclerc, où on lit, entre autres morceaux curieux, le portrait de l'impératrice, tracé par le maréchal Munich; dans le *Voyage de Sibérie*, par Chappe d'Anteroche, et les *Mémoires de Mansstein*. Dans ce dernier ouvrage il est dit qu'il avait été question de marier Elisabeth à Louis XV, que Pierre II en avait fait les avances, mais que la cour de France les avait érudées (voy. BESTUCHEF, MUNICH, IWAN, TARRAKANOF et ANNE). C—AU.

ELISABETH-CHRISTINE, reine de Prusse, était fille de Ferdinand Albert, duc de Brunswick Wolfenbützel, et naquit le 8 novembre 1715. A l'âge de dix-sept ans, elle fut fiancée au prince royal de Prusse, depuis Frédéric le Grand; et peu après, la célébration du mariage eut lieu au château de Salzdahl. Ce fut le fameux Mosheim, alors prédicateur de la cour de Brunswick, qui donna la bénédiction nuptiale; le discours qu'il prononça a été imprimé dans le recueil de ses sermons. Après avoir fait une entrée solennelle à Berlin, les augustes époux établirent leur résidence à Rheinsberg. Frédéric, en épousant Elisabeth Christine, avait obéi aux ordres de son père, et avait fait le sacrifice d'une passion qu'il nourrissait depuis plusieurs années. Il ne put offrir à son épouse les sentiments de la tendresse et de l'amour; mais, aussitôt qu'il eut apprécié ses qualités, il lui donna sa confiance et son estime. On craignait que, devenu roi, il ne prit des résolutions peu agréables à la princesse, mais il lui écrivit, en montant sur le trône, la lettre la plus flatteuse, et la présenta à la cour assemblée autour de lui, en disant : « Voilà votre reine. » Elisabeth n'avait reçu de la nature ni l'éclat de la beauté, ni les dons brillants d'un esprit supérieur; mais sa douceur, sa modestie, sa patience, sa générosité, captivaient tous ceux qui approchaient de sa personne. Elle faisait consister son plus grand bonheur à faire du bien, sans en tirer vanité. Sa cour était l'asile de la vertu, et la jeunesse même y montrait le plus grand respect pour les convenances. Une éducation très-soignée avait donné à la reine le goût de l'instruction, et la lecture avait le plus grand charme pour elle. Les livres consacrés à développer les principes de la morale, et les vérités de la religion étaient ceux dont elle s'occupait de préférence. Cependant elle n'était point étrangère à la littérature, et connaissait les bons écrivains de son pays et ceux de la France. Les académiciens de Berlin étaient admis à sa cour et à sa table; elle aimait à s'entretenir avec Lambert, Formey, Mérian, et les engageait même souvent à se rendre au château de Schoenhansen, situé près de Berlin, et où elle passait l'été. Elle aimait beaucoup cette retraite champêtre, qu'elle embellit autant que le permettait un sol aride et

sablonneux. Quoique ses principes religieux fussent très-différents des opinions qu'avait adoptées Frédéric, Elisabeth Christine leur resta toujours fidèle, et le roi les respectait, parce qu'il en connaissait la pureté; ils étaient en effet dégagés de toute hypocrisie, de toute ostentation, et ne se manifestaient que par les sentiments nobles, par les actes de bienfaisance de celle qui les professait. Le roi ne voyait point la reine à Potsdam; mais il paraissait au cercle de la cour avec elle, lorsqu'il séjournait à Berlin. Dans son testament il la recommanda à son successeur, lui enjoignant de ne rien changer à l'état de sa maison, de lui conserver son revenu annuel de 40,000 écus, et d'en ajouter annuellement 10,000. « Pendant tout mon règne, continuait-il, elle ne m'a donné aucun chagrin, et ses « inébranlables vertus sont dignes d'estime, de « dévouement et d'hommages. » Elisabeth Christine vécut encore plusieurs années depuis la mort de son époux. Elle les passa comme celles de sa vie entière, à cultiver son esprit, à soulager les malheureux, et à faire régner autour d'elle le contentement et le bonheur. On lui proposait un jour d'acheter un collier de perles d'une grande beauté; elle l'examina et en parut frappée; mais, après quelques moments de réflexion: « Emportez-le, dit-elle à ses femmes, je pourrai secourir « plus d'un pauvre avec l'argent qu'il coûterait. » Elle vit sa fin approcher avec la plus touchante résignation. Le 13 janvier 1797, elle expira après avoir donné sa bénédiction à ceux qui l'entouraient. Elle était parvenue à l'âge de 82 ans et deux mois. Elisabeth Christine a laissé des traductions françaises de plusieurs ouvrages allemands; les plus remarquables sont : 1^o *le Chrétien dans la solitude*, par Sturm, Berlin, 1776, in-8^o; 2^o *de la Destination de l'homme*, ouvrage classique de Spalding, Berlin, 1776; 3^o *Considérations sur les œuvres de Dieu*, par Sturm, La Haye, 1777; 3 vol. in-8^o; 4^o *Manuel de la Religion*, par Hermes, Berlin, 1789; 2 vol.; 5^o *Hymnes de Gellert*, ibid., 1790. On lui attribue aussi un ouvrage intitulé : *Réflexions sur l'état des affaires politiques en 1778, adressées aux personnes craintives*. C—AU.

ELISABETH (Philippine-Marie-Hélène de France, Madame), sœur de Louis XVI, née à Versailles, le 3 mai 1764, fut le dernier enfant du Dauphin, fils de Louis XV. Privée de son père et de sa mère avant de les avoir connus, elle fut confiée aux soins de la comtesse de Marsan, gouvernante des enfants de France. Le respectable abbé de Montégut, mort à Chartres en 1794, fut son instituteur. Madame Elisabeth n'avait pas reçu de la nature cette douceur et cette flexibilité de caractère qui rendent les vertus faciles; elle annonçait plus d'un trait de ressemblance morale avec le duc de Bourgogne, l'élève de Fénelon; l'éducation et la piété agirent sur elle comme sur ce prince; les leçons et les exemples dont on l'entoura ne lui laissèrent, de ses premiers penchants, qu'une aimable sensibilité, de vives impressions, et une fermeté qui semblait faite pour les malheurs terribles auxquels le

Ciel la réservait. Dès les premières années de sa jeunesse, au milieu des séductions de la flatterie et des dangers de la grandeur, elle fit remarquer la justesse de sa raison et la droiture de son cœur, par le choix des personnes auxquelles elle accorda sa confiance et sa protection; des femmes distinguées par leurs sentiments et par leur conduite, devinrent ses amies intimes; des hommes d'un caractère recommandable, des serviteurs dévoués partagèrent cette bienveillance. Chaque jour on aurait pu citer un trait de sa piété ou de sa charité; la reconnaissance en révélait quelques-uns; sa modestie en a dérobé le plus grand nombre. On n'a point oublié que, pour doter une jeune personne qu'elle honorait de son amitié, elle obtint du roi son frère, d'employer à cet usage, pendant plusieurs années, le présent annuel de diamants qu'il lui faisait aux étrennes, et qu'elle ne voulut pas laisser remplacer. Lorsque le dérangement des finances obligea de songer à des projets de réforme, Madame Elisabeth fit venir le premier écuyer, et demanda que les premiers chevaux supprimés dans les écuries du roi, fussent les siens; elle exigea en même temps le secret sur ce sacrifice qui la privait d'un exercice favori. Lorsqu'elle se dérobait à la représentation et aux hommages d'une cour qui l'adorait, c'était, ou pour se rendre à St-Cyr, dont elle encourageait les pensionnaires les plus recommandables, ou pour se livrer, dans sa maison de Montreuil, à l'intimité de ses amis et à de douces études; c'était là que le savant et respectable Lemonnier, premier médecin, lui donnait des leçons de botanique, science qu'elle aimait avec ardeur, et qu'elle cultivait avec succès. Pleine de respect pour le roi son frère, elle ne se mêlait jamais des affaires du gouvernement ou des intrigues de la cour, et ne prêtait son appui qu'à des personnes sans reproches. De si hautes qualités devaient faire rechercher la main de Madame Elisabeth par tous les princes de l'Europe. On croit en effet qu'il fut successivement question de son mariage avec un prince de Portugal, avec le duc d'Aoste et avec l'empereur Joseph II. Des raisons politiques mirent des obstacles à ces diverses unions, qu'elle ne parut pas regretter. En 1789, un hiver long et rigoureux la mit dans le cas d'exercer son active bienfaisance: elle épuisa tous ses moyens pour arracher à la misère ou à la mort, les malheureux qui ne pouvaient résister à l'âpreté du froid; mais des circonstances plus terribles allaient la livrer elle-même aux plus affreuses calamités, et faire ressortir dans tout leur éclat, la force, la résignation, la générosité de son âme. L'orage qui grondait depuis quelques années sur la France, s'annonça bientôt autour du trône et de la famille royale, et le 14 juillet 1789 vit ouvrir cette scène sanglante. Madame Elisabeth, forcée de porter ses regards et son attention sur les événements politiques, jugea dès lors avec sagacité toutes les circonstances qui se pressaient devant elle, et les conséquences qui pouvaient résulter de chaque

événement. Liée au sort du roi et de la reine, dévouée à leurs enfants, elle se prépara à traverser la révolution, en s'attachant à leurs malheurs, en partageant toutes leurs disgrâces; toutefois, ses conseils prirent dès lors un caractère de force et de fermeté, qui prouvait l'étendue de ses vues et la rectitude de son jugement. Elle conjura souvent le roi d'user de son autorité et d'opposer, tandis qu'il en était encore temps, une digue au torrent révolutionnaire. Le 5 octobre, lorsque la populace se porta sur Versailles, Madame Elisabeth insista pour que le roi s'éloignât; elle sauva plusieurs gardes du corps de la fureur populaire. Conduite à Paris avec la famille royale, les applaudissements qu'elle entendit prodiguer au roi ranimèrent un instant ses espérances; mais elle connut bientôt toute la violence du parti qui menaçait le trône, et l'inutilité des faibles barrières que l'indulgence du roi cherchait à lui opposer. Ce prince venait d'exiger de ses tantes de s'éloigner de cette scène tumultueuse: il aurait voulu que Madame Elisabeth les accompagnât; elle refusa d'obéir, et se dévoua, près de son frère et de son roi, à tous les dangers dont elle le voyait entouré. Dès lors elle assista aux conseils secrets que la famille royale était forcée de tenir pour examiner les partis qu'il y avait à prendre dans des moments aussi périlleux. Elle fut initiée dans le projet du départ pour Montmédy, et partagea les fatigues, les dangers et les humiliations de ce voyage (*voy. Louis XVI*). Madame Elisabeth a depuis assuré qu'un secret pressentiment lui avait fait craindre la fatale arrestation dès le moment de son départ, et qu'elle croyait avoir reconnu un des chefs de la garde nationale qui se glissait, à la faveur des ombres, dans le corridor que le roi et sa famille traversèrent en partant des Tuileries. De retour au milieu de ses geôliers, Madame Elisabeth, moins surveillée que le roi, trouva le moyen d'entretenir, par l'entremise de quelques serviteurs dévoués, une correspondance suivie avec les princes ses frères, sortis de la France à diverses époques. Cependant chaque jour les dangers augmentaient, et son courage, sa piété, sa résignation semblaient s'accroître en même temps: la journée du 20 juin 1792 les fit paraître dans tout leur éclat; le peuple ayant pénétré de tous côtés dans les appartements des Tuileries pour se porter aux dernières violences contre la famille royale, Madame Elisabeth parut devant les factieux à côté du roi: on la prit pour la reine, et déjà on la menaçait, sans qu'elle songeât à les détromper; un de ses écuyers, le chevalier de St-Pardoux, se jeta au-devant d'elle, en s'écriant: « Non, ce n'est pas la reine. » — « Pourquoi les détromper, dit Madame Elisabeth, vous leur auriez épargné un plus grand crime. » Pendant trois heures elle partagea les dangers du roi, et la fermeté de son âme ne l'abandonna point. Le 10 août suivit de bien près cette journée. Au milieu du carnage et de l'incendie, Madame Elisabeth quitta les Tuileries avec le roi et la famille royale, pour se rendre

XII.

à l'assemblée nationale. Renfermée, pendant le reste du jour, dans la loge des journalistes, elle entendit prononcer la décléance de Louis XVI, passa trois autres journées, non moins cruelles, dans l'enceinte des bâtiments de l'assemblée, et fut conduite au Temple, où nulle personne de sa maison ne put obtenir de la suivre. Madame Elisabeth, oubliant ses privations et ses propres maux, ne songea qu'à diminuer ceux du roi et de la reine; elle devint comme une seconde mère pour leurs enfants, et descendit pour eux aux soins les plus délicats. Séparée totalement du roi, pendant son procès, elle ne le revit que pour recevoir ses adieux; scène déchirante, qui devait encore se renouveler le 2 août 1793, lorsque la reine fut enlevée du Temple pour être conduite à la Conciergerie, et de là sur l'échafaud. Madame Elisabeth resta seule avec Madame fille du roi (car on leur avait enlevé le Dauphin dès le mois de juillet de cette fatale année). Cette affreuse captivité durait depuis vingt-un mois, et devenait de jour en jour plus étroite et plus rigoureuse, lorsque, le 9 mai 1794, on vint arracher Madame Elisabeth des bras de Madame. Elle fut conduite à la Conciergerie, et le lendemain jugée, condamnée, exécutée. En marchant au supplice, elle ne cessa d'exhorter à la résignation, au repentir, les autres victimes qui devaient périr aussi. Les femmes qui se trouvèrent avec elle, et dont on la força de voir le supplice, la saluèrent avec respect en passant devant elle; elle les embrassa avec une touchante affection, et ne cessa d'adresser ses prières au Ciel, qu'au moment où sa mort termina cette horrible scène. Madame Elisabeth avait trente ans; ses restes ont été portés sans pompe près de Monseaux, et confondus avec ceux qu'on entassait journellement après tant de sanglantes exécutions. Un magistrat recommandable, Ferrand, depuis ministre d'État, a consacré, à la mémoire de cette princesse, un *Eloge historique*, dont le style, le ton et les sentiments sont dignes d'un si noble sujet. Cet ouvrage, plein d'intérêt, forme un volume in-8°, Paris, 1844, de l'imprimerie royale à la suite de l'éloge, se trouvent 94 lettres de Madame Elisabeth.

L—S—E.

ELISABETH. *Voyez*. ISABELLE.

ELISABETH-ALEXIEVNA, impératrice de Russie. Catherine II avait appelé à sa cour trois princesses de Darmstadt, afin de choisir parmi elles une épouse pour son fils le grand-duc Paul, légitime héritier de son père Pierre III. Son choix fut malheureux; mais un choix d'une tout autre nature devait avoir lieu quand le prince, devenu veuf, fut uni à la vertueuse et bienfaisante Marie-Feodorovna, de la maison de Wurtemberg, l'une des femmes les plus distinguées comme épouse, mère et souveraine. De ce second et fécond mariage était né, le 23 décembre 1777, époque remarquable par une des plus épouvantables inondations de St-Petersbourg, le grand-duc Alexandre-Paolovitch, dont la puissance devait peser d'un si grand poids dans les

destinées du monde. Pour marier ce jeune grand-duc (il n'avait alors que seize ans), son aïeule fit venir à St-Petersbourg, en 1793, trois princesses de la maison de Bade; et, le 9 octobre de cette même année, elle conclut l'hymen de son petit-fils avec *Louise-Marie-Auguste*, qui, en embrassant la religion russe, prit le nom d'*Elisabeth-Alexievna*. La nouvelle grande-duchesse, née le 24 janvier 1779, était sœur du prince héritier de Bade; de Frédérique-Clémentine, plus tard reine de Bavière; de Frédérique-Dorothée, reine de Suède; de Wilhelmine, landgrave, puis grande-duchesse de Darmstadt, et de deux autres non mariées, dont l'une, la princesse Amélie, était sa sœur chérie, et vint habiter près d'elle. La grande-duchesse, qui n'avait pas encore accompli sa quinzième année, réunissait pourtant déjà tout ce qui pouvait assurer le bonheur de celui auquel on l'unissait. Douée d'une figure charmante, d'une tournure élégante et noble, d'un caractère enchanteur, elle avait de l'esprit, des talents, l'amour des beaux-arts, mais, par dessus tout, possédait une inépuisable générosité, et cette extrême délicatesse qui en double le prix. Elle ne voulut pas, quand elle devint impératrice, que l'empereur, ajoutât rien à ce qu'elle recevait en qualité de grande-duchesse; les malheureux pourtant n'y perdirent rien, car ses dépenses personnelles ne montaient qu'à 10,000 roubles, et tout le reste était employé en actes de bienfaisance. Cette princesse n'eut jamais que deux filles, mortes toutes deux en bas âge, et ne put consoler la douleur que leur perte lui causa qu'en consacrant à l'éducation de jeunes orphelines les sommes économisées sur celles qui étaient attribuées à l'entretien de ses enfants. Son caractère se développa avec autant de courage que de dignité lors des malheurs et des craintes de la Russie en 1812; sa fermeté, à cette époque, rassura les esprits abattus, et quand l'horizon politique devint plus serein, elle voyagea pour visiter sa famille et se rapprocher de l'empereur. Elle fonda, après la paix, l'*Institut patriotique* destiné à recevoir et à élever les jeunes orphelines que les désastres de la guerre avaient faits. La santé de cette princesse était minée depuis quelques années par une maladie chronique, reconnue impossible à guérir tant qu'elle respirerait l'air âpre de St-Petersbourg. Un climat plus doux fut conseillé par les médecins de la cour, et Taganrok, ville située au 47^{me} degré 12 minutes 40 secondes de latitude, fut choisie comme le séjour le plus favorable à son état. En effet, l'impératrice semblait renaître au souffle doux et vivifiant qu'elle y respirait; l'empereur Alexandre était venu l'y rejoindre. Miné lui-même par une mélancolie incurable, sa santé déclinante ne tarda pas à inspirer les plus vives inquiétudes. L'impératrice s'oubliant elle-même épuisa à l'entourer de ses soins, les restes de sa vie. Ne quittant le malade que pour donner de ses nouvelles à l'impératrice-mère, elle lui écrivait la veille du jour fatal : « Chère maman, je n'ai pas été en état de

« vous écrire par la poste d'hier; aujourd'hui, « grâces en soient rendues mille et mille fois à « l'être suprême ! il y a du mieux très-décidé dans « l'état de l'empereur, de cet ange de bienveil- « lance, au milieu de ses maux. Pour qui, sur qui « Dieu manifesterait-il son infinie miséricorde, si « ce n'était sur lui ? Mon Dieu ! quels cruels mo- « ments j'ai passés ! Et vous, chère maman, je me « figure vos inquiétudes ; vous recevez les bulle- « tins, vous avez donc vu à quoi nous en étions « réduits hier : cette nuit, encore... ! M. Willie dit « lui-même que l'état de notre cher malade est « satisfaisant ; il est faible à l'excès ; chère maman, « je vous avoue que je n'ai pas la tête à moi ; je ne « puis vous en dire davantage ; priez avec nous, « priez avec cinquante millions d'hommes, que « Dieu daigne achever la guérison de notre bien- « aimé malade. » Mais le lendemain de cette dé- pèche rassurante elle écrivait : « Maman ! notre « ange est au ciel, et je végète encore sur la terre ! « Qui aurait pensé que moi, faible malade, je « pourrais jamais lui survivre ? Maman, ne m'a- « bandonnez pas, car je suis absolument seule « dans ce monde de douleur. » Après ce coup terrible, l'impératrice ne formait plus qu'un seul vœu : c'était de finir ses jours dans les bras de la mère d'Alexandre. Le voyage était long et pénible, elle se résigna à vivre pour l'exécuter ; prit soin de sa santé, chercha, durant deux mois, à raviver son existence défaillante, se crut enfin assez forte pour se mettre en route, et partit de Taganrok, espérant au moins atteindre Kalouga, où elle recevrait les tristes embrassements de l'impératrice-mère. Cependant, arrivée entre Orel et Kalouga, dans une petite ville nommée Béléff, elle sentit ne pouvoir pas aller plus loin, fit inviter verbalement (car elle n'avait plus la force d'écrire) sa belle-mère à venir lui fermer les yeux ; mais, avant son arrivée, elle expira, ou plutôt s'éteignit doucement, le 4-16 mai 1826 à l'âge de 47 ans. Sa vie tout entière avait été consacrée à ses devoirs d'épouse et à la souffrance. A—L—E.

ÉLISE (en arménien, Eghiscné), l'un des plus célèbres historiens de l'Arménie, naquit vers le commencement du 5^e siècle. Il étudia sous le célèbre patriarche Sahak, de la race des Arsacides, et sous le savant Mesrob, inventeur de l'alphabet arménien. Il devint ensuite secrétaire de Vartan, prince des Mamikonians, général des armées arménienne et géorgienne. Après avoir rempli pendant longtemps cette place avec distinction, il fut sacré, en l'an 449, évêque du pays possédé par les princes de la famille des Amadouni. Il assista à un grand concile tenu dans la ville d'Ardaschad, pour répondre au roi de Perse, Iezdedjerd, qui voulait forcer les Arméniens d'embrasser la religion de Zoroastre. Elisé mourut vers l'an 480, dans la province de Rheschdounik'h. Il a composé des Commentaires sur plusieurs livres de l'Écriture, des Homélies, et d'autres ouvrages théologiques ; mais le plus important de ses écrits est une histoire très-

éloquente de la guerre du général Vartan contre le roi de Perse, avec la narration de la défaite et de la mort de ce général. Cet ouvrage, divisé en sept parties, a été imprimé à Constantinople, 1764, in-4°. On n'en connaît point de traduction. S.M.—X.

ÉLISÉE hérita du manteau et du double esprit prophétique qui avaient distingué le prophète Élie. Il naquit dans la ville d'Abelmeûla, qu'on croit avoir existé dans la tribu de Manassé, à dix milles de Scythopolis. Après avoir vu son maître s'élever vers les cieux, il revint pour passer le Jourdain, et le manteau de ce grand prophète, ouvrant un passage à son disciple, le fit reconnaître pour le dépositaire de l'esprit d'Élie : il opéra, comme lui, un grand nombre de prodiges ; il adoucit les eaux amères de Jéricho, en y jetant du sel ; deux ours vinrent à sa voix du fond de la forêt dévorer les enfants de Béthel, qui méconnaissaient son caractère et sa dignité ; il remplit les citernes d'eaux miraculeuses pour soulager les rois d'Israël, de Juda et d'Édom, qui combattaient dans les déserts contre le roi de Moab ; il multiplia d'une manière toute merveilleuse l'huile de la veuve qui était menacée de se voir enlever ses deux fils pour payer ses créanciers ; il récompensa la Sunamite qui lui avait donné l'hospitalité ; il lui rendit un fils que la mort venait de moissonner, et dont il avait lui-même annoncé la naissance. Il nourrit, par un prodige, les prophètes qui étaient à Galgala, et multiplia de même vingt pains d'orge que lui présenta le voyageur de Baalsalisa. Naaman, général du roi de Syrie, fut guéri de la lèpre, en se baignant sept fois dans le Jourdain, par ordre du prophète. Il vint, pénétré de reconnaissance, offrir des présents à Élisée, qui les refusa, et lui parla avec une grande indulgence au sujet de l'idolâtrie qu'il avait commise en allant, avec le roi son maître, adorer les idoles dans le temple de Reimmon. Mais quelques interprètes pensent, avec fondement, que cette indulgente bonté de notre saint prophète était un pardon pour l'idolâtrie dont Naaman s'était déjà rendu coupable, et non une permission de s'en rendre encore coupable à l'avenir. Gézi, serviteur d'Élisée, n'imita pas le désintéressement de son maître ; au contraire, il se servit de son nom pour demander à Naaman deux talents et deux habits, et la lèpre dont venait d'être délivré cet étranger, s'attacha pour toujours au serviteur du prophète, dont il fut dès lors obligé de s'éloigner. En plongeant un morceau de bois dans l'eau, Élisée fit surnager miraculeusement le fer de la coignée qu'avaient perdue les enfants des prophètes qui coupaient du bois dans le voisinage. Il frappa d'aveuglement et traita ensuite avec bonté les soldats qu'avait envoyés contre lui, à Dothain, Benadad, roi de Syrie, qui s'était persuadé que le prophète révélait ses desseins au roi d'Israël ; il prédit à ce dernier la prochaine levée du siège et la cessation de la famine qui désolait Samarie. Il alla vers Damas déclarer Hazaël roi de Syrie ; il annonça à ce prince les maux qu'il ferait

à Israël ; et Hazaël, de retour chez lui, étouffa, Benadad, et n'accomplit que trop sa destinée. Jéhu, fils de Josaphat, devait réaliser contre la famille d'Achab toutes les calamités prédites par Élie. Élisée envoya un des enfants des prophètes donner à Jéhu l'onction royale. Cet homme de Dieu, près de terminer une vie féconde en prodiges, reçut dans sa maladie la visite de Joas, roi d'Israël ; il ordonna à ce prince de tirer une flèche par la fenêtre de la chambre qui était du côté de l'Orient : « C'est, dit « le prophète, la flèche du salut contre la Syrie. » Joas tira jusqu'à trois fois, puis s'arrêta. L'homme de Dieu se mit en colère : « Si vous eussiez, dit-il « à ce jeune prince, frappé la terre cinq, six et sept « fois, vous auriez battu la Syrie jusqu'à l'exter- « miner ; mais vous ne la battrez que trois fois. » Cet illustre prophète mourut dans un âge fort avancé, vers l'an 833 avant J.-C. L'année de sa mort, des voleurs de Moab vinrent en Israël. Des hommes qui portaient un mort au tombeau, ayant vu ces voleurs, s'enfuirent, et jetèrent dans le tombeau d'Élisée le corps qu'ils portaient. Le mort ayant touché les ossements du prophète, ressuscita et se leva sur ses pieds. C'est au sujet de ce prodige, rapporté au 4^e livre des Rois, qu'il est dit dans l'Écclésiastique que le corps d'Élisée prophétisa après sa mort. Ce prophète, ainsi qu'il a été dit de Jésus-Christ ressuscitant tous les hommes par sa mort, a en quelque sorte créé la vie dans le tombeau. Son nom est inséparable de celui d'Élie, dont il reçut la puissance et dont il imita les vertus (*voyez ÉLIE*). C—T.

ÉLISÉE (JEAN-FRANÇOIS COPEL, connu sous le nom de Père), célèbre prédicateur, naquit à Besançon, le 21 septembre 1726, de parents vertueux, et qui négligèrent rien pour lui donner une bonne éducation. Il fit ses premières études au collège de cette ville, dirigé par les Jésuites, et s'y distingua par les progrès les plus rapides. Ses maîtres, prévoyant qu'il serait un jour propre à faire honneur à la Société, cherchèrent à lui inspirer le désir d'y entrer. Le jeune Copel, incertain sur le choix d'un état, obtint la permission de faire une retraite dans la maison des Carmes, pour examiner sa vocation. Dès ce moment, ses irrésolutions cessèrent, et il prit l'habit de cet ordre le 23 mars 1743. Ses supérieurs le chargèrent d'abord d'instruire les novices, et il s'acquitta de ce devoir pendant six années, avec beaucoup de zèle et de succès. Il employait ses loisirs à la lecture des orateurs anciens et modernes, et se préparait par la méditation et l'examen de leurs ouvrages, à marcher un jour sur leurs traces. La timidité naturelle du P. Elisée, la faiblesse de son organe, la négligence de son débit, ne permirent pas d'apprécier toute l'étendue de son talent pour la chaire. On l'envoya cependant dans la maison de son ordre à Paris, et ce fut par une espèce de faveur qu'il obtint de prêcher dans quelques paroisses. Un hasard singulier commença sa réputation. Un jour qu'il prêchait dans une église assez peu fréquen-

tée, Diderot, curieux d'entendre un sermon, qu'il supposait d'avance médiocre, y entra accompagné d'un de ses amis. Le philosophe, placé en face du prédicateur, l'écouta avec attention, et fut frappé de l'ordre, de la clarté, de la méthode, de la logique vive et pressante qui régnaient dans son discours. Le sermon fini, il suivit le P. Elisée à la sacristie, et lui demanda si c'était lui qui avait composé le sermon qu'il venait de prononcer ? Le P. Elisée lui en donna l'assurance. Diderot, enchanté de ce qu'il nommait sa découverte, parla du nouveau prédicateur avec enthousiasme, et inspira à chacun le désir de l'entendre. Bientôt l'église qu'avait choisie le P. Elisée, fut trop petite pour contenir le nombre de ses auditeurs, et cédant aux invitations qu'on lui adressait de toutes parts, il parut successivement dans les chaires les plus brillantes de la capitale. Désigné pour prêcher devant le roi, il eut l'honneur de le complimenter dans deux circonstances bien remarquables : la première fois, après la signature de la paix avec l'Angleterre, en 1763, et la seconde fois, après la mort du dauphin, père de Louis XVI. Le P. Elisée, bon et indulgent envers les autres, était très-sévère pour lui-même ; la pâleur de son visage annonçait ses austérités ; il jeûnait continuellement, et consacrait à la prière tous les moments qu'il ne donnait pas à l'étude. L'excès du travail affaiblit sa santé, et les médecins lui conseillèrent de prendre quelque repos dans sa famille. Il cédait à leurs invitations, à celles de ses parents, mais l'évêque de Dijon le retint pour prêcher le Carême dans sa cathédrale ; les efforts qu'il fut obligé de faire, achevèrent de l'épuiser. Il mourut le 11 juin 1783, à Pontarlier, en allant en Suisse, prendre les eaux de la Brevine. Son corps fut rapporté à Besançon, et inhumé dans l'église des Carmes-Déchaussés. Les Sermons du P. Elisée ont été recueillis par le P. Césaire, son cousin, et publiés à Paris, 1784-1786, 4 vol. in-42, avec la vie de l'auteur. Ils ont été traduits en allemand, Bamberg, 1786, 4 vol. in-8°, et en espagnol, Madrid, 1787, 4 vol. in-4° ; le quatrième volume contient les Panégyriques, parmi lesquels on distingue celui de St-Louis ; et les Oraisons funèbres du Grand Condé, de Stanislas 1^{er}, roi de Pologne, et du dauphin, père de Louis XVI (4). On n'a pas la prétention d'assigner ici la place que doit occuper le P. Elisée parmi les orateurs chrétiens ; on se contentera de dire que ses sermons se distinguent, de la plupart des productions de ce genre, par la sagesse de la composition, l'enchaînement des pensées, par la pureté et l'élégance de style ; et que la lecture en est aussi agréable qu'utile aux personnes qui aiment à réfléchir sur elles-mêmes. On y trouve quelques morceaux dignes de Bossuet et de Massillon ; mais, en général, on désirerait chez

lui une connaissance plus grande des livres saints ; plus de force et de justesse dans le raisonnement ; plus d'abondance dans ses preuves ; une onction plus pénétrante ; une éloquence plus douce (1) ; plus de majesté ; plus d'élévation ; des idées moins vagues ; des traits plus marqués. La contenance modeste du P. Elisée, l'air de mortification qui paraissait sur son visage, commençaient par inspirer une prévention favorable ; la simplicité de son débit forçait ses auditeurs à redoubler d'attention, et cette négligence était assortie à l'espèce d'éloquence qu'il avait adoptée. Peu d'art, de la précision dans l'exposition de son sujet, de la simplicité dans ses plans, un style pur, clair et élégant ; presque point de figures et de mouvements. Il n'a ni la logique pressante et la raison profonde de Bourdaloue, ni le pinceau magique et le brillant coloris de Massillon. Quoiqu'il ne manque pas de s'élever contre les systèmes de la philosophie moderne, il porte dans ces morceaux qui semblent exiger une certaine véhémence, plutôt le sentiment de la douleur qui s'en afflige, que celui de l'indignation qui les combat et les anéantit. Dans l'endroit de son sermon sur *l'incrédulité*, où il trace le tableau de l'orgueil de l'esprit et de cette inquiétude qui le porte à secouer le joug de la religion, on trouve une imitation trop marquée de Bossuet, dans l'endroit de l'Oraison funèbre de la reine d'Angleterre, où ce grand évêque dit des protestants ce que le P. Elisée applique aux incrédules. Le portrait qu'il fait de Bayle dans le sermon qui a pour titre : *Fausseté de la probité sans la religion*, rappelle aussi un peu trop celui que Bossuet a tracé de Cromwell. Les principes de la morale sont présentés, dans ses sermons, d'une manière trop bienveillante, sans qu'il entre dans aucun détail particulier, ce qui ne jette pas, à beaucoup près, autant d'intérêt dans ses discussions, que s'il luttait, pour ainsi dire, corps à corps avec les obstacles qu'il combat. Il est rare, par conséquent, de trouver chez lui de ces morceaux pleins de force et de vigueur, qui subjuguent l'esprit et dominent la volonté ; de ces tirades où règnent l'affection et le sentiment, qui pénètrent le cœur et l'embrasent, qui le touchent et l'attendrissent. C'est moins à présenter à chaque individu le miroir de ses passions, que l'orateur semble s'être appliqué, qu'à peindre les funestes effets qu'elles produisent dans la société. Or cette seconde étude est beaucoup plus facile que la première, et il est plus aisé de saisir ces résultats généraux que de descendre dans le cœur de l'homme, d'en sonder les plus sombres replis, et de les exposer au grand jour. On trouve cependant quelquefois de la force, de l'élévation et de la profondeur, comme dans le sermon sur la *fausseté de la probité sans la religion* ; une connaissance plus développée des passions, comme dans celui sur *la vie religieuse*, où

(4) Un choix des sermons du P. Elisée a été publié en 1828 sous le titre : *Œuvres choisies* du P. Elisée, Paris, Salmon, 1828, 4 vol. in-18 ; précédées d'une notice biographique. Ce volume fait partie d'une petite collection intitulée : *Bibliothèque des orateurs chrétiens*. E. D-s.

(1) Il est quelquefois caustique ; dans son sermon sur le mauvais riche, il s'exprime ainsi : « Le riche mourut, et ce fut le « premier service qu'il rendit à la société. »

en opposant partout le calme de la solitude au tumult du monde, il peint supérieurement le vide et le néant des plaisirs et des honneurs. Son sermon sur *la mort* et celui sur les *afflictions*, sont ceux où l'ordonnance est la plus belle et les développements plus lumineux. W—s.

ÉLISEE (MARIE-VINCENT TALACHON, connu sous le nom de père), chirurgien du roi Louis XVIII; né à Lagny en 1753, entra jeune encore dans la maison des *Frères de la Charité*, et s'y livra avec quelques succès à l'étude de l'art de guérir. Ayant pris l'habit de l'ordre, il devint professeur de chirurgie dans les hôpitaux de cet utile institut, et résida successivement à Niort, à Grenoble et à l'île de Ré. Fort opposé, dès le commencement, aux principes de la révolution, il émigra en 1792, et vint à l'armée des princes, dont il fut aussitôt nommé chirurgien en chef. Il y rendit beaucoup de services dans les premières campagnes, et après le licenciement il fut appelé à Berlin, où il guérit d'une maladie grave le favori du roi, Bischofswerder, et ensuite à St-Petersbourg et à Vienne, où l'on fit d'inutiles efforts pour le fixer. Dévoué à tous ses compatriotes exilés et surtout à Louis XVIII, il le suivit en Pologne et en Angleterre : sa principale occupation fut de soigner les plaies de ce prince, qui, en 1797, l'avait décoré du cordon de St-Michel et nommé son premier chirurgien. Dès lors il ne le quitta plus, rentra en France avec lui en 1814, et par un privilège très-rare fut logé aux Tuileries. Il accompagna de nouveau Louis XVIII dans la Belgique en 1815; revint encore une fois avec lui, et reprit ses fonctions et son logement au château, où il mourut le 29 septembre 1817. Son corps fut aussitôt transféré dans une maison voisine, suivant l'étiquette qui veut qu'aucune cérémonie funèbre n'ait lieu dans les demeures royales. Il mourut environné des faveurs de la cour; ses obsèques furent célébrées en grande pompe, et les gens les plus distingués se firent un devoir d'y assister. C'était le dernier de ces *Frères de la Charité* qui se livraient autrefois avec tant de zèle et de succès à l'exercice de l'art de guérir, et qui avaient découvert un grand nombre d'instruments et de pratiques très-utiles, surtout pour l'opération de la pierre. Le père Elisée fut en 1813 l'éditeur d'un recueil intitulé : *les Panégyristes de saint Louis, roi de France*, imprimé en Angleterre. Il a fait imprimer à Paris, en 1815, son *Discours prononcé par le premier chirurgien du roi, à la première séance de la commission nommée par S. M., à l'effet de lui rendre compte de l'état actuel de l'enseignement dans les écoles de médecine et de chirurgie du royaume*, in-4°. M—n j.

ÉLISIO, en latin ELYSIUS (JEAN), médecin, né, vers le milieu du 15^e siècle, dans le royaume de Naples, était savant dans les langues orientales, avait des connaissances fort étendues pour son temps dans plusieurs branches de l'histoire naturelle, et fut médecin du roi Ferdinand d'Aragon. On a de lui : 1^o *Breve compendium de balneis to-*

tius Campaniæ. Cet opusculé fait partie du recueil : *De balneis quæ exstant*, etc., Venise, Giunti, 1553, in-fol., rare et recherché; d'une autre collection publiée par J.-F. Lombardo : *Synopsis eorum quæ de balneis, aliisque miraculis puteolanis scripta sunt*, ibid., 1556. Enfin il a été publié, par Scipion Mazella, Naples, 1590, in-8^o, avec l'opusculé suivant. 2^o *De Æaria insula ejusdemque mirabili incendio*, dans les recueils des Giunti et de Lombardo; à la suite de l'ouvrage de Jules Jasolini : *De rimedi naturali che sono nell'isola di Pithecusa, oggi detta Ischia*, Naples, 1689 et 1751, in 4^o; et dans le tome 9 du *Thesaurus antiquitatis Italiæ* de Grævius. 3^o *De curatione morbi gallici contra barbaros et vulgares empyricos*. Cet ouvrage est si rare qu'il n'a pas été connu d'Astruc, et n'est pas cité dans les catalogues. 4^o *De prasagiis sapientum*; non moins rare que le précédent. C'est probablement un recueil de pronostics. W—s.

ELIUS (LUCIUS ÆLIUS CÆSAR), fils de Cæjonius Commodus, fut adopté par l'empereur Adrien : on n'est pas d'accord sur l'époque précise de son adoption; il paraît qu'elle eut lieu en l'an 135. Ælius portait alors les noms de *Lucius Aurelius Verus*, qu'on donnait à son père. Adrien, dont la santé s'affaiblissait tous les jours, voulut désigner son successeur. Après avoir jeté les yeux sur plusieurs de ses parents et de ses amis, il choisit enfin *Lucius Verus*, que sa complexion délicate aurait seule dû écarter du trône. Adrien ne se contenta pas de le créer César, il l'adopta comme son fils, et lui donna le nom d'Ælius, qu'il portait lui-même. C'est pourquoi Spartien compare cette adoption à celle de Galère Maximien et de Constance Cléore, qui, en devenant Césars, devinrent aussi les fils des empereurs. Ælius avait un grand ascendant sur l'esprit d'Adrien, qui le fit ensuite préteur et consul, et lui donna le gouvernement de la Pannonie. Spartien fait l'éloge de sa conduite et nous vante sa justice et son habileté. Néanmoins la faiblesse de sa constitution fit quelquefois regretter à Adrien cette adoption. On dit que l'empereur, qui l'aimait passionnément, n'avait consenti à le créer César que pour tenir la promesse qu'il lui avait faite en secret; mais qu'il savait bien qu'Ælius ne vivrait pas assez longtemps pour régner. (Adrien était fort adonné à la magie, et avait, dit-on, tiré l'horoscope d'Ælius.) Les destins de Rome réservaient à l'empire un prince dont les vertus devaient rappeler l'âge d'or. Ælius, après un séjour d'environ deux ans en Pannonie, revint à Rome, et le 1^{er} janvier, au moment même où il se disposait à prononcer un discours qu'il avait préparé pour l'empereur, il mourut presque subitement : ce fut Antonin le Pieux qui lui succéda comme César. On donne à Ælius plusieurs brillantes qualités; il était instruit dans les belles-lettres; il cultivait l'éloquence et la poésie; mais quelques personnes prétendent qu'il était plutôt chéri d'Adrien à cause de sa belle figure que pour ses vertus. Il était fort recherché dans sa toilette et dans

ses plaisirs. On lui reproche de les avoir aimés jusqu'à la volupté. Spartien nous dit qu'il faisait quelquefois mettre des ailes à ses concubins, et qu'il leur donnait le nom des vents, Borée, Aquilon, etc. Quoiqu'Adrien s'attendit à ne pas conserver longtemps Ælius, sa perte lui fut sensible ; et s'il ne le pleura pas comme prince, il donna des larmes à son fils, et le fit ensevelir avec toute la pompe réservée aux empereurs, dans le même tombeau qu'il avait fait construire pour lui-même. Il lui décerna des statues et des temples, et ce fut en mémoire de ce prince qu'il exigea qu'Antonin, son successeur, adoptât le fils d'Ælius, qui régna ensuite avec Marc-Aurèle. Ælius avait épousé *Domitia Lucilla*, fille de Nigrinus, qui lui donna Lucius Verus, dont nous venons de parler, et Fabia ou Fadia, qui fut fiancée à Marc-Aurèle. Ælius ne vécut pas assez longtemps comme prince pour nous avoir laissé une grande variété dans les types de ses médailles. Le symbole de la Pannonie, qu'il gouverna, est le sujet qui s'y trouve le plus fréquemment. Les autres sont généralement peu communes, surtout les grecques. Il n'y prend que le nom de Lucius Ælius, et n'y porte que le titre de César.

T—N.

ELIUS-GALLUS. Voyez GALLUS.

ÉLIZABETH. Voyez ELISABETH.

ELLAIN (NICOLAS), né à Paris en 1534, s'appliqua d'abord à l'étude du droit, et se fit recevoir avocat au parlement. Au bout de quelques années, il renonça à la jurisprudence pour étudier la médecine, acquit en peu de temps la réputation d'un praticien habile, et mourut en 1621 doyen de la faculté de Paris, à l'âge de 87 ans. Ellain avait du goût pour la littérature, et il a cultivé la poésie avec quelque succès. On a de lui : 1° des *Sonnets*, Paris, 1561, in-8°. L'abbé Gonjet trouve du naturel et de la facilité dans sa versification ; 2° *Discours panégyrique à Pierre de Gondy, évêque de Paris, sur son entrée dans cette ville*, ibid., 1570, in-4°. Cette pièce est en vers ; 3° *Ad cardinalcm Rettensem nuper pileo cardinalitio donatum, carmen*, ibid., 1618, in-4°. Le seul ouvrage de médecine qu'il ait publié est un *Advis sur la peste*, Paris, 1606, in-8°, réimprimé en 1623, in-12, avec celui d'Antoine Mizauld, intitulé : *Divers Remèdes et Préservatifs contre la peste*.

W—s.

ELLEBODE (NICAISE VAN), en latin *Ellebodius*, né à Cassel en Flandre, au commencement du 16^e siècle, fit ses études à l'université de Padoue, et y prit ses grades en médecine avec distinction. Il acquit une connaissance profonde des langues anciennes, et particulièrement de la langue grecque. Il mérita par ses talents la protection du cardinal Grandvelle et l'estime des savants, entre autres de Vincent Pinelli et de Paul-Manuce. Radecius, évêque d'Agria, lui fit obtenir un canonicat de sa cathédrale. Il mourut à Presbourg d'une fièvre pestilentielle le 14 juin 1577. C'est à Ellebode qu'on doit la première édition du texte grec de l'ouvrage de Némésius sur la nature de l'homme.

Il le publia à Anvers, 1565, in-8°, avec une traduction latine supérieure à celle de Valla, et réimprimée dans le tome 8 de la *Bibliotheca Patrum*, Lyon, 1677. On trouve quelques lettres d'Ellebode dans les *Epistolæ illustr. Belgarum*, publiées par Bertius, 1617, et quelques pièces de vers dans les *Pœtar. Belgar. deliciae*, de Gruter.

W—s.

ELLENBOROUGH (EDOUARD LAW, baron), légiste anglais, était le sixième fils d'Edmond Law, évêque de Carlisle, et naquit en 1748 à Great-Salked, avant que son père eût obtenu l'épiscopat. Il commença ses études à Bottsam sous les auspices d'un oncle maternel, entra ensuite (vers 1761) à la Chartreuse, puis en 1768, passa au collège de St-Pierre, donnant partout des marques de cette aptitude et surtout de cette patience persévérante qui seules conduisent à l'érudition. Quittant ensuite l'université de Cambridge avec le grade de bachelier, il se rendit à Londres afin d'y suivre les cours de droit et la plaidoirie à Lincoln's Inn. Il ne tarda point à plaider lui-même, gratis sans doute le plus souvent, et même il prit des élèves pour les initier à l'intelligence des lois et à la pratique. Il dut à ce double exercice une connaissance approfondie du droit et des mille détours du labyrinthe de la Thémis anglaise. Familiarisé à fond avec ces éléments de la science du barreau, mais moins habile à manier l'arme de l'éloquence que celle de la chicane, et à emporter d'assaut les causes par ces mouvements pathétiques ou grandioses qui semblent partir du cœur, qu'à bien se servir des nœuds coulants et des échappatoires que peut fournir la loi, il eut alors le bon esprit de sentir que la capitale était un théâtre trop vaste pour qu'il y brillât de prime abord, et il se détermina prudemment à chercher des clients en province. C'est au Westmoreland, sa terre natale, qu'il donna la préférence. Son père, un des riches dignitaires de l'Église anglicane, y jouissait d'une influence proportionnée à son rang ; et sa nombreuse famille tenait par une foule de liens aux notabilités du pays. Malgré ces heureuses circonstances, son cabinet ne fut guère qu'une sinécure ou qu'une lande en friche pendant plusieurs années. Deux hommes, Lee et Wallace, accaparaient toutes les affaires importantes. Mais enfin Wallace devint son beau-frère, et dès lors la scène changea. Puis, pour comble de bonheur, et Wallace et Lee devinrent procureurs généraux. Ce fut alors à Law de s'emparer de toutes les riches clientèles, et d'affamer ses ci-devant camarades d'infortune, sauf un seul pourtant, le subtil Scott, qui plus tard devait porter la simarre de chancelier. (voy. ELDON). Une affaire d'assurances à Guildhall, dans laquelle il fit preuve d'une rare habileté à fouiller le vieux arsenal des lois anglaises et à en faire chatoyer les couleurs, eut un grand retentissement dans tous les comtés septentrionaux ; petit à petit son nom franchit les limites du Westmoreland et du Cumberland. Les procureurs du nord avaient leurs correspondants, leurs amis à Londres. Alors Law vint

se fixer dans la capitale, que jadis il avait quittée avec raison, et il y eut, sinon des triomphes éclatants, au moins des succès d'estime et, ce qu'il aimait encore mieux, des succès d'argent. Il était bien pâle pourtant auprès d'Erskine, et de plus il avait le désavantage, tant que lord Kenyon présida le Banc du roi, de déplaire à ce magistrat. Une fois même il y fit allusion dans un plaidoyer, en lançant à l'adresse de ce lord un *Jupiter hostis!* qui, bien que l'épigramme ne fût pas très-fine, avait cependant de la portée : Jupiter n'est pas le destin, et le jury, comme l'assemblée des dieux, contre-carrait souvent les vœux du maître par ses verdicts. D'un autre côté, l'avocat n'était pas mal avec tous les coryphées de la magistrature, et l'amitié des Buller, des Willes, compensait plus que suffisamment l'humeur hostile de Kenyon. C'est sur ces entrefaites que l'ex-gouverneur général des Indes, Hastings, revint en Europe en 1783, accueilli par des panégyriques enthousiastes et par des invectives furibondes, qui bientôt se transformèrent en accusations formelles, puis en bill d'*impeachment*. Les uns et les autres étaient parfaitement fondés, et quelque parti que prissent en cette circonstance les orateurs parlementaires ou les avocats, ils devaient avoir les plus belles choses à dire. Law fut un des trois légistes auxquels le célèbre fondateur de l'empire anglais aux Indes confia le soin de sa défense. Ce n'est point à lui qu'il avait songé d'abord ; et, pour que cette grande cause vînt en ses mains, il fallut, outre les recommandations de Rumbold, un de ses beaux-frères, et de son frère Thomas Law, tout récemment élu membre du conseil financier du Bengale, le refus formel d'Erskine. Ce brillant avocat, l'aigle du barreau britannique, crut probablement que jamais éloquence humaine n'était de force à faire tomber des charges aussi écrasantes que celles qui de toutes parts pesaient sur Hastings ; c'est qu'il ne comptait là comme force que l'éloquence, et qu'à son sens le différend se viderait en une ou deux batailles ; c'est aussi qu'il voulait vaincre. Law parlait d'idées moins hautes : il comprenait que vainqueurs ou vaincus les défenseurs auraient tout gain dans cette affaire ; il sentait surtout que plus elle durerait, plus les honoraires seraient grandioses : dès lors pourquoi si vite en venir aux batailles rangées, batailles qui peuvent d'ailleurs être décisives contre le client, et le perdre sans retour ? Qu'au contraire il traîne la guerre, qu'il achète les sursis, qu'il fasse surgir les incidents dilatoires, qu'il éparille et fourvoie les efforts de ses adversaires, voilà la vraie stratégie. Au bout de trois ans, de quatre ans au plus, on dira encore *sub judice lis est...* Mais est-il possible d'acheter ainsi les délais, les consciences ? Et pour qui l'illustre client aurait-il donc raconté le Mogol, réduit à mendier la famille royale d'Aonde, pillé le Bengale, le Behar, l'Oirssa, Bénarès ? où son excellence compte-t-elle donc épancher le trop plein de ses sacs de roupies ? Elle a plus de génie, a-t-elle

donc moins d'esprit que Verrès, qui, en revenant de Sicile, faisait trois parts de ses trésors, une pour ses avocats, une pour ses juges, une pour lui ? C'est sur ces principes, parfaitement en harmonie du reste avec les idées de l'ex-gouverneur des Indes, ou plutôt soufflés par l'ex-gouverneur lui-même, bien que sous d'autres formules, que Law dirigea le procès. Ses deux collègues le secondèrent habilement ; mais c'est à lui qu'échut le rôle ostensible principal. On sait que, entre autres adversaires formidables, il eut à combattre Burke, Fox et Shéridan ; et souvent il passa des heures amères sous le feu redoublé de cette triple batterie. Presque tout le monde d'ailleurs trouvait sa manière bien froide et bien mesquine, quand, aux déclamations ou aux argumentations énergiques de Burke, il répondait par des subtilités d'avocat stagiaire et voulait toujours ramener le débat du terrain politique au terrain judiciaire et aux formes des tribunaux inférieurs, tandis qu'au contraire du sein même de la procédure surgissait spontanément la discussion politique, et que la gloire de l'accusé c'était de pouvoir dire comme Scipion : « A pareil jour, je défiais Annibal : allons au Capitole rendre grâce aux dieux. » Fort souvent les altercations entre Burke et son adversaire dégénéraient en disputes, en personnalités aigres, et l'urbanité fut oubliée par Law au point qu'il fallut le rappeler à l'ordre. Souvent aussi il quitta la chambre tout meurtri des sarcasmes que Shéridan décochait sur lui, trouvant toujours le défaut de sa cuirasse et perçant à jour son armure de statuts et de gloses mi-latines, mi-anglaises ; et nul baume ne pouvait guérir ses plaies que la vue de son coffre-fort. D'incidents en incidents, la rédaction définitive du bill d'*impeachment* par les communes absorba quatre ans ; puis plus de trois ans encore se passèrent avant que la chambre des lords se formât sérieusement en tribunal pour porter son jugement. La curiosité alors était éteinte, les impressions, si vives d'abord, s'étaient émoussées, l'indignation avait fait place à une improbation molle ; enfin l'opinion n'était plus là prête à stigmatiser ceux qui voteraient l'acquiescement ; vingt-une voix sur vingt-neuf prononcèrent la non-culpabilité de l'accusé. Sans doute Erskine n'eût pas voulu de cette victoire due à l'insouciance publique qui semblait gracier plutôt qu'acquitter Hastings. Mais Law ne s'en croyait pas moins le premier légiste de Londres, puisqu'il triomphait de difficultés qu'Erskine avait jugées insurmontables. Cette affaire lui valut d'ailleurs près de 300,000 francs, sur les 1800,000 qu'elle fit déboursier patemment à son client ; et de plus, comme le ministère avait toujours favorisé ce dernier, elle lui fraya le chemin des honneurs. En 1801, il fut nommé, sans avoir langui dans les charges intermédiaires, procureur-général et bientôt avocat général. La même année lui vit donner le titre de knight (chevalier) qui le rapprochait de la haute noblesse. La mort de Kenyon, en 1802,

le porta plus haut encore : il reçut en même temps sa nomination à la présidence du Banc du roi et le titre de lord Ellenborough, nom d'un petit village habité par des pêcheurs et qui avait été le séjour de ses ancêtres. Plus tard, il fit partie du cabinet, mais sans porte-feuille spécial : ce fut pendant l'administration de lord Grenville, c'est-à-dire pendant fort peu de temps. Son rôle à la chambre haute fut celui d'un whig imbu, comme les plus déterminés torys, des idées d'un autre âge. Il s'opposa surtout aux bills, aux pétitions en faveur des catholiques d'Irlande. Lors de la procédure contre Melville, il le déclara coupable quant à six des chefs de l'accusation, et à cette occasion il eut avec le chancelier une altercation dans laquelle il ne fit preuve ni de modération ni de savoir-vivre. Membre de la commission chargée d'une enquête sur la conduite de la princesse de Galles, il se montra très-favorable à cette héritière présomptive du trône, et ce procédé, où quelques-uns trouvèrent de la noblesse et de la fermeté, fut aux yeux des autres de l'adulation et de la partialité. Le fait est qu'il opina pour des conclusions plus graves que celles qui furent consignées dans le rapport de la commission, et qui tout en imputant à la princesse ne l'accusaient que de légèreté. Dans ses fonctions comme magistrat, le lord chef de la justice (tel était le titre de lord Ellenborough) déployait une parfaite connaissance des lois, un vrai zèle pour la justice, et une espèce de dignité ; mais le pédantisme judiciaire perçait dans ses moindres phrases, et, dès qu'il s'agissait de matière gouvernementale, la passion se glissait sous son hermine. Cette irascibilité, qui, lorsqu'il fut sexagénaire, devenait presque de la monomanie, accéléra l'heure de sa mort. Lors des trois accusations lancées en même temps sur Hone pour ses trois pamphlets, *Catéchisme de feu Jean Wilkes*, *la Litanie politique*, *le Credo du sinécure*, fâché du premier acquittement, il voulut présider aux deux dernières affaires, et il eut le désappointement non-seulement de voir à chaque fois le jury répondre *non* aux questions par lui posées, mais encore d'entendre l'auditoire, en dépit des shériffs qu'il avait solennellement placés dans la salle, se livrer à de bruyants applaudissements (19 et 20 décembre 1817). Toujours malade ou souffrant depuis ce temps-là, il finit par résilier ses emplois, et trois semaines après il expira, le 31 décembre 1818. P—OT.

ELLER (ELLE) né en 1690, dans le duché de Berg, apprit le métier de tisserand, qu'il exerça dans la petite ville d'Elverfeld. On a souvent fait l'observation que les hommes de cette profession sédentaire, se livrent facilement aux rêveries des idées théosophiques. Eller en fut un exemple remarquable. Il s'imagina d'abord avoir des révélations et se persuada, à la fin, qu'il était le Christ en personne. Il se faisait appeler le *Père de Sion*. L'enthousiasme qui régnait dans ses discours et la régularité de sa vie lui procurèrent des adhérents,

dont il réunit le troupeau dans la ville de Rensdorf, que l'électeur palatin, souverain de Berg, venait de fonder, et dont Eller avait été nommé premier bourgmestre. Cette secte est connue dans l'histoire du luthéranisme sous le nom de communion de Rensdorf. Nous pensons qu'elle s'est éteinte bientôt après la mort de son chef, qui arriva le 16 mai 1750. La considération dont jouissait ce visionnaire en imposa tellement au premier roi de Prusse, qu'il l'avait nommé agent des églises protestantes des duchés de Juliers et de Berg. Il avait consigné ses rêveries dans un écrit intitulé : *la Panetière*, en allemand, *Hirten-Tasche*. (Voy. p. 172, t. 10, livraison 30^e, édition nouvelle des *Cérémonies religieuses*, 1809, ou l'*Histoire des sectes religieuses*, par M. Grégoire, t. 1, p. 307.) S—L.

ELLER DE BROCKHUSEN (JEAN-THÉODORE), né le 26 novembre 1689 à Pleskau, dans la principauté d'Anhalt-Bernbourg, devint en 1735 premier médecin du roi de Prusse, Frédéric-Guillaume. Le grand Frédéric joignit, en 1755, à ce titre, celui de conseiller privé et de directeur du collège *medico-chirurgical* de Berlin, dont il était professeur depuis plus de trente ans. Il fut aussi un des membres les plus laborieux de l'académie des sciences de Berlin, qui le perdit le 31 septembre 1760. Parmi ses ouvrages, les uns sont écrits en latin, quelques-uns en français, et les autres en allemand : 1^o *Gazophylacium, seu Catalogus rerum mineralium et metallicarum*, Bernbourg, 1723, in-8^o ; 2^o *Observations médicales et chirurgicales*, Berlin, 1730, in-8^o (en allemand) ; 3^o *Physiologia et Pathologia medica, seu philosophia corporis humani sani et morborum*, c'est-à-dire *Physiologie et Pathologie*, etc., Schneeberg, 1748, 2 vol. in-8^o. Ce livre allemand, qui n'a de latin qu'une portion du titre, a été publié par le docteur Jean-Chrétien Zimmermann : il offre le recueil des leçons faites par Eller aux chirurgiens militaires, depuis 1726 jusqu'à 1734, mais tellement mutilées, que le professeur le désavoua. 4^o *Observationes de cognoscendis et curandis morbis præsertim acutis* Kœnigsberg, 1762, in-8^o ; Amsterdam (Genève), 1766, in-8^o. Cet ouvrage estimé, quoique incomplet, a été traduit en français par Jacques-Agathange Le Roy, Paris, 1774, in-12 ; nouvelle édition, 1785 in-12. Presque tous les mémoires présentés par Eller à l'académie des sciences de Berlin ont pour objet des recherches curieuses, des expériences utiles ; dans presque tous on reconnaît la sagacité de l'auteur ; les principaux traitent : 1^o de la séparation de l'or d'avec l'argent, 1747 ; 2^o de la fertilité des terres et de la végétation des plantes, 1749 ; 3^o de la dissolution des sels dans l'eau commune, 1750 ; 4^o de l'analyse du sang humain, 1751 ; 5^o du pouvoir de l'imagination des femmes enceintes sur le fœtus, 1756. Le docteur Charles-Abrah. Gerhard a extrait des mémoires de l'académie, et traduit en allemand, tous ceux qu'Eller avait insérés dans cette importante Collection ; Berlin, 1764, in-8^o, fig. En 1763 on publia, sous le nom de ce médecin,

une *Chirurgie complète*, et en 1767 une *Médecine pratique*, écrites l'une et l'autre en allemand. Z.

ELLERS (JEAN), conseiller de la chancellerie en Suède et chevalier de l'ordre de l'Étoile polaire. Il se distingua dans le dernier siècle par son habileté dans les affaires et par ses talents pour les lettres. Gustave III lui avait donné sa confiance et l'employa dans plusieurs occasions importantes. Il est auteur d'un poème suédois intitulé : *Mes larmes*, qui se trouve en français dans les *Mélanges de littérature suédoise*, publiés à Paris (1788, in-8°) par Agander. Peu avant sa mort, Ellers donna une *Description de Stockholm*, en 4 volumes, remplie de recherches et de faits intéressants, mais écrite d'un style diffus. C—AU.

ELLEVIÖU (JEAN), excellent acteur et chanteur dans l'opéra-comique, naquit à Rennes le 14 juin 1769. Il était fils d'un chirurgien de cette ville qui le destinait à la même profession pour laquelle il avait la plus vive répugnance, tandis qu'il montrait pour la comédie une véritable passion, cherchant toutes les occasions qui se rencontraient de la jouer en société. Cette passion et son aversion pour la chirurgie augmentant chaque jour, il finit par s'échapper de la maison paternelle et s'engagea pour le théâtre de la Rochelle ; son père s'étant opposé à ses débuts, il reprit ses études chirurgicales, mais envoyé à Paris pour les terminer, il n'y fut pas plutôt qu'il s'occupa d'obtenir à l'Opéra-Comique un début qui eut lieu le 1^{er} avril 1790 par le rôle du Déserteur dans la pièce de ce nom. Ce rôle appartenait au baryton et telle était alors la voix d'Elleviou ; mais les études vocales développèrent en peu de temps la partie aiguë de son organe qui perdit ses tons graves et acquit l'étendue du ténor dont il prit l'emploi en 1792. Ses commencements n'avaient pas été aussi heureux qu'on semblait l'espérer, mais dès lors il obtint les plus grands succès auxquels contribuaient une figure charmante, une taille élégante, un jeu plein d'esprit et de finesse. Il reçut les plus vifs applaudissements dans tous les rôles écrits pour lui depuis cette époque, surtout dans *Gulnare*, *Trente-et-Quarante*, *Zoraimé* et *Zulnare*, *le Prisonnier*, *le Cabriolet jaune*, *l'Irato*, *Adolphe* et *Clara*, *Picaros* et *Diégo*, *le Calife de Bagdad*, *Maison à vendre*. Lors de la réunion en 1801 des théâtres Favart et Feydeau, il devint un des cinq administrateurs et eut l'idée de remettre au théâtre les plus beaux opéras du vieux répertoire : la musique de Monsigny et de Grétry obtint, grâce à lui, de nouveaux triomphes. Il contribuait en même temps en grande partie à la réussite de pièces nouvelles telles que *Françoise de Foix*, *les Maris garçons*, *Une folie*, *Joseph*, *Jean de Paris*. Ses appointements s'étaient accrus avec ses succès et il touchait par an 84,000 francs : il annonça tout à coup qu'il voulait se retirer si l'on ne lui en donnait 120,000 : ces sommes étaient vraiment fabuleuses en 1812, cependant l'administration était toute disposée à la nouvelle concession et il est certain qu'elle y eût

trouvé de l'avantage. Napoléon, qui s'immisçait dans les administrations théâtrales comme dans tout le reste, intervint pour empêcher l'arrangement et voulut même que les appointements de 84,000 francs fussent réduits ; il fallut obéir et le théâtre fut ruiné. Elleviou épousa en le quittant la fille d'un receveur général et se retira dans une magnifique propriété appelée *les Roncières* près de Tarare, département du Rhône ; il s'y occupa de belles-lettres et d'agriculture. Après la révolution de juillet il fut nommé membre du conseil départemental ; il aspirait à l'honneur d'être député et comptait se présenter aux élections de 1842. Venu à Paris pour annoncer cette intention à ses amis, il voulut faire une visite aux rédacteurs du *Charivari*, sans doute dans l'intention de prévenir les plaisanteries du malin journal et pour déclarer avant tout qu'avec la position qu'il avait, ce que l'on devait surtout remarquer dans sa candidature, c'était l'avantage de faire entrer à la chambre un ancien comédien et de donner ainsi un nouveau relief à cette honorable profession. En descendant l'escalier il tomba frappé d'apoplexie foudroyante dont il avait eu quelques années auparavant une première attaque ; tous les secours furent inutiles, la mort ayant été instantanée. Cet événement arriva le 6 mai 1842, Elleviou était donc âgé de 73 ans. On a de lui les livrets de trois opéras-comiques : *Le Vaisseau amiral*, *Delia* et *Werdikan* et *l'Auberge de Bagnères*, joués tous les trois au théâtre Feydeau. Le dernier, dont la musique est de Catel, est le seul qui ait obtenu du succès : le poème avait été annoncé sous le nom de *Jalabert*. J.—A. DE L.

ELLCOTT (ANDRÉ), savant américain, né en 1753 dans la Pensylvanie, professeur de mathématiques à l'école militaire de West-Point, fut employé comme ingénieur lors de la fondation de la ville de Washington. En 1796, il coopéra à la fixation des limites entre les possessions des États-Unis et celles de l'Espagne, et mourut à West-Point le 28 août 1820 à l'âge de 67 ans. Il a publié en 1806 un Journal accompagné d'une carte de l'Ohio, du Mississipi et d'une partie de la Floride ; et a fait paraître des mémoires sur l'astronomie et sur d'autres sujets dans les *transactions* d'une société scientifique. D—Z—S.

ELLIES DUPIN (LOUIS). Voyez DUPIN.

ELLIGER ou ELGER (OTMAR), peintre suédois, naquit à Gothenbourg, en 1632 ou 1633. Son père était médecin, et lui fit apprendre les langues. Quelque sagacité qu'il eût, son goût pour la peinture ralentit ses progrès dans toute autre étude. Sa mère se montra très-éloignée de seconder son penchant ; mais un mendiant ayant un jour exposé sa misère au médecin, en différentes langues, la femme de celui-ci dit à son mari, que puisqu'il se trouvait des savants aussi pauvres que des peintres, il lui était indifférent quel état prendrait son fils. Elliger, au comble de ses vœux, se mit, à Anvers, sous la conduite du jésuite Daniel Zeghers, habile peintre de fleurs et de fruits, qu'il parvint à

égalier. Appelé à Berlin, il fut nommé peintre de l'électeur Frédéric-Guillaume. L'agrément de la conversation de l'artiste le rendit cher au prince, à la cour duquel il passa ses jours dans l'aisance et la considération. On ignore en quelle année il mourut. La plupart de ses tableaux sont en Allemagne, et y sont très estimés.—*Otmar ELLIGER*, fils du précédent, naquit à Hambourg, en 1666. Il reçut d'abord des leçons de son père, puis celles de Michel Van Musscher, peintre d'Amsterdam ; mais, à la vue des ouvrages de Lairese, il désira entrer dans son école, et y parvint en 1686. Il gagna l'affection de son maître, et doué d'un esprit qu'il avait eu soin de cultiver par l'étude, il parvint, en une année, à composer des sujets très-intéressants. Sa manière était grande et ses fonds d'une belle architecture. Par des bas-reliefs ingénieusement placés dans ses compositions, il indiquait à propos si les sujets en étaient égyptiens, grecs ou romains. De grands sujets et des plafonds qu'il peignit à Amsterdam, plurent tellement à l'électeur de Mayence, que ce prince lui demanda deux grands tableaux : *la Mort d'Alexandre* et *les Noces de Thétis et de Pélée*. Outre le paiement, ces ouvrages lui méritèrent un riche présent. L'électeur lui offrit, de plus, la place de son premier peintre et une pension ; mais Elliger refusa le tout, préférant l'indépendance à ces avantages. De retour chez lui, il exécuta, pour la typographie, des compositions ingénieuses ; mais il ne put alors peindre beaucoup de grands tableaux ; cependant on donna de grands éloges à un *Festin des Dieux*, qui seul, dit Descamps, suffit pour l'immortaliser. Les ouvrages qu'il fit en petit furent toujours estimés. Le goût de la débauche vint lui ôter la considération dont il avait joui longtemps, et altéra son talent au point qu'il ne produisit plus que des ouvrages maniérés et d'une mauvaise couleur. Il mourut le 24 novembre 1732, à l'âge de près de 67 ans.

D—T.

ELLINGER (ANDRÉ), né en 1526 à Orlémond dans la Thuringe, sut de bonne heure associer le goût de la littérature à celui des sciences exactes. Après avoir achevé d'une manière distinguée le cours de ses humanités, il embrassa l'étude de la médecine. En 1549 il obtint ses premiers degrés à l'université de Wittemberg, et, en 1554, celle de Leipsick l'admit au nombre de ses professeurs. Il remplissait honorablement cet emploi depuis quinze années lorsqu'il fut appelé par l'électeur de Saxe à l'université de Léna, dont il occupa la première chaire dans la faculté de médecine, et ensuite le rectorat. Il accompagna ce corps savant à Salfeld, où il fut momentanément transféré pendant que la peste désolait Léna en 1578. De retour dans cette dernière ville, Ellinger continua d'unir à l'exercice de ses fonctions les travaux du cabinet. Il termina sa carrière le 12 mars 1582, laissant quelques ouvrages qui prouvent, sinon de vastes connaissances, du moins un talent réel pour la versification latine : *Hippocratis aphorismorum*,

id est selectarum maxime quararum sententiarum paraphrasis poetica, Francfort 1579, in-8°. Cette traduction des Aphorismes fut bientôt suivie de celle des *Pronostics* ; mais Ellinger ne se borna pas à exercer sa verve poétique sur des sujets médicaux, il mit en vers les *Evangelia dominicalia* (Evangiles des dimanches), et rectifia la prosodie des hymnes ecclésiastiques. Parmi les discours inauguraux de ce professeur on doit en distinguer deux, l'un sur les aphorismes d'Hippocrate, l'autre sur la belle maxime de ce père de la médecine : *ιατρος φιλοσοφος ιαθεις*. Enfin le seul travail tout à la fois original et médical d'Ellinger se borne à un petit nombre de consultations qui font partie du recueil publié en 1604 à Leipsick par Jean Wittich. C.

ELLIOT (GUILLAUME), dessinateur et graveur anglais, né à Hamptoncourt en 1717, a gravé le paysage avec beaucoup de goût et de talent, et surtout une grande facilité, quoique, peut-être, avec un peu de manière. La mort qui l'enleva au milieu de sa carrière, l'empêcha de multiplier beaucoup ses productions. Ses principaux ouvrages sont un riche paysage d'un *Site de l'Angleterre*, d'après le tableau de G. Smith, qui avait remporté le prix de la Société d'encouragement de Londres : une *Fuite en Egypte* et une *Vue de Tivoli*, d'après Pôlembourg : une *Vue de Maestricht*, d'après Ad. Cuyp. : le *Printemps* et l'*Été*, deux paysages d'après Van Goyen : plusieurs estampes représentant des chevaux, d'après Th. Smith ; le portrait de la seconde femme de Rubens, d'après le tableau de ce maître. Strutt fait le plus grand éloge des qualités morales de cet artiste, qui mourut à Londres, en 1766. P—E.

ELLIOT (JEAN), médecin anglais, né en 1747 à Chard, dans le comté de Somerset, reçut sa première éducation de M. Hare de Crewkerne, auteur de quelques productions littéraires, et fut mis à quatorze ans en apprentissage chez un apothicaire à Londres. Il ouvrit une pharmacie vers 1777, et, dans les heures de loisir que lui laissait le soin de sa boutique, encore peu achalandée, s'occupait de recherches scientifiques et d'expériences chimiques, dont il a depuis consigné les résultats dans plusieurs ouvrages. Dans le cours de ces expériences, il crut reconnaître qu'une certaine préparation saline de magnésie était un remède contre quelques genres de fièvres. Après s'être assuré de l'efficacité de ce remède par des succès multipliés, obtenus sur des pauvres de son voisinage, il se procura un diplôme, et commença vers 1780 à exercer la médecine dans un local particulier, en se bornant d'abord à l'administration de son remède, et sans abandonner son premier état. Voici la liste des ouvrages qu'il a publiés : 1° *Observations philosophiques sur les sens de la vue et de l'ouïe*, 1780, in-8° ; 2° *Recueil des ouvrages du docteur Fothergill*, précédé d'une Notice sur la vie de ce médecin philanthrope, 1781, in-8°. Cette édition des Œuvres de Fothergill est moins

complète que celles qu'a données le docteur Jean Coakley Lettsom (1783, 3 vol. in-8°; et 1784, in-4°. 3° *Livre portatif de médecine*; 4° *Tableau de la nature et des vertus médicinales des principales eaux minérales de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, ainsi que de celles du continent qui sont le plus renommées*, etc., 1781, in-8°. Ce tableau, présenté dans l'ordre alphabétique, est précédé du Traité du docteur Priestley, sur la manière de faire des eaux gazeuses artificielles. 5° *Essais sur des sujets physiologiques*, 1781, in-8°; 6° *Eléments des branches de la philosophie naturelle qui sont liées avec la médecine*; savoir : la chimie, l'optique, etc., suivis des tableaux des attractions électives, de Bergman, avec des explications et des améliorations, 1782, in-8°; 7° *Observations sur les affinités des substances dans l'esprit de vin* (Transactions philosophiques pour 1786); 8° *Expériences et Observations sur la lumière et les couleurs, et sur l'analogie qui existe entre la chaleur et le mouvement*, 1786 ou 1787, in-8°. On trouvait dans la plupart de ces ouvrages des expériences nouvelles, des vues ingénieuses, et la clarté et la simplicité de style qui conviennent au sujet. Elliot s'était toujours fait remarquer par la douceur de son caractère, et par une grande assiduité à ses devoirs et aux études qu'il chérissait, lorsqu'à l'âge de quarante ans, une passion malheureuse vint détruire le repos dont il jouissait. Il eut occasion de voir miss Boydell, nièce du célèbre alderman de ce nom, et conçut pour elle un amour qui devint bientôt insurmontable, mais qui ne paraît pas cependant avoir été encouragé par celle qui en était l'objet. Son caractère en fut altéré, on le voyait tomber quelquefois dans un état de mélancolie profonde. Au commencement de l'année 1787, il alla prendre, sous le nom de Corden, un logement à Westham, chez le jardinier de Josiah Boydell, dans la maison duquel sa sœur faisait de fréquentes visites. Nous ignorons les démarches qu'il fit auprès de miss Boydell; mais il paraît qu'il n'en rapporta que le désespoir. Il forma dès ce moment la résolution de lui donner la mort de sa propre main, et de se punir ensuite lui-même; il acheta, dans cette vue, deux paires de pistolets. On peut juger de ses combats avec lui-même et de ses irrésolutions, s'il est vrai, comme il le déclara depuis et comme on est porté à le croire, qu'il écrivit à l'alderman plusieurs lettres pour l'informer de son affreux dessein, et pour l'engager à en prévenir l'accomplissement en s'assurant de sa personne. L'alderman négligea cet avertissement. Le 9 juillet, au milieu du jour, Elliot rencontrant dans la rue miss Boydell, tenant le bras de Nicol, libraire du roi, lui tira, avec la maladresse d'un homme égaré, un coup de pistolet qui lui fit seulement deux légères blessures au-dessous de l'épaule, en mettant le feu à une partie de ses vêtements. Il ne fit aucune tentative pour échapper. Nicol, le prenant à la gorge, lui dit : « Etes-vous le scélérat qui a fait le coup ?

« — Oui, » répondit Elliot. Ayant été conduit chez un juge de paix, outre les deux pistolets qu'il avait à la main, et qui étaient fortement liés ensemble, on en trouva dans ses poches une seconde paire, chargée à balles, et qu'il avait destinée pour lui-même. Il s'applaudissait de son crime, et, croyant avoir tué sa victime, disait « qu'il mourrait maintenant en paix, puisqu'il l'avait envoyée devant « lui. » Sa joie cessa avec son erreur. On vint annoncer que miss Boydell n'était pas dangereusement blessée : « Est-ce qu'elle n'est pas morte ? » s'écria-t-il en faisant des mouvements convulsifs, et en proférant des injures contre elle et sa famille. Il fut jugé à Old-Bayley, le 16 juillet, ne dit rien pour sa défense, et montra beaucoup d'abattement. On essaya de le sauver par des témoignages qui constataient l'aliénation de son esprit. Le docteur Symmons, médecin, qui le connaissait depuis longtemps, appuya cette opinion, et ajouta que le docteur Elliot lui avait adressé, il y avait six mois, une lettre sur un sujet philosophique, en le priant de la soumettre à la Société royale; mais que cette lettre portait si évidemment la marque d'un cerveau dérangé, qu'il avait cru devoir la supprimer par intérêt pour son auteur. Il en cita seulement un passage qui pouvait en donner une idée. Le docteur Elliot prétendait que « la lumière du « soleil ne vient pas du feu, mais d'une aurore « dense et universelle qui peut donner une grande « lumière aux habitants de la surface inférieure, « et se trouver cependant à une assez grande distance « au-dessus d'eux pour qu'ils n'en soient pas incom- « modés. Aucune objection, écrivait-il, ne s'élève « contre l'opinion que les grands corps lumineux « sont habités. La végétation peut y être aussi « féconde que sur le globe où nous sommes. Il « peut s'y trouver de l'eau et de la terre ferme, « des montagnes et des vallées, de la pluie et du « beau temps; et, de même que la lumière, l'été « y doit être éternel; il est donc aisé de concevoir « que ce serait sans aucune comparaison le séjour « le plus heureux de tout le système du monde. » Le rapporteur fit observer que, quelque absurde qu'on jugeât cette hypothèse en elle-même, la manière dont elle était présentée et soutenue n'annonçait pas du tout un cerveau dérangé; et il demanda malignement au docteur Symmons ce qu'il pensait du cerveau de Buffon et du docteur Burnet, qui avaient soutenu des théories non moins extravagantes que celle-là. Le docteur se dispensa de répondre à cette question embarrassante. La seule circonstance qui sauva au coupable la condamnation à la peine capitale, c'est qu'il ne fut pas évidemment démontré que le pistolet qu'il avait tiré sur miss Boydell fût chargé à balle. L'intérêt que le public lui portait se manifesta par les applaudissements qui suivirent la décision du tribunal; mais la justice se réservait de le juger pour le fait de l'agression. Il fut, en conséquence, ramené à la prison de Newgate : ayant persisté à ne prendre aucune nourriture, il mourut

quelques jours après, le 22 juillet 1787. Il parut, peu de temps après sa mort, un écrit intitulé : *Relation de la vie et de la mort de Jean Elliot*, etc., avec un examen de ses ouvrages, et une Apologie écrite par lui-même, dans l'attente de sa condamnation, Londres, 1787, in-4°. Cette relation est un libelle contre miss Boydell et contre son oncle, à qui on peut toutefois reprocher une négligence bien comble. L'Apologie d'Elliot est un écrit supposé. X—s.

ELLIOT (GEORGE-AUGUSTE). Voyez ELIOT.

ELLIOTT (ELBENEZER), poète populaire anglais, né le 17 mars 1781 à Masbrough, village près de Sheffield. Rien dans ses premières années n'annonçait le poète futur : la timidité d'un caractère peu communicatif, encore augmentée par le sentiment d'une laideur qui lui a arraché plus tard ce cri douloureux : « Heureux les beaux, » une éducation manquée par sa négligence et son inaptitude le firent reléguer dans des travaux rudes du forgeron ; il travailla dans la fabrique de son père, « de 16 à 23 ans, aussi dur que pas un des ouvriers. » Pendant ce temps-là, une de ses tantes, en lui donnant le goût de la botanique, remuait à son insu les richesses de sa nature enfouies au fond de son cœur ; son aversion pour les livres continuait encore, les classifications savantes des auteurs lui « paraissaient des réquisitoires destinés à mettre les fleurs en prison. » La botanique pratique, c'est-à-dire la plante cueillie dans les champs qu'il s'amusait ensuite à peindre, pouvait seule le charmer. Sa vive admiration pour les fleurs le prédisposait heureusement à la poésie, et lorsque plus tard, comme John Clare le paysan, auteur du *Ménestrel du village*, il entendit lire quelques pages des *Saisons* de Thompson, il sentit qu'il était aussi poète, et refit alors avec ardeur son éducation, sans se laisser rebuter par aucune difficulté. La bibliothèque d'un pasteur protestant dont son père hérita, vint favoriser ses bonnes intentions. Seul, sans maître, sans conseil, il forma son intelligence par la lecture assidue de quelques-uns des chefs-d'œuvre de l'esprit humain, mêlés à des auteurs inférieurs (1). Ces études ne le détournèrent cependant pas de la vie positive : c'est ainsi qu'Elliot s'établit comme négociant à Rotterdam, mais il fut malheureux dans ses spéculations, et lorsque en 1821, il vint s'établir à Sheffield comme marchand de fer en barres, il n'avait qu'un capital de 100 livres, prêté par quelques amis. Beaucoup d'efforts, de privations, une grande prudence domptèrent enfin la fortune rebelle, et ainsi que l'a dit un biographe, il est avec Samuel Rogers une preuve que « les Muses et Mercure peuvent habiter le même temple, et sourire au même prêtre. » En 1844, il se retira avec une assez grande aisance à

Great-Houghton, près de Barnsley, et là se donna tout entier à l'agriculture. Dans un âge assez avancé, il a raconté sa jeunesse avec ce charme particulier d'épanchement, ce doux et triste accent de regrets que la vieillesse sait trouver d'ordinaire pour cette époque de la vie, sur laquelle on aime d'autant plus à revenir qu'on s'en éloigne davantage ; sa nature honnête et digne lui a permis de se « révéler au vif, sans ménagement, ni réticence. » Comme écrivain, Elliott débuta par une imitation rimée de la *Tempête*, décrite en vers blancs par Thompson, début malheureux, ainsi que son poème *Vernal Walk* (la Promenade printanière) ; du reste dans la dernière édition de ses œuvres, il s'excuse avec bonhomie de ces essais qui lui firent sentir « la saveur amère d'une impitoyable critique. » Vint ensuite *Night* (la Nuit), poème dont une partie seule a été réimprimée sous le titre de *Legend of Wharfedale* ; en 1823, *Love* (l'Amour), puis des contes en vers (*Bothwell, the Exile, Second Nuptial*). Les critiques de la presse anglaise ne lui furent pas plus favorables qu'à ses premiers ouvrages ; du reste, il s'était attiré ces duretés par le ton méprisant avec lequel il les traita dans une préface sous forme de lettre, de *Pierre sans défaut à son frère Simon*. Il est vrai aussi qu'Elliot n'avait pas encore rencontré sa veine poétique. — Son éducation par un père « ultra-calviniste, au cœur indompté, grand partisan de Cromwell le calomnié, et de Washington le rebelle, » et ses longs frottements avec les ouvriers des manufactures l'avaient fait incliner vers des opinions radicales assez prononcées ; il appartenait même longtemps au parti des chartistes, mais il abandonna ces idées de réforme générale, de constitution politique, pour diriger tous ses efforts vers un seul point, l'impôt sur le blé. Déjà avant la grande *Anti-corn-law-league* (ligue contre la loi des céréales), il avait fondé à Sheffield une société dans le même but ; Elliott se trouvait naturellement disposé à devenir le poète de cette cause, qui a eu pour orateurs Ch. Villiers, Gibson, Cobden, Bright, pour publicistes, le colonel Thompson, le docteur Bowring, James Wilson, A. Prentice et Paulton, et qui a triomphé de nos jours, grâce au puissant appui que vint lui apporter un grand ministre, Robert Peel. Cette cause populaire fut la véritable muse d'Elbenazer, et il y trouva souvent de grandes inspirations. Le forgeron de Sheffield, comme Ch. Cooper, le cordonnier de Manchester, peignit en traits passionnés les souffrances des classes ouvrières en Angleterre. Ses *Corn-law-rhymes* (1831) sont comme un écho des orages qui grondent sourdement dans le sein d'une partie des populations inférieures de la Grande-Bretagne. Dans ce livre, la vigueur du style, la véhémence, une passion ardente mais sincère (1), un talent naturel font un peu oublier les nombreuses taches de mauvais goût qui le

(1) Voici quel fut pendant assez longtemps le fonds de sa bibliothèque ; les *Sermons* de Barrow, la *Sagesse divine* de Ray, les *Nuits* d'Young, les *Méditations* d'Hervey, *Voyages* de Hennepin, Milton, Ossian, Shakespeare, Junius, le *Sens commun* de Paine, le *Tonneau* de Swift, la *Léonore* de Burger, les *Brigands* de Schiller, Gibbon, Tasse, Dante, madame de Staël, Schlegel, Hazlitt, Westminster Review et la Bible.

(1) C'était à ses yeux l'accomplissement d'un devoir :

« For thee, my country, thee, do I perform
« Sternly, the duty of a man born free.

déparent. C'est Georges Crabbe, avec plus de feu, mais plus de cynisme ; il peint cependant avec bonheur et émotion les tableaux d'intérieur, les affections domestiques, les humbles et modestes vertus ; ses descriptions sont frappantes de vérité et de ressemblance, quelquefois même il s'élève jusqu'à l'éloquence ; nous citerons en ce genre : *Excursion*, digression touchante sur sa femme et ses enfants, la peinture du dimanche de l'ouvrier ; un hymne en l'honneur des génies pauvres où il salue Hogarth, Arkwright, Burns, le paysan Clare, Shakespeare ; son *Apostrophe à la Postérité*, et surtout la *Prière du Poète*, empreinte d'un profond amour de la nature. Outre ses poèmes (*Poetical works*, Edimbourg, 1840), Elliott a laissé divers articles dans les revues de l'époque, entre autres son autobiographie dans *Tact's Magazine*, 1840, et dans l'*Athenæum*, 1851, et des œuvres posthumes (*More verse and prose*, 2 vol., Londres, 1850). Il s'éteignit tranquillement dans sa ferme de Barnsley, le premier décembre 1849 ; quinze jours avant sa mort, il mariait sa dernière fille, il laissa deux filles et cinq fils dont deux continuent de diriger la fonderie de Sheffield, et deux autres sont ministres anglicans. M. John Watkins a publié : *Life, poetry and letters of E. Elliott*, with an abstract of his politics, Londres, 1850, in-8°. M. January Searle a donné également : *Life, character and genius of Elliott*, Londres, 1850, in-18 ; il a été publié en outre : *Memoirs of Elliott, the Corn-Law-Rhymer, with criticisms upon his writings*, Huddersfield, 1852, in-8°. A. F.-L.-T.

ELLIS (GUILLAUME), cultivateur anglais, né vers la fin du 17^e siècle, offrait, sous des formes rudes et grossières, un esprit enrichi par une longue expérience, quoique obscurci par tous les préjugés de sa situation. Il conduisit pendant près de cinquante ans une ferme à Little-Gaddesden, près de Hampstead, dans le comté de Hertford, et publia plusieurs ouvrages où l'on remarquait beaucoup d'observations utiles, des méthodes nouvelles et des principes excellents d'agriculture, particulièrement sur les engrais, sur la culture des turneps et de la luzerne, sur les instruments aratoires, sur le gouvernement des troupeaux, etc. Ces ouvrages eurent d'abord beaucoup de succès ; un grand nombre de propriétaires des divers comtés de l'Angleterre vinrent consulter un homme qui paraissait aussi instruit, ou l'appelaient auprès d'eux pour lui confier la direction de leurs fermes, de sorte qu'il eut occasion de comparer les diverses méthodes d'agriculture en usage dans les différentes parties du royaume. Il avait inventé de nouveaux instruments aratoires et autres, qu'il n'employait guère à la vérité lui-même, mais dont il faisait un commerce lucratif. Ses ouvrages ont été cités avec distinction par plusieurs des auteurs qui ont écrit sur l'agriculture, en Angleterre et sur le continent ; mais d'autres écrivains, profitant de l'oubli où ils sont tombés aujourd'hui, ont préféré s'emparer de ses idées, sans le citer. Les défauts qui déparent les ouvrages d'Ellis sont tels qu'ils

justifient en quelque sorte cet oubli. Le style en est pitoyable ; ils sont remplis de contes de voleurs, de recettes de bonne femme, de secrets contre les sorciers et autres absurdités. Le succès qu'obtint son traité sur les bois de charpente ayant excité la cupidité du libraire Osborne, celui-ci l'engagea à composer pour lui d'autres ouvrages du même genre. Ellis, qui travaillait pour vivre, songea plus à faire vite qu'à bien faire, et entassa volume sur volume. Il eut le chagrin de survivre à sa réputation, déprimée aussi par les rapports de ceux qui, pendant ses longues absences, étaient venus visiter sa ferme de Gaddesden, dans l'espoir d'y voir pratiquer les règles si recommandées dans ses écrits, et qui l'avaient toujours trouvée dans le plus grand désordre. Nous ignorons la date de sa mort ; mais il paraît qu'il vivait encore en 1753. Voici les titres de quelques-uns de ses ouvrages : 1^o *Traité sur l'amélioration des bois de charpente*. Ce traité a le mérite d'avoir éveillé l'attention des Anglais sur un objet d'une si grande importance pour eux. 2^o *Le parfait Planteur et Faiseur de cidre* ; 3^o *Chacun son propre maréchal*. On a fait un abrégé de ses ouvrages, imprimé en 1772, 2 vol. in-8°, sous ce titre : *Agriculture abrégée et méthodique, comprenant les articles les plus utiles d'agriculture-pratique*. Cet abrégé est purgé des absurdités du texte original, et des longues descriptions des instruments aratoires, que l'auteur pronait pour les mieux vendre, et qui d'ailleurs ont été bien surpassés depuis. On regrette que l'abréviateur se soit presque borné à retrancher, et qu'il n'ait pas redressé toutes les incorrections du style. W—s.

ELLIS (JEAN), négociant anglais, qui s'est rendu célèbre vers le milieu du 18^e siècle, par ses recherches sur les corallines et autres productions marines, regardées jusqu'alors comme plantes. Il paraît que depuis longtemps il s'occupait d'histoire naturelle en simple amateur, qui recherche plutôt l'agrément que l'utilité ; mais une circonstance le détermina à s'y livrer d'une manière plus solide. Ayant reçu une collection nombreuse de corallines et de plantes marines de l'île d'Anglesey, il la prépara très-élégamment en forme de tableaux : elle frappa si vivement le docteur Hales, son ami particulier, qu'il l'engagea à l'étendre davantage, et à en faire hommage à la princesse douairière de Galles. Ellis, ayant goûté cet avis, voulut visiter lui-même les côtes d'Angleterre. Un motif de plus vint le déterminer. Peyssonel ayant reconnu que les coraux n'étaient autre chose que des habitations de polypes, on présuma qu'il devait en être de même de plusieurs autres substances qu'on confondait avec les plantes. Ellis voulut donc vérifier par lui-même cette grande découverte, et ce fut dans ce double but qu'il fit un premier voyage à l'île de Sheppey (à l'embouchure de la Tamise), accompagné de Broodking, habile dessinateur. Il en fit un autre en 1754, sur les côtes de Chester, avec le célèbre Ehret. Les résultats de ces diffé-

rentes tournées étaient trop importants pour rester enfouis dans un cabinet, Ellis en fit part à la société royale de Londres par plusieurs mémoires, et elle récompensa son zèle en l'admettant dans son sein ; le premier parut dans le n° 48 des *Transactions philosophiques*, publié en 1753 ; il les réunit dans un seul corps d'ouvrage sous ce titre : *Essay toward a natural history of Corallines*, Londres, 1754, in-4°, avec 39 planches très-bien gravées sur les dessins d'Ehret. Il fut traduit tout de suite en français par le professeur Allamand, La Haye, 1756, in-4°, édition augmentée d'une explication de la planche 38, d'après une lettre de l'auteur à l'éditeur, qui n'a pas été insérée dans l'édition anglaise. Krunitz traduisit l'ouvrage en allemand, Nuremberg, 1767, in-4°, avec 47 planches et des augmentations par Schlösser et autres. Ellis avait aussi réuni dans un seul volume les découvertes qu'il avait faites sur les autres zoophytes, qui avaient paru successivement dans les *Transactions*, mais sa mort en retarda la publication, en sorte qu'il ne parut qu'en 1786, par les soins de sir Joseph Banks et de Solander, sous ce titre : *The natural history of many curious and uncommon Zoophytes*, Londres, in-4°, avec 63 planches, il y en avait six de plus, mais elles se sont trouvées perdues, il n'en existe plus que les épreuves qui sont dans la bibliothèque de Banks. Ce sont là les travaux les plus importants d'Ellis ; leur plus grand mérite a été de déterminer l'adoption d'une vérité du plus grand intérêt, c'est elle qui est venue poser les limites entre la zoologie et la botanique. Ainsi, par cela seul il a rendu service à cette science, mais il s'en occupa encore plus directement, d'abord en publiant les moyens de conserver longtemps la faculté germinative aux graines, et de les rendre par là susceptibles d'être transportées à de grandes distances ; après avoir rendu compte des expériences qu'il avait faites à ce sujet, dans un mémoire publié en 1760, il en annonça le succès en 1768. Il s'occupa aussi des moyens de transporter à de grandes distances les végétaux vivants ; c'est le sujet d'un autre mémoire qui parut en 1770, sous ce titre : *Directions for bringing over seeds and plants*, etc., in-4°, fig. ; il fut réimprimé dans le tome 1^{er} des *Transactions de la société américaine*, et l'auteur y ajouta un supplément en 1773, in-4° ; le tout a été traduit en allemand, Leipsick, 1775, in-8°, fig. ; l'ouvrage a aussi été traduit en français. On y trouve la figure du Mangoustan, arbre fruitier, encore peu connu à cette époque. Ellis fit aussi connaître plusieurs autres plantes très-curieuses ; c'est ainsi qu'il publia, en 1769, des détails sur la Dionée, une des plantes les plus éminemment sensibles, puisque le poids d'une mouche qui se pose sur ses feuilles, suffit pour la mettre en jeu, et qu'alors elles se contractent si promptement que l'insecte se trouve pris ; de là le surnom de *Muscipula*, ou attrape-mouches, qu'on lui donne ; sur un *Illicium*, ou *Anis étoilé*, trouvé en Caroline ; sur l'*Halesia*,

genre de plantes qu'il dédia à son ami Hales. Enfin on lui doit un traité sur le café, *An hist. account of coffee, with botanical description of the tree*, Londres, 1774, in-4°. Il faisait part de toutes ses découvertes au célèbre Linné, avec qui il entretenait toute sa vie une correspondance suivie ; celui-ci récompensa à sa manière son zèle pour la science ; ce fut en donnant le nom d'*Ellisia* à un genre de la famille des Borraginées. Ellis mourut à Londres le 5 octobre 1776. Les curiosités d'histoire naturelle dont il a enrichi le *Musée britannique*, remplissent une des grandes salles de ce vaste établissement. D—P—s.

ELLIS (HENRI), voyageur anglais, servait dans la marine. Il fit partie de l'expédition qui alla en 1746 chercher par la baie d'Hudson un passage au nord-ouest. Le comité chargé de diriger l'entreprise, lui proposa de prendre le commandement d'un navire. Quoiqu'Ellis eût déjà navigué, il refusa cette offre, parce qu'il ne connaissait nullement les mers septentrionales. Alors on lui donna la qualité d'agent du comité, avec des instructions particulières qui lui recommandaient de noter soigneusement tout ce qui concernait la géographie, l'art nautique et l'histoire naturelle, et le nommaient membre des comités chargés de décider les difficultés et les doutes qui pourraient s'élever sur la meilleure manière de procéder à la découverte projetée. L'expédition était composée de la galiote *le Dobbs*, commandée par le capitaine G. Moore, et de *la Californie*, capitaine Smith. On partit de Gravesend le 24 mai, on passa par les Orcades. Le 27 juin, on aperçut par les 58° 30' de latitude boréale des glaçons flottants ; bientôt on fut au milieu des brumes épaisses, on vit des masses énormes de glace et des bois flottants. Le 8 juillet, on eut connaissance des îles de la *Résolution*, à l'entrée du détroit d'Hudson. Arrivés à la côte occidentale de la baie de ce nom, par les 64° près de l'île de *Marbre*, les Anglais mirent les canots à la mer pour explorer les côtes. Le rapport unanime du détachement qui fut envoyé à la déconverte et dont Ellis faisait partie, fut que l'on avait remarqué plusieurs grandes ouvertures à l'ouest de l'île, et que la marée venait du nord-est, partie dans laquelle courait la côte. On était au 19 août ; la saison parut si avancée, que l'on remit au printemps suivant la poursuite des découvertes, et que l'on prit le parti d'aller hiverner au fort Nelson, situé plus au sud sur la même côte, parce qu'il est le premier débarrassé des glaces. Le gouverneur du fort d'York reçut assez mal ses compatriotes, qui conduisirent leurs bâtiments dans une anse sûre de la rivière Hayes, cinq milles au-dessus du fort d'York, par les 57° 30' de latitude. On construisit une maison pour y passer l'hiver. Elle fut terminée le 1^{er} novembre. L'hiver avait commencé longtemps avant cette époque, et bientôt il fut d'une rigueur extrême. On avait dans la traversée cassé le thermomètre dont on s'était muni au départ d'Angleterre, de sorte

qu'il fut impossible de déterminer avec précision le degré du froid. L'hiver finit enfin le 6 mai 1747 ; cependant il tomba encore plusieurs fois de la neige. Le 24 juin, les Anglais voguèrent au nord ; dès le lendemain, ils se trouvèrent au milieu des glaces, dont ils ne furent débarrassés qu'au nord du cap Churchill. Étant à 61° 4', Ellis, le capitaine Moore et dix hommes s'embarquèrent dans le grand canot que l'on avait ponté, et longèrent la côte de près. Parvenus au milieu d'un groupe d'îles près du 62°, les aiguilles magnétiques perdirent tout à coup de leur vertu. La *Californie* avait de son côté envoyé un canot à la découverte. Toutes ces tentatives ne donnèrent connaissance que d'ouvertures qui ne répondirent nullement à l'attente des navigateurs. Ellis découvrit à la côte Welcome le cap Fry, par les 63° 3' ; enfin on s'avança à trente lieues dans le détroit de Wager. Ellis reconnut que la largeur de ce bras de mer diminuait de dix lieues à une. Enfin le cours de l'eau fut resserré de chaque côté par des rochers affreux, et coupé par une barre qui produisait une catastrophe. Ellis la franchit ; la profondeur de l'eau qui baissait à chaque instant, le détermina à descendre à terre au 66° et à grimper sur une éminence. Il reconnut que le prétendu détroit se terminait par deux petites rivières, dont l'une venait directement d'un grand lac, éloigné de quelques lieues dans le sud-ouest. Toute espérance de trouver un passage s'étant ainsi évanouie, il reprit avec son canot le chemin des bâtiments. On fit encore une tentative à la côte nord de la baie Wager : elle ne fut pas suivie de plus de succès que les précédentes. Ellis voulait absolument que l'on fit de nouvelles recherches le long de la côte de la baie Repulse. On n'eut aucun égard à ses représentations, et le 15 août on sortit du port Douglas, situé dans la baie Wager. Le 29 on entra dans le détroit d'Hudson. Une tempête affreuse sépara les deux bâtiments, qui ne se rejoignirent que le 6 octobre aux Orcades, et mouillèrent le 14 à Yarmouth. Ellis publia en anglais la relation de ce voyage, sous ce titre : *Voyage à la baie d'Hudson, fait par la galiote le Dobbs et la Californie en 1746 et 1747, pour la découverte d'un passage au nord-ouest, avec une description exacte de la côte et un abrégé de l'histoire naturelle du pays*, Londres, 1748, 1 vol. in-8°, cartes et figures : cette relation a été assez mal traduite en français, Paris, 1749, 2 vol. in-12, fig. ; Leyde, 1750, 2 vol. in-8°, fig. ; en allemand, avec des notes tirées du *Voyage du capitaine Smith*, Gottingue, 1750, in-8°, fig. ; en hollandais.... Amsterdam, 1750, 1 vol. in-8°, fig. On trouve des extraits de la relation d'Ellis dans les tomes 14 et 15 de l'*Histoire générale des voyages* et dans plusieurs recueils. L'ouvrage d'Ellis commence par une histoire des tentatives faites jusqu'en 1746 pour la découverte du passage du nord-ouest. Malgré le mauvais succès de l'entreprise, il revint en Angleterre, convaincu que l'on n'avait pas pris tous les moyens de s'assurer de la réalité du passage.

Il termine son livre par l'exposition des motifs qui le faisaient persister dans son opinion. Il ne manqua pas de contradicteurs, même parmi ceux qui avaient fait le voyage avec lui. Un anonyme fit paraître l'ouvrage suivant : *Relation d'un voyage entrepris pour la découverte d'un passage au nord-ouest, pour pénétrer par le détroit d'Hudson, à l'Océan occidental et méridional, par l'écrivain de la Californie*, Londres, 1749, 2 vol. in-8°, avec cartes et figures : ce livre n'offre en quelque sorte d'un bout à l'autre qu'une réfutation de celui d'Ellis. L'auteur manifeste beaucoup d'aigreur contre Ellis et contre le capitaine du *Dobbs*, et l'intention de prouver que le capitaine et l'équipage de la *Californie* ont rendu de plus grands services dans cette expédition. Il assure qu'il a dès le principe écrit de sa main ou aidé à rédiger tous les documents originaux relatifs à ce voyage, tandis qu'Ellis n'a eu en main que les copies ; enfin, que ce dernier n'était pas l'agent du comité du nord-ouest, et qu'il n'était parti qu'en qualité de dessinateur et de minéralogiste. L'anonyme, en parlant des sauvages, a copié de longs passages de Lafitau. Sa carte des parages du nord-ouest de la baie d'Hudson est plus exacte que celle d'Ellis. Il est d'ailleurs d'accord avec ce dernier pour les faits principaux, et convient que l'on n'a pas exploité assez soigneusement toutes les ouvertures qui se sont présentées. Du reste, il partage l'idée du capitaine Middleton sur l'existence d'une mer glaciale, qui, partant de la baie Repulse, unit la baie Welcome à celle de Baffin et au détroit d'Hudson. Cependant il croit à la réalité du passage, qu'il fonde sur la relation de l'amiral de Fonte. Aujourd'hui l'on n'a plus à concilier des opinions opposées concernant ce passage. Les voyages de Hearne et de Mackenzie ont prouvé qu'il n'existait pas dans les parages où ses partisans le supposaient, et que si l'Océan baigne de tous côtés l'Amérique au nord, c'est à une latitude si élevée, que cette communication d'une mer à l'autre ne peut servir à la navigation (1). Ellis fut récompensé de ses services dans la marine par les places de gouverneur de la Nouvelle-York, et ensuite de la Géorgie. Étant dans cette province, il écrivit à Jean Ellis une lettre sur la chaleur qui y règne. Elle est insérée dans l'*Annual register* de 1760. Sa santé l'ayant forcé de revenir en Europe, il parcourut le midi de la France et l'Italie, où il paraît qu'il se fixa. Sulzer, célèbre littérateur allemand, le rencontra à Marseille en 1775. Ellis lui dit qu'il avait renoncé aux courses maritimes, et qu'il consacrait son loisir

(1) Après de fréquentes et infructueuses tentatives faites par des marins célèbres, au nombre desquels on voit figurer les capitaines Parry, Lyon, Back, John Ross et James Clark Ross, son neveu, le malheureux sir John Franklin, dont le sort inspire tant d'inquiétudes, le capitaine Ingfield, etc., etc., la certitude du passage Nord-Ouest a été définitivement constatée en 1831 ; cette découverte est due au capitaine anglais Mac-Clure, entré en 1830 dans les mers arctiques par le détroit de Behring, avec le navire l'*Investigator*. Après avoir longé les côtes septentrionales de l'Amérique, et contourné l'île Barrow, Mac-Clure est parvenu dans le détroit de Melville, d'où il s'est rendu en Angleterre sur un autre bâtiment par le détroit de Barrow et de Lancaster et la baie de Baffin.

aux voyages sur le continent. Il était à Naples en 1803, et s'y occupait encore de recherches relatives à la marine. Il était membre de la société royale de Londres. E—s.

ELLIS (GUILLAUME), chirurgien anglais, élevé à l'université de Cambridge, dont il paraît qu'il fut associé, accompagna le capitaine Cook dans son troisième voyage, en qualité d'aide-chirurgien des deux bâtiments de cette expédition. Deux ans après son retour, il publia la relation de ce voyage sous le titre suivant : *Récit authentique d'un voyage fait par le capitaine Cook et le capitaine Clerke dans les vaisseaux du roi la Résolution et la Découverte, durant les années 1776, 1777, 1778, 1779 et 1780, à la recherche d'un passage au nord-ouest entre les continents d'Asie et d'Amérique, contenant un exposé fidèle de toutes leurs découvertes, et de la mort malheureuse du capitaine Cook*, Londres, 1782, 2 vol. in-8°, avec une carte et des planches gravées. Deux autres relations de ce voyage mémorable avaient déjà été imprimées, et celle qui était rédigée d'après les journaux des capitaines de l'expédition n'avait pas encore paru, lorsqu'Ellis publia la sienne. Elle est de beaucoup préférable aux deux qui l'avaient précédée. On reconnaît en la lisant que l'auteur avait tenu durant le voyage un journal bien en règle, qui a servi de base à son livre. Elle est écrite avec méthode, offre les objets sous leur véritable point de vue, ne fatigue pas le lecteur de réflexions oiseuses, et a pour les personnes qui cultivent l'étude de l'histoire, l'avantage bien réel de désigner les productions de la nature par des dénominations convenables. Le style en est simple et généralement pur, coulant, grave et adapté au sujet. Les gravures sont bien dessinées et exactes, les portraits des naturels du pays décrit ont le caractère propre qui les distingue chacun. La carte, qui est de petite dimension, ne contient que la partie du voyage qui a eu lieu entre le 40° et le 160° degré de longitude à l'ouest de Greenwich : on pourrait y désirer plus de précision dans la position de plusieurs points, qui n'est pas toujours bien d'accord avec celle que leur assigne le texte. Ellis assure que ce qui hâta la mort de Cook, fut qu'à l'instant où ce navigateur voulait conduire à bord le roi d'Owhyhée, les naturels apprirent qu'un de leurs chefs venait d'être tué dans une autre partie de l'île. Cook ne voulut pas non plus écouter les représentations réitérées du lieutenant Philips : il semblait que la fatalité l'aveuglait. La relation d'Ellis lui ayant acquis la réputation d'un bon observateur, Joseph II lui fit proposer des conditions avantageuses pour s'embarquer sur un navire impérial destiné à entreprendre un voyage de découvertes. Ellis vint en conséquence à Ostende en 1783 ; mais il eut le malheur de tomber du haut du grand mât d'un navire, et mourut des suites de cet accident. E—s.

ELLIS (JEAN), poète anglais, né à Londres en 1698, fut élevé dans diverses écoles particulières où il manifesta son goût précoce pour la

poésie, par des traductions du latin en vers anglais. Il entra ensuite en qualité de clerc chez un notaire qui lui laissa son étude conjointement avec son fils. L'assiduité d'Ellis aux travaux de sa profession ne l'empêcha pas de se livrer à son goût pour la littérature, et de cultiver la société des gens de lettres et des gens du monde les plus distingués, tels que le docteur King et le lord Orrery son élève, Moses Mendez, Samuël Johnson, Boswell, etc. Samuël Johnson, qui dînait chez Ellis une fois par semaine, remarquait comme une chose singulière, que c'était à la table d'un notaire qu'il avait entendu la conversation la plus approfondie sur des objets de littérature. Ellis avait une mémoire très-heureuse, et on l'a entendu plus d'une fois, à l'âge de plus de quatre-vingt-huit ans, réciter de suite, avec beaucoup d'exactitude, d'énergie et de vivacité, des morceaux de poésie d'une centaine de vers. Il fut choisi, en 1750, membre du conseil commun, fut nommé quatre fois maître de la compagnie des notaires, et revêtu de plusieurs distinctions honorables. Il mourut en 1792, âgé de 94 ans, généralement estimé pour ses qualités morales et surtout pour sa bienfaisance envers les pauvres. On lui a reproché cependant une teinte d'irrégion. Le docteur Wright, pasteur de la congrégation de Black-Friars, refusa un jour, sur quelques rapports peu fondés ou peu importants, d'administrer la cène à une femme qui se trouvait être parente d'Ellis : « Tu n'as point de droit ici, » lui dit le pasteur, Jésus connaît son troupeau. » Ce refus, et la manière dont il était exprimé, frappèrent tellement cette femme qu'elle en devint folle. Ellis la fit recevoir à Bedlam, où elle mourut ; et il écrivit à cette occasion une pièce de vers satiriques intitulée : *La congrégation de Black-Friars*, qui parut dans un journal du temps, et dont quelques membres de cette congrégation se vengèrent en cassant ses vitres. Ellis, indifférent à la réputation littéraire, a fait imprimer fort peu de ses productions. Le plus considérable de ses ouvrages est une traduction des épîtres d'Ovide, dont le docteur Johnson faisait beaucoup de cas ; le docteur King disait que : « ce n'était pas Ellis, mais Ovide » lui-même qu'on lisait. » Cette traduction ne paraît pas avoir été imprimée, non plus que le *Rêve de la mer du Sud*, en vers ludibrastiques, écrit en 1720 ; la traduction du *Templum libertatis* du docteur King ; celle de quelques parties des *Métamorphoses* d'Ovide ; Esope et Caton mis en vers anglais, et nombre d'autres écrits. Parmi ceux qui ont été rendus publics, on cite : 1° *La Surprise*, ou *le Gentilhomme devenu apothicaire*, d'après une traduction latine d'un conte en prose écrit originairement en français, 1739, in-12 ; 2° *Une parodie du chant ajouté à l'Enéide*, par Maffée, 1758 ; 3° Quelques pièces fugitives dans le recueil de Dodsley. S—n.

ELLIS (GEORGE), littérateur anglais, né vers 1745, joignit à l'érudition le talent d'écrire avec esprit et élégance. Dans les premières années de la révolution, il se rangea parmi les adversaires

du ministère anglais, en prenant part à des satires politiques, la *Rolliade*, et les *Essais lyriques* (Probationary odes), qui firent alors beaucoup de sensation ; mais le satirique s'attacha plus tard aux hommes qui avaient été en butte à ses sarcasmes. Il accompagna, en 1797, lord Malmesbury dans sa mission à Lille ; et de retour en Angleterre fut présenté à l'illustre William Pitt, contre lequel il avait particulièrement dirigé ses traits ; celui-ci s'empressa, dit-on, de le mettre à son aise relativement à ses antécédents. Ce fut sans doute afin de les expier qu'Ellis s'engagea à cette époque parmi les rédacteurs du journal *l'Anti-jacobin*. S'occupant en même temps de travaux qui devaient lui procurer une réputation plus solide, il avait publié dès 1790 les *Specimens of the early english poets*. Ce livre, qui était borné alors à un choix fait entre les petits poèmes publiés en Angleterre pendant le 16^e et le 17^e siècle, prit ensuite plus d'extension, et offrit beaucoup plus de variété dans le choix des pièces admises. Une seconde édition parut en 1801, sous ce titre : *Specimens des plus anciens poètes anglais*, précédés d'une *Esquisse historique sur l'origine et les progrès de la langue et de la poésie anglaises*, Londres, 3 vol. in-8°. On y trouve de courtes notices biographiques ainsi que des notes explicatives. George Ellis, qui ne prend ici que le modeste titre d'*éditeur*, voulant remplir une lacune de ce premier ouvrage, donna ensuite des *Specimens of early english metrical romances* (Spécimens des plus anciens romans en vers anglais, écrits principalement dans la première partie du 16^e siècle ; précédés d'une Introduction historique ayant pour objet d'illustrer l'origine et les progrès de la composition romantique en France et en Angleterre), Londres, 2^e édition, 1811, 3 vol. in-8°. L'éditeur a suivi à peu près le plan adopté par Legrand d'Aussy, dans son édition des *Fabliaux français*, et a fidèlement donné, dans une prose toute simple, non-seulement l'esquisse générale, mais même les moindres incidents de chaque histoire ; de plus il a jugé nécessaire d'intercaler dans la narration les passages des originaux qui lui ont paru mériter d'être conservés. Les romans sont divisés en six classes : 1^o *Romans relatifs au roi Arthur* ; 2^o *Anglo-Saxons* ; 3^o *Anglo-Normands* ; 4^o *relatifs à Charlemagne* ; 5^o *d'Origine orientale* ; 6^o *Romans divers*. On cite encore de lui des *Essais sur la formation et les progrès de la langue anglaise*. G. Ellis, qui avait le titre d'*écuyer* (*esquire*), et qui fut membre de la société royale et de celle des antiquaires de Londres, mourut le 10 avril 1815. Il compta parmi ses amis Walter Scott, qui, dans l'introduction au 5^e chant de *Marmion*, a rendu un éclatant hommage à son mérite. L.

ELLISTON (ROBERT-GUILLAUME), célèbre acteur anglais, naquit, à Londres, le 7 avril 1774. Son père, qui était horloger, lui fit donner une éducation assez soignée au collège St-Paul, et son oncle, professeur au collège de Sidney-Sussex, voulait le pousser dans la carrière de l'instruction publique.

Il fut question à cet effet de le préparer à suivre des cours au séminaire ; mais, soit que cette perspective des fonctions ecclésiastiques pour lesquelles il ne se sentait nulle vocation l'eût tout à coup refroidi pour la profession de son oncle, soit qu'il eût senti son génie se révéler à lui lors des représentations théâtrales auxquelles il était admis dans le collège, il se prit de belle passion pour la scène. Il avait alors dix-sept ans. Sa première tentative devant un public payant eut lieu à Bath, où provisoirement il était entré à titre de clerc dans une étude. Il débuta dans l'humble rôle de Tressel de *Richard III* (21 avril 1791), et s'en tira parfaitement. Malgré ce succès, le directeur du théâtre ne put lui offrir d'engagement permanent ; et, sans une lettre de recommandation qu'un ami lui donna pour le directeur du théâtre d'York, l'artiste, léger d'argent, eût été obligé de revenir au plumitif et au grimoire. Heureusement le personnel comique à York n'était pas tellement au complet qu'un survenant ne pût trouver à se loger dans ses vides. Les grands emplois, il est vrai, se trouvaient tous pris ; mais, fante de mieux et en attendant, il se contenta d'être une utilité. Cela dura un an, pendant lequel il acquit l'habitude de la scène, et probablement un talent de beaucoup supérieur à la figure qu'il faisait sur les planches. C'est du moins ce qu'il disait ; mais soit que le directeur fût d'un autre avis, soit plutôt qu'Elliston eût décliné en accompagnant ses propres éloges de la critique de ses camarades, il demanda en vain, lorsque la saison théâtrale fut close, un engagement plus avantageux. Las d'un surnumérariat à peu près stérile, il prit le parti de se replier sur la maison paternelle. Son oncle, auquel il écrivit, se fit l'avocat de son escapade scénique auprès de son père, et l'éponge fut passée sur les méfaits du jeune homme. Mais si Elliston s'imaginait être dégoûté du théâtre, il se trompait ; il ne l'était que de la camaraderie et des bâtons jetés dans ses roues. Il arriva ce qui ne manque pas d'arriver : la brebis déserta de nouveau le bercail. Elliston parut à Bath, pour la seconde fois, en 1793, et, après avoir reçu les applaudissements du parterre dans le rôle de Roméo, il continua toute la saison à jouer l'opéra, la comédie, la tragédie, la pantomime. Son succès dans cette quadruple carrière fut complet ; dès cette époque, il fut classé parmi les artistes remarquables de son pays, et son nom franchit les bornes de la province. Un oncle, moins curieux de cléricature que l'oncle de Cambridge, voulait dès lors le faire entrer à Drury-Lane ; mais les conditions offertes pesèrent trop peu dans la balance, au gré de l'artiste, et il accepta un engagement pour quatre ans à Bath. Quatre ans, c'était bien long ! aussi eut-il soin d'avoir ses congés. En 1796, il vint à Londres, enlevant au beau monde et au beau sexe de Bath miss Rundall, leur maîtresse de danse, laquelle au reste devint bientôt sa femme ; et, le 24 juin suivant, il débuta sur le théâtre de Hay-Market, dans les rôles d'Octavien

des *Montagnards*, et de Vapeur de *Ma grand'mère*. Les applaudissements qu'il y recueillit le déterminèrent à ne reparaitre à Bath que le temps nécessaire pour remplir son engagement. En effet aussitôt qu'il fut libre, il revint dans la capitale, et fut engagé tantôt au théâtre de Hay-Market, tantôt à Drury-Lane. Il eût sans doute donné la préférence au dernier; mais des difficultés qu'il eut avec l'administrateur en chef Harris le firent revenir à Hay-Market. Ses talents, qui chaque jour semblaient s'accroître, le rendirent alors l'idole du public et l'objet d'un enthousiasme qui dura autant que sa vie. Il est superflu d'ajouter que ses appointements étaient très-forts et lui promettaient, pour peu qu'il eût voulu faire des économies, une prochaine opulence. Mais il crut arriver plus vite à ce but en se faisant spéculateur; il se chargea donc, en 1803, de la direction du théâtre de Hay-Market, à laquelle renonçait Colman, puis il remplaça Kemble dans le gouvernement de Drury-Lane; enfin, par suite d'un différend avec Sheridan, il abandonna ce théâtre, ou plutôt la compagnie théâtrale, unique débris du théâtre après l'incendie de la salle; et, tandis que les comédiens jouaient au Lycée, il entreprit de ramener la foule au Cirque, dont il commençait par changer le nom en celui de théâtre de Surrey, et où il fit représenter avec succès des opéras et des pièces de Shakespeare, modifiées de manière à les faire rentrer dans la sphère du privilège qu'il exploitait. La manière dont il remplissait lui-même les rôles principaux, entre autres ceux de Macbeth et de Macheath, ne contribua pas peu à la vogue que prit ce théâtre. Mais c'était pour Elliston un empire trop étroit que le Cirque. Il se hâta de reparaitre à Drury-Lane dès que ce théâtre sortit de ses ruines: c'est lui qui débita le prologue aux spectateurs composé par lord Byron. Sa manie d'administration, de direction, ne tarda point à le reprendre. En 1819, il se rendit adjudicataire du privilège et du loyer de la salle pour une somme de 250,000 francs, et il continua six ans de suite cette spéculation onéreuse; le résultat fut une faillite éclatante. Obligé de se retourner d'un autre côté, il daigna descendre alors à la direction du théâtre Olympique, et il s'y serait peut-être refait de ses pertes, s'il n'eût eu perpétuellement un vieux déficit à combler, des créanciers exceptionnels à satisfaire par des acomptes, et ses passions à défrayer. Il est dur, après avoir roulé sur l'or, d'en revenir à l'argent et même au cuivre. Il dit donc bientôt adieu au théâtre Olympique, et reprit en main ce Cirque jadis dédaigné et hautainement abandonné pour Drury-Lane. Ces oscillations de la capricieuse fortune frappèrent rapidement sur la santé d'Elliston; et un coup de sang mit fin prématurément (le 7 juillet 1831) à cette vieillesse semée de soucis et si joviale encore, si gaie aux yeux du public. L'Angleterre le regretta vivement, et tous les journaux et recueils britanniques retentirent simultanément de ses louanges: on le proclama le comé-

dien le plus accompli qu'aient produit les Trois-Royaumes. Cette explosion de l'enthousiasme public n'est point, comme on pourrait le soupçonner, une exagération: c'est la vérité même. Quelques tragédiens peut-être l'ont surpassé en majesté, en profondeur; quelques comédiens, Lewis à leur tête, l'ont laissé bien loin derrière eux pour la vivacité; mais, somme toute, aucun acteur en Angleterre n'a réuni au même degré et en même nombre les qualités qui font le grand acteur. Il excellait dans tous les genres: pantomimes et scènes parlées, comédies et tragédies; et, de la bluette la plus légère, il passait sans peine à l'expression de la mélancolie et de la fureur. On ne peut se dissimuler pourtant que c'est surtout dans la comédie qu'il était sans égal, et que la tragédie pour lui n'était que la haute comédie dans une sphère, ou plus sublime ou plus typique, plus idéale. Talma parlait de la tragédie pour aller à la comédie, témoin le rôle de Danville dans *l'Ecole des vieillards*; Elliston au contraire parlait de la comédie pour s'élever au genre tragique. L'un est plus haut peut-être, mais l'autre est plus vrai, et, si l'on songe à ce qu'est la tragédie anglaise, certes plus réelle que la nôtre, on trouvera tolérable le point de vue ellistonique. Ce qu'Elliston excellait surtout à rendre, c'étaient les belles façons, l'aisance parfaite et la grâce légèrement hautaine du gentleman; c'était la gaité un peu maligne, telle que la donnent un tempérament sanguin et la bonne santé; c'était cette galanterie en même temps vive comme la poudre et bridée par le respect. Personne peut-être n'a si délicieusement approché de sa dame qu'Elliston: il semblait couvrir du regard, envelopper de la pensée, étreindre à demi par le désir; on eût dit qu'il louvoyait en spirale autour de l'objet de ses amours; sur ses lèvres muettes respiraient ces mots: « Je brûle et je n'ose. » Ses moindres gestes, un salut, la manière de glisser un billet, ses plus simples inflexions de voix, son silence, tout était nuancé avec la même exquise délicatesse. Non moins parfait, mais parlait d'une autre façon dans d'autres rôles, tantôt c'était la plus ravissante nature aristocratique, tantôt c'était la plus réjouissante et la plus rabelaisienne des figures; alors surtout il était parlant avant d'avoir ouvert la bouche: ses yeux peu grands, et dont la bonne humeur rapetissait la dimension, pétillaient de malice, les ondulations de ses narines annonçaient une explosion d'espièglerie, les courbes fantasques que formaient les coins de sa bouche semblaient autant d'épigrammes. Outre la finesse d'organisation que supposent ces tours de force mimiques, outre la sensibilité profonde dont ce jeu si délicatement, si puissamment accentué nous offre la preuve, Elliston avait la rare faculté de s'identifier complètement aux rôles dont il était chargé; cette propension à l'illusion allait au-delà de tout ce qu'on peut imaginer. En général, chaque fois qu'il avait en tête un rôle nouveau ou important, il revêtait, pendant un temps plus ou moins long,

non pas au théâtre seulement, mais dans son intérieur et avec tout ce qui l'approchait, les manières, le caractère, l'esprit, la voix, les gestes du héros. Aussi était-ce un mot bien juste que ce qu'il répondait un jour à cet homme de lettres qui se félicitait de le trouver le même homme à la scène que chez lui : « Oui, dit Elliston, je suis le même « personnage chez moi qu'à la scène. » Un trait bizarre du caractère d'Elliston, c'est que cet orgueil, dont plus que tous les artistes les acteurs ont riche dose, il en laissait échapper l'expression naïve bien plus comme directeur que comme artiste dramatique. Son bonheur était d'avoir l'air de se mouvoir au milieu d'un dédale immense, et d'être comme l'Atlas d'un monde tout entier basé sur lui. On l'eût beaucoup flatté en prenant les bureaux d'Hay-Market pour un ministère, et si quelque plaisant eût comparé Drury-Lane à l'empire de Nicolas ou de Napoléon, il n'eût pas vu la raillerie. Cette envie de se poser puissance lui fit souvent commettre ou dire des choses vraiment burlesques. Un jour, un acteur de province s'offre à lui au moment où il est dans les coulisses présidant à la mise en scène de je ne sais quel ouvrage : Elliston l'accueille avec toute l'urbanité que mérite un talent qu'il apprécie et qu'il veut s'attacher ; mais il s'aperçoit que l'artiste n'est pas assez pénétré de son importance à lui directeur d'un théâtre de premier ordre, et de son bonheur à lui nouveau venu dans cette enceinte ; il entame une dissertation sur l'état actuel de l'art, sur la nécessité d'une régénération, mais en s'interrompant de trois en trois mots pour appeler le machiniste, l'aide-machiniste, le souffleur, le régisseur, l'allumeur, en un mot tous ses employés, petits ou grands ; puis, quand il les a réunis ainsi autour de lui, et que le provincial a pu se faire une idée de sa vaste puissance, n'ayant point d'ordre à donner à tout ce monde qui attend un mot de sa bouche, il coupe court à l'embarras de sa situation par un majestueux « Suivez-moi » qu'il jette à l'acteur en sortant théâtralement des coulisses, et laissant ses très-humbles et obéissants serviteurs se morfondre à l'attendre. Un autre jour, un de ses amis s'extasiait sur la multiplicité de ses travaux, sur l'activité de son esprit qui suffisait à tout « Oui, dit gravement Elliston, j'ai pris pour moi « déle le grand-pensionnaire de Witt. » Un autre jour encore, on admirait en sa présence le portique ajouté à la façade de Drury-Lane, et l'on disait que cette annexe s'était élevée comme par enchantement. « L'enchantement, s'écrie alors le « directeur, c'est la volonté ! J'ai dit, et la chose « s'est faite : c'a été le souffle de Bonaparte ! » Mais où le féal directeur se surpassait, c'est quand il avait en main ce pauvre théâtre Olympique, véritable île d'Elbe pour un ex-empereur de Drury-Lane : il y déployait les mêmes formes solennelles, le même luxe de majesté que lorsqu'il trônait sur le grand théâtre. C'était Berthier dans les glaces de la Russie, faisant des écritures pour

400,000 hommes, quand 350,000 gisaient sous les neiges. — On a d'Elliston : 1° Une brochure fort spirituelle sur le droit qu'a tout directeur d'arranger les ouvrages tombés dans le domaine public, de manière à les accommoder aux conditions de son théâtre. Ce petit écrit, qui date du temps où, pour la première fois, il dirigeait le Cirque, a pour but de répondre à quelques critiques soulevées par les modifications qu'il se permettait, et qui, suivant les Aristarques, étaient à la fois des fantes de goût et des usurpations. 2° Un drame en 3 actes : *l'Outlaw vénitien*, 1805, in-8°, imité du mélodrame français : *Abellino, le grand bandit*. 3° Ses mémoires (1774-1810) publiés à Londres, 1844-45, 2 vol. in-8°. P—OT.

ELLROD (GERMAIN-AUGUSTE), savant philologue, et professeur d'éloquence et de poésie à Beyreuth et à Erlang, en 1742, nommé surintendant-général de la principauté de Beyreuth en 1748, était né dans la même ville le 22 septembre 1709, et y mourut le 5 juillet 1760. On a de lui 73 opuscles ou dissertations académiques, dont on peut voir les titres dans le dictionnaire de Meusel. Nous indiquerons seulement les suivants : 1° *De cadente latinitate orthodoxiæ noxiæ*, Beyreuth, 1727, in-4° ; 2° *De Memorabilibus bibliothecæ Heilsbronnensis*, ibid., 1739-41, 3 parties in-fol ; 3° *Num. M. T. Cicero inveniendæ typographicæ occasionem dederit*, ibid., 1741, in-fol. On peut voir son éloge funèbre publié sous ce titre : *L. J. J. Langii oratio panegyrica piis manibus ELLRODI dicta*, Beyreuth, 1760, in-fol. C. M. P.

ELLSWORTH (OLIVIER), était fils d'un simple fermier. Il consacra alternativement sa jeunesse aux travaux de l'agriculture et aux études libérales, magistrat et homme d'État américain, l'un des auteurs de la constitution des États-Unis, né le 29 avril 1745 à Windsor dans le Connecticut. Après avoir pris (en 1776), ses degrés au collège du New-Jersey, il suivit la carrière du barreau où il ne tarda pas à se faire distinguer par son éloquence. Choisi en 1777 comme délégué du congrès, il fut élu en 1780 dans le conseil du Connecticut et continua d'être membre de ce corps jusqu'en 1784, époque où il devint juge de la cour supérieure. Trois ans après (1787), il fut élu membre de la convention chargée de préparer la constitution fédérale, et occupa un rang éminent dans cette assemblée, où figuraient plusieurs hommes illustres par leur talent, leur érudition et leur patriotisme. Nommé immédiatement après la confection de cet acte important membre de la convention d'État, il contribua par ses efforts à le faire ratifier. Lorsque le gouvernement fédéral fut organisé en 1789, Ellsworth fut élu sénateur, position élevée qu'il ne cessa d'occuper, que lorsqu'au mois de mars 1796 Washington le nomma président de la cour suprême des États-Unis. Quoique resté étranger pendant plusieurs années à l'étude des lois, il n'en présida pas moins cette cour avec le plus grand succès, et se fit remarquer par ses résumés (*charges*) qu'il

présentait au jury. Vers la fin de l'année 1799 le président Adams l'envoya en France pour y régler, de concert avec MM. Davie et W. Vans Murray, de sérieux différends survenus entre les deux gouvernements. Cette mission heureusement terminée, Ellsworth se rendit en Angleterre pour y prendre des eaux minérales afin de rétablir sa santé gravement altérée par son voyage en Europe. Convaincu de l'impossibilité où ses infirmités le mettaient de présider désormais la cour suprême, il donna sa démission à la fin de 1800. A son retour dans le Connecticut, ses compatriotes désirant utiliser sa grande capacité l'éluèrent membre du conseil et le nommèrent au mois de mai 1807 président de la cour de cet Etat, office qu'il refusa d'accepter par suite d'une grave maladie (la gravelle) à laquelle il succomba le 26 novembre de la même année. Ellsworth, placé pendant trente ans dans des postes élevés, s'est fait distinguer dans tous par ses talents, sa droiture et son impartialité. Les honneurs que son pays accumula sur lui ne l'enorgueillirent point et il fut dans tous les actes de sa vie privé d'un modèle de bonhomie et de simplicité républicaine. Malgré ses occupations multipliées, il fit une étude spéciale de la théologie et fut un des membres, éminents de la société missionnaire de Connecticut. Les discours qu'il prononça dans la convention de cet Etat en faveur de la constitution sont conservés dans le troisième volume du *Muséum américain* de Carey.

D—z—s.

ELLWOOD (THOMAS), un des premiers quakers qui se soient fait connaître par leurs écrits, naquit en 1639 au village de Crowell, près de Thame, dans le comté d'Oxford. Son père était un juge de paix connu par sa sévérité; après l'avoir mis dans une école, n'ayant pas de quoi l'y soutenir, il l'en retira, en sorte qu'Ellwood perdit bientôt le peu de connaissances qu'il avait pu y acquérir; à l'âge de vingt-un ans, invité à une assemblée de quakers, il en reçut une telle impression qu'il embrassa bientôt après leurs opinions, non sans une violente opposition de la part de son père, qui entraînait surtout en fureur lorsqu'il le voyait s'asseoir à sa table le chapeau sur la tête et s'entendait tutoyer par lui. Ellwood en essuya les plus mauvais traitements, et fut presque tout un hiver prisonnier dans sa chambre. Rendu à la liberté, il passait son temps dans la cuisine de son père, pour lui épargner les accès de colère où le mettait la vue de l'incivil chapeau. En 1660, n'ayant que vingt-un ans, Ellwood publia un morceau intitulé: *Alarme donnée aux prêtres, ou Message du ciel pour les avertir*. Vers cette époque, commencèrent contre lui les persécutions, mais sans beaucoup de rigueur. Mis en prison plusieurs fois, il en sortit très promptement; et une fois, selon les principes des premiers quakers, ayant refusé de donner caution, il fut laissé en liberté sur sa simple promesse. Ardent pour la défense de la cause qu'il avait embrassée, et voulant remédier à son défaut

d'éducation, il obtint que Milton, alors aveugle, le prît pour son lecteur. Il lui lisait des livres latins. « L'oreille délicate de Milton, dit Ellwood, savait « démêler, au ton de ma voix, quand je n'entendais pas clairement ce que je lisais; dans ces occasions, il m'arrêtait pour m'interroger, et « m'expliquer les passages difficiles. » Ellwood assure que c'est à une observation qu'il fit à Milton sur le *Paradis perdu*, que le poète a dû l'idée du *Paradis reconquis*. La santé d'Ellwood, qui ne pouvait s'accommoder de l'air de Londres, l'ayant obligé à quitter Milton, il fut quelque temps précepteur des enfants d'Isaac Pennington, personnage considérable parmi les quakers. Il se maria en 1669, et son père, qui avait promis de lui assurer quelque bien, ayant appris que ce mariage se ferait suivant l'usage des quakers, et non suivant la liturgie établie, se rétracta et ne voulut plus rien donner. Il publia, en 1703, la première partie de *l'Histoire sacrée, ou la partie historique de l'Ancien Testament*, et en 1709 la seconde partie qui contient le Nouveau Testament. Ses autres ouvrages sont des écrits de controverse. On y trouve de l'esprit et une assez grande connaissance de l'histoire ecclésiastique. Il a fait aussi des vers beaucoup plus pieux que poétiques, entre autres une *Davidéide* en 3 livres, 1712. Il mourut le 1^{er} mars 1713, âgé d'environ 74 ans. C'est lui qui transcrivit et prépara pour l'impression le journal que George Fox a laissé sur les événements de sa vie, et qui a été publié en 1694, avec une longue préface par Guillaume Peun.

X—s.

ELLYS (ANTOINE), théologien anglais, naquit en 1693, fut élevé à Cambridge, prit les ordres et fut nommé successivement à plusieurs bénéfices. Son premier ouvrage fut: *Une Défense de l'examen sacramental, comme étant une juste sécurité pour l'Eglise établie*, 1736, in-4°. Cet ouvrage était dirigé contre les dissenters, en faveur de l'Eglise anglicane, qu'il passa sa vie à défendre, soit contre eux, soit contre les catholiques, mais avec une modération bien rare parmi les controversistes. « Il pensait, disent les éditeurs de ses œuvres posthumes, que persécuter, eût-on la raison de « son côté, est bien pis que d'avoir tort; » principe méritoire dans un homme qui défendait la religion dominante. Du reste, on peut dire qu'il n'assista pas au combat, ayant employé la plus grande partie de sa vie à consigner ses opinions dans un ouvrage qui ne parut qu'après sa mort, et dont cependant la réputation, répandue de son vivant, lui valut l'évêché de St-David, auquel il fut nommé en 1732. Il mourut à Gloucester en 1761, âgé de 68 ans. En 1763 parut in-4° la première partie de son ouvrage, sous le titre de: *Traité sur la liberté spirituelle et temporelle des protestants en Angleterre*. La seconde parut en 1765, et fut intitulée *Traité sur la liberté spirituelle et temporelle des sujets en Angleterre*; la première ayant principalement pour objet d'établir le droit qu'avaient eu les protestants de changer leur doctrine, contre

les prétentions de l'Église de Rome ; la seconde, destinée à maintenir la liberté religieuse dans les rapports des sujets avec le gouvernement. Cet ouvrage est estimé des protestants. On a aussi d'Ellys des *Remarques sur un essai de David Hume, concernant les miracles*, 1752, in-4°, et quelques sermons imprimés séparément. X—s.

ELMACIN, ou ELMAYN (GEORGE), connu en Orient sous le nom d'Ibn-Amid, chrétien, d'Égypte, naquit en 620 de l'hégire (1223 de Jésus-Christ), et mourut à Damas en 673 de la même ère (1373 de Jésus-Christ). Il occupa la place de ketib ou écrivain à la cour des sultans d'Égypte ; c'était un genre d'emploi qui était ordinairement rempli par des chrétiens. Elmacin est auteur d'une histoire arabe très célèbre en Europe, qui commence à la création du monde et arrive jusqu'au milieu du 13^e siècle de notre ère. Erpenius en a publié une partie sous ce titre : *Historia saracénica qua res gestæ Muslimorum, inde à Muhammede primo imperii et religionis Muslimicæ auctore, usque ad initium imperii Atabecæi, per XLIX imperatorum successionem fidelissime explicantur, insertis etiam passim christianorum rebus in Orientis potissimum ecclesiis eodem tempore gestis. Arabice olim exarata, à G. Elmacino et latine reddita*, Leyde, 1625, in-8°. Le texte latin a été imprimé séparément la même année, *ibid.*, in-4°. Il existe une édition qui ne contient que le texte arabe, et paraît avoir été faite pour les chrétiens du Levant ; elle est précédée d'une épître arabe adressée au docteur Lancelot Andrews, Leyde, 1623. L'épître est de Golius. Cette traduction, ainsi que l'indique le titre, commence à la naissance de Mahomet. Dans le manuscrit de la bibliothèque d'Heidelberg, dont Erpenius s'est servi, elle finit à l'an 573 de l'hégire (1197 de Jésus-Christ) ; mais dans le texte imprimé elle s'arrête à l'an 512 (1118). La mort du traducteur en fit suspendre l'impression à cette époque. Ce fut Golius qui la mit au jour et en composa la préface. On peut juger cette histoire imprimée sous le rapport de son mérite intrinsèque et sous le rapport de la fidélité de la traduction et de la pureté du texte. Elmacin a été jugé très sévèrement par Renaudot. « Il doit, dit ce savant, sa grande réputation en Europe à Erpenius, et cette réputation est très-faible ou même « nulle en Orient, non point à cause de la religion « de l'auteur, mais parce que son histoire man- « que de cette variété qui charme les Arabes ; à « peine parle-t-il des plus grands hommes. » Ce reproche est facile à repousser. Elmacin n'a point écrit précisément une chronique, mais une histoire, et la marche qu'il a suivie ne l'obligeait point à rapporter à la fin de chaque année la mort des personnages de distinction. Mirkhond, l'un des historiens persans les plus estimés, parle rarement et par occasion seulement des grands hommes ou des écrivains célèbres, sans que son ouvrage en ait moins de mérite. Elmacin a suivi pour guide le Tabari, l'un des plus célèbres historiens qu'aient

eus les Arabes ; s'il a donné trop peu d'étendue à son histoire, elle n'en est pas moins précieuse et importante par les faits dont elle nous transmet les époques ; et jusqu'à ce que l'on publie quelques-uns des grands monuments littéraires et historiques laissés par les Arabes, cet ouvrage sera consulté avec fruit. Les reproches adressés par le même savant et par Reiske au traducteur sont plus fondés. La traduction d'Erpenius et le texte publié par lui offrent beaucoup d'erreurs et de contre-sens ; mais n'oublions point qu'Erpenius travailla sur un manuscrit fautif sans pouvoir le collationner ; souvenons-nous qu'à l'époque où il vécut, la critique orientale n'était point née, et qu'il avait très peu de secours pour s'éclairer et se guider dans ses travaux. Reiske, dans ses notes sur Aboulfeda et ailleurs, a corrigé souvent le texte d'Elmacin, ainsi que Köhler à la suite de ses notes sur Théophraste, Lubeck, 1767, in-8°. Ce dernier critique a publié des observations beaucoup plus amples sur le texte arabe, dans le répertoire d'Eichhorn, parties 2, 7, 8, 9, 14, 17. On conserve à Oxford les notes manuscrites d'Erpenius sur Elmacin, et la Bibliothèque de Maph. Pinelli renfermait un exemplaire de l'édition imprimée, chargé de notes marginales qu'on croit être d'Erpenius. La chrestomathie arabe d'Hezel contient quelques fragments de l'histoire d'Elmacin, dont Hottinger a fait un fréquent usage dans ses ouvrages, et qui existe manuscrite dans quelques bibliothèques de l'Europe. Enfin Vattier a traduit et publié la partie donnée par Erpenius sous ce titre : *L'Histoire mahométane, ou les quarante-neuf Khalifes du Macine*, etc., Paris, 1637, in-8°. Il est facile de s'apercevoir qu'il a suivi fidèlement la traduction latine. Th. Hyde, dans le *Catalogue des livres imprimés de la Bibliothèque d'Oxford*, fait mention d'une traduction anglaise, Londres, 1626, in-8°.

J—n.

ELMENHORST (GÉVERHART ou GERHART), critique distingué, et célèbre philologue, naquit à Hambourg vers la fin du 16^e siècle, et mourut en 1621. Il avait étudié à Leyde. Voët rend hommage à l'exactitude laborieuse de sa critique et à sa vaste érudition : *Virum diligentissimum et diffusissimæ lectionis*. On a de lui : 1^o Des notes sur Arnobe, Hanan, 1603, in-8° ; 2^o Sur le traité de Gennade, *De ecclesiasticis dogmatibus*, Hambourg, 1614, in-4° ; 3^o Sur *Minucius Félix* ; ce dernier ouvrage suscita une querelle entre Elmenhorst et Jean Wouwer, qui publia presque en même temps un commentaire sur cet auteur. Les deux savants s'en rapportèrent à Scaliger, dont la décision ne fut point favorable à Elmenhorst. L'un et l'autre commentateurs se trouvent réunis dans le *Minucius variorum*, Leyde, 1672, in-8° ; 4^o Des Notes sur les deux lettres de St-Martial, évêque de Limoges, à ceux de Bordeaux et de Toulouse ; 5^o le *Tableau de Cébès*, avec la version latine et les notes de Casélius (voy. CHESSEL), Leyde, 1618 ; 6^o enfin, un Commentaire sur Apulée, Francfort, 1621, in-8°. El-

menhorst mourut pendant l'impression de l'ouvrage. On lui doit encore les éditions des opuscules de Proclus, de Sidoine Apollinaire, et du *Syntagma* de Jean Wouwer, sur la traduction grecque et latine de la Bible. Il avait laissé en manuscrits les actes latins du concile de Chalcedoine, et les sept livres de l'histoire de Paul Orose, collationnée sur d'anciens manuscrits. A—D—R.

ELMSLEY (PIERRE), savant anglais, né en 1773, fit à Hampstead, à Westminster et à l'université d'Oxford ses études avec un éclat extraordinaire, mais sans obtenir des doctes corps un seul de ces avantages qui d'ordinaire sont la récompense des élèves remarquables. On prétextait pour les lui refuser sa grande jeunesse. La vraie raison fut probablement l'antipathie ou la crainte qu'il inspirait par sa propension à décocher des sarcasmes beaucoup trop justes pour ne pas blesser à vif, beaucoup trop spirituels pour ne pas faire écho. Il changea plus tard de manière d'agir, et l'on s'adoucissait pour lui ; mais il fallut d'abord qu'il fit pénitence. Ayant reçu les ordres vers 1796 et le degré de maître ès-arts en 1797, il devint, l'année suivante, chapelain du petit Horkesley (Essex), et remplit plusieurs années, sans en toucher les modiques honoraires, les fonctions de cette place. Heureusement, il avait un oncle riche, le libraire Pierre Elmsley, lequel, de son vivant, faisait honneur aux traites de son neveu, et qui à sa mort lui laissa toute sa fortune. L'anti-universitaire jeune homme se vint tout entier dès lors aux sciences un peu profanes de l'histoire et de la philologie grecques, s'embarrassant bien moins des Pères de l'Eglise que de Sapho, et de théologie que d'*editio princeps*. Cela ne l'empêcha pas, longues années après, de se faire conférer le diplôme de docteur en théologie. Mais, provisoirement, il écrivait dans la *Revue* d'Edimbourg et dans la *Revue trimestrielle* ; il éditait de l'Aristophane, de l'Euripide, du Sophocle ; il collationnait les manuscrits, il visitait le continent. Toutefois, il attendit pour commencer ces excursions philologiques la fin des guerres napoléoniennes. Jusque-là sa vie, depuis 1802, s'était passée dans Edimbourg d'abord, ensuite à Londres, puis (1807) dans une maison de campagne à St-Mary-Cray. Au commencement de 1816, il prit la route de France et d'Italie pour ne revenir qu'en 1817. Il repartit encore l'année suivante, et passa l'hiver entier à Florence, compulsant des manuscrits de la bibliothèque Laurentine. Lorsqu'il repartit en Angleterre en 1819, il reçut du gouvernement commission d'accompagner Davy à Naples pour l'y seconder dans ses tentatives de déroulement : le chimiste n'avait d'autre tâche que celle de trouver moyen de rendre lisibles les manuscrits ; à l'helléniste revenait celle de diriger les recherches en décidant, sur le vu des premières lignes qu'il pourrait déchiffrer, quel livre valait la peine d'être traité chimiquement, quel livre en était indigne. On sait que les manuscrits carbonisés résistèrent aux réactifs de sir Humphry, et la mission d'Elms-

ley se trouva une sinécure. Il eût sans doute préféré avoir beaucoup à faire, et voir renaître de leurs cendres ces phénix de l'antiquité qu'il regardait comme les modèles éternels et inimitables du beau. Il revint donc en Angleterre avec autant de résultats, mais non avec autant d'agréables souvenirs qu'un écolier en vacances. Une maladie, que probablement il devait à l'excès de son zèle philologique, l'avait forcé de s'aliter à Turin, et, depuis lors, il fut en proie à de fréquentes indispositions. Cependant, il fit un voyage en Allemagne durant l'été de 1823. Réconcilié dans ses dernières années avec l'université d'Oxford, où il fut promu au grade de docteur, il y cumula les deux places de principal de St-Alban-Hall et de professeur d'histoire ancienne, et il avait la promesse du premier canonicat vacant à Christ-Church, lorsqu'il succomba le 8 mars 1825. Une connaissance approfondie des langues anciennes et de l'antiquité, un jugement sain et exercé, un goût pur, un style clair, l'art de disposer tout méthodiquement, classent Elmsley à un très haut rang parmi les critiques et les hellénistes du second ordre. Il possédait, outre les connaissances strictement philologiques, une foule de notions sur toute espèce d'objets. C'était un homme d'esprit au moins autant qu'un savant ; on citerait ses saillies plus qu'il n'a cité les tragiques. La découverte du moindre lambeau grec l'eût sans doute comblé de joie ; mais c'est Ménandre surtout et Aristophane qu'il eût voulu retrouver sous les croûtes de la fumée du Vésuve. Il avait beaucoup du genre d'esprit et de l'incisive vivacité de Porson, quoique son caractère ne présentât pas les travers qui rendaient ce savant intolérable à tous ses amis. Voici les éditions données par Elmsley : 1° *les Acharniens*, 1809, 2° *OEdipe, tyran*, 1811 ; 3° *les Héraclides*, 1813 ; 4° *Médée*, 1818 ; 5° *les Bacchantes*, 1821 ; 6° *OEdipe à Colone*, 1828. Parmi ses articles dans la *Revue* d'Edimbourg, nous indiquerons ceux où il juge : 1° l'*Homère* de Heyne (dans le n° 4) ; 2° l'*Athénée* de Schweighæuser (n° 5) ; 3° le *Prométhée* de Bloomfield (n° 33) ; 4° l'*Hécube* de Porson (n° 37). A la *Revue trimestrielle* (Quarterly Review), il a donné, entre autres morceaux, un article sur *les Supplantes* de Markland. P—OT.

ELOI (St.), évêque de Noyon, naquit à Cadillac, à deux lieues de Limoges, vers l'année 588. Ayant manifesté, dès sa jeunesse, un penchant décidé pour les arts du dessin, son père le plaça chez le préfet de la monnaie de Limoges, où en peu de temps il fit de très grands progrès dans l'orfèvrerie. Etant entré ensuite chez Bobbon trésorier du roi Clotaire II, ce prince qui avait été à portée de l'apprécier le nomma son monétaire, et Dagobert, son successeur, le fit son trésorier. Ces deux souverains lui fournirent les moyens de développer ses talents en lui confiant l'exécution de très-riches et de très-importants ouvrages. Il fut chargé, entre autres objets, de la composition des bas reliefs qui ornaient le tombeau de St-Germain, évêque

de Paris, mort en 576. Il exécuta, pour le roi Clotaire, deux sièges d'or enrichis de pierreries, qui passèrent alors pour des chefs-d'œuvre, ce qui prouve qu'à cette époque le luxe avait déjà fait de grands progrès en France. Dégouté de la vie mondaine, Eloi, de tout temps très pieux, voulut se retirer du monde, et alla s'ensevelir dans un monastère, d'où cependant il fut tiré, en l'année 640 pour être placé sur le siège de Noyon. Malgré, son exactitude à remplir tous les devoirs de l'épiscopat, il trouva encore le temps de se livrer à ses occupations ordinaires, et il exécuta à cette époque un grand nombre de châsses destinées à renfermer les reliques des saints. Plusieurs de ses ouvrages existaient encore avant la révolution. Ce pieux évêque cessa de vivre le 1^{er} décembre 659. Il prêchait avec beaucoup d'onction, et parut avec éclat dans le concile de Châlons en 644. Il fit plusieurs excursions évangéliques, pour aller prêcher la foi aux idolâtres, notamment dans le Brabant. St-Ouen, contemporain et ami de St-Eloi, a écrit sa Vie. L'abbé la Roque en a donné une traduction, en 1693, qu'il a enrichie de 16 Homélies qui portent le nom de ce saint évêque, et dont plusieurs, sans contredit, sont sorties de sa plume. Récemment M. Parenty en a donné une nouvelle traduction annotée. Plancy, 1852, in-12; Tournay, 1853, in-12. P—E.

ELOY (NICOLAS-FRANÇOIS-JOSEPH), né à Mons le 29 septembre 1714, fut médecin ordinaire du prince Charles de Lorraine et de Bar, et pensionnaire de la ville de Mons. Il y est mort le 10 mars 1788. On a de lui : 1^o *Réflexions sur l'usage du thé*, Mons, 1750, in-12; 2^o *Dictionnaire historique de la médecine avec l'histoire des plus célèbres médecins*, Liège, 1755, 2 vol. in-8^o : c'était un essai que faisait l'auteur, qui depuis a reproduit cet ouvrage sous le titre de *Dictionnaire historique de la médecine ancienne et moderne*, Mons, 1778, 4 vol. in-4^o. On peut dire que c'est un ouvrage nouveau; l'auteur lui-même l'a tellement senti, qu'il ne donna pas cette édition comme une seconde. Le *Dictionnaire* d'Eloy a sur la *Bibliothèque* de Carrère (voy. CARRÈRE) l'avantage d'être achevé : Eloy convient avoir profité quelquefois du travail de son concurrent. Il en relève assez aigrement les erreurs, mais n'en est pas exempt lui-même. Eloy n'a pas commis de fautes aussi graves que Carrère; c'est donc à tort que l'on a fait dire à un bibliographe que les articles de ce dernier étaient plus exacts et plus complets. Il existe une traduction italienne de la première édition de l'ouvrage d'Eloy : les additions du traducteur ont porté ce dictionnaire à 7 volumes in-8^o, qui ont paru en 1761 et années suivantes. 3^o *Cours élémentaire des accouchements*, Mons, 1775, in-12; 4^o *Mémoire sur la marche, la nature, les causes et le traitement de la dysenterie*, Mons, 1780, in-8^o; 5^o *Question médico-politique : Si l'usage du café est avantageux à la santé, et s'il peut se concilier avec le bien de l'État dans les provinces belges*, Mons, 1781, in-8^o. A. B—T.

ELPHINSTON (GUILLAUME), naquit à Glasgow, vers l'an 1431. Il fut élevé dans l'université de cette ville; il vint ensuite étudier à l'université de Paris, où il fut nommé professeur de droit canon. Il exerça cette fonction durant six années avec un grand succès, après quoi, étant retourné dans son pays natal où il prit les ordres, il fut nommé officiel de Glasgow, ensuite de St-André, puis membre du conseil du roi Jacques, en France, avec l'évêque de Dunkeld et le comte de Buchan, pour concilier les différends qui s'étaient élevés entre Louis XI et le roi d'Ecosse. En récompense de sa conduite dans cette affaire, il obtint à son retour l'évêché de Ross, d'où il passa, en 1484, à l'évêché d'Aberdeen. Il fut fait en même temps chancelier du royaume; mais il se retira des affaires dans le temps des troubles qui agitèrent la fin du règne de Jacques III. Jacques IV l'employa comme ambassadeur auprès de l'empereur Maximilien, dont il demandait la fille en mariage. Cette négociation échoua; la princesse était déjà promise; mais Elphinston rendit ce voyage utile à son pays par les négociations qu'il y entama avec les Hollandais, depuis longtemps ennemis des Ecosais. Il jouit le reste de sa vie d'une haute considération à la cour, et eut part à toutes les grandes affaires qui s'y traitèrent de son temps. Il protégea les sciences, et contribua beaucoup, tant par son crédit que par ses soins et ses bienfaits, à élever l'université d'Aberdeen à un degré de prospérité dont elle n'avait pas joui jusqu'alors. Encore plein de force et de vie, malgré son grand âge, il mourut, en 1514, du chagrin que lui causa la perte de la bataille de Flodden-Field. Il était alors âgé d'environ 83 ans. C'était un homme d'un caractère respectable, et assez savant pour son temps. Il a laissé une histoire de son pays qui n'a jamais été imprimée, et dont le meilleur manuscrit est déposé à la bibliothèque Bodléienne, à Oxford. S—D.

ELPHINSTON, célèbre marin, était né vers 1720, dans les montagnes de l'Ecosse. Entré jeune dans la marine anglaise, il parcourut toutes les mers, prit part à un grand nombre de combats, et, sans avoir jamais commandé en chef, s'acquit une brillante réputation. A la prise de la Havane, en 1762, il avait conduit les chaloupes de débarquement dans les passages les plus dangereux, et contribué plus que personne à la reddition de cette île. Elphinston fut au nombre des officiers que le gouvernement anglais mit à la disposition de l'impératrice Catherine, lorsque cette princesse, ayant résolu d'expulser les Turcs de l'Europe, sentit la nécessité de se créer d'abord une marine. A son arrivée en Russie, il alla visiter les chantiers et les ports, s'établit de sa propre autorité directeur de tous les travaux, et fit si bien qu'en fort peu de temps la flotte destinée contre les Turcs fut prête à mettre à la voile. En prenant congé de l'impératrice, il lui jura de ne revenir qu'après avoir brûlé Constantinople. Un hiver moins rigoureux que de

coutume lui permit de sortir des ports de Russie avec son escadre, au mois de décembre 1769, et de la conduire dans les ports d'Angleterre pour y attendre le retour du printemps. Il était si certain du succès de l'expédition qu'il ne craignait point d'en faire connaître le but dans les tavernes de Londres : « Il y aura, disait-il, un combat naval ; mais nous le gagnerons si Dieu le veut ; et de là nous passerons ces fameuses Dardanelles » aussi facilement que je bois ce pot de bière. » Son escadre se composait de huit bâtiments, trois vaisseaux de ligne, trois frégates et deux transports. Il quitta l'Angleterre le 13 avril 1770 ; et, après trente-cinq jours de la navigation la plus heureuse, il entra dans le golfe de Misistra sur les côtes de la Morée. Alexis Orloff (*voy. ce nom*), chef suprême de l'expédition, l'avait précédé dans la Morée, dont il essayait de soulever les habitants contre les Turcs. Elphinston venait de mettre à terre les troupes de débarquement lorsqu'il fut informé par Psaros, l'un des chefs mainotes, que la flotte turque paraissait à l'orient ; il lui écrivit à la hâte ce billet : « Faites dire au comte Alexis que je pars pour le débarrasser de la flotte ottomane, et qu'il envoie promptement à mon secours. » Aussitôt il marche à la rencontre de cette flotte. Forte de vingt vaisseaux, elle était commandée par le capitain-pacha en personne, qui avait sous ses ordres le brave et malheureux Gazi-Hassan (*voyez ce nom*), l'un des plus grands hommes de mer dont les annales turques fassent mention. Six vaisseaux commandés par Hassan, et qui formaient l'avant-garde, étaient à la cape devant Napolé. Elphinston s'en approche sous pavillon vénitien ; et dès qu'il est à la portée de canon, arborant le pavillon russe, il commence l'attaque avec le courage le plus déterminé. Hassan, avec une bravoure égale, engage le vaisseau que montait Elphinston ; mais abandonné, dès le commencement de l'action, par ses cinq autres vaisseaux qui vont chercher un refuge dans le port voisin, il est forcé lui-même de se retirer sous le feu de la forteresse qui défend l'entrée du port. Elphinston l'y poursuit, et tint son escadre bloquée pendant deux jours ; mais, craignant d'être jeté contre les rochers par un vent violent du nord qui portait à la côte, et l'un de ses vaisseaux ayant touché sur des bas-fonds, il se contenta de ce premier avantage ; et, profitant de la nuit, quitta le golfe de Napolé pour aller au-devant du secours qu'il attendait. La grande escadre était commandée par l'amiral Spiritoff ; Elphinston, homme violent et grossier, qui ne voulait point reconnaître de supérieur sur mer, exigea que le pavillon amiral fût arboré sur son vaisseau. Théodore ou Fédor Orloff y consentit ; mais lorsque Alexis eut rejoint la flotte près de Paros, il fit reporter le pavillon amiral sur le vaisseau de Spiritoff, malgré les emportements d'Elphinston, indigné de se voir soumis à des chefs incapables de commander, et qui ne se conduisaient que par les avis d'officiers anglais,

ses subalternes. Pendant ces débats, on apprit que la flotte turque se trouvait dans les eaux de Scio, et l'ordre fut aussitôt donné de la poursuivre. A l'approche des Russes, le capitain-pacha se fit descendre à terre sous un de ces prétextes dont les lâches ne manquent jamais, et laissa le commandement à Gazi-Hassan. Le combat acharné qui s'engagea entre les deux vaisseaux amiraux n'eut d'autre résultat que la perte de ces deux bâtiments ; mais après le combat, la flotte turque dispersée s'étant, contre l'avis de Hassan, retirée dans la baie étroite de Tschesné, où elle ne pouvait faire aucune manœuvre et d'où elle ne pouvait plus sortir ; Elphinston proposa de l'incendier avec des brûlots, et ce conseil eut tout le succès qu'il avait annoncé. Il voulait que l'on profitât de la destruction de cette flotte pour forcer le passage des Dardanelles et aller bombarder Constantinople, ainsi qu'il l'avait promis à Catherine ; mais Alexis Orloff, qui détestait l'amiral anglais, refusa de lui laisser tenter une entreprise dont le succès presque infaillible aurait mis le comble à sa réputation d'intrépidité. Cependant Elphinston, détaché pour intercepter le passage des Dardanelles aux bâtiments turcs, résolut de prouver qu'il n'avait rien avancé que ce qu'il était en état d'exécuter. Le 26 juillet, il entre dans le canal, passe sous le feu des batteries turques sans être atteint, et s'avance tranquillement ; mais voyant qu'il n'est suivi par aucun bâtiment russe, il jette l'ancre dans le canal même, se fait servir du thé, fait sonner les trompettes et battre les tambours, puis revirant de bord se laisse ramener par les courants sur son escadre, satisfait de pouvoir rejeter sur Orloff la perte d'une occasion aussi favorable d'augmenter la puissance turque en Europe. Cette occasion ne devait plus se représenter ; car les Turcs, avertis du danger qu'avait couru leur capitale, envoyèrent Tott (*voy. ce nom*), visiter l'entrée des Dardanelles, et quelques semaines lui suffirent pour la rendre inexpugnable. Elphinston, voyant toutes ses espérances déçues, brisa, dans un accès de colère, son vaisseau sur un écueil ; et, s'étant fait conduire en Italie par un bâtiment anglais, revint à St-Petersbourg exhaler son humeur contre Orloff. Ce n'était pas un moyen de plaire à Catherine, qui venait de décerner au frère de son favori le surnom glorieux, mais si peu mérité, de *Tschesminski*. Indigné de voir que l'impératrice ne partageait pas ses ressentiments, il repartit pour l'Angleterre, et il y mourut vers 1774, laissant trois fils. Les deux plus jeunes virent quelque temps après offrir leurs services à Catherine, qui les accueillit avec empressement. L'un d'eux, gendre de l'amiral Kruse, commandait un vaisseau à la bataille de Hogland, où il combattit pendant quatre heures l'amiral suédois, qui ne voulut se rendre qu'à l'amiral russe. Affecté, plus vivement qu'il ne l'aurait dû de ce qu'il regardait comme un affront, il mourut peu de temps après de chagrin, à Cronstadt. Rulhières, dans son *Histoire de l'anar-*

chie de Pologne, a donné des détails intéressants sur l'expédition de l'amiral Elphinston contre les Turcs.

W—s.

ELPHINSTON (JACQUES), grammairien, né à Edimbourg en 1721, étudia à l'université de cette ville, et fut, dès l'âge de dix-sept ans, gouverneur de lord Blantyre. Il parcourut la Hollande et le Brabant, et résida assez longtemps à Paris, dans la maison de Thomas Carte, l'historien, son compatriote et son compagnon de voyage ; il y acquit l'usage de la langue française, au point de pouvoir « l'écrire (suivant Nichols, son ami) avec autant de « facilité et d'élégance que les Français qui écrivent le mieux. » Etant revenu en Ecosse, il reprit son premier emploi d'instituteur. Le zèle qu'il mit, en 1750, à répandre dans son pays le *Rambler*, lui gagna l'amitié du célèbre docteur Johnson. Une partie seulement des vers latins qui servent d'épigraphes aux essais qui composent cet ouvrage périodique, étaient accompagnés de traductions tirées de Dryden, Pope, Cruch, etc. Elphinston, en publiant une nouvelle édition du *Rambler*, suppléa à ce qui manquait à cet égard, et ses traductions, remarquables par une précision énergique, ont été depuis adoptées par Johnson, qui les a conservées dans les éditions suivantes de son ouvrage. Elphinston vint s'établir quelque temps après en Angleterre, d'abord à Brompton, et ensuite à Kensington, où il tint une école jusqu'en 1776. En 1753, il publia une traduction en vers du poème de la *Religion*, de Louis Racine ; traduction qui eut le suffrage d'Young et de Richardson. Il publia en 1755, en 2 volumes in-12, une *Analyse des Langues française et anglaise* ; en 1763, un poème sur l'*Education* ; et en 1764, un *Recueil de poèmes tirés des meilleurs auteurs, adaptés à tous les âges, mais particulièrement destinés à former le goût de la jeunesse*, 1 vol. in-8°. Ce n'est pas une légère présomption, même dans un Ecossais, que d'avoir admis, comme il l'a fait, ses propres poésies parmi celles des meilleurs auteurs. Mais Elphinston, en ne prenant pas ce qu'il y avait de meilleur dans les meilleurs auteurs, s'est moins exposé à perdre par le voisinage. Il fit paraître en 1764, les *Principes raisonnés de la langue anglaise, ou la Grammaire anglaise réduite à l'analogie*, 2 vol. in-42. Cet ouvrage, où l'on trouvait des recherches intéressantes sur la langue anglaise, avait pour objet essentiel de changer le système de l'orthographe, en la rendant absolument conforme à la prononciation, sans aucun respect pour l'étymologie. Les yeux anglais furent choqués d'une pareille innovation, et rien n'était plus propre à la faire rejeter promptement, que l'application qu'Elphinston lui-même en fit non-seulement à ses ouvrages, mais encore aux éditions qu'il a données d'ouvrages anciens. Il publia l'année suivante un abrégé des *Principes raisonnés de la langue anglaise, pour l'usage des écoles* ; et en 1767, un recueil intitulé : *Vers anglais, français et latins*, in-fol. Ayant fait un voyage en Ecosse, il donna publique-

ment, vers l'an 1779, une suite de leçons sur la langue anglaise, d'abord à Edimbourg, et ensuite dans l'université de Glasgow. Il avait annoncé en 1776 une traduction en vers des *Epigrammes de Martial*, avec un commentaire : elle parut en 1782, en un volume in-4° ; et il donna en 1783 une édition de l'auteur original, où les épigrammes sont classées dans un nouvel ordre, et qui est précédée d'une introduction à la lecture des poètes. Elphinston développa davantage son système d'orthographe dans un traité qui parut en 1786, sous un titre que nous n'essayerons point de traduire : *Propriety ascertained in her picture, or english speech and spelling reduced mutual guides*, 2 vol. in-4°. Un des ouvrages qu'on doit le plus regretter de voir défiguré par sa méthode d'orthographe, est sa correspondance avec des hommes très-distingués dans les sciences et dans les lettres ; elle fut imprimée en 1791, en 6 volumes in-8°, mais fut ensuite augmentée de deux autres volumes, et publiée en 1794, sous le titre suivant, que nous donnons d'abord en anglais, comme un échantillon de son orthographe : *Fifty years correspondence, inglish french and latin, in proze and verse, between geniusses ov boath sexes and James Elphinston. (Correspondance de cinquante années, en anglais, en français et en latin, en prose et en vers, entre des littérateurs des deux sexes et Jacques Elphinston, avec un portrait d'Elphinston et un autre de Martial)*. On y remarque particulièrement des lettres de Samuel Johnson, du docteur Jortin, de Benjamin Franklin et de Mackenzie, auteur de l'*Homme sensible (the man of feeling)*, et quelques lettres en français, par Delleville, membre de la convention. Elphinston donna, la même année, une Traduction en vers anglais, avec le texte en regard, des poètes moralistes latins, Publius Syrus, Laberius, Sénèque, Caton, etc., in-12. En 1784, il avait épousé en secondes noces une femme beaucoup plus jeune que lui, et avec laquelle il vécut encore vingt-cinq ans dans l'union la plus parfaite. Il mourut à Hammersmith, le 8 octobre 1809, âgé de près de 89 ans. C'était un homme d'une société agréable, quoiqu'un peu original dans son extérieur. Il y avait trois choses qui ne manquaient jamais de le faire sortir de son caractère, un jugement, une prononciation défectueuse, et une tenue indécente chez les femmes. La mode n'avait aucune influence sur la forme de ses habits, toujours faits sur le modèle de ceux qu'il portait à son retour de France. « Le temps, écrivait-il à un de « ses amis en 1782, le temps n'a pas plus changé « mon cœur que mon costume. » On reconnaît dans ses ouvrages, et surtout dans ses lettres, de la sensibilité et du talent comme écrivain, malgré le désavantage que lui donne l'emploi trop fréquent des inversions. Mais ce qui a sans doute le plus nui à sa réputation littéraire, à laquelle il survécut longtemps, c'est son orthographe, qui a rendu la lecture de ses ouvrages rebutante pour ses compatriotes. Cependant l'application qu'il en

a faite n'est pas un travail inutile ; et, comme l'a observé un critique anglais, ce sera pour les étrangers et pour la postérité un type de ce qu'était la prononciation anglaise au temps où l'auteur a écrit. On cite aussi de lui une traduction d'un ouvrage de Bossuet, et quelques écrits polémiques en réponse à certains journalistes qui lui avaient montré une grande malveillance. Peu de temps après le second mariage d'Elphinston, son frère, alors embarqué pour les Grandes-Indes, voulant écrire à sa belle-sœur, mais manquant des moyens de lui faire parvenir sa lettre, s'avisait de la renfermer dans une bouteille vide qu'il jeta à la mer. Cette bouteille fut retirée neuf mois après par des pêcheurs sur la côte de Normandie, près de Bayeux.

X—s.

ELPIDIUS ou HELPIDIUS (RUSTICUS), diacre de l'église de Lyon dans le 6^e siècle, s'appliqua à la médecine, et y fit des progrès très-remarquables pour cette époque. Théodoric, roi des Ostrogoths, le fit venir à sa cour, où il le traita avec la plus grande distinction ; on croit même que ce prince le revêtit de la charge de questeur. Théodoric, comme on sait, était arien ; mais on ne voit pas que son estime pour Elpidius ait souffert de la différence de leurs opinions. Les devoirs de sa place obligèrent Elpidius à fixer sa demeure à Arles, où il connut saint Césaire. Il était lié avec les saints Avite, évêque de Vienne, et Ennodius, évêque de Pavie. Une lettre que lui écrivit saint Avite et qu'on a conservée, prouve que sa réputation comme médecin était fort étendue. Saint Ennodius le loue, dans les siennes, de l'agrément de son style et de la chaleur de ses discours. Elpidius, sur la fin de sa vie, se retira à Spolète ; il obtint de Théodoric une somme pour réparer les édifices de cette ville endommagés par les guerres, et mourut vers 533. Il n'a laissé que deux ouvrages, très-courts ; le premier est un recueil des passages de la Bible que les saints Pères ont reconnu s'appliquer à Jésus-Christ ; le second, un poème sur les bienfaits du Sauveur. La versification de ces deux pièces est assez bonne, au jugement des critiques. Elles ont été imprimées dans le *Poëtarum ecclesiastic. thesaurus* de George Fabricius, Bâle, 1562, in-4^o, dans la *Biblioth. patr.*, et enfin dans le *Carminum specimen* d'André Rivinus, Leipsick, 1652, in-8^o. J. Alb. Fabricius pense que l'on doit distinguer Elpidius, médecin de Théodoric, d'Elpidius questeur, auquel il attribue les deux poèmes qui viennent d'être cités ; mais il ne donne aucune raison à l'appui de son sentiment.

W—s.

ELPIDIUS, rebelle, gouverneur de Sicile, fut chargé pour la seconde fois de cette place importante en 781, sous le règne d'Irène et de son fils Constantin. A peine arrivé dans son gouvernement, Elpidius, gagné par les mécontents que le despotisme et les cruautés d'Irène avaient formés, fomenta lui-même la révolte des Siciliens. L'impératrice, avertie de ce complot, envoya l'écuyer Théophile, avec ordre d'arrêter Elpidius. Les Sici-

liens s'opposèrent à l'exécution de cet ordre, et coururent aux armes ; mais la femme et les enfants d'Elpidius, qui étaient restés à Constantinople, furent arrêtés, rasés, battus de verges et jetés en prison. L'eunuque Théodore, patrice et grand homme de guerre, débarqua en Sicile l'année suivante, dans le dessein de réduire Elpidius ; celui-ci se défendit avec valeur ; mais, vaincu dans plusieurs combats, il rassembla ce qui lui restait de richesse et d'amis, et s'enfuit avec eux chez les Sarrazins d'Afrique, qui lui mirent sur la tête la couronne impériale, et le traitèrent toute sa vie comme empereur. Vain honneur, qui ne put le dédommager de la perte de sa famille et de la chute de sa puissance.

L—S—E.

ELPINICE, fille de Miltiades, était mariée à Cimon son frère, lorsque celui-ci fut mis en prison pour le paiement de l'amende à laquelle son père avait été condamné. Callias, le second de ce nom, étant devenu amoureux d'elle, lui offrit de payer cette amende si elle voulait l'épouser ; Elpinice y consentit. Tel est le récit de Cornélius Népos, que beaucoup de raisons doivent faire rejeter. Ceux qui avaient été condamnés à une amende perdaient leurs droits de citoyen lorsqu'ils ne la payaient pas dans le terme fixé ; mais on ne connaît aucune loi qui permit de les emprisonner. D'un autre côté, Miltiades avait laissé une fortune considérable, ainsi qu'on l'a vu à l'article CIMON. On ne croira donc pas davantage ce que dit Plutarque, d'après d'autres auteurs, que Cimon l'épousa parce que sa pauvreté l'empêchait de trouver un parti convenable à sa naissance. Il serait peut-être téméraire de nier son mariage avec son frère ; il paraît certain en effet qu'à Athènes, la loi permettait d'épouser sa sœur de père. D'autres prétendent qu'elle vivait avec lui dans un commerce illégitime et l'auteur du discours contre Alcibiades, faussement attribué à Andocides, dit que ce fut la cause de l'exil de Cimon. Mais la cause de cet exil est connue, et on l'a vue à l'article de ce général. Suivant Plutarque et Athénée, elle se prêta aux désirs de Périclès, pour qu'il ne s'opposât pas au retour de son frère. Ils oublient que ce rappel est postérieur à l'an 436 avant J.-C., et que Miltiades est mort l'an 489 ; de sorte qu'Elpinice devait avoir au moins cinquante ans, puisqu'elle avait épousé Cimon peu de temps après la mort de son père. Plutarque dit que ses mœurs n'étaient pas très-réglées, que le peintre Polygnote, qui avait été son amant, l'avait représentée sous la figure de Laodice, fille de Priam, dans un des tableaux du Pœcile ; mais on voit par les remarques précédentes, qu'il n'y a rien de certain sur sa vie.

C—n.

ELRICHSHAUSEN (CHARLES baron DE), général autrichien, était né dans le pays de Wurtemberg. Il s'était distingué dans la guerre de Sept ans comme major-général, et avait obtenu le grade de général de cavalerie, dans la guerre pour la succession de Bavière ; il commandait, en 1778, un corps nombreux avec lequel il arrêta les Prussiens

qui tombaient sur la Moravie et les repoussa. A. Jaegerndorf et à Troppau, il les cerna si bien qu'ils eurent beaucoup de peine à se retirer. L'empereur, pour le récompenser de ce service signalé, lui donna la croix de commandeur de l'ordre de Marie Thérèse, qu'il accompagna d'une lettre de sa main. Elirschhausen¹, consumé par les fatigues, mourut à Prague le 9 juin 1779; son souverain lui fit élever un tombeau avec une épitaphe à sa louange.

E—s.

ELSE (JOSEPH), chirurgien anglais, attaché à l'hôpital St-Thomas, et membre de l'académie royale de chirurgie de Paris, jouissait de beaucoup de réputation dans son art, et a publié quelques écrits estimés, sur des sujets de chirurgie, particulièrement un *Traité sur l'hydrocèle* (1770), où il recommande le traitement par le caustique. Il mourut le 10 mars 1780. Ses ouvrages ont été réimprimés ensemble, après sa mort, 1782. 1 vol. in-8°, par les soins de George Vaux, chirurgien, qui y a ajouté un appendix, contenant des *Observations sur l'hydrocèle, avec une comparaison des différentes méthodes de traiter cette maladie par le caustique et le seton*. Vaux y donne la préférence à la première.

X—s.

ELSHIMER ou ELZHEIMER (ADAM), peintre célèbre, que l'on connaît aussi sous les noms d'*Adam Tedesco* et d'*Adam de Francfort*, était né, dans cette ville, en 1574. Son père, riche tailleur, ayant remarqué son goût pour les arts, le plaça dans l'atelier de Philippe Offenbach, habile peintre (4), qui l'initia promptement dans tous les secrets de la peinture. Il se rendit ensuite à Rome, où son talent se développa par l'étude des ouvrages des grands maîtres. D'un caractère mélancolique, il se plaisait au milieu des ruines et des sites sauvages qui donnent aux environs de Rome un aspect si remarquable. C'est là que, pendant des journées entières, il méditait sur les beautés agrestes de la nature, et cherchait des sujets de composition. Sa mémoire était si fidèle qu'après plusieurs jours il rendait avec une exactitude étonnante les moindres objets qui l'avaient frappé dans ses promenades solitaires. Quoique ses tableaux fussent très-recherchés des amateurs, comme il travaillait lentement, il gagnait à peine pour subvenir aux besoins de sa famille. L'état malheureux dans lequel il voyait ses enfants vint aggraver ses dispositions à la mélancolie, et il mourut de chagrin, à Rome, en 1620, à l'âge de 46 ans. Les tableaux d'Elsheimer sont d'un fini précieux. Ils sont peu nombreux et presque tous de petite dimension. Cet artiste entendait parfaitement le clair-obscur; aussi peignit-il souvent des effets de nuit. Ses paysages sont admirables, et l'on voit dans la plupart de petites figures touchées avec beaucoup d'esprit et de vivacité. Un de ses élèves, Jacques-Ernest-Thomas

Hagelsteen de Lindau, a si bien saisi sa manière que souvent d'habiles connaisseurs y ont été trompés. On a d'Elsheimer quelques estampes à l'eau-forte très-estimées. Dans l'ancienne galerie du duc d'Orléans, on voyait deux tableaux de ce maître : un *Clair de lune*, et des *Bateliers se chauffant, pendant la nuit, sur le bord d'un canal*. Avant 1815, le Musée de Paris en possédait cinq : la *Rencontre du prophète Elie et d'Abdias*; le *Samaritain*; la *Fuite en Egypte*, tableau regardé comme le chef-d'œuvre d'Elsheimer; un *Paysage*, avec des ruines, éclairé par le soleil couchant; et *Stellio changé en lézard par Cérès*. Ces trois derniers tableaux ont été gravés. On a le portrait d'Elsheimer gravé par Hollar.

W—s.

ELSHOLZ (JEAN-SIGISMOND), médecin allemand qui cultiva, dans le 17^e siècle, la botanique et la chimie. Il naquit à Francfort-sur-l'Oder, en 1623, étudia dans l'université de Padoue, où il se fit recevoir docteur en médecine en 1653, et mourut à Berlin le 19 février 1688. Il y avait été appelé en 1656 par l'électeur de Brandebourg Frédéric-Guillaume, qui le nomma son premier médecin, et lui donna la direction d'un jardin de botanique, qu'il venait de fonder. Il en publia le catalogue sous ce titre : *Flora marchica, sive catalogus plantarum quæ partim in hortis electoralibus Marchiæ Brandenburgicæ, Berolinensi, Aurangiburgico et Postdamensi incoluntur, partim sud sponte proveniunt*, Berlin, 1663, in-8°. Comme on voit par ce titre, il annonçait le catalogue des plantes indigènes de cette contrée; mais il en indiqua fort peu, et ne profita pas même du *Pugillus* de Mentzell, qui l'avait précédé. D'un autre côté il donna comme spontanées, des espèces qui n'y ont jamais végété. On y trouve un très-petit nombre de remarques, entre autres sur les variétés du seigle et de l'orge. En 1666 il publia un traité complet du jardinage : *Neu Angelegter Gartenbau.....*, etc., distribué en 6 livres, Berlin, 1666, in-4°. Dans le 1^{er} livre il traite des *Instruments* et des généralités de culture; dans le 2^e des *Fleurs*, dont il donne un catalogue, rangé suivant une espèce de méthode; le 3^e des *Légumes*; le 4^e des *Arbres*, tant fruitiers que forestiers, avec le détail des différentes opérations dont ils sont l'objet, telle que la greffe; le 5^e de la *Vigne*; le 6^e des *Plantes médicinales*, tant cultivées que spontanées. Il en expose les vertus brièvement; mais avec bonne foi et clarté. Il y a quelques planches, mais qui ne concernent presque que les instruments. Cet ouvrage a été très-estimé en Allemagne, ce que témoignent ses nombreuses éditions : la dernière est de Leipsick, 1716, in-fol. On lui doit encore : 1^o *Anthropometria sive de mutua membrorum corporis humani proportionibus, item de nervorum harmonia libellus*, Padoue, 1654, in-4°; id. 1667; Francfort-sur-l'Oder 1663, in-8°, fig.; 2^o *De phosphoris observationes*, Berlin, 1671, in-fol.; 3^o *Diateticon oder Neues Tischbuch*, Berlin 1682; Leipsick, 1715, in fol. C'est un traité des aliments, distribué en 6 livres.

(1) Jamais nom n'a été plus souvent défiguré que celui de cet artiste : Flor. Lecomte le nomme *Oudenbach* (*Cabinet*, t. 2, p. 347); Papillon de la Ferté, *Offenbach* (*Extrait des ouvrages*, t. 2, p. 42); le *Dizionario di Bassano*, *Ussenbach*; et le *Dictionnaire universel*, *Offenbach*.

Dans le 1^{er} il parle des végétaux ; des animaux dans les suivants, avec quelques planches ; dans le 5^e il traite des aromates et des assaisonnements, et dans le dernier des boissons. Enfin, dans un Appendix, il expose les principes de l'art de la cuisine. Il donna aussi l'art de la distillation dans un traité particulier : *Distillatoria curiosa*, Berlin, 1674, in-12, fig. Etant reçu membre de l'académie des curieux, il fit paraître plusieurs dissertations dans les mémoires de cette société : dans la première décurie, sur une espèce d'équisétum, sur la badiane ou anis étoilé, sur la graine de Cina, sur le moxa des Chinois, qu'il regardait comme un bon préservatif contre la goutte. Dans la quatrième collection de Hook, il publia plusieurs secrets pour perfectionner les vins et il enseigna la manière de préparer des essences des végétaux. Enfin, suivant Moehsen, il avait préparé 20 planches pour former un appendix à l'*Hortus Eystettensis* : elles sont restées déposées dans la bibliothèque de Berlin. Il avait laissé aussi un manuscrit sur les plantes médicinales, avec un herbier correspondant, contenant 440 échantillons. On voit, par ce détail, qu'Elsholz a cherché à être utile pendant tout le cours de sa vie. Boediker a publié sa Vie ou Eloge : *Ehrengedächtniss*, Berlin, 1688, in-fol. Wildenow a rendu un hommage tardif à sa mémoire, en donnant le nom d'*Elsholzia* à un nouveau genre, composé d'espèces détachées de l'*Physope*. D—P—s.

ELSIUS (PHILIPPE), religieux Augustin, né à Bruxelles vers la fin du 16^e siècle, professa pendant plusieurs années les humanités au collège de son ordre, dans cette ville, et y mourut en 1634. On a de lui : *Encomiasticon Augustinianum in quo personæ ord. erem. S. P. N. Augustini sanctitate, prælatura, legationibus, scriptis, etc., præstantes enarrantur*, Bruxelles, 1634, in-fol. Dans l'épître au lecteur, l'auteur avoue qu'il a fait quelques doubles emplois lorsqu'il a trouvé le nom d'un même personnage écrit de différentes manières dans les sources qu'il a consultées. Il déclare aussi qu'il a cru devoir joindre aux illustres de son ordre tous les fondateurs ou réformateurs d'ordres et congrégations religieuses, par la raison, dit-il, que tous ont plus ou moins emprunté à la règle de St-Augustin. L'ouvrage est par ordre alphabétique des prénoms, et contient près de 2,500 articles ; la plupart sont fort succincts, et ne donnent que des notices assez insignifiantes. Les anonymes, formant 87 articles, sont placés à la fin de la lettre N. La partie bibliographique y est traitée avec beaucoup de négligence, et sous ce rapport la *Bibliotheca Augustiana* d'Ossinger, qui d'ailleurs est plus moderne d'un siècle, est infiniment préférable. W—s.

ELSNER (JACQUES), savant théologien de l'Eglise réformée, docteur en théologie, conseiller du consistoire royal de Prusse, premier prédicateur de la cour et de l'Eglise métropolitaine des réformés à Berlin, et directeur de la classe de belles-lettres à l'académie royale des sciences, na-

quit au mois de mars 1692, à Saalfeld, petite ville de Prusse. Son père, originaire de la Bohême, voyant son goût pour les sciences, lui fit donner une excellente éducation. Il alla achever ses études à Königsberg, et y fut ensuite nommé recteur de l'école des réformés. Il alla de là à Dantzic, à Berlin, à Clève, à Utrecht et à Leyde. En 1720, le roi de Prusse le plaça à Lingén, où il fut fait professeur de théologie et de philologie. Il obtint bientôt une chaire de pasteur ; mais en 1722, il fut appelé à Berlin, pour être recteur du collège de Joachimsthal, qu'il rétablit dans tout son éclat. Après la mort de Schmidtman, il fut nommé second pasteur de l'Eglise consistoriale, et obtint ensuite la première place. Il mourut à Berlin le 8 octobre 1750, âgé de 58 ans. Les ouvrages qui lui ont acquis le plus de réputation sont ceux où il a cherché à expliquer le nouveau Testament à l'aide des anciens auteurs profanes et des témoignages de l'antiquité. Le principal est divisé en 2 volumes, intitulés : *Observationes sacre in Novi fœderis libros, tomus 1^{us} libros historicos complexus*, Utrecht, 1720, in-8° ; *tomus 2^{us} epistolas Apostolorum et Apocalypsin complexus*, ibid. 1728, in-8°. Cet ouvrage (dont J.-V. Stosch a donné une édition très-augmentée, Zwoll et Utrecht, 1767-1773, 3 vol. in-4°), fut la cause d'une longue discussion que J.-George Stœr engagea contre Elsner, et plusieurs disciples de ce dernier répondirent pour lui, et soutinrent sa querelle. Parmi ses autres écrits, on remarque encore : 1^o *Oratio inaug. de Zelo theologi, dicta in illustri atheneo Lingensi*, 4 janvier 1721, Utrecht, 1721, in-4° ; 2^o l'Épître de saint Paul aux Philippiens, expliquée en discours moraux, suivis de remarques et d'observations, Berlin 1741, in-4°, en allemand, 3^o *Schediasma criticum, quo autores aliaque antiquitatis monumenta, inscriptiones, item et numismata emendantur, et indicantur et exponuntur*, inséré dans le tome 7 des *Miscellanea Berolinensia*, 1744, in-4°. 4^o *Nouvelle description de l'Eglise des Chrétiens grecs en Turquie, avec des notes*, Berlin, 1739, in-8°, en allemand, avec 10 planches. On a prétendu que, dans cet ouvrage, il s'en était laissé imposer par un Archimandrite grec, nommé Athanase Dorostanus, sur la relation verbale duquel il l'a écrit. 5^o *Continuation du même sujet*, ibid. 1747, avec 2 planches. Il y a joint une dissertation sur l'excellence et la fertilité de la Palestine, morceau qu'il avait déjà donné en français dans l'*Histoire de l'Académie de Berlin*, 1748. 6^o Du 40^e Chapitre de Tacite sur les mœurs des Germains, et surtout de la Déesse Hertha, dans l'*Histoire de l'Académie de Berlin*, 1747. 7^o De la Déesse Hertha ou Erdanna ibid., 1748. Son éloge, par Formey, se trouve dans la *Nouv. Biblioth. Germ.*, t. 9, 2^e partie. G—T.

ELSNER (JEAN-THEOPHILE), théologien unitaire, né en 1717, à Wengrow, dans la Grande-Pologne, devint adjoint de l'Eglise allemande et du Gymnase de Lissa en 1743, pasteur de l'Eglise bohémienne réformée de Bethléhem, à Berlin, en 1747, et Senior

des Unitaires Bohémiens de Pologne et de Prusse en 1761, et mourut le 21 avril 1782. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Miphiboseth, traité historico-philologique*, Leipsick, 1760, in-8°. Il y fait voir beaucoup d'érudition. 2° *Essai d'une Histoire des traductions bohémiennes de la Bible et des Editions du Nouveau-Testament dans la même langue*, Halle, 1765, in-8°. Ces deux ouvrages sont en allemand. 3° *Brevis et succincta Biographia Jacobi Elsneri*, dans la *Biblioth. Bremens. nov.* de Barkley. Il a aussi traduit en allemand le *Martyrologium bohemicum*, donné de nouvelles éditions de quelques ouvrages bohémiens de Comenius, et fourni plusieurs morceaux intéressants pour l'histoire des Unitaires de Bohême, dans le *Scrinium antiquarium* de Gerdes. — Jean-George ELSNER, magistrat et historien de Thörn, né dans cette ville en 1710, y entra dans le conseil des Seize en 1736, y occupa depuis quelques emplois judiciaires, et mourut le 11 mars 1753. Il a publié en allemand : 1° *Observations historiques sur la dignité de Bourgmestre à Thorn*, Thorn, 1738, in-4°. 2° *Sur l'origine de la ville de Thorn*, inséré dans le *Dank und Denkmahl* de Dittmann, dans lequel on trouve aussi quelques notes sur sa vie. Il a encore laissé en manuscrit quelques opuscules sur la noblesse de Pologne, et sur l'état des sénateurs protestants dans ce royaume. C. M. P.

ELSNER (N. v'), général prussien né vers 1734, commandait en 1794 une division de l'armée prussienne contre les Polonais. Il se signala aux affaires de Sportowa et de Michalowina (6 et 14 juin), et les succès qu'il obtint contre la cavalerie polonaise, lui facilitèrent l'entrée de Cracovie, dont il se rendit maître le 15. Le roi de Prusse, pour reconnaître ce service, lui accorda la décoration de l'Aigle-Rouge, et l'autorisa à porter pour armoiries celles de la ville conquise. Il est mort à Opeln dans la Haute-Silésie au mois d'août 1802. Z.

ELSNER (CHRISTOPHE-FRÉDÉRIC), médecin, né en 1749, à Königsberg, où il fit ses études et où il fut reçu docteur en 1773, était professeur de médecine dans l'université de cette ville en 1785, et devint plus tard conseiller du roi de Prusse. Il mourut le 19 avril 1820. Ses écrits sont : 1° *Dissertatio de magnesia Edimburgensi*, Königsberg, 1773, in-4°. 2° *Diss. analecta de methodis determinandi medicamentorum virtutes*, ibid., 1774, in-4°. 3° *Diss. disquisitionem exhibens num sulphur interne adhibitum jure medicamentum habeatur*, ibid., 1774, in-4°. 4° *Traité sur l'angine de poitrine*, premier essai, ibid., in-8° (en allemand). 5° *Mémoires sur la doctrine des fièvres*, cahier 1—3, ibid., 1782, 1789, in-8° (en allemand). 6° *Bibliothèque médico-légale*, ibid., 1784-89, 2 vol. in-8° (en allemand). 7° *Quelques mots sur la variole et l'inoculation*, ibid., 1787, in-8° (en allemand). 8° *Sur les rapports entre le médecin, le malade et ses parents*, ibid., 1794, in-8° (en allemand). 9° *Opuscula academica*, ibid., 1800, in-8°. 10° *Rapport sur l'état sanitaire de la Prusse orientale et de la Lithuanie en 1801*, ibid., 1802,

in-8° (en allemand). 11° *Oratio de novæ pestis americanae ortu*, ibid., 1804, in-8°. G—T—R.

ELSNER (CHRISTOPHE-JEAN-HENRI), médecin prussien, issu d'une famille médicale, naquit le 14 janvier 1777 à Bartenstein, où son père exerçait la médecine avant d'avoir une chaire à Königsberg. Il étudia successivement à Bartenstein, à Königsberg, à Berlin, suivit surtout les leçons de Michaelis, revint se faire recevoir docteur-médecin à Königsberg, puis crut devoir mettre la dernière main à son éducation scientifique en visitant les hôpitaux de Paris et de Vienne, si riches en faits et en anomalies du plus haut intérêt pour la science. De retour à Königsberg, il ne tarda pas à se distinguer parmi ses nombreux confrères. Peu de médecins avaient autant vu que lui, et peu avaient son sang-froid, son bon sens. Toujours en garde contre les systèmes, et au fond méprisant les idées théoriques trop absolues, il était essentiellement de l'école éclectique, qui prend à toutes ce qu'elles ont de bon, et de l'école expectante, qui, observant avec la dernière délicatesse le malade, et sachant que les ressources de la nature sont infinies en même temps que variées, épie en quel sens se prononcent les velléités de convalescence et seconde la marche du principe sauveur. Des succès éclatants le placèrent bientôt au premier rang, et sa clientèle devint une des meilleures de Königsberg. Il avait des notions étendues sur toutes les sciences qui, de près ou de loin, se lient à la médecine, et il se tenait soigneusement au courant de tout ce qui se faisait ou s'essayait de nouveau dans la science. Cette attention constante, jointe à l'expérience qu'il avait acquise au chevet des malades, l'eût mis, bien plus que tant d'autres, à même de rendre de grands services par ses écrits. Mais, soit qu'il eût de la difficulté à manier la plume, soit que la multiplicité des malades absorbât tous ses instants, il n'a laissé que deux opuscules. En 1815, il reçut, sans l'avoir sollicitée, sa nomination de professeur ordinaire et de directeur de l'institut de clinique à l'université de Berlin. La première de ces places lui convenait peu, et il ne la remplit que pour répondre à la bonne volonté qu'on lui témoignait et ne pas décliner une offre honorable; enfin ses liens furent brisés en 1825, et il ne garda que les fonctions de directeur de clinique, dont, malgré son peu d'éloquence et d'aplomb en présence d'un auditoire, il se tira tolérablement. Elsner est mort le 27 avril 1834, plutôt avec la réputation d'un praticien qu'avec le renom d'un professeur ou la gloire d'un écrivain. On a de lui : 1° *De incerti in arte medica fonte*, thèse d'inauguration dans laquelle il développe déjà sa manière de comprendre la maladie et de faire la médecine. 2° *Sur le choléra*, Königsberg, 1831. P—OT.

ELSTOR (GUILLAUME), antiquaire anglais, naquit, en 1673, à Newcastle-sur-Tyne. Il fut élevé d'abord à Cambridge, puis à Oxford, où il fut ensuite professeur. Il prit les ordres, fut nommé rec-

teur des paroisses réunies de St-Swithin et Ste-Marie Bothaw de Londres, et mourut en 1714, âgé de 41 ans. Il était très-versé dans la connaissance des antiquités de son pays, et de la langue anglo-saxonne. Il a traduit de cette langue en latin, pour le docteur Hickès, l'homélie de Lupus, avec des notes, 1701, et l'homélie du jour de saint Grégoire, qu'il a publiée avec le texte, 1709, in-8°. Il avait le projet, si la mort ne l'eût surpris, de donner une édition des lois saxonnes avec beaucoup d'additions, etc. Cet ouvrage a été exécuté et publié par David Wilkins en 1721. On conserve à la Bibliothèque de la Société des antiquaires, une dissertation manuscrite sur l'usage de la littérature anglo-saxonne, par Elstob, destinée à servir de préface à une traduction qu'il comptait donner de la version paraphrasée d'*Orose*, par Alfred le Grand. On a aussi de lui des Sermons, un Traité sur l'affinité qui existe entre la profession de jurisconsulte et celle de théologien, etc. X—s.

ELSTOB (ELISABETH), sœur du précédent, et compagne assidue de ses études, naquit, en 1683, à Newcastle-sur-Tyne. Elle avait reçu de sa mère le goût de l'étude et de la science ; l'ayant perdue à huit ans, elle résista aux efforts de ses tuteurs pour la détourner d'une carrière si peu ordinaire à son sexe. On la laissa enfin libre de suivre un goût si déterminé ; il paraît qu'elle partagea à Oxford l'éducation de son frère, et qu'elle le suivit ensuite à Londres. Elle l'aida dans ses travaux, et accompagna son édition anglo-saxonne et latine de l'homélie du jour de St-Grégoire (Londres, 1709, in-8°), d'une traduction anglaise et d'une préface en l'honneur des femmes savantes. Elisabeth Elstob publia ensuite une traduction de *L'Essai sur la Gloire* par mademoiselle de Scudéry. Elle avait transcrit de sa main, probablement pour un des ouvrages que projetait son frère, toutes les hymnes contenues dans un ancien manuscrit de la cathédrale de Salisbury. Elle entreprit, pour son propre compte, un recueil d'*Homélies saxonnes*, avec la traduction anglaise, des notes et des variantes ; mais les moyens pécuniaires manquaient à Elisabeth pour l'exécution de ses projets littéraires. Elle avait possédé, dit-on, une fortune honnête, qu'elle avait laissé périr par sa négligence et par son peu d'attachement aux choses temporelles. Ce détachement se portait jusqu'à un excès dont on sait rarement gré à une femme, quelque savante qu'elle soit. Un de ses contemporains parle d'une visite qu'il lui fit, et où il la trouva ensevelie dans *les livres et la malpropreté*. Aussi Elisabeth savait-elle huit langues, sans compter la sienne. Deux ou trois de moins, et un peu plus d'argent, ne fût-ce que pour faire imprimer ses traductions, auraient rendu sa science plus utile aux autres, et à elle-même. Le lord trésorier lui procura quelques secours de la reine Anne pour l'impression de ses *Homélies* ; mais cette princesse mourut, et ses secours cessèrent, en sorte qu'on n'imprima qu'un petit nombre des *Homélies* (Oxford, in-fol.). Eli-

sabeth, ayant à peu près dans le même temps perdu son frère, se trouva dans un dénûment complet. Cependant elle fit paraître, en 1715, une *Grammaire saxonne*, dont les caractères furent gravés aux frais du lord *Chief Justice* Parker, depuis comte de Macclesfield. Elle se retira à Evesham, où elle tint, pour subsister, une petite école. On obtint, pour elle, de la reine Caroline, une pension annuelle de 20 guinées ; mais la mort de cette princesse vint encore lui enlever cette modique ressource. Alors elle chercha une place de gouvernante. Il semblerait que l'espèce de décousu savant qu'elle portait dans l'ensemble comme dans les détails de sa vie, dût la rendre peu propre à des fonctions de ce genre. Cependant elle entra, en cette qualité, en 1739, chez la duchesse douairière de Portland, où elle demeura jusqu'à sa mort, arrivée le 30 mai 1756. X—s.

ELSYNGE (HENRI), naquit en 1598, à Battersea, dans le comté de Surrey. Après avoir étudié à Oxford, il voyagea durant plus de sept années. Son esprit et ses connaissances le firent rechercher par tout ce qu'il y avait alors de plus distingué en Angleterre. L'archevêque Laud, entre autres, le prit en grande faveur, et le fit nommer secrétaire de la chambre des communes. Il s'y fit remarquer autant par son aptitude à remplir ces difficiles fonctions, que par une modération et une droiture qui, au milieu des factions qui agitaient le *long parlement*, lui conservèrent l'estime générale. C'est ce qui a fait dire que son tabouret était plus respecté que le fauteuil de l'orateur Lenthau. Lorsqu'il vit une partie des membres de ce parlement emprisonnés ou expulsés, et le reste se disposant à faire le procès au roi, il se retira sous prétexte de santé ; mais bientôt, réduit à une vie trop sédentaire, malheureux dans sa fortune par la perte de sa place, et, par-dessus tout, accablé des maux de son pays et de la mort du roi, il mourut en 1654, âgé de 56 ans. On a de lui : *L'Ancienne Manière de tenir les parlements en Angleterre*, Londres, 1663. Cet ouvrage a eu plusieurs éditions ; la dernière est de 1768. Wood le croit tiré en partie d'un manuscrit du père de l'auteur, intitulé : *Modus tenendi parliamentum apud Anglos*. Elsynges a laissé d'autres écrits, mais qui n'ont pas été publiés. X—s.

ELTESTE (FRÉDÉRIC-GODEFROI), ministre luthérien à Zorbig, près de Delitzsch, dans l'électorat de Saxe, né à Calbe sur la Saale, le 26 janvier 1684, mort le 1^{er} janvier 1751, a publié en allemand : 1^o *Topographia Sorbigensis*, Delitzsch, 1711, in-4^o ; retouché et très-augmenté, Leipsick, 1727, in-8^o. On y trouve des recherches curieuses sur les Wendes ou Slavons de la Lusace. 2^o *Notice détaillée de la ville de Zorbig, première continuation*, Leipsick, 1732, in-8^o, fig. ; 3^o *Idem, deuxième continuation*, ibid., 1735, in-8^o, fig. ; 4^o *Hubnerus enucleatus et illustratus*, Leipsick, 1735, in-8^o. C'est un Cours d'histoire universelle en 104 leçons, par questions, suivant la méthode d'Hubner ; Schumann en a donné une nouvelle édition avec une

continuation, *ibid.*, 1756, in-8°. 5° Quelques Sermons et Discours oratoires. — Son père, *Godefroï ELTESTE*, fils d'un cordonnier de Zorbig, où il naquit en 1653, y fut fait archidiacre en 1699, et mourut en 1706. On a de lui, sous le titre de *Presbyterologia*, une description du monastère de la Grâce Dieu, près de Calbe. C. M. P.

ELVER (JÉRÔME), jurisconsulte allemand, né vers le milieu du 16^e siècle. Son mérite le fit appeler à la cour de l'empereur Mathias, qui le nomma conseiller aulique, dignité qui lui fut conservée en 1619 par son successeur Ferdinand II. Il avait beaucoup voyagé, et le fruit de ses observations, contenu dans une suite de lettres, fut mis au jour par J. Friderich sous ce titre : *Sylloge epistolica in peregrinatione italo-gallobelgio-germanica et polonica nata*, Leipsick, 1611, in-8°, avec une préface de l'éditeur. Il paraît qu'Elver se dérobait le plus souvent qu'il pouvait au fracas de la cour pour vivre dans la solitude à la campagne. Dans les moments de loisir qu'il y goûta, il composa un ouvrage latin, dans lequel il chercha à faire valoir tous les avantages de la vie rustique ; il fut publié à Francfort-sur-le-Mein par les soins de Gurtner, qui l'orna d'une préface ; il parut sous ce titre : *Deambulationes vernæ quibus ruralis philosophia ad unguem discutitur*, etc., 1620, in-folio de 430 pages ; il est divisé en deux parties, contenant ensemble 187 articles ou chapitres, dans lesquels l'auteur passe en revue sans beaucoup d'ordre tous les plaisirs que peut procurer la contemplation des trois règnes de la nature ; il cherche ensuite à démontrer l'utilité qu'on peut retirer en suivant les travaux de l'agriculture ; mais, philosophe chrétien, son dernier but est de remonter par le spectacle de la nature à la connaissance du Créateur. On doit donc regarder Elver plutôt comme un moraliste qui cherche à appuyer les préceptes qu'il donne par des exemples, que comme un physicien qui tend par l'observation de la nature à reconnaître ses lois ; aussi ne met-il pas beaucoup de discernement dans les traits qu'il cite : les puisant dans une vaste érudition, il choisit toujours les plus singuliers ; en sorte que le plus grand nombre est maintenant relégué parmi les fables. C'est de là vraisemblablement qu'est venue l'obscurité dans laquelle est plongé son livre, quoique estimable à beaucoup d'égards ; obscurité qu'a partagée l'auteur, sur la vie duquel on n'a conservé aucune particularité. On doit cependant le considérer comme un digne précurseur des Derham, des Pluche et des Bernardin de Saint-Pierre. D—P—s.

ELVIUS (PIERRE), professeur d'astronomie à l'université d'Upsal, dans le dernier siècle. Outre l'astronomie, il cultivait la minéralogie, la physique et l'économie politique. On a de lui : 1° *Delineatio magnæ fodinæ cupromontanæ (Fahlun)*, Upsal, 1707, in-8° ; 2° *Schediasma de re metallica Sueo-gothorum*, Upsal, 1703, in-8° ; 3° *Disput. de navigatione in Indiam per septentrionem tentata*, *ibid.*, 1704, in-8° ; 4° *Idea scipionis Runici*, *ibid.*, 1703,

in-8° ; 5° *Disp. de Suionum in America colonia*, *ibid.*, 1709, in-8°, etc. C—AU.

ELVIUS (PIERRE), fils du précédent, naquit à Upsal au mois d'août 1710. Il étudia sous les meilleurs maîtres les mathématiques, dont il fit l'application à plusieurs objets d'utilité publique. Ayant entrepris, en 1743, un voyage dans la Suède aux frais du bureau des manufactures, il examina plusieurs districts sous le rapport des travaux hydrauliques qu'on se proposait d'y faire, et dressa des cartes pour faciliter l'exécution de ces travaux. Un second voyage qu'il entreprit avec le baron de Hårleman lui fit connaître cette partie de la Suède que baignent les lacs Wetter et Wenner et la rivière de Gothie. Il examina les chutes de cette rivière, et fit des observations importantes sur les canaux de navigation intérieure que l'art pouvait construire pour faire communiquer la Baltique à l'Océan. Il détermina aussi les hauteurs du pôle le long des côtes et à Gothenbourg. Arrivé à l'île de Huen, il chercha à découvrir les restes des édifices élevés autrefois par Tycho Brahé, et il répéta les observations de ce fameux astronome parmi les ruines d'Uranibourg. La relation de ce voyage parut après sa mort, en 1751, et fut traduite en allemand. En 1747, Elvius avait été nommé secrétaire de l'Académie des sciences de Stockholm. Il remplit cette place de la manière la plus distinguée, et ce fut lui qui proposa à cette société savante de faire élever un observatoire. Elvius mourut le 27 septembre 1749, n'étant âgé que de 38 ans. L'Académie frappa une médaille à son honneur, et se chargea de l'impression de son ouvrage *sur les Effets des forces de l'eau*. Il eut pour successeur, dans la place de secrétaire, Pierre Wargentín, qui habita l'observatoire dont Elvius avait proposé la construction, et le rendit fameux par des observations importantes. C—AU.

ELWES (JEAN), Anglais fameux par son avarice, mais en qui ce vice odieux était en quelque sorte balancé par la plus scrupuleuse probité, et par les vertus d'un stoïcien, était fils d'un brasseur nommé Meggot, et naquit à Londres vers 1744. Il n'avait que quatre ans quand il perdit son père. Sa mère, maîtresse d'une fortune considérable, se laissa mourir de faim. Jean Meggot fit ses études à l'école de Westminster, où il resta dix ou douze ans ; mais son goût le portait davantage aux exercices corporels. Etant allé à Genève, le maître de l'académie d'équitation de cette ville le jugea bientôt comme le meilleur écuyer qui fût peut-être en Europe, et c'était toujours à lui que l'on donnait à rompre les chevaux les plus indomptables. Il retourna en Angleterre trois ans après, et se fit remarquer dans le grand monde par son élégance, par l'affabilité de ses manières et par la douceur de son caractère. Sir Harvey Elwes, son oncle, homme que la plus sordide avarice avait conduit à l'opulence, vivait alors retiré dans sa ferme à Stoke, comté de Suffolk. Meggot lui rendit quelques visites, ayant soin de ne se présenter chez

lui que sous des habits déguenillés, qu'il revêtait dans une auberge située sur la route. C'est ainsi qu'il s'attira l'affection de ce parent, qui lui laissa tous ses biens, en exigeant par son testament qu'il prit le nom d'Elwes avec les armoiries de sa famille. Ces biens s'élevaient à la valeur de 250,000 livres sterling, et Meggot en avait à peu près autant par lui-même. Plusieurs fermes lui appartenaient dans différents comtés. Il avait à cette époque plus de quarante ans, et c'est surtout l'âge des passions intéressées ; mais Elwes ne fut point un avare vulgaire. Réunissant des penchants qui semblent incompatibles dans le même individu, il eut quelque temps la plus belle meute et les plus beaux équipages de chasse de toute l'Angleterre. L'entretien ne lui en coûtait que 300 livres par année, y compris celui du seul domestique qui avait le soin de toute la maison. Il conserva plus longtemps la passion du jeu. C'était quelquefois après avoir passé la nuit à jouer avec des personnes de la plus hante distinction, après avoir perdu et payé, sans montrer d'humeur, des sommes assez considérables, qu'il se mettait en route à pied à quatre heures du matin, bravant le froid et la pluie, pour se rendre au marché de Smithfield, où il attendait l'arrivée du bétail que devaient amener les gens de sa ferme du comté d'Essex ; là il disputait plusieurs heures avec un boucher, pour gagner peut-être un scheling sur la vente. Il faisait cependant presque tous ses voyages à cheval ; et, pour éviter de payer le droit aux barrières, il prenait les sentiers les plus difficiles, au risque de se rompre le cou. Quelques œufs durs, des croûtes de pain souvent moisi dans ses poches faisaient toute sa provision ; il partageait l'eau d'un ruisseau avec son cheval, qui se nourrissait de l'herbe d'autrui. Elwes avait hérité de son père plusieurs maisons à Londres. Il en fit bâtir de nouvelles, et des portions de rues furent entièrement construites à ses frais. Il devint ainsi propriétaire de plus d'une centaine de maisons qu'il louait, n'occupant jamais lui-même que celle qui se trouvait vide, préparé à en déloger aussitôt qu'un locataire se présentait. Il est vrai que son déménagement ne devait pas lui donner beaucoup de peine. Deux lits, deux chaises, une table formaient son ameublement. Il était très-difficile de l'amener à faire la moindre réparation à celles de ses maisons qui étaient endommagées : les bâtiments de ses fermes tombaient en ruine. Quoique Elwes paraisse avoir été peu accessible à la compassion pour l'indigence et le malheur, c'est particulièrement pour lui seul qu'il était sans pitié. Ayant reçu, un jour qu'il était à la chasse, un violent coup de pied de cheval qui lui entama la jambe jusqu'à l'os, à peine sembla-t-il y faire attention, et ce ne fut que la crainte d'une amputation douloureuse, mais coûteuse surtout, qui put l'engager, après plusieurs jours, à se rendre à Londres, pour consulter un homme de l'art. Cette indifférence pour la douleur physique se montra d'une

manière plus noble dans une autre occasion. Il chassait en compagnie avec un homme qui, après avoir manqué beaucoup de gibier, eut encore la maladresse, en tirant à travers une haie, de l'atteindre à la joue. Elwes, blessé, le voyant s'avancer en tremblant, prévint son embarras : « *Je vous félicite de vos progrès, lui dit-il ; je savais bien que vous attraperiez quelque chose à la fin.* » Ce trait de sang-froid autant que de bon naturel est admirable, et peut-être supérieur au mot célèbre d'Epictète à Epaphrodite. Le moyen d'obtenir quelque chose d'Elwes était de flatter sa vanité ou de tromper son avarice. Quand on lui avait fait un petit présent, ou qu'on avait travaillé pour lui gratuitement, on pouvait, avec confiance, lui emprunter une somme considérable. Il fut souvent dupe des escrocs et des gens à projets : on a supposé qu'il perdit environ 150,000 livres par des duperies de toute espèce. Cela est peu surprenant dans un homme qui savait à peine compter, qui n'écrivait rien de ses affaires, et qui s'en rapportait sur tout à sa mémoire. On prétend qu'il n'avait pas ouvert un livre depuis sa sortie de l'école de Westminster. Son argent ne fut pas toujours, il est vrai, aussi mal placé. Ayant appris qu'un M. Tempest, avec lequel il avait dîné plusieurs fois, et qui lui avait plu par des manières aimables, avait besoin d'une certaine somme pour acheter un majorat vacant, il la lui envoya le lendemain matin, et ne voulut accepter aucune sûreté. Cet argent lui fut rendu quelque temps après, sans qu'il le réclamât. Sachant une autre fois que lord Abington, qu'il connaissait d'ailleurs assez peu, avait fait, avec beaucoup de chance de succès, un pari de 7,000 livres pour une course de chevaux à New-Market, mais que l'état actuel de ses affaires ne lui permettait pas de le tenir, il lui envoya cette somme, et, le jour fixé pour la course, se mit en route pour New-Market : lord Abington gagna de pari. En 1774, Elwes fut élu, sans aucune brigue, membre du parlement pour le comté de Berks ; il se vantait de n'avoir dépensé que 18 sous pour son dîner d'élection. Pendant douze ans qu'il siégea dans trois parlements successifs, il fut constamment remarqué pour l'indépendance de ses opinions. Telle était sa réputation d'intégrité qu'on le choisissait presque toujours pour juge des différends qui s'élevaient entre ses constituants. Sous l'administration de lord North, la pairie lui fut offerte ; mais il refusa cette distinction, qui ne pouvait, à la vérité, être héréditaire dans sa famille ; il était alors père de deux fils, fruit d'un commerce illégitime avec sa servante ; il n'eut jamais de liaisons intimes qu'avec des femmes de cette classe. Ce n'est que vers la fin de sa vie que sa passion pour le jeu cessa tout à fait. Lorsqu'il perdait, il payait immédiatement en traites sur son banquier ; mais il était rarement payé des sommes qu'il gagnait aux autres. Le principe qu'il avait adopté, et qu'il ne viola jamais, *qu'il est impossible de demander de l'argent à un gentle-*

man, était d'un homme plein du sentiment de l'honneur. Des personnages d'un rang élevé n'avaient pas honte d'en abuser. Il se lassa enfin d'être dupe, et le dépit qu'il conçut de perdre 4,000 francs, après une séance non interrompue de deux jours et une nuit au piquet, auquel il croyait être cependant très habile, le dégoûta pour toujours de cette funeste habitude. Son avarice prit un caractère plus prononcé avec l'âge, et sa dépense diminuait en proportion de l'accroissement de sa fortune. Maître de près d'un million de sterling de biens, il exprimait sans cesse la crainte de tomber dans l'indigence. On le vit souvent manger de la viande longtemps après que la putréfaction s'y était manifestée ; on le vit faire un repas du reste d'une poule d'eau qu'un rat avait rapporté de la rivière. Un jour, on retira de ses filets un brochet d'une grosseur peu commune, qui tenait encore un autre poisson dont il avait avalé la moitié : *Quelle aubaine !* s'écria Elwes ; *c'est faire d'une pierre deux coups* ; et il dina de la moitié du poisson que le brochet n'avait pas encore digérée. Il ne voulait point qu'on rejetât à l'eau un seul des petits poissons qui tombaient quelquefois en abondance dans ses filets, jugeant qu'il ne les reverrait plus : le bon La Fontaine pensait comme lui. Elwes se couchait avec le jour pour épargner la chandelle ; il allait ramasser du bois et des os pour entretenir le peu de feu qu'il faisait, seulement lorsqu'il recevait des visites ; il avait retranché les draps de son lit. Il ne voulait pas qu'on nettoiyât ses sonliers, de peur de les user. Un homme, qui l'a bien connu, raconte, dans la notice de sa vie, un trait dont il fut témoin. Lui et Elwes se promenaient ensemble à cheval, lorsque celui-ci descendit du sien : c'était pour aller ramasser une vieille perruque qu'il avait aperçue dans une ornière ; cette perruque il la porta pendant quinze jours. Au temps de la moisson, on le voyait glaner le blé de ses propres fermiers. Il résidait habituellement à Londres, souvent sans que ses parents même pussent l'y découvrir. On fut une fois obligé de faire sauter la serrure de sa porte pour parvenir jusqu'à lui ; une autre fois d'escalader le mur du jardin. Des sons plaintifs dirigèrent les recherches : le malheureux vieillard fut trouvé dans son lit, qu'il était trop faible pour pouvoir quitter, n'ayant sur sa table qu'une croûte de pain et un verre d'eau : sa vieille servante, disait-il, avait été malade aussi, mais devait être rétablie : il ne l'avait pas vue depuis plusieurs jours, et il jugeait qu'elle l'avait abandonné. On trouva cette malheureuse étendue sans vie sur le plancher dans un grenier de la maison. Elwes ayant confié à ses fils la surveillance de ses deux principales fermes, Georges Elwes, qui était marié et habitait celle de Marcham, l'engagea à venir y demeurer ; le vieillard y aurait bien consenti, mais le voyage de Londres à Marcham lui coûtait quatre schelings, et c'était une grande considération pour lui. Un avocat, qui devait faire le même voyage,

XII.

se chargea de toute la dépense. Elwes apporta avec lui quelques guinées, qu'il cachait avec les plus grandes précautions comme si c'eût été toute sa fortune ; il y pensait le jour et la nuit ; on fut alors à portée de juger de l'anxiété de son esprit ; au milieu de la nuit, on l'entendait se débattre contre des fantômes que lui forgeait son imagination alarmée : *Je veux garder mon argent*, disait-il, *je veux le garder ; personne ne peut me ravir ma propriété*. Il se levait pour visiter son trésor ; une fois, il ne le trouva point où il croyait l'avoir déposé. Les plaintes éveillèrent l'avocat qui était couché dans une chambre voisine, et qui, entendant quelqu'un marcher nu-pieds, demanda qui c'était. Une voix faible répondit : *Je m'appelle Elwes : j'ai eu le malheur d'être volé dans cette maison de tout l'argent que j'avais au monde, cinq guinées et demie et une demi-couronne*. — *Mon cher monsieur, vous vous méprenez, ne vous affligez pas inutilement*. — *Oh ! non, non, c'est la vérité, cinq guinées et demie et une demi-couronne tout juste*. Le sujet d'un si grand chagrin fut retrouvé dans un coin quelques jours après. Malgré les privations et l'inquiétude, compagne éternelle de l'avarice, l'exercice et la frugalité lui avait formé une constitution robuste. Ce n'est qu'en 1788, à l'âge de quatre-vingts ans, qu'il ressentit pour la première fois des infirmités corporelles ; et, à cet âge même, un exercice violent et prolongé était le seul moyen de soulagement auquel il avait recours. Une courte maladie vint de délivrer, le 26 novembre 1789, d'une existence qui n'était qu'un tourment. Il laissa à ses deux fils tous ceux de ses biens qui n'étaient pas substitués, et qui pouvaient valoir 500,000 livres sterling. Sa vie a été publiée à Londres, en un volume in-8°, 1790, 1791 et 1805.

S—p.

ELYE (ELIAS), natif de Lauffen, doit être compté entre les premiers restaurateurs des lettres en Suisse, s'étant chargé, nonobstant la qualité de chanoine et un âge de soixante-dix ans, d'établir une imprimerie en 1470, la première en Suisse. L'on a de lui un Dictionnaire de la Bible, intitulé : *Mamotrectus*, de cette année, et le *Speculum vite humanæ* en 1473. Il était chanoine de Munster en Ergovie, canton de Lucerne. Le fameux *Ulrich Gering*, premier imprimeur de Paris, a été, selon toutes les apparences, son élève. U—r.

ELYMAS ou BAR-JESU, Juif qui se mêlait de magie et faux prophète. On croit qu'il demeurait dans l'île de Crète. Il était avec le proconsul Sergius-Paulus, lorsque saint Paul vint à Paphos. Le proconsul, homme sage et prudent, disent les Actes, désirait d'entendre la parole de Dieu, et envoya chercher Barnabé et Saul ; mais Elymas s'efforçait de l'en détourner. Alors Saul, étant rempli du St-Esprit et regardant fixement cet homme, lui dit : « O homme plein d'astuce et de tromperie, enfant du diable, ennemi de toute justice ! » ne cesseras-tu pas de détruire les voies droites « du Seigneur ? Mais maintenant voici que la main

54

« du Seigneur est sur toi : tu vas devenir aveugle, et tu ne verras point le soleil jusqu'à un certain temps. » Aussitôt ses yeux furent obscurcis, et, environné de ténèbres, il cherchait quelqu'un qui lui donnât la main. Le proconsul ayant vu ce miracle, embrassa la foi, et il admirait la puissance du Seigneur (1). Les Pères prétendent que c'est à cette occasion que Saul changea son nom en celui de Paul, en mémoire de la conquête qu'il venait de faire à la foi, dans la personne de Serge Paul. Saint Chrysostome et Origène croient qu'Elymas se convertit aussi, et que saint Paul lui rendit la vue. Elymas est un nom arabe qui signifie *magicien* ; Bar-Jesu était le nom du Juif.

L—Y.

ELYOT (sir THOMAS), savant auteur anglais, issu d'une bonne famille du comté de Suffolk, étudiait à Oxford vers l'année 1514. Au retour de ses voyages sur le continent, il fut introduit à la cour de Henri VIII, qui le créa chevalier et le nomma à diverses ambassades, entre autres à celle de Rome dans l'affaire du divorce en 1532. Wood et Leland parlent avec les plus grands éloges de son savoir, de ses talents littéraires et de son caractère moral. Il possédait des biens assez considérables dans les comtés de Cambridge et de Hamp; il résida longtemps à Cambridge où il exerça les fonctions de shériff, et mourut en 1546. On a de lui : 1° *Le Château de santé*, 1541, réimprimé plusieurs fois; espèce de traité d'hygiène. 2° *Le Gouverneur*, en 3 livres, 1544; 3° *de l'Education des enfants*; 4° *le Banquet de Sapience*; 5° *Préservatif contre la crainte de la mort*; 6° *De rebus mirabilibus Angliæ*; 7° *l'Apologie des bonnes femmes*; 8° *Bibliotheca Eliotæ*, Bibliothèque ou Dictionnaire d'Eliot, 1541. C'est, à ce qu'on croit, le premier dictionnaire latin-anglais qui ait paru en Angleterre; il a été augmenté et perfectionné depuis (voy. Th. COOPER). 9° *L'Image du gouvernement, tirée des actions et paroles notables de l'empereur Alexandre Sévère*, 1549. Cet ouvrage, qu'il prétendit avoir traduit sur un manuscrit grec d'Encolpius, que lui avait prêté un gentilhomme napolitain, n'est qu'une compilation de faits qu'il a tirés de Lampridius et d'Hérodien, et auxquels il en a ajouté quelques-uns de son invention. 10° *Sermons sur la mortalité de l'homme*, traduit du latin de St-Cyprien, 1534. 11° *Règle de la vie chrétienne*, trad. de Pic de la Mirandole, 1534. De tous ces ouvrages, le *Dictionnaire d'Elyot* est le seul qui soit connu aujourd'hui. Les biographes, même anglais, ont fait deux articles différents pour cet auteur, en écrivant son nom, tantôt Eliot et tantôt Elyot.

X—S.

ELYS (EDMOND), ecclésiastique et écrivain anglais du 17^e siècle, étudia à Oxford, et se fit une assez mauvaise réputation par quelques folies de jeunesse; mais étant entré dans les ordres, et ayant en 1659 succédé à son père dans la cure d'East Allington dans le comté de Devon, il répara

ses premiers torts par une meilleure conduite. On a de lui un grand nombre d'ouvrages qui prouvent beaucoup de talent et d'érudition. Nous ne citerons que les suivants. 1° *Des Poésies sacrées*, en 2 petits volumes publiés successivement 1653 et en 1658. 2° *Miscellanea*, en vers latins et anglais, suivis de quelques essais en prose latine, 1658, réimprimé en 1662. 3° Un pamphlet contre les sermons du docteur Tillotson sur l'incarnation. 4° Un volume de Lettres estimées. On ne connaît point la date de sa mort. On sait seulement qu'il vivait encore en 1693, dans une retraite studieuse, ayant refusé alors de prêter le serment. X—S.

ELZEMAGH. Voyez SAMAH (AL) BEN MELIK.

ELZEVIR est le nom sous lequel sont connus des imprimeurs célèbres dont le véritable nom est *Elzevier*; en latin, *Elsevrius*. Cette famille était originaire de Liège ou de Louvain, peut-être même d'Espagne. Louis, le premier de son nom qui soit connu, paraît n'avoir été que libraire. C'est chez lui que se vendait l'*Eutropius*, Leyde, 1592, in-8°. Son nom se trouve sur des livres de 1617; sur quelques-uns il est annoncé comme associé de Maire (Jean), et sur quelques autres son nom est uni à celui d'Isaac Elzevir, son petit-fils. Cette année 1617 fut la date de la mort ou tout au moins de la retraite de Louis, dont la devise était, dit M. Adry: *Concordiæ res parvæ crescunt*, et qui laissa quatre fils: Matthieu ou Matthys, Gilles, Arnoust et Joost ou Just; ces deux derniers ne suivirent pas la profession de leur père. — MATTHIEU, né en 1565, était libraire à Leyde en 1618, et associé de Bonaventure, son fils. On ne connaît que deux ouvrages portant leurs noms; savoir; la *Castramétation* de Stevin, et la *nouvelle Fortification par écluses*, du même auteur. Matthieu mourut le 6 décembre 1640, laissant six ou sept enfants, dont cinq fils: Isaac, Arnoust II, Abraham, Bonaventure et Jacob. — GILLES, second fils de Louis, fut libraire à La Haye dès 1599. — ISAAC, fils aîné de Matthieu, fut le premier imprimeur de cette famille; il imprima de 1617 à 1628, qui paraît être l'année de sa mort. — BONAVENTURE, frère d'Isaac, fut, comme on l'a vu, associé dans la librairie de son père en 1618; ils s'associa en 1626 avec son frère Abraham, et cette association dura jusqu'en 1652. Ce furent eux qui publièrent la collection connue sous le nom de *Petites Républiques*, collection sur laquelle, ainsi que sur les ouvrages qu'on y joint, on trouve des détails dans les *Mémoires de littérature* de Sallengre, t. 2, 2^e partie, pages 149 à 191. C'est à eux que l'on doit les chefs-d'œuvre de typographie qui ont immortalisé leur nom; ils ont donné à eux seuls plus d'ouvrages que tous les autres Elzevir, et plusieurs de leurs éditions ont le plus grand mérite. La beauté des caractères qu'ils employèrent est reconnue; et l'on a exagéré, quand on a accusé leurs éditions d'être en général incorrectes: il faut convenir cependant qu'on fait justement ce reproche au Virgile de 1636, petit in-12. Un reproche d'un

(1) Actes 13.

autre genre, et qui porte sur leur caractère, paraît bien fondé : c'est la grande avidité qu'ils avaient pour le gain, et dont se sont plaints plusieurs hommes de lettres qui eurent affaire à eux. Abraham Elzevir mourut le 14 août 1652, et Bonaventure ne peut lui avoir survécu que deux ans ; le catalogue de leur vente, qui parut en 1653, in-4° de 113 pages à deux colonnes, est intitulé : *Catalogus variorum et insignium in quavis facultate, materiâ, et linguâ librorum Bonaventuræ et Abrahami Elzevir, quorum auctio habebitur Lugduni Batavorum in officinâ defunctorum ad diem 16 aprilis stilo novo et sequentibus* 1653. Ils avaient donné précédemment *Catalogus librorum qui in bibliopolio Elseviriano venales extant*, Leyde, 1634, in-4° de 80 pages à deux colonnes. Il paraît que leurs enfants publièrent encore quelques ouvrages en 1653, sous le nom de leurs pères. — JACOB, cinquième fils de Matthieu, était imprimeur à La Haye : on ne connaît de lui d'autre livre que la *Table des Sinus*, d'Albert Girard, 1626. — JEAN ELZEVR, fils d'Abraham, naquit le 27 février 1622, fut associé, en 1652, 1653 et 1554, avec Daniel, son cousin. C'est de leurs presses que sortit le livre de *Imitatione Christi*, in-12, sans date, mais qui ne peut être que d'une des trois années que dura la société des deux cousins. Jean imprima seul de 1655 à 1661, et mourut le 8 juin de cette dernière année, laissant deux fils ; savoir : Daniel, qui mourut le 26 février 1688, avec le titre de vice-amiral, et Abraham, échevin de Leyde, qui paraît aussi avoir renoncé à l'imprimerie, mais qui probablement était libraire en 1702. Eve van Alphen, veuve de Jean Elzevir, continua pendant quelque temps le commerce en son nom et en celui de ses enfants, sous la raison de la *veuve et les héritiers de Jean Elzevir*. On a un catalogue de J. Elzevir, sous ce titre : *Catalogus variorum et rariorum in omni facultate et linguâ librorum tam compactorum, quam non compactorum officinæ Johannis Elzevirii, acad. typographi quorum auctio habebitur ad diem 10 februarii 1659, stylo novo*, Leyde, 1659, in-4° de 107 pages à longues lignes. — PIERRE I^{er}, né en mars 1643, était fils d'Arnout II, qui était second fils de Matthieu. Il fut imprimeur à Utrecht en 1669 ; il éprouva des pertes considérables par suite de la conquête de la Hollande, faite par Louis XIV. Il existait encore en 1680, mais on ignore l'année de sa mort. — LOUIS II, fils d'Isaac, fut d'abord capitaine de vaisseau, puis s'établit libraire à Amsterdam en 1638. Daniel, en quittant la société de Jean, vint en 1655 se joindre à Louis II, qui mourut le 21 juillet 1662. — DANIEL, déjà mentionné, était fils de Bonaventure, et naquit le 26 novembre 1617 ; il eut pour parrain Daniel Heinsius, et pour marraine, la femme de Meursius. Il fut, comme nous l'avons dit, associé pendant trois ou quatre ans avec son cousin Jean à Leyde, et alla ensuite contracter société avec Louis II à Amsterdam. A la mort de son second associé (1662), il continua seul le commerce jus-

qu'à sa mort, arrivée le 13 septembre 1680. Il laissa des enfants ; mais il ne paraît pas qu'ils aient été imprimeurs, et Daniel passe pour le dernier de sa famille qui ait exercé cet art. Sa veuve continua son commerce, ou du moins publia le *Corpus juris civilis*, 1681, 2 vol. in-4° ; enfin, le *Tibère d'Amelot de la Houssaye*, 1682, in-4°, porte le nom des *héritiers de Daniel*. On a plusieurs catalogues de Daniel : 1° *Catalogus librorum qui in bibliopolio D. Elsevirii venales extant*, 1674, in-12, divisé en 7 parties, savoir : *Libri theologici, libri juridici* ; livres français en théologie, en droit, en médecine, en humanités ; livres italiens, espagnols et anglais ; livres allemands ; *libri medici ; libri miscellanei* ; chaque partie a sa pagination particulière, dont le total est de 770 pages ; et les livres sont, dans chaque partie ou sous-division, rangés par ordre alphabétique des auteurs ou des titres de livres. 2° *Catalogus librorum officinæ Danielis Elsevirii, designans libros qui ejus typis aut impensis prodierunt, aut quorum aliàs magna ipsi copia suppetit*, 1674, in-12 de 36 pages. Les livres y sont rangés par ordre alphabétique. 3° *Catalogus librorum qui in bibliopolio D. Elsevirii venales extant et quorum auctio habebitur in ædibus defuncti*, 1684, in-12 de 491 pages. Catalogue rangé par ordre alphabétique des auteurs ou des titres de livres, mais chaque lettre est subdivisée en *libri theologi, juridici, medici, miscellanei* ; livres en droit, en médecine, en humanités. Les livres italiens, espagnols, anglais, forment un cahier à part de 22 pages, dans lequel l'ordre alphabétique recommence à chaque langue. Il existe aussi un *Catalogus librorum officinæ Ludovici et Danielis Elseviriorum, designans, etc.*, 1661, petit in-8° de 10 feuillets, rangé par ordre alphabétique, et qui avait été précédé par un que les deux associés avaient publié en 1656. — PIERRE II imprima en 1692, à Utrecht, les *Mélanges de Colomès*, in-12. On croit qu'il était fils du Pierre déjà mentionné plus haut. On a lieu de croire qu'Isaac Daniel, indiqué sur le frontispice des *derniers Discours de M. Morus*, Amsterdam, 1680, in-8°, n'a pas existé. Il en est de même de Gabriel et de Louis, dont on lit les noms sur l'édition des *Mémoires de la Rochefoucault*, Amsterdam, 1665, in-12. M. Adry n'hésite pas à les qualifier de faux Elzevirs. Ce savant a fait le *Catalogue raisonné de toutes les Editions qu'ont données les Elzevirs* ; l'auteur a publié dans le *Magasin encyclopédique*, août et septembre 1806, une *Notice sur les Imprimeurs de la famille des Elzevirs*. Cette Notice, dont on a tiré des exemplaires à part, et qui fait partie de l'Introduction du Catalogue raisonné, a été notre guide. Dans le *Manuel du libraire*, par J.-C. Brunet, 2^e édition, 1814, on trouve (t. 4, à la fin), une *Notice de la collection d'auteurs latins, français et italiens, petit in-12, par les Elzevirs*. A. B—T.

EMAD-EDDIN ZENGUI. Voyez SANGUIN.

EMAD-EDDIN. Voyez IMAD-EDDIN.

EMADI, célèbre poète persan, surnommé *Schéhériari*, parce qu'il vint s'établir dans la ville de Schéhériar, vivait sous l'empire de Malek II, sultan de la race des Seldjoucides, et a publié un *Divan*, ou recueil de quatre mille vers, qui lui mérita le surnom de *Princes des Poètes*. Après avoir résidé quelque temps à la cour du sultan de Mazanderan, à qui il écrivait : « Les mauvais génies se sont ligüés contre vous, mais l'empire de Salomon ne peut manquer, c'est-à-dire la monarchie universelle, pourvu que vous ayez soin de ne pas perdre son anneau, qui est le véritable symbole de la sagesse. » Emadi revint dans sa patrie, où Hakim Senâi, son ami, lui apprit si bien les principes de la vie dévote, qu'il abandonna entièrement le monde pour s'y livrer. Il mourut l'an 673 de l'hégire. Z.

EMANUEL, roi de Portugal, surnommé *le Grand*, né à Alconchète, le 31 mai 1469, était fils de Ferdinand duc de Viseo, d'une branche cadette de la maison régnante. Jacques, frère d'Emanuel, ayant échoué dans le projet de détrôner Jean II (*voy.* JEAN II), ce prince crut devoir à sa sûreté d'éloigner de sa cour tous ceux qui pouvaient avoir eu connaissance du complot tramé contre lui. Cependant Emanuel fut désigné, en 1490, pour aller recevoir, sur la frontière du royaume, Isabelle de Castille, fiancée à l'infant Alphonse; mais dans les fêtes auxquelles ce mariage donna lieu, le roi le traita avec une politesse froide, qui fut remarquée de tous les courtisans. L'infant mourut l'année suivante d'une chute de cheval, et par la mort de ce prince, Emanuel devint l'héritier présomptif de la couronne. Jean résolut de l'en priver pour la faire passer sur la tête de George, son fils naturel. En conséquence, il feignit de reconnaître les droits que l'empereur Maximilien prétendait avoir sur le Portugal, pensant que les grands du royaume préféreraient son fils à un prince étranger. Ce moyen ne lui ayant pas réussi, et prévoyant qu'Emanuel, aimé de la nation, triompherait de tous les obstacles qu'on lui opposerait, il se décida à le déclarer son successeur par un testament authentique. Dès qu'il avait appris la maladie du roi, Emanuel s'était rendu à Lisbonne, pour s'assurer de la disposition des esprits à son égard. A la nouvelle de la mort de Jean, il se hâta de convoquer les états-généraux, et leur fit adopter divers règlements de finances. Il montra l'intention de faire cesser les vexations que les Juifs avaient éprouvées sous le règne de son prédécesseur, et ordonna qu'à l'avenir ils ne contribueraient pour les besoins de l'état que dans la même proportion que les autres habitants. Cette sage décision fut sans effet. Isabelle, veuve d'Alphonse, qu'Emanuel avait demandée en mariage, ne consentit à lui donner sa main qu'à la condition que les Maures et les Juifs seraient bannis du Portugal. En vain les états s'élevèrent contre une mesure qui privait le royaume d'une foule de sujets soumis et industrieux, Emanuel ne consultant que son amour, rendit une ordonnance

conforme au désir de la princesse; les Maures obéirent et se retirèrent en Afrique, la vengeance dans le cœur; mais on défendit aux Juifs d'emmener avec eux leurs enfants, l'intention de la princesse étant qu'ils fussent instruits des vérités du christianisme; la plupart refusèrent de souscrire à cette ordonnance, quelques-uns même égorgèrent leurs enfants et se tuèrent ensuite pour échapper à la violence qu'on leur faisait; alors Emanuel publia un édit qui obligeait les Juifs à se faire baptiser; et cet acte, si opposé au véritable esprit de la religion, loin de rendre la paix à son royaume, comme il l'avait espéré, fut au contraire une des principales causes des troubles et des divisions qui ont agité le Portugal pendant trois siècles (*voy.* POMBAI). Isabelle mourut au bout de dix-huit mois de mariage, en mettant au monde un fils nommé Michel, qui ne vécut que deux années. Peu de temps après, Emanuel épousa Marie de Castille, sœur d'Isabelle, princesse d'un caractère doux, d'une piété éclairée, et qui se bornant à remplir ses devoirs, ne prit aucune part ni aux intrigues de la cour ni aux affaires de l'état. La découverte de l'Amérique avait signalé le règne de Jean II, et une bulle du pape Alexandre VI avait réglé le partage du Nouveau-Monde entre les Espagnols et les Portugais. Emanuel avait trouvé la marine dans un état florissant (*voy.* DENIS et HENRI de Portugal). L'espoir de la fortune s'était emparé de tous les esprits; il profita de cette disposition pour faire entreprendre de nouveaux voyages, et presque tous furent couronnés par le succès. Sous le règne de ce prince, Vasco de Gama doubla pour la première fois (1497) le cap de Bonne-Espérance, reconnut la côte orientale de l'Ethiopie, et aborda à Calicut, sur la côte de Malabar; Alvarès de Cabral arriva au Brésil, déjà visité par Améric Vespuce, fit alliance avec les souverains du pays (1500), y construisit des forts, et assura au Portugal la possession de cette riche contrée; François d'Almeyda, envoyé dans les Indes avec le titre de vice-roi (1506), y soutint avec gloire l'honneur des armes portugaises, et son fils y forma des établissements dans les Maldives et à Ceylan; Alphonse d'Albuquerque s'empara (1507) de l'île d'Ormus; Jacques Sigeira (1510) de celle de Sumatra; Albuquerque surprit l'île de Goa (1511), et obligea les habitants de la presqu'île de Malaca à se ranger sous la domination portugaise; Antoine Corrêa (1520), parcourut en vainqueur le royaume de Pégou. C'est à cet accroissement rapide de la puissance du Portugal qu'Emanuel dut le surnom de *Grand*, moins mérité peut-être que celui de *Très-Heureux*, que lui donnent Goëset d'autres historiens. La seule guerre qu'il eût à soutenir fut contre les Maures d'Afrique; dans une circonstance difficile il voulut se mettre à la tête de l'armée, mais son conseil l'en empêcha, de sorte qu'il manqua l'occasion de faire connaître s'il avait les qualités propres à un général. La reine Marie étant morte en 1517, Emanuel épousa deux ans après Eléonore d'Autriche, sœur de Charles-Quint, et qu'il avait d'abord

demandée pour son fils. Il était alors âgé de plus de cinquante ans, et on dit qu'il fit ce mariage pour imposer silence aux courtisans qui s'égayaient sur sa vieillesse prématurée. On croit que les excès auxquels il se livra pour faire oublier son âge, hâtèrent sa mort, arrivée le 13 décembre 1521. Emanuel aimait les lettres, et on assure qu'il avait composé une *Histoire des Indes*, dont on a conservé des fragments. Son zèle pour la religion était ardent; non-seulement il contribua à la répandre dans les Indes et dans l'Afrique, mais il chercha à empêcher les progrès de l'hérésie en Allemagne, et il écrivit une lettre très-vive à l'électeur de Saxe pour l'exhorter à abandonner Luther. Ce prince était laborieux, sobre, d'un accès facile; on respecte encore les ordonnances qu'il a laissées sur différentes parties de l'administration; en un mot l'histoire ne lui reproche que sa violence contre les Juifs, dont les suites firent la dépopulation de son royaume; et sa parcimonie qui lui fit perdre Vespuce et d'autres officiers qui portèrent leurs services en Espagne. Jean III, son fils, lui succéda. La vie d'Emanuel a été écrite en portugais, par Dam. de Goës, Lisbonne, 1566 et 1567, 2 vol. in-fol., retouchée par J. B. Lavanha, Lisbonne, 1619, in-fol.; cette édition est tronquée, et l'on préfère la première; mais on fait encore plus de cas de l'ouvrage d'Osorio, intitulé *De rebus Emmanuelis Lusitaniae regis*, Lisbonne, 1574, in-fol., qui a eu de nombreuses éditions, et a été traduit en français, en allemand, en anglais, en hollandais et en portugais. Simon Goulart l'a traduit en français, Genève, 1581, in-fol., et Paris, 1587, in-8°. On a inséré dans le tome 2 de l'*Hispania illustrata*, une Lettre de ce prince, adressée à Léon X, dans laquelle il lui rend compte des victoires remportées par ses armes sur les Maures d'Afrique. W—s.

EMANUEL PHILIBERT. Voyez SAVOIE.

EMANUEL, fils de Salomon, le plus élégant et le meilleur des poètes qu'ait produits la nation hébraïque depuis sa ruine et sa dispersion, était Romain de naissance, ainsi qu'il nous l'apprend dans plusieurs de ses ouvrages, et vivait à Rome vers la fin du 43^e siècle. Il nous apprend aussi dans une de ses préfaces, qu'il habita longtemps Fermo, ville de la marche d'Ancone, et y composa la plus grande partie de ses poésies. Emanuel était encore habile grammairien, bon critique et excellent interprète, ainsi que le prouvent ses divers ouvrages; en voici la nomenclature: 1^o *Mechabberoth* (*compositions poétiques*), Brescia, 1491, et Constantinople, 1535, in-4^e. Ces deux éditions sont très-rares. Les bibliographes plaçaient la première en 1492; mais de Rossi a prouvé dans ses *Annales typographiques*, qu'il fallait en reculer la date d'une année. Ce volume offre un recueil, riche de 28 pièces écrites partie en prose rimée, partie en vers très-élégants, et de différents mètres; elles traitent de divers sujets, et particulièrement de l'amour, des passions humaines, des délices de ce monde qui attirent et dominent les hommes; la

dernière pièce, où le poète décrit l'enfer et le paradis, a été réimprimée séparément à Prague, en 1559, et à Francfort-sur-le-Mein, en 1713. On ne sera peut-être point fâché de lire ici le jugement que porte de ce recueil le savant abbé André: « Mais parmi toutes ces poésies hébraïques, le recueil ou *Machbéroth* du R. Emanuel, est particulièrement digne d'attention: ce poète qui vécut dans le 12^e siècle, a obtenu un concours unanime de louanges pour la vivacité de son imagination, l'heureux choix de ses idées et la clarté de ses vers: ses poésies se composent d'odes, de chansons, de madrigaux; elles se distinguent surtout par des détails sur différents points de physique et de morale, par des descriptions de l'enfer et du paradis, par des éloges du vin et des femmes. Je sais que les rabbins zélés regardent ce poète comme un libertin, un impie, un esprit fort. On peut l'appeler l'Aboulola ou le Voltaire des Hébreux; aussi ses ouvrages sont-ils sévèrement condamnés, et la lecture en est-elle prohibée par le sanhédrin; mais je sais aussi que ces mêmes ouvrages, imprimés à Brescia et à Constantinople, ont été très-loués par les critiques hébreux; et que récemment Elias de Marbourg a affirmé ouvertement qu'Emanuel réussit également dans le sacré comme dans le profane, dans le genre héroïque comme dans le burlesque. (*Dell' orig. e de' progr. d'ogni litter.*, t. 2, partie 1^{re}, p. 43). » 2^o *Commentaire sur les Proverbes*; il a été imprimé avec le texte, à Naples, sans indication de lieu ni de date, en 1487 selon de Rossi, avec divers autres agiographes; 3^o *Commentaire sur le Pentateuque*; ce commentaire, assez diffus, dans lequel est jointe à l'interprétation littérale une analyse grammaticale du texte, existait manuscrit en 5 volumes in-fol., dans la bibliothèque de de Rossi; 4^o *Commentaires sur les prophètes*, manuscrit entièrement inconnu aux bibliographes hébreux et chrétiens; 5^o *Commentaire sur les psaumes*; de Rossi possédait le seul manuscrit que l'on en connaisse; 6^o *Commentaires sur Job, le Cantique, le Livre de Ruth et Esther*; ces commentaires sont tous inédits, et la plupart étaient ignorés des bibliographes avant que de Rossi les eût fait connaître; 7^o *Even Böchen* (*Pierre de touche*), traité inédit, quoiqu'entièrement de grammaire et de critique sacrée, et tout à fait inconnu des bibliographes. Il se divise en quatre parties, dont chacune se subdivise en plusieurs sections ou chapitres. La 1^{re} traite des mots ou des lettres qui manquent dans le texte sacré ou sont sous-entendues; la 2^e des lettres ou mots redondants; la 3^e de ceux que l'on peut mettre ou supprimer à volonté; enfin la 4^e offre différentes remarques touchant la langue hébraïque et le texte de l'Écriture. J—N.

EMELRAET (.....), peintre, né à Bruxelles, vers 1612, voyagea beaucoup pour étudier le paysage, et fit en Italie, et surtout à Rome, un long séjour. De retour dans sa patrie, il fixa son séjour

dans Anvers, et travailla principalement pour les églises ; regardé comme un des meilleurs paysagistes de la Flandre, surtout en grand, il peignit souvent des fonds de paysages dans les tableaux des autres artistes. Descamps regarde, comme ce qu'il a fait de mieux, un tableau placé dans la chapelle de St-Joseph des carmes déchaussés à Anvers ; il vante la manière large et le bel effet de cet ouvrage. L'année de la mort d'Emelraët est inconnue.

D—r.

EMERI. Voyez EMERY.

EMÉRIAU (MAURICE-JULIEN, comte), vice-amiral et pair de France, né à Carhaix (Finistère) le 20 octobre 1762. Ses parents le destinaient au génie militaire, mais une vocation prononcée le poussait à être homme de mer. A l'âge de 16 ans, Emériau s'engageait comme volontaire d'honneur dans la marine royale, et peu de temps après, en 1778, il débutait par la campagne de la guerre d'Amérique. Il s'y signala dans les grades inférieurs sous les yeux du comte d'Estaing, entre autres aux combats de la Grenade et de Savannah, pris part à douze sièges ou combats et reçut trois blessures. Cette conduite lui valut le grade de lieutenant de frégate et la décoration de l'ordre de Cincinnatus, à l'âge de 17 ans. En 1786, il fut nommé sous-lieutenant de vaisseau et lieutenant en 1791. Dans ce grade il fut promu au commandement d'une corvette de la station de St-Domingue et dans une laborieuse campagne, tant dans les eaux de cette île que sur les côtes des États-Unis rendit d'importants services lors de la révolte des nègres. Il fit la même année partie de l'escorte qui sous les ordres de l'amiral Vanstabel conduisit du Cap en France un riche et nombreux convoi de bâtiments marchands. Dans les premières années de la guerre de la révolution française, Emériau se distingua par plusieurs croisières fructueuses sur les côtes de l'Océan. Nommé capitaine de vaisseau, puis chef de division, il fit partie de l'expédition d'Egypte, d'abord comme chef de file de la flotte, et commanda ensuite la première division de l'avant-garde. Il entra le premier à Malte sur son vaisseau *le Spartiate*. Au combat d'Abonkir, il fut l'un des officiers qui se distinguèrent par leur résistance héroïque, et sur ce même vaisseau combattit à la fois quatre vaisseaux anglais dont l'un était monté par Nelson en personne. Il désempara même le vaisseau amiral, reçut deux blessures très graves, et ne cessa le combat qu'après avoir été entièrement démâté, avoir eu le corps et la carène de son vaisseau criblés de boulets, les poudres noyées dans neuf pieds d'eau qui avaient pénétré dans la cale, et avoir perdu plus de la moitié de ses officiers et matelots. Ce brillant fait d'armes lui valut le grade de contre-amiral et il remplit quelque temps les fonctions de chef militaire et de préfet maritime à Toulon. Les services qu'il avait déjà rendus à St-Domingue et l'expérience qu'il avait de ces parages le firent choisir pour le commandement d'une expédition dans cette colonie

dont le but était de rétablir les communications françaises avec le sud de l'île ; il y réussit, et contribua à la délivrance du Port-au-Prince assiégé par Dessalines. A son retour dans sa patrie, il fut successivement investi du commandement de l'aile droite de la flottille de Boulogne, de celui de l'escadre de l'île d'Aix, et enfin en 1803 de la préfecture maritime de Toulon. Il administra ce grand port pendant huit ans, y déploya des talents et une activité dans les constructions qui contribuèrent fortement à réparer une partie des pertes qu'avait essuyées notre marine, et sut se faire considérer autant par sa probité que par ses qualités administratives. En 1811, il avait formé dans ce port une escadre de 15 superbes vaisseaux, et de 10 frégates, construits sous sa direction et qu'il avait fait équiper. Il fut dans cette année appelé par l'empereur au commandement de toutes les forces de la méditerranée, et portant sa flotte à 21 vaisseaux, sans compter les bâtiments inférieurs, il ne cessa de manœuvrer devant une escadre anglaise supérieure à la sienne et avec laquelle il eut des engagements qui lui furent toujours honorables. Il couvrit efficacement la marine de commerce, fit entrer à Toulon en présence de l'ennemi plusieurs convois anxieusement attendus et jusqu'à la paix tint la flotte en respect sans perdre un seul de ses navires. En récompense de ces nouveaux services, il était, le 7 avril 1813, élevé au grade de vice-amiral et nommé inspecteur-général des côtes de la Ligurie. En 1814, l'invasion de la France, la supériorité de plus en plus marquée des ennemis, offrirent au vice-amiral Emériau de nouvelles occasions de se distinguer. Bloqué dès le commencement de cette année par une escadre beaucoup plus forte que la sienne, montée par 18,000 hommes de débarquement, il dirigea et organisa lui-même les travaux de défense destinés à couvrir la rade et le littoral de Toulon, imposa à l'ennemi, et conserva intact à la France le port de Toulon et la plus belle moitié de la marine française. A la paix il appliqua tous ses soins à la prompte délivrance des 4,000 Français détenus dans l'île de Cabrera, devenue célèbre par leurs souffrances. A la Restauration, il fut nommé membre de plusieurs commissions ayant pour objet l'organisation du corps de la marine et les différentes parties de ce service, créé le 9 juin chevalier de l'ordre de Saint-Louis, et le 24 août suivant grand cordon de la Légion d'honneur. Après le retour de l'île d'Elbe, Napoléon le nomma membre de la chambre des pairs, mais il ne paraît pas avoir assisté à aucune des séances de cette assemblée. Mis à la retraite par la seconde restauration, au mois de juillet 1816, il resta dans l'inactivité jusqu'en 1830 ; à cette époque le gouvernement de juillet l'appela de nouveau à la pairie, et il exerça ses fonctions législatives jusqu'à sa mort, arrivée à Toulon le 2 février 1845, à l'âge de 83 ans.

E. D—s.

EMERIC, ou HENRI, roi de Hongrie, fils de Béla III, lui succéda en 1196, du consentement

unanime de la diète, et commença son règne par faire exécuter rigoureusement les lois que son père avait portées contre les meurtriers et les brigands. Son frère André, s'étant fait un parti dans la noblesse, se révolta et prit ouvertement les armes. Le roi marcha aussitôt contre les rebelles, et les deux armées étant en présence, il s'avança seul au milieu des ennemis, la couronne sur la tête, le sceptre à la main, et par une harangue à la fois noble et touchante, désarma les rebelles, qui lui livrèrent son frère André, leur chef, auquel il eut la générosité de pardonner. Tandis qu'Émeric était engagé dans cette guerre intestine, les Vénitiens lui enlevaient plusieurs places qu'ils avaient possédées autrefois sur la côte de Dalmatie. Ce prince parvint cependant à conclure la paix avec Venise. Il mourut peu de temps après, en 1204, laissant la couronne à son fils Ladislas, qui ne régna que six mois, et eut pour successeur André II, son oncle.

B.—P.

ÉMÉRIC (JEAN-JOSEPH), avocat né à Eyguières en Provence, vers 1755, a publié : 1° *La vérité et la justice, ou le cri des royalistes français*, Avignon, 1816, in-8° de 24 pages ; 2° *L'Ermite du Vaucluse ou souhait de bonne année pour 1818*, Avignon, 1822, in-8° ; 3° *Réponse aux réflexions faites par Agricole Moureau sur les protestations du pape*, et pour servir d'introduction à l'histoire d'Avignon et du Comtat Venaissin, et de suite à l'Ermite du Vaucluse, Avignon, 1818, in-8° ; 4° *La sainte alliance ou le tombeau des Jacobins*, servant de suite à l'Ermite du Vaucluse, Avignon, 1818, in-8° de 16 pages. On ignore la date de sa mort. Z.

ÉMÉRIC (LOUIS-DAMIEN), littérateur, frère du précédent, né vers 1765, à Eyguières, vint à Paris perfectionner ses dispositions dans la société des savants et des hommes de lettres. Quelques *Epigrammes* imitées de Catulle, de Martial et d'Owen, dans l'*Almanach des Muses*, et des articles dans les journaux, parmi lesquels on distingue sa *Notice sur le tableau historique et généalogique de la maison de Bourbon*, par son compatriote, le marquis de Fortia d'Urban, composèrent assez longtemps, avec *trois épîtres* (1806, in-8°) tout son bagage. Plus tard il publia : *De la politesse*, ouvrage critique, moral et philosophique avec des notes, suivi d'un précis littéraire : Paris, 1819, in-8° ; et sous le titre : *Nouveau guide de la politesse*, Paris, 1821, in-8°. Cette édition, annoncée comme la seconde, ne diffère pourtant de la première que par le frontispice. On voit que, malgré les articles bienveillants des journaux, l'ouvrage n'eut pas de débit. C'est moins un code des mœurs et des usages de la société qu'un cadre dans lequel l'auteur a fait entrer le fruit de ses lectures. Ainsi le chapitre qui traite des jeux est précédé de leur histoire, et celui du tabac de la découverte de cette plante, de son introduction en Europe. Émeric, chargé par le gouvernement de mettre en ordre la bibliothèque de l'école d'Alfort voulut revenir à pied, s'échauffa dans le chemin et mourut à Paris, au mois de septembre 1825, âgé

d'environ 60 ans. Il laissait en portefeuille une *Sa-tire* et 3 *comédies en 5 actes*, dont une fut lue au comité du Théâtre-Français. L'article nécrologique qui lui a été consacré dans le *Mercur* du 19^e siècle et dans la *Revue encyclopédique* contient l'éloge des qualités de son cœur et de son esprit. W.—s.

EMERIC-DAVID (TOUSSAINT-BERNARD) est, sans contredit, l'écrivain français qui a le plus fait pour l'histoire de l'art et surtout de l'art en France. Ses patientes recherches et ses études assidues n'ont pas eu d'autre but que d'éclairer et d'illustrer cette histoire, qui n'existait pas, pour ainsi dire, avant lui, dans notre pays, où les grands artistes ne manquèrent jamais, bien que les historiens de l'art aient toujours manqué. S'il avait pu achever son œuvre, nous n'aurions rien à envier aux Italiens, qui comptent tant d'excellents livres sur les beaux-arts : Émeric-David serait notre Vasari. Né à Aix en Provence, le 20 août 1755, il appartenait à une famille honorable originaire de Brignoles, où elle avait possédé longtemps la terre de Néolles. Ayant perdu son père à l'âge de dix-huit mois, il fut élevé par sa mère, femme d'un mérite distingué, et par ses oncles, MM. Esprit, Joseph et Antoine David, imprimeurs du roi et du parlement à Aix. Il fit ses études avec succès dans le collège de cette ville, dirigé alors par les Pères de la doctrine chrétienne. Le jeune Émeric n'avait qu'à chercher dans sa famille maternelle, pour y trouver des modèles à imiter, des hommes instruits et lettrés (voy. Antoine David). Sous la direction de ses oncles, il reçut une éducation solide et brillante à la fois : reçut docteur en droit le 44 juin 1775, il n'avait pas vingt ans lorsqu'il vint à Paris pour y suivre le palais et les conférences des jeunes avocats. Plus tard, il partit pour l'Italie, et séjourna principalement à Florence et à Rome. C'est dans cette capitale du monde ou plutôt de l'art, qu'il se lia avec les élèves de l'école française, et plus intimement avec les peintres David et Peyron, avec le statuaire Seglas : c'est à Rome, en présence des chefs-d'œuvre de la peinture moderne et de la sculpture antique, que se développa en lui cet amour de l'art, qui fut la passion exclusive de toute sa vie. De retour à Aix, où le rappelait la santé chancelante de sa mère, il y exerça avec distinction la profession d'avocat jusqu'à la mort de son oncle Antoine David, auquel il succéda comme imprimeur du roi et du parlement. Ce fut à cette époque, en 1787, que, pour honorer la mémoire de ses oncles, il ajouta au nom d'*Émeric* le nom de *David*, qui était celui de sa mère et qui avait eu tant d'éclat dans l'imprimerie d'Aix. La révolution de 1789 éclata ; Émeric-David en adopta franchement les principes avec cette modération éclairée et intelligente qui était le fond de son caractère. En 1790, ses concitoyens le nommèrent officier municipal, et le 13 février 1791 il fut élu maire. Dans ces temps difficiles, il sut maintenir l'ordre, autant qu'il était possible de le faire, au milieu d'émeu-

tes sans cesse renaissantes; il osa tenir tête aux factions et plusieurs fois son énergie et sa présence d'esprit empêchèrent des collisions sanglantes. Ce fut dans l'exercice de ses fonctions municipales qu'il recueillit ses *Recherches sur la répartition des contributions foncière et mobilière faite au conseil général d'Aix*, le 12 novembre 1791 (Aix, 1791, in-4° de 39 p.), ouvrage consciencieux où sont établis les points principaux de la statistique du département des Bouches-du-Rhône, et que l'admirable Statistique de ce département par M. de Villeneuve-Bargemont n'a pas fait complètement oublier. Désespérant de pouvoir résister aux factieux qui s'agitaient dans le sein de la ville d'Aix, et ne voulant pas s'associer davantage à une révolution qui reniait son origine, il quitta la mairie le 27 novembre 1791, et pour échapper à la haine des sociétés démagogiques, qui lui gardaient rancune, il s'éloigna de la Provence. Il croyait, en venant à Paris, se mettre à l'abri des proscriptions; mais en 1792 il fut accusé de *modérantisme*, et on lança contre lui deux mandats d'arrêt, auxquels il parvint à se soustraire en changeant de résidence à diverses reprises et en se cachant enfin dans une ferme des environs de Bondi. Le 9 thermidor lui rendit un peu de tranquillité, et vers cette époque, il céda son imprimerie à un de ses parents pour ne plus s'occuper que d'art et de littérature. Depuis son arrivée à Paris, il s'était livré avec ardeur à son goût pour les arts; il avait fréquenté les artistes et les gens de lettres; il avait retrouvé ses anciens amis de Rome: il se prépara dès lors à écrire sur la théorie de l'art, quoique la pratique lui en fût à peu près étrangère. Il publia en 1796 (Paris, Plassan, in-8° de 51 p.) *le Musée olympique de l'École vivante des Beaux-Arts*. Il s'efforçait, dans ce mémoire, de démontrer la nécessité d'un musée destiné à servir d'exposition permanente aux ouvrages les plus estimés des artistes vivants et aux modèles des inventions de l'industrie contemporaine. Ce mémoire, lu à la classe des beaux-arts de l'Institut, parvint au ministre de l'intérieur qui fut frappé des idées neuves qu'il renfermait. On créa bientôt après le musée du Luxembourg et le conservatoire des arts et métiers. En l'an viii, l'Institut ayant mis au concours cette question : *Quelles ont été les causes de la perfection de la sculpture antique, et quels seraient les moyens d'y atteindre?* Eméric-David concourut, et son mémoire fut couronné le 15 vendémiaire an ix (6 octobre 1801). Cet excellent mémoire, qui est encore le meilleur traité, le plus savant et le plus ingénieux que nous possédions sur la matière, ne fut pourtant imprimé qu'en 1805, sous ce titre : *Recherches sur l'art du statuaire considéré chez les anciens et les modernes* (Paris, V° Nyon, in-8°). Cette publication, accueillie avec empressement par les érudits et les artistes, amena une polémique à laquelle Eméric-David était loin de s'attendre, et qui lui fut doublement sensible, en le blessant à la fois

dans son caractère d'écrivain et dans ses sentiments d'ami. Le sculpteur P. Giraud, à qui Eméric-David avait demandé de simples renseignements techniques pour la composition de son mémoire couronné, s'irrita de ce qu'on ne lui eût pas fait une plus large part dans le succès de ce mémoire, et ne se contenta pas des paroles flatteuses que l'auteur lui a consacrées dans la préface des *Recherches sur l'art du statuaire*. Il revendiqua donc en quelque sorte le titre d'auteur dans un *Appendice à l'ouvrage intitulé Recherches, etc.*, ou *Lettre à M. Eméric-David* (Paris, H. L. Peronneau, en xiii, in-8°). A cette attaque imprévue et violente, qui tendait à faire passer Eméric-David pour un plagiaire de la plus odieuse espèce, celui-ci répondit anièrement, mais avec une noble dignité, qui mit de son côté tous les hommes justes et sages : *Réponse au libelle intitulé Lettre de M. Giraud...* (Paris, 1806, in-8°). P. Giraud ne se tint pas pour battu, et lança une seconde lettre plus vive et plus ridicule que la première. Eméric-David ne fit pas attendre sa réplique, et imposa silence à son ingrat adversaire par la *Réponse à un écrit intitulé Seconde lettre de M. Giraud* (Paris, 1806, 2 part. in-8°). La fin de cette querelle ne fut malheureusement pas la réconciliation de deux amis. Eméric-David, encouragé par son premier succès, s'essaya de nouveau dans un concours que l'Institut (classe des beaux-arts) avait proposé en 1805 sur cette question : *Quelle est l'influence de la peinture sur les arts d'industrie commerciale, et quels seraient les moyens d'augmenter cette influence?* Cette question était en quelque sorte la suite de celle qu'Eméric-David avait traitée avec une supériorité incontestable dans le concours précédent; mais cette fois le prix ne lui fut pas accordé, malgré l'érudition et l'éloquence de son mémoire, qui portait cette épigraphe empruntée à Pindare : « Le jour que les Rhodiens élevèrent un autel à Minerve, il tomba sur l'île une pluie d'or. » Ce mémoire n'obtint que l'accessit, et, suivant le rapport du secrétaire perpétuel Lebreton, *s'il eût été d'usage de donner des seconds prix dans les concours de cette nature, la classe des beaux-arts en aurait décerné un à l'auteur. La distinction qu'elle en fait*, ajouta le rapporteur, *équivalait dans son opinion*. Amaury-Duval, qui avait eu le prix, ne fit jamais paraître son mémoire, et Eméric-David, par respect pour la décision de l'Institut, imita la prudente réserve de son concurrent, sans cesser néanmoins de corriger et de revoir son ouvrage. Les concours académiques avaient été trop favorables à Eméric-David pour qu'il ne saisît pas toutes les occasions de s'y distinguer dans les questions qui se rattachaient aux arts. Son *Éloge de Puget* remporta le prix décerné par l'académie de Marseille, en 1807; son *Éloge du Poussin*, le prix décerné en 1812 par la société Philotechnique de Paris. Ces deux éloges sont des morceaux achevés de biographie et de critique. Eméric-David ne voulait pas les publier sans les accompagner des gra-

vures qui lui semblaient nécessaires pour faire apprécier les principales compositions de Puget et du Poussin. Ils n'ont paru qu'après sa mort. Les *Recherches sur l'art du statuaire* avaient suffi pour recommander l'auteur auprès de toutes les personnes qui s'occupaient d'art. En 1806, les éditeurs du *Musée Napoléon*, MM. Robillard-Péronville et Laurent, ayant présenté leur premier volume à l'empereur, celui-ci désira que Visconti et Denon fussent consultés sur le choix d'un rédacteur pour les notices des statues antiques et des tableaux modernes. Croze-Magnan, qui avait été chargé de ce travail et qui s'en était acquitté avec peu de talent, se trouva écarté par l'avis de Visconti et de Denon, qui, d'un commun accord et sans s'être communiqué leurs pensées, désignèrent pour le remplacer l'auteur des *Recherches sur l'art du statuaire*. Émeric-David, averti d'un choix aussi honorable, qu'il n'avait pas sollicité ni même prévu, déclara qu'il ne consentirait jamais à composer des descriptions de statues antiques, tant que Visconti, l'illustre auteur de *l'Iconographie grecque et romaine*, serait à Paris. Visconti, pour vaincre la résistance d'Émeric-David, consentit à partager avec lui la rédaction du texte du *Musée Napoléon*, qui devint depuis le *Musée français* : Visconti devait écrire les notices des statues ; Émeric-David celles des tableaux ; il devait, en outre, terminer le discours historique sur la sculpture ancienne, que Croze-Magnan avait laissé inachevé, et composer deux discours historiques préliminaires, l'un sur la gravure en taille-douce et la gravure en bois, et l'autre sur la peinture moderne. Émeric-David, se trouvant à l'étroit pour ce dernier discours dans quatre-vingts pages in-folio qu'il ne pouvait dépasser, le divisa en quatre parties, dont la première, consacrée à l'histoire de la peinture au moyen âge depuis Constantin jusqu'au ^{xii}^e siècle, a seule paru en 1811 et 1812 ; la seconde aurait conduit l'histoire de l'art jusqu'à la mort de Raphaël ; la troisième jusqu'à la mort de Poussin, et la quatrième jusqu'à l'apparition du tableau des *Horaces*. « Ce plan, dit-il dans une note « de sa *Réponse à M. Raoul Rochette*, m'offrait l'avantage 1^o de détruire l'erreur qui a fait croire « que la peinture avait presque cessé dans le « moyen âge, ou était réduite à des miniatures ; « 2^o de remplir une lacune historique restée à peu « près entière, malgré les travaux de Fiorillo, savant professeur de Gottingue ; 3^o de montrer les « origines d'un grand nombre d'allégories chrétiennes employées dans les rites modernes ; « 4^o enfin de faire remarquer la continuation des « procédés de l'art antique au travers des neuf « cents années écoulées depuis Constantin jusqu'à « Guido de Sienne et à Cimabué. » Le premier de ces discours, intitulé *Discours historique sur la peinture moderne*, et réimprimé sous ce titre dans le *Magasin encyclopédique*, serait donc mieux appelé *Histoire de la peinture au moyen âge*, suivant l'opinion d'Émeric-David lui-même. Il ne

cessa de travailler au *Musée français* pendant plus de sept ans, et il publia dans ce bel ouvrage non-seulement la fin du discours historique sur la sculpture ancienne, le discours sur la gravure, le premier discours sur la peinture moderne et l'*Essai sur le classement chronologique des sculpteurs grecs les plus célèbres*, mais encore cent quarante notices de tableaux, dont quelques-unes sont des chefs-d'œuvre de goût artistique et d'élégance littéraire. Quinze de ces notices ont été réimprimées dans le *Moniteur* en 1812, et il existe des exemplaires d'un tirage à part sous ce titre : *Choix de notices sur des tableaux du Musée Napoléon*, extrait du Musée-Français (Paris, 1812, in-8^o de 66 p.). Quelques autres notices ont été réimprimées dans des recueils, notamment dans les *Quatre Saisons du Parvase*, mais on ne les a pas encore réunies en un seul corps d'ouvrage, classé par écoles de peinture. Émeric-David présenta son *Choix de notices* et le *Premier Discours historique sur la peinture moderne*, au Corps Législatif, dont il était membre, dans la séance du 16 mars 1813, en prononçant un discours, où il se plut à mettre l'histoire de l'art sous la protection des représentants de la France. Cependant les services incontestables qu'Émeric-David avait rendus à cette entreprise nationale ne déconcertèrent pas une intrigue qui lui fit enlever le travail que l'empereur avait confié à son savoir, sous les auspices de Visconti et de Denon : M. Guizot fut chargé de rédiger les textes de la suite du *Musée français*. Émeric-David, blessé de cette injustice, se plaignit hautement à M. de Montalivet, ministre de l'intérieur, qui reconnut l'erreur qu'on avait commise par des raisons de coterie indignes de lui ; il en témoigna ses regrets personnels à Émeric-David, mais il lui fit cette réponse qui caractérise bien les hommes de l'époque : « Quand « un ministre a pris un arrêté injuste, il peut en « avoir du regret, mais il ne revient pas sur un fait « accompli. » Émeric-David faisait alors partie du Corps-Législatif, où il avait été appelé en 1809 par le vœu des électeurs du département des Bouches-du-Rhône et par le choix du sénat. Il y siégea jusqu'à la dissolution de la Chambre en 1815. Il avait adhéré le 13 avril 1814 à la déchéance de Napoléon Bonaparte. Dans le cours de cette législature, qui avait changé le Corps Législatif en Chambre des députés, il monta plusieurs fois à la tribune pour lire des rapports et des discours qui prouvèrent avec quelle sagacité il comprenait les questions les plus arides de l'administration, avec quelle science il les approfondissait, avec quelle habileté il les discutait. Le 22 septembre, dans un long rapport sur plusieurs pétitions relatives à la fabrication des étoffes de coton, il évoqua toutes les lois commerciales de la révolution, il s'étendit sur leur influence, il s'attacha à démontrer que les fautes des gouvernements précédents étaient cause des pertes que les pétitionnaires se plaignaient d'avoir éprouvées, et proposa néanmoins de passer à l'ordre du jour sur les réclamations d'indemnité, en

faisant observer que le maintien de la prohibition serait pour les fabricants français un dédommagement suffisant. Le 4 octobre, il s'éleva fortement contre l'effet rétroactif du projet de loi sur l'importation des fers étrangers. Le 5 novembre, il prononça un discours contre le projet d'un impôt sur les boissons, et rappelant la parole donnée par le comte d'Artois pour la suppression de la régie, il désapprouva énergiquement les exercices vexatoires que l'on allait consacrer de nouveau. Le 18 novembre, il prononça un discours sur les douanes, dans lequel il discuta quelques propositions du tarif qu'il trouvait en opposition avec les principes libéraux mis en avant par le rapporteur du projet de loi ; il entra ensuite dans des détails techniques, historiques et commerciaux sur l'origine et l'emploi des sondes, des natrons et cendres de Sicile, dont la prohibition avait été proposée ; il présenta, au contraire, ces objets comme un moyen d'échange avec nos produits manufacturés, et demanda qu'ils fussent soumis seulement à un droit de balance. Le 5 décembre, il parla en faveur du rétablissement de la franchise du port de Marseille. Le même jour, il développa les motifs d'une proposition qu'il avait faite dans l'intérêt de plus de dix-sept cent cinquante pétitionnaires, tendant à ce que le roi fût investi du droit d'autoriser par dispenses les mariages entre beaux-frères et belles-sœurs, proposition qui depuis a été convertie en loi. Retiré de la scène politique, Éméric-David fut nommé, le 11 avril 1816, membre de l'Institut royal de France, classe de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, où ses savants travaux marquaient sa place. L'empereur lui avait accordé l'ordre de la Réunion ; le roi le nomma chevalier de la Légion d'honneur, au commencement de la Restauration. Il n'eut pourtant pas à se louer de la justice de la Restauration à son égard, plus qu'il n'avait fait de celle de l'Empire. « La mort de Millin ayant laissé vacante en 1818 « une des places de conservateur du cabinet des « médailles et antiques de la Bibliothèque du roi, « et celle de professeur d'antiquités près du même « établissement, Éméric-David se mit sur les rangs « pour la première de ces places, à laquelle son « âge, ses connaissances, ses écrits, lui donnaient « de justes droits, et que lui faisaient espérer les « suffrages promis de la majorité des conserva- « teurs et la bienveillance du ministre de l'inté- « rieur, M. Lainé, son ancien collègue au Corps « Législatif ; mais il eut la générosité ou plutôt la « faiblesse de céder aux instances de M. Raoul Ro- « chette, en faveur duquel il renonça à être porté « sur la liste des trois candidats, et M. Raoul Ro- « chette fut élu. Restait la chaire d'antiquités à « laquelle celui-ci avait promis de ne pas préten- « dre ; mais de nouvelles intrigues suspendirent la « nomination du professeur pendant le ministère « de MM. Decazes et Siméon, qui préférèrent laisser « vaquer la place plutôt que de commettre une « injustice, et ce n'est que sous le ministère de

« M. Corbière que la place a été donnée encore « à M. Raoul Rochette, comme suppléant de « M. Quatremère de Quincy, titulaire, et à l'ex- « clusion d'Éméric-David. » C'est la *Biographie portative des contemporains*, qui raconte cette anecdote. Une mésintelligence froide et polie régna longtemps entre ces deux savants estimables, si dignes de s'apprécier mutuellement, et cette mésintelligence éclata une seule fois en pleine académie, dans la fameuse querelle engagée entre MM. Letronne et Raoul-Rochette au sujet de la peinture sur mur chez les anciens. A la suite d'une vive discussion archéologique, dans laquelle Éméric-David soutint avec beaucoup d'érudition que les grands peintres de la Grèce avaient peint sur mur, à l'encaustique, au pinceau, M. Raoul-Rochette et lui restèrent vis-à-vis l'un de l'autre dans les termes d'une trêve amiable, qui ne devint traité de paix que dans les derniers temps de la vie de l'auteur du *Discours historique sur la peinture moderne*. Éméric-David était d'un caractère doux, modeste et conciliant ; mais il ne refusait pas néanmoins d'accepter un combat littéraire et scientifique, même contre le plus redoutable adversaire, lorsque la cause qu'il avait à défendre lui paraissait la meilleure et la plus juste. Ainsi, le comte Cicognara, dans sa grande Histoire de la sculpture (*Storia della scultura, dal suo risorgimento in Italia, sino a secolo XIX, per servire di continuazione alle opere di Winkelmann e di Agincourt* ; Venezia, 1813-16, 3 vol. in fol.), ayant attaqué les artistes français pour relever à leurs dépens la gloire des artistes italiens, Éméric-David, indigné de la partialité aveugle du président de l'Académie des beaux-arts de Venise, lui répondit dans la *Revue Encyclopédique*, en rendant compte de son ouvrage avec autant d'équité que de convenance. Malheureusement, une partie de cette réponse, dans laquelle il trace une histoire complète de la sculpture française depuis Clovis jusqu'à Louis XIV, et offre le tableau chronologique des monuments de cet art en France pendant cette période, n'a pas été publiée. Celle qui le fut en 1820 lui valut les sympathies et les suffrages de tous les artistes, et l'Académie des beaux-arts lui vota, dans la séance du 20 octobre, d'unanimes remerciements sur le zèle qu'il avait mis à soutenir l'honneur de la sculpture française, outrageusement sacrifiée à la sculpture italienne. Éméric-David était certainement l'écrivain le plus capable d'entamer cette polémique ; il avait eu occasion de se former à ce genre de critique, en prêtant sa collaboration au *Moniteur universel*, où tous les articles d'art publiés dans le cours des années 1817-1821 sortaient de sa plume. Parmi ces articles excellents, on distingua particulièrement un *Tableau historique de la réformation de la peinture depuis l'époque de Vien jusqu'à aujourd'hui*, et un examen des tableaux composant le musée de la Chambre des pairs à l'époque de son ouverture. La série d'articles qu'il donna sur les salons de 1817 et 1819 sa-

tisfit pleinement les gens de goût, qui n'avaient pas rencontré une appréciation de l'art aussi savante et aussi éclairée depuis que Bachaumont, Grimm et Diderot n'existaient plus. Ce fut cette compétence généralement reconnue en matière de peinture, qui le fit choisir pour rédiger le texte d'une *Suite d'études calquées et dessinées d'après cinq tableaux de Raphaël*, par M. Bonnemaison (Paris, 1818-20, 5 livr. grand in-fol.). Ces tableaux, appartenant au roi d'Espagne, et confiés à M. Bonnemaison, qui les restaura et qui en conserva au moins la gravure à la France, étaient : le *Spasimo*, ou le *Portement de Croix*; la *Visitation*, la *Vierge dite à la Perle*; la *Vierge au poisson*, et une *Sainte Famille*, terminée par Jules Romain. Dès les premiers volumes de la *Biographie universelle*, Émeric-David avait été spécialement chargé des articles les plus importants sur les artistes célèbres des temps anciens et modernes; on peut avancer que jamais la biographie de ces artistes ne fut écrite avec autant de soin et de lumières. Ces articles, dont quelques uns sont tout à fait neufs, composeraient à eux seuls une histoire à peu près complète des arts du dessin : on en compte environ cinquante dans la *Biographie* et son *Supplément*, auquel Émeric travaillait encore la veille de sa mort. D'autres articles biographiques, moins remarquables pourtant, étaient fournis en même temps à un autre recueil également célèbre. Émeric-David avait été nommé, dans le sein de l'Académie, membre de la commission chargée de continuer l'*Histoire littéraire de la France* commencée par les Bénédictins. Les notices qu'il a fait paraître dans les tomes 17, 18 et 19 de ce grand ouvrage et ceux qui furent insérés, depuis sa mort, dans les volumes suivants, par les soins de Fauriel, qui lui avait succédé à la commission de l'*Histoire littéraire*, ne concernent que des troubadours; il faut avouer que, dans la plupart de ces articles, Émeric-David est resté inférieur à lui-même. Mais il s'occupait depuis longtemps d'un travail beaucoup plus considérable qui allait mieux à son genre de talent; il avait conçu un système entier sur la mythologie des anciens, qu'il regardait comme une vaste allégorie de la nature représentée par des dieux et des déesses : les œuvres de l'art antique étaient pour lui la clef de ce système cosmogonique qui est sommairement analysé dans le prospectus de son ouvrage, publié en 1833 (*Jupiter, recherches sur ce dieu, sur son culte et sur les monuments qui le représentent, ouvrage précédé d'un Essai sur l'esprit de la religion grecque*. Imprimerie royale, 2 vol. in-8°). Cet ouvrage, qui était en quelque sorte le résumé de toutes ses études sur l'art des anciens, produisit parmi les savants de l'Allemagne une sensation que le temps n'a pas même affaiblie; mais il fut jugé légèrement par les savants de la France, qui, tout en reconnaissant les prodigieuses recherches de l'auteur, lui reprochèrent de s'être trop abandonné à son imagination de poète. L'illustre helléniste M. Hase,

qui rendit compte du *Jupiter* dans le *Journal des Savants*, mitigea ces critiques, et trouva ensuite une opposition occulte à l'insertion d'un second article qu'il avait promis pour terminer l'analyse de l'important ouvrage d'Émeric-David. Émeric-David ne se découragea pas, malgré l'indifférence et même l'hostilité des savants français; il poursuivit son œuvre, et en étendant sa dissertation sur l'Apollon sauroctone, lue à l'Académie le 29 octobre 1824, dissertation dans laquelle il établit que cet Apollon tuant un lézard représente le soleil réchauffant la nature au printemps, et ranimant les animaux engourdis par l'hiver, il prépara un nouveau volume intitulé : *Essai historique sur Apollon; essence de ce dieu; origine de son culte, esprit de quelques-uns de ses surnoms; principaux monuments qui le représentent*. Il ne jugea pas néanmoins cet ouvrage assez achevé pour voir le jour, et il publia d'abord : *Vulcain, recherches sur ce dieu, sur son culte, et sur les principaux monuments qui le représentent*, 1838, imprimerie royale, in-8°. « L'auteur de cet ouvrage, » disait-il dans un prospectus qu'il avait préparé, « persiste avec fermeté dans une opinion qu'il n'a pas entièrement inventée, mais qu'il s'est rendue propre en l'agrandissant, l'appliquant à tous les » deux, et la prouvant beaucoup mieux qu'on n'avait fait avant lui; c'est que dans la religion égyptienne et dans la religion grecque il y avait des » divinités de deux genres, savoir, des dieux réels, » objets d'un culte direct, et des dieux fictifs, objets » d'un culte symbolique. Les dieux réels étaient » les éléments et les astres; les dieux fictifs étaient » des personnages supposés, qui tenaient la place » des dieux réels. Tels étaient Jupiter, Junon, Neptune, etc. » Il ne lui fut pas donné de voir paraître la suite de sa mythologie archéologique, et ce fut son fils qui corrigea les dernières épreuves de Neptune, qu'on imprimait à l'imprimerie royale. Le *Journal des Savants* se contenta d'annoncer Neptune et Vulcain, sans daigner leur accorder l'honneur d'une analyse raisonnée! Le volume consacré à Apollon est encore à publier. Émeric-David a écrit quelques dissertations qui figurent ou doivent figurer dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* : 1° *Examen des inculpations dirigées contre Phidias*, extrait de son premier mémoire sur la sculpture grecque, lu à la séance publique du 25 juillet 1817; 2° *Histoire des progrès de la sculpture depuis la jeunesse de Phidias jusqu'à la mort de Praxitèle*, autre extrait du même mémoire lu dans une séance particulière en 1816; 3° *Mémoire sur la statue de femme appelée la Vénus de Milo* (qu'il croit être la nymphe protectrice de cette île), lu en 1821; 4° *Mémoire sur les Centaures*, lu aux séances des 15, 22 et 27 mars 1839; le 5° *Mémoire sur la dénomination et sur les règles de l'architecture dite gothique*, lu à la séance publique du mois de juillet 1838 et publié dans le 5° volume du *Bulletin monumental* de M. de Caumont. On en a fait

un tirage à part (Caen, A. Hardel, 1839, in-8° de 22 p.) Mais déjà Éméric-David n'était plus capable d'écrire lui-même ses ouvrages; il les dictait à sa fille ou à son fils, qui recueillaient pieusement ses dernières pensées littéraires. Il avait ressenti une attaque d'apoplexie à la fin d'août 1837. Cette attaque, en paralysant sa jambe et son bras droits, n'avait pas atteint ses facultés intellectuelles. Il conservait toute son ardeur pour le travail, et il s'y livrait avec une sorte de passion, lorsqu'une nouvelle attaque d'apoplexie le frappa, le 31 mars 1839. Il vécut jusqu'au 2 avril suivant, et son calme ne s'altéra pas pendant cette longue agonie. Il mourut dans les bras de sa famille, à l'âge de quatre-vingt-trois ans et huit mois. Ce fut M. Raoul Rochette, vice-président de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, qui conduisit les funérailles de son vénérable collègue, et qui prononça un discours sur sa tombe. Le conseil municipal d'Aix a fait placer dans la salle de ses réunions, à l'hôtel de ville, le portrait d'Éméric-David; son buste en marbre, par Petitot, est dans la salle des séances de l'Institut de France; son ancien collègue le baron de Walckenaer, depuis secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, a fait son éloge, lu à la séance annuelle du 1^{er} août 1845 et imprimé dans le Recueil de l'Académie. Nous avons cité, dans le cours de cette notice, presque tous les ouvrages publiés par Éméric-David de son vivant, ou laissés inédits et inachevés après sa mort; ces ouvrages, à l'exception des *Recherches sur l'art statuaire* et des trois monographies mythologiques de Jupiter, de Vulcain et de Neptune, étaient dispersés dans des recueils et dans des journaux peu connus ou rarement consultés; on pouvait craindre qu'ils ne fussent bientôt oubliés, quoique la plupart des personnes qui écrivaient sur l'histoire de l'art ne se fissent aucun scrupule de les copier sans façon, sans même nommer l'auteur qu'ils prenaient pour guide et pour autorité. L'auteur de cet article a eu l'intention de rassembler les travaux si précieux d'Éméric-David et de les mettre en valeur, pour ainsi dire, l'un par l'autre, en les réunissant dans un ordre méthodique. Quatre volumes seulement de cette collection intéressante ont paru : le premier, publié en 1842, sous le titre d'*Histoire de la peinture au moyen âge*, renferme le Discours historique sur la peinture moderne, le Discours sur la gravure en taille-douce et sur la gravure en bois, tous deux tirés du *Musée Français*, le Discours sur l'influence des arts du dessin qui n'avait jamais été imprimé, et le mémoire intitulé *Musée olympique de l'École vivante des beaux arts*; le second volume, publié en 1853 ainsi que les deux suivants, porte le titre d'*Histoire de la sculpture française*; cette histoire, dont Éméric-David n'avait mis au jour qu'un seul chapitre dans sa Réponse à Cicognara, n'est pas moins remarquable que l'Histoire de la peinture au moyen âge, sous le double rapport des

recherches d'érudition et de la critique d'art; elle s'arrête malheureusement au temps de Louis XIII, mais elle se trouve complétée, depuis l'époque de Louis XVI jusqu'à nos jours, par un tableau de la sculpture contemporaine, qui avait paru dans le *Moniteur Universel*; le volume est terminé par la Réponse à Cicognara, où l'on a retranché la partie historique, qui est rétablie à sa véritable place dans l'Histoire de la sculpture française. Le troisième volume sous le titre de *Vies des artistes anciens et modernes*, comprend les notices biographiques consacrées aux architectes, aux sculpteurs, aux peintres et aux archéologues; ces notices étaient éparses non-seulement dans cette *Biographie*, mais encore dans une foule de recueils tels que l'*Histoire littéraire de la France*, le *Magasin encyclopédique*, le *Moniteur*, etc. L'éditeur a eu le bonheur de pouvoir y ajouter, d'après les manuscrits autographes d'Éméric-David, les Éloges de Nicolas Poussin et de Pierre Puget, que l'auteur hésitait toujours à publier, quoiqu'il les eût retravaillés et perfectionnés depuis que ces morceaux de biographie et d'esthétique avaient été couronnés dans deux concours académiques. Le quatrième volume est consacré à la sculpture ancienne: il contient, outre l'*Essai sur le classement chronologique des sculpteurs grecs*, une histoire inédite de la sculpture grecque depuis Phidias jusqu'à Praxitèle, le mémoire sur la Vénus de Milo, celui sur l'Apollon sauroctone, également inédits, et divers écrits relatifs aux antiquités grecques et romaines. Il reste encore à publier environ 4 volumes des œuvres archéologiques d'Éméric-David, dans lesquelles une nouvelle édition des *Recherches sur l'art statuaire* présentera un grand nombre de corrections et d'additions de l'auteur.

P. L — x.

EMÉRIGON (BALTHAZAR-MARIE), avocat distingué né le 4 décembre 1719, mort à Marseille le 2 avril 1784, a publié: 1° *Nouveau Commentaire sur l'ordonnance de la Marine du mois d'août 1681* (anonyme). Marseille, 1780, 2 vol. in-12. M. Pastoret en a donné une nouvelle édition augmentée, Paris et Marseille, an xi (1803), 3 vol. in-12. 2° *Traité des assurances et des contrats à la grosse, conféré et mis en rapport avec le nouveau Code de commerce et la jurisprudence*, Marseille, 1783-1784, 2 vol. in-4°. M. Boulay-Paty en a donné une nouvelle édition, Rennes et Paris, 1826-1827, 2 vol. in-4°. Cet ouvrage est suivi d'un vocabulaire des termes de marine, et des noms de chaque partie du navire. Emérigon a laissé outre ces deux ouvrages divers mémoires et recherches sur des contestations maritimes.

Z.

EMERSON (GUILLAUME), mathématicien anglais, naquit en 1701 à Hurlworth, dans le comté de Durham. Son père, qui était maître d'école, et le curé de son village lui donnèrent toute l'instruction qu'il ne dut pas à lui seul. Il se livra pendant quelque temps à l'enseignement des sciences mathématiques; mais ayant hérité d'une petite fortune,

où sa modération lui fit trouver l'indépendance, il put se livrer sans obstacle à son goût pour l'étude. On peut juger de son assiduité au travail par les ouvrages qu'il a laissés, et dont voici les titres : 1° *la Doctrine des fluxions*, 1748, in-8° ; 2° *la Projection de la sphère*, 1749, in-8° ; 3° *Eléments de trigonométrie*, 1749, in-8° ; 4° *Principes de la mécanique*, 1754, in-8° ; 5° *un Traité de navigation*, 1755, in-12 ; 6° *un Traité d'algèbre*, 1765, in-8° ; 7° *Méthode des incréments*, in-8° ; 8° *Arithmétiques des infinis, méthode différentielle, éclaircie par des exemples, et éléments des sections coniques*, 1767, in-8° ; 9° *Mécanique ou doctrine du mouvement, avec les lois des forces centripète et centrifuge*, 1769, in-8° ; 10° *Eléments d'optique*, 1768, in-8° ; 11° *Système d'astronomie*, 1769, in-8° ; 12° *Principes mathématiques de géographie, de navigation et de gnomonique*, 1770, in-8° ; 13° *Cyclomathesis, ou Introduction facile aux diverses branches des mathématiques*, 1770, 40 vol. in-8° ; 14° *Petit Commentaire sur les Eléments de Newton, avec une défense de Newton contre les objections faites sur différentes parties de ses ouvrages*, 1770, in-8° ; cet ouvrage a été réimprimé dans l'édition donnée en 1803 (Londres, 3 vol. in-8°) par William Davis, de la traduction en anglais des *Eléments et du système du monde* de Newton ; 15° Un volume de *Traités*, 1770, in-8° ; 16° un volume de *Mélanges concernant divers sujets de mathématiques*, 1776, in-8°. On trouve dans tous ces ouvrages une connaissance approfondie des sujets que traite l'auteur, beaucoup de clarté et de concision, mais peu d'invention, et une sorte de rudesse de style conforme à ses manières, qui étaient rarement celles d'un homme bien élevé, et dont il se plaisait à exagérer la grossièreté, par une affectation de singularité. Ses vêtements étaient d'ordinaire malpropres et ridicules ; on lui vit porter les mêmes habits avec la même perruque pendant vingt années de suite. Ses délassements favoris étaient de travailler à la terre, de pêcher, enfoncé dans l'eau jusqu'à la ceinture, ou d'aller au premier cabaret à bière, boire et causer avec le premier venu. Le duc de Manchester, qui aimait sa société, faisait souvent avec lui de petites promenades champêtres, et l'accompagnait ensuite jusqu'à sa demeure ; mais ce seigneur ne put jamais le déterminer à monter dans sa voiture : « Au diable soit votre babiole ! disait alors Emerson, « j'aime mieux marcher. » Il avait un cheval qu'il ne montait jamais, et qu'il conduisait par la bride quand il allait au marché faire sa provision. Lorsqu'il voulait faire imprimer un de ses ouvrages, il allait à Londres le porter lui-même à l'imprimeur, et ne se reposait que sur lui seul pour la correction des épreuves. Il écrivait avec une précipitation qui le fit tomber plus d'une fois dans des inexactitudes impardonnables, surtout dans des traités élémentaires. Quelques-unes ayant été relevées par des critiques anonymes, il inséra dans la préface de ses *Mélanges* l'avertissement suivant : « Si « quelque écrivain jaloux, injurieux et lâche, s'a-

« vise dorénavant de se tapir dans un trou pour « m'insulter et provoquer la risée à mes dépens, « sans oser montrer son visage comme un homme « de cœur, je déclare que je ne ferai pas la moindre attention à cet animal, et que je le considérerai comme étant même au-dessous du « mépris. » Voilà sans doute une disposition philosophique annoncée d'un style qui ne l'est guère. Dans le temps qu'il travaillait à son *Traité de Navigation*, il loua un jour avec quelques-uns de ses écoliers un petit bâtiment qu'ils dirigèrent si mal, qu'il se trouva bientôt échoué. « Ce n'est pas mon « exemple, ce sont mes préceptes qu'il faut suivre, » leur dit Emerson en souriant. L'embarras qu'il trouvait dès qu'il voulait développer verbalement ses idées, lui fit abandonner la carrière de l'enseignement. Cependant son esprit et l'instruction qu'il avait acquise sur un grand nombre de sujets, auraient pu rendre encore sa conversation intéressante, s'il ne l'eût gâtée par un ton tranchant, par des juréments presque continuels, et par cette impatience de caractère qui ne lui permettait pas de souffrir la contradiction. Il était profondément versé dans la théorie de la musique, mais très-malheureux dans l'exécution. L'impossibilité qu'il trouvait à accorder à son gré son violon, auquel il avait appliqué quelques innovations, faisait un des tourments de sa vie. Il mourut en proie aux douleurs de la pierre, le 26 mai 1782, âgé de 81 ans. S—D.

EMERY (MICHEL-PARTICELLI, sieur d'), surintendant des finances, descendait d'une famille d'Italie, établie à Lyon dans le 15^e siècle. Son père, qui avait fait une fortune considérable par le commerce, quitta les affaires et acheta une charge de trésorier du roi. Michel, l'aîné de ses enfants, hérita de cette charge et vint à Paris, où il ne tarda pas à se faire connaître dans les bureaux du ministère. Doué d'un esprit actif et fécond en ressources, indifférent sur les moyens pourvu qu'ils le menassent au but, souple avec les grands, dur avec ses inférieurs, inaccessible à tout autre sentiment que celui de l'ambition, d'Emery réunissait toutes les qualités propres à lui faire faire un chemin rapide. Il eut la place d'intendant de l'armée, dans la guerre pour la succession du duché de Mantoue, et fut chargé, en même temps, de travailler à détacher le duc de Savoie de l'alliance qu'il avait formée avec l'Autriche, en faveur de Charles de Gonzague, héritier légitime de ce duché. D'Emery ne réussit point dans cette entreprise, au succès de laquelle le ministre attachait un grand intérêt ; cependant il ne perdit rien de son crédit, et à la paix il resta ambassadeur en Piémont. Richelieu estimait les talents de d'Emery, et l'employait dans l'occasion ; mais ce ne fut que sous le ministère de Mazarin qu'il parvint à la plus haute faveur. Nommé surintendant des finances dans un moment où toutes les ressources étaient épuisées par des guerres continuelles, il sut en créer d'autres, mais ce ne pouvait être sans exciter de grands

mécontentements. Insensible aux plaintes qui lui revenaient de toutes parts, au ridicule même dont on cherchait à l'accabler, d'Emery ne s'occupait qu'à inventer de nouvelles taxes, qu'à imaginer de nouveaux moyens de procurer des rentrées d'argent au trésor royal ; mais ayant ordonné une retenue sur les gages des officiers du parlement, cette mesure souleva cette compagnie jalouse de ses privilèges, et Mazarin se vit obligé de sacrifier à sa propre conservation un homme qui le secondait si bien. D'Emery fut privé de ses emplois et exilé dans ses terres, où il mourut de chagrin, au bout de deux ans, en 1650. On cite une anecdote très-propre à faire connaître jusqu'à quel point d'Emery poussait l'indifférence pour l'opinion publique. Bantru lui présenta un jour un poète de ses amis, en lui disant : « Voilà un homme qui « peut vous donner l'immortalité, mais il faut que « vous lui donniez de quoi vivre. » — Monsieur, répondit d'Emery, je serai utile à votre protégé, « si je le puis, mais à la condition qu'il ne me « louera point. Les surintendants ne sont faits que « pour être maudits. » On a de d'Emery : *l'Histoire de ce qui s'est passé en Italie pour le regard des duchés de Mantoue et de Montferrat, depuis 1628 à 1630*, imprimée avec les *Diverses relations*, Bourg, 1632, in-4°. On conserve manuscrits ses *Lettres* et *Mémoires* relatifs à son ambassade en Piémont. W—s.

EMERY (JEAN-ANTOINE-XAVIER), conseiller à la cour des aides de Montpellier, naquit à Beaucaire en 1756. Son ouvrage intitulé : *Traité des Successions, Obligations et autres matières contenues dans le 3^e et le 4^e livre des Institutes de Justinien, enrichi d'un grand nombre d'arrêts récents du parlement de Toulouse*, Avignon, 1787, in-4°, prouve l'étendue et la solidité de son savoir en matière de jurisprudence. Il avait aussi composé un *Traité des Testaments*, mais la révolution, survenue au moment où il l'achevait, l'empêcha de le livrer à l'impression. Jeté dans les prisons de Nîmes, Emery y mourut le 30 juillet 1794. Z.

EMERY (JACQUES-ANDRÉ), supérieur général de la communauté des prêtres de St-Sulpice, naquit à Gex, le 27 août 1732. Il était le second fils du lieutenant général criminel au bailliage de cette ville. Il étudia d'abord chez les jésuites de Mâcon, et entra, vers 1750, à la petite communauté de St-Sulpice, à Paris. Ordonné prêtre en 1756, on l'envoya, trois ans après, professer le dogme au séminaire d'Orléans, d'où il passa à celui de Lyon pour y enseigner la morale. Il prit alors ses degrés dans l'université de Valence, et fut reçu docteur en théologie en 1764. Ce fut pendant son séjour à Lyon qu'il publia ses deux premiers ouvrages : *l'Esprit de Leibnitz*, Lyon, 1772, 2 vol. in-12, et *l'Esprit de Ste-Thérèse*. L'auteur se proposa de réunir dans le premier, tout ce que Leibnitz avait écrit sur la religion. Affligé de l'esprit de son siècle, il voulait le ramener à la religion par une grande autorité, et lui prouver que l'incrédulité n'était

pas, comme on s'en vantait, le partage de toute tête pensante, et qu'on pouvait ici opposer philosophe à philosophe. Il rapporte en effet une foule de passages qui montrent combien Leibnitz était attaché à la révélation, et combien il était même instruit dans la théologie proprement dite. *L'Esprit de sainte Thérèse* est dans un genre différent, c'est un recueil de ce que l'éditeur a trouvé de plus usuel et de plus pratique dans les écrits de la sainte. Il y en a plusieurs éditions, Lyon, 1775 ; ibid., 1779, in-8°. On en a donné aussi une édition, à laquelle on a joint les opuscules de sainte Thérèse, corrigée et augmentée d'une notice sur l'auteur, Avignon, 1823, 2 vol. in-12 ; ibid., 1829, 2 vol. in-12 ; Paris, 1836, 2 vol. in-12. En 1776, Emery fut fait supérieur du séminaire d'Angers et grand-vicaire de ce diocèse. Il fut chargé plus d'une fois, et presque seul, des détails de l'administration, soit à cause des absences de M. de Grasse, évêque d'Angers, soit en raison de sa mort, qui arriva au commencement de 1782. Cette même année, sur la démission de M. le Gallic, il fut nommé supérieur général de sa congrégation. Il était digne de succéder aux Olier et aux Tronson. Esprit d'ordre, coup d'œil juste, connaissance des affaires, discernement des hommes, mélange heureux de douceur et de fermeté, telles étaient ses principales qualités. Il était d'usage que les supérieurs généraux de St-Sulpice eussent une abbaye. Le roi le nomma, en 1784, à celle de Boisgroland, au diocèse de Luçon. Elle était d'un revenu peu considérable, mais qui suffisait à l'ambition d'un homme plein de l'esprit de son état, modeste, désintéressé. En 1789, lors des premiers orages de la révolution, il établit un séminaire de sa congrégation, à Baltimore, qui venait d'être érigé en évêché. Il y envoya plusieurs de ses prêtres, qui y travaillèrent avec zèle à étendre la religion. La révolution vint l'enlever à des occupations qui lui étaient chères. Son séminaire fut dispersé, et lui-même fut enfermé deux fois ; la première, à Ste-Pélagie, où il ne resta que six semaines ; la seconde, à la Conciergerie, où il passa seize mois. Il vit se renouveler souvent cette prison, qui était comme le vestibule de l'échafaud, et où arrivaient chaque jour les victimes destinées à une mort prochaine. On dit que Fouquier-Thinville se proposait bien de lui faire avoir aussi son tour, mais qu'il le laissait par calcul, parce que, suivant son expression, *ce petit prêtre empêchait les autres de crier*. Emery fut utile dans sa prison à plusieurs condamnés, et il reçut, entre autres, l'expression du repentir de Claude Fauchet et d'Adrien Lamourrette, qui avaient donné dans plus d'une erreur, et pris part au schisme. Rendu à la liberté après la terreur, il devint un des principaux administrateurs du diocèse de Paris, dont M. de Juigné, alors en exil, l'avait nommé grand-vicaire. Ses connaissances, sa sagesse, l'estime dont il jouissait, le rendirent en quelque sorte le conseil du clergé et des fidèles. Sa correspondance était très-étendue,

et il n'y pouvait suffire que par une vie active, par une sage distribution de tous ses moments et par une grande facilité à écrire. De longues études, un jugement sain, un tact sûr, l'avaient préparé de bonne heure à répondre sur une foule de questions relatives à son ministère. Il savait combiner l'attachement aux règles, avec les tempéraments que nécessitaient les circonstances. Il n'était point ami des mesures extrêmes, et se défiait de l'exagération en toutes choses : quelques-uns lui ont même reproché d'avoir poussé trop loin la condescendance et la modération ; mais dans tout le cours de la révolution, il marcha constamment sur la même ligne. Il ne fut point ardent dans un temps et modéré dans un autre ; il n'allait pas chercher l'orage, mais il l'attendait sans crainte ; il ne bravait pas l'injustice des hommes, mais il ne s'en laissait pas intimider : l'intérêt de la religion le guidait toujours. Ceux qui ne jugent que d'après l'impulsion du moment, lui trouvèrent trop de fermeté quand ils en manquaient eux-mêmes, ou trop de mollesse quand ils étaient exaltés ; mais c'étaient eux qui changeaient. Pour lui, il fut toujours le même, sage, égal, mesuré ; sachant céder lorsqu'il le croyait utile ; mais sachant aussi résister avec force quand il le jugeait nécessaire. Au milieu de ses nombreuses occupations, et malgré les inquiétudes et les troubles, fruit des circonstances, il trouva le moyen de composer plusieurs ouvrages. Lors du serment prescrit par l'assemblée constituante, il fit une réponse à un ouvrage en faveur de la constitution civile du clergé. Comme il parut alors beaucoup d'écrits de ce genre, on ne saurait dire précisément quel était le titre du sien. Il donna, en 1797, un mémoire sur cette question : *Les religieuses peuvent-elles aujourd'hui, sans blesser leur conscience, recueillir des successions et disposer par testament?* in-8°. Il publia l'écrit intitulé : *Conduite de l'Eglise dans la réception des ministres de la religion qui reviennent de l'hérésie ou du schisme*. Une seconde édition de ce livre est de 1801, in-12. Il inséra plusieurs morceaux dans les *Annales catholiques*, ouvrage périodique en 13 volumes in-8°, qui a paru sous divers titres. L'abbé Emery aimait la littérature, et quand il eut perdu, par la révolution, la bibliothèque de sa maison, il sut en former une autre avec beaucoup de choix. Il acheta les manuscrits originaux de Fénelon, qui ont servi à M. de Bausset, évêque d'Alais, son ami, pour composer l'histoire de l'illustre archevêque. La retraite où le condamnait la journée du 4 septembre 1797 (18 fructidor), l'engagea à mettre la dernière main à son ouvrage sur Bacon. Il le publia en 1799, sous le titre de *Christianisme de François Bacon*, Paris, 2 vol. in-12. Le discours préliminaire, la vie de Bacon, et deux éclaircissements, qui sont à la fin de l'ouvrage, attestent la solidité, la sagesse et la critique de l'auteur. En 1803 il donna une nouvelle édition de l'*Esprit de Leibnitz*, et l'intitula : *Pensées de Leibnitz sur la religion et la morale*,

Paris, 2 vol. in-8°. Il devait y joindre un *Eclaircissement sur la mitigation des peines de l'enfer* ; mais après avoir fait imprimer cet écrit, il en arrêta la distribution, et il ne s'en est répandu qu'un très-petit nombre d'exemplaires. Depuis il s'était encore procuré de nouvelles pièces sur Leibnitz, et entre autres un manuscrit de la main du philosophe sur les points controversés entre les catholiques et les protestants, manuscrit dans lequel Leibnitz se déclarait en faveur des premiers. Il se proposait de publier cette pièce importante. Il se rendit éditeur de la *Défense de la révélation contre les objections des esprits forts*, par M. Euler, suivie des *Pensées de cet auteur sur la religion*, imprimées dans la dernière édition de ses *Lettres à une princesse d'Allemagne*, Paris, 1805, in-8° (voy. CONDORCET et EULER). En 1807 il fit paraître les *Nouveaux Opuscules de Fleury*, Paris 4 vol. in-12. Il mit en tête de ces opuscules une préface qui mécontenta le gouvernement. Emery, pour se justifier publia des *Corrections et Additions* qui déplurent au moins autant que la préface (1). Son dernier ouvrage est les *Pensées de Descartes*, 1811, 1 vol. in-8°. Il se proposait de joindre Newton aux philosophes dont il avait fait connaître les sentiments, et de montrer que ce grand homme avait été aussi attaché à la révélation ; mais il n'a pas eu le temps d'achever cet ouvrage, et n'a laissé que des notes imparfaites. Il a été l'éditeur de plusieurs des ouvrages de M. de Luc, ainsi que des

(1) Voici le jugement que porte Barbier (*Examen critique des Dictionnaires historiques*, t. 4, p. 304 et 305) sur les différends qui se sont élevés entre le gouvernement et Emery, au sujet de la publication des *Nouveaux Opuscules de Fleury* : « On avait lieu de s'étonner de voir l'ancien supérieur d'une communauté et qui l'était alors du séminaire de Paris, s'efforcer de prouver que Fleury et Bossuet n'étaient pas aussi attachés qu'on le croit communément à la doctrine des quatre articles de l'as- semblée du clergé de France de l'année 1682. On pouvait donc considérer M. Emery comme le chef du parti ultramontain, qui déposait ses principes dans le journal intitulé, d'abord *Annales religieuses*, et ensuite, *Mélanges de philosophie*. On voyait encore que M. Emery, en publiant les Opuscules de Fleury, cherchait à prouver que, dans certaines circonstances, la puissance des Papes est souveraine, et qu'elle s'élève au-dessus de tout. Le moment était assez mal choisi pour rappeler des maximes dont la cour de Rome a abusé si souvent, et que Pie VI venait de faire revivre par ses protestations contre les lois organiques du Concordat de 1802, et particulièrement contre la doctrine de 1682. Il y avait dans cette conduite de quoi inquiéter le gouvernement le moins ombrageux. M. Emery était d'autant plus blâmable, que, longtemps auparavant, c'est-à-dire en 1772, dans la préface de son *Esprit de Leibnitz*, il s'était déclaré le partisan sincère des libertés de l'Eglise gallicane. Voici ses expressions : « Nous ajoutons, pour écarter jusqu'aux plus légers soupçons d'ultramontanisme, que nous sommes très-attachés aux maximes du clergé de France, consignées dans la déclaration de 1682. Nous la regardons, cette déclaration, comme un monument précieux, même au Saint-Siège, dont nous ne doutons pas qu'il ne loue un jour la sagesse et ne réclame l'autorité : parce qu'en même temps qu'on y rejette des prérogatives qui n'ont pas de fondement dans l'Evangile, on y établit celles qui sont de droit divin, et sur lesquelles repose l'immuable grandeur du Saint-Siège ; et, si l'Eglise gallicane y indique d'une main la partie de l'édifice que l'on peut abattre, elle montre de l'autre celle qui doit être à jamais sacrée et inviolable. Le moment n'est peut-être pas éloigné où l'on adoptera, dans les Etats catholiques de l'Europe, nos maximes, et la crainte qu'en poussant précipitamment la juridiction du pape, on ne la fasse reculer au-delà de ses justes bornes, nous a donné lieu de faire l'observation précédente. » En faisant réimprimer, en 1803, l'*Esprit de Leibnitz* sous le nom de *Pensées de Leibnitz*, M. Emery n'a pas repro- duit ce bel éloge de nos libertés ; il ne craignait donc pas dès lors de passer pour ultramontain. » E. D.-s.

Lettres à un évêque sur divers points de morale et de discipline. par M. de Pompignan, 1802, 1 vol. in 8°. Le désir de parler de suite de tous ses ouvrages nous a fait intervertir un peu l'ordre chronologique. Après la chute du Directoire, Emery reparut et donna dans les *Annales* quelques écrits en faveur de la soumission. Quelques personnes crurent pouvoir l'accuser d'ambition ; mais il fit tomber ces vains reproches en refusant l'évêché d'Arras en 1802, et il fut même arrêté quelque temps, lors de la signature du concordat. Il ne demandait qu'à reprendre ses fonctions de supérieur de séminaire. Il rassembla en effet quelques jeunes gens, acheta une maison à Paris, et en établit plusieurs autres dans les provinces. Dépositaire des anciennes traditions, il les perpétuait dans le nouveau clergé. Il avait la confiance des évêques, et entre autres d'un prélat qui avait alors du crédit, et qui lui fut utile : ce fut par son influence qu'il fut nommé conseiller de l'université. Le cardinal de Belloy l'avait fait un de ses grands-vicaires. En 1809 on l'adjoignit à une commission de deux cardinaux et de cinq évêques, qui étaient chargés de répondre à différentes questions sur les affaires de l'Eglise. Il parla toujours dans cette commission avec beaucoup de liberté, et refusa de souscrire à l'avis arrêté le 11 janvier 1810 ; ce qu'on ne lui pardonna point. Il eut ordre de quitter son séminaire. On le savait fort attaché au Saint-Siège. Personne ne ressentait plus vivement que lui les troubles de l'Eglise et les malheurs du souverain pontife, et il n'en parlait qu'avec douleur. On l'adjoignit encore à une seconde commission où il montra toujours la même fermeté. Il eut même une occasion éclatante de manifester ses sentiments. Mandé aux Tuileries avec les autres membres de la commission, il parla librement à un homme auquel il n'était pas aisé de faire entendre la vérité, exposa la doctrine véritable de Bossuet, et osa même réclamer en faveur de la souveraineté temporelle des papes. Son courage mesuré, sa gravité modeste, ses raisons déduites avec force et présentées avec sagesse, en imposèrent au perturbateur de l'Eglise, qui ne se montra point offensé de sa liberté. Emery méritait de finir par là sa carrière : il tomba malade peu de mois après, et mourut le 28 avril 1811. Ses obsèques furent honorées par la présence de plusieurs cardinaux et prélats, et par les larmes de ses élèves et de ses amis. Il fut enterré dans sa maison d'Issy. Les séminaristes voulurent y porter eux-mêmes son corps. L'auteur de cet article publia en 1811, sur la vie et les écrits de ce digne ecclésiastique, une notice assez étendue, que la police fit saisir et mettre au pilon. En 1842 (sans lieu) il a été publié une *Biographie du prêtre et professeur Emery*, in-8°. P—c—t.

EMILE Voyez PAUL-EMILE.

EMILI (PAUL), en latin *Paulus Emilius*, auteur italien d'une histoire de France écrite en latin dans le 16^e siècle, était de Vérone. Il était fixé

à Rome, et y jouissait d'une réputation de savoir qui engagea Etienne Poncher, évêque de Paris, à conseiller au roi Louis XII de le faire venir en France. Ce fut par ordre du roi qu'il entreprit d'écrire notre histoire, depuis le commencement de la monarchie jusqu'à son règne. Il obtint pour encouragement un canonicat dans l'église cathédrale de Paris. Il se retira au collège de Navarre, où il fut uniquement occupé de la composition de son ouvrage. Il en fit paraître d'abord les quatre premiers livres : *De rebus gestis Francorum libri IV*, Paris, in-fol. Cette édition est sans date ; mais elle est probablement du commencement de l'an 1516, car Erasme, dans une lettre écrite d'Anvers le 2 février de cette année, dit qu'il apprend que Paul Emili publie enfin son histoire de France ; il ajoute que ce ne peut être qu'un excellent ouvrage, puisqu'un homme aussi savant et aussi laborieux y a consacré plus de vingt ans. Si cette dernière circonstance était vraie, ce ne serait point vers 1499, comme le dit Tiraboschi (1), que cet écrivain aurait été appelé en France, mais vers l'an 1493, ou même plus tôt, par conséquent sous le règne de Charles VIII et non de Louis XII ; mais il paraît constant que ce fut sous ce dernier roi, et il faut croire qu'Erasme s'est trompé. Dans une autre édition Emili ajouta deux livres aux quatre premiers : cette édition est aussi sans date ; mais Pierre Gilles en parle dans une lettre à Erasme datée du 19 juin 1519, et dit que Paul Emili vient de livrer à l'imprimeur la suite de son histoire. Il continua son travail, et écrivit encore quatre livres ; le quatrième n'était pas achevé lorsqu'il mourut le 3 mai 1529. On trouva ce livre imparfait et fort en désordre parmi ses papiers ; il fut terminé par Daniel Zavarisi, vérouais comme lui, et qu'on croit même son parent. L'histoire entière, qui s'étend jusqu'à la cinquième année du règne de Charles VIII, fut publiée à Paris en 1539. Elle y fut réimprimée in-8° et in-folio en 1543 par Vascosan, et ensuite à Bâle en 1601, in-fol. L'auteur fut enterré dans l'église de Notre-Dame, dont il était chanoine, avec une inscription qui ne loue pas moins sa piété que son savoir. Il est possible qu'on ait exagéré dans son temps le mérite de cet auteur, qui débrouilla le premier le chaos de notre ancienne histoire ; mais on ne peut disconvenir que son style n'ait la gravité convenable, et qu'il ne soit communément assez pur, quoique un peu sec, et quelquefois visant trop à la concision. Paul Emili est pourtant diffus dans les récits, et encore plus dans les discours qu'il introduisit à l'exemple des anciens. On lui a reproché de la partialité pour les Italiens ; mais ce reproche ne lui a-t-il pas été fait par la partialité française ? Et si un auteur italien, quoique payé par le roi de France, n'a pu approuver aucune des guerres faites en Italie par les Français, doit-on lui en faire un crime ? Il est d'ailleurs peu probable qu'écri-

(1) *Storia della Letter. ital.*, t. 7, partie 2, p. 335, première édition, in-4°.

vant en quelque sorte pour le roi de France, et sous ses yeux, il ait pu montrer contre les Français une partialité injuste. Quant aux erreurs où il est tombé, on ne doit en accuser que les mauvais mémoires, les fausses chroniques et les renseignements incomplets qui lui furent fournis. Un savant étranger ne pouvait avoir d'autres guides, et ce n'est pas à lui qu'il faut s'en prendre s'ils l'ont souvent égaré. Cette histoire a eu dans Arnould Duferon un mauvais continuateur, et un médiocre traducteur dans Jean Renard, dont la traduction française parut en 1584, Paris, in-fol., et fut réimprimée plusieurs fois; elle fut aussi traduite en italien, Venise, 1549, in-4°, en allemand, Bâle, 1572, in-fol. G—E.

EMILIANI. Voyez JEROME-EMILIANI.

EMILIANO (JEAN), médecin du 16^e siècle était de Ferrare. Il n'est connu que par un ouvrage intitulé : *Naturalis de ruminantibus historia*, Venise, 1584, in-4°. On chercherait vainement dans ce livre des connaissances exactes d'histoire naturelle, d'anatomie et de physiologie. L'auteur s'abandonne aux écarts d'une imagination déréglée, et surcharge de nouvelles hypothèses la théorie galénique, déjà si obscure et si compliquée, C.

EMILIEN (MARCUS-JULIUS-ÆMILIUS-ÆMILIANUS), naquit en Mauritanie. Sa famille était obscure, son mérite seul l'avança dans la carrière des armes, qu'il embrassa de bonne heure. Il parvint aux premiers emplois de l'armée, et se trouvait gouverneur de Mésie sous Gallus. Quelques succès brillants obtenus sur les Goths, qu'il chassa des terres de l'empire, lui donnèrent un grand crédit auprès des soldats, et pendant que Gallus vivait à Rome dans la mollesse, l'armée proclama Emilien empereur, l'an 253. Lorsque Gallus eut connaissance de cette révolte, il fit marcher contre lui Valérien, l'un de ses généraux; mais ni les protestations du sénat contre le choix de l'armée, ni les efforts de Gallus, ne purent arrêter les progrès de son concurrent. Emilien se dirigea sur Rome, battit complètement Gallus et Volusien son fils, qui marchaient à sa rencontre avec une nombreuse armée, mais qui furent abandonnés, et ensuite massacrés par leurs propres soldats auprès de Terni. Emilien vainqueur, vint se faire reconnaître par le même sénat qui peu de jours auparavant l'avait déclaré ennemi de la patrie; mais bientôt il fut lui-même forcé de descendre de ce trône qu'il venait d'usurper. Les troupes que Valérien amenait au secours de Gallus, ne voulurent point reconnaître Emilien pour empereur, et revêtirent leur chef de la pourpre. Emilien qui peut-être n'avait pas justifié toutes les espérances de ses soldats, fut massacré par eux auprès de Spolète, au moment où il se disposait à combattre son rival. Le lieu de sa défaite prit de cet événement le nom de *Pont sanglant*. Tel est au moins le récit de Victor dans son *Epitome*, car l'autre Victor prétend qu'Emilien mourut de maladie. La plupart des historiens sont

à cet égard d'accord avec le premier. Emilien, suivant l'expression d'Eutrope, *obscurissime natus, obscurius imperavit*. Il faut convenir aussi qu'il n'eût guère le temps d'illustrer son règne, qui ne dura que quatre mois. Il nous reste néanmoins plusieurs de ses médailles, tant romaines que des colonies, surtout de celles qui avoisinent les lieux où il fut proclamé empereur. Les grecques sont beaucoup plus rares. On donne à Emilien les prénoms de Caius et de Marcus. Victor le nomme *Æmilius Æmilianus*; Banduri cite deux médailles sur lesquelles il a vu ceux de Julius et de Sallustius; mais nous ne les avons point sous les yeux. Emilien ne peut pas avoir porté tant de surnoms différents; dans le nombre des médailles que l'on cite, il y en a sûrement quelques-unes qui sont apocryphes; nous croyons qu'il en est de même de celles qui ont été publiées par divers antiquaires, avec la désignation de son consulat. Nous avons examiné avec beaucoup de soin une assez grande quantité de médailles d'Emilien, aucunes ne font mention de son consulat, et nous n'y avons trouvé que les noms de *Marcus, Æmilius, Æmilianus*. Le burin des faussaires s'est si souvent exercé sur les médailles d'Emilien, surtout en grand bronze, qu'elles demandent d'être examinées avec sévérité. L'historien qui veut appuyer un fait sur ces monuments, doit avant tout s'assurer de leur authenticité. Les médailles d'or d'Emilien sont fort suspectes, celle qui est au cabinet impérial est de ce nombre, de sorte que la tête de ce prince manque à la suite d'or, qui est cependant la plus riche de l'Europe. T—N.

EMILIEN (ALEXANDER-ÆMILIANUS), gouvernait l'Égypte pour Gallien, sous le règne duquel on sait qu'il s'éleva de toutes parts des tyrans qui usurpèrent son autorité. Les Égyptiens étaient, plus que tout autre peuple, enclins à la révolte. Le prétexte le plus frivole suffisait pour les y disposer. Un jour qu'excitée par un châtiment trop sévère infligé à un particulier, la populace s'était soulevée, elle se rendit au palais d'Emilien pour le massacrer; celui-ci, afin de se tirer d'embarras, se hâta de gagner les soldats qui avaient à se plaindre de Gallien, et se revêtit de la pourpre. Les troupes le reconnurent sur-le-champ, et apaisèrent la révolte. Trébellius Pollio, qui seul nous a conservé ces détails, dit qu'Emilien ne manquait pas d'une certaine vigueur pour gouverner. Il donna des preuves de bravoure, en conduisant son armée contre les barbares qui avaient pénétré en Égypte; il les chassa de la Thébaïde, et les Égyptiens, par reconnaissance, l'appellèrent Alexandre ou Alexandrin. Le nom du héros qui avait autrefois délivré leur pays du joug des Perses, était le plus beau qu'ils pussent donner au vainqueur. Emilien fut arrêté au milieu de sa course victorieuse par Théodote, que Gallien envoya contre lui: il fut pris et étranglé dans sa prison après un règne fort court. Les médailles qu'on lui attribue sont fausses. Celles qui sont citées par Pellerin

et par Beauvais, nous paraissent sortir de la fabrique de Cogornier (voy. CAVINO). T—N.

EMILIUS-MACER. Voyez MACER.

EMIR-GIUN-OGGLI, favori d'Amurath IV, commandait pour le sophi de Perse dans la ville de Levan, lorsque Amurath IV vint l'assiéger l'an de l'hégire 1044 (ou 1635). Le persan, gagné sans doute, livra la place sans l'avoir défendue. Sa trahison lui gagna la bienveillance du sultan ; la conformité de vices lui acquit toute sa faveur. Emir-Giun aimait le vin avec autant d'excès que son nouveau maître. Amurath allait souvent le voir dans son palais, situé sur le Bosphore, et qui subsistait encore dans le siècle dernier, sous le nom d'Emir-Giun-Ogli Yalisi ; ils ne buvaient pas d'autre vin que celui de Ténédos, le plus excellent et le moins fumeux de tous ceux des îles de l'Archipel. Emir-Giun-Ogli partageait avec Becri-Mustapha la faveur du sultan ; il survécut à ce fameux compagnon des débauches d'Amurath ; il survécut même à son maître, dont il avança la mort en l'eugageant à de nouveaux excès à la suite d'une maladie qui en était le fruit. Emir-Giun-Ogli ne trouva chez Ibrahim ni la même faveur ni la même protection. Le sophi de Perse n'avait pas oublié sa trahison ; il fit de son châtement la première condition de la paix que la Porte ottomane proposa à la mort d'Amurath IV, et Emir-Giun-Ogli fut sacrifié sans difficulté. Connu dans l'histoire par sa perfidie et par ses vices, qui associèrent un nom méprisable au nom illustre d'Amurath IV, son ami et son protecteur, Emir-Giun-Ogli fut étranglé en 1641. S—Y.

EMLYN (THOMAS), théologien anglican, naquit en 1663 à Stamford, dans le comté de Lincoln. En 1683 il entra en qualité de chapelain chez la comtesse de Donegal, mariée peu après à sir William Francklin. Ayant quitté sir William, il se mit à voyager en Angleterre et en Irlande, prêchant en différents lieux, jusqu'à ce qu'enfin en 1691 il s'attacha à la congrégation de non-conformistes de Wood-Street à Dublin. Il y épousa une veuve qui lui apporta quelque fortune, et y vécut tranquille et respecté pendant plusieurs années, jusqu'au moment où ses opinions religieuses attirèrent sur lui la persécution. S'étant en effet déclaré contre la Trinité et pour la prééminence du Père sur le Fils et le St-Esprit, il fut d'abord privé de ses fonctions, puis condamné à un an de prison et à une amende de 1,000 livres, qui furent ensuite réduites à 70, au moyen de quoi Emlyn put enfin sortir de prison après plus de deux ans de détention. Il continua à prêcher, mais sans aucun salaire, parmi ses partisans, et à publier divers ouvrages pour établir ou défendre son système. On essaya, mais en vain, d'élever contre lui de nouvelles persécutions. Il mourut le 30 juillet 1743, âgé de près de 80 ans. De ses nombreux ouvrages de controverse le plus soigné est une *Défense du culte de N. S. J.-C. dans les principes des unitaires*, 1706. Le plus curieux est celui qu'il a inti-

mulé : *Considérations sur la question préliminaire aux diverses questions relatives à la validité du baptême*, etc., 1710, et cette question préliminaire est de savoir si le baptême d'un premier chrétien ne suffit pas à toute sa postérité, et s'il est nécessaire d'en renouveler la cérémonie à chaque génération. L'auteur de sa vie prétend que cette doctrine, peu goûtée dans le temps, a fait postérieurement quelques progrès. Emlyn, quoique poursuivi pour ses innovations dans le dogme, a été estimé comme un homme d'une vie exemplaire, ferme autant que modéré dans ses opinions. Il fut intimement lié avec le fameux Samuel Clarke, sur la vie duquel il a écrit des mémoires qui n'ont paru qu'après sa mort, en 1746, dans la collection complète des Œuvres d'Emlyn, 3 vol. in-8°, où l'on trouve sa vie écrite par son fils, Sollom Emlyn. Ce dernier, savant jurisconsulte, mort en 1756, a publié l'*Histoire des plaids de la Couronne par le lord Chief Justice Hale*, 1736, 2 vol. in-fol., avec une préface et des notes. X—S.

EMMA. Voyez EGINARD, et EDOUARD LE CONFESSEUR.

EMMANUEL. Voyez ENNAUEL.

EMMERICH (GEORGE), né à Königsberg, en Prusse, le 5 mai 1672, étudia la médecine à l'université de Leyde, où il obtint le doctorat en 1692. L'année suivante il fut nommé professeur extraordinaire, et en 1710 professeur ordinaire de médecine dans sa ville natale. Elu bientôt après maire (bourgmestre) de Loebenicht, il fut appelé avec le même titre à Königsberg, en 1724, et remplit ces honorables fonctions jusqu'à sa mort, arrivée le 40 mai 1727. Ce médecin n'a point composé d'ouvrages volumineux, mais il a publié un grand nombre de dissertations, dont plusieurs méritent d'être signalées ; elles ont été imprimées à Königsberg, sous le format in-4° : 1° *De ratione et experientia, medica*, 1693 ; 2° *Thesium medicarum pentas, et totidem paradoxa*, 1698 ; il y traite principalement de l'action comprimante que l'air exerce sur toutes les parties de notre corps. 3° *Teologia ejusque infusum, seu de usu potus theæ*, 1698 ; 4° *De morbo marino navigantibus prima imprimis vice familiari*, 1700 ; 5° *De frigore correptis*, 1701 ; 6° *De duumviratu helmontiano, ventriculo nimirum et splene*, 1702 ; 7° *De febre virginum amatoria*, 1708 ; 8° *De conjugio Astreæ cum Apolline, circa medicam forensem ; Pars prima, De inspectione cadaveris*, 1710 ; *Pars secunda, De vulnere lethali in genere*, 1711 ; *Pars tertia, De vulneribus lethalibus in specie*. C.

EMMERICH (FRÉDÉRIC-CHARLES-TIMOTHÉE), savant dont la mort a excité des regrets d'autant plus vifs qu'il n'avait pas eu, dans sa trop courte carrière, le temps de réaliser les espérances que ses talents faisaient concevoir, était né, le 15 février 1786, à Strasbourg, de parents protestants. Après avoir achevé ses premières études au Gymnase, il fréquenta les cours du séminaire et de l'académie, avec un succès qui, de bonne heure,

attira sur lui l'attention publique. Une thèse qu'il soutint en 1807 : *De Evangelii secundum Hebræos et Egyptios, atque Justinii martyris*, accrut encore la haute idée que l'on avait de son érudition précocce. Il vit ensuite une partie de l'Allemagne et de la France, visitant les bibliothèques et les musées, et recherchant la société des savants, qui partout l'accueillirent avec empressement, et dont plusieurs restèrent ses amis. Revenu à Strasbourg, quoique bien jeune encore, il fut mis à la tête du séminaire protestant. En 1809, il se chargea de donner au Gymnase des leçons de latin, de grec et d'hébreu. Trois ans après, il reçut, avec le titre de professeur agrégé, la mission de faire les cours d'histoire ecclésiastique au séminaire. A l'organisation de la faculté protestante, en 1819, il y fut nommé professeur d'histoire. Le consistoire l'avait établi, l'année précédente, prédicateur-vicaire à St. Thomas. Doué d'un tempérament robuste et d'une activité infatigable, il se crut en état de soutenir ce double fardeau. L'affluence qui se portait à ses cours n'était pas moins grande à ses sermons ; mais obligé sans cesse à de nouveaux efforts pour se maintenir à la hauteur à laquelle il était parvenu si rapidement, il y succomba le 1^{er} juin 1820, âgé seulement de 34 ans. De ses immenses travaux historiques, il n'est resté que quelques thèses soutenues sous sa présidence et des notes sur les questions qu'il se proposait d'approfondir. Comme prédicateur, il avait fait imprimer deux Sermons (en allemand) sur les fêtes du jubilé de la réformation en 1817. Les *Sermons* d'Emmerich (*Predigten*) ont été publiés à Strasbourg, 1824, 2 vol. in-8° : le docteur Redslob en avait donné précédemment un *Choix* avec une préface, *ibid.*, 1821, in-8°.

W—s.

EMMERY (JEAN-LOUIS-CLAUDE), *comte de Grozyeulx*, pair de France, naquit le 26 avril 1752, à Metz, d'une famille d'origine juive. Son père était procureur au parlement ; il embrassa la profession d'avocat, et ne tarda pas à se faire une réputation par ses talents et sa probité. Honoré de la confiance du maréchal d'Armentières, gouverneur de Metz, il se trouva dans la nécessité de faire une étude spéciale des lois et règlements militaires ; et les connaissances qu'il acquit dans cette partie lui furent très-utiles dans la suite. Député du tiers état de Metz aux états généraux, en 1789, il s'y montra partisan de toutes les réformes que l'expérience faisait juger nécessaires, mais en même temps, ennemi des excès qui souillèrent la révolution dès son principe. Le 12 janvier 1790, il provoqua une loi qui réglât l'exercice de la liberté de la presse, dont il déplorait déjà les abus. Lorsque Louis XVI eut prêté le serment civique, il fit décréter qu'à l'avenir aucun député ne serait admis qu'après avoir prêté le même serment. Lafayette, qui le jugea propre à gagner Bouillé à la cause constitutionnelle, le mit en relation avec ce général ; et dès lors il s'établit entre le député de Metz et le commandant de cette ville une cor-

respondance assez suivie, mais qui n'eut pas le résultat qu'on en avait espéré. Dans le mois de juillet, Emmery fit, au nom du comité militaire, un rapport sur l'orgasination de l'armée, dans lequel il développa des connaissances qui surprirent d'autant plus qu'on devait le croire étranger à cette partie. Le 28 du même mois, il accusa le cardinal de Rohan et les princes possessionnés en Alsace d'y favoriser les troubles. Le 16 août, il fit un premier rapport sur l'insurrection de la garnison de Nancy (*voy.* BOUILLÉ et MALSEIGNE), et fit décréter que des poursuites seraient dirigées contre les provocateurs d'un mouvement qui pouvait avoir les conséquences les plus graves. Le 31, il proposa d'approuver les mesures prises par Bouillé pour comprimer l'insurrection, fit l'éloge de ce général, et se rendit garant de son attachement au nouvel ordre de choses. Il fut élu président le 26 septembre ; plus tard il continua de prendre part à toutes les discussions relatives à la réorganisation de l'armée ; et, le 7 décembre, il fit décréter qu'il ne serait pas donné suite aux procédures concernant les événements de Nancy. Élu pour la seconde fois président le 3 janvier 1791, en quittant le fauteuil, il obtint un congé de quelques jours pour aller régler à Metz ses affaires personnelles. C'est alors qu'il eut avec Bouillé la conversation si remarquable que ce général a consignée dans ses *Mémoires* (p. 206, édition de MM. Barrière et Berville), où d'ailleurs il rend une complète justice aux talents et à l'honnêteté d'Emmery : « Mais, monsieur, lui dit Emmery, qu'êtes-vous dans tout « ceci ? car personne ne connaît vos opinions. » — « Je ne suis, répondit Bouillé, ni aristocrate, ni « démocrate : je suis un royaliste obéissant à votre « constitution que je trouve détestable, parce que « le roi l'a reconnue ; mais si le roi s'en détachait, « je l'abandonnerais avec lui. » — « Vous avez « raison, reprit Emmery ; si j'étais né gentil- « homme, je penserais et j'agisrais comme vous ; « mais un avocat comme moi a dû désirer une « révolution, et s'attacher à une constitution qui « le fasse sortir ainsi que les siens de l'état d'avi- « lisement où on les tenait. » Emmery fut du nombre des députés vraiment constitutionnels qui tentèrent de raffermir le trône, en faisant restituer au roi une partie des prérogatives dont il avait été dépossédé avec une si grande imprévoyance. Lors de l'arrestation de ce malheureux prince à Varennes, il fit décréter l'envoi de trois commissaires chargés de le ramener dans la capitale, et de le garantir dans le voyage des insultes d'une populace furieuse. Il fut aussi le rapporteur de la commission qui provoqua le décret d'arrestation contre Bouillé ; mais on peut croire que, s'il l'avait pu, il se serait dispensé de cette tâche pénible. Il parut encore plusieurs fois à la tribune pour lire des rapports sur l'armée, sur l'ordre judiciaire et sur les colonies. A la fin de la session il fut élu membre du tribunal de cassation ; et, le 10 mai 1792, il vint à l'assemblée législative rendre compte des

travaux de cette compagnie depuis son organisation. Jeté dans les cachots de la terreir en 1793, il n'en sorti qu'après le 9 thermidor. En 1797, il fut député, par le département de la Seine, au conseil des cinq-cents. Le 30 juin, il attaqua, dans un discours très-remarquable, la loi draconienne qui dépouillait les parents d'émigrés d'une partie de leur fortune ; et, le 14 août suivant, il eut la gloire de faire abroger cette loi monstrueuse, contre laquelle il avait soulevé tout ce qui restait d'hommes généreux. Élu secrétaire le 19 juillet précédent, il entra depuis dans la commission des inspecteurs dont il faisait partie au 18 fructidor. Cependant il ne fut pas compris dans la mesure qui condamnait la plupart de ses collègues à la déportation : le parti vainqueur dans cette journée se contenta de déclarer son élection nulle, comme ayant été faite sous l'influence des royalistes. Après le 18 brumaire, Bonaparte ayant témoigné le désir d'avoir des renseignements sur les hommes qu'il pourrait employer dans son gouvernement, Regnaud de St-Jean-d'Angély lui remit sur Emmery la note suivante : « Réunissant à des connaissances étendues en législation et en administration le patriotisme le plus vrai ; une grande inflexibilité de principes, beaucoup de courage, une âme élevée et les talents de l'orateur. » (Voy. *Mémoires de Bourrienne*, t. 3, p. 150.). Nommé membre du conseil d'Etat, à son organisation, il fut d'abord chargé d'examiner les papiers saisis chez M. Hyde de Neuville, et dont une partie a été publiée sous le titre de *Conspiration anglaise*. On a quelque raison de penser qu'Emmery, naturellement tolérant, et repoussant toute idée de persécution, atténué, autant qu'il lui fut possible, les charges qui pouvaient exister, contre plusieurs individus, dans ces papiers qu'une excessive imprudence avait mis dans les mains de la police consulaire. Emmery prit ensuite beaucoup de part aux discussions sur le Code civil. Le 20 août 1802, il fut, sur la présentation de son département, nommé membre du sénat conservateur. En 1814, il adhéra, comme tous ses collègues, à la déchéance de Napoléon, et, le 4 juin, fut nommé pair de France. Resté sans fonctions pendant l'inter règne des cent-jours, après le second retour du roi il reprit sa place dans la chambre haute, où il vota constamment avec l'opposition constitutionnelle. Déjà malade lors de la discussion de la proposition de Barthélemy (voy. ce nom) qui tendait à modifier le système électoral, il se fit porter au Luxembourg pour en voter le rejet. Peu de temps après, il se retira dans sa terre de Grozeux près de Metz ; et il y mourut, le 15 juillet 1823. Membre de l'Académie de Metz, il a laissé des *Recherches sur les antiquités du pays Messin*, qu'il avait commencées dans sa jeunesse, et qu'il a continuées à différentes époques de sa vie. Il en a publié un court *Fragment* en 1788, in-8° sous le voile de l'anonyme. Il est éditeur du *Recueil des édits, déclarations, etc., enregistrés au parlement*

de Metz, Metz, 1774—88, 5 vol. in-4°. Le sixième volume de cette collection importante parut en 1790 ; mais l'imprimeur en vendit tous les exemplaires au commandant de l'école d'artillerie pour faire des gargousses, et si l'on en croit Barbier (*Dictionnaire des anonymes*, n° 15381), il n'en serait pas échappé un seul à la destruction. M. Michel Berr, compatriote d'Emmery a publié sur ce magistrat une *Notice* dans la *Revue encyclopédique*, t. 19, p. 773, dont il existe un tirage à part. M. Mahnl l'a reproduite, avec quelques additions, dans l'*Annuaire nécrologique*, 1823. On a des portraits d'Emmery dans divers formats. W—s.

EMMERY DE SEPT FONTAINES (HENRI-CHARLES), né à Calais le 19 avril 1789, entra fort jeune à l'Ecole polytechnique. Les succès qu'il y obtint attirèrent sur lui l'attention de M. Bruyères, inspecteur des ponts et chaussées, qui, sous sa direction, lui confia l'exécution du canal St-Maur. Cette entreprise importante dont Emmery prépara les projets, et qu'il ne quitta qu'après son parfait achèvement, lui valut le titre d'ingénieur en chef. Dans ces nouvelles fonctions, il fut choisi par une compagnie pour ouvrir la route qui traverse la plaine d'Ivry et aboutit à Maisons-Alfort. Le pont qu'il eut à bâtir sur la Seine lui fournit l'occasion de faire valoir ses talents d'ingénieur et de constructeur. Il a publié à ce sujet : *Pont d'Ivry, en bois, sur piles en pierre, traversant la Seine près du confluent de la Marne*, Paris, 1832, in-4°, avec atlas composé de 18 planches in fol., travail qui se fait remarquer par ses détails pratiques. Dès ce moment une position brillante était assurée à Emmery. Il fut chargé du service municipal de la ville de Paris, et dans l'espace de huit années, il dirigea la construction de 80,000 mètres d'égouts, de 100,000 mètres de conduits et de vastes réservoirs pour la distribution des eaux. Il surveilla enfin les travaux du puits de Grenelle. Emmery quitta la direction du service de la ville de Paris, à la suite de sa nomination au grade d'inspecteur divisionnaire des ponts et chaussées. Le conseil municipal, voulant reconnaître dignement les services qu'il avait rendus à la ville de Paris, lui offrit un vase d'argent avec cette inscription : *La ville de Paris à Henri-Charles Emmery*. Outre l'ouvrage mentionné plus haut, *Pont d'Ivry en bois*, etc. Emmery a publié : 1° *Concession des eaux de la ville de Paris*, Paris, 1833, in-8° ; 2° *Egouts et bornes-fontaines*, Paris, 1834, in-8° ; 3° *Statistique des égouts de la ville de Paris en 1836*, Paris, 1837, in-8°, avec un tableau, extrait des *Annales des ponts et chaussées* ; 4° *Puits artésien d'absorption, forage ordonné par la ville de Paris, et exécuté par le sieur Mulot, sur les boulevards extérieurs, près la barrière du Combat*, expériences sur la puissance d'absorption de ce forage, Paris, 1836, in-8°, également extrait des *Annales des ponts et chaussées*. 5° *Canaux et chemins de fer des Etats-Unis d'Amérique*, analyse et extrait des *Lettres sur l'Amérique du nord*, par M. Michel Chevalier, et

des deux ouvrages de M. Poussin ; *Travaux d'améliorations intérieures et chemins de fer américains* ; Paris, 1837, in-8°, avec planches ; 6° *Amélioration du sort des ouvriers dans les travaux publics*, Paris, 1838, in-8° ; 7° *Porte-marinière à aiguilles verticales, formant la fermeture du pertuis établi dans la Marne, au-dessous de la prise d'eau du canal de St-Maur*, Paris, 1838, brochure in-8° ; 8° *Travaux publics de l'Amérique du Nord*, traduction des observations de David Stevenson, ingénieur anglais, sur les ports, la navigation des lacs et rivières sur les bateaux à vapeur, etc. Paris, 1839, in-8°, avec planches ; 9° *Statistique des eaux de la ville de Paris en 1839*, Paris, 1840, in-8°. 10° Il a traduit avec M. Mary de l'anglais de John Russell : *Bateaux rapides, recherches expérimentales sur les lois de certains phénomènes hydrodynamiques qui accompagnent le mouvement des corps flottants*, Paris, in-8°, avec planches. 11° Il a fourni un grand nombre de mémoires aux *Annales des ponts et chaussées* (voy. pour l'indication détaillée de ces mémoires, les tables des *Annales des ponts et chaussées* de 1840), dont il peut être regardé comme un des fondateurs ; il avait été nommé secrétaire de la commission chargée d'organiser cet utile recueil. Emmery de Sept Fontaines a laissé la réputation de l'un des ingénieurs les plus habiles et plus probes qui aient été attachés au service municipal de Paris. Cette ville a récompensé ses services en faisant frapper une médaille en son honneur. Il est mort à Paris, à l'âge de 53 ans seulement, au mois de mai 1842. E. D.—s.

EMMET (THOMAS-ADDIS), le parent, mais non, comme on l'a dit, le frère du suivant, naquit, en 1763, à Dublin. Après avoir étudié la médecine il prit en 1784 ses degrés à l'université d'Edimbourg, et voyagea ensuite en Italie et en Allemagne pour visiter les plus célèbres écoles du continent ; à la mort de son frère aîné, qui s'était fait une réputation comme avocat, il résolut de suivre la carrière du barreau, et vint étudier le droit à Londres. De retour en Irlande, il fut admis en 1791 au barreau de Dublin et ne tarda pas à s'y placer au premier rang ; à l'époque où commençaient à s'y organiser les associations contre l'Angleterre ; il s'y fit agréger. Toutefois, s'il partagea les vœux et les espérances de ses compatriotes, il ne prit aucune part ostensible aux mouvements insurrectionnels qui forcèrent le gouvernement anglais à des mesures de rigueur. Emmet, à qui ses talents oratoires pouvaient donner une grande influence, fut arrêté dans le courant de 1801, et traduit devant le conseil privé ; mais comme il ne put être convaincu d'avoir favorisé les insurrections qui venaient d'éclater simultanément sur divers points de l'Irlande, on se contenta de l'enfermer, par mesure de police, avec une vingtaine de patriotes, au fort St-Georges, en Ecosse. Sa détention dura depuis deux ans et demi lorsque le gouvernement anglais le fit transporter à Hambourg, où lui fut signifiée la défense de réparaître dans le Royaume-Uni, sous

peine de mort. Emmet, dont la femme obtint la permission de le joindre dans son exil, ne tarda pas à s'embarquer pour l'Amérique. A son arrivée à New-York, en 1804, il y fut accueilli de la manière la plus honorable. Il reprit aussitôt l'exercice de la profession d'avocat, et se distingua tellement au barreau de New-York qu'en 1812 il fut revêtu de l'emploi d'avocat-général de l'État. Emmet mourut dans cette ville le 14 novembre 1827. Outre quelques *Thèses médicales*, on lui doit un *Essai sur l'histoire de l'Irlande* (en anglais). Cet opuscule fait partie du *Recueil de pièces historiques*, publié à New-York, en 1807, par Mac-Neven, son compatriote et son compagnon d'exil. N. Samuel Mitchill prononça, le 1^{er} mars 1828, à l'Hôtel-de-Ville en présence d'un nombreux auditoire, un *Discours sur la vie et le caractère de Thomas-Addis Emmet*, qui a été imprimé, Edimbourg, New-York 1828, in-8°. M. Barbier neveu, l'un de nos collaborateurs, en a donné un extrait dans la *Revue encyclopédique*, tome 40, p. 649. W—s.

EMMET (ROBERT), l'une des plus intéressantes victimes des troubles de l'Irlande, était né, vers 1780, à Cork, de la même famille que le précédent. Fils d'un médecin, qui s'était acquis une assez grande réputation dans l'exercice de son état, il préféra cependant la carrière du barreau, et vint à Dublin étudier le droit. Depuis plusieurs années, il existait, dans cette ville, sous le nom des Irlandais-unis, une association nombreuse dont les membres, excités par le succès des colonies d'Amérique, n'attendaient qu'une circonstance favorable pour tenter de soustraire l'Irlande à la domination anglaise. Le jeune Emmet, initié dans les secrets de cette association, en devint bientôt l'un des chefs. Il fut l'un des provocateurs de l'insurrection qui éclata le 23 juillet 1803, à Dublin, dans laquelle périrent lord Kilwarden et plusieurs autres personnes de marque. Arrêté peu de jours après, il fut amené, le 14 septembre, devant la commission royale instituée pour juger les auteurs de cette tentative. Emmet nia d'abord toutes les charges qui s'élevaient contre lui ; mais, lorsque le président lui eut annoncé que la commission lui accordait un délai de cinq jours pour préparer sa défense, il répondit qu'il serait prêt. Ramené le 49 devant ses juges, il leur adressa, non sa défense, mais l'apologie de l'insurrection, qu'il termina par des vœux pour la prospérité de l'Irlande. Ce discours produisit une vive sensation, mais n'empêcha pas sa condamnation. Robert subit le lendemain son supplice avec un courage remarquable. Il était à peine âgé de 23 ans. M. Madden a publié sur Robert Emmet, *Life antimes of Emmet*, Dublin, 1847, in-8°. W—s.

EMMIUS (UBBO), né à Gretha ou Grietzyl, village de la Frise orientale, en 1547, d'une famille dont le nom patronymique était celui de *Diken*, fut, dès son enfance, consacré aux lettres, par son père, ministre du St-Evangile et pasteur à Gretha,

qui lui-même était disciple de Luther, de Mélancthon, et ami de l'illustre Polonais Jean à Lasco. Après de longues études théologiques, philosophiques et littéraires, commencées à Embden, continuées à Brême, à Norden, à Rostoch, et terminées à Genève, où il s'attacha surtout à Théodore de Bèze, il eut à opter, à l'âge de vingt-neuf ans, entre le ministère sacré et la carrière de l'instruction publique : il se décida pour cette dernière, et accepta le rectorat de l'école latine de Norden en Ost-Frise. Des tracasseries théologiques le firent renoncer à ce poste en 1587. La petite ville de Leer le posséda ensuite ; mais, en 1594, s'ouvrit pour lui un théâtre plus digne de son mérite. Les magistrats de Groningue, occupés de réorganiser leur collège, jetèrent les yeux sur Emmius ; et, en 1614, ce collège ayant été érigé en université, ils l'en nommèrent recteur et lui conférèrent, concurremment avec les curateurs académiques, le pouvoir d'en désigner les professeurs, dans les différentes facultés. Emmius s'acquitta honorablement de cette commission ; il rédigea aussi le règlement organique, et l'université de Groningue a toujours figuré depuis avec distinction parmi les corps enseignants des Provinces-Unies des Pays-Bas. La chaire d'histoire et de langue grecque fut celle qu'orna spécialement Emmius. Le nombre et le mérite de ses disciples, la bonne intelligence où il vivait avec ses collègues, l'étendue de ses correspondances littéraires, l'estime particulière que faisait de lui le prince Guillaume-Louis de Nassau, gouverneur de la province, tout concourait à jeter un éclat peu commun sur ce savant, également recommandable par ses qualités morales, civiles et littéraires. Il joignait à beaucoup de science une grande modestie, et relevait le tout par une douce et profonde piété. Les quatre dernières années de sa vie, où il se vit empêché par ses infirmités de continuer ses fonctions professorales, furent consacrées avec d'autant plus de zèle au travail du cabinet. Il mourut le 9 décembre 1626, ayant refusé plusieurs fois les propositions les plus engageantes qui lui avaient été faites pour se transporter ailleurs. Ses obsèques furent un deuil public, et le prince Louis-Guillaume de Nassau les honora de sa présence. Les plus illustres étrangers, tels que Scaliger, de Thou, Chytræus, et autres correspondants d'Emmius, ont exprimé pour lui la même admiration et la même estime que ses compatriotes Dousa, Heinsius, Scriverius, etc. Les principaux écrits qu'il a laissés, sont : 1° *Opus chronologicum*, Groningue, 1619, in-fol. ; à la suite duquel ont paru *Canon chronicus compendiosus* ; *Canon chronicus plenior* ; *Chronologia veterum Romanorum*, et *Appendix genealogica*. 2° *Vetus græcia illustrata*, Leyde, 1626, in-8° ; Gronovius l'a réimprimé dans ses *Antiquités grecques*, t. 4. 3° *Rerum Friscarum historia*, partagée en six décades, qui ont d'abord paru séparément, de 1696 à 1616, et ensuite réunies, à Leyde, 1616, in-fol. Emmius s'attacha à purger

l'histoire de la Frise de beaucoup de fables accréditées par Furmerius, Suffridus Petri et autres. Il avait déjà publié auparavant, et dans les mêmes intentions : *De origine atque antiquitate Frisorum*, Groningue, 1603, in-12, et *De agro Frisæ inter Amasum* (l'Ems), et *Lavicam* (le Lauwer) *de que urbe Groningâ in agro eodem*, ibid., 1605, in-8°, fig., suivi des annales de cette ville, depuis l'an 1260. 4° *Historia nostri temporis* ; il n'y est question que de disputes locales entre les villes de Groningue et d'Emmiden. Cet ouvrage n'a paru qu'en 1732, à Groningue, in-4°. George Albert, prince d'Ost-Frise, dont il blessait les prétentions, le fit brûler par la main du bourreau, à Aurich, en 1733. Emmius avait débuté par deux ouvrages de théologie polémique, l'un dirigé contre Daniel Hoffmann, professeur à Helmstädt, Herborn, 1601, in-12 ; l'autre contre l'illuminé David-George (*voy. DAVID-GEORGE*). La traduction hollandaise du dernier a paru à La Haye, en 1603. Enfin, nous avons d'Emmius une *Oraison funèbre* et une *Biographie* de Guillaume-Louis, comte de Nassau, 1621, in-4°, et un morceau sur l'inauguration de l'académie de Groningue, en tête du livre intitulé : *Effigies et vitæ professorum Groningensium*, où nous avons principalement puisé nos matériaux pour cet article. Voyez aussi *Elogium Ubb. Emmii, id est, de ejus vitâ et scriptis narratio brevis ab amico contexta*, ibid., 1628, in-4° de 80 pages. M—ON.

EMO, premier abbé de Werum, ordre de Prémontré, dans la Frise, près Groningue, avait fait de la transcription des manuscrits, soit sacrés, soit profanes, la principale occupation de ses religieux, et lui-même leur donnait l'exemple de ce travail, auquel il employait tout le temps qui s'écoulait depuis les matines, récitées à minuit, jusqu'au jour ; par ce moyen il enrichit considérablement la bibliothèque de son abbaye. Il mourut saintement en 1237. L'abbé Emo est auteur de plusieurs ouvrages, parmi lesquels on se bornera à citer une *Chronique*, depuis 1203 jusqu'en 1237, laquelle a été continuée jusqu'en 1272, par Menko, 3° abbé de Werum, et ensuite par un anonyme jusqu'en 1292. Cette chronique, restée inédite, fut imprimée en 1700, et insérée par Antoine Mathieu dans le 3° tome de ses *Analectes*, et réimprimée par l'abbé Hugo, avec des notes dans le premier volume de ses *Antiquités sacrées*. — Il ne faut point confondre l'abbé Emo avec un autre Emo, son cousin-germain, qui fonda de ses biens l'abbaye de Werum, y prit aussi l'habit de l'ordre de Prémontré, et mourut à Rome en 1215. L—V.

EMO (ANGELO), le dernier amiral et le plus grand homme d'état que Venise ait eu dans les années qui précédèrent la fin de son existence comme république, naquit le 3 janvier 1731, d'une illustre famille, dans laquelle il aurait pu trouver, s'il en eût eu besoin, des exemples de patriotisme et de dévouement. Jean Emo, son père, après avoir rempli des ambassades avec distinction dans diver-

ses cours, était, depuis 1718, revêtu de la dignité de procureur de St-Marc, l'une des plus éminentes de l'aristocratie vénitienne. Angelo, son oncle, avait, en 1713, préservé la Dalmatie de l'invasion des Turcs, et détruit, à la vue de leur flotte, Narenta, qui servait d'entrepôt et d'asile aux corsaires. Emo termina ses études sous la direction du pieux et savant Stellini, dont les leçons et les exemples développèrent dans son jeune disciple le germe de ces vertus si communes dans les républiques anciennes, mais si rares dans les modernes, le patriotisme et le désintéressement. Entré dans la marine militaire à vingt ans, il fit sa première course sur mer en 1731, et fut, en 1753, nommé capitaine d'un vaisseau de haut bord, qu'il conduisit, pour l'éprouver, jusqu'à la pointe de l'Adriatique, et le ramena chargé de bois de construction. Les nobles vénitiens, appelés par leur naissance à l'administration de l'état, devaient passer successivement dans toutes les parties dont plus tard ils pouvaient avoir la direction. Emo fut donc, en 1760, nommé provvediteur de la santé, c'est-à-dire chargé de la surveillance des lazarets et de l'exécution des règlements sanitaires ; mais, dès l'année suivante, il reçut l'ordre de prendre le commandement d'un vaisseau et de deux frégates, pour donner la chasse aux Barbaresques, dont les bâtiments infestaient la Méditerranée, et menaçaient d'anéantir le commerce de Venise. L'activité qu'Angelo déploya dans cette première expédition, son sang-froid dans le danger et la confiance qu'il sut inspirer à tous ceux qui servaient sous ses ordres, firent pressentir aux Vénitiens tout ce qu'ils auraient pu tenter si leur marine avait été maintenue sur un pied plus respectable. Ils se rappelèrent alors, avec un sentiment d'orgueil mêlé de dépit, qu'ils avaient eu jadis des flottes nombreuses, et que Venise avait été longtemps l'entrepôt du commerce du monde ; et le sénat, cédant à l'opinion publique, se détermina sans peine à prendre les mesures nécessaires pour recréer une marine que la plus coupable incurie avait laissée s'anéantir. De 1762 à 1767, Angelo fut employé soit à de nouvelles excursions contre les pirates, soit à Venise, dans différentes provveditures ; mais on ne doit pas oublier que c'est dans ce temps-là qu'il rendit à sa patrie l'important service de faire lever le plan des lagunes dont Venise est entourée. Cet utile travail fut exécuté dans l'espace de six mois, avec une exactitude et une perfection qui ne laissent rien à désirer. Vice-amiral, depuis 1763, il recommença deux ans après à poursuivre les pirates ; mais cette fois il les suivit jusque dans leur repaire, et força le dey d'Alger à signer un traité dont les conditions étaient également honorables et avantageuses à Venise. En conséquence, il fut fait chevalier de l'Etoile-d'Or, distinction fort ambitionnée alors ; et, bientôt, il reçut le titre de capitaine-général et d'amiral en chef de toutes les forces maritimes de la république. Lorsqu'en 1769, une flotte russe, commandée par Alexis Or-

loff (*voy.* ce nom), pénétra dans l'Archipel, avec l'intention de soulever les Grecs et de chasser les Turcs de l'Europe, Angelo établit une croisière destinée à protéger, en cas de besoin, les sujets vénitiens ; et, par une bienveillance dont Louis XV le fit particulièrement remercier, étendit sa sollicitude aux Français que leurs affaires commerciales avaient appelés dans le Levant. Il dut, au mois de juin 1772, quitter momentanément les fonctions d'amiral, pour entrer au sénat, dans le conseil de censure ; et la même année, ayant obtenu l'autorisation de faire un voyage en Allemagne, il y reçut un accueil distingué de tous les princes qu'il alla visiter, et notamment du grand Frédéric. Du conseil de censure, il passa en 1774 dans celui des finances ; et, comme toutes les parties de l'administration avaient été pour lui l'objet d'une attention sérieuse, il fit aussitôt adopter diverses mesures propres à faciliter le recouvrement des impôts, sans augmenter la charge des contribuables. Membre du conseil de commerce, en 1776, son passage y fut marqué par l'établissement d'écoles de construction, de navigation et de pilotage, destinées aux élèves du commerce ; il s'occupa dans le même temps de ranimer les manufactures, et parvint à convaincre les négociants de l'avantage qu'ils trouveraient à n'employer pour le fret de leurs marchandises que des vaisseaux d'un plus fort tonnage. Créé conseiller en 1780, il entra bientôt au terrible conseil des Dix ; et le premier, peut-être, il y fit entendre la voix de l'humanité, demandant que le sort des condamnés pour crimes d'État fût adouci, et que le trésor fût chargé de fournir aux besoins de leurs familles. Il fut, en 1782, nommé inquisiteur, c'est-à-dire directeur-général de l'arsenal, et, sous sa trop courte administration, cet établissement, le plus important de la république, changea de face. Aux anciennes méthodes dont le temps et l'expérience avaient fait reconnaître les imperfections, il en substitua de nouvelles en rapport avec les progrès de la science. Les vaisseaux ne furent plus construits que d'après les modèles qu'il fit venir d'Angleterre ; et des ouvriers formés par ses soins furent bientôt en état de rivaliser avec les meilleurs constructeurs étrangers. Chargé par le sénat, en 1783, de se concerter avec le comte de Coblenz, commissaire de l'Autriche, pour mettre un terme aux difficultés qu'éprouvait la navigation sur les côtes de la Dalmatie et de l'Istrie, il s'acquitta de cette commission délicate avec un plein succès. Il s'occupait d'un projet qui devait, en assainissant les parties basses et humides du Véronais, rendre à l'agriculture des terrains immenses, lorsqu'il reçut l'ordre d'armer une flotille pour aller châtier les Tunisiens de leurs continuelles agressions. Il quitta Venise, qu'il ne devait plus revoir, le 27 juin 1784, et se trouva quelques jours après en vue du littoral d'Afrique. Il ruina Sousa, Biserte, bombarda la Goulette, que les Turcs abandonnèrent, et sut pendant trois ans, avec quatre bâtiments, forcer les Tunisiens à res-

ter dans leurs ports. Mais cette guerre, qui pouvait se prolonger encore plusieurs années, avait déjà coûté des sommes considérables, et les anciens conquérants de Constantinople achetèrent la paix en souscrivant avec le dey de Tunis un traité par lequel ils se reconnaissaient ses tributaires. Angelo conduisit alors sa flottille dans l'Archipel, et choisit, pour y rester en croisière, le lieu qui lui parut le plus favorable à son projet d'assurer la navigation de l'Adriatique. Mais, poussés par la tempête sur un des écueils dont la mer de Grèce est semée, deux de ses vaisseaux s'y brisèrent. Le sénat de Venise, oubliant alors les services rendus par ce grand citoyen, fit saisir et vendre ses biens, dont le produit fut versé dans le trésor public, pour dédommager l'état de la perte de ses deux bâtiments. Atteint quelque temps après, en vue de Malte, de douleurs dont la cause est encore inconnue, Angelo, cédant aux sollicitations de son équipage, consentit à se laisser descendre à terre, où il devait espérer d'être plus promptement secouru. Le consul vénitien le reçut dans sa maison, et lui prodigua ses soins. Angelo faisait ses dispositions pour retourner à son bord, qu'il avait quitté malgré lui, lorsque, saisi de nouvelles douleurs, il expira, le 1^{er} mars 1792. Le sénat de Venise, rendant une justice tardive aux vertus d'Angelo, ordonna qu'un monument lui serait élevé dans l'arsenal. L'exécution en fut confiée à Canova (voy. ce nom), qui se défendit de recevoir le prix de cet ouvrage. M. Spiridione Castelli a consacré une longue et intéressante notice à l'amiral Emo dans la *Biografia italiana*. C'est à l'amiral vénitien que Cesarotti (voy. ce nom), a dédié sa traduction italienne d'Homère. W—s.

EMONNOT (JEAN-BAPTISTE), médecin, naquit le 28 juin 1761 à Saint-Loup de la Salle, bailliage de Châlons-sur-Saône. Après avoir achevé ses études médicales et reçu le doctorat à la faculté de Caen, il vint à Paris, où il eut le bonheur d'être accueilli par Vicq-d'Azyr, qui l'aïda de ses conseils, guida ses premiers pas dans la carrière, et ne cessa de lui donner des marques de son affection. La mort prématurée de ce grand anatomiste ne laissa pas Emonnot sans appui. Modeste et laborieux, il avait su, par sa douceur et par son désintéressement, mériter l'estime de tous ses confrères; et sa réputation d'habile praticien s'étendit de plus en plus. Ayant fait, des devoirs du médecin envers ses malades, l'objet particulier de ses réflexions, il s'étonnait que l'on n'insistât pas davantage sur ce point dans les écoles; et cette partie de la science médicale lui semblait d'une telle importance qu'il eût désiré qu'elle fût enseignée dans un cours spécial, et que « nul ne pût être admis à l'exercice de l'art de guérir, sans avoir préalablement justifié qu'il avait fréquenté ce cours pendant au moins une année (1). » Membre de la société libre de médecine de Paris, depuis 1800, il en fut élu président, et continua plusieurs années

dans cette charge honorable, par le suffrage unanime de ses confrères. A la création de l'académie royale de médecine, il en fut nommé membre honoraire. Emonnot mourut le 17 février 1823, vivement regretté de tous ceux qui l'avaient connu. Trop occupé par sa clientèle pour avoir en le temps d'ajouter à sa réputation par ses ouvrages, il n'a laissé que des Rapports à la société de médecine, et deux Mémoires sur la vaccine, qu'il contribua beaucoup à propager, imprimés dans le *Journal de Sédillot*. Enfin on lui doit la traduction du traité de Quarin (voy. ce nom), *Des fièvres et des inflammations*, Paris, 1800, 2 vol. in-8°. Le traducteur y a joint une préface qui mérite d'être lue, et des notes fort intéressantes, dans lesquelles il rend compte de ses propres observations, dans des cas analogues à ceux qui sont rapportés par Quarin, ainsi que des motifs qui ne lui permettent pas d'être toujours de l'avis de son auteur. Emonnot annonça que cette traduction serait suivie de celle du *Traité des maladies chroniques* de Quarin; mais celle-là est encore inédite. M. Double et M. Nacquart ont prononcé l'*Eloge* d'Emonnot à ses obsèques. W—s.

EMPECINADO (1) (Don JUAN MARTIN, surnommé EL), général espagnol, était fils d'un paysan du village de Castrillo, dans la Nouvelle-Castille, et fit d'abord comme simple soldat la campagne de 1793. Lorsque la paix eut été conclue entre la France et l'Espagne, il retourna à ses travaux agricoles, et ne reprit les armes qu'en 1808, à l'invasion de la Péninsule par Napoléon. Pendant cette guerre, il devint chef d'un corps nombreux de partisans connus sous le nom de Guérillas, qu'il organisa d'après le plan tracé par Dumouriez dans un ouvrage publié à Londres, sur la formation des corps francs en Espagne, et que le comte de la Romana fit connaître à l'Empecinado. Retranché dans les deux Castilles, il sut s'y maintenir contre les attaques répétées des Français, qu'il désolait par des incursions fréquentes, et dont il détruisait souvent des détachements considérables. Pour le récompenser de ses exploits, la régence de Cadix lui conféra le grade de colonel, puis celui de maréchal-de-camp. En janvier 1811, il occupa successivement les villes de Sigüenza et Cuenca à la tête d'un corps de 5 à 6,000 hommes, harcelant continuellement les postes, percevant les contributions, et forçant, par des moyens quelquefois très-rigoureux, les autorités à évacuer toutes les communes où les Français étaient sur le point d'entrer; ce qui, en désorganisant toute espèce de service, mettait ceux-ci dans le plus grand embarras. Souvent attaqué par des forces supérieures, il dispersait sa troupe après lui avoir indiqué un lieu de réunion; et, dès le lendemain, il allait tomber à l'improviste sur un point éloigné de quinze ou vingt lieues de celui où il se trouvait la veille.

(1) Ce mot espagnol signifie *enduit de poix*. C'est un sobriquet commun aux habitants de Castrillo, qui sont, pour la plupart, *cordonniers*.

(1) Voyez la préface de la traduction de Quarin, p. 16.

Une de ses divisions, sous les ordres de Zayas, eut un engagement très-vif avec les troupes du général français Lahoussaye, qui néanmoins restèrent maîtresses du champ de bataille. Don Juan prit sa revanche quelque temps après, en enlevant un convoi considérable, et en détruisant la cavalerie qui l'escortait. Lorsque la ville de Madrid fut évacuée par les Français, l'Empecinado y entra le premier avec son corps. Ferdinand VII, à son retour en Espagne en 1814, le confirma dans son grade, et lui permit de transmettre à ses descendants le surnom d'*Empecinado* sous lequel il s'était illustré. Mais cette faveur ne fut pas de longue durée. En 1815, ayant adressé au roi un mémoire pour le rétablissement de la constitution de 1812, décrétée par les Cortès, il fut arrêté, puis exilé. Il se trouvait en surveillance à Valladolid au moment de la révolution de 1820, et devint alors gouverneur en second de la ville; bientôt il fut nommé gouverneur de Zamora. Ayant ensuite obtenu un commandement militaire, il se réunit à l'armée constitutionnelle du comte de l'Abisal, et combattit vivement Mérino. Mais après l'entrée des troupes françaises en Espagne (1823), et le renversement des Cortès, l'Empecinado fut arrêté, détenu deux ans, mis en jugement et condamné à être pendu. Ses parents et ses amis implorèrent vainement en sa faveur la clémence de Ferdinand. Le jugement fut exécuté à Rueda le 49 août 1825. *Les exploits militaires de don Juan Martin l'Empecinado* (publiés sans doute originairement dans sa patrie) ont été traduits en anglais par un officier général, Londres, 1823, in-8°. M—D J.

EMPEDOCLES, célèbre philosophe grec, était d'une des principales familles d'Agrigente en Sicile. Buton, son père, était fils d'un autre Empédocles, qui avait remporté à Olympie le prix de la course des chars en la 71^e olympiade, l'an 496 avant J.-C. On n'est point d'accord sur le nom de ceux qui furent les maîtres d'Empédocles. Il ne peut pas avoir été le disciple de Pythagore, qui était mort longtemps avant lui, mais il avait vraisemblablement reçu des leçons de quelques pythagoriciens, car on reconnaissait leur doctrine dans ses écrits. Il avait réuni l'étude de la médecine à celle de la philosophie, et il y avait fait de grands progrès. Une femme d'Agrigente, nommée Panthéa, était tombée dans un état de léthargie tel, qu'elle avait perdu le mouvement, et n'avait point de respiration apparente. Les médecins la croyant morte l'avaient abandonnée. Empédocles la rappela à la vie au bout de trente jours. Cette cure le fit regarder comme un dieu, et s'il n'accrédita pas cette idée, il chercha tout au moins à se faire passer pour un homme spécialement favorisé par les dieux, car il ne se montrait en public que vêtu de pourpre, avec une ceinture d'or, les cheveux flottants et la tête ornée d'une couronne, telle que celle de la Pythie; il se faisait suivre par des esclaves, et avait toujours un maintien grave et sérieux. Il s'acquit aussi une grande influence dans la répu-

XII.

blique d'Agrigente, étant au premier rang par sa naissance et par ses richesses; il refusa la tyrannie qu'on lui offrait, et ayant déconvent une conspiration qui tendait à la donner à un autre, il en fit punir les auteurs. Il y avait à Agrigente un sénat de mille personnes, qui s'était arrogé toute l'autorité, il le renversa au bout de trois ans, et fit adopter le gouvernement populaire. Il vivait encore lorsque la ville d'Agrigente fut prise par les Carthaginois, l'an 403 avant J.-C., car Diogène Laërce dit, d'après Timée l'historien, que, lorsqu'on la fonda de nouveau, les descendants des ennemis d'Empédocles s'opposèrent à son retour, et qu'il alla s'établir dans le Péloponèse, où il termina ses jours, on ne sait comment ni à quelle époque. On ne connaissait pas même son tombeau. Timée s'élevait fortement contre le conte qu'on faisait, qu'Empédocles s'était précipité dans l'un des cratères de l'Etna, et comme il était Sicilien lui-même, il est plus croyable que les autres auteurs. Empédocles avait fait plusieurs ouvrages, dont le plus célèbre était un poème intitulé : *Classica*, c'est-à-dire, *de la Nature des principes des choses*. Il admettait quatre éléments, le Feu, l'Eau, l'Air et la Terre; et deux causes primitives et principales, la Haine et l'Amitié, l'une qui les divise, l'autre qui les unit. Il appelait le feu Jupiter; la terre Junon; l'air Pluton et l'eau Nestis, et il paraît un des premiers qui aient allégorisé la mythologie: il y expliquait les principes de la métempsycose; il prétendait que la partie supérieure de l'âme était d'origine divine, qu'elle avait été reléguée dans un corps pour la punir, et qu'elle passait successivement dans plusieurs, jusqu'à ce qu'elle fût entièrement purifiée. Les fragments des écrits d'Empédocles ont été réunis par M. Sturz, dans le recueil intitulé : *Empedoclis Agrigentini, de vitâ et philosophiâ ejus exposuit, carminum reliquias collegit, M. Frid. Guill. Sturz*, Leipsick, 1805, 2 vol. in-8. Il faut y joindre : *Empedoclis et Parmenidis fragmenta, ex codice bibliothecæ Taurinensis restituta ab Amedeo Peyron.*, Leipsick, 1810, in-8°. C—R.

EMPEREUR (CONSTANTIN L'), orientaliste hollandais, l'un des élèves les plus distingués du célèbre Erpenius, naquit à Oppyck, et vécut dans le 17^e siècle. Il unit à l'étude du droit et de la théologie celle des langues orientales, dont il acquit une grande connaissance. Après avoir professé la théologie pendant huit ans à Harderwick, il obtint la chaire d'hébreu de l'université de Leyde en 1627, et prononça pour l'ouverture de ses cours une harangue latine, *De dignitate et utilitate linguæ hebraicæ*, qui a été imprimée la même année. En 1639 le comte Maurice le nomma son conseiller; il mourut à Leyde en 1648, peu de temps après avoir été nommé professeur de théologie dans l'université de cette ville. Le désir de répandre la connaissance de l'hébreu parmi les chrétiens, et de répondre aux objections des juifs, dirigea toujours l'Empereur dans les travaux qu'il

57

entreprit. On lui doit plusieurs traductions de livres judaïques et talmudiques, qui ont joui de l'estime des savants. Voici la liste de ses principaux ouvrages : 1° *Talmudis Babylonici codex middoth, sive de mensuris templi*, hebr. cum vers. et comment., Leyde, 1630, in-4°; 2° *Notæ ad David Kimchi םדקתריא ad scientiam introductio*, ibid., 1631, in-8°; 3° *Porta anterior, sive de legibus Hebræorum forensibus, cum versione et commentariis*, ibid., 1637, in-4°; 4° *Clavis talmudica hebræa et lat.*, ibid., 1634, in-4°; 5° *Liber Halicoth olam, R. Jeshuæ levitæ et lib. Maro Haggemaza, R. Samuelis Hannagid*, hebr. lat., ibid., 1634, in-4°; 6° *Consultatio Abarbanelis et Alsheichi in cap. 53 Isaïæ*; 7° *Versio et notæ ad Josephi Jechiadæ paraphrasin in Daniele*, Amsterdam, 1633; 8° *Disputationes theologice XVIII*, Leyde, 1648, in-8°; 9° *Comment. ad Bertramum de republ. Hebræorum*, Leyde, 1641, in-8°. On doit encore à l'Empereur une édition estimée de l'Itinéraire de Benjamin de Tudèle, avec une version latine et des notes, Leyde, 1633, in-8°.

J—N.

EMPIRICUS (SEXTUS). Voyez SEXTUS.

EMPOLI (JEAN D'), Florentin, facteur de la marine du roi de Portugal, a écrit la relation du premier voyage d'Alphonse d'Albuquerque aux Indes. Elle est intitulée : *Navigation des Indes, sous la charge du seigneur d'Albuquerque*, et se trouve en italien dans le premier volume de Ramusio, et traduite en français dans le deuxième volume du recueil du Temporal. Quoique extrêmement succincte, elle se fait lire avec plaisir, parce qu'elle donne une idée de la manière de naviguer et de l'état des connaissances géographiques à cette époque. La flotte d'Albuquerque, composée de quatre vaisseaux, partit de Lisbonne le 6 avril 1503, alla du cap Vert au Brésil, appelé alors Terre de la Vraie-Croix, aborda près du cap de Bonne-Espérance, et à Céphale (Sofala), fut dispersée par la tempête; une partie relâcha à Melinde, afin d'y attendre le capitaine en chef; « mais, dit d'Empoli, nous fûmes frustrés de notre « expectative; ce qui nous advint mal à propos, « car le temps commode pour passer par le golfe, « droit chemin pour aller en Indes, était presque « expiré, qui est devant le mois de septembre, « après lequel il n'est question de passer par ce « golfe, durant sept mois entiers et consécutifs. » Ces vaisseaux se rejoignirent en mer, gagnèrent Pont-Deli, et arrivèrent à Cananor le 11 septembre. On traita des épiceries. La flotte trouva à Calicut François d'Albuquerque, parti de Lisbonne huit jours après elle. On fournit des secours au roi de Cochin contre ses ennemis, et l'on bâtit un fort dans ses États. Enfin l'on aborda à une terre appelée Colom, « lieu incongneu et non découvert « jusqu'aujourd'hui. » C'est Coulan. Sa distance de Cochin est notée avec exactitude. Empoli fut envoyé à terre pour reconnaître le pays. Les Portugais trouvèrent le rivage garni de plus de 400 habitants du lieu; ils leur firent dire qu'ils étaient

chrétiens; ces derniers répondirent qu'ils l'étaient pareillement depuis le temps de St-Thomas, et que leur nombre total s'élevait à 3000. Le roi païen accueillit les Européens, fit charger de poivre les navires des Portugais, et signa avec eux un traité par lequel il s'engageait à leur livrer, à un prix convenu, toutes les épiceries qui croissaient dans ses États. La flotte retourna ensuite à Cananor, toucha à Mozambique, fut prise par le calme sous la ligne, et perdit tant de monde qu'elle fut obligée de renforcer ses équipages à St-lago, et rentra à Lisbonne le 16 septembre 1504. Empoli s'excuse d'avoir oublié de décrire les mœurs des Malabares. Le peu qu'il en dit annonce qu'il les avait bien observées.

E—S.

EMPORAGRIUS (ÉRIC), docteur en théologie et évêque de Strengnes, en Suède, mort l'année 1674. Avant de parvenir à l'épiscopat, il avait été professeur à Upsal, et pasteur à Stockholm. Pendant qu'il occupait cette dernière place, il fut question d'un projet de réunion entre les luthériens et les réformés, proposé par un Ecossais nommé Dury. Emporagrius, strictement attaché à la confession d'Augsbourg, s'opposa à la réunion, et se mit à la tête du clergé de la capitale pour donner une protestation solennelle. Il publia même à ce sujet un ouvrage contre l'évêque Mathiæ, qui penchait pour les opinions de Dury. Peu après la mort de Gustave-Adolphe, Emporagrius fit paraître un discours intitulé : *Oratio in quâ tyrannidem pontificiam, quæ divum Gustavum de medio sustulit, et martyrio coronavit, est pie detestatus*, etc., Upsal, 1636, in-fol. Lorsque ce théologien fut devenu évêque de Strengnes, il publia un catéchisme bien conforme à la doctrine luthérienne, mais qui fut cependant supprimé, parce que l'évêque, en parlant des femmes, les avait appelées des *immeubles domestiques*, expression qui déplut beaucoup à la reine Hedwige Eléonore.

C—AU.

EMPORIUS, rhéteur célèbre et contemporain de Cassiodore, au 6^e siècle. Il nous reste de lui quelques traités sur le bel art qu'il avait exercé : 1° *De Ethopoid ac loco communi*; 2° *Demonstrativæ materiæ præcepta*. Gibert a donné une courte analyse, mais une idée satisfaisante de ces divers écrits, dans ses *Jugements des savants sur les auteurs qui ont traité de la rhétorique*, t. 2. Les ouvrages d'Emporius se trouvent dans les *Veterum de arte rhet. traditiones*, Bâle, 1521, in-4°, et dans les *Rhet. latin. scripta*, Paris, 1599, in-4°. A. D—R.

EMPORGES (DUPUY D'). Voyez DUPUY.

EMPSON (RICHARD). Voyez DUDLEY (Edm.)

EMSER (JÉRÔME), théologien catholique allemand, fameux controversiste, et l'un des plus ardens adversaires de Luther, naquit à Ulm, en 1477. Après avoir fait ses premières études à Tübingen, où il montra pour la poésie latine des dispositions peu communes, il alla les continuer à Bâle, où il étudia le droit, la théologie et l'hébreu. Nommé, en 1500, secrétaire et chapelain du car-

dinal Raymond de Gurk, il accompagna pendant deux ans ce prélat dans les voyages qu'il fit en Allemagne et en Italie. Après cette tournée, Emser se fixa pour quelque temps à Strasbourg, et y fit imprimer, en 1504, quelques écrits du fameux Pic de la Mirandole, qu'il orna d'une préface où les louanges sont prodiguées à l'auteur. De Strasbourg il se rendit à Erfurth, et y enseigna quelque temps les humanités ; mais la protection du cardinal Raymond le fit bientôt appeler à Leipsick, où il fut, la même année, reçu membre de l'université, et se consacra particulièrement à l'enseignement du droit canonique, quoiqu'il n'en fût pas professeur ordinaire, n'ayant pris que le degré de licencié. Le duc George de Saxe, vers le même temps, le prit pour son secrétaire et son orateur dans la ville de Dresde. Les recherches que son emploi lui donna occasion de faire dans les anciennes archives du pays, lui firent découvrir quelques pièces importantes relatives à la canonisation de St-Bennon, évêque de Meissen. Après son retour de Rome, où il fit un voyage en 1510, le duc de Saxe lui donna quelques bénéfices à Dresde et à Meissen ; on croit même qu'il y obtint un canonicat. Il essuya peu de temps après une maladie dangereuse, et résolut, après sa guérison, de ne plus s'occuper que d'affaires relatives à la gloire de Dieu et au bien de l'Eglise. C'est alors que le duc George l'engagea à écrire contre le luthéranisme, dont les premières étincelles commençaient à se répandre dans ses Etats. Emser commença par avoir quelques entretiens particuliers avec Luther, qui jusqu'alors (1519) avait été son ami. N'ayant pu rien gagner sur lui, il prit la plume et le combattit à outrance ; il ne se montra pas moins zélé adversaire de Carlostad et de Zwingle. Les détails de ces querelles théologiques n'offrent plus d'intérêt aujourd'hui ; l'âcreté qu'on y mit de part et d'autre n'était pas propre à amener une conciliation. Emser mourut subitement, probablement à Leipsick, le 8 novembre 1527. Le premier ouvrage qu'il publia contre Luther est intitulé : *Aus was Grund, etc.* ; c'est-à-dire, *Motifs pour lesquels la traduction du Nouveau Testament, par Luther, doit être défendue au commun des fidèles*, Leipsick, 1523, in-4°, réimprimé avec augmentation sous le titre d'*Annotations sur la traduction, etc.*, Dresde, 1524, in-8°. Cet écrit n'ayant fait que donner plus de vogue à la version de Luther, en excitant la curiosité du public, le duc de Saxe engagea Emser à publier lui-même une traduction allemande du Nouveau Testament, pour l'opposer à celle du réformateur : elle parut trois ans après, sous ce titre : *Das new Testament nach laut der christliche kirchen bewerten Text, etc.*, Dresde, 1527, in-fol., réimprimée à Paris en 1630 : elle l'avait été très-souvent en Allemagne. Dans sa préface, Emser avoue qu'il a comparé l'ancienne et la nouvelle version allemande, prenant pour base la Vulgate, et notant en marge les variantes que le texte grec offre avec cette dernière. Il ajoute qu'il a

partout réfuté les fausses gloses de Luther, pour y en substituer d'autres conformes au sens de l'Eglise. Les luthériens prétendirent qu'Emser n'avait pas assez d'érudition pour avoir pu consulter le texte grec, et que sa version n'était autre chose que celle de Luther, dont il avait seulement changé les passages sur lesquels s'appuyait la nouvelle réforme, et adouci quelques expressions qui ne lui paraissaient pas avoir la décence convenable. Quoi qu'il en soit, cette traduction eut pendant plus d'un siècle beaucoup de cours dans l'Allemagne catholique ; mais ayant été faite à une époque où la langue était loin d'être fixée, le style en est devenu suranné, et des versions plus récentes l'ont fait abandonner. On peut voir à cet égard R. Simon, le P. Lelong, Zeltner, Panzer et les autres auteurs qui ont écrit l'histoire des traductions de la Bible. Nous ne donnerons pas la liste, assez nombreuse, des autres écrits d'Emser ; ils sont à peu près oubliés, à l'exception de son Histoire de la vie et des miracles de St-Bennon, qui parut à Leipsick en 1512, et fut réimprimée à Dresde, 1694, in-4°. On trouve de plus grands détails sur Emser dans la *Vie de Luther*, par Cochlée, et surtout dans la *Notice sur la vie et les écrits de Jérôme Emser*, par G. C. Waldau, Anspach, 1783, in-8°, brochure d'environ 80 pages, tirée de la suite du *Recueil concernant les affaires théologiques anciennes, et modernes*, 1720. Ces deux ouvrages sont en allemand. C. M. P.

ENAMBUC (VAUDROSQUES-DIEL n°), fondateur des colonies françaises dans les Antilles, était cadet d'une maison de Normandie. Ses belles actions, sa prudence, son courage l'avaient rendu fameux sur mer, et lui avaient valu le grade de capitaine de vaisseau. Le désir d'être utile à son pays, et de travailler à améliorer sa fortune, très-mince d'après les lois particulières de la province qui l'avait vu naître, le porta à équiper à ses frais un brigantin de quatre canons et de quelques pierriers. Il y embarqua une quarantaine de marins braves, agueris et disciplinés, et partit de Dieppe, en 1625, pour aller faire des prises sur les Espagnols, dans les mers des Antilles. Arrivé aux îles du Cayman pour s'y radouber, il fut découvert dans une baie par un galion espagnol de trente-cinq canons. Il se battit avec une telle valeur, pendant trois heures, contre cet ennemi si supérieur en force, qu'il le contraignit à prendre la fuite. Maltraité lui-même dans cette action glorieuse pour lui, il atterrit après quinze jours de navigation à St-Christophe, où quelques Français, établis depuis divers temps, vivaient en bonne intelligence avec les sauvages. D'Enambuc, pendant que l'on travaillait à son bâtiment, parcourut l'île : l'air en était sain, le sol lui parut excellent, le tabac que les indigènes cultivaient pour leur usage était très-beau, d'une qualité supérieure, et venait presque sans culture. Il regarda cette île comme un port excellent pour s'y établir ; sonda l'esprit des Français qu'il y avait rencontrés, et les ayant

trouvés disposés à y demeurer sous sa conduite, il leur promit d'aller en France demander au roi la permission de former une compagnie pour soutenir la colonie, et de revenir vivre et mourir avec eux. Dans le même temps, des Anglais, arrivés dans une autre partie de l'île, après une aventure pareille à celle qui y avait amené d'Enambuc, s'y établissaient de leur côté. Les deux nations résolurent de la partager, ne doutant point, dit le P. Labat, que les Indiens ne le leur permissent, ou qu'au pis aller ils ne se trouvassent bientôt en état de les en chasser s'ils étaient trop revêches. Tous vivaient en bonne intelligence, quand les sauvages, excités par un de leurs *Boyez*, ou médecins, résolurent de massacrer tous les étrangers. Une femme sauvage révéla le complot aux Européens, qui punirent les Indiens et les exterminèrent. Bientôt après, 3,000 sauvages, auxquels les autres avaient mandé de venir les aider, débarquèrent dans l'île, et attaquèrent les Européens; ils se rembarquèrent après avoir perdu les deux tiers de leur monde. L'île fut dès lors tranquille. D'Enambuc, pendant un séjour de huit mois, avait fait cultiver du tabac, et abattre du bois d'acajou. Il chargea de ces objets son navire, qui arriva heureusement à Dieppe, où le tabac fut vendu dix francs la livre. Le bel équipage dans lequel d'Enambuc et quelques-uns des siens parurent ensuite à Paris, fit naître à bien du monde l'envie de le suivre dans son établissement. D'Enambuc fut présenté au cardinal Richelieu, qui goûta ses projets, fit dresser dans son palais un acte d'association pour le commerce des Antilles, signa le premier cet acte, et en sa qualité de surintendant du commerce de France, délivra à d'Enambuc et à Durossey, son compagnon, une commission qui leur permettait d'établir une colonie française dans l'île de St-Christophe, ou dans toute autre qu'ils choisiraient depuis le 11° jusqu'au 18° degré de latitude septentrionale. D'Enambuc et Durossey partirent du Havre avec deux vaisseaux le 14 février 1627. Le voyage fut malheureux, il périt beaucoup de monde dans la traversée. Les Anglais avaient eu plus de succès. Cette différence n'empêcha pas d'effectuer amicalement le partage de l'île et de le consolider par un traité. Durossey fut expédié en France pour y chercher des secours. Les Anglais, profitant du mauvais état des Français, s'emparèrent d'une partie de leurs terres. La prudence et la valeur d'Enambuc les continrent; lui-même vint en France exposer le triste état de la colonie. Le cardinal de Richelieu, instruit en même temps que les Espagnols armaient une escadre pour chasser les Français de St-Christophe, envoya dans cette île un renfort de six vaisseaux du roi, et six bâtiments de transport. Ce secours arriva à temps pour mettre les Anglais à la raison; leur flotte fut défaite. Ils firent la paix. Les vaisseaux français avaient quitté l'île lorsque les Espagnols parurent et firent une descente. Une partie des Français se défendit mal. Durossey était

d'avis que l'on abandonnât l'île, malgré les représentations d'Enambuc qui voulait que l'on tint bon; l'opinion du premier fut suivie, on s'embarqua sur deux vaisseaux pour aller habiter l'île d'Antigue. Après avoir battu la mer pendant trois semaines, les Français abordèrent à St-Martin. Durossey débarqua quelques officiers et fit appareiller un des navires pour la France, où le cardinal de Richelieu donna ordre de l'enfermer à la Bastille. D'Enambuc rendit le courage à ceux qui restaient, et partit pour Antigue. Il trouva cette île malsaine, revint à St-Christophe après trois mois d'absence, et travailla avec un zèle infatigable à relever la colonie qui lui devait l'existence. Il réunissait en lui tous les pouvoirs, et les employait avec tant de sagesse que chacun se soumettait avec joie à ce qu'il ordonnait. « Ceux de la colonie, dit le P. Dutertre, vivaient dans une si parfaite union les uns avec les autres, qu'on n'avait pas besoin de « notaires, de procureurs, ni de sergents. » D'Enambuc, non content de faire prospérer cette colonie naissante, et de la défendre des usurpations des Anglais, résolut de former des établissements dans les îles voisines avant que ces derniers s'en missent en possession. Ayant été supplanté par un de ses lieutenants auquel il avait communiqué son projet sur la Guadeloupe, il prit avec lui cent habitants, bons cultivateurs, et alla, en 1633, les installer à la Martinique, où il bâtit le fort St-Pierre, et revint à St-Christophe. Le gouverneur qu'il y avait laissé sut en imposer aux sauvages et vivre en bonne intelligence avec eux. S'étant embarqué pour venir conférer avec d'Enambuc, il fut jeté par les vents sur les côtes de St-Domingue, où les Espagnols le retinrent trois ans prisonnier. D'Enambuc, qui le croyait pris en mer, envoya pour gouverner à sa place son propre neveu Duparquet qui, élevé sous ses yeux et dans ses principes, fit prospérer cette colonie (*voy. DUPARQUET*). Les habitants de St-Christophe commençaient à jouir du fruit de leurs travaux, et à vivre dans l'abondance et dans la paix, lorsque, vers la fin de 1636, ils eurent la douleur de perdre d'Enambuc qui succomba enfin à ses fatigues; le cardinal de Richelieu dit, en apprenant sa mort, que le roi avait perdu un des plus fidèles serviteurs de son État. « Les habitants l'ont pleuré comme leur « père, dit le P. Dutertre, les ecclésiastiques « comme leur protecteur; et les colonies de St-« Christophe, de la Guadeloupe et de la Martini-« que, l'ont regretté comme leur fondateur. » Le P. Bouton représente d'Enambuc comme homme d'esprit et de jugement, et fort entendu à faire de nouvelles peuplades et établir des colonies. E—s.

ENARD (JEAN-BAPTISTE), religieux bénédictin, naquit à Stenay en 1749. Livré dès sa jeunesse à l'étude des sciences physiques et mathématiques, il fut appelé au collège de Metz pour les enseigner, et occupa, vingt-quatre ans une chaire qu'il n'abandonna qu'en 1792, à la suppression de tous les établissements d'instruction publique. Ayant refusé de prêter

le serment prescrit par la constitution civile du clergé, il éprouva quelques persécutions qui le portèrent à émigrer. Revenu à Stenay, après le concordat de 1801, il fut attaché comme vicaire à la paroisse de cette ville; mais son caractère inflexible ne lui permit pas de vivre en bonne intelligence avec le curé. Son opposition éclata même d'une manière fâcheuse pour lui, quoique plaisante en elle-même. Un jour le curé avait adressé, au prône, une allocution à ses ouailles; à peine était-il descendu de la chaire que Dom Enard y monte et dit : « Mes chers frères, je vais vous prouver que « tout ce que vous a débité M. le curé n'est que « mensonge. » Après une telle incartade, il ne lui était plus permis de se maintenir dans sa nouvelle position. Le gouvernement l'envoya en surveillance à Besançon. Il était encore soumis à cette mesure de haute police, lorsque Fontanes le nomma censeur des études au lycée impérial de Nancy. Mais, n'ayant pu obtenir la levée de sa surveillance, il fut obligé de renoncer à cette place, après l'avoir remplie peu de temps. Les événements de 1814 furent plus favorables à ses opinions et à sa fortune. Il obtint la place d'aumônier de la chambre des députés, véritable sinécure dans laquelle il se reposa jusqu'à sa mort, arrivée en 1829. Sa franchise et son inflexibilité lui suscitèrent beaucoup d'ennemis. Il se qualifiait de *dernier des bénédictins français*, même du vivant de Dom Brial et Dom Druon. Enard a publié divers écrits de polémique : 1° *L'abbé Grégoire jugé par lui-même*, Paris, 1814, in-8°. C'est une attaque des plus violentes contre l'ancien député à la Convention nationale. 2° *Le grand travail de M. l'abbé de Pradt sur les quatre concordats, corrigé et amendé*, Paris, Adrien Le Clère, 1819, in-8°. L'auteur ne garde pas plus de ménagements avec l'ancien archevêque de Malines qu'avec l'évêque constitutionnel de Loir-et-Cher. Lui-même qualifie son ouvrage de pamphlet (p. 3). On chercherait en vain, dans cette réfutation, une critique bien raisonnée. Enard suit son auteur chapitre par chapitre, on pourrait dire phrase par phrase, et, dans cette guerre de détails, il se montre plutôt pointilleux censeur que juste et impartial appréciateur. Il gâte d'ailleurs quelques bonnes observations par un vernis de style injurieux qui semble emprunté au père Garasse.

L—M—X.

ENAU (JOSEPH), chirurgien, naquit à Dijon le 5 juillet 1726. Après avoir achevé ses études, et suivi quelque temps les leçons d'un chirurgien, il vint à Paris, où il fréquenta pendant trois ans les cours d'anatomie de Winslow, et les cours pratiques de la Charité. De retour dans sa ville natale, il s'y fit agréger, en 1753, au collège de chirurgie, et s'acquit bientôt la réputation d'un bon praticien par la justesse de son coup d'œil et par sa dextérité dans les opérations les plus difficiles. Les élus de Bourgogne ayant, en 1773, établi un cours gratuit d'accouchement à Dijon, Enaux fut pourvu de la place de démonstrateur, qu'il remplit avec au-

tant de zèle que de succès. Deux ans après, il y joignit celle de chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu. L'estime universelle dont il jouissait le maintint dans l'exercice de ce double emploi aux époques les plus orageuses de la révolution. Il mourut presque subitement le 27 novembre 1798. Membre de l'académie de Dijon depuis 1775, il a publié dans les *Mémoires* de cette compagnie : *Observations sur différentes tumeurs polypeuses*, année 1783, t. 1, p. 64—76; *sur l'opération du bec de lièvre*, t. 2, p. 19—26; *sur la luxation des os du bassin*, 1784, t. 1, p. 151—59. Son principal ouvrage, qu'il entreprit à la demande des élus de Bourgogne, et dans lequel il eut pour collaborateur Chaussier (*voy.* ce nom), est le suivant : *Méthode de traiter les morsures des animaux enragés et de la vipère, suivie d'un précis sur la pustule maligne*, Dijon, 1785, in-42 de 275 pages. Cet ouvrage, destiné surtout aux habitants de la campagne, est rédigé d'une manière claire et précise. Andry, chargé par la Société royale de médecine de l'examiner, en rendit un compte très-avantageux; il loua les auteurs d'avoir insisté principalement sur le traitement externe dans la curation de la rage; d'avoir indiqué les précautions à prendre en se servant de l'alcali volatil, et d'avoir enfin prescrit des remèdes simples et peu dispendieux : cet ouvrage est devenu très-rare. Le buste d'Enaux, exécuté par une souscription volontaire, est un de ceux qui décorent la salle des séances publiques de l'académie de Dijon. W—s.

ENCINA. Voyez ENZINA.

ENCINAS. Voyez DRYANDER.

ENCISO (MARTIN-FERNANDEZ DE), navigateur et cosmographe espagnol, dont le nom ne figure dans aucune biographie, quoique Herrera le cite souvent et d'une manière fort honorable (1), que don Luis Maria de Salazar le place en tête des cosmographes espagnols qui ont écrit sur les mathématiques appliquées à l'art nautique (2), que M. de Navarrete professe pour lui une grande estime (3), et enfin que M. le baron Alexandre de Humboldt lui prodigue les éloges (4), est le premier Espagnol qui coordonna les éléments de la science hydrographique dans un *Traité méthodique de l'Art de la navigation* et qui le fit imprimer en 1519, naquit à Séville vers le milieu du 15^e siècle. De même qu'on ignore l'époque précise de sa naissance, on ignore également en quelle année, en quelle qualité, et avec qui il passa en Amérique. Ce qui paraît certain, c'est qu'en 1508 Enciso se trouvait établi à l'île Espagnole (Saint-Domingue), où il avait acquis une certaine fortune en exerçant la profession d'avocat, et qu'on lui donnait la qualification de bachelier et de lettré (*Bachiller y letrado*) (5). Le gouvernement de la partie du

(1) *Descripción de las Indias occidentales.*

(2) *Discurso sobre los progresos y estado actual de la Hidrografía en España.*

(3) *Noticia sobre los progresos que ha tenido en España el arte de navegar.*

(4) *Histoire de la géographie du Nouveau Continent.*

(5) *Hacia ganado a abogar dos mil castellanos (pesos), que*

continent d'Amérique longeant l'isthme de Darien, et situé à l'est du golfe de Uraba, venait d'être accordé (1509) à Alonso de Hojeda, aventurier espagnol renommé par son audace et par la ténacité de son caractère. Mais pour prendre possession des terres qui lui avaient été concédées et pour les coloniser, il manquait des fonds nécessaires. Il s'adressa à Enciso, qui passait pour un homme riche, habile et aventureux, en le priant de l'aider de son industrie et de sa bourse. Un accord fut bientôt fait entre eux. Hojeda donna à Enciso le titre et les fonctions d'*alcalde mayor* (1) de son gouvernement, et celui-ci s'engagea à fournir un navire, avec des provisions et des hommes. Pendant que le second terminait ses préparatifs, Hojeda se rendit dans le golfe de Uraba, où il trouva ses compagnons en proie à la famine. Pour calmer leur irritation et les empêcher de se mutiner, Hojeda se détermina à partir lui-même pour l'île Espagnole, afin d'activer l'arrivée des secours promis par Enciso ; il nomma en attendant Francisco Pizarre pour son lieutenant dans la nouvelle colonie, qu'il ne devait plus revoir (*voy. HOJEDA*). Près de deux mois s'étaient déjà écoulés, lorsque Enciso parut enfin dans les parages de Carthagène avec un navire chargé de vivres, et ayant à son bord, outre 12 juments, quelques étalons, des truies avec leurs verrats pour en multiplier la race, plusieurs charges de poudre, des lances, des épées et autres armes, et de plus 150 hommes. En route, Enciso ayant appris qu'il avait à son bord, sans qu'il l'eût autorisé et même sans qu'il s'en doutât, un aventurier espagnol, Vasco Nuñez de Balboa, devenu depuis si célèbre par la découverte de la mer du Sud, et qui pour échapper à ses créanciers s'était caché dans un tonneau du bâtiment, menaça de le laisser dans la première île déserte qu'ils apercevraient. Il s'apaisa cependant et se laissa désarmer par les humbles prières de Balboa. A Carthagène on rencontra un navire qui, sous les ordres de François Pizarre, avait quitté l'Uraba cinquante et quelques jours après le départ de Hojeda, et emmenait à l'île Espagnole le petit nombre des compagnons de celui-ci qui avaient pu résister aux ravages de la famine dans la nouvelle colonie, qui avait reçu le nom de *Castilla del Oro* (Castille d'Or). Persuadé qu'ils désertaient le service, Enciso allait faire châtier les fuyards, lorsque Pizarre lui ayant montré sa patente de lieutenant de Hojeda (2), il s'apaisa, mais en exigeant néanmoins leur retour dans l'Uraba. En s'y rendant, et avant de quitter Car-

eran mas en aquel tiempo, que aora diez mil. » « Il avait gagné à exercer la profession d'avocat deux mille castillans, qui valaient plus à cette époque (1508) qu'aujourd'hui (1730) dix mille. » Ce qui équivaldrait à environ 54,000 francs, en évaluant le castillan à 27 francs.—Herrera. *Descripcion de las Indias occidentales*, t. 1, dec. 1, cap. XI, p. 192.

(1) « *Ojeda*, dont le nom s'écrit le plus souvent Hojeda, le nombre par su *ALCALDE MAYOR en su governacion*, dit Herrera. Dec. 1, cap. XI, p. 192, 1 ; d'autres lui donnent le titre de *alguacil mayor*. »

(2) Ces fonctions de Pizarre cessaient par le fait de la présence de l'alcalde mayor.

thagène, Enciso eut des démêlés avec les Indiens, qui finirent par lui procurer, avec l'eau dont il avait un indispensable besoin, du poisson et quelques autres provisions. Ce ravitaillement ne lui fut cependant d'aucune utilité, car au moment d'entrer dans le port, où il avait été attendu avec tant d'impatience, son navire ayant touché sur un écueil fut mis en pièces, et il ne put parvenir à sauver que l'équipage à moitié nu, quelques armes, un peu de farine, du biscuit et du fromage. Peu de jours après être débarqués à terre, ces provisions se trouvant épuisées, les Espagnols n'eurent plus pour soutenir leur existence que quelques palmistes et de petits cochons dont ils eurent le bonheur de prendre un assez grand nombre. Lorsque cette dernière ressource leur eut manqué, et que la famine menaça de les décimer de nouveau, Enciso se décida à pénétrer dans l'intérieur du pays avec cent hommes bien armés. Mais ils n'eurent pas à se féliciter de leur entreprise, car les Indiens, infiniment plus nombreux, ne se laissant pas intimider par les armes à feu, les accueillirent à coups de flèches et les forcèrent à prendre la fuite. Par le conseil de Balboa, qui avait accompagné Enciso, on quitta cette contrée funeste dont les habitants empoisonnaient leurs flèches, et on s'avança du côté opposé, près d'une rivière que les indigènes appelaient Darien. Les Indiens de ce nouveau pays, que Balboa avait représentés comme pacifiques, s'étant montrés aussi hostiles que les premiers, les Espagnols se virent réduits à prendre un parti désespéré pour sortir de cette triste situation. Se recommandant donc à Dieu, après avoir fait vœu de consacrer à la Vierge la première église et le premier lieu qu'ils construiraient, et auxquels ils donneraient le nom de *Santa-Maria el antigua del Darien*, ils fondirent sur leurs ennemis et les mirent en pleine déroute. Ils les poursuivirent ensuite jusqu'à leurs villages dont ils s'emparèrent, et dans lesquels ils trouvèrent, outre des vivres, des ustensiles de ménage, du coton filé et beaucoup d'or. Ce fut dans ces lieux, où les Espagnols avaient résolu de construire une ville, qu'Enciso excita un vif mécontentement parmi eux, en défendant sous peine de mort de troquer de l'or avec les Indiens. Balboa, qui s'était déjà fait beaucoup de partisans par l'utile conseil qu'il avait donné et qui était l'une des causes de leur salut, profita de l'état d'exaspération des compagnons d'Enciso pour les exciter à la révolte. Ils se mutinèrent, déclarèrent leur chef déchu de tout pouvoir et élurent ensuite pour les gouverner deux alcades, dont l'un fut Balboa, et des corrégidors. Celui-ci chercha à justifier la révolte en disant qu'ils ne se trouvaient plus dans les limites du gouvernement de Hojeda de qui seul Enciso tenait son autorité (1), et que d'ailleurs Hojeda lui-même

(1) Les motifs que Balboa et ses partisans faisaient valoir paraissent fondés jusqu'à un certain point, en ce sens que le roi Ferdinand avait divisé en deux gouvernements cette partie du continent située le long de l'isthme de Darien, ayant pour ligne

avait cessé de vivre. Herrera et Pizarre placent en effet en 1510 la mort de Hojeda, qui ne serait cependant arrivée, suivant Navarrete (*Colección de los Viajes*, etc., t. 3, p. 176), qu'à la fin de 1515 ou pendant le cours de l'année suivante. Quoi qu'il en soit, à peine cette révolte fut-elle consommée, que plusieurs de ses auteurs commencèrent à regretter leur conduite envers Enciso, et qu'un parti se déclara en sa faveur. Mais l'année suivante (1514), Balboa, qui craignait les effets de son ressentiment, le fit arrêter et mettre en jugement comme s'étant arrogé, sans y être autorisé par le roi, le titre et les fonctions d'alcade major, et prononça la confiscation de ses biens. Il paraît que Balboa manifesta ensuite l'intention de se réconcilier avec son ennemi sous la condition que celui-ci lui laisserait exercer les fonctions d'alcade major. Comme Enciso ne voulut pas y consentir, Balboa, tout en lui accordant sa mise en liberté, sur l'intervention d'amis communs, le fit transporter sur une petite caravelle dans l'île de Cuba, d'où il se rendit à l'île Espagnole, et de là en Espagne. Dès son arrivée, Enciso fit retentir la cour de ses plaintes contre la conduite arbitraire et les injustices de Balboa. Ce furent en partie ces accusations de Enciso, et les rapports officiels de Miguel de Pasamonte, trésorier de Santo-Domingo, qui lui étaient tous favorables, qui déterminèrent le roi à envoyer en 1514, comme gouverneur du Darien, Pedrarias Davila, frère du comte de Puñon-Rostro, et ami de l'évêque de Burgos. Le nouveau gouverneur, chargé par ses instructions de faire droit aux plaintes d'Enciso contre Balboa en procédant immédiatement contre celui-ci, partit le 42 avril 1514 de la Barre de San-Lucar pour se rendre à sa destination, accompagné d'Enciso, qui remplissait auprès de lui les fonctions d'*alguacil mayor*, et qui obtint peu après son arrivée en Amérique un jugement de Pedrarias qui condamna Balboa à payer quelques milliers de *castellanos* pour indemniser Enciso des torts qu'il avait injustement éprouvés. Un cousin de Pedrarias ayant été envoyé en 1515 avec deux caravelles et 400 hommes dans la province de Cenu, où l'on avait répandu le bruit qu'il se trouvait beaucoup d'or, pour vérifier le fait et s'emparer de cet or, fut battu par les Indiens et forcé de prendre la fuite; une nouvelle expédition fut alors confiée à Enciso. Vainement, avant de combattre, celui-ci chercha-t-il à gagner les caciques et à les déterminer à se soumettre au roi d'Espagne. « Nous sommes les maîtres du pays, lui répondit-
« rent constamment ces chefs indiens, ainsi qu'il le
« raconte lui-même dans sa *Suma de geografía*, etc.;
« nous n'avons besoin d'aucun autre souverain. »
Dès-lors il fallut recourir aux armes, et les Indiens de partage celle qui passe par le milieu du golfe de Uraba. La partie orientale s'étendant jusqu'au cap Vela, appelée d'abord Nouvelle-Andalousie, devait former le gouvernement d'Hojeda, et la partie occidentale, renfermant Veragua et atteignant le cap Gracias à Dios, était assignée à Nicuesa. L'île de la Jamaïque était commune aux deux gouvernements pour s'y procurer des provisions.

furent encore vainqueurs. A partir de cet événement, ni Herrera, ni les autres chroniqueurs de l'Amérique, ne font aucune mention d'Enciso, qui ne tarda probablement pas à retourner en Espagne. Herrera nous apprend seulement que peu après son arrivée dans sa patrie, Enciso fit arrêter à Séville François Pizarre et le licencié Corral, ses débiteurs, auxquels on accorda la liberté sous caution. Dès lors Enciso, bon observateur et homme instruit, consacra tous ses instants à la rédaction et à la publication des matériaux qu'il avait recueillis pendant son séjour dans le Nouveau-Monde. C'est ainsi qu'il fit paraître un Mémoire en faveur des commanderies établies et à établir dans les Indes occidentales, qu'il parvint à publier malgré l'opposition des moines franciscains, qui soutenaient que les conquérants espagnols ne pouvaient et ne devaient pas jouir de semblables concessions. Mais son principal ouvrage, celui qui a établi sa réputation, ouvrage aujourd'hui fort rare, *très-remarquable*, suivant M. le baron Alexandre de Humboldt (1); et qu'Herrera cite plusieurs fois dans ses *Décades*, est la *Suma de geografía*, etc., etc. (2); imprimé à Séville, en 1519, en un vol. in-f^o, réimprimé dans le même format, en 1530 et en 1549, suivant Pinelo (3). Enciso, dit M. de Navarrete (4), a réuni dans cet ouvrage, destiné à l'empereur Charles-Quint, tout ce qu'on connaissait alors sur la théorie et la pratique du pilotage. L'auteur commence par une description succincte de la partie connue du Nouveau-Monde, et signale la position des points principaux d'après les rumbes et la direction que suivent les embarcations (*derrotas*) et les latitudes; il donne ensuite un véritable traité de la sphère suivant le système de Ptolémée, avec des tables de déclinaison, la méthode pour prendre la hauteur polaire et son emploi, la construction de la boussole avec les 32 rumbes de vent; il fait connaître le chemin parcouru, par degrés, suivant l'angle formé par le rumb de vent et le méridien. Il traite de la longitude, c'est-à-dire de la navigation d'est à ouest, mais d'après des méthodes encore imparfaites, et ne manque pas de faire observer, en parlant de l'estime, qu'elle ne peut guère servir qu'aux marins qui connaissent bien la marche de leurs vaisseaux. Il a soin d'appeler l'attention sur la dérive, et traite en outre de la connaissance des étoiles circumpolaires, pour prendre la hauteur et savoir l'heure de la nuit, de l'usage de l'astrolabe et du quart de cercle pour déterminer chaque jour la déclinaison du soleil et le point d'arrivée, de l'em-

(1) *Hist. de la géogr. du N. Continent*, t. 4, p. 306.

(2) Nous croyons utile de donner ici le titre entier de l'important ouvrage d'Enciso (non paginé), dont nous venons de terminer la traduction que nous publierons peut-être un jour avec des notes. *Suma de geografía que trata de todas las partidas e provincias del mundo; en especial de las Indias e trata largamente del arte del marear: juntamente con la espera en romance: con el regimiento del sol y del norte: nuevamente hecha. Con privilegio real, fue impresa en la nobilissima y muy leal ciudad de Sevilla por Jacobo Cronberger, alemán, en el año de la Encarnación de Nuestro Señor de mil e quinientos e diez e nueve (1519).*

(3) *Biblioteca oriental*, p. 4278, 4279.

(4) *Noticia histórica sobre los progresos que ha tenido en España el arte de navegar.*

ploi des tables de latitude, etc. Divisant le globe par la ligne équinoxiale et le méridien qui passe par l'île de Fer, il pense qu'on devrait prendre pour base, dans la construction des cartes, les quarts de cercle compris dans cette division, et cite à l'appui celle qu'il dressa d'après ce procédé et qu'il présenta à l'empereur. Toutefois Enciso n'ignorait pas les inexactitudes qui résultent de ces projections, et la difficulté de représenter sur un plan une figure sphérique; mais il ne pouvait encore trouver le moyen de correction. Lorsqu'on réfléchit sur l'imperfection de ces premières méthodes, et sur les erreurs qui doivent en être la suite inévitable, on admire bien davantage encore la hardiesse de ces navigateurs qui, dans les trente premières années du 15^e siècle, osèrent traverser l'Océan pour aller reconnaître les îles et les côtes du Nouveau-Monde depuis le cap Horn jusqu'au delà de Terre-Neuve. La partie géographique est résumée dans l'ouvrage d'Enciso avec une grande exactitude et contient la première description des terres découvertes de son temps dans les mers occidentales, c'est-à-dire le résultat des explorations des Espagnols jusqu'à l'année 1519. Enciso a fixé, dans sa *Suma*, les latitudes des îles découvertes et celles de plusieurs points de la Côte-Ferme. Le cap Higney, de l'île *Espagnole*, s'y trouve indiqué par 20°, le cap de Cruz par 23°, etc., et ces positions, bien que défectueuses, le sont moins que celles qu'on remarque dans les cartes de Jean Ruysch, de Pierre Martyr de Anghieria, etc. L'auteur de la *Suma*, qui passait pour l'un des hommes les plus érudits de son siècle et qui prenait rang parmi les *grands lettrés*, consulta, pour l'illustration de son ouvrage, non-seulement les écrits de ses devanciers, mais aussi, comme il le dit lui-même, *l'expérience des temps, qui est la mère de toutes choses* (1). Nous ignorons l'époque, même approximative, de la mort d'Enciso, qui a dû terminer sa carrière en Espagne, probablement à Séville, lieu de sa naissance. D—z—s.

ENCKEVOIRT (GUILLAUME VAN), originaire de Maëstricht, naquit à Mierlo, village du Brabant. On croit qu'il eut d'abord un canonicat à Anvers. Il obtint plus tard la prévôté de St-Rombaud, à Malines, et fut doyen de St-Jean-Baptiste à Bois-le-Duc. Le cardinal Florisz, depuis pape sous le nom d'Adrien VI, se démit en sa faveur de la prévôté de St-Sauveur à Utrecht. Lorsque ce protecteur eut obtenu la tiare, il appela près de lui Enckevoirt, dont il appréciait tout le mérite, et, pour l'attacher plus spécialement à sa personne, le nomma chef de sa daterie ou chancellerie. A toutes ces faveurs, il joignit le siège épiscopal de Tortose, en Espagne, qu'il avait occupé lui-même; enfin, treize jours avant sa mort, l'an 1523, au mois de septembre, il lui donna la pourpre, sous le titre de cardinal-prêtre des SS. Jean et Paul. Cette promo-

(1) Il est probable que les relations intimes d'Enciso avec Juan de la Cosa ne lui aurent pas été inutiles et qu'il aura mis à profit ses conversations avec ce savant et laborieux hydrographe.

tion eut cela de particulier qu'elle concernait Enckevoirt seul. Clément VII, successeur d'Adrien, lui conféra l'évêché d'Utrecht, auquel avait renoncé Henri de Bavière en 1529. Enckevoirt fit prendre possession de son siège par procureur; mais pendant sept ans qu'il fut censé l'occuper, il resta toujours à Rome, ayant constitué pour son vicaire Jacques Van Utening. Il mourut dans la capitale du monde chrétien en 1534, et fut enterré dans l'église de Ste-Marie de *anima*. Il avait désigné pour son exécuteur testamentaire Pierre Vander Voorst d'Anvers, référendaire et vice-président de rote. Le collège du pape, à l'université de Louvain, le regarde avec raison comme un de ses bienfaiteurs. Dans la liste des cardinaux, imprimée à Toulouse en 1614, on lui attribue un discours à la faculté de théologie de Louvain : *Oratio ad facultatem S. theologiæ Lovaniensis*. Sweert et Foppens répètent la même chose : l'un et l'autre donnent également l'épithaphe du cardinal. Il est à remarquer que, dans les notes d'Aubert Lemire, sur la bulle de Clément VII en faveur du collège du pape, et par laquelle il lui incorpora l'église d'Asch, il y a une faute d'impression qui substitue l'année 1536 à l'année 1534, date réelle de la mort d'Enckevoirt. Celui-ci laissa pour héritière sa sœur Isabelle, qui se maria, mais sur la postérité de laquelle on n'a point de renseignements. R—f—g.

ENCOLPIUS. Voyez ELYOT.

ENCONTRE (DANIEL), professeur à la faculté de Montauban, naquit à Nîmes en 1762. Il était le cadet des trois fils de Pierre Encontre, ministre du saint Évangile, qui destinait ses enfants à le remplacer dans une carrière semée de continuels dangers depuis la révocation de l'édit de Nantes. Comme ses deux autres frères, Daniel fut dirigé dans ses premières études par son père, homme très-instruit, mais qui s'était fait une méthode d'enseignement très-propre à rebuter des élèves moins dociles. Par exemple, il leur enseigna le latin en leur faisant apprendre le Dictionnaire, dont ils devaient chaque jour lui répéter un certain nombre de pages. Un jour, Daniel, fatigué de cette étude aride, s'échappa de la maison paternelle; mais il reconnut promptement sa faute, et s'empressa d'implorer son pardon. Avec le secours de son frère aîné, qui lui donnait en secret des leçons, il triompha bientôt de toutes les difficultés dont l'étude des langues est hérissée, et se rendit fort habile dans le latin, le grec et l'hébreu. En même temps, il apprit, sans maître, les mathématiques qu'il poussa jusqu'au calcul infinitésimal. Envoyé, vers 1780, à Lansanne, puis à Genève, pour y faire ses cours de philosophie et de théologie, la rapidité de ses progrès étonna ses maîtres, qui devinrent tous ses amis, et lui valut les plus brillants succès. En attendant qu'il eût atteint l'âge fixé pour recevoir les ordres sacrés, il crut devoir s'exercer à la prédication dans les assemblées; mais il sentit bientôt que la faiblesse de son organe et le manque de dignité

le rendaient peu propre à la chaire : sans renoncer à sa vocation, il profita de ses loisirs pour se perfectionner dans les mathématiques et pour cultiver l'histoire naturelle et la littérature. Un attrait irrésistible l'attirait à Paris, où il devait trouver plus de ressources pour son instruction. Il y arriva, pour la première fois, en 1783, au moment où Montgolfier répétait l'expérience de son aérostat; et, si l'on en croit l'auteur de la *Notice* citée à la fin de cet article, Encontre, quoique privé d'instruments, calcula l'ascension et la marche de ce globe avec une précision admirable. Il fut rappelé peu de temps après en Languedoc, pour y prendre la direction d'une paroisse; mais une extinction de voix qui dura cinq ans, et reparut dans la suite à plusieurs reprises, le força bientôt de suspendre l'exercice du ministère. Il se disposait à le reprendre, lorsque la persécution qui s'étendit sur les ministres des différents cultes l'obligea d'abandonner sa paroisse et de chercher un asile à Montpellier. Sans fortune et sans ressource, Encontre y vécut quelque temps du produit des leçons qu'il faisait aux ouvriers sur la coupe des pierres. Il eut part à la réorganisation de l'église protestante de Montpellier, et devint membre du consistoire. A la formation de l'école centrale du département de l'Hérault; il obtint la place de professeur de belles-lettres, qu'il remplit avec un succès croissant jusqu'à la suppression de cette école et sa transformation en lycée. Encontre eut alors la générosité de renoncer aux droits qu'il avait sur cette chaire, que sollicitait un père de famille, homme de mérite, et concourut pour celle de mathématiques transcendantes. Il fut, en 1808, nommé professeur et doyen de la faculté des sciences à l'académie de Montpellier. Entouré de l'estime générale, et jouissant d'une existence aussi douce qu'honorable, il n'hésita cependant pas à faire le sacrifice de tous ces avantages, pour aller, en 1814, remplir à Montauban la chaire de dogme à la faculté de théologie, dont il fut nommé doyen. Le zèle qu'il apporta dans ces nouvelles fonctions, et les contrariétés qu'il eut à vaincre, altérèrent bientôt sa santé naturellement délicate. Après avoir lutté vainement pour arrêter les progrès de la maladie, prévoyant l'issue qu'elle devait avoir, il prit la résolution de se faire transporter à Montpellier, pour y être enterré près d'une fille chérie, qu'il avait eu le malheur de perdre quelques années auparavant. Parvenu mourant au terme de son voyage, il y expira le 16 septembre 1818. Pour le faire apprécier comme savant, il suffit de rapporter ce que Fourcroy disait d'Encontre : « J'ai vu, en France, deux ou trois têtes « comparables à la sienne; je n'y en ai trouvé « aucune qui lui fût supérieure. » A des talents éminents et variés, il joignait toutes les vertus chrétiennes, et les vifs regrets que sa mort excita parmi ses coreligionnaires furent sincèrement partagés par tous ceux qui l'avaient connu. Membres des académies de Montpellier, de Nîmes et de

Montauban, la plupart des morceaux échappés à sa plume sont disséminés dans les recueils de ces compagnies. On cite d'Encontre : 1° *Mémoire sur la théorie des probabilités*. On en trouve un extrait dans le *Bulletin* de la société de Montpellier pour l'an 8. 2° *Mémoire sur un cas particulier de l'intégration des quantités angulaires*, *ibid.*, an 9. L'auteur se proposait de l'insérer avec quelques développements dans un ouvrage sur le *Calcul différentiel et intégral*. 3° *Mémoire sur l'inscription de l'ennéagone et sur la division complète du cercle*, *ibid.*, an 10; imprimé séparément, Montpellier, 1801, in-8°, avec une planche, traduit en allemand. 4° *Lettre sur différents problèmes relatifs à la théorie des combinaisons*. 5° *Essai de critique* sur un passage de Platon (la conclusion du Gorgias), traduit par Laharpe. 6° *Mémoire sur le théorème fondamental du calcul des sinus*. 7° *Nouvelles recherches sur la composition des forces*. L'auteur y démontre, contre l'opinion de Bailly et de Montucla, que les anciens, et particulièrement Aristote, ont connu le parallélogramme des forces. 8° *Eléments de géométrie plane*. 9° *Théorie de l'intérêt composé*, et son application au calcul de la différence des niveaux, d'après les observations du baromètre. 10° *Examen de la nouvelle théorie du mouvement de la terre*, proposée par le docteur Wood, dans les *Annales mathémat.* de M. Gergonne. 11° *Mémoire sur l'île de Blason*. Encontre y donne son opinion sur les causes de l'ensablement du port de Cette et sur les moyens d'y remédier. 12° *Mémoire sur les principes fondamentaux de la théorie des équations*. 13° *Addition à la Flore biblique de Sprengel*. Aux 75 articles de cette Flore, Encontre en ajoute quinze, et prouve qu'elle serait susceptible d'une plus grande augmentation. 14° *Recherches sur la botanique des anciens*. Montpellier, in-8°. Il n'a paru qu'une seule livraison de cet ouvrage qu'Encontre avait entrepris avec Decandolle. 15° *Dissertation sur le vrai système du monde*, comparé avec le récit que Moïse fait de la création, Montpellier, 1807, in-8°; Avignon, 1808, in-8°. 16° *Lettre à M. Combes-Dounous*, auteur de l'Essai historique sur Platon, Paris et Montpellier, 1811, in-8°. C'est un modèle de logique et de la convenance qu'il faudrait apporter dans les discussions sérieuses. 17° *Discours prononcé à l'ouverture des cours de la faculté de Montauban*, Montauban, 1816, in-8°; traduit en anglais. Encontre est auteur de quelques pièces de théâtre dont une seule a été jouée et imprimée : c'est *M. Boucacous*, ou *l'S et le T*, comédie en 1 acte et en vers, qu'il avait composée dans une promenade. Il a laissé manuscrits plusieurs ouvrages parmi lesquels on cite un *Commentaire* presque achevé sur la *Mécanique céleste* de La Place, et des *Mémoires de sa vie*, qui présenteraient sans doute un grand intérêt. M. Juillerat-Chasseur, l'un des pasteurs de l'Eglise de Paris, a publié : *Notice sur la vie et les écrits de Daniel Encontre*, 1821, in-8°. M. C. Coquerel a aussi publié une *Notice* sur le même. W-s.

END (CHRISTOPHE), artiste allemand, chercha à représenter les plantes d'une manière particulière : ce fut par des découpures de papier. Il existe de lui un manuscrit de ce genre à la bibliothèque de Berlin, qui contient 150 plantes, et un autre 115. Moehsen a fait connaître dans ses lettres ce chef-d'œuvre de patience ; il est intitulé : *J. Christophori End 150 kräuter und Gewächse nach ihrer Gestalt, durch einem besonders Runtschitt obgebildet M. S. anno 1681, in-4°*. D—P—s.

ENDE (FRÉDÉRIC-ALBERT, baron d'), général prussien, né à Celle dans le Hanovre, le 18 février 1765, était fils d'un ministre d'État, et de la fille du comte de Schulenburg, qui, le drapeau à la main, trouva une mort glorieuse sur le champ de bataille de Woltitz. Ende commença sa carrière militaire à l'âge de douze ans dans un régiment d'infanterie hanovrien, et passa plus tard dans la cavalerie. En 1792, il fut successivement aide de camp des feld-maréchaux Reden, Freitag et Walmoden, puis officier d'état-major en 1798. L'armée hanovrienne ayant été licenciée en 1803, Ende fut obligé de quitter les drapeaux sous lesquels il avait servi avec honneur pendant vingt-six ans. Durant cette longue période, il avait fait, en 1789 et 1790, les campagnes de Brabant comme volontaire et commandant d'un régiment sous les ordres des généraux Meersch et Schonfeld, puis celles de Franconie, des Pays-Bas et de la Hollande, en 1792 et 1793 ; il avait assisté aux batailles et aux sièges les plus remarquables de cette époque, et s'était particulièrement distingué au combat de Velp, près d'Arnheim. Le roi Frédéric-Guillaume II le décora de l'ordre du Mérite, pour sa brillante conduite au combat de Bockenheim. En 1794 et 1795, il fut chargé de missions diplomatiques en Angleterre et en Suisse, pour y traiter de l'échange des prisonniers avec l'ambassadeur de la république française, Barthélemy, et le commissaire Backer, échange qui, non sans de grandes difficultés, commença par celui de Rochambeau contre le général Ohara, tombé au pouvoir des républicains devant Toulon. En 1803, Ende entra au service de Prusse dans les gardes du corps ; et, dans la célèbre campagne de 1806, il fit partie de l'avant-garde commandée par le duc de Saxe-Weimar, et fut fait prisonnier avec Blücher. A la paix de Tilsitt, il passa au service du duc de Saxe-Weimar, qui le nomma maréchal du palais du prince héréditaire. Revenu au service de Prusse en 1813, il fut d'abord attaché au corps d'armée de Blücher, et ensuite à celui du comte de Wittgenstein. Après la suspension d'armes, le roi de Prusse l'envoya en mission à Stralsund, près du roi de Suède. A son retour, il suivit le général Langeron, et concourut à toutes les opérations de l'armée de Silésie. En décembre 1813, il fut nommé colonel, et en 1815 général-major, commandant de Cologne et chef d'une division de landwehr. En 1823, le roi de Prusse lui accorda le grade de lieutenant général, et bientôt il fut mis à la retraite après quarante-huit ans de

service. Ende se retira à Berlin, où il mourut le 4 octobre 1829. M—D j.

ENDEL, ou HENDEL MANOACH, rabbin polonais, mort en 1585, est auteur de plusieurs ouvrages dont quelques-uns ont été imprimés après sa mort, par les soins de Moïse son fils. En voici les titres : 1° *Sagesse de Manoach*, c'est-à-dire corrections et leçons thalmudiques diverses, touchant la Gemare, Pragne, 1585, in-4° ; 2° *Repos des cœurs*, c'est-à-dire commentaire sur le titre intitulé : *Chovad alleavoth*, Lublin, 1596, in-4° ; 3° *Exposition du commentaire du rabbin Bechai, sur la loi*, Prague, 1585, in-fol. ; il n'a paru que dix feuilles de cette exposition : dans la préface qui est en tête de l'ouvrage, l'éditeur, Moïse, fils d'Endel, annonce qu'il publiera les autres écrits de son père, touchant le texte sacré, le Thalmud, ses livres cabalistiques et astronomiques. J—N.

ENDELECHIUS, ou SEVERUS SANCTUS, rhéteur et poète chrétien, né dans le 4^e siècle, était de Bordeaux, et quelques critiques le croient fils de Flavius Sanctus, beau-frère d'Ausone, qui lui a consacré une épithaphe dans ses *Parentalia*. Lié depuis son enfance avec St-Paulin, évêque de Nole, à son exemple, il embrassa le christianisme. On conjecture, d'après les lettres de St-Paulin, qu'il avait deux amis du même nom, mais on ne peut savoir lequel lui a fourni le plan de son apologie pour Théodose le Grand. Sidoine Apollinaire fait mention d'un Endelechius qui enseignait la rhétorique à Rome ; son nom se retrouve dans la souscription d'un manuscrit d'Apulée, conservé à la bibliothèque de Florence, et Reinesius pense que ce pouvait être le fils de celui qui fait l'objet de cet article. Endelechius passa ses derniers jours dans la retraite, et on a même des raisons de croire qu'il avait pris l'état ecclésiastique. L'abbé Longchamp place sa mort à l'année 409. St-Paulin cite avec éloge les hymnes qu'Endelechius avait composées sur la parabole des dix vierges de l'Évangile. Elles sont perdues, mais on a conservé de lui une églogue intitulée : *De mortibus boum* (sur la maladie des bestiaux). Elle fut faite à l'occasion d'une maladie contagieuse qui causa de grands ravages dans la Turquie, l'Illyrie et la Flandre, vers 377. Le thème choisi par le poète est fort simple : trois bergers parlent entre eux des maladies qui attaquent la race bovine ; l'un de ces bergers, qui est chrétien, dit que le moyen le plus sûr de garantir de la peste ces animaux, c'est de leur placer entre les cornes :

Signum quod perhibent esse crucis Dei,
Magna qui colitur solus in urbibus.

En même temps, il recommande si fort à ses amis le culte de ce Dieu unique et souverain, qu'ils se joignent à lui pour aller adorer Jésus-Christ dans la ville prochaine. Pierre Pithou fit imprimer cette pièce, pour la première fois, en 1590, dans le tome 2 des *Epigrammata et poemata veterum*, p. 448 et suiv. Elle a reparu depuis in-4°, sans date et sans

nom de ville ; Francfort, 1612, in-8°, avec des notes de Jean Weitz, et Leyde, 1714, in-8°, avec les notes de Weitz et de Wolfgang Séber : cette édition est la plus estimée. Elle a été insérée dans la *Bibliotheca patrum*, et dans différents recueils de poésies chrétiennes. Souvent imprimé et commenté, ce poème d'Endelechius le fut de nouveau, en 1833, et avec beaucoup de soin, par M. Piper, sous ce titre : *Severi Sancti Endelechii, rhetoris et poetæ christiani, carmen bucolicum* DE MORTIBUS BOUM, latine et germanice edidit, vertit, illustravit Ferdinandus Piper; Gottingue, 1833, petit in-8°. On trouve le poème d'Endelechius réimprimé et traduit en français dans les notes du 4^e volume des *Lettres de St-Jérôme*, édition-traduction de F. Z. Collombet. Lyon, Périsse, 1838, in-8°.

W—s et C—L—T.

ENDLICHER (ETIENNE-LADISLAS), un des plus grands botanistes de notre époque, naquit le 26 juin 1804, à Presbourg (Hongrie), où son père était un des médecins les plus distingués. Le jeune Endlicher reçut une éducation soignée et il fut destiné d'abord à l'état ecclésiastique. En effet, il reçut les ordres mineurs; mais sentant peut-être qu'il avait plus de vocation pour la science que pour le sacerdoce, il jeta le froc aux orties à l'âge de vingt-deux ans. Il se voua dès lors, avec une prédilection marquée, aux sciences naturelles, surtout à la botanique; mais il cultiva aussi avec succès l'histoire du droit et les langues de l'extrême Orient. Nommé en 1828, à l'âge de vingt-six ans, à la bibliothèque de la cour de Vienne (*Bibliotheca palatina*), il s'occupa d'abord de travaux locaux de botanique, publia plusieurs flores spéciales, et obtint en 1836, par la réputation que lui firent ces travaux, la place de conservateur du Cabinet d'histoire naturelle de la capitale. Quelques années plus tard (en 1840), il fut nommé directeur du jardin botanique, qu'il réorganisa complètement, et en même temps professeur de botanique à l'université de Vienne; ces nominations furent le prix de son grand travail sur la classification de toutes les plantes de l'univers. Il consacra les années suivantes à la science qu'il professait avec tant de talent; mais, poussé par un penchant qui semble difficile à concilier avec le goût de l'histoire naturelle, il se livra aussi, mais sans le même éclat, à l'étude de la langue chinoise. La science si aride de la classification des végétaux n'avait pourtant pas desséché son cœur. Les sentiments généreux que révèlent toutes ses préfaces le poussèrent avec ardeur à s'engager activement dans les affaires de la révolution de 1848, à laquelle l'Autriche doit, en effet, les progrès gigantesques qu'elle a faits depuis dans la voie de la civilisation. Il fit partie de la députation de Vienne chargée de remettre la couronne des anciens empereurs d'Allemagne entre les mains de l'assemblée nationale de Francfort. Mais bientôt la réaction arriva, l'armée de Windischgraetz prit la capitale. Endlicher, affecté dans ses sentiments par

les horreurs qui malheureusement ont signalé ce fait d'armes, tomba dans une mélancolie profonde, et il mit fin à sa vie le 28 mars 1849, qui, par une coïncidence très-remarquable, fut le jour même où l'assemblée nationale décerna la couronne impériale au roi de Prusse. Le nombre des écrits de ce malheureux savant est prodigieux; il étonne par la vaste étendue de sa science, par la fécondité de ses idées et par l'indépendance qu'il savait conserver, même en s'appropriant les idées d'autrui. Il débuta dans la carrière linguistique, dont nous parlerons d'abord, par une œuvre ayant trait à la philologie ecclésiastique, dans son *Examen criticum codicis IV Evangeliorum Byzantino... Corvini* (Leips. 1825). Son *Catalogus codicum philologicorum latinorum bibliothecæ palatinæ Vindobonensis* (Vienne, 1836) prouve sa profonde connaissance de la littérature classique. Il s'est occupé de l'histoire du droit romain et du droit hongrois, ainsi que de l'histoire de la Hongrie. Nous citerons : *De Ulpiani Institutionum fragmento. Les lois de Saint-Etienne*, Vienne, 1849 (ouvrage inspiré par le mouvement politique). *Rerum Hungaricarum monumenta Arpodiara*, St-Gall, 1849. Des circonstances particulières, la présence à Vienne de la grande carte de Chine par les jésuites, le portèrent à s'occuper spécialement de la géographie chinoise. Il donna, en 1843, un atlas d'une partie de la Chine, d'après les données des RR. PP. Il fut conduit alors à étudier la langue du Céleste Empire; et, sans être arrivé dans cette branche au premier rang, il a aidé puissamment les études par ses *Éléments de grammaire chinoise*. Mais la véritable gloire d'Endlicher réside dans ses œuvres sur la botanique; et, sur ce domaine, il a légiféré. Avec des travaux tels que *Flora Posoniensis* (Pesth, 1830); *Prodromus floræ Norfolkicæ* (1833); *Flora Brasiliensis*, 1840 et suiv. (Ce dernier ouvrage ensemble avec Martius.) Il faut citer surtout sa grande œuvre : *Genera plantarum secundum ordines naturales disposita* (1836-1840), dans lequel il a décrit près de sept mille genres de végétaux, sans compter les espèces. Il publia, comme illustration de cet ouvrage : *Iconographia generum plantarum* (1838), et une introduction à la botanique, *Enchiridion botanicum* (1841). Il rédigea avec Poeppig le *Nova genera et species plantarum*, et il est un des créateurs des *Annales du musée d'histoire naturelle de Vienne*, et en dehors de ses propres travaux, il trouva encore le temps de publier ceux des autres, en concourant avec Nees d'Esenbeck à l'édition des *Œuvres diverses* de Robert Brown.

O—T.

ENÉE le tacticien, qu'on croit le même qu'Enée de Stymphale, dont parle Xénophon, et qui était général des Arcadiens vers l'an 361 avant J.-C., avait fait un traité sur les connaissances nécessaires à un général d'armée, dont les anciens faisaient beaucoup de cas. Cynéas, qui vivait à la cour de Pyrrhus, en fit un abrégé, que les généraux romains portaient assez ordinairement avec eux, et

qui nous est resté, le grand ouvrage s'étant perdu. Il a été publié pour la première fois par Isaac Casaubon, à la suite de son édition de Polybe, Paris, 1609, in-fol., et réimprimé dans les éditions de Tollius, Amsterdam, 1670, 3 vol. in-8°, et Leipsick, 1763, 3 vol. in-8°. Il ne se trouve point dans celle de M. Schweighæuser. Il serait à souhaiter qu'on en donnât une nouvelle édition, pour laquelle on ferait bien de consulter les manuscrits de cet auteur, qui se trouvent dans la Bibliothèque impériale.

C—R.

ENÉE DE GAZA, philosophe chrétien, de la ville de Gaza en Palestine, vivait sur la fin du 5^e siècle. Nous avons de lui un dialogue intitulé *Théophraste*, sur l'immortalité de l'âme et la résurrection des corps, dans les principes de la religion chrétienne. Il a été publié pour la première fois en grec et en latin dans une collection d'anciens théologiens grecs imprimée à Zurich, chez André Gessner, 1559 et 1560; mais la version latine par Ambroise le camaldule avait déjà paru à Bâle en 1516. Il a été réimprimé depuis dans différentes bibliothèques des saints Pères, mais toujours d'une manière très-incorrecte. La dernière édition est celle que Gasp. Barthius a donnée avec des notes assez amples, Leipsick, 1655, in-4°; elle est encore plus incorrecte que les précédentes (1). Il serait à souhaiter qu'on donnât une nouvelle édition de ce dialogue, qui est très-bien écrit et assez intéressant. Il y en a un fort bon manuscrit à la Bibliothèque impériale. On a encore d'Enée de Gaza 25 Lettres grecques, insérées dans le recueil d'auteurs grecs publié par Alde Manuce, 1499, in-4°. On les retrouve avec une version latine dans l'édition qui porte le nom de Cujas (Genève), 1606, in-fol.

C—R.

ENÉE SYLVIUS. Voyez PIE-II.

ENEMAN (MICHEL), né en Suède dans la ville d'Enköping en 1676, étudia la théologie et les langues orientales d'abord à Upsal et ensuite à Greifswald. En 1707 il fut nommé secrétaire du consistoire établi par Charles XII près de l'armée suédoise, et il accompagna ce prince à Bender. Pendant quelque temps il fit les fonctions d'aumônier de l'ambassadeur de Suède à Constantinople. En 1711 il entreprit aux frais du roi un voyage en Asie et en Égypte. Pendant qu'il parcourait ces contrées, Charles lui assura une récompense honorable en le nommant professeur des langues orientales à Upsal; mais il mourut immédiatement après son retour en Suède, l'année 1714. La relation de son voyage en suédois ne fut publiée qu'en 1740 à Upsal. On a aussi de lui une dissertation latine : *De salute infantum sine baptismo decedentium Christianorum ac Gentilium*, Greifswald, 1706, in-4°.

C—AU.

ENFANT (JACQUES L^e). Voyez LENFANT.

ENFIELD (GUILLAUME), écrivain anglais, né à Sudbury en 1741, fut élevé au collège de Daven-

try, dans les principes des protestants non conformistes. Il fut nommé en 1763 pasteur d'une congrégation de non-conformistes à Liverpool. En 1770 il fut choisi pour remplir la chaire de belles-lettres à l'école de Warrington dans le Lancashire, et depuis cette époque il partagea son temps entre le ministère ecclésiastique, l'éducation de la jeunesse, soit publique, soit particulière, et la composition d'ouvrages utiles, parmi lesquels on remarque les suivants : 1^o *Sermons à l'usage des familles*, 1779, 2 vol. in-8°; 2^o *Le Prédicateur anglais, ou Sermons sur les principaux sujets de la religion et de la morale, choisis, revus et abrégés de divers auteurs*, 1773, 4 vol. in-12; 3^o *Essai sur l'histoire de Liverpool*, tiré en partie des papiers inédits de George Perry, 1774, in-fol.; 4^o *Observations sur la propriété littéraire*, 1774, in-4°; 5^o *l'Orateur (the Speaker)*, choix de morceaux tirés des meilleurs écrivains anglais, 1775, in-8° et réimprimé à Paris en 1823, in-12; 6^o *Sermons biographiques, ou suite de discours sur les principaux personnages de l'Écriture-Sainte*, 1777, in-12; 7^o *Exercices d'élocution*, 1780, in-12, pour servir de suite à *l'Orateur*; 8^o *les Institutes de la philosophie naturelle, théorique et expérimentale*, 1785, 1800, in-4°; 9^o *Histoire de la philosophie, depuis les premiers temps jusqu'au commencement du siècle présent, d'après l'ouvrage de Brucker (Historia critica philosophiæ)*, 1791, 2 vol. in-4°. Cet abrégé, qui n'est point une simple traduction de celui que Brucker a donné lui-même de son volumineux ouvrage, est très-bien fait et très-bien écrit; 10^o les articles signés de la lettre initiale de son nom dans le premier volume de la *Biographie universelle*, par J. Aikin, G. Enfield, etc. (1799, in-4°), articles qui forment plus de la moitié de ce volume. Cet homme estimable mourut le 3 novembre 1797 à Norwich, où il était alors pasteur de la congrégation des non-conformistes. On publia l'année suivante trois volumes in-8° de *Sermons sur des sujets pratiques*, composés et préparés par lui pour l'impression, et précédés de Mémoires sur sa vie, par J. Aikin. Ces sermons, comme tous ses ouvrages, sont écrits d'un style simple, clair, élégant, qui s'élève quelquefois avec le sujet. On a cru y reconnaître la manière de Blair un peu affaiblie et moins chargée d'ornements; la morale y est présentée sans austérité, et ils paraissent encore plus propres à former l'esprit et le goût qu'à élever l'âme à la piété.

X—s.

ENGAU (JEAN-RODOLPHE), savant juriconsulte à Iéna, naquit à Erfurth le 28 avril 1708. Ses heureuses dispositions le firent distinguer dans les premières écoles par Langguth son maître, homme de mérite, qui le prit sous sa protection. En 1720 il alla continuer ses études à Weimar, dont l'université alors était dirigée par le fameux Jean-Matthieu Gessner, qui reconnut dans ce jeune homme un mérite supérieur, et le fit travailler avec lui au catalogue de la grande bibliothèque qu'il était chargé de mettre en ordre. Six ans après, le jeune

(1) Depuis, M. Wernsdorf a donné en 1817 : *Disputatio de Enée Gaza*, Naumb., in-4°.

Engau se rendit à Iéna, où il s'occupa avec passion de l'étude des sciences. Il se livra ensuite à la jurisprudence, et fit des progrès sous la direction du professeur Brunquell, dont la maison et la bibliothèque lui étaient toujours ouvertes. Aidé de cette protection et fort de ses connaissances il fut nommé docteur en 1734, et obtint en 1740 une chaire de professeur ordinaire à l'université d'Iéna. En 1743 il fut nommé échevin, en 1746 on le décora de la dignité d'ancien, et en 1748 on le fit conseiller de la cour de Saxe-Weimar et d'Eisenach. Il remplit à deux reprises la charge de recteur de l'université, avec autant de zèle que de lumières. Les villes de Tubingen, de Francfort et de Halle lui firent plusieurs fois des offres avantageuses pour l'attirer dans leur sein; mais il préféra rester dans celle qui avait la première reconnu son mérite et l'en avait récompensé; aussi il finit ses jours à Iéna, âgé seulement de 47 ans, le 18 janvier 1785. Engau fit toujours preuve d'un grand zèle pour la prospérité et la réputation des collèges et des académies dont il était membre. Ses écrits nombreux attestent ses vastes connaissances, et sont fort estimés en Allemagne. Voici les principaux : 1° *Traité des prescriptions en matière criminelle*, Iéna, 1733, in-8°; édition revue et augmentée, ibid., 1737, in-8°; 1749, in-8°; 1772, in-8°; 2° *Elementa juris Germanici civilis*, Iéna, 1736, in-8°; 1740, 1747, 1752, in-8°. L'auteur a su dans cet ouvrage distinguer habilement le véritable droit allemand du faux, l'ancienne jurisprudence de la nouvelle, et le droit commun du droit particulier de chaque province ou de chaque ville. Stolle, dans son Introduction à l'histoire de la jurisprudence, dit, p. 173 : « Engau dans son ouvrage sur les *Eléments du droit civil en Allemagne* a donné le traité le plus complet de l'origine, « des progrès et des vicissitudes de la jurisprudence « civile en Allemagne, et cet ouvrage est aussi « remarquable par sa concision que par la clarté et « l'ordre avec lesquels il est composé; » 3° *Elementa juris criminalis Germanico-Carolini*, Iéna, 1738, 1742, 1748, 1753, in-8°; *Editio septima cum observationibus*, Hellfeld., ibid., 1777, in-8°; 4° *Elementa juris canonico-pontificio-ecclesiastici*, Iéna, 1739, 1743, 1749, 1753, in-8°; *Editio nova, curâ Joach. Erdm. Schmidt*, Iéna, 1765 in-8°. Cette édition est recommandable par les additions de Schmidt, qu'on a imprimées avec l'ouvrage comme une espèce de commentaire; 5° *Traité du droit des chefs de l'Eglise sur les docteurs qui occupent des chaires*, Weissembourg dans le Nordgau, 1787, 3 vol. in-8°. L'auteur avait d'abord écrit cet ouvrage en allemand; mais en 1752 il l'augmenta de beaucoup, et le mit en latin. La quantité des éditions de ses écrits suffit pour prouver combien ils sont estimés en Allemagne. G—T.

ENGEL (ARNOLD), jésuite, mal nommé par Sotvel *Angelus*, né à Maëstricht en 1620, professa la rhétorique pendant plusieurs années, fut nommé préfet des classes, emploi qu'il remplit avec autant

de zèle que de capacité, et se consacra ensuite aux missions. Il mourut à Prague, vers 1676, dans un âge peu avancé. On a de lui des ouvrages de piété et des poèmes sur des sujets spirituels; les principaux sont : 1° *Indago monocerotis ab naturâ humanâ deitatis sagacissimâ venatrice, per quinque sensuum desideria amantem adornatâ*, Prague, 1658, in-4°. Cet ouvrage est écrit en vers. 2° *Virtutis et honoris ædes in heroibus, et poematibus XXV græco-latinis illustrat.*, ibid., 1671. 3° Un *Panegyrique* (en latin) de la *Ste-Vierge*; un autre de *St-François Xavier*; l'*Oraison funèbre de l'Empereur Ferdinand III*. Ces différends ouvrages sont peu estimés. W—s.

ENGEL (SAMUEL), géographe, naquit à Berne en 1702. Dès sa jeunesse, il se voua à la culture des lettres, et leur resta fidèle toute sa vie. Il voyagea d'abord en Allemagne et en Italie, fut ensuite nommé bibliothécaire de sa ville natale, puis occupa des places dans les bureaux de l'administration. Il entra dans le conseil souverain, en 1745, et il obtint successivement les baillages d'Aarberg, d'Orbe, d'Echallens et de Tscharlitz. Il contribua à faire adopter le système des greniers d'abondance, dans sa patrie, et en surveilla la construction. Réuni au célèbre Haller, il favorisa l'établissement de l'hôpital des orphelins, et la fondation de la société économique de Berne. Il se montra bon patriote dans toutes les occasions, et chercha enfin à propager les bons principes en agriculture. Il mourut, dans sa patrie, le 28 mars 1784. C'était un homme très-instruit et doué de sagacité. Il s'est principalement occupé des questions relatives à la navigation du nord-ouest. Dès 1735, il inséra, dans le *Journal helvétique*, un mémoire dans lequel il développait les raisons qui lui faisaient regarder le passage du grand Océan dans la mer du Nord, par la mer Glaciale, comme possible. Ce fut cette production qui parut ensuite sous le titre suivant : 1° *Mémoires et Observations géographiques et critiques, sur la situation des pays septentrionaux d'Asie et d'Amérique*, etc., Lausanne, 1765, in-4°, avec cartes. Il le traduisit lui-même en allemand, Leipsick, 1772, in-4°. Après avoir soigneusement comparé entre elles toutes les relations des voyages dans le Nord, Engel cherche à prouver qu'il est possible de gagner le grand Océan en naviguant par le nord. Son hypothèse se fonde sur une opinion dont la fausseté a depuis été reconnue, c'est que l'eau de la mer ne peut geler. Le livre d'Engel ayant produit une certaine sensation en France et en Angleterre, et plusieurs personnes ayant soutenu que la mer n'était pas navigable dans les parages septentrionaux, la société royale de Londres invita le roi à ordonner une expédition maritime au pôle arctique. L'expédition eut lieu sous le commandement du capitaine Phipps (*voy. PHIPPS*), et son résultat ne fut pas favorable aux assertions d'Engel. Il fit sous ses yeux, traduire en allemand la relation de ce voyage, et y ajouta des notes et des observations. Cette version parut à Berne, en

1777, in-4°, avec figures. 2° *Essai sur cette question : quand et comment l'Amérique a-t-elle été peuplée d'hommes et d'animaux ?* par L. B. D. E., Amsterdam, 1767, in-4°, ou 3 vol. in-12. Engel soutient, dans ce livre, qu'avant le déluge les eaux n'étaient pas aussi abondantes qu'elles le sont aujourd'hui, et que les deux hémisphères n'étaient pas séparés par une distance aussi considérable, le passage de l'ancien au nouveau monde était plus facile. Il ajoute que l'Atlantide des anciens était située entre l'Afrique et l'Amérique, et servait, par conséquent, à rapprocher les deux continents ; qu'il y avait aussi alors un passage de l'océan Boréal dans le grand Océan, que l'Amérique avait eu des habitants dès les temps les plus anciens, qu'il lui en était plus arrivé du midi que du nord de l'Asie, et que le déluge n'avait pas été universel. Beaucoup de discussions relatives à l'éclaircissement de la Bible sont aussi traitées dans ce livre, où la question qui, d'après le titre, en devrait faire le sujet principal, n'occupe que très-peu de place, ce qui a fait dire à quelqu'un que l'auteur s'y occupait de tout, excepté de ce qu'il annonçait. 3° *Mémoire sur la navigation dans la mer du Nord, depuis le 63° de latitude vers le pôle, et depuis le 10° au 400° de longitude*, Berne, 1779, un vol. in-4°, avec une carte. Engel en revient toujours à la possibilité de la navigation dans l'océan Boréal. Il indique une route qu'il croit sûre pour y parvenir, et donne d'ailleurs des renseignements curieux sur les pays situés dans ces parages glacés. 4° *Remarques sur la partie de la relation du voyage du capitaine Cook qui concerne le détroit entre l'Asie et l'Amérique*, avec une carte, Berne, 1781, 1 vol. in-4°. Ces remarques avaient paru en allemand, l'année précédente, en un volume in-8°. Engel se défend, en homme qui est pénétré de la bonté de sa cause, contre les raisonnements de Cook. Ces deux ouvrages, et en général tous ceux qu'Engel a écrits en français, sont si remplis de germanismes que la lecture en est très-fatigante. 5° *Bibliotheca selectissima, sive catalogus librorum in omni genere scientiarum rarissimorum, quos nunc venum exponit, cum notis perpetuis*, Berne, 1743, in-8°. Ce catalogue est encore estimé à cause des anciennes anecdotes et des notes qui s'y trouvent répandues. 6° *Instructions sur la pomme de terre*, Berne, 1772-74, 2 vol. in-8°, en allemand. 7° *Mémoire sur la rouille du froment*, Zurich, 1758. D'après cet ouvrage, écrit en allemand, il paraît que cette maladie des blés avait été inconnue en Suisse jusqu'alors. 8° Plusieurs autres ouvrages sur l'économie rurale, imprimés séparément ou insérés dans les mémoires de la société économique de Berne, in-8°, 1760 et années suivantes. Les soins d'Engel pour faire réussir, pendant la disette de 1772, la culture des pommes de terre, lui valurent, de la part de la ville de Nyon, une médaille avec cette inscription : *In signum gratitudinis et reverentiae cives Nevidunenses* ; on voit sur le revers les symboles de l'agriculture avec ces mots : *Alter Triptolemus nobis hæc otia*

fecit ; l'exergue porte ceux-ci : *Sam. Engel Urb. et Scal. praeft. (voy. EBULO.)* E—s.

ENGEL (JEAN-JACQUES), né le 11 septembre 1741, à Parchim, petite ville du duché de Mecklembourg-Schwerin, où son père était pasteur. Depuis l'âge de neuf ans il fréquenta d'abord le gymnase, et plus tard l'université de Rostock. Quoiqu'il se destinât au ministère de l'Évangile, il s'occupa de préférence de philosophie, de mathématiques et de physique ; il renonça même tout à fait à la théologie, vers 1765, et se rendit à Lepsick pour s'y livrer exclusivement à l'étude de la philosophie et de la littérature ancienne. Les ouvrages qu'il fit imprimer assurèrent son indépendance et le firent connaître au public d'une manière très-avantageuse. On lui offrit une chaire à l'université de Gottingue et la direction de la bibliothèque de Gotha ; la piété filiale lui fit préférer l'emploi de professeur de morale et de belles-lettres à un des gymnases de Berlin, qui le rapprochait de sa mère. Il remplit les fonctions de cette place depuis 1776 jusqu'en 1787. Dans les dernières années de la vie du grand Frédéric, il fut choisi pour enseigner les belles-lettres aux enfants du prince de Prusse, neveu du roi. Ce prince, étant parvenu au trône, en 1787, chargea Engel et le célèbre poète Ramler de la direction du théâtre de Berlin, poste que sans doute il jugea convenir à l'écrivain qui venait de tracer avec succès la théorie de l'art théâtral. Mais les intrigues des coulisses fatiguèrent bientôt le savant, vain, hypocondre et incapable de supporter la contrariété. Dégoûté du théâtre et de la capitale, il donna sa démission en 1794, et se retira à Schwerin, où il vécut dans la société de son frère et de quelques amis ; mais il ne put se refuser à l'invitation honorable que lui adressa Frédéric-Guillaume III, immédiatement après son avènement au trône. Il retourna à Berlin, et le roi assura à son ancien maître une pension qui, sans l'assujettir à aucun travail réglé, l'attacha à l'académie des sciences, et lui permit de donner tout son temps aux lettres et au soin que demandait la publication d'une édition complète de ses œuvres ; le destin lui permit à peine de voir le commencement de cette publication. Sa mère, âgée de soixante-dix-huit ans, ayant désiré qu'il vint la voir encore une fois, il ne se laissa pas retenir par le mauvais état de sa santé, qui était délabrée par suite des travaux forcés auxquels il s'était livré. Il fit le voyage de Parchim, mais il y arriva très-affaibli, et y mourut, le 28 juin 1802, sans avoir jamais été marié. Nous avons indiqué les principaux défauts qui déparaient le caractère d'Engel ; nous ajouterons que, quoiqu'il aimât la bonne société, il ne connut pas l'art d'y plaire en faisant valoir le mérite des autres ; que sa vanité voulait dominer partout, et que son humeur irascible donna lieu à des scènes désagréables ; mais ces défauts étaient rachetés par de grandes qualités. La piété filiale, la bienfaisance, la constance dans ses amitiés, un respect inalté-

nable pour la vérité, une haine profonde pour l'intrigue, un grand zèle pour le progrès des lettres ; telles sont les vertus que ses ennemis mêmes reconnaissent en lui. La nature lui avait donné une figure assez belle et des traits agréables ; dans les dernières années de sa vie, le défaut d'exercice et un sommeil souvent trop prolongé firent naître un embonpoint qui lui devint à charge. Engel est compté, avec raison, parmi les écrivains classiques de sa nation. S'il ne fut pas un homme de génie, il se distingua par un excellent jugement, par une sagesse et un goût, par une élégance de style et une pureté de diction qui sont rares en Allemagne. La collection de ses Œuvres, qu'il avait préparée lui-même et qui parut à Berlin de 1801 à 1806, forme 12 volumes in-8°. Elle renferme très-peu d'ouvrages qu'une critique sévère eût pu être tentée d'exclure d'un pareil monument. Nous n'indiquerons ici que les principales productions de cet écrivain, non d'après l'ordre où elles sont placées dans ce recueil, mais d'après les dates des premières éditions. Deux petites comédies, *le Fils reconnaissant* et *le Page*, commencèrent à fonder la réputation de l'auteur ; il les fit imprimer en 1770 et 1774. Elle placèrent Engel à côté des meilleurs auteurs dramatiques allemands. L'une et l'autre ont été traduites en français et insérées dans le *Théâtre allemand* de Friedel. *le Page* est l'original de la comédie des *Deux Pages* (voy. DEZÈRE). L'auteur de la pièce française y a ajouté le rôle du second page et quelques autres rôles qui ne se trouvent pas dans l'allemand ; la comédie d'Engel est plus simple et plus régulière que l'imitation française. En 1775, Engel publia son *Philosophie du monde*, en 2 volumes in-8°. C'est un recueil de morceaux sur diverses questions de philosophie, de morale et de littérature, qui y sont traitées dans une forme qui doit plaire aux gens du monde et les instruire en les amusant. Un petit nombre de ces morceaux est d'Eberhard, de Garve, de Friedländer et de Mendelssohn. Il existe peut-être peu d'ouvrages allemands aussi bien écrits que ces deux volumes ; il y règne la plus grande clarté, une facilité et une élégance à laquelle les écrivains allemands n'ont pas souvent atteint : la lecture de ce recueil est aussi attrayante qu'instructive. En 1785, parut la *Théorie de la mimique*, 2 vol. in-8°, ornés de gravures au trait. L'auteur y recherche le principe d'après lequel les passions s'expriment sur la physionomie et par les gestes, et en tire des règles pour l'orateur et l'acteur qui veulent imiter les mouvements de la nature. La forme épistolaire qu'il choisit lui permit de donner à ses raisonnements une variété et un intérêt dont on ne croirait pas cette matière susceptible. Une traduction française assez médiocre de cet ouvrage, sous le titre d'*Idées sur le geste*, a été insérée par Jansen dans son *Recueil de pièces intéressantes, concernant les beaux-arts, les belles-lettres et la philosophie, traduites de différentes langues*, Paris, 1787, 5 vol. in-8°. La première édition du *Miroir*

des princes d'Engel parut en 1796. Sous ce titre l'auteur a réuni une suite de morceaux de morale, destinés à l'instruction des princes, et surtout de ceux qui doivent régner un jour. Le roman de *Lorenz Stark* fut la dernière production de cet écrivain ; il avait près de soixante ans lorsqu'il le composa. Ce roman eut un très-grand succès en Allemagne, et il le méritait, sans doute, par cette admirable pureté de diction qui distingue tout ce qui est sorti de la plume d'Engel ; on y rencontre des caractères bien tracés et parfaitement soutenus jusque dans leurs plus petites nuances, des observations fines et spirituelles, une excellente morale, et un grand art dans le dialogue ; mais l'intérêt est faible et l'action languit souvent. S—L.

ENGEL (CHARLES-CHRISTIAN), frère puîné du précédent, naquit, comme lui, à Parchim, le 12 août 1752, et mourut, le 4 janvier 1801, à Schwerin, où il avait exercé la médecine. Il a publié quelques poésies et ouvrages de littérature qui lui ont fait une certaine réputation, sans qu'il ait réussi, cependant, à s'élever au rang d'écrivain classique que son frère occupe. Une petite brochure qu'il fit imprimer, en 1787, et qui, depuis, a eu plusieurs éditions, fit dans le temps une grande sensation, parce qu'elle traitait, dans une forme populaire, une question intéressante qui cependant a rarement occupé les philosophes. Il y examine de quelle manière l'âme existera après sa séparation du corps, et comment elle continuera à communiquer avec les âmes de ceux qu'elle a connus sur la terre. Cet ouvrage est intitulé : *Nous nous reverrons*. Engel lui a donné la forme dramatique ; mais il est bien inférieur à son frère dans l'art du dialogue. Il a donné quelques pièces de théâtre, *Biondetta*, en 4 actes, imitée du roman de Cazotte, *l'Anniversaire de naissance*, ou *les Surprises*, en 1 acte ; *l'Erreur*, en 1 acte, etc. S—L.

ENGEL (ANDRÉ). Voyez ANGELUS.

ENGELBERT, abbé d'Aimont, ordre de St-Benoît, dans la Styrie, mourut en 1331, après avoir administré sagement ce monastère pendant trente-quatre ans. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages ; mais on se contentera de citer les plus importants : 1° *De ortu, progressu et fine imperii Romani*. Gaspard Brusch (voy. BRUSCH) publia cet ouvrage à Bâle en 1553, in-8° ; une 2° édition parut à Mayence, 1603, in-8° ; Joachim Clutenius en donna une 3°, Offenbach, 1610, in-8° ; et enfin André Schott l'inséra, avec des additions, dans son *Supplementum ad Bibl. Patrum*, Cologne, 1622. La fin du monde y est annoncée comme très-prochaine ; 2° *Panegyricus in coronationem Radulphi Habsburgensis*. Cave, et après lui Oudin, assurent que ce poème a été imprimé dans la plupart des collections relatives à l'histoire de l'Allemagne ; mais J. A. Fabricius déclare qu'il ne l'a trouvé dans aucune. 3° *Epistola Engelberti de studiis et scriptis suis*. Elle est adressée à Ulrich, scolastique de Vienne. Le Père Pez l'a insérée dans ses

Anecdota, t. 1^{er}. Les ouvrages d'Engelbert, dont elle contient la liste, sont au nombre de trente-sept; les suivants ont été publiés dans les *Anecdota* et dans la *Bibl. ascetica* de Pez. 4^o *De gratiis et virtutibus B. Mariæ virginis*. Anecd., t. 1^{er}. 5^o *Tractatus super passionem secundum Matthæum*; Bibl. ascét., t. 8. 6^o *De libero arbitrio tractatus*; Anecd., t. 4. 7^o *De providentiâ*; Bibl. asc., t. 6, 8^o *De statu defunctorum*; Bibl., t. 9. 9^o *De causâ longævitatîs hominûm ante diluvium*; Anecd., t. 1^{er}. 10^o *Speculum virtutum*. Cet ouvrage, divisé en 12 parties, forme le 3^e volume de la Bibl. asc. 11^o *Expositio super psalmum : Beati immaculati*. L'introduction qu'Engelbert avait placée en tête de ce commentaire a été imprimée par le Père Pez dans son *Codex diplomatico-historico-epistolaris*. W—s.

ENGELBRECHT (JEAN), fameux visionnaire allemand, naquit à Brunswick en 1599. Son père, qui était tailleur, ne l'envoya que peu de temps aux écoles, de sorte qu'il en sortit sachant à peu près lire et signer son nom. On le mit ensuite pendant trois ans en apprentissage chez un fabricant de drap; mais sa mauvaise santé le força à revenir chez lui, où il eut bien de la peine à gagner sa vie à filer de la laine. Cet état lui causa une si profonde mélancolie et de si cruelles angoisses qu'il éprouva fréquemment des tentations de s'ôter la vie par toutes sortes de moyens; souvent il courait dans les rues au milieu de la nuit pour se dérober aux terreurs dont il était assailli. Ne trouvant ni repos ni consolation, il allait tous les jours à l'église demander à Dieu d'avoir compassion du malheureux état où il se trouvait. Cinq fois par jour il priait à genoux pendant une demi-heure. Cette habitude fit prendre à sa maladie mentale une direction vers les rêveries religieuses. En 1622, le second dimanche de l'Avent, ayant vu l'après-midi fort peu de monde à l'église, il en fut tout à coup saisi d'une mélancolie profonde. De retour chez lui il se mit au lit, et conçut une telle horreur pour toute espèce de nourriture qu'il ne put rien avaler. Enfin au bout de trois jours il essaya, pour faire plaisir à sa mère, de manger un peu de poisson rôti; mais ce mets s'arrêta dans son œsophage, et il eût été suffoqué, s'il ne l'eût rendu. Croyant qu'il allait mourir, il demanda la cène. Il avala sans obstacle le pain et le vin; mais ensuite il ne put absolument rien prendre. Il poussa des cris si lamentables qu'on put l'entendre de plusieurs maisons éloignées, ce qui engagea les ecclésiastiques à faire pour lui des prières. Son jeûne dura huit jours, et peut-être il y entra de la supercherie. Cependant ses forces diminuaient graduellement; on s'attendait à chaque instant à le voir mourir. Effectivement ses extrémités se refroidirent, l'insensibilité gagna tout son corps; il devint roide et immobile; il perdit la parole et l'usage de ses sens. Il lui sembla vers minuit que son corps était emporté à travers les airs avec la rapidité d'une flèche. Après

un voyage très-court il arriva à la porte de l'enfer, où régnaient une obscurité profonde et d'où s'exhalait une puanteur à laquelle il n'y a rien à comparer sur terre. Il entendit les cris et les gémissements des damnés; une légion de diables voulut l'entraîner dans l'abîme; il se débarrassa de leurs griffes, pria; tout cet horrible spectacle s'évanouit. Le Saint-Esprit lui apparut sous la forme d'un homme blanc, et le conduisit en paradis. Quand Engelbrecht se fut rassasié de toutes les délices du séjour divin, Dieu lui ordonna, par le ministère d'un ange, de retourner sur la terre pour y annoncer ce qu'il avait vu, entendu et senti. Le Saint-Esprit l'avait tout d'un coup complètement instruit, et l'avait chargé de la mission d'exhorter les hommes à la pénitence. Alors Engelbrecht revint graduellement à la vie en racontant sa vision. Dans un de ses ouvrages il dit que tous les assistants sentirent la puanteur horrible de l'enfer, et que lui-même en sortant de son lit en était encore affecté; mais personne, excepté lui, ne sentit les parfums suaves de la demeure des bienheureux. Il annonça dès lors hautement qu'il était réellement mort et ressuscité, et fonda sur ce prodige la vérité de sa mission. Quoique après sa prétendue résurrection il se trouvât sain et vigoureux, l'appétit ne lui revint pourtant qu'au bout de six jours, et encore ce ne fut que lorsqu'il l'eût ardemment demandé à Dieu; mais il passa encore plusieurs semaines sans dormir, ce qui produisit de nouveaux incidents que ce rêveur donna encore pour des prodiges et des visions. Il prêchait, enseignait, chantait et fredonnait toute la journée. Le soir il ne se sentait nullement fatigué, et passait la nuit sans dormir. Il entendit pendant quarante nuits une musique céleste si harmonieuse qu'il ne pût s'empêcher d'y joindre sa voix. Son insomnie dura trois mois malgré les potions somnifères que lui fit prendre un médecin. Pour obéir à l'ordre qu'il avait reçu de Dieu, il prêcha d'abord dans sa maison devant un grand concours de monde; mais ses amis craignant qu'il ne devint fou à force de trop parler, parce que la canicule avait déjà agi sur son cerveau, ne laissèrent entrer personne chez lui; alors il alla de maison en maison, et prêcha comme il put. Il parlait de visions, de révélations extraordinaires, mais peu surprenantes, puisqu'il passait souvent trois semaines sans prendre presque aucune nourriture. A Brunswick on se moqua de ses discours décousus. Tant qu'il n'attaqua pas les ecclésiastiques, il y en eut qui reconnurent chez Engelbrecht quelque chose de surnaturel; mais ayant déclamé contre leur avarice et leur orgueil, ils déclarèrent que tout n'était que l'œuvre du démon. Comme l'on se contenta de l'exclure de la cène, il soutint que l'on était persuadé de la divinité de sa doctrine; mais il aspirait à la persécution, c'est pourquoi il quitta en 1624 sa ville natale, et erra longtemps d'un lieu à l'autre, dans la Basse-Saxe et dans le duché de Schleswig, racontant ses visions,

ses extases, etc. Un jour il dit, entre autres extravagances, qu'il avait vu les âmes des bienheureux voltiger autour de lui comme les étincelles d'un grand incendie, et que, voulant se mêler à leur danse, il prit le soleil dans une main, la lune dans une autre, et commença alors à cabrioler avec ces âmes. Toutes ces absurdités ne l'empêchèrent pourtant pas de faire des prosélytes. A Nortorf, dans le Holstein, il gagna le prédicateur Paul Egard, qui dit hautement que tout cela était une œuvre de Dieu. Dans d'autres endroits on lui fit subir des interrogatoires, on le traita de fou, on le chassa. Engelbrecht, étant à Hambourg en 1631, chercha à confirmer par un miracle la vérité des révélations qu'il obtenait de Dieu. Il passerait, disait-il, quinze jours sans manger ni boire. Il supporta ce jeûne, ce qui produisit beaucoup d'effet sur la multitude. Cependant des libertins, des incrédules, prétendirent que la nuit il se faisait apporter de la nourriture en cachette; quelques-uns soutinrent même qu'ils l'avaient vu manger. Il demanda, pour les confondre, qu'on l'enfermât dans la maison de force, où l'on pourrait le garder à vue; mais les magistrats le chassèrent de la ville. Après avoir longtemps erré de tous côtés, Engelbrecht tomba dans un épuisement total, et vint mourir dans sa patrie au mois de février 1642. Le clergé refusa d'assister à son enterrement, qui eut lieu sans aucune des cérémonies usitées par l'église. Quoique Engelbrecht ne sût pas très-bien lire, et prétendit par conséquent qu'avant 1640 il n'avait pas lu la Bible, il a cependant laissé divers ouvrages, dans lesquels il a ramassé plusieurs passages de l'Écriture-Sainte. Tous sont en allemand : 1° *Véritable vue et Histoire du ciel*, Brunswick, 1625, 1640; Amsterdam, 1690, in-4°. C'est le récit de son excursion en enfer et en paradis. 2° *Mandat et ordre divin et céleste délivrés par la chancellerie céleste*, Brême, 1625, in-4°. Cet écrit est le seul qui manque dans le recueil intitulé : *Œuvres, Visions et Révélation divines de Jean Engelbrecht*, 1625, in-8°; Brunswick, 1640; Amsterdam, 1680, in-4°. Traduit en anglais (1784, 2 vol. in-8°), par Fr. Okely, qui y a joint une notice sur la vie et les écrits de l'auteur. Ce recueil avait aussi été traduit en hollandais, Amsterdam, 1697, in-8°; en français, *ibid.*, in-8°. Quelques-unes de ses productions se trouvent en français dans les Œuvres de mademoiselle Bourignon. Un anonyme, probablement Paul Egard, a publié la vie d'Engelbrecht, 1684, in-8°. E—s.

ENGELBRECHT (HERMANN-HEINRI), jurisconsulte, publiciste et littérateur allemand, né à Greifswald le 27 juin 1709, fut fait professeur en droit et assesseur du consistoire suédois dans sa patrie en 1737, et vice-président du tribunal d'appel de Wismar en 1750. Il mourut le 4 mars 1760. Voici ses principaux ouvrages : *De meritis Pomeranorum in jurisprudentiam naturalem*, Greifswald, 1721, in-4°; 2° *Delineatio statûs Pomeraniæ Suehiciæ*, *ibid.*, 1741, in-4°; 3° *Selectiores consultationes collegii jure-*

consultorum academiae Cryptiswaldensis, Stralsund, 1741, in-fol.; 4° des Lettres sur l'histoire littéraire de la Suède, sur l'état de l'université de Lund, etc., insérées dans *Pour et Contre*, ouvrage périodique. *Voy.* sa Vie, publiée par Dänhert, Greifswald, 1760, in-4°. C. M. P.

ENGELBRECHT-ENGELBRECHTSON, administrateur de Suède au 15^e siècle. Il était né dans la province de Dalécarlie, d'une famille qui avait part à l'exploitation des mines de cuivre. Marguerite, fille de Valdemar, étant morte en 1412, Eric XIII, son arrière-neveu, hérita des trois couronnes du Nord en vertu du traité de Calmar; mais il ne possédait aucune des qualités de la reine illustre à qui il devait son élévation; lâche, irrésolu et en même temps jaloux de son pouvoir, il ne sut se concilier l'attachement d'aucun des peuples dont il était le chef. Il irrita surtout les Suédois en les accablant d'impôts, qu'il faisait lever par des Allemands et des Danois. Joss Ericson fut envoyé de Danemarck en Dalécarlie pour être l'administrateur de cette province, et il en devint le fléau. Après avoir enlevé aux habitants leurs chevaux et leurs bœufs, il les fit atteler eux-mêmes à la charrue. Ceux qui résistaient étaient condamnés à périr sous le fouet ou dans une épaisse fumée, supplice alors usité. Indignés de ces traitements barbares, les Dalécarliens se rassemblèrent pour délibérer sur le parti qu'ils devaient prendre. Leur désespoir était tel, dit un historien suédois, qu'ils répandaient des larmes, et faisaient retentir les montagnes de leurs cris. Ils eurent enfin recours à Engelbrecht, né parmi eux et connu par sa valeur autant que sa prudence. Pour calmer leur agitation Engelbrecht leur promit de se rendre à Copenhague, où résidait le roi, et de porter leurs plaintes au pied du trône. Admis devant Eric, il traça le tableau des malheurs de ses compatriotes, et offrit de se constituer prisonnier jusqu'à ce que la conduite du gouverneur eût été examinée. Ses plaintes ayant été trouvées justes, le roi promit d'y avoir égard. Cependant le gouverneur fut maintenu, et recommença bientôt ses exactions. Engelbrecht s'étant rendu une seconde fois à Copenhague, Eric refusa de le voir, et lui fit défendre, sous peine de mort, de paraître à la cour. Trompés dans leurs espérances, les Dalécarliens recoururent aux armes, et Engelbrecht se mit à leur tête. Il chassa les gouverneurs danois, s'empara de plusieurs forteresses, et ses succès entraînèrent dans son parti la plupart des provinces. Le sénat et les états s'étant assemblés dans la ville de Vadstena, le général victorieux parut au milieu des mandataires de la nation, et appuyé d'une armée de 100,000 hommes, il exigea qu'Eric fût déposé pour avoir violé ses promesses et enfreint les stipulations du traité de Calmar. Eric instruit de ces événements se hâta de rassembler des troupes, et se rendit en Suède, où quelques places fortes étaient encore occupées par ses partisans. Il s'aperçut cependant bientôt que la force ne réduirait point un peuple soulevé en

masse, et il eut recours aux négociations. Un traité fut signé à Stockholm, par lequel le roi renouvelait ses engagements. Mais ce traité ayant été bientôt perdu de vue par un prince aveuglé sur ses propres intérêts, Engelbrecht reparait à la tête d'une armée, s'empare de plusieurs places importantes, et assiège la citadelle de Stockholm. Une diète convoquée dans la ville d'Arboga décréta que l'obéissance serait refusée au roi, s'il ne se conformait à ses engagements. Abattu par ce revers, Eric ne sut prendre aucune mesure convenable, et peu après il perdit la couronne. La fermentation des esprits et le choc des passions avaient cependant fait naître des partis dont les intérêts étaient difficiles à concilier. Lorsqu'on procéda à l'élection d'un administrateur, les suffrages furent partagés entre Engelbrecht, appuyé par le peuple, et Charles Canutson, soutenu par les grands. Pour prévenir la guerre civile, il fut arrêté que le pouvoir serait partagé entre les deux concurrents. Mais Charles fut bientôt délivré d'un rival dont il craignait l'influence sur la multitude, et l'on prétend même qu'il eut part à la trahison dont ce rival devint la victime. Engelbrecht, appelé à Stockholm par des soins importants, s'était mis en route malgré la faiblesse qu'une maladie lui avait laissée. Il n'était accompagné que de sa femme et de quelques domestiques. En passant le lac de Hielmar, il descendit vers le soir dans une île de ce lac pour y prendre du repos. Magnus Bengtson, d'une famille considérable, parut tout à coup dans un bateau. Ne soupçonnant point ses intentions, l'administrateur lui fit indiquer un abordage, et fut au-devant de lui. Bengtson, après avoir éclaté en menaces, saisit la hache dont il était armé, et en frappa Engelbrecht, qui expira aussitôt. Cet assassinat eut lieu le 4 mai 1436. L'assassin prit la fuite, et se cacha dans son château, voisin du lac. Les paysans de la contrée l'ayant poursuivi pour venger la mort de celui qu'ils regardaient comme leur protecteur, il chercha un asile plus écarté, et peu après Charles Canutson le prit sous sa protection. Les paysans se rassemblèrent cependant de nouveau, et transportèrent solennellement le corps d'Engelbrecht à la ville d'Oerebro, où il fut déposé dans le temple principal avec tous les honneurs funèbres. L'insurrection provoquée par un gouverneur tyrannique, et dirigée par Engelbrecht, devint le signal de ces mouvements et de ces catastrophes dont la Suède fut le théâtre pendant plus d'un siècle, et qui ne se terminèrent que lorsque Gustave Vasa fut monté sur le trône. C—AU.

ENGELBRECHTSEN. Voyez CORNILLE.

ENGELGRAVE (HENRI), savant jésuite de la Belgique, né à Anvers en 1640, entra dans la société de Jésus à dix-huit ans, et y fit bientôt les quatre vœux qui y étaient d'usage. Le goût que ses maîtres développèrent en lui pour les auteurs profanes de l'ancienne Rome ne préjudicia point aux penchants religieux qui l'avaient fait entrer dans cet ordre, et ne diminua point son ardeur pour les

études ecclésiastiques. La lecture des saints Pères et des auteurs théologiques allait de pair chez lui avec celle des écrivains du Latium, et son excellente mémoire conservait également ce qu'il avait lu dans les uns et dans les autres. Il fut de bonne heure promu à une chaire d'humanités dans l'un des collèges publics tenus par les jésuites, et son mérite l'y fit bientôt élever à la charge de recteur. On le vit gouverner successivement ceux d'Oudenarde, de Cassel, de Bruges et d'Anvers, se montrant partout aussi zélé pour inspirer la piété aux jeunes gens et régler leurs mœurs suivant la morale de l'Évangile, que pour accélérer leur progrès dans la connaissance et l'amour des belles-lettres latines. Lors même qu'il n'était plus chargé de les enseigner directement, il ne pouvait s'empêcher d'en donner des leçons jusque dans les prédications qu'en sa qualité de recteur il était obligé de faire aux étudiants les dimanches et fêtes, et dans ces espèces de sermons, tous assez longs et en latin, composés ordinairement de trois parties, il amenait d'heureuses citations de Virgile, d'Horace, d'Ovide, de Lucrèce, de Cicéron, de Sénèque, de Pline, de Valère-Maxime, etc., qu'il associait à des passages bien choisis de St-Augustin, de St-Léon, de St-Chrysostôme, etc. Le tort de ce mélange, si à la mode dans son siècle, se fait assez généralement pardonner ici par le bon choix et l'à-propos des citations, parmi lesquelles il s'en trouve encore d'auteurs qui avaient traité en latin des matières scientifiques. On voit Engelgrave presque médecin dans son discours sur *l'Annonciation de la bienheureuse Vierge Marie et l'incarnation du Verbe* (*Calum empyreum*, part. 1), où il expose aux jeunes gens les maux physiques dans lesquels entraîne le libertinage; et ce n'est pas le seul endroit curieux des prédications de ce jésuite. Il était versé dans presque toutes les sciences; on lui donnait, du moins parmi ses confrères, la qualification de *Officina scientiarum*. La passion de l'étude, sans laquelle il n'aurait pu acquérir des connaissances aussi étendues et aussi variées, ne l'empêcha cependant point de remplir les devoirs particuliers qui lui étaient prescrits par la règle de son ordre, ni de vaquer aux fonctions du ministère sacerdotal, même au-delà des collèges. Alors même qu'il y était recteur, et qu'il prêchait avec tant d'assiduité et de soin aux écoliers, il dirigeait une de ces congrégations de séculiers que les jésuites formaient dans tous les lieux où ils avaient des établissements. Engelgrave fut pendant quinze ans le directeur de celle des hommes mariés d'Anvers, et dans le même temps il allait prêcher chez les religieuses et diriger leur conscience. On le trouvait encore au confessionnal toutes les fois qu'on y avait besoin de lui. Devenu presque sexagénaire, et ne pouvant plus s'adonner autant à la prédication, il entreprit d'écrire un *Commentaire sur les Évangiles du carême*; mais la mort vint arrêter ce travail. Il finit ses jours à Anvers le 8 mars 1670, après avoir vu ses sermons imprimés plusieurs fois,

et lus partout avec le plus vif intérêt. Ce sont : 1° *Lux Evangelica, sub velum sacrorum emblematum recondita in anni dominicas, selectâ historiâ et morali doctrinâ variè adumbrata*, en 2 parties ou tomes, in-4°, imprimés à Anvers, le 1^{er} en 1648 et le second en 1651. Il s'en fit ensuite sept autres réimpressions sous différents formats, notamment une à Amsterdam, 1653, 2 vol. in-12. 2° *Lucis Evangelicæ sub velum sacrorum emblematum reconditæ pars tertia, hoc est cæleste Pantheon, sive cælum novum in festa et gesta sanctorum totius anni selectâ historiâ et morali doctrinâ variè illustratum*, 1 vol. in-fol., imprimé par J. Busée à Cologne, en 1647 ; réimprimé par le même, Anvers, 1658, in-4° ; Amsterdam, 1659, in-8°. 3° *Cælum empyreum non vanis et fictis constellationum monstris belluarum sed divûm domus Domini Jesus-Christi; ejusque illibatæ Virginis matris Mariæ, sanctorum apostolorum, martyrum, confessorum, Virginum splendide, etc., illustratum... morali doctrinâ, sacrâ ac profanâ historiâ lucubratum*, in-fol., imprimé par J. Busée à Cologne, en 1668, réimprimé in-4° par le même, et ensuite à Amsterdam en 1669, 2 vol. in-12. 4° *Cælum empyreum, pars altera, etc.* Cologne, 1669, 1 vol. in-fol., réimprimé par le même en in-4°, et encore par un autre à Amsterdam, in-8°, la même année. Cette édition d'Amsterdam sert de suite à celles des précédents ouvrages imprimés dans la même ville par la même imprimerie. Ils forment une jolie collection de six volumes, ornés d'emblèmes ou vignettes gravées en taille-douce avec la plus grande netteté. Les idées de la plupart sont aussi délicates qu'ingénieuses, et il est évident que c'est Engelgrave qui les a fournies. On voit, par exemple, au sermon sur la Circoncision, un ange qui, avec un instrument tranchant, écrit un nom sur l'écorce d'un jeune arbre ; au dessus de la vignette sont ces mots de l'évangéliste St-Luc : *Vocatum est nomen ejus Jesus*, et au dessous est ce demi-vers de l'Enéide :

..... Pulchrum properat per vulnera nomen.

L'emblème du discours sur la Trinité est le soleil se triplant en quelque sorte sans cesser d'être unique, en se réfléchissant dans un miroir placé au bord d'un lac tranquille qui répète son image ; au dessus sont ces paroles de l'épître de St-Jean : *Hires unum sunt*. En citant ces emblèmes heureusement trouvés, nous conviendrons toutefois qu'il y en a plusieurs de ridicules et de puérils. Henri Engelgrave a encore publié des Méditations sur la passion de Notre-Seigneur ; mais elles sont en flamand. Elles furent imprimées in-8° à Anvers en 1670. — Il eut un frère nommé Jean-Baptiste, aussi jésuite, qui était son aîné ; il avait vu le jour en 1604, dans la même ville. On a de lui un ouvrage ascétique intitulé : *Meditationes per totum annum in omnes dominicas et festa*, Anvers, 1654, in-4°. Ce jésuite jouissait d'une grande considération dans son ordre ; après avoir gouverné le collège de Bruges, il fut à deux reprises différentes admi-

nistrateur des maisons jésuitiques de la province de Flandre, alla à Rome comme député de l'ordre à la neuvième congrégation générale des jésuites, où il assista en cette qualité, et devint enfin supérieur de la maison professe d'Anvers. Ce fut là qu'il mourut le 3 mai 1658. Scrupuleux observateur de sa règle, il poussait l'observance du vœu de pauvreté au point que si on lui donnait une soutane neuve, quoique d'une étoffe simple et grossière, il la trempait dans l'eau pour qu'il n'y restât absolument rien du lustre de la fabrique. Il ne souffrait pas que l'on mit dans sa chambre des tableaux ou des images passablement dessinées, de crainte qu'elles ne parussent avoir une certaine valeur, et lorsqu'il était malade, il ne permettait pas qu'on substituât aucun met délicat à ceux de la nourriture commune du réfectoire. — *Assuérus* ENGELGRAVE, frère des deux précédents, bachelier en théologie et prédicateur, qui eut dans son temps quelque célébrité, entra dans l'ordre de St-Dominique, et mourut à la fleur de son âge le 21 juillet 1640. Il a laissé des Sermons qui se sont longtemps conservés en manuscrit dans les maisons de son ordre à Bruges et à Anvers. G—x.

ENGELHARD (NICOLAS), naquit à Berne le 3 septembre 1696, et s'appliqua avec succès aux mathématiques et à la philosophie. Après avoir fait un voyage en Hollande, il fut nommé professeur de mathématiques à l'université de Duisburg, en 1723. Cinq ans après il devint professeur de la même science à Groningue, où il mourut le 10 juillet 1764. Outre plusieurs dissertations, il a publié des *Remarques sur la physique de Muschenbroëk*, en 1738 ; des *Institutions de philosophie*, en 1732 ; l'*Otium Groningianum*, etc. U—1.

ENGELHARD (REGNIER), natif de Cassel, le 30 octobre 1717, étudia à Marburg, à Iéna et à Leipsick, passa sa vie à remplir diverses charges dans l'administration de la guerre, et s'en acquitta de manière à être toujours distingué par les princes de Hesse-Cassel, qui lui confièrent plusieurs opérations importantes. Il a donné une description géographique de son pays, avec des notes et des commentaires d'après les chroniques. Cet ouvrage est estimé pour la précision des détails. Il se livra aussi à l'étude du droit naturel, et a laissé quelques ouvrages dont les principaux sont : 1° *Specimen juris feudorum naturalis*, Leipsick, 1742, in-4° ; 2° *Specimen juris militum naturalis, methodo scientificâ conscriptum*, ibid., 1754, in-4° ; 3° *Essai sur le droit pénal universel d'après les principes du droit naturel*, ibid., 1751, in-8° ; 4° *Description géographique du pays de Hesse*, Cassel, 1776, in-8°. Ces deux ouvrages sont en allemand. Engelhard mourut à Cassel, le 6 décembre 1777, âgé de 60 ans. G—r.

ENGELHARDT (DANIEL). Voyez ANGELOCATOR.

ENGELHARDT (CHARLES-AUGUSTE), écrivain allemand, né le 4 février 1768, à Dresde, d'une famille noble originaire de Hongrie, n'avait que onze ans lorsqu'il perdit son père, et ne parvint qu'avec

des peines excessives à faire à peu près ses études complètes. A l'âge de quinze ans, il remporta le prix fondé par un riche septuagénaire de Dresde, pour le meilleur cantique sur l'art de se préparer à la mort ; mais il ne le toucha pas : enlevé par une fin subite, le fondateur n'avait pas eu le temps de mettre les fonds pour le prix à l'abri des héritiers. Cette épisode de la jeunesse d'Engelhardt était le présage de toute sa vie. Trop modeste pour crier son éloge, trop timide pour exiger sa récompense, ou trop peu ambitieux pour aspirer à de hautes destinées, il fut un de ces laborieux ilotes dont les humbles mais utiles travaux sont faiblement rétribués par la société. Sa mère, lorsqu'il eut gagné le prix par son cantique, crut que sa vocation était l'église, et l'envoya étudier la théologie au séminaire en 1786. En 1790, il fut reçu docteur en cette faculté, et, quelques années plus tard, il fut pourvu d'une place qu'il pouvait regarder comme la garantie de sa prochaine nomination à quelque fonction apostolique, pour peu qu'il voulût entrer dans les ordres. Mais il ne tarda pas à s'apercevoir que la carrière ecclésiastique ne cadrait avec aucun de ses goûts, et, en 1794, il se voua exclusivement à la littérature. Les nombreuses excursions qu'il fit en Saxe et dans les diverses parties de l'Allemagne l'avaient rendu familier avec les beaux sites, avec les vieilles traditions et les souvenirs, avec les faits statistiques et contemporains de cette vaste région. C'est sous cette triple influence, à laquelle nous devons ajouter celle de son amour pour les enfants, que sont écrits les ouvrages d'Engelhardt. S'il offre souvent des lacunes, s'il se borne à des notices superficielles, en général il est attrayant, il ne conte que des choses intéressantes ou saillantes, et supprime le reste ; il instruit, car on le lit : ses compositions d'ailleurs ne sont pas toutes enfantines ; la plupart au contraire sont fort sérieuses, et conviennent parfaitement aux adultes. Les nombreuses mentions et anecdotes historiques dont ses écrits sont semés ont été pour quelque chose dans le mouvement qui s'est prononcé dans tous les coins de l'Allemagne, pour les recherches relatives à l'histoire locale, et c'est encore là un de ces nombreux exemples qui montrent la frivolité ouvrant la voie à de profondes investigations : ainsi la vue de l'enfant qui court après un papillon éveillera, chez un Fabricius futur, le génie de l'entomologie. Engelhardt a fait aussi des vers en assez grande quantité : la versification en est correcte, le style sage, le ton celui d'une honnête et bonne prose assujettie à la mesure et parfois à la rime ; mais ce n'est pas de la poésie. Malgré le nombre de ses ouvrages, Engelhardt était peu riche, et il souhaitait avoir sa part au banquet des places. C'est dans cette espérance qu'en 1805 il entra en qualité d'aide à la bibliothèque de Dresde ; mais ce surnumérariat sans appointements dura six ans sans amener de résultats. Alors il entra aux archives de la chancellerie de la guerre, d'a-

bord comme aide, puis bientôt comme titulaire (1811), et au milieu des mutations fréquentes qui eurent lieu dans l'organisation de la dénomination des bureaux, il resta toujours dans cette place : depuis 1818, il fut chargé de la rédaction du recueil des lois. A diverses époques on voulut le nommer censeur, mais il déclina toujours ces fonctions. Engelhardt mourut le 28 janvier 1834. Après la mort de son collaborateur Merkel, il se montra plein de générosité pour sa veuve, et la fit participer aux bénéfices des volumes auxquels le défunt n'avait pas mis la main. En 1814, il célébra par un poème l'anniversaire du roi de Saxe, alors prisonnier, et cet hommage d'un Saxon à son roi trouva en Saxe tant d'échos et de sympathies parmi les masses que le gouvernement militaire alors imposé au pays en fut inquiet, et fit des recherches fort actives pour en découvrir l'auteur. On a d'Engelhardt, outre beaucoup d'articles dans les journaux : 1° *Le nouvel Ami des enfants*, 1798 et années suivantes, 12 vol. Cet ouvrage lui fut inspiré par l'*Ami des enfants* de Weisse qui, aux jours de son extrême jeunesse, avait produit sur lui la plus vive impression. Il a eu les honneurs de fréquentes éditions en Allemagne, et a été traduit en anglais et en français. 2° *Correspondance de la famille du nouvel Ami des enfants*, Leipsick, 1798, 2 vol. 3° *Tableaux tirés de l'histoire d'Allemagne à l'usage de la jeunesse*, ibid., 1799. 4° *Opuscules pour un théâtre de la jeunesse*, Gœrlitz, 1803. 5° *Les Soirées des jours de fête chez le père*, Pyrna, 1812. 6° *Charles Bruckmann ou William Sterne, l'enfant trouvé des monts du Hartz*, Zittau, 1791—1801, 5 vol. 7° *L'Anathème du lit nuptial*, roman de chevalerie du temps des tribunaux secrets, Chemnitz, 1794. 8° *La Faiseuse de paniers punie*, badinage tiré de l'anglais, Leipsick, 1798. 9° *Erdmann*, ibid., 1800, 3 vol. 10° Divers ouvrages de circonstance : 1° *Le Camp devant Dresde, du 11 au 20 septembre 1802*, tableau historique, etc., Leipsick, 1802 ; 2° *Le grand campement à Zeithayn et à Redewitz*, Mühlberg, 1803 ; 3° *Les trois jours de grande fête en réjouissance de la paix et de l'avènement du duc de Saxe au titre royal*, Mühlberg, 1806 ; 4° *Six jours mémorables de la vie de Napoléon, du 17 au 22 juillet 1807*, Dresde, 1807 ; 5° *Le jubilé de S. M. R. Frédéric-Auguste le Juste célébré par ses fidèles sujets les Saxons*, Leipsick, 1818—19, 3 vol. 11° *Contes* (sous le pseudonyme de Richard Roos, nom qu'il prenait dans ses poésies), Dresde, 1820 ; 2° édition, 1824. 2 vol. 12° *Didier de Harras ou le Saut du chevalier et le Précepteur*, nouvelles tirées de légendes historiques, Dresde, 1822 ; 2° édition, 1824, mais avec les *Contes* dont elles forment le second volume. 13° *La Cigogne d'argent et les heures d'angoisses du chanteur*, Dresde, 1825. 14° *Poésies*, ibid., 1823, 2 vol. 15° *Pierres bigarrées, ramassées sur la grande route de l'imagination et de l'histoire*, Leipsick, 1821, 2 vol. 16° *Traits mémorables de l'histoire de la Saxe*, ibid., 1797—99, 4 vol. 17° *Histoire des pays qui composent l'électo-*

rat et les duchés de Saxe, Dresde, 1802—3, 2 vol. 18^e *Ephémérides de l'histoire de Saxe*, Dresde et Leipsick, 1809—12, 3 vol. 19^e *Voyages pittoresques en Saxe*, avec gravures de Veith, 1794 et 1795, 2 vol. 20^e *Feuille hebdomadaire géographique* (nommée aussi *Voyage géographico-statistique en Italie*), Dresde, 1794, 4 vol. 21^e *Voyages géographico-statistiques*, élaborés d'après les ouvrages les plus récents et les plus exacts, 1^{er} vol., Dresde, 1794; 2-4 vol., Schneeberg, 1794. 22^e Les tomes 3 et 6 de la *Géographie de l'électorat de Saxe*, commencés par Merkel. Il refondit même cet ouvrage tout entier pour les éditions subséquentes, entre autres celle de Dresde, 1804—1811 (3^e édition), et c'est de là qu'a été tiré le *Manuel de la géographie des pays de Saxe*, Dresde, 1801; 3^e édition, 1823; 6^e édition, 1834. 23^e *Traits de caractères bizarres des originaux anglais*, Leipsick, 1796. 24^e *Répertoire chronologique, méthodique et alphabétique du recueil des lois saxonnes y compris la période de 1818 à 1823*, Leipsick, 1825. 25^e *Répertoire alphabétique et méthodique des lois pénales pour les troupes du roi de Saxe*, *ibid.*, 1826. 26^e *Répertoire pour la troisième continuation du Code Auguste*, *ibid.*, 1826. 27^e *Bibliotheca Riegeriana in ordinem scientificum redacta*, Dresde, 1808. P—OT.

ENGELHUSEN (THIERRI D'), né dans le duché de Hanovre, prêtre chanoine d'Hildesheim, et ensuite supérieur d'un monastère à Witenborch, mourut en 1420. Il est auteur d'une *Chronique* en latin qui s'étend depuis la création jusqu'à l'année 1420, et que Mathias Doring a continuée (*voy. DORING*). Jean Herold et Guillaume Budé avaient annoncé le projet de mettre au jour cette Chronique. Joach.-Jean Mader en inséra des extraits dans ses *Antiquitates Brunswicensenses*, et la publia dix ans après, Helmstæd, 1674, in-4^e, après en avoir revu le texte sur quatre manuscrits différents. Leibnitz l'a insérée, avec une partie de la continuation de Doring, dans ses *Scriptores rerum Brunswicensium*, t. 2, et a placé à la suite une *courte généalogie des ducs de Brunswick*, dont il regarde Engelhusen comme l'auteur. Fabricius a donné dans la *Bibl. med. et infim. latinitatis* la liste des ouvrages cités par Engelhusen dans sa Chronique, et en la parcourant on ne peut qu'être étonné du choix et du nombre de ses lectures, surtout si l'on se reporte à l'époque où il vivait, c'est-à-dire à un temps où les moyens d'instruction n'avaient pas encore été multipliés par l'imprimerie. On attribue encore à Engelhusen un *Commentaire sur les psaumes* et un *Vocabulaire latin*, que le P. Rhetmeyer assure avoir vu manuscrit dans la bibliothèque de l'abbaye de St-Blaise. W—s.

ENGELMANN (GODEFROY), l'introduit en France, naquit à Mulhouse le 16 août 1788. Les premières années de sa vie n'offrent au biographe aucune particularité. A l'âge de 25 ans, il se trouvait à la tête d'une des plus anciennes manufactures d'indiennes de sa ville natale, quand des épreuves lithographiques rappor-

tées d'Allemagne, tombèrent par hasard entre ses mains, et le décidèrent à s'occuper d'un art dont il devait doter la France. A cette époque (1813), le zèle infatigable de Senefelder (*voy. ce nom*) avait déjà fait faire des progrès sensibles à la lithographie. Cependant elle n'avait encore reçu de développements sérieux qu'en Allemagne. Des établissements avaient été fondés à Munich, à Vienne, etc., et ils avaient prospéré avec des fortunes diverses. Si des essais avaient été aussi tentés en France et en Angleterre, ils étaient jusqu'alors restés stériles. Dès 1800 un jeune étudiant de Strasbourg, nommé Niedermayer, lié d'amitié avec les frères de Senefelder, près desquels il avait étudié la lithographie à Munich, avait été appelé à Paris par M. Pleyel, éditeur de musique, pour s'occuper de l'impression de la musique au moyen de la lithographie. Un commencement d'établissement fut organisé; il n'eut qu'une durée éphémère. Le prix trop élevé auquel revenaient les pierres de Solenhofen rendues à Paris avait forcé l'éditeur à abandonner son projet. Plus tard, en 1812, M. le comte de Lasteyrie s'était occupé de lithographie. Comme M. Pleyel, il voulut organiser une imprimerie lithographique à Paris; des ouvriers de Munich furent même engagés par lui. Mais M. de Lasteyrie, malgré la brillante position qu'il occupait dans le monde, ne réussit pas mieux alors que l'éditeur de musique. Il était un savant et non un industriel, et ce ne fut qu'en 1817 qu'il parvint à fonder réellement un établissement qu'il céda à des tiers après l'avoir dirigé pendant quelques années. En 1813 donc, la lithographie n'avait produit en France rien de sérieux, rien de positif, quand Engelmann vint à s'en occuper. Épris tout d'abord de passion pour un art qu'il devinait plutôt qu'il ne le connaissait, Engelmann n'hésita pas à faire venir à ses frais à Mulhouse des pierres de Solenhofen, et avec l'aide seulement du traité que Senefelder avait écrit sur la lithographie, et qui avait été publié à Tubingen par Cotta, il parvint à faire des épreuves lithographiques qui réussirent au delà de ses espérances. Il comprit toutefois que pour arriver à de bons résultats il devait joindre la pratique à la théorie. Il résolut d'étudier la lithographie à sa source même, et en 1814 il se rendit à Munich. Bientôt de retour à Mulhouse avec une presse et une provision de pierres, il organisa une petite imprimerie, fit des épreuves, et dès le mois d'octobre 1815, il put adresser à la Société d'encouragement de Paris une collection de ses produits qui fut remarquée et lui valut des éloges mérités. Encouragé par ces succès, Engelmann se rendit à Paris au mois de juin 1816. Il y fonda une imprimerie qui prit d'assez grands développements, et, au mois d'août de la même année, il adressait une nouvelle collection de lithographies à l'Académie des beaux-arts. Cette collection se composait en partie de dessins dus aux crayons d'artistes distingués. Elle produisit une certaine sensation. « Toutefois, dit Engelmann lui-même dans son

Traité sur la lithographie, dont nous aurons à « parler tout à l'heure », p. 39, ce ne fut pas sans « de graves difficultés que je parvins à réhabiliter « auprès des artistes de Paris la réputation déjà « si compromise des procédés lithographiques. « Les essais peu satisfaisants faits avant mon arrivée avaient dégoûté le peu de dessinateurs « qui avaient confié leurs ouvrages à l'impression « sur pierre, et tous paraissaient avoir renoncé à « une méthode qui semblait parodier le crayon. « Il me fallut vaincre bien des répugnances avant « de mettre cet art en crédit, et ce ne fut que la « réussite régulière et constante des planches qui « furent confiées à mes presses qui engagea les artistes à revenir à un procédé dont le mérite « principal est de multiplier les originaux avec « tout l'esprit et le talent du maître. » Grâce aux efforts persévérants d'Engelmann, grâce aussi à l'impulsion puissante qu'elle reçut de la Société d'encouragement et de l'Académie des beaux-arts, la lithographie se naturalisa en France. Le commerce et l'industrie s'emparèrent de ses produits qui bientôt purent lutter avec avantage avec ceux de l'Allemagne. Assuré dès lors de l'avenir qui s'ouvrait à la lithographie dans son pays, Engelmann ne s'occupait plus que d'apporter de nouvelles améliorations aux procédés connus. Il perfectionna les crayons, les encres, les transports. En 1819 il trouva le lavis lithographique. Cette découverte, aujourd'hui d'une utilité secondaire par suite des progrès de l'art, fut à son origine presque une révolution dans la lithographie. Elle permettait d'exécuter des teintes légères et unies et par suite de donner au dessin un caractère qu'il n'avait pu avoir jusque-là. Elle valut à son auteur une mention honorable à l'exposition de 1819. Il n'entre pas dans notre cadre de passer en revue toutes les améliorations diverses que la lithographie doit à Engelmann ; mais nous ne devons ni ne pouvons passer sous silence la plus belle de ses inventions, la *Chromolithographie* ou impression en couleurs. — Dès 1828 la Société d'encouragement de Paris avait proposé un prix de 2,000 fr. pour la découverte d'un bon procédé pour l'impression en couleurs. Plusieurs essais furent tentés, notamment en Allemagne en 1832 et en 1833 par M. Hildebrand de Berlin. Ce lithographe parvint même à produire des œuvres assez remarquables dans ce genre. Mais les difficultés nombreuses qu'il éprouvait à les composer, l'adresse pour ainsi dire manuelle qu'il fallait déployer, les retouches que devait subir le dessin, rendaient les produits difficiles à obtenir et de plus extrêmement coûteux. En un mot, il était impossible d'appliquer les procédés de M. Hildebrand à la multitude des besoins journaliers. Engelmann le comprit et s'occupa activement de rechercher des moyens plus simples que ceux de M. Hildebrand pour arriver au même but que lui. A la fin du mois de décembre 1836, ses efforts furent couronnés de succès, et, le 15 janvier suivant, il prit un brevet d'invention pour un nou-

veau procédé d'impression sur pierre en couleurs, auquel il donna le nom de *Chromolithographie*. Ce procédé était simple. Il consistait en une machine, permettant au moyen de points de repère d'imprimer un nombre de couleurs illimité avec une exactitude mathématique, d'une manière facile et suivie. Cette machine est tombée actuellement dans le domaine public et est généralement employée par les lithographes. Le papier humide était remplacé par le papier sec et glacé. L'artiste, pour faciliter son travail de repérage, recevait des pierres sur lesquelles des décalques d'un trait avaient été faits de façon qu'il n'avait plus qu'à suivre les contours. La chromolithographie occupe aujourd'hui, à Paris seulement, plus de cent presses. Engelmann n'eut pas le bonheur de jouir longtemps des fruits de sa nouvelle découverte ; il mourut à Mulhouse, le 24 avril 1839, des suites d'une tumeur qui depuis quelques années lui était survenue au cou. — On doit à Engelmann : 1° *Manuel du dessinateur-lithographe*, ou Description des meilleurs moyens à employer pour faire des dessins sur pierre dans tous les genres connus, Paris, 1823, in-8° ; 2° édition suivie d'une Instruction sur le nouveau procédé du lavis lithographique, Paris, 1824, in-8°, avec planches ; 3° édition, Paris et Mulhouse, 1830, in-8°, avec planches. 2° *Traité théorique et pratique de lithographie*, Paris et Mulhouse, 1839-1840, in-4°, avec planches, frontispice et portrait. Cet ouvrage, dont l'impression n'a été achevée qu'après la mort d'Engelmann, est l'un des plus complets qui aient été publiés sur la lithographie. Les deux premiers chapitres sont consacrés à l'histoire de la lithographie, les suivants traitent des drogues employées en lithographie, de la théorie de cet art, du papier, des pierres, des outils, de l'impression, des retouches, etc. Le chapitre 15 contient les lois et ordonnances sur la presse accompagnées d'observations. Le chapitre 16 donne la nomenclature des récompenses accordées à la lithographie, et le chapitre 17 et dernier la liste des ouvrages publiés sur la lithographie. On trouve une notice biographique sur Engelmann dans le numéro du mois de novembre 1845 du *Lithographe*. E. D—s.

ENGELSCHALL (JOSEPH-FRÉDÉRIC), né le 16 décembre 1739, à Marbourg, dans la Hesse, où son père était surintendant des églises protestantes, fut un de ces hommes qui, peu favorisés par les circonstances, doivent tout ce qu'ils sont à leurs propres efforts. L'éducation qu'il reçut ne fut pas telle qu'elle pût développer le germe du génie que la nature lui avait accordé, et le malheur qu'il eut, à l'âge de treize ans, de perdre l'ouïe par suite d'un accident, retarda le développement de ses facultés. La philosophie, les sciences humaines, mais surtout la poésie et l'art du dessin et de la peinture eurent beaucoup d'attrait pour lui, et devinrent ses occupations habituelles. Son goût se forma par la lecture des ouvrages de Winkelmann et de Lessing ; plus tard il connut aussi les anciens,

et s'attacha beaucoup à Homère. La fortune ne seconda pas son zèle : pour gagner sa vie, il était obligé de passer une grande partie de son temps à montrer le dessin, et ce ne fut qu'en 1788, lorsqu'il avait déjà quarante-neuf ans, qu'on le nomma professeur extraordinaire de philosophie et de belles-lettres à l'université de Marbourg (place à laquelle ne sont pas attachés des appointements), et maître salarié de dessin auprès du même corps. Le travail assidu auquel il se livra pendant toute sa vie épuisa de bonne heure ses forces, et il mourut le 18 mars 1797. Engelschall était un homme doux et aimable ; la probité la plus scrupuleuse, la justice et la générosité faisaient la base de son caractère. Il eut le rare mérite de savoir supporter les critiques, et d'en profiter pour corriger ses ouvrages ; lui-même jugeait ceux des autres avec candeur et bienveillance. Comme écrivain, il ne peut pas être compté parmi les auteurs classiques de sa nation ; mais il occupe une place distinguée dans le second rang. Il possédait un jugement droit, une mémoire heureuse, ornée de connaissances multipliées, et une imagination vive, mais réglée par un excellent goût ; son style pur et simple est exempt de l'affectation et du néologisme qui commencèrent à avoir de la vogue parmi ses contemporains. Ses ouvrages ne sont pas nombreux, puisque tous parurent d'abord dans des almanachs et des journaux littéraires. En 1788 il fit un Recueil de ses poésies, en 1 volume in-8° ; il renferme des morceaux lyriques, des ballades, des contes, des épîtres et des épigrammes. Ces poésies sont agréables, mais elles n'ont probablement pas à la postérité. Après sa mort, M. Justi, professeur à Marbourg, publia la Vie de Jean-Henri Tischbein, le plus célèbre des peintres de ce nom, dont Engelschall avait mis le manuscrit au net. Elle parut en 1797 à Nuremberg, en 1 volume in-8°, et est comptée parmi les meilleures biographies que les Allemands possèdent. Justi recueillit aussi les autres ouvrages en vers et en prose d'Engelschall ; il les publia en 1805, en 2 petits volumes in-12. Parmi les morceaux en prose que cette collection renferme, on en trouve plusieurs qui ont les beaux-arts pour objet : il y a des contes, des traités philosophiques, etc. Justi devint aussi le biographe de son ami : il fit insérer dans le Nécrologe de Schlichtegroll, de 1797, une notice sur la vie d'Engelschall, dont nous nous sommes servis.

S—L.

ENGENIO (CÉSAR-CARACCIOLLO D'), gentilhomme napolitain, vivait au commencement du 17^e siècle, et s'appliqua à des recherches sur l'histoire et la topographie de sa patrie. Ses écrits, quoique effacés par ceux qui ont paru depuis sur la même matière, ne laissent pas d'offrir encore quelque intérêt pour connaître l'état du royaume de Naples, sous les rois d'Espagne, successeurs de Charles-Quint. On ne sait d'ailleurs aucune circonstance de sa vie. Ses ouvrages sont : 1° *La Napoli sacra*, Naples, Beltrano, 1624, in-4°. L'épître dédicatoire,

adressée à Ottavio Giralaldi, est datée du 15 décembre 1623 ; 2° *Breve descrizione del regno di Napoli, diviso in dodici provincie*, réimprimée plusieurs fois, et toujours avec de nouvelles corrections et augmentations de D. Joseph Mormile, et ensuite d'Octavien Beltrano, Naples, 1648, in-4°. Ces deux ouvrages, rares et peu connus en France, se trouvent à Rome dans la bibliothèque de la *Casana*. C. M. P.

ENGESTRÖEM (JEAN), docteur en théologie, évêque de Lund en Suède, et vice-chancelier de l'université de cette ville, mort en 1777, à l'âge de 78 ans. Il était très-versé dans la philologie et dans les langues orientales. Outre plusieurs dissertations savantes, on a de lui *Grammatica Hebræa biblica*, Lund, 1734. Les fils de l'évêque Engestrœm furent anoblis, et entrèrent dans la carrière des charges civiles, cultivant en même temps les sciences et les lettres. C—AU.

ENGESTRÖEM (GUSTAVE D'), savant suédois, conseiller au collège des mines, fils du précédent, naquit, le 1^{er} août 1738, à Lund. Son père, évêque de cette ville, lui fit faire ses études et subir son examen à l'université. Le jeune Engestrœm obtint, en 1756, un emploi au collège des mines de Stockholm ; là, sous le célèbre conseiller Brandt, directeur du laboratoire chimique, il se livra à l'étude de la chimie et de la minéralogie. Ses progrès dans ces deux sciences lui valurent l'amitié de A.-J. Chronstedt, un des plus savants minéralogistes de cette époque. Engestrœm fut chargé, en 1758, par le collège des mines, de se rendre en Smalandie, pour juger de l'état où se trouvait la mine d'or d'Edelfors. Deux ans après, une mission plus étendue lui fut confiée, et il dut entreprendre, aux frais de l'état, un voyage dans les différentes mines de Norvège. A son retour, il fut nommé essayeur, et partit, en 1764, pour Londres. Il publia, dans cette ville, un ouvrage *sur l'utilité du chalumeau dans la minéralogie*, qu'il écrivit en anglais. Après un séjour de peu d'années en Angleterre, il reprit la route de Suède, et s'arrêta en Hollande et en Prusse, où il fut accueilli avec la distinction la plus honorable. De retour à Stockholm, il fut nommé, en 1768, conservateur des monnaies, et reçut, en 1774, le grade d'assesseur au collège des mines. Les talents d'Engestrœm le firent parvenir, sept ans plus tard, au rang de conseiller à ce collège. En 1794, sentant la nécessité de prendre le repos que réclamaient son âge et les grandes fatigues qu'il avait éprouvées, il donna sa démission. L'académie des sciences de Stockholm, qui le comptait au nombre de ses membres, l'élut deux fois son président. Les ouvrages qu'il a publiés sont : 1° *Guide des voyageurs aux carrières et mines de Suède, à l'usage des étrangers curieux, des mineurs et minéralogistes* ; 2° *Laboratorium chemicum* ; 3° Traduction en anglais du *Système du règne minéral*, par Chronstedt. Il a aussi donné un grand nombre de traités sur divers sujets, dans les Mémoires de l'académie des sciences de

Stockholm, entre autres : *Essai sur un borax de la Chine* ; *Notices sur des fourneaux chimiques portatifs* ; *Essai sur un alcali minéral de la Chine, nommé kien* ; *De l'utilité du hepar sulphuris dans la métallurgie* ; *Essai sur un flos zinci naturel de la Chine* ; *Notice sur le pakfong, métal blanc de la Chine*. Engeström se retira, dans les dernières années de sa vie à la campagne, et il mourut le 12 août 1813.

BL.—M.

ENGESTRÖM (LAURENT, comte d^e), ministre suédois, frère du précédent, né à Stockholm le 24 décembre 1751, fit ses études à l'université de Lund, sous les yeux de son père, évêque de cette ville et distingué par des connaissances étendues dans les langues anciennes et modernes. Engeström fut reçu, au mois de novembre 1770, dans la chancellerie royale, après avoir subi l'examen exigé pour cette admission. Le 12 juin 1771, il fut employé comme copiste aux archives du royaume, jusqu'à la fin de 1773. S'étant fait remarquer par des talents diplomatiques, il fut nommé presque aussitôt secrétaire du cabinet du ministère des affaires étrangères, et en 1776 occupa la place de premier secrétaire. Peu de temps après cette dernière nomination, il dut se rendre à Vienne comme chargé d'affaires, et il conserva cet emploi jusqu'en 1788. A cette époque les événements graves qui avaient lieu en Pologne exigeant la présence d'un diplomate habile et éprouvé, Engeström fut choisi pour aller à Varsovie en qualité d'envoyé extraordinaire et de ministre plénipotentiaire. Sur ces entrefaites eut lieu la mort tragique de Gustave III. Engeström, dont les services et la présence furent jugés plus utiles en Suède qu'à l'étranger, se vit rappeler par le duc de Sudermanie, tuteur de Gustave IV, et régent du royaume. Il fut aussitôt nommé chancelier de la cour, membre du comité général, de celui des finances et de celui des affaires de la Poméranie. Par le talent et l'activité qu'il déploya dans toutes ces fonctions, il s'acquit l'estime de son pays et du souverain, qui ne crut pouvoir mieux le récompenser qu'en le nommant ministre à la cour de Londres. Il se rendit, en 1793, à ce poste, qu'il occupa pendant deux ans, jusqu'au moment où il fut désigné pour l'ambassade d'Autriche, qu'il refusa. Au mois d'avril 1798, il partit pour Berlin en qualité d'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire. Peu de mois après son arrivée dans cette ville, il donna sa démission de chancelier de la cour ; mais il resta à sa nouvelle place pendant cinq ans, et se fit remarquer par son habileté. Sentant sa santé affaiblie et désirant jouir d'un peu de repos, il demanda son rappel, que le monarque, quoique à regret, ne voulut pas lui refuser. Engeström se disposait à entreprendre un nouveau voyage à l'étranger, lorsque les événements qui eurent lieu en Suède à cette époque l'obligèrent de rentrer dans les affaires. Il fut nommé, le 16 mai 1809, président de la chancellerie, titre changé peu de temps après en celui de ministre des affaires étran-

gères, et fut même encore chargé du département de l'intérieur dans le conseil d'État (1). En 1810, il fut élevé à la dignité de chancelier de l'université de Lund. Deux motifs puissants l'attachaient à cette université ; d'abord le souvenir de ses premières études, ensuite son ardeur pour le travail et les progrès des sciences. Après la mort du directeur en chef des postes Benzeltjerna, Engeström hérita de sa bibliothèque fort considérable, qu'il mit à la disposition du public, et qu'à diverses époques il augmenta d'un grand nombre d'ouvrages de littérature moderne. Le 28 avril 1790, il avait été nommé chevalier de l'ordre de l'Etoile-Polaire, et le 1^{er} mars 1805 commandeur du même ordre. Il reçut le titre de baron le 29 juin 1809 ; et la décoration de l'ordre du Séraphin la même année. Au mois de mai 1814, il fut nommé chevalier de Charles XIII, et deux ans plus tard il fut élevé à la dignité de comte. A tant de distinctions, il faut ajouter celles qu'il reçut de divers pays étrangers. Plusieurs sociétés savantes ou philanthropiques le comptaient au nombre de leurs membres. Le comte d'Engeström avait épousé, en 1790, une comtesse polonaise de la famille Chlapowka, dont il eut quatre enfants, et reçut en 1791 une grande marque d'estime et de considération de la part des états de Pologne, qui lui envoyèrent des lettres de noblesse. Il ne put les accepter qu'après avoir obtenu le consentement de son souverain. Une distinction, peut-être encore plus flatteuse, lui fut offerte cette même année : il fut le seul étranger autorisé à porter au doigt la bague en or, semblable à celle des chevaliers romains, que les plus illustres patriotes polonais avaient adoptée en signe d'union. Le souvenir de ce fait est conservé dans les armes de la famille du comte d'Engeström. Sa devise qu'il avait adoptée : *Speravit infestis*, montre assez quels étaient ses sentiments comme homme privé. Il institua à Stockholm un asile pour les pauvres catholiques, en mémoire d'une fille chérie qu'il eut la douleur de perdre en 1815. Après avoir donné sa démission de toutes ses fonctions publiques en 1824, il se rendit en

(1) Engeström, en sa qualité de ministre des affaires étrangères, reçut de Charles XIII la mission d'annoncer le 18 novembre 1810, au ministre de France, le baron Alquier, que le gouvernement suédois était prêt à reconnaître les preuves d'amitié qu'il avait reçues de la France, en déclarant la guerre à l'Angleterre, et qu'il allait ordonner la saisie de tous les bâtiments anglais en ce moment dans les ports de la Suède. Peu de temps après, les relations amicales qui unissaient la Suède et la France furent tout d'un coup rompues. L'occupation en pleine paix de la Poméranie suédoise par les troupes françaises, les captures fréquentes des vaisseaux suédois par les corsaires français, les dénis de justice du conseil des prises sciant à Paris, le refus de solder les fournitures faites à la France par des particuliers suédois, exigeaient un changement complet dans la politique du gouvernement. Engeström eut alors un nouveau rôle à remplir. Il fut chargé de présenter à Charles XIII un rapport détaillé sur les relations politiques de la France et de la Suède en 1811 et 1812. Une rupture éclatante eut lieu entre les deux pays à la suite de ce rapport (7 janvier 1813) ; la guerre fut déclarée ; et les troupes suédoises, sous le commandement du prince royal, se préparèrent à combattre leurs anciens alliés, avec l'aide d'amis nouveaux. Toutefois, comme on le sait, elles s'arrêtèrent sur les frontières de l'ancienne France, après avoir obtenu en Allemagne quelques avantages insignifiants.

Pologne pour y habiter sa terre nommée Yankowitz, où il mourut le 19 août 1826. BL—M.

ENGHIEN (LOUIS-ANTOINE-HENRI DE BOURBON, duc d') en qui s'est éteint le dernier rejeton du grand Condé, naquit au château de Chantilly le 2 août 1772, de Louis-Henri-Joseph, duc de Bourbon, et de Louise Thérèse-Mathilde d'Orléans. Sa naissance fut accompagnée des plus tristes présages. Sa mère ne le mit au monde qu'après quarante-huit heures de souffrances cruelles. Lorsque l'enfant sortit du sein qui l'avait conçu, son corps était tout noir et il donnait à peine quelques signes d'existence. Les soins les plus énergiques purent seuls le sauver et ces soins eux-mêmes faillirent être la cause de sa perte. Il avait été enveloppé de linges fortement imbibés d'esprit-de-vin; une étincelle vola sur ces langes inflammables, et les secours les plus prompts eurent peine à le préserver de la mort la plus affreuse. De ce double malheur il lui resta une constitution faible et malade. Son éducation fut confiée au gouvernement du comte de Virieu et le célèbre abbé Millot fut son précepteur. L'un s'attacha et parvint à le fortifier et le développer par les exercices du corps, et l'autre cultiva avec succès en lui les facultés du cœur et de l'esprit. Doué d'une imagination vive, qu'il tenait de sa mère, dès son enfance il montra une propension déterminée pour les armes. Ce goût était entretenu par l'exemple du grand Condé qu'on plaçait constamment sous ses yeux, et cette ardeur il l'exprimait déjà à l'âge de neuf ans dans une lettre qu'il écrivait à son père au camp de Gibraltar, et aux jeunes espérances de laquelle sa fin tragique devait donner un si mélancolique démenti. « Acquérez de la gloire, disait-il, battez bien les Anglais, prenez Gibraltar, et venez nous revoir. Ensuite, partez, allez en Amérique, et montrez que vous êtes Condé. » J'espère aussi pouvoir le montrer un jour, et j'attends ce moment avec impatience. Le grand Condé s'appelait duc d'Enghien quand il gagna la bataille de Rocroi; peut-être que ce nom me portera bonheur; car tous les Enghien sont heureux: celui de la bataille de Cérizoles, celui qui gagna la bataille de Rocroi. J'espère l'être aussi. » En 1788, il fut reçu chevalier de l'ordre du Saint-Esprit. Il siégea quelques jours après au parlement de Paris, assisté du prince de Condé et du duc de Bourbon, ce qui donna lieu au premier président de faire observer que pour la première fois, la cour des pairs voyait siéger ensemble dans son sein le grand-père, le père et le petit-fils. La révolution de 1789 éclata; après la prise de la Bastille, le comte d'Artois, le 16 juillet 1790, donna le signal de l'émigration avec le prince de Condé suivi de toute sa famille. Les princes se rendirent à Bruxelles, puis à Turin. De là, le jeune duc d'Enghien parcourut différents États du continent, et en 1792, lorsque la guerre fut déclarée par la Prusse et l'Autriche, il alla se placer, en Flandre, sous les ordres de son père, le duc de

Bourbon, qui faisait partie du corps d'armée du général autrichien Clairfayt. L'année suivante, 1793, le corps commandé par son père ayant été dissout, il rejoignit celui du prince de Condé qui était en Brisgau, et ne le quitta que lorsqu'il fut licencié. Dans les nombreuses actions qui signalèrent cette longue période de combats, le duc d'Enghien ne cessa de se distinguer par ses talents militaires, par son courage quelquefois trop ardent, et aussi par son humanité envers les prisonniers républicains que le sort des armes fit tomber entre ses mains. Il se fit surtout remarquer au siège de Mayence (juillet 1793), à l'attaque des fameuses lignes de Weissembourg (4 août), et à la journée de Berstheim, où l'on vit à la fois trois générations des Condé combattre avec la plus brillante bravoure. Le prince de Condé commandait l'infanterie des émigrés, le duc de Bourbon et le duc d'Enghien étaient à la tête de leur cavalerie. Une blessure sérieuse obligea le duc de Bourbon à quitter son commandement au commencement de l'action; son fils le remplaça et fit plusieurs charges brillantes à la tête de ses troupes. Dès que l'affaire fut finie, il se rendit à Haguenau pour s'assurer par lui-même de l'état de son père dont la blessure n'eut aucune suite fâcheuse. Le père et le fils combattirent ainsi à côté l'un de l'autre jusqu'en 1795. Dans le mois de juillet de la même année, le duc de Bourbon partit pour l'Angleterre où l'appelait le comte d'Artois, pour prendre part à l'expédition projetée de Quiberon, et le duc d'Enghien resta sur le continent. Son grand-père, le prince de Condé, lui confia le commandement de son avant-garde. Il fut chargé entre autres de la prise du fort de Kehl; mais abandonné par le contingent du cercle de Souabe, chargé de le soutenir, il fut obligé de se replier sur Offenbourg; le surlendemain il reprenait sa ligne de bataille en se réunissant au prince de Condé. Il fit encore briller ses qualités militaires à Oberkamlach, à Schussenried, à la défense du pont de Munich où on se battit pendant dix-huit jours. Sa bravoure avait obtenu l'estime de l'armée républicaine. Ses qualités naturelles s'étaient perfectionnées dans le cours de ces grandes campagnes. On avait remarqué en lui plus de sang-froid; il se laissait moins entraîner à son ardeur, son coup-d'œil s'était développé, et si les attributions de son commandement n'étaient pas étendues, elles étaient du moins dans leurs limites remplies avec distinction. Après le traité de Léoben, en 1797, et en vertu de ce traité, l'Autriche licencia le corps de Condé qui passa au service de Russie. Le duc d'Enghien fut chargé de conduire ce corps en Volhynie où des cantonnements lui étaient assignés. En 1799, la Russie, s'unissant à l'Angleterre et à l'Autriche, déclarait la guerre à la république française, et envoyait en Italie une armée commandée par le général Suwarow (voy. ce nom); sous ses ordres, le général Korzakoff opérait une puissante diversion en Suisse. Le corps de Condé fit partie de l'armée de Korzakoff

et après la défaite de celui-ci à Zurich assura sa retraite en défendant contre les efforts du vainqueur la ville de Constance dont la garde lui avait été confiée. Le duc d'Enghien commandait cette défense. Il ne se montra pas moins brillant dans l'affaire de Rosenheim où, à la tête d'une poignée d'hommes, il soutint pendant sept heures l'attaque de la division Lecourbe. On raconte que dans cette circonstance il rencontra un jeune hussard faisant partie de l'armée républicaine et qui, blessé, s'était réfugié dans un champ ; il le recueillit, le mit dans son propre lit, confia sa guérison à son chirurgien, et quelques jours après le fit conduire aux avant-postes français. Il se battit encore avec la même bravoure dans la campagne de 1800, mais tout ce courage devait rester stérile. Par suite des dispositions du traité de Lunéville, en 1801 ; le corps de Condé fut une seconde fois licencié. Le prince de Condé se réfugia en Angleterre ; le duc d'Enghien se rendit à Etteimheim. Il était attiré dans cette résidence qui devait lui être si fatale par les charmes d'une passion remontant déjà à quelques années. Un premier séjour dans cette ville lui avait fait connaître la princesse Charlotte de Rohan-Rochefort, nièce du fameux cardinal de Rohan, le héros de l'affaire du collier de la reine ; dès lors il s'était senti captivé par les attraites de l'esprit et de la personne de cette princesse ; déjà il avait voulu l'épouser, mais il avait été arrêté par l'opposition du roi Louis XVIII, qui, espérant s'assurer par lui une alliance utile avec une maison souveraine avait constamment refusé son consentement à cette union. Le jeune prince cependant n'avait point renoncé à sa pensée, et quoiqu'on n'en ait aucune preuve, il ne paraît pas moins certain que ce mariage fut consacré et béni, à son retour, par le cardinal de Rohan. De 1801 à 1804, le prince se laissa aller tout entier aux douceurs de cette union ; la chasse, quelques courts voyages, achevaient de remplir sa vie ; mais il sentait le retour de ses bouillonnements guerriers et il attendait, il cherchait avec impatience, le moment de combattre de nouveau ceux qu'il regardait comme les usurpateurs des droits de sa maison. Les événements ne tardèrent point à donner quelque aliment à cette ardeur. La paix de Lunéville n'avait été qu'une courte trêve. L'Angleterre, malgré les échecs nombreux qu'elle avait essuyés, poursuivait avec obstination sa lutte contre la France ; elle poursuivait surtout de ses intrigues et de sa haine l'homme extraordinaire que le 18 brumaire et ensuite la victoire de Marengo avaient porté au sommet de la grandeur et de la puissance. Le gouvernement du premier consul était harcelé de complots de toute espèce dirigés par les agents, soudoyés par l'or du cabinet britannique. L'explosion de la machine infernale avait déjà montré à quels moyens on ne craignait point de recourir pour se débarrasser d'un formidable adversaire. Mais à l'époque où nous sommes arrivés, ces complots avaient redoublé d'activité et

de dangers. Wickham Drake et Smith les conduisaient sous le manteau d'agents diplomatiques dans l'Allemagne méridionale ; Pichegru débarquait sur les côtes de France dans le mois de janvier 1804, et Georges Cadoudal, accompagné d'hommes intrépides et dévoués, était arrivé à Paris. Des correspondances royalistes avaient été saisies au Tréport et à Abbeville ; des agents avaient été arrêtés, entre autres Querelles et après lui Bouvet de Lozier ; enfin un agent de la police française, nommé Mébée Delatouche, avait trouvé le moyen de se mettre en rapport avec le gouvernement anglais, avec Drake lui-même, de gagner leur confiance, et livrait au premier consul une partie des secrets de ces machinations. D'autres révélations apprirent les entrevues de Pichegru et de Moreau, qui pourtant n'avaient pas pu s'entendre, et on savait enfin que Georges Cadoudal était à Paris avec l'intention d'assailir le premier consul à main armée et d'en finir avec lui. Tous ces détails cependant étaient encore obscurs, mêlés d'erreurs, d'exagérations et de vérités ; mais il était certain qu'une redoutable et profonde conspiration était ourdie pour attaquer et renverser le gouvernement nouveau. En même temps, on apprenait que les émigrés se rassemblaient en grand nombre de l'autre côté du Rhin ; que des officiers généraux de l'ancien corps de Condé étaient réunis à Offenbourg, et qu'ils avaient l'ordre de s'entendre avec le duc d'Enghien pour le moment où il faudrait tenter quelque entreprise sur notre frontière. Georges Cadoudal lui-même fut arrêté le 9 mars, et déclara qu'il n'aurait exécuté son entreprise qu'autant qu'il aurait vu à Paris un prince français dont la présence lui était promise. Quelques-uns de ses compagnons de captivité, trompés par une erreur et ayant pris le comte de Polignac pour le prince annoncé, prétendaient qu'il était venu à Paris. La police du gouvernement français savait qu'aucun des membres de la famille des Bourbons habitant l'Angleterre n'avait quitté sa résidence ; il supposa dès lors que celui qui, de sa personne, devait venir diriger la main des conjurés était le duc d'Enghien qui, placé à une courte distance de la frontière, pouvait plus facilement et avec plus de secret qu'aucun des membres de sa famille arriver à Paris. Toutes ces conjectures, tous ces renseignements portèrent au plus haut degré l'irritation du premier consul et de ceux qui l'entouraient. Deux hommes entre autres le poussaient aux plus terribles représailles, Fouché, et surtout Talleyrand. Il est certain qu'un rapport qui a circulé, qui a été connu de plusieurs personnes, adressé au premier consul par son ministre des relations extérieures, et dont M. de Menneval a publié une analyse dans ses Mémoires (*voy. TALLEYRAND*), excitait le chef du gouvernement à prendre des mesures précipitées et impitoyables. Le premier consul s'y résolut, mais avant de les exécuter il voulut dans un conseil privé recueillir les opinions de ses principaux conseillers. Ce conseil

fut composé des deux consuls, Cambacérés et Lebrun, de Talleyrand, ministre des relations extérieures, de Régnier, grand-juge, ministre de la justice, et de Fouché. Ce fut Régnier qui présenta le rapport. Il exposa les intrigues des ministres anglais, l'agitation des comités royalistes sur le Rhin, les rassemblements des émigrés, leurs correspondances avec l'intérieur, leurs rapports avec le duc d'Enghien, son séjour à Etteimheim où, par un quiproquo que nous expliquerons tout à l'heure, on croyait que Dumouriez était venu le rejoindre. Le rapport concluait à la proposition de les enlever tous de vive force et de les faire juger en France, afin, disait-il, d'en finir avec tous ces complots, de montrer aux ennemis du gouvernement que sa modération n'était pas de la faiblesse, et de faire taire ceux qui prêtaient au premier consul la pensée du rôle de Monk. Toutefois une haute considération de droit public semblait s'opposer à ce projet ; c'était la violation d'un territoire étranger et ami ; mais le grand-juge ajoutait que la conspiration était si flagrante que le grand-duc ne pourrait se refuser aux preuves qu'on mettrait sous ses yeux, et que d'ailleurs il était coupable de permettre que de pareils complots s'ourdissent dans ses États. Cambacérés fit à ces conclusions des objections assez timides. Il pensait qu'il y avait des moyens moins violents d'arriver à l'arrestation du duc d'Enghien, et Régnier lui-même l'appuya ; mais Talleyrand insista sur les difficultés que cette arrestation ajournée pouvait rencontrer. Fouché ajouta que l'enlèvement des papiers n'était pas moins important que celui des personnes, et le conseil, à l'unanimité, finit par se ranger à l'opinion de Talleyrand. Le général Bonaparte, avec cette activité qui le caractérisait, voulut sur-le-champ procéder à l'exécution, et, se retirant dans son cabinet, il y dicta lui-même les ordres et les instructions destinés aux deux hommes qu'il allait charger de remplir cette mission. M. de Caulaincourt, son aide de camp, et le général Ordener, alors colonel des grenadiers à cheval de la garde consulaire. Ces instructions, nous les avons sous les yeux ; elles sont rédigées avec cette précision, cette sagacité, et en même temps ces détails minutieux dont Bonaparte accompagnait tous les ordres à l'exécution desquels il attachait de l'importance. La mission de M. de Caulaincourt était à la fois militaire et diplomatique. Il devait, à la tête de 200 dragons, se diriger sur Offenbourg, cerner la ville, y arrêter les agents royalistes et anglais qu'il y trouverait et nommément la baronne de Relch, nièce de Kinglin, qui passait pour avoir été l'intermédiaire des premières relations de Pichegru avec ce général autrichien, et qui était l'âme des comités et des correspondances royalistes d'outre-Rhin. Après son expédition et celle du général Ordener, il devait se rendre à la cour du grand-duc et présenter à ce ministre une lettre dans laquelle Talleyrand expliquait et motivait l'invasion d'une troupe française sur le ter-

ritoire badois. La mission du général Ordener était la plus importante et la moins compliquée. A la tête de 300 dragons et d'une trentaine de gendarmes, il devait passer le Rhin en bateau au bac de Rheinau, un peu au-dessous d'Etteimheim, « se diriger droit à Etteimheim, marcher droit à la maison du duc d'Enghien et à celle de « Dumouriez, » et opérer son retour sur Strasbourg avec ses prisonniers. Cependant, étranger à toutes les trames de conjuration et d'assassinat auxquelles son nom se trouvait si fatalement mêlé, le duc d'Enghien vivait dans la plus dangereuse sécurité. Etteimheim avait fait partie des États allemands formant l'évêché de Strasbourg et appartenant, par conséquent, au cardinal-évêque souverain de cette ville. L'oncle de la princesse Charlotte s'y était réfugié après les explosions de la révolution française, et nous avons déjà dit l'asile qu'y avait trouvé le jeune prince. En 1802, le cardinal de Rohan était mort, et, par suite des traités, ses États s'étant trouvés compris dans les indemnités promises aux princes allemands, le territoire d'Etteimheim fut adjoint au territoire badois. Le prince avait demandé au grand-duc l'autorisation d'y continuer son séjour, et celui-ci, qui connaissait tous les liens qui l'attachaient à cette résidence, non-seulement la lui avait accordée, mais encore, sachant son goût passionné pour la chasse, lui avait ouvert ses parcs et ses forêts. Le duc d'Enghien se croyait donc à l'abri de toute surprise ; pourtant ses serviteurs autour de lui ne partageaient point son aveuglement, et voici à quelle occasion leurs appréhensions avaient été éveillées. Le sous-officier de gendarmerie Lamothe avait été chargé d'aller reconnaître si le duc d'Enghien continuait à résider à Etteimheim et de quels personnages il était entouré. Son rapport, exact sur beaucoup de points, signalait l'arrivée de Londres auprès du prince du colonel Grunstein, qui effectivement avait une mission auprès de lui, et la présence du général Dumouriez. Quand ce rapport parvint au premier consul, le nom de Dumouriez, dont la capacité militaire et le dévouement à l'Angleterre lui étaient connus, dut frapper son attention et la frappa. Ce n'était cependant qu'une de ces erreurs si fréquentes dans les rapports des agents de police. La personne qui se trouvait auprès du duc d'Enghien n'était point Dumouriez, mais le général Thumery, ancien lieutenant-colonel de son régiment et qui depuis longtemps habitait l'Etat de Bade. Le défaut de la prononciation allemande fit traduire à l'agent Thumery par Dumouriez, et de là une erreur qui peut-être acheva de déterminer le premier consul dans ses résolutions extrêmes. Les démarches de Lamothe n'avaient pu être si secrètes et si bien combinées que malgré toute son habileté elles n'eussent donné lieu à de premiers soupçons ; mais au moment où l'enlèvement fut résolu, un maréchal des logis du même corps, nommé Pfersdorff, accompagné d'un agent nommé Stohl, s'était rendu à Etteim-

heim afin de connaître avec exactitude l'habitation du prince, de s'assurer s'il s'y trouvait, si ses officiers et domestiques étaient nombreux, s'ils logeaient avec lui, s'ils étaient sur leurs gardes, et si l'on avait quelque résistance à craindre soit de leur part, soit de celle des habitants. L'entourage du prince et le prince lui-même étaient déjà avertis. On avait su que divers agents avaient été envoyés de Strasbourg sur la rive droite du Rhin. Plusieurs hauts personnages, et entre autres le roi de Suède, gendre du grand-duc, qui était alors à Carlsruhe, lui avaient écrit pour le tenir en éveil, et enfin la princesse Charlotte elle-même avait reçu d'un gendarme de Strasbourg, autrefois attaché à sa maison, l'avis secret de la surveillance exercée sur son époux. L'arrivée des deux inconnus, leurs observations autour de la maison du prince éveillèrent donc les soupçons. Caché derrière une fenêtre, son valet de chambre Féron observa les deux inconnus faisant le tour de l'habitation et l'examinant attentivement ; il appela un autre des serviteurs du prince, qui déclara que la figure de Pferdsdorff ne lui était pas inconnue, et qu'elle appartenait à un gendarme déguisé des brigades de Strasbourg. On courut avertir le prince, qui se rit de ces inquiétudes, mais qui pourtant promit aux instances de sa femme de s'éloigner dans peu de jours. C'était à l'instant même qu'il fallait s'éloigner. En effet, dans la nuit suivante, dès cinq heures du matin (15 mars), la ville était cernée par la troupe du général Ordener, qu'accompagnait le général Fririon, chef d'état-major du général Leval, commandant la division de Strasbourg, et le chef d'escadron Charlot, à la tête de ses gendarmes. Pendant que ce dernier faisait cerner la maison qu'on lui avait désignée comme celle de Dumouriez, celle du duc d'Enghien était également entourée. Il devait ce jour-là aller à la chasse avec le colonel Grunstein, et il était déjà même habillé et prêt à partir. Féron vint l'avertir que sa demeure était enveloppée et qu'on frappait violemment aux portes en menaçant de les enfoncer : *Eh bien ! défendons-nous*, dit-il ; et il courut à la fenêtre avec un fusil de chasse double, tandis qu'un de ses plus braves serviteurs, Canone, qui lui avait sauvé la vie en Pologne, prenait place et s'armait de la même façon à ses côtés. Déjà le prince couchait en joue l'officier qui avait fait la sommation, lorsque Grunstein, voyant pénétrer dans le logis par les derrières le maréchal des logis Pferdsdorff, accompagné de gendarmes et de dragons, mit la main sur la garde du fusil prêt à faire feu : « Monseigneur, lui dit-il, vous êtes-vous compromis ? — « Non, répondit le prince. — Alors toute résistance est inutile ; nous sommes cernés et j'aperçois beaucoup de baïonnettes. » Le chef d'escadron Charlot entra presque en même temps, et le prince fut arrêté avec le colonel Grunstein, le général Thumery et ses trois domestiques. La confusion de Dumouriez avec le général Thumery fut bientôt expliquée. On procéda encore à quelques autres

arrestations, entre autres à celles de deux ecclésiastiques autrefois attachés au cardinal de Rohan. Malgré quelque courte émotion qui s'éleva dans la ville, les prisonniers restèrent au pouvoir de la colonne française. Le secrétaire du prince, le chevalier Jacques, qui était malade, vint lui-même se livrer. On lui prit la clef de sa chambre, on en enleva tous les papiers ; on saisit également et on scella ceux qui étaient dans le cabinet du prince, et on se disposa au départ. Ce fut sous l'escorte particulière de la gendarmerie que le prisonnier et les officiers de sa maison quittèrent Etteinheim. La princesse de Rohan, prévenue de cette catastrophe, le vit passer sous ses fenêtres et le vit pour la dernière fois. Sortis d'Etteinheim, les captifs furent déposés provisoirement dans un moulin nommé *la Tuilerie*. Là, peu s'en fallut que le prince ne parvint à s'échapper. Une des portes de la pièce où il était gardé donnait au dehors sur une planche à l'aide de laquelle on traversait le cours d'eau qui faisait marcher le moulin. Son secrétaire qui connaissait les lieux lui fit signe d'approcher. « Ouvrez cette porte », dit-il rapidement, « franchissez la planche, poussez-la dans l'eau, moi, je leur barrai le passage. » Le prince suit cet avis. Un enfant, effrayé par la vue des soldats, s'était enfui en poussant le verrou au dehors. Le passage fut immédiatement gardé par deux sentinelles. L'occasion était perdue. On marcha vers le Rhin en toute hâte. Le prince et deux de ses officiers furent placés sur une charrette entourée de gendarmes, le reste des prisonniers suivit de loin à pied (1). Pendant ce trajet le captif crut remarquer dans son escorte des signes de sympathie qui lui donnèrent espérance de pouvoir s'échapper au moment où on entrerait dans les bateaux ; mais les dispositions étaient trop bien prises, et cette dernière illusion s'évanouit. En débarquant, on ne trouva point de voitures, et les prisonniers firent près d'une lieue à pied avant de rencontrer les chariots qui devaient les transporter à Strasbourg. Le prince était sur le premier, ayant à son côté le fidèle Canone. Il fut déposé à la citadelle. On s'empressa de faire le dépouillement de ses papiers parmi lesquels on trouva son testament. Procès-verbal en fut dressé ; au bas de ce procès-verbal, le prince écrivit et signa une note pour le premier consul. — De son côté, M. de Caulaincourt avait fait son expédition sur Offenbourg, où il s'était emparé de quelques officiers importants du parti royaliste, sans pouvoir mettre la main sur la baronne de Reich, chez laquelle cependant on saisit une certaine quantité d'anciens papiers. Pendant son court séjour à la citadelle de Strasbourg, le duc d'Enghien eut la douceur de rester au milieu de ses

(1) Les personnes arrêtées étaient au nombre de 45 : le duc d'Enghien ; le général marquis de Thumery ; le colonel baron de Grunstein ; Schmidt, lieutenant de l'armée de Condé ; l'abbé Wemborn, ancien promoteur de l'évêché de Strasbourg ; l'abbé Michel, secrétaire de l'abbé Wemborn ; le chevalier Jacques, secrétaire du duc ; Féron, Poulain, Joseph Canone, domestiques.

fidèles serviteurs et de ses compagnons d'infortune. Son esprit n'allait pas au delà de la crainte d'une détention indéfinie, mais cette perspective lui était insupportable. Le colonel Grunstein lui exprima l'appréhension que les papiers saisis à Etteinheim ne pussent l'impliquer dans le procès de Georges. « Ils ne renferment que ce qu'on sait déjà, lui répondit le prince. Ils attestent que je me suis battu, et que je suis prêt à me battre encore. Je ne suppose point qu'ils veuillent ma mort ; mais ils me garderont comme ôtage dans une forteresse ; j'aurai de la peine à m'habituer à cette vie-là. » Il déclara même au commandant Charlot qu'il regrettait de ne s'être point défendu à outrance, « Du moins, ajouta-t-il, mon sort eût été décidé par les armes. » Son premier soin fût d'écrire à la princesse Charlotte une lettre touchante. Le 18, ses papiers reconnus et classés avec le procès-verbal d'ouverture furent envoyés directement par un courrier extraordinaire à Talleyrand. Cependant la dépêche télégraphique écrite de Strasbourg, dans la journée même du 15, pour annoncer au premier consul les captures d'Etteinheim, était arrivée à Paris dans la même journée. Un courrier extraordinaire avait été immédiatement expédié, portant au général Leval l'ordre de diriger le prince seul sur Paris et en poste. Il devait voyager sous le nom de Plessis. Le courrier arriva dans la nuit du 17 au 18. Une voiture fut aussitôt préparée, et à une heure du matin, le commandant Charlot alla réveiller le prisonnier. Voici en quels termes il raconte lui-même cet incident dans son journal, remis après sa mort au premier consul. « Dimanche, 18, on vient m'enlever à une heure et demie du matin ; on ne me laisse que le temps de m'habiller ; j'embrasse mes malheureux compagnons, mes gens ; je pars seul avec deux officiers de gendarmerie et deux gendarmes. Le colonel Charlot m'a annoncé que nous allons chez le général de division qui a reçu des ordres de Paris ; au lieu de cela, je trouve une voiture avec six chevaux de poste sur la place de l'église, on me campe dedans ; le lieutenant Petermann monte à côté de moi, le maréchal des logis Blitersdorff sur le siège ; les deux gendarmes un dedans, l'autre dehors. » En route, il apprit enfin avec joie qu'il était conduit à Paris. « Un quart d'heure de conversation avec le premier consul, répétait-il souvent, et tout sera arrangé. » Le 20 mars 1804, à trois heures de l'après-midi, la chaise de poste arrivait à la barrière de la Villette ; là, tournant le mur d'enceinte par les boulevards extérieurs, elle pénétra dans la ville par la rue de Sèvres et s'arrêta dans la cour d'un hôtel, rue du Bac, n° 84. C'était l'hôtel du ministère des relations extérieures. La portière fut ouverte ; le prince se disposait à descendre, un inconnu sortit précipitamment de l'hôtel, disant qu'il n'était pas temps encore ; quelques minutes après, une voiture s'approchait du perron et emportait rapidement une personne qui l'attendait. Une demi-

heure après, le postillon, qui n'avait pas quitté sa selle recevait l'ordre de se diriger sur Vincennes. A cinq heures et demie, le duc d'Enghien y était reçu par Harel, commandant de cette prison d'État, qui l'invitait à se réchauffer et à se reposer dans son appartement, en attendant que son logement fût disposé. Ce temps d'arrêt chez Talleyrand est d'autant plus extraordinaire que dès le 16, le château de Vincennes était arrêté dans la pensée du général Bonaparte comme étant la destination du prisonnier. Déjà les plus grandes précautions étaient prises pour le secret le plus absolu. Le premier consul avait ordonné à Réal, directeur général de la police, de demander à Harel un état détaillé de toutes les personnes habitant le château. Le gouverneur avait répondu en envoyant le détail de sa petite garnison. Le premier consul n'avait pas été compris. Dans une seconde note « pressée et sèche » il réclama l'état circonstancié et nominatif des bourgeois logés au château, femmes, enfants et domestiques ; la désignation des logements qu'ils occupaient, depuis quand, par quels motifs, par quelle autorité. Cette note était du 18 mars, et Harel y répondit le même jour. Le 20, Réal donnait avis au général Murat, gouverneur de Paris, que le duc d'Enghien devait être conduit à Vincennes, et en même temps il adressait à Harel lui-même les instructions suivantes : « Un individu, dont le nom ne doit pas être connu, doit être conduit dans le château dont le commandement vous est confié ; vous le placerez dans l'endroit qui est vacant en prenant des précautions pour sa sûreté. L'intention du gouvernement est que tout ce qui lui est relatif soit tenu secret, et qu'il ne lui soit fait aucune question, ni sur ce qu'il est, ni sur les motifs de sa détention ; vous même devez ignorer qui il est. Vous seul devez communiquer avec lui, et vous ne devez le laisser voir à qui que ce soit jusqu'à nouvel ordre de ma part. Il est probable qu'il arrivera cette nuit. Le premier consul compte, citoyen commandant, sur votre discrétion et sur votre exactitude à remplir ces différentes dispositions. » Quoi qu'il en soit, Talleyrand fut incontestablement le premier à connaître l'arrivée du prince à Paris. C'était aussi à Talleyrand que les papiers saisis à Etteinheim avaient été directement expédiés de Strasbourg ; ce fut lui qui en fit le choix et les porta à Bonaparte. La première pensée de ce dernier avait été de faire juger publiquement le duc d'Enghien par un grand conseil de guerre, composé de tous les généraux faisant partie du sénat ; mais il avait promptement abandonné cette conception et s'était arrêté au projet d'une simple commission militaire. Dans la matinée du 20 mars, toutes les mesures furent prises pour la former et la réunir. Le premier consul ordonna au ministre de la guerre d'inviter, aux termes de la loi, le gouverneur de Paris à en désigner les membres. Il fit, pour cette commission, rédiger par Réal un rapport de tous les

faits mis à la charge du duc d'Enghien ou pouvant se rattacher à ces charges ; et enfin une délibération des consuls, en date du 20 mars, arrêtait : « Que le ci-devant duc d'Enghien, prévenu d'avoir « porté les armes contre la République, d'avoir été « et d'être encore à la solde de l'Angleterre, de « faire partie des complots tramés par cette dernière puissance contre la sûreté intérieure et « extérieure de la République, serait traduit à « une commission militaire composée de sept « membres, nommés par le général gouverneur « de Paris, et qui se réuniraient à Vincennes. » Cet arrêté était signé BONAPARTE, et contresigné HUGUES MARET. Ajoutons, et ceci est une circonstance importante de notre récit, que M. Réal reçut ordre de se tenir au courant de l'arrivée du prisonnier, et d'aller l'interroger immédiatement lui-même pour en rendre compte au premier consul. D'un autre côté Savary, confident et ministre ordinaire des mesures rigoureuses, était chargé de présider et de veiller à l'exécution de l'arrêt des consuls. La garde du château fut placée sous le commandement supérieur de ce général, et on y envoya sous ses ordres le régiment de gendarmerie d'élite dont il était colonel, et une brigade d'infanterie. Si Paris était dans l'ignorance de tous ces événements, il n'en était pas de même autour du premier consul ; on y connaissait l'arrestation du duc d'Enghien. L'irritation du maître y faisait craindre des extrémités terribles. Murat murmurait contre le rôle qu'on lui donnait dans ce drame, et M. Thiers (1) rapporte que, montrant les basques de son uniforme, il disait à ses confidentes : « On veut mettre « des taches de sang sur cet habit. » Joséphine et sa fille Hortense se jetèrent en vain aux pieds du premier consul pour implorer sa générosité ; Joseph aussi y échoua. Un écrivain qui s'est donné pour but l'impossible justification de cette triste catastrophe, mais dont le travail, rempli d'ailleurs de détails intéressants et de pièces officielles (2), a été évidemment puisé aux sources elles-mêmes, nous fournit le récit des efforts tentés, des moyens employés par ce prince honnête et bon. De sa splendide résidence de Morfontaine, Joseph rendait de fréquentes visites à son frère à la Malmaison. Le 20 mars, il y était à midi, environ quatre heures avant l'arrivée du prisonnier à l'hôtel des relations extérieures, et il entrait au salon, tandis que le premier consul s'entretenait, loin des regards et des oreilles, avec Talleyrand en se promenant dans une allée du parc. Joséphine courut au devant de lui : « Le duc d'Enghien, lui dit-elle, vient « d'être arrêté à la frontière, et le premier consul « est fort irrité contre les tentatives des émigrés. « Je sais qu'il est généreux ; mais ce sont ses conseillers que je crains, et surtout ce maudit boiteux. Le premier consul vous entretiendra probablement de cette affaire, tâchez de le porter à

« l'indulgence, et surtout ne lui dites pas que je « vous en ai parlé. » Joseph se dirigea vers son frère qui, en l'apercevant, congédia Talleyrand. Le premier consul, en effet, mit immédiatement la conversation sur l'objet de sa préoccupation, et lui exprima les résolutions arrêtées. Joseph crut le fléchir en rappelant qu'étant au collège d'Autun il dut au prince de Condé, grand-père du duc d'Enghien, les moyens d'entrer dans l'artillerie et d'abandonner l'état ecclésiastique auquel sa famille le réservait. Or, cette circonstance avait eu une action immense sur leur destinée, puisque, à la suite et à cause d'elle, Napoléon lui-même avait renoncé à la carrière de la marine qu'il voulait d'abord embrasser, pour être dans la même arme que son frère. En invoquant ces souvenirs, Joseph faisait appel à la modération et à la clémence. « Qui nous eût dit alors, ajouta-t-il, que nous aurions à délibérer entre nous sur la vie ou la mort « du petit-fils du prince de Condé. » Mais le sort en était jeté. Ce même jour, dès quatre heures, la commission militaire était avertie de se rendre chez le général Murat et d'y prendre ses ordres. Sous la présidence du général Hulin, commandant les grenadiers à pied de la garde des consuls, elle était composée de six colonels : Guiton, du 1^{er} de cuirassiers ; Bazancourt, du 4^e, et Ravier, du 18^e d'infanterie légère ; Barrois, du 9^e d'infanterie de ligne ; Rabbe, du 2^e régiment de la garde municipale. Dautancourt, major de la gendarmerie d'élite, remplissait les fonctions de rapporteur. Un ordre de Murat enjoignait à la commission de se rendre immédiatement à Vincennes, et de juger la cause sans désespérer. Cet ordre, apporté par le chef d'escadron Brunet, aide de camp de Murat, trouva la commission déjà réunie au château. Elle ignorait encore dans quel but elle était assemblée. Elle prit communication de l'arrêt du gouvernement et du rapport dressé par le directeur général de la police. A onze heures, le rapporteur fut chargé d'interroger le prisonnier dans une salle attenante à celle où siégeait la commission. Dans son interrogatoire, il reconnut hautement avoir combattu contre la république, mais il répondit avec autant d'énergie que d'indignation toute participation à des complots ayant pour but d'attenter aux jours du premier consul. Il disait vrai ; rien dans ses papiers saisis ne prêtait à un indice ou à une présomption de cette nature, et dans une lettre publiée depuis, il écrivait à son père avec une fierté méprisante, en faisant allusion aux rumeurs qui étaient venues jusqu'à lui. « Ces moyens ne « sont pas de mon genre. » Après l'interrogatoire, il demanda à parler au premier consul. Le rapporteur l'invita à consigner cette demande par écrit, et il écrivit : « Avant de signer le présent « procès-verbal, je fais avec instance la demande d'avoir une audience particulière du « premier consul. Mon rang, mon nom, ma façon « de penser, et l'horreur de ma situation, me font « espérer qu'il ne se refusera pas à ma demande.

(1) *Histoire du Consulat et de l'Empire.*

(2) *Recherches historiques sur le procès et la condamnation du duc d'Enghien*, par Auguste Nougarié de Fayet.

« L. A. H. DE BOURBON. » Avec l'interrogatoire, le rapporteur alla communiquer à la commission le désir exprimé et signé par le prince. Le colonel Barrois proposa de surseoir jusqu'à ce qu'il en fût référé au premier consul. L'impassable Savary consulté répondit qu'il ne pensait pas que cette démarche plût à son maître, et l'on procéda au jugement. Le duc d'Enghien fut amené devant la commission. L'aide de camp Brunet et le général Savary assistèrent aux débats, celui-ci debout, derrière le fauteuil du président, et se chauffant au feu de la cheminée placée derrière ce fauteuil. « Le prince, » raconte le président Hulín, « se présenta avec une noble assurance. Il convint, » comme il l'avait fait dans son interrogatoire, qu'il « recevait un traitement de l'Angleterre, qu'il « avait fait et était prêt encore à faire la guerre au « gouvernement républicain pour soutenir les « droits de sa famille et de son rang. » Quant aux complots secrets et surtout à des trames d'assassinat, il les repoussa de nouveau comme une espèce d'insulte, s'étonnant même qu'on eût pu lui en supposer la pensée. Les débats furent courts ; la délibération fut plus courte encore : le prince fut condamné à mort à l'unanimité. L'écrivain que nous avons déjà cité prétend que les pièces fournies à la commission militaire étaient rédigées de telle sorte que, malgré les protestations de l'accusé et leur sincérité réelle, les juges votèrent convaincus de la participation de la victime à des projets d'assassinat. Averti de cette décision, le général Savary dut procéder immédiatement aux apprêts du supplice. Dans l'après-midi, un ouvrier nommé Bonnelet avait reçu l'ordre de creuser une fosse au pied du pavillon de la Reine (1). Toutes les dispositions prises, Harel alla de nouveau chercher le condamné. Il le trouva causant avec le lieutenant Noiroi, de la gendarmerie d'élite, auquel sa garde était confiée. En ces instants suprêmes, il avait gardé tout son calme et sa liberté d'esprit. D'une voix émue Harel l'invita à le suivre, et le guida dans les détours tortueux, éclairé d'une lanterne et suivi par des gendarmes et Noiroi. Arrivé à la tour du Diable, seule issue sur les fossés du château, et voyant l'escalier étroit et funèbre où il allait s'engager : « Où me conduisez-vous ? s'écria « le prince ; si je dois être enseveli vivant dans un « cachot, j'aime mieux mourir sur-le-champ. » « Veuillez me suivre, dit Harel, et rappelez tout « votre courage. » On entra dans le fossé, la nuit était obscure ; il tombait une pluie fine et froide.

On marcha en silence le long du mur jusqu'au pied du pavillon de la Reine. Au tournant, le prince se trouva en face du piquet chargé de l'exécuter. La sentence lui fut lue, et alors seulement il apprit le sort qui lui était réservé. « Quelqu'un, dit-il, veut-il me rendre un dernier « service ? » Il demanda une paire de ciseaux ; un gendarme en avait, il coupa une boucle de ses cheveux, l'enveloppa dans du papier avec un anneau d'or et une lettre, et les remit au lieutenant Noiroi à l'adresse de la princesse Charlotte. Celui-ci remit ce dépôt au général Hulín, qui le transmit au directeur général de la police. Après ce dernier élan de son cœur, il sollicita l'assistance d'un prêtre ; il fut refusé. Il se recueillit un instant, et sur un signal de l'officier commandant il tomba frappé de plusieurs balles (1). C'était le 21 mars 1804, à

(1) Peu de jours après, le général Moreau obtint d'un gendarme présent à l'exécution et qui se trouvait de garde auprès de lui, les détails de ce qui s'était passé. Cette relation, recueillie de la bouche de Moreau par M. A. Borgh, fut consignée par ce dernier dans une lettre datée du 24 février 1844. Voici le récit de cet homme tel que M. Borgh l'a conservé : « Commandé de service extraordinaire au château de Vincennes, ainsi que plusieurs de mes camarades, je ne savais « nullement, ni eux non plus, de quoi il était question. Vers les « onze heures du soir, nous apprîmes, mais confusément, que le « duc d'Enghien, convaincu d'avoir voulu faire assassiner Bonaparte, incendier Paris, etc., était dans le château pour y « être jugé cette nuit même. À une heure du matin, seize « d'entre nous, du nombre desquels j'étais, reçûmes ordre de « prendre et charger nos armes. On nous fit ensuite descendre « dans les fossés du château en observant le plus grand silence « et sans nous informer de ce que l'on se proposait. Arrivés à « 3 ou 4 pas du premier angle, ou nous fit faire halte, l'arme au « pied. La nuit était froide, pluvieuse et très-obscur. Au bout « d'une grosse demi-heure de silence et d'immobilité, que tout « nous fit paraître plus longue, on nous dit enfin qu'un conspi- « rateur, bien convaincu d'avoir voulu tout bouleverser et re- « plonger la France dans les horreurs des derniers temps de « Robespierre, et très-justement condamné à mort, allait être « amené sous peu d'instants vis-à-vis de nous, à la distance « de quatre ou cinq pas, que le signal de le fusiller serait donné « par un officier faisant face au criminel, et que ce signal se- « rait : 1° de porter la main à son chapeau ; 2° de se découvrir « la tête. On nous recommanda de nouveau de ne pas bouger, « d'observer constamment le plus grand silence, et de n'avoir « d'eux que pour le signal et le criminel, etc. Quelques-uns « observèrent que l'obscurité de la nuit ne permettrait pas que « l'on vit à un pas devant soi ; on leur répondit qu'il y serait « prévu lorsqu'il en serait temps, — qu'eux ne seraient pas vus, « mais qu'ils verraient très-bien. — Chacun se tut, et le plus « morne silence succéda. Vers les deux heures du matin, nous « entendîmes marcher vers nous, et, conformément à un signal « convenu d'avance (séparés en deux parties de huit hommes « chaque), nous nous préparâmes... Bientôt, à la faible lueur « d'une sorte de lanterne sourde à demi ouverte, que portait « un adjudant général enveloppé d'un manteau, nous vîmes « ce même adjudant général dépasser l'angle du mur d'environ « sept ou huit pas, suivi à peu près à la même distance par un « homme (c'était le malheureux prince) qu'on fit arrêter préci- « sément vis-à-vis de nous, à cinq pas tout au plus. L'adjudant « général tenait sa lanterne de manière qu'on ne pouvait effec- « tivement pas nous voir, quoique nous vissions distinctement « non-seulement les deux personnes déjà nommées, mais encore « quelques autres (principalement des gendarmes) qui fermaient « la marche et ne tardèrent pas à se retirer de quelques pas « aussitôt que le prince se fut arrêté. Alors aussi, nous obser- « vâmes qu'un trou fraîchement fouillé se trouvait entre le prince « et nous (il ne pouvait pas non plus le voir). L'adjudant gé- « néral, s'étant arrêté, se retourna pour faire face au prince, ou- « vrit son manteau et, s'éclairant de sa lanterne, lut l'acte d'ac- « cusation et la sentence. Lorsqu'il eut fini, le prince, qui était « debout, demanda qu'il lui fût accordé de voir Bonaparte et « de lui parler. L'adjudant général, sans dureté dans ses ex- « pressions ou dans le ton de sa voix, répondit que cela ne se « pouvait pas. Le prince demanda qu'il lui fût, au moins per- « mis d'écrire à Bonaparte. Cette seconde demande fut refusée « de même que la première. Alors l'illustre victime exprime « le désir qu'on lui accordât un ecclésiastique pour lui admi- « nistrer les secours de la religion, témoignant en même temps

(1) « Que le jour même où Mgr le duc d'Enghien est arrivé au « château de Vincennes, le commandant du château, M. Harel, « lui donna, à lui, Bonnelet, vers les trois heures après-midi, l'ordre « de creuser une fosse pour y retirer les débris et immon- « dices formés par un mur de 4 à 5 pieds de haut au bas du pa- « villon de la Reine ; qu'il y avait travaillé depuis 3 heures après « midi jusqu'à la fin du jour, et qu'il y avait une fosse de 2 « pieds 1/2 de profondeur sur 3 de largeur, et 5 à 6 de longueur. « — Que le lendemain, l'entrée du fossé lui ayant été interdite, « ce n'est que le surlendemain qu'il a pu aller voir la fosse qu'il « avait faite ; qu'il l'a trouvée comblée et la terre relevée par- « dessus en forme de sépulture. » (Enquête jointe au procès- « verbal d'exhumation du corps du duc d'Enghien.)

trois heures du matin. Son cadavre fut porté en toute hâte dans la fosse creusée. Tout dans ce drame lugubre devait avoir un tel caractère de précipitation qu'il y fut enfoui tout habillé, avec ses bijoux, ses bagues, une chaîne d'or au cou, sa bourse et jusqu'à un rouleau d'or qu'il avait apporté de Strasbourg (1). Dans la matinée suivante, une voiture s'arrêta devant la porte d'un restaurant à Vincennes ; une dame voilée en descendit accompagnée d'un autre personnage d'une quarantaine d'années. Celui-ci s'informa avec anxiété si un prisonnier n'était pas arrivé la veille au château, et si les bruits qui couraient sur son exécution étaient véritables. Sur la réponse doublement affirmative, ces inconnus parurent frappés de consternation. Ils se firent montrer de loin le pavillon que le prince avait habité, la tour où il venait d'être jugé, la fosse où il gisait ; puis ils remontèrent en voiture et disparurent. — Après avoir achevé sa sanglante mission et donné ses ordres pour la rentrée des troupes, le général Savary à cheval se rendait seul à Paris. Avant d'atteindre la barrière du Trône, il rencontra M. Réal, dans sa voiture, en costume de conseiller d'État, et faisant arrêter, s'informa de lui où il allait. Le chef de la police répondit qu'il allait exécuter les ordres qu'il avait reçus la veille du premier consul et interroger le duc d'Enghien. En apprenant qu'il n'était plus temps, Réal resta stupéfait. Il dit, pour sa justification, avoir envoyé un gendarme à Pantin, dernier relai sur la route de Strasbourg, avec mission expresse de l'avertir dès qu'une chaise de poste escortée par la gendarmerie y serait arrivée. Le gendarme avait fidèlement accompli sa consigne. Le 20, vers quatre heures, il en rendait compte au cabinet du directeur général qui fut aussitôt prévenu « que le prisonnier était « arrivé. » Réal, qui n'aurait attendu le prince que dans la nuit, aurait supposé qu'il s'agissait d'un complice de Georges qu'on attendait aussi, aurait répondu qu'on s'adressât à l'un des employés de sa confiance (Desmarest) et, épuisé d'un travail de plusieurs nuits, il serait aller s'abandonner à un sommeil qui, sans doute dans la suite, dut lui causer

« quelque confiance qu'une demande si juste ne pourrait être « refusée, observant d'ailleurs qu'une ou deux heures suffi- « raient. L'adjudant général, paraissant ému ou humilié, lui « répondit d'une voix faible et altérée qu'il était peiné de de- « voir refuser même cette dernière demande, mais que ses or- « dres étaient positifs... Alors monseigneur le duc d'Enghien, « levant les yeux vers le ciel et élevant la voix, s'écria : « Com- « bien il est affreux de périr ainsi de la main des Français !... » « En ce moment, l'adjudant général portant vivement la main « à son chapeau, comme s'il eût craint ce que pourrait ajouter « le prince, et se découvrant aussitôt, huit gendarmes firent feu. « Le prince tomba mort et fut aussitôt mis, tout habillé, dans la « fosse qui lui avait été préparée. L'adjudant général ne se re- « tira qu'après l'avoir fait combler. »

(1) Ces détails sont attestés et fournis par le procès-verbal de l'exhumation du corps, sous la date du 18 mars 1816. Les objets qui furent retrouvés dans la fosse étaient : 1° une chaîne d'or avec son anneau, que le chevalier Jacques, assistant à l'exhumation, reconnut pour celle que le prince portait habituellement ; 2° une boucle d'oreille : la seconde ne fut pas retrouvée ; 3° un cachet d'argent aux armes de Condé et une petite clef, également reconnus par le chevalier Jacques ; 4° une bourse de maroquin contenant onze pièces d'or et cinq pièces d'argent ou de cuivre ; 5° soixante-dix pièces d'or mêlées à des fragments de papier et de cire rouge.

bien des insomnies. A dix heures, une lettre de Maret lui apportait le décret des consuls, l'avis que le duc était à Vincennes, et l'ordre itératif de se rendre immédiatement auprès de lui pour l'interrogatoire dont il était chargé et dont il devait sur-le-champ rendre compte. Par une fatalité nouvelle, ses gens auraient voulu respecter son repos et il n'aurait reçu ce dernier avis qu'en s'éveillant de lui-même à trois heures du matin. On sait le reste. Ces explications eurent quelque peine à persuader le premier consul ; elles y parvinrent toutefois et Réal ne perdit rien de sa faveur. Après leur rencontre, Réal et Savary se hâtèrent de se rendre à la Malmaison chacun de leur côté. Savary arriva le premier ; quand il se fit annoncer, il n'était que six heures et demie ; le premier consul était déjà levé. Savary fit son rapport, pendant lequel entra Réal. Il essuya des reproches de sa négligence et s'en excusa par un récit que Bonaparte écouta avec une silencieuse attention. Ensuite : « C'est bien » dit-il d'un air sombre à ces deux ministres de sa volonté ; et les laissant troublés, il monta dans sa chambre où il resta longtemps enfermé. Le lendemain, Talleyrand lui porta le reste des papiers et le procès-verbal d'ouverture des papiers d'Etteinhem envoyés de Strasbourg. Alors le premier consul vit pour la première fois la note écrite le 17 à Strasbourg par le prince, et qui, dit-il à Sainte-Hélène, eût changé toutes ses résolutions. Le boiteux, pour nous servir de l'expression de Joséphine, l'avait oubliée ou reléguée parmi les pièces sans importance. Le matin du 21, Paris entier apprenait à la fois cet enlèvement, cette accusation, ce jugement et ce supplice. L'émotion fut profonde, les ennemis du gouvernement se réjouirent ; la partie calme de la population fut effrayée. Le parti royaliste se crut un instant menacé de proscriptions nouvelles. Il ne tarda pas à se rassurer ; plusieurs même prirent le deuil et la police toléra cette manifestation. « Quoique le premier consul, dit M. Nougare (1), ne pût ignorer ni l'impression produite « par la condamnation du duc d'Enghien, ni les « bruits divers et contradictoires auxquels son « exécution avait donné lieu, il ne jugea pas à « propos d'y répondre et de donner des éclaircis- « sements sur ce qui s'était passé ; au contraire, « le silence le plus absolu fut ordonné et la dé- « fense la plus expresse envoyée à tous les jour- « naux de rien publier autre chose que le texte « de l'arrêt tel qu'il avait été inséré au *Moniteur*. » La désapprobation néanmoins perça jusque dans les régions officielles. Appelé le 21 mars à la Malmaison, le président du sénat, Fontanes, ne craignit pas d'exprimer ses regrets. Quelques jours après il prononça même à l'occasion de la promulgation du code civil un discours où la malignité publique crut trouver de nombreuses allusions à l'événement

(1) *Recherches historiques sur la condamnation et la mort du duc d'Enghien*, t. 2, p. 77.

de Vincennes. Effrayé, il s'empessa de désavouer ces interprétations par un autre discours contre les émigrés et leurs projets. Le jeune Châteaubriand, récemment nommé secrétaire de légation en Suisse, avait de son côté envoyé sa démission ; mais cet exemple ne trouva pas d'imitateurs. Cependant l'émotion s'accroissait de l'obscurité même dont s'enveloppait la catastrophe. La crédulité publique se prêtait à toutes les rumeurs. Le premier consul résolut d'y mettre un terme par un de ces grands coups soudains qui lui étaient familiers. Le 1^{er} germinal il parut brusquement au milieu du conseil d'État. « Je sais, dit-il, tous les bruits « qu'on fait courir sur le duc d'Enghien. Ce « n'est pas la première fois que je m'aperçois « que la population de Paris est un composé « de badauds toujours disposés à ajouter foi « aux contes les plus ridicules... On parle de la « violation du droit des gens ? A-t-il été res- « pecté à Vienne à l'égard de notre ambassadeur « Bernadotte, lorsque le drapeau national arboré « à son hôtel avait été enlevé par une foule mena- « çante ? L'était-il par les Français qui venaient « jusque sur la frontière conspirer contre la « France et contre le chef de son gouvernement. « Je suis prêt à respecter les jugements de l'opinion « publique quand ils seront légitimes ; mais elle « a ses caprices qu'il faut savoir mépriser. C'est « au gouvernement et à ceux qui en font partie « de l'éclairer et non de la suivre dans ses écarts. « J'ai pour moi la volonté de la nation, et une ar- « mée de 500,000 hommes, je saurai avec cela « faire respecter la république. J'aurais pu faire « exécuter publiquement le duc d'Enghien jugé et « condamné par un tribunal compétent ; si je ne « l'ai point fait, ce n'est point par crainte ; c'est « pour ne pas donner aux partisans de cette fa- « mille l'occasion d'éclater et de se perdre : ils sont « tranquilles, c'est tout ce que je leur demande. « Je ne veux point poursuivre les regrets au fond « des cœurs. Aucune plainte ne m'est portée con- « tre les émigrés amnistiés. Ils ne sont pour rien « dans la conspiration ; ce n'est point chez eux « que Georges et les Polignac ont trouvé un asile, « mais chez les filles publiques et chez quelques « mauvais sujets de Paris. Je n'ai garde de reve- « nir aux proscriptions en masse, et ceux qui « affectent de le craindre ne le croient pas ; « mais malheur à ceux qui se rendront indivi- « duellement coupables : ils seront sévèrement « châtiés. » — Malgré tous ses efforts, l'opinion ne lui revint pas sur ce fait, et à Sainte-Hélène l'empereur captif consignait en ces termes sur un manuscrit de Fleury de Chaboulon, les résultats qu'il avait eus pour son gouvernement. « La mort du « duc d'Enghien nuisit à Napoléon dans l'opinion « publique et ne lui fut d'aucune utilité politique. » Ajoutons qu'elle lui attira les plus graves embarras extérieurs. Les partisans et les parents du duc d'Enghien remplirent l'Europe de leurs cris ; les cours étrangères en furent toutes vivement affectées ;

les unes dissimulèrent tandis que les autres laissèrent éclater leurs sentiments. A part l'acte en lui-même, elles s'appuyaient surtout sur la violation d'un territoire indépendant. La Russie, dont l'hospitalité était mal déguisée, attisait tous ces mécontentements. Le contre-coup le plus immédiat se fit ressentir en Prusse. Le cabinet de Berlin, dirigé alors par le premier ministre, comte d'Haugwitz (*voy. ce nom*), avait laissé voir une tendance prononcée à s'unir par une alliance au gouvernement français. La vive opposition que ce projet avait rencontrée autour du roi lui avait perdu du terrain, mais M. d'Haugwitz y persévérerait et ne désespérerait pas de le réaliser. On apprit tout à coup l'enlèvement d'Etteimheim, et bientôt après la nouvelle foudroyante de l'exécution. L'ambassadeur français, M. La Forêt, et M. d'Haugwitz en furent également déconcertés. La réaction fut si violente, que M. La Forêt écrivait au ministre des relations extérieures : « Per- « sonne ici ne veut plus me parler. » M. d'Haugwitz, déjà fort ébranlé, ne tarda pas à abandonner les affaires, et la Prusse se jeta dans les bras de la Russie. L'empereur Alexandre, de son côté, en apprenant cette mort, prit le deuil, le fit prendre à toute la cour et à tous ses ambassadeurs, et adressa au gouvernement français une note contre la violation du territoire de Bade. Cette note avait été suivie d'une protestation, présentée le 7 mai à la diète d'Allemagne par le ministre russe et portant : « que son « auguste maître protestait contre la violation du « territoire de l'électeur de Bade ; qu'il avait été « d'autant plus affecté de cette transgression cri- « minelle du droit des gens et des nations, qu'il « devait moins s'y attendre de la part d'une puis- « sance qui de concert avec la Russie avait dirigé « l'arrangement des affaires de l'Allemagne, et « qui par conséquent s'était engagée à partager « ses soins pour le bonheur et la tranquillité de « l'Empire germanique. » Le gouvernement français fit répondre à la note russe par Talleyrand avec non moins de vivacité. « De quel droit, disait « la note française, lorsque les souverains alle- « mands gardaient le silence, l'empereur de Russie « venait-il prendre part à cette mesure, et exiger « pour leur satisfaction plus qu'ils ne réclamaient « eux-mêmes ? Si l'objet de S. M. l'empereur de « Russie était de former en Europe une nouvelle « coalition et de recommencer la guerre, à quoi « serviraient de vains prétextes et pourquoi ne « pas agir ouvertement ?... » Et cédant aux ardeurs de la polémique : « La prétention que la Russie « élève aujourd'hui, ajoutait la note, conduirait à « se demander si, lorsque l'Angleterre médita l'assassinat de Paul 1^{er}, les auteurs du complot se « fussent trouvés à une lieue de la frontière, l'em- « pereur Alexandre ne se fût pas empressé de les « faire saisir, et s'il eût vu de bon œil qu'on lui « eût demandé des explications sur cette violation « de territoire. » Après l'échange d'une pareille correspondance, la rupture des relations amicales entre les deux puissances était tracée ; aussi le gé-

néral Hédouville, alors ambassadeur français en Russie, reçut-il de Talleyrand l'ordre de quitter Saint-Petersbourg dans les quarante-huit heures, sous prétexte toutefois d'un congé, et en laissant pour veiller aux intérêts français M. de Reineval, premier secrétaire, et le personnel de l'ambassade. Mais la guerre était dès-lors au fond de ces dispositions réciproques, elle en devait sortir, et dès ce jour la coalition fut de nouveau formée. Les grands événements qui se succédèrent depuis cette époque firent oublier le drame de Vincennes jusqu'au moment où la famille du duc d'Enghien remonta sur le trône de France. En 1816, une lettre de Louis XVIII, en date du 15 mars, au garde des sceaux, ordonna l'exhumation des restes de ce prince, et l'érection d'une chapelle à Vincennes où son corps devait être déposé. L'exhumation eut lieu le 20 du même mois, juste au douzième anniversaire du jugement de 1804. Un conseiller d'Etat, M. Laporte-Lalanne, chef du conseil du prince de Condé, et un maître des requêtes, M. Héricart de Thury, membre de la chambre des députés, présidèrent à cette opération. Depuis ce temps ces restes reposent dans la chapelle que lui a consacrée la pitié de sa famille.—Le duc d'Enghien avait laissé en manuscrit un journal de ses campagnes et de ses voyages, et sur ce manuscrit, M. le comte de Choulot a fait paraître en 1841, à Moulins-sur-Allier, en un volume in-8° : *Mémoires et voyages de monseigneur le duc d'Enghien*; ces mémoires sont précédés d'une notice sur la vie et la mort du duc d'Enghien. De nombreux ouvrages et opuscules ont été publiés sur le duc d'Enghien, sur sa vie, et notamment sur le drame lugubre de Vincennes. Plusieurs personnes qui y figurent cherchèrent à expliquer leur participation ou à la contester, ces récits donnèrent naissance à une abondante polémique; nous citerons plus particulièrement : 1° *De l'assassinat de M. le duc d'Enghien et de la justification de M. de Caulaincourt*, Paris, 1814, in-8°; Orléans et Paris, 1824, in-8°. Cet ouvrage, qui a été publié sous le voile de l'anonyme, est de Marguerit. 2° *Notice historique sur L. A. H. de Bourbon-Condé, duc d'Enghien, prince du sang royal, suivie de son oraison funèbre, prononcée dans la chapelle de Saint-Patrice, à Londres, en présence de la famille royale*, par l'abbé de Bouvens; cette notice est due à M. Firmas-Periès, Paris, 1814, in-8°; l'*Oraison funèbre* de l'abbé de Bouvens a été réimprimée séparément en 1824 à Paris, in-8°. 3° *Extrait des Mémoires de M. le duc de Rovigo, concernant la catastrophe de M. le duc d'Enghien*, Paris, 1823, in-8°. Il a été répondu à cette publication par : 4° *Réfutation de l'écrit publié par M. le duc de Rovigo sur la catastrophe de M. le duc d'Enghien*, Paris, 1823, in-8°. Cette réfutation est accompagnée de pièces justificatives et suivie de l'*Eloge du duc d'Enghien*, par M. Maquart. 5° *Pièces judiciaires et historiques relatives au procès du duc d'Enghien, avec le journal de ce prince depuis l'instant de son arrestation*, par l'auteur de l'opuscule intitulé : *De la libre*

défense des accusés (M. Dupin); Paris, 1823, in-8°. Ces pièces sont précédées de la discussion des actes de la commission militaire qui a jugé le duc d'Enghien; elles ont été traduites en allemand et publiées à Leipsick, 1824, in-8°. 6° *Conduite de Bonaparte, relativement aux assassinats de monseigneur le duc d'Enghien et du marquis de Frotté*, par M. Gauthier (du Var), Paris, 1823, in-8°. 7° *Mémoires, lettres et pièces authentiques touchant la vie et la mort du duc d'Enghien*, publiés par M. Boudart (de l'Hérault), Paris, 1823, in-8°; Bruxelles, 1823, in-12. 8° *Explications offertes aux hommes impartiaux, au sujet de la commission militaire instituée en l'an XII pour juger le duc d'Enghien*, par M. le comte Hulin, Paris, 1823, brochure in-8°. Ces explications ont été rédigées par M. Dupin. 9° *Mémoires historiques sur la catastrophe du duc d'Enghien*, (anonyme), Paris, 1824, in-8°. 10° *Recherches historiques sur le procès et la condamnation du duc d'Enghien*, Paris, 1844, 2 vol. in-8°; *ibid.*, 1847, 2 vol. in-8°, par M. Nougarede de Fayet. Cet ouvrage, que nous avons plus d'une fois mentionné dans le cours de notre article, est le plus complet de tous ceux que nous venons de citer. On peut consulter encore un *Éloge funèbre* du duc d'Enghien, par M. le comte de Dion, Londres, 1824, in-8°, et plusieurs *Éloges* dus à M. Maquart, Paris, 1817, in-8°; à M. Guillaume, Paris, 1818, in-8°; à M. Roux de Laborie, Paris, 1827, in-8° (couronné par la Société royale des bonnes-lettres); à M. Flayol, Paris, 1827, in-8°; à M. de la Ponneraye, Paris, 1827, in-8°; à M. l'abbé de Villefort, Paris, 1827, in-8°, etc. E. D.—s.

ENGLISH ou ANGLOIS (ESTHER), française d'origine, qui ayant passé une partie de sa vie en Angleterre et en Ecosse, sous les règnes d'Elisabeth et de Jacques I^{er}, s'y est distinguée par son talent dans l'art de l'écriture. Après avoir vécu dans le célibat jusqu'à l'âge de quarante ans, elle épousa un M. Kello, dont elle eut un fils, qui entra dans la carrière ecclésiastique. On a conservé en Angleterre dans diverses bibliothèques plusieurs échantillons curieux de son talent, entre autres, *Historiæ memorabiles Genes per Esteram Inglis Gallam*, Edemburgi, anno 1600; ainsi qu'un volume in-8° oblong, en français et en anglais, intitulé *Octaves* (Octonaries) « sur la vanité et l'inconstance du monde, écrites par Ester Inglis le 1^{er} de janvier 1600. » Ce recueil est orné de fleurs et de fruits peints à l'aquarelle; sur la première feuille on voit son portrait en petit, avec cette devise :

De Dieu le bien,
Du moy le rien.

Elle paraît avoir été étroitement liée avec Joseph Hall, évêque de Norwich. Dans un manuscrit dont elle lui adresse la dédicace en 1617, lorsqu'il était encore doyen de Worcester, elle l'appelle *my very singular friend*, mon très-intime ami. Quelques-uns des ouvrages de cette dame se trouvent à la Biblioth. bodléienne. Walckenaer possédait l'ou-

vrage de cette célèbre calligraphe, le plus curieux soit pour la beauté et la variété des écritures, soit pour le portrait de l'auteur, dessiné à la plume par elle-même. Ce précieux manuscrit contient, 1° *Le livre de l'Éclésiaste, de la main d'Esther Anglois, française, à Lislebourg en Ecosse, ce xxi avril 1610* ; 2° *le Cantique des Cantiques*, traduit également en français, le tout accompagné de plusieurs pièces de vers, françaises et latines, d'André Melvinus et autres versificateurs du temps, in *Esteram Anglam rarissimam feminam*. On y trouve aussi la devise favorite de l'auteur, en ces termes :

De l'Éternel
Le bien,
De moy le mal
Ou rien.

Pour la délicatesse de l'écriture, ce petit chef-d'œuvre peut soutenir la comparaison avec les ouvrages de Jarry et des autres calligraphes du siècle de Louis XIV. S—D.

ENGRAMELLE (MARIE-DOMINIQUE-JOSEPH), religieux de l'ordre de St-Augustin, né à Nedonchal en Artois le 24 mars 1727, se livra à l'étude des sciences, et particulièrement de la musique. Il s'occupa surtout des instruments à touches et de leur construction. Comme il se trouvait, vers 1757, à la cour du roi Stanislas, un virtuose italien fit entendre à ce prince des sonates de clavecin qu'il admira beaucoup, mais dont il ne put obtenir communication. Instruit des regrets de Stanislas, Engramelle voulut les faire cesser, et imagina une mécanique qui notait les pièces touchées sur un clavecin au fur et à mesure de leur exécution. Le virtuose revint à quelque temps de là, toucha les pièces désirées, et, peu de jours après, le P. Engramelle lui fit entendre une serinette qui non-seulement répétait ses sonates, mais rendait même fidèlement la manière et les agréments propres à l'exécutant. L'invention du moine consistait dans un clavier de rapport placé sous le véritable, et dont les touches frappaient sur un cylindre couvert de deux papiers, l'un blanc, l'autre noirci. Le cylindre était mis en mouvement par une mécanique qui, à chaque tour, le faisait dériver de côté. La révolution totale était de quinze tours, et durait trois quarts d'heure. Une semblable mécanique fut inventée par Unger, conseiller secrétaire de la cour de Brunswick-Lunebourg ; mais il paraît que la priorité appartient au P. Engramelle (1). Ce dernier, en 1775, rendit public le fruit de ses travaux et de ses observations dans un ouvrage intitulé : *la Tonotechnie, ou l'Art de noter les cylindres et tout ce qui est susceptible de notation dans les instruments de concerts mécaniques*, in-8°, fig. La ma-

tière était neuve (1), et les luthiers faisaient un mystère de cet art. C'est également au P. Engramelle qu'appartient tout ce qui a rapport au notage dans *l'Art du facteur d'orgues* de dom Redos. Il est encore auteur d'un instrument qui donne la division géométrique des sons de manière à fixer l'incertitude des accordeurs. On lui doit en outre la description des *Insectes de l'Europe, peints d'après nature par Ernst*, in-4°, 1^{re} partie, contenant les chenilles, chrysalides et papillons de jour. Le *Dictionnaire universel* lui attribue quelques ouvrages sur les *Sourds et Muets*. Engramelle mourut en 1780. (Voy. HOHLFELD). D. L.

ENGRAND (HENRI) naquit à St-Fiacre, près de Meaux, le 12 décembre 1753. Se destinant à l'état ecclésiastique, il entra dans la congrégation de St-Maur, et professa successivement la rhétorique à Laon, la philosophie et la théologie à l'abbaye de St-Nicaise de Reims, où il se trouvait en 1789. La suppression des établissements religieux l'empêcha de suivre sa première vocation ; mais il n'en continua pas moins de se consacrer à l'enseignement, en dirigeant les études d'un pensionnat de demoiselles à Reims. Nommé conservateur des dépôts littéraires de cette ville, il en remplit longtemps les fonctions gratuitement, et dressa le catalogue de la bibliothèque publique. Il mourut le 10 octobre 1823. On a de lui : 1° *Leçons élémentaires sur la mythologie, suivies d'un traité sommaire de l'apologue*, Reims, 1809, in-12, 4^e édition ; 13^e édition, revue, corrigée et augmentée, ibid., 1834, in-12 ; nouvelle édition, Limoges et Paris, 1844, in-18. 2° *Leçons élémentaires sur l'histoire ancienne et l'histoire grecque*, ibid., 1809, in-12, 3^e édition ; nouvelle édition, 1813. 3° *Leçons élémentaires sur l'histoire romaine*, ibid., 1809, in-12, 3^e édition. 4° *Leçons élémentaires sur l'histoire de France, depuis le commencement de la monarchie jusqu'au 18 brumaire an viii*, ibid., 1809, in-12, 2^e édition ; la 5^e, publiée en 1822, va jusqu'en 1817. 5° *Principes de la langue française, rappelés à leurs plus simples éléments*, ibid., 1809, in-42, 2^e édition ; nouvelle édition, 1813. D'après une notice sur Engrand, insérée dans l'*Annuaire du département de la Marne*, pour 1824, la plupart de ses ouvrages ont eu des éditions postérieures à celles que nous avons indiquées, mais nous n'en connaissons pas les dates. Engrand a en outre laissé des manuscrits qui sont déposés à la bibliothèque de Reims. P—RT.

ENGUERRAND. (Voyez COUCY, MARIGNY, et MONTSTRELET.)

ENJEDIN (GEORGE) ou ENYEDIN, en latin *Enjedinus*, célèbre unitaire, prit son nom de celui d'Enyed, petite ville de Transylvanie, sur les bords de la rivière de Maros, où il naquit vers le milieu du 16^e siècle. Ses talents lui méritèrent la

(1) M. Gattey annonçait dans le *Journal de Paris* (1783, n. 22) l'intention d'exécuter une machine de ce genre qu'il avait inventée ; il en fut détourné par la crainte de passer pour plagiaire, lorsqu'on lui eut appris qu'un pareil mécanisme avait déjà été fait par un facteur de Berlin qui, comme lui, n'avait aucune connaissance d'une machine semblable qui est décrite dans les *Transactions philosophiques*.

(1) Diderot avait, en 1748, proposé un moyen fort ingénieux de noter à volonté, sur-le-champ, tout ce que l'on voulait sur les serinettes ou orgues dits de Barbarie ; mais ce moyen n'est pas d'une exécution très-facile.

confiance générale dans son parti ; il fut nommé surintendant des églises des unitaires dans la Transylvanie, et directeur du collège de Clausembourg. Il mourut le 28 novembre 1597, dans un âge peu avancé. On a de lui : *Explicationes locorum Scripturæ, Veteris et Novi Testamenti, æ quibus Trinitatis dogma stabiliri solet*, in-4°. Il composa cet ouvrage dans l'intention de prouver que les catholiques donnent une fausse interprétation aux passages des Écritures dont ils se servent pour établir le dogme de la Trinité ; et, dit David Clément, il n'épargna ni subtilité, ni critique, pour venir à bout de son dessein. La première édition fut imprimée en Transylvanie, peu de temps avant la mort de l'auteur. Les magistrats en prononcèrent la suppression, et tous les exemplaires saisis furent brûlés, en sorte qu'elle est devenue très-rare. La réimpression de Hollande présente une copie très-exacte de l'édition originale. Fabricius assure qu'elle vit le jour à Groningue, en 1670. L'ouvrage d'Enjedin a été solidement réfuté par Richard Simon, dans son *Histoire critique des commentateurs du Nouveau Testament*. On attribue encore à Enjedin 1° *De divinate Christi*, 2° *Explicatio locorum catechesis Racoviensis*, 3° *Præfatio in Novum Testamentum versionis Racovianæ*. Le premier de ces ouvrages paraît n'avoir jamais été imprimé, et Sandius (*Bibl. anti-Trinitar.*) prouve par de bonnes raisons qu'il est très-douteux qu'Enjedin soit l'auteur des deux autres. W—s.

ENNEMOND, Voyez CHAMONT (St-).

ENNERY (MICHELET D'), naquit à Metz, en 1709, d'une famille distinguée ; il commença ses études au collège des jésuites de cette ville, et les continua à Paris. Ses parents le destinaient à la magistrature, mais un de ses oncles, qui lui céda sa charge de trésorier de la ville de Metz, le fit renoncer à l'étude du droit, pour revenir dans sa ville natale. Les loisirs que lui laissaient ses nouvelles fonctions, et la connaissance qu'il fit d'un habile antiquaire, son premier guide dans la science numismatique, développèrent en lui un goût qui le détermina à renoncer à sa charge, pour se livrer tout entier à la recherche des médailles. Il se rendit à Paris, afin d'être plus à portée de former les suites qui ont illustré son cabinet. Les nombreux amateurs qui s'occupaient alors de ce genre d'érudition semblaient exciter le zèle d'Ennery. Il n'épargna rien pour enrichir sa collection, il voyagea en Italie, en Allemagne, et fit partout des acquisitions importantes. Les cabinets de Duvau, capitoul à Toulouse, du président de Maison, du duc du Maine, d'Havercamps, de Douxménil, de l'abbé Favard, du prince de Rubempré, de Chamilly, archevêque de Tours, des jésuites de Paris, du marquis de Beauvau, de Houdenc et de tant d'autres, vinrent se fondre dans celui d'Ennery. Il ne se borna pas à un seul genre de médailles, il voulut tout posséder, médailles grecques, de villes, de peuples, de rois, médailles romaines, etc. Il s'attacha à former toutes ces suites. Son catalogue, ré-

digé après sa mort par MM. de Tersan et Gosselin, atteste la magnificence de ce cabinet, et le goût épuré de son possesseur. Il y sacrifia presque toute sa fortune. D'Ennery, au milieu de toutes ses richesses, se contenta d'en jouir, sans se livrer à l'explication des monuments qu'il possédait ; il n'a rien publié de son vivant et n'a laissé aucun mémoire après sa mort. Il se contentait d'amasser, et de faire voir noblement son cabinet, qui ne manquait pas d'être visité par les étrangers de distinction qui venaient à Paris. Il attachait à cela son plaisir, et il y borna son ambition. Il avait cependant formé le projet de rédiger lui-même son catalogue ; mais une attaque d'apoplexie l'enleva le 8 avril 1786, à l'âge de 77 ans. Ce fut Romé de Lille qui fut son exécuteur testamentaire. C'est avec le secours de ce cabinet que celui-ci a perfectionné son ouvrage sur la métrologie, et c'est aussi par les conseils d'Ennery que Beauvais, dans son *Histoire des Empereurs*, a fixé le prix de chaque médaille romaine, suivant sa rareté et l'espèce du métal dans lequel elle a été frappée. Aucune collection de particulier n'avait égalé la sienne, un prince aurait pu montrer avec orgueil ce trésor d'érudition, elle montait à plus de 22,000 médailles, dont environ 20,000 antiques. Cette collection fut vendue publiquement ; tout fut dispersé, et ses débris allèrent embellir plusieurs cabinets, riches seulement de cette acquisition ; les Anglais, les Hollandais, et les nombreux amateurs que possédait la France, se disputaient le fruit de tant de travaux. Les principaux acquéreurs furent le cabinet du roi, MM. Haumont, Xaupy, de Tersan, l'abbé d'Hauteville, de Milly, etc., etc., à Paris ; Vandamme, en Hollande ; Knigh, Towuley, à Londres. Nous nommons ici les principaux acquéreurs de ces collections, ainsi que les personnes qui ont enrichi les suites de d'Ennery, parce qu'il est essentiel de connaître la filiation de tous les cabinets, par rapport aux médailles qui se trouvent publiées par de nouveaux possesseurs, et qu'on peut prendre pour des pièces nouvellement découvertes. Le catalogue d'Ennery, publié à Paris, 1788, 1 vol. in-4°, avec figures, tient un rang distingué dans les bibliothèques, parmi les ouvrages numismatiques. T—N.

ENNETIÈRES (JEAN D'), chevalier, sieur de Beaumetz, né à Tournai, vers la fin du 16^e siècle, cultiva la poésie française avec plus d'ardeur que de succès, et mourut dans sa patrie vers 1650, âgé d'environ 60 ans. On a de lui : 1° *les Amours de Theagènes et de Philoxènes*, suivis de poésies, Tournai, 1616, in-16. 2° *Boèce. De la consolation de la philosophie*, traduit en français, en prose et en vers, ibid., 1628, in-8°, assez rare. 3° *Le Chevalier sans reproche, Jacques de la Laing*, poème en 16 chants, ibid., 1633, in-8°, c'est de tous les ouvrages d'Ennetières le seul qui soit recherché des curieux. 4° *Les quatre Baisers que l'âme dévote peut donner à son Dieu dans le monde*, ibid., 1641, in-12. 5° *Ste-Aldégonde*, tragédie, ibid., 1645, in-8°.—

ENNETIERES (Marie v'), de la même famille que le précédent, se fit quelque réputation pour son savoir et pour sa piété. Le seul de ses ouvrages qui ait été imprimé est une *Épître en vers français, contre les Turcs, Juifs, infidèles, faux chrétiens*, etc., 1539, in-8°.

W—s.

ENNIUS (QUINTUS), poète latin, naquit à Rudies, ville de la Calabre, l'an 240 avant J.-C., sous le consulat de Q. Valerius Falton et de C. Mamilius Turrinus. Il vécut en Sardaigne jusqu'à l'âge de quarante ans; ce fut dans cette île, soumise aux Romains, qu'il se lia d'amitié avec Caton l'ancien, lequel gouvernait alors la Sardaigne avec le titre de préteur. La liaison qui exista entre Ennius et Caton fut si grande, que le poète offrit volontiers ses bons offices à Caton pour lui enseigner la langue grecque. Caton l'étudia avec fruit, et, pour témoigner sa reconnaissance à Ennius, il l'emmena à Rome, et lui donna une maison située sur le mont Aventin. L'acquisition qu'il fit d'un poète aussi célèbre me paraît, dit Cornelius Népos, comparable aux plus beaux triomphes que la conquête de la Sardaigne aurait pu lui mériter. Ennius obtint par son génie le droit de bourgeoisie romaine : c'était un honneur fort recherché, qu'on n'accordait alors qu'aux étrangers d'un rare mérite. Le style d'Ennius a toute la rudesse du siècle où il vivait; mais le défaut de pureté et d'élégance est racheté chez lui par la force des expressions. Ennius tira la poésie latine du fond des forêts pour la transplanter dans les villes; et le poète par excellence, Virgile, en confessant qu'il a transporté dans son *Enéide* des vers tout entiers d'Ennius, disait souvent que c'étaient des perles qu'il tirait du fumier. Au jugement de Lucrèce, Ennius est le premier d'entre les Latins qui ait obtenu sur le Parnasse une couronne immortelle :

Primus amœno
Detulit ex Helicone perenni fronde coronam
Per gentes Italas.

Le judicieux Quintilien a fait un grand éloge du poète Ennius : « Révérons, a-t-il dit, cet homme « célèbre, comme on révere ces bois sacrés par « leur propre vieillesse, dans lesquels nous voyons « de grands chênes que le temps a respectés, et « qui pourtant nous frappent moins par leur « beauté, que par je ne sais quel sentiment de « religion qu'ils nous inspirent. » Ennius fut recherché par tous les grands hommes de son siècle. Caton, dont nous avons parlé, attachait tant de prix à l'estime d'Ennius, qu'il la mettait au-dessus de l'honneur du triomphe. Scipion l'Africain, fatigué des troubles de Rome, avait emmené Ennius dans sa maison de campagne de Litterne; il avait une telle vénération pour ce poète, qu'il voulut être déposé avec lui dans le même tombeau. Ennius mourut environ dix-huit ans après Scipion, d'un violent accès de goutte; il fut honoré d'une statue élevée sur le tombeau des Scipions, dont il avait chanté les exploits. Ennius a mis en vers

héroïques les annales de la république romaine; il a composé, en outre, quelques satires et plusieurs comédies qui annonçaient une profonde connaissance du cœur humain; mais il ne nous reste de ses ouvrages que des fragments qu'on a recueillis dans le *Corpus poetarum*, et dont Hesselius a donné une excellente édition in-4° (Amsterdam, 1707). Sa tragédie de *Médée* a été donnée à part, avec un choix de ses autres fragments et un savant Commentaire par M. H. Planck, Hanovre, 1807, in-4°. Ennius était tellement convaincu de son talent pour la poésie épique, qu'il s'appelait l'Homère des Latins. Voici l'épithaphe qu'il composa pour lui-même.

Aspicite, ô cives, senis Ennii imaginis formam;
Hic vestrum pinxit maxima facta patrum.
Nemo me lacrymis decoret, neque funera fletu
Faxit; cur? volito vivus per ora virum.

—RS.

ENNODIUS (MAGNUS-FÉLIX), était né à Arles, vers l'an 473, d'une famille illustre; il comptait parmi ses parents les Faustus, les Boèce, les Avienus, et Camillus, son père, avait exercé lui-même des charges honorables; il fut dépouillé de ses biens par les Visigoths, lorsque les barbares s'établirent dans la partie méridionale des Gaules. Une de ses tantes, qui demeurait à Milan, se chargea de pourvoir à son éducation. Cette circonstance a fait croire à quelques écrivains qu'il était né dans cette ville. Ennodius annonçait d'heureuses dispositions pour l'éloquence et pour la poésie; et d'habiles instituteurs les cultivèrent avec soin. Il perdit sa tante à l'âge de seize ans, et retomba dans la situation malheureuse dont elle l'avait tiré. Une dame d'une haute distinction, nommée *Mélanide*, touchée de son mérite, répara les torts de la fortune à son égard en l'épousant. Ennodius alla habiter ensuite Pavie. St-Epiphan, qui en était alors évêque, apprécia ses talents, et l'engagea à les faire tourner à l'avantage de la religion; il céda avec peine aux pressantes invitations du saint évêque; il ne consentit qu'avec regret à se séparer d'une épouse qu'il aimait tendrement; et ce fut pour ainsi dire malgré lui qu'il fut ordonné diacre à l'âge de vingt-un ans. Après son admission dans les ordres sacrés il ne changea pas aussitôt de conduite : mais enfin la grâce toucha son cœur, et dès lors, renonçant aux vanités du monde, il s'appliqua tout entier à la science du salut. En 494, il suivit, à la cour de Gondebaud, roi de Bourgogne, St-Epiphan, chargé par les Églises d'Italie du rachat des captifs. Ce saint prélat étant mort, il se retira à Rome, où il continua de partager ses loisirs entre l'étude et la pratique de ses devoirs. Parmi les ouvrages qu'il composa à cette époque, on remarque l'*Apologie* pour le pape Symmaque et le 4^e Concile, dont les Pères ordonnèrent l'insertion dans les actes de cette assemblée; et le *Panegyrique* de Théodoric, roi des Visigoths, qu'il prononça en 507. Les talents d'Ennodius et l'emploi qu'il en faisait pour l'utilité de

l'Eglise lui méritèrent l'estime des pontifes et la vénération des peuples. En 511, il fut placé sur le siège épiscopal de Pavie, et peu de temps après le pape Hormisdas le chargea de travailler à la réunion des églises d'Orient, divisées par l'hérésie des eutychiens (voy. EUTYCHÈS). Il se rendit deux fois pour cet objet vers l'empereur Marcien; mais ce prince, qui favorisait les erreurs qu'Ennodius venait combattre, résolut de le faire périr, en le forçant de se rembarquer sur un vaisseau en mauvais état. Sa criminelle espérance fut trompée : Ennodius arriva heureusement en Italie; il reprit l'administration de son diocèse, qu'il gouverna saintement plusieurs années, et mourut le 17 juillet 521. L'Eglise honore sa mémoire le même jour. Les *Œuvres* de St-Ennodius ont été recueillies et publiées par André Schott, Tournai, 1611, in-8°, et par Sirmond, Paris, même année et même format : elles l'avaient été précédemment dans le *Recueil des Auteurs orthodoxographi*, Bâle, 1569, in-fol.; et elles l'ont été depuis dans les différentes éditions de la *Biblioth. Patrum*, et séparément, à Venise, 1729, in-fol. La meilleure édition est celle qui fait partie des *Opera varia SS. Patrum* (voy. SIRMOND); le texte en a été collationné sur deux excellents manuscrits, et les notes placées [au bas des pages offrent tous les éclaircissements nécessaires. Elle renferme : 1° des *Lettres*, au nombre de 297, divisées en 9 livres : le style n'en est pas exempt de recherche ni de mauvais goût; mais elles respirent la piété la plus tendre; 2° le *Panegyrique de Théodoric*, pièce utile pour l'histoire : elle a été imprimée dans les premières éditions des *Panegyrici veteres*, et en dernier lieu dans l'*Histoire de l'Empire des Ostrogoths*, de Manso, Breslau, 1824; 3° l'*Apologie de Symmaque et du 4° concile de Rome*, remarquable par l'enchaînement des moyens et la solidité des raisonnements, mais trop favorable, de l'avis même des critiques les moins prévenus, aux prétentions de la cour de Rome; 4° la *Vie de St-Epiphané, évêque de Pavie*, estimée par l'exactitude des faits et par la connaissance qu'elle donne de différents points historiques; le style en est plus correct et plus agréable que celui des autres ouvrages d'Ennodius : elle a été insérée dans les *Acta sanctorum*, au 17 janvier, avec des notes de Bollandus; Arnould d'Andilly l'a traduite en français; 5° la *Vie de St-Antoine, moine de Lerins*; c'est plutôt un panegyrique de ce saint; 6° plusieurs *Opuscules* peu importants, entre lesquels on remarque celui que le P. Sirmond a intitulé *Eucharisticum*, parce que Ennodius y rend grâces à Dieu de sa miséricorde; 7° des *Discours ou Allocutions*, au nombre de vingt-huit, sur des sujets de piété, etc. Dom Martène a inséré, dans le tome 5 du *Thesaurus anecdotorum*, deux pièces de ce genre qui avaient échappé aux recherches de Sirmond; 8° des *Poésies*, divisées en deux parties : la première contient des *Hymnes*, un *Éloge de St-Epiphané*, etc.; la seconde, des *Épigrammes*, des *Inscriptions*, des *Epigrammes*, etc. On retrouve

quelques pièces d'Ennodius dans le *Chorus poetarum*. W—s.

ENOC, ou ENOCH (Louis), né à Issoudun au 16^e siècle, embrassa la réforme de Calvin, et se retira à Genève vers 1550. Il remplit avec distinction une place de régent au collège de cette ville, et en fut nommé principal en 1556. La même année il reçut la bourgeoisie, et peu de temps après fut promu au ministère. Il a écrit des *Commentaires* sur Cicéron, que Robert Etienne a publiés avec les *Œuvres* de cet orateur. On a encore de lui : 1° *Prima infantia linguæ græcæ et latinæ simul et gallicæ*, Paris, 1547, in-4°; 2° *De puerili græcarum litterarum doctrinâ liber*, Paris, 1555, in-8°; 3° *Partitiones grammaticæ*, Genève, in-4°. — Enoc (Pierre), sieur de la Meschinière, fils du précédent, né dans le Dauphiné, cultiva la poésie française, mais sans grand succès. On a de lui : 1° *Opusculs poétiques*, Genève, 1572, in-8°; 2° la *Cécocyre*, contenant 151 sonnets, des odes, des chansons, des élégies, des bergeries, Lyon, 1578, in-4°. Il célèbre dans cet ouvrage les charmes d'une jeune demoiselle qu'il nomme *Cécocyre*, de deux mots grecs qui signifient *brûle-cœur*; 3° *Tableaux de la vie et la mort*. Ce sont des réflexions morales sur les misères de la nature humaine, divisées en 500 quatrains. Les bibliographes qui font mention de cet ouvrage n'en indiquent ni la date de l'impression, ni le format. W—s.

ENOCH, patriarche, fils de Jared, naquit l'an 3378 avant J.-C. Il engendra Mathusala, lorsqu'il était âgé de soixante-cinq ans, et vécut encore trois cents ans après. Alors « il ne parut plus, » dit l'Écriture, parce que le Seigneur l'enleva du « monde. » St-Paul, dans sa belle Épître aux Hébreux, où il célèbre avec magnificence la foi des patriarches, parle ainsi de celui qui est le sujet de cet article : « C'est par la foi qu'Enoch fut enlevé, » afin qu'il ne vit point la mort; et on ne le vit « plus, parce que le Seigneur le transporta ailleurs. » Les docteurs de l'Eglise et les plus sages interprètes de l'Écriture ont donc enseigné que le patriarche Enoch n'est pas mort, et que Dieu l'a enlevé tout vivant du milieu des hommes, comme il a transporté longtemps après le prophète Elie, sur un chariot de feu (voy. ELIE.). St-Jérôme, dans son Commentaire sur Amos, dit qu'Enoch et Elie ont été transportés au ciel dans leurs corps. Les juifs et les chrétiens croyent unanimement que ces deux saints personnages existent encore aujourd'hui, et que c'est à eux que s'appliquent ces paroles de l'Apocalypse : « Je susciterai mes « deux témoins, et ils prophétiseront, couverts de « sacs, pendant 1,260 jours. » Il existait dans les premiers siècles de l'Eglise, sous le nom d'Enoch, un livre devenu fameux par l'embarras qu'il a causé à tous les interprètes. Tertullien en a fait un grand éloge, et avant lui l'apôtre St-Jude, dans son Épître canonique, en cite un passage où il est question du jugement que Dieu doit exercer contre les impies. C'est dans ce livre qu'il est dit

que les anges se sont alliés avec les filles des hommes, et en ont eu des enfants. Au reste, il est probable qu'il y avait dans le livre d'Enoch plusieurs vérités dont St-Jude a pu faire usage ; mais ce livre n'en a pas moins été rejeté par l'Eglise, comme apocryphe, et les plus illustres des anciens docteurs en parlent comme d'un ouvrage qui ne doit pas faire autorité. Le célèbre Peiresc, l'un des plus illustres savants du commencement du 17^e siècle, ayant appris par le P. Gilles de Loche, missionnaire capucin, que les Abyssins possédaient ce livre en langue éthiopienne, mit tout en œuvre pour se le procurer, et obtint en effet un manuscrit qui devait le contenir, mais qui n'était que le livre d'un imposteur nommé Bahaila Michail. Ludolf reconnut la supercherie dont le savant avait été dupe, et comme le moine abyssin Grégoire, dont il avait reçu ses connaissances en éthiopien, ne lui avait point parlé de ce livre d'Enoch, non-seulement il publia la fausseté du manuscrit de Peiresc, mais il nia même l'existence du livre. Cette opinion fut adoptée par tous les érudits ; mais le chevalier Bruce, étant en Abyssinie en 1769, se procura trois manuscrits du livre d'Enoch. A son retour en Europe, il en donna un exemplaire au roi de France, et rapporta les deux autres en Angleterre. Woide, qui s'était livré à l'étude du copte pour parvenir à une plus grande connaissance des livres saints, n'attendit point le retour de Bruce et vint à Paris, où il copia le livre d'Enoch ; il en communiqua au célèbre Michaëlis une notice qui se trouve imprimée dans la correspondance de ce savant. L'étude de ce manuscrit ne laissa plus aucun doute sur l'existence du livre d'Enoch, ou du livre apocryphe qui porte son nom, et que les Abyssins placent immédiatement après le livre de Job, dans le canon des livres saints. Silvestre de Sacy a donné une notice assez détaillée et la traduction latine de plusieurs chapitres du manuscrit de la bibliothèque du roi, dans le *Magasin encyclopédique*, 6^e année, t. 1, p. 309. Ce savant y a prouvé que ce livre est le même que celui qui est cité dans la fameuse épître de St-Jude et dans les anciens écrivains. Son opinion est que, quelque obscur qu'il soit, il mériterait d'être traduit et publié avec le texte, à cause de son antiquité, de l'usage qu'en ont fait des écrivains respectables, de l'autorité dont il a joui, et des discussions auxquelles il a donné lieu. C—r et J—n.

ENOCH, fils d'Abraham, rabbin de Gnese et de Posen, a publié les ouvrages suivants : 1^o *Commentaire sur le psaume 83, extrait du Commentaire entier fait par le même auteur sur tous les psaumes* ; 2^o *Dispute de Joseph avec ses frères* ; 3^o *Discours sacrés sur divers lieux du Pentateuque*, imprimé à Amsterdam. M. de Rossi, qui nous a fourni cet article, n'indique ni le lieu ni la date de la mort d'Enoch. J—n.

ENS (GASPARD), né vers 1570 à Lorch, dans le Wurtemberg, renonça à l'étude du droit après avoir reçu ses premiers grades, afin de se livrer à

sa passion pour les voyages. Il se fixa à Cologne en 1603, et s'y mit aux gages d'un libraire. Ens paraît s'être moins inquiété d'obtenir une réputation durable que d'amasser de l'argent ; aussi les volumes se multipliaient-ils sous sa plume avec une rapidité inconcevable ; souvent il en publiait huit ou dix dans une année, et sur des objets entièrement opposés. Il quitta Cologne après y avoir demeuré vingt-cinq ans, et on ignore ce qu'il devint depuis cette époque ; mais il paraît qu'il vivait encore en 1636. Le rédacteur des tables de la *Bibl. histor. de France* le nomme mal Gaspard Lorchan ; cette erreur méritait d'être relevée. On ne citera, parmi les ouvrages d'Ens, que ceux qui peuvent présenter quelque intérêt ; on en trouvera une foule d'autres indiqués dans la *Bibliotheca realis de Lipenius* : 1^o *Historia bellorum Dithmarsicorum seu Danorum sub Frederico II*, Francfort, 1593, in-fol. 2^o *Mercurius Gallo-Belgicus*, Cologne, 1604 et années suivantes, in-12. Ens en a publié six volumes, depuis le quatrième jusqu'au neuvième ; Michel d'Isselt est le rédacteur des trois premiers ; Gothard Arthus et Jean-Philippe Abelin, successeurs d'Ens, ont porté cet ouvrage à 35 volumes. C'est une compilation faiblement écrite et mal digérée des événements qui se passaient en Europe. (voy. d'ISSELT et J.-Ph. ABELIN). 3^o *Rerum Hungaricarum historia, libris LX comprehensa*, Cologne, 1604, petit in-8^o, réimprimée avec des additions et une suite, 1648, traduite en allemand, 1605, in-4^o. Les bibliographes hongrois trouvent à cet historien compilateur plus d'élégance que d'exactitude, et lui reprochent de n'avoir point indiqué les sources où il a puisé, et de n'avoir point mis de tables à son ouvrage. 4^o *Annales sive commentaria de bello Gallo-Belgico*, ibid., 1606, in-8^o. 5^o *Deliciæ Germaniæ tam inferioris quam superioris*, ibid., 1608, in-8^o. 6^o *Deliciæ Germaniæ transmarinæ*, ibid., 1610, in-8^o. 7^o *Belli civilis in Belgio per XL annos gesti historia usque ad annum 1609, ex Belgicis Meterani commentariis concinnata*, ibid., 1610, in-fol. 8^o *Elogium duplex funebre et historicum Henrici IV*, ibid., 1611, in-4^o. 9^o *Indiæ occidentalis historia ex variis authoribus collecta*, ibid., 1612, in-8^o. 10^o *Mauritiados libri VI in quibus Belgica describitur, civilis belli causæ, illustr. Mauritiæ natales et victoriæ explicantur*, ibid., 1612, in-8^o. 11^o *Magnæ Britanniæ deliciæ*, ibid., 1613, in-8^o. 12^o *Thesaurus politicus ex italicolatine versus*, ibid., 1613-18-19, 3 vol. in-4^o. Kahle parle avec éloge de cet ouvrage (*Bibl. Struv.*, 2 part, p. 228). Jean-André Bosio en avait annoncé une continuation qui n'a point paru. 13^o *Epidorpidum libri IV in quibus multa sapienter, graviter, argute, salse, jocosè atque etiam ridendè dicta et facta continentur*, ibid., 1613, in-12 ; 1624, 1628, in-12 ; 1648, 4 vol. in-12. On refondit dans la dernière édition le supplément intitulé : *Epidorπισmatum reliquiæ*. 14^o *Adparatus convivales jucundis narrationibus, salubribus monitis et mirandis historiis instructi*, ibid., 1615, in-12. 15^o *Nucleus historico-politicus*, ibid., 1620,

in-12, 5^e partie, 1624. Les deux réunies, Ulm, 1653, in-42. 16^e *Morosophia sive stultæ sapientiæ et sapientis stultitiæ libri duo*, ibid., 1620, 1621, in-8°. C'est peut-être une traduction de l'ouvrage que Spelte avait publié sous le même titre en italien, Pavie, 1606, in-4°. 17^e *Manissa apophthegmatum*, ibid., 1620, vol. in-42. 18^e *Heraclitus de miseris vitæ humanæ*, ibid., 1622, in-42. 19^e *Pausilypus sive tristium cogitationum et molestiarum spongia*, ibid., in-42. 20^e *Principis consiliarius*, ibid., 1624, in-8°. 21^e *Fama Austriaca*, ibid., 1627, in-fol. (en allemand), fig. 22^e *Thaumaturgus mathematicus, id est, admirabilium effectuum è mathematicarum disciplinarum fontibus profluentium sylloge*, ibid., 1628, in-8°. Cette édition est la seconde, et on en connaît deux autres de 1636 et de 1654, même format. C'est une traduction des *Récréations mathématiques*, dont la première édition française indiquée par Murhard est celle de Rouen, 1628, in-8°. L'édition latine de 1636 porte sur le titre *Gasparo Ens L. collectore et interprete*. On n'y trouve guère que la première des trois parties que contient l'édition française de Rouen, 1643; mais on a ajouté à la fin quelques problèmes, et l'ouvrage se termine par la description du singe ou pantographe. On remarque encore parmi les ouvrages d'Ens une traduction du roman de Gusman d'Alfarache, sous le titre de *Proscenium vitæ*, 1623, in-8°, et des poésies latines, dont une partie a été insérée dans les *Deliciæ poetarum Germanorum*, t. 2, p. 1236 et suivantes. W—s.

ENS (JEAN), théologien protestant, né le 9 mai 1682, à Quadick dans la Westfrise, acheva ses études à l'université de Leyde, et se rendit habile dans les langues anciennes et dans l'histoire ecclésiastique. Après avoir été élevé au saint ministère, il fut d'abord envoyé à Béets, et ensuite à Lingen, où il professa la théologie avec distinction. Il fut placé en 1709 à la tête de l'Eglise d'Utrecht, et, l'année suivante, nommé professeur extraordinaire à l'école de cette ville. Il obtint en 1723 une chaire vacante à la même école, et mourut le 6 janvier 1732. On croit que le régime bizarre qu'il suivait contribua à abrégér ses jours. On a de lui : 1^o *Bibliotheca sacra sive diatribe de librorum Novi Testamenti canone*, Amsterdam, 1710, in-8°; 2^o des *Observations* (en hollandais) *sur le 11^e et le 12^e chapitres d'Isaïe*, Amsterdam, 1713, in-8°; 3^o *Oratio de persecutione Juliani*, Utrecht, 1720, in-4°; 4^o *De academiæ omnium præstantissimæ*, ibid., 1728, in-4° : ce sont deux thèses inaugurales; 5^o des *Formules*, 1733, in-4°, en hollandais, et d'autres ouvrages dans la même langue, dirigés contre Woët, Fruglice et leurs adhérents. W—s.

ENSE (RACHEL-ANTONIE-FRÉDÉRIQUE-MARCUS, dame VARNHAGEN d') est une des femmes allemandes les plus remarquables par l'originalité, la franchise et la souplesse de leurs pensées, et une de celles qui, placées plus haut, auraient le plus puissamment agi sur la masse de leurs contemporains.

Vue extérieurement, sa vie n'offre que peu de circonstances qui sortent du cercle commun des événements. Narrée avec les détails nécessaires, sa vie intime serait toute une Odyssée, et attacherait plus que tel roman en vogue, que tel drame à sa centième représentation. Rachel naquit à Berlin le jour même de la Pentecôte 1771. Son éducation dans la maison paternelle fut brillante, et l'on dut voir en elle une enfant extraordinaire, non seulement sous le rapport de la mémoire et des succès en quelque sorte mécaniques, mais encore pour la vivacité des aperçus, la profondeur des réflexions, et la vigueur des méthodes. Arrivée à seize ans, elle fut sur le point de se marier avec un jeune gentilhomme; mais, tout à coup, les parents du futur ayant avisé que cette union serait une mésalliance, et la résolution du prétendu ayant un moment faibli devant cette déclaration, Rachel ne daigna pas dire le mot ou lancer l'oeillade qui eût ramené l'infidèle à ses pieds; elle était encore en âge d'attendre. Il paraît cependant que sa détermination lui fut amère au cœur, et longtemps elle enveloppa dans une profonde antipathie, dans une superbe pitié, indices certains de la fierté blessée, toutes ces combinaisons pécuniaires ou nobiliaires qui trop souvent président à la rédaction d'un contrat de mariage. La Prusse venait de conclure la paix avec la république française : la jeune fille vint, en compagnie de la comtesse de Schlabendorf, visiter la France, encore ballotée par les flots; puis, de Paris, où elle resta un an, elle se rendit en Belgique et en Hollande, et enfin reprit la route de sa ville natale. Son esprit, le plaisir de l'entendre parler de la France, alors l'objet d'un immense intérêt, mais rarement encore l'objet de beaucoup de visites, la firent remarquer dans les cercles. Parmi ses admirateurs, il faut compter surtout Louis-Ferdinand de Prusse. Le coup qui frappa ce jeune prince, à Saalfeld, fut doublement cruel pour celle qu'il appelait son amie, et qui alors s'écria : « Oh ! je ne savais pas combien j'aimais ma patrie ! » Effectivement, pendant les tristes années qui suivirent pour la Prusse les journées d'Iéna et de Friedland, mademoiselle Marcus développa l'activité la plus noble, soit pour préparer l'opinion à la résistance, soit pour animer et conseiller les combattants, secourir les blessés, pourvoir d'argent et de secours les établissements publics. Lors de l'armistice de 1813, elle était à Prague, où, bien que malade, elle avait probablement un petit rôle d'observation diplomatique à remplir. Son charme physique ou moral était encore assez puissant pour qu'elle inspirât une vive passion à un homme plus jeune qu'elle de treize ans, Varnhagen d'Ense, qu'après cinq ans de refus on de délais elle épousa en 1814, et qu'elle suivit d'abord au congrès de Vienne, puis à Francfort-sur-le-Mein, et ensuite à Carlsruhe, où il fut successivement chargé d'affaires et ministre résident. En 1819, tous deux revinrent à Berlin, et s'y fixèrent, ne quittant cette capitale de la Prusse que pour quelques excursions à Tœ-

plitz, à Dresde, à Rade, soit pour cause d'agrément, soit comme moyen de santé, et circonscrivant leurs relations intimes dans un cercle d'élite. Des conversations élégantes et savantes, tant sur la littérature et les arts que sur la politique, une correspondance vaste avec des hommes de cœur et d'esprit, adouciaient ainsi pour madame d'Ense le soir de la vie, et rendaient son salon un des plus désirables de Berlin. Sa mort eut lieu le 7 mars 1833, et causa un grand vide. On lut avec avidité l'ouvrage que quelque temps après son mari donna au public sous le titre de *Rachel*, 1834. Il était question de mettre au jour toute sa correspondance, laquelle irait, dit-on, au moins à dix volumes, et formerait un précieux recueil pour l'histoire de la physiologie politique et littéraire du temps. On n'en a que quelques morceaux : 1° Dans le *Morgenblatt* de 1812 (sur Goethe); 2° dans le *Musée suisse* de 1816; 3° dans la *Balance* de 1819; 4° dans les *Feuilles des Dames*, de Fouqué, de 1830. On ne peut que regretter de ne pas voir cette correspondance tout entière mise au jour; ce serait à coup sûr une des productions les plus dignes de figurer, reliées avec luxe, sur les tablettes d'acajou d'une bibliothèque de dames, et ce serait pour tous ceux qui s'occupent d'histoire littéraire une pièce essentielle du procès qu'ils instruisent. Outre ce que matériellement on peut apprendre dans les lettres de madame d'Ense, il s'y trouve bien des germes de fraîches sensations à percevoir, d'idées latentes à démêler. Pour la verdeur et la vivacité, pour l'exaltation et la noblesse des sentiments, on ne saurait mieux la comparer qu'à madame Roland; mais elle est plus savante et plus de son siècle : c'est une Européenne, non une Spartiate, et l'art, à ses yeux, est chose sainte autant et plus que la politique. P—OT.

ENSENADA (D. ZENON DE SOMODEVILLA Y BENGOCHEA, marquis de la), célèbre ministre espagnol, né, le 25 avril 1702, à Hervias, petite ville de la province de Rioja, où ses parents se trouvaient momentanément, était fils de Francisco de Somodevilla y Villaverde, natif d'Alesanco, et de Francisca de Bengoechea y Martinez, de la ville d'Azofra, ainsi que cela résulte des recherches faites au ministère de la marine d'Espagne (1). Par le fait de l'admission de Somodevilla dans les ordres militaires de Calatrava et de St-Jean-de-Jérusalem, on croit pouvoir presque affirmer que sa famille appartenait à la noblesse (2); mais l'opinion générale la représente comme peu favorisée des biens de la fortune. Les premières informations exactes qu'on ait pu recueillir sur la vie de Zenon de Somodevilla ne remontent qu'à l'année 1720, époque à laquelle il fut nommé, par le secrétaire d'Etat Patiño, successeur d'Alberoni, employé

(1) Etat général de l'armée navale (*Real armada*), année 1829.

(2) On doit faire remarquer néanmoins qu'en refusant la dignité de cardinal, Ensenada, dans une lettre écrite par lui à l'auditeur de rote don Manuel Ventura, chargé de lui offrir le chapeau, parle de son humble naissance (*humilde nacimiento*) qu'il met en opposition avec la fortune colossale qu'il avait faite (*la monstruosa fortuna que he hecho*).

surnuméraire de la marine. Comme il n'avait en ce moment que dix-huit ans, il est difficile de croire qu'il ait pu, à un âge aussi peu avancé, avoir exercé la profession de professeur de mathématiques, rempli les fonctions de teneur de livres dans une maison de commerce, ou avoir donné l'hospitalité dans sa demeure au ministre devenu, par ce motif, son protecteur, ainsi que l'ont supposé légèrement plusieurs biographes étrangers. Quoi qu'il en soit, le zèle actif et les talents de Zenon ne contribuèrent pas peu à rendre son avancement rapide. Commissaire de matricules sur la côte de Catalogne en 1725, et chargé, pendant les années suivantes, de différentes commissions importantes, toutes relatives à la marine, il fut nommé, à la fin de 1732, administrateur (*ministro*) de l'escadre qui, sous les ordres du général D. Francisco Cornejo, transporta l'expédition destinée à faire le siège d'Oran. Après la prise de cette place, D. Zenon devint commissaire ordonnateur, et, en 1733, il remplit les fonctions d'intendant de l'armée commandée par le duc de Montemar, qui conquit pour l'infant D. Carlos, depuis Charles III en Espagne, les royaumes de Naples et de Sicile. A la suite de ces glorieux événements, et pour récompenser les services rendus par D. Zenon de Somodevilla, le nouveau monarque lui accorda le titre de marquis de la Ensenada (1), et il continua d'accompagner l'armée dans les expéditions de Lombardie et de Savoie. Près d'un an après la mort, dans la résidence royale de St-Ildefonse, de son grand protecteur Patiño (3 novembre 1736), le roi ayant créé un tribunal ou conseil d'amirauté, en déclarant, le 14 mars 1737, l'infant D. Philippe, fils de Philippe V, amiral général de l'Espagne et des Indes et protecteur du commerce maritime, Ensenada fut nommé secrétaire de l'amirauté, et peu après intendant de marine; c'est à lui qu'on doit principalement les importantes améliorations qui furent introduites à cette époque dans les divers services de l'armée navale, tant en Europe qu'en Amérique. Lorsque, par suite des prétentions qu'excita la mort, arrivée le 20 octobre 1740, de l'empereur Charles VI, dernier mâle de la maison d'Autriche, l'infant D. Philippe partit, en février 1741, pour l'Italie en emmenant avec lui, pour appuyer ses droits sur la Lombardie, une armée de quinze mille hommes, commandée par le duc de Montemar, le marquis de la Ensenada, qui avait déjà la dignité d'amiral, l'accompagna comme son secrétaire d'Etat et de la guerre. Il fit toute la campagne à côté de l'infant, qui le nomma conseiller de la guerre. Ensenada se trouvait à Chambéry, ne songeant aucunement à la nouvelle destinée qui se préparait pour lui, lorsqu'il reçut dans cette ville la visite du marquis de Scoti, chargé de lui annoncer la mort du ministre Campillo. Ce seigneur avait l'ordre de lui remettre en même temps

(1) Le titre de son marquisat lui fut donné, dit-on, surtout à cause de ses travaux pour l'amélioration des ports d'Espagne, du mot *Ensenada* qui signifie baie ou port de refuge.

un décret du roi, du 14 mai 1743, portant qu'en considération de son zèle pour son service, et de sa grande expérience, Sa Majesté l'avait nommé secrétaire d'Etat et ministre de la guerre (*del despacho de guerra*) de la marine, des Indes et des finances, et en outre gouverneur du conseil et lieutenant général de l'amirauté, etc. Etrangement surpris à la réception d'une semblable nouvelle, la Ensenada supplia l'infant de demander au roi de le décharger d'un si lourd fardeau; mais Philippe V n'eut aucun égard à ses prières, et lui fit transmettre, au contraire, l'ordre de se rendre en Espagne dans le plus bref délai. Il obéit et arriva bientôt à Barcelone, d'où il adressa de nouvelles suppliques qui ne furent pas mieux accueillies que la première. Il les renouvela néanmoins la première fois qu'il se trouva en présence du roi, dont la réponse ne lui permit plus d'insister dorénavant. Lorsque Ensenada parvint au ministère, la guerre, commencée sur mer en 1739, s'était successivement étendue à toute l'Europe avec des succès divers; car si les Anglais pouvaient se glorifier des résultats de leurs invasions à Puerto-Cabello et en d'autres parties des possessions de l'Espagne en Amérique, de son côté cette dernière puissance avait à citer l'héroïque défense de Carthagène des Indes, le mémorable combat de Toulon, si glorieux pour le général don Juan José Navarro, et les succès obtenus par les armes espagnoles en Italie. Quoique Ensenada eût désiré mettre un terme à la guerre qui désolait l'Europe, ce ne fut que deux ans après la mort de Philippe V, arrivée le 11 juillet 1746, qu'il fut possible de combiner les intérêts et les prétentions des différentes nations au congrès tenu à Aix-la-Chapelle, qui se termina par le *traité de paix* du 18 octobre 1748. En montant sur le trône, Ferdinand VI, fils aîné et successeur de Philippe V, avait conservé à Ensenada, avec la confiance que lui accordait son père, la direction de toutes les affaires, à l'exception toutefois des affaires d'Etat (*los negocios de Estado*), confiées à don José de Carvajal y Lancaster, nouveau ministre, jouissant auprès de lui d'un grand crédit. Tous deux concouraient à établir le système pacifique du roi, quoique par des moyens différents. Carvajal croyait que l'alliance seule avec l'Angleterre pourrait maintenir la paix et la neutralité en Espagne, tandis que Ensenada pensait qu'on ne pouvait attendre de tels bienfaits que de l'union avec la France, à laquelle l'Espagne était déjà liée par des relations de famille et par des intérêts réciproques. Cette opposition de vues entre les deux ministres influents devait faire prévoir une rupture qui éclaterait dans un temps plus ou moins éloigné. En attendant ce moment, Ensenada profita de la paix et déploya son génie pour relever la nation de l'abaissement dans lequel elle était tombée. Il dirigea d'abord son attention sur l'administration des finances, où régnait le plus grand désordre. Tous les revenus (*las rentas*) de la couronne étaient, depuis le siècle précédent,

dans les mains de fermiers qui, dans les besoins trop fréquents du trésor public, lui faisaient des paiements par anticipation, à des intérêts usuraires, en sacrifiant le peuple aux exactions les plus violentes. Les ministres Patiño et Campillo avaient compris la nécessité de la réforme de ces abus; ce fut Ensenada qui l'exécuta. Il rétablit ainsi les droits du trésor, améliora la mauvaise constitution des provinces, abolit les impôts existant pour le transport des grains d'une province à l'autre, simplifia le recouvrement des revenus (*de las rentas*) en mettant en administration les impôts des provinces, en créant une banque, etc. Il conçut l'idée de venir au secours de la couronne de Castille en même temps que de l'agriculture, par l'établissement d'une contribution unique, projet qu'il prépara, mais qu'il n'eut point le temps de mettre à exécution. Considérant les métaux précieux comme de simples marchandises, il dérogea aux décrets qui en défendaient l'exportation, et les revenus de l'Etat furent augmentés par l'exécution de cette mesure; il s'occupa de l'abolition de l'esprit de monopole produit par les restrictions sur le commerce d'Amérique, par l'établissement de navires appelés *Registros*, qui pouvaient s'y rendre indépendamment et sans être tenus de faire partie des flottes et des galions, et il prouva que l'exécution de cette mesure avait procuré à l'Etat un bénéfice considérable. Tout son système d'administration tendait aux progrès de l'agriculture et à l'industrie. Pour atteindre ce but, il était indispensable d'améliorer les communications intérieures, afin de rendre plus prompte la circulation de leurs produits. Aussi entreprit-il le canal de Castille, sous la direction du brigadier D. Carlos Le Maur, habile ingénieur français admis au service d'Espagne, et qui fut, suivant un juge compétent, le comte de Cabarrus, l'une des acquisitions les plus utiles à la monarchie faites par Ensenada. Ce canal, le chemin du port de Guadarrama, terminé en moins de cinq mois, celui de Puerto del Rey et d'autres travaux semblables, commencés ou projetés, furent abandonnés à l'époque où Ensenada tomba en disgrâce. Il ne se dissimulait pas les difficultés que ses entreprises devaient nécessairement rencontrer, et il ne cachait pas ses craintes au roi; mais il savait vaincre tous les obstacles par sa persévérance, en présentant des plans sagement conçus dont il confiait l'exécution et la direction à des gens habiles et expérimentés qu'il s'attachait à attirer en Espagne. « Je sais, disait-il dans un rapport à Ferdinand VI, que pour rendre les rivières navigables et les chemins viables, il faut un grand nombre d'années et beaucoup d'argent; mais, « Sire, ce qui ne se commence pas ne peut pas s'achever; il faut donc commencer. » Tout en s'occupant des communications intérieures, Ensenada portait aussi son attention sur les communications extérieures; et d'abord, pour augmenter la consommation des productions de l'Espagne et la richesse de la nation, il s'attachait à favoriser la

marine marchande en créant ainsi les éléments d'une marine respectable et puissante. Prétendre que l'Espagne doit avoir des forces de terre égales à celles de la France, et une marine aussi nombreuse que celle de l'Angleterre, c'était, suivant lui, du délire; mais il y avait néanmoins quelque chose à faire à ce sujet, et il le tenta; il l'exécuta même en partie. Il créa un collège de gardes marines, à la tête duquel il plaça le célèbre Louis Godin, l'un des académiciens français qui avaient fait partie de l'expédition scientifique du Péron (*voy. Godin*); il fit venir de l'étranger d'habiles constructeurs, établit les arsenaux du Ferrol et de Carthagène, répara celui de la Carraca et les approvisionna tous, porta à quarante-neuf les vaisseaux de guerre, dont le nombre ne s'élevait pas, avant lui, à plus de dix-huit, et il avait pris les dispositions nécessaires pour en construire jusqu'à soixante. Il ne se borna pas à ces améliorations matérielles que réclamaient les besoins du pays, et ne négligea pas les sciences et la littérature, qu'il couvrit de sa protection. Outre le collège de médecine qu'il fit construire à Cadix, et qui est le plus ancien de l'Espagne, aidé par D. Jorge Juan, il fonda dans la même ville, en 1753, le célèbre observatoire astronomique de marine. C'est sur sa proposition et avec ses encouragements que les voyages scientifiques et littéraires de D. Jorge Juan, Ulloa et Burriel furent entrepris; et les littérateurs de même que les artistes, parmi lesquels on peut citer Perez Bayer, Casiri, Mayans, Velasquez, Valdeflores, Isla, Feijoo, Flores, Carmona, D. Tomas Lopez et un grand nombre d'autres, prirent se livrer à leurs utiles travaux, sûrs d'obtenir d'honorables secours. Ce fut enfin à Ensenada que l'Espagne dut le concordat signé, en 1753, avec le pape Benoît XIV, et à l'occasion duquel ce pontife lui fit offrir le chapeau de cardinal, proposition qu'Ensenada refusa avec beaucoup de modestie. Il se proposait d'abolir la législation antérieure et de la remplacer par un nouveau code plus approprié aux besoins de l'époque, dans lequel auraient été fondues et coordonnées toutes les lois anciennes, et de faire dresser une carte générale et officielle de l'Espagne, pour laquelle D. Jorge Juan lui avait fourni un projet; mais sa position devenait chaque jour plus critique par la faiblesse du roi et par les intrigues qui entouraient le trône. Ainsi qu'on l'a déjà dit, la politique d'Ensenada était favorable à une alliance étroite entre l'Espagne et la France, en conservant toutefois l'indépendance de chacune de ces puissances. Cette opinion était fortement combattue par deux personnages espagnols, l'un d'origine anglaise, c'était le ministre Carvajal, et l'autre, D. Ricardo Wall, ancien ambassadeur d'Espagne à Londres, né en France, mais dont les ancêtres étaient Irlandais, et qui attribuait son rappel à Ensenada. Unis à Benjamin Keene, ambassadeur d'Angleterre à Madrid, que les écrivains espagnols appellent *homme funestement célèbre*, et qu'ils accusent des menées les moins justifiables,

Ensenada avait en eux de puissants antagonistes, lorsque la mort de Carvajal, qui semblait raffermir son pouvoir en le délivrant de son adversaire dans le gouvernement, précipita au contraire sa chute. Un nouveau complot fut formé contre lui entre les ambassadeurs d'Angleterre et d'Autriche. Ricardo Wall, qui ne tarda pas à être nommé ministre d'Etat, le duc de Huescar, majordome major du palais, et le comte de Valparaiso, écuyer de la reine, étant parvenus à obtenir de cette princesse qu'elle conserverait la neutralité et leur laisserait le champ libre pour agir auprès du roi, les conjurés se mirent à l'œuvre. Mais ce ne fut qu'au bout de plusieurs jours, et en revenant à différentes reprises à la charge que, dans la nuit du 24 juillet 1754, ils l'emportèrent dans l'esprit de Ferdinand VI contre un ennemi qui méprisait leurs secrètes calomnies et leurs intrigues, et dédaignait de s'en défendre. Ils avaient manœuvré avec tant de mystère et de précautions que tous les courtisans et l'ambassadeur de France apprirent tout à coup, et avec la plus extrême surprise, que Ensenada avait perdu tous ses emplois, et venait d'être exilé à Grenade. Ses ennemis étaient si acharnés qu'ils voulaient lui faire faire un procès criminel; mais la reine s'y opposa formellement, et une pension annuelle de dix mille ducats lui fut même accordée pour maintenir convenablement sa dignité de chevalier de l'ordre de la Toison d'Or. Tel fut le résultat de la lutte opiniâtre engagée au moins autant entre la France et l'Angleterre qu'entre Ensenada et ses ennemis, et dans laquelle la victoire resta aux Anglais (1). Elle fut célébrée à Londres par des réjouissances publiques, et l'ambassadeur Keene, en en rendant compte, faisait, sans s'en douter, le plus bel éloge du ministre disgracié, lorsqu'il disait « que les projets d'Ensenada sur la marine « étaient évanouis, qu'on ne construirait plus de « vaisseaux, qui n'avaient jamais ou n'auraient ja- « mais d'autre objet que de nuire à la Grande-Bre- « tagne.... » De Grenade, Ensenada passa quelque temps au port Ste-Marie, où il se trouvait encore à la mort de Ferdinand VI (40 août 1759). Charles III, frère du monarque défunt et son successeur, à peine arrivé de Naples à Madrid, s'empressa d'appeler auprès de lui le ministre qui lui avait rendu jadis tant de services, et pour lequel il professait une si grande estime. Il ne lui donna cependant pas la direction des affaires, qu'il avait confiée à un Italien, le marquis d'Esquilache; et même, lorsqu'aux cris poussés par le peuple de Madrid contre ce ministre étranger, des imprudents mêlèrent, au milieu du tumulte, le nom du marquis de la Ensenada en l'accueillant par leurs applaudissements, cette démonstration, et l'amitié

(1) Quelques écrivains anglais, parmi lesquels nous citerons W. Coxe, attribuent principalement la disgrâce d'Ensenada à une grave mesure prise par ce ministre sans en informer le roi. Ils prétendent qu'Ensenada avait ordonné d'attaquer, quoique en pleine paix, les établissements anglais de Honduras, ordre que le roi ne connut que par un document authentique que Keene s'était procuré et mit sous ses yeux.

qu'on savait qu'Ensenada professait pour les jésuites, déterminèrent le comte de Aranda à lui ordonner de sortir de la cour et de se retirer à Medina del Campo. Il y était néanmoins consulté par le roi par l'intermédiaire du duc de Losada, favori du monarque, jusqu'à sa mort, arrivée le 2 décembre 1781, à l'âge de 79 ans, 7 mois, 7 jours. Par son testament Ensenada demanda à être enterré sans pompe, comme le plus simple particulier. Après sa mort, le roi Charles III ordonna, en 1782, que le titre qu'il avait donné à Ensenada pendant les campagnes d'Italie serait considéré comme titre de Castille pour ses héritiers et successeurs, sans avoir aucun droit à payer par le premier successeur, et en 1791 ce souverain étendit à perpétuité cette faveur extraordinaire. Outre les titres et dignités dont il a déjà été parlé, Ensenada avait ceux de capitaine général de mer et de terre, de secrétaire de la reine, les commanderies de Pietra-Buena et de la Peña de Martos de l'ordre de Calatrava, le collier de la Toison d'Or, le grand cordon (*banda*) de St-Janvier et la grand-croix de St-Jean-de-Jérusalem. Par une anomalie et une contradiction extraordinaires, cet homme religieux, modeste et désintéressé, aimait à faire parade sur sa personne d'une magnificence et d'un luxe poussés en certaines occasions jusqu'à l'extravagance. Ses chemises étaient cousues et repassées à Paris; et les jours de cour et de gala, il se présentait au palais avec plus de croix, de diamants, de décorations et de cordons qu'aucun grand d'Espagne, et la valeur de ce qu'il portait sur sa personne s'élevait quelquefois à plus de 500,000 duros (près de 3 millions de francs). Aussi Ferdinand VI, qui attachait beaucoup de prix à la simplicité, lui ayant dit, un jour qu'il l'aperçut superbement paré avec ses plus riches décorations : « Zenon, Zenon, c'est un luxe excessif! — Sire, répondit le ministre, par la li-vrée du domestique, on connaît la grandeur du maître. » Ensenada a laissé un fils qui s'est fait distinguer dans les armées espagnoles. Rnbi, écrivain dramatique, auteur de la Roue de la Fortune (*La Rueda de la Fortuna*), a consacré sa lyre à l'éloge d'Ensenada, et D. Martin Fernandez de Navarrete a publié une longue biographie de ce célèbre ministre dans laquelle nous avons amplement puisé, en nous aidant d'une autre notice insérée dans le *Semanario pintoresco español*, qui offre, nous devons le dire, peu de faits que Navarrete n'ait point rapportés en entrant dans plus de développements.

D—z—s.

ENT (GEORGE), médecin anglais, né en 1603 à Sandwich, et fils d'un négociant flamand qui avait fui en Angleterre pour se soustraire à la tyrannie du duc d'Albe, fut élevé à Cambridge, alla étudier la médecine et prendre ses degrés de docteur à Padoue. Revenu à Londres, il fut admis dans le collège des médecins, et fut l'un des premiers membres de la Société royale. Il se lia intimement avec Harvey, et se déclara pour sa découverte de

la circulation du sang, dans un ouvrage intitulé : *Apologia pro circulatione sanguinis, quâ respondetur Emilio Parisano*, 1644; réimprimé en 1683 avec des additions considérables. Ent a joint dans cet ouvrage, aux vérités découvertes par Harvey, qu'il expose et défend avec beaucoup d'esprit, des idées bizarres tirées de son propre fonds, telles que celle d'un feu inné et d'une fermentation du sang dans le cœur, cause première de son mouvement. Il fut créé chevalier par Charles II, à l'issue d'une de ses leçons publiques à laquelle ce prince avait assisté. Il a laissé, outre l'*Apologia*, un traité intitulé : *Antididatriba in Malachiam Thruston de respirationis usu primario*, 1679, et quelques morceaux insérés dans les *Transactions philosophiques*. C'est lui qui a publié les manuscrits d'Harvey sur la *génération animale*. Les ouvrages de Ent sont réunis sous le titre de *Opera omnia medico-physica, observationibus, ratiociniisque ex solidiori et experimentalis philosophiâ petitis, nunc primum junctim edita*, Leyde, 1687, in-8°. Il mourut le 13 octobre 1689, âgé de 86 ans.

X—s.

ENTINOPUS, architecte, né dans l'île de Candie, n'est célèbre que par la fondation de Venise. Suivant les plus anciennes archives de l'état vénitien, il paraît qu'en 405 les Visigoths, conduits par Radagaise, ayant porté la terreur en Italie et forcé les habitants à se réfugier loin d'eux, Entinopus fut le premier qui songea à se retirer dans les marais du golfe Adriatique, et sa maison y fut la seule jusqu'en 413, où l'invasion d'Alaric et le sac de Padoue obligèrent quelques habitants de cette dernière ville à suivre l'exemple d'Entinopus. Ils construisirent vingt-quatre maisons autour de la sienne. On rapporte qu'en 420, le feu ayant pris dans ces constructions, Entinopus fit vœu de consacrer sa maison au culte divin si elle échappait aux flammes. Elle demeura intacte, et l'architecte fut fidèle à sa promesse. Les magistrats que les réfugiés avaient établis parmi eux contribuèrent à embellir la nouvelle église : elle fut dédiée à St-Jacques. On la voit encore aujourd'hui dans le Rialto.

L—S—E.

ENTIUS, roi de Sardaigne, fils naturel de Frédéric II, empereur, un des héros de la *Secchia rapita*, sous le nom d'*Enzio*. Entius était né à Palerme en 1225 de l'une des nombreuses maîtresses que Frédéric II entretenait dans son palais. On pense qu'il était fils de la belle Bianca Lanzia (1). Son vrai nom était probablement *Hans* ou *Jean*. Les Italiens l'ont encore appelé *Enzo* et *Henri*. Il fut dès son plus jeune âge le compagnon d'armes de son père, avec qui il assistait, dès l'an 1237, à la bataille de Cortenuova, livrée contre les Lombards révoltés. En 1238 son père le maria avec Adélaïde, marquise de Massa, héritière de Gallura et d'Oristagni en Sardaigne, et veuve d'Ubaldo Visconti de Pise. La moitié de la Sardaigne lui était

(1) Voyez une notice historique pleine de recherches curieuses publiée sur Entius par M. Munch, sous le titre de : *König Enzius* (le roi Enzius). Louisbourg, 1827, in-8°.

soumise, et Frédéric II en prit occasion pour nommer son fils roi de cette île. Comme il ne paraît pas qu'il l'ait jamais habitée et qu'il n'eût point d'enfants d'Adélaïde, l'héritage de celle-ci revint après sa mort à la maison de Visconti de Pise. Mais Entius, l'un des plus actifs et des plus vaillants parmi les fils de Frédéric, fut employé par lui dans ses guerres contre l'Eglise. Il se distingua en 1239 par ses conquêtes dans la Marche d'Ancone ; aussi fut-il excommunié, à cette occasion, par le pape Grégoire IX. Il commanda en 1241 la flotte sicilienne et pisane qui remporta le 3 mai une grande victoire sur les Génois, et qui fit prisonniers les prélats appelés au concile par Grégoire IX pour condamner l'empereur. Dans les années suivantes, il porta la guerre dans toutes les parties de la Lombardie. Un poète burlesque (le Tassoni) s'est fait le chantre de ses exploits. Sa destinée a été cependant assez malheureuse pour que le récit en fût réservé à des poètes plus sérieux. Il fut fait prisonnier par les Bolognais dans la bataille de Fossalto, le 26 mai 1247, et conduit en triomphe dans leur ville : il y fut condamné à une prison perpétuelle. Il était alors âgé de vingt-cinq ans ; ses cheveux d'un blond doré tombaient jusqu'à sa ceinture, sa taille surpassait celle de ses compagnons d'infortune et de ses vainqueurs ; sa mâle beauté attirait tous les regards, et sur son noble visage on lisait et son courage et son malheur. Frédéric essaya vainement d'obtenir la liberté de son fils, tantôt par les offres les plus brillantes, tantôt par la force ou les menaces. Entius fut pendant vingt-deux ans enfermé dans le palais du podestat, au milieu de la grande place de Bologne. Il y apprit successivement les malheurs et la mort de son père, de ses frères, et du dernier descendant de son illustre famille, l'infortuné Conradin. Enfin il mourut lui-même dans sa prison, le 14 mars 1272. La famille Bentivoglio, qui parvint un siècle et demi plus tard à la souveraineté de Bologne, a prétendu tirer son origine d'un fils naturel qu'Entius aurait eu durant sa captivité. S. S—1.

ENTRAGUES (CATHERINE-HENRIETTE DE BALZAC D') (*Voyez VERNEUIL*).

ENTRAIGUES (EMMANUEL-LOUIS-HENRI DE LAUNÉY, comte D'), député aux états-généraux de 1789 par la sénéchaussée de Villeneuve-de-Berg, était né dans le Vivarais et neveu du comte de St-Priest, l'un des derniers ministres du roi Louis XVI. Le fameux abbé Maury fut son précepteur, et lui inspira le goût de cette éloquence d'apparat qui séduisit et entraîne le plus grand nombre des hommes, mais qui opère plus difficilement la conviction dans les esprits sages et réfléchis. La sagesse ne fut pas ordinairement l'apanage des talents à l'époque où vécut le comte d'Entraigues, et lui-même en fournit un exemple frappant : il publia en 1788, sur les états-généraux, un mémoire qui produisit un effet prodigieux sur les imaginations ardentes, et alors l'exaltation était

arrivée à son dernier terme ; tous les Français ne demandaient que réformes et changements, et dans l'opinion du plus grand nombre, rien de ce qui existait n'était plus digne d'être conservé. L'ouvrage du comte d'Entraigues, appuyé de tout le prestige, de toute la force de son éloquence, peut être considéré comme un des premiers brandons jetés au milieu de la France pour opérer le vaste incendie qui l'a si longtemps dévorée. Il avait pris pour épigraphe la formule employée par le justicier d'Arragon, lorsqu'il prête serment au roi, au nom des cortez : « Nous qui valons chacun au tant que vous, et qui, tous ensemble, sommes « plus puissants que vous, nous promettons d'obéir à votre gouvernement, si vous maintenez « nos droits et nos privilèges ; sinon : non. » L'ensemble de l'ouvrage n'est que le développement de ce texte : on y trouve tous les principes dont les conséquences si imprudemment appliquées causèrent depuis tant de désastres ; l'insurrection des peuples contre leurs souverains y est légitimée en termes positifs, et lorsqu'un personnage fameux l'appela le plus saint des devoirs, il ne fit que reproduire une pensée qu'il avait recueillie dans le mémoire du comte d'Entraigues. « En Angleterre, dit d'Entraigues, l'insurrection est permise ; elle serait sans doute légitime, si le parlement voulait détruire lui-même une constitution « que les lois doivent conserver. » L'auteur voulait qu'on rétablît la constitution que la France avait sous Charlemagne : il attaquait tous les souverains qui avaient régné depuis ce grand prince, et disait que sa place était isolée dans l'histoire depuis la chute de l'empire romain ; il déclarait la guerre aux ministres de tous les rois, livrait à la haine publique la noblesse héréditaire, et l'appelait *le présent le plus funeste que le ciel irrité ait pu faire à l'espèce humaine*. Enfin, il paraît que la monarchie constituée en France, même d'après les principes qu'il manifestait, n'était pas encore son gouvernement de prédilection, et les républicains de la Convention, Brissotins, Girondins et autres, auraient pu trouver dans sa profession de foi des arguments très-propres à justifier leurs systèmes ; voici quelques-unes de ses réflexions : « Ce fut « sans doute pour donner aux plus héroïques vertus « une patrie digne d'elles, que le ciel voulut qu'il « existât des républiques ; et peut-être, pour punir « l'ambition des hommes, il permit qu'il s'élevât « de grands empires, des rois et des maîtres ; mais « toujours juste, même dans ses châtiments, Dieu « permit qu'au fort de leur oppression il existât « pour les peuples asservis des moyens de se régénérer, et de reprendre l'éclat de la jeunesse en « sortant des bras de la mort. » Après avoir dirigé contre tous les gouvernements les attaques les plus vives, d'Entraigues ajoute : « Instruite par les « écrits de quelques hommes nés libres au sein de « la servitude, la génération actuelle, malgré ses « vices, s'est imbue de leurs maximes ; le génie « est venu embellir les travaux de l'érudition pour

« la rendre populaire, et sous les ruines éparses
 « de notre antique gouvernement, il a su démêler
 « les droits imprescriptibles de la nation, nous
 « apprendre ce qu'elle fut et ce qu'elle doit être. »
 Le comte d'Entraigues avait l'imagination tellement remplie de toutes ces idées, que lorsque de St-Priest, son oncle, fut appelé au ministère, il lui adressa une lettre de félicitation, non pas sur la confiance que le roi venait de lui accorder, mais parce qu'il s'assurait, disait-il, que le nouveau ministre emploierait tous ses moyens auprès du prince pour faire rendre au peuple son indépendance et ses droits. De St-Priest répondit simplement qu'il n'oublierait rien de ce qui pourrait être utile au service du roi. Au surplus, les principes que professait alors le comte d'Entraigues sont ceux de tous les hommes qui ont voulu faire des révolutions ; mais ce qui est plus remarquable ici, c'est que l'auteur fut à peine arrivé aux états-généraux, dans la chambre de son ordre, qu'on l'entendit défendre de tous ses moyens une doctrine bien différente. Lorsqu'on discuta dans les trois chambres la question : si les pouvoirs des députés seraient vérifiés dans une salle commune ou dans les salles particulières de l'ordre auquel ils appartenaient, le comte d'Entraigues fut choisi par la noblesse pour défendre les anciens usages, dans les fameuses conférences qui eurent lieu à ce sujet entre les délégués des trois ordres ; il y soutint avec beaucoup de vigueur les intérêts de ses commettants, de cette noblesse héréditaire qu'il avait proscrite quelques mois auparavant, et, de concert avec le marquis de Bouthillier et son collègue Cazalès (*voy. CAZALÈS*), il fit prendre peu de jours après, par son ordre, un arrêté portant que la séparation des ordres, ayant le *veto* l'un sur l'autre, était un des principes constitutifs de la monarchie, et que la noblesse ne s'en départirait jamais. Pendant le peu de temps qu'il fut dans l'assemblée constituante après la réunion des ordres, il resta fidèle à son nouveau système : il fut néanmoins d'avis que la constitution dont on allait s'occuper fût précédée d'une déclaration des droits, mais il défendit la sanction royale et les prérogatives qui y sont attachées, comme des principes essentiels du gouvernement monarchique ; il s'opposa aux systèmes d'emprunts proposés par le ministre Necker, dont le peu de succès amena la spoliation du clergé, et par suite la création des assignats. A cela près, le comte d'Entraigues se fit assez peu remarquer dans l'assemblée constituante, et plusieurs députés qui avaient bien moins de réputation, et entre autres son collègue Cazalès, y parurent avec bien plus d'éclat. Il quitta l'assemblée sur la fin de 1789, et n'y revint plus ; bientôt il passa chez l'étranger, et s'attacha d'abord à la cour de Russie, qui l'employa dans diverses missions secrètes : il alla ensuite à Vienne, où il jouit pendant quelque temps d'un traitement de 36,000 francs, que lui faisaient différentes cours pour les services qu'il devait leur rendre. Pendant tout le temps de son

émigration, le comte d'Entraigues eut le sort le plus brillant, et il n'est peut-être point de Français dont les écrits, dans l'origine des troubles, aient été plus funestes aux systèmes que soutenaient les émigrants. Il avait proclamé des principes destructeurs de tous les gouvernements alors existants en Europe, et il fut accueilli par tous les souverains : ils semblaient se disputer à qui emploierait ses talents. Dans les mémoires qu'il publia chez l'étranger, il demandait une contre-révolution tout entière. Dans son opinion, toutes les réformes, toutes les améliorations devaient être abandonnées, et il ne fallait rien conserver de cette liberté civile et politique que lui-même avait préconisée avec tant de véhémence : elle lui était devenue aussi odieuse que peu de temps auparavant elle lui avait été chère. Il n'oublia rien pour faire adopter ses nouveaux principes en France, et profita, pour cela, des différents moyens que lui fournissaient les travaux diplomatiques auxquels il était employé. Il fit tous ses efforts pour être utile à la maison de Bourbon ; et l'on trouve dans la correspondance d'un sieur Lemaître, publiée à l'époque des événements du 13 vendémiaire (8 octobre 1795), qu'il voulut attirer dans les intérêts de cette illustre famille plusieurs révolutionnaires importants, entre autres le député Cambacérès, qui devait jouer ensuite un très-grand rôle, mais qui repoussa vivement et toute idée d'une liaison quelconque avec le comte d'Entraigues, et les éloges qu'il en avait reçus. Bonaparte, qui craignait beaucoup le comte et surtout le prince légitime dont celui-ci voulait faire triompher la cause, le fit arrêter à Milan, en 1797, et fit le plus grand bruit d'une conspiration, dont on avait, disait-on, trouvé les preuves dans son portefeuille. On ne parlait en France, à cette époque, que du portefeuille du comte d'Entraigues : les uns, parce qu'ils redoutaient les conséquences de son entreprise ; les autres, parce qu'ils en désiraient le succès. D'Entraigues brava dans sa prison les menaces de Bonaparte, et lui répondit avec beaucoup de noblesse et de fermeté. Il s'était fait naturaliser sujet de l'empereur de Russie, et réclama, en cette qualité, le droit des gens qui avait été violé dans sa personne. Mais de pareilles réclamations ne pouvaient pas produire beaucoup d'effet sur l'homme auquel il avait affaire. L'adresse de la dame St-Huberti, devenue sa femme après avoir été longtemps sa maîtresse, le servit beaucoup mieux que toutes ses protestations comme sujet russe : elle parvint à lui fournir les moyens de s'évader. Il se rendit en Allemagne, résida quelque temps à Vienne, où il vécut des récompenses ou des bienfaits de plusieurs souverains, comme on l'a dit plus haut, et retourna ensuite en Russie, où il avait obtenu en 1803 le titre de conseiller de l'empereur : il eut ensuite une mission à Dresde, où il publia un écrit violent contre Bonaparte, qui demanda impérieusement son renvoi de cette ville et de toute la Saxe. La cour de Dresde céda, et

d'Entraigues retourna en Russie, et y trouva la source d'une haute fortune : il y eut connaissance des articles secrets du traité de Tilsitt. Muni de cette riche confiance, il se rendit à Londres et en fit part au ministère anglais, qui, en échange d'un tel présent, lui assura une pension très-considérable. On prétend qu'alors le comte d'Entraigues eut la plus grande influence dans les délibérations du gouvernement anglais, en tout ce qui pouvait concerner les affaires de France, au point que M. Canning ne faisait jamais rien sans le consulter. Ce qu'il y a de certain, c'est que le comte d'Entraigues passait alors, même en Angleterre, pour un homme des plus forts en politique. Malgré cela il vécut éloigné d'Hartwel, où Louis XVIII tenait sa cour. Il paraît que ce prince craignit de lui donner une entière confiance, et l'on doit dire qu'il avait d'assez bonnes raisons pour la refuser, malgré toutes les preuves de dévouement que pouvait donner le comte. On prétend qu'avant les événements qui ont remplacé le chef de la maison de Bourbon sur le trône de France, d'Entraigues avait à Paris, avec de grands personnages, des relations suivies qui n'ont pas peu contribué à ce grand changement, et qu'ainsi il n'y fut pas étranger ; mais il ne devait pas voir la restauration de cette famille dont ses premiers écrits avaient peut-être préparé les malheurs, quoique sa constance à en défendre les intérêts pendant vingt-cinq ans eût dû lui faire pardonner ses erreurs : il fut assassiné au village de Barne, près Londres, le 22 juillet 1812, lorsqu'il allait monter en voiture, par un Italien à son service, nommé Lorenzo. Suivant les papiers anglais qui rendirent compte de cet événement, le cocher du comte en fut le seul témoin, encore la déposition de cet homme, ainsi qu'ils l'ontrapportée, paraît-elle fort embarrassée : le cocher a vu Lorenzo tirer sur son maître un coup de pistolet qui ne l'a pas blessé ; il a vu ensuite l'assassin donner au comte un coup de poignard qui lui a traversé l'épaule, et madame d'Entraigues, mortellement blessée par le même scélérat, revenir vers sa voiture, chanceler et tomber ; enfin, ce cocher a vu le comte d'Entraigues, qui était remonté dans sa maison, étendu mourant sur son lit, ayant perdu l'usage de la parole, et Lorenzo mort sur le plancher : il présume que cet assassin s'était tué lui-même d'un second coup de pistolet dont il avait entendu le bruit avant d'avoir quitté sa voiture pour secourir ses maîtres. Le jury anglais, devant lequel l'affaire fut portée, déclara constant l'assassinat du comte et de la comtesse d'Entraigues dont le suicide Lorenzo s'était rendu coupable. Quoi qu'il en soit, cet événement ne parut point suffisamment éclairci ; on prétendit que toutes les circonstances n'en avaient pas été examinées et recherchées avec assez de soin ; on crut enfin que si Lorenzo fut réellement l'assassin, il reçut lui-même la mort par l'ordre ou de la main de ceux qui l'avaient fait agir. On voit, par ce qu'on vient de lire, que le comte d'Entraigues

pouvait être dépositaire des secrets les plus importants de la haute politique ; et l'on a dit que le meilleur moyen de le faire taire était de l'assassiner. Mais qui doit-on soupçonner coupable d'une action aussi violente ? Après l'événement, le gouvernement anglais fit faire une perquisition dans la maison du comte, et s'empara de tous ses papiers. Ainsi finit ce personnage dont la vie fut un des tableaux les plus frappants de l'inconstance de l'esprit humain ; il était plein de talent et même d'érudition : ses écrits en font foi ; mais son imagination violente, quelquefois délirante, ne lui permit jamais de se renfermer dans les bornes que la perspicacité de son esprit et ses connaissances devaient lui faire découvrir. Quoique appartenant à la noblesse d'épée, il n'avait point les goûts militaires, et on ne le vit pas parmi les hommes qui voulaient rentrer en France les armes à la main ; il préféra les moyens dont on vient de parler dans cet article. Il était très-bel homme, et avait le regard plein de vivacité et d'expression. Les avantages de son esprit, les agréments de sa figure, le faisaient recevoir dans les plus hautes sociétés ; mais malheureusement il n'y parlait presque jamais que de ses projets de réforme. Le succès de son fameux mémoire l'avait en quelque sorte mis hors de lui-même, et il ne craignit pas un jour de demander à la reine si elle l'avait lu. La princesse lui répondit qu'elle ne s'occupait pas de discussions politiques. Outre le fameux mémoire dont il a été parlé plus haut (1), d'Entraigues a publié : 1° un écrit sur cette question : *Quelle est la situation de l'Assemblée nationale*, 1790, in-8°. 2° *Exposé de notre antique et seule règle de la constitution française, d'après nos lois fondamentales*, 1792, in-8°. 3° *Mémoire sur la constitution des états de la province de Languedoc*. 4° *Sur la régence de Louis-Stanislas-Xavier*, 1793, in-8°. 5° *Lettre à M. de L. C. sur l'état de la France*, 1796, in-8°. 6° *Dénonciation aux Français catholiques des moyens employés par l'Assemblée nationale pour détruire en France la religion catholique*, 1791, in-8°, 4° édition ; 1792, in-8° ; ouvrage publié sous le pseudonyme d'Henri-Alexandre Audainel. 7° *Discours d'un membre de l'Assemblée nationale à ses co-députés*, 1789, in-8° de 38 pages, qui a été suivi d'un second en 46 pages. 8° *Des Observations sur la conduite des princes coalisés*, 1793, in-8°. 9° *Une Réponse au Coup d'œil de Dumouriez, des Réflexions sur le divorce, une Adresse à la noblesse française sur les effets d'une contre-révolution, et des Poésies fugitives* répandues dans divers Recueils. Il écrivait quelquefois son nom *D'Antraigues*, et un de ses ouvrages porte sur le frontispice : par le comte D.A.N.-T.R.A.I.G.U.E.S. (avec un point après chaque lettre). B—U.

ENTRECASTEAUX (JOSEPH-ANTOINE BRUNI D'), né à Aix, en 1739, était fils d'un président du parlement

(1) Intitulé *Mémoire sur les Etats-Généraux, leurs droits, et la manière de les convoquer, par M. le comte d'Ant...* 1788, in-8°, sans nom de ville ni d'imprimeur.

de Provence. Il fit ses premières études chez les jésuites. Les dispositions qu'il manifesta, et une solidité de jugement qui avait en lui devancé les années, le firent remarquer par cette société. Son caractère doux et naturellement bienveillant l'avait rendu propre à recevoir les impressions religieuses qu'on lui avait inspirées dans son enfance, et il conserva toujours des sentiments de piété que ni la vie d'un jeune militaire, ni l'exemple de ceux avec lesquels il a vécu, n'ont jamais pu altérer. Une grande justesse d'esprit, jointe à des vues très-étendues, le rendaient propre à appliquer, avec un égal succès, ses études à tous les objets; et c'est par ces deux qualités qui distinguaient principalement son mérite, qu'il a paru avec tant d'éclat dans la marine, où il a toujours été autant considéré comme officier par ses talents, que chéri de ses égaux et de ses subordonnés pour ses vertus et une douceur dans le commerce de la vie qui ne s'est jamais démentie. Son début dans la carrière militaire n'offrit rien de remarquable. Il fit son premier apprentissage sous les ordres du bailli de Suffren, son parent. Pendant que le maréchal de Vaux travaillait à soumettre l'île de Corse, il croisa sur les côtes de cette île, avec une barque qui lui fut confiée, quoique depuis très-peu de temps enseigne de vaisseau; et il confirma la bonne opinion qu'on avait conçue de ses talents. Au commencement de la guerre de 1778, il eut le commandement d'une frégate de 32 canons de huit livres de balle, destinée à convoyer plusieurs bâtiments marchands du port de Marseille dans les différentes échelles du Levant. Il rencontra deux corsaires, dont chacun était plus fort que sa frégate. En couvrant son convoi, et s'opposant à leurs attaques avec habileté, il parvint à en sauver tous les bâtiments. Sa réputation le fit choisir quelques temps après pour être capitaine de pavillon sur le *Majestueux*, vaisseau de 110 canons, monté par M. de Rochechouart. La bravoure froide et les talents dont il donna de nouvelles preuves le rangèrent dès lors au nombre des officiers les plus distingués. Ses services n'eurent pas moins d'utilité pendant la paix que pendant la guerre; son esprit, soutenu par une application continuelle, avait embrassé toutes les parties de la théorie du métier de marin, et il les possédait toutes; mais celle dans laquelle il se fit remarquer avec le plus d'avantage fut l'administration des ports et des arsenaux du roi, parce qu'elle semble exiger au plus haut degré cette réunion d'intégrité, de justesse d'esprit et d'étendue de vues, dont il était particulièrement doué. Le maréchal de Castries, qui avait été frappé de ces qualités, le choisit pour être directeur adjoint des ports et des arsenaux de la marine. C'est pendant qu'il exerçait les fonctions de cette place, où il sut relever ses talents et ses vertus de l'éclat d'une considération méritée, qu'il fut frappé du coup le plus terrible et en même temps le plus sensible pour un homme de bien. Un malheur inouï, arrivé dans

sa famille, faillit priver la marine du secours de ses lumières. La délicatesse qui n'appartient qu'à l'honneur et à la vertu le détermina à demander sa retraite. Le maréchal de Castries ne voulut pas que les services qu'il pouvait encore rendre à sa patrie, fussent perdus, et refusa sa demande; mais il ne songea qu'à s'éloigner des lieux où tout devait réveiller en lui l'idée de ses malheurs et augmenter ses chagrins. Le commandement des forces navales dans l'Inde lui fut confié en 1783, et lorsque le terme de ce commandement fut expiré, il prolongea son séjour dans ces contrées; par une marque de considération plus éclatante encore, il se fit nommer gouverneur de l'île de France. C'est pendant sa campagne dans l'Inde qu'il alla en Chine, à contre-mousson, en s'avançant d'abord à l'est, par le détroit de la Sonde, et en passant à travers les îles de la Sonde et les Moluques. Il pénétra ensuite dans le grand océan d'Asie, et arriva à Canton après avoir contourné par l'est et par le nord les îles Mariannes et les Philippines. Les talents qu'il montra pendant cette navigation dangereuse le firent choisir pour aller à la recherche de Lapérouse. En effet, la route qu'il avait suivie était nouvelle, et la manière dont il s'était dirigé le désignait comme un des hommes les plus capables de commander une campagne de découverte. Il partit pour remplir cette glorieuse mission, au mois de septembre 1791, avec ordre de visiter toutes les côtes que Lapérouse devait parcourir après son départ de Botany-Bay, pour tâcher de découvrir quelque trace de cet infortuné navigateur, et compléter les découvertes qui lui restaient à faire. Le chevalier d'Entrecasteaux ne perdit jamais ces deux importants objets de vue; par sa hardiesse à s'approcher de terre, il prolongea, toutes les fois que le temps le lui permit, les côtes où il pouvait espérer de le trouver d'assez près pour qu'aucun des signaux que de malheureux naufragés auraient pu faire ne lui eût échappé. Si ses efforts ont manqué de succès à cet égard, et s'il n'en a trouvé aucune trace, on doit l'attribuer à ce qu'il n'aurait pu en rencontrer que par un de ces heureux hasards inattendus, qui l'aurait conduit, ainsi que le navigateur devenu l'objet de ses recherches, sur la même île ou la même côte inconnue. Les nombreuses découvertes qu'il a faites rendent sa campagne une des plus brillantes qui aient été entreprises. La côte occidentale de la Nouvelle-Calédonie a été reconnue en entier, ainsi que la côte occidentale de l'île Bougainville et la partie nord de l'archipel de la Louisiade. Le contre-amiral d'Entrecasteaux a découvert, au sud de la terre de Diemen, une suite de canaux, de rades et de beaux ports, dans lesquels de belles rivières viennent se jeter. Il a reconnu près de trois cents lieues de côtes au sud-ouest de la Nouvelle-Hollande, c'est-à-dire toute la terre de Lecurwin et presque la totalité de celle de Nuitz. C'est lui qui a constaté l'identité des îles Salomon de Mendana, avec les terres vues par Surville et le lieutenant Shortland, qui avait été soupçonnée par

le savant Buache, et qui avait été indiquée plus en détail par Fleuriu, dans son ouvrage intitulé : *Découvertes des Français au sud-est de la Nouvelle-Guinée*, Paris, 1793. Dès qu'il eut terminé ses belles découvertes, et un peu avant d'arriver à l'île de Java, il fut attaqué du scorbut, et y succomba le 20 juillet 1793, à l'âge de 54 ans. Sa perte excita une douleur universelle dans les équipages des deux frégates. Les talents qu'il développa dans cette campagne doivent le ranger au nombre de nos plus illustres navigateurs. Son voyage, imprimé à Paris en 1808, 2 vol. gr. in-4°, a été rédigé par l'auteur de cet article, qui était son capitaine de pavillon et servait sous ses ordres depuis huit ans ; il est accompagné d'un recueil des observations qui ont servi à fixer la position des îles et des côtes. On y a joint un atlas rédigé par M. Beauteemps-Beaupré, ingénieur-hydrographe de l'expédition, où se trouvent tracées, avec une exactitude inconnue jusqu'alors, les côtes qui ont été visitées pendant cet intéressant voyage. R—L.

ENTRECOLLES (*Voyez* DENTRECOLLES).

ENVILLE (duc d'), *voyez* ANVILLE.

ENZINA (JEAN DE LA), naquit dans la Vieille-Castille, d'une famille illustre, vers l'an 1446. Il fit ses études à Salamanque, et dès ses plus tendres années il montra un goût décidé pour la poésie. Ses premiers essais, dans quelques poésies légères, eurent beaucoup de succès. Dans l'espoir d'avancer sa fortune, il passa à la cour de Ferdinand le Catholique, où son amabilité et ses talents lui procurèrent d'utiles protecteurs, parmi lesquels il compta bientôt son souverain lui-même. On peut dire que la Enzina fut véritablement le premier qui jeta les fondements du théâtre espagnol. Ses pièces furent jouées devant le roi et chez les principaux seigneurs de la cour, comme le duc d'Albe, le marquis de Coria, etc. La première pièce qu'il composa fut à l'occasion du mariage de Ferdinand avec Isabelle de Castille, l'an 1474. Un *Art poétique* (*Arte de Trovar*), qu'il dédia au prince don Jean, mort en 1437, augmenta de plus en plus sa réputation. Dans cet ouvrage, le second de ce genre qui paraissait en Espagne, et qu'il faut placer entre ceux que composèrent le marquis de Villena (1420) et le Piniano (153...), il réunit les principaux préceptes des auteurs grecs et latins, dans l'étude desquels il était très-versé. La Enzina s'appliqua particulièrement à concilier ces préceptes avec le rythme et le génie de la poésie espagnole. Quoique son *Art poétique* n'ait pas le mérite de ceux que, dans le siècle suivant, publièrent Salas, Espinel, Cascales, etc., on devait le regarder de son temps, et on le regarda en effet, comme une production aussi utile que recommandable. La Enzina était surnommé le *poète par excellence*, et, arrivé au faite de la gloire littéraire, il obtint la même réputation dont jouit Lope de Vega sous les règnes de Philippe III et de Philippe IV. Mais il ne se distingua pas seulement dans la carrière des belles-lettres ; Ferdinand le chargea, pour la cour de

Rome et pour Naples, de plusieurs missions importantes, dont il s'acquitta en habile diplomate. La première édition de ses ouvrages fut imprimée, de son vivant, à Salamanque en 1507 : elle était composée de plusieurs volumes contenant son *Art poétique*, quelques petits poèmes, des odes, des chansons, etc., et douze comédies, parmi lesquelles il faut distinguer celle qui a pour titre : *Placida y Victoriano*, que l'on considéra alors comme un chef-d'œuvre de l'art dramatique. Dans tous ses ouvrages on remarque un style pur, des images vraies, des pensées brillantes, et une élégance jusqu'alors inconnue et qui fut si bien imitée par Boscan, qui réussit à la fin à surpasser son modèle. Don Juan de la Enzina, comblé d'honneurs et de richesses, mourut dans les premières années du règne de Charles-Quint. B—s.

ENZINAS (FRANÇOIS DO), Espagnol, né à Vilchès en Andalousie en 1570, jésuite à dix-sept ans, fut pendant trente ans missionnaire aux Philippines, chez les Bisayas. Envoyé par sa province à Rome en 1628, il fut pris dans la traversée par les Hollandais, qui le mirent en prison. Sorti de captivité, il retourna à Manille, et y mourut le 12 janvier 1632. Il a laissé un *Panegyrique de la Vierge*, une *Grammaire bisayenne* et un *Examen de conscience* ou *Confessionnaire dans la même langue*. Ces ouvrages, dont on trouvait des copies dans plusieurs collèges des jésuites et dans les maisons de leurs missions espagnoles, sont recherchés des amateurs des langues de l'Asie orientale. E—s.

ENZINAS, *Voyez* DRYANDER.

ENZIUS OU ENZO. *Voyez* ENTIUS.

EOBANUS HESSUS (HELIUS). Son surnom indique sa patrie. Il naquit dans la Hesse, le 9 janvier 1488, peut-être à Bockendorp, peut-être à Halgehausen. Ses biographes ne sont pas d'accord sur ce point, et la variété de leur récit est facile à expliquer. La mère d'Eobanus, surprise par les douleurs de l'enfantement, accoucha au pied d'un arbre. Elle habitait ordinairement Bockendorp ; mais l'arbre pouvait être sur le territoire de Halgehausen : de-là l'incertitude. Eobanus, qui, dans ses ouvrages, parle souvent de lui-même, n'a pas peu augmenté l'embarras. Dans une de ses lettres il s'écrie : « O ma patrie ! ô noble séjour de ma jeunesse ! ô collines ! ô forêts ! ô fleuves ! ô fraiches sources ! quand vous reverrai-je ? » et c'est à la ville de Franckenberg qu'il adresse ces pathétiques exclamations. Dans ses *Héroïdes* il dit, toujours au sujet de Franckenberg, qu'il y est né, qu'il y a respiré pour la première fois l'air vital :

Illic vitales primum decerpsimus auras,
Nascenti primam præbuit illa diem.

Cela paraît positif ; mais, d'un autre côté, on nous raconte que souvent il se donnait, en riant, le surnom de *Tragocomensis*. Il était donc né dans un village dont le nom était formé du mot allemand qui signifie *bouc* ; il était donc né à Bockendorp. Ces nouvelles difficultés se peuvent encore expli-

quer. Il se disait né à Bockendorp, parce que sa famille y demeurait ; à Franckenberg, parce que c'était la ville la plus voisine de son village. Ses parents, qui étaient de pauvres gens, avaient nom GOEBBEHENN. Ils étaient protégés par le convent de Heine, et ils durent l'éducation de leur fils à la bienfaisance des moines. Ce fut le prieur qui lui donna les premiers éléments des lettres. Du convent, il entra dans l'école de Gernund, puis dans celle de Franckenberg. Horlaeus, qui la dirigeait, remarqua dans le jeune élève une inclination heureuse pour la poésie latine, et il s'attacha à la cultiver. Aidé de ses conseils et de ses leçons, Eobanus fit de rapides progrès. A seize ans il fut admis à l'université d'Erfurt, et il composa vers cette époque deux pièces, où l'on peut entrevoir ce grand talent qui le plaça depuis au premier rang des poètes latins de son siècle, la pastorale de *Philetas* et le poème sur *les Malheurs des Amants*. En sortant de l'université, Eobanus voyagea pour augmenter ses connaissances et visiter les hommes célèbres. Après avoir parcouru une grande partie de l'Allemagne septentrionale, la Poméranie, la Prusse, la Pologne, il se rendit à Rieseburg où résidait alors l'évêque de Poméranie, auquel il avait été recommandé. Ce prélat aimait les lettres et protégeait les littérateurs. Il fut touché du mérite du jeune voyageur, et s'étant convaincu qu'il joignait à l'esprit le plus brillant et le plus orné un caractère sûr et estimable, il l'employa comme secrétaire dans des affaires délicates, lui donna une mission auprès du roi de Pologne, et, bientôt après, dans le dessein qu'il avait de se l'attacher pour toujours, et de lui confier des places importantes, il l'envoya à Leipsiek pour y apprendre le droit civil et le droit canon. L'imagination poétique d'Eobanus ne trouvait pas dans l'étude de la jurisprudence l'aliment qui lui convenait ; accoutumé à cueillir les fleurs les plus brillantes de la littérature, il se dégoûta d'un travail plein de sécheresse, et avec la permission de l'évêque de Rieseburg, il retourna à Erfurt. On le mit à la tête de l'école de St-Sevère. Elle prospéra sous son administration. Ce succès fit naître l'envie, et un rival jaloux et méchant parvint, à force d'artifices et de calomnies, à lui nuire sérieusement ; mais les magistrats d'Erfurt le vengèrent d'une manière éclatante, en lui donnant, dans l'université, la chaire d'éloquence. Bientôt les troubles nés de la réforme, arrêtaient à Erfurt le cours des études ; l'université fut abandonnée, et Eobanus, qui n'avait jamais eu beaucoup d'aisance, se trouva réduit à une extrême misère. Par le conseil de ses amis, il chercha une ressource dans la médecine. Cette étude était toute nouvelle pour lui ; mais il s'y appliqua avec une si vive ardeur qu'il fit en peu de temps assez de progrès pour composer, sur l'art de conserver la santé, le *Traité De diætâ*, qui eut un grand succès, et a été souvent réimprimé. Ce fut vers cette époque que les magistrats de Nuremberg établirent dans leur ville une école publique, et, sur la recommandation de Mélan-

chthon, ils offrirent à Eobanus la chaire de rhétorique et de poésie. Eobanus accepta, et il passa sept ans à Nuremberg. Cependant le sénat d'Erfurt songeait à rétablir l'université, et pour y réussir il ne voyait pas de plus sûr moyen que d'attirer d'habiles professeurs, et surtout de rappeler Eobanus. On lui fit des propositions honorables ; les conditions les plus avantageuses lui furent offertes ; il refusa d'abord, enfin il céda ; mais ses espérances ne furent point réalisés. Les troubles qui avaient dérangé les études, et, en quelque sorte, renversé l'université, étaient loin d'être apaisés, et il ne lui fut pas possible de réparer un mal dont la cause existait toujours. Après quatre ans de séjour à Erfurt, il quitta cette université pour celle de Marbourg, où le landgrave de Hesse l'avait nommé professeur. Il y passa quelques années dans l'intimité du prince. La goutte, née peut-être de son excessive intempérance, le tourmenta vivement vers sa 51^e année ; elle fut suivie d'une maladie de langueur dont il mourut le 5 octobre 1540. Au milieu d'une vie très-agitée, Eobanus avait trouvé le temps de composer un assez grand nombre de poèmes latins, et d'entretenir des relations avec les savants les plus célèbres de l'Allemagne protestante. Sa correspondance a été publiée sous ce titre : *Hessi et amicorum epistolarum familiarium libri XII*, Marbourg, 1543, in-fol. ; elle n'est pas sans intérêt pour l'histoire littéraire. Ses poésies, dont il laissa un choix intitulé : *Operum Helii Eobani Hessi, farragines duæ*, Halle (en Souabe), 1539, in-8°, comprennent trois livres d'*Héroïdes*, à l'imitation de celles d'Ovide ; dix-sept *Eglogues* ; des *Silves* en 9 livres ; une traduction des *Idylles de Théocrite* (Haguenau, 1530), une de *l'Iliade*, souvent réimprimée. M. Kuinöl dit qu'en lisant *l'Iliade* d'Eobanus on croit lire Virgile. Nous nous en rapportons à M. le professeur Kuinöl ; mais il est Hessois, et peut-être l'amour du pays l'a-t-il un peu aveuglé sur le mérite de son compatriote. Eobanus est encore auteur d'une traduction en vers élégiaques des *Psaumes de David*. Sa vie a été écrite par Camerarius, son contemporain et son ami. En 1801, M. Kuinöl a prononcé, dans l'université de Giessen, un discours latin sur *les services qu'Eobanus a rendus aux lettres*. Ce discours, et Camerarius, nous ont fourni les matériaux de cet article. Nous avons aussi été aidés par deux dissertations de Ayrmann sur la naissance, le nom et le mariage d'Eobanus. Nos lecteurs pourront, si plus de recherches leur semblent nécessaires, consulter encore Melchior Adam, Burigny, dans la vie d'Erasmus, la *Bibliothèque grecque*, t. 1, et l'ouvrage que M. Lossius a publié à Gotha, en 1797, sous le titre de *H. Eoban Hesse und seine Zeitgenossen*, etc., c'est-à-dire, *Eobanus et ses contemporains*. B—ss.

EOGAN, EOGHAINN, EOGHANN ou EOAN. Les anciennes annales irlandaises nous offrent trois princes de ce nom. Le premier est *Eoghann-Mor*, ou *Eoghann-le-Grand*. Nous avons parlé ailleurs (voy. BRIEN-BOHRISHM) de ces dynasties milé-

siennes d'Irlande, qui prétendaient toutes remonter à un ancêtre commun (*Miléagh*), ainsi que de cette échelle féodale qui, à partir des Toparques, arrivait graduellement, à travers des rois de districts et des rois de provinces, jusqu'au monarque suprême de l'île, avec une souveraineté héréditaire dans les races, mais élective dans les individus. Eoghann-Mor, de la dynastie des rois de Mumman (Munster ou Momonie), après avoir eu à conquérir sa province sur des dynasties Conaciennes qui l'avaient envahie, eut à la défendre contre *Coïnn* ou *Conn*, surnommé *des Cent Batailles*, non seulement chef de toutes les dynasties de Connacht (Connaught ou Connacie), mais monarque d'Irlande avant le 3^e siècle. Le sort des armes ne fut pas d'abord favorable à Eoghann, il fut obligé d'abandonner ses états et de se réfugier en Espagne. Il épousa la fille d'un des souverains de cette contrée, revint en Irlande avec une armée espagnole, fut rejoint par ses vassaux fidèles, et après dix victoires, non-seulement recouvra la Momonie, mais força le superbe guerrier *des Cent Batailles* à partager avec lui la souveraineté de l'île entière. Une ligne fut tracée de Gallway à Dublin, coupant l'Irlande par la moitié. Conn fut monarque de la partie septentrionale, Eoghann de celle du midi. Après avoir ainsi maintenu et agrandi sa souveraineté par son courage, Eoghann fit fleurir ses États par les arts de la paix, préserva de la famine, dans une disette affreuse, non-seulement ses sujets, mais ses voisins, porta enfin l'agriculture à un tel point de perfection, qu'à son premier surnom de *Grand* les peuples en ajoutèrent un autre qui ne déparait pas le premier, celui de *Moghahua*, ou *le Fort Laboureur*. Ce dernier même a tellement prévalu, que, dans les temps plus modernes, où la division de l'Irlande entre deux monarques s'est renouvelée, la partie du Nord a toujours été appelée *la Moitié de Coïnn*, et celle du Sud *la Moitié de Mogha* (*leath-Coïnn*, *leath-Mogha*). Un vieux poème tiré par Keating des ténèbres de l'antiquité, décrit pathétiquement l'Irlande septentrionale en proie aux horreurs de la famine; les peuples exténués, se traînant aux frontières, et invoquant l'humanité du souverain de *leath-Mogha*, et ce prince tout à la fois sage, humain et juste, leur ouvrant ses greniers depuis longtemps remplis, mais imposant aux provinces qu'il secourt un tribut modéré envers la sienne. Les premiers moines qui, dans le 5^e siècle, ont recueilli ces monuments historiques, ont eu besoin d'introduire quelque chose de merveilleux dans des événements qui leur paraissaient trop simples; et, tout pleins de l'histoire de Joseph, ils ont voulu qu'un druide vint prédire à Eoghann une terrible famine sept années à l'avance, qu'Eoghann employât ces sept années à construire des greniers et à les remplir, et que, cette famine arrivée à point nommé, il recueillît le fruit de sa prudence et de sa foi aux prophéties. Au milieu de ce beau règne l'ambition excita une nouvelle guerre entre le héros des Cent Batailles et le héros Laboureur. Ce dernier, surpris pendant une nuit

obscur, ne put que vendre cher sa vie, et tomba percé de coups, ainsi que le prince espagnol son beau-frère, sur le monceau d'ennemis qu'ils avaient étendus à leurs pieds. Son corps fut élevé sur des boucliers, et les deux armées, dit O-Halloran, répétèrent dans leurs chants funèbres: « Repos' au » roi de Momonie, car il est mort comme un hé- » ros devait mourir. » L—T—L.

EOGHAN, petit-fils du précédent, eut pour père Oilioll Olum, roi de la Momonie entière, et qui la partagea en cinq districts: Desmond, Thomond, Ormond, Sarmond et Medmoud, c'est-à-dire Momonie du Midi, du Nord, de l'Est, de l'Ouest et du Centre. Oilioll, père de dix-neuf fils, en eut neuf de Saba, fille du monarque Conn des Cent Batailles, car il devint le gendre du meurtrier de son père; sur ces neuf, sept furent tués dans le terrible combat de Moycruim, qui fit époque en Irlande. Eoghann, l'aîné de tous, qui commandait les troupes de son père dans cette funeste journée, et que sa valeur avait déjà fait désigner *Thaniste*, ou héritier présomptif de la couronne, fut du nombre des tués; et des deux frères qui survivaient, Cormac-Cass était le premier. Il naquit un fils posthume d'Eoghann, qui fut nommé Fiacha-Muilleatan. Oilioll régla que le district de Desmond serait sous le sceptre de Fiacha, et celui de Thomond sous le sceptre de Cormac-Cass; que Cormac, son fils, aurait après lui la souveraineté de toute la Momonie; qu'après Cormac elle appartiendrait à son petit-fils Fiacha, et qu'ainsi de suite les deux races alterneraient sur le trône provincial de toutes les Momonies. Les rejetons des deux souches se multiplièrent: les descendants d'Eoghann furent appelés du nom générique d'*Eoghanachts*, dont on a fait *Eugenii*, les *Eugéniens*: ceux de Cormac-Cass se nommèrent *Dalcaïss*, *Dalcassii*, *Dalcassiens*. Les Mac-Carthy furent les aînés des Eoghanachts, les O'Brien, des Dalcaïss. L'ordonnance et les dernières volontés de Cormac-Cass réglèrent pendant assez longtemps la succession qu'il avait établie; une fois violées, elles le furent sans cesse. Le sort des armes décida presque toujours de la suzeraineté entre les deux maisons rivales, et il fut plus souvent favorable aux O'Brien qu'aux Mac-Carthy: les Dalcaïss paraissent avoir été, parmi les Irlandais, ce qu'était parmi les Grecs la phalange macédonienne. Sous Henri VIII et sous Elisabeth, le Dalcaïssien O'Brien, roi de Thomond, et l'Engénien Mac-Carthy, roi de Desmond, échangèrent leur titre immémorial contre celui de pairs d'Irlande, et se laissèrent créer comtes, l'un de Thomond, l'autre de Clancarty. Le superbe et farouche O'Neill, qui alluma une guerre de quarante ans contre Elisabeth, reprochait, avec indignation, à ces deux chefs de l'antique Erin, d'avoir pu accepter ces honneurs créés de la veille. Mac-Carthy, pour perpétuer tout à la fois et l'ancienneté et la primatie de son origine, prit pour devise de son nouvel écusson: *Sinsior Clanna Mileagh* (*l'Aîné de toutes les races milésiennes*). L—T—L.

EOGHANN ou EOANN, prince d'Irlande vers le 5^e siècle. L'histoire, qui ne nous a conservé aucune de ses actions, nous a cependant transmis son nom, à raison de ses ancêtres et de sa postérité. Il était l'aîné des huit fils de ce fameux NIALL des neuf Otagas, monarque d'Irlande, tué sur les bords de la Loire vers l'an 406, et dont les descendants, rois provinciaux d'Ultonie, possédèrent exclusivement pendant six siècles le sceptre monarchique de toute l'île. Eoghann, auteur des O-Neills proprement dits, eut pour frère immédiat Connall Gulban, ancêtre des O-Donnel, qui disputèrent souvent à leurs aînés le trône d'Ultonie, et comptèrent plusieurs monarques dans leur ligne. Les uns furent rois patrimoniaux du district de Tyr-Eoghann, et les autres du district de Tyr-Connell. L'O-Neill et l'O-Donnel, qu'on voulut proscrire sous Jacques 1^{er}, et sur lesquels on confisqua encore 500,000 acres de terre, avaient consenti à être faits pairs d'Irlande après leur soumission à la couronne d'Angleterre, et avaient été créés, le premier comte de Tyrone, et le second comte de Tyrconnel. Par cet article et par les deux qui précèdent, on voit que, malgré le mélange des fictions nécessairement introduites dans des antiquités qui ont eu des bardes pour premiers historiens, il est cependant indispensable d'y fouiller, lorsque les noms propres de familles ou de lieux, lorsque les usages locaux et des coutumes nationales, lorsqu'enfin mille circonstances de tout genre qui durent encore, se rattachent soit aux monuments, soit aux traditions de ces antiquités. On ne peut assurément pas douter que Tyr-Connell vient de Tyr-Conneil, autrement *pays de Connell* ; et pour faire concevoir comment on arrive de *Tyr-Eoghann* à *Tyrone*, il suffit d'observer que, selon l'idiome irlandais, toute lettre suivie d'un *H* étant éteinte, *Tyr-Eoghann* se trouve réduit dans la prononciation à *Tyr-eoann*, bien voisin de *Tyrone* ; comme *O Conchobhair* est réduit à *O Conoair*, dont les Anglais ont fait *O Connor* ; comme *O Reighalaidh*, *O Cealaidh*, *O Moëlfhalaidh* se réduisent à *O Reialai*, *O Cealai*, *O Moëlalai*, dont les Anglais ont fait *O Reilly*, *O Kelly*, *O Mulally*.

L—T—L.

EON, fanatique imbécile, ne doit qu'à l'exactitude de la nomenclature d'occuper une place dans cette Biographie. Il se qualifiait gentilhomme bas-breton ; l'on croit en effet qu'il était d'une noble famille, et que son vrai nom est *Eon de l'Etoile*. Cet homme un jour rêva qu'il était le fils de Dieu, appelé pour juger les vivants et les morts : mais la cause de cette vision est au delà de toute extravagance. Ayant lu dans notre liturgie cette formule *per eum qui venturus est judicare*, etc., l'homophonie de son nom et de l'accusatif *eum* lui persuada que c'était de lui que l'Eglise avait voulu parler. Avec moins d'ignorance, il pouvait s'assimiler plus naturellement aux *Æons* des Valentinien. Quoi qu'il en soit, ce fou trouva d'autres fous ; et, ce qui arrive presque toujours, séduisit la multitude. On prétend qu'il s'entourait de pres-

tiges, qu'il faisait paraître subitement des tables bien garnies, et que quiconque touchait à ces mets était saisi d'une fureur divine. Pour accroître le nombre de ses prosélytes il parcourut diverses provinces ; mais ses succès l'abandonnèrent en Champagne. L'archevêque de Reims, qui n'entendait pas raillerie, le fit arrêter et comparaître au concile qui s'ouvrit dans cette ville le 22 mars 1148. Le pape Eugène III, qui se trouvait alors en France, présidait au concile. Eon parut devant ses juges appuyé sur un bâton fourchu. On lui demanda ce que signifiait ce support d'un nouveau genre. « C'est « un grand mystère, répondit-il ; lorsque je tiens « ce bâton les deux pointes en l'air, Dieu a en sa « puissance les deux tiers du monde et m'en abandonne l'autre tiers : mais si je renverse ces deux « pointes, alors, plus riche que mon père, je commande aux deux tiers du monde, et Dieu n'a « plus que l'autre tiers. » A ce propos, on conclut sagement qu'il fallait enfermer l'homme au bâton fourchu ; mais il mourut peu de jours après, des suites des mauvais traitements que lui firent éprouver ses gardes. Le concile ne se montra pas si modéré envers ses disciples. Ils furent tous, d'abord exorcisés par précaution, puis livrés aux flammes. Ces disciples avaient reçu de leur maître de très-beaux noms, tels que *la Sagesse*, *la Terreur*, *le Jugement*. Le *Jugement*, en marchant au supplice, invoqua sur ses juges le châtiment qu'éprouvèrent Coré, Dathan et Abiron, mais la terre ne s'ouvrit point, et lui seul périt. On trouvera des détails sur Eon dans les ouvrages d'Othon de Fresingue, de Baronius, de Génébrard, de Sanderus, de Dupin, etc.

D. L.

EON DE BEAUMONT (CHARLES-GENEVIÈVE-LOUISE-AUGUSTE-ANDRÉ-TIMOTHÉE D'), naquit à Tonnerre le 5 octobre 1728, et fut baptisé le 7 du même mois (1), à l'église de Notre-Dame de cette ville. Louis de Beaumont, son père, était avocat au parlement, conseiller du roi, et subdélégué de l'intendance de la généralité de Paris. Sa mère se nommait Françoise de Charenton. Peu d'hommes ont joui, pendant leur vie, d'une aussi grande célébrité que lui. Les qualités brillantes qui le distinguèrent et les différents rôles qu'il joua dans le monde politique y contribuèrent sans doute ; mais ce qui dut y mettre, et ce qui y mit effectivement le comble, fut le mystère dont des circonstances impérieuses le forcèrent un jour de couvrir son sexe. La curiosité publique, excitée par l'ordre qui lui fut intimé, de la part du roi, de prendre des habits de femme, après avoir glorieusement figuré, dans le cabinet et sur le champ de bataille, sous ceux d'un diplomate ou d'un guerrier, fit retentir son nom dans l'Europe étonnée. On eut peine à concevoir les raisons d'état qui faisaient exiger du chevalier d'Eon un si grand sacrifice d'amour-propre, et l'on

(1) Sur les registres de la paroisse, on lui donne le nom de *Charlotte*, etc., mais cette pièce est remplie de fautes d'orthographe ou de contradictions, peut-être faites à dessein. On y lit né d'hier... a été baptisée par nous... (Voyez, à cet égard, la *Bibliogr. agronom.*, n° 2560).

se mit l'esprit à la torture pour les découvrir. De là des conjectures de toute espèce, des paris ouverts, des confidences dévoilées, et tous les propos qui émanent de la diversité des opinions. Chacun prétendit être le mieux instruit, et cependant on resta dans le doute. Aujourd'hui que la vérité est reconnue, et qu'un concours de témoignages irrévocables a fixé toutes les incertitudes, il devient plus facile de rendre au chevalier d'Eon le tribut d'éloges qui lui est dû, et de le peindre à la postérité sous des couleurs ineffaçables. Sa jeunesse fut consacrée à l'étude ; il s'y adonna avec ardeur, et de rapides progrès couronnèrent ses efforts. Reçu docteur en droit avant l'âge auquel on a coutume d'obtenir ce grade, il ne tarda pas à faire partie du corps des avocats au parlement de Paris. Mais cette profession ne satisfaisant pas ses vues ambitieuses, il en employa les loisirs à l'étude de la politique et des belles-lettres, et publia un *Essai historique sur les différentes situations de la France, par rapport aux finances*, 1754, 2 vol. in-12, qui fut suivi de 2 volumes de *Considérations politiques sur l'administration des peuples anciens et modernes*. C'est à ces deux ouvrages qu'il dut le commencement de sa réputation, et l'honneur d'être proposé au roi par le prince de Conti, directeur en chef du ministère secret de Louis XV, pour remplir une mission délicate à la cour de Russie. Muni des instructions nécessaires, il partit pour St-Petersbourg, et y fut attaché au chevalier de Douglas, qui travaillait sans relâche à faire adopter un traité d'alliance entre les deux couronnes. L'esprit insinuant du chevalier d'Eon lui attira les bonnes grâces de l'impératrice Elisabeth, et un an n'était pas encore écoulé qu'il revint à Versailles pour y rendre compte de l'issue favorable que les négociations entamées laissaient entrevoir. Son séjour en France ne fut pas de longue durée, et on le revit bientôt à St-Petersbourg, où il fut chargé, pendant cinq ans consécutifs, de la correspondance secrète entre l'impératrice et le roi de France. La prudence et l'activité de ses démarches ne laissèrent rien à désirer. Un traité définitif d'alliance entre la France et la Russie ; la renonciation de la part de cette dernière puissance aux subsides qu'elle recevait de l'Angleterre ; l'engagement de faire marcher, en faveur des cours de France et de Vienne, les 80,000 Russes assemblés en Livonie et en Courlande pour soutenir les intérêts de la Prusse et de l'Angleterre ; enfin la ratification d'Elisabeth au traité de Versailles, du 1^{er} mai 1756, en furent les heureux résultats. Le roi lui témoigna combien il était satisfait de son zèle, et l'en récompensa en lui donnant une riche tabatière d'or ornée de son portrait, et en le nommant lieutenant de dragons dans le Colonel-Général, et secrétaire de l'ambassade de Russie. Il ne s'agissait pas moins que de perdre dans l'esprit d'Elisabeth le grand chancelier Bestucheff, et d'informer cette princesse des moyens criminels qu'employait son premier ministre, afin de détour-

ner ses bonnes intentions en faveur de ses alliés. Grâce au chevalier d'Eon, cette affaire si difficile à conduire réussit au gré des cours de France et de Vienne. Le grand chancelier fut arrêté, et remplacé par le comte de Woronzow, qui était dans les intérêts de la France. De nouvelles faveurs firent le prix de ces nouveaux services. Le chevalier d'Eon fut promu au grade de capitaine de dragons, et porté sur l'état des pensions pour une somme de 2,400 livres. Peu de temps après, sa santé s'alétera au point qu'il fut forcé de solliciter son rappel. L'impératrice lui témoigna, dans les termes les plus flatteurs, la peine qu'elle éprouvait à le voir s'éloigner de ses États. Le comte de Woronzow, dans l'audience de congé qu'il lui donna, lui dit, en lui rappelant les effets de l'alliance entre les cours de Vienne et de Versailles : « Quoique votre « premier voyage ici avec le chevalier de Douglas « ait coûté plus de 200,000 hommes et de 15 mil- « lions de roubles à ma souveraine, je n'en suis « pas moins fâché de vous voir partir.—Eh quoi ! « répondit spirituellement le chevalier, l'impéra- « trice et votre excellence pourraient-elles regretter « les sacrifices qu'elles ont faits pour acquérir « une réputation et une gloire qui dureront autant « que le monde ? » Accoutumé à ne porter que de bonnes nouvelles, le chevalier d'Eon revint dans sa patrie avec la ratification de l'impératrice au nouveau traité du 30 décembre 1758, et à la convention maritime faite avec la Russie et les couronnes de Suède et de Danemarck. Sa carrière politique se trouvant alors interrompue, il se jeta dans celle des armes, et s'y distingua d'une manière non moins éclatante. Hoxter, Ultrop, Eimbeck et Osterwick furent successivement le théâtre de ses exploits. La paix survint. Il quitta sur le champ l'épée pour reprendre la plume, et fut envoyé à Londres en qualité de secrétaire d'ambassade du duc de Nivernais. Toujours plein de prévoyance et de zèle pour son roi et sa patrie, il employa l'adresse pour se rendre maître de plusieurs papiers intéressants, et en fit faire une copie qui fut à l'heure même envoyée à Versailles par un courrier extraordinaire. La croix de St-Louis fut la récompense de ce service important. Le retour du duc de Nivernais en France éleva le chevalier d'Eon en dignité. Il fut d'abord nommé résident auprès du roi de la Grande-Bretagne, et ensuite ministre plénipotentiaire. Tout lui prospérait, lorsque de sourdes intrigues renversèrent tout à coup sa fortune et ses espérances. Une paix honteuse avait été signée ; ceux qui l'avaient négociée étaient intéressés à ce que leur conduite ne fût pas mise au grand jour. Le chevalier d'Eon était le confident secret de Louis XV ; il correspondait et travaillait directement avec ce prince. Il pouvait découvrir tout ce qui s'était passé et le révéler à son auguste maître : c'en était assez pour consommer sa ruine. Les caresses, les injures, les menaces, et jusqu'aux voies de fait, tout fut employé. Des lettres de rappel lui furent expédiées ; mais comme

il ne jugea pas prudent de repasser la mer et de retourner en France, il resta à Londres pendant l'espace de quatorze ans, dans une espèce de proscription. Cependant le roi, en consentant à sa disgrâce, chercha à l'en consoler en lui faisant remettre par son ministre le brevet suivant : « En récompense des services que le sieur d'Eon m'a rendus, tant en Russie que dans mes armées, et d'autres commissions que je lui ai données, je veux bien lui assurer un traitement annuel de 12,000 livres, que je lui ferai payer exactement tous les six mois, dans quelque pays qu'il soit, hormis, en temps de guerre, chez mes ennemis, et ce jusqu'à ce que je juge à propos de lui donner quelque poste dont les appointements seraient plus considérables que le présent traitement. A Versailles, le 1^{er} avril 1766. Signé Louis. » Le séjour du chevalier d'Eon en Angleterre ne fut pas perdu pour la France, et quoiqu'il n'eût plus aucun caractère, il ne s'en occupa pas moins de tout ce qui pouvait tourner à l'avantage de sa patrie ; il lui demeura inviolablement attaché, et refusa les offres brillantes qui lui furent faites, s'il voulait prendre des lettres de naturalisation. Le roi, instruit de sa généreuse conduite, désirait ardemment réaliser ce qu'il lui avait promis ; mais le chevalier, qui tenait fortement à ce que son innocence fût publiquement reconnue, s'obstina à ne point accepter les faveurs qui lui furent proposées. Cette résistance retarda son retour en France jusqu'à la mort de Louis XV, époque à laquelle les comtes de Maurepas et de Vergennes songèrent d'autant plus sérieusement à le rappeler, que les discussions et les paris énormes qui venaient d'avoir lieu à Londres sur son sexe, leur parurent un prétexte plausible pour vaincre ce qu'ils regardaient comme une opiniâtreté déplacée de sa part. En conséquence, Louis XVI signa, le 25 août 1775, une permission par laquelle il fut libre à d'Eon de revenir en France, ou de choisir tel autre pays qu'il lui plairait, sous condition qu'il garderait le silence le plus absolu, lui promettant assistance et protection, et faisant expresse défense de le troubler dans son honneur, sa personne et ses biens. Deux ans s'écoulèrent sans que le chevalier profitât de cette faveur du roi, et ce ne fut que le 13 août 1777 qu'il se décida à quitter Londres, après avoir reçu de M. de Vergennes la lettre suivante, en date du 12 juillet de la même année : « J'ai reçu, monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le premier de ce mois. Si vous ne vous y étiez pas livré à des impressions de défiance, que je suis persuadé que vous n'avez pas puisé dans vos propres sentiments, il y a longtemps que vous jouiriez dans votre patrie de la tranquillité qui doit aujourd'hui, plus que jamais, faire l'objet de vos desirs. Si c'est sérieusement que vous pensez y revenir, les portes vous en seront ouvertes. Vous connaissez les conditions qu'on y a mises : le silence le plus absolu sur

« le passé ; éviter de vous rencontrer avec les personnes que vous voulez regarder comme les causes de vos malheurs ; et enfin de reprendre les habits de votre sexe. La publicité qu'on vient de lui donner en Angleterre ne peut plus vous permettre d'hésiter. Vous n'ignorez pas sans doute que nos lois ne sont pas tolérantes sur ces sortes de déguisements. Il me reste à ajouter que si, après avoir essayé du séjour de la France, vous ne vous y plaisiez pas, on ne s'opposera pas à ce que vous vous retiriez où vous voudrez. C'est par ordre du roi que je vous mande tout ce que dessus. J'ajoute que le *sauf-conduit* qui vous a été remis vous suffit ; ainsi rien ne s'oppose au parti qu'il vous conviendra de prendre : si vous vous arrêtez au plus salubre, je vous en féliciterai ; sinon je ne pourrai que vous plaindre de n'avoir pas répondu à la bonté du maître qui vous tend la main. Soyez sans inquiétude ; une fois en France, vous pourrez vous adresser directement à moi, sans le secours d'aucun intermédiaire. J'ai l'honneur d'être avec une particulière considération, etc. » Sur la foi de cette lettre, le chevalier d'Eon arriva à Versailles, où le ministre l'accueillit avec une distinction particulière ; mais tout en lui renouvelant l'ordre de prendre des habits de femme. Peu pressé d'obéir, le chevalier alla à Tonnerre sans se prêter à la métamorphose qui lui était commandée, et ce ne fut qu'à l'époque d'un second voyage qu'il fit dans la capitale, qu'il se décida à devenir femme, et à ne paraître dans le monde que sous le titre de *chevalière d'Eon*. Ce changement d'état lui attira une vive querelle à l'Opéra. On en craignit les suites, et on l'envoya, pour calmer sa juste colère, au château de Dijon, où M. de Chagné, qui en était alors gouverneur, le traita avec tous les égards qui lui étaient dus. Son exil fini, il se retira à Tonnerre. En 1783 il se rendit à Londres, sur l'invitation du baron de Breteuil. La révolution française éclata. Il revint dans sa patrie, offrit ses services au gouvernement, fut refusé, retourna en Angleterre, et fut mis, vu son absence, sur la liste des émigrés. De ce moment son existence ne fut plus qu'une série de malheurs. Privé sans espoir de sa pension, et réduit le plus souvent à un état voisin de la détresse, il fut forcé d'avoir recours à son industrie. Son habileté dans l'art de l'escrime lui fournit quelques ressources en faisant publiquement assaut avec le fameux St-George. Mais l'âge et les infirmités ayant exercé sur lui leurs ravages, des amis généreux vinrent à son secours, et rendirent ses derniers moments moins pénibles. De ce nombre fut le P. Elisée, premier chirurgien de Louis XVIII. C'est sur le témoignage de cet homme recommandable, témoignage auquel il nous a autorisé à donner la plus grande publicité, que nous affirmons que le chevalier d'Eon, malgré tout ce qu'on a pu dire et écrire sur son compte, appartenait exclusivement au sexe masculin. C'est après l'avoir assisté jusqu'au 21 mai 1810, jour de sa

mort, et avoir été présent à l'inspection et à la dissection de son corps, qui eut lieu le 23 du même mois, que le P. Elisée ne crainait pas de lever irrévocablement tous les doutes. A ces preuves irrécusables nous ajouterons que nous avons vu chez M. Marron, ministre du culte protestant et littérateur distingué, une gravure représentant le torse du chevalier d'Eon, de manière à éclairer les plus incrédules. Au bas de cette gravure, quia paru en Angleterre, est l'attestation suivante : *I herety certify that I have inspected the body of the chevalier d'Eon, in the presence of M. Adair, M. Wilson et le P. Elysée, and have found the male organs in every respect perfectly formed.* May 23, 1810, Golden-Square ; Th. COPELAND, etc. — « Je certifie, par le présent, avoir inspecté le corps du chevalier d'Eon, en présence de M. Adair, M. Wilson et du P. Elysée, et avoir trouvé les organes masculins « parfaitement formés, etc. » — *In consequence of a note from the above gentlemen, I examined the body which was a male. The original drawing was made by M. C. Turner, in my presence.* Dean street Soho, May 24, 1810. — « En conséquence « de la note des personnes nommées ci-dessus, j'ai « examiné le corps qui était du sexe masculin. Le « dessin original a été fait par M. C. Turner, en ma présence, etc. » Après nous être si grandement étendus sur les particularités de la vie du chevalier d'Eon, il est fâcheux sans doute de ne pouvoir répandre la lumière sur celle qui doit encore plus piquer la curiosité publique. Il n'est personne qui ne voulût connaître les raisons politiques qui ont pu forcer un homme, un militaire, un chevalier de St-Louis de prendre des habits de femme. Disons-nous, avec quelques auteurs de biographie, que le chevalier d'Eon servit son roi sous les habits des deux sexes ? Le fait ne nous semble pas assez prouvé. Contentons-nous donc de l'assurance qui nous est donnée par des témoins dignes de foi, et ne faisons pas de vains efforts pour soulever un voile impénétrable. D'ailleurs, à quelque sexe que d'Eon eût réellement appartenu, sa mémoire serait encore exempte de toute maligne atteinte. En 1775 ses ouvrages ont été recueillis et publiés à Amsterdam en 13 volumes in-8°, sous le titre de *Loisirs du chevalier d'Eon*. Ils se composent : 1° de *Mémoires sur ses différends avec M. de Guernsey* ; 2° d'une *Histoire des Papes* ; 3° d'une *Histoire politique de la Pologne* ; 4° de *Recherches sur les royaumes de Naples et de Sicile* ; 5° de *Recherches sur le commerce et la navigation* ; 6° de *Pensées sur le célibat, et les maux qu'il a causés à la France* ; 7° de *Mémoires sur la Russie, et son commerce avec les Anglais* ; 8° d'une *Histoire d'Eudoxie-Fæderovna* ; 9° d'*Observations sur le royaume d'Angleterre, son gouvernement, ses grands officiers, etc.* ; 10° de *Détails sur l'Écosse et sur les possessions de l'Angleterre en Amérique* ; 11° de *Mémoires sur la régie des blés en France, les mendiants, le domaine des rois, etc.* ; 12° de *Détails sur toutes les parties des finances de France, etc.* ; 13° d'un *Mémoire sur la situation de*

la France dans l'Inde avant la paix de 1763, etc. M. de la Fortelle, lieutenant du roi de St.-Pierre-le-Moutier, a publié à Paris, en 1779, un volume in-8° de 476 pages, intitulé : *La Vie militaire, politique. et privée de demoiselle Charles-Geneviève-Louise-Auguste-Andrée-Thimothée EON ou d'EON DE BEAUMONT, écuyer, chevalier... ci-devant docteur en droit.... avocat.... censeur royal pour l'histoire et les belles-lettres, envoyé en Russie... , etc., et connue jusqu'en 1777 sous le nom de chevalier d'Eon.* La curieuse liste des qualités du chevalier d'Eon occupe plus de seize lignes sur le titre, en face duquel est une gravure offrant en médaillon le portrait de d'Eon, avec cette inscription : *A la chevalière d'Eon, et on lit au-dessous : composé par J.-B. Bradel, qui a gravé en grand le portrait de mademoiselle d'Eon, communiqué par elle à ce seul artiste.* Une nouvelle édition de cette Vie, publiée en 1779, est précédée d'une *Épître de M. Dorat à l'héroïne, et suivie de pièces relatives à ses démêlés avec Beaumarchais.* D'Eon avait une bibliothèque précieuse par les manuscrits ; ses besoins le forcèrent de la vendre en 1794. Le catalogue in-8°, qui en fut imprimé la même année, est très-rare en France ; il est précédé d'un Exposé (en anglais et en français) qui contient des détails curieux sur les affaires privées de ce personnage singulier. P—c.

EOSANDER (JEAN-FRÉDÉRIC), né en Suède vers la fin du 17^e siècle. Il se rendit jeune à Berlin, et ses dispositions pour les arts ayant été reconnues, l'électeur Frédéric, depuis roi de Prusse, le fit voyager en Italie et en France. Il s'appliqua surtout à l'architecture, et revenu à Berlin il fut chargé de plusieurs travaux importants. Il donna le plan d'une partie du palais de la capitale, et dirigea la construction du château de Charlottenbourg. Son orgueil et sa jalousie l'entraînèrent à des procédés peu généreux envers les autres artistes employés par le roi, et il causa surtout des chagrins très-vifs à Schluter, qui avait donné le plan des décorations de l'arsenal et le modèle de la statue du grand électeur. Frédéric ne cessa pas néanmoins de le protéger, et lui accorda une forte pension, ainsi que le titre de colonel. Il l'envoya même comme ambassadeur auprès de Charles XII, pour négocier une alliance politique. Frédéric étant mort, Eosander se ressentit des réformes que le successeur de ce prince, le sévère Frédéric-Guillaume, introduisit à la cour. Mécontent de sa situation à Berlin, il entra au service de Suède, et fut employé peu après à la défense de Stralsund, dont les Danois, les Russes et les Prussiens avaient entrepris le siège. La place s'étant rendue, il devint prisonnier des Prussiens ; mais il obtint la permission de se retirer à Francfort-sur-le-Mein, où sa femme, de la famille Merian, possédait un fonds de librairie. Les revenus de ce fonds n'ayant pu suffire à son goût pour le faste, il chercha du service en Saxe, où il fut nommé lieutenant-général. Eosander termina ses jours à Dresde en 1729. On a de

lui un ouvrage en allemand, ayant pour titre *l'École de la guerre, ou le Soldat allemand*, et quelques Mémoires insérés dans le *Theatrum Europæum*.

C—AU.

EPAMINONDAS, fils de Polynmis, naquit à Thèbes d'une famille ancienne et dont l'origine remontait jusqu'aux temps fabuleux. Il eut pour précepteur le pythagoricien Lysis. La philosophie de Pythagore, malgré l'austérité des mœurs qu'elle imposait à ses sectateurs, semblait vouloir les conduire à la vertu, moins par les seuls conseils de la raison que par une sorte d'enthousiasme religieux, et non seulement elle n'interdisait pas, mais elle recommandait même, la culture des arts agréables. Epaminondas n'en négligea aucun, et prit des leçons des plus habiles maîtres de son temps ; Denys lui montra à chanter et à s'accompagner de la lyre. Olympiodore lui apprit à jouer de la flûte, et Calliphron fut son maître de danse. Cornelius-Nepos rapporte avec étonnement ces particularités, et fait observer avec raison la différence de ces mœurs d'avec celles de ses concitoyens : en effet c'eût été une honte pour un Romain de posséder ces talents brillants qui, parmi les Grecs, rehaussaient encore l'éclat des grandes qualités. Epaminondas fut pendant sa jeunesse le témoin du rapide accroissement de la puissance des Lacédémoniens. Le gouvernement des petites républiques de la Grèce passait alternativement entre les mains de deux partis différents ; les uns voulaient conférer l'autorité suprême aux riches et aux puissants, pour contenir les séditieux et les démagogues, les autres ne trouvaient de garantie pour le maintien des lois, que lorsque la grande majorité des citoyens participait à la souveraineté. Athènes, gouvernée démocratiquement, était dans toutes les villes l'appui de ce dernier parti, et Lacédémone celui du parti contraire. Après une longue lutte Lacédémone triompha, et les Thébains, alliés forcément aux Spartiates, contribuèrent à établir la suprématie de ces derniers, en combattant avec eux à Mantinée contre les Arcadiens. Ceux-ci chargèrent avec tant d'impétuosité l'aile droite des Lacédémoniens qu'ils l'enfoncèrent, mais Epaminondas et Pélopidas, tous deux amis, tous deux pleins de jeunesse et de valeur, s'y trouvaient, ils joignirent leurs boucliers et soutinrent l'effort des ennemis. Pélopidas, sept fois blessé, tombe baigné dans son sang ; Epaminondas le couvre de son corps et se précipite au-devant de ceux qui veulent l'atteindre. Il allait enfin succomber lui-même lorsque les Lacédémoniens, auxquels il avait donné le temps de se reconnaître, accourent, le délivrent, repoussent les Arcadiens et les mettent en déroute. Ainsi ce fut sous les drapeaux des Spartiates et sur le sol même où il devait par la suite porter le dernier coup à leur puissance, qu'Epaminondas commença, par un prodige de valeur et de dévouement, sa carrière militaire. Une amitié constante unit Epaminondas et Pélopidas, quoiqu'il existât entre eux un con-

traste absolu. Pélopidas était un des plus riches citoyens de Thèbes ; Epaminondas en était un des plus pauvres ; Pélopidas aimait le faste et l'éclat, Epaminondas chérissait sa pauvreté, et, par principe comme par goût, il voulut rester et resta toujours pauvre. Pélopidas ne se plaisait que dans les camps, dans les exercices de la lutte et des courses ; Epaminondas aimait au contraire la retraite et l'étude. Les intrigues du roi de Perse, de celui de Thessalie, et les instances de l'amitié le trouvèrent également inaccessibles à la séduction. Pélopidas cherchait à lui persuader que, pour faire le bien, les richesses sont nécessaires ; « il est vrai, dit Epaminondas, pour un homme tel que Nicodème. » Ce Nicodème était boiteux et aveugle. Epaminondas avait observé quel avantage donnait aux Lacédémoniens, sur tous les autres peuples de la Grèce, leur sobriété et leur tempérance ; il cherchait par son exemple à inspirer la même austérité de mœurs à ses concitoyens. Cependant le parti aristocratique de Thèbes, se voyant le plus faible, livra la Cadmée, ou la citadelle de la ville, aux Lacédémoniens, qui s'en emparèrent en pleine paix ; tous les chefs du parti populaire furent exilés et particulièrement Pélopidas. Epaminondas, considéré comme un philosophe spéculatif, et protégé aussi par sa pauvreté, ne fut point compris dans cette proscription. Trois ou quatre ans après il s'ourdit une conspiration pour anéantir ce gouvernement aristocratique et chasser les Spartiates de la Cadmée. Epaminondas ne voulut point se joindre aux conspirateurs quoique Pélopidas fût à leur tête ; il redoutait les effets des vengeances personnelles, inséparables de pareilles tentatives. La conspiration réussit, les Spartiates furent chassés de la Cadmée, mais tous les maux et toutes les horreurs qu'avait prévus Epaminondas furent les premiers résultats de ce succès : des flots de sang coulèrent, et pour anéantir jusqu'à la race de leurs ennemis, plusieurs conjurés égorgèrent des enfants sur les corps de leurs pères expirants. Epaminondas, par l'ascendant qu'il avait sur ses concitoyens, contribua à faire cesser le massacre. Le gouvernement populaire fut rétabli, mais les Lacédémoniens déclarèrent la guerre aux Thébains : après quelques légers avantages ils furent repoussés à Tégrye par Pélopidas, qui avait été nommé général en chef des troupes de Thèbes. Ce succès inattendu étonna Lacédémone ; jamais aucun peuple n'avait osé se mesurer avec les Spartiates en nombre égal, et les Thébains les avaient vaincus avec des forces inférieures. Toutes les républiques de la Grèce, fatiguées de leurs dissensions, résolurent de les terminer à l'amiable. Une diète générale fut convoquée à Lacédémone. Epaminondas y parut avec les autres députés de Thèbes, il avait alors quarante ans et n'avait acquis encore aucune réputation comme militaire, mais il était à juste titre considéré comme un des meilleurs orateurs de la Grèce. L'un des rois de Sparte, Agésilas, qui avait porté la

guerre en Asie et fait chanceler sur son trône le puissant monarque de Perse, eut dans cette assemblée la principale influence. Son but était de la faire servir à affermir la suprématie que Lacédémone avait acquise, sur tous les autres États de la Grèce. Thèbes, après qu'elle eut recouvré son indépendance, avait soumis, non sans violence et sans injustice, les autres villes de la Béotie, dont les forces réunies aux siennes contribuaient à la rendre plus redoutable ; mais d'après le traité d'Antalcidas, conclu entre les Spartiates et le roi de Perse, toutes les villes de la Grèce étaient déclarées libres et indépendantes les unes des autres. Les Lacédémoniens, en tenant sous le joug les villes de la Laconie, exigeaient que celles de Béotie ne fussent plus asservies aux Thébains. Epaminondas démontra combien il était utile de contrebalancer la puissance, toujours croissante, des Spartiates. Comme Agésilas s'aperçut que son discours faisait une forte impression sur les députés, il l'interrompit et lui dit avec hauteur : « Vous paraît-il juste et raisonnable d'accorder l'indépendance aux villes de Béotie ? — Et vous, » répondit Epaminondas, ne croyez-vous pas qu'il « est juste et raisonnable de rendre la liberté à « toutes les villes de Laconie ? — Répondez « nettement, répliqua Agésilas, enflammé de co- « lère, je vous demande si Thèbes est dans l'in- « tention d'affranchir les villes de la Béotie ? — « Et moi, répliqua fièrement Epaminondas, je de- « mande qu'Agésilas déclare si les Lacédémoniens « veulent, ou non, affranchir les villes de la Laco- « nie ? » A ces mots Agésilas, ne se possédant pas, efface du traité le nom des Thébains, et leur déclare la guerre. L'autre roi de Lacédémone, Cléombrote, qui commandait en Phocide l'armée des alliés, eut ordre de marcher en Béotie. Les Thébains nommèrent Epaminondas général en chef, et sous lui Pélopidas. Jamais Thèbes n'avait vu, et ne vit depuis, de pareils citoyens à la tête de ses armées. Cléombrote avait avec lui 10,000 hommes de pied et 1,000 chevaux. Epaminondas ne pouvait lui opposer que 6,000 hommes d'infanterie et 500 chevaux. Mais la cavalerie thébaine était la meilleure de toute la Grèce. Les deux armées se rencontrèrent dans un endroit de la Béotie nommé Leuctres. Cléombrote s'était placé à la droite de son armée, avec la phalange lacédémonienne qui formait une première ligne ; les Thébains parurent d'abord en bataille et marchèrent parallèlement aux ennemis, qui, beaucoup plus nombreux, les débordèrent vers la droite. Pour ôter aux Lacédémoniens cet avantage, Epaminondas se détermina à attaquer par sa gauche, il la fortifia de tout ce qu'il avait d'hommes d'élite et de pesamment armés, qu'il rangea sur cinquante de profondeur en une colonne fermée par l'escadron sacré (1). Le reste de ses troupes, tant les soldats armés à la

légère que ceux qui ne faisaient pas corps avec la première phalange, s'étendait sur une seule ligne et sur trois ou quatre de hauteur. A cet aspect, Cléombrote change sa première disposition ; mais, au lieu de donner plus de profondeur à son aile droite, il la prolonge pour déborder l'armée d'Epaminondas. Pendant ce mouvement, la cavalerie thébaine fond sur celle des Lacédémoniens et la renverse sur leur phalange, qui n'était plus qu'à douze de hauteur ; et tandis que l'aile droite des Thébains reste en place, tout le reste de la ligne se meut autour de son centre par un demi-quart de conversion, de sorte que, par ce mouvement, les Thébains à leur gauche s'approchèrent toujours plus de la droite des Lacédémoniens, sur laquelle ils voulaient tomber, et l'aile droite d'Epaminondas se trouva tout à coup fort éloignée de la gauche de Cléombrote. Pendant que la cavalerie lacédémonienne, mise en déroute, se replie sur l'infanterie, Pélopidas, avec le bataillon sacré, tourne subitement sur l'aile droite des Lacédémoniens et la prend en flanc, tandis qu'Epaminondas, avec sa grosse colonne, enfonce tout ce qui lui résiste, passe outre, et retourne sur ce qui restait encore entier, pour ne pas lui donner le temps de se reconnaître. La cavalerie thébaine se mit à la poursuite de cette aile lacédémonienne mise en déroute, et l'infanterie victorieuse des Thébains, profitant de son premier avantage, gagne toujours vers l'aile gauche des Lacédémoniens, qui, voyant le désordre de sa droite et l'ennemi qui s'avance toujours vers elle en bon ordre, plie et lâche pied. 4,000 hommes de l'armée de Cléombrote restèrent sur le champ de bataille, et les Thébains, n'ayant éprouvé qu'une perte légère, y érigèrent un trophée. Telle fut la bataille de Leuctres, qui se donna le 18 juillet de l'an 372 avant J.-C. Elle est devenue à jamais célèbre par ces combinaisons profondes de l'art de la guerre, dont Epaminondas donna le premier exemple aux Grecs, et qui se sont attirées l'admiration d'un des meilleurs tacticiens de nos temps modernes. Il est heureux aussi pour la gloire du héros thébain d'avoir eu pour décrire ses savantes manœuvres un historien contemporain tel que Xénophon, lui-même aussi grand guerrier qu'habile écrivain, prévenu contre les Thébains, ami d'Agésilas, partisan des Lacédémoniens, beaucoup plus sans doute qu'il ne convenait à un Athénien. Epaminondas ressentit une joie extrême de cette victoire, et bientôt sa grande âme s'affligea de n'avoir pas eu plus de pouvoir sur elle-même. Il répondit simplement aux félicitations de ses compagnons d'armes : « Ce qui me « flatte le plus, c'est d'avoir eu ce succès du vi- « vant de mon père et de ma mère. » La bataille de Leuctres mit fin à la suprématie des Lacédémoniens sur les autres états de la Grèce ; et ce n'était plus seulement pour se soustraire à leur joug que les Thébains cherchaient encore à les combattre, mais pour usurper à leur tour le premier rang. Epaminondas ne dissimulait peut-être

(1) Cet escadron était composé de trois cents jeunes gens étroitement unis entre eux, et renommés par leur valeur.

pas assez ses desseins à cet égard, et comme les Athéniens s'étaient joints aux Lacédémoniens, il se vanta d'enrichir un jour la citadelle de Thèbes des monuments qui décoraient celle d'Athènes. Il prévoyait peu qu'en cherchant à ôter à Lacédémone cette influence, qui au besoin réunissait tant de républiques indépendantes contre un ennemi commun, il préparait les voies à ce jeune prince macédonien, à ce Philippe, retenu alors comme ôtage à Thèbes chez son père Polymnis, qui étudiait sous le vainqueur de Leuctres le grand art de la guerre et le génie national de chacune des villes de la Grèce que bientôt il devait épouvanter, tromper et asservir. Epaminondas profita de l'effet que produisit dans les esprits la victoire de Leuctres pour détacher plusieurs peuples de l'alliance de Lacédémone : il proposa aux Arcadiens de détruire les petites villes qui restaient sans défense, d'en transporter les habitants dans une place forte qu'on élèverait sur les frontières de la Laconie ; il leur fournit 4,000 hommes pour favoriser l'entreprise, et l'on jeta aussitôt les fondements de Mégalopolis. Epaminondas, deux ans après la bataille de Leuctres, entra dans le Péloponèse avec Pélopidas. 70,000 hommes de différentes nations marchaient sous ses ordres. Il porta la terreur et la désolation chez les peuples attachés aux Lacédémoniens, et hâta la défection des autres. Il conduisit ensuite cette armée formidable devant Lacédémone. Depuis cinq ou six siècles on avait à peine osé tenter quelques incursions passagères sur les frontières de la Laconie, et jamais les femmes de Sparte n'avaient vu la fumée d'un camp ennemi. C'est alors qu'Agésilas se montra le chef habile et expérimenté d'une nation valeureuse. Il occupa les hauteurs de la ville, s'y retrancha, et à l'aide des Athéniens, qui envoyèrent Iphicrate à son secours, il força, sans combat et par la disette des vivres, Epaminondas à se retirer ; mais auparavant le général thébain rétablit dans leur ville, qu'il avait rebâtie et fortifiée, les Messéniens, que les Spartiates en avaient chassés, et dévasta entièrement la Laconie. Epaminondas, Pélopidas, et tous les chefs de l'armée furent traduits en justice à leur retour de Thèbes, pour avoir gardé pendant quatre mois le commandement au delà du temps prescrit par les lois. Ce délit, très-grave dans une république, les exposait à être condamnés à mort. Epaminondas dit à tous les généraux de rejeter sur lui la faute, et convint de tous les faits qu'on alléguait contre lui ; puis il ajouta : « La loi me condamne, je mérite la mort ; » mais je demande pour toute grâce que l'arrêt « de ma condamnation soit conçu en ces termes : Epaminondas a été puni de mort « par les Thébins pour les avoir forcés de « vaincre à Leuctres les Spartiates, qu'ils n'osaient « pas auparavant regarder en face ; pour avoir, par « cette seule victoire, non seulement sauvé Thèbes, « mais rendu la liberté à la Grèce ; pour avoir assiégré Sparte, qui s'estima trop heureuse d'échap-

per à sa ruine ; pour avoir bloqué cette ville, en « rétablissant Messène et l'entourant de fortes murailles. » Les Thébins applaudirent, et les juges n'osèrent point condamner. Cependant le parti qui dans Thèbes était contraire à celui d'Epaminondas, et dont Menéclide était le chef, parvint à le rendre moins cher au peuple, et dans la distribution des emplois, le vainqueur de Leuctres fut chargé de veiller à la propreté des rues et à l'entretien des égoûts de la ville. Il releva cette commission, et montra, comme il l'avait dit lui-même, qu'il ne faut pas juger des hommes par les places, mais des places par ceux qui les remplissent. Pélopidas, envoyé en ambassade auprès d'Alexandre, tyran de Phères, fut retenu comme prisonnier. Les Thébins déclarèrent la guerre à Alexandre. Epaminondas fut exclus du commandement, qu'on déféra à Cléomène et aux polémarques ou magistrats alors en charge. Epaminondas n'hésita pas à s'enrôler comme simple soldat dans une armée destinée à délivrer son ami. Cette armée, conduite par des chefs ignorants, fut battue, et eût été entièrement détruite, si, par un consentement unanime, on n'en eût remis le commandement à Epaminondas, qui la reconduisit à Thèbes sans nouvelle perte. Les Thébins le nommèrent général de la nouvelle armée qu'ils envoyèrent contre Alexandre, et le tyran, partout repoussé, se vit forcé de subir les conditions qui lui furent imposées et de rendre Pélopidas ; mais celui-ci, peu de temps après et dans une autre guerre contre ce même Alexandre, se hasarda imprudemment, et périt accablé par le nombre. Epaminondas voulait rendre les Thébins aussi puissants sur mer qu'ils l'étaient sur terre. Il fit porter un décret par le peuple pour équiper 100 galères, et ayant été nommé commandant de cette flotte, il força Rhodes, Chio et Byzance à abandonner l'alliance des Athéniens et à entrer dans la confédération des Thébins. La flotte athénienne, commandée par Lachès, s'opposa en vain à son entreprise. Une guerre éclata entre les Tégéates, qui implorèrent l'appui des Thébins, et les Mantinéens, que soutenaient les Lacédémoniens. Epaminondas crut qu'il était temps de profiter de cette occasion pour porter les derniers coups aux ennemis de Thèbes ; sachant que l'armée lacédémonienne, commandée par Agésilas, était en Arcadie, il part un soir de Tégée pour surprendre Lacédémone, et arrive à la pointe du jour, mais il y trouve Agésilas qui, instruit par un transfuge de la marche d'Epaminondas, était revenu sur ses pas avec une extrême diligence. Le général thébain, surpris, sans être découragé, ordonna plusieurs attaques, et s'était rendu maître d'une partie de la ville. Agésilas alors n'écoute plus que son désespoir ; quoiqu'agé de près de quatre-vingts ans, il se précipite au milieu de l'ennemi, et, secondé par Archidamus, son fils, il parvient à le repousser. Epaminondas, pour faire oublier le mauvais succès de son entreprise, marche en Arcadie, et, près de la ville de Mantinée, joint l'armée des Lacédémon-

niens, lui livre bataille, et la gagne par une manœuvre à peu près semblable à celle de la journée de Leuctres, mais il fut blessé d'un javelot dont le fer lui resta dans la poitrine. Cet événement inattendu arrêta le carnage : les troupes des deux partis, également étonnées, restèrent dans l'inaction ; de part et d'autre on sonna la retraite. Epaminondas, avant d'expirer, demanda Daiphantos et Iollidas, qu'il jugeaient dignes de le remplacer : on lui dit qu'ils étaient morts. « Persuadez donc, » reprit-il, aux Thébains de faire la paix. » Et en effet, après la perte d'Epaminondas, Thèbes, suivant l'expression d'un ancien, fut comme un javelot dépouillé du fer qui en forme la pointe, et cessa d'être redoutable. Ce fut le 4 juillet de l'an 363 avant J.-C., qu'Epaminondas mourut sur le champ de bataille de Mantinée. Depuis, on dressa dans ce lieu un trophée et un tombeau. Trois villes de Grèce se disputaient le triste honneur d'avoir donné le jour au soldat qui donna le coup mortel au héros thébain. Les Athéniens prétendaient que c'était Gryllus, fils de Xénophon, et exigèrent que le peintre Euphranor, dans un de ses tableaux, se conformât à cette opinion ; les Mantinéens nommaient Machérion, un de leurs concitoyens ; et les Lacédémoniens accordèrent des honneurs et des exemptions à un des leurs, nommé Anticrates, qui seul, suivant eux, avait porté le coup fatal à ce terrible ennemi de Sparte. Cicéron prétend qu'Epaminondas est le plus grand homme que la Grèce ait produit, et l'on ne saurait disconvenir qu'il offre un des modèles les plus parfaits du grand capitaine, du patriote et du sage. Plutarque avait écrit sa vie, il la cite même dans celle d'Agésilas ; mais ce morceau précieux n'existe plus. Plutarque donne un assez grand nombre de détails sur ce héros, dans cette même vie d'Agésilas, dans celle de Pélopidas, et dans ses œuvres morales. La *Vie d'Epaminondas*, par Cornélius Népos, a évidemment été mutilée par son abrégiateur. Xénophon est celui qui fournit les principaux faits : il faut ensuite consulter Diodore de Sicile, Justin, Pausanias, Polybe, Frontin, Cicéron, Élien, Valère-Maxime, Polyen. Ce dernier a fait un conte ridicule sur la femme d'Epaminondas, qu'on sait, par d'autres auteurs plus croyables, ne s'être jamais marié (1). L'abbé Seran de la Tour a publié une *Histoire d'Epaminondas*, Paris, 1739, in-12; Leyde 1741, in-8°; Paris 1752, in-12; c'est un ouvrage prolixe et dépourvu de critique : il est accompagné des observations du chevalier Folard sur les batailles de Leuctres et de Mantinée, qui ne sont qu'un abrégé de celle que l'auteur avait déjà publiées dans le *Traité de la Colonne*, en tête de la traduction de Polybe. L'ouvrage de Seran de la Tour n'a cependant pas été inutile à M. Meissner

(1) Il nous paraît même malheureusement trop certain, par un passage de Plutarque, dans son traité sur l'Amour, qu'Epaminondas était adonné à ce goût infâme auquel les Grecs, et surtout les Béotiens et les Lacédémoniens, n'attachaient aucune honte. Plutarque nous apprend que le héros thébain aimait deux jeunes gens, Asopie et Zephiodore ; que ce dernier périt aussi à la bataille de Mantinée, et fut enterré auprès de lui.

qui a écrit aussi une *Vie d'Epaminondas*, en allemand, Prague, 1798-1801, 2 vol. in-8°. L'abbé Gedoy, dans le tome 14, page 113, des *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, a aussi donné une *Vie d'Epaminondas*, mais elle est écrite avec légèreté, et sans aucune citation des auteurs anciens (1). Epaminondas a été mis en scène avec beaucoup d'intérêt et de charme dans les *Voyages du jeune Anacharsis*. Cependant il est nécessaire de consulter les critiques sévères, mais justes, que M. Mitford a fait des récits de l'abbé Barthelemy, dans les chapitres 26 et 28 de son *Histoire de la Grèce*, t. 6. de l'édition in-8°.

W—R.

EPARCHUS (ANTOINE), poète grec, était né dans l'île de Corfou vers le commencement du 16^e siècle. Il enseigna quelque temps les lettres grecques à Venise, où il connut Lilio Giraldi, qui le cite d'une manière honorable dans le second de ses dialogues : *De poetis sui temporis*. Il écrivit, en 1543, à Mélancthon et à quelques autres chefs de la réforme en Allemagne, pour les inviter à faire cesser le schisme, en se réunissant à l'église catholique. Dans un voyage qu'il fit à Paris, il offrit à François 1^{er} un manuscrit précieux contenant des pièces inédites d'anciens auteurs grecs. On conserve ce manuscrit à la Bibliothèque impériale sous le n° 3502. Étienne Lemoine en a publié la table, avec une version latine, dans le tome 1^{er} de ses *Varia sacra*, sur une copie qui lui avait été adressée par le savant Claude Sarran. Banduri l'a réimprimée sur une copie plus exacte, qu'il tenait de Boivin, dans les notes des *Antiquitat. Constantinopol.*, 873 ; et Fabricius l'a reproduite, sur l'édition de Lemoine, dans la *Biblioth. græca*, tome 10, p. 478. Eparchus retourna bientôt à Corfou, et il y consacra le reste de sa vie à la culture des lettres. Avant de quitter Venise, il y publia : *In eversionem Græciæ Deploratio. Epistolæ quædam spectantes ad concordiam reipublicæ christianæ. Epitaphium in cardinalem Contarinum*. 1544, in-4°. Tous ces opuscules sont grecs. Le premier est une élégie sur la ruine de l'empire de Constantinople. Les lettres sont celles qu'il adressa, comme on l'a dit ci-dessus, aux principaux réformateurs. L'abrégiateur de la *Bibliothèque de Gessner* attribue à Eparchus la traduction latine de quelques livres de Polybe, encore inédits. Enfin, on trouve de lui quelques lettres grecques dans le tome 9 des *Deliciæ eruditorum* de Lami. Le sénat d'Angsbourg fit acheter à Venise en 1545 les manuscrits grecs d'Eparchus, pour 800 ducats, et les réunit à la bibliothèque dont Sixte Bétulée (voy. ce nom), avait jeté les fondements en 1538.

W—S.

EPÉE (CHARLES-MICHEL DE L') fut l'un de ces hommes dont la mémoire restera toujours en vénération, et dont l'humanité tout entière s'honore. Né

(1) En 1801, M. Cadeen a donné : *Dissertatio de rebus gestis Epaminondæ*, in-8°. En 1830, H.-J. Matthies : *Dissertatio literaria de Epaminonda*, in-4° ; en 1834, E. Bauchi, *Epaminondas und Theben's Kampf um die Hegemonie*, Breslau, in-8°.

à Versailles le 24 novembre 1742, fils d'un expert ordinaire des bâtiments du roi, il puisa de bonne heure l'habitude de la vertu dans la sage direction de ses parents. Son goût décidé pour l'état ecclésiastique s'annonça néanmoins subitement à leur grand déplaisir. Ils avaient beau s'efforcer de l'en détourner; il était écrit au ciel que, nouveau pontife du Dieu vivant, il servirait d'intermédiaire entre le Tout-Puissant et des ouailles égarées qui l'attendaient. Quand il eut terminé ses études théologiques à l'âge de dix-sept ans, il demanda à subir l'examen de l'autorité supérieure, qui mit une condition formelle à la réalisation de son vœu : c'est qu'il signerait le *formulaire d'Alexandre VII*. Il se défendit d'accomplir ce qu'il regardait comme un acte contraire à sa conscience. Le voilà donc forcé de se vouer à l'étude des lois, mais pour quelque temps seulement. Ses brillants succès dans cette nouvelle carrière ne tardèrent pas, du reste, à le faire recevoir avocat au parlement de Paris. Cependant le neveu du grand Bossuet, évêque de Troyes, l'ayant attiré dans son diocèse lui conféra la prêtrise et le nomma chanoine de sa cathédrale. On vit se former bientôt, entre lui et le fameux Soanen, évêque de Sénez, les nœuds d'une étroite amitié qui prenait sa source dans l'analogie de leurs sentiments sur les affaires de l'Eglise, et qui lui valut les censures de monseigneur Christophe de Beaumont, archevêque de Paris. Ce prélat lui interdit, non seulement la prédication, mais encore la direction des consciences. Le temps se réservait de dévoiler aux yeux de tous, la beauté, la sublimité de l'âme de notre humble prêtre. Sa résignation fut mise à une rude épreuve. Un jour de distribution des cendres aux fidèles de sa paroisse, se mêlant parmi eux, il se voit repoussé par l'ecclésiastique qui, dans cette circonstance, remplissait les fonctions du saint ministère. Mais de l'Epée impassible se lève en se contentant de répondre à cet outrage : « J'étais venu, pécheur contrit, m'humilier à vos pieds, votre refus ajoute à ma mortification ; moi but est atteint devant Dieu ! je n'insiste pas pour ne point tourmenter votre conscience. » Ce fut à l'époque des prétentions respectives de Jacob Rodrigue Pereira et d'Ernaud au titre glorieux d'inventeurs de l'art d'instruire les pauvres sourds-muets, que le hasard, ou plutôt la Providence fit connaître à l'abbé de l'Epée deux sœurs jumelles sourdes-muettes qui venaient de perdre leur maître, le père Vanin, prêtre de la doctrine chrétienne de St-Julien des Ménétriers, à Paris. Quelqu'effrayante que dût lui paraître la carrière inconnue dans laquelle il allait s'aventurer, il n'hésita pas un instant à entreprendre d'achever l'instruction de ces intéressantes orphelines. D'un regard, il a entrevu la possibilité de réparer complètement, à leur égard, les torts de la nature ; car il n'a pas perdu de vue ce principe irréfragable que son répétiteur de philosophie a tâché de lui inculquer alors qu'il était sur les bancs poudreux de l'école : « Les idées et les sons articulés n'ont pas de

rapport plus naturel et plus immédiat entre eux que les idées et les caractères écrits. » En s'attachant donc à faire entrer par la vue dans l'intelligence des sourds-muets ce qui entre par l'ouïe dans celle de l'entendant-parlant, il réussit au delà de ses espérances. Bientôt la renommée publia les résultats inouïs de sa méthode, et son humble école, ce berceau de l'émancipation morale de ces *parias* de la nature, se voit chaque jour assiégée par des curieux appartenant aux premières classes de la société. Parmi ces derniers, on cite l'ambassadeur de Catherine II, impératrice de Russie, et l'empereur Joseph II. Ce monarque, émerveillé des prodiges dont il est témoin, et plus encore du désintéressement de l'humble prêtre, après avoir été à même de remarquer tout le contraire chez son antagoniste Pereira, regarde comme un de ses plus beaux titres de gloire de créer dans ses États une école de sourds-muets, à l'instar de celle de Paris, et il envoie à l'abbé de l'Epée un homme de son choix, l'abbé Storek, qu'il désire voir se former sous sa direction à cette œuvre réparatrice. « Votre Majesté, lui avait dit notre grand instituteur, n'aurait qu'à m'adresser à Paris une jeune sourde-muette issue d'une puissante famille de Vienne, ou, à défaut, un sujet intelligent, de trente ans environ, que je mettrais en état de réussir parfaitement dans cette entreprise. » Il ne manquait plus maintenant à l'infatigable ecclésiastique, jouissant déjà des progrès de son jeune troupeau, que de devenir son confesseur. Il adressa donc à l'archevêque de Paris deux lettres qui restèrent sans réponse ; par une troisième, il déclara au prélat qu'il prendrait son silence pour une approbation tacite, et passa outre, attendu l'urgente nécessité. Ce n'est pourtant pas que ses procédés fussent à l'abri des attaques, souvent peu modérées, de quelques philosophes et de quelques théologiens. Sous un point de vue qui leur était particulier, les uns et les autres ne se faisaient pas faute de les envisager comme inapplicables aux pauvres enfants qu'ils étaient destinés à réhabiliter dans la plénitude de leurs droits d'hommes et de citoyens, mais ses explications tant orales qu'écrites, eurent bientôt démontré en quoi ils se trompaient grossièrement. Pourquoi, en effet, refuserait-on au langage des gestes le privilège de développer l'esprit et le cœur du sourd-muet, quand, chez le parlant, on arrive au même but par les moyens particuliers dont on dispose ? Comme on paraît encore se l'imaginer aujourd'hui, ce langage n'est pas seulement propre à reproduire par l'imitation les objets extérieurs et les actes physiques ; il s'étend avec des éléments bien plus décisifs de succès, à l'expression de toutes les nuances de la pensée et du sentiment. Et n'est-on pas témoin, chaque jour, des merveilles qu'il fait jaillir de l'éducation de ces malheureux ? Cependant, nous déplorons de voir un si grand instituteur méconnaître le génie de la langue des gestes dans la pratique en voulant l'appliquer aux lois de nos langues conventionnelles et la calquer même sur

des étymologies souvent inexactes. On ne saurait nier toutefois, que plusieurs instituteurs de sourds-muets n'eussent depuis plus ou moins longtemps précédé l'abbé de l'Epée dans la carrière, mais aucun n'avait su porter à un aussi haut degré de perfection l'art de métamorphoser, pour ainsi dire, ces pauvres créatures confinées jusque-là dans les régions stériles de la mort. Chez les Espagnols, on attribue à Pedro de Ponce, religieux bénédictin du monastère d'Ona, la priorité d'une semblable tentative, à la fin du 16^e siècle (vers 1570), comme l'observe le savant abbé Jean Andrés dans son excellent opuscule : *Dell' origine ! e delle vicende dell' arte d'insegnar a parlare ai surdimuti*, publié à Vienne, en 1793, in-4^o, et Coste, dans le premier chapitre de son *Essai sur de prétendues découvertes nouvelles*, Paris, 1803, in-8^o, il avait mis ses procédés oraux en usage, non seulement dans l'éducation de deux frères et d'une sœur du connétable Velasco, tous trois sourds-muets, mais encore dans celle du fils du gouverneur de l'Aragon, affligé également de cette double infirmité, il ne s'était pas contenté de leur apprendre à lire, à écrire, à calculer, il leur avait donné des notions suffisantes sur la religion, les langues anciennes, étrangères, la peinture, la physique, l'astronomie, la tactique et la politique. Les ouvrages les plus remarquables que nous ayons sur cet art sont encore dus à deux Espagnols, Jean-Paul Bonet et Ramirez de Carion. Après eux, vinrent les Anglais John Bulwer, J. Wallis, William Holder, Sibscata, Degby, Gregory et Georges Dalgarno; Vánhelmont, le P. Lana, Conrad Amman, Lischwitz et les Allemands Kerger, Georges Raphael, Lassius, Arnoldi et Samuel Heinicke. Enfin, en 1748, parut à Paris le juif portugais Pereira, dont les travaux, grâce à ses élèves, obtinrent l'approbation la plus flatteuse de l'Académie des sciences, mais on lui reproche avec raison d'avoir été assez égoïste pour tenter d'ensevelir dans les ombres du mystère son prétendu secret, qui ne trouva point d'acheteur. L'abbé de l'Epée ne dédaigna pas de recueillir les indications, utiles autant que judicieuses, contenues dans les ouvrages de Bonet et d'Amman, sur la prononciation artificielle; il sut en faire un petit traité neuf, qui devint un guide infaillible pour ceux qui voulaient entreprendre la même tâche, et auquel un si long laps de temps n'a pu encore faire perdre de son autorité, ni de sa vogue. La confiance qu'avait ce grand maître dans l'immense fécondité de ses principes ne pouvait manquer de raviver chaque jour davantage sa persévérance paternelle et l'ardeur de son zèle. Il avait environ 7,000 livres de rente, ou 12,000, suivant le témoignage de quelques autres, lorsqu'il se consacra tout entier à l'instruction des sourds-muets. Ses revenus furent presque absorbés par les frais de son établissement; car, non content de cultiver la vigne du Seigneur à la sueur de son front, il payait les ouvriers et les ouvrières; il se dépouillait pour couvrir ceux qu'il appelait ses en-

fants d'adoption, et traînait des vêtements usés pour qu'ils en portassent de bons. Souvent même, dans des besoins pressants, il puisait dans la bourse de son digne frère, architecte du roi, qui lui faisait une assez rude guerre sur son peu de prévoyance. C'était, chez cet émule de St-François de Sales, un parti irrévocablement pris d'aller mourir, s'il le fallait, à l'hôpital, pour mener à bout son œuvre sublime. Hâtons-nous toutefois d'ajouter, pour l'honneur de son siècle, que ses sacrifices désintéressés trouvèrent de l'écho dans le cœur généreux du duc de Penthièvre et dans bien d'autres encore. Durant le rude hiver de 1788, il se refusait même du bois, malgré les infirmités de sa vieillesse, et ce ne fut que vaincu par les instances répétées de ses élèves en larmes, qu'il renonça à cette privation volontaire. Longtemps encore après, il leur répétait, en soupirant de douleur : « Mes pauvres enfants, je vous ai fait tort de trois cents livres au moins. » Pour achever, si c'est possible, de faire briller à tous les yeux cette admirable abnégation de soi-même, qu'il nous soit permis de reproduire ici la réponse qu'il adressa à l'offre que lui faisait Joseph II de demander au roi de France une abbaye pour lui, ou, en cas de non-réussite, de lui en donner une lui-même dans son empire. « Je suis confus, Sire, de vos bontés. Si, à l'époque où mon entreprise n'offrait encore aucune chance de succès, quelque médiateur puissant eût sollicité et obtenu pour moi un riche bénéfice, je l'aurais accepté pour en faire servir les ressources au profit de l'institution. Mais je suis déjà vieux; si Votre Majesté veut du bien aux sourds-muets, ce n'est pas sur ma tête, déjà courbée vers la tombe, qu'il faut le placer, c'est sur l'œuvre elle-même: il est digne d'un grand prince de la perpétuer pour le bien de l'humanité. » Il rejeta avec non moins de dignité les riches présents que lui fit offrir Catherine II, se bornant à lui demander, pour toute faveur, de lui envoyer un pauvre sourd-muet russe à instruire. Cependant, une scène attendrissante devait fournir à notre éminent instituteur l'occasion de mettre le comble aux sympathies du public et à l'affection de ses élèves. Appelé par une affaire à l'Hôtel-Dieu, il y vit un enfant sourd-muet, vêtu d'une casaque grise et coiffé d'un bonnet de coton blanc. Il avait été trouvé, en 1773, mourant de faim et de misère, sur la route de Péronne, à peu de distance de Séchelles. Le vénérable visiteur, croyant reconnaître en lui l'héritier de la famille opulente et distinguée des comtes de Solar, n'épargne rien afin d'arriver à la découverte de la vérité. En juin 1781, une sentence du Châtelet admet les prétentions de Joseph (c'est ainsi qu'on le nomme), mais les parties adverses en appellent au parlement. Le procès est suspendu: on attend la mort de l'abbé de l'Epée et du duc de Penthièvre, les seuls protecteurs de l'infortuné sourd-muet, et la destruction des parlements, pour porter la cause au nouveau tribunal de Paris, qui, le 24 juillet 1792, par un jugement définitif, infirme celui du

Châtelet et défend à Joseph de porter à l'avenir le nom de Solar. Que va devenir ce malheureux ? Il s'engage dans un régiment de dragons ou de cuirassiers ; trois mois après, il périt glorieusement sur un champ de bataille, n'ayant pu entendre le signal de la retraite, à ce qu'ont assuré quelques-uns, dans un hôpital, selon d'autres. Cette célèbre affaire a inspiré, comme chacun sait, à Bouilly (*voy. ce nom*) le sujet du drame historique de *l'Abbé de l'Épée*. Quoique cette pièce ait été, dans le temps, l'objet de vives réclamations dans les journaux, et qu'on en ait même fait représenter une contrepartie sur un petit théâtre, elle a en au moins le mérite de fournir au public l'occasion de demander au premier consul et d'en obtenir la délivrance de l'abbé Sicard, successeur de l'abbé de l'Épée, qui gémissait, depuis vingt-huit mois, dans les cachots. Revenons sur nos pas. Plus notre héros pacifique penchait vers son déclin, plus il tremblait de voir le temps détruire tout le fruit de son persévérant labeur de trente années : il avait beau solliciter le patronage du gouvernement en faveur d'une école que seul, sans appui, il avait fondée et soutenue de ses deniers, rien ne lui venait, et il ne lui restait plus qu'à se confier, pour son avenir, dans la divine Providence. Ce n'est pas que la bonté naturelle de Louis XVI eût fait défaut aux vues philanthropiques de notre célèbre fondateur ; il lui avait, au contraire, accordé sur sa cassette une pension de 6,000 livres, et avait de plus assigné, en 1785, à son institution, un asile dans les dépendances de l'ancien convent des Célestins. Mais elle ne devait être consolidée que plus tard, c'est-à-dire en 1791 (1), par un décret de l'Assemblée constituante, dans lequel on lit : « Le nom de « l'abbé de l'Épée, premier fondateur de cet établissement, sera placé au rang de ceux des citoyens qui ont le mieux mérité de l'humanité et « de la patrie. » Le 23 décembre 1789 (2), l'âme de notre saint prêtre s'envola vers sa céleste patrie. Il avait reçu les derniers sacrements de M. Marduel, curé de St-Roch, sa paroisse. Son corps fut inhumé dans le caveau de la chapelle Saint-Nicolas de cette église, où il disait habituellement la messe. C'est là que ses cendres ont été retrouvées par les sourds-muets et confiées, en août 1841, à un monument élevé sur le lieu même par le statuaire Auguste Préault. Depuis 1843 seulement il existe, sur une des places de Versailles, une statue consacrée à l'abbé de l'Épée, un des plus illustres enfants de cette ville. M. Michaut, le célèbre graveur des monnaies, au ciseau de qui elle est redevable de ce beau travail, avait eu la générosité de lui offrir de l'exécuter sans autre condition que le remboursement de ses frais. Lors de l'inauguration du mo-

nument, l'auteur de cet article fut invité par la commission des souscripteurs à mimer aux élèves des institutions de Paris et d'Orléans un discours approprié à la circonstance, après ceux des autorités locales (1). Son oraison funèbre avait été prononcée, le 23 février 1790, par l'abbé Fauchet, prédicateur ordinaire du roi, dans l'église de St-Etienne-du-Mont, en présence d'une députation de l'Assemblée nationale, du maire de Paris, des membres de la commune et des représentants des lettres, des arts des sciences, de la magistrature, etc. L'abbé de l'Épée a laissé les écrits suivants : 1° *Relation de la maladie et de la guérison miraculeuse opérée sur Marie-Anne Pigalle*, 1757, in-12. 2° *Institution des sourds-muets, ou recueil des exercices soutenus par les sourds-muets pendant les années 1771, 1772, 1773 et 1774, avec les lettres qui ont accompagné les programmes de chacun de ces exercices*, Paris, 1774, in-12 de 112 pages : dans sa quatrième lettre, l'abbé de l'Épée développe les moyens dont il se sert pour conduire ses élèves à la connaissance de la divinité et des dogmes religieux. 3° *Institution des sourds-muets par la voie des signes méthodiques*, Paris, 1776, in-12 ; nouvelle édition, corrigée sous ce titre : *La véritable manière d'instruire les sourds-muets, confirmée par une longue expérience*. 4° *Projet d'un dictionnaire général des signes employés dans la langue des sourds-muets*, projet à l'accomplissement duquel sa mort mit obstacle, et que devait reprendre l'abbé Sicard. L'abbé de l'Épée était seulement membre de la société philanthropique de Paris et du lycée de Bordeaux. F. B.—R.

EPHIPPIUS, poète comique grec, était d'Athènes, et florissait quelques années après Alcibiade. Il est un des auteurs de la comédie nommée moyenne, pour la distinguer de l'ancienne, qui n'était qu'un dialogue satirique en vers, mêlé de chœurs, et de la comédie nouvelle, dont les pièces de Ménandre ont été chez les Grecs le type le plus parfait. Les poètes de la moyenne comédie, auxquels on avait interdit toute personnalité, cherchèrent à divertir, sans enfreindre ouvertement les lois, des spectateurs dont le goût encore grossier ne trouvait pas trop piquant le sel le plus âcre de la satire. Lorsque Aristophane cessa de nommer les personnages qu'il avait en vue, il sut les désigner de manière à les faire reconnaître. Ainsi la contrainte imposée aux auteurs, en rendant l'art plus difficile, fut une des causes qui contribuèrent à le perfec-

(1) En 1794, cette école fut transférée à Saint-Magloire, ancien séminaire de l'archevêque de Paris, rue Saint-Jacques, 251 et 256, où elle est maintenant.

(2) Cette scène touchante a été reproduite sur la toile avec un talent remarquable par le sourd-muet Frédéric Peysson, de Montpellier, élève de MM. Hersent et Léon Cogniet. Son tableau décore la chapelle de l'Institution de Paris.

(1) Tous les discours prononcés le 3 septembre 1843, jour de l'inauguration de la statue, et une infinité de curieux renseignements sur la vie et les travaux de l'abbé de l'Épée, se trouvent réunis dans un ouvrage *ex-professo* que l'auteur de cette notice a publié en 1852, et dont sa modestie l'a empêché de parler ; il a pour titre : *L'Abbé de l'Épée, sa vie, son apostolat, ses travaux, sa lutte, et ses succès ; avec l'historique des monuments élevés à sa mémoire à Paris et à Versailles ; orné de son portrait gravé en taille-douce, d'un fac simile de son écriture, du dessin de son tombeau dans l'église St-Roch à Paris, et celui de sa statue à Versailles ; par Ferdinand Berthier, sourd-muet, doyen des professeurs de l'institution nationale de Paris, etc.*, etc. Paris, Michel Lévy frères, 1852, 1 vol., in-8°, de 413 pages.

tionner. Ehippus, autant qu'on en peut juger par les titres de ses pièces, avait puisé la plupart des sujets qu'il a mis au théâtre dans les fables mythologiques, source abondante qui jusqu'alors avait été, comme depuis, en possession d'alimenter les tragédies. Aussi Delrio (roy. ce nom), trompé par ces titres, a-t-il, dans les *Seneca traged. adversaria*, mis Ehippus parmi les poètes tragiques. Mais le témoignage d'Athénée et de Suidas ne permet pas de partager l'opinion du critique moderne. Indépendamment des titres de douze comédies, il reste d'Ehippus neuf *fragments* assez courts, qui ont été recueillis avec ceux des autres comiques grecs, par Guill. Morel, Hertel, Henri Estienne, Hug. Grotius, etc. La plus célèbre de ses comédies était la *Phylire*, nom d'une courtisane alors très-connue. — EPHIPPUS, de Cumes, disciple de l'orateur Isocrate, était fils de Démophile ou d'Antiochus, et père de l'historien Démophile. Il avait, suivant Suidas, composé plusieurs ouvrages considérables, mais qui sont entièrement perdus. Les principaux étaient : une *Histoire depuis la ruine de Troie jusqu'au règne de Philippe de Macédoine*, en 30 livres : un *Traité des biens et des maux*, 24 livres : un autre *Des choses les plus merveilleuses des différents pays*, 15 livres ; et enfin *Des inventions diverses* avec les noms de leurs auteurs, 2 livres. — EPHIPPUS, d'Olynthe, contemporain d'Alexandre, avait décrit les funérailles de ce prince et d'Ephestion, dans un ouvrage dont Athénée rapporte deux fragments, livres 4 et 10. Quelques critiques pensent que Diodore de Sicile a profité de l'ouvrage d'Ehippus. W—s.

EPHORUS, célèbre orateur grec, naquit à Cumes, dans l'Asie mineure, vers l'an 363 av. J.-C., c'est-à-dire, dans la 140^e olympiade, époque à jamais mémorable par la bataille de Mantinée. Contemporain d'Eudoxe et de Théopompe, il étudia sous le célèbre orateur Isocrate, et profita des leçons d'un aussi grand maître. Il composa plusieurs Harangues qui ne sont pas parvenues jusqu'à nous ; mais, au jugement de Quintilien, le style d'Ephorus manquait de verve et de chaleur. Isocrate disait de son disciple « qu'il avait besoin d'éperon pour « être excité ; » aussi lui persuada-t-il de renoncer au barreau et d'écrire l'histoire. Ephorus, docile aux conseils de son maître, s'appliqua à connaître à fond les grands événements qui avaient précédé le siècle où il vécut, et il écrivit l'histoire des guerres que les Grecs eurent à soutenir contre les barbares pendant un espace de sept cent cinquante ans. Cet ouvrage malheureusement n'a pu surnager sur l'abîme des temps, et l'on doit sans doute le regretter s'il est vrai qu'il ait obtenu, comme on le croit, les suffrages des anciens. A l'exemple de son maître, qu'il chérissait beaucoup, Ephorus prit le deuil à l'occasion de la mort de Socrate. Un pareil hommage, rendu à la mémoire de ce grand homme, atteste le courage d'Ephorus, et fait honneur à ses sentiments. On dit qu'il mourut vers l'an 300 avant J.-C. — Il y eut un autre EPHORUS ou EPHORE, né

aussi dans la ville de Cumes, qui écrivit une histoire de l'empereur Galien, fils de Valérien. On ne connaît rien autre chose de cet écrivain. B—rs.

EPHRAÏM de Nevers, capucin, né à Auxerre, d'une bonne famille, était frère de M. Dechateau des Bois, conseiller au parlement de Paris. Pour obéir à ses supérieurs, qui l'avaient destiné à la mission du Pégu, il traversait le royaume de Golconde, en 1643, lorsque le gendre du roi de ce pays, qui entendait assez bien les mathématiques, et qui faisait beaucoup de cas de ceux qui les cultivaient, ne négligea rien pour engager ce religieux à se fixer dans ses États, lui offrant même de construire à ses frais une maison et une église, et lui représentant qu'il pourrait diriger la conscience d'un assez bon nombre de chrétiens établis dans cette contrée, et de ceux que leurs affaires y attiraient. Voyant que tous ses efforts pour retenir le religieux étaient inutiles, il lui fit don du *calaat* (habillement d'honneur) le plus magnifique, et l'obligea de prendre un bœuf pour faire le voyage de Golconde à Masulipatam. Arrivé dans cette ville, le P. Ephraïm n'attendait qu'une occasion de s'y embarquer pour le Pégu ; mais comme il ne se présentait pas de vaisseau sur lequel il put passer, il alla à Madras, où les Anglais le reçurent si bien qu'il s'y établit avec le P. Zénon de Baugé, qu'on lui avait donné pour compagnon de sa mission. Le P. Ephraïm, qui était doué d'une facilité notable pour apprendre les langues, ne tarda pas à parler parfaitement l'anglais et le portugais. Les habitants de St-Thomé, attirés par les soins qu'il prenait de les instruire, venaient en foule à Madras, qui n'en est éloigné que d'une demi-lieue, et s'y fixaient. Ce père était d'un caractère conciliant et sensé ; il apaisait souvent les démêlés qui s'élevaient entre les Anglais et les Portugais. Les ecclésiastiques de St-Thomé, jaloux des succès du P. Ephraïm, firent partager leur ressentiment à leurs compatriotes, se saisirent de lui par surprise, en 1648, et l'envoyèrent, les fers aux pieds, à Goa, où il fut livré à l'inquisition. Quoiqu'on eût pris la précaution de le faire débarquer de nuit, de crainte que le peuple ne voulût enlever un religieux qui était en si grande vénération dans cette partie des Indes, le bruit de cet événement ne tarda pas à se répandre et à parvenir à Surate, où était alors le P. Zénon. Ce dernier, surpris et piqué de ce qui était arrivé à son ancien compagnon, consulta ses amis, du nombre desquels était Tavernier, et partit par terre pour Goa, en compagnie de La Bouffaye-le-Gouz, au risque de tomber lui-même dans les mains de l'inquisition. Il n'y put rien apprendre sur la cause de l'emprisonnement du P. Ephraïm ; on lui recommandait même de ne pas ouvrir la bouche en sa faveur. Alors il prit le parti d'aller à Madras, où ayant appris par quelle trahison on s'était emparé de la personne de son confrère, il parvint à gagner un capitaine du fort, qui lui prêta un détachement de soldats, avec lesquels il surprit le gouverneur de St-Thomé, auquel il fit

entendre qu'il ne serait relâché que lorsque la liberté serait rendue au P. Ephraïm. Cependant ce gouverneur réussit à s'échapper, et la nouvelle de l'emprisonnement du P. Ephraïm étant parvenue en Europe, son frère en fit des plaintes à l'ambassadeur de Portugal à Paris, le pape menaça d'excommunier tout le clergé de Goa si l'on ne mettait le prisonnier en liberté; tout fut inutile. Mais ce que des fidèles, ce que le chef de l'Eglise lui-même avaient vainement sollicité auprès de chrétiens, un païen parvint à l'obtenir. Le roi de Golconde, qui faisait la guerre à un prince voisin, avait alors son armée dans les environs de St-Thomé. Il envoya ordre à son général d'assiéger cette ville, et d'y tout mettre à feu et à sang, s'il ne tirait promesse positive du gouverneur, que sous deux mois, le P. Ephraïm serait mis en liberté. Il fallut bien que les inquisiteurs de Goa obtempérassent à une demande aussi pressante. On alla en conséquence dire au P. Ephraïm qu'il pouvait sortir; mais il ne voulut pas quitter sa prison que tous les religieux de Goa ne vissent le prendre solennellement en prison, ce qu'ils firent aussitôt. Le P. Ephraïm, au sortir de sa captivité, dans laquelle il avait passé quinze à vingt mois, disait que ce qui l'y avait le plus fâché, était l'ignorance de l'inquisiteur et de son conseil, quand ils l'interrogeaient, et qu'il croyait qu'aucun d'eux n'avait jamais lu l'Ecriture sainte. Un fait très-remarquable, dit Tavernier, c'est que le P. Ephraïm, qui louchait avant d'entrer en prison, en sortit avec les yeux très-droits. Il fut d'ailleurs extrêmement réservé sur tout ce qui s'y était passé à son égard, et garda avec une exactitude scrupuleuse le serment que fait prêter l'inquisition à ceux qu'elle relâche. Après avoir passé une quinzaine de jours à Goa, chez les capuches, espèce de récollets, il se mit en route pour Madras, alla en passant remercier le roi de Golconde de sa puissante protection, et résista encore une fois à ses sollicitations pour se fixer dans ses états. Revenu auprès de son troupeau de Madras, il continua à lui donner des soins, et fut souvent aidé par son fidèle compagnon le P. Zénon. Affable et obligeant, il accueillait les voyageurs. Il paraît qu'il fut très-lié avec Tavernier, auquel il avait donné le *calaat* du prince de Golconde qu'il trouvait trop magnifique pour un simple religieux. On voit que le P. Ephraïm, malgré sa longue absence, avait conservé pour sa patrie une vive affection. Lorsque l'escadre française, commandée par Delahaye, vint, en 1672, pour attaquer St-Thomé, elle fut redevable à ce bon missionnaire d'avis précieux qui la firent tenir sur ses gardes contre les promesses trompeuses des habitants du pays, et déterminèrent l'entreprise tentée contre cette ville. Caron, qui faisait partie de cette expédition, dit, dans une lettre adressée à Colbert, et insérée à la suite de la relation de Delahaye, que ce chef et lui fondaient toutes leurs espérances de réussir dans un établissement à Ceylan, sur le crédit du P. Ephraïm auprès du roi

de cette île. Ce fut ainsi que ce respectable religieux employa sa longue carrière à être utile à son prochain, et à faire chérir la doctrine chrétienne par la pratique de cette charité qu'elle recommande spécialement. E—s.

EPHREM (St.) en syriaque AFRIM, florissait dans le milieu du 4^e siècle. Il naquit à Nisibe, en Mésopotamie, sous le règne de l'empereur Constantin I^{er}. Son père était prêtre du dieu Abnîlâ Nisibe, et sa mère était originaire d'Amid. Dès sa tendre jeunesse, il abandonna la maison de son père, qui le maltraitait parce qu'il montrait beaucoup de goût pour la religion chrétienne, et il se retira auprès de l'illustre St-Jacques, qui était alors évêque de Nisibe. Ce saint personnage l'instruisit de tous les mystères de la religion chrétienne; bientôt il put compter Ephrem au nombre de ses disciples les plus distingués, et il montra une telle estime pour lui qu'il le conduisit malgré sa jeunesse au concile de Nicée pour y combattre l'erreur des ariens. En l'an 363, après la mort de l'évêque St-Jacques et la cession de la ville de Nisibe faite par l'empereur Jovien au roi de Perse Chapour II, Ephrem abandonna cette ville, se retira sur les terres de l'Empire romain, et alla habiter dans la ville d'Amid. Il n'y séjourna cependant que fort peu de temps, et dirigea ses pas vers Edesse, où il s'occupa avec zèle de convertir à la religion chrétienne les sectateurs des idoles qui étaient encore en grand nombre dans cette ville. Bientôt après il embrassa l'état monastique, et il se retira dans une caverne située dans les montagnes voisines de la ville d'Edesse, où il mena pendant assez longtemps une vie très solitaire. C'est là qu'il composa son commentaire sur tous les livres de l'Ancien Testament et la plupart de ses ouvrages. Sa réputation se répandit bientôt au loin, et un grand nombre de personnes vinrent dans sa solitude pour s'instruire auprès de lui. On compte parmi ses disciples les plus distingués Zenob, diacre d'Edesse, Isaac, Siméon, Abraham et beaucoup d'autres qui jouissent encore chez les Syriens d'une grande considération. Le bruit des vertus et du savoir de St-Ephrem inspira tant de jalousie contre lui aux hérétiques et aux idolâtres que ce saint étant venu à Edesse, ils se précipitèrent sur lui, et lui donnèrent tant de coups qu'ils le laissèrent pour mort sur la place. Quand il fut guéri de ses blessures, il retourna dans sa solitude, et il y composa la plupart de ses discours contre les sectateurs de Bardesane, de Marcion, de Manès et contre les idolâtres. Il fit ensuite un voyage en Egypte pour visiter Pesois, chef des solitaires du désert de Nitrie. Il resta assez longtemps auprès de ce personnage, puis alla voir St-Basile le Grand, évêque de Césarée en Cappadoce; il se lia avec lui d'une amitié intime, et il en reçut la qualité de diacre. Sur l'avis qu'il reçut bientôt après qu'une dangereuse hérésie se manifestait dans le sein de la ville d'Edesse, il se mit en route pour retourner dans cette ville; chemin faisant, il ramena à la foi orthodoxe les habitants de Sain-

sate qui avaient embrassé les erreurs d'Arius. Quatre ans après son retour à Edesse, St-Basile l'envoya chercher pour le faire évêque ; mais St-Ephrem, qui se regardait comme absolument indigne d'un tel honneur, fit semblant d'être insensé et resta dans sa solitude. Il mourut peu après ce même St-Basile, vers l'an 379. Les Syriens ont encore la plus grande vénération pour sa mémoire, et ils l'appellent le docteur du monde et le prophète de leur nation. St-Ephrem a composé un grand nombre d'ouvrages en syriaque et en grec : 1° Un ample *Commentaire sur tous les livres de l'Ancien Testament*, à l'exception des *Psaumes*, des *Livres sapientiaux* et de ceux de *Ruth*, *Judith*, *Tobie* et *Esther*. 2° Un autre *Commentaire sur le Nouveau Testament*, qui est perdu. 3° *Quinze Hymnes sur la Nativité de Jésus-Christ*. 4° *Quinze sur le Paradis*. 5° *Cinquante-un sur la Virginité*. 6° *Cinquante-deux sur l'Eglise*. 7° *Cinquante-six contre l'hérétique Bardesane, Marcion et Manès, et contre les idolâtres*. 8° Un *Livre contre l'empereur Julien*, qui s'est perdu. 9° Enfin un grand nombre d'*Odes*, de *Chants*, de *pièces diverses sur divers sujets religieux*, écrits en syriaque comme tous ceux dont on vient de parler. Outre cela, il existe encore en grec un grand nombre de *Discours*, d'*Exhortations* et de *Traitéts sur divers sujets théologiques*, écrits par St-Ephrem. Gérard Vossius publia en 1603, 4 vol. in-8° à Cologne, et en 1619 à Anvers, aussi 4 vol. in-8°, une traduction latine de la plupart des écrits grecs de St-Ephrem. Le texte grec de cent six Discours de ce saint fut imprimé à Oxford en 1709, in-8°. Plusieurs autres se trouvent dans la Bibliothèque des Pères. En 1736 et années suivantes, on publia à Rome, en 6 volumes in-fol., l'unique édition complète des Œuvres grecques et syriaques de St-Ephrem. Le premier volume fut publié par Joseph Assemani. Les cinq derniers le furent par les soins d'un jésuite nommé Pierre Benoît. On a quelques traductions françaises de St-Ephrem : 1° *Opuscules divins et exercices spirituels*, traduits par François Feuarent, 3° édition, 1602, in-8° ; on trouve dans ce volume le sermon de St-Cyrille d'Alexandrie, *De l'issue et sortie de l'âme hors le corps humain*, et une *Réponse à un calviniste touchant la virginité et l'excellence de Marie*. 2° *Discours de la Conception*, traduit par Bosquillon, 1697, in-42. Il existe beaucoup d'ouvrages de St-Ephrem traduits en arabe, en arménien et en copte (voy. COLER J. Chr.). S. M—N.

EPHREM, patriarche arménien de Sis en Cilicie, fils d'un personnage distingué de la ville de Sis, nommé Markos, naquit en 1734. Il se livra avec succès à l'étude de l'éloquence, de la théologie et de l'histoire, et il s'acquit par ses talents une si grande réputation parmi ses compatriotes unis à l'Eglise romaine que la cour de Rome lui donna le titre d'évêque *in partibus*. En 1771 il fut élu patriarche de Sis, après la mort de son frère Gabriel. Il occupa ce siège pendant treize ans, et mourut en 1784. Il eut pour successeur Théodore IV, en ar-

XII.

ménien Thoros. Le patriarche Ephrem a composé un grand nombre de pièces de vers fort estimées des Arméniens. Elles sont presque toutes relatives à des sujets religieux ; elles sont restées manuscrites. Il a encore composé une histoire chronologique des patriarches arméniens de Cilicie jusqu'à son temps, aussi manuscrite. S. M—N.

EPICCHARIS est du petit nombre de ces femmes citées dans l'histoire pour avoir montré une fermeté d'âme au-dessus des forces ordinaires de leur sexe. Quand les crimes et les folies de Néron, portés à l'excès, eurent lassé les Romains, il se forma contre lui une conspiration dont le premier auteur ne fut pas bien connu, mais dans laquelle entrèrent des consulaires, des sénateurs, le préfet du prétoire, des chevaliers, des personnes enfin, dit Tacite, de tout rang, de tout âge, de tout sexe, des riches, des pauvres, etc. Il se trouva parmi tant de conspirateurs une femme, une affranchie, Epicharis, venue là sans qu'on sût comment, et jusque-là peu connue par son goût pour les choses honnêtes. Voyant que les conjurés, mus sans doute par des motifs divers, flottaient entre l'espoir et la crainte et temporisaient, elle prit sur elle de leur faire des reproches et de les encourager. Ennuyée enfin de leur lenteur, elle se donna un rôle actif. Elle alla en Campanie pour gagner les officiers de la flotte de Misène ; elle s'attacha à Volusius Proculus qu'elle connaissait, et qui avait un commandement de 4,000 hommes sur cette flotte. Il avait été un des instruments de Néron pour le meurtre de sa mère, et en avait été mal payé. Epicharis, en s'ouvrant à lui de la conspiration, eut la prudence de lui taire les noms des conjurés. Proculus alla révéler à l'empereur ce qu'il savait. Epicharis fut amenée devant lui. A la confrontation elle fit tomber facilement une délation qui n'était appuyée d'aucune preuve. Néron la retint cependant en prison, dans l'idée que la chose pouvait être vraie, quoiqu'elle ne fût pas prouvée. Une nouvelle délation fut faite ; elle le fut par un affranchi de Natalis, chevalier, ami de Pison. Natalis fut arrêté et conduit devant l'empereur, avec les sénateurs Scévinius et Quintianus, et avec Lucain et Sénécion. Intimidés par les menaces et l'appareil des tortures, ou corrompus par l'espoir de leur grâce, ils avouèrent tout, et chargèrent leurs principaux amis. Néron se rappela alors qu'Epicharis avait été accusée par Proculus, et pensant que le corps d'une femme céderait facilement à la douleur, il ordonna qu'on la déchirât par les tortures. Les fouets, le feu, la fureur des bourreaux honteux d'être vaincus par une femme ne purent lui arracher d'aveux. Le lendemain, pour subir les tourments d'une nouvelle question, elle fut apportée sur un siège, ses membres étant disloqués. Elle passa son cou dans le cordon d'un mouchoir qu'elle avait détaché de son sein, et qui tenait au siège. Aidée du poids de son corps mourant, elle s'étrangla, et expira aussitôt. M. Ximénès a fait représenter, en 1733, une tragédie d'*Epicharis ou la Mort*

63

de Néron. G.-M.-J.-B. Legouvé a aussi donné une tragédie d'*Epicharis* (Voy. LEGOUVÉ). Q. R—v.

EPICARME, poète et philosophe grec, au 3^e siècle avant J.-C., né dans l'île de Cos, fut amené dans sa plus tendre enfance à Mégare, puis à Syracuse, où il passa la plus grande partie de sa vie; c'est par cette raison que la plupart des anciens auteurs lui donnent le surnom de Sicilien. Ptolémée-Héphestion, qui s'était occupé de sa généalogie, le faisait descendre d'Achille (voy. *Photii Biblioth.*, p. 473). Diogène de Laërte, qui lui a consacré quelques lignes (*Vit. Philosophor.*, t. 8), dit qu'il était fils d'Elothals; mais Suidas nomme le père d'Epicharme Tityrus ou Chimaris, et sa mère Sicis ou Sicida. L'un des disciples de Pythagore, il se montra digne d'un tel maître par l'étendue de ses connaissances et par la pureté de ses mœurs. Admis à la cour d'Hiéron 1^{er}, tyran de Syracuse, il vivait avec ce prince dans la plus intime familiarité. Hiéron avait, sur des soupçons, fait périr dans les supplices quelques-uns de ses courtisans; il invita peu de jours après Epicharme à souper. « Mais, lui répondit le philosophe, « vous ne m'avez pas invité dernièrement, quand « vous avez sacrifié vos amis. » Plutarque blâme l'imprudence de cette réponse, qui pouvait attirer sur son auteur un châtiment rigoureux (1). Ailleurs, Plutarque dit qu'Epicharme tomba dans la disgrâce d'Hiéron, pour s'être permis une expression inconvenante devant l'épouse de ce prince (2); mais comment croire qu'un homme de mœurs austères, et dont toutes les maximes respirent une haute sagesse, ait pu se rendre coupable d'une telle légèreté? D'autres auteurs disent qu'il indisposa contre lui la femme d'Hiéron par un mot piquant et déplacé. Jusqu'alors la comédie n'avait été qu'un recueil de dialogues sans liaison et sans suite. Il introduisit le premier dans ses pièces une action qu'il développa sans écarts jusqu'à la fin. Ainsi c'est avec raison qu'Aristote (3) lui attribue l'invention de la comédie. Horace loue Plaute de ce qu'à l'exemple d'Epicharme, il ne perd jamais de vue son sujet (4). On a les titres de 40 comédies d'Epicharme; mais il n'en reste qu'un très-petit nombre de fragments, recueillis dans les *Comicorum graecorum Sententiae*, par Fed. Morel, H. Estienne, Hertel, Grotius, etc. Cicéron, dans la première *Tusculane*, sur le mépris de la mort, cite un vers d'Epicharme, que J.-B. Rousseau a traduit ainsi :

Mourir peut être un mal; mais être mort n'est rien (5)

Indépendamment de ses comédies, Epicharme avait composé plusieurs traités de philosophie, de morale et de médecine, dont on assure que Platon

a profité dans ses *Dialogues*. C'est à lui que les sophistes empruntèrent l'argument qu'ils nommèrent le *croissant*, et qui se rapproche beaucoup du *sorite*. Enfin Aristote et Pline disent qu'on lui doit l'introduction dans l'alphabet du Θ et du Χ, que d'autres font remonter à Palamède. Epicharme mourut vers l'an 449 avant J.-C., dans un âge très-avancé. Lucien (*De ceux qui vivent longtemps*) dit qu'il avait atteint sa 97^e année. Les Syracusains lui érigèrent une statue, avec une inscription rapportée par Diogène de Laërte. Dans un dialogue intitulé *Hermotime, ou des sectes des philosophes*, Lucien cite cette belle maxime d'Epicharme : « Soyez sobre, et songez-vous de n'être pas crédule. » Ennius avait donné le nom d'*Epicharme* à l'un de ses ouvrages qui ne nous sont pas parvenus. M. Hales, petit fils de J.-Alb. Fabricius, a publié une thèse : *De Epicharmo*, Essen, 1822, in-8°, et L. Tiritto, *Saggio storico della vita de Epicharmo*, Palerme, 1836, in-8°. W—s.

EPICÉTÈTE, d'Hiérapolis en Phrygie, fut un des plus illustres soutiens de cette philosophie désolante, qui, vivement attaquée par Plutarque, et n'étant appropriée ni à la nature de l'homme, ni aux affections inhérentes à sa constitution, a fait plus de charlatans de vertu que de vrais amis de la sagesse. Vouloir opposer une digne constamment insurmontable à l'impulsion des passions humaines, sera dans tous les temps une entreprise téméraire. Le véritable, le difficile talent du pédagogue, est de leur donner une direction, sinon toujours utile, au moins non nuisible à l'état social. Epictète, né dans l'indigence, au premier siècle de notre ère, fut, dans sa jeunesse, esclave d'Epaphrodite, affranchi de Néron, et l'un de ses gardes particuliers, homme grossier, stupide et de mauvaises mœurs. On rapporte qu'un jour il s'amusa à tordre la jambe de son esclave : « Vous me la casserez, » dit Epictète, et l'événement justifia sa prédiction. « Je vous l'avais bien dit, » ajouta tranquillement le philosophe (1). Fut-ce par suite de cet accident, ou bien de naissance, qu'Epictète boitait? Les opinions sont partagées sur ce point, mais son infirmité est constatée par une épigramme grecque que rapportent Aulu-Gelle et Macrobe. Les circonstances de la vie du Phrygien sont peu connues : son véritable nom ne l'est même pas, car *Epictète* (Ἐπίκτητος) est un adjectif qui signifie *esclave, serviteur*. On ignore quand il reçut la liberté. On sait seulement que Domitien ayant rendu, vers l'an 90 de l'ère vulgaire, un édit qui chassait d'Italie les philosophes, Epictète se retira à Nicopolis en Epire, où l'on croit qu'il passa le reste de ses jours. Cette opinion, néanmoins, présente des difficultés; car Spartien dit positivement que ce philosophe vécut dans une grande familiarité avec l'empereur Adrien, ce que n'eût guère permis la distance de leurs demeures respectives. Au reste, ce commerce bril-

(1) Comment discerner le flatteur d'avec l'ami?

(2) *Adages*.

(3) Théophraste attribue, comme Aristote, l'invention de la comédie à Epicharme, dans une épigramme à la louange de son illustre compatriote.

(4) *Plautus ad exemplum scilicet properare Epicharmi*. Epist. 11, l. 1, p. 58.

(5) Dans la traduction des *Tusculanes*, par l'abbé d'Olivet.

(1) Celse, en citant ce trait et l'opposant aux chrétiens, leur disait d'un air insultant : « Votre Christ a-t-il rien fait de pins « grand? » — « Oui, il s'est tu, » lui répondit Origène.

lant n'enrichit point Epictète. Il habitait à Rome une masure sans portes, et n'avait pour tout meuble qu'une table, une couchette, un méchant matelas. Un jour, par une espèce de luxe, il acheta une lampe de fer ; il en fut puni : un voleur entra subtilement chez lui, et la déroba. « Il sera bien « attrapé demain, s'il revient, dit Epictète, car il « n'en trouvera qu'une de terre. » L'époque de sa mort a été le sujet d'une vive contestation parmi les savants. Suidas la fixe sous le règne de Marc-Aurèle ; mais, en remontant du couronnement de ce dernier à la mort de Néron, on compte environ quatre-vingt-quatorze ans. Epictète en eût donc eu au moins cent dix sous Marc-Aurèle, et Lucien ne fait aucune mention de lui dans son dialogue *De longævis*. Marc-Aurèle lui-même ne le cite point parmi les philosophes qu'il a entendus ; au contraire, il s'écrie : « Combien ce siècle a-t-il enlevé « de Chryssippes, de Socrates, d'Epictètes ? » Ailleurs il dit : « Je dois à Rusticus la connaissance « des *Commentaires d'Epictète*, qu'il tira de sa bibliothèque pour m'en faire présent. » D'ailleurs Aulu-Gelle, qui écrivait sous Antonin le Pieux, ne parle jamais du philosophe qu'au passé : enfin, il est probable qu'Arrien ne composa ses *Dissertations* qu'après la mort d'Epictète, et elles étaient déjà répandues du temps d'Aulu-Gelle. Gilles Boileau, qui combat Saumaise tout en adoptant à peu près son sentiment, a composé une table chronologique dans laquelle il fixe la mort d'Epictète à l'an de Rome 902, 150 de l'ère vulgaire, fixation qui, d'après ses calculs, ne donne pas moins de cent ans au philosophe. Dacier a rapproché cette mort d'environ quinze ans, peu de temps avant le règne d'Antonin-le-Pieux, ce qui s'accorde mieux avec les expressions d'Aulu-Gelle, et il suppose à Epictète de 90 à 92 ans. Quoique stoïcien, Epictète n'eut, il faut l'avouer, ni la jactance ni l'aspérité des gens de sa secte. La vertu qu'il prisait le plus était la modestie. « Si tu sais te contenter de peu, dit-il, « ne va pas t'en vanter ; si tu ne bois que de l'eau, « ne l'affecte point en public ; si tu l'exerces à « quelque travail pénible, que ce soit en particulier. » Il faisait peu de cas des ornements de l'éloquence, et leur préférerait une diction simple, grave et nerveuse. Il plaignait les grands de leur orgueil : « L'intérêt seul, disait-il, nous dicte le « respect que nous feignons pour eux ; ils sont « comme les ânes, qu'on étrille pour en tirer service. » Il définissait la Fortune *une femme de bonne maison qui se prostitue à des valets*. « C'est « commencer à être sage, ajoutait-il, de n'accuser « que soi de ses malheurs ; mais c'est l'être au « plus haut degré, de n'en accuser ni soi ni les autres. » Ennemid'Epictète et de sa doctrine, il admirait Socrate, et nous a laissé du vrai cynique un magnifique tableau. Au rebours de beaucoup de philosophes, il faisait grand cas de la propreté, mais regardait le luxe comme la source de tous les maux. Il ne voulait point qu'on allât consulter l'oracle quand il était question de défendre un

ami ; mais il soutenait que le sage seul connaît la véritable amitié, parce que lui seul sait discerner le bon du mauvais. Quoique pauvre, il prit chez lui l'enfant d'un de ses amis, qui l'avait exposé par indigence. Il rappela à la raison un autre homme qui avait résolu de se laisser mourir de faim, ce qui semble indiquer qu'il n'approuvait pas le suicide. Au contraire, il estimait par-dessus tout la constance et la fermeté. « Ce ne sont pas « les choses, dit-il, qui nous font du mal, mais « bien l'opinion que nous nous en formons. » Cet axiome, qui peut être vrai jusqu'à un certain point quant aux affections morales, n'est qu'un misérable sophisme par rapport aux maux physiques. Il mentait impunément ce philosophe qui disait : « Oh ! goutte, tourmente-moi tant que tu le voudras, jamais tu ne me contraindras d'avouer « que la douleur soit un mal. » Epictète, par suite de ses principes, fit toute sa vie la guerre à l'opinion. Toute sa doctrine se réduit à ce point : parmi les choses, les unes dépendent de nous, ce sont nos actions ; les autres en sont indépendantes. Portons tous nos soins à rectifier les premières ; mais il est insensé de rechercher ou de fuir les autres, puisqu'elles ne dépendent pas de nous. *Ἀνέχου καὶ ἀπέχεσθαι*, dit Epictète ; *Sustine, et abstine* ; supportez les peines et fuyez les plaisirs. C'est là son grand précepte. Il est beau, mais difficile à suivre. Malgré son indigence, Epictète jouit toute sa vie, et plus encore après sa mort, de la considération publique. Lucien en fournit une preuve plaisante. Il rapporte que, de son temps, certain imbécile payait 3,000 dragmes la lampe de terre qui avait appartenu au philosophe, persuadé qu'en écrivant à la lueur de cette lampe, il recevrait de doctes inspirations. Ce trait rappelle celui du chimiste qui acheta les pantoufles de Voltaire. Suidas prétend qu'Epictète avait beaucoup écrit ; mais on révoque ce fait en doute, du moins il ne nous est rien parvenu de lui. Arrien, le plus célèbre des disciples d'Epictète, recueillit avec soin les discours et les principes de son maître, et en composa plusieurs traités : 1° *De la vie et de la mort d'Epictète* ; 2° douze livres des *Discours familiers* de ce philosophe : ces deux ouvrages sont perdus ; 3° huit livres de *Dissertations sur Epictète et sa philosophie*, dont quatre seulement nous restent ; 4° l'*Enchiridion*, ou *Manuel d'Epictète*, que nous possédons, et dans lequel, sous la forme la plus concise, il offre le tableau de la philosophie morale du Phrygien. Arrien dédia ce Manuel à M. Valérius Messalinus, qui fut consul l'an de Rome 900. Simplicius (*voy. SIMPLICIUS*) a fait un *Commentaire* sur ce Manuel. On trouve en outre dans plusieurs auteurs, et surtout dans Stobée, un grand nombre de *Sentences* d'Epictète qui ne se rencontrent ni dans les *Dissertations* d'Arrien, ni dans son Manuel, ce qu'explique aisément la perte que nous avons faite de la plus grande partie de ses ouvrages, sans qu'il soit besoin de recourir à l'opinion de Saumaise, qui pense qu'Arrien avait

composé deux Manuels différents. Ces Sentences ont été recueillies par Blancard, Stollus, et, entre autres éditions, à Copenhague, 1629, in-12. Enfin, quelques auteurs ont encore attribué au stoïcien : *Altercatio Hadriani cum Epicteto*, ou *Questions de l'empereur Adrien et réponses du philosophe*, traduites en français par Jean de Coras, Paris, 1558, in-8°; Lyon, 1596, in-4°, et par quelques autres; mais il suffit de jeter les yeux sur cette rapsodie pour se convaincre qu'elle est indigne d'Épictète. C'est un recueil fait par quelque moine, dans lequel cependant on a inséré plusieurs sentences du philosophe. Le *Manuel* a été traduit en latin par Ange Politien, avant que de paraître en grec. Il fut ainsi publié par Philippe Béroalde l'ancien, à Bologne, Benoît Hector, 1497, in-fol., avec Cébès, Censorin, un Dialogue de Lucien, deux Traités de St-Basile et un de Plutarque; puis dans les œuvres de Politien, Venise, Alde, 1498, in-fol., et souvent depuis. La 1^{re} édition grecque, avec le Commentaire de Simplicius, est de Venise, 1528, in-4°. Grégoire Haloandre en donna, l'année suivante, à Nuremberg, in-8°, une édition qui est très-rare, et qu'il crut la première. Trincavelli (Venise, 1532, in-8°), Neobarius (Paris, imprimerie royale, 1540, in-4°), Jérôme Verlen (Louvain, 1550, in-8°), Jacques Tusan (Paris, 1552, in-4°), vinrent après lui. Thomas Kirchmayer (*Naogeorgus*) en donna la première édition grecque et latine à Strasbourg, 1554, in-8°, et y joignit un Commentaire de sa façon. Les *Dissertations* d'Arrien, traduites par Jacques Schegk, parurent pour la première fois, grec-lat., à Bâle, Jean Oporin, 1554, in-4°. Jérôme Wolf en donna deux éditions corrigées à Bâle, Oporin, sans date, in-8°, et 1560, 3 vol. in-8°. Elles contiennent, en outre, le *Manuel* et le Commentaire de Simplicius. Les éditions du *Manuel*, de Paris, André Wechel, 1564, in-4°, et de Coloswar (*Claudiopolis*), 1585, in-8°, sont rares. Celles *Cum notis variorum* sont estimées, Leyde, 1670, et Delft, 1683, in-8°, données par Berkel; Delft, 1723, in-8°, par Schroeder; on y joint ordinairement celles d'Oxford, 1740, in-8°, par Simpson, et de Cambridge, 1655, in-8°, par Luc Holstein; cette dernière est rare et recherchée. Adrien Reland en donna une à Utrecht, 1711, in-4°, version de Meibomius et corrections de Saumaise; et Jean Upton, une autre, complète et très-estimée, Londres, 1739-1741, 2 vol. in-4°. Celle qu'a publiée Chr. G. Heyne, avec ses notes, Varsovie et Dresde, 1776, in-8°, est digne de tous ce qu'a produit cet homme célèbre. Le frontispice en a été reproduit sous la date de 1782. Jean Schweighäuser a donné à Leipsick, 1799, 3 vol. in-8°, une bonne édition grecque-latine du *Manuel*, des *Dissertations* et des *Fragments*, et M. Bodoni, une magnifique édition grecque-italienne du *Manuel*, tirée à 400 exemplaires seulement, Parme, 1793, in-4°. Celle petit in-8°, même date, est tirée à 250 exemplaires. Parmi les petites éditions, on distingue celles de Suecan, Leyde, 1634, d'Amsterdam, 1670, et de Glasgow,

Foulis, 1751. Edouard Ivie a traduit le *Manuel* en vers latins, et l'a publié avec le texte, Oxford, 1715, in-8°. On compte de nombreuses traductions françaises d'Épictète. Le nouvel éditeur de la *Bibliotheca græca* de Fabricius en a omis huit. La plus ancienne est celle d'Antoine Dumoulin, Lyon, 1544, in-16. Claude Gruget vint ensuite, Anvers, Plantin, 1558, in-16; avec les *Épîtres* de Phalaris, Paris, 1591, in-12. Puis André Rinaudeau, Poitiers, 1567, in-8°. En 1603, il parut une version anonyme du *Manuel*, dans un livre intitulé *la Philosophie morale des Stoïques*, et qui n'est lui-même qu'une paraphrase de ce *Manuel*, sans nom de lieu, in-24, petit volume rare. Guillaume Duval (1606, in-8°) et le P. Gonlu (1630, in-8°) en donnèrent ensuite deux autres. Gilles Boileau vint après eux, et publia *la vie d'Épictète et sa philosophie* (*l'Enchiridion*) avec le *Tableau de Cébès*, Paris, 1655, in-12, souvent réimprimée. Cocquelin, chancelier de l'université de Paris, lui succéda, Paris, 1688, in-12; puis le fécond abbé de Bellegarde, Paris (Trévoux), 1701; Amsterdam, 1709; La Haye, 1734, Bouillon, 1772, in-12, nouvelle édition, avec une préface par L. Dutens, Paris, 1775, in-18, et tirée à un très-petit nombre d'exemplaires; puis enfin le P. Mourgues, dans son *Parallèle de la morale chrétienne avec celle des anciens philosophes*, Paris, 1702, in-12. Dacier laissa loin de lui ses nombreux prédécesseurs; sa traduction parut en 1715, Paris, 2 vol. in-12, réimprimés en 1776 et 1780, même ville, même format. Elle contient la *Vie du Stoïcien*, le *Manuel*, le Commentaire de Simplicius, un nouveau *Manuel*, tiré des *Dissertations* d'Arrien, et le texte grec du premier. Depuis Dacier, Lefèvre de Villebrune publia en 1782, 2 vol. in-18, une édition grecque et française du *Manuel*; sa version est souvent infidèle. Elle a été néanmoins réimprimée plusieurs fois: Paris, Pierres, 1783, in-18; Paris, Didot jeune, 1795, 2 tomes en 1 volume in-18. M. de Pommereul en donna une autre traduction, précédée de réflexions sur Épictète, et sur la morale des stoïciens. Genève, 1783, in-8°; autre édition, Paris, 1822, in-18. M. de Bure St-Fauxbin publia en 1784 (2 vol. in-18) un *Nouveau Manuel d'Épictète, tiré d'Arrien*; M. Belin de Ballu, une traduction du *Manuel* et du Commentaire de Simplicius, Paris, 1790, in-8°; Gabr. Brotier, une autre en 1793, Paris, in-8°, précédée d'un *Discours* sur la vie et la morale d'Épictète. Le poète Desforges donna (Paris, 1797, in-4°) une imitation du *Manuel* en vers. Camus, pendant sa détention en Allemagne, le traduisit, et son ouvrage parut à Paris en 1796, 2 vol. in-18, réimprimés en 1803 (*voy. CAMUS*). En 1814, M. Pillot a publié à Douai, in-8°, une nouvelle version du *Manuel*, à la suite des *Maximes* de Phocylides et de Théognis, et des vers dorés de Pythagore. En 1826, Paris, Didot, in-8°, M. D. Coray a publié: *Manuel d'Épictète, Tableau de Cébès, et Hymne de Cléanthe*, en grec moderne, avec une traduction française en regard, et des notes; et en 1839, M. Thurot a donné une traduc-

tion des Discours philosophiques d'Épictète, recueillis par Arrien, Paris, imprimerie royale, vol. in-8°, ouvrage qui avait obtenu un prix Montyon en 1838. Le Manuel est en outre compris dans la collection des *Moralistes*; la traduction en est de Naigeon, Paris, 1782, in-18, et dans les *Classiques grecs* de M. Didot, texte grec, version latine en regard par M. Dubner. Il existe encore les *Morales d'Épictète, de Socrate, Plutarque et Sénèque*, par Desmarests de St-Sorlin, imprimées au château de Richelieu, 1638, in-8°, et Paris, Loyson, 1639, in-12. Le Manuel a été traduit en allemand, en espagnol, en portugais, en anglais, en italien, etc. Michel Rossal a publié *Disquisitio de Epicteto quæ probatur eum non fuisse christianum*, Groningue, 1708, in-8°; Daniel Müller, *De Epicteti christianismo*, Chemnitz, 1724, in-4°, et Chr.-Aug. Henmann, *De Philosophiâ Epicteti*, Léna, 1703, in-4°. Le P. Holomas a fait imprimer aussi un *Discours sur la philosophie d'Épictète*, 1760, in-8°. D. L.

ÉPICURE, l'un des plus célèbres philosophes de l'antiquité, était d'une famille illustre, celle des Philaïdes, qui descendait de Philæus, petit-fils d'Ajâx. Néoclès, son père, habitait le bourg de Gargettie, dans l'Attique; se trouvant assez mal partagé du côté de la fortune, il passa dans l'île de Samos, lorsque les Athéniens y envoyèrent une colonie, l'an 352 avant J.-C. Diogène Laërce fixant la naissance d'Épique à l'an 344 avant J.-C., il est évident qu'il reçut le jour à Samos et non à Gargettie, comme on le dit ordinairement. On rapporte que dans sa première jeunesse il suivait sa mère, qui faisait métier d'aller expier les maisons, et qu'il lisait les formules d'expiations; devenu plus grand, il aidait son père à tenir l'école qu'il avait levée à Samos. Épicure commença dès l'âge de quatorze ans à se livrer à la philosophie. Il fréquenta d'abord Pamphilus, l'un des disciples de Platon, et Nausiphane, de l'école de Démocrite, et non le disciple de Pyrrhon, comme le dit Diogène Laërce, car Pyrrhon était contemporain d'Épicure. Ces leçons ne le satisfirent pas; s'étant mis à lire lui-même les écrits de Démocrite, il fit de grands progrès dans la philosophie, et se crut bientôt en état de former une nouvelle secte. Il vint à Athènes à l'âge de dix-huit ans, mais il y séjourna peu, à cause des troubles qui survinrent après la mort d'Alexandre. Il se rendit ensuite de son père, à Colophon, dans l'Ionie, alla ensuite à Mitylène et à Lampsaque, où il commença à professer ses nouveaux principes. Il s'y attacha un grand nombre de disciples, parmi lesquels étaient ses trois frères: Néoclès, Chérédème et Aristobule, et étant revenu avec eux à Athènes, l'an 309 avant J.-C., il y acheta un jardin, pour le prix de 80 mines (7,200 fr.), et se mit à y enseigner sa philosophie. Tout le monde n'était pas admis à ses leçons; mais ses disciples, à l'exemple des pythagoriciens, formaient une espèce de communauté. Il ne voulut cependant pas que leurs biens fussent mis en commun, disant que cela excitait la mé-

fiance; mais chacun payait une portion de la dépense. Elle était peu considérable, car ils se contentaient des aliments les plus simples. L'union la plus parfaite régnait entre eux. Elle subsista même longtemps après la mort d'Épicure, et Cicéron dit que les épicuriens de son temps vivaient encore en commun, et du meilleur accord. Les femmes même étaient admises dans cette société, et l'on cite, parmi ses disciples les plus célèbres, Léontium, courtisane d'Athènes (voy. LÉONTIUM), et Themista, femme de Leontius de Lampsaque. Comme il ne dogmatisait pas en public, la secte fut peu célèbre de son vivant; mais après sa mort ses livres s'étant répandus, la doctrine en fut vivement attaquée par les stoïciens, qui ne rougirent même pas d'avoir recours aux calomnies les plus atroces. Diotime, stoïcien, alla jusqu'à fabriquer, sous le nom d'Épicure, cinquante lettres adressées à des courtisanes, dans lesquelles on le faisait parler de la manière la plus obscène; mais Chrysippe lui-même convenait de la pureté des mœurs d'Épicure; il est vrai que pour ne pas en laisser l'honneur à sa philosophie, il prétendait que cette pureté de mœurs tenait uniquement à son insensibilité. On l'accusa aussi d'athéisme, et cette accusation est celle qu'on a le plus fréquemment répétée. Il est bien difficile de connaître la véritable opinion d'Épicure sur la divinité. Cicéron dit qu'il en avait parlé dans les termes les plus sublimes, et qu'il recommandait la piété à ses disciples. On dira sans doute que c'était pour se conformer aux idées du vulgaire; mais dans sa lettre à Ménécée il s'exprime ainsi: « Les dieux ne sont point tels « que le croit le vulgaire. L'impie est, non celui « qui rejette les dieux de la multitude, mais celui « qui attribue aux dieux les opinions de la multitude. » Ces expressions, si elles avaient été connues, auraient suffi pour le faire persécuter. Ce n'était donc pas par prudence qu'il faisait de la croyance en Dieu l'un des principaux dogmes de sa philosophie. Il faut convenir cependant que ses autres opinions sur les dieux rendaient cette croyance inutile. Il les regardait comme des êtres parfaitement heureux, impassibles et ne se mêlant pas des choses humaines, ce qui détruisait et la Providence et l'espoir des peines et des récompenses futures. Sa morale était entièrement fondée sur le principe de l'intérêt personnel. L'homme est sur la terre pour chercher le bonheur, il le trouve dans une vie calme et tranquille. Le sage se tiendra donc en garde contre les passions qui pourraient le troubler. Le plaisir physique consiste dans la satisfaction des besoins naturels. Moins on met de recherches à les satisfaire, moins on est exposé aux privations. On est par conséquent moins exposé aux revers de la fortune. S'abstenir pour jouir était donc sa grande maxime. Le bonheur des individus dépend du bonheur général. Le sage se conforme donc aux lois établies. Ces principes, lorsqu'on n'en saisissait pas l'ensemble, pouvaient être fort dangereux. On disait vulgaire-

ment qu'Épicure faisait consister le souverain bien dans la volupté, et beaucoup de gens s'en tenaient là, sans se donner la peine d'examiner ce qu'il entendait par la volupté; ils auraient vu en effet qu'elle ne différât en rien de la sagesse des stoïciens. Ces faux épicuriens firent beaucoup de tort à la secte. Ils furent chassés de Rome du temps de la république. On les chassa aussi à plusieurs reprises de différentes villes; mais l'école subsista toujours à Athènes. Elle y existait encore du temps de Lucien, et Nnmenius, son contemporain, remarque avec douleur que les épicuriens avaient conservé dans toute sa pureté la doctrine de leur maître, tandis que celle de Platon s'était singulièrement altérée. Les stoïciens s'approprièrent plusieurs des maximes d'Épicure et de ses apophthegmes les plus remarquables, exprimés avec esprit, d'un style sentencieux, et Sénèque en a emprunté une foule qui font le charme de ses lettres à Lucilius. Épicure affectait un grand mépris pour les géomètres et pour les mathématiques. On le voit bien aux idées qu'il s'était faites du soleil, de la lune, et du système du monde. Il soutenait que la lune et le soleil ne sont pas plus grands qu'ils ne paraissent à la vue, erreur que Lucrèce a reproduite dans ce vers :

Nec major
Esse potest nostris quam sensibus esse videtur.

Il ajoutait que le soleil s'éteignait tous les soirs dans l'océan, et se rallumait tous les matins. Cléomède, dans son second livre, a pris la peine de réfuter sérieusement toutes ces inepties. Épicure avait emprunté de Démocrite et de Leucippe l'idée des atomes, qu'il regardait comme les principes de toutes choses. Ces atomes, tombés dans un long discrédit, et que Gassendi a tenté vainement de réhabiliter, n'avaient d'autres propriétés que la dureté et la pesanteur, et par conséquent pas la moindre ressemblance avec les gaz de toute espèce qui jouent un si grand rôle dans la physique et la chimie des modernes. Épicure mourut de la pierre dans la 72^e année de son âge. Il ne s'était point marié; non pas qu'il blâmât le mariage, car il enseignait que le sage devait se marier et avoir des enfants; mais comme il avait toujours été d'une santé très-faible, il ne crut pas devoir observer lui-même le précepte qu'il donnait aux autres. Par son testament, que Diogène Laërce nous a conservé, il légua son jardin et une maison qu'il avait à Mélité à Hermachus, son successeur, et à ceux qui seraient après lui à la tête de son école, tant qu'elle subsisterait, pour continuer à y rassembler ses disciples. Sa mémoire resta toujours parmi eux en vénération. Ils célébraient tous les ans, par une fête, le jour de sa naissance. Ils avaient son portrait sur leurs bagues, sur leurs coupes, dans leurs chambres, et ne parlaient jamais de lui qu'avec le plus grand respect. Dans le nombre des manuscrits grecs découverts à Herculanium, se trouvaient plusieurs ouvrages

d'Épicure. On a commencé à publier à Naples, en 1814, quelques fragments du livre 2 de son traité *De la nature des choses*. Personne n'a mieux développé le système de la philosophie d'Épicure que Gassendi dans son *Syntagma de vitâ et moribus Epicuri*, lib. 8, Lyon, 1647; La Haye, 1636, in-4^o, etc. (voy. GASSENDI). On peut voir aussi Jacques Durondel, *Vie d'Épicure*, Paris, 1679; La Haye, 1686, in-12; traduite en latin, Amsterdam, 1693; la *Morale d'Épicure*, par le baron des Coutures, Paris, 1685, in-12; la *Morale d'Épicure*, par l'abbé Batteux, Paris, 1758, in-8^o; *Apologie pour Épicure*, par J. D. P., 1651, in-12; *Discours sur Épicure*, Paris, 1684, in-12. C—R et D—L—E.

EPIMÉNIDES, de la ville de Gnose, dans l'île de Crète, se retira dès sa première jeunesse dans une solitude, et lorsqu'il se crut parfaitement oublié, il reparut tout à coup dans sa patrie, avec les cheveux et la barbe longs et négligés, et fit répandre le bruit qu'il avait dormi cinquante ans. Il se mit à jouer le rôle d'un inspiré, et il se prétendait en commerce avec les nymphes. Sous ces dehors d'un fanatique, il cachait des connaissances très-profondes. Il s'était beaucoup occupé de politique, particulièrement de la législation des Crétois, sur laquelle il avait même écrit quelques traités. Solon, qui avait eu occasion de le connaître dans ses voyages, le fit mander à Athènes, sous prétexte de purifier cette ville, qui était alors livrée à des troubles et des dissensions intestines. Les Athéniens armèrent un vaisseau tout exprès pour aller le chercher, et ils en donnèrent le commandement à Nicias, fils de Nicératus, l'un des principaux d'Athènes. Epiménides se rendit à leur invitation. Arrivé dans l'Attique, il annonça que les divisions auxquelles la république était en proie venaient de la colère de quelques divinités inconnues qu'on avait négligé d'apaiser. En conséquence, il prit un certain nombre de brebis blanches et noires, et les ayant fait conduire vers l'aréopage, il les laissa aller, en ordonnant à ceux qui les menaient de les sacrifier aux dieux inconnus, chacune à l'endroit où elle s'arrêterait; on érigea dans tous ces endroits des autels aux dieux inconnus. Il régla d'une manière beaucoup moins dispendieuse le culte qu'on rendait aux dieux, et supprima une grande partie des cérémonies lugubres qui se pratiquaient, surtout par les femmes, lorsqu'elles perdaient quelques-uns de leurs proches. Enfin, il fit tout ce qui dépendait de lui pour préparer les voies à la législation de Solon, dont les projets lui étaient connus, et qui lui demanda ses conseils. Il termina tout cela par des cérémonies expiatoires pour purifier le pays, et il repartit sans vouloir d'autres récompenses qu'un rameau de l'olivier sacré. Il mourut bientôt après son retour dans sa patrie, à un âge très-avancé, vers l'an 598 avant J.-C. Il avait fait plusieurs ouvrages, dont le plus considérable était un poème sur l'expédition des Argonautes. Il ne nous en reste aucun. Le *Réveil d'Epiménide* fut mis sur la

scène par Poisson, en 1733, et plusieurs fois depuis, servant de cadre aux divers événements politiques.

C—R.

EPINAC (1) (PIERRE D'), archevêque de Lyon, naquit au château d'Epinal en Forez, près de St-Bonnet-le-Château, le 10 mai 1540, et non le 1^{er} mars, comme il le prétendait lui-même par bizarrerie. Son père était lieutenant du roi au gouvernement de Bourgogne, et sa mère était sœur d'Antoine d'Albon, archevêque de Lyon, qui fit admettre son neveu, dès l'âge de dix ans, au nombre des chanoines-comtes de cette ville. En 1563, le jeune d'Epinal achevait son cours de droit à Toulouse; et, si l'on en croit quelques historiens, il y assistait aux assemblées des religionnaires, dont il avait été sur le point d'embrasser les erreurs; mais, ne voyant pas de grands moyens de fortune dans cette religion, il s'en montra bientôt l'ennemi le plus implacable, et s'efforça, par de violentes déclamations contre les sectateurs de Luther et de Calvin, de détruire les soupçons que l'on avait conçus sur son orthodoxie. De retour à Lyon, il fut député deux fois à la cour pour des affaires du chapitre, notamment en 1566, pour s'opposer à la réception du concile de Trente, et à la suite de ces missions il obtint le titre de doyen du chapitre, n'ayant encore que 29 ans. Enfin, en 1574, après la mort d'Antoine d'Albon, Henri III, qui se trouvait à Lyon, nomma d'Epinal au siège vacant, promotion conforme aux dernières volontés du prélat défunt, et vivement sollicitée par le clergé et les magistrats de cette ville. Le nouvel archevêque, en sa qualité de primat, présida le clergé aux premiers Etats de Blois (1576), et le discours qu'il y prononça passa pour un chef-d'œuvre de logique et de style aux yeux de ses contemporains. Le duc de Guise, ne pouvant contenir son enthousiasme, alla embrasser le prélat. Le roi, non moins charmé de son éloquence, l'admit dans son conseil d'Etat, et lui donna de riches abbayes. Le duc d'Epemon, qui jusqu'alors avait joué exclusivement de la faveur du roi, conçut une extrême jalousie de l'élévation de d'Epinal, et poussa si loin son animosité contre lui qu'il s'en fit un ennemi juré. Henri III fut profondément affligé de ces débats; mais son mignon l'emporta, et l'archevêque se retira dans son diocèse. Bientôt cependant il reparut à la cour; mais il s'était jeté dans le parti de la Ligue; il était devenu l'ami, le confident des Guises, et fut un des principaux acteurs de la journée des Barricades. Si Henri de Lorraine eût suivi ses conseils, il serait monté à l'instant même sur le trône. D'Epinal se trouvait à Blois lors de l'assassinat du duc de Guise, auquel il avait vainement conseillé de fuir. Arrêté avec le cardinal de Guise, tous deux furent renfermés

dans une espèce de galetas, où ils passèrent la nuit. Sur les huit heures du matin, le capitaine de Guast entra, et, s'adressant au cardinal : « Mon sieur, lui dit-il, le roi vous demande. — Nous « demande-t-il tous deux, ou moi seul? » répondit le cardinal. — « Je n'ai charge d'appeler que « vous, répliqua le capitaine. » Alors d'Epinal lui dit à l'oreille : « Monsieur, pensez en Dieu. » Le cardinal sortit, et un instant après il n'était plus. L'archevêque de Lyon aurait sans doute éprouvé le même sort, si le baron de Luz, son neveu, n'eût fléchi la colère du roi; néanmoins on le retint prisonnier, et il fut transféré au château d'Amboise (1), où le capitaine de Guast, sous la garde duquel il resta sept ou huit mois, lui rendit sa liberté moyennant une rançon de 30,000 écus, qui lui fut avancée par le clergé et par les principaux ligueurs de Lyon. A peine ent-il été délivré que le duc de Mayenne lui fit donner le titre de garde des sceaux. Il fut l'âme de son conseil, et nul ne contribua davantage à réchauffer le zèle des ligueurs. Quand l'évêque de Paris se rendit auprès de Henri IV pour solliciter sa pitié en faveur des habitants de la capitale, alors assiégée et en proie aux horreurs de la famine, d'Epinal, chargé d'accompagner et de surveiller le prélat, essuya de vifs reproches de la part du roi : « Et vous aussi, « lui dit-il, monsieur de Lyon, qui êtes le primat « par-dessus les autres évêques, je ne suis pas « bon théologien, mais j'en sais assez pour vous « dire que Dieu n'entend pas que vous traitiez « ainsi le pauvre peuple qu'il vous a recommandé, « même pour faire plaisir au roi d'Espagne et à « Bernardin Mendoze et à M. le légat. Vous en « aurez les pieds chauffés en l'autre monde... » D'Epinal fut député par la Ligue aux conférences de Surène, relatives à la conversion de Henri IV; et, pendant la trêve qui avait été conclue, il se rendit à Lyon, où il fit arrêter le duc de Nemours, dont la conduite était devenu suspecte aux ligueurs, et qui voulait se faire des provinces de son gouvernement une souveraineté indépendante. Nommé, après cet événement, gouverneur de Lyon, le prélat tenta, mais en vain, de s'opposer à la réduction de cette ville sous l'obéissance du roi. Cependant, lorsque Henri IV vint la visiter, en septembre 1593, l'archevêque lui adressa une harangue à laquelle il répondit avec bienveillance, quoique plusieurs historiens aient prétendu qu'il lui avait tourné le dos. D'Epinal mourut à Lyon le 9 janvier 1599, et fut inhumé dans un des caveaux de l'église St-Jean. C'est sous son épiscopat que s'établirent dans cette ville les capucins et les chartreux, et plusieurs confréries de pénitents, entre autres celle du Confalon ou des pénitents

(1) Il signait d'Epinal et non de Pinac, comme plusieurs auteurs contemporains ont écrit. Sa famille, éteinte depuis longtemps, était une branche de la maison de St-Priest. Les restes du château d'Epinal, appelé aujourd'hui d'Apinal, ont été acquis en 1828 par M. de Meaux, alors député de la Loire.

(1) Sixte-Quint, après avoir vainement sollicité la délivrance de l'archevêque de Lyon et du cardinal de Bourbon (aussi prisonnier), lança, le 5 mai 1569, contre Henri de Valois et ses complices, une bulle par laquelle ils sont déclarés excommuniés si, dans les dix jours, ils ne les délivrent et mettent hors de prison. Dans cette bulle, le pape rappelle que Henri III l'avait prié de faire l'archevêque de Lyon cardinal.

blancs, parmi lesquels Henri III s'était fait inscrire. Outre le discours qu'il prononça aux Etats de Blois de 1576, et qui eut un grand nombre d'éditions, on a de lui : 1° des *Statuts synodaux*, publiés en 1577, et insérés dans les *Statuts synodaux du diocèse de Lyon*, 1827, in-8°; 2° une *Exhortation* à son peuple, avec le formulaire des prières qui se font tous les jours de la semaine, Lyon, 1583, in-16; 3° un nouveau *Bréviaire* à l'usage de son diocèse. C'est lui qui composa la harangue que Mayenne prononça en 1593, dans l'assemblée des Etats convoquée à Paris. Une parodie piquante de ce discours, faites par Nicolas Rapin, se trouve dans la *Satire Ménippée*, où d'Epinaç d'ailleurs n'est pas ménagé. Il avait aussi composé quelques poésies qui sont restées manuscrites. M. Vitet, dans ses *Barricades* et dans ses *Etats de Blois* (Paris, 1827, in-8°), a fait de d'Epinaç, qu'il nomme, on ne sait pourquoi, d'*Espignac*, un des interlocuteurs de ses scènes historiques; mais le rôle qu'il fait jouer à l'archevêque de Lyon a paru généralement trop chargé (1). A. P.

EPINAY (Madame LOUISE-FLORENCE-PETRONILLE DELALIVE d'), devait le jour à un homme de condition de Flandre, M. Tardieu Desclavelles, tué au service du roi. On voulut récompenser le père en la personne de sa fille, à laquelle il n'avait laissé qu'une fortune médiocre, et on fit épouser à celle-ci un des plus riches partis qu'il y eût alors dans la finance, le fils aîné de M. Delalive de Bellegarde, en lui donnant pour dot un *bon* de fermier général. Madame d'Epinaç passa donc, au sein de la plus grande richesse et de toutes ses illusions, les premières années qui suivirent cette union; mais le songe s'évanouit bientôt, grâce à la prodigalité de son mari. Ce fut dans les jours brillants encore de sa jeunesse que commença sa liaison avec J.-J. Rousseau. Quoique celui-ci donne à entendre dans ses *Confessions* que l'amour n'exista jamais entre elle et lui que d'un seul côté, on est plus disposé en pareil cas à croire le témoignage des femmes que celui des hommes. Elles n'oublient rien et se trompent rarement sur les hommages dont elles ont été l'objet, tandis qu'elles accusent beaucoup d'entre nous de mettre trop souvent leur gloire à ne pas compter aussi exactement les différents tributs qu'ils ont payés à la beauté. Si celle de madame d'Epinaç n'était pas régulière, elle méritait, par une extrême sensibilité, des qualités attachantes, les grâces de son esprit et ses talents divers, les sentiments que ce philosophe, doué d'un cœur si aimant et d'une imagination si ardente, voyait à presque toutes les jeunes femmes qui successivement l'admettaient dans leur société. Il fut comblé par madame d'Epinaç de bienfaits, et avec cette délicatesse, ces soins de l'amitié la plus tendre et la plus ingénieuse, que semblait exiger

d'elle la sauvagerie très-originale de son ours. On sait qu'elle fit rebâtir pour lui, en 1756, dans la vallée de Montmorency, une petite maison, à la place d'une masure qui recevait les eaux de son parc de la Chevette; et ce fut là l'*Ermitage* de Rousseau, ermitage visité encore tous les jours avec une dévotion vraiment philosophique. D'abord il se montra fort touché des bontés de sa bienfaitrice; mais aussitôt qu'il se crut le droit d'être jaloux du baron de Grimm, que lui-même avait introduit auprès d'elle, il ne s'acquitta plus que par l'ingratitude la plus caractérisée. On voudrait ne pas connaître les traits envenimés que, dans un livre si scandaleusement intéressant, il a employés pour peindre l'amie de Grimm, en même temps que son rival préféré. Il n'est personne qui n'y ait lu, ou plutôt dévoré, l'épisode de son amour brûlant pour une belle-sœur de madame d'Epinaç. On se persuaderait difficilement que celle-ci n'ait pas alors éprouvé à son tour une forte jalousie. Eh ! quelle femme sensible aurait pu, sans un vif regret, voir son règne finir et une autre qu'elle être admirée, exaltée, adorée même par un amant tel que le peintre créateur de Julie d'Elanges et de St-Preux ? Une fois qu'il eut cessé d'être l'ami de madame d'Epinaç, Rousseau devint pour elle un détracteur, et presque un ennemi acharné. Grimm, au contraire, n'en parle dans sa *Correspondance* qu'en apologiste enthousiaste. La juste mesure à saisir entre leurs jugements opposés aurait peu d'intérêt réel, et l'on ne s'occuperait qu'à peine de la personne dont peut-être ne nous ont-ils entretenus qu'afin d'avoir le droit de fixer plus longtemps l'attention publique sur eux-mêmes, si elle n'avait écrit un livre d'éducation estimé. Accablée pendant dix ans des souffrances les plus douloureuses, madame d'Epinaç mit à profit tous les moments dont elle pouvait disposer pour remplir admirablement les devoirs de la maternité et de l'amitié. C'est pour sa petite-fille (mademoiselle de Belsmée, depuis madame de Benil), qu'elle a composé les *Conversations d'Emilie*, Paris, 2 vol. in-12, publiées en 1774 et réimprimées souvent depuis : Paris, 1775, 1781, 1783, 1784 ; Lausanne, 1784 ; Paris, 1787, 1788, 1804 ; et plus récemment, Paris, 1822, 2 vol in-18 avec figures. Cet ouvrage, un peu froid, mais bien écrit, et qui a été traduit en plusieurs langues, contient tout ce qu'on peut enseigner de morale à l'enfance depuis l'âge de cinq ans jusqu'à celui de dix. En se rabaisant pour se mettre à la portée de sa jeune élève, la maîtresse ne s'est pas montrée indigne de l'attention de l'âge mûr. C'est un livre fait dans un très-bon esprit, et dont les bons principes ont l'avantage d'être présentés d'une manière nette et simple. On y trouve, dit La Harpe, des mots fins et naïfs, et des choses attendrissantes. L'Académie française, dans son assemblée du 16 janvier 1783, donna aux *Conversations d'Emilie* le prix d'utilité fondé par M. de Montyon, alors chancelier de M. le comte d'Artois. L'auteur d'*Adèle* et *Théodore* était seul en concurrence. On pensa

(1) L'auteur de cet article a publié une *Notice* assez étendue sur Pierre d'Epinaç, dans le tome 9 des *Archives historiques et statistiques du département du Rhône*; elle a été imprimée séparément, Lyon, 1829, in-8°.

que le travail sorti de la plume et du cœur de sa rivale méritait de l'emporter comme plus utile et plus original. Madame de Genlis a été accusée d'avoir eu de l'humeur de cette préférence, et de l'avoir trop laissée paraître lorsqu'elle composa son conte des *Deux Réputations*. Deux petits volumes attribués à madame d'Epinay, et qui sont intitulés, l'un : *Lettres à mon Fils* (1758, in-8° de 498 pages; réimprimées en 1759, in-12 de 136 pages), avec cette épigraphe : *Facundam faciebat amor*, et l'autre : *Mes moments heureux* (1752, in-12, 1758, in-8°, et 1759, in-12. épigraphe : *Sollicitæ jucunda obliuia vitæ*, ont été imprimés à Genève, mais peu répandus, s'ils ont été publiés. Elle n'a laissé, selon Grimm, d'autres ouvrages qu'une suite imparfaite de celui qui avait été couronné, l'ébauche d'un long roman, enfin beaucoup de lettres adressées à Rousseau, Voltaire, Buffon, d'Alembert, Diderot, Richardson, l'abbé Galiani, Necker, etc. Madame d'Epinay mourut le 17 avril 1783, et par conséquent bien peu de temps après son triomphe académique (1).

L—P—E.

EPINE. Voyez ESPINE (Jean de l').

EPINE (GUILLAUME-JOSEPH DE l'), médecin. On ignore l'époque de sa naissance et celle de sa mort. On sait seulement qu'il reçut le jour à Paris, qu'il prit en 1724 le bonnet de docteur dans la faculté de médecine de cette capitale, et qu'il fut élu doyen de sa compagnie en 1744, et continué en 1745. Une thèse soutenue en 1733 sur la question de savoir si le bon état des facultés intellectuelles dépend de l'intégrité des fonctions corporelles, fit prendre la plume à l'Epine, qui publia sur ce sujet une lettre adressée à son confrère Baron. L'Epine ne s'est fait un nom en médecine que par son opposition constante à l'inoculation de la petite-vérole, opposition dont il déduisit les motifs dans les deux pièces suivantes, qui sont assez volumineuses : 1° *Rapport sur le fait de l'inoculation de la petite-vérole*, Paris, 1765, in-4°; 2° *Supplément au Rapport*, Paris, 1767, in-4°; mais l'Epine trouva dans Antoine Petit un adversaire qui ne contribua pas peu à faire triompher la bonne cause. R—D—N.

EPIPHANE. Voyez CALLINICUS.

EPIPHANE (St-), docteur de l'Eglise, archevêque de Salamine en Chypre, naquit vers l'an 310 dans le territoire d'Eleuthérople en Palestine; il montra dès son enfance une grande ardeur pour l'étude, et apprit la plupart des langues alors connues. Ami de la solitude et de la pénitence, il alla visiter et habita quelque temps les célèbres déserts de l'Egypte, et revint en Palestine à l'âge de vingt-trois ans. Il se lia d'amitié avec le célèbre St-Hila-

riion, qui ne quitta la Palestine qu'en 356: cet illustre solitaire trouva dans Epiphane un disciple fervent et un zélé panégyriste. Les ariens désolaient l'Eglise, favorisés par l'empereur Constance qui régnait alors. Epiphane sortit souvent de sa cellule pour aller au secours des catholiques; il refusa de communiquer avec Eutychius, évêque d'Elenthérople, qui était entré dans le parti des ariens; il s'arma de zèle contre les erreurs qu'il avait déconvertes dans Origène. Sa réputation le fit appeler sur le siège de Salamine ou Constantia, dans l'île de Chypre. Cette dignité ne l'empêcha pas de se livrer aux austérités et aux habitudes de la vie monastique; sa charité seulement parut encore plus active. On le chargeait des plus abondantes aumônes; Ste-Olympiade, dame fort riche, lui fit pour ce sujet des présents considérables. Respecté des hérétiques eux-mêmes à cause de sa grande vertu, il ne fut pas compris dans la persécution que Valens excita contre les catholiques en 374, et fut presque le seul que l'hérésie épargna. Il alla à Antioche pour travailler à la conversion de Vitalis, évêque de cette ville, qui avait embrassé les erreurs d'Apollinaire; il fit ensuite le voyage de Rome, où il logea chez Ste-Paule, qui passa quelque temps après par Salamine, et séjourna chez St-Epiphane en se rendant en Palestine. Soupçonnant le patriarche de Jérusalem de tenir aux erreurs d'Origène, il se rendit dans cette ville, et prêcha en présence de cet évêque contre l'origénisme. Son discours fut mal accueilli. Il se retira donc dans la solitude de Bethléem, où était alors St-Jérôme, et donna la prêtrise à Paulinien, frère de ce saint docteur. Le patriarche de Jérusalem trouva mauvais qu'un évêque étranger vint ordonner un prêtre dans son diocèse. Epiphane lui écrivit pour se justifier; mais on voit, par sa lettre, qu'il n'avait pas des idées très-justes concernant la juridiction des évêques hors de leurs diocèses. La conduite qu'il tint à Constantinople en est une nouvelle preuve. Il alla dans cette ville, dont St-Chrysostome était patriarche, accuser d'origénisme quatre pieux solitaires, Dioscore, Ammonius, Eusèbe et Euthyme. On les nommait *les grands frères*, à cause de la hauteur de leur taille. Epiphane les accusa sans avoir jamais vu leurs disciples ni leurs écrits, et refusa de communiquer avec St-Chrysostome, le défenseur et l'ami de ses frères illustres qui eurent la gloire de mourir martyrs de la consubstantialité du Verbe. St-Epiphane mourut en 403, comme il retournait de Constantinople à Salamine. Il était âgé de 93 ans. Ce saint commit sans doute quelques fautes que l'on doit attribuer à un excès de zèle. Les plus illustres docteurs de l'Eglise n'en louent pas moins sa doctrine, son érudition et la sainteté de sa vie. On a de lui plusieurs écrits : 1° le *Panarium*, ou le *Livre des antidotes contre toutes les hérésies*, dans lequel il donne l'histoire de vingt hérésies qui avaient paru avant Jésus-Christ, et de quatre-vingts qui s'étaient élevées après la promulgation de l'Evangile. Cet

(1) On a publié, longtemps après la mort de madame d'Epinay : 1° *Mémoires et correspondance de Madame d'Epinay*, renfermant un grand nombre de lettres inédites de Grimm, de Diderot et de J.-J. Rousseau, ainsi que des détails très-curieux sur les liaisons de l'auteur avec les personnages les plus célèbres du 18° siècle, Paris, 1818, 3 vol. in-8°; deux autres éditions, même année, dans le même format; et 2° des *Anecdotes inédites*, pour faire suite aux Mémoires de madame d'Epinay, précédées de l'examen de ces Mémoires, Paris, 1818, brochure in-8°.

ouvrage est instructif, la doctrine en est pure ; mais il est mal écrit. 2° *L'Anchorat*, destiné à confirmer les esprits dans la foi, suivi de *L'Anacéphalèse*, qui en est une récapitulation. 3° *Le Traité des poids et mesures des juifs*, où il y a beaucoup d'érudition. 4° *Le Physiologue*, qui contient des réflexions morales relatives aux propriétés des animaux. 5° *Le Traité des Pierres précieuses*, où il parle de celles qui étaient sur le *rational* du grand prêtre des juifs. 6° *Deux Lettres*, l'une à Jean, patriarche de Jérusalem ; nous en avons déjà parlé ; l'autre à St-Jérôme, où il lui donne avis de la condamnation des erreurs d'Origène prononcée par Théophile, patriarche d'Alexandrie. Tous ces ouvrages sont mal écrits ; on voit que ce saint docteur ne cherchait qu'à se mettre à la portée des ignorants. Il a, ainsi qu'Ensebe, l'avantage de nous avoir conservé un grand nombre de passages d'anciens auteurs dont les écrits n'existent plus. La meilleure édition des Œuvres de St-Epiphane est celle que le P. Petau donna en 1662 en grec et en latin, 2 vol. in-fol. Le Commentaire de St-Epiphane sur le livre des Cantiques a été découvert le siècle dernier parmi les manuscrits du Vatican, et a paru à Rome en 1750. C—r.

EPIPHANE, surnommé le *Scolastique*, c'est à dire le jurisconsulte, suivant le sens attaché alors à ce mot, florissait vers 310. On croit qu'il était né en Italie, et du moins il est certain qu'il y demeurait. Ce fut à la prière de Cassiodore, son ami, qu'Epiphane traduisit du grec en latin les *Histoires ecclésiastiques* de Socrate, de Sozomène et de Théodoret ; il en fit ensuite un abrégé, divisé en douze livres, auquel il donna le titre d'*Historia tripartita*. Le Mire, et d'autres écrivains après lui, ont cru que Cassiodore avait composé lui-même cet abrégé ; mais on voit par un passage de Cassiodore (*Institut. divinar. lect. cap. 22*) que c'est Epiphane qui en est l'auteur. L'*Historia tripartita* fut imprimée pour la première fois à Augsbourg, par Jean Schussler, 1472, in-fol. : cette édition est rare et recherchée ; Beatus Rhenanus en donna une nouvelle à Bâle en 1523, in-fol. Il relève aigrement dans la préface les fautes échappées à Epiphane, qu'il accuse de n'avoir su ni le grec ni le latin. On conviendra que le style de cette version est semé d'un grand nombre de termes barbares, mais le sens des originaux y est rendu avec assez d'exactitude. L'édition de Rhenanus a servi à toutes les réimpressions qui ont eu lieu jusqu'en 1679. Cette même année, dom Garet publia l'*Historia tripartita*, dans les Œuvres de Cassiodore, après en avoir corrigé le texte sur d'anciens manuscrits. Cet ouvrage a été traduit en français par Louis Cyaneus, Paris, 1568, in-fol. Jacques de Billy en promettait une nouvelle traduction, qui n'a point paru. Jean de Lacroix en a publié une en espagnol, Lisbonne, 1541 ; Coimbre, 1554, in-fol. ; et Gaspard Hédus, une en allemand, imprimée avec les *Histoires ecclésiastiques* d'Ensebe et de Rufin, Strasbourg, 1545, in-fol. On attribue encore à Epiphane : 4° la tra-

duction du *Codex encyclicus* : c'est le recueil des lettres adressées à l'empereur Léon par les synodes, en 458, pour la défense du concile de Chalcédoine. Surins l'a insérée dans la *Collection des Conciles*, mais sans en nommer l'auteur ; Baluze l'a fait réimprimer ensuite dans les *Concilia generalia*, d'après une copie collationnée sur deux anciens manuscrits de Beauvais et de Corbie ; le P. Hardouin et Coleti ont suivi le texte publié par Baluze. 2° La traduction en latin des *Antiquités judaïques* de Josèphe : un passage du chapitre de Cassiodore, qu'on a déjà cité, prouve que d'autres écrivains ont eu part à cette version. Le nom d'Epiphane et celui de Rufin se trouvent dans la suscription des éditions d'Augsbourg, 1470, in-fol., et de Vérone, publiée par Condradi, 1480, in-fol. Suivant Fabricius, le nom d'Epiphane devait paraître seul en tête de l'édition qu'on avait commencée à Oxford en 1700. 3° La traduction des *Scholies de St-Clément d'Alexandrie*, sur la première épître de St-Pierre, sur celle de St-Jude, sur la première et la seconde de St-Jean : elle a été imprimée dans les différentes éditions de la *Bibliol. Patrum* et des œuvres de St-Clément. 4° La traduction des *Commentaires* de Didyme, sur les sept épîtres canoniques et sur le livre des Proverbes. Ces dernières versions n'ont point été publiées. On lui a aussi attribué les *Notes sur le Cantique des cantiques*, qui sont plus probablement de St-Epiphane de Salamine. W—s.

EPIPHANE, en arménien *Ebip'han*, savant évêque arménien, qui vivait au commencement du 7^e siècle. Après avoir étudié avec succès auprès du patriarche arménien, il se retira dans un désert, aux environs de la ville de Texin, et y mena la vie d'ermite. On le tira de sa solitude pour le faire abbé du célèbre monastère de Klag ou Sourp Karabied, dans le pays de Daron. Les chefs de ce monastère portaient le titre d'évêque de la principauté de Mamikoniane, qui comprenait la province de Daron et les contrées environnantes. En 629, Epiphane assista au concile de Karin, tenu par ordre de l'empereur Héraclius pour terminer les différends qui subsistaient entre l'Eglise grecque et celle d'Arménie. Epiphane mourut après avoir occupé pendant vingt ans la dignité d'évêque des Manikonians. David lui succéda. Il a écrit l'histoire de son monastère, des Commentaires sur les Psaumes de David et sur les Proverbes de Salomon, une *Histoire du concile d'Ephèse*, et diverses homélies. Tous ces ouvrages sont restés manuscrits. S. M—x.

EPIPHANE, surnommé *l'Agiographe* ou *l'Agio-polite*, moine et prêtre de Jérusalem, vivait dans le 10^e siècle. Banduri pense qu'il succéda à Théophylacte, patriarche de Constantinople, en 936, et qu'il occupa ce siège jusqu'en 969. Il appuie cette conjecture sur un passage de l'*Histoire de Constantin Porphyrogénète* ; mais on sait que le successeur de Théophylacte se nommait Polyeucte, et Banduri ne démontre pas que ce soit le même

personnage. On a plusieurs ouvrages d'Epiphane, tous écrits en langue grecque : 1° *Enarratio geographica Syriæ, urbis sanctæ et sacrorum ibi locorum* : cette description de la Syrie et de Jérusalem fut imprimée pour la première fois par Frédéric Morel, dans son *Expositio thematum Dominicorum et memorabilium quæ Hierosolymis sunt*, Paris, 1620, in-8°. Il se servit pour cette édition de la copie peu correcte d'un manuscrit du Vatican, que lui avait procurée Jacques Sirmond. Elle a été réimprimée, avec la version latine de Frédéric Morel, dans les *Symmicta* de Léon Allacci, Cologne (Amsterdam), 1653, in-8° : les fautes qui déparaient le texte dans la première édition ont été corrigées dans celle-ci par le savant éditeur ; 2° *Vita sanctæ Deiparæ; Vita S. Andreæ apostoli* : Tillemont s'est attaché à prouver que la plupart des faits rapportés dans la *Vie de St-André* sont fabuleux. Elle n'a point été imprimée, non plus que la *Vie de la Ste-Vierge*. W—s.

EPIPHANE, religieux capucin, né au commencement du 17^e siècle, à Moirans, près de St Claude, en Franche-Comté, fut envoyé dans les missions des Indes, où il se distingua par son zèle pour la propagation de la foi. On ignore l'époque de sa mort, mais on sait qu'il vivait encore en 1683. Il a laissé manuscrits un grand nombre d'ouvrages de théologie et de controverse ; une *Explication littérale de l'Apocalypse* ; la *Clef* du même livre, et les *Annales historiques de la mission des PP. capucins dans la Nouvelle-Andalousie; Ars memoriæ admirabilis omnium nescientium excedens captum*, et beaucoup d'autres (voy. le P. Bernard de Bologne, dans sa *Bibliotheca scriptorum capuccinorum*). W—s.

EPISCOPIUS (SIMON), dont le nom de famille était proprement Bisschop, né à Amsterdam, en 1583, étudia à Leyde la philosophie et y fut promu maître-ès-arts sous Rodolphe Snellius ; il y fit sa théologie sous deux hommes devenus, à peu près à la même époque, de violents antagonistes l'un de l'autre, Gomar et Arminius ; après quoi il se rendit, en 1609, à Franeker, pour s'y perfectionner, sous Jean Crussius, dans les langues orientales. En 1612, Episcopus fut nommé professeur de théologie à Leyde, et il honora cette chaire par ses leçons et par sa conduite, jusqu'à la tenue du fameux synode de Dordrecht, en 1618 et en 1619. Par suite des décisions de ce synode, Episcopus, qui s'était fait connaître comme une des colonnes du parti des arminiens (ou des remontrants), que le synode fondroya de ses anathèmes, se vit, avec un grand nombre de ses partisans, forcé de s'expatrier. La science, la modération et la bonne foi, traits caractéristiques d'Episcopus, succombèrent sous les efforts de l'intrigue et les coups de l'autorité la plus intolérante et la plus arbitraire. Déjà, une précédente fois, la haine et la calomnie avaient poursuivi Episcopus jusqu'en pays étranger : à l'occasion d'un ouvrage qu'il fit à Paris en 1615, on fit courir en Hollande le bruit, bientôt authentiquement démenti, de conférences secrètes

qu'il aurait eues avec le P. Cotton, dans l'intention de se liguier avec ce savant jésuite contre la religion réformée. Cependant un autre jésuite, Pierre Wadding, espéra de tirer parti du mécontentement d'Episcopus bauni, pour en faire un prosélite de marque, et il ne gagna à sa tentative que deux lettres, où ce théologien le combattit fortement, l'une sur la *Règle de la foi*, l'autre sur le *Culte des images*. En 1621, Episcopus fit un nouveau voyage en France ; il fut très-bien accueilli à Paris par l'illustre Grotius, alors ambassadeur de Suède, et y prêcha quelquefois à son hôtel. Le stathonder Maurice étant mort en 1623, peu à peu la persécution contre les remontrants se ralentit en Hollande. Episcopus y retourna l'année suivante. Après avoir fait à Amsterdam l'inauguration de l'oratoire des remontrants, il se chargea de la chaire de théologie dans leur séminaire, en 1634. Il y mourut en 1643. Etienne de Conreclles, son successeur, a recueilli ses œuvres, en 2 volumes in-fol., Amsterdam, 1650 et 1663. Elles roulent essentiellement sur les matières de la grâce, de la prédestination, du libre arbitre, éternelle pomme de discorde entre les théologiens de toutes les communions chrétiennes ; on y distingue la Confession de foi des remontrants, un grand nombre d'écrits polémiques en leur faveur, un Commentaire sur les chapitres 8, 9, 10 et 11 de l'Épître aux Romains, etc. : toutes portent le cachet de l'érudition, de la sagacité, de cette recherche de la vérité dans la charité, tant recommandée par l'apôtre des gentils. M—on.

EPONINE. Voyez EPPONINE..

EPPENDORF (HENRI D'), gentilhomme allemand, né à Eppendorf, bourg de Misnie, près de Fridberg, dans le 16^e siècle, quitta son pays dans le dessein d'acquérir des connaissances. Il fréquenta les leçons de Zazius, célèbre professeur de droit, et demeura plusieurs années à Strasbourg, où il suivit les cours de l'université. Il vint ensuite à Bâle, où il eut avec Erasme une querelle qui fit beaucoup de bruit parmi les littérateurs. Eppendorf l'accusait d'avoir écrit une lettre contenant des choses qui lui étaient injurieuses, et il s'adressa aux magistrats pour obtenir une réparation. Il demanda dans sa requête qu'Erasme désavouât la lettre qui faisait le sujet de sa plainte ; qu'il fût tenu de lui dédier un livre ; d'écrire en sa faveur au duc de Saxe ; et en outre condamné à une amende de 300 ducats, au profit des pauvres. Erasme répondit qu'il ne connaissait point la lettre dont Eppendorf se plaignait, et qu'en conséquence il n'aurait aucune peine à la désavouer ; que si le duc de Saxe avait été prévenu en quelque manière contre lui, il s'engageait volontiers d'écrire à ce prince pour le détromper ; mais qu'il ne s'obligeait à dédier un livre à Eppendorf qu'autant qu'il serait assuré de son amitié, et que pour ce qui concernait la somme à payer aux pauvres, c'était lui-même qui faisait ses aumônes, et qu'il n'entendait pas qu'on lui prescrivît rien à

cet égard. Eppendorf insista. Louis Besus et Henri Glarean furent choisis pour arbitres, et les parties tombèrent d'accord moyennant quelques légers sacrifices, auxquels Erasme consentit pour le bien de la paix. Leur réconciliation apparente ne fut pas de longue durée. Eppendorf et Erasme s'accusèrent réciproquement de n'avoir pas tenu les conditions du traité. Eppendorf en écrivit au duc de Saxe, son protecteur; Erasme lui reprocha cette conduite dans une lettre qui fut imprimée. Eppendorf lui répondit par l'ouvrage suivant : *Ad D. Erasmi Roterodami libellum cui titulus : ANVERSUS MENDACIUM ET OBTRACTATIONEM UTILIS ADMONITIO, justa querela*, Haguenau, 1531, in-8°. Ce petit écrit étant devenu fort rare, Christophe Saxius le fit réimprimer à la suite de l'ouvrage intitulé : *De Henrico Eppendorpio commentarius, cui aliquot epistolæ Henrici ducis Saxonici, Erasmi et Eppendorpii anexæ insunt*, Leipsick, 1743, in-4°. Les curieux y trouveront tous les renseignements qu'ils pourront désirer sur la personne et les écrits d'Eppendorf. Ce savant mourut vers 1553, dans un âge peu avancé. Outre l'ouvrage cité plus haut, on a de lui des traductions allemandes, toutes fort rares : 1° des *Apophthegmes* de Plutarque, Strasbourg, 1534, in-fol.; 2° des *Œuvres morales* de Plutarque, ibid., 1551, in-fol. Eppendorf, dans la préface, réclame la plus grande partie de la version du même ouvrage, publiée sous le nom de Michel Herr, Strasbourg, 1533, in-fol.; 3° d'un *Abrégé de l'Histoire romaine*, extrait des meilleurs auteurs, Florus, Rufus, Eutrope, etc., 1536, in-fol.; 4° de la *Guerre des Turcs*, 1550, in-fol. C'est une compilation de différents opuscules latins publiés dans le 16^e siècle; 5° de l'*Histoire naturelle* de Pline, 1543, in-fol.; 6° des *Chroniques suédoise et danoise*, de Krantz, 1545, in-fol.; enfin, 7° d'un recueil contenant : *Pratique de la guerre par Jules César, comparée à celle des autres grands capitaines*, par François Floridus; *l'Expédition des chrétiens dans la Terre sainte*, par Ben. Aretin (Accolti), et *la Prise de Constantinople*, par Léonard, métropolitain de Mytilène, 1554, in-fol. W—s.

EPPONINE, ou EPONINE, était la femme de Julius Sabinus, qui, ainsi que nous l'avons dit à l'article CIVILIS, se joignit à ceux qui entreprirent de soustraire les Gaules à la domination des Romains. Sabinus commandait les Langrois, et marcha contre les Séquanais, qui ne voulaient point participer à l'insurrection des autres peuples de la Gaule : il les attaqua avec précipitation, et fut repoussé avec perte; la terreur s'empara de son esprit, il abandonna son armée, s'enfuit dans une de ses maisons de campagne, y mit le feu, et se retira dans des voûtes souterraines qu'il avait fait construire pour y cacher, durant le temps des troubles, son argent et ses effets les plus précieux. Sa retraite n'était connue que de deux de ses affranchis, sur la fidélité desquels il pouvait compter. Par leur moyen, il fit courir le bruit qu'il s'était

empoisonné, qu'il avait incendié sa maison, et que son corps avait été consumé par les flammes. A cette fatale nouvelle, Epponine s'abandonna au plus violent désespoir, et fut trois jours et trois nuits sans pouvoir dormir ni prendre aucune nourriture. Sabinus, craignant qu'elle ne succombât à l'excès de sa douleur, la fit prévenir en secret par un de ses affranchis qu'il vivait encore; mais il lui recommanda en même temps de feindre les mêmes regrets, et de continuer à porter le deuil. Epponine renferma dans son cœur la joie qu'elle ressentit de ce bonheur inattendu. Pendant la journée elle jouait en public le rôle d'une veuve désespérée, et le soir elle allait, à la dérobée, se renfermer dans le souterrain qu'habitait son mari. Elle eut au bout de sept mois l'espoir de lui faire obtenir sa grâce. Elle lui coupa la barbe et les cheveux, et le déguisa de manière qu'elle pût le conduire à Rome sans qu'il fût reconnu; mais les amis de Sabinus, que probablement Epponine avait mis dans la confiance, ne réussirent point dans leurs tentatives, et les deux époux se trouvèrent trop heureux de regagner en secret leur sombre retraite. Epponine continua toujours à prolonger l'erreur publique, relativement à son mari, et à le consoler par son amour. Elle eut de lui deux jumeaux qu'elle allaita dans le souterrain où elle les avait enfantés. Enfin, au bout de neuf ans, le fatal secret fut découvert, et toute cette infortunée famille fut amenée devant l'empereur Vespasien. Sabinus ne pouvait rien alléguer pour sa défense. Les lois le condamnaient à mort pour crime de révolte ouverte, et des circonstances particulières aggravaient encore ce crime; il s'était fait proclamer *César* par son armée; il portait le nom de Jules, et se prétendait issu de Jules César, parce que sa bisaïeule avait plu à ce conquérant, dans le temps de la guerre des Gaules, et qu'on avait parlé de leur adultère; il avait fait abattre les colonnes et les tables d'airain qui rappelaient l'alliance des Romains et des Langrois. Epponine s'efforça de toucher le cœur de Vespasien : « César, dit-elle, en lui présentant ses deux jumeaux, vois ces enfants; je les ai conçus, je les ai nourris dans un tombeau, afin que nous fussions plusieurs à demander la grâce de leur père. » Vespasien parut un instant ému; mais la raison d'État, la nécessité de faire un grand exemple, l'emportèrent, et Sabinus fut condamné à mort. Alors Epponine, cédant aux angoisses de son désespoir frénétique, se répandit en invectives et en menaces contre l'empereur : « Ordonne aussi ma mort, lui dit-elle, je ne survivrai point à mon mari. Ensevelie depuis longtemps dans l'obscurité d'un souterrain, j'ai vécu plus heureuse que toi sur le trône et jouissant de la lumière du soleil. » Elle périt ainsi que son époux, l'an 78 de J.-C. Leurs deux enfants furent épargnés; l'un d'eux servit en Egypte, et y fut tué dans un combat; Plutarque avait vu l'autre à Delphes; il se nommait Sabinus, comme son père,

et c'est probablement de lui qu'il apprit l'histoire d'Epponine et de son mari. Tacite l'avait aussi racontée, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même, mais malheureusement cette partie de son admirable ouvrage ne nous est point parvenue. Cependant le peu qu'il en dit dans ce qui nous reste de lui sert à rectifier le récit de Plutarque, le seul ancien qui nous ait transmis les détails de ce touchant exemple de constance et de fidélité conjugale ; mais quoiqu'il les tint, ainsi que nous venons de le dire, d'une source bien pure, son récit n'est point exempt d'obscurité ; il renferme même des inexactitudes manifestes. Plutarque entendait mal le latin, et se montre en général peu instruit ou négligent dans tout ce qui concerne les Romains. Xiphilin, dans son abrégé de Dion Cassius, a aussi raconté ce trait en peu de mots. Il se trompe lorsqu'il avance que les deux enfants de Sabinus furent mis à mort avec lui ; il nomme son épouse *Peponila*, Plutarque l'appelle *Emponina*, et dit que ce mot signifie *héroïque* dans la langue des Gaulois. Tacite lui donne le nom d'*Epponina*, ou d'*Eponina*, et son autorité a été universellement suivie. On est étonné qu'un sujet aussi éminemment tragique, aussi riche en situations fortes et pathétiques, n'ait été traité par aucun poète célèbre. On a une tragédie de *Sabinus*, par Passerat, Bruxelles, 1695 ; une autre, intitulée : *Sabinus et Eponine*, par Richer, Paris, Prault, 1735. Chabannon a aussi composé une tragédie d'*Eponine*, qui fut représentée en 1762, et n'eut point de succès (1) ; il la convertit en un opéra intitulé : *Sabinus*, qui fut mis en musique par Gossec, puis représenté et imprimé en 1773, chez Ballard, in-8°. On a aussi traité ce sujet en italien : *Epponina, tragedia di Giuseppe Bartoli*, Turin, Mairesse, 1767 ; il y a un opéra italien intitulé *Sabino*, composé à Venise, gravé à Vienne, et dont les paroles sont sans nom d'auteur. Dans le *Recueil de l'Académie des inscriptions*, t. 6, p. 670, on trouve un Mémoire de Secousse, intitulé : *Histoire de Julius Sabinus et d'Epponina*, où les faits rapportés par les différents auteurs anciens se trouvent assez bien rassemblés, mais non assez habilement discutés.

W—R.

EPREMESNIL (JEAN-JACQUES DUVAL D'), conseiller au parlement de Paris et député de la noblesse aux états généraux, né à Pondichéry, le 30 janvier 1746, était fils d'un membre distingué du conseil supérieur de cette colonie, qui avait commandé à Madras pendant le peu de temps que cette place resta au pouvoir des Français. Sa grand'mère maternelle, Jeanne Albert, veuve de M. Vincens, propriétaire de Pondichéry, avait épousé en secondes noces le célèbre Dupleix (2). Ayant perdu sa femme et sa fille, et éprouvé quelques pertes de

fortune, le père du jeune d'Epèmesnil amena avec lui en France (1750) ce fils unique, alors à peine âgé de cinq ans. Après avoir été élevé à Paris au collège des Jésuites, où il fit de brillantes études, il s'adonna particulièrement à la jurisprudence, et devint à vingt ans (18 février 1766), avocat du roi au Châtelet. Ses débuts furent on ne peut plus remarquables, et une cause célèbre dans laquelle il porta la parole, celle d'un enfant réclamé par deux mères, commença sa réputation. Joignant à une grande indépendance de caractère une belle figure, un regard plein d'expression et de vivacité, et une voix sonore à une élocution facile et énergique, animée par la grâce du débit, et qui devenait souvent chez lui de la véritable éloquence, il devait bientôt justifier complètement les espérances que ses premiers pas avaient fait concevoir. Irrité des obstacles que lui opposait le parlement de Paris, le chancelier Maupeou venait d'en faire prononcer la dissolution, et d'exiler dans une de ses terres en Normandie le jeune avocat du roi qui avait eu le courage de se prononcer contre ses mesures. Celui-ci y resta jusqu'à l'avènement de Louis XVI (1774), qu'il fut rappelé avec toute la magistrature. Ce fut seulement l'année suivante qu'il put être installé conseiller au parlement de Paris, charge qu'il avait achetée quelques années auparavant, et dont l'irascible Maupeou l'avait deux fois écarté. Il en exerçait les fonctions depuis près de trois ans, lorsqu'une cause toute personnelle pour ainsi dire, et bien plus mémorable que celle qui avait commencé sa réputation, vint lui offrir un triomphe plus éclatant. Onze années n'étaient pas encore écoulées depuis qu'un arrêt du parlement de Paris (16 mai 1766) avait condamné à mort le général comte de Lally, comme traître à la patrie, etc., et ordonné la suppression de ses mémoires comme faux et calomnieux, spécialement en ce qui concernait M. Duval de Leyrit gouverneur des établissements français dans l'Inde. M. de Tollen-dal, fils naturel de Lally, demanda en 1777 la cassation de l'arrêt de 1769, et plusieurs des grands parents du général, parmi lesquels nous citerons madame Hélène O. Flin, épouse de Louis Cordier de Bigore, comte de la Heuse, produisirent de semblables requêtes (1). Se présentant *sans contradicteurs* devant le conseil privé, M. de Tollen-

compagnie des Indes, qui avait été auparavant directeur des établissements français à la côte d'Afrique, et l'envoya de bonne heure à Pondichéry. Il fut membre du conseil supérieur et nommé ensuite gouverneur de la place de Madras, que la Bourdonnais avait conquise sur les Anglais, que Dupleix refusait de rendre et que d'Epèmesnil défendit avec succès contre les attaques du nabab d'Arcate, qu'il battit complètement. A la paix, on raconte qu'il partit seul, déguisé en brahme, pour reconnaître l'intérieur de l'Inde et étudier les principes de la religion des peuples de l'Hindoustan. Les manuscrits rédigés par lui sur les résultats de son voyage ont été malheureusement perdus avec le navire à bord duquel il les avait mis. On lui attribue, dans une note de la première édition de la *Biographie universelle*, les quatre ouvrages suivants : 1° *Sur le Commerce du Nord*, 1762, in-12 ; 2° *Correspondance sur une question politique d'agriculture*, 1763, in-12 ; 3° *Examen de la surdité et de la cécité*, in-12 ; 4° *Lettre à l'abbé Treblet sur l'histoire*, 1760, in-12.

(1) Madame la comtesse de la Heuse, nièce du général Lally, tout en présentant une requête séparée pour demander la cas-

(1) L'exposition du sujet ne se faisait qu'au troisième acte, ce qui fit dire à un plaisant sortant à la fin du second : « Je n'en vais, puisqu'ils ne veulent pas commencer. »

(2) Jacques du Val d'Epèmesnil, père du sujet de cet article, avait pour beau-père Dupleix. Né au Havre le 14 avril 1714, et mort à Paris le 3 mars 1764, il était fils d'un des directeurs de la

dal obtint de ce conseil, le 21 mai 1778, un arrêt de cassation *non motivé* qui renvoya la révision du procès criminel au parlement de Rouen (1). Là, le fils naturel de Lally ayant reproduit, pour obtenir la réhabilitation du général, les moyens proscrits et les mémoires supprimés par l'arrêt de 1766, d'Eprémèsnil dont l'oncle paternel, Duval de Leyrit, était inculpé dans ces mémoires, se rendit partie intervenante au procès ; cette question d'intervention, plaidée avec beaucoup d'éclat par les deux adversaires en personne, fut décidée en sa faveur, et le parlement le reçut partie intervenante (2). En 1780, cet arrêt fut cassé pour vice de forme par le conseil d'Etat, l'intervention jointe au foud et la cause renvoyée au parlement de Dijon, lequel, sur le rapport de M. Villedieu de Torey, confirma l'arrêt de 1766, supprima tous les mémoires produits par M. de Tollendal comme faux et calomnieux (*voy.* LALLY et LEYRIT), et permit à d'Eprémèsnil de faire imprimer et afficher aux dépens de son adversaire et au nombre de cinq cents exemplaires cet arrêt rendu le 23 août 1783, et qui est en ce moment sous nos yeux. Les recherches les plus scrupuleuses faites par nous dans différentes archives publiques et privées, et entre autres aux archives de l'Empire, ne font pas connaître qu'il ait été même attaqué, et l'eût-il été, ce que nous ne pensons pas, il est certain qu'il n'a point été cassé et qu'aucun autre arrêt de cour souveraine n'a été rendu sur cette matière, d'où il résulte que celui du parlement de Dijon (1783) a acquis la force de chose jugée. Pendant que d'Eprémèsnil consacrait une grande partie de ses

sation de l'arrêt de 1766, contestait formellement dans cette requête le droit de M. de Tollendal de prendre le titre de *chef de la famille* comme fils du comte de Lally, *qualité*, ajoutait-elle, qu'il s'attribuait et que son acte de naissance et sa possession d'état lui refusaient également, et de former une demande en cassation, sachant que ces demandes sont secrètes, et ne craignant point d'en imposer à Sa Majesté.

(1) Nous avons vainement cherché aux Archives de l'Empire, non-seulement le rapport de M. Lambert, maître des requêtes, dont il est fait un si pompeux éloge dans l'article du *Supplément de la Biographie Universelle* consacré à M. de Lally-Tollendal et signé Desportes-Boscheron, mais celui de M. Chaillon de Joinville, également maître des requêtes, à la suite desquels fut rendu l'arrêt du conseil privé ci-dessus mentionné. Nous possédons une copie textuelle et collationnée sur l'original de cet arrêt qui est fort court ; et signé par MM. Hue de Miroménil, Chaillou de Joinville, Lambert, d'Aguesseau, Le Pelletier de Beaupré, Delaporte, de Bernage, de La Michandière, Dufour et Taboureaux. A cette occasion il n'est peut-être pas inutile de rappeler ce que nous avons déjà dit dans le texte de notre notice, que cet arrêt fut rendu *sans contradicteurs*.

(2) « *L'éloquent comte de Lally*, dit M. de Lacretelle dans son *HISTOIRE DE FRANCE PENDANT LE 18^e SIÈCLE*, t. 6, p. 406, en demandant à deux cours supérieures vengeance de l'arrêt du parlement de Paris, trouve l'intérêt du public infatigable comme sa pitié filiale. Un aveugle amour de célébrité engage d'Eprémèsnil à se déclarer son adversaire (du comte de Tollendal) : les palmes du talent restent à celui qui défend la cause la plus sacrée. » D'Eprémèsnil, dans cette circonstance, défendait et devait défendre la mémoire de Duval de Leyrit, frère de son père, colonisé par M. de Tollendal (*voy.* notre notice sur Leyrit (Duval de)), et il est fâcheux de voir un historien célèbre prétendre qu'un neveu a été entraîné par l'amour seul de la célébrité à s'opposer à ce que tout l'odieux d'une accusation de trahison fut reportée sur son oncle « Sans l'arrêt de 1766, - disait le fils du conseiller au parlement, d'Eprémèsnil, alors « avocat du roi au Châtelet, aurait été forcé de quitter cette « compagnie ; sans celui de 1783, il n'aurait pu rester au parlement. C'est donc son honneur, son état, l'honneur et l'existence des siens qu'il avait à défendre. »

instants à la défense de la mémoire de son oncle et obtenait un si honorable succès, Mesmer, médecin allemand et charlatan habile, qui avait acquis une certaine célébrité à l'étranger par sa fameuse doctrine du magnétisme animal, désirant mettre à profit sur un plus vaste théâtre l'amour des hommes pour le merveilleux, vint en 1778 à Paris, où, après avoir échoué auprès des savants, il s'adressa au public, qu'il trouva plus crédule. Quelques cures désespérées qu'il entreprit, dit-il lui-même, *par complaisance*, lui firent de nombreux adeptes, parmi lesquels on voit figurer entre autres personnages distingués le marquis de La Fayette, d'Eprémèsnil, Bergasse, etc., dont quelques-uns consentirent, assure-t-on, à faire nu cours de leçons théoriques aux souscripteurs de Mesmer, tout en confessant qu'ils n'avaient point le secret du maître. Une semblable illusion de la part d'hommes aussi éclairés, illusion que la publicité donnée à des rapports de l'Académie royale des sciences et de l'Académie royale de médecine put seule détruire, ou du moins affaiblir, doit peu étonner si, comme on l'a écrit, le baron de Breteuil, ministre de la maison du roi, eut avec Mesmer une conférence officielle dans laquelle il lui offrit, au nom de son souverain, vingt mille livres de pension viagère, et un traitement annuel de dix mille francs pour établir une clinique magnétique, etc., sous la condition de former à la pratique de ses procédés trois personnes choisies par le gouvernement (*voy.* MESMER). Jusqu'en 1787 la lutte entre les divers ministres et le parlement de Paris fut presque incessante, et d'Eprémèsnil y figura toujours au premier rang des adversaires des délégués de l'autorité royale, quoiqu'il fût sincèrement attaché à la maison régnante. Mais ce fut surtout sur la fin du ministère de Calonne et pendant celui de Brienne qu'il résista avec plus de véhémence aux volontés de la cour. « L'économie qui, dans « l'époque antérieure, était un moyen de salut, « n'en était plus un dans celle-ci, a dit un historien moderne ; il fallait ou des impôts, et le parlement s'y opposait ; ou des emprunts, et le « crédit était épuisé ; ou des sacrifices de la part « des privilégiés, et ils ne voulaient pas en faire. » Brienne, privé de l'assistance de l'assemblée des notables convoquée par son prédécesseur, et qui venait de se retirer après avoir signalé le triste état des finances, voulait recourir aux impôts, et demanda en conséquence l'enregistrement de deux édits, celui du timbre et celui de la subvention territoriale. Le parlement, ayant refusé cet enregistrement, fut exilé à Troyes. Mais soit que les parlementaires habitués à la vie de la capitale se fussent lassés de l'exil, soit qu'un plan de conciliation proposé par d'Eprémèsnil, et dont parle M. Sallier dans ses *Annales françaises*, eût été adopté, le parlement fut rappelé au bout de six mois, sous la condition que les édits seraient enregistrés. L'embarras des finances augmentant de jour en jour, les ministres ne crurent pouvoir en

sortir qu'en recourant à des emprunts successifs jusqu'à la concurrence de quatre cent quarante millions à rembourser en cinq ans. Pour en obtenir l'enregistrement, on convoqua le 24 novembre 1787 une séance solennelle du parlement, dans laquelle les princes et les pairs du royaume furent invités à prendre place. Le roi s'y rendit avec ses ministres, et ordonna que la délibération eût lieu en sa présence. Plusieurs magistrats se prononcèrent hautement contre l'adoption de l'édit ; mais de tous ces orateurs d'Eprémèsnil fut celui dont l'éloquence persuasive fit le plus d'effet sur le roi. Dans une brillante et chaleureuse improvisation, il conjura le monarque d'accorder à la France les États généraux en retirant les édits bursaux, et parla avec tant de force et d'adresse que Louis XVI fut au moment de se laisser vaincre. Il résista cependant, avoua le lendemain à l'archevêque de Paris qu'il avait été sur le point d'abandonner les résolutions de son conseil et d'accorder ce qu'on lui demandait. De grandes concessions faites par le roi n'ayant pas été jugées suffisantes, le parlement refusa l'enregistrement, et on exila plusieurs de ses membres dont il demanda vainement le rappel. Instruit qu'on imprimait à l'imprimerie royale des édits créateurs d'une cour plénière et de grands baillages qui devaient remplacer les parlements, d'Eprémèsnil vint, dit-on, à bout de séduire à prix d'argent un ouvrier imprimeur et obtint de lui une épreuve des édits. Il les lut au parlement, toutes les chambres assemblées, sans faire mystère des moyens qu'il avait employés ; et sachant qu'il allait être arrêté, il se réfugia avec un autre parlementaire, Goisland de Monsabert, auquel on avait donné le même avis, au milieu de ses collègues qui étaient en permanence nuit et jour. La lettre de cachet portait l'ordre de s'emparer de leurs personnes au sein du parlement même. Le marquis d'Agoult, chargé de cette mission, ne connaissant ni d'Eprémèsnil ni Monsabert, somma le président de lui indiquer les prisonniers, il refusa. Ses interpellations ayant été plusieurs fois répétées, beaucoup de voix répondirent : « Arrêtez-nous tous, car nous sommes tous d'Eprémèsnil et Monsabert. » Cependant, pour faire cesser ce scandale, d'Eprémèsnil s'avança, et demanda à M. d'Agoult si en cas de refus il irait jusqu'à la violence ; sur la réponse affirmative de cet officier, d'Eprémèsnil et Monsabert déclarèrent qu'ils cédaient à la force et tous deux se rendirent à lui. Le premier fut exilé aux îles Ste-Marguerite et le second à Pierre-Encise. N'obtenant ni impôts ni emprunts, ne pouvant faire usage de la cour plénière, et ne voulant pas rappeler les parlements, Brienne essaya vainement d'une dernière ressource en promettant les États généraux, dont la convocation fut fixée au 8 août 1788 ; ce moyen hâta la chute du ministère, qui fut obligé de se retirer le 25 octobre suivant. Necker fut rappelé ; le parlement rétabli, la cour plénière abolie, les baillages détruits, les provinces satisfaites, le non-

veau ministre disposa tout pour l'élection des députés et pour la tenue des États dont l'ouverture devait avoir lieu le 1^{er} mai 1789. Rappelé à Paris après la chute de Brienne, d'Eprémèsnil fut accueilli avec enthousiasme sur toute sa route, et sa rentrée au parlement fut un vrai triomphe. Nommé député aux États généraux par la noblesse de la vicomté et prévôté de Paris, il en rédigea les cahiers où l'on trouve tout ce qu'il croyait suffisant pour satisfaire les amis d'une sage liberté. Il montra ensuite à défendre les principes de l'ancienne monarchie l'énergie qu'il avait manifestée dans ses attaques contre les ministres avant la réunion de ces fameux États, dont il avait été un des plus ardents provocateurs. Ouverts le 3 mai 1789, sans qu'aucune mesure efficace eût été prise par le conseil du roi pour éviter de fâcheuses discussions, à l'exception de la double représentation du tiers-état obtenue par Necker, les trois ordres délibérèrent d'abord séparément suivant l'antique usage. Dans l'assemblée de la noblesse, d'Eprémèsnil s'opposa fortement à leur réunion en commun, et surtout au vote par tête qui lui paraissait offrir de très-graves inconvénients. Puis, lorsque la minorité de l'ordre du clergé et de celui dont il était membre eut passé du côté du tiers-état qui venait de se constituer en assemblée nationale, et lorsque ces deux ordres eurent été forcés par les événements de se réunir au tiers, d'Eprémèsnil parut rarement à la tribune, lançant quelquefois seulement contre les membres de l'extrême gauche des sarcasmes très-piquants, qui excitaient souvent des rappels à l'ordre du parti populaire et les huées des tribunes publiques. Il combattit néanmoins chaque fois que l'occasion se présenta tous les décrets qui tendaient à avilir l'autorité royale, et particulièrement celui qui déterminait imprudemment les circonstances dans lesquelles le monarque pourrait être déchu du trône (*voy. THOURET*). Il s'éleva avec force, mais sans succès, contre la constitution civile qu'on voulait imposer au clergé, et qui devait amener le schisme dans l'Eglise, repoussa vivement les attaques dirigées contre le culte catholique et en particulier contre les archevêques de Paris et de Sens. D'Eprémèsnil réclama aussi, mais vainement, la parole en faveur de la motion tendant à déclarer la religion catholique nationale, et proposa d'investir le roi, pendant trois mois, de la plénitude de la puissance exécutive, afin de réprimer les graves désordres qui se propageaient dans les provinces et qu'il attribuait à des brigands soudoyés, tandis que son collègue Prieur prétendait que ces désordres provenaient des fausses interprétations que donnaient aux décrets les ennemis du peuple. Ce fut à l'occasion de cette proposition amèrement attaquée par Alexandre Lameth, et qui fut, on le conçoit, repoussée, que plusieurs membres en demandèrent ironiquement le renvoi au comité de santé, et d'autres à celui d'aliénation. Les parlements de

Rennes et de Toulouse ayant été poursuivis par l'assemblée pour désobéissance à ses décrets, d'Eprémèsnil les défendit avec éloquence, et quoiqu'il fût sûr de succomber, il n'hésita pas à rendre hommage à ces grands corps qu'il croyait les plus solides appuis du pouvoir monarchique, et pour les intérêts desquels il avait souvent bravé l'autorité du roi lui-même. L'un des derniers discours qu'il prononça fut pour appuyer la motion de l'abbé Manry, qui avait pour but de faire rendre compte au peuple par l'assemblée nationale de l'état des finances de la nation. Désespérant de la chose publique, d'Eprémèsnil sortit en 1791 de l'assemblée pour n'y plus rentrer, après avoir protesté avec un grand nombre de ses collègues contre tout ce qui s'était passé depuis la réunion des ordres. S'accusant d'avoir été un des premiers moteurs de la révolution, il crut son honneur intéressé à en braver tous les événements, et il resta à Paris jusqu'à la fin du mois d'août 1792. Se trouvant quelques jours avant le funeste événement du 10 sur la terrasse des Feuillants, il y fut assailli par un groupe de gens armés qui l'avaient reconnu et le frappèrent de plusieurs coups de sabre. La populace amentée voulait le mettre en pièces, mais une patrouille de la garde nationale, commandée par l'acteur Micalet, de l'Opéra-Comique, qui montra en cette circonstance autant de courage que de sang-froid, le sauva de ces forcenés. Blessé grièvement, couvert de sang et presque nu, il fut transporté à la Trésorerie. Le maire de Paris, Pétion, vint le voir, et son état lui fit tant d'impression qu'il se trouva mal : « Comme vous, monsieur, lui dit à cette occasion d'Eprémèsnil, j'ai été l'idole du peuple. » Autant par mesure de santé que pour le préserver d'une nouvelle attaque, d'Eprémèsnil fut conduit à l'Abbaye; il y était encore à la fin d'août, lorsque Manuel, qui pressentait les journées de septembre, par reconnaissance d'un service que son collègue lui avait rendu dans le temps, s'empressa de le faire sortir. Depuis, retiré dans une de ses terres en Normandie, il espérait s'y faire oublier, mais on vint l'y arrêter, et il fut conduit au Havre où il demeura pendant un mois sous la simple surveillance d'un garde nommé Bernard. Il était facile à d'Eprémèsnil de se soustraire à la surveillance modérée de son gardien et de sortir de France, car un M. Lecroq, juge de paix du Havre, avait proposé de le faire monter à bord d'un navire suédois qui s'engageait à le conduire en Angleterre; mais il ne voulut jamais y consentir, étant, disait-il, résigné aux événements et au sort qui l'attendait. Bientôt après en effet (septembre 1793) le représentant du peuple Lonchet le fit mener à Paris, où il fut enfermé d'abord à la maison des Anglaises de la rue de l'Oursine, puis au Luxembourg, où il a été vu par feu M. Baulieu, l'un des rédacteurs de la *Biographie universelle*, auquel nous avons fait beaucoup d'emprunts pour la rédaction de cet article. « Il avait

« tial, une sérénité d'âme parfaite et même des « manières gaies, qui d'ailleurs étaient communes « à tous les proscrits de ce temps-là. » Transféré à la Conciergerie, puis livré au tribunal révolutionnaire, d'Eprémèsnil se défendit avec noblesse et en peu de mots, et fut condamné à mort le 23 avril 1794, sous le prétexte banal d'avoir conspiré contre la république. Par une singulière destinée, il fut condamné le même jour que son ancien collègue Chapelier, l'un des chefs du parti qu'il avait si violemment combattu à l'assemblée constituante, et on les conduisit au supplice sur la même charrette. Un moment avant de partir, il s'établit entre eux une courte conversation. « Monsieur, dit Chapelier, on nous donne avant nos derniers moments un terrible problème à résoudre. — Quel problème? répondit d'Eprémèsnil. — C'est de savoir, quand nous serons sur la charrette, auquel des deux s'adresseront les huées. — A tous deux, reprit d'Eprémèsnil. » Il attendit du reste le coup fatal avec plus de calme qu'il n'en avait montré dans tout le cours de sa vie, et il le reçut avec courage. D'Eprémèsnil a été jugé très-diversément par les écrivains qui ont parlé de lui, ainsi que cela arrive le plus souvent pour les contemporains, à la suite de grandes commotions politiques. Ceux qui ne partageaient pas ses opinions, et à plus forte raison ceux qui en étaient les adversaires prononcés, ont exagéré les torts qu'il a pu avoir, et l'ont accusé surtout d'inconséquence, tandis que ses partisans voyaient peu à blâmer dans la conduite du célèbre parlementaire. On ne peut disconvenir toutefois que, dans tout le cours de sa carrière publique, il ne transigea jamais avec ses convictions, et qu'elles ne purent être ébranlées ni par les ovations ou les fureurs populaires, ni par les tracasseries que les ministres lui firent éprouver, ni par les moyens de séduction qu'ils voulurent tenter. S'il défendit peut-être avec trop d'ardeur les droits, ou, si l'on veut, les prétentions des parlements, c'est qu'il considérait ces grands corps comme formant avec les États généraux et le roi la base de la constitution du royaume, et qu'il pensait qu'en l'absence des États, le parlement de Paris en particulier n'était pas seulement un corps judiciaire, mais qu'il avait un droit de contrôle sur les actes des ministres, et qu'il pouvait même arrêter leur action spécialement en matière d'impôts et de taxations, par le refus d'enregistrement. C'est en partant de ce principe, très-contestable il est vrai, mais utile en certaines circonstances, principalement lorsque le gouvernement tend au despotisme ou veut adopter des mesures dangereuses pour la nation, tandis que son exagération offre non moins de périls, que d'Eprémèsnil acquit, avant la réunion des États généraux, une immense popularité. Il la perdit, lorsque éclairé par l'expérience il voulut défendre les droits de la couronne, et s'opposer non-seulement à ce qu'ils fussent sapés par leur base, ce dont on ne saurait trop le louer, mais aussi à la ré-

forme de plusieurs abus réclamée depuis longtemps par la majorité des esprits éclairés, et que certaines préoccupations et le milieu dans lequel il avait vécu lui faisaient envisager d'une manière toute différente. Ce qu'on ne saurait contester au surplus, c'est que, dans la première comme dans la seconde phase de sa vie politique, il agit toujours en honnête homme et en bon citoyen. D'Eprémèsnil avait été marié deux fois, la première avec mademoiselle Desvaux, dont il eut un fils unique, mort colonel d'état-major, lequel suivit la carrière de la magistrature, avant d'entrer dans l'armée; sous la Restauration il avait obtenu le titre de comte que continue de porter aujourd'hui son petit-fils. Sa seconde femme fut madame Thilorier, née F.-A. de Sanctuary, envoyée de même que son mari, et peu de mois après son exécution, devant le tribunal révolutionnaire qui la condamna comme complice de la conspiration de l'étranger, et fit également tomber sa tête sur l'échafaud. Deux fils de ce second mariage sont morts des suites de leurs blessures, l'un à Varsovie en 1807, et l'autre, qui avait le rang de chef d'escadron, à Wilna en 1812, et une fille a épousé M. le comte de Calvisson. On a de d'Eprémèsnil des Plaidoyers au Châtelet, des Plaidoyers et Mémoires dans l'affaire de Lally, des Remontrances et plusieurs actes et discours parlementaires. On lui attribue : 1° *Réflexions d'un magistrat sur la question du nombre et celle de l'opinion par ordres ou par têtes dans les Etats généraux*, petit écrit publié peu de jours après sa rentrée dans la capitale. 2° *Nullité et despotisme de l'Assemblée nationale, et de l'état actuel de la France*, 1790. 3° *Discours dans la cause des magistrats qui composaient la ci-devant chambre des vacations du parlement de Bretagne*, 1790, in-8°. Barbier remarque dans son *Examen critique et complément des Dictionnaires historiques*, Paris, 1820, p. 408, que Chaudon avait attribué à M. d'Eprémèsnil ces deux dernières brochures qui firent une vive sensation lorsqu'elles parurent en 1790, antérieurement à la première édition de la *Biographie universelle*, tandis que dans la *Biographie des hommes vivants*, Paris, 1816-1819, elles sont données à M. Ferrand, devenu depuis pair de France, ce qui paraît plus conforme à la vérité. D—z—s.

ÉQUEVILLEY (JULES-CÉSAR-SUZANNE LEMERCIER, baron D'), maréchal de camp, naquit, en 1763, à Faverney, petite ville près de Vesoul. Entré cadet-gentilhomme dans un régiment d'infanterie, il était lieutenant à l'époque de la révolution. Il rejoignit, en 1791, l'armée de Condé, sur les bords du Rhin, et fit, tant dans les chasseurs nobles que dans les chevaliers de la couronne, toutes les campagnes de ce corps jusqu'à son licenciement en 1801. A sa rentrée en France, il sollicita du service, et fut nommé capitaine dans le régiment de La Tour-d'Auvergne, qu'il rejoignit en Calabre. Ses talents militaires lui méritèrent bientôt l'estime de ses chefs, et le général Ste-Croix le choisit pour son aide de camp. Employé

depuis en Portugal, il signala sa valeur dans plusieurs rencontres, notamment à l'attaque du pont de Callegar, où il traversa seul un régiment de hussards hanovriens, et, couvert de blessures, passa la rivière sur son cheval pour rejoindre son escadron, qui le croyait mort ou prisonnier. Après l'évacuation du Portugal, il fut disgracié pour avoir refusé de donner à la commission d'enquête des renseignements qui auraient compromis Masséna (*voy. ce nom*). Nommé par le roi colonel de la légion de la Vendée, il fut fait, en 1820, maréchal de camp, et successivement employé dans ce grade à Perpignan, lors du passage de l'armée qui se rendait en Espagne sous les ordres du duc d'Angoulême, puis à Montpellier, où il mourut le 1^{er} novembre 1828. D'Équevilley joignait aux qualités d'un excellent militaire les vertus du citoyen et de l'honnête homme. Le *Moniteur* du 13 novembre contient une *Notice* sur ce général. W—s.

EQUICOLA (MARIO), historien et philosophe italien, naquit vers 1460 à Alvetto, village du pays qu'on nomme *gli Equicoli*, d'où il prit lui-même son nom. Il fit ses études dans l'université de Naples, y fut reçu docteur en droit, et fut ensuite attaché à différents princes, entre autres au duc de Ferrare, Alphonse 1^{er}, selon les uns, et selon d'autres Hercule 1^{er}; ceux-ci pensent qu'Équicola était à la cour de Ferrare en 1490, quand Isabelle d'Este épousa François de Gonzague, marquis de Mantoue, et qu'il la suivit dans sa nouvelle principauté. Le Bandello parle de lui dans une de ses Nouvelles (partie 1^{re}, Nouvelle 30), comme d'un homme d'un commerce très-doux, plaisant, facétieux, beau parleur, et qui ne laissait jamais manquer de bons mots les sociétés où il était reçu; mais il rapporte un de ces bons mots qui est plus sale que plaisant. Equicola composa dans cette cour son meilleur ouvrage, intitulé : *I Comentarj della Istoria di Mantova*, qu'il y publia en 1521. Benedetto Osanna en donna en 1608 une édition corrigée. Le style de cette histoire manque de force et d'élégance; mais l'auteur, qui prit la peine de se bien instruire des faits, eut le mérite de réfuter le premier les erreurs et les fables dont les précédents historiens de Mantoue et même Platina étaient remplis. Il fit en 1532 un voyage en France à la suite de la princesse Isabelle, et il a laissé une description de ce voyage. Cet opuscule est très-rare. Il porte pour premier titre : *Marius Equicola Ferdinando Gonzagæ Fran. march. Mantuæ IIII, filio*. S. D. P., et, quelques lignes après, pour second titre *D. Isabelle Estensis Mantuæ principis iter per Narbonensem Galliam, per Marium Equicolam*. Il est sans nom de lieu et sans date. Il écrivit aussi une Apologie contre les médisants de la nation française; elle a été traduite en français par Michel Rete, Paris, 1550, in-8°. Tafuri, dans ses écrivains du royaume de Naples, t. 3, partie 1^{re}, attribue à Equicola un grand nombre d'autres ouvrages; les deux plus connus sont ses *Istituzioni al comporre in ogni sorte di rima*, imprimées après sa mort en

1541, et son livre intitulé *Della natura d'Amore*, qu'il publia lui-même en 1525. Il l'avait écrit en latin dans sa jeunesse, et le traduisit ensuite lui-même en italien. Il a été mis en français par Gabr. Chappuis, Paris, 1554, in-8°; Lyon, 1598, in-12. Cet ouvrage est divisé en six livres; l'auteur y traite doctement et méthodiquement toutes les questions de la philosophie d'amour, qui était alors fort à la mode. Le premier livre est assez curieux; il contient des notices sur tous les auteurs qui avaient écrit avant Equicola sur le même sujet, soit en vers, soit en prose, Gnitton d'Arezzo, Guido Cavalcanti, Dante, Pétrarque, Boccace, et avant lui le poète français Jean de Meun, auteur du roman de la Rose. La notice donne une idée du plan et du contenu de ce roman célèbre. Jean de Meun y est beaucoup loué; mais le bon Equicola regrette qu'un si noble auteur se soit déshonoré lui-même en déchirant, comme il le fait, les dames, et en lançant contre elles des traits mordants. Le Toppi, dans sa *Bibliothèque napolitaine*, attribue à Equicola une espèce d'histoire des religions anciennes et de la religion catholique, écrite en latin sous ce titre: *Libellus in quo tractatur unde antiquorum latria et vera catholica religio incrementum sumpserunt, cum epistola Anselmi Stocklii equitis à quo è tenebris erutus, castigatus et promulgatus est*, Munich, 1585, in-4°. Nous n'avons trouvé l'indication de cet ouvrage dans aucun des autres auteurs italiens que nous avons pu consulter sur Mario Equicola. G—E.

ERACLIUS, peintre romain du 10^e ou du 11^e siècle, mérite d'être connu, à cause d'un ouvrage partie en vers, partie en prose, intitulé *De Artibus Romanorum*, où il traite de différents arts, et notamment de la peinture. La rareté des exemplaires manuscrits de cet ouvrage est sans doute la cause de l'oubli où Eraclius est demeuré pendant longtemps. Ni Fabricius, ni Saxius, n'ont fait mention de lui. Les auteurs du *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque royale de France* ayant donné, en 1744, le titre de son traité, cette publication appela l'attention des savants. Le traité *De Artibus Romanorum* a été imprimé pour la première fois à Londres, en 1781, dans l'ouvrage de M. Raspe, intitulé: *A critical Essay on oil Painting*, d'après un manuscrit incomplet. Eraclius traite de l'art de sculpter le verre, de l'art de peindre les vases d'argile avec des verres de couleur pilés, et employés comme matière colorante; de la préparation des laques pour la peinture à la détrempe, etc. Il parle de la peinture à l'huile: *De omnibus Coloribus oleo distemperatis*. Il traite aussi de la peinture sur verre, dans un chapitre intitulé: *Quomodo pingere debes in vitro*, qui ne se trouve point dans l'édition de M. Raspe. Ces deux circonstances doivent inspirer le désir de savoir à quelle époque il vivait. C'est, dit-il lui-même, dans un temps où Rome était livrée à de honteux désordres, où les bonnes études, les arts et les mœurs y étaient dans un égal mépris. Ce tableau ne peut se rap-

porter aux pontificats d'Adrien I^{er}, de Léon III, de Pascal I^{er}, de Léon IV, d'Adrien III, qui fondèrent et embellirent, par tous les moyens que pouvait offrir leur siècle, tant de riches monuments, et il convient parfaitement aux temps de Jean XI, de Jean XIII, de Jean XIX, de Benoît IX. On peut croire d'après cela qu'Eraclius vivait à la fin du 10^e siècle ou vers le commencement du 11^e. Sa latinité barbare en est aussi une preuve. La peinture sur verre ne paraît pas remonter au delà du règne de Charles le Chauve. Quant à la peinture à l'huile, Eraclius n'en parle qu'en traitant de la manière de peindre des colonnes ou des murs, à l'imitation du marbre. Son témoignage, s'il était isolé, serait par conséquent de peu de valeur, en ce qui concerne l'art de peindre des figures. Celui de Théophile, qui vivait dans le même temps, le corrobore, mais sans diminuer le mérite de Jean de Bruges. (voy. THÉOPHILE et Jean VAN EYCK.) E—c D-D.

ERARD (CLAUDE), avocat, mort en 1700, fut un des ornements du barreau de Paris au 17^e siècle. Ses plaidoyers furent publiés d'abord en 1696, in-8°, et réimprimés avec des augmentations, Paris, 1734, in-8°. Le plus célèbre de ses Mémoires est celui qu'il fit pour le duc de Mazarin, contre Hortense Mancini, sa femme, qui l'avait quitté pour se retirer en Angleterre. Z.

ERARD (SÉBASTIEN), célèbre facteur d'instruments de musique, naquit à Strasbourg le 5 avril 1752. Il était le quatrième enfant de Louis-Antoine Erard, fabricant de meubles, qui ne s'était marié qu'à soixante-quatre ans. A l'âge de treize ans, Sébastien manifesta un caractère entreprenant; il monta au sommet du clocher de la cathédrale de Strasbourg, et s'assit sur la croix. Dès l'âge de huit ans, il avait étudié l'architecture, la perspective et le dessin linéaire; il y joignit un cours de géométrie pratique. Cette première éducation le servit dans tous ses travaux, et lui facilita les découvertes qui l'ont rendu célèbre. Il y acquit surtout une grande aptitude à exprimer ses idées par le dessin; ce qui lui épargna bien des dépenses inutiles. En 1768, il vint à Paris, et se plaça chez un facteur de clavecins, dont il excita la jalousie par sa supériorité. Sa réputation date de son *clavecin mécanique*, chef-d'œuvre d'invention et de facture, dont on trouve la description détaillée dans l'*Almanach musical* de 1776. C'est dans l'hôtel de Villeroy qu'il construisit son premier piano. Il fut entendu, dans le salon de la duchesse de Villeroy, par tout ce que la capitale renfermait d'amateurs et d'artistes distingués. Vers cette époque, son frère J.-B. Erard vint partager ses travaux. Malgré les persécutions suscitées par un luthier de Paris, les deux frères eurent beaucoup de succès par leurs pianos à deux cordes et à cinq octaves, tels qu'on les faisait alors. Sébastien, bientôt après, imagina le piano organisé avec deux claviers, l'un pour le piano, l'autre pour l'orgue. Il en fit un pour la reine Marie-Antoinette, dont la voix avait peu d'étendue. En conséquence, il ima-

gina de rendre mobile le clavier de l'instrument, pour opérer la transposition d'un demi-ton, d'un ton ou d'un ton et demi. La harpe réclamait aussi des perfectionnements; Krumpholtz par ses compositions, et sa femme par son exécution, avaient mis cet instrument à la mode. Les *harpes à crochets* présentaient de grands inconvénients; Krumpholtz engagea Erard à chercher les moyens de les faire disparaître. Il s'en occupait, quand Beaumarchais l'en détourna par la raison qu'on ne pouvait trouver rien de mieux que ce que l'on connaissait. On sait que Beaumarchais était lui-même harpiste et mécanicien. C'était en 1789, époque où la révolution éclata : Erard partit pour l'Angleterre, et y resta plusieurs années, pendant lesquelles il remplit ses magasins d'instruments de son invention. Il ne revint à Paris qu'en 1796. En 1808, il produisit un nouveau genre de piano à queue, après avoir épuisé des essais et des recherches de tout genre. Il retourna alors en Angleterre, et mit le sceau à sa réputation par l'invention de la *harpe à double mouvement*, où chaque pédale opère une double fonction pour élever chaque corde d'un ton ou d'un demi-ton. Le succès de cette harpe fut immense en Angleterre, où elle parut en 1811. Au mois d'avril 1813, Erard, étant à Paris, la présenta à l'examen de l'Institut. M. de Prony, au nom de l'académie des sciences et de l'académie des beaux-arts réunies, fit un rapport (1) dont voici la conclusion : « La nouvelle harpe de M. Erard nous paraît « réunir au mérite d'un mécanisme fort ingénieux, et « qui remplit très-bien son objet, celui d'augmenter considérablement les propriétés musicales de « cet instrument, puisque, sans double emploi, « elle renferme vingt-sept gammes ou échelles « diatoniques complètes, tandis que l'ancienne « n'en contenait que treize. » Après dix ans de maladies douloureuses, causées par tant de travaux, et par les contrariétés inséparables de leurs succès, Erard se fit opérer de la pierre, au moyen de la lithotritie, par le docteur Civiale. Dès qu'il fut rétabli, il parvint à finir le grand orgue expressif qu'il a construit pour la chapelle des Tuileries : c'est un modèle de perfection, sous le rapport de l'invention et de la facture. En 1830, la pierre se manifesta de nouveau avec une inflammation des reins ; et il cessa de vivre, le 3 août 1831, à sa maison de campagne de *la Muette*, à Passy. On a imprimé dans la même année, sur Erard, une Notice historique. F—LE.

ERARIC, roi des Ostrogoths, était le chef des Rugiens, peuple qui avait accompagné Théodoric en Italie ; il fut élevé par eux sur le trône en 541, après la mort d'Ildebald, son prédécesseur, assassiné dans un repas. A cette époque, la monarchie des Ostrogoths était ébranlée par les conquêtes de Bélisaire. Elle ne comprenait plus que les provinces situées sur la rive gauche du Pô. Eraric, ne se sentant point assuré de l'amour ou de la considé-

ration de ses sujets, entra en traité avec Justinien pour lui livrer le reste de ses provinces ; il demandait la dignité de patrice et une somme d'argent ; mais avant que sa négociation fût terminée il fut tué par les Goths, et Totila, gouverneur de Trévise, fils d'un frère d'Ildebald, lui fut donné pour successeur. S. S-1.

ERASISTRATE, célèbre médecin grec, naquit à Julis, dans l'île de Céos, et non dans celle de Cos, comme le prétend à tort Etienne de Byzance, qui, trompé par la ressemblance des noms, a évidemment confondu ces deux îles. Pline nous apprend que la mère d'Erasistrate était fille d'Aristote. Après avoir pris les leçons de Chrysippe de Cnide, de Métrodore et de Théophraste, Erasistrate vécut quelque temps à la cour de Séleucus Nicanor, roi de Syrie, auprès duquel il parvint à la plus haute faveur par une cure extraordinaire, dont plusieurs auteurs nous ont conservé les détails. Stratonice, seconde femme de Séleucus, était éperdument aimée d'Antiochus, son beau-fils. Ce jeune prince, ne voulant confier sa passion à qui que ce soit, perd la santé et finit par tomber dans un état de langueur déplorable, dont on ne peut découvrir la cause. Plusieurs médecins sont appelés : Erasistrate fut le seul qui, observant avec soin le développement des symptômes de la maladie, remarqua que toutes les fois que Stratonice entraît dans la chambre d'Antiochus, ce prince éprouvait un trouble extraordinaire, caractérisé par la rougeur du visage, l'expression plus animée des yeux, une légère moiteur à la peau, le tremblement des membres, et de violentes palpitations de cœur ; qu'en outre, ce trouble ne se manifestait à la vue d'aucune autre femme, et qu'il se calmait peu à peu après que la princesse s'était retirée. Erasistrate, ne doutant plus de la passion secrète d'Antiochus pour sa belle-mère, songea à en instruire le roi ; mais, comme il avait à cœur de rendre la santé à son malade, il crut devoir user de stratagème dans une circonstance aussi délicate. Il déclara donc à Séleucus que la maladie d'Antiochus était incurable, parce que ce jeune prince avait une passion violente pour une femme qu'il ne pouvait jamais posséder. « Quelle est donc cette femme ? dit le roi » « étonné. — La mienne, répondit le médecin. » Séleucus le pressant alors d'en faire le sacrifice pour sauver la vie à son fils, Erasistrate demanda au roi s'il céderait Stratonice au jeune prince dans le cas où ce dernier en serait amoureux ; et, sur la réponse affirmative du roi, Erasistrate ne lui cacha plus que c'était l'unique moyen d'arracher Antiochus des bras de la mort. Aussitôt, Séleucus déclara son fils roi des provinces de la haute Asie, et lui donna Stratonice en mariage, quoiqu'il en eût déjà un enfant. Le prince guérit, et cette cure brillante valut au médecin de magnifiques récompenses. Ce trait de sagacité d'Erasistrate a plusieurs fois exercé l'art de la peinture. Il paraît que, dans sa vieillesse, Erasistrate renonça à la pratique de la médecine, et vécut à Alexandrie dans l'indépendance, afin de consacrer entièrement ses loi-

(1) Ce rapport a été inséré dans le *Magasin encyclopédique*, 1815, t. 5, p. 403.

sirs aux spéculations théoriques, et surtout à l'étude de l'anatomie. Pierre Castellan raconte, on ne sait trop sur quelle autorité, qu'Erasistrate étant avancé en âge et attaqué d'un ulcère incurable qui l'avait jeté dans le marasme, s'empoisonna avec le suc de ciguë. Il fut inhumé auprès du mont Mycale, vis-à-vis de Samos, ce qui a fait croire à l'empereur Julien qu'Erasistrate avait pris naissance dans cette ville. Son savoir et sa probité lui acquirent tant d'amis et de sectateurs, qu'il fut généralement regardé comme le premier anatomiste et le plus grand théoricien de son temps. Il s'était exercé sur un grand nombre de sujets, tels que l'anatomie, l'hygiène, les fièvres, les plaies, les causes des maladies, leur traitement, les médicaments et les poisons; il avait, en outre, écrit un livre indiqué par Athénée sous ce titre : *περί της κατ' ἔλκον πραγμᾶσις*. Il est fâcheux qu'aucun de ces ouvrages ne nous soit parvenu. Il en résulte qu'on ne peut guère juger de la doctrine d'Erasistrate que d'après les fragments que Galien et Cælius Aurelianus nous ont conservés. Ses travaux en anatomie éclairèrent beaucoup cette partie de la science, qui était encore très-obscur à l'époque où il vivait. L'avantage dont il jouit le premier, de disséquer les cadavres humains, le conduisit à plusieurs découvertes : il donna, entre autres, une description du cerveau et des nerfs beaucoup plus exacte que celle de ses prédécesseurs; il combattit avec force l'opinion de Platon sur le prétendu passage des boissons dans la trachée-artère. Mais c'est à tort qu'on l'a accusé d'avoir porté l'instrument anatomique sur le corps des criminels vivants : on ne trouve dans les auteurs anciens aucun indice qui prouve qu'Erasistrate ait satisfait une aussi barbare curiosité. Celse est le seul qui adresse ce reproche aux médecins de la secte dogmatique, qu'Erasistrate suivait en partie; mais il est probable que les opinions de cette secte furent exagérées ou dénaturées par les empiriques, leurs antagonistes déclarés. Si Erasistrate eût réellement disséqué des hommes tout vifs, serait-il tombé dans l'erreur de croire que les veines seules contenaient le sang, et que les artères étaient destinées au passage de l'esprit ou de l'air, qu'elles recevaient des poumons au moyen de la respiration? N'eût-il pas été conduit directement à la découverte de la circulation harvéienne? Il avait une extrême vénération pour Hippocrate, et, lorsqu'il lui arrivait de s'écarter des opinions de ce grand homme, il n'en prononçait jamais le nom, mais se contentait de réfuter les plus zélés de ses partisans. La pathologie lui doit aussi plusieurs théories qui ont eu beaucoup de vogue, même dans les temps modernes. Quant à sa pratique, elle différait singulièrement de celle de ses prédécesseurs : ainsi il rejetait les purgatifs, les médicaments compliqués, les antidotes et les abus de la saignée; mais il recommandait l'application des préceptes de l'hygiène et l'usage des moyens simples que fournit la diététique; par exemple, il combattait la

pléthore par l'abstinence, l'exercice et les aliments tirés du règne végétal. Il était surtout l'ennemi déclaré des médecins empiriques, qui traitaient les maladies sans avoir égard à leurs causes. Il fut le chef d'une école longtemps célèbre, qui fleurit principalement à Smyrne, et dont les nombreux disciples, sous le nom d'*Erasistratéens*, se succédèrent jusqu'au temps de Galien, c'est-à-dire pendant plus de quatre cents ans.

R—D—N.

ERASME (DIDIER), naquit à Rotterdam, le 28 octobre 1467, du commerce illégitime d'un bourgeois de Gonda, nommé Gérard, et de Marguerite, fille d'un médecin de Séverberghe, en Brabant, nommé Pierre. Son père, persécuté par sa famille à raison de cet attachement, s'était réfugié à Rome, où, sur la fausse nouvelle de la mort de celle qu'il aimait, il s'engagea dans les ordres sacrés. De retour dans sa patrie, s'il ne put réparer sa faute par une union légitime, il consacra les dernières années de sa vie à l'éducation de ses enfants. Didier Erasme (car ce sont les noms que prit depuis le jeune Gérard, comme ayant le premier en latin, et le second en grec, à peu près le même sens que Gérard dans sa langue), Erasme fut placé de bonne heure en qualité d'enfant de chœur dans la cathédrale d'Utrecht, où il resta jusqu'à l'âge de neuf ans. De là, il passa dans l'école de Deventer, alors très-florissante, où ses progrès furent assez rapides pour faire augurer à ses maîtres qu'il serait un jour la lumière de son siècle. Il avait quatorze ans lorsque la peste lui enleva sa mère, à laquelle son père ne survécut pas longtemps. A dix-sept ans, il fut forcé par ses tuteurs, qui avaient dissipé son bien, à prendre l'habit de chanoine régulier dans le monastère de Stein, près de Gouda. L'état monastique était peu convenable à l'indépendance de son caractère et à la faiblesse de son tempérament; cependant il aurait surmonté ses dégoûts s'il avait pu y satisfaire sa passion pour l'étude. Il y composa néanmoins quelques ouvrages, et charma ses ennemis par la culture des arts. On voyait autrefois à Delft un crucifix, peint par lui, avec cette inscription : « Ne méprisez pas ce tableau, » Erasme l'a peint lorsqu'il était dans sa retraite « de Stein. » Un heureux événement vint mettre un terme à sa captivité. Sur la réputation de ses talents, Henri de Bergue, évêque de Cambrai, l'appela auprès de lui, pour le mener à Rome. Le voyage manqua, mais Erasme, au lieu de retourner dans son couvent, obtint de ce prélat la permission d'aller se perfectionner à Paris. On lui avait obtenu une bourse au collège de Montaigu; il y fut si mal logé et si mal nourri, que son tempérament en demeura altéré le reste de sa vie. Sa ressource fut de donner des leçons particulières; il surveilla les études d'un jeune gentilhomme anglais, nommé Montjoye, qui de son élève devint son Mécène. Il en trouva bientôt un autre dans une dame généreuse, nommée Anne de Borselen, marquise de Veere, dont les bienfaits le mirent en état de faire divers voyages. Attiré par milord

Montjoye en Angleterre, il se lia avec les premiers savants du pays, et s'y fit des amis distingués, qui lui donnèrent l'espoir d'un établissement avantageux; mais ces promesses ne s'étant pas réalisées, il passa en Italie, où il désirait aller depuis longtemps. Il séjourna près d'un an à Bologne, y prit, en 1506, le bonnet de docteur en théologie, et s'y trouva lorsque le pape Jules II y fit son entrée. Ce fut dans cette ville que, pris pour chirurgien des pestiférés, à cause du scapulaire blanc qu'il avait conservé, il fut poursuivi à coups de pierres, et courut risque de la vie. A cette occasion, il écrivit à Lambert Bruni, secrétaire de Jules II, pour demander la dispense de ses vœux, qu'il obtint. De Bologne, il alla à Venise, où il demeura chez le célèbre Alde Manuce, qui imprimait alors ses ouvrages, et entre autres ses *Adages*. De là, il se rendit à Padoue, pour y diriger les études d'Alexandre, archevêque de St-André et fils naturel de Jacques IV, roi d'Ecosse. Depuis longtemps il brûlait d'envie de voir Rome, où sa réputation l'avait devancé; il profita, pour satisfaire ce désir, d'un voyage que son pupille fit à Sienne, et fut accueilli de la manière la plus distinguée par le pape, les cardinaux, et entre autres par Jean de Médicis, qui fut depuis pape, sous le nom de Léon X. On lui fit les propositions les plus flatteuses; on lui offrit même la place de pénitencier, dont les revenus étaient considérables, en la lui présentant comme un degré seulement pour parvenir à la plus haute élévation; mais il avait pris des engagements avec ses amis d'Angleterre, qui lui faisaient espérer les plus grands avantages, surtout depuis l'avènement d'Henri VIII, avec lequel il avait contracté une étroite liaison, lorsque ce monarque n'était encore que prince de Galles. En conséquence, lorsque l'archevêque de St-André eut quitté l'Italie, Erasme en sortit aussi, et fit, en 1509, le voyage d'Angleterre. Thomas Morus, depuis grand chancelier, lui donna un appartement dans sa maison. Il avait fait connaissance avec lui, lors de son premier séjour à Londres. « Erasme, » disent des auteurs dont l'autorité n'est pas d'un « très-grand poids (Vanini et Garasse), s'étant « présenté à lui sans se nommer, Morus fut telle- « ment charmé de sa conversation, qu'il s'écria : « *Ou vous êtes un démon ou vous êtes Erasme ?* » Ce fut là qu'il composa en huit jours de temps son *Eloge de la Folie*. Après un voyage à Paris, en 1510, il retourna encore en Angleterre, enseigna publiquement dans les universités d'Oxford et de Cambridge; mais les ressources qu'il y trouvait étant loin de répondre aux espérances qu'on lui avait données, parce que la guerre avec la France et l'Ecosse mettait obstacle à la libéralité de ses Mécènes, et qu'Erasme n'était ni avide ni importun, il quitta le pays, non pour toujours, car il y fit depuis plusieurs autres petits voyages, et ne cessa de parler avec reconnaissance de l'accueil qu'il y avait reçu, et avec attendrissement des bienfaiteurs et des amis qu'il y avait laissés. Au

sortir d'Angleterre, il se rendit à Bruxelles, où il fit sa cour au chancelier Sauvage, qui s'était déclaré son protecteur. Sa vie ne fut qu'une suite de courses continuelles jusqu'en 1521, qu'il alla se fixer à Bâle, afin d'être plus à portée de surveiller l'impression de ses ouvrages, qui se faisait chez Froben, son ami. Ce fut là qu'il publia, en 1516, sa première édition du *Nouveau Testament*, qui paraissait pour la première fois en grec (1). Léon X venait d'être placé sur le saint siège; Erasme, qui l'avait connu cardinal, lui écrivit pour le féliciter de son exaltation, et pour lui demander la permission de lui dédier cet ouvrage. Ce pape non-seulement la lui accorda, mais approuva même la 2^e édition, publiée en 1518, quoique la nouvelle version latine qui l'accompagnait eût été attaquée par plusieurs docteurs catholiques (2). Les successeurs de Léon X ne lui témoignèrent pas moins d'estime. Adrien VI, qui avait été son maître de théologie, et qui depuis avait voulu lui faire donner une chaire à Louvain, reçut ses lettres de félicitation avec politesse, lui fit une réponse obligeante, lui adressa des brefs, et le pressa de venir à Rome pour y combattre les ennemis de l'Eglise, en lui offrant une existence honorable; Clément VII le traita avec la même distinction. Les travaux d'Erasme avaient été longtemps sans récompense, lorsque Charles d'Autriche, souverain des Pays-Bas, depuis empereur sous le nom de Charles-Quint, et dont il avait été sur le point d'être le précepteur, le fit son conseiller, et lui donna une pension annuelle de 200 florins. Henri VIII, Ferdinand, roi de Hongrie, Sigismond, roi de Pologne, et plusieurs autres princes, essayèrent en vain de l'attirer à leur cour. Les sollicitations de François 1^{er} furent encore plus pressantes : ce monarque venait de fonder le collège de France, et désirait vivement mettre Erasme à la tête de ce nouvel établissement; deux fois il lui fit offrir des pensions et des bénéfices capables de le décider. Mais l'élévation de Charles-Quint à l'empire avait allumé entre les deux rivaux une haine irréconciliable, et, malgré son amitié pour le savant Budé et son penchant pour la France, Erasme ne crut pas devoir accepter les propositions d'un ennemi de son prince naturel. Au reste, il est bon de remarquer, pour l'honneur des lettres, qu'Erasme conserva toute sa vie une profonde reconnaissance des dispositions favorables du roi de France, qu'il osa donner des preuves de sa vénération pour ce prince dans le temps de ses plus grands malheurs, et, après la bataille de Pavie, conseiller publiquement à son maître d'user de sa victoire avec générosité. La réforme commençait alors, et l'on ne peut nier qu'Erasme ne montrât d'abord quelque penchant pour les prin-

(1) Le Nouveau Testament grec de la Polyglote d'Alcala était imprimé dès 1514, mais il ne fut publié qu'en 1522.

(2) On trouve dans les *Amanitates litter.* de Schellhorn une pièce curieuse sur cette seconde édition, dont les notes renferment, contre les moines et les théologiens, des declamations qui semblent bien déplacées.

cipes de Luther. Il y eut entre ces deux hommes célèbres un commerce poli; mais bientôt le fougueux Luther ne put pardonner à Erasme ce qu'il appelait sa tiédeur. Celui-ci ne put approuver les emportements des réformateurs : ami de la paix, il n'aimait pas, disait-il, même la vérité séditieuse, et ne croyait pas qu'il fallût parvenir par les troubles et les émeutes à la réformation de l'Eglise. « On a beau vouloir, disait-il à l'occasion du mariage d'Œcolampade, que le luthéranisme soit « une chose tragique; pour moi, je suis persuadé « que rien n'est plus comique : car le dénouement « de la pièce est toujours quelque mariage. » Ces plaisanteries et l'approbation qu'il donna au livre de Henri VIII contre Luther lui attirèrent de violentes injures de la part des novateurs, et l'hérésiarque alla jusqu'à l'accuser publiquement d'athéisme. Il eut le sort qu'ont presque toujours les gens modérés dans les temps de troubles, celui de déplaire également aux deux partis, et les moines ne furent pas moins animés contre lui que les hérétiques. La publication de ses *Colloques*, qui parurent en 1522, acheva de les mettre en fureur, et la Sorbonne, poussée par Noël Beda, son syndic, censura une partie de ses ouvrages, et chargea son anathème de qualifications injurieuses. Cet homme ignorant et passionné employa les manœuvres les plus odieuses pour amener sa compagnie à cette démarche, et brava même, pour y parvenir, l'autorité du roi, qui, dans une autre circonstance, le fit enfermer au mont St-Michel, où il mourut. Les réformateurs devenant de jour en jour plus nombreux et plus puissants à Bâle, Erasme se retira en 1529 à Fribourg, où il reçut l'accueil le plus honorable, et fut logé par le magistrat dans l'hôtel de l'empereur Maximilien. Il y resta six ans, et, mécontent de sa santé, revint à Bâle, dans l'espérance qu'elle s'y rétablirait. Paul III ayant été élevé au pontificat en 1533, Erasme lui écrivit pour le féliciter de son exaltation, et reçut de lui une lettre obligeante. Le pape l'exhortait à défendre la religion attaquée par de nombreux et redoutables ennemis. « Ce dernier acte pieux, lui disait-il, terminera dignement une vie passée dans la piété, confondra « vos calomniateurs et justifiera vos apologistes. » Le pape ne s'en tint pas à des compliments stériles : il lui donna presque en même temps la prévôté de Deventer, et son intention était de lui conférer des bénéfices jusqu'à la concurrence de 3,000 ducats de revenu, pour le mettre en état de soutenir avec décence la qualité de cardinal qu'il lui destinait. Le bref, qui est du 1^{er} août 1533, atteste de la manière la plus positive la probité, l'innocence et la bonne foi d'Erasme. Mais naturellement peu ambitieux, accablé d'années et d'infirmités, celui-ci, ne songeant plus qu'à mourir en paix, refusa le bénéfice, et témoigna la même indifférence pour la pourpre romaine. Bientôt après, épuisé par une dysenterie longue et cruelle, il expira la nuit du 11 au 12 juillet de l'an 1536, en

donnant des preuves d'une entière résignation à la volonté divine, et en conservant l'usage de sa raison jusqu'au dernier moment. Son corps fut porté par les étudiants à la sépulture; le magistrat, le sénat et les professeurs assistèrent à ses obsèques. On lui fit plusieurs oraisons funèbres et plusieurs épitaphes, entre lesquelles on en cite une de Louis Massius, qui roule sur un jeu de mots :

*Fatalis series nobis invidit Erasmus;
Sed desiderium tollere non potuit.*

On préférera sans doute celle-ci, rapportée par Paul Jove, comme plus grave et plus digne du personnage qu'elle célèbre :

*Theutona terra suum cum miraretur Erasmus,
Hoc majus, potuit dicere, nil genui.*

Boniface Amerbach, son héritier, en fit placer une vis-à-vis de son tombeau, gravée sur un marbre. On y voit sa devise, qui était le dieu Terme, avec ces mots : *Nulli cedo*, et qu'il avait fait graver sur une pierre antique que lui avait donnée son élève, archevêque d'Ecosse. Cet homme célèbre était de petite taille, avait le regard agréable, la voix douce et la prononciation belle, et s'habillait toujours d'une manière propre et décente. Il avait été toute sa vie d'une complexion délicate; aussi avait-il obtenu du pape une dispense pour faire gras les jours maigres, parce qu'il avait, disait-il en riant, l'âme catholique et l'estomac luthérien. Avec une santé si faible, il fut sur la fin de ses jours tourmenté par la goutte et la gravelle, et l'on ne conçoit pas comment, au milieu de ses voyages continuels, il put suffire à tant d'ouvrages. Personne n'a eu plus d'admirateurs et de critiques. On compte parmi les premiers les princes et les littérateurs ses contemporains, et une foule d'hommes illustres dans tous les genres. On ne peut en effet lui refuser la gloire d'avoir été le plus bel esprit et le savant le plus universel de son siècle. C'est lui qui tira l'Allemagne de la barbarie; c'est à lui principalement que le nord de l'Europe dut la renaissance des lettres, les premières éditions de plusieurs Pères de l'Eglise, les règles d'une saine critique et le goût de l'antiquité. Pénétré de la lecture des anciens, sur lesquels il s'était formé, son style, quoi qu'en aient dit ses détracteurs, est pur, aisé, ingénieux, et quoique la facilité de son expression ne soit pas toujours accompagnée de la plus parfaite élégance, il a une manière qui lui est propre et qui ne cède en rien aux écrivains de son siècle, même de ceux qui avaient la pédanterie de n'employer aucun terme qui ne fût de Cicéron. Il est un des premiers qui aient traité les matières de théologie d'une manière noble et dégagée des arguties et des termes barbares de l'école. Ses ouvrages de piété ont une élégance qu'on ne trouve point dans les autres mystiques. D'un autre côté, la supériorité de son mérite, ses premiers ménagements pour Luther; son peu d'exactitude dans quelques-unes de ses expressions sur des matières délicates; son indécision sur cer-

tains points qui n'avaient pas encore été réglés par le concile de Trente; la liberté avec laquelle il reprenait les vices de son temps, l'ignorance, la superstition, la mollesse des riches bénéficiers, la corruption de certains moines; la prévention où l'on était contre tout ce qui avait l'air de nouveauté, le mépris des lettres, lui firent une foule d'ennemis et lui suscitèrent plus d'un orage. Modeste à l'égard de l'éloge, mais sensible à la critique, il traita quelquefois ses adversaires avec hauteur, les réfuta vivement et même avec un peu d'aigreur. Mais s'il était irascible la plume à la main, il revenait aisément, et se réconciliait sans peine avec ceux qui l'avaient attaqué; car, inaccessible à l'envie, il ne commettait jamais le premier acte d'hostilité. Il eut toute sa vie une extrême passion pour l'étude, et en préféra les délices aux dignités et aux richesses. Il répondait aux offres des princes qui voulaient se l'attacher, « que les gens de lettres étaient comme les tapisseries de Flandre à grands personnages, qui ne font leur effet que lorsqu'elles sont vues de loin. » Simple, désintéressé et sans ambition, Erasme se trouvait à la cour comme hors de son élément. Les grands auxquels il dédiait ses ouvrages ne pouvaient réussir à lui faire accepter leurs largesses. Il préférait, dans l'occasion, recourir à ses amis, qui allaient ordinairement au-devant de ses besoins. On peut voir, à ce sujet, de curieux détails dans une de ses lettres du 30 janvier 1524, qui ne se trouve pas dans la collection de ses Œuvres, mais qui est imprimée avec son *Oraison funèbre*, par Fred. Nausea, depuis évêque de Vienne, Paris, 1537, in-8°. Il n'était pas ennemi des femmes dans sa jeunesse, mais il ne fut pas l'esclave de ce penchant, et sut modérer ses desirs, s'il ne les réprima pas toujours. Ennemi du luxe, sobre, peut-être un peu railleur, mais sans amertume, libre dans ses sentiments, sincère, ennemi de la flatterie, il fut bon ami et constant dans ses amitiés; il était généreux, et se souvenant de la gêne qu'il avait éprouvée dans ses premières études, il aimait surtout à aider les jeunes étudiants qui donnaient de grandes espérances. Sa conversation était pleine de saillies et de gaieté; enfin l'homme aimable ne le cédait pas chez lui au savant profond, à l'écrivain du premier ordre. Erasme avait désiré réunir de son vivant tous ses ouvrages; ce vœu ne fut rempli qu'après sa mort. Toutes ses Œuvres furent recueillies à Bâle par Beatus Rhenanus, et imprimées chez les héritiers de Froben, en 9 volumes in-fol. Cette édition étant devenue très-rare, on en fit une nouvelle plus complète à Leyde en 1703; sous les yeux de Leclerc, en 10 tomes in-fol., reliés ordinairement en 11 volumes. Le 1^{er} contient des ouvrages de grammaire et de rhétorique, entre autres le *Traité De Copia verborum*, dont les amis des bonnes études désirent la réimpression; quelques traductions d'auteurs grecs, et ses *Colloques*, dont la première édition fut enlevée à Paris en très-peu de temps,

quoique tirée au nombre de plus de 24,000 exemplaires: ouvrage extrêmement piquant pour le temps, et qu'on lira toujours, autant pour la latinité que pour le fond des choses et la manière de les rendre (1). Le 2^e volume des *Œuvres* d'Erasme comprend les *Adages*, ouvrage d'une érudition immense, et trop peu consulté aujourd'hui (2). Le 3^e, toutes ses Lettres, rangées par ordre chronologique. Le style en est agréable, aisé, naturel, et c'est une lecture extrêmement attachante. Erasme consentit avec peine à leur impression, « de peur, disait-il, que, les ayant écrites à ses amis, il ne lui fût échappé quelque chose qui pût offenser quelqu'un (3). » Le 4^e, des ouvrages de philosophie, de rhétorique et de piété. On y trouve les *Apophthegmes*, imprimés à part par les Elzéviros, 1630, in-12, et l'*Eloge de la Folie* (4). Ce badinage, qui suscita depuis des disgrâces à l'auteur, eut un prodigieux succès: on en fit en France sept éditions en quelques mois. Les rois et les évêques

(1) Ces *Colloques* ont été imprimés par les Elzéviros, 1636, in-12; cum notis variorum, 1664 ou 1693, in-8°. On a publié depuis: *Selecta colloquiorum Erasmi fragmenta*, Paris, 1783, in-8°, tiré à un petit nombre d'exemplaires; *Erasmi, Petracchi et Coderii selecta colloquia, quibus adjectus est ejusdem Erasmi tractatus de civilitate morum pueritium*, édition avec notes, à l'usage des étudiants, Paris, Nyon, 1817, in-18; autre édition, revue et corrigée par M. Masselin, Paris, Delalain, 1821, in-18; et 1830, même lieu, même format. Les *Colloquia* ont été aussi souvent réimprimés dans ces derniers temps pour l'usage des maisons d'éducation. Ils ont été traduits en français dès 1633, sous ce titre: *Colloques d'Erasme, fort curieusement traduits de latin en français pour l'usage des amateurs de la langue*, à Leyden, chez Adrian Vingart; cette traduction anonyme, qui est fort rare et a échappé à Barbier, contient dix colloques et commence par l'αὐτοκράτωρ (360 pages, sans préface ni table). Ils l'ont été ensuite par Chappuzeau, Paris, 1662, in-12; 1639, 2 vol. in-12; et travestis plutôt que traduits par Gueneville, Leyde, 1713; ibid., 1720, 6 vol. in-12. Les *Colloques choisis*, traduits en français (par Dumas), le texte vis-à-vis de la traduction, avec trois dialogues moraux tirés de Petrarque et de Mathurin Cordier, ont été publiés en 1762, Paris, Brocas, in-12; et plus récemment, Paris, Nyon, 1817, in-18. Enfin, en 1840, on a donné à Bruxelles, format in-18, une traduction nouvelle des *Dialogues choisis*, avec le texte en regard, suivie de plusieurs autres dialogues moraux. E. D.—s.

(2) Dans les *Adages* d'Erasme se trouve un long article intitulé *Bellum*; il a été imprimé séparément, et Bayle en parle avantageusement. Vicesinus Knox l'a traduit librement en français, en 1794, à Londres, pour l'ouvrage qu'il a donné sous le titre de: *Antipolemus, or a plea against war, translated from Erasmus*. En 1816, une édition séparée de cette traduction a été publiée dans la même ville de Londres, in-12; et, d'après cette édition, on a réimprimé à Paris: *Extrait d'Erasme sur la guerre*, tiré de l'ouvrage public sous le titre d'*Antipolemus*, Paris, 1824, in-8° de 32 pages. E. D.—s.

(3) On ne trouve pas dans cette collection ses *Lettres à Boniface Amerbach*, qui ont été publiées pour la première fois avec d'autres pièces inédites, d'après les originaux conservés dans la bibliothèque de l'université de Bâle, 1779, in-8°.

(4) L'édition originale de l'*Encomium Moriae*, est de 1540; celle d'Aide, Venise, 1515, in-8°, est rare et chère. Les traductions françaises sont celle de 1520, anonyme; une de La Haye, 1642, in-8°, aussi anonyme, sous le titre de *Louange de la Sottise*; une par Petit, Paris, 1670, in-12. Gueneville a traduit l'*Eloge de la Folie*, Amsterdam, 1728, petit in-8°. Cette traduction est plate et remplie de froids quolibets; mais elle est encore recherchée à cause de 80 figures d'après Holbein, dont elle est ornée. La traduction de Gueneville a été corrigée par Meusnier de Querlon, Paris, 1751, in-4° et in-12. Falconet a donné aussi une édition corrigée de Gueneville, Paris, 1757, in-12. L'*Eloge de la Folie* a été encore traduit par Laveaux, Bâle, 1780, in-8°, avec figures; Barrett, Paris, 1789, in-12, en a donné la meilleure traduction française. Elle a été publiée de nouveau à Paris, 1819, in-12, revue sur l'original et retouchée, précédée d'une notice sur la vie d'Erasme. Enfin M. Ch. Brugnot en a donné une nouvelle traduction sous le pseudonyme de C. B. de Panalade, Troyes, 1826, in-8°, et M. Nisard une autre, Paris, 1842, in-12. D. L. et E. D.—s.

l'honorèrent de leur approbation. Thomas Morus, auquel il était dédié, en prit hautement la défense, et Léon X lui-même, qui s'était fort amusé de cette lecture, dit en riant : « Notre Erasme a aussi « un coin de folie. » Cette satire ingénieuse de tous les états de la vie, depuis le simple moine jusqu'au souverain pontife, est remplie d'allusions fines aux passages les plus piquants des auteurs anciens, aussi a-t-elle moins de célébrité aujourd'hui que les ouvrages latins ont moins de lecteurs. Elle a été imprimée séparément, *cum Notis variorum*, Amsterdam, 1676, in-8°; Wetslein, 1683, in-8°; Paris, Barbon, 1763, in-12. En 1780, il en parut une belle édition, avec les notes d'Oswald et les figures de Jean Holbein, à Bâle, chez Thurneisen, in-8°. Holbein était l'ami d'Erasme, et il est probable que l'auteur a fourni à l'artiste une partie de ses dessins. En 1520 il en parut une traduction à Paris, in-4°, qui semble n'avoir guère d'autre mérite que celui de la rareté. Le tome 5 comprend des ouvrages de philosophie et de piété; le tome 6, le *Nouveau Testament* grec avec la version latine; le tome 7, la *Paraphrase du Nouveau Testament*; le tome 8, des traductions des Pères grecs (1) et des discours; le tome 9, les nombreuses *Apologies* de l'auteur, et le tome 10, d'autres ouvrages polémiques. Les poésies latines, qui ne sont pas la partie brillante d'Erasme, sont répandues dans les 10 volumes. Il n'a pas été moins utile aux lettres comme éditeur. C'est à lui qu'on doit l'édition *Princeps* du texte grec de la géographie de Ptolémée, qu'il orna d'une préface latine, Bâle (Froben et Bischof), 1533, in-4°. On lui doit aussi la première édition de *Publius Syrus*, etc. Jamais personne n'a donné lieu à plus d'éloges et à plus d'imputations qu'Erasme : on pourrait faire une bibliothèque de ses censeurs et de ses apologistes (2). Ceux qui voudront le connaître plus en détail doivent consulter l'*Histoire de sa vie et de ses ouvrages*, mise au jour en 1757 par Burigny, en 2 vol. in-12; ouvrage intéressant, quoique dif-

fus, parce que c'est proprement l'histoire littéraire de ce temps-là (1). La mémoire d'Erasme est aussi chère à Bâle, qu'il avait illustrée en y faisant sa résidence, qu'à Rotterdam, qui a la gloire de lui avoir donné le jour. Bâle montre encore, dans un cabinet qui justement excite la curiosité des étrangers, son anneau, son cachet, son épée, son couteau, son poignçon, son testament écrit de sa propre main, et son portrait par le célèbre Holbein, avec une épigramme latine de Théodore de Bèze, qui lui sert d'inscription. Rotterdam, pour honorer sa mémoire, voulut que son gymnase portât le nom d'Erasme, et fit placer sur le frontispice de la maison où l'on croit qu'il vit le jour cette inscription :

Ædibus his ortus, mundum decoravit Erasmus
Artilibus, ingenio, religione, fide.

Enfin, elle lui érigea une statue en 1549. Ce monument d'abord en bois, puis en pierre, renversé par les Espagnols en 1572, fut depuis rétabli en bronze par le magistrat, et continue d'orner la grande place de cette ville. (voy. CHAPPUZEAU, DOLET, DUCHATEL (P.), DURAND (D.), et EPPENDORF). N—L.

ERASO (DON BENTO), général espagnol, né en 1789, à Bareznim, en Navarre, d'une famille opulente et distinguée de cette province, fit très-jeune encore, dans des troupes de guérillas, la guerre de l'indépendance depuis 1809 jusqu'en 1844. Rentré dans sa famille après le rétablissement de Ferdinand VII, il ne reparut qu'en 1821. Élu à cette époque, par les cortès du royaume, membre de la junte de Navarre, il réunit à Roncevaux une troupe de 800 hommes qui forma le noyau de l'armée de

tien on les *Obligations et les devoirs d'un chrétien et la préparation à la mort*, traduit par Du Bose de Montandré, Paris, 1711, in-12; *De l'infinie miséricorde de Dieu*, traduit par le même, Paris, 1712, in-12; *Recueil de Prières*, avec l'explication de l'oraison dominicale, traduit par le même, Paris, 1712, in-12; *Traité de la comparaison de la virginité et du martyre*, traduit par le même, Paris, 1712, in-12; *Manière de prier Dieu*, traduit par le même, Paris, 1713, in-12; *Du Mépris du monde et de la pureté de l'Eglise chrétienne*, traduit par le même, Paris, 1713, in-12. L'abbé Marsolier a travaillé à cette traduction, mais il n'en est pas l'auteur, comme l'ont prétendu à tort quelques personnes. *Le Mariage chrétien*, traduit par le même, Paris, 1714, in-12. Enfin on a donné : *Histoires choisies du Nouveau Testament*, d'après le commentaire d'Erasme, et traduites en français par de Wailly, avec le texte latin en regard, Paris, 1774, petit in-12 souvent réimprimé. D. L. et E. D—s.

(1) A la bibliothèque de l'Arsenal on garde en manuscrit une histoire en latin de la renaissance des lettres, dans laquelle Erasme tient la première place. L'auteur est Claude Joly, chanoine et officiel de l'Eglise de Paris. L'ouvrage de Burigny a été traduit en allemand avec des additions, par J. F. Reiche, Halle, 1782, 2 vol. in-8°. Jortin a écrit aussi cette vie en anglais, Londres, 1758-1760, 2 vol. in-4°, et 1806-1808, 3 vol. in-8°. J. A. Fabricius dans son *Syll. Opusc.* Hamb., 1703, in-4°, a inséré *Exercitatio critica de religione Erasmi*. J. Richard, prieur de Beaulieu-St-Avoise, a écrit un ouvrage intitulé : *Sentiments d'Erasme de Rotterdam, conformes à ceux de l'Eglise catholique*, Cologne, 1688, in-8°. Dans la *Bibliothèque choisie* de Jean Leclerc, t. 1, p. 380; t. 5, p. 145; t. 6, p. 7; t. 8, p. 229; t. 11, p. 4 et suiv. on lit : *Abregé de la vie d'Erasme tiré de ses lettres*. Voltaire a supposé un dialogue entre Lucien, Erasme et Rabelais, et Wieland a fait un portrait d'Erasme qu'on lit dans ses *Mélanges*, Paris, 1824, in-8°. p. 29.—La censure générale des œuvres d'Erasme, dressée au nom de l'université de Louvain, existe en manuscrit à Bruxelles et il y en a un extrait dans les *Notices des manuscrits de la Bibliothèque de Bourg*. Enfin A. Laycey a fait un abrégé du livre du docteur Jortin, Londres, 1805, in-8°, et Adolphe Muller a publié récemment : *Leben des Erasmus von Rotterdam*, Hambourg, 1828, in-8°, traduit en hollandais, Rotterdam, 1832, in-8°. R—c.

(1) Ses versions des Pères grecs sont en général moins estimées que les éditions qu'il a données des Pères latins. L'abbé de Billy a relevé un grand nombre de fautes dans ces versions.

(2) Il existe deux catalogues latins des ouvrages d'Erasme, dressés par lui et précédés d'une préface apologétique d'Amersbach. On y a joint la vie d'Erasme par Beatus Rhenanus, et un Recueil d'épithètes, éloges, consolations, éloges, etc.: Anvers, 1537, in-8°. On a encore : *Apologie d'Erasme*, par l'abbé Marsollier, 1713, in-12; *Critique de cette apologie*, par le P. Gabriel, augustin déchaussé, 1719, in-12. Cette *Apologie* a aussi été critiquée dans le *Journal des Savants* et dans les *Mémoires de Trévoux*. *Histoire d'Erasme*, par Michel-David de la Rizardière, Paris, 1721, in-12 : c'est un panégyrique. *Erasmi vita, portum ob ipsomet partim ab amicis*, Leyde, 1642, in-12, dans le recueil des *Epist. ill. elente Scriverio*. La *Vie d'Erasme*, par Samuel Knight, Londres, 1726, in-8° (en anglais); traduite en allemand par Th. Arnold, Leipsick, 1736, in-8°. L'auteur prétend qu'Erasme a plus contribué à la réformation que Luther et Zuingle, et que les théologiens anglicans en font plus de cas que de Luther et de Calvin. Les ouvrages d'Erasme, traduits en français, outre ceux qu'on a indiqués ci-dessus, sont : les *Apophthegmes*, par l'Esleu Marault, Paris, 1543; Lyon, 1549, in-16; les mêmes, mis en *Ritme françois*, par Guillaume Haudent, Paris, 1551, in-12; la *Femme mécontente de son mari*, traduit par de La Rivière, Paris, 1707, 1718, in-12; *Codicille d'or*, tiré de l'*Institution du prince chrétien*, par Claude Joly, 1665, in-12; la *Touche naïve pour éprouver l'amy et le flatteur*, par Antoine Dnsaix, Paris, 1537, in-4°; le *Manuel du soldat chré-*

la Foi, et il obtint, l'année suivante, le commandement de toute la ligne de la frontière, depuis Véra jusqu'à l'Aragon. On le chargea en même temps d'organiser les chasseurs volontaires de la Navarre, qui, par leur discipline et leur bonne tenue, furent comparés aux meilleurs régiments de l'armée royale. La rébellion de cette époque ayant été réprimée par l'intervention de l'armée française, Eraso eut peu d'occasions de faire remarquer sa valeur. Mais, en 1830, lorsque Mina, appuyé par le nouveau gouvernement de la France, essaya d'entrer en Navarre pour y combattre le pouvoir de Ferdinand VII, ce fut Eraso qui, avec ses braves volontaires, l'obligea d'en sortir. Les services qu'il rendit dans cette circonstance furent récompensés par le grade de colonel que lui donna Ferdinand VII. Mais son corps de volontaires ayant été licencié, il rentra dans sa famille, où il vécut en paix jusqu'à la mort de Ferdinand VII. Aussitôt que l'on apprit cet événement en Navarre, il proclama Charles V roi d'Espagne, le 12 octobre 1833, à la tête de vingt carabiniers qui formaient la garnison de Roncevaux. Le 13 du même mois, l'alcade de Banan vint le rejoindre avec cent ex-volontaires royalistes licenciés. Cette petite troupe partit le lendemain pour Ochagavia. Benito, étant tombé malade, alla se rétablir à Valcarlos, petit village de 500 habitants, situé près de la frontière de France, sur la route de Pampelune à St-Jean-Pied-de-Port. Son état malade ne l'empêcha pas de s'occuper du soulèvement de sa province, qui s'effectuait tous les jours. Le vice-roi de Navarre, redoutant son influence sur les populations de ces contrées, envoya contre lui un détachement de carabiniers et de troupes de ligne qui faillirent le surprendre. Il n'eut que le temps de se réfugier sur les montagnes voisines. Il se trouva, sans s'en douter, sur le territoire français. L'officier de cette nation qui occupait ce point de la limite des deux royaumes l'arrêta, et l'aurait livré aux christinos, sans le généreux colonel de la garde nationale de St-Jean-Pied-de-Port, qui s'opposa à un tel acte de barbarie. Don Benito fut conduit devant le préfet des Basses-Pyrénées, qui le fit diriger sur Angoulême; mais, arrivé à Bordeaux, il réussit à tromper la vigilance de ses gardiens et à leur échapper. Caché sous les déguisements les plus bizarres, Eraso mit près d'un mois à franchir les cinquante lieues qui séparent Bordeaux de Bayonne. Enfin il rejoignit les bataillons navarrais que, pendant son absence, Iturralde avait organisés. Un parti nombreux lui réservait le titre de général en chef; mais lui-même fit pencher la balance en faveur de Zumala-Carréguy, qui, plus tard, justifia si bien ses prévisions. Eraso reçut quelque temps après le brevet de brigadier, que Charles V lui envoya de Portugal. A l'arrivée de ce prince en Navarre, on le nomma maréchal-de-camp; et Zavala ayant été relevé de son commandement, il le remplaça. Lorsque Moreno succéda à Zumala-Carréguy, don Benito, pour raison de santé, donna

XII.

sa démission : mais Charles V lui offrit ensuite le commandement général de la Navarre, qu'il accepta par dévouement. Tant qu'il fut activement employé, ce général rendit les plus grands services à la cause royale. Il commanda en chef dans une multitude d'occasions, et il se tira presque constamment avec bonheur de tous les combats journaliers qui furent livrés en Navarre dans les années 1834 et 1835. Sa connaissance parfaite du pays lui donnait un immense avantage sur ses ennemis, qu'il dérontait sans cesse par ses savantes marches et contre-marches. Il conduisit avec habileté une expédition en Castille, au commencement de 1835. Forcé de se retirer, par suite de ses blessures, après la bataille de Mendigorria, il fit partie des conseils de guerre, et fut encore extrêmement utile à la cause royale jusqu'à sa mort, qui eut lieu peu de temps après celle de Zumala-Carréguy, en septembre 1835. M—p j.

ERASTE (THOMAS), naquit à Baden en Suisse en 1524, et mourut à Bâle le 1^{er} janvier 1583. Il étudia d'abord la théologie à Bâle; la peste le fit quitter cette université; il se rendit alors à Bologne, et se voua à la philosophie et à la médecine. Après neuf ans de séjour en Italie il devint médecin des princes de Hennenberg, peu après professeur à Heidelberg, avec le titre de médecin et conseiller de l'électeur palatin. En 1580 il quitta Heidelberg pour se rendre à Bâle, où il obtint la chaire de morale peu de temps avant sa mort. Heureux praticien et savant dans la théorie, il combatit victorieusement les rêveries de Paracelse et de ses sectateurs. Il se mêla avec moins de succès des controverses théologiques. On l'accusa d'abord d'arianisme, et on crut qu'étant ami intime d'André Dudith, évêque des Cinq Églises, il n'aurait pu se dispenser d'en adopter les principes. Eraste se défendit vivement de cette accusation. Peu après il eut une controverse fort amicale avec Bèze, son bon ami, sur la matière des excommunications; rien ne fut publié à cette occasion jusqu'à ce que Castelvetro, époux de la veuve d'Eraste, renouvelât la guerre en publiant des papiers trouvés dans le cabinet d'Eraste, et voués sans doute par lui à un oubli éternel. Bèze y répondit alors par son traité *De presbyteris et De excommunicatione*. Eraste a composé divers ouvrages, dont voici les principaux : 1^o *Dissertationum de medicinis novis phil. Paracelsi partes quatuor*, Bâle, 1572, in-4^o; 2^o *Diss. de auro potabili*, ib., id., 1578; 3^o *De occultis pharmacorum potestatibus*, Bâle, 1574, in-4^o; 4^o *Reptitio disputationis de lamiis seu strigibus*, Bâle, 1578, in-8^o, rare et singulier; 5^o *Dissertationum et epistolarum medicinalium volumen*, Zurich, 1594, in-4^o; 6^o *Varia opuscula medica*, Francfort, 1590, in-fol. Eraste fut estimé de son temps pour ses qualités morales et son caractère franc et droit; il n'hésita pas de convenir de ses torts en quelques occasions. Son zèle pour l'instruction publique lui fit destiner un capital de 8,000 livres pour l'entretien de deux étudiants de Bâle et de

deux de Heidelberg. L'académie de Bâle fut chargée d'en faire la distribution. U—1.

ERATH (Augustin d') savant théologien, naquit à Buchloa dans la Sonabe le 25 janvier 1648. Il embrassa la vie régulière des chanoines de St-Augustin, prit ensuite ses grades en théologie à l'université de Dillingen, et professa cette science pendant plusieurs années dans les collèges dirigés par les prêtres de cette congrégation. Le souverain pontife récompensa les services qu'Erath avait rendus à la religion en le nommant protonotaire apostolique, et l'empereur le décora, peu de temps après, du titre de comte palatin. Il obtint ensuite l'abbaye de St-André, qu'il gouverna avec beaucoup de zèle jusqu'à sa mort, arrivée le 5 septembre 1719. Il avait formé à ses frais, pour l'usage de cette maison, une bibliothèque aussi nombreuse que bien choisie, et l'on remarque avec peine que ses confrères ne lui en aient pas témoigné leur reconnaissance dans l'épithaphe dont ils décorèrent son tombeau. Erath, malgré ses continuelles occupations, publia plusieurs ouvrages sur des matières de théologie ou d'histoire ecclésiastique. On en trouvera la liste dans les *Miscellanea* du P. Duelli, t. 2, dans les *Biographies allemandes*, et enfin dans Moréri. On se contentera d'en citer les principaux : 1° *Commentarius historico-theologico-juridicus in regulum S. Augustini*, Vienne, 1689, in-fol. Les bénédictins, violemment attaqués dans cet ouvrage, en demandèrent la suppression. La cour de Rome invita l'auteur à ne pas le continuer, et à retirer les exemplaires du premier volume, qui, par cette raison, est devenu très-rare. 2° *Augustus Velleris aurei ordo, per emblemata, ectheses politicas et historiam demonstratus*, Passau, 1694, in-fol.; Ratisbonne, 1697, in-8°. L'édition de 1717 citée dans la *Bibliothèque historique de la France* est imaginaire. La première est très-rare, n'ayant été imprimée qu'à un petit nombre d'exemplaires pour être distribués en présents. 3° *Res santandreanæ*; c'est un recueil de pièces relatives à l'histoire de l'abbaye de St-André. Duelli les a insérées dans ses *Miscellanea*, t. 2. 4° *Le Monde symbolique*, traduit en latin du P. Pieinelli; des *Méditations*, traduites de Tinetti; la *Manne de l'âme*, traduite de Segneri; les *Travaux apostoliques*, traduits de Segneri, et d'autres ouvrages de dévotion. — Antoine-Ulric d'ERATH, laborieux écrivain et jurisconsulte allemand, né en 1709, mort le 26 août 1773, après avoir exercé plusieurs emplois judiciaires dans les cours de Quedlimbourg, de Wolfenbittel et de Nassau-Orange, et avoir été anobli par l'empereur en 1750, s'est fait connaître par des recherches importantes sur l'histoire d'Allemagne dans le moyen âge. Il a publié : 1° *Conspectus historiæ Brunsvico-Luneburgicæ universalis, in tabulas chronologicas et genealogicas divisus, et historicorum ejusvis ævi perpetuis testimoniis munitus; præmissæ sunt Bibliotheca Brunsvico-Luneburgensis, et Dissertatio critica de habitu totius operis*, Brunswick, 1745, grand in-fol. 2° *Calendarium Romano-*

Germanicum, medii ævi... ab anno DCCL1 usque ad emendationem Gregorianam, Dillenbourg, 1761, in-fol., divisé en 9 tomes ou parties, une pour chaque siècle. Cet ouvrage est très-estimé, et forme pour l'histoire d'Allemagne un art de vérifier les dates qui ne laisse presque rien à désirer. 3° *Codex diplomaticus Quedlinburgensis*, Francfort-sur-le-Mein, 1764, in-fol., fig. 4° Plusieurs autres ouvrages latins ou français et un grand nombre de Mémoires en allemand insérés dans divers recueils périodiques, et surtout dans les *Notices brunswickoises (Braunschweigische Anzeige)*, journal qui commença à paraître en 1743, et dont il fut le premier auteur. — Mademoiselle d'ERATH, sa fille, morte en 1776, a traduit du latin en allemand les *Vies des illustres capitaines*, avec celles de Caton et d'Atticus, par Cornelius Népos, Francfort, 1760, in-8°. W—s.

ERATOSTHENE, fils d'Aglans, était né à Cyrène, l'an 1^{er} de la 126^e olympiade, 276 ans avant notre ère; il reçut les leçons du philosophe Ariston de Chio, du grammairien Lysanias de Cyrène, et du poète Callimaque. Il fut appelé à Alexandrie par Ptolémée III, ou Euergète, qui lui donna la direction de sa bibliothèque, place qu'il exerçait encore sous Ptolémée V, ou Epiphane. Il perdit la vue dans sa vieillesse, et il en conçut un tel ennui qu'il se laissa mourir de faim à l'âge de 80 ans, d'autres disent 81. Il fut un savant très-distingué, qui réunissait à un degré peu commun plusieurs genres de connaissances. Il fut géomètre, astronome, géographe, philosophe, grammairien et poète. Ses ouvrages sont perdus, ainsi nous ne savons pas bien ce que nous devons croire de tous les éloges dont il a été comblé pendant sa vie ou après sa mort; mais on lui doit de la reconnaissance pour les services qu'il a rendus aux sciences, et particulièrement à l'astronomie. C'est lui qui obtint de Ptolémée Euergète qu'on plaçât dans le portique d'Alexandrie ces armilles célèbres, avec lesquelles on pouvait observer les équinoxes, et probablement aussi les solstices, quoique ce dernier point ne soit pas aussi bien prouvé que le premier. De toutes les observations d'Eratosthène il ne nous en reste qu'une seule, nous n'avons même que la conclusion que l'auteur en avait déduite. C'est l'arc du méridien, compris entre les deux tropiques, qu'il trouva de $\frac{44}{83}$ de la circonférence entière. Cette fraction ne peut être qu'une évaluation approximative de l'arc mesuré. En effet, elle vaudrait 47° 42' 19", 5; or il est certain que des armilles, dont le rayon n'était guère que de 18 ponces, ne pouvaient être divisées en minutes. Ainsi l'arc observé devait être seulement de 47° 40', ou 47° $\frac{2}{3}$. Ce nombre divisé par 360° donne tout aussitôt la fraction $\frac{44\frac{2}{3}}{4080}$ ou $\frac{44}{83\frac{1}{3}}$, dont Eratosthène a fait $\frac{44}{83}$, parce qu'il savait très-bien qu'il ne pouvait répondre de 3 à 4 minutes; quoi qu'il en soit, cette observation dut lui faire beaucoup d'honneur en Grèce, où jamais elle n'avait été faite avec tant de soin et de précision. On savait depuis longtemps que la route

annuelle du soleil est inclinée à l'équateur ; mais on manquait de moyens pour en déterminer l'angle, qu'on soupçonnait ne différer guère de 24 degrés. On a cru trop légèrement que cette estimation supposait une observation antérieure à celle d'Eratosthène, nous y verrions plutôt une détermination grossière, obtenue nous ne savons pas trop par quel moyen, peut-être avec la règle et le compas, d'après le rapport observé entre les deux ombres solsticiales et la hauteur des gnomons. Une autre détermination bien moins précise et bien moins sûre encore a contribué surtout à répandre le nom et la gloire d'Eratosthène, c'est celle de la grandeur de la terre. C'était une chose connue qu'à Syène, le jour du solstice d'été, à midi, les corps ne jetaient aucune ombre. Il suivait de l'observation d'Eratosthène que l'obliquité de l'écliptique était de $\frac{1}{46}$ ou 23° 51' 20". Telle devait être aussi la hauteur du pôle à Syène ; mais à Alexandrie, au même instant, Eratosthène trouvait que la distance du soleil au zénith était de $\frac{1}{50}$ de la circonférence, ce qui ferait 7° 12' ; la hauteur du pôle à Alexandrie serait donc de 31° 3' 20". Mais si nous admettons que les degrés des armilles n'étaient divisés qu'en six parties de 10' chacune, la distance solsticiale ne sera que 7° 10', l'obliquité de 23° 50' et la hauteur du pôle 31° 0'. Ptolémée, dans son *Almageste*, ne l'a fait même que de 30° 58', dans un calcul qui vent de la précision, et dans lequel il fait entrer l'obliquité de 23° 51' 20" qu'il dit être celle d'Eratosthène ; mais on peut admettre que l'observatoire de Ptolémée était de 2' au sud de celui d'Eratosthène, au lieu qu'il est impossible de supposer une différence de latitude qui surpasserait 5 minutes. Nous admettrons donc comme deux choses presque démontrées que les deux distances solsticiales observées par Eratosthène étaient l'une de 7° 10', l'autre de 54° 50', dont la différence 47° 40' donne 23° 50' pour l'obliquité de l'écliptique et la demi-somme 31° 0' pour la hauteur du pôle. Ainsi l'observation employée par Eratosthène, dans le calcul de la grandeur de la terre, sera la même qu'il avait faite pour l'obliquité de l'écliptique ; elle n'offrira que des nombres qu'il avait pu lire sur les armilles ; elle donnera les rapports approximatifs $\frac{1}{8,3}$ et $\frac{1}{50}$ substitués aux rapports rigoureux. La distance d'Alexandrie à Syène avait été trouvée de 5,000 stades par les *Bématistes* d'Alexandrie et des Ptolémées. C'était des arpenteurs, des géographes, qui mesuraient la longueur des chemins par le nombre de leurs pas ; on voit que les 5,000 stades ne sont encore qu'une approximation, vu l'incertitude de la méthode et les détours du chemin. Ces 5,000 stades, multipliés par 50, donnent 250,000 stades, pour la circonférence de la terre, multipliés par 50 $\frac{10}{43}$ ils donneraient 251,163 stades. Eratosthène supposa 252,000, pour avoir en nombres ronds un degré de 700 stades. On ignore aujourd'hui quel est le stade dont Eratosthène a fait usage dans son calcul ; mais quand on le connaît parfaitement on n'en serait guère plus avancé ;

on ne pourrait en tirer aucune conséquence exacte pour la grandeur de la terre, puisque l'arc céleste et l'arc terrestre sont des approximations également incertaines. Si cette évaluation d'Eratosthène avait passé de son temps pour autre chose que pour un aperçu fort ingénieux, mais peu susceptible de précision, comment concevoir que longtemps après, Posidonius, par des moyens bien plus inexactes, eût osé tenter un nouvel essai pour estimer à son tour la grandeur de la terre ? Nous avons supposé qu'Eratosthène avait fait usage des armilles solsticiales ; l'incertitude serait bien plus grande s'il eût employé le gnomon (1) ; elle serait extrême s'il eût employé le *scaphé*, comme le dit Cléomède ; mais il est évident que Cléomède n'était pas astronome, et nous ne devons aucune confiance à cette partie de son récit. Hipparque a critiqué le degré d'Eratosthène et la plupart de ses déterminatives géographiques : Strabon en a pris chaudement la défense ; mais, en se déclarant hautement pour Eratosthène contre son censeur, il chercha souvent à le corriger lui-même. (*voy. STRABON*). Eutocius, dans son *Commentaire sur la sphère et le cylindre d'Archimède*, nous a conservé une lettre d'Eratosthène au roi Ptolémée. On y voit une histoire du fameux problème de la duplication du cube, et la description d'une machine au moyen de laquelle il trouve avec facilité, non-seulement les deux moyennes proportionnelles qui résolvent le problème, mais un plus grand nombre s'il était nécessaire. La lettre est terminée par dix-huit vers élégiaques qui en sont l'extrait, et dont le dernier nous apprend le nom et la patrie de l'auteur. On lui attribue un livre de commentaires sur le poème d'Aratus, et un petit ouvrage intitulé : *Catastérismes*. Il est fort douteux que le commentaire soit de lui, et l'on peut souhaiter qu'il n'ait pas composé les *Catastérismes*, qui ne présentent qu'une nomenclature assez sèche de constellations, et du nombre des étoiles qui les composent, avec quelques notions très-superficielles de mythologie. Ce serait tout au plus un extrait qu'un amateur aurait pu faire, pour son usage, du traité plus complet d'Eratosthène. On ne peut douter que ce savant ne fût doué d'un esprit inventif, nous en avons la preuve dans ses armilles, dans son *mésolable* ; c'est ainsi qu'on a nommé son instrument pour les moyennes proportionnelles ; dans la méthode qu'il a donnée le premier pour déterminer la grandeur de la terre, et même dans son *Crible arithmétique*, pour trouver par exclusion tous les nombres premiers, c'est-à-dire ceux qui n'ont de diviseurs qu'eux-mêmes ou l'unité. En réduisant à leur juste valeur les connaissances que nous lui devons, et qu'on a trop exagérées, on ne peut se refuser à le regarder comme un savant extrêmement recommandable, et même comme le premier fondateur de la véritable astronomie. On lui avait

(1) Pour un gnomon de 15 pieds, deux minutes de plus ou de moins sur sa distance feraient à peine une différence d'un dixième de ligne.

donné les surnoms de *Pentathle*, parce qu'il avait réussi dans cinq genres différents, de second Platon, de $\beta\pi\tau\alpha$, seconde lettre de l'alphabet, parce que, s'étant exercé dans tous les genres, il n'avait été le premier dans aucun, ou bien parce qu'il fut le second directeur de la bibliothèque royale d'Alexandrie. Les fragments qui nous restent des ouvrages d'Eratosthène ont été recueillis dans 1 volume in-8°, Oxford, 1672. Le plus considérable est son *Canon des rois thébains*, conservé en partie par le Syncelle, qui, de quatre-vingt-onze rois dont il contenait les noms, l'avait réduit à n'offrir plus que les trente-huit premiers. On a publié depuis : 1° *Eratosthenis geographicorum fragmenta*, gr. lat., edidit Gunt. Car. Seidel, Gottingue, 1789. 2° *Eratosthenis Catasterismi.*, græcè, cum interpretatione latinâ et commentario; curavit Jo. Conrad Schaubach, ibid., 1795, in-8°, fig. D—L—E.

ERAUSO (CATHERINE D'), connue seulement par la bizarrerie et la multiplicité de ses aventures, était née à St-Sébastien, vers la fin du 16^e siècle. Sa laideur repoussante déterminait ses parents à la mettre au couvent, pour y être élevée en attendant qu'elle eût l'âge de prendre le voile; mais elle ne devait jamais prononcer ses vœux. La crainte d'un châtimement, qu'elle n'avait que trop mérité par ses emportements, lui donna l'idée de s'enfuir. Elle profita du moment où les religieuses étaient à matines pour escalader les murs du couvent, et se réfugia dans un bois voisin, où elle passa trois jours à se fabriquer comme elle put des habits d'homme, n'ayant pour toute nourriture que des feuilles et des racines. Lorsqu'elle se crut assez bien déguisée, elle prit le chemin qui la conduisit à Vittoria, et parvint à s'y placer domestique. Depuis elle parcourut les principales villes d'Espagne, exerçant différents genres d'industrie, sans que jamais personne s'avisât de soupçonner son sexe. Lasse de cette vie vagabonde, elle s'enrôla dans la marine, et servit comme mousse dans les galères qui se rendaient en Amérique. A son arrivée dans le Nouveau-Monde, elle déserta, fut accueillie par un riche négociant, et mérita sa confiance au point qu'il lui donna l'intendance de sa maison. Cependant elle quitta son patron pour rentrer dans l'état militaire, se signala dans la guerre contre les Indiens, et parvint au grade d'alfère ou porte-enseigne. D'un caractère hargneux, elle eut avec les autres officiers de fréquentes querelles qui se terminaient toujours par de grands coups d'épée. Un jour, qu'elle avait été blessée assez gravement, croyant sa fin prochaine, elle fit appeler l'évêque, et, dans sa confession, lui révéla son sexe. Rétablie par les soins du charitable prélat, elle quitta le service, et revint en Espagne, où elle fut présentée au roi Philippe III, qui lui fit assigner une pension en récompense de sa bravoure. Depuis elle visita l'Italie, et devint partout l'objet de la curiosité des personnages les plus éminents, qui se plaisaient à lui faire raconter ses aventures. Elle obtint du pape la permission

de porter des habits d'homme. Sur la fin de sa vie, cette amazone écrivit ses Mémoires sous ce titre : *Historia de la Monja-Alferez* (la religieuse-officier). Cet ouvrage, resté longtemps inédit, a été publié à Paris, 1829, in-8°. Il a toutes les apparences d'un roman; mais l'éditeur, don Joaquín-Maria Ferrer, a eu le soin d'y joindre des pièces qui garantissent que Catherine d'Erauso n'est point un personnage imaginaire, et que toutes les aventures qu'elle s'attribue lui sont réellement arrivées. M. Muriel a donné, dans la *Revue encyclopédique*, t. 43, p. 742-44, une analyse très-bien faite de ce singulier ouvrage. W—s.

ERBACH-SCHOENBERG (CHARLES-EUGÈNE, comte d') général autrichien, naquit dans le comté d'Erbach, le 10 février 1732. A l'âge de seize ans, son oncle, le général Gustave de Stolberg, qui fut tué à Lenthien dans la guerre de Sept ans, le plaça au service d'Autriche, où il fit, comme volontaire, la dernière campagne de la guerre de la succession. Peu de temps après, le feld-maréchal de Brunswick-Wolfenbützel le fit entrer dans le régiment dont il était titulaire, et il combattit avec distinction dans les rangs de ce régiment pendant la guerre de Sept ans. Il était major lorsqu'il porta à Vienne la nouvelle de la prise de Berlin. En 1762, ayant fait prisonnier un officier d'état-major, et s'étant emparé d'un canon, il reçut de l'impératrice Marie-Thérèse la décoration de l'ordre militaire que cette princesse avait fondé. Nommé lieutenant-colonel en 1769, il prit le commandement d'un bataillon des grenadiers bohémiens, et peu après devint colonel du régiment, qu'il commanda pendant dix ans. Il fut promu, en 1783, au grade de général-major, puis à celui de lieutenant-feld-maréchal pendant la guerre contre les Turcs. En 1792, il commandait sur le Rhin une division de 12,000 hommes contre les Français, et il occupait les hauteurs d'Heiligenstein, pour couvrir le grand magasin de Spire et observer Landau. Faisant partie du corps de Hohenlohe qui s'était rapproché de l'armée prussienne en Champagne, lorsque Kellermann quitta la Lorraine pour marcher sur Châlons, la division d'Erbach se dirigea vers la Moselle; mais elle eut peu d'occasions d'agir dans cette guerre d'intrigues et de déceptions. Devenu feld-maréchal-lieutenant l'année suivante, le comte d'Erbach fut employé à l'armée des Pays-Bas, sous le prince de Saxe-Cobourg. Au siège de Valenciennes, il conduisait la colonne qui, après que la mine eut fait sauter la contrescarpe de la citadelle, s'empara du chemin couvert, du grand et du petit ouvrage à cornes et d'une flèche qui se trouvait en avant des ouvrages extérieurs. Ce succès amena la capitulation, et, le lendemain, la reddition de la ville. L'empereur, pour récompenser la bravoure que le comte d'Erbach avait déployée dans cette circonstance, le nomma colonel du 42^e régiment. Le 15 septembre, il conduisit l'avant-garde du duc d'York contre Menin, et se rendit maître de la ville après s'être

réuni aux troupes de Beaulieu. Au mois de mai 1794, sa division eut beaucoup à souffrir à l'affaire de Schifferstadt; elle surmonta néanmoins toutes les difficultés, et, traversant au gué la Rehbach, s'empara des retranchements de l'ennemi et le repoussa jusqu'à Spire. Mais Desaix ayant forcé le général Hotze à la retraite, le comte d'Erbach, craignit d'être tourné, et fut obligé de renoncer aux avantages qu'il avait obtenus. Il lui fut enjoint de se retirer dans sa position d'Oggersheim. L'armée autrichienne, sous les ordres du duc de Saxe-Teschén, ayant commencé sa retraite sur Mannheim, les Français essayèrent, le 13 juillet, de pénétrer près de Schweigenheim; alors le comte d'Erbach prit le commandement de l'aile droite des Autrichiens, et il arrêta l'attaque impétueuse de Desaix; mais sa droite ayant été tournée par Saint-Cyr, il fut contraint de suivre le mouvement rétrograde de l'armée, et alla prendre position à Schifferstadt, où il concourut à repousser les nouvelles attaques de l'ennemi. Après plusieurs tentatives infructueuses, les Français firent un mouvement en arrière, et les Autrichiens passèrent le Rhin, près de Mannheim, pour aller occuper le camp de Nekarau. Le comte d'Erbach commanda, en 1795, une division sur le Bas-Rhin; et, l'année suivante, il eut sous ses ordres toutes les troupes d'empire qui se trouvaient à cette armée. Il quitta le service d'Autriche en 1796, après avoir été élevé au grade de grand-maître d'artillerie, et, trois ans plus tard, il succéda à son frère, le comte Christian, dans le gouvernement du comté d'Erbach. Il mourut le 29 juillet 1816. M—D J.

ERCILLA Y ZUNIGA (don ALONSO de), le premier des poètes épiques de l'Espagne, né à Madrid le 7 août 1533, d'une ancienne et illustre famille de Biscaye, était fils de Fortun Garcia de Ercilla, célèbre juriconsulte, et de doña Leonor de Zuñiga, qui possédait la seigneurie de Bobadilla, et était *guarda damas* de l'impératrice Isabelle. La haute position de sa mère qui valut à l'un de ses fils, don Juan de Zuñiga, l'abbaye de Hermedes et la place de grand aumônier (*limosnero mayor*) de la reine Anne, procura à Ercilla la faveur d'être élevé dès sa plus tendre enfance à la cour, où il servit comme page auprès du prince Philippe (Philippe II), qu'il accompagna dans ses voyages en France, en Italie, en Allemagne et en Angleterre. Le jeune Ercilla, qui avait manifesté de très-bonne heure son goût pour la poésie et la lecture en général, fuyait souvent la compagnie et les amusements de ses camarades pour s'enfermer dans sa chambre, et s'occuper de quelque ouvrage nouveau qu'il avait pu se procurer. Il avait une passion également dominante pour l'exercice des armes, de manière qu'il partageait entre les lettres et l'escrime tout le temps que lui laissaient les devoirs de son emploi. Son penchant décidé pour ces deux exercices faisait prévoir qu'il deviendrait un jour aussi bon écrivain que soldat intrépide. On assure qu'avant de sortir pour la pre-

mière fois d'Espagne, il avait composé plusieurs poésies dédiées par lui aux dames les plus aimables de la cour; mais on a perdu la trace de ces productions, et il ne reste d'Ercilla que son *Araucana*, poème qui a rendu son nom immortel, et une *glose* insérée dans le *Parnasse espagnol*, dont nous parlerons plus tard. Ercilla se trouvait en 1544 en Angleterre, à l'époque du mariage de l'infant don Philippe avec la reine Marie, lorsqu'on apprit le soulèvement général des habitants de l'*Arauco*, province du Chili, hommes robustes, intrépides, passionnés pour la liberté, et jaloux de leur indépendance qu'ils ont conservée jusqu'à nos jours. De promptes et énergiques mesures furent prises pour les soumettre, et Geronimo de Alere, qui reçut à cet effet le titre de capitaine et de gouverneur (*adelantado*) des pays révoltés, s'embarqua pour le Pérou en 1554, ayant avec lui don Alonso, qui n'avait alors que vingt-un ans, et ceignait l'épée pour la première fois, ainsi qu'il le dit lui-même dans le 13^e chant de son *Araucana*. Avant d'avoir atteint le Chili, Alderete termina sa carrière près de Panama, et Ercilla continuant sa route arriva à Lima, capitale du Pérou, dont Andres Hurtado de Mendoza, marquis de Cañete, était viceroy. En apprenant la mort du chef de l'expédition, le marquis de Cañete n'hésita pas un instant : il fit préparer une escadre considérable chargée de troupes et de provisions de toute espèce et en donna le commandement à son fils don Garcia, nommé capitaine général du Chili. Don Alonso fit partie de cette expédition qui atteignit heureusement le port de la *Concepcion* après avoir éprouvé une horrible tempête qui faillit faire périr la *Capitane*, à bord de laquelle se trouvait Ercilla. Les écrivains espagnols ne font point connaître en quelle qualité don Alonso commença à servir, si ce fut comme simple volontaire, ni quel grade il obtint par la suite. Avant de parler de lui comme poète, considérons-le d'abord comme soldat, et poursuivons le récit de sa vie. Au sud du Chili il existe une contrée dont d'immenses rochers semblent défendre l'approche : elle était habitée par le peuple le plus robuste et le plus belliqueux de toute l'Amérique. C'est là qu'Ercilla se signala par des prodiges de valeur. Il surmonta tous les obstacles, soutint avec un courage héroïque des calamités de toute espèce, et fut un des premiers qui, par leurs talents et leur intrépidité, contribuèrent à dompter un peuple doué d'une rare force de caractère, dont l'intelligence naturelle faisait souvent échouer les projets les mieux combinés et les plus subtils stratagèmes. Ce peuple sauvage, presque nu, sut lutter pendant quatre ans, avec des armes inégales, contre une nation qui était alors l'une des plus aguerries de l'Europe (1). Mais ce fut à la bataille de Millarapue et au défilé de Puren que don Alonso se distingua plus particulièrement.

(1) Pour se convaincre de l'exactitude de ces faits, on peut consulter Ercilla lui-même, dans son prologue de l'*Araucana*, éditions de Madrid, 1590, et d'Anvers, 1597. B—s

Dans la première les Espagnols, entourés d'ennemis et presque accablés par le nombre, durent leur salut à la présence d'esprit et à la valeur d'Ercilla, que, dans cette circonstance, ils avaient proclamé leur chef. Dans l'attaque de Puren, les Indiens s'étaient retranchés dans les gorges des montagnes de ce nom, qui étaient presque inaccessibles, et où les armes à feu ne pouvaient les atteindre; ils faisaient pleuvoir une grêle de dards et de pierres. Aucun Espagnol n'osait approcher. C'est encore Ercilla qui, parvenu à rassembler dix soldats, gravit le premier ces ravins escarpés; et, détournant l'attention des Indiens par une fausse attaque, les prend par les flancs, les fait déloger, les bat et les met en fuite (1). S'étant illustré par tant d'exploits, au lieu de rechercher un repos honorable, don Alonso courut braver de nouveaux dangers pour découvrir des terres jusqu'alors inconnues (2). Ayant franchi les rochers de Puren, il traversa le Nabqueten, le lac Valdivia, et avec trente soldats seulement, qui formaient toute son armée, il reconnut le pays qui est entre le détroit de Magellan et l'île de Chiloé, et en prit possession au nom du roi son maître. De là, naviguant sur l'archipel d'Ancud, il parcourut de nouvelles contrées. Pendant des joûtes et des tournois qui se célébraient par ordre du vice-roi en l'honneur probablement de quelques succès obtenus contre les Araucaniens, Ercilla, le héros et le chantre de de l'Araucanie, faillit perdre la vie sur l'échafaud. Ayant de graves discussions avec don Juan de Pineda, discussions auxquelles prirent part presque tous les militaires qui se trouvaient présents, le vice-roi don Garcia crut que ce n'était qu'un prétexte pour organiser une sorte de révolte contre l'autorité royale; il fit saisir en conséquence Pineda et don Alonso, qu'il considérait comme les chefs de cette émeute, et les fit condamner tous les deux à être décapités. Fort heureusement qu'ayant été mieux informé à temps des véritables causes de ce différend, il put révoquer la sentence, mais don Alonso fut néanmoins envoyé en exil, ce qui ne l'empêcha point d'assister aux actions qui eurent encore lieu au Chili et d'en partager les périls. L'ingratitude dont il croyait avoir à se plaindre le déterminait cependant bientôt après à se retirer à Lima. Il se trouvait dans cette capitale du Pérou lorsqu'il fut désigné, avec d'autres officiers, pour mettre un terme aux cruautés que commettait dans le Venezuela Lope de Aguirre. Parvenu à Panama en

1562 (1), Ercilla se disposait à remplir la mission qu'il lui avait été confiée, lorsqu'il apprit la mort d'Aguirre. Il se décida alors à retourner en Espagne, à l'âge de vingt-neuf ans, et se rendit à la cour de Philippe II. Peu d'années après son arrivée il épousa, le 23 janvier 1570, doña Maria de Bazan, dame de la princesse Jeanne d'Autriche, et fille de la marquise Ugarte, dame de la reine Isabelle, et de Gil Sanchez Bazan, parent des marquis de Santa Cruz. Malgré les services signalés de Ercilla et ses remarquables talents, il se trouvait en ce moment sans emploi et dans un état voisin de la misère, triste sort qu'ont éprouvé la majeure partie des grands génies de l'Espagne. Ce ne fut même qu'à force d'importunités et de suppliques qu'enfin une cédula expédiée de l'Escorial, le 4 juin 1571, dans laquelle le roi l'appelle *gentilhomme de notre maison*, lui accorda les insignes de l'ordre de St-Jacques (*el habito de Santiago*). Le 4 mai 1578, le même Philippe II l'envoya à Saragosse pour complimenter de sa part le duc Henri de Brunswick et sa femme; le roi avait en outre chargé Ercilla d'une mission importante qu'il remplit à la satisfaction de ce prince, et dont les documents ont été découverts par M. Martin Fernandez de Navarrete dans les archives de Simancas. Il accompagna ensuite, en qualité de gentilhomme, le prince Rodolphe, frère d'Anne d'Autriche, quatrième femme de Philippe II, dans les nombreux voyages qu'il fit en Allemagne, en Hongrie et en Bohême, jusqu'au moment où il devint empereur à la mort de son père Maximilien II. On ne sait rien ni sur les dernières années de la vie d'Ercilla ni sur l'époque exacte de sa mort. Le licencié Mosquera le suppose vivant en 1596, et occupé à la composition d'un poème à la louange du marquis de Saint-Cruz; mais d'un côté on ignore s'il termina cette œuvre, dont on n'a pu trouver le plus petit fragment, et de l'autre il est constant qu'en 1595 son épouse, étant alors veuve, fonda dans ses propres maisons d'Ocaña le couvent de carmélites qui existe dans cette ville. Les religieuses en prirent possession le 22 novembre de ladite année (2), d'où il résulte qu'on doit fixer la mort de Ercilla antérieurement à 1595, et non en 1596 ou postérieurement, ainsi que Mosquera le donne à entendre. On ignore aussi le lieu où fut d'abord enterré don Alonso, mais il paraît, d'après ce que dit Baena (3), qu'après la fondation du couvent des Carmélites doña Maria fit transporter dans un caveau de ce couvent les cen-

(1) *Éloge d'Ercilla*, par Mosquera de Figueroa.

Ercilla, voulant conserver à la postérité le souvenir de cette brillante action, grava lui-même sur un arbre l'octave suivante qu'il a reproduite dans le chant 35 de son *Araucana*.

« Aquí llegó donde otro no ha llegado
Don Alonso de Ercilla que el primero,
En un pequeño barco desladrado
Con solos diez pasó el desaguadero
El año de cincuenta y ocho centado
Sobre mil y quinientos por Hebrero
A las dos de la tarde el postrer día
Volviendo a la dejada compañía.

D—z—s.

(2) L'histoire des voyages d'Ercilla se trouve dans la *Chronique* de Calvete de Estrella, historiographe de Philippe II. B—s.

(1) Cette date seule suffit pour démontrer que c'est à tort que certains biographes étrangers disent qu'Ercilla se trouva à la bataille de Saint-Quentin, où il combattit sous les ordres de son maître, puisque, à cette époque, il était encore en Amérique. Au surplus, les biographes espagnols ne font aucune mention de ce fait, qu'Ercilla lui-même semble démentir lorsqu'il, dans son *Araucana* (2^e partie, chapitre 7), il écrit que Bellone lui apparaît en songe, et le transportant sur une montagne élevée, présente devant ses yeux les plaines de Saint-Quentin, l'assaut de cette place et la bataille qui s'ensuivit, sans qu'il soit question de sa personne; et si, en effet, il s'y fut trouvé, il n'aurait certainement pas voulu perdre sa part à la gloire de cette mémorable journée.

D—z—s et B—s.

(2) *Crónica del Carmen de scalzo*, t. 3, p. 86.

D—z—s.

(3) *Diccionario de hijos ilustres de Madrid*.

D—z—s.

dres de son mari, et qu'elle ordonna qu'après sa mort, qui arriva quelques années plus tard, son corps fût déposé dans le même lieu, en léguant le patronage de l'église et du couvent aux marquis de Santa Cruz. Tandis que don Alonso acquérait en Amérique une si juste gloire comme soldat et comme capitaine et même, si l'on veut, comme conquérant, il n'oublait pas cependant celle qu'il pouvait se flatter d'obtenir comme poète. C'est dans le sauvage pays d'Arauco, entouré d'ennemis, souvent privé de nourriture, et n'ayant quelquefois pas d'autre lit que la terre, ni d'autre abri que le ciel; c'est là que cet intéressant jeune homme imagina d'immortaliser le peuple qu'il combattait et les guerriers qui surent le vaincre. Voilà le sujet de son *Araucana*. Dans les loisirs que lui laissèrent ses travaux militaires, il écrivait les événements de la journée, tantôt sur de petits morceaux de papier, tantôt sur des morceaux de cuir qu'il eut dans la suite bien de la peine à mettre en ordre. C'est ainsi qu'il termina la première partie de son poème. Bien des fois l'approche des ennemis l'obligeait à quitter son travail, et il lui fallait alors, selon son expression, *abandonner la plume pour reprendre l'épée*. Lors de son retour en Espagne, vers 1562, il commença la seconde partie de son poème à bord de son vaisseau. Arrivé à Madrid, il présenta son manuscrit à Philippe II, qui ne paraît pas avoir tenu grand compte du mérite de l'auteur ni comme poète, ni comme soldat, ni comme navigateur. Sans partager l'opinion de Cervantes, qui croit pouvoir comparer l'*Araucana* aux meilleurs poèmes qu'a produits l'Italie, nous ne pouvons cependant voir avec indifférence la critique sévère autant qu'injuste qu'en ont fait les compilateurs de Moreri (édition de 1739); ceux de la Biographie anglaise (1798); le Dictionnaire historique (Caen, 1779); Voltaire, dans son *Essai sur la poésie épique*, et plus tard M. Bonterweck, dans sa *Littérature espagnole*. Les premiers, qui semblent s'être copiés les uns les autres, lui veulent à peine accorder *quelque feu dans les batailles*. Voltaire ne sait y trouver, comme digne d'être remarqué, que la *Harangue de Colocolo*. Cependant ce poème, connu chez toutes les nations qui cultivent les lettres, qui, suivant Martínez de la Rosa (*Traité sur la poésie épique*), a été jugé par les uns avec une extrême indulgence et par d'autres avec la plus injuste et la plus excessive sévérité, et que cet illustre écrivain met sous quelques rapports au-dessus d'Homère, tandis qu'il signale en même temps, avec une extrême impartialité, ses imperfections et ses défauts, s'il n'eût eu en effet un mérite réel, n'aurait certainement pas atteint à la célébrité dont il jouit depuis plusieurs années. M. Bonterweck, qui connaît la langue espagnole, et qui ne prononce qu'après avoir examiné l'ouvrage, est, parmi les étrangers, celui qui lui rend le plus de justice. Quoiqu'il ne croie pas devoir l'honorer du nom de poème, il lui accorde cependant un style correct, des images vraies, de belles descriptions,

un intérêt qui va toujours en croissant, une espèce d'ensemble et d'unité d'action, et un esprit d'héroïsme répandu dans tout l'ouvrage. Que lui fallait-il donc pour mériter le nom de poème? un plus grand nombre de fictions poétiques? le mélange des fables de la mythologie? Mais c'est précisément cette abondance d'inventions qu'on blâme dans le Tasse, quoique ce défaut n'ait pas empêché qu'il soit le premier des épiques modernes. Ercilla, en écrivant une histoire, a voulu l'orner de tous les charmes de la poésie, sans cependant nuire au fond de son sujet. Il s'en faut bien que son ouvrage soit exempt de défauts. Les récits de la bataille de St-Quentin et de celle de Lépante sont étrangers au sujet, et ne font que nuire à l'action principale. L'auteur s'est permis une digression pour faire la cour à son maître, ainsi que l'Arioste et le Tasse en faisaient souvent pour élever jusqu'aux nues la maison d'Este. Outre ce défaut, parmi les *octaves* du style le plus élevé et au milieu des pensées les plus sublimes, on trouve souvent des vers assez faibles et des idées trop communes; mais dans l'ensemble, le style ainsi que les images ne sont nullement indignes de la majesté de l'épopée, et il est juste de convenir que, comme poète, notre auteur a tiré de son sujet tout le parti dont il était susceptible, sans nuire à la vérité de l'histoire. Ercilla n'a pas, il est vrai, la force, la hardiesse, la morale profonde de Milton, mais il n'en partage pas non plus les absurdités. Son poème, bien au-dessous de la *Jérusalem délivrée*, peut, sous différents rapports, être considéré comme fort au-dessus de la *Henriade*, et c'est lui assigner la place qui lui convient que de le faire marcher de pair avec la *Lusiade*. Quoi qu'il en soit, son *Araucana* lui valut plus de réputation que de faveur et de fortune. Il publia à Madrid, en 1577 (1), les deux premières parties de son poème, qu'il dédia au roi par une épître bien latine. En 1590, il publia les trois parties. Après sa mort, arrivée, ainsi que nous l'avons dit, vers 1593, il eut un continuateur (don Diego de Santistevan), qui y ajouta les chants 36^e et 37^e, mais qui est bien inférieur à son modèle. Ercilla était d'une belle figure, d'un maintien noble et d'une taille avantageuse. Ses yeux étaient grands, noirs et pleins de feu. Il avait un cœur généreux et noble, et un caractère doux, affable et prévenant. Voici les principales éditions de son *Araucana*: Madrid, 1577; ibid. 1590; Barcelone, 29 avril 1592; Bruxelles, 1595, 3 parties; Salamanque, 1597, 2 parties; Anvers, 1597, 3 parties, in-12, par Pierre Bellerio; Madrid, 1632, vol. in-12; ibidem, 1733, in-fol.; ibid., Sancha, 1776, 1783, 2 vol. in-8°, fig.; Paris, 1821, 1824, 4 vol. in-18. On ne connaît pas de traduction française de la *Arau-*

(1) Cette date, que nous avons tirée des biographies du *Par-nasse espagnol*, nous a servi à établir l'année de la naissance de notre auteur, qu'aucune biographie n'avait encore fixée. Il en résulte que don Alonso avait, en 1577, près de cinquante-deux ans; à son retour de l'Amérique, il n'en avait que vingt-neuf, et par conséquent il était né en 1523. B—s.

cana. J.-B. Chr. Grainville avait entrepris une traduction ou plutôt une imitation de ce poème; on n'en a imprimé que l'épisode de *Glaura*, qui fait partie du 28^e chant: ce fragment se trouve au tome 7 des *Quatre Saisons du Parnasse*, p. 190-199 (1). D—z—s et B—s.

ERCHEMBERT ou ERCHEMPET, né dans la Lombardie au 9^e siècle, suivit d'abord la carrière des armes; ayant été fait prisonnier dans un combat, il parvint à s'échapper et se refugia dans l'abbaye du Mont-Cassin, où il embrassa la règle de St-Benoît. Peu de temps après on lui confia le gouvernement d'un monastère voisin; mais les excursions continuelles des bandits qui désolaient l'Italie le forcèrent de chercher bientôt une retraite plus assurée. On croit qu'Erchembert mourut vers 889. Il avait composé en latin une *Histoire* ou *Chronique du royaume des Lombards*; mais on n'en a conservé que l'abrégé qui commence à 774, année où Didier perdit la couronne (voy. DIDIER), et finit à 888. Cet abrégé, qu'on peut regarder comme une continuation de l'histoire de Paul Diacre, a été publié pour la première fois par Antoine Caraccioli, Naples, 1626, in-4^o, avec d'autres pièces. Camille Pellegrini en donna une édition plus correcte dans son *Historia principum Longobardorum*, Naples, 1643, in-4^o. Burman l'inséra ensuite dans son *Thesaur. scriptor. italor.*, t. 9; Muratori dans ses *Rerum italicar. scriptor.* t. 2; et Eckhard dans ses *Scriptores medii ævi*, t. 1^{er}. Enfin François-Marie Pratillo, ayant fait réimprimer le recueil de Pellegrini (Naples, 1750-51, 3 tomes in-4^o), en remplit les lacunes et y ajouta des notes plus étendues. Pierre Diacre attribue encore à Erchembert *De Destructione et renovatione Cassinensis monastrii*; *De Ismaëlitarum incursione*; et Pagi le fait auteur d'une *Vie de Landulfe*, premier évêque de Capoue, mort en 879, en vers; et des *Actes de la translation du corps de l'apôtre St-Mathieu*. W—s.

ERCOLANI (JOSEPH-MARIE), littérateur, était né vers 1690, à Sinigaglia, d'une famille patricienne. Ayant achevé ses études à Rome, il embrassa l'état ecclésiastique, et parvint rapidement aux honneurs de la prélature. Il consacra sa vie à la culture des lettres, partageant ses loisirs entre l'étude et la société, dont il faisait les délices par les charmes de son esprit. Il mourut à Rome vers l'an 1760. Il était membre de l'Académie des Arcadiens, sous le nom de *Neralco*, qu'il a pris à la tête de ses ouvrages. On a d'Ercolani : 1^o *Maria, reine*, Padoue, Comino, 1725—28, 2 vol. in-8^o, fig.; belle édition très-recherchée des amateurs. Une caisse adressée à l'auteur, qui contenait 200 exemplaires du second volume, ayant été perdue, il est plus rare que le premier. Ce recueil de poésies pienses eut un grand succès en Italie. Il a été réimprimé :

(1) Il existe une excellente analyse de l'*Araucana*, accompagnée de quelques échantillons d'une traduction, par un poète anglais distingué, M. Hayley. Cette analyse se trouve dans les notes du poème : *Essay on epic Poetry*, London, 1782. D.—z.—s.

Brescia, 1731; Bologne, 1732; Venise, 1755, 1758, etc. 2^o *La Salamitide, bosehereccia saera*, Rome, 1731, in-8^o. Ce petit poème est regardé comme un chef-d'œuvre. Il a été réimprimé plusieurs fois, entre autres à la suite des *Rime a Maria*, Rome, 1764. 3^o *I tre ordini della architettura, dorico, ionico e corintio, presi dalle fabbriche più celebri dell' antica Roma e posti in uso con nuovo esattissimo metodo*, ibid., 1744, in-fol., fig., ouvrage rare et estimé. 4^o *Le quattro parti del mondo geograficamente descritte*, ibid., 1756, in-8^o avec une carte. On peut consulter, pour plus de détails, l'éloge de ce prélat dans les *Annali letterar. d'Italia*, t. 3, 1^{re} partie, p. 37. W—s.

ERDOEDI (GABRIEL-ANTOINE, comte d'), né en Hongrie, et mort doyen des suffragants de ce pays, au milieu du dernier siècle. Il fit imprimer à ses frais en 1721, à Tyrnau, un ouvrage intitulé : *Opuseulum theologicum in quo quaritur an et qualiter princeps catholicus hæreticos in sua ditione retinere, vel contra, panis eos aut exsilio, ad fidem catholicam amplectendam cogere possit?* On a souvent attribué cet ouvrage à Erdœdi, qui le fit imprimer; mais il avait pour auteur le jésuite Samuel Pinson. Comme il y régnait un ton d'intolérance trop violent, l'empereur en fit défendre la vente, et il est maintenant au nombre des livres très-rare. Voy. Clément, *Biblioth. cur.*, t. 8, p. 92. Clément ne connaissait pas cependant le véritable auteur de l'ouvrage, qui est indiqué par Adelung dans le *Supplément au Dictionnaire de Jocher*, art. ERDOEDI. C—AU.

ERDT (PAULIN), franciscain allemand, professeur de théologie à l'université de Fribourg en Brisgau, né à Wertoch en 1737, mort le 16 décembre 1800, s'est distingué par son zèle à combattre les esprits forts, tant par les écrits qu'il a composés que par ceux qu'il a traduits du français et de l'anglais. Ses ouvrages sont presque tous en allemand; quelques-uns sont intéressants pour l'histoire littéraire et la bibliographie. On en trouve le détail dans le Dictionnaire de Meusel. Nous citerons seulement : 1^o *Historiæ literariæ theologiæ rudimenta octodecim libris comprehensa, seu via ad historiam literariam theologiæ revelatæ, adnotationibus literariis instructa*, 4 vol. in-8^o. Le plan de cet important ouvrage avait paru séparément, sous le titre de *Conspectus*, Augsbourg, 1785, in-8^o. 2^o *Eclaircissements sur la doctrine actuelle des académies* (universités) dans les États autrichiens, ibid., 1785, in-8^o. 3^o *Introduction élémentaire pour les bibliothécaires et les amateurs de livres*, ibid., 1786, in-8^o. 4^o *Premiers principes d'histoire littéraire, pour servir d'introduction à une histoire complète de la théologie*, ibid., 1787, in-8^o. C. M. P.

EREMITA. Voyez ERMITE (1^o).

EREVANTSI (MELCHISEDECH, en arménien *Mel-k'hiselb*), célèbre docteur ou vartabéd arménien, né en 1550 à Vejan, bourg situé dans le territoire d'Erivan. Dès sa tendre jeunesse, il embrassa l'état

monastique, et il étudia avec la plus grande ardeur la métaphysique, la philosophie et l'éloquence, sous le fameux vartabied Nersès Peghlou. Il passa quinze années de sa vie, qu'il consacra entièrement à l'étude, dans un monastère de l'île de Lim, située au milieu du lac de Van. Il sortit ensuite de sa retraite, parcourut les diverses provinces de l'Arménie, et y fonda une grande quantité d'écoles, pour répandre l'instruction dans sa patrie. Il revint ensuite dans le monastère de l'île de Lim. En l'an 1629, le patriarche Moïse III, sur le bruit de son savoir et de ses vertus, l'appela à sa cour, et le créa chef du collège établi dans la résidence patriarcale d'Edchmiadsin. Le docteur Erevantsi mourut ensuite à Erivan en 1631, ou 1680 de l'ère arménienne. Ses ouvrages, qui sont restés manuscrits, sont : 1° *Analyse de la philosophie d'Aristote* ; 2° *Analyse des ouvrages de David le philosophe* ; 3° *Commentaire sur Porphyre* ; 4° un *Traité sur la grammaire* ; 5° un *Traité sur la logique*. S. M—N.

ERHARD (JEAN-BENJAMIN), né à Nuremberg, le 5 février 1766, étudia la médecine à Jéna et à Wurtzbourg. Il se fit recevoir en 1792 docteur à Altdorf; accepta en 1797 une place lucrative à Anspach, mais la quitta deux années après pour se rendre à Berlin, où il pratiqua la médecine. En 1822, il fut nommé membre du conseil supérieur de santé. Erhard s'est distingué comme penseur dans quelques écrits, disséminés la plupart dans les journaux et ouvrages périodiques de l'époque. Nous signalerons parmi ces écrits son *Apologie du Diable*, qui a été insérée dans le *Journal philosophique* de Miethammer (1795), sa *Théorie des lois qui ont trait au bien-être physique des peuples, et de l'application de l'art de guérir au service de la législation*, Tübinge, 1800, et une dissertation qui, vu l'époque de son apparition, a produit une certaine sensation, attendu qu'il y niait le droit qu'ont les peuples de faire des révolutions, sous le titre de : *Du droit qu'ont les peuples de faire des révolutions*, Jéna, 1795. Erhard est mort à Berlin, le 28 novembre 1827. En 1830, des *Mémoires sur la vie d'Erhard*, ont été publiés par M. Varnhagen van Ense, Stuttgart et Tübinge, in-8°. — ERHARD (Christian-Daniel), né à Dresde en 1759, était professeur de droit criminel à Leipsick. On lui doit un *Manuel du droit pénal saxon*, un *Manuel du droit civil prussien*, et des *Réflexions sur la législation de la Toscane*. Il a fait une traduction estimée du code Napoléon. Il est mort à Leipsick en 1813. Z.

ERIBERT, chef de parti au 11^e siècle, fut en 1018 le successeur d'Arnolfe II sur le siège archiepiscopal de Milan. Cette dignité lui donnait le premier rang parmi les princes d'Italie : son ambition, ses talents et son énergie surpassaient encore son pouvoir. En 1025, il assura la couronne d'Italie à Conrad le Salique, tandis que les grands avaient voulu lui opposer un prince français. Il alla d'abord lui rendre hommage à Constance ; il l'accompagna ensuite jusqu'à Rome à la tête de ses vassaux, et

XII.

au retour il fut lieutenant de l'empereur en Lombardie : Eribert exerça cet emploi avec une grande vigueur. Il soumit en 1027 la ville de Lodi, à laquelle il donna de sa main un nouvel évêque ; l'année suivante, il enleva et fit périr dans les flammes les habitants de Montfort, au diocèse d'Asti, qu'on accusait de manichéisme. En 1034, il commanda les troupes que Conrad tirait d'Italie pour soumettre le royaume d'Arles. Cependant son orgueil et ses procédés arbitraires excitèrent, l'année suivante, les gentilshommes de Lombardie, nommés alors Vavasseurs. Le peuple milanais embrassa le parti de son archevêque ; celui de Lodi avec tous les campagnards s'attacha aux Vavasseurs. Il en résulta une violente guerre civile, et comme l'empereur Conrad se déclara contre l'archevêque et le fit arrêter, celui-ci s'échappant de sa prison, tourna ses armes contre l'empereur lui-même. Cette guerre civile eut plusieurs suites importantes ; elle donna occasion à Conrad le Salique de publier la fameuse constitution qui rendit les fiefs héréditaires, et qui fixa le droit public de l'Europe. Dans la même guerre Eribert plaça à la tête des armées italiennes le carroccio ou char des étendards, à l'imitation de l'arche d'alliance. Ce char, trainé par des bœufs, était toujours entouré par les meilleurs guerriers de l'armée ; on faisait dépendre de sa conservation ou de sa perte l'honneur ou la honte des combats, et l'obligation de le défendre était confiée à l'infanterie : celle-ci se perfectionna ; ce qui changea le système de la guerre et même celui de la politique, en donnant aux villes et aux compagnies bourgeoises une importance qu'elles n'avaient point auparavant. Enfin, la rivalité excitée par Eribert entre les citoyens et les gentilshommes, fut le premier symptôme de cet esprit d'indépendance qui se développa dans les républiques italiennes. Eribert se réconcilia en 1040 avec Henri III, fils et successeur de Conrad le Salique : il demeura neutre dans la guerre civile entre les nobles et les bourgeois de Milan, qui se renouvela vers cette époque. Il mourut au commencement de l'année 1045. S. S—1.

ERIC. Voyez ERIC.

ERIC OLAI ou ERIC D'UPSAL, docteur en théologie et doyen du chapitre d'Upsal, vivait dans le 15^e siècle, et composa par ordre du roi Charles VIII une Histoire de Suède en latin, sous le titre d'*Historia Sueorum Gothorumque*. Cette histoire se termine à l'année 1464 ; elle fut publiée la première fois à Stockholm en 1615, par Jean Messenius ; en 1634, Loecenius la fit réimprimer dans la même ville. Eric Olai n'est pas exempt d'erreurs et de préventions ; mais il manquait de guides, et ne pouvait souvent recourir qu'aux traditions pour suppléer aux monuments. Il n'y avait eu avant lui que des relations incomplètes, rédigées par les moines, et des chroniques rimées, où la vérité historique était plus d'une fois sacrifiée à la mesure et à la rime. C—AU.

ERICEIRA (FERNAND DE MENEZES, comte d'), né

69

à Lisbonne le 27 novembre 1614, y mourut le 22 juin 1699, à l'âge de 84 ans. Il consacra aux lettres tous les loisirs d'une vie glorieusement occupée à servir l'État, dans les armées et dans les conseils. On a de lui : 1° *Vida, etc., la Vie du roi Jean I^{er}*, Lisbonne, 1677, in-4°. Les critiques portugais louent le style de cet ouvrage ; 2° *Historia, etc., Histoire de Tanger*, Lisbonne, 1732, in-fol. Cette histoire peut avoir de l'importance et offrir des renseignements exacts et sûrs, car Ericeira avait été pendant plusieurs années gouverneur de Tanger ; 3° *Historia Lusitana, etc., Histoire de Portugal*, depuis 1640 jusqu'en 1657, Lisbonne, 1734, 2 vol. grand in-4°, publiée par le P. Antonio dos Reys, de l'Oratoire. Ce sont là les plus importantes productions imprimées du comte Ericeira. Il a laissé en manuscrit des poésies latines, italiennes, portugaises, espagnoles ; des traités de mathématiques et de philosophie ; des discours politiques ; des discours académiques ; la vie d'Isabelle (ou Elisabeth) de Savoie, reine de Portugal, en latin et en portugais ; un roman historique, dont il est lui-même le héros sous le nom de Felisardo. Sa vie, écrite en latin par le P. dos Reys, se trouve au commencement de son Histoire de Portugal. B—ss.

ERICEIRA (LOUIS DE MENEZES, comte d'), frère du précédent, naquit à Lisbonne le 22 juillet 1632. Il fut grand homme de guerre, grand homme d'État et littérateur distingué. Le Portugal lui dut l'établissement de plusieurs importantes manufactures. Son palais était orné des ouvrages du cavalier Bernini et de notre fameux peintre Lebrun. L'italien, le français, l'espagnol lui étaient également familiers, il les savait aussi bien écrire que parler. Une mort prématurée termina une vie si glorieuse. Dans un accès de frénésie mélancolique, le comte d'Ericeira se jeta par une fenêtre, dans la nuit du 26 mai 1690. Il a écrit en portugais une Vie de Scanderbeg, Lisbonne, 1688, et une Histoire de la restauration du Portugal, Lisbonne, 1679 et 1698, 2 vol. in-fol. C'est l'histoire du Portugal depuis 1640 jusqu'en 1668, sujet que son frère a, comme nous l'avons dit, traité en latin. Le journal des savants de janvier 1681 fait un pompeux éloge de cet ouvrage : « tout y est grand, dit le journaliste, le sujet, la manière de l'écrire et l'auteur même. » Il existe quelques autres ouvrages du comte d'Ericeira, tant imprimés qu'inédits. Dans cette dernière classe sont des poésies et comédies espagnoles, des relations militaires, des discours académiques. — Un autre Louis de MENEZES, comte d'ERICEIRA, vice-roi des Indes portugaises, c'est aussi distingué dans les lettres. On lui doit : 1° un *Supplément* au dictionnaire de Moréri, qui a été fondu dans l'édition de 1759 ; 2° un *Supplément* au Dictionnaire portugais de Bluteau ; 3° *Estado presente de Asia, principalement de la China, del anno de 1719*, formant, avec plusieurs Lettres et Mémoires de la vice-royauté de l'Inde, 3 vol. in-fol., manuscrits, en portugais, selon la *Biblioteca* d'Antonio de Léon-Pinelo, édition de 1729. B—ss.

ERICEIRA (FRANÇOIS-XAVIER DE MENEZES, comte d'), est plus connu en France que les trois Ericeira que nous venons de nommer. Boileau, dont il avait traduit l'Art poétique en vers portugais, lui a écrit une lettre de remerciement qui a donné parmi nous au nom d'Ericeira une sorte de célébrité. Les Portugais mettent le comte François d'Ericeira au nombre de leurs plus grands hommes. Il était fils de Louis d'Ericeira, et naquit à Lisbonne le 29 janvier 1673. Dès ses plus jeunes années il montra pour les lettres et les sciences les plus merveilleuses dispositions. La carrière militaire dans laquelle il entra, appelé par sa naissance et l'exemple de sa famille, ne le rendit point étranger à la littérature. Il trouva le temps, au milieu des fonctions publiques, de composer un très-grand nombre d'ouvrages, et d'entretenir une vaste correspondance avec les hommes les plus distingués de l'Europe savante. Muratori, Bianchini, Leclerc, Bayle, Renaudot, Bignon, Feijoo, Mayans étaient en relation avec lui. Il était de la société royale de Londres et de plusieurs autres académies. Louis XV lui fit présent du catalogue de sa bibliothèque et de vingt-un volumes d'estampes. Il possédait lui-même une très-nombreuse collection de livres, d'instruments et de machines, qu'il communiquait avec une rare complaisance. Il mourut le 21 décembre 1743, à l'âge de 70 ans. La collection des Mémoires de l'académie royale de Lisbonne contient une foule de discours, de dissertations, de remarques de tout genre par le comte Ericeira. Il est auteur d'un poème épique intitulé *Henriquêda*, et d'un nombre considérable de poésies de circonstance. Parmi ses ouvrages inédits, qui sont fort nombreux, se trouve cette traduction de l'Art poétique de Boileau, dont nous avons parlé plus haut. Boileau avait eu le projet de la faire imprimer ; mais l'abbé Regnier Desmarais, auquel il l'avait prêtée, égara le premier chant. « J'ai eu, dit Boileau, la mauvaise honte de n'oser récrire à Lisbonne pour « en avoir une autre copie. » Si l'on devait prendre à la lettre les éloges que Boileau donne à cette traduction, l'on aurait fort à se plaindre de sa mauvaise honte. « Vous enrichissez, » dit-il au comte d'Ericeira, en style de Balzac, « toutes mes pensées en les exprimant ; tout ce que vous maniez « se change en or, et les cailloux mêmes, s'il faut « ainsi parler, deviennent des pierres précieuses « entre vos mains, » et le reste. Un poète est toujours fort indulgent pour un grand seigneur qui se donne la peine et lui fait l'honneur de le traduire, de sorte qu'il y aurait quelque risque à régler nos regrets sur ce pompeux éloge. Ce qu'il faut encore remarquer c'est que Boileau n'avait, de son propre aveu, qu'une connaissance très-imparfaite du portugais. B—ss.

ERICEIRA (JEANNE-JOSÉPHINE DE MENEZES, comtesse d'), mère du précédent, fille de Fernand d'Ericeira, et femme de Louis d'Ericeira, se montra digne de porter ce nom illustre. Elle naquit à Lisbonne le 13 septembre 1651. Son père lui ap-

prit le français, l'italien et l'espagnol ; le jésuite Mello, le latin. Elle faisait très-agréablement des vers, et écrivait en prose avec beaucoup de goût et d'élégance. Ses principales productions sont un poème moral intitulé *Despertador*, etc., le *Réveil du songe de la vie*, et une traduction portugaise des *Réflexions de la duchesse de la Vallière sur la miséricorde de Dieu*. Elle a laissé plusieurs ouvrages manuscrits, entre autres des Poésies françaises, italiennes, espagnoles et portugaises ; des Lettres, des Comédies ; une Vie de St-Augustin ; le Triomphe des femmes, traduit du français. La comtesse d'Ericeira mourut d'apoplexie le 26 août 1709. B—ss.

ERICI (JACOB) savant suédois né à Stockholm, dans le 16^e siècle, mort le 10 décembre 1619, fut longtemps professeur de langue grecque à Stockholm et à Upsal, et fit imprimer en 1584, dans la première de ces villes, le discours d'Isocrate à Démonicus. C'est un des premiers monuments de l'étude du grec en Suède, où cette étude ne se développa que vers le milieu du 17^e siècle, lorsque l'université d'Upsal eut été réorganisée par Gustave-Adolphe. — Il y a eu en Suède quelques autres savants du nom d'Eri, parmi lesquels nous remarquerons Isaac Eri, auteur d'un ouvrage qui a pour titre : *Calendarium ecclesiast. Sæcticum in quo vitæ sanctorum, quorum nomina in fastis Suecicis occurrunt, breviter enarrantur*. C—AU.

ERIK VII (1), SEGERSALL ou le VICTORIEUX, roi de Suède, le plus remarquable et l'un des plus puissants qui aient gouverné ce pays dans les temps idolâtres, était fils de Bjorn le Vieux, mort, suivant les chroniques islandaises, vers l'an 935. Il régna d'abord en commun avec son frère Olof, et tint ensuite seul les rênes du gouvernement après la mort de ce dernier. Arrivé à l'âge de douze ans, Styrbjörn, surnommé le Fort (*den Starke*), fils d'Olof, ayant réclamé la portion de l'héritage paternel, Erik promit de lui rendre, quand il aurait atteint seize ans, la partie du royaume qui lui appartenait. En attendant, pour qu'il ne troublât pas la tranquillité du pays, il lui confia soixante vaisseaux bien équipés pour qu'il trouvât l'occasion de prouver son courage par des expéditions lointaines. Nous ne parlerons pas des succès obtenus par Styrbjörn, nous dirons seulement qu'à son retour en Suède, il s'avança vers Upsal avec une armée et livra à son oncle en 933, la fameuse bataille de Fyriswall, qui dura trois jours, et où Erik acquit le surnom de *Victorieux* par le succès qu'il remporta. Styrbjörn fut tué avec presque tous ses guerriers. Après sa victoire, Erik monta sur la colline d'Upsal et promit de récompenser de sa propre main celui qui composerait un chant héroïque pour célébrer sa victoire. Thorvard Hjalteson reçut du roi en cette occasion un anneau d'or ; les deux strophes qu'il fit entendre en présence d'Erik sont parvenues jusqu'à

nous (1). La part involontaire que prit à cette sanglante journée le roi Harald Gormsson occasionna plus tard entre la Suède et le Danemarck une guerre qui rendit Erik Segersall maître à la fois de la Suède et du Danemarck où il régna jusqu'à sa mort, arrivée en 995. Malgré sa puissance, ce prince, s'entretenant un jour avec un envoyé de Norvège, disait pourtant d'un riche paysan, son sujet, qui avait donné asile à une reine fugitive de Norvège : « Il est plus puissant que moi dans « beaucoup de choses, et naguère, quand nous étions « rivaux, son influence était plus grande que la « mienne (2). » Erik avait épousé Sigrid, que son esprit hautain fit surnommer *Storrada* ou l'Orgueilleuse, et dont il se sépara après avoir eu un fils appelé Olof qui lui succéda étant encore au berceau, circonstance qui lui fit donner le surnom de *Skotkonung* (roi au berceau). Olof fut le premier roi chrétien de la Suède. D—z—s.

ERIK VIII (ARSALL) (littéralement *année heurieuse*), ainsi appelé par les Suédois pour indiquer l'abondance et le bonheur qui signalèrent son règne, mais dont le véritable nom était Kol, est peu connu dans l'histoire. On sait cependant qu'il était fils du contre-roi païen, Inge l'ainé, qu'il gouvernait la Suède supérieure ou *Gautland* dont il était jarl, et qu'il était aussi chef de parti idolâtre. Il vivait en 1129. A sa mort, son fils Sverker lui succéda comme souverain du *Gautland*, et réunit, dit-on, ensuite sous son sceptre toute la Suède. D—z—s.

ERIK IX, surnommé le *Saint* et aussi le *législateur*, élu roi de la Suède proprement dite, en 1150, et reconnu momentanément en Gothie l'an 1155, eut pour père Jedward *bon et riche paysan*, selon l'expression de l'ancienne *Chronique suédoise* (3) ; sa mère Cécile était sœur du roi Erik, *Arsall*, et commença une dynastie qui alterna dans le gouvernement avec la maison de Sverker. Erik régnait à cette époque où l'enthousiasme religieux conduisait des armées de Français, d'Allemands, d'Anglais en Palestine, pour combattre les infidèles. Le roi de Suède, trop éloigné du centre de l'Europe pour s'associer à ces expéditions, mais animé du plus grand zèle pour la propagation du christianisme, résolut d'entreprendre une croisade contre les nations septentrionales, encore attachées au paganisme. Henri, premier évêque d'Upsal, né en Angleterre, accompagna le roi dans cette croisade qui fut dirigée contre les Finnois, établis entre les golfes de Finlande et de Bothnie. Ce peuple résista et défendit avec opiniâtreté son culte et son indépendance. Le roi ne put faire d'établissement que sur la côte, et l'évêque d'Upsal, qui voulut propager le nouveau culte, fut assassiné. Retourné en Suède, Erik s'occupa avec beaucoup de zèle de l'administration intérieure et fonda quelques institutions utiles pour avancer la civilisation. Il fit construire plu-

(1) Les anciens rois de Suède portant les noms d'Erik I-VI (inclus), sont considérés comme des personnages fabuleux.

(1) Voyez Muller, *Sagabibliotek*.

(2) Saga d'Olof Tryggvason, Stockh., 1691, p. 11.

(3) *Script. rerum suec.*, t. 4, p. 246.

sieurs églises, acheva celle qui porte maintenant le nom d'*ancienne Upsal*, institua des clercs pour le service du culte, et dans une loi qui porte son nom (*Loi de saint Erik*), il rétablit les droits des femmes suédoises, et leur accorda un tiers dans la succession, en les replaçant au rang qu'elles doivent occuper dans la famille; elles eurent en un mot *les clefs de la maison et la moitié du lit*. Attaqué à l'improviste dans Upsal pendant le service divin par le prince danois Magnus Henricsson, Erik entendit la messe jusqu'à la fin, puis il marcha contre l'ennemi et tomba percé de coups après une courte mais couragieuse résistance à Ostraros, sur l'emplacement de l'Upsal actuel, le 18 mai 1160. Ses vertus et ses mœurs austères le firent regarder après sa mort comme un saint; il fut vénéré comme le patron de la Suède, on portait son étendard dans les guerres contre les ennemis de l'État et l'anniversaire de sa mort fut longtemps célébré dans tout le royaume. La ville de Stockholm a son image dans ses armes, et ses reliques ont été déposées à l'église d'Upsal; mais quoiqu'on ait encouragé des pèlerinages à son tombeau, il n'a cependant point été couronné par l'Église. Canut ou Knut, fils de St-Erik, fut obligé de se réfugier à sa mort, en Norvège, et monta plusieurs années après sur le trône de Suède (voy. Charles VIII de Suède). D—z—s et C—AU.

ERIK X, surnommé *Knutson*, de son père Knut ou Canut, était petit-fils du précédent, et resta plusieurs années exilé en Norvège. La victoire remportée sur ses compétiteurs lui valut la couronne vers 1210. Il est dit-on, le premier roi de Suède qui ait introduit la cérémonie du sacre. Après s'être réconcilié avec le roi de Danemarck, Valdemar II, il épousa la princesse Rikissa, sœur de ce prince, laquelle, arrivée sur les frontières de la Suède, se plaignant aux dames suédoises d'être obligée de monter à cheval et de n'avoir ni voiture, ni cocher comme dans le pays de son père, celles-ci lui répondirent: « Il ne faut pas introduire chez nous des mœurs danoises. » L'abondance des récoltes qui eurent lieu durant son règne le firent surnommer *Arkonung* ou roi de bonnes années. Il mourut en 1216, laissant un fils posthume, nommé comme lui Erik. D—z—s.

ERIK XI, fils du précédent, surnommé le Boiteux et le Bègue (*Halte, Laspe*), ne parvint au trône de Suède qu'en 1222, à la mort de Jean, dernier rejeton de la maison de Sverker, et encore n'en jouit-il pas paisiblement. Attaqué et vaincu, vers 1229, par Canut, jarl de la maison des *Folkunga*, il se réfugia en Danemarck, où il resta jusqu'en 1234. La bataille de Sparsatra mit fin à la puissance et à la vie de l'usurpateur. Erik rentra alors en possession de la couronne, mais son pouvoir était subordonné à l'influence d'Ulf Fasi, de la famille de *Folkunga*, qui conserva auprès de ce prince la dignité de jarl, qu'il avait eue chez son parent Canut. Dans un concile assemblé en 1248 à Skenninge par le cardinal Guillaume, évêque de

Sabine, légat du pape, et auquel assistèrent le jarl et plusieurs seigneurs laïques, il fut défendu aux prêtres suédois de se marier sous peine d'excommunication (1), on leur prescrivit l'étude de la loi canonique, etc. A Ulf Fasi, Birger cadet, comme lui de la famille de *Folkunga*, succéda comme jarl auprès d'Erik, dont il avait épousé la sœur, et avec tant de puissance que le légat disait: *tout le pays est gouverné par lui*. Ce fut ce jarl qui vainquit les Tavastiens, peuples idolâtres de la Finlande, et les obligea d'embrasser de nouveau le christianisme qu'ils avaient renié. Le roi Erik avait épousé en 1243 Catherine, petite fille du roi Sverker II; mais il mourut sans postérité le 2 février 1252. Avec lui s'éteignit la famille de St-Erik, à laquelle succéda sur le trône celle de *Folkunga* (voy. BIRGER). D—z—s.

ERIK XII, que des historiens suédois ne comptent pas au nombre des rois, était fils de Magnus, roi de Suède, de la famille des *Folkunga*, auquel on avait donné à cause de ses mœurs scandaleuses le surnom de *Smekon* le Careasseur, et de Blanche, comtesse de Namur. Reconnu en 1343 héritier de la couronne de Suède, Erik fut appelé au trône de ce pays par les mécontents et la guerre éclata entre le père et le fils, ou plutôt entre ce dernier et Benoit Algotsson, un des jeunes favoris de Magnus, qui avait su gagner en même temps les bonnes grâces de la reine Blanche, et qui après avoir été élevé à la dignité de duc, était devenu l'homme le plus puissant du royaume. La fuite du favori mit un terme à la guerre, et Magnus céda alors à son fils une grande partie du royaume, avec les provinces qu'il avait nouvellement acquises et qu'on le soupçonnait de vouloir abandonner au Danemarck pour les secours qu'il attendait de ce côté. Erik n'en jouit pas longtemps car il mourut subitement en 1359. Il déclara à son lit de mort, dit la *Chronique rimée*, qu'il se croyait empoisonné de la main de sa mère. Les annales islandaises disent au contraire qu'Erik, sa jeune épouse, Béatrix de Brandebourg, et leur deux enfants, furent victimes de la peste. Après la mort d'Erik, le vieux roi Magnus fut de nouveau reconnu sous la condition que le favori ne pourrait être rappelé, ce qui néanmoins eut lieu. Au surplus, Benoit Algotsson fut massacré après être rentré en faveur (2). D—z—s.

ERIK DE POMÉRANIE, XIII^e du nom en Suède et VII^e en Danemarck, fils de Vratisslas, duc de Poméranie et de Marie, nièce de Marguerite, fille de Waldemar, roi de Danemarck, était né en 1382. Deux ans après la mort d'Olaüs, fils unique de la reine Marguerite, cette princesse fit reconnaître son petit-neveu pour son successeur aux trônes de Danemarck et de Norvège (1389) (3); et le 13

(1) Il paraît qu'une bulle du pape, publiée postérieurement, adoucit les dispositions pénales prononcées contre les prêtres, qui contractaient des unions illégitimes.

(2) Voyez Torfæus, *Hist. Norv.*, t. 4, p. 184.

(3) Les Norvégiens hésitèrent longtemps à nommer Erik, car un très-grand nombre d'entre eux avaient fixé leur choix sur un de leurs compatriotes Haakon Jonsson, descendant de l'ancienne famille de leurs rois.

juillet 1396 elle le fit élire roi de Suède par le sénat et proclamer à Mora-Steen. Enfin, le pacte d'union de Kalmar du 11 juillet 1397 ayant réuni les royaumes du Nord sous un seul et même souverain, Erik fut confirmé par ce même pacte comme roi de ces trois royaumes unis. Partageant, on peut le dire, depuis 1401, le pouvoir avec Marguerite, il fit une tournée dans le royaume et fut fiancé à Philippine, fille de Henri IV, roi d'Angleterre, aussi distinguée par sa douceur que par son esprit et son courage, qu'il épousa en 1406. Après avoir été associé pendant plusieurs années à la puissance royale, la mort de sa grande tante, arrivée le 28 octobre 1412, appela enfin Erik à régner seul. Aspirant depuis longtemps à ravir à Marguerite une puissance qu'elle avait créée et qu'il était incapable de maintenir, il avait en la cruauté de faire juger et exécuter, en 1410, sous un frivole prétexte, un favori que toutes les instances de sa bienfaitrice ne purent sauver ; il avait enfin empoisonné les derniers moments de sa vie. Dénué de talents, lâche et cruel à la fois, Erik au lieu de donner tous ses soins aux affaires de ses royaumes, et en particulier à la guerre peu glorieuse que Marguerite avait commencée en 1404 contre Adolphe, comte de Holstein et de Sleswig, qui dura plus de trente ans et ne se termina qu'en 1435 par le traité de Vordingborg, qu'une révolte de la Suède le força de conclure, il se rendit en pèlerinage à la Terre sainte (1423) où il faillit être pris par les Sarrasins. La reine Philippine qu'il avait nommée régente pendant son absence, gouverna avec autant de sagesse que d'habileté, elle améliora le système des monnaies, et après le retour d'Erik elle défendit Copenhague en 1428 contre la flotte combinée des Holsteinois et des Villes hanséatiques, tandis que son mari se cachait au couvent de Sorø. Ce fut une grande perte pour les trois royaumes, et pour Erik lui-même, que la mort de cette princesse arrivée en 1430 au couvent de Wadstena, et dont les qualités lui avaient acquis l'estime et l'amour de ses sujets. N'étant plus retenu par aucune considération et s'abandonnant à ses passions, Erik écrasa le pays d'impôts, l'épuisa d'hommes par des levées continuelles de jeunes gens, confia les châteaux de ses royaumes, et plus particulièrement ceux de Suède, à des étrangers, etc. Irrité des justes représentations et des paroles menaçantes d'Engelbrecht (voy. ce nom), propriétaire de mines de cuivre dans la Dalécarlie, Erik lui défendit de jamais reparaitre devant lui. Celui-ci, méprisant cette défense, répondit qu'il reviendrait cependant encore une fois ; ce fut en 1434 qu'il tint sa promesse, mais à la tête d'une nombreuse armée de paysans, avec lesquels il echausa partout les gouverneurs et les commandants nommés par le roi. Au lieu des instructions que le riksmark de Suède demandait à Erik, il n'en reçut que cette réponse : « N'étendez pas vos pieds au delà de la couverture, » et il répondit au sénat qui lui faisait des remontrances : « *qu'il ne*

voulait pas dire AMEN à toutes leurs observations. »

En quittant la Suède, il en pillait lui-même les côtes. Bientôt aussi, en 1439, la Suède et le Danemark rompirent tous les liens d'obéissance qui les attachaient à Erik, et comme la Norvège qui avait contre lui beaucoup moins de causes d'irritation ne se prononça pas et resta pendant quelque temps, pour ainsi dire neutre, il s'enfuit dans l'île de Gottland où il s'abandonna aux plaisirs et se consola dans la société des pirates de la perte de ses trois royaumes. Erik vécut dix ans dans cette île, pillant amis et ennemis ; il y fut assiégé deux fois ; la première, par son neveu et successeur Christophe de Bavière, qui se borna à une visite d'amitié ; disant avec gaieté, en parlant du métier de pirate que faisait son oncle : « Il faut bien que mon oncle vive. » La seconde attaque de l'île de Gottland, qui eut lieu en 1448, fut plus sérieuse. Des troupes assez nombreuses envoyées par le nouveau roi de Suède, Charles Knutson, sous le commandement de Magnus Gren, occupèrent bientôt le plat pays ; mais le siège de Wisby, capitale de l'île, traînant en longueur, il y eut un armistice et des négociations. Erik gagna ainsi du temps et il put livrer le château aux Danois auxquels, de son côté, Magnus Gren livra le reste de l'île et la flotte. N'ayant plus d'asile dans aucun de ses trois royaumes, il se retira dans la Poméranie, sa patrie, où il mourut sans postérité à Rugenwald, en 1459, âgé de soixante-quatorze ans, laissant une fort triste réputation. Ce prince, dit M. Cattau, qui lui avait consacré un article dans la première édition de la *Biographie universelle*, aimait les lettres, et avait obtenu du pape Martin V l'érection d'une université dans son royaume, mais ce projet ne put être exécuté alors, les fonds qu'il y destinait ayant été absorbé par les guerres qu'il eut à soutenir. Pendant sa retraite à l'île de Gottland, il composa, dit M. Cattau, une chronique intitulée : « *Historica narratio de origine gentis Danorum et de regibus ejusdem gentis, a Dano usque ad annum 1288*. On la trouve dans les *Scriptores rerum septentrionalium* d'Erpold Lindebrog, et dans le *Chronicon chronicorum* de J. Gruter. »

D—z—s.

ERIK XIV, roi de Suède, fils de Gustave Vasa et de Catherine de Saxe-Lauenbourg, belle-sœur de Christian III, roi de Danemark, naquit le 15 décembre 1533. Après la mort de Catherine, arrivée en 1534, Gustave prit pour seconde épouse Marguerite Leyonhufvud, qui lui donna plusieurs fils, dont l'aîné, appelé Jean, fut présenté par le roi le 14 janvier 1540, avec son frère Erik, à l'assemblée du sénat et des principaux membres de la noblesse et du clergé réunis à Örebro. Les deux princes furent reconnus en qualité d'héritiers légitimes du trône, et le serment que prêtèrent à cette époque les assistants fut renouvelé quatre ans plus tard à la diète de Vesterås. On déterminait le mode d'hérédité de mâle en mâle par ordre de primogéniture, et Erik y reçut des hommages comme

prince royal. A mesure qu'ils avançaient en âge, Erik et Jean laissaient apercevoir, sous les yeux de leur père, les germes d'une opposition qui devait avoir les plus funestes conséquences. Ils furent d'abord nommés *ducs* sans principauté; mais sous ce titre seul, en 1551, Erik parlait déjà aux Suédois comme à ses sujets; il est quelquefois nommé *roi élu, roi héréditaire*, et dès 1554, Gustave paraît avoir en le dessein de le faire couronner de son vivant. Deux ans plus tard, 1556, ce dernier comprit toute la Finlande dans le fief dont il avait d'abord investi le prince Jean, à peine âgé de onze ans. Quoique mécontent d'Erik, dont il voyait la bizarrerie de caractère et toute la violence, défauts qui obscurcissaient les excellentes qualités développées par une éducation soignée, il lui donna pour le satisfaire les châteaux de Kroneberg et de Kalmar avec la préfecture et l'île d'Oland. A Kalmar où Erik tenait sa cour particulière, dans laquelle figurait au rang de ses amis intimes Goran Pehrsson, qui plus tard devait jouer un grand rôle dans son conseil et finir si misérablement, on sortait souvent de ses jeux avec les yeux pochés, des bras et des jambes cassées, accidents qu'il provoquait et qui excitaient ses rires. La conduite désordonnée, fanfaronne et plus qu'irrévérencieuse de l'héritier de la couronne, affecta si profondément le roi, et les choses allèrent enfin si loin, qu'il destina à Erik une prison au lieu du trône (1); les instantes prières du prince Jean arrêtaient seules l'éclat de la colère de Gustave. Les deux frères réconciliés en ce moment étaient unis secrètement contre leur père, et, quoiqu'ils eussent chacun des projets différents, ils le furent jusqu'à sa mort, arrivée le 29 septembre 1560. Erik n'assista pas aux derniers moments de son père, sous prétexte d'un voyage à faire en Angleterre où il avait hâte de se rendre pour conclure, disait-il, son mariage avec la reine Elisabeth, mais plutôt pour réunir autour de lui des forces imposantes. Il partit à petites journées pour Elfsborg, où la flotte l'attendait, et il n'avait pas encore quitté les côtes de Suède, lorsqu'apprenant que Gustave venait d'expirer, il revint dans la capitale et y fit son entrée solennelle le 13 novembre 1560. Après avoir fait approuver, le 15 avril 1561, aux États de la diète d'Arboga, un projet qui limitait la puissance de ses trois frères, auxquels le vieux roi en avait donnée une trop grande qui les rendait des sujets dangereux, en les investissant de duchés héréditaires (2), bien qu'il les eût placés sous la suzeraineté d'Erik; celui-ci fit célébrer son couronnement à Upsal, le 29 juin suivant, avec une magnificence inouïe. Il reçut les hommages et les serments de ses frères les *ducs*, et, pour diminuer la distance entre ces princes et la noblesse, autant que pour se concilier celle-ci, il nomma plusieurs nobles *comtes* et *barons*, titres inconnus jusque là

en Suède. Ses projets de mariage devaient bientôt mettre en évidence l'inconstance d'Erik. Déjà pendant la vie de son père, il avait fait faire des démarches auprès de la reine Elisabeth; il les renouvela au mois de juillet 1561, et s'embarqua même pour l'Angleterre à Elfsborg, avec ses deux frères Magnus et Charles. La tempête l'ayant forcé de revenir sur ses pas, il chargea Pierre Brahe de demander la main de Marie, reine d'Ecosse, sans cesser ses propositions à Elisabeth. Pendant ces négociations, il se décida pour Renée de Lorraine, petite-fille de Christian II, puis pour Christine de Hesse. Aucun de ces projets de mariage ne réussit, mais ils entraînèrent des dépenses énormes. Erik, qui dès le début de son règne avait introduit d'utiles réformes dans l'administration de la justice, établi le premier un tribunal suprême qui reçut le nom de *Jury du roi*, et rendu de bonnes ordonnances en faveur des paysans, se croyait maintenant entouré de traîtres et d'assassins; il était surtout irrité, et avec quelque raison, contre son frère Jean, qu'il accusait de provocation à la révolte. Lui ayant donné l'ordre de se rendre à Stockholm pour se justifier, il se révolta ouvertement; mais battu et obligé de se rendre à discrétion, le 12 août 1563, Goran Pehrsson le fit transférer en Suède et enfermer au château de Gripsholm, où il subit avec sa femme une captivité de quatre ans. A partir de ce moment la noblesse ne fut pas appelée une seule fois aux diètes, et Erik ne s'entourna que de favoris de basse extraction, qui depuis son enfance avaient flatté ses passions. Dans les guerres qu'il eut à soutenir contre la Pologne et le Danemark, il eut d'abord des succès, et les revers qu'il éprouva ensuite dans ses luttes avec la dernière de ces puissances peuvent être attribués en partie à ses changements continuels de généraux: vers la fin de son règne, personne n'osait se charger d'en remplir les fonctions. L'année 1567, la plus malheureuse d'Erik, ce prince ne rêvant que conspirations, et soupçonnant surtout la puissante famille Sture, vivait dans des trances continuelles, augmentait sa garde, entourait tous les grands d'espions. N'ayant pu obtenir des États réunis à Upsal la condamnation des seigneurs qu'il avait fait arrêter, il entre le 24 mai dans la prison où Niels Sture était enfermé, se précipite sur lui, et à deux reprises différentes enfonce son poignard dans le bras de ce malheureux, qui est achevé par un neveu de Goran Pehrsson. Plusieurs autres prisonniers sont ensuite égorgés par ses drabans. Effrayé de son crime, que des historiens suédois attribuent comme la plupart de ses derniers actes à une sorte de démence, il s'enfuit dans les bois, poursuivi par l'ombre de sa victime. Son esprit s'étant un peu calmé, il se laissa ramener à Upsal, et le 3 juin il fit son entrée à Stockholm. Il paraîtrait que le 26 mai, c'est-à-dire deux jours après les assassinats dont nous venons de parler, le roi obtint des États le jugement et la condamnation de ceux qui avaient été immolés. Pendant quelque temps Erik

(1) Peder Brahe, chronique de Gustave 1^{er}.

(2) Jean avait obtenu le duché de Finlande, Magnus celui d'Ostrogothie et Charles celui de Sudermanie.

parut être complètement changé ; il renvoya Pehrsson, rendit la liberté à son frère Jean, et chercha à se réconcilier avec les familles puissantes du royaume. Mais ce retour à la prudence et à la raison fut de courte durée ; Pehrsson rentra en faveur et les persécutions recommencèrent. Dans les Mémoires qu'il a laissés, Erik appelle l'époque de 1367, ce temps, *celui de sa folie*. Il avait résolu de faire partager son trône à Catherine Mansdotter, la plus aimée de ses concubines, et fille d'un sous-officier de sa garde, la seule qui, après l'assassinat de Niels Sture, eût en assez d'influence sur lui pour lui faire prendre des aliments, car il voulait se laisser mourir de faim. Déjà un an auparavant il avait obtenu des États le consentement à ce qu'il fit choix d'une épouse dans le royaume, et cela suivant son bon plaisir et sans égard à la naissance de celle qu'il destinait à cet honneur. Rentré dans sa capitale aux approches de Noël, il présenta son projet à signer au sénat le 31 décembre, et à partir de cette époque, il donna à Catherine le titre de reine, quoique son mariage n'eût été consacré par aucune cérémonie. Ses droits parurent incontestables à Catherine, lorsqu'après le voyage du roi à l'armée elle lui eut donné un fils, le 28 février 1368. Ce ne fut que le 4 juillet suivant que son mariage avec le roi fut célébré avec solennité ; mais on parut généralement mécontent, et ses frères qu'il avait invités aux noces n'y assistèrent pas. Jean donnait pour motif qu'il craignait d'être assassiné. Ce fut quelques jours après ce mariage que les ducs Jean et Charles se révoltèrent ouvertement contre le roi. La première nouvelle de leur soulèvement fit une si profonde impression sur Erik, qu'il voulait se donner la mort en s'ouvrant les veines ; mais après avoir tenté des moyens de conciliation, sur le refus des ducs d'entrer en arrangement, il se mit résolument à la tête des troupes qui lui étaient restées fidèles et se battit en désespéré. La Finlande s'étant déclarée pour les ducs, ils s'approchèrent avec leur armée de Stockholm où le roi s'était retiré. Abandonné de ses troupes, et ne pouvant obtenir aucune composition, Erik livra d'abord Goran Pehrsson qui souffrit une mort cruelle après avoir été mis à la question, et il se rendit lui-même prisonnier au duc Charles, le 22 septembre. Pendant le procès fait à Erik par les États assemblés en 1369, dans sa défense qu'il présenta lui-même, s'étant emporté contre la noblesse, qu'il accusait de trahison, Jean l'interrompit en lui disant qu'il n'avait pas sa raison. « Elle ne m'a abandonné qu'une fois, répliqua le roi, ce fut lorsque je t'ai rendu la liberté. » Sa déchéance fut prononcée par les États ; ses enfants furent exclus de la succession, à cause de leur origine ignoble et illégitime, et lui-même fut condamné à une prison perpétuelle, avec jouissance toutefois d'un entretien *princier*, etc. Les États proclamèrent ensuite Jean comme roi de Suède. Donnant un libre cours à sa haine contre son frère, qu'il appelait son ennemi mortel, le nouveau roi, s'il épar-

gna encore quelque temps sa vie, lui fit subir toutes les tortures de la plus dure captivité, et le livra aux mauvais traitements de ses gardiens ; l'un d'eux, le féroce Olof Gustafson, lui fracassa un jour le bras d'un coup de feu, et le laissa baigné dans son sang. Ce fut vainement qu'Erik adressa les plaintes les plus touchantes à son frère ; elles ne furent jamais écoutées. Dans les commencements, on le laissait communiquer avec sa femme et ses enfants ; dans les dernières années on le priva de cette consolation. Une conjuration en sa faveur ayant été découverte dans l'été de 1369, et d'autres s'étant renouvelées, Jean, qui ne se fiait pas à son frère Charles, fit transporter Erik, au mois de juin 1373, du château de Gripsholm à celui de Vesteras, et en 1374 au château d'Orby en Upland. Une autre tentative pour délivrer Erik déterminait, sur la provocation de Jean, une décision unanime du sénat, du 10 mai 1375, portant que si on ne pouvait contenir Erik dans sa prison, etc., etc., *il fallait s'en débarrasser par quelque moyen efficace*. L'exécution fut ajournée à deux ans, probablement par suite du refus des gardiens d'Erik et de l'opposition de son frère Charles. Le meurtre fut enfin exécuté par des domestiques du roi Jean, au moyen d'un poison violent qu'on donna à Erik dans une purée de pois. Il expira le 26 février 1377 dans la 44^e année de son âge et la 9^e de son règne comme de sa captivité. Erik laissa à sa mort deux enfants vivants de son union avec Catherine ou Kariu Mansdotter, tous deux nés avant le mariage, savoir une fille nommée Sigfrid, qui fut la tige de la famille des comtes de Tott, et un fils appelé Gustave Eriksson qui vécut dans l'étranger et dont la vie misérable et romanesque mérite d'être traitée à part (*roy. GUSTAVE ERIKSSON*). « Erik dit, M. Catteau, avait montré pendant sa détention un grand courage d'esprit, et s'était livré à l'étude pour se distraire de ses peines. Catherine, sa femme, lui témoigna le plus grand attachement pendant sa captivité, et brava plus d'une fois la colère de Jean pour procurer des secours à son malheureux époux. Quoique le règne d'Erik XIV fut très-orageux, et qu'il n'ait duré que neuf ans, il ne fut pas sans influence sur le rôle que la Suède joua ensuite parmi les puissances de l'Europe. Ce fut pendant ce règne que les limites du royaume prirent une plus grande extension à l'est, et que les Suédois devinrent maîtres d'une partie de l'Esthonie ; que la marine suédoise gagna un plus grand développement ; et que les relations commerciales devinrent un des premiers objets de l'attention du gouvernement. Erik protégea les sciences et les savants, et créa plusieurs institutions littéraires. » La bibliothèque d'Upsal possède une copie du Journal d'Erik, relatif à l'année 1367 et l'original de celui de 1366, intitulé : *Commentaria historica regis Erici XIV, cum directionibus et perfectionibus planetarum pro anno 1366*, rédigés tous deux pendant sa captivité, et l'on fait encore usage dans les églises du pays, de plusieurs cantiques qu'il com-

posa dans les dernières années de sa vie. D—z—s.

ERIK 1^{er}, surnommé *Eiegod* ou le Débonnaire, le premier roi de ce nom qui ait régné sur tout le Danemarck (1), et l'un des descendants de Svend *Estridsen*, monta sur le trône à la mort d'Oluf *Hunger*, arrivée en 1095. Mécontent de l'archevêque de Hambourg, dont la juridiction s'étendait sur tout son royaume et qui l'avait excommunié, il se rendit en 1098 en Italie, en appela au pape Urbain II, et il obtint la nomination d'un archevêque pour le Danemarck, résidant dans la ville de Lund. Erik était très-religieux ; il fit deux voyages à Rome, et reçut les moines de Citeaux en Danemarck. Il se rendit cependant coupable d'un meurtre, et pour apaiser ses remords et faire sa paix avec l'Eglise, il entreprit un pèlerinage à Jérusalem ; mais il mourut sur la route, dans l'île de Chypre, l'an 1103. Dans les premières années de son règne, Erik avait fait une expédition contre les Vandales, et s'était emparé de leur capitale, nommée Juulin ou Jomsbourg. Il sut aussi se faire respecter dans son royaume, par sa vigilance et les soins qu'il donnait à l'administration. Sa bonté et sa générosité le rendaient cher au peuple ; les anciennes chroniques disent qu'il vivait avec ses sujets comme un père avec ses enfants, et que personne ne le quittait sans consolation ; c'est ce qui lui valut le surnom qui lui a été donné. Il avait épousé Bathilde, fille d'un puissant chef norvégien. C—AU et D—z—ε.

ERIK II (2), surnommé *Emun*, roi de Danemarck, de la même famille que le précédent, parvint au trône en 1134 après la mort de Nicolas. Il eut, comme Eric 1^{er}, une guerre à soutenir contre les Vandales, qui se rendaient redoutables par leurs pirateries. Le pouvoir des évêques s'étant beaucoup augmenté, le roi eut avec eux de fréquentes querelles. Erik ne régna que depuis trois ans lorsqu'il fut assassiné en 1137, par un paysan dont il avait fait mourir le père. Il avait épousé une princesse russe, veuve de Sigurd *Jorsalafar*, roi de Norvège. — Il eut pour successeur Erik III, surnommé l'Agneau, qui se fit moine à Odensee, en 1147, après un règne peu remarquable. C—AU et D—z—s.

ERIK IV — ERIK VI, rois de Danemarck, pendant le 13^e siècle. Ces rois régnèrent à une époque fertile en révolutions et en catastrophes. Les princes cadets de la maison royale étaient devenus des vassaux puissants et des rivaux du trône. D'autres vassaux aspiraient également à l'indépendance, et le clergé refusait d'obéir aux ordres du monarque, en réclamant ses privilèges et ses

(1) Il y avait eu un roi du même nom au 6^e siècle, mais qui ne régna que sur une partie du Danemarck ; quelques historiens lui ont cependant donné le nom de premier et parlent même d'un autre roi Eric, qu'ils appellent le second, en donnant le surnom de troisième à celui que nous nommons ici le premier. Nous avons suivi l'ordre indiqué par Mallet, *Histoire de Danemarck*, ouvrage généralement estimé.

(2) Plusieurs historiens nationaux lui donnent le surnom de quatrième, en même temps qu'ils appellent Erik *Eiegod* le troisième.

rapports avec la cour de Rome. Erik IV, surnommé *Plogpenning*, à cause d'un impôt qu'il avait mis sur les charruës, succéda en 1241 à son père Valdemar II et fut mis à mort en 1250, par l'ordre de son frère Abel, qui le remplaça sur le trône (*voy. ABEL*). — Erik V, surnommé *Glipping* (clignant des yeux), fils de Christophe 1^{er}, roi de Danemark, et de Marguerite, fille du duc de Poméranie, succéda à son père en 1259, et après un règne fort agité par des révoltes, fut assassiné par des mécontents près de Viborg en Jutland, l'an 1286. — Erik VI, son fils, surnommé *Menred*, n'avait que 12 ans à la mort d'Erik *Glipping*. Il eut de longs démêlés avec l'archevêque de Lund, et des différends avec le roi de Norvège ; les troubles intérieurs avaient augmenté pendant sa minorité et la régence de sa mère, Agnès de Brandebourg. Lorsqu'il mourut, en 1319, après un règne de 23 ans et sans laisser de postérité, Christophe II, son frère, étant monté sur le trône, le Danemarck tomba dans un état de confusion et d'anarchie qui dura pendant plusieurs années, et pendant lequel ce royaume fut menacé d'être dissous (*voy. CHRISTOPHE II*). C—AU et D—z—s.

ERIK VII, roi de Danemarck. *Voyez* Erik XIII de Suède.

ERINNE, célèbre par ses vers héroïques et par le laconisme de sa poésie, était de Lesbos, comme Sapho, et vivait à la même époque, c'est-à-dire vers l'an 600 avant J.-C. Il ne nous reste d'Erinne que deux ou trois fragments, ou plutôt quelques mots épars dans les œuvres des grammairiens et des scholiastes. On la surnommait Παυρηγής, avare de paroles. Dans beaucoup de recueils, on lui attribue une mauvaise ode intitulée *Rome*, et dont Grotius a voulu faire une ode *au courage*. Le style et la poésie de ce morceau appartiennent à une époque tout à fait postérieure. L'Anthologie, qui a conservé quelques épigrammes de cette femme poète, la compare à Homère et à Pindare. Suidas lui prodigue des éloges. A dix-huit ans elle était célèbre, et nous apprenons de Tatien (*Orat. ad Græcos*), que Naucydes avait fait la statue d'Erinne en bronze. Les anciens rapportent qu'Erinne composa un poème de trois cents vers hexamètres en dialecte éolien et dorien, qui avait pour titre Ηλοκατη (*le Fuseau*) ; il ne nous en reste qu'un ou deux vers. Fabricius a consacré un article à Erinne dans la *Bibliotheca græca* (t. 2, p. 120, Hambourg, 1791, in-4^e) ; elle a une notice dans le *Μουσων ἀνθ.* d'A. Schneider (Giesæ, 1802, in-8^e, p. 85). L'ode dont nous avons parlé s'y trouve avec des notes et une version en vers latins, par Grotius ; mais Schneider n'admet pas que cette pièce soit d'Erinne. M. Boissonade, dans ses *Lyrici græci* (Paris, Lefèvre, 1823, p. 48), attribue cette ode à Melimno de Lesbos, d'après un manuscrit de Stobée. C—L—T.

ERIZATSY (SARGIS ou SERGIUS), très-savant évêque arménien, qui naquit vers le milieu du 13^e siècle, à Erisa ou Arzendjan, ville d'Arménie. Il est fameux, parmi les Arméniens, pour ses con-

naissances dans la théologie et le droit canonique. En 1286, Jacques 1^{er}, patriarche de Sis, l'appela à sa cour et le fit son secrétaire. En 1291, il fut sacré évêque d'Arzendjan, sa patrie, et peu de temps après le roi des Arméniens de Cilicie, Hayton ou Hathoum II, le fit annônier de son palais. En 1306, il assista à un grand concile qui se tint à Sis, capitale de la Cilicie, et il mourut peu de temps après. Il a écrit : 1^o Un *Traité sur la hiérarchie civile et religieuse*; 2^o une *Explication des canons de l'Eglise*; 3^o un *Discours sur la prédication des Apôtres et sur la propagation du Christianisme*. Tous ces ouvrages sont restés manuscrits. S. M.—N.

ERIZZO (SÉBASTIEN), en latin *Ericius* ou *Echinus* (hérisson), antiquaire, philosophe et savant littérateur italien, naquit à Venise, le 19 juin 1525; son père était sénateur et sa mère de la noble famille Contarini. Il fit ses études à Padoue, y acquit une connaissance parfaite des langues grecque et latine, et se livra ensuite avec ardeur à l'étude de la philosophie antique. De retour à Venise et devenu sénateur, il se distingua dans le conseil des Dix par la gravité de son caractère et de ses mœurs. Il continua de cultiver les lettres et la philosophie; il prit aussi un goût très-vif pour les antiquités, et particulièrement pour les médailles. Il forma dans sa maison un musée curieux qui après sa mort resta quelque temps à sa famille, fut ensuite acheté par un sénateur du nom de Tiepolo, et enfin publié par le procureur de St-Marc, Lorenzo Tiepolo, avec de magnifiques gravures. Erizzo était doué d'une mémoire prodigieuse, ce qui rendait sa conversation aussi instructive qu'agréable. Il était excellent juge des ouvrages des autres et très-modeste sur les siens; il en écrivit de différents genres, qui furent tous publiés de son vivant et sous ses yeux; mais la plupart le furent par de savants éditeurs, tels que le Ruscelli et le Dolce, qui trouvaient sans doute leur compte à lui en épargner le soin. Il y trouvait aussi son propre compte; car un éditeur peut, dans une préface ou dans une épître dédicatoire, dire de l'ouvrage qu'il publie, et même de l'auteur, ce que cet auteur ne pourrait pas dire lui-même. Erizzo mourut âgé d'environ 60 ans, le 5 mars 1585. Les ouvrages qu'on a de lui sont : 1^o *Trattato dell'istrumento e via inventrice de gli antichi*, publié par Ruscelli, Venise, 1554, in-4^o; 2^o *Discorso de i Governi civili, a messer Girolamo Veniero*, imprimé la première fois avec le *Traité de Barthelemy Cavalcanti, sur les meilleurs gouvernements des républiques anciennes et modernes*, Venise, Sansovino, 1555, in-4^o; ensuite par un autre imprimeur, ibid., 1571, in-4^o; et avec d'autres traités de différents auteurs sur la même matière, Venise, chez les Alde, 1591, in-8^o; il en a été fait depuis plusieurs éditions; 3^o *Discorso sopra le medaglie de gli antichi, con la Dichiarazione delle monete consulari e delle medaglie degli imperadori romani*, Venise, 1559, in-4^o. Ce livre eut un tel succès qu'il en parut trois éditions dans la même année;

l'éditeur, Ruscelli, dédia la première à Sigismond-Auguste, roi de Pologne; et son épître dédicatoire, réimprimée, avec la même date, en tête de l'édition corrigée et augmentée qui parut douze ans après sans date, a trompé plusieurs bibliographes. Le titre de cette édition, beaucoup meilleure et plus estimée que les trois premières, porte que l'ouvrage est *di nuovo in questa quarta edizione dall'istesso autore revisto et ampliato*, Venise, in-4^o, *con le figure delle medaglie*. Elle est, comme nous l'avons dit, sans date; mais on sait qu'elle parut en 1571. Cet ouvrage, plus ample et encore plus méthodique que celui de Vico, publié en 1555, fait époque dans la science numismatique, et, malgré les progrès qu'elle a faits depuis, jouit encore de l'estime des savants. Vico habitait Venise dans le même temps qu'Erizzo; il avait comme lui un riche cabinet de médailles, et ces deux savants, cultivant à la fois la même science, ne pouvaient pas être inconnus l'un à l'autre. Erizzo publia son ouvrage quatre ans après que celui de Vico eut paru, et cependant il n'y parle ni de Vico ni de son livre; Foscarini, dans son *Histoire de la littérature italienne*, n'a pu se dispenser de faire remarquer ce silence, qui ne peut être l'effet ni de l'ignorance ni du hasard. 4^o *Esposizione nelle tre Canzoni di Mes. Francesco Petrarca, chiamate le tre sorelle, nuovamente mandata in luce da L. do vico Dolce*, Venise, 1561, in-4^o. Dolce, profitant du privilège d'éditeur, parle de ce Commentaire avec beaucoup d'éloges dans son épître dédicatoire adressée à l'ambassadeur du roi de France Charles IX auprès de la sérénissime république, et il affirme qu'un grand nombre de savants qui l'avaient lu en manuscrit en ont jugé comme lui. 5^o *Il Timeo, ovvero della natura del mondo, Dialogo di Platone tradotto di lingua greca in italiana da Mes. Sebastiano Erizzo, e dal medesimo di molte utili annotazioni illustrato*, Venise, 1558, ou, selon Apostolo Zeno, 1557, in-4^o. Le Ruscelli, éditeur de cette traduction, l'a dédiée à l'évêque de Brescia, avec une longue et savante lettre où, après lui en avoir vanté le mérite, et surtout celui des notes dont elle est accompagnée, il prend soin de l'instruire que l'Erizzo est un des sept savants qui se sont chargés de traduire en italien toutes les Œuvres de Platon. 6^o En effet, il traduisit encore quatre autres dialogues qu'il publia lui-même avec le *Timeo*, environ seize ans après, sous ce titre : *I Dialoghi di Platone intitolati : l'Eutifrone, ovvero bella smità ; l'Apologia di Socrate ; il Critone, o di quel che s'ha offere ; il Fedone, o dell'immortalità dell'anima ; il Timeo, etc., di molte utili annotazioni illustrati, con un Comento sopra il Fedone*, Venise, 1574, in-8^o. Parlant cette fois en son nom dans son avertissement au lecteur, il n'a pu s'y louer lui-même; mais il y fait un magnifique éloge de Platon, dont on voit, et par le soin qu'il avait mis à le traduire, et par les notes et les commentaires où il explique sa doctrine, qu'il était grand admirateur. En traduisant Platon, il travailla sur le texte même,

quoiqu'il y en eût une traduction latine de Marsile Ficin, qui avait beaucoup de réputation. Il paraît qu'il savait mieux le grec que Marsile; il le redresse et le corrige souvent : il nous en avertit par des notes marginales, tantôt en citant simplement le mot grec, tantôt en ajoutant : *Marsilio varia*, *Marsilio manca*, *Marsilio erra* : Marsile change le texte, Marsile manque, Marsile se trompe. Quelquefois il observe que le texte est corrompu, et il propose de meilleures leçons. Son Commentaire sur le Phédon, plus long que le Phédon même, prouve qu'il connaissait à fond les dogmes du platonisme et les ouvrages des platoniciens. 7° *Le sei Giornate di messer Sebastiano Erizzo, mandate in luce da messer Lodovico Dolce*, Venise, 1567, in-4°. C'est un recueil de Nouvelles mais de nouvelles toutes morales, qui contiennent, comme il est dit en tête du *Proemio* ou prologue, « sous la « forme de divers événements heureux et malheureux, de nobles et utiles leçons de philosophie « morale. » L'éditeur Dolce, à qui l'Erizzo en avait fait présent, nous apprend, en l'apprenant au prince Frédéric de Gonzague dans son Epître dédicatoire, que l'auteur avait écrit ces nouvelles, ou plutôt ces événements, lorsqu'il étoit encore dans l'université de Padoue, pour se délasser de ses autres travaux, et pour faire cependant quelque chose d'utile et qui fût digne de lui; qu'il leur a donné ce titre d'Événements, *Avvenimenti*, pour les distinguer des nouvelles qui présentent trop souvent, avec des choses graves et instructives, d'autres qui sont moins propres à instruire qu'à corrompre les mœurs. Six jeunes amis, étudiants dans cette université, se réunissent pendant six journées pour se faire les uns aux autres des récits propres à les détourner du vice et à les porter à la vertu. Telle est la fable de cet *Hexameron*; il ressemble, autant que l'a pu le jeune auteur, au *Decameron* de Boccace, par le style, les formes et les tours qu'il se propose d'imiter, et qu'en effet il imite très-heureusement; mais on voit qu'il en diffère beaucoup par l'intention et par le but moral. Les *Six Journées* ont été réimprimées en 1794, avec le plus grand succès, et font partie de la précieuse collection donnée à Livourne, sous le titre de Londres, par le savant éditeur Gaetano Poggiali. G—É.

ERIZZO (François), doge de Venise, de 1632 à 1645, avait suivi avec quelque distinction la carrière militaire; il avait entre autres commandé l'armée que les Vénitiens destinèrent, en 1629, à couvrir leurs frontières et à défendre le duc de Mantone, lorsqu'il fut élu en 1632 pour succéder à Nicolas Contarini. Pendant la plus grande partie de son règne, Venise fut en paix avec tous ses voisins, quoique la France s'efforçât d'engager cette république dans la guerre de trente ans, et que le pape Urbain VIII l'obligeât, par des prétentions nouvelles, à déployer toute sa fermeté. Mais en 1645, une attaque imprévue des Turcs sur l'île de Candie alluma une guerre dangereuse. La Canée fut prise par l'insubordination des divers chefs qui com-

mandaient dans l'île. Pour y remédier on résolut d'y envoyer le doge avec un commandement suprême. Erizzo accepta cet emploi avec zèle, quoiqu'il fût âgé de quatre-vingts ans, et il s'occupa tout de suite de l'embarquement des gens de guerre; mais la fatigue de ces préparatifs épuisa son corps affaibli par l'âge, et il mourut au moment où il allait mettre à la voile. François Molino lui succéda. S.—I.

ERLACH (RODOLPHE D'), issu d'une ancienne famille d'origine bourguignonne, alliée de la maison de Neuchâtel, célèbre dans les fastes de Berne, et connue dans l'histoire dès le commencement du 12^e siècle. Son père, Ulrich d'Erlach, avait commandé les Bernois en 1298, dans le combat glorieux contre la noblesse et le parti d'Albert. Rodolphe, guerrier également intrépide, se trouvait au service du comte de Nydan, quand celui-ci, en 1339, fit la guerre aux Bernois. Il quitta ce service pour voler à la défense de sa ville natale, qui lui remit le commandement de l'armée, à la tête de laquelle il gagna, le 21 juillet 1339, cette bataille fameuse de Laupen, qui consolida à jamais les destinées de Berne. Convert de gloire par cette victoire, Rodolphe d'Erlach eut encore celle d'être choisi volontairement par les princes de la maison de Neuchâtel pour tuteur des jeunes comtes de Nydan, c'est-à-dire des enfants de ce même comte qui venait de tomber sous ses coups. Ainsi les fils trouvèrent un protecteur dans le vainqueur de leur père, et par ses soins leur héritage leur fut fidèlement conservé. En 1360, Jost de Rudens d'Underwalden, le gendre de Rodolphe, lui cherchant querelle sur la dot de sa femme, l'assassina dans son château de Reichenbach. U—I.

ERLACH (JEAN-LOUIS D'), naquit à Berne, en 1595, et mourut à Brisach en 1650. Destiné à l'état militaire, il fit ses premières armes à l'âge de seize ans, d'abord sous le prince d'Anhalt, ensuite sous Maurice de Nassau. Il passa au service des protestants d'Allemagne, fut capitaine dans le régiment du jeune prince d'Anhalt, et fait prisonnier avec lui à la bataille de Prague, en 1620. Il se racheta, leva une nouvelle compagnie, fit diverses campagnes en Hongrie, en Allemagne, en Flandre, etc. Il était devenu lieutenant-colonel lorsqu'il fut fait encore prisonnier dans la bataille gagnée par Tilly, l'un des généraux de Ferdinand II. Tel fut l'apprentissage que fit d'Erlach dans l'art militaire; une nouvelle carrière s'ouvrit devant lui, lorsqu'il eut racheté sa liberté. Il obtint la confiance de Gustave Adolphe, et la mérita. Le héros le nomma lieutenant-colonel du régiment de ses gardes : il l'envoya en Lithuanie et en Livonie, en qualité de quartier maître de l'armée qui agissait sous ses ordres, et d'Erlach se montra digne de servir un prince qui savait distinguer le mérite. Quelques instants de paix le rappelèrent à Berne, où ses talents et sa réputation le firent nommer membre du sénat. La république de Berne se trouvait alors (1628) dans des circonstances dangereuses; on craignait

d'abord les projets du cardinal de Richelieu, et qu'il ne favorisât les prétentions et les entreprises du duc de Savoie sur Genève et le pays de Vaud; ensuite des craintes plus générales alarmèrent les cantons protestants, quand ils virent leur religion subjuguée en France, et les catholiques disposés à profiter des conjonctures. On leva des troupes pour se défendre, et d'Erlach fut employé dans leur commandement. Ces préparatifs se trouvèrent inutiles, quand Gustave, par ses victoires, rejeta sur les catholiques les inquiétudes qu'ils avaient données aux protestants. La France se rapprocha alors d'intérêt avec ces cantons; elle envoya comme ambassadeur en Suisse le maréchal de Bassompierre, général des troupes que cette nation fournit à la France, pour y faire de nouvelles levées. Il engagea d'Erlach à lever un régiment de 3,000 hommes pour servir en Piémont. Ce différend ayant été accommodé, le général obtint, à la paix, que la cession du pays de Vaud y fût confirmée. Son régiment étant réformé peu après, d'Erlach se rendit auprès de Gustave Adolphe, et en 1632, il fut nommé conseiller et adjoint du duc Bernard de Saxe-Weimar. La Suisse se trouvant exposée par la guerre qui se continua dans son voisinage, d'Erlach fut encore mis à la tête des troupes levées pour défendre les frontières; en 1633 il fut député à Louis XIII par les cantons protestants, de nouveau alarmés, à cause des liaisons conclues entre la Suisse catholique et l'Espagne. En 1638, d'Erlach, lieutenant général des troupes du canton de Berne, se rendit, chargé d'une commission de son souverain, devant Rhinfelden, et y fut fait prisonnier par les Autrichiens, et rendu à la liberté par une victoire remportée par le duc Bernard sur les impériaux. Dès ce temps, la liaison entre le duc et d'Erlach devint intime; celui-ci fut envoyé à Paris, chargé des instructions du prince. L'année suivante, il dirigea le siège de Brisach, et après la prise de cette ville le duc de Weimar l'en nomma gouverneur. A la mort de ce prince, qui lui légua 20,000 écus, d'Erlach se trouva le principal directeur de l'armée. Déjà lié à la France, il embrassa ses intérêts, lui fut très-utile, et se trouva bientôt comblé par elle de marques de faveur et d'estime; le roi le nomma commandant-général du Brisgau, soumis à ses armes, sous l'autorité de ses lieutenants-généraux, lui accorda des lettres de naturalisation, et une pension de 18,000 livres. D'Erlach employa son talent et son zèle à veiller à la sûreté et aux besoins souvent négligés de son armée, de son gouvernement, et à la réparation de Brisach; il rendit d'utiles services à sa patrie, et il fut l'avocat et l'ami de tous les cantons protestants; dans les négociations de paix ouvertes à Munster, il aida puissamment de son crédit et de son influence, la députation suisse qui y avait été admise. En 1648, d'Erlach se distingua à la bataille de Lens, d'une manière si brillante, que le prince de Condé, général en chef, dit au roi, quand il lui présenta d'Erlach : « Sire, voilà l'homme auquel on doit la victoire de

« Lens. » Lors de la défection du vicomte de Turenne, Louis XIV confia à d'Erlach, auquel il devait la conservation de son armée, le commandement général des troupes. Les chagrins qu'il eut de l'abandon dans lequel on laissait cette armée, ainsi que de l'inutilité de ses remontrances et de ses demandes, contribuèrent à hâter sa mort. Trois jours avant son décès le roi l'avait nommé maréchal de France. Il ignora cette distinction qu'il avait désirée. Il avait été marié, et il a laissé des enfants. Des *Mémoires historiques concernant M. le général d'Erlach, gouverneur de Brisach*, ont été publiés à Yverdon (1784, 4 vol. petit in-8°), par M. Albert d'Erlach de Spietz. Ils sont composés sur les papiers du général, et renferment un grand nombre de pièces importantes et de détails instructifs, tant sur la guerre de trente ans, que sur les règnes de Louis XIII et de Louis XIV. U—i.

ERLACH (FRANÇOIS-LOUIS D'), baron de Spietz et d'Oberhoffen, était fils aîné de Jean Rodolphe d'Erlach, et oncle de Sigismond d'Erlach, dont l'article suit. Il naquit en 1575; nommé avoyer du comté de Berthoud, en 1604, et conseiller d'État de Berne, sa patrie, en 1610; il se distingua singulièrement dans la diplomatie, en sorte qu'il fut employé comme ambassadeur ou comme député par le canton de Berne dans cent quarante-quatre circonstances différentes, soit aux diètes ou aux conférences tenues dans la Suisse, ou dans les pays étrangers. Ses principales missions furent auprès du roi de France, de la république de Venise et du duc de Savoie, et toujours il s'en tira avec autant d'adresse que d'honneur. Ses talents militaires le firent nommer banneret de la république et colonel-général des troupes de l'État de Berne, et l'estime qu'il s'était acquise le fit nommer à l'unanimité avoyer de cette république en 1629. Il s'était tellement acquis l'affection de Louis XIII, que ce prince lui accorda, en 1639, une compagnie de 200 hommes au régiment des gardes suisses, avec faculté d'en disposer en faveur de ses fils, en sorte qu'il la céda la même année à Albert, son fils puîné; enfin il mourut le 20 avril 1651, et fut enterré dans l'église paroissiale de Spietz, où se voit son tombeau. B. M—s.

ERLACH (SIGISMOND D'), neveu du précédent, naquit en 1614. Il entra de bonne heure au service de France, et y resta sous les ordres de Jean-Louis d'Erlach, son oncle, jusqu'en 1650; s'étant distingué en qualité de colonel du régiment allemand qui portait son nom, il servit, en 1648 et 1649, comme maréchal-de camp, et se fit remarquer à la bataille de Lens et au siège de Cambrai. Revenu dans Berne sa patrie, il fut fait conseiller d'État, et chargé de commander l'armée qui dispersa les paysans révoltés dans l'année 1653. Il fut moins heureux en 1655, en combattant contre l'armée des cantons catholiques, qui remportèrent sur lui la victoire de Wilmerguen, en sorte qu'il fut obligé de se disculper devant le conseil souverain de Berne; mais bientôt sa franchise et

sa loyauté dissipèrent les soupçons injustement formés contre lui, tellement qu'il fut fait banneret en 1667, et avoyer de la république en 1673, et par la suite, général du corps helvétique. Son grand âge lui fit demander sa démission, en 1683; mais le besoin qu'on avait de lui, et la confiance qu'il inspirait, empêchèrent les Bernois de l'accepter, car il était regardé, même des étrangers, comme un des hommes les plus sages et les plus dignes de gouverner. Cet homme, encore plus respectable que célèbre, mourut à Berne le 1^{er} décembre 1699, emportant l'estime et les regrets de ses compatriotes, et fut inhumé à Spietz, où son corps avait été transporté. B. M—s.

ERLACH (JEAN-LOUIS D'), né à Berne, en 1648, fut amené par un de ses parents en Danemarck; à douze ans il entra parmi les pages du roi, et s'appliqua à l'étude de la marine. En 1665, il obtint la permission de servir sur la flotte hollandaise de l'amiral Tromp. Au combat de Bornholm, il se distingua de manière qu'il obtint le commandement d'un vaisseau de premier rang; fut nommé chef d'escadre en 1672; contre-amiral en 1676, et vice-amiral de Danemarck en 1678. Il contribua cette année à la prise de l'île de Rugen, suivit l'amiral Forbin en Espagne, et se trouva aux sièges de Roses, Palamos et Barcelone. Il mourut en 1680, à l'âge de 32 ans. U—1

ERLACH (JÉRÔME D'), né en 1667. Entré de bonne heure au service de France, dans la compagnie de Jean-Jacques d'Erlach, son oncle maternel, il le quitta en 1696, et entra en 1702, comme colonel, au service de l'empereur Léopold, qui le fit général major en 1703. Deux ans après, le duc de Wurtemberg le fit chevalier de St-Hubert, et l'empereur Joseph lui conféra le titre de chambellan et celui de général-lieutenant-feld-maréchal de ses armées, et le margrave de Brandebourg-Bareith lui accorda la décoration de l'aigle rouge. En 1712, l'empereur, fort satisfait de ses services, le créa comte du St-Empire, lui et ses descendants des deux sexes, et enfin, comblé des bienfaits de la maison d'Autriche, il se retira, en 1715, avec la réputation de l'un des plus habiles généraux de son temps et l'estime de tous les princes qui l'avaient connu, et particulièrement du prince Eugène. Il avait été employé dans toutes les guerres de la succession d'Espagne, et commandait aux sièges de Haguenau et de Landau. De retour dans sa patrie, il occupa divers postes importants, et en 1721 il fut nommé avoyer de Berne, et conserva cette place jusqu'en 1747, où il la résigna à cause de son grand âge. Il avait acquis la terre d'Hindelbanek, où il bâtit un superbe château, et où il mourut le 28 février 1748. Son fils aîné lui fit construire un magnifique mausolée dans l'église d'Hindelbanek, par le célèbre Nehl, ce qui donna occasion à ce fameux sculpteur de faire l'étonnant et sublime tombeau de madame Langhans, qui est à la fois un chef-d'œuvre de l'art et un gage éternel de l'amitié la plus pure. B. M—s.

ERLACH (CHARLES-LOUIS D'), militaire estimé et aimé pour ses qualités personnelles, né à Berne en 1726; il avait servi en France avant la révolution, et il avait été nommé maréchal de camp. Au moment de l'invasion du pays de Vaud par les Français en 1798, le gouvernement de Berne lui conféra le commandement de son armée. On sait combien les conseils d'alors se trouvaient embarrassés et indécis. Le 24 février le général d'Erlach se présentant lui-même au grand conseil avec quatre-vingts de ses officiers, qui en étaient membres comme lui, avait réussi à fixer les irrésolutions de cette assemblée, à relever son courage et ses espérances. Une acclamation unanime lui avait fait déferer un pouvoir illimité de faire agir son armée au moment où l'armistice conclu avec le général Brune finirait. Il partit pour arrêter son plan, et au moment où il devait l'exécuter, il reçut l'ordre de suspendre toute hostilité. Le gouvernement avait abdiqué ses pouvoirs. L'infortuné d'Erlach fut massacré quelques jours après par ses soldats, qui, à la nouvelle de la prise de Berne le crurent traître. — ERLACH (Albert), né à Berne en 1749, mort dans la même ville en 1786, a publié les mémoires historiques, concernant M le général d'Erlach — etc. (*coy.* plus haut ERLACH (Jérôme)). — Un autre ERLACH (Louis-Rodolphe) né à Berne en 1749, a publié : 1^o le *code du bonheur*, renfermant des maximes et des règles relativement aux devoirs de l'homme envers lui-même, ses semblables et envers Dieu, Genève, Paris et Strasbourg, 1788, 6 vol. in-8^o; Lausanne, 1788, 7 vol. in-8^o; 2^o le *Moraliste aimable*, Amsterdam, 1788, 3 vol. in-12; 3^o *Précis des devoirs des souverains*, Lausanne 1791, in-8^o. U—1.

ERLON (D'). Voyez DROUET D'ERLON.

ERMAN (JEAN-PIERRE), né à Berlin en 1733, y est mort le 11 août 1814. Après avoir fait ses études au collège français de Berlin, il fut nommé pasteur de la colonie française de cette ville. A cette place, qu'il conserva jusqu'à sa mort, il en joignit plusieurs autres, qui lui donnèrent une grande influence. Il devint principal du collège français, directeur du séminaire de théologie, conseiller du consistoire supérieur, et membre de l'académie des sciences et des belles lettres. Comme principal du collège il se fit remarquer par son zèle à maintenir les méthodes d'enseignement que les réfugiés avaient apportées de France, et en particulier de Saumur, où avait professé longtemps le célèbre Tannequi le Fevre. Malgré ses nombreuses occupations, Erman trouvait le temps de paraître dans le monde. Il y jouait un rôle par son esprit, ses connaissances et une grande facilité à s'annoncer. La reine, épouse de Frédéric II, l'admettait souvent à sa cour, et le chargeait ordinairement de revoir les traductions françaises qu'elle faisait des ouvrages de Spalding et de quelques autres théologiens ou moralistes allemands. (*coy.* ELISABETH CHRISTINE, reine de Prusse.) Il entretenait aussi des relations intimes avec le ministre-

d'Etat comte de Hertzberg, qui le consultait sur ses ouvrages, et auquel il indiquait les jeunes gens que leurs talents rendaient propres à être employés dans la carrière diplomatique. Erman a fait, en société avec le pasteur Reclam, les *Mémoires pour servir à l'histoire des réfugiés français dans les États du roi de Prusse*, tomes 1-8, Berlin, 1782-1794, in-8°. Les deux derniers volumes sont entièrement d'Erman. C'est un recueil trop prolixe et d'un style généralement trop négligé, mais on y trouve des faits intéressants et des anecdotes curieuses. On lui doit de plus 1° *Mémoire historique sur la fondation de l'Eglise française de Berlin*, publié à l'occasion du jubilé célébré le 10 juin 1772, Berlin, 1772, in-8° de 24 pages; 2° *Mémoire historique sur la fondation des colonies françaises dans les États du roi de Prusse*, publié à l'occasion du jubilé célébré le 29 octobre 1785, Berlin, 1785, in-8°. Le pasteur Reclam a eu part à la rédaction de ce mémoire. Le *Mémoire sur la fondation de l'Eglise française de Berlin*, et celui sur la fondation des colonies françaises contiennent des renseignements curieux sur les réfugiés français du 17° et du 18° siècle. Ils peuvent être regardés comme d'utiles compléments aux huit volumes des *Mémoires pour servir à l'histoire des réfugiés français*. Erman a laissé encore un *Eloge historique de la reine de Prusse, Sophie-Charlotte*, épouse de Frédéric 1^{er} et aïeule de Frédéric le Grand. Cet éloge se compose d'une suite de mémoires lus par l'auteur à l'académie des sciences et des belles-lettres de Berlin, de 1790 à 1795. On peut en porter le même jugement que des Mémoires des réfugiés. Un abrégé de la géographie ancienne en latin, quelques traductions de l'allemand, des sermons, des discours académiques, des rapports sur le collège et le séminaire français de Berlin, des articles insérés dans la nouvelle Bibliothèque germanique, dans la gazette littéraire de Francheville, dans le journal encyclopédique et dans quelques autres recueils, forment le reste des travaux littéraires de Jean-Pierre Erman. — Son fils aîné, *George ERMAN*, pasteur à Potsdam, mort avant lui, a publié un recueil de sermons, et un *Mémoire historique sur la fondation de l'Eglise française de Postdam*, publié en 1785, et où l'on trouve des détails intéressants. — Son fils cadet, *Paul ERMAN*, professeur à l'académie des gentilshommes de Berlin, et membre de l'académie des sciences et belles-lettres de cette ville, s'est fait connaître comme un très-habile physicien. Il a fait des expériences intéressantes sur le galvanisme, et a écrit sur ce sujet plusieurs Mémoires, dont l'un a été couronné par la première classe de l'institut de France. C—AU

ERMENGARDE, ou HERMENGARDE, fille de Louis II, empereur et roi d'Italie. Louis II n'avait point laissé de fils, aussi sa fille hérita de lui de grandes richesses. Boson, beau-frère et favori de Charles le Chauve, enleva cette princesse en 877, et l'épousa; il fut à cette occasion créé comte de

Provence. Deux ans plus tard il substitua de sa propre autorité à ce titre celui de roi d'Arles (voy. Boson). Ermengarde survécut à son mari, et gouverna le royaume d'Arles jusqu'à ce que son fils Louis fût en âge de régner. Lorsqu'elle l'eut fait reconnaître pour roi, elle se retira dans le convent de St-Sixte à Plaisance, où elle mourut au commencement du 10° siècle. S. S—1.

ERMENGARDE, fille d'Adalbert II, duc de Toscane, et femme en secondes noces d'Adalbert, marquis d'Ivrée, au 10° siècle. Ermengarde nous est représentée par l'historien Luitprand comme l'une des princesses les plus intrigantes et les plus corrompues de l'Italie. Elle excita presque toutes les guerres civiles qui troublèrent la fin du règne de Bérenger 1^{er}. Elle s'allia toujours à ses rivaux, qu'elle abandonnait après les avoir compromis. Elle bâta la ruine de Rodolphe de Bourgogne, à la place duquel elle éleva, en 926, sur le trône d'Italie, Hugues, comte de Provence, son frère utérin. Mais celui-ci, plus habile qu'elle et plus absolu que ses prédécesseurs, le contraignit enfin au repos. S. S—1.

ERMENGAUD, ou ARMEGANDUS, ou ARMIN-GANDUS BLASIUS, médecin de Philippe le Bel, roi de France, était de Montpellier. Philippe étant mort en 1314, Ermengaud paraît avoir vécu pendant la dernière moitié du 13° siècle et au commencement du 14°. Il se rendit très-célèbre dans son temps par sa sagacité à deviner, à la seule inspection du visage, le genre des maladies, leurs périodes, leurs paroxysmes. Gariel (*Series præsul. magalonens.*) en fait un grand éloge. Ermengaud, s'étant adonné à l'usage des langues arabe et hébraïque, a traduit de l'arabe en latin les *Cantiques* d'Avicenne, ainsi que le *Traité de la Thériaque* de ce dernier auteur: cette traduction, revue et corrigée par André Alpago, se trouve dans le tome 10 des Oeuvres d'Averroës, imprimées à Venise en 1555. On doit aussi à Ermengaud une traduction de l'hébreu en latin d'un traité de Moïse Maïmonides, intitulé: *De regimine sanitatis ad Sultatum Babiloniæ*. R—D—N.

ERMENS (JOSEPH), imprimeur-libraire de Bruxelles, mort en 1805, était fort versé dans la connaissance des livres; mais à l'exemple de tous ceux qui regardent la bibliographie non comme un moyen, mais comme un but, et qui ne l'étudient pas dans ses rapports avec les autres sciences, il s'attachait de préférence à la partie matérielle et aux minuties de la littérature, se montrant d'une sévérité excessive pour de légères inexactitudes qu'il ne savait pas toujours éviter lui-même. Pendant trente ans, il s'occupa d'une bibliographie historique des Pays Bas, pour l'impression de laquelle il obtint un privilège exclusif le 12 juillet 1783. Ce travail l'avait engagé à quitter le commerce de la librairie et à voyager en France et dans les Provinces-Unies pour visiter les bibliothèques les plus considérables. On lui doit beaucoup de catalogues avec des notes: ceux du prince de Rubem-

pré (1766); d'une bibliothèque choisie (1766); du comte de Cobentzl (1771); du comte de Calenberg (1773); de la baronne de Celles (1776); de J. Moris (1778); du duc Charles-Alexandre de Lorraine (1781); du baron de Willebroek (1783); du conseiller del Marmol (1784); du baron de Gottignies (1787); de James Hazard (1789); du chanoine Wouters (1794); enfin le troisième et le quatrième catalogue des livres des couvents supprimés dans les Pays-Bas (1792). Le second volume du quatrième catalogue, où sont indiquées beaucoup d'éditions du 13^e siècle, est resté manuscrit. Les remarques répandues dans ces divers inventaires prouvent que Joseph Ermens, né Flamand, ne possédait que très-imparfaitement la langue française, et qu'il avait besoin d'un blanchisseur. En qualité d'éditeur, il a publié : 1^o *Histoire de Marie de Bourgogne*, par Gaillard, augmentée d'une *Préface historique et critique*, Bruxelles, 1784, in-12. 2^o *Histoire du cardinal de Granvelle*, par Courchetet d'Enans, augmentée d'une *Préface historique et critique*, ibid., 1784, 2 vol. in-8^o. 3^o *Kort begryp en bericht van historie van Brabant, door Adr. Navermans*, Bruxelles, 1788, in-4^o. La première édition, rare et recherchée, avait été imprimée à Leyde, en 1652, in-4^o. Ermens a encore mis au jour : 4^o des *Tables alphabétiques* pour servir à l'ouvrage du baron Le Roy, sur le marquisat d'Anvers, 1784, in-fol. Parmi ses manuscrits, on distingue : 5^o *Index scriptorum rerum belgicarum, auctore Joann-Bapt. Verdussen, scalino antverpiensi, ex M. S. autographo* (conservé à Bruxelles, à la bibliothèque de Bourgogne) *descriptus et duplo auctus*, grand in-folio portant la date de 1790, et contenant 538 pages 6^o *Bibliographie des Pays-Bas, ou Catalogue raisonné de tous les ouvrages tant imprimés que manuscrits qui traitent de l'histoire de ce pays ou qui y ont rapport, avec des notes historiques et critiques*, 4 vol. in-fol., ensemble de 3092 pages; 7^o *Table des auteurs contenus dans la bibliographie précédente*, in-4^o de 35 pages; 8^o. *Bibliographie des livres anonymes concernant l'histoire des Pays-Bas*, in-fol.; 9^o *Bibliographie des pièces authentiques concernant l'histoire des troubles des Pays-Bas, depuis leur commencement en 1566 jusqu'à la trêve de douze ans, en 1609*, 2 vol. in-fol. On peut voir, à l'article Custris (Char. Franc.), que cet écrivain avait aussi commencé une Bibliothèque historique des Pays-Bas. Ce dessein, formé successivement par J.-B. Verdussen, G.-J. de Servais, MM. Hoyois, libraire de Mons et C. Imbert, a été réalisé, du moins sous la forme d'un essai, par celui qui a écrit cette notice. Le Catalogue de la bibliothèque d'Emens a paru en 3 volumes in-8^o, Bruxelles, 1803. Il renferme 8,116 articles.

R — F — G.

ERMERIC ou HERMENRIC, roi des Suèves en Espagne, s'y était jeté, ainsi que d'autres barbares attirés par la richesse et la fécondité de cette péninsule, favorisés d'ailleurs par la faiblesse de l'empereur Honorius. La Galice, qui renfermait alors toutes les Asturies et une partie de la Lusitanie,

échut en partage à Ermeric: il y établit le siège de la domination des Suèves, après avoir traité avec les naturels du pays. Attaqué en 419 par Gonderic, roi des Vandales, il le repoussa et le fit poursuivre par son général Hermigaire, qui fut défait en 427 par Genseric, autre roi des Vandales; mais ce prince étant passé en Afrique, Ermeric ne fut plus troublé dans la possession de la Galice: il mourut en 440, après un règne de trente-un ans, laissant la couronne des Suèves à Rechila. B — P.

ERMITE (DANIEL L'), en latin *Eremita*, né à Anvers, vers l'an 1584, de parents qui avaient embrassé le parti de la réformation, se concilia, dès son adolescence, l'amitié de Scaliger et de Casaubon qui le recommandèrent à De Vic, ambassadeur de France en Suisse. Les conseils de De Vic le firent changer de religion; il voyagea en Italie, et s'attacha, à Florence, à Cosme de Médicis. Celui-ci l'employa comme son secrétaire et l'attacha à diverses légations, entre autres auprès de l'empereur Rodolphe II, qui le combla des distinctions les plus flatteuses. De retour en Toscane, il mourut à Livourne en 1613, dans la 29^e année de son âge. Il cultivait la littérature ancienne et les muses latines. Outre quelques pièces de vers latins, on a de lui : 1^o *Iter Germanicum*, Leyde, 1637, in-16. Sous la forme de lettre au cardinal Guidi, c'est la description de son voyage en Allemagne, à l'époque de sa mission auprès de l'empereur Rodolphe et d'autres princes; 2^o une lettre au cardinal Gonzague, *De Helvetiorum, Rhætorum, Sedunensium situ, republica, et moribus*, Leyde, 1627, in 24; 3^o *Aulicæ vitæ ac civilis libri IV*, publié à Utrecht, 1701, in-8^o, par Grævius, qui a recueilli à la suite des *Opuscula varia*. On trouve une analyse de la *Vie de la cour et la vie civile*, dans le tome 7 des *Soirées littéraires*, de Conpé, p. 124 137. M — ON.

ERMOLDUS NIGELLUS, écrivain du 9^e siècle sur lequel on n'a que des renseignements incomplets. Muratori croit que c'est le même qu'Ermenoldus, abbé d'Auiane, et les raisons dont il appuie son sentiment paraissent bien fondées. Ermoldus vivait à la cour de l'empereur Louis le Débonnaire; il encourut la disgrâce de ce prince, et fut exilé à Strasbourg: il y termina, en 826, un poème qu'il adressa à l'empereur, par une petite pièce, dont les premières et les dernières lettres de chaque vers forment le suivant :

Ermoldus cecinit Hludoici Caesaris arma.

Cet ouvrage lui mérita sa liberté et l'entier oubli de sa faute. Il obtint même dans la suite la confiance de l'empereur, puisqu'il le chargea en 834 de réclamer, en son nom, la restitution des biens des églises dont Pépin, son fils, roi d'Aquitaine, s'était emparé. L'année suivante il retourna à son monastère, qu'on croit être celui d'Aniane dont on avait accru les privilèges. C'est à cela que se borne le peu qu'on sait sur Ermoldus. Le poème qu'il a composé est divisé en quatre livres; il y fait le récit des guerres soutenues par Louis et des événe-

ments importants de son règne. La versification en est peu agréable, mais l'ouvrage est important par le grand nombre de faits historiques qui s'y trouvent rapportés ou éclaircis. On en conserve le manuscrit original à la bibliothèque impériale de Vienne. Lambécius en inséra la préface et quelques fragments dans le catalogue de cette bibliothèque (t. 2, p. 359), et ce savant avait promis de satisfaire les curieux en publiant cet ouvrage. Barthold-Christien Richard et ensuite Jean-Benoît Gentilotti s'engagèrent successivement à remplir cette promesse. Mais c'est à Muratori qu'on est redevable de sa publication : il obtint une copie collationnée du manuscrit, y ajouta une préface dans laquelle il rassembla toutes les circonstances qu'il avait pu recueillir sur la personne d'Erndlus ; éclaircit par des notes les passages de cet ouvrage, et le fit imprimer en tête de la deuxième partie du second volume de ses *Scriptores rerum Italicarum*. Menckenius l'a inséré depuis dans ses *Scriptor. rerum Germanicarum* ; et enfin D. Bouquet dans sa *Collection des Historiens de France*, t. 5, avec de nouvelles notes et des corrections importantes dans le texte. W—s.

ERNDL ou ERNDEL (CHRÉTIEN-HENRI), médecin allemand, né à Dresde, où il mourut le 17 mars 1734, premier médecin du roi de Pologne. Entraîné par l'amour des sciences, il avait voyagé dans plusieurs contrées de l'Europe, parcouru les Alpes avec les Scheuchzer ; partout il visitait avec soin les jardins, les bibliothèques et les musées, et prenait des notes sur tous les objets qui méritaient quelque attention ; il les réunît sous ce titre : *De itinere suo Anglicano et Batavo, annis 1706 et 1707, facta, relatio ad amicum* 1710, in-8°. Rivin et Betulius ayant fait quelques remarques critiques sur cet ouvrage, Erndl y répondit dans la préface de la seconde édition, qui parut à Amsterdam en 1711. On y trouve quelques détails sur des jardins fort curieux alors. Mais il paraît qu'il se trompe dans plus d'une occasion, comme lorsqu'il dit avoir vu en fleur à Amsterdam, les arbres qui donnent les baumes du Péron et la gomme animé. Dans une lettre qu'il adressa à Breyn le fils, et qui parut à Dresde en 1715, in-8°, il lui fit l'énumération des collections des plantes dessinées ou peintes inédites qu'il avait eu occasion de voir dans ses voyages, surtout dans la bibliothèque de Berlin. Là, entre autres, se trouvaient les plantes du Japon, rapportées par Cleyer, et celles du Brésil, recueillies par le prince Maurice de Nassau. Il paraît qu'avant de voyager il avait voulu se tracer un plan, ce qui fit le sujet de la dissertation suivante : *De usu Historiæ naturalis exotico-geographicæ in medicinâ*, Leipsick, 1700, in-4°. Ayant visité les eaux de Seidlitz et de Tœplitz, il fit le catalogue des plantes qui se trouvaient dans leurs environs ; ce qui donna lieu aux deux opuscules suivants : *Plantarum circa S. dlicenses thermas Elenchus*, Nuremberg, 1723 ; mais il paraît que celui-ci est devenu très-rare, car Haller n'en fait mention que sur la foi d'autrui.

Quand au second, *De Plantis circa thermas Teplenses crescentibus* il parut dans le 3^e volume des *Curieux de la Nature*, 1733. Erndl ayant été appelé à Varsovie par le roi de Pologne pour être son premier médecin, il se trouva dans un pays entièrement neuf du côté des productions naturelles. Il entreprit de les faire connaître ; c'est le sujet de l'ouvrage suivant : *Warsavia Physica illustrata, sive de aëre, aquis, locis, et incolis Warsaviæ eorumdemque moribus et morbis tractatus*. Il réunit dans le même volume le *Viridarium Warsaviense sive Catalogus plantarum circa Warsaviam crescentium*, Dresde, 1730, in-4°. C'est une esquisse de la Flore du pays ; ce n'est que longtemps après qu'on en a eu une connaissance plus exacte par les soins de Gilibert. En général, Erndl n'a montré, dans toutes les parties des sciences où il s'est exercé, que des connaissances très-supérieures.

D—P—s.

ERNECOURT (ALBERT-LE BARBE D'), plus connue sous le nom de Madame de St-Balmon, doit être comptée dans le petit nombre des femmes qui dans ces derniers siècles ont su allier les inclinations et les vertus guerrières à toutes les qualités qui font l'ornement de leur sexe ; compatriote de Jeanne d'Arc, qu'elle semblait avoir prise pour modèle, elle naquit au château de Neuville, entre Bar et Verdun, à cinq lieues de chacune de ces deux villes. Elevée à la campagne, elle acquit de bonne heure l'habitude des exercices du corps ; mariée fort jeune à M. de St-Balmon, ce seigneur, charmé de la bonne grâce qu'elle avait sous l'habit d'amazone, la menait à la chasse avec lui, et prenait plaisir à l'exercer au maniement des armes. L'adresse qu'elle y acquit ne lui fut pas inutile. La malheureuse province de Lorraine, alternativement traversée par les armées françaises et impériales pendant la guerre de trente ans, se voyait dévastée par les coureurs des deux partis. M. de St-Balmon, attaché au duc de Lorraine, prit de l'emploi dans l'armée impériale ; quoique portée d'inclination pour le parti de la France, son épouse ne quitta pas son château de Neuville, où elle eut souvent occasion de déployer son courage en se mettant à la tête de ses vassaux et de tous les paysans des villages voisins, soit pour se défendre ou pour escorter des convois, soit pour reprendre le bétail et le butin enlevés par les partisans ennemis ; elle se rendit redoutable dans ces petites expéditions, et fit souvent des prisonniers, qu'elle envoyait dans les places voisines. En 1643, ayant obtenu du duc d'Angoulême une petite garnison pour le château d'un de ses parents, afin qu'on n'y allât plus piller, « pour moi, dit-elle, je ne demande personne, il suffit que j'aie permission de me défendre. » Après la paix de Westphalie elle s'occupa de littérature, et publia en 1650 une tragédie intitulée *les Jumeaux martyrs*, in-4° ; et 1651, 4 vol. in-12. Elle avait aussi composé (en 1650) une tragédie en 5 actes intitulée *la Fille généreuse* ; cette pièce n'a pas été imprimée. Après la mort de son

mari, madame de St-Balmon voulut prendre le voile chez les religieuses de Ste-Claire, à Bar-le-Duc, et mourut avant sa profession, le 22 mai 1660, âgée de 52 ans. Le P. J.-M. de Vernon écrivit sa Vie sous ce titre : *l'Amazone chrétienne, ou les Aventures de madame de St-Balmon*, Paris, 1678, in-12. Le P. Desbillons, jésuite, en a donné une nouvelle édition, avec quelques additions, en 1773. in-8°.

C. M. P.

ERNEST. Voyez HESSE-RHINFEL, MANSFELD, et SAXE.

ERNEST-AUGUSTE (de BRUNSWICK-LUNENBOURG) duc de CUMBERLAND et de TEVIOTDALE, comte d'ARMACH, etc., roi de Hanovre, était le cinquième fils du roi d'Angleterre Georges III et de la reine Charlotte. Il naquit à la résidence royale de Kew, le 5 juin 1771. C'est dans cette résidence qu'il passa ses premières années avec ses jeunes frères, et son éducation fut confiée à M. Cookson et au docteur Hugelsh. Il montra dans ses études une grande solidité d'esprit, et se distingua particulièrement par ses progrès dans la langue latine. Electeur de Hanovre, Allemand de race et d'intérêt en même temps que roi d'Angleterre, Georges III ne voulut pas que l'éducation de ses fils fût exclusivement anglaise; en 1786, le jeune Ernest et deux de ses frères furent envoyés à Gottingue pour y suivre les cours de cette célèbre université. On attacha à chacun d'eux un précepteur, un gouverneur, et un gentilhomme. Il fut pourvu magnifiquement aux frais de leur maison. Leur dépense de table seule fut fixée à 240 livres sterling par semaine (environ 6,000 francs); dans cette dépense étaient compris deux dîners de fondation dans lesquels ils devaient recevoir les professeurs et les étudiants les plus distingués. Ils poursuivirent leurs études sous la direction des professeurs les plus renommés de l'université, entre autres, sous le célèbre Heyne, qui pour ce service recevaient un traitement de 400 livres sterling par an. Le prince Ernest-Auguste se prit d'une vive affection pour les sciences militaires. Il eut pour maître le général Malortie, l'un des tacticiens les plus distingués de ce temps. Le 2 juin de la même année 1786, il fut nommé avec ses frères chevalier de l'ordre de la Jarretière en vertu d'un statut qui admettait pour l'avenir les fils du souverain de l'ordre en dehors du nombre des membres fixés par les anciens règlements. En 1790, à l'âge de dix-neuf ans, il débuta dans la carrière militaire sous la direction du lieutenant général sir Charles Lensingen, et servit dans le 9^e léger des dragons hanovriens. Il fut promu en 1793 au commandement de ce régiment, et dans les campagnes difficiles et pénibles de la coalition contre les armées républicaines de la France, il se distingua par sa bravoure et son intelligence. En 1794, il commandait la première brigade de cavalerie placée aux avant-postes de l'armée du maréchal Walmoden. Dans une rencontre près de Tournai, il perdit l'œil gauche et fut grièvement blessé au bras. Ses blessures l'oblige-

rent à rentrer en Angleterre; mais il n'attendit pas que sa santé fût entièrement rétablie pour revenir à son poste qu'il avait repris dès le mois de novembre suivant. Au siège de Nimègue il se signala par un fait éclatant de force physique et de courage. Son sabre s'étant brisé dans le combat, il para avec le tronçon de son fer un coup furieux que lui portait à la tête un dragon français, et saisissant son ennemi à bras-le-corps, il l'enleva de son cheval et l'emporta prisonnier au camp anglais. Pendant la retraite des forces britanniques en Hollande, le commandement difficile et périlleux de l'arrière-garde lui fut confié et il fut ensuite chargé de défendre la ligne de Westphalie où il resta jusqu'à la paix de 1795, époque où l'armée anglaise rentra en Hanovre. En 1796, après deux ans d'absence, le prince Ernest revint en Angleterre et fut nommé en 1798 lieutenant général. En avril 1799, le roi conféra à ses quatre plus jeunes fils la double dignité de pairs d'Angleterre et d'Irlande. Les titres décernés au prince Ernest furent ceux de duc de Cumberland et de Teviotdale et de comte d'Armach. Chacun de ses titres comme ceux de ses frères était pris dans chacun des trois royaumes. A la même époque, il reçut du parlement une allocation annuelle de 12,000 livres sterling, qui plus tard fut portée à 18,000 livres. Cette même année fut signalée pour l'Angleterre par l'échec qu'elle subit dans son expédition du Helder. Le nouveau duc de Cumberland, qui dès lors ne fut plus connu que sous ce nom en Angleterre et en Europe, y commandait la cavalerie anglaise, mais son corps ne put pas même débarquer. Le 28 mars 1801, il fut nommé colonel du 15^e régiment de hussards anglais et investi du commandement du district de la Severn. Il quitta bientôt ce commandement pour prendre celui du sud ouest, et en cette qualité il résida à Winchester jusqu'en 1807, époque où il fut élevé au grade de général. Dans la dernière partie de 1807, il revint sur le continent et jusqu'à la conclusion de la guerre contre la France, il ne cessa d'y prendre une part active dans les rangs de l'armée prussienne, quoique retournant par intervalles en Angleterre. Il eut plus d'une occasion de faire encore éclater sa bravoure dans plusieurs engagements importants, et en 1813 il avait été nommé feld-maréchal de l'armée anglaise en même temps que son frère le duc de Cambridge. A la paix il alla prendre possession du Hanovre érigé en royaume au nom et pour le compte de son père. Le 21 janvier 1827, il succéda au duc de Wellington dans le commandement d'une des compagnies des gardes du corps (*the blues*); mais lors de l'avènement de son frère, le duc de Clarence, sous le nom de Guillaume IV, tous les gardes du corps ayant été placés sous les ordres immédiats du commandant en chef de l'armée, le duc de Cumberland se crut blessé par cette mesure et résigna son commandement. Il avait été nommé grand-croix de l'ordre du Bain en 1815, et en 1819 l'empereur de Russie

lui avait conféré l'ordre de St-André. — La carrière parlementaire du duc de Cumberland commença en 1800. Son premier discours fut dirigé contre le bill répressif de l'adultère, en ce qu'il prohibait après le divorce le mariage entre la femme infidèle et son séducteur. En 1803, il manifestait avec ardeur son hostilité envers la France, accusant des malheurs de l'Europe l'ambition du premier consul, et réclamant l'adoption des mesures les plus vigoureuses pour la défense de l'honneur et de la puissance britanniques. En 1804, il appuyait le bill destiné à autoriser le roi à employer les services volontaires de la milice irlandaise en Angleterre dans le cas d'une invasion, exprimant l'espoir que cette mesure rendrait l'union plus étroite entre les deux pays. Jusque-là c'était encore la guerre qu'il continuait au parlement comme il l'avait faite à l'armée. Cependant la santé de Georges III subit une de ces atteintes qui durent faire penser le ministère à lui donner un substitut dans le gouvernement. Le bill qui devait investir le prince de Galles de la régence fut présenté. On connaît les relations de ce prince avec Fox, Sheridan et le parti whig. Le duc de Cumberland, tory fongueux, combattit vigoureusement le ministère dans cette circonstance. En 1810, il commença l'émancipation des catholiques cette campagne longue et obstinée, qui fut le trait le plus caractéristique de sa vie. Présentant une pétition de la corporation protestante de Dublin, il déclara aux catholiques romains cette guerre systématique qui le rendit le chef le plus influent du parti orangiste. Une proposition du marquis de Wellesley lui fournit une nouvelle occasion de proclamer sur ce point ses résolutions inébranlables. Il se montra l'un des plus ardents à combattre l'abolition du serment du Test, et lorsqu'en 1829 l'acte d'émancipation fut présenté par un cabinet à la tête duquel était le duc de Wellington lui-même, il partit de Berlin où il résidait alors dans le seul but de porter aux adversaires du bill tout le concours de son influence et de son opposition. Il attaqua la mesure avec la plus profonde amertume. Il dénonça les ministres qui l'avaient proposée comme des hommes indignes désormais de « toute confiance. » Il déclara qu'ayant pendant trente et un ans suivi une ligne de conduite invariable, relativement à la constitution établie de l'Eglise et de l'État, il lui était impossible d'envisager froidement une mesure qui ébranlait ces institutions jusque dans leurs fondements et qui devait *déprotestantiser* le pays. Cette opposition, elle n'éclatait pas seulement à la Chambre des lords, il l'exprimait en termes non moins passionnés, et comme une sorte de culte dans ses conversations privées. « J'agirai, disait-il « à lord Eldon, son ami, j'agirai comme mon vénéré père voudrait me voir agir, c'est-à-dire de « façon à empêcher de toutes mes forces la dangereuse mesure et à dépouiller de toute confiance les hommes funestes qui prétendent la « faire prévaloir en exerçant une pression sur le

« parlement. » La dangereuse mesure passa néanmoins, et l'Angleterre cessa d'être la terre de l'intolérance religieuse. Le duc de Cumberland n'en combattit pas moins, non avec la même chaleur, mais avec une grande énergie, toutes les lois réformatrices qui ne tardèrent pas à succéder à l'acte d'émancipation. Le bill de réforme, la réforme de la loi municipale, la nouvelle taxe sur les pauvres qui touchait encore aux bases de la vieille institution, trouvèrent en lui un adversaire qui les repoussa hautement de ses votes et, dans l'occasion, de sa parole. En butte à la haine des sectes dissidentes, des catholiques, des libéraux, des radicaux, ayant violemment attaqué comme on vient de le voir les personnages les plus influents du parti tory lui-même, le duc de Cumberland devint l'homme le plus impopulaire des Trois-Royaumes. Il était, en revanche, le chef reconnu et l'espérance des orangistes ou parti protestant exalté. Son rôle politique, la haute idée qu'il attachait à la dignité de son rang et de sa naissance, son dédain hautement affiché pour les opinions populaires, une certaine rudesse de manières, fruit sans doute des longues habitudes de sa jeunesse dans les camps, contribuèrent encore à irriter les ressentiments qu'il bravait. Il devint l'objet des plus cruelles imputations dans sa vie publique et privée. En juin 1810 un drame sanglant et mystérieux s'était passé dans l'intérieur du prince. Un de ses domestiques nommé Sellis fut surpris et désarmé au moment où il allait attenter à la vie de son maître et tournant alors sa fureur contre lui-même, il mit aussitôt fin à ses jours. Le jury appelé à procéder à une enquête sur cette mort, déclara qu'elle n'était point le résultat d'un suicide. On comprend tout ce que la malveillance et la haine pouvaient tirer d'une semblable déclaration. Avec sa fierté ordinaire, le duc fit tête à l'orage. Longtemps il méprisa, sans daigner les combattre, les horribles imputations répandues contre lui. Mais enfin en 1832 elles prirent dans un écrit public une forme si matérielle et si directe, que le prince dut recourir à la justice contre les diffamateurs, et s'asseoir en personne, dans cette occasion, sur la sellette des témoins. Le verdict qui termina ces débats, fut la réfutation triomphante de ces accusations atroces. Quelques années après, à la fin du règne de Guillaume IV, le duc de Cumberland fut attaqué et dénoncé à l'opinion comme pratiquant l'esprit de l'armée, au moyen des sociétés orangistes, dont il était grand-maître, dans le but de changer l'ordre de succession au trône, c'est-à-dire d'en écarter à son profit la reine actuelle, la jeune Victoria, fille de la duchesse de Kent, dont tout le monde connaissait les étroites liaisons avec le parti réformiste. Cette imputation prit assez de consistance pour que M. Joseph Hume en fit au parlement l'objet d'une motion qui provoqua d'aigres débats dans les deux chambres. Les choses furent poussées à ce point, qu'un comité d'enquête fut institué pour examiner les faits. Ce nouveau scan-

dale fut arrêté court par une lettre du prince adressée au comité, dans laquelle il nia formellement toute participation à l'introduction des sociétés orangistes dans l'armée, et affirma avoir ignoré que des brevets en blanc, signés de lui en sa qualité de grand-maître, eussent été employés à cet usage. Ajoutons qu'il acheva cette justification, qui peut-être n'était pas de nature à satisfaire entièrement les esprits soupçonneux, par la loyauté et l'empressement qu'il mit à opérer la dissolution de l'association orangiste conformément au vœu manifesté par le gouvernement et le parlement. Mais ces luttes elles-mêmes, cette union intime avec les orangistes lui avaient valu la plus grande influence auprès des protestants d'Irlande, et jamais, même sur un trône étranger, il n'oublia les titres qu'ils avaient à sa vieille affection. Il le leur prouva dans cette année terrible dont l'Irlande a gardé le souvenir sous le nom de *l'année de famine*, en envoyant à la société de secours, formée pour secourir la détresse de ces populations, 2,000 livres sterling (50,000 fr.), la moitié comme roi de Hanovre, la moitié comme chancelier de l'université de Dublin, dignité qu'il ne cessa d'occuper depuis 1805 jusqu'à sa mort. Le duc de Cumberland s'était marié le 29 mai 1815 à Strélitz, avec sa cousine la princesse Frédérique-Caroline-Sophie-Alexandrine, troisième fille de Charles-Louis Frédéric, dernier duc régnant de Mecklembourg Strélitz. Elle était déjà deux fois veuve; la première, du prince Frédéric Louis-Charles de Prusse; la seconde, du prince Frédéric Guillaume de Solms-Braunfelds. Cette union, quoique autorisée par le prince régent, fut l'objet de la désapprobation persévérante de la reine Charlotte, mère du duc. Elle refusa de recevoir la duchesse et résista obstinément aux remontrances de la famille royale d'Angleterre, à celles de sa propre famille d'Allemagne, aussi bien qu'à l'intervention du ministère, et même du roi de Prusse. La Chambre des communes, de son côté, refusa de porter l'allocation annuelle du nouvel époux de 18,000 à 24,000 livres sterling, comme elle l'avait fait lors du mariage de ses frères les ducs de Clarence, de Kent et de Cambridge. Toutefois une provision de 6,000 livres fut votée pour la duchesse, dans le cas où elle survivrait à son mari. Ce ne fut qu'en 1829, vers la fin du règne de Georges IV, qu'elle fut enfin présentée à la cour. Cette union si combattue fut encore attristée par la cécité du seul héritier que la princesse ait donné à son époux et qui règne aujourd'hui sur le Hanovre sous le nom de Georges V. Le 20 juin 1837, par la mort de Guillaume IV, le duc de Cumberland, tandis que sa nièce Victoria ceignait la couronne d'Angleterre, succéda comme héritier mâle de son frère aux possessions germaniques de sa famille. Peu aimé des Anglais, il est permis de croire qu'il s'en sépara sans regret et après avoir, comme pair du Royaume-Uni, prêté son serment de fidélité à la reine, il se rendit, sans attendre le couronnement

de cette princesse, dans son royaume de Hanovre, laissant à Londres de nombreuses appréhensions qu'il n'allât porter un tyran aux sujets qu'il venait d'acquérir. Le nouveau roi ne tarda pas à démentir ces prévisions malveillantes et à démontrer par sa conduite l'injustice des préventions qui avaient jeté tant d'amertume sur sa vie. Son gouvernement lui gagna l'affection et la confiance du peuple hanovrien. Quoiqu'à son avènement il eût commencé par supprimer la constitution rédigée par le professeur Dahlmann et octroyée par Guillaume IV, il sut populariser son administration par son intelligence et ses formes paternelles. Il développa avec application et succès les intérêts matériels de ses États, et son pouvoir en même temps se montra libéral et tolérant dans la pratique. En 1848, il concéda spontanément une nouvelle constitution, et depuis ce temps-là elle est restée la loi du royaume. Le roi Ernest-Auguste ne fut pas ébranlé par les convulsions de cette époque. Il n'accorda rien, si ce n'est les changements convenus en commun avec d'autres États ses confédérés, et il resta fidèle à ces changements quoique plus tard ils aient été modifiés ou supprimés dans les autres parties de l'Allemagne. Sa fermeté, la décision de son caractère firent plus pour la solidité de son trône, que toutes les finesses de la diplomatie, et son grand avantage fut que de quelque façon qu'il parlât ou agit son peuple eut toujours confiance dans sa parole et dans sa loyauté. Veu depuis le 21 juin 1841, le roi Ernest-Auguste mourut à son palais de Herrenhausen à l'âge de quatre-vingt-un ans, le 18 novembre 1851. A sa mort on trouva un testament écrit de sa main, sous la date du 9 décembre 1842, dont voici un passage qui peint les vues qui le dirigèrent dans son gouvernement et que l'histoire ne désavouera pas. « Je ne m'oppose pas à ce que mon corps « soit exposé à la vue de mes loyaux sujets, afin « qu'ils puissent jeter un dernier regard sur moi, « qui n'ai jamais eu d'autre objet et d'autre désir « que de contribuer à leur bonheur; qui n'ai ja- « mais consulté mon intérêt et qui me suis uni- « quement appliqué à corriger les abus et à sup- « pléer aux besoins issus d'une période de cent « cinquante ans d'absentéisme suffisamment expli- « qués par ce fait lui-même. » Depuis cent cin- « quante ans, en effet, le Hanovre n'avait été dans la réalité qu'une province tantôt de l'Angle- « terre et tantôt de la France. Le vœu du vieux roi fut satisfait. Ses funérailles furent d'ailleurs magnifiques, accompagnées d'un grand concours de peuple et, pour rendre un dernier hommage à la mémoire de ce constant ami de leur pays, le roi et le prince royal de Prusse y voulurent as- « sister.

E. D—s.

ERNESTI. La famille des Ernesti a produit un grand nombre de littérateurs et de savants distingués, dont quelques-uns comptent parmi les hommes les plus célèbres de l'Allemagne. Il règne, dans tous les dictionnaires où il est question de ces

savants, une grande confusion qui empêche d'en fixer la filiation, et il serait à souhaiter qu'un des Ernesti vivants éclaircît ce point obscur, en publiant une table généalogique de cette maison, dont l'illustration remonte au 15^e siècle, où nous trouvons un Jean ERNESTI, recteur du gymnase de Heidelberg, et auteur de divers ouvrages de théologie. Le 17^e siècle nous fournit deux ERNESTI, dont paraissent descendre tous ceux qui ont fleuri dans le 18^e siècle; ce sont Daniel ERNESTI, recteur de Rochlitz, et Jean-Christophe. Le premier eut trois fils : Jacques-Daniel, père de dix-huit enfants; Jean-Henri, et Christophe-Théodore l'autre eut cinq fils : Jean-Christian, Jean-Frédéric-Christophe, Jean-Auguste, et deux autres dont nous ignorons les noms. Jean-Christian fut le père d'Auguste-Guillaume; Jean-Frédéric-Christophe laissa un fils. Nommé Jean-Christophe-Théophile (voy. ces articles).

S—L.

ERNESTI (JACQUES-DANIEL), fils aîné de Daniel Ernesti, théologien luthérien, naquit à Rochlitz le 3 décembre 1610, et mourut le 15 décembre 1707 à Altenbourg, après avoir eu dix-huit enfants de ses trois femmes. On a de lui : 1^o *Apanthismata, sive selectiores flores philologico-historico-theologico-morales in IV libros divisi*, Altenburg, 1672, in-8°. C'est un recueil de traits historiques, de maximes et de pensées détachées, fait avec beaucoup de soin. L'auteur avait déjà publié en allemand un grand nombre d'autres ouvrages qui lui avaient mérité l'estime publique. — ERNESTI (Jean-Henri), frère du précédent, recteur de l'école St-Thomas à Leipsick, mort en cette ville le 16 octobre 1729, âgé de 77 ans. On a de lui : 1^o *Dissertatio de pharisaïs in libris profanorum scriptorum occurrentibus*, Leipsick, 1690, in-12. Cet ouvrage est estimé pour l'érudition et l'esprit de critique qui y règne. 2^o *De non indigna principibus delectatione ab artibus mechanicis petita*, ibid., 1691, in-12. Cette petite dissertation, dont le sujet est piquant, est écrite d'un style agréable. 3^o *Compendium hermeneuticæ profanæ, seu de legendis scriptoribus profanis præcepta nonnulla*, ibid., 1699, in-12, ouvrage écrit avec autant de clarté que de précision. 4^o *Commentationes novæ in Cornelium Nepotem, Justinum, Terentium, Plautum, Curtium et poësin Barbaricam*, ibid. 1707, in-8°. Il s'était beaucoup occupé de Quinte-Curce, et a laissé un *Lexicon Curtianum*, qui n'a pas vu le jour; mais il en développa le plan sous ce titre : *Usurpata à Curtio in particulis latinitas, tam in se spectata quàm cum Cornelianæ dictione collata*, Leipsick, 1719, in-12. Il y compare la latinité de Quinte-Curce avec celle de Corn. Nepos, et prétend qu'il est presque impossible de faire un bon dictionnaire latin universel, mais qu'il serait utile d'en faire un pour chaque auteur latin. Parmi les autres ouvrages d'Ernesti, qui sont en grand nombre, on remarque ses Dissertations *De Polyhistore barbarico, cum mantissâ metaphysicæ Catullianæ; De mutatione hominum in bruta; Cornelius Nepos per epistolas scribens, cum commentario in epistolas*

biblicas; Paralipomena historice rerum lipsicarum metricæ. W—s.

ERNESTI (JEAN-AUGUSTE), l'un des plus illustres critiques qu'ait produits l'Allemagne, naquit à Tennstadt, en Thuringe, le 4 août 1707. Il était le 5^e fils de Jean-Christophe Ernesti, connu par par quelques ouvrages, et mort le 11 août 1722. Son père, pasteur de cette petite ville, et docteur en théologie, mit tous ses soins à lui procurer une bonne éducation. Après avoir reçu, pendant quelques années, des leçons particulières, le jeune Ernesti fut envoyé aux écoles de Pforta, où il surpassa bientôt tous ses condisciples, par son application et par la rapidité de ses progrès. Il fréquenta ensuite les cours des universités de Wittemberg et de Leipsick, et ayant terminé ses études, se chargea de donner des leçons à quelques jeunes gens. Ce fut alors qu'il apprit les mathématiques, et l'habitude de méditation que lui fit contracter cette science, lui fut très-utile dans la suite, Ernesti prit le grade de maître ès arts à l'âge de vingt-trois ans, et bien qu'il se destinât au ministère évangélique, il accepta, l'année suivante, la place de co-recteur de l'école St-Thomas de Leipsick. Obligé de se livrer presque uniquement à l'étude de la littérature ancienne, il n'abandonna cependant point celle de la théologie, et trouva même le moyen de faire concourir à ses progrès dans cette partie, des connaissances qui, au premier coup d'œil, y paraissent étrangères. Il succéda, en 1734, à J.-M. Gessner, recteur de la même école, et acquit dans l'exercice de cette place une réputation qui s'étendit jusque dans les pays étrangers. En 1742, il fut nommé professeur extraordinaire de littérature ancienne, contre l'usage, qui ne permettait pas qu'on confiât une chaire au chef d'un établissement d'instruction; en 1756, professeur extraordinaire d'éloquence, science dans l'enseignement de laquelle il introduisit cette méthode philosophique, adoptée aujourd'hui par toutes les universités de l'Allemagne, et qui leur donne tant de supériorité. Enfin, en 1758, il reçut le grade de docteur en théologie, et fut nommé à la chaire de cette science; mais il n'en continua pas moins à remplir celle d'éloquence jusqu'en 1770, qu'il la remit à A.-G. Ernesti, son âge ne lui permettant plus de soutenir un travail aussi excessif, Ernesti était devenu pour l'Allemagne un objet de vénération; on ne prononçait son nom qu'avec respect; toutes les sociétés savantes s'étaient empressées de l'accueillir; comblé des faveurs de la fortune, revêtu de toutes les distinctions, il parvint à une heureuse vieillesse, et mourut le 11 septembre 1781, à 75 ans et quelques mois. Peu de jours avant sa mort, il avait encore prêché et fait en public des lectures de plusieurs heures; il répétait souvent : *qu'un théologien doit mourir dans la chaire*, et sembla vouloir prouver la vérité de cette maxime par son exemple. Ernesti était naturellement sérieux, la douceur de sa figure en tempérant la sévérité; généreux, prudent, bon ami, indulgent

envers les autres, on ne peut lui reprocher qu'un amour-propre trop irritable, et qui le rendit injuste, une fois dans sa vie, envers le célèbre Reiske. On ne doit point regarder Ernesti comme un homme de génie ; il avait plus d'étendue que de profondeur dans l'esprit, plus d'érudition que de savoir, et manquait tout à fait du talent de généraliser ses idées pour en tirer de nouvelles conséquences ; mais on ne peut lui refuser d'avoir été très-savant en histoire, en archéologie, et surtout en littérature ancienne. Personne n'a possédé au même degré que lui la connaissance des beautés et des finesses de la langue latine ; et quoiqu'il ne fût pas aussi habile dans la langue grecque, il a cependant contribué à en répandre le goût par les éditions qu'il a données de plusieurs ouvrages classiques. Les principaux ouvrages d'Ernesti, considéré comme éditeur, sont : 1° *Homeri opera omnia, cum variis lectionibus manuscript. lips. et notis*, Leipsick, 1759-64-65, in-8°. Cette édition, faite sur celle de Samuel Clarke, est très-recherchée ; cependant elle est inférieure pour la correction du texte à celle qu'a donnée M. Wolf, en 1804, et les notes laissent plus à désirer que celles de M. Heyne, sur le même auteur. 2° *Callymachi hymni, epigrammata et fragmenta, cum notis variis*, Leyde, 1764, 2 vol. in-8° ; c'est la meilleure édition de Callimaque ; l'éditeur y a joint une bonne version latine et des remarques estimées. 3° *Polybii libri qui supersunt cum notis variorum, præfatione et glossario*, Leipsick, 1763-64, 3 vol. in-8° ; cette édition a été recherchée pour le glossaire qu'y avait joint l'éditeur, mais elle a été surpassée par celle de M. Schweighæuser. 4° *M. T. Ciceronis opera omnia cum clavis Ciceroniand*, Leipsick, 1737 ; Halle, 1757 et 1775. Ces deux dernières éditions ont à peu près la même valeur ; on semble cependant donner la préférence à celle de 1775, quoiqu'elle soit imprimée sur mauvais papier. C'est de tous les ouvrages publiés par Ernesti celui qui a le plus contribué à sa réputation ; il en revit le texte avec le plus grand soin, en le comparant à toutes les éditions antérieures dont il avait formé la collection complète, à ses frais ; le *Clavis Ciceroniand*, est un livre indispensable à toute personne qui veut faire une étude approfondie de la langue latine ; on l'a imprimé séparément pour le joindre aux différentes éditions de Cicéron, de format in-8° ; la publication des œuvres de ce grand homme par Ernesti, fut l'époque d'une révolution dans la critique littéraire ; on sentit que ce qui constituait une bonne édition était l'extrême correction du texte, le choix des différentes leçons proposées par les savants, pour la restitution des passages altérés, et enfin un moyen simple et facile de vérifier le sens de chaque mot, par la comparaison des différentes acceptions dans lesquelles l'avait pris l'auteur lui-même. On comprit que des notes rassemblées au bas des pages, ou rejetées confusément à la fin du volume, en rendaient la lecture pénible, sans presque aucune utilité pour la plupart des lecteurs, qui ne trou-

vaient dans ces notes que de nouveaux sujets de doute, au lieu des éclaircissements qu'ils auraient désirés. Cependant le défaut absolu de commentaires présentait d'autres inconvénients qu'ont sentis d'habiles philologues ; et quelques-uns d'eux, parmi lesquels on doit citer MM. Schultz, Wolf et Weiske, qui unissent à une grande érudition un véritable esprit de critique, ont donné de différents ouvrages de Cicéron des éditions préférables à celle d'Ernesti. 5° *C. Cornel. Taciti opera*, Leipsick, 1752, 2 vol. in-8° ; *ibid.*, 1772, 2 vol. in-8° ; *ibid.*, 1804, 2 vol. in-8°. Ce fut Jér. Jac. Oberlin qui prit soin de cette dernière édition. Lallemand et Brottier ont adopté le texte de Tacite tel qu'il avait été corrigé par Ernesti. 6° *C. Suetonii Tr. quæ exstant*, Leipsick, 1748, in-8° ; *ibid.*, 1775, in-8° ; ces éditions ont été effacées par celle de M. Wolf, Leipsick, 1802, 4 vol. in-8°. 7° *Aristophanis nubes*, Leipsick, 1753, in-8°, avec une préface de l'éditeur (*voy. J.-Alb. Fabricius et Hederic*). Les autres ouvrages d'Ernesti sont : 1° *Opuscula philologico-critica*, Amsterdam, 1762, in-8°. On a omis d'insérer dans ce recueil les deux premières dissertations académiques d'Ernesti, *De emendatione voluntatis per saltum*, Leipsick, 1730, in-4°, et *Disputatio philos. philol. quæ philosophia perfectæ grammaticæ asseritur, ad Quintilian*. 19 : *ibid.*, 1732, in-4°. Ces deux opuscules sont recherchés. De toutes les autres pièces académiques d'Ernesti, nous ne citerons que son *Historia critica operum Ciceronis typographorum formulis editorum*, *ibid.*, 1756, in-4°, et son programme *De vestigiis linguæ hebræicæ in linguâ græcâ*, *ibid.*, 1753, in-4°. 2° *Opuscula oratoria, orationes, prolationes et elogia*, Leyde, 1762, in-8°, nouvelle édition augmentée et plus correcte, *ibid.*, 1767, in-8°. 3° *Opuscula, orationes ; nova collectio*, Leipsick, 1791, gr. in-8°, traduit en allemand par Roth, Leipsick, 1792, in-8°. 4° *Archeologia litteraria*, Leipsick, 1768, in-8°. L'auteur y développe l'origine et l'histoire de l'écriture et de la gravure, des inscriptions, médailles, etc., chez les anciens. En faisant l'éloge de ce savant ouvrage dans ses *Acta litteraria* (t. 5, p. 194), C.-A. Klotz y relève plusieurs erreurs et un grand nombre d'omissions. La seconde édition, revue et augmentée par G.-H. Martin (Leipsick, 1790, in-8°), est très-estimée. 5° *Initia doctrinæ solidioris*, Leipsick, 1736, 42, 50, 58, 69, 76, 83, in-8° ; c'est un excellent cours de littérature. Le style en est si parfait qu'il mérita à l'auteur le surnom de *Cicéron de l'Allemagne*. On en a extrait l'ouvrage intitulé : *Initiarhetoricæ*, Leipsick, 1750, in-8°. 6° *Observationes philologo-criticæ in Aristophanis nubes, et Josephi Antiquit.* (publié par J.-Chr. Théophile Ernesti), Leipsick, 1795, in-8°. 7° des *Sermons* en allemand, Leipsick, 1768, 1782, in-8°, 4 parties ; la 1^{re} a été traduite en hollandais, Utrecht, 1770, in-8° ; le savant s'y montre plus que l'orateur chrétien. 8° *Institutio interpretis Novi Testamenti*, Leipsick, 1761, 1763, 1775, in-8° ; Abo, 1792, in-8°, réimprimée pour la 4^e fois à Leipsick, avec des additions de D. C. F. Ammon,

1792, in-8°. Cet ouvrage est regardé comme classique par les théologiens allemands. Ernesti y pose des règles de critique pour l'intelligence et l'explication des livres saints. Il cherche à prouver que ce n'est point manquer de respect pour ces livres, que d'en soumettre le texte à une analyse rigoureuse, et fait voir par plusieurs exemples, que le grec des évangiles n'est point exempt de fautes contre la langue, et que plusieurs passages présentent différents sens. Les théologiens protestants d'Allemagne ont tiré, des principes d'Ernesti, des conséquences beaucoup plus étendues (*voy.* DOEDERLEIN); ils ont même reproché à Ernesti de n'avoir pas appliqué ses principes comme il l'aurait pu, soit par timidité, soit par des raisons d'état et de convenance. Ernesti prétendait que la philosophie ne sert qu'à embrouiller les discussions théologiques, cependant il permettait à ses élèves de lui faire des objections, et il y répondait toujours avec douceur; c'était seulement contre ceux qu'il regardait comme superstitieux, et contre les incrédules de mauvaïse foi, qu'il laissait éclater un zèle qui n'était pas toujours dirigé par une sage modération. 9° *Opuscula theologica*, *ibid.*, 1773, in-8°; 1792, in-8°. 10° *Nouvelle Bibliothèque théologique*, en allemand; Leipsick, 1760-68, 10 vol. in-8°; *ibid.*, 1773-79, 10 vol. J.-J. Ebert et d'autres savants ont eu part à cet ouvrage; mais Ernesti décidait seul sur les articles qui pouvaient y entrer, et des critiques allemands lui reprochent d'en avoir écarté plusieurs morceaux excellents, suivant eux, par la seule raison qu'ils étaient rédigés dans des principes trop philosophiques. Les élèves d'Ernesti ont été plus hardis ou moins réservés, et la théologie a entièrement changé de face sous leurs mains. Il est fort douteux qu'Ernesti eût applaudi à ces innovations. Cependant il faut convenir que c'est lui qui, l'un des premiers, a distingué la théologie de la religion; il avait cru par là rendre les disputes théologiques bien moins à craindre, et l'on ne saurait disconvenir que cette distinction, renfermée dans de justes bornes, n'offre des avantages réels(1). M. Tittmann a publié à Leipsick, 1812, in-8°, des *Lettres de Ruhnkenius et de Valckenaer*, adressées à Ernesti, avec un discours académique d'Ernesti, lequel était resté inédit. Dans la préface, M. Tittmann accuse les Hollandais d'être jaloux de la gloire philologique des Allemands, et notamment M. Wyttenbach, d'avoir calomnié Ernesti. Cette attaque, peu réfléchie, excessivement passionnée, a généralement déplu; M. Wyttenbach s'est tu et devait se taire; un Allemand a pris sa défense; M. Creuzer, professeur à Heidelberg, a prouvé dans l'épître dédicatoire de son édition de Plotin (Heidelberg, 1814), épître adressée à M. Wyttenbach, que ce savant professeur, qui n'avait pas calomnié Ernesti, l'avait été lui-même par

M. Tittmann. L'éloge de Jean-Auguste Ernesti a été publié en latin, par Aug.-Guill. Ernesti, Leipsick, 1781, in-8°. On peut voir aussi Bauer (C. L.) *De formulæ ac disciplinæ Ernestianæ indole verâ*, *ibid.*, 1782, in-8°. On y trouve le catalogue de ses ouvrages. On a aussi en allemand, le livre de Guill.-Abr. Teller, sur ce que la théologie et la religion doivent à Ernesti, Berlin, 1783, in-8°, avec un supplément donné la même année par J.-Sal. Semler, opuscule estimé des théologiens protestants. W—s.

ERNESTI (JEAN-CHRISTIAN), fils aîné de Jean-Cristophe, né le 13 février 1695 à Gross-Brüchtern, où son père était alors pasteur, fit ses études dans les universités de Wittemberg et de Leipsick; fut nommé, en 1722, pasteur à Coelleda; en 1729, inspecteur à Frohndorf, où naquit son fils Auguste-Guillaume. De l'église de Frohndorf il passa, en 1736, à celle de St-Nicolas, à Zeitz; en 1740, il eut l'inspection ecclésiastique de Tennstadt, et en 1750, la surintendance de Langensalza. Il mourut dans la capitale de la Thuringe, en 1770. Il a publié, en latin, quelques dissertations académiques (*De incommodo ex litteratis ephemeridibus capiendis*, Wittemberg, 1716, in-4°; *De cunctatione eruditorum in componendis libris*, *ibid.*, 1718, in-4°); et en allemand, divers ouvrages de théologie et des sermons qui approfondissent le dogme de la résurrection de Jésus-Christ, et des événements qui accompagnèrent ce miracle. On lui doit aussi une édition des *Articles de Smalcalde*, un des livres symboliques des protestants. S—L.

ERNESTI (GONTHIER-THÉOPHILE), né à Cobourg le 25 juillet 1759, fit ses études à Iéna, et fut placé comme prédicateur à Hildbourghausen, où il mourut le 28 juin 1797. Indépendamment de quelques discours qu'il avait fait imprimer, M. Rosenmüller publia, après sa mort, en 1798, une collection de ses sermons pour les dimanches et les fêtes de toute l'année, 1 vol. in-8°. S—L.

ERNESTI (AUGUSTE-GUILLAUME), fils de Jean-Christian, savant critique allemand, naquit à Frohndorf, près de Tennstadt en Thuringe, le 26 novembre 1733. Il fit ses études à l'université de Leipsick sous la direction du célèbre J.-A. Ernesti, son oncle, et y reçut le grade de maître ès arts en 1757. Nommé à la chaire de philosophie de la même école en 1765, il la quitta cinq ans après pour celle d'éloquence, dont J.-A. Ernesti se démit en sa faveur, et qu'il remplit avec une grande distinction. Il mourut le 29 juillet 1801 d'apoplexie, maladie dont il avait éprouvé une attaque dès 1792, sans que ses facultés en eussent été sensiblement affaiblies. Ernesti avait fait une étude approfondie de la littérature ancienne; il parlait et écrivait en latin avec autant d'élégance que de facilité; chéri de ses amis pour la douceur de son caractère, il mettait dans l'exercice de ses fonctions une très-grande sévérité; mais il se la faisait pardonner par l'impartialité de ses décisions. On a de ce savant professeur : 1° *Titi Livii historiarum li-*

(1) La distinction que les théologiens allemands admettent entre la Religion et la Théologie, ne tend à rien moins qu'à introduire dans le christianisme une doctrine exotérique et une doctrine esotérique. Elle dénature le christianisme. S. v. S—v.

bri qui supersunt omnes, Leipsick, 1769, 3 vol. in-8°; Francfort, 1778-83, 5 vol. in-8°; Leipsick, 1801-04, 5 vol. in-8°. L'édition de Drackenborek a servi de base à celle d'Ernesti. Le nouvel éditeur a inséré dans la sienne les différentes leçons de Gronovius et de Grævius, et y a ajouté un ample glossaire, dont l'usage est très-utile. L'édition de 1801 est la meilleure; mais le papier qu'on y a employé est mauvais. M. Schæfer en a surveillé l'impression, et a complété, d'après les notes de son illustre ami, le glossaire, qu'on peut en détacher pour le joindre aux précédentes éditions. 2° *Q. Fabii Quintiliani de institutione oratoriâ liber decimus*, Leipsick, 1769, in-8°. 3° *Ammiani Marcellini opera ex recens. Valesio-Gronovianâ*, ibid., 1773, in-8°. Cette édition est très-estimée. Le glossaire qu'y a joint Ernesti est fort détaillé. 4° *Pomponius Mela de situ orbis libri III, ex recens. Gronovianâ*, Leipsick, 1773, in-8°. Cette édition, à l'usage des classes, n'a de remarquable que la correction du texte. 5° *Opuscula oratorio-philologica*, Leipsick, 1794, in-8°. Ce volume renferme les biographies particulières de Jean-Aug. Ernesti, Jean-Godefr. Kornër, Chr.-Aug. Clodius, Jean-Ant. Dathe et de quelques autres savants de Leipsick; elles sont précédées de trois Dissertations, dans lesquelles l'auteur trace les règles de ce genre d'ouvrages; un style pur, une élocution noble et facile, des faits abondants, l'art de les présenter avec ordre et toujours d'une manière intéressante, telles sont les qualités qui, au jugement des critiques allemands, distinguent les biographies rédigées par Ernesti, et les recommandent à l'attention des amateurs de l'histoire littéraire. 6° Des *Programmes*, dont un intitulé : *Historia ingenii ad usum eloquentiæ necessaria*, Leipsick, 1765, in-4°, auquel le rédacteur des *Commentarii de libris minoribus* reproche de l'obscurité dans le style et du vague dans les idées. W—s.

ERNESTI (JEAN-CHRISTIAN-THÉOPHILE), critique allemand, naquit en 1756 à Arnstadt en Thuringe, où son père (Jean-Frédéric-Christophe) remplissait les places de ministre et de surintendant. Après avoir terminé ses études dans sa patrie, il suivit les cours de l'université de Leipsick sous la surveillance de son oncle J.-A. Ernesti, qui lui donna les mêmes soins qu'à son propre fils. Il fit ensuite des leçons particulières de théologie et de littérature depuis 1779 jusqu'en 1782. Cette année-là il fut pourvu d'une chaire de philosophie à l'université, qu'il occupa jusqu'en 1801, où il succéda à A.-G. Ernesti dans la place de professeur d'éloquence; mais il ne la conserva pas longtemps, étant mort le 5 juin 1802, à l'âge de 46 ans. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a laissés on distingue les suivants : 1° *Æsopi fabulæ gr.*, Leipsick, 1781, in-8°. Cette édition, qui contient 295 fables, passe pour très-correcte; cependant elle n'est pas très-recherchée, n'ayant été imprimée que pour l'usage des élèves. 2° *Hesychii glossæ sacræ emendationibus notisque illustratæ*, ibid., 1785, in-8°. 3° *Suidæ et Phavorini glossæ sacræ cum spicilegio glossarum*

sacrarum Hesychii congest. emend. et notis illustr., ibid., 1786, in-8°. Cet ouvrage ne doit point être séparé du précédent. Les corrections proposées par l'éditeur sont assez ingénieuses, et le soin qu'il met à indiquer les sources où a puisé Hésychius rend son travail utile; cependant les critiques allemands lui reprochent des omissions et des négligences. 4° *C. Silii Italici punicorum libri XVII*, ibid., 1791, in-8°, bonne édition, accompagnée d'un index très-ample; le discours préliminaire, dans lequel Ernesti discute la valeur de ce poème, mérite d'être lu avec attention. 5° *Lexicon technologiæ græcæ rhetoriæ*, ibid., 1795, in-8°, ouvrage utile et rempli d'érudition; 6° *Lexicon technologiæ Romanorum rhetoriæ*, ibid., 1797, in-8°, aussi estimé que le précédent, dont il forme la suite nécessaire. 7° les *Synonymes latins* de Gardin Dumesnil, traduits en allemand, Leipsick, 1798; ibid., 1800, in-8°. 8° *Ciceros Geist und Kern*, ibid., 1799. 1800, 1802, 3 parties in-8°. C'est la traduction en allemand des meilleurs écrits de Cicéron; le style en est élégant et concis; on désirerait seulement que le traducteur eût expliqué par des notes les passages les plus importants. Il avait déjà publié en 1781 la traduction de diverses lettres de Cicéron qui se trouvent dans le recueil qu'on vient de citer. W—s.

ERNOUF (JEAN-AUGUSTIN), l'un des généraux les plus remarquables des premiers temps de la révolution, doit offrir dans sa notice, si elle est vraie et complète, une des parties les plus curieuses et cependant les moins connues de l'histoire militaire de cette époque. Resserrés comme nous le sommes dans un cadre étroit, et soumis à un plan dont nous ne devons pas nous écarter, nous lui donnerons cependant assez d'étendue pour que rien d'essentiel n'y soit omis, et par des renvois aux articles synchroniques tels que Jourdan, Carnot, Houchard, Saint-Just et d'autres, nous aurons du moins jeté quelque lumière sur des faits restés tellement obscurs, tellement défigurés par les historiens et les rapports officiels, que ceux qui en furent les témoins peuvent à peine les reconnaître. J.-A. Ernouf naquit à Alençon, le 28 mars 1753, d'une famille honorable, mais peu fortunée. Après avoir fait, dans cette ville, des études que son peu d'application et son inconduite dérangèrent trop souvent, il entra chez un procureur, et fut destiné à la carrière du barreau qu'il quitta bientôt pour s'engager dans un régiment d'infanterie, d'où il passa dans un autre corps, sans que l'on sache la cause ni le but de tous ces changements. On a dit qu'il s'était fait alors maître de danse; mais il a nié ce fait, qui d'ailleurs était assez démenti par son extrême embonpoint. Ernouf avait quitté le service militaire lorsque la révolution commença, et l'on ignore ce qu'il se proposait de faire. Ce qui est bien sûr, c'est que sa position, ses goûts et tous ses antécédents devaient le porter vers la carrière qui s'ouvrit alors à toutes les ambitions. Il s'enrôla dès le commencement dans l'un des premiers bataillons de volontaires nationaux qui furent créés par le dé-

partement de l'Orne, et y fut nommé au scrutin des soldats lieutenant, puis capitaine et quartier-maître-trésorier. Cette troupe étant partie pour l'armée du Nord en 1792, il passa comme adjoint à l'état-major général où il fut bientôt adjudant. C'est en cette qualité qu'il servait au camp de Cassel dans le mois d'août 1793, lorsque le duc d'York vint attaquer Dunkerque, après avoir quitté l'armée autrichienne commandée par le prince de Cobourg dont il se sépara si brusquement et par des motifs que l'on ignore encore. On a dit qu'il avait été mécontent de voir le généralissime de l'armée confédérée s'emparer des places françaises au nom de l'empereur d'Autriche. Mais s'il en eût été ainsi, il faut dire que, à son tour, le prince anglais aurait pu craindre d'être soupçonné d'avoir les mêmes vues sur Dunkerque en faveur de l'Angleterre qui ne cessa de la convoiter. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, lorsqu'il se présenta devant cette place, il n'avait ni artillerie ni aucun moyen d'en faire le siège, et que son apparition sur ce point ne fut qu'une simple démonstration, bien que Hoche, qui venait d'y arriver comme commandant, ait été nommé général pour sa *belle défense*, tandis que Houchard, qui l'avait beaucoup plus réellement défendue par la victoire d'Hondscoote, fut envoyé à l'échafaud ! De telles incohérences, des contradictions aussi positives rendent bien difficile l'histoire de cette époque ; mais il ne faut pas perdre de vue que tous les mouvements des armées furent alors subordonnés aux nouveaux plans que venait d'adopter le comité de salut public, que ces plans avaient été plus spécialement conçus par le représentant Carnot qui fut aussi chargé de les faire exécuter sur plusieurs points, et notamment à la frontière du Nord, et qu'ils consistaient surtout à substituer aux anciens généraux, aux vieilles théories, des idées tout à fait nouvelles, des hommes tirés du néant et que d'un seul mot on pût y faire rentrer. Par là s'expliquent beaucoup de faits de cette époque et plus particulièrement ceux qui se passèrent sous les murs de Dunkerque. Si le général Ernouf n'y joua pas le premier rôle, on peut être assuré qu'il en connut toutes les circonstances, toutes les causes patentes ou secrètes, et qu'elles restèrent longtemps gravées dans sa mémoire. Peu de temps avant sa mort, il s'en occupait encore, et il en fit un récit que le hasard a placé dans nos mains. Comme ce récit était destiné au public et que le principal but de l'auteur était de s'y justifier, nous ne l'avons lu qu'avec défiance, et cependant nous y avons trouvé, à côté de quelques assertions erronées, des explications, des renseignements précieux. Nous croyons donc devoir en citer textuellement tout ce qui appartient au prétendu siège de Dunkerque et à la bataille d'Hondscoote, qui ne fut guère plus réelle, qu'elles en aient été les conséquences. « Il (Ernouf) servait en cette « qualité (celle d'adjudant général) à Cassel, « lorsque le duc d'York vint assiéger Dunkerque « et bloquer Bergues. Le général Houchard étant

« venu à Cassel pour aviser aux moyens de se-
« courir ces deux places, Ernouf lui présenta
« un plan d'attaque qui ne fut point agréé (1).
« Mais le général Houchard n'ayant pu réussir à
« faire lever le siège de Dunkerque par sa marche
« sur Menin, revint à Cassel où il se décida à exé-
« cuter le plan du général Ernouf, qui fut chargé
« de conduire la première colonne, laquelle atta-
« qua Auterque-Bamberb, et vint prendre position
« à Rexpoëd, séparant le camp anglais de Wilres en
« avant de Bergues, d'avec le camp d'Hondscoote.
« Le prince Adolphe, qui ne croyait point
« Rexpoëd occupé, ayant passé par ce bourg, pour
« aller du camp de Wilres à Hondscoote, le général
« Ernouf, qui occupait le chemin en arrière du
« cimetière, le fit prisonnier avec sa troupe. Le
« prince fut légèrement blessé dans la charge, et
« conduit en une maison du bourg, sous la
« garde de quelques soldats. Son rang et sa qua-
« lité n'étaient point connus. On le crut, comme
« il le disait, un simple officier supérieur. Le gé-
« ral anglais qui commandait le camp de Wilres,
« connaissant tout le danger de sa position, attaqua
« au milieu de la nuit le bourg de Rexpoëd, où le
« général en chef avait établi son quartier gé-
« ral. Il tombait une grosse pluie. Les avant-postes
« furent surpris ; la confusion s'y mit, on fut
« obligé d'abandonner le bourg et de se retirer en
« arrière pour se rallier. Pendant ce temps, le
« général anglais passa avec sept à huit mille
« hommes sous ses ordres, et fut rejoindre le duc
« d'York à Hondscoote. Le prince Adolphe profita
« du désordre pour s'échapper. Le lendemain, la
« bataille d'Hondscoote eut lieu. On sait quel en
« fut le résultat. Le pouvoir exécutif récompensa
« les services du général Ernouf par le grade de
« général de brigade. Quelque temps après, il fut
« nommé chef de l'état-major général des armées
« du Nord et des Ardennes. C'est en cette qualité
« qu'il se trouva à la bataille de Wattignies dont
« le gain fit lever le siège de Maubeuge (2). Le gé-
« néral Ernouf fut élevé au grade de général de
« division pour sa conduite dans cette bataille qui
« dura deux jours. Rappelé deux mois après à Paris
« avec le général en chef (Jourdan) pour rendre
« compte de leur conduite et répondre à l'accusa-
« tion portée contre eux de n'avoir pas profité de
« la victoire, le général en chef combattit avec
« énergie ses accusateurs. Le comité de salut pu-
« blic lui rendit la justice qui lui était due en le
« nommant au commandement de l'armée de la
« Moselle où le général Ernouf le suivit comme
« chef d'état-major. » La partie la plus remar-

(1) Il n'est pas inutile de faire remarquer ici qu'Ernouf qui n'était alors que dans un grade et une position subalterne ne se serait pas permis de présenter un plan au général en chef, sur un sujet aussi important, si ce plan ne lui avait pas été remis par un pouvoir supérieur et probablement par le représentant du peuple Carnot lui-même.

(2) Nous devons dire encore ici qu'il n'y eut pas alors réellement de siège de Maubeuge, et que le prince de Cobourg se borna à en faire le blocus que l'armée française le força de lever après deux jours d'une lutte fort vive et dont les chances furent très-variées.

quable de ce récit est sans doute l'insinuation peu généreuse de la part du général Ernouf d'un reproche grave fait au général Houchard, qui était certainement un des plus habiles et des plus braves généraux qui fussent alors au service de la République, et qui cependant fut victime du cruel système adopté par le comité de salut public, comme le furent dans le même temps et par les mêmes motifs, Custine, Biron, Beauharnais et tant d'autres. Il est évident que l'on voulait détruire jusqu'à la racine toutes les traditions de l'ancienne armée. Les hommes qui s'étaient emparés du pouvoir ne voulaient plus que des instruments passifs qu'ils pussent élever, briser ou renverser à leur gré. Ils avaient été effrayés des projets ou des menaces impuissantes de Lafayette, de Dumouriez, et au risque de mettre leur destinée dans les mains de chefs inexpérimentés, ils ne voulurent plus que des hommes nouveaux. Il est vrai que parmi ceux-là se trouvèrent des hommes très-remarquables et qui eurent de grands succès; mais il faut aussi considérer qu'à cette époque de ruse et de déception, la diplomatie eut une grande part aux événements, et que les négociations qui avaient commencé à Anvers aussitôt après la fuite de Dumouriez, qui furent continuées à Tournay, et à Bruxelles par les représentants du comité de salut public, par lord Elgin de la part de l'Angleterre, et par le comte Mercy d'Argenteau pour l'Autriche, en présence de l'empereur lui-même, qui vint pour cela de Vienne, eurent sur toutes les opérations de la guerre une influence incontestable, ainsi qu'on peut le voir dans les notices de Jourdan, de Kilmaine, du comte de Dohm et quelques autres. Quant au reproche de n'avoir pas su profiter de la victoire, Ernouf savait bien que les résultats de la journée d'Hondscoote avaient été plus grands, plus réels que la bataille elle-même; mais il ne pouvait guère parler autrement d'un événement qui l'avait fait général, et qui avait mis à la tête des armées de la République son protecteur et son ami. On sait qu'il en fut à peu près de même de celle de Wattignies, dont les causes et les effets dirigés également par le représentant du peuple Carnot, furent les mêmes. Et ce qui n'est pas moins bizarre ni moins surprenant, c'est que Jourdan et Ernouf, arrivant à l'armée de la Moselle pour en prendre le commandement, y remplacèrent Hoche qui, après avoir été mis aussi brusquement qu'eux à la tête des armées, après avoir obtenu à Kaiserslautern et à Weissembourg des victoires plus importantes que celle de Hondscoote, venait de tomber à son tour dans la disgrâce du comité de salut public, et ce qui est plus étonnant encore, remplacé par Pichegru, homme tout aussi nouveau, et qui l'avait supplanté dans la faveur des terribles décevants. Voilà comment il conduisait ses armées, voilà comment il traitait leurs chefs, ce gouvernement de légistes, ce comité d'avocats, comme disait Napoléon; voilà par quels moyens, par quels

hommes l'Europe a été vaincue. Et si l'on veut savoir par qui et par quelles mains ces armées furent administrées, il suffira de lire, au soixante-seizième volume de la première édition, la notice Pache qui, dans le même temps, fut ministre de la guerre. Sans doute qu'après avoir bien examiné tout cela, il faudra reconnaître que ces avocats ont fait de très-grandes choses, qu'ils ont admirablement profité des dissensions, de la mésintelligence de leurs ennemis, et que ces ennemis eux-mêmes furent souvent dirigés par la faiblesse et l'incapacité la plus évidente! Mais revenons à la biographie d'Ernouf qui, s'il ne joua pas le premier rôle dans ces grands événements, en eut souvent la direction et fut toujours consulté sur les opérations les plus importantes. Quand il arriva avec Jourdan dans le mois de mars 1794 aux armées de la Moselle et des Ardennes réunies, pour y remplacer Hoche, les victoires de Kaiserslautern et de Weissembourg, par lesquelles ce général venait d'éloigner les Prussiens de nos frontières, et de les forcer à abandonner leurs attaques contre Landau, leur permirent d'aller combattre sur un autre point. Ce fut vers la Sambre, où devaient bientôt se passer de grands événements qu'ils dirigèrent les deux armées réunies, qui, après quelques engagements de peu d'importance à Arlon et sous les murs de Longwi traversèrent dans toute son étendue l'immense forêt des Ardennes, pour suivre l'armée autrichienne commandée par Beaulieu, et vinrent passer la Meuse à Dinan où elles arrivèrent dans les premiers jours de mai 1794, au moment où deux divisions qui formaient la droite de l'armée du Nord, chargées d'attaquer Charleroi, avaient été forcées, à deux reprises, de repasser la Sambre et de renoncer au siège de cette place. Après avoir réuni ces divisions à ses troupes, Jourdan occupa la rive gauche du fleuve avec environ 100,000 hommes. C'était la plus belle armée des quatorze que possédait alors la France, et bientôt par un décret de la Convention nationale elle reçut le nom d'armée de Sambre-et-Meuse qu'elle garda jusqu'à la chute de la République. Sous la direction de Jourdan et d'Ernouf elle reprit bientôt avec une nouvelle activité le siège de Charleroi, et au bout d'un mois cette place avait capitulé lorsque le prince de Cobourg qui, du reste, ne faisait pas un mouvement sans l'avis des négociateurs de Bruxelles (voy. MERCI-ARGENTEAU et TRAUTTMANNDORF), se présenta pour en faire lever le siège, et se disposa, du moins en apparence, à livrer une grande bataille, mais au fond n'ayant pas d'autre intention que de couvrir sa retraite sur la Meuse, comme il avait été convenu par les négociateurs de Bruxelles. Ainsi il n'y eut guère que de vaines démonstrations et un déploiement de forces tout à fait inutile dans cette fameuse journée de Fleurus dont nous fûmes témoin, dont on a tant parlé et dont Barère fit à la Convention nationale un rapport si pompeux, si mensonger. Après cette vaine démonstration de l'armée autrichienne, elle reprit sa marche sur le

Rhin. Celle de Sambre-et-Meuse la suivit, et lorsqu'elle eut pris Maëstricht et livré plusieurs batailles à Saint-Trond, à Juliers, elle vint occuper la rive gauche du fleuve depuis Coblenz jusqu'à Nimègue où elle se réunit à l'armée du Nord commandée par Pichegru. Elle ne quitta cette position qu'au mois de septembre 1795, pour se porter en Franconie jusque sur les bords du Mein, d'où elle fut bientôt délogée par le général autrichien Clerfayt qui força la ligne de neutralité gardée par les Prussiens, et se porta rapidement jusqu'à Wetzlaer, lorsque l'armée française était encore sur le Mein. Obligé de se retirer à la hâte, Jourdan ne fit cependant pas de grandes pertes, et il vint reprendre sa position de la rive gauche où il passa l'hiver, et se dirigea de nouveau vers la Franconie au printemps de l'année suivante. Ernouf eut une part très-honorable à tous ces mouvements, mais dans la retraite qui suivit cette seconde invasion de 1796, il eut beaucoup plus à souffrir, et rencontra de grandes difficultés. Depuis longtemps cette armée de Sambre-et-Meuse marchait de succès en succès et elle tenait sans nul doute le premier rang parmi celles de la République ; mais pour cela elle n'était pas mieux traitée que les autres, et les troupes y restaient souvent sans solde et sans distribution de vivres. Le gouvernement qui venait d'être installé sous le nom de Directoire exécutif, n'avait pas encore trouvé des moyens de suppléer à la nullité des contributions, à l'anéantissement du papier-monnaie, et il fallut souvent que l'administration de l'armée et les généraux suppléassent à ce déficit par des contributions, des exactions toujours fâcheuses, même lorsqu'elles sont faites avec beaucoup de ménagement et de probité. Il résulta de celles qui eurent lieu dans cette occasion, des désordres, des abus auxquels les généraux eux-mêmes ne furent pas toujours étrangers. Dans cette campagne de 1796, l'armée de Sambre-et-Meuse était parvenue jusqu'aux frontières de la Bohême, et elle menaçait tous les États héréditaires de l'Autriche. Mais la division d'avant-garde que commandait Bernadotte, ayant éprouvé un violent échec, il fallut se mettre en retraite, et dans un pareil état de choses on conçoit que de funestes désordres durent éclater. Ce fut alors qu'avec l'autorisation du général en chef et même celle du gouvernement, les commissaires eurent le pouvoir de frapper de toutes sortes de réquisitions et de contributions les habitants de ces malheureuses contrées, et que souvent, au lieu de subsistances qui devaient être distribuées aux troupes, qui en avaient grand besoin, on demanda de l'argent qui passa en d'autres mains (1). Il y eut même pour cela des

conventions, des traités avec des magistrats dont quelques-uns, sans doute, y trouvèrent aussi leur compte. On conçoit bien que rien de tout cela ne pouvait se faire sans l'approbation et le concours du chef d'état-major général, et qu'il dut en résulter contre lui beaucoup de plaintes et de réclamations. Le baron de Hardenberg qui alors représentait dans ces contrées le roi de Prusse, chargé de protéger les puissances neutres, porta jusqu'au Directoire exécutif des plaintes très-vives contre le général Ernouf qui fut obligé de quitter l'armée, et de se rendre à Paris où il parvint, sinon à se justifier complètement, du moins à calmer l'irritation. Il fut nommé, en attendant qu'on pût faire mieux, chef du bureau topographique au ministère de la guerre ; ce qui était sans doute un fort bel emploi, mais ne pouvait le dédommager suffisamment des brillantes fonctions de chef d'état-major général de l'armée de Sambre-et-Meuse. Il l'accepta néanmoins, mais il y resta peu de temps ; et dès que les hostilités recommencèrent en 1799, et que Jourdan alla prendre le commandement de l'armée du Danube, il s'empressa d'emmener avec lui son inséparable chef d'état-major, et ils firent ensemble cette dernière campagne de Franconie qui fut si malheureuse pour la France à Phalendorf et surtout à Stollkach, puis à Brenzelen, où Jourdan tomba malade et laissa le commandement à Ernouf, dans une position d'autant plus embarrassante que le pays était ruiné et tout à fait dépourvu de vivres ; ce qui l'obligea à se rapprocher de Strasbourg. Ce fut alors que Masséna vint prendre le commandement de cette armée, et la conduisit en Suisse. Ernouf l'y suivit en la même qualité, et il eut part à la victoire de Zurich et à quelques autres. Il ne cessa d'en être le chef d'état-major que lorsqu'elle passa en Italie. Alors il fut nommé inspecteur général des troupes stationnées en Piémont, en Toscane et dans la rivière de Gènes. Ce fut dans ces fonctions que le trouva la révolution du 18 brumaire, pour laquelle on sait que, ainsi que ses amis Jourdan et Bernadotte, il montra peu de sympathie. Cependant il fut encore employé dans les fonctions d'inspecteur général jusqu'en 1803, où il fut nommé capitaine général de la Gna-deloupe après la mort de Richepanse, qui avait eu tant de peine à y soumettre les nègres (*voy. RICHEPANSE*). Ernouf trouva cette colonie à peu près dans le même état. Sur tous les points, depuis la

cette contribution il avait reçu des ordres positifs de l'état-major général et plus particulièrement du général Bernadotte. Comme ce dernier était commandant de la division à laquelle appartenait le conseil de guerre, le rapporteur se crut obligé d'aller lui demander s'il était vrai qu'il eût donné un pareil ordre, à quoi celui-ci n'hésia pas à répondre très-affirmativement qu'il en était ainsi, et que les sommes prélevées par de tels moyens étaient destinées à indemniser la troupe qui ne recevait aucune solde et plus particulièrement les officiers qui ne recevaient que huit francs par mois en argent avaient perdu leurs équipages dans la dernière retraite. Comme le rapporteur se trouvait personnellement dans ce cas et que le général lui demanda s'il avait reçu quelque chose, il lui répondit négativement. — Eh bien ! vous en recevrez, lui dit le général, et cependant malgré cette promesse rien n'est jamais parvenu ni à cet officier ni à ses camarades qui avaient aussi perdu leurs équipages.

(1) L'auteur de cette notice, alors capitaine rapporteur de l'un des conseils de guerre de l'armée de Sambre-et-Meuse, se rappelle qu'il fut à cette époque chargé de poursuivre le commissaire ordonnateur Dussargue qui, ayant été chargé de lever des contributions en nature sur plusieurs villages, les avait converties en somme d'argent dont il pressait la rentrée avec beaucoup de rigueur, au lieu d'exiger des subsistances dont l'armée avait grand besoin. Dans l'interrogatoire auquel il fut soumis ce commissaire ne put se disculper qu'en déclarant que pour opérer

Basse-Terre jusqu'à la Pointe-à-Pitre, on ne voyait que des habitations incendiées. Les bois étaient remplis de nègres qui s'y tenaient cachés sans qu'il fût possible de les atteindre. Enfin on annonçait une vaste conspiration près d'éclater dans toutes les parties de l'île. Le premier soin du capitaine général fut de connaître les chefs du complot, et il les fit aussitôt arrêter, puis embarquer sur la frégate qui l'avait amené. Il fit ensuite rentrer successivement dans l'ordre tous les nègres révoltés et les força de reprendre leurs travaux comme avant 1789, sans égard pour les lois de la révolution. Ensuite il protégea ouvertement des flibustiers qui firent entrer dans les ports un grand nombre de prises, et par là y ramenèrent une abondance inconnue depuis longtemps. Il se flattait de rappeler, sous ce rapport, les succès qu'avait obtenus Victor Hugues (*voy.* HUGUES). Mais les plaintes des négociants anglais, dont les bâtiments étaient sans cesse capturés, forcèrent bientôt leur gouvernement à renforcer ses croisières dans ces parages. Les bénéfices de la piraterie furent alors d'autant plus restreints que l'Angleterre se trouvait en possession de la Martinique, de Tabago, de Ste-Lucie et de Marie-Galante, qui semblaient former autour de la Guadeloupe une espèce de cordon ou de blocus auquel il était difficile d'échapper. Lord Cochrane qui commandait dans ces parages, ayant résolu de la resserrer encore davantage, s'en approcha de plus près et forma un blocus très-sévère qui dura treize mois. Des descentes furent essayées sur différents points et toujours repoussées, bien que le capitaine Ernouf n'eût réellement à leur opposer qu'un corps de sept cent cinquante blancs et cinq cents nègres. Enfin, le général anglais ayant réuni vers la fin de 1809 toutes les forces de l'Angleterre qui se trouvaient dans ces parages, se présenta devant l'île avec 103 bâtiments de guerre et onze mille hommes de débarquement. Dans l'impossibilité de résister à des forces aussi supérieures, le capitaine général se retira dans une position de l'intérieur où il fit une très-belle défense, et soutint successivement trois attaques très-vives; mais sa gauche ayant été débordée par un corps ennemi qui réussit à traverser une forêt par le moyen des nègres transfuges qui lui en indiquèrent les passages, il fut contraint de capituler et conduit prisonnier en Angleterre avec toute sa troupe. Ce fut pour Ernouf un événement très-funeste et qui a stérilisé le reste de sa vie. On sait que Napoléon n'a jamais permis de pareilles capitulations faites sur le champ de bataille et les armes à la main. A Ste-Hélène il en parlait encore, et plus d'une fois, si l'on en croit les Mémoires de Lascazes et de Monthon, les noms de Dupont et d'Ernouf sont revenus à sa mémoire. Il n'y a que Junot à qui il ait pardonné la capitulation de Lisbonne; mais Junot était un ancien ami et son premier aide de camp. Ernouf était au contraire du nombre de ces généraux des armées du Nord et du Rhin qui avaient toujours paru s'opposer à son élévation, et c'est comme tel qu'il

l'avait envoyé à la Guadeloupe, ainsi que, dans le même temps, il en envoya plusieurs autres aux Indes, à St-Domingue et dans des missions lointaines. Ne pouvant l'atteindre, lorsqu'il fut prisonnier en Angleterre, il le fit comprendre dans un cartel d'échange; et dès qu'il fut revenu, son procès commença, sous le poids d'une grave accusation, celle d'avoir reçu du général Cochrane une somme considérable, pour livrer la Guadeloupe. Plongé dans un cachot, il y fut détenu pendant plusieurs années de la manière la plus rigoureuse. Ce fut dans cette déplorable position que le trouva la Restauration des Bourbons, en 1814. On conçoit qu'elle dut lui être très-agréable, et que la chute de Napoléon dut surtout parfaitement lui convenir. Ce fut Dupont, le capitulé de Baylen, devenu ministre de la guerre, qui le présenta au roi, dès les premiers jours. On doit bien penser que sous de tels auspices il fut très-bien reçu. Sur-le-champ on le nomma chevalier de St-Louis, puis grand officier de la Légion d'honneur, et il reçut une mission d'inspecteur général dans le midi de la France. C'est ainsi qu'il se trouvait dans ces contrées lorsque Napoléon, revenant de l'île d'Elbe, y débarqua en février 1815. Comme on doit le penser, cette apparition l'effraya d'abord; mais il se remit bientôt, et courut présenter ses services au duc d'Angoulême, arrivant de Bordeaux pour s'opposer à la marche de l'ennemi de sa maison. Le dévouement d'Ernouf fut aussitôt accepté, et le neveu de Louis XVIII lui confia le commandement d'une division. Mais cette division était à créer presque tout entière. Ernouf se rendit pour cela d'abord à Aix, puis à Sisteron, où il réussit à réunir quelques bataillons; mais comme du côté des royalistes, rien n'était préparé, et que par suite du système adopté par le gouvernement de la Restauration, le pouvoir était resté presque partout dans les mains de ses ennemis, les progrès de Napoléon furent rapides et l'embaras du duc d'Angoulême devint extrême. Ernouf avait à peine eu le temps de se mettre en marche pour essayer de le rejoindre qu'il apprit sa capitulation avec Grouchy, et que la défection des troupes de ligne, qui s'étaient placées sous son commandement, le força de se retirer sur Marseille, où la royauté semblait encore debout. Il entra dans cette ville au cri de : *Vive le roi!* et le drapeau blanc déployé. Sa troupe, alors composée presque entièrement de volontaires royaux portant la cocarde blanche, était encore dans les meilleures dispositions. Mais, ne se voyant pas soutenu et pressé par des forces de beaucoup supérieures, il réunit ses officiers, leur fit comprendre l'impossibilité de résister plus longtemps, les invita à se tenir prêts pour un meilleur temps et à cacher leurs armes, ne doutant pas que dans trois mois la cause des Bourbons dût triompher. Ce qui est étonnant, c'est qu'il fixa réellement le terme, et que plusieurs des témoins se sont longtemps appelé ses propres expressions. Quant à lui, dès que Napoléon fut arrivé dans la capitale, il fut porté

sur une liste de proscription et ses biens furent séquestrés. Il se tint caché, puis se réfugia en Espagne, d'où il se hâta de revenir aussitôt après le retour de Louis XVIII. Ce prince le rétablit alors dans tous ses grades et fonctions d'inspecteur général ; et sur la demande du duc d'Angoulême, il le nomma commandeur de St-Louis. Dans le mois de septembre de la même année, le département de l'Orne le nomma membre de la chambre des députés. C'était la chambre *introuvable*, et le chef d'état-major des armées de la République ne s'y montra pas un des moins ardents à soutenir la cause monarchique. Cependant il y fut peu remarqué. Élu député à la même chambre par le département de la Moselle, après la dissolution du 5 septembre 1816, il continua à s'y montrer dévoué à la monarchie, parlant surtout dans les discussions relatives à la guerre et à l'organisation de l'armée, notamment dans la séance du 1^{er} mars 1817, où il prononça un discours très-remarquable, à l'occasion d'une réduction de seize millions sur le budget de la guerre, qui avait été proposée, et qu'il approuva sous le rapport de l'économie, mais qu'il rejeta hautement s'il s'agissait de réduire l'armée déjà si peu nombreuse, ou de retrancher quelque chose au matériel de nos places, à celui de nos arsenaux, déjà si insuffisant après tant de pertes. « Vous n'êtes pas en état, » dit-il, de faire la guerre, c'est pour cela que vous devez la craindre. La seule garantie de la paix pour un État, c'est le danger de l'attaquer. Vous ne voulez plus faire la guerre ; pour ne pas faire la guerre, suffit-il donc de ne pas la vouloir ? Rome voulait-elle la guerre quand nos pères vinrent y porter le feu, et assiéger le Capitole ? La sagesse de votre roi, l'esprit de modération des puissances, le besoin que l'Europe a de repos après tant d'années d'agitations, vous promettent une longue paix !... Mais toutes ces puissances ont des armées, et vous pourriez laisser périr le faible noyau de celle que vous devez aspirer au moins à former un jour !... Tout est calme autour de vous... Mais au milieu du plus beau jour, ne voit-on pas souvent l'orage éclater tout à coup ? Vous êtes revenus de la folie des conquêtes, et vous ne franchirez pas vos limites !... Mais si ces limites ne sont pas défendues, qui vous assure que des troupes ennemies ne les franchiront pas ? Qui eût rêvé le partage de la Pologne, qui l'eût envahie en pleine paix, qui l'eût effacée de la liste des nations si elle avait eu une frontière fortifiée et une armée ?... Eh ! quand aucune puissance ne songerait à vous attaquer, qui vous a dit qu'elles ne s'attaqueraient pas entre elles ? Qui vous a garanti qu'elles daigneront alors vous permettre de demeurer en paix ; que l'une ou l'autre ne vous contraindra pas à prendre les armes pour sa cause, et que vous ne serez pas réduits à devenir un instrument passif dans les mains de la plus influente, et peut-être de vaincre pour celle que votre in-

clination et vos intérêts vous porteraient à combattre ? Et si l'honneur national était attaqué et compromis, si toute satisfaction était refusée, votre souverain voudrait la guerre et tout le peuple français répondrait à l'appel de son roi. Exercez, disciplinez vos troupes, rétablissez vos arsenaux, vos magasins, réparez vos remparts ; que l'économie préside à notre administration, mais qu'une force importante les appuie ; alors on sollicitera votre alliance, on ne la commandera pas, et vous jouirez de cette indépendance nationale, de cette considération de l'Europe, premiers besoins de la France, parce que, sans elle, il ne peut y avoir ni garantie pour son territoire, ni stabilité pour ses institutions, ni crédit au dehors, ni confiance au dedans, ni dignité pour le prince, ni sûreté pour ses sujets. » C'était en présence des étrangers qui venaient de dépouiller nos places et nos arsenaux, qui occupaient encore nos frontières avec cent cinquante mille hommes, que le général Ernouf manifestait ainsi hautement le désir de se mettre en état de leur résister, s'ils entreprenaient jamais de nous faire subir de pareils outrages ; et ils n'en furent pas mécontents ou du moins ils ne le firent pas paraître ; le budget de la guerre ne fut pas diminué, et grâce à ces bons avis, quand il a fallu faire respecter nos droits, l'état de nos places et la force de nos bataillons ne nous ont pas fait défaut ! Ernouf parla encore dans plusieurs occasions sur des questions militaires politiques de moindre importance, et toujours il fit prévaloir ses opinions fondées sur une longue expérience et un véritable patriotisme. Le roi le continua dans ses fonctions d'inspecteur général, puis dans celles de commandant de la troisième division militaire à Metz, jusqu'au 3 janvier 1819, où son âge le força de prendre sa retraite. Deux ans auparavant, il avait été nommé chevalier de l'ordre de l'Aigle-Rouge par le roi de Prusse, dont le baron de Rardemberg était alors premier ministre, ce qui prouve que ni l'un ni l'autre ne croyaient avoir de reproches à lui faire pour l'affaire de 1796 dont nous avons parlé. Nous pensons qu'il n'en était pas tout à fait ainsi de celle de la Guadeloupe, pour laquelle Napoléon avait ordonné des poursuites, dont sa chute put seule le sauver. Louis XVIII fut plus généreux. Cependant ce ne fut qu'en 1818 qu'il obtint de ce prince, sur la demande du duc d'Angoulême, une ordonnance qui lui rendit enfin la paix et le repos. Cette ordonnance était ainsi conçue : « Voulant donc ner au général Ernouf une preuve de notre attachement particulier, et récompenser la fidélité de ses services, sur le compte que nous nous sommes fait rendre qu'il existait une cause criminelle pendante... où ledit général se trouvait prévenu... de vol de deniers publics, de trahison pour avoir livré la Guadeloupe aux Anglais, etc. » Considérant que les faits sont anciens, ordonne qu'il ne sera donné aucune suite à la procédure. » Sur quoi le biographe Rabbe, où nous puisons

cette ordonnance, déclare avec raison qu'elle parut beaucoup moins décisive pour la justification « d'Ernouf que remarquable à d'autres égards... » Ce général mourut à Paris le 27 octobre 1848, à l'âge de quatre-vingt-quinze ans, ne laissant d'un premier mariage qu'un fils qui ne lui a pas survécu. Cependant on a prétendu qu'il avait épousé en secondes noces une demoiselle Poitrineau, veuve de Neuilly qui, ayant perdu son mari dans le temps le plus orageux de la révolution (1793), s'était réfugiée dans le domicile de M. Ernouf alors veuf et quartier-maître d'un bataillon de volontaires nationaux, et avait continué d'y habiter pendant plusieurs années, portant le nom de madame Ernouf, et signant comme telle dans des actes publics. Les héritiers de cette dame semblaient d'après cela fondés à la considérer comme telle, mais les tribunaux en jugèrent autrement. M—nj.

ERNST (IERNST), en latin *Ernstius*, savant juriconsulte, né à Helmsødt le 3 février 1603. Après avoir terminé ses études et pris ses degrés en droit, il passa en Danemarck, où il fit l'éducation des fils d'Oliger Rosencrantz; il parcourut ensuite avec l'un de ses élèves la plus grande partie des pays de l'Europe, et à son retour de ce voyage, en 1635, fut nommé professeur de belles-lettres à l'Académie de Sora. Le roi Frédéric III le nomma en 1665 conseiller de la cour et de la chancellerie. Ernst, également estimé pour ses lumières et pour son intégrité, partagea ses loisirs entre ses devoirs et l'étude, et mourut à Copenhague le 7 avril 1665. Il a publié plusieurs ouvrages, et en a laissé un plus grand nombre manuscrits. Bartholin en a donné la liste dans son *Index scriptorum danorum*; on se contentera d'indiquer les suivants: 1° *Catholica juris, cum emendationibus in opera posthuma Cujacii*, Copenhague, 1634, in-12, rare. 2° *Variarum observationum libri duo*, Amsterdam, 1636, in-8°. Otto les a insérées dans le tome 3 du *Thesaurus juris Romani*. 3° *Ad antiquitates Etruscas quas Volaterræ nuper dederunt observationes*, Amsterdam, 1639, in-12 (voy. INGHIRAMI). On reprocha avec raison à Ernst d'avoir reproduit les notes de Pagan. Gaudenzio sur le même objet, sans avoir eu l'attention de le nommer. 4° *Catalogus librorum biblioth. Medicæ quæ asservatur Florentiæ in cænobio D. Laurentii*, Amsterdam, 1641, in-8°; ibid., 1646, 1 vol. in-12. Ce catalogue n'a d'autre mérite qu'une assez grande rareté. Vander Linden, trompé par le mot *medicæ*, l'a pris pour une bibliographie médicale. 5° *Regum aliquot Daniæ genealogia et series Anonymi, ex veteri codice ms. ecclesiæ Laudunensis, quod desinit in anno chr. 1218, cum notis*, Sora, 1646, in-8°. Ce fragment de l'histoire des rois de Danemarck fut envoyé par And. Duchesne à Ernst, qui le publia avec de savantes remarques qui en font le plus grand prix. Ernst conjecture que cet ouvrage avait été entrepris par l'ordre de Philippe-Auguste, et que ce prince pourrait n'être pas étranger à la rédaction. 6° *Methodus juris civilis discendi*, Sora,

1647, in-4°. 7° *M. Valerii Probi de notis Romanis cum observationibus*, ibid., 1647, in-4°. 8° *Introductio ad veram vitam*, ibid., 1643, in-8°; Amsterdam, 1649, in-8°. Cet ouvrage est mentionné avec éloge dans la *biblioth. Struviana*. 9° *Johan. Caselii librorum in certas classes distributio*, Hambourg, 1651, in-4°, petite pièce très-rare. On doit y joindre une lettre à Just Christ. Böhmer par Jacques Burckard, professeur à Sultzbach, *De vitâ cl. Jo. Caselii epistola*, Wolfenbutel, 1707, in-4°. C'est ce qu'on a de plus complet et de plus exact sur la vie et les ouvrages du savant Chessel. (voy. CASELIUS). 10° *Συλλεγμεναι, sive commentatio de studiis diebus festis convenientibus*, Sora, 1656, in-4°. L'auteur, suivant Dav. Clément, y fait éclater une profonde érudition, un jugement exquis, une liberté chrétienne, et surtout une piété éclairée et solide. 11° *Catholica juris selecta*, Greifswald, 1656, in-8°. 12° *Statera jurisprudentiæ et jurisconsulti*, Arnstadt, 1662, in-4°. 13° *Dissertatio posthuma de re summâ maximeque difficillimâ nempe verâ philosophiâ*, Hambourg, 1665, in-8°, réimprimée sous ce titre : *Aristarchus philosophicus*, ibid., 1678, in-8°. Joach. Hennius fut l'éditeur de cet ouvrage; il est écrit avec chaleur, mais l'auteur s'y montre trop opposé à Aristote. On a encore d'Ernst des *Notes sur la Palestine* d'Heidman, sur Cornélius-Népos (réimprimées dans l'édition de Staveren), et d'autres écrits moins importants. W—s.

ERNST (SIMON-PIERRE), issu d'une famille honorable dont un des membres fut depuis ministre de la justice en Belgique, naquit à Aubel, aujourd'hui province de Liège, mais dépendant alors du Limbourg, le 6 août 1744. Comme la plupart des Belges, surtout ceux qui se destinaient à l'état ecclésiastique, il prit ses degrés à l'université de Louvain, et devint, chanoine régulier et lecteur en théologie à l'abbaye de Bolduc. Sa passion dominante était l'érudition appliquée à l'histoire, principalement à l'histoire locale. Il fit des recherches considérables sur le Limbourg, qui n'avait point encore d'annales en propre, et se proposa de publier sur ce sujet un grand travail mentionné avec éloge dans le rapport de l'institut de France à l'empereur Napoléon en 1810. Quelques-unes des idées qui se manifestèrent au moment de la révolution brabançonne obtinrent sa sympathie, quoiqu'il condamnât l'exagération partout où elle se rencontrait; et, dans cette circonstance, il s'efforça, en invoquant le témoignage du passé, d'éclairer le peuple sur ses droits actuels. Plusieurs des innovations religieuses amenées par le régime français n'excitèrent pas non plus de sa part la vive résistance que manifestaient ses confrères, dont plusieurs le voyaient d'un mauvais œil, et il accepta sans difficulté la cure d'Afden, près d'Aix-la-Chapelle. Là il se livra plus que jamais à ses études chéries et à ses relations littéraires. Dom Brial et le baron de Spaenla-Lecke étaient au nombre de ses amis les plus intimes. L'institut des Pays-Bas, qui l'avait reçu dans son sein, ne

put profiter longtemps de ses lumières. Ernst termina sa laborieuse carrière le 41 décembre 1817. Ses ouvrages imprimés sont : 1° *Apologie des ministres des cultes qui ont prêté la déclaration exigée par la loi du 7 vendémiaire an 4*, Maestricht, 1797, in-8°; brochure dirigée contre les critiques de MM. Dedoyar et Van Hoeren, les Motifs de Malines et autres factums (anonyme). 2° *Encore un mot sur le serment de haine à la royauté*, Anvers (Maestricht), an 8 (1800), in-8° de 56 pages (anonyme). 3° *Entretien d'un curé et d'un laïque sur la question : Est-il permis d'assister aux messes des prêtres assermentés?* Maestricht, an 5 (1797), in-8° de 33 pages (anonyme). 4° *Examen de la seconde lettre du jurisconsulte français au ci-devant notaire des Pays-Bas, sur la communication, en fait de religion, avec les prêtres qui ont prêté serment de haine à la royauté*, Maestricht, in-8° de 54 pages (anonyme). 5° *Examen impartial des observations sur la constitution primitive et originaire des trois États de Brabant, publié par la société des (soi-disant) amis du bien public à Bruxelles*, Maestricht (Bruxelles), 1791, in-8° de 90 pages (anonyme). 6° *Histoire abrégée du tiers état de Brabant*, Maestricht, 1788, in-8°. 7° *Ordines apud Brabantos ejusdem cum eorum principibus esse ceteris, demonstrat....* Maestricht, 1788, in-8° de 52 pages. 8° *Mémoire sur la question ; Vers quel temps les ecclésiastiques commencèrent-ils à faire partie des états de Brabant ? Quels furent ces ecclésiastiques et quelles ont été les causes de leur admission?* couronné en 1783 par l'Académie de Bruxelles, Bruxelles, 1783, in-4°. 9° *Observations historiques et critiques sur la prétendue époque de l'admission des ecclésiastiques aux états de Brabant, vers l'an 1383*, Maestricht, 1786, in-4° de 78 pages (anonyme). 10° *Trois lettres d'un homme à trois grands-vicaires, pour les prêtres nommés fidèles, relativement au serment de haine, etc.*, Maestricht, an 8 (1800), in-8° (anonyme). 11° *Le Masque limbourgeois se lève* (Liège, 1791), in-4° (anonyme). 12° *La Mauvaise foi dévoilée, ou Réponse aux brochures intitulées : Notice sur l'abbé Sicard, etc., et Défense légitime, etc. relatives au serment de haine*, Maestricht, an 9 (1800), in-8° de 76 pages (anonyme). 13° *Observations sur l'instruction en forme de catéchisme, publiée par le professeur Eulogius Schneider (voy. ce nom), à Bonn, par un ami de la vérité* (Cologne), 1791, in-8° de 98 pages (anonyme). 14° *Observations sur la déclaration exigée des ministres des cultes en vertu de la loi du 7 vendémiaire an 4*, Maestricht, 1797, in-8° de 44 pages (anonyme). 15° *Pensées diverses d'un bon et franc catholique, à l'occasion du bref de N. S. P. le Pape à l'archevêque de Malines, sur le serment de haine à la royauté*, Maestricht, an 7 (1799), in-8° de 78 pages (anonyme). 16° *Réflexions sur la lettre de M. l'archevêque de Malines, relativement au serment exigé des ecclésiastiques*, Liège, 1797, in-12 (anonyme). 17° *Réflexions sur le décret de Rome et la décision de quelques évêques, relativement au serment de haine,*

Maestricht, an 7 (1799), in-8° (anonyme). 18° *Réflexions pacifiques et catholiques sur l'instruction importante relativement au serment de haine*, Maestricht, an 7 (1800), in-8° de 70 pages (anonyme). 19° *Le Serment de haine et le schisme considérés dans une lettre de M. le nonce de Cologne, du 2 janvier 1801, à quelques prêtres assermentés, en Europe*, an 9 (1801), in-8° de 38 pages (anonyme). 20-21° *Tableau historique et chronologique des suffragants, ou co-évêques de Liège, etc.*, Liège, 1806, in-8° de 355 pages. En 1823, on ajouta un faux-titre à cet ouvrage portant *Supplément à l'histoire du pays de Liège*, et 54 pages imprimées aussi en 1806, et intitulées : *Notice historique sur le château et les anciens seigneurs d'Argenteau*. 22° *Triomphe de la vérité, ou le serment de haine à la royauté, justifié par un bref de N. S. P. le Pape Pie VI et par le Corps législatif*, Bruxelles (Maestricht), an 8 (1800), in-8° de 56 pages (anonyme). 23° *Des comtes de Durbuy et de la Roche aux 11^e et 12^e siècles*, Liège, 1816, 24 pages in-8°. Cette notice se retrouve avec quelques changements et la série des sires de Kuyk, de Daëlhem, de Duras et de Clermont, dans des *Recherches sur les anciens fiefs*, dont le commencement a été inséré par nous dans les *Mémoires de l'Académie de Bruxelles* et dont la suite se publie sous le titre de *Mémoires héraldiques et historiques*. 24° *Mémoires sur les comtes de Louvain jusqu'à Godefroy le Barbu*, ouvrage publié par M. Lavalleye, Liège et Paris, 1837, in-8°. 25° Ernst a fourni à l'*Art de vérifier les dates* un grand nombre d'articles, ceux des comtes de Louvain, des comtes et ducs de Limbourg, des sires de Heinsberg et de Fauquemont, des comtes, puis ducs de Berg, des comtes et ducs de Clèves, des comtes de la Marck, des préfets, des comtes et ducs de Gueldre, etc. 26° Nous avons imprimé de lui, dans nos *Archives historiques des Pays-Bas*, un *Mémoire* sur les comtes de Louvain et une généalogie raisonnée des comtes de Salm-Reifferscheid. 27° En 1828, le gouvernement des Pays-Bas et les administrateurs de l'imprimerie normale nous avaient invité à revoir et à publier l'*Histoire de Limbourg*. La révolution de 1830 s'opposa à ce dessein que nous reprîmes avec le libraire Lacrosse en 1834; mais il ne parut qu'un prospectus de cet ouvrage où il y a plus de savoir que de talent, plus de labeur que d'idées. En 1837 seulement, M. Ed. Lavalleye reprit cette entreprise, et publia l'*Histoire du Limbourg, suivie de celles des comtes de Daëlhem et de Fauquemont, des Annales de l'abbaye de Rolduc*, avec des notes et appendices, et précédées d'une vie de l'auteur, Liège, 1837-1847, 8 vol. in-8°. Avant l'invasion française on avait engagé Ernst à écrire l'*histoire ecclésiastique du pays de Liège*; mais il n'accepta pas ce fardeau et se contenta de recherches partielles. Partagé entre la critique historique et la théologie, il avait composé un écrit apologétique du nouveau catéchisme publié par ordre de Napoléon. Il était intitulé : *Observations pacifiques*

sur, quelques écrits anonymes dirigés contre le catéchisme à l'usage de toutes les églises de l'empire français. Portalis, ministre des cultes, à qui cette œuvre de complaisance fut communiquée, étant mort peu après, Ernst n'eut plus de nouvelles de son travail. Parmi ses papiers se trouvent encore des dissertations sur les comtes d'Ardenne, sur ceux de Hainaut et sur les ducs de Lorraine avec un *Codex diplomaticus*, fort étendu. Des Notices sur Ernst sont insérées dans l'*Examen critique des dictionnaires* de Barbier, p. 310 ; dans le *Gelehrten und Schriftsteller-Lexicon der Deutschen-Catholischen Geistlichkeit*, par F.-J. Maitzner, t. 3, p. 123, Landschut, 1822 ; dans la *France littéraire* de M. Quérard, t. 3, p. 29, et dans l'*Introduction* du premier volume de la *Chronique rimée* de Ph. Moushès, Bruxelles, 1836, in-4°, p. 66, et M. Lavallée, ainsi que nous l'avons dit plus haut, a précédé la publication de l'*Histoire du Limbourg* d'une vie d'Ernst.

R—F—G.

ERNSTING (ARTHUR-CONRAD), médecin allemand, né à Sachsenhausen, dans le comté de Schauenbourg en 1709, mort le 11 septembre 1678 ; il pratiqua d'abord la médecine à Brunswick : il revint ensuite dans sa patrie, et s'y livra à l'étude de la botanique, en fit des applications à la médecine, et chercha à en développer les principes dans le petit nombre d'ouvrages qu'il publia. Ce sont : 1° *Phellandrologia physico-medica seu exercitatio de medicamento novo peer-saat*, Brunswick, 1739, in-4°. C'est une dissertation sur la ciguë aquatique ou *phellandria*, accompagnée d'une bonne planche. On vantait depuis peu de temps ses graines dans la Basse-Saxe, comme un bon remède contre les ulcères. Ernsting fit des expériences à ce sujet, et soumit cette plante à l'analyse chimique ; mais il ne lui trouva pas les vertus annoncées. 2° *Prima principia Botanica oder Anfangsgründe*, etc., Wolfenbüttel, 1748, in-8°, vocabulaire des termes techniques de la botanique et des parties des plantes avec des figures ; il y a joint une bibliothèque, botanique rangée par ordre alphabétique, et l'indication des systèmes de botanique, à commencer depuis Conrad Gessner. Il en ajouta un qui lui appartenait, et qui ressemble beaucoup à celui de Boërhaave. 3° *Der Vollkommene und altzeit fertige apotheker*, Helmstädt, 1741, in-4°, vocabulaire des médicaments simples et composés tirés des plantes. 4° *Historische und physicalische Beschreibung der Geschlechter der pflanzen*, Lemgo, 1762, in-4°, ouvrage diffus, dans lequel l'auteur décrit les organes de la génération des plantes, surtout d'après Linné, et il recueille tout ce qui a été écrit à ce sujet, ainsi que sur la vie des plantes, qu'il compare aux animaux. Quoiqu'en général cet ouvrage ne soit qu'une compilation, il s'y trouve quelques observations qui appartiennent à l'auteur, entre autres sur des choux hybrides ou provenant du mélange de poussières séminales d'espèces différentes ; il termine cet ouvrage par un catalogue des espèces décrites par Linné ; il a

aussi donné en allemand quelques analyses d'eaux minérales et une description historique et physique du lac de Steinhuder dans les *Notices de Rintel*, de 1763 à 1767.

D—P—s.

EROLÈS (le baron d'), général espagnol d'une ancienne noblesse, naquit dans la Catalogne, en 1785, aux environs de Talaru, où sa famille avait des domaines considérables. Il fit ses premières armes dans la guerre contre Napoléon. Au siège de Gironne qui, en 1809, résista pendant sept mois à tous les efforts des Français, il rendit les plus grands services. Après la prise de cette place, il donna une vive impulsion à la levée des *somatènes*, ces bandes armées de la Catalogne, qui, pendant toute la guerre de l'indépendance, firent éprouver tant d'échecs aux troupes disciplinées de Napoléon. Au mois de septembre 1810, Erolès fut chargé du commandement dans les districts du nord de la Catalogne, avec le titre de commandant général des troupes et des gens armés du Lampourdan. Il ne cessa de harceler les troupes françaises. Vers le milieu d'octobre, il leur enleva un convoi, et, le 21, il les attaqua avec avantage dans le camp de Llado. Lors de la reprise de Figueras, par un habile stratagème du prêtre espagnol Rovésa, il réussit à y faire entrer la plus grande partie d'un convoi ; ce qui cependant n'empêcha pas la place de se rendre quelque temps après, à cause du manque de vivres. Jusqu'à la fin de la guerre, bien que les places de la Catalogne fussent tombées au pouvoir des Français, le baron d'Erolès et le général Lacy continuèrent à tenir la campagne avec les guérillas, et à remporter des avantages partiels. Les événements de 1814, en rendant la couronne à Ferdinand VII, ne furent pas généralement aussi favorables aux hommes dévoués, qui avaient le plus efficacement soutenu la cause de l'indépendance espagnole. Cependant le baron d'Erolès fut élevé au commandement militaire de la Catalogne. A l'époque de la révolution de 1820, lorsque la constitution de Cadix fut rétablie par un parti plus habile et plus remuant que nombreux, d'Erolès ne démentit point ses sentiments de royalisme. Ce fut sous sa direction secrète que se formèrent en Catalogne des bandes commandées par d'anciens chefs de guérillas, entre autres Misas, Mosen-Anton Coll, Mirallès, Romagosa, Romanillo, Bessièrès, Antonio Maranon, dit le Trappiste, etc. Battues quelquefois par les troupes constitutionnelles, ces bandes obtenaient aussi des avantages, et pendant ce temps s'organisait l'*armée de la Foi*, sous les ordres de Quesada, dont le quartier général était à Roncevaux. La prise de la Sen-d'Urgel (15 juin 1822), par les royalistes, leur donna pour point d'appui une place voisine de la frontière de France. Là se forma une junte royaliste. D'Erolès, qui en était membre, redoubla d'activité pour l'organisation d'une force considérable ; au mois de juillet, il était arrivé à la Sen-d'Urgel un si grand nombre d'officiers, qu'il aurait pu suffire au cadre d'une armée de 50,000 hommes. Enfin l'insurrec-

tion royaliste triomphait en Catalogne et jusqu'en Aragon, lorsque son caractère devint plus imposant par la création d'un gouvernement qui prit le nom de RÉGENCE SUPRÊME DE L'ESPAGNE, pendant la captivité de S. M. le roi Ferdinand VII. Cette régence, composée de trois membres, le marquis de Mata Florida, président, l'archevêque de Tarragone, don Jayme Greuz, et le capitaine général baron d'Erolès, fut solennellement installée, le 14 septembre 1822, à la Seu-d'Urgel, prêta serment, et nomma sur-le-champ ses ministres. Le lendemain 15, elle proclama Ferdinand VII avec les antiques solennités, et publia un manifeste pour notifier son installation. On jugera de l'énergie des sentiments qui animaient d'Erolès et ses collègues par le paragraphe suivant : « Quel'on fasse connaître par ces présentes, à tous les habitants de cette Péninsule et à ceux de nos Amériques, l'installation du présent gouvernement, afin qu'ils aient à se conformer à l'avenir à tous les ordres qui en émanent ; les prévenant qu'en cas de désobéissance, ils seront traités comme ennemis du roi et de l'État, et qu'en conséquence les affaires en général seront expédiées et gouvernées d'après les règlements militaires qui étaient en vigueur antérieurement au 9 mars 1820. » Vivement alarmées de la formation de la régence, les autorités constitutionnelles de la Catalogne et de l'Aragon se concertèrent pour la renverser promptement, afin qu'elle n'étendît pas plus loin sa redoutable influence ; car on sait que, si les opinions libérales ou constitutionnelles partagent en Espagne les classes élevées et la classe moyenne, les vieilles croyances religieuses et monarchiques ont pour elles les masses. En conséquence, les chefs constitutionnels portèrent à la fois toutes leurs troupes disponibles sur la Seu-d'Urgel. Le général Lloberas s'avança par Olot et Campredon : Torijos, sorti de Lérida avec 2000 hommes, marcha par San-Ramon de Maurezana, tandis que Zareo del Valle, gouverneur de Saragosse, se dirigeait sur Mequinenza : Lloberas fut battu à Campredon par Mosen-Anton ; et, si Torijos défit près de Cervera un corps d'environ 3,000 royalistes, il fut à son tour attaqué et battu à Selient par le baron d'Erolès, qui était venu au secours de la division vaincue. Tandis qu'en Aragon le sort des armes n'était pas favorable au général Quesada, et au fameux *trappiste* (Antonio Marañón), Erolès surprit, près de Benavare, un détachement de constitutionnels commandé par le colonel Tabuença. Cet officier, engagé dans un défilé impraticable, voyant presque tous ses hommes tués ou blessés, mit bas les armes. Conformément aux menaces portées dans le manifeste du 15 septembre, Erolès fit fusiller le colonel Tabuença avec le lieutenant-colonel Velasco, acte sanguinaire que rien ne peut excuser. Ce succès des royalistes fut célébré par un *Te Deum*, que la régence fit chanter dans la cathédrale d'Urgel. La présence du général Mina changea la face des choses : les

constitutionnels de Catalogne reprirent confiance. Après s'être concerté avec les différents chefs qui devaient agir sous ses ordres, Mina se porta entre Calaf et Cervera. A son approche, Erolès, menacé d'ailleurs sur la droite par le général Zarco del Valle, qui remontait alors la Sègre, pour pénétrer par la conque de Tremps dans la vallée d'Urgel, concentra ses forces du côté de Solsona, afin de se rapprocher de la Seu-d'Urgel. Après plus d'un mois de marches et de contre-marches sans résultat, Mina quitta brusquement ses positions, et se porta sur Castelfollit, dont il s'empara malgré l'héroïque résistance de la garnison royaliste, et qu'il ruina de fond en comble (23-25 octobre 1822). Erolès accourut pour sauver ou reprendre Castelfollit ; il avait sous ses ordres un corps de 6,000 hommes composé en grande partie des divisions de Romagosa et de Romanillo. Mina, résolu de prévenir cette attaque des royalistes, se porta à leur rencontre. Erolès avait pris une position avantageuse entre Tora et Sanahuga. Mina parvint à l'en faire sortir en l'attirant par la retraite simulée de son avant-garde, après l'échange de quelques coups de fusil. Au moment où les royalistes se croyaient vainqueurs, ils virent se tourner contre eux une masse formidable. La fusillade se soutint de part et d'autre avec une égale vigueur, jusqu'à ce qu'une charge de cavalerie faite sur le flanc droit des troupes du baron d'Erolès y jeta le désordre. Les royalistes vaincus, jonchant le terrain de morts et de blessés, furent poursuivis jusqu'à Sanahuga fort avant dans la nuit. Après cette victoire, Balaguer ouvrit ses portes à Mina ; et désormais les opérations des troupes de la Foi, soit en Catalogne, soit ailleurs, ne présentèrent plus qu'une série de revers. Le baron d'Erolès semblait avoir entraîné dans sa dernière défaite toute la fortune de son parti. En cet état de choses, la régence d'Urgel prit la résolution de se transférer à Puicerda, où, par l'énergie de ses mesures, elle prouva qu'Erolès, qui en était l'âme, n'était pas homme à se laisser facilement décourager. D'ailleurs, plus que jamais, il poursuivait activement certaines négociations avec le parti royaliste en France. Le 15 novembre, la régence ouvrit un emprunt de quatre-vingts millions de réaux, dont le fameux capitaliste Ouvrard se chargea de placer les actions. Cependant Erolès chercha à rallier une partie des troupes de la Foi dans la conque de Tremps et aux environs de Talaru. Il n'y resta pas longtemps paisible : un détachement de troupes constitutionnelles vint mettre le feu à son château et dévaster ses domaines. Voyant les généraux constitutionnels Rotten et Milans manœuvrer pour lui couper la retraite de ce côté, Erolès évacua la Seu-d'Urgel, où il laissa dans les forts une garnison de 1,200 hommes sous les ordres de Romagosa, puis alla prendre position à Belver, à deux lieues de Puicerda. Mina, qui avait fait son entrée dans la Seu-d'Urgel, et proclamé le gouvernement constitutionnel sous le feu des forts occupés par les royalistes, vint attaquer, le 28 novembre,

le baron d'Erolès dans sa position entre Montailha et Belver. Le combat se soutint quelque temps avec un acharnement et un succès égal; mais les royalistes, inférieurs en nombre, ayant plié sur un point, tout le reste se débanda; Erolès, entraîné dans la déroute, gagna non sans peine les montagnes qui bordent la vallée d'Andorre. Une partie de ses troupes l'avait suivi. Mina pénétra aussi dans cette vallée; mais, sur la réquisition du syndic de ce petit pays, qui a le privilège de se gouverner lui-même comme territoire neutre entre la France et l'Espagne, les soldats *dela Foi* durent en sortir pour gagner les terres de France, et Mina revint sur le territoire espagnol. On a calculé qu'après la défaite du corps du baron d'Erolès, il était entré en France près de 5,000 individus, dont un grand nombre de moines et de prêtres, presque tous dans le plus entier dénuement. Quant à la régence dont il était membre, après avoir quitté Puicerda dès le 18 novembre, elle était venue se réfugier à Livia, sur l'extrême frontière d'Espagne, d'où elle était partie à la suite de la fatale journée du 28 pour rentrer en France. Etablie d'abord dans un village, puis à Perpignan, elle finit par se rendre à Toulouse. Le 30 décembre Erolès alla à St-Girons avec l'intention de repartir pour la frontière. Au 1^{er} janvier 1823, le héros de la *fidélité espagnole*, pour nous servir des expressions du *Moniteur*, reçut les vœux des autorités françaises. Cependant à Madrid, les constitutionnels avaient imposé au roi Ferdinand VII un ministère qui, dans une proclamation adressée à la nation espagnole, faisant parler ce prince dans des termes bien en opposition avec ses véritables sentiments, réprouvait une faction *liberticide* et l'imposture des *fanatiques*, qui avaient élevé dans Urgel un *trône de dérision et d'ignominie*. Par suite des mesures qui furent prises, Erolès, avec tous les chefs royalistes, fut déclaré ennemi de la constitution et rayé des contrôles de l'armée. Mais le moment n'était pas éloigné où les armes de la France allaient arrêter la révolution d'Espagne. Tant de revers n'avaient point découragé les royalistes; il ne leur restait plus en Catalogne que la place de Méquinenza. Répartis en bande de cinq, six et jusqu'à douze cents hommes, ils recommencèrent, pendant les mois de février et mars 1823, à inquiéter les troupes constitutionnelles dans les plaines, et à se maintenir dans les montagnes du Lampourdan. Le baron d'Erolès, qui s'était un instant rendu à Paris (février 1823), dirigeait presque tous leurs mouvements, et l'autorité militaire avait passé tout entière dans ses mains. Lorsqu'en mois d'avril l'armée française, aux ordres du duc d'Angoulême, entra en Espagne pour rétablir l'autorité de Ferdinand VII, le quatrième corps destiné à agir en Catalogne, commandé par le maréchal Moncey, et qui était de 24,000 hommes, fut augmenté par un corps de près de 9,000 Espagnols qu'avait organisé le baron d'Erolès, et qui consistait en bataillons d'infanterie habillés et armés, et en quelques escadrons de cavalerie, parmi lesquels se trouvaient

des lanciers et des cuirassiers. Dès le 24 avril ce corps fut adjoint aux deux divisions françaises qui investirent Figueras et l'occupèrent le 25. Erolès prit une part très-active à toutes les opérations de cette guerre, qui ne fut sérieuse qu'en Catalogne; et toujours fidèle à son rôle politique, lors de son entrée dans cette province, il adressa aux Catalans et à l'armée espagnole deux proclamations énergiques. Le 4^{er} mai, cherchant à surprendre le général Milans, il atteignit son arrière-garde qu'il culbuta, et enleva la caisse et les bagages du régiment de Zamora. Dans cette guerre de chicane contre Mina, on voit, d'après les relations militaires, le baron d'Erolès se multiplier, soit pour donner d'utiles avis fondés sur sa parfaite connaissance des lieux, soit pour se trouver sur les pas de l'ennemi et déjouer ses projets. Au mois de juin, chargé par le maréchal Moncey de suivre les mouvements de Mina, et de couvrir la frontière de France avec les troupes royalistes espagnoles et la brigade du vicomte de Saint-Priest, Erolès eut avec les constitutionnels, près du bois de Pallau (le 14), un engagement à la suite duquel le général Gorréa mit bas les armes. Le lendemain 15, il atteignit, près de Villièle, le corps de Mina, lui tua 6 à 700 hommes et le força de fuir. Guidé par deux paysans et accompagné de quatre officiers seulement, Mina se jeta pendant la nuit dans Urgel. Le 25 juillet, Erolès fut encore vainqueur à la brillante affaire de Calaf. Le 14 août, au combat de Caldès, un corps français-espagnol de 2,500 hommes, aux ordres d'Erolès et du général Tromelin, mit en fuite un corps de 6,000 constitutionnels commandés par Milans et Lloberas. Le 8 octobre, on retrouve encore Erolès au combat de Tramaced en Aragon. Il serait fastidieux d'énumérer toutes les occasions dans lesquelles il se signala durant cette guerre. Le baron d'Erolès n'était pas destiné à jouir longtemps du triomphe de cette cause pour laquelle, en exposant tant de fois sa vie, il avait ruiné sa fortune et sa santé. Atteint d'aliénation mentale, il vint en France pour se faire traiter; mais, bien que sa raison parût un peu raffermie, sa guérison ne fut jamais complète. Il retourna en Espagne, et mourut, au mois d'août 1825, dans la province de la Manche. Aucun chef royaliste espagnol n'a surpassé le baron d'Erolès en audace, en énergie, en persévérance. Profondément imbu de convictions religieuses et monarchiques, il avait en lui assez d'enthousiasme pour exciter les passions des populations ardentes et dévotes au milieu desquelles il était né. Ses ennemis eux-mêmes n'ont pu lui refuser ce genre de talent militaire qui éclate surtout dans les guerres de partisans; et, à leurs yeux, il fut un digne adversaire de Mina.

D—R—R.

EROTIANUS (EROTIEN), médecin grec, vécut dans le premier siècle sous le règne de Néron. Fabricius soupçonne à tort que le nom d'*Erotianus* a été formé de celui d'*Herodianus*. C'est également sans autorité suffisante que quelques critiques lui contestent le titre de médecin, pour lui substituer

celui de grammairien. Quoi qu'il en soit, Erotianus est auteur d'un glossaire d'Hippocrate en grec par ordre alphabétique, ouvrage qu'il dédia à Andromachus, premier médecin (archiâtre) de Néron. Il est conséquemment antérieur à Galien. Ce vocabulaire a été imprimé d'abord à Paris en 1564, in-8°, par les soins d'Henri Etienne, qui l'a placé en tête de son *Dictionarium medicum*, gr.-lat.; ensuite à Venise, Junte, 1566, in-4°, avec les notes d'Eustachi, sous ce titre : *Vocum, quæ apud Hippocratem sunt, collectio*; il se trouve aussi joint aux éditions d'Hippocrate données par Mercuriali et par Chartier. Ce vocabulaire peut aider, jusqu'à un certain point, à l'intelligence des termes difficiles ou obscurs que l'on rencontre dans Hippocrate; mais ses interprétations sont en général si brèves et quelquefois si ambiguës, qu'il laisse souvent le lecteur dans l'embarras, et qu'au lieu d'explications claires, il n'offre, dans une foule de passages, que des énigmes à deviner. Il paraît même que c'est pour dissiper cette obscurité, que Foës composa son excellent dictionnaire intitulé : *Oeconomica Hippocratis*. La meilleure édition d'Erotien est, sans contredit, celle que l'on doit à J.-G. Frédo. Franz, sous ce titre : *Erotiani, Galeni et Herodoti glossaria in Hippocratem*, grec.-lat., Leipsick, 1780, in-8°. Elle renferme non-seulement les corrections d'Henri Etienne, d'Eustachi, d'Heringa, mais encore un grand nombre de variantes puisées dans un manuscrit appartenant à J.-Phil. Borville, de nouvelles notes de l'éditeur, et enfin l'ἑρζήσις de Galien et le λεξιόν d'Hérodote le médecin. R—D—N.

EROVANT II, dixième roi d'Arménie, de la dynastie des Arsacides. Il était fils d'une femme de la race royale, qui avait eu un commerce illégitime avec un homme obscur, sous le règne du roi Sanadrouk; il acquit une grande réputation par ses exploits guerriers, et il tint le premier rang parmi les généraux de ce prince. En l'an 68 de J.-C., après la mort de Sanadrouk, Erovant s'empara du trône d'Arménie, et fit massacrer tous les fils du dernier roi, à l'exception d'Ardasches qui fut emmené en Perse par le prince Sempad, de la race des Pagratides, qui était chargé de son éducation. En l'an 75, Erovant, pour conserver l'amitié des Romains, dont il avait besoin pour se défendre contre les Persans, leur céda toute la Mésopotamie arménienne, et transporta sa résidence royale de la ville d'Edesse dans celle d'Armavir, ancienne capitale de l'Arménie. Eunué bientôt du séjour d'Armavir, il jeta en 78 les fondements d'une ville magnifique, située au confluent de l'Araxes et du fleuve Akhourcan, et de son nom il l'appela Erovantashad. Cette ville fut décorée de superbes monuments; il y fit transporter toutes les choses précieuses qui étaient à Armavir, et y fixa sa résidence. Il fit encore bâtir dans le voisinage la ville de Pagaran, où il fit placer les statues de tous les dieux de l'Arménie, et celle d'Erovantakerd, qui fut aussi remplie de monuments. Pendant qu'Erovant était occupé d'embellir sa capitale, Ardasches,

fils du roi Sanadrouk, et son général Sempad, de la race des Pagratides, revinrent de Perse avec une nombreuse armée pour reconquérir le trône des Arsacides, et en chasser Erovant. Lorsqu'Erovant fut informé de l'arrivée d'Ardasches, il rassembla toutes les forces de son royaume, appela à son secours Pharasmane, roi d'Ibérie, et marcha à la rencontre de l'armée persane. Malgré ses talents militaires et son courage, il fut vaincu dans un lieu qui, à cause de sa défaite, fut appelé Erovantavan, c'est actuellement Erivan. Il éprouva un nouvel échec sous les murs de sa capitale, et en fuyant il fut tué d'un coup de poignard par un soldat obscur, en l'an 88 de J.-C. Ardasches II monta alors sur le trône. S. M—N.

EROVAZ, frère du précédent, et comme lui descendant par sa mère de la race royale des Arsacides. En l'an 78 de J.-C., son frère le créa grand-prêtre des dieux de l'Arménie, et lui donna pour résidence la ville de Pagazan, qu'il venait de faire construire et où il avait réuni toutes les statues qui se trouvaient dans les anciennes capitales de l'Arménie. En l'an 88, après la défaite et la mort de son frère, Sempad Pagratide, général des armées d'Ardasches II, qui avait détrôné Erovant, vint l'attaquer dans Pagazan. Erovaz fut pris; on lui fit attacher une pierre au cou, et on le précipita dans l'Araxes. S. M—N.

ERPENIUS ou d'ERPE (THOMAS), célèbre orientaliste, naquit à Goreum, en Hollande, le 7 septembre 1584. Son père, témoin de ses heureuses dispositions pour les sciences, l'envoya à Leyde dès l'âge de dix ans. Ce fut dans cette ville qu'il commença ses études. Au bout de quelques mois il vint à Middelbourg, puis retourna au bout d'un an à Leyde, où il pouvait suivre ses goûts avec facilité. Ses progrès furent rapides; dès l'âge le plus tendre il fut admis à l'université de cette ville, et en 1608 il reçut le bonnet de maître ès arts. A la sollicitation de Scaliger, il avait appris les langues orientales en même temps qu'il faisait ses cours de théologie. Après avoir achevé ses études il voyagea en Angleterre, en France, en Italie, en Allemagne, formant des liaisons avec les savants, et s'aidant de leurs lumières. Pendant son séjour à Paris il se lia d'amitié avec Casaubon, amitié qui dura aussi longtemps que sa vie, et il prit des leçons d'arabe de Joseph Barbatius ou Abundacni. A Venise, il eut des conférences avec les Juifs et les mahométans, et il profita de son séjour en cette ville pour se perfectionner dans le turc, le persan et l'éthiopien. Erpenius revint dans sa patrie en 1612, après une longue absence, riche de la science qu'il avait acquise pendant ses voyages, aimé et estimé de tous les savants qu'il avait visités. Son habileté était déjà connue; aussi, dès le 10 février de l'année suivante, il fut nommé professeur d'arabe et des autres langues orientales, l'hébreu excepté, dans l'université de Leyde. Dès lors il se livra tout entier à l'enseignement de ces langues, et à en faciliter l'étude, à en propager

les connaissances par ses ouvrages. Animé par l'exemple de Savary de Brèves, qui avait établi à ses dépens une imprimerie arabe à Paris, il fit graver à grands frais de nouveaux caractères arabes et forma une imprimerie dans sa maison. En 1619 les curateurs de l'université de Leyde créèrent une seconde chaire d'hébreu en sa faveur. En 1620 les états de Hollande l'envoyèrent en France pour tâcher d'attirer chez eux, par la promesse d'une chaire de théologie, Pierre Dumoulin, ou André Rivet. Ce premier voyage n'eut aucun succès et fut suivi, l'année d'après, d'un second, qui réussit au gré des états; Rivet passa en Hollande. Quelque temps après le retour d'Erpenius, les états le choisirent pour interprète : cela lui donna occasion de traduire diverses lettres des princes musulmans de l'Asie et de l'Afrique, et d'y répondre. Le roi de Maroc prenait, dit-on, un grand plaisir à lire ses lettres arabes et en faisait remarquer l'élégance et la pureté. La réputation d'Erpenius était répandue par toute l'Europe savante : plusieurs princes, les rois d'Angleterre et d'Espagne, l'archevêque de Séville lui firent les offres les plus flatteuses pour l'attirer près d'eux; il ne voulut jamais quitter sa patrie et y mourut d'une maladie contagieuse le 13 novembre 1624, âgé de 40 ans. Erpenius a laissé plusieurs ouvrages qui ne sont point parfaits, sans doute; mais si l'on se reporte à l'époque où il a vécu, si l'on songe qu'il eût peu ou point de secours, qu'il se forma lui-même, si on le juge, non point d'après l'état actuel de la littérature orientale, mais d'après ce qu'il a fait, on conviendra qu'il a peut-être surpassé, par l'immensité et la difficulté de ses travaux, les orientalistes qui l'ont suivi; et que n'eût-il point fait si une mort prématurée ne l'eût pas enlevé à une littérature dont son nom sera toujours un des plus beaux ornements? Voici la note de ses ouvrages : 1° *Oratio de linguâ arabicâ*, Leyde, 1613, in-4°. Erpenius prononça ce discours lorsqu'il prit possession de la chaire d'arabe : il y loue l'ancienneté, la richesse, l'élégance et l'utilité de cette langue. 2° *Annotat. in Lexic. Arab. Fr. Raphelengii*, Leyde, 1613, in-4°; elles se trouvent à la suite de ce lexique. 3° *Grammatica arabica, quinque libris methodicè explicata*, ibid., 1613, in-4°. « Cette « grammaire qu'on peut regarder, dit M. Schnurrer, « comme la première composée en Europe, non- « seulement a été réimprimée plusieurs fois, mais « elle a tellement fait loi, que plusieurs professeurs « qui, surtout en Allemagne, ont donné sous leur « nom des grammaires arabes, ont suivi les traces « d'Erpenius, et ont à peine osé s'écarter de ce « guide. » Le même savant observe que cette édition a été tirée sur deux formats; d'abord en grand in-4° afin de pouvoir être jointe au lexique de Raphelenge, et ensuite sur une plus petite justification, pour en rendre le format plus portatif. Ces derniers exemplaires sont les plus communs. La seconde édition de cette grammaire, corrigée et augmentée, d'après un exemplaire chargé des notes manus-

crites de l'auteur, parut à Leyde en 1636, in-4°. L'éditeur, Antoine Densing, y a ajouté les fables de Locman et quelques adages arabes avec la traduction latine d'Erpenius. Les voyelles et les signes orthographiques sont marqués dans le texte arabe. On doit à Golius une réimpression de cette édition, sous le titre de *Linguae arabicae Tyrocinium*, Leyde, 1636, in-4°. Les additions de ce savant en font le mérite. Elles se composent : 1° de trois centuries de proverbes arabes; 2° de cinquante-neuf sentences tirées des poètes; 3° des surates 31 et 61 du Coran; 4° de la première séance de Hariri (*voy. HARIRI*); 5° d'un poème d'Aboulola (*voy. ABÛLOLA*); 6° d'une homélie du patriarche d'Antioche Elie III, sur la naissance du Christ. Tous ces morceaux sont accompagnés d'une traduction latine et de notes. 7° de 232 sentences arabes; 8° de la 32^e surate du Coran; 9° d'un autre poème d'Aboulola. Golius n'a publié que le texte de ces trois dernières additions. Une autre édition en a été publiée par Albert Schultens, en 1748, réimprimée en 1767. L'éditeur, après avoir reproduit mot pour mot la grammaire, les fables, et une centurie de sentences telles que les donne l'édition de Golius, a ajouté : 1° une préface dans laquelle il combat quelques opinions erronées des docteurs juifs, sur l'histoire de l'écriture hébraïque et sur l'autorité de la cabale ou tradition; 2° des extraits du *Hamasah* d'Abou-Temam, accompagnés d'une traduction latine et de notes. Michaëlis a donné en allemand un abrégé de cette édition, Gottingue, 1771, in-8°. Morso, professeur de langues orientales, à Palerme, a publié, en 1796, une nouvelle édition de la grammaire arabe, et des fables de Locman avec un glossaire. 4° *Proverbiorum arabicorum centuriæ duæ, ob anonymo quodam arabe collectæ*, etc., Leyde, 1614; 2° édition, ibid., 1623, in-8°. D. Rivault, sieur de Flurance (*voy. RIVAUT*), avait acquis le manuscrit de ces proverbes à Rome. De retour dans sa patrie, il les communiqua à Isaac Casaubon, avec la traduction barbare et souvent inintelligible qu'en avait faite un maronite. Casaubon envoya la plus grande partie de l'ouvrage à Scaliger, le priant d'expliquer les sentences les plus difficiles. Celui-ci renvoya bientôt le manuscrit avec une traduction latine et des notes; Casaubon envoya une copie plus complète et plus correcte à Scaliger, en le priant d'achever ce qu'il avait si bien commencé : Scaliger promit, mais la mort le surprit au milieu de ce travail. Lorsque Erpenius vint à Paris, en 1609, Casaubon l'engagea à terminer cet ouvrage pour qu'il pût voir le jour. Erpenius s'en chargea et y travailla sans relâche : il comptait le faire imprimer à Paris chez Le Bé, qui avait gravé d'assez beaux caractères arabes; mais, déçu de son espoir, il en différa la publication jusqu'à son retour à Leyde. La première centurie de ces proverbes a été donnée de nouveau par Sennert, Wittemberg, 1638, réimprimée en 1724. Scheidius a fait imprimer à Harderwick, en 1773, un choix des sentences et des prover-

bes arabes publiés précédemment par Erpenius. 5° *Locmani sapientis fabulæ et selecta quedam Arabum adagia, cum interpretatione latinâ et notis*, Leyde, 1615, in-8°. C'est la première édition de ces fables, qui ont ensuite été imprimées jusqu'à satiété. Cette édition parut sous deux formes ; l'une qui n'embrassait que le texte arabe seulement, l'autre qui était accompagnée de la version latine, d'une longue préface et de notes. Les adages sont au nombre de cent. Tannegui Le Fevre a traduit en vers iambiques latins, et publié à Saumur, en 1674, les seize premières fables de Locman d'après la version d'Erpenius. Une seconde édition de ces fables porte la date de 1636 et a la forme d'un livre séparé, mais elle a été détachée de l'édition de 1636 de la grammaire arabe dont elle faisait partie. Golius a imprimé de nouveau les adages dans le *Arab. ling. Tyrocinium*, Leyde, 1656 ; on les retrouve encore dans l'édition de la grammaire d'Erpenius, donnée par Schultens. 6° *Pauli apost. ad Romanos epistola, arabicè*, ibid., 1615, in-4°. Cette épître est suivie de celle aux Galates. Le texte arabe n'offre ni les points voyelles, ni les signes orthographiques dont l'imprimerie, élevée par Erpenius, n'était point encore fournie à cette époque. 7° *Novum D. N. J.-C. Testamentum, arabicè*, Leyde, 1616, in-4°. Erpenius a publié le texte seulement de cette traduction arabe du Nouveau Testament, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Leyde. 8° *Pentateuchus Mosis, arabicè*, ibid., 1622. Cet ouvrage a été également publié d'après un manuscrit de la même bibliothèque écrit en caractères rabbiniques, et remis en caractères arabes par Erpenius. Le texte offre plusieurs erreurs. L'auteur de cette version, qui paraît être un juif africain du 14^e siècle, est si servilement attaché au texte hébreu, qu'il rend les solécismes de son original par des solécismes dans sa langue. 9° *Historia Josephi Patriarchæ ex Alcorano, cum triplici versione latinâ et scholiis Th. Erpenii, cujus præmittitur alphabetum arabicum*, Leyde, 1617, in-4°. Dans sa préface, Erpenius dit qu'il offre dans cet alphabet le premier essai de ses caractères arabes, et que les lettres y seront présentées avec leurs liaisons et leurs accidents, ce qui facilitera non-seulement la lecture des livres imprimés, mais aussi celle des manuscrits. A la suite de l'histoire de Joseph, tirée de l'Alcoran (12^e surate), se trouve la 11^e surate du même livre. 10° *Grammatica arabica dicta Giarunia et libellus centum regentium cum versione latinâ et commentariis*, ibid., 1617, in-4°. Obicino et Kirsten avaient déjà publié cet ouvrage, l'un à Rome en 1592 et l'autre à Breslau en 1610. Erpenius annonce dans sa préface qu'il a revu et corrigé le texte d'après quatre manuscrits, dont l'un avait les voyelles et les autres étaient accompagnés de savants commentaires. Erpenius paraît avoir ignoré le nom de l'auteur du livre des *Cent Regents*, mais on sait aujourd'hui qu'il s'appelait Abd-el-Caher Aldjordjany. 11° *Canones de litterarum Alif, Waw et Yé apud Arabes naturâ et permutatione*,

ibid., 1618, in-4°. C'est la réimpression du 5^e chapitre du livre 1^{er} de la grammaire arabe. Ici ces canons paraissent revus par l'auteur, et disposés dans un ordre plus commode. 12° *Rudimenta linguæ arabicæ; accedunt praxis grammatica et consilium de studio arabico feliciter instituendo*, ibid ; 1620, in-8°. Ces rudiments diffèrent peu de la grammaire arabe. La différence consiste dans quelques retranchements ; mais l'ordre et la division des livres et des chapitres sont les mêmes. L'avis touchant la manière d'étudier l'arabe avec succès, se compose de peu de pages et fut écrit rapidement par l'auteur, au moment de son départ pour la France ; il donne la méthode qu'on doit suivre dans l'étude des rudiments et pour passer ensuite à une autre lecture. A la suite de la page 184 se trouve le 64^e surate de l'Alcoran, accompagnée d'une version latine interlinéaire et d'explications grammaticales. Les rudiments ont été réimprimés à Leyde en 1628 ; à Paris, en 1638, in-8° ; et à Leyde, en 1733, in-4°. Cette dernière édition a été donnée par Schultens, qui y a ajouté un *florilegium* des sentences arabes, et une *Clavis dialectorum Arabicæ linguæ præsertim*. Cette édition, augmentée de tables très amples, a été réimprimée dans la même ville en 1770. 13° *Orationes tres de linguarum ebrææ et arabicæ dignitate*, ibid., 1621, in-12 ; le premier de ces trois discours avait été imprimé dès 1613 ainsi que nous l'avons dit : des deux autres, l'un fut prononcé par Erpenius en novembre 1620, à son retour de France, lors de l'ouverture de son cours, et le second, consacré à la langue hébraïque, en septembre 1620, dans une pareille circonstance. 14° *Historia Saracénica*, etc., ibid., 1625, in-fol. C'est le texte arabe et la traduction de l'histoire musulmane d'Elmacin (*voy. ELMACIN*). Erpenius y a ajouté l'*Historia Arabum* de Roderic Ximenez, archevêque de Tolède. La traduction latine a aussi été publiée sans le texte, in-4°, et le texte arabe seul, petit in 8°. 15° *Grammatica ebræi generalis*, ibid., 1621, in-8° ; Genève, 1627 ; Leyde, 1659. A cette troisième édition se trouve jointe la 2^e édition de la *Grammatica syra et chaldaea*, du même auteur. 16° *Grammatica syra et chaldaea*, ibid., 1628. 17° *Psalmi Davidis syriacè*, ibid., 1628. 18° *Arcanum punctuationis revelatum et oratio de nomine Tetragrammato*. 19° *Versio et notæ ad arabicam paraphrasin in Erang. S. Joannis*, Rostock, 1626. 20° *De peregrinatione gallicâ utiliter instituendâ tractatus*, ibid., 1631, in-12. 21° *Præcepta de linguâ græcorum communi*, Leyde, 1662, in-8°. Erpenius avait formé le projet de plusieurs autres ouvrages, d'une édition de l'Alcoran qui devait être accompagnée de notes, et d'une bibliothèque orientale. Dans les préfaces de ses grammaires il parle aussi d'un *Thesaurus grammaticus*, qui n'a point vu le jour. On peut consulter sur cet orientaliste célèbre les ouvrages suivants : G.-J. Vossius, *orat. in obit. Th. Erpenii*, Leyde, 1625, in-4° ; P. Scrieverius, *Manes Erpeniani, quibus accedunt Epicedia variorum*, ibid., 1625. A la suite de cette brochure,

se trouve le catalogue des livres de la bibliothèque d'Erpenius. J—N.

ERRANTE (JOSEPH), peintre italien, naquit à Trapani (Sicile), en 1760. Ayant fait ses premières études dans sa patrie, il se rendit à Rome pour les perfectionner, et il devint l'ami de plusieurs savants et surtout de l'abbé Spédaliéri, son compatriote et l'un des philosophes les plus distingués de son temps. Il profita beaucoup de leurs entretiens, et, jeune encore, il se distingua dans le talent d'imiter les plus grands maîtres, tels que Raphaël, Titien, les Carraches, le Dominiquin, et surtout le Corrège, au point que souvent on confondait la copie avec l'original. Son mérite fut apprécié par le roi des Deux-Siciles ; mais, les circonstances l'empêchant de profiter de cette protection, il passa la plus grande partie de sa vie à Milan, où il se fit remarquer, malgré l'éclat qu'y jetait dans le même temps le célèbre Appiani. Il serait trop long d'indiquer ici tous ses ouvrages. On a remarqué surtout son *Artémise pleurant sur les cendres de Mausole*, la *Mort du comte Ugolin au milieu de ses enfants*, le *Concours de la beauté*, l'*Endymion*, les divers tableaux de *Psyché*, etc. Plusieurs de ces sujets ont été gravés avec succès par ses élèves. Il fit les portraits de plusieurs littérateurs ses amis, qui lui consacrèrent à leur tour des vers et des éloges très-flatteurs. Le duc de Monte-Léone, encore plus généreux, au moment où il était, comme lui, loin de sa patrie, lui fit une pension de soixante ducats par mois. Errante a inventé une nouvelle manière de restaurer les tableaux. On a de lui deux Mémoires imprimés, l'un *Sur les couleurs employées par les plus célèbres artistes italiens et flamands*, l'autre sous le titre d'*Essai sur les couleurs*. Habile à faire des armes, il croyait l'art de l'escrime aussi utile aux peintres modernes que la gymnastique l'avait été aux anciens. Il s'était proposé d'écrire un traité sur l'étude du mouvement des muscles d'un corps vivant en action. Mais, surpris par la mort, il ne put achever plusieurs ouvrages dont sa féconde imagination lui avait inspiré l'idée. Il mourut en 1821, à Rome, où un monument exécuté par le sculpteur Fannino lui a été élevé. Z.

ERRARD (JEAN), né à Bar-le-Duc, vers le milieu du 16^e siècle, fut appelé, par Henri IV et Sully, le premier des ingénieurs. Il construisit la citadelle d'Amiens et une partie du château de Sédan. C'est le premier ingénieur, en France, qui ait écrit sur la fortification, et la plupart de ses principes n'ont pas vieilli. Il fut admis souvent dans le conseil du roi pour y discuter des projets de sièges et de fortifications. On lui reprocha trop d'attachement pour la maison de Bouillon. On a de lui : *la Fortification démontrée et réduite en art*, par J. Errard, 1594, in-4^e ; 1604, in-fol. — Son neveu, Alexis ERRARD, en publia une nouvelle édition en 1620, in-fol. D—M—T.

ERRARD (CHARLES), peintre et architecte, né à Nantes en 1606, fut chargé de la direction des ou-

vrages de peinture que Louis XIII avait ordonnés pour l'embellissement du Louvre. Dans la suite, une commission plus importante l'appela en Italie. Le cardinal de Richelieu, d'après les conseils du Poussin, voulait réaliser le projet conçu par François 1^{er}, de former une collection de statues, de bas-reliefs et de modèles des différents ordres d'architecture, moulés sur les plus beaux antiques de Rome : il s'agissait même de se procurer les plâtres de toute la colonne Trajane, et des deux colosses de la place de *Monte-Cavallo*, qu'on suppose représenter Alexandre domptant Bucéphale ; ces deux groupes devaient être jetés en bronze, et placés devant le palais du Louvre. Enfin des ordres furent donnés pour copier aussi les tableaux des plus grands maîtres. Errard surveilla les commencements de cette entreprise ; il y concourut lui-même avec beaucoup de zèle, et fit, d'après l'antique, un grand nombre de dessins qu'il envoya en France. Malheureusement on abandonna l'exécution d'un projet si propre à favoriser les progrès des arts ; mais les services qu'Errard leur avait rendus ne furent pas moins appréciés que ses talents ; nommé directeur de l'Académie de Paris, il obtint la même place à Rome, où il mourut en 1689, âgé de 83 ans. C'est à cet artiste qu'on doit la construction de l'église de l'Assomption de Paris, commencée en 1670 et achevée en 1676, dont le dôme, d'un effet lourd et désagréable, a été critiqué avec raison, et nommé par plaisanterie le *sot dôme* (1). V—T.

ERRI (PELLEGRINO DEGLI), né à Modène en 1511, s'avança à la cour de Rome, autant par son mérite que par la protection du cardinal Cortesi. Il était savant dans les langues orientales, habile théologien et plein de zèle pour la pureté de la foi. Quelques littérateurs de Modène, entre lesquels on cite Castelvetro et Philippe Valentino, ayant été accusés de répandre les principes de Calvin, par leurs discours et par la communication de ses ouvrages, Erri fut envoyé dans cette ville avec le titre de commissaire apostolique, pour rechercher les coupables et les faire punir suivant la rigueur des lois. A peine arrivé, il se rendit pendant la nuit, accompagné d'hommes armés, au logis de Valentino, dans l'intention de s'assurer de sa personne ; mais celui-ci, qu'on avait prévenu, s'était enfui. Erri n'en informa pas moins contre lui, avec une activité qui lui mérita, à son retour à Rome, les éloges des cardinaux et des bénéfices considérables. Il obtint la permission de les résigner à son neveu, et mourut en 1575, à l'âge de 64 ans. On a de lui *« Salmi di Davide, tradotti della lingua*

(1) Errard avait travaillé avec M. de Chambrey au *Parallèle d'architecture* et désirait y faire une suite. A cet effet, il fit dessiner pendant son séjour en Italie les plus beaux morceaux d'architecture des maîtres modernes. Le temps ne lui permit malheureusement pas d'exécuter son projet, et il mourut avant d'avoir pu faire usage des matériaux qu'il avait rassemblés. Ses travaux ne furent cependant pas entièrement perdus pour les arts. On trouve des fragments curieux dus à Errard, dans l'édition que Ch.-Ant. Jombert a donnée en 1766 du *Parallèle d'architecture antique avec la moderne*, Paris, in-8^e. E. D—S.

ebrea nella volgare, con alcuni commenti, Venise, 1573, in-4°. Cette traduction est estimée, et les notes qui l'accompagnent sont remplies d'érudition. W—s.

ERRICO (SCIPION), littérateur, né à Messine, en 1592, perdit ses parents de bonne heure, et fut placé au séminaire de cette ville, où ses dispositions pour la poésie se développèrent en peu de temps; il n'était âgé que de 19 ans lorsqu'il publia deux idylles (*Endymion* et *Ariane*), qui réunirent les suffrages de tous les connaisseurs. L'étude de la théologie ne ralentit point son ardeur pour la littérature; après avoir rempli les devoirs qu'on lui imposait, il cherchait un délassement dans un travail plus conforme à ses goûts. Errico embrassa l'état ecclésiastique, et vint à Rome où il fut accueilli par le cardinal Spada, qui ne cessa dès lors de lui donner des preuves de son estime et de son affection. Il se rendit ensuite à Venise et il y séjourna quelque temps, vivant dans la plus grande intimité avec Loredano, Aprosio et d'autres hommes d'un mérite distingué. De retour dans sa patrie, après une absence de plusieurs années, on lui offrit une chaire de philosophie qu'il remplit avec succès. Ayant résigné, en faveur d'un de ses amis, un canonicat qu'il avait à la cathédrale, on lui proposa un évêché, mais il le refusa, à raison de l'affaiblissement de sa vue. Errico était membre de l'académie des *Humoristes* de Rome, des *Oziozi* de Naples, des *Incogniti* et des *Delphici* de Venise; mais aucun titre ne le flattait davantage que celui de poète lauréat de Messine, qu'on lui avait solennellement décerné. Il mourut en cette ville le 18 septembre 1670, et fut inhumé dans l'église Ste-Marie-des-Trompettes. La plupart des biographes italiens ont donné de grands éloges à Errico. « On admire, dit l'auteur des *Glorie degli incogniti di Venetia*, dans les ouvrages de cet « écrivain, un style facile, plein de vivacité, de « douceur et d'agrément; une invention toujours « heureuse; une adresse incroyable à entre mêler « ses récits de traits piquants et de sages maximes, « et enfin l'art d'instruire en amusant. » On ne peut se dissimuler qu'il n'y ait de l'exagération dans cet éloge, mais il fait connaître la haute opinion qu'on avait du talent d'Errico. La *Biblioth. sicula* de Mongitore contient les titres de 31 ouvrages de cet auteur, imprimés, et de 11 restés manuscrits. On se contentera de citer les plus intéressants : 1° *De tribus scriptoribus historie concilii tridentini*, Amsterdam et Anvers, 1656, in-8°; quelques maximes insérées dans cet ouvrage le firent censurer par l'inquisition; mais l'auteur avait eu la prudence de se cacher sous le nom de César Aquilinus; 2° *De scientiâ mediâ et ejus origine opusculum*, Gênes, 1668, in-12. Errico publia cet ouvrage sous le masque d'Antoine Querenghus. 3° *Deidamia, dramma musicale*. Cette pièce, qui a eu plusieurs éditions, fut représentée avec un grand succès à Venise, en 1644, et à Florence, en 1650. 4° *Poésie*, Messine, 1653, in-12. Ce volume

renferme la plupart des poésies italiennes qu'Errico avait publiées séparément; la *Babilonia distrutta*, poème héroïque; *Ibraim deposto, la Croce stellata*, deux poèmes d'un genre moins sérieux; des *Idylles*, des *Pastorales*, etc. 5° *Le Rivolte di Parnasso, comedia*, Messine, 1625, in-12, souvent réimprimée; elle est écrite en prose. Just. Fontanini en parle avec éloge dans sa défense de l'Aminie. 6° *Le Guerre di Parnasso*, Venise, 1643, in-12. C'est l'histoire des querelles littéraires, si fréquentes en Italie pendant le 17^e siècle. Errico a laissé manuscrit un poème burlesque sur le même sujet. On remarque encore parmi ses ouvrages inédits : le *Transformationi*, poème à l'imitation des *Métamorphoses d'Ovide*; la *Conquista di Granata*, poème héroïque; des pastorales, des discours, des tragédies et une comédie intitulée : la *Dragontina*. W—s.

ERSCH (JEAN-SAMUEL), savant et laborieux bibliographe, naquit le 23 juin 1766 à Glogau, dans la Silésie. Après avoir terminé ses études, il se rendit à Iéna, fut attaché immédiatement à la rédaction de quelques feuilles mensuelles, et se chargea de traduire en allemand différents voyages. Doué de la patience la plus infatigable, il s'occupait dès lors à dresser les tables des journaux et des recueils périodiques qui se publiaient en Allemagne, travail fort utile sans doute, mais de peu d'attrait. Ersch devint ensuite l'un des rédacteurs de la *Gazette littéraire d'Iéna*, et depuis il ne cessa pas de fournir des articles à cette feuille, même lorsque les circonstances l'éloignèrent de cette ville. Il fut, en 1793, appelé à Hambourg pour prendre la direction de la *Gazette politique*. Cette nouvelle tâche ne l'empêcha pas de continuer les diverses publications qu'il avait commencées, et dont on donnera la liste à la fin de cet article. C'est à Hambourg qu'il rédigea, sous le titre de la *France littéraire*, le Dictionnaire des auteurs français de 1774 à 1796, ouvrage qui, malgré ses imperfections, atteste d'immenses recherches, et qui, pendant longtemps, a été le seul que l'on pût consulter pour l'époque qu'il embrasse. Tant de travaux ne suffisaient pas encore à son besoin d'investigation; mais sa santé ne répondait qu'imparfaitement à son ardeur pour l'étude, et il finit par tomber malade. Nommé, en 1800, bibliothécaire de l'université d'Iéna, il se hâta de revenir dans cette ville; et, dès qu'il eut pris possession de sa place, il ouvrit un cours de géographie et d'histoire moderne. Quelques contrariétés qu'il éprouva de la part des autres professeurs le déterminèrent à accepter, en 1803, l'offre de la place de bibliothécaire de l'académie de Hall, et, peu de temps après, il fut pourvu de la chaire de géographie et de statistique. Après la mort de Meusel (voy. ce nom), il se chargea de la continuation de l'*Allemagne littéraire*. Plus tard, il entreprit, avec M. Grüber, une *Encyclopédie générale des sciences et des arts*, dont les articles succincts, mais substantiels, sont suivis de l'indi-

cation des livres où le lecteur peut recourir pour les détails. Cet ouvrage n'eut pas le succès qu'il espérait, et le chagrin qu'il en éprouva le mit au tombeau le 46 janvier 1828, à l'âge de 62 ans. Tous les ouvrages publiés par Ersch sont écrits en allemand : le nombre en est considérable ; mais on se contentera de rappeler ici les principaux : 1° *Catalogue de tous les ouvrages et Mémoires anonymes cités dans la quatrième édition de l'Allemagne littéraire de Meusel et les suppl.*, Lemgow, 1788, in-8°. 2° *Catalogue des traductions en diverses langues indiquées dans le même ouvrage*, ibid., 1794-1796, in-8°. 3° *Répertoire des journaux et des recueils périodiques allemands sur la géographie, l'histoire et les sciences qui y ont rapport*, ibid., 1790-92, 3 vol. in-8°. 4° *Répertoire universel de la littérature de 1785 à 1790*, Iéna, 1790-92, 3 vol. in-4° ; *Supplément de 1791 à 1795*, Weimar, 1799-1800, 3 vol. in-4° ; *Nouveau supplément de 1795 à 1800*, ibid., 1807, 2 vol. in-4°. C'est une table méthodique de tous les ouvrages imprimés en Europe, avec l'indication des principaux journaux qui en ont rendu compte. On sent combien un pareil travail doit épargner de recherches. 5° *La France littéraire*, ou Dictionnaire des auteurs français de 1771 à 1796, Hambourg, 1797-98, 3 vol. in-8°. Ersch dédia son ouvrage à l'Institut, et le fit précéder d'une invitation aux littérateurs français de lui communiquer les remarques, qui le mettraient à même de corriger et de compléter son travail. *Premier Supplément*, Hambourg, 1802, in-8°, dédié à Millin et à Ch.-G. Schutz, professeur d'Iéna. *Deuxième Supplément*, ibid., 1806, in-8°, dédié à l'abbé Grégoire et à Ch. Villers. Si l'on excepte Desessarts (*voy.* ce nom), qui, non content de s'être approprié dans les *Siècles littéraires* une partie des recherches du bibliographe allemand, sans lui en témoigner sa gratitude, releva dans sa préface, avec beaucoup d'amertume, quelques-unes des erreurs d'Ersch, ne lui tenant aucun compte des difficultés qu'il avait éprouvées pour se procurer des renseignements, tous les biographes français ont rendu la justice la plus complète à son zèle et à ses connaissances. Barbier déclare dans la préface de son *Dictionnaire* (2^e édition, p. 17), que c'est en lisant l'ouvrage d'Ersch qu'il a senti se ranimer son goût pour la recherche des anonymes et pseudonymes. M. Quérard, dont l'ouvrage, composé sur un plan plus étendu que la *France littéraire* d'Ersch, doit la faire oublier, avoue aussi que l'ouvrage de son devancier lui a été fort utile, et qu'il l'a souvent mis à profit (*Disc. prélim.*, p. 15). 6° *La Table des Annales britanniques*, d'Archenholz (*voy.* ce nom), dont elle forme le vingtième volume. 7° *Manuel de la littérature allemande* depuis 1750, Hall, 1812-1814, in-8° ; 2^e édition, 1822-1840. Cet utile répertoire se divise en autant de parties qu'il y a de classes dans la littérature ; et chaque partie, qui se vendait séparément, est terminée par une table alphabétique des auteurs : il y a en outre une

autre table générale des auteurs, qui seule forme un volume très-épais. Depping, l'un de nos collaborateurs, a publié sur Ersch une bonne notice dans la *Revue encyclopédique*, 1828, t. 2, p. 525. W—s.

ERSKINE (JEAN), baron de Dun, un des promoteurs de la réformation protestante en Ecosse, naquit en 1508 ou 1509, au château de ses ancêtres, près de Montrose. Il était de l'ancienne famille des comtes de Marr. Après avoir étudié, probablement à l'université d'Aberdeen, il alla, selon l'ancien usage de la noblesse d'Ecosse, continuer ses études à une université étrangère. Ce fut sans doute avec fruit, car Buchanan, juge compétent en pareille matière, l'appelle un homme d'un grand savoir, et Erskine mérite bien cette qualification, puisqu'il fut le premier Ecossais qui fit enseigner le grec dans sa patrie. Au retour de ses voyages (1534), il ramena un Français très-versé dans la langue grecque, et l'établit à Montrose ; celui-ci l'ayant quitté il encouragea, avec la plus grande libéralité, d'autres Français également habiles, à venir prendre sa place. Il sortit de cette école particulière plusieurs personnes parfaitement instruites dans la langue grecque, dont la connaissance se répandit ensuite graduellement dans le royaume. Après la mort de son père, Erskine fut, conformément à l'usage du temps, employé comme les autres barons ou lairds, à rendre la justice dans le comté d'Angus, où il était fixé ; il prit part assez souvent aux séances du parlement, et occupa presque constamment la place de prévôt ou de premier magistrat de Montrose. Au milieu des soins que ses fonctions exigeaient de lui, il trouvait encore le temps de veiller à la propagation de la religion réformée. Il soutenait et encourageait tous ceux qui embrassaient la réforme, et notamment ceux qui avaient souffert pour cette cause. Le château de Dun fut un asile constamment ouvert aux prédicateurs protestants ; et le point de réunion où plusieurs personnes, parmi lesquelles il en était d'un très-haut rang, se concentraient pour répandre les nouveaux dogmes dans cette partie du royaume. Cependant Erskine ne négligeait rien de ce qu'un bon citoyen doit à son pays. Dans la guerre avec l'Angleterre, qui éclata en 1547, des bâtiments anglais infestaient la côte d'Ecosse ; un détachement d'ennemis descendit à terre pour piller ; Erskine rassembla à la hâte une troupe de ses compatriotes, et repoussa les Anglais avec tant de résolution qu'il n'en réchappa pas le tiers pour rejoindre leurs vaisseaux. Le parlement qui se rassembla en 1557, le nomma l'un des commissaires chargés d'aller en France assister comme témoins au mariage de la reine Marie Stuart avec le dauphin, depuis François II, et régler les conditions du contrat. A son retour en Ecosse, il reconnut avec surprise que les progrès de la réforme étaient favorisés par les moyens que l'on prenait pour l'anéantir. Un vieux prêtre avait perdu la vie pour cette cause, et, suivant

L'expression d'un ecclésiastique éminent en dignité, sa mort fut celle du catholicisme dans le royaume. Le nombre des protestants s'accroissait à chaque moment; ils étaient d'ailleurs encouragés par la mort de Marie, reine d'Angleterre, et l'avènement au trône de sa sœur Elisabeth, dont les sentiments étaient connus. Cependant, la régente d'Ecosse cherchait à maintenir la religion catholique. Sans avoir égard aux adresses qui lui étaient envoyées par les lords protestants, pour jouir du libre exercice de leur religion, une proclamation somma leurs ministres de comparaître à Stirling, le 10 mai 1559, pour y être jugés sur le crime d'hérésie. Les lords protestants, et tous ceux qui partageaient leurs opinions, résolurent alors d'accompagner les ministres et, s'il était nécessaire, de les défendre. Ces dispositions eussent probablement causé un grand tumulte, mais Erskine obtint de la régente la promesse que les ministres ne seraient pas jugés, et l'attroupement fut dissipé. La régente, voyant le péril passé, manqua à sa parole; il en résulta une guerre civile qui se termina en 1560, à l'avantage des protestants. Erskine qui avait dans ce démêlé souvent paru sous les armes, les quitta avant qu'il fut fini pour s'adonner entièrement à la prédication. Dans le parlement qui suivit, un comité régla ce qui concernait la discipline de l'église réformée, et nomma Erskine un des cinq ministres chargés d'en surveiller le maintien. Ces nouvelles fonctions furent pour lui très-fatigantes, et lui attirèrent même des tracasseries qui l'engagèrent plusieurs fois à demander sa démission. Il eut part à la composition du *Second livre de Discipline*, qui parut en 1577. C'est le mode de gouvernement d'une église presbytérienne et il est encore suivi. Erskine termina en 1591 sa longue carrière. Tous les historiens d'Ecosse ont fait l'éloge de ses qualités, et la reine Marie disait de lui qu'il était d'un caractère doux et aimable, et remarquable par sa droiture et sa loyauté. — ERSKINE (DAVID), lord Dun, descendant du précédent, fut un jurisconsulte très-distingué et devint membre de la cour de session. Il s'opposa vivement à l'union de l'Ecosse, et protégea le clergé épiscopal en butte aux persécutions. Nommé en 1713 un des commissaires de la cour de justice, il conserva cet emploi jusqu'en 1750. Il publia ensuite un volume intitulé : *Opinions de lord Dun*, 1752, in-42, ouvrage singulièrement estimé. Il mourut en 1753, à l'âge de 85 ans.

E—s.

ERSKINE (RALPH), théologien écossais, issu de la noble famille de Marr, en Ecosse, naquit à Alloa, en 1628. Nommé en 1654, ministre de Falkirk, il fut dépouillé de cette cure en 1662, par l'acte d'uniformité. Les persécutions exercées à cette époque en Ecosse, contre les presbytériens, l'obligèrent d'aller chercher un asile en Hollande, d'où l'indigence le força de retourner dans son pays natal. Il y fut arrêté et renfermé dans la forteresse nommée *the Bass*, située à l'embouchure du Forth.

Après un emprisonnement de trois ans, le comte de Marr, son parent, lui fit rendre sa liberté. Lors du rétablissement du presbytérianisme, en 1690, Erskine fut nommé ministre de Churnside, au comté de Berwick. Il mourut en 1696, âgé de 68 ans, laissant quelques ouvrages de théologie, en latin, qui n'ont point été imprimés. — ERSKINE, (Ebenezer), fils du précédent, né en 1680, dans la prison où son père fut détenu, fut, en 1702, ministre de Portmoak, au comté de Fife, et en 1728, l'un des ministres de Stirling. Ayant été dépossédé en 1734, pour son opposition à l'établissement d'un ecclésiastique protégé par le duc d'Argyle, il adopta les principes des *Seceders*, et devint un des chefs de cette secte. Il mourut à Stirling, en 1755, âgé de 75 ans, estimé même de ses ennemis les plus ardents. On a de lui cinq volumes de sermons, dont quatre publiés à Glasgow en 1762, et le cinquième à Edimbourg, en 1765. — ERSKINE (RALPH), frère du précédent, né en 1682, à Roxburg, dans le comté de ce nom, fut choisi, en 1711, ministre de Dumferline, dans le comté de Fife. En 1734, il fut déposé par un ordre de l'assemblée générale pour s'être joint à la secte des *Seceders*; il jouissait d'un grand crédit parmi ces sectaires, qui bâtirent une église exprès pour lui, en 1740. Il mourut en 1751, âgé de 69 ans. On a de lui environ deux cents sermons; une paraphrase du *Cantique des Cantiques*; un traité polémique intitulé : *la Foi ne tient point à l'imagination*, et des *Sonnets sur l'Evangile*, qui ont eu une certaine célébrité, et où l'on trouve des idées fort étranges. Ces ouvrages ont été imprimés ensemble, en 1765, Glasgow, 2 vol. in fol.

X—s.

ERSKINE (JEAN), célèbre théologien de l'église d'Ecosse, naquit en 1721, de Jean Erskine de Carnock, avocat professeur de droit écossais, à l'université d'Edimbourg, connu par ses *Institutes des lois d'Ecosse*, ouvrage qui jouit de beaucoup de réputation et d'autorité. Celui qui est l'objet de cet article, fut d'abord destiné à l'étude de la jurisprudence, mais il préféra celle de la théologie, et malgré l'opposition de sa famille, il se mit en état de prendre les ordres. Après avoir exercé le ministère en différents endroits, il fut appelé à Edimbourg, où il fut placé dans la même église avec Robertson, le célèbre historien, son ancien camarade d'études. Assidu à remplir ses fonctions, il s'occupait aussi avec un zèle infatigable de tout ce qui pouvait contribuer aux progrès de la religion. Il entretenait en conséquence une correspondance très-étendue tant en Angleterre que dans les pays étrangers, et même en Amérique, afin d'obtenir à cet égard toutes les informations qui pouvaient l'instruire. Il publia, en 1798, des *Sermons*, in-8°, que l'on classe parmi les meilleures productions de ce genre, pour la liaison du discours et la pureté du style. Son exemple produisit en Ecosse une heureuse révolution dans l'éloquence de la chaire, auparavant infectée de défauts qui la rendaient languissante et barbare. Dès 1765, Erskine avait donné

ses Dissertations théologiques, qui offrent d'excellentes recherches sur plusieurs points très-importants. Son ardeur à obtenir des renseignements sur l'état de la religion dans les pays étrangers, l'engagea, à un âge avancé, à apprendre l'allemand et le hollandais. Sa facilité le mit en état de faire des pas rapides dans la connaissance de ces langues, et c'est sans doute à cette étude que l'on doit le premier volume de ses *Esquisses de l'Histoire de l'Eglise*, 1790, in 8°; ouvrage rempli de documents les plus intéressants sur l'état de la religion dans l'Europe continentale; il en parut, en 1797, un second volume dans lequel l'auteur, à l'exemple du professeur Robison et d'autres écrivains, dévoile la conjuration formée par les incrédules contre la religion. Malgré l'affaiblissement causé par son grand âge, qui le priva de ses forces, il conserva toutes ses facultés morales, et en 1804, fit paraître cinq numéros d'une espèce de pamphlet périodique, intitulé : *Nouvelles religieuses des pays étrangers*; dans la semaine qui précéda sa mort, il fit dire à son imprimeur qu'il avait des matériaux tout prêts pour un autre mémoire. Il mourut le 19 janvier 1803, laissant en manuscrit plusieurs ouvrages intéressants, qui probablement ne verront pas le jour, parce que son écriture était si mauvaise qu'il sera à peu près impossible de la déchiffrer. Ses vertus lui avaient acquis une si grande considération, qu'au mois de février 1779, le bill proposé au parlement pour mitiger les lois pénales portées contre les catholiques en Écosse ayant occasionné une violente émeute à Edimbourg, la populace, que la force armée n'avait pu empêcher de se rassembler dans la cour du collège, pour démolir la maison de Robertson, céda aux représentations d'Erskine et se dispersa. D'autres Écossais, du nom d'Erskine, ont publié aussi des sermons et d'autres ouvrages de théologie morale. E—s.

ERSKINE (HENRI), deuxième fils du dixième comte de Buchan, naquit le 1^{er} novembre 1746 à Edimbourg. Un maître habile commença son éducation au coin du foyer paternel et sous les yeux du père, homme fort instruit. Il fut ensuite placé au collège St-André, visita successivement les universités écossaises de Glasgow et d'Edimbourg, puis, vers 1765, se mit à suivre les séances de la cour de session, à parcourir le labyrinthe des lois tant écossaises qu'anglaises, à feuilleter les commentateurs et les recueils d'arrêts, donnant souvent des entorses à la loi, et pourtant ayant souvent rang d'autorités. Ses études opiniâtres le firent recevoir membre de la faculté des avocats, en 1768. Il n'avait que vingt-deux ans à cette époque. L'éloquence judiciaire était bien loin alors, surtout en Écosse, d'offrir ce charme et cette élégance qui résultent de la clarté, de la méthode, du choix heureux des arguments, de l'enchaînement habile des faits et des déductions, de la correction et de la concision du langage. D'une part, l'état informe de la législation viciait l'esprit du légiste, et mettait

le paralogisme à l'ordre du jour : point de procédure par jury dans les causes civiles, on l'avait suspendu; point de lois conformes à l'état social moderne, et point d'uniformité dans ces lois, les coutumes féodales régissaient encore presque tous les cas; Craig de *feudis* était le code : point de plaidoiries en quelque sorte, on écrivait les discours au lieu de parler, de riposter. D'autre part, l'avocat tirait à la page : il semblait que l'art suprême du jurisconsulte fût dans la circonlocution et le pléonasme; et la verbosité, si elle n'était prise pour de l'éloquence, était payée comme de l'éloquence. Enfin la presque totalité des Écossais en ce temps parlait un fort mauvais anglais, et les hommes le mieux élevés eux-mêmes n'étaient pas toujours bien purs de cette *patavinité*. Quoique Henri Erskine ne possédât pas les talents transcendants de son frère Thomas (*voy.* l'article suivant), il fut pour beaucoup dans la révolution oratoire que la fin du 18^e siècle vit opérer dans le barreau. Un bon goût naturel, l'avantage d'appartenir par sa naissance au monde élégant, l'habitude de versifier et par conséquent de varier de mille manières les formes, les tours de la pensée pour préférer le plus heureux, qui d'ordinaire n'est pas le plus prolixe, voilà sans doute les qualités ou les circonstances auxquelles il fut redevable des améliorations que plus que personne il introduisit dans les plaidoiries de l'autre côté de la Tweed. Mais il dut peut-être plus encore au soin qu'il avait d'assister à l'assemblée générale de l'église d'Écosse, et d'y parler sur les sujets qu'on y soumettait à la discussion. Comme là les débats avaient lieu, non par écrit, mais de vive voix, il parla, il répliqua, il improvisa, et une fois lancé dans cette voie il ne s'arrêta plus; à mesure qu'il acquérait une qualité, il en entrevoyait une autre, et dès qu'il l'avait entrevue il ne cessait de travailler à la posséder. Pendant ce temps les causes venaient, et chaque année ajoutait à sa célébrité, qui, si elle ne fut jamais européenne, jetait du moins un vif éclat du château de Berwick à la pointe de Caithness. Whig de bonne foi, Henri Erskine, malgré l'avantage matériel que souvent il eût trouvé à plaider pour les grands seigneurs, prenait en main la cause de l'humble citoyen et du pauvre, et par cette conduite, que consacrait le plus souvent un éclatant succès, il mérita d'être surnommé par toute l'Écosse *l'orateur populaire*, ce que les lords, dans leur dépit, traduisaient par *l'orateur de la canaille*. Ainsi placé, par l'accord d'un beau talent et d'un beau caractère, à la tête du barreau écossais régénéré, connu d'ailleurs comme antagoniste décidé de la guerre contre les colonies anglo-américaines, Henri Erskine fut, lors de la chute de lord North, et à l'avènement du ministère Rockingham, élevé à la place de lord-avocat d'Écosse (1782). Il devint la même année membre du parlement. Mais la haute dignité que venait de lui confier le gouvernement, et dont l'importance, beaucoup plus grande que celle d'avocat général en Angle-

terre, étant vraiment incompatible avec un bon gouvernement, ne dura pas plus longtemps que la combinaison ministérielle à laquelle il la devait. Pitt, en dépossédant le cabinet Rockingham, destitua très-cavalièrement Henri Erskine. La faculté des avocats d'Edimbourg protesta contre ce changement, en le choisissant à une grande majorité, et dans les termes les plus flatteurs, pour son doyen. Le ministre fut assez piqué de la leçon, pour songer encore plusieurs années après à en prendre sa revanche. Le personnel du barreau avait été modifié par des nominations nouvelles; l'intrigue et l'argent jouèrent de concert pour calomnier l'ex-lord-avocat; la mobilité humaine aussi s'en mêla, et quelque chose de cet esprit qui fit dire jadis : « Je suis ennuyé de l'entendre appeler le Juste. » Un autre fut investi du décanat. Le triomphe momentané des whigs, en 1802, fut stérile pour Henri Erskine; mais en 1806, lors de l'élévation de son frère Thomas à la place de lord-chancelier, il reçut derechef le titre de lord-avocat, et, comme au temps de sa première apparition au pouvoir, il fut élu membre du parlement, qui commença sa dernière session le 21 janvier, et qui fut, peu de temps après, dissous par la couronne. Fort de sa position comme fonctionnaire, il n'eut pas de peine à se faire renvoyer à la nouvelle chambre; mais l'administration nouvelle, privée de Fox, ne put tenir longtemps après la mort de ce grand homme, et la chute du système entraîna celle de Henri Erskine et celle de tous les hommes d'État appartenant à la nuance whig. Il donna même sa démission comme député. Il avait alors atteint cet âge où les occupations politiques sont trop lourdes, si elles se compliquent d'une lutte; il voulait bien, quoique ce ne fût pas une sinécure, être un des rouages du ministère; mais il ne se souciait plus de combattre des années pour arriver peut-être à ce rôle. Il renonça donc absolument, non point aux affaires judiciaires, car il tint encore son cabinet cinq ans, mais aux affaires gouvernementales. On le regretta. Si pendant le court espace de temps qu'il avait rempli les fonctions de lord-avocat (deux ans et demi en deux fois), il n'avait pas fait d'actes mémorables, en revanche il n'avait usé à l'égard de personne des privilèges exorbitants de sa charge, et c'était un mérite. Enfin, en 1812, il prit sérieusement congé des travaux auxquels il avait voué sa vie, et ne songea plus qu'à raffermir sa santé chancelante. Des voyages à Londres, des visites aux eaux thermales, des bains de mer, la vie de campagne, pour laquelle il avait une prédilection extrême, adoucirent un peu les souffrances de ses dernières années, et prolongèrent sa vie. Enfin il succomba le 8 octobre 1817. Henri Erskine n'a point laissé d'ouvrages, à moins qu'on ne veuille donner ce nom à quelques pièces de poésies fugitives qui se trouvent dans divers recueils, et qui donnent bonne idée de son talent pour la versification. On doit regretter que ses plaidoyers n'aient point été réu-

nis. Circonscrits dans une sphère moins vaste que ceux de son frère, ils ont eu moins de retentissement, et cependant ils n'ont guère moins de mérite. Ils offrent même de grandes ressemblances avec ces derniers. Toutes les qualités de Thomas Erskine, lucidité, pathétique, raisonnement, méthode, Henri les possède; seulement il a moins d'abandon, de grâce; il jette moins de fleurs sur le chemin, il passe moins heureusement d'un objet à ceux qui suivent, il a la parole moins persuasive; infériorité qu'il compense en l'emportant à son tour par la force, par la solidité de l'érudition et des arguments.

P—OT.

ERSKINE (lord THOMAS), troisième fils du dixième comte de Buchan et frère de sir Henri Erskine dont l'article précède, naquit en 1747. Son éducation, ébauchée dans la maison paternelle, continuée à l'école supérieure (*High School*) d'Edimbourg, se termina fort brusquement à l'université de St-André. Il n'avait que quatorze ans encore. Mais le chiffre si bas de la succession de son père restreignait dans les plus étroites limites le budget de sa famille. Cédant à cette nécessité, Thomas Erskine partit de Leith en qualité de *midshipman* à bord d'un vaisseau de la marine royale. Sir John Lindsey, son capitaine, lui fit bientôt remplir sur ce navire les fonctions de lieutenant. Son antipathie pour une carrière qui, vue de près, n'est attrayante que pour ceux qui ont une vocation maritime prononcée, soit, comme on a dit, appréhension de redescendre au rôle trop humble de *midshipman* après avoir exercé des fonctions plus importantes, Erskine quitta le service de mer pour celui de terre au bout de quatre ans. Il entra comme enseigne dans le premier régiment d'infanterie (1768), et y resta huit ans, pendant lesquels peu d'événements remarquables signalèrent sa vie, sauf son mariage, un peu précocé peut-être, en 1770, et un séjour de trois ans à Minorque. Sa femme l'avait suivi dans cette île. Peu occupé par les obligations du service, Thomas profita de ses loisirs pour compléter son éducation et pour acquérir des notions sur une foule d'objets; sa perspicacité naturelle, ses voyages, l'avaient déjà préparé de la manière la plus heureuse. Il en résulta qu'il eut dans son régiment une immense réputation de savoir. De retour à Londres, il ne se démentit pas, et sa conversation faisait le charme des salons qu'il visitait. Le célèbre critique Johnson lui-même en fut émerveillé, et dit hautement que si l'enseigne Erskine avait autant de mois de stage que d'années de salle d'armes, il pourrait ne redouter aucun rival au barreau. Ce suffrage déterminâ Erskine, déjà d'ailleurs endoctriné par des amis et entraîné par ses goûts, à quitter l'épaullette pour le livre des statuts. Il fit donc inscrire son nom sur les registres de Lincoln's Inn, en 1777, et en même temps entra au collège de la Trinité à Cambridge, formalité par laquelle, en sa qualité de noble anglais, il abrégait de deux ans la durée de l'apprentissage judiciaire obligé. La

thèse que quelque temps après il soutint et qui roulait sur la révolution de 1688, fut très-remarquée : on lui décerna le premier prix ; mais, n'ayant aucune prétention aux bénéfices académiques, il le refusa. L'année suivante, après avoir travaillé dans l'étude de Buller et dans celle de Wood, tous deux avocats en renom, il fit sa première apparition à Westminster-Hall. Tout dès cet instant fut pour lui bonheur et succès éclatant. Au lieu d'attendre pendant des années, ainsi que tant d'autres, une pauvre et maigre clientèle, rebut des heureux du barreau, il eut sur-le-champ à défendre un capitaine Baillie, ex-surintendant de l'hôpital de Greenwich, destitué par le comte de Sandwich, et prévenu d'avoir publié un pamphlet contre ce premier lord de l'amirauté. Le défenseur ne se borna point à justifier son client ; il retourna l'accusation contre les accusateurs, exposa la conduite probe et ferme de Baillie au milieu des intrigues et de la corruption qui le circonvenaient, son refus constant de prendre part à des manœuvres criminelles, la haine sourde et les calomnies, suite de son inflexibilité vertueuse ; il ne craignit pas de mettre en parallèle par de très-intelligibles allusions, le noble système de Baillie et celui de lord Sandwich ; il finit par prononcer le nom du haut fonctionnaire, et en vain interrompu par le procureur général il proclama que, oui c'était le noble lord qui allait chercher derrière ses prénoms, pour le combattre corps à corps, et qu'il ne restait désormais à Sa Grâce, après ces débats, qu'un moyen d'échapper à sa honte, c'était de désavouer les persécuteurs du capitaine et de lui rendre un poste dont il y avait forfaiture à l'évincer. Cette plaidoirie fut donc remarquable non-seulement par la beauté de l'élocution et par la force des arguments, mais par la hardiesse avec laquelle dès son début, sans antécédents, sans autres appuis que la conscience de son droit et de son talent, un jeune avocat se posait face à face d'un puissant du jour, et de la défensive passait à l'offensive. Ce ton était d'autant plus surprenant que les annales du barreau n'offraient que peu d'exemples de cette manière large d'envisager les affaires, et que les plaidoiries n'étaient que de misérables ergoteries de la chicane. Erskine est sans contredit celui de tous qui contribua le plus puissamment à tirer la roue de l'ornière, et dès ce jour, préludant à cette œuvre, il moissonna mieux que des applaudissements ; car près de trente causes furent mises entre ses mains avant qu'il sortit du palais. Quelques mois après, le succès qu'il eut à la barre de la chambre des communes acheva de le classer parmi les premiers orateurs judiciaires de Londres. Le ministre lord North venait de proposer un bill tendant à investir les universités du monopole de la publication des almanachs : le libraire Cannan, qui précédemment avait été l'occasion de verdicts laissant tomber en désuétude le monopole de ce genre d'ouvrages, avait réclamé contre la proposition ; et

c'est Erskine qu'il choisit pour conseil. Celui-ci traita sous toutes ses faces la question ainsi soumise à l'attention de la chambre ; et lorsqu'une argumentation lumineuse eut prouvé l'inutilité de la mesure pour les corps qu'elle paraissait favoriser, leur funeste influence sur la prospérité générale du commerce, il s'adressa aux membres mêmes de la chambre, et, dans un langage plein de délicatesse et de mesure, rendit hommage à la pureté, à la noblesse des sentiments qui leur inspiraient de la partialité peut-être en faveur de ces universités dont presque tous ils sortaient, mais les adjura de comprendre que les universités, elles aussi, avaient ces nobles sentiments qu'elles incinquaient dans les âmes, et qu'elles leur disaient : « Songez d'abord à la patrie, ne sacrifiez pas tout « à quelques-uns, ne dépouillez pas la mère pour « donner à la nourrice. » Quelque faible que soit l'influence immédiate d'un beau discours sur une assemblée délibérante, ce qu'il y a de sûr, c'est que, comme après ces paroles du spirituel avocat, le bill fut rejeté à la majorité de quarante-cinq voix, l'opinion publique lui fit honneur de ce succès décisif, et que depuis ce temps il ne put suffire aux nombreuses affaires dont on le chargea. En très-peu d'années il vit ainsi changer sa position ; et sa réputation, sa fortune, s'élevèrent en même temps avec la plus grande rapidité. Ce qu'on admirait en lui, c'est qu'il n'avait point de spécialités et que toute espèce de cause pouvait être confiée à son éloquence : il plaidait au civil comme au criminel, devant les cours martiales ou exceptionnelles comme devant les tribunaux ordinaires ; et, quelle que fût la force de ses antagonistes, rarement il avait le dessous. Toutefois, aux questions par trop litigieuses et qui semblent stimuler l'esprit de chicane, il préférait celles qui prêtent à des discussions un peu hautes, à des mouvements pathétiques, à d'heureuses et insinuantes allocutions. Telles sont les qualités qu'on remarque, par exemple, dans sa défense de lord Georges Gordon après les émeutes de Londres en 1780, et dans celle du doyen de St-Asaph. Dans la première, ayant sur les bras une multitude en quelque sorte écrasante de témoins à charge, il commence par établir avec la puissance d'un beau talent une théorie de l'évidence ; puis, avec un art inimaginable, appliquant aux circonstances de la cause les généralités qu'il vient de poser, jette du louche sur tous les détails prétendus avérés, refuse aux dires des accusants ces caractères qui défendent le doute, et en vient à rendre si plausibles ses dénégations qu'il ose dire, et l'auditoire l'applaudit : « Il n'y a qu'un bandit qui puisse parler ici de « culpabilité évidente. » Dans l'affaire du doyen de St-Asaph, il s'éleva aux plus hautes considérations sur la nature et les caractères du jury, duquel alors une théorie fort commode pour les gouvernements voulait réduire la tâche à répondre, « Oui ou non, tel homme a ou n'a pas publié un « ouvrage, » en laissant aux juges le droit de le

qualifier, ou non, pamphlet. La force avec laquelle il s'éleva contre cette prétention ministérielle, en réclamant pour le jury le droit de dire : « Oui ou « non, tel homme a ou n'a pas publié un pamphlet, etc. » valut non-seulement au doyen de St-Asaph son acquittement, mais au pays une loi de Fox garantissant au jury dans les affaires de libelles la complète jouissance de ses droits. Cette cause, dans laquelle Erskine eut besoin de toute son énergie pour lutter contre les efforts acharnés du ministère public, lui fit donner le surnom de *défenseur du jury*. Il n'avait pas été moins heureux dans l'affaire de l'amiral Keppel (1779), traduit devant une cour martiale après la bataille d'Ouessant. Erskine était d'autant plus apte à plaider dans une cause de ce genre, qu'ayant servi quatre ans sur mer, il connaissait les termes techniques et les détails de la navigation ; c'est même à cette circonstance qu'il dut l'honneur d'être définitivement le défenseur de l'amiral, qui d'abord avait confié sa cause à deux autres avocats célèbres (Dunning et Lée). Mais c'est surtout par son habileté à discuter les témoignages et rapports, et par l'art avec lequel il mettait en parallèle la conduite des autres officiers supérieurs et celle de son client, qu'il obtint un triomphe complet. Il monta plus haut encore dans sa défense du libraire Stockdale, qui lors des charges produites contre le gouverneur-général de l'Inde, Hastings, à la chambre des communes, avait été l'éditeur de la brochure apologétique de Logie. Cet ouvrage, considéré par le ministère comme un pamphlet, fut déferé aux tribunaux. Le discours que prononça Erskine en cette occasion est peut-être son chef-d'œuvre : jamais plus de force, d'habileté, de logique, d'art dans la distribution des arguments ne fut uni à plus d'élégance. On trouvera sans doute étonnant après cela qu'il ait refusé la défense de Hastings lui-même ; mais l'article ELLENBOROUGH (*voy. ce nom*) diminuera peut-être un peu la surprise. De la hauteur des considérations politiques, Erskine savait descendre avec un égal succès à des réflexions d'un ordre moins élevé, moins sévère, et à l'appréciation des difficultés sociales. Diverses causes d'adultère, ou, comme on dit en anglais, de *conversation criminelle*, lui fournirent l'occasion de déployer dans cette sphère nouvelle toutes les séductions de l'art oratoire. C'est alors surtout que son élocution devient moelleuse et insinuante, qu'il parle au cœur lorsque la raison milite contre, qu'il glisse avec art sur ce qu'il ne fait voir qu'en perspective, qu'il esquive ce qui donnerait un peu de tort à la cliente ou de ridicule à son client ; car, en véritable avocat, il met son éloquence tantôt au service de l'époux outragé, tantôt à celui de l'épouse pleurant ou niant sa faute. On sent assez que ce genre de causes, même dans les cas de huis-clos, n'était pas fait pour atténuer sa célébrité. Aussi, malgré l'envie, Erskine eut-il le bonheur de se voir regardé comme le premier orateur du barreau anglais ; et, par quelque talent que se

soient signalés depuis les orateurs auxquels il a ouvert la voie, il n'a pas encore été surpassé. Mais il aspirait à plus que cela : il eût voulu acquérir le même rang comme orateur politique que comme orateur judiciaire. Il y prétendait avec d'autant plus de vraisemblance de succès que plus d'une fois il avait traité devant la chambre et hors de la chambre des questions politiques. Nommé, en 1783, membre des communes par Portsmouth, il fut constamment réélu jusqu'à son élévation à la pairie, et il parla diverses fois, non sans succès, sur les objets à l'ordre du jour. Mais, quoique toujours élégant et disert, spirituel et plein de grâce, il n'apportait point dans les assemblées déli-berantes cette supériorité qu'il déployait au barreau. Il ne respirait pas à l'aise, et quelquefois il manquait d'aplomb à la tribune parlementaire ; les airs hautains, les dédains aristocratiques, les sarcasmes de grand seigneur dont Pitt était prodigue, attéraient son éloquence procédurière. Erskine, ainsi qu'on peut le pressentir, appartenait au parti whig. Dès les commencements de sa carrière judiciaire, il s'était déclaré contre les destitutions arbitraires, contre les monopoles, contre les restrictions apportées à l'omnipotence du jury, contre les entraves de la presse. Peu d'avocats ont plus souvent que lui défendu des libellistes ou des pamphlétaires. Ce libéralisme ne lui fut pas toujours profitable, et, s'il lui valut souvent de l'argent et de la gloire, quelquefois il lui fit perdre de bonnes places et la faveur de hauts personnages. C'est ce dont il put s'apercevoir après qu'en 1792 il eut prêté l'appui de sa voix à Thomas Paine, traduit devant les tribunaux pour la publication de ses *Droits de l'homme*. Le prince de Galles, qui depuis plusieurs années témoignait de l'amitié à Erskine et l'avait fait son avocat-général, lui retira en même temps ce titre et sa bienveillance. Cette double perte trouva l'illustre orateur impassible ; il ne composa point avec son opinion, et continua de défendre les principes à la chambre, les accusés devant les cours. L'affaire des criminels d'Etat jugée en 1794, et dans laquelle il soutint avec V. Gibbs la non-culpabilité des accusés, en donna de nouvelles preuves. Ce fut un des plus brillants événements de sa vie. Pendant la guerre de la première coalition contre la révolution française, Erskine s'opposa de toutes ses forces au bill sur les rassemblements ; et, après l'admission du bill, il fit au club des whigs la motion d'inviter toutes les provinces de la Grande-Bretagne à pétitionner contre la nouvelle mesure. On le vit de même, en décembre 1796, entreprendre de combattre l'adresse que Pitt proposait de voter au roi ; mais un évanouissement subit coupa court à son exorde. En 1801, il parla de la nécessité, de la possibilité de traiter avec la France, et émit, entre autres mots remarquables, l'opinion que « tenter le rétablissement de la maison de Bourbon, c'était vouloir, en France, un bouleversement général. » Il ne voyait pas que c'était

précisément pour cela que Pitt voulait ce rétablissement et ne voulait pas de Bonaparte. Le 10 juin il soutint avec chaleur le bill contre l'adultère. L'année suivante, aux vociférations de lord Lemp contre la validité de la nomination de Horne Tooke, il répondit par des faits et des arguments péremptoirs. En 1802, il parut en France ; et comme tous les Anglais de distinction alors à Paris, il fut présenté au premier consul. On a prétendu que Bonaparte le traita grossièrement, et pour toute allocution lui adressa ces mots assez injustes : « N'êtes-vous pas légiste ? » Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Erskine, en rappelant son entrevue avec le chef de la république française, ne se plaignit pas de ses paroles et même montra un portrait de Bonaparte qui lui aurait été donné à lui, ami de Fox, par le grand homme. Cette année 1802, remarquable par la paix d'Amiens et par le passage d'un ministère pacifique et favorable à la France, vit Erskine réintégré dans le poste d'avocat-général du prince de Galles : il joignit à cette place les titres de chancelier de S. A. R. et de garde-des-sceaux pour le duché de Cornouailles. En 1804, lorsque le projet de descente en Angleterre mit les têtes britanniques en fermentation, il accepta le commandement d'un corps de volontaires dit *association de la loi*. L'année suivante il présenta la défense de l'amiral Calder devant la commission chargée de juger sa conduite ; et, sans le laver entièrement des imputations accumulées contre lui, il fit si bien que Calder en fut quitte pour des réprimandes. En 1806, lors de la formation du ministère de coalition que lord Grenville fut chargé de composer à la mort de Pitt, Erskine fit partie du nouveau cabinet en qualité de lord chancelier d'Angleterre. En même temps il fut créé baron, pair, membre du conseil privé. Le roi, en lui conférant la noblesse, lui donna pour armes douze jurés autour d'une table avec ces mots : *Trial by jury* (jugement par jury). La position de lord Erskine dans ce cabinet formé d'éléments hétérogènes, parlant peu viable, fut embarrassée : son whigisme n'était pas douteux ; mais bien que les siens fussent en majorité dans le conseil, il fallait toujours user de ménagements pour la minorité tory. De plus Erskine avait le double désavantage de succéder immédiatement au juriconsulte le plus habile de l'Angleterre, lord Eldon (*voy. ce nom*), et de ne pas être au fait des formes des cours d'équité. Il fut facile de s'en apercevoir, lors de l'instruction du procès de lord Melville ; et l'assistance éclairée de quelques habiles praticiens n'empêcha pas le chancelier de commettre des inadvertances que la malignité ne manqua pas de grossir. Erskine quitta le sac de laine lors de la dislocation du cabinet Grenville, et continua sur les bancs de la chambre des pairs l'opposition qu'il avait faite dans les communes. Toutes les mesures favorables à la liberté, telles que l'entendent les whigs, trouvèrent en lui un zélé défenseur. En 1808, il se prononça pour la pétition des catholi-

ques d'Irlande. Le 1^{er} février 1809, il interpella les ministres des affaires étrangères et de la guerre sur l'expédition d'Espagne, notamment sur le chiffre des soldats anglais victimes de la guerre. En 1814, il présenta deux pétitions, l'une au nom de quatre-vingts ministres non-conformistes, contre le commerce des esclaves qu'à diverses reprises déjà il avait flétri et que prohibait une loi en partie son ouvrage, l'autre au nom des habitants de Portsmouth contre les changements que le ministère proposait d'introduire dans la législation sur les grains. Quelque singulière figure que fasse, au milieu de tant d'objets de politique et d'administration, l'apparition des animaux domestiques, rappelons aussi que c'est lord Erskine qui fut chargé de présenter à la chambre haute le bill dont le but était de prohiber les sévices et les brutalités à leur égard (1809). Personne mieux que lui n'était capable de glisser sur les difficultés d'un sujet qui prêtait tant aux mauvaises plaisanteries : les paroles qu'il prononça lors de l'ouverture de la seconde lecture du bill furent un modèle de convenance et d'expression. Les pairs admirèrent le bill qu'au reste un bon mot assez déplacé suffit pour faire tomber à l'autre chambre où Erskine n'était pas. En 1814, il fut présenté à l'empereur Alexandre et au roi de Prusse qui lui firent un accueil flatteur. En 1815, il fut décoré de l'ordre du Chardon, qui, sauf de rares exceptions, ne s'accorde qu'à des ducs et des comtes. L'âge et les maladies commençaient alors à peser sur lord Erskine : ses apparitions à la tribune devenaient moins fréquentes. Des embarras pécuniaires augmentaient le désagrément de sa position. Il n'avait économisé que sur une faible échelle au temps de ses triomphes judiciaires, et lorsque son cabinet lui donnait un revenu annuel de 250 à 300,000 francs. Il perdit plus qu'il ne gagna par son avènement au pouvoir ; et, quand l'année suivante il rentra dans la vie privée, il perdit bien plus encore, puisque sa pension comme ex-chancelier ne montait qu'à 100,000 francs et qu'il renonçait au barreau. L'éducation de huit enfants, l'acquisition d'une propriété faite à grands frais, bien que composée presque en totalité de mauvaises terres, acquisition qui fut bientôt suivie d'une baisse prodigieuse dans le prix des terrains, enfin un second mariage dont il n'eut point à se louer, absorbèrent, avec la totalité de ses revenus, la majeure partie de ce qu'il possédait de capitaux. C'est dans cet état de gêne qu'il dut passer ses dernières années, et que la mort le trouva le 17 octobre 1823. Il venait d'accompagner à Edimbourg par mer un de ses fils : indisposé, il fut transporté à Scarborough, et de cette ville au château d'Almondale, résidence de son frère. Ses restes furent déposés au caveau de ses ancêtres dans l'église d'Uphall. L'aîné de ses fils, ambassadeur des Etats-Unis d'Amérique et représentant de Portsmouth à la chambre des communes, hérita de son titre. Sa veuve, à laquelle il ne légua que peu de chose, tomba dans

une misère profonde ; et un jour de juillet 1826 elle se présenta, recommandée par un ramoneur, à l'audience du lord-maire, demandant des secours et racontant que pour vivre elle n'avait que douze schellings par semaine, pris sur la pension faite par le roi à sa famille. Lord Erskine avait les plus beaux dehors, un organe flatteur et pénétrant, des yeux expressifs, des gestes nobles et en même temps pleins de vivacité, du feu et de la mesure : toutes ses qualités extérieures et les paroles mêmes qu'il prononçait formaient un ensemble plein d'harmonie, et que Quintilien aurait cité comme l'idéal et le type de l'élégance oratoire. Ces avantages étaient un produit de l'art autant que de la nature. Erskine mettait un soin extrême à toutes ces petites circonstances extrinsèques si puissantes souvent sur l'auditoire. Pour n'en donner qu'un exemple, lorsqu'il avait à plaider dans une cour autre que celle qu'il connaissait, il ne manquait pas de la visiter minutieusement la veille et de prendre note de sa place, de l'espace qu'il occuperait, de la position relative du tribunal, de la capacité de la salle pour l'affluence que son nom attirerait ; en un mot il était toujours à l'audience ce qu'est sur le théâtre l'acteur qui a l'habitude de la scène. Un autre avantage qu'Erskine possédait au degré le plus éminent, c'est un imperturbable courage, ce qui doublait son aplomb en présence des prétentions de ses adversaires, et le rendait aussi alerte que ferme à la riposte. Dans l'affaire du doyen de St-Asaph, le président du tribunal, Buller, jadis son patron, blâmant le verdict qui ne lui convenait pas, ordonna au jury de rentrer dans la chambre de ses délibérations : Erskine dit que le verdict était acquis à son client, et, comme le juge insistait, il entra dans des développements sur l'illégalité de la conduite du magistrat : « Allez-vous asseoir, s'écria Buller, en l'interrompant. — Je ne m'assierai pas, dit Erskine ; je connais mon devoir, et en parlant je le remplis ; vous, remplissez le vôtre. » Cette apostrophe eut son effet. Une autre fois (c'était lors de sa première affaire), il fut de même interrompu par lord Mansfield, en commençant ses insinuations contre le persécuteur secret de Baillie : « Lord « Sandwich, disait l'avocat-général, n'est pas ici « en cause. — C'est justement pour cela, répond « Erskine, qu'il faut que je l'y mette : je vais ré- « parer l'omission.... » et il entame alors ces belles digressions qui firent peser la honte sur les accusateurs et qui sauvèrent son client. Passer en revue les divers plaidoyers d'Erskine est impossible ici. A la liste que nous avons donnée dans le cours de l'article, nous nous contenterons de joindre la brève indication des discours pour James Perry, éditeur du *Morning Chronicle*, pour Hardy, pour le comte de Thanet. Les plus saillants de ces plaidoyers ont été recueillis en 3 volumes in-8°, Londres, 1810-12 ; 2^e édition, 1816. Huit de ses discours ont été traduits dans le *Barreau anglais*, imprimé à Paris. Madame de Staël, dans ses *Con-*

siderations sur la révolution française, a traduit l'exorde du plaidoyer pour J. Hatfield, accusé d'avoir tiré un coup de pistolet sur Georges III. On doit de plus à lord Erskine : 1^o *Considérations sur les causes et les conséquences de la guerre actuelle avec la France*, Londres, 1797, in-8° ; traduites en français par M. Duquet, Paris, 1797, in-8°. 2^o *La Préface à la tête des discours de Fox*. 3^o *Armata*, roman politique. 4^o *Lettre au comte de Liverpool en faveur des Grecs*, Londres, 1821 ; traduite en français, Paris, Firmin Didot, 1822, in-8°, et quelques autres écrits rédigés dans le même sens. 5^o Diverses pièces de vers, telles que l'*Élégie sur ces pauvres freux si barbarement traités par les fermiers* ; le *Géranium*, charmant petit poème longtemps regardé comme de Shéridan, et imprimé à l'encre bleue pour être donné uniquement à des amis ; l'*Ode contre les barbiers*, imprécation tragico-burlesque composée à l'occasion de la non-punctualité de son coiffeur, qui en l'oubliant le forçait de manquer un diner solennel : il anathématise à ce propos la race entière des artistes qui manient le rasoir et le fer à friser, et leur pronostique comiquement l'époque fatale et prochaine qui verra la titus en honneur et les perruques en déconfiture. Ces deux dernières pièces sont du temps où Erskine était à l'université de Cambridge : elles prouvent que, s'il se fût adonné à la poésie, il eût été un versificateur élégant et peut-être un poète (1).

P—OT.

ERTBORN (JOSEPH-CHARLES-EMMANUEL, baron VAN), naquit à Anvers, le 22 novembre 1778, d'une famille honorable, qui devait au commerce le rang qu'elle occupait dans la société. Après avoir achevé ses premières études chez les pères de l'Oratoire, à Juilly, près Paris, il fut envoyé à l'académie anglaise de Liège, puis à l'université de Munster, où il s'occupa principalement des langues vivantes et de la philosophie. En changeant ainsi de lieux, il apprit de bonne heure à se tenir en garde contre les préventions nationales, et acquit sur la littérature des idées plus larges. Familiarisé avec le latin et même le grec, il possédait encore le français, l'italien, l'allemand et le hollandais. Désigné par son mérite au suffrage de ses concitoyens, il fut appelé, en 1802, à faire partie de la magistrature de sa ville natale, et nommé suppléant au corps législatif de France. L'année suivante, il devint secrétaire du conseil général de la préfecture des Deux-Nèthes. Son temps fut alors partagé entre les devoirs publics qu'il avait à remplir et les jouissances que lui procurait la culture des

(1) Parmi les autres productions d'Erskine nous citerons seulement celles qui ont été traduites en français. Ce sont : 1^o *Réflexions sur l'évidence intrinsèque de la vérité du christianisme*, traduit de l'anglais sur la 4^e édition, Paris, Treuttel et Wurtz, 1822, in-12. Madame de Broglie y a joint une préface et en a traduit l'introduction. Le reste de l'ouvrage a été traduit par mademoiselle Sobry. 2^o *Essai sur la foi*, Paris, Servier, 1826, in-12. 3^o *Premier essai sur la gratuité absolue de l'Evangile*, traduit par M. Aug. Douesnel, Bordeaux, Lanefranque, 1834, in-8°. 4^o *Indulgence plénière et sans conditions*, ou *gratuité absolue de l'Evangile*, troisième et dernier essai, traduit par le même, Valence, Mare-Aurel, 1840, in-12. Z—D.

lettres et des beaux-arts. La poésie occupait aussi ses loisirs, et plusieurs odes imitées d'Horace, ainsi qu'un assez grand nombre de poésies fugitives, prouvent qu'il versifiait avec facilité, et qu'il n'était pas étranger aux ressources de la langue. Sous-préfet à Oudenarde, en 1809, en même temps qu'auditeur de première classe au conseil d'État, il se fit respecter et chérir par ses administrés en modérant, dans leur exécution, des lois rigoureuses ; ce qui, loin de déplaire au pouvoir, lui valut de sa part un titre de noblesse. Serviteur fidèle du gouvernement impérial, il ne perdit pourtant pas son crédit en 1814. Au contraire, il fit partie du commissariat des finances à Bruxelles, et fut nommé presque aussitôt inspecteur-général et commissaire spécial des finances de Belgique, emploi qu'il exerça pendant toute la durée de la transition d'un régime à un autre. L'organisation définitive le rendit à une province à laquelle il appartenait par les souvenirs de son adolescence. Le disciple de l'académie anglaise de Liège devint directeur des contributions indirectes de la province de Liège. Versé, dès sa jeunesse, dans les matières de droit civil et commercial, il chercha à se perfectionner dans ces connaissances, et porta également ses méditations sur le droit canon et l'histoire ecclésiastique. Le roi des Pays-Bas le choisit, en 1819, pour faire partie du conseil-général des monnaies à Utrecht, et le nomma, en 1821, membre de la chambre des comptes. Il l'avait décoré précédemment de l'ordre du Lion-Belgique. Mais la santé de Van Erthorn était chanceante depuis longtemps. Le mal enfin se fixa sur la poitrine, et il expira le 1^{er} septembre 1823, à La Haye. Outre ses poésies, dans divers recueils, on a de lui : 1^o *Remarques historiques sur l'académie de St-Luc et les chambres de rhétorique de la Branche d'Olivier, de la Violette et du Souci (à Anvers)* ; Anvers 1806, in-8^o ; 2^e édition, ibid., 1822, in-8^o, en hollandais. 2^o *Recherches historiques sur l'académie d'Anvers, et les peintres qu'elle a produits, avec quelques réflexions sur le coloris de l'école flamande*, Bruxelles, 1814, in-42 de 47 pages. C'est à peu près une traduction française de la dissertation précédente. Déjà, en 1806, l'auteur avait traduit en français la notice historique sur l'académie d'Anvers, et l'avait publiée sous cette forme dans l'*Annuaire du département des Deux-Nèthes*. Cette notice fut insérée, avec quelques additions, dans un journal littéraire de La Haye, d'où, traduite en français, elle fut mise dans le *Moniteur*, en février 1807, mais sans le nom de Van Erthorn. Les *Chambres de rhétorique* de la Belgique mériteraient un ouvrage spécial et étendu. MM. Gérard, Cornelissen, Kops, Lambrechtzen van Ritthem, Serrure, etc., ont rassemblé des matériaux, mais il reste encore beaucoup à faire et le sujet, à tout prendre, peut encore être considéré comme neuf. Un article inséré par M. Jules de St-Genois dans l'*Observateur* du 12 juin 1836, est propre à en faire apprécier le piquant intérêt. 3^o Traduction

des *Observations*, publiées en hollandais, par M. W. Ackersdyck, sur la langue flamande. L'attention, dans ce moment, était fixée sur la question de savoir si le flamand devait expulser le français des provinces belgiques, et à ces débats littéraires se rattachait un grand problème politique, qu'une révolution est venue résoudre en 1830. Dès la publication de la *Biographie universelle*, Van Erthorn devint notre collaborateur ; nos premiers volumes contiennent quelques articles sortis de sa plume. Le 29 janvier 1825, M. J.-B. Teste, domicilié à cette époque à Liège, et depuis membre de la chambre des députés, lut à la Société d'émulation de cette ville une notice nécrologique sur Van Erthorn, qui a été réimprimée p. 163-174 du *procès-verbal de la séance publique* de cette société, et répétée presque en entier dans le *Messager des sciences et des arts* ; Gand, septembre et octobre 1825, p. 353-357. — Son frère, M. Florent Van Erthorn, a été successivement bourgmestre d'Anvers et gouverneur de la province d'Utrecht. Très-instruit dans tout ce qui tient aux arts de la peinture, il possède un précieux cabinet d'anciens tableaux. Il prépare depuis plusieurs années une histoire de Jacqueline de Bavière, femme de Jean IV, duc de Brabant.

R—F—G.

ERTHAL (FRANÇOIS-LOUIS, baron d'), né à Lohr, dans le pays de Mayence, le 16 septembre 1730, fut élu, le 18 mars 1779, prince-évêque de Wurtzbourg, et le 12 avril de la même année, prince-évêque de Bamberg. Il mourut à Wurtzbourg le 14 février 1795. Étant président de la régence à Wurtzbourg, son évêque, Adam-Frédéric de Seinsheim, l'envoya à Vienne pour y recevoir l'investiture de l'empereur. Il se fit connaître de Joseph II d'une manière si avantageuse, que ce prince le nomma successivement conseiller intime de l'empire, inspecteur, ou (selon son décret de nomination) visiteur du tribunal suprême de l'empire, à Wetzlar, et enfin commissaire impérial à la diète de Ratisbonne. La réputation qu'il s'était acquise en remplissant ces différentes fonctions et la faveur dont il jouissait près de l'empereur, le portèrent à la dignité de prince-évêque de Wurtzbourg et de Bamberg, qui lui donnait le premier rang parmi les princes souverains de la Franconie : « Ce prince, » dit l'auteur de sa vie, dans le *Panthéon de Bamberg*, s'est immortalisé parmi nous par les bienfaits de son administration. Il ne se décidait à point aisément, mais il était d'autant plus difficile de le faire revenir sur ses pas, lorsqu'après avoir bien réfléchi il avait pris une résolution. La guerre avec la France exigeant des ressources extraordinaires, il fit des réformes, afin de ne point être obligé d'imposer de nouvelles charges à son peuple. Il avait en horreur toute dépense inutile ; cependant, dans certaines circonstances, il se montrait avec la représentation qui convenait à sa dignité. Il détestait la chasse, parce qu'elle portait préjudice au bien-être de ses sujets. » Il refusa constamment d'aller visi-

ter les châteaux de chasse que son prédécesseur avait embellis avec soin, parce que ces lieux, disait-il, qui avaient été le théâtre de la passion que son prédécesseur avait pour la chasse, rappelaient des souvenirs trop affligeants pour son cœur. « Il « abolit la loterie dans ses États. Il ne donnait les « places qu'après avoir soigneusement éprouvé les « candidats qui se présentaient ou qu'il appelait « lui-même. » — « C'est à la nomination aux pla- « ces de l'État, disait-il souvent, que l'on recon- « naît particulièrement si un prince tient lui- « même d'une main ferme les rênes du gouver- « nement, ou s'il les laisse flotter au gré de l'in- « trigue; il fera du bien encore après sa mort, « s'il a soin de faire de bons choix, et s'il « prend des mesures sages pour former de bons « sujets dès leur jeunesse. » Les maisons que ce prélat fonda pour les pauvres malades, à Bamberg, à Bocklet, à Wurtzbourg, les promenades qu'il fit planter, et les chemins publics qu'il fit exécuter, sont des monuments irrécusables de sa bienfaisance, et le placent au-dessus de ses prédécesseurs. On a de lui (en allemand) : 1° *Sur l'esprit du temps et sur les devoirs des chrétiens*. Wurtzbourg, 1793, in-8°. Cet ouvrage était destiné à réfuter les doctrines révolutionnaires. 2° *Sermons adressés au peuple de la campagne*, Bamberg, 1797, in-8°. G—Y.

ERTINGER (FRANÇOIS), graveur, né à Colmar en 1640, a gravé différents morceaux, d'après le Poussin, Vander-Meulen et Rubens, entre autres l'histoire d'Achille, en huit pièces, d'après ce dernier maître. On a de lui aussi douze sujets des Métamorphoses, d'après les miniatures de Werner, ainsi que l'histoire des comtes de Toulouse, en dix pièces, et un sujet des Noces de Cana, d'après Lafage. P—E.

ERTOGRUL, chef des Turcs, père d'Ottoman, le fondateur de l'empire Ottoman et de la dynastie ottomane, était fils de Soliman-Shah, dont les Turcs font remonter l'origine jusqu'à Japhet, fils de Noë, et qui se noya dans l'Euphrate, à la tête d'une troupe de Carismiens, qui fuyaient devant les fils de Gengis-Khân. Ertogrul, devenu leur chef, arriva dans l'Asie-Mineure, où régnait Aladin, sultan d'Iconium, de la race des Seldjondides, et se soumit à lui avec quatre cents familles fugitives qu'il amenait à sa suite; le territoire de Sogus, sur les bords du fleuve Sangara, près de la mer Noire, lui fut donné pour refuge, et il y gouverna sa tribu pendant cinquante-deux années. Tour à tour brigand et pasteur, il s'empara de tout le pays qui avoisine Ancyre et Césarée, purgeant cette contrée de ce qui y était resté des Tatars de Gengis-Khân. Fanatique et conquérant par besoin et par enthousiasme, Ertogrul prêcha à main armée le mahométisme, et enleva aux Grecs la ville célèbre de Kutaïa. Cet exploit, qui distinguait l'an de l'hégire 680 (ou l'année 1281 de J.-C.), précéda de peu de temps la mort de ce chef, illustre dans les annales des Ottomans, qui le regardent comme

leur patriarche. Il mourut âgé de plus de 90 ans, et justifia toute sa vie le nom d'Ertogrul, qui veut dire *Homme juste*. S—Y.

ERVIGE, roi des Visigoths d'Espagne, fils du grec Ardabaste que les empereurs de Constantinople avaient exilé, était allié par les femmes au sang royal des Goths, et devint le favori du roi Wamba. Tout-puissant sous ce prince, il le trahit ensuite pour lui ravir la couronne en 680. Ervige fit prendre à Wamba un breuvage qui mit ce prince en danger de mort, et, profitant de son état de faiblesse, il lui surprit un écrit par lequel le roi lui résignait le sceptre. Ervige sut attirer à lui le clergé, et son élection ayant été confirmée dans le 12^e concile de Tolède, il fut couronné le 21 octobre 680. Ce prince mourut en 687, après avoir possédé tranquillement la couronne, qui passa à Egiza son gendre. Ce fut sous le règne d'Ervige que cessa entièrement la différence qui s'était conservée entre la nation conquérante et la nation conquise; ce prince admit le premier, dans les armées gothiques, les Espagnols naturels qui avaient été jusqu'alors exclus du service militaire. B—P.

ERWIN DE STEINBACH, habile architecte du 13^e siècle, est principalement connu pour avoir donné le plan et dirigé la construction du portail et de la tour de la cathédrale de Strasbourg. Cette vaste basilique est bâtie sur trois plans. Le chœur, commencé par Pépin et terminé par Charlemagne, est de mauvais goût; mais la nef, commencée en 1015 par l'évêque Werner de Habsbourg, peut soutenir la comparaison avec les plus beaux morceaux en ce genre; et on regrette qu'on n'ait pas songé alors à jeter à bas le chœur pour le reconstruire dans des proportions plus régulières et plus élégantes. Le portail n'est point en harmonie avec la nef, parce que Erwin la jugea trop basse, relativement à la tour qu'il avait projetée et qui a été exécutée avec tant de succès. Erwin jeta les fondements du portail et de la tour qui l'accompagne en 1275. Il mourut en 1318, et Jean Erwin, son fils, prit la direction des travaux. Hilz de Cologne lui succéda en 1339. La tour fut terminée en 1365, mais le globe de fer et la croix qui le surmonte ne furent placés qu'en 1429. L'élévation de la tour est de 436 pieds de roi, comme l'a prouvé l'abbé Grandidier. Le dôme de St-Pierre a 430 pieds de hauteur; la tour de la cathédrale de Vienne 425; la principale des pyramides d'Egypte 422: ainsi la tour de Strasbourg semble être le monument le plus élevé qu'on connaisse. W—S.

ERXLEBEN (DOROTHÉE-CHRÉTIENNE LEPORIN), naquit à Quedlinbourg, le 13 novembre 1715. Faible et valétudinaire dans son jeune âge, elle éprouvait une vive satisfaction et un soulagement remarquable en assistant aux leçons que donnait à son frère le docteur Chrétien-Polycarpe Leporin leur père. Dorothée fit des progrès rapides; bientôt elle eut terminé le cours de ce qu'on appelle les *humanités*; ensuite elle étudia la médecine sous le même maître et avec le même condisciple,

Les ouvrages dans lesquels elle puisa les éléments de l'art de guérir méritent d'être signalés, parce qu'ils rappellent des noms justement célèbres : Stahl, Hoffmann, Boerhaave, Werlhof, Alberti, Junker, Heister. Elle avait acquis des connaissances médicales, théoriques et pratiques très-étendues, lorsqu'elle épousa, en 1742, Jean-Chrétien Erxleben, ministre du saint Évangile à Quedlinbourg. Peu de temps après elle perdit son père, qu'elle avait souvent suppléé dans l'exercice de sa profession. Les devoirs d'épouse et de mère, qu'elle remplit constamment avec un soin scrupuleux, absorbèrent désormais la plus grande partie de son temps. Tous les moments dont elle put disposer furent consacrés à la médecine, et le 12 juin 1754 elle obtint solennellement le doctorat à l'université de Halle. Sa Dissertation inaugurale ne paraît point, comme tant d'autres, destinée à remplir une simple formalité. Le candidat disputa avec beaucoup de sagacité une question très-importante : *Quod nimis citò ac jucundè curare sapiens fiat causa minùs tutæ curationis*. Madame Erxleben traduisit elle-même cet ouvrage en allemand, avec des additions, Halle, 1753, in-8°. Elle reçut de toutes parts les plus honorables félicitations en prose et en vers, insérées à la fin de sa thèse. L'une d'elles, en style lapidaire, et composée par le professeur Boehmer, annonce que cette auguste cérémonie, autorisée par le grand Frédéric, roi de Prusse, n'avait jamais eu lieu en Allemagne..... *Stupete. nova. litteraria. in. Italia. nunquam. in. Germania. nunquam. visa. vel. audita. at. quo. rarius. eo. carius.* etc. Madame Erxleben avait publié, précisément l'année de son mariage, un opuscule allemand, intitulé : *Examen des causes qui éloignent les femmes de l'étude, dans lequel on prouve qu'il leur est possible et utile de cultiver les sciences*, Berlin, 1742, in-8°. La préface est du père de l'auteur. Mère de quatre enfants, dont plusieurs se montrèrent dignes d'elles, madame Erxleben mourut le 13 juin 1762. On trouve des notices biographiques sur cette femme savante et vertueuse dans le *Journal Von und für Deutschland*, avril 1789; dans le *Manuel historico-littéraire* de Frédéric-Charles Gottlob Hirsching, et elle-même a tracé dans sa thèse la portion de sa vie qui a précédé son doctorat. C.

ERXLEBEN (JEAN-CHRÉTIEN-POLYCARPE), né à Quedlinbourg, en Saxe, le 22 juin 1744, étudia les diverses branches de l'art de guérir, mais cultiva avec prédilection l'histoire naturelle et la physique. Il n'était âgé que de 23 ans lorsqu'il fut reçu docteur en philosophie à l'université de Göttingue, le 5 mai 1767. Sa mère, Dorothee-Chrétienne Leporin, avait, par une exception honorable et inouïe jusqu'alors en Allemagne, obtenu le doctorat en médecine à l'université de Halle (voy. l'article précédent). Le jeune docteur fut envoyé, aux frais du

gouvernement anglais, dans les villes de l'Europe où la médecine était cultivée avec le plus d'éclat et de succès. De retour à Göttingue, il fut nommé professeur extraordinaire en philosophie en 1771, et professeur ordinaire en 1775. Il remplissait ces fonctions de la manière la plus distinguée, et jouissait déjà d'une réputation aussi étendue que justement méritée, lorsqu'il mourut à peine âgé de 33 ans, le 19 août 1777. Quoique sa carrière ait été fort courte, il a composé de nombreux ouvrages, dont plusieurs ont été regardés comme classiques au moment même de leur publication, et sont encore recherchés comme des modèles d'exactitude et de précision : 1° *Éléments d'histoire naturelle* (en allemand), Göttingue, 1768, in-8°; *ibid.*, 1773. Ce livre a été souvent réimprimé depuis la mort de l'auteur, avec des additions de Jean-Frédéric Gmelin, 1782, 1791, etc. 2° *Considérations sur les causes de l'imperfection des systèmes minéralogiques* (en allemand), Göttingue, 1768, in-4°; 3° *Introduction à la médecine vétérinaire* (en allemand), Göttingue, 1769, in-8°, traduite en hollandais. La Haye, 1770, in-8°. Erxleben a publié quelques autres opuscules sur la même matière, et traduit en allemand l'instruction du docteur Vitet, qu'il a enrichie de nombreuses observations. Cette traduction, qui forme 4 volumes in-8°, a été continuée et achevée par Jean Conrad Heilmann. 4° *Éléments de physique* (en allemand), Göttingue, 1772, in-8°, fig. Le savant George-Christophe Lichtenberg a fait des augmentations importantes aux éditions qu'il a données de cet excellent ouvrage élémentaire, 1783, 1787, 1791, 1794, etc. Il a été traduit en danois par Oluffen. 5° *Éléments de chimie* (en allemand), Göttingue, 1773, in-8°, réimprimés plusieurs fois avec des notes supplémentaires par Jean Chrétien Wiegleb, 1784-1790, etc. 6° *Systema regni animalis, per classes, ordines, genera, species, varietates, cum synonymis et historiâ animalium; classis I, mammalia*, Leipsick, 1777, in-8°. Erxleben avait en quelque sorte prélué à ce beau travail par sa Dissertation inaugurale : *Dijudicatio systematum animalium mammalium*. Il n'existe point en zoologie de traité plus exact et plus complet que cette histoire des mammifères. C'était un des livres qui charmaient les ennuis de l'intéressante madame Roland dans les horreurs de sa prison. Plusieurs autres écrits moins originaux, moins didactiques ou moins considérables attestent l'infatigable activité du jeune professeur. Il a publié des *Mémoires physico-chimiques*, Leipsick, 1777, in-8°; rédigé une *Bibliothèque physique*, dont il a paru 4 volumes in-8°, fourni des articles à divers journaux, etc. Abraham Gotthelf Kästner, qui avait présidé la thèse d'Erxleben, a publié en latin l'éloge de son élève devenu son collègue. C.

ERY (THIERRY d'). Voyez HÉRY.

ERZILLA. Voyez ÉRILLA.

SIGNATURES DES AUTEURS

DU DOUZIÈME VOLUME.

MM.

A. BARANTE (DE).
A. B—T. A. BEUCHOT.
A—D—R. AMAR-DURIVIER.
A. F—L—T. A. FEILLET.
A. F—R. A. FOUQUIER.
A—L—E. D'ALLONVILLE.
A. P. A. PÉRICAUD.
A. P—C—T. AMÉDÉE PICHOT.
A. P—H—T. ARMAND PIHORET.
A. Q—F—S. A. QUATREFAGES.
A—S. AUGUIS.
A. T—R. A. TAILLANDIER.

B—ÉE. BOULLÉE.
B—EP. BARANTE père (DE).
B—I. BERNARDI.
BL—M. BLUMM.
B. M—S. BIGOT DE MOROGUES.
B—P. BEAUCHAMP.
B—RS. BOINVILLIERS.
B—S. BOCOUS.
B—SS. BOISSONADE.
B—U. BEAULIEU.
B—V—E. BLOSSEVILLE (DE).

C. CHAUMETON.
C—AU. CATTEAU-CALLEVILLE.
C—L—T. COLLOMBET.
C. M. P. PILLET.
C—R. CLAVIER.
C—T. COTTRET.
C. T—Y. COQUEBERT-DE-TAIZY.
C—V—R. CUVIER.

XII.

NM.

D—B—S. DUBOIS (LOUIS).
D. L. DELAUNAYE.
D—L—E. DELAMBRE.
D—M—T. DE MUSSEY PATHEY.
D—P—S. DU PETIT THOUARS.
D—R—R. DUROZOIR.
D—S. DESPORTES (BOSCHERON).
D—T. DURDENT.
D—Z—S. DEZOS DE LA ROQUETTE.

E. D—S. ERNEST DESPLACES.
E—K—D. ECKARD.
E—S. EYRIÈS.

F. B—R. FERDINAND BERTHIER.
F—LE. FAYOLLE.
F—R. FOURNIER.
F—Z. FELETZ (DE).

G—É. GINGUENÉ.
G—G—Y. GREGORY (DE).
G—N. GUILLON (AIMÉ).
G—R—D. GUÉRARD.
G—T. GUIZOT.
G—T—R. GAUTHIER.
G—Y. GLEY.

I. G. S.—H. I. GEOFFROY ST-HILAIRE.

J. A. DE L. J. A. DE LAFAGE.
J—N. JOURDAIN.

L. LEFEBVRE-CAUCHY.

75

MM.	
L—B—E.	LABOUDERIE.
L—D.	LANGELFELD.
L—M—X.	LAMOUREUX.
L—P—E.	LAPORTE (HIPPOLYTE DE)
L—S—E.	LA SALLE.
L—T—L.	LALLY DE TOLLENDAL.
L—Y.	LECUY.
M—B—N.	MALTE-BRUN.
M—D.	MICHAUD aîné.
M—Dj.	MICHAUD junior.
M—ÉE.	MÉRIMÉE.
M—N—D.	MONOD.
M—ON.	MARRON.
M—R.	MOUNIER.
N—D.	NICARD.
N—L.	NOEL.
N—T.	NICOLLET.
O—T.	OPPERT.
P—C	PROPIAC.
P—C—T.	PICOT.
P—D.	PATAUD.
P. D. S.	PEREIRA DA SILVA.
P—E.	PONCE.
P. L—X.	PAUL LACROIX.
P—OT.	PARISOT.
P—RT.	PHILBERT.
P—X.	PUJOULX.
Q. R—Y.	QUATREMÈRE-ROISSY.
R—C—D.	RICHERAND.
R—C—E.	RICHOMME (Charles).

MM.	
R—D—N.	RENAULDIN.
R—F—G.	{ DE REIFFENBERG.
R—G.	
R—L.	ROSSEL (de).
R—S.	RHASIS.
R—T.	ROQUEFORT.
S—D.	SUARD.
S. D. S—Y.	SILVESTRE DE SACY.
S—D—T.	SEDILLOT.
S—GE.	SAUVAGE.
S—L.	SCHÖELL.
S. M—N.	SAINT-MARTIN.
S—S—E.	DE LA SAUSSAYE.
S. S—I.	SIMONDE SISMONDI.
ST—R.	STAPFER.
ST—T.	STASSAERT (de).
S—Y.	SALABERRY.
T—D.	TABARAUD.
T—N.	TOCHON.
U—I.	USTÉRI.
V—I.	VISCONTI.
V. S—L.	VINCENS SAINT-LAURENT.
V—T.	VITET.
V—VE.	VILLENAVE.
W—R.	WALCKENAER.
W—S.	WEISS.
X—S.	Revu par SUARD.
Z.	ANONYME.
Z—D.	Revu par ER. DESPLACES.

